3428 Année 68 / nos 488 — 536

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

11 JANVIER 1968
NUMERO 488
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LE S.M.I.G. ET LE S.M.A.G. OU LE MIC-MAC ?

Pour le salarié de la base, ces deux sigles sont synonymes de misère et d'exploitation; ils représentent à eux deux toute la honte d'une société qui se veut civilisée et qui prive pourtant le travailleur de ses besoins les plus élémentaires.

Les pouvoirs publics en ont-ils pris conscience en ce début d'année ? En tout cas, des mesures « énergiques » ont été décidées et nous avons eu la surprise d'apprendre que le S.M.A.G., par exemple, avait été relevé et porté à 1,92 frs de l'heure. Nous savons ce qu'il a dû en coûter à nos prêcheurs de stabilité pour prendre ces décisions, mais que diable, quand on est le représentant du peuple il faut le prouver. Et puis, ce bon peuple avait à faire face à de nouvelles créances (le pain, le lait et tant d'autres aliments indispensables); aussi, comme gouverner c'est prévoir, et que « l'os à ronger » peut calmer les esprits, on a pratiqué ce « réajustement » du S.M.I.G. et du S.M.A.G.

Mais, au fait, a-t-on tenu compte dans ce réajustement des besoins et des droits des travailleurs qui sont en bas de l'échelle sociale ? Nous voudrions savoir aussi si ces décisions ont été prises le jour des « Innocents ». En termes plus clairs : Prend-on les travailleurs par des imbéciles ?

Nous avons fait un rapide calcul sur les moyens d'existence qui sont offerts à ce travailleur agricole qui touche le S.M.A.G. et nous avons constaté que, s'il respecte la loi des quarante heures, pour laquelle nous nous battons depuis 1886, il aura la somme de 7.680 anciens francs par semaine; somme qui sera amputée pour faire face aux cotisations de l'assurance sociale et vieillesse et autres « garanties » auxquelles le contraint la société moderne. Quand on sait ce que coûtent les loyers, ce qu'il faut engouffrer pour élever les enfants et ce que la ménagère laisse au commerçant du coin pour arriver à garnir la table. on ne peut que s'indigner devant l'indécence des « mesures » qui viennent d'être prises en ce début d'année.

Dans un précédent numéro du COMBAT SYNDICALISTE nous disions : « Les travailleurs auront besoin de tous les bons vœux qui leur seront présentés en ce début d'année »; nous aurions dû dire : « la réalisation de ces vœux serait d'un grand secours »... Mais comment se réaliseront-ils ?

Pour ceux qui croient en la Providence c'est une triste déception pour ce nouvel an. Il ne leur reste plus qu'à reconsidérer les sages paroles de La Fontaine, qui disait : « Aide-toi, le Ciel t'aidera ».

Oui, face à l'incurie des détenteurs du pouvoir et de la finance les travailleurs ne doivent former qu'un bloc décidé à vaincre la misère et l'insécurité. Les revendications communes doivent être simples, précises, sans ambiguïté et le désir de les faire aboutir, inébranlable.

Le capitalisme se trouve aujourd'hui dans une impasse (non seulement en France, puisque les U. S. A., la Grande-Bretagne, l'Allemagne Fédérale, pour ne citer que les pays les plus développés, sont dans la même situation) et on voudrait se servir des classes laborieuses pour sortir le « char embourbé ».

Eh, bien, non. Ni la T.V.A., que l'on veut nous présenter comme quelque chose de juste commode et pratique, ni l'intéressement à l'entreprise qui a déjà fait faillite dans d'autres pays et que l'on essaie de nous faire avaler comme un breuvage miraculeux, ni aucun autre traquenard capitaliste ne doit nous faire oublier le sens de la véritable lutte sociale.

Nous devons exiger dans l'immédiat qu'aucun salaire minimum ne soit inférieur à 5.00 frs de l'heure; que tous les travailleurs aient quarante heures de travail assuré par semaine jusqu'à 50 ans avec retraite anticipée mais décente s'il y a menace de chômage. Nous devons clamer bien haut que nous en avons assez de ces S... Mic-Mac honteux et qu'après tout, puisque la classe ouvrière représente l'ensemble du corps producteur du pays, il lui appartient, et à elle seule de réorganiser la production et la distribution afin de satisfaire les besoins de toute la population, et cela sans aucune restriction. Voilà où est la véritable mission du syndicalisme.

S.I.d.

SECTION DE BREST

A l'aube de 1968, faisant le point de son activité dans l'Ouest, nous constatons que, grâce à la volonté de quelques camarades, 1967 aura vu la constitution des sections S. I. A. dans l'Ouest : Brest consolidée, Lorient, Angers, Nantes, sans oublier Rennes.

C'est un bon départ, mais insuffisant, car notre Ouest, pour ne pas parler des autres régions de France, peut faire mieux encore, par le renforcement des sections déjà existantes et par la constitution de nouvelles, dans des villes comme Saint-Brieuc, Quimper, Morlaix, Saint-Nazaire et autres.

La solidarité effective doit faire comprendre à tous cette nécessité; ce sera l'une des questions de l'ordre du jour de l'assemblée générale de la S. I. A. de Brest du dimanche 7 janvier 1968, à 10 heures précises, Maison du Peuple, 1er étage, bureau 10. Que tous les camarades y soient présent; ceux de Morlaix sont cordialement invités à cette assemblée.

L'ANARCHISME

(Suite)

Bien entendu, la verve qui emporte la plume de Stirner le fourvoie de temps à autre dans des paradoxes. Il lâche des aphorismes asociaux. Il lui arrive de conclure à l'impossibilité de la vie en société : « Nous n'aspirons pas à la vie commune, mais à la vie à part. » « Mort est le peuple ! Bonjour Moi ! » « Le bonheur du peuple est mon malheur. » « Si c'est juste pour moi, c'est juste. Il est possible (...) que ce ne soit pas juste pour les autres; c'est leur affaire et non la mienne : qu'ils se défendent. »

Mais ces ruades exceptionnelles ne traduisent peut-être pas le fond de sa pensée. Stirner, en dépit de ses rodomontades d'ermite, aspire à la vie communautaire. Comme la plupart des isolés, des emmurés, des introvertis, il en a la lancinante nostalgie. A qui lui demande comment son exclusivisme pourrait lui permettre de vivre en société, il répond que seul l'homme qui a compris son « unicité » peut avoir des rapports avec ses semblables. L'individu a besoin d'amis, d'assistance; si, par exemple, il écrit des livres, il a besoin d'oreilles. Il s'unit avec son prochain pour renforcer sa puissance et accomplir davantage par la force commune que ne le pourrait chacun isolément. « S'il y a derrière toi quelques millions d'autres pour te protéger, vous formez ensemble une puissance importante et vous aurez facilement la victoire. » Mais à une condition : ces rapports avec autrui doivent être volontaires et libres, constamment résiliables. Stirner distingue la société préétablie, qui est contrainte, de l'association, qui est un acte libre : « La société se sert de toi, et c'est toi qui te sers de l'association. » Certes l'association implique un sacrifice, une limitation de la liberté. Mais ce sacrifice n'est pas consenti à la chose publique : « C'est mon intérêt personnel seul qui m'y a amené. »

L'auteur de l'*Unique et sa propriété* rencontre, tout particulièrement, les préoccupations contemporaines lorsqu'il aborde le problème du Parti en se référant expressément à celui des communistes. Il se livre à une critique sévère du conformisme de Parti. « Il faut suivre son Parti toujours et partout; ses principes essentiels, il faut absolument les approuver et les soutenir. » « Les membres (...) se plient aux moindres désirs du Parti. » Le programme du Parti doit « être pour eux le certain, l'indubitable (...). On doit appartenir corps et âme au Parti (...). Qui passe d'un Parti à un autre se fait traiter aussitôt de renégat. » Un Parti monolithique cesse, aux yeux de Stirner, d'être une association; il n'est plus qu'un cadavre. Aussi rejette-t-il un tel Parti, mais non l'espoir d'entrer dans une association politique : « Je trouverai toujours assez de gens qui s'associeront avec moi sans avoir à prêter serment à mon drapeau. » Il ne pourrait rejoindre le Parti que s'il n'avait « rien d'obligatoire ». La seule condition de son éventuelle adhésion serait qu'il ne puisse « se laisser prendre par le Parti ». « Le Parti n'est toujours pour lui rien d'autre qu'une partie, il est de la partie, il prend part. » « Il s'associe librement et reprend de même sa liberté. »

Il ne manque qu'une explicitation dans le raisonnement de Stirner, bien qu'elle soit plus ou moins sous-jacente à travers ses écrits, à savoir : sa conception de l'unicité individuelle n'est pas seulement « égoïste », profitable à son « Moi », mais elle est rentable aussi pour la collectivité. Une association humaine n'est féconde que si elle ne broie pas l'individu, que si, au contraire, elle développe son initiative, son énergie créatrice. La force d'un parti, n'est-ce pas l'addition de toutes les forces individuelles qui le composent ?

La lacune en question provient du fait que la synthèse stirnérienne de l'individu et de la société demeure incomplète, boiteuse. L'asocial et le social s'affrontent dans la pensée de ce révolté sans toujours se fondre. Les anarchistes sociétaires, à juste titre, lui en feront grief.

Ils le feront avec d'autant plus d'aigreur que Stirner, sans doute mal informé, avait commis l'erreur de ranger Proudhon parmi les communistes « autoritaires » qui au nom du « devoir social » condamnent l'aspiration individualiste. Or, s'il est vrai que Proudhon a persiflé l' « adoration » stirnérienne de l'individu (1), son œuvre entière est la recherche d'une synthèse ou, plutôt, d'une « équilibration » entre le souci de l'individu et l'intérêt de la société, entre la force individuelle et la force collective. « Comme l'individualiste est le fait primordial de l'humanité, l'association en est le terme complémentaire. » « Les uns, considérant que l'homme n'a de valeur que par la société (...) tendent à absorber l'individu dans la collectivité. Tel est (...) le synthèse communiste, la déchéance de la personnalité au nom de la société (...). C'est de la tyrannie mystique et anonyme; ce ce n'est pas de l'association (...). La personne humaine destituée de ses prérogatives, la société s'est trouvée dépourvue de son principe vital. »

Mais en sens contraire, Proudhon s'en prend à l'utopie individualiste qui agglomère des individualités juxtaposées, sans rien d'organique, sans force de collectivité, et se révèle incapable de résoudre le problème de l'accord des intérêts. Pour conclure : ni communisme, ni liberté illimitée. « Nous avons trop d'intérêts solidaires, trop de choses comunes. »

Bakounine, à son tour, est, à la fois, individualiste et sociétaire. Il ne cesse de répéter que c'est en partant de l'individu libre que pourra s'élever une société libre. Chaque fois qu'il énonce des droits qui doivent être garantis à des collectivités, tels que le droit d'autodétermination et de sécession, il prend soin de placer l'individu en tête de ses bénéficiaires. L'individu n'a des devoirs vis-à-vis de la société que dans la mesure où il a consenti librement à en faire partie. Chacun est libre de s'associer ou de ne point s'associer, d'aller, s'il le désire, « vivre dans les déserts ou dans les forêts parmi les bêtes sauvages ». « La liberté, c'est le droit absolu de chaque être humain de ne point chercher d'autre sanction à ses actes que sa propre conscience, de ne les déterminer que par sa volonté propre et de n'en être, par conséquent, responsable que vis-à-vis de lui-même d'abord. » La société dont l'individu a choisi librement de faire partie ne figure dans la susdite énumération des responsabilités qu'au second rang. Et elle a vis-à-vis de lui plus de devoirs que de droits : elle n'exerce sur lui, à condition qu'il soit majeur, « ni surveillance ni autorité », mais elle lui doit « la protection de sa liberté ».

Bakounine pousse très loin la pratique d'une « liberté absolue et complète ». J'ai le droit de disposer de ma propre personne à ma guise, d'être fainéant ou actif, de vivre soit honnêtement, par mon propre travail, soit même en exploitant honteusement la charité ou la confiance privée. Une seule condition : que cette charité et cette confiance soient volontaires et ne me soient prodiguées que par des individus majeurs. J'ai même le droit d'entrer dans des associations qui, par leur objet, seraient, ou paraîtraient, « immorales ». Bakounine va jusqu'à admettre, dans son souci de liberté, que j'adhère à celles qui auraient pour objet la corruption et la destruction de la liberté individuelle ou publique : « La liberté ne peut et ne doit se défendre que par la liberté; et c'est un contresens dangereux que de vouloir y porter atteinte sous le prétexte spécieux de la protéger. »

Quant au problème éthique, Bakounine est persuadé que l' « immoralité » est la conséquence d'une organisation vicieuse de la société. Il faut donc détruire cette dernière de fond en comble. On ne peut moraliser que par la seule liberté. Toute restriction imposée sous le prétexte de protéger la morale a toujours tourné au détriment de celle-ci. La répression, loin d'avoir arrêté le débordement de l'immoralité, l'a toujours plus profondément et plus largement développée. Il est donc oiseux de lui opposer les rigueurs d'une législation qui empiéterait sur la liberté individuelle. Pour les personnes parasitaires, oisives, malfaisantes, Bakounine n'admet qu'une sanction : la privation des droits politiques, c'est-à-dire des garanties accordées par la société à l'individu. De même, tout individu a le droit d'aliéner lui-même sa liberté, mais, alors, il est destitué de la jouissance de ses droits politiques pendant la durée de cette servitude volontaire.

S'il s'agit de crimes, ils doivent être regardés comme une maladie et leur punition comme une cure plutôt que comme une vindicte de la société. Au surplus l'individu condamné doit conserver le droit de ne pas se soumettre à la peine encourue en déclarant qu'il ne veut plus faire partie de la société en question. Celle-ci, en retour, a le droit de l'expulser de son sein et de le déclarer en dehors de sa garantie et de sa protection.

Mais Bakounine n'est nullement un nihiliste. La proclamation de l'absolue liberté individuelle ne lui fait pas renier toute obligation sociale. Je ne deviens libre que par la liberté des autres. « L'homme ne réalise sa libre individualité qu'en se complétant de tous les individus qui l'entourent et à la puissance collective de la société. » L'association est volontaire, mais il ne fait aucun doute pour Bakounine que, vu ses énormes avantages, « l'association sera préférée par tout le monde ». L'homme est à la fois « le plus individuel et le plus social des animaux ».

Aussi notre auteur n'est-il pas tendre pour l'égoïsme au sens vulgaire du mot, pour l'individualisme bourgeois « qui pousse l'individu à conquérir et à établir son propre bien-être (...) malgré tout le monde, au détriment et sur le dos des autres ». « Cet individu humain solitaire et abstrait est une fiction, pareille à celle de Dieu. » « L'isolement absolu, c'est la mort intellectuelle, morale et matérielle aussi. »

Esprit large et synthétique, Bakounine propose de jeter un pont entre les individus et le mouvement des masses : « Toute vie sociale n'est autre chose que cette dépendance mutuelle incessante des individus et des masses. Tous les individus, même les plus intelligents, les plus forts (...) sont à chaque instant de leur vie, à la fois des promoteurs et les produits des volontés et de l'action des masses. » Pour l'anarchiste, le mouvement révolutionnaire est le produit de cette action réciproque; aussi attache-t-il, du point de vue de la rentabilité militante, une égale importance à l'action individuelle et à l'action collective, autonome, des masses.

Les héritiers spirituels de Bakounine, les anarchistes espagnols, bien que férus de socialisation, n'omettront pas de garantir solennellement, à la veille même de la Révolution de juillet 1936, l'autonomie sacrée de l'individu : « L'éternelle aspiration à l'unicité, écrira Diego Abad de Santillán, s'exprimera de mille manières : l'individu ne sera étouffé par un quelconque nivellement (...). L'individualisme, le goût particulier, la singularité trouveront un champ suffisant pour se manifester. »

Daniel GUERIN

(1) Sans nommer Stirner, donc il n'est pas certain qu'il l'ait lu.

STABILITE...

Réforme de la Sécurité Sociale, politique de l'emploi, augmentation des tarifs de la S. N. C. F. et du Métro... Dans tous les domaines le gouvernement a démontré qu'il était entièrement au service de la finance nationale et internationale et qu'il entendait faire supporter aux travailleurs les conséquences d'une gestion économique désordonnée parce que uniquement orientée vers la réalisation, pour quelques uns, de profits colossaux au détriment de tous les autres.

Les déclarations optimistes des politiciens gaullistes ne peuvent masquer la réalité : Le chômage augmente régulièrement, la production est en baisse ou, tout au moins, ne progresse pour ainsi dire plus ces derniers temps, les stocks augmentent de volume. Qu'est-ce que cela signifie ? Ce sont les signes qui caractérisent une économie empêtrée dans ses propres contradictions insolubles. Il faut produire avec le moins possible de frais de revient pour pouvoir vendre en réalisant le maximum de profits. D'où licenciements, chômage, stagnation des salaires, baisse du pouvoir d'achat des travailleurs. Or, produire ne suffit pas au capitalisme. Encore faut-il qu'il vende. Mais comment vendre lorsque, pour réduire au minimum les prix de revient, on réduit au minimum les salaires ? D'où une situation paradoxale qui caractérise mieux que tout l'absurdité du système capitaliste : d'un côté des stocks de marchandises qu'on ne peut écouler, de l'autre des travailleurs qui ont besoin de tout mais qui ne peuvent rien acheter.

S'il y avait une solution « étatique » à ce problème, elle consisterait en ceci : que le gouvernement prenne des mesures pour protéger les salaires et, parallèlement, qu'il impose des prix forcés aux capitalistes pour leurs marchandises, de façon à ce que les stocks s'écoulent et à ce que la production reprenne. Ce serait la solution logique, celle qui amènerait la satisfaction des besoins, c'est-à-dire le but de la production tel qu'il devrait être. Mais cette solution équivaudrait à creuser un énorme trou dans les profits et ne serait pas du tout du goût des Dassault, Rotschild et autres milliardaires. Or c'est à ces hommes-là que le gouvernement est tout dévoué et c'est pour cette raison qu'il ne saurait s'engager dans la voie d'un assainissement de l'économie par l'augmentation générale du pouvoir d'achat.

Peut-être, pensez-vous, faudrait-il, dans ces conditions, renverser légalement le gouvernement et le remplacer par un autre, plus à gauche. Par définition, le gouvernement est au service de la classe possédante, des riches, parce qu'il est le point de rencontre de tous les intérêts et que, par sa puissance financière, la classe possédante peut influer sur n'importe quel gouvernement. Il n'y a donc pas, en définitive, de solution « parlementaire » au problème économique sur lequel repose toute la société : celui de la production et de la distribution des richesses sociales.

Car le problème économique c'est aussi celui de l'orientation de la production : actuellement, les travailleurs ne produisent pas ce dont ils ont besoin, ils produisent, sur les ordres du capital, ce qui est susceptible de rapporter le plus au capitaliste parce que ce dernier n'investit les fonds qu'il possède que dans les secteurs dans lesquels le taux de profit est le plus élevé. Par exemple, pour pouvoir produire des armements, on entretient des conflits « localisés » dans les pays en voie de développement.

Comment lutter contre le capitalisme et contre la politique anti-sociale et réactionnaire du gouvernement actuel ? En 1936, à l'époque du Front populaire, il y eut un gouvernement socialiste et de sérieuses conquêtes sociales datent de ce moment. Mais, si des conquêtes sociales ont pu être réalisées à ce moment-là, est-ce vraiement pour la simple raison qu'un gouvernement socialiste se trouvait au pouvoir ? Consultez l'histoire du mouvement ouvrier et vous verrez que, chaque fois que des réalisations sociales importantes ont été introduites, c'est à la suite d'une immense poussée révolutionnaire des travailleurs, tous unis, partis de la base. A ces moments-là, lorsque, par les grèves spontanées, les occupations d'usines, les débuts d'émeutes, la classe opprimée risque de bouleverser totalement la société bourgeoise, le capitalisme s'empresse de constituer un gouvernement de coalition avec la participation de ministres « socialistes » afin que ce gouvernement serve de tampon entre les possédants et la poussée révolutionnaire des masses laborieuses. Le rôle assigné par le capitalisme au gouvernement socialiste est alors de faire les concessions nécessaires vis-à-vis de la classe ouvrière, de lui en donner un peu pour que, d'elle-même, elle ne prenne pas tout et n'instaure pas le véritable socialisme.

On pourrait multiplier les exemples, mais celui-ci est suffisant pour montrer qu'il n'y a pas grand-chose à attendre d'un nouveau gouvernement élu légalement et que, ce qui compte est l'initiative et l'action des travailleurs eux-mêmes organisés dans un syndicalisme qui demeure à leur niveau, qui ne se place pas au-dessus d'eux mais qui soit leur propre émanation, à tout moment.

L'amélioration de la condition des ouvriers, la législation sociale ont, de tous temps été conquises de haute lutte, par une action vigoureuse et non par des grèves d'un quart d'heure et des députations. C'est ce qui caractérise la lutte ouvrière et c'est ce que nous devons ne pas perdre de vue.

Face à la puissance du capital, les travailleurs n'ont qu'une chose à faire : s'organiser solidement, ne pas disperser leurs efforts mais lancer, au bon moment, de vigoureuses actions généralisées. C'est une condition fondamentale du succès des luttes syndicales.

C. N. T. - A. I. T.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe)

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés: C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990-10, Paris

Libraire et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IXe.

UNION LOCALE DE PARIS

Permanence : Adhésions, Cotisations, tous les premiers et derniers dimanches du mois de 10 à 12 heures, dans le local C.N.T., 24, rue Ste.-Marthe, Paris, Xe.

Les assemblées générales de la 2e U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au siège confédéral de la C. N. T. F. : 39, rue de la Tour-d'Auvergne. Paris (IXe). Métro : Anvers, St-Georges, N.-D.-de-Lorette.

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Assemblées générales tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

UNION LOCALE, PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

VIENT DE PARAITRE :
« L'Internationale de 1864 »
Libres propos par Hem Day.
Editions « Pensée et Action »
Prix : 8,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

HUITIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean. num. 60, Lyon, V.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (Ier arrondissement).

NIMES (GARD)

Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nimes (Gard). (Renseignements et adhesions à S. I. A.

INFORMATION CONFEDERALE

La Commission Administrative Confédérale reprend maintenant ses réunions hebdomadaires tous les samedis de 18 h. à 20 h., au siège.

En conséquence, les permanences du samedi auront lieu de 16 h. à 18 h. et seront tenues par un responsable régional ou confédéral.

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

J. S. R. Section Belge

Regroupement de tous les camarades syndicalistes révolutionnaires de Belgique. S'adresser: Socialisme et Liberté, 2, av. des Droits de l'homme, Bruxelles - 7.

REGION OUEST-ATLANTIQUE

Le dimanche 21 janvier 1968, le camarade Alexandre à Angers animera un débat entre camarades. Il sera fait un compte rendu du Congrès A.I.T. (1967); les camarades de Vendée, de Loire-Atlantique, du Maine-et-Loire, pourront règler les cotisations au trésorier — prendre les timbres S.I.A., le calendrier, les cartes de l'Association «Germinal» seront à la disposition des camarades présents.

Donc, présence indispensable des copains des 3 départements à 9 h. à Angers le 21-1-68, lieu habituel (1). A 12 heures 30 déjeuner fraternel indiquer à Alexandre si vous déjeunerez en commun) vers 14 h. reprise des travaux et désignation du nouveau lieu de rencontre en avril 1968.

(1) Pour tous renseignements écrire : René Alexandre, B. P. 3, Angers (M.-et-L.).

COMITE DE LIAISON DES ANARCHISTES

Plate-forme de Lamotte-Beuvron

Nous informons les camarades anarchistes que le 4 février 1968 à 9 h. du matin va se tenir à Paris une grande réunion de travail en vue de donner définitivement une structure du travail commencée le 1er octobre 1967 à Lamotte-Beuvron.

Tous les camarades anarchistes doivent prendre en considération le sérieux de ce débat pour un regroupement et sur des possibilités de coordination à travers ce pays pour un mouvement anarchiste de langue française; pour le lieu de la réunion et information écrire au camarade André Senez, 72-La Chapelle-Gaugain.

COMMUNIQUE

2e UNION REGIONALE

La suite du congrès de la 2e Union régionale est fixée pour le dimanche 21 janvier 1921.

Nous demandons à tous les camarades de participer et apporter à cette rencontre régionale leurs suggestions, décisions ou observations aux questions concernant le soutien militant aux activités culturelles et de propagande de la C. N. T.; à l'action de ses syndicats et organismes de relations et coordination de la région parisienne.

Les camarades qui peuvent aider pratiquement au renforcement de la Section Française de l'A. I. T., de son journal LE COMBAT SYNDICALISTE et de la 2e Union régionale des syndicats C. N. T., sont invités à participer à la tâche anarcho-syndicaliste de notre organisation internationale.

AIDEZ

ACHETEZ SON CALENDRIER

ANTENA

CIERRE DEL FERROCARRIL

VITORIA (OPE). — Se anuncia que el Gobierno ha acordado el cierre definitivo del ferrocarril que, partiendo de la capital de Alava llegaba a Estella con ramificaciones que servían un número importante de localidades vascas.

La confirmación de la noticia, no por temida ha causado menos emoción y disgusto. Se confiaba en que se podría llegar a un acuerdo. Pero para el régimen de la «cruzada» que ha «enterrado» ya otros ferrocarriles, que la iniciativa vasca creó y prestaron eminentes servicios a la economía del país durante muchos años, ha querido hacer una nueva víctima.

EN EL T. O. P.
SE TRABAJA A DESTAJO

MADRID (OPE). — Condena a tres años de prisión, por el delito de asociación ilícita y pago de una multa de 25.000 pesetas a Ernesto Caballero Castillo. A Ernesto se le acusa de haberse encargado de distribuir en España propaganda clandestina procedente de Francia.

—Es absuelto Ignacio María Gregorio Bourgeaud Ustara acusado de haber conducido un coche de su propiedad por las calles de Vitoria en la noche del 22 de marzo, al mismo tiempo que daba gritos subversivos.

—Solicita el fiscal la pena de tres meses de arresto para Eduardo Saborido Galán, miembro de un sindicato clandestino de Sevilla, acusado de haber recitado en una reunión clandestina unos versos titulados «Himno del sindicato clandestino».

—El fiscal solicitó penas de tres meses de arresto para Juan Ramón Laporte Roselló y Nicolás Pastor Gallego, por haber participado en una manifestación estudiantil celebrada en la plaza de la Universidad de Barcelona el 18 de mayo.

HONRADEZ CON DESCUENTO

MEJICO (OPE). — «Si la honradez y buena fe de los financieros y propietarios presentes y futuros está vigilada en España — decía Carlos de Saravia el 17 de diciembre en «Novedades» — y controlada nada menos que por notarios, registradores y corredores de comercio, todos ellos profesionales de alta estirpe, ¿cómo es que cada día hay un escándalo nuevo de inmobiliarias creadas por estafadores? Para este tipo de preguntas quisiera tener una respuesta adecuada el hombre de la calle, ese hombre honrado y trabajador sobre el que pesan todas las penas».

LAS INVERSIONES EXTRANJERAS

PARIS (OPE). — La revista «L'Usine Nouvelle» publicó en su número del 21 de diciembre un cuadro de las inversiones extranjeras en España durante el primer semestre de 1967. Según esta información, los Estados Unidos ocuparon el primer lugar por el volumen en millones de pesetas, seguidos de Francia, Suiza, Alemania y Holanda. He aquí las cifras concretas:

Estados Unidos,	2.242,6	59,42 %
Francia	589,9	15,63 %
Suiza	323,2	8,58 %
Alemania	287,3	7,61 %
Holanda	89,4	2,37 %

La revista especifica, por otra parte, que conviene señalar que las inversiones procedentes de Suiza estaban compuestas principalmente de capitales americanos y en menor proporción de capitales franceses. Las inversiones extranjeras del sector del comercio al por mayor y al por menor fueron esencialmente americanas, y debidas principalmente al establecimiento en España de las casas Woolworth y Sears-Roebuck.

ACEITE PARA LOS EE. UU.

PUENTE GENIL (Córdoba). — La fábrica de aceite de oliva mayor del mundo, englobada en el complejo oleícola de la cooperativa agrícola olivarera de esta ciudad, ha comenzado a funcionar. En ella han sido instaladas veinte prensas gigantes, cuya capacidad asciende a cuatrocientos mil kilos de fruto a las veinticuatro horas, así como diez moledoras que suministran la masa a las prensas, una amplia nave de alberquillas y veinte cajas de bombas hidráulicas. La capacidad de almacenamiento ha sido aumentada con cuatro depósitos metálicos, cada uno de los cuales alberga trescientos mil kilogramos: la capacidad total es de cinco millones de kilos de aceite de oliva.

NEGRA SUERTE

LEON. — Un accidente de mina se registró en el pozo «La Carrera», del pueblo de Prados de Guzpeña. Cuando descendían varios obreros para proceder a la extracción de carbón, el ascensor sufrió una avería y a consecuencia de la misma chocó contra un poste. Sufrieron heridas muy graves Amador Rodríguez González, de 18 años, y de carácter menos grave Antonio del Blanco Díez, Ildefonso González y José Mesa Puente, los tres de Prados de la Guzpeña.

YA NO VAN NI CON RUEDAS

TUDELA. — El fuerte déficit anual que soporta y la competencia de una línea de autobuses han determinado que próximamente, la «Renfe» suprima el ferrocarril Tarazona-Tudela, con un trayecto de 22 kilómetros, a través de seis pueblos de su itinerario, según noticias recibidas en esta ciudad.

TORTOSA. — El «carrilet» de esta ciudad a La Cava dejó de funcionar el 31 de diciembre después de 40 años de servicio. La Banda Municipal ejecutó la marcha fúnebre de Chopin a la salida del último convoy trenero.

EL ULTIMO ALIENTO
DE LA VERBENA DE LA PALOMA

MADRID. — El año 1967 ha visto desaparecer a ocho mujeres centenarias, todas ellas trabajadoras. Algunas de ellas han sido enterradas con el mantón de Manila de sus buenos tiempos de manolas.

SE ENTIENDEN PARA DAÑAR

LISBOA. — Las autoridades portuguesas de Macao han entregado a las fuerzas chinas doce refugiados políticos escapados de los regímenes de ticos escapados del régimen de Mao Tse-toung.

(NOTA del «C. S.). — Lo propio hizo Franco «devolviendo» Laval a Francia.

FALLECIMIENTO SENTIDO

PARIS. — A la edad de 74 años ha fallecido Mlle Marie Bidault, hermana del político Georges Bidault. Marie se distinguió favoreciendo a los refugiados españoles, preferentemente a S. I. A., siendo Marie quien facilitó los fondos para las mejores dotaciones de la colonia Aymare, la cual visitó en una ocasión. Era muy amiga del doctor Pujol, nuestro compañero también desgraciadamente desaparecido.

LA «QUIMERA» DEL ORO

PARIS. — Dice «Le Monde» del día 30: «Según el periódico «Tele-Express», una personalidad soviética, Boris Smyslow, ha llegado a Barcelona «para adquirir un terreno reservado a la construcción de un edificio en el que residiría una misión soviética», — ha declarado al parecer. Añadiendo: «Si la Unión Soviética no devuelve a España el oro que se le confió durante la guerra civil, se debe a que tenemos que arreglar numerosas cuentas».

«No tenéis que olvidar que nosotros ayudamos al Gobierno republicano durante la guerra civil para su defensa, ya que nos lo había pedido.

«Le enviamos numerosos aviones, blindados y armas de toda clase. Además, hay que contar las víctimas soviéticas en territorio español. Nosotros hemos tenido que pagar las pensiones a las familias. Todo esto no está arreglado todavía. Hagamos cuentas, es posible que haya un saldo acreedor o deudor. Nosotros hemos administrado bien este oro» — ha declarado Smyslow.»

DOCUMENTOS HISTORICOS ESPANOLES

La Chade al servicio de Hitler y de Franco

(Continuación)

CONSIDERESE el engaño que toda la trama de la CHADE representa; nacida para burlar la eficacia del Tratado de Versalles, disfrazada con una nacionalidad distinta a su auténtica naturaleza, supervalúa su activo y convierte su signo representativo: la acción, en un cheque de valor internacional para que merced a él emigren de España centenares de millones y se perjudique al ahorro de buena fe que cayó en el espejismo de adquirir acciones a más de 900 por 100 y verlos luego por combinaciones inconfesables a menos de 200 por 100.

¿Miserias de agiotistas? ¡No! Crímenes producto del contubernio nefando de las oligarquías político-financieras que han asolado a España con la especulación teutona, personificada por Heinaman con su cohorte de «holdings» y empresas industriales y fiduciarias.

Los Consejos de Administración: A la incultura y avaricia del plutócrata español, ejemplar perfectamente calificado de microcéfalo en la fauna financiera internacional, no se le ocurrió comparar balances y estados de pérdidas y ganancias de la CHADE; le bastaba su etiqueta de percalina y el que la dirigieran los genios de Comillas y Cambó, el primero que finó arruinado, a pesar de todo, y el segundo que como financista su única y propia obra fue el «trust del corcho». De haberse comparado balances y estados de cuentas, se hubiera visto que en siete años la CHADE aumenta su capital por sucesivas emisiones en 140 millones de pesetas, sin contar bonos y obligaciones, y que se había montado un artificio para valorar a costa del incauto plutócrata el formidable paquete de acciones liberadas que recibieran los constituyentes del grupo fundador, en precio de sus servicios como editores responsables del chantage de Heinaman.

A la CHADE, obra cumbre de la plutocracia internacional que ha expoliado a la economía española por idiotez legendaria de Juan Español, la rapacidad de banqueros y la ignorancia criminal o sevicia ingénita de políticos, le ha cabido el triste privilegio de batir el record del engaño más burdamente confeccionado. Dada a luz para burlar el Tratado de Versalles, en su primer Consejo de Administración no figuran más que españoles, pero ya en el Consejo que presidió la asamblea general de accionistas por el ejercicio de 1921, figuran administradores alemanes, y así progresivamente hasta llegar al ejercicio cerrado en 31 de diciembre de 1934, que lo autoriza un Consejo de cuarenta y cinco administradores, entre los que son de ver los siguientes españoles cien por cien: Daniel Heinaman, Rodolfo G. Binschdler, Gorden Auchincloss, Edmundo Barth, Alfredo Blizig, Mauricio Bock, Eduardo Barcht, German Bücher, Patrik Ashley, Bernard Dudley, Franck Docker, Elwan Heinaman, Luciano Janlet, Alfredo Lombard, George Solmssen, Enrique Speciaeel, D. H. Stoll, Ernesto Weyl, Edmundo Wylbore, Mauricio Bock de Francia, German Krese Frerk, Oscar Liven.

¡Oh, ironía!, una sociedad pomposamente intitulada española, sin actividad alguna en nuestro territorio, cuya economía ha esquilmado en centenares de millones, que está presidida por un español — aunque adulterado — como Cambó, cuyo vicepresidente primero es el israelita agente de Alemania Heinaman, y que en su Consejo tiene veintitrés administradores extranjeros, casi todos alemanes, y el resto belgas y holandeses, además de diez destacados miembros de «Lliga Catalana», y los funestos ex duque de Alba, ex marqués de Foronda; éste a sueldo de Heinaman desde época inmemorial. Los demás administradores son representantes de bancos tan calificados como el de Vizcaya, Urquijo y Español de Crédito.

Y la Compañía Hispano-Americana de Electricidad, engendro de Heinaman con Cambó de botones; que en 1920 se produjo por la supuesta compra de un grupo de cinco bancos, dos de los cuales quebraron, sirvió a los alemanes para cubrir con el pabellón español un fraude al Tratado de Versalles y se halla en la actualidad administrada por unos españoles más o menos «catalanistas» o bizcaitarras» o extranjerizados que así mismo figuran en los Consejos de las Sociedades que a seguido se enumeran, y conste que solo citamos las de mayor importancia:

Lo que la plutocracia fascista alemana controla en nuestro suelo

En su pomposo despacho de la SOFINA, en Bruselas, Heinaman, por sus consejeros españoles de la CHADE, ejerce un aquilatado esponaje de la economía hispana y conoce detalladamente cuanto ocurre en las sociedades que siguen, administradas por aquellos:

Banco de España, Banco Hipotecario de España, Banco Mercantil e Industrial de Madrid, Banco Español de Crédito, Banco de Crédito Industrial, Banco Urquijo Catalán, Banco Urquijo de Guipuzcoa, Banco Urquijo Vascongado, Banco Mercantil de Tarragona, Banco del Oeste de España, Banco Minero Industrial de Asturias, S. A. Arnús Gari, Sindicato de Banqueros de Barcelona, Banco de Vizcaya, Caja de Emisiones con Garantía del Estado.

Ferrocarriles de Bilbao a Lezama, Ferrocarriles de La Robla, Ferrocarril de Pamplona a Logroño, Ferrocarril de Bilbao a Portugalete, Ferrocarriles Vascongados, Ferrocarriles y Minas de Burgos, Ferrocarril de Carreño, Ferrocarril Central de Aragón, Ferrocarriles de Medina del Campo a Zamora, Orense y Vigo, Ferrocarril de Alcantarilla a Lorca, Ferrocarril de Olot a Gerona, Ferrocarril de Cariñena a Zaragoza, Ferrocarril de Silla de Cullera, S. A. Industrial y Ferrocarriles.

Metropolitano de Madrid, Sociedad Madrileña de Tranvías, Tranvía del Este de Madrid, Eléctrica Madrileña de Tracción, Tranvías de Barcelona, El Tibidabo S. A., Tranvías de Río de Janeiro, Tranvías y Electricidad.

Cooperativa Eléctrica de Madrid, Electra de Lima, Electra Valenciana, Electra de Viesgo, Unión Eléctrica Madrileña, Sevillana de Electricidad, Unión Eléctrica de Cataluña, Energía Eléctrica de Cataluña, Barcelonesa de Electricidad, Luz y Fuerza de Levante, Española de Electricidad y Gas Lebon, Eléctricas Reunidas de Zaragoza, Sociedad Productora de Fuerzas Motrices, Eléctrica de Castilla, Eléctrica Castellana, Electra Popular Vallisoletana, Electra Abulense, Eléctrica de Langreo, Unión Eléctrica de Cartagena, Distribuidora Eléctrica Guipuzcoana, Eléctrica de Bilbao, Eléctrica de la Vega de Armijo, C. A. Menjebor Energía e I. Aragonesa, Gas Madrid, Canalización y Fuerzas del Guadalquivir, Hidroeléctrica Ibérica, Hidráulica Santillana, Saltos del Alberche, Hispano Portuguesa de Transportes Eléctricos, Saltos del Duero. Hidroeléctricas de Andorra.

Minas de Rodalquilar, Compañía Minera de Sierra Menera, Hulleras del Turón, Minera de Dicido, Hulleral de Sabero y Anexas, Aragonesa de Minas, Minas del Rif, Real Compañía Asturiana de Minas (S. A.), Minera Setolazar, Minas de Barruelo.

Sindicato Asturiano del Puerto del Musel, Marismas del Guadalquivir, Sociedad Española de Construcción Naval, S. M. Duro Felguera, Altos Hornos de Vizcaya, S. A. Echevarría, Sociedad Ibérica del Nitrógeno, S. E. de Carburos Metálicos, S. E. de Construcciones Babcock-Wilcox.

Urbanizadora Metropolitana, Constructora Nacional de Maquinaria, Obras y Construcciones Hormaeche, Talleres Mercier, Compañía General Azucarera Española, Unión Alcoholera Española, Unión Salinera de España, Hutchinson Industrias del Caucho, La Seda de Barcelona, Asfaltos y Portland Asland, Compañía Valenciana de Cementos Portland, Compañía General de Autobuses de Barcelona, Compañía General de Tabacos de Filipinas, Banco Vitalicio de España, Catalana de Seguros contra Incendios, Compañía General de Seguros Hispana, Covadonga S. A. de Seguros, La Equitativa, Centro de Navieros Aseguradores, La Unión y el Fénix Español, Unión Radio y Agencia Telegráfica Fabra.

(Continuará)

BREVERIAS

HARTO es sabido lo que representa para la economía francesa la afluencia masiva de turistas que transitan por España durante todos los meses consecutivos del año. Constituye, sin duda alguna, una inmensa riqueza o caudal precioso que fortalece las arcas estatales, y cuyo negocio, merece especiales atenciones por parte de los organismos representativos del franquismo que no ignora los pingües beneficios que deja la densa masa turística. Pero no sólo de ésta saca tajada, sino, que hasta se aprovecha de esos miles de españoles que trabajan en el extranjero y que regresan por unos días a España, para disfrutar de las fiestas navideñas en sus hogares. Por ejemplo, algunos periódicos, con cierto descaro, elogian la vuelta de esa masa laboriosa de españoles, forzados a salir de su país para ganarse el sustento, y con no menos cinismo, refiriéndose a los mismos, se afirma «que este año las circunstancias económicas les son favorables, ya que en la mayoría de los casos sus divisas crecen al pasar la frontera y son así más útiles a sus intereses y a los de la patria».

Lo de las circunstancias favorables posiblemente se relacione con la devaluación de la peseta que conviene perfectamente como propaganda o «gancho» espectacular para el incremento del turismo, pero de ningún modo pueden ser favorecidos esos miles de españoles que, a costa de grandes sacrificios, economizaron unas perras para ir, desde tierras lejanas, a gozar unos días de asueto entre los suyos. Si, el dinero, servirá a los intereses de la patria, pero los trabajadores se vaciarán los bolsillos, se les dirá que vuelvan cada año y, al resto, a la masa productora, se la dará buenos consejos repitiendo lo de las medidas de austeridad y que aprieten el cinturón, cosa que ya se hace desde que Franco ha traído la Paz a España.

Hace unos días, el ministro de Hacienda, acordó un crédito de 500 millones de pesetas con destino a la industria hotelera, clasificado de «sector importante para la economía española».

Posteriormente, el ministro de Información y Turismo, (Fraga Iribarne) inauguró la hostería nacional de Pedraza de la Sierra (Segovia) a la que ha denominado «Pintor Zuloaga», en homenaje al gran pintor del mismo nombre, y que antes se llamó «Casa de la Inquisición»...

Ante obispos, autoridades civiles, militares y demás jerarquías, el ministro pronunció un sabroso discurso en el que aludió a los once millones de visitantes que pasaron por España en el año 1963, cifra superada en 1966 con 17 millones de turistas. Los ingresos por turismo (1966) alcanzaron a 74.743 millones de pesetas, pero significó que el año 1967 ha sido muy difícil en todas las naciones para el turismo, España comprendida. Señaló, como principales obstáculos, la atonía económica europea, el conflicto de Oriente Medio, etc., y concluyó mencionando la devaluación de la peseta, (lo de apretarse el cinturón no lo dijo, pues, terminado el discurso esperaba el banquete donde más tarde lo aflojaría) que coloca a España en situación competitiva similar a la de 1964, añadiendo «que la tensión política en el Mediterráneo oriental favorece la desviación hacia el Oeste de importantes corrientes turísticas. Si nuestra decisión y el trabajo comunes están a la altura de estas circunstancias, el futuro año de 1968 será buen año para el turismo español».

Es decir, dicho de otro modo, el ministro de Información con cierto regocijo íntimo, dejó en el subconsciente poco más o menos lo siguiente: «Dure muchos años la pelea de Oriente Medio y que se zurren la badana árabes e israelíes hasta el total exterminio para que las «corrientes turísticas» vengan a dejar la «tela» a nuestro país»...

Pero lo paradójico del caso es que la delegación española, (Jaime Piniés) dijo ante la Comisión política especial de la O.N.U. que llamaba la atención «sobre la desesperada situación de los refugiados de Palestina que exige no sólo un incesante y siempre incrementado auxilio humanitario, sino, sobre todo, una solución porque la injusticia crea un grave foco de tensión política en el Oriente Medio que hace imposible toda solución pacífica».

De un lado, Fraga Iribarne, se frota las manos de gusto deseando en el fondo se eternicen las hostilidades en la parte oriental del Mediterráneo, y del otro lado, Piniés, en la O.N.U. reclama auxilio humanitario para las víctimas del conflicto árabe-israelí...

Desde el punto de vista humano, somos solidarios de los refugiados de Palestina, como lo es toda persona sensible al sufrimiento ajeno. Pero el franquismo no tiene autoridad moral para hablar de justicia ni de sentimientos humanos. Le sienta mal, Muy mal. ¿Cómo pueden hablar de humanitarismo quienes han hecho de España un cementerio?

J. P. Gutiérrez

CONFERENCIA EN BEZIERS

La Comisión de propaganda de la Federación Local de Béziers, continuando su curso de conferencias, se complace en anunciar para el día 14 de enero de 1968, la conferencia que el compañero Alejandro Lamela dará en su local social bajo el siguiente tema: «Breve compendio sobre el origen del socialismo».

La conferencia será pública y empezará a las nueve de la mañana. Considerando las facultades del orador y lo interesante del tema, esperamos la asistencia de todos los militantes y compañeros de Béziers y sus alrededores, así como la de gran cantidad de emigrados españoles a los que hacemos nuestra invitación especial.

TURRONES

A BENEFICIO DE LOS
COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,50; *Turrones (en pastilla).* Jijona, 7,00; Alicante, 6,00; Yema, 4,00; Mazapán, 4,00; Toledo, 2,50 frs. pastilla.

Pedidos al «C. S.».

PROYECCIONES

CON la paciencia de un difunto y la serenidad de un cadáver metido en «conserva», tomo el bolígrafo con ánimo de emborronar unas cuantas cuartillas con algunas frases almibaradas y otras impregnadas de ajenjo, para que el contenido sea dulce y amargo, saliendo de este contraste químico lo que a mí me parece sabroso para los lectores que se aburren soberanamente viendo y oyendo la radio y la televisión con sus programas de cristos y apariciones de vírgenes, como si viviéramos en la edad media o anterior a ésta. Francamente, no me parece de buen gusto presentarnos cruces y más cruces, iglesias y más iglesias, papas y más papas, patriarcas y más patriarcas, copones y hostias benditas, todos los días, porque raro es el que no haya una figura de las mencionadas en el repertorio que nos presentan los encargados de esta misión cultural, científica, educativa y festiva, y demás agregados episcopales.

No me refiero exclusivamente a la televisión gala con la aparición de Fátima y «L'affaire Lourdes», sino a otras radio-televisiones de fuera de la nación de los célebres enciclopedistas, puesto que, como dice el refrán, en todas partes cuecen habas.

Y ya que hablamos del cine a larga distancia, procuraremos representar en la pantalla del exiliado español 1939, algunas escenas de la vida actual española bajo el poderoso dominio de la santa cruz y la espada «cruzada», hemos dicho curas y militares, dejando sin mencionar, intencionadamente, otras cofradías y ejércitos, no por temor a nada, sino porque no hay necesidad de gastar tinta citando personajes y personajillos de la España que sangra de dolor y de miseria.

Trataremos de reproducir estampas de hogares y calles, de mando y de obediencia, de sumisión y rebeldía, de no me da la gana y quiero, de fantasías y realidades, que de todo hay en el país de las mil y una gestas, no noches, porque de éstas pasan de miles y miles que la luz está ausente.

Recopilando fechas y lugares, podemos llegar a colegir el porqué sucedió esto y no pasó aquello. Que la buena memoria y el deseo de servir e intentar despertar a los somnolientos, no nos abandonen y lograremos lo que logremos, pero lograremos algo. Esta es nuestra intención, no otra.

Diremos en principio — nada más en principio — porque el resultado total llegará más tarde, las coincidencias que hay en un pueblo que, queriendo aparentar rico se le ve la miseria por todos los costados, no en un orden, sino en todos los que se requieren para vivir en sociedad, no en «buena sociedad», sino simplemente en sociedad, que ya es vivir. Claro que todo esto puede interpretarse como una chirigotada o broma de la actualidad, porque, verdaderamente, el espejo de los días no refleja más que ésto, al decir de los expertos en estas materias nacionales o universales, que de tanto confundirse las cosas, no sabemos cual es lo rojo, ni como es lo amarillo. Cuestión de la moda. Creedlo, amables lectores. Todo es cuestión de la novedad.

Estamos hablando de España, y diremos que allí, la miseria o la falta de trabajo, mejor dicho, el robo descarado que hacen a los trabajadores los granujas, vagos y maleantes autorizados, alimentados y sostenidos por los jerarcas de todas las esferas fascistas, ha creado la escena de que tengan que emigrar al extranjero los obreros si quieren aún salvar sus huesos — pues carne les queda poca ya en el cuerpo — que empiezan a ser también pasto de la tuberculosis o de otros latigazos patológicos, sino de muerte, de moribundo, que cuando la negra entra en la casa, la blanca no se salva.

Hay hogares — sin exageración, eh — que son hospitales y hospitales que son cementerios.

Veintiocho años de riquezas y tranquilidad en la Península Ibérica, porque Portugal también entra en el ajo fascista, compensado abundantemente por los Estados Unidos, Rusia, y demás zascandilerías, chupones, mequetrefes y otros correligionarios en perpétua cuchipanda, (que nos perdone la real academia de la lengua si no conocemos perfectamente la etimología latina, griega, árabe, castellana... etc. Somos explotados, no explotadores) han creado un auténtico *campo de concentración*, donde están presas la iniciativa, la individualidad, la personalidad, la hombría, la dignidad, *la libertad y demás joyas de valor incalculable que enaltecen al hombre.* Han recluído y amordazado todas esas prendas inestimables por su presencia, modos y efectos de alta concepción y humanismo, en recinto de asfixia y muerte, porque las circunstancias y perversidades de la «democracia orgánica» — ¿cuántas con ésta? — tipo nazi-fascista. Así lo han determinado como corchete de «gran brillantez» a la paz y bienestar social de los españoles, rotos, deteriorados, descalzos, desnudos y con telarañas en el estómago, para que los perros ibéricos fanfarroneen desde el cuchitril dictatorial, propagando la mentira, el descoco y las «camisas sucias». No les decimos más, porque nuestra forma de ser no es la de ellos. No somos lamedores. No besamos la mano del amo. Nuestra forma de ser es la nuestra, sólo la nuestra, no la de ellos, por cuya diferencia, no pequeña, no queremos que nos confundan con la novedad de las confusiones que tanto abundan hoy en los «bibelones» sociales y políticos.

Y vamos proyectando escenas de la vida española: Al cruzar una de las arterias principales de la ciudad en que vegetaban mis escasas fuerzas, fuí sorprendido por las voces de un trabajador como yo, que transitaba, sujeto seguramente a un fenómeno de incomprensión anímica. No diré que estaba loco, pero sí, que necesitaba urgentemente la intervención de un psiquiatra. Tal era la forma de accionar y de hablar, que el profano más profano de todos los profanos, deduciría lo mismo.

Gritaba con toda la fuerza de sus pulmones: ¡Bandidos! ¡Me habéis engañado! ¡Me habéis robado miserablemente! ¡Donde os pille os hago picadillo! ¡Mi trabajo vale mucho más de lo que me habéis pagado! ¡Canallas, canallas!

Yo le vi marchar y dije para mis adentros: Este no comprende lo que es el régimen franco-nazi-fascista.

Por lo oído:

MINGO

AREA MUNDIAL

Desde el Perú

POSTURAS INCONGRUENTES

A juzgar por lo que acabamos de leer en el número 136 de « Le Monde Libertaire », de París, correspondiente a noviembre de 1967, firmado por Maurice Joyeux, algo debe de haber que anda «chueco» (torcido) «chez los compañeros de la rue Ternaux.

No es propósito nuestro añadir más detalles a las opiniones que vertimos en nuestra «Crónica sudamericana» del pasado mes de noviembre, relativa a afirmar nuestra increencia a toda participación guerrillera del «Che» en Bolivia, seguido ello de juicios que intentaban demostrar las razones posibles del porqué nacieron aquellos brotes guerrilleros, contrariada, nuestra opinión, por Joyeux, que cree realmente en el contravertido suceso.

Hasta aquí, nada en absoluto habíamos de objetar, pues libre es el individuo de creer a su guisa las noticias que de ancha base publicitaria, cual lo fueron el asunto del «Che» y las guerrillas bolivianas, van apareciendo al buen entendimiento del heterogéneo público.

Lo insólito a la vez que penoso para nosotros consiste en haber tenido que estar en presencia de un texto tan infortunado de parte de su autor como lamentable y nada idónea la dedicatoria, correspondiente a la redacción del periódico, de una página entera como portada a dos colores, al hombre que en vida (vida oligárquica y estatista) abrazó los ideales que puestos al servicio de una feroz dictadura habían de simbolizar el despotismo, lo abyecto y la prepotencia. Estas ominosidades nuestro articulista las ha rozado muy finamente, dando énfasis a conceptos y actos dudosos y, de otro lado, suavizando las atrocidades que en el dominio político ha cometido el régimen cubano, en cuyo gobierno figuraba el «legendario» guerrillero elogiado por «Le Monde Libertaire».

En una de sus partes el autor aludido nos dice en su idioma: «... y a quelques mois par exemple, dans ces discours interminables dont il a le secret et qui doivent prodigieusement agacer ses amis de Moscou, Castro, revenait aux sources en proclamant sa volonté de construire un socialisme égalitaire ». ¿Cuándo y cómo y en qué oportunidad Castro ha manifestado su voluntad de construir un socialismo igualitario?

Nosotros ignoramos una tal proclama. Pero en el supuesto que ello fuese realmente cierto, habría que ver si en el fondo del propósito no existiría tan sólo ese juego de palabras a que nos tienen acostumbrados los profesionales de la política, que si bien expresaría un anhelo de indudable valor solamente potencial al tomar cauce funcional, es aquí donde radicaría el verdadero problema para Castro, dada su educación marxista, o si ella, como formación ideológica no existiera más que un socialismo empírico, no cabe duda que las presiones externas, Rusia y países satélites europeos en este caso, obligarían al dictador a no salirse demasiado de la línea trazada por su «protector». A lo sumo, podríase esperar como innovaciones del gobierno de Cuba, en su política interna, aquellos agregados modificatorios que, estipulados por la ley, cedieran una intervención directa y por la base de la empleocracia y del obrerismo en regir los destinos de las empresas cuya organización económica de autogestión obrera existe ya en países socialistas tales como Yugoslavia y Argelia, pero tan sólo en el papel. Prácticamente los resultados (si es que puede haber resultados) son nulos de toda nulidad, pues se niega el espíritu y la letra escrita en la constitución.

De este andamiaje nos ilustra muy cabalmente el compañero Daniel Guérin en su libro «L'Anarchisme».

Como es notorio observar, esas pretendidas metas que por calentado espíritu especulativo devienen inoperantes sería, pensamos, a cuanto podía llegar el defraudante y defraudado Castro, en sus proclamas de innovación social, lo que supondría tan mínima cosa que nos sorprende, con desagrado, que los anarquistas de la «rue Ternaux» se lo tomen tan en serio y susceptible de un devenir anarquizante y virtuoso, siendo todo lo contrario.

Mas adelante el autor de «*Che*» *Guevara et le maquis* nos dirá: « Mieux, la lutte du «Che» et des ses amis était un danger pour le marxisme orthodoxe, car là l'homme prétendait échapper au parti qui interprète l'histoire qui conditionne l'homme. Le «Che» et ses amis prétendaient en changer le cours défini par le parti.»

¿Está seguro el compañero Joyeux de que Guevara y sus amigos pretendían cambiar el curso definido por el partido que establece, por invención de Marx, que la historia condiciona al hombre y que, contrariamente, los anarquistas en mayoría se interpreta que es éste el que marca la historia? Nosotros opinamos que las discrepancias del «Che» con sus colegas de partido no eran en modo alguno de orden filosófico y sí basamentadas en el dominio político.

Desde el día y hora en que Rusia mostró de forma solapada primero y luego casi abiertamente su coexistencia con el capitalismo norteamericano, como medio de ir consolidando el condominio mundial, se generaba por tal circunstancia, tras la paralización revolucionaria de extramuros en que Rusia anduvo empeñada en sus dos primeras décadas postrevolucionarias, la protesta, el desacuerdo de todos aquellos marxistas radicados especialmente en países de visible subdesarrollo, que haciéndose solidarios con sus compañeros con vivencia socialista autoritaria, China y Cuba, ambos (pero muy especialmente la primera) denunciarían la traición incubada en el Kremlin. Por lo tanto las discrepancias del «Che» eran, repetimos, de orden político y táctico, lo que por más esfuerzo que hiciera Joyeux en demostrar lo contrario, jamás lograría despojar, del elogiado guerrillero, su ropaje autoritario e inquisidor.

Y nuestro escritor incriminado termina así su artículo: «Ernesto «Che» Guevara est mort debout pour que la révolution vive. Celle-ci va en Amérique du Sud tourner une page du livre qu'elle écrit dans la douleur, mais le nom du révolutionnaire restera le symbole de la libération d'un continent.» ¡Pobre continente americano con libertades tipo Guevara y Castro! Las palabras finales de Joyeux nos hacen el mismo triste efecto que cuando por ahí nos hablan de los libertadores Bolívar, San Martín y otros próceres, que supieron dar, con una buena dosis de coraje y de sacrificio, al traste a una forma de tiranía y de explotación con ribetes exóticos y extraños por su procedencia, sin que por ello cambiara el odioso vicio de sujetar al hombre con la brida autoritaria. El quítate tú que me pondré yo se repetiría en Cuba.

Si los que vivimos en este continente hemos de mirarnos en aquel espejo, cuya imagen revelaría la atroz ausencia de libertades y otros excesos igualmente despreciables, sin pecar de antojadizos, lo justo y concreto sería hacerlo «tiritas» (como dicen los chilenos) volcando nuestras simpatías por aquellos guerrilleros nada propensos a la posesión de situaciones y prebendas que habían ellos mismos destruído. Y el «Che» Guevara no fue de ésos; mal puédese por consiguiente, prodigarle elogios que sólo correspondería hacerlos a los comunistas de corte totalitario.

Misión nuestra no lo es, porque no es nuestra causa. Y, «Le Monde Libertaire» no debía habérsele escapado un razonamiento tan sencillo.

ROMULO CHAVEZ

El milagro y sus resultados

MEJICO. — El viernes 17, el general Franco ante las Cortes españolas pronunciaba un discurso donde se hacían elogios al «milagro» económico español — decía José Antonio Novais el 5 de diciembre en «Novedades» —. El domingo 19, España devaluaba la peseta. El viernes 24, el Consejo de Ministros adoptaba severas medidas para enderezar la economía, de hecho un plan de estabilización más severo que en 1959.

¿Qué ha pasado con el «milagro» español? La hora de la austeridad ha sonado para España cuando apenas faltaba un mes para terminar el Primer Plan de Desarrollo. El régimen franquista por primera vez en su historia hace su «autocrítica» al suprimir de golpe una inflación burocrática — 5 subsecretarías, 49 direcciones generales, 300 organismos especiales — y el inmenso parque móvil ministerial que estaba a su servicio. Con ello demuestra el régimen que una parte de su administración era «inútil». A estas medidas, cara al público, siguen otras más severas: aumento de los impuestos y congelación de los salarios durante un año. Las medidas tomadas por el Gobierno no sólo son correctas, sino que eran necesarias. Cabe preguntarse si serán suficientes. A primera vista no parecen atacar a ninguno de los grandes «grupos de presión» financieros del país. Es presumible que, al igual que en 1959, sean los funcionarios y los obreros los que paguen los errores de las clases dirigentes».

B.D.I.C

TRIBUNA JUVENIL

Flores y cardos

1

Arriba, arriba, muchachos,
juventudes libertarias,
mostrad valores sin barbas,
porque tenéis veinte años.

2

Habían *diez mil* patos y un parlante,
sufriendo verborrea galopante.
¿En Cuba, China, Washington, Moscú?
Fue en Alicante.

3

Dolor, siempre dolor, lágrimas y
esclavitud. para las grandes mayorías.
Y puesto que todos somos *hermanos*
en Dios, carecemos de felicidad. Es
justo que todo se reparta entre hermanos, ¿cierto?

4

Cabe combatir hasta la muerte al
Dios de los Dolores humanos. Es por
la felicidad que se lucha en el mundo desde inmemoriales tiempos. ¿O
no?

5

Hay dos formas de lucha que se
contradicen: los medios limpios, desinteresados y conscientes de la libertad, combaten recta y consecuentemente por la felicidad. Los medios
que emplea el autoritarismo, son los
medios del dolor, del crimen y de la
esclavitud, y ellos jamás podrán hacer lo negro, blanco. Autoritarismo
y libertad, nunca podrán coincidir.

6

No tengo que convencerte de nada,
mi querido lector. Lo único que cabe
es afirmarse cada cual sobre lo propio.

7

Hay que dar zapatazos al filo de
las espadas, aunque nos rompamos
los huesos en actitud tan heroica.
Las cadenas no se rompen con pétalos de amapola. Mostrarse siempre
dispuesto a defender la libertad, por
la misma satisfacción que de ello se
desprende y nada más. Que el resto
es añadidura.

8

Sin duda que el amor es lo más alto y verdadero. Sin amor, hay odio,
y éste, cuando más verdadero es más
bajo. Demasiado sabemos, sin embargo, lo difícil que es perseguir el amor
en un medio como el que nos acosa,
donde el *odio* destila hasta de los copones que «rinden culto» a Dios. Preciso es combatir esos copones y a sus
manipuladores, con todas las fuerzas que la Naturaleza nos permita.
¿Verdad?

9

Sobre malos entendidos y calumnias
que los interesados en seguir manteniendo el desorden mundial, vandálico y destructor, les hacen, voluntades enteras continúan elevando los
conceptos anárquicos, con la práctica
eficaz de sus anhelos. Pero también
vemos otros que creen que todo está
ya hecho, y que nada puede ser superado. ¡Gran error es creerse ya de
vuelta, cuando aún no se ha llegado!

COSMOS

S. I. A.

CALENDARIO PARA 1968

Continúa en venta. Solicitarlo a Amigos de S. I. A. de todos los países y en los centros confederales.

Precio 4 francos.

EN MARSELLA

EXITO DE LA VELADA

Las familias confederales de las Federaciones Locales de Marsella y de Saint-Henri y las Juventudes Libertarias se dieron cita en el teatro Vicenti de la hispanísima barriada de Saint-Henri, con el fin de pasar toda la noche del fin de año 1967 y empezar el de 1968, bajo el marco de un ambiente fraternal y familiar.

El teatro de la F. L. de Sain-Henri, agradablemente adornado, se llenó de familias, destacando por su elevada cantidad y dinamismo, la juventud de ambos sexos, aprovechándose la ocasión para que en la citada fecha se alejaran de los antros de corrupción .

Con mutua comprensión, jóvenes y viejos en edad, en apretado y cordial haz, se divirtieron de lo lindo.

Música variada, distracciones permanentes. refrescos y bocadillos a granel, con calefacción permanente para vencer el duro frío reinante.

Colaboración espontánea de diversos artistas amateurs. Destacaron: Pilar y sus jotas navarras, Adela con sus canciones y bailes andaluces, Concha y sus «couplets», Violeta Martínez con sus poemas y bailes, y la «vedette» de la canción española Nati Garzón en su moderno repertorio. Del sexo llamado «fuerte» intervinieron Serra, tenor que cantó en castellano y catalán; José, con sus típicas jotas aragonesas, y los rapsodas Peña, Ribas y Martín, los cuales nos deleitaron con sus poesías de profundo alcance social. Sin olvidar a Cantó que, como siempre dio la lata simpáticamente a todos los asistentes.

Fueron perfectamente secundados por los presentadores España y El Maño, que no quieren darse a conocer, con feliz acierto.

Una tómbola con valiosos premios, destacando una percha de hierro forjado de trabajo artesanal, don del joven amigo Ferrer, y varios lotes de libros, permitió alcanzar un substancioso beneficio económico que pasará a engrosar la suscripción permanente Pro España oprimida.

Para terminar este breve pero obligado comentario, para satisfacción de los numerosos asistentes, que nos sea permitido felicitar sinceramente a la comisión organizadora de las dos FF. LL. de la C. N. T. y a las JJ. LL., que se desvelaron para que la velada se desarrollara de una manera perfecta y con esplendoroso éxito, sin olvidar al electrónico amigo y joven compañero Tony García, que instaló y cuidó maravillosamente su desenvolvimiento de la sonorización del teatro.

Corresponsal

NECROLOGICAS

FRANCISCO MARCELLAN

Tras haber soportado una dura e implacable enfermedad le cupo la mala suerte de abandonarnos al compañero Francisco Marcellán. Oriundo de Usón (Huesca), se trasladó a Cataluña, estableciendo domicilio en la industrial ciudad de Badalona, participando en los años 1910 a la fundación del Ateneo Sindicalista que tanto rendimiento dio para la formación de militantes.

En todas las pruebas de resistencia a la Patronal y a las autoridades que la protegían, Marcellán estuvo en primera línea, particularmente durante la época del lock-out y del pistolerismo libreño, en uno de cuyos episodios salvó la vida.

Su actuación sindical tuvo por cuadro igualmente en Fundidores del Sindicato de la Metalurgia de Barcelona, por ser operario de la casa Barret. Aquí se le conocía por «El Badalona», y se le estimaba mucho por su conducta solidaria y de delegado, y tal vez la circunstancia de esa doble actuación y el apodo, coadyuvaron a que su personalidad no adquiriera perfil suficiente en los antros de la policía, lo que le proporcionó una movilidad estimable.

Afectado durante unos años del «mal de Pott», tanto sus compañeros de trabajo como la mayor parte de compañeros badaloneses, contribuyeron al sostén de su hogar, compuesto del matrimonio Marcellán y cuatro hijos menores de edad. Esto el viejo Marcellán lo llevó siempre grabado en el corazón, pues supo que la solidaridad es una fuerza efectiva. «Hoy para ti, mañana para mí».

Por los años 31-32 fue uno de los fundadores y animadores del Ateneo de Cultura Racionalista «El Progreso»; una de las realizaciones que fue orgullo del pensamiento ácrata badalonés.

Durante la revolución y la guerra nuestro amigo cumplió con creces su parte y ya integrados al exilio formó siempre en las filas de la C. N. T. sin vacilación alguna pese a los momentos difíciles que tanto exteriores como orgánicos hemos atravesado. En este país actuó en Troyes, Bernay y Rouen.

Francisco Marcellán reposa para lo eterno en el cementerio de Ste.Etienne de Rouvray (Normandía) y en la hora crítica del entierro el compañero Fernando Alemany pronunció el siguiente panegírico:

«Rememorar lo que ha sido la vida activa y consecuente del compañero Francisco Marcellán, en el transcurso de los años, su aportación militante, consciente y activa a la lucha en favor de la C. N. T. y en defensa de los ideales libertarios, en todos los lugares en que se ha encontrado, no sería propio de estos momentos en que todas las palabras no pueden expresar lo que el corazón siente.

»Francisco Marcellán ha sido uno de esos innumerables luchadores modestos que, en las filas anónimas de la C. N. T., en la que tantos valores morales se han distinguido en una actuación laboriosísima para engrandecerla, no ha tenido un momento de vacilación ni de desfallecimiento.

»Al mismo tiempo que participaba en la vida orgánica, con la probidad, la energía y la constancia características de nuestros hombres, en el propio hogar supo sembrar la semilla libertaria, transmitiendo a su digna descendencia, a sus mismos hijos, las inquietudes del ideal; y ellos están a nuestro lado, luchando por la misma causa que perseguimos todos: la de la libertad de todos los hombres, la de la Justicia Social.

»Produce gran tristeza ver cómo perdemos a tantos compañeros entrañables, y son la causa mayor el que todos ellos se nos vayan sin haber podido asistir a la futura alborada del resurgimiento de las libertades en España.

»En nombre del Secretariado Intercontinental y de nuestra Organización nos asociamos al dolor de la familia, que compartimos, y en nombre de la familia y de todos, agradecemos la presencia de cuantos habéis acompañado hasta el último momento, a nuestro querido e inolvidable compañero Francisco Marcellán.

A todos: gracias».

Este semanario se asocia al duelo de los compañeros Tomás, Paquita, Manuela y Amelia y familias consiguientes, todos conocidos y estimados en esta casa.

TOMAS SANTOS NALDA

El día 24 de diciembre último falleción en Paris Tomás Santos Nalda, más conocido entre los compañeros y amigos por «El Chatín».

La Regional de Asturias, León y Palencia, de donde procedía (nativo de León), conoció el valor, la abnegación y el espíritu indomable que caracterizaron sus actividades anteriores al 19 de julio. Fue, junto con otros compañeros, la mayoría también desaparecidos ya, uno de los impulsores y animadores de las Juventudes Libertarias de León y su comarca. Propagador del ideal ácrata en su acepción más humana y rebelde, como era, en lo social, partidario de la acción directa.

La guerra en Asturias y la evacuación en Cataluña hiciéronle ocupar cargos y ejercer funciones poco compatibles con su peculiar temperamento.

En el exilio jamás desentonó, observando siempre, cualesquiera que fueran las circunstancias (campos de concentración, Resistencia, clandestinidad orgánica, etc...), una actitud de integridad ideológica, sin doblez, contra viento y marea.

Cuantos conocieron al «Chatín» y apreciaron sus cualidades naturales consideraron la pérdida dolorosa que reseñamos. Afectados por ella en lo más íntimo, nos limitaremos al comentario biográfico del finado. Nuestro deseo, único objeto de esta nota, es comunicar la fatal nueva a los compañeros de Méjico, Venezuela, Argentina y resto de América.

Y, al mismo tiempo, expresar nuestro reconocimiento y gratitud a todos los compañeros y amigos que nos asistieron con su presencia y sentimiento fraterno mientras le conducíamos a su postrer descanso.

Albor

PEDRO REIXACH

El 5 de noviembre de 1967 falleció en el Hospital de Fontainebleau, a la edad de 76 años, nuestro compañero Pedro, alojado en la Casa de Acogida de Souppes-sur-Loing (S.-et-M.) hacía ocho meses. Pero en el citado mes de noviembre le sobrevino una crisis cardíaca, a consecuencia de la cual expiró el día 5 en la casa de curación indicada.

Reixach pertenecía a nuestra Federación Local-C. N. T. y también a S. I. A., pues la Organización ya parecía su único motivo de vida. Era hombre muy convencido y además atento, habiéndose atraído la simpatía de cuantos lo tratábamos. Su entierro, civil, fue bien asistido.

Uno menos y un recuerdo más.

La Comisión de S. I. A.

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Ferrández.

Precio: 1 F. en esta Administración.

Grupo Estudiantil de París

Prosiguiendo la labor de la Peña Racionalista actuante, nuestros jóvenes amigos (cada vez más numerosos) que integran el grupo estudiantil, dieron la anunciada sesión de cine de tesis con la proyección del filme «El acorazado Potemkin» ante una sala casi llena de compañeras y compañeros de disposición calurosa, afortunadamente, puesto que el sistema de calefacción era más propio del mes de septiembre que del mes primero del año. Como contrapartida pudimos admirar, con asombro y gozo, la hermosa transformación que estos chavales han operado en la sala, dejándola en verdadera sala de recereo, de semi-pocilga que era. La inauguración de esta obra de saneamiento y arte, de por sí ya valió para satisfacer al público, pues en verdad el golpe de vista que ofrece ahora la estancia común agrada a los ojos y recrea el espíritu. Ya empezamos a creer que el dinamismo de provecho corresponde a los jóvenes de verdad más que al revolucionarismo discursivo.

«El acorazado Potemkin» se dio en condiciones algo deficientes por exceso de luz en las tres primeras partes. Luego el manto de la noche se extendió, y bajo su protección gozamos plenamente las ingenuidades y las genialidades que se mezclan en tal película. Prescindiendo de la declamación bolchevique a todas luces intempestiva que Eisenstein intercaló, por encargo de Partido en la obra, el resto, el espíritu revolucionario y de solidaridad heroica de los marinos, compensa al espectador reflexivo de los malos momentos de arenga comunista. Ciertamente, esta película de Eisenstein, aunque afecta de altibajos, ofrece momentos de un valor épico-artístico considerables.

La proyección terminada, el joven Amado entró en consideraciones sobre el argumento, el cual fue animadamente discutido por el propio disertante y su colega Jordi, y además por los compañeros Chico, Peralta, Ferrer y Buisán, alcanzándose la conclusión de que la revolución rusa empezó mucho antes de existir el partido bolchevique y que los oportunismos de éste no consiguen desmentir la historia.

La concurrencia — entre la que observamos a mucha juventud, a emigrados económicos, y compañeros españoles y franceses — salió muy complacida del acto. — F.

COMUNICADOS

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Domingo 28 de enero:

Conferencia, en reproducción electrónica, dada por la compañera Federica Montseny en Toronto (Canadá), con fin de fiesta musical.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el sábado 20 de enero. Asunto de vivo interés.

F. L. DE TOULOUSE

Es sábado día 20 de enero, a las nueve de la noche y en nuestro local social de la Bolsa de Trabajo, tendrá lugar una asamblea general de nuestra Federación Local.

Dicha asamblea tiene como objeto principal el dar a conocer — y deliberar, si procede — una voluminosa documentación orgánica procedente de nuestros organismos representativos.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Quedan invitados todos los afiliados a esta F. Local a la reunión que tendrá lugar el domingo día 14 de enero a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

Hay algunos asuntos de importancia que tratar y renovación de cargos. Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

S. I. A. DE NIMES

S. I. A., Local de Nimes, pone en conocimiento de sus afiliados, simpatizantes y su público cosmopolita que frecuenta sus veladas de baile que sólo el sábado día 13 de enero por la noche se dará el acostumbrado baile, mientras que el domingo día 14 por la tarde será dedicado a nuestros pequeñuelos con obsequio de una opípara merienda, seguida por una proyección de una o dos películas de corto metraje de Walt-Disney u otro autor.

S. I. A. se complace haciendo honor a su asagrama, continuando y organizando sus bailes amenizados por la reputada orquesta regional «Les Baladins», cuarteto sin fallas, con sus aires y donaire exóticos, así como otros idóneos de nuestra tierruca, brillantemente movidos con gracia sin par deleitándonos ya desde el mes de noviembre pasado.

Que nuestros amigos no falten al «rendez-vous» familiar animando con su presencia nuestra fiesta.

F. L. DE BURDEOS

Continuando el ciclo de conferencias establecido por la F. L. de Burdeos, el domingo día 21 del corriente, a las nueve y media de la mañana, en la Antigua Bolsa del Trabajo, 42, rue de Lalande, el compañero Miguel Celma dará la segunda conferencia sobre el sugestivo tema «Itinerario de Camus».

No dudamos en la asistencia de todos los compañeros y amantes de la ilustración contemporánea.

F. L. DE MONTAUBAN

Invita a sus adherentes a la asamblea general que tendrá lugar en el café de la Comedia a las 9,30 de la mañana, el próximo domingo día 21 de enero de 1968.

Se recomienda puntualidad y presencia a todos los compañeros.

F. L. DE LIMOGES

Celebra asamblea el día 14, a las nueve de la mañana, en el local de costumbre.

ALIANZA SINDICAL ESPAÑOLA

(C.N.T., U.G.T., S.T.V.)

MITIN EN MONTCEAU-LES-MINES

El día 21 de enero en el local de «Force Ouvrière», 9 bis, Qual Gauthey, a las 9 y media de la mañana, con los oradores siguientes:

F. DUCHESNE, por los mineros F. O., que presidirá. M. CATTEAU, por la Unión Departamental F. O., Vicente LLANSOLA, en nombre de la C.N.T. española, y Miguel ARMENTIA, en representación de la U.G.T. Quedan invitados todos los trabajadores.

F. L. DE MARSELLA

El Secretariado de la Federación Local de Marsella de la C.N.T. de España convoca a todos sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo día 21 de enero 1968, a las nueve y media de la mañana, en su sede social, 12, rue Pavillon, segundo piso.

CONFERENCIA EN PERPIÑAN

Invitamos a los compañeros de las FF. LL. del Aude y Pirineos Orientales a la conferencia que se celebrará el día 14 de enero en Perpignan en el local Léo Lagrange (detrás de la Poste) a las nueve y media de la mañana en la que el compañero Ramón Liarte disertará sobre: «*Una solución mundial: el Sindicalismo revolucionario*».

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a esta F. L., para que asistan a la asamblea general que tendrá lugar el día 14 de enero 1968, a las 10 de la mañana en el lugar de costumbre.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Convoca asamblea para el sábado 13 de enero a las 5 de la tarde. Presencia y puntualidad son rogadas.

C. N. T.

Regional del Centro en el Exilio

Saludo a los trabajadores y a los estudiantes

1968 es en el tiempo el parto de un año más. El franquismo entra en él como nació. En tanto que ideología, reaccionario y brutal. Con la marca inconfundible del totalitarismo fascista. Esquinado, demagógico y carente de futuro. Impopular y despreciable. Jurídicamente criminal, alevoso y cínico. Históricamente continúa siendo baldón de España. Dependiente, entreguista, servil, incapaz de superar sus taras congénitas de paje dispuesto siempre a servir los intereses de la corte que mejor pague. Moralmente, fijo a su nivel primitivo y a sus principios fundamentales cuya fuerza de atracción sólo ha conseguido arrastrar a su órbita en el tiempo y el espacio la hez social de nuestro país. Todo lo que no son esto se le escapa.

Estudiantes y trabajadores españoles: Vuestra lucha por abatir el régimen franquista entra por tanto en la línea natural consecutiva a la oposición hecha por el pueblo desde 1936 a hoy al régimen espúreo que lo tiraniza.

Las mediatizaciones y las tibiezas son el resultado de un conservadurismo convencional de caverna y cómplice que a la hora de hacer aguas el sistema trata de poner a salvo su responsabilidad y sus bienes.

El franquismo es incompatible con una sociedad española libre y progresista, con una España sin miseria.

El franquismo no cederá terreno sino combatiéndolo y venciéndolo. Así lo habéis interpretado vosotros y estáis contribuyendo a demostrarlo. Sólo los cobardes pueden retirarse de vuestras filas. Encarnáis la razón de ser del antifascismo español. Por vuestra actitud de rebeldía sois hoy día la admiración de todo hombre que siente profundamente ver libre España de la dictadura que la subyuga. Sois, en suma, como lo fueron ayer vuestros antecesores en el combate, la promesa y la esperanza de una ideología social común a nuestro pueblo que, tendiendo a crearse sus propias bases morales escape al servilismo político y económico de cualquiera de los dos sistemas de imperialismo que en nuestros días se reparten tácitamente la parte del león de la riqueza mundial.

Por una España libre y digna, por el fin del franquismo, firmes y adelante en la lucha entablada.

Regional del Centro en el Exilio

Enero 1968.

EJEMPLO DE UN COMPAÑERO

Joaquín Blanco, de Carignan (Ardennes), ha hecho un donativo de 10 mil f. v. para los compañeros ancianos. El tiene 74 años, y da este ejemplo a los más jóvenes que él.

ADMINISTRATIVAS

—Federico Díaz, Ste-Magne (53). Recibido giro 50 frs. pago «C. S.» y «Umbral» un año.

—Manuel Archs, Limoges. Recibido giro 37 frs. 17-2-67, pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-67.

—Rafales Teodoro, La Réole. Recibido giro 60 frs. Pago tu factura turrones. 41,70 pasan a Pro-España, como indicas.

—Gorge, París. Donativo pro Prensa, 25 frs.

—Sánchez, Dijon. Recibido giro 42 francos pago «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-67.

—Valdés, Libourne (33). Recibida la tuya. Vale la observación. Enviamos gratuito dada tu situación.

—Cantaumón, Braude (43). Recibida la tuya. Giro 30 frs. 4-8-67. Pago «C. S.» 31-12-67. Agradecidos por la aclaración.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

F. L. de Ivry: Familia Royo, 5; Gutiérrez, 5; Durán 5. *París:* Jorge, 50; Castel, 20; Berthe et Jacques, 10; Mme Ginés, 3; Bielsa de *Vanves*, 10; Amela Rafael, 20; Torralba de *Fresnes*, 5; Gual,5; Jaime Casellas, 10; Montoro de *La Courneuve*, 10; Aurelia Sebastián, 5; Juan García de *Maisons Laffite*, 8; Benito de Esparraguera, 10; León de *Vernée*, 6; Vve Tort, 20; Jaime Giné de *Houilles*, 10; Antonio Trenc, Le Perreux, 10; Renée Pradas, 5; Tomás A., 5; F. Local de Drancy, 25; Ramón Giménez, 15; Villanueva José, 5; Montblanch, 5; Pereira, *Imperia*, 10; Gual, 5; Hernaiz de *Asnières*, 5; R. Llop, 5; Criach, 5; *Roanne:* Antonio López, 10; *Gabiau:* Nadal E., 5; *Aurelle:* Sáez Antonio, 5; *Roquefort:* Allende, 10; *Spercedes:* Michaud, 10,30; *Neuilly:* Mendoza, 5; *Melun:* José Pons, 4,70; *Inméricourt:* Santana, 8; *Aurelle:* Serena, 6,70; *Combs-la-Ville:* Casals, 8; *La Plaine St-Denis:* Sesé, 3,80. TOTAL: 393,50.

La A. I. T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

ESTADOS UNIDOS

LAS ideas anarquistas en EE. UU. fueron extensamente propagadas en diversas lenguas por la gran cantidad de refugiados idealistas que allí desembarcaron, y también por los hijos del país, en los que trazaron profunda huella.

La huelga general por la conquista de las ocho horas fue declarada por el movimiento de influencia anarquista en 1883. Los sucesos sangrientos que a consecuencia de la misma se sucedieron, la represión criminal que llevó a la horca a los cinco militantes anarquistas, la entereza moral con que éstos afrontaron el proceso y la muerte, fue un acontecimiento que para los deseosos de un mañana mejor aún tiene repercusiones alentadoras en nuestros días.

La burguesía de EE. UU. no menos voraz que la del resto del mundo, pero con una visión más clara, aleccionada por los acontecimientos para dormir el espíritu revolucionario, sin mayor resistencia concedió altos salarios, de lo que sacó gran provecho para el desarrollo del mercado interior, porque un obrero que gana más, más compra y consume, con lo que contribuye a un mayor desarrollo de actividades en todos los órdenes de la vida. Y esta situación un tanto desahogada no sólo adormeció el espíritu revolucionario para luchar contra la burguesía y el Estado, sino que contribuyó al sometimiento a un liderismo que descendió a un nivel tan bajo como los tratantes de blancas. Haciendo de árbitros entre el capital y el trabajo, adquieren riquezas que compiten con los reyes del petróleo.

Una central obrera que no se dejó domesticar y que, mermada en número se mantiene sin claudicaciones, es la I. W. W. Sus principales animadores son anarquistas y simpatizantes. A pesar de ello, con la A. I. T., si bien se han mantenido relaciones fraternales con mutuo apoyo solidario, una refundición no fue posible. En su declaración de principios, la posición vis-à-vis de la finalidad anarquista es imprecisa. La clara posición de la A. I. T. no convence a la I. W. W. Y en los diversos diálogos para llegar a una refundición hasta el presente no dieron ópimo resultado.

La I. W. W. sostiene ser una Internacional en sí. Para el logro de este propósito abrió secciones en diversos países con poco éxito y escasa duración. Su propio nombre de Obreros Industriales del Mundo es confuso, porque hace suponer que los obreros que no trabajan en la industria no le interesan. Sobre esta y otras confusas declaraciones mucho se lleva discutido en los congresos de la A. I. T. y más allá de los congresos, sin llegarse a un acuerdo.

En su actitud contra las guerras, en la cruzada de la sindical roja y las dictaduras proletarias, la I. W. W. se identificó con la A. I. T. Contra la guerra del 14 su lucha fue tenaz y de una audacia ejemplar. En momento que el puerto de New York había grandes cargamentos de municiones para los aliados, se produjo una explosión de proporciones terroríficas, con gran cantidad de desgastes y numerosas víctimas. Los órganos policíacos y gubernamentales no quisieron averiguar quién había sido el culpable de la explosión: le echaron la culpa a la I. W. W. y la persecución contra sus miembros adquirió proporciones de masacre colectiva. Los presos, algunos de los cuales cumplieron condenas de veinte años, no fueron los que lo pasaron peor.

La conducta de la I. W. W., en términos generales se identificó con la de la A. I. T.; directa e indirectamente estuvo presente en casi todos sus congresis. Y el llegar a una refundición acaso no sea más que cuestión de tiempo.

En cuanto al resurgimiento de la I. W. W. entre el proletariado de EE. UU. tampoco se deben perder las esperanzas. La artera dialéctica con que reformistas y marxistas intoxicó al proletariado, es de esperar que tenga sus límites como los tuvieron todas las religiones que contribuyeron al embrutecimiento del proletariado. Y lo que puede aproximar la fecha de la desintoxicación en EE. UU. y más allá de EE. UU., es una constante propaganda de las ideas anarquistas con fines societarios y combativos, a tono con los principios de la A. I. T.

CUBA

Pese al temperamento revolucionario y libertario del pueblo cubano, su movimiento obrero fue poco floreciente y definido, por lo que sería necesario estudiar las causas. Es Cuba una de las repúblicas más afortunadas por su excelente clima, posición geográfica, fertilidad de su suelo y subsuelo. No obstante su población obrera vive en la mayor desdicha, azotada por regímenes dictatoriales que se suceden los unos a los otros, impuestos siempre desde el extranjero. Habría de hallarse el origen de tales sinsabores en la dependencia económica total que la Isla ha sufrido por parte de los Estados Unidos, como consecuencia del proceso que siguió la lucha por la Independencia del dominio español.

La acción por la Independencia se despertó tardíamente si se tiene en cuenta la época en que resultó triunfante en los otros países de América. En los últimos 50 años de dominio español se libró una guerra sin perdón entre la población y las fuerzas españolas que hubieron de concentrar considerables esfuerzos para poder mantenerse en ésta pequeña Isla de apenas 115.000 kilómetros cuadrados. Los crímenes imputables al Imperio español provocaron tales protestas que dieron pretexto a la intervención de los Estados Unidos, ansiosos por su parte de ensanchar su campo de acción. La campaña de Cuba valió para éstos últimos el aporte de las Filipinas y de Puerto Rico (en detrimento de España) además de la predominancia paternalista sobre Cuba misma. Los cubanos hubieron de emplear las armas contra sus «benefactores aliados» para en 1909 obtener una cierta independencia. Hasta 1925 se gozó de una cierta libertad cívica que permitió el desarrollo del movimiento obrero. La «era de Machado» abre el proceso de dictaduras que desemboca en Batista, «liberador» primero y dictador después, con el beneplácito estadounidense. El presente «castrista» es la consecuencia de cuarenta años de oprobio y de una lucha encarada en el afán de obtener una independencia efectiva.

Las publicaciones anarquistas aparecen en Cuba con anterioridad a 1890 y constituyen prueba tangible de la existencia de un movimiento formal, ya que «El Productor» se publica en primera serie de 167 números, a partir de 1887. La segunda serie comienza en 1889 (siempre en La Habana) y llegaba a su número 78 el 10 de agosto de 1890. (cif. Max Nettlau. Contribución a la Bibliografía Anarquista. Certamen de «La Protesta». Buenos Aires, 1927). Cita Nettlau una serie de títulos de publicaciones de aquella época, aparecidos tanto en La Habana como en otras localidades del país. Vale decir que el movimiento anarquista se organiza en Cuba bajo la impulsión directa de militantes españoles, con anterioridad a la independencia de la dominación española. Antes de la aparición de «El Productor», definidamente anarquista y que sigue la trayectoria del periódico del mismo título que se publicaba entonces en Barcelona, se registra (como fecha probable a partir de 1880) un periódico sindical titulado «El Obrero», en tanto que, en Santa Clara, aparece «Acracia». En los años 10 de este siglo se publicó el semanario «Tierra» en La Habana, de signo anarquista.

De 1890 a 1914 se afirma y revigoriza el movimiento obrero determinado por los anarquistas, apareciendo más de veinte títulos en localidades como Guanahacoa, Puerto Príncipe, Regla, Santa Clara y, naturalmente, en La Habana. Dice M. Nettlau que «se encuentran algunos detalles sobre el movimiento cubano en la necrología de Enrique Roig y San Martín, reimpresa en «La Idea Libre», Madrid, 22 de febrero 1896». Y por otra parte, en cuanto a los problemas de la independencia de Cuba se discutió en periódicos como «El Despertar», de New York; «El Esclavo», de Tampa y, en un suplemento de «El Proletario», de Key West, Florida, apareció un trabajo titulado: «Opinión de los más preeminentes anarquistas sobre la cuestión de Cuba».

Todos estos antecedentes acreditan el hecho de que nació en Cuba el movimiento obrero organizado bajo la inspiración directa de hombres bregados en las luchas sociales y participantes de la Internacional. No hemos de olvidar la influencia liberal de hombres como José Martí, explotado que fue y es por todos los políticos de turno. Pero la orientación de las luchas sociales tuvo un carácter definido, siempre enfrentado con la invasión americana económico-paternalista y con los gobiernos de fuera que se sucedían sin discontinuidad. A la persistencia dictatorial de estos gobiernos — guiados y amparados por los intereses plutocráticos estado-unidenses — se debe la orientación que fue adquiriendo la lucha social en Cuba. Los grupos patrióticos nacionalistas se unían a las entidades políticas avanzadas y a los grupos sindicales libertarios formando frente común contra las dictaduras. La amalgama y los roces producidos restaban fuerza finalista a las organizaciones sindicales, por otra parte sometidas a largos períodos de clandestinidad, sujetos los militantes a persecuciones y encarcelamientos, amordazada la prensa, etc...

Durante más de un decenio quedaron como puntales libertarios el Sindicato Gastronómico, uno de los más importantes del país, cañeros y portuarios. Pero la representación genuina la constituía la Asociación Libertaria de Cuba. La influencia de estos organismos poseía fundamental importancia hasta el extremo de que la Confederación Obrera y otros grupos sindicales no adhirió jamás al gobierno de turno, como ocurrió en la Argentina de Perón y sucede más o menos a través del mundo.

Los libertarios se hallaron en primera fila en la lucha contra Machado y contra Batista. Contribuyeron con el «Movimiento del 19 de Julio» en las acciones de Sierra Maestra y en toda la acción guerrillera. Camilo Cienfuegos, pro-libertario, se hallaba entre los 12 sobrevivientes de Sierra Maestra. Murió en un accidente de avión, no se sabe exactamente cómo. Los libertarios no aceptaron la situación creada por el «castrismo», situación que fue degenerando en una entrega decidida al control moscovita.

Perseguidos por el nuevo régimen, sin organizaciones propias, los libertarios escogieron la clandestinidad, el exilio, la oposición. Fusilados o encarcelados suman decenas y decenas... Pero la vieja influencia libertaria se halla latente en los espíritus. Renacerá. Y volverán a restablecerse los órganos representativos de aquella A. I. T. que se halló al origen de las actividades sociales que se desarrollaron en Cuba en fondo y trascendencia.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CUMPLIR OBRA

NO sabemos si en estos momentos una Redacción para la Historia de la C.N.T. está nombrada. Ni si las FF. LL. cenetistas se han preocupado de sugerir nombres de compañeros aptos para integrar la comisión auxiliar de los redactores. En el mundo hay más días que longanizas — suele decirse — y es de esperar que ambas gestiones preliminares nuestro Secretariado Intercontinental las tiene en debida cuenta. Tenemos confianza en los componentes del gran comité administrativo de los intereses confederales, quedando sin probabilidad que el escepticismo nos invada. Aunque llueven rayos, tendremos Historia por disponer de tres elementos esenciales:

Primero: La voluntad creadora de los compañeros.

Segundo: La seguridad en el esfuerzo económico que toda empresa de volumen comporta; y:

Tercero: La presencia de compañeros aptos para acometer con vocación la obra.

Nadie, ni aduciendo estragos del tiempo sobre los individuos ni la dureza de las condiciones del destierro, se dará a creer que la realización del gran proyecto que magnifica al Pleno cenetista de Marsella, raye los lindes de lo imposible. Mírese bien, y se caerá en la cuenta de que en la Confederación Nacional del Trabajo la imposibilidad no existe ni ha existido nunca. Racionalistas por principio, siempre hemos cogido los problemas por su lado positivo, completamente al margen da la fantasía. La propia anarquía considerada neblina de los astros, la acercamos cada día un poco, y la revolución, cuando ha precisado, la hemos hecho de golpe. Tal vez los descorazonados de casa no crean en estas verdades, en cuyo levantamiento también ellos han estado; pero el enemigo, éste sí que cree en la posibilidad anarquista. ¡Y por causa! La historia de la C. N. T. lo ha ilustrado abundantemente, lo que explica que nuestros ensayos de colectivismo y de municipalidades libres de los años 1936, 37 y 38, fueran acervamente contrarrestados por franquistas, republicanos antipimargalianos, comunistas, y la reacción internacional entera. Este peso nos abrumó. nos aplastó en 1939; pero el ejemplo de nuestra anarquía práctica nadie puede desmentirlo, ni siquiera el silencio ni la mixtificación que tanto placen a los fascistas y a los soviéticos de hoy. La verdad tiene que imponerse, y por suerte historiadores imparciales se ocupan ya de ella, y no seremos los libertarios quienes se sumen al silencio so pretexto del coste de nuestra Historia. No se dará este deprimente caso porque nunca en la C. N. T. se ha dado. Obras más costosas que la consecución de un libro hanse emprendido y llevado a buen término. La Escuela Moderna, tan odiada y reprimida por la reacción española, logró contar con setenta grupos de enseñanza solamente en Cataluña, y acéptese que en la época el salario medio del obrero era de tres duros semanales. Ferrer Guardia disponía de dinero para la editorial, la propaganda y demás gastos inherentes a la gestión general; pero el profesorado, los locales y las notas administrativas, corrieron siempre a cargo de las agrupaciones racionalistas creadas al efecto.

En 1910 la C. N. T. fue levantada por la voluntad — no con acopios de dinero — por la regional Solidaridad Obrera y varios sindicatos de Asturias, Galicia, Valencia, Aragón, y alguna provincia confederalmente poco afectada. « Solidaridad Obrera », « Tierra y Libertad », « Acción Libertaria » y « El Porvenir del Obrero », periódicos, se sostuvieron continuamente con déficit, pero rayonaron en el cenit español durante muchos años. Para el primer congreso confederal (el constitutivo) la unión local barcelonesa cargó con la cuenta del alquiler del Palacio de Bellas Artes, quedando los gastos de las delegaciones a cuenta de las entidades representadas por aquéllas. Cosa más simple y realizadora, imposible hallarla. Sin embargo, considérese, a cincuenta y ocho años de distancia, la grandiosidad del objetivo logrado, lo cual permite afirmar que es la voluntad de los hombres y no el dinero lo que más cuenta. Este aparece, en lo necesario o primordial, cuando la voluntad de referencia existe.

En 1916 poseer un diario anarcosindicalista no se consideró imposible, sino atrevido. Para dotarse de un rotativo precisaba un capital jamás existente en los bolsillos obreros. Sin embargo, dos huelgas periclitaban por carencia de estímulo publicitario. ¿Qué hacer? Convertir en Suplemento diario el semanario «Solidaridad Obrera», utilizando unos fondos — no robustos — recogidos para disponer, alguna vez, de un cotidiano conforme. El Suplemento apareció a cada aurora, y las falsedades de la prensa burguesa fueron contrarrestadas al día. El esfuerzo proletario fue heroico, decisivo. Albañiles y metalúrgicos, empeñados en lucha de meses contra el durísimo Fomento del Trabajo Nacional, en el mini-diario «Soli» obtenían voz y voto en la opinión pública. Fue un entusiasmo, fue un levantamiento de ánimos. Cortó, la hoja diaria, la somnolencia... transitoria del proletariado. Tal vez los miles de huelguistas tuvieron que reemprender el trabajo sin gran acopio de ventajas y con un par de centenares de compañeros procesados y encarcelados. Pero el diario quedó formalizado, afincado, a pesar del pánico «fiduciario» de pocos compañeros. Y los presos tuvieron defensa propia, formal y extensa, por no precisar ya del «ruego encarecido» dirigido a la prensa burguesa. Substancial y hermosa prebenda conseguida al margen de los temores, de los cálculos, de los regateos de la minoría eternamente titubeante. Para añadir un detalle, «Soli» llegó a disponer de imprenta propia a pesar de los avatares represivos, tan frecuentes en la época. Luego la prensa diaria confederal llegó a extenderse en otras publicaciones en Madrid («CNT»), en Valencia y Sevilla («Solidaridad Obrera»), llegando la prensa semanal a tomar proporciones considerables en La Coruña, Zaragoza, Gijón, Madrid, Barcelona, etc.

En el Exilio, en amplios momentos de euforia la C. N. T. ha tenido realizaciones notables como el ciclo cultural - artístico de Cultura y Propaganda, con cursos por correspondencia y exposiciones más que notables. Se dio cima a la obra «La C.N.T. en la Revolución Española», de un volumen comercial rebasando los seis millones de francos de la época. La máquina de imprimir que París pretendió regalar al Interior costó cuatro millones recaudados en suscripción popular en la que intervinieron todos los compañeros. El «Proyecto Pro Cultura», en pleno desarrollo, se fortificó más o menos con cinco millones, y cuanto se ha sugerido en beneficio de la causa ha sido bien aceptado, en general, por los compañeros. ¿Y pues?

Pues—responderían algunos— los tiempos de ahora no son los de antes.

Sin embargo, en Toulouse, París y otros lugares la C.N.T. consigue actos multitudinarios. Las publicaciones habituales se sostienen pese al mundillo de los desencantados. De vez en cuando lanzamos a la circulación libros de abolengo libertario. Tarea se cumple a pesar del «bajón de los tiempos», para penetrar en los tiempos venideros.

Ahora mismo se está publicando la Enciclopedia Anarquista, no acogida con todo el entusiasmo que merece. Siempre existe alguna mosca, que cazándola, nos distrae de la ocupación del momento. Ello es así en los distraíbles; pero hay otra suerte de compañeros que nunca detienen el paso, que siempre adelantan, que cuanto lleva el sello del porvenir lo apoyan y adoptan. La Enciclopedia Anarquista tiene sus regateadores por buenas o deficientes razones. Pero es una obra en presencia, esencialmente buena, y no hay que dejarla en atraso, sino empujarla, robustecerla, hasta lograrle categoría del éxito. ¿Qué satisfacción produciría el fracaso, que no fuera morbosa, infecunda, suicida?

Estas preguntas muchos compañeros se las han hecho, y la contestación que se han dado ha sido favorable, de tal suerte, que la administración «enciclopedista» de Caracas lleva ya recogidos cerca de 6.000 francos nuevos, esto es, casi 600.000 f. v. No es un éxito aún, pero se le pisa la cola al mismo... en Francia precisamente, donde al decir del pesimismo, «ahora no es antes».

Pues bien. Lo que ocurre con la Enciclopedia, a todas luces favorable, igual o mejor sucederá con la Historia de la C. N. T. Los compañeros conscientes hanse impuesto ya del gran valor del libro propuesto y de la imprescindibilidad del mismo. De momento no hay dinero; ya lo habrá. Lo esencial lo tenemos: compañeros capacitados para escribir la Historia, los cuales gozarán — no lo dudamos — del favor de cuantos compañeros tengan algo esencial que decir para valorizar con datos precisos el libro que vamos a dejar en herencia a nuestros sucesores y a la humanidad toda.

Primero el esfuerzo moral, luego el físico, o monetario. Que ni ayer ni hoy los compañeros nos hemos negado al esfuerzo que sea en bien de la causa.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL ESCARNIO DE LA «LIBERTAD DE PRENSA»

EL cinismo, la desfachatez de los que rigen los destinos de España, sabemos que alcanzan proporciones inusitadas. Tanto es así que, de puro desorbitar los procedimientos, ya no consiguen engañar ni tan siquiera a los agentes de acentuada credulidad, y mentalidad más bien ultramontana que extremista.

Se explica que estemos en desacuerdo con la inmensa mayoría de aquellos que en España regentan publicaciones periodísticas: unos, enchufados al régimen, es de comprender sean acérrimos enemigos de las más elementales libertades cívicas; otros hacen el papel de putas arrepentidas, buscando el ir apartándose del régimen, barruntando la eventualidad de que llegue a hacer aguas; tenemos los discrepantes que ofrecen soluciones de recambio que no pueden convencernos. Es el caso de los monárquicos. Arrimada a tales concepciones lo ha venido siendo la conocida revista «Destino», castigada recientemente con una suspensión de dos meses, y sometido a proceso su director. Han podido comprobar una vez más, ellos y todos sus colegas en la prensa de la nación, los lectores que confiaban en la «liberalización» del régimen, como las gasta el fascismo. Pueden cotarse quienes, en uno y en otro continente, vienen siguiendo el desenvolvimiento del «caso español», la *consistencia* del tan orquestado «liberalismo».

Pese a nuestra discrepancia de fondo con la revista aludida, nos simpatizaba su orientación contraria al franquismo. En sus colaboradores, y en las manifestaciones de lectores en cartas a la redacción, se evidenciaba el deseo del cambio en la política nacional; el anhelo de ver desaparecer un estado de cosas revelador de una descomunal abyección. Era una corriente de disconformidad pero, evidentemente, la discrepancia solía manifestarse, por así decir, *con sordina*, dando rodeos, evitando las expresiones contundentes... Los procedimientos no han valido, la sanción brutal ha dejado caer su peso. Se ha roto el *pelo* que sostenía la famosa y legendaria «espada de Damocles»...

A nosotros ya no nos extraña nada de lo que hace o llegue a hacer el fascismo. Quienes pueden tomar buena nota son aquellos que estimaron llegarían a volverse mansos los instintos infames de la patulea franquista.

¡NADA MENOS QUE TODO UN HOMBRE!

Sí, el título es como el que le puso Unamuno a uno de sus relatos literarios. Ahora que hay la considerable diferencia de que, aquél a quien aludo, es idealista ácrata, y posee cualidades que no tenía el personaje de ficción unamuniano.

En viajes de ceca en meca por tierras de Francia; en chácharas de café, interviniendo en ellas refugiados políticos, tal vez fue como debieron *pescar* la, para ellos extraordinaria noticia, de que en un rincón del Midi, en un pueblecillo de montaña, vivía tranquilo, trabajando, un hombre del que nada saben las nuevas generaciones españolas, pero que hace la friolera de cuarenta y seis años, junto con dos colegas, realizó un hecho que durante unos días fue la nota sensacional de todos los periódicos del mundo: el matar a tiros al que fue Presidente del Consejo de Ministros de España, en el 1921, Eduardo Dato. Antes de estas Navidades, debió desenvolverse la iniciativa en la redacción del diario «Pueblo», de Madrid. Y decidirían el ir a hacerle una interviú al que fue compañero de acción de los hoy fallecidos Luis Nicolau y Ramón Casanellas.

En plan de gran sensacionalismo, anunciando la cosa como «exclusiva mundial», en fecha 23 del acabado de pasar mes de diciembre, casi en la propia vigilia de Navidad, el diario «Pueblo» ha ofrecido a sus lectores una entrevista de dos de sus redactores con el compañero que todos conocemos, y cuya modestia es tal que creo se sentiría ofendido si ahora, en estas columnas, o sea *entre nosotros*, estampara su nombre y apellido. Naturalmente, no cabía esperar que «Pueblo» hiciera un panegírico del atentado que se realizó contra Dato. Pero es lo cierto que, pese al dicterio de «asesinos» y «asesinato», no han podido por menos que señalar los móviles del hecho; de evidenciar que el anarquista no es un energúmeno que obra a tontas y a locas, que el anarquista es hombre que ama y realiza trabajo productivo; que el anarquista sabe obrar con desinterés y con bravura. ¡Ah! Y una cosa que, por lo visto, les hizo la mar de gracia a los dos jóvenes periodistas que realizaron la entrevista con el compañero aludido: el hecho de que sea vegetariano. ¡Casi nada, todo un anarquista, que ya se supone ha de ser un *traga curas*, alimentándose de berzas, judías y nabos! ¡Quién lo diría!

Muchas cosas les contaría a sus visitantes el que eliminó a uno de los más directos responsables de la salvaje represión de que se hizo objeto a los obreros españoles, singularmente a los afiliados a la C. N. T. en la funesta etapa de Martínez Anido. De la amplia información al respecto de lo que ha sido la Confederación, de lo que es; de que no ha muerto, pese a que algunos quisieran estuviera enterrada; de los motivos que indujeron a emplear la violencia; de lo que es el comunismo libertario; del amor a la libertad, a la justicia, a la cultura que es característico en los anarquistas, es de comprender les daría toda suerte de explicaciones. Pero a ellos les habían encomendado hacer hincapié en el aspecto *sensacionalista* del atentado a Eduardo Dato. Algo pudieron saber de la que ya no constituye un secreto. Pero lo más relevante, lo que podrán comentar en las tertulias de periodistas, allá en Madrid, es la entereza de un hombre de setenta años que les recibió, sencillo y campechano, en ropa de trabajo, y que les dijo que él era anarquista. Un hombre que reivindicó lo realizado en sus años mozos, y les manifestó que hay un error en lo que concierne a la apreciación que se tiene de los anarquistas, al considerarles absesionados en lo relativo a emplear la violencia, puesto que el anarquista es más pacifista que nadie, y solamente la emplea cuando otros la usan en contra de él, lo cual en sí constituye, evidentemente, el derecho a la defensa.

No, no habrán publicado cuanto les diría nuestro querido compañero. Pero algo ha quedado plasmado en letras de molde, que a más de cuatro les habrá hecho reflexionar: el que la tiranía no es eterna, y el que algunas veces, cuando menos se ha imaginado, ha recibido su merecido el que llegó a creerse infalible e inviolable. Desenpolvando recuerdos, la redacción de «Pueblo» hace notar que han sido tres los jefes de Gobierno víctimas del anarquismo «terrorista»: señalan que en el 1897 cayó Cánovas del Castillo, a manos de Angiolillo. Nos dicen que en el 1912 fue Canalejas muerto por Pardinas. Y puntualizan que en el año 1921, tres anarquistas desde una moto-sidecard, en pleno Madrid, eliminaron a Eduardo Dato.

Posiblemente, los jóvenes redactores de «Pueblo», se llevarían la impresión, al salir del pueblecito meridional francés, con los datos para publicar su información, en «exclusiva mundial», de lo que es un idealista de cuerpo entero. Un anarquista de arraigadas convicciones, que de ellas habla tranquilo y sonriente. Es posible que la expresión unamuniana que ha servido de título a esta breve crónica, haya brotado de labios juveniles que ignoran que es anarquismo y quienes son los anarquistas. Los que ignoran que, afortunadamente, son muchos aquellos que poseen el temple moral del que hoy se tratado de evocar, y que les dijo a los periodistas, sonriendo, que todavía tenía cuerda para unos cuantos años; y que pensaba volver a España si las cosas cambiaban.

SWIFT ENTRE LILIPUTIENSES

Los queridos compañeros de la revista «Volontá», siempre alerta, en vanguardia no solamente cuando se trata de una exposición seria, meditada, de nuestras ideas, sino al avigorar los matices culturales que no pueden dejar de interesarnos, si es que vamos más allá de una concepción pedestre, alicorta, del ideal, han dedicado unas páginas al escritor Jonathan Swift, el autor de la conocida obra «Los Viajes de Gulliver», con motivo de su tercer centenario.

Hay libros cuyas lecturas, en diversas etapas de la existencia, ofrecen sensaciones bien diferentes. Cuando en la infancia leíamos el «Quijote» los ajetreos del señor y de su escudero, sus descalabraduras aventuras, nos hacían reír de buena gana. Algo parecido nos ocurría con los hechos de «Gulliver». Pero ya en la mocedad y en la edad madura, dichas obras incitan a la reflexión. Y es entonces cuando se alcanza a comprender la aguda crítica social que se disimula con pasajes cómicos, incluso grotescos, como los «Gargantúa» y «Pantagruel», de Rabelais.

La crítica social de Swift suele a veces tomar un aire sarcástico a fuerza de querer acentuar los defectos, como en el caso de su obra «Instrucciones a los criados». El valor de muchos de sus escritos es que, a la distancia de tres siglos, resultan de una evidente actualidad. Y es que, como ya lo señaló Pascal, si bien se ha escrito mucho sobre moral, poco es lo que se practica.

LA VOZ DE ESPAÑA

SE HABLA FINO: LOS DESGAJADOS

«El royanismo no es traición, sino equívoco.» Algunos.

De Sinesio García (Diego Abad de Santillán) a Juan López: *«Tu sabes que he tenido en la mano muchos papeles y documentos del pasado siglo y del actual, vinculados a la beligerancia social; puedo asegurarte que éramos esencialmente un movimiento de fondo cristiano, evangélico, educador.»*

Aquí se dice claramente *éramos*, signo de que Sinesio y López *ya no son*. Además lo de movimiento de fondo cristiano sirve maravillosamente para acoplarse al verticalismo de fondo confesional puesto bajo la advocación de San José Obrero y políticamente administrado por el beatífico (?) general Franco.

¿Está claro? Traición no hay, sea; lo que hay es traspaso de ideología, entrega «buenafeísta» al enemigo con armas y macuto. Somos finos porque ya no cuadra emplear vocablos exactos. No somos plebe, nos aristocratizamos...

Y bien: ¿a qué viene este sermón del llano, puesto que el de la montaña aún no lo hemos digerido? ¿A un cerrilismo, a una falta de tacto de este cronista, siempre empeñado en considerar que dos y dos suman cuatro en vez de tres o cinco?

Tal vez, pero en la ocasión hay novedad en el tintero, y ante los ojos — no sorprendidos — del comentarista, poseedor del número 8.802 (16-XII-1967) del diario verticalista «Pueblo» de Madrid, en el que el ex obrero, ex treintista, ex ministro, ex escisionista, ex cenetista y ex persona de pro, Juan López, con toda «buena fe» escribe bajo el enunciado sinogarciano arriba pegado, la siguiente cosa que no dejarán de apreciar como merecido nuestros intrigados lectores:

«Para admitir, y a ello resignarse, una catalogación que prohiba al sindicalismo participar en la política general del país, tendríamos que olvidarnos de muchas cosas importantes. La primera de ellas es la de su propio origen y su naturaleza social. No existen problemas de producción y distribución que no tengan vinculación con las cosas importantes y valiosas de la vida, con el orden social, la estabilidad monetaria o la estabilidad de las relaciones humanas, y hasta en la solvencia del Estado y el crédito de la nación. Siendo así, el sindicalismo no podría reducirse a los estrechos límites de un programa de partido que ampare intereses particulares o de sector, ni siquiera de clase. De ahí su claro antagonismo con toda noción de partido. Y, por supuesto, del llamado partido de clase, ya que Sindicalismo, por sus características, totaliza el interés patrio y social, tiende a borrar las fronteras de clase en favor de una concepción cristiana y humanista del hombre y contiene los módulos de un nuevo orden social en gestación.»

Muy alambicado, muy sindicalista, muy cristiano, patriótico, monetario, y aguado. Y sigue lo otro, modelo de hipérbole:

«Con noción de las realidades presentes sería impropio y hasta demagógico anunciar que su realización plena ya es un hecho al alcance de la mano, cuando sólo estamos en los dinteles de una de sus más apasionadas e interesadas etapas de desarrollo, un desarrollo ya irreversible. Cosa distinta es proclamar sus planteamientos y defender, tomándolas, las medidas de trabajo constructivo previsoras que den la pausa al futuro.»

¿Concreción juanlopista? Al instante la sabremos:

«Hoy se cuenta con una garantía institucional en la que adquiere fuerza de derecho un sindicalismo de prospección nacional ampliamente instalado en bases de legalidad y con amplios horizontes para desplegar sus realizaciones propias con independencia y autonomía. En estas condiciones es absurdo, sobre ser ilusorio, dar aquiescencia a ninguna política militante de oposición que tenga objeto perturbar, quebrantar o desintegrar sus estructuras, abiertas como están al desarrollo y perfeccionamiento sus tareas de integración.»

¿Para qué copiar más? Los trabajadores españoles no tienen opción en la escogida de sindicalismos. El desarrollo del sindicalismo legal... y vertical es «irreversible» y toda oposición al mismo es «ilusoria» y «absurda» por dar aquiescencia a militancias partidistas perturbadoras de... la tranquilidad sindicalista imperante. Las realidades presentes (franquistas por más señas, puesto que de España se habla) abren amplios horizontes a los... vendibles o alquilables, a seducibles y descastables, al propio tiempo que los cierran (¡y tanto!) a los Delgado y Granado, y a los obreros y estudiantes que la policía armada y la guardia civil (¿también sindicalistas?) entran en los calabozos de Franco.

Cuesta imaginarse semejante conducta de expresión en un señor de arrastre que fue amigo y colaborador del añorado Juan Peiró Belis, hombre perecido por no haber comprendido las verticalísimas razones ahora profesadas por el Juan lopecino. Cuesta, pero la vida está llena de enseñanzas; y de sapos y culebras, siendo por ello cansino y enfadoso desbrozar camino. Antes, cuando las gentes eran menos ilustradas, y más enteras, a uno que se integrara a las filas enemigas se le adjetivaba de traidor, botafumeiro, informal y demás lindezas. Ahora no, cuando la «realidad» pesa más que las ideas, el ombligo más que la cabeza; cuando el abandono de la seriedad y de la hombría toman carta de naturaleza merced al imperativo de la hora...

Isaac Puente, Vicente Ballester, Villaverde, Carrocera, Durruti, dos Ascaso, David Antona, Bernardo López, el propio vidriero de Mataró, y las tantas docenas de miles de compañeros sacrificados por el fascismo «patrio», nada dicen a ese «imperativista», a ese oportunista, a esa chatarra humana, a ese esofágico, a ese camaleón que se adapta a todas las causas deficientes, incluso a las malévolas; a ese «reformista» que de una a otra reforma ha devenido reformador de su establo, a ese economista que tan antieconómico le viene resultando a la sociedad por no conocérsele golpe productivo. ¿Ideas? ¡Quiá! Tal López nunca las ha tenido. Ha especulado, sí, con ellas, o a la sombra de ellas. En la Organización siempre llevó la contraria, pudiendo ahora decir, con Sinesio, que siempre ha obrado en «cristiano».

¿Cristianará mucho, en adelante? ¿En qué parroquia madrileña o valenciana el peón de primera de Sans ofrecerá cirio? ¿No existe en la Iglesia un santo protector de los desgajados impúdicos? ¿No? Pues ala, Cardenal Primado: a crearlo si dios quiere...

Juan del TURIA

Dado en la Puerta de Serrano, diciembre de 1967.

Afirmaciones: Lo que queremos los anarquistas

NUESTRO mejor deseo es hallar la manera de evitar las guerras, de hacerlas odiosas e imposibles. Pero no caeremos en la ingenuidad de creer que este bien pueda lograrse con la intervención de las oligarquías imperantes, de los imperialismos subsistentes, de las castas viejas o nuevas que van renovando la tragedia.

Luchamos por encontrar un equilibrio social verdadero; por posibilitar la sociedad nueva donde la igualdad sea efectiva, como el amor a la paz y la estima al trabajo. El sentimiento de humanidad primará contra toda suerte de violencias, el hombre no será más lobo de sí mismo, los conceptos de libertad y justicia no serán, como hoy, objeto de ignominia. El hombre alcanzará la expresión máxima de su desarrollo por espíritu creador y de grandeza. Una sociedad de esta naturaleza no podrá ser sino conseguida por el esfuerzo generoso del pueblo, laborioso y consciente. Los degradados, los viciosos, los corruptos, los mixtificados, que rigen la actual sociedad, no son garantía de porvenir, sino todo lo contrario. En España y donde sea, los anarquistas queremos acabar con el predominio de estos injusticieros y de la injusticia, en suma.

Como explotado del trabajo considero que todos los trabajadores son hermanos míos, y como tales los invito a reflexión profunda sobre el problema de la transformación social de los pueblos. Afinen, racionalicen, estimulen su voluntad para una mejor situación social que afecte a todos, y decídanse a emplear su esfuerzo conjuntivo en la aniquilación de los regímenes autoritarios en todas sus formas. No más supeditación ni mansedumbre, causa principal de las esclavitudes más o menos voluntarias, y de las guerras nunca bien recibidas pero «inevitables». La gran confianza de los anarquistas para transformar las condiciones de la convivencia humana, residen en el pueblo. Hay que barrer lo malo y adecentar lo bueno.

No más pobres en la tierra ni patrias para uso particular de los déspotas. Aliento universal y no mezquindades político-patrióticas que conceden derechos ficticios de ciudadanía y obligaciones «sociales» que sólo benefician a gobernantes y potentados. Trabajadores, seámoslo en el tajo, en la calle y en el sindicato. Nosotros, cenetistas y libertarios, ocupamos nuestro lugar desde siempre, y quien de nosotros deje de hacerlo andará cabizbajo todo el resto de su vida. Somos, los persistentes, amigos y no enemigos de nosotros mismos, consecuentes con nuestro compromiso rebelde y con la Idea; somos crédito de nuestros hijos, de nuestros hermanos. Evitamos de nuestros compañeros de trabajo el «besalamano» hacia el privilegiado, pugnamos por el rechazo de toda limosna capitalista y autoritaria, no importando el color político de la misma. Somos dignos e intransigentes, y constantes en la tarea de combatir a esta sociedad injusta y fraticida que, a la postre, acabará sus días abrumada por su enorme delito y por la acción irresistible de la fuerza moral anarquista.

Miguel FOZ

CHISPAS

Leemos: «*De 3 millones y medio de judíos que residían en Polonia antes de la guerra, no quedan más que 25.000. La gran mayoría perecieron en los hornos nazis*», *y la minoría de hoy va huyendo de las horcas caudinas.*

∴

«*El Papa ha fracasado tratando de declarar el 1º de enero como Día de la Paz*».

Y se comprende, puesto que deja 364 días disponibles para la guerra.

∴

«*Ho Chi Min y Johnson parecen dispuestos a negociar...*»

Con la piel de sus soldados. Ya se sabía.

∴

«*Racionamiento de la gasolina en Cuba.*»

Los cubanos sin coche no se han escandalizado, y los burócratas con tres coches tampoco.

∴

«*La semana de cinco días de trabajo, implantada en la URSS...*»

En las oficinas gubernamentales solamente.

∴

«*Franco va a ser nombrado Abuelo nº 1.*»

¿Y por qué no Abuelísimo, Linfatísimo, y Precadaveristmo?

∴

«*Juan López rebaja la estirpe lopecista.*»

Afortunadamente, quedan más de tres millones de López dignos.

∴

«*Brejnev ha declarado que por ahora no va a El Cairo.*»

Yo, ni a El Cairo ni al pairo, y no me doy importancia.

CHISPERO

DISCOS

Monsieur y Madame L. tienen — o tenían — la sana costumbre de deslizar su vejez en un banco público situado en la prisión de la Roquette (parte de afuera), a la sombra protectora de los árboles. Suponemos que en invierno dicha sombra, más el banco, no les apetecen.

Pero tienen derecho a quejarse en el periódico del distrito por la inminente desaparición del oasis ciudadano que les es grato y que — ¡oh, dolor! — los automovilistas del barrio utilizarán para estacionar sus coches.

A lo que no tienen derecho M. y Mme. L. es a elogiar la condición de ex Barrendero Mayor del marido, condecorado además, con la Medalla del Mérito Civil por méritos de escoba. Que el oficio es loable, no lo ponemos en duda. Lo que sí dudamos es que M. L. esté en sus cabales cuando afirma, por pluma de su dama, que «los norteafricanos y demás extranjeros no saben trabajar», claro está, con el arte escobero de M. L.

¿Le barre a Mme. L. el piso su Excelentísimo marido? En la afirmativa, ¿lo hace tan insuperablemente como en la calle lo hacía?

Porque en caso contrario, M. L. arriesga ser expulsado, por malhumor madamista, del piso que lo alberga, igual que va a serlo del «square» de la Roquette, en cuyo caso podría guarecerse a la sombra interior de la esgástula, con Medalla del Mérito Civil y todo.

DISCOBOLO

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I y II.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

18 JANVIER 1968
NUMERO 489
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

TRAVAILLEURS... UNISSONS-NOUS

CETTE déclaration de principe faite par l'A.I.T. en 1864, devrait être inscrite en grosses lettres sur toutes les Bourses du Travail, toutes les Maisons du Peuple et surtout dans le cerveau de chaque travailleur. C'est, à notre avis, la pierre angulaire du mouvement ouvrier; mais on pourrait nous rétorquer que nous ne sommes pas les seuls à préconiser l'unité et que malgré tous les appels lancés de tous les bords, la classe ouvrière n'en reste pas moins divisée.

C'est vrai et il faut avouer que les champions de l'appel à l'unité sont incontestablement les dirigeants de la C. G. T. Aussi nous avons été étonnés que dans le conflit qui meurtrit le peuple d'Israël et le peuple arabe, aucun appel à l'unité des deux peuples n'ait été lancé par la C. G. T. Le jeu en valait pourtant la chandelle; vous imaginez un peu l'effet psychologique pour le monde du travail si ces deux peuples s'étaient unis pour chasser réciproquement leurs maitres et instaurer une société égalitaire qui évoluerait dans la paix et le bonheur... Mais non, les syndicats mastodontes n'ont vu dans cette guerre éclair que les problèmes politiques et bassement capitalistes: le drame de cette classe ouvrière déchirée par la guerre les a tous laissés indifférents. Qu'on ne vienne pas nous dire que chaque syndicat doit résoudre les problèmes de son pays et ne pas s'occuper des autres. D'abord le patriotisme doit être rayé du dictionnaire syndical et puis, dans d'autres cas, ces mêmes syndicats n'ont pas hésité à proclamer leur solidarité envers les peuples opprimés. Dans le domaine de la solidarité, certains sont allés plus loin. Pour ne citer qu'un cas à imputer à l'actif de la C. G. T., nous avons été informés par « le Magazine » de la F. D. G. B. (syndicats officiels de l'Allemagne de l'Est) qu'une délégation d'enseignants de la C. G. T. visitant la R. D. A., a adressé une carte au général de Gaulle lui demandant la reconnaissance de la R. D. A.

Cette même délégation a déclaré par ailleurs que leur carte au général de Gaulle n'était qu'un début.

« Après leur retour dans le pays, ont-ils ajouté, une action de masses sera organisée avec pour but, la reconnaissance de la R. D. A. par le gouvernement français. » (1) (Ils poussent un peu trop loin leur sens de la solidarité).

Nous serions curieux de savoir, dans l'éventualité où le gouvernement français reconnaitrait la R. D. A., quels avantages pourraient bien tirer les travailleurs français et allemands. La reconnaissance d'un Etat par un autre n'a jamais réduit l'exploitation de la classe ouvrière et, par conséquent, les travailleurs n'ont à témoigner aucune sorte de solidarité de cet ordre-là. Si encore la R. D. A. était un pays de cocagne où règne l'égalité économique et la justice sociale; mais non, c'est comme ailleurs, peut être en avance sur la France puisqu'ils ont franchi le seuil de l'association capital-travail, mais c'est tout.

« Il ne manque pas d'occassions — et cela non seulement aux travailleurs de la Rohrleitungsbau Finow — de participer à l'augmentation du profit des entreprises.

» Chacun d'eux se sent de plus en plus responsable, en tant que copropriétaire des moyens de production » (2). Quant aux profits on est encore aux primes de fin d'année et on peut lire dans leurs revues : « Quand des bons travailleurs reçoivent des primes en récompense de leur travail, Untel (3) est de la partie. »

C'est ainsi qu'on crée la division dans les rangs ouvriers. De plus, nous en avons l'exemple en France, les primes sont une escroquerie et une forme honteuse de l'exploitation de l'homme par l'homme. Nous avons bien vu chez Rhodiaceta les travailleurs révoltés parce qu'ils se voyaient confisquer des primes indispensables pour « nouer les deux bouts ». La prime, nous ne cesserons de le répéter c'est « le bon vouloir du maitre ». C'est donc contre ce « bon vouloir » que tous les travailleurs doivent s'unir et lutter.

(1) et (2). — Textuellement reproduit du « Magazine » n° 12.
(3). — Untel c'est le bon et solide stakhanoviste.

NON AUX COMPROMISSIONS

On a beaucoup parlé, dans tous les milieux, de l'intéressement des travailleurs aux bénéfices des entreprises, de ces nouvelles modalités de répartition du profit. Les récentes ordonnances présidentielles ont suscité un regain d'intérêt pour ce problème, des discussions, des critiques, des études... Mais ni les syndicats professionnels réformistes ni les partis sociaux-démocrates dits « de gauche », ne sont jamais sortis à ce sujet du charabia d'économiste bourgeois et de l'option réformiste à travers lesquels ils abordent ce sujet comme les autres.

Soyons clairs. Nous avons été parmi les premiers à dénoncer les mesures sur l' « intéressement » comme une tentative d'association capital-travail (depuis lors, cette formule a été reprise maintes fois), et comme, en définitive, une tentative réactionnaire visant, à travers une tromperie, à pousser les travailleurs à abandonner la lutte qu'ils mènent, parfois pardessus la tête des organisations réformistes, pour leur émancipation.

Il s'agit de revenir aux sources, de poser le problème dans ses termes fondamentaux. Puisque les partisans de l' « intéressement » le définissent eux-mêmes comme une association capital-travail, posons la question : Y a-t-il une « association » possible entre le capital et le travail ? Là est toute la clé du problème. En ce qui nous concerne, nous répondons catégoriquement non.

Comment est né le capital ? Certainement pas par génération spontanée. Pour qu'il se constitue, se gonfle et passe dans des mains de moins en moins nombreuses, il a fallu que des milliards d'ouvriers se crèvent au travail, qu'ils vivent toute leur existence dans des conditions précaires, qu'ils abandonnent aux propriétaires, financiers et industriels la plus large part de ce qu'ils produisaient. C'est là une réalité que les économistes bourgeois eux-mêmes ne sauraient contester. *Le capital est né de la spoliation du travail* et il continue à n'exister qu'en exploitant le travail des masses laborieuses. Chaque fois que le travailleur produit quelque chose, le capital s'engraisse tandis qu'au travailleur on ne laisse que le strict minimum.

Cela dit, les rapports entre le capital et le travail sont des rapports à sens unique en même temps qu'ils sont immuables dans une société précisément « capitaliste » : le capital n'existe qu'en asservissant, en spoliant, en dégradant, en prostituant le travail. Et c'est à cause de cette dévalorisation du travail asservi au capital que le travail n'existe pas en soi, en tant que valeur humaine, sociale, dans l'immense majorité des cas. Chacun vous le dira : on ne travaille pas à l'heure actuelle parce que c'est socialement utile (et même indispensable) ; on travaille, c'est-à-dire on fait n'importe quoi « parce qu'il faut bien gagner sa croûte ».

A partir de là, c'est simple : le travail n'étant pas indépendant mais étant étroitement asservi au capital il ne saurait s'associer à quoi que ce soit et surtout pas au capital qui n'existe que parce que, précisément, le travail lui-même n'existe pas en tant que valeur sociale.

Pour que le travail puisse être considéré comme l'un des éléments d'une association, il faudrait qu'il redevienne valeur sociale, constructive et libre. *Mais il ne peut précisément le faire qu'en détruisant le capital, en brisant ses chaines.*

Il n'y a donc pas d'association possible entre le travail et le capital. *Il n'y a de possible qu'une lutte à mort par laquelle les travailleurs briseront le capital, arracheront aux capitalistes la gestion des entreprises et redonneront au travail, par l'égalité économique et sociale, sa véritable valeur.*

Sur un plan plus pratique, pourquoi les syndicats réformistes sont-ils réfractaires à l' « intéressement » ? Parce que, disent-ils, l'attribution d'une part du capital sera un prétexte pour refuser les augmentations de salaire. Cet argument nous laisse indifférents. Nous constatons qu'augmentation de salaire ou pas, le niveau de vie des travailleurs demeure le même. Que le capitalisme attribue une « augmentation » des revenus sous forme d'actions dans les entreprises ou sous forme d'augmentation de salaire, toute augmentation des revenus sera toujours suivie d'un renchérissement du coût de la vie sous forme d'impôt, de taxes, d'élévation des prix, etc.

Les travailleurs doivent perdre l'illusion d'un « aménagement » possible du capitalisme parce que cette illusion les conduit tout droit au découragement et à la défaite : ce qu'ils gagnent un jour, ils le perdent le lendemain et finissent par avoir l'impression que lutter ne sert à rien.

Nous devons regarder les choses en face : *l'émancipation des travailleurs passe nécessairement par la destruction des structures capitalistes de la société, c'est-à-dire par la révolution sociale.*

Regroupons-nous, en dehors de toute compromission, pour préparer cette tâche. Laissons les partis démocrates bourgeois et les syndicats réformistes ramasser, à genoux, les miettes du capitalisme.

En avant pour la construction de l'organisation syndicaliste révolutionnaire par laquelle les travailleurs briseront leurs chaines.

SEVY

LE PROFIT D'ABORD...

Ensuite périssent les malades !

Telle est la thèse de l'économie capitaliste et des praticiens du corps médical : que tous les pauvres crèvent, mais que le profit reste sauf ! Chacun sait que ces messieurs du corps médical réalisent, en général, et dans un temps très court des bénéfices considérables, que l'industrie pharmaceutique procure à ses entrepreneurs des taux de profit extraordinaires...

En juin 1967, le ministre des Affaires sociales déclarait :

« L'avenir de la médecine libérale dépend de la modération des praticiens. » Cette menace provoqua le communiqué suivant de la part de la Confédération des syndicats médicaux :

L'instauration d'un système de type anglais porterait atteinte aux principes fondamentaux de la Sécurité sociale auxquelles les malades son particulièrement attachés. La Confédération s'insurge contre la menace de l'instauration autoritaire d'une médecine de caisse. Elle rappelle que le Conseil fédéral a pris toutes dispositions nécessaires pour alerter l'ensemble du corps médical et prendre les décisions les plus graves dans le cas où les réformes envisagées porteraient atteinte aux structures libérales de la médecine française.

Cette liberté est une des causes d'une cherté médicale que les travailleurs ne peuvent supporter. Elle est aussi la cause déterminante de la ruée des praticiens vers des régions touristiques où il font construire de confortables demeures grâce à la naïveté des travailleurs.

Le patronat rejette la plupart des charges sociales qui devraient être supportées par les entreprises, sur l'Etat.

L'Etat, ce grand producteur d'armements, de désordres financiers, de gabegie bureaucratique ne peut, ni ne veut supporter le poids de la Sécurité sociale, ce seront donc les moutons du grand troupeau capitaliste, c'est-à-dire les travailleurs, les pauvres qui prélèveront sur leurs salaires les sommes, les crédits que le régime ne veut pas fournir..., mais en revanche — la revanche des lâches et des esclaves — ils recevront moins de soins, au point de crever de leur générosité... !

Même en Angleterre où la médecine est gratuite, l'austérité y étant devenue une manière de vivre pour les pauvres, l'Etat, dirigé pourtant par des socialistes qui font ce qu'il peuvent — les pôvres ! — pour sauver le profit, laissent les hôpitaux avec des ressources insuffisantes... Et l'on a appris récemment en consultant le dossier médical d'un hôpital londonien qu'il était devenu de règle de sélectionner parmi les grands malades, de préférence les jeunes et de ne *pas réanimer les personnes âgées... !* Le professeur Bourgeois, à la conférence démographique de Strasbourg, en 1966, déclara : « Il va falloir choisir ceux qu'on laissera mourir... ! » Le profit, le système financier au sein duquel nous vivons mènent donc les travailleurs à une ségrégation criminelle : l'euthanasie des salariés !

Si les salariés ne sont pas des bêtes stupides une seule solution valable : la grève générale de la gratuité ! Vivre par le combat et non crever dans les poubelles du profit...

J. B.

L'ERE DE LA VIOLENCE

Sorti d'une Seconde Guerre mondiale, le monde s'offre l'inconsciente perspective d'envisager la préparation d'une nouvelle guerre. Il va même jusqu'à l'absurde puisqu'il accepte cette nouvelle éventualité, avec une indifférence et une complicité qui révèlent la stupide conception des sophistes guerriers qui étaient son évangile de la violence.

« La guerre a toujours existé ; elle existera toujours. » C'est avec des slogans de ce genre que les intéressés arrivent à installer l'acceptation des guerres et à les rendre un beau jour inévitables.

Alors, les peuples placés devant l'alternative : se battre ou se soumettre, répondent à l'ordre de mobilisation, s'embarquant vers les charniers, espérant que cette « dernière » guerre règlera définitivement le différend ou écrasera l'adversaire à tout jamais, chacun convaincu de sortir vainqueur de l'épreuve, vivant, et que l'ennemi seul peut mourir dans la bagarre.

Il faut le constater, à travers la vie des peuples et des individus, la violence n'a cessé d'être utilisée pour trancher les conflits. Cependant, qu'elle soit à travers les guerres, les grèves, les bagarres, la violence n'a jamais rien tranché ; une fois le conflit arrêté, les causes qui l'ont fait naître subsistent toujours, parfois même, avec une acuité plus grande, si bien que l'utilisation de la violence n'a fait que perpétuer la différence.

C'est une évidence, la force ne résoud rien ; c'est un mythe qu'on doit reléguer comme impropre au genre humain.

Sans doute, partisans et adversaires de la violence se sont heurtés paradoxalement, chacun justifiant le bien-fondé de sa thèse dans un chaos d'opinions contradictoires.

Il n'est pas aisé de se situer. La confrontation des points de vue différents apporte chez les uns et les autres, une part de vérité. Dans le jeu de ces antithèses, on se voit forcé en toute équité, de reconnaître certains avantages momentanés tout au moins à la violence qui, vue avec le recul du temps ou sous des angles différents, ne se présente pas aussi favorablement.

D'autres facteurs d'appréciation peuvent entrer en ligne de compte l'éthique, l'esthétique, la logique, la raison, l'amour et la bonté ; mais tous à leur tour, sont sujets à interprétation différente et le problème reste entier.

Ce n'est point au nom de principes dogmatiques que nous trancherons à notre tour le différend.

Si, comme l'écrivait le docteur Gustav Ratsenhofer Gmunden, la violence est « un phénomène absolument naturel qui, issu du monde animal, a passé à l'homme primitif jusqu'au civilisé », avouons que le chemin parcouru entre le primitif et le civilisé, est plutôt relatif. Il nous suffit de regarder autour de nous, de consulter la presse écrite télévisée ou d'écouter la radio, pour nous mettre dans l'ambiance de la triste réalité. Partout, la violence triomphe ; partout la violence a force de loi ; partout la violence règle les différends entre peuples ou entre individus.

Evidemment, de temps à autre, quelques conflits ont été soumis à la S. D. N. ou à l'O. N. U., sa remplaçante, tout comme des individus se rencontrent parfois devant des juges, pour chercher un terrain de concorde. Mais ici comme là, on ne s'est résolu à accepter cette procédure qu'après en être venus aux mains, ou s'être mitraillés durant des semaines, des mois, des années.

La force prime le droit, s'écrient les admirateurs des règlements guerriers ou les tempéraments batailleurs. A vrai dire, quand on se rend compte de ce que représente le droit pour les peuples ou pour les individus, on reste quelque peu sceptique sur la valeur intrinsèque de ce droit.

Qu'on ne vienne pas, pour les besoins de la cause, m'opposer les diverses formes des régimes sociaux : dictatoriaux, totalitaires ou démocratiques. Tous, sans nulle exception, font croître leur pouvoir par l'asservissement, l'iniquité et l'injustice.

On peut appeler leurs formules : paix armée ou force armée, cela ne fait que perpétuer le drame qui nous préoccupe, puisqu'on en a vu affubler des défroques les plus spécieuses, les idées qui se voulaient généreuses et humaines.

Ici, la force ; là, la ruse, plus ou moins déguisées s'acharnent avec hypocrisie ou amour à exploiter le faible. C'est Machiavel qui triomphe, mais ce triomphe est toujours contestable, puisqu'il manque de dignité.

La violence est et demeure une fonction permanente utilisée par l'Etat, sous prétexte de garantir l'ordre légal.

S'il est vrai que la répugnance à utiliser la violence, comme le disent certains, soit la cause du ralentissement de la civilisation, on peut avec plus de certitude, affirmer que son usage détruit les biens précieux de cette même civilisation. Il paraît alors assez discutable de justifier la violence au point de vue de l'évolution humaine, comme l'écrit le docteur Ratzenhofer, qui déclare « qu'il est plus moral de faire appel à la violence pour régler sur de nouvelles bases les relations de droit public et de droit international, que de laisser se perpétuer des situations contraires au rapport naturel des forces ». Et d'ajouter : « car, de la victoire remportée par ce qui est sain et fort sur le droit historique devenu caduc, dépendent le progrès moral et le progrès de la culture. »

Ce sophisme pèche par manque de clarté, car il s'agirait encore de justifier la nécessité de ces nouvelles bases de relations, et de montrer que celles existantes sont contraires aux rapports naturels de force. En bien des cas, il s'agit de querelles politiques. On sait qu'en ce domaine, mensonge et duperie sont monnaies courantes chez les ambitieux.

J. Nocicow, estime, quant à lui, que la justice seule peut trancher les conflits entre les peuples, classes ou individus. La violence peut obliger les hommes à accomplir ce qui est contraire à leur volonté. », servir « uniquement à contraindre certains individus à faire ce qui est le contraire de leur intérêt » et dans ce cas « la violence ne sert donc qu'à violer le droit des personnes. »

Aucune autre explication ne peut lui être concédée, mais, ajoute J. Novicow : « Or, comme la violation des droits est la souffrance, et comme la souffrance collective est précisément un conflit, la violence ne peut jamais trancher aucun conflit. »

Ainsi, la violence fait naître ou fait durer tout conflit ; elle impose la souffrance au vaincu, elle ne peut rien résoudre et c'est pourquoi elle ne peut être un facteur efficace d'élaboration de progrès.

« Progrès et violence sont deux conceptions opposées et contraires, comme ténèbres et lumière. Dès qu'il y a violence, il ne peut y avoir de progrès. Le progrès est en raison directe de la somme de justice, en raison inverse de la somme de violence. »

C'est ce que Charles Richet concevait également, en écrivant : que le principe de violence est l'erreur. « L'erreur a besoin de la violence pour régner, tandis que la vérité se suffit à elle-même et triomphe parce qu'elle est la vérité. »

Cependant, à travers l'évolution de nos sociétés, les Napoléon et les Hitler ont fait école ! Tous ont instauré leur régime sur la violence. Il ne pouvait en être autrement, puisque tous ces prophètes de droite et de gauche ont installé leur autorité ou celle de leur parti, sur la force et la dictature, en réalité sur le viol des foules, autre forme plus moderne, mais moins subtile en hypocrisie, de la violence. Mais le temps du mépris fut dépassé par les atrocités des dernières guerres, où le raffinement, l'intelligence, le progrès de la technique se surpassèrent pour torturer les corps et les âmes.

Vainqueurs et vaincus usèrent des mêmes procédés. Chacun se voulant réaliste et pour ne pas s'écarter de la mode, abusait du culte de la violence. Tels des adeptes d'une religion rénovée, les dirigeants et leurs servants s'excitaient mutuellement, voulant rendre au centuple ce qu'ils avaient reçu, ou regrettant de ne point avoir été les premiers à distribuer leurs souffrances. Un écrivain a publié après ce second conflit mondial, un livre au titre étonnant et décevant : « La barbarie commence seulement », dans lequel nous trouvons ces lignes :

« Ainsi la mort continua de fleurir après s'être éteinte sur les champs de bataille. Les moyens différaient mais c'était toujours la mort. Et les hommes qui méditaient les leçons de la guerre voyaient la barbarie prendre de nouveaux visages. »

Il restera à l'homme de faire échec à cette perspective sans beauté ni grandeur et c'est dans sa dignité qu'il pourra retrouver un chemin plus humain qui le conduira vers un univers serein.

Certes, l'effort à tenter demande beaucoup de volonté, beaucoup de courage et beaucoup d'amour ! Mais rien ne doit être épargné, si on veut que demain, la vie vaille encore la peine d'être vécue.

A ceux qui douteraient ou récuseraient les perspectives possibles, nous rappelons cette pensée de R. G. Wels :

« L'histoire réelle de l'humanité, c'est l'histoire de la façon dont naquirent les idées et comment elle prirent possession du cerveau des hommes. »

HEM DAY

Communiqués

INFORMATION CONFEDERALE

La Commission Administrative Confédérale reprend maintenant ses réunions hebdomadaires tous les samedis de 18 h. à 20 h., au siège.

En conséquence, les permanences du samedi auront lieu de 16 h. à 18 h. et seront tenues par un responsable régional ou confédéral.

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

2e UNION REGIONALE

La suite du congrès de la 2e Union régionale est fixée pour le dimanche 21 janvier 1921.

Nous demandons à tous les camarades de participer et apporter à cette rencontre régionale leurs suggestions, décisions ou observations aux questions concernant le soutien militant aux activités culturelles et de propagande de la C. N. T. ; à l'action de ses syndicats et organismes de relations et coordination de la région parisienne.

Les camarades qui peuvent aider pratiquement au renforcement de la Section Française de l'A. I. T., de son journal LE COMBAT SYNDICALISTE et de la 2e Union régionale des syndicats C. N. T., sont invités à participer à la tâche anarcho-syndicaliste de notre organisation internationale.

AIDEZ

ACHETEZ SON CALENDRIER

COMITE DE LIAISON DES ANARCHISTES

Plate-forme de Lamotte-Beuvron

Nous informons les camarades anarchistes que le 4 février 1968 à 9 h. du matin va se tenir à Paris une grande réunion de travail en vue de donner définitivement une structure du travail commencée le 1er octobre 1967 à Lamotte-Beuvron.

Tous les camarades anarchistes doivent prendre en considération le sérieux de ce débat pour un regroupement et sur des possibilités de coordination à travers ce pays pour un mouvement anarchiste de langue française ; pour le lieu de la réunion et information écrire au camarade André Senez, 72-La Chapelle-Gaugain.

REGION OUEST-ATLANTIQUE

Le dimanche 21 janvier 1968, le camarade Alexandre à Angers animera un débat entre camarades. Il sera fait un compte rendu du Congrès A.I.T. (1967) ; les camarades de Vendée, de Loire-Atlantique, du Maine-et-Loire, pourront régler les cotisations au trésorier — prendre les timbres S.I.A., le calendrier, les cartes de l'Association «Germinal» seront à la disposition des camarades présents.

Donc, présence indispensable des copains des 3 départements à 9 h. à Angers le 21-1-68, lieu habituel (1). A 12 heures 30 déjeuner fraternel indiquer à Alexandre si vous déjeunerez en commun) vers 14 h. reprise des travaux et désignation du nouveau lieu de rencontre en avril 1968.

(1) Pour tous renseignements écrire : René Alexandre, B. P. 3, Angers (M.-et-L.).

Pour la propagande C. N. T.

nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

Les horreurs de la guerre

Les fameux tableaux du grand peintre espagnol Francisco Goya me viennent à l'esprit, de même que l'article du COMBAT SYNDICALISTE du 7 avril 1966 intitulé « A propos de Verdun », à la lecture d'un commentaire paru dans « Ouest-France » des 18 et 19 mars 1967, quotidien catholique, concernant les informations de l'O. R. T. F. et spécialement de Jean Lanzi.

Dans « A propos de Verdun », j'avais signalé cette maladie de l'espionnite lors de la guerre de 1914-1918 amenant la condamnation à mort de Mata-Hari et fusillée sur décision d'un conseil de guerre composé d'officiers français ; alors que plus tard, le commissaire du gouvernement, Monet, faisant fonction de procureur de la République eut le cynisme de déclarer « qu'en cette affaire il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ».

Une nouvelle sombre histoire à mettre dans le passif de cette triste époque, et évoquée par « Ouest-France » qui fustige avec vigueur la pauvre mentalité de Jean Lanzi lors des informations de la télévision du jeudi 16 mars dernier.

L'information annonçait que deux anciens mineurs âgés de soixante-douze ans et de soixante-dix ans prenaient l'avion pour l'ex-bagne de Cayenne et espéraient se recueillir sur la tombe de leur père, victime, comme tous les deux, comme leur mère, morte de chagrin, au bout de 4 ans à la prison de Rennes, d'une abominable erreur de la justice militaire en 1915. (C'est « Ouest-France » qui parle.)

La mère condamnée à mort et sa peine commuée, le père et les deux enfants aînés âgés de 18 ans et de 20 ans envoyés au bagne, parce qu'une voisine obsédée par cette espionnite créée par Poincaré, Clemenceau et compagnie, avait trouvé suspecte la lumière d'une veilleuse qu'employait la mère pour monter l'escalier, en envoyant coucher ses jeunes enfants (cela se passait en Artois).

Les Moreau (tel est leur nom), ne sachant ni lire ni écrire n'avaient rien compris à leur procès et finalement, 20 ans après, 20 ans de tortures pour le père et ses enfants (la mère étant morte en prison) un jugement a prouvé en 1935 leur innocence et a procédé à leur réhabilitation.

Il est stupéfiant quand on connaît les crimes des cours martiales et des conseils de guerre, de lire les déclarations de certains individus, candidats aux dernières élections dans le Finistère, proclamant Georges Clemenceau comme le plus admirable des hommes de l'histoire du monde.

Cette histoire tripatouillée par ces historiens officiels n'existe que pour encenser les rois, les généraux, etc. et laisse de côté les misères des peuples, les élans vers la liberté de tous ces esprits généreux qui ont tout donné à la vraie civilisation, celle pour l'ère du cœur, l'amour de l'humanité.

Le cas de la famille Moreau justifie amplement notre répulsion pour le militarisme, la patrie ; ce fut d'ailleurs l'une des branches d'action de la Première Internationale, de l'A.I.T., celle de Bakounine, d'Elisée Reclus, dont l'actuelle est sa digne continuatrice.

En la renforçant dans ses sections, nous porterons avec davantage d'efficacité les coups à l'ennemi public. A l'œuvre, donc.

A. LE LANN

ASSOCIATION «GERMINAL»

L'Association « Germinal » tiendra sa première assemblée générale à Paris le 28 janvier prochain à 10 h., 39, rue de la Tour-d'Auvergne.

Les camarades de province qui ne pourront pas être présents en raison de la distance, sont invités à nous transmettre leurs suggestions.

La correspondance sera adressée au secrétaire Gérard Conte, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

Un extrait du compe rendu de l'assemblée sera adressé à tous les membres qui en feront la demande :

Ordre du jour provisoire :

1), préparation des activités 1968.
2), état de la trésorerie ; renouvellement et renforcement du bureau.

ANTENA

REPRESION
DEL PENSAMIENTO
EN U. R. S. S.

MOSCU. — Contra «la funesta manía de pensar» (el pensamiento caro a Felipe V) el tribunal represivo moscovita, que envió a presidio a los intelectuales Siniavsky y Daniel, está juzgando al profesor Guinzbourg y a tres estudiantes que se manifestaron en favor de ambos condenados y por la libertad de expresión. Los compañeros de banquillo del profesor indicado se llaman Yuri Galantchouk, Alexis Dobrolski, y Vera Lachkove.

Las condenas dictadas por el tribunal se elevan a ¡siete años! de presidio.

COMI-TRAGEDIA DEL GUARDIA «MAREADO»

Acto I

BADAJOZ. — El taxista Miguel Saavedra González, que regresaba a esta capital anoche, tras realizar un servicio al llegar al kilómetro 2 de la carretera de Olivenza, fue requerido por el propietario del «Bar Manolo», allí ubicado, para que trasladase a un guardia civil que se encontraba «mareado» dentro de su establecimiento. Miguel, que también ha sido guardia durante más de veinte años, no opuso ningún reparo y ayudado por el dueño del bar, lo instalaron en el asiento delantero. Le preguntó dónde iba, contestándole el guardia que en dirección contraria. Al inquirirle más detalles, el taxista descubrió que el guardia estaba montando la pistola. Rápidamente Miguel abandonó el vehículo y huyó, pidiendo auxilio a un motorista, que lo trasladó al cuartel de la Guardia Civil de Santo Domingo, en Badajoz, donde relató lo sucedido.

Acto II

Mientras tanto, el taxista Manuel Guisado González que regresaba de prestar un servicio de Olivenza, se detuvo al ver que, desde el coche de Miguel Saavedra, detenido en la carretera, le hacían señas para que parase.

Lo hizo así y al llegar a su altura, sin que le diese tiempo a preguntar nada, fue objeto de un disparo de pistola, al tiempo que le gritaban: ¡Que te mato! Resultó herido en el pecho, al rebotar la bala en una pierna, pero no perdió la serenidad y arrancó, pisando el acelerador a fondo. Así logró llegar al hospital provincial, donde recibió asistencia médica. Al parecer, las heridas son leves.

Miguel Saavedra volvió, en un coche de la Policía de Tráfico, al lugar del suceso, donde aún se hallaba el promotor del mismo, que fue detenido.

Telón.

JAQUE A SALAZAR

ARGEL. — Un mensaje del Partido Africano por la Independencia de Guinea y Cabo Verde, notifica que del 29 de noviembre al 19 de diciembre de 1967 en diversos combates las fuerzas insurgentes causaron 131 muertos y numerosos heridos al ejército portugués, el cual, por otra parte, ha intentado vanamente establecer una cabeza de puente en la península de Cubisseco, totalmente ocupada por los insurrectos independistas.

JUICIO Y PERSPECTIVA

MADRID. — Comentario del economista José Luis Sampedro, en el diario «Ya»:

«Sin duda, 1967 quedará como el año de la devaluación. Pero aún es más verdadero proclamarlo el «año de la revelación».

«Revelación ¿de qué? De lo siguiente:

a) De que cuatro años de desarrollo han acarreado desequilibrios tales que la peseta no ha podido sostenerse.

b) De que siguen pendientes los «problemas estructurales de determinados sectores que están obstaculizando las posibilidades del desarrollo económico español», según palabras oficiales,

c) De que el gasto público pudo administrarse mejor.

d) De que existían cargos y organismos cuya fácil supresión (ahora) hace difícil justificarlos antes.

e) De que la planeada elevación del nivel de vida va a consistir, para tantísimos españoles, en la congelación de sus salarios o de sus sueldos.»

«Esas fueron las revelaciones de la prensa en noviembre. Y no es difícil, por tanto, pronosticar perspectivas. Salvo cambios muy sustanciales en el sistema, continuarán pesando las mismas causas y surgirán revelaciones similares dentro de más o menos tiempo. En efecto:

a) ¿Qué novedades garantizan que el II Plan de Desarrollo no acabará como el primero?

b) ¿Qué distintos factores inducirán a resolver ahora esos problemas estructurales pendientes desde hace tantos años?»

UN «PREMIO NADAL» OPINA

PAMPLONA. — Interrogado por dos periodistas, José Mª Sanjuan, que acaba de alcanzar el Premio Nadal de literatura, ha declarado, entre otras cosas que la nueva Ley de Prensa no le seduce por no presentar una solución efectiva; y que está convencido de que junto a la censura oficial es también la mentalidad de un país la que tiene puesto en curso otro censor.

AL GOBIERNO NO LE GUSTAN LAS PERFORACIONES

BARCELONA. — Andrés Claret, en ruedo de Prensa declaró que iba a procederse a la perforación de un túnel bajo el Cadí para acortar la distancia con Francia. El gobierno de Madrid lo ha negado.

Igual suerte corrió el proyectado túnel carreteril de Vallvidrera, que debía empalmar Barcelona con las comarcas del Vallés. Y así el tránsito sigue caracoleando por la Rabassada, con el consiguiente peligro de cada día.

«INMUNDA CAMARA DE PESADILLA, PESTILENTE Y SUCIA»

BARCELONA (OPE). — «La Vanguardia» publica una carta al director suscrita por doña María Luisa Grau de Espin. A consecuencia de un accidente de la circulación, resultó muerto su padre. Le llevaron al Depósito de Cadáveres. Del efecto que le causó la instalación puede juzgarse por el título que encabeza estas líneas. Además, la comunicante expresa el dolor que le causó ver el cadáver de su padre «almacenado» allí. Y añade:

«... resulta inexplicable que de los cuantiosos presupuestos destinados a mejoras no pueda destinarse una parte — que habría de ser ínfima comparada con las que han hecho posible tantas y tantas otras de puro ornato — para dotar a Barcelona de un Depósito «decente y limpio» que no inspirase como el actual dolor y náuseas a quienes desgraciadamente hemos tenido que visitarlo».

Esto se escribe a los 28 años de haber sido Barcelona «liberada» por nazis, fascistas y rifeños...

LA SITUACION UNIVERSITARIA

MADRID. — La Universidad ha sido abierta de nuevo, con asistencia de las dos terceras partes, aproximadamente, del alumnado, aunque a clase no hayan acudido más de la cuarta parte del alumnado.

En la Facultad de Ciencias Políticas, cerrada desde el día 13 de diciembre a raíz de la inhabilitación por un curso de 15 estudiantes, se han abierto de nuevo las puertas. El decano ha informado a los estudiantes de primer curso sobre diversas medidas, y posteriormente ha asistido a una junta de profesores numerarios. Unos 500 estudiantes han participado en una cámara abierta no autorizada.

En la Facultad de Derecho la junta directiva de estudiantes se ocupó de la inasistencia a clase con que acabó el primer trimestre académico. A las 12 y media se celebró en el aula magna una asamblea informativa con asistencia de centenares de alumnos.

LAS MINAS ORIGEN DE LA GUERRA DEL RIF Y DE LA REVOLUCION DE 1909

MARRID (OPE). — Se ha firmado entre los representantes españoles de la Compañía de las Minas del Rif y los del Gobierno de Rabat un acuerdo por el que revierten a Marruecos los yacimientos férricos de que es propietaria la mencionada Compañía. Se ha firmado también un contrato para el transporte del mineral cuyo embarque se efectuará por las intalaciones que la Compañía posee en Melilla. Ahora faltan la aprobación del Gobierno de Madrid y la de la Junta General de Accionistas de la Compañía de Minas del Rif.

En Filosofía y Letras se han celebrado asimismo asambleas de estudiantes.

Ninguna de las asambleas citadas había sido autorizada.

Luminosidad poética de Roc Llop

«POEMES DE LLUM I TENEBRA» -- París, 1967

LA poesía, al igual que todo otro arte, como las ideas o el amor, no tiene fronteras. Toda comunicación íntima y directa de hombre a hombre no las tiene. La poesía es por esencia una comunicación directa e íntima.

No ha existido poeta a quien no haya preocupado la definición de su arte. Existen incluso antologías basadas en tales definiciones, las cuales, aunque múltiples, coinciden de una manera u otra en la esencia comunicativa de la poesía. Personalmente siempre me ha sugestionado la que León Felipe nos proporcionó en su «Estética»: «*Por hoy, y para mí, la poesía no es más que un sistema luminoso de señales. Hogueras que encendemos aquí abajo, entre tinieblas encontradas, para que alguien nos vea, para que no nos olviden. ¡Aquí estamos, señor!*»

Dudo que haya otra poesía que se ajuste mejor a esta definición que la de Roc Llop: Una hoguera que supo encender en un campo de muerte, entre las tinieblas más encontradas que le tocó vivir a su generación, para que nadie se olvide. Una hoguera que desde entonces él ha sabido mantener encendida, como una llama eterna, transformándose, puliéndose, decantándose. Y todo ello silenciosamente, manando humilde pero constante de un manantial que durante muchos años quiso mantener oculto. Lo cual, naturalmente, tiene que ver con la personalidad de Roc Llop y su poesía.

No podría, ni me lo propongo, escribir su biografía. Poseo muy pocos datos sobre su vida. Pero guardo un pequeño recuerdo indeleble que ahora, leyendo su libro, se ha convertido en un símbolo grande y luminoso. Pienso que basándome en ambos (mi recuerdo y su libro) podría inventarle una peripecia vital que le corresponderia. Le conocí hace veinte años en París, en una redacción de periódicos que era una habitación construida con tablas sin cepillar. Yo venía a sumarme a un exilio que él ya había estado sufriendo como muy pocos. Recuerdo el ambiente, veo a Roc Llop moverse en él, callado, dulce, pequeño, tímido; y pienso que aquellas tablas que nos rodeaban mientras trabajábamos, debían estar clavándose en su espíritu como un destino ineludible y concentracionario. Le traté a diario durante varios meses y, créase o no, no alcancé a saber que era poeta ni que cargaba sobre un pasado inmediato su prisión en Mauthausen. Puedo imaginar (ahora es fácil) cómo en medio de sus silencios introvertidos se iba creando en su mente y vertiéndose en el papel oculto (como en Mauthausen) la poesía que diez y ocho años después eclosionaría en forma de «Flor Natural», obtenida en los Juegos Florales de Lengua Catalana (París, 1965). Así es Roc Llop y así es su poesía.

«Para que no nos olviden», dijo León Felipe. Pero Llop le añade algo más. Su poesía está diciéndonos en cada verso: «para que nadie recuerde con odio»:

Tu tens la Veritat, el Dolor te la
[dóna
feta de comprensió i d'amor de germà;
i en la nit de foscors en què el món
[s'abandona,
és l'única clariana per on s'hi mira
[clar.

(Tú tienes la verdad, el dolor te la da — hecha de comprensión y de amor fraternal, — y en esta noche oscura que el mundo se abandona, — es la única aurora que te da claridad.)

Si se piensa un poco en que estos versos fueron escritos en un campo de concentración alemán, tal vez con los huesos apoyados contra el muro refractario de horno crematorio, se comprenderá fácilmente hasta qué punto la poesía de Llop es humanista. Se podrá percibir también la dimensión de su fe en los ideales y porvenir de los hombres; sobre todo si se tiene en cuenta que el porvenir, por aquel entonces, no tenía nada que ver con él, aunque sí y mucho con su poesía.

Y vino la paz, esta guerra fría o caliente que todavía hoy estamos viviendo. Una paz absurda que le excluye, a él y a todo su pueblo. El poeta, pese a todo, ha salvado la vida, es decir, su voz. Esa voz interior que seguirá dialogando a base de símbolos y ritmo con el mundo. Y es entonces que el recuerdo afluye e inunda al poeta empapándole de nostalgia. Su poesía es ahora un guijarro tallado y pulido cuidadosamente, cada verso una arista trabajada con amor. Su tema una especie de regreso subconsciente, desde el umbral mismo de la muerte en que se vio colocado hasta su infancia, pasando por una juventud irrecuperable y por todos los caminos del amor. Es esta etapa en que la ternura y sensibilidad del poeta se codean una y otra vez con la perfección. El niño escondido que todo poeta es, se siente cómodo en el regreso hacia los horizontes añorados. Llega un momento en que Roc Llop, desnudo de preconceptos y henchido de esa humanidad que no le abandonó nunca, se nos muestra perfectamente puro como lo que es: un niño jugando en una plaza de un pueblo catalán. «Poema de Lluna Folla» constituye también el instante en que el poeta, ya totalmente integrado a sus símbolos y a su ritmo, nos alcanza de una manera directa, sin recodos racionalizados, por el camino íntimo y único de la poesía:

Que si vaig, que si hi aniria,
que si hi vaig, que si aniré;
posa'm mare les sabates de la festa
i el vestit d'anar al carrer.
Que la Lluna no es desdigui de mi-
[rar-me.
i em somrigui amb son pandero d'ar-
[genter.
. . . . . .
— ¿Del faldar que s'ha oblidat dins
[de la plaça,
què en faries, tu mareta, per a mí?
— Mocador de somnis blaus
fet senyera, que hissaria
sobre el front enriolat del teu magí.

(Que si voy o que si iría, — que si voy o que si iré; — ponme madre los zapatos de la fiesta — y la ropa de pasear. — Que la Luna no deje de mirarme, — y me sonría con su pandero plateado, —

— ¿Del faldón que se ha olvidado allí en la plaza, — que me harías, madrecita, para mí? — Un pañuelo azul de sueños — cual bandera que izaría — sobre tu frente erizada de imaginación.)

Por supuesto es imposible rescatar en la traducción (verdadero atrevimiento de mi parte, sin más propósito que el de tratar de proporcionar al lector castellano una imagen desdibujada del contenido) la musicalidad rítmica que estos versos poseen en la lengua catalana en que fueron concebidos. Mucho menos la luminosidad que las palabras sencillamente escogidas les confieren. De todos modos pienso que lo expuesto alcanza para demostrar mi primera aseveración: la universalidad de la poesía. Por lo que a la Poesía Catalana se refiere, me parece que este libro de Llop va a constituir ya para siempre el testimonio único del genocidio nazi. Aunque sólo fuera desde ese punto de vista no es poco lo que Roc Llop aporta a la poesía de su comarca. Es, sin embargo, mucho más: un punto luminoso en las tinieblas. Es, por lo tanto, y de acuerdo a la definición de León Felipe, poesía.

J. Carmona Blanco

COLUMNA DEL EMIGRADO

La dictadura franquista contra la escuela

NADA más desgarrador que el panorama escolar que mantiene deliberadamente la dictadura de Franco en España. Cierta prensa confesional ha puesto sobre el tapete el escándalo de la falta de escuelas, reclamando una urgente solución.

Para salvar las apariencias el director general de la Enseñanza, don Joaquín Tena, ha declarado a la agencia internacional Europa-Expres, que la falta de puestos de enseñanza la cifra en 300.000.

Si no fuera catastrófica esta declaración que, según los cálculos de Caritas Nacional y de la Delegación de sindicatos, el pasado año quedaron sin escuela 627.000 niños.

Entre las ciudades que van en cabeza de esta triste competición están Zaragoza, Vigo, Sevilla, Alicante, Córdoba, Barcelona y Madrid.

Dentro del cinismo de la lógica franquista se considera necesaria una importante masa de analfabetos que se adapte sicológicamente al peonaje industrial y campesino y a la producción de divisas en el mercado del trabajo internacional.

Es por ello que Franco no tomará medida para acabar con este escándalo. Otro año que el destino cultural de medio millón de españoles no planteará ningún remordimiento al ministro de Educación.

En un régimen del pueblo, la cultura y la educación, cualesquiera que sean las situaciones familiares, constituye un sagrado derecho para romper el círculo infame con que se une la ignorancia a la miseria y para que cada hombre desarrolle sus aptitudes y enriquezca su personalidad.

⁂

La desvalorización de la peseta, vergonzosamente disimulada tras la operación de la libra esterlina, va a constituir para la clase trabajadora de España, un nuevo motivo de sumisión y miseria. En primer lugar por el bloqueo de salarios que acompaña. El valor adquisitivo de la peseta, que se degradaba a la vista cada año en un 7 % a pesar de las medidas restrictivas con que se la sistenía, acaba de perder de un golpe el 17 % de su valor.

En un régimen, como el franquista, de omnipotencia de la Banca, no se permitirá, como siempre, tocar los beneficios de su capital. Sólo quedan las espaldas del pueblo trabajador y del pequeño comerciante y propietario que van a estar obligados a pagar a un alto precio las mercancías de importación obligada, los índices internacionales del transporte que van a absorber en pocas semanas la última subida del jornal base: esas 96 pesetas por día, que ya han perdido el 17 % de su valor. Las protestas de los trabajadores van a enfrentarse con una represión reforzada: la estabilización de la peseta, es decir, el mantenimiento intangible del interés del capitalismo que ha recibido el suntuoso regalo, el 26 de julio de 1967, por decreto-ley, de 6.600 millones de pesetas en concepto de inversiones e indemnizaciones de stock. Las demás medidas de austeridad anunciadas con platillos, no son sino mera polvareda en que cegar la vista del pueblo, que ya está pagando, a partir de agosto, el 7 % de aumento en las tarifas de alumbrado y transportes.

Para acabar con la vergüenza franquista: ¡Cohesión popular y dinamismo!

EMICO

Area Mundial

LOS ESCRITORES FRENTE A VIETNAM

EN lo que va del año 1967 se han publicado, sólo en los Estados Unidos, cerca de sesenta libros sobre la guerra de Vietnam. Militares, políticos, novelistas, periodistas, aparecen en esa lista, y no es necesario subrayar que lo que dicen es siempre interesante. Y que desde un punto de vista u otro todos tienen una tendencia pacifista.

No puede ser de otra manera. ¿Quién se atrevería nunca a proclamar en público su amor por la violencia y la sangre? Ni en privado, claro está. Recuerdo un *cocktail party* reciente en donde una buena señora preguntaba ingenuamente a un coronel con el pecho lleno de condecoraciones: «¿Cuál de las cuatro guerras en las que ha intervenido le parecía la mejor?» Naturalmente, el militar la miraba con severos ojos redondos sin saber qué contestar. ¿Es qué puede haber una guerra mejor que otra? ¿Es qué puede nadie, ni siquiera un profesional heroico, «gozar» de una guerra más que de otra o gozar simplemente de ninguna?

⁂

Acaba de publicarse un libro titulado «Los autores toman partido ante la guerra de Vietnam». Y aparecemos en ese simposium casi todos los que escribimos con una mayoría abrumadora en contra de esa guerra, de todas las guerras. El libro ha sido publicado simultáneamente en Londres y en Nueva York, y, como se puede suponer, dominan en él los nombres anglosajones. Algunos escritores, como Steinbeck que se sabe que tiene un hijo entre los soldados combatientes, no han sido consultados tal vez por delicadeza o por considerar obvia su respuesta.

No hay duda de que la intervención en Vietnam fue un error militar dada la lejanía del país, la configuración geográfica, las desventajas prácticas de todas clases. Pero políticamente la defensa de las libertades de los pueblos atacados por el llamado comunismo chino o ruso (que, incidentalmente, no es comunismo sino capitalismo de Estado) obedeció a una inclinación liberal ya clásica en la reciente historia de los Estados Unidos. En lo que va de siglo los yanquis han acudido a la defensa de las libertades populares allí donde su auxilio ha sido solicitado. (1) Ganaron la primera y la segunda guerras mundiales, contuvieron a los chinos en Corea y tratan de hacer lo mismo en Vietnam...

Ninguna guerra tiene justificación posible sino como un movimiento de estrategia política para contener a las potencias imperialistas. Lo de Vietnam es horrendo, como lo han sido siempre las guerras (no se ha hecho nunca una guerra con poemas y flores)...

Bastarían algunas consideraciones elementales sin necesidad de entrar en casuismos de derecho internacional. Bastaría tener en cuenta que ni en Vietnam del Norte ni en China ni en Rusia habrían permitido que se publicara un solo artículo de protesta contra sus jefes políticos, mientras que en América se permiten toda clase de censuras...

⁂

Los autores de los libros que me refería antes no han sido molestados aquí por nadie. Algunos obtienen provechos y multiplican ediciones sin que nadie los arreste, los reduzca al ostracismo y mucho menos los castigue con penas capitales. Cualquier intento parecido en Rusia, China o Vietnam del Norte habría llevado a los autores al muro de los fusilamientos. Ya sabemos lo que les pasa a otros escritores que sin tratar de juzgar a los jefes políticos se atreven tímidamente a presentar cuadros realistas de las dificultades de la vida ordinaria en cualquiera de esos países. Se les castiga con trabajos forzados en campos de concentración, u otras formas de destrucción moral y física. A veces en condiciones de abyecta crueldad.

Yo también estoy contra los bombardeos aéreos en todas partes. Pero habría que recordar que los actos de terror en los que los vietcongs han destruído pacíficas aldeas y exterminado a sus habitantes tampoco tienen defensa. En fin, a mí me permiten protestar contra la violencia en los Estados Unidos (lo mismo en las universidades que en las tribunas políticas, en la prensa o en el libro) y nada de eso podría siquiera intentar yo ni nadie en Vietnam del Norte, en Rusia ni en China.

La opción para un escritor o para un hombre libre no tiene duda.

Algunos de los autores de esos sesenta libros salidos a la luz pública en América atacan al gobierno de Johnson, al Pentágono, a otros instituciones sociales o políticas mientras los enemigos de América ríen y aplauden al otro lado de las vallas de alambre espinoso. Y nadie ha molestado a los autores.

Ha habido manifestaciones multitudinarias en Washington mismo y en otras ciudades. Algunas de esas manifestaciones han sido tumultuosas y amenazadoras. La fuerza pública no ha hecho uso de las armas, no ha disparado nadie un rifle o un revólver y no ha habido un solo muerto. ¿Qué habría sucedido si esas manifestaciones se hubieran producido en Rusia, China o Vietnam del Norte?

⁂

Declararse en contra o en favor de unos y otros no ayuda gran cosa a ningún bando. Todos los escritores de Europa y América se declararon en favor de la República española durante la guerra civil. Y ya sabemos cómo terminó esa guerra. Nada tendría de particular que las protestas de todos los escritores anglosajones contra Vietnam tuvieran una secuencia parecida. Digo, en lo estrictamente militar.

Entre todos estos libros los hay con valor artístico (el corrosivo «Vietnam» de Mary McCarthy), informativo, polémico, histórico. Los hay que fueron escritos sobre la marcha en el lugar de la acción y que han sido publicados póstumamente habiendo muerto el autor a veces por los efectos de una mina que estalló bajo sus pies. Es el caso lamentable de Bernard Fall. Por cierto, que llevaba encima un pequeño magnetófono en el que registraba sus conversaciones con soldados y civiles, y que registró sus propias palabras momentos antes de la explosión.

Ante toda violencia desencadenada, que parece conducir al mundo, si el azar no lo remedia, a una tercera guerra mundial peor que las anteriores, lo primero que a los lectores de libros se nos ocurre es bendecir la libertad que permite a los hombres denunciar la crueldad, analizar sus circunstancias y prevenirnos contra emergencias parecidas en el futuro. Dejarles el paso libre a los que atacan, destruyen y exterminan (sin permitir la protesta) no sería un buen servicio a la paz de mañana en Asia, en Europa ni en ningún otro continente.

RAMON SENDER

(1) A España la abandonaron. (N. D. L. R.)

DONATIVOS PRO-ESPAÑA

Dreux: Landeira, 70; Cáceres, 20; Hernández, 5; Otros, 30.
Total: 125 F.

Poesía inconformista

Presenta: El Peque

No todo en el que lucha ha de ser
gritería y esfuerzo a brazo partido.
Está la elevación moral del individuo,
condición primordial del verdadero
revolucionario. El arte en todas sus
facetas es conducto de progreso inapreciable, y bordes seríamos los jóvenes si nos desentendiéramos de esta
buena condición del espíritu.

Echemos una ojeada sobre la poesía
actual española, aunque sólo sea para
revelar, en el exilio, un ejemplo de
poesía insumisa a la cual aquí no
se presta la atención debida. Presentemos ahora un manojo de cinco poetas como síntesis de la extensión hispano poemática actual.

GABRIEL CELAYA nació en Hernani, Guipúzcoa, en 1911. Abandonó la carrera de ingeniero industrial. Su fama de poeta se consolidó hasta después de 1939:

Matar es un negocio

Matar es un negocio.
Cuando en Vietnam parece posible un
[armisticio,
hay baja en Wall Street,
se arruinan los que tienen algo que
[perder,
mas — falsa alarma — todo vuelve a
[subir y subir.
Matar, eso es lo bueno:
lo que lleva al cielo,
lo que extirpa el peligro de los ama-
[rillos,
de los negros,
de los perros,
de los miedos
de las chicas de Boston con sus aba-
[nicos
y con cola
que están un poco enfadadas
porque nadie las viola.
En vista de lo cual,
porque la chica es feúcha,
o bien bajan las acciones de papá,
en Vietnam hay que matar.
Es el honor de la patria, claro está.

⁂

BLAS DE OTERO nació en Bilbao en 1916. Bachillerato en Madrid. Residencia en París. Viajero por Europa y Oriente.

Por venir

Padre y madrastra mía.
España miserable y hermosa. Si re-
[paso
con los ojos tu ayer, salta la sangre
fratricida, el desdén
idiota ante la ciencia,
el progreso.
Silencio,
laderas de la sierra.
Aitana,
rumor del Duero rodeándome,
márgenes lentas del Carrión,
bella y doliente patria,
mis años
por ti fueron quemándose, mi incierta
adolescencia, mi grave juventud,
la madurez andante de mis horas,
toda
mi vida o muerte en ti fue derramada
a fin de que tus días
por venir
rasguen la sombra que abatió el ros-
[tro.

Esperad que llegue

ANGEL GONZALEZ nació en Oviedo en 1925. Licenciado en Derecho. Fecundo colaborador de publicaciones españolas y extranjeras:

Un día como hoy no malgastéis pa-
[labras
conmigo.
Porque la voz humana únicamente
es eficaz si encuentra
el cauce de un oído que quiera inter-
[pretarla.
Un hombre dice a tro:
— Detente,
y quizá
lo detenga

Pero yo me pregunto:
¿Quién le ordena
al viento apaciguarse? ¿Quién puede
decirle al mar que cesse su marea?
¿Quién es capaz de detener un grito?
o una piedra que cae desde lo alto?

Amargo como el mar
y desatado
igual que un huracán, e irremediable
lo mismo que una piedra en su caída:
así es mi corazón.
Luego
dejadme.

Un día como hoy nada es posible,
y si es mi suerte lo que os preocupa
guardad silencio y esperad
que llegue
un nuevo día, con el alma en vilo.

⁂

JOSE AGUSTIN GOYTISOLO nació en Barcelona en 1926. Bachillerato y profesorado mercantil. Es abogado. Reside en Barcelona y trabaja en una empresa editorial.

TRIBUNA JUVENIL

Derecho al pataleo

No tengo nada más
que esta paciente voz
y es una voz sin voto.

Pero aquí, en estos tiempos,
ya es algo conservarla
cuando tantos amigos la han perdido.

Ha de llegar el día
en que los mudos hablen
y los que tengan voz, consigan voto.

Por eso, oh esperanza,
yo canto y me rebelo
contra la tiranía que nos friega.

ANGELA FIGUERA AYMERICH nació en Bilbao en 1902. Licenciada en Filosofía y Letras. Catedrática de Lengua Española y Literatura. Reside en Avilés:

La cárcel

Nací en la cárcel, hijos. Soy un preso de siempre.
Mi padre ya fue un preso. Y el padre de mi padre.
Y mi madre alumbraba, uno tras otro, presos,
como una perra perros. Es la ley, según dicen.

Un día me vi libre. Con mis ojos anclados
en el mágico asombro de las cosas cercanas,
no veía los muros ni las largas cadenas
que a través de los siglos me alcanzaban la carne.

Mis pies iban ligeros, pisaban hierba verde.
Y era un tonto y reía
porque en los duros bancos de la escuela
podía pellizcar a los vecinos,
jugar a cara o cruz y cazar moscas
mientras cuatro por siete eran veintiocho
y era Madrid la capital de España
y Cristo vino al mundo por salvarnos.
Sí. Entonces me vi libre. Las manos me crecían
inocentes y tiernas como pan recién hecho
pues no sabía nada del hierro y la madera
soldados a sus palmas
cuando el sudor profuso
igual que un vino aguado
apenas nos ablanda la fatiga.

Hoy los muros me crecen más altos que la frente,
más altos que el deseo, más altos que el empuje
del corazón. Arrastro
unas secas raíces que me enredan las piernas
cuando voy como un péndulo de trayecto inmutable,
desde el sueño al cansancio, del cansancio hasta el sueño.
Soy un preso de siempre para siempre. Es el orden.

DISCOS

— Cristolero, no creo en ti ni en tu ídolo. Ni en la nueva posición cristolense por ser estratégica. Los cristeros arrastrás el delito dieciochojuliano con mucha tortura y muerte.

— Cristófobo, nuestro arrepentimiento es sincero. Somos curas rojos, anarquistas blancos.

— Eso se destiñe y tiñe a placer; eso es tiña religiosa.

— Jesús fue el primer anarquista, predicó humildad, arrojó a los mercaderes del templo, dijo...

— Siempre habrá pobres y ricos.

— Fue por contemporizar, por espíritu reformista. Pero El era todo corazón, todo espíritu de sacrificio. Se sacrificó por ti, por todo el mundo, continuamente.

— Por mí podía ahorrarse contratiempos, y por los otros creo que también. Quedó tan mal la sociedad después de la crucificación, que las cosas fueron peor que antes. La historia que sigue es una vergüenza.

— Blasfemas de la generosidad, del sufrir del Maestro.

— Quien supo en vida andar por las olas pudo eludir dolores corporales. Si hacía milagros, la tortura de los sayones podía moverle a risa. Su clavaje en la cruz fue filfa comparado con el sufrir de los que pasaron por el torno y las llamas de Torquemada.

— Pecado, blasfemia, boca de infierno lo tuyo.

— Tenéis siglos de dominación absoluta y de supeditación al Mal para martirio eterno de los pueblos.

— Cristo se sacrificó por ellos.

— Cristos populares los tenéis sacrificados a millones. Cristo pereció una vez para reaparecer al minuto siguiente. Vuestro Franco ha muerto a un millón de Cristos del Trabajo una vez y para siempre.

— Anatema.

— Porque careces de tema.

— Te dejo por irredimible.

— Eso es muy posible, pero haré lo indecible para redimir y redimirme. Por los siglos de los siglos, y por los Mallos de Riglos, Mossén.

— En paz descansemos, y amén.

DISCOBOLO

B.D.I.C

COMUNICADOS

ALIANZA SINDICAL ESPAÑOLA
(C.N.T., U.G.T., S.T.V.)

MITIN EN MONTCEAU-LES-MINES

El día 21 de enero en el local de «Force Ouvrière», 9 bis, Quai Gauthey, a las 9 y media de la mañana, con los oradores siguientes:

F. DUCHESNE, por los mineros F. O., que presidirá. M. CATTEAU, por la Unión Departamental F. O., Vicente LLANSOLA, en nombre de la C.N.T. española, y Miguel ARMENTIA, en representación de la U.G.T.

CONFERENCIA EN PARIS

A cargo del compañero Gaston Leval, quien disertará sobre «Análisis crítico del marxismo». El 28 de enero a las 9 y media de la mañana.

CONFERENCIA EN BEZIERS

El 28 de enero el compañero Aristides Lapeyre versará sobre «Proudhon, l'homme, le sociologue et le philosophe». Local y hora, en el próximo número.

F. L. DE BURDEOS

Continuando el ciclo de conferencias establecido por la F. L. de Burdeos, el domingo día 21 del corriente, a las nueve y media de la mañana, en la Antigua Bolsa del Trabajo, 42, rue de Lalande, el compañero Miguel Celma dará la segunda conferencia sobre el sugestivo tema «Itinerario de Camus».

ARTE Y LETRAS

Entrevista el sábado 20 de enero. Asunto de vivo interés.

NUEVA CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

Organizada por las Federaciones Locales de Saint-Henri y de Marsella de la C. N. T. de España en el Exilio, tendrá lugar el domingo día 25 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, a cargo del cultivado militante confederal y libertario Alejandro Lamela, que disertará sobre el palpitante tema: «España en la actualidad».

FOYER INDIVIDUALISTE

Au Café Saint-Severin (Salle du sous-sol) 3, Place Saint-Michel à Paris (métro Saint-Michel), le samedi 20 janvier à 20 h. 30: «Le cinéma et la censure» par Daniel Giraud. Un résumé éloquant de ce qui tue le septième art.

CHARLA EN PERPIGNAN

Comunicamos a todos los compañeros y simpatizantes de esta Local y Federaciones Locales limítrofes, que el día 28 del corriente enero tendrá lugar una charla a cargo del compañero Lucio Arroyo, quien disertará sobre el tema: «Importancia de la C. N. T. en las comarcas de España».

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Conferencia, en reproducción electrónica, dada por la compañera Federica Montseny en Toronto (Canadá), con fin de fiesta musical.

(Aplazada por ceder fecha a la Agrupación de estudiantes. Convocaremos de nuevo.)

F. L. DE MARSELLA

El Secretariado de la Federación Local de Marsella de la C.N.T. de España convoca a todos sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo día 21 de enero 1968, a las nueve y media de la mañana, en su sede social, 12, rue Pavillon, segundo piso.

F. L. DE MONTAUBAN

Invita a sus adherentes a la asamblea general que tendrá lugar en el café de la Comedia a las 9,30 de la mañana, el próximo domingo día 21 de enero de 1968.

F. L. DE TOULOUSE

Es sábado día 20 de enero, a las nueve de la noche y en nuestro local social de la Bolsa de Trabajo, tendrá lugar una asamblea general de nuestra Federación Local.

Dicha asamblea tiene como objeto principal el dar a conocer — y deliberar, si procede — una voluminosa documentación orgánica procedente de nuestros organismos representativos.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca sus componentes a la reunión que tendrá lugar a las nueve de la mañana, el domingo 21 de enero en el local de la C.N.T., Palais du Travail en Villeurbanne, Place de la Libération.

S. I. A. DE ORLEANS

Convoca a sus afiliados a la Asamblea General que se celebrará el sábado 20 de enero a las 9 de la noche en el local de la rue des Pensées, 25.

CURSOS DE ESPERANTO EN PARIS Y SU REGION

Damos la lista de los Cursos de Esperanto que tiene organizados el Grupo Parisino de S. A. T. (Sennacieca Toutmonda Asocio).

COMITE DES LOISIRS, 5, Boulevard Montmartre. A 18 h. 45. Profesor, Kamarado A. Legros. Los miércoles.

GARE MONTPARNASSE. Arrondissement V. B. Porte 22-23. 17, rue Vaugirard. Miércoles de 18 h. 15 a 19 h. 15. K-ino Broutin.

LE CHALET, 29, Av. Pasteur. Bondy. K-do A. Legros. Cada Viernes a 20 h. 30.

26 bis, Av. de la République, 94-Thiais. K-do B. Schneider. Cada jueves de 20 h. a 21 h.

GOMMONVILLIERS. 91-Igny. K-ino Nereida Martinez. Salle Municipale P. Langevin, rue Jules Ferry. Cada Martes de 20 h. a 22 h.

PRE SAINT GERVAIS. K-ino Michaud.

VANVES. «Auberge de la Jeunesse. K-ino Liouville.

PAVILLONS S/S BOIS. «Ecole». K-ino L. Grandière.

Curso práctico oral. Camping Club International de France, 22, Av. Victoria (Métro Châtelet). Cada miércoles de 18 h. 30 a 20 h. K-ino Houlgatte.

De otro lado, existen dos cursos por correspondencia en las direcciones siguientes:

Primer grado: Clément Martin, 33, rue Duhamel, 35-Rennes.

Perfeccionamiento: R. Levraud, 18, rue Couraud, 33-Saint-André-de-Cubzac.

Los internacionalistas que deseen poner en práctica sus sentimientos contrarios a los límites impuestos por las fronteras, deben y pueden dirigirse a las direcciones indicadas.

¡UNA HUMANIDAD, UNA LENGUA!

CONTESTANDO A UNA PREGUNTA SOBRE LA «DUQUESA ROJA»

Estimados compatriotas: Aunque algo tarde en razón de desconocer mi residencia la persona a quien dirigisteis la carta, ésta obra en mi poder. Está bien, vuestra iniciativa; en realidad la persona por la que me preguntáis se presta a confusiones; comprendo vuestra inquieta curiosidad y paso a haceros sabedoras de lo que estoy informado acerca de la autenticidad de la mujer que tanto os hace discutir entre vosotras, intentando descifrar el por qué del denominativo «Duquesa roja», como la prensa diaria o comercial le adjudica a Luisa María Narvaez y Macías, duquesa de Medina-Sidonia. Veamos:

Luisa María etc., etc., debe frisar en los 40 abriles, según un mundillo periodístico comercializado que de unos meses a esta parte se entretiene un tanto acerca de esta señora con títulos, viuda, cimo ella misma afirma, de un «grande» de España y que pretende tener el «derecho» de entrar a caballo en el interior de la catedral de Valencia y que, a tenor de lo que de ella tengo noticia, refleja ser, en castellano, una mujer de «rompe y rasga», imbuida de cierto snobismo tendente a hacer hablar de su persona.

Pues esta turbulenta andaluza, promotora de que las mujeres usen pantalones en vez de faldas se encara con la «autoridad» eclesiástica local diciéndole que el curato lleva faldas.

No se detiene ni retrocede ante lo que ella cree hacer de «su capa un sayo», cosa propia de su carácter o temperamento, pues, según información de fuente clara, ya a los 10 años fue puesta de patitas en la calle desde la escuela por haberle propinado un tinterazo en pleno rostro a la «madre» superiora; a los 20 años se ganaba el «pan de cada día con el sudor de su frente» en una fábrica de cerámica; durante la revolución española, o guerra civil 1936-39, se evadió de un barco turco para acudir a la zona republicana, antifascista, o «roja», para mejor entender vuestro.

Ya imperante en España el régimen actual con Francisco Franco Bahamonde entronizado en el Poder por la «gracia de Dios» y para desgracia de los españoles, Luisa María Narváez y Macías, posiblemente bajo el complejo psicológico-personal del esnobismo ya mencionado, «ni corta ni perezosa» se dirigió al pretendiente al trono español, Juan de Borbón, instándole a una «marcha» sobre Madrid en los siguientes términos: «Excelencia: la marcha de Napoleón, de Antibes a París, quedará como una parada de exploradores comparada con la vuestra a través de España. Nadie osará oponerse en el camino a su triunfal marcha». A lo que «Don» Juan hizo caso omiso, pero que se lo tomara con aires de mal agüero el dictador de España y en el acto dispusiera de modo y forma para que la tremenda Luisa María pasara a reflexionar en la cárcel por algún tiempo, lo incorrecto de «su travesura». Sigamos, siendo breves.

Después de haber «reflexionado» en calabozo franquista, invitada por Fidel Castro, dictador actual del pueblo cubano, la hallamos en Cuba agasajada por el nº 1 cubano, sino pidiendo, instando a que, desde aquel «momento», se la denomine «duquesa roja», sin que por ello deje de estar en estrecha amistad con Degrelle, ex-jefe del siniestro movimiento razista belga, hermano gemelo del nazismo hitleriano y actualmente el Degrelle en cuestión exiliado en España al amparo de Franco y del franquismo, falangismo y los ismos del mismo género existentes en suelo hispano, todo lo cual no impide a Luisa, etc., etc., de intentar exhibirse cinematográficamente luciendo su persona a la vez que haciendo «fortuna».

Y en cuanto al antiamericanismo de la «duquesa roja», cuyo denominativo os lleva a «vueltas» discutiendo entre vosotros sin «sacar agua clara», como decís tan inquieta como simpáticamente, aquél se manifestaba en ella «públicamente» el 17 de enero de 1966, un año justo después de la catastrófica «caída» de las bombas «H» en Palomares, por medio de una manifestación de cincuenta personas, campesinos y pescadores, patrocinada por ella, anunciando en «alta» voz que se dirigían a Madrid a reclamar algunos millones de dólares de «indemnización» para los que sufrían las consecuencias directas o indirectas durante la frenética búsqueda de las bombas perdidas en el fondo del mar; reclamación que habrían hecho ante la embajada de los Estados Unidos, de no haber sido en el acto detenida y a renglón seguido puesta en libertad provisoria, y por lo cual, y debido a lo cual, fue juzgada y condenada por el Tribual de Orden Público a un año de nueva «reflexión» carcelaria, y «justicia» ha sido hecha por el «justo» régimen franquista, amén, amén.

Porque veremos a ver que tal soplará el viento «justiciero» cuando ese mismo «Tribunal» juzgue a los centenares de jóvenes estudiantes y trabajadores detenidos (¡y la racha de detenciones se acentúa de día en día!), durante, después y hoy por movimientos huelguísticos contra el régimen y el continuo aumento del costo de las subsistencias, manifestándose públicamente a la vez obreros y estudiantes en numerosas ciudades de España, con otra secuela de detenidos puestos a «disposición de la justicia», esta vez por haberse manifestado en Madrid contra la guerra del Vietnam, porque, estimadas compatriotas, en el imperio franquista-falango-fascista, cambia de súbito con suma facilidad el aire «justiciero» según sean las personas de pobres o ricas, de «nobles» o «grandes» a aplicar la «justa» ley de un régimen, cual el existente en España, asentado en tantos peros como amén de «amenes».

En fin; es cuanto os puedo decir acerca de la «duquesa roja» a tenor de vuestra pregunta y que a vuestro requerimiento contesto por mediación de LE COMBAT SYNDICALISTE, que decís leer semanalmente, y ahora para salir de dudas mediante mi contestación, que, como os ha confirmado el compatriota que me conoce por haber trabajado conmigo, os contestaría si a mi al respecto os dirigiais y que de lograr yo, orientaros con satisfacción de vuestra parte, me sentiría un tanto satisfecho.

Confiando habréis recibido satisfacción os saluda fraternalmente y ofreciéndose vuestro y de la causa de la libertad del pueblo español.

Alejandro Lamela

NECROLOGICAS

JOSE MIRAS ASENSIO

Víctima de una misteriosa enfermedad que muchas vidas está segando sin que la ciencia pueda evitarlo, el 11 de noviembre de 1967 dejó de existir el compañero Miras, oriundo de Aguilas (Murcia). Vino a instalarse en la Cataluña confederal y anarquista que siempre fue polo de atracción y tierra de promisión para los espíritus inquietos o impregnados de un sentido renovador y humanista que pululan por las cuatro esquinas de la península ibérica. Así el compañero Miras, bajo el influjo de las luchas sociales entabladas por el movimiento anarcosindicalista catalán, actuó en Montcada (Barcelona) y allí lo tenemos entregado en cuerpo y alma dando lo que pudo y lo mejor que tenía por la organización confederal que en verdad le resultó la Dulcinea de su vida.

Llegado el 19 de julio de 1936, como todos los que creemos en el «Ni Dios ni Amo» ocupó su puesto en primera línea de la Revolución, entregándose enteramente al servicio de la misma con el propósito decidido de que el gran esfuerzo popular no fuese malogrado. La derrota — transitoria — que tres años después sufrimos no influyó lo más mínimo en su carácter, forjado en epopeyas sociales de dimensiones inconmensurables. No plegó velas e interpretó el fracaso como un simple accidente de la lucha, diciéndose, con frecuencia, que «hay que saber luchar y perder para luego saber ganar». El éxodo lo sufrió como todos en carne propia, y como «obsequio» de los países pomposamente llamados «democráticos y en parte de los sindicatos mastodónticos dirigidos por majaderos al servicio de los Estados y de los capitalismos, quedando en la convicción de Miras que en la conjura participaron tanto Moscú como Washington, entre otras capitalidades. A este respecto nuestro malogrado amigo decía: Los Estados suelen variar en la forma, pero en el fondo son iguales, siendo, en consecuencia, natural que todos ellos se emplearan contra nuestra revolución».

Llegado el problema de la escisión, opinó que la misma ocurría por empeño existente de terminar con la C. N. T. y con el anarquismo. Lúcidamente, con clarividencia, combatió tan descabellada corriente que para algunos ha desembocado en los sindicatos verticales, y bien por los que consiguieron evitar un resbalón semejante.

Tanto en su actuación de España como en la del exilio el compañero Miras desempeñó muchos cargos, siempre con consecuencia y sentido de responsabilidad. Fue un compañero sencillo, modesto y afable, siendo su hogar un modelo de estima, de paz y libertad. Por doquier que fue conocido se atrajo merecidas simpatías.

Al entierro, civil, asistieron muchos amigos y compañeros, junto con gran número de autóctonos amigos del finado. El compañero Hussard, de la Libre Pensée de Brive, dirigió unas sentidas palabras a la concurrencia, mediante las cuales hizo resaltar, emotivamente, los rasgos más característicos y sobresalientes que ilustraron la conducta del luchador anarquista que fue nuestro compañero.

A su querida compañera Catalina y a su hija María Luisa; a Domingo y a la familia entera, en esta hora de dolor los compañeros de Brive os decimos sinceramente: habéis perdido un sér querido y nosotros un excelente compañero, uno de los más firmes puntales de nuestra Federación Local brivense.

Por la misma: *d'Alcalde.*

Actitud enérgica de los estudiantes

El ambiente de lucha ha recrudecido. El rector de la Universidad, Isidoro Martín, tuvo la mala ocurrencia de cerrar la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas hasta el 1º de abril, provocando con ello una manifestación de miles de estudiantes. Intervino la policía, y, como de costumbre, una demostración pacífica degeneró en tumulto, con erosionados y detenidos. Poco después se presentaron al recinto universitario varios atómnibus conduciendo estudiantes esquiroles. Dos vehículos de esos fueron volcados e incendiados. Intervenida de nuevo la policía, y a su vez los bomberos, los manifestantes se defendieron de una y otros, ocasionándose una segunda pelea durante la cual un escuadrón de la P. A. fue rechazado.

Tras una asamblea — no autorizada — los estudiantes en Letras, en número superior a 3.000, acordaron holgar por solidaridad a sus compañeros de C. E. y P. En Derecho tampoco ha habido clase.

El día 11 miles de estudiantes celebraron una reunión «ilegal» al aire libre, siendo de nuevo atacados por los genizaros de Franco so pretexto de que interrumpían la circulación. Todo el día estudiantes y policías anduvieron a porrazos y pedradas. Nuevamente los protestatarios universitarios han quemado diarios informando tendenciosamente, y proferido gritos hostiles al régimen de tiranía que padece España. Las manifestaciones han continuado, principalmente ante el ministerio de Educación Nacional.

La opinión pública estima que la agravación del conflicto estudiantil se debe a la cerril actitud de las autoridades, muy acorde con la tónica incivilizada de las dictaduras fascistas.

Enciclopedia Anarquista

A todos los suscriptores de la misma.

Estimados compañeros y amigos:

A la ausencia transitoria, en Francia, del compañero Víctor García, seguirá pronto la de la compañera Elena Graells, por lo que es aconsejable para cuantos deseen renovar sus suscripciones o los que quieran inscribirse por primera vez, mantener en suspenso dicha intención hasta que se designe, por parte de los compañeros de Caracas y México, un nuevo representante en tierras galas.

Toda remesa efectuada hasta la aparición de este comunicado todavía será abonada a la cuenta de cheques postales de Elena Graells y podrá ser encaminada, seguidamente, a la administración central de la Enciclopedia Anarquista con sede en Caracas.

Para satisfacción de todos los compañeros, inclusive aquellos que todavía no se han suscrito a esta importante obra libertaria, damos una relación de todas las entradas (1) encauzadas a través de la cuenta de Elena Graells, hasta el 4 de diciembre de 1967, siguiendo un orden alfabético.

Hasta esta fecha han entrado, sin contar lo que se haya podido reunir en México y en Caracas, un total de 5.373,10 F. En diferentes remesas, amparadas por los respectivos comprobantes, se ha remitido a la Administración central de Venezuela 4.723,10, quedando un saldo, para el 4 de diciembre de 1967, a liquidar, de 650,00 F.

A dicha cantidad, naturalmente, habrá que añadir todas las remesas posteriores a la referida fecha.

En nuestro fichero constan numerosos compañeros que todavía no han abonado ninguna cantidad. Pese a ello, y en lo que a la Enciclopedia en francés se refiere — la única en circulación por el momento — a estos últimos también se les envía, periódicamente, el fascículo, por lo que les instamos a cubrir su suscripción lo antes posible en cuanto se comunique el próximo representante de la Enciclopedia Anarquista en Francia.

Para todos aquellos que deseen hacer el pago directamente a la Administración central pueden dirigirse a:

Vicente Sierra, Apartado 9527-Catia, Caracas (Venezuela).

(1) A empezar en el próximo número.

LOS QUE AYUDAN «LE COMBAT SYNDICALISTE»
F. L. de Montpellier
2a lista:

José Pastor Huerta, 20; Pedro Meseguer, 5; Juan Claramunt, 5; Valero Trullenque, 10; Elisina Zedama, 10; Un joven recién llegado de España, 2; Una joven recién llegada de España, 2; Joaquín Agud, 5; José Benardo Cañizar, 10; Francisco Arrufat, 10; Recaredo Carceller, 10; Julio Gimeno, 10; G. Miguel, 10; Una Madrileña, 1,50; Baldomero Admetller, 2; Salvador Villacampa, 10; Covinhes, 10.

Lista 2a	132,50
Lista 1a	239,85
Total general, francos..	372,35

Y que cunda el ejemplo. Continúa la solidaridad, los donativos al compañero Miguel Foz.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Etampes: Ballabriga, 13; *La Charité:* Herrera, 10; *París:* Berthe et Jacques, 10; *Lyon:* Jaume Padrós, 10; *Roanne:* Antonio López, 10; *Angulême:* Pirla, 18; *Serraguimines:* Ballesta, 25; *Tignaux:* Cándido Cacho, 7,30; *Mios:* Serrarols P. 10.

TOTAL: 113,30 F.

ACTIVIDADES CULTURALES EN PARIS

La Agrupación Juvenil recién creada en París, organiza dos conferencias: la primera para el sábado día 27 de enero a las 3 y media de la tarde, a cargo del grupo «Les Amis de Sébastien Faure», con el tema: «Vie et œuvre de Sébastien Faure», una conferencia especialmente concebida para dar a conocer a las nuevas generaciones el pensamiento del gran libertario.

Domingo día 28 de enero a las 3 y media de la tarde, un joven israelita francés expondrá la situación de Israel, insistiendo particularmente en el aspecto económico, y sobre todo en las colectividades de producción (kibboutz) en las que el conferenciante ha pasado unos meses. Tanto por la actualidad del tema histórico como por la importancia del aspecto económico, se espera gran asistencia. Esto permitirá entablar debate bilingüe entre los asistentes y el conferenciante con respecto a las experiencias españolas, soviéticas, judías, etc., de la organización colectivista de la economía de los pueblos.

La A. I. T. en el continente americano

SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

COSTA RICA

En un mensaje que en el Congreso constituyente de la Continental Obrera se recibió de la Agrupación Obrera de Estudios Sociales de San José de Costa Rica, se dice: «Frente a nuestra tendencia libertaria y nuestra orientación ampliamente emancipadora, no solamente tenemos como enemigos a los representantes de la burguesía internacional. Otras corrientes regresivas se alzan amenazantes para nuestro movimiento. Entre estas últimas hay que catalogar a los servidores del gobierno ruso, interesado en tomar como instrumentos de su política a los trabajadores de América».

En este pequeño y bello país de solo cincuenta mil kilommetros cuadrados, las ideas anarquistas adquirieron profundo arraigo. La primera publicación anarquista, según Nettlau, fué la revista «Renovación», que apareció en 1911. Hasta hace poco tiempo aparecía el periódico «E l Sol», de Alajuela, que publicaba numerosos artículos de propaganda anarquista.

ECUADOR

Ante el citado Congreso constitutivo de la A. C. A. T. se recibió un mensaje que se publicó luego en «LA CONTINENTAL OBRERA», órgano coordinador y publicitario. Se comunicaba la existencia en Ecuador de una considerable cantidad de sociedades obreras de resistencia, en las que las ideas anarquistas contaban con notoria influencia; aunque no la suficiente consistencia numérica como para asegurar a tales organizaciones una orientación definida.

Se informaba que los comunistas lograron establecer sus células, constituir la base de su partido, introducirse en los sindicatos, politizándolos y desviándolos hacia la colaboración política y presupuestaria. Se apoyaron para sus planes en una titulada Confederación Obrera de Guayas, apoderándose de los cargos orgánicos y utilizándola como trampolín a sus finalidades propias. Decía parte del texto:

«La república de Ecuador tiene una organización libertaria, que actua en la propaganda y muy especialmente en la lucha obrera. Se desenvuelve con todas las virtudes del ideal anárquico y es organización en crecimiento,con tendencia a ascender, cual una planta que en su debido tiempo ha de engalanarse con flores para brindar más tarde óptimos y sazonados frutos. Es la Asociación de Obreros Libertarios, entidad combativa y educacional. Ultimamente se ha puesto frente a los comunistas con motivo del espectacular Congreso Obrero y Campesino organizado por los adictos a la Sindical Roja, para que de su seno salieran los delegados que habrían de ir a Montevideo a tomar parte en el Congreso Panamericano a celebrarse en el mes de Mayo.

GUATEMALA

En nuestra rápida consulta dedicada a presentar un breve resumen en referencia a los países de América del Sur, no hemos hallado nota que indique cuándo y cómo penetraron en Guatemala las ideas internacionalistas. Esta pequeña República se define como tal en 1844, tras haberse anexionado a Méjico mottu propio y de haber formado parte, luego, de las Provincias Unidas del Centro de América, junto con Honduras y San Salvador.

La situación geográfica y el reducido territorio guatemalteco no representó un polo de atracción para las corrientes emigratorias de Europa. No obstante hicieron pie en el país militantes anarquistas europeos, probablemente perseguidos en sus países, que introdujeron en Guatemala el espíritu de organización obrera y las ideas de la Internacional. Tal fué el informe que aportó a Buenos Aires un delegado nativo, no europeo, que participó en 1929 al Congreso Constituyente de la Asociación Continental Americana de Trabajadores, (adherida a la A. I. T.) en representación de la Sociedad de Cocheros y de la Agrupación Miguel Bakunin.

Sufrió Guatemala el mismo proceso de opresión reaccionaria que se extendió por toda América Latina, por lo que las ideas libertarias y el impulso revolucionario por ellas despertado se hallaron absorvidas por la acción defensiva contra un capitalismo colonialista.Se cayó allí en el juego de la baja política que es común en todas aquellas repúblicas incipientes, siendo el pueblo juguete de todos los ambiciosos y de las luchas que entre éstos se entablan para obtener la supremacía en el país. Conocido es el caso de Castillo Armas como lo es el problema de la «United fruit» que despertó el fantasma del comunismo para justificar golpes de Estado cuyo objeto no es otro que el reafirmar la prerrogativa de esta gigantesca compañía estadounidense. En un país sin industria propia y con un proletariado doblemente sometido al explotador autóctono y a los tentáculos del colonialismo, la labor de los anarquistas quedó aislada y resultó improba ante las fuerzas combinadas del capitalismo y del Estado. Perseguidos y encarcelados, las organizaciones disueltas y prohibidas, todo quedó a beneficio de los aventureros de la política, del sindicalismo oficial y del comunismo bolchevizante.

En tales condiciones, aunque las ideas hayan tenido notoria influencia y aunque las organizaciones obreras iniciales hayan respondido a los principios de la A. I. T., la tarea es hoy difícil para reorganizar las bases de propaganda y de acción. Lo importante es constatar que a pesar de tantas persecuciones se hallan latentes el espíritu libertario y las ansias por una organización obrera sana y eficiente.

BREVES CONSIDERACIONES FINALES

En los países del nuevo continete no mencionados en los presentes apuntes,aunque no hubo secciones de la AIT y organizaciones estables, existió en todos ellos divulgación de las ideas y movimientos revindicativos producidos por la influencia de las mismas. Como ya se ha dicho, los rincones más apartados fueron transitados por idealistas andariegos o perseguidos, que, sabedores de buenos oficios encontraban fácilmente trabajo en los lugares en que la mano de obra capacitada escaseaba.

Los movimientos que regularmente se producían en estos lugares eran estallidos de cólera fugaces y violentos para repeler brutales injusticias, y los idealistas que a ello contribuyeron y contribuyen, si salvan sus vidas es con una retirada apremiante y orientación azarosa.

Tales movimientos y las incipientes organizaciones que los animan y que la gran prensa califica de actos de bandidaje según el lenguaje oficial (que se habla incluso en nuestros medios) fracasan. Pero en idioma idealista no se puede decir lo mismo, porque esios movimientos despiertan el sentido de justicia y rebeldía entre los trabadores. Empresas y patronos por lo regular tratan mejor a los obreros para que tales movimientos no se reproduzcan, de lo que se deduce que de los movimientos de orientación social, los que fracasan son los que ne se hacen.

A su paso por Colombia en busca de materiales para la «Geografía Universal», en las postrimerías del siglo pasado, Reclus menciona la existencia de compañeros en este país — que califica como el más libre del nuevo continente, auque sus habitantes lo ignoraran — con los que organizó una cooperativa carpinteril. R. Rocker, en sus memorias hace mención de un considerable número de agrupaciones anarquistas en el Canadá patrocinadas, por las cuales hizo jiras de propaganda. Sin duda a consecuencia de ello el movimiento obrero de este país conserva en sus luchas rasgos de acción directa que coinciden con los principios de la AIT.

Venezuela, a pesar de luchas sangrientas para liberarse del sistema absolutista de los españoles y después de los españoles, fue una de las repúblicas que evolucionó con retraso. La esclavitud oficial fue abolida en 1855. País codiciado por los grandes consorcios negreros por su riqueza petrolera, por influencia de estos el poder absolutista pasó de manos de un caudillo a otro. Los que quisieron resistir fueron sometidos a golpes de Estado. Trágica historia que duró hasta 1953, con la caída de Pérez Giménez. En medio de tal situación la corriente moral dominante fue la eclesiástica. Una educación cívica-liberal no fué posible y libertaria aún menos, y recién después de la caída del dictador Pérez Giménez que se viene disfrutando de una relativa libertad. El movimiento obrero apareció en escena con gran empuje, pero fué influenciado por un sindicalismo gubernamental en el que la influencia anarquista es apenas perceptible.

Como expresión de las aspiraciones de la AIT, y con el fin de extender su influencia en el movimiento obrero, un grupo de militantes se organizó en amigos de la AIT, y con tal fin sacan un boletín «AIT» de pequeño formato pero de buen contenido, ensayo que también se hizo en Chile, y que deberá hacerse en los países donde haya militantes anarcosindicalistas.

Otra república de habla española enclavada en el archipiálago asiático en la que en el pasado hubo una notoria influencia anarquista, es Filipinas. En nuestras publicaciones de la Argentina, las brisas anarquistas de Filipinas tuvieronsu repercusión. De otros países y lugares ideas y movimientos quedan sin historiador porque los que podrían historiarlos carecen de medios, y los que los tienen carecen de pudor para reseñar tal obra.

EPILOGO

A pesar de su reducido volumen, el presente opúsculo, como todo lo que se ha escrito con la misma finalidad, ocasionará comentarios opuestos. Los reacios a toda lucha que los sobreponga a los sistemas que permitan vivir tiranizando y explotando a sus semejantes o conducentes a ello, dirán que los movimientos que en el presente trabajo se reseñan perturban el orden público y que las ideas en que se inspiran son utopías irrealizables. Los líderes que en partidos políticos o el movimiento obrero, con la cantinela de la unión se rodearon de un rebaño al que trasquilan y con el que enriquecen, dirán que el contenido del presente opúsculo es divisionista y disolvente. Los anarquistas destemplados, — hoy numerosos —, acaso dirán que el contenido de la presente reseña no está mal, pero... que no son los tiempos de antes.

Por su parte, los compañeros que conocen el historial de los movimientos obreros de finalidad anarquista, dirán y con razón, que los que se reseña como historia es insignificante en relación a lo mucho que habría que decir, pues de los movimientos que se hace mención habría para llenar volúmenes de una valiosa y emotiva historia. Como así también de las incontables publicaciones que en el continente americano sembraron las ideas que despertaron ansias de organización y lucha entre los trabajadores, con lo que habría materia para una larga y veraz historia.

De los atentados justicieros, persecuciones, la fuga de compañeros lograda de las prisiones más inaccesibles, exponiéndose la vida varios compañeros por salvar a uno, tendríamos materia para una relación de las más sensacionales y de proporciones fantásticas, inconmensurables. Los versados en historias sociales también podrán decir que en el relato presente falta amplitud, estilo, precisión. Pero los que así opinan ven como los profesionales de la mentira con toda suerte de sortilegios engañan a los trabajadores y a los pueblos; ven como los exterminan en guerras suicidas; ven como se escriben montañas de papel para glorificar a los explotadores y a los matadores. Y a pesar de sus largos conocimientos como historiadores, no se indignan, no ponen sus conocimientos al servicio de la buena causa porque les falta pudor. Y al respeto de tantas injusticias y en defensa de ideas y movimientos que contra ellas luchan, no se ocupan los que tienen mejores archivos, conocimientos y estilo; hablamos los que no podemos callar.

En posesión de limitados recursos y larga edad, pongo fin al presente opúsculo, que pude recopilar con la ayuda del compañero Ildefonso, sin otra pretensión de ofrecer un pequeño aporte para una más amplia historia de una idea y de un movimiento en marcha, que fue y será irremplazable en su misión emancipadora.

Serafín FERNANDEZ

París, enero 1968.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CON MOTIVO DE LA PERDIDA DEL COMPAÑERO JONH ANDERSSON

NUESTRO corazón (aún queda de ello) se ha entristecido por la muerte de este bravo combatiente libertario. John Andersson parecía frío como nórdico que era, sin, no obstente, serlo. Su ánimo anarquista era desbordante, y supo probarlo. El temperamento meridional, la expresión altisonante acompañada de gestos, no les va a los escandinavos, en general de palabra sobria y acerada, y mímica en paro voluntario. Cuando el bando reformista de la S. A. C. (Suecia) sostenía fuertes encontronazos con el ala izquierda de la organización encabezada por Johnsson y Andersson, un compañero español llegó a la sede de la sindical aludida preguntando por el secretario de la A. I. T. que Andersson era. Haciéndole un signo preventivo, la secretaria de antesala advirtió a nuestro compañero que se fijara, pues en la secretaría vecina unos delegados saquistas de ambas tendencias, sostenían una importante y acalorada disputa. Nuestro amigo aguzó el oído sin lograr alcanzar una sola voz, ni calma ni desairada. Por lo visto, los suecos disputan sentados y sin dar el do de pecho...

Pues sí, nuestro querido Andersson era de éstos. Era el compañero inteligente y correcto por excelencia; convencido de su idea, e intransigente por la misma sin gorjeos ni excentricidades. El alemán Helmut Rüdiger, caudillo del reformismo «sueco», lo conocía bien y sabía atacarlo con sedosidades no desprovistas de cerrilismo. Rüdiger era persona inteligente y taimada, y sabía proceder atrayendo a mentalidades sindicales notables sin mucha preparación ideológica, sin excesivo sentimiento por la libertad intrínseca que prendió en los anarquistas. Y el malogrado Rüdiger — malogrado en dos sentidos — consiguió infiltrar su virus reformista en la S. A. C. y ganarles la batalla a los Johnsson y Andersson, compañeros de escuela bakuninista, en cuya carrera tuvo el mal gusto de acompañar a Helmut ese hombre probo y admirable en su lucha antimilitarista que se llama Albert de Jong. Al no poder usar de las riendas de la A. I. T., y una vez la S. A. C. fue confundida en el piélago de las actuaciones políticas (o más suave, «municipalistas») el sector rüdigerista optó por abandonar de puntillas la Internacional nuestra, con añadidura de un intento de ligazón internacionalista « verde » que, en lugar de crear cosa propia, se dedicaría a minarle terreno al anarcosindicalismo europeo y americano, y cuyo resultado hoy estamos comprobando con la desmedulación anarquista de una cierta F. O. R. A., de unos ciertos grupos hasta aquí representativos del libertarismo en Cuba, Chile, Montevideo, más ese intento de desfiguración del anarcosindicalismo español concretado en la división presente, en la proliferación de grupos disidentes que a la postre ha facilitado la adhesión de alguno de ellos al pro - franquismo con figura (pérfida) de infiltración cenetista dentro del verticalismo...

Nada nos cuesta suponer honrados a los compañeros que actualmente dirigen los pobres designios de la S. A. C., la sindical que fue hermana de la nuestra. Y es en la confianza de su honradez que les recomendamos un examen de conciencia, una observación de su conducta con respecto a la A. I. T. que con tanto celo y espíritu bakuninista secretariara el bueno de Andersson, A. I. T. que ellos abandonaron para, seguidamente, entregarse a la dislocación de sus restos, al enrarecimiento del movimiento libertario mundial, al favorecimiento de las líneas de desvío conducentes a la anulación pretendida de todo esfuerzo anarcosindicalista y anarquista en el panorama mundial, hoy tan necesitado de una fuerza revolucionaria para una paz verdadera en el globo.

Con la tendencia Andersson en auge, la S. A. C. continuaría siendo el mejor puntal de la A. I. T. y los grupos y grupúsculos disidentes, desviacionistas, paralidecerían más que ahora en su empeño destructor de nuestros cuadros.

John Andersson falleció (como a Johnsson le ocurrió anteriormente) oscuro y amargado por el fracaso de una S. A. C. a la cual había dedicado lo mejor de su existencia. Rüdiger expiró en España en misión que nadie, claramente, ha explicado. Conocemos, sí, su mensaje al Congreso cenetista de Montpellier como algo que apenas alivia. Pero la S. A. C. no se ha reincorporado a su elemento natural: la A. I. T., y su conducta con respecto a España costará de ser comprendida, puesto que hay actitudes e intervenciones de confesión difícil y dinero circulante con objetivo manifiestamente anticenetista.

Con una posición anarcosindicalista firme en Suecia, estos comentarios nuestros no tendrían motivo. Desdichadamente lo tienen, y si un tiempo los hemos callado, la desaparición del muy estimado, del muy integro, del muy compañero John Andersson, los reaniman de nuevo.

No obstante, esperanza queda: el anarcosindicalismo sueco permanece. Queda cuerpo libertario en esa parte escandinava, con compañeros que no abdican de su razón de ser y que, necesariamente, han de refregar por las narices del reformismo que les afecta, las calamidades, los reaccionarismos que en el país y lejos del mismo ha desatado la dirección saquista mediante viajantes de la mala nueva asistidos con credenciales y dineros de una S. A. C. que, fuera del elemento anarcosindicalista, no le queda razón de existir.

chispas

El era obrero, ella no lo era; y tenían casa, coche y nevera.

Segura — como dices —, haciendo vida de recato eran felices.

Pero él enfermó de cuidado, y ya dinero no pusieron de lado.

Como la enfermedad duró meses, los gastos aumentaron con creces.

Mas leyes humanas corrieron con ellos, y ya leyes inhumanas corren tras ellos.

Habiendo el plazo sido apurado, el Seguro se les ha terminado.

No siendo él lo que era, sanseacabó casa, coche y nevera.

Y la cosa está tan seria, que él y ella padecen miseria.

Seguro, Segura, que cuento la verdad pura. Lo asegura en enero, tu amigo:

CHISPERO

Cantos a la luna

ZARAGOZA. — Por haberse observado cierta tendencia alcista, la permanente del Consejo Provincial de Trabajadores, según informa el Servicio de Información Sindical, ha insistido en la necesidad de que se realice una vigilancia más rigurosa sobre los precios de vital necesidad.

También ha acordado la permanente recabar de la superioridad que se aborde, de manera real, el problema de la escasez de viviendas netamente sociales. En cuanto a la situación laboral, agravada últimamente por los expedientes de crisis, la permanente del Consejo ha vuelto a estimar, como una de las fórmulas de mayor solidaridad humana la supresión de algunas empresas de las horas extraordinarias en beneficio de los desempleados y especialmente de los de la rama metalúrgica.

La Voz de España. ANARCOSINDICALISMO

VISTO el desbarajuste económico-social de una sociedad inicua basada en la injusticia social y humana, los anarco-sindicalistas emprendemos la lucha con tesón para socavar sus cimientos, derrumbarla, transformándola en otra sociedad mejor, organizada dentro los linderos de la justicia, sin leyes escritas, regida por pactos libres entre individuos. Sembramos nuestra ideología a los cuatro vientos para que fructifique, pero en nuestro camino pacífico tropezamos con varios enemigos que ponen obstáculos a nuestra marcha pacífica. Enemigos tales como la burguesía, iglesia y Estado. De esta trilogía de enemigos, el del garrote y más detestable es el Estado. El Estado, en lugar de obrar como juez imparcial, se pone siempre de parte del privilegio: de la iglesia y burguesía. Así, el enemigo más temible del proletariado es el Estado, con la agravante de que el Estado está formado de míseros hijos del pueblo — burócratas y policía y ejército — para roer un cochino hueso mondo y lirondo, siempre dispuesto a partirse el alma en defensa del potentado, cuando el proletario reclama un poco más de pan y justicia, achuchados por su amo: el Estado.

De aquí nacen dos derechos encontrados: el derecho burgués apoyado y protegido por el Estado, y el derecho del proletariado, pelado, solo, desnudo, sin el apoyo de nadie, ganado a viva fuerza, a pulso, arrancado con ímpetu de las garras despóticas del Estado, sin embrollos ni trámites políticos, por la sencilla y eficaz acción directa y la lucha de clases que casi siempre ha dado buenos resultados en los litigios surgidos entre el capital y el trabajo. La política en las luchas sociales no sirve para nada, es una rémora, una especie de adormidera para embrutecer a la clase trabajadora, ya de por sí, falta de estímulos y vivificantes que le den impulso y se mueva por sus propios medios físicos, morales e intelectuales.

El derecho patronal y el derecho proletario son divergentes, no tienen la misma naturaleza, ni los mismos intereses; no pueden colaborar juntos, vivirían en constante malestar y siempre uno de los dos se llevaría la parte leonina, y no sería éste el derecho del proletariado que siempre carga con la peor parte. Y es que no existe más que el derecho del más fuerte.

Cuando los obreros, hartos de aguantar atropellos se han declarado en huelga o han iniciado un movimiento de protesta por ser bárbaramente atropellados, casi siempre los obreros que han encabezado el movimiento han ido a parar con sus huesos a la cárcel; sin embargo aún estoy en ayunas de ver entrar un patrón rejas adentro por haber declarado el pacto del hambre a sus obreros cerrando la puerta de su fábrica o taller. De ahí que la lucha entablada entre los dos derechos sea una lucha que no tiene solución mientras sigan encontrados, la lucha entre los dos derechos será una lucha tenaz, a muerte. Y no debemos parar de luchar a pesar de que tengamos muchos fracasos. Esa es la razón de nuestra existencia, en espera de que un día u otro la razón del derecho proletario se imponga sobre el derecho burgués, no para imponerse creando otra clase de seres tiranizados, sino para acabar con todo derecho tiránico y que todos los seres humanos sean libres, gozando de los mismos derechos y deberes, emanados éstos de las mismas leyes naturales, sin implicaciones de nada ni de nadie.

A medida que el trabajador va dándose cuenta del papel denigrante que desempeña en la vida social y despierta su conciencia a la luz del día, se une a sus compañeros de trabajo para formar una masa compacta, una piña, mejor dicho, en crecimiento de los refractarios y rebeldes unidos, para luchar con tesón y ahínco contra la alta y baja tiranía de una sociedad edificada encima de cimientos falsos, bastardos, injustos.

El crecimiento del movimiento impetuoso y revolucionario obrero asusta a la burguesía, y ésta, coaligada con la Iglesia y el Estado tratan de corromper las luchas y movimientos sociales por todos los medios, hasta introduciendo agentes agitadores en las filas obreras. Estos seres indignos que se prestan a toda clase de ruines trabajos, no tienen derecho a la vida y deben ser despreciados por todo hombre trabajador honrado, pero que no prospere esa especie de cizaña ahogándola sin piedad como se merece.

Esta clase de trabajo lo han hecho todos los gobiernos del mundo y esto es lo que está haciendo Franco en España. Franco está atrayendo hacia sus filas a toda la escoria de las filas obreras, lastre pesado, seres indeseables, que, mucho mejor que hombres son abortos humanos. Esos son los colaboradores ex cenetistas y los innovadores partidarios de entrar y ponerse en contacto con la C. N. T. (que nos dan por muerta, como dice un mequetrefe en cierta revista). No creo que haya motivo para que caigan tan bajo hasta el punto de revolcarse por el cieno de esa manera como lo han hecho tales individuos. Con apartarse e ingresar en un campo político cualquiera era suficiente, sin hacer tanto el ridículo y demostrar que no han sido nunca nada dentro del movimiento anarcosindicalista, sin principios ni convicciones. A lo más, unos aprovechados siempre a la espera de una bicoca u otra cosa que en el campo anarcosindicalista no se cosecha: aquí no se cosechan más que abrojos, espinas y subir de vez en cuando al Gólgota con la pesada cruz a cuestas, hambriento y sediento, cosas éstas que no son para gente pusilánime y cobarde, sino para gente pusilánime y cobarde, sino para enteros, valerosos, forjados de fibras de acero que se rompen antes que se doblegan.

Todos estos bailes que hace esta clase de marionetas son para vergüenza y desdoro de ellos mismos, todo por llenar el buche y servir de mascota, porque no otra cosa pueden hacer en el campo dictatorial franquista, ya que Franco no los necesita ni para un fregado ni para un barrido a hombres desnaturalizados con el estigma de renegados, marcados con hierro candente.

A pesar del desencadenamiento de todas las fuerzas dictatoriales franquistas contra los hombres de la C. N. T. éstas siguen en pie de guerra, dispuestos a luchar contra viento marea hasta el fin, sin hacer caso de las bravatas dictatoriales ni de los babosos colaboracionistas ni de nadie que quiera intimarnos a que dejemos la lucha en bien de la justicia social.

Encuadrados en la organización cenetista los anarcosindicalistas seguiremos luchando contra todo lo que nos salga al paso y quiera obstaculizar nuestra marcha.

PERO GRILLO

Madrid, enero 1968.

UMBRAL

Sumario del número 72 :

Víctor Garcia : **LA NARRATIVA AUXILIAR DE LA HISTORIA EN AMERICA.**

C. M. : **PARA TI** (poesía).

Eliane Larivière : **BEETHOVEN, APOSTOL DE LA FRATERNIDAD.**

V. G. : **IDEARIO DE BEETHOVEN.**

José Sevilla : **LA MUSICA EN LA CULTURA ESPAÑOLA.**

Lázaro Flury : **EL MIEDO**

José Viadiu : **ANECDOTAS Y PUNTADAS CERVANTINAS.**

Ariel : **PASION DE ESPAÑA. MIENTRAS CAE LA NIEVE** (poesía).

Luis di Filippo : **EL REGIMEN COMUNISTA JUZGADO EN DOS OBRAS RUSAS.**

Redacción : **COMENTARIO AL CALENDARIO DE S. I. A.**

Vladimir Muñoz : **VIAJE CON THOREAU.**

V. Botella Pastor : **HUELGA EN LA MINA.**

A. Chejov : **UN ESCANDALO** (cuento).

Luis Capdevila en **LAS MEMORIAS DE LUIS CAPDEVILA.**

Marc Twain : **ROMANCE MEDIEVAL.**

Juan Ferrer : **BLASCO FERRER EN EL BARRIO LATINO.**

Noticiario, Notas, Libros, grabados, avisos, etc.

Un número altamente ilustrativo que no debe faltar en el bolsillo de cada compañero ni en la mesa de lectura de toda persona con afinidades literarias y de pensamiento.

Precio de este número: un franco.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DEL ESPIRITU BURGUES

EL progreso material, en sus múltiples manifestaciones, ha ofrecido ocasión para descubrir, para dejar evidenciados ciertos sentimientos que antes, aún y con todo el existir en lo íntimo, en el interior del individuo, la profunda diferencia de clases hacia que por parte de la mayoría, apenas hubiera lugar a que se evidenciaran. De un lado los poderosos, del otro los indigentes. ¿Cómo en tales condiciones no ver los defectos, las ruindades, personalizados, representados en una sola clase: la de los explotadores? Hoy, habiendo cambiado las condiciones de trabajo, sabemos que en diversos países el nivel de vida de muchos millones de trabajadores ha aumentado como nunca hubieran podido soñar sus abuelos. Y el espíritu burgués, que antes se notaba como característico solamente de los patronos, se comprueba como existente un buen número de trabajadores.

De Flaubert es aquella conocida frase: «Llamo burgués al que piensa bajamente.» Y piensa con bajeza el que, en pos de medios de fortuna, se inhibe de toda solidaridad con el infortunio humano; se encoge de hombros ante las injusticias sociales; le es indiferente el problema de la libertad, individual o colectiva, con tal que se le permita comer bien y recoger dinero. Y es ahí que se patentiza el que a los efectos de la mezquindad, ya no hay diferencia de clases. Como ha dicho Berdiaef: «La significación del espíritu burgués es más bien espiritual que social.»

Los obreros norteamericanos, franceses, o alemanes, que en período de vacaciones acuden a España para refocilarse en las playas de Mallorca, o en las de la costa levantina, indiferentes al régimen fascista que rige el país, tienen espíritu burgués. Igualmente lo poseen los obreros españoles que acuden al extranjero con afán de ganar dinero, trabajando la mayor cantidad de horas posible al objeto de adquirir coche, vestir bien, y hacer viajes a España, a fin de que amistades y familiares de su lugar de origen se percaten de que han progresado.

El espíritu burgués lo hemos visto encarnado inclusive en supuestos idealistas, que lo han sido hasta tanto no han podido *situarse*. Cabe también decir, y ello es lo que vale, que están los que podían haber alcanzado bienes de fortuna, un medio de vida confortable, y por despreciar el aburguesamiento no lo han hecho.

TRES COLABORADORES PARA LA HISTORIA DE LA C. N. T.

El tema no cabe duda que es de los que revisten importancia. Ya se dice que del pasado Pleno de Marsella, lo relativo a historiar nuestra organización, fue lo que alcanzó más alta categoría, sin que, naturalmente, se minimicen otros aspectos del mismo comicio. De ahí que no pueda ser desplazado el que por parte de la militancia confederal se abunde en apreciaciones alrededor de la «Historia de la C. N. T.».

Sabemos que es a la comisión que para los efectos sea designada, contando con el previo asentimiento de la Organización, que corresponde el estudiar características de conjunto y vertebrar las tareas, ya que han de ser diversas las facetas concordantes con lo global de los textos. Mas, en tanto la comisión no haya entrado en funciones, ¿qué duda cabe que cada cual ha de poder opinar al respecto?

Es sabido que el aludido trabajo en ciernes ha de poder utilizar mucho material que está ya hecho. Y al decir esto, brota enseguida a la memoria el nombre de quien, posiblemente más que nadie, desarrolló tarea de historiador en relación con el anarcosindicalismo vivido en España. Es de comprender que me refiero a Anselmo Lorenzo. Bastantes nombres podrían citarse de compañeros, hoy desaparecidos, que llevaron a cabo estimable labor a este respecto. Voy a referirme ahora a tres de los que también se pueden contar, por lo que han dejado escrito, como colaboradores de la obra a realizar. Me refiero a Max Nettlau, a Soledad Gustavo, y a Federico Urales.

Se trata de tres firmas que, en una misma publicación, evidenciaron su competencia en lo relativo a exponer pormenores relacionados con las ideas y con los militantes del anarquismo, y al respecto de los actuantes en el ambiente sindicalista libertario. La publicación era: «La Revista Blanca». Aparte los abundantes trabajos que son de un valor perdurable, la colección de la citada publicación contiene una crecida cantidad de artículos de Max Nettlau. De entre ellos hay bastantes en que, con sólida documentación, ofrecen detalles en relación a las características sociales que precedieron a la fundación de la Confederación Nacional del Trabajo. Un vasto conjunto de detalles de sumo interés, con los que se pueden redactar páginas estimables, incluso transcribiendo simplemente lo ya escrito por nuestro sabio historiador.

Soledad Gustavo trazó una serie de cumplidas efemérides de elementos que desempeñaron papel destacado en los hechos y peripecias del movimiento libertario en España. Pero no se limitó a ello, sino que escribió igualmente unas breves monografías de sumo interés en relación al ambiente social. Cabe también citar, de la misma compañera, sus trabajos de amigable discusión con otros colaboradores, poniendo de relieve, en la forma sencilla que le era característica, su sólida preparación en materia de historia social y en detalles biográficos.

En lo que atañe a Federico Urales, siempre atento a cuanto afectara a los libertarios, tiene en la revista trabajos que, como suele decirse, no tienen desperdicio, particularmente una serie de ellos a los que creo puso por título: «Mi paso por las organizaciones obreras».

En suma: unidas a las aportaciones que puedan ahora ser ofrecidas, es incuestionable que ha de ser importante utilizar el rico material que dejaron compañeros de una sólida preparación, con fibra de historiadores, ya que abarcaban, por así decir, un panorama con amplitud de horizontes. Cosa que es de comprender sea aconsejable tenga primacía sobre hechos individuales sin repercusión dilatada; que de ir registrándolos con pelos y señales, la «Historia de la C. N. T.» abarcaría muchísima más amplitud de la contenida en los veinticinco o treinta tomos, de texto copioso, que constituyen la «Historia Universal», de César Cantú.

ESPRIU Y LOS POETAS «COMPROMETIDOS»

Sabemos que es Salvador Espriu uno de los más caracterizados escritores que en la España franquista pugnan, con los reducidos medios a su alcance, por ofrecer una clara posición de disconformidad. Evidencian la repugnancia que les merece un estado de cosas a todas luces arbitrario. Mas la Censura, agazapada, al acecho, con ojos de Argós, vigila y revisa lo que se quiere decir. De ahí la necesidad de andar con rodeos, de hacer circunloquios y perífrasis; de recurrir al lenguaje figurado, a las alegorías, sacando a relucir los mitos bíblicos o griegos, a fin de expresar algo de lo que late en el corazón.

En el último número de la revista «Europe», dedicada a la literatura catalana hay traducciones en francés de diversos poemas de Espriu, que evidencian su personalidad de poeta «comprometido» («engagé») esto es, afincado a una posición social que no se limita a permanecer en la fácil, en la cómoda posición del «arte por el arte». Poetas de corazón, como Antonio Machado y Miguel Hernández supieron abrazar la firme determinación de inclinar el verso en favor del pueblo y de la justicia. También Espriu, como algunos pocos más, pese a las coacciones restrictivas, está con el pueblo y por la justicia.

Habla del anhelo de vivir como viven en esos pueblos cuyos hijos «viven libres, abiertos y felices». El deseo de que el pueblo llegue a vivir dentro del orden, de la paz, del trabajo, gozando de la «difícil y merecida libertad». Proclama que hay que vencer el miedo. Y en alas de la ilusión, de la esperanza, manifiesta: «Ensayaremos de levantar sobre la arena — el palacio peligroso de nuestros sueños». En sus libros: «La piel de toro», «El cementerio de Sinera», «Las canciones de Ariana», en sus obras de teatro, vibra la inquietud del inconformista, del escritor que brega e incita a los demás, de la forma que cree más oportuna, a sacudir el ignominioso *dogal* de la tiranía imperante.

Bien que el poeta cante endechas a la luna, que glorifique el amor que ensalce la belleza de las flores. Pero, antes, hay algo más grande, más sublime: ¡la invocación a la libertad! El hacer vibrar los corazones en pos de la justicia.

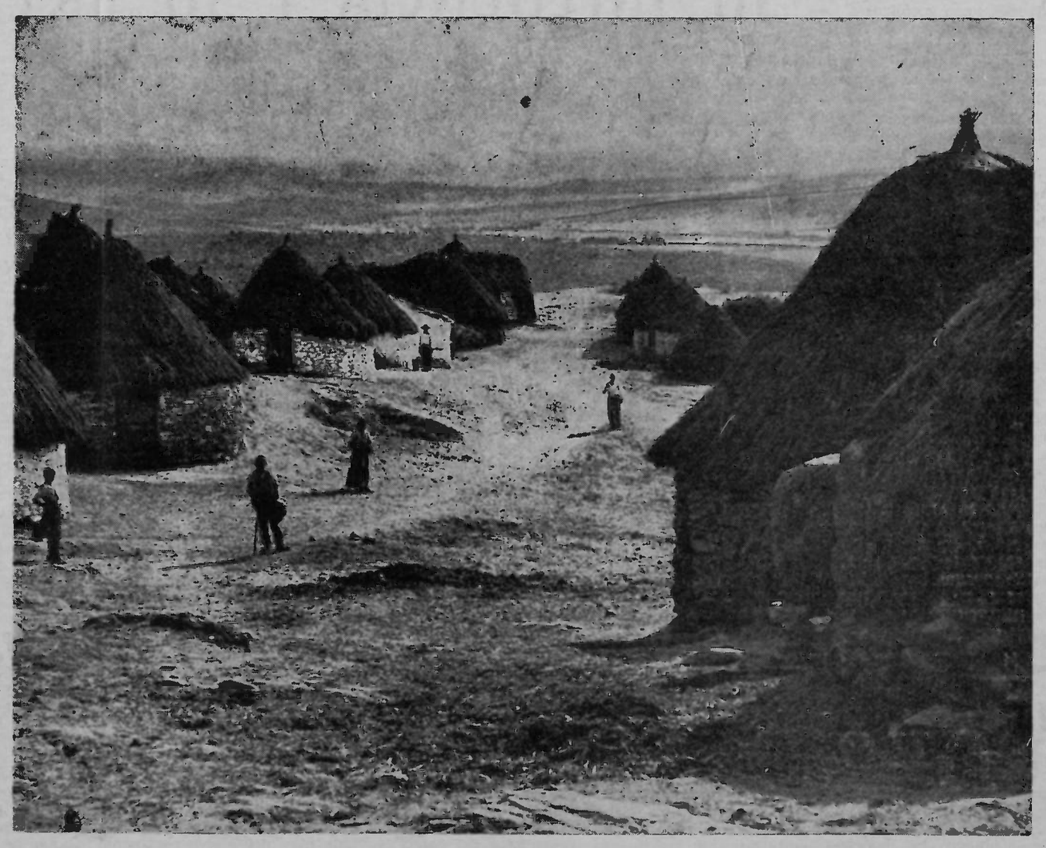
NAZISMO LATENTE

A simple vista parece que los hombres no cambien y que al contrario, lo que suponemos cambio no sea otra cosa que el neto sentimiento de lo que llevaban dentro, quién sabe si desde su más tierna infancia de forma latente. Los hay que no llegan a definirse nunca, o lo hacen tarde y mal o a medias, por lo que sigue siendo difícil hacer cálculos exactos sobre lo que cada individuo es capaz, tal es la posibilidad del sér humano para fingir o esconder lo que siente, lo que sabe y lo que ignora cuidadosamente. Y cuántos se llevan consigo, enteramente, sin haber expresado su verdadero sentir y su pensar, hasta la tumba.

Sin embargo cabe suponer que cuantos alemanes fueron juzgados por tribunales antinazis, dijeron lo que sentían al afirmar que habían obrado de la forma que lo hicieron sembrando el terror y la muerte obedeciendo órdenes. El alemán es así: amable y simpático «entre dos guerras», obediente a rajatabla en cuanto un simple superior le ordena: «¡Firme, y al frente a matar!» Y si mañana, o pasado les volvieran a decir esos mismos u otros individuos e individuas: «Ahí tenéis unos millones más de judíos o no importa qué otros mortales no alemanes, no arios», es muy posible que sin rechistar, sin reflexionar, comenzarían de nuevo a pinchar, cortar, estrangular, matar de hambre o de terror, o quemar vivos, a quienes no obstante son sus semejantes. Y al igual en esto que los fanáticos del comunismo, ruso o chino, no recularían si de delatar al amigo, compañero, padre o hermano, se tratara. El alemán es por lo visto así, ni tiene el suficiente criterio propio para poderse parar a pensar, a reflexionar, comparar, y prefiere seguir al jefe, sea quien sea. ¿Que carece de sentimientos? No, nada de eso; de lo que carece es de la suficiente fuerza de voluntad para pensar por sí mismo, para no someterse. El fanatismo que las religiones le han ido inculcando al afirmarle que debe, siempre, obedecer, hace borrar inmediatamente todos los demás sentimientos. Algo que los no teutones no llegamos a comprender. Acaso ellos tampoco. De ahí la posibilidad de un renacer del nazismo que algunos creyeron bien muerto y para siempre. Bastaría que ciertas circunstancias volvieran a coincidir, para que la humanidad entera se viera de nuevo amenazada. Adolfo es el nombre del nuevo «führer» nazi alemán. ¿Simple coincidencia? Sus palabras melosas de hoy, pueden muy bien encubrir terribles órdenes de destrucción mañana. No nos fiemos de las apariencias; de igual o parecida forma comenzó el otro: el esquizofrénico Hitler.

Cuidado.

Julián Floristán



EXTREMA Y DURA. Contribución al Plan de Desarrollo

Le Directeur de la publication : Yves Obœuf

Imp. des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul 94 - Choisy-le-Roi

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE

25 JANVIER 1968
NUMERO 490
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Contre le chômage : les 30 heures

Le chômage est un problème particulièrement important dans la mesure où, à travers cette question, on peut saisir les contradictions essentielles de la société capitaliste.

Tout d'abord, quelques chiffres en ce qui concerne l'estimation du nombre des chômeurs et les données numériques qui concernent les jeunes chômeurs.

On estime actuellement, en France, à 471.000 le nombre des chômeurs. Mais, en réalité, il ne s'agit pas d'un recensement effectif. Il s'agit d'un chiffre théorique calculé à partir du nombre de chômeurs qui perçoivent des indemnités et d'un coefficient déterminé statistiquement (1,9). Or, il est à peu près certain que le nombre de chômeurs « non secourus » dépasse de beaucoup celui des chômeurs inscrits à un fonds d'allocations. Nous pensons qu'à l'heure actuelle aucun des chiffres avancés ne reflète la situation réelle du chômage en France et le gouvernement, bien sûr, n'a aucun intérêt à ce que cette situation réelle soit connue de tous.

Nous donnerons quelques chiffres (officiels) sur le chômage chez les jeunes. En septembre 1967, on estimait que le nombre des jeunes demandeurs d'emploi âgés de moins de 18 ans avait augmenté de près de 25 % par rapport à l'année 1966. Parallèlement, les offres d'emploi qui s'adressent aux jeunes à la recherche d'un emploi ont diminué entre 1966 et 1967 d'un tiers. Dans le même temps, les demandes d'emploi formulées par les jeunes de moins de 25 ans ont augmenté au contraire de 64 %. Ces chiffres montrent avec quelle ampleur se pose actuellement le problème du chômage pour la jeunesse surtout lorsqu'on sait qu'en raison, le plus souvent, de leurs origines sociales les 2/3 des jeunes ne peuvent poursuivre des études secondaires.

Le résultat, c'est que la plupart des jeunes à la recherche d'un emploi demandent un poste de manutentionnaire ou encore d'employé de bureau. C'est dire qu'ils sont jetés dans le salariat sans qualification professionnelle et qu'ils seront exploités au maximum.

Notons encore que les demandeurs d'emploi sont les plus nombreux dans les régions hautement industrialisées (région parisienne, département du Nord) là où précisément on occupe le plus de main d'œuvre étrangère à bas salaires.

Enfin, chacun sait que le chômage « partiel » augmente également régulièrement et que c'est l'un des moyens employés par l'Etat et le patronat pour masquer l'ampleur réelle du chômage en France.

Dans son allocution télévisée du 12 janvier, Pompidou déclarait que le chômage : « C'est un problème permanent pour tout pays industrialisé développé dès lors qu'on recherche la productivité ».

La façon dont Pompidou présente les choses est un peu trop facile. En fait, en déclarant que le chômage est un problème « permanent » dans « tout pays industrialisé développé » on voudrait nous faire croire que le chômage est une chose normale et irrémédiable, un inconvénient qui serait lié au développement des progrès techniques.

Nous soutenons pour notre part que c'est seulement une certaine façon d'exploiter le progrès technique qui est à l'origine du chômage et non le progrès technique en lui-même. Et cette façon d'exploiter le progrès technique, c'est la conséquence directe d'une certaine gestion de la société, d'une façon d'orienter l'économie en général.

Le progrès technique ne supprime pas la production, ce qui serait, bien entendu, idiot. Il développe au contraire la production et, surtout, il la facilite, en supprimant certains travaux humains pour les remplacer par le fonctionnement d'une machine-outil, d'une chaîne automatique de production. Le progrès technique, ce ne devrait pas être l'exclusion de certains travailleurs du processus de production mais le travail rendu plus aisé pour tous les travailleurs et, en particulier, la réduction des horaires de travail et des débouchés ouverts sur une civilisation d'études et de loisirs, de perfectionnement sur tous les plans et pour tous.

Dès lors, le problème du chômage apparaît sous un autre angle : le chômage, ce sont les capitalistes qui monopolisent les bienfaits des progrès techniques, de l'automation, fruits du travail de tous, en excluant de plus en plus les travailleurs de la production.

On nous dit : pour produire, il faut vendre et, pour vendre, il faut avoir des prix compétitifs. C'est la raison pour laquelle certains travailleurs seraient « sacrifiés » pour le bienfait de l'économie en général. Nous répondons que nous ne sommes pas d'accord, que c'est poser là le problème à l'envers. La véritable question, la seule intéressante, c'est que pour consommer, il faut produire. La production doit donc avoir pour but de satisfaire les besoins de la consommation (par l'intermédiaire, le cas échéant, des échanges) : et c'est tout. Tout le reste est superflu, tout le reste se résume en un mot : le profit ! le sacro-saint profit !

La contradiction est flagrante : pour produire, il faudrait écarter des bras de la production, réduire le nombre de producteurs : la « logique » capitaliste, la logique du profit, c'est cette absurdité. Prenez n'importe quel problème économique et, en le résolvant à la manière capitaliste, en prenant le profit pour point de départ, vous en arriverez toujours à une absurdité flagrante; qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve que toute société capitaliste est construite sur le vol et sur l'absurde et qu'elle ne correspond absolument pas aux besoins réels des individus.

Ceci dit, le sens du mot « productivité » est maintenant clair lorsqu'il est prononcé par Pompidou. Pour lui, la productivité c'est ni plus ni moins que la recherche du profit maximum pour quelques-uns au détriment de tous les autres, sur le dos des travailleurs.

Prenons les choses sous un autre aspect : toujours d'après Pompidou, le chômage serait rendu « nécessaire » par les mutations qui doivent s'opérer dans l'économie française pour qu'elle soit « compétitive », pour qu'elle puisse supporter la concurrence des autres pays et lutter efficacement contre. Qu'est-ce que c'est que cette notion de concurrence ? Avez-vous l'impression, vous, travailleurs de France, d'être « en concurrence » avec les travailleurs des autres pays ? Non, bien entendu, le contraire serait absurde.

La concurrence se tient donc à un autre niveau. Effectivement, elle se tient au niveau des capitalistes eux-mêmes : elle est la concurrence entre les capitalistes eux-mêmes : elle est la concurrence entre les capitalistes, à celui qui réalisera les plus gros profits. Là encore, on retrouve cette notion de profit, ce « colosse aux pieds d'argile » qu'un jour, tous ensemble, nous abattrons.

Mais, puisque nous parlons de Pompidou, restons dans son optique : l'économie française doit être compétitive, nous dit-il, et, bien entendu, pour l'aider à devenir compétitive, il est demandé aux Français de se serrer les coudes et d'accepter quelques « sacrifices ». En fait, que sont ces sacrifices qu'on demande à tous les Français d'accepter ? Nous avons, hélas, pas mal d'exemples : augmentation des tarifs des transports en commun, démantèlement de la Sécurité Sociale, T. V. A., etc. Nous sommes obligés de constater que ces mesures d' « austérité » ne visent, en réalité, que les travailleurs les plus défavorisés et que ce sont toujours eux qui ont fait les frais de toute « mutation de l'économie », de même qu'ils ont fait les frais, à partir de 1946, de la remise à flot du système capitaliste en France.

Aussi, nous demandons : que devient la notion d' « intérêt général », chère, évidemment, au général ? S'il y a un intérêt général il devrait y avoir aussi une répartion sur tous des sacrifices imposés soi-disant par la mutation de l'économie française. Il n'en est rien et il y a d'ailleurs longtemps que nous affirmons que l' « intérêt général » n'est que l'intérêt particulier des capitalistes.

S'il y avait un intérêt général, pourquoi y aurait-il des chômeurs ? Chacun se serrerait un tout petit peu la ceinture, à commencer par les capitalistes, et il serait facile de réintégrer les chômeurs dans le cycle de production, au lieu de proposer, comme Pompidou : « ... la première chose à faire : mettre les chômeurs à l'abri de la misère », ce qui veut dire : leur allouer des indemnités qui doivent tout juste les empêcher de crever de faim.

Mais, d'ailleurs, pourquoi se serrerait-on la ceinture au moment, où précisément les progrès techniques annoncent le règne de l'abondance ?

Nous l'avons montré, le problème du chômage c'est un problème de gestion et d'orientation de la production et un problème de distribution des richesses.

Le problème n'est pas de « mettre les chômeurs à l'abri de la misère » : Le problème c'est de les réintégrer totalement dans la vie économique et sociale, en tant que producteurs et en tant que consommateurs. Pour cela nous devons envisager les choses globalement, constater la faillite du système capitaliste qui, du moment où l'abondance est devenue une réalité, engendre le chômage; nous devons nous organiser, abattre le capitalisme, réaliser l'égalité économique et sociale, le progrès pour tous.

Dans « le Monde » du 13 janvier 1968, Pierre Drouin écrit, à propos du chômage : « Du point où nous en sommes, c'est une excitation globale de la consommation qui devient nécessaire ». C'est vrai, mais comment les travailleurs consommeraient-ils lorsqu'on les réduit au chômage, lorsqu'on grignote sans cesse leur pouvoir d'achat ? Cette contradiction suggère, impose la seule solution possible : l'abolition du salariat et la distribution gratuite des richesses.

Le pouvoir gaulliste, valet du capitalisme, cherche à masquer le chômage. Bien plus, il cherche à l'organiser : cela signifie tout simplement faire en sorte qu'il devienne « normal » et permanent.

S'associer aux pouvoirs publics dans cette œuvre d'orientation du chômage, c'est aider les capitalistes à masquer les contradictions de leur système, c'est aider le capitalisme à surmonter ses propres difficultés.

C'est pourquoi la C. N. T. ne saurait participer au « dialogue » avec l'Etat et le patronat (entrevues des organisations syndicales réformistes avec le C.N.P.F.)

Il faut que chacun soit conscient du véritable sens du chômage, replace le problème dans le contexte global des contradictions capitalistes.

Aussi, nous avons un mot d'ordre et un seul.

Contre le chômage : les 30 heures sans réduction du pouvoir d'achat; du travail pour tous !

De la théorie à la pratique

Les progrès de la technique, l'évolution des connaissances humaines et la logique elle-même, veulent que les travailleurs aient un pouvoir d'achat décent et ne soient pas réduits aux formules de crédit qui empoisonnent leur vie. Or, c'est ce moment-là que Pompidou a choisi pour nous rappeler, dans son dernier entretien a la télé, qu'il existe actuellement dans les quatre cents mille chômeurs en France.

Ah !, mais qu'importe, si un ouvrier est sans boulot on lui fera l'aumône en puisant dans le Fond National du Chômage; puis le bureau de pointage lui fera des offres d'emploi à tarif réduit. Bien sûr, ce sera à prendre ou à laisser car d'autres attendent, mais en cas de refus, attention à la radiation.

Voilà, compagnons, les perspectives peu brillantes que nous offre le capitalisme et vous aurez beau dire qu'il existe malgré tout une force d'opposition très importante, il n'en est pas moins vrai que la dispersion des efforts en réduit considérablement la portée. Chaque groupe prétend détenir à lui seul toute la vérité alors que ce ne sont que fragments de la pensée révolutionnaire qui, après un temps d'isolement, disparaissent sans avoir eu de répercusion.

Nous pensons que ce comportement n'est pas sérieux et qu'il est grand temps de sortir de ce chaos. Nous considérons que les classes laborieuses actuelles s'inscrivent dans les pages les plus pâles de l'histoire du prolétariat et pourtant...

Au lendemain de cette guerre si meurtrière qui a marqué toute une génération, alors que nous sortions de la clandestinité après des années d'obscurantisme et de misère, tout nous semblait possible. Notre mouvement connut une progression pleine de promesses; nos journaux accrochaient sans cesse de nouveaux lecteurs et notre propagande sensibilisait de plus en plus un peuple qui venait de vivre le cauchemar du fascisme.

Hélas ! la lassitude des uns, l'esprit politique des autres et enfin le culte de la personnalité chez certains, ont créé ensemble la situation stagnante que nous connaissons de nos jours.

Il faut réagir compagnons... Il faut se décider à sortir de nos « tours d'ivoire »; il ne suffit plus de diffuser des feuilles rhonéotypées en se lamentant de n'avoir pas fait ceci ou cela. Les prophètes ne peuvent plus rien résoudre, il est urgent de s'organiser sur des bases fédéralistes, car seul un travail collectif peut nous sortir de l'ornière capitaliste.

Réunissons tous nos efforts et mettons sur pied un travail commun en tenant compte des faits nouveaux, mais n'oublions surtout pas que la théorie n'est valable que dans la mesure où ceux qui s'en réclament sont prêts à la porter à la pratique. C'est le principe fondamental de la C.N.T. qui se veut anarcho-syndicaliste et combat les deux principaux écueils de la classe ouvrière : la hiérarchie et le réformisme qui entraîne sans tarder une bureaucratie envahissante.

Une organisation révolutionnaire n'a que faire des démagogues; ce qui la fortifie c'est la confiance réciproque, l'honnêteté de ses militants toujours prêts à démontrer par des faits le bien fondé de ce qu'ils préconisent, surtout à l'atelier ou sur le chantier où ses camarades de travail aiment à discuter les problèmes en toute bonne foi.

Etant des rationalistes nous devons toujours nous méfier de la dialectique sans bases solides; nous discutons pour rechercher la raison et non pour l'imposer. Nous ne préparons pas de putsch ni d'insurrection sans lendemain; cela ne nous intéresse pas et nous y sommes même hostiles au même titre que pour la prise du pouvoir. Notre théorie, ce que nous préconisons c'est la grande révolution sociale, l'émancipation des travailleurs qui sauront se battre pour une cause juste et humaine.

Dans nos rangs, chaque militant doit œuvrer pour le renforcement du mouvement syndicaliste révolutionnaire en épaulant les responsables aux divers échelons de l'organisation.

Certes, toute latitude doit rester pour la critique, mais que celle-ci soit toujours constructive; autrement dit que l'organisation sorte toujours renforcée par les critiques formulées. N'oublions pas aussi que le fédéralisme reste la clé de voûte de notre organisation et que toutes les décisions doivent se prendre à la base dans les réunions et congrès, ce que trop de camarades semblent encore ignorer.

Ce genre d'organisation ne convient pas à ceux qui préfèrent cultiver leur propre personnalité mais qu'importe; s'ils sont inorganisables qu'ils nous fichent la paix.

L'anarcho-syndicalisme doit rester la plaque tournante du mouvement ouvrier en marche vers la liberté et les libertaires ont le devoir de se trouver à la pointe du combat. Que chaque exploité fasse son examen de conscience pour savoir où est sa place et nous pourrons enfin ouvrir le dialogue sur l'unité... Unité révolutionnaire, bien entendu.

Nous devons former un bloc qui, par l'envergure et la cohésion de son combat saura ébranler les bases d'une société de désordre, de contradictions et d'exploitation; ce sera la meilleure façon de mettre nos théories en pratique.

Pour la C. N. T. de la Sarthe
A. SENEZ

Nos lecteurs nous écrivent

Camarades du COMBAT SYNDICALISTE, je suis trop jeune pour exprimer tout l'écœurement que je ressent face à la bêtise humaine, surtout dans le domaine des préjugés et des croyances et je voudrais que vous m'aidiez.

Tenez, un cas bien typique; êtes-vous passés devant une église le dimanche matin ? Les cloches n'ont pas fini de sonner que déjà les femmes, les enfants et même des hommes, se hâtent comme des moutons perdus pour ne pas manquer la messe. Assurément ils vont prier et je voudrais bien qu'on me dise ce que cela peut bien changer dans leur existence. Bien sûr, je n'ai pas été élevé dans un milieu croyant; à la maison rien n'est fait par crainte du « Tout-Puissant »; mes parents m'ont appris à être bon sans aucune contrainte, simplement en me démontrant que la bonté bien conçue exhale autour d'elle un bien-être qui mérite d'être vécu pleinement. Quant aux problèmes que nous avons eu à résoudre, jamais ils ne l'ont été par l'œuvre du « Saint-Esprit ».

Peut-être qu'à cause de tout cela il m'est plus difficile de comprendre le comportement de tous ces adeptes de la religion, mais tout de même, certaines choses ne m'ont pas échappé. Par exemple, qui ne sait pas que l'Eglise représente une des plus importantes puissances capitalistes ? Pensez aux richesses qui sont accumulées par le clergé dans un monde où les deux tiers de la population ne mange pas à sa faim.

Je sais que parfois ce sont les peuples les plus misérables qui sont les plus dévoués à l'Eglise et qui font le plus de prières; c'est d'autant plus révoltant que les adultes imposent aux jeunes leur imbécile crédulité. Les enfants, même s'ils sont sains d'esprit, sont conditionnés petit à petit et leur cerveau, vierge de toute opinion sera vite envahi par une foule de préjugés qui vont perturber toute leur existence.

Mais dans ce domaine nous n'avons rien à envier aux autres peuples et le dimanche, quand je vois tous ces gens se presser vers l'église, je pense à tout ce qui pourrait être réalisé de beau et d'humain avec tout ce temps perdu en sornettes. Si encore leur croyance les rendait meilleurs mais

(Suite en page 2.)

Honnêteté !...

« Aujourd'hui le Syndicat des instituteurs tonne contre le P. C. et la C. G. T. Vous avez bonne mine, camarades. Nous avons dit et nous vous disons qu'il faut reconstituer le syndicalisme en laissant sur la touche les marxistes de toute obédience...»

Ce paragraphe n'est pas de nous, mais n'importe quel homme de la C. N. T. aurait pu le signer; non par sectarisme ni fanatisme mais simplement par respect pour les expériences de nos aînés et parce que certains faits historiques du mouvement ouvrier ne peuvent pas s'oublier à la légère.

Mais la question n'est pas là, voyons la conclusion du texte; elle nous permettra de mieux juger son auteur :

« Arrêtez les conneries et rejoignez le syndicalisme libre qui a besoin de vous pour le syndicalisme traditionnel de réforme, certes, mais de lutte de classes lorsque la conjoncture le permet ».

Alors, ami lecteur, est-tu sur la voie ?... Oui, le syndicalisme « libre » c'est F. O., mais le texte est puisé dans l'organe de la Fédération anarchiste française et son auteur signe du pseudonyme « Montluc ».

Voyez-vous, je n'ai jamais voulu m'ingérer dans les affaires internes du mouvement libertaire français. Bien que j'estime qu'un libertaire est avant tout un honnête homme, je considère que chacun est libre de choisir le chemin qui lui semble le meilleur pour construire un monde plus fraternel et plus juste. Mais je suis avant tout un travailleur conscient de mon état d'exploité et j'avoue que sur les questions syndicales j'ai l'épiderme assez sensible; aussi, j'aurais compris cette phraséologie dans la bouche d'un quelconque néophyte ou d'un politicien. Mais d'un responsable de la F. A. (et quel responsable !) qui, de plus ne décline pas sa véritable identité, cachant de surcroît qu'après avoir milité à la C. N. T., il s'est retrouvé un jour dans les rangs de cette C. G. T. qu'il critique aujourd'hui sous prétexte (disait-il) que dans sa corporation il fallait être de la C. G. T. pour avoir du travail (1); franchement, cela est plus que révoltant. C'est à lui que nous devrions dire : arrête tes conneries.

Car je voudrais bien savoir dans quelles conjonctures F. O. s'est manifestée pour la lutte de classes. Est-ce à l'occasion de sa guerre de six jours au Moyen-Orient, pendant la grève des mineurs du Nord ou pendant la fameuse grève qui démarra à Bordeaux en 1953 et dont certains postiers ont conservé un si « charmant » souvenir ?

Je comprend très bien qu'un homme qui n'a pas le courage de sacrifier sa situation (je devrais dire son râtelier) à son idéal et préfère les bons biftecks aux pommes de terre bouillies, recherche le groupement qui lui procurera le plus rapidement ces réformes immédiates qui endorment l'esprit en remplissant l'estomac. Ce que je comprend moins bien c'est qu'un anarchiste puisse être assimilé à un malhonnête homme, soit par son comportement parasitaire, soit par ses manifestations hypocrites.

Le syndicalisme de la C. N. T., le seul qui soit libre de toute tutelle (tu le sais bien, camarade Montluc) et qui n'a jamais reçu un centime de nos ennemis de classe, même pour prêcher la productivité, reste un syndicalisme de contestation, de lutte de classe et d'émancipation des travailleurs. Nous n'avons l'intention de mettre sur la touche aucun travailleur, mais nous serons toujours aussi intransigeants sur un point : Un travailleur, au même titre qu'un libertaire, se doit avant tout d'être un homme honnête.

J. SORIANO

(1) Plusieurs travailleurs du Livre, anarchistes déclarés, ont adhéré à la C. G. T. pour les mêmes raisons de « garantie de l'emploi ».

COMMUNIQUE

Le 18 février 1968 de 9 heures à 12 heures se tiendra à TOURS, Café Breton place des Halles, une réunion des militants C. N. T. de la Première Union Régionale et du département de l'Indre-et-Loire.

Cette réunion a été décidée en assemblée extraordinaire le 26 novembre 1967 à Chailles (41), dans le cadre du schéma élaboré en commun par le bureau de la 1re Union Régionale C.N.T.F. et des camarades militants C.N.T.E., en vue d'un regroupement et d'une réorganisation fonctionnelle du syndicalisme révolutionnaire sur le plan régional.

Ordre du Jour : 1° But de cette réunion. 2° Compte-rendu d'activités de la 1re Union Régionale. 3° Eventualité de la création d'une Fédération Départementale ou d'une Union Locale. 4° Etude du schéma de propagande. 5° Collaboration au « C. S ». 6° Questions diverses.

Les militants et sympathisants de la Région tourangelle sont invités à participer à ces travaux pour nous aider à propager le véritable syndicalisme.

COMITE DE LIAISON DES ANARCHISTES

Plate-forme de Lamotte-Beuvron

Nous informons les camarades anarchistes que le 4 février 1968 à 9 h. du matin va se tenir à Paris une grande réunion de travail en vue de donner définitivement une structure au travail commencé le 1er octobre 1967 à Lamotte-Beuvron.

Tous les camarades anarchistes doivent prendre en considération le sérieux de ce débat pour un regroupement et sur des possibilités de coordination à travers ce pays pour un mouvement anarchiste de langue française; pour le lieu de la réunion et information écrire au camarade André Senez, 72-La Chapelle-Gaugain.

A tous les souscripteurs de l'Encyclopédie Anarchiste

Chers camarades et amis,

En raison de l'absence provisoire en France, du camarade Victor Garcia et de la camarade Eléna Graells, nous conseillons à tous ceux qui désirent renouveler leurs souscriptions ou ceux qui veulent s'inscrire pour la première fois, d'attendre jusqu'à ce que, les camarades de Caracas et de México, désignent un nouveau représentant en France.

Tout envoi fait jusqu'à la parution de ce communiqué sera néanmoins versé au compte courant postal d'Eléna Graells et pourra être transmis, prochainement, à l'administration centrale de l'Encyclopédie Anarchiste, qui a son siège à Caracas. Pour la tranquilité d'esprit de tous les camarades, y compris ceux qui ne se sont pas encore souscrit à cette importante œuvre libertaire, nous donnons un résumé de toutes les recettes faites principalement au CCP d'Eléna Graells, jusqu'à la date du 4 décembre 1967, et pour ceci nous avons suivi l'ordre alphabétique.

Jusqu'à cette date nous avons reçu, sans tenir compte de ce qui a pu être réuni au Méxique et à Caracas, un total de 5.373,10 Frs.

Il a été remis à l'Administration centrale du Vénézuéla, 4.723,10 Frs.

Il reste un solde, au 4-12-1967, à liquider de 650,00 Frs.

A cette somme il faudra, bien sûr, ajouter tous les envois qui auront lieu après cette date.

Notre fichier, comprend 102 noms couvrant un total de 127 souscriptions, 74 en langue espagnole et 53 en français. Il y a de nombreux camarades qui ne figurent pas dans la liste que nous publions dans les pages en espagnol, car ils n'ont encore envoyé aucune somme. Malgré ceci, (pour ce qui concerne l'Encyclopédie en français, — la seule en circulation pour le moment —) on leur envoi aussi, périodiquement, le fascicule, et nous les prions de se mettre à jour dans leurs paiements le plus tôt possible, dès que sera communiqué le nom du nouveau représentant de l'Encyclopédie Anarchiste en France.

A tous ceux qui voudraient réaliser leurs paiements directement à l'Administration centrale, nous leur indiquons qu'ils peuvent se diriger à :

Vicente Sierra, Apartado 9527-Catia, Caracas (Vénézuéla).

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

Les camarades de l'A.I.T. travaillant dans les Usines Renault, sont priés de contacter le Syndicat des Métaux dans un but d'information.

Permanence : février : les samedis de 17 h. à 19 h. au siège confédéral, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

INFORMATION CONFEDERALE

La Commission Administrative Confédérale reprend maintenant ses réunions hebdomadaires tous les samedis de 18 h. à 20 h., au siège.

En conséquence, les permanences du samedi auront lieu de 16 h. à 18 h. et seront tenues par un responsable régional ou confédéral.

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

ASSOCIATION « GERMINAL »

L'Association « Germinal » tiendra sa première assemblée générale à Paris le 28 janvier prochain à 10 h., 39, rue de la Tour-d'Auvergne.

Les camarades de province qui ne pourront pas être présents en raison de la distance, sont invités à nous transmettre leurs suggestions.

La correspondance sera adressée au secrétaire Gérard Conte, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

Un extrait du compe rendu de l'assemblée sera adressé à tous les membres qui en feront la demande :

Ordre du jour provisoire :

1), préparation des activités 1968.
2), état de la trésorerie; renouvellement et renforcement du bureau.

ANTENA

CONTRA LA LIBERTAD DE EXPRESION

MADRID. — El fiscal del Tribunal de Orden Público ha requerido la pena de dos años de encierro contra el joven escritor catalán, Alfonso Comín, el cual ha comparecido ante el T. O. P. por haber publicado un escrito en un semanario francés, con el título: «Tras el referéndum, la represión». De forma que el Santo Oficio español no permite a sus judiciables escribir su opinión en el país ni en el extranjero.

EN EL PARDO LA IRA ES ROJA

MADRID. — La «casa real» franquista ha sufrido un grave desencanto a causa de la decisión inglesa de conservar las bases navales de Chipre, Hong Kong y Gibraltar tras el abandono de las de Malta, Bahreim, Sharjah, Adén, Malasia y Singapur. Franco califica esta actitud de «mala voluntad inglesa», puesto que la base militar calpense «prácticamente no sirve para nada».

Por su parte, los calpenses están satisfechos del rasgo de Londres y piensan ahora en una autonomía local más marcada.

TELEMAJADERIAS

PARIS. — En la Televisión francesa el 15 de enero se dio un reportaje macabro sobre España. Según el autor de esa mascarada, en España sólo priva el «ideal» de la muerte: dramones de honor a puñalada seca, cucuruchas inquisitivas procesionales, toreros suicidas, comediantes trágicos, militares y obispos que declaran estúpidamente su amor a la muerte sin ganas de morir, a pesar de su carga de años...

Unica nota clara: La comparación de los «Fusilamientos de la Moncloa» (Goya) con el de españoles por la horda de Franco.

SOLICITAN SU EXCLUSION DE LA SEGURIDAD SOCIAL

Cobran 22.000 pesetas anuales y cotizan por 5.600 al mes.

MADRID. — 716 profesores ayudantes de Universidad han solicitado del Gobierno que se les excluya de los beneficios de la Segurida Social.

Estos profesores, de diferentes Universidades españolas, han cursado su solicitud a través del Servicio Español del Profesorado, de acuerdo con lo dispuesto en la orden ministerial de 28 de diciembre de 1966, en relación con el artículo 62-3 de la Ley de Seguridad Social.

La retribución de los profesores ayudantes es de 22.000 pesetas anuales, pero los descuentos para cotización para seguros sociales se hacen tomando como base el sueldo mensual de 5.600 pesetas, que es el mínimo que la Seguridad Social reconoce para un graduado universatio.

Por otra parte, la Seguridad Social excluye a tales profesores universitarios del Seguro de Enfermedad.

DEVOCION A LA GUERRA

EL CAIRO. — Los guerreros de salón no cesan de hostigar al pueblo para una nueva empresa bélica. Mohamed Hassan in Heikal, director del diario de Nasser, «Al Ahram», escribió en 17 de enero: «El solo medio de terminar de una vez con las secuelas de la agresión israelí, es una nueva guerra cuya responsabilidad directa incumba a Egipto.»

¡QUE ESPERANZA!

MADRID. — La entidad constructora «Nueva Esperanza» ha sido declarada en quiebra fraudulenta afectando a 11.000 familias que le habían confiado sus ahorros para obtener un apartamento. La estafa alcanza a más de MIL MILLONES de pesetas, afectando a hogares de trabajadores y empleados de Madrid, Valencia, Alicante, Alcoy, Barcelona, Málaga, Sevilla, Elche y Castellón. La media de las cantidades aportadas por las víctimas se cifra en 100.000 pesetas, pues si bien unas cedieron hasta 35 mil pesetas otras llegaron a desembolsar 200.000.

INCIDENTES A CAUSA DE UN DESHAUCIO

VIGO. — La edificación de una nueva estación en esta ciudad exige el desmantelamiento de varias casas en las que se alojan 89 familias. Como éstas no desalojan, las obras están paralizadas. Hoy (16 de enero) la autoridad se ha presentado en el lugar tratando de echar los inquilinos a la fuerza, suscitándose un encontronazo con cuatro familias residentes en el número 120 de la calle Felipe Sánchez. Los inquilinos fueron arrastrados hacia la calle y sus muebles puestos al aire libre. El escándalo que ello motivó fue formidable. El cura del Arsenal salió con letanías, pero la gente afectada por el deshaucio le replicó que el cielo no protege de la inclemencia del tiempo, sino todo lo contrario.

La agitación persiste.

LA «VICENTINA» EN QUIEBRA

OVIERO. — La mina «Vicentina» de Ollonigo ha cerrado su boca definitivamente. La Compañía había confiado la explotación al sindicato vertical, que se desarrolló en supuesta cooperativa durante año y medio. Ochenta trabajadores quedan en paro forzoso, con la agravante de que se les adeuda de 40 a 50 mil pesetas de jornales a cada uno. Como para certificar la desesperanza, el sindicato ha vendido mulas y vagonetas de arrastre.

LA PROFESION DE LA MUERTE

MADRID. — Un sargento de Aviación español al servicio de los americanos en el areódromo de Torrejón de Ardoz, resultó muerto al ser absorbido por un reactor «Sabre» que se hallaba con los motores en marcha cuando el sargento — apellidado Hurtado — pasó demasiado cerca del aparato.

HUELGA EN «MINAS LLAMAS»

OVIEDO. — Los vagoneros nocturnos del pozo «Minas Llamas» de Ablaña suspendieron la labor al serles negada una reclamación de aumento de salarios. Por solidaridad no penetraron en el fondo los 315 mineros del relevo de la mañana, conflicto total que coincide con el similar del pozo «Figaredo», del Caudal. Agravó la situación el hecho de que tanto la Empresa de Ablaña como la del Caudal dispusieron represalias contra las comisiones de reclamación enviadas por los mineros.

Ambas huelgas afectan a unos 2.100 obreros, siendo el esquirolaje casi nulo.

MALESTAR EN LOS ASTILLEROS

FERROL SIN CAUDILLO. — Varias veces la empresa nacional Bazán ha participado al personal el cierre de los astilleros, y otras tantas ha suspendido la orden «por favor especial del caudillo». Nuevamente — y en lo que va de año — apareció un oficinas el cartelón de despido de 350 operarios, seguido de la acostumbrada contraorden de última hora. Hastiado de esta comedia, el personal reunido ha hecho saber que no puede soportar por más tiempo tal estado de incertidumbre.

LA SITUACION UNIVERSITARIA

MADRID. — Doce estudiantes de Ciencias Políticas y Económicas han sido expulsados por un año de la Facultad. Los afectados cuentan con la solidaridad de sus compañeros de clase.

La fuerza represiva del Gobierno se ha estacionado en el recinto de la Ciudad Universitaria con numerosos «jeeps», tanques del servicio contra incendios, y otros elementos de guerra. La Policía Armada de retén ahora se cubre con cascos. En los pies ya los llevaba.

La autoridad ha practicado detenciones domiciliarias. Ciencias Políticas y Filosofía y Letras continúan cerradas, la primera por imposición autoritaria y la segunda por inasistencia absoluta del alumnado. Las reuniones «ilegales» en diversas facultades, abundan. Los denuestos contra la acción represiva son de expresión muy gráfica, ocasionando incidentes con la policía. En los jardines de Ciencias unos centenares de estudiantes formaron corro «protestatario» para atraer la fuerza pública. Una vez llegada ésta cantaron canciones de Atahualpa Yupanki.

El rector, Isidoro Martín Martínez, está tan afectado que se ve obligado a guardar cama.

En Oviedo los estudiantes universitarios se reunieron unánimemente para expresar su simpatía hacia sus compañeros de Madrid.

ACTUACION DEL T.O.P.

MADRID. — El fiscal ha recabado tres meses de arresto para Javier Baglietto Arrizabalaga y José Arrieta Uría, y 10.000 pesetas de multa al menor Fernando Múgica Larrástegui, por haber gritado «¡Libertad! en una manifestación obrera de Eibar.

Un manifestante de 1º de Mayo pamplonés, Jesús Rodríguez Díaz de Cerio, ha sido castigado con el consabido trimestre de cárcel.

... Y suma y sigue.

La C.N.T. y la Resistencia francesa

RECUERDOS DE UN TESTIGO

por Jep d'Hospitalet

CON muchos los años transcurridos desde la época de la ocupación alemana. Pero, a pesar de la lejanía temporal es imposible evitar el asalto de los recuerdos, un algo brumosos, pero dando la ilusión de incursionar en el pasado.

Transcurrían los años 1942-43. La población francesa, en pugna más o menos abierta con el ocupante alemán, se debatía en la esperanza y la convicción de que un día más o menos lejano acabaría con la situación deprimente de pueblo conquistado, y para conseguirlo no se le ocultaba el sacrificio que sería necesario afrontar.

A esta situación de efervescencia un poco velada, los españoles refugiados, primeras víctimas del nazi-fascismo, no podían mostrarse indiferentes, particularmente los residentes en el Macizo Central, a la sazón numerosos dada la construcción de varias obras hidráulicas, o hidro-eléctricas, en las cuales estaban empleados. Era natural, pues, que por similitud de causa hicieran causa común comprendido que la lucha del pueblo francés era la continuación de la que había malamente terminado en el otro lado de los Pirineos. A pesar de la amarga lección, los españoles, en mayoría confederales (a la importancia del 90 %), hicieron bloque con los núcleos de la Resistensia del país, estableciendo relaciones directas animadas por la ilusión y la esperanza de que esta nueva fase de la lucha les llevaría a reconquistar el país que tan ignominiosamente les había sido sustraído.

Por ser el «Barrage de l'Aigle» (Cantal) el lugar donde el número de españoles era más importante, fue en el mismo que residió la dirección de la Resistencia nuestra, con distingo confederal y por darse, además, la circunstancia de estar ahí nuestro Comité regional.

Los agentes de enlace confederal aceleraron su actividad en toda la región, y aún extendiéndose hasta el Puy de Dôme, Cantal, Allier, Haute Vienne, Haute Loire, Corrèze y la Creuse, relacionando a los elementos confederales de tales departamentos con la Resistencia francesa de cada lugar, a fin de sincronizar esfuerzos para el momento decisivo.

De acuerdo con los franceses, nuestra labor del principio no pasó del estadio relacionador, informativo y preparador de efectivos, empleándose también en la recepción de bagajes y armas arrojados por el paracaidismo aliado.

Al empezar la primavera de 1944, cumpliendo acuerdos de la Organización confederal con la Resistencia del país aquélla envió su primer grupo al lugar designado, o sea las montañas de la región de Salers, Cantal. Por su parte, el «maquis» del país destacó el suyo, formando ambos el esqueleto de lo que poco después llegaría a ser el Batallón Dedier. Por la misma época apareció, tirado a linotipia, el primer número de «Exilio», órgano confederal de la región, primera publicación clandestina de los españoles en Francia.

Llegado el 6 de junio los Aliados desembarcaron en Normandía. La hora, pues, había llegado para la acción abierta, y españoles y franceses, cada grupo por su parte, hicieron un llamamiento a todos los hombres que libremente se habían ofrecido, invitándoles a concentrarse en 48 horas en los acantonamientos que previamente se les había señalado. Era la base del Pic Violen, que fue invadida por cenetistas procedentes de los pantanos en construcción de La Roquebrune, la Marronne, pero siendo el contingente mayor el del pantano de l'Aigle, resumiendo un total de cien hombres dispuestos a dar lo mejor de ellos — la existencia — a fin de que Francia ganara la batalla de la libertad que en España habíamos perdido.

Poco tiempo fue empleado en la organización y equipación de la compañía insurgente, dividiéndose ésta en cuatro secciones dotadas, cada una, con armamento ligero y buena cantidad de explosivos, designándose como primer objetivo una parte importante de las vías de acceso que la guarnición alemana establecida en Aurillac utilizaba para contactar con otras unidades nazis estacionadas más al norte.

En corto espacio de tiempo la Compañía española cumplió un minucioso trabajo de sabotajes, no quedando en el perímetro a su cuidado puente grande o pequeño que no fuera atiborrado de explosivos y volado, así como trozos de carretera de valor estratégico, siendo en todo caso, los dinamiteros, protegidos por destacamentos armados cada uno con un fusil ametrallador, además de las armas individuales, para evitar sorpresas de la fuerza alemana que, en caso de intentarlas, habría pagado caras. En este aspecto, otra misión de la Compañía española era hostigar a las patrullas y convoys enemigos, atravesárseles para impedirles conexión con unidades mayores, y a medida de lo posible, cercar los destacamentos para impedirles todo movimiento.

El 14 de julio una parte de la compañía fue llamada a desarticular una eventual acción de la guarnición alemana de Aurillac, con vistas a recuperar una respetable cantidad de armamento aligerado por el paracaidismo aliado. La recuperación del material se hizo felizmente por ignorancia absoluta de los alemanes que, sin embargo, no se encontraban lejos del lugar del hecho, o sea los llanos de Plaux, hazaña cumplida a la luz del día en vez de a la sombra de la noche, como de costumbre se hacía.

Poco tiempo después un destacamento de la compañía hizo una expedición a Aurillac, tomando por asalto el Camp de la Jeunesse. Con gran sorpresa de los expedicionarios, los alemanes no dieron señales de vida, soldándose la acción con el beneficio de mucho material capturado, que sirvió para equipar convenientemente a buena parte del Batallón.

Esta actitud expectativa los alemanes la observaron en los preliminares del mes de agosto, en el cual abandonaron sigilosamente la ciudad para evitar encontronazos con la Resistencia. No obstante, esta fuerza no consiguió mantenerse. Durante su retirada la mayor parte cayó prisionera por dispersión o descohesión de efectivos.

Entre tiempo, la Compañía confederal se transformaba en centro de atracción de los españoles por constituír la sola fuerza positiva regional, opuesta además al chantage del P. C. español apoyado incondicionalmente por el P. C. francés en el intento de enrolar en sus «milicias de reconquista» españoles con amenazas y engaños, particularmente a los refugiados que se encontraban aislados, no reculando ante el crimen para establecer su hegemonía cual fue en el caso de la muerte misteriosa de tres socialistas españoles en el departamento de la Corrèze. En varias ocasiones la Compañía confederal vióse obligada a desplazar algunos de sus hombres armados para poner coto a los excesos del P. C. español que, con el señuelo mentiroso de la «Unión nacional» todo se lo consideraban permitido; así es que raros fueron los días en que el «maquis» confederal no tuviera que proteger a españoles que huían de los reclutadores comunistas, o de la «U. N.», en la cual los habían metido como carneros. A este efecto, un grupo de resistentes españoles — socialistas en mayoría — que habían operado en el sector de Figeac (Lot), pidió protección a la unidad confederal para eludir las maniobras sucias y amenazadoras de los comunistas «pasionarios» y comunistas franceses. El grupo indicado solicitó también entrada en nuestra Compañía, que le fue concedida.

A últimos de agosto las fuerzas alemanas del departamento estaban dislocadas, cabiendo a la Compañía confederal desmontar los dispositivos de sabotage que había montado, pues, por fortuna, no había ya lugar a ponerlos en ejecución.

Desvanecida la amenaza alemana, la Compañía abandonó los lugares estratégicos que el batallón le había confiado, pasando a acantonarse en diferentes aglomeraciones urbanas, siendo empleada en el control de vías comunicativas hasta el final del mes de septiembre, fecha en que la unidad fue reagrupada en Mauriac hasta que tuvo lugar la desmovilización de la Compañía por entender que Francia estaba liberada del enemigo y que, como tal, los españoles quedábamos libres de nuestro compromiso con los resistentes franceses.

Bien que esta narración carezca del consabido relato de hechos de guerra, hay que admitir que las circunstancias determinaron que así ocurriera. Pero cabe destacar que el personal de la C. N. T. estaba dispuesto a todo, y que su conducta sería fue reconocida por la Resistencia gala como una honra de los españoles de la C. N. T. por su esfuerzo liberador de Francia.

BREVERIAS

SE insiste, en exceso, llamando la atención de los países llamados libres o democráticos, para que éstos comprendan la injusticia que representa la existencia del régimen franquista. Ya hace tiempo que el mundo de la democracia oye ese grito, pero con el rodar de los años, las llamadas justicieras van cayendo en la indeferencia y el olvido, un poco frustradas, como igualmente ocurrió durante nuestra contienda. Entonces el clima era más favorable a una reacción internacional de simpatía y apoyo hacia el pueblo español. No se hizo, y si hubo alguna muestra de solidaridad, fue muy simbólica.

Hoy la situación es diferente. El franquismo, enraizado, constituye una garantía para el capitalismo. Por todas partes se extienden corrientes autoritarias tendentes a sofocar las inquietudes libres de los hombres, y en esos juegos malabares están comprometidas las fuerzas democráticas que van calcando mucho de los regímenes absolutos.

Norteamérica se ha entronizado en España considerando a ésta, geográficamente, una posición estratégica que sólo sirve a sus intereses políticos y militares. La U.R.S.S., de otro lado, hace el juego al franquismo con flirteos repugnantes, y los dos superpoderes, en enfrentamiento competitivo, trabajan por bajo mano para llevar cada cual el agua a su molino. Y ahí tenemos el mundo sometido a la caprichosa voluntad de las superpotencias del rublo y del dólar que llevan dentro de su órbita las correspondientes satélites que siguen fieles las líneas políticas de preferencia.

Para la democracia mundial, el problema español es un hecho acaecido, como otros tantos, que queda registrado en la Historia sobrepasado por los acontecimientos y el propio curso de la vida. ¿Para qué insistir, pues, de manera sistemática, con llamadas patéticas cerca del mundo llamado libre que abandonó ayer al pueblo español y que hoy desea vivamente la presencia de Franco u otro personaje parecido, capaz de tener en sus manos los destinos políticos de España?

Por otra parte, se habla mucho ahora de Gibraltar; mismo en nuestros periódicos, que también tienen derecho. Pero es que Gibraltar, mirado desde el ángulo militante, no tiene ninguna significación y entre nosotros carece de valor polémico. Querer que el Peñón no se dé a Franco, supone decir que se lo quede el Reino Unido, y en este caso, la Roca, con franquistas o ingleses dentro, no harán por mejorar la situación de la masa productora gibraltareña que, con unos y otros, seguirá siendo esquilmada, explotada, y aherrojada como las demás masas laboriosas del globo.

Nuestros principios no pueden aceptar ciertas inclinaciones peligrosas, inclusive aquellas que sientan un exceso de simpatía por Israel y que fueron aplaudidas, en actos públicos de la organización. Incurrir en tales errores, no es muy beneficioso para nuestro ideal. No olvidemos el reproche — que es imborrable — hecho a Kropotkine por haber tomado partido en favor de los Aliados durante la primera guerra mundial.

A nosotros nos quedan las posturas y afirmaciones libertarias frente a todas las contingencias y adversidades que se nos presentan, elevando bien alto la conducta ácrata ante toda forma de opresión sea del color que fuere.

Querer conmover a las «democracias» para que echen a Franco, es ilusorio. Sin ellas, sin el mundo llamado libre, el pueblo español es capaz por sí mismo, de librarse de la tiranía que padece. Es cuestión de tiempo y de paciencia. Ya se está gestando el gran paso decisivo. Irremediablemente, España, camina consciente y segura hacia las grandes realizaciones del porvenir.

J. P. Gutiérrez

REFLEXIONES

OCHO HOMBRES, CUARENTA MIL MUERTOS

SI no fuera que vivimos en la época de las cosas fantásticas nos sentiríamos aterrorizados con las noticias que de cuando en cuando nos llegan de la Alemania Federal: ocho nazis, según nos dice la prensa van a ser juzgados acusados de ser los asesinos, directa o indirectamente de cuarenta mil judíos: niños, mujeres y hombres, de no importa qué étiad. Los métodos de los nazis eran expeditivos. Ellos no precisaban juicios ni pérdida de tiempo; bastaba llenar una lista de nombres escogidos al azar para que uno se viera camino de una cámara de gas o frente a un piquete de ejecución, si es que le daban tiempo a ello.

En cambio los federales alemanes son hombres concienzudos. No se precipitan y llenan montañas de papel para juzgar con verdadero conocimiento de causa. No les importa ver transcurrir los días e incluso los años, si con ello consiguen demostrar o atenuar la responsabilidad de los criminales fascistas alemanes. La cuestión es no irritar a la bestia nacionalsocialista que obedeció las órdenes de un maníaco genocida y que obedeció con placer, ensañándose con los martirizados como si matar no fuera suficiente. Pretendían con la odiosa obediencia que el dolor llegara más allá de las tumbas. Que los muertos no conocieran la paz y el sosiego ni aun después de muertos.

Los federales alemanes no quieren copiar los métodos fascistas alemanes y españoles, que resuelven sobre la vida de sus semejantes sin preocuparse de los errores judiciales. (Los jefes no se equivocan, y menos los fascista).

Un año durará el juicio o se prevé que durará. Un año interminable y monótono durante el cual testigos y abogados se dormirán contando y recontando los horrores que el mundo entero conoce. Un año posiblemente para indultar a los acusados por haber sido simples mandatarios en el oficio de asesinar.

Los alemanes son formidables. Todo el problema humano para ellos depende de su reunificación. En cambio los demás pueblos temen que al reunirse todos en una nación, la guerra y el dolor se extiendan de nuevo por el mundo.

No somos nacionalistas, pero el horror del pasado que amenaza resucitar de nuevo en Alemania nos pone sobre aviso. Esa noticia repetida por centenares de veces no ha sido suficiente para que la Alemania entera se rebele contra la presencia del fascismo encubierto con nuevas etiquetas. El hábito no hace al monje y el gobierno alemán en manos de un ex nazi es la garantía que los culpables no serán muy severamente castigados.

Lo lamentable de todo esto es ver a los socialdemócratas como los precursores de todas las represiones. Subidos al poder sirviendo de parachoques del capitalismo, fracasan rotundamente en la empresa de gobernar. Desprestigiados por unos, malqueridos por otros que aunque los toleran no los aceptan, son prácticamente el derrumbamiento de la economía de los pueblos que gobiernan. Su labor catastrófica es el semillero donde se propagan las teorías absolutistas sirviendo ellos de motivo sustancial de la propaganda reaccionaria.

Cien años de traicionar a su clase no ha desengañado a las multitudes que creen que el socialismo mundial puede ser cualquier solución. El viraje a la derecha del mundo europeo y americano es francamente controlable, después del poso de socialistas y demócratas.

Los fascismo reaccionan cubiertos por una u otra etiqueta cuando no a las claras. Las democracias batiéndose en retirada como de 1933 a 1940: jugando permanentemente con el fuego exponen a los pueblos a morir entre tormentos sólo por su falta de honradez y valor.

Políticamente el panorama es tenebroso. La Inglaterra en manos de socialistas no se atreve a enfrentarse a los reaccionarios de la Rhodesia. En lo interior, incapaces de solventar la crisis de la libra es a los obreros que imponen el sacrificio, Igual en los países escandinavos, entregando el poder a los partidos burgueses. Los obreros fastidiados de una política sinuosa e insincera se abstienen.

En Alemania los nazis resucitando abiertamente entran en los parlamentos amparados por la debilidad de la democracia y en cualquier parte del mundo la presencia de los socialistas y socialistas demócratas y cristianos en los gobiernos, es el preludio del avance reaccionario.

Si por lo menos la capacidad revolucionaria de las fuerzas obreras hubiera ido en avance el panorama no sería tan negro. Pero los obreros también viven de adormideras. Los cuatro privilegios obtenidos después de la guerra les han hecho avergonzarse de su origen de esclavos.

La Primera Internacional fue un atrevimiento demasiado exigente que puso en aprieto en el siglo pasado y en las primeras decenas de éste las prerrogativas abusivas de la burguesía. Corrieron peligro y pasaron miedo. Aquel despertar esplendoroso había que entenebrecerlo. Aquella unidad había que romperla. Los falso ídolos como Marx cuidaron de ello. Los traidores introducidos en el movimiento obrero cuidaron bien de que no pudiera haber unidad.

Pese a los años transcurridos la táctica es la misma. En los momentos de inflación los reaccionarios se retiran para dar paso a los renegados del obrerismo. Su ascensión es el momento crucial de las crisis. Los programas de austeridad se suceden cargando la mano sobre el mundo que trabaja y a la fin y a la postre son derrotados en las urnas o por algún golpe de Estado de los militares, financieros y reaccionarios.

Sólo nuestra unidad podría ser una valla contra el avance del fascismo criminal y demoledor.

Que nadie lo olvide, el fascismo puede repetir su historia en cualquier momento: «Ocho hombres, cuarenta mil muertos».

HORIZONTES

ADMINISTRATIVAS

Aurelio Pego, San Juan (Puerto Rico). Recibida tarjeta. Los precios de suscripción van en cabecera.

Behese Isabel, Vernon (Eure). Recibido giro 30 frs. a cta. «C. S.», hasta 31-12-67 restan 50 frs. Si no hay aclaración de tu parte.

Perna J., Lyon. Recibido giro 30 frs. Pago «C. S.» 31-12-67.

Martínez, Luis. Recibido giro 30 frs. Pago «C. S.» 31-12-68.

Guerrero Manuel, Colmar. Recibidos giros 11-1-66 y 9-12-66. Pago «C.S.» y «Umbral» año 67.

Bruguerolles, Antière (31). Tu giro fue recibido el 20-2-67. Pago «C. S.» y «Umbral» año 67. Falta sólo diferencia aumentos. Si no damos cta. de todos los giros recibidos es porque es imposible en el periódico. Damos los que lo solicitan.

José Olmo, Liège. Recibido giro 41,20 frs. Pago hasta el 31-12-1967.

Rafael Alfonso, Albi. Rda. la tuya. Lo de Leiva fue 1-1-67 en vez de 1-11-67. De acuerdo referente a Bescós. Al hacer reclamaciones de carácter general no se tuvo en cuenta que tu pagas por todos.

Vázquez, Liège. Rdo. giro para «Umbral»: 10,20 frs. año 68.

Espigar, Le Colteau (42). Rda. la tuya, arreglada suscripción 67.

Augusto Barjson. Pedora (Italia). Rdo. giro 12,70 frs. «Umbral».

Tomás Rivera. Rdos. giros 16-6-67 y 10-12-67 «C. S.» y «Umbral» 31-12-67.

Serena, Aureille (13). Rdos. gircs Librería, «C. S.» y «Umbral» 31-12-67, y 7,60 frs. pro ancianos.

NOS LECTEURS...

(Suite de la page 1.)

avec leur fichue « confesse » qui leur vaut l'absolution ils sont prêts, quelques instants après, à recommencer leurs péchés et à se comporter en vulgaires égoïstes.

Ce serait pourtant si beau de laisser l'humanité agir et penser en toute connaissance de cause, en dehors de tout dogme; surtout les enfants qui viennent à la vie; ils ne demandent qu'à vivre libres et aspirent au bonheur et la fraternité...

FLOREAL

Nous ne demandons pas mieux qué d'aider les jeunes á extérioriser leur révolte; nous pensons même qu'il est de notre devoir de les appuyer dans leur évolution sociale et nous nous ferons une obligation de répondre toujours présent à leur appel. Le monde de demain leur appartient mais il faut, dès aujourd'hui, qu'ils sachent sur qui ils pourront s'appuyer en toute confiance, dans la grande œuvre de transformation qu'ils seront obligés d'entreprendre.

La Rédaction.

PARADEROS

El compañero Fulgencio Peña Montaner ruega encarecidamente a todo compañero, amigo o conocido del compañero Antonio Alex, del Sindicato Textil, de Barcelona, que habitaba en el año 1936 en la plaza de la Revolución (ahora Unificación) de la barriada de Gracia (Barcelona) y que sean susceptibles de dar alguna noticia sibre el mismo, lo hagan a la mayor brevedad posible.

El compañero Antonio Alex cuenta ahora con unos 55 años de edad y sus últimas noticias datan de 1945.

Su hermana reside en Calella (Barcelona) y su sobrina residente en Francia, esposa del firmante, ruegan y agradecen las noticias que solicitan.

Dirigirse a Fulgencio Peña Montaner, 2, place Antoine Bonel. 75-Albertville.

AREA MUNDIAL. Situación

RIO Muni o la Guinea Continental es el último pedazo de un imperio donde el sol no se puso durante 400 años, pero cuyo fin empezó cuando en la parte que entonces se llamó Capitanía General de Venezuela, un hijo del pueblo criollo llamado Simón Bolívar encendió la antorcha de la libertad y como un huracán arrolló el viejo colonialismo desde el Orinoco hasta las altaplanicias de Bolivia.

Esta Guinea Ecuatorial vive actualmente los últimos días de una era que definitivamente toca a su fin. El tiempo de los «Masas», de los amos blancos, se agabó y sus sueños de grandeza colonial, hechos sobre las espaldas sudorosas del indígena, «sueños son». Para comprender mejor el anhelo de libertad y su grito revolucionario de «Uhuru» que recorre el Africa en todas direcciones, es necesario hablar antes sobre la historia de este pedazo del Continente Negro, que como una espina entra en la carne viva del Africa ya libre.

Río Muni, situado en el Golfo de Guinea, a dos grados al norte del ecuador, tiene 26.051 km. cuadrados (más o menos como la isla de Sicilia), está situado en la misma longitud como Quito o la desembocadura del Amazonas, tiene como vecinos en el norte a la República del Camerún y en el sur y este la del Gabón. Todo el territorio está cubierto de selvas tropicales; estas selvas que con sus 150 millones de hectáreas cubren el 6 por ciento del continente africano. Por consiguiente la humedad relativa es continuamente de 85 por ciento y siempre cubren nubes el cielo. De los 200.000 habitantes, la mayoría pertenecen a la raza de los Pamues (o Fang del pueblo Bantúe), una minoría son tribus Playeros y unos 1.000 son blancos. La densidad de la población es 6, la desnutrición y la malaria son endémicos. El territorio tiene una longitud entre 130 y 223 km. y 140 km. de costas dividido en 11 municipios. Una gran parte de la población blanca huyó después de la victoria franquista al vecino Camerún. Es un país prácticamente sin robos, muy limpio, sin mendigos y borrachos se ven únicamente durante alguna fiesta. Los «morenos», como allá se llama a los negros, son un pueblo encantador, muy hospitalarios y honrados y no es nada extraño ver un «boy» buscar en el Banco muchas miles de pesetas para su amo blanco, sin que jamás falte ni un centavo. Durante las noches uno puede dormir tranquilamente sin cerrar la puerta. En la costa una compañía americana y otra española buscan petróleo. El territorio es la 3,7 % parte de todos los territorios de España y la 21 parte de la Península y España pagó por ella 43 céntimos por km. cuadrado. Los únicos propios ciudadanos españoles que ven con simpatía los anhelos de libertad de los negros y los ayuden por lo menos moralmente, son los exiliados catalanes y algunos vascos en Argelia.

El primer blanco que pisó esta tierra era el navegante cartaginés Hannon 500 a. C. y el primer mapa lo hizo Halicarnaso. En 1480 vinieron los portugueses, quienes lo cambiaron en el pacto de El Pardo el 24-3-1778 a los españoles por su provincia de Río Grande do Sul en el Brasil, entonces colonia española. El conde español Argelejo salió desde Montevideo con una expedición e izó la bandera española el día 21-10-1778 a las 8 a. m. En la convención de París 1900, Inglaterra y Francia reconocieron la parte española de la Guinea, a pesar de que España ya en el año 1843 dio cartas de nacionalidad a los caciques y deportó en 1852 sus curas políticamente inseguros a esta tierra. Desde 1901 es la residencia del sub-gobierno español, pero la explotación económica prácticamente no empezó (con excepción de la madera) hasta 1947. Desde 1964 tiene una autonomía administrativa, llamada por los indígenas «Gobierno NO autónomo», porque hasta ahora ningún partido político está oficialmente reconocido; y por otra parte «no puede ser la Madre Patria de los negros». Pero la Policía Territorial y la Guardia Civil que recorren continuamente con patrullas de 8 hombres todas las aldeas, aún son los amos de esta tierra pobre en libertades civiles y derechos humanos. Para controlar mejor la colonia, los amos blancos concentran la población a la fuerza en nuevas aldeas cerca de las carreteras, quemando los cacaotales en estos sitios para tener espacio, a pesar de la resistencia del pueblo. Con el mismo fin fue separada administrativamente la Isla Fernando Poo el 16-4-1935 y 1959 el status de colonia cambiado por él de «Estatuto de Provincia» como camuflaje; lo mismo como lo hicieron los franceses en Argelia, sin resultado alguno, a no ser de millares de muertos. También hubo aquí en 1959 bastantes choques con las autoridades. Ultimamente el régimen colonial hizo unos 1.000 km. de carreteras para fines estratégicos, mientras en Fernando Poo los americanos empiezan a hacer una base militar.

Los últimos tres años las autoridades empezaron febrilmente la industria de construcción, para que se vea en el Exterior que se hace todo para los «pobres negros» en la Guinea Ecuatorial. Pero estos mismos «pobres negros» dicen que «los blancos no nos dejan aprender nada, porque unos ignorantes se pueden gobernar mejor». Hasta ahora, o sea después de 189 años de colonialismo, existen 4 médicos negros, 6 enfermeros-ayudantes de color, un perito agrónomo y (al fin estamos en territorio español) ¡15 curas indígenas! En cambio existe una igualdad completa en los calabozos: los presos políticos son encerrados democráticamente juntos con los criminales. El Gobierno reparte ahora 4 hectáreas de tierra a cada indígena o sea que les da la tierra que de todos modos es de ellos. Claro que con situaciones como éstas los chinos e hindúes se consideran para el futuro los herederos de los europeos en todo el continente africano y por eso se ve aquí también muy pronunciada la guerra fría entre Rusia y China. Por ser esto poco, también los misioneros protestantes americanos minan el terreno, a lo largo con propósitos políticos.

Un otro problema político eran aquí las reclamaciones territoriales de los vecinos ya libres, o sea Camerún y Gabón, que querían hacer una nueva frontera sobre el río Benito, o sea simplemente dividir el territorio entre sí. Este peligro terminó con la conferencia de Addis Abbeba, donde se garantizó su integridad y se clasificó a Río Muni como «territorio en desarrollo intermedio».

Los blancos ahondan las diferen-

B.D.I.C

E. Quintanilla

(Viene de la página 4.)

hasta el ambiente de frecuentación que hubiera podido alimentar en él con el recuerdo comentado entre amigos competentes de las grandes dificultades que encontraron en España en su juventud para despertarla de la torpitud en que yacía. Los triunfos conseguidos y las grandes esperanzas que despertaba una juventud bien preparada, para un mañana que no parecía lejano.

Bien lo comprenrió el enemigo; por eso, sabiendo que disponía de medios propios para vencer el nuevo ambiente creado, no reparó en fratricidios y apeló a las hordas salvajes existentes en otros lugares para lanzarse a la destrucción de todo. Y triunfó por el exceso de bestialidad, pero no convenció, y la semilla dejada allí por hombres como Eleuterio Quintanilla, volvió a florecer y ya apunta el fruto que será el maná del próximo mañana. Posiblemente haya sido éste el último consuelo que se llevó con él.

Por el resto de su fisonomía poco queda que decir. De aquel rostro ovalado de su juventud, los años, un descanso continuo le fueron rellenando tal que daba todavía mayor sensación a su mirada pacífica haciéndola resaltar más.

LA PERSONALIDAD

En los párrafos anteriores ya va una buena parte de su personalidad ya que hemos indicado ciertas cualidades personales, pero es insuficiente ante el hecho que era; por eso vamos a destacar en los párrafos sucesivos el aspecto puramente irradiador motivado por el nombre divulgado a través de nuestra generación y las sucesoras. Veámoslo primeramente en el exilio.

Sentado en el peldaño de la entrada de su casa los días de sol, suelen pasar por su acera toda clase de gentes de esa calle tan popular. Obreros en su mayoría, españoles refugiados y emigrantes de antes de la guerra, todos solían saludarle, unos con un simple Quintanilla amical, otros de educación distinta, le llamaban Don Eleuterio, pero hasta aquellas pobres víctimas del ambiente comercial del lugar, perdido su espíritu por el abuso, solían también saludarle amical y respetuosamente como si encontraran un alivio al desvío que habían cometido. A todos, absolutamente a todos respondía con la misma afabilidad con un ola, o unas buenas tardes.

Lo mismo acontecía con aquellos compatriotas o compañeros que venían a su casa a pasar unos momentos en su compañía, muchas veces, las más, escuchando sin oír, pero también sin significar desdén alguno, ni cansancio por su presencia. Su compañera Consuelo, solía entretenerles con preguntas apropiadas al tiempo o a la salud de las personas conocidas. Era su casa un lugar donde nunca una ofensa en nada se oía o veía. Los paisanos de su tierra natal asturiana, principalmente los de Gijón, hombres y mujeres, compañeros o simples compatriotas, encontraban allí lugar donde recordar un poco el terruño hablando de hechos, personas y acontecimientos pasados como así de los que en las cartas familiares o amicales venían. Esa casa era un algo familiar a todos y en ella encontraban la misma confianza. amabilidad y afabilidad de sus morantes, para ellos también los demás eran un poco de su familia.

Así ha pasado los años del exilio hasta este último sin poder ya ni salir a la puerta de su casa a tomar el sol por temor de caerse. Silencioso hundido posiblemente en sus pensamientos internos, después de su última caída, se endulzó más su mirada y solía cojer con suma afección la mano del amigo o compañero a la que paternalmente acariciaba. Su sensibilidad posiblemente le hiciera prever el próximo desenlace. Y así se fue.

(Continuará.)

Tribuna juvenil

Visto y comprobado

NUESTRA Organización libertaria en Paris se exponía a un colapso dañoso: el de las disenciones, un mal que, de ser persistente, alcanza deplorables consecuencias. La enemistad, el cerrilismo, la equivocación, cediendo paso, las aguas vuelven a su cauce natural, y cuando el fenómeno no es así, compañeros se las ingenian para que sea. El ambiente respirable debe restablecerse para provocar grandes y nobles situaciones. Se siente en libertario, pues existe comunidad de ideas y propósitos. Si los criterios difieren en algo, las posiciones, con buena fe, no son irreconciliables.

En todo esto pensaba mientras los de la Peña Racionalista operaban a su guisa, sonrientes y aplicados. Bravos peñistas que nada exigen y todo lo ofrecen, con los brazos abiertos. Con la particularidad de que a nada se sujetan, ni sujetan, desenvolviéndose sin prescripciones ni papeles acuñados. Tema libre, concurso libre, entrada libre en el remanso racionalista. No hay grupo, no hay entidad, sino coincidencia humana, concurrencia de voluntades con interés de idea.

Yo he visto compañerismo en estas sesiones peñistas. Era hora. Y solitarios sonrientes, y cooperadores dinámicos, entusiastas. Evidentemente es esto lo buscado, lo deseado, lo encontrado. Anunciad, y volveré a la Peña, al hogar libre recién descubierto.

Vosotros, los aburridos en el café, en el frío paseo, en el espectáculo banal y caro, debéis proceder lo mismo. ¿Por qué seguir arrastrando las piernas camino del fastidio? Acudid donde no se disputa, donde no hay regaños, donde los habientes se tratan en amigos, quizás en familiares. Uno que jamás me había hablado, me ha sonreído. Ya es conquista. ¡Oh, el poder de la sonrisa! ¡Qué mundo de fraternidades evoca!

Y el bullicio, ese bullicio juvenil que años pasaban sin alegrar nuestro espíritu. Ahora está ahí, sin precariedad, sin estanque, *in crescendo!* ¿No? Preguntarlo a compañeros franceses, esos que de vez en cuando nos visitan. Quedaron perplejos. Cabezas blancas como las suyas, sí, como siempre. Pero humanidades tiernas, también y como nunca. Muchachos y muchachas, el que más con diecisiete abriles a cuestas. ¡Ah, los noviembres, que llevaderos son entre alientos primaverales! Los francos y nuestros chavales alternaron, y la distancia generacional no les puso en relación ininteligible. Hubo choque siquico de momento, la confrontación había sido de golpe. Mas la camaradería se estableció pronta. Siguió el trato y una obra en común quedó perfilada. Es esto: trato y comprensión entre la gente; conocencia y compenetración entre los gustosos de soluciones trascendentes.

El vacío se llena en diversos sentidos. El nexo de cooperación y relación está establecido. No hay ya viejos ni jóvenes, ni franceses ni españoles. Existe desde ahora el perfil de una gran familia libre, y ello habría que concretarlo. Se rumorea esto: un lugar colectivo. Galos, españoles, búlgaros e italianos perfilan algo en tal sentido. Tal vez un local común conviniera, y en él cada cual aportaría. Entre todos nos creceríamos. Las iniciativas de este o aquel grupo hallarían eco y acodo por proximidad de intereses, siempre morales. La obra de uno sería la de todos, particularidades comprendidas.

Yo vivo en idea los proyectos semejantes por recordar el fruto grandioso de nuestros ateneos de España. Se empezaba modestamente y un año después la entidad desbordaba en entusiasmos y adherentes. En invierno actos de sala, y en verano excursiones expansionistas en doble sentido. ¿Por qué no repetir aquí el ensayo? ¿Por qué no dar prueba de internacionalismo efectivo? ¿Por qué sudar zapatos en paseadas solitarias, o camisas en cafetismos y deporterías? ¿Por qué cerrar el libro para abrir el juego de naipes?

Estoy en estos bancos localistas que me «atan» a vecinos, que tal vez no soporte por la mañana y me sonría con ellos por la tarde. Estoy en medio de la balumba simpática en la que jóvenes, cuarentones y añosos alternan en humanidad íntegra, conjuntiva. Un solo y amplio deseo alienta en todos: la tarea, y las voces solidaridad y constancia se perciben aunque nadie las pronuncie. Acudirán hermanos de otras lenguas, y el bullicio fraternal subirá de tono; y todos comprenderemos a todos.

Los únicos que no comprenderán serán los ausentes que prefieren rociar su pan con el antielixir de la amargura.

OBSERVADOR

LA SABIDURIA RIENTE
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

COLUMNA DEL EMIGRADO

CON EL MAPA Y LA TIJERA

NUESTRO amigo R. López P. es un emigrado con trece meses de Francia. Pegado al mapa de su país (los refugiados del 39 ya no sabemos cual és el país nuestro) y con diarios españoles y la tijera al alcance de las manos, suele jugar al deporte (sano) del leo, corto y pego a fin de que los demás nos enteremos de lo interesante que en España suele escribirse.

Hecha la presentación, cursó al reguero de informaciones.

De una publicación de Ciudadela:

SE CALCULA EN 125.000 MILLONES DE PESETAS EL SUPERAVIT DE LA SEGURIDAD SOCIAL

Pero muchas pensiones se mantienen increiblemente bajas

«¿Qué se hace con los miles de millones de la Seguridad Social?», titula el boletín de la «H. O. A. C.» un estudio sobre los remanentes de los ingresos de la Seguridad Social en España. «Sólo en 7 años — dice — la Seguridad Social ha acumulado la fantástica cantidad de 75.302 millones de pesetas... la realidad actual, referida a finales de 1966, no es por consiguiente ninguna utopía que la calculemos en más de 125.000 millones.»

Compara el artículo esta cantidad con el capital de la Banca española, que ascendía en 1965 á 43.270 millones de pesetas, y dice: «No sería ninguna ilusión augurar el dominio obrero de la economía española, capaz de neutralizar y aún superar el dominio bancario, si los 125.000 millones ahorrados por el trabajador español fueren constituídos en un Banco sindical con un poderío financiero tres veces superior al de toda la Banca junta. En cambio, resulta incomprensible que ese volumen de millones cuya naturaleza es de trabajadores españoles, está sirviendo a la capitalización del país, al margen, y con exclusión de sus reales ahorradores.»

Solicita después la actuación de muchas de las prestaciones de la Seguridad Social y especialmente las de vejez. «Resulta incomprensible — dice — una Seguridad Social tan boyante como la española — en la que el 50 por ciento de sus ingresos quedan como superávit — esté dando a sus ancianos unas jubilaciones que el «Informe social 1965», de donde se recogen los datos que comentamos, no titubeó de calificar de «mezquinas». Son legión los ancianos que perciben sólo 500 pesetas mensuales. Y termina diciendo: «Triste cuadro de tantos ancianos que consumieron su vida en el trabajo y, para colmo, enmarcado en el marco de una Seguridad Social, quizá la más cara de Europa, con un superávit de miles de millones.»

Leído en «Tele-Exprés» de Barcelona:

SE DEBERIA CORTAR LA DESENFRENADA CARRERA DE HOMENAJES, MEDALLAS Y CONDECORACIONES

La reciente disposición del Gobierno reduciendo drásticamente el número de vehículos oficiales y otras medidas semejantes deben ser saludadas con alborozo como un honrado intento para acabar con el irritante lujo oficial», dice el semanario «Presencia» de Gerona en su último número, y añade: «pero será preciso que se extreme la vigilancia para que el espíritu de tales disposiciones se extienda a todos los niveles de la Administración, en lo que con demasiada frecuencia vemos aparecer signos externos de una riqueza inexistente».

Según el indicado semanario, se debería cortar de una vez la desenfrenada carrera de los homenajes, las medallas y las condecoraciones. «Contemplando algunos espacios de TVE llegamos a la triste conclusión de que en este país unos cuantos señores — casi siempre los mismos — se pasan el día practicando el cómodo ejercicio de prenderse mutuamente medallas, colgarse enmiendas y darse forzados y ridículos abrazos. Todo ello con el inevitable cortejo de desplazamientos, banquetes, cuestión para sufragar el importe de las insignias y demás pérdidas de tiempo y dinero.»

Pide, por último, el abandono de la afición por los grandes e inútiles monumentos, como el inaugurado recientemente en Logroño en memoria al labrador. «Mientras tanto — dice — el sufrido agricultor, de espalda a los bronces grandilocuentes y a los elogios cálidos, se dedica concienzudamente a emigrar...»

Opina el derechista José María Gironella en el diario «La Vanguardia»:

ESPAÑA TIENE DOS PROBLEMAS BASICOS

En mi opinón España tiene planteados desde hace muchos años, dos problemas básicos. Uno, el de su progresiva democratización; otro, el de «qué ocurrirá» cuando se produzca la vacante en la Jefatura del Estado.

No creo que la Ley Orgánica aprobada con alucinante rapidez en las Cortes solucione de raíz ninguno de los dos problemas.

El proceso de democratización que puede desprenderse de dicha Ley se me antoja muy discutible primero porque el pueblo no intervendría directamente en la elección de los altos puestos del Gobierno y segundo porque en su articulado se omite la legalización de la oposición. Esto último es decisivo a mi entender habida cuenta de que todo español sensato debe desear creo, que dicha democratización llegue por vía de madurez política — y la oposición legalizada es el único medio para alcanzar esta meta —, y no por vía de violencia.

Tampoco alcanzo a convencerme de que la nueva Ley garantice la estabilidad en cuanto se produzca la vacante en la Jefatura del Estado. Desaparecida la persona de Franco, cuyas prerrogativas de mando la nueva Ley mantiene prácticamente intactas — pese a algunos matices como el que supone el nombramiento de un presidente del Gobierno — los consejeros del Reino heredarían, creo yo un peso superior a sus posibilidades reales de encauzar con firmeza el futuro.

En consecuencia, pues, la nueva Ley me parece un compás de espera no una solución.

Fluorescencias

1

Sobre los más activos siempre se recuestan los indolentes. Y los activos, reconociéndolo, continúan sus esfuerzos sin quejarse. ¿Cómo se habían de quejar, si el hacer orgánico es tan importante para ellos como la propia vida, si la idea es su vida misma? La gracia está en seguir satisfechos, en no considerar como un sacrificio nuestro hacer de todos los días. Así lo reconocen todos los que verdaderamente son activos.

2

Quien intensifica su vida, abarca más la ajena.

3

Tras de la mayoría es preciso ir como el pastor de ganado : con un garrote en la mano. De lo contrario — y para evitar lo imposible y detestable —, hay que ir adelante. No existe otra actitud frente al problema.

4

Buscar siempre la verdad, es querer la felicidad para todos y cada uno.

Cuando el individuo se sincera consigo mismo, no puede menos que manifestarse ácratamente. Muchos no lo quieren reconocer, pero es así en todos los casos. Anarquía es libertad y el hombre necesita de la libertad para ser sincero y desarrollarse completa y naturalmente.

6

¿Quién podría ufanarse de tener la verdad en un puño? La verdad es un ascenso permanente, una constante superación de vida. Pero los puntos de la verdad son la gracia más elocuente y digna que puede conquistar el sér humano. Cuando se encuentra una de esas verdades relativas, hay que tener el valor de no titubear. pues ella seguirá siendo verdad, en tanto alguien o algo, no demuestre palmariamente lo contrario.

7

No habrá armonía, ni afinidad constructiva entre los seres humanos, mientras la sinceridad huelgue por su ausencia.

8

Una conflagración atómica mundial nos amenaza de continuo. ¿Y qué hacen las mayorías contra ello? Pues lo que el avestruz frente al peligro. ¿Y hasta cuándo la humanidad contendrá una mayoría de avestruces en su seno? Pues hasta que los hombres y mujeres aprendan a ser ellos mismos, se arranquen la careta, y tiren por la borda las matrices siniestras que los amos les imponen. ¿Difícil? No lo negamos. Pero nada hay imposible.

9

Anarquismo es orden, belleza, armonía, superación y esfuerzo creador entre otras bellas cosas.

COSMOS

La Enciclopedia Anarquista

Suscripciones percibidas por Elena Graells:

Ayora Aznar, Julio, 34 Agde, julio 1967	60 00
Beaulaton, Raymond, 92 Antony, marzo 67,	90 00
Benedicto, M., Londres, septiembre 67	30 00
Berkani, Robert, 84 Sorgue, junio 67	35 00
Bernard, Angel, 34 Béziers, junio 67	25 00
Bernard, Anita, 93 Rantin, junio 67	60 00
Betancourt, J., 38 Rousillon, noviembre 67	29 00
Blanch, José, 06 Roquefort-les-Pins, mayo 67	59 00
Blas, Jorge, 45 Orléans, mayo 67	60 00
Botey, Francisco, 13 Marseille, mayo 67	50 00
Briquet, 45, Orléans, febrero 67,	20 00
Brugès, Jean, 31, Mane, marzo 67,	52 80
Caillet, Alexandre, 42, St.Etienne. 1967, tres envios	80 00
Carmona, José, 34, Montpellier, octubre 67,	50 00
Casas Llobet, José, 32, Lamazère, marzo 67,	59 40
Castaño, José, 06, Drapt, marzo 67	29 70
Cavallina, Adolphe, 06, Nice, noviembre 67,	15 00
Clavero, José, 31, Toulouse, septiembre 67,	30 00
Cobo, Francisco, 75, Paris, diciembre 67,	100 00
Collados, Felipe, 06, Cannes, mayo 67,	29 70
Cots Martín, 11, Sigean, abril 67,	30 00
Coulon, Maurice, 10, Quincey, mayo 67,	58 20
Cousin, Robert, 93, Livry Gargan, febrero 67,	4 90
Dauguet, Aurelien, 76, Rouen, mayo 67,	29 10
De Lorenzo, Athos, 06, Nice, mayo 67,	29 70
Devriendt, André, 94. Alfortville. julio 67,	58 80
Doleans, Michel, 72, Monde en Belin, 1967, dos envios,	45 00
Dominguez, Juan, 06, Cannes, mayo 67,	29 70
Dorey, Roger, 69, Oullins, mayo 67,	60 00
Duhauts, Charles, 06, Nice, octubre 67,	50 00
Durán, Michel, 31, Tournefeuille, 1967, dos envios,	20 00
Durand, Denis, 84, Apt, 1967, dos envios,	45 00
Erler, Michel, Liège (Belgique), 1967, dos envios,	45 00
Evlagon, 45, Orléans, 1967, dos envios,	60 00
Fernández, José, 42, Firminy, abril 1967,	60 00
Fernández, Miguel, 31, Toulouse, junio, 67,	50 00
Flores, Pedro, 69, Millery, abril 67,	125 00
Suma y sigue	1 765 80

Hasta que se establezca nuevo corresponsal en Francia, toda la correspondencia y giros referente a la «Enciclopedia Anarquista» debe ser dirigida a: Vicente Sierra, Apartado 9527-Catia, Caracas (Venezuela).

COMUNICADOS

ACTIVIDADES CULTURALES EN PARIS

La Agrupación Juvenil recién creada en París, organiza dos conferencias: la primera para el sábado día 27 de enero a las 3 y media de la tarde, a cargo del grupo «Les Amis de Sébastien Faure», con el tema: «Vie et œuvre de Sébastien Faure», una conferencia especialmente concebida para dar a conocer a las nuevas generaciones el pensamiento del gran libertario.

Domingo día 28 de enero a las 3 y media de la tarde, un joven israelita francés expondrá la situación de Israel, insistiendo particularmente en el aspecto económico, y sobre todo en las colectividades de producción (kibboutz) en las que el conferenciante ha pasado unos meses. Tanto por la actualidad del tema histórico como por la importancia del aspecto económico, se espera gran asistencia. Esto permitirá entablar debate bilingüe entre los asistentes y el conferenciante con respecto a las experiencias españolas, soviéticas, judías, etc., de la organización colectivista de la economía de los pueblos.

CONFERENCIA EN BEZIERS

El 28 de enero el compañero Aristides Lapeyre versará sobre «Proudhon, l'homme, le sociologue et le philosophe». Local y hora, en el próximo número.

NUEVA CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

Organizada por las Federaciones Locales de Saint-Henri y de Marsella de la C. N. T. de España en el Exilio, tendrá lugar el domingo día 25 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, a cargo del cultivado militante confederal y libertario Alejandro Lamela, que disertará sobre el palpitante tema: «España en la actualidad».

CHARLA EN PERPIGNAN

Comunicamos a todos los compañeros y simpatizantes de esta Local y Federaciones Locales limítrofes, que el día 28 del corriente enero tendrá lugar una charla a cargo del compañero Lucio Arroyo, quien disertará sobre el tema: «Importancia de la C. N. T. en las comarcas de España».

F. L. DE TOURS

Esta F. L. invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 11 de febrero a las nueve y media en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia.

F. L. DE ALBI

Convoca asamblea general para el día 4 de febrero, en el local de F. O. a las nueve de la mañana. Es de sumo interés que toda la militancia acuda, y sea puntual a la hora dada la importancia del orden del día.

CONFERENCIA EN PARIS

A cargo del compañero Gaston Leval, quien disertará sobre «Análisis crítico del marxismo». El 28 de enero a las 9 y media de la mañana.

REGIONAL ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

Agrupación de París

Tendrá reunión el 28 de enero en el local y hora de costumbre.

F. L. DE MONTPELLIER

Siguiendo el curso de conferencias iniciado por esta Federación Local, el día 11 de febrero ocupará la tribuna, en nuestro domicilio social, el compañero Alejandro Lamela, quien disertará sobre el tema, «La Juventud».

Por tratarse de una conferencia dirigida principalmente al elemento juvenil, invitamos particularmente a los jóvenes de ambos sexos, para que hagan acto de presencia en nuestro local, así como a los compañeros y simpatizantes.

La conferencia comenzará a las 9 y media de la mañana, domingo, día 11 de febrero de 1968.

F. L. DE HOUILLES

Tendrá reunión general el 4 de febrero a las 3 de la tarde y en el lugar de costumbre.

Federación Internacional de los Derechos del Hombre

27, rue Jean Dolent, Paris (14e).

RESOLUCION

La Federación Internacional de los Derechos del Hombre, reunida en Paris el 10 de diciembre de 1967,

Saluda con la más viva simpatía a los estudiantes y a los obreros españoles en la lucha que sostienen tan valientemente para obtener el reconocimiento, por las autoridades, de los sindicatos verdaderamente democráticos, liberados de toda sujeción gubernamental, por ellos organizados y que ellos consideran su representación auténtica.

Les alienta a proseguir esa lucha, cuyo éxito representaría para el pueblo español un paso más hacia su liberación de un sistema anacrónico y arbitrario, incompatible con la evolución de los espíritus en la sociedad española.

Saluda, igualmente, en esta acción, un nuevo paso hacia la instauración en España de un régimen de libertad democrática, verdaderamente respetuoso de los Derechos del Hombre.

Aprobada por unanimidad.

Asistían a esa reunión los representantes de Alemania, Bélgica, España, Francia, Grecia, Israel, Italia, Portugal, Austria y Rumania.

NECROLOGICA

TOMAS TAPIA

Otro compañero que nos dejó el día 15 de diciembre del 67 a la edad de 75 años, natural de Cadrete (Zaragoza). En su última voluntad dejó 50 francos para los ancianos y mutilados de la C. N. T. que han sido enviados a su destino.

Fue un luchador excelente, pero contra la Parca no hay quien pueda.

Conste nuestro sentimiento profundo.

La Federación Local de Montereau.

actual de la «Guinea española»

por R. STRAKA

cias triviales, principalmente entre los Pamúes de Río Muni y los Bubis de Fernando Poo lo más que puedan, bajo el viejo pensamiento del «divide et impera» romano y permiten prácticamente sólo la monocultura para tenerlos mejor en la mano. La tierra cultivada es en Fernando Poo de 24 % y en Río Muni solamente de 4 %,porque aquí el resto esta en manos de los monopolios peninsulares de las empresas madereras españolas, como: Izaguirre, Vasco Navarra y Alema, esta última con una concesión de 50.000 hectáreas. Claro que los dueños de estas industrias frenan desde Madrid las ideas de Independencia hasta donde puedan; es lo mismo que hemos visto en Venezuela con la Compañía Guipuzcoana. También el mercado es prácticamente posible solo con la «Madre Patria». Para un estudiante de historia de nuestras universidades era experiencia única visitar esta tierra, que vive hoy los días que vivieron nuestros antepasados hace 150 años.

España quiere una «Independencia dentro de la Integridad Territorial» y paga a sus seguidores sueldos ministeriales de hasta 1.500 dólares; un obrero gana 1.500 pesetas al mes. Actualmente existen tres partidos (semiclandestinos y oficialmente no reconocidos): 1) El Movimiento Nacional de Guinea Ecuatorial, que es seguidor incondicional del status colonial de Madrid; 2) El Movimiento Nacional de Liberación, que busca la independencia junto con él. 3) El mas grande partido (unos 80.000 miembros), el IPGE o Idea Popular de Guinea Ecuatorial, cuya sede en el exterior es en Congo Brazaville. Como cosa única en el Africa, el 5 por ciento de sus miembros son mujeres. Cada miembro paga 10 pesetas al mes, también los pobres, y con esta plata sostienen 65 becas para estudiantes en el exterior. Para Venezuela y toda Suramérica se abren aquí grandes posibilidades, no nos olvidemos que Río Muni es el único país africano de lengua española. Actualmente existen todavía 4.500 refugiados políticos, principalmente en Camerún (2.700); el resto en Egipto, Argelia y Ghana. Madrid los quiere «españolizar» bajo el lema de «La Paz de Dios y de España». Pero, ¿cómo es esta «Paz»? El fundador del IPGE, Enrique Mvo desapareció ya desde hace tiempo. Los políticos africanos asesinados últimamente son: Acasio Mañe, secuestrado en un auto y ahogado en el Río Campo; Salvador Ondo matado a palos, lo mismo que Fernando Odjo. Como el pueblo sin embargo todavía no se deja callar, Madrid mandó a una gira propagandística al ex-emperador Otto von Habsburgo a esta colonia, el cual en conferencias aseguró a las gentes de color que «la Independencia es demasiada insegura y ellos todavía no están preparados para ella» y cosas por el estilo. El comentario de los «salvajes negros» hablando conmigo era: «Que inseguro de sus argumentos se siente Madrid, para que nos mande un emperador que fue ahuyentado por su propio pueblo (Austria) para que nos convenza de la felicidad de vivir bajo la tutela de Madrid. Además, este señor olvida, que ya un Habsburgo perdió su vida por nuestros hermanos de color del otro lado del mar (Maximiliano de Méjico) cuando se metió en la política de un país colonialista extraño de la familia de los Habsburgos.»

La bandera (prohibida) de los patriotas es como sigue: arriba una franja verde (la riqueza de la madera), en la mitad una franja blanca (la paz y la playa donde todas las naciones amigas puedan negociar libremente con ellos) y abajo una franja roja (la sangre vertida de sus mártires). Como curiosidad queremos anotar que los catalanes en el exilio querían hacer un bloque junto con los guineanos el año pasado en Argelia. La casa natal del luchador por la independencia, — Acasio Mañe —, asesinado por sus ideas en San Joaquín, es para el pueblo de color una especie de santuario. Durante los años 1963 hubo guerrilleros en la frontera con el Gabón y en 1965 los hubo en la frontera con el Camerún entre Nikomesen y Ebebiyin. El único semanario permitido se llama «Potopoio», con unos 800 ejemplares semanales que divulgan principalmente la oratoria del gobierno peninsular y su jefe de Estado. En Fernando Poo existe una sucursal de la «Organización de la Juventud Española» (OJE) compuesta de muchachos negros adiestrados en Madrid.

De todos lo que más enfurece a los africanos, es el desprecio con el cual tratan todavía en pleno siglo veinte los europeos a los «indígenas». Unos ejemplos: Todo el autobús lleno de pasajeros africanos necesita esperar media hora en pleno sol, porque dos pasajeros blancos toman aún su cafecito en un bar. Sentado en un bar en la capital Bata, no nos sirven cerveza, porque mis acompañantes son de color. A los empleados de las casas particulares se les paga cuando les da la gana al dueño, a veces después de meses. Los peones de las haciendas en Fernando Poo tienen sobre el pecho una placa (como aquí los carros y los perros) con su número correspondinete, porque los «apellidos salvajes» de los africanos no los saben pronunciar los blancos. De que no existe sindicato donde reclamar, no se necesita nota. En el hospital, naturalmente hay salas para los blancos y otras para los negros. Doy la mano a un viejo empleado de 65 años, le salen las lágrimas y me dice que es la primera vez que un blanco le da la mano. Es completamente increíble para ellos, de que un blanco es simplemente un amigo de un negro sin querer nada de él. Cuando marchamos por la selva, todo el mundo pregunta a mi baqueano si yo soy de la «autoridad» y qué maldad busco aquí. Gracias a que las muchachas ya empiezan a acordarse otra vez de sus bonitos vestidos africanos. Ellos llaman «criollos» a los negros de Fernando Poo que por su «europeización» no pertenecen más a ninguna tribu.

Al mismo tiempo la colonia blanca vuelca sus intereses únicamente a hacer dinero lo más pronto posible, tomar cerveza y hablar durante horas enteras sobre sus vecinos y su «Chronique Scandaleuse» y despreciar a Africa, el continente que les da hospitalidad. Al mismo tiempo tienen tan poca diplomacia, que cuando asesinaron a Lumumba hicieron fiestas en las cuales participaron hasta los religiosos (como en Monte Bata), e «invitaron» por la fuerza a estas fiestas en honor de un asesinato a los negros.

Ediciones «SOLI»

Rafael Barret: **Obras completas (tres tomos)**	22,50 NF.
Voline: **La revolución desconocida**	18,00 »
Rodolfo Rocker: **Nacionalismo y Cultura** ...	15,00 »
M. Dommanget: **Historia del 1° de Mayo**	12,00 »
Antologías: **El Amor y La Amistad**	5,00 »
— **Cultura y Civilización**	5,00 »
— **La Historia**	5,00 »
— **La Libertad**	5,00 »
Felipe Alaiz: **Quinet**	5,00 »
Varios autores: **Salvador Seguí. Su vida y su obra**	3,50 »
Pedro Vallina: **Crónica de un revolucionario.**	3,00 »
J. M. Puyol: **D. Quijote de Alcalá de Henares**	2,00 »
Anselmo Lorenzo: **El poseedor romano y El patrimonio universal**	1,00 »
J. Ferrer: **Vida Sindicalista** (agotado)	
Víctor García: **Raúl Carballeira (idem)**	1,00 »

EDICIONES «UMBRAL»

Felipe Alaiz: **Tipos españoles (2 tomos)**	14,00 »
J. Carmona Blanco: **Ciudad Caída**	10,00 »
M. Cranston: **Debate imaginario entre Marx y Bakunín**	1,00 »
Fabián Moro: **Discurso del Hombre Libre** ..	1,00 »
J. Ferrer: Conversaciones Libertarias («CNT»)	1,50 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe
C.C.P. 1350756, Paris (X°)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Ocupémonos también de imperialismo

EL imperialismo americano, el imperialismo judío; bien. ¿Y por qué no ocuparse también del imperialismo andorrano? Del comunista, ni hablar; es pecado.

Washington impera comercial y militarmente en las repúblicas americanas en atraso, mediante la Fruit American Company y las bases militares castrenses que tiene establecidas en capitales y periferias centro y sudamericanas. En España, Wall Street mantiene el statu quo franquista so pretexto de un posible comunismo y para mantener sus puntos de apoyo submarinos y aviatorios. En Asia ha tomado en mano el papel que Francia cumplió hasta la pérdida del Vietnam del Norte, tratando de contener la progresión incesante del comunismo en Asia. De hecho, Norteamérica impera a su manera en partes importantes del mundo.

Todo esto se dice ampliamente en propagandas marxistas y burguesas, y está bien dicho. O lo está a medias, porque el problema de absorción de países afecta también a Moscú y a Pekín, capitales del socialismo... imperialista. Dicentemente, rusos y chinos encarnados defienden la autodeterminación de pueblos que ellos, rusos y chinos, tienen determinados de antemano. En el Vietnam, por ejemplo, Washington y Moscú se pelean mediante la piel de los vietnamitas, la cual se ofrece frágil, fragilísima, al fuego voraz y perforante que vomitan las armas yanquis y bolcheviques, ambas de un modernismo que asusta. Cierto que Norteamérica presenta a la muerte asiática soldados suyos para que ésta escoja. Pero ello es problema que cabe arreglar en Norteamérica mismo, mediante esfuerzos de los grupos pacifistas metropolitanos.

La U. R. S. S. sobre todo, tiene una consigna que ha prendido en millones de ciudadanos de todas partes del globo. Las maquinaciones de los Estados reaccionarios son imperialistas; las des Estado ruso democráticas. Y sin embargo, la zarpa de la U. R. S. S. en toda dirección del planeta se equivale, en ambición y afinque, a la del capitalismo dolarista.

Los fuegos terribles que el Pentágono desata sobre pueblos y yunglas indochinas, nos causan dolor y congoja. EE. UU. debería retirarse de aquella parte del Asia, y Rusia y China también. Sería entonces, libre de presiones extrañas, que el pueblo vietnamita podría decidir de su suerte, hoy en manos de Washington, Moscú y Pekín.

Esto no se hace, y el infeliz vietnamita, norteño o sudista que sea, sigue en su angustiosa situación de conejo de Indias para que los dueños del mundo continúen jugándose al ajedrez el destino de la tierra indochina. Es el peonaje quien paga la contribución más fuerte en todas las guerras.

Por lo que sigue, es lícito cotejar el imperialismo yanqui con el bolchevique, y dejemos el chino — sin olvidarlo — por ahora. EE. UU. mete su pezuña en todas partes válida de su potencial militar y económico, en tanto la U. R. S. S. se entromete donde puede servida por los P. C. filiales, cuya existencia los Estados burgueses en muchas ocasiones permiten. Actualmente, por causa del malhadado conflicto árabe-israelí, se ha comprobado que la U. R. S. S., en lugar de apaciguar el estado de ánimo de los países afectados, se ha complacido, con fines de penetración, en atizar las llamas en favor de la reacción árabe, queriendo provocar un estado de guerra que contradiga la cansina campaña comunista pro Paz de hace un tiempo, con tal de que un triunfo alaita sobre el judaísmo comporte la extensión del imperialismo ruso en esas ardientes tierras. Y por si alguien pudiera dudarlo, ahí van los siguientes datos, confirmadores de la posición militarista y ambiciosa de la Troika moscovita:

La U. R. S. S. ha dotado de material bélico ultramoderno al ejército de Nasser, dejando a este imperialista fracasado en condiciones de emprender, favorablemente, una cuarta guerra contra Israel. Los tanques de guerra rusos (T-34) perdidos en junio de 1967 en el Sinaí, han sido suplidos con carros blindados T-54 y T-55, más potentes que los A.M.X.-30. Los aparatos de guerra aéreos que Egipto, o R. A. U., perdió en los combates del 6 de junio, han sido compensados con el libramiento de centenares de Mig-21 y Sukho 7, y Mig-23 (de entrega inminente) a la aviación nasseriana. Igual Egipto ha recibido cohetes de guerra con porte de 750 kilos de explosivos, cuya eficacia se ha revelado ya con la destrucción de un crucero israelí que se encontraba a 15 millas de la costa inmediata a Port- Said.

Para completar este cuadro belicista, la Rusia comunista tiene en la R. A. U. cerca de tres mil técnicos militares del Ejrcito rojo para explicar a los devotos de Alá el funcionamiento de los modernos pertrechos de guerra, a la vez que para adiestrarlos en la ciencia de matar con menos número de víctimas propias.

Si esta penetración militar y diplomática no implica afán imperialista, que venga «Cap d'Estopa» y lo vea. Si esta conducta no entraña un desprecio a la humanidad, un ingreso a la tradición militarista de los Estados capitalistas, es que la palabra exacta ya no tiene sentido.

Sin duda alguna, árabes e israelíes tienen asuntos de justicia a arreglar, nuevas normas de convivencia a determinar. Pero ello no se logrará con fuegos exterminadores, sino con bases concordantes y propósitos pacifistas. Ayudar a reyes y a presidentes absolutos, no es cumplir obra revolucionaria, sino feudalista. Por esto la U. R. S. S. está en falso, tanto cuando se pretende elemento de paz, como escurriéndose de la categoría imperialista estando en ella con la misma intensidad que Norteamérica.

¡Paz para el Vietnam! ¡Paz para todo el Mundo! Pero que Washington y Moscú se sirvan decretarla, ya que la paz, como la guerra, hoy están en sus pecadoras manos.

Ni Plan ni Desarrollo

TRIBUTO A ELEUTERIO QUINTANILLA

por MARIANO PUENTE

EL HOMBRE

Eleuterio Quintanilla Prieto nació en Gijón, provincia de Oviedo, el 22 de octubre de 1886 y lo perdimos el 17 de enero de 1966, lo que le dio 80 años de vida entre nosotros.

Hijo de una familia modesta, pudo a pesar de ello cursar sus estudios hasta alcanzar el título de profesor de español y francés, profesorado que ejerció alternándolo con sus actividades confederales, sin regatear momento alguno en la misión de educador y orientador social que voluntariamente se había dado, hasta que llegado nuestro exilio y pasados los terribles momentos de la guerra mundial, se entregó a los suyos con los que ha vivido recogido hasta su último día.

De talla mediana, la presidía a ésta una cabeza enorme que formaba cuerpo apropiado con el robusto tronco que tenía, acompañado con la agilidad de sus miembros laterales a cuyos extremos unas manos normales ayudaban su expresión verbal. Se apoyaba ese cuerpo sobre unas piernas cortas que si en su juventud fuertes y ligeras, el ejercicio de su profesorado y dirección o redacción de nuestra prensa, como el estudio continuo, le habían forzado al asiento durante horas y horas cada día y así durante años, que era la única parte débil que tenía y la que le provocó varias caídas los últimos años, una de las cuales, la última, cuatro meses antes de su muerte, le fue fatal por la mucha sangre que perdió y de la que nunca más se recuperó bien.

De su noble cabeza sobresalía una frente alta y ancha que cubría con su boina, no sé si para no distinguirse entre los otros, o simplemente por protegerse de los rigores del tiempo.

De esta frente alta y ancha sobresalían dos entradas laterales ligeramente bombeadas, como si dos manos infantiles se habían posado allí cariñosamente para comunicarle su ternura. Bastante bien poblada de cabello, ceniciento más que plateado, lo conservaba ordenadamente peinado.

Remataban a esa frente unas cejas abundantes y oscuras a pesar de sus ochenta años, que protegían unos ojos expresivos e inteligentes que eran uno de los órganos más funcionales de su cuerpo. Ninguna mirada de rencor ni violenta le he visto en los cerca de veinte años consecutivos que he tenido el honor de frecuentarle. Sólo en las conversaciones íntimas se podía conocer su verdadera mirada. Cuando en una conversación se desviaba el caso y se entraba en asuntos particulares, extraños a lo anterior entre los participantes, solía recogerla lentamente retirándose y encogiéndose él también en su sillón, convirtiéndose todo en extraño en él, mirada sin expresión, distraída y ausente como su cuerpo que, aunque presente, parecía algo que no formaba parte del conjunto. Cuánto dolor me causaba cada vez que veía esto y que no me era posible volverle a nosotros. Ninguna vulgaridad le era permitida y si alguna vez tomaba parte en ella, tenía que ser dentro de una intimidad muy grande con aquéllos que tenía presente. Por lo general, recogido y ausente, parecía vivir en un mundo distinto al nuestro. Una nariz media y ancha seguía una boca rasgada con unos labios fuertes y espesos que daban a comprender la enormidad de ejercicio que había hecho en el uso de la palabra oral. Posiblemente ya por naturaleza fueran fuertes, vista su cabeza y torso robusto, pero era suficiente oírle pronunciar una palabra para percatarse de la potencia de ellos; tan apropiadamente sabía colocar los acentos y dar a las vocales y consonantes su entereza fonética y significación. Fue con ese órgano oral que hizo temblar a la burguesía norteña española. Las mismas autoridades gubernamentales y eclesiásticas le temían, no por su capacidad agitadora, que no era su estilo, sino por el razonamiento incontrovertible que sabía desarrollar como maestro y que provocaba la admiración de los medios intelectuales y hasta de sus propios contrincantes cuando alguno de ellos lo era de buena fe.

El maestro Eleuterio Quintanilla con su fiel compañera Consuelo

Fue con su verbo oral y escrito que sus alumnos y discípulos aprendieron el análisis de las imágenes descriptivas que componen la oración. Fue también con ese mismo verbo de sonoridad grave que en sus conferencias ante los obreros e intelectuales sabía dominar e imponer el respeto que el maestro verdadero impone con su dicción. El lo era, de los buenos y los mejores. Qué lástima que en los años del exilio se haya vivido tan tontamente y no se haya sabido aprovechar la facultad de hombres como Eleuterio Quintanilla y el mismo Felipe Alaiz, y que duda cabe, otros y otros también dotados de capacidad intelectual selecta que podían ser los maestros lingüísticos y sociales de nuestra juventud que hoy sería el pedestal sobre el cual se apoyara una reconstrucción de España digna del sacrificio consentido. El mismo Felipe Alaiz me decía: «Si hubiéramos tenido solamente la idea de aprovechar tanta inteligencia como se exilió, podríamos haber creado una Universidad Española en el exilio que hubiera sido el asombro del mundo, no sólo por el ejemplo, sino por la libertad de enseñanza que podríamos haber dado haciendo hombres dignos de nuestras aspiraciones humanas.» Pero qué podían hacer estos hombres solos, sin apoyos, viviendo en habitaciones reducidas con sus familiares, si los tenían, donde había que hacer todo, sombrías en la mayor parte de los casos como era el de Eleuterio Quintanilla, donde tenían que tener la luz encendida todo el día; dar alguna lección de castellano por aquello que les quisieran dar. Fuera de eso, no era posible hacer más, y cuando en cierta ocasión le propuse escribir algo sobre el pasado o sobre su concepción del porvenir, su contestación fue, dónde, cómo, yo necesito tranquilidad para ello y libros a los que hacer referencia, ¿dónde tengo yo eso? Y así le he visto envejecer rápidamente, ojear ligeramente la prensa y revistas que se le procuraban, sin afán ni pasión; y en cierta ocasión que le solicitaron de escribir algo sobre su amigo Clarín, ni siquiera se dignó contestar, para qué, para alegar siempre la misma razón, no valía la pena.

A este hombre le ha faltado todo,

(Pasa a la página 3)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

VOCES AMIGAS EN COSTA RICA

DE Costa Rica nos llega «La Opinión», el nuevo periódico quincenal, orientado por algunos de los que componían la Redacción de «El Sol», cuya labor recordamos por aquel su aire simpático, su espíritu liberal, y hasta libertario, ya que ácratas eran algunos de sus colaboradores, y abundantes textos de publicaciones libertarias eran reproducidos en sus columnas. Dificultades de orden económico obligaron a que «El Sol» dejara de publicarse. Pero, tenaces, conscientes de la labor a realizar, un grupo de elementos, unos ejerciendo profesiones liberales, otros cursando estudios universitarios, se han lanzado a la aventura periodística.

Variado, dinámico, valiente, «La Opinión» arremete contra el cáncer de la política, que si bien en todas partes es nefasta, más todavía se manifiesta así en esos países suramericanos donde el militarismo, sanguinario, brutal, ejerce poderes dictatoriales, como es el caso de Guatemala, Bolivia, Nicaragua, o Colombia. El periódico fustiga lo que ocurre de execrable en diversos de los países latino americanos, marcando el acento en la situación política peculiar en Costa Rica. Denuncia el maniobreo de los gobernantes; las componendas en plan de conservar los puestos de mando; la nulidad del Parlamento, resultando, indudablemente, que nada práctico hacen los diputados en favor del pueblo que trabaja y sufre; máxime cuando todos ellos poseen acopio de intereses creados, y lo que pretenden es el conseguir acrecentarlos; actuando en un círculo vicioso, del que no llega a inhibirse incluso, si lo hay, algún político con más honradez que la mayoría.

Atacan el imperialismo norteamericano; la plutocracia del dólar; que es la que en realidad actúa y dispone en la mayor parte de países de América, de los que ya se sabe absorbe sus fuentes de riqueza, con el señuelo de una supuesta ayuda, que, a la postre, no es otra cosa que un soborno y un favoritismo para caciques de todo pelaje, y militares encumbrados. Y ya es de comprender que las masas obreras sufren las consecuencias de la expoliación, derrengándose de trabajar para percibir, a la postre, salarios irrisorios. «La Opinión» incita a los obreros a la unidad; propugna el que se llegue a tomar conciencia del propio valor para poder dar la batalla a la reacción imperante.

Señala el periódico la falacia de presentar por parte de los gobiernos de América el «peligro comunista» como único factor responsable de la insurrección, de la desesperada actitud rebelde entre el proletariado Puntualiza que también entre los que levantan penacho de rebeldía, están los que no se hacen ilusiones al respecto del comunismo, ya que han podido percatarse de los calamitosos resultados que ha dado en Rusia, en el tan llevado y traído «Paraíso del Proletariado», donde en lo relativo a las libertades cívicas, incluso se hallan por debajo de los execrados países capitalistas.

En suma: al igual que estimábamos en las páginas de «El Sol» el hallar textos de compañeros de formación anarquista, nos complace el ver que también es así en el nuevo periódico «La Opinión». Son voces amigas, a las que deseamos larga vida, y firmes arrestos para llevar adelante, en tierras de América, una efectiva tarea de emancipación social.

¿DONDE ESTAN LOS CUADROS ARTISTICOS?

Allá cada cual con la interpretación, y con el alcance de horizonte, que estime suficiente para abarcar las ideas, o sea el contenido del ideal. Creemos el no andar desencaminados los que tratamos de observar cuantos matices nos sea dable conocer; incluso si alguno de ellos no encarna con el modo de sentir, con las condiciones particulares. El no apetecer, o no tener predisposición para una determinada actividad, no quita para que se reconozca su valor y se encuentre plausible que otros en ello ocupen tiempo y talento.

No es la primera vez que en esta sección del periódico se ha hecho referencia a los grupos teatrales, o cuadros artísticos que, emanando del sector libertario y confederal en exilio, particularmente en Francia, ofrecían nota atrayente por lo que su desenvolvimiento representaba en el ambiente español, como agradable medio de pasar el rato, motivo de distracción, factor educativo y de propaganda también. Incluso en el sentido económico permitía el colectar algunos fondos para ser aplicados en iniciativas de tipo solidario.

Con frecuencia leíamos en nuestra prensa anuncios de festivales y de representaciones teatrales que se organizaban acá o acullá; nos enterábamos de las reseñas, que eran a modo de un estímulo para los que habían actuado, para los otros grupos, para los que tenían posibilidad de iniciar lo mismo en su localidad. Ello deparaba ocasión de establecer contacto con buena parte de los emigrados económicos llegados de España, e incluso con antiguos residentes. Era también motivo para, entre compañeros, hallar unos ratos de agradable solaz. ¿Dónde ha ido a parar toda aquella laudable actividad? ¿Qué se ha hecho de tantos cuadros artísticos que había?

Nuestra prensa nos hablaba de «Mosaicos Españoles», la agrupación parisina que había ensayado y representado, con éxito relevante, selectas obras del teatro contemporáneo. Eran conocidos los nombres de las agrupaciones artísticas de Tolosa, de Lyon, de Clermont-Ferrand, Beziers, Bagneres de Bigorre, Burdeos, Castres, Perpiñán, Nimes, Roanne, Saint-Etienne, Tarbes, Vienne, Grenoble, y bastantes más que uno no recuerda. Diríase que apenas queda nada de toda aquella agitación que daba margen a que en los ensayos, en la preparación de los espectáculos, intervinieran elementos de ambos sexos que, sin ser específicamente de nuestros medios, con la frecuentación, llegaban a simpatizar con nuestras ideas.

Y es de lamentar tan acusado decaimiento en la labor apuntada, debido a que actualmente, más que nunca quizás, contamos con emigrados económicos, llegados de España, en estos últimos años. Ahora podría realizarse una obra de envergadura, cuyos resultados serían positivos de poner empeño en hacerla. De querer romper el *hielo* de la inercia. Como nos enteramos tratan de conseguir los animadores de la joven Peña Racionalista, de París.

PAUL GUINARD Y LA PINTURA IBERICA

En la selecta colección de monografías de arte que viene publicando la casa editorial parisina que ha popularizado el «Livre de poche», hemos podido admirar recientemente el volumen que a los más representativos pintores españoles dedicó el notable crítico e hispanista Paul Guinard. Lleva por título la obra: «Les peintres Espagnols». Edición conteniendo numerosos grabados, en los que se reproducen las obras más representativas de los pintores que menciona.

Usando de un estilo vivaz, directo, claro, como corresponde a una obra que se dirige a quienes, dentro del ambiente popular, gustan de estar enterados, Guinard, tras de ofrecer un esquemático «tour d'horizon» al respecto del arte pictórico ibérico, ello a guisa de introducción, describe las características de estilo propias de los miniaturistas mozárabes, la primitiva pintura romana, hasta llegar a los artistas que dieron prestancia al arte gótico.

Tras de una leve incursión por los siglos posteriores al gótico, se detiene a ofrecer una idea del valor que dentro del arte pictórico ofrecen artistas del rango del Greco, Rivera, Zurbarán, Murillo, Velázquez, y Goya, finalizando la referencia con el genial pintor aragonés, del cual manifiesta que recoge y resume todo un pasado europeo: la Italia de Tiopolo, la Holanda de Rembrandt, la Francia de Fragonard, además de las tradiciones españolas del llamado Siglo de Oro. Agrega que al propio tiempo la obra de Goya prefigura la atormentada imaginación de artistas como Daumier y Rouault, llevados por humanitarismo, a mantener un espíritu de protesta frente a la fealdad y la ignominia que destaca en nuestra sociedad moderna. Es al respecto de Goya que Paul Guinard se extiende en más consideraciones. Patentiza su admiración al respecto del autor de «Los desastres de la guerra» porque en él se acopla la virtud, la maestría del artista, junto a una firme inclinación de tipo social, en contra de las injusticias, frente a la prosaica vanidad de los poderosos, frente a la hipocresía e insensibilidad de los vividores de la religión.

Al final de la obra que comentamos, su autor nos ofrece una reseña bibliográfica de obras que hacen referencia a la pintura española. Y valoriza al propio tiempo su trabajo detallando los cuadros más importantes de pintores españoles que existen en los museos de España, de Europa, y de América.

En síntesis, una magnífica aportación cultural, dentro del marco de la estética, fácilmente accesible y digna de encomio.

Gotas de miel y ajenjo

La alegría de vivir y la salud son afines.

⁂

«Ruta» alcanzó a mis manos por primera vez. Brillante publicación anarquista. Su costo debe ser muy elevado. El trabajo de quienes la editan es enorme. Para sostener una publicación de tantos valores, ha de existir en Venezuela alta comprensión de nuestros principios y una convivencia armoniosa de los compañeros.

⁂

La crisis económica ya tocó fondo en el Uruguay. Y lo exterior nos afecta directamente, incide en lo personal. Sentimos vivamente en nosotros las desventuras ajenas.

⁂

Mi deseo es irradiar el optimismo. Dar alas a nuestro bello ideal con las palabras ajustadas a la verdad. No enfriar la atmósfera de superación que favorece el progreso del vivir. Pero es lo cierto que la hora en que vivimos, se ha convertido, desde cierto ángulo, en la máxima dificultad de animar a causa de la quietud colectiva, de la impotencia tan amarga que nos envuelve a todos. No tenemos en el Uruguay ni siquiera un Ateneo, una Biblioteca o un Centro de Estudios Sociales, ni hay publicación alguna sembrando nuestros ideales.

⁂

Querría ofrecer esa integridad de rectitud y de consecuencia con el idealismo que animó mis días en el curso de 64 años de militancia, en este clima senil de 81 años, y en ello me empeño. ¡Qué bueno sería para mí estar hasta el último aliento, en la siembra de ideas y el inconformismo y rebeldía social! Tal vez pueda cumplirse mi anhelo y despedirme jubiloso de la vida, no obstante las circunstancias difíciles que nos afectan. El deseo existe siempre vivo, en el fluir de un día para otro, la esperanza de que mañana será mejor.

⁂

Un luchador y sembrador admirable de idealismo, de un vuelo intelectual muy alto: tal es Eugen Relgis. Su último libro: «Ultimos poemas», rompe la barrera de la treintena de obras editadas en su exilio americano. Es admirable.

J. TATO LORENZO

DISCOS

Siendo muy joven una vez me exaltaron los fuegos de artificio por sus ramilletes espléndidos y sus estruendos jaraneros, tal vez militaristas. Unas horas después, de tal efecto nada quedaba.

Rusiñol presentó unos amores artificiales que crecieron y alcanzaron su paroxismo al grado brillante y estallante de cohetes y piezas de fuego artístico. Cuando se disolvía el humo (en su fondo, una luz azul-perforante de bengala), la pareja amorosa se separaba desencantada y en silencio.

Con la revolución cubana del 1958 nos ocurrió cosa parecida. La imagen revolucionaria del país la plasmaba una mulata muy simpática envuelta en una bandera rojinegra. A muchos nos costó disolver el espejismo; a otros aún les dura.

El bolchevismo atruena los espacios y acapara las atenciones con consignas sonoras e impresas que alcanzan la amplitud del mundo. Sabiendo discernir, uno se sustrae a ese movimiento envolvente del comunismo autoritario. En el caso contrario, la serpiente absolutista se apodera de la presa.

La ilusión es buena en poesía, solamente. En el dominio práctico, los ilusos forman montón, bulto, masa.

¡Qué riqueza moral la del hombre emancipado!

Y más hoy, cuando el Individuo definido escasea.

DISCOBOLO

chispas

La Muerte como motivo folklórico. Cargando con ella España, por supuesto.

⁂

El «maletilla» amaestrado dijo querer torear por inclinación a la muerte.

Luego se dispuso a recibir propina.

⁂

Muchachas sin honra y amantes apuñalados. Hidalgos ofendidos declamadores y apuñaladores. Curas perversos chamuscando herejes. El crimen de última hora.

«Sang i fetge», tripas al aire, cabezas hendidas...

⁂

Hidalgo, hijo d'algo, de alguien, o de galgo.

⁂

El coronel no supo decir otra cosa: «Morir con honor».

¿Dónde compran, eso, los perjuros del 18 de julio?

⁂

El honor es un potingue que en la joven apesta a celibato o a prostíbulo.

⁂

La mujer fecundada es un grito de amor y vida, no un berrido de odio y muerte.

⁂

En España, ¿existe la risa? ¿Impera, en realidad, el frenesí por la muerte?

En el teatro zorrillesco y en la caverna franquista, es posible. En casa, ya no es lo mismo. Incluso el 19 de Julio fue alegre.

⁂

La Tele francesa descubrió a sus paisanos el carácter mortuorio de los españoles.

Cuando los advertidos se trasladen a España, no se olviden del traje de entierro.

⁂

Si la Atracción de Forasteros hispana se entera, organizará tandas de crímenes para satisfacer a los visitantes.

⁂

Y vosotros, españoles, no reírse. Una crisis de hilaridad podría convertiros en «fiambre».

CHISPERO

EL PLENO REGIONAL DE LA ZONA NORTE

El Pleno regional de Federaciones locales de la Zona dirige fraternal y solidario saludo a todos los militantes confederales y libertarios que en España sufren las consecuencias de la tiranía fascista impuesta al pueblo español con ayuda de las armas hitlero-mussolinianas.

El Pleno hace llegar su más fervoroso y fraterno saludo a cuantos compañeros, en cárceles y presidios sufren condenas injustas y tiránicas por el simple hecho de sus ideas libertarias y confederales, y de coraje en la lucha contra la dictadura, prometiendo no olvidarles, y ayudarles a conseguir la total liberación de nuestro martirizado pueblo.

¡Viva la Confederación Nacional del Trabajo de España!

¡Viva el Comunismo Libertario!

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

1er FEVRIER 1968
NUMERO 491
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

LA CRAINTE

Nouveaux licenciements, nouvelles menaces de chômage; ce sont des titres qui reviennent fréquemment dans les colonnes des journaux et tous, ou presque, en sont à se lamenter sur les conséquences d'une telle situation sans qu'un mot d'espoir vienne éclairer leurs craintes.

C'est tantôt les textiles, tantôt la métallurgie, tantôt les produits chimiques qui sont à la « une » de l'actualité; mais cela semblait voulu, orchestré même par les classes dominantes pour contraindre les travailleurs à plus de résignation pour mieux les conditionner. Mais nous avons la certitude aujourd'hui que cette crainte du lendemain, d'autres que les foyers ouvriers la partagent aussi.

Nous ne ferons aucune comparaison entre l'ouvrier contraint au chômage pour cause de fermeture de l'usine et son chef d'entreprise qui ne fait souvent qu'un jeu de passe-passe en déplaçant ses capitaux; mais il y a des craintes qui, bien que n'étant pas analogues, peuvent être aussi profondes pour des raisons différentes. Le travailleur qui a peur de ne plus pouvoir nourrir les siens risque de se mettre en colère, et c'est cette colère qui fait peur aujourd'hui aux exploiteurs. Leur système de coopération à 4 ou à 6, leur comédie de marché commun, tout a foiré tout s'est emmêlé dans les contradictions du régime de profit qu'ils s'obstinent à nous imposer. Mais c'est la première fois, à notre connaissance, que les autorités de ces pactes capitalistes s'inquiètent publiquement de la tournure des événements.

M. Raymond Barre vice président de la Commission de Bruxelles s'est exprimé clairement en parlant de climat d'incertitude et même d'inquiétude à la séance du 23 janvier. Les autorités du Marché Commun en ont conclu qu'il faut stimuler les investissements, par conséquent la production, mais qu'il ne fallait pas exclure une action en faveur de la consommation.

Mais ce qu'ont oublié de souligner ces autorités c'est l'incompatibilité fondamentale du système capitaliste avec l'action préconisée. Investir, pour un patron, c'est renouveler et moderniser son matériel: c'est aussi, hélas ! restreindre la main-d'œuvre, donc priver un certain nombre d'acheteurs de leur pouvoir d'achat et de ce fait réduire la fluidité des marchés. Dans ces conditions, comment compte-t-on s'y prendre pour lancer une action en faveur de la consommation ?

S'ils ne savent pas, nous pourrions peut-être leur suggérer une formule qui donnerait satisfaction à la grosse majorité de la population :

« Messieurs les possédants, si vous ne pouvez pas vendre tous vos produits, et bien, donnez-les à ceux qui en ont besoin et qui, soit dit en passant, les méritent bien puisqu'ils en sont les artisans.»

C'est peut-être un peu trop simple; alors tant pis pour vous. Cette crainte que vous avez de la colère populaire est très justifiée et soyez persuadés que tôt ou tard les travailleurs sauront bien vous arracher les biens que vous usurpez et dont vous faites un si mauvais usage.

Bien entendu, cela se fera en dehors de tous les politiciens qui n'ont jamais rien fait d'autre que de berner les travailleurs.

Nous devrons tous nous unir, revenir aux sources du syndicalisme et proclamer comme le fit l'Association Internationale des Travailleurs au Congrès de Bâle en septembre 1869 :

« Notre organisation purement économique est distincte et opposée à celle des tous les partis politiques bourgeois et ouvriers qui sont organisées en vue de la conquête du pouvoir politique, tandis que nous nous organisons pour que les Etats politiques et juridiques actuellement existants soient réduits à des fonctions simplement économiques, en établissant à leur place une libre fédération de libres associations des producteurs libres. »

Alors la crainte qui obsède l'humanité disparaîtra pour faire place à un climat heureux et confiant.

EN AVANT!

Les 3 et 4 décembre 1967, vingt-deux « militants syndiqués de toutes tendances et non syndiqués, ouvriers et employés à la Sécurité Sociale et à la R. A. T. P., étudiants » ont tenu une réunion à **Paris et se** sont mis d'accord pour déclarer en particulier, après avoir fait le bilan des attaques portées par le pouvoir contre les classes exploitées :

« Peut-on briser une telle offensive et imposer la satisfaction des revendications de la classe ouvrière et de la jeunesse par les grèves tournantes, par des grèves de 24 ou 48 heures sans lendemain, par des journées d' « action » émiettées et sans perspective ? Nous le déclarons nettement : Non ! »

« Peut-on s'opposer à l'offensive du patronat et du gouvernement et la vaincre en participant aux organismes du Ve Plan, aux conseils d'administration de la Sécurité Sociale (nouvelle formule), aux commissions de mise en place de la réforme de l'enseignement et de la formation professionnelle ? Nous le déclarons nettement : Non ! »

Camarades, nous vous saluons ! Nous saluons en vous la renaissance de l'esprit de lutte sans compromissions que les dirigeants des syndicats dits « représentatifs » avaient réussi à étouffer plus ou moins mais qui, inéluctablement mènera un jour la classe ouvrière de victoire en victoire.

Ce que aujourd'hui vous dénoncez, nous le dénonçons depuis la création de la C. N. T. La dispersion des efforts, les tentatives d'étouffement des grèves décidées par la base, les compromissions avec le patronat, enfin la tentative d'intégration pure et simple du syndicalisme à l'Etat, tout cela constitue depuis quelques années les thèmes essentiels de notre propagande.

Depuis toujours, nous luttons contre la collaboration des classes dont les « professionnels » du syndicalisme se sont fait les défenseurs. Depuis toujours nous luttons pour l'action directe élaborée par les travailleurs eux-mêmes, pour l'unité d'action à la base, pour la préparation de vastes offensives prolétariennes, seules susceptibles de porter des coups réels au capitalisme et à l'Etat bourgeois, seules susceptibles aussi d'aguerrir les travailleurs, de renforcer dans l'action l'unité ouvrière et de préparer la victoire finale.

Comme vous, nous estimons que « les responsables syndicaux ne peuvent défendre les travailleurs en siégeant aux côtés des patrons et des responsables du gouvernement au sein des organismes mis en place pour détruire les conquêtes ouvrières, asservir aux exigences du capital les travailleurs ». Comme vous, nous pensons que ceux qui ont trahi la classe ouvrière « doivent rompre ».

Plus de revendications parcellaires, corporatives, étroites et sans cesse remises en cause par le capitalisme lorsqu'elles aboutissent. Des revendications globales, attaquant le capitalisme dans ses fondements mêmes, susceptibles de réaliser l'unité d'action des travailleurs et qui soient aussi pour eux une ouverture sur le socialisme futur.

Camarades, le moment est venu de choisir, pour vous, pous nous et pour tous les autres : ou bien nous laissons le mouvement ouvrier se désagréger, s'enliser et finalement être pris en charge par un syndicalisme d'Etat ou bien nous réagissons, nous relançons la lutte des classes, nous relançons le dynamisme et l'unité des luttes ouvrières par la préparation d'actions sans équivoque.

Ce que vous avez décidé, vous n'êtes pas les seuls à le penser. Il y a encore, fort heureusement, malgré les manœuvres réformistes, des travailleurs qui veulent se battre. Il y a vous, il y a nous, et il y a en a bien d'autres encore, soyons-en certain.

Regroupons-nous, préparons-nous à la lutte. Elle sera difficile, on dira que nous sommes des « diviseurs de la classe ouvrière » (alors que nous voulons tout le contraire, c'est-à-dire l'unité à la base), on dira même que nous sommes payés par la Préfecture de Police, comme on nous le dit à nous, syndicalistes révolutionnaires, régulièrement.

Ce sera donc difficile mais le sort du mouvement ouvrier, notre sort à tous, en dépend.

Vive l'unité d'action à la base !

Vive le syndicalisme révolutionnaire !

J. B.

LE PROBLEME PAYSAN

J'ai sous les yeux « Les Cahiers», de juillet 1967, dans lequels il est question de Marché Commun. L'auteur du texte finit par conclure que, si le paysan vendait son produit moins cher, s'il était moins individualiste et moins réfractaire aux coopératives, etc., etc. Bref, il nous ferait presque verser une petite larme pour ce brave gouvernement qui est obligé de leur allouer des subventions et des crédits.

Voilà un sujet bien ardu à traiter et un libertaire ne peut, en aucun cas prendre fait et cause pour l'Etat. De plus, aucune comparaison n'est possible entre le système de coopératives que nous préconisons et les pratiques de la coopération en régime capitaliste, même s'il s'agit, comme il est fait mention dans ce texte précité, de coopératives hollandaises ou scandinaves.

Il faut être sérieux camarades et bien se garder de faire l'apologie de structures capitalistes qui ne visent que le profit. Les coopératives paysannes fonctionnent, certes, mais quel est le rôle du directeur et quelles sont les garanties du pouvoir d'achat des paysans ?... Ceux-ci livrent leurs produits et on ne créditera leur compte au Crédit Agricole qu'en fonction des fluctuations commerciales et surtout de la quantité livrée. Où est dans tout cela la divise anarcho-syndicaliste : « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins » ?

Dans l'Etat actuel de choses, le petit paysan sait qu'il ne peut compter que sur lui-même, que sa situation économique sera déterminée par les caprices du temps et les aléas créés par la « loi de l'offre et de la demande ». (1) Naturellement, il doit faire l'avance de capitaux pour les engrais, les semences et la nourriture du bétail, sans compter que la rétribution due pour son travail ne rentre qu'après commercialisation des produits. Quant aux revenus, voici quelques chiffres :

Le porc vaut 2,60 frs le kilo sur pied; le veau 4,20 frs; les œufs en pleine ponte sont payés 1,20 frs la douzaine au ramassage et n'excèdent jamais 1,80 ou 2,00 frs en mauvaise période. Il ne vous reste qu'à faire la comparaison avec les prix au détail...

Il y a, dans certaines contrées, le fameux remembrement qui devait résoudre le problème paysan en permettant un travail plus rationnel, en réalité ce sont les gros hobereaux qui se sont arrangés pour récupérer les bons morceaux de terre qu'ils n'avaient pas encore raflés. Le résultat s'est traduit par une désertion massive des campagnes. Les vieux restent encore accrochés à leur terre mais les garçons ou les filles cherchent à se placer dans les nouvelles usines qui s'implantent dans la région où vont rejoindre cette foule de déracinés qui essaient de se refaire une existence dans les grandes villes. Les crédits de l'Etat n'ont pas réussi à les retenir à la ferme. Il en est resté, mais combien, voulant acquérir un matériel moderne, malheureusement trop onéreux, voient aujourd'hui leurs dettes s'accumuler et le délai de quinze ans accordé pour le remboursement sera certainement insuffisant.

Voyez-vous, camarades, ce n'est parce que le petit paysan est exploité au même titre que les autres catégories de travailleurs, qu'il va épouser notre cause, mais il serait absurde de calquer sur la politique du gouvernement qui, quand ça ne marche pas bien, cherche un « bouc émissaire » dans les basses classes. Dire que c'est la faute des paysans qui vendent trop cher leurs produits ou des travailleurs qui perçoivent des salaires trop élevés c'est vraiment commode mais injuste et antisocial. Les causes profondes sont ailleurs et la solution, Malatesta l'avait déjà présentée dans sa brochure « A mon frère paysan ».

C'est aujourd'hui le rôle du syndicalisme révolutionnaire de porter sa lutte au niveau de la production, de préparer le regroupement des paysans en leur faisant comprendre la différence fondamentale qui existe entre la véritable coopérative de production libertaire et la forme de coopération caduque du système capitaliste.

C'est vers le coopérativisme égalitaire que le paysan doit diriger sa marche avec gestion directe des moyens de production et de distribution et un objectif commun : « La satisfaction des besoins de toute la collectivité. » Bien entendu, cela implique la mise en commun volontaire de toutes les terres et c'est la négation totale de la propriété privée et du capitalisme. Quel sera le gouvernement qui acceptera cette réforme ? Aucun, bien sûr et tous les privilégiés du système actuel s'y opposeront; ce qui suppose une transformation de la société assez violente. Le monde des producteurs devra un jour se heurter à ses exploiteurs et le combat risque d'être sanglant.

Il faut donc que la classe ouvrière des usines et des ateliers, s'unissant à la paysannerie, retrouve sa combativité et faisant fi de tous ces faux prophètes qui se veulent des guides du prolétariat, en finisse avec la misère dans le règne de l'abondance.

C'est à cela que veut s'appliquer la Confédération Nationale du Travail, qui reste fidèle aux principes de l'Association Internationale des Travailleurs. Chaque adhérent a pour mission de rechercher cette unité de tous les producteurs, en dehors de tout sentiment politique ou religieux, pour préparer cette révolution sociale qui anéantira un système de profit qui crée actuellement tous ces problèmes, paysans et autres.

Pour la C. N. T. de la Sarthe
A. Senez

(1) Nous devrions dire la loi des gros « Manitous ».

FERMEZ VOS G... !

Le développement de la productivité mécanique est — pour toutes nations industrielles — la condition de la compétitivité des prix de leurs produits sur les marchés mondiaux et même intérieurs.

Or, la limitation de la solvabilité de ces marchés et l'afflux des produits qui viennent les encombrer provoquent une récession générale sur le plan industriel.

L'automatisation des tâches — qui est une nécessité irréductible de la conservation et du croît des profits — provoque *inévitablement* un licenciement de la main d'œuvre. C'est ce qu'on appelle le chômage technologique.

D'où plus la production industrielle progresse, moins elle distribue de pouvoir d'achat.

Quand l'industrie ne peut pas vendre quand la mévente apparaît, les entreprises stockent les invendus d'abord, puis licencient après, ce qui fait que ceux qui furent les producteurs des biens non distribués, d'une abondance que l'on peut accroître d'un jour à l'autre, s'en trouvent privés sous le fallacieux propos du profit *que quiconque n'a pas suffisamment de pouvoir d'achat ne saurait prétendre à la consommation.*

Depuis 30 ans — et bien avant — les politiciens, les Etats, entourés et soutenus par la pègre des économistes distingués n'ont fait et ne font que répéter :

La stabilité des prix est la condition de l'équilibre de notre économie, mais les prix suivant la route tracée par les profits, n'ont cessé d'augmenter, ce qui n'use pas la salive des saltimbanques du pouvoir et du profit.

Le propre de l'automation est de créer des emplois nouveaux en favorisant l'expansion. Mais le chômage fait rage dans tous les pays industriels et les exportations se réduisent comme la peau de chagrin...

Grâce à la poussée démographique, disent les professeurs à gage, le nombre des consommateurs va s'accroître, élargissant les marchés, provoquant une euphorie commerciale, une offre ininterrompue de nouveaux emplois. Mais la sottise et l'avarice des couples procréant pour des petits profits, laissent les jeunes sans emplois et sans avenir.

Les radios officielles déversent à jets continus les dialogues des polichinelles qui savent, mais qui ne sont que des agents à la solde du profit, d'un profit inquiet, d'Etats écrasés sous les charges, et qui *tous* nous entraînent vers l'abîme, vers la misère dans l'abondance, vers la guerre par le désespoir ou vers la révolution si les travailleurs retrouvent leur dignité, leur lucidité, leur volonté d'en finir avec les aventures criminelles du profit et d'entrer dans une société nouvelle distribuant ses productions et ses services à *tous* dans l'égalité économique et sociale.

Le temps presse. Il s'agit de fermer la gueule à tous ses suppôts du profit, de prévenir la montée du fascisme, de faire obstacle à la guerre par la révolution sociale balayant les Etats et le profit, édifiant le nouveau monde de l'égalité économique et sociale.

Debout les esclaves ! Et que les machines deviennent les esclaves de nos besoins !

Une société qui subit la misère ou la pauvreté quand son savoir enfante l'abondance est indigne de vivre...

Communiqués

TOURS

Le 18 février 1968 de 9 heures à 12 heures se tiendra à TOURS, Café Breton place des Halles, une réunion des militants C. N. T. de la Première Union Régionale et du département de l'Indre-et-Loire.

Cette réunion a été décidée en assemblée extraordinaire le 26 novembre 1967 à Chailles (41), dans le cadre du schéma élaboré en commun par le bureau de la 1re Union Régionale C.N.T.F. et des camarades militants C.N.T.E., en vue d'un regroupement et d'une réorganisation fonctionnelle du syndicalisme révolutionnaire sur le plan régional.

Ordre du Jour : 1° But de cette réunion. 2° Compte-rendu d'activités de la 1re Union Régionale. 3° Eventualité de la création d'une Fédération Départementale ou d'une Union Locale. 4° Etude du schéma de propagande. 5° Collaboration au « C. S ». 6° Questions diverses.

Les militants et sympathisants de la Région tourangelle sont invités à participer à ces travaux pour nous aider à propager le véritable syndicalisme.

COMITE DE LIAISON DES ANARCHISTES

Plate-forme de Lamotte-Beuvron

Nous informons les camarades anarchistes que le 4 février 1968 à 9 h. du matin va se tenir à Paris une grande réunion de travail en vue de donner définitivement une structure au travail commencé le 1er octobre 1967 à Lamotte-Beuvron.

Tous les camarades anarchistes doivent prendre en considération le sérieux de ce débat pour un regroupement et sur des possibilités de coordination à travers ce pays pour un mouvement anarchiste de langue française; pour le lieu de la réunion et information écrire au camarade André Senez, 72-La Chapelle-Gaugain.

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

Les camarades de l'A.I.T. travaillant dans les Usines Renault, sont priés de contacter le Syndicat des Métaux dans un but d'information.

Permanence : février : les samedis de 17 h. à 19 h. au siège confédéral, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

INFORMATION CONFEDERALE

La Commission Administrative Confédérale reprend maintenant ses réunions hebdomadaires tous les samedis de 18 h. à 20 h., au siège.

En conséquence, les permanences du samedi auront lieu de 16 h. à 18 h. et seront tenues par un responsable régional ou confédéral.

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

S. I. A. DE BREST

Les camarades sont priés d'assister nombreux à l'assemblée générale de la section le 4 février à 10 heures précises, Maison du Peuple, 1er étage, bureau 10. Questions très importantes à l'ordre du jour.

ORLEANS

Le 11 février 1968, à partir de 9 heures se tiendra à Orléans (Loiret) une réunion commune des militants C. N. T. F. et C. N. T. E. de la 1re Union Régionale.

Les militants et sympathisants du Loiret et des départements limitrophes sont cordialement invités à cette réunion; le lieu sera communiqué sur demande au sécretaire de la 1re Union Régionale : René Léclainche, « La Roche », Chailles (Loir-et-Cher).

Tous les travailleurs, quelle que soit leur nationalité, sont assurés de trouver au sein de la C.N.T. l'accueil et la concrétisation de leur idéal. Ecœurés et trahis par toutes les centrales réformistes existantes, ils apprécieront ce qu'est le « vrai syndicalisme », au contact d'autres travailleurs décidés à en finir avec la compromission perpétuelle dans laquelle les « dirigeants » de ces dites centrales prétendent les contraindre, dans un but uniquement politique et sans aucun rapport avec la dignité humaine que chacun de nous est en droit d'exiger. Nous vendons le produit de notre travail, mais pas notre conscience.

Les travaux se dérouleront d'après l'ordre du jour suivant :

— Compte rendu d'activités de la 1re Union Régionale.
— Situation syndicale dans les départements limitrophes.
— Eventualité de la création d'une Fédération Départementale et d'Unions Locales.
— Coopération avec LE COMBAT SYNDICALISTE.
— Questions diverses.

DANGER

Votre enfant a déjà bien assez de travail à l'école; ne lui imposez pas une fatigue supplémentaire en l'envoyant se faire « bourrer le crâne » au catéchisme.

L'Eglise, qui se range toujours au côté du capitalisme quand elle ne se confond pas avec, n'enseigne, outre ses légendes d'un passé révolu, que l'esprit de résignation et de jésuitisme aux enfants des travailleurs.

Ceci est la reproduction d'une affiche diffusée par le Groupe communiste libertaire de la région parisienne.

Elle fait partie d'une série qu'ils se sont proposés d'éditer. Saluons cette bonne initiative.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

CHEZ RENAULT

Là, comme dans de nombreuses autres entreprises, la Direction fait semblant d'ignorer les difficultés et les besoins des travailleurs. C'est ce qui a motivé la création d'un comité d'action pour aller jusqu'au bout dans leurs revendications. Un plan de longue haleine vient d'être établi et nous souhaitons à ces camarades un bon esprit de combativité et de solidarité. Nous les assurons aussi de tout notre appui, tant moral que matériel.

C'est là un bel exemple qui mérite toute notre sympathie et qui devrait être suivi dans d'autres entreprises.

Le « C. S. ».

CHEZ LES CHEMINOTS

La Direction de la S. N. C. F. peut être considérée comme la plus rétrograde et la plus réactionnaire des Directions d'administrations et de services publics en France.

Jouissant d'un privilège particulier qui lui permet de se moquer à la fois des ministres de tutelle, des usagers et du personnel, la Direction de la S. N. C. F. mène depuis toujours, et particulièrement depuis vingt ans, une politique basée essentiellement sur les profits d'une caste et les privilèges d'une hiérarchie de maquignons.

De nombreuses lignes sont sur le point d'être fermées, qui s'ajouteront à toutes celles qui ont cessé d'être exploitées depuis 1945.

Cependant, la Direction de la S. N. C. F. n'hésite pas à créer des relations entre Orléans et Paris par trains partant d'Orsay et reliant Orléans sans arrêts entre Austerlitz et Les Aubrais en une heure environ. Cette « initiative » marque d'une façon flagrante la compétition des profiteurs car cette relation Paris-Orléans vient juste au moment où la Société de l'Aérotrain envisage de mettre au point sa voie expérimentale Paris-Orléans. En termes financiers on appelle cela essayer de couper l'herbe sous le pied au concurrent éventuel. Là-dedans, l'intérêt du public passe par les coffres-forts de ces messieurs.

On voit aussi fleurir, un peu partout, des trains rapides en 1re classe avec supplément, c'est-à-dire des trains de prestige ou, plus clairement, du tape-à-l'œil. Mais, pour se rendre dans un petit village du Cantal ou de la Normandie, les trains, quant ils passent encore, ne s'arrêtent plus.

C'est ce que la Direction de la S. N. C. F. appelle « un service public au service du public ».

En ce qui concerne le personnel, la Direction et toute la hiérarchie opèrent de la même façon. Le lampiste est le manant qui doit faire vivre un régiment de fainéants. Les effectifs des travailleurs du rail ont été réduits de plus de moitié depuis la guerre, mais les cadres, directions, inspections, ingénieurs, chefs d'arrondissement, etc., sont toujours aussi nombreux.

Les travailleurs du rail français sont les cheminots qui ont la semaine de travail la plus longue de toute l'Europe. Et complètement étouffée par la collusion des syndicats dits représentatifs (C. G. T., F. O. et C. F. D. T.), qui sont les fidèles valets de la Direction, la grande majorité des cheminots attend « le triomphe de la gauche », car la C. G. T. a dit que c'est la « gauche » qui résoudra tous leurs problèmes.

Il n'y a pas que les chefs de gare qui sont cocus, les manœuvres et les lampistes le sont aussi.

La C. G. T. et le Parti Communiste l'ont dit : Ils sont pour la hiérarchie.

C'est donc bien clair.

Ce qui attend les cheminots en cas de triomphe de la « gôche », et dans le meilleur des cas, c'est la continuation de ce que nous connaissons actuellement : des hauts salaires pour les petits copains démerdards et qui rampent, éternels défenseurs d'une hiérarchie des salaires à laquelle ils se croient prédestinés.

Ce qui nous attend, en cas de triomphe de la « gôche », c'est la continuation et le développement des inégalités sociales.

Ce qui nous attend, c'est un nouveau 1946, un nouveau coup du « retroussez vos manches ».

C'est pour cela que nous ne marchons pas dans cette collaboration des classes.

Nous maintenons ce que nous avons toujours dit : L'ennemi des travailleurs du rail, comme l'ennemi des usagers du rail c'est la hiérarchie, cette syphilis du prolétariat, développée, amplifiée, par ce parti politique qui se dit « de gauche », ce Parti Communiste qui espère se créer des « cadres » en vue de la mise en place de son système d'exploitation des corniauds. Système qui n'est qu'une copie de n'importe quel capitalisme.

L'ennemi c'est le maître. Celui qu'on a sous le nez journellement, que le grand patron paie avec des pincettes, de crainte de se salir les mains.

L'ennemi c'est l'adjudant, sans qui le général ne serait rien.

De plus en plus, les anarcho-syndicalistes refusent la main mise de la technocratie et de la techno-bureaucratie jouisseuses et démentielles.

Le progrès technique est zéro sans progrès social.

Le progrès c'est de faire 30 heures par semaine, de supprimer le salariat, de créer l'égalité économique et sociale.

Ce n'est pas de Gaulle qui fera ça. Ni Mitterrand, et encore moins Waldeck Rochet et Frachon.

« L'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

R. J. SOURIANT

Editions A. I. T.
Le Syndicalisme révolutionnaire
Biographie d'Emile Pouget
En vente : C. N. T. Prix, 1,80
C. C. P. Soriano - 14 10362 - Paris

ANTENA

ALFONSO COMIN CONDENADO

MADRID. — A pesar de la intervención favorable de religiosos e intelectuales de España y Francia, el escritor Alfonso Comín, autor de un artículo de oposición publicado en un semanario de París, ha sido condenado por el T. O. P. a un año y cuatro meses de prisión firme. Los testigos de descargo franceses, a la defensa le fueron rechazados. El abogado de Comín entablará recurso contra la condena ante el Tribunal Supremo.

JUICIOS CONTRA PERIODISTAS

MADRID. — Siempre a cargo del T. O. P. van a celebrarse varias vistas contra periodistas que ejercieron el derecho a la crítica del sistema. Dos jesuítas que escribieron un folleto sobre sindicalismo verán reprochado paternalmente su calculado atrevimiento, no esperándose contra ellos castigo efectivo. El escritor Angel Ruiz Camps y el estudiante que dirige la «Gaceta Universitaria», van a ser a su vez juzgados, según la acusación, «por haberles faltado al respeto a las instituciones gubernamentales». ¡Pobrecitas!

CONDENADOS

MADRID. — Por decisión del T. O. P. tres obreros de Baracaldo se han visto aplicar la grave pena de SEIS años de presidio y 25.000 pesetas de multa cada uno, por delito de «propaganda ilegal». Por si fuera poco, esta bárbara pena, de los acusados ha visto aumentarla en tres meses de prisión y 5.000 pesetas de multa por uso de nombre supuesto para borrar la pista de la policía.

EXTRAIDO DE «LE MONDE»

PARIS. — «En el Juzgado se ha presentado una denuncia contra la policía por detención ilegal de varios estudiantes. La denuncia la suscriben los profesores Ruiz Sacristán y Juan A. Gormendia.

»El jueves por la tarde, el juez del Tribunal de Orden Público dio orden de que fuesen libertados dieciséis estudiantes que habían sido detenidos cinco días antes. Entre ellos se hallaba la señorita Josefina Rubia, hija del decano de la Facultad de Derecho y un estudiante de la Residencia citada. En la denuncia se hace constar que los defensores señores Robles, Peces Barba, Vázquez Guillén y José Roldán, observaron con el mayor asombro que los agentes, en vez de obedecer la orden del juez, encerraban a los estudiantes en celdas del Palacio de Justicia, en los que los abogados no pueden comunicarse con ellos. Más tarde, la policía «secreta» se hacía cargo de los detenidos llevándolos a la Dirección General de Seguridad.

Hablando en nombre propio y en los de sus colegas, el señor Robles ha dicho:

»En cuarenta años de ejercer la profesión es la primera vez que las órdenes de un juez no son obedecidas en el propio Palacio de Justicia. Este asunto es de los más graves. Por otra parte, a nosotros, los abogados, se nos ha impedido usar de nuestro derecho a hablar con ellos. El viernes pediremos al Decano convoque una reunión extraordinaria al Consejo directivo del Colegio.»

PALOS DE CIEGO

MADRID. — En Gijón han sido detenidos el estudiante Juan Guisasola Camblor y los obreros Ramiro García y Padro Sanjurjo, como medida preventiva. Se va a la cárcel por cualquier cosa y la prensa adereza la acusación policíaca.

A Rafael Sánchez de Madrid, le ha sido sobreseída una causa por delito de incomparecencia. En 1940 Sánchez fue juzgado por «rebelión militar» y por haber pertenecido a la checa (?) de la calle de San Bernardo, siendo entonces condenado a... un mes de arresto, lo que probó que Sánchez es un verdadero inocente. Constreñido a presentarse periódicamente ante la autoridad militar, en 1941 dejó de hacerlo, y de aquí vino su proceso de 1967...

Fernando Bartolomé Enviz, Santiago Ramírez Jiménez y Guzmán Jiménez Marcos, son tres jóvenes antifranquistas bilbaínos que la policía acusó y detuvo por «asociación ilícita subversivo-violenta». Pues como eso el T. O. P. les ha condenado a un total de 18 años y 3 meses de cárcel y a 80.000 pesetas de multa. En concreto, estos tres muchachos divulgaron hojas de 1º de Mayo en Las Arenas y Baracaldo.

A CAUSA DE LA IMPORTACION DE HULLA EXTRANJERA

BARCELONA. — Justa observación de Juan J. Pardo Martínez en «La Vanguardia»:

«Si la minería de carbón está ahora en crisis, ha tenido una larga época de «vacas gordas». Pero esas «vacas gordas» sólo fueron posibles por la prohibición de importar toda clase de carbones, y la «mantequilla» que aquéllas daban no sirvió, como hubiera podido esperarse (mayormente cuando no pocas empresas mineras estaban declaradas «industrias de interés nacional», con todas las ventajas que ello suponía) para mejorar sus explotaciones mineras equipándolas adecuadamente, sino todo lo contrario.

»Al amparo de la total prohibición de las importaciones, muchas empresas mineras realizaban magníficos negocios, sin hacer demasiado caso de las disposiciones reguladoras de precios, calidades y tamaños de los carbones, cualquiera que fuese el rango de aquéllas.»

Y ahora los mineros pagan el delito de avaricia patronal con la crisis.

HUELGA EN JEREZ

CADIZ. — El 22 de enero los obreros de la Edificación de Jerez de la Frontera no acudieron al trabajo y por la tarde se concentraron, en número de dos mil, ante la casa sindical en son de protesta. Estos obreros constructores tenían pendiente de aprobación un aumento de salarios y un plan de mejoración de las condiciones de trabajo, a cuyas aspiraciones el «vertical» dio cerrojazo aduciendo el bloqueo de salarios y otras ventajas, debido a la devaluación de la peseta...

HUELGAS ESTUDIANTILES

PARIS, (OPE). — De la misma fuente informativa que la anterior noticia:

«Continúan las sanciones contra los estudiantes. El profesor García Valdecasas, rector de la Universidad de Barcelona ha suspendido por un año a trece estudiantes delegados del Sindicato Democrático en la Facultad de Filosofía acusándoles de incitar a sus compañeros a que asistan a las reuniones sindicales. Por el mismo «delito», idéntica sanción se ha adoptado contra doce delegados de Madrid. Los estudiantes han reaccionado enérgicamente en ambas ciudades. En la capital catalana unos quinientos se han enfrentado con la policía en la puerta de la Universidad, cuando se celebraban «asambleas» en diversas Facultades cuyos alumnos en parte, no asistían a las clases. En Madrid un millar de estudiantes han celebrado una reunión de protesta en la Facultad de Ciencias. Durante cinco horas, 500 estudiantes refugiados en la Clase de Matemáticas han lanzado ladrillos y botellas con ácido contra las fuerzas del orden que rodean la Universidad.

»En Oviedo, Santiago de Compostela y Sevilla la huelga de universitarios, es casi total».

DESORDENES ESTUDIANTILES

PARIS, (OPE). — El periódico americano de esta capital, «International Herald Tribune» publica el 10 de enero un despacho de la agencia United Press International (U. P. D. fechado en Madrid, que decía así :

«Los estudiantes de la Universidad de Barcelona impidieron la circulación de vehículos por más de media hora y apedrearon a los guardias. Por otra parte, al otro extremo de España, en Santiago de Compostela (Galicia) los estudiantes de la Universidad boicotearon las clases. En ambos lugares los estudiantes quisieron de esta manera significar su aprobación y solidaridad con las manifestaciones antifranquistas llevadas a cabo por los estudiantes de la Universidad de Madrid. En cambio, en Madrid no pasó nada. Todo estuvo tranquilo. Cientos de guardias se presentaron en la Ciudad Universitaria de la capital de España, pero los manifestantes optaron por tomarse unas vacaciones».

PROSIGUE EL MALESTAR UNIVERSITARIO

MADRID. — El 23 la Facultad de Derecho no fue ni siquiera abierta. Tampoco hubo recepción académica con motivo de la festividad del día.

En Ciencias, Filosofía y Letras, Medicina, etc., la huelga continúa, siendo reducido el número de «grises».

Por su parte la autoridad ha duplicado el aparato represivo que mantiene estacionado en «campus» (extensiones) universitario.

En Santiago de Compostela los estudiantes el 23 celebraron una reunión «ilegal» en el aula de Filosofía y Letras. Mañana y tarde centenares de alumnos se manifestaron ante la Universidad Central y en el centro de la ciudad, declamando contra el régimen de tiranía que sufre España.

COLUMNA DEL EMIGRADO

Con el mapa y la tijera

La verdad ya no tiene aguante en España... y más lejos de ella. Es Doña Tijera quien lo acredita.

Prosigamos:

En «Arriba» al falangista Jaime Campmany se le escapó esto:

«De nuevo la Universidad es fuente de alborotos. De nuevo los estudiantes presentan unas instancias reintegradas con la peligrosa póliza de la violencia. De nuevo las noticias de Prensa hablan de «reuniones no autorizadas», de «asambleas libres», de «convocatorias de huelga», de manifestaciones callejeras, de encuentros entre universitarios y «grises». El aire de la paz de España ha sido rasgado por seis disparos que, por fortuna, se han perdido inofensivos, pero estremecedores, en las altas regiones de donde desciende la primavera. Otra vez la Universidad hierve como una caldera amenazante.»

«La Universidad tiene problemas. Los estudiantes tienen problemas. Seguramente son problemas viejos, enconados, hinchados. Llagas sobre las cuales no se ha puesto el dedo, sino que han sido tapadas con tafetanes y esparadrapos. Vicios que se han mantenido inconfesados y ocultos. Se ha tratado mucho más de sofocar los síntomas que de analizar y sanar las causas.»

«Los problemas universitarios no pueden ser dilucidados así. No son tratables de la autoridad encargada de custodiar el orden público, sino por la autoridad académica.»

«¿Qué han hecho las autoridades académicas para conocer y resolver los problemas de los estudiantes y de la Universidad? ¿Dónde están los catedráticos, los profesores, los decanos, los rectores, mientras los estudiantes se enzarzan con los «grises»? ¿Dónde andan los sinceros y luminosos informes de los claustros de profesores? ¿Qué consejos, qué ejemplos de ciudadanía y de espíritu universitario reciben nuestros estudiantes? ¿Cuáles voces magistrales se han alzado ofreciendo soluciones auténticas para sus problemas auténticos? ¿Cuáles son los académicos prestigiosos que se interponen en esas luchas que perturban nuestra paz y desatan a veces nuestros nervios?»

«A los universitarios habrá que convencerlos de que sus problemas asociativos o de cualquier otra índole no se resuelven a ladrillazos. A los catedráticos habrá que convencerlos de que una huelga estudiantil no es algo ajeno a la cátedra y a su responsabilidad de maestros. A la autoridad académica habrá que convencería de que la autoridad gubernativa no puede tomarse como sustitutivo armado de otra autoridad, no armada precisamente de porras ni mantenida con disparos al aire. A nuestro Ministerio de Educación y Ciencia habrá que hacerle ver que desde hace muchos años la Universidad presenta problemas que están sin resolver. Y a la sociedad habrá que convencerla de que una Universidad sana, rodeada de nuestra predilección y abierta a todas las clases sociales, cualquier desarrollo económico, cualquier ensanchamiento cultural y cualquier evolución política resultarán punto menos que ficticios y engañosos.»

«El Diario Vasco» de San Sebastián, publica un artículo editorial en el que entre otras cosas, se afirma:

ESTAMOS DISCONFORMES

«Ya está aprobada por las Cortes la propuesta modificación de los artículos 165 y 165 bis del Código Penal, asunto que ha removido bastante las aguas en los medios de los profesionales del Derecho y en los periodísticos.

»Buen número de Colegios de Abogados y de Asociaciones de la Prensa, entidades a las que no se puede negar su carácter representativo, las cuales por razón de profesionalidad no son incompetentes sobre la materia sino todo lo contrario, formularon a su debido tiempo las pertinentes reclamaciones, con el fin de que las Cortes desechasen el proyecto de reforma de los mentados artículos. Esto quiere decir, naturalmente, que las citadas entidades eran contrarias a la reforma y así lo manifestaron haciendo razonadas reservas sobre la cuestión. De nada han servido estas peticiones, y las Cortes han aprobado la modificación de los artículos señalados con sólo once votos en contra. O sea, prácticamente, casi por unanimidad.

»Si se tiene en cuenta que las penas establecidas por la modificación de los dichos artículos 165 y 165 bis pueden llegar hasta seis años de prisión, no puede negarse que el cambio introducido encierra harta dosis de gravedad, y trae consigo una seria limitación para las tareas informativas y para el contraste de ideas y pareceres por el que actualmente se aboga.

»Tenemos que poner de relieve que en manera alguna somos partidarios de la verborrea parlamentaria, tan elocuente muchas veces y tan vaga e inútil muchas veces más. Pero no por ello vamos a suscribirnos al extremo contrario. Porque las actuales Cortes funcionan con toda la discusión que se quiera en las comisiones, pero en los plenos finales todo se resuelve deprisa y casi por unanimidad, cuando el buen funcionamiento de una asamblea legislativa, en sus resultados prácticos, le conviene una sesión final con voto secreto.»

Leído en un diario de Caracas:

«NI NUEVA NI UNICA»

«Cumplió el generalísimo 75 primaveras floridas. Y en Madrid los estudiantes las celebraron a su manera. Los jóvenes, al parecer, voceaban algo distinto al japi-berdi-tuyú, pues la policía de a caballo reaccionó enérgicamente, o sea en relación directa con los calificativos estudiantiles.

Contrariamente a los usos tradicionales de regalar al cumpleañero, en esta ocasión la cosa fue al revés. El regalo lo hizo el señor Franco a su amado pueblo y consistió en una hermosa devaluación de la peseta y una flamante «congeladora» para introducir en ella precios y salarios. Como es de rigor — y más en un régimen como el del «Movimiento» — los salarios entrarán sin discusión a la congeladora, en tanto los precios se resistirán y terminarán quedándose afuera. Y como ya los primeros estaban bajos y los segundos muy altos, no se requiere de mucha materia gris para sacar conclusiones.

Pocos días antes de celebrar su 75 aniversario, el Caudillo pronunció un discurso ante el Consejo Nacional del «Movimiento» en el cual se llenó la boca afirmando que ya no existen las dos Españas «que helaban el corazón», sino una «España Nueva y Unica».

»Lamentablemente no es así. Ni España nueva ni España única. El generalísimo sólo detiene su vista y afinca sus creencias (si es que las tiene) en lo superficial de un régimen que no pasa de ser una cacerola en ebullición en cuya tapa está él encaramado con todo su aparato de fuerza militar, policial y económico impidiendo que la marmita explote. Empero ya se filtran algunos chorros de hirviente vapor en forma de huelgas y paros obreros, protestas de estudiantes, de profesionales y de sacerdotes y, sobre todo, en una forma mucho más grave, como es la situación económica.

No hay, por tanto, España única. Hay la España del millón de muertos de la guerra civil. La España del éxodo y del llanto. La España del pueblo que expresa su descontento en aquellos brotes de violencia. La España de los jóvenes que han rechazado definitivamente al régimen. La España de los privilegios, de las injusticias, del estraperlo, del tráfico de influencias y del enriquecimiento al amparo del poder.

En cuanto a la España «nueva», no pasa de ser la misma y vieja España con arreos más o menos reencauchados para darle una apariencia de novedad. Pero bajo los cuales se oculta, mutatis mutandi, la España de Fernando VII. La España autocrática hija de un pronunciamiento mas, del cual ha desaparecido hasta la música falangista que había escrito Primo de Rivera.

Por todo lo dicho, la España «nueva y única» es un anacronismo, un contrasentido histórico que sólo se mantiene por la fuerza y por el horroroso recuerdo de la guerra civil. Pero, dígase lo que se quiera, su fin está más cerca que lejos.»

Por la transcripción:

R. López R.

Area Mundial

CONGRESO DE FEDERACIONES ANARQUISTAS EN CARRARA

Lista de las Federaciones que han adherido al C. I. de FF. AA.:

Unión de Anarquistas Búlgaros en Exilio. Federación Anarquista Ibérica. Movimiento Anarquista Holandés. Federación Anárquica Italiana. Federación Anarquista Francesa. Comisión de Coordinación Libertaria (Bélgica). Federación Anarquista Japonesa. Movimiento Libertario Brasileño. Movimiento Libertario Cubano en el Exilio. Federación Anarquista Mexicana. Movimiento Anarquista Alemán. Federación Libertaria Argentina. Anarchist Federation of Britain. Federation of Australian Anarchists. International Anarchist Commission (C.I.A.-Londres). Federación Anarquista de Quebec. Organizaciones Libertarias del Perú. New Zealand Federation of Anarchists.

Observador: Movimiento Anarquista de Colombia.

***

Orden del Día para el Congreso de Carrara:

1º La situación económica, social y política de los países representados; Situación del Movimiento Libertario, así como las perspectivas de actividades y de difusión de las ideas libertarias en estos países. (Informe de los Delegados).

2º Los libertarios, el Movimiento obrero y las organizaciones obreras nacionales e internacionales.

3º El Anarquismo y el Marxismo a prueba de la experiencia del siglo XX, y teniendo en cuenta las experiencias de las revoluciones rusa, española y cubana.

4º Las bases ideológicas, tácticas y organizacionales de la Internacional de Federaciones Anarquistas.

5º La Internacional de Federaciones Anarquistas frente a los bloques imperialistas, a los países no alineados y a los problemas de nuestra época: la juventud, la lucha contra la guerra, contra el hambre en el mundo, contra las dictaduras, el racismo, etc.

6º Actitud del Movimiento Anarquista frente a la expansión de las religiones, y medios a poner en obra para combatirlas.

7º Organización de la economía en una sociedad anarquista o durante la etapa de transformaciones revolucionarias hacia la anarquía.

8º Pacto de asociación y compromiso formal de sostenimiento material preciso, y de colaboración regular a las actividades internacionales.

9º Nombramiento de un organismo de relaciones anarquistas internacionales encargado, además, de la publicación de un boletín de información y de orientación libertarias. Este organismo comprenderá igualmente un Comité Internacional de solidaridad con los movimientos de exiliados de los países totalitarios.

Lenguas adoptadas para los debates del Congreso de Carrara:

Francés, español, inglés, y a petición de nuestros compañeros holandeses: esperanto.

La Comisión Preparatoria insiste sobre la necesidad de que cada Delegación comprenda, al menos, un militante que conozca el esperanto.

(Textos traducidos del Boletín nº 6 de la C. P. del Congreso Internacional de Federaciones Anarquistas de Carrara, por M. OCAÑA).

DISCOS

El sombrero usual queda imantado por el fluido vital de la persona. El mío cobra vida al menor soplo de aire. Desgajado de mí, como si un motor lo impulsase. Rueda con una seguridad que para sí quisiera mi economía.

El otro día aguardaba a mi tren parisino, y en la espera pasó un convoy que no era el deseado. Paciente, y otro tren pasó, veloz, por otra vía cercana. Irreverente, esa velocidad me arrojó el sombrero al suelo, como obligándome a saludarla. Pasada la exhalación, me recubrí maldiciéndola.

Esta peripecia me recordó al sacristán de procesión mínima que en Capellades me arrebató la gorra, que yo recogí del suelo vociferando luciferismos, que hubieran levantado polvareda clínica de no haber contado, un servidor, con el público de mi parte. La procesión se fue a dislocar ciudadanía por otras calles, quedando la nuestra en paz y respeto.

Más acá, los sacristanes de España han seguido quitando gorras, con cabezas y todo. *DISCOBOLO*

HABLEMOS CLARO

EMPECEMOS por decir, que el Anarcosindicalismo es una conducta y un sentimiento para unos, los que sin tener necesidades materiales que resolver en los Sindicatos, militan en ellos; y una necesidad para quienes teniéndolo todo por resolver en su vida de parias; no teniendo otra solución para salirse del cepo de miseria en que la sociedad los tiene atrapados, se agrupan en Sindicatos y desde ellos presentan cara y lucha al capitalismo; es decir, los trabajadores. Este y no otro, es el punto de partida de todo el problema que nos ocupa.

Sentadas estas premisas, continuemos diciendo que toda lucha anarcosindicalista, comienza en las minorías o grupos revolucionarios esforzados, y se desarrolla en el gran núcleo de los sindicatos obreros; en este caso, en la Confederación Nacional del Trabajo, pues que somos españoles.

Hace 30 años o más, la C.N.T. estaba compuesta de potentes sindicatos, en los que la clase trabajadora tenía su plataforma de lucha frente a una clase patronal tozuda y desenfrenada; bien guarnecida de Leyes de Trabajo favorecedoras, y bien protegida por una Fuerza Pública dispuesta a todo. Y aquí es donde es inevitable afirmar que estos sindicatos estaban orientados en todo momento por esas minorías de militantes anarquistas de todos los matices — desde los puramente ortodoxos y anti-estatales bajo cero, hasta los libertarios de Federaciones de Industria, Cooperativas y Colectividades, o los sindicalistas revolucionarios a secas, pero eso sí, actuando todos en un mismo frente de lucha, contra los abusos patronales y gubernamentales de todo género.

Así pues, al correr de los años; vividas las enormes experiencias de la guerra, la clandestinidad dentro de España, y esta espera demoledora de entusiasmos del exilio, nuestro Movimiento Confederal y Anarquista se bifurca en varias direcciones; y este fenómeno sucede porque le faltan los sindicatos; es decir, la C.N.T.

¿A qué negar que no puede haber C.N.T. sin sindicatos? De la misma manera que un tren, para serlo, tiene que tener vagones; si le faltan estos vagones, será solo una máquina, pero no será un tren. Y al no haber sindicatos, al no haber C.N.T., sucede lo que tiene que suceder; la labor se reduce a los grupos de militantes específicos, revolucionarios de siempre, que se libran en discusiones sin poder hacer otra cosa que ir desgranando el racimo.

El resultado es siempre el mismo. Malgaste de unas energías que al estar dispersas, no dan un resultado positivo, porque no pueden darlo.

Tendríamos para escribir miles de cuartillas — lo que no es el caso — para tratar de ir colocando las cosas en su lugar; en el lugar que estaban; en el único que pueden estar — me refiero a la C. N. T. —, a menos que inventemos un monstruo de cuatro cabezas al antojo de cualquier oportunista o ambicioso de ocasión.

No nos cansemos. En España existe hoy, el mismo problema de hace 30 años; de hace 60, de siempre. El capitalismo no ha variado; las oligarquías, la iglesia, la patronal, siguen en pie; las formas de explotación más acentuadas que nunca. Y si nada ni nadie ha variado, ¿por qué regla de tres hemos de variar nosotros?

La vigencia del mal está hoy más clara que nunca. La necesidad pues, de reforzar nuestros medios de lucha, nuestras armas de lucha, está pues también más vigente que nunca; es decir, la huelga; la intransigencia frente a los patronos y el régimen que amordaza al pueblo; la intolerancia contra todas las formas de explotación del hombre por el hombre; en suma, la C.N.T. y el anarcosindicalismo, la rebeldía permanente, en tanto la sociedad sea como es.

Que perdonen quienes creen que quitándose la gorra delante de los patronos y conviviendo con ellos se consigue algo; que me disculpen los que estiman que colaborando con la tiranía, van a transformarla en un Edén; que no se enfaden los que suponen que abandonando nuestros principios de intransigencia, de rebeldía, la C.N.T. irá alguna parte con dignidad. No. La C.N.T. está jalonada de hechos magníficos, precisamente por su intolerancia ante la explotación; por su permanente rebeldía.

Pero es posible que todo esto, suene hoy en los oídos de algunos, a música vieja... Allá ellos. La causa de los trabajadores; las luchas obreras nunca son viejas; la rebeldía tampoco; es congénita al revolucionario; la mansedumbre es la negación rotunda de las ideas. Y las ideas no envejecen nunca. Quienes envejecemos somos los hombres, y con nosotros las energías palidecen; las banderas se destiñen. Porque incluso hay quien sigue hablando en revolucionario, mientras arregla los papeles de su retiro, rebañando las migajas que le dan las leyes capitalistas, para prepararse su rincón al sol de España. No se trata de hacer una crítica caprichosa de estas situaciones humanas; se trata únicamente de puntualizar acerca de lo que la C.N.T. ha representado y debe seguir representando entre los trabajadores; la rebeldía permanente; la intransigencia a rajatabla frente a la explotación.

Todo lo demás, a mi entender, es jugar con ventaja; escamotear la carta, y sobre todo, echarle agua al vino.

Que no seamos capaces de derribar al régimen franquista, es una cosa; pero dejemos quietos los «principios». Poco o nada tienen que reformar, y si en algo reforma hubiera de hacerse, hágase en buena hora, pero dentro de la Organización.

Y entre tanto... ¡Viva la C.N.T.!

Un militante anónimo

S.I.d.
Ella piensa en ti. Piensa tú en ella.

NECROLOGICA

ANTONIO ORTEGA CADIZ

El día 10 de diciembre del pasado año tuvimos la desgracia de perder a causa de una incurable enfermedad y a la edad de 87 años, al compañero Antonio Ortega Cádiz, que en vida fue un excelente militante de la C. N. T. y que toda su larga vida la puso al servicio de la Organización.

Actuó en el Sindicato de la Madera de Melilla y al estallar la sublevación fascista fue detenido seguidamente en internado en el campo de concentración de Alcazaba de Zeluán y posteriormente los franco-falangistas lo trasladaron al Peñón de Alhucemas, en Marruecos.

Recobrada su libertad en 1940 aprovechó la primera oportunidad para fugarse de Melilla y consiguió llegar a Argel. Una vez allí tomó residencia en Orán, perteneciendo a la Agrupación Local de la C. N. T., siendo siempre un consecuente militante, cumpliendo con los deberes confederales, ostentando el cargo de delegado de la barriada de Gambetta, propagando las ideas de manera incansable.

A sus familiares, residentes ahora en Marsella y pertenecientes a la Federación Local, les reiteramos desde estas breves líneas nuestra cordial simpatía en las dolorosas horas por las cuales atraviesan.

Al que en vida no dejó jamás de ser nuestro amigo, al veterano compañero que acaba de dejarnos para siempre, lo recordaremos con fervor por el ejemplo que constantemente supo darnos y que comparte toda Melilla, que espera verse liberada del franco-falangismo que tantos crímenes cometió.

José Muñoz

París. ACTIVIDADES DE LA AGRUPACION GOLEM

El sábado 27 tuvo lugar la conferencia a cargo de grupo «Amis de Sébastien Faure» para explicar la vida y la obra de aquel destacado compañero ante el grupo estudiantil que tanto interés demuestra por la cultura de avanzada. El disertante fue el compañero Maurice Laisant, quien supo diseñar magníficamente la silueta, la filosofía y la conducta ampliamente libertaria del biografiado, conquistando la conformidad y el reconocimiento del auditorio, que fue gratificado, antes de finalizar el acto, con un discurso y una canción discografiados según la voz de propio Sebastián Faure.

Al día siguiente por la tarde, y ante numerosa concurrencia, un joven judío dio relación minuciosa del Estado de Israel, chocando a numerosos compañeros que el tema «kibutzim» tuviera tan poca audiencia por parte del ocupante de la tribuna. La exposición de cómo se desarrolla política y estatalmente una sociedad reciente, puede guardar interés informativo, pero las ansias del público reunido eran otras, cual se demostró al final de la conferencia con las acertadas intervenciones de varios compañeros. En realidad, la mayor parte de concurrentes habíamos acudido para cotejar el sistema «kibutzim» de Israel con las colectividades de trabajo nacidas de la revolución española. Las objeciones de los aludidos compañeros hechas al orador, fueron muy bien recibidas por la sala, e incluso por el objetado, habiendo resultado, en definitiva, una conferencia superada por la influencia colectiva.

... Y la tanda de actos parejos va teniendo solución de continuidad. Para el 11 de febrero se anuncia una fiesta de la Peña, y para lo sucesivo se preven varias audiciones de guitarra clásica a cargo de eminentes profesores de tan íntimo emotivo instrumento.

Siempre adelante. — *Pérez A.*

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»

de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

CENIT
sociología — ciencia — literatura
Revista mensual libertaria.

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

Tributo a Eleuterio Quintanilla

(Viene de la página 4.)

nuestros principios anarquistas que dieron origen al nacimiento de nuestra Confederación Nacional del Trabajo, se retiró, y sólo en el aspecto regional desarrolló su actividad. Los años han demostrado la fuerza irradiadora de su capacidad ideológica y solidaria, la gran lección del buen maestro, y como constatamos aún hoy, después de treinta años de exilio, después de haber sufrido la represión más inhumana que ha conocido la historia de esa región de toda nuestra España, aún perdura lo enseñado y se manifiesta a través de esos movimientos solidarios que tan repetida y gallardamente se desarrollan allí.

Esto nos conduce a otro acierto inmenso que tuvo con su posición en la primera guerra mundial (1914-1918) por la que tuvo que sufrir ciertas acusaciones injustas de personas que desconociendo el fondo del problema y no poseyendo la facultad de información de nuestro Profesor de idiomas, no calcularon su lenguaje. Más comprensivos y más instruidos los A. Lorenzo y otros, aunque discordando de su posición, supieron moderarse y conservar la muy entrañable amistad que se tenían. Sin embargo, el tiempo otra vez le dio razón, y cuando el mismo acontecimiento se repitió, guerra 1939-1945, ya no hubo equívoco y todos al unísono fuimos antifascistas y antinazis. ¿Cómo no iba a serlo así, cuando aún hoy continuamos siendo víctimas vivientes de tan desencadenada barbarie? La guerra del 1914-1918 fue preludio a la segunda, mismo objetivo y misma táctica. ¿Quién no lo ve hoy?

La posición neutralista que se manifestó en nuestros medios era en unos una razón sentimental como en Anselmo Lorenzo, esperanzadora revolucionaria como en Malatesta, quien creía en la sublevación de los pueblos; pero en una buena parte fue la posición cómoda que les permitió manifestar su desenfreno temperamental.

No, los anarquistas no somos partidarios de ninguna guerra, tenga ésta el cariz que se le quiera dar; pero cuando se echa encima hay que defenderse como se pueda para evitar el atraso humanista que representa la pérdida de las libertades conseguidas. Este sentimiento ha sido y es el que nos indujo unánimes a la lucha contra el totalitarismo, sea este fascista o comunista.

El anarquismo es ante todo y sobre todo una filosofía de humanización social; no se presta en lógica anárquica a múltiples interpretaciones, ni preferencias particularistas motivadas muchas veces por los atavismos heredados de las generaciones anteriores o de las circunstancias históricas que pueden haber vivido las personas que los sustentan.

(Continuará)

B.D.I.C

C. N. T. — A. I. T.

Regional Catalana en el Exilio

A todos los compañeros adheridos o por adherir: Salud y constancia.

Al tomar posesión de nuestros cargos por indicación del Pleno de Marsella (agosto de 1967) cúmplenos dirigiros nuestra palabra de salutación y para informar de nuestros propósitos y de lo que ocurre, afectándonos, en Cataluña.

Observando nuestro panorama regional en el destierro vemos agrupaciones nuestras manifestándose en Paris, Lyon, Perpiñán, Toulouse, Clermont-Ferrand, Hyères, Combs-la-Ville, Six Fours, y numerosas adhesiones individuales dispersas, comprendiendo la suma nominal de equis compañeros. Pocos, dada la densidad de militantes procedentes de Cataluña operando en el exilio. Apreciables consideradas sus dotes de dinamismo. Algo apartados de la cantidad, estamos ciertos de la calidad.

Sin embargo, el número de afiliados a nuestra Regional debe de aumentar: para acodar al S. I. en tanto que representante de la Organización en general; para aportar concurso valedero a los compañeros que en el Interior se afanan en dejar la C. N. T. en el lugar que le corresponde frente a comisionismos obreros, asoismos, iñigo-royanismos y demás desviaciones y corrupciones del Movimiento proletario. La relación directa con Cataluña, de acuerdo con el S. I. es esencialísima tanto para el Exterior como para el Interior. Si éste nos pide recurso solidario, propagandístico y otras aportaciones para el mayor éxito de la C. N. T. en la región donde ésta ha tenido más predicamento, nosotros no podemos negarnos a facilitárselo. Si se aduce que el S. I. puede encargarse de abastecer estas necesidades, señalaremos que se está en falso, pues con los medios de que dispone no puede concurrir a las necesidades morales y materiales de todas las regiones españolas. El concurso desinteresado y netamente libertario y revolucionario de las Regionales, al S. I. ha de resultarle precioso. A este efecto recordamos que la sincronización cara a España de nuestra Regional con el S.I. es perfecta.

Los compañeros que debiendo estar en nuestra Regional permanecen fuera de ella, debieran integrarse a la misma cual lo estaban en Cataluña. Así, si 1.000 compañeros efectivizaran el valor regional en Francia, con 3.000 que nuestra Regional contara el esfuerzo pro-Regional del Interior sería más considerable y de mayor provecho. A estos compañeros no controlados — en el sentido regional — toca meditar el problema para que resuelvan en conciencia.

En lo tocante a información, podemos enterar a los compañeros de la actividad cohesionadora que actualmente despliega el Comité regional de Cataluña, para, una vez en marcha el dispositivo calculado, hacer pesar la C. N. T. en el ámbito obrerista, sobre todo en lo que respecta a reivindicaciones obreras y propagandas. Del esfuerzo exterior esperan aquellos compañeros la reaparición de «Solidaridad Obrera». Ningún compañero exiliado está en derecho de negar su colaboración a la esforzada militancia que actúa en los dominios de Franco.

En otro aspecto (el sindicalmente degenerativo) tenemos prueba gráfica de la campaña de captación de compañeros cenetistas exiliados que efectúan elementos del Vertical de consumo con el carrasquerismo y el martinecismo. Arteramente, ciertos elementos invitan a entrevistas en Francia, bajo pretextos inventados, a compañeros escogidos para tratar de captarlos a la causa verticalista empleando la zalema, o «cepilleo», para lograr su objetivo. No cabe decir que hasta aquí la fruta ha estado verde. Pero no es por demás que advirtamos a todos nuestros compañeros para que estén en antecedentes sobre ciertas cartas procedentes de España invitándoles a conversar sobre posibilidades del sindicalismo en España, cartas en las que se finge un estado de decepción verticalista que no significa sino un anzuelo. Afortunadamente, los militantes libertarios somos mayores de edad. Solamente podría secundar a esa gente el activista de un día que, ya cansado, aspira a una breva de quien sea para terminar sus viejos días en la «tranquilidad» de una oficina gandulista que diera abundancias de olla y cartera.

En cuanto al iñigo-royanismo propiamente dicho, es asunto fracasado. Los trásfugas no pueden demostrar a sus dueños franquistas que ellos significan la parte viva de la C.N.T., puesto que el «volumen» confederal no les ha seguido, de donde parten el fiasco y el compromiso en que se ven ante Solís y jerarcas verticalistas. La sutileza en el párrafo anterior indicada puede suponer uno de los últimos recursos de la traición «confederal» para poner a flote la nueva y ya podrida gabarra del royano-verticalismo.

Por su parte la A. S. O. amengua sin que en ninguna ocasión haya adquirido notable desarrollo. Su contextura catalanista (C. N. T. de cafetín barcelonés, U. G. T. de ex-pumistas catalanistas, y obreros regionalistas de sacristía) le impidió todo alcance nacional. Si bien A. S. O. fue una réplica de la A. S. E. del Exilio, ella apareció antes que el aborto iñigo-royanista; pero éste, madrileño de pura cepa, cogió natural ventaja a los corroídos de A. S. O. que intentaban conectar con el Vertical «partiendo de la base» (¿qué base?), principio que no tuvieron en cuenta los iñigo-royanistas, los cuales, como la docena de A. S. O. se «basan» en el imperativo del condumio y de la notoriedad, precisamente.

El patio español sindicalmente está sucio, y hay que limpiarlo. El «comisionismo obrero» no es sentido de las multitudes trabajadoras, tan necesitadas; pero las huelgas de ésta, tan espontáneas, son aprovechadas por individuos de partido (católicos, comunistas, políticos indefinidos) para darles un cariz, un sello, un distingo político para conseguir una masa utilizable a la caída de tirano Franco. Obsérvese que la taifa aventurera que trata de explotar las necesidades actuales de los trabajadores españoles jamás citan a la C.N.T., organismo caudal del sindicalismo español, y al cual se debieron las mejores conquistas morales y materiales obtenidas por el mundo del trabajo. Incluso los libertarios vergonzantes siguen este juego indecoroso del enemigo que trata de que la Confederación Nacional del Trabajo sea desconocida de las presentes generaciones de productores españoles.

La situación de la C. N. T. es algo difícil, pero es ante las dificultades que el cenetismo en toda ocasión se ha crecido. Y para una revalorización de la sindical que siempre nos ha enorgullecido, quedamos suficientes compañeros en el Exilio para ayudar a los de España. Mas ¿cómo hacerlo? Sin olvidar vuestros deberes hacia la Organización en general, compañeros procedentes de Cataluña, poneos en contacto con nuestra Regional. Pocos hacen algo; multiplicados haremos muchísimo.

Formad agrupaciones cenetistas para la Regional Catalana en los pueblos donde ellas no existan, y dispongámonos a obrar con decisión e inteligencia.

Vuestro, del anarcosindicalismo, y de la libertad de España:

El Comité de la Regional Catalana.
C. N. T. en el Exilio.

París, enero 1968.

COMUNICADOS

PEÑA RACIONALISTA

Para el domingo 11 de febrero a las 4 de la tarde: Reunión fraternal, con previsión de números de recital poético (a cargo de un compañero rapsoda), de guitarra, canto, variaciones, etc., más uno a cargo de la Agrupación Golem (estudiantes). Invitación cordial a todos los compañeros con sus respectivas familias.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunicamos a todos los compañeros pertenecientes a esta Federación Local que la asamblea ordinaria que celebramos normalmente el primer domingo de cada mes, la del mes de febrero tendrá lugar el segundo domingo 11 de idem en el local de costumbre a las nueve y media de la mañana.

Recomendamos a todos los compañeros su puntual asistencia.

F. L. DE ROANNE

Reunión mensual ordinaria el domingo día 4 de febrero a la hora de costumbre.

F. L. DE DRANCY

Convoca a reunión general para el 4 de febrero. Asuntos importantes a tratar y documentación llegada.

CONFERENCIAS EN MONTPELLIER

Ciclo organizado por la Fª. Local C. N. T. de acuerdo con Œuvres Laïques de l'Hérault. La primera conferencia tendrá lugar el 25 de febrero a las 10 de la mañana en el local social. Tema: «Le fascisme».

La segunda será para el 6 de marzo (miércoles), a las 9 de la noche, versándose sobre «La Presse».

Seguirán en adelante los temas «La condición campesina», «El hambre en el mundo».

ARTE Y LETRAS

Entrevista el 10 de febrero para comentar el libro inédito «La hora exacta». Que ningún amigo de la literatura falte.

F. L. DE MONTPELLIER

Siguiendo el curso de conferencias iniciado por esta Federación Local, el día 11 de febrero ocupará la tribuna, en nuestro domicilio social, el compañero Alejandro Lamela, quien disertará sobre el tema, «La Juventud».

Por tratarse de una conferencia dirigida principalmente al elemento juvenil, invitamos particularmente a los jóvenes de ambos sexos, para que hagan acto de presencia en nuestro local, así como a los compañeros y simpatizantes.

La conferencia comenzará a las 9 y media de la mañana, domingo, día 11 de febrero de 1968.

F. L. DE HOUILLES

Tendrá reunión general el 4 de febrero a las 3 de la tarde y en el lugar de costumbre.

NUEVA CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

Organizada por las Federaciones Locales de Saint-Henri y de Marsella de la C. N. T. de España en el Exilio, tendrá lugar el domingo día 25 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, a cargo del cultivado militante confederal y libertario Alejandro Lamela, que disertará sobre el palpitante tema: «España en la actualidad».

F. L. DE TOURS

Esta F. L. invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 11 de febrero a las nueve y media en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia.

F. L. DE ALBI

Convoca asamblea general para el día 4 de febrero, en el local de F. O. a las nueve de la mañana. Es de sumo interés que toda la militancia acuda, y sea puntual a la hora dada la importancia del orden del día.

F. L. DE IVRY

Convoca a asamblea el 4 de febrero a la hora y en el lugar de costumbre.

SECRETARIAT A LA PROPAGANDE
XIe REGION

Groupe Libertaire de l'Est Parisien
F. A. F.

Dans le cadre d'un cycle organisé par ces deux Groupements, aura lieu le 14 février 1968, à Villemomble, Cinéma « Le Kid », 7, rue du Parc, une conférence sous le sujet : « Syndicalisme révolutionnaire », dont le thème sera développé par le camarade Maurice Joyeux.

Sont invités cordialement tous les camarades sympathisants sans distinction de nationalité, de race ou de couleur.

En l'attente d'une importante assistance. Nous annoncerons l'heure précise en temps voulu.

Ediciones «SOLI»

Rafael Barret:	**Obras completas (tres tomos)**	22,50 NF.
Voline:	**La revolución desconocida**	18,00 »
Rodolfo Rocker:	**Nacionalismo y Cultura** ...	18,00 »
M. Dommanget:	**Historia del 1º de Mayo**	12,00 »
Antologías:	**El Amor y La Amistad**	5,00 »
—	**Cultura y Civilización**	5,00 »
—	**La Historia**	5,00 »
—	**La Libertad**	5,00 »
Felipe Alaiz:	**Quinet**	5,00 »
Varios autores:	**Salvador Seguí. Su vida y su obra**	3,50 »
Pedro Vallina:	**Crónica de un revolucionario.**	3,00 »
J. M. Puyol:	**D. Quijote de Alcalá de Henares**	2,00 »
Anselmo Lorenzo:	**El poseedor romano y El patrimonio universal**	1,00 »
J. Ferrer:	**Vida Sindicalista** (agotado)	
Víctor García:	**Raúl Carballeira (idem)**	1,00 »

EDICIONES «UMBRAL»

Felipe Alaiz:	**Tipos españoles** (2 tomos)	14,00 »
J. Carmona Blanco:	**Ciudad Caída**	10,00 »
M. Cranston:	**Debate imaginario entre Marx y Bakunin**	1,00 »
Fabián Moro:	**Discurso del Hombre Libre** ..	1,00 »
J. Ferrer:	**Conversaciones Libertarias** («CNT»)	1,50 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe
C.C.P. 1350756, Paris (Xe)

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con acierto de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.
Es una edición «Umbral».

S. I. A. - Local de Nimes

REPORTAJE

EL REFRIGERIO. Vista parcial de la sala.

El domingo día 14 de enero, tal como teníamos previsto y anteriormente anunciado por conducto de nuestro semanario LE COMBAT SYNDICALISTE núm. 488, así como en la prensa francesa regional los diarios «Le Midi Libre» y «La Marseillaise», la Fiesta del Niño ha resultado brillantísima, superando con creces a la de los años anteriores.

Dos hileras de mesas, midiendo más de veinte metros de longitud con el servicio puesto en plaza, estaban esperando sus comensales. ¡Y qué comensales! Toda la chiquillería y ancianos que frecuentan nuestra sala de S. I. A., allí estaban presentes esperando ocupar sus puestos para comer golosinas que sirvieron de entremés, antes de consumir los ricos manjares en presencia, debidamente servidos por ocho muchachas voluntarias menores de veinte años, flor y nata de nuestra juventud de S.I.A., que acudían rápidas cuando algún comensal las llamaba, asemejándose a una manada de palomas mensajeras con su indumentaria en blanco. También asistieron a la fiesta numerosos franceses simpatizantes de S. I. A.

Una vez terminada la merienda, esperando la hora del espectáculo de cine, un grupo de jóvenes de los dos sexos aficionados a la guitarra y al canto, nos deleitaron con sus arrobadores trinos y sonatas, avivando la nostalgia a los presentes, aparte el deleite de otros aires sudamericanos. Buen octeto que promete si persona entendida en el arte folklórico lo tomase en mano.

Ahora se precisa un inciso: antes de que los comensales ocupasen sus respectivos lugares el compañero secretario de S. I. A. hizo una breve alocución, saludando a los presentes, dando la bienvenida y las gracias a todos en nombre de S. I. A., cediendo la palabra al compañero Vidal de esta Local, quien nos ofreció también una breve, como sentida emocionante endecha, habiendo sido muy aplaudido al final por el numeroso público asistente. Héla aquí:

«Compañeros, compañeras, compatriotas todos: La ocasión se me presenta para saludaros en nombre de S. I. A., en nombre de todos los menesterosos jóvenes y añosos hospitalizados, como de tantos privados de libertad en las ergástulas franquistas y del mundo totalitario, exaltando de paso lo que significa este anagrama que tenéis presente. S. I. A. nació en España el año 1936, cuando el fascismo internacional, con ayuda o benevolencia de las mal llamadas democráticas, invadieron nuestro suelo, hollado hoy todavía por extranjeros colonizadores; castas depravadas, conduciendo al sufrido pueblo español hacia la caverna.

»El abandono de nuestro pueblo, al que tanto enaltecimos con nuestra cultura, nos sitúa ante el ineludible deber de seguir luchando o perecer como cobardes. Preferimos lo primero y henos aquí sosteniendo esta magna obra que es S. I. A., con el fin de mitigar dolores, curar heridas morales, desbaratar calumnias propaladas grosera y vilmente por todos los culpables silencios y habladurías de cenagoso prostíbulo, contra unos trabajadores que no tienen otro delito que el de haber mostrado su hombría, haber sufrido con gallardía todos los reveses que nuestro forzado exilio nos depara y haber hecho trizas, cual Prometeos, las cadenas que nos oprimían.

»Numerosos testimonios prueban la eficacia de nuestra obra de solidaridad, que no es lo mismo que caridad; ésta sólo cabe y es practicada por aquellas personas (las llamaremos así) que, inquietas y avergonzadas de su injusta opulencia, hacen un gesto despreciativo sobre el necesitado, para que éste les esté agradecido por su hambre y sus necesidades, frente al despilfarro de su protector.

»El insigne conde León Tolstoi dijo: «La limosna denigra a quien la da y envilece a quien la toma».

»S. I. A., sobre todo en Francia, ha cumplido sin desmayo desde su constitución, su cometido. Gracias a ella los enfermos en los hospitales como a su domicilio, los viejos aquéllos para los cuales la sociedad es injusta o negligente, los inválidos y mutilados de guerra y del trabajo, encuentran un apoyo, una mano cariñosa que les ayuda a resolver sus problemas con el concurso de sus afiliados, o bien recabando fondos cerca de los organismos internacionales de ayuda.

»De ahí que toda persona sensata no puede permanecer insensible, indiferente, ante el dolor, la miseria, la enfermedad, el desamparo material y moral de sus semejantes; debe adherir a S. I. A., segura de que ningún otro organismo responderá mejor a sus deseos de ser útil y de prestar solidaridad a sus semejantes. Hoy por ti, mañana por mí, ésta debe ser nuestra divisa. ¿Quién de nosotros está al abrigo de un accidente, de una larga y costosa enfermedad, y más aún, llegar a viejo? Así, estimados compatriotas, S. I. A. os espera. No siendo un organismo de beneficencia, comporta la solidaridad a todo necesitado. Adherir a ella hoy mismo, sin vacilar. S. I. A. será la obra que entre todos seamos capaces de crear, hay un lugar para cada uno; que la solidaridad no sea vene palabra como en boca de muchos».

Una vez la merienda terminada, se procedió a pasar a la pantalla tres cortos metrajes: el primero Laurel y Hardy, el segundo un corto drama de contrabandistas que transcurre en un faro a orillas del mar, donde el principal protagonista es un hermoso y elegante perro-lobo; y por último, como final de fiesta, una película de Charlot causando incontenible risa entre los pequeños y contagiando a los mayores.

En suma, una tarde a placer, de jolgorio, de alegría no disimulada, reflejada en los rostros de grandes y chicos.

A las siete y media se dio por terminada la Fiesta del Niño, y hasta el próximo año. Salud.

La Comisión

Nimes, 17 de enero 1968.

Llamamiento
de la Federación Local de Albi

Por mediación de esta nota nos dirigimos a todos los compañeros que se encuentren en atraso en sus cotizaciones para que vengan a ponerse en regla.

Compañeros, ante los atropellos y crímenes que se cometen en España mediante procesos en los que están incluídos compañeros nuestros; ante la labor solidaria pero siempre insuficiente que día tras día efectúa la Organización, ante este balance moral, no creemos lógico que pueda existir causa qu ejustifique la ausencia de la C. N. T.

Esta nota va dirigida también a todos los compañeros aislados, o dados de baja, para que vuelvan.

Es hora de hacerlo si no queremos negar un pasado de militantes.

Las circunstancias requieren, si anhelamos evitar la responsabilidad individual que ahora significa ser reaccios para la Organización. Nadie debe posponer la imperiosa necesidad colectiva a los pequeños motivos de orden personal.

Compañero, si los atrasos en cotizaciones son debidos a causas económicas, hay acuerdos de arreglo; pero acude. Y los obstinados en seguir aislados tengan en cuenta que los hombres pasamos, pero la Organización queda. Para revalorizar a nuestra querida C. N. T. es necesario decir: *presente*. Para intensificar la ayuda a los compañeros del Interior, para ayudar con todas nuestras fuerzas al conjunto confederal. Con toda sinceridad y alteza de miras esperamos que acudiréis, que no seréis reacios a esta llamada cordial que os hace la Federación.

Esperamos, pues, que no dejéis de unir de nuevo y para siempre con vuestros compañeros. Todos los asuntos relacionados con la Confederación Nacional del Trabajo de España hay que analizarlos y discutirlos en el seno de la misma.

Esta F. L. de Albi se reúne todos los meses en el local de F. O.

Para terminar queda afectuosamente vuestro y de la causa confederal y libertaria la F. L. de Albi.

Enero 1968.

EL 7 DE ABRIL DE 1968
EN PARIS
FESTIVAL ANUAL
DE LA
solidaridad obrera
Con participación de Artistas de gran mérito

En la gran sala del Palais de la Mutualité.

A partir de la semana próxima los compañeros de Paris y del exterior pueden reservar sus entradas.

La Comisión Regional de Fiestas.

POR LA MANANA
MITIN CONFEDERAL
con Federica Montseny y un Joven libertario.

Necrológica

PEDRO SALVO

Pedro Salvó Davi falleció el día 14 de enero de 1968 a consecuencia de una larga y penosa enfermedad. Nació en San Lorenzo (Barcelona) el 9 de enero de 1883. Desde muy joven abrazó las ideas ácratas. Militante anónimo de la C. N. T. su casa fue refugio de cuantos compañeros eran perseguidos por la policía a las órdenes del capitalismo catalán.

El Aví, como le llamábamos, en todos los momentos de peligro supo estar al servicio de la justicia y de la libertad. Militante responsable y fiel cumplidor de todas las misiones que le fueron encomendadas.

Pasó la frontera en 1939 envuelto en e torbellino de los restos del ejército de la libertad.

En Decazeville, donde residió desde 1940 hasta su muerte, cumplió en todo momento con sus deberes de militante confederal y como padre de familia.

Su entierro tuvo lugar en Décazeville el 16 de enero de 1968. Cumplimentando sus deseos éste fue civil y al mismo asistieron muchísimos españoles y franceses.

En estos momentos de dolor y tristeza para todos nosotros y para sus desconsoladas compañera, hijas, hijo y demás familia, nos asociamos, a su duelo.

F. L. de Décazeville

tierra y libertad

UMBRAL

Sumario del número 72:

Víctor García: **LA NARRATIVA AUXILIAR DE LA HISTORIA EN AMERICA.**

C. M.: **PARA TI** (poesía).

Eliane Larivière: **BEETHOVEN, APOSTOL DE LA FRATERNIDAD.**

V. G.: **IDEARIO DE BEETHOVEN.**

José Sevilla: **LA MUSICA EN LA CULTURA ESPAÑOLA.**

Lázaro Flury: **EL MIEDO**

José Viadiu: **ANECDOTAS Y PUNTADAS CERVANTINAS.**

Ariel: **PASION DE ESPAÑA. MIENTRAS CAE LA NIEVE** (poesía).

Luis di Filippo: **EL REGIMEN COMUNISTA JUZGADO EN DOS OBRAS RUSAS.**

Redacción: **COMENTARIO AL CALENDARIO DE S. I. A.**

Vladimir Muñoz: **VIAJE CON THOREAU.**

V. Botella Pastor: **HUELGA EN LA MINA.**

A. Chejov: **UN ESCANDALO** (cuento).

Luis Capdevila en **LAS MEMORIAS DE LUIS CAPDEVILA.**

Marc Twain: **ROMANCE MEDIEVAL.**

Juan Ferrer: **BLASCO FERRER EN EL BARRIO LATINO.**

Noticiario, Notas, Libros, grabados, avisos, etc.

Un número altamente ilustrativo que no debe faltar en el bolsillo de cada compañero ni en la mesa de lectura de toda persona con afinidades literarias y de pensamiento.

Precio de este número: un franco.

Añoranzas. AQUELLO ERA VIVIR

DIRIASE que Barcelona vivía al vaivén de una incógnita. Notábase en el ambiente barcelonés de trabajo cierta inquietud, que, empero, nadie podía explicarse. Pero es que el tal ambiente, ya de días cargado, traspasaba las puertas de los hogares, no ya sólo de los trabajadores, sino los de los capitalistas, como así el ambiente enrarecido había penetrado en los centros oficiales. La alarma cundió. La patronal se alarmó, y, como siempre, a la fuerza bruta apeló socorro. ¿Qué pasaba en Barcelona que el miedo se había apoderado de las altas esferas? ¿Qué solución tomar para aplacar el miedo infiltrado en el Gobierno civil y también en Madrid, donde el Gobierno en pleno tenía noticias las más extravagantes y fantásticas de lo que iba a pasar en la Ciudad Condal?

Los gobiernos en España, o sea el turnante de derechas e izquierdas, siempre apelaron a la misma fórmula cuando temían al pueblo. Digo temían, porque al pueblo siempre se le azotaba. Como siempre, pues, el pueblo trabajador fue atacado. Cuando se recurre a la fuerza bruta inútiles son los razonamientos. Aquella fuerza bruta pues, invadió Barcelona y toda la región catalana. Por la calle y por simple sospecha se detenía al obrero que tranquilamente se dirigía al trabajo. Los hogares de la militancia confederal se vieron asaltados y presos los compañeros. Manresa, Sabadell, Cardona, Sallent, Figols, Badalona, etc., fueron teatro también de la misma represión. Fue todo ello allá por el año 1933. Vivimos, pues, en plena República.

Como prisión se había habilitado el trasatlántico «Manuel Arnús». En las dos bodegas que poseía aquel barco estábamos hacinados, por el suelo tirados, de 700 a 750 hombres. El cuadro que representábamos era idéntico al que se describe en un libro o en un film en el cual vemos un barco atiborrado de esclavos. La memoria puede que me sea algo infiel, pero creo que allí nos habíamos dado cita casi toda la militancia de la región catalana, incluidos los que componían la Federación Local de Barcelona, el Comité Regional, así como también el Comité Nacional de la C. N. T. sino en totalidad, sí que en su mayoría. La razzia nos pilló a todos desprevenidos y los que no caíamos en el mismo hogar cuando con la familia apaciblemente dormíamos, éramos cazados por las calles, los cafés y hasta en el interior de un cine.

Un caso muy curioso que entre muchos se puede contar, es el siguiente: Se impuso con urgencia nos reuniéramos en conjunto en una de las bodegas del barco, cosa difícil a causa de que los guardias de asalto estaban de facción en cubierta. Pero como los presos subimos a ésta para el aseo y demás, la habilidad o estratagema surgieron su efecto. Las idas y venidas se sucedían, pero salvo unos cuantos que continuaron la mascarada o engaño, ya los demás nos encontramos de nuevo como las sardinas en una lata, en una sola bodega. No es el caso de dar nombres, ya que parecería hacer un algo de distinción. Fueron unos cuantos que provocaron la reunión aduciendo sus motivos. Dijeron que cuando la deportación a Villa Cisneros intentaron fugarse malogrando aquella intención de libertad la confidencia de un canalla que estaba mezclado entre ellos. Aquel confidente, que en deportación lograron localizar — dijeron — se encuentra de nuevo aquí, entre nosotros, en este barco; imposible describir el estupor que aquella declaración causó entre todos, y tú, compañero lector, puedes imaginar lo que cada cual decía. Todos y cada uno éramos un tribunal, un acusador implacable. Un confidente, un malvado que se encontraba solo entre todos; y supimos contenernos, dominarnos, como no lo hubiésemos hecho disfrutando de libertad. Los mismos compañeros que acusaron al individuo presentaron una proposición para, una vez aprobada, hacerla llegar al gobernador. ¡Vaya proposición! En síntesis decía: «Los presos detenidos en el barco «Manuel Arnús» exigimos la libertad inmediata del llamado Manresa, ya que, más que indeseable, es indigno de estar entre nosotros».

Pasó el tiempo; libres una vez más; cada cual saboreando su café en la terraza del Cómico o bien activando en su sindicato o ateneo de su pertenecencia.

Cierto día el diario «La Humanitat», catalán, publicaba un sensacional reportaje relacionado con las actividades de los confidentes, y así retribuídos que estaban por la policía y como tal las consecuencias que de ello se derivaban. Hacía alusión, historiando un poco, a un hombre, un confidente, encontrado muerto el día anterior detrás de la montaña de Montjuich. En primera página la foto del ajusticiado. Era el Manresa, que nosotros, presos, habíamos exigido su libertad, y que el muy canalla allá, en las entrañas de un barco, lloró pidiéndonos perdón.

J. BASSONS

ADMINISTRATIVAS

Brichon, Roger (93). Aubray. Resta lettre et chèque. D'accord, «C. S.», 30-6-68.

Rivas Manuel, Poitiers (86). Rdo. giro 10,50 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» 4o tr. 67, para Fuentes.

Auguste Labaun, Brest (29N.). Enviados todos los discos. Rda. documentación, que pasamos a su destino.

Las suscripciones son 30 frs para «C. S.» al año, y 15 frs. para «Umbral».

Orozco Manuel, Agde (34). Rdo. giro 132 frs. año 68. Orozco, Civit, Cuello, Ríos y Vidal. «C. S.» y «Umbral».

Dime si aún te ocupas de Adell, Arpon, Expósito, Granero y Morros.

Espigares. Le Cotteau (42). Rdo giro 22 frs. para el 1er semestre 68, «C. S.» y «Umbral».

Lázaro Manuel, Auxerre-Jonne. giro de 42 frs. «C. S.» y «Umbral», 31-12-67.

P. Farriols, La Valbarelle (13). Rdo. giro 12 frs. para «Umbral» h. el 31 diciembre 67.

Manuel Edo: Pellisanne (13). Rdo. tu giro. Distribución indicada. Giro y donativo saldrán en lista Pro Ancianos.

Viñes Manuel, Marsella. Rdo. giro 19,50 frs. para «Umbral» y donativo

Gainzarain, Jogun (Gers). Rdo giro 42 frs. «C. S.» y «Umbral» para el año 68.

revista.

le monde libertaire

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
99, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA VERDAD PROCESADA

QUE hoy, como ayer, los hechos sucedan y se repitan; que el eco de las protestas tome a veces escasa irradiación, ello no importa. Lo esencial es señalar las arbitrariedades; actitudes infames ante las que no puede encogerse de hombros quien tenga algo de dignidad. Además: siempre se encuentra un pobre hombre que todavía no anda bien convencido de que en la Rusia «patria del proletariado», los gobernantes y sus satélites son tan indecentes o más de lo que puedan serlo quienes detentan la máquina del Estado en los países capitalistas. Siempre se encuentra por ahí un español susceptible de sonrojarse al mostrarle que en la tierra natal se persiste en la vileza de procesar por el hecho de decir la verdad; ignominia ante la que no se puede mantener indiferencia. De ahí la necesidad de ser tenaces en lo de señalar la indecente identidad de procedimientos, entre fascistas y comunistas, en lo concerniente a querer ahogar la verdad.

El haber dicho la verdad, afirmando en prensa extranjera que en España tras el último referéndum vino la represión, le ha costado al abogado y escritor Alfonso Comín el ser procesado y condenado. El haber exteriorizado su protesta al respecto de la injusta condenación de que fueron objeto en Rusia los escritores Siniavski y Daniel, les ha costado el pasar por trámites procesales a otros escritores soviéticos: Galanskov, Dobrovski y Guinzbourg; habiendo sido destituido de su cargo en el Instituto de Química, de Moscú, el profesor Litvinov, por el hecho de haberse sumado a los que han evidenciado su disconformidad con una de tantas manifiestas arbitrariedades del Estado soviético.

Es doloroso el calvario de que se hace objeto a quienes defienden la verdad. Pero es alentador comprobar como en todos los regímenes, por brutalmente represivos que sean, por más esfuerzo que pongan los tiranos en cercenar todo lo que a la verdad, a la libertad, a la justicia, haga referencia, a la postre se deja oír la voz de quienes, desafiando las peores consecuencias, dicen lo que ven, manifiestan lo que sienten. Y cabe suponer que en el camino del futuro vayan en acentúada regresión los sistemas totalitarios comunistas y fascistas.

GUERRILLAS Y GUERRILLEROS

El tema se ha hecho popular, y hasta populachero. En revistas chabacanas que, por supuesto, alcanzan gran circulación, autores de novelones publicados en serie interminable, han hallado un nuevo filón: consiste en las truculentas aventuras de imaginados guerrilleros. Algo así del género «Coyote». Pero, ya al margen de la desbordada fantasía, está lo que se refiere a los comentarios centrados en la realidad del tema.

Naturalmente, cuando un hombre en lucha contra un adversario poderoso, que representa lo más tradicional de la reacción, pierde la vida, como es el caso de Che Guevara y de otros lanzados como él al combate de guerrillas, hay que reconocer su heroísmo. Evidentemente, no es como para alegrarnos de que los militarotes, defensores del imperialismo y de la plutocracia yanki, pongan fuera de combate a quienes con valor les atacan. Pero como al parecer algunos olvidan, y por la ideología que sustentan no debían olvidarlo, importa repetir que es la finalidad que llevan lo que nos induce a diferir radicalmente de elementos como el citado Che Guevara. Elementos animados de un marcado signo totalitario, ya sea este de la modalidad o estilo ruso, chino, o cubano. Nosotros, en tanto que libertarios, de tener que simbolizar en algún nombre el impulso de insurgencia, creo que, entre otros, bien podríamos citar a un Néstor Makno y a un Buenaventura Durruti. Guerrilleros en lucha contra la tiranía de todo color, incluso, naturalmente, la defendida por Che Guevara y sus partidarios.

Allá cada uno con su libertad para hablar de las guerrillas, de la batalla de Teruel, o de la batalla de las Termópilas. Pero creo es aconsejable el meditar bien lo que se dice, máxime si quien a ello se refiere conoce la técnica de la lucha armada. Decir que el ejército franquista es débil, fácil de atacar, porque el pueblo está contra él; aducir que no es empresa difícil facilitar el que los emigrados, en plan de lucha, entren en columna, o en tromba, a España, es tan absurdo como el criterio de cierto *estratega* que les decía a unos muchachos que tan pronto como pasaran la frontera y llegaran a España, al levantar una bandera roji-negra, los moradores de pueblos y aldeas se unirían enseguida al grupo revolucionario... ¡Una cosa es la excelente, la loable intención, y otra muy distinta la realidad, cruda y tajante! Y no es que se sea pesimista: se es realista, que no es lo mismo. Ser realista supone el tener la inteligencia despierta para no imaginar algo así como esos espejismos que dicen se les aparecen a los beduinos en los desiertos.

De compañeros que residen en los países de la América latina, y que por conocer el ambiente, puede decirse están facultados para emitir opiniones plausibles en torno al tema de las guerrillas, conocemos su criterio al respecto. Aducen que, en primer lugar a la lucha se le ha de dar un carácter verdaderamente liberador, sin estrecho fin de partido, y sin consignas importadas. Luego es necesario que los elementos empeñados en la lucha sean del propio país que se intenta liberar, a fin de que lleguen a obtener la confianza de los trabajadores y de quienes simpaticen con la campaña insurgente. Y, por fin, que se estudien bien las características psicológicas y geográficas antes de emprender la aventura, puesto que no en todas partes por igual pueden ser empleados determinados procedimientos.

Y no cabe duda que, en definitiva, lo importante estriba en que, quien por sus arrestos juveniles de matiz revolucionario y su predisposición en lo de conocer la técnica de la lucha, alcance a dar el ejemplo, como, justo es consignarlo, lo dio Che Guevara al no limitarse solamente a escribir teoría. Más de una vez se ha citado a un elemento que allá en los años de la guerra de Cuba, contra España, defendía los supuestos derechos hispanos. Llamábanle el capitán Araña. Al parecer, antes de que embarcaran los soldados a luchar en las islas lejanas, les hacía un patriótico discurso, modelo de elocuencia, prodigando entusiasmo y bravura... ¡Pero él se quedaba en tierra!

EL ESCEPTICISMO DE GOYTISOLO

De Juan Goytisolo hemos leído páginas que nos han parecido muy estimables por su aliento de sinceridad, su tono abierto y anticonformista. Particularmente su libro «Campos de Nijar» diríamos ofrece una dolorosa impresión que se clava en lo hondo de la conciencia. Visión de miseria y abandono que bien sabemos se puede observar no solamente en las tierras de Nijar sino incluso en otras muchas zonas de España.

Hace unos meses, en la revista «Mundo Nuevo» leímos una entrevista celebrada por su director con el joven escritor Goytisolo. En el diálogo expuso su opinión al respecto de lo que considera debe ser función del escritor; analiza su propio proceso evolutivo en tanto que novelista; lanza agudas diatribas a la crítica y al periodismo de la España actual; una vez más expresa su desafección al régimen, que ha ahogado en sangre — dice — las libertades del pueblo. Se refiere también a su última obra «Señas de identidad», que le fue editada en Méjico y que ahora se editará traducida al francés.

En la revista que dirige Jean-Paul Sartre, «Temps Modernes», han aparecido, en su último número, fragmentos de la citada obra de Goytisolo, que en francés llevará por título «Pièces d'identité». Se ha querido, antes de su aparición en las librerías, ofrecer una idea de lo que es la obra. Las páginas que hemos leído se refieren, en plan de novela, a la acción clandestina de los estudiantes en España, así como al vivir de los emigrados económicos y refugiados políticos en Francia. En cuanto a los primeros, describe su pobreza económica y mental. Menguados recursos al llegar a Francia, hasta conseguir a fuerza de trabajar, de hacer horas extraordinarias y tal, superar la indigencia, quedando la pobreza mental, incultura; fanfarronería, raquítico horizonte espiritual. En cuanto a los refugiados políticos, a tenor de las páginas de Goytisolo, hacen un papel mediocre. Encastillados en la imagen de un pasado del que no subsiste nada; agriados por luchas internas, personalismos, divisiones de tendencias, ofrecen, a su entender, un *panorama* bien deprimente. Es la impresión que sacará el lector francés si no tiene otras fuentes informativas.

Si Goytisolo hubiera conocido a los exiliados que había en Francia cuando la dictadura de Primo de Rivera hubiera podido decir lo que dice ahora. Y no obstante, las circunstancias cambiaron radicalmente. Entonces, como ahora, se *barrenaba* para hacerlas cambiar. Nosotros, más que Goytisolo, conocemos las deficiencias que ofrece nuestro exilio. Pero no creemos que se pueda resolver nada guardando una *pose* de escepticismo sistemático.

GUERRILLAS Y REVOLUCION SOCIAL

CASTRO RUZ será lo que sea, pero con un discurso diario de tres horas no sugiere nada. Su « leit motiv » de ahora, las guerrillas, es viejo de dos siglos, por lo menos. Las hubo cuando la guerra de la Independencia, tal vez antes, y seguro después. Varias « cuadrillas de bandidos » del siglo XIX no fueron, en realidad, sino opositores abnegados a la política reaccionaria de los gobernantes de la época.

La guerrilla « revolucionaria » a la moda — y que tanto ensalza un marxista en un colega que nos es particularmente caro — no es más que un desahogo castrista que el propio Kremlin por cálculo ha cortado. Si en América la miseria de indios, criollos, negros y mestizos justifica la existencia de guerrillas, éstas deben ser introducidas en todas aquellas naciones, sin exceptuar Estados Unidos y Cuba. Y en Europa asimismo, puesto que amontonamientos ciudadanos (barracópolis) existen en España, Portugal, Italia, Montenegro, Bulgaria, Bélgica, Egipto, y en un etcétera muy cercano.

Mas no es éste el problema. El problema para unos desaprensivos es la propaganda del partido — con víctimas escogidas inclusive — y para otros, los pueblos, la emancipación de su pésimo estado. Una guerrilla, en lo lógico suele ser un caso de desespero, y si llega a imponerse, como en el caso cubano, se debe a un estado popular de madurez que da una situación revolucionaria en vez de « guerrillera ». Nuestros guerrilleros de España (los de Bernabé López, los hermanos Sabaté, El Curuxas, y miles de héroes casi ignorados) lucharon con denuedo pero sin casi esperanza en propagandas y ayudas substanciales. Pelearon cara a la muerte terminando — era fatal — por abrazarse a ella. La máquina propagandística universal jamás se ocupa de guerrilleros anarquistas. ¿Por qué, entonces, los anarquistas han de preocuparse de las aparatosidades «guerrilleras» de un elemento que nos ignora, menos cuando tiene que eliminarnos?

Es curioso que el término «guerrilla» nunca vaya acompañado de una preocupación libertaria. Jamás la propaganda bolcuevique y castrista usa el vocablo libertad, y es honrada no haciéndolo, puesto que al triunfo de las armas comunistas la libertad se extingue completamente, si antes había algún residuo de ella. Tampoco el término Revolución Social es grato al marxismo militarista, y es que de la Revolución Social resulta una transformación colectiva profunda por desvinculación del Estado en sus propios cimientos. Para el comunismo esa revolución es excesiva, puesto que él no va más allá de un cambio de burguesías y burocracias. En España ya registramos este fenómeno de suplantación de intereses personales. Cuando la U. R. S. S. decidió explotar la situación deprimente de un pueblo español aislado y mal armado contra el fascismo internacional, exigió del Gobierno republicano de Madrid y del regional de Cataluña, la liquidación de la Revolución Social iniciada por los anarquistas. Y ahí se vio actuar en reaccionarios, en antirrevolucionarios, tanto a los republicanos burgueses como a los comunistas, éstos aliados con el derechismo pincelado de rojo gracias al carnet proteccionista P. C.

¿Y a ahora guerrillas? La libertad, olvidada, no las necesita. Revolución Social es lo que conviene, a empezar en la conciencia de los pueblos, tan vejados y martirizados, y tan olvidadizos.

«EPPUR SI MUOVE»

por EUGEN RELGIS

ESCRIBO estas líneas para los intelectuales que, al encontrarme en estos días sombríos, sonrían de una manera irónica y hasta con una compasión bajo la cual se oculta la satisfacción del hombre «realista» que no se deja engañar con utopías: «Y ¿qué hace usted con su pacifismo y su humanitarismo?»

He aquí mi respuesta, por centésima vez:

Los intelectuales empeñados en cierta política, están más bien al servicio de una dogma chauvinista o de intereses de clase que de los intereses reales, comunes y permanentes de la humanidad. Para ser en verdad un servidor de la cultura y tener una preponderancia social, los intelectuales deben elevarse por encima de cualquier barrera artificial de casta, de nación, de Estado, de raza. El deber de los intelectuales — de los verdaderos, porque hay tantos pseudo-intelectuales — es salir de las celdas de la vana erudición, de los reinos nebulosos de la mística o metafísica, de las ciudadelas políticas y de la feria de todos los compromisos abyectos, para penetrar en el dominio vivo, múltiple y unitario de la humanidad, del *Genus humanum*, cuyo cuadro natural es todo nuestro planeta. Ellos no pueden ignorar la acción espiritual, que es superior a las contingencias políticas y permanece de cualquier manera vinculada a los ideales integrales, de siempre, de los hombres de todas partes. Ellos no pueden ignorar tampoco la acción puramente social, paralela con la lucha de dominación de las fuerzas naturales, para asegurar a todo individuo un «mínimo de existencia». Este cambio, en el sentido de la justicia y de la libertad, no podrá ser definitivo si no es el resultado del progreso *interior* — cerebral, moral, cultural — del hombre común.

Las dos metas principales de los intelectuales son, pese a los desmentidos del momento, el pacifismo y el internacionalismo (más exactamente: el supranacionalismo, que tiende hacia la universalidad). Las dos finalidades son, al mismo tiempo, métodos de acción. Ellas no son simples ideas o ideales, sino elementos vitales, condiciones del progreso. Una idea, si no es *orgánica*, es decir, si no está grabada en el cerebro del hombre — si no resulta de su propio desarrollo mental y espiritual — carece entonces de toda fuerza de realización, dejando de ser un impulso de acción social. No debe olvidarse, sin embargo, que las dos finalidades enunciadas, a pesar de ser proyectadas hacia el porvenir, tienen sus raíces prendidas en el pasado. El pacifismo *originario* debe ser despertado de su estado letárgico, igual que la solidaridad *ancestral*. Pues la guerra no es una «ley biológica»; la guerra no es fatal, inherente a la naturaleza humana: ella apareció conjuntamente con la propiedad, desde hace unos diez mil años. Por eso es menester desencadenar y desarrollar en el hombre su propia humanidad. Este es el fundamento de la cultura y de la libertad del porvenir, mediante los cuales nos será posible alejar para siempre la guerra; solamente mediante la cultura y la libertad se evitarán también las revoluciones, que no son más que formas «idealizadas» de la guerra.

Acerca de esta acción organizada de los intelectuales, he escrito (en 1921) un libro: «El Humanitarismo y la Internacional de los Intelectuales», (1) cuyo título constituye todo un programa y una orientación. Y ahora, dicho libro es más actual que nunca: no es «anticuado», sino prematuramente escrito. Las tres cuartas partes del planeta, si no todo, se hallan invadidas por las olas de las dictaduras — blancas, rojas, pardas, etc. — pero todas igualmente intolerantes y brutales. Es el triunfo de la «fatalidad moderna», tal como denominaba Napoleón a la política. Disolviendo los dictadores a los partidos políticos, instituyeron de hecho en sus respectivos países una sola política: la de ellos. Paralizaron, desnaturalizaron y destruyeron las Internacionales del trabajo, de las artes, de las ciencias, e instituyeron con todo su egoísmo nacional, con todas sus tendencias imperialistas y totalitarias, la Internacional de la Violencia, de la industria armamentista, que es la cruel exteriorización «dinámica» de esta trinidad: el Estado, la Propiedad, el Dinero...

No obstante, tarde o temprano se realizará una Internacional realmente mundial, como expresión de la voluntad de paz de los pueblos. Una Internacional que abarque a todos los defensores del Hombre, a los «luchadores del Espíritu». Sus elementos existen ya, integrando ligas y asociaciones, federaciones *supra*políticas, que todavía no renunciaron a la *lucha*, permaneciendo viables, en estado latente, aun cuando, por el momento, sus cuadros están deshechos por el puño de hierro de los tiranos nacionales. Para que dichos elementos puedan formar una organización activa, es necesario que se tenga una concepción integral, para coordinar los ideales y los intereses de las diferentes categorías de trabajadores intelectuales y manuales. Estos — quieran o no, ignorándolo o no — son los exponentes de las energías creadoras de todos los pueblos.

En mis investigaciones, he llegado a la convicción de que la concepción *(no el dogma)* que podría animar esa Internacional, es el humanitarismo. No vacilo e nrepetir esta palabra tan mal comprendida, tan tergiversada y erróneamente interpretada, tan ironizada y difamada, no sólo por los adversarios, sino hasta por algunos de los que se apropian del contenido de esta noción, pero que... no les agrada la palabra. No existe, empero, otro término para denominar la concepción viva y siempre progresiva, que expresa los ideales y los intereses generales y permanentes de la humanidad. El hombre, la hombría de bien, la humanidad, equivalen al humanitarismo.

Esta controversia la he clarificado en dos capítulos de «*La Internacional Pacifista*» (1928), mientras que en el primer libro ya mencionado, como también en otra serie de trabajos, he intentado dar al humanitarismo un substracto positivo, biológico y social. Llevando el humanitarismo a la ciencia y a la ética, a la eugenesia y al arte, al individualismo y al socialismo, etc., he llegado a la armonización de todos estos elementos de la vida humana en su contenido planetario, constantemente evolutivo. La concepción humanitarista no puede ser investigada con los transitorios criterios políticos, por ser ella esencialmente apolítica y hasta antipolítica. Esta aclaración es necesaria para evitar desde el principio cualquier confusión.

El gran crimen de los dictadores, de los «dirigentes» de pueblos aparecidos súbitamente al frente de los Estados, es el disponer de la vida y la muerte de los individuos en nombre de *ficciones*. Evidentemente, estas ficciones, con tan pomposos nombres, ocultan la simple voluntad de poder de algunos tiranos y los intereses de la casta dominadora. Sí, ficciones — expresiones verbales, etiquetas, fórmulas, slogans — cada una con su bandera, que flamea al lado de los abismos de la vanidad, de la mentira y del odio. Pero el humanitarismo, como testimonio directo, orgánico, de una realidad común y absoluta: la Humanidad, triunfará. Tiene, pues, tiempo para esperar la última victoria, porque trabaja sin cesar, día por día, paso a paso, con las herramientas manuales e intelectuales, bajo el signo de la inmortalidad: *sub specie aeternitatis*..

(1) Una versión revisada y aumentada se publicó en 1956 bajo el título «El Humanitarismo», con un prólogo de Georg-Fr. Nicolai (Ediciones Americalee, Buenos Aires).

Tributo a Eleuterio Quintanilla

por Mariano Puente

EL MAESTRO

Su nombre, Eleuterio Quintanilla era conocido en toda España al que se le agregaba con suma justicia el de «El Maestro», porque lo era, no solo en dicción oral y escrita, sino en conducta también, ese difícil título de nobleza a adquirir y que sólo aquellos que están dotados de ciertas facultades temperamentales acompañadas de la inteligencia son, de los muchos llamados, los pocos elegidos. Pueda ser haya sido esa nobleza suya la que contribuyó más en el ambiente en que vivía a la vulgarización de su conducta que le honró con tan elevada denominación.

En inteligencia este hombre sobrepasaba de mucho lo común, bien lo demostró a través de sus escritos y proposiciones en los comicios confederales donde llevaba la representación de su regional astur. Pero fue en ese dominio de sus pasiones donde demostraba la superioridad, ya que, bien sabía que, por lo general, éstas sólo conducen a errores. No le conocí más que una durante el exilio: la de volver a su profesorado en Gijón, que, como me decía en sus últimos años, «aún puedo ejercer hasta los setenta y cinco».

Su inhibición en el area nacional se debe en los últimos años antes y durante el exilio, a su delicadeza de espíritu. No era hombre de querellas, ni de disputas pasionales, ni de acusaciones gratuitas, ni se servía de esa mala costumbre que engendra el pretendido presentimiento que conduce a señalamientos innobles y ligeros que tantas veces la historia ha desmentido. Su conducta la dictaba su conciencia y sólo su conciencia acompañada de su alta inteligencia era la determinante en su acción. Sabía apreciar en el hombre lo que sabía, lo que decía y lo que pretendía. Cuando comprendía que el problema que lidiaba había dejado de ser ideológico para entrar en el feo aspecto del prejuicio, abandonaba, dejando al tiempo confirmar lo dicho por él. Este, el tiempo, juez infalible, confirmaba siempre lo dicho por el Maestro. Véamoslo:

En el Congreso de la Comedia, 1919, cuando una buena parte de la militancia estaba ganada por los propagandistas de la Revolución Rusa, supo deslindar los campos y hacer comprender que la Confederación Nacional del Trabajo no era partidaria de Estado alguno, llamárase éste como fuera, por lo tanto no teníamos el por qué adherirnos a la Internacional Comunista, siendo como éramos federalistas y enemigos de todo Estado que destruye la libertad individual. Poco tiempo fue necesario para verse confirmar en sus dichos. El Partido Comunista Ruso en nombre de aquél país instaura la Dictadura del proletariado masacrando en su nombre todas las minorías revolucionarias auténticamente obreras y desencadena una represión contra toda oposición, sin terminar hoy en día, a pesar de haber devorado como Saturno buena parte de sus hijos. Esa gran visión suya evitó que nuestra Confederación Nacional del Trabajo cayera en el aborto más grande que ha conocido la clase obrera mundial y lo que nos permitió continuar obrando en pro de una verdadera emancipación social de nuestro pueblo.

Otra posición suya en ese Congreso fue la que marcó sin equívoco alguno el carácter auténticamente anarquista de nuestro gran Eleuterio Quintanilla, y con él, el de toda su región astur cuando se quiso hacer valer el sentimiento absorcionista de ciertas regiones, principalmente la catalana, queriendo someter por sentimiento revolucionario impropio la proposición de absorción de la otra Central Sindical obrera, la Unión General de Trabajadores (U.G.T.). El propuso la entente C.N.T.-U.G.T., sola fórmula compatible con el sentimiento y táctica libertaria, y aunque el Congreso optó por la absorción, pretensión que nunca se consiguió, por contra, lo suyo fue lo que la historia nos llevó a tener que realizar, en los tajos como en todo lugar de trabajo en aquellos días después de haber pasado por profundas fusiones durante la guerra 1936-1939. El tiempo, ese juez infalible le dio la razón. Profundamente anarquista y realista, sabía que con la inteligencia se puede ir mucho más lejos que con la violencia. Si así no fuera, toda la filosofía anarquista no tendría razón de ser.

No nos debe de dominar a nosotros tampoco la pasión, y sabemos que por las circunstancias históricas por las que atravesó la clase obrera española, ante una burguesía mal educada como él decía, esta violencia la provocaba ella misma, y en nuestra clase trabajadora no era más que el efecto de nuestra infancia revolucionaria, de nuestra inexperiencia y autodefensa a la vez contra la barbarie de las fuerzas represivas gubernamentales. Es como defensa que se puede aceptar, nunca como principio y táctica. Merecen aquellos militantes heroicos todo el elogio que puede encerrar el reconocimiento humano, pues gracias a su sacrificio, el espíritu defensivo se desarrolló en nuestra clase trabajadora y con él, el espíritu solidario que hizo de nuestra Confederación Nacional del Trabajo una de las organizaciones obreras mundiales más cultas y más pujantes hacia su emancipación. Espíritu comprensivo y solidario que quisiéramos ver renacer otra vez y que tan necesario nos es para continuación de la misión emancipadora de nuestra Confederación Nacional del Trabajo.

Pero el acuerdo unilateral fue aprobado en el Congreso contra la voluntad de la región asturiana y su representante lo que, al constatar nuestro compañero Eleuterio Quintanilla el desvío que con él se hacía a

(Pasa a la página 2)

CHISPAS

Los hay que maldicen los principios porque ya no convienen a las finalidades particulares.

∴

¿Principio, fin, y entierro lucido? Ni la pena de haber venido.

∴

Principio de joven y fin de vejestorio. Eso le ocurre a cualquier vulgar Tenorio.

∴

Principiemos por decir que las finalidades requieren principios, pues sin ellos se principia y acaba en jipios.

∴

Principalmente digamos, muy serios, que el fin no justifica los medios.

∴

No «en principio», «quizás» o «me parece», si el individuo ha de ser lo que merece.

∴

Principiante aplicado y sin desplante. Ideas, corazón, y adelante.

∴

Sin principios no hay finalidades... si no median ambiciones personales.

∴

Si quieres ser formal como me dices, brega mucho y jamás personalices.

CHISPERO

ORGANIZACIONES LIBERTARIAS DEL PERU

PROPOSICIONES QUE PRESENTAN AL CONGRESO ANARQUISTA DE CARRARA

Las O. L. Peruanas consideran necesario añadir al Orden del Día del Congreso el punto siguiente:

EL ANARQUISMO Y LA JUVENTUD

Y consideran:

1°. — Que una gran parte del capital humano de que disponía el anarquismo ha sido empleado y agotado, siendo urgente ser renovado por jóvenes compañeros;

2°. — Que en casi todos los países la mayor parte de las personas de edad están atrofiadas por la inactividad y el menor esfuerzo;

3°. — Que los hombres de edad madura, por convencidos que estén de la verdad de los principios anarquistas, raramente se convierten en militantes dinámicos, quedando en elementos pasivos frente a la acción libertaria;

4°. — Que pesa sobre el Movimiento libertario mundial una responsabilidad histórica a partir del instante en que el mismo permanece imposible ante la juventud que ignora el anarquismo y la abandona a la merced del mesianismo totalitario;

5°. — Que la juventud debe ser sustraída a los mesianismos modernos, como son el bolchevismo, el guerrillerismo espectacular, el fascismo y el racismo;

6° — Que la juventud debe ser la que aplique las nuevas fórmulas de vida libre propuestas por el anarquismo;

7°. — Que las resoluciones adoptadas por el Congreso Internacional de Federaciones Anarquistas quedarían letra muerta de no disponer de grupos importantes de jóvenes para aplicarlas.

Por cuyas razones las O. L. P. proponen:

a) La solidaridad constante del Movimiento Libertario con los movimientos juveniles, tratando de penetrar en ellos la esencia anarquista;

b) Atraer a la juventud obrando de manera que el anarquismo esté presente en todos los sectores de la vida social para la formación ideológica de los jóvenes;

c) El anarquismo debe estar presente en toda lucha antitotalitaria, paralelamente a cuantos luchen por una libertad verdadera;

d) Introducción y desarrollo de los principios anarquistas en todas las organizaciones juveniles en las cuales participen elementos simpatizantes;

e) Crear grupos anarquistas en todos los sectores de la vida social (universidades, cooperativas, sindicatos, agriculturas, industrias, etc.) con el fin de orientar a los hombres hacia el auténtico camino de la Libertad.

Lo que se quiera menos C.N.T.-F.A.I.

TRIBUNA JUVENIL

f) La Prensa anarquista debe conceder prioridad a las manifestaciones de los jóvenes cuya actitud les acerque a los principios libertarios.

g) Crear Secretariados de Información Anarquista en todas las regiones del mundo para vencer las dificultades de transmisión de noticias, debidos, aquéllos, a las enormes distancias que nos separan, y los gastos elevados que ello implica;

h) Ante la confusión y la ignorancia de un vasto sector juvenil con referencia a las ideas anarquistas, es recomendable que las editoriales afectas a nuestro Movimiento editen o reediten ciertas publicaciones destinadas a los jóvenes;

i) Recomendar al Congreso de Federaciones Anarquistas que los acuerdos adoptados por los congresistas de Carrara sean difundidas por todos los medios: Prensa, Radios y Televisiones del mundo entero.

Lima, 18 de noviembre de 1967.

Por las Organizaciones Libertarias del Perú: *Claudio Saya*, secretario de la C. de R. Internacionales; *Agustín Candia*, secretario de la C. de A. Técnicos y *Eduardo Chumbes*, secretario de C. y Propaganda.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

8 FEVRIER 1968
NUMERO 492
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

QUI CONDAMNER ?

L'INCENDIE de St-Denis se place dans un contexte social qui lui enlève son caractère de « fait divers ».

Certes, la presse nous a présenté la chose de telle sorte qu'on puisse croire qu'il s'agit d'un acte de déséquilibré qui de plus aurait certaines tares familiales; mais aucun journal à grand tirage n'a, à notre connaissance, analysé les causes profondes d'un tel acte. Tous se sont contenté de relater les faits et le seul élément valable de l'enquête c'est que ce garçon allait être licencié.

A l'heure où nous écrivons ces lignes nous ne possédons aucun élément d'appréciation ni sur ses antécédents ni sur son état d'esprit, ni sur le genre de milieux qu'il fréquentait, et si nous nous penchons sur son cas c'est parce qu'il est lié à la situation sociale actuelle, peut-être de façon indirecte mais certaine. Le chômage, nous l'avons déjà dit de nombreuses fois est une plaie de l'humanité qui risque d'entraîner les pires conséquences et plus précisément à notre siècle où la misère côtoie quotidiennement une abondance qui ne peut être répartie équitablement en raison des contradictions du système d'organisation sociale.

Il n'y a pour le prolétaire, disait déjà Mirabeau, que trois moyens de vivre : travailler, mendier ou voler. Et Sébastien Faure dira plus tard :

« Mendier, voler. Ces seuls mots font monter au front des travailleurs le peu de sang que charrient leurs veines anémiées. Tendre cette main qui maniait naguère si vaillamment l'outil ou la charrue ! Implorer une aumône, de cette voix qui jusqu'alors n'a jamais demandé que du travail !

« Saisir d'une main furtive ces mille objets qu'on faisait peser ou compter devant soi par le détaillant et qu'on rapportait, presque joyeux, au foyer. Non, le sans-travail ne pourra s'y résoudre. Le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas. »

Si Jacques Raffray s'est laissé gagner par la colère, s'il a cédé à un moment de désespoir il n'est pas complètement responsable de son acte. Il n'est surtout pas le seul responsable de l'incendie et la société en le condamnant, se condamne elle-même pour ses incohérences, ses contradictions, son manque d'humanité et de fraternité.

Mais il y a encore un autre aspect du problème : raisonnons maintenant sans tenir compte des sentiments qui peuvent animer tout honnête homme et dont l'absence est si fréquente chez l'exploiteur. Nous retrouvons à l'origine de cet acte pyromane, un besoin de l'individu, brimé dans sa personnalité, de prendre sa revanche. Admettons, en allant très loin, qu'il s'agit d'un dérèglement cérébral et nous en venons à la conclusion que si on continue à brimer les travailleurs, si on persiste à les maintenir en état de sous-développement et sous la menace la plus honteuse : le chômage, alors les risques de dérèglement cérébral iront en augmentant comme augmenteront les actes de désespoir de ce genre.

Bien sûr, qu'est-ce qu'un incendie en comparaison des destructions occasionnées par les guerres ou par l'explosion d'une bombe thermonucléaire, même dans le cas d'un accident ?

N'empêche qu'à l'ère de violence matérielle et morale que nous vivons, ce « fait divers » de St-Denis met à jour le grand danger que court l'humanité si elle cède encore longtemps aux impératifs d'une société d'exploitation de l'homme par l'homme. Les syndicats et par conséquent tous les travailleurs sont les premiers concernés et nous devons tout mettre en œuvre pour ne plus se voir acculée à ces actes individuels et suicides. Nous devons nous acheminer vers notre émancipation en recherchant la perfection dans tous les domaines. Comme disait Guillaume de Greef : « Le principe aujourd'hui n'est plus contestable : la société n'a que des organes et des fonctions; elle ne doit plus avoir des maîtres. »

Oui, ce sont eux qu'il faut condamner.

A QUI EST LA TERRE ?

C'est dans un exemplaire du « Reader's Digest », cette revue américaine essentiellement destinée aux classes laborieuses embourgeoisées et bien pensantes du monde entier, que je viens de lire ce qui suit, sous le titre : « A qui est la Terre ?, par Bill Fritts :

« L'homme prétend asservir toutes les créatures. De quel droit et jusqu'à quand ?

L'énorme masse de jargon juridique qui sert de rempart au droit de propriété est une des plus grandes impudences de l'humanité. L'homme s'est attribué toutes les terres du globe, comme si elles n'étaient que pour lui. Les montagnes, les vallées, les fleuves, les océans, tout cela lui appartient parce que bon lui semble. « C'est à moi », clame-t-il, et, pour le prouver, il produit des monceaux de paperasses et fait appel à des légions d'homme de loi.

Si l'homme tue les oiseaux, les poissons, et les animaux sauvages, c'est que dans un certain sens, il croit en être le maître : ils sont sur sa terre. Sa terre. Son lac. Son étang. A-t-on jamais vu une marmotte ou une sarcelle avoir un titre de propriété sur une terre ou sur un lac ? Les poissons ont-ils des droits sur les lieux où ils fraient, les oiseaux sur le sol qui les nourrit, l'ours sur son repaire, si cela va à l'encontre du bon plaisir de l'homme et du droit qu'il s'arroge de gagner de l'argent.

Je pense, moi, que le droit de propriété est commun à tout ce qui vit sur la Terre qui est nourri par elle et dépend d'elle.

L'homme n'a pas le droit de détruire ce don suprême, cette source de vie de toutes les espèces. Sera-t-il, oui ou non, assez sage pour se faire une idée plus haute de ses droits et de ses devoirs de *Roi de la Terre ?* »

Hélas, hélas, jusqu'à maintenant, on ne peut répondre par l'affirmative à cette dernière question. Tout au plus peut-on insinuer qu'il pourrait être beaucoup plus sage qu'il n'est, si on l'éduquait dans le sens de la sagesse.

De même qu'il pourrait être beaucoup plus apte à comprendre et à aimer l'ensemble des créatures qui vivent sur cette Terre, si on l'instruisait mieux là-dessus.

Encore faudrait-il qu'il commence par ses semblables, qu'il abolisse les innombrables frontières, tant morales que matérielles qui existent entre chaque race, chaque nation, et, parfois, chaque individu.

Quoi qu'il en soit, ce Bill Fritts, compte tenu de la publication dans laquelle il écrit, m'apparaît comme un dangereux révolutionnaire. Du moins jusqu'ici. Mais voyons la suite, car il reste encore quelques lignes que je n'aurais garde d'omettre :

« D'ailleurs je soupçonne fort qu'il y a quelqu'un à la tête de ce domaine que nous appelons la Terre et qui le gère pour le profit de toutes les créatures qui l'habitent. Je ne crois pas qu'il tolère que la cupidité, l'impudence et la cruauté humaines les privent de leurs droits, et, si les hommes dépassent la mesure, gare à sa colère. »

Et voilà ! Le dangereux révolutionnaire n'était qu'un croyant ! Un croyant bêlant ! Mais ne voit-il pas la contradiction, l'énorme, la flagrante contradiction qui existe entre ses propos essentiellement lucides et, peut-on dire, d'essence révolutionnaire dans le meilleur sens du terme, et sa croyance en « quelqu'un qui gère le domaine Terre pour le profit de toutes les créatures qui l'habitent. « Apparemment, non, il ne la voit pas. Mais n'est-ce point là l'aveuglement ordinaire de ces sortes de personnes, d'esprit religieux et attendant le bon vouloir de celui qui est soi-disant maître de toutes choses ?

On pourrait épiloguer à l'infini là-dessus, et surtout essayer de convaincre notre pourfendeur de la bêtise et de la cruauté humaine, de la puérillité de son espoir. Depuis combien de milliards d'années ce fameux gérant du domaine Terre exerce-t-il sa gestion, de la façon que l'on sait ? A-t-il jamais fait un geste dans le sens souhaité plus haut ?

Et dans combien de milliards d'années ce maître tout-puissant estimera-t-il que les hommes « ont dépassé la mesure » et qu'il est temps d'agir ? Alors, monsieur Bill Fritts, êtes-vous disposé à attendre ce moment-là ?

Et continuez-vous, et pour combien de temps encore, à accorder votre confiance à votre fameux gérant, lequel attend tout bonnement que les hommes dépassent la mesure. Laquelle mesure, d'ailleurs, nous apparaît comme difficilement appréciable. Toutefois, contrairement à ce que j'ai exprimé plus haut, il semble que nous n'aurons pas à attendre encore des milliards d'années, ni même des millions, ni même des milliers, ni même, peut-être, des centaines...

Car la science humaine, parfois bienfaisante, mais combien malfaisante aussi, en est arrivée au point où il suffirait d'une étincelle pour détruire en grande partie ou même entièrement ce domaine si mal géré. Que pourra faire, à ce moment-là, celui que vous considérez comme le créateur et le maître tout-puissant de l'Univers ?

BLANQUET

AUX JEUNES SYNDICALISTES LIBERTAIRES

Quand j'avais votre âge, voici ce que je disais :

Nous sommes venus au monde sans avoir pu le désirer. La société, c'est-à-dire toutes les vieilles générations, nous doivent la sécurité totale, la paix dans le travail et la satisfaction des besoins normaux. Tous ceux, ou presque tous ceux qui nous ont précédés ont vécu comme des bêtes, pour manger, dormir et faire l'amour, se révoltant parfois quand ils étaient las de souffrir... Ils manifestaient toujours leur patriotisme, leurs religions politiques et spirituelles, restant toujours attachés à leur dieu favori : l'argent ! Sanctuaire de leur égoïsme !

Et nous disions à tous nos jeunes camarades : « Surtout, pas d'enfants ! Nul n'a le droit moral, humain, d'enfanter ou de procréer des enfants condamnés par un monde absurde à devenir la proie du profit et la chair à canon des processus capitalistes...

Nous étions fiers d'être des travailleurs manuels tout en accédant à la culture générale à force d'efforts individuels.

Nous étions fiers sur les chantiers d'être les plus habiles et les plus revendicatifs dans un monde où la rareté et le profit asservissaient les masses. Face au patronat, les jeunes syndicalistes opposaient leur irréductible fermeté et leur dignité..

Aujourd'hui, subissant la dégradation morale générale, venus au monde par l'insouciance de vos géniteurs ou par leur appétit de profit, vous prétendez échapper à la grandeur du travail manuel pour partager les privilèges de la classe intellectuelle...

Certes, l'instruction devrait être dispensée gratuitement tout en étant structurée par des sélections inévitables et necessaires, mais pourquoi voudriez vous choisir de préférence une profession intellectuelle à un métier manuel ?

Parce que disent les enfants poussés par leurs parents avides, on y gagne beaucoup d'argent ! En attendant un chômage inévitable...

Ne sentez vous pas qu'en France comme partout l'afflux des jeunes ruine les espoirs qu'ils peuvent caresser dans un monde absurde soumis à la loi du profit, ou la machine prolifique conditionne la misère du pullulement ? Et que la première revendication humaine à faire prévaloir est la limitation des naissances ?

Au long de l'histoire, les vieux ont toujours trahi l'avenir, et souvent ces imbéciles en sont fiers, mais les jeunes ? Mécontents et avides, turbulents et égoïstes, devenus adultes, qu'ont ils fait, même quand ils étaient des prolétaires ?

Les écoles les préparant au commandement, à la maîtrise des privilèges, ils devenaient ce qu'ils deviennent aujourd'hui : des bourgeois...

Nous sommes gangrenés par une hérédité mentale qui fait de nous les fils du profit et de l'orgueil. Le milieu, la profession, les rapports de marché font des jeunes les épaves flottantes au gré des aventures d'un monde ignoble et décadent. Le problème de l'homme n'est pas d'essayer en vain d'échapper à sa puanteur par un « démerdage » individuel, mais de le détruire pour instaurer le communisme libertaire.

Le travail manuel est devenu la plus haute consécration du travailleur; il est le seul champ d'activité d'où peut surgir la liberté sociale. N'abandonne pas ce travail aux esclaves de l'immigration, maîtrise-le toi même pour en faire le bien-être de tous.

Un vieux

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

LA LUTTE OUVRIERE EST UN DROIT ET UN DEVOIR

Les ouvriers se battent pour la défense des droits acquis et le respect des libertés syndicales, mais ils se battent aussi pour la reconnaissance des droits nouveaux. Compte tenu des nouvelles formes d'exploitation des salariés (dispersion de l'habitat, multiplication du travail en équipe, éloignement du lieu d'habitation), nous avons de nouvelles revendications à formuler.

Dans les conditions actuelles les salariés éprouvent de grandes difficultés à se rassembler au même moment et dans un même lieu. Si les conditions de travail ont été bouleversées, la législation n'a pas bougé. C'est pourquoi le principe de la reconnaissance effective de l'organisation syndicale sur le lieu du travail devient une nécessité pour aider les travailleurs dans leur lutte contre le patronat.

— Tous les moyens de fonctionnement de l'activité syndicale doivent exister sur les lieux mêmes de l'entreprise.
— Octroi aux représentants syndicaux des moyens nécessaires à l'exercice de leurs fonctions : libre circulation sur le lieu du travail, garanties contre les licenciements, droit d'absence pour l'exercice des mandats syndicaux, attribution d'un local à l'organisation syndicale.
— Liberté de réunir le personnel, avec maintien de la rémunération, sur le lieu et pendant les heures du travail, et à cet effet, mise à disposition d'un lieu de réunion.
— Libre perception des cotisations syndicales.
— Libre diffusion de la presse et de tous moyens d'information syndicaux.
— Installation de panneaux d'affichage en nombre suffisant, destinés à l'apposition des communications syndicales sans aucun contrôle de l'employeur.
— Libre accès sur les lieux du travail des représentants des organisations locales, régionales ou nationales pour l'exercice de leur mandat.
— Congé-éducation prévu par les textes légaux et la règlementation du travail.

La C. N. T. mettra tout en œuvre pour que ces objectifs soient atteints, comme elle mettra tout en œuvre pour que cessent les prétentions du pouvoir et des patrons qui, sans cesse, portent atteinte au droit de grève, soit en réquisitionnant, soit en utilisant les forces de police ou de l'armée contre les travailleurs, soit en pratiquant des retenues sur les primes en cas de grève, soit en utilisant le lock-out.

Il est bon de rappeler que *le droit de grève existe depuis 1864, et il a été reconnu dans le préambule de la constitution de 1946 et qu'une loi du 11 février 1950 sur la conciliation obligatoire des conflits collectifs du travail, déclare : « La grève ne rompt pas le contrat de travail, sauf faute lourde imputable au salarié. »* Mais le patronat se fout bien de toutes ces lois et les entrave à chaque instant. Toutes ces actions répressives ont pour but de favoriser la division de la classe laborieuse pour la rendre plus maniable. Pour que l'organisation syndicale à l'entreprise soit reconnue et joue son véritable rôle, il faut lui donner tous les moyens d'exister au grand jour, il faut :

— Que cessent les méthodes inqualifiables dont se servent les patrons pour se débarrasser des militants les plus connus (délégués du personnel).
Que ceux-ci ne soient ni mutés ni licenciés tant qu'ils sont couverts par leur mandat, sous prétexte de « licenciement collectif », etc.
— Qu'on en finisse avec la soi-disant faute professionnelle.
— Qu'il soit mis fin aux perpétuelles tracasseries qu'ils rencontrent dans l'exercice de leur mandat.
— Que la pratique des *lettres d'avertissement* dont sont l'objet les délégués soit interdite, car cela constitue une entrave aux libertés syndicales et aux droits syndicaux.

Mais pour que soient respectées les lois sur les délégués du personnel, il importe que les inspecteurs du travail, les Conseils de Prud'hommes, etc., agissent en toute justice et ne se fassent pas les complices du patronat et de l'Etat; ... mais c'est peut-être trop leur demander.

C'est donc par leur action unie que les travailleurs imposeront le respect des libertés syndicales et la reconnaissance de l'organisation syndicale sur le lieu de l'entreprise.

Le délégué du Syndicat des Métaux C. N. T. - Renault

Campagne contre le chômage :
LES 30 HEURES

Devant les exigences légitimes des travailleurs qui veulent le droit pour tous aux progrès techniques, la réduction des horaires de travail, la suppression du chômage, l'Etat et le patronat ont coutume d'affirmer que la situation actuelle du salarié est nettement plus favorable qu'il y a un siècle.

Bien sûr, aujourd'hui la plupart des travailleurs possèdent un poste de télévision, un frigidaire, une machine à laver, voire une automobile. Mais à quel prix ? Au prix de leur aliénation totale, au prix d'une hypothèque sur leur force de travail (ventes à crédit), au prix d'un esclavage nouveau.

Bien sûr, on ne fait plus, en règle générale, des journées de 10 à 12 heures. Mais cependant certains travailleurs font des semaines de 60 heures et plus, dans le bâtiment en particulier, alors que, paradoxalement, c'est dans le bâtiment qu'on observe le plus de chômeurs. Bien sûr, on a obtenu la semaine légale de 40 heures : mais ce n'est qu'un mot, comme toutes les lois capitalistes, puisque actuellement la moyenne de travail hebdomadaire s'établit à plus de 46 heures. Cependant, le chômage partiel continue à augmenter. Ce qui signifie que l' « assainissement » capitaliste de l'économie amène les uns à mendier un peu de travail ou à vivre d'allocations misérables et les autres à trimer au maximum. De toutes façons, pour tous, le pouvoir d'achat baisse régulièrement.

Et si, en général, on ne travaille plus 10 ou 12 heures par jour, doit-on dire pour cela que la durée du travail a diminuée, que le travail est aujourd'hui plus facile qu'il y a un siècle ? Régis Paranque, l'auteur de « La semaine de trente heures », a prouvé que non.

Depuis un siècle, l'âge d'entrée au travail a reculé de 6 à 8 ans parce que les enfants suivent, fort heureusement, des études plus longues qu'autrefois. Mais la cessation effective du travail (retraite), à cause de l'allongement de la vie et des progrès de la médecine, a lieu près de 30 ans plus tard qu'au siècle dernier.

Si la durée de travail hebdomadaire est passée, en moyenne, de 70 à 46 heures (diminution d'environ 1/3), il n'en reste pas moins vrai que la durée de la vie (encore une fois, fort heureusement) a doublé en un peu plus d'un siècle.

Ainsi, *le nombre total d'heures de travail fournies dans une vie active moyenne, au lieu de diminuer, comme beaucoup le pensent, a en réalité augmenté (de 10 % environ) et cela malgré les congés hebdomadaires et annuels.*

On ne tient pas assez compte de cela lorsqu'on veut faire croire aux travailleurs qu'ils sont très heureux aujourd'hui et qu'ils n'ont pas à se plaindre.

Pour que la durée du travail ait effectivement diminué, *il faudrait que l'horaire hebdomadaire de travail passe à 30 heures au maximum.* Il ne faut pas oublier que, plus la vie s'allonge, plus la durée totale de travail, l'usure de l'organisme, augmente. Et, en soi, il est tout à fait normal que, si l'on en est capable, on continue à travailler au-delà de 60 ou de 65 ans. Chacun sait qu'une personne âgée, dès qu'elle cesse de travailler, de se sentir utile à elle-même et à la collectivité, décline et meurt rapidement. C'est pourquoi nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec ceux qui réclament un abaissement de l'âge de la retraite, surtout à l'heure actuelle : ce serait dans bien de cas, condamner à un abrègement de la vie. Mais bien entendu, nous ne préconisons pas non plus le travail à outrance jusqu'à épuisement. C'est tout le contraire. Nous pensons qu'avec la *réduction des horaires de travail*, avec le reclassement à des tâches faciles des personnes atteignant un certain âge, où ils puissent faire profiter les autres de leur expérience et se sentir utiles à eux-mêmes ainsi qu'à la collectivité, nous pensons qu'avec de telles bases d'organisation du travail la durée moyenne de la vie s'allongerait encore.

Mais cela n'est possible que si, d'abord, nous modifions les structures sociales existantes, cela n'est possible que si nous abolissons le capitalisme, c'est-à-dire le profit et le salariat, que si les moyens de production appartiennent enfin à tous, que si l'abondance, au lieu d'être monopolisée et gaspillée, est distribuée également à tous.

Aussi, dans l'immédiat, la C. N. T. préconise *la lutte pour la semaine de trente heures* justifiée par les progrès techniques, par l'allongement du temps de travail dans une vie, par le travail rendu, en fait, plus pénible qu'auparavant parce que parcellaire, monotone (travail à la chaîne). Et si le travail est plus pénible encore qu'auparavant, c'est parce que le capitalisme fait un mauvais usage du progrès technique, asservit l'homme à la machine au lieu que la machine libère l'homme.

La lutte contre le chômage doit être replacée dans son véritable contexte. Le chômage est une conséquence inévitable de la gestion capitaliste de la société. Il nous faut donc lutter de toutes nos forces pour la disparition de la société capitaliste.

(Suite page 2)

Nos lecteurs nous écrivent

Faire un exposé sur la situation des viticulteurs à l'heure actuelle m'est chose impossible mais sachez que le mécontentement grandit sans cesse et qu'une explosion de colère est possible dans un avenir très proche. Selon leurs dires, ce sera à la fois pour protester contre les projets gouvernementaux visant à faire disparaître la petite propriété et contre les importations de vins étrangers, en particulier en provenance d'Algérie) alors que les blocages de vin du pays réduisent les petits producteurs et fermiers, à une situation désespérante. Il doit y avoir une raison à ces importations qui est liée aux manœuvres du système ; sans aucun doute il s'agit là d'une tactique capitaliste mains en tous cas ce sont les « petits » qui en paient les conséquences et, croyez-moi, ils ne sont pas contents.

A vrai dire, ils ont le nombre pour eux et pourraient exiger un peu plus de justice mais je pense que dans l'immédiat ils sont en expectative. Ils attendent un *bon geste* de la part du gouvernement mais, disait dernièrement Castéra, leur chef narbonnais, si satisfaction n'est pas obtenue ce sera la révolution dans le Midi.

Entre temps tout le monde se plaint car, le pouvoir d'achat étant considérablement réduit, les commerçants ne font plus leurs affaires. D'ailleurs, une chose est symptomatique : voyez le nombre de jeunes qui quittent la région pour chercher une meilleure vie dans les régions industrialisées.

... Nous pensons qu'il n'appartient pas à notre organe confédéral de prendre fait et cause pour les viticulteurs du Midi qui, d'une part sont des propriétaires farouchement jaloux de leur lopin de terre et de l'autre, n'aspirent qu'à s'agrandir et prendre un ou plusieurs ouvriers pour vivre sur leur dos. Cela dit sans vouloir nier le problème paysan qui reste un problème vital pour l'avenir de l'humanité. Mais il était bon d'en informer ceux qui pensent être les seules victimes des brimades étatiques et des louches agissements de la grosse finance.

Nous en sommes tous des victimes et S. Faure disait même à ce sujet :

« J'ai beau prendre la lanterne de Diogène et chercher un homme heureux, je ne le trouve nulle part, ni chez les patrons ni chez les ouvrires, ni chez les possédants, ni chez les sans-le-sous, ni chez les instruits, ni chez les ignorants, ni chez les dirigeants, ni chez les dirigés. »

« ... Aussi quand je vois des populations entières n'interrompre leurs gémissements que pour demander de nouvelles lois, il me semble que ce sont des condamnés à la question qui supplient le bourreau de se montrer doux et compatissant ou encore le conjurent d'écraser un peu moins l'estomac, dût-il se rattraper sur les jambes et le crâne. »

C'est un peu ce qui ce passe encore de nos jours : quand un secteur devient trop menaçant, il se trouve toujours de bons bergers qui réclament de nouvelles lois (on a vu des dirigeants syndicalistes demander à l'Etat la création de nouvelles usines pour résorber le chômage tout en perpétuant l'exploitation de l'homme par l'homme).

Nous l'avons déjà dit dans les colonnes du C. S., c'est vers un coopérativisme égalitaire que le paysan doit se diriger et cela implique la mise en commun de tous les moyens de production.

Sur cette voie de l'égalité économique et sociale, les syndicalistes révolutionnaires sont prêts à les suivre, à les épauler mais encore faut-il que les paysans le veuillent.

La Rédaction

Communiqués

TOURS

Le 18 février 1968 de 9 heures à 12 heures se tiendra à TOURS, Café Breton place des Halles, une réunion des militants C. N. T. de la Première Union Régionale et du département de l'Indre-et-Loire.

Cette réunion a été décidée en assemblée extraordinaire le 26 novembre 1967 à Chailles (41), dans le cadre du schéma élaboré en commun par le bureau de la 1re Union Régionale C.N.T.F. et des camarades militants C.N.T.E., en vue d'un regroupement et d'une réorganisation fonctionnelle du syndicalisme révolutionnaire sur le plan régional.

Ordre du Jour : 1° But de cette réunion. 2° Compte-rendu d'activités de la 1re Union Régionale. 3° Eventualité de la création d'une Fédération Départementale ou d'une Union Locale. 4° Etude du schéma de propagande. 5° Collaboration au « C. S ». 6° Questions diverses.

Les militants et sympathisants de la Région tourangelle sont invités à participer à ces travaux pour nous aider à propager le véritable syndicalisme.

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail de Puteaux.

Les camarades de l'A.I.T. travaillant dans les Usines Renault, sont priés de contacter le Syndicat des Métaux dans un but d'information.

Permanence : février : les samedis de 17 h. à 19 h. au siège confédéral, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

INFORMATION CONFEDERALE

La Commission Administrative Confédérale reprend maintenant ses réunions hebdomadaires tous les samedis de 18 h. à 20 h., au siège.

En conséquence, les permanences du samedi auront lieu de 16 h. à 18 h. et seront tenues par un responsable régional ou confédéral.

ORLEANS

Le 11 février 1968, à partir de 9 heures se tiendra à Orléans (Loiret) une réunion commune des militants C. N. T. F. et C. N. T. E. de la 1re Union Régionale.

Les militants et sympathisants du Loiret et des départements limitrophes sont cordialement invités à cette réunion ; le lieu sera communiqué sur demande au sécretaire de la 1re Union Régionale : René Léclainche, « La Roche », Chailles (Loir-et-Cher).

Tous les travailleurs, quelle que soit leur nationalité, sont assurés de trouver au sein de la C.N.T. l'accueil et la concrétisation de leur idéal. Ecœurés et trahis par toutes les centrales réformistes existantes, ils apprécieront ce qu'est le « vrai syndicalisme », au contact d'autres travailleurs décidés à en finir avec la compromission perpétuelle dans laquelle les « dirigeants » de ces dites centrales prétendent les contraindre, dans un but uniquement politique et sans aucun rapport avec la dignité humaine que chacun de nous est en droit d'exiger. Nous vendons le produit de notre travail, mais pas notre conscience.

Les travaux se dérouleront d'après l'ordre du jour suivant :

— Compte rendu d'activités de la 1re Union Régionale.
— Situation syndicale dans les départements limitrophes.
— Eventualité de la création d'une Fédération Départementale et d'Unions Locales.
— Coopération avec LE COMBAT SYNDICALISTE.
— Questions diverses.

MARSEILLE

L'U. L. de Marseille convoque tous ses adhérents à l'assemblée générale du samedi 10 février, à 18 h., à la Vieille Bourse du Travail.

Ordre du jour :
1° Activité des syndicats.
2° Rapport des Jeunesses syndicalistes révolutionnaires.
3° Situation sociale dans la région.
4° Association « Germinal ».
5° Affaire de la disparition des archives.
6° Divers.

Vu l'importance des questions inscrites à l'ordre du jour, présence indispensable de tous les camarades.

2e UNION REGIONALE

Camarade, tu es prié d'assister à la réunion extraordinaire de la section syndicale de la Régie Renault, des Métaux de la Région parisienne, dimanche 18 février 1960, à 10 heures. Salle C. N. T. Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Fillol.

1° Information syndicale.
2° Activités futures.
3° Questions diverses.

AREA MUNDIAL

RAPPORT D'ACTIVITE POUR 1967

C. I. R. A., Av. de Beaumont, 24-1012, Lausanne (Suisse)

LA Biblioihèque reste l'activité principale du CIRA. Le fonds de livres, brochures et journaux a été complété par des acquisitions, dont la principale fut l'achat des ouvrages laissés par Henri Baud, décédé à Pully au printemps 1967. Il y a eu aussi de généreux donateurs : Aline Frigerio, Daniel Guérin, Paul Goodman, Carlos Rama, Pierre Enckell, Stephen MacSay, Jean Cariat, et nous en passons, sans oublier les éditeurs complaisants. Nous avons suivi de près ce que les bouquinistes offrent en vente, et fait quelques achats. Les collections de la bibliothèque se sont, en résumé, enrichies de 110 livres, 124 brochures et environ 1.000 revues et journaux durant l'année écoulée.

Le nombre des *prêts* accordés a sensiblement augmenté, et se chiffre à plus de 200 pour 1967; une seule brochure a été perdue. Nombreux sont les ouvrages demandés par les membres français, et que nous expédions par la poste. Dans certains groupes du mouvement, un responsable fait circuler l'ouvrage emprunté et se charge de nous le renvoyer.

Les *visiteurs* ne sont pas encore nombreux, nous en avons reçu un peu plus de cent au cours de l'année; certains ont été hébergés une nuit ou deux. Alain Thevenet est venu nous apporter son aide; Dave Poulson, qui est anarchiste et bibliothécaire, donc doublement qualifié, a passé un mois chez nous à classer des textes; deux étudiants brésiliens ont fait la revue du fonds portugais; enfin une jeune australienne dévouée à la cause, Roslyn Johnson, soulage la responsable de travaux ménagers pour libérer du temps pour le CIRA.

Les *bulletins* 14 et 15 ont été tirés et expédiés à près de 500 exemplaires; nous en gardons un certain nombre pour les demandes ultérieures.

Le Centre proprement dit a enregistré l'inscription de 27 nouveaux membres; plusieurs viennent de la région lausannoise. La *correspondance* reste importante, et se rapporte la plupart du temps à des questions bibliographiques; nous avons écrit 230 lettres en 1967, dont certaines contenaient le résultat de recherches laborieuses.

Un article de Marie Lafranque, exposant clairement les activités et les buts du CIRA, a été publié dans «L'Essor» (Genève) et aimablement commenté par le rédacteur en chef. A Marseille, le *Dépôt annexe du CIRA* a enfin trouvé un local et une certaine stabilité; son bulletin nº 2 est paru, qui complète heureusement celui de Lausanne. Un jeune couple se prépare à ouvrir une modeste bibliothèque dans un bourg sur la Manche; nous procédons, avec ces collègues, à d'utiles échanges de matériel.

Les archives du mouvement anarchiste sont dispersées à travers le monde. Un grand nombre se trouve dans des instituts spécialisés, et dans les archives de police. D'autres sont aux mains de militants, d'anciens du mouvement souvent isolés; d'autres enfin sont perdues et ne se retrouveront pas. Depuis que le CIRA existe, il a pris soin des archives et de la documentation de tous les groupes ou personnes qui les lui ont confiés. Cette activité est distincte de la bibliothèque, et les archives ne sauraient faire l'objet d'un prêt, ainsi que certains le craignent. Nous sommes disposés à accueillir tout ce que des militants ou d'autres voudront nous confier, et à le gérer avec la plus grande discrétion.

Une brochure CIRA avait été prévue pour 1967 et une souscription ouverte à cet effet. Il s'agissait de « célébrer » le dixième anniversaire du Centre et de publier à cette occasion une monographie comprenant un historique, une description du fonds, des articles des responsables, etc. Nous avons eu le tort de nous y prendre trop tard, et de nourrir des illusions : à fin 1967, un seul article est prêt, et le début de la souscription est fort modeste. Il faut modifier le projet, et prévoir la publication d'une brochure qui ne sera pas d'anniversaire mais d'information, et bien étudiée. L'année 1968 s'ouvre sur la ferme décision d'arriver à un résultat concret, et de sortir une brochure bien faite. La souscription reste ouverte au CCP Lausanne 10-250 69.

Faire connaître le CIRA et sa bibliothèque est important, puisque c'est ainsi seulement que son but principal — diffuser la pensée libertaire, encourager la recherche — pourra être approché. C'est ce qui incite la responsable à participer au Congrès International des Fédérations Anarchistes, qui se tiendra à Carrara en Italie la première semaine de septembre 1968. La Commission préparatoire accepte de l'entendre dans le cadre de l'ordre du jour qui comprend un point « diffusion des idées libertaires ». A cette occasion, des contacts pourront être pris, un appel lancé pour encourager la lecture des textes, la formation de fonds régionaux, l'envoi au CIRA de doublets, de collections abandonnées, de legs. L'exposé à la fois complet et succint de Marie Laffranque sera traduit et distribué aux délégués des différents pays. Le travail de préparation pour ce congrès représente une charge importante pour la responsable qui serait heureuse d'avoir, à l'occasion, l'aide de ceux qui s'intéressent au CIRA. Qu'ils ne craignent pas de s'annoncer !

El hombre moderno

por JUAN

LA prueba más significativa, la más reveladora, de la situación espantosa a la cual la humanidad se halla hundida, es que la Tierra ha dejado de pertenecer a los hombres. ¿Cuál es la causa? ¿Es el adiestramiento monstruoso del sér humano? Lo cierto es que los hombres han perdido la costumbre de comportarse como hombres.

Basta recoger los elementos esparcidos de esta situación, que en su esencia demuestra, de la manera más veridica, la preocupante ferocidad que evocan las acciones de cada día. La atmósfera en la cual vive la sociedad contemporánea, el sér humano ya no la puede soportar, se ha vuelto sofocante. La organización del Estado, la administración, la burocracia, todo contribuye a sofocar al hombre libre. Hoy, el que quiere vivir dignamente se condena a sí mismo [illegible] ser moral.

La sociedad actual solamente permite una vida de esclavo. Sociedad técnica que ha instituido el desprecio del sér humano, a la cual se halla encadenado y donde ya no puede vivir conservando su carácter de acuerdo con la naturaleza humana.

El mal que denunciamos aquí es un mal universal. Se vé cada vez más que el mundo no parece hecho para que el hombre pueda vivir feliz, esa confianza que prometió la revolución de 1789. Este mal es la substitución de la técnica, o más bien, de la tecnocracia al hombre. El peligro proviene de que se considera hoy a la técnica como un fin, asumiendo así el lugar de los altos valores humanos que fueron siempre la obra de hombres ilustres, de los grandes pensadores que produjo hasta ahora la historia del idealismo humanitario.

La acción maléfica de esta nueva civilización, no puede ser negada de ninguna manera. ¿Como puede comprenderse qué después de tanto progreso verdadero realizado anteriormente a esta época, se haya degenerado al punto que uno se pregunta de cómo ha podido producirse esta inimaginable caída? ¿A quién culpar, a las religiones, a la política, al materialismo? Todo lo que ha mutilado en el individuo al ser moral, eso que debía hacer de él su orgullo y la grandeza de la humanidad. Las aberraciones de la metafísica marxista han llegado a punto para aumentar este desquiciamiento de los valores morales, que ni siquiera han dado tiempo para que los hombres pudieran prevenirse de sus espantosas consecuencias. Creemos que estas nos deben hacer reflexionar, y el estudio de los hechos actuales nos hagan meditar profundamente sobre la vía en la cual hemos de entregarnos. Quizá sea tiempo todavía para advertir a los hombres del peligro que les amenaza, de seguir por ese camino emprendido inconscientemente.

Hemos de declarar la guerra a esta técnica, a este falso progreso que hace del individuo una cosa, un ente mecánico, quizá más inconsciente que los mismos animales llamados sus hermanos inferiores, sin derecho a una existencia individual. La sociedad actual trata al hombre, o lo cuida, como trata a la máquina o a una bestia de carga por el producto que le puede dar de instrumento dócil y disciplinado. Ya no tiene este necesidad de pensar, pues ha de adaptarse a la vida del «robot», y sólo cuenta por el número que tiene apuntado en los papeles. La máquina manda. El hombre existe en tanto que fracción infinitesimal de una categoría. Es lo único que la sociedad moderna puede asimilar y es la obra de esta civilización.

La ciencia, la técnica, que debían de haber sido inteligentes, humanas, en lugar de liberar, más cada día, al hombre para resolver sus necesidades naturales, físicas y morales, sólo han servido para esclavizarlo. Si no se decide este a afirmar su personalidad de hombre consciente de sus derechos, estará abocado inexorablemente a su ruina total, sin posibilidad de evasión.

¿Qué podrá valer la labor educativa de una ínfima minoría de hombres voluntarios y animados para una obra de justica y de liberación, frente a la acción de las religiones, de los políticos y sobre todo, ante los medios extraordinarios de que disponen hoy los Estados para la obra embrutecedora de todos los minutos, que hace de los seres humanos un montón de carne inconsciente en disponibilidad total de los objetivos criminales de los que mandan?

Solamente nos contentaremos por ahora, en señalar los hechos más significativos que permitan hacerse una idea de la importancia excepcional de la cuestión. ¿Cuánto tiempo necesitarán los hombres para comprenderlo? ¿Lo comprenderán nunca? Pues hay motivos para pensar que la civilización ha depasado su última fase de verdadero progreso y dejado de tomar conciencia del individuo que ya no existe para ella. ¿Cómo va a considerar en el hombre sus características individuales si ha hecho de él una máquina? ¡Oh, con cuánta razón se ha dicho que hoy el hombre, en el lugar del corazón, lo que tiene es un cronómetro! ¿Y qué es esta sociedad, ella misma, sino una máquina? Una máquina que tritura todo lo que se le pone por delante. Cuando mata, no mata un ser viviente, mata un concepto. Así, ya se vé, ya no existe el hombre integral, lo que ha fabricado esa máquina es: «El hombre moderno». El esclavo técnico.

Todo lo que concierne el individuo personalmente ya no tiene ningún valor. Los esclavos técnicos son fabricados en serie. Basta saber en este caso a qué montón o categoría pertenecen para las necesidades o los intereses de la técnica. Al individuo, en marcha a través el cuerpo social, ya no le está permitido vivir su propia vida. El caso particular no cuenta para la sociedad técnica que lo generaliza todo, pues son dos cosas incompatibles. Ella solo se interesa de la máquina, de los números y de los papeles. Si los «robots» reemplazan a los hombres, triturados y encadenados por la civilización actual, ¿acaso no será un loco aquél que quiera vivir libre en esta sociedad? Los que así lo entendieran, que quisieran todavía ser *hombres*, que aspiren a una tierra sin esclavos técnicos, ¿dónde habrán de refugiarse?

Esta vida degradada que nos amenaza, que se revuelve en todas partes contra la vida superior del hombre libre y que somete al individuo a las leyes de la técnica, equivale a cometer un asesinato. Y esto demuestra a dónde los hombres podrán llegar en un mundo que los niega. Estos hombres tendrán un nombre, se llamarán «ciudadanos» o «camaradas» pero que solamente vivirán en las papeles; pero estos «ciudadanos» o «camaradas» cuando son funcionarios de la sociedad técnica, se vuelven los animales más feroces que viven en el juncal llamado: oficinas.

Ya se han borrado todas las diferencias. La realidad de los hechos, las condiciones cada vez más inhumanas a las cuales están sometidos millones de hombres, no pueden evitar, u obligan a nuestro pesimismo.

La guerra entre las naciones en la cual ya no importa quien *gane*, no es nada en comparación con la guerra contra el hombre que continuará siendo un repudiado. La revolución comunista, que lo primero que ha hecho es construir cárceles en vez de destruirlas, es el hecho más patente de esta guerra de la técnica y la tiranía contra el individuo reducido a cero.

Lasciate ogni speranza, será quizá un día, el último grito de esta humanidad ajusticiada...

Esto que se acaba de leer, ¿es el efecto de un sueño o es una realidad? El tiempo lo dirá.

ANTENA

LA PROTESTA UNIVERSITARIA

MADRID. — En una de las refriegas sostenidas por los estudiantes con la policía, de una ventana saltó un Cristo de pared como proyectil agresivo.

El gobierno ha decidido intervenir con mano dura en el perímetro universitario para acabar con los desórdenes, siendo el gobierno quien los ocasiona.

En la Facultad de Medicina estalló un artefacto sin causar víctimas. Pudo ser obra de provocadores a sueldo de la Falange.

El ministro de Educación (?) Manuel Lora Tamayo, ha decretado la expulsión de 27 alumnos de dicha Facultad por haber tomado parte en la manifestación del 26 de enero. Los expulsados debían ser 2.500...

También el estudiantado se manifestó masivamente el 26 de enero en Barcelona.

Otra vez en Madrid, el gobierno ha situado en el recinto docente la presencia indecente de una «policía universitaria» destinada a espiar y a reprimir. A este tenor se habla de la militarización de la Universidad de Madrid. Bajo la tutela fascista todo es posible. Contra la presencia de tal policía han holgado las clases que permanecen abiertas.

Pese a la presión de las autoridades y a la fatiga de una lucha que dura ya tres meses sin intermitencia alguna, el sentimiento de los estudiantes permanece incólume por su derecho de libertad sindical, prebenda civilizada que el gobierno franquista les niega.

La huelga sigue acentuada en la Universidad, registrándose escasísima asistencia de «grises».

El delegado del cuarto curso de la Facultad de Derecho, José Alvarez Cienfuegos, tras ser detenido fue gubernativamente multado con 25.000 pesetas.

Mientras la policía especial (chivatos) escruta en el interior universitario, las Facultades están rodeadas por fuertes contingentes de la fuerza pública (?). Catorce estudiantes han sido detenidos y puestos a disposición del T. O. P., entre ellos el delegado de Medicina, Felipe Reyero.

Por su parte, el rector de la Universidad Laboral de Alcalá ha presentado su dimisión por disconformidades con los Ministerios del Trabajo y de Educación y Ciencia.

LAS HUELGAS DE ASTURIAS

MADRID. — Los conflictos por aumentos de salarios continúan en las minas Llamas y del Caudal. Los obreros los llaman huelgas y los patronos despidos; mas el hecho es que la minería está dispuesta a resistir hasta que sus justas peticiones sean atendidas. Las llamadas patronales y autoritarias al esquirolaje no surten efecto. El sindicato vertical — unánimemente desasistido por los huelguistas — insiste en la imposibilidad de mejorar las pagas por efecto del bloqueo de salarios.

EN EL AGRO ANDALUZ

SEVILLA. — En los campos sevillano y gaditano se cuentan por miles los campesinos que no acuden al trabajo por desavenencias de sueldo con los cortijeros. Donde la huelga parece más pronunciada es en Puerto de Santa María.

APREMIO CORTES

MADRID. — Franco ha remitido una nota al gobierno de Washington advirtiéndole que los puertos españoles le serán negados si EE. UU. siguen aparejando buques de guerra en Gibraltar. El enano le dijo al gigante...

EL TRUCO DEL LEGALISMO

OVIEDO. — Los ciudadanos Prisciliano Hernández, J. López Burgos y María Suárez Penera y M. Torres Arca han sido condenados a dos meses de encierro por manifestación ilegal. Si piden permiso para celebrarla les encierran igualmente.

AL BANQUILLO DE LOS ACUSADOS

SAN SEBASTIAN (OPE). — Entre los siete acusados que comparecieron el sábado 20 de enero, ante el Tribunal de Orden Público de Madrid, acusados de haber participado en las manifestaciones llevadas a cabo en San Sebastián el Primero de Mayo pasado, se encuentra Teodoro Aguirre y Lekube, hermano del primer Presidente del Gobierno de Euzkadi, don José Antonio de Aguirre y Lekube. Le defiende como abogado el señor Martínez de Velasco, del Colegio de Madrid.

El fiscal pidió para los acusados penas de prisión de cuatro meses a dos años. La sentencia no se conocerá hasta dentro de unos días.

Los procesados han sido acusados también de insultos a la policía y de asociación ilícita.

EN FAVOR DE UN SINDICATO AUTONOMO

PARIS (OPE). — «Le Monde» (días 21-22) en despacho de su corresponsal particular en Madrid comunica: «Los profesores de la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas de Bilbao, han presidido una reunión de 1.800 estudiantes en cuyo transcurso se ha constituído el Sindicato Universitario Autónomo (ilegal). Los estudiantes de Bilbao habían ya rechazado el Sindicato oficial. Los estatutos de la nueva entidad reclaman el derecho de asociación, de expresión, de reunión y de huelga.»

LOS PRECIOS SUBEN Y LOS SALARIOS SEGUIRAN INMOVILES

MADRID (OPE). — «Otro artículo que subido — decía «El Alcázar» el 3 de enero —: los famosos churros y porras del desayuno de muchísimos madrileños, aunque parece que no son excesivamente recomendables para el estómago. Pero no hablamos ahora de cuestiones dietéticas, sino de precios. La subida ha sido pequeña, sólo diez céntimos por pieza — ahora cuestan en muchos sitios a cincuenta céntimos (1), pero subida a fin de cuentas, en plena congelación de precios. Claro que podría tratarse de churros de importación. Tal vez algunos de los ingredientes que entran en su composición — harina, aceite y agua — haya que traerlos de fuera, en plena superproducción nacional. En ese caso, con la devaluación de la peseta el aumento podría estar plenamente justificado».

(1) Esto representa un veinte por ciento de aumento, lo cual en manera alguna puede llamarse «pequeño».

LA MADONA SE VA

ROMA. — En Tivoli hay un santuario de Quintiliolo, y en ese santu de Quintiliolo se venera una pintura de la Virgen Milagrosa. Pues llegaron los cacos y cargaron con 26 candelabros de plata, el copón divino y la Milagrosa

El milagro será recuperar todo esq.

MENOS MILAGRO

BARCELONA. — Un ladrón se introdujo en el convento de monjas de la Vía Layetana, 131, y revolviendo cajones recolectó la suma de 10.865 pesetas. Sorprendido por la «sor» María Fernández Elías, el fulano soltó el dinero de María Santísima y saltó por una ventana. A «sor» María se le imputa gracia divina, pero a ella le faltó tiempo para denunciar el «arrepentido» a la policía.

SUPERVIVIENTE HEROICO

CADIZ. — Comunican de San Fernando que el republicano Juan Rodríguez Aragón, de San Fernando, se ha entregado a las autoridades después de haber permanecido oculto, para que no lo mataran, desde el 20 de julio de 1936, esto es, 31 años y medio, y días.

DELITO (?) DE IMPRENTA

AVILA. — Bajo acusación policíaca de propaganda subversiva por medio de imprenta clandestina, han sido detenidos y puestos a disposición del T.O.P. los ciudadanos de Navas del Marqués, Angel Manzanero Rodríguez y su hijo Pedro Manzanero de Pablo.

COLUMNA DEL EMIGRADO

HOY, CORREO

DE José Ramírez Estrada: *Francia adentro he tratado de comprender la lectura de su periódico, y, francamente, ignoro con qué fines un compatriota en Perpiñán me lo ha entregado.*

Amigo Ramírez, el hecho de que nuestros escritos te muevan a extrañeza, es que en España te faltó algo: datos de la lucha social de antaño, que tanto preparaban para ogaño, ¿no crees? Tu padre debía saber más en «sociología» que tú, que eres «nuevo». Y di que la ley evolutiva debía tenerte más ilustrado que el autor de tus días, resultando, merced al franquismo, a la inversa. Comprende de una vez el «siempre p'atrás» de los sistemas reaccionarios de nuestro país, y si esto tan clásicamente español tampoco lo comprendes, analiza entonces el porqué has venido a ganarte el pan en el extranjero.

En este periódico, pues, decimos lo que ignoras: Sin guerra y con C.N.T. en España ya no quedaría obrero con hambre ni gandul sin ella.

Hasta que trabajara, ¡que puñeta!

⁂

Felip Romà Codonys desde Essen se nos queja porque, salido de Cataluña, tampoco puede leer antifranquismos descarados en lengua catalana. *Tots us deveu dir Fernández, Rodríguez, Antúnez, Rastrojos y Calatravos*, añade.

Respuesta:

Nos llamamos Cos y Serra,
Román y Amadís de Gaula,
pues somos los que en la guerra
pusimos en nuestra tierra
els... codonys sobre la taula.

(Amigos castellanos, por favor no leer *codonis.*)

⁂

Ruperto González Lleras quiere que le informemos.

«*Señor director, le estimaría que me estableciese la diferencia existente entre las ideas obreras que en el extranjero oigo mentar: socialismo, comunismo, radical-socialismo, libertarismo, etc.*»

Menudo trabajo le dabas a nuestro Primero. Tanto, que se ha ido de paseo pretextando tres visitas de urgencia, dejándome a mí el rudo encargo de responderte. Y como son las 11,45 me voy a despachar rápidamente:

Socialismo, sociabilidad bien entendida; forma de organización colectiva beneficiando por un igual a todos.

Socialismo político. Amasa tú el pan, que yo amasaré leyes.

Comunismo. Vertedero de insanas intenciones, acumulación de ambiciones, racionalización del Ordeno y Mando, e irracionalización de ordenados y mandados.

Radical socialismo. Abandono, radical, del socialismo.

Libertarismo. Los que se libertan a sí mismos no esperando que los liberte nadie.

Precipitada y todo, la lección vale, pero no la cobro.

El redactor equis

PERFILES

IDEAS Y CONSECUENCIA

por J. HIRALDO

CUESTA poco, si se tiene cierta preparación, teorizar sobre cualquier idea determinada. Con suma frecuencia pueden verse individuos que se dicen idealistas, que incluso hacen exposición filosófica de las ideas que dicen sustentar, con cierta brillantez.

Ello es cosa fácil para los que se preocupan por el estudio de la doctrina que desean divulgar. Pero, una cosa es disertar, con más o menos elocuencia, sobre la belleza filosófica de una idea determina, y otra muy diferente es interesarse por llevarla a la práctica. Que el ejemplo preceda a la palabra, ajustar la conducta del individuo a las ideas que propaga ya no es lo mismo, existe una diferencia tan grande como la que hay del agua al fuego, o del día a la la noche. Y es que para unir la acción a la palabra se necesita buena predisposición al sacrificio, poseer gran entereza y unos sentimientos generosos, que el dolor ajeno lo conmueva como el suyo propio.

Cualidades estas que no pueden ser alquiladas, ni compradas en ningún almacén de objetos de recambio, sino que son innatas en quienes las practican.

Carentes de estas virtudes, los curas, los bonzos de todas las religiones, salvo muy raras excepciones, dan pruebas diariamente de obrar en sentido opuesto a la doctrina que propagan entre los distintos pueblos del mundo. Hablan de la liberación espiritual del hombre y contribuyen a hacerlo sumiso y esclavo, perpetuando su ignorancia y mansedumbre.

Igual ocurre con los políticos de todos los países. Llámense socialistas, republicanos o comunistas, actúan de forma distinta a sus teorías. Raramente cumplen el propio programa de realizaciones progresistas que presentan ante las multitudes trabajadoras para que los elijan como gobernantes.

De ahí que, tanto los unos como los otros, al no ser consecuentes con sus teorías, su obra brinde abundantes motivos para que los hombres de espíritu libre, los de honestidad probada, puedan criticarlos, combatirlos en su labor, con sobrada razón y argumentos irrefutables.

Lo apuntado es sabido por todos. Se ha dicho y repetido infinidad de veces y en todos los tonos. No nos cabe la pretensión de descubrir nada nuevo. Pero, seamos justos. Demos pruebas de imparcialidad. No veamos tan sólo la paja en el ojo ajeno. También en las filas trabajadoras se cuecen habas, se dan casos tangibles de inconsecuencia que merecen ser censurados. Y lo que peor efecto causa es cuando los fallos, las contradicciones se producen entre los que destacan por su capacidad o verborrea en los medios proletarios.

La inconsecuencia en los elementos que se consideran figuras representativas de los productores, obstaculiza, prolonga más su liberación que todos los esfuerzos que pueda hacer el enemigo por mantenerlos subyugados.

Cabe citar algunos ejemplos. Los hay que se hinchan hablando de libertad, de respeto a la persona, de romper todas las ataduras que nos sujetan al sistema estatal, y luego en su propio hogar, que es donde más deben servir de estímulo y practicarse sus concepciones libres, se desenvuelven en un ambiente estrecho, limitado, disconforme, opuesto completamente a sus teorías.

Con ojeriza nos miraba un amigo, que también se decía amante y defensor de la libertad, al enterarse que habíamos dejado escapar un jilguerillo que tenía encerrado en una jaula, poniendo una vieja alpargata en el lugar de aquel pobre pajarito que un hombre insensible tenía cautivo, para recrearse sintiéndolo cantar. O llorar por su libertad perdida. Esto habría que saberlo.

La actitud del amigo en cuestión era un tanto negativa, adversa a la libertad que él decía amar tanto. Demostraba, sin proponérselo, claro está, de que sus convicciones libertarias eran bastante deficientes. O bien que sus sentimientos no iban parejos con las ideas de que hacía alarde.

Existen también los que se llaman ateos, intransigentes con la religión. Los que combaten incansablemente la falacia religiosa. El oscurantismo, los crímenes, los vicios que oculta la Iglesia bajo su manto piadoso. Pero luego que llegan las fiestas religiosas, por ejemplo Noche Buena y Navidad, esto ya cambia de aspecto. ¡Hay que celebrar las tales fiestas! Reunir toda la familia, aunque en todo el año no hayan pensado los unos en los otros; olvidar las menudencias que a veces les separan, y pasar las navidades juntos. Y para darle más bombo al reencuentro familiar, para que no se hable de tacañería, se adorna la casa con el consabido pino navideño, alumbrado o bendecido. Rociándolo todo, cosa natural, con espirituosos licores. Y si se llegan a poner, sobre todo los hombres, un poquito pintones, no hay motivos para alarmarse. ¡Un día, es un día! Que no se diga que somos gentes raras, venidas de otro mundo ¡caramba!

Este contraste, o mal ejemplo de ateos, contribuye, quiérase o no reconocerlo, a darle incremento a la religión que se combate. Ya que la religión tendrá vida mientras que haya quien imite y secunde sus planes. Mientras que no desaparezca la ignorancia y la inconsecuencia de la tierra — como decía Vargas Vila — existirá la creencia de que dios es el dueño de los cielos.

En todos los demás aspectos de la vida se podrían señalar incongruencias, contradicciones que darían margen para llenar cuartillas. Se podrían también facilitar fechas, datos, nombres de individuos que obran en contradicción con las ideas que propagan. Nos abstenemos de hacerlo por considerar que cada cual, unos más, otros menos, están al tanto, conocen tipos, detalles que podrán confirmar y ampliar lo apuntado.

Poco efecto hubiesen tenido entre los oprimidos las ideas difundidas tan valientemente por Bakunin, Pedro Kropotkin, Fermín Salvochea, Tarrida del Mármol y otros precursores del anarquismo si no hubiesen estado valorizadas por el ejemplo, por la renuncia a la vida holgada, brillante, placentera para consagrarse de cuerpo y alma a la defensa de los menesterosos; sufrir toda clase de injusticias, de vejámenes por divulgar las ideas redentoras.

Y este ejemplo, esta abnegación magnífica que supieron emplear estos luchadores, fue lo que impregnó el corazón y la conciencia de las masas trabajadoras.

De ahí que cualquier campesino andaluz pudiera citar al anarquista gaditano, Fermín Salvochea, como modelo de honestidad, de integridad ideológica, como garantía para la redención humana.

Idénticamente ocurría con los demás ácratas citados en los lugares donde actuaron y que fueron tan queridos por los desheredados de la fortuna.

De lo expuesto en este trabajo, aunque de forma concisa, puede deducirse lo siguiente: para hacerse obra buena, obra perdurable, para consolidar en la práctica las teorías, hágase lo posible por fundir los hechos con las palabras.

Los libertarios, los anarquistas se han de esforzar por ser consecuentes con sus principios y exigir consecuencia a los demás. Pues la anarquía — como decía Felipe Alaiz — no es un régimen; sino una conducta que puede practicarse en todos los regímenes.

chispas

M. G., padre de cuatro hijos, después de la guerra fue declarado «muerto por la patria». Padre de otros cuatro hijos en la nación enemiga, al «resucitado» lo declaramos: Vivo y apto para hinchar... patrias.

⁂

Los «monumentos a la patria» convierten en cementerios las plazas públicas.

⁂

Para morir, primero vivir.
Y apenas dejan.

⁂

La patria capitalista...
Si hay que seguir «patriando» me sueno en las banderas.

⁂

La bandera, como lienzo para envolver cadáveres.

⁂

Antes de la guerra, ni los falangistas tenían necesidad de la cripta de Cuelgamuros.

⁂

Un nacimiento es más precioso que un entierro.

⁂

«A la muerte la pintan calva».
Pero en lo posible, el pintor se salva.

⁂

Cura. — Moriremos, Obrero.
Obrero. — Seas tú el primero.

Tributo a Eleuterio Quintanilla

COLOFON

EL heroismo revolucionario de los anarquistas no es más que la necesidad circunstancial del momento histórico que una comunidad pueda vivir. Nunca un fin como se pretende, ni tampoco la sola posible actividad: al contrario, ese revolucionarismo a ultranza que parece se quiere como sola posibilidad realista y creadora, es la manifestación de un desconocimiento de las posibilidades que permite la inteligencia dentro del marco de la propia filosofía, y demostración de ello son aquellas Escuelas Modernas, aquellos Ateneos y aquella abnegación de muchos de nuestros militantes en las Federaciones Locales de pueblos y ciudades de nuestra España que se dedicaban a la enseñanza. Pueda ser haya sido ésta la obra más positiva que se hizo, y pueda ser también esa la mayor pérdida que hemos tenido, ya que hoy los obreros y sus hijos no disponen de ese medio educativo y esto hace que se entreguen otra vez al café, a la taberna, al football o a los toros.

El anarquista es revolucionario en todos los órdenes de la vida, ya que desecha de su actividad el ejercicio de la imposición, aunque ésta sea moral, y no se escuda nunca detrás de organismos más o menos afines para ejercerla, aunque tenga apariencias de sanciones provocadas por mayoría. En ninguna circunstancia puede el anarquista tomar parte en el ejercicio de la autoridad, ya que ello le lleva a negar la razón misma del anarquismo.

La conducta anarquista es dificilísima, es precisamente por eso que tiene su valor, porque fuerza al individuo a frenar sus instintos bestiales y le conduce al razonamiento constante para moderar, comprender y hacer comprender tolerar y exigir la recíproca por influencia moral en la práctica de la convivencia humana. Así se condujeron hombres como Eleuterio Quintanilla, Ricardo Mella, Anselmo Lorenzo, Pedro Kropotkin y tantos otros que predicaron con la conducta intachable que observaron.

MARIANO PUENTE

Campagne contre le chômage

(Suite de la page 1.)

C'est pourquoi notre mot d'ordre est révolutionnaire et constitue une attaque directe contre le capitalisme. Nous nous refusons à escamoter le problème du chômage en participant, avec les capitalistes et l'Etat, à une opération de sauvetage de l'économie capitaliste empêtrée dans ses propres contradictions. Ce serait, en effet, trahir les travailleurs, trahir nos propres intérêts de classe.

Nous sommes décidés à lutter, par l'action directe, pour imposer *la semaine de trente heures*, premier pas vers l'émancipation totale des travailleurs.

J. S. R. Région Parisienne

Lira rebelde

Semblanza

La voz monocorde, huidizo el mirar
el cuerpo adiposo, el gesto ladino.
Es judío converso, y por renegar
de su propio padre renegó, el indigno.

Gato de astucias, ducho en traición
en matamoros trazó su camino. [nar
Tal empeño puso en sacrificar
que sacó cátedra de docto asesino.

Miles de tumbas tiene en la con- [ciencia
este aventurero con pésima ciencia,
feroz como Hiter, como él infrahu- [mano.

Dió a España sombras, pesares y hierro.
¡Jornada de gloria para el pueblo [hispano
el día que fenezca lo mismo que un [perro!

J. CASTILLO

B.D.I.C

TRIBUNA JUVENIL

ROMANCE DE ANSELMO DE CURTIDORES

Tendria sus trece años
muchacho de todas prendas;
se venia a los tacaños
rehacios a los engaños
a los cuentos y leyendas.

Sus trece años tenia
Anselmo de Curtidores
cuando a Nos acudia
con más noche y menos dia
con muchos humos y humores.

Humos de cigarro impropio,
humos de hombre inmaduro,
humos de chaval inopio
que con tabaco en acopio
se estimaba hombre duro.

Pero el chaval chavalillo
tenía pensar muy presto
y las ganas de ser pillo
se le fueron al dedillo
al resultarse dispuesto.

Pero el balón emblemaba
a una juventud muy chata
y el ardor se lo llevaba
y al chaval nos arrimaba
al campo de bola y pata.

Donde el pie se desarrolla
y la cabeza se encoge
y la lucidez se enrolla
y se va de misa a olla
quien en ello se recoge.

Anselmo ya vio clarito
que cortaba sus albores
y arrojando bola y pito
regresó a su grupito,
Anselmo de Curtidores.

Do curtir entendederas,
do leer causticidades,
y librarse de banderas
y guardarse de panteras
y bregar por las verdades.

Anselmo fue muy derecho
antes de ir a soldado
y lo tomó tan a pecho
que al mundo contrahecho
pronto dejólo de lado.

Pronto dejólo de lado
tomando tren de colores,
y en siéndonos sabedores
decimos: no fue soldado
Anselmo de Curtidores.

Pues en brazos de Amoraima
se confió en la Tolosa,
y al ver el sable en su vaina
regresó con su dulzaina
a la casa y a la cosa.

Luego fue la bella letra,
luego fueron los ardores,
luego el enemigo impetra
y con bala nos penetra
Anselmo de Curtidores.

Y aquí termina el romance
no relatado con brillo,
de una vida en corto trance
suma fuerte y duro lance
deste chaval chavalillo.

JOAN FONT del FERRO

SECRETARIAT A LA PROPAGANDE XIe REGION
Groupe Libertaire de l'Est Parisien F. A. F.

Dans le cadre d'un cycle organisé par ces deux Groupements, aura lieu le 14 février 1968, à Villemomble, Cinéma « Le Kid », 7, rue du Parc, une conférence sous le sujet : « Syndicalisme révolutionnaire », dont le thème sera développé par le camarade Maurice Joyeux.

Sont invités cordialement tous les camarades sympathisants sans distinction de nationalité, de race ou de couleur.

En l'attente d'une importante assistance. Nous annoncerons l'heure précise en temps voulu.

UMBRAL

Sumario del número 73:

Redacción : **DETENER LA METRALLA.**

Vladimir Muñoz : **VIAJE CON THOREAU.**

Enrique Malatesta : **LA SOLIDARIDAD.**

Alfonso Camín : **ELEGIA A ANTONIO MACHADO** (poesía).

F. García Lorca : **LA LLUVIA** (poesía).

José Viadiu : **ANECDOTARIO MEXICANO.**

Campio Carpio : **HOMBRES E IDEAS A LA PIRA DE LA CIVILIZACION.**

Luis di Filippo : **CALICLES Y SU CONCEPTO DE LA POLITICA.**

Víctor García : **INDOAMERICA. LOS «GORILAS» DE LA LITERATURA.**

Abarrátegui : **COPLAS AL CENIT** (poesía).

Luis Simon : **HAN RYNER EN «CONTES».**

Han Ryner : **EL PRIMER HUELGUISTA (cuento).**

Roger Girón : **«FERNAND PELLOUTIER» (Los Libros).**

Elías Broida : **SEVERINE Y JULES VALLES.**

Noticiario, Notas, Libros, grabados originales, ilustraciones alusivas, la humanidad vietnamita en toda su pureza.

Precio del ejemplar : 1,50 en toda Francia.

Se sirven ejemplares atrasados para atraer posibles suscriptores.

CUMPLIR OBRA

CON este título, en el número 488 de LE COMBAT SYNDICALISTE podemos leer una crónica del compañero que todos suponemos, que nos incita a cumplir la obra que fue acordada en el Pleno Intercontinental de Núcleos celebrado en Marsella el año pasado. Nada más bonito que cuanto nos dice en su primera parte del escrito.

Evidentemente se necesita una «Historia de la C. N. T.». Pero una Historia brillante; como fue su vida, y como lo sigue siendo.

Una Historia genial dedicada a las decenas, — ¿y por qué no centenas? — de miles de combatientes de la Libertad que han dado su vida y sufrido calvario, por la sed ferviente del Comunismo Libertario, esa finalidad gigante sin la cual la C. N. T. no seria más que tres siglas sin ninguna importáncia, como tantas otras existen.

Una Historia verídica, llena de amor y pasión, donde mayores, jóvenes y mujeres se entremezclaron deseosos de aplicar sus vidas al triunfo de la Revolución Social.

¡Por qué no describir sus luchas, sus sistemas de combate libre y voluntario que tuvieron en jaque a las mesnadas de la policía durante años enteros! Y al ejército, que jamás tuvo enemigo más bravio y enconado que sin menos pertrechos supiera bregarle con más entusiasmo y arrojo.

¿Por qué no contar su Historia? La Historia de los incógnitos de la C.N.T., sin desmerecer la de los más «ilustres». Una historia de hombres, de hijos del pueblo. Sin temor al temor; sin miedo a la muerte; frente a la guardia civil caminera. Guerrilleros de la ciudad, del pueblo y de la montaña, que no necesitaron jefes ni líderes para batirse en el campo y en la fábrica, frente a la tiranía y a la ambición cobarde y malsana.

Hay tantos Fernández o simplemente Martorells o María Pujadas, que escribiendo su historia se haria una Historia de los hijos de la C. N. T. Que todos aquellos cobardes que se han negado a sí mismos, se moririan de vergüenza al no poder figurar con honra, entre todos aquellos que han sabido construir la más potente organización de la lucha revolucionaria de España.

¿Por qué no hacer un «catecismo moral» para la juventud de España? ¿Por qué no ofrendarle nuestra pasión revolucionaria, despertando en su imaginación el deseo de imitarle, de instruirse en nuestras doctrinas, de confundirse en el mismo afán de ansia irredenta; de amor y libertad, de fé en el destino final de la clase trabajadora?

¿Por qué no enseñarle a través de esa historia genial de la C. N. T. el profundo sentido humano de que se valieron los jóvenes y los mayores de la Confederación Nacional del Trabajo para conquistar a los trabajadores para asestar golpe tras golpe día tras día, al estamento podrido clérigo - estatal - capitalista hasta llevarlo al 19 de julio de 1936, como aun después de los años sigue impedido por el miedo, trata diabólicamente para impedir que pueda resurgir libremente la única organización de trabajadores y para trabajadores que ha existido en España?

Esa historia hace falta, no cabe la menor duda que hace falta. La historia de los iguales; sin figura de renombre, pero repleta de nombres y hechos que justifican la vida de los que aún viven y de los que murieron. de los que aún pueden venir a mejorar los hechos, porque los años y el tiempo los empujan a enfrentarse al tirano que ha deshonrado a España y a los españoles que han nacido.

¿Por qué no decirle a la juventud de España y del mundo lo que fue el genio de la batalla? Que no empezó en el 36; que fue antes, muy antes... Y que de entonces acá, nosotros venimos bregando, siguiendo la línea de nuestros abuelos y bisabuelos; porque la C. N. T. no es propiamente un aorganización que puede ser disuelta; la C. N. T. representa un movimiento nacido del pensamiento anarquista, creador del anarcosindicalismo, que está contra el Estado devorador de hombres y riquezas sociales... Que está contra la propiedad privada porque la Tierra no es ni a sido de nadie nunca. Porque está contra la explotación del hombre por el hombre, ya que el salario representa una prostitución del cuerpo y del espíritu. Porque está, asimismo, contra los ejércitos y las policías por crueles y antihumanas; y contra la justicia, el dolor y la desesperación permanente de los pueblos.

Por eso nació la C. N. T. de los hombres firmes; por eso existe y existirá pese a las defecciones y a todo lo que se opone a que resurja potente y combativa, como siempre en digno emblema de los trabajadores.

Esa es la C. N. T. de antaño, de hoy y de mañana. ¿Por qué no contarlo a los trabajadores del músculo y del cerebro? Para que beban la indisciplina de antaño. La que dio gloria a la C. N. T. y permitió a sus militantes combatir airosos, y salir victorisos en sus ataques, porque no obedecieron otra disciplina que la de su inteligencia y sentimientos.

Digámosles a los trabajadores españoles que viven en la tiniebla del tiempo cómo se batieron aquellos hombres y mujeres de antaño; sin jefes ni partidos que los dividieran; codo con codo, hombres y mujeres, jóvenes y viejos, todos a la una frente al enemigo común en las filas de la Confederación Nacional del Trabajo de España, la única organización española de trabajadores que pretendió y pretende emancipar a los trabajadores intelectuales y manuales sujetos a la esclavitud capitalista y estatal.

HORIZONTES

COMUNICADOS

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Rectifica por partida doble: La conferencia de Federica en el Canadá no será pasada por defectuosidades de la banda. La Fiesta Fraternal anunciada para el dia 11 de febrero no tendrá lugar para soslayar dificultades de programa. Sin embargo, la Fiesta se realizará el domingo 18 de este mes con dos atractivos superiores: Castillo, rapsoda, y un profesor de guitarra. Una superación del capítulo Arte.

F. L. DE OULLINS

Convoca a reunión extraordinaria para el domingo 11 de febrero, a las nueve y media en el lugar de costumbre.

La documentación recibida merece ser conocida y discutida por toda la militancia que la integra.

EN BURDEOS

Continuando el ciclo de conferencias establecido por la F. L. de Burdeos, tendrá lugar el domingo día 18 de febrero a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, una Conferencia a cargo del compañero Muñoz Congost, desarrollando el tema: «Vigencia del anarcosindicalismo frente a la crisis social».

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

París: S. Farres,5; Familia Faro, 10; Berthe et Jacques, 10; *Göteberg (Suecia):* Palao Luis, 29,50; *St-Etienne:* Moya Vicente, 10; *Pelissanne:* Federación Local, producto jira Barcarés, 25; Manuel Edo, 10; *La Charité (Nièvre):* Peincede, 5; *Aurelle* (13): Vicente Guijarro, 20; *Montereau* (77): Del compañero Tomás Tapias antes de fallecer, 50; *Montluçon:* Gregorio Muñoz, 5,00 frs.

Total: 179,50 frs.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el 10 de febrero para comentar el libro inédito «La hora exacta». Que ningún amigo de la literatura falte.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunicamos a todos los compañeros pertenecientes a esta Federación Local que la asamblea ordinaria que celebramos normalmente el primer domingo de cada mes, la del mes de febrero tendrá lugar el segundo domingo 11 de idem en el local de costumbre a las nueve y media de la mañana.

Recomendamos a todos los compañeros su puntual asistencia.

CONFERENCIAS EN MONTPELLIER

Ciclo organizado por la F. Local C. N. T. de acuerdo con Œuvres Laïques de l'Hérault. La primera conferencia tendrá lugar el 25 de febrero a las 10 de la mañana en el local social. Tema: «Le fascisme».

La segunda será para el 6 de marzo (miércoles), a las 9 de la noche, versándose sobre «La Presse».

Seguirán en adelante los temas «La condición campesina», «El hambre en el mundo».

F. L. DE MONTPELLIER

Siguiendo el curso de conferencias iniciado por esta Federación Local, el día 11 de febrero ocupará la tribuna, en nuestro domicilio social, el compañero Alejandro Lamela, quien disertará sobre el tema, «La Juventud».

Por tratarse de una conferencia dirigida principalmente al elemento juvenil, invitamos particularmente a los jóvenes de ambos sexos, para que hagan acto de presencia en nuestro local, así como a los compañeros y simpatizantes.

La conferencia comenzará a las 9 y media de la mañana, domingo, día 11 de febrero de 1968.

NUEVA CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

Organizada por las Federaciones Locales de Saint-Henri y de Marsella de la C. N. T. de España en el Exilio, tendrá lugar el domingo día 25 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, a cargo del cultivado militante confederal y libertario Alejandro Lamela, que disertará sobre el palpitante tema: «España en la actualidad».

F. L. DE TOURS

Esta F. L. invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 11 de febrero a las nueve y media en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Tendrá asamblea general para el 18 de febrero, hora y local de costumbre. Asuntos importantes.

CORREO DE REDACCION

A Equis, a Ex, a Exótico: Los textos «chinorris» inútil enviárnoslos. Caen al cesto sin ser leidos.

A R. L. Asunción. No mantenemos relación con la «P» antilibertaria que indicas.

A varios colaboradores: Evitar la prosa de enfado, la tónica personalista. Sin ello se pueden decir mejor las cosas. El «C. S.» tiene la pretensión de ser un periódico proselitista.

A varios corresponsales: Nos queda un montón de cartas a contestar. Para hacerlo, déjesenos emerger de un amontonamiento de labores. Pensamos en todos.

ADMINISTRATIVAS

—Pijoan, Perpignan. Recibidos tus dos giros de 15 y 30 frs. Como sea que has pagado las reclamaciones de junio y de fin de año, ahora tendrás pagado «C. S.» hasta el 30-6-68.

—Espigares Rafael, Le Cotteau (42). Recibida la tuya. El giro es del 11-1-68, 22,00 frs. Pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-68. Debió ser así.

—Cever, St-Laurent (P. O.). Recibido tu giro pago «C. S.» del nº 329 al 424, 7 ejemp.

—Pérez Manuel, Gausset-les-Pins, (13). Recibida la tuya. No te preocupes, seguiremos enviando.

—Carrascal Máximo, Laval (53). Hemos agotado la existencia de los libros pedidos y nos ha sido imposible agenciarlos de nuevo. Esperamos poder atenderte en mejor ocasión.

—Balaguer, Mont-de-Marsan. Recibida la tuya anunciando giro para pago «C. S.» 67. Retiramos envio de tu hermano a Istres. No debe nada del 67. Lamentamos su muerte.

—Fernández, Montluçon. Recibidas las vuestras. Se atendió tu ruego de principio. Ocurre que hay bandas avanzadas, y de ahí recibieras después del aviso. Ni descuidamos los ruegos ni imponemos nada que no se solicite de inmediao.

—Palco Luis, Göteberg (Suecia). Recibido cheque. Van tres paquetes de libros. Resto facturas a Pro ancianos.

Tal como viene

Sr. Director de LE COMBAT SYNDICALISTE, 24, rue Sainte-Marthe. Paris (X^e^). France.

Estimado amigo:

He leído en el número de LE COMBAT SYNDICALISTE del 11 de enero una referencia a las declaraciones hechas recientemente en Barcelona por el funcionario soviético Boris Smyslow, según el cual, el gobierno ruso ha dedicado, o considera aplicable, una parte del tesoro español depositado en Moscú, durante la guerra civil española, al socorro de las familias de los rusos muertos en dicha guerra. ¿Me permite usted hacer un breve comentario sobre esto en las libres columnas de LE COMBAT SYNDICALISTE?

Yo no me opongo a que se socorra con dinero español a las familias de los rusos muertos en España, nobilísimamente, en defensa de la causa republicana; pero ¿no cree el señor Smyslow que estaría igualmente justificado que el gobierno soviético dedicara también una parte del tesoro español depositado en Moscú al socorro de los mutilados republicanos españoles que están viviendo ahora, en condiciones penosísimas, en Francia y en otros países?

Recientemente el gobierno de Alemania Occidental concedió una pensión vitalicia a todos los mutilados de la División Azul. Me libraré muy bien de criticar esta medida, pues creo que todo mutilado de guerra, cualquiera que sea su ideología, tiene el derecho humano de ser atendido por alguien. Lo que me duele es que los mutilados de guerra republicanos españoles no hayan merecido esa misma atención por parte de ningún gobierno del mundo.

Yo no me atrevo a pedirle al gobierno soviético que dedique algunos de sus propios fondos a conceder una pensión vitalicia a todos los mutilados republicanos españoles, pues el gobierno soviético podría decirme que su caso es distinto del de Alemania. Los mutilados de la División Azul lucharon en territorio alemán, en defensa de Alemania, mientras que los mutilados republicanos españoles lucharon en territorio español, en defensa de España, aunque esta defensa resultara beneficiosa para Rusia. Pero no me parece desorbitado rogarle al Sr. Smyslow que medite sobre la posibilidad y conveniencia de que el gobierno soviético destine una parte de tesoro español depositado en Moscú a suavizar un poco la trágica situación de los mutilados republicanos españoles. (Claro es que habría que hacer esto sin esperar a que se haga la liquidación definitiva de la cuenta de nuestro tesoro, pues, de otro modo, cabría la posibilidad de que se muriesen todos nuestros mutilados sin recibir ese socorro).

Confiando en que publicará usted esta carta, y en que hará usted lo posible por hacerla llegar a manos del Sr. Smyslow, queda cordialmente suyo y de la causa de nuestros mutilados,

José Antonio Balbontín

Habla España

A todos los españoles amantes de la libertad

A todo español que por hombre digno disienta del sistema de dictadura que a nuestro pueblo e impuso el fascismo ibero e internacional, protegido en la actualidad y descaradamente por el capitalismo norteamericano, auspiciador de dictaduras e injusticias sociales, nos dirigimos.

Queremos estar seguros, de que pasados ya estos muchos años de encarcelamiento verdadero de todo nuestro pueblo por un puñado de generaes y politicos facciosos, todo hombre ajeno al sentr de estas gentes que un dia con su «glorioso alzamiento» llevaron a España a la más criminal sangria y, que alocadamente ahora, porque no pueden marchar por otro camino, conducen a España a la peor de las ruinas morales y materiales, todo hombre honrado y ajeno a ellos, repetimos, debe reaccionar en presencia de hechos que nos presentan a los españoles ante todo el mundo como un Pueblo aborregado, castrado, capaz de aguantar año tras año ser «gobernado» con el látigo y el desprecio.

En su falso movimiento politico de Democracia Orgánica, han querido varias veces presentarse a la opinión pública como verdaderos demócratas con su «ordenada democracia»; han obligado o quienes se han prestado a ello a las más falsas y vergonzosas «elecciones», asegurando de antemano el triunfo de sus solos candidatos, llevando sin embargo a las urnas a los electores entre coacciones y burlas.

Posiblemente hubo hombres que llegaron a crecer en eso de que las Leyes Fundamentales venian a dar un poquitin de alivo a los españoles, una cosa tan engañosa como aquello del Fuero de los Españoles; tan falaz como aquello del «Reino». Unas Leyes Fundamentales que ya traían naturalmente dentro de ellas toda la legislación necesaria para que la cacareada libertad quedase en la mitad menos. Inmediatamente crean la Ley de Prensa, repleta de trabas para el periodista, a quienes apresan también en su función con el Código militar, Penal, Informaciones reservadas, Orden Público, Estatuto del Periodista, la de Principios de Etica Periodistica Profesional... en fin, pareciéndole al Gobierno Dictatorial pocas estas leyes, ataduras, coacciones, amenazas para que nadie se atreva a escribir, viene ahora con otra más, la que apuntilla a todo aliento de libertad: La Ley de Secretos Oficiales, que avergüenza leerla a todo el que tenga dignidad. Esta Ley no consiente se diga nada no ya de un Ministro, sino de un funcionaro o autoridad cualquiera que miente, o simplemente que se ha equivocado al decir a las doce del mediodia, que es media noche. De nadie ni de nada se podra hablar ya una vez aprobada esta benefactora ley, amparadora del orden. Nosotros decimos: Esta Ley promulgada querrá afirmar la Dictadura con la ocultación de todos sus pecados. ¿Qué cosas tan graves e inconfesables se ocultan por el «Gobierno» al Pueblo? ¿Qué cosas son aquellas que el Pueblo Español no puede saber? ¿Que van a aumentar la riqueza de España, los miseros salarios de los trabajadores, rebajar en algo los brutales tributos que hacen pagar a las Industras?

Nada honrado debe de ser lo que se quiere mantener secreto; más tratándose de politicos y por añadidura politicos dictatoriales, que de los fracasos pregonan victoras, y de la ruina económica del país dicen sobra de divisas; si de verdad tuviesen cosas buenas, éxitos que comunicar a su «querido pueblo», ¿qué no pregonarian? Lo que tan férreamente se quiere ocultar son las injustcias que en lo económico y en lo moral se está haciendo con todos los españoles, menos con los privilegiados «amantes de la Patria».

Lo excepcionalmente curioso es que hace unas semanas estábamos ricos —según ellos—, que nos sobraba de todo y, de la noche a la mañana se nos dice que estamos arruinados con el hecho práctico de ponernos a vender a otros paises nuestra moneda por menos de su valor, nuestros productos por menos dinero y, naturalmente, valiendo ya menos nuestra peseta pagamos más dinero que antes a los países que nos venden su mercancía o sus monedas. Esto según unos es un buen negocio, otros afirman que por no ser bueno, no debió de hacerse. Nosotros no entramos en analizar si es bueno o malo, sólo queremos afirmar que se vino MINTIENDO A TODOS LOS ESPAÑOLES. Que no estábamos ricos porque se habia venido haciendo abuso en los gastos del dinero del pueblo por sus «administradores» HECHO PROBADO AL REDUCIR EN MILES DE MILLONES AL AÑO GASTOS INNECESARIOS.

Tras haber demostrado la forma de mentir del Gobierno, no importa que manera de pensar tenga, que todos los que de la tirania se avergöencen, se presten de manera unida desde sus puestos de trabajo o encasillamiento politico-social que tengan, a luchar contra nuestra desgracia que es la Dictadura fascista, impuesta no por la voluntad del Pueblo, que por voluntad no hay pueblo en el mundo que quiera dictaduras, sino antes por Hitler, Musolini y el Falangismo, y hoy mantenida por naciones como Norteamérica que dice estar luchando contra el totalitarismo. Pero lucha contra aquel totalitarismo que le da trozos de su «patria» para que los siembre de cañones.

Hombres liberales de toda España. Hombres de conciencia honrada y valor, luchemos todos por la libertad de nuestro Pueblo. Que se nos deje de mirar como a hombres castrados.

VIVA LA LIBERTAD DE TODOS LOS ESPAñOLES.

Por la Federación Anarquista Ibérica.

El Comité Peninsular

España Enero de 1968.

SOBRE LA RISA

SI la risa es franca y natural, ella denota salud y alegria, amplio deseo de vivir y gozar. No siempre ocurre así, cuando nos reimos de excentricidades o ridiculeces de los otros, o cuando para disimular nuestro enojo, o defensa, recurrimos a ella, cubriendo así ciertas apariencias. El sarcasmo es más rabia incontenida que risa.

Poco o nada nos tenemos en cuenta nosotros mismos, pues si tal hiciéramos, si nos miráramos hacia adentro, o ante el espejo de la realidad, veríamos cuán estrambóticos llegamos a ser en ciertos momentos de la vida. Lo que demuestra que nuestra sinceridad puede ser bastante relativa. Tan relativa, que de ninguna manera queremos a veces advertirlo, ya que ello equivaldria a reconocer, antes que en los demás, nuestros propios defectos, lo cual nos disminuiria ante el «yo» que suele ser adorado como una reliquia intocable. Es el orgullo propio, el «yo» del que a veces nos volvemos esclavos, lo que nos impide ser todo lo sencillos que debiéramos.

Comencemos pues, por reírnos de nosotros mismos, antes que dar rienda suelta a esa manifestación, que no siempre lo es de alegria y de lozania, y sí en demasiadas ocasiones una forma de burla encubierta, luego falsa. O simplemente traidora.

Riamos sinceros y llanamente, sin recurrir a que otro haya de provocar por sus gestos, palabras o actos la hilaridad en nosotros. Mejor eso que el falso papel que representa hacer como el vulgo, riendo sólo de chabacanerias y vulgaridades, con lo cual se considera satisfecho, demostrando así que en poco nos diferenciamos de él.

¿No encontráis irrazonado y hasta ridículo ese reir sumamente forzado, hueco, casi podriamos decir idiota, al que recurren ciertas personas para ganarse la vida diciendo las mil bobadas sobre éste o aquel artículo o producto de consumo? A tan bajo papel se ven forzados a recurrir sin darse cuenta ellos mismos de que no hacen ninguna gracia? El payaso de circo es otra cosa: nació para eso, para provocar verdaderamente la risa que hace reir de verdad, no la otra, que da y causa pena, que molesta y que se hace insoportable.

JULIAN FLORISTAN

NECROLOGICA

JUAN AGUILERA

Este compañero, tan conocido en la Local de París, se ha extinguido silenciosamente en el Boulou, pueblo a donde se retiró por hallarse más cercano a Cataluña... constando «el Poble Nou» en ella. Juan se fue silenciosamente de este mundo, cuando su fuerte era la algarabía, el tronar en conversaciones y asambleas. Militante antiguo de los célebres «Cilindraires» de Barcelona y su radio, situó s uacción en el perimetro de los Quatre Cantons de San Martín de Provensals, esa encrucijada obrero-barcelonesa que reúne las afluencias de los suburbios — ¡tan densos! — de San Martin, Clot y Pueblo Nuevo.

Evocar a Aguilera lleva a uno al salto atrás que lo deja en 1916 en compañia de E. Jorge, Dufour, Ribas, Roca, Tero, Porta, M. Martí, C. Martí, de Val, Adell, y tantos otros de la «Bella Epoca», entre los cuales no podia faltar el malogrado Gilabert, gran amigo de Aguilera, que se da un sueño eterno ¡como tantísimos compañeros!, en el inmenso cementerio de Pantin.

Aguilera era ruidoso como se ha dicho, y solidario solero cual algunos sabemos. Al Gilabert enfermo le hizo de hermano, al punto que aquél pudo decirme: «Sé bien que, para mi Aguilera haria moneda falsa». Fue un decir, una frase gráfica descubridora del sentimiento que este Juan envolvia, paradójicamente, con un «silencio de gritos».

«Els Quatre Cantons» están de enhoramala en el Exilio. Pocos quedaremos — o quedarán — para explicarlos. — J. F.

La Enciclopedia Anarquista

Giros recibidos por Elena Graells (2a lista)

Suma anterior Frs.	1 765	80
Fontanillas, Antonia, Dreux, octubre 67,	» 45	00
Foz, Miguel, Montpellier, octubre 67	» 20	00
Fumadó, Agustín, Osseja, marzo 67.	» 120	00
Gainzarain, Aquilino, Jegun, (dos envios)	» 70	00
Gil, Louis, Vouglans, agósto 67,	» 59	40
Gómez, A. (F. L. de Marsella) suscrp., mayo 67	» 240	00
González, Sebastián, Nanterre, abril 67,	» 20	00
Granada, Inocencio, Nice, mayo 67	» 29	70
Grelaud, Lucien, Roanne, (dos envíos), 67,	» 75	00
Güillén, Sara, Montady, marzo 67,	» 30	00
Guinart, Pepito, Toulouse, septiembre 67,	» 10	00
Hiraldo, J., Marseille, abril 67,	» 20	00
Imbernon, Rufi, Ingre, (dos envíos), 67	» 40	00
Jadraque, Simone, Asnières, agosto 67,	» 50	00
Jové, J., Six Fours, (tres envíos), 67,	» 90	00
Lacrate, Marc, Marseille, abril 67,	» 30	00
Lafenetre, Christian, Louviers, mayo 67,	» 30	00
Lafon, Michel, Antony, junio 67,	» 30	00
Legros, Gilbert, Lagny (seis envíos), 67,	» 55	00
León, Luis, Tours, (dos envios), 67,	» 45	00
Liège, Marius, Journet, agosto 67,	» 60	00
Losa, A., Londres, septiembre 67,	» 30	00
Llop, Roque, Paris, marzo 67,	» 10	00
Mari, Vicente, Bordeaux, (dos envíos), 67,	» 150	00
Marquina, Victor, Coiffy le Bas, marzo 67,	» 29	40
Martinez, José, Mâcon, mayo 67,	» 30	00
Martinez Padilla, Manuel, Marseille, septiembre 67,	» 40	00
Martinez, Tomás, Istres, abril 67,	» 60	00
Massaguer, Les Cabannes, agosto 67,	» 60	00
Meriot, Christian, Arcachon, mayo 67,	» 29	10
Millera, Antonio, Ivry, mayo 67,	» 30	00
Millot, Guy, Maisons Alfort, (dos envíos), 67,	» 60	00
Molina, Helenio, Paris agosto 67,	» 60	00
(A seguir) VAN	» 3 523	40

Recién aparecido:

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

Servicio de Librería

Crime et Société	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Pasión y poesia», C. Carpio	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00
«La pell de brau», poemas bilíngües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari	18,50
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Sangre Negra», R. Wright	20,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	8,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegria, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesias», encuadernación tela	15,00
«El triunfo del No Ser», Eugen Relgis	3,00
La Bible Comique (illustrée) ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna»	15 00 3,00
Femmes et Fillettes, mefiez-vous !	7 50
«Escarceos sobre China», Victor Garcia	8,70
La Contagion Sacrée (Holbach) — L'effondrement de la Bible (Lorulot)	8 50
La Vérité sur Lourdes	7 50
«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3,00
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,50
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
«De l'Anoia al Sena sense pressa», J. Ferrer	10 00
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50

OBRAS DE VICTOR GARCIA

«Japón hoy»	3,00
«América hoy»	10,00
«Fundamentos del anarquismo» (Canoduction)	2,00
«El pensamiento anarquista»	3,00
«Escarceos sobre China»	8,70
«La Internacional obrera»	4,50
«El sudeste asiático»	10,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue 15 % a paqueteros y F. L. Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

PRESOS

CON motivo de la detención en España del compañero David Urbano Bermúdez, hemos recibido alguna queja «por no haber informado» de la misma. En realidad, el «C. S.» ha pasado nota de la desgracia ocurrida a David, en «Antena» del número 487, página 2, columna segunda. Nota sucinta, desde luego, que a continuación reproducimos:

«UN RESIDENTE EN FRANCIA DETENIDO. Madrid. — **Según la prensa, ha sido detenido y puesto a la disposición del Tribunal de Orden Público, David Urbano Bermúdez. Siempre según los diarios, Urbano llegó de Francia a esta capital para informarse sobre la política española y preparar los planes para el futuro de la organización a la cual pertenece.»**

Esto se dijo en el «C. S.» sin poderse decir más. Ningún estamento afín se tomó la molestia de informar a nuestros servicios de propaganda para los efectos de divulgación consiguiente. Debíamos, pues, inventar, y en el «C. S.» no se inventa, sino que se informa según las posibilidades de que en la casa se dispone. Y conste que no son tan malas, dado el interés que despiertan y las cartas de solicitud de ampliaciones que con frecuencia recibimos.

En el caso del compañero David la Redacción no se ha extendido en consideraciones por ignora completamente el significado del mutismo en que se han encerrado los posibles informadores, si es que existen. Medítese bien el caso, y córtense de cuajo toda suerte de suposiciones. Y carguen los caballeros del silencio — que debe de haberlos — con la responsabilidad del mismo.

Porque en cuanto a caídos en la lucha contra la tiranía española, en el «C. S.» se sigue desde siempre una regla: la de defenderlos cualesquiera que sea su significación social o política. Cuantos llamados se nos han dirigido en este sentido han sido gustosamente publicados, y, las más de las veces, comentados y prolongados, máxime cuando se ha tratado de elementos afines. Si de David no hemos dado más que una simple nota, ella contuvo cuanto sobre su caso sabíamos. No íbamos a hinchar para caer en error, o bajo las furias de posibles e indebidos furiosos.

Repetimos: David Urbano Bermúdez goza de toda nuestra simpatía, igual que los compañeros Edo, Cañete, Herrera y Cecilia, encerrados en reducto franquista. Ellos, como no importa qué antifranquista represaliado por el régimen, tienen página abierta en el «C. S.» para su defensa. Mas, si la conspiración del silencio se hace en torno a esos caídos por la libertad de España, nosotros no tenemos la culpa de ser las segundas víctimas de un mutismo humanamente inexplicable.

Y conste que no cargamos la responsabilidad alguna sobre los administradores de nuestra Organización, pues, seguramente, también ellos estén tan desasistidos, para el caso, como nosotros. Con un tanto a favor suyo, sin embargo: el de asistir a todo compañero caído preso en España, sin discriminación de compañeros.

Gesto muy solidaro, muy compañeril, muy libertario, al cual el «C. S.» se asocia sumamente complacido.

INTRODUCCION A LA ANARQUIA

Unas consideraciones filosóficas de

LEO FERRE

LA anarquía es la formulación política del desespero. La anarquía no es un hecho solitario; el desespero tampoco. Son los otros quienes nos informan sobre nuestro destino. Son los otros los que nos hacen y nos destruyen. Con los otros uno es otro. Así nosotros destruímos a los otros, y, haciéndolo, nos destruímos a nosotros mismos. Esto ya fue dicho; pero importa que sea redicho. El Cristo, el pecado, la desdicha, el rico, el pobre... Vivimos sujetos a ideas vocabularias. Somos conceptualistas, abstractos, nada. Una moral de la anarquía sólo es concebible en el rechazo. Es rechazando como creamos; es rechazando que nos situamos en la espera; y el tanto de agresividad que encubre nuestra toma de posición, nuestra negativa, es la propia medida de la agresividad a la inversa: todo es función de polos. Somos electricidad consciente o que tal nos parece, no importa; tal pretensión nos es suficiente. Los postulados, los teoremas, el quid eternista que es nuestra condición de «homo curiosus», todo nos conduce a soluciones alternas para problemas que nos creamos. El anunciado de un problema es sospechoso por lo mismo que se expresa en un lenguaje convencional. En el siglo XIX, Muller se preocupó por saber el porqué el pasado del verbo «tu love» no es el pasado sino en el sufijo. «Loved»... y el pasado se expone, dramático. Nada es oir «I love»; es un presente que nos satisface o nos informa, simplemente. Basta que la desinencia entre en juego para que todo cambie, incluso fuera del problema lingüístico. Esa D, ese «loved» suscita inmediatamente la pena de la revuelta civilizada. Todo un potencial de irreversibilidad se inscribe en esta letra que parece convencional y que no es más que el resultado de una larga evolución profética tendiendo a la simplicidad, hacia la palabra clara. La gramática, sometida, permanece útil en este vocablo hacedor de pasado, fabricando una consciencia, pensamiento, melancolía, historia. Ignoramos que las convenciones lingüísticas, morales, religiosas, económicas, nos encierran en lo «social» como tela invisible que nos pone en situación de hacer algo, de pensar en este algo como si, evidentemente, se tratase de una creación de nuestra voluntad de obrar y de pensar, cuando en realidad somos la mosca enzarzada, reducida, por una araña que nos observa sin comernos. El hombre es devorado por la sociedad, pero el hombre se reinventa perpetuamente por la suerte de connivencia inconsciente que hace de la víctima sobre el arranque vital de su verdugo. Sin crimen, sobra el verdugo, claro. Son los jueces quienes fabrican los delincuentes. Como Sartre ha dicho a propósito de la traición, la represión es un crimen adventicio, un crimen de segundo grado que no osará mostrar su faz el primero, siendo por ello que las sociedades resultan represivas: matan por delegación, en segundo plano, o mejor, de rebote. Matan por la Moral, igualmente cortante, pero encerrada y de proceder garantizado. El proceder es un recurso mecanográfico para eliminar al prójimo.

La historia de la humanidad es una estadística de la sujeción. No pienso, dadas nuestras habituales maneras de pensar, que pueda existir una posibilidad de existencia sin obligación. La Ley, sea la que fuere, aun la más desinteresada de las leyes, comprende siempre en su seno cuanto hay fuera de ella: su contrariedad, la anti-ley, lo que queda detrás de su promulgación. Hay, en el pensamiento del legislador, rincones de sombra en los que maduran las actividades turbias necesarias a la jurisprudencia. Una ley contra la tortura no será una ley completa si no prevé la tortura para quien tortura. «Por un ojo dos ojos, por un diente todo el hocico», dijo Lenine, creo, con un sentido turbio de la metafísica de la venganza y de sus intereses compuestos...

Lo que salta a la vista y a la garganta del hombre es, exactamente, esa sujeción sin la cual la sociedad no podría subsistir, siendo precisamente de la subsistencia que se trata. Esa fuerza obligatoria que me fuerza a vestir según los cánones de la moda contemporánea para no arrancar la risa a quienes me miran, dice lo bastante sobre el sometimiento del ciudadano a la regla del esto se hace y esto no se hace. No obstante, lo que me obsesiona es la obligación, y sin embargo, me libro a ella.

¡Muéstreseme un Hombre en este universo de la matrícula!

La destrucción es un orden invertido. Es la negación del Bien social que yo analizo en el explosivo preparado. ¿Qué es el Bien social sino lo que hoy defino como siendo el Mal, mi Mal, ese Mal que me libra, que me somete? Los goznes de la puerta arrancados, penetro en la Ciudad con flores negras en ofrenda, y me linchan. Entro con mi Bien, que supone su suplicio, el Mal por mí ofrecido, y me convierto en el diablo. La sujeción es esa exoneración de principio que me justifica en mi prudente obediencia, verdadera imagen del civismo. Obedezco sin orden. Obedezco, porque, miembro de esta sociedad, ella me ordena que calle. Existe en todo doméstico una feliz disposición de espíritu que le pone de rodillas sin cesar. Las imágenes reprimidoras me son proyectadas día tras día según las normas adquiridas, talmente influyentes por admirables técnicas, que el aparato de recepción que me retransmite las consignas está dispuesto por el sonido y por el justo valor de los puntos y de las líneas, para mí. He cesado de pensar para mí. En mí, no piensa «nadie». El «yo» está desdibujado por una gramática nueva que me desaprende la soledad y el coraje. El coraje, el mío, el que me pone al alcance del voto de verdadera vida, se ha cortado. He quitado los plomos de mi coraje, estoy en la oscuridad. ¡Fuera, si saliera indemne, habría tanto que hablar que me lo informarían con todo un catálogo de penalidades. Ningún derecho privado, ningún derecho público; eso son palabras doctrinales. Derecho sólo hay uno: el penal. Nada va conforme en esa obligación donde yo me meto sobre el dorso firmado a pie de contrato, sin el facilitado previsto de obligaciones pecuniarias si yo no transigiera. ¿Por qué, entonces, no asegurar la obligación? Porque la pena es ingarantizable. Está asumida de toda la eternidad. Yo soy el artesano. Si la revoco, se vuelve contra mí y me abofetea. De rodillas ritmo la cadencia de los golpes que me aplica, bajo el agrado, pese a todo del plazo y de la amnistía.

En este Bien, en este Mal, me siento extraño. Soy un feriante de la Moral. Si el Bien es hembra, el Mal labora. Un tercer sexo me importa más, siendo éste, quizás, la indiferencia. El indiferente hase desposeído de su derecho, no invoca más nada. Mira, y si no, observa al derecho: señal de alarma, calle cerrada, consciencia del hecho social. Creo en una relatividad jurídica desde que he abierto los postulados fundando la regla del derecho. Aún somos románicos. El Código civil es un tratado práctico del derecho romano revisado por una secuela revolucionaria. No estamos lejos del «sacramentum in rem», del «l'in jure cessio» y de las fórmulas del muy antiguo derecho que sancionaba tal artimaña jurídica. Simplemente se ha degradado la acción de la ley para llegar a esta tartufería jurisprudencial que salta del artículo 1382 al 1834 incluyendo responsabilidad en un arco de cemento armado, si precisa. La responsabilidad de las cosas ha colocado el riesgo en el gaznate del perro. El dueño muerde por poderes, y es esto la civilización del derecho: dotar con un pensamiento a la materia inerte, situar al hombre a ras de la cosa, despersonalizarlo al punto de convertir eso que una moral antigua llamó falta, en un riesgo latente. El riesgo convertido en falta antifechada.

Continuará)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA MONSERGA DE LOS «PUEBLOS LIBRES»

DE manos amigas me llega un volumen cuyo título es: «Technique de la guerre occulte». Su autor demuestra haberse especializado en lo que concierne a las características políticas del engranaje ruso. Ofrece profusión de datos evidenciando la potente red de propaganda, de espionaje, que el régimen posee por todas partes. Describe los métodos, la rígida disciplina que el totalitarismo soviético usa para seguir su empeño de dominar al mundo entero. Al «mundo libre», por supuesto. Sin escrúpulos de ninguna especie, en el plan psicológico y en el material, el Estado comunista, contando con sus quintas columnas, situadas en cada país, mina el terreno, explota circunstancias favorables, y busca crear estados de opinión. Se trata de evidenciar el peligro del comunismo contra la libertad, e incluso las luchas internas que la ambición de dominio provoca entre los dirigentes. A este respecto, hay un curioso capítulo en la obra dedicado a las condiciones misteriosas que rodearon la muerte de Stalin, y como fue eliminado Beria, entre otros elementos de relieve.

Hemos leído no pocos informes, artículos, opúsculos en relación a la estructura política del comunismo. Sabemos, por lo tanto, a que atenernos. Comprendemos inclusive que al igual que por parte del comunismo se busca combatir en todos los terrenos lo que supone de nefasto el sistema capitalista, al margen de ideologías, como en el caso de la libertaria, que nosotros sostenemos, el capitalismo ponga empeño, busque intelectuales especializados en las campañas de descrédito al respecto del totalitarismo comunista. Y es cierto lo que se dice, pese a que todavía no se pueden ofrecer detalles secretos que el Estado soviético procura queden recatados. Pero no se puede combatir un mal sin poner atención en el otro. Con diferencias de una o de otra naturaleza, lo cierto es que comunismo y capitalismo representan dos males, dos males de orden social.

El que escribió el libro antes citado en contra del comunismo, aduce los recursos de que se valen los comunistas para hacer caballo de batalla de su prédica anticapitalista. Dice que se explotan todos los recursos, entre ellos la *diferencia de clases*... ¡Y es por ahí que toma pie la crítica comunista! La escandalosa diferencia entre proletariado y burguesía; el apoyo al fascismo, como en los casos de España, Portugal y Grecia. El apoyo a toda la podredumbre militarista que tiene sojuzgados a los «países libres» de la América latina... Que el comunismo es malo, lo sabemos, y lo combatimos. Pero no se ha de olvidar que la indecente conducta de la plutocracia, con los Estados Unidos a la cabeza, no sirve más que para ofrecer armas al tan llevado y traído comunismo, ya sea ruso, chino, cubano, o de los dantescos quintos infiernos.

DEL PROSELITISMO EN LA C. N. T.

De lo que va bien es bueno hablar, siquiera sea para que sirva de estímulo y aliciente. Es indudable que podríamos conceder primacía a ello, y aquí paz y allí gloria, como suele decirse. Eludir mencionar dificultades, problemas surgidos al correr del tiempo, y dejarlo todo como está. Pero un elemental buen sentido ha de aconsejar no hacerlo así.

Y un elemental buen sentido, si es que en verdad nos preocupa, nos interesa en lo más vivo la suerte de la organización en que actuamos, aconseja el que tomemos en manos el *transcendental problema* del proselitismo. Las formas más apropiadas para incrementar el número de afiliados a la C. N. T. A los efectos de tipo moral y material es de importancia no dejar la cosa de lado. Las organizaciones, los sectores ideológicos, experimentan a modo de proceso biológico de las plantas: o crecen o mueren. Y la muerte, en el sentido que ahora nos ocupa, puede ir manifestándonse ante el constante fenómeno de la disminución de efectivos.

Claro está que, saliendo por la tangente, se nos puede contestar aduciendo que sí, que ya se hace lo que se puede, que se organizan actos públicos, que la prensa desarrolla su loable misión, etcétera. ¡No es suficiente! Importa que en las asambleas de nuestras FF. LL. se vean caras nuevas; que los compañeros que en cada F. L. llevan la relación de afiliados vayan anotando nombres nuevos. Es así como se ha de poder constatar el necesario acrecentamiento proselitista. ¡Y no hemos de engañarnos eludiendo la realidad!

Nuestra Organización, mejor que otras, por el temple de sus militantes, puede como se ha hecho siempre, hablar sin recatos de cenáculo de la mayoría de sus problemas. Y ya se ha señalado la importancia del que nos ocupa en las presentes líneas. Sin darle a la cosa una respuesta simplista, que a veces hace el efecto de argumento pobre, de tono evasivo, cabe formularnos la interrogación: ¿Cómo, independientemente de lo corriente, podemos obrar para que de entre los miles y miles de emigrados económicos, llegados estos últimos años de España, captar nuevos adeptos a la C. N. T.? En torno a ello caben muchas apreciaciones valederas. Lo que ya no puede admitirse es la opinión de encogerse de hombros y decir que no hay nada a hacer al respecto de ellos, puesto que no llevan otra preocupación que la de hacer dinero. A quien diga esto se le puede contestar: ¿Entonces hemos de dar por fracasada toda propaganda, toda acción proselitista? ¿Entonces es que los emigrados actuales pertenecen a una *fauna* especial, insensible a todo lo que no sea dinero y goces de la panza? No. Entre los muchos miles, hay de todo; o sea más o menos sensibles, con dignidad más o menos despierta. Hoy, como ayer, el individuo es un compuesto de cualidades y defectos. Solventar el problema estriba en hallar la propaganda adecuada y prodigarla con la mayor intensidad. ¿Qué no podremos conseguir una captación *masiva*? De acuerdo. Pero, ¿acaso si de entre tres o cuatro centos mil emigrados consiguiéramos captar cuatro o cinco mil solamente en tanto que nuevos afiliados no podríamos darnos por dichosos?

Al margen de lo que siempre se ha venido haciendo, se puede intensificar la acción de propaganda proselitista, editando folletos breves, sencillos, adecuados a la mentalidad de los emigrados económicos en su gran mayoría. Hojas impresas escuetas, cuyo texto sea a modo de un slogan que entre como un impacto en la conciencia del emigrado. Quien redacte trabajos de una tal naturaleza, ha de atinar a captar el nivel mental de aquellos a quienes se dirige. De no hacerlo así, lo que diga resultará desplazado. Y ha de ser un trabajo constante, de empeño reiterado y efectuado inclusive por aquellos compañeros, o compañeras, que para ello reunan mejores condiciones.

Paralela a la difusión por escrito, puede ir la de invitarles a integrar nuestro organismo social, haciendo que en él, o sea en el seno de la C. N. T. hallen un ambiente de comprensión, de desinterés, de altruísmo, de fraterna camaradería. Que puedan también hallar en nuestro ambiente medios de diversión, de entretenimiento, que todo es útil y necesario en la existencia humana.

¿Qué lo dicho no cuadra con el sentir de aquel o del otro compañero? No importa. Diga más, sea más original en sus proposiciones quien vea más lejos. Lo importante es hallar medios para enfocar un problema de nuestro proselitismo, el proselitismo de la C. N. T.

OTRA APORTACION LIBERTARIA

Con frecuencia se nos ofrece ocasión para hablar de la labor que en relación al anarquismo llevan a efecto los compañeros del Grupo «Tierra y Libertad», de Méjico. Ya al margen del periódico mensual, y de la revista que presentan con singular esmero tipográfico y bien seleccionados trabajos de orden doctrinal, es digna de todo elogio la labor de ediciones que realizan publicando libros y folletos. Escrita por un compañero anarquista, originario de uno de los países de Oriente en donde la tiranía comunista se deja sentir; elemento culto, con función intelectual de orden universitario, dicho compañero, que se ha visto precisado a ocultar su nombre con el seudónimo de Charles Martín. Titula su obra, que ha editado para el mundo de lengua hispana «Tierra y Libertad» con el expresivo título «Hacia una sociedad libre».

El autor, buscando condensar en lo posible sus apreciaciones, establece las premisas de lo que antes se entendió por socialismo; su primordial sentido de equidad social, adulterado por la desviación del marxismo. Con acopio de documentación evidencia las tendencias autoritarias, concediendo hegemonía al Estado, de las que Carlos Marx se hizo paladín. Manifiesta el compañero aludido lo endeble de las apreciaciones que han sido de piedra angular al marxismo.

Por encima del criterio clasista pospone C. Martín el sentido de dignidad humana, base de una efectiva liberación social centrada en el anarquismo, cuyo más representativo exponente estima fue Kropotkin. Con lenguaje persuasivo saca la conclusión de que no hay otra solución más viable que la anarquista en la época actual. ¡Un buen libro para el anarquismo!

Crónica de España

EL ORDEN

por **Federico Bolera**

EN una sociedad tan inicua como la presente, repleta de injusticias, hace tanto querer que reine el orden. Porque el orden, tal como yo lo concibo, se traduce en convivencia pacífica entre seres humanos, con igualdad de derechos y deberes, único camino que conduce a una sociedad en la cual reine la paz y armonía. Pero en una sociedad de esclavos y tiranos, y de hartos y hambrientos, me parece muy difícil que pueda haber o existir armonía. Pero en una sociedad de esclavos y tiranos, y de hartos y hambrientos, me parece muy difícil que pueda haber o existir armonía. Lo más chusco y chocante es que siempre nos hablan de orden los que no tienen derecho a ello: los que ejercen la tiranía en la sociedad.

Si el orden es paz, armonía y justicia, como no haya existido en tiempos primitivos, no conozco ninguna época histórica que haya existido. Porque lo que nos exigen los tiranos del presente como orden, no es justicia, sino obediencia borreguil, cosa que no puede aceptar de buen grado ningún ser humano con dignidad y amor propio, ya que no se trata de un orden generalmente humano, sino de un orden de clase, inaceptable como no sea a la fuerza como ahora. Orden opresivo, tiránico, detestable, que el individuo lesionado tratara de socavar y burlar hasta el día que pueda triturarlo y hacer desaparecer del reino humano.

¿A qué cosa se llama orden? ¡Oh, contradicción humana! Se ha dado en llamar orden, al desbarajuste más grande, al desorden más tremendo. ¿Acaso puede existir el orden en una sociedad ignominiosa? ¿O es que el orden es un villano? Nada, nada. Una de dos; o está esto muy enrevesado y oscuro, o es que yo no comprendo nada de nada. Pero no , no; hay una cosa que sí que la comprendo, una cosa clara y diáfana, que pueda haber orden en una sociedad que rija la ley del embudo: «lo estrecho para ti y lo ancha para mí».

¿Qué orden y qué ocho cuartos podrá haber entre un harto y un hambriento, entre el que duerme en un espacioso palacio, y el que duerme en medio de la calle o debajo de un puente, entre el que viste lujosamente y el que va vestido de harapos? ¿Podrá haber orden, repito, una y mil veces, entre el ocioso, el holgazán que vive parasitariamente del sudor ajeno, gasta a troche y moche, derrocha sin miramiento ni rato trasnochando y en cosas superfluas, y aquel pobre que, sudando sangre, haciendo su carne girones, famélico, escuálido, bregando entre la vida y la muerte, ara, teje, perfora las montañas y penetra en en las entrañas de la tierra, siendo con su trabajo fuente de riqueza, no posee absolutamente nada ni tenga siquiera donde caerse muerto? ¿Queréis, acaso, guardadores del orden, mandarines de cáscara fofa, de cerebro insípido, que el mísero, el haraposo y famélico piense igual que el que tiene la barriga llena? No busquen ustedes, señores privilegiados, lo imposible. Los milagros hace tiempo que pasaron a la historia, ya no existen.

Concreción del orden autoritario

Si como dice la misma prensa burguesa hay más de media humanidad que padece hambre y frío y mil calamidades más, ¿cómo se atreven a castigar el hurto de un pan? Sí, se atreven. Se atreven porque hay que guardar el privilegio, y ésa, si no la única forma de ir perpetuándolo, es un medio de atemorizar a la gente para tenerla acobardada bajo la fórmula de mando. Pero a medida que el cerebro del paria despierta y protesta de su precaria y negra situación, los regímenes titubean encima de su pedestal y recurren a las dictaduras para mantener los regímenes de fuerza, síntoma evidente de que se sienten ir al ocaso, por la misma fuerza de la evolución de las cosas, hecho natural que no podrán parar por muchos obstáculos y trabas que le pongan en su camino, ya que la marcha evolutiva por el empuje de tantos afluyentes irá hinchándose poco a poco y llegará un momento en que no valdrán coplas y arrastrará hacia el mar del olvido todo lo que se le ponga por delante. Así es que no extrañe ni a ricos ni a pobres, si de vez en cuando sale algún chispazo del rescoldo que va quemando sordamente sin parar, alimentado por la transformación diaria de los cerebros humanos.

No se extrañen ustedes, señores de la tripa llena si un hambriento que va rodando de calle en calle y tropiece con un escaparate repleto de comida, razone de la misma manera que ustedes que están bien satisfechos. En el cerebro del hambriento, mientras los jugos gástricos le muerden con viveza las paredes del estómago, es preciso que en su mente estalle un verdadero conflicto entre la necesidad de vivir y esa cochina moral burguesa que el individuo no ha podido aún arrancar de raíz de su conciencia, que le dice: «No toques eso, no es tuyo», y el instinto de conservación, que le repite: «Si no comes, morirás». Y si en esa lucha cerebral entre la moral burguesa y el instinto de conservación gana éste y alarga la mano y coge un pan para comerlo y no perecer, no faltará imbécil que saldrá corriendo detrás gritando: «¡Al ladrón!»

Y esos payasos de la toga, en nombre del orden, la ley y la justicia (sic), tendrán el tupé de enviarle a la cárcel y dormir tranquilos esa noche.

Festival Solidario Anual

PALAIS DE LA MUTUALITE - PARIS

Para el 7 de abril de 1968 a las 2 y media de la tarde, a cargo de LE COMBAT SYNDICALISTE y patrocinado por la Confédération Nationale du Travail de France.

Gran demostración de arte en el escenario y concentración fraternal en la sala. Que las Uniones regionales, locales y de grupo, como así los compañeros aislados, se apresten, desde ahora, a aportar su grano de trigo al grandioso «aplec» cordial y solidario que representa nuestra Fiesta anual coincidente con la Primavera.

Para empezar la cartelera, la simpática y meritísima artista DUBOIS, amiga y simpatizante de todos nosotros, se ha ofrecido la primera para encabezar Programa. Sus méritos de cancionetista son ya proverbiales en el público entendido, y los compañeros nuestros no podrán menos que felicitarse por la presencia asegurada de ROSALIE en nuestra Fiesta, en la cual desgranará lo mejor de su repertorio.

Para empezar: ROSALIE DUBOIS. Luego, otros números importantes irán siguiendo.

ROSALIE

DUBOIS

DISCOS

Los estudiantes le han creado un problema de orden público a Franco. Con su insurgencia... pasiva han roto la corteza de pasividad que parecía inmunizar al régimen elpardino.

En general, los alumnos universitarios tienen papá respetable y los guardias han de respetar, lo más posible, a los hijos de los papás respetables.

Nosotros respetamos a todo el mundo, siendo posible que el mundo no nos respete, a nosotros, lo debido. No importando que el juez, el comisario o el cobrador de contribuciones, en su minuta imperativa inscriban lo de «Respetuosamente suyo».

Hay carceleros muy respetuosos que cierran, como sus colegas, la cancela implacablemente.

También los verdugos de alta escuela ruegan a sus estrangulables clientes dejarse poner «la corbata». Suma cortesía.

Pero volvamos a la escuela... universitaria.

Los estudiantes de la misma agitan patios y aulas en su derecho de asociación libre. ¿No se lo conceden? Pues reincidirán, y Franco no se acabará el alboroto, no conseguirá morir tranquilo.

¿Que los estudiantes de hoy serán los conservadores de mañana?

Sea. Pero cuando se «conserven», cuando se «enlaten», otra juventud universitaria habrá tomado el relevo evolucionario con R.

El caso es que en la Universidad no se estanquen las aguas... juveniles.

DISCOBOLO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

15 FEVRIER 1968
NUMERO 493
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

ALERTE AUX TRAVAILLEURS

Devant la dégradation constante de la situation économique et sociale, on a pu noter une fâcheuse tendance à crier haro sur le travailleur. On vous dira que si les entreprises ne font plus de bonnes affaires c'est que la main d'œuvre est souvent inapte à s'intégrer dans les nouvelles techniques de production (nous devrions dire d'exploitation).

On parle de « décalage » de « déphasage » et autres termes à la mode, mais qui n'ont, pour nous, aucune signification positive. On en vient même à prétendre que ni la réduction de la durée du travail, ni l'abaissement de l'âge de la retraite ne peuvent résorber le chômage qui freine actuellement l'essor économique de la population.

« L'Express » du 5 février 1968 cite, pour appuyer ces absurdités, les réflexions d'Albert Sauvy dans son « Histoire économique de la France entre les deux guerres », et se référant à 1936 :

« Le pouvoir d'achat des salariés et des paysans avait été amélioré et le franc ramené à sa parité réelle. Malheureusement, on avait inclus dans le train de réformes la règle suivante : aucun Français ne devra travailler plus de quarante heures par semaine. Résultat : après quelques mois de reprise rapide, l'expansion a buté contre l'insuffisance de la force de travail. Et le chômage, après avoir commencé à baisser, a repris, tandis que les prix s'accroissaient et rendaient nécessaire une nouvelle dévaluation. »

Ecrire ou cautionner de telles affirmations c'est méconnaître les réalités historiques ou vouloir se moquer des travailleurs. C'est vrai qu'en 1936 le pouvoir d'achat des travailleurs s'était amélioré, c'est vrai que le nombre des chômeurs, après avoir baissé, s'éleva de nouveau, mais pas pour les causes précitées. La semaine de quarante heures ne peut nullement être mise en cause; du moins en tant que facteur déterminant.

Bien sûr elle fut un signe évident de prise de conscience de la classe ouvrière qui, appuyée par la fameuse idée de « salaire unique », provoqua la panique dans les classes dirigeantes. Mais au fait, n'est-ce pas cette même crainte d'abandonner les privilèges qui détermina le capitalisme et le clergé espagnols à se lancer dans la rue avec les militaires qui leur étaient dévoués et l'aide de Hitler et Mussolini, un certain 18 juillet 1936? Et puisqu'on nous parle de 1936, rappelons que si les républicains espagnols n'avaient pas été trahis par les démocraties dans leur combat contre le fascisme international qui se déchaînait en Espagne, nous n'aurions pas connu les charniers et les camps d'extermination qui font la plus grande honte de notre siècle.

Evidemment, comme dans toutes les guerres, pas de honte pour les affairistes qui en profitent: d'ailleurs, quand on massacre des centaines de milliers de personnes, ça règle mieux le problème du chômage que la retraite anticipée ou la semaine de quarante heures. Mais le travailleur n'est pas un mouton que l'on mène à l'abattoir quand il est en surnombre. Il se considère citoyen à part entière et entend participer aux bienfaits que peut procurer aujourd'hui l'évolution des techniques et de la science, au même titre que tout autre citoyen; sachant par ailleurs qu'il accompli son devoir de producteur, souvent même au-dessus de ses forces ou de ses moyens (ce qui n'est pas le cas pour certaines catégories d'individus que nous classons parmi les parasites de la société.)

Si les travailleurs, conscients des réalités actuelles, réclament la réduction de la durée du travail et l'abaissement de l'âge de la retraite que les capitalistes sachent bien qu'il ne s'agit là que d'un palier, d'une revendication immédiate, d'une solution circonstancielle, car l'objectif du véritable syndicalisme ne saurait être aussi limité. Nous devons aller jusqu'à l'égalité économique et la rationalisation du travail de façon que chaque individu contribue à la production en fonction de ses moyens pour la satisfaction des besoins de tous. (1)

(1) A ce stade de la civilisation, Roger Priouret de l' « Express » n'aurait plus à se faire des soucis pour les retraités « par anticipation ». Il n'y aurait plus ce déséquilibre qu'il redoute tant. Notons néanmoins que nos camarades fonctionnaires qui ont la retraite à 55 ans ne sont pas du tout de son avis.

CHRONIQUE A. I. T.

Ce qu'il faut dire

A tous nos adhérents :

Rappelez-vous, chers camarades, qu'en Espagne, notre organisation se distingua toujours par les efforts réalisés en vue de regrouper tous les exploités sans distinction de sexe ni d'âge. La C.N.T. soutenait le critère selon lequel le travailleur doit se syndiquer pour pouvoir se défendre face aux classes dominantes. Pour le réaliser il est incontestable que l'activité de ses militants était incessante tous les jours dans les usines, les champs, mines et ateliers.

Le labeur, ingrat mais noble, des délégués confédéraux, donnait peu à peu des résultats positifs à mesure que le temps s'écoulait, jusqu'au jour où la C. N. T. réunit en son sein des centaines de milliers de travailleurs.

L'étroite union de ceux-ci, dans une organisation libre et indépendante, vis-à-vis des intérêts bourgeois et étatiques, permettait d'obtenir des améliorations morales et matérielles. La dévise confédérale était : « Le Syndicat c'est toi. En le défendant tu te défends toi-même. » « Fréquente le Syndicat et instruit-toi autant que tu le pourras. Tu apprendras à te connaître et tu connaîtras tes semblables. » « N'attends pas qu'un autre fasse, ce que tu peux faire toi-même. » « Ne permets pas que quelqu'un commence à travailler, sans le label syndical ». « Soit individualiste pour te défendre et collectiviste quand s'agit des autres. » Et enfin : « Ta patrie c'est le monde... Ta famille l'humanité.»

Ce temps des luttes titanesques, dans lesquelles de si nombreux militants de la C. N. T. , offrirent généreusement leur vie, en holocauste à la liberté, semble quelque peu oublié.

Si la C. N. T., manifesta judicieusement que : « La vie c'est la lutte; la lutte requiert la force, car le faible est toujours écrasé, la force s'obtient par l'union de tous les éléments affinitaires » ; remémorons-nous, qu'elle indiqua également : « Il n'y a que deux principes de lutte : Le soutien des privilèges et du système capitaliste, base du desordre et de l'inégalité sociale; et d'autre part : La conception socialiste de la production et de la distribution par les producteurs, qui a son équivalent dans la collaboration de tous pour produire et assurer la consommation pour tous dans l'égalité. »

En vertu de ces motifs fondamentaux et en toute logique, nous estimons, que nous devrions tous, nous syndiquer ici, en France. Il est vrai cependant, que beaucoup parmi nous le sont déjà. Mais, où ? Dans les organisations mastodontes, au service du Vatican, de Moscou ou du capitalisme américain ; lesquelles toutes ensemble ont depuis longtemps abandonné les plus élémentaires notions du syndicalisme pour s'accrocher au char des partis politiques et collaborer avec divers gouvernements qui se succèdent, oubliant intentionnellement la lutte de classes ?

Allons-nous nous obstiner a ignorer qu'il existe une organisation sœur, trop faible pour faire face à toutes les exigences quotidiennes ?

La Section française de l'Association internationale des travailleurs, ne doit pas être méconnue, ni combattue, ni critiquée pour son manque d'activité et de combativité. Nous rendons-nous vraiment compte du nombre réduit de militants qui l'animent ? Mettons en pratique les accords de l'A. I. T., adoptés bien avant 1936, qui disent : « Tout membre d'une organisation affiliée à l'A.I.T., qui est en règle de ses cotisations, s'il s'établit dans un pays distinct, de celui dans lequel il est inscrit comme membre, devra effectuer dans le délai d'un mois dès son arrivée dans ce nouveau pays, son transfert au syndicat correspondant de la Centrale adhérente à l'A. I. T.», et d'autres bonnes possibilités nous seraient offertes.

Constatant la diversité d'organisations existantes, toutes inefficaces et politisées, il ne doit subsister aucun doute en notre conscience de militant : il faut s'intégrer ou se reintégrer dans la C. N. T. française, dans les lieux où elle a une existence effective, comme à Marseille. Contribuons ainsi à son soutient moral et matériel, en apportant notre appui intense aux camarades français qui se dépensent pour la soutenir, et dans la mesure du possible, donnons-lui plus d'essor, de vigueur, et une plus grande force d'organisation.

Il est normal et indispensable, pour continuer à être les défenseurs de notre idéal, de recommander, nous recommander à nous-mêmes, un lieu commun bien défini : avec nos amis et frères syndicalistes révolutionnaires; jamais avec nos adversaires et ennemis.

En ce début de l'an 1968, après avoir subi près de 30 ans de calvaire et de long exil, exemplaire face au monde entier, continuons d'être ce que nous fûmes toujours : libertaires.

Camarades et sympathisants : tous à la C. N. T. française, représentante intégrale dans le pays où nous vivons temporairement, de notre chère A.I.T.

Pour la Fédération Locale de Marseille de la C. N. T. d'Espagne en Exil, *Le Secrétariat*.

Janvier 1968.

« Portugal libre »

Lorsque Manuel Rio nous dit dans son poème « Portugal esclave » :

Là-bas
au Portugal esclave
on brûle, on torture, on tue,
on méprise
tout ce qui résiste
à la civilisation chrétienne
de Salazar et ses chiens,

nous sommes en droit de nous attendre à une prise de position nette et incisive de son auteur.

Bien sûr, nous comprenons qu'il se sente désarmé face à l'organisation ultra policière qui maintient dans son pays une misère physique et morale incroyable.

Bien sûr, nous admettons qu'il soit effondré de constater que la religion catholique ne soit que ce qu'elle est, le carcan, qui enlève tout esprit de révolte et même de réflexion à l'opprimé et confère à son oppresseur l'auréole de la justice et du bon droit.

Bien sûr, nous approuvons tout acte de révolte quel qu'il soit. Tous les moyens sont valables pour essayer de dénouer les liens de la dictature.

Bien sûr, la fausse image de liberté qui est imposée en France peut avoir suscité chez l'auteur l'impression que le fait de réclamer son bon droit pouvait ouvrir les yeux à ceux qui prétendent apporter la paix sur Terre, en attendant celle tout aussi problématique... autre part.

Mais de là à écrire au Pape pour lui demander de ne pas se rendre au Portugal pour la célébration du cinquantenaire des apparitions de Fatima... Il y a là de quoi rêver.

Car s'imaginer que la supplique d'un quelconque prolétaire, aussi bon écrivain soit-il, puisse influencer le dictateur des consciences et lui faire abandonner sa tournée publicitaire dans une région comptant parmi sa plus sûre clientèle est invraisamblable. Cela équivaut à demander à Salazar et à Franco de supprimer leur police.

On ne demande pas à ce genre de personnage de se défaire de ce qui constitue le prétexte de sa raison d'exister.

Les dictatures et les religions sont toujours intimement et réciproquement tributaires les unes des autres et je ne pense pas que Manuel Rio soit assez naïf pour l'oublier. Alors pourquoi s'évertuer à croire qu'il soit nécessaire de s'abaisser à supplier un puissant d'effectuer un geste symbolique qui même s'il avait été accompli n'en aurait, pour autant rien changé à la condition humaine des Portugais ?

Jamais dans l'histoire une tentative de ce genre n'a abouti et même lorsqu'il y en eut appuyée par des manifestations populaires de quelque importance, le bon vouloir des gouvernements passa outre : Les cas de Sacco et Vanzetti, des époux Rosemberg, de Ferrer, de Chessman en sont les exemples historiques.

Et qu'importe que le Pape se rende au Portugal pour entériner un régime qui n'existe en partie que grâce à son appui. C'est une preuve des bienfaits de l'Eglise. Et il convient au contraire de se servir de ceci pour dénoncer l'action néfaste de ce mariage du goupillon et du sabre.

Il conviendrait plutôt de regarder autour de soi, de bien vouloir constater qu'il y a multitude d'opprimés et que dans tous les pays, même les pays dits « libres », ces opprimés ont un besoin vital de liberté, de cette liberté qui donne le droit d'échapper à toutes les contraintes qui ne sont pas justifiées par la Nature.

Ces opprimés, qu'ils soient Français, Espagnols ou autres, doivent se regrouper pour mieux se connaître et cela fait, s'organiser pour tenter de supprimer de notre planète cet abominable non-sens : la domination physique et morale d'un individu ou d'un groupe d'individus sur d'autres. Domination prétextée par une différence de pigmentation de la peau, une inégalité de chance dans l'édification de sa vie, une moins-value dans la possession de biens matériels, une intelligence moindre, etc...

Domination déterminée par une soif de pouvoir et de luxe, un complexe de supériorité qui trouve parmi les « Maffias » religieuses, politiques et financières un appui constant et terriblement efficace.

Seul, le prolétaire n'est qu'un prolétaire, qu'il le veuille ou non.

Associés pour se défendre, ces prolétaires deviennent une force.

Malheureusement ils sont les seuls à ne pas le savoir, ou l'admettre.

Le mouvement syndical a besoin de tous pour que l'individu ne soit plus un être dont certains estiment pouvoir disposer à loisir.

L'amitié, la solidarité et la liberté n'ont pas de frontières. Les syndicalistes révolutionnaires vous attendent.

SURSUM CORDA

(HAUT LES CŒURS)

Ce titre, que j'emprunte au regretté Sébastien Faure, me revenait en écoutant le disque de la C. N. T.-F. A. I. et me rappelait l'époque où la C. N. T., la F. A. I., la F. I. J. L. resplendissantes d'idéal et de puissance attirante clamaient leur but : établir la fraternité et la liberté sur des bases égalitaires, supprimant les frontières.

Ces trois organisations, terreur des totalitarismes en tous genres, des capitalismes de toutes espèces, des éléments modérément avancés payèrent durement dans leur sang, leur raison d'être lors de la guerre de l'Espagne, d'où la mollesse de la solidarité apportée par les organisations « démocratiques » à ceux qui luttaient contre les phalangistes, ceux-ci ayant l'appui déclaré de tous les fascismes, du capitalisme international et du Vatican.

Vaincues elles et les autres qui luttaient à leur côté, elles n'ont pas été abattues; leur esprit n'a pas été extirpé du sol d'Espagne, malgré les massacres de Badajoz, de la Galice et de tant d'autres régions, et Franco le sait bien.

La preuve, nous la trouvons dans les manifestations estudiantines et ouvrières, nous la trouvons dans la diffusion ces temps-ci, d'un important manifeste du Comité péninsulaire de la F. A. I. de l'Intérieur, daté de novembre dernier; nous la trouvons dans celui du Comité National de la C. N. T. clandestine de décembre dernier; nous la trouvons dans cet hommage rendu par le journal de Lyon « Le Progrès » au lutteur libertaire de la Galice, Ramon Rodriguez Varela dit « Curuxas » en ces termes : « Pour l'homme qui fut pendant de longues années traqué en pure perte par les sbires de Franco, la Galice conservera son admiration et sa sympathie.

La preuve, nous la trouvons dans le plénum tenu par la C. N. T. espagnole en exil, à Marseille, en août dernier; nous la trouvons dans celui de la F. A. I. en exil de l'année dernière groupant davantage de militants que dans celles précédentes; nous la trouvons dans de nombreux pays où existent des noyaux de la C. N. T. qui soutiennent financièrement et moralement ceux qui tombent entre les mains des sbires de Franco.

Adversaires de toute oppression, nous nous déclarons contre l'impérialisme américain appuyant tous ces gouvernements dictatoriaux ou semi-dictatoriaux si nombreux en Amérique latine, contre l'impérialisme français, qui emprisonne depuis des mois des Gouadeloupiens réclamant leur autonomie, contre l'impérialisme soviétique, qui emprisonne, condamne à huis-clos et déporte en Sibérie des écrivains ou autres pour avoir voulu le droit d'exprimer leur opinion, et la lettre de l'épouse de l'écrivain russe Daniel, détenu au camp de travaux forcés protestant contre les traitements que subit son mari est un réquisitoire éloquent contre ce régime qui, depuis 50 ans n'a fait qu'opprimer le peuple russe et les autres qui sont tombés sous ses griffes (exemple Budapest, automne 1956).

Nous pourrions citer le castrisme et autres, mais ce serait trop long et il y a de ci de là, des raisons d'espérer puisque des échos nous parviennent, par exemple des Indes où un groupe des jeunes anarchistes clame sa volonté de paix, en dehors de tous les gouvernements; des Etats-Unis, où l'action contre la tuerie du Viet-nam se développe et prend de l'extension et où nos idéaux sont proclamés et diffusés jusqu'en certains milieux catholiques, malgré les arrestations pour refus d'endosser l'uniforme. En Italie, à Milan, les antifascistes obligent la direction de l'Exposition à enlever le drapeau phalangiste espagnol. La revue des étudiants : « La Zanzara » est très proche de nous; à Ferrare, les étudiants prennent fait et cause pour un des leurs, étudiant anarchiste sanctionné pour avoir exprimé visiblement ses opinions et amenant le Conseil municipal de cette ville réuni en séance publique à être de leur côté.

En France, lors du passage de Benoit Frachon à la Télévision en décembre dernier, il y a eu des déclarations faites par Pétrus Faure et un vieux militant parlant des chansons de Charles d'Avray qui nous étaient favorables.

Il est certain que, parmi la jeunesse étudiante ouvrière en notre pays nombreux sont les éléments qui nous connaissant mieux viendraient nous rejoindre; mais il faudrait aussi que les militants se réclamant de l'idéal anarchiste qui va de l'anarcho-syndicalisme à l'individualisme anarchiste, en passant par diverses tendances, sachent lire ou écarter calmement des thèses qui n'ont pas leur entière approbation, sans pour cela lancer des ostracismes, voire des injures et ainsi démontrer que nous sommes pour la liberté d'opinion.

M. Ocaña, dans LE COMBAT SYNDICALISTE de ces dernier temps, à propos de l'Alliance ouvrière, écrivait justement qu'au sein de notre mouvement, il serait hautement souhaitable de voir l'entente exister, avant de participer à des alliances avec des groupements de tendance plutôt politique.

Les amis, comme l'écrivit notre Sébastien Faure il y a quelque 40 ans, haut les cœurs, il y a tant à faire.

A. LELANN

Références des informations : *Cénit, le Combat Syndicaliste, Espoir, Tierra y Libertad, Internazionale, Adunata dei Refrattari.*

LE NŒUD GORDIEN

Ayant reçu le bulletin individualiste « Echos libertaires », de Marseille, je relève dans le compte rendu de la conférence Lapeyre, le passage suivant : « Pour la révolution il n'y a plus de peuple seul ».

Naturellement, j'ignore le contexte dans lequel cette phrase s'intégrait. Mais en elle-même cette conclusion qui voulait être la déduction logique de ce que fut la révolution espagnole, me permet de l'exploiter de deux manières :

1° Elle peut parfaitement se greffer sur une interprétation individualiste et réformiste de l'action sociale, à savoir :

Qu'étant donné le cours des choses et la progression de la société de consommation, la révolution apparait comme une thèse sans fondement et inutile, dépassée par les promesses du progrès.

Ces individualistes réformistes grossissent donc les rangs de la démocratie politique et de la franc-maçonnerie, pour exprimer que :

Puisque toute révolution sociale ne saurait se développer et évoluer sans provoquer des interventions massives de la part des nations capitalistes, telle l'Amérique, et celle non moins probable du bloc soviétique, ne vaut-il pas mieux se satisfaire d'une progression économico-politique par le jeu d'institutions dont l'évolution plus lente et mieux calculée acheminerait la société vers une civilisation plus humaine ?

Et dans sa phrase frappée en majuscules, on sent que l'auteur voulait en déduire que « la révolution n'offrant plus à un pays seul l'espoir d'être victorieuse, il n'y avait plus lieu d'en poursuivre la réalisation. »

Certes, la manœuvre est habile, subtile comme tous les sermons de la Franc-maçonnerie le dimanche matin, mais la phrase précitée nous permet une autre interprétation, celle du communisme libertaire.

Je ne mets pas en cause l'esprit, dans lequel Lapeyre a développé son sujet, je l'ignore, mais je veux prévenir les communistes libertaires contre une interprétation qui vise à dégrader l'esprit même de notre idéal.

2° La révolution espagnole fut provoquée par une entreprise militaire d'un semi-féodalisme menacé dans ses privilèges et ses institutions. Qui frappe le premier met le maximum d'atouts dans son jeu.

Cette réaction fasciste espagnole bénéficia de l'apport des nations de même formation.

La Russie n'intervint que pour mesurer de la qualité militaire de ses adversaires éventuels, et dans l'espoir que des nations démocratiques y prendraient part, affaiblissant ainsi la menace hitlérienne à l'Est.

Aujourd'hui, devant la dégradation morale des classes ouvrières d'Occident, (sauf en Espagne, pays toujours économiquement arriéré) on peut envisager que le jour où la mévente provoquera le recul du profit, ce dernier n'attendra pas la révolte des esclaves et la préviendra par une contre-révolution. L'Amérique poursuit d'ailleurs la colonisation économique du monde, ce qui permettra à ses armées de trouver sur le terrain les points d'appui indispensables à ses opérations contre-révolutionnaires.

La Russie interviendra, certes, et ce sera la guerre générale, car la Chine interviendra également, c'est-à-dire que deux blocs gigantesques essaieront d'asservir le monde à leurs conceptions dictatoriales.

Dans cette catastrophe généralisée que pensent devenir nos individualistes de porcelaine ?

Croient-ils que leur petite liberté individuelle, ce mince fuseau métaphysique, les pourra sauver de l'anéantissement ?

Les révolutions sont inévitables. Elles deviennent un jour une nécessité vitale. Le rôle du communisme libertaire est de se préparer sans trêve et sans repos à rallier tous les travailleurs du monde autour de sa vérité qui est celle du travailleur gestionnaire et libre.

La révolution d'un seul peuple est menacée par tous les profits coalisés. Mais tous les travailleurs du monde ont la force de les écraser : Vouloir.

CHEZ LES AFFINITAIRES

Nous fûmes cordialement invités, dimanche 4 février, à une réunion préparatoire d'un courant de la pensée libertaire qui doit se regrouper au tour du « Libertaire » qui vient de revoir le jour.

Nous ne pensons pas faillir aux accords de nos derniers congrès en informant sur ce nouveau regroupement affinitaire (le congrès de Nantes fut formel sur ce point : relations de bon voisinage avec tous les groupements affinitaires). Il est bon tout de même de souligner que c'est la première fois, depuis fort longtemps, que des affinitaires manifestent ouvertement leur sympathie vis-à-vis de la C. N. T. De plus, si leur congrès constitutif qui doit se tenir dans le courant de l'année, se déroule dans le même état d'esprit, nous pensons qu'ils statueront sur l'obligation morale de chaque travailleur libertaire de s'intégrer dans le syndicalisme et si nous en croyons un texte paru dans le premier numéro du « Libertaire » : « La Confédération Nationale du Travail est l'organisation syndicale la plus conforme à notre conception de lutte dans les usines, dans les champs, sur les chantiers. »

Notons enfin que ces camarades sont pour nous doublement affinitaires puisqu'ils comptent adopter une forme d'organisation identique à la notre : *le fédéralisme*.

Nous pensons qu'il s'agit là d'une bonne nouvelle que nous nous devions de vous communiquer dans les meilleurs délais. Voilà qui est fait.

Le C. S.

SERVICE DE PRESSE ESPÉRANTISTE

L'Association espérantiste a-nationaliste, S. A. T. Amikaro, se réclamant des doctrines ouvrières, vient d'éditer un cours d'espéranto en 5 disques.

Cette série de 5 disques en une seule pochette est l'utile complément du livre d'études, le « Junul-kurso », déjà traduit en espagnol, suédois, portugais, etc.

Le prix de la pochette de disques est de 12 francs.

Pour tous renseignements au sujet de ces disques et de leur commande, s'adresser à :

M. Bernard Schneider, 26, bis, avenue de la République, 94-Thiais. C. C. P. Paris 22 836 36.

Communiqués

TOURS

Le 18 février 1968 de 9 heures à 12 heures se tiendra à TOURS, Café Breton place des Halles, une réunion des militants C. N. T. de la Première Union Régionale et du département de l'Indre-et-Loire.

Cette réunion a été décidée en assemblée extraordinaire le 26 novembre 1967 à Chailles (41), dans le cadre du schéma élaboré en commun par le bureau de la 1re Union Régionale C.N.T.F. et des camarades militants C.N.T.E., en vue d'un regroupement et d'une réorganisation fonctionnelle du syndicalisme révolutionnaire sur le plan régional.

Ordre du Jour : 1° But de cette réunion. 2° Compte-rendu d'activités de la 1re Union Régionale. 3° Eventualité de la création d'une Fédération Départementale ou d'une Union Locale. 4° Etude du schéma de propagande. 5° Collaboration au « C. S ». 6° Questions diverses.

Les militants et sympathisants de la Région tourangelle sont invités à participer à ces travaux pour nous aider à propager le véritable syndicalisme.

APPEL

à tous les militants du Syndicat des Métaux de la région parisienne.

Réunion le 1er dimanche de chaque mois à la Bourse du Travail **de Puteaux.**

Les camarades de l'A.I.T. travaillant dans les Usines Renault, sont priés de contacter le Syndicat des Métaux dans un but d'information.

Permanence : février : les samedis de 17 h. à 19 h. au siège confédéral, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

INFORMATION CONFEDERALE

La Commission Administrative Confédérale reprend maintenant ses réunions hebdomadaires tous les samedis de 18 h. à 20 h., au siège.

En conséquence, les permanences du samedi auront lieu de 16 h. à 18 h. et seront tenues par un responsable régional ou confédéral.

2e UNION REGIONALE

Camarade, tu es prié d'assister à la réunion extraordinaire de la section syndicale de la Régie Renault, des Métaux de la Région parisienne, dimanche 18 février 1960, à 10 heures. Salle C. N. T. Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Fillol.

1° Information syndicale.
2° Activités futures.
3° Questions diverses.

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

17e UNION REGIONALE — LYON

Le 28 janvier, s'est tenu une assemblée générale de la 17e Union Régionale, à Villeurbanne, Palais du Travail. Le compte rendu de cette assemblée précise :

1° Acceptation de la démission du secrétaire en fonction.

2° Nomination d'un nouveau bureau, savoir :

Secrétaire : Villard. Trésorier : Forgues.

3° Le siège de la 17e Union Régionale est désormais fixé à l'adresse suivante :

C. N. T. F. — Bureau nº 2, 1er étage — Palais du Travail, Place de la Libération, Villeurbanne.

4° Permanence, au siège, tous les samedis de 14 heures à 18 heures. Les camarades nouveaux et anciens, ainsi que tous les sympathisants, de la 17e Union Régionale de la C. N. T., sont invités à prendre contact avec le nouveau bureau, tous les samedis, jour de la permanence.

Service de presse espérantiste

S. A. T. Amikaro et S. A. T. (Sennacieca Asocio Tutmonda), associations espérantistes se réclamant des doctrines ouvrières et a-nationalistes, organisent en 1968, deux congrès d'espéranto :

Le premier aura lieu à Toulouse, du 13 au 16 avril (S. A. T.-Amikaro).

Le second se tiendra à Utrecht (Pays-Bas) du 3 au 9 août (S. A. T.)

Pour tous renseignements au sujet de ces deux congrès ou pour l'étude de l'espéranto, écrire à S. A. T. Amikaro, 67, avenue Gambetta, Paris (20e), qui vous enverra, sur votre demande, sa première leçon gratuite d'espéranto.

(Citez ce journal s. v. p.).

ANTENA

LA INTELIGENCIA CONTRA EL TOTALITARISMO

En una declaración librada a la Prensa francesa, el profesor Lwoff ha revelado que, junto con el profesor Monod (ambos premios Nobel), ha rechazado el título de doctor «honoris causa» de la Universidad española ofrecido por las autoridades españolas.

«Ambos hemos estimado — ha seguido declarando Lwoff — que el problema debía ser discutido. El gobierno de un país es una cosa, la Universidad otra. A nuestro criterio, ésta es un cuerpo autónomo e independiente. Nuestros colegas madrileños y sus estudiantes luchan con brío para preservar esta autonomía. Aunque si nuestra venia no debiera aportar a los que luchan más que una ayuda moral, hemos considerado que debemos estar con ellos.

»Esto dicho, constatamos que el conflicto entre el Gobierno y la Universidad ha entrado en una fase aguda. Catedráticos y estudiantes continúan el combate por las libertades elementales sin las que la Universidad es nula. Los profesores son revocados o dimiten, los estudiantes son detenidos y encarcelados. Siendo ello así, el término Universidad es injustificado.

»Es por esto que el 2 de febrero yo y Monod hemos considerado la situación, apareciéndonos que prácticamente es imposible aceptar un doctorado «honoris causa» en las circunstancias actuales.»

LA PROTESTA ESCAMPA

MADRID. — El conflicto estudiantil tiene repercusión aguda en todas las Facultades de España. Si el empeño principal del estudiantado es el logro de un sindicato propio y no adscrito al programa dictatorial del gobierno y de la Falange, el empeño inmediato de ahora gira en torno a la readmisión de los 123 compañeros expulsados de la Universidad y para el sobreseimiento de los procesos en los que la autoridad ha involucrado a más de 300 catedráticos y estudiantes.

La novedad de última hora es la protección de grupos falangistas que disfrutan los pocos estudiantes «grises», o sea los que no quieren hacer causa común con sus compañeros de estudio. A causa de ello, en Madrid ha habido serios encontronazos durante una hora y cuarto, con resultado de contusionados y estudiantes molestados por la policía.

LLEGO LA DOÑA

MADRID. — Ha llegado a ésta por motivos familiares doña Victoria Eugenia de Battemberg, abuela de Juan Carlos y esposa de Alfonso XIII. Grupos de monárquicos la han vitoreado con algazara de principios de siglo. Doña Victoria ha demostrado muda predilección por la calle Mayor, especie de santuario «ardiente» de sus albores de reina española.

«HONORIS CAUSA»

PARIS. — El periodista Robert Escarpit en su *Au jour le jour* de «Le Monde» (día 1 de febrero), ha escrito:

«Al punto a que han llegado ya las cosas, a las autoridades universitarias españolas sólo les falta crear Facultades de Policía.

»Los grados de bachiller, licenciado y doctor serán sustituidos por los de agente, inspector, comisario. En cuanto al tercer ciclo de estudios, encontrará un equivalente inmediato en lo que los norteamericanos llaman el tercer grado.

»Quedarán los grados de «honoris causa». Serán otorgados por los tribunales a los extranjeros por quienes tendrá el honor supremo de recibirles en la cárcel.»

FECHA HISTORICA

MEJICO. — En el diario «Novedades» José Antonio Novais, publicó un artículo señalando que el 16 de diciembre fue una fecha histórica en la Universidad española, porque aquel día el claustro de profesores de la Facultad de Medicina de la Universidad de Madrid acordó por unanimidad hacer suyas las reivindicaciones de los estudiantes. Las peticiones formuladas por el claustro de profesores en tal ocasión comprendían la revisión de los expedientes de todos los profesores y alumnos sancionados por motivos «políticos», el cese de las detenciones preventivas, la prohibición de entrada a la fuerza pública en la Universidad y el reconocimiento legal de los delegados elegidos democráticamente.

Dos días más tarde los profesores de la Facultad de Ciencias Económicas y políticas daban un paso más en la «escalada de la rebelión» de los profesores, al ser aprobada por unanimidad una moción presentada por varios catedráticos para pedir al rector de la Universidad que anulara inmediatamente la orden de expulsión decretada contra varios delegados de la Universidad. Estos últimos habían sido expulsados días antes por haber presidido una «asamblea libre». El ejemplo del claustro de Ciencias Políticas y Económicas ilustra la crisis política que actualmente atraviesa la sociedad española.

OPINA LUIS FELIPE

MEJICO. — «Lo que está ocurriendo en España — decía Luis Felipe el 21 de enero en «El Heraldo» — es lo que ha ocurrido siempre en España cuando los estudiantes (no comprometidos) se rebelan contra el muro de la injusticia, de la tiranía y de la pérdida de la libertad. Han sido millones los estudiantes norteamericanos que han visitado en plan turista la España monumental... Y han hablado con los estudiantes españoles de una cosa sencilla, inmensa, que se llama Libertad. Este es el problema de España: un problema de libertad, que acabarán solucionando los estudiantes de España.»

COMO EN LA EPOCA DE FERNANDO VII

MADRID. — Por disposición oficial el cargo de alcalde de Melilla y Ceuta será equivalente al de gobernador. Ambos serán nombrados directamente por el ministro de la Gobernación y tendrán a sus órdenes a los cuerpos de la Guardia Civil, de la Policía Armada y la General de Policía. La ciudadanía sigue no pintando nada.

CARMEN POR AQUI, CARMEN POR ALLA

MALAGA. — La prensa local informa alborozadamente que doña Carmen Polo de Franco, la Dama Inútil número 1 de España, vino de Madrid a Málaga e irá de Málaga a Madrid después de haber asistido a misa y haber efectuado algunas compras. Esa prensa tan enterada no cuenta en qué horas la tan encopetada dama cumple sus rigurosas necesidades.

REPRESALIA

GRANADA. — El gobernador Antonio Fernández Ruiz y además Villegas, ha multado con 25.000 pesetas al estudiante Bernabé López García, por haber distribuido unos prospectos inconformistas mientras en una iglesia de la localidad se celebraba una misa de desagravio por haber sido arrojado un crucifijo desde una ventana de la Facultad de Filosofía y Letras de Madrid.

DESHOJANDO LA MARGARITA

BILBAO. — Reinó inquietud en el sector Metalurgia por la crisis de la producción de herramientas. Saltó el gobierno prometiendo una fuerte subvención para atajarla. Se calmaron los espíritus, y se agitaron de nuevo porque el gobierno dilataba el cumplimiento de su promesa. Nueva intervención cariñosa de Hacienda, y nueva reacomodación de los ánimos. Los cuales están de nuevo encrespados porque en la Banca no libran peseta ni céntimo porque el gobierno no ha hecho provisión de fondos.

Cojan los metalarios bilbaínos una nueva margarita.

LA SALUD POR EL AIRE LIBRE

SEVILLA. — Catorce familias han sido desalojadas de su vivienda de la calle del Sol, 63, por haber sido declarada en estado ruinoso. La evacuación ha sido precipitada, pero en su realojamiento la autoridad no se precipita. Como tal 50 personas lo pasan al aire libre. El barraquismo de urgencia está ocupado por centenares de familias en situación parecida. Estas de la calle del Sol parece que van a ser dirigidas al «Charco Redondo».

OTRA SESION DEL T. O. P.

MADRID. — En ésta el tribunal represivo del derecho de ciudadanía ha sentado en su inconfortable banco (que no banquillo) a Genaro Campo, Francisco Martín Nieto, Juan González Gatón, Luis Lopetegui Urrestazuru, Santiago Gormendia Silanes, Angel Rivas Esteban, Emilio Amundarain Esnaola, Fernando Gárate Elustondo, Miguel Arruabarena Oyarbide, Félix Dorronsoro Ceberio, Miguel Zuabeitia Errasti, Martín Garin Urquiola, Bernabé Arizmendi Garmendia y Lucas Dorronsoro Ceberio, los tres últimos curas. La acusación gira en torno de una manifestación «ilegal» (legalmente es inútil intentarla en España) habida en 1º de Mayo en Villafranca de Oria. El fiscal reclama la pena de dos años de cárcel para cada uno de los procesados.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

3 volúmenes 19,00 F.

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»

de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

HOMBRES DE LA C. N. T.

MARTIN BARRERA

por **José Viadíu**

Autobiográfica

NACIMOS tres y murió la abuela. Esto es lo que suele decirse al hablar de algún hogar que pasa por una fase anormal. Algo de eso ocurría en nuestra mansión igualadina a principios de siglo. Cuando yo contaba unos nueve años murió mi madre, mi padre casó de nuevo y jamás pude acomodarme a la mujer que la suplantó. Como consecuencia, este mi proceder hizo que viviéramos en pugna constante, y como siempre la cuerda se rompe por lo más delgado, mi padre y mi madrastra encontraron una salida para librarse del tercero en discordia, o sea del Menda que firma estas líneas. El procedimiento que usaron fue el de mandarme de aprendiz de fideero en Barcelona cuando sólo contaba unos diez años. Por esta razón puedo hablar con más o menos conocimiento de causa de como se trabajaba y vivía en dicha profesión por aquellos días.

La casa que me correspondió trabajar era la de un tal Ramón Flor, individuo que estaba en posesión de una corcova respetable, pero que era más deforme moral que físicamente, y su lugar de laboreo estaba situado en la calle Borrell, al lado del Mercado de San Antonio. El sujeto de marras, además de la fábrica de pastas para sopa, era dueño de dos tiendas de comestibles. Allí se vendían bastantes legumbres cocidas y en el sostén interior de la balanza había un pedazo de plomo que pesaba unas dos onzas, lo que daba por resultado que la libra de doce quedaba reducida a diez. En conjunto veníamos a trabajar en dicho lugar unas veinte personas entre dependientes de comercio, fideeros, maquinista, aprendices y otras hierbas.

La forma de trabajo no podía ser más inquisitiva. Todos los empleados vivíamos en la casa del patrono. Nadie tenía derecho a salir de noche más que los oficiales el sábado. Para camas teníamos unas hileras de camarotes en los que los aprendices ocupábamos los últimos lugares y éramos víctimas de las «ocurrencias» de los demás dependientes que, por lo común eran groseros y deshumanizados. Las horas de trabajo dependían de las demandas o pedidos y del capricho del patrón, pudiendo afirmar, sin pecar de exageración, que oscilaban entre las once y las doce horas diarias. Todos comíamos en la casa. El almuerzo consistía en un plato de garbanzos u otra leguminosa cualquiera, un pedazo de tocino y pan; al medio día se reducía en un plato de sopa, la carne de olla y café; la cena venía a ser algo parecido al almuerzo, con la diferencia que el cerdo era sustituido por carne de res. Todo esto tenía que ser engullido en un santiamén, ya que en un momento dado todos abandonaban la mesa y el que se quedaba era objeto de burlas.

Los oficiales fideeros percibían entonces un salario (incluídos alimentos e instancia) que oscilaba entre las treinta o cuarenta pesetas mensuales que las administraba el patrono, ya que sólo se hacía la liquidación al terminarse el empleo. En cuanto a los aprendices la cosa resultaba extremadamente abusiva. Por lo general los patronos buscaban a este tipo de empleados en las rurales o en pueblos alejados de la capital y a ser posible de familias más o menos acomodadas, por lo que veremos. Los aprendices no percibían sueldo alguno durante tres años, cuando los habían cumplido sin haberles enseñado nada, los despedían y en paz. Su trabajo consistía en cargar «palinas» (un pedazo de cuero circundado de madera en el que ponían veinte o treinta kilos de pastas para repartir a los clientes). En mi caso particular debo confesar que esta tarea la venía alternando tirando de un carretón, hasta que un año después tuvo la «generosidad» el burgués de comprar un burro, mi buen compañero, amigo y confidente por quien sentí un afecto muy superior a toda la fauna infrahumana que se movía a mi alrededor.

Aquí cabe añadir que al terminar el aprendizaje el patrono pasaba la factura al padre del aprendiz por los gastos ocasionados: ropa, zapatos, medicinas y todos los «extras» habidos y por haber. Recuerdo perfectamente que después de los tres largos años de explotación inicua que soporté, al terminar el «aprendizaje», mi padre tuvo que pagar unas miles de pesetas, que en realidad no era otra cosa que un robo legalizado del que aprovechaban los patronos.

Lucha desesperada

Como se comprenderá no podía ser nada fácil romper este tipo de contrato de trabajo que tenía todas las características feudales para convertirlo en una tarea más o menos libre y humana. Precisaba de mucho tesón y de gran empeño por los trabajadores el manumitirse de un «paternalismo» degradante que les asfixiaba, hasta convertir, a quienes lo padecían, en elementos que compartieran la suerte de los demás compañeros de explotación, como albañiles, pintores, vidrieros, ebanistas, etc., que percibían un salario diario, que la jornada de trabajo estaba regulada, que gozaban de un trato más o menos parecido al de las demás profesiones y las equivalencias propias de una existencia algo más digna.

Lo que costó romper este valladar sólo lo saben quienes intervinieron en la lucha. La resistencia patronal fue muy superior a lo que representaba conceder determinadas mejoras a unos centenares de trabajadores. Para los patronos se trataba de defender un tipo de relaciones entre el capital y el trabajo en las que el operario no contaba ni mucho ni poco. Además, ellos sabían que triunfante la huelga planteada, después de los fideeros vendrían las demandas de todas las secciones que sufrían el mismo tipo de esclavitud, como así fue, dando paso a que luego se fundara el potente Sindicato de Alimentación.

Lo curioso del caso es que esta empresa, costosa y difícil, fue iniciada por un grupo de militantes, casi todos ellos neófitos en las contiendas sociales, que se jugaron el todo por el todo para salir triunfantes en la lucha. Puede decirse que este conflicto fue el inicio de aplicar la acción directa con todas las consecuencias dramáticas que lleva consigo al enfrentarse a patronos, y con ellos, al Estado. Este hecho de acabar con normas acomodaticias y negativas, en las que el hombre, el trabajador, era considerado un cero a la izquierda, y por esfuerzo propio colocarlo a la altura de resolver para y por sí sus inquietudes, necesidades y problemas, como en el caso que comentamos, es el mejor galardón que puede otorgarse a nuestra C. N. T., el organismo más eficaz a la evolución progresiva del trabajador español.

Martín Barrera

Esta huelga puede decirse que fue la prueba de fuego de Martín Barrera, quien, si en el conjunto de su actuación tuvo treinta y pico de detenciones gubernativas, sólo en el curso de dicho conflicto fue detenido al menos diez veces. A todos los recursos más reprobables apelaron las autoridades para reducir y nulificar la acción del grupo de militantes que daban la batalla. Hubo de todo, promesas de dádivas, golpes, amenazas, torturas, pero el contubernio patronal-autoridad fue derrotado en toda la línea, y la huelga triunfante fue el preludio de la liberación de la dependencia mercantil.

La actuación de Barrera en los medios confederales tuvo una permanencia de unos ocho años. Siempre estuvo en activo desempeñando diversos cargos en la Regional Catalana, para más tarde ocupar el puesto de administrador de «Solidaridad Obrera». Durante este interregno no rehuyó ninguno de los puestos de peligro, lo mismo mostrando entereza frente a las autoridades que en los momentos de agitación. Recordamos aún que las noches que precedieron al movimiento revolucionario de 1917 las pasamos en la Fonda Prim, casa de mala fama por dar cabida a parejas de no importa el sexo, la que utilizamos como argucia para escapar de una detención difícil de evitar dada la razia general que efectuaban la policía y demás autoridades. También estuvo preso en «La Mola», cautiverio que duró unos veinte meses sin formación de proceso ni alegación de causa alguna por tan larga reclusión.

En lo que se refiere a su casa fue siempre puerta abierta para amigos, compañeros o simplemente perseguidos, sin importar el peligro que representaba tal acto. Resistió en plena actividad los momentos más álgidos de la contienda o sea cuando la muerte acechaba a los militantes confederales. Luego, ya separado del movimiento cenetista por haber adquirido con el tipógrafo García una modesta imprenta, siempre fue un excelente compañero dispuesto a todo por servir la causa de la C. N. T. A la distancia de tales hechos tenemos la convicción que recuerda con mayor beneplácito y satisfacción sus primerizas luchas confederales que toda su gestión política posterior.

Anécdota

Aquí nos cabe recordar un hecho que corresponde a su compañera, Pura, y se relaciona con uno de aquellos días inciertos en que los arrestos de militantes eran globales. Hacía poco nos habíamos despedido de Barrera y en este momento fue detenido. Mientras lo estábamos esperando, pues en aquellos días ocupaba una habitación de su casa, irrumpió el jefe de policía Mas para hacer el pertinente registro. Ante la amenaza de mi detención, Pura alegó que desearía no se molestara a nadie puesto que tenía huéspedes que nada tenían que ver con las ideas de su marido.

El policía atendió la súplica y llenó la fórmula sin hacer el registro, lo que me salvó de prolongada detención gubernativa, lo que hago constar, a medio siglo de distancia, como prueba de un tardío agradecimiento.

S.I.d.

S. I. A., REGION PARISINA

Participa a todos los grupos de la misma que no hubieran asistido al último pleno celebrado el día 25 de noviembre de 1967, que ha habido cambio de Comité Regional, y que sería conveniente que se pusieran en relación con nosotros lo más pronto posible.

Será bueno recordar que la misión de S. I. A., así como su estructura, podría ser el vínculo que al antifascismo diera completa satisfacción, en el aspecto solidario. Es lástima que todos los antifascistas no se percaten de esta realidad. S. I. A. espera vuestra colaboración para devenir internacionalmente lo que se ha propuesto.

Tenemos a la disposición de los grupos y amigos de S. I. A. un donativo de discos de música cuyo beneficio será pro ancianos y mutilados. El precio de cada disco es de 2,50 frs.

Area Mundial

LOS TOTALITARISMOS SE CONFUNDEN

En la Universidad de Argel hay intenso ajetreo. El gobierno dispuso la estatificación del Sindicato de Estudiantes y éstos, celosos de su libertad y sus derechos de ciudadanos, se oponen a la pretensión desorbitada del gobierno. Como, en toda ocasión, el primero que gana es quien posee la Fuerza, en la Universidad imperó el «mando y quiero»... y los estudiantes se lo pensaron, decidiendo no entrar en clase. Concretamente, al ver la dureza autoritaria penetrada en el recinto del Saber — tan diferente del recinto cuartelero —, los alumnos universitarios argelinos se declararon en huelga como rechazo al sindicalismo de cuartel que se trata de imponerles.

Ya tenemos, pues, que en Madrid y en Argel los estudiantes protestan lo más virilmente posible contra la Asociación Estudiantil esclava y en favor de la Asociación Estudiantil libre. Unos y otros se agitan, en coincidencia aleccionadora, contra los poderes abusivos, contra los sistemas conculcadores de la libertad de sentir, pensar y obrar. Nada más lógico en el mundo que se libró de la horrible dictadura alemana, que restablecer los Derechos del Ciudadano establecidos en Francia ya en 1790. ¿Cómo, 178 años después, la Universidad ha de figurar esclava?

Lo curioso del caso es que el régimen de Madrid se asienta en lo que sus panegiristas llaman la «liberación de España», igual que el gobierno de Argel se reclama de la liberación de Argelia. Todo son liberaciones, y una vez éstas implantadas se establecen las opresiones, el ordeno y mando, el aquí no hay más voluntad que la del que dispone de la Fuerza.

Lógicamente, el estado de opresión de España no nos sorprende por tratarse de un país sometido a un régimen de abolengo nazifascista. La reacción española un día encarnada en la figura de Miguel Primo de Rivera, no pudo ser más aguda o humanicida de lo que fue por no haberse ensayado aún el estilo del führer. Cuando el general Franco nos hizo rendir armas asesorado por el generalato de Berlín, ya había recibido la gran lección genocida de sus profesores de Italia y Alemania totalitarias. Por eso la guerra de España, seguida de una represión furiosa y cobarde, resultó extraordinariamente sanguinaria.

De Argelia libre podía — y puede aún — esperase otro resultado. No vamos a equiparar su situación política con la de España, pero esos deslices hacia el totalitarismo no debieran ocurrir. Nosotros no nos pagamos nunca del Estado, pero nos convendría que el Estado lo fuera lo menos posible como pedía Jefferson. Instaurar una autoridad revolucionaria para ir aminorándola en efectivo, a medida que la ciudadanía se adapta a las normas de libertad y de equilibrio económico. Desgraciadamente, las revoluciones de hoy dán un magro resultado, un resultado de regresión pintada con los más llameantes colores.

Como en Egipto, Sedan, Irak y demás instituciones estatales africanas, Argelia se proclama del socialismo, palabra importada de la U. R. S. S. cuyo socialismo se reduce a mantener y perfeccionar su dictadura ya hace medio siglo «transitoria», en realidad más acerada que nunca. Que Stalin y Bería hayan pasado a la historia no acredita que en la U. R. S. S. se disfrute de condiciones de libertad e igualdad que, por sometimiento obligado a un gobierno absoluto, el pueblo desconoce.

Revolución, socialismo y demás pancartas del revolucionarismo añejo, van perdiendo su valor a medida que los absolutismos gubernamentales las asimilan para corromper su significado exacto, y pronto, de no variar el léxico de los déspotas, Revolución, Socialismo, etc., nos darán la sensación de que se habla de Autocracia, Reacción y Santo Oficio.

Ya los nuevos gobernantes «revolucionarios» marcan la pauta de las ambiciones personales echándose unos a otros del Poder, ante la indiferencia o tal vez el estupor de los pueblos respectivos. Creyentes en todo empuje hacia adelante, nuestra simpatía, de momento ha ido en pro de Castro, de Ben Bella, e incluso de Nasser, pensando que un grado de libertad y una libra más de pan sus pueblos los alcanzarían. Pero...

La Isla de los Pinos, la Universidad de Alger y el pésimo faraonismo de El Cairo nos indican que con esas revoluciones los pueblos no han adelantado ni de un par de pulgadas.

EL ANARQUISMO EN SANGHAI

Cuando publicaciones nuestras se agarran a las consignas «peceristas» para dárselas de enteradas, pensamos: si los conspicuos caen en estas «ingenuidades», ¿qué no harán los del «estado llano», los de la «galería»?

Hace poco leímos una glosa a la «revolución cultural» que no hubiera tenido lugar, con tal calificativo, si no lo hubieran usado los comunistas de Mao. Por este camino, poco cuesta quedar con los dedos pillados en la puerta. A este respecto traduzcamos de un diario francés:

«ANARQUIA EN CHANGHAI. — ...la anarquía gana terreno en Changhai, la población mayor de China. Ello lo anuncia un editorial del órgano maoísta «Wen Hui Pao», el cual añade que la situación adquiere serias proporciones.

«Wen Hui Pao» indica que los anarquistas se rebelan contra la dictadura del proletariado porque ella es un obstáculo a su libertad. Estos anarquistas son mayormente obreros, estudiantes y profesores, que desobedecen abiertamente las órdenes del Partido.»

Seguidamente «Wen Hui Pao» señala que estos anarquistas no acuden al trabajo bajo diversas excusas para dedicar días laborales a «alegres excursiones».

Nosotros sabíamos que en Changhai, ciudad industrial, siempre ha habido anarquistas. Lo que ignorábamos — y lo seguimos ignorando, a pesar del «Wen Hui Pao» —, es que nuestros compañeros chinos fuesen tan amantes del jolgorio, precisamente en la época de mayores preocupaciones. ¿Tan iguales son los periodistas de Mao a sus colegas occidentales burgueses, que afirman que los anarquistas son gentes disolutas y haraganas, esto es, elementos sin filosofía, sentido común ni espíritu de trabajo?

Cuando hemos mirado hacia oriente hemos pensado que tal vez China sea más tolerante con los anarquistas de lo que lo ha sido la U.R.S.S., en la cual han perecido sistemáticamente exterminados. El contenido «ingenuo» del diario de Changhai, ¿no amaga una amenaza para nuestros compañeros, ya numerosos a causa del malestar creciente de trabajadores e intelectuales sometidos a la disciplina de un partido en el cual no creen?

La «revolución cultural» no ha sido otra cosa que una pugna interior del P. C. chino. Sentiríamos mucho que la avalancha de violencias «revolucionario-culturales» afectara a nuestros compañeros.

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería. Es una edición «Umbral».

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Hay pocos ejemplares disponibles.

Introducción a la Anarquía

II

De esta maquinación del que soy siervo; de esta incesante ingerencia en mis vísceras, en mi sangre, en mis nervios; de esta prisión definitiva donde se me ha situado — a mí, mamífero bípedo —, no me libraré con palabras. Mi pensamiento, regido por mis «humores»; mi imaginación, regulada por lo acontecido; lo ya visto, me resultan un engaño suplementario. Mi desespero es químico. Yo muero de muerte en cada segundo. Mi recurso salutífero reside, solamente, en el rechazo, un engaño más, pero terriblemente superactivo.

Soy rey de mi dolor, siendo éste quien me somete. En el fondo, el dolor sería un placer, sin la picazón que me lo sitúa siempre en epígrafe. En el libro de nuestra vida, un vocablo pleno significa: Sufre.

El perro que ladra, un hombre que vocea; nada les diferencia. Y me siento particularmente perro en mis horas aparte del mundo. Además, se reducen mis facultades de habla, y no hablo más. Entonces me canto, me convierto en matemática, me naturalizo. Bien hablaría de esta gramática que nos ha abozalado desde largo tiempo. Ya no consigo soportar faltas de ortografía. La regla, en este punto anclada, queda por encima de la regla misma. Ella es trascendente, diría el filósofo; pero la regla se sitúa ante mí, me adelanta, hurtándome el Yo. La moral, no importa de donde ella emane, está muy al lado de esta autodictadura. No son ya los tiranos, que gobiernan. El mundo es la anarquía contenida por reglamentos de solitarios y algunos baremos policíacos.

¿La propiedad? Es palabra que procede cambiar. Yo soy propietario de mi derecho a reivindicar «esta» propiedad, objeto de mi codicia y cuya sanción posesiva hoy no se remite sino al dinero para resultar el dueño, a menos que yo no decida transgredir el orden establecido para apoderarme por la fuerza, o por la astucia, de un bien que considero, en lo eterno, como de mi uso personal. En consecuencia, lo que me pertenece puedo romperlo: he aquí el derecho de propiedad, el derecho a destruir... «ad libitum». El derecho de propiedad sobre un Van Gogh por el cual puedo haber pagado 300 millones, no es el mismo de puesta en Banca para aguardar los días magros; tampoco es de mirarlo solo, en casa, murmurando o no sobre las maneras particulares que el pintor tenía antes de dirigirse al burdel, cuchillo en faltriquera y la oreja en escucha... No; mi verdadero derecho de propiedad sobre el cuadro es de poderlo quemar en mi chimenea, sobre un brasero de indiferencia, con el ojo y esa memoria imaginativa que casi nunca se equivoca (ya que las cosas giran en círculo) para las críticas de arte de la época que nada vieron en el genio de Vincent. Entonces me veo y resulto solo en «ver» en esta piromanía crítica.

No robo el condumio de mi perro porque no cómo como él. De todas maneras, ello no es tan seguro como parece. En el confort de mi salario, de mi «quincena», de mi paga, de mis emolumentos, de mis honorarios (curiosa manera de multiplicar el vocabulario del «fric» (dinero), no observo siquiera al perro comer. El suyo me es un mundo indiferente. Yo soy un hombre que piensa y que come frituras de ternera, caviar fresco o lechoso, puesto que el doctor me lo ha recomendado. Pero ese sistema nivelador que consistiría en ponerme a ras de las bestias, a medir la extensión, el territorio y el hambre, de la hidra, hasta los abonados a la cantina comunalista, o hasta suscribir una despensa de moscas agujadas y colocadas en la telaraña, en diciéndome: «Está bien, yo *me aranio*», yo tengo provisión para cuatro días... Eso jamás, ¡y no obstante! Si muero de hambre persisto, duro, no pienso más en comer en perro ni en hombre; mas importa que yo «aguante» porque la sociedad me ha identificado, me concedió un nombre, puesto que soy hijo de alguien. No es un derecho; pero la filiación es un estado. Un perro que roba recibe un puntapié; yo robo un pan y me encierran. Entonces mi trabajo me libra de las rejas, valiendo mejor clavar, durante horas y horas, clavos en el imbécil «planing» de la mierda proletaria, que tenderles lazos a las gentes «honestas» para luego pasar cuentas en el comisariado de policía. El contencioso correccional que yo evito me esclaviza a alguien, y hoy, a un ser preciso: la sociedad anónima. Trato de señalar, con ello, no el artificio jurídico que coloca el Capital en una acción conjuntiva con la Bolsa, sino esas fauces múltiples de la acera y del Metro: el Pueblo, el humus en el cual crece, cada cuatro o cinco años, lo que está convenido llamar sufragio universal. Las gentes que no veo no existen. Si yo no soy un bandido es porque el Pueblo ha votado para que alguien inventara el fiscal del Estado. El Pueblo es el furriel de la tirania.

Léo Ferré

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 Franco.

Servicio de librería

ACABAN DE LLEGAR

«Crónica de la Revolución Mexicana», R. Blanco (3 vol.)	45 00
«Historia de la Revolución Mexicana», José Mancidor	18 00
«Jão Ternura», Aníbal M. Machado	10 00
«Al Diablo con la Cultura», Herbert Read	10 00
«Ideología y tendencias en la Comuna de París», H. Kœchlin	15 00
«Utiles después de Muertos», Carlos M. Pellicer	25 00
«Arte y Libertad», S. Vilar	15 00
«Rebelde en el Paraíso Yanqui», Richard Dronnin ..	20 00
«Correspondencia selecta de Joseph Ishill (Traducción y notas de Vladimir Muñoz) —	6 00
«Marxismo y Socialismo Libertario», Daniel Guerin	7 50
«España en el Crisol Político», Henri Rabasseire	16 00
«Cataluña 1937», G. Orwell ..	16 00
«Dictadura y Revolución», Fabbri	16 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	12 00
«La Falacia del Marxismo», Gaston Leval	7 00
«Les Espagnols en France», Guy Hermet	26 00
«Furgón de cola», Goytisolo	21 00
«Historia de las agitaciones campesinas andaluzas», Juan Díaz del Moral	15 00

B.D.I.C

Tribuna juvenil

CARTA ABIERTA

Estimado amigo Floreal: Salud.

RECIBIDA tu tarta en la que me me aconsejas mi ingreso en las JJ. LL. Te notifico que has llegado tarde, dado que pertenezco a las Juventudes Confederales; que independientemente nos reunimos; tratamos nuestros problemas juveniles; nos trasmitimos nuestras inquietudes; organizamos charlas comentadas, a las cuales invitamos a los «viejos», con los cuales cambiamos impresiones. Los escuchamos con el mismo respeto que ellos tienen con nosotros; coincidimos algunas veces, discrepamos en otras, pero mantenemos cordiales relaciones, desde luego, sin dejarnos impresionar, pues ante todo queremos mantener nuestra independencia y personalidad, sin tutelas ni paternalismos.

No hace mucho ingresé en la F. L. de la C. N. T. de mi localidad; esto me permite con todos mis derechos y deberes acudir a las asambleas. No trataré de ocultarte que algunas son fuertes; todos pretenden tener razón y estar en posesión de la verdad; pero como no hay más que una, me limito a escucharlos y después, con arreglo a mi temperamento y propias inquietudes, juzgo por sus actividades, por su comportamiento, por sus sentimientos solidarios.

Aparte de esto trato de documentarme leyendo a los clásicos por estimar que tengo mucho que aprender de ellos a pesar de que tú los tratas con menosprecio. En uno de los párrafos de tu carta manifiestas que a los jóvenes nos pertenece el futuro. Yo estoy de acuerdo, sin ser conformista, que también nos pertenece el presente y que tenemos mucho que aprender del pasado. Sin pasado no tendríamos presente ni futuro.

Mi principal interés es poder capacitarme para más tarde, debidamente preparado, acoplarme a una de las piezas desgastadas del carro confederal, pues éste sin piezas de recambio por militantes que por enfermedades desaparecen, si no hay formación de continuadores la C.N.T. no será lo que es ni lo que fue; por eso me has dejado perplejo con tu frase: Hay que matar a todos los viejos que desde los comités no hacen nada ni dejan hacer a las JJ. LL. ésas a las que tú, tu padre y abuelo pertenecéis.

Hablando con mi padre, que dice perteneció desde muy joven a las juventudes de su sindicato, me ha dicho que en las asambleas sindicales estaba presente el delegado gubernativo, que no dejaba tratar problemas delicados, y que cuando algún militante trataba de sacar los pies del plato suspendía el acto. Las juntas y militantes se valían de medios para criticar las injusticias del régimen y daban a conocer los atropellos cometidos por los patronos y sus represalias con los trabajadores, y se nombraban comisiones para tratar de solucionar los conflictos, pero — me añadió — que en muchos casos las comisiones llegaban tarde porque antes habían pasado los jóvenes incontrolados que, sin pedir permiso a juntas y militantes los habían solucionado a su manera. Consecuencia de estos hechos: que el imperativo era la acción directa; sufrían las consecuencias los militantes conocidos, que pasaban a la cárcel, y en ocasiones los sindicatos fueron clausurados. Pero jamás los sindicatos de la C. N. T. expulsaron a ningún incontrolado por haber hecho justicia, pues estos hechos fueron los que a la C. N. T. y al anarquismo militante les dieron vida y personalidad, haciéndose respetar. Lo más interesante era que si de estos hechos realizados sin pedir permiso algún incontrolado era detenido, los Comités pro-presos cubrían los gastos de los procesos; atendían a los presos y familiares sin hacer discriminaciones; al preso no se le preguntaba si pertenecía a la C. N. T. a la F. A. I., a los grupos de defensa confederal ni si tenía en cuenta el color del pelo, ya fuese negro o blanco; el preso era considerado como preso, y nada más.

Quisiera equivocarme, pero estoy casi seguro de que tus ascendientes, antiguos militantes, no te han contado nada de esto, que es verídico porque tengo referencias por los que se consideran como de vieja guardia.

De estar al corriente de estas cosas, a buen seguro que tendrías mentalidad diferente a la que tienes, y no me manifestarías que tu padre y otros como él se han apartado de la C. N. T.

Pues no es restando fuerzas a la C. N. T. que se puede continuar la lucha en el interior, pues todo lo que hagan las JJ. LL. y mucho más, se puede hacer dentro del conjunto orgánico. Yo, por lo que me concierne, no creo en milagros ni ruidos para mí cuentan los hechos. Es infantilismo creerse que por el solo hecho de sacar un carnet de joven, tu padre se ha rejuvenecido; pues hay jóvenes que nacieron viejos y viejos que por sus actividades ni las canas ni los años les hacen perder su dinamismo.

Floreal: en la próxima charla que celebremos te invitaré y contrataremos lo que une y separa de las JJ. LL. a las juventudes confederales; de los viejos que no hacen y de los que hacen lo que no tendrían que hacer.

Dispénsame si por mediación de LE COMBAT SYNDICALISTE te contesto sin pedirte permiso, pues yo pienso como pensaba ante la vieja guardia, que daba los hechos por consumados.

Cuando aparezca esta carta y cuando te invite a la charla, te mandaré el «C. S.», pues estoy más que seguro de que ni tú ni los tuyos compráis la prensa confederal.

Recibe fraternales saludos de tu amigo,

MANOLO

Crónica sudamericana (1)

EN las últimas semanas inmediatamente anteriores a la confección de esta crónica hemos asistido a un incesante bombardeo de noticias periodísticas y radiales, provinentes de Bolivia, que para nuestros sentidos visual y auditivo terminaban en una nauseabundez irresistible. Que el «Che» Guevara haya sido abatido en las selvas del oriente boliviano es algo que no nos otorga primacía para negarlo rotundamente, aunque sí para expresar nuestra increencia desde el primer momento en que las autoridades del Altiplano les dió en anunciar la intromisión, en aquellas tierras, del «legendario» guerrillero argentino-cubano.

Pero la finalidad de esta crónica no busca establecer la veracidad o no del suceso lógicamente contravertido, que retumbó a través de cordilleras y océanos, sino tratar de puntualizar los hechos en razón de hallar las implicancias de los mismos que intentarían dar, a criterio de la burguesía criolla que es la más vivamente interesada, el impacto frente al cual quedaran en resguardo las exportaciones de guerrillas, provinentes de la isla antillana.

Son legión los grupos humanos que de diverso matiz ideológico y social se preguntan: si la principal causa en el fomento de la guerrilla iberoamericana reside en la Cuba de Castro y si, de otro lado, es la gran potencia del norte la protectora del mundo capitalista, no se comprende (se alega) la postura de una casi total indiferencia de los dirigentes yanquis cada vez que en la O.E.A., por boca de uno de los afiliados (Venezuela en muy especial modo) se plantea el caso de Cuba, por sus ingerencias en la política de otros Estados.

En esta calculada y sistemática indiferencia de U. S. A. frente al problema cubano, es que quizás hallaríamos el motivo de la aparición de esas guerrillas bolivianas y luego de Ernesto Guevara, estableciéndose así un mayor realce por esta figura «legendaria», cuya «intromisión» en los asuntos de otros países revestiría, por tal forma, una resonancia que permitiera, el eco de ese retumbe, traspasar los umbrales de la Casa Blanca, como una manifestación más de protesta y de indignación que se formularía frente al intruso Castro, incomprensiblemente mantenido en la comunizada Cuba.

Como dato revelador, bastaría recordar que las guerrillas en el sudeste boliviano nacieron en aquellos días inmediatamente anteriores a la Conferencia de los Estados americanos en Buenos Aires, cita preparatoria a la otra posterior celebrada en Punta del Este, Uruguay, a nivel de Jefes de Estado, sin la presencia (y muy sintomáticamente) del presidente de Bolivia, René Barrientos. Luego otra Conferencia de la O. E. A., esta vez en Washington, que habría de analizar las quejas venezolanas, de intromisión bélica por parte de cubanos, en sus asuntos internos.

Ninguno de esos eventos a niveles superiores ni las quejas formuladas con mucha anterioridad por Rómulo Betancourt en muy especial modo, a la sazón Jefe de Estado, hallaron asidero firme y decidido para acabar con las exportaciones de guerrillas desde Cuba.

¿Por qué razón? ¿Cuáles fueron en realidad los motivos que aconsejarían a la autoridad política norteamericana en desestimar una y otra vez, como medidas de incongruencia, los ruegos y las quejas de los dirigentes de esas naciones radicadas a esta parte sur del Hemisferio? Atinamos en pensar que podrían ser dos los motivos valederos, (valederos a los intereses de la gran nación norteña) ambos divergentes entre sí y cada uno de ellos buscaría, por distintos caminos, la forma de no perjudicar en demasía a los países iberoamericanos, y de otro lado afianzar una posición de orden futurista. O sea, que siendo Cuba país isleño esta conyuntura o situación geográfica incidiría en su desventaja como exportador de revoluciones armadas, compendiándose de ello que éstas en ningún momento pudieran ofrecer un peligro mayor a la tranquilidad del capitalismo de esta América morena, contrariamente a como aconteció con la Guatemala de Jacobo Arbenz, en 1954 (que dada su enclave geográfica si suponía su buena parte de peligro) que de un tremendo manotazo la puso fuera de todo inconveniente. Y de otra parte, el no descomunizar Cuba equivale a dejar una zona donde, por tal circunstancia, está latente el factor disputa entre los dos colosos y servirse de ella en el momento más oportuno, creando situaciones semejantes a las que nos tocó vivir en 1962, con lo que se le dio en llamar crisis del Caribe y sus cohetes...

Diríase que el dividido Vietnam con su actual lucha cruenta no bastaría para crear las condiciones conducentes a un condominio mundial por parte de los dos grandes. Por lo que se desprende, hace falta ir manteniendo las reservas, de otras áreas geográficas, que en su día y hora fueron escogidas para el mismo fin propuesto; así por ejemplo: la dividida Corea, el corredor de Berlín, la Cuba comunizada por empujes venidos del exterior y, por si todo ello fuese poco, ahí tenemos otro artilugio de reciente creación: Oriente Medio. Todo un conjunto de oxígeno preparado y acumulado en enormes reservorios de alta presión sin válvulas de escape...

De la suma y compendio de esas atingencias múltiples se saca como resultado final y real la existencia de ese morbo que, por su diabolismo, genera en el alma de los individuos, y por consiguiente de las naciones, el egoismo, la prepotencia, la vanidad y el miedo al mañana, cuatrimonio detestable, por la lucha que genera, que tan solamente puede existir cuando su puntal de apoyo se denomina *trabajo para el negocio, economía competitiva.*

ROMULO CHAVEZ

(1) Recibida con retraso.

Columna del emigrado

Antes de la «paella»

Arroz y tartana. — Los que hemos leído la celebrada obra de Blasco Ibáñez nos hemos solazado la mar con ella a causa de sus estampas populares y bellos decires. No enteramente en mi caso, hombre de sudor en pecho que antes de comer una «paella» he tratado el arroz en cultivo.

¿Saben los arroceros... de comedor cómo se suda una camisa, cómo se derrite uno de angustia en los «febricidios» de la Albufera, del delta del Ebro y de la Camarga?

Una vez salí enrolado en el grupo arrocista de Amposta para el inhóspito delta del Ródano, y allí que no me busquen. Se gana dinero, exacto, mas uno se pregunta por qué los agricultores franceses no se interesan por hacer fortuna en dicho lugar. La prensa se ocupa de la Camarga en lo pintoresco, logrando convertirla en un pequeño Far-West, en estuche de leyenda y en dechado de virtudes folklóricas. Francia conoce la extensión arlesiana a través de la música especial de Bizet aderezando una tragedia posible de Alfonso Daudet. Sabe mismamente que en época veraniega se reúnen en Santas Marías del Mar unos 10.000 gitanos para asuntos de jolgorio explotados por la religión a título de Tres Marías Santísimas como concesión a la gitanería, que con una no debe de tener bastante. Pero terminadas las fiestas, la gitanería se va y el turismo ávido de tipismos no se queda, en cuya ocasión la amplia y desolante Camarga queda sola otra vez, o no sola del todo, puesto que la mosquitería abunda, como los bichos del agua, del barro, y de los cañizares.

Y he aquí que obtenemos, al margen de ferias, bizeterías, películas, cromos y correrías de potros y cornúpetos, un panorama agrícola de trabajo que cumplirá en un 90 % la mano de obra extranjera, para el caso la española, cuyos infelices «manobreros» no habrán acudido para ver las Tres Marías (con una en su pueblo ya tienen de sobras) sino para ahuyentar la miseria de sus hogares patrios, darle una «puñalá» al hambre, metiéndose en agua francesa hasta las rodillas o más, replantando hacitos o efectuando la siega siempre en agua o barro, siempre en un viento que se resiste porque los retortijones del hambre franquista son peores; nunca librados de esa nube de mosquitos que sólo disuelven los periodistas en las planas de sus periódicos.

Ahora, representantes de la patronal arrocera francesa preparan un envío de centenares de braceros españoles de acuerdo con la Casa Sindical de Madrid, estableciendo — dicen — un nuevo convenio salarial para la próxima campaña arrocera francesa. La comisión mixta resultante comprende a 25 personas presididas, por lo francés, por Monsieur Marc de Luc, y por lo español-vertivalista, por el «camarada» Lample Opere, y entre los que no faltan representantes del Instituto Español de Emigración y del Ministerio de Trabajo. ¡No faltaría más, dado el interés económico que la explotación de la mano de obra del país ofrece al oficinismo del Estado franquista!

Porque esos arroceros españoles que vendrán a Francia para realizar labores que los asalariados franceses rehusan hacer, no estarán en condición de obreros libres, sino de «productores» dirigidos, arrebatiñados, exprimidos por sus conductores vertivalistas, dependientes éstos, a su vez, de la cadena de consulados franquistas de Perpiñán, Montpellier y Nimes. Tras sudar la pena negra, estos compatriotas nuestros, innoblemente sustraídos a sus hogares (la miseria jamás es voluntaria) y embarcados para el extranjero, ganarán sus buenos dineros, en una temporada de dos meses podrán efectuar un ahorro personal consistente en (más o menos) 1.500 francos, cuando en realidad podrían «cosechar» 1.800 si no fueran los pagos exigidos por el sindicato que los tiene endogalados y al que no pueden eludir a pesar de no tener el verticalismo vigencia en Francia, pero que la tiene en virtud del convenio firmado en Madrid por la patronal arrocera francesa y la representación sindicalista apócrifa del gobierno, cuya argolla al triste arrocero le será difícil quitarse sin desertar el grupo y quedar en este país perdiendo contacto con sus familiares que, en la tierruca, quedarían en el mayor desamparo.

Lo dicho: Los arroceros hispanos venidos en rebaño al arrozal galo sufrirán durezas de trabajo, de clima, de extrañamiento, y tal vez de trato. Serán constantemente vigilados por... unos y otros, y acabada la campaña volverán a sus casas con un puñado de dinero (que mermará con el trastoque en pesetas); con un cansancio merecedor de reposo, y posiblemente con frisones y las manchas amarillas del paludismo.

Con el siglo XX muy avanzado, esos convenios arroceros parecen retrotraernos a la pesadilla de cadena y látigo de tiempos considerados remotos.

Domingo de Chiclana

Queremos esto, aquello y lo de más allá

EN los movimientos antifranquistas y antifascistas del exilio que tienen trazada su trayectoria y se esfuerzan por ser consecuentes con la misma, están brotando una serie de grupos y grupillos que se separan de dichos movimientos esgrimiendo como argumento de que los organismos de los que formaban parte, en su lucha por la libertad del pueblo español son inoperantes.

Cabe señalar que la separación moral de los que finalmente se ponen al margen, ya la inician en el seno del propio movimiento al presentar a éste consignas directrices que son rechazadas, porque ello equivaldría a poner el Movimiento bajo su dirección personal. Los descontentos de una u otra corriente de opinión o partido, por el estado de desconfianza a lo que antes eran, y por aburrimiento, se sienten afines. Su primera operación es la de organizarse en grupo, al que dan un nombre que és, de por sí, el anuncio de grandes acontecimientos que nunca acontecen. La segunda operación es la de lanzar un manifiesto en que dan por fracasados en su misión liberatriz a los organismos de que formaban parte, y en el que proclaman que ellos quieren realizar esto, aquello y lo de más allá. Según estas declaraciones la organización o partido a los que pertenecieron no quiere realizar nada. Si ello fuera cierto, los grupos y grupillos que vienen apareciendo y extinguiendo tendrían su razón de ser. Pero en la trayectoria del movimiento estos grupos marginales tienen su historieta, y por ella es conocida su obra.

Para llevar a cabo la descomunal obra que anuncian piden dinero, y en varias ocasiones el dinero llega. Lo que no llega es la realización de la obra que prometieron realizar. Y entonces los que se rascaron los bolsillos se rascan la cabeza. Lo que provoca un descontento que merma la vitalidad del movimiento «infalible».

Si lo que denuncia la falsa posición de un militante o un grupo son las contradicciones, la obra de los grupos al margen se retratan solos, pues es fácil comprender que si los movimientos de que formaban parte en su misión liberatriz son inoperantes o poco operantes, si sus mejores estrategas se separan de los mismos aún lo serán menos. Y ellos mismos a pesar de sus infalibles consignas, si no están rodeados de un movimiento que las comparta, se debatirán en el vacío, lo cual les imposibilita realizar lo prometido, salvo de que estén dotados de poderes divinos desconocidos.

En el anuncio de posiciones estratégicas con que amenazan derribar al franquismo también pretenden hacernos creer en las artes de encantamiento que Cervantes con tanto acierto criticó. A fuer de sinceros, hemos de reconocer que la mayoría de los refugiados y los sometidos al régimen fascista pusimos alguna esperanza en que la Sociedad de Naciones, al final de la guerra libraría al pueblo español del sistema que lo esclaviza; el desengaño — que es uno más — de los que nos ocasionan las democracias fue grande, pero no lo suficiente para desengañar a los que pretenden derribar al franquismo con amenazas truculentas o con la presión de los gobiernos democráticos, a los que hacen llamados para que nos saquen las castañas del fuego.

Referente a si España entra o no en esa feria gitana que se llama Mercado Común, los grupillos al margen le ponen gran esperanza, argumentando que para entrar en tal feria, España tendrá que democratizarse... El que algo entienda de problemas económicos se da cuenta de que el Mercado Común no tiene ninguna finalidad liberatriz, sino por el contrario, regresista. En tal mercado se trata de asociar a los grandes consorcios comerciales para que equilibren los precios y no se hagan competencias ruinosas entre sí porque ello repercute en las cajas de los Estados. Y para que España tome parte en dicho mercado lo que interesa a los mercaderes no es el sistema que esclaviza al pueblo; lo que les importa a tales gitanos es lo que España pueda vender o comprar a los compañeros de tribu.

No faltan entre los descontentos los que quieren hacernos creer que se derribará el franquismo fortificando con su colaboración sus insuficiones. Tal es el caso de los tránsfugas «de Madrid». También se quiere que pongamos esperanzas en ruidosas revoluciones planificadas. El problema es de los más delicados; acertar es lo más difícil. Sin embargo es fácil comprender que lo que ha de hacer mella al franquismo no es el ruido de un acontecimiento que se anuncia, sino la consecuencia que provoque el acontecimiento consumado sin anuncio.

En la lucha contra el sistema fascista y afectando otros problemas trascendentales afrontados por nuestro Movimiento, aún los que sostienen una idea o una posición más acertada no siempre están libres de incurrir en equívocos. Pero los que perdieron la confianza en las ideas y en la acción revolucionaria característica, su equívoco ya no es por circunstancias imprevistas, sino porque al apartarse de la base flotan en los terrenos movedizos a que se han desplazado, y en los que su voluntad no es determinante, sino determinada por corrientes extrañas a las buenas intenciones que puedan animarlos. Y en tal posición los que gritan queremos esto, aquello y lo de más allá, lo que hicieron y hacen en todos los tiempos y lugares es desorientar y disgregar las corrientes que tienen trazada una trayectoria y se esfuerzan en ser consecuentes con la misma.

En el militante como en la colectividad, lo perfecto no existe. Pero si se ha de luchar por lo más perfecto posible, debe de hacerse en casa y no afuera. Y los que presumen de más aptos son los más llamados a ello.

Serafín Fernández

El odio, cáncer social

MUY a menudo, el hombre atribuyéndose poderes ejecutivos, decreta la inexorable sentencia del odio, contra aquél o aquellos, que no le son del todo amables... y con ello, la ley del amor colectivo, tan cacareada y preconizada en todos los lares, aparece como una miserable Utopía.

En efecto, esta sublime ley, apenas observada por un puñado de hombres, es mutilada alegremente, a pesar de las incesantes llamadas a la razón y a la fraternidad que se hacen. El odio se extiende y se agrava entre los hombres, a medida que el progreso, en el orden material e intelectual, señala la recrudescencia de la implacable rivalidad social.

¿Qué valor tienen entonces, los más bellos principios, ante un proceder humano tan descabellado? Si a pesar de la experiencia tantas veces secular de desastres causados por el odio, los hombres no se han convencido todavía que deben amarse, es porque en realidad no lo pueden. Y si no lo pueden, ¿para qué seguir acariciando por más tiempo una graciosa quimera?

Desgraciadamente, el odio va amparándose cada día más del hombre, hasta tal punto, que éste, no solamente siente profunda aversión hacia sus semejantes, si no que se niega y rechaza rotundamente, el ser amado por los demás.

Cierto, que el desinterés, la tenacidad y la esperanza, centuplican el poder del pobre amor colectivo. Cierto también, que éste arrastra en su oleaje a miles y miles de corazones henchidos de generosidad, seres atormentados por el deseo de hacer el bien, soñando con una humanidad libre y feliz, transfigurada por sus enseñanzas y sus buenas acciones. Estos incansables sembradores de amor colectivo... siguen sin vacilar su camino, a veces, defraudados al constatar que sus lógicos avances, no hallan más que indiferencia y tropiezos ante los insolventes rechazos de un odio, que no quiere retroceder. De ahí que hayamos tenido que recurrir en algunas ocasiones a la odiosa represión. Porque no olvidemos que la ley del amor colectivo, aún siendo, como lo es, excelsamente sublime, tiene el fallo de no ser más que mera teoría; en cuanto al odio, por muy dura que nos parezca esta afirmación, tiene en su favor el poder de una realidad concreta.

Os preguntaréis, al igual que yo, ¿cuáles son entonces las posibilidades viables, sobre las que puede fundarse y escudarse nuestra esperanza? En una, repetís, «en la del heroísmo», pero, ¿qué acogida, insisto yo, le darán los hombres preñados como lo están, de instintos tan susceptibles y vindicativos a este extraño programa? ¿Contestarán al odio por el amor, a la injuria, por el perdón, al desbordamiento del mal, por el exceso del bien? Permitidme que lo ponga en duda. Los poseedores, de esta legislación y sus devotos propagadores, nos dan hoy día un deplorable espectáculo de inmoral proceder; luego el único sobresalto de esperanza que podemos esperar será el que nos provoque la visión que tenemos del amor humano, asido como va, al ideal accesible.

Tal y como hoy día van las cosas... aparece muy lejana la cima armoniosa que debe unir y estrechar a los hombres en un haz de fraternidad. Aparte de un ínfimo número de evidencias, basadas en ciertas observaciones sensibles, en conclusiones resultantes de experiencias renovadas, o demostraciones sensibles, en conclusiones sensibles minuciosamente verificadas, a las que se unen todas las inteligencias sanas, el marasmo pasional es tan vasto, que queda intacto, en todos los medios, invadido por nuevas hipótesis, las cuales, nadie puede afirmar, si son viables o absurdas. Lo cierto es, que esto provoca la incredulidad, la pasividad y la desgana, ya que si no se confirma lo que se avanza, el hombre se halla en su legítimo derecho de creer o no creer más que lo que palpa o en los hechos probados. Las buenas palabras residen para él el libro ideológico que lleva siempre consigo, mas los actos cotidianos, azotan su razón, y esta, no puede equivocarse ni equivocarle. Este vive fuertemente asido y subordinado a un sentimentalismo vivo y pujante que forja su invariable opinión, siguiendo fiel la determinación fundada en la certeza de los acontecimientos que le circundan, negándose a entregar su razón y su autonomía, al azar de un fatalismo caduco y petrificado.

Así que en consecuencia, vivimos en continua zozobra, en una horrible angustia social, repitiéndonos machaconamente: *nací en la ignorancia, vivo en la incertidumbre, y moriré en la duda*, a no ser que la floración del amor fraternal inunde el lago pestilente del Odio Universal y recobremos la razón extraviada.

F. CUENDE

COMUNICADOS

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Domingo 18 de febrero, a las 3 y media de la tarde:

Programa íntimo con: Agrupación Estudiantil, rapsoda CASTILLO, y SEVILLA, guitarrista. Introductor: Ferrer.

F. L. DE CANET

Esta Federación Local de acuerdo con la C. N. T. francesa y la C. N. T. de España en el exilio, ha tomado el acuerdo de celebrar una Charla-conferencia, que tendrá lugar el 25 del mes en curso, a las dos y media de la tarde, en la cual disertarán los siguientes compañeros:

Juan GIL, desarrollará el tema: «*El anarquismo, el sindicalismo y los hombres*».

Andrés CAPDEVILA, disertará sobre: «*La agricultura mecanizada y los problemas de orden social que plantea a los trabajadores*».

Debido al interés de ambos temas, esperamos la asistencia de los compañeros de Canet y de sus contornos.

Lugar del acto: Café Moderne.

***

Retenez votre soirée
VENDREDI 15 MARS
à 20 h. 30
Palais de la Mutualité
Avec G. BRASSENS
Gala annuel du Groupe libertaire « Louise-Michel »
Prix : 10 frs
En vente : 24, rue Ste-Marthe.
Paris (10e)

ATENEO CERVANTES DE LYON

Cuarta conferencia del ciclo 67-68, que tendrá lugar el 25 de enero de 1968 a las diez de la mañana en la Maison de l'Europe, en la que el profesor Jean Paul Cortada disertará sobre el tema «La novela española de la postguerra».

Lo importante y sugestivo del tema hará que todos los españoles de Lyon acudan tan numerosos como puntuales.

CHARLA EN PERPIGNAN

Con la presente invitamos a todos los compañeros de esta Local y de las Federaciones Locales limítrofes, a asistir a la charla que tendrá lugar el día 23 del actual en la cual el compañero Juan Gil disertará sobre «Anarquismo y sindicalismo».

No dudamos que los compañeros acudirán numerosos, demostrando una vez más el interés por la expansión de nuestras queridas ideas.

EN BURDEOS

Continuando el ciclo de conferencias establecido por la F. L. de Burdeos, tendrá lugar el domingo día 18 de febrero a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, una Conferencia a cargo del compañero Muñoz Congost, desarrollando el tema: «Vigencia del anarcosindicalismo frente a la crisis social».

CONFERENCIAS EN MONTPELLIER

Ciclo organizado por la F. Local C. N. T. de acuerdo con Œuvres Laïques de l'Hérault. La primera conferencia tendrá lugar el 25 de febrero a las 10 de la mañana en el local social. Tema: «Le fascisme».

La segunda será para el 6 de marzo (miércoles), a las 9 de la noche, versándose sobre «La Presse».

Seguirán en adelante los temas «La condición campesina», «El hambre en el mundo».

NUEVA CONFERENCIA PUBLICA EN MARSELLA

Organizada por las Federaciones Locales de Saint-Henri y de Marsella de la C. N. T. de España en el Exilio, tendrá lugar el domingo día 25 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, a cargo del cultivado militante confederal y libertario Alejandro Lamela, que disertará sobre el palpitante tema: «España en la actualidad».

AGRUPACION LIONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a sus afiliados y simpatizantes a la reunión que se celebrará a las nueve de la mañana el domingo 18 de febrero en el local de costumbre, plaza de la liberación en Villeurbanne, Palais du Travail.

AMIGOS DE S. I. A., PARIS

Convoca a asamblea a sus afiliados para el 25 de febrero a las 9 de la mañana en el local social.

La presencia de los mismos es muy necesaria. Los asuntos a tratar son muy importantes. Que no se diga que los compañeros de Paris abandonan su grupo.

F. L. DE MARSELLA

La Federación Local de Marsella convoca a todas las compañeras y compañeros afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo 3 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en el local social, 12, rue Pavillon, segundo piso, para discutir el Orden del día del Pleno de FF. LL. del Nucleo de Provenza y designar los consiguientes delegados.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Tendrá asamblea general el 18 de febrero, hora y local de costumbre. Asuntos importantes.

S. I. A., DREUX

Quedan invitados todos sus componentes a la Reunión el día 18 de febrero a las 10 de la mañana en el local de costumbre. Por las informaciones y temas solidarios a tratar, recomendamos puntual asistencia.

F. L. DE PARIS

3 de marzo a las 9 y media: charla a cargo de Francisco Olaya bajo el título de: «Un autor nos abre su libro».

Rafael Barret:
OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos. Es una edición «Solidaridad Obrera».

PARADEROS

—Interesa el paradero de Angel Faus Fernández que trabajó al terminarse la guera de España, en el túnel de Lérida. Pasó luego en Francia y estuvo en los batallones F. F. I. durante la ocupación en Francia. Pregunta por él un tío suyo. Dirigirse a José García, 17 rue Roger Sabatier, 05 - Gap.

Baches y de Juan Contreras, que en los años anteriores al 19 de julio de 1936 trabajaban en la calle de Aragón (Barcelona).

Escribir a José Fernández, 10, rue Saumenude, 33-Bordeaux.

F. L. DE PARIS

Donativos pro-edición en folleto de la conferencia del compañero Fabián Moro:

Belmonte, de Pantin 10 frs. Roque Llop 10; Francisco Tarrago 10; Gual 10; Miguel Sala 20; Vicente Suárez 10; Montoliu 5; Salvador López 10; Helenio Capellas 10. Total, 95 frs.

UMBRAL

Sumario del número 73:

Redacción : **DETENER LA METRALLA.**

Vladimir Muñoz : **VIAJE CON THOREAU.**

Enrique Malatesta : **LA SOLIDARIDAD.**

Alfonso Camín : **ELEGIA A ANTONIO MACHADO** (poesía).

F. García Lorca : **LA LLUVIA** (poesía).

José Viadiu : **ANECDOTARIO MEXICANO.**

Campio Carpio : **HOMBRES E IDEAS A LA PIRA DE LA CIVILIZACION.**

Luis di Filippo : **CALICLES Y SU CONCEPTO DE LA POLITICA.**

Víctor García : **INDOAMERICA. LOS «GORILAS» DE LA LITERATURA.**

Abarrátegui : **COPLAS AL CENIT** (poesía).

Luis Simon : **HAN RYNER EN «CONTES».**

Han Ryner : **EL PRIMER HUELGUISTA (cuento).**

Roger Girón : **«FERNAND PELLOUTIER» (Los Libros).**

Elías Broida : **SEVERINE Y JULES VALLES.**

Noticiario, Notas, Libros, grabados originales, ilustraciones alusivas, la humanidad vietnamita en toda su pureza.

Precio del ejemplar : 1,50 en toda Francia.

Se sirven ejemplares atrasados para atraer posibles suscriptores.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
99, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roqué
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

«¿Oro cerca de Moscú?»

(De los diarios del 7 de febrero)

CERCA de Moscú, probable. Dentro de Moscú, seguro: oro español republicano.

¿Qué hace este oro en las arcas del P. C. B.? Crecer y multiplicarse, y ceder un tanto por ciento para que el P. C. español pnede desarrollarse tanto en el interior de España como en el Exilio. Con un mínimo de gente, los comunistas hacen acto de presencia en todas partes merced al acodo técnico y a los recursos monetarios de procedencia inconfesable, mas en el caso español adivinable: el oro hispano-republicano que un gobierno despavorido llevó a guardar en la U. R. S. S., para perderlo para siempre.

Y ahora Franco reclama este oro que no es franquista, sino republicano. Primero amenazó; ahora recurre a la zalema. Es curioso ver flirtear, aunque sea a regañadientes, a franquistas y comunistas. El motivo es uno: el comercio. ¿La política? Ni pensarlo. Pero el comercio acerca, el trato dinerista conviene. El negocio es el negocio y quien no lo crea que mastique ideas. Franco reclama el oro republicano y el Kremlin, costésmente. exige un repaso de cuentas, al final de las cuales Franco quedará deudor a los rusos. De los republicanos que confiaron ese oro (500 millones de pesetas) ni Franco ni Brejnev se ocupan. ¿Para qué, si están «fuera de uso»?

Con su buena fe habitual, nuestro amigo Balbontín recabó del comunismo ruso una partícula de ese oro para atender las necesidades de los mutilados de la guerra de España, pues, aunque parezca mentira, aún quedan. No cederán, no, los comunistas rusos, puesto que de haber sido formales, ante nuestro desastre de 1939 ese cuerno de oro hubiese sido vaciado sobre campos concentracionarios y prisiones. No cederán, no, los comunistas rusos, puesto que de haber sido humanitarios, de no habernos «ayudado» según los cálculos del avaro Sylock, la masa de derrotados pasada al extranjero (más de 700.000 innoblemente vencidos) hubiese sido acogida enteramente por la U. R. S. S. en vez de haber, solamente, admitido gente «suya» seleccionada y con cuenta gotas.

Al Kremlin le interesaba España para sus fines y efectos particulares. De haber los españoles ganado la guerra (en lugar de Franco - Hitler - Mussolini), era de prever una segunda edición de la misma dados los antecedentes de imposición rusa observados en el gobierno de Madrid-Valencia, en el «ejército popular regular», en los sindicatos obreros, en la policía, en la retaguardia civil, en las industrias y en el arte... dirigido.

Puede haber oro cerca de Moscú. Ello lo certificarán o desmentirán los prospectores. Mas lo cierto es que en el mismo Moscú hay un filón oro de 500 millones de pesetas, naturalmente españolas y republicanas, que andando el tiempo y la desgracia se han rusificado, o lo que es lo mismo, volatilizado.

Historias e historia

NADA tiene que ver una cosa con la otra siendo las dos palabras gemelas. Se abusa de la primera: se carece de la segunda. A los treinta años de distancia bien está que nos volquemos sobre lo que fueron realmente los acontecimientos y los comportamientos en la Revolución y la guerra, pero con serena objetividad.

A este respecto nos ha llamado mucho la atención un articulo inserto en «Espoir» nº 286 que lleva por titulo «La lección de Israel». Tras hacer el justo panegírico de las cualidades morales y combativas del pueblo israelí en «la guerra de los seis días» se dice que los mismos felices resultados habrían obtenido nuestras milicias «si se hubiera escuchado a Durruti no parándose en Osera en el empuje de la primera hora, cuando el enemigo *aún no estaba organizado ni ayudado por Italia y Alemania en hombres y aparatos*, hubieran llegado hasta Zaragoza. Y toda la faz de la guerra habria cambiado si se toma la llave geográfica que representaba la capital de Aragón».

«No se hizo. Mil consideraciones de orden táctico y político forzaron a Durruti a detenerse. El no tuvo probablemente en aquella hora crucial el rasgo de insubordinación y energía que eran necesarios en aquellos momentos. De los preciosos primeros días perdidos dependió quizá el curso y el fin de la contienda.»

Aparte la evidente contradicción entre los que no escucharon a Durruti y lo que luego éste no hace, el lector de hoy llega a la conclusión de que si nosotros perdimos la guerra, y lo que es más importante, la revolución, fue pura y llanamente porque nuestro compañero, desmintiéndose a si mismo, siendo distinto de cómo habia sido y actuado toda su vida, vaciló, titubeó incomprensiblemente ante los arrabales de Zaragoza.

En la retrospectiva de los acontecimientos y la reacción de los hombres es muy fácil hacer hoy, al cabo de los años, deducciones y afirmaciones de dudosa lógica, llevando el agua al molino de nuestra predilección personal. Y parangonar las realidades y las circunstancias del reciente conflicto bélico entre Israel y los países árabes con las que vivia el pueblo español en aquellos días convulsos de 1936, se nos antoja un puro juego literario en virtud del cual alguien se mete la historia debajo del sobaco y se queda tan tranquilo.

¿Quién susurró al oído de Durruti esas «mil consideraciones de orden político y supuesta táctica que le *forzaron* a detenerse? ¡Como no fuera su leal amigo el comandante Pérez Farrás, que estaba tan interesado como él en la victoria! En aquellos días de julio y agosto e incluso septiembre, no habia, de hecho, Gobierno que valiera, Estado Mayor Central, ni nada que pudiera modificar radicalmente los planes ofensivos de las columnas confederales en Aragón, a no ser el Comité Regional de Cataluña o el Comité de Milicias Antifascistas, los cuales, naturalmente, habian dado carta blanca militar a Durruti, Ortiz y Ascaso, que encabezaban o asumieron la responsabilidad de las tres columnas en que se dividió la ofensiva antifascista de Aragón, teniendo como objetivos Huesca, Zaragoza y Teruel.

No creemos que hubiera pausa ni vacilación. Buenaventura y sus compañeros atacaron la capital del Ebro con medios tácticos difusos y la escasa potencia de fuego de que disponian. El enemigo (que estaba bien al corriente de nuestros planes, pues los propalamos ingenuamente a bombo y platillo), reforzado con dos mil requetés que le llegaron de Navarra, resistió más de lo previsto. En el terreno puramente militar nuestras aguerridas milicias eran muy inferiores en organización, técnica y disciplina al adversario. No olvidemos que la médula de las «milicias populares» la constituía, entonces, la militancia sindicalista y anarquista que tenia por principio el antimilitarismo y repudiaba éticamente el nefando «principio de autoridad», carne y hueso de todo ejército. El pueblo estaba preparado para la lucha de barricada y no para la de trinchera. Nosotros vencimos al ejército profesional en las calles de Barcelona y Madrid, pero el generalato nos derrotó en las trincheras de Teruel, Bilbao, Málaga y en el Ebro. En el fondo, las cosas no podian suceder de otra manera. Más que parecernos o compararnos al pueblo israeli, al moderno ejército de Dayan con su técnica, su movilidad, su unidad y su «finalidad», mejor hubiera sido, a guisa de ejemplo, ponernos en la misma paralela «militar» de las entusiastas, confiadas e inorgánicas «masas» combatientes de Egipto, Siria y Jordania. No en balde Gonzalo de Reparaz y antes que él, Pi y Margall, se ocuparon de los estrechos vínculos de sangre e historia que existen entre iberos y musulmanes. El drama de la España de entonces y el drama de Egipto de ahora, son, militar, politica e internacionalmente, similares, aunque difieran en sus matices ideológicos y sociales internos.

Tampoco hacemos nuestro el criterio de que «entrando la Columna Durruti en Zaragoza, puesto clave (se dice) de la geografía y de las comunicaciones, habrian cambiado el curso y el final de la guerra».

Hubiera sido, es cierto, un triunfo sentimental inmenso para nosotros, hombres de la C.N.T.-F.A.I.; pero sus efectos estratégicos no podian ser decisivos. Y nos atrevemos a afirmar que los reveses militares sufridos en la primera fase de la contienda, más que a las «vacilaciones y a los errores» de Durruti cabe atribuirlos a la falta de visión y de amplitud peninsular del Comité Regional de la CNT de Cataluña, que no apercibió (como habia lúcida y machaconamente indicado Gonzalo de Reparaz en sus articulos de «Soli» antes y durante los primeros días de la sublevación) que el peligro mayor, la fuerza de invasión, el bloque atacante más poderoso venia de Africa, del sur de la península, y se sitúaba prácticamente en la región andaluza con Sevilla, Sanlúcar, Huelva y Córdoba como bases receptoras. Las mejores tropas de choque «nacionalistas» las formaban las «mejalas» marroquies y la Legión Extranjera, que iban pasando en barcazas por el Estrecho y aterrizando en el aeródromo de Sevilla noche y día con los veinte aviones «Caproni» que Mussolini hizo llegar a Canarias y a Ceuta en los primeros días del «alzamiento». La ayuda del «Eje», convenida muchos meses antes en Roma, entró en juego inmediatamente.

¿Quién hacía frente por los campos andaluces en llamas, a este aluvión militar perfecta y meticulosamente organizado? Grupos valientes de obreros y campesinos armados de escopetas y hoces sin ninguna cohesión ni plan estratégico alguno. A su regreso del «frente» disparatado de Andalucia, concretamente de Espejo, Córdoba (en donde el pundonoroso republicano coronel Pérez Salas tiraba a cero con dos cañones viejos que le llegaron de Ciudad Real), el que después habia de ser famoso defensor de Madrid, José Miaja, se mesaba los cabellos de rabia por la ausencia de elementos de fuego, de intendencia y de organización militar de nuestras milicias.

Si en vez de mirar hacia Aragón, región aislada de los grandes focos geográficos de infiltración enemiga, las columnas confederales de Cataluña hubieran mirado al sur volcándose en tromba con las milicias castellanas y extremeño-andaluzas, sobre Sevilla y el Estrecho, las guarniciones sublevadas de la Peninsula, sin el auxilio de los moros y legionarios, poco hubieran podido hacer, cercadas como estaban en el interior de sus ciudadelas.

La toma de Sevilla, Huelva y el cierre del Estrecho con la ayuda preciosa de la Flota que era nuestra en su mayor parte, el dominio igualmente del corredor geográfico de Extremadura por donde se filtró, sin resistencia, el ejército franquista hasta Toledo y Madrid; con la victoria en el Sur de España, entonces si que cabe pensar que el curso de los acontecimientos hubiera cambiado notablemente, siendo otro el final de la contienda.

Es cierto (como dice el artículo de «Espoir») que «los israelies no han perdido minuto». Quizás ganaron la guerra «de los seis días» porque la hicieron reloj en mano. Nosotros, en cambio, perdimos muchas cosas por no saber mirar más allá de lo que nos rodeaba, y ahora mismo cabe pensar que hemos perdido varios años contando historias periodisticas alrededor de la historia real. Historia que más valiera — a nuestro juicio — seguir haciéndola anárquica y confederalmente, que comentándola en la añoranza inútil, el ilusionismo y la quietud del exilio.

FEDERICO MOLINA

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

SOBRE EL «VIEJO ROMANTICISMO»

ANTENAS cara al mundo, nos place conocer lo nuevo; lo que lleva proyección hacia el mañana, sin dejar por ello de tener en cuenta lo que es de carácter retrospectivo, lo que fue gestado en el pasado. Place hacer un parangón y tomar aquello que parece más plausible por su fondo de bondad, o por mérito estético que prende en toda sensibilidad evolucionada.

En la España de hoy, donde ya sabemos que la coacción y la limitación están elevadas a sistema, poco es lo que, sorteando tales *escollos*, puede ver la luz. Entre lo poco, descuella la publicación «Cuadernos para el diálogo». Es un exponente de tímida y tibia oposición, donde no pocas veces, dentro de lo que cabe, hemos hallado apreciaciones, hemos leido puntos de mira estimables. Otras veces ya no ha sido igual. Y nos hubiera complacido dialogar, poder cambiar apreciaciones, de un modo sereno, detenido, con la suficiente objetividad, al margen de «partí pris».

Hace unos pocos meses, la citada publicación destinó un número extraordinario enfocando el tema «Cultura, hoy». En el apartado que se refería a los problemas sociológicos destacaba un extenso artículo del conocido ingeniero y escritor Alfonso Carlos Comín. El título del trabajo era el siguiente: «La condición obrera en la nueva sociedad española». Tendía su autor a demostrar el período evolutivo del proletariado en España, en busca de nuevas modalidades, con inspiración de lo que se hace en otros países de Europa y América. El autor aduce: «Así los cuadros van adquiriendo fuerza, prestigio y mejores posiciones, desechando los «viejos sueños románticos» de otro tiempo; sobre todo se plantean con mayor urgencia el gran problema de la unidad sindical para el inmediato futuro así como todos los problemas relativos a una mejor organización, tal como exige una sociedad industrializada.»

En torno al párrafo citado, indiscutiblemente, podríamos hablar largo y tendido. Podríamos preguntarles a Comín y a cuantos como él opinan, cual estiman que hubiera sido el rumbo de la Humanidad de no haberse manifestado el sentir de los que tuvieron «sueños románticos». De los que, en pos de la perfección, susceptible de acabar con la injusticia, sembraron ideas de insumisión, sembraron ideas «utópicas» en pro de la felicidad humana, fundamentada en el trabajo para todos y en la fraternidad universal. Podríamos también señalar que por doquier, ya en el lenguaje del arte: Becket, Ionesco, o en el de la filosofía: Jaspers, Camus, Fromm, se manifiesta una reacción, que parte, en su esencia, de los «sueños románticos» de ayer, para combatir el embrutecimiento, el espeso aburguesamiento que penetra en la «sociedad de masas». El embrutecimiento de una «sociedad industrializada». En ella se busca hacer del individuo un simple «robot», a manos de una tecnocracia enquistada en el Estado, nefasto siempre, sea cual fuere su denominativo.

ESTUDIANTES Y CULTURA ACRATA

Contra el marxismo, hemos combatido la apreciación clasista en lo que afecta a las ideas de emancipación social. Y es que el sentimiento de dignidad humana está muy por encima de las fluctuaciones del estómago. Entre los obreros los hay que, al atravesar una situación económicamente difícil, se sienten rebeldes y luchan; pero mantienen su rebeldía y adoptan un ideal manumisor, aún que haya mejorado su estado económico. Otros obreros, — y son la mayoria — se sienten rebeldes, se suman a toda corriente de oposición en tanto pasan necesidad, ¡ah, pero cuando pueden comer mejor y vestir mejor, los proletarios en cuestión ya se desentienden de todo ideal de emancipación social, de justicia y fraternidad humana! Sabemos que entre los estudiantes hay una notable diferencia: ellos se insubordinan generalmente por motivos bien distintos a los de carácter material, o económico; no se quejan de comer mal o de vestir mal. No es este su problema, el cual tienen resuelto de un modo favorable. Los que son rebeldes, revolucionarios, es por motivo de que en su fuero interno late el sentimiento de la dignidad humana frente a las injusticias sociales. Es por «decencia», como decia Ortega Gasset, que son inconformistas.

Que entre los estudiantes, incluso los que han tenido en los años mozos etapas de rebelión, muchos son los que se han aburguesado, es cierto. Pero aquellos que sienten en lo hondo de su yo, que adaptan a su sensibilidad el ideal, son constantes y bregan sin doblegarse. Se podría, en lo que al sector anarquista se refiere, establecer una extensa relación de compañeros, de relieve en virtud de su actuación, que en su juventud fueron estudiantes. Lo fueron Malatesta, Fabbri, Sebastián Faure, José Prat, el doctor Pierrot; lo fueron aquellos a quienes podemos denominar «clásicos del anarquismo».

Hoy podemos percibir que la juventud universitaria española vibra impulsada por anhelos de tipo social. Otros hacen lo que pueden por encauzar hacia su campo ideológico esa inquietud de la mocedad universitaria. ¿Acaso el sector libertario de origen hispano no podría buscar la manera de encauzar actividades proselitistas en el ambiente estudiantil?

Como aquellos estudiantes de la Rusia zarista del 1905, en cuyo seno se formaron los llamados «decembristas» y tantos elementos intelectuales de impulso revolucionario, poseian la cultura liberal, heredada de los enciclopedistas, también entre los estudiantes hispanos hay quienes conocen las corrientes liberales de nuestro tiempo. No basta, para gente cultivada, la simple propaganda a base de intermitentes hojitas volanderas. De ahí que sería aconsejable estudiar a fondo el problema de la cultura ácrata entre los estudiantes. ¿Cómo? ¿En qué forma? Por supuesto, ello no son temas para ser discutidos y esbozarse soluciones en el marco de una crónica periodística.

Ahora bien: lo que cabe es que en el, por así decir, apelativo «de cara a España», o bien «Pro España», con vistas, naturalmente, a fomentar un clima favorable a la caida del fascismo franquista, a la par que la solidaridad hacia los encarcelados, los perseguidos, la aportación a los que hagan, o puedan hacer labor de organización dentro del ambiente de la clandestinidad, que ya sabemos los riesgos e inconvenientes que para ello precisa sortear, se busque dentro de lo posible, y, evidentemente, tras un previamente detenido estudio del problema, paralelo con lo demás, abrir camino a la formación libertaria en el seno de la masa estudiantil.

Digase lo que se quiera buscando los puntos desfavorables a lo dicho, que no tiene otro alcance que el de simple sugerencia, como tantas otras que se hacen y se pueden hacer, la realidad es que ganaria, tomaria singular realce la corriente libertaria del país que nos ocupa, si en su seno, a modo de nueva savia, contara con un conjunto de gente joven, inteligente y cultivada.

OTROS POEMAS DE RELGIS

No, no me parece que haya andado muy acertado el buen amigo Relgis al titular su nueva selección de poesia «Ultimos poemas». Lo de *último* ofrece un tanto la sensación de cosa postrera, como aquello de «los últimos cartuchos». ¡Y place esperar que Relgis vaya, — poniendo en función la fantasia con la realidad — elaborando otros, y otros versos, nuevos poemas, sin que jamás tengamos idea de que ellos son los «últimos»!

Pulcramente editado a cuenta de Ediciones «Humanidad», (Gaboto, 203, Montevideo) el breve volumen de poesías cuyo titulo se ha mencionado, abarca diversas etapas de la vida de su autor: hay poemas de juventud, en los que alienta la hora inefable que transcurre en brazos de la amada, y en ambiente de paz y sosiego. Hay los que patentizan esa inseguridad del errabundo, del que ha sido brutalmente desarraigado por los avatares de la guerra. Luego llega la hora de echar el ancla en nuevas tierras, donde también se cosechan decepciones y se percibe el sabor de la hiel. Así dice Relgis en su poema «En América»: «*El mundo — es grande para todos, — y los trigales siguen siendo pródigos — pero abundan los necios — que siguen al verdugo — como bestias uncidas.*» Y así vamos notando acá y acullá, expresiones bellas y evocadoras, conceptos magníficamente expresivos.

La versión castellana de Pablo R. Troise está hecha con esmero y afecto. Heine decia que los versos traducidos son como «rayos de luna disecados». Y bien: en el caso del amigo traductor de Eugen Relgis los versos mantienen la luminosidad y el grado emotivo del original. Cosa que no es poco decir si tenemos en cuenta la gran cantidad de traducciones calamitosas que notamos por ahí.

Cuando tanta prosa percibimos en la vida corriente, es bueno, de vez en cuando, soñar, junto a los sueños que nos depara la poesía.

FESTIVAL ANUAL DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

Organizado por la Confédération National du Travail de France
Día 7 de abril 1968 en el Palais de la Mutualité París
(Métro Maubert-Mutualité)

Hoy tenemos la satisfacción de anunciar la participación a la Fiesta, del formidable trio de danzas españolas:

Sortilegio Español

ventajosamente conocido de nuestro público, tiene la gracia andaluza entera, con tanta verdad, que ninguno de los tres participantes tiene necesidad de recurrir a trucos y exageraciones para dar la sensación de un crédito bien ganado. SORTILEGIO ESPAÑOL tiene estilo, justeza, rapidez y riqueza de punteado, logrando con toda facilidad comunicar al público lo exacto de la coreografía española, particularmente la andaluza. Verlos es un regalo.

Compañeros, acabamos de empezar, y ya tenemos riqueza de Programa.

Para invitaciones, a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Los de los «cinco puntos»

No han podido hacer pasar gato por liebre. Ni los mismos «cooperadores» verticalistas les hacen caso. La «revolución» «renovadora» dentro de la C. N. S. se ha convertido en el parto de los montes. Pocos «pesebres» han pescado los tránsfugas. Alguno está arrepentidillo. Otros, como el Iñigo y el Royano del «pacto de marras, siguen *echaos p'alante*. Pero no están satisfechos. La camarilla de la traición no hace adeptos. La C. N. T. sigue su camino, que no es el del «sindicalismo humanista», sino el del sindicalismo revolucionario, transformador de la sociedad de injusticia. Y vosotros, pobres diablos de los «cinco puntos», os ahogaréis en la propia charca de inmundicias de vuestra imperdonable felonía.

(De «CNT» de Madrid, enero 1968)

Pesos y medidas

Como todo el mundo, trabajador, debes saber que el problema tiene dos caras contradictorias. Por un lado, aumento de salarios, preludio de aumento de precios, de lo que los obreros son las primeras victimas. Ante la carestia, hay que reajustarse, se dice. Efecto y causa. ¿Cuál de los dos debe reajustarse? ¿Quién de los dos empezó a hincharse el primero?

La congelación de salarios no arreglará la situación. Creemos que hay que bajar por un lado y subir por el otro; es una operación fácil, pero no lo queren ver los que administran a su forma.

Administrar para unos, no es administrar para todos. Pónganse de acuerdo los administradores, que quieren subir la luz y la gasolina y las cosas primeras que les reportan sus buenos dividendos, y que no jueguen con los trabajadores a la gallinita ciega.

(De «CNT» de Madrid, enero 1968)

EN SEGUNDA PAGINA: LEO FERRE EN «INTRODUCCION A LA ANARQUIA».

Crónica de España

Sindicalismo anárquico

CONTINUAMOS con el mismo tema de nuestro trabajito anterior sobre anarco-sindicalismo y con el mismo titulo de «Sindicalismo anárquico». Nos fastidia todo coto cerrado, como decia Ricardo Mella, y luchamos contra todo coto cerrado con todas nuestras fuerzas. ¡Hay demasiadas leyes», dice Heriberto Spencer, y contra ellas encaminamos también nuestras luchas, porque de la ley escrita no queremos saber nada, ni tan poco queremos ni pocas ni muchas: no queremos ninguna. La ley escrita es una cosa sin vida, muerta; no se mueve ni evoluciona en ningún sentido, y es un trampolín del que viven un sin fin de jueces y capitalistas que maldita la falta que hacen en la sociedad. Su única obra es la de fabricar el crimen para castigarlo después. Y no se para aquí nuestra lucha, sigue contra todo estamento social coercitivo: no queremos trabas de ninguna clase; ni burguesas, religiosas ni de Estado. Queremos libertad, siempre libertad. Vamos contra todo y contra todos los que nos impidan el paso para llegar a formar una sociedad mejor, más justa y más humana. La tiranía es un trasplante inhumano; por ese mismo motivo, todo hombre que lucha contra la tirania, hace obra anárquica quizá sin saberlo. Así es que las luchas anarco—sindicalistas no nacieron ayer; son tan viejas como viejos son los litigios entre seres humanos. En sus principios no podia ser otra cosa que una semilla en bruto. Rebelión individual, fugáz, sin fuerza orgánica, que poco a poco y con ayuda del tiempo ha venido seleccionándose evolutivamente como todas las cosas naturales. Podemos decir que uno de los primeros que teorizó el anarco-sindicalismo sin usar la palabra «anarquía» fué Guillermo Godwin, en su famoso tratado «La Justicia». Después vino Proudhon que la usó y por eso le llaman el padre de la anarquía. Proudhon, luchando contra todo autoritarismo puso el anarquismo al orden del dia. Ya seguido vino un florecimiento de colosos del pensamiento ácrata, que se esparcieron por todos los ámbitos de la sociedad, tales como los hermanos Reclús, Bakunin, Kropotkin, Malato, Stirner, etc., etc., que fueron purificando las doctrinas anarquistas, de donde dimana el anarco-sindicalismo, hasta llegar a los conceptos actuales, claros y concisos, que no se prestan a confusionismos alguno.

Bakunin fue un luchador tenaz y un coloso de la revolución. Y el grano más grande que le salió a Marx en la nalga. Luchó con todas sus fuerzas contra el reformismo y la política rastrera que todo lo esteriliza, porque sabia a fondo lo que la política da de si en todos los terrenos; y queria deslindar los campos y apartar al proletariado de la ciénaga política, para que no quedara preso y ahogado por ésta.

El anarcosindicalismo cuajó muy bien en España. Encontró el campo bien abonado para fructificar, ya que los españoles somos por naturaleza refractarios y rebeldes a todo lo coercitivo. ¡Y creció, si, creció! La C. N. T. lo demostró en todos los terrenos, con sus tenaces luchas sociales, contra toda clase de tiranías, normas que la conducieron a ser la admiración del mundo; por eso mismo tenían interés en ahogarla. Pero erraron el tiro, porque mal que les pese a muchos, la C. N. T. no ha muerto, vive. Vive, y cuando asome la cabeza saldrá con más brío y más pujanza.

En todos los conflictos sociales, sean éstos contra el capital o el Estado, que nacen en el pueblo, con calor y fuego revolucionario, se apagan cuando toma cartas en el asunto la política. El político, animal entorpecedor y nefasto, que unas veces lucha por el prurito de mando, y otras por una pingüe prebenda, tanto en un sentido como en otro, hace siempre obra reaccionaria. Y no es más que eso, un reaccionario de pura sangre, que sigue remachando los eslabones de la cadena de la esclavitud.

Repitamos lo que tantas veces se ha dicho: «la reivindicación del individuo es obra del individuo mismo». Esto nos dice bien claro, que lo que tengamos que resolver nosotros mismos, no lo pongamos en manos de otro que nos engañará como chinos. A la vista tenemos la historia de las revoluciones y conflictos sociales. Cuando éstas y éstos han fracasado, la causa ha sido siempre la marrullería política. La política lo envenena todo y nunca saca nada a flote en beneficio del proletariado.

Para luchar contra toda clase de tiranías, sean éstas del color que sean, el obrero debe unirse con sus hermanos de trabajo. No se puede ir desperdigado, solo. Solo, sin unión, no adelanta nada y deja el campo libre para que lo exploten mejor. Y no es suficiente sólo con unirse. Hay que estudiar y capacitarse para hacerse un revolucionario convencido, ya que la fuerza unida se multiplica, y se enfrenta uno mucho mejor contra la explotación y la tiranía que le avasallan. De ahí que nosotros los anarcosindicalistas dirijamos nuestros dardos a la inteligencia y no al espiritu. Buscamos hacer hombres llenos de vida, no cerdos que vegeten. No sólo luchamos por el mendrugo, nos importa mucho la libertad, y por ella luchamos también. Porque la libertad moral, intelectual y económica, es la base fundamental para que el individuo sea libre.

Iremos socavando los cimientos de esta caduca sociedad casi podrida del todo, para transformarla en una nueva sociedad que todos sus componentes tengan derechos y deberes y no existan clases sociales como ahora, que unos tienen todos los derechos y otros todos los deberes. Y harto convencidos de que los poseedores de todo privilegio no lo cederán por las buenas, debemos prepararnos para arrancarlo a viva fuerza, por medio de la acción directa y revolucionaria, dejando de lado toda triquiñuela política.

FEDERICO BOLERA

Novedad del sindicalismo reformista

DISCOS

Don Federico González de Calatrávez y Domínguez de la Dominguera y Colón de la Cortapiernera, era de abolengo ilustre aunque careciera de lustre. Su alcurnia procedía de lejos, y diz que un abuelo de su tatarabuelo le prestó dos escudos y medio a Cristóbal Colón (entonces sin Don) para que acometiera su transatlántica empresa. Al regreso de éste, la deuda no pudo ser cancelada, quedando, por ese hecho, Colón y los Calatrávez «emparentados».

Nuestro Don Federico era — bien se vé — de la raza de los Conquistadores, si bien perdió la c mayúscula. No conquistaba ni niñas bobas. Para botunar su enjundia hubo en nuestra guerra de estar en la conquista facha de un poblado casuchero que no costó ni libra de pólvora. Media hora después de rendida tal plaza, Don Federico desfiló marcial entre italianos, gallinas despavoridas y legionarios aburridos. Medallas y citaciones sí, tiene, pero nadie sabe de dónde le han caído al pecho y al estuche.

Terminada la guerra, Don Federico conquistó a una dama sin títulos y con hechos, pues la Fulana resultó ramera de abolengo. No le dio hijos, pero sí una sífilis complicada de las que no admiten, aún hoy, remedios de los considerados infalibles.

Y ahí yace Don Felipe el Conquistador bajo una losa cargada de títulos nobiliarios cubriendo una vaciedad absoluta.

DISCOBOLO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

22 FEVRIER 1968
NUMERO 494
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

AUTORITE ET DESORDRE

APRES une dernière manifestation de colère, le 5 février dernier, les grévistes de la « Saviem » ont repris le travail, la rage au cœur après une courageuse action qui durait depuis le 23 janvier.

M. Portel, préfet du Calvados, peut être fier de son exploit; grâce à lui, la Régie Renault dont la SAVIEM dépend, n'aura pas à satisfaire les justes revendications des 4.800 travailleurs qui sont en colère.

« Coups de crosse dans les reins, sur le crâne et le visage, coups de pied dans le ventre et dans les parties sexuelles : affaires courantes... » voilà la description que fait un lecteur du « Nouvel Observateur » des passages à tabac de certains travailleurs; et plus de cent personnes ont subit cet odieux interrogatoire.

Des milliers de travailleurs sauront méditer cette nouvelle leçon. Les enseignements que nous avons a tirer de cette affaire sont d'ailleurs multiples.

Cela confirme, s'il en était besoin :

1° Que l'autorité, comme nous l'avons déjà dit si souvent est synonyme de désordre. De nombreux témoins oculaires ont déclaré que vendredi 19 février, à 19 h. les manifestants qui avaient assisté au meeting commençaient à se disperser quand la police intervint avec une rare énergie, à coups de crosse et de matraques et en lançant des grenades offensives (extrait de l'information faite par le « Nouvel Observateur n° 169). Nous sommes persuadés que sans cette agression barbare les travailleurs seraient rentrés chez eux sans provoquer le moindre désordre.

2° Que les syndicalistes de salon qui viennent nous raconter que la police est avec nous sont des traîtres de la classe ouvrière. Comme disait S. Faure, il existe des métiers haïssables qu'aucun travailleur ne devrait faire même étant acculé à la famine. Peut-on concevoir qu'un exploité soit torturé par un autre exploité pour avoir manifesté son désir de justice et de droit à la vie ?

3° Que la situation économique et sociale se dégrade sans arrêt et qu'il est temps de s'unir étroitement pour coordoner notre action sur une plus vaste échelle.

Il est certain que les forces répressives sont importantes et que l'Etat dont M. Portel n'est qu'un vassal. n'hésiterait pas, s'il avait peur. de mobiliser même l'armée. (la chose s'est déjà vue) mais il n'en reste pas moins vrai que sans la solidarité totale des travailleurs entre eux, toutes nos revendications seront vouées à un échec. A la suite des incidents de Caen, ni la C.G.T., ni F.O., ni la C.F.D.T. qui pourtant se prétendent toutes plus puissantes les unes que les autres, n'ont entrepris d'action solidaire; pourquoi ? Doit-on penser que les 8,55 millions de nouveaux francs que l'Etat a fait inscrire au chapitre « de l'encouragement à la recherche sociale et à la formation ouvrière » ont joué un rôle dans cette trahison ?

Oui, vous avez bien lu, 855 millions de nos anciens francs répartis comme suit : 250 millions pour F. O., autant pour la C. F. D. T., 60 millions pour la C.G.C. 26,5 millions pour la C.G.T. et à à peu près les mêmes chiffres pour la C. F. T. C.

Quoi qu'il en soit, nous regrettons profondément qu'une telle atteinte à la dignité des travailleurs n'ait pas été sanctionnée par une grève générale d'avertissement. Nous saluons aussi le courage des manifestants de Caen qui ont su, dépassant peut-être les consignes de leurs dirigeants, montrer à tous les travailleurs la seule voie de l'émancipation en marchant sur la préfecture, véritable symbole de l'autorité et de la brutalité.

Prénarons-nous donc à toute nouvelle éventualité et vive la grève générale !

VIVE L'ACTION DIRECTE !

Nantes, 20 janvier 1968. — « L'installation du nouveau conseil d'administration de la Caisse Primaire de Securité sociale a donné lieu à une manifestation des unions locales des syndicats ouvriers... Des C. R. S. venant prêter main-forte aux gardiens de la paix, des projectiles divers étaient lancés sur les forces de police et les premières sommations étaient faites. »

Redon, 20 janvier 1968. — « Les ouvriers de l'usine Jean Garnier, fabrique de machines agricoles, ont, au nombre d'environ cinq cents, de nouveau débrayé jeudi soir et parcouru la ville. Ils ont encore jeté quelques pierres et boulons contre les fenêtres de l'appartement particulier du sous-préfet et de la gendarmerie... Le sous-préfet a annoncé qu'une information avait été ouverte contre les auteurs des dégâts importants causés lors de la manifestation de mercredi soir... »

Caen, 24 janvier 1968. — « Le climat s'est durci à Caen... A proximité de l'hôpital, la police voulut barrer la route aux ouvriers qui arrivaient au coude à coude. Le heurt fut violent avec les manifestants armés de morceaux de bois... Une autre échauffourée avait eu lieu le matin sur la R. N. 13, à l'entrée de Caen, où les gardes mobiles ont dû dégager la route bloquée pendant trente minutes par les ouvriers en grève de la « Sonormel ».

Angers, 27 janvier 1968. — « ... plusieurs centaines de viticulteurs ont manifesté contre les conditions d'application de la T. V. A. à leur profession... C'est alors que quelques incidents éclatèrent, des manifestants lançant des pétards dans la cour de la préfecture. Ensuite, une centaine de manifestants, *malgré l'ordre de dispersion*, se dirigèrent vers la gare et envahirent les voies. A 18 h. 30, deux trains ont ainsi été bloqués. »

Caen, 27 janvier 1968. — « La manifestation organisée à Caen vendredi après-midi pour appuyer les revendications des ouvriers métallurgiques en grève s'est prolongée dans la soirée par de véritables scènes d'émeutes. Dix-huit blessés. Quatre-vingt-six personnes, jeunes pour la plupart, furent appréhendées. Mais, dès qu'un cortège se forma, il apparut très rapidement que des manifestants, particulièrement des jeunes, étaient très échauffés. Ces manifestants ne dissimulaient guère leurs intentions : ils tenaient à la main des barres de fer et avaient les poches bourrées de projectiles. Les gardes mobiles apparurent bientôt lançant des grenades lacrimogènes. La nuit tombée, pendant trois heures, de violentes bagarres se multiplièrent au centre de la ville. En même temps, des vitrines, des feux de signalisation, des enseignes étaient brisées, des voitures endommagées. La Banque nationale de Paris a été lapidée, un camion de pneus a été la proie des flammes. Les dégâts matériels sont importants. Les manifestants appréhendés étaient pour la plupart porteurs de frondes, couteaux ou billes d'acier. A maintes reprises, les C. R. S. chargèrent avec une rare violence et plusieurs journalistes ont été frappés par le service d'ordre. »

Caen, 30 janvier 1968. — « Six manifestants ont été jugés dimanche en audience des flagrants délits. Trois inculpés ont été condamnés à quinze jours, deux et trois mois de prison. Pour le second cas, celui d'un Portugais, une décision d'expulsion a été prévue, la peine accomplie. Le Barreau de Caen a protesté contre la procédure appliquée en cette affaire. »

Caen : témoignage d'un « appréhendé ». — « On nous parque à quarante-cinq dans une « cabane » de 3 mètres de long sur 2,50 de large jusqu'à 4 ou 5 heures du matin. Nous assistons à des passage à tabac un peu sérieux : coups de crosse dans les reins, sur le crâne et le visage, coups de pied dans le ventre et les parties sexuelles. Un ouvrier portugais a été « tabassé » trois fois, á grands renforts de seaux d'eau pour le ranimer. »

.....

On pourrait poursuivre cette énumération, on pourrait citer bien d'autres exemples d'actions directes menées ces derniers temps par les travailleurs de tous les secteurs d'activité.

Mais il paraît beaucoup plus utile d'analyser les faits et d'en tirer un certain nombre de conclusions :

1. — *La poussée révolutionnaire des travailleurs va en s'amplifiant :*

Les événements qui se sont déroulés à Caen l'ont montré : les premiers heurts violents avec les forces de l'ordre, loin d'effrayer les travailleurs, leur permettent de prendre la mesure de leur force et d'accroître leur confiance en la force collective qu'ils représentent. Aussi les manifestations qui suivent sont-elles non seulement plus violentes encore mais mieux dirigées, plus efficaces. Lorsque les organisations syndicales réformistes organisent des manifestations monstres mais pacifiques, les travailleurs n'en retirent aucune expérience valable précisément parce que ces manifestations ne sont que des « démonstrations » et qu'elles ne permettent en aucune façon aux travailleurs de mesurer leur puissance d'action directe. Or, ne l'oublions pas, la victoire des revendications ouvrières est conditionnée par les rapports de force existants dans la société capitaliste et il est fondamental que les ouvriers puissent avoir l'occasion de mesurer ces rapports de force pour prendre conscience qu'en définitive ce sont eux qui peuvent être les plus forts.

2. — *L'action directe déborde les dirigeants syndicaux réformistes :*

Ce sont très souvent les mouvements de dernière heure, lorsque les manifestations sont « officiellement » terminées, lorsque les dirigeants réformistes ont donné l'ordre de se disperser, qui sont les plus violents et qui prennent un caractère nettement révolutionnaire. L'explication est simple : les meetings, défilés, etc., organisés par les syndicats « officiels » laissent les travailleurs sur leur faim. Ils ne sont pas satisfaits par les actions « bidons » et ils ont raison. Ils savent qu'il faut aller au-delà d'une simple démonstration si l'on veut la victoire. Cette prise de conscience qui se développe rapidement ces temps derniers va assez loin et signifie, sur un plan général, la faillite du syndicalisme officiel réformiste, la faillite des procédures de dialogue qui n'apportent rien.

Un exemple concret : Les 3 et 4 décembre 1967, un certain nombre de « militants syndiqués de toutes tendances et non syndiqués, ouvriers et employés à la Sécurité Sociale et à la R. A. T. P., étudiants » ont tenu une réunion à Paris et se sont mis d'accord pour déclarer en particulier, après avoir fait le bilan des attaques portées par le pouvoir contre les classes exploitées.

« Peut-on briser une telle offensive et imposer la satisfaction des revendications de la classe ouvrière et de la jeunesse par les grèves tournantes, par des grèves de 24 ou 48 heures sans lendemain, par des journées d' « action » émiettées et sans perspective ? Nous le déclarons nettement : Non !

« Peut-on s'opposer à l'offensive du patronat et du gouvernement et la vaincre en participant aux organismes du V° Plan, aux conseils d'administration de la Sécurité Sociale (nouvelle formule), aux commissions de mise en place de la réforme de l'enseignement et de la formation professionnelle ? Nous le déclarons nettement : Non ! »

« Les responsables syndicaux ne peuvent défendre les travailleurs en siégeant aux côtés des patrons et des responsables du gouvernement au sein des organismes mis en place pour détruire les conquêtes ouvrières, asservir aux exigences du capital les travailleurs. Ils doivent rompre. »

C'est un constat de faillite du réformisme en même temps qu'un refus d'intégration à l'Etat et qu'une condamnation de la collaboration des classes menée par la « gauche » non révolutionnaire.

C'est, au-delà, l'affirmation de la nécessité d'une lutte directe contre le patronat et l'Etat.

3. — *L'action directe est souvent le fait de jeunes militants :*

Nous y voyons le signe que le syndicalisme réformiste, de dialogue et de collaboration de classe, s'il peut satisfaire encore les vieux militants traditionnalistes ne correspond absolument pas aux aspirations et aux exigences de la « montée » des jeunes. Le rajeunissement de la masse des syndiqués, par l'arrivée des jeunes sur le marché du travail à un moment particulièrement difficile (chômage, etc.), paraît devoir faire éclater le syndicalisme réformiste et placer les syndicats traditionnels à leur véritable place, en arrière de la poussée révolutionnaire des travailleurs.

4. — *Les militants de province, moins soumis au bureaucratisme, devancent les directions réformistes parisiennes :*

C'est un fait que la plupart des mouvements revendicatifs puissants ayant mis en pratique l'action directe des travailleurs contre le capital et le patronat se sont déroulés en province (Rhodiaceta à Lyon, la SAVIEM à Caen, etc.). Il est vrai que la disparité des salaires entre la région parisienne et la province exaspère les travailleurs provinciaux. Mais on peut aussi y voir le fait qu'à Paris les mouvements revendicatifs sont étroitement canalisés par les directions syndicales réformistes et que cette emprise s'estompe dans les villes de province. Paris ne doit pas rester en arrière de la province, Paris doit se lancer lui aussi dans l'action directe car c'est à Paris où se trouvent concentrés les pouvoirs

(Suite page 2)

L'Ere de la violence

L'anarchisme non violent semble devenir une panacée pour certains et pourtant cette conception nous semble assez peu conciliable avec les réalités actuelles.

En toute honnêteté, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur le monde pour s'apercevoir que tout n'est que violences et contraintes de l'est à l'ouest et du nord au sud. L'Amérique du Nord, géant industriel qui produit une quantité énorme d'armement, ne se contente pas des violences qu'elle commet envers ses propres enfants, il lui faut trouver des prétextes à l'étranger. St-Domingue, la Bolivie, pour ne pas citer le Vietnam. C'est ce qui pourrait expliquer qu'elle protège avec acharnement les dictateurs de toute l'Amérique du Sud; mais il faut croire qu'il existe des intérêts particuliers à protéger et parmi eux, ceux de la Société United Fruits. D'ailleurs, l'exploitation honteuse de la classe ouvrière dans ces contrées est légendaire. Pourtant il y a des prophètes pacifistes et non violents aux U. S. A.; ainsi le pasteur Luther King par exemple, qui prêche la résignation et une vague intégration où le capitalisme yankee ne perdra aucun de ses privilèges. Heureusement les jeunes Noirs ne l'ont pas suivi parce qu'ils veulent autre chose.

Si un mouvement syndicaliste révolutionnaire puissant existait aux U. S. A., ce quelque chose qu'ils attendent, ils l'auraient; mais nous craignons que rien ne se fasse sans un affrontement violent entre secteurs opposés. Il serait pourtant regrettable que cet affrontement ne serve que des intérêts de caste, sans apporter de solution viable au problème racial. Un Etat « noir » aux U. S. A. ne serait profitable qu'aux leaders assoifés de pouvoir et les travailleurs noirs doivent comprendre qu'un « révolutionnaire nationaliste » est aussi dangereux qu'un pacifiste qui prêche la résignation. Ni l'un ni l'autre ne veulent croire à la lutte pour la véritable émancipation des travailleurs.

Mais la violence se manifeste dans d'autres coins du globe. La guerre de six jours israélo-arabe à laquelle de nombreux pays ont participé d'une façon ou de l'autre (y compris la France), détruit toute argumentation pacifiste. Pensez que ces peuples se battent pour conquérir ou conserver les « lieux saints » ayant appartenu à de lointains ancêtres. Il y a, bien entendu, des castes et des capitaux à protéger (rois du pétrole et rois de l'orange s'entendent comme larrons en foire) mais comment expliquer, dans un esprit pacifiste, que des Juifs qui pleurent encore les six millions de morts exterminés dans les camps nazis, en soient venus à pratiquer les mêmes méthodes de leurs tortionnaires.

Ailleurs, c'est encore la violence qui apparaît comme une menace. Les usurpateurs des révolutions populaires d'Egypte, d'Algérie, etc., préparent la prospérité et le bonheur des peuples qu'ils exploitent, en achetant du matériel de guerre à la Russie, cette patrie des travailleurs trop heureuse de cette aubaine qui remplit d'or les coffres du Kremlin.

Violences en Corée, violences en Indonésie et violences aussi en Espagne et au Portugal où les détenus politiques meurent dans la puanteur des cellules ou sous les coups des geôliers.

Voyez-vous, camarades pacifistes, une simple analyse de la situation sociale actuelle nous laisserait croire que vous voulez créer une religion. Quand nous lisons votre prose nous avons l'impression de relire les premiers écrits chrétiens; d'ailleurs, toutes vos alliances avec les sectes religieuses ainsi que vos théories de base sont sans équivoque. Certains non violents se veulent les adeptes de Gandhi, alors que la non violence de ce dernier ne fit que servir les intérêts du « Lion » britannique. Aujourd'hui ce peuple hindou qui ne veux pas faire violence à la « vache sacrée », se livre à d'autres violences savamment exploitées par les sectes religieuses et les partis politiques.

La position des non violents est respectable au même titre que n'importe quelle autre position de principe, mais qu'ils nous permettent de leur rappeler que ce n'est pas leur position qui peut empêcher l'explosion d'une nouvelle guerre mondiale. Sans la crainte d'une explosion nucléaire qui ne se contenterait pas de frapper le bon *populo*, nos gouvernements et ceux des autres pays seraient bien parvenus à un accord pour nous remettre dans le bain, comme en 1914.

Il faut bien admettre que face au potentiel militaire et répressif des Etats, notre seule arme efficace reste la force d'inertie sur laquelle vous vous appuyez. Mais vous n'avez rien inventé, c'est la base même du syndicalisme, c'est la grève. Et là, nous regrettons mais ce n'est plus la place de quelques individus et encore moins d'une quelconque puissance religieuse ou politique. C'est à la classe ouvrière tout entière et à elle seule qu'il appartient de décréter la grève générale et gestionnaire pour en finir avec toute sorte de violence.

C'est alors que commencera l'ère de l'anarchie.

Pour la C. N. T. de la Sarthe. — A. SENEZ.

Pour la prise de gestion par la grève insurrectionnelle

Voici quelques jours, une grève éclatait à la maison Rapidex, à Angers, à la suite du licenciement de 18 ouvriers. La direction invoque le manque de commandes.

Le plus triste dans cette histoire c'est que les ouvriers jetés au chômage sont précisément les plus mal payés, ceux du bas de l'échelle. Cependant la Direction ne touche jamais au quarteron d'une quinzaine d'intouchables venus de Paris au titre de « chefs », de « maîtrise », de « contremaîtres monteurs » qui reçoivent environ 2.000 frs par mois plus un double mois dans l'année, alors que les ouvriers embauchés sur place sont payés au S.M.I.G.

La Direction a laissé entendre que cette quinzaine d'individus est triée sur le volet à Paris parmi ceux qui ont l'échine souple. (Parmi eux il y a même un prétendu révolutionnaire qui fréquentait nos milieux à Paris).

Devant l'apathie des « syndicats officiels » quelques camarades sont venus me trouver pour occuper l'usine. L'idée fait son chemin, mais je leur ai dit qu'il faut savoir où l'on va et ne pas s'engager à la légère. Et la première étape est la formation de la section syndicale C. N. T., non pas pour embrigader les camarades à l'image de la C.G.T. ou de F. O., mais pour coordonner la lutte par une association librement consentie de tous les travailleurs de la boite.

Le mouvement syndicaliste révolutionnaire n'est pas seulement un mouvement de revendications mais il doit se préparer demain à remplacer l'Etat par une société communaliste où seront bannis les profits et le salariat grâce à une économie libertaire, égalitaire et distributive qui sera la mort définitive du capitalisme.

C'est pourquoi nous luttons dès aujourd'hui pour :

La semaine de 30 heures, seul moyen de réduire le chômage,

La retraite avec une pension égale au salaire.

Pour parvenir à ces buts il faut que les travailleurs unissent leurs forces dans le seul syndicat C. N. T., qui mènera, au sein de l'entreprise, la lutte révolutionnaire, en dehors de toutes les contingences politiques.

C'est ce que nous sommes en train de faire à Angers.

Si nous y parvenons, nous monterons tous ensemble à l'assaut de la citadelle capitaliste.

Pour une société égalitaire et libertaire source de bonheur et de paix.

Travailleurs, unissons-nous !

A bas l'Etat ! A bas toutes les hiérarchies qui enchaînent les hommes !

René ALEXANDRE

Communiqué : Le camarade Alexandre informe les copains et les autres que sa boîte pistale est supprimée. Tout courrier concernant la C. N. T., ainsi que le Comité de Coordination de l'Ouest C. N. T. - A. O. A. - S. I. A., doit être adressé à René Alexandre, 13, cité des Capucins, Angers.

Pour « La Lettre Syndicaliste révolutionnaire de l'Ouest » écrire à Y. M. Biget, rue des Garennes 44-Vertou.

Les fonds sont reçus au CCP 291.458, Nantes, au nom d'Alexandre.

La philosophie sociale du communisme libertaire

Le communisme libertaire est une conception sociale se proposant — prenant les hommes tels qu'ils sont, bons et mauvais — de les faire entrer dans un milieu social favorisant leur épanouissement individuel par des conditions de vie commune où chacun ne peut devenir « soi » qu'en respectant et défendant des droits et des devoirs devenus les mêmes pour tous.

Le communisme libertaire n'attend pas des travailleurs, ni de leurs maîtres que par éducation dans un milieu de « droit inégal » et d'exploitation concurrentielle de l'homme, ils puissent tous ou presque tous, atteindre un niveau de sagesse qui permettrait à chacun d'être entièrement « soi » sans gêner les autres.

Nous savons que les fantaisies de la Nature et nos tares héréditaires trouvent dans le milieu social où nous vivons, fondé sur « la force prime le droit », un bouillon de culture favorable à tous les excès, à toutes les injustices par un débordement des passions égoïstes sollicitées par les attractions les plus immorales.

Même le meilleur d'entre nous est obligé de subir, de mentir, de tricher, d'agir contre les protestations de sa conscience. Il nous faut donc sortir de ce milieu, lequel défendra toutes ses tares institutionnelles par les pires violences et la complicité silencieuse et lâche des timorés et des velléitaires.

C'es pourquoi le communisme libertaire, tenant compte des expériences, sachant que la justice et l'humain ne peuvent s'accomplir que par une mutation profonde, radicale, est révolutionnaire : il faut changer de milieu afin que l'individu puisse donner libre cours à toutes les passions raisonnées de son « moi » dans une contrainte mutuelle enrichissante pour chacun et pour tous. En 1914, premier tireur du corps d'armée, chargé d'abattre un homme, je jette mon fusil avec horreur. Je m'asseois au pied d'un arbre, j'attends la mort qui serait une délivrance. Elle ne viendra pas, mais un soldat allemand qui m'observait du bois en face, me surprend penché sur mes pensées :

Was machts du da ? Du, sozialstermann ?

— Oui, lui répondis-je, *ich habe gern zu sterben.*

Il appui son fusil sur le tronc d'arbre et m'embrasse avec ferveur.

— Nous avons failli à notre devoir socialiste, nous ne devions pas marcher.

Mais sa section débouche de la lisière du bois d'où elle avait tout observé.

Le feldwebel, un géant, un pistolet à chaque main, crie à celui qui est devenu mon frère : « Fritz, komme hier !

Il prend ses deux pistolets d'une main, et d'un coup de poing terrible projette ce socialiste à terre devant ses camarades silencieux.

M'arrachant à mon refus de tuer, je fais un bond pour arracher un fusil d'entre les jambes d'un mort afin d'abattre ce monstre. Je ne puis l'arracher pris qu'il est dans la capote..., je n'en ai d'ailleurs pas le temps.

Au commandement de leur chef, deux soldats m'écrasent de leur poids en me chuchotant à l'oreille : « Ne dis rien..., sois tranquille... » C'est à ne pas croire !

— Amenez-le là !

Il m'appuie ses pistolets sur les tempes.

Je pouvais mourir, j'avais vécu le plus grand jour de ma vie. J'étais ivre de tendresse humaine.

Mais un agent de liaison surgissant à ce moment, le feldwebel se précipita

Dans la clairière : Vortwärtz ! Et la mort s'en fut avec lui.

Ces soldats, qui par leurs visages attristés me témoignaient leur solidarité et soutenaient intérieurement le geste de leur camarade, ne se révoltèrent pas. Le milieu disciplinaire les liait à une aventure odieuse, la guerre, le crime. Ils avaient compris. Ils communiaient avec leur camarade et avec moi même, mais l'autorité écrasait leur dignité.

Moi-même qui me refusais à tuer pour sauver ma conscience, vaincu par cet épouvantable milieu j'eus abattu ce monstre qui m'ayant à sa merci profita peut être de l'ordre reçu pour ne pas accomplir sa tâche de soldat... Nous sommes les jouets et les instruments des milieux que nous subissons : *il faut les abolir !*

J'ai pu, par la suite, chez des civils, les pères de ces soldats, constater que ces hommes, pris isolément, ne voulaient pas la guerre, étaient pacifistes, mais manquaient, comme tous, du courage nécessaire pour désobéir à la loi du milieu autoritaire.

En captivité, je logeais dans un vaste bâtiment de vingt dortoirs, servent d'abri à 1.000 prisonniers. Le hasard voulut que ce groupement hétérogène soit composé de nombreux capitalistes du Nord, de Lille, de hauts fonctionnaires, d'ouvriers et de paysans.

Pendant plusieurs mois, ce fut l'égalité matérielle forcée, totale devant le menu des vaiqueurs. Les seigneurs industriels crurent dès les premiers jours que leur condition sociale dans leur pays leur assurerait peut être une priorité dans les distributions, mais ils comprirent rapidement que la solidarité nous faisait égaux... Pendant de longs mois, je pus, tout à mon aise, leur expliquer les vertus de l'égalité économique, son pouvoir de rapprochement solidaire, fraternel entre des hommes divers par leur formation intellectuelle, leurs aptitudes, leurs sentiments, leurs instincts maîtrisés car inutiles...

Nous vécumes cette expérience involontaire, les pauvres de la veille fort surpris de la conduite de leurs anciens patrons, les filateurs du Nord étonnés d'un rapprochement aussi facile qu'inatendu...

« Mais, leur disais-je, cette harmonie cessera avec l'arrivée des vivres et de l'argent expédié par vos familles. L'harmonie sera brisée... »

Et c'est ce qui arriva. Le milieu du « droit inégal » se reconstitua : à chacun selon sa fortune ! L'homme redevenait un loup pour l'homme...

Il faut abolir tout milieu de « droit inégal » !

Les kibboutz, dont j'ai si souvent parlé... ? Quelle magnifique sélection d'hommes décidés à vivre un communisme intégral, et qui ont réalisé une expérience sans pareille dans l'histoire...

Eh bien, malgré leur enseignement, la qualité humaine du milieu fraternel qu'ils ont créé, il leur manquait l'essence même de notre philosophie libertaire. Ils ont admis que la nouvelle civilisation dont ils étaient les auteurs soit subordonnée à l'autorité d'un Etat... Pire, ils lui ont apporté ce qui lui manquait, la collaboration des meilleurs d'eux-mêmes ! Alors que cet Etat ne peut réussir qu'en étouffant peu à peu leur belle civilisation sous le rouleau capitaliste... !

J. B.

SERVICE DE PRESSE ESPÉRANTISTE

L'Association espérantiste a-nationaliste, S. A. T. Amikaro, se réclamant des doctrines ouvrières, vient d'éditer un cours d'espéranto en 5 disques.

Cette série de 5 disques en une seule pochette est l'utile complément du livre d'études, le « Junul-kurso », déjà traduit en espagnol, suédois, portugais, etc.

Le prix de la pochette de disques est de 12 francs.

Pour tous renseignements au sujet de ces disques et de leur commande, s'adresser à :

M. Bernard Schneider, 26, bis, avenue de la République, 94-Thiais. C. C. P. Paris 22 836 36.

⁂

S. A. T. Amikaro et S. A. T. (Sennacieca Asocio Tutmonda), associations espérantistes se réclamant des doctrines ouvrières et a-nationalistes, organisent en 1968, deux congrès d'espéranto :

Le premier aura lieu à Toulouse, du 13 au 16 avril (S. A. T.-Amikaro).

Le second se tiendra à Utrecht (Pays-Bas) du 3 au 9 août (S. A. T.)

Pour tous renseignements au sujet de ces deux congrès ou pour l'étude de l'espéranto, écrire à S. A. T. Amikaro, 67, avenue Gambetta, Paris (20e), qui vous enverra, sur votre demande, sa première leçon gratuite d'espéranto.

(Citez ce journal s. v. p.).

ANTENA

EL VICIO DE LAS CRUZADAS

MADRID. — Una disputa matrimonial el brigada de Artillería, Manuel López, la ha solucionado matando a balazos a su esposa Delma e hiriendo gravemente también con disparos a la hija común, María.

REAPARECE EL FALANGISMO UNIVERSITARIO

MADRID. — En la Facultad de Derecho se han reproducido hoy incidentes entre estudiantes.

Durante la protesta habitual contra la presencia de la policía en la Universidad, un grupo de unos 30 jóvenes pertenecientes a «Defensa Universitaria» (1) han intentado arrancar un cartel informativo en el que se daba cuenta de que dos científicos franceses han rechazado la investidura de doctor «honoris causa» por la Universidad de Madrid. En este momento los numerosos estudiantes que permanecían sentados en el hall de Derecho han reaccionado y se han producido choques entre dos grupos, durante unos diez minutos. No ha intervenido la fuerza pública.

Por otra parte, en Filosofía y Letras se ha desarrollado, como en días anteriores, la protesta contra la Policía Universitaria. Durante la misma se ha realizado una colecta para un delegado estudiantil que ha sido detenido recientemente. Al final fue cantado el himno «Gaudeamus igitur».

(1) Guardia falangista.

MANIFESTACION ESTUDIANTIL

SALAMANCA. — Centenares de alumnos universitarios realizaron una manifestación inconformista ante la estatua recién inaugurada del que fue catedrático de esta Universidad, Miguel de Unamuno. Primeramente los manifestantes se produjeron en silencio, pero al ser agredidos por la fuerza pública prorrumpieron en gritos de libertad y muera la dictadura. Los estudiantes siguieron en su actitud de defensa contra los guardias en tanto entonaban el himno universitario «Gaudeamus Igitur». Hay varios detenidos.

ACTUACION DEL T. O. P.

MADRID. — Por reuniones clandestinas el fiscal reclama para los obreros Francisco Roda y Carmen Baños, la pena de un año de prisión y 15.000 pesetas cada uno; para Andrés Martínez, Manuel Valle y Juan Zapata, también trabajadores, el castigo de seis meses de arresto por el mismo delito que los anteriores. Los cinco proceden del juzgado de Sabadell.

Vicente Sánchez, venido de Francia, va a ser condenado a dos años y cuatro meses de encierro por hallársele encontrado en casa varias publicaciones apareciendo en el extranjero.

LA HUELGA PORTUARIA

LAS PALMAS (Canarias). — Prosigue el conflicto de los estibadores, reclamantes de un reglamento de trabajo mejorado. Los cargamentos de tomate arriesgan deteriorarse en la espera y la patronal, ayudada por las autoridades, hace lo posible para traer revienta-huelgas de las tierras tomateras. A los pocos esquiroles conseguidos por los enemigos del obrero, la población palmense les llama «tomateros».

INFORMACION GLACIAL

MADRID. — Véase como la prensa española entera a su público del guantazo dado por dos premio Nobel a la Universidad fascista española:

«MADRID. — El profesor André Lwoff ha anunciado en París que, a la vista de las actuales circunstancias, tanto el profesor Jacques Monod como él han reconsiderado la situación y han llegado a la conclusión de que les es imposible aceptar el doctorado «Honoris Causa» de la Universidad de Madrid, para el que habían sido propuestos recientemente.

El profesor Monod se encuentra actualmente en Estados Unidos. Según André Lwoff, la decisión fue tomada antes de que emprendiera el viaje.»

SITUACION DE MISERIA LEGALIZADA

EL FERROL. — La Delegación Provincial de Trabajo ha fallado el expediente de suspensión, durante tres meses, a 349 trabajadores de la Empresa Nacional «Bazán», de El Ferrol, iniciado por dicha empresa. Según el fallo de la Delegación coruñesa, se autoriza a dicha factoría ferrolana a suspender temporalmente, por un espacio de tres meses, a los 349 afectados. Estos tendrán derecho al seguro de desempleo, reconociéndoles también, asimismo, el derecho a solicitar y percibir el 25 por ciento del complemento del Seguro, con cargo al Fondo Nacional de Protección al Trabajo. Se requiere a la empresa para que, en el plazo de tres meses, presente un plan de jubilación anticipada que afecte a trabajadores de avanzada edad y que voluntariamente deseen acogerse al mismo.

DONDE RADICA EL BANDIDAJE

MALAGA. — La guardia civil ha detenido al ciudadano Tomás Jiménez Molinas, «El Cachorrenas», acusado de numerosos hechos de bandidaje que la denuncia no especifica. La detención ha sido efectúada — dice la nota oficial — en la «guarida del monstruo», consistiendo la tal guarida en una habitación del 22 de la calle Moya, como hay otras tantas. Se barrunta una venganza contra «El Cachorrenas», individuo difícilmente plegable a las exigencias del régimen, en cuyo caso se supone donde radica el bandidaje.

CONTRA LA PROVOCACION PATRONAL

OVIEDO. — En el pozo «Nicolasa», de Hunosa, en la cuenca del Caudal, que cuenta con una plantilla de 714 mineros, ha vuelto a producirse una anómala situación cuyo origen tuvo lugar el pasado viernes, día en que se verificó el entierro de los dos mineros muertos en Teverga en accidente de trabajo.

Ese día, como señal de luto, los mineros del pozo «Nicolasa» pararon el trabajo. A consecuencia de este paro, Hunosa comunicó a 4 de sus operarios, pertenecientes a este pozo, y que según la empresa fueron los incitadores al paro, que habían sido trasladados del pozo «Nicolasa», en la cuenca del Caudal, al pozo «Mosquietera», en la cuenca de Langreo, sancionando a su vez con una séptima parte del jornal de una semana a todo el personal que ese día no acudió al trabajo y que es prácticamente la plantilla completa.

A consecuencia de esta situación el pasado sábado tampoco se trabajó en el pozo «Nicolasa». Ayer, lunes, de 230 obreros sólo acudieron al trabajo 22. En el cuarto de aseo se produjo un incidente al querer uno de los mineros entrar a trabajar y un grupo de compañeros impedírselo por la fuerza. El minero avisó a una pareja de la Guardia Civil, que detuvo a tres mineros. A la vista de lo sucedido, Hunosa ha comunicado su intención de trasladar a otros 6 mineros al pozo «Mosquietera». Hoy, de los cuatro mineros que fueron trasladados a este pozo sólo se han presentado dos al trabajo. En el pozo «Nicolasa», del relevo de la mañana, que lo componen 303 mineros sólo han acudido al trabajo 36.

MARINO ACUSADO DE ESPIONAJE

MADRID. — José María Ajubieta, director de «Naviera de Exportación Agrícola» ha manifestado que el capitán del «Benicasim», Antonio Canales, detenido en Alejandría bajo la acusación de vinculación con una red de espionaje israelita, pudo haber sido víctima de una maniobra. «Creo — dijo Ajubieta — que se ha sacado un poco de órbita todo esto. Canales, por lo que hemos podido saber, ha debido actuar en este caso como cartero, favor que entre los capitanes de barco suele ser bastante corriente en tiempos de paz. Pero, cuando hay una guerra por el medio, un capitán no puede, bajo ningún concepto, llevar nada que no sea propio de su cargamento, ya que saben el peligro que pueden correr».

Ajubita, que sólo ha visto al capitán Canales unas dos veces en los diociocho años que éste lleva en la Compañía, añadió que la residencia habitual del supuesto espía de Israel estaba en Barcelona. Terminó insistiendo en que creía que Canales había sido objeto de una maniobra, ya que probablemente actuó como «cartero», sin saber exactamente la trascendencia de lo que hacía.

En este hecho Canales arriesga la cabeza.

LA MADRE PATRIA Y LA HIJA MORENA

MADRID. — España venderá a Cuba cien barcos de pesca, tractores, máquinas agrícolas y piezas de recambio. Cuba facilitará a España 300 toneladas de níquel, 100.000 de azúcar y 2.500 de carne y café.

Vive l'action directe!

(Suite de la page 1.)

publics et les directions patronales que l'action aura le plus d'éclat et sera le plus efficace.

5. — *L'action directe ne s'oppose pas seulement au patronat mais à tout ce qui représente le capital et l'Etat :*

A Caen, les ouvriers se sont attaqués à la Banque Nationale de Paris, symbole de la puissance de l'argent, de la domination du capital sur les travailleurs, ils ont aussi frappé la Chambre de Commerce. Le « Monde » du 7-2-68 écrit : « Voilà les assises mêmes de la société remises en cause ». Et c'est vrai que la satisfaction des revendications ouvrières et l'émancipation des travailleurs ne peuvent, en définitive, être conçues qu'à travers une réorganisation de la société, une refonte des structures sur le principe de l'égalité économique et sociale.

∴

Les travailleurs de la SAVIEM ont montré, en continuant la grève même en étant abandonnés par les syndicats réformistes, qu'il faut aller jusqu'au bout si l'on veut que les revendications aboutissent.

De plus en plus, les travailleurs sont conscients que les grèves de 24 heures ne peuvent avoir aucun résultat positif et qu'au contraire elles provoquent la lassitude et le découragement dans le mouvement ouvrier.

Il est temps de mettre sur pied des actions de longue haleine, de redonner à la grève son contenu et sa portée véritables. La grève ne doit pas être abordée à la légère. Elle est une forme de la lutte ouvrière qui, pour être efficace, doit être menée jusqu'au bout.

Vive les travailleurs de la SAVIEM !

Vive le syndicalisme révolutionnaire !

Problemas de ayer, de hoy, de siempre

EN uno de esos «informes reservados» de que tan prolijos hemos sido en los últimos cinco años, decía el informador:

«Se debe tener una flema británica si de verdad se desea algún resultado en París. Los compañeros están poseídos por el afán de contribuir hasta el máximo a fin y efecto de lograr resolver los problemas que actualmente agobian a la C. N. T., y principalmente en el aspecto de las relaciones con España. Pero, aquí aparece el eterno «pero», su máximo está estrechamente ligado a los trabajos cotidianos, siendo muy difícil, me atrevería a afirmar que imposible, hacerles perder, no un día, sino que ni una hora de su normal trabajo o regreso a casa, lo que da como resultado una pérdida de tiempo considerable, y un control severo en los nervios del visitante, habiendo podido comprobar que la parsimonia de los compañeros supera la flema británica y hasta la calma, la famosa calma de los mallorquinos, cantada de manera formidable por Santiago Rusiñol en inmortal libro descriptivo.»

Hemos tenido el capricho de compulsar el Diccionario de la Lengua Castellana sobre el significado de dos palabras muy usuales en los medios confederales y libertarios: Dinámica y Acción. Vamos a ver lo que el referido diccionario da como definición de ambas palabras.

«*Dinámica:* Parte de la mecánica que trata de las leyes del movimiento en relación con las fuerzas que lo producen.»

«*Acción:* Ejercicio de una potencia; efecto de hacer. Postura, ademán. Posibilidad o facultad de hacer alguna cosa, y especialmente de acometer o de defenderse.»

Tres aspectos de una misma cuestión quedan aquí planteados con la parte primera del «Informe reservado», y las dos definiciones del Diccionario de la Lengua Castellana.

El primero de estos aspectos está expuesto claramente por el informador; los compañeros, en su inmensa mayoría, no tienen mucha predisposición a perder, «no un día, sino que ni una hora de su normal trabajo» o regreso a casa. Entre semana, no se podrá hacer la próxima revolución. Habrá que hacer de manera que el próximo «18 de julio», tenga lugar en un domingo o día festivo, para que los compañeros no se vean precisados a «perder» ni una hora de su trabajo, o de su regreso a casa.

El segundo aspecto es también bastante entristecedor, pues si la dinámica encuentra su máxima expresión en las fuerzas que la producen. Si la acción es el ejercicio de una potencia, el efecto de hacer, la postura, el ademán, la posibilidad o la facultad de hacer alguna cosa, y especialmente de acometer o de defenderse, viendo lo que nos rodea, llegamos a la lamentable conclusión de que nuestra «dinámica», y nuestra «acción», sufren un serio colapso debido, sin duda, al pésimo estado de alguno de nuestros engranages más importantes.

Problema de ayer, de hoy y de siempre, es la labor de proselitismo acerca, no solamente de los emigrados económicos, sino también de nuestra propia militancia. Pues resulta muy fácil y también muy cómodo achacar a los primeros una falsa impermeabilidad a las ideas redentoras, cuando la realidad es que nosotros mismos nos vemos totalmente absorbidos por los problemas materialistas.

Es necesario reaccionar, compañeros. La C. N. T. debe hacer oír su voz anarcosindicalista en todas partes y ante todos los públicos. Los españoles de ahora no son peores ni mejores que los de hace treinta y cinco años. Quizá éstos poseen una virtud sobre las muchas que los de antes poseían: la de haber escapado a la terrible, la más terrible de todas las mistificaciones sufridas por nuestro pueblo. Bien a pesar de treinta y pico de años de fascismo, los españoles no han podido ser domesticados al punto que lo fueron los italianos, los alemanes y los portugueses. Y esto, amigos, debe servir de acicate para una acción, para una dinámica acción del anarcosindicalismo de la C. N. T. y del M. L. E.

Con fecha 28 de agosto de 1957 escribíamos una carta al compañero director de «Solidaridad Obrera», de París, que sin habérselo pedido, fue publicada. ¿Qué decíamos en ella? Helo aquí:

«Tengo la oportunidad de hablar con estos muchachos (emigrados económicos), por trabajar con algunos de ellos, y estoy convencido de que son tan propicios a recoger la buena semilla como nosotros lo fuimos, y que es absolutamente necesario ir a ellos para que lleguen a comprender y a estimar nuestra acción pasada, pues es seguro que hay en ellos una cantera inagotable de futuros hombres del 36.»

Más tarde, el pasado mes de abril, en un artículo publicado en el número 275 de «Espoir», bajo el título de «Aviso a los oradores de asamblea», volvimos a insistir sobre el particular al dar a conocer el ambiente recogido en una visita hecha a una F. L. de nueva formación, por compañeros salidos de España en calidad de refugiados económicos. En aquella ocasión pudimos constatar que un gran número de estos trabajadores españoles acogerían nuestras propagandas de la misma forma que las recibimos nosotros en nuestra juventud. Lo que falta, lo que urge es acabar con lo que el «informe reservado» citado al principio de este artículo, denunciaba. Hay que perder horas de trabajo, hay que estar presentes allí donde la C. N. T., las ideas y su propaganda nos necesiten, sin tener en cuenta las «reprimendas» que, en algunos casos, nuestras compañeras puedan propinarnos. La C. N. T. nos necesita el domingo, el lunes, el martes, y cada día de la semana y del mes. La C. N. T. nos necesita a cada hora e instante de nuestra vida. Y si así no lo creemos, cerremos la puerta y vayámonos a casa, pongámonos las «pantuflas», y a dormir se ha dicho.

Largamos esta amonestación convencidos de que el proselitismo, la propaganda y la adquisición de esos «cuatro o cinco mil nuevos afiliados» de que habla el compañero Fontaura en «C. S.» núm. 492, son alcanzables si los cenetistas se deciden a ello.

La C. N. T. encontró diferentes estados de ánimo en cada una de las regiones españolas antes del 36. En Cataluña y en aquellas regiones donde la organización tenía un cierto historial, la propaganda se hacía ella sola. Pero había que ver el inmenso trabajo, el sacrificio y los esfuerzos que los militantes de otras regiones, tales como las Castillas, la nueva y la vieja, hubieron de desplegar para lograr que nuestras ideas se abrieran camino, cosa que se iba logrando y que sin el 18 de julio hubiera convertido a estas regiones en baluartes inexpugnables del anarcosindicalismo. Nadie mejor que quienes conocimos a la C. N. T. en ciudades tales como Valladolid, por ejemplo, feudo del socialismo marxista y del derechismo reaccionario (y conste que no establecemos comparaciones inadecuadas), sabe lo que cuesta abrir camino a nuestras ideas.

Hemos dicho que, salvo raras y honrosas excepciones, la militancia parece vivir el sueño de los justos. Nuestro aserto lo justifica el hecho de saber que por ejemplo, en la región parisina, un pequeño grupo de compañeros dedican su tiempo libre, su dinero, y su poca inteligencia en la confección de esas hojas que Fontaura cita, en su reparto por los lugares donde hay circulación de españoles emigrados económicos, y que a riesgo de chocar con elementos franquistas provocadores, logran que la C. N. T. penetre hasta los más alejados pueblos y aldeas de España. Y, podemos asegurar que este trabajo de propaganda y de proselitismo es muy bien acogido por los trabajadores españoles en tránsito por París y su región.

Sin embargo, y a pesar de haber solicitado concursos en distintas ocasiones, nadie se da por aludido. Todos queremos «que se haga algo», pero esperamos a que sean los otros los que lo hagan. De ahí viene que, en los plenos y reuniones se adopten acuerdos que poco se cumplen, pues, como decía un amigo nuestro, fusilado por los falangistas en Valladolid: «Ha dicho el padre Nevares que bajemos a la huerta y que cavéis y después de que hayáis cavado que subamos a merendar», o aquello otro de «Ataquen y ganemos».

Sé que habrá quien diga al leer estas líneas que exagero. Pues bien, ignoro lo que ocurre en otras partes, pero constato lo que pasa en la región parisina, lo cual resume la observación que un compañero de esa nueva F. L. que he citado, me hacía:

— «Si entre todos estos «oradores de asamblea» hubiera media docena que se dedicaran a desplazarse a los lugares en donde hay trabajadores españoles, es muy posible que la C. N. T. se viera mucho más conocida y amada de ellos que lo es ahora. ¿Por qué no formáis grupos de compañeros que vayan a los pueblos y los lugares de aglomeraciones de españoles?»

Y bien, amigos, la respuesta se hace esperar, y de continuar así, mucho me temo que ella tardará en llegar.

Si, ya sé que una vez más los compañeros leerán estas líneas y dirán para sus adentros: «Este compañero tiene razón», pero la reflexión no irá más lejos. Y como es dicho en el refrán: «Predicar no es dar trigo». Cumplir nuestros deberes sindicales no consiste únicamente en cotizar religiosamente cada mes y contribuir a la suscripción pro-España o comprar la prensa semanalmente. La C. N. T. necesita algo de más positivo, eso que dice el Diccionario de la Lengua Castellana; que nuestra dinámica sea «esa parte de la mecánica que trata de las leyes del movimiento en relación con las fuerzas que lo producen». Pues fuerzas que no producen movimiento carecen totalmente de dinámica. Lo que, hasta hace unos años, no fue el caso en la C. N. T., y lo que no debe ser el caso en la C. N. T. si de verdad queremos alcanzar algo más que eso: «la caseta i el hortet». Pues de limitarnos a esto ¿qué habríamos de reprochar a los emigrados económicos?

Acuerdos nos están sobrando. Hechos son los que nos faltan, y estos problemas de ayer, de hoy, de mañana y de siempre, esperan una solución. El resto es paja que se lleva el viento.

M. Ocaña

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

Habla Aragón Libertario

TRIBUNA JUVENIL

El deber de la juventud

LA juventud debe encararse con los asuntos más sobresalientes que plantea la época en que vivimos. No puede ser la joven generación una fuerza cansada antes de nacer. Se impone madrugar para no llegar tarde a la cita que tienen fijada los hombres de ideas. O se es joven o no se es. Y no deben confundirse los términos. La juventud no viene al mundo para arrollarlo todo, desbordando el vaso, o rompiendo moldes por el hecho de romperlos. Juventud es energía social, inteligencia revolucionaria, sentimiento lleno de concepciones humanistas.

Se distinguió en el pasado glorioso la juventud española por su enorme fuerza de proyección, por su personalidad llena de alto crédito moral. Eran las Juventudes Libertarias faro en la noche oscura de España, que alumbraba como antorcha marcando el camino de la liberación. Nuestra valiente y responsable muchachada supo colocarse en la vanguardia de los hechos, jugándose la libertad y la vida por la causa del pueblo. En aquél combate desigual, hasta el enemigo tuvo que reconocer el arrojo y desprendimiento de nuestros aguiluchos libertarios. Pero algo había en estos jóvenes objeto de nuestra rememoración que valía tanto como su ejemplar altruismo: el respeto a los veteranos de ideas, la consideración magnífica al luchador que, habiéndolo dado todo se hacía merecedor de la admiración de quienes por ser jóvenes no habían dado aún lo que otros sacrificaron en cien combates.

Hay que ser joven por dentro y por fuera. De edad cuando es posible, y sobre todo, de sentimientos y visión de los problemas que tenemos planteados. Ser joven para no ser un vejestorio, una ruina moral, sino un valor humano puesto a toda prueba. Como los valores firmes y contabilizados. En esa potencia ética de primer orden reside la gran fuerza motriz de la juventud estudiosa, sana y emprendedora.

El pueblo español tiene necesidad de energías nuevas para independizarse de la opresión franco-falangista. Es el nuestro un pueblo aguerrido por cuyas venas mana sangre de mártires. Hoy tiene necesidad de nuevas aportaciones, de renovados sacrificios. La juventud, estrella flamígera de todos los rumbos, debe reiniciar el gran combate por la justicia social y el derecho humano. No se trata de pasarse la vida presenciando corridas de toros o encuentros deportivos. Hay algo más importante. El totalitarismo explota estas olimpíadas para adormecer a la juventud, distrayéndola de su gran cometido manumisor.

Joven rebelde que quieres una sociedad mejor: súmate a la lucha protestataria. No duermas, despierta. España tiene las horas contadas. Es una nación arrinconada en el granero de Europa, desahuciada del mundo científico-técnico. Para que nuestro país se incorpore a la vida moderna con el aporte de su valor cultural y humano, se impone un cambio profundo en las estructuras nacionales. La juventud debe acabar con lo corrompido y caduco. Debe luchar por una España nueva, donde el hombre tenga derecho a todos los placeres dignos y a todas las conquistas honradas.

Sin lucha no se conquista absolutamente nada. Si el hombre ha conseguido salir de la selva al Museo, de la caverna al laboratorio, de la tribu salvaje a la Universidad, es porque millares de los mejores hijos del género humano han venido luchando por la causa de los demás. Joven inquieto y revolucionario; el porvenir es tuyo si lo sabes forjar con tu propio sacrificio, con tu inteligencia renovadora y generosa. Los jóvenes libertarios te llaman a la lucha. A nuestro lado encontrarás el calor de la idea anarquista, que es la doctrina inmortal de la justicia que lucha en la mente y en la conciencia de los hombres para decirles que deben crear una sociedad mejor, sin amos ni esclavos, sin parias ni verdugos.

(De «CNT» de España, enero 1968.)

Area Mundial

NOTA ESPERANTISTA

PARA poder enjuiciar o criticar el idioma artificial, pero internacional, Esperanto, es necesaria una condición primerísima: conocerlo. El autor de este escrito se halla en el movimiento esperantista — algunas veces «desesperanzado» — desde hace dos generaciones.

De hecho esta corriente universalista idiomática fue pequeño-burguesa en sus inicios, y no obstante me agregué a ella siendo anarquista. Podría decírseme en este caso que un ácrata debía evitar incrustarse en un movimiento micro-burgués. Tal vez hubiera alguna razón para esta supuesta crítica, pero no deja de ser un buen sentimiento querer que todo el mundo se comprenda a pesar de las múltiples lenguas que nos separan. Sin embargo, el comprenderse idiomáticamente no es el todo. En el hogar — y va de ejemplo — marido y mujer emplean una misma lengua, y no por ello los platos dejan de volar algunas veces. La comprensión moral también tiene su peso.

Empero, hay que aceptar la idea de acercar a hombres y pueblos mediante una lengua internacional común a todos para evitar aquello de «traductores-traidores». La emisión directa de la palabra podría evitar muchos y graves malentendidos. Que la usen burgueses y proletarios, ello es otra cosa, y además fenómeno inevitable.

El autor del Esperanto, doctor Zamenhof, era a su vez un hombre de la llamada clase media, y no obstante no dejó de pensar que imponiéndose el Mundo de su idioma general, el ser humano podría ser favorablemente influenciado hasta el punto de hacerle renunciar, poco a poco, a sus egoísmos particulares y a sus ambiciones imperialistas. Por drama, también entre los esperantistas han surgido indeseables, cosa esta que no se evita en ninguna parte.

Yo he acudido al medio esperantista y me he hallado con personas sencillas como yo y tú, compañero, y me he perfeccionado en tal lengua entre sacerdotes, rabinos y demás gentes adictas al sistema capitalista. Bien me dije: Nada tengo de común con estos... semejantes, pensando en consecuencia en la creación de una corriente esperantista proletaria. Hurgando en este sentido pude descubrir que ya existía algo parecido en funciones, siendo ello la S. A. T., asociación universal anti-nacionalista, lo cual le dejó a uno contento... con la contrariedad de que la S. A. T. no es suficientemente fuerte, pues en los países soviético-democráticos (?) ni siquiera se la tolera, y en Portugal el propio Esperanto no es tolerado y más: está perseguido. Consiguientemente, en los países totalitarios no importando el color de su enseña, rige la imposibilidad de propaganda del idioma universal, y menos existe la esperanza de poder celebrar en ellos actos (para el caso congresos) de desarrollo. En lo que pueden, los miembros del S. A. T. se encuentran cada año en comicio y en país diferente y tolerante para cambiar impresiones y laborar conjuntamente. ¡Qué placer produce la comprensión entre personas procedentes de países muy distanciados!

Otra asociación universal esperantista, la U. E. A., se reclama placenteramente neutral, y la faz de su neutralidad tiene feos como el que a continuación expresamos. Este año la U. E. A. tiene convocado su mundillo internacional a Congreso en Madrid, donde su «neutralismo» llegará al colmo de ofrecer la presidencia del Congreso al general Francisco Von Franco. Hay honores para todo, incluso, bien se vé, para el vaso de noche.

Ante hechos como ése los no esperantistas pero amigos de lo libre, se dirán que el Esperanto, para llegar a tales bajezas puede irse al diablo. Y no hay para tanto, amigos. Si en toda lengua se puede disparatar de lo lindo, en todas ellas se pueden pronunciar palabras de alto significado. Si unos tiranos impiden el Esperanto es signo de que el mismo es vehículo de progreso, y si alguna entidad esperantista está de regreso como en el caso de la U. E. A., otras cual la S. A. T. representan un hecho vital para el avance de la especie. Un ideal nunca se abandona porque unos indignos traten de ensuciarlo. A la C. N. T. española le ocurre lo propio con lo del grupo espúreo de Madrid, y sin embargo los compañeros no renuncian a su camino cenetista.

Contra los llamados neutralistas de la U. E. A. nosotros protestamos enérgicamente, pues su conducta adulladora de tiranos es anti-esperantista, incluso según la concepción zamenhofiana. Ese acto «neutralista», de hecho adhesionista a la dictadura española, es una calamidad antiesperantista. Honrar a Franco en lo que significa de cruel para los españoles, es refregar la dignidad del Esperanto por los suelos. Esa «civilización» amasada por moros, falangistas, carlistas, boches y «bersaglieri» con sangre española, no pueden aceptarla las gentes honradas, señores de la U. E. A.

La fortuna esperantista será el crecimiento y la cristalización del movimiento antinacionalista y proletario, entidad bien definida que nada tiene que ver con sociedades reaccionarias del tipo U. E. A., descrédito visible del esperantismo.

Lo que importa ya es el aprovechamiento positivo del recurso que ofrece el Esperanto. Aprenderlo es cosa fácil, gramática casi no existe, y la pronunciación es una de las más fáciles. Es la lengua única que nos ofrece facilidad de entendernos, como hemos dicho, sin necesidad de traductores. La correspondencia internacional entre compañeros sobre temas interesantes abre ancha perspectiva incluso a la anarquía. Los trabajadores con la posesión del Esperanto pueden convertirse, bajo el influjo de éste, en ardorosos internacionalistas, es decir, que se independizarán de las sendas estrechas de partido para enfocar por nuestros amplios horizontes.

El uso de una lengua nacional, por extendida que parezca, ofrece serios inconvenientes por ignorarla la mayoría de auditores. Ni el francés ni el inglés ofrecen garantía internacionalista por existir otros pueblos que, resumidos, ofrecen una población cien veces más densa por lo menos. Los rusos, los chinos, nuevos conquistadores de la época, podrían imponer igualmente su idioma respectivo válidos de su arrogancia militarista y por lo vasto de los espacios comunistizados...

Visto queda que no hay lengua nacional que se iguale a la internacional Esperanto. El propio compañero alemán, Rodolfo Rocker, aprendió el yidisch para usarlo en las comunidades judías anarquistas de la diáspora; lo usó en el Fórum Internacional; pero en otros ámbitos tuvo que recurrir, naturalmente, a los idiomas en presencia.

Mirando objetivamente la cosa, no hay como usar el Esperanto como idioma único para los encuentros internacionales y para la familiarización en nuestros medios libertarios. La lengua es, ciertamente, artificial, pero práctica y sencilla, pues puede aprenderse en seis semanas solamente, o en doce si tal afirmación se encuentra exagerada. A un español posesor de la lengua auxiliar Esperanto nadie en reunión extensiva le podrá decir: «habla el francés como una vaca española», ni a un francés en la misma situación que el hispano: «habla el español como un cerdo de Aubérnia».

Procuremos, compañeros, nuestro entendimiento universal mediante el Esperanto.

Ahí os «espera» el esperantista:

Ch. Hochhauser Amony

Gala annuel du Groupe libertaire « Louise-Michel »

VENDREDI 15 MARS

à 20 h. 30

Palais de la Mutualité

Avec G. BRASSENS

Retenez votre soirée

Prix : 10 frs

En vente : 24, rue Ste-Marthe.

Paris (10e)

COLUMNA DEL EMIGRADO

EXPERIENCIAS

LA salida de España de miles de compatriotas que buscan en el extranjero las condiciones de vida y de bienestar que el régimen franquista ha sido incapaz de ofrecerles, es un fenómeno que ejerce y ejercerá por mucho tiempo, una influencia considerable en la transformación que, lentamente, viene sufriendo nuestro país. Influencia, ante todo, económica: solamente hay que pensar en la cantidad de divisas que representa el volumen de las economías que los trabajadores emigrados envían o llevan a España. Influencia también social y espiritual: los emigrados entran en contacto con los habitantes de otros países, conocen otros usos y costumbres y pueden apreciar las diferencias que existen de un lugar a otro.

Es natural que una emigración tan numerosa, no podía ser desatendida ni olvidada por las organizaciones exiladas. Con más o menos fortuna, todas han procurado entrar en relación con los emigrados económicos, haciendo labor proselitista entre ellos, explicándoles el porqué de nuestro largo exilio. Se ha dicho repetidas veces que el exilio no ha hecho nada para atraerse a los emigrados. Es posible que no se haya hecho todo lo que se podía hacer, pero decir que no se ha hecho nada, es falso e injusto. Seguramente, los frutos obtenidos no han sido lo abundantes que nosotros hubiéramos deseado, pero hay que afirmar que, tanto individual como colectivamente, la emigración política ha procurado llevar sus inquietudes al seno de la emigración económica. Nosotros, llevados de nuestros deseos y de nuestro idealismo, habíamos creído que los emigrados económicos iban a ingresar en masa en nuestras organizaciones, sin tener en cuenta que su formación moral ha sido muy diferente de la nuestra y que en el aspecto social han vivido en la más completa ignorancia. Basándome en mi experiencia personal puedo afirmar que los emigrados, en su inmensa mayoría, acogen favorablemente la propaganda que les entregan los refugiados, aunque también se encuentra a veces al individuo cerril *que no quiere saber nada de nada.*

En la región en que vivo, esencialmente agrícola, trabajo diariamente con trabajadores emigrados, todos procedentes de las provincias del sur. Braceros, sin especialización ninguna.

CUMULO DE NOTICIAS

MADRID. — El 12 de febrero hubo una importante manifestación en la Ciudad Universitaria contra la presencia de policía permanente en la misma. Esta procedió a la detención de todos los oradores. Tal ocurrió en la Facultad de Filosofía y Letras.

A raíz de la huelga de obreros portuarios de Las Palmas, dos abogados que intervinieron en favor de los huelguistas fueron detenidos, motivando, tal arbitrariedad, una violenta manifestación de protesta. Como hubo golpes con los guardias, el asunto ha pasado a la jurisdicción militar. Por su parte, los portuarios exigen que les sea aumentado el sueldo de 96 pesetas.

— En Cornellá de Llobregat unos 500 obreros manifestaron contra la política de despidos. La guardia civil los dispersó mediante una carga brutal.

— Otra acometida incivil la dieron los «civiles» en Torrelavega cuando unos centenares de obreros se solidarizaban con un técnico textil represaliado y procesado por simpatías «ilegales».

B.D.I.C

Espionaje por ideas

HACE un año la prensa nos enteró de la detención de un antiguo campeón de Europa de parachutismo, por asuntos de espionaje a favor de Rusia. No tendría importancia para nosotros, que imaginamos el caudal que en eso derrochan rusos y americanos, sin contar otros tercios, en descubrirse mútuamente sus secretos y que sabemos también cuántas necesidades se podrían remediar con esos malgastados tesoros.

Tampoco tiene importancia que sean las bases americanas en España las preferidas en ese asunto de espionaje. Sabemos que las bases en España traerán un día dolor de cabeza a los españoles. La venta del territorio español por el caudillo no puede ser aceptada por los españoles que tengan un mínimo de sentido de la dignidad. Los americanos son indeseables en nuestra tierra.

Lo que nos atañe es la afirmación de la señora Rinaldi, fascista de antiguo abolengo y fanática por antonomasia, que declara actuar por ideas en espionaje a favor del comunismo ruso.

Lo que en un principio parecería un contrasentido es una lógica natural. ¿Qué diferencia existe para esa rabiosa fascista entre la concepción bárbara del autoritarismo que tiene el comunismo de Estado y el fascismo de Franco, Mussolini e Hitler, campeón de todos los fascismos, ídolo de nuestro gran caudillo y su cuarto de generales? Ninguno.

En el comunismo como en el fascismo el partido único redentor de los oprimidos, es indispensable. La coacción, amenaza, y el miedo da sus frutos. Los sindicatos anexos al Estado y todas las ramificaciones culturales si quieren existir han de cantar continuamente loas al Estado-Dios omnipotente. Los caudillos infalibles son ídolos de fanáticos. El fascista y el comunista es un cerebro lavado repleto de consignas.

La censura más rigurosa controla la prensa y todos los medios de expresión. Nada escapa a la directiva del gran patrón déspota, y mucho más que el más despótico de los regímenes de la antigüedad.

Las purgas, los asesinatos en masa, son corrientes con el mismo sadismo y barbarie, en los Estados fascistas y comunistas. Las mismas aparatosas avalanchas de masas que sirven para sancionar lo insancionable. Las marchas fascistas y comunistas uniformadas tienen el mismo sabor a sangre derramada de inocente. Véanse las estampas que a diario nos ofrecen las revistas del mundo entero. Las grandes concentraciones del la plaza Roja de Moscú, preparadas al avance para causar sensación en los espíritus débiles o en los fnáticos mentales, no se diferencia en nada de las paradas de los nazis de antaño. ¿Qué diferencia existe entre el horror de Hitler y Stalin? Los crímenes se cuentan por centenares de miles. Por millones. Lo mismo un dictador que otro se han bañado en un mar de sangre humana. Su negra historia de sangre y de dolor no es capaz de imaginarla la más desbordante locura.

Pero volvamos a la U. R. S. S., cuyos éxitos técnicos y científicos enardecen a tanto cerebro embotado de marxismo desconocido de la mayoría de ellos. Cincuenta años de revolución han colocado a Rusia a la cabeza de las naciones en el sentido militar y financiero. Pero pueden decir lo mismo los obreros rusos. Es que su nivel de vida se puede comparar a los esclavos del capitalismo francés, belga, sueco, etc.

De qué le sirven las grandes paradas anuales a los obreros rusos como no sea para recordarles su aborregamiento? Son ellos libres de manifestar su sentir? ¿Pueden ellos recorrer el mundo por el placer de recorrerlo como lo recorren millones de obreros en turismo de los países del capitalismo? No es eso un retroceso de la población rusa gracias al gran fracaso... Más que eso, a la gran traición de los comunistas rusos que no han sido capaces de interesar a una población con sus miles de planes y planes, estructurados y concebidos por los dioses al servicio del patrón Estado.

Que es el comunismo que no puede satisfacer a la mente fascista más exigente. El comunismo, invención diabólica para fraccionar la unidad en nombre de la unidad. Su máxima es divide y vencerás. Siempre lo encontraréis al lado opuesto intentando recaer las culpas de sus fracasos premeditados en los demás. Astuto y traidor, no tiene inconveniente en eliminar a sus propios ídolos cuando caen en desgracia. Que lo digan tantos inmolados en el paraíso de los trabajadores, y si no «El Campesino» y Lister, «héroes de nuestra cruzada según los comunistas españoles a bombo y platillo, y luego...

La historia de mentiras del comunismo favorecido por la estupidez del capitalismo de la democracia, ha retrocedido la liberación del hombre más de un siglo. Serviles de la industria pesada del trust ruso los partidos comunistas viven del oro de sus amos. Cuando la humanidad despierte de este sueño pesado les maldecirá una y mil veces, como les desprecian quienes les conocen.

Es natural que una historia repleta de suciedades y crímenes, puede entusiasmar la imaginación de una nostalgia fascista de los campos de concentración y de las cámaras de gas, como la señora Rinaldi, espía por idealismo; según ella al servicio de la U. R. S. S.

Para nosotros es natural que así sea. Siempre hemos considerado que el régimen ruso es padre natural del fascismo de Mussolini. Lo que se hace en nombre del proletariado, también se puede hacer contra el proletariado. La lógica es así, y como las dos corrientes son en extremo autoritarias, enemigas declaradas de la libertad y de los derechos del hombre, no es extraño que puedan fundirse en una, como sucedió en Alemania, donde los comunistas se apresuraron a engrosar, salvo rara excepción, los cuadros de los fascistas, que más tarde rubricó el «padrecito» Stalin y su ministro Molotov.

Nada servirá a las masas comunistas que sufren una infección de consignas; que no razonan porque su cerebro está lavado y sólo piensan por lo que dicen sus jefes a sueldo de Moscú. Nada servirán las afirmaciones honradas de la fascista entusiasmada del comunismo, extrema expresión del reaccionarismo.

Nosotros estamos convencidos de que la realidad es así. Que los pueblos pagan el exceso de credulidad, que son el juguete de una maquinación del capitalismo para impedir que su acción sea eficaz y definitiva. La misión del comunismo es sembrar el confusionismo y la traición. Concebido por una imaginación calenturienta ha sido aprovechado por los tiranos del mundo entero para aplastar las masas revolucionarias allá donde su acción podía ser definitiva. En nombre de la dictadura del proletariado, se asesina a los trabajadores y los revolucionarios que no se dejan drogar. Véase ahora la revolución cultural china. Siempre eliminando a antiguos camaradas.

Divisor por antonomasia de la clase trabajadora no puede permanecer unido ni aun en el terror de la más feroz de las dictaduras. Mútuamente se acusan de estar al servicio del imperialismo capitalista y quizá sea la única verdad que el comunismo se haya permitido decir en toda su historia.

Tan negra divisa como el comunisme representa, es posible que haya entusiasmado el ideal de la fascista Rinaldi.

HORIZONTES

Introducción a la anarquía

y III

por LEO FERRE

UN sicoanálisis del patrimonialismo empezaría por decir: el derecho se habla. Mi patrimonio no alcanzará jamás a vencer las pretensiones del Estado para someterme a sus deseos de expropiación, o a desarmar la aprehensión de un vecino que arguya una sujeción de medianería si no presento la prueba catastral de lo «mío». ¿Y qué es lo mío sino una convención comprada? Mi roble es mío, mi roble centenario. Un criterio más sano me indicaría que ese árbol sería de quien lo plantó y dejó para roble padre en la libre naturaleza, para el paisaje, en el que es punto moviente en la tormenta, o estático bajo el azul veraniego. Mas el roble es de sí mismo igual que el riñón es mío.

Esta palabra que me encadena al derecho patrimonial es una palabra de circunstancia, una palabra admitida, suscrita al pie del acta notarial y transcrita en el registro de las hipotecas, otra garantía de autenticidad. El vocablo es soltado: «auténtico». Me remito al pergamino, a la escritura sierva de esta palabra inventada por el juego social. Todos jugamos al escondite con palabras posesivas: «mi» casa, «mi» mujer, «mi» estilográfica. «Tu» derecho, «su» perro. Karl Marx no meditó lo suficiente sobre la conjugación posesiva, la sola que nunca teme las faltas de ortografía, la conjugación del «tuyo» y del «mío». Toda la Economía política descansa sobre un gesto: la mano que cede, la mano que toma. Las teorías quedan al margen y no explican sino una cierta sicología en la pausa de la producción. Las macrodecisiones tienen dedos de acero. El «suyo» queda más objetivo: el «suyo» es palabra de espera. El «suyo» es ignorado del burgués y queda en escaparate para el gangster. Fuera de las normas jurídicas — y, singularmente, de las sujeciones penales — el «suyo» o «tuyo». Es en una tal perspectiva lingüística que conviene estudiar la sicología del ladrón. El ladrón salido del camino legal no toma sino un bien «vacante» y que lo es en la hora de la técnica, en el momento en que la atracción del robo se perfila, en el momento de observarlo que significa trabajo duro y preciso, igual que en una labor de manufactura. El ladrón no toma «sus» riesgos. Asume su cometido de ladrón; contra sí tiene la Ley, y, para sí, la anti-ley, es decir, su ley propia. Es significativo que esta ley dicha del «medio» que un romanticismo sumario ha relegado a la mitología del filme policíaco, sea en realidad una forma marginal de pronunciar «derecho», o mejor: «antiderecho». En el caso preciso del «medio», el código del honor es un código del silencio. El que habla, el que se raja, pasa automáticamente al otro lado. La traición le ha servido de soporte para entrar en línea. Y la línea es una ocasión para alcanzar condecoraciones o la condenación de los delitos. En el fondo, la traición es una moral de bienestar social, y el burgués traiciona por omisión.

Sin situación jurídica el derecho no existe. Sin palabra con que designarlo, el árbol no existe tampoco. Forjamos nuestras cadenas por la regla y las palabras. Entiendo por palabra — se comprende — el concepto inmediato que me orilla al discurso anterior. Sin la designación «árbol» una porción de mis conocimientos se desvanecen: ya no percibo bosques, ignoro por donde pasearme, pierdo el fuego, y, perdiéndolo, mi sangre se coagula y me siento perdido para siempre. Oigo perfectamente el desespero sonar en medio de la bruma de esta constatación ineludible. Ya no soy nada, me indiferencio. No me hablo más. Ya no veo los nidos, el reconocimiento total de los mismos vuelos, de los mismos gritos, de los mismos cantos. Sin árbol, ¿dónde anidar, los pájaros? Cuando los veo volar, no puedo más que pensar en el movimiento de las alas, esta geometría aprendida que reencuentro en el volar del cuervo, aunque, cruzando, señala datos mágicos, también aprendidos. Cuando veo a un cuervo reencuentro a Poe, y en ello, las fichas sicoanalíticas de María Bonaparte, y me pido cual es de ambos quien debe ser situado en interrogante. El cuervo deviene, para mí, un hecho literario, que es lo que yo llamo desespero. Ya no acierto a apreciar el cuérvido. Veo una forma alusiva del destino y su resonancia literaria o poética: tres golpes aplicados al vidrio.

La anarquía, eso viene de dentro. No existe modelo de anarquía, ni definición tampoco. Definir es confesarse vencido de antemano. Definir es detener el tren que rueda en la noche cuando se aparta del agujismo. Igual a decir que uno tiene prisa de acabar con la inteligencia del acontecimiento. Es por su ineptitud enraizada en el nada saber ni definir, que el hombre relincha en las puntualizaciones y la filosofía. Un tren entre agujas es un deber consumado, es el camino honestamente vendido a mi, pasajero, adquiridor de esta línea de noche que me conduce a X pasando por entre agujas. Y tirante necesario, del que yo ignoro la razón desviacionista. No se me desvía de mi ruta: me la rinden perfecta y segura. Yo no pienso más que en los ruidos de infierno y el miedo me invade; y defino el juego de agujas en relación a mi problema de solitario rodante. Si pienso en el bloque dispensador de vía libre, lo hago imaginándome el hombre de las clavijas y en la posibilidad de una falsa maniobra. No me doy la definición del ingeniero, no veo la línea en corte en la que arriesgaría comprender, técnicamente, el cruzamiento de los raíles. Ignoro si después de mi paso — se trata bien de «mí» y no de un dato objetivo y cifrado por el tráfico — esta válvula se cerrará, si brazos de hierro se elevarán en guardia para dejar resbalar hacia otro punto X, a mi semejante, ese próximo de la estación que una vez ví en el andén, llamando a un portador e instalándose en el tren siguiente a los 5 minutos, ese tren siguiente que me corre a las nalgas y en el cual pienso, y que hallará camino libre sobre esa cifra de hierro torcido objeto de mi resentimiento. No existe más que yo en el mundo de los trenes, y, sin embargo, es ello que me retira enteramente del mundo en este momento preciso donde, contra toda evidencia, me creo solo como una rata en el vehículo que, en el depósito, queda una abstracción más fugitiva en la noche. En esta soledad del músculo no me reconozco ni me reconoce ningún amo, y he aquí que estoy «obligado» a solidarizarme con el rail, el rail de mi inquietud, y el rail de los otros, de todos los otros. Dispongo del medio de inmolarme a ese miedo, uno e inmediato y al cual no oso confiarme: la señal de alarma, ya que más allá de esa fuerza que estimo de seguridad hay una tarifa penal, esa nivelación de la autonomía, un simple aviso que me abozala. Así con respecto al hombre en sociedad, que no osa jamás maniobrar el aparato de alarma, garantía de sociabilidad.

El vocablo «solo» está cargado de neblina; es una parcela de reflexión, de luz reflejada, negra, válida apenas. Es en este «solo» que me reencuentro cada noche tras la pausa de los trabajos jornaleros y del asueto. En la calle el solitario es admitido por su idéntico, el señor que le precede y que le refleja esa luz particular que convierte en dorso común, curvado, el propio dorso del individuo siguiente. Esta soledad visceral está al alcance de todas las conciencias. ¿Quién no ha dicho que se encuentra solo dentro de la multitud? Clisé lamentable que hace de esta multitud un crisol de miseria mental. Ora enrolado, ora abozalado, defenestrado, agrisado en un lugar común político. Precísanles lugares comunes a los tiranos que se suenan con la multiplicidad de la tontería. En el caso, los tiranos tienen bonito juego. Políticamente, la soledad es una carencia de sentido. Ni posibilidad queda de lograr un solitario en el arsenal de la democracia. El aislamiento es una plaza pública. Esta sicología del voto secreto es un rechazo de la confesión. El votante se confiesa al boletín destinado a la urna. El aislador, meadero desafectado, es como incubador del socialismo de aperitivo... Me enrabia pensar que haya hombres aceptando «aislarse» administrativamente por otra causa que el orinar. La soberanía nacional, así acosada en una cabina de ayuntamiento, me arranca del fondo de mi corazón como una náusea de principio. Las ideas que se sienten... Nada conozco tan definitivo como nuestra condición de Pueblo-Rey.

(Traducido de «Le Monde Libertaire» por J. F.)

La mujer «moderna»

LA llamada mujer «moderna» es una pura raja. Joven o vieja es lo mismo: ¡Pura raja! Si así no fuese — multitudinariamente hablando, porque aquí dejamos a un lado las bellas excepciones, claro está —, cuando los dudosos esos que desde las ondas de radio y otros medios de corromperse hasta la saciedad, con la mayor desvergüenza que pudiera imaginarse (todo ello, al parecer, para ganarse un diario miserable plato de lentejas), las ponen coloradas de raja arriba (pues de otra manera no puede ser escuchar canciones y parrafadas inmundas), deberían hacer la protesta del siglo para que todos esos bichos radiales y de «otras marcas» fuesen fusilados sin formación de causa, con el fin de fumigar algo la vida y de no permitir calladas — las famosas mujeres —, que se las tome tanto para el «pitorreo».

Que meter la cosa es en verdad una delicia a veces, nadie lo discute; pero tampoco nadie debe discutir que cuando la cosa pasa a ser pura degeneración y cansancio y asco, entonces cansa, rebaja y pone los pelos de punta.

Está bien: 6, doce y hasta 14 revoluciones por minuto — así como así —, en silencio y en secreto, entre hembra y macho... ¡pase todo! Pero que no me vengan con poner en el tapete rojo la cuestión sexual en el ladrido — denominado canción de «moda» —, ni en la moda minifalda que ni es moda ni es nada, como no lo era hace un decenio la «moda» de la falda larga. Ya está bien: ¿porqué no adoptar de una vez por todas el nudismo decente, la canción decente, la fraseología decente?

Cuando el hombre o la mujer se indeferencian con la rebeldía — contra lo que los rebaja —, cosechan puros monstruos. Y eso es lo que realmente pasa. Hoy se cosechan monstruos hembras o monstruos machos, lo mismo.

Esas enteras mujeres de 1936 — en Iberia —, ¿retornarán?

No quiere nada de esto insinuar que no reconozcamos el par de docenas de mujeres buenas, de mujeres mujeres, que aún existen en alguna parte de la Tierra, como producto innegable y prueba exacta de aquella gran bonanza peninsular... Esto es cosa aparte. Ellas son — y lo fueron siempre —: ¡Heroínas de la lucha por la vida, de la acción por una existencia mejor, más digna, libre y consciente! Ellas — 24, 30 (las que sean), se quedan verdaderamente inmaculadas al margen de este escrito: en justicia, no podíamos dejar de declararlo —,

Mujeres que no parecen — ¿pero lo son verdaderamente? — madres, hermanas, amigas, amantes del hombre y la humanidad.

Ahora bien: la mujer — multitudinariamente hablando —, es veleidosa. No vamos por ello a tirarnos el «carril» de afirmar «científicamente» que lo es por «naturaleza». No creemos realmente en esa simple solución. Los milenios sufridos por nuestras «caras» enemigas, al margen de las actividades naturales del ser humano (no mencionemos siquiera el criminal «cinturón de castidad», para apoyarnos en algo); no interesa ningún apoyo, cuando basta con lo que se toca y comprueba sin posible apelación. La mujer, generalmente considerada, hoy por hoy, es veleidosa. Y sin embargo, se traga cada rueda de molino, que ¡habría que averiguar! si su veleidad no es precisamente debida a una deficiencia orgánica artificialmente conformada al correr de los siglos, por su enemigo, el «inteligente» y el «fuerte» varón. ¿Varón de qué? ¿De qué se las da el esclavo insulso? ¡Vaya usted a saber!

Empero, las mujeres son las madres de todo. Y ellas aguantan también y se ocupan de minifaldas, de huevos de «gallina» y también de los otros. ¿A dónde iremos a parar con semejantes mujeres «modernas»?

¡Oh, genial Luisa Michel! ¡Ni fuiste, ni eres la única! Otras, muchas otras, te igualaron en la historia — y quizás hasta te superaron! —.

Sin embargo, esa simiente benigna, ejemplar, mayúscula, se está, al parecer, hundiendo en la nada. Lo que ahora presenciamos en las «madres», en las «hermanas» en las «hijas» y en las «amantes» de los hombres, huele más mal que otra cosa. Y ya nos parece que con lo dicho está bien para no perder demasiado el tiempo y el espacio.

¿Resta esperanza alguna? ¡Quién pudiera dudarlo!

Hay dos caminos — hembra y macho —. Si la humanidad no prosigue en su heroica lucha contra la esclavttud — voluntaria o de la otra —, se muere. Si prosigue y sigue voluntariosamente la senda de la felicidad posible en la Tierra, las aguas y hasta los mares alcanzarán su purificador nivel justo y libre. De lo contrario, ¡habría que elevarle una Torre de Babel! — como monumento incomparable —, al científico Einstein que logró descubrir la ecuación que hace posible la destrucción completa y total de todo lo que huele a ser humano en ciernes; pero en especial, al género femenino que al final de cuentas nos parece ser el más responsable de todos los géneros, por cuanto son pedazos de su propia carne los que a la corta y a la larga siempre pagan por los horrores monstruosos que las féminas de hoy sólo se dignan «combatir» con estúpidas «minifaldas», con ruidos atormentadores producidos por gargantas de pajarracos que no sirven siquiera para comérselos en las ondas de la Radio, de la Televisión, del cine y demás monstruosidades al servicio del ordeno y mando; al servicio de la degeneración y el crimen de lesa humanidad. ¿Podemos esperar que la mujer — ¡mujer! —, ocupe su digno puesto en la barricada de la vida? Así sea.

COSME PAULES

Recién aparecido:

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

COMUNICADOS

F. L. DE CANET

Celebrará importante Charla-conferencia, que tendrá lugar el 25 del mes en curso, a las dos y media de la tarde,

Juan GIL, desarrollará el tema: «*El anarquismo, el sindicalismo y los hombres*».

Andrés CAPDEVILA, disertará sobre: «*La agricultura mecanizada y los problemas de orden social que plantea a los trabajadores*».

Lugar del acto: Café Moderne.

ATENEO CERVANTES DE LYON

Cuarta conferencia del ciclo 67-68, que tendrá lugar el 25 de febrero de 1968 a las diez de la mañana en la Maison de l'Europe, en la que el profesor Jean Paul Cortada disertará sobre el tema «La novela española de la postguerra».

CHARLA EN PERPIGNAN

Con la presente invitamos a todos los compañeros de esta Local y de las Federaciones Locales limítrofes, a asistir a la charla que tendrá lugar el día 23 del actual en la cual el compañero Juan Gil disertará sobre «Anarquismo y sindicalismo».

CONFERENCIAS EN MONTPELLIER

Ciclo organizado por la F. Local C. N. T. de acuerdo con Œuvres Laïques de l'Hérault. La primera conferencia tendrá lugar el 25 de febrero a las 10 de la mañana en el local social. Tema: «Le fascisme».

La segunda será para el 6 de marzo (miércoles), a las 9 de la noche, versándose sobre «La Presse».

EN MARSELLA

Organizada por las Federaciones Locales de Saint-Henri y de Marsella de la C. N. T. de España en el Exilio, tendrá lugar el domingo día 25 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, a cargo del cultivado militante confederal y libertario Alejandro Lamela, que disertará sobre el palpitante tema: «España en la actualidad».

AMIGOS DE S. I. A., PARIS

Convoca a asamblea a sus afiliados para el 25 de febrero a las 9 de la mañana en el local social.

La presencia de los mismos es muy necesaria. Los asuntos a tratar son muy importantes.

F. L. DE IVRY

Convoca a asamblea para el domingo 3 de marzo a las 9 de la mañana. Por las decisiones a tomar precisa la presencia de todos los afiliados.

F. L. DE DRANCY

Reunión general el día 3 de marzo. Asunto importante.

ARTE Y LETRAS

Sábado 24: Lectura del sainete «Cuentas y cuentos». Importa la presencia de todos.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todas las compañeras y compañeros afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo 3 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en el local social, 12, rue Pavillon, segundo piso, para discutir el Orden del día del Pleno de FF. LL. del Nucleo de Provenza y designar los consiguientes delegados.

F. L. DE PARIS

3 de marzo a las 9 y media: charla a cargo de Francisco Olaya bajo el título de: «Un autor nos abre su libro».

VERSOS Y GUITARRAS EN PARIS

Por culpa de la Peña Racionalista; esto es. Pero la buena gente ya estaba advertida. Por eso vino.

La Peña estaba prieta, y todo el mundo dispuesto. Chavales y chavalillas del grupo estudiantil aportaron frescor primaveral humano, y entusiasmo realizador, a la fiesta. Siete varones y tres muchachitas pasaron por el estrado para recitar sendas poesías en francés unas, en español otras, total para cosechar la admiración y el aplauso de nuestro caluroso público.

Un espontáneo cantó dos joticas y una romanza y otro que tal roció el ambiente con fluído poético personal.

Seguidamente el guitarrista J. Sevilla, comentarista de música en «Umbral», nos recreó con una habanera de Sorozábal, «L'Emigrant» de Vives, una malagueña de Bretón, «La Santa Espina» también de Vives, la difícil «Rose mousse» de Bosch, una romanza de Serrano, una farruca mitad valenciana mitad gaditana (al fin todo cae en el Mediterráneo) y un pasodoble muy bueno aunque de padre desconocido. Sevilla nos metió a todos en profunda euforia.

Seducido por el arte de Tárrega, el muchacho Pradio Bagés cogió el instrumento que amablemente Sevilla le ofreciera, para darnos, con visos de maestría, el «Preludio número 1» de Villalobos, arrancando un aplauso unánime del respetable.

Llegó el momento del rapsoda José Castillo. Vista la altura artística que había alcanzado el espectáculo, para otro habría resultado difícil mantenerse en las tablas. Para Castillo no, pues, lejos de bajar de grados el espectáculo, elevó aún más su candencia. Con acopio de datos y anécdotas, nos perfiló las siluetas de Amado Nervo, Santos Chocano, Pedro Luis de Gálvez, Joaquín Dicenta y otros poetas, dando de todos ellos piezas de valor intrínseco realzadas por la interpretación justa y emocional del recitante. La novedad de dar a conocer la característica de cada poeta escogido, ayuda indudablemente al conocimiento popular de los mismos. Ello, de consuno con una recitación nada afectada y bien dicha, es decir, perfecta, permite la entrada de todo el público en los dominios maravillosos de la Poesía. Los versos fríos que comúnmente se estilan, dejan poco a poco el estro poético arrinconado. Expresados con «la verdad» de Castillo, la Poesía recobra ventajosamente sus fueros.

¿Comentario final? Inútil intentarlo. Todo el mundo salió satisfechísimo de la Peña, y con ganas de oír nuevamente a Sevilla, a Castillo, a Pradio... y a cuanto artista hay en cartera.—F.

DESPOJO

LAS PALMAS (Canarias). — José L. Gallardo Navarro, hasta hace poco hombre de la situación, mas ahora sospechoso de antifranquismo, ha sido despojado de los cargos de presidente de la Federación Sindical del Comercio, de presidente de la Sección Económica de la misma Federación, de vocal de la Permanente y de la Ejecutiva del Consejo Nacional Sindical del Comercio por la Zona 16. Estas descalificaciones implican asimismo la entrega de cuantos diplomas, cruces y medallas el «interfecto» haya recibido durante los años en que todas las gallinas le eran ponedoras.

PARADEROS

Desearía saber la dirección de Francisco Meroño, que fue comisario de la 116 brigada, 25 división, que se encontraba en México D. F.

Dirigirse a Miguel Foz, chez Cabrol, Cité S. N. C. F., Chemin Moulares, Montpellier-34.

— Se desea conocer el paradero de Manuel Aguila Gay, natural de Villadonpardo (Jaén), viudo de Esperanza Valderas Cobo. Preguntan por él sus hijos Manuel y Dolores. Se cree que Manuel Aguila salió rumbo a México desde un campo de concentración de Francia. Si alguien puede dar noticias debe dirigirse a la Redacción de este semanario, que transmitirá.

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.

Es una edición «Umbral».

Voluntad y amor

NOS sugiere la idea de mandar esta nota a la prensa la F. de Lectoure, pues podríamos decir que donde hubo, siempre queda. Hombres de la C. N. T. que ya entrados en avanzada edad, mutilados y enfermos, no olvidan el porqué lucharon en los años de su juventud, abandonando todo por un ideal, y para ellos, a pesar de los años y su vida económica precaria, piensan y cuentan con la España que quieren libre y los compañeros que allí sufren. ¡Cuántos compañeros hemos perdido en este vía-crucis del exilio! Seres que ya no volverán a la tierra que los vio nacer y en la que lucharon para ser libres. ¡Y cuántos tenemos perdidos por minucias personales, o por su «emancipación» particular económica! Si éstos hubiesen conservado un poco de voluntad y amor (si un día lo tuvieron) otra cosa sería. Veamos el ejemplo de los compañeros de la Local de Lectoure. Refiriéndose a la circular que el S. I. mandó a las FF. LL:

«Esta F. Local, haciéndose eco de la llamada, a pesar de que todos los componentes estamos en el hospital, por enfermedad o mutilados, hemos acordado desprendernos de nuestras escasas economías para rogar nos enviéis siete pañuelos, los cuales serán pagados al recibirlos».

En su acuse de recibo de lo pedido dicen: «Esta F. Local ha recibido los pañuelos y la nota donde nos decís que nos hacéis regalo; al leerla, nuestros ojos se han humedecido por vuestro gesto honrado y bueno. Ante tan amable acción esta F. Local os da las gracias fraternalmente por vuestro gesto.

»Pero tenéis que perdonarnos por deciros que con esta fecha os dirigimos los 7.000 francos para compensar los gastos que vuestra labor en favor de España os ocasiona. No podemos ni debemos, mientras nos quede un suplo de vida, olvidar, a nuestros compañeros del Interior. Por estas razones esta F. L., haciéndose eco de vuestraa llamada, quiere contribuir con un átomo a vuestra labor.

»No pasar pena por nosotros. Todos los compañeros de esta F. Local os abrazan fraternalmente».

He aquí que si todos pensáramos en poner un átomo todo iría mejor... sin querer decir con esto que los compañeros todos y cada uno en su Local no hacen lo que pueden o esté a su alcance. Pero C. N. T. sólo hubo una, y ésta vive todavía, y vivirá mientras en ella militen veteranos como los que nos sugieren estas letras, más los jóvenes que les seguimos con voluntad y estima, dos prendas morales que sin ellas, según decía Malatesta, no hay nada. Juntos somos capaces de hacer muchas cosas, si, más todavía de las que hacemos, a pesar de que no nos iguale ninguna organización española y en la historia ninguna organización política; si acaso, la judía.

Tomándonos la libertad de dar publicidad a lo presente, que nos perdonen los citados compañeros de la F. Local de Lectoure; pues hemos creído útil poner de manifiesto su magnífico gesto por la liberación de España.

F. L. de Montpellier. — Por la Comisión, J. Fortea

PERSONALES

La mayoría, jóvenes, entre ellos, bastantes mujeres. Hay también algún viejo, la cincuentena pasada, que hicieron la guerra al lado de la República y que han pasado por los campos de concentración y los batallones de trabajo franquistas. Con los viejos, el diálogo es más fácil y la comunicación espiritual se establece inmediatamente.

Con los jóvenes, depende de la predisposición de cada uno de ellos para escucharte. Se encuentra al que está la mayor parte del día canturreando el cante «jondo» y sólo habla de toros y de fútbol. Otros, por el contrario, sienten una gran curiosidad por conocer los pormenores de lo que fue nuestra guerra, de lo que somos los refugiados. Ansian saber, quién era tal o cual hombre del bando republicano, de los que habían oído vagamente hablar o lo que significan las siglas de las diversas organizaciones emigradas.

Durante el verano pasado tuve a mi lado a un muchacho que, desde los primeros días, manifestó unos grandes deseos de conocer nuestras cosas. Era un chico silencioso y reservado; los primeros días, apenas hablaba. Poco a poco, fue tomando confianza. Al saber que yo era refugiado, me explicó que su padre también había entrado en Francia cuando la retirada de Cataluña. Los franceses le habían enrolado en una compañía de trabajadores y cuando los alemanes entraron en Francia, se volvió a España. Al llegar allí fue llevado a un batallón de trabajadores y en él pasó tres años. Le pregunté si le gustaba leer y me contestó afirmativamente. Empecé a facilitarle periódicos y folletos. Entre ellos, «Cien días de la vida de una mujer», «Las aguas del Atlántico», «Entre campesinos», «Entre Españoles», «Heroínas», «Pasión y muerte de los españoles en Francia», etc. Cuando regresó a España a finales de verano, acababa de cumplir veinte años.

Sin perjuicio de otras labores más amplias, la relación de hombre a hombre en el trabajo diario, da siempre buenos resultados. Esta juventud puede tener reacciones que, a veces, nos chocan. Debemos ser comprensivos y tener en cuenta que estos jóvenes han vivido en un ambiente muy diferente al nuestro. El ambiente en que se han desarrollado, ha sido de corrupción, de inmoralidad y de sálvese el que pueda. Razón demás para que nosotros en la medida de nuestras fuerzas, hagamos todo lo posible para hacerles comprender la iniquidad del régimen que sojuzga al pueblo español.

CRISTOBAL DEL CAMPO

S. I. d.

DE MONTAUBAN

Invita a toda la colonia española de esta villa de Montauban a asistir a la tradicional Fiesta del Niño, que tendrá lugar como todos los años en la gran Sala de fiestas de la Casa del Pueblo, el día 10 de marzo de 1968 a las 15 h. 30. En ella los niños serán, como se merecen, obsequiados con una buena merienda y las delicias de un escogido repertorio de variedades en canciones y bailes modernos a cargo del prestigioso y tan aplaudido Grupo Terra Lliure, de Toulouse, que recordará a los menos niños algo de sus tiempos idos. Todos, pues, a la Casa del Pueblo.

Y para el día 24 del mismo mes de marzo en la misma Sala de fiestas de la Casa del Pueblo, a partir de las tres de la tarde, el renombrado Grupo Terra Lliure, en su completo, nos presentará el siguiente programa:

«LOS GRANUJAS»

Zarzuela lírico-cómica, en un acto y cuatro cuadros original de Carlos Arniches y José Jackson Veyan, con música de Valverde (hijo) y Torregrosa. Dirección artística, R. Florista.

Escogido repertorio de Variedades con canciones típicas y modernas, solos y dúos, alternando con bailes, ejecutados por el cuadro de bailes bajo la dirección de Amparito Navarro. Al piano, profesora Mme. Ramis. Presentará el espectáculo la dinámica y simpática Tina Prat.

Para invitaciones dirigirse a Horacio de Paz, 33, rue Delcassé, Montauban.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Confederación Nacional del Trabajo

Los que dialogan con la C.N.S. no representan a la C.N.T.

Primero en la Prensa española y después en la francesa ha aparecido una nota insistiendo en el sentido de que, en torno a los diversos artículos del proyecto de nueva Ley Sindical, prosiguen los diálogos entre titulados «representantes» de la C. N. T. y miembros directivos de la llamada organización sindical española.

«El Alcázar», de Madrid; «El Noticiero Universal», de Barcelona, entre otros periódicos de la capital y de provincias. «La Dépêche», de Toulouse, entre otra Prensa francesa, se hacen eco de esta nota, remitida por diversas agencias y visiblemente inspirada por los elementos sindicales adictos al franquismo.

Este Secretariado Intercontinental, en nombre de la Confederación Nacional del Trabajo en el Exilio, declara que ningún representante de la C. N. T. sostiene diálogo alguno cón elementos de los sindicatos fascistas españoles. Aquéllos que, hace ya tiempo, iniciaron una llamada «gestión trascendental» junto a miembros de la C. N. S., han sido puestos al margen de la C. N. T. y declarados traidores a la causa del antifascismo y del pueblo español en general.

Sin duda los compañeros del interior elevarán a su vez la protesta que tal infundio necesita y merece. Pero cabe denunciar como sospechosa la insistencia machacona con que la Prensa y las Agencias recogen cuantas noticias se les ofrecen, tendentes a hacer flotar dudas sobre la indefectible fidelidad a los principios, las tácticas, las finalidades que han inspirado siempre a la C. N. T. y a la indesmentible lealtad con que nuestra organización ha servido y sirve la causa de la libertad en España. Todo cuanto tienda a apuntalar las estructuras franquistas — y la C. N. S. es una de ellas — no puede ser obra más que de renegados y de traidores, que han roto totalmente con lo que pudo ser su pasado y que se han divorciado en absoluto de lo que hoy, como ayer, son luchas y aspiraciones del pueblo español y de la clase obrera consciente, de los que la C. N. T., históricamente, ha sido, es y seguirá siendo el más decidido defensor e intérprete.

Por la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio:
El Secretariado Intercontinental

Toulouse, 13 de febrero de 1968.

CHISPAS

La amistad es una joya del espíritu.

⁂

Un amigo es un hermano generoso.

⁂

La amistad condicionada es imposible.

⁂

La amistad de trato es pasajera.

⁂

Un amigo sujeto no es un amigo, sino un esclavo.

⁂

Si un amigo de medio siglo fenece, pierdes un brillante insustituible.

⁂

Se prescinde de una amistad antigua por una bajeza irresistible, por un crimen asqueroso; no por tres y tres hacen cinco.

⁂

Dos amigos pueden observarse con simpatía, aunque sus opiniones difieran.

⁂

Nervio ante el enemigo. Llaneza entre amigos.

⁂

A parte alguna conduce el nerviosismo.

⁂

Uno es amigo de sí mismo. Pero las amistades rancias, depuradas, recuerdan que el corazón es una víscera existente.

⁂

Uno aborrece la muerte; en sí y en los otros.
Esos otros que no son de mi madre y como si lo fueran.

⁂

Ante la tragedia de un amigo han llegado de lejos voces desgarradas. Porque la amistad no reconoce distancias.

⁂

Oficio repugnante y fraticida: el de desfacedor de amistades.

⁂

Mi vida interior es intensa.
Y por amistades auríferas, extensa.
De esa moneda que aún queda.

CHISPERO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

SOBRE LA DIPLOMACIA

CONSTANTEMENTE los periódicos nos hablan de viajes, de idas y venidas que efectúan ministros, embajadores, miembros de cancillerías a quienes se les ha encomendado misiones especiales de tipo diplomático. Maestro de diplomáticos, sin duda alguna, sabemos que lo fue Maquiavelo. Las normas, los consejos que establece en su obra «El Príncipe» conocemos que especifican de un modo bien elocuente, magistral, las argucias, los modos de disimular, de prometer de un modo vago, lo que no se lleva interés en hacer; la forma hábil de decir y no decir... De fingir una amistad, una cordialidad que en realidad no existe. Un caso fehaciente de ello lo tenemos en el choque acaecido recientemente en Argelia, entre Boumediene y el jefe de su Estado Mayor: Zibiri. Charlando una noche como dos campechanos compadres para, al día siguiente, ver de jorobar el uno al otro. Claro que ello es ya un caso extremo, excepcional.

La diplomacia abarca un mundo de variedades. Suele afectar y suele usarse en todas las esferas o sectores de índole social. Es la antítesis de la sinceridad. Escribía Isaac Goldberg: «La diplomacia consiste en decir y en hacer las cosas más viles de la manera más elegante.» Y Victor Hugo aducía que «los que hacen diplomacia son capaces de traicionarlo todo, excepto sus emociones».

Frente a las maneras, a los procedimientos diplomáticos, de donde sean del color que ofrezcan, hay que vindicar la lealtad, la sinceridad. Preferible la verdad, cruda, desnuda, sin tapujos, que la melosa falsedad, el engaño, bordado a base de buenas palabras.

DICEN LOS LIBERTARIOS PERUANOS

Provenga de una parte, o bien de otra, es digno de estima, es alentador comprobar el que se ponga interés en todo cuanto pueda ser factor susceptible de robustecer nuestro ideal. ¡Ojalá en nuestra prensa, en coloquios, en vastos comicios, se notara una vibrante inquietud; un entusiasmo intenso en plan de discutir todo lo de una mayor vitalidad afectando a nuestro ambiente! Con ello se daría prueba de impulso progresivo, de firme voluntad, y de inteligencia despierta.

Por ello nos complace el sentir que patentizan los compañeros de las Organizaciones Libertarias del Perú, reproducido recientemente en esta página del periódico. Su llamamiento pidiendo que en el proyectado Congreso Internacional Anarquista, que se quiere celebrar en Carrara, se tome en cuenta y se discuta lo relativo al anarquismo y la juventud. En efecto: es tema que merece la pena de que sea abordado. Pero ello con amplitud, ¡no con cuatro palabras, para salir del paso! Que es lo que se ha hecho más de cuatro veces. ¡Como si entre anarquistas no se fuera capaz de esbozar plausibles iniciativas, tanto o más documentadas y bien vertebradas como puedan serlo las de otros sectores que ponen empeño en el proselitismo juvenil!

Dicen los compañeros aludidos, — y es cierto — que «gran parte del capital humano de que disponía el anarquismo ha sido empleado y agotado, siendo urgente ser renovado por jóvenes compañeros». ¡Exacto! Es lo que algunos hemos venido manifestando, tanto en la prensa como en conferencias. Lo que nos ha valido, dicho sea de paso, el que alguno, haciendo el gracioso, o el original, soltara alguna patochada, como si el propiciar el proselitismo juvenil fuera una barbaridad de tomo y lomo...

También arguyen que «los hombres de edad madura, por convencidos que estén de la verdad de los principios anarquistas, raramente se convierten en militantes dinámicos, quedando en elementos pasivos frente a la acción libertaria». Creo que a este respecto caben algunas objecciones: Me escribía, no hace mucho tiempo cierto compañero muy conocido por su actividad en pro del anarquismo: «¡Si los viejos nos vamos, se cae todo!» Es una realidad, queridos compañeros peruanos la de que si de la acción libertaria se apartaran los que pasan ya de cincuenta años, quedaría bien poca cosa. De modo que, afortunadamente, *no es raro* el que militantes de edad madura *prosigan* siendo militantes dinámicos. Ello es una relidad bien fácil de comprobar.

Claro que lo dicho no hace más que abonar la opinión, también de los libertarios peruanos, relativa a que «pesa sobre el Movimiento libertario mundial una responsabilidad histórica a partir del instante en que el mismo permanece impasible ante la juventud que ignora el anarquismo y la abandona a la merced del mesianismo totalitario.» Y del otro mesianismo, agrego yo, social-cristianovaticanista.

Muy de acuerdo en que «la juventud debe ser la que aplique las nuevas fórmulas de vida libre propuestas por el anarquismo». Pero... ¡Cuidado en lo de usar el tono despectivo al respecto de la veterania! Pues son los veteranos los llamados a preparar un clima de proselitismo juvenil. ¿Quién sino los veteranos cuando se ha comprobado y se comprueba que parte de ellos todo el armazón que sustenta al Movimiento anarquista actual?

En el ambiente libertario español hace algún tiempo que brujuleaban unos pocos jóvenes de cuerpo, de musculatura, que parecía que ellos solitos iban a transformar el mundo y a inaugurar la aurora anarquista. Mascando desprecio, hablaban de los «viejos», que nada más servían para estorbar... ¡Qué los dejaran solos! Algo así como se dice expresan los toreros de cartel cuando se disponen a realizar una «faena» de empuje... Y bien: Ni que viniera Diógenes con su linterna sería capaz de encontrar a ninguno de esos jovencetes que iban a hacer y deshacer, y para los cuales el mundo ya resultaba estrecho... Y los «inútiles», los despreciados «viejos» han seguido y siguen en la brecha.

De acuerdo, compañeros peruanos: *hay que hacer juventud anarquista.* Es necesario estudiar iniciativas, inteligentemente meditadas; esto es: sin rutina y altisonancia retórica. Hay que buscar los factores psicológicos de un valor fundamental para captar juventud al seno de las ideas ácratas. No tengamos pereza en estudiar los libros, los textos que hay en circulación, obra de educadores, de sociólogos, encaminada a exponer el modo de ser de la juventud de nuestros días. Ello ha de abrirnos camino para abordar el tema, como hace falta que sea analizado y resuelto.

PAUL ROBIN, NEOMALTHUSIANO Y EDUCADOR

En abril del pasado año, dio en París la compañera Jeanne Humbert una conferencia en torno a la personalidad idealista de Paul Robin. El texto de dicha conferencia ha aparecido — en un bien presentado folleto, editado por «La Ruche Ouvrière» — 10, rue de Montmorency, París (3).

Para las jóvenes generaciones, poco o nada les dice el nombre de Paul Robin. De ahí lo interesante de la tarea realizada por Jeanne Humbert al dar a conocer su nombre y ofrecer una detallada referencia de sus actividades que no fueron pocas, como bastantes fueron también los sinsabores que le reportó su conducta, la propaganda que desarrolló, con fe y entusiasmo, en el decurso de su existencia.

Paul Robin fue amigo de James Guillaume, y con los jurasianos discípulos de Bakunin, actuó en la Internacional. Alternó con Kropotkin, con Reclus; fue amigo de Sebastián Faure. Aportó su apoyo, su capacidad intelectual a la causa libertaria. Fue de los elementos intelectuales de convicción ácrata que posponían a toda otra actividad la de crear conciencias; la de coadyuvar a formar anarquistas no solamente de corazón, sino también de cerebro. Hombres conscientes en el verdadero sentido de la palabra.

La actividad de Robin destacó en la propaganda neomalthusiana. El fue en Francia el que más batalló en favor de la procreación consciente, nervio y raíz del neomalthusianismo. Escribió folletos, dirigió revistas, fundó periódicos, batallando contra el «lapinisme», el poner hijos al mundo a troche y moche, sin mirar las consecuencias. El Estado vio en ello, como también lo creyó así la Iglesia, una fuente de inmoralidad. Y contra Paul Robin llovieron las denuncias, los encarcelamientos, y las persecuciones. Hoy ya las cosas han cambiado, incluso existe una influencia estatal en favor de la regulación demográfica, al objeto de evitar el exceso de población. Particularmente en países como la India, Japón y Rusia, entre otros.

Paul Robin fundó en Francia la escuela de tendencia racionalista, la coeducación, y la enseñanza sin prejuicios patrioteros y religiosos. En su escuela se inspiró Francisco Ferrer para crear en España la primera Escuela Moderna. En efecto, fue «une grande figure», como ha dicho Jeanne Humbert.

FESTIVAL ANUAL DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

Organizado por la Confédération Nationale du Travail de France
Día 7 de abril 1968 en el Palais de la Mutualité París
(Métro Maubert-Mutualité)

LES HARTZ

¿Les Hartz? Sí, y no se piense en la Caballería del Silencio, sino en la agregación a lo ritmico-trepidante, en la euforia del arte conjuntivo con las torres rascacielos rodeadas de páramo para un mejor reinado del viento. Cada época trae sus particularidades, y LES HARTZ nos darán cuenta de la de ahora traduciéndola en notas músico-vocales en nuestra fiesta abrileña.

Carlos Mendía

Este es de casa y no podía faltar a la cita. Sin Carlos al Festival le faltaría algo, un algo que se resume en familiaridad y arte.

Siempre en forma, CARLOS MENDIA dará nuevamente la medida de su cantar y de su desenvuelta manera. Sin afectación alguna, el tenor Carlos sabe «llegar a lo alto» sin uso de la escalera del esfuerzo. Su género se adapta perfectamente a nuestro público, y por su simpatía — añadida a sus dotes — este Programa recibe un empujón más hacia lo favorable.

Como el lector puede apreciar, se va entrando en categoría.

Perfiles PERSONALIDAD Y REBELDIA

por J. HIRALDO

COMO faros luminosos en plena oscuridad, destacan los hombres que tienen personalidad, sentido propio de la vida, entre las multitudes ignaras o el rebaño sumiso y explotado, integrado por la gran mayoría de los humanos.

Y es más admirable la personalidad si esta condición va seguida de un espíritu justiciero y rebelde para ofrecer resistencia al mal, oposición a todo cuanto considere perjudicial al buen desarrollo de la colectividad a la cual pertenece.

Sabidos es que la personalidad la compone un conjunto de cualidades enraizadas en la conciencia y en el corazón del hombre. Pero el estudio, la reflexión, el amor a las ideas, los conocimientos que se adquieren leyendo buenos libros, biografías de hombres meritorios, son factores que contribuyen a que el individuo pueda formar su propia personalidad.

Luego, con el transcurrir de los días, actuando, bregando con los obstáculos que se les presenten es como puede trazar el camino recto por donde ha de seguir, dejando huella, trazos de su paso en la vida. Sin necesidad de recibir consignas, ni influencias de ninguna clase; solo, o acompañado, se mantiene digno, sin doblegarse a ningún convencionalismo por adversas que se presenten las circunstancias. Ya que son en las horas de prueba, en los tiempos difíciles, cuando mayor sensación y mejor efecto produce la entereza de los hombres.

No se interprete, por supuesto, el orgullo, la vanidad, la altivez con que se pavonan ciertos tipos, como rasgos esenciales de personalidad. No; los hombres con personalidad, generalmente, son sencillos, humildes y discretos. Pero como tienen conciencia de valor, del bien y del mal, aprovechan todas las ocasiones que pueden para exteriorizar su pensamiento, para llevar a la práctica los sentimientos nobles que les impulsan a interesarse por la elevación moral y económica de los oprimidos. Y cuando se presentan períodos desfavorables, cuando la voz de los hombres es ahogada por la fuerza, la dignidad del pueblo ultrajada, como ocurre actualmente en la España de Franco y en otros países dominados por la Iglesia y el militarismo, se resignan, los enfrentan con responsabilidad, se mantienen erguidos, dignos, sin inclinarse ni prestar atención a los elementos ni instituciones que consideran injustas.

A título de ejemplo pueden citarse algunos nombres conocidos de entre los muchos hombres relevantes que dieron pruebas tangibles de tener personalidad y rebeldía para enfrentarse con los poderosos, para oponerse a los abusos del Poder, sin mirar las consecuencias que su digna actitud podría acarrearle.

Destacan: Víctor Hugo, que sufrió destierro en la isla Guernesey, por denunciar con valentía las atrocidades cometidas, el despotismo de Napoleón III (llamado también el pequeño) y su gobierno. Eliseo Reclus, el «sabio justo y rebelde» que dijera Max Nettlau, el que sufrió hambre, cárcel y toda clase de vejámenes por defender sus ideas emancipadoras. Emilio Zola, el que en 1897 se enfrentó con los poderes constituídos, lanzando su terrible y justiciero «Yo acuso» que conmovió al mundo entero, en defensa del capitán de raza judía, Dreyfus y que pudo librarlo del piquete de ejecución y más tarde ser reivindicado por el propio gobierno francés. Pudo escapar a los atentados, a la vesanía del racismo refugiándose en Londres, para desde allí seguir defendiendo la causa que él consideraba justa. Francisco Ferrer Guardia, al que la reacción española asesinó por su espíritu libre y por la difusión que hacía de sus ideas manumisoras. Ramón y Cajal, uno de los mejores médicos de su época, que también sufrió destierro por rebelarse contra los caprichos y extorsiones que cometía Alfonso XIII. Luisa Michel «La Virgen Roja» la mujer anarquista que ofrendaba su sangre y su vida en defensa de los oprimidos; sufriendo estoicamente todas las ignominias que se le imponían por su nobleza y generosidad. La maestra que sembraba ideas y cultura por donde pasaba.

Por último citaremos a nuestro admirable Luis Lecoin. El humilde luchador. El hombre que más años de cárcel ha sufrido en Francia; el que más ha puesto las multitudes trabajadoras en movimiento. El que no ha reparado en sacrificios cuando de salvar una vida o de hacer el bien se ha tratado. También uno de los hombres que más grandes decepciones ha sufrido. Y pese a todo, cargado de años, sigue en la brecha, interesándose por todos los problemas humanos que puedan afectar a sus hermanos, los trabajadores del mundo entero.

No deben de crearse ídolos. Ya sean éstos divinos o humanos. El hacer referencia, incluso ensalzar las cualidades de uno o varios hombres, no es idolatría ni mucho menos. Sino reconocimiento de su mérito, de todo cuanto vale. El silencio, el mantenerse indiferentes y fríos ante la abnegación y el sacrificio de los demás, es una ingratitud inaceptable.

Si la personalidad individual empieza en el punto preciso donde cada uno se diferencia de los demás, como puntualizó José Ingenieros, se evidencia de que esta condición es exclusiva de unos cuantos. Tanto pueden tenerla los intelectuales como los trabajadores del músculo. Tampoco es cuestión especial de pobres ni de ricos, sino de hombres, que diría González Pacheco.

Lo demuestran ese número indeterminado de anónimos, de hombres que pasan desapercibidos en todos los países, en todos los continentes, pero que tienen personalidad propia, están dotados de suficiente rebeldía para no dejarse arrastrar por la corriente perniciosa del ambiente de conformismo y mansedumbre que se respira por todas partes.

Esos hombres integran las minorías inquietas, selectas, que son las que mantienen el aguijón de la rebeldía clavado en el espíritu de las masas trabajadoras. Los que aprovechan todos los momentos propicios para impulsar al pueblo a que rompa todas las trabas que lo esclaviza y termine con todas las injusticias.

Y esta actitud digna, de hombres con personalidad, es lo que cuenta para poder forjar una sociedad mejor que la presente. Ya que la rebeldía sin personalidad está expuesta a sufrir grandes oscilaciones. Puede también ser eclipsada por cualquier circunstancia o convencionalismo.

Ocurre a veces como con los grandes edificios que están construídos sin sólidos fundamentos, que peligran hundirse y aplastar implacablemente a todos los que confiados en la fachada o en la forma, más que en la solidez, lo ocupan tranquilamente.

Los hombres sin personalidad adoran, le demuestran mucho afecto al amigo cuando lo ven triunfante o encumbrado, pero con la misma facilidad lo abandonan si lo observan en derrota, vencido por la fuerza y los contratiempos que se presentan en la vida.

Mientras que si la rebeldía, tanto individual como colectiva, es consciente, si está respaldada por una fuerte personalidad, difícilmente se quiebra. Hay la garantía de que pueda ser perdurable.

De ahí que cada cual debe procurar hacerse su propia personalidad para poder ir jalonando un futuro más venturoso que el presente que vivimos. Esto es lo más aconsejable.

LA ESCLAVITUD

LO QUE VA DE AYER A HOY

AYER éramos esclavos. No por nuestra voluntad, no; sino uncidos al carro de la esclavitud a fuerza de duro y cruel látigo, y si protestábamos se nos ataba de una pierna con grilletes para que no pudiéramos huir ya que se nos consideraba como seres inquietos, reacios y rebeldes, refractarios a toda clase de imposiciones por triviales que éstas fueren. El yugo de la esclavitud nos vencía, aplastaba. Trabajábamos, pensábamos y produciamos... ¡Producíamos, produciamos! sí; pero, ¿para quienes, para nosotros? No, para nuestros tiranos que nos chupaban sudor y sangre como viles sanguijuelas. Hoy, como ayer, seguimos por el mismo camino trillado de la esclavitud y produciendo y trabajando para las mismas o parecidas sanguijuelas que antes. Así marcha la cosa y seguimos siendo esclavos lo mismo que antes, desmintiendo así las absurdas mentiras del Estado cuando asegura que hoy el ciudadano es libre. ¿Libre, de qué? El Estado ha entretejido una tal maraña de leyes, que el individuo se encuentra en la sociedad con tanta libertad como un pez atrapado entre redes: sin poder moverse libremente hacia ningún lado. Y poder tendrá el que se mueva si no le dan un cachete y le hacen callar, como nos pasa a los españoles con la dictadura franquista, que si alguien se queja que con el salario de 96 pesetas no le alcanza para comer pan y lechuga, le amordazan, encarcelan o matan a mansalva, como si fuera un trasto inservible. Esa es la única libertad que se gasta por esta bendita tierra, tan cristiana, y tan abundante es la cosecha de curas, frailes y monjas.

Estamos de acuerdo que en los primeros tiempos de la esclavitud, el amo tenía derecho de vida y muerte sobre el esclavo; derecho que fue desapareciendo a medida que la mente del esclavo evolucionaba, se daba cuenta de que la esclavitud ni era natural ni humana. Y hubo rebeldes como Espartaco y Eunos, que iban abriendo los ojos a sus compañeros de esclavitud, y transformando las costumbres que poco a poco tomaban incremento y se humanizaban, hasta que hace alrededor de un siglo se abolió la servitud en Rusia y la esclavitud en Norteamérica.

En aquellos tiempos de la esclavitud, los esclavos de entonces, económicamente, estaban en mejor situación que los esclavos modernos. Entonces se compraba a un esclavo entero, cuerpo y energía para el trabajo, lo mismo que hoy se compra un mulo o un caballo, y por la cuenta que le tenía a su dueño, procuraba de alimentarle bien para que le rindiera lo máximo en el trabajo. Pero no pasa así con los esclavos modernos; a los esclavos modernos sólo se les compra la energía, sin cuidarse ni poco ni mucho si con el coste de compra tendrá lo suficiente para reparar las energías perdidas en el esfuerzo de trabajo y poder ir sobreviviendo él y los suyos.

Al esclavo moderno, no se le trata como a un ser humano, por muchas mentiras que digan dictaduras y democracias, se les trata como a cosas, como a trastos viejos. ¡Poco les importa de nosotros a nuestros nuevos *amos!* Rey muerto, rey puesto, esa es la cuenta que se hacen. Y después de todo hacen bien, ya que defienden lo suyo. ¿Por qué no hacemos nosotros otro tanto con lo nuestro? ¿Queremos, acaso, que nuestros tiranos nos saquen las castañas del fuego? ¡Bah! no seamos imbéciles. Hora es ya que nos esquilemos el cogote, tan repleto de lana, ¡y rompamos ídolos! ¡y aplastemos dioses!

Mientras sigamos sumisos y humildes, arrullados por los cánticos políticos, harán lo que querrán de nosotros, comprando nuestra energía a tan bajo precio... que ¡maldita sea la austeridad y el comer pan y lechuga! Y no te duermas, amigo paria. Trabaja de firme, sin descanso, o ya lo sabes, el sábado la cuenta y a paseo, sin más pitos ni más flautas; y por ahí te pudras de hambre o de frío. La diferencia que hay entre los esclavos de ayer y los de hoy, es que los de ayer morían hartos, y los de hoy de hambre. Ese es el progreso de ayer a hoy. Se ha cambiado en la forma, mas no en el fondo.

Si al nacer no llevamos el título de esclavitud, no hay ninguna razón poderosa que atestigüe que al crear la naturaleza al ser humano, lo haga de una manera tan descabellada, creando al mismo tiempo esclavos y tiranos. No siendo la cosa así porque no puede ser, busquemos a ver quien le ha dado al hombre el derecho de esclavizar a su semejante, cosa inconcebible dentro de la justicia. Pero..., hay un pero que lo aclara todo. Pues si hubo un tiempo en que el hombre era cazado como vil alimaña, para reducirlo a esclavitud, y el pobre se debatía entre la impotencia, lo mismo pasa con la esclavitud moderna, aunque todo se da de otra forma, aunque la síntesis sea la misma. Y durará esto mientras los hijos del trabajo no se den la mano y busquen la revancha, como derecho que tienen a ello; y además tienen la fuerza, porque es el número mayor en la sociedad, y para triunfar no hace falta más que querer, ya que querer es poder.

SIMPLICIO

Madrid diciembre 1967.

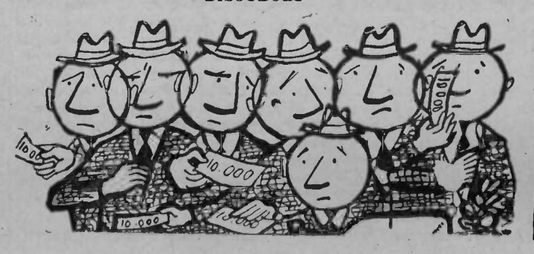
DISCOS

«Me hacen reir los pocos que pretenden abolir la moneda. — Cirulo.»

Ferlosio López Cirulo
tu anarquía es un bulo
y en «amar» eres un cero
si estás pegado al dinero
cual burgués o comunista
cual pelón o prestamista,
y en siendo revolucionario
aviejas el calendario
de nuevas situaciones
perdiendo seso y calzones
porque tras la barricada
gana el Dinero y tú nada
pues que te has descristmado
por lo viejo y desusado,
por la Banca, Bolsa y Tasa
trinidad que acalabaza
todas las revoluciones
que sandíos y melones
ejecutan inocentes
para que luego las gentes
sigan bajo el «mando y quiero»
por «diktat» de don Dinero.

¿Revolución social
para dejarlo tal cual?
¿Revolución dinerista
igual que la comunista?
¿Revolucionario és
re-crear a lo burgués?
¿No necesita este mundo
un revulsivo profundo?
¡No dispares más, Ferlosio,
la carabina de Ambrosio!

DISCOBOLO



Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

29 FEVRIER 1968
NUMERO 495
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Recherche scientifique

Il fut un temps où l'on cherchait à nous faire croire aux miracles d'un certain plan classé 5e dans la course à la démagogie politique.

Faut-il rappeler que nous n'y avions pas cru ? En tout cas, le temps a passé, confirmant son fiasco dans tous les domaines, y compris dans la recherche scientifique qui, d'après certaines déclarations, devait donner tant de grandeur à la France.

D'après le ministre de cette Recherche scientifique le nombre de nos chercheurs s'élève à 60.000 à peine; or, prenons exemple sur les Etats-Unis et nous retrouvons dans ce pays le chiffre de 600.000, alors que la population n'y est que quatre fois supérieure à celle de la France.

Cette carence serait d'après certains technocrates, responsable de la stagnation de notre pays; nos 2.700 calculatrices ne peuvent pas faire le poids à côté des 42.000 américaines. On nous dit aussi que les Américains et les Russes, à population égale, comptent deux ou trois fois plus de professeurs, de savants, d'ingénieurs, de juristes, ou de médecins que nous.

Tous ces chiffres, vus avec les œillères des technocrates, peuvent sembler édifiants et la solution aux difficultés sociales serait alors toute simple : poussons la recherche scientifique, accélérons le progrès des techniques. Cela nous rappelle une certaine époque où l'on nous proposait « la productivité comme source de bien-être »; et sur un plan plus terre à terre, les fameux textes de Croizat, ministre du Travail en 46-47, qui précisent que la durée de travail soit la plus longue possible et qui reportent l'âge de la retraite pour les assurés sociaux de 60 à 65 ans.

Oui, nous nous rappelons précisément tout cela parce que nous ne sommes pas des technocrates ni des politiciens; nous ne sommes que des travailleurs mais qui en avons assez « de pâtir des bêtises des guides tabous ». Nous savons qu'il est possible de satisfaire tous les besoins de la population et nous constatons avec indignation que de trop nombreux foyers ouvriers manquent du nécessaire, voire de l'indispensable.

Notons que l'Amérique, puisque nous l'avons citée en exemple, n'apporte pas plus de satisfactions à son peuple malgré son potentiel élevé en chercheurs et en moyens; nous pouvons même ajouter que sans la guerre du Vietnam, cette avance scientifique se traduirait sûrement par des difficultés sociales encore plus accrues que celles de l'Europe à l'heure actuelle.

Ces tristes constatations ne doivent pas nous amener à condamner systématiquement la recherche scientifique, du moins dans ce qu'elle a d'humain; mais les travailleurs. dans leur marche vers une émancipation totale, ne doivent pas négliger la science de leur malheur.

Pelloutier disait que le perfectionnement technique du travailleur ne doit pas, dans l'état de lutte créé par les difficultés de l'existence, servir à aiguiser son penchant, d'ailleurs excusable, à l'égoïsme. Et il ajoutait que les Bourses du Travail joueraient un rôle de dupes qui, retrouvant contremaîtres ou sous-entrepreneurs leurs anciens élèves, continueraient à façonner des adversaires de leurs intérêts.

N'est-ce pas ce rôle de dupes qui rend la recherche scientifique odieuse aux yeux de la classe ouvrière ?... Sans aucun doute; et l'Etat protecteur fidèle du système capitaliste n'entend pas lui en faire jouer un autre; c'est ce qui peut expliquer la hargne avec laquelle sont réprimées les grèves qui ont une signification.

C'est donc aux travailleurs qu'il appartient de modifier le rôle, la fonction de la recherche et du progrès scientifique.

« Notre conception (1) émanant d'hommes chez qui l'intuition suppléait au défaut de science économique, nous considérons, avec Proudhon, que les fonctions sociales peuvent et doivent se limiter à la satisfaction des besoins humains de tout ordre; en constatant que l'Etat n'a pour raison d'être que la sauvegarde d'intérêts politiques superflus ou nuisibles, nous concluons à son remplacement par la libre association des producteurs. »

(1) « Histoire des Bourses du Travail », p. 99.

CAMPAGNE POUR LA SEMAINE DE 30 HEURES

Lorsqu'on parle de la durée du travail, on ne saurait s'en tenir, bien entendu, aux seules heures passées effectivement sur les lieux de travail mais on doit tenir compte également du temps consacré au trajet. Avec les nouvelles conceptions de l'urbanisation dans les grandes villes qui concentrent les ateliers, bureaux, etc... dans le centre des cités, malgré quelques efforts de décentralisation, et repoussent les logements à loyer modéré à l'extérieur (cités-dortoirs) le temps de trajet va en augmentant. A l'heure actuelle, 70 % des Parisiens sont absents de leur domicile, en fonction de leur travail, pendant 12 heures par jour. Et il faut bien se rendre compte que le trajet du lieu de domicile au lieu de travail et inversement constitue non seulement un surplus de fatigue physique mais également une fatigue nerveuse dont on ne saurait négliger l'importance et cela à cause de l'inconséquence des pouvoirs publics qui ne consacrent pas assez d'attention au problème des transports en commun. En arrivant à l'usine, sur le chantier, au bureau, le travailleur est déjà fatigué et exaspéré par une demi-heure ou une heure de bousculades, etc..., dans le train ou le métro.

Quant aux journées de travail, contrairement à ce qu'on pourrait penser, leur nombre a augmenté et cela malgré l'adoption et l'allongement des congés payés.

Depuis 1936 et la légalisation des 40 heures la durée hebdomadaire du travail n'a cessé d'augmenter et se situe actuellement, en moyenne, aux environs de 46 heures. Une baisse récente légère est due au chômage partiel. On se trouve, en fait, devant une situation absurde : la durée du travail hebdomadaire croît en même temps qu'augmente le chômage; pendant que, en raison du chômage partiel, certains travailleurs n'effectuent plus que 30 ou 35 heures de travail par semaine, mais voient leur pouvoir d'achat diminuer, d'autres, comme les travailleurs du bâtiment par exemple, se tuent à la tâche, travaillant jusqu'à 60 heures par semaine. On constate encore que c'est précisément dans les branches comme celles du bâtiment qu'il y a le plus de chômeurs à la recherche d'un emploi. Qu'est-ce que cela signifie : cela signifie que, *pour augmenter la marge des profits* dans le secteur du bâtiment, on exclut un certain nombre de travailleurs de la production et on lie les autres en leur faisant accomplir des heures supplémentaires qui leur apportent un salaire relativement élevé et les attache au système des achats à tempérament. En fait, on divise la classe ouvrière comme on l'a toujours fait entre ceux qui ont du travail et n'entendent pas le perdre et ceux qui en recherchent désespérément. On veut aussi, dans un secteur comme celui du bâtiment, maintenir des prix de vente élevés au détriment des plus défavorisés auxquels on laisse les bidonvilles et autres habitations insalubres, Car si l'on donnait du travail aux ouvriers du bâtiment actuellement en chômage, les demandes de logement diminueraient et, par conséquent, les prix d'achat et de location diminueraient également.

En fait, les heures supplémentaires constituent, pour le patron, une sorte de « volant de sécurité » dans la mesure où, lorsqu'il veut réduire la production, rien ne l'empêche de réduire les heures supplémentaires alors qu'en remplaçant les heures supplémentaires par une augmentation de l'effectif, il se trouverait, dans les cas où il voudrait réduire la production, obligé de licencier, de verser des indemnités de licenciement, etc. C'est pourquoi, dans chaque entreprise, de vastes mouvements revendicatifs devraient être lancés pour la suppression des heures supplémentaires sans diminution du pouvoir d'achat. Ce serait, de la part de ceux qui ont du travail, le seul mouvement de solidarité effective valable envers leurs camarades chômeurs. Car ce qu'il faut, ce n'est pas obtenir des indemnités de misère pour les chômeurs mais exiger leur réintégration dans la production, exiger le plein emploi à partir duquel peuvent se développer les revendications pour la revalorisation des salaires. Le premier objectif du mouvement ouvrier à l'heure actuelle doit être d'obliger le patronat et l'Etat à supprimer les heures supplémentaires, symbole de la division de la classe ouvrière réalisée par les exploiteurs.

Ce serait un pas de fait vers cette autre revendication fondamentale : exiger que le progrès technique profite à tous également, étant l'œuvre collective de tous les travailleurs et, en particulier, exiger qu'il se traduise par une réduction des horaires de travail préparant une politique des loisirs axée sur l'émancipation culturelle des travailleurs, leur promotion intellectuelle et professionnelle. A l'époque des machines, de l'automation, il ne doit plus y avoir que des travailleurs techniquement émancipés de la machine, capables de comprendre, de contrôler et de commander aux machines.

De 1952 à 1962, les effectifs au travail se sont accrus de 8 % pendant que la production a plus que doublé. Comme le niveau de vie des travailleurs n'a guère évolué on doit en conclure que tout le bénéfice amené par le progrès technique, œuvre de tous, est monopolisé par la classe dirigeante et que plus le progrès technique se développe, plus les inégalités sociales vont, proportionnellement, en s'accentuant; le progrès technique, monopolisé par les capitalistes, n'amenant ni une augmentation du niveau de vie des travailleurs ni une réduction des heures de travail.

Or les travailleurs ont la puissance qu'il faut pour imposer cette réduction des horaires de travail et prendre ainsi leur part du progrès technique. Cela, ils le peuvent en se croisant les bras tous ensemble lorsqu'ils estiment avoir accompli un horaire de travail en rapport avec les possibilités techniques de production.

Pour la conquête révolutionnaire du progrès technique *exigeons la semaine de 30 heures.*

Jeunesses syndicalistes révolutionnaires C. N. T. — *Région parisienne.*

Aux incroyants

Mon voisin est mort, âgé de 80 ans, étouffé par l'asthme. S'il eut possédé un revolver il se fut depuis longtemps suicidé. Il a terriblement souffert, appelant la mort. A ses derniers instants, comme il ne pouvait plus parler, je lui proposai d'appeler le médecin. Il refusa dans la crainte qu'on prolongeât sa vie. Quelle fut donc sa vie ?

Né dans une famille pieuse, encore jeune, il ne se sentait pas attiré par l'Eglise, par les pratiques religieuses auxquelles il se dérobait le plus possible. Elle lui sembla bientôt une manifestation ridicule, et, très rapidement il éprouva à l'égard des prêtres une méfiance, laquelle à l'âge adulte devint un anticléricalisme irréductible.

Néanmoins, ayant fréquenté des milieux spiritualistes, il restait attaché à ce concept que nous ne pouvons mourir totalement, et que notre esprit doit survivre à notre mort physique. Ce qu'il abhorrait dans l'Eglise c'était l'intervention du prêtre entre l'homme et l'Infini.

Mais un jour, ce Français moyen, comme tant d'autres, s'éprit d'une femme, elle-même née dans une famille catholique. La fille et ses parents exigèrent un mariage religieux, ce qu'il accepta comme tant d'autres; première chute...

Sa femme finit par partager son concept, et ils devinrent un ménage anticlérical. Ils eurent deux enfants et, comme tant d'autres..., afin de ne pas froisser l'opinion, ils leur firent donner un enseignement religieux (baptême, communion, mariage...), ce qui, comble d'inconscience et de lâcheté, ne les empêche pas de rester anticléricaux !

N'ayant pas beaucoup de suite dans les idées, mais malin et arriviste dépourvu de chance, il opérait tantôt à droite, tantôt à gauche, toujours du côté du manche, toujours avec le même insuccès..., mais fait remarquable et assez commun, il n'en conserva pas moins jusqu'à la mort la volonté d'être enterré civilement.

Il est mort il y a deux jours. Tout de suite la question s'est posée : Comment l'enterreront-il ?

Ses enfants, mariés religieusement, eussent voulu lui faire des funérailles religieuses, mais son épouse a résisté à cette pression, fidèle à la volonté de son époux, laquelle est aussi la sienne, mais elle dut livrer un véritable combat.

Demain nous l'enterrerons civilement, mais elle, pauvre et malade sera recueillie par ses enfants qui, à sa mort, malgré sa volonté, l'enterreront religieusement.

C'est le lot de presque tous les incroyants de devenir la proie des Eglises, des sorciers, par la trahison de la femme le plus souvent, par leur famille.

J'ai cité ce cas imparfait par rapport à notre attitude, afin de conclure par un appel à la conscience des incroyants libertaires :

« Nous ne sommes pas des libres penseurs, mais des penseurs libres qui ne peuvent pas au nom d'une tolérance hypocrite respecter les erreurs et les mensonges que nous rencontrons sur notre chemin. Notre rôle est de les dénoncer, de les combattre, afin de faire la lumière, toute la lumière sur le chemin de la liberté.

Nous sommes attachés à une œuvre sociale, celle d'éclairer les hommes pour hâter la transformation de la société.

Jamais les Eglises n'ont ressenti une telle peur des connaissances scientifiques, aussi jamais elles n'ont employé autant de moyens, acheté autant de matière grise pour maintenir les hommes attachés à leurs rites, sinon à leur foi.

Il appartient à tous les incroyants de fonder partout des « clubs d'incroyants » volontaires et capables de lutter à visage découvert contre tous les mensonges religieux. Il leur appartient non seulement de se sauver eux-mêmes, mais de sauver leurs enfants du mensonge religieux.

Entre le mensonge idéalisé, religieux ou politique, et notre recherche de la vérité, aucune transaction n'est possible sans se dégrader soi-même.

Il appartient aux jeunes de maîtriser leurs désirs avant de fonder un foyer, d'agir avec assez de tendresse et de clairvoyance pour éclairer la femme sur le ridicule de ses croyances et le poids de sa responsabilité éventuelle dans la conquête d'un foyer.

Etre un jeune libertaire c'est concevoir la vie sans reddition de la pensée. »

UN INCROYANT

A la recherche des âmes...

Les croyants, innocents, crédules ou imaginatifs, vivent souvent toute leur vie dans l'inquiétude de leur survie dans un monde imaginaire.

Les sorciers de toutes religions les ont dotés d'une âme, entitée mystérieuse, indéfinissable, nébuleuse, fabuleuse et abstraite qui, comme une fusée lunaire devrait se poser sur une planète enchantée nommée le Paradis, que personne n'a jamais découverte ni définie, parce qu'elle n'a toujours été qu'un attrape-nigauds ou un apaisement pour ceux qui ont peur de la mort.

Or, un chirurgien prenant un cœur sur un individu « cérébralement mort », l'a transplanté, greffé sur une parcelle du cœur d'un homme vivant avant l'opération, mais maintenu en vie pendant cette dernière par des techniques artificielles.

Posons le problème en clair :

Un cardiaque accepte qu'on le prive de son cœur sous condition de le remplacer par un autre de meilleure qualité. Ce dernier sera prélevé sur un corps mort avant que cet organe ne se corrompt. Il est donc clair que durant cette double opération, si courte soit-elle, l'échange a lieu sous le signe de l'absence de vie réelle, puisqu'elle est maintenue chez le greffé par une technique artificielle qui ne produit pas d'âme.

Or, si l'on se réfère à la casuistique des sorciers, là où la vie naturelle n'existe plus l'âme s'est envolée on ne sait trop où.

Le chirurgien, s'inquiétant peu des virtuosités de l'âme, ressuscite le corps privé de vie naturelle ou de cœur par un cœur privé de vie naturelle !

Qu'est devenu l'âme pendant ce transfert ?

Pas d'ergotage, de casuistique, d'échapatoire, de sophismes, de sermons inutiles : ou l'âme existe et s'est réfugiée dans quelque square pendant l'opération, pour reprendre sa place après avoir erré dans la nature, ou le chirurgien lui donnait asile dans un de ses services. Alors, lequel ?

Ce nouveau thaumaturge serait-il doué du pouvoir de collectionner les âmes de ses malades pour les leur rendre à guérison ?

Ce chirurgien nous annonce d'autre part que, bientôt, on greffera aux cardiaques des cœurs d'animaux, et plus particulièrement des cœurs de cochons !

S'il en devient ainsi, si les cœurs de cochons sont de même qualité que les nôtres, battent du même rythme, sont-capables de drainer vers notre esprit le sang généreux qui lui est nécessaire, c'est-à-dire de nourrir l'âme, alors ennemie de toute ségrégation raciale, et si l'âme existe sans qu'on puisse en apporter la preuve, nous demandons l'ouverture d'un paradis pour les cochons : ils l'auront bien mérité !

Il appartient aux croyants cardiaque d'intervenir auprès de l'Eternel afin qu'il répare l'injustice dont il est seul responsable, et qu'il ouvre son paradis à tous les cochons nos frères.

Le pape, dépassé par ces événements, a invité ce fameux chirurgien au Vatican, et l'on peut être certain qu'il lui aura suggéré de sauver le caractère indéfinissable de l'âme.

Mais les tractations religieuses à ce sujet ne sauraient amoindrir notre reconnaissance : Vive le paradis des cochon !

En vérité, mes frères, ce paradis-là vous le trouverez.

Et honni soit qui mal y pense !

APPEL A LA SOLIDARITE

Je suis actuellement dans un centre de convalescence jusqu'au premier avril; à cette date je serai sans travail et sans domicile. Je suis coiffeur pour hommes mais je suis disposé à faire autre chose.

Voudrais-tu, avec les camarades, voir si vous pouvez me trouver un emploi ? J'ai 63 ans.

Ecrivez au « C. S. », qui transmettra.

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

Arrêtez la mitraille !

Plus de victimes innocentes ni au Viêt-nam ni ailleurs !

Halte au crime, à la perversité humaine !

Halte aussi au pacifisme morbide, à la paix imprégnée de poudre, aux verbiages politiques et diplomatiques qui, les uns et les autres sont dépouillés de tout sentiment humain.

Halte à la politique « américaine » de la terre brûlée ! Tous les agresseurs doivent immédiatement cesser le combat; quelle qu'en soit leur obédience.

Les Vietnamiens ont le droit de se défendre des uns et des autres, car ce sont eux qui, pris dans les mailles des ambitions internationales, se font tuer pour des idées qui leur sont étrangères. Les manitous de la Maison-Blanche, du Kremlin et du Palais des Sept Portes, ce qui ne signifie pas « peuple américain, russe ou chinois », n'ont à s'occuper ni du Nord ni du Sud-Viêt-nam.

Ce peuple saura bien résoudre ses propres problèmes dans une paix créatrice et émancipatrice dont il a tant besoin.

Plus de guerre au Viêt-nam ni ailleurs, plus de mensonges, les peuples ont assez payé en misères et en contributions terribles de sang.

Assez de martyrs !

.....

Cette motion fut votée à l'unanimité, au cours de la réunion de la première Union Régionale qui se tint à Orléans le 11 février dernier. De plus, il fut constaté la carence des centrales réformistes face à la récession et au malaise social et tous les camarades présents se sont promis de persévérer dans la revalorisation du syndicalisme révolutionnaire, afin de mettre un terme aux injustices et aux inégalités économiques.

SERVICE DE PRESSE ESPÉRANTISTE

L'Association espérantiste a-nationaliste, S. A. T. Amikaro, se réclamant des doctrines ouvrières, vient d'éditer un cours d'espéranto en 5 disques.

Cette série de 5 disques en une seule pochette est l'utile complément du livre d'études, le « Junul-kurso », déjà traduit en espagnol, suédois, portugais, etc.

Le prix de la pochette de disques est de 12 francs.

Pour tous renseignements au sujet de ces disques et de leur commande, s'adresser à :

M. Bernard Schneider, 26, bis, avenue de la République, 94-Thiais. C. C. P. Paris 22 836 36.

***

S. A. T. Amikaro et S. A. T. (Sennacieca Asocio Tutmonda), associations espérantistes se réclamant des doctrines ouvrières et a-nationalistes, organisent en 1968, deux congrès d'espéranto :

Le premier aura lieu à Toulouse, du 13 au 16 avril (S. A. T.-Amikaro).

Le second se tiendra à Utrecht (Pays-Bas) du 3 au 9 août (S. A. T.)

Pour tous renseignements au sujet de ces deux congrès ou pour l'étude de l'espéranto, écrire à S. A. T. Amikaro, 67, avenue Gambetta, Paris (20e), qui vous enverra, sur votre demande, sa première leçon gratuite d'espéranto.

(Citez ce journal s. v. p.).

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste »	2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme »	1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté ..	5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

NOS CLASSIQUES

La loi du nombre

Préambule

En octobre 1895 parut, dans le premier numéro de la revue « Sciences Sociales », qui était l'une des meilleures publications de l'anarchisme espagnol, un texte intitulé : « Les majorités », qui était signé par Raoul (pseudonyme de Ricardo Mella). Une petite note additive précisait : Fragment d'une brochure inédite. Ce texte n'était autre que les deux premiers chapitres de « La loi du nombre. » Cela nous permet de situer la date où fut écrite cette brochure; elle suivait certainement de près « la contrainte morale » que R. Mella publia dans « Le Réveil ».

Cependant, il dut attendre 1899 pour voir « La loi du nombre » sortir au grand jour. Depuis cette brochure n'a été rééditée que deux fois et rien qu'en espagnol, en 1912 et en 1945. C'est ce qui explique que cet essai de R. Mella soit méconnu par les générations actuelles.

Nous voulons donc le présenter au lecteur moins comme un souvenir du passé que comme un témoignage qui illustre une pensée prophétique de grande valeur qui irradie l'avenir de l'humanité à travers un présent houleux et incertain en marquant avec une précision unique, l'inévitable bouleversement qui nous conduira vers la satisfaction de nos chères aspirations de liberté et de justice.

Chapitre 1er. — Supercherie et superstition du suffrage

Spencer a dit que la grande superstition politique du droit divin des parlements a succédé à la grande superstition politique du droit divin des rois.

Examinons donc cette superstition qui a inspiré une aussi éloquente réflexion au premier des philosophes positivistes.

L'origine des parlements, qu'il s'agisse des pays monarchistes ou républicains, c'est la volonté de la majorité, en théorie tout au moins. De plus, la suprématie de la majorité repose sur le droit indiscutable de gouverner tous les individus, directement et indirectement. On dit, et le doute est à peine possible, que la majorité voit plus clair dans toutes les questions que la minorité et puisque les problèmes communs à tous les hommes sont nombreux, il est logique et nécessaire que les plus nombreux décident comment et dans quelle mesure doivent s'orienter et s'accomplir toutes les décisions. Il en découle toute une série de conséquences indiscutables.

La majorité des habitants d'un pays a le droit de réglementer la vie politique, religieuse, économique, artistique et scientifique de la masse sociale. Elle a le droit de décider de tout à son gré, de disposer de toutes les matières; d'affirmer ou de nier tout ce qui lui plaît, quand ça lui plaît et de détruire aujourd'hui ce qu'elle a créé la veille. En politique, elle dicte des lois et des règlements auxquels il n'est pas permis d'échapper. En économie, elle décide comment et de quelle manière auront lieu les échanges; elle réglemente la production et la consommation, de même qu'elle augmente ou diminue le pouvoir d'achat selon sa volonté du moment. En matière de religion elle suborne les consciences et impose ses dogmes sous la menace de peines sévères. Dans les arts et les sciences elle exerce le monopole de l'enseignement et s'attribue le privilège de la vérité officielle.

C'est elle qui décide et fixe les règles hygiéniques et la conduite morale qu'il faut suivre, les fonctions sociales qui correspondent au groupe et celles de l'individu, les conditions de travail, de possession de biens et les relations entre personnes. Et puis, comme dernière dignité, c'est Dieu tout puissant qui est partout, qui dispose de tout, surveillant d'une manière attentive et jalouse; c'est lui aussi qui récompense et châtie, qui est accusateur, avocat et juge à la fois.

Ces déductions n'ont rien d'exagérées si l'on admet que la loi du nombre est une loi suprême.

Seulement, comme les majorités ne peuvent réaliser d'elles-mêmes autant de choses, comme il ne leur est pas possible de s'occuper quotidiennement de questions aussi multiples, elles s'en remettent à la délégation parlementaire avec les lois comme complément. Et ainsi, les délégations constituent une corporation exerçant les pouvoirs de ceux qu'ils représentent et même du pays tout entier. Voilà comment naît le pouvoir omnipotent, le droit divin des parlements.

Au sein de ces chambres, de ces assemblées d'élus, on applique à nouveau la loi suprême du nombre et c'est à la majorité que sont votés les décrets et les lois régissant savamment les intérêts publics et privés. C'est ce que nous pourrions appeler l'omniscience des législateurs.

Ainsi, une poignée d'individus, moyennement instruits, démunis quelquefois de scrupules et de sentiments humains, se hisse au niveau de la suprême sagesse. L'hygiène, la médecine, la jurisprudence, la sociologie, etc., tout leur appartient parce qu'en réalité les majorités se dépouillent de leurs droits.

Si vous discutez cette loi du nombre, vous êtes un téméraire, et un fou si vous la niez; l'injure est le seul argument des imbéciles. Mais revenons-en à la sagesse de Spencer :

« Le peuple souverain, dit le positiviste anglais, désigne ses représentants et crée son gouvernement.

Le gouvernement crée à son tour des droits qu'il attribue inégalement à chacun des membres du peuple souverain, d'où il émane; et ainsi se réalise la « merveilleuse » œuvre d'escamotage politique !

Mais cette manœuvre politique va plus loin; elle pénètre au fond même des systèmes politiques, elle crée des lois qui permettent toutes les cupidités et c'est à qui pourra se dresser le premier sur le mât de cocagne du pouvoir pour dicter et imposer à tout un peuple sa volonté personnelle.

Essayons donc de pénétrer ce mystère politique qu'est la loi par une critique qui dévoilera les réalités qu'elle renferme. »

(Traduit par Jasmin)

(A suivre)

Pour votre documentation, lisez : « Face au racisme et au néo-nazisme », de René VILLARD.

En vente : Un franc. Service de Propagande COMBAT SYNDICALISTE. 39, rue de la Tour-d'Auvergne.

C. N. T. — A. I. T.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Les camarades qui désirent participer à l'action militante de la C.N.T. et tous les amis de l'A.I.T. qui se trouvent en disposition de correspondre aux besoins des activités syndicalistes révolutionnaires de la région parisienne, sont invités à se mettre en rapport avec ses syndicats ou la commission administrative de la Deuxième Union Régionale.

Chaque camarade peut contribuer pratiquement dans les diverses tâches de :

- Colloboration au journal de la Confédération, correspondants, informations des lieux du travail.
- Comité de Rédaction de la Deuxième Union Régionale pour LE COMBAT SYNDICALISTE.
- Assesseurs aux travaux administratifs des syndicats.
- Création de nouvelles sections syndicales.
- Organisation de loisirs culturels et de plein air.
- Orateurs pour conférences et actes d'information syndicale.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T. Participez à la

Grande souscription pour la propagande !

ANTENA

SE IMPIDE LA SALIDA A TRES ABOGADOS

PARIS. (OPE). — «Le Monde» (día 12), en despacho de su corresponsol particular en Madrid, escribe: «La policía española prohibió el miércoles la salida de España en avión de tres abogados españoles que deseaban asistir a una reunión que se celebraba en París. Se trata de Antonio Rato, Antonio Robles y el señor Rueda, que han defendido a muchos procesados por el Tribunal de Orden Público. También se ha prohibido la salida con el mismo destino a un conocido dirigente universitario.»

CUESTA ABAJO

BILBAO. — Cuarenta y tres trabajadores de la empresa textil Gorka S. A., situada en el barrio de Deusto, han quedado en situación de despido al haber aprobado la Delegación de Trabajo de Vizcaya la petición elevada por la dirección de la citada empresa para proceder a reducir su plantilla, debido a la situación económica por la que atraviesa.

EL LETRADO PECES BARBA CONTRA EL DIRECTOR GENERAL DE SEGURIDAD

PARIS, (OPE). — Su corresponsal particular en España comunica a «Le Monde» (día 15): «Ha comenzado la causa instruida contra tres estudiantes, entre ellos una señorita, que habían presidido una «asamblea libre». Los seis estudiantes que fueron detenidos el sábado siguen privados de libertad.

«El conocido letrado Peces Barba ho presentado una denuncia contra el director general de Seguridad por detención ilegal».

LA SITUACION UNIVERSITARIA

PARIS, (OPE). — «Le Monde» (día 12), en despacho de su corresponsal particular en Madrid señala la celebración de varias asambleas estudiantiles en Madrid y Barcelona. Cincuenta profesores sustitutos del primer centro docente barcelonés se han dirigido al rector señor García Valdecasas pidiéndole levante las sanciones impuestas a 150 estudiantes. El requerido ha contestado no poder acceder a ello, pues hacerlo equivaldría a poner en tela de juicio el principio de autoridad. En una «asamblea libre» los alumnos han acordado apoyar la gestión de los 50 profesores.

DOS PINONES SE PARECEN

Recibido de...: «La huelga de estudiantes sigue unánime hasta que la sindicación libre sea tolerada por el gobierno. La mayor parte de directivos estudiantiles están en la cárcel o fugados para evitar un entrerejas. Diez de los estudiantes detenidos en 1º de febrero están en secuestro, ignorándose su paradero.»

Se trata de la huelga universitaria de Argel. Varios catedráticos de lengua francesa hon reclamado del presidente Bumedian que la situación de tales presos sea aclarada.

EL MURO SANGRIENTO

BERLIN. — El 19 de febrero vopos comunistas dispararon sus armas en tres ocasiones paro impedir la evasión de alemanes orientales a través del muro fatídico. Las ambulancias trabajaron, pero se ignora todo en cuanto a víctimas. Tratando de escapar por el río Trave, murieron dos jóvenes también del Este, uno ahogado y otro de frío.

REUNION DE RABADANES

MADRID. — El Consejo del Reino se ha reunido. Dícese que ho tomado «acuerdos importantes». Por otra parte, el ministro de Educación ha notificado a la Prensa que ha aceptado la dimisión del decano de la Facultad de Derecho de Madrid.

AHORA CALZAMOS A LOS BOLCHEVIQUES

ELDA. — Dentro del programa de promociones a realizar en el exterior por el Centro Promotor de Exportaciones de la Feria Internacional del Calzado (C.E.P.E.X.), se inicia estos días una misión comercial que visitará sucesivamente Moscú, Praga y Budapest.

Esta misión presentará en aquellas capitales una completa oferta de calzados españoles compuesta por 39 muestrarios que totalizan 1.508 modelos de zapatos de señora, caballero y niño.

Los países del Este con mercados potenciales sumamente interesantes para nuestros calzados. Esta es la segunda promoción que se efectúa. En la primera ya se consiguieron resultados positivos y muy prometedores. Solamente Hungría cursó un pedido inicial por valor de 15 millones de pesetas.

...Es lo que dicen los fachas.

MISERIA VERTICAL

EL FERROL. — Ciento ochenta trabajadores de la Empresa Nacional Bazán de Construcciones Navales Militares han recibido las correspondientes comunicaciones de la dirección anunciándoles su cese temporal inmediato y por un plazo superior a tres meses según acordaron en virtud de la resolución correspondiente de la Delegación Provincial de Trabajo en expediente de crisis. El total de los trabajadores de la Bazán que se verán afectados por este despido temporal es de 349. Los 169 restantes cesarán en fecha próxima.

LA «LABOR» DEL T. O. P.

MADRID. — Los incansables miembros del tribunal político de Franco han juzgado a puerta cerrada a los ciudadanos Ives Richard (francés) y José Abrabán Nicolás Ayala, acusados de injurias a la autoridad y al general Franco. El fiscal solicita para cada uno dos años de cárcel y multas de 10.000 pesetas.

Por propaganda «ilegal» ha pasado por el banquillo Carlos Ruiz Munilain Marcaida, que en Llodio trató de escampar octavillas convocando a la fiesta de la unidad vasca que debía celebrarse el 1 de octubre de 1967 en el campo de Urbia. Pena reclamada por tan «horrendo» delito: dos años y cuatro meses de prisión y 15 mil pesetas de multa. A la estudiante de Deusto, María Iciar Fururia Achabal, regionalista vasca, el mismo fiscal, sin asomo de galantería, le reclama un castigo de 2 años de encarcelamiento y 25.000 pesetas de multa.

ESTUDIANTINA

MADRID. — En la mañana del 19 de febrero se suspendieron las clases en la Facultad de Derecho a consecuencia de un incidente provocado por los policías que pretendían arrancar recortes de escritos favorables al sindicato estudiantil libre colocados en las carteleras. La algarada suscitada motivó la presencia de la plana mayor universitaria, entablándose una «sentada» que terminó con gritos de viva la libertad sindical y abajo la dictadura. Durante la refriega un estudiante resultó herido de cierta consideración, y entre puñetazo y estacazo los estudiantes entonaban canciones desagradables para los «regimentales».

Estudiantes de las Facultades de Ciencias Políticas y de Ciencias se reunieron en «sentada» en la que elogiaron a sus compañeros de Derecho y leyeron el articulado de la Declaración de Derechos Humanos establecidos por la O.N.U.

Igualmente, en la Universidad de Oviedo ha habido demostración de solidaridad estudiantil en favor de sus compañeros madrileños.

UNA BAJA MAS

BARCELONA. — El doctor Bartolomé Mas, jefe de Sanidad de Sabadell y vocal del Movimiento, moviendo demasiado el auto que conducía dio de radiador contra un árbol de la Diagonal, pereciendo Mas entre las ruinas de su vehículo. El interfecto no iba más allá de los 55 años.

Reanimemos a S. I. A.

Escribo estas líneas para llamar la atención de los idealistas. Mi deseo es que en París y extensiones los compañeros se reafirmen en el terreno de la solidaridad, ese don tan apreciado entre los hombres enraizados en la C. N. T. y su ideario. Libertario no hay que llamárselo, sino serlo, lo cual se demuestra practicando el humanismo por medio de la solidaridad en favor de los luchadores caídos o en desgracia. No podemos ser indiferentes ante el dolor de los queridos compañeros enfermos, ancianos, perseguidos o encarcelados, de donde arranca la necesidad de S. I. A., el imperativo de que S. I. A. esté siempre presente y oportuna. Si S. I. A. no diera señales de vida es que el espíritu solidario de los compañeros se apagaría.

Hay gente nuestra suficiente en Francia para que S. I. A. lleve una existencia robusta. El cenetismo tiene muchos objetivos, pero el solidario no debe quedar de lado. S. I. A. al parecer sufre un bajón en París que no admite justificación alguna. No se incrimina a nadie, pero enterémonos todos. No hay cansancio que valga ni interpretaciones diversas: la solidaridad no tiene disputa por estar por encima de las libertades interpretativas. Los compañeros que nos necesitan no se pagan de razones, sino de hechos. Donde haya un deber a cumplir se cumple, y si se trata de una obligación fraternal, lo mismo. Una privación de libertad exige el apoyo sin regateo de los libres, pues es así que los cenetistas nos hemos crecido en todas las situaciones. ¡Viva la C. N. T., viva la Solidaridad Internacional Antifascista!

V. TOLEDANO

París.

LA ESTATUA

Varios estudiantes españoles y una estudiante francesa han sido detenidos en Salamanca por haber manifestado ante la estatua de Miguel de Unamuno, que fue, durante un tiempo, rector de la Universidad. Esta operación de policía reclama varias observaciones, ya hechas, imagino por lo que nos interesa, por el gobierno francés al gobierno español:

— Las manifestaciones de estima al recuerdo de un rector son muy raras en los estudiantes, por lo que es más cuerdo favorecerlas que prohibirlas.

— Existen numerosos medios de impedir que los estudiantes manifiesten ante una estatua. El más simple es el de proponerles manifestar con ellos, lo que sería bastante para disuadirles. El más radical es quitar la estatua. Lo más elegante sería evitarles todo motivo de protesta; pero lo más decepcionante es detenerlos sobre lo marcha.

¿Precisa, verdaderamente, impedir a los estudiantes que se manifiesten? Tanto como prohibirles ser jóvenes.

André FROSSARD (De «Le Figaro»)

Crónicas de España

El delito convencional

TAMPOCO los sabios están exentos de prejuicios sociales, por muy sabios que sean. Hace muy pocos días, asomó el hocico a la televisión española un criminólogo que al parecer no era de la escuela lombrosiana y nos endilgó tal sarta de paparruchas que nos dejó fríos y boquiabiertos, tal fue la sorpresa. En su pequeña perorata acerca de la delincuencia mental dijo que el delincuente es un anormal y loco de atar. Y se quedó tan fresco, sin estornudar. Para dicho señor, no es cuestión de estudiar al delincuente ni las causas que lo producen. No es cuestión más que soltar las amarras y pare el barco donde quiera. Lo que nos demuestra claro que este señor no es un criminalista, sino un pobre pazguato.

Nosotros, a pesar de no ser criminalistas, creemos que se debe de estudiar a fondo al criminal y las causas que lo producen, apartándose de todo prejuicio social, que a nuestro entender es lo normal y justo para juzgar imparcialmente los hechos y llegar a descubrir las verdaderas causas que producen la criminalidad. Creemos que es el camino más recto y más justo. Pero estos señores, sea porque están imbuidos de un medio ambiente burgués o por puro convencionalismo, no le ven al problema social más que una cara; la que entienden por criminal, no la cara sociológica del problema, más acuciante y de enjundia. No hace honrado salirse por la tangente señores.

Para calificar al delincuente no basta con decir que es un ser anormal o loco, hay que demostrarlo. Si es un ser inadaptable al medio ambiente, que le circunda, busquemos las causas de ello, quizá esté él más cuerdo que nosotros, con tanto alardeo de inteligentes y civilizados. Y no creemos que tengamos que ir muy lejos al buscar las causas de la delincuencia, ya que radican en la misma esencia orgánica de una sociedad mal constituída, en la cual el ejemplo viviente y amargo que hay entre el lujo y la miseria, es un espejismo bastante potente para inducir al que todo le falta, para apoderarse de lo que cree que necesita para ir viviendo, lo cual los doctos leguleyos llaman hurto o robo, según la categoría del hecho. Pero para contraste humano, los mayores ladrones y asesinos, — altos funcionarios y hombres de Estado —, fabrican leyes, edifican cárceles y levantan patíbulos para castigo de los pobres desgraciados que tienen la mala suerte de enredarse en sus mallas.

Así un hijo de vecino me quita cinco pesetas del bolsillo, y se gana el calificativo de ratero; pero el tendero de la esquina me quita diariamente en la compra que le hago 20 pesetas, y no se gana el remoquete de ladrón, sino de hombre honrado. Y sin parar en el estudio social llegamos al alto financiero que en una operación arruina a miles y mies de familias y pasa ante la sociedad como un hombre inteligentísimo digno de admiración, y no como un vulgar ladrón como sería lo justo. Además, trozamos con el individuo que mata en defensa propia y es castigado rigurosamente, y el hombre de Estado que asesina sin medida y es considerado como un gran estadista, como por ejemplo Franco que lleva sobre su conciencia miles y miles de muertos. Y no sólo los que mató en el fragor de la batalla, sino los que mató entre los vencidos, a sangre fría, como una fiera ávida de sangre humana, con todo el peso de su fervoroso cristianismo católico. También cuenta en su haber las muertes de Sanjurjo y Mola, de lo contrario no hubiera sido el Caudillo de los españoles hechos de su mismo padrón.

Los ministros de Dios en la tierra, payasos tragi-cómicos, lo llevan bajo palio como si fuese una super divinidad inmaculada, le arrodillan frente al altar como a un pelele o un munigote de feria; pero arrodillado encima de cogines bien mullidos, para que no se pele las rodillas como los chinos.

SIMPLICIO

Desde Madrid

Desde la Puerta de Alcalá

HOJAS AL VIENTO

DESDE la devaluación de la peseta, a pesar de lo que digan los turiferarios agrupados al dictador Franco, la situación económica española empeora de día en día. Lo dice bien claro un industrial y consejero catalán: «No sabemos muy bien a dónde vamos, ni cual será la posición económica de nuestro país ni siquiera en los próximos marzo o en junio o en septiembre. En varias reuniones empresariales a las que he asistido hay desconcierto y desaliento.»

«Cuando me piden que haga proyecto a tres o cinco años, se me encoje el corazón, porque en estos momentos es difícil hacerlos ni siquiera a cuatro o cinco meses. Los vaivenes económicos son peligrosos.»

«Hay un signo oficial casi siempre triunfalista. Hay una realidad que difiere de ese signo triunfalista. Ahora hay una incoherencia entre lo que se dice y lo que pasa.»

«En Barcelona, uno de los altos miembros del Plan de desarrollo dijo hace unos meses que el 65 por ciento de las indicaciones contenidas en el 1er Plan de Desarrollo sobre agricultura habían sido incumplidas.»

«Nosotros somos un país relativamente importante en número de habitantes y relativamente pequeño en cuanto a consumo industrial.»

Cuando criticamos la desastrosa situación económica española, no exageramos lo más mínimo; y tampoco cuando decimos que tanto en agricultura, industria y comercio está todo por hacer. Los españoles no hemos llegado aún ni al subdesarrollo. Que no consumimios artículos industriales, ni no industriales tampoco. ¿Acaso permite dicho consumo el nivel de vida del español débil económicamente, que es el número mayor de la población? Cedemos la palabra a los *famosos* economistas españoles.

Federico Bolera

Area mundial

VEINTE AÑOS DESPUES

En 1948 los comunistas se adueñaron del Poder checoeslovaco sin disparar siquiera un solo tiro. Las artimañas del agente provocador Zorine, habían provocado este feliz — para Stalin — resultado. Cuando el jefe comunista Gottwald se hubo aposentado en la silla presidencial de Praga, el zorro Zorine regresó a Moscú para deponer, satisfecho, su «misión cumplida».

Según su léxico, los comunistas llamaron a esa usurpación de poderes «liberación del pueblo checoeslovaco». En su decir, el país estaba oprimido. ¿Por quién? Por el capitalismo, con el Plan Marshall en ristre...

Sin embargo, Checoeslovaquia, al salir de la guerra políticamente se confió al programa democrático de Masaryk, suerte de Pi y Margall que en lo actualidad encarnaba la austera figura de Benes, discípulo predilecto del presidente — Masaryk — que inauguró en 1918 la moderna independencia de Checoeslovaquia.

Naturalmente, Bohemia y las demás regiones añadidas a la concreción nacional que nos ocupa, se regían en régimen capitalista, pero avanzado. Todos los sectores de opinión tenían derecho a ejercer y a manifestarse sin trabas; mas el hecho de haber ser liberado el país por los rusos, coaccionó a Benes al extremo de ponerle en contradicción con sus mismos partidarios, que previeron un peligro de arrollo comunista con ministros de Policía y Asuntos Exteriores en el gobierno soviético. Ninguno de los demócratas checos, ni el propio Benes, se equivocó en sus negras presunciones, terminando la «opresión democrática» de 1945 igual que terminó la del 1918, con la mera diferencia de que el régimen de Masaryk fue derribado por el totalitarismo hitleriano y el de Benes por el totalitarismo stalinista. Vencido, amargado, Benes se defenestró o lo defenestraron. Igual le había ocurrido al comunista español en Moscú, Pepe Díaz, porque encontró fea a la Lola.

Dos décadas después del golpe de Estado comunista en Praga, ¿ha mejorado la situación del trabajador checoeslovaco? No parece que mucho, a juzgar por el deseo que muchos explotados tienen para ir a emplearse en el extranjero. Téngase en cuenta que Checoeslovaquia no era un país atrasado, sino, contrariamente, cultural e industrialmente era de los más avanzados de Europa. Y ahora, si el país se asemeja al Occidente desarrollado, no parece que de hecho se le iguale. Sobre todo, la falta de libertad es notablemente resentida. Acostumbrados aquellos trabajadores a la emisión del pensamiento, ¡a pensar y obrar por cuenta propia!, no se avienen a llevar el paso en las procesiones ni a soportar las exigencias del Partido único. Se ha dicho que el mundo trabajador de aquí fue quien proclamó el comunismo con las armas en la mano, y no fue así. Zorine y Gottwald armaron con material del Estado a las milicias comunistas, y el resto lo facilitó la indecisión de Benes, hombre handicapado por la proximidad de la frontera rusa.

Por su parte, Bulgaria, Serbia, Rumania, Polonia, Montenegro, etc., pueden experimentar un cierto ascenso (a pesar de la no comunistización de sus poblaciones) en razón al atarso industrial que antaño sufrían. Pero el caso de Checoeslovaquia — y el de Hungría, con una revolución antimarxista aplastada por 4.000 tankes de Stalin — no es el mismo.

Cordialmente deseamos que estos países esclavizados se liberen de verdad, no para entregarse a la libertad burguesa, sino para reorganizarse en adelanto económico y libertario, con lo que dar ejemplo mundial de «cómo vivimos y cómo podríamos vivir», según la previsión de William Morris.

EL INFIERNO DE LAS DICTADURAS

A nosotros, desterrados iberos, nos causa tristeza mirar hacia España y Portugal por el totalismo que los deprime y anula. Son tantos años de dictadura, que las generaciones subsiguientes al año 1939, nos parecen bordes por haberse desarrollado en el pánico y en la ignorancia. Si Franco y Salazar fuesen conscientes del daño moral y físico infligido a su país respectivo, no estarían nada satisfechos y tal vez se suprimirían. Desgraciadamente, el desconocimiento cerril de ese medio siglo de avance que ambos le han perdido a Iberia, les permite seguir gobernando con atropello de la moral, de los hombres y cerrando lo más posible el porvenir de los dos pueblos. Si el fascista portugués mata a un Delgado en España, el fascista español no se preocupa de los asesinos.

La observación aplicada a otras extensiones mundiales fatiga igualmente. Las dictaduras comunistas no descubren mejor comportamiento que las de Iberia. Si muerto Stalin las matanzas directas han cesado en la U. R. S. S., los exterminios de Tarrafal y de los Campos de la Bota también han abatido su descaro. La «democracia» apunta temblorosa, huidiza, en Moscú, Varsovia, Budapest, Praga, Sofía, Bucarest, Madrid, Lisboa. Atenas impone trato duro a la ciudadanía, si bien no mata a destajo, por ahora. El panorama sería desalentador si no poseyéramos ideas eternas, si consideráramos que «tras de nosotros intervenga el diluvio».

Porque además interviene otro motivo de desazón humana: las guerras, y no decimos la guerra porque la caza de la paloma de la paz es permanente. Comunistas y no comunistas todos tienen razón, todos son pacifistas decididos, pero los conflictos bélicos se suceden unos a otros y jamás la gritería pacifista — hipócrita las más de las veces — consigue acallar el estruendo de los cañones.

Luego se dirá que el anarquismo ¡tan profundamente humanista e internacionalista!, es una idea en desuso. Sin duda porque miserias en este mundo *ya no existen*, porque la «paz reina en Varsovia», porque los pueblos se han aclimatado a la caridad, al servilismo, a ser carne de parrilla para probar los fuegos carniceros del Kremlin, del Pentágono, y demás factorias del Engaño y de la Muerte.

Queda la esperanza de que la Humanidad no haya retrocedido tanto.

Rafael Barret:
OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos. Es una edición «Solidaridad Obrera».

Siluetas

Hacia Marte, pasando por la Luna

HE soñado que subía metido en una canasta de corcho a conversar con Marte, deteniéndome antes para saludar a la Luna que se ríe burlescamente de cuantos visitantes aéreos la envían, gracias al sacrificio lumínico o luminoso de la ciencia del cohete moderno y ultrarrapidísimo, capaz de competir con la velocidad de la luz.

Antes de que me acoplaran mis lanzadores a la cesta en cuestión he presenciado, sin perder ojo, ninguno, porque no me gusta ser tuerto, y me place tener los dos muy abiertos, cuantas teclas tocan los científicos ayudados por el obrero manual, la maniobra de preparación para poder llegar a esos mundos desconocidos que tanto se empeña el hombre en explorarlos, seguramente con fines especulativos, que nadie trabaja por nada, menos ahora con eso de: Te Veo Ahorcado» si no correspondes con tu peculio impuesto.

Me han colocado, liándome con algodones y otras materias blandas, en evitación de que los choques que pueda recibir durante el viaje no revistan — a decir de la ciencia nuclear — gravedad de importancia y continuar subiendo, subiendo, subiendo...

¿Qué subo? Ya lo creo que subo. Más derecho que una flecha, aunque soy enviado en flecha para que no tenga tiempo ni de mirar a mi querida tierra.

¿A qué vertiginosidad viaja por los aires el bólido aéreo? Lo desconozco. No lo sé; pero deduzco, por la forma de vencer a la resistencia que encuentra en su ascensión, lleva una velocidad endemoniada, batiendo todos los cálculos hechos.

¡Ah! Se me olvidaba un detalle importantísimo: Me han dotado de una máquina fotográfica para captar las imágenes que sean de interés a los vecinos de abajo. Será la recompensa a la incredulidad de los profanos. No tengo necesidad de tocarla. Ella misma se dispara sin que manos humanas la toquen ni una miejilla siquiera por temor a que su funcionamiento se estropee. Me le han puesto de casco-montera sobre el cráneo o cabeza, también se dice casco, y allá ella con su encarguito a cuestas.

Los científicos son excesivamente inteligentes. Todo lo confían al mecanismo y no al hombre. Sus razones tendrán. La ciencia no engaña aunque muchas veces se equivoca por eso, por ser ciencia.

Sigo navegando por el aire. Por la cola arrojo fuego y produzco un ruido atronador. Para que no se me revienten los oídos me los han atascado o rellenados de una borra muy blanca. Todas las medidas han sido tomadas para mi feliz arribo a Marte, si la Luna no siente envidia y me deja partir sin molestarme. No creo la interese mucho tenerme siempre a su lado.

No me resulta nada de alegre el paseíto. Si pudiera descender... Como esto lo veo imposible, me conforma a continuar rumbo a las estrellas. No se cómo llegaré a los dominios lunares. Los dientes comienzan a temblar, castañetean que es una delicia oirlos. Hay que ver como bailan los ayudantes de la masticación. Mis huesos que están cubiertos con una capa debilísima de carne, se desarticulan y se harán migas antes de llegar a la primera estación aerostática de la región astral.

En previsión de cualquier accidente que hubiera, y que pusiera en peligro mi figura con todos sus miembros y demás derivados, me han atado, me han agarrotado brazos, piernas, tronco y cabeza a una especie de maderocama metálico, que me tiene inmovilizado. Temo que si cojo un resfriado y empiece a sudar por la nariz, me ahogue.

Estoy ya tan alto, que de abajo no veo nada. Una sábana afelpada y gaseosa lo ha cubierto todo.

Sigo subiendo más arriba de las nubes, de todas las nubes. Tanto se me han abierto los ojos, que llegan hasta la nuca. Se han dilatado. Se han rasgado y se juntan en la región occipital. Soy todo vista, pero sigo a oscuras. Cada vez se cierra más el campo visual. ¿Llegaré o no llegaré a Marte?

¿Cuántas capas atmosféricas ha cruzado, agujerado o perforado sin capa? No las he contado. No puedo contarlas, pero más de cuatro sí que son. Por el temblequear de las piernas me aproximo a la Luna. No hay duda que casi estoy tocándola. ¿Que pasa? ¿Por qué estas vueltas de molinillo? Malo, malo, malo... De ésta sí que me estrello. Que la Luna me proteja.

Y seguimos dando vueltas a la manzana espacial. No preguntamos a nadie. No nos atrevemos a preguntar porque todas las puestas están cerradas. Duermen todos sus habitantes. Aún no es hora de levantar las persianas. Nos hemos equivocado en el cálculo. Se equivocaron los de la Tierra, pero no podemos partir sin entregar a la luna el mensaje de salutación que traemos el vehículo transportador y yo, por los servicios prestados a los astrólogos, físicos y sus rastros. Mientras el carburante no falte.

¡Qué bárbaro! ¡Quién es el bárbaro que tan efusivamente se ha presentado? Vaya saludo alquitranado y destornillante. Por poco no me deja ningún tornillo sano...

Buenos días, luna. Perdona la manera de presentarnos. Venimos del mundo que haya debajo d eti. De ese mundo que tú miras siempre y que, para tranquilidad tuya no conoces. Sin invitarnos estamos aquí para entregarte este mensaje de agradecimiento a tus buenos servicios. No queremos te sirva de laxante, menos de purga. Abajo te aprecian mucho, pero te recomiendo no dejes cazarte. Ven en tí un rico filón de brillo excepcional para la explotación. Lo ven quienes se interesan vivamente por tu existencia. No quieren perderte de vista y cada cual pugna por llegar el primero a tu zona de influencia. Confían en que pronto abrirán comercio contigo. Una entrevista con los de abajo te ayudaría a conocerlos, pero ten cuidado si bajas a visitarlos o si suben a ofrecerte su amistad. Armate hasta la coronilla y rodea tu cuerpo con una coraza antinuclear. Son capaces, si no cedes a sus proposiciones, de hacerte polvo. Esto no se lo digas a nadie, ni digas que te lo he dicho yo, el primer viajero de confianza que llega a tu fulgurante imperio.

La entrego el mensaje que rasga y rompe en cien mil pedacitos, sin leerlo. No me responde, y de dos soberbias patadas: Una a mí y otra a mi elevador, nos envía rumbo a Marte.

Ignoro lo que pasó después, porque desperté de tan fantástica pesadilla braceando como un desesperado.

MINGO

ESPERANTA FAKO

¿Qué es el anacionalismo?

LOS pueblos vivían antiguamente en una independencia casi completa y conocían un aislamiento que no sería posible ni pensable en nuestros tiempos.

En mitad del siglo XX, los más impresionantes descubrimientos científicos transforman, con un ritmo siempre más rápido, los conceptos sociales y humanos; técnicas nuevas, progresos en la medecina, los transportes, radio y televisión, unen los hombres y los pueblos de más en más estrechamente.

A pesar de todas las tentativas retrógradas, irán multiplicándose los intercambios internacionales, tanto materiales como intelectuales. El Mundo tiende hacia su unidad, derrumbando las barreras levantadas por todos aquellos cuyos pensamientos se estancan y se complacen en la era de las naciones.

Lamentablemente, el Mundo conserva modos de pensar y de expresión que, si bien son de utilidad dudosa al nivel nacional, son, sin duda alguna, caducos e inútiles ya para las relaciones entre los pueblos.

Ciertas fronteras aduaneras, económicas, etc..., desaparecerán próximamente, y a pesar de ello, tan solo un paso no está dado oficialmente para que desaparezca la más considerable de todas ellas: la barrera lingüística.

Para averiguarlo, basta presenciar los contactos de personas de nacionalidades diferentes: en la mayoría de los casos, la más simple conversación se convierte en diálogo de sordos, sin llegar a comprenderse a pesar de lamentables gesticulaciones.

Las relaciones entre los diversos países se resienten de tal permanente incomprensión entre los hombres, y de la intervención de pastores y de guías (a menudo perjudiciales) que esto implica.

Desesperante sería esta constatación si ella fuera ineluctable y definitiva. En efecto, por la multiplicidad de idiomas y dialectos, los hombres no pueden comprenderse y tal incomprensión es:

— causa de la mayor parte de los roces, conflictos y odios (pseudo raciales, cuando la mayor parte de ellos no tienen otro origen que el lingüístico);

— engendra la suspicacia y el *chovinismo* con sus expresiones más nefastas e hipócritas: el patriotismo y el nacionalismo. Basta a los gobiernos dejar desenvolverse las reacciones por ellos preparadas, exacerbándolas después, para servirse del ganado humano (indispensable, dígase lo que se diga, en esta época de «aprieta-botón») para desencadenar la más siniestra de sus obras: la guerra. En estos momentos que transcurren, la Bestia humana está al acecho, esperando el gesto de un esquizofrénico para manifestarse mundialmente.

«Para que los hombres se comprendan es preciso que se entiendan», dijo el gran escritor Romain Rolland, y la necesidad de un lenguaje común, reconocido de siempre, se manifiesta de manera más urgente a medida que disminuyen las distancias que separan a los pueblos.

Un hombre consciente, el Dr. Zamenhof, comprendió que la diversidad de idiomas era causa esencial de esta inconmensurable incomprensión en la que se debaten los hombres. Anteriormente otros hombres ya habían constatado este hecho deplorable. No obstante, él fue el primero en crear el medio necesario a los hombres para comprenderse: un idioma internacional.

Desde su creación, el Esperanto ha conquistado su derecho de existencia y páginas enteras serían necesarias para enumerar las realizaciones prácticas, las obras, etc., que atestiguan su incontestable utilidad; ha hecho camino a pesar de las emboscadas, de los sentimientos nacionalistas, a pesar de dos guerras mundiales, a pesar de una utilización que no corresponde siempre con el objetivo que le dio el Dr. Zamenhof.

Cada año, congresos fraternales reunen millares de esperantistas de todos los países del mundo.

(Continuará.)

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.
Es una edición «Umbral».

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.
Es una edición «AIT».

DISCOS

En un recital poético tan expresivo como todos los suyos, el compañero J. Castillo se ocupó de las contiendas oral - versificadas de los mineros de la Unión cuando esta ciudad atravesaba su época floreciente. Costumbre elevada y difícil en la cual el contendiente más espiritual y agudo, ¡más espontáneo y fecundo!, conseguía difícilmente la partida.

Componer se logra en la meditación y el silencio, si hay médula para ello. Relacionar, discutir con ingenio verboso y rimado, esto lo hizo el minero murciano, y tal vez de esa hondura le viniera la poemática a Miguel Hernández. Platicar en décimos o quintetas lo hizo el payador frente al payador en el bohío, en el pago pampero. Lo hace aún el versolari vasco...

La poesía, pues, o tiene raíz popular o languidece; en los peñas, en los cenáculos, en los juegos florales, en las estanterías. La poesía amarillea en la academia y cobra luz y fuego, se irifica, cuando brota espontánea y escapa del corazón, por los labios, del hombre. La sesión docta modela, azucara, enfría, momifica al verso; lo aristocratiza.

Y el verso, para cobrar aliento, vida, belleza, tiene que ser sentido, popular, abierto al sol y al sentir — recóndito — de los hombres, éstos que pasan indiferentes ante la poesía oficial u oficiosa, de pergamino, de hoja calendaria, pero que rompen su indiferencia cuando un J. Castillo les pulsa la lira que llevan recóndita o ignorada, en la entraña...

DISCOBOLO

B.D.I.C

Los que vamos perdiendo

JACINTO SORIA HA MUERTO

CON la muerte reciente del amigo y compañero Jacinto Soria nos vienen en tropel una serie de recuerdos. Recuerdos relacionados todos ellos de nuestras luchas político-sociales de nuestro país. Nos vienen, recordándolos, Río Tinto, Sevilla, Barcelona...

Jacinto Soria era uno de los escasos supervivientes de aquellas luchas huelguísticas que la Confederación Nacional del Trabajo de España sostuvo contra la compañía inglesa que explotaba las minas de cobre de Río Tinto, de la provincia de Huelva, allá por los años 1918-1919. Aquellas minas que fueron vendidas por el Gobierno del General Prim por la cantidad de 92.000.000 de pesetas y que, ahora hace unos años, han sido devueltas a España cuando ya están completamente vacías del precioso metal de cobre. En uno de aquellos movimientos huelguísticos Soria fue detenido. Poco después se trasladó a Sevilla. En la capital andaluza y en otros pueblos de su provincia, Soria aportó su esfuerzo en la lucha obrera confederal y libertaria. Y nuevamente, también, conoció la cárcel.

Toda la vieja militancia libertaria andaluza le tenían en gran estima al compañero Soria. Por su sencillez, por su modestia y por su abnegación para la causa obrera. Uno de ellos, el infatigable e íntegro Manuel Viejo, cuando hablaba de él lo hacía con un gran afecto y cariño.

Instaurada la dictadura militar del General Primo de Rivera, septiembre del 1923, Soria se vio obligado de abandonar su Andalucía que tanto y tanto quería, refugiándose en Francia. En el año 1924 lo vemos en Oullins, cerca de Lyon, actuando y cooperando en las Agrupaciones libertarias españolas en su lucha contra el régimen de oprobio que imperaba en España. Toma parte, como delegado de Oullins, en el Congreso de Agrupaciones Libertarias de lengua española, que se celebró en el pueblo marítimo de L'Estaque (Marsella), en el mes de mayo de 1926, Congreso en el que se debatieron importantísimos problemas relacionados con la situación política española. En este Congreso tomaron parte destacados compañeros confederales y libertarios españoles. Entre ellos podemos citar al malogrado Agustín Gibanel, a Juan Montserrat, Zarraluqui, Juan García Oliver, Miguel Aguilar, Valero, Emilio Mira, el viejo César Flores, Manuel Pérez y muchos otros más que sentimos no recordar en este momento. Concurrieron, asímismo, Alejandro Schapiro que ostentaba la representación de la A.I.T. y de los libertarios rusos emigrados. Estaba, también, Armando Borghi en representación de la «Unione Sindicale Italiane». Y no faltó, tampoco, la representación de la Confederación del Trabajo portuguesa, que la ostentaba su Secretario general De Sousa.

Lo vimos más tarde, a Soria, en Perpignan. Y siempre en la brecha. Unos años más tarde regresó a España, a su Sevilla. Y otra vez a luchar con más ahínco y con más entusiasmo que nunca. Después... lo vimos en Barcelona. En un determinado tiempo se refugió en la ciudad de Badalona, huyendo de la policía.

El compañero Soria, durante su vida, sufrió muchos encarcelamientos y fue víctima, también, del ensañamiento policíaco.

Vino la guerra. Como todos cumplió con su deber de militante libertario y como antifascista. Y nuevamente... el exilio.

Hacía años que enfermó seriamente. Entre hospitales y sanatorios el compañero Soria se ha pasado más de cuatro años. Finalmente, y como «premio» a su abnegada y perseverante lucha de toda su vida a favor de los trabajadores, se fue a morir en un Hospital del cercano pueblo parisino de Villejuif. ¡Pobre amigo Soria!

Ha muerto cuando tenía 79 años.

En el acto de su sepelio, martes día 16 del pasado mes de enero, nos juntamos un puñado de amigos y compañeros suyos para rendirle nuestro más profundo y emocionado homenaje: al amigo, al compañero que lo sacrificó todo para sus ideas y para el bienestar de los desheredados de la tierra.

¡Descansa en paz, hermano Soria!

Juan Manent

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

OPINIONES

¿Irreverencia o irresponsabilidad?

EL anarquista es ante todo irreverente con aquello que pretende imponérsele sin su consentimiento, al no estar convencido de su bondad. El hecho de imposición es ya para él motivo suficiente de irreverencia, de protesta, de lucha. El anarquista es irreverente contra ésta y la otra religión, ésta y la otra creencia que nada justifica, contra todo lo que tienda a restringir la libertad, contra todo lo absurdo que se quiera hacer pasar como una verdad que ofrezca siquiera un poco de duda. Si seriamente se le razona, conversa, discute. Respeta la opinión de los demás si es sincera, aunque discrepe enteramente de ella. No admite distinciones inmerecidas o dudosas, rechaza todo principio de autoridad, cuya única ley sea la de imponerse siempre, hasta sin razón, sin motivo fundamental.

Respeta el anarquista el saber, máxime cuando éste es enseñado sin egoísmo ni imposición; respeta en fin todo aquella que merece fundado respeto, ya que, dígase lo que se quiera, el ácrata no es, no tiene nada de obcecado, ni obtuso, ni de fanático. Al contrario, el fanático es para él algo contra lo cual no puede dejar de ser irreverente. Así es su vida de luchador, ha de vérselas con algunos de esos para los que el fanatismo es poco menos que su exclusivismo norte y guía. Y que tan fácilmente confunden, a sabiendas, irreverencia e irresponsabilidad.

Ver si no lo que algunos de esos fanatizados han llegado a escribir en una revista mensual:

«Hagamos subir al cocotero a los que no sirven para nada. Suprimamos las ayudas a la vejez, las pensiones, los retiros, todo lo que entretiene vidas que no acaban nunca y que cuestan miles de millones. Los viejos que ocupan alojamientos tan deseados por jóvenes y los buenos lugares, las calles por las que circulan a pie o en coche, siempre con lentitud. Suprimamos lo que está usado, es feo, inutilizable y costoso para reemplazarlo por la juventud encantadora, con sus risas y alegrías. Paso a los jóvenes, abajo la «pilule» y viva el cocotero».

Eso, para nosotros, no es irreverencia hacia una vejez bien exprimida; es mucho peor: es irresponsabilidad, inconsecuencia, falta de seriedad y hasta del más simple y mínimo raciocinio. Una irresponsabilidad propia de la juventud de hoy, se nos dirá. Bien, pero tras ella ¿no hay otra mayor de parte de quienes siendo adultos, camino de la vejez, que ninguno de ellos podrá eludir, aplauden siquiera sea a escondidas — acaso avergonzados —, pero con su actitud pasiva alientan a esos jóvenes-viejos antes de haber llegado seguramente a la cumbre de la vida?

Cuando oigo esa música «ye-ye», todavía a la moda, me causa lástima, no puedo contener en mí la repulsión que produce a mis oídos. Además remacha al todo, cuando observo a los músicos gesticular y moverse de forma que considero por demás ridícula. Para mí esa música de masturbación, máxime cuando los ejecutantes de la misma hacen el gesto de troncharse. Música decadente, propia para invertidos declarados o inconscientes, sin gusto para más. Y sin embargo, quién sabe si al marcar una época, los que nos sucedan no vean en ella un «dinamismo (?) que a nosotros no nos es dable ver.

Con las canciones me sucede algo parecido. No veo en ellas nada interesante. Unas son lentas, tristes, sosas, exentas de contenido; dichas por quienes ni tienen voz ni energía, todavía peor. El gesto no acompaña o lo hace de forma dudosa. Si la voz es afeminada, como suele ser corriente, si los ademanes también lo son a su vez, a uno le da por pensar que se halla ante jovencitas que lo mismo podrían estar preparándose para el convento, como lo están para aburrir a la gente. Vez el rostro de muchos de ellos: redondo, angelical, afeminado generalmente. Si a muchos de ellos les diera por llevar pendientes y pechos postizos acompañando al peinado, el cuadro sería completo. Acaso no tardemos en verlo. Ello acabará por completar la extravagancia del momento que tanto y tan bien saben explotar empresarios, casas productoras de discos, prensa especializada, secretarios de compañía, organizadores de espectáculos. ¿Durará mucho para regocijo de gamberros? Quién sabe.

¡Oh, juventud! Tú no te inquietes de nada, te parece poseer todos los tesoros del mundo: la tristeza incluso te es deleitable, la melancolía te sienta, estás segura de ti, y eres insolente. Y mientras, tus días pasan y desaparecen como cera al sol, como la nieve...» (Ivan Turgueniev, en «Primer amor»). Se podría añadir: ¡Pobre juventud, que no eres capaz de ver a dos pasos de tí! ¡Triste juventud decadente, camino de la degeneración desviada concienzudamente por un falso ambiente!

Contra todo eso se insurge, es irreverente el anarquista también. No es posible aceptar como bueno lo que tan sumamente dudoso se nos quiere imponer o pasar de matute.

Y en la insurgencia, en el no conformismo, hallamos junto a nosotros la otra juventud, la que ansía más saber y libertad y bienestar, la que sin adorarlas, porque ello sería absurdo, sabe respetar las canas y considera que la vejez es digna de todos los miramientos cuando pasó una gran parte de su vida produciendo para que la humanidad perviva, subsista, dentro de la mayor comprensión, armonía, fraternidad, no exento todo ello de la máxima libertad. Aunque de ella lleguen a abusar esos entes que escriben absurdos como los citados en primer lugar.

JULIAN FLORISTAN

El anónimo y el figurón

«Estimo que la verdadera cultura es como la verdadera superioridad, pues, no debe ella hacerse notar.»

NO es la primera vez que se discute sobre la cuestión del anónimo. Sendas controversias hemos conocido sostenidas por hombres cuyos conocimientos y argumentos justificaban las distintas posturas u opiniones respecto al asunto. Tan admisible es la opinión de aquel que entiende que el anónimo puede prestarse a una labor de crítica personalista por envidia o sectarismo (rencores y odios, hijos las más de las veces, de la ignorancia o de la incomprensión), como la de aquel que considera el empleo del seudónimo como un acondición de modestia y de repulsa a todo lo que represente halago o aplauso. El anónimo puede ser, además, aquél que escribe por cuenta de otro.

Se ha dicho también alguna vez, que el que usa del anonimato lo hace por cobardía. Es verdad que, como se dice vulgarmente, hay de todo en la viña del Señor. Pero no conviene exagerar. No siempre el anónimo es un cobarde. He conocido hombres que firmaron con seudónimos sus trabajos, por ser perseguidos, y no precisamente por actos de cobardía, sino por todo lo contrario. También a veces hay que tener el valor de ser prudentes aún pasando por cobardes.

Dejando anotado aquí, que la modestia es también una virtud real de la personalidad (lo que cuenta son los actos y no la publicidad), diremos que muchos autores conocidos usaron del seudónimo, por gusto o por costumbre. Y naturalmente acuden a la pluma escritores como: Stendhal, Han Ryner, XXX, F. Urales, Stirner, Molière, Armand, Azorín, Mauricius, Zo d'Axa, Juanonus, Ixigrec, Lorulot, etc., y podríamos alargar la lista con muchos más, que también habréis leído. Se muy bien que hombres que firmaron con sus propios nombres como: Reclus, Ramón y Cajal, Nettlau, Gérard de Lacaze Duthiers, etc., no dejaron de ser modestos.

Pero lo que queremos señalar en este trabajo, más particularmente, es el figurón; el ser más dañino de todos, si cabe.

Recuerdo con que gracia, el amigo Alaiz, y cuán sarcásticamente, ridiculizaba a aquellos oradores de mitin que patéticamente en la tribuna atronaban los espacios anunciando tremendismos e imitando los gestos de los más famosos comediantes, los cuales, decía este compañero, se iban luego tan ufanos y satisfechos a calmarse con la «paella» de arroz con conejo que les esperaba.

Muchos de estos fatuos, les «m'as-tu-vu», como dicen los franceses, arrivistas, cuya ostentación de vanidades tienen como única preocupación que se cite su nombre; parásitos que viven de las ideas y que gracias a su desfachatez y desparpajo, llegaron con esa celebridad a convertirse en ídolos de las masas deslumbradas; representantes de la peor especie del mal social que ya retrató con mano maestra, Octavio Mirbeau, en su obra «Los malos pastores».

En el figurón es donde mayormente se da el elemento propicio para todas las traiciones, en lo que ya no plagia, y se descubre tal como es al pasar a la acera de enfrente.

Pero ya es tarde, el figurón ha cumplido su funesta obra.

Resistir y reaccionar a tiempo contra el charlatanismo, tanto político como revolucionario, es la única solución.

JUAN

PERFIL MEXICANO

Vuelta a la caballerosidad

NO es que crea que todo tiempo pasado fue mejor, pero hay momentos, cuando nuestros estadistas se desfogan en improperios contra sus adversarios de tribuna, que me remontan a aquellos tiempos ya idos en que el ofendido retaba a su ofensor a desafío a tres pasos, y se dirimían las ofensas con uno, o en el mejor de los casos, con dos muertitos de la «high life».

No conozco la sede de la ONU, sino a través de fotografías, mas creo de una utilidad pública levantar en uno de sus costados un lánguido y evocador bosque de cipreses, con panteón y todo, donde el canciller Roa descargue su vesícula biliar con el representante norteamericano permanente ante la ONU, mister Goldberg, mediante un tremendo duelo a muerte con «Thompson» o proyectiles teledirigidos.

Pues realmente la caballerosidad de estos «caballeros» de mediados de siglo XX es más que dudosa, ya que cuando tienen que dirimir pleitos personales, envían o prometen enviar a sus respectivos compatriotas plebeyos — como tú o yo — a que les saquen las castañas del fuego, y lavar ofensas propias con sangre ajena.

Creo, pues, de suma utilidad desatar una campaña para que vuelva a implantarse aquella caballerosa costumbre del duelo — desde presidentes hasta oficiales mayores, incluyendo altos funcionarios de nuestras respectivas burocracias —. No debemos seguir permitiendo — los plebeyos — que degenere a tal punto el rango de caballero. ¡Por cada ofensa, un estadista muerto! Este debe ser nuestro lema. Basta de que se rebajen tales caballeros a usar el lenguaje de lavanderas o placeras.

Y como mi propósito es para hoy, no para que duerma el sueño de los justos, daré un esbozo de un primer programa, que se podría televisar por mediación del «Pájaro Madrugador» por estar asegurado su éxito económico:

Goldberg Vs. Roa, *peso mosca;* MacNamara Vs. Raulito Castro, *peso ligero;* Rusk Vs. Lin Piao, *peso semicompleto;* y como pelea estelar: mister Johnson Vs. Mao Tse-tung.

Los sobrevivientes, en caso de quedar alguno, servirían como plato fuerte para el próximo encuentro, con lo que asegurariamos el permanente interés del público, así como su asistencia. En calidad de candidatos para la próxima hornada podemos adelantar los nombres de algunos buenos prospectos: Brezhnev, Sukarno, Tito, Franco, De Gaulle, Wilson, Salazar, Nasser, Stroessner...

Con este renacer del duelo resolveríamos problemas tan arduos como el de las guerras, frías y calientes; el control de la natalidad; la miseria; el de los pueblos rebeldes sin causa; la deshonestidad administrativa; e incluso las rectas y democráticas elecciones.

Ismael Viadiu

TRIBUNA JUVENIL

FUE SATISFACCION DE TODOS

Carta recibida:

Ste. Etienne du Rouvray, 22 de febrero 1968.

Queridos compañeros:

Inolvidable domingo 16 de febrero.

Enhorabuena a la Peña Racionalista que sabe unir amor y arte, juventud y vejez, corazón y cerebro con sencillez y armonía.

¡Qué buena es la labor del hombre engendrador de maravillas! Ese es nuestro lema. Y bajo el signo de la guitarra, o bajo el signo de la armonía, como el del amor o la aproximación del hombre, (no importa el signo, sino el fin) pensar siempre en unir, armonizar y acercar más y más, juventud y vejez, en áureos vuelos previsorios de nuestros caros ideales, dejando de una vez y para siempre al ente engendrador de barbaridades que prosiga su camino hasta que sea su propia barbaridad la que lo anule y liquide.

Quedé satisfecho y agradecido, pudiendo comprobar que en esa labor, la Peña Racionalista tiene objetividad para llevar a la práctica ese amor y esa fraternidad tan necesarios a la unidad y a la acción.

Saludos a todos los amigos, compañeros y compañeras; para los jóvenes, «reconaissant», y para todos mi amistad.

Muy agradecido: *J. Sevilla.*

S.I.d.

DE MONTAUBAN

Invita a toda la colonia española de esta villa de Montauban a asistir a la tradicional Fiesta del Niño, que tendrá lugar como todos los años en la gran Sala de fiestas de la Casa del Pueblo, el día 10 de marzo de 1968 a las 15 h. 30. En ella los niños serán, como se merecen, obsequiados con una buena merienda y las delicias de un escogido repertorio de variedades en canciones y bailes modernos a cargo del prestigioso y tan aplaudido Grupo Terra Lliure, de Toulouse, que recordará a los menos niños algo de sus tiempos idos. Todos, pues, a la Casa del Pueblo.

Y para el día 24 del mismo mes de marzo en la misma Sala de fiestas de la Casa del Pueblo, a partir de las tres de la tarde, el renombrado Grupo Terra Lliure, en su completo, nos presentará el siguiente programa:

«LOS GRANUJAS»

Zarzuela lírico-cómica, en un acto y cuatro cuadros original de Carlos Arniches y José Jackson Veyan, con música de Valverde (hijo) y Torregrosa. Dirección artística, R. Florista.

Escogido repertorio de Variedades con canciones típicas y modernas, solos y dúos, alternando con bailes, ejecutados por el cuadro de bailes bajo la dirección de Amparito Navarro. Al piano, profesora Mme. Ramis. Presentará el espectáculo la dinámica y simpática Tina Prat.

Para invitaciones dirigirse a Horacio de Paz, 33, rue Delcassé, Montauban.

Servicio de librería

Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00	«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50	Congreso C.N.T. de Zaragoza	3,00
«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, Ed. C. N. T.	6,00	«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50	Refranero español	9,00
«Mis Universidades», ídem	7,50	«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00
«Mi vida», Gorki, íd.	5,00	«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
G. Woodcock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	5,00	«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
		«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
		«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
		«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
		La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 85
		Idem en rústica	6 50
		«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
		«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	6,80
		«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
		«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
		«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
		«Ciudad Caída», J. Carmona Blanco	10 00
		«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	51,00
		«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
		«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos	6 00
		«Viento fuerte», M. Angel Asturias	15,00
		«Propos subversifs», Sébastien Faure	6 50
		La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
		Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
		«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor García)	2,00
		Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	3,10
		«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
		«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
		«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon	6,50
		«L'Ethique», Spinoza	5,00
		«Les faux célibataire», Jaime Cuadrat	9,30
		«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7,50
		«Obras Completas» de Almafuerte, (cartoné)	18,50
		«U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak	8,00
		«Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, Apuntes biográficos de R. Rocker	2,00
		Méditations d'un Prisonnier	3 50
		«La España del siglo XX», Tuñón de Lara	36 00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

Columna del emigrado

Disco del emigrado

Patria que exporta a sus hijos
no será considerada.
Patria con pan para todos
podría ser venerada.

Todo español se lia
el hatillo del obrero
para coger en su día
camino del extranjero.

Esa España «grande y libre»
que el caudillo tanto alaba
empeña mano de obra
en la condición de esclava.

Entre Alemania y Holanda,
Suiza, Francia y otros lados
una multitud se anda
de españoles «embarcados».

Lo que gana el emigrante
en países que he citado,
se da el caso denigrante
de comer mucho el Estado.

Da vergüenza hablar de España:
todo militar y clero.
Al español se le engaña
de uno a otro enero.

Nadie abona al franquismo,
nadie le quiere, al caudillo,
mas todo sigue lo mismo:
pan de España para el pillo.

Países capitalistas,
y países proletarios
toleran que los hispanos
sólo comamos rosarios.

Pero estando al sol me quemo,
a la sombra cojo frío.
Que se aliñen su guisado
que yo sé guisarme el mío.

A Moscú vía Polonia
van naranjas levantinas,
y que un día no perdamos
lo mejor de nuestras minas.

Equipos de futbolistas
de la URSS fueron a España,
martillos, hoces y flechas
marcaron tan pobre hazaña.

No caerá bien este canto,
alguien no podrá comprenderlo;
mas yo le digo al instante
que debería aprenderlo.

En Rumanía hay petróleo,
y en España agua en brillo,
y cuando la necesitas
has de rascarte el bolsillo.

A 13 pesetas metro
cuesta el agua en Las Palmas,
pero el cura la consigue
con un responso a las almas.

Ponen los gobernadores
castigos a los obreros,
pero los estafadores
son protegidos por ellos.

Incluso la clase media
se estima despojada
pues Franco con su comedia
se le lleva la tajada.

España nunca fue libre
ni sin velos ni velada,
y ahora Paco la tiene
del todo desmantelada.

Manuel Rodríguez

Dreux.

Enciclopedia Anarquista

Cantidades recibidas por Elena Graells en Francia

(Tercera lista)	*Suma anterior*	*Frs.* 3 523 40
Moody, J., Swanley (Inglaterra), agosto 67,	»	60 00
Morin, Dr., Prés d'Orléans, febrero 67,	»	50 00
Moya, Blas, St-Etienne, junio 67,	»	30 00
Moya, Joaquín, Nice, mayo 67,	»	29 70
Munia, J., Servian, abril 67,	»	15 00
Muñoz Congost, J., Limoges, abril 67	»	70 00
Navarro, Sigen, abril 67,	»	30 00
Navarro, Michel, Arles (dos giros), 67	»	90 00
Olivares, Alfredo, Cachan, marzo 67,	»	15 00
Olza, Manuel, St-Paul Trois Châteaux, marzo 67,	»	45 00
Oriol, R. Roanne, (dos giros) ,67,	»	120 00
Oro, P., Auch, abril 67	»	58 00
Parra, Cristóbal, Charleval, marzo 67,	»	10 00
Pascual, José, St-Jean de Vedas, noviembre 67,	»	50 00
Payán, José, Cercotte, abril 67,	»	60 00
Pérez, A., Auch, abril 67,	»	58 80
Pérez, J., London, septiembre 67,	»	30 00
Planas, Constant, Nice, (dos giros), 67,	»	95 00
Plegelatte, Laurent, París, mayo 67,	»	58 20
Puente, Mariano, Belhade, (cuatro giros), 67,	»	20 00
Puig, Ramón, Toulouse, (dos giros), 67,	»	50 00
Puig, Ramón, Sigean, abril, 67,	»	30 00
Quert, Pierre, La Rochelle La Pallice, octubre 67,	»	25 00
Rama, Carlos M., Montevideo, marzo 67,	»	20 00
Santacreu, Marisa, Toulouse, octubre 67,	»	60 00
Vázquez, Antonio, Liège (Bélgica), octubre 67,	»	50 00
Vernière, Lucien, Béziers (tres giros) 67,	»	99 50
Vicente, Jesús, Marseille, marzo 67,	»	100 00
Villagrasa, José. Eysines, mayo 67,	»	30 00
Zaplana, Cayetano, Lyon, junio 67,	»	350 00
Zaragoza, Antonio, Mandelieu, mayo 67,	»	29 70
Zimmermann, Mathilde, Venissieux, marzo 67,	»	10 00
TOTAL en 4-12-67	»	5 373 10

COMUNICADOS

CONFERENCIAS EN MONTPELLIER

Ciclo organizado por la F. Local C. N. T. de acuerdo con Œuvres Laïques de l'Hérault.

La segunda será para el 6 de marzo (miércoles), a las 9 de la noche, versándose sobre «La Presse».

F. L. DE IVRY

Convoca a asamblea para el domingo 3 de marzo a las 9 de la mañana. Por las decisiones a tomar precisa la presencia de todos los afiliados.

F. L. DE DRANCY

Reunión general el día 3 de marzo. Asunto importante.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todas las compañeras y compañeros afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo 3 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en el local social, 12, rue Pavillon, segundo piso, para discutir el Orden del día del Pleno de FF. LL. del Nucleo de Provenza y designar los consiguientes delegados.

F. L. DE PARIS

3 de marzo a las 9 y media: charla a cargo de Francisco Olaya bajo el título de: «Un autor nos abre su libro».

F. L. DE DREUX

Hace una llamada a sus afiliados y simpatizantes para que asistan a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 3 de marzo; hora y lugar de costumbre.

En espera que por la continuidad orgánica, los compañeros y simpatizantes de Dreux y pueblos limítrofes acudan a exponer libremente sus inquietudes.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el día 10 de marzo a las 9 de la mañana en el local de costumbre.

Ante temas a discutir que requieren el criterio de todos, se recomienda la máxima asistencia.

F. L. DE OULLINS

Convoca reunión para el domingo 3 de marzo, a las nueve de la mañana, en el lugar de costumbre.

Una vez más se ruega puntual asistencia.

F. L. DE HOUILLES

Anuncia asamblea general para el 3 de marzo a las 3 de la tarde y en el lugar de costumbre.

Le Groupe des «Amis de Sébasten Faure» donne son Gala Annuel le dimanche 3 mars à 14 h. 30, salle des Fêtes, Mairie du Pré St-Gervais.

Entrée : 6 frs. Invitation cordiale à tous.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

de Alianza Sindical Española C.N.T.-U.G.T.-F.S.V., en la Sala Leon Blum, rue Collot.

La Federación Local de la C.N.T. invita cordialmente a asistir a la conferencia que dará Ramón Liarte, presidente de Alianza Sindical Española en el exilio, el día 10 de marzo próximo con el interesante tema: «Trayectoria y derrotero de España». Se invita igualmente a las FF. LL. limítrofes, como también a todos los amantes de la libertad del pueblo español.

F. L. DE ROANNE

La reunión mensual ordinaria tendrá lugar el día 3 de marzo a la hora de costumbre.

S. I. A. DE BREST

Les camarades de Brest et de Morlaix sont invités à assister nombreux à l'assemblée générale du 3 mars, 10 heures précises, Maison du Peuple, 1er étage, bureau 10. Questions très importantes à l'ordre du jour. La Section S. I. A. de Brest demande aux camarades de Rennes et de Laval, Espagnols et Français de prendre relations avec elle, afin de coordonner davantage les activités dans la région de l'Ouest, spécialment au camarade Garcia Adolfo de Rennes. Ecrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 N - Brest.

CONFERENCIA EN TOULOUSE

Organizada por el Círculo de Estudios Sociales el compañero Maurice Joyeux se ocupará de «El anarquismo y la sociedad moderna» el 31 de marzo a las 9 y media de la mañana en la Sala Senechal. Cordialmente invitados todos los compañeros, simpatizantes y público en general.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Brenay (Cher): Santolaria, 7,30; *Royan:* Floristán, 10; *Yonne:* Vicente Orts, 6; *Mazamet:* E. Jiménez, 10; *Aigues Mortes:* Emilio Martínez, 5; *Roanne:* A. López, 10; *Courbevoie:* Palencias, 5; *Vitry:* Sanahuja, 10; *París:* Gual, 5; María Homs, 10.

TOTAL: 84,30 F.

Gala annuel du Groupe libertaire « Louise-Michel »

VENDREDI 15 MARS

à 20 h. 30

Palais de la Mutualité

Avec G. BRASSENS

Retenez votre soirée

Prix : 10 frs

En vente : 24, rue Ste-Marthe. Paris (10e)

CHARLAS DEBATE

Organizadas por diversas juventudes españolas sobre temas de actualidad económica, política, sindical, y social interesando a todos los españoles. La primera tendrá lugar el sábado 2 de marzo a las 6 de la tarde en el 198 de la Avenue du Maine, París (metro Alesia). Firman esta convocatoria: POUM, ARDE, JSE y JA.

S. I. A., ORLEANS

Celebrará reunión el 17 marzo a las 9 y media en el 25, rue des Pensées.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Tendrá asamblea el sábado 2 de marzo a las 5 de la tarde.

ADMINISTRATIVAS

Nos devuelven prensa sin que nos sean aclaradas por carta causas y motivos. Hay quien cambia de dirección y, un mes después, escribe que no recibe los periódicos. Si no se da el cambio a tiempo, es lógico vayan a la antigua residencia. Cada semana se hacen los cambios que llegan al curso de la misma, al igual que los envíos a los nuevos solicitantes de ambas publicaciones. Por lo que rogamos se nos avise a tiempo.

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 *páginas con ilustraciones,* 8,00 *francos.*

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

El anarcosindicalismo no es un procedimiento caduco

NUESTROS compañeros de la Federación Anarquista gala se manifiestan molestados por la actitud de unos jóvenes anarcosindicalistas también franceses que han inscrito alusiones cenetistas en la F. A. parisina. Tal vez el impulso de esos muchachos haya incurrido en una pincelada más, circunstancia que mejor merece ser disculpada que acervamente incriminada. Mejor pecar por exceso que por tibieza. La juventud es esto o es poca cosa.

Al margen de este episodio — banal de suyo — emerge el interés caudal de trasladar el anarquismo a campo obrero para anarquizar a este movimiento, hoy perdido en manos de los políticos sindicalistas, todos ellos oficiantes o pre-oficiantes del Estado, a cuyos pies deponen los intereses obreros desmedulando la sindicación proletaria y la integridad moral del trabajador haciendo aceptar a éste el control reformista y conformador de las instituciones « protectoras » del hombre explotado, tales como seguridades sociales, regulaciones de salarios, disposición de horarios, fallos en litigios, tasas sobre los salarios, participación a las cargas del Estado, y otras intromisiones y obligaciones que dejan, prácticamente, al Sindicato obrero en insolvencia total, aunque no sea así para los sindicalistas burocratizados que, por sinecuras o subvenciones de los gobiernos, quedan en situación material envidiable y, por ende, al margen de los intereses siempre mermados de sus «representados».

En esta hora de triunfo supuesto del sindicalismo reformista; en este tiempo de degradación del sindicalismo original obrero; en estos días de peligro de estatificación de la Organización obrera, la salvación del mundo del trabajo exige la reunión tenaz e incondicional de todos los elementos verdaderamente libres, de los sindicalistas dichos revolucionarios, de los anarcosindicalistas y de los anarquistas, para hacer frente a la corrupción de una eficacia de lucha que a tan alto nivel colocara el sindicalismo americano con su dramático empeño por las 8 horas, conquista simbolizada, con fortuna, por el 1º de Mayo. Desde entonces, la Acción Directa del proletariado se yergue retadora y moralmente triunfante frente a esas concomitancias con los poderes político - estatales que en los países comunistas han aniquilado el poder y la independencia de los sindicatos, en los países fascistas los han eliminado y en las naciones demo - capitalistas inutilizan por desvío del objetivo emancipador que la Asociación Internacional de los Trabajadores se había trazado.

El sindicalismo amorfo, gregario e inútil de nuestros días, ya no convence a nadie que se anime de buenas intenciones. Irrecusablemente, el anarquista debe estar en la A. I. T. anarcosindicalista en lugar de vegetar en sindicatos comunistas o reformistas o de pasarlo en discusiones de café y copa. El « pelloutierismo » fracasó en 1908 por falta de apoyo ácrata, perdido éste en el vericueto del individualismo igual que hoy deambula ineficazmente de una C. G. T. a una F. O., en tanto comunistas, socialistas, católicos y neutros (autónomos) se disputan la regencia del obrerismo organizado con vistas al partido político y a los cargos remunerados situados bajo la égida del Estado.

Esta actualidad — falsa a todas luces — no aprovecha al mundo asalariado y tiene el don de disgustar a una minoría interesante que observa si más allá del sindicalismo anacrónico o fracasado que se les impone, existe algo más prometedor, independiente y sano. Y dan, por ser inquietos, con los principios y teorías de Proudhon, de Bakunin, de Pelloutier con tanto fervor y éxito ensayados en España, donde, dicho sea de paso, el anarcosindicalismo no nació por generación espontánea, sino del esfuerzo costoso, sangriento incluso, de los anarquistas de durante cien años.

Frente al derrumbe de las esperanzas proletarias por causa del aventurerismo sindical-estatista, la organización obrera anarquizante se revela la única senda que puede, confiada pero conscientemente, emprender el obrero. Y no sólo él, sino también el empleado, el técnico, el estudiante. Por suerte empiezan a ser numerosas las manifestaciones que tienden a ello, por ejemplo la del artista pintor Bernard Lorjou que, sosteniendo una exposición en un municipio comunista de la periferia parisina, se vio incurso en el P. C. por obra del alcalde que lo presentó al público, también comunista. «¿Yo comunista? No señores — aclaró valientemente el presentado —. Si tratan de clasificarme considérenme anarcosindicalista.»

Entonces, si el mundo intelectual y artístico se inclina sensiblemente por la modalidad nuestra, ¿qué hacen los proudhonianos, los bakuninistas en los «bistrots» sindicalistas de Lenin, Jouhaux y Pío IX?

Conocí a un muchacho

ERA sumamente sensitivo y tímido, con mucha disposición natural, pero de muy tardo desenvolvimiento, a quien sus padres y maestros echaron a perder por estarle continuamente machacando los oídos con los dicterios de holgazán, estúpido, pelele, torpe, alcornoque y otras lindeces por el estilo.

Una voz de aliento, una palabra de elogio, una frase de estímulo hubieran podido hacer de aquel joven un hombre de provecho, pues tenía cualidales para ello; pero se figuraba que ni siquiera tenía ordinaria mentalidad y durante toda su vida no hace otra cosa que creer en su deficiencia mental. Ya descubren los psicólogos que es mucho más conveniente el estímulo que la coacción y que más vale coaptar que coartar. El elogio y el aliento serán infinitamente más eficaces para el joven que la amenaza y el castigo.

El calor del Sol tiene mayor eficacia contra el frío que la llama de un fósforo; y vientos y tempestades marchitan los capullos, tronchan las yemas y ajan los frutos que hubieran respondido espontáneamente a la vivificadora influencia de la luz del Sol.

Algunos padres y maestros así lo han observado y comprenden cuán funesto sistema es el contrario; pero desgraciadamente la gran mayoría desconocen el valor educativo del elogio y la estima. Los discípulos se entregarán rendidos y harán cuanto les sea dable por un maestro que por ellos se interese y con cariño los trate; pero el regañón y ceñudo provoca su antipatía y a veces resulta un grave obstáculo para su adelanto porque despierta en ellos el siniestro sentimiento del temor padre de la hipocresía.

Para lograr provechosos resultados de la educación no se ha de interponer ningún obstáculo emocional, ningún morboso sentimiento entre el maestro y sus discípulos.

Muchos padres deploran la indocilidad de sus hijos, que a su parecer muestran aviesas inclinaciones, y como suele decirse, van sacando malas mañas; pero si bien se considera este fenómeno psicológico, resulta la malicia más aparente que real, pues gran parte de las travesuras de los muchachos son manifestaciones del exhuberante espíritu juvenil, que necesita desahogo, y si se le cierra toda salida, queda fatalmente estancado su crecimiento. Tan llenos están de vida, energía y vivacidad, que es para ellos un tormento la quietud. Necesitan hacer algo, y conviene dar desahogo a los ímpetus de su ánimo. El amor es la única fuerza capaz de regirlos.

No hay que tratar de convertir al niño en hombre antes de tiempo ni a la niña mujer. No es natural. Hay que amarlos. Hay que hacer del hogar una mansión tan dichosa como sea posible, y sin descuidar la vigilancia hay que dejarles a los niños libre iniciativa de acción. Hay que alentarlos en sus juegos, porque están e nla edad del honesto solaz.

Muchos padres impiden el amplio, pleno y completo desarrollo de sus hijos al contrariar los espontáneos impulsos de su niñez, reprimiendo en vez de encauzar su natural turbulencia y forzándolos a que se porten como si ya hubiesen llegado a la virilidad.

Triste cosa es ver a un niño desposeído por torpe mano de los encantos de la infancia.

Verdad es que muchos niños denotan ciertas condiciones de naturaleza animal, como la crueldad y el egoísmo; pero esto proviene de que algunas facultades se desenvuelven más rápidamente que otras y la mente queda durante algún tiempo desequilibrada y a veces con tendencias crueles o criminales, hasta que llega el día en que la mente se equilibra y desaparecen las morbosas inclinaciones. Es lo que vulgarmente se llama «sentar la cabeza».

No desdeñemos jugar siempre que nos sea posible con los niños; porque así retardaremos nuestra vejez y serán de acero los lazos que a ellos nos unan.

Pérez Guzmán

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA POLITICA VISTA POR POLITICOS

ES curioso el comprobar frecuentemente como quienes en la política han hallado su *modus vivendi*, de un modo claro, o en forma velada, en virtud de circunstancias determinadas, se ven constreñidos a manifestar opiniones bien desfavorables al politiqueo. Un libertario que era muy estudioso y amigo de estar al día, leyendo abundantes publicaciones periodísticas, y tomando datos, me refiero a José Prat, escribió un librito muy curioso, al que puso por título: «La política juzgada por los políticos». Una formidable filípica contra la política, a base de opiniones de los propios políticos.

Impresión aleccionadora al respecto es la que sugieren ciertas manifestaciones del senador norteamericano J. William Fulbright, insertadas en el «Internacional Herald Tribune», en torno a la «política del Poder». Aduce que los imperios, con toda su ambiciosa hinchazón de dominio, terminan por desintegrarse. Cita el caso de Inglaterra, y augura un porvenir poco brillante a la sed imperialista que en los Estados Unidos embaló a bastantes políticos del país.

Alude el senador citado a la juventud, manifestando: «Ellos ven que nuestro país está sucumbiendo, deslizándose hacia un destino imperial; y están protestando contra ello.» Saca la conclusión de que el porvenir no puede llevar la fija impronta de la política al uso. Estima que ha de ser «la libertad humana de elección».

SOBRE GUERRILLEROS, CHE GUEVARA, Y OTRAS COSAS

Para conocimiento de A. G. (?) de Marsella.

El escribir exponiendo públicamente ideas, desarrollando opiniones, afirmando conceptos, es natural que lleve consigo la nota de aprobación concordante de unos, como también el criterio dispar, desaprobador inclusive, de algún otro. Todo es aleccionador, o puede serlo. A la postre, nadie que esté en su sano juicio puede alimentar pretensiones de infalibilidad. Mas: el aceptar esta premisa, que es de razón, no supone dar como bueno el proceder de quien, o quienes, consideran que todo el campo es orégano, y el lenguaje abrupto, atropellado y hosco, que tendría cierta explicación si lo emplearan al respecto del enemigo, lo usen en ambiente de compañeros, ya que de compañeros se tildan. Y es que habiendo alarde de conocer muchas cosas, es comprensible que alguna se les olvide... ¡Y no debería de olvidarse que «do cortés no quita lo valiente», como bien dice el refrán!

Ante mis ojos una carta. Una muy extensa carta, que contestarla un párrafo tras otro, duplicaría o triplicaría todo el espacio que ocupan estas crónicas semanales. Es forzoso condensar bastante al querer pergeñar una respuesta. Tiende particularmente la misiva en cuestión a ensalzar la personalidad de Che Guevara, considerando quien la escribe que es injusto, indigno, y tal, condenar a tales hombres, «sinceros y valientes», por el hecho que «no tienen etiqueta anarquista». Tras de ofrecer pormenores biográficos del guerrillero en cuestión, haciendo también referencia a elementos y periódicos que han hablado del citado guerrillero con motivo de su muerte, saca la deducción de que estaba más cerca de nuestros postulados federalistas y libertarios que de los regímenes bolchevistas. Claro que para la mayoría de lectores no escapa el valor de tales apreciaciones. Pero nunca está por demás un comentario, aunque sea breve.

Hay una realidad que se ha podido comprobar en distintas circunstancias: Es el efecto que produce en algunos el lenguaje demagógico, lo que lleva una oriflama de insurgencia, aire de impulso revolucionario, etc. Al principio de la revolución rusa, algunos anarcosindicalistas, aduciendo que el bolchevismo iba a la liberación del pueblo, se dejaron ganar por la bullanga propagandística... Y ya se ha visto el resultado. El criterio *peronista* sugestionó a gentes que de libertarios se habían tildado. Incluso el empuje demagógico del fascismo italiano, desarrollado por Mussolini y sus secuaces, llegó a encandilar a alguno que de anarquista individualista había blasonado.

No se trata de poner en entredicho el valor combativo, y el heroísmo de un Che Guevara, o de otros que, como él, se hayan batido o puedan batirse. De lo que se trata, (¡no hay que embarullar las cuestiones!) es de la finalidad, de los resultados. ¿O es qué se olvida que en Cuba, con Fidel Castro y Che Guevara, a su lado, y contra la tiranía de Batista, se batieron otros que luego, ya derrumbado el régimen, fueron eliminados unos, encarcelados otros, por el hecho de que, en tanto que libertarios, se oponían al cesarismo dictatorial bolchevizante de los dos cabecillas citados? ¡Es por ahí que se ha de discutir! Bien que se haga todo lo posible para derrocar la tiranía que pervive de un modo agudo en muchos países. ¡Ah, pero que en nombre de la libertad se levanten guerrillas para sacudir el yugo opresor, como en el caso de Argelia, y luego quienes achucharon la rebelión se conviertan a su vez en opresores tiene bien poca gracia, que digamos! Es lo que algunos deberían reflexionor antes que dejarse ofuscar, como las alondras, por espejuelos más o menos brillantes... No se trata de etiquetas, ¡es toda una concepción ideológica la que está en juego! O se es marxisto, o se actúa como anarquista. O la libertad, o la tiranía. Que al respecto de España, o del país que fuere, se busque emprender una acción de tipo revolucionario por parte de los libertarios, es admisible, y hasta aconsejable. Y no es cosa de unirse al coro propagandístico de quienes se sabe a dónde van y cómo obran.

Por otra parte, si se trata de, como decía Pío Baroja, «hacer brillar el charol» de lo que uno ha hecho, ha sido, ha realizado, no son, a veces, quienes más *lustre* se dan que mejor pueden brillar... No todas las etapas de la existencia del individuo se prestan a idéntica actuación. Ahora que lo esencial estriba en actuar, ya de una manera, bien de otra. Contribuir al progreso humano *empujando* siempre, de la forma que sea o que se pueda, pero sin dejar de *empujar*. Idealistas hasta que llegue el día en que, naturalmente, la muerte nos fuerce a dejar de ser.

Poner tono extremadamente corrosivo a la crítica respecto a nuestra prensa, a las actividades, a la trayectoria, a lo que hace o deja de hacer la militancia, es de un *derrotismo* que no conduce a nada positivo. Serenamente, sin ver las cosas peor de lo que son, puede hacerse bastante. Lo esencial, para el que suele denominarse «militante responsable» estriba en llegar al convencimiento de tener la conciencia tranquila, al poder evidenciar, ante sí mismo y ante los demás que, sin aire tornadizo, con seguridad de juicio, ha expresado siempre su criterio, a tono con los principios básicos del ideal.

LAS CONVICCIONES DE BERTRAND RUSELL

Pocos, muy pocos, son los que llegan a una edad tan avanzada como la de Bertrand Rusell, que ha cumplido ya los noventa y cuatro años. ¡Ah, pero menos aún son aquellos que llegados a una avanzada edad, mantienen lucidez de juicio para hacer el resumen de toda una lorga vida! Y el notable pensador citado lo viene haciendo, al publicar ya el primer tomo de sus «Memorias», acerca de las cuales ho habido crítico que ha manifestado podían equipararse a «Las Confesiones», de Rousseau.

Resaltan en su autobiografía manifestaciones mediante las que busca plasmar lo que han sido para él vitales convicciones. Así dice: «Tres pasiones, simples pero irresistibles, han dirigido mi vida: la necesidad de amar, la sed de conocer, el sentimiento, casi intolerable, de los sufrimientos del género humano. Tales pasiones, como furioso vendabal, me han llevado o la deriva, de acá a acullá sobre un océano de inquietudes que me han conducido a veces al borde mismo de la desesperación.»

Lo expresado evidencia ese ímpulso vehemente, manifestado al través de sus libros, en pos de la justicia, de la libertad. Dilatada es su visión de los hechos sociales, señalando siempre, sin circunloquios, las causas reales de la arbitrariedad que caracteriza a las sociedades humanas. Así en una de sus más representativas obras: «Historia de las ideologías en el siglo XIX», tras de haber enumerado los factores morales que intervienen en la estructura de una civilización, concluye el libro manifestando: «Ha de ser por una organización económica del mundo que la humanidad civilizada podrá salvarse de un suicidio colectivo.»

Cuando tantos intelectuales han vivido reverencialmente apegados al capitalismo o al Estado, o bien haciendo vida muelle, comodona, al margen de los problemas sociales, vale la pena recordar y conocer el pensar de quienes, como Bertrand Rusell, han bregado por una civilización nimbada de libertad.

Aquí y ahora Universidad y universitarios

por **Juan Español**

LA Universidad española, hablando en términos estrictos, es una auténtica pieza de museo, tanto desde el punto de vista docente como del infraestructural; pero quizá sea mejor decir que lo es desde cualquier ángulo que se la enfoque. Existe un foso insalvable entre lo que se entiende por enseñanza según las exigencias de los tiempos actuales y la educación de los medios — cuando los hay — conducentes a tal fin. El propio habitat universitario constituye una contradicción flagrante con la derivación semántica que aglutina una serie de disciplinas intelectuales bajo la denominación de «Humanidades». Porque aquí, precisamente, lo que se hace es deshumanizar, convertir a la grey estudiantil en una masa informe, despersonalizada, despojada de necesidades primarias y la comodidad adecuada propias de una tal institución y que dignifican, ennobleciéndolo, al ser humano en su doble vertiente física e intelectual. Las universidades españolas son centros de configuración cuartelera donde, además de su falta de higiene y disposición funcional, carecen de ámbito suficiente para contener con cierto decoro a una multitud estudiantil que se comprime materialmente entre sus paredones. Es obvio que se impone una división racional de esta masa conducente, no sólo al logro de una mayor holgura volumétrica, sino también a la consecución de una más amplia eficacia docente y, por medio de ella, al establecimiento de una sólida corriente, cordial y recíproca, entre profesor y alumno, la cual tendería a hacer de ambos entidades humanas entrañables, comprensivas, y a hacer sentirse al segundo, sobre todo, personalizado, individuado y no un simple número abstracto, tal y como les ocurre a los enfermos en los grandes centros clínicos en los cuales se hallan científica, técnica y asépticamente bien atendidos, pero donde les falta lo que no puede ofrecer la ciencia: calor humano, simpatía, afecto.

La enseñanza superior, por otra parte, continúa siendo el privilegio de los hijos de papá, de los económicamente potenciados quienes, sin resignarse a abandonar aún la clásica línea feudal que postula la división de castas centrada en una superioridad que radica en el poder, la riqueza y sus derivados, desean seguir manteniéndola hasta sus últimos reductos a tenor con los liberales tiempos modernos, haciéndola pivotar ahora sobre la superioridad intelectual que, en última instancia, les asegura de paso nuevamente el poder económico por medio de lucrativos empleos y pluriempleos alcanzados a base de sucios politiqueos y sangrantes injusticias.

El sistema de enseñanza es precario e incompleto si se considera que, prácticamente, no existen laboratorios ni elemento alguno que represente a la avanzada técnica moderna, en contraposición — eso sí — a una dosis teórica masiva y abstracta que lanza al trabajo hombres empíricamente insolventes por falta de contacto previo con la realidad de las cosas, de los hombres y de las técnicas en uso. Las inversiones financieras proliferan — ¿cómo no? — en otros muchos campos donde no están tan justificadas como en éste del cual han de salir los hombres de ahora y de aquí, la generación que ha de mantener la nación en una trayectoria progresiva. Sin embargo, el visitante ha de contentarse con ver quizá algún que otro artefacto de física arrancado a los tiempos antediluvianos y unas cuantas estanterías vetustas — que con cierta imaginación podrían tomarse por bibliotecas — en las que se apilan rancios volúmenes de los consabidos clásicos, propios y extraños, latinos y griegos como si de éstos hubiera que extraer la vitalidad renovadora para forjar los estamentos socio-económicos de la segunda mitad del siglo actual. Y así ocurre que, desde hace casi treinta años, la universidad está viviendo bajo el dominio de la escolástica y entre el bizantinismo más estéril e inoperante; y así vemos imperar de nuevo, como un «deux ex machina», a Sto. Tomás de Aquino a quien Einstein apenas merece atar las sandalias, y a Jean Rostand sirviendo de ayuda de cámara a San Agustín, mientras que una pléyade de hombres expertos en todas las ciencias y disciplinas se dedican, por gracia santificante, a mantener limpio el santuario.

Pero aun considerando seriamente esta menesterosidad e inadecuación como factores importantes en la peculiaridad constitutiva de los centros docentes, no es éste solamente el problema que hace años mantiene la universidad española en constante estado de subversión. La causa radica en la fuerte presión que el Estado viene ejerciendo sobre ella política, social y económicamente. Los estudiantes desean libertad, como principio inmanente, para defender sus derechos pisoteados. Como consecuencia inmediata de esa libertad aspiran a la constitución de sus propios organismos libres e independientes en orden a plantear legítimamente las reivindicaciones que estiman justas en contra de un sistema de enseñanza no solamente arcaico e incongruente, sino dirigido, univoco y abiertamente tendencioso. El S. E. U. era, hasta hace pocos años, el órgano estatal que mantenía el inmovilismo universitario con su poder omnímodo, hasta que la rebeldía estudiantil lo hizo desaparecer. El gobierno, ante el cariz abiertamente peligroso de los acontecimientos, quiso hacer una demostración democrática autorizando la creación de un organismo «representativo» por los propios estudiantes contando con la ayuda de la fracción reaccionaria y conformista. Tal organismo, que sólo fue un aborto, se denominó A. P. E. (Asociación Profesional de Estudiantes). Pero la representatividad del mismo se encontró con un ligero obstáculo: que había de ser reglamentado y autorizado por el ministerio de educación. El fracaso no se hizo esperar. En Madrid algunas Facultades trataron de ponerlo en vigor mediante los buenos oficios de su presidente, el Sr. Escós; pero en el resto de ámbito universitario, y sobre todo en Barcelona y Pamplona, la repulsa fue rotunda. Después vino la famosa asamblea, con carácter constituyente, que se reunió en el convento de capuchinos de Sarriá, integrada por intelectuales de renombre, tanto españoles como extranjeros. Y de ella nació el S. D. E. U. (Sindicato Democrático de Estudiantes Universitarios). Pero, naturalmente, dicho sindicato fue declarado ilegal por no atenerse a las normas establecidas por el ministerio. En esta lucha por la independencia de la universidad no sólo intervienen los propios estudiantes, — los más afectados por la asfixia estatal — sino también un buen número de catedráticos y profesores y hasta intervienen una dosis no despreciable de sacerdotes. Así conviene mencionar la acción meritoria de los catedráticos García Calvo, Montero Díaz, López Aranguren y Tierno Galván, el último de los cuales (de la Universidad de Salamanca) estuvo siempre presente en los actos reivindicativos y subversivos de Madrid. Todos ellos fueron separados de sus cátedras y algunos detenidos, como también fue detenido el presidente de la U. N. E. F. francesa por su conferencia en la universidad donde, según los órganos oficiales de difusión, profirió frases injuriosas para el Estado y su jefe. Tampoco faltaron a la cita escritores de gran valía, entre los cuales podemos citar a Dionisio Ridruejo y Moreno Galván, demostrando en todo momento su apoyo al movimiento estudiantil. Los rectores de las universidades, ante la invasión de las mismas por la fuerza pública, elevaron una enérgica protesta en la que manifestaban que no estaban dispuestos a admitir ni tolerar la intrusión de las fuerzas armadas. Ante tal actitud el gobierno ha dispuesto la creación de una policía especial para la Universidad que ya está ejerciendo sus funciones ante la protesta renovada y furiosa de estudiantes y profesores. Ultimamente se han originado luchas internas entre los estudiantes conformistas y rebeldes, teniendo que intervenir, como siempre, la policía especial. En una de ellas un crucifijo salió disparado por una ventana como arma contundente. Tal suceso ha conmovido patéticamente al clero y los católicos españoles y se ha celebrado un pomposo acto de desagravio, a pesar de que ciertos organismos religiosos dirigieron al arzobispo de Madrid una carta en la que le aconsejaban no celebrar dicho acto por considerarlo innecesario e incongruente.

Mientras tanto la prensa española, acatando órdenes superiores, hace intervenir en los disturbios estudiantiles a todo el extremismo internacional, a quien achaca todo lo que está ocurriendo. Naturalmente, reconoce que hay un problema universitario que considera ha de resolverse satisfactoria y pacíficamente; pero la faceta subversiva la hace recaer sobre elementos extraños a la Universidad que tienen por objeto la incitación a la revuelta. Pero si esto es cierto, también es natural y lógico. El hombre necesita en muchas ocasiones ser empujado, acicateado para vencer las fuerzas de diverso orden que tienden a acrecentar su inercia. Pero por otra parte ¿en qué se basan los que así hablan para negar al pueblo español la propia iniciativa en los asuntos que le atañen directamente? Eso es tanto como llamarnos borregos. Y estamos demostrando que no lo somos.

Observe el amigo lector que con «Aquí y ahora» este semanario inaugura otra «sección española».

CHISPAS

1935: «*La Anorquía es inevitable.*»
1968: «*La Anarquía es inexistible.*»
Triste poema del hombre fracasado.

⁂

El apóstata es un cadáver cívico que no encuentra la fosa.

⁂

Si has sido y no eres, no cuentes esa inconstancia a tus nietos.

⁂

Contra el idealismo a ultranza se recomienda, Abulto, panza.

⁂

Saltarín anarquista, sindicalista socialista, neo-comunista, menos que republicano, independiente, tendero, ente de honores, plata, cebada.

En resumen, nada.

⁂

«Estoy cansado.» ¡No! Sé incansable. Piensa en el final cruento de las bestias de tiro.

⁂

Ramiro fue confederal conmigo. Cogido por el apéndice, una joven lo arrastró hacia el «hogar tranquilo». Perdida la ilusión de alcoba, adquirió la pajaril. Ya, ni ese estímulo le queda; la pajarera el otro día la vi abierta. Ramiro sólo tiene días grises y cada mes adelanta un año. Carece de la sonrisa de 1919, la que a mí me sigue adornando.

⁂

Ayer periódico, folleto, libro; cultura de sindicato. Y bellezas y peligros. Todo un vivir.

Hoy café y copa, naipes, tabaco, gargajos, vaho, crítica, micro-moral, fastidio, horas de club. Ocio, no me apuntes socio.

CHISPERO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

FESTIVAL ANUAL
— DE LA —
SOLIDARIDAD OBRERA

Organizado por la Confédération Nationale du Travail

Día 7 de abril 1968 en el Palais de la Mutualité París
(Métro Maubert-Mutualité)

Y he aquí a otra conocida de nuestra casa grande: la simpática y excelente cantante de ópera

Consuelo Ibáñez

que enaltecerá el espectáculo del 7 de abril con su participación siempre esperada, acertada y convincente. El timbre de voz de esta apreciadísima artista es de los más frescos y gratos que se estilan en la gran lírica, oyéndosela en todas las ocasiones con gran placer, siguiéndose el hilo de sus cantos con atención, jamás defraudada tanto en la caricia melódica como en altisonancias. Con su porte elegante y su característica expresión sencilla, CONSUELO IBAÑEZ cumple debidamente su papel de *prima donna*, de dama del bel canto para el cual está dotada, y reconocida por las autoridades musicales que la han contactado.

CONSUELO IBAÑEZ, repetimos, estará con nosotros en el Festival de la Mutualité, donde el hechizo de su voz el espectador podrá reanimarlo en su casa provisto de un disco — el primero que a Consuelo le han editado — en el cual constan cuatro extractos de ópera grabadas con toda garantía; disco que se hallará en venta en el vestíbulo de la sala, sección Librería de LE COMBAT SYNDICALISTE. *(Para entradas, Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris-X.)*

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

7 MARS 1968
NUMERO 496
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Représentativité ou imposture?

« La représentativité des syndicats est fonction du nombre de voix obtenues aux élections des délégués du personnel ».

C'est en s'appuyant sur ce dogme que les centrales réformistes entendent mener le combat ouvrier et elles ajoutent pour les couards : « Le vote est secret... Vous votez donc en toute liberté... »; et pour les vaniteux : « Un acte de travailleur responsable. Oui, c'est cela. Vous élisez des camarades qui vous défendront dans votre avancement, dans vos conditions de vie, contre l'arbitraire » (1).

Bref c'est tout un programme électoral qui ressemble étrangement à celui des politiciens lancés à la conquête du pouvoir. En fait il s'agit bien d'usurper le pouvoir des ouvriers au sein de l'entreprise.

Votez. Nous ferons le reste. **C'est là la véritable intention des politiciens du syndicalisme réformiste. De trahison en trahison les voilà passés de l'autre côté de la barricade car enfin le véritable syndicalisme, celui de Pelloutier et de Griffuelhes, c'était l'action menée par les travailleurs eux-mêmes, non seulement pour des améliorations immédiates de la classe ouvrière mais aussi et surtout pour une transformation totale de la société.**

« Contre toutes les forces de l'Etat, contre les corruptions politiciennes, contre l'exploitation capitaliste, le syndicalisme convie les travailleurs à la lutte, les appelle à l'action et se montre comme la puissance capable de régénérer le monde. Il est aujourd'hui le grand instrument de combat; il sera demain le grand rénovateur. » (V. Griffuelhes).

Donc, malgré les affirmations des centrales réformistes il ne peut être question de représentativité; le seul terme qu'il conviendrait d'employer ce serait : imposture. **Oui, il y a imposture et cette forme de syndicalisme ne peut pas représenter la classe ouvrière. Tenez, prenons l'exemple des P. T. T., qui préparent le renouvellement des commissions administratives paritaires, les C. A. P., comme on les désigne dans ce milieu, et qui sont composées de quatre représentants élus par le personnel et quatre élus par la direction. En fait, les commissions sont entièrement composées de salariés allant du simple préposé à l'inspecteur et même au directeur et qui ont un même patron : le ministre de tutelle. Et que font ces commissions ?**

Le rôle des C. A. P. ? Ce sont les syndicats « représentatifs » qui nous en donnent le détail :

« Donner un avis sur l'avancement en grade du personnel, en matière de discipline, de réforme et d'attribution de la prime de rendement ». Voilà pour les P. T. T. Mais il ne s'agit pas là d'un cas particulier aux P. T. T. et nous avons pu lire, après les accords patronat-syndicats du 22 février sur le chômage partiel une note du patronat qui précise que : « cet accord se situe dans la ligne de la politique constante des organisations patronales en ce qui concerne le développement des relations contractuelles. » Il s'agit bien donc de la fameuse politique d'association capital-travail si chère aux syndicats verticaux de l'Espagne franquiste, si chère à Pétain pendant l'Occupation et qui a des racines bien plus profondes dans l'histoire du mouvement ouvrier. Le but de cette politique reste, sans aucun doute, d'entraver à tout prix la marche du prolétariat vers son émancipation et vers l'égalité économique et sociale, l'accord Matignon du 7 juin 1936 marqua une étape dans le renoncement du syndicalisme qui entraîna les plus funestes conséquences.

Bien sûr, en compensation, nous eumes la loi du 21 juin instituant la semaine de quarante heures (si peu respectée) mais le texte de l'accord Matignon soulignait que : « l'exercice du droit syndical ne doit pas avoir pour conséquence des actes contraires aux lois ». Frachon, signataire de cet accord doit bien s'en souvenir.

Mais les travailleurs ne renonceront pas à leur droit; s'il désignent un délégué c'est simplement pour avoir un porte-parole direct, mais force de loi restera à la base et c'est elle qui se défendra toute seule, sans admettre les impostures.

(1) Puisé dans un tract C.F.D.T.

Du Marché Commun à l'Internationalisme

Le Marché commun de la petite Europe fait beaucoup parler de lui, et bien qu'apparemment nous ne soyons pas impliqués dans cette affaire, il nous revient de tenir compte — et de dénoncer — que par ses prolongements elle concerne cependant les modestes consommateurs et producteurs que nous sommes — en même temps que tous les travailleurs. L'approche faite par la Grande-Bretagne pour y être admise a mis cette institution à l'ordre du jour et la controverse n'a pas manqué d'être vive entre partisans et adversaires de son admission, controverse qui a mis en lumière une fois de plus l'immense orgueil du général de Gaulle — de même que l'empressement des dirigeants travaillistes anglais à œuvrer contre les intérêts de ceux qui ont voté pour eux (faisant preuve en cela de fidélité à la tradition politique la mieux établie dans quelque pays que ce soit).

Le Marché commun devrait conduire, si l'on en croit ses partisans et animateurs à une fédération de tous les Etats européens, aux Etats-Unis d'Europe. A première vue la formule ne manque pas d'être séduisante car la disparition de toute frontière politique opérée avec l'assentiment des peuples va dans le sens de la disparition des nationalismes, d'une meilleure compréhension entre les hommes, et elle fait disparaître bien des tracasseries administratives en facilitant la libre circulation des personnes et des marchandises. Est-ce à dire que la structure économique « européenne » ébauchée, si elle est suivie de succès, soit un élément susceptible d'activer la transformation sociale que les révolutionnaires — donc les anarchistes — appellent de leurs vœux ? Trève d'optimisme doucereux ! Ces messieurs des houillières et de la sidérurgie en mettant au point l'accord charbon-acier, première pièce de leur construction européenne, n'avaient certainement pas des vues aussi dangereuses pour leurs intérêts.

En établissant par industrie des liens administratifs assortis d'accords devant progressivement mener à la suppression des barrières douanières, en harmonisant les économies des pays membres de leur consortium, leur but est tout simplement de consolider leurs positions. Et si d'un pays à l'autre au cours de la période d'adaptation des disparités de prix, de salaires et de fiscalités provoquent quelques ennuis, quelques difficultés, on compte bien malgré tout, dans cette affaire, sortir gagnants de l'opération. L'harmonisation des économies et la libre circulation des produits présentent pour les possédants plus d'avantages que d'inconvénients. Et si leurs calculs sont bons, la « prospérité » économique devant actuellement trouver sa source dans l'expansion (économique), la concurrence va pousser à une production accrue. Chaque entreprise, pour pouvoir vendre moins cher, devra produire davantage et à meilleur prix (productivité améliorée). C'est à l'échelon « international » en réduction que la *libre entreprise*, agissant dans la liberté (dans « sa » liberté), talonnée plus que jamais par la concurrence, va pouvoir donner sa mesure. Et tous les doctes cerveaux de l'économie politique, de se lancer dans des précisions formelles, comme si celle-ci était une science exacte...

En supposant que l'expérience soit menée à son terme, que l'obstruction du gouvernement français (ou tout autre écueil) ne fasse pas chavirer la barque, qu'y aura-t-il de changé dans la condition ouvrière au sein de cette Europe administrativement, économiquement, politiquement unifiée ? Rien. Le salariat sera toujours le salariat, le patronat sera toujours le patronat. Et l'Etat « européanisé », sera toujours l'Etat : avec tout son attirail militaire, policier, judiciaire et bureaucratique, avec tous les bavards de la politique grouillant autour de lui et jouant au plus malin pour arriver premier dans la course au pouvoir. L'exploitation des travailleurs n'en sera pas affectée. Cette histoire de la construction de l'Europe ne les concerne décidément pas beaucoup — du moins dans l'esprit de ceux qui s'y adonnent. La preuve de cette affirmation ? Le déroulement des opérations nous la fournit : c'est entre hommes d'Etat et représentants des milieux d'affaire intéressés qu'ont lieu toutes les entrevues, toutes les tractations, que sont préparés et signés tous les accords. Les travailleurs sont invariablement absents de toutes ces négociations « historiques » et, comme il se doit, leur présence n'est aucunement sollicitée — pas même par l'entremise des fédérations syndicales réformistes, qui ne sont pourtant pas dangereuses pour les situations acquises. C'est donc bien d'une affaire de famille qu'il s'agit. Chacun à sa place...

Toutefois, une particularité est à retenir dans les méthodes de travail qu'emploient entre eux, pour parvenir à leurs fins, nos grands *Européens*. Si le but poursuivi manque de noblesse, il arrive que des méthodes de travail en honneur chez ces sélectionnés des grands de ce monde soient précisément imprégnées d'un certain fédéralisme, et cela pour raison d'efficacité. Quel que soit le mauvais usage qu'ils veulent en faire, ils ont su trouver dans une application pourtant restreinte de celui-ci, un auxiliaire précieux. Pour s'en convaincre, qu'on retienne notamment la méthode par excellence *consultative* et peu autoritaire dont ils usent entre eux pour parvenir à des accords d'autant moins discutés par la suite que leur contenu a été méticuleusement étudié, fouillé à tous les échelons de leur pyramide. Ils ont choisi d'utiliser la méthode la plus féconde en matière d'organisation : le fédéralisme, mais pour en braquer les résultats sur le peuple qui, lui, est resté sur la place publique, alors qu'eux se sont installés au balcon pour mieux ajuster leur tir. Ils tendent ainsi à fédérer à leur manière toutes les forces d'oppression : d'abord la puissance industrielle et financière appartenant à la minorité qui règne sur une importante fraction de l'Europe. Expression et partie intégrante de cette minorité, ils savent présenter leur action comme inspirée des sentiments les plus élevés, les plus humanitaires, ils dénonceront les égoïsmes nationaux et, partant, se pareront des conceptions du monde d'apparences les plus audacieuses — conceptions supranationales et mondialistes, qui à la rigueur satisferont une certaine catégorie de pacifistes.

Le général de Gaulle, au nom de ce qu'il appelle pompeusement la « grandeur française », « la mission, le destin de la France », ne va pas jusque là, mais sa conception d'une Europe structurée par des fédérations industrielles non soumises à une autorité supranationale aboutit pratiquement au même résultat : maintenir le *statu quo* social, et en maintenant bien vivant le sentiment national. Dans la conjoncture internationale actuelle, et compte tenu du degré d'évolution des sociétés, cette conception correspond à une des formules les plus désuètes, les plus rétrogrades qui puissent être imposées.

Mais l'européanisme qui les préoccupe, le mondialisme que celui-ci sous-entend, ce n'est que l'européanisation, la mondialisation de la loi du plus fort présentée — ou plutôt imposée — avec quelques variantes trompeuses, à celui qui la subit.

La disparition des frontières politiques et économiques a pour nous une toute autre signification : l'abolition des privilèges, la disparition pure et simple de l'autorité dont disposent ceux qui la détiennent, la destruction du contenu malhonnête et dissolvant de la notion commerciale, que ceux-ci font tout pour sauver.

A l'européanisation et au mondialisme bourgeois qui nous sont proposés tout comme à l'universalisme inconstant de l'Eglise, nous opposons l'internationalisme des travailleurs, nourri du ferment révolutionnaire et qui, parce que d'expression populaire, contient vraiment tout ce qui se peut espérer de fraternisation, de mieux-être et d'égalité dans la liberté. La Grande Fédération des Peuples sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes — ou elle ne sera pas.

Ce texte paru dans le « Libertaire » de janvier dernier méritait bien de figurer dans les colonnes du COMBAT SYNDICALISTE; ce que nous faisons avec l'aimable accord de nos camarades responsables de cette publication. — *La Rédaction.*

Jeux Olympiques

Les jeux Olympiques terminés. Remarquable manifestation sportive, habilement et abusivement exploitée par le gouvernement, ils ont entièrement rempli leur rôle à Grenoble. C'est-à-dire qu'ils ont suscité tout d'abord l'émulation dans la confrontation de très grands champions, tout en attirant un très nombreux public dont la plus grande partie ignorait à peu près tout des sports d'hiver. Le spectacle était de choix, si l'on en juge par les retransmissions de la télé et les relations des journalistes. Particulièrement pour les sports d'équipe, comme le bobsleig, et surtout le hockey, lesquels paraissent tout de même être réservés à une élite genre casse-cou. Et aussi pour le patinage artistique qui, alliant la virtuosité à la grâce, nous fit vivre des minutes inoubliables.

Côté organisation, ce fut, au dire des dirigeants et des « journalistes » aussi bien que possible. Et même mieux que bien, si l'on songe que les Français ont une solide réputation de virtuoses dans la pratique intensive de l'imprévoyance et de l'utilisation du système D. Et cela paraît être aussi l'avis des spectateurs et des concurrents. Dont acte.

Mais, comme dans toute manifestation de ce genre, toute médaille, qu'elle soit d'or, d'argent ou de bronze, possède son revers, et, à ce sujet, il n'y a, pour se rendre compte, qu'à écouter l'homme de la rue.

Que dit-il, l'homme de la rue ?

Il dit, tout d'abord, qu'avant de faire valser les patineurs sur glace, l'on a fait valser les milliards, et de belle façon (1). Il va falloir payer, et les contribuables de la France entière, et particulièrement ceux de Grenoble. n'ont pas fini de cracher au bassinet. Opération de prestige, de cela il s'en fout éperdument, l'homme de la rue, car il constate que le pays est sous-développé par certains côtés, par exemple des points de vue scolaire et hospitalier, et qu'il n'était pas très opportun de se lancer ainsi dans une pareille gabegie de luxe, de parade et de propagande gaulliste.

Un peu moins de C. R. S., de délégués gouvernementaux, d'hôtesses affriolantes et néanmoins transformées en mannequins, un peu moins de machines et de personnel O. R. T. F., et l'on aurait pu faire quelques économies sans que l'organisation en souffre (2). Il dit encore, l'homme de la rue, dont on se garde bien de demander l'avis, en pareille circonstance, il dit encore que la grande majorité des mirifiques installations, hautement qualifiées par les thuriféraires du régime, devant être détruites, que l'on aurait dû tenir compte de cela, et se borner au strict nécessaire. Il dit enfin, et je m'en tiendrais là, que l'opération économique profitable à la ville de Grenoble, telle qu'on l'avait espérée, ne s'est pas produite, vu la hausse des prix dans tous les domaines. Laquelle hausse a tenu le touriste français ou étranger, plutôt éloigné des hôtels et des restaurants.

Mais, il y a homme de la rue et homme de la rue. En d'autres termes, il y a le triste pessimiste et le joyeux optimiste. Que dit celui-ci ? Ecoutons-le en tenant compte que la devise de tout gouvernement, depuis des temps immémoriaux, ne peut être autre que celle-ci, tant de fois citée : « Des jeux et du pain pour le peuple, et il se tiendra tranquille. »

Or donc, ce peuple, ce joyeux optimiste, mangeant et se gargarisant des exploits de ses champions, n'a aucunement envie de demander des comptes à ses dirigeants, et surtout pas de se révolter.

Si certains se sont sucrés dans l'organisation et la construction, les corps de métiers y ont aussi trouvé de l'occupation, ce qui n'est point négligeable, en ces temps de chômage et de sous-emploi.

De pareilles manifestations nécessitent, de par leur rareté et leurs importance, des dépenses adéquates, et il n'y a pas lieu de tellement les déplorer, surtout si l'on veut bien considérer que les fameux milliards, que l'on aurait pu économiser, loin d'aller aux écoles, hôpitaux ou autres établissements de première nécessité, seraient allés tout bonnement gonfler le budget de la force de frappe et de dissuasion, chère à nos modernes colonels Ronchonnot. Sans oublier nos investissements hautement improductifs envers les potentats africains et autres esclavagistes du Moyen-Orient.

Bien sûr, l'accès aux pistes et aux gradins des stades devrait être gratuit, si l'on considère uniquement ce que l'on nomme l' « esprit olympique ». Mais ne vivons-nous pas en régime capitaliste, et le comité d'organisation, même étroitement lié au gouvernement, a besoin de ressources dont la part due aux entrées payantes n'est point négligeable.

Enfin, de tout ce remue-ménage il restera tout de même d'importantes réalisations matérielles culturelles qui feront que, tout compte fait, l'opération « jeux Olympiques d'hiver » se soldera tout de même par un beau succès.

De ces deux points de vue, en ce domaine comme en bien d'autres, il faut se garder de choisir à la légère. Comme souvent, en pareil cas, chacun d'eux est respectable, et la synthèse apparait difficile. Sans doute faudrait-il s'en tenir à ce que l'on désigne par l'expression « juste milieu ».

Personnellement, et pour m'en tenir uniquement au côté « sport », je suis obligé de constater que si les jeux Olympiques tendent trop à la propagation du « culte à la vedette », ils sont tout de même un puissant instrument d'incitation à la pratique des sports pour l'ensemble de la jeunesse, ce qui m'apparaît comme préférable à la pratique du bistrot et de la belote.

De même, s'ils donnent parfois lieu à des manifestations chauvines assez regrettables, ils donnent l'occasion à des jeunes de tous les pays de se rencontrer et de mieux se connaître. N'est-ce pas un pas de fait, en définitive, vers l'abolition des frontières ?

BLANQUET

(1) 120 millions (anciens) parait-il. A première vue, à ce prix-là, semble-t-il, on aurait pu en faire des réalisations utiles, nécessaires et tout et tout. Il serait intéressant, en tout cas, de comparer ce chiffre avec ceux des différents départements du budget de 1968. Certains ne manqueront pas de le faire, sans doute.

(2) A ce sujet, l'armée a été grandement utilisée, particulièrement dans les travaux d'aménagement et d'entretien des pistes. Mais les « bidasses » se plaignent fort du manque de tenues de neige, car en montagne il fait très froid. De plus, et de l'avis des médecins militaires, les conditions sanitaires son défectueuses. Il s'agit pourtant, on nous le dit assez, d'une armée moderne n'ayant que peu de points communs avec l'autre, l'ancienne, celle des Vallès et des Courteline.

L'anarchisme n'est pas utopique

Du fait même qu'il se veut constructif, l'anarchisme rejette, tout d'abord, l'accusation d'utopie. Il recourt à la méthode historique pour tenter de prouver que la société future n'est pas son invention, mais le produit même d'un travail souterrain du passé. Proudhon affirme que l'humanité, sous l'inexorable système de l'autorité qui l'a écrasée depuis six mille ans, a été soutenue par une « vertu secrète » : « Au-dessous de l'appareil gouvernemental, à l'ombre des institutions politiques, la société produisait lentement et en silence son propre organisme; elle se faisait un ordre nouveau, expression de sa vitalité et de son autonomie. »

Le gouvernement, aussi malfaisant qu'il ait été, contient en lui sa propre négation. Il est « un phénomène de la vie collective, la représentation externe de notre droit, une manifestation de la spontanéité sociale, une préparation de l'humanité à un état supérieur. Ce que l'humanité cherche dans la religion et qu'elle appelle Dieu, c'est elle-même. Ce que le citoyen cherche dans le gouvernement (...) c'est lui-même aussi, c'est la liberté ». La Révolution française a accéléré cette marche invincible vers l'anarchie : « Du jour où nos pères (...) posèrent en principe le libre exercice des facultés de l'homme et du citoyen, ce jour-là l'autorité fut niée dans le ciel et sur la terre et le gouvernement, même par voie de délégation, rendu impossible ».

La révolution industrielle a fait le reste. La politique est désormais primée, subalternisée, par l'économie. Le gouvernement ne peut plus s'affranchir du concours direct des producteurs, il n'est plus en réalité que le rapport des intérêts. La formation du prolétariat a achevé cette évolution. Le pouvoir, malgré ses protestations, n'exprime plus que le socialisme. « Le code Napoléon est aussi incapable de servir la société nouvelle que la république platonicienne : encore quelques années, et l'élément économique, substituant partout le droit relatif et mobile de la mutualité industrielle au droit absolu de la propriété, il faudra reconstruire de fond en comble ce palais de carton. »

Bakounine, à son tour, salue l'« incontestable et immense service rendu à l'humanité par cette Révolution française dont nous sommes tous les enfants ». Le principe d'autorité a été anéanti dans la conscience du peuple, l'ordre inspiré d'en haut est devenu à tout jamais impossible. Reste maintenant « à organiser la société de manière qu'elle puisse vivre sans gouvernement ». Pour ce faire, Bakounine s'appuie sur la tradition populaire. Les masses, « malgré la tutelle oppressive et malfaisante de l'Etat », ont, à travers les siècles, « spontanément développé en leur sein, sinon encore tous les éléments, au moins beaucoup des éléments essentiels de l'ordre matériel et moral constitutif de la réelle unité humaine ».

Nécessité de l'organisation

L'anarchisme ne se veut point synonyme de désorganisation. Proudhon a été le premier à proclamer que l'anarchie n'est pas le désordre, mais l'ordre, qu'elle est l'ordre naturel par opposition à l'ordre artificiel imposé d'en haut, qu'elle est l'unité vraie, par rapport à la fausse unité qu'engendre la contrainte. Une société de ce genre « pense, parle, agit comme un homme, et cela précisément parce qu'elle n'est plus représentés par un homme, parce qu'elle ne reconnait plus d'autorité personnelle, parce qu'en elle, comme en tout être organisé et vivant, comme dans l'infini de Pascal, le centre est partout, la circonférence nulle part ». L'anarchie, c'est la « société organisée, vivante », « le plus haut degré de liberté et d'ordre auquel l'humanité puisse parvenir ». Si certains anarchistes ont pu penser autrement, l'Italien Errico Malatesta les rappelle à l'ordre : « Croyant, sous l'influence de l'éducation autoritaire reçue, que l'autorité est l'âme de l'organisation sociale, pour combattre celle-là ils ont combattu et nié celle-ci (...). L'erreur fondamentale des anarchistes adversaires de l'organisation est de croire qu'une organisation n'est pas possible sans autorité — et de préférer, une fois admise cette hypothèse, renoncer à toute organisation plutôt que d'accepter la moindre autorité (...). Si nous croyions qu'il ne pourrait pas y avoir d'organisation sans autorité, nous serions des autoritaires, parce que nous préférerions encore l'autorité qui entrave et rend triste la vie à la désorganisation qui la rend impossible. »

Voline, anarchiste russe du XXe siècle, renchérit et précise : « Une interprétation erronée — ou, le plus souvent, sciemment inexacte — prétend que la conception libertaire signifie l'absence de toute organisation. Rien n'est plus faux. Il s'agit, non pas d'« organisation » ou de « non-organisation », mais de deux principes différents d'organisation (...). Naturellement, disent les anarchistes il faut que la société soit organisée. Mais cette organisation nouvelle (...) doit se faire librement, socialement et, avant tout, en partant de la base. Le principe d'organisation doit sortir, non d'un centre créé d'avance pour accaparer l'ensemble et s'imposer à lui, mais — ce qui est exactement le contraire — de tous les points, pour aboutir à des nœuds de coordination, centres naturels destinés à desservir tous ces points (...). Tandis que l'autre « organisation », calquée sur celle d'une vieille société d'oppression et d'exploitation (...) porterait à leur paroxysme toutes les tares de la vieille société (..). Elle ne pourrait se maintenir autrement qu'à l'aide d'un nouvel artifice. »

En fait, les anarchistes ne seront pas seulement des partisans de la véritable organisation mais, comme en conviendra Henri Lefebvre dans un livre récent sur la Commune, « des organisateurs de tout premier ordre ». Cependant le philosophe croit apercevoir là une contradiction, « contradiction assez étonnante, observe-t-il, que l'on retrouve dans l'histoire du mouvement ouvrier jusqu'à nos jours et notamment en Espagne ». Elle ne peut « étonner » que ceux pour qui les libertaires sont, *a priori*, des désorganisateurs.

Daniel GUERIN

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T.

Participez à la

Grande souscription pour la propagande !

ON PARLE RECENSEMENT...

En voilà un d'inquiétant

Sur 50 millions de Français il y a 17 millions de jeunes de moins de 20 ans. C'est un chiffre qui démontre le potentiel de vitalité de la population d'autant plus qu'on ne saurait, de nos jours, fixer à 20 ans la limite d'âge des « jeunes ».

Mais ces chiffres nous montrent également autre chose, à savoir que l'avenir de la société dans laquelle nous vivons dépend, dans une large mesure, des options qui seront celles de la jeunesse face aux problèmes qu'elle a et aura à résoudre. Et ces problèmes sont nombreux parce que la société capitaliste est une société de concurrence forcenée, c'est-à-dire une société antisociale qui fait appel à l'individualisme égoïste, à l' « arrivisme », bien plus qu'à l'entraide et la puissance collective des hommes qui, théoriquement, sont les fondements de toute société.

Le nombre des jeunes augmente régulièrement, le chômage augmente tout aussi régulièrement : c'est là l'une des contradictions fondamentales de la société capitaliste. Le développement de l'automation devrait non seulement amener la réduction des horaires de travail mais aussi l'augmentation de la durée des études et surtout du nombre des étudiants : la libération des contraintes du travail matériel permet d'entrevoir des perspectives pour le développement intellectuel et culturel de tous.

Mais pour le capitalisme une seule chose est importante : réaliser des profits. Aussi, du point de vue bourgeois, le problème de la jeunesse est à peu près le suivant : comment insérer dans le cycle économique capitaliste cette masse de jeunes de façon à en retirer le maximum de bénéfices ? L'orientation actuelle de l'enseignement répond en partie à cette préoccupation.

Pourtant, c'est autre chose que les jeunes veulent : ils « bougent », d'une façon ou d'une autre, ils fermentent, ils bouillonnent, ils explosent parfois. Mais, dans leur quête d' « autre chose » souvent aveugle, ils sont en grande majorité les plus vulnérables à toutes les formes de contrainte intellectuelle, de « bourrage de crâne », qu'utilise la société de consommation capitaliste (radio, télévision, « modes » diverses, publicité, presse, etc.).

C'est en modelant les jeunes, en les sollicitant de toutes parts, en triturant leur personnalité naissante que le régime capitaliste en fait des adultes aliénés, des travailleurs résignés, des esclaves modernes.

C'est à travers la révolte consciente et organisée que les jeunes pourront réaliser demain le socialisme authentique.

C. N. T. A. I. T.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Les camarades qui désirent participer à l'action militante de la C.N.T. et tous les amis de l'A.I.T. qui se trouvent en disposition de correspondre aux besoins des activités syndicalistes révolutionnaires de la région parisienne, sont invités à se mettre en rapport avec ses syndicats ou la commission administrative de la Deuxième Union Régionale.

Chaque camarade peut contribuer pratiquement dans les diverses tâches de :

- Collaboration au journal de la Confédération, correspondants, informations des lieux du travail.
- Comité de Rédaction de la Deuxième Union Régionale pour LE COMBAT SYNDICALISTE.
- Assesseurs aux travaux administratifs des syndicats.
- Création de nouvelles sections syndicales.
- Organisation de loisirs culturels et de plein air.
- Orateurs pour conférences et actes d'information syndicale.

APPEL A LA SOLIDARITE

Je suis actuellement dans un centre de convalescence jusqu'au premier avril; à cette date je serai sans travail et sans domicile. Je suis coiffeur pour hommes mais je suis disposé à faire autre chose.

Voudrais-tu, avec les camarades, voir si vous pouvez me trouver un emploi ? J'ai 63 ans.

Ecrivez au « C. S. », qui transmettra.

ANTENA

¿Cómo decirles ahora que el color es distinto?

SAN SEBASTIAN (OPE). — Augusto Assia ha publicado en «El Diario Vasco», de esta ciudad un artículo titulado: «Tras tantos años de decir a los españoles que la situación económica es de color de rosa ¿cómo decirles ahora que su color es distinto?», en el que hemos podido leer cosas peregrinas y chocantes como éstas:

«Un obrero al que he querido convencer de que las fábricas españolas no pagan los mismos salarios que las inglesas, las alemanas o las suizas porque nuestra industria está más atrasada y no porque los patronos españoles sean gentes más malas o menos generosas, me contestó que yo, en vez de andar tanto por esos países del mundo, debiera ver más la televisión española. «Sólo entre los meses de septiembre y noviembre — añadió — yo he visto, y eso que la veo poco, más de diez informaciones perfectamente documentadas y que no dejaban lugar a dudas, en las que la televisión mostraba cómo la economía española era la más próspera y la que ha crecido más en Europa durante los cinco últimos años, cómo el nivel de vida ha aumentado en España mucho más que en Inglaterra, Suiza o Francia y cómo la peseta era una divisa tan fuerte como el franco suizo. Si esto es así ¿por qué hemos devaluado y por qué los patronos españoles no pueden pagar tanto como los suizos, los franceses o los ingleses?» Tras tantos años diciéndonos a los españoles que todo era color de rosa es, en efecto, muy difícil decirles ahora que es carmesí.

»Una chica muy joven, muy inteligente y muy interesada por la agricultura, se quedó asombrada cuando me oyó el otro día decir a un ingeniero agrónomo que con arreglo a la estadística oficial, hoy hay en España quinientas mil cabezas de ganado vacuno menos que en 1936. «Y yo que creía — exclamó desolada — que en el desarrollo del ganado vacuno íbamos a la cabeza del mundo y que no había nadie que pudiera compararse con nosotros. Ya no creo nada más en toda mi vida.»

»Santana es invencible. Cuando a Santana le ganan, se produce en el país una gran decepción, para sacarle de la cual Santana tiene, cuando la próxima vez gane, que «pulverizar» al adversario...»

AGENTE PROVOCADOR

MADRID. — En la Universidad de Madrid, enfrentamiento de los guardias y los estudiantes: coches-manguera, perros policía, pistolas; piedras, barricadas, gritos contra las altas jerarquías de la nación. Después de disparar es desarmado un estudiante, que resulta ser subinspector de la policía «en misión informativa».

DIMISIONES Y EXPULSIONES

MADRID. — Cuatro profesores del Hospital Clínico de Madrid han sido destituídos por orden del rector de la Universidad de Madrid, don Isidoro Martín, por haberse negado a ir al hospital mientras estuviera ocupado por la «policía universitaria».

Además del decano de la Facultad de Derecho, profesor Hernández Tejero, ha presentado también la dimisión de su cargo el profesor García Gallo, vicedecano de la misma Facultad, en protesta contra la presencia de la policía en la Facultad.

Ha renunciado igualmente a su cargo el profesor García Trevijano, vicerector de la Universidad, al ser declarado «persona non grata» por una asamblea de estudiantes.

Han sido expulsados seis estudiantes de la Escuela de Bellas Artes de Barcelona.

LAS MANIFESTACIONES OBRERAS SE MULTIPLICAN

PARIS (OPE). — «Le Populaire» publica, con el título arriba citado, extensa e interesante información sobre la situación de la España franquista. Cita, entre otros los casos siguientes: Dos mil trescientos trabajadores de las minas de Figaredo y Llamas (Asturias) se han declarado en huelga como protesta contra las sanciones impuestas a doce mineros que apoyaban las reivindicaciones sindicales. Manifestación de 2.000 metalúrgicos en apoyo de reivindicaciones sindicales. Otras en Madrid, Valencia, Sevilla, Santander, Valladolid y Cornellá (Barcelona).

Sigue la huelga en Las Palmas en favor de justas aspiraciones a pesar de las amenazas del gobernador civil.

Finalmente informa de las sanciones adoptadas por el ministro de información contra el diario «Madrid» y la revista «Gaceta Universitaria».

CONTRA LA LIBERTAD DE EXPRESION

MADRID. — Fraga Iribarne, ministro de Información, ha impuesto una multa a Andrés Garrigó, director del periódico estudiantil de Madrid «Gaceta Universitaria», por violar la Ley de Prensa. La multa, de 50.000 pesetas, se debe a la publicación de una caricatura y tres artículos sobre la agitación estudiantil aparecidos en la edición de diciembre pasado.

LOS TRATAN COMO MALHECHORES

MADRID. — Cuatro estudiantes delegados de la Facultad de Filosofía y Letras, detenidos hace unos días, han sido trasladados a una cárcel situada en las afueras de Madrid. Otro estudiante detenido, una muchacha, ha sido trasladada a la prisión de mujeres de Madrid. Se dice que se les acusa de «sedición y de asistir a una reunión ilegal».

DEMOCRACIA ORGANICA

MADRID. — Tres obreros han sido condenados a seis meses de prisión y otros dos a tres meses y a pagar ciertas multas algunos de ellos, en juicio celebrado ante el Tribunal de Orden Público de Madrid. Se les acusó de haber tomado parte en febrero del año pasado en una reunión celebrada cerca de Sabadell (Cataluña) para discutir problemas sociales. A esta reunión, que tuvo lugar en el bosque de Can Feu, asistieron más de cien personas.

LA «LABOR» DEL T. O. P.

MADRID. — A los estudiantes de Ciencias Económicas y Políticas, Francisco Alburquerque Llorens y Carlos Hernández Montero, el fiscal les pide tres meses de arresto mayor por haber redactado — según la acusación — los estatutos del Sindicato Estudiantil Democrático. La audiencia fue invadida por centenares de compañeros de los procesados, y en la calle, sin poder entrar, quedaron otros tantos.

Otro trimestre de arresto ha sido pedido contra el campesino de Jerez de la Frontera José Luis Villanueva Muñoz, señalado por la autoridad como uno de los promotores de la manifestación pacífica habida en Jerez el día 17 de marzo de 1967.

A la muchacha vasca María Iciar Foruria Achabel, el T. O. P. ha sido lo bastante bárbaro para condenarla a seis meses y un día de prisión y 10.000 pesetas de multa por «propaganda ilegal».

SEXTO PROCESO CONTRA LA «GACETA UNIVERSITARIA»

MADRID. — El director general de Prensa ha incoado el sexto expediente administrativo al director de «Gaceta Universitaria», Andrés Garrigó, por supuesta infracción del artículo 2º de la Ley de Prensa, apreciada en el número 95 de dicha revista. Como se recordará, ese número fue secuestrado y dio lugar a la intervención del Juzgado de Orden Público.

El expediente contiene tres cargos, siendo el primero la publicación de un editorial titulado «Mandar, sinónimo de prohibir»; el segundo se refiere a un artículo del subdelegado de la Facultad de Derecho de Madrid, Mohedano, del que a juicio del ministerio, se desprende una justificación y un aliento a la actuación universitaria fuera de los cauces legales. El tercero versa sobre un dibujo titulado «Anteproyecto de escudo de la Universidad», al que se imputa falta del debido respeto a la Universidad madrileña, «a cuya requerimiento se debe la presencia de las fuerzas del Orden público».

Tres de los cinco expedientes anteriores fueron resueltos con multas.

CATAPULTADOS

VIGO. — Por resolución del ministro de la Gobernación en expediente instruido contra dos concejales del Ayuntamiento de Vigo, Rafael Pazos Giménez — del tercio de Representación Familiar — y Arturo Estévez Alvarez — del tercio de entidades —, abogados ambos, han sido destituídos de sus cargos.

Los delitos que se imputan a los concejales se basan en los siguientes puntos:

Los expedientados manifestaron que el alcalde ganaría 73 millones de pesetas con la reciente aprobación del Plan general de ordenación urbana, realizando posteriormente una campaña en la prensa en tal sentido y urgiendo por tal motivo al presidente de la corporación para que abandonara el salón de sesiones al debatirse el tema.

Los concejales desposeídos acusaron a la alcaldía, según el expediente, de cometer ilegalidades, y abandonaron la sala de sesiones del ayuntamiento durante un pleno corporativo sin la venia de la presidencia.

No asistieron al acto de imposición de la Medalla al Mérito Civil al alcalde de la ciudad, facha Rafael J. Portanet Suárez, que le fue impuesta por el ministro de la Gobernación.

Maldita ceguera

¡TODOS culpables! El amor, el cariño, el egoismo, la cobardía; ceguera voluntaria por no ver el peligro, el motivo de nuestros males, para evadirnos de nuestra propia defensa por falta de valentía; aquello de «la cabeza bajo el ala» ante el real peligro.

En el matrimonio, y cuando el hombre es sensible no sólo al dolor propio sino que también al de los demas seres, por desgracia casi siempre surge de los labios de la mujer: «Tú no te metas en nada», «que los demás arreglen el mundo». Amor, cariño, egoismo: Cobardía, ceguera, no ve o no quiere ver, estándola viviendo de por fuerza, una vida más llena de amarguras que de felicidad, llena de incertidumbres, de escaseces, de necesidades insatisfechas en lo material y en lo moral, al lado de la vida que llevan los que por su dinero o por su posición política viven de todo sobrados, gozando de todos los privilegios y placeres; dos cosas sólo les faltan para que, teniendo consciencia se pudiesen sentir tranquilos y felices: Trabajar lo que se comen y dejar de oprimir a los demás; pero tú, mujer, si de verdad estás enamorada de tu marido, querrás para él lo mejor, aparte que también lo quieras para ti, que le querrías ver comer lo más bueno y vestir lo más bien; y¿ a los hijos de vuestro amor, cómo quisieras tenerlos también?, ¿cómo los tienes? No necesitamos tu respuesta, nos dirigimos a la mayoría de las mujeres y sabemos lo que habrían de contestarnos. Que no te lleve tu cariño, tu amor, tu egoismo, hasta hacer de tu marido un simple borrego; siéntete más orgullosa como mujer y hasta como hembra; tu marido debes quererlo capaz de defender la dignidad de tu hogar, de trabajar, si quieres, hasta como una bestia, para llevar a tí y a tus hijos todo lo que os sea necesario, todo, y piensa que lo que a tí te lleve lo ha de sacar de su trabajo y que ese trabajo lo ha de pagar quien por fuerza también de su lógica, quiere soltar un mínimo de dinero para que a él más ganancias le queden, que tu marido ha de disputarle peseta a peseta y que ha de conseguírsela contra la voluntad de aquel bolsillo y la protección de la autoridad que le ampara: el gobierno, toda clase de gobierno. Piensa mujer que esto es parte del arreglo del mundo que tú quieres, pero que tu marido deje hacer a los demás; no, este arreglo ha de hacerlo tu marido junto a los demás hombres que como él trabajan y sufren; déjalo que él también luche junto a los demás, que lo hace por él mismo, por tí y por tus hijos, que nadie va a venir a arreglaros ese mundo vuestro. Ese mundo es el nuestro, el mundo del trabajo, el que hemos de arreglar juntos todos los trabajadores.

Y tú, hombre, marido, ¿qué piensas de esto? Ese decir de tu mujer: «No te metas en nada, que los demás arreglen el mundo», «siempre ha habido ricos y pobres»; todos esos dichos rutinarios quienes más y quienes menos también los hemos oído un día de boca de nuestras mujeres, pero tú ¿qué dices de esto?; tú eres el hombre, tú debes tener más conciencia social que tu mujer y como hombre debes tener más coraje ¿verdad? Razona a tu mujer con todo amor y sensatez, que mantenga abiertos los ojos que a tí te enamoran, alertas, oteando el horizonte en ayuda hacia tí para avisarte de cualquier peligro y no para que huyas como cobarde, sino para que te aprestes a tu defensa. Sé hombre digno, entero y verás cómo ella se te incorporará en tu lucha o al menos te reconocerá el derecho a ser hombre y se sentirá satisfecha, segura, de que su marido es eso, un hombre.

Nosotros te llamamos para que te metas en nuestra casa, que es la tuya, la casa de la C. N. T., para que te metas en nuestras cosas, que son las tuyas, la lucha de nuestros sindicatos por la defensa de nuestros derechos en el trabajo y por traer un día a España, nosotros solos sin sacristías, sacristanes, curas, guardias, católicos ni comunistas dictatoriales ni sus comisiones de los comisionistas obreros, lo que la Confederación Nacional del Trabajo de España tiene que traer la implantación del comunismo libertario.

Sí, compañero, ven a nosotros, pero con los ojos de par en par abiertos a más no poder, que todo lo puedas ver claro, que todo puedas saberlo, que tú seas o aprendas a ser como somos todos nosotros, que con todos tus sentidos puedas terminar con la maldita ceguera que quiere hacernos ciegos y tontos y hasta cobardes sin serlo.

Un amante de la Anarquía

Andalucía, febrero 1968.

chispas

Grito español de ahora: «¡Planificación no, Panificación sí!»

⁂

Interesantes, las lenguas. Todas son las mejores, sin que los países consigan entenderse.

⁂

Nosotros debatimos si en francés, en español, en catalán o en bable. Pero hay un lenguaje libertario que parece olvidamos.

⁂

Se recomienda también el Esperanto.

Esperemos que los esperantistas no esperen tanto en convertirnos a su noble causa.

⁂

Y el Ido, ¿se ha ido?

⁂

Si dos hablan idioma intencional no hay entendederas que valgan.

⁂

Cervantes usaba castellano y Torquemada lo mismo, y sus actitudes nunca concordaron.

⁂

Tú y yo nos expresamos en catalán con deseos de no entendernos. Y lo conseguimos.

⁂

Supongo que en Cafrería las buenas intenciones suplen los defectos de lenguaje.

⁂

Un mismo idioma no une a los hombres. Tal vez lo conseguiría la civilidad de los mismos.

⁂

Cada hipócrita tiene su diccionario particular clandestino.

CHISPERO

Tribuna juvenil

El Movimiento Libertario estudiantil brasileiro ante el acuerdo Mec-Usaid

EL acuerdo Mec-Usaid ha provocado una ola de protestas y debates en los medios estudiantiles, donde, a la par que verdades contundentes, son deslizadas razones falsas y también argumentos falaces. Referente a ello, el Movimiento Libertario Estudiantil ha resuelto fijar su posición, puesto que el asunto afecta directamente a los estudiantes e indirectamente al pueblo en general.

Para un análisis concreto sería indispensable disponer de la referencia integra del acuerdo, cosa completamente imposible, toda vez que fuerzas indeterminadas impiden su publicación íntegra. Nos valemos, pues, de lo que se ha dado a conocer a través de informaciones de prensa, y, principalmente, de un análisis consciente fruto de reuniones y debates sobre el asunto.

El acuerdo Mec-Usaid es un instrumento que pretende endosarnos el sistema universitario de un país de estructura social-económica-sicológica-racial totalmente diferente de la del Brasil. Consideramos cierta la necesidad de una reforma general de la enseñanza. También es cierto, a pesar de las suposiciones oficiales, que carecemos de técnicos, de hombres capaces para esta reforma. Por consiguiente, es lógico pedir ayuda o experiencia a otros países. Mas, ¿por qué a los Estados Unidos, precisamente, que desde 1957 presenta un sistema universitario decadente? ¿Por qué no recurrir a París, a Basilea, a Leydon, a Liepzig, a Bolonia, a Cambridge, o más allá, que presenten un pasado y un presente universitario ejemplar, conteniendo una cultura de tipo global y humanamente determinada?

Los estudiantes, directamente interesados, aquí fueron olvidados, no inquiridos sobre el asunto. Y los estudiantes conscientes no quieren de ninguna manera que a su costa sea introducida en el aula brasileira una filosofía totalitaria, infrahumana, estrictamente tecnológica. Impuestos de que se quiere implantar una reforma seudo cultural mediante presiones económicas, los estudiantes, que constituyen los futuros estratos que orientarán a la sociedad, no admiten que se ignore la realidad de miseria y de degradación de nuestro pueblo que hoy, como ayer, sigue siendo un lugar común.

La reforma universitária independiente de esquemas y países, tiene que presentar cuatro puntos básicos:

1º: Creación de una Universidad que atienda a las necesidades mínimas del pueblo. 2º: La enseñanza deberá ser gratuita a fin de posibilitar el ascenso de los alumnos realmente más capacitados, y no favorecedor de una clase determinada, socialmente privilegiada. 3º: Libertad total de filosofía y cátedra, tanto para los alumnos como para los profesores. Y 4º: Participación activa de los estudiantes en las accesorias y puestos administrativos.

El examen de lo poco que se conoce sobre el acuerdo de referencia, y principalmente por eso, nos conduce a las siguientes reservas:

1º: ¿Por qué habiendo buenos ejemplos de Universidades en Europa hemos de importar la experiencia de una Universidad en crisis? 2º: ¿Por qué siendo el acuerdo «tan bueno», no se promueven estudios y debates sobre el mismo con participación de los estudiantes? 3º: ¿Por qué no se divulga el acuerdo íntegramente?? Y 4º: ¿Por qué el Consejo Federal de Educación se abstiene de dar una aclaración positiva?

La respuesta a estas preguntas puede ser una sola:

Los burócratas, militaristas, totalitarios tecnócratas que detienen el poder en todas las partes del mundo, necesitan seres robotizados para sus designios de opresión y mantenimiento de su «statu-quo». Sabiendo que en los países subdesarrollados competirá a los estudiantes de hoy el detentar los puestos clave de la sociedad próxima, nada mejor, para los gobernantes de ahora, que convertir al estudiantado en masa inerte, a cada estudiante en un ser insensible, antihumano, indiferente a las miserias sociales y al sufrimiento ajeno; todo lo cual será fácilmente conseguido mediante una Universidad desagregada, tecnológica, alineada al poder en funciones. Para éste, ¡nada de reformas auténticas!, ¡nada de cultura integral para el ser humano!, ¡nada de derechos para el pueblo!, ¡nada de conquistas sociales y económicas!

Tales son sus lemas. Pero contra la falsa reforma el Movimiento Libertario Estudiantil se insurge manifestando su repudio al acuerdo-fantasma denominado Mec-Usaid, al propio tiempo que concita a los estudiantes a exigir: la divulgación total del acuerdo; la apertura de debates sobre el «acuerdo de las borrachadas» (1), y el establecimiento de un diálogo entre estudiantes y educadores.

Movimiento Libertario Estudiantil Brasileiro.

(1) Acuerdo de nada, irresponsable. *(Nota del traductor).*

AREA MUNDIAL

LOS ESCRITORES Y EL P. C.

EN los países de la Europa Oriental dirigidos por los comunistas vienen aumentando las demandas de los intelectuales por una mayor libertad de expresión. Hasta hace poco, las protestas relacionadas con la censura eran individuales y esporádicas; ahora, es evidente que existe una solidaridad que en algunos casos se extiende cruzando las fronteras.

Por ejemplo, el disgusto que causó el juicio y la condena de los escritores soviéticos Sinyavsky y Daniel no se manifestó únicamente en el mundo libre. Varios escritores checoeslovacos — entre ellos Jan Benes, de 31 años, que en julio de 1967 fue condenado a cinco años de prisión por «soliviantar a la república» y por «intento de fraude» — protestaron contra las condenas que se les impusieron. Asimismo se informa que varios escritores soviéticos han protestado contra el trato que se le dio a Benes.

⁂

Ladislav Mnacko, autor checoeslovaco que abandonó el país para poder criticar públicamente la actitud del régimen con respecto al conflicto árabe-israelí, ha sido privado de su ciudadanía y condecoraciones y fue expulsado del partido. Esto ha venido a poner de relieve la decisión de los dirigentes checoeslovacos de oponerse firmemente a toda expresión de desafío por parte de los escritores. En vista de lo ocurrido durante el IV Congreso del Sindicato de Escritores Checoeslovacos, celebrado del 27 al 29 de junio 1967, sus recelos parecen justificados.

Los periódicos checoeslovacos dieron poca información sobre la reunión, pero se ha hecho evidente que ésta fue tormentosa. A pesar de estar presente el más distinguido ideólogo del partido, Jiri Hendrych, que es considerado como lugarteniente del presidente Novotny, los delegados presentaron firmemente una larga resolución que fue publicada el 8 de julio en el semanario *Literarni Noviny*. En dicha resolución se hizo referencia al «alto grado de democracia y de libertad democrática» que había en Checoeslovaquia antes de la segunda guerra mundial y se deploraban las «trágicas consecuencias» de la subsecuente política (comunista) que había rebajado a la literatura al papel de propaganda. Ha llegado el momento de decidir entre «una mayor libertad y una unidad amañada y falsa».

La política cultural del régimen comunista fue criticada específicamente del mismo modo que lo fue «la práctica actual de supervisar a la prensa». Los escritores advirtieron a los dirigentes del gobierno que «nada constituye una acusación más permanente contra los regímenes políticos que la ausencia de una gran cultura...» Si se quiere que la cultura del país se desarrolle de una manera satisfactoria, es necesario que tenga contactos con el mundo exterior y con «las fuentes de la cultura europea».

⁂

Se informa que han ocurrido tormentosas escenas especialmente cuando escritores como Ludvik Vaculik, que se describe a sí mismo como un socialista *convencido*, atacaron al partido acusándolo de haber traicionado los ideales socialistas. Pero no hubo la menor duda con respecto a la postura asumida por las autoridades comunistas cuando en el último día del congreso Hendrych declaró: «La delegación del partido se niega a permitir que términos como libertad, humanismo y democracia sean utilizados para tratar de conseguir el derecho a expresar opiniones hostiles». Al día siguiente, Novotny mismo hizo una declaración pública haciendo la advertencia de que el partido no puede tolerar la clase de críticas que fueron lanzadas durante el congreso.

En vista de lo exaltados que se encuentran los escritores checoeslovacos, la tarea del ministro de Cultura y Educación, Karel Hoffman, que dijo recientemente al periódico *Rude Pravo* que su ministerio ejercería un estricto control sobre la cultura, tal vez resulte en extremo difícil.

Los miembros del Sindicato de Escritores Polacos que se reunieron a principios de julio, atacaron también a la censura y presentaron una proposición instando a que sea reformada la ley sobre esta materia. La prensa no informó sobre esta resolución y no se cree que el gobierno tome medida alguna a causa de ella ya que anteriormente han sido presentadas resoluciones similares sin el menor resultado.

⁂

No existe tampoco la menor esperanza de que los dirigente soviéticos vayan a prestar atención a las demandas de escritores como Alexandr Solzhenitsyn que piden la abolición de la censura. En realidad, tres hombres involucrados en la publicación de un artículo que atacaba a la censura teatral, publicado en *Komsomolskaya Pravda* el 30 de junio, fueron despedidos de sus empleos. Ellos son el jefe de redacción del periódico, a quien se encontró culpable de haber cometido un «burdo error ideológico», y los dos autores.

El artículo describía la manera como el ministerio de Cultura veta las obras teatrales y a menudo las demora durante largos períodos debido a que los censores temen comprometerse. Hacia referencia especialmente a una obra teatral que fue rechazada después de largas indecisiones poque retrataba la pobreza en una aldea y con ello «denigraba la imagen que se tiene de la aldea soviética».

En un artículo publicado posteriormente en *Pravda* se presentó con bastante claridad el punto de vista oficial al decir que la idea de una libertad artística total equivale al *nihilismo*.

Kurt Holmeyer

Editores: ¡Alerta!

EL concepto de lo moral se opone lo inmoral. Para enterrar a ambos existe la a-moral, esa cuerda a la que se agarran quiénes quieren liberarse del «laberinto» que viene siendo lo moral, *lo honrado*, considerado como una forma de romanticismo exacerbado, insólito y de poco provecho.

Para probar la liberalización (?) del régimen franquista se dan al público ansioso, pseudo documentos en forma de revistas o de libros. Tanto mejor si se sazona su aparición con artículos de prensa que agudicen el deseo de lo que «quizá» se publicará «... a menos que ... si bien... aunque, etc...» supeditado el todo a la decisión del gobierno o sus dependientes.

Los editores saben aguijonear muy bien la duda. Sobre todo en España, donde lo poco que se dice debe decirse con muchos eufemismos.

En octubre pasado se armó cierto revuelo en torno a la problemática aparición del libro: Las últimas banderas», de A. M. de Lera, premio Planeta 1967, consistente en 1.100.000 pesetas. La «Vanguardia», que cada día publicada su rúbrica «Mano a Mano», de del Arco, dejó de hacerlo durante unos días desde el en que se refirió al autor del libro citado... Conociendo, aunque moderadamente las incidencias de la vida editorial, pensamos que estas fueron puestas en práctica para asegurar al libro un éxito de venta.

No sabemos si la primera edición, de 55.000 ejemplares, habrá sido agotada. Al parecer, una edición así es considerable en España. Y no nos extraña el coste elevado del ejemplar habida cuenta del precio del premio y los enormes gastos de propaganda. En cuanto al libro y su contenido mereció, al parecer, cierta oposición. En realidad sólo han podido oponerse a su aparición las frentes obtusas de tradicionalistas cavernícolas, como algunos de los intelectuales a sueldo del fascismo español.

¡Estén alerta los editores! Cada día se van amontonando cuartillas que podrán hacerles ganar dinero. Especialmente mientras el régimen permita esa especulación sobre la esperanza de que «ahora quizá sabremos algo».

Cuando se podrá escribir tranquilamente, los documentos que se editen deberán ser serios y al alcance de todos los bolsillos. Hasta entonces podrán aprovecharse.

⁂

Literariamente el libro tiene su interés. El autor ha sabido medir sus personajes y los mueve con galanura, desmenuzando esa humanidad suya de deseos y engaños, con ciertas virtudes y muchos vicios, uno de los cuales es la constante infantilista o ingenuidad de elementos vertebrales y sus reacciones deprimentes frente a situaciones que sólo puede explicar un fatalismo de vencido absoluto y voluntario. Sobre todo si se tiene en cuenta que en algunos momentos, sus reflexiones son maduras y las decisiones hombrunas.

Para los que hemos oído exclamaciones, consejos y soluciones pre-fabricadas, en las horas dolorosas de febrero-marzo de 1939, observamos que muchas páginas son el espejo en que aquéllas se reflejan. Entonces ya, y ahora quizá con más convicción, llegamos a la conclusión de que el único que adivinaba aproximadamente justo fue «Pueblo el Desconfiado». Porque no halló nada de lo que no esperaba. Ni solidaridad de clase, ni de partido desde el exterior. Muchos otros que parecía estaban más altos que el pueblo, se engañaron y de entre ellos parece los hay interesados en su engaño, pensando en la magnanimidad del vencedor y en la intervención de la iglesia para restañar heridas y encauzar sentimientos piadosos. Todo falso. Como las democracias, Inglaterra la primera.

Emocionante la silueta del viejo Martín, hombre del pueblo, de razonamiento atinado y de hechos loables realizados con la más íntima sencillez.

Cubas y su amante son los más honrados consigo mismos y con los otros. La realidad los destroza por medio de una mina.

Si a Lera toda esperanza le parece inútil, como nos aparecía a todos en ciertos momentos, no se puede abundar en su favor cuando al desespero lógico añade la sumisión premeditada. Sólo el lamento del pobre ante las columnas de presos constituye la protesta contra el régimen que se instala. Nos recuerda a Dante: «Lasciate ogni speranza...»

Afortunadamente no la hemos dejado nunca toda. Ya entonces hubo protestas, y más tarde, y luego, y después, y ahora, que nos invitan a recuperar esperanza en ver de nuevo al pueblo español dirigirse hacia horizontes de libertad.

Es claro que al literato no se le puede pedir que defienda nuestros conceptos, los del lector, sea quien sea. Basta con que nos instruya y divierta al mismo tiempo y que nos haga pensar, contándonos lo que sabe o lo que inventa. Pero, podemos reprochar a casi todos los que se basan en la guerra civil española para sus relatos, novelas, etc., la facilidad del éxito descontado, debido a la privación de esa literatura a que se somete a los españoles, lo que les acucia para agenciársela en cuanto le es posible.

Es un filón que se explotará hasta que aparezca el bardo que, como Cervantes la de los caballeros andantes, deje exhausta la ubre de la guerra civil, de la que los editores saben muy bien aprovecharse.

Fernando FERRER

DISCOS

En Tribu Juvenil (preferible a Tribuna idem) el compañero Ismael propuso a los «grandes» de Estado que dirimán sus conflictos en lances a la antigua. Para que se maten, seguramente.

Captados por el moderno socialismo humanista, nosotros preferimos otra suerte de arreglos, menos cruentos que el ismaelense.

Vayamos al caso. Estamos en la época caudal del Deporte. Campeonatos por aquí, olimpíadas por allá. Gente joven derrochando energías y agilidades para detentar la actualidad procuradora de honores en diplomas y medallas que se avejarán lamentablemente en un cajón si los hijos previsibles del ya campeón no los rapiñan para sus juegos de entre polvo y moco. Y si aquellos emblemas perviven, ¿qué efecto logrará el pobre olímpico llegado a la decrepitud de los 80 aniversarios, mostrando sus papeles y hojalatas de la juventud a sus desdeñosos nietos?

Decididamente el deporte no retiene sus conquistas. Gana el vacío. Muchas velocidades y destrezas, la victoria de Terencio, y después silencio.

¿Por qué no valorizar en adelante, al Deporte? Si perder una olimpíada para cierta nación equivale a una catástrofe nacional; si ganar o perder un partido significa tanto y cuanto, ¿por qué no someter las dificultades internacionales a la disciplina deportista; por qué los conflictos entre naciones no han de dirimirse en el estadio mediante equipos marcados con las banderas nacionales opuestas?

Y quienes ganen se lleven la razón y la tajada, y los que pierdan procuren superar el juego para una segunda prueba.

Es así como el Deporte pasaría, por humanismo militante, a la Historia que se marca con hache mayúscula.

DISCOBOLO

UMBRAL

Sumario del número 75:

Juan Español : **EN TORNO A LA LIBERTAD** (Crónica de España).
Gerardo de Diego : **GERANIOS** (poesía).
Pedro Kropotkin : **ELISEO RECLUS.**
Louis Louvet : **UNAS PALABRAS SOBRE JULES VALLES.**
Eugen Relgis : **MAHATMA GANDHI.**
Nano de Sabadell : **LECTURAS CONTRADICTORIAS.**
J. Carmona Blanco : **LA MUCAMA** (cuento).
Juan Ferrer : **SOL DEL ROSELLON** (bibliografía).
Luis di Filippo : **«La FILOSOFIA POLITICA DE ORTEGA Y GASSET».** (Los Libros).
V. Galindo Cortés : **PASCAL EN EL MUNDO DE HOY.**
P. Bosch Gimpera : **BAJO EL ARCO DE BARA.**
C. Vega Alvarez : **ISLA VERDE Y GIBRALTAR** (poesía).
Walter Ortiz Ayala : **FIN DE JORNADA** (poesía).
FIESTA ANUAL DE PRIMAVERA (cartel).
Noticiario, Pensamientos, Notas, Fotografías, Ilustraciones aplicadas, Libros, etc.
Precio para Francia, 1,50 número.

Amigos de UMBRAL: Aportadle suscriptores

B.D.I.C

CONFERENCIA DE LAMELA EN MARSELLA

ORGANIZADA por las FF. LL. de St-Henri y Marsella, con la colaboración de la C. R. del Núcleo de Provenza, tuvo lugar el 25 de febrero, en la Bolsa del Trabajo, la anunciada conferencia del compañero Alejandro Lamela.

Ante una sala totalmente completa de asistentes, el secretario de la F. L. de Marsella saluda a la concurrencia y pone en conocimiento el fallecimiento repentino del animador de la Escuela de Militantes de las Juventudes Sindicalistas Revolucionarias, de las JJ. LL. y de la C. N. T. gala en Marsella, compañero Bader, incinerado unos días antes según sus deseos. Seguidamente cede la palabra al conferenciante, que va a disertar sobre el tema «España en la actualidad.

Empieza diciendo el compañero Lamela que «para el tema de hoy me es necesario hacer un viaje retrospectivo, analizando la intervención de los hombres llamados de izquierda en la política española. Las llamadas guerras carlistas contra Isabel II primero, y contra Alfonso XII después, no trajeron a España nada más que una coalición de estamentos (militar, Iglesia, trono), que sólo mantuvieron los privilegios de castas.

Durante el reinado hubo unas intervenciones en Marruecos, donde el militarismo español se ridiculizó ante los rifeños. Fue tal es desastre del 9 que motivó la reacción del pueblo, y en particular el de Barcelona, que se opuso a la guerra con grandes manifestaciones que desencadenaron una fuerte represión por parte de los poderes públicos, causando un centenar de víctimas, entre ellas el maestro F. Ferrer Guardia, vilmente fusilado. En 1921 se inicia una nueva incursión militar en Africa, que también terminó en descalabro.

Prosigue haciendo historia del cáncer que ha sido siempre para España el militarismo, y manifiesta que llegada la Segunda República se encontró con la herencia que le había legado la Monarquía. Entonces los republicanos, en vez de mostrarse enérgicos y pedir cuentas a los que legaban esa situación, trataron de ser suaves con el ejército, lo que dio lugar al envalentonamiento de los generales.

Explica el proceso de los hombres que representaron a la República, y el resultado dado por su primer presidente, Alcalá Zamora, así como de su sucesor Azaña, los que, en lugar de abrir camino hacia la izquierda dan paso a enmiendas en la constitución republicana garantizando la existencia de la Iglesia, etc., y por contra, se dictan leyes contra la clase trabajadora y se crean nuevos cuerpos de represión que sirvieron, en primer lugar, para abatir a hombres de la Confederación y del anarquismo. Casas Viejas, Arnedo, etc, lo atestiguan.

Llegamos a la revolución de 1936, y a pesar de que el mundo del trabajo internacional nos ve con simpatía y moralmente apoya nuestra gesta, el llamado mundo democrático y los Frentes Populares nos volvieron la espalda, dejando suministrar a Franco material y dinero, además de una intervención guerrera descarada de Alemania e Italia. Hay, naturalmente, una coalición de fuerzas negras en España que permiten la perduración del régimen hasta nuestros días.

A pesar de que existan ciertas discrepancias dentro del propio sistema franco-falangista, no son sino ardides del régimen para conservar cuanto sea posible de lo actual. Es cierto, además, que en España hay una oposición obrera y un descontento que se generaliza cada día más. Las manifestaciones estudiantiles reciben las simpatías del pueblo, pero ahí la Iglesia tiene la mano metida incitando y frenando según la conviene.

Los hombres de la C. N. T. vemos con agrado todas esas manifestaciones porque pueden crear un ambiente renovador; pero que no se nos tilde de divisionistas cuando en la acción queremos saber con quienes vamos y a dónde vamos.

Señala a continuación la nueva jugada de Franco, abriendo las puertas políticas y económicas a los países del Este, recibiendo con todos los honores las comisiones comerciales rusas que muy pronto, posiblemente, se transformarán en legaciones en Madrid. Con este juego de especulación hacia los Estados Unidos, Franco prepara el terreno para evitar una probable reducción de la subvención americana a la España franquista y totalitaria.

Afirma que la composición del actual Consejo Europeo Español, del cual sus cabezas visibles son su presidente Salvador de Madariaga, y vicepresidente Gil Robles, confirmando las maniobras que entre bastidores y a la espalda del pueblo hispano se están llevando a cabo.

Y termina diciendo que la C. N. T. siempre estará al lado de todo movimiento revolucionario popular y transformador al lado del pueblo y a la vanguardia de la liberación de España.

Terminada la conferencia, la presidencia ofreció la palabra a cuantos quisieran preguntar o manifestarse referente a lo explicado por el compañero Lamela, lo que dio la ocasión a éste de responder a un compañero que le preguntó su opinión sobre el problema de Gibraltar.

En resumen, el acto fue un éxito, como todos los celebrados hasta la fecha, y que continuarán sucediendo al ciclo que con tanto acierto vienen desarrollando las FF. LL. organizadoras.

Corresponsal.

Macizo de Aconcagua y Sierra de Medina

por Miguel JIMÉNEZ

Adorables e intensas, fervientes y turbadoras las partes que, en cierto sentido, figuran de los sectores del Gran Chaco al grave fin de la Antártida Argentina, y en cuyas diversas unidades descuellan, entre otras fuertes imágenes, el titán de Aconcagua, de 6.959 metros, por excelencia, el primer coloso de los Andes, y los gallardos infanzones de las Sierras de Pinto, de Medina, de Cochinoca y de Sañogasta, con sus recios y admirables contornos. Ambito feliz y soberano de matices. Tierra de singulares aprecios, como las uvas de Córdoba. Zafiro de anhelos. Concha de generosidades. Solar de labores expresivas, animadas por R. González Pacheco y Emilio López Arango.

En obsequio, como bellas, mágicas y encantadoras ninfeáceas, lanzadas por los dioses, existen las islas Farallón, Gama, Lobos, Bermejo, Trinidad, Flores, Verde, Zuraita, Monte, Riachos, Flamenco, S. José, de Wood y de los Césares. Así, Tova, Leones, María Hambre, Jibali, Borbón, S. Rafael, Gran Malvina, Soledad, Pelada, Aguila, Sebaldes, Vigía, Pájaro y Goicoechea. En lo mismo, Año Nuevo, Lennox, Bougainville. Estados, Picton, Observatorio, Nueva, S. Pedro, Annenkov, Pasaje, Viscoi, Candelaria, Zorodovski, Cooper, Leskov, de Bird y de los Leones Marinos. Por igual, 25 de Mayo, Coronación, Montura, Elefante, Bélgica, Dundee, Blanco, Clarence, Decepción, Lauria, Joinville, Livingstone, Sounders, Jorge, Ross y Thule. Asimismo, Biscoe, Primero de Mayo, Jacson, Amberes, Cerro Nevado, Sobral, Robertson, Alejandro 1º, Omicrón, Dolleman, Belgrano, Piedrabuena, Brabante, Palmer, Hearst y Harmelo. En la misma índole, entre otras, Martín García, Apipé, Barrangueras, Yacireta, Invernada, Talavera, S. Gabriel, Carabajal, López, Soto, Espinillo, Latorre, Hornos y Pllomera. La graciosa y fragante pequeña isla de Maziel aparece, en sí, a bien, como uno de los gratos puntos de asueto de las familias libertarias.

Sobre los motivos importantes donde, en dicha, las tierras se contienen a una prudente distancia, y donde, a concierto, las aguas se dignan favorecer un buen tanto a la empresa de los navíos, se hallan, entre otras valías, el paso de Le Maire, el estrecho de San Carlos y el pasaje del Aguila.

En suntuosa gala de aspectos, cual delicadas y fraternales piezas que han tenido el reparo de quedar desligadas, se encuentran, entre otros salientes, las peninsulas Verde, en El Rincón; Betbeder, en Chubut; Mitre, en Thetis, y Valdés, al S. E. de Sierra Grande, con Pirámides, Punta Delgada y S. Copello.

Por lo que hace referencia a extraños litorales más o menos agudos y de una atrevida avanzada, unos en peñón solitario y otros en compañía de escollos y rompientes, destacan, siempre con su signo de arrojo, los cabos de Buena Vista, S. Antonio, Vigía, Raso, Tres Puntas, Sta. María, Guardián, Murphy, Dos Bahías, Donoso, S. Pablo, Nombre y S. Francisco de Paula. En la misma forma, Sánchez, S. Diego, Vitre, S. Sebastián, Corriente, Polonio, Domingo, S. Felipe, Alto, Curioso, Peñas, Leal y Buen Tiempo. Igualmente, las puntas Médano, Villarino, Sarandí, Este, S. Gregorio, Breva, Pórfido, Espinillo, Piedras, Rosa, S. Juan, Redonda, Bermeja, Sierra, Norte y Quiroga. En el mismo sentido, entre otras, Hércules, Atlas, Melanosa, Novales, Bajos, Ninfas, Desengaño, Casamayor, Bauzá, Roja, Lobos, Matalinares, Rancho, León y Mercedes.

En juego de variantes, a inmenso favor, en el precioso encaje marítimo se distinguen, con sus vivos resplandores, los golfos de S. José, S. Matías, Nuevo y S. Jorge. De igual manera resaltan, entre otros áuros y excelentes dibujos, las hermosas bahías de Lángara, Chica, Samborambón, Loros, Blanca, Engaño, Rosas, Unión, Slogget, Camarones, Anegada, Gil y S. Gregorio. Así Nodales, Bustamante, S. Francisco de Paula, Mazarredo, Demidow, Real, Laberinto, Falsa, Puente, Grande, Anunciación y Cruzada. En la misma virtud, Aguirre, S. Sebastián, Oeste, Sandwich, Posesión, Cumberland, Lauria, S. Felipe, Pariadin y Desvelos.

Como es sabido, el imponente sistema de los Andes, es principal característica, se extiende de una forma alargada, e igualmente, paralela a los bordes del Gran Océano, mostrándose vigoroso y simbólico, de los partos sureños continentales, a los lindes y vistas de la América del Centro y del Mar de las Antillas. A guisa de cambiantes, una cadena surge por el Trópico del Capricornio, para reintegrarse por los 15º de latitud. En ello, acto seguido, por nuevos seccionamientos, aumenta su radio, envolviendo a las comarcas de Sicuani, Cuzco, Pasco, Huari, Pomobamba, etc., en el país de los incas. Otros brazos y ramas en desvío, y mientras una notable cadena avanza al noreste, la Cordillera Occidental, por los airosos valles y antenas del Darién, alcanza al conjunto de serranías que aparece, con agrado, entre el célebre bloque gráfico o nexo andino y el famoso sistema de las Montañas Rocosas.

(Continuará.)

CORREO DE REDACCION

Quedan para el próximo número Avisos, Necrológicas y Reseñas, por falta de espacio en el presente.

COLUMNA DEL EMIGRADO

Prevenciones a Juan Emigrante

QUERIDO amigo, me resultas tal aunque personalmente no te conozca. Tienes cara de español, de portugués, de ibero necesitado, desarrapado, y esta silueta familiar me basta.

Has huido del hambre de España — es la verdad — aunque el régimen de allá te haya catalogado «laboral excedente». La calificación disimula, pero la miseria del pueblo español es patente.

Te vi llegar a la estación de Austerlitz con tu fárrago de maletas. Como el caracol, has tratado de recorrer centenares de kilómetros, cuando aquel animalito en toda su vida recorre uno. Has venido con contrata verticalista, y cuando has podido te has emancipado del yugo y las flechas que a los «excedentarios» os persiguen hasta en el extranjero. Te has aposentado mejor o peor en los alrededores de la capital de Francia o en otros exteriores de «grande ville», o te has amontonado en «chambre» ciudadana compartida con otro u otros compañeros, para aligerar cargas.

Y ya lo ves: también aquí la vida es dura. Trabajo fuerte y vida cara. No obstante, puedes comer, divertirte, y gozar de una libertad que en nuestro país desconocías. Si algo se te cargaba en el pecho aquí puedes soltarlo, sin espiar a tus alrededores. La diferencia de trato es mejor en país extraño que en esto que llamamos «nuestra patria». Sé que esta constatación daña el amor propio; pero antes nos dañó a nosotros y ahora ya estamos acostumbrados.

Quedamos aún muchos que dejamos el país por motivos de guerra. Combatimos al fascismo y, tras sangrientas pérdidas, batimos en retirada. Franco, Hitler y Mussolini anduvieron unidos, y a nosotros no nos apoyó nadie. Los rusos, un poco, para primar en el cacho de España que nos pertenecía. Teníamos enemigos enfrente y también en la retaguardia. O eras del Partido o tu vida no valía diez céntimos, de no estar rodeado de afines. Prácticamente, de media guerra al final de la misma los españoles nos batíamos unos defendiendo la política de Hitler y otros — de mal grado —, la de Stalin. Antes del 1º de abril de 1939, todos los españoles ya estábamos derrotados. Y así seguimos.

Tu, Juan Emigrante, debes tener a tu padre, a un tío, o a un pariente lejano, muerto por las balas de Franco. Y sin embargo, te habrán imbuido que los asesinos éramos los «rojos», ese color que pretenden de infamia y que, sin embargo, consta dos veces en la bandera franquista. Mas ocurre que los antifascistas no éramos «rojos», sino personas idealistas y demasiado decentes.

Lo habrás comprobado alguna vez al contactar alguno de nosotros. No somos hombres de taberna ni de lupanar. Sin estudios superiores, somos conocedores de la formalidad y del respeto. Estamos en destierro por ideas, no por necesidades perentorias. Quien más quien menos de nosotros ha dejado allí intereses materiales que, a nuestra manera de ver, pesan menos que los morales. La dignidad, y — ¿por qué no decirlo? — el apego a la vida, nos hizo abandonar esa Iberia de nuestra estima, tan desestimada por las vejaciones de que Salazar y Franco la hacen objeto.

Tú te has integrado a la emigración española y portuguesa en Francia sin acercarte verdaderamente a nosotros, exiliados políticos. Has preferido la relación de tajo, de «bistrot», de campamento chocero, donde serás víctima de las cotizaciones comunistas a título de camaradería ibérica. Cada mes quedas inundado con publicaciones «camaradescas» que estimulan el adhesionismo sin elevar el criterio personal de las personas adherentes. Serás incluso invitado a vino tinto para ceder simpatías y coger un carnet de soldado de Partido. En cierta manera has huido de un totalitarismo en España para caer de bruces en otro en el extranjero. Inconsciente viniste e inconsciente te mantendrán tus esforzados enroladores. Medita un poco, amigo Juan Emigrante, y conserva la independencia ganada con sólo cruzar la frontera, en Port-Bou o en Hendaya. Afina tu conducta, coge lecturas libres, ahuyenta la miseria moral ya que vas sacudiendo la económica, y tal vez en día próximo nos encontremos.

En la vía de la verdadera libertad, seguramente.

Juan del Exilio

CONSIDERACIONES

Breve esbozo sobre el tipo de dos madres

HEMOS de considerar, que no empezamos tan pronto como debiéramos a inculcar en el entendimiento y en el corazón de los niños los que pudieran llamarse sentimientos humanitarios. La madre, por ejemplo, casi inconscientemente, da las primeras y tempranas lecciones de atolondramiento y dureza de corazón, que pueden encaminar eventualmente al niño por los caminos de la crueldad y aún del crimen. Ya desde chiquito se incita al niño a que monte en un caballo de cartón y se le pone un látigo en la mano diciéndole: «Pégale para que ande». Con esta lección preparatoria, de varios modos complementada, estimulamos en el niño el ardiente deseo de fustigar al caballo de carne y hueso que arrastra un carruaje. Otras veces, si el niño tropieza con una silla, chichoneándose la frente y prorrumpiendo en llanto, la madre, ya por cortedad de alcances, ya por egoismo, procura distraer al niño del golpe recibido, diciéndole con fingido aire de enfado y disgusto: ¿La picara silla le ha hecho daño al nene? Anda y pégale a la silla. Dale un puntapie; pegale fuerte. Si al día siguiente el niño se echa encima del perro, o con él tropieza, el perro recibe el puntapie; y finalmente, si más tarde sobreviene alguna pendencia entre el niño, ya mayorcito y un compañero del colegio, trata a éste como su madre le enseñara a tratar a la silla y al perro. De esto se puede deducir, cuales serán las relaciones que, cuando mozo, tenga el niño con sus compañeros.

Después de esbozar el tipo de la madre imprudente y egoista, consideremos por un momento el de aquella otra siempre solícita y anhelosa de influir del mejor modo posible en el ánimo de su pequeñuelo, porque sabe cuán grande es el efecto psicológico de las primeras emociones. El niño cae de la silla o tropieza con ella. La madre, dominando el instintivo impulso de enojo y sobreponiéndose al espanto y lágrimas del niño, dice acariciando el chichón: ¿Por que le ha hecho daño el nene a la silla? Tráela y la curaremos también. Así se hace y todo pasa como si nada hubiera ocurrido. Otro día, sucede que el niño tropieza con el perro; y entonces, después que la madre le ha curado el daño recibido, acude el niño suavemente a consolar con caricias al perro; y si en otra ocasión tropieza con un compañero de juego, experimenta tal simpatía hacia el otro niño, que le mueve a tratarlo con el mismo consuelo y las mismas caricias que a él le prodigara su madre.

Cada quién puede considerar cuán decisivo es el influjo de estas sugestiones en la vida ulterior del niño y cuanta eficacia allegan a sus futuras relaciones sociales. Varios ejemplos de esta clase podríamos recordar en la vida cotidiana de las familias. Retrocediendo todavía más lejos, diremos que las madres que comprendan la poderosa influencia que pueden ejercer en las cualidades congénitas de sus hijos, tendrán ocasiones de observar que cada estado mental y emotivo del niño será efecto de la influencia que la madre deje sentir en la vida de la tierna criatura; y por lo tanto, no ha de inculcarle durante la niñez ideas o impulsos de cólera, odio, envidia o malicia, ni malos pensamientos de cualquiera clase que sean, sino por el contrario, infundirle sentimientos de ternura, de bondad y amor, que arraigándose en el corazón del niño desde que nazca, exterioricen sus efectos en el alma infantil, en vez de permitir la manifestación de los vicios opuestos.

PEREZ GUZMAN

S. A. T.

ASOCIACION ANACIONAL MUNDIAL

y II

ENTRE todas las agrupaciones esperantistas del mundo, S.A.T. (Sennacieca Asocio Tutmonda = Asociación Anacional Mundial) es la más fiel al pensamiento generoso del Dr. Zamenhof, este bienhechor de la humanidad.

¿Qué son estos esperantistas, obreros en general? ¿Qué preocupaciones tienen?

Son anacionalistas en un mundo que se presta poco a tal idea y rechazan con disgusto todo internacionalismo grotesco, cuyo fracaso no es preciso demostrar. Lo mismo que el protestantismo no hizo otra cosa que solidificar al papismo, el cual se hubiese derrumbado por sí mismo víctima de sus exacciones, igualmente los internacionalismos revigorizan, entretienen y perpetúan los nacionalismos creadores de desprecios, de odios, de violencias y de conflictos.

¡Anacionalismo!, dirán los burlones y escépticos, cuando vemos multiplicarse las fronteras con los nacionalismos que les son inherentes y las impertinencias que les acompañan, cuando sólo para desplazarse a otro Estado «independiente» es preciso proveerse de divisas, pasaporte, etc...

Lo mismo que el espíritu del hombre libre permanece libre a pesar de los apremios y, algunas veces, a pesar de los gruesos muros de los calabozos, el anacionalismo de S.A.T. continúa en este mundo lleno de barreras. Es el fermento que entretiene y hace desarrollarse la noción de un mundo sin fronteras, sin naciones, sin Estados soberanos. S.A.T. rehusando desde hace 40 años toda organización que se apoye en una administración clásica (geográficamente hablando) muestra la senda para ir hacia un mundo que haya superado todo nacionalismo, el cual, como dijo E. Lanti (fundador de S.A.T.) es la plaga más terrible que sufre la humanidad.

Para crear esta concepción de un mundo anacional, para liberar el espíritu de los hombres (incluso el de aquellos que se imaginan liberados de estos venenos que son los nacionalismos) S.A.T. preconiza el medio más eficaz: la utilización del idioma internacional: el Esperanto.

¿Por qué entonces no colaborar al logro de este objetivo, uno de los más bellos que existen? Los esperantistas rechazan con indignación los «paraísos futuros»; quieren que se instaure, en el presente, la paz, el bienestar del hombre, de todos los hombres de la tierra, en un mundo en el cual se habla siempre de civilización en tanto que millones de seres humanos mueren de miseria y de defectuosa alimentación, en tanto otros derrochan descocadamente el patrimonio humano, en un mundo en el cual el odio de los hambrientos representa un factor latente de guerras futuras.

El Esperanto en sí no es una panacea para las miserias humanas, pero puede crear, por su idea de anacionalismo, este estado de espíritu, de concordia, de fraternidad, que no podrá nunca realizarse a través los idiomas nacionales por causa del imperialismo, inherente y peligroso, que ellos representan.

Como lo decía ya Camus, «no es por medio de símbolos que triunfaremos de las fuerzas del mal». A todos los que luchan por la paz, en el mundo entero, los esperantistas de S.A.T. aportarán el utensilio que los hombres de nuestro tiempo no pueden ignorar. La paz depende de la acción de todos y de la utilización urgente, total y realista de *todos los medios* de que disponemos. La paz o la nada: tal es el dilema.

Remo Magnani

Para cualquier informe, dirijirse a S.A.T.-Amikaro, 67, av. Gambetta, París (20e), Teléfono: 797 87-05.

COMUNICADOS

GROUPE « LOUISE MICHEL »
ATTENTION !

Pour cause de maladie de G. Brassens rapporte son Gala du 15 mars au 10 mai. Même salle et même programme.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el día 10 de marzo a las 9 de la mañana en el local de costumbre.

Ante temas a discutir que requieren el criterio de todos, se recomienda la máxima asistencia.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

de Alianza Sindical Española C.N.T.-U.G.T.-F.S.V., en la Sala Leon Blum, rue Collot.

La Federación Local de la C.N.T. invita cordialmente a asistir a la conferencia que dará Ramón Liarte, presidente de Alianza Sindical Española en el exilio, el día 10 de marzo próximo con el interesante tema: «Trayectoria y derrotero de España». Se invita igualmente a las FF. LL. limítrofes, como también a todos los amantes de la libertad del pueblo español. A las 9,30 de la mañana.

CONFERENCIA EN TOULOUSE

Organizada por el Círculo de Estudios Sociales el compañero Maurice Joyeux se ocupará de «El anarquismo y la sociedad moderna» el 31 de marzo a las 9 y media de la mañana en la Sala Senechal. Cordialmente invitados todos los compañeros, simpatizantes y público en general.

S. I. A., ORLEANS

Celebrará reunión el 17 marzo a las 9 y media en el 25, rue des Pensées.

ACTIVIDADES EN PERPIGNAN

El Movimiento Libertario Español a todos los compañeros, por mediación de su Sección de Propaganda:

Deseosos de abordar los problemas de la actualidad que los historiadores tratan de desvirtuar con fines preconcebidos para que la ignorancia prosiga en los pueblos y se estabilicen los poderes contituídos, esta Sección de Propaganda organiza un ciclo de conversaciones a base de preguntas y respuestas en las cuales cada uno podrá exponer sus inquietudes y criterios.

Compañero: Por la presente quedas invitado a participar a la reunión que a tal efecto tendrá lugar el día 17 de marzo de 1968, a las 9,30 de la mañana, en el local habitual de reuniones.

Fraternalmente te saluda, la *Sección de Propaganda.*

CONFERENCIA EN BEZIERS

La dará el compañero Celma el domingo 10 de marzo, en nuestro local social, caserne St-Jacques, a las 9 de la mañana, el cual disertará sobre Camus y su ideario.

PROSIGUE EL CICLO DE CONFERENCIAS PUBLICAS EN MARSELLA

El domingo día 31 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en la Salle Fernand Pelloutier de la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie. Marseille (1er arro.), tendrá lugar una conferencia pública organizada por las Federaciones Locales de Marseille y de Saint-Henri de la C. N. T. con la colaboración del grupo juvenil libertario marsellés, a cargo del culto y estudioso compañero Jose Muñoz Congost, que disertará sobre el palpitante tema: «Pasado, presente y futuro de las Juventudes Libertarias».

El fundamental problema juvenil en toda su amplitud, interior y exilio, será profundamente analizado por el conferenciante.

Como todos los movimientos, el confederal y libertario, ha de renovarse para no fenecer. De ahí el supremo interés del tema de la conferencia, que reunirá en un apretado y cordial haz de voluntades a la muchachada fijlista y a los veteranos militantes para, de común acuerdo, incrementar la lucha contra la tiranía franco-falangista, liberar al pueblo español y asegurar la continuidad histórica de la C. N. T. y del M. L. E.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el 10 de marzo en el lugar y hora de costumbre.

ARTE Y LETRAS

Entrevista indispensable el 9 de marzo. Motivo: «Mañana». Y los días se siguen.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

París: Gregorio Ibáñez, 5; Jesús Cáceres de Dreux, 10; Joaquín Esteban, 10; Soms de Noisy le Sec, 5; Jaime Casellas, 10; *Roanne:* A. López, 10; *Aigues Mortes:* Emilio Martínez, 5; *Mazamet:* T. Jiménez, 10; *Yonne:* Vicente Orts, 6; *Royan:* Floristán, 10; *Breugny (Cher):* M. Santaloria, 7,30; F. L. de Drancy, 10.

Total: 98,30 *F.*

BOMBA VA

PARIS. — Según noticias de Prensa en La Haya han estallado bombas en las embajadas de España, Portugal y Grecia, y luego en el domicilio del embajador de Salazar. Hay seis personas ligeramente heridas.

También en Londres explotó un artefacto en los jardines de la embajada de Franco, con rotura de cristales y plantas volatilizadas.

El carácter antifascista de estos atentados parece evidente.

CARTA RECIBIDA

12 de febrero de 1968.

Sr. Director de LE COMBAT SYNDICALISTE. — París.

Estimado amigo:

Un amigo ruso — cuyo nombre no quiero pregonar, para evitarle reyertas inútiles — me ha dicho que encuentra razonable mi carta publicada en LE COMBAT SYNDICALISTE del 8 de febrero, referente a la conveniencia de que el gobierno soviético dedique una parte del tesoro español depositado en Moscú, durante la guerra civil española, a socorrer a los mutilados republicanos españoles de dicha guerra; pero que no le parece bien que yo no les diga nada, acerca de este asunto, a los emigrados españoles que están administrando particularmente sin ningún título legal, otra parte del tesoro español exiliado, independiente del depositado en Moscú.

Sobre esto debo decir que yo no sé a ciencia cierta quiénes son esos «administradores particulares» del tesoro español exiliado (si lo supiera lo diría). Lo único que sé es que esos «administradores particulares» existen efectivamente, y que los diversos gobiernos republicanos en el exilio se han dirigido a ellos, repetidamente, pidiéndoles la entrega del dinero público sin conseguir nada hasta la fecha. Parece que algunos de esos administradores no dicen nada. Otros alegan que ellos no pueden entregar el dinero público ni al gobierno republicano en el exilio ni al gobierno actual del interior de España, porque ninguno de ellos es suficientemente representativo para merecer tal entrega. Por todo esto, he llegado a la conclusión de que los llamados (con piadoso eufemismo) «administradores particulares» del tesoro español exiliado no soltarán un céntimo hasta que se forme en el interior de España un gobierno capaz de llamarles al orden con alguna eficacia.

De todos modos, y en previsión de que este último juicio mío sea equivocado, me dirijo, a través de LE COMBAT SYNDICALISTE, a todos los «administradores particulares» del tesoro español exiliado, rogándoles que dediquen una parte de sus fondos públicos a socorrer a los mutilados republicanos españoles de nuestra guerra, en la seguridad de que este acto de humanidad no podría ser criticado, ni ahora ni nunca, por ningún español honesto.

Queda cordialmente suyo y de la causa de nuestros mutilados

José Antonio Balbontín

PARADERO

Se desea saber el paradero de Plácido García Pernas. Nació en el pueblo de Marzs, ayuntamiento de Jove, provincia de Lugo. Es refugiado del 39 y hoy parece ser está naturalizado francés. Se interesa por él una hermana suya. Quienes puedan dar noticias del mismo, diríjanse al compañero Hilario López, cité E. 93, a 48 - St.-Chely d'Apcher.

Peña Racionalista

PARIS

Día 10 de marzo a las 4 exactas de la tarde: *Canciones, guitarra, armónica, versos y cine,* en colaboración con la muchachada del «Golem». El buen sabor del 18 de febrero será renovado, y tal vez superado.

AIRE JUVENIL EN PARIS

La Agrupación Juvenil «Golem» organiza para el sábado 9 de marzo, en el local social, un debate con el tema siguiente: *Sexualidad y familia.*

Se espera numerosa asistencia juvenil.

S.I.d.

DE MONTAUBAN

Invita a toda la colonia española de esta villa de Montauban a asistir a la tradicional Fiesta del Niño, que tendrá lugar como todos los años en la gran Sala de fiestas de la Casa del Pueblo, el día 10 de marzo de 1968 a las 15 h. 30. En ella los niños serán, como se merecen, obsequiados con una buena merienda y las delicias de un escogido repertorio de variedades en canciones y bailes modernos a cargo del prestigioso y tan aplaudido Grupo Terra Lliure, de Toulouse, que recordará a los menos niños algo de sus tiempos idos. Todos, pues, a la Casa del Pueblo.

Y para el día 24 del mismo mes de marzo en la misma Sala de fiestas de la Casa del Pueblo, a partir de las tres de la tarde, el renombrado Grupo Terra Lliure, en su completo, nos presentará el siguiente programa:

«LOS GRANUJAS»

Zarzuela lírico-cómica, en un acto y cuatro cuadros original de Carlos Arniches y José Jackson Veyan, con música de Valverde (hijo) y Torregrosa. Dirección artística, R. Florista.

Escogido repertorio de Variedades con canciones típicas y modernas, solos y dúos, alternando con bailes, ejecutados por el cuadro de bailes bajo la dirección de Amparito Navarro. Al piano, profesora Mme. Ramis. Presentará el espectáculo la dinámica y simpática Tina Prat.

Para invitaciones dirigirse a Horacio de Paz, 33, rue Delcassé, Montauban.

Servicio de librería

ACABAN DE LLEGAR

«Crónica de la Revolución Mexicana», R. Blanco (3 vol.)	45 00
«Historia de la Revolución Mexicana», José Mancidor	18 00
«Jão Ternura», Anibal M. Machado	10 00
«Al Diablo con la Cultura», Herbert Read	10 00
«Ideología y tendencias en la Comuna de París», H. Kœchlin	15 00
«Utiles después de Muertos», Carlos M. Pellicer	25 00
«Arte y Libertad», S. Vilar	15 00
«Rebelde en el Paraíso Yanqui», Richard Dronnin ..	20 00
«Correspondencia selecta de Joseph Ishill (Traducción y notas de Vladimir Muñoz) —	6 00
«Marxismo y Socialismo Libertario», Daniel Guerin	7 50
«España en el Crisol Politico», Henri Rabasseire	16 00
«Cataluña 1937», G. Orwell ..	16 00
«Dictadura y Revolución», Fabbri	16 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	12 00
«La Falacia del Marxismo», Gaston Leval	7 00
«Les Espagnols en France», Guy Hermet	26 00
«Furgón de cola», Goytisolo	21 00
«Historia de las agitaciones campesinas andaluzas», Juan Díaz del Moral	15 00

COLECCION PLAZA

Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», James Hilton; «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», ídem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Calidoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence; «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farisea», André Mauriac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», ídem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», ídem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

La Vérité sur Lourdes	7 50
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,40
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
«De l'Anoia al Sena sense pressa», J. Ferrer	10 00
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50

OBRAS DE VICTOR GARCIA

«Japón hoy»	3,00
«América hoy»	10,00
«Fundamentos del anarquismo» (Canoduction)	2,00
«El pensamiento anarquista» ..	3,00
«Escarceos sobre China»	8,70
«La Internacional obrera»	4,50
«El sudeste asiático»	10,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56.

Descuentos del 15 % a paqueteros y FF. LL.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LOS DERECHOS DEL HOMBRE

FUE en el año 1948, se cumplen veinte años, que la Asadblea general de las Naciones Unidas aprobó con toda solemnidad una enfática Declaración Universal de los Derechos del Hombre. Se ha dicho que ella es continuación y complemento de otros textos ya clásicos en lo relativo a proclamación de libertades cívicas.

Naturalmente, ya es sabido que la tal Declaración de principios lleva consigo una serie de cláusulas que serían laudables de no quedar limitadas a simples enunciados fijados en el papel como aquella famosa divisa de «Libertad, igualdad, fraternidad», de la que nadie hace caso; unos por considerarla una ñoñez sentimental, contraria a un conjunto de intereses particulares; y otros por saber que no tiene otro alcance que el puramente decorativo, puesta en la fachada de algunos edificios públicos, o a la manera de emblema en la cabecera de ciertos documentos. Total, nada.

Del abundante repertorio de cláusulas destacan: el derecho a la vida, el derecho a la protección contra la tortura y los tratos inhumanos, derecho a la seguridad y libertad de la persona, derecho a un juzgamiento en equidad, derecho a la seguridad y libertad de pensamiento, etc. Las Naciones Unidas, o sus representaciones estatales, es harto sabido que de hecho, en la realidad, están unidas en la falsedad, en la hipocresía de proclamar unos principios que hacen todo lo que pueden por no llevar a la práctica. Y no pueden hacerlos viables por el motivo evidente de que sería abrir brecha contra la propia estructura estatal. Y es harto sabido que nadie tiene inclinación a tirar piedras a su tejado.

No hace falta hacer alarde de sagacidad para llegar a la conclusión de que cada uno de los principios enumerados, al ser comparados con la realidad, enseguida se comprueba que en nada a ella se aproximan. Las conveniencias de orden político, la habitual rapacidad de la plutocracia, andan de por medio y hacen caso omiso a todo aquello que pueda rozar sus intereses.

Pero nunca faltan quienes mantienen de buena fe ilusiones respecto a la letra, a los enunciados de tono democrático. Y es al respecto de tales personas que se necesita hacer ver el engaño, la farsa de la celebración internacional de los Derechos del Hombre, que en verdad si que es menester batallar de firme para que alcancen, sin tapujos, a ser una realidad en todo lo que su sentido supone.

LA EDUCACION SEXUAL

Entre los temas que se han ido dejando de lado en lo relativo a la formación libertaria, figura el que afecta a la educación sexual. Había quienes en ella se especializaban, escribiendo en torno a sus derivados, libros, folletos, y artículos. Bastará recordar al doctor Marestan, a la profesora Magdalena Vernet, a Lorulot, y al anarquista individualista E. Armand. Se hablaba del amor libre, de la unión libre, de la camaradería amorosa, y de todo cuanto existía de ventajoso, así como de los inconvenientes de la vida conyugal.

El tema de referencia había dado inclusive a ciertas exageraciones que difícilmente podían hallar razonada justificación. Mas, en principio, el tema, ayer como hoy, reviste indudable importancia. Y al hacer referencia al pasado uno recuerda que incluso autores anarquistas de una habitual solvencia en el enfoque de otros matices del ideal, como Enrique Malatesta y Ricardo Mella, habían expuesto su sentir alrededor de un tema como es el amor y la relación, evidentemente, entre el uno y el otro sexo. Y si bien a la diferencia de años atrás, que en diarios y revistas libertarias el problema sexual ocupaba espacio, hoy no es así, tenemos que de ello nos hablan, en noticias y reportajes, publicaciones que no son de nuestros medios.

Aludiendo a países del Norte de Europa: Suecia, Noruega, y Dinamarca, se nos dice que las costumbres en el orden sexual otorgan una libertad como no se percibe en los otros países, dominados por no pocos prejuicios a este respecto. El periodo de noviazgo lleva consigo el contacto, la relación sexual, conduzca o no este periodo al matrimonio. No hay el prurito de virginidad, ni en lo relativo al hombre, como en lo que se refiere a la mujer. Cosa digna de tenerse en cuenta si se admite, como lógico, el que la mujer tiene, ha de tener, los mismos derechos que el hombre. Incluso se ha hecho relación de un periodo de ensayo en la convivencia matrimonial, al objeto de observar si el estar juntos una temporada puede ofrecer garantía, por las condiciones de carácter, de temperamento, para una convivencia constante. Algo muy puesto en razón si tenemos en cuenta que el período de noviazgo, sin la estrecha convivencia del hogar, supone la ausencia de un real, de un efectivo conocimiento de la vida en la intimidad, haciendo frente a todas las circunstancias: morales, materiales, y en lo relativo al contacto físico reiterado.

Y es el caso que el hecho de existir entre ambos la libertad apuntada, nos dicen quienes han estudiado detenidamente tales costumbres que no crea depravación, tendencia al vicio, a un desbordamiento de pasión erótica. Hay todo un proceso de educación que toma lo sexual con la misma naturalidad que cualquier otra cuestión de la humana convivencia. Tienden a borrar la impresión de estimar como un «tabú» lo relacionado con el sexo.

En las relaciones sexuales, nos dicen quienes han visitado los países nórdicos citados, va de por medio una cuestón de higiene y de prevención. Higiene para evitar determinados contagios y posibles infecciones que, pese a los medios curativos de nuestros días, de una notoria eficacidad, no dejarían de ser molestos. Prevención al objeto de evitar la no deseada fecundación; el tener siempre en cuenta la procreación consciente. De no hacerlo así, es sabido que los hijos no deseados son para los padres un semillero de inconvenientes y que es víctima de ellos la infeliz criatura, nacida sin proponérselo sus progenitores.

Las líneas que anteceden resumen la apreciación de un reportaje expuesto en un periódico francés por un periodista llegado recientemente de la estancia de un cuanto tiempo en Dinamarca. Una vez más la realidad nos confirma el que ideas anarquistas que en el pasado se consideraban absurdas, descentradas, inmorales, van siendo incorporadas a la realidad, tomando aire de costumbre en la vida corriente.

GUTENBERG EN LA RUTA DEL PROGRESO

Cinco siglos representan ya mucho en el desenvolvimiento de la Humanidad; poco si lo comparamos a la evolución, al desenvolvimiento físico del mundo en que vivimos. Juan Gutenberg nació en la ciudad alemana de Maguncia, entre 1394 a 1397, habiendo fallecido en la misma ciudad en el año 1468. Han pasado quinientos años desde el fallecimiento del inventor de la imprenta. Es decir: existen versiones que nos aseguran fueron chinos y coreanos quienes, mucho antes que naciera Gutenberg, emplearon procedimientos, caracteres grabados en placas de madera a los efectos de imprimir. Pero no llegaron a la perfección, ni alcanzaron las posibilidades en cantidad que abarcaban los métodos empleados por el celebrado impresor alemán, con su perfeccionamiento en materiales, singularmente con el uso de los caracteres de imprenta móviles y de hierro.

Pompeyo Gener, en su obra «La Muerte y el Diablo», hace referencia a un Fausto, amigo y colaborador de Gutenberg, aunque de un modo de ser más emprendedor y dinámico, que sufrió persecuciones y excomunión por parte de la Iglesia, que veía en un tan portentoso invento un maldecido producto de las artes diabólicas. Primiero fueron los copistas quienes se escandalizaron, ya que el nuevo procedimiento de impresión les eliminaba en su tarea de copiar manuscritos a mano. Después el fanatismo religioso, al no poder probar que andaban de por medio abracadabrantes procedimientos diabólicos, adujo que los medios de imprenta modernos servirían para difundir con la mayor rapidez ideas nefastas. Pero la evidencia demostró que también desde el punto de vista afecto a la clerecia se podía sacar partido de la imprenta. Ello quedó probado con el hecho de que el primer libro editado por Gutenberg fue la llamada Biblia de cuarenta y dos líneas.

Pasan los años; se hacen campañas en contra del analfabetismo; la cultura, el progreso efectivo, el progreso moral, se fundamenta sobre libros y más libros. Las ediciones populares difunden, hacen asequibles a las módicas posibilidades económicas, las buenas lecturas. Lo lamentable es que habiendo quienes saben leer, quienes tienen idea de lo que representó Gutenberg, pasan por delante de las librerías con igual indiferencia que la derivada de observar el adoquinado o el asfalto de las calles.

EL ANARQUISMO, ELEMENTO DE CONVICCION Y NO DE ESPECULACION

UNA ojeada objetiva sobre las diversas tendencias libertarias nos convence de lo confusos, lo maleados que se encuentran ciertos espíritus. Los compañeros españoles vinimos al destierro o ingresamos en los presidios de Franco — cuando la muerte nos libró de su guadaña — completamente vencidos: física y moralmente. En el primer caso por derrota en el campo de batalla; en el segundo a causa de una dejación «transitoria» de principios. Esto, añadido a la circunstancia de muchos anarquistas «de guerra», es decir, resbaladizos en cuanto a ideas, explica que, «españolmente», el acratismo sufra una multiplicidad de interpretaciones vendo del punto de vista personalista a las derivaciones premarxistas, político - reformistas, espectacularistas, y en mínima y contenida parte, a la contemporización con el verticalismo. Para recobrarnos del mal paso de la colaboración de guerra y reentrar en el anarquismo formal y mantenerse en él con el aplomo y seguridad debidos, hace falta una convicción a toda prueba, una disposición de ánimo excelente, un temple espartano vista la existencia de elementos que no sufren contradicción y que en nombre de la anarquía transigen con poderes adversos a la misma.

En el anarquismo extensivo — no hemos querido decir «extranjero» —, el mismo fenómeno de confusión que de nosotros criticamos, se manifiesta con una frecuencia que a los menos bregados que nosotros les puede parecer desalentadora. Seguramente que los compañeros no españoles carecen de tristes motivos cual nosotros para tomar la cosa cuesta abajo. Sebastián Faure estuvo en su punto al criticarnos una conducta « ministerialista » que se daba de cabezazos con nuestra vocación antiestatista. Alguien más le seguiría al solitario de Royan, pero la descendencia anarquista francesa en general no sigue la misma pauta. Hay compañeros galos que militan en la C. G. T. comunista, en la Fuerza Obrera socialista, y pocos en la Confédération Nationale du Travail anarcosindicalista, existiendo, además, el espécimen del « dilettanti » y la de los de pensamiento adaptable a corrientes impensadas e inanes.

Siempre en el orden internacional, la confusión, la impreparación libertaria, o la tibieza de convicciones de viejos elementos, permiten « derretir » el anarquismo actual por simpatías más o menos veladas hacia el castrismo, el chinismo, el americanismo, o la crematística, originando con todo ello esa suerte de «pout-pourri», de folklore libertario que, de persistir, alcanzaría a divertir a burgueses y comunistas, mas no a dejar el crédito histórico y el porvenir de la anarquía en la cima que, con saber y esfuerzos inauditos, nuestra generación anterior alcanzara.

No dibujamos este ingrato esquema para deprimir a nadie de nosotros. El anarquista tiene unas convicciones tan sólidas, tan suyas, que la volubilidad ajena y las contrariedades de todo orden no pueden desmoronarlas. Señalamos esos vicios libertaricidas en boga, para sugerir una rectificación de conducta en los compañeros de pendiente abajo capaces de comprender su situación y agarrarse, ascender, y recobrar la superficie libertaria. Los que bajan voluntariamente hasta la luna reflejada en el pozo, así se lo pasan satisfechos. Pero los otros, los libertarios de entraña, no tienen razón de continuar en la corriente adversa. Personalismos, interpretaciones prolijas y menudas, telas de araña complicadas para un trabajo negativo, todo eso no sirve a la causa: la embrolla. En anarquía precisa recobrarse, resituarse, para reconstituir el bloque granítico que el Ideal precisa. Confederalmente, las diferencias deben ser liquidadas y la obra de reconstrucción emprendida. Si en 1939 perdimos una guerra, la batalla de la unidad libertaria es en 1968 que debemos ganarla. Ya insinuamos una vez que la desavenencia de 1945 arruinó una posibilidad de irrupción libertaria en España. Delito que aún no hemos pagado, y experiencia amarga que, según las inconveniencias de ahora, aún no hemos comprendido.

Puesto que los sistemas capitalista y comunista en la práctica han fracasado; puesto que el comunismo libertario, por ejemplo, es una garantía de porvenir humano, ¿por qué no dar ejemplo de generosidad, de constructividad, de seriedad libertaria, a fin de que, ante el pueblo, tengamos la audiencia y el respeto debidos?

Las oscilaciones aflojan la cuerda, amigos. Las conductas consecuentes se imponen por ellas mismas.

Seamos convicción, no piezas de jazz-band ni de folklore.

Situación de violencia

EL panorama no puede ser más elocuente y expresivo en dicho sentido. Muchos de los pueblos de los llamados subdesarrollados, cuyos moradores andan famélicos y descalzos, sus gobernantes prestan mayor atención en adquirir armas y pertrechos bélicos que en satisfacer las más elementales necesidades de sus moradores. Los presupuestos armamentistas han sido aumentados en la mayor parte de naciones y en la URSS alcanza las cifras más altas que registra en el curso de su historia. Además, contamos con la dramática guerra de Vietnam, donde cada día que pasa aumenta en crueldad; la de Israel, donde se acentúan las rivalidades y los choqués violentos, y en letargo la de Chipre entre Grecia y Turquía...

A este alarmante proceso hay que añadir los fabulosos dispendios que se hacen en los estudios interplanetarios, que en su parte esencial entran también en los presupuestos bélicos. En cuanto a los armamentos se calcula que se gastan en el mundo por año unos ciento sesenta millones de dólares. Todo ello viene a acentuar los peligros que amenazan a la humanidad, puesto que es cosa aceptada por todo el mundo, por intuición o por conocimiento, que en un conflicto internacional las bombas neutrónicas significarían el suicidio o el asesinato de cuanto tiene vida en nuestro planeta.

Estos hechos, de por sí espeluznantes, hacen que se conceptúe como un mal menor o que no se le dé la importancia que merece a cuanto se refiere a los ensayos nucleares, que según estudios efectuados por científicos de renombre pueden resultar tan peligrosos como el uso de las bombas en lucha franca y abierta. Aquí tampoco está descartado el peligro que encierra el hecho de que estos artefactos son manejados por hombres que representan entre sí a grupos antagónicos. Este cúmulo de circunstancias hace que los elementos más responsables de todos los pueblos coincidan en que también es posible una lucha atómica por accidente, destacando la posibilidad de fallas humanas o técnicas que pueden provocar la hecatombe.

Según el doctor Linus Pauling, el armamento consiste en lo que los técnicos militares llaman «bombas limpias» y «bombas sucias». He aquí la verdad tal como es conocida por todos los expertos: en el curso de la explosión de las bombas pretendidamente «limpias» se forman sustancias como el estroncio 90, el cesio 137 y el yodo 131, que es lo que llamamos residuos radiactivos «normales». Estas materias provocan el cáncer de los huesos, la leucemia, otras enfermedades graves, así como mutaciones genéticas. Pero a la vez existen pruebas de otros elementos: el carbono 14, que se produce en el curso de la fisión y de la fusión de los productos que integran tales artefactos, conserva una nocividad mucho más durable que la de los elementos antes mencionados. Lo repito para que quede bien claro: hay mucho más carbono 14 en las «bombas limpias» que en las «bombas sucias».

Si los países que elaboran estas bombas continúan sus experimentos las enfermedades antedichas se duplicarán. La gravedad que plantea es sumamente peligrosa, puesto que el falso prestigio que se atribuye al poseedor de tales armas (Francia, China), está intoxicando el medio y no son pocos los países que desearían poseerlas, lo que solamente vendría a complicar el problema, ya que es tal el poderío nuclear de los Estados Unidos y de la Unión Soviética, que aun poseyéndolas otras naciones, la hegemonía mundial en este renglón estaría siempre a su favor, siendo probable que, en un momento decisivo, anularan todo intento agresivo de los poseedores de estas armas en cantidades pequeñas...

De forma que es conveniente combatir la proliferación de armas atómicas o nucleares; luchar contra la farsa del llamado «equilibrio por el terror», lo que sirve para justificar los despilfarros militarescos que son la verdadera causa de la miseria universal.

José Viadiu

Congreso Internacional de Federaciones Anarquistas

PARA información de la militancia anarquista de habla española que no recibe el Boletín de la Comisión Preparatoria del Congreso Internacional de Federaciones Anarquistas, damos a continuación un interesante extracto de los documentos publicados en boletín nº 7 de la C. P. que acaba de ver la luz. Por estos documentos se podrá apreciar el enorme entusiasmo, y el gran interés que el Congreso Internacional del Anarquismo organizado ha despertado en gran número de países dando lugar a un reagrupamiento importante de los numerosos grupos y organismos desperdigados por el mundo, reagrupamiento que no puede dejar de ser grandemente beneficioso para la presencia anarquista en tanto que movimiento revolucionario organizado, y para las ideas anarquistas en general.

EDITORIAL (página 2)

El nº 7 de nuestro boletín va a dirigirse a los cuatro rincones del mundo para ser distribuido a más de 200 destinatarios, de los cuales 24 organizaciones libertarias. Este boletín marca el comienzo de este año 1968, que verá la reunión de nuestro Congreso Internacional en Carrara (Italia).

Nunca, en la historia de nuestro Movimiento Anarquista, una asamblea de este carácter había reunido tantas adhesiones, levantado tal esperanza. Esta actitud, nueva y exaltante, muestra bien, por si fuera necesario presentar las pruebas, que una página ha sido vuelta, y que hoy, los militantes anarquistas han comprendido, al fin, la necesidad fundamental de unirse y de organizarse a fin de combatir juntos por nuestro ideal: la Anarquía.

Un gran despertar tiene lugar, a nuestros ojos; los militantes aislados, alejados, a veces, del movimiento durante años, retoman confianza e intentan con esperanza los reagrupamientos necesarios. Federaciones un tanto «somnolientas» resurgen y se ponen a trabajar. Algunas organizaciones libertarias ven la luz, bajo la impulsión de los militantes, en países donde, hasta aquí, no existían, a veces, más que algunos grupos aislados, y aún, nada.

El Congreso de Carrara representa una gran esperanza. ¡Trabajemos juntos y hagamos de suerte que él sea el punto de partida del vasto remozamiento de la actividad anarquista en el mundo!

Nosotros pedimos a todas las organizaciones, que nos hagan llegar, sin tardar, sus Informes sobre el punto 1º del Orden del Día. Los países que no hayan de participar en el Congreso de Carrara, pueden también, y nosotros se lo rogamos, dirigirnos estos Informes. Después de haberlos traducido al francés, nuestra Comisión se encargará de agruparlos, a fin de editar una obra que será un panorama del Movimiento Anarquista Mundial, y que marcará, nosotros lo esperamos, una fecha importante de nuestra historia. (Firmado: *Guy Malouvier*).

⁂

Lista establecida el día 10 de febrero 1968 de las organizaciones que han adherido al Congreso de Carrara 1968 (Italia):

Unión de Anarquistas Búlgaros en Exilio (U. A. B.).

Federación Anarquista Ibérica (F. A. I.).

Movimiento Anarquista Holandés (Federatie Van Vrije Socialisten, más el grupo de Vrije).

Federazione Anarchica Italiana (F. A. I.)

Fédération Anarchiste Française (F. A. F.)

Comisión de Coordinación Libertaria (Bélgica).

Federación Anarquista Japonesa.

Movimiento Libertario Brasileiro (Brasil).

Movimiento Libertario Cubano en el Exilio (M. L. C. E.).

Federación Anarquista Mexicana (F. A. M.).

Deutsche Anarchistische Bewegun (Alemania Federal).

Federación Libertaria Argentina (F. L. A. Argentina).

Federation of Australian Anarchists (Australia).

Anarchist Federation of Britain (Gran Bretaña).

International Anarchist Commission (C. I. A., Londres).

Fédération Anarchiste du Quebec (Quebec).

Organizaciones Libertarias del Perú (Perú).

New Zealand Federation of Anarchists (Nueva Zelanda).

Anarchist Movement of the United States of America (U. S. A.).

Movimiento Libertario de Finlandia (SUOMI).

Federación de Agrupaciones Libertarias de Chile (F. A. L., Chile).

Observadores:

Movimiento Anarquista de Colombia (Colombia).

C. I. R. A. - Lausanne.

Movimiento Libertario Húngaro

⁂

Orden del Día definitivo del Congreso de Carrara, septiembre 1968.

1º La situación económica, social y política de los países representados; la situación del Movimiento Libertario, así como las perspectivas de actividades y de difusión de las ideas libertarias en estos países. (Informe de los delegados).

2º Los libertarios, el movimiento obrero y las organizaciones obreras nacionales e internacionales.

3º El anarquismo y el marxismo a prueba ante la experiencia del siglo XX, y teniendo en cuenta las experiencias de las revoluciones rusa, española y cubana.

4º La Internacional de Federaciones Anarquistas frente a los bloques imperialistas, a los países no alineados y a los problemas esenciales de nuestra época: la juventud, la lucha contra la guerra, contra el hambre en el mundo, contra las dictaduras, el racismo, etc.

5º Actitud del movimiento anarquista frente a la expansión de las religiones, y medios de combatirlas.

6º Organización de la economía en una sociedad anarquista o durante la etapa de transformación revolucionaria hacia la anarquía.

7º Las bases ideológicas, tácticas y organizacionales de la Inteénacional de Federaciones Anarquistas.

8º Pacto de asociación y compromiso formal de sostenimiento material preciso, y de colaboración regular en las actividades internacionales.

9º Nombramiento de un organismo de relaciones internacionales, encargado, además, de la publicación de un boletín de información y de orientación libertarias. Este organismo comprenderá igualmente un Comité Internacional de Solidaridad con los movimientos de exiliados de los países totalitarios.

Este Orden del Día, aunque siendo conforme al publicado en el último boletín, contiene algunas diferencias en el orden de los puntos de su texto. Así, el punto 4 se convierte en el 7, el punto 5 pasa a ser el 4, el punto 6 será el 5, y el punto 7 pasa a ser el 6. Esto con un deseo de claridad.

⁂

A todos los anarquistas del mundo. A la Prensa libertaria de todos los países y de todas las lenguas.

La decisión está tomada: el Congreso Internacional de Federaciones Anarquistas de Carrara tendrá lugar en la primera semana de septiembre 1968.

El Orden del Día está establecido. Las Federaciones, sus organizaciones locales, los grupos y los militantes aislados (en los países sin federación constituída), se pondrán sin tardar al estudio y a la discusión de los problemas, a fin de adoptar sus puntos de vista, y de presentar por escrito, en los plazos solicitados, (dos meses antes del Congreso, a más tardar), sus proposiciones.

El Congreso de Carrara no comprometerá por sus decisiones nada más que a las federaciones que participarán en él. Queda entendido, y es normal, pero ciertos puntos del Orden del Día son de naturaleza a interesar a todos los anarquistas. El hecho de su ausencia — voluntaria o involuntaria — no les priva de la posibilidad de expresar su opinión, y hacer así un trabajo apreciable en la prensa libertaria.

Ninguna idea interesante o mejor manera de formular el pensamiento, será desculdada. Los adherentes a las Federaciones anarquistas no cesan de ser anarquistas por el hecho de que ellos dan su preferencia a la organización. El oído y el corazón, la vista y el espíritu de todo anarquista, en la medida en que lo es y lo permanece, están abiertos a los buenos consejos...

La Comisión Preparatoria del Congreso de Carrara invita cordialmente a toda la prensa libertaria a abrir sus columnas, y a todos los anarquistas que se sienten capaces de una preciosa aportación, a tratar libremente los problemas que ellos estimen de primera importancia.

Saludos fraternales y gracias anticipadas.

La Comisión Preparatoria

Ni cañones, ni dólares

LOS constantes reveses de USA en el campo internacional deberían abrirle los ojos y hacerle comprender, de una vez para siempre, esta gran verdad: no bastan los armamentos, tanques, aviones, barcos y bombas espeluznantes, para convencer a los pueblos. Ni basta tampoco el dinero, derrochando con mano pródiga y con intención torcida.

Antes que ellos, otros pueblos trataron de avasallar a sus vecinos y lo consiguieron por la fuerza. ¿Es esa la civilización que nos prometéis? El tío Sam fue ingeniso, quiso abrumar a los vencidos y a los amigos con riadas de dólares que les llevaban reconstrucción, bienestar y vicios. Pronto aparecieron las facturas al cobro: sujeción política, sujeción militar y sujeción económica. ¿Es esto todo lo que habéis discurrido?

USA, pueblo de cowboys y de tenderos, olvida lo fundamental: para convencer hay que tener razón. Es mucho más barato y mucho más humano.

¿Tiene razón el Tío Sam en pretender dirigir el mundo si es incapaz de dirigir su propia casa? ¿Cómo vamos a copiar el sistema supercapitalista, a que se halla aferrado, si nos consta, en nuestras entrañas, que es injusto, brutal y repelente; si nos consta que crea millonarios absurdos al lado de indigentes desesperados? ¿Cómo vamos a copiar una sociedad donde se dan palos a los que hablan de paz y donde se dan coces a los que piden la igualdad de derechos? ¿Podemos admitir una sociedad dominada por la ley del silencio y de la presión?

¿Y en política internacional? Promovieron la descolonización de la Tierra con el siniestro afán de ocupar con sus cambalaches las plazas que otros soltaban. Promovieron guerras en las cinco partes del globo; allí donde había un territorio que asaltar, una base que instalar o un pueblo que sojuzgar. Había que enseñar los dientes al mundo entero para que aprendieran a temer al coloso USA, señor de vidas y haciendas.

En España se aliaron con el general Francisco, campeón de la carcomanía, fiel continuador de las glorias de Benito, Adolfo y Oliveira. El precio de su traición fueron las bases que generosamente les regaló quien no era dueño de ellas, porque pertenecen inalienablemente al pueblo español. Y nos han colocado en peligro de guerra. Y nos han colocado en peligro de que volemos todos el día menos pensado. Y los negociantes «made in USA» nos venden Coca-Cola, tabaco rubio, wisky y perros calientes. Y nos exhiben anodinas películas de vaqueros y de gangsters; y tenemos que comprarles libros, discos y chatarras, vengan o no a cuento.

Ni nos son simpáticos, ni tenemos nada que agradecerles. Siempre les recordaremos como perjuros que ayudaron a nuestro carcelero a tenernos bien amarrados, a cambio de enroscarse en la carne española por medio de unas bases guerreras.

En todo el mundo se oye el mismo clamor, es coro gigantesco el que también nosotros unimos nuestras voces:

¡Yanquis, idos a la... luna!

Nica-Sipani-Agua

España, febrero 68.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

FESTIVAL ANUAL

DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

Organizado por la Confédération Nationale du Travail

Día 7 de abril 1968 en el Palais de la Mutualité Paris

(Métro Maubert-Mutualité)

DANIEL MUSSY

Uno de los « chansonniers » más populares de Paris que estará en nuestra Fiesta de la solidaridad obrera : Daniel MUSSY. Es particular que estos discípulos de la «Escuela de Montmartre» sientan unánime simpatía por la gente del sudor y de la calle que venimos a ser los trabajadores, máxime cuando somos víctimas de... la reminiscencia fascista.

Daniel MUSSY es la chispa más penetrante del Caveau de la République, y por unos momentos lo tendremos a nuestro lado para que el picante humor francés nos compense en algo ese «mal rato» de 29 años de exilio que no se desencarama de nuestros hombros.

3428
B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

14 MARS 1968
NUMERO 497
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Le volcan gronde

Certains camarades nous ont écrit pour nous demander de faire une déclaration publique situant la position de notre Confédération face aux difficultés toujours croissantes du monde du travail. Il nous est facile de répondre que notre position reste toujours la même : que nous sommes plus que jamais les fidèles défenseurs du syndicalisme authentique de nos aînés (Bakounine, Varlin, Pelloutier et tant d'autres); que le fédéralisme est pour nous la forme d'organisation sociale la plus parfaite. Et partant de ces affirmations, notre position face aux problèmes angoissants qui étreignent l'humanité, ne se prête à aucune équivoque.

Que ce soit sur le plan national ou international la C. N. T. se déclare contre toutes les guerres, toutes les dictatures, toutes les spéculations, les privilèges, les hiérarchies; elle condamne toute forme de racisme, d'esprit religieux et dogmatique, toute croyance aveugle et irraisonnée.

Nous considérons que les progrès de la science et de la technique permettent aujourd'hui la mise en application de notre vieille devise : « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins. »

Nous nous garderons bien de proclamer, comme certains syndicalistes du « dialogue », que l'avenir c'est l'Europe unie ou que la nationalisation de diverses entreprises qui profite à des trusts internationaux améliorera le sort de la classe ouvrière.

Le sort de l'humanité et plus particulièrement celui des travailleurs se trouve en se moment menacé par la scandaleuse insuffisance de régimes périmés et caducs; ce n'est donc pas dans les accords mercantiles que les ministres de ces régimes pourraient signer que nous devons chercher notre salut, ni dans leur ingérence dans l'entreprise.

D'ailleurs, il faut être aveugle ou de mauvaise foi pour ne pas voir que le volcan gronde, le malaise s'étend à toutes les couches laborieuses et à tous les pays, les capitalistes eux-mêmes sentent une sorte d'inquiétude en pensant à ce que sera demain et les journaux financiers parlent de « la fièvre de l'or ». Les quotidiens sont pleins de faits divers qui relèvent plutôt du drame social; bref, rien ne va en ce monde de fous et comme divertissement on nous offre la terreur nucléaire et quelque guerre de ci, de là. Que peut pour cela une alliance à six ou à dix ?

C'est en fonction des réflexions que nous tirerons de cette triste réalité, qu'il faut agir et prendre position. Une position qui ne doit pas seulement être celle de la Confédération Nationale du Travail mais celle de tous les hommes conscients et persuadés qu'il faut sauver l'humanité tant qu'il en est encore temps.

Il ne s'agit pas de regretter les insuffisances de tel ou tel gouvernement, de telle ou telle loi, de tel ou tel plan; ce qu'il faut c'est la cohésion, le regroupement de tous les travailleurs pour dénoncer, certes, les initiatives criminelles de nos exploiteurs, mais surtout pour les contrer, pour les anéantir et créer une ambiance plus respirable, plus fraternelle et plus humaine. Ce sera alors une véritable lutte sociale... Une révolution. Mais écoutons ce que disait Delmas, un syndicaliste de 1936 :

« Ceux qui voudraient aujourd'hui écarter la révolution économique indispensable et inévitable, pour ramener le syndicalisme ouvrier à émettre des revendications limitées, ne se rendent pas compte de la situation générale. »

Nous sommes dans une situation analogue à celle de 1936, du moins en ce qui concerne le marasme économique; dans le domaine de la politique, toujours assujetti au capitalisme international, Hitler et Mussolini ont disparu mais il reste encore suffisamment de Francos et de Boumédiennes pour asservir les peuples et ensanglanter l'humanité.

« Quand on a soin de se rendre un compte exact de la grandeur de l'action à accomplir, de la tâche considérable à laquelle on doit besogner sans trêve, alors les pas en avant, les victoires transitoires, sont un réconfort pour les besognes plus décisives », disait Griffuelhes.

A NOUS L'AVENIR, A L'USINE COMME AUX CHAMPS !

On sait que Marx considérait que toute révolution socialiste exigeait à son éclatement un développement industriel capitaliste très poussé, ce qui sous-entendait une grande formation technique du prolétariat.

Or, depuis un demi-siècle, c'est le contraire qui s'est produit, en Russie et dans le bloc soviétique, en Chine, en Espagne, à Cuba, etc.

Tous ces pays étaient ou offraient une économie agraire dominante. La paysannerie russe offrait cet avantage psychologique d'être séculairement d'orientation communautaire : la terre est à Dieu, nul n'a le droit de la posséder ! Le bolchevisme jugea cet état d'esprit négligeable..., et ce grand pays connut une famine épouvantable !

Il apparaît depuis que là où la productivité industrielle s'accroît intensément, selon un rythme *apparemment* progressif et continu, les travailleurs ne sont jamais prêts à mettre en danger un système d'exploitation dont ils espèrent un mieux-être irréversible.

Les agriculteurs eux-mêmes trouvent dans ce processus industriel un élargissement des marchés agricoles.

Mais, du fait même d'une productivité que le *profit* ne saurait trop freiner sans subir sa propre dégradation, il arrive que cette intense productivité qui produit plus qu'elle ne distribue de pouvoir d'achat, ne trouve plus à s'écouler : les *ventes* sont ralenties et stoppées...

C'est à ce moment seulement, quand les travailleurs auront perdu la *foi* dans le système dont ils espéraient un mieux-être progressif que, placés entre des guerres semblant inévitables et une révolution rendue possible par la perfection des moyens de production et la perspective d'une *abondance facile à mettre en œuvre*, qu'ils choisiront la révolte par réaction antiguerrière, ou à l'éclatement du conflit.

Le progrès technique ayant envahi l'agriculture, cette dernière se trouvant alors dépossédée de toute traction animale par l'usage de la traction mécanique, les travailleurs industriels se trouveront dans la condition optimale pour assurer à la paysannerie les carburants nécessaires.

Il nous apparaît que la révolution ouvrière n'apparaîtra possible que le jour ou la saturation des « marchés solvables » paralysera les *ventes*, provoquera un chômage généralisé par la dégradation des *profits*.

Comme cette situation critique ne sera pas particulière à un seul pays, les conditions de la révolution sociale se trouveront réalisées sur tout un espace continental, si, toutefois, les communistes libertaires conscients du rôle qu'ils ont à jouer, ont su y préparer les esprits et les moyens.

Au contraire, tous les pays industriellement arriérés, n'ayant pu ni su investir suffisamment dans l'équipement de l'agriculture, l'exploitation féodale ou semi féodale maintient la paysannerie dans une pauvreté générale, condamnant les jeunes paysans à une émigration provisoire vers des pays de consommation.

Ces émigrés rapportent des provisions de colère dans leurs valises qui ne feront qu'amplifier l'impatience révolutionnaire de la paysannerie tout entière. En ces pays, la classe ouvrière ne peut devenir que l'avant-garde d'une révolution paysanne balayant la propriété privée et la plaçant sous gestion coopérative et communale.

La Russie était un pays d'économie paysanne (80 %), et cette paysannerie offrait cette disposition d'esprit unique dans le monde, de pratiquer un communautarisme très étendu. La conquête de l'*Etat* par des théoriciens marxistes noya les possibilités libertaires dans le sang et la famine.

Une révolution que l'on ne nourrit pas est et sera toujours une révolution perdue. La répression s'imposant, l'individu est toujours broyé par le mécanisme dictatorial.

A nous de le prévoir.

J. B.

Rétrospective

Quand les temps deviennent durs quand l'angoisse pénètre dans les foyers des travailleurs; quand les discours des politiciens n'arrivent pas à dissimuler l'ampleur des crises économiques; quand la rue devient le théâtre du mécontentement populaire, le pouvoir radicalise ses méthodes de répression et donne à sa police un droit accru à la brutalité, feignant d'ignorer ses lâches attentats à la liberté individuelle.

La recrudescence des brutalités policières à notre époque, nous rappelle la période d'avant la grande guerre de 1914.

En ce temps-là, le socialisme et le syndicalisme formaient un courant quasi religieux qui donnait à toutes les manifestations ouvrières un caractère de plus en plus revendicatif et révolutionnaire.

A chaque manifestation, des travailleurs étaient arrêtés par des agents en civil ou en uniforme, entraînés vers des postes de police ou de véritables bourreaux se faisaient les poings et les pieds à martyriser des hommes épris de justice et de liberté.

C'est d'ailleurs ce qui se reproduit aujourd'hui.

Devant une telle sauvagerie, G. Hervé et Almeyrada fondèrent une association de combat chargée de protéger les travailleurs au cours des manifestations : les Jeunes Gardes.

Ces jeunes gardes, divisés en groupes de combat, assuraient la surveillance des colonnes de manifestants contre les violences policières. C'est ainsi que le jour ou Hervé fut libéré de la Santé, le P. S. organisa une manifestation monstre pour fêter sa libération. On savait que la police avait reçu des ordres pour intervenir brutalement.

Almeyrada divisa les Jeunes Gardes en deux groupes chargés de la défense de la rue de la Santé à ses deux extrémités. La police repoussée, on fit intervenir les brigades d'agents cyclistes, lesquels à cette époque, roulaient sur des cycles pliants que l'on pouvait charger sur le dos. Quand ces agents arrivèrent par le boulevard, Almeyrada, à la tête de son groupe, hurla : « Pas de retraite ! Détruire les vélos et chasser les agents ! » Et ainsi fut fait.

Le journal d'Hervé — qui plus tard devint le chantre de la victoire ! — donnait les conseils suivants :

« Quand vous êtes arrêtés et « passés à tabac », tout en vous préservant les côtes, tâchez de prendre un numéro sur un des agents qui vous frappent. Retenez-le bien pour le transmettre à l'organisation des Jeunes Gardes. » Et c'est ainsi que de temps à autre la presse annonçait que tel agent avait été assailli, durement corrigé, souvent blessé sans qu'il ait été possible de retrouver les assaillants.

Et au journal « la Guerre sociale », on remarqua bientôt que les « passages à tabac » devenaient de moins en moins nombreux sans que la pratique s'en perdit entièrement.

Le jour de l'assassinat de Jaurès, alors que les Jeunesses Socialistes clamaient devant « l'Humanité », leur volonté révolutionnaire; alors que du balcon, Cachin et Renaudel encourageaient le peuple à sauver la France capitaliste, on vit surgir un des secrétaires, la tête en sang, échappé d'un poste de police...

Les rapports de force n'ont pas changé : on se demande toujours comment un homme peut se faire policier ? Quel haïssable métier !

G. BRITEL

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

De tout, un peu

Deux sous-marins ont disparu ces derniers temps au fond de l'eau. Tous deux avec leur équipage au complet, tous deux dans la pacifique Méditerranée. L'un israélien, dont la presse (la nôtre) n'a que très peu parlé; l'autre gaulliste donc frrrançais et, par-dessus le marché ultra-moderne, et de la perte duquel on a abreuvé l'opinion.

Certes, il n'est pas dans mon intention d'ironiser là-dessus : dans les deux cas il s'agit d'une soixantaine de marins, c'est-à-dire d'hommes de chair et d'os, sacrifiés à la déesse Guerre.

A partir de là, il importe peu que ces hommes soient des volontaires où des appelés. Ils sont morts pour une cause plus que discutable, et, à côté de cela, la perte de deux carcasses métalliques compte pour peu de chose.

Toutefois, si l'on comprend que la France belliqueuse et cocardière, éternelle et victorieuse, riche et généreuse, puissante et enviée, crainte et aimée, (et j'en passe), si l'on comprend, dis-je, que cette France-là s'offre le luxe de posséder des sous-marins plus ou moins atomiques, l'on ne s'explique guère qu'un pays neuf, pauvre et se flattant d'être à la pointe du progrès social comme Israël, fasse de même.

J'entends bien qu'en matière d'armements, il n'y a guère de différence fondamentale entre le pistolet et le canon de 350, entre le lance-pierres et le lance-bombes. Mais, tout de même, un sous-marin, à quoi cela peut-il servir, pour un si petit pays, possédant un si petit budget, et n'ayant pas la prétention, comme d'autres, jadis, d'affirmer que son avenir est sur l'eau ou, en cette occasion, sous l'eau.

Et doit-on en déduire que cette nation, cette communauté née du rassemblement de milliers de familles persécutées un peu partout, particulièrement dans l'Allemagne d'Hitler, ne puisse suivre d'autre voie que celle, inéluctable disent certains, de toute société organisée.

L'on serait tenté de le croire, malgré tous les espoirs que la naissance de la nation israélienne avait suscités dans le monde entier. Et à cause de l'œuvre réalisatrice du début, faite dans la joie et l'égalité de tous les citoyens, que ne pouvait-on pas espérer de ce retour à la terre promise ?

Hélas, à tort ou à raison (1), Israël s'est constitué en Etat, c'est-à-dire que la communauté s'est muée en une organisation centralisée, policée et forte, pourvue d'une armée de premier ordre possédant des engins de mort dignes d'un quelconque Etat capitaliste.

Et le reste a suivi ; le reste, c'est-à-dire la jalousie des Etats arabes sous-développés, et le réveil de la haine séculaire d'autrefois. Le tout soigneusement entretenu et attisé par les requins à odeur de pétrole des deux blocs qui prétendent se partager le monde. Et puis, finalement, la guerre. Laquelle, si l'on en juge par ce qui se passe dans cette partie du monde, n'est pas prête de s'arrêter, hélas.

BLANQUET

(1) A tort, si l'on approuve la thèse de ceux qui prétendent qu'Israël, se contentant de s'organiser en société agricole et industrielle, productrice de biens de consommation, la propagande belliqueuse des Arabes producteurs de pétrole n'aurait pu se développer en profondeur, comme elle l'a fait. Et le racisme, qui semble se réveiller, ne serait peut-être pas revenu empoisonner les relations individuelles et collectives des humains de l'ère actuelle.

AUX USINES AIR - EQUIPEMENT
BLOIS

Février aura été vraisemblablement le point de départ d'un renouveau syndical.

A la suite de la « mise à pied » pour deux jours d'un ex-délégué syndical, qui, s'il est marxiste, n'en est pas moins révolutionnaire.

En butte depuis quelque temps aux attaques de la C. G. T. parce que dénonciateur de sa politique de renoncement et de compromission, il a mis la dite centrale et le patronat devant un dilemme sérieux et l'ensemble des travailleurs face à ses « responsabilités ».

Les centrales réformistes, mais en particulier la C. G. T. devaient-elles défendre l'ouvrier le plus dangereux pour eux parce que son passé de militant, son intégrité, l'ont fait estimer de tous et sa franchise à dénoncer les erreurs passées, y compris les siennes, font trembler les estafiers du Parti Communiste ?

Le patronat avait à sanctionner, puisque c'est là son rôle, un ouvrier très qualifié, bénéficiant d'une audience auprès des travailleurs, capable de réveiller par simple esprit de solidarité, une combativité abâtardie par la glorification de la future association P. C. F. - F. G. D. S., phase terminale de l'évolution et point de départ d'une ère paradisiaque pour le prolétariat français.

Aussi que la C. G. T. l'excuse, ce prolétariat qui n'a rien compris : de 10 % de grévistes lors des précédentes grèves pour le bifteck, la manifestation de soutien a été effectuée par environ 70 % du personnel.

Bien sûr, les réformistes sont allés de leurs sermons lancinants, mais ils avaient d'ore et déjà perdu la partie.

Les conversations et les propos n'avaient que faire leurs *solutions*, ils reflétaient plus un besoin de se consulter mutuellement pour essayer de trouver quelque chose.

Ce quelque chose, c'est faire table rase de tout ce qui a pu se faire jusqu'à maintenant, suivant des directives au sommet, ne représentant absolument pas leurs aspirations ni leurs besoins.

Un Comité d'unité d'action sera constitué prochainement, groupant tous les travailleurs qui désirent se défendre et lutter sans abandonner leur pouvoir à des censeurs pour qui le syndicalisme n'est que le moyen de contrôler, puis de diriger politiquement les aspirations légitimes des ouvriers.

Les formes d'action étant décidées par la base, le véritable syndicalisme renaîtra. Il appartiendra aux travailleurs de ne plus se laisser dessaisir de cette force qui, si de tels comités se développent, se multipliera pour faire sortir enfin de l'immobilisme et de l'apathie la lutte ouvrière.

C. N. T. — A. I. T.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Les camarades qui désirent participer à l'action militante de la C.N.T. et tous les amis de l'A.I.T. qui se trouvent en disposition de correspondre aux besoins des activités syndicalistes révolutionnaires de la région parisienne, sont invités à se mettre en rapport avec ses syndicats ou la commission administrative de la Deuxième Union Régionale.

Chaque camarade peut contribuer pratiquement dans les diverses tâches de :

— Collaboration au journal de la Confédération, correspondants, informations des lieux du travail.
— Comité de Rédaction de la Deuxième Union Régionale pour LE COMBAT SYNDICALISTE.
— Assesseurs aux travaux administratifs des syndicats.
— Création de nouvelles sections syndicales.
— Organisation de loisirs culturels et de plein air.
— Orateurs pour conférences et actes d'information syndicale.

CHRONIQUE DE L'OBJECTEUR DE CONSCIENCE

Lettre collective et publique justifiant les renvois de livrets militaires :

Après Maître Georges Pinet, D. Halevy, R. Grun, J. Atger, J. Coulardeau, R. Huard, G. Châtelain, J.-P. Perrin, A. Leaud, J. Desbois et J.M. Muller, les soussignés ont également renvoyé leur livret militaire et font la déclaration commune et publique suivante :

« Nous avons renvoyé notre livret militaire au ministre des Armées. Pourquoi avons-nous accompli ce geste ? Parce que, venus d'horizons philosophiques et sociaux très différents, mais ayant pour exigence commune le respect de l'homme, nous refusons l'actuelle course aux armements, et spécialement aux armements atomiques. Notre acte, bien que posé dans notre pays, concerne une situation mondiale.

« La course générale aux armements s'aggrave d'année en année de par le monde et touche même des pays en voie de développement (tels que l'Amérique latine, le Proche-Orient, etc.), incités à agir ainsi par l'attitude des grandes puissances.

« Même si la force de frappe française constitue pour le moment un procédé de « dissuasion » (!), elle ne saurait en aucune manière être une voie sûre pour le maintien de la paix : elle ne peut aboutir qu'à une impasse, à un impossible « équilibre de la terreur ». Loin d'éliminer les causes de la guerre, nous sommes responsables de leur aggravation, ainsi que des crimes d'ores et déjà commis au nom d'expériences nucléaires prétendues « propres », (en Polynésie, par exemple).

« Malgré la menace nucléaire, les conflits ensanglantent la planète, en particulier l'atroce guerre de Viêt-nam : nous saluons ici fraternellement les milliers de jeunes Américains qui renvoient ou détruisent leurs papiers militaires en signe d'opposition active à cette guerre.

« Cette course aux armements est en effet, le signe le plus manifeste et le plus scandaleux de la situation de violence à laquelle se trouve acculée l'humanité; ceci par suite de *l'exploitation inévitable* dans notre système économique actuel, des pays pauvres par les puissants et privilégiés dont nous sommes.

« Mais si nous dénonçons cet état de fait, c'est que nous croyons l'homme capable de maîtriser le développement de l'humanité et de l'orienter vers le service de tous les hommes, dans ce qu'il y a de meilleur en eux. C'est ainsi que nous entendons participer à la construction d'un monde plus juste et plus solidaire.

« Nous savons que notre geste ne se suffit pas à lui seul et réclame de nous une *participation active* à toutes les formes de lutte, tendant à libérer les peuples de la faim et de la peur.

« Pour chacun de nous, c'est notre foi, notre philosophie ou notre idéologie qui donne sa pleine signification à notre décision. »

Bruno Abeille, étudiant en théologie, 69-Eveux; Adolphe Bédoin, aumônier de lycée, 42-Saint-Etienne; J.-P. Bertrand, correcteur d'imprimerie, syndicaliste, militant du M. C. A. A., 95-Herblay; Hugues Faynel, expert en prévoyance sur la vie, militant du P. S. U. et du M. C. A. A., 69-Oullins; J.-Philippe Hamon, étudiant en théologie, 69-Lyon; J.-P. Machy, artisan peintre en bâtiment, militant pacifiste, 75-Paris; Yves Ruellan, prêtre dominicain, 69-Eveux; Pierre-Luc Seguillon, étudiant en théologie, 69-Eveux.

APPEL A LA SOLIDARITE

Je suis actuellement dans un centre de convalescence jusqu'au premier avril; à cette date je serai sans travail et sans domicile. Je suis coiffeur pour hommes mais je suis disposé à faire autre chose.

Voudrais-tu, avec les camarades, voir si vous pouvez me trouver un emploi ? J'ai 63 ans.

Ecrivez au « C. S. », qui transmettra.

LYON

La Commission organisatrice du Cercle de Culture Sociale, vous invite à l'Assemblée générale qui aura lieu le samedi 23 mars à 15 h. au local, 196, rue Vendôme.

La Commission

Campagne contre le chômage :

« Les 30 heures »

La plupart des médecins sont d'accord pour reconnaître que, dans de nombreuses branches d'activité en France, la durée du travail est très proche de la durée maximum de travail physiquement et psychologiquement supportable par l'individu. Encore faudra-t-il ajouter là aussi à la durée effective de travail à l'usine ou du bureau les temps de trajet qui s'accompagnent d'une fatigue nerveuse et physique certaine. Dans de nombreuses entreprises très mécanisées où l'homme se borne à contrôler inlassablement le même détail du processus automatique de production, la fatigue nerveuse est telle qu'il n'est pas rare de voir apparaître certains troubles psychiques, d'ordre individuel et parfois collectif, chez les travailleurs réduits à l'état de simples robots et soumis à une tension nerveuse excessive. L'attention étant sollicitée de façon ininterrompue se relâche également parfois brusquement provoquant, dans certains cas, des accidents d'autant plus graves qu'ils sont inattendus et que les réflexes d'auto-sauvegarde du travailleur sont émoussés par la fatigue nerveuse. On commence à se rendre compte de ces problèmes et certaines études sont effectués dans ce sens par des chercheurs du corps médical mais on n'y attache pas l'importance qu'il faudrait et, surtout, on ne veut évidemment pas prendre les mesures qui seraient nécessaires pour contraindre le patronat à réduire les horaires de travail et à diversifier les tâches. Stakhanovisme et taylorisme sont appliqués à outrance, l'homme étant réduit à l'état de machine. C'est le résultat de la gestion capitaliste du progrès technique et de l'organisation « scientifique » du travail.

Nous en revenons toujours au même problème parce que c'est la question capitale : entre les mains des capitalistes, avides de profit, le progrès technique, au lieu de libérer l'homme et d'être une victoire de celui-ci, l'asservit au contraire davantage chaque jour. Le chômage « technologique » est l'un des aspects de ce problème : au lieu de réduire l'effort de chacun on élimine un certain nombre de travailleurs de la vie économique et on conserve pour les autres des horaires harassants. Par là même, on constitue avec les chômeurs un « volant de sécurité » qui permet de faire pression sur les salaires.

Le machinisme, l'automatisation des processus de production, réduit la part de la main d'œuvre dans la production, la machine assumant, de plus en plus les tâches qui étaient auparavant effectuées par l'homme. C'est donc bien d'une libération de l'homme qu'il devrait s'agir par la réduction des horaires de travail qui permettrait au travailleur de se consacrer non seulement au repos et aux loisirs mais encore à sa promotion professionnelle et sociale, à son perfectionnement à travers une organisation rationnelle d'éducation permanente. Mais capitalisme et patronat ne veulent pas bien entendu d'une émancipation de l'homme qui constituerait tôt ou tard une menace pour le système d'exploitation de l'homme par l'homme.

Le patronat et l'Etat soutiennent qu'une réduction des horaires de travail entraînerait une baisse rapide de la production et du niveau de vie. Mais il est prouvé que, progressive et bien organisée, la réduction des horaires de travail amène un accroissement de la production nationale dans son ensemble qui compense pratiquement la baisse de production entraînée. Et c'est tout à fait normal, le travailleur exerçant bien mieux ses fonctions lorsque sa fatigue diminue. Des expériences concluantes ont été faites à ce sujet en Allemagne fédérale notamment.

En fait, la réduction des horaires de travail amène au niveau de l'homme :

— Une augmentation du rendement horaire.

— Une baisse de l'absentéisme et des accidents du travail.

— Des possibilités accrues de formation.

En outre, l'entreprise se voit, par la réduction des horaires, dans la nécessité de réorganiser les postes de travail et cela aboutit, en général, à une meilleure organisation du travail, à une rationalisation qui tient compte des facteurs humains et, en définitive, à une accélération du progrès.

La réduction des horaires de travail, la semaine de trente heures, ce n'est pas un mythe : c'est une réalité possible si les travailleurs, tous ensemble, agissent pour l'obtenir.

L'un des arguments que les capitalistes opposent à cette revendication repose sur l'expérience de 1936, la mise en place du système obligatoire des 40 heures ayant, prétendent-ils, entraîné la crise économique. Mais une telle comparaison entre la situation économique en 1936 et celle d'aujourd'hui ne peut être invoquée. En 1936 on a procédé à la réduction des horaires de travail parce qu'on ne pouvait faire autrement, la situation économique étant stagnante. Au contraire, ce sont aujourd'hui les possibilités d'expansion par le relèvement du niveau de vie des travailleurs et la relance de l'économie qui permettent d'envisager la réduction des horaires de travail, conséquence logique du progrès technique.

Travailleurs, organisons-nous en vue de notre émancipation définitive.

Commençons par affirmer, à travers la lutte pour la semaine de 30 heures, notre droit au progrès technique.

Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires - C. N. T. (Région Parisienne), 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

ANTENA

Los compañeros Edo y Cañete otra vez en el banquillo

MADRID. — Los compañeros Luis Edo y Antonio Cañete, condenados a 9 años, tres meses y un día de cárcel y 30.000 pesetas de multa, y a 3 años de cárcel y 25.000 pesetas, respectivamente, bajo acusación de asociación ilícita, pasaporte falso y ocultación de armas, han pasado de nuevo por el tribunal, esta vez la sala segunda del Supremo, por haber interpuesto recurso contra ese fallo que con referencia a ellos pronunció el T. O. P. el año próximo pasado.

Los abogados han desmentido lo de asociación ilegal, lo mismo que las intenciones agresivas que el T. O. P. atribuyó a los acusados. La vista despertó interés en los medios obreros, intelectuales y judiciales, siendo opinión general que ambos compañeros verán aligerada la condena que pesa contra ellos.

LA EUFORIA CASTRO-FRANCO

LONDRES. — Los caudillísimos Francisco Franco y Fidel Castro mantienen trato comercial en aumento constante. A pesar del bloqueo de Cuba por Estados Unidos de América, comerciar con la gran Antilla es para El Pardo algo natural y deseable a pesar de unas pretendidas diferencias ideológicas. En Madrid Franco deja gritar, pese a su mano dura, «Cuba sí, yanquis no». Hace dos años el comercio total entre Franco y Castro ascendió alrededor de 48,5 millones de dólares, cuando en 1963 alcanzó sólo 31 millones. Actualmente en España se construyen veinte buques cargueros para Cuba, además de servirle dotaciones eléctricas, calderas para fábricas y efectos de repuesto.

PAPEL IMPRESO

MADRID. — Según la revista «Información y Publicidad» aparecen en España 124 diarios con un tiraje previsto de 2.400.000 ejemplares. Salen también 3.000 revistas y 200 semanarios, todo ello sujeto a las directrices del régimen. Para mantener esta presión sobre el público, el gobierno favorece a las empresas escogidas con 7.000.000 de pesetas anuales. «I. y P.» no hace ninguna alusión al clásico «fondo de los reptiles».

LEVANTAMIENTO DE SECUESTRO

MADRID. — La dirección de la publicación «Juventud Obrera» ha remitido una carta circular a sus suscriptores en la que da cuenta que el juzgado ha levantado el secuestro del número 114 que fue recogido por la policía. El motivo del secuestro de dicho número correspondiente a los meses enero-febrero del pasado año fue la publicación de un artículo de Julián Ariza titulado «Y van dos», en el que se hace referencia a otro artículo suyo sobre la crisis laboral de Barreiros, que también motivó el secuestro del número en que se publicó.

POR DIFAMACION

PARIS (OPE). — «Le Monde» (28 febrero) en despacho de su corresponsal particular informa: «Cuarenta y siete profesores titulares han dirigido una carta al periódico monárquico «ABC» para protestar contra un violento artículo firmado por su director Torcuato Luca de Tena, procurador en Cortes. Lo consideran «injurioso y ofensivo» para los profesores y estudiantes universitarios. Por otra parte, los Consejos de Profesores de las Facultades de Derecho y Ciencias Políticas y Económicas han pedido al rector de la Universidad, presente en nombre de la misma una denuncia por difamación contra Luca de Tena.»

OTRO EXILIADO

LONDRES. — Ha llegado a Inglaterra, donde ha pedido asilo político al Gobierno británico, don Jesús Rodenas, profesor de Economía de la Universidad de Madrid.

NUEVA CAIDA

BILBAO. — Apareció rota en Sestao la lápida que en los muros de una iglesia recuerda a quienes los franquistas llaman «los caídos», es decir los que murieron luchando en su bando o sea, según ellos «Por Dios y por España».

CRISIS EN UNA EMPRESA DEL «INI»

MADRID (OPE). — Un despacho de la Agencia Fiel comunica que la Empresa Nacional Bazán de Construcciones Navales Militares ha acordado el despido temporal de 349 trabajadores por un plazo superior a tres meses. A ciento ochenta de ellos se les ha comunicado ya la noticia. A los otros se les hará saber a la mayor brevedad.

BARBARA CONDENA

MADRID. — A seis años de prisión y accesorias — leemos en la prensa franquista — ha sido condenado por el delito de desobediencia el soldado Rubén Escribano Esteban. El Consejo de guerra se celebró el primero de febrero y la sentencia es ya firme. Rubén Escribano pertenece a la religión Adventista y se negó a prestar un servicio de armas en sábado porque, según la doctrina de dicha Iglesia, ninguno de sus miembros puede realizar «trabajos regulares» el sábado.

OBRERO CONDENADO

MADRID. — Alfredo Marín Perpiñán ha sido condenado a seis meses de arresto mayor por actividades sindicalistas clandestinas. Se da la circunstancia de que el fiscal le solicitaba cuatro meses de cárcel, pero el T. O. P. ha «elevado» la pena a seis.

CRIMEN LEGAL EN RODESIA

SALISBURY. — Tres ciudadanos de raza negra apellidados Mlambo, Dhzamini y Shadrek han sido ahorcados por decisión de la «justicia» a pesar de la recomendación de indulto de la reina de Inglaterra. Para refrendar este crimen, el presidente Smith ha ordenado la ejecución de otros seis negros condenados a la última pena. Los cargos acumulados contra las víctimas del odio blanco son, excepto un caso, de índole política.

Para agravar más su conducta incivilizada, la justicia blanca ha negado a las familias de los reos poderlos visitar antes de ser ejecutados.

Todo el mundo conviene que por los mismos delitos ningún blanco hubiese sido ejecutado.

LAS CABRAS BAJAN AL LLANO

ARENAS DE SAN PEDRO. — Verdaderas manadas de cabras hispánicas han descendido del macizo central de la vecina Sierra de Gredos a las estribaciones del mismo, dado que las precipitaciones de nieve durante el mes en curso han sido tan desusadas que los animales han tenido que bajar en busca de pastos.

Desde hacia bastantes años no se daba este fenómeno, que al ser conocido lleva a bastantes curiosos a aquellos lugares, para poder contemplar de cerca los numerosos ejemplares de cabra hispánica, especie que ha aumentado extraordinariamente.

chispas

En 1946 más o menos, un tal J. L. interviniendo en una disputa nos disparó a bocajarro: «¡Buenos dejásteis los principios durante la guerra!»

⁂

Se ha visto, una vez más, que a ciertos sujetos no les interesan los principios, sino las finalidades. Por ejemplo: cobrar siempre lo nunca trabajado.

⁂

Principalmente, los principios enojan a los principiantes de la desvergüenza que luego pasan, o desean pasar, a principales en todo.

⁂

En principio...
Tajantemente: ¡los principios!

⁂

La persona tiene un principio: la nacencia. Vienen la niñez, la pubertad, la hombría, y la rectitud moral llamada «principios».
¿Qué persona normal puede escapar a estas reglas de la vida?

⁂

A las conductas pesadas, necesitadas de grúa, el hálito idealista les perturba, les molesta, les mortifica, les amontona en el almacén de lo inservible.

⁂

Comprendido que todo idealista raquítico principia leyendo con los ojos y termina pensando con los intestinos.

⁂

J. L. tuvo razón. ¿Para qué principios no interesando la finalidad de los mismos?

⁂

J. L.: ¡Bueno dejaste el comedor del ministerio de Comercio!

LA MUERTE DEL ANARQUISMO O EL ENTIERRO DE LOS CLAUDICANTES

DESDE hace algún tiempo a esta parte, algunos seudo-anarquistas, vienen predicando a diestra y siniestra que el Anarquismo ha muerto. Como toda prueba a esta aserción, formulan que los tiempos han cambiado, que el creciente y rápido progreso técnico y económico han transformado la vida social del hombre por haberle aportado un bienestar material y cultural en todos los aspectos, cual le aleja de esta concepción revolucionaria que la incertidumbre, la necesidad y la ignorancia le hicieron adaptarse en el pasado.

Dicen que en la actualidad no existen individuos que representen filosóficamente, cientificamente e intelectualmente al Anarquismo. ¿Es qué para expresar la verdad y para dar el ejemplo luchando por la libertad, entregando por ésta hasta la propia vida es de rigor ser académico? La inteligencia es una materia y la instrucción otra. La teoría es muy necesaria, no lo discutiremos, pues somos contrarios a Millán Astray; pero conjuntamente con la práctica, la labor que se efectúe será siempre más perfecta. El individuo requiere tener voluntad, perseverancia y amor al arte; todo lo demás vendrá solo amando a la belleza. ¿Será porque en la actualidad ya no hay sabios como Kropotkin y Nettlau, Anselmo Lorenzo y Francisco Ferrer, que las ideas anarquistas van desapareciendo como proclaman ciertos detractores de la concepción libertaria? Absurdo. ¿Es quizá porque ya no existen más Carbancarrota y pronto a pasar a la historia? ¿Es por qué ya no hay más los Marx que el marxismo está en Pios XII que la religión va cada día perdiendo efectivos humanos y con ellos su imperio dominante milenario? ¿Es porqué Stalin murió que el comunismo degeneró en capitalismo de Estado dueño absoluto de vidas y haciendas Todo nace, se desarrolla y muere en la naturaleza, mas hay elementos que mueren prematuramente por descomposición moral y degeneración corporal. Grecia, Roma, Napoleón, etc., sufrieron su derrota a su debido tiempo por descomposición del poder, por el vicio predominante en las capas gobernantes. Las dinastías pasaron a la historia por su perversión en la propia Corte real. El Capitalismo está muriendo y ya no hay nada que lo salve. El marxismo y el comunismo están en plena decadencia. ¿Qué es lo que queda como ideal o filosofía pura que pueda salvar a la humanidad del cataclismo que se avecina? ¿Qué concepción sana es la que resta para influenciar a las muchedumbres a batallar por sus propios intereses sin necesidad de jefes, de dirigentes políticos y de amos? ¿Qué tendencia social y científica es la que deberá triunfar mañana, no siendo el Anarquismo? Mal les pese a los detractores de esta concepción libertaria, ella es la única en triunfar por no estar prostituida y conservar su salud; ella es la que deberá organizar armoniosamente la futura y no lejana sociedad de hombres libres y en este sentido trabajan los anarquistas del mundo.

Quienes predican y proclaman tan extravagante idea jamás sintieron vibrar en si una sóla fibra sentimental libertaria por el amor y la paz de la humanidad, por nuestro semejante, el hombre; es porque jamás estudiaron concienzudamente el valor moral y solidario del ideal anarquista, y si lo estudiaron, fue muy mal asimilado y peor digerido; es porque en si jamás comprendieron el significado de la Libertad; es porque jamás fueron anarquistas convencidos; de haberlo sido, hubieran sabido que el Anarquismo, como bien dijo Sebastián Faure, no es ningún Credo ni Catecismo libertario, y al no ser lo, el Anarquismo jamás podrá morir porque éste no se limita únicamente a proclamar la Revolución Social y la igualdad económica, sino que su principal y más preciado axioma y objetivo es la libertad más amplia del hombre, de la sociedad, por medio del federalismo, del mundo entero por la paz más absoluta. Es objetivo del Anarquismo educar al individuo y emanciparlo para que pueda desligarse de las cadenas estatales que le oprimen y que otra vez más Sebastián Faure manifestó con estas proféticas palabras: «Puede haber, y en efecto las hay, variedades de anarquistas, pero todas tienen un trazo común que las separa de las demás variedades humanas. Este punto común es *la negación del principio de autoridad dentro de la organización social y el odio a todas las violencias que proceden de las instituciones basadas sobre este principio.*» Esto quiere decir, y cualquiera lo entendería, que mientras perduren los Estados existirá el anarquista para combatirlo porque son los mismos Estados quienes lo crean. Luego el lazo de unión de los anarquistas es la destrucción total de todo Poder, de todo Gobierno, de toda institución autoritaria por muy ínfima que sea. ¿Qué significan entonces, las diferencias entre anarquistas llamados, comunistas, socialistas, colectivistas, etc.? Para nosotros significa tener inquietud por aportar cada uno lo mejor que posee a la nueva y más perfecta organización social y humana; significa un interés por desarrollar una obra más justa y más completa en beneficio de la comunidad pueblo, y esto, creo yo, no evita al anarquismo el enfocar todas sus fuerzas contra el enemigo común, el Estado omnipotente, llámese rojo, blanco o negro.

Se manifiesta también en algunas ocasiones, que métodos y tácticas de Bakunin y Kropotkin son superadas por el tiempo, no así las bases morales de la Anarquía a las cuales contribuyeron. No obstante, la situación del proletario no ha cambiado aún, con todas sus mejoras materiales. El obrero actualmente y el intelectual también, sufren el peso arrollador del Estado al igual que en tiempos de Bakunin y Kropotkin o quizá más, si nos atenemos al progreso efectuado desde entonces a hoy en todas las ramas de la industria, de la técnica, de la ciencia y del saber general. El productor es igualmente hoy el esclavo de antaño. Trabaja 10, 12 y más horas para poder vivir porque las 8 no le recompensan para proseguir la existencia y esto ya metidos en 1968, era atómica. Carece de seguridad en el tajo, no disfruta de vacaciones salvo en muy pocos países del mundo porque los patronos se las arreglan para que no las disfrute. Los sindicatos fantoches no representan ni defienden sus intereses abusando de los trabajadores al extremo. La educación y enseñanza es apadrinada por el Estado no dejando de ser provechosa para los gobernantes, convirtiendo a los individuos en políticos rabiosos y profesionales vanidosos. El vagabundo duerme aún bajo los puentes; las madres deben en muchas partes prostituirse y prostituir a las hijas para dar de comer a sus churumbeles y hermanitos; las prostitutas invaden los bulevares; las drogas envenenan a la juventud; la juventud misma se encuentra desorientada sin punto cardinal; perduran el poseedor y el desposeído, el rico y el pobre; la guerra continúa haciendo estragos, siempre segando vidas inocentes por placer divino o por ambición de oro; la razón mayor es la fuerza y la violencia con el uso de las armas modernas, la bomba atómica y de hidrógeno; las cárceles repletas de prisioneros y la libertad violada va sucumbiendo. ¿Y perdurando todas estas violaciones e injusticias se dirá que el Anarquismo ha muerto? Pero ¿no se dan cuenta que son estas mismas injusticias las que encaminan valientemente hacia el porvenir llevándose las simpatías de las muchedumbres por ser la más noble, sacrificada y sincera concepción de la libertad defendiendo a los oprimidos del orbe? Nos place divulgar, ahora, estas frases del digno sabio Eliseo Reclus, dirigidas a un periódico anarquista de España en 1901. Dice así:

«Os dirigís a mi porque confiáis en mi experiencia de los hombres y de las cosas. Pues bien, en mi calidad de anciano, me dirijo a los jóvenes y les digo: Ni riñas ni personalismos; escuchar los argumentos contrarios después de haber expuesto los vuestros, saber callar y reflexionar, no intentar tener razón en detrimento de vuestra sinceridad. Estudiar con discernimiento y perseverancia. El entusiasmo y el desinterés aún hasta la muerte no es el único medio de servir su causa. Es fácil dar su vida, no siempre fácil conducirnos de manera que nuestra vida sirva de enseñanza. El revolucionario consciente no es solamente un hombre de sentimientos, es también un hombre de razón que todos los esfuerzos, en vistas de mayor justicia y de solidaridad, se apoyan sobre conocimientos exactos y sintéticos de historia, de sociología, de biología, que puede, podemos decir, incorporar sus ideas personales en el conjunto genérico de las ciencias humanas y arrostrar la lucha, mantenida por la inmensa fuerza que sacará de sus conocimientos. No pertenecer ni a las patrias, ni a los partidos; ser hombres ávidos de verdad, desembarazados de todo pensamiento de interés. Ni patrón, ni jefe, ni apóstol con leguaje considerado como palabra de Evangelio, huir de los ídolos y no buscar más que la sola verdad en los discursos del amigo más querido, del más sabio profesor. Si habiéndolo oído os quedara alguna duda, profundizad en vuestra consciencia y recomenzar el examen para juzgar sin apelación. Si os lanzáis a la pelea para sacrificaros defendiendo a los humillados y ofendidos, está bien, compañeros atrrostrar noblemente la muerte. Si preferís el lento y paciente trabajo con vistas a un mejor porvenir, mejor todavía, hacer el objetivo de cada uno de los instantes de una generosa vida. Pero si escogéis ser siempre pobre entre los pobres, en completa solidaridad con los que sufren, que vuestra existencia se irradie en luz bienhechora, en perfecto ejemplo, en enseñanza fecunda.»

¿Son quizás anticuadas esas frases nobles y puras de un hombre sano como Eliseo Reclus? ¿Es qué en la época presente dejan de ser tan necesarias como lo es el pan y la luz para lanzarlas como simiente germinadora en la mente de los individuos como alimento espiritual? No. El Anarquismo no ha muerto mientras no mueran las instituciones, las causas y efectos que le hacen rebelarse contra todas las injusticias. El Anarquismo no morirá porque éste nació con cada individuo y que para que éste muriera debieran de morir todos los hombres que en su ego lo llevan sin haberlo descubierto. El Anarquismo es ciencia y vida y aún cambiando su nombre mañana, él continuaría siendo lo que es: *Una concepción igualitaria de la sociedad y una idea siempre luminosa para los hombres que escojan su camino.*

«La muerte del Anarquismo» es un grito derrotista del enemigo o del que no es capaz de afrontar con todas las consecuencias, con brio, energía y valor, la lucha en los campos de batalla del odio, de las injusticias, de las opresiones, por la fraternidad humana.

Félix Alvarez Ferreras

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.
Es una edición «AIT».

Area Mundial

LA CUSPIDE Y EL DESCENSO

LA Conferencia comunista de partidos pro soviéticos ejercida en Budapest (Hungría) ha terminado. ¿Sus conclusiones? Difícil fijarlas. La nota librada a la Prensa, muy alambicada, refleja una cautela que la inutiliza como documento positivo. Pues una cosa es «satisfacer» noticiariamente al público y otra guardar las verdades secretas en el cofre blindado de la central internacional comunista, indefectiblemente situada en Moscú. Del fárrago de discusiones, previsiones y suposiciones trasladadas por los diarios al gran público — supuestamente papanatas — solamente nos interesa relevar esa contradicción de intereses nacionales («nacionales», sí, señor, y ya estamos dentro del circuito reaccionario de las patrias) que dificulta cada vez más la entente de los partidos comunistas sedicentemente internacionalistas, puesto que cada P. C. obra de acuerdo con los intereses «patrios» que representa, por involución moral de sus hombres masivos, e incluso de los representativos.

El atrevimiento de la delegación de Rumania abandonando la Conferencia con aspavientos y procacidades («Esta Conferencia ha sido prefabricada en Moscú») descubre un hondo malestar y la verdadera situación de países avasallados al ejemplo de Bulgaria, Hungría, Polonia, Checoeslovaquia, Alemania Oriental, Corea del Norte, Vietming, las «provincias bálticas, Ukrania y la propia Rumania, con exclusión de países «réprobos» cuales Yugoslavia, Albania, China, y no tanto Cuba a pesar de las indispensables bravatas de Castro. La incapacidad comunista de superar el virus nacionalista del capitalismo, tal vez la tendencia imperialista del Kremlin tratando de abusar de unos sistemas políticos por él implantados, en mayor causa por circunstancias fortuitas de guerra, invalida la permanencia «fatal» del marxismo sobre las tierras que holla; la falsía de un credo internacionalista al que la realidad «matemática» despoja implacablemente del «inter» presumido, pone a la Revolución famosa del octubre décimo séptimo del siglo, en descrédito por la resultancia ancestralista que, en pleno apagón de las autocracias, ha reanimado.

Dígase lo que se quiera, Rumania ha abandonado la Conferencia comunista de Budapest insatisfecha de su desarreglo fronterizo con la U.R.S.S. En mayor parte, la Besarabia, en Bucarest considerada rumana, pertenece a la U.R.S.S. por méritos impositivos derivados del fin de la guerra contra los Cruces de Hierro y su gran jefe Hitler. En buena vecindad y obedeciendo a idénticos principios anacionales y sociales, un problema de fronteras aparece absurdo, incongruente y nefasto, suficiente para destacar el fracaso del marxismo-leninismo en una era de realizaciones suyas. El propio problema U.R.S.S.-China no tiene otro antecedente grave que la disputa de la Siberia arrebatada por el zarismo al emperador «celeste» de Pekín, pedazo del mundo que la sucesión leninista de los Romanoff ni sueña devolver al nuevo emperador de la China, el tres veces Mao, como hubo un tri-Hitler y sigue existiendo un Franco, Franco, Franco. Con un criterio estricto de humanitarismo internacionalista, la U.R.S.S. y la China comunistas podrían entenderse, no por encima de las fronteras, sino sobre la desaparición de las mismas. Pero en Siberia existen enormes riquezas, en explotación unas, inéditas otras. En los hielos eternos hay fuertes yacimientos de uranio, ese alimento de la bomba atómica, nuclear, que con riesgo de exterminio de la raza puede facilitar la hegemonía del mundo, y China piensa en ella como lo piensan la U.R.S.S., la América norteña, etc. Como visto, los «grandes» países, comunistas o capitalistas, mantienen el prurito dominador del universo (¿No se está ya en disputa por las propiedades a adquirir en la Luna y en Marte?) cual lo tuvieron — ¡mucho más modesto!—los Atila, Gengis-Kan, Napoleón y Herr Hitler.

Indiscutiblemente, el escollo de las patrias es la dificultad mayor de las involucionadas humanidades comunistas. Y no conseguirán eliminarlo porque los sistemas comunistas están mal fundamentados. Siguen la corriente viciosa del burguesismo que tanto fingen combatir, y lejos de solucionar nada seguirán, cada vez más, embrollándolo todo. Pese a un estado de revolución — que nosotros discutimos —, y pese a la infalibilidad de las teorías de Marx y Lenin en las cuales los incrédulos obramos en apaga-cirios, la revolución bolchevique no ha podido resistir el medio siglo sin revelar sus taras ni descubrir sus mortales flaquezas. Actualmente la asociación comunista no puede mostrar más que «patrias del proletariado», naciones mantenidas en condición de tales, cubiles nacionalistas ardientes como antaño, revoluciones rojas desteñidas al rosacenizo o cambiadas al azul imperio.

Para encubrir el fracaso de la Conferencia de Budapest se ha disimulado la gravedad del caso rumano y pasádose el orden del día de una Cumbre Mundial (cabezas de Gobierno y secretarios del P. C.) celebradera en los últimos días de este año en Moscú y a la cual serán invitados también Pekín, Tirana, Bucarest y Belgrado. Las consignas escogidas es lo tan sobado de «Lucha contra el imperialismo» y «Unidad de acción». Aceptada la necesidad de una jefatura, ésta corresponde automáticamente al Kremlin, de donde la emergencia de un neo-imperialismo que impide combatir a manos libres al... neo imperialismo maoísta y al imperialismo dolariano; y en cuanto a la unidad de acción, la U. R. S. S. se ha opuesto al guerrillerismo castrista para no importunar al Tío Sam, sin que Castro pueda oponer otra resistencia que la escolar, toda vez que el maestro le facilita material de guerra, de industria y de campo, a cambio del azúcar, el café, el tabaco y la docilidad cubanas.

Hay tanta interdependencia de intereses entre el comunismo y el dolarismo, que EE. UU. no atacará a Cuba ni la U. R. S. S. a Formosa. ¿El Viet-nam? Un escenario de conveniencias cuya tragedia pagan carísimamente los viets y unos americanos de tercera.

El caso mayor es el de esos Moscú, Washington y Pekín, que se observan cuidadosamente las intenciones mientras en la gran Prensa mundial entretienen a todo un mundo de papanatas reales o supuestos que de la misa comprendemos, como de costumbre, sólo la mitad.

COLUMNA DEL EMIGRADO

Llamamiento a los amigos españoles

LA Redacción de LE COMBAT SYNDICALISTE permitirá que esta Columna regularmente ocupada por los emigrados económicos españoles, la utilicemos, en esta ocasión, otros emigrados de clase idealista para interesar a esos amigos por un acercamiento a nosotros con fines de comprensión y amistad entre trabajadores de un mismo país residentes, por diversas circunstancias, en suelo exterior.

Hablando la misma lengua y en similitud de intereses obreros, nuestra relación resultaría fácil. No es que los componentes de esta Peña no mantengamos enlace con españoles recién llegados. El mismo existe, en casos, de todo un año, tiempo suficiente para que nos hayamos comprendido y entrado en estima y estrecho lazo de compañerismo. Mas nuestra ambición es amplia; nuestro querer es el de extender trato con elementos numerosos con objeto de crear un hogar español potente, tanto en número como en fuerza decisiva.

Nosotros, hijos del pueblo como los recién expatriados, pero educados en la escuela de la libertad y del sacrificio, no prometemos a nadie panaceas ni bienes materiales ni soluciones perentorias que, a la larga, los partidos ofrecientes se cobran con exceso. Nosotros no actuamos en agentes de la caridad de sacristía ni de un socorro rojo que nada ceden si no es a cambio de la dignidad de los «favorecidos» alineados y utilizados con fines engañosos.

Aquí, en elemento libertario, nada se promete ni entrega que no sea mano franca y fraternidad en oro de ley. Nunca se trata, en esta casa, en esta Peña, de prometer la Luna para dejar al prójimo «en la luna». Los de la C. N. T. nunca nos elevamos — empequeñecemos — en directores de nada ni de nadie por saber, por experiencia, que la fuerza de uno nada vale sin la fuerza consciente de todos. Tenemos la experiencia de los sindicatos de nuestra tierra, mediante los cuales hemos asistido a un progreso proletario yendo de las doce horas de explotación diaria a la jornada también cotidiana de siete, y ello con esfuerzo obrero y sin intervención de jefes ni diputados ni curas, antes lo contrario, pues toda esa gente la encontramos siempre opuesta al interés de los trabajadores.

Aquí, en el destierro más o menos voluntario de cada uno de nosotros, una reunión de recias voluntades podría proporcionarnos elemento de relación, utilización, solidaridad y cultura al margen de proteccionismos denigrantes, por nuestro puro esfuerzo colectivo, conducta bien española del «confía en tí y al dios te ampare que lo parta un rayo».

Nuestro hogar libertario es modestísimo por no estar nosotros a partir un piñón con curas católicos y bonzos marxistas. Ellos poseen de todo porque no les cuesta nada. Están conectados con las «altas esferas», precisamente las que nosotros repudiamos por guardar nuestra independencia, más que orgullosa, justificada. Somos españoles y libertarios, y así como en el país batimos el cobre para conseguirlo para el pueblo y contra sus enemigos, en el exterior preservamos nuestra independencia personal y colectiva para no ser satélites ni borregos de nadie.

Así somos y así deben aceptarnos las almas paralelas, que en español deben existir muchas que por ahí deben andar solas, aburridas, desperdigadas. Nosotros, idealistas sin apetencias de dinero, situados más allá del dinero y bien acá en los buenos deseos, ofrecemos a nuestros amigos igualdad de trato, nuestra relación artística, de estudio, de excursión, de Peña Racionalista actuante sin especulación, sin ambición dañosa, en cuadro íntimo pero práctico, en el cual, por reducido que parezca, caben cuantos individuos vengan, puesto que si la pieza es exigua no deja de ser acogedora y amplia... por situación idealista. Acudan aquí y verán los emigrados económicos cómo nuestra acogida es franca, sin barnices ni superioridades, pues esto no es un batallón de enganche sino una manifestación de amistad verdadera. En casa cada cual se rige de por sí y añade su esfuerzo voluntario al esfuerzo general, o de todos.

Emigrado económico, apórtanos tu concurso, tus gracias de canto, versistas, bailables, etc., y la alegría y la solidaridad serán obra de todos.

Te espera:

LA PEÑA RACIONALISTA

París, marzo 1968.

Ruego: Los compañeros relacionados con emigrados españoles recientes, harán el servicio de entregarles este número de LE COMBAT SYNDICALISTE para que lean nuestro comunicado. Gracias.

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

DISCOS

Peleón se expresaba más gesticulante que palabrero, más gritón que verboso: «¡No valemos nada, no ejercitamos, no derrumbamos!»

Cierto, siempre hay motivos, en este desarreglo de mundo, para derribar un farol, aplicar un cachete, o escupir al aire. Pero...

En 1920 conocimos a Peleón, muy prodigado en empujes. Derribando individuos la sociedad se derribaría. Pero la brutalidad enemiga demostró que en derribos conocía lo suyo, resultando la consecuencia extraordinariamente meditable.

No porque el animalismo burgués-autoritario causara mella: por la desaparición de puntillas de peleones de nuestro lado. No apuntamos mal de ellos. Mas el hecho es que en los años, muchos dejan de acompañarnos. No mires atrás...

A Peleón, cierto que aún se le estima. Rindió servicio y luego no perturbó con su silencio de hombre casado y padre de familia. Lo que se quiere decir, es que los impacientes acuden a nosotros por impetuosidad de carácter, que no por influjo de ideas. Las ideas... ¡Ah!, eso cuesta de desarraigar, y uno ni siquiera lo intenta. Pero desarraigarse de un ambiente sin haberlo penetrado, no cuesta maldita la cosa. Uno bracea con el enemigo, derriba uno, cien faroles, abunda en empujones más o menos afortunados, y luego se casa y busca el reposo en la familia recién constituida, ¡qué caramba!

Con más biblioteca, humor, corazón y pensamiento, creemos que la fatiga en nuestros medios quedaría desconocida.

ALIANZA SINDICAL ESPAÑOLA

Acto antifranquista en Montceau-les-Mines

EN la mañana del domingo 21 de enero se celebró en la sala de Sindicatos F. O. de Montceau-les-Mines el mitin organizado por la Alianza Sindical Española, ofreciendo el local un aspecto de entusiasmo por la numerosa concurrencia que llenaba totalmente la sala.

Presidió el Secretario General del Sindicato de Mineros F. O., Franc Duchesne, que agradeció el honor de presidir esta manifestación del sindicalismo libre español y terminó diciendo: Con esta Alianza, vosotros venís de reforzar el sindicalismo libre español y demostrar una vez más vuestra impregnación en la palabra libertad. Que el eco de esta importante manifestación llegue más allá de los Pirineos y sepan nuestros hermanos los trabajadores españoles que estamos solidariamente con ellos.

Seguidamente habló el compañero Michel Catteau, secretario de la Unión Departamental de Sindicatos F. O., que hizo un buen discurso basado en el pensamiento de Albert Camus, citando varios pensamientos del gran escritor respecto a la noble y valerosa lucha del pueblo español. Manifestó y justificó su adhesión al mitin porque, dijo, el gobierno franquista no tolera que los Sindicatos se designen a si mismos y que los estudiantes que se manifiestan son víctimas de una sañuda represión.

Después, pronunció un discurso el compañero Lamela, representante de la C. N. T., pero que a petición del comité local de A. S. E. y por la imposibilidad y razones de encontrarse enfermo el representante de la U.G.T. habló en nombre de la Alianza Sindical.

Comenzó el compañero Lamela por la afirmación de nuestra inequívoca posición frente al franquismo; posición que es permanente porque forma parte de los principios fundamentales de nuestra Alianza. Dedicó cálidas frases a exaltar la libertad y dijo que la U. G. T. y la C. N. T. han estado, estarán y seguirán estando en vanguardia en la lucha contra la tirania y la opresión. Definió la posición frente a esa ofensiva del régimen franquista, juego maquiavélico al que ni directa ni indirectamente se presta la Alianza Sindical Española.

Entró luego a examinar los problemas económicos de España, problemas que tendrá también mañana la clase trabajadora española, e indica como la U. G. T. y la C. N. T. siguiendo dentro de una absoluta libertad individual y colectiva, y con un absoluto respeto a la personalidad y a la conciencia de sus afiliados, tienen una orientación social y potentes instrumentos de lucha para lograr mejor justicia social.

A continuación se ocupa de la situación actual de España, de las persecuciones que se hacen para yugular toda actuación de los sindicatos libres. Señaló la buena fe de los obreros, pero manifestando dudas sobre ciertos dirigentes que con ciertas complacencias se mueven dentro de determinadas Comisiones.

Al finalizar el compañero Lamela fue largamente aplaudido.

Los ugetistas y cenetistas del departamento han vivido una gran jornada aliancista, que se concretó con una comida fraternal.

La prensa regional francesa ha publicado reportajes sobre esta manifestación e insertando una resolución votada sobre los derechos de libertad sindical. Una jornada a repetir porque la consciencia se despierta y el ánimo se recobra.

Señalo que los discursos no fueron recogidos y lo expuesto es un resumen asimilado por el autor de esta crónica.

José Alvarez
Vicepresidente del C. Local de A.S.E.

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.
Es una edición «Umbral».

B.D.I.C

Tribuna juvenil

Los estudiantes dan el ejemplo

EN el exterior estareis enterados de los sucesos que ocurren en la Universidad española por causa de la pétrea mentalidad y del amor propio de gobernantes falangistas. El SEU, entidad de pertenecencia forzosa durante veinticinco años ha sido derribado, muerto y enterrado por las propias autoridades universitarias. Para engañar al estudiantado se utilizó a los estudiantes benignos para dar paso a otra figuración oficial de Sindicato estudiantil en el cual el 90 por ciento de los estudiantes tampoco «pican». Sindicato libre y nada más, es lo que reclaman los interesados, de donde provienen los choques con el rectorado carcunda y la policía... últimamente universitaria, con grave riesgo para la autoridad, siempre lógicamente desobedecida. Recientemente los disturbios (nunca deseados por el alumnado) han proporcionado una victoria sonada al conseguirse de la autoridad la retirada de las tropas policiacas destinadas a «guardar» la Universidad permanentemente.

Siempre persiguiendo la finalidad del Sindicato libre, unos miles de estudiantes se reunieron en la Facultad de Ciencias de Madrid para acordar no acudir a los «miniclaustro» al ejemplo del convocado el 5 de marzo para que el decano Prieto Castro impusiera su punto de vista. En dichas reuniones, reducidas y dirigidas, no vale la pena acudir dado su carácter «paternalista».

En Sevilla el movimiento estudiantil de estos dias ha sido serio. La concentración imponente habida en la Facultad de Ciencias indujo a la policía a la detención de los directivos, los cuales fueron puestos en libertad al día siguiente para evitar protestas ruidosas.

Siempre en Sevilla, pilicias armados invadieron la Facultad de Filosofía y Letras, desalojando la sala, ocupada por más de mil alumnos. La policía salió del centro docente tras haberlo clausurado. Las asambleas estudiantiles disueltas por la fuerza bruta han sido dos, con las consiguientes escenas de violencia expresamente provocadas por la gente del orden por mandato del gobernador. Sin embargo, el aula magna de Filosofía y Letras continúa siendo invadida por los estudiantes de tal asignatura.

En Bilbao hubo protesta de los estudiantes en la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas. Los mismis se opusieron a la celebración de clase sin la previa liberación del delegado del cuarto curso Francisco Javier Rodriguez Diaz de Cerio, detenido hace unos días en la Universidad de Sevilla en la cual se hallaba como delegado observador de los compañeros bilbaínos y no para señalar camino a los estudiantes sevillanos, los cuales, lo han demostrado una vez más, saben andar con sus propias piernas. Según se indica, Diaz de Cerio está próximo para el servicio militar; se le ha impuesto una multa gubernativa de 25.000 pesetas y es casi seguro que el Tribunal de Orden Público le instruya proceso. Como es de suponer, esas injusticias no son lo más indicadas para lograr que la calma renazca en la Universidad bilbaína.

Los estudiantes de Granada por su parte han celebrado una «sentada» en el patio del edificio central, decidiendo elevar su protesta por la detención, también en Sevilla, del delegado estudiante de la Facultad de Filosofía y Letras granadina, Miguel Garcia Posada. La fuerza pública no hizo acto de presencia en el acto, evitando con ello la ocurrencia de desórdenes. Todo el resto de las Facultades han celebrado reuniones igualmente sin permiso, pero en estos momentos la normalidad es absoluta. Lo que no privará de que la anormalidad reaparezca si Garcia Posada no es excarcelado.

También en Pamplona hubo asambleas libres para recabar la excarcelación del estudiante pamplonés Domingo Pérez, detenido y encarcelado en Sevilla al igual que sus compañeros de Bilbao, Granada y Sevilla. Resultado de dichas reuniones fue una manifestación de protesta que por la via de Carlos III se dirigia al gobierno civil para entregar una silicitud favorable al estudiante detenido, más otra que el poncio pamplonés debia hacer llegar a su colega sevillano.

La Universidad de Sevilla permanece cerrada vista la indignación de los estudiantes frente a la suspensión arbitraria de la IV Reunión Coordinadora y Preparatoria del Congreso Democrático de Estudiantes de España, a raiz de lo cual varios delegados estudiantiles fueron hechos prisioneros.

En Zaragoza todas las Facultades huelgan y las manifestaciones protestatarias se suceden. Un manifestante tuvo que ser auxiliado en la Casa de Socorro después de una carga de la policia.

La solidaridad nacional estudiantil ha logrado la liberación de los estudiantes presos en Sevilla mediante pago de las multas impuestas por la autoridad. En Santiago de Compostela los alumnos universitarios huelgan y protestan asimismo y celebran reuniones libres. Hay seis encarcelados.

Ocasionalmente la policia armada ha vuelto a penetrar en el perimetro universitario de Madrid, no creyéndose que quede estacionada de nuevo en el mismo dada la efervescencia que provoca con su presencia.

Como se puede considerar, el horno universitario está que arde y un apagón no se prevé si los estudiantes encarcelados no son inmediatamente liberados.

Pedro Pérez Pérezagua

Madrid.

El albañil artista

La ciudad de Granada — que fundaron los Reyes Católicos para asentar en ella sus reales contra los moriscos — fue su cuna a últimos del siglo pasado. Hasta el 39 su vida transcurrió en Granada, donde conoció, entre otras personas, al maestro Falla, en los tiempos en que la revolución iba vestida de romanticismo, cuando los intereses bastardos de mercenarios de la politica al servicio de extrañas potencias, no había cuajado aún.

Hablaba con sentimiento profundo del autor de «El sombrero de tres picos», cuya personalidad se traducia a través de su silenciosa conversación y callados paseos por los jardines de su casa, contrastando con la potencia armoniosa y exhuberante de su obra, que, en varios aspectos, le va a la zaga al Sordo sublime de Bonn.

Evocaba a menudo la tierra en que vivió, sus hombres y sus bellezas recordando el asombro de don Fernando de los Rios cuando, estando ambos en el Comité revolucionario de 1930-31, el notable jurisconsulto se insurgía contra el hecho, para él insólito e insospechado, de que hubiera gentes sin lo indispensable para alimentarse.

Parecia como si en su interior vibrase el cante hondo (jondo, decía él), que otrora escuchara en el Sacromonte, en las noches apacibles, cuando la quietud hace más humana y punzante la queja o la alegria.

Los jardines del Generalife, la Alhambra y el Patio de la Acequia, vivian en sus recuerdos emocionados, que expresaba tan vivamente que guardan antiquisimos y bellos monumentos de los que, junto al barrio donde vivió y luchó por un ideal, en las que el rio que baña la ciudad, o la blancura inmaculada del Mulhacén, que parece su vigía, tenían su cuadro amorisco y pintoresco.

Une vez le dije sentirme capaz de transitar sin cicerone por los lugares que el artista albañil me pintaba imaginariamente, tanto conocimiento, tanto cariño y tanta pasión mostraba al evocarlos. Luego me contestó: Si vas allí pregunta por «Pepe er Picante», que todos los ibreros le conocen.

Desgraciadamente, nadie podrá ya departir con el buen amigo y compañero José Cruz Molina, cuyos restos reposan en tierras de exilio y cuya ausencia sentimos fraternalmente los cenetistas.

Fernando Ferrer

Macizo de Aconcagua y Sierra de Medina

por Miguel JIMÉNEZ

En el cuadro augusto de los grandes relieves sobresalen, después del magnifico Aconcagua, los formidables e impávidos Bonete, Pissis, Mercedario, Cachi, Tórtolas, Belgrano, Fematina, Acay, Potro y Tramen. A destellos, las bandas Ancasti, Spayqueria de Tunuyán, Ollita, S. Luis, Brea, Carapachá, Antofalla, Jagüe, Ortiga, Huantraincó, Tigre, Ambargasta, Pencoso, Azul, S. Sebastián y Misiones. En potencia, acá y acullá, los tozales Mainrique Ojos de Salado, Laguna, Bolsón, Incahuasi, Toro, San José, Maipo, Lonquimai, Tronador y Nevado. Con sus realces, las uniones Amambay, Guasayán, Santa Rosa, Cuchilla Grande, Tingurica, Calcatapul, Malagüe, Paramillos, Yumampa, Maiz Gordo, Ambato, Pillahincó, Tunas, Comechingoñes, Lucio López, Chañi, y Olivares. A impresiones, los severos Aconquija, Payún, Sosneado, Cúpula, Lanin, Granadas, Frit Roy, Titora, Calangüil y Zeballos. En ventura, las sierras Choique Mahuida, Balcarce, Tlampaya, S. Guillermo, Porongal, Morro, Victoria, Taquetén, Buen Pasto, Sañogasta, Pichi Colorado, Morrigota, Nogalito, Condorguasi, Huerta y Narváez. Con sus buenas robusteces, los altivos Champaqui, Overo, Pelado, Diamante, Tupungato, Aqua Nueva, Irigoyen y Paganzo. A influjos Pie de Palo, Somuncará, Cuchillo, Tepuel, Vigilancia, Craguazú, Tartagal, Inclinada, Guayaguas, Hombre Muerto, Campana Mahuida, Jorge, Bayas, Otte, Chacays y Varela. En arrogancias, los bizarros Mesa, Tres Cruces, Rencoso, Michin Mahuida, Valedero, Humahuaca, Calchaquies, Salta y Ramada. Con sus energias, las uniones Villecun, Matal, Campo de los Cóndores, Serrezuela, Cuchilla de Montiel, Rios, Córdoba, Puán, Tinto, Bizcocho, Zenta, Grande, Apas, Nombre, Peñas y Mollano. A firmeza, los valiosos Chihuido, Llaima, Riñihue, Quetrupillán, Nazareno, Risqueza, Pasto Grande, Mellimoya y Velasco. En color, las sierras Lihuel, Angostura, Vulcán, Chepes, Sorondo, Bárbara, Rio Seco, Molas, Pipanaco, Calilegua, Bravard, Guzmini, Chata, Padres, Cuchilla de Bizcocho, Minas, Vilgo y Cauchari. A prez, los diestros Usborne, Retana, S. Valentin, Yubcán, Juramento, Leones, Gerrico, Cheul y Aguadas. En cálida oferta, las bandas Chachahuen, Eternidad, S. Bernardo, Tandil, Plata, Guanaco, Rosada, Limango, Blanca, Gigante, Portezuelo, China, Belén, Llanos, Panilla, Tontal y Barrosa. Con sus notas y timbres, los singulares Yerba Buena, Castillo, Santa Maria, Concorvado, Monigote, Ballena, Lochuso, Gallina Muerta, Toldos, Cerro y Gigantillo. A simpatia, las uniones Caragua, Nogueral, Uspallata, Calel, Brava, Centinela, Imán, Talacasto, Ulapés, Cajón, Guasapampa, Manchao, Quijadas, Poncho, Viento, Pinto y Bagales. En apostura, los gentiles Tascombú, Corá, Chihuido, Teintrica, Y. Lorenzo, Cerrito, Catalán, Lil, Peñascoso, Guaiqueria, Albión, Ovejas, Molle y Rodrilas. Con sus galas, entre otras, las sierras Cañadón, Reyes, Aguilar, Calalas, Telégrafo, Chica, Valdivieso, Campo, Ventana, Atajo, Larga, Umango, Catantal, Tilcara, Fértil, Negro y Lumbrera. Al igual, destaca, entre otros, el promontorio Belén, en la provincia de Rio Negro.

Los vastos terrenos del Chaco, con sus bosques, se hallan de la linea fluvial del Pilcomayo, hasta las villas Guasalla, Ballivián y S. Isidro, como, igualmente, de los altos de la Sierra Colorada, a las riberas del Paraguay y del Paraná, por Hayes, Formosa, Las Palmas, Cerrito y otras localidades. Entre los Andes y el Océano Atlántico, Las Pampas, célebres planicies o llanuras cubiertas de hierba, muy a propósito para la cria de ganado y, en otro orden, para el cultivo de cereales, y éllas, en mucho, cruzadas por grandes carruajes tirados por una doble hilera de caballerias. Con sus tonos y acentos, las palmas o praderas del Diamante, Amarilla, Tres Hermanas, Castillo, Varta, Grande, Yur, Bravo, Cornices, Achala, Y. Luis, Gastre, Asador, etc... En admirable propósito, en pos de la luz y de la felicidad de todos los seres, heraldos del bien, corazones encendidos, bravos andariegos, personas todo amor han recorrido Las Pampas con un sano arranque, con un noble afán y con un puñado de folletos. En el fondo de las cosas, nada es tan grato ni tan hermoso que cuando se lleva todo el cariño, toda la fe y todo el fuego eterno de la libertad dentro del alma.

A brillo, con sus diversas particularidades, entre otras, las espaciosas, emocionantes y dominadoras mesetas de las Vizcachas, Central, Yomuncuré, Cuadrada, Guenguel, Puna, Montemayor, Barda Negra, Yenguer y Cascajosa. En gusto y placer, por las hojas mate, entre otros, los queridos y voluntarios yerbales de Nueva Germania, Loreto Y. Estanislao, Villa Rica, Y. Joaquín, Cuazapá, Murphy, Y. Lorenzo, Cuaragatay, Monteagudo, Y. Pedro, Iguatiau, Wanda, Pizay y Montecarlo. Con verdadero renombre, los llanos de La Rioja y Chiquito. A elogio, las llamadas Travesias de Puntana, Zanjón, Grande del Turnuyan, etc. Con sus buenos aprecios, el Bolsón de Chilecito y los campos de Pucará, Belén, Adentro, Arenal y Talapaya. De la misma manera, el hondo de Esquisa y las tierras bajas de S. Julián, Colorada, Gualicho, Sta. Rosa, Menucos, Oriental y Tornillo.

Por lo que se refiere al cromo de ofrendas mirificas y subyugadoras, en donosura romántica se distinguen, entre otros, los perfumados, lúcidos y suntuosos valles de Catamarca, Hucal y Quikué. En igual, Huanacos, Calamachita, Utracán, Chicona, Lerma, Acha, Necaró y Punilla.

A prenda, relucen, con sus deleites y con sus candores, por ejemplo, los sugestivos lagos Nahuel Huapi, Lolog, Argentino, Aluminé, Huechulafquen, Belgrano, Mascardi, Lacar, Quillén, Traful, Ghio, Viedma y Gutiérrez. Asi, las sonrientes lagunas Coyte, Ypoa, Malalhué, Ipacarai, La Génaga, Mar Chiquita, Paraguayos, Urará, Grande, Abra de la última Esperanza, Pueyrredón, Valcarco Tapiz, Via Láctea, Ytrobel y S. Vicente. En lo mismo, Guadalupe, La Plata, Chascomán, Venado, Cinco Bocas, Pirané, Luna, Chaudi Lauquen, Iberá, Guanacache, Pellegrini, Colorada, Mandigú, Chachahuan, Yteffen y Arbolito. Por igual, Cari Grande, Escondido, Cardiel, Antofagasta, Coracó, Tar, Cholita, Valcarco Campos, Maloya, Fusta Laufquen, Serillosa, Cluchi, Porongos, Epecuén y Sirena. Asimismo, Camba, Menéndez, Guayatayoc, Carhué, Guamini, Palmar, Diamante, Brava, Cahuel Huapi, Chachico, Vintter, Toro, Cari Laufquen, Rica y Palacios. En igual, Olmos, Curi Mancel, Blanca, Yetubal, Padres, Diana, Sirven, Esperanza, Monte, Sol y Alsina. Del mismo modo, Urre, Verá, Epuyén, Sesa, Ramos, Zarra, Media Luna, Pico, Guillermo, Tunas, Pires, Marin y Tromen. Igualmente figuran, en lo diverso, con sus timbres, las estimadas salinas y salares de Pocitos, Antofogasta Grandes, Llancanelo, Incahuasi, Llullailaco, Rio Grande, Mina, Arizaro Ckicas, Banquilcó, S. José, Cloique Mahuida, Bebedero, Trafalcó y Gualicho.

El raudo y caudaloso Paraná es originado, en el Brasil, por la reunión de las aguas del Corumbá, del Paranahyba y del S. Marcos. Afable, considera a Paranambú, Wamba, Eldorado, Encarnación, Posadas, Ayolas, Corrientes, Empedrado, Bella Vista, Ocampo, Goya y Lavalle. Asi, Brugo, La Paz, Sta. Elena, Paraná. Sta. Fe, Diamante, S. Lorenzo, Rosario, S. Nicolás, Campana, Zárate, Constitución y otras agraciadas villas. Su Curso es de 3.282 kms. El rio Uruguay nace por la Serra do Mar, en la provincia de Sta. Catharina (Brasil). Fervoroso hermana, entre otros tipicos asientos, o Sto. Tomé, Garruchas, Alocar, La Cruz, Paso de los Libres, Monte Caseros, Mocoreta, Federación, Belén y Concordia. Igualmente, a Paysandú, Salto, Urquiza, Caseros, Isthilart, Concepción del Uruguay, Nueva Palmira, Unzué, Bentos, Nancay y Carmelo. Con su relevante presencia, la cascada de Salto. El recorrido es de 1.580 kms. La unión del Uruguay y del Paraná nos proporciona, a tesoro, el estuariense Rio de La Plata. Cortés, saluda a Olivos, Buenos Aires, V. López, Las Barrancas, Lacaze, Colonia y otras localidades. Igual, entre otros, a los sectores de S. Isidro, Ensenada y Magdalena. En su amplitud, de la punta del Este al cabo de S. Antonio, la ria tiene una entrada de 230 kms. Después, ya no va tan en lo mismo. Hacia el fondo, la isla es rocosa de Martin Garcia y el islote Doy son como puestos de guarda. Los deltas tienen su apoyo. Si bien se quiere, la ria penetra sobre una profundidad de 290 kms. El presto Paraguay se inicia en los lagos de la Serra Diamantina, del Matto Grosso (Brasil). Siempre obsequioso, antes de su encuentro con el Paraná, enaltece a Concepción Rosario, Villa Hayes, Asunción, Angostura.

(Terminará.)

GRAN FESTIVAL DE S. I. A. EN SAINT-ETIENNE (LOIRA)

Patrocinado por S. I. A. y la valiosa colaboración del Grupo Artistico «El Progreso», de Saint-Etienne, el 17 de marzo a las 15 h. y en l'Amicale Laïque du Soleil, 24, rue Beaunier, se pondrá en escena el sainete cómico en un acto y en prosa «Roncar despierto», original de E. Mozo de Rosales.

En la segunda parte del programa figura un selecto y escogido repertorio de «Variétés», donde será representada con la mayor dignidad artistica posible, toda la exquisita gama del folklore español, por destacados intérpretes de la localidad, con la especial participación de A. García, el más extraordinario imitador de E. Macias.

Quedan invitados al festival todos los compañeros y simpatizantes del departamento, cuyo eficaz apoyo moral y material a estos actos podria llegar a significar el necesario resurgimiento en los grupos artísticos de la región.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Hay pocos ejemplares disponibles.

Necrológicas

JOSE TARRERAS

Después de mucho sufrir a causa de una larga y penosa enfermedad, el dia 17 de febrero, a la edad de 70 años, falleció en Tulle (Corrèze), donde residia con sus familiares, el compañero José Tarreras, activo y consecuente militante del sindicato de la Metalurgia de Barcelona, en el cual habia desempeñado cargos de responsabilidad en la Junta administrativa antes y durante el criminal levantamiento franco-falangista.

El compañero Tarreras nació en la rebelde y confederal Barcelona. De muy joven, dándose cuenta de que iba a ser explotado como los demás y sintiendo en su fuero interno ansias de redimirse, se afilió a la C. N. T., alineándose con la militancia activa y actuando con entusiasmo y decisión en los periodos que la Organización tuvo que poner a prueba su fuerza para defenderse de los ataques y atropellos de la rapaz e inepta patronal catalana.

Terminada la contienda y empujado por las hordas del mal, con el corazón dolorido por tener que abandonar la ibra que con su cooperación se habia creado, pasó al exilio siendo internado en los campos de concentración; pero ni los sufrimientos por constatar tanta miseria humana, ni el inmundo trato que como otros tantos miles tuvo que soportar, ni tampoco los pesados trabajos que al salir de los campos se vio obligado a realizar para alimentar a su prole, hicieron mella en su noble conducta, no dejando jamás de luchar con todas sus fuerzas dentro del conjunto orgánico exiliado. Sólo la muerte ha sido capaz de cerrar el curso de sus actividades.

Sobre la caja que la tierra madre junto con sus restos guardará eternamente, fue colocado un ramo de claveles entrelazados con los colores rojo y negro que, como tributo al difunto unia el sentimiento y el dolor de los familiares con el de sus compañeros. Y al entierro, que fue civil, quisieron asociarse numerosos amigos testimoniando con su presencia la estima que con su ejemplar conducta se habia hecho acreedor.

A su querida y hoy dolorida compañera, hija e hijos, que habían compartido los sentimientos paternales, asi como a la demás familia, les decimos: Vosotros habéis perdido un ser querido, la C. N. T. un viejo, pero activo militante, y los que con él compartimos las actividades orgánicas, un fiel y abnegado compañero.

Con estas profundamente sentidas palabras creo hacerme intérprete de todos los compañeros metalúrgicos que le conocimos, y con ellos uniendo su voz a la mía pronunció el Descansa en paz, compañero Tarreras.

Antonio López.

JUAN SANCHEZ

La Federación Local de St-Etienne cumple con el penoso deber de comunicar a toda la militancia confederal el fallecimiento del buen amigo y excelente compañero Juan Sánche, a los 65 años, natural de Morata (Murcia).

El acto del entierro, que fue civil, constituyó una verdadera manifestación de duelo en la localidad donde las dotes morales y humanas de nuestro querido hermano en ideas, eran bien conocidas.

En el semblante de todos los asistentes españoles y franceses se patentizaba ostensiblemente el dolor ante la pérdida de una vida bondadosa y sencilla dedicada a la causa del anarquismo, y por extensión natural, a la humanidad.

A su buena esposa, hijas y yernos, les recordamos afectuosamente y compartimos plenamente su dolor.—

El secretario.

COMUNICADOS

S.I.A.

DE MONTAUBAN

Para el 24 del presente mes de marzo en la Sala de fiestas de la Casa del Pueblo, a partir de las tres de la tarde, el renombrado Grupo Terra Lliure, en su completo, nos presentará el siguiente programa:

«LOS GRANUJAS»

Zarzuela lirico-cómica, en un acto y cuatro cuadros original de Carlos Arniches y José Jackson Veyan, con música de Valverde (hijo) y Torregrosa. Dirección artística, R. Florista.

Escogido repertorio de Variedades con canciones tipicas y modernas, solos y dúos, alternando con bailes, ejecutados por el cuadro de bailes bajo la dirección de Amparito Navarro. Al piano, profesora Mme. Ramis. Presentará el espectáculo la dinámica y simpática Tina Prat.

Para invitaciones dirigirse a Horacio de Paz, 33, rue Delcassé, Montauban.

S. I. A., ORLEANS

Celebrará reunión el 17 marzo a las 9 y media en el 25, rue des Pensées.

CHARLA EN PERPIGNAN

Con la presente invitamos a todos los compañeros de esta Fl. Local y compañeros de las FF. LL. limítrofes a la charla que tendrá lugar el dia 24 del actual a las 9,30 de la mañana en el local de costumbre, en la cual el compañero J. Barber disertará sobre el tema: «Análisis y consecuencias de un siglo de luchas contra la explotación del hombre por el hombre».

No dudamos que como siempre los compañeros acudirán a la charla.

Compañero: Por la presente quedas invitado a participar a la reunión que a tal efecto tendrá lugar el dia 17 de marzo de 1968, a las 9,30 de la mañana, en el local habitual de reuniones.

GROUPE « LOUISE MICHEL » ATTENTION !

Pour cause de maladie de G. Brassens rapporte son Gala du 15 mars au 10 mai. Même salle et même programme.

CONFERENCIA EN TOULOUSE

Organizada por el Circulo de Estudios Sociales el compañero Maurice Joyeux se ocupará de «El anarquismo y la sociedad moderna» el 31 de marzo a las 9 y media de la mañana en la Sala Senechal. Cordialmente invitados todos los compañeros, simpatizantes y público en general.

PROSIGUE EL CICLO DE CONFERENCIAS PUBLICAS EN MARSELLA

El domingo día 31 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en la Salle Fernand Pelloutier de la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie. Marseille (1er arro.), tendrá lugar una conferencia pública organizada por las Federaciones Locales de Marseille y de Saint-Henri de la C. N. T. con la colaboración del grupo juvenil libertario marsellés, a cargo del culto y estudioso compañero Jose Muñoz Congost, que disertará sobre el palpitante tema: «Pasado. presente y futuro de las Juventudes Libertarias».

AGRUPACION LOCAL DE TOULOUSE Y SU RADIO DE LA REGIONAL CATALANA

Por la presente nota convocamos a todos los compañeros y militantes a la reunión orgánica que tendrá lugar el domingo día 24 de marzo, a las 10 de la mañana, en la sala de la biblioteca de la Bolsa de Trabajo.

Rogamos a todos los compañeros la puntualidad. No debe faltar ningún compañero. Después de nuestro pleno regional se impone una nueva labor. El secretariado de la Agrupación Local informará de cómo van los asuntos de nuestra Regional, y al mismo tiempo pone sus cargos a disposición de la asamblea, una vez cumplida su misión para que la A. L. decida sobre los asuntos que a todos nos interesan. Esperamos la asistencia de todos los afiliados y compañeros.

AGRUPACION LIONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a sus adherentes y simpatizantes a la asamblea que se celebrará el domingo 17 del actual a las 9 de la mañana en el local de costumbre, place de la Libération, Villeurbanne.

F. LOCAL DE ORLEANS

Organiza un viaje en car para asistir a la Mutualité el dia 7 de abril. Las plazas pueden recogerse en casa Ferrer (por las tardes), 10, rue Fauconnerie.

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea general para el 31 de marzo en el local y hora de costumbre.

LES AMIS DE HAN RYNER

Le nº 88 des *Cahiers* des Amis de Han Ryner est paru (3, allée du Château, 93-Pavillons-s-Bois). Au sommaire : Louis Simon : Bilan de 30 années (pour le 30e anniversaire de la mort de Han Ryner). Les Amis d'Henry-David Thoreau. Jacques Fréhel, par Han Ryner (pour le 50e anniversaire de la mort de l'écrivain). Charles Maurras : Lettres à Henri Ner. De, et sur Gustave-Louis Tautain, etc.

F. L. DE PARIS

Cultura y Propaganda

Domingo 31 de marzo a las 10 de la mañana, conferencia a cargo del hombre de letras Fernando Valera, con el tema: «Ojeada a la novelistica española de la guerra».

COMUNICADO SOBRE EL LIBRO «LA IGLESIA CONTRA LA REPUBLICA ESPAÑOLA»

Los trabajos de impresión del libro, ejecutados por obreros franceses que no conocen la lengua castellana, han acarreado un retraso imprevisto en su aparición anunciada, en principio, para el primero de enero de 1968.

Las últimas pruebas de imprenta se están revisando y corrigiendo activamente a fin de que la publicación del libro pueda tener lugar antes del 30 de marzo próximo.

Los «Amigos de Mossén Llorens» ruegan a todos los compañeros suscriptores que han hecho posible la realización de su anhelo, quieran comprender y excusar este retraso que se ha presentado de manera inevitable.

Por el grupo: Palmira Lobera, 82-Labastide-Saint-Pierre.

F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, dia 24 del actual, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Por la importancia de los puntos a tratar, se ruega la puntual asistencia de todos los compañeros.

CASAL DE CATALUNYA, PARIS

Sábado 16 de marzo a las 9 de la noche, conferencia de Amadeu Bernadó, que tratará el tema: *El procés Barceló (Los primeros pasos del Movimiento obrero de Barcelona)* con intervención de los compañeros Marimón y Ferrer.

En la sala del tercer piso del Museo Social, 5, rue Las Cases (Metro Solferino).

ARTE Y LETRAS, PARIS

Sábado 23 de marzo, sesión. Esta vez debemos estar todos.

S. I. A. DE ALBI
Teatro Municipal

Domingo 17 de marzo a 14 h. 30
GALA TEATRAL

El grupo artistico «Terra Lliure» de Toulouse presentará por primera vez en Albi la zarzuela en 1 acto y 4 cuadros LOS GRANUJAS. En segunda parte, *Gran espectáculo de varietés*, con variado programa de cantos, bailes típicos y modernos. Dirección musical M. Ramis.

F. L. DE TOULOUSE

Celebrará Asamblea general el sábado dia 23 de los corrientes, a las nueve de la noche, en nuestro local social. La importancia de los asuntos a tratar reclama la máxima asistencia y puntualidad, por parte de los compañeros realmente interesados en los problemas confederales y en la causa de la liberación de nuestro pueblo. ¡Qué nadie falte!

FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES

Au Café Saint-Severin (Salle du Sous-sol), 3, Place Saint-Michel à Paris (Métro Saint-Michel).

Dimanche 17 mars à 14 h. 30, *Le Monde terrible et merveilleux*, de Boris Vian, par Maurice Joyeux. Conférence illustrée par notre jeune comédien Jacques Brice qui interprétera des poèmes et des textes de Boris Vian.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca a asamblea para el domingo 17 de marzo, en el lugar y hora de costumbre. Asunto importante.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Paris: Criach, 5; Gual, 5; Berthe et Jacques, 10; *F. L. de Drancy*, 10; *Noisy-le-Sec:* Santos, 5; *Roanne:* Antonio López, 10; *Le Perreux:* Franciscay Joaquin, 10 F.

Total: 55 *F.*

UMBRAL

Sumario del número 75:

Juan Español : **EN TORNO A LA LIBERTAD** (Crónica de España).
Gerardo de Diego : **GERANIOS** (poesía).
Pedro Kropotkin : **ELISEO RECLUS.**
Louis Louvet : **UNAS PALABRAS SOBRE JULES VALLES.**
Eugen Relgis : **MAHATMA GANDHI.**
Nano de Sabadell : **LECTURAS CONTRADICTORIAS.**
J. Carmona Blanco : **LA MUCAMA** (cuento).
Juan Ferrer : **SOL DEL ROSELLON** (bibliografía).
Luis di Filippo : **«La FILOSOFIA POLITICA DE ORTEGA Y GASSET».** (Los Libros).
V. Galindo Cortés : **PASCAL EN EL MUNDO DE HOY.**
P. Bosch Gimpera : **BAJO EL ARCO DE BARA.**
C. Vega Alvarez : **ISLA VERDE Y GIBRALTAR** (poesía).
Walter Ortiz Ayala : **FIN DE JORNADA** (poesía).
FIESTA ANUAL DE PRIMAVERA (cartel).
Noticiario, Pensamientos, Notas, Fotografías, Ilustraciones aplicadas, Libros, etc.
Precio para Francia, 1,50 número.
Amigos de UMBRAL: Aportadle suscriptores

CENIT

sociología ciencia literatura

SUMARIO DEL Nº 180

Editorial. — *E. Muse:* Realidad y sentido de la campaña mundial contra el hambre. — *S. Petofi:* La ofrenda. — *D. Rivero:* Salvochea. — *M Celma:* Camus el grande. — *P. R. Troise:* Crónica anticipada para un libro. — *F. Ocaña:* Asesinato de Miguel de Unamuno. — *E. Malatesta:* Libertad para todos. — *A. Guillén:* España en la Edad Moderna. — Aves errantes. — *G. Lucas:* Paris-Seúl, sin retorno. — Diamantinas de Victor Hugo. — *M. Bakunin:* El trabajo intelectual. — *Cosme Paules:* Esqueleto de cuento. — Conceptos que quedan. — *R. Liarte:* La creación revolucionaria. — La fraternidad. — *R. Rocker:* El Socialismo y el Estado. — *P. Kropotkin:* La revolución.

4, rue Belfort, 31 - Toulouse.

Otra sesión de la «Peña Racionalista»

Para los peñistas del 10 de marzo del 68 el dia careció de fastidio. El aburrimiento ciudadano se refugió en el café, en el cine, en las carreras de caballos, etc.

El amigo Galán, por consejo de David, subió al estrado para recrearse — y recrearnos — con una «Pescadera» andaluza muy matizada, seguida de un tango más o menos argentino. Menos que más, también David argentinizó su ratito.

El dúo yugoslavo «Los 2 Ivos» sorprendió gratamente al auditorio con sus canciones bien dichas y guitarreadas, no importando que no entendiéramos el lenguaje, estando éste musicalmente traducido. Lo chusco fue que el infrascrito recurrió a los servicios del compañero Vlado, tan balcánico o más que ambos Ivos, a fin de que éstos se entendieran con alguien. Pero los Ivos, cantando, cantando, la dieron por entonar la «La Calandria» mejicana con el mismo lenguaje de Pancho Villa... Los dos cantores yugoslavos fueron cordialmente aplaudidos.

La nota clásica la dio el jovencito Pradio ejecutando a guitarra varias piezas, entre ellas una difícil danza española de Granados. Muy aplicado, con buen sentido de la música, este chaval nos hace percibir las dulzuras de su noble instrumento. La prueba es que, cuanto ejecuta, el silencio prende incluso en la media docena de niños revoltosos que en cada fiesta nos acompañan.

Hubo espontáneos y luego cine, con filmes característicos de una época remota. Charlot estuvo con nosotros, y otro actor no menos charlotero, dibujando ambos la risa incluso en las mejillas más galvanizadas. Y ello gracias al tacto del amigo Capellas, al cual el congreso peñista declara Técnico Cinemático de la casa sin necesidad de diploma.

Para el 24 de marzo, el grupo estudiantil prepara una sesión de cine escogido, a desarrollar también en el ámbito de la Peña. — F.

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Humanismo y violencia

LA violencia como sistema es de origen bárbaro, en la época moderna, fascista. La violencia a ultranza, con motivos de dominación absoluta, es eminentemente cuartelera. Considerar héroe al hombre más bruto, al capaz de matar un racimo de seres humanos, es retrogradar la especie a su estado primario.

En el estado actual de cosas, o dada la situación de la sociedad, a los libertarios nos es dable aceptar la violencia como recurso defensivo a pesar de nuestro acendrado humanismo. Incluso la exageración anarquista del ravacholismo y del pallasismo — afectando a Francia y a España — más que agresión fue réplica desesperada contra unos poderes absolutos ejercidos contra la clase obrera, tan mortificada, tan abandonada a su mísera suerte, tan sufrida bajo los flagelos de la miseria, de la tuberculosis, tan vejada por los soberbios, los «caritativos» y los autoritarios de todo estilo.

Nosotros, libertarios españoles, tuvimos más de una época de furor por las cuales la reacción nos acusa permanentemente como modelos de criminalidad sistemática. Aduce como principio la Mano Negra de Andalucía... creada por las autoridades mismas por medio de agentes provocadores. En el campo andaluz, donde aún priva el sistema feudalista promotor de la miseria más negra en las masas campesinas, era lógico temer una sublevación, y en los años ochenta del siglo pasado se la quiso abortar, no solucionando el problema del hambre y del respeto a las mujeres proletarias, sino fraguando un proceso criminal que llevara a la horca de Jerez de la Frontera a ocho anarquistas y el miedo a los hogares campesinos. La Mano Negra tan agitada queda reducida a esto. La bomba de Paulino Pallás contra Martínez Campos fue protesta de un hombre contra la persecución de la Monarquía renaciente, ejercida aquélla sobre la población liberal española martirizada en encierros abusivos, particularmente en el arsenal de La Carraca. Una violencia replicó a otra violencia; igual el atentado del Liceo replicando a la autoridad por su fusilamiento de Pallás, que en definitiva no había matado a nadie. La contestación del poder militar fue la ejecución de cinco otros anarquistas en Montjuich como medida de venganza, que no de justicia, con la réplica supuesta de la explosión del día del Corpus de 1896, cuyo autor aún hoy sigue desconocido, pero cuya acción pagaron con la vida otros cinco anarquistas después de sufrir martirios atroces. La autoridad española está siempre en deuda con nosotros.

La propia campaña terrorista de 1905 es de origen tenebroso, pero cargada a la cuenta de los anarquistas. El ciclo terrorista de 1917-23 es de iniciativa burguesa con la muerte del patrono Barret, proveedor de pertrechos de guerra a los aliados, cuando la Patronal era de abolengo germanófilo. ¿Pruebas? La utilización del aventurero alemán y criminal nato barón de Koënig, y la del jefe de policía Bravo Portillo, espía demostrado del kaiserismo. Por haber sido Barret presidente de la patronal metalaría le fue fácil al Fomento del Trabajo Nacional atribuir el asesinato de tal patrono a la cuenta de la Organización obrera. Luego el diálogo de las pistolas se entabló, con la dolorosa pérdida de 500 compañeros nuestros. Las otras víctimas, el enemigo se las enterró con mucho incienso, cera y nada de lágrimas. El sentimiento no tiene acogida en los templos y los palacios.

La guerra de 1936-1939 fue de agresión fascista, y los anarquistas descendimos a la calle para repelerla. Esa es la historia, extremada y compendiada.

Lo de «ahora» es meramente episódico. Las intervenciones de compañeros interrumpiendo con estampidos la paz cementeril del franquismo, fue nada más que chispazos de una guerra que con España bajo la bota del militarismo franquista nadie acierta a dar por terminada. Si de veras los dominadores de nuestro país desearan reconciliar los espíritus, se apearían del carro del Poder, expresarían el mea culpa, y dejarían al pueblo organizarse libremente y a su manera. No procediendo así, todo estado de violencia deja de ser, por mucho que lo sintamos, extemporánea.

Muerto en 1945 el virus hitleriano, España atravesó un período económico tan desastroso que hizo pensar en una quiebra del régimen por incompetencia e inhumanidad del mismo. Hubieron de acudir los Estados Unidos para apuntalarlo a fin de que aquél se salvara contra el deseo de la población española. En esta ocasión la democracia yanqui no había servido a la causa del Progreso, sino todo lo contrario.

No obstante, la oposición al franquismo debe ser directa y en ningún caso torcida. La reivindicación o liberación de España no debe en ningún caso, ni bajo ningún pretexto, ir uncida al carro de las propagandas y agitaciones marxistas. El Estado pulpo de América ha incurrido en deslealtad con el Pueblo español ofreciendo recurso y subsistencia al régimen nazi-franquista; pero todas las naciones del mundo coadyuvan hace tiempo a la estabilización de la dictadura española, puesto que todas ellas — sin excluir la U. R. S. S. y Cuba — comercian, chalanean con ella. EE. UU. es justo que responda de sus delitos, pero el de España es inicial de la reacción hispana hoy dominante, con la adición del Eje Vaticano-Roma-Berlín-Tokío. La Iglesia, el fascismo, el nazismo y el toguismo fueron los verdaderos causantes de la desgracia española, y si una secuela de protección el nazifascismo español ha registrado, ésa inculpa de inmediato a la U. R. S. S., que en plena guerra vino a sembrar la discordia en las filas republicanas, y de mediato a EE. UU. por haber salvado, en 1954, al franquismo de la situación financiera caótica en que se encontraba.

La manipulación ulterior de banderas no cegará a nadie porque la verdad sigue apareciendo pristina.

España ante el espejo

La situación en Asturias

OVIEDO. — De un coloquio industrial animado por el economista alemás Von Klaasen extraemos lo siguiente con referencia a la situación minero-siderúrgica asturiana:

«Tras la lectura del documento Klaasen, se produjo un amplio cambio de impresiones en el que se puso de manifiesto que Hunosa va a producir 4,7 millones de toneladas de carbón de los 7 millones que se prevén para Asturias.

Por su parte, el director general de la siderúrgica Uninsa, manifestó que en 1970 se procederá al incendio del primer horno alto y que esta factoría posee una capacidad disponible para alcanzar los cinco millones de toneladas anuales de producción; sin embargo, Uninsa ha fijado la producción en dos millones de toneladas con 8.000 productores.

Respecto a la reconversión de mano de obra, Hunosa cuenta actualmente con una plantilla de 19.700 productores, que se elevarán a 25.000 intensificándose la formación profesional.

Uninsa considera que el año clave para esta siderúrgica será 1970, con el traslado de productores. De los 7.200 productores que tiene previstos esta siderurgia para 1972, 4.100 tendrán que trasladarse de Langreo y de Mieres. Otros tres mil quedarán repartidos por los talleres en La Felguera, en Mieres y Gijón.

Se puso de manifiesto también que para 1971 unas 20.000 personas, entre las dos zonas mineras de Langreo y Mieres, habrán de cesar en su actividad laboral, bien por jubilación anticipada, bien por no readaptarse o bien por trasvase. Y, finalmente, se señaló la importancia de la emigración de los jóvenes que no encuentran aquí puestos de trabajo.

ITEM MAS

OVIEDO. — A un 80 por 100 de su capacidad trabajó el sector industrial de esta provincia durante los tres últimos meses de 1967, según un informe sobre la infrautilización de capacidad que ha sido realizado por la Cámara Oficial de Comercio, Industria y Navegación de esta capital en colaboración con la Secretaría General Técnica del ministerio de Industria. Dicha utilización de la capacidad fue igual que el del trimestre anterior, siendo las previsiones de los empresarios asturianos, en cuanto al primero de 1968 se refiere, de una mejoría en la capacidad utilizada.

El sector de bienes de inversión (excluída la construcción), fue el que sufrió un descenso más acusado en el coeficiente de utilización, trabajando — en el período que consideramos — a un 76 por 100 de su capacidad, bastante más bajo que en el del trimestre anterior. La no utilización plena estuvo determinada en un 51 por 100 por la debilidad de la demanda, influyendo, igualmente, las dificultades de tesorería y la reducción de exportaciones. Se registró un gran descenso en la utilización en los subsectores de equipo en general, de construcción naval y el de industrias del automóvil. Se experimentó mejoría en el grupo de maquinaria eléctrica.

INFORME PRESENTADO POR COMISARIA GENERAL DEL MINISTERIO DE AGRICULTURA SOBRE EL MERCADO OLEICOLA

«Prácticamente, el único comprador de aceite, en el momento actual, es la Comisaría y por parte de los almacenistas se opera muy poco. Sin embargo, sería deseable una mayor agilidad, por parte de dicho organismo en las formalidades de compra. La exportación no presenta resultados alentadores: las cifras de envíos del presente año se encuentran muy por debajo de los obtenidos en los años últimos. Los productores en la presente coyuntura retienen sus aceites en la seguridad de contar con el apoyo de la Comisaría de Abastecimientos y no hacen sino esperar a que suban los precios de protección. A primeros del próximo mes aumentarán cuatro pesetas en kilogramo.

»La situación particular de las distintas zonas es, es la semana a que se refiere el informe, la siguiente: Sevilla, situación estacionaria, muy poca demanda y precios sostenidos con caída de la cotización de los orujos refinables por el lógico aumento de la oferta. Málaga, paralización general. Córdoba, cae la cotización de los aceites, se alejan las perspectivas de exportación y el aceite de oliva de un grado de acidez se está agotando. El próximo aumento del precio de apoyo puede producir una animación en las semanas entrantes. Jaén, no se efectúan operaciones sólo la Comisaría compra aceites y los productores esperan el próximo aumento del nivel de protección. Igual que en Sevilla han cedido los precios del orujo refinable. En Barcelona, dentro de la paralización, parece que se han efectuado algunas operaciones, pero de escasa cuantía. Se ha de resaltar el aumento del consumo de aceite de semillas. Madrid, ligera animación en el mercado de consumo al haberse agotado las existencias del comercio detallista.

»Los precios del aceite de oliva virgen en zonas de producción fueron, en la semana a que se refiere el informe y en la anterior, respectivamente los siguientes: Sevilla, 34 a 35 pesetas kilogramo sin variación; Málaga, 35 a 36, sin variación; Granada, 34 a 34,50, sin variación; Córdoba, 35,50, sin variación.

Madrid, 20 de febrero 1968».

A FALTA DE GIBRALTAR ALBORAN

BRUSELAS (OPE). — «Le Soir» (26 de febrero) publica el siguiente despacho de la A. F. P., cursado desde Madrid.

«El periódico «Pueblo» indica que en la pequeña isla de Alborán, situada en el Mediterráneo entre la península y Marruecos, han desembarcado fuerzas de infantería de marina. Los marinos han clavado la bandera española en aquella pequeña isla desierta e instalado un servicio de vigilancia demostrativo del deseo de proclamar netamente la soberanía de España.

«Del islote de Alborán se había hablado recientemente exponiendo el deseo de los Estados Unidos de instalar una estación de vigilancia que alcanzaría todo el Mediterráneo occidental. Se señala asimismo que hace unos veinte días, algunos navíos soviéticos habían echado ancla en las cercanías de Alborán.»

FESTIVAL ANUAL
— DE LA —
SOLIDARIDAD OBRERA

Organizado por la Confédération Nationale du Travail
Día 7 de abril 1968 en el Palais de la Mutualité París
(Métro Maubert-Mutualité)

Joëlle Casamartina

En el Festival de 1967 la niña Joëlle Casamartina pudo dar una leve muestra de sus condiciones de pianista ascendente debido al numeroso concurso de artistas que entre telones se discutían el minuto de permanencia en las tablas. Esta vez Joëlle ha entrado en Programa y su derecho a dos piezas y un bis no se lo discutirá nadie.

En estas condiciones la hija de nuestros compañero y compañera Casamartina nos recreará el ánimo con bellas notas del pentágrama clásico.

Quede constancia, pues, de que en la fiesta del 7 de abril tendremos el placer de oir a la precoz pianista JOELLE CASAMARTINA.

Para invitaciones, Roque Llop, 4, rue Ste-Marthe, Paris (X), tel. BOT. 2202.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DEPORTES DE TAQUILLA

LOS recientemente celebrados Juegos Olímpicos, en Grenoble, han ofrecido, una vez más, oportunidad para hablar de los deportes, haciendo las pertinentes deducciones. Ha habido las consiguientes influencias de tipo político; el «chauvinisme», o sea la propensión a arrimar méritos a los atletas de uno o de otro país. El comercio ha prodigado el sistema del slogan, con miras a despertar la atención del público en torno a tales o cuales productos, considerados, evidentemente, como *los mejores* en su especie.

Se ha hablado igualmente de los métodos que se ponen en uso para que quienes tomen parte en las competiciones puedan estar «en forma». Entrenamientos, disciplina, que obligan al individuo a sujetarse a normas inflexibles, como inflexible es también el régimen a que se somete al caballo de carreras. Se busca vencer; hay intereses de diversa naturaleza que están en juego, lo mismo en el caso del hombre que del animal. Ya es bien sabido que hay los que viven explotando y obteniendo opíparos beneficios a cuenta del deporte de taquilla. Y es de comprender que busquen justificarlo de una forma que parezca plausible.

En efecto: se aduce lo de que el deporte en su estructura corriente, o sea de taquilla y competición, es factor de educación física. En realidad no hay tal cosa. No se quiere tener en cuenta los resultados de atrofiamiento de músculos y el desquiciamiento de la salud, a la corta o a la larga, de no pocos a quienes se quiso hacer triunfar como «vedettes» en su respectiva especialidad deportiva. Se oculta también el incentivo de egoísmo que ello entraña, el bajo carácter materialista, e incluso las inmoralidades que fomenta.

Ejercicio físico saludable lo es de los amigos de la natura, aficionados a subir a las montañas, y a recorrer bosques y valles, entre el grato perfume de flores y plantas silvestres. Amigos de bañarse en los ríos, en los lagos, o de aspirar el vivificador yodo del mar. Son sanos los juegos de abolengo popular sin taquilla remuneradora, como el juego de pelota, que ejercitan los mozos en las plazas de los pueblos, en tierras de Vasconia, o los juegos alegres, bulliciosos, que se improvisan en las jiras bajo el aire y el sol de los campos.

TEMAS PARA MILITANTES

Con ligeras variantes, más de una vez uno ha recibido la impresión del amigo de acá, o del de acullá, que al hablar de alguien que ha pronunciado una conferencia, la impresión ha sido: «Si, si, el compañero Fulánez ha estado bien. Pero ha resultado que, al ser todos compañeros quienes escuchábamos, no nos ha dicho nada nuevo.» Hace ya tiempo, en una populosa ciudad de Francia, por parte del elemento libertario, había el plan de celebrar un mitin, a cuyo efecto, ya se contaba con local. Mas al ser una mañana de tiempo desapacible, hizo que nos juntáramos poco más de tres docenas de espectadores, todos compañeros: franceses, italianos, y españoles. Pasada ya la hora anunciada para dar comienzo al mitin, un compañero francés, de carácter vehemente, que se había acordado intervendría en primer lugar, estaba impaciente. Tanto porfió en que el acto se diera, pese a la escasez de concurrencia, que quien tenía que presidir, y tres o cuatro más llamados a intervenir subieron a la tribuna. El presidente, con cuatro palabras abrió el acto. Y el compañero francés que tan impaciente se había mostrado empezó a perorar. El hombre debía llevar su discurso *embotellado*. Se le atragantaba si no lo soltaba. Empezó por decir que la sociedad estaba mal organizada, por culpa del Estado, del capitalismo, y de la religión. Pero, a continuación prosiguió diciendo que la culpa de todo la teníamos nosotros, que éramos el pueblo, pues hacíamos una vida frívola, sin ocuparnos de ideas sociales. Hasta que un compañero, también francés, que escuchaba, se puso nervioso, se levantó del asiento, y le gritó al orador, en su lengua: «¡Pero calamidad, atontado! ¿No ves que todos somos de la misma familia?» El orador se paró en seco. Exclamó: «Merde alors!» Bajó de la tribuna, los demás hicieron igual. Y con gran algazara de risas, el mitin concluyó apenas iniciado.

Como sabemos, se acostumbran a celebrar jiras; algunas veces, por circunstancias ambientales, o por el acierto en la propaganda, también en local buscado al efecto acude bastante personal, en uno y otro caso es concurrencia integrada por elementos de los que llamamos emigrados económicos. Entonces, ya se trate de un mitin, o bien de una conferencia, importa que el que tenga, o los que tengan que hablar lo hagan de la manera más persuasiva, sencilla y evocadora a la par, a fin de que en la conciencia y en la mente de quienes escuchan las ideas expuestas sean como un impacto, susceptible de inducir a que el sentimiento y la capacidad de razonar obren en el que escucha, pudiendo alcanzar a sentir viva simpatía por los bien fundados argumentos que se le dirijan. Ello es lo que interesa. Y más aún ha de convenir que, tras el mitin, o la conferencia, aprovechando la excelente impresión del momento, se procure ofrecer indicaciones que abran cauce para poder llevar a cabo una bien coordinada tarea proselitista.

Mas en los casos, y son numerosos, en que el acto público se da ante un auditorio casi totalmente constituído por compañeros, es absurdo exponer la conocida concepción libertaria acerca del Estado; glosar el fondo arbitrario de la plutocracia y del capitalismo en general; atacar el contenido retrógrado de las religiones, o explicar las virtudes del sindicalismo que propugna nuestra C. N. T. Son todos ellos, evidentemente, temas conocidos de la militancia, ya que en realidad representan lo que podríamos llamar primeras letras, el abecedario que inicia el bagaje, más o menos nutrido, de cada compañero.

Entre ambiente de militantes se ha de hablar de cuestiones que inciten a la reflexión; que vayan más allá del simple y fácil verbalismo. No faltan temas apropiados, matices susceptibles de crítica, aspectos de orden cultural; documentadas evocaciones históricas; glosas de libros, poco leídos; digresiones en torno a ideas nuevas, o que se pretende hacerlas pasar por nuevas. ¡Existe una gama infinita de apreciaciones en torno a las cuales poder hablar! Claro que el hacerlo, el depasar los caminos trillados, requiere una cierta preparación, tener estudiado el tema que se busca desarrollar.

Y sobre todo, máxime entre nosotros, no interesa que quien hable tome aires de suficiencia, empaque de intelectual, como si pretendiera descubrirnos el Mediterráneo. La inteligencia alcanza un mayor ascendiente cuando va unida con la modestia, con la sencillez. Quien sea amigo de leer biografías, sabe que generalmente los hombres más inteligentes, los verdaderamente sabios, han sido modestos. ¡Bien al revés de algunos zoquetes que abundan por ahí, que sin saber apenas nada, ya creen saberlo todo!

TOYNBEE Y LA JUVENTUD ACTUAL

Muchos sociólogos de nuestro tiempo ponen singular empeño en conocer los factores psicológicos que intervienen en el desenvolvimiento de una gran parte de la juventud actual. El conocido historiador inglés Arnold J. Toynbee muestra también, en recientes trabajos, un particular interés por observar las características peculiares al desenvolvimiento juvenil actual dentro de nuestro ambiente social. Trata de explicarse las costumbres de quienes, como los «hippies» destacan por su pelo largo, por su atuendo desastrado, y su negligencia y pobreza en el modo de vivir. Considera que no es cosa de desestimar todos esos factores que agudizan ciertas particularidades entre el mundo juvenil. Opina que ello obedece a un latente inconformismo, centrado en el hecho de que no estriba la felicidad en la ventaja de poseer dinero. Aduce que en el fondo de ello no es cosa de una especie de propensión infantilista la rebelión de muchos jóvenes. Considera que en la mayoría no hay objetivo bien definido, pero que, en realidad desprecian, muchos de ellos, el mundo social de los padres, basado en el más prosaico materialismo.

Es de mucho interés que quien, como Toynbee ha escrito numerosos y muy comentados libros, encaminados a estudiar las características evolutivas de las civilizaciones, preste atención al fenómeno psicológico que supone la existencia de un determinado tipo de juventud que considera absurdo el mundo en que vivimos. Cree que ello puede ser poderoso factor evolutivo con miras a dar vida a una nueva estructura social, naturalmente, sin las aberraciones que distinguen a la que nos ha tocado vivir.

Si la disconformidad parte de comprobar lo absurdo de la existencia actual, lo que hace falta ahora, como aconsejaba Albert Camus, es que la rebelión ante lo absurdo cree un resurgir optimista con impulso para luchar contra las instituciones, directas responsables, en gran parte, de un vivir social absurdo, atrabiliario, fundamentado en la arbitrariedad. ¡No es poca tarea la que tiene por delante la juventud, si en ella pone empeño, si tiene sangre en las venas; si en su conciencia late el sentimiento de la dignidad!

AQUI Y AHORA

¡Ave César!

SIEMPRE he oído y leído que la Historia se repite. Pensando un poco sobre esta frase he caído en la cuenta de que, en ocasiones, sólo consiste en un error de perspectiva histórica. En efecto, no es que se haya repetido; es, sencillamente, que no ha cambiado. La variación de las técnicas, de los modos, de las costumbres nos hacen ver el fenómeno como una reiteración, con ser ésta indeseable y repulsiva; pero la esencia del problema, el fondo típicamente humano de la cuestión permanece invariable. Los acontecimientos más dispares e infrahumanos desfilan ante nuestros ojos a diario, inciden sobre nuestra sensibilidad, la sacuden por un momento y luego se esfuman en su inexorable marcha hacia la historia. En nosotros no ha quedado impronta alguna de los sucesos; nos hemos impermeabilizado. Somos un pobre animal de costumbres, inocentemente perverso como los animales y los niños. Esa fuerza anímica que dicen nos diferencia de la bestia y nos acerca a Dios, no nos sirve de nada, es inútil, está de más. Somos un rebaño instruído y culto que lo asimila todo, se acostumbra a todo con ligeros repulgos histéricos que no justifican nada ni eximen de nada. Nosotros, los seres humanos, que no somos capaces de justificar tal condición, poseemos una amplia capacidad para contemplar las más diversas panorámicas; nosotros, los humanos, estamos dotados de una poderosa inteligencia para comprender multitud de problemas de todo orden; pero después de haber visto y comprendido nos sacudimos las manos y decimos que eso está bien o que está mal, y seguimos imperturbables nuestro camino, del mismo modo que hariamos después de ver una obra de teatro o una película, a las que calificamos de divertidas o de mal gusto, sin más resonancias en nuestra actual o futura conducta.

Estas meditaciones han surgido en mí ante el televisor, el poderoso medio de difusión que nos ofrece diariamente los más terribles contrastes sin solución de continuidad con la sangrante carga emotiva de la fotografía viviente. Y así, por ejemplo, nos ofrece la blanca fastuosidad de los Juegos Olímpicos de Grenoble, presididos por la emperatriz Farah Diba, con sus inmaculadas pistas de nieve y hielo, donde una juventud exultante derrocha sus fuerzas en un vértigo de velocidad, arte y color. O bien nos hace asistir al espectáculo inaudito y anacrónico de la coronación como emperador del Sha de Persia — redivivo Sardanápalo con americana y corbata, señor omnipotente en su lejanía satrapía — materialmente inmerso en una orgía de gemas, oro, platino y brillantes mientras su pueblo vegeta en la miseria y la depauperación. Y luego y sobre todo, Vietnam. Es decir, la furia desatada, el crimen, la desolación, el remate de heridos a golpe de metralleta, las ciudades en ruinas, las bombas de napalm, el fusilamiento, la tortura, los niños desventrados, las mujeres asesinadas, violadas, histéricas por la angustia y el horror; los viejos desolados y patéticos, el pueblo en éxodo cobijado en las ruinas humeantes, el hambre, la peste, la especulación, el fuego, los cañonazos, las trincheras, el campo de concentración, el odio, el espanto y la muerte en fin, la muerte inútil, la muerte heroica, la muerte anónima, la muerte y la masacre.

La Historia ha querido siempre hacer resaltar los hechos y los personajes típicamente crueles. Y así nos ha legado como modelo de sadismo la biografía de alguno de los emperadores romanos, aquéllos que asistían al circo acompañados de un ambigüo y hermoso efebo desnudo, al alcance de la mano una fuente llena de frutas de las que picoteaba de vez en cuando con amorosa delectación, en tanto que contemplaba con sonrisa gozosa cómo los cristianos eran despedazados por los leones, o cómo unos gladiadores eran trinchados por las armas de los adversarios, mientras que el vencido, si aún vivía, era condenado a ser rematado a una simple señal del pulgar del emperador.

Ante el aparato de televisión, cómodamente sentado y tomando mi postre, adverti el símil histórico. Yo era el Calígula o el Nerón del siglo XX. Sin túnica ni coturnos, pero con batín y zapatillas. Impasible como ellos, esperando una nueva sesión circense. Y la mirada triste, la mirada perdida, la mirada angustiosa de aquellos niños, mujeres y viejos de Vietnam la sentí acusadora sobre mí, y hasta me pareció oir un clamor de voces, como un eco de veinte siglos ha, que gritaban como un lamento:

«Los que van a morir te saludan».

JUAN ESPAÑOL

La voz de Madrid

Inflación y déficit

El gobierno de España inició su marcha por el doloroso recorrido de la austeridad, tratando de compensar los millones que perdió cuando devaluó la peseta y para frenar la creciente inflación.

El recorrido no parecía ser ni popular ni exento de dolor, pero es necesario.

Simples cálculos aritméticos demuestran que el régimen del general Francisco Franco ha de tener que pagar alrededor de 2.000 millones de pesetas (28,5 millones de dólares) más al año, para hacer frente a su déficit en la balanza de pagos después de la devaluación.

España devaluó su moneda el 19 de noviembre de 60 a 70 pesetas por cada dólar de los Estados Unidos luego de la devaluación de la libra esterlina por la Gran Bretaña.

Avanzando con los cálculos aritméticos, se demuestra que España, con un déficit comercial de 2.000 millones de dólares, (debe pagar 20.000 millones de pesetas, 286,6 millones de dólares) más por ese déficit, que antes de la devaluación.

La devaluación también opera en el otro sentido. Por ejemplo, el turismo ha de producir más pesetas. El ingreso por concepto de turismo en 1966 ascendió a 1.246 millones de dólares. Desafortunadamente, aún cuando el número de turistas — aproximadamente 18 millones — se mantuvo en la misma cantidad en 1967, lo ingresado en dólares fue menor. Además, las remisiones de los españoles emigrantes que trabajan en el extranjero se ha reducido también, según se informó, debido a las economías afectadas de los países donde trabajan.

Entre la devaluación y el reducido ingreso en dólares, España no tiene entonces otro recurso que el de reducir los gastos del gobierno.

No ha sido posible obtener cifras exactas, pero parece que las ganancias logradas por España en el incremento de sus exportaciones y en la reducción de importaciones en 1967, han de quedar anuladas en lo general debido a la devaluación. El déficit en la balanza de pagos es principalmente por la necesidad de importar alimentos.

Ningún elemento de austeridad en el gobierno puede borrar este desbalance. Unicamente una incesante labor en la agricultura puede afectar esta situación.

No obstante, la austeridad afectó fuertemente a 255.000 empleados públicos de España. El número de empleados del gobierno que han de perder sus ocupaciones puede llegar a millares.

La eliminación detallada de empleados y departamentos reforzaban la creencia de que un programa semejante había estado bajo consideración desde hace meses, y que la devaluación de la libra esterlina simplemente apresuró la austeridad que era inevitable en 1968.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

21 MARS 1968
NUMERO 498
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Le syndicalisme des dictatures

NOUS avons souvent dénoncé avec indignation le galvaudage du syndicalisme mais quand il s'agit d'organismes d'Etat (surtout quand cet Etat est dictatorial) dirigés contre les travailleurs et qu'ils se parent de l'étiquette syndicaliste, alors il ne faut plus se contenter de dénoncer l'imposture, il faut la combattre. Ce combat est, par règle générale, voué à la clandestinité et présente des risques parce que les dictatures n'admettent qu'un syndicat unique et soumis à ses ordres, mais, c'est certainement dans ces moments que se forment les meilleurs militants.

Parler de syndicat unique c'est nous ramener à la sombre période de 40-44 avec la loi du 4 octobre 41 qui accoucha de la Charte du travail. Une charte à tel point scélérate que même les syndicalistes chrétiens qui pourtant n'étaient pas très hostiles au maréchal Pétain, se déclarèrent contre... « Ils renouvellent devant les commissions provisoires d'organisation leur proposition d'une mise en route sur la base de vrais syndicats jouissant d'une réelle autonomie et unis, sur le plan constructif, par une formule, rendue obligatoire, de cartel inter-syndical. Faute de cet amendement, les syndicats chrétiens ne pourraient que s'abstenir de tout concours aux syndicats uniques. Ils continuent leurs démarches en ce sens auprès du Maréchal. » (1)

Cette position nous fait penser à cette autre que les syndicats catholiques espagnols observent actuellement vis-à-vis des syndicats verticaux de Franco. Dans les deux cas on retrouve le syndicat qui a été imposé par l'Etat oppresseur et celui qui n'en est pas moins toléré.

Mais ce qu'oublie trop souvent de signaler l'histoire ce sont les crimes monstrueux perpétrés contre de trop nombreux militants ouvriers qui veulent conserver au syndicat son caractère et sa notion de groupement de défense des classes laborieuses.

Les exécutions sommaires, les interrogatoires meurtriers, les déportations dans les camps de la mort, autant d'actes barbares qui ont l'assentiment des syndicats uniques, et infeodés à l'Etat.

Bien sûr, ça n'est pas le cas du syndicalisme français de 68 qui, tout en s'intégrant progressivement aux rouages de l'Etat, reste encore très divisé, ce qui oblige les diverses centrales « représentatives » à une sorte de surenchère revendicative aux approches des élections de commissions paritaires ou autres. Mais enfin, si nous examinons les résultats nous constatons que nous sommes loin de la lutte de classe, de l'émancipation des travailleurs, de l'abolition des privilèges et du capitalisme.

Disons en toute impartialité que le syndicalisme de dialogue prépare en France l'avènement d'un quelconque Boumédienne ou Papadopoulos. Cela dit en faisant des réserves sur le rôle prépondérant que peuvent jouer dans chaque pays le clergé d'une part et la culture populaire de l'autre.

Il est indéniable qu'en Algérie, en Espagne et peut-être plus en Grèce, le clergé musulman, catholique ou orthodoxe a été et reste le pilier le plus sûr de l'Etat dictatorial; mais les politiciens des partis de gauche et du mouvement syndical ont plus d'une fois préparé le lit à la dictature. C'est précisément le cas en Grèce. (2)

Heureusement que chaque pays, chaque génération à fourni son lot de syndicalistes authentiques. d'anarcho-syndicalistes qui, se ralliant à l'Encyclique de 1912, déclarent :

« Notre sentiment est ce qu'il était hier, alors que la C. G. T. se développait, fortifiée par l'activité et l'enthousiasme de ses adhérents, notre position reste ce que l'ont précisée les congrès confédéraux : Indépendance absolue, totale, à l'égard des partis et des sectes, liberté complète dans le choix des moyens à employer au cours de la lutte soutenue par la classe ouvrière. »

(1) Histoire du Mouvement Ouvrier, page 196 de Y. Montreuil.

(2) Voir texte sur « La situation du peuple grec en 68 ».

Adressé aux organisations anarchistes

Pour le mouvement anarchiste français, les années 1906-1907 marquent une étape importante. L'ordre du jour de la 9e séance du congrès anarchiste international tenu à Amsterdam en août 1907 appela la discussion sur « Syndicalisme et anarchisme » et donna lieu aux interventions bien connues de Pierre Monatte d'une part, de Malatesta d'autre part.

Dès avant ce congrès international, qui devait consacrer l'entrée des anarchistes dans les syndicats, bon nombre de militants anarchistes, et des meilleurs, militaient activement dans les syndicats révolutionnaires.

Certains ont voulu voir, dans ce tournant important, un appauvrissement de l'anarchisme français en capital humain et, par suite, l'une des causes de la désagrégation du mouvement anarchiste français.

Ceux-là, à notre avis, se trompent totalement et partent de l'idée erronée d'opposer, sur un même plan, anarchisme et syndicalisme révolutionnaire.

Les faits historiques montrent au contraire qu'anarchisme et syndicalisme révolutionnaire se sont parfaitement complétés pour donner naissance à une arme et à une doctrine spécifiques à l'anarchisme : l'anarcho-syndicalisme.

Au syndicalisme timoré de la fin du XIXe siècle, l'anarchisme a apporté sa conception de remise en cause globale de la société, ses principes fédéralistes, son refus du parlementarisme et ses techniques d'action directe contre le patronat et l'Etat.

A l'anarchisme, le syndicalisme révolutionnaire a apporté le sens du concret, la notion fondamentale de la nécessité d'un échange réciproque d'importance entre les masses exploitées et les minorités révolutionnaires.

De ces rapports dialectiques est issue, pour l'anarchisme, une nouvelle vie d'action qui devait amener une audience encore inégalée des thèses anarchistes auprès des masses exploitées.

Or c'est à l'intérieur des masses exploitées, parce qu'il est lui-même un exploité, que l'anarchiste doit mener son combat, qu'il doit agir, éduquer, organiser. C'est avec les masses exploitées que les anarchistes feront la révolution ou bien la révolution anarchiste n'aura pas lieu.

Cette lutte menée à l'intérieur des masses, avec les travailleurs, l'anarcho-syndicalisme en est la voie en même temps qu'il peut devenir, comme l'a montré l'expérience de nos camarades espagnols, un puissant moyen d'organisation et d'éducation.

Aujourd'hui, le syndicalisme officiel est en passe de devenir un syndicalisme d'Etat, intégré à l'appareil de coercition bourgeois, un moyen pour les capitalistes de tenir en laisse les travailleurs et de canaliser leurs efforts d'émancipation.

Le syndicalisme réformiste s'intègre tellement bien aux structures capitalistes qu'il est en passe de devenir l'un des piliers de la société bourgeoise. Que, lors de grèves sauvages, les bureaucrates du syndicalisme réformiste se heurtent aux travailleurs révolutionnaires illustre parfaitement le rôle contre-révolutionnaire que s'apprêtent à jouer les syndicats dits « représentatifs ».

Mais la méfiance croissante des travailleurs à l'égard des bureaucrates réformistes, défenseurs de la hiérarchie des salaires aujourd'hui et briseurs de grèves demain peut-être, montre aussi qu'au sein du mouvement ouvrier une tendance syndicaliste s'affirme.

C'est pour affirmer et développer cette tendance que doivent lutter aujourd'hui les anarchistes parce que c'est le seul moyen pour eux d'agir dans et avec les masses, de propager et de fortifier au contact du réel la doctrine anarchiste.

Mais entreprendre cette tâche, comme certains ont voulu le faire, au sein des organisations syndicales réformistes est un leurre. C'est ou bien se faire exclure à brève échéance, ou bien cesser d'être révolutionnaire. En 1906, le syndicalisme officiel était encore en pleine gestation, aujourd'hui il est totalement pourri.

Ce à quoi nous vous invitons c'est à venir reconstruire avec nous, syndicalistes révolutionnaires de la C. N. T., une véritable centrale syndicale ouvrière et anarcho-syndicaliste.

L'unité d'action que ne peuvent réaliser les anarchistes au niveau de leurs groupes spécifiques respectifs peut et doit être effectuée sur le plan du syndicalisme révolutionnaire sans qu'il soit porté atteinte de quelque façon que ce soit à l'action propre du groupe anarchiste.

Réfléchissez-y et ne faites pas qu'y réfléchir.

Jeunesses syndicalistes révolutionnaires. - C. N. T. (Région parisienne).

L'agriculture et le profit

Telle usine de l'Est peut produire un objet à peu près au même prix de revient qu'une autre usine sise à l'Ouest. Il y a, dit-on, équivalence dans les conditions de la production. Il n'en est pas de même dans l'agriculture.

Dans un pays comme la France, les climats diffèrent avec les régions. Ici, le climat est humide, là, la sécheresse sévit une bonne partie de l'année. Telle vallée limoneuse offre un sol fertile, facile à travailler; là, sur ce plateau, la terre est compacte exigeant une forte traction; plus loin le sol est accidenté offrant des terres de différentes valeurs culturales, exigeant une polyculture et une plus grande intensité du travail. Partout, du nord au sud, de l'est à l'ouest, ce ne sont que situations différentes, exploitations différenciées par leurs superficies respectives, par la fertilité des sols, par les revenus qu'en retirent les exploitants. La superficie des exploitations varie de la petite propriété à la grande exploitation, de 5, 10, 15, 20, 25, 30..., jusqu'à 200. 300 et plus, ce qui permet aux grandes exploitations d'utiliser un matériel important qui élève le taux de rentabilité à l'hectare.

La petite exploitation, malgré son utilité, produira toujours à un prix de revient plus élevé que la grande, donc moins rentable.

C'est l'explication de la crise agricole en France : sous l'angle du profit, la petite propriété, au-dessous de 25 hectares, n'est plus rentable ou ne l'est pas assez, sauf sur les sols destinés au maraîchage, à la viticulture, aux cultures florales et arboricoles.

Les jeunes agriculteurs émigrent vers les villes et l'industrie, vers le commerce, les fonctions tertiaires, ou, tout simplement, grossissent la masse des chômeurs.

Cette situation provoque un mécontentement général de la petite paysannerie et même de la moyenne, chacun réclamant une hausse des prix à la production ou des subventions.

Il y aurait bien un remède (capitaliste) à cet état de choses : la coopérative agricole de production, les exploitations voisines groupant leurs terres en exploitation unique. chaque famille conservant son habitat, son jardin, mais investissant tous ses moyens dans l'exploitation commune. Mais le paysan français, individualiste par caractère ethnique, égoïste par attachement à la propriété, méfiant à l'égard des autres car se connaissant bien lui-même, n'en veut rien savoir : après moi le désert, disent les vieux.

L'Etat, aux prises avec le marché européen et mondial, veut accroître la productivité et diminuer les prix de revient, encourager le remembrement et le rajeunissement des exploitants, les jeunes étant plus ouverts au progrès, faire des exploitations assez vastes, au minimum 30 hectares. Il faut donc accélérer le départ des vieux, rajeunir le terroir comme il serait nécessaire dans l'industrie de ramener la retraite des ouvriers à 60 ans afin que les jeunes trouvent des emplois.

Voici les conditions offertes par l'Etat aux vieux agriculteurs :

1) Indemnité viagère de départ à tous les agriculteurs âgés de 65 ans. Cette rente annuelle variera de 1.200 à 2.000 francs, selon la valeur de l'exploitation.

2) Cette rente spéciale s'ajoutera à la retraite annuelle de vieillesse qui s'élève à environ 2.000 francs par an, ce qui permettra au propriétaire et exploitant de recevoir une rente annuelle de 3.200 à 4.000 francs tout en conservant son titre de propriétaire non exploitant.

Un fils jeune, ou un membre de la famille, moyennant certaines dispositions d'aménagement de l'exploitation par des services spéciaux, grâce à des prêts, pourra donc sur une surface plus facile à exploiter, donner la mesure de ses ambitions.

Il n'en restera pas moins que les surplus de natalité paysanne émigreront vers les villes.

Par analogie, ces diverses dispositions administratives, nous orientent vers une soluton partielle et provisoire du problème du chômage dans l'industrie.

Non seulement, en industrie, à cause de l'automatisation et des surplus de naissances, il serait nécessaire de réduire la durée du travail hebdomadaire, mais il est possible de réduire le chômage en appliquant aux vieux travailleurs âgés de 60 ans l'avantage d'un départ qui ne réduirait pas leur pouvoir d'achat, ce dernier étant assuré par le potentiel mécanique laissé derrière eux et dont ils ont été les créateurs. Donc, abandon par les vieux ouvriers, des emplois réclamés par des jeunes dès l'âge de 60 ans.

Cette mise en pré-retraite jusqu'à l'âge de 65 ans assurerait aux partants leur salaire habituel, mais leur interdirait d'occuper un nouvel emploi à mi-temps ou à temps complet.

Comme les mesures agraires mises en œuvre par l'Etat vont provoquer le départ de 500.000 paysans, la mesure analogue que nous préconisons pour les vieux ouvriers libérerait au moins 500.000 emplois offerts aux jeunes. Ce serait une ponction appréciable du chômage et une option de la classe ouvrière sur le salaire (en monnaie de consommation) unique, annuel et garanti.

Allons les gars, apprenez à vos maîtres que n'étouffent pas les scrupules, que l'heure a sonné d'une mutation sociale, d'une transformation des rapports entre les hommes dans le but de servir les besoins et d'accomplir la liberté individuelle et collective.

La C. N. T. réclame et se battra sur deux revendications immédiates:

La semaine de trente heures sans heures supplémentaires.

Le départ des vieux travailleurs à 60 ans avec salaire complet jusqu'à l'âge de la retraite définitive sur laquelle il appartiendra à la classe ouvrière de s'en faire, demain, l'organisatrice responsable.

P. S. — Il est bien évident que ni la hausse des prix agricoles à la production, ni la hausse des salaires ne sauraient accroître le pouvoir d'achat à la consommation. Si l'on veut réaliser des rapports humains harmonieux il faut entrer dans l'égalité économique et sociale, faire que les consommations et les usages soient à la disposition de tous.

La gratuité de tous les services publics est la condition du bonheur social.

Les grands phénomènes de notre temps

Le plus important par ses répercussions immédiates, c'est l'approche et la réalisation de l'abondance et l'impossibilité de la répartir sans dégrader le profit, ce qui voue le système économique à la détruire ou à la freiner afin de maintenir les prix, structures sensibles du profit.

Le système du profit n'a pas utilisé les découvertes scientifiques dans la production pour donner aux hommes une sécurité matérielle définitive, mais parce que la stagnation dans la production est incompatible avec l'expansion économique nécessaire à sa survie; c'est-à-dire que la lutte concurrentielle est devenue pour lui comme l'oxigène nécessaire à sa respiration... Il lui faut donc produire toujours davantage dans le minimum de temps pour se présenter avec des prix compétitifs sur des marchés concurrentiels.

Le profit a donc créé un outillage, des techniques dont l'ajustement à ses ambitions est désigné sous le terme : automatisation.

Il se produit alors un phénomène important : l'Automatisation produit plus de biens qu'elle *ne distribue de pouvoir d'achat*, puisqu'elle substitue irréductiblement la machine à l'homme.

L'homme devient donc l'esclave de la machine dont il espérait sa libération puisque devenu inemployé, chômeur, il est condamné soit à ne devenir jamais actif dans la production, soit à cesser de l'être.

Le phénomène humain le plus actuel et le plus invraisemblable est, qu'au moment ou la société atteint une prospérité matérielle dont on n'osait rêver il y a 60 ans, la *survie du profit* exige l'entrée des masses travailleuses en chômage technologique, dans un état d'austérité, de pauvreté absolument révoltant.

Le régime du profit se trouve tout à coup immergé dans un système économique, le sien, qui ne peut plus vendre ce qu'il produit car la masse insolvable ne peut profiter de cette fécondité, c'est-à-dire de l'abondance !

Ce régime se débat donc dans les pires difficultés au moment même où elles pourraient être radicalement écartées, c'est-à-dire à l'instant où les besoins peuvent être immédiatement satisfaits sans qu'il soit nécessaire d'acheter ce qui peut être distribué gratuitement sans difficultés.

Dans son égarement, ce régime en quête de consommateurs possibles, n'a rien trouvé de plus stupide que d'encourager la natalité pour multiplier le nombre des consommateurs, *c'est-à-dire des acheteurs possibles.*

Et il se produit alors un surpeuplement progressif dans une économie ne pouvant plus offrir d'emplois aux jeunes et aux adultes... On ne conçoit pas, malgré la fabrication intensive de gadgets qui doivent provoquer de nouveaux besoins, que l'on puisse vendre davantage à une masse de consommateurs dont le pouvoir global d'achat s'amenuise tous les jours..

La plus grande victoire de l'homme, l'abondance, se trouve donc mise en péril *par l'usage du profit dans les rapports production-consommation.*

Si toute passion écartée, nous faisons appel au bon sens, à la raison, à la logique des faits, nous sommes bien obligés de conclure que là où la masse des biens permet la satisfaction de tous les besoins, les refuser à la consommation et à l'usage devient non seulement un génocide, mais encore une sottise impardonnable.

Dans ces conditions, la solution du problème humain est d'une simplicité enfantine : « passer de la monnaie spéculative à la monnaie de consommation, de chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins, c'est-à-dire : abolir le profit pour entrer dans l'Egalité économique et sociale. »

Tel est le projet du Communisme libertaire et du syndicalisme qui en propose la matérialisation : révolution libératrice ou guerre d'anéantissement, on ne discute pas avec le profit : on l'écrase...

Regarde l'Amérique qui cherche à le sauver en écrasant ses enfants..., ceux des autres..., et les tiens demain...

PALAIS DE LA MUTUALITE - PARIS
24, rue St-Victor — Métro Maubert-Mutualité

Organisé par la Confédération nationale du travail française, avec la collaboration de la C. N. T. espagnole, le **dimanche 7 avril à 9 heures,** aura lieu un

GRAND MEETING

d'affirmation anarcho-syndicaliste et de solidarité avec les étudiants et ouvriers espagnols en lutte,

Prendront la parole :

T. M. MARTINEZ, de la Zone Nord - C. N. T. E.
J. SAMITIER, des jeunesses confédérales - C. N. T. E.
GERARD CONTE, de la C. A. de la C. N. T. F.
FEDERICA MONTSENY, de la C. N. T. E.
Présidera : **J. SORIANO,** de la C. N. T. F.

A travers le monde

LA SITUATION DU PEUPLE GREC EN 1968

Athènes le 2 mars 1968... (1).

... La junte, après avoir pris le pouvoir dans la nuit du 20 au 21 avril 1967 et suspendu les articles de la constitution qui garantissaient la démocratie dans le pays, a arrêté, simultanément, sept mille personnes à titre préventif. Nombreuses sont celles qui furent déportées et sont encore retenues dans ces lieux « d'exil » qui sont en fait des prisons de la pire espèce.

On a laissé croire à l'opinion internationale que ces arrestations n'étaient dirigées que contre des « communistes dangereux »; or, le parti communiste grec qui, soit dit en passant, ne représentait aucune menace pour l'ordre établi, avait été mis hors la loi et le nouveau régime pouvait aisément traduire devant les tribunaux les membres de ce parti qui auraient voulu transgresser la loi, il n'en a rien été et pour cause : les arrestations se sont effectuées arbitrairement sans aucune considération pour l'étiquette politique. Nous avons le cas de M. Ilias Catrivanos, déporté dès le lendemain du coup d'Etat et qui était député de l'Union du Centre après avoir été membre du Mouvement Socialiste pour l'Union de l'Europe.

... Où en sont les libertés démocratiques ?

LA LIBERTE DE LA PRESSE

Dès le lendemain du coup d'Etat, la junte communiqua à tous les directeurs d'imprimeries et les propriétaires de polygraphes, par circulaire, qu'ils étaient tenus de déclarer leur matériel. Les directeurs d'imprimerie ne sont pas seulement responsables de tout ce qu'ils éditent, ils sont tenus de plus, avant d'imprimer les textes linotypés de soumettre ceux-ci à l'approbation d'un service d'Etat spécial. Cette mesure frappe tout particulièrement les quotidiens. Par ailleurs, le gouvernement impose la parution de certaines informations...

LA LIBERTE SYNDICALE

Le syndicalisme en Grèce n'est plus une affaire des travailleurs, c'est l'Etat seul qui décrète en la matière et des syndicalistes connus qui occupaient des charges importantes dans les syndicats, se sont vus destitués d'office et remplacés par des hommes fidèles au nouveau régime. Ce fut le cas de Vassilis Messolonghitis, président de l'Association des acteurs grecs; de L. Yannopoulos, président de l'Association des employés de commerce; Dimitris Goutas, conseiller de l'Association des fonctionnaires de la Banque commerciale de Grèce; Georges Pournaras, président de la Fédération panhellénique des parents et tuteurs d'élèves de l'Enseignement secondaire.

Même les associations qui n'ont aucune couleur « gauchissante » sont molestées par le régime actuel.

Un exemple : le 24 février dernier le Comité de coordination entre fonctionnaires et militaires retraités avait demandé, dans un télégramme adressé au gouvernement, qu'on veuille bien leur préciser le montant réel des retraites. La réponse ne se fit pas attendre; on arrêta immédiatement le président et les membres du Comité de coordination qui avaient signé le télégramme.

En fait c'est la liberté tout court qui a été supprimé en Grèce et les violations de domicile par les sbires du régime sont chose courante. Quand la junte veut arrêter des opposants au régime, ou supposés tels, elle ne s'embarrasse d'aucun scrupule; peu lui importe l'heure de l'arrestation qui se fait le plus souvent sans même se justifier par un mandat d'arrêt.

EN ESPAGNE

Nous extrayons du journal «Le Monde », du 12 mars 1968, les informations suivantes :

Les étudiants de Madrid « chahutent » une conférence de M. J.-J. Servan-Schreiber

MADRID, 11 mars. — M. Jean-Jacques Servan-Schreiber, directeur de l' « Express », a eu samedi à Madrid une « rencontre » mouvementée avec quatre mille étudiants qui s'écrasaient dans le grand amphithéâtre de la faculté de droit. L'auteur du « Défi américain » s'est prononcé en faveur de « *l'intégration de l'Espagne dans l'Europe néo-capitaliste* », thèse à laquelle les universitaires ont répliqué aux cris d' « Europe socialiste ! » et de « Non à l'Europe des banquiers ! »

Cette conférence devait avoir lieu à la faculté des sciences politiques et économiques — connue dans le milieu universitaire comme la faculté « rouge ». Or au dernier moment les organisateurs décidèrent une modification en faveur de la faculté de droit qui a la renommée d'être « soumise ». Il n'est pas étonnant que Monsieur Servan-Schreiber ait été accueilli avec des slogans tels que « Ni Franco, ni la C. I. A. !» ou « Ni Franco ni Carrillo ! » (secrétaire général du Parti communiste espagnol). Les étudiants ont refusé avec orgueil la cession des droits d'auteur sur l'édition espagnole du « Défi américain » — droits offerts avec maladresse par le conférencier au S. D. E. U. (Syndicat démocratique des étudiants universitaires).

Un millier d'étudiants occupent l'université de Saint-Jacques de Compostelle

MADRID, 11 mars. — Un millier d'étudiants occupent depuis samedi les locaux de l'université de Saint-Jacques de Compostelle, à l'intérieur de laquelle ils se sont barricadés. Des forces de police armées cernent l'édifice. Les universitaires ont déclaré qu'ils ne comptaient pas évacuer les lieux tant que le professeur Ocon Garcia, doyen de la faculté des sciences, ne présenterait pas sa démission [rappelons que le doyen avait dénoncé mardi dernier onze étudiants à la police et trois autres vendredi]. Les manifestants exigent pour se retirer la levée des enquêtes ouvertes contre les délégués des étudiants de la faculté des sciences. De nombreux professeurs sont tentés d'exprimer leur solidarité avec les étudiants cherchant même à s'unir à eux. Le recteur leur ayant interdit de mettre leur projet à exécution, ils ont dû se borner à envoyer aux « occupants » des messages d'adhésion.

(1) Ces informations sont extraites d'un document qui nous a été transmis de Grèce et qui a été diffusé par le Parti socialiste grec, qui souffre lui aussi l'arbitraire de la clique de Papadopoulos.

LYON

La Commission organisatrice du Cercle de Culture Sociale, vous invite à l'Assemblée générale qui aura lieu le samedi 23 mars à 15 h. au local, 196, rue Vendôme.

La Commission

S. I. A.

Solidarité Internationale Antifasciste, section de Lorient

Réunion tous les derniers mercredis de chaque mois à 19 h. 30 au bar « Les Platanes », rue Maréchal-Foch, à Lorient.

CONFERENCE A PARIS

Le vendredi 5 avril à 21 heures, dans la Salle moyenne du Palais de la Mutualité, 24, rue St-Victor (Métro : Maubert-Mutualité), FEDERICA MONTSENY, dissertera en langue française, sur « Organisation, Anarchisme et Fédéralisme ».

Invitation cordiale à tous les camarades et sympathisants.

L'Eglise s'inquiète du chômage

Sous ce titre, voici l'essentiel de ce que l'on pouvait lire page 2, dans le « Figaro » du 12 février dernier : « Le Conseil interdiocésain de la « Mission ouvrière » a lancé un cri d'alarme au sujet des 100.000 chômeurs de la région parisienne qui passent inaperçus. De nombreux jeunes, au sortir de l'école, se trouvent sans emploi, ou bien sont obligés de faire leurs premiers pas dans la vie professionnelle sans que leur qualification soit prise en considération... Du fait de la décentralisation, des concentrations d'entreprises, des hommes et des femmes perdent leur emploi et, bien souvent, ne sont embauchés ailleurs qu'avec une moindre qualification. Mais un nombre de plus en plus grand ne trouve pas d'employeur.

La « Mission ouvrière » termine en souhaitant que l'on prenne conscience de la situation et en demandant que : « Chacun, quel que soit son milieu, s'interroge sur ses responsabilités et accepte d'y faire face, en fidélité à l'esprit du Christ. »

Par ailleurs, un certain Mazerat, évêque d'Angers dit ceci : « Peut-être sommes-nous encore trop peu nombreux à ressentir le sous-emploi ou le chômage comme une situation gravement anormale et, il faut bien le dire, comme une sorte de scandale. C'est la société entière qui doit se sentir concernée et interpellée quand de nombreux jeunes, à peine sortis de nos écoles, constatent avec amertume que cette société n'est pas prête à les recevoir et à utiliser leur capacité toute neuve de travail. »

Oh ! monsieur l'évêque, il me semble que vous allez un peu fort, comme l'on dit vulgairement. Ne craignez-vous pas, aux yeux de vos supérieurs, tout au moins, de passer pour un dangereux révolutionnaire ? Ne craignez-vous pas d'attirer sur vous les foudres de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, dont vous faites partie intégrante ? Ne craignez-vous pas de devoir subir l'opprobe de vos coreligionnaires, lesquels croient en un certain Dieu, lequel serait le fondateur, l'instigateur et le maître suprême de cette société scandaleuse ? Car enfin, il faut s'entendre, votre secte, et vous-même, en conséquence, n'avez-vous pas une grande part de responsabilité dans l'installation et le maintien,

(Suite page 2)

ANTENA

RACHA DE NOTICIAS

MADRID. — El torero Pepe Bienvenida murió de un colapso cardiaco mientras se hallaba actuando en la plaza de toros de Lima.

La importante refinería de azúcar de Monzón va a ser desafectada, dejando sin empleo a más de doscientos trabajadores e inhábil el cultivo de la remolacha en la comarca.

El Boletín «HOAC» ha sido secuestrado en su número 491 por publicación de un artículo titulado «El año político y social de los trabajadores».

Un cazador furtivo ha sido condenado a seis meses de cárcel por haber muerto un conejo en El Pardo.

Un atracador ha conseguido llevarse 714.000 pesetas del Banco Popular de Bilbao.

ESTUDIANTINA

MADRID. — Un grupo de estudiantes se situó entre las Facultades de Derecho y Filosofía y Letras, donde procedió a quemar ejemplares de diversos diarios, mientras algunos otros estudiantes presenciaban el hecho. Fueron también arrojadas piedras contra algunos vehículos y hubo un intento de cortar la circulación, muy escasa, por cierto, dada la inclemencia del tiempo — a esa hora nevaba —, de la carretera existente junto a ambas Facultades.

Se asegura que el grupo de estudiantes y otros individuos que no lo son que interrumpieron la conferencia de Servan Schreiber pertenecen a la minoría comunista pro China o al falangismo. Con motivo de este suceso (en el cual hubo explosión de una bomba) las autoridades no han intervenido.

Los alumnos de la Escuela Profesional de Comercio de Sevilla el día 8 boicotearon la clase por motivos reivindicativos.

LO DE VARSOVIA

VARSOVIA. — Unos 4.000 estudiantes se manifestaron hoy por el «campus» de la Universidad de Varsovia pidiendo la libertad de dos colegas suyos detenidos por participar en otra manifestación de protesta por la suspensión de las representaciones de una obra de teatro clásico polaco.

Se registraron pequeños incidentes entre los manifestantes y unos 500 policías de paisano, mientras los estudiantes pedían a gritos ver al rector.

Los manifestantes protestaron por la acción adoptada contra los estudiantes que desfilaron por las calles de la ciudad pasado día 30 de enero, después que el ministro de la Cultura ordenó que fuese retirada la obra «Dziady» («Los antepasados»), original del poeta del siglo XIX Adam Michiewiecz.

La policía efectuó detenciones.

TAMBIEN EN ALEMANIA

MUNICH. — La Asamblea de las Asociaciones Estudiantiles de Alemania occidental (250 delegados de los 250.000 estudiantes de 107 centros de Enseñanza Superior) se opuso hoy, en Munich, a la legislación de reforma de las universidades en el Estado confederado de Baden-Wurttemberg. En la «Liga de Asociaciones Estudiantiles de Alemania» figuran, de modo obligatorio, todos los alumnos por el hecho de estar matriculados. La Asamblea de Munich, en especial las asociaciones federadas de Baden-Wurttemberg, protestaron contra la legislación de dicho Estado, aprobada hoy en el Parlamento de Stuttgart. Este modelo de reforma universitaria ha sido calificado en Munich de «no democrático».

UN DETENIDO

MADRID. — Acusado de agresión a un guardia civil que lo había agredido a él durante una manifestación «ilegal», ha sido detenido un obrero y librado a la jurisdicción militar.

También en Bilbao ha sido arrestado el nacionalista vasco Sabino Arana Bilbao, inculpado de ataque a la autoridad que previamente lo había atacado.

LA REPRESION

BARCELONA. — Por haber tomado parte en una asamblea celebrada en 26 de octubre 1966 bajo el denominativo de «acto contra la represión», han sido condenados los barceloneses siguientes: Puig Doménec, Pedro Comes, Juan Martínez y padre Botey a un año de detención y 15.000 pesetas de multa cada uno. A Joaquín Boix se le deja en medio año de cárcel, y a otros seis procesados se les absuelve.

ANDESE EL MOVIMIENTO

MADRID. — El ministro Solís ha elevado a la categoría de teniente consejero del Movimiento a un Señor Don Fulano de Tal por sus relevantes servicios anacrónicos.

Moviéndose en auto, ha perecido el consejero movimiental y procurador a Cortes Jacobo Roldán.

MANIFESTACION DISUELTA

SANTIAGO DE COMPOSTELA. — Un millar de estudiantes aproximadamente han tomado parte a las nueve de esta noche en una manifestación no autorizada que partió de la Ciudad Universitaria y se dirigió hasta las calles de Senra y doctor Teijeiro, en donde fue disuelta por la fuerza pública.

Los incidentes duraron unos 10 minutos. Los estudiantes interrumpieron el tráfico y al tiempo que cantaban el himno universitario, proferían gritos subversivos y solicitaban la dimisión del decano de la Facultad de Ciencias. La policía actuó con violencia y los universitarios se dispersaron rápidamente. Al parecer, se han practicado varias detenciones.

Durante la mañana se celebraron asambleas no autorizadas en las Facultades de Ciencias y Medicina. Otra asamblea, autorizada, se celebró en la Facultad de Derecho. Por la tarde se celebraron, también sin autorización, asambleas en Económicas y Filosofía y Letras y con posterioridad, una Cámara de Cámaras. En todas estas reuniones se trató de la situación universitaria del distrito, en especial, en la Facultad de Ciencias.

L'EGLISE S'INQUIETE DU CHOMAGE

(Suite de la page 1.)

parfois même par la force et le massacre, de cette forme de société que, passagèrement, vous vilipendez.

Qui donc, pendant des siècles a prêché le respect et la soumission aux autorités et aux corps constitués, dont vous et vos pareils faisaient et faites toujours partie ?

Qui donc, pendant des siècles, et encore aujourd'hui, a prétendu au monopole de l'enseignement et à l'accaparement des jeunes par vos établissements confessionnels et charitables aux bien-pensants ?

Qui donc, pendant des siècles et encore aujourd'hui n'a de cesse de prêcher la prolifération humaine, malgré les dangers reconnus engendrés par cette prolifération, les moindres de ces dangers n'étant pas la famine et la guerre ? Vous rendez-vous bien compte de tout cela, cher monsieur l'évêque ? Certainement pas, sinon vous n'auriez pas prononcé de pareilles paroles. Quoiqu'à la réflexion, il ne faut pas trop s'étonner de cela, l'Eglise nous ayant assez souvent montré, au cours de son histoire, de quelle façon elle en arrivait à soutenir ses intérêts, toujours liés à ceux du pouvoir, tout en paraissant les combattre. Pour en revenir au sujet qui nous occupe, et compte tenu que vous êtes de ceux qui ressentent le chômage comme une sorte de scandale, que comptez-vous faire pour l'éviter, ce scandale ? C'est bien beau de dénoncer la société, mais la société, savez-vous, ça n'existe pas. Ce qui existe, ce sont les chefs, les maîtres, les dirigeants, les possédants, de cette société. Alors, allez-vous les accuser, les nommer, les sommer d'agir, de construire, de fournir du travail à ces chômeurs ? Ou allez-vous vous contenter, ainsi qu'il est à prévoir, de quelques prières, lesquelles suffiront amplement à vous donner bonne conscience, avec la satisfaction du devoir accompli.

Quant au Conseil interdiocésain de la « Mission ouvrière », je serais fort curieux de connaître comment il s'y prendra pour, ayant accepté ses responsabilités, y faire face dans l'esprit du « Christ ».

BLANQUET

AQUI Y AHORA

VANITAS VANITATIS

NO hace mucho tiempo apareció en la prensa española una noticia que, si bien no podría adjetivarse de sorprendente (la capacidad de asombrarse en el hombre tiende a desaparecer), por lo menos tiene el valor apreciativo de la corroboración de un hecho que se ha repetido y se repite con harta y lamentable frecuencia para la buena marcha de este «mondo cane». Y si admitiéramos por un momento la sorpresa, no sería por el hecho en sí — ateniéndose al dicho gregario de «débil es la carne» — sino por el tiempo en que se produce, ya que es evidente de toda evidencia que no cabe parangón entre la mentalidad de la edad medieval y la presente.

Se trata, nada más y nada menos, de que el Sr. Escrivá de Balaguer reclama ante el Ministerio de Justicia el derecho a ser marqués. Parece ser que, buceando en su árbol genealógico, desea demostrar que el rey Carlos III adjudicó a sus antecesores tal título nobiliario, sin que la noticia periodística explicara por qué esa trayectoria de nobleza se ha visto truncada a lo largo de los años. El hecho no tendría particular trascendencia si no se tratara del personaje en cuestión y, naturalmente, al margen de que pueda caberle o no ese derecho, porque lo que interesa aquí es tan sólo la apetencia nobiliaria del interesado, dadas las circunstancias especiales que le rodean.

El Sr. Escrivá de Balaguer — apresurémonos a declararlo — es un sacerdote zaragozano que se ordenó en el año 1925. He aquí su ejecutoria: doctor en Derecho Civil por la Universidad de Madrid y en Sagrada Teología de la Pontificia Universidad del Laterano; doctor «honoris causa» en Filosofía y Letras por la Universidad de Zaragoza; prelado doméstico de Su Santidad; consultor de la Pontificia Comisión para la interpretación del Código de Derecho Canónico y de la Sagrada Congregación de Seminarios y Universidades; gran canciller de la Universidad de Navarra y miembro de la Pontificia Academia Romana de Teología y del Colegio de Aragón. Pero sobre todo y ante todo es el fundador, en el año 1928, del «Opus Dei» (Obra de Dios). El «Opus Dei», traducido libremente y con perdón de Quinto Horacio Flaco y Marco Tulio Cicerón, viene a ser algo así como el Gran Oriente en la masonería jesuítica que irradia a los cuatro puntos cardinales del globo. Esta asociación se impone como objetivo primigenio la enseñanza (punto clave, evidentemente, de su política de captación y catequesis), e incluso la enseñanza superior (un corolario que se deduce casi por sí solo), aunque también se ocupa de las instituciones benéficas y otras minucias al margen del objetivo primordial. Refiriéndonos estrictamente al área nacional española, obvio es decir que entre sus asociados se cuenta un buen número de relevantes personalidades de la política (sobre todo), de la ciencia y del arte. Así, por ejemplo, varios ministros del gabinete con sus adeptos así como también el director del diario «El Alcázar», etc. Es decir, que los puestos clave de la nación tales como el poder legislativo, el ejecutivo, la enseñanza y la prensa están inspirados o teledirigidos por esta piadosa asociación la cual, si bien en términos generales no deja de ser otro tentáculo más de la curia romana, está revestida e investida de ciertos aspectos específicos que la asimilan a la C. I. A. norteamericana, pongamos por ejemplo de actualidad.

De modo que en vista del anterior cuadro expositivo y teniendo en cuenta, no lo que se propone sino lo que representa el Sr. Escrivá de Balaguer, hasta para el carácter más escéptico ha de resultar chocante e incongruente este aferramiento desesperado a la vanidad de un título de nobleza y esta concesión escandalosa a la temporalidad de un mundo que su credo considera como mero tránsito hacia los gozos eternos de Dios. Si nos dijeran que el Sr. Escrivá es presidente, consejero o accionista de multitud de Bancos o Compañías o entidades comerciales de toda laya, nada habría que objetar. Tal postura crematística está dentro de la natural trayectoria de estos próceres y el hecho es tan corriente que ya casi pasa inadvertido. Pero es que dentro de esa línea anómala cabe una justificación, y es que proporciona una vida cómoda, y más que cómoda, suntuosa. El animal que forma parte del hombre está satisfecho: come, disfruta, se regodea y hasta el espíritu se halla más a gusto dentro de él. Luego, existe un fin — materialista, ¡qué horror! —, pero un fin de todos modos. Mas ¿qué pretende este pío sacerdote alcanzar con la concesión o rehabilitación de su flamante título de nobleza? Si ya tiene una posición relevante en la sociedad, a la que hay que añadir los medios más que suficientes para disfrutar de una vida suntuosa, ¿cómo puede justificar la nueva meta que se propone? De ningún modo. Se trata de pura vanidad, escueta y desnuda, sin referencia a nada material e inmediato. Su actitud es insólita aun dentro del seno de la propia Iglesia, pues haciendo abstracción del hecho evidente y cierto de que el mundo actual tiende a borrar por completo tales distingos de ominosos tiempos del pasado, ¿es que este piadoso sacerdote ignora la renovación de la Iglesia a partir de Juan XXIII? ¿No se siente testigo y parte de esta sutil promoción religiosa? ¿No se adhiere a la clarividente política de Pablo VI que consiste en la adaptación a la trayectoria cada vez más inquietante del mundo moderno, recabando para sí la teoría darwiniana de la «struggle for life»?

El Sr. Escrivá no puede ignorar las muchas y trascendentes concesiones que la Iglesia viene haciendo a un mundo embalado en la investigación de toda clase de facetas humanas; y así, del «creced y multiplicaos» hemos pasado a la limitación de la natalidad, lo mismo que salvamos la etapa geocéntrica por la heliocéntrica, sin perder de vista que los descubrimientos del ácido DNA nos pone a las puertas de la generación «in vitro». No obstante, el fundador del «Opus Dei» debe atenerse únicamente a las enseñanzas originales, vivas del maestro de Galilea. Nadie pone en duda que ha leído los evangelios, incluso que los ha estudiado y meditado. Pero quizá olvide aquel mandato inexorable: «Si alguno quiere venir en pos de mí, niéguese a sí mismo y tome a cuestas su cruz cada día, y sígame». Tampoco dudamos de que haya gozado con la lectura del famoso librito de Tomás Kempis, el cual tiene un significativo título: «Imitación de Cristo y desprecio de toda vanidad». Y en su primer capítulo se lee: «Vanidad de vanidades y todo vanidad, si no amar y servir sólo a Dios». No estaría demás que releyera aunque sólo fuese el primer capítulo. Le reconfortaría y curaría de delirio de grandezas. Don José María Escrivá de Balaguer, por último, casi es un arquetipo del «Homo ludens». Véanlo si no: ha escrito un libro famoso, traducido a varios idiomas y que se titula «Camino». Pues bien, dicho «Camino» pasa por ser una obra señera de la literatura ascética. Cosas veredes, amigo Sancho.

Juan Español

DE LA AVALANCHA ESTUDIANTIL

EN MADRID

Cientos de estudiantes se han manifestado desde la Facultad de Ciencias políticas hasta la altura de la de Medicina, donde han sido dispersados por la fuerza pública, que practicó unas diez detenciones. Dos «jeeps» fueron apedreados y la circulación fue interrumpida entre gritos de los manifestantes.

El grupo salía de una asamblea informativa de distrito que se había celebrado en el aula 5 de Políticas, con asistencia de unos mil alumnos. Después de informar sobre la situación de la Universidad de Santiago, se rechazó la proposición de permanecer indefinidamente en el recinto.

Al grupo se unieron estudiantes de Farmacia, quienes han iniciado un «paro académico» por cuestiones profesionales.

EN SANTIAGO DE COMPOSTELA

La fuerza pública, que ha penetrado en la Univeridad, ha procedido a desalojar a los 1.000 estudiantes que estaban internados voluntariamente en el edificio central. Los estudiantes ofrecieron una resistencia pasiva y los agentes de la autoridad procedieron a desalojar las dependencias universitarias.

Una vez fuera del edificio, centenares de estudiantes se sentaron en la escalinata del edificio entonando el «Gaudeamus Igitur» y la versión en gallego del himno antisegregacionista de Joan Baez que comienza: «Venceremos nos». No hubo ningún incidente y poco después los estudiantes se disgregaron para dirigirse a sus domicilios particulares.

No obstante, la insistencia a clase continúa, insistiendo los universitarios en sus peticiones entre las que figura la dimisión del decano de la Facultad de Ciencias.

EN BARCELONA

Mil estudiantes se reúnen en el Aula Magna

Mil estudiantes aproximadamente pertenecientes a distintas Facultades y escuelas técnicas ocuparon el aula magna de la Universidad, celebrando en el mismo un acto en el que se pronunciaron varios parlamentos en relación a las actividades estudiantiles y, según se dice, en relación a sus problemas de asociación.

La reunión duró una hora, durante la cual no se interrumpieron las clases en ninguna de las Facultades allí radicadas.

Finalizada la reunión, los estudiantes asistentes a la misma abandonaron la sala y no hubo incidente de ninguna clase.

LOS ESTUDIANTES DE FARMACIA NO ASISTEN A CLASE

Los alumnos de la Facultad de Farmacia dejaron de acudir a las clases teóricas y prácticas e incluso de presentarse a los exámenes parciales. Parece ser que han puesto en práctica un acuerdo tomado por mayoría en una reunión celebrada el pasado día 9.

El motivo de esta actitud obedece a las peticiones conjuntas de los estudiantes de las Facultades de Madrid, Granada, Santiago, Pamplona y Barcelona y que se resumen en los siguientes puntos. Que pasen a la dependencia de la subdirección de Farmacia el Centro Técnico de Farmacobiología, la sección de Bromatología de productos alimenticios de origen animal y la de otros orígenes, así como la reglamentación para el establecimiento de las farmacias de la Seguridad Social.

EN VARSOVIA

Los manifestantes quemaron ejemplares de los periódicos que según ellos habían publicado versiones tendenciosas de los últimos acontecimientos. De hecho, la prensa oficial continúa calificando a los estudiantes que participan en las manifestaciones de «gamberros y niños de papá con ambiciones políticas». Los desórdenes finalizaron a las 21 horas (hora local), pero no sin que antes se hubieran reunido millares de otros estudiantes en el recinto universitario para adoptar una resolución de siete puntos. Este texto pide el castigo de los responsables de la violación del recinto universitario y de las Escuelas técnicas del viernes y del sábado y de los que calumniaron a los estudiantes en la prensa; la publicación de los trabajos de la comisión disciplinaria de la Universidad; la rentegración de los dos estudiantes expulsados por haber manifestado en contra de la prohibición de la obra teatral «Los Mayores»; y finalmente, la liberación de todas las personas que fueron detenidas en el curso de los últimos acontecimientos.

España ante el espejo

La crisis de la industria textil, o el triunfo del esparto sobre el algodón

Extraemos del «Boletín de Información» del Gabinete Técnico del Sindicato Nacional Textil sobre la la industria del tejido en 1967.

«La crisis actual es grave. Está condicionada de distinta manera que las anteriores y la rodean factores muy diversos. El punto clave se encuentra en que la industria textil española llevaba unos años en pleno reequipamiento en cuanto a su maquinaria y procurando la reorganización de la empresa y de la fase de comercialización.

»En el sector del algodón, y sobre la base de 1965, en 1966 el número de obreros había descendido en un 3'8 por ciento, descenso que para la medida de 1967 se convirtió en el 4'7 por ciento. La industria lanera, sobre base 1965, se había elevado en 1966 en un 0'7 por ciento, y en 1967 en un 2'4. En la industria de la seda y de las fibras artificiales y sintéticas continuas, el descenso es menos acusado que en el algodón, puesto que sólo alcanzó un 0'9 por ciento en 1966 con relación a 1965, y un 2'4 por ciento en 1967 respecto al mismo año base. Aunque a lo largo de 1967 la tendencia fue acelerándose para concretarse entre el primero y el último de los meses del año en una baja del 2'2 por ciento. En las fibras de recuperación se observa una estabilidad en las cifras medidas de los obreros empleados en 1966 y 1967, representando en ambos años un descenso sobre 1965 del 5'8 por ciento, que entre enero y diciembre de 1967 significó una disminución del 1'6 por ciento.

»La infrautilización de la hilatura de algodón ha sido en 1967 de un 25 por ciento. En lana para hilatura la infrautilización se ha elevado en un 15'3 por ciento. Y para la tejeduría a un 47,2; en seda y fibras artificiales sintéticas continuas ese coeficiente se ha elevado al 29'5 por ciento para el retorcido.

»En cuanto a los índices generales de producción de la industria textil, el subsector de hilatura de la industria algodonera vio descender su producción respecto al año anterior en un 1'9 por ciento, pero mantuvo un incremento sobre la de 1965 equivalente a un 6'6 por ciento. La hilatura de lana refleja una situación bastante parecida. En 1967 su producción se ha elevado sobre 1966, en un 4'9 por ciento, acentuando así el movimiento alcista de la producción durante los últimos tres años, ya que en 1966 se superó en un 2'1 por ciento al de 1965.

»En el sector de seda y fibras artificiales sintéticas continuas, ese coeficiente se ha elevado al 29'5 por ciento para el retorcido.

»En cuanto al cáñamo el descenso de la producción de hilados ha sido más acentuada, alcanzando una disminución del 62'5 por ciento. Sobre la base de 1965, la correspondiente al pasado año descendió en un 16'7 por ciento y en un 20 respecto a 1966. En el lino la hilatura también ha soportado un descenso importante en la producción, aunque no tan acentuado como el cáñamo, siendo el resultado total de la producción de 1967 sobre la de 1965 casi idéntico entre ambas fibras. La hilatura de esparto, sin embargo, ha visto en 1967 elevar su producción sobre la de 1966 en un 12'4 por ciento.

»En el sector lanero la producción de 1967 ha sido superior en un 14'8 por ciento a la de 1965, y en un 0'4 a la de 1966. Por último, el saquerío de esparto y de yute presenta ventajas sobre su año inmediatamente anterior y muy pocas variaciones en el año 1967.»

Su majestad el especulador

Leído en el semanario «El Europeo», bajo la firma de L. I. Parada:

«¡Salve, especulador! Yo te saludo. En todos los países y en todos los tiempos has logrado, con tu habilidad, con tu inteligencia, con tu dinero, con tu astucia, con tu oportunismo, con tu falta de escrúpulos o con tu desmedida ambición, el dinero, el poder, la fama, la admiración, el odio o la envidia de los hombres. Pero hoy, y aquí, tus inmensas posibilidades y tu insondable campo de acción te han proporcionado una situación de privilegio amparado en una postguerra dificultosa, en una paz bendita, en una legislación tortuosa, en una fiscalidad impotente, en una sociedad dividida y en un ansia, desgarrada y urgente, de bienestar y progreso. No has aportado al desarrollo tu trabajo, ni a la industrialización tu dinero, ni a la planificación tus ideas. Pero has obtenido de tu trabajo, de tu dinero y de tus ideas esos frutos tan repugnantes como deseados que te hacen sentirte fuerte, poderoso, rico, avaro, dilapidador, mecenas, esclavo o amo del dinero y de los hombres. Tal vez no tienes tú la culpa de las facilidades que has encontrado, de las necesidades que has sabido aprovechar, de las ilusiones que has sabido vender, ni de las conciencias que has podido comprar. Con vergüenza, pero sin odio; con admiración, pero sin envidia: ¡Salve, especulador!, yo te saludo.»

La explotación clerical de las roturas matrimoniales

Dice el diario «Pueblo»:

Actualmente se tramitan en Madrid — a través de cuatro tribunales eclesiásticos — más de 800 expedientes de separación o nulidad de matrimonio.

Durante un año se reciben, por término medio, más de 300. Casi podemos decir que a un ritmo de uno diario. 30, por lo menos, por anulaciones.

Generalmente, esto requiere algún tiempo. No se consigue así como así. Hay expedientes que se prolongan varios años. Dos, sin embargo, es el tiempo que podemos dar como medio de acuerdo con los datos que me acaban de facilitar.

La cantidad, que en concepto de derechos percibe el Tribunal Eclesiástico por una separación, oscila entre las 25 y las 30.000 pesetas. Pero eso es para un caso sencillito. Sin complicaciones. La nulidad es más cara. Puede usted calcular de las 40 a 50 mil pesetas.

Aunque los tribunales eclesiásticos establecen exención para los pobres que, a decir verdad, son los que menos acuden a este tribunal, resulta que tienen que demostrar «la pobreza de la sociedad conyugal». Y para eso han de percibir, entre los dos, menos del doble, pero no llega al triple, tienen derecho a que se les considere «media pobreza». Pero eso creo que sólo sucede con uno por mil de los casos. Las demandas exentas de gastos canónicos por «pobreza completa» vienen a ser, por lo visto, un tres por ciento.

Area Mundial

SIMILITUD DE LAS DICTADURAS

EXISTE en Polonia un movimiento estudiantil protestatario tan agudo como el de la Universidad española. Millares de estudiantes manifestaron la semana pasada contra la dictadura comunista que impide, en favor del Partido, el desarrollo de la inteligencia universalista y del sentido de la libertad individual y colectiva del estudiantado. Inhabituada a oposiciones de tal género, callejeras y multitudinarias, la policía del régimen Gomulka arremetió brutalmente contra los manifestantes, ocasionando la réplica de éstos y el envío de unos ochenta heridos de ambos bandos a los puestos de socorro. Los estudiantes detenidos se cifran en unos trescientos, todo lo cual explica la situación incómoda en que se encuentran los dirigentes absolutos del Estado polaco.

No vamos a decir con ello que los gritos de «¡Prensa que no mienta!», «¡Contra la dictadura uniformista de ideólogos y burócratas!» y «¡Libertad para el pueblo polaco!» logren imponerse al equipo dictatorial comunista. Contrariamente, un periodista en Varsovia observa: «Los hombres que en el Poder cuentan siguen la línea dura de Moscú; tropas soviéticas están presentes en territorio polaco; la situación económica es preocupante y la burocracia del Partido se opone resueltamente a toda suerte de reformas», serie de circunstancias que permiten creer que el esfuerzo liberatriz estudiantil será un ejemplo provechoso para días futuros, mas no aplicable a esta actualidad de autoritarismo desatado.

Tal vez una ventana abierta se perciba mirando a Praga, país en convulsión democrática donde el recuerdo de Masarik y de Benes ya no supone delito y donde la jerarquía, hasta aquí absoluta de Novotny, parece tambalearse. Por rígido que se mantenga el dictador polaco Gomulka (ex idolo, de todas maneras), la sensación de aligeramiento de la «democracia popular hermana», o checoeslovaca, no podrá sino influir en la conclusión liberadora del pueblo polaco, hoy tan oprimido como cuando Chopin hace 135 años se oponía a la tiranía zarista.

Con la desventaja, venimos a repetir, de que Praga encabeza un país tradicionalmente más evolucionado que el polaco, ventaja enorme para los checos que, de no temer la represalia al ejemplo de Berlín Este y Budapest en los años 1950, sin duda tomarían la delantera en el hecho histórico de sacudirse la tiranía comunista para adoptar otro sistema más en consonancia con la posición libertaria que va apartando al mundo de los yugos totalitarios y semitales.

Ante la revuelta universitaria de Varsovia, es posible que los estudiantes de Madrid (para comprender a los de toda España) hayan meditado profundamente la lección lejana. A algunos quizás les pareció que un Poder se derriba con otro, que una dictadura puede ser sucedida con otra dictadura que no parece, o no debiera, serlo. Mas la realidad es concluyente y ante la rebeldía justificada de Varsovia y Madrid las policías de Gomulka y de Franco se equiparan alarmantemente. En Polonia se rigen por «El Capital» y en España por el «Mein Kampf» con un mismo resultado de tiranía. ¿Y para qué elevar, de vez en cuando, un grito de «fervor» castrista o maoísta si se va a retumbar, nuevamente, en brazos de la dictadura? Se es orgulloso de lo español, de la autenticidad española, de la creación hispánica y aquí en superación se ofrece el comunismo, pero libertario, ya ensayado en nuestra tierra con pánico de burgueses, fascistas y comunistas y para estima de un pueblo macho que supo intentar, ¡y probar!, su ingenio y su fe en el porvenir, «ahora mismo», sin recurrir a ideas recalentadas, a caridades técnico-ideológicas cual Franco en Berlín y Pepe Díaz y la Pasionaria en Moscú. A ciencia cierta, los revolucionarios españoles nos asistimos según deseos y ambiciones populares, en tanto el sector franquista dio campo de experimentación a procederes germánicos, mientras la fracción comunista quiso convertir lo que restaba de tierra republicana en laboratorio político eslavo. Véase al efecto cómo el «soberbio» Franco ha quedado prisionero del multimillonarismo americano falto del amparo hitleriano, y cómo el pobre Pepe prefirió suicidarse en Moscú — si no lo «suicidaron» — y la triste Lola permaneciendo en la U. R. S. S. en espera de su liberación por la muerte firmando lo que le presentan sin ninguna ilusión idealista ni hispánica.

El estudiantado español hará bien pensando y procediendo por su cuenta, sin dejar de absorber lo superior que ofrece el extranjero, pero rehusando inteligentemente la coacción autoritaria de partidos alineados, tanto, que semejan regimientos. La vía de la libertad no pasa por los cuarteles y de casas de ésas las «democracias populares» y las «democracias orgánicas» están saturadas.

Vosotros, estudiantes, revindicáis el libro junto con la libertad de leerlo. Las policías de Varsovia y de Madrid esgrimen el palo, humillante y duro aunque sus colores sean distintos.

En Polonia y en España se conoce ello positivamente.

La insolvente política española de hoy

(Viene de la página 4.)

A estos partidos incipientes se suman el «Círculo de Estudiantes Progresistas», la «Asociación de los Amigos de Cánovas», «Asociación de Amigos de Maeztu», las nuevas J.O.N.S. y otros grupos que se han desgajado en su casi totalidad del caduco tronco falangista, trabajando y colaborando todos de común acuerdo a preparar la obstrucción de todo avance revolucionario o transformación progresiva que pudiera surgir a la caída del régimen.

II

Pésimo fardo tradicional

Lo hasta aquí expuesto sobre el panorama español, ni es pesimismo ni descorazonamiento ni temor. Es un anticipo de lo que pudiera acaecer, de lo que es probable ocurra en un pueblo como el español, mitad borracho de toros y fútbol, mitad oscuro y perezoso y una parte menor de intelectuales dividida entre la cruz golgotana y las rancias tradiciones políticas. No es tampoco imposible desbordar esas lacras, esos enemigos y esos peligros si no nos declaramos vencidos y seguimos adelante. La palabra imposible debe borrarse de nuestro diccionario de lucha. Todo es posible si queremos que lo sea y ponemos empeño en ello, a condición de saber dónde nos encontramos, con quienes nos encontramos y con lo que nos encontraremos. El coraje, la decisión y la oportunidad hacen milagros, pero dura poco. Mas, prevenidos de antemano, cada uno de nosotros valemos por diez.

Tampoco podemos ser desconocedores del problema español y de lo español en su aspecto general, y en cuanto a uno de los problemas que nos ocupa de tipo social-marxista-leninista, no hemos de esperar a que Juan Rostand nos diga que: «Cuando nada sabemos del universo, los marxistas nos lo están haciendo tan fastidioso como si lo conociéramos demasiado». En nuestro caso, como idealistas primero, como españoles después, sabemos cómo marchan las cosas en España; cómo son los intelectuales y cómo se mueven, obran y actúan, cómo son los políticos y cuáles sus condiciones cerriles, y cómo trabajan socavadamente los descendientes de Dámaso y de Loyola, los aferrados al tradicionalismo, monárquicos, requetés, nacionalistas a lo Maeztu y los de pan y toros o a mí que más me da.

¿La juventud española? Las juventudes españolas posteriores a la revolución de 1936, después de 29 años de inercia, de engaños, de oscurantismo absoluto y ocupada sólo en la gitanería torera y en el fútbol, (flamenco y fútbol a todo meter), y dominando el conjunto el inmenso rugido de un «¡olé!»; país del hambre moral y material convertido en el país del «oleísmo» — como acertadamente lo denomina Ferrater Mora — se va a ver colocado ante el destino que va a abrirsele, como los niños delante del telón de un teatro, con la espera alegre e impaciente de las cosas que van a pasar en el escenario.

Hay que decirles que lo que va a pasar es una vieja realidad europea, que la realidad española no pueden hacerla los políticos de hoy ni de ayer de otra manera que a la realidad europea, y que esa realidad toca a su fin, por las muchas lacras que han prosperado en todos los Estados y gobiernos europeos al par que su grandeza científica, cultural y económica. Que por algo se cuidan los Estados de poner trabas y cercenar todo movimiento revolucionario, todo avance social, toda libertad de acción colectiva para seguir dominando al hombre y esclavizarlo. Y en último término, que España será el escenario por donde van a desfilar en nombre de la democracia, las diferentes farsas políticas en compañías de partido, y cada una de estas compañías-partido enarbolando sus viejos programas políticos, con los mismos latiguillos para dirigir la función de Estado, mientras el pueblo sigue presenciando, sufriendo y soportando el espectáculo a sus expensas, continuando desde su hambre y prisión, su ignorancia y esclavitud, sentado en la silla de su infortunio, siendo el soberano de su destino, halago democrático que sólo le da opción a elegir con el voto a sus nuevos tiranos y verdugos.

(Continuará)

Rafael Barret:
OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos. Es una edición «Solidaridad Obrera».

B.D.I.C

¡Aquéllo era vivir...!

NUESTRA lucha de ayer, nuestra inquebrantable voluntad y el entusiasmo, nuestra idea de vencer la terquedad y resistencia de una patronal que en España no supo ni quiso jamás atenerse a los razonamientos que la clase trabajadora exponia primero y exigia después. No era problemática nuestra lucha, puesto que siempre y en todos los tiempos se concretó en lo de más pan y más justicia. Pero chocábase con una patronal egoista, malvada. Lejos de ceder una migaja nos tiraba a la calle, significando ello el pacto del hambre para innumerables familias. Tal procedimiento, inicuo, aún iba más lejos cuando la resistencia obrera se manifestaba. Tras el despido, la cárcel nos abria sus puertas. Aquellos tiempos no podemos olvidarlos quienes sabemos lo que los sindicatos y sus hombres representaban al ocupar el puesto de defensiva.

No podemos olvidar aquel pasado preñado de solidaridad, fraternidad y humanismo que añoramos; porque la lucha es vida, es Idea, es ansia inenturrimpida de emancipación y superación en cada uno de los de ayer, y que lo seguimos siendo hoy. ¡Aquél pasado era vivir! Porque pisábamos terreno firme. Nada nos arredraba, aún siendo perseguidos, encarcelados y amenazados de muerte. Eramos un conjunto de idealistas y como a tales, moralmente egoistas y exigentes de bienestar para los hogares de los trabajadores. Avazábamos siempre, a pesar de adversidades y reveses que la situación nos deparaba.

Eramos Quijotes. Vivíamos y luchábamos en amigos, compañeros, en hermanos. La huelga o el conflico de un determinado sindicato, era conflicto que sentiamos y vivíamos cada uno y todos en sus respectivos sindicatos. Eramos solidarios moral y materialmente y aún participábamos en la acción. Es imposible olvidar aquel pasado de gloria sindical, de respeto, de lucha osada y permanente. Imposible, digo, olvidar cuando el hombre alienta aún optimismo, sin desmayo, perseverante y convencido de que el ayer fue manantial de una Idea que ninguna otra teoria ha logrado superar. Atrás, pues, todos cuantos no saben valorizar el ayer, olvidando lo que dicen fueron, hicieron y representaron.

Como yo, somos innumerables los que añoramos aquel pasado nuestro en España, preñado de deseos, de ideas, de actividad y lucha continua. Los que seguimos en la brecha, después de los 30 años de exilio, es normal y lógico que vivamos de aquel recuerdo. El sindicato, la asamblea, la reunión de militantes, la lucha y combate, todo reforzado por la convicción de vencer, es un recuerdo para nosotros que nos hace vivir. A tantos años vista, y ante la situación actual en que se desenvuelve el obrero en España, en Francia y en otros países, justifica nuestro modo de ser y lucha de ayer. Justifica aún más, que nosotros, anarcosindicalistas, con nuestra lucha de acción directa, teniamos razón, y con igual lógica y fundamentos de causa la tenemos hoy cuando las organizaciones obreras están a merced de la politica, «arte de engañar al pueblo». ¿Cómo no vamos a añorar a nuestra Confederación Nacional del Trabajo de cuando en «nuestra» España alentaba en todos los rincones y pueblos en la tierra, taller, mina y oficina?

Los que seguimos en la brecha pensando en el ayer, es normal y lógico que opongamos al presente un pasado superior de conquistas en lucha directa. Contrasta ello con los que abandonaron su puesto, y que desde su casita de marfil, o bien desde la acera de enfrente, nos critican o atacan.

Pasan los años, nos hacemos viejos, pero el recuerdo de ayer nos incita a vivir en constante preocución, rejuveneciendo con ello nuestro modo de ser. Siendo así hemos de amar forzosamente a nuestra C.N.T., luchar por ella más que ayer, y defenderla hasta la muerte.

Hagamos examen de conciencia y veremos que el «yo fui» ayer es cero si en ese hoy abandona armas y bagajes tras la puerta. En estos no cuenta la añoranza del ayer y sí el egoismo de un hoy exento de ideas de libertad y justicia y sobrecargado de pancismo.

Ojeemos el panorama. Examinemos cómo y de qué manera vivimos. No es necesario esforzarnos para emitir opinión, criticar y combatir el ambiente de degeneración colectiva en que vivimos. Todo está podrido en la viña del señor, si bien no exíste regla sin excepción. Cada día que pasa el lazo corredizo más aprieta el cuello. Todo se acepta tranquilamente, sin protesta, sin una señal de rebeldía.

Comparemos este hoy mísero con el ayer pródigo a 30 años vista. Nuestro ayer era descontentadizo y realizador. Lo era porque jamás llegáramos a satisfacernos. Clamábamos cada día y a todas horas por más pan y libertad y más justicia, el sino del rebelde.

¿Podemos, pues, desdeñar un pasado de constante empuje en pos de mejor vida y mayor dignidad, cuando el ambiente actual arrastra a los hombres por caminos de ciega obediencia y esclavitud voluntaria?

J. BASSONS

Pasión de la juventud

NADIE ha definido la época en que empezó el hombre a ofrecer resistencia a la imposición, al abuso que ejercen los poderosos contra los desheredados de la fortuna. Esto debe de ser tan viejo como la propia vida, ya que desde tiempos remotos se vienen haciendo grandes esfuerzos, razas enteras han sido exterminadas en luchas despiadadas para llegar a dominarse unos hombres a otros. Y en este continuo batallar, en la defensa de la dignidad, la parte más violenta, el empuje más fuerte ha sido siempre sostenido por la juventud. Con su esfuerzo y con su sangre corresponde a ella trasformarlo todo.

Y es que sin juventud no habria renovación posible. Ni progreso Ni esperanza. Todo se estancaria. La misma vida resultaria monótona, triste y aburrida. El sacrificio de la juventud es generoso, desinteresado, altruista. Cuando se lanza a la lucha no piensa en los beneficios que puede obtener con el triunfo, sino en la trascendencia de la misma. Con la mente llena de ilusiones y el corazón henchido de amor, se desprende de todo cuanto tienda a la comodidad y conservadurismo. No encuentra los dias largos, ni las ches tristes. Todo lo ve con alegria y optimismo. Dispuesta siempre a emplear sus energias en las grandes gestas, alimenta más el espiritu que el cuerpo. Cuando descansa lo hace para recuperar nuevas fuerzas y continuar en la brega por algo nuevo. A medida que avanza, el horizonte se ensancha hasta el infinito.

Sin querer menospreciar el sacrificio, el empeño tesonero de los hombres maduros que se interesan en orientar a los pueblos hacia la libertad, que se inquietan en buscar soluciones a los problemas sociales que envuelven al género humano, hay que reconocer que el papel más preponderante, el impulso que rompe todas las trabas y saque al hombre de la rutina ambiental en que vivimos pertenece a la juventud. Es ella la que se apasiona en la lucha, la que se enfrenta de una forma decidida con todas las circunstancias, la que sin reparar en el peligro rompe todos los obstáculos.

Pueden los hombres veteranos poner su experiencia, su inteligencia, todo cuanto de bueno posean, al servicio de la juventud. Colaborar, orientar abiertamente las agitaciones juveniles. Pueden y deben ser los que consoliden las conquistas que en el diario combate se arranquen al enemigo, los que plasmen en realidad sus fantasias. Mientras que la juventud abre camino destruyendo todas las barreras, derribando todos los puntales que sostienen el sistema capitalista, haciendo saltar hechas añicos sus grandes fortalezas, los hombres maduros pueden emplearse en la construcción de una sociedad nueva, donde todo el que trabaje encuentre albergue fraterno.

En el año 1789 la juventud estudiantil y trabajadora encabezó al pueblo parisino cuando dio el heroico asalto a la Bastilla y a las Tullerías. Con su riesgo y entusiasmo fue también la que dio mayor impulso a la Revolución Francesa, que proclamó a los cuatro vientos los derechos del hombre y del ciudadano. La gran Revolución, que diria Pedro Kropotkin.

Fue la juventud la que con mayor ímpetu combatió a las fuerzas de Thiers en 1871, cuando el pueblo de Paris proclamó la Comuna Libre.

En los últimos años del siglo pasado y primeros del presente, fue la juventud rusa la que empezó a hostigar seriamente al régimen feroz de los zares. Luego fue la vanguardia de la revolución que tantas ilusiones despertó en el mundo del trabajo. Pero que los dirigentes del marxismo desviaron hacia sus ambiciones personales, desembocando en otra nueva dictadura tan perniciosa como la que derribaron.

Jóvenes eran los que formaron el primer nccleo de internacionalistas en Madrid en 1868, y que tan magnífico éxito tuvieron divulgando las ideas libres de la Internacional.

Joven era Francisco Ascaso cuando esfumó en Zaragoza al cardenal Soldevila, principal responsable del pistolerismo organizado por los generales Martinez Anido y Arlegui, apoyados por la burguesia española, para asesinar a los hombres más representativos de la C. N. T. y del anarquismo ibérico.

Jóvenes eran también Pedro Mateu, Nicolau y Casanellas cuando anularon en Madrid, el día 8 de febrero, de 1921, a Eduardo Dato, jefe del gobierno español, cabeza representativa de la reacción española.

En 1936, la juventud española fue

TRIBUNA JUVENIL

la que llevó al pueblo a la lucha contra el fascismo; la que ofrendando su vida asaltaba los cuarteles en Barcelona, Madrid, Valencia, Bilbao, Málaga, Asturias y otros lugares. Asi pudieron ser vencidos los generales traidores en sus propias fortalezas. Igual suerte corrieron los frailes y curas comprometidos con el fascismo y que disparaban contra el pueblo desde iglesias y conventos.

Actualmente son interesantes y prometedoras las agitaciones juveniles que se vienen manifestando en distintos países del mundo.

En Nueva-York, en Italia, en Bélgica, en Francia, en Argelia y sobre todo en España, vense las calles de las principales capitales llenas de juventud estudiantil y trabajadora que se lanzan a la lucha pidiendo más libertad, más respeto al hombre, mejores condiciones de vida para todos.

Estas manifestaciones que las agencias de información burguesa tratan de minimizar, son alentadoras. Son focos de rebeldia que brotan de las entrañas de los pueblos. Son chispas encendidas que demuestran que el fuego de la dignidad aun no está extinguido.

Es la acción de la juventud la que tiene que romper la mansedumbre, la postergación de los oprimidos. Hacer saltar los diques que acumulan tanto conformismo, tanta corrupción, y abrir vías nuevas hacia la libertad y el progreso social.

«Hombres nuevos para cosas nuevas» pedia Mariano José de Larra. Y agregaba: «En tiempos turbulentos, hombres fuertes, sobre todo, en quienes arde una noble ambición y arrojo constante contra el peligro».

Los jóvenes de ayer, los que tanta gloria tuvieron, son los hombres maduros de hoy. Los jóvenes de hoy serán los veteranos de mañana. Cada generación tiene que llenar su misión en la vida.

Que cada cual ocupe el lugar que le corresponde. ¡Y, todos juntos, a combatir!

José H. AGUILAR

Columna del emigrado

Aprovechando ocasiones

EL 25 de febrero por la noche me encontré con mi compañera en casa de un joven amigo emigrado económico que vive con su mujer, también joven de 28 años. Tengo amistad con ellos desde hace cerca de cuatro meses, tiempo suficiente para hacerle comprender a ruegos suyos lo que es la República, el socialismo, el fascismo, el anarquismo, y el comunismo. Me dijo: «Hace muy poco que vine de España y no entiendo nada». Procuré darle explicaciones bien detalladas de dónde vienen y a dónde va cada una de estas entidades, y naturalmente, como es un obrero explotado se inclina por el sendero de los anarquistas. Parece haber comprendido que es el único camino que lo puede conducir a esa plataforma que lo ha de girar hacia una sociedad de paz, de igualdad, fraternidad, libertad y justicia, quedando libre de tiranos y alejado de opresiones y de miserias que en todos los regimenes autoritarios se encuentra uno sujeto. Prueba evidente, ya hace unas cuantas semanas que se suscribió a «C. S.» y a «Umbral», pagando seis meses por adelantado. Lo mismo tengo conseguido, por las mismas explicaciones, de dos jóvenes más, el uno estudiante para ingeniero, y también suscritos y pagando sus seis meses avanzados.

También puedo decir que en la misma noche que menciono al principio de mi articulo se presentaron diez jóvenes de ambos sexos igualmente emigrados económicos españoles, en visita a mis amigos. Tomaron asiento alrededor de la misma mesa y entre ellos empezaron sus conversaciones. Yo sin decir ni pio investigaba, y cuando me pareció que ya habian dicho demasiado en favor de Franco les dije: «Jóvenes, me encuentro en el deber de haceros algunas reflexiones, y como es lógico, tengo que tratar de haceros comprender todo lo contrario de lo que estáis diciendo». Entonces se levantó una joven y me dijo: «Señor, si no se tiene que enfadar, aunque soy muy joven le explicaré todo lo que se pasó en España», contestándole yo: «No tengo derecho a enfadarme, al contrario, tendré la satisfacción, si te encuentro acertada, de felicitarte, y si te encuentro desviada, con todo respeto trataré de hacerte comprender lo contrario, o sea la realidad de lo pasado». Y me dice: «Señor, sé que antes en España habia un Rey, que de momento ignoro como se llamaba (le indico que Alfonso XIII). Es verdad, contestó, y este Rey era muy bueno para todos los españoles, pero a causa de unas grandes bandadas de rojos que todo lo robaban y asesinaban porque no querían trabajar, el Rey tuvo que marcharse a Francia de miedo, y entonces tuvieron que juntarse unos cuantos generales y elegir a Franco para salvar a España y a los españoles, que por eso se llama el Caudillo, y acabó con todas aquellas bandadas de rojos asesinos». Aquí le pregunté: «¿Tú lo has visto, muchacha?» Me repuso que no, pero que lo habia leído en periódicos, revistas y libros, y oído y visto en la radio y la televisión, y que además siendo estudiante lo habia leído en la historia de España, a lo cual le contesté: «Apreciable joven, no puedo felicitarte, pero tengo la obligación, si puedo, de hacerte comprender todo lo contrario. Yo soy uno de aquellos rojos y te aseguro que todas aquellas «bandadas» de supuestos bandidos, éramos trabajadores honrados, como vosotros mismos. El Rey se marchó porque los españoles no lo querían por los crímenes que cometió en Africa y en España misma, y los generales que me citas que eligieron a Franco como Caudillo designaron a un excelentisimo Verdugo que hizo matar a millón y medio de españoles por ambición de mandar y prurito fascista. Por no hacerlo más largo, con todos los detalles le expliqué porqué y cómo asesinaron a Ferrer, los asesinatos de Anido, Arlegui, Dato, Soldevila, Fomento del Trbaajo Nacional, etc., y lo bonito fue que, cuando terminé, algunos muchachos y muchachas me dijeron: «Tiene mucha razón», y la estudnanta me observó: Con lo que nos ha contado, estoy más inclinada a creer lo que usted ha dicho, que lo que he leído. A continuación le doy explicación de la tómbola que hacemos en el mes de junio en Paris a favor del «C. S.» y de «Umbral», y entre todos ellos se quedaron 42 boletos, casi todo el talonario.

Así se cuecen las habas, si queremos cumplir con nuestro deber.

Miguel FOZ

MACIZO DE ACONCAGUA Y SIERRA DE MEDINA

(Continuación y fin)

Y Capiatá, Alberdi, Formosa, Aquina, Herradura, Pilar, Las Palmas y otros puntos activos y acogedores. Su largor es de 2.200 kil. El Pilcomayo «Piscú-Mayú» o rio de los pájaros, tiene sus comienzos en las tierras bolivianas. Gentil, antes de unirse con el ágil Paraguay, beneficia a Ballivián, Guachalla, Entre Ríos, Linares, Irigoyen, Harqueta, Pilcomayo, Güemes, Salazar, Yacaré, Delgado, Brúguez, Galileo, Corinda y otras plazas sentimentales. Su trayectoria es de 1.200 km. El diligente Colorado desciende de los fuertes andinos. Jovial, antes de salir al Atlántico, se inclina, sin diferencia, ante Los Viejos, Ayala, 25 de Mayo, La Japonesa, Uno, Pichi Mahuda, Río Colorado, Busto, Luro, Garay y otros dignos lares, solícitos y laboriosos. Su largura es de 1.200 km. El travieso Iguazú detiene, seduce y deslumbra el Salto Victoria, una de las mejores cascadas del mundo.

Con relación a las útiles y fecundas arterias, en su loable ofrecimiento, figuran, a igual, los rios Chabut, Negro, Salado, Bermejo, Grande, Tunuyán, Somborombón, Neuquén, Sta. Lucia, Paclin, Andalgalá, Chasebuil, Esquel, Dorado, Troya y Reconquista. Asi, Conclara, Queguay, Luján, Picún Loefu, Primero, Salvador, Quequín, Aguapet, S. Juan, Carapachay, Deseado, Caarabé, Limay, Corrientes, Gualegauchú, Callón Cura, Gallegos, Valle y Arrecifes. En igual, Sta. María, Itaembé, Capitán, Pepiri Guazú, Malabrigo, Pey, Macoretá, Segundo, Eh-Eh, Chimiray, Pescado, Tilarirú, Turba, Yabebiry, Chico, Matanza y Fogones. También, Rosario, Carrenteufú, Pilayá, Yagüé, Amores, Tebicuary, Cañuelas, Fénix, Barrancos. Quequén, Antequera, Yi, Juramento, Aquidaban, Poelo, Iruya y S. Antonio. De igual, Pinturas, Tacuarembo, Calchaquí, S. José, Gualeguay, Monte Lindo Grande, Carcarañá, Futaleufú, Guachipas, Senguerr, Cavunco, Yaguay, Corintos, Arias, Dulce, Tala y Cebollati. Asimismo, Uribe, Napostá, Tacuarendi, Mendoza, Quinto, Diamante, Sta. Cruz, Atuel, Guayquizará, Miriñay, Sauce, Belén, Palometa, Monte Lindo Chico, Agrio, Tecka y Castaño. Igualmente, Arenales, Potrero, Sta María Chica, Acaray, Vinchina, Santiago, Daimán, Sali, Carabelas, Saladillo, Cincel, Pico, Pavón, Coig, Teuco, Verde y S. Francisco. También, Malargüe, Chicoana, Machinchao, Villamanca, Fuego, Langueyú, Horqueta, Nogoyá, Quetrequilé, Correntina, Ramallo, Eulalia, Chudileuvú, Feliciano, Ortegas, Yeruá y Castillo. Por igual, las venas Guenguel, Claromeco, Napaleufú, Valcheta, Araco, Piedras, Durazno, Vizcachas, Medio, Tarija, Empleado, Azul, Indio Rico, Famaillá, Aguirre, Yuqueri y Morales. Igualmente, entre otras, las cintas Cosquín, Yosas, Morado, Ludueña, El Portugués, Sta. Rufina, Guerrero, Catonas, Camallo. Reyes, Confuso, Mojotoro, Chacón, Maropa, Yacuy, La Cañada y S. Lorenzo. Del mismo modo, con sus méritos, los canales de Beagle y Zanjón. Asi, los diversos y acentuados esteros de Sta. Cruz, Gallegos, Sta. Lucia, Batel, Coig, Iberá, Atuel y Patiño.

A realce, sobre los puntos de tráfico y servicio se hallan, entre otros abrigos y dependencias, los puertos de Buenos Aires, Montevideo, Asunción, Rosario, La Plata-Ensenada, Sta. Fe, Paraná, Maldonado, Paysandú, Concepción, S. Julián y Las Palmas. De igual suerte, Bahía Blanca, Sta. Cruz, Soriano, Encarnación, Colonia del Sacramento, Río Gallegos, S. Nicolás, Quequén, Deseado, Malaspina, Pirámide, Coig y Salto. En el mismo sentido, Fitz, Roy, Campana, Los Estados, William, Visser, Lobos, S. Pedro, Barranqueros, Stanley, Foster, Soledad, Madryn y Formosa.

En el marco primordial de alcances y labores resaltan, en grado, los cereales, las legumbres, el té, las patatas, el azúcar, las verduras, el tabaco, las naranjas, los tomates, las uvas, los limones, las cebollas, el girasol, las olivas, el lino, el algodón y los forrajes. Asi, las maderas, los ganados y la pesca. Carbón, sal, azufre, cinc, uranio, mercurio, amianto, wolfram, petróleo, caolín, mica, ónix, yeso, cal y mármoles. Oro, plata, manganeso, hierro, cobre, plomo, bismuto, antimonio, niquel y estaño. Grandes instalaciones frigoríficas. Fábricas de conservas. Tenerías. Manufacturas textiles. Establecimientos químicos. Construcciones metalúrgicas. Serrerías. Decoración. Industrias del papel, de loza, del mueble y del calzado.

Miguel JIMENEZ

ADMINISTRATIVAS

Olmo, Liège (Belgique): Rdo. giro 42 frs. Pago «Combat» enero y febrero 68.

Zwinguel, Villefranche sur Agde: (Aveyron). Rdo. giro 12 fr. Libreria. Pago disco. Te has olvidado los 1,10 frs. del envio.

Lelam, Brest (Finisterre): Rdo giro 25,10 frs. Libreria. Nada aún de los hermanos que indicas sobre «Umbral».

Villagrasa, Vite. Hersarauge (M. et M.). Rdo. giro 42 frs. para «C. S.» y «Umbral» año 68. Faltarán 3 frs. del aumento de la revista.

Forus Raurón-Sabin de Giraud (13). Rdos. tus dos giros de 30 frs. Pago «Combat» y «Umbral» año 68. Resto donativo ambas publicaciones como indicas.

Roqueta, Victor, Murat (Creuse): Rda. la tuya. Lamento que por la causa indicada no te hayan podido atender. La factura de Libreria es la 14-B3E del 26-2-68 y el importe 4,70 frs.

Antonio Ribas (Corse): Agotados los libros que solicitas. Lamentamos no poderte complacer.

Rosa Sánchez, Amsterdam (Holanda): Rdo. tu último modelo de 50 frs. y dibujo grafológico con los que pagas «C. S.» y «Umbral» para todo el año 68. Van abrazos sin modelo reciproco.

Sebastián Martin, Ste-Etienne (42). Rdo. giro 35 frs. Pago « C. S. » 31-12-68 y 5 frs. donativo.

Julián Toro, Avignon (84). Rdo. giro 22 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-67. Verificado cambio.

Gran Mitin en Perpignan

La Comisión de Relaciones Aude-Pyr.-Orientales de acuerdo con la C. N. T. francesa, organiza un Mitin de afirmación Anarcosindicalista que tendrá lugar el domingo 31 de marzo, a las 9 y media de la mañana, en el Cine Perpignan.

Invitamos cordialmente a todas las FF. LL. pertenecientes al Núcleo, a los compañeros, simpatizantes y compatriotas, a escuchar la voz del Sindicalismo Revolucionario Internacional.

Tomarán parte en el mitin los oradores siguientes:

Presidirá el compañero JUAN GIL, de la C. N. T. francesa.

Por la Comisión de Relaciones, ANDRES CAPDEVILA.

Por la Comisión Intercontinental, ALEJANDRO LAMELA.

Dada la importancia del acto, esperamos que todos los compañeros contribuirán con su presencia al éxito del mismo.

Servicio de Librería

Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, Ed. C. N. T.	6,00
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«Mis Universidades», idem	7,50
«Mi vida», Gorki, id.	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	5,00
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso C.N.T. de Zaragoza	3,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	9,00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 85
Idem en rústica	6 50
(Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	6,80
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«Ciudad Caída», J. Carmona Blanco	10 00
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	51,00
«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis francos	6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	15,00
«Propos subversifs», Sébastien Faure	6 50
La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor Garcia)	2,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	3,10
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon	6,50
«Les faux célibataire», Jaime Cuadrat	9,30

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

NECROLOGICA

SEBASTIAN MARCO

El dia 18 de febrero de 1968 a los 74 años de edad, tras una vida agitada de luchas por la libertad y la justicia, y después de penosa y larga enfermedad dejó de existir el que en vida fue nuestro querido y excelente compañero Sebastián Marco. Perteneció desde su juventud a la Confederación Nacional del Trabajo. Durante la guerra contra el fascismo desempeñó cargos de responsabilidad en la colectividad de Servicios públicos, sección Limpieza, en Barcelona.

En el exilio formó parte del comité departamental de la C. N. T. del Eure, y después de la comisión de Relaciones de Normandía.

Al entierro, civil, acudieron gran número de compañeros y amigos, españoles y franceses, más una delegación encabezada por el director de la fábrica donde habia trabajado varios años el compañero hasta alcanzar el retiro de vejez. También vimos en el acompañamiento al ciudadano alcalde del pueblo.

En nombre de la familia, gracias a todos y en particular a los que dedicaron flores y coronas.

La F. L. de Gaillon y la Comisión de Relaciones de Normandía se asocian a la pena que sienten los familiares por la irreparable pérdida del ser querido.

COMUNICADOS

S.I.A.

DE MONTAUBAN

Para el 24 del presente mes de marzo en la Sala de fiestas de la Casa del Pueblo, a partir de las tres de la tarde, el renombrado Grupo Terra Lliure, en su completo, nos presentará el siguiente programa:

«LOS GRANUJAS»

Zarzuela lirico-cómica, en un acto y cuatro cuadros original de Carlos Arniches y José Jackson Veyan, con música de Valverde (hijo) y Torregrosa. Dirección artística, R. Florista.

Escogido repertorio de Variedades con canciones típicas y modernas, solos y dúos, alternando con bailes, ejecutados por el cuadro de bailes bajo la dirección de Amparito Navarro. Al piano, profesora Mme. Ramis. Presentará el espectáculo la dinámica y simpática Tina Prat.

Para invitaciones dirigirse a Horacio de Paz, 33, rue Delcassé, Montauban.

CHARLA EN PERPIGNAN

Con la presente invitamos a todos los compañeros de esta F. Local y compañeros de las FF. LL. limitrofes a la charla que tendrá lugar el dia 24 del actual a las 9,30 de la mañana en el local de costumbre, en la cual el compañero J. Barber disertará sobre el tema: «Análisis y consecuencias de un siglo de luchas contra la explotación del hombre por el hombre».

GROUPE « LOUISE MICHEL »
ATTENTION !

Pour cause de maladie de G. Brassens rapporte son Gala du 15 mars au 10 mai. Même salle et même programme.

CONFERENCIA EN TOULOUSE

Organizada por el Circulo de Estudios Sociales el compañero Maurice Joyeux se ocupará de «El anarquismo y la sociedad moderna» el 31 de marzo a las 9 y media de la mañana en la Sala Senechal. Cordialmente invitados todos los compañeros. simpatizantes y público en general.

PROSIGUE EL CICLO
DE CONFERENCIAS PUBLICAS
EN MARSELLA

El domingo dia 31 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en la Salle Fernand Pelloutier de la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie. Marseille (1er arro.), tendrá lugar una conferencia pública organizada por las Federaciones Locales de Marseille y de Saint-Henri de la C. N. T. con la colaboración del grupo juvenil libertario marsellés, a cargo del culto y estudioso compañero Jose Muñoz Congost, que disertará sobre el palpitante tema: «Pasado, presente y futuro de las Juventudes Libertarias».

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea general para el 31 de marzo en el local y hora de costumbre.

AGRUPACION LOCAL DE TOULOUSE Y SU RADIO DE LA REGIONAL CATALANA

Por la presente nota convocamos a todos los compañeros y militantes a la reunión orgánica que tendrá lugar el domingo dia 24 de marzo, a las 10 de la mañana, en la sala de la biblioteca de la Bolsa de Trabajo.

Rogamos a todos los compañeros la puntualidad. No debe faltar ningún compañero. Después de nuestro pleno regional se impone una nueva labor. El secretariado de la Agrupación Local informará de cómo van los asuntos de nuestra Regional, y al mismo tiempo pone sus cargos a disposición de la asamblea, una vez cumplida su misión para que la A. L. decida sobre los asuntos que a todos nos interesan. Esperamos la asistencia de todos los afiliados y compañeros.

F. L. DE PARIS

Cultura y Propaganda

Domingo 31 de marzo a las 10 de la mañana, conferencia a cargo del hombre de letras Fernando Valera, con el tema: «Ojeada a la novelistica española de la guerra».

F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, dia 24 del actual, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Por la importancia de los puntos a tratar, se ruega la puntual asistencia de todos los compañeros.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Sábado 23 de marzo, sesión. Esta vez debemos estar todos.

F. L. DE TOULOUSE

Celebrará Asamblea general el sábado dia 23 de los corrientes, a las nueve de la noche, en nuestro local social. La importancia de los asuntos a tratar reclama la máxima asistencia y puntualidad, por parte de los compañeros realmente interesados en los problemas confederales y en la causa de la liberación de nuestro pueblo. ¡Qué nadie falte!

F. LOCAL DE ORLEANS

Organiza un viaje en car para asistir a la Mutualité el dia 7 de abril. Las plazas pueden recogerse en casa Ferrer (por las tardes), 10, rue Fauconnerie.

F. L. DE ORLEANS

Para informar de cuanto concierne a nuestra F. Local se convoca a todos los afiliados a la reunión que tendrá lugar el dia 31 de marzo a las nueve y media en la rue des Pensées.

ATENEO CERVANTES DE LYON

5a conferencia del ciclo 1967-68, a cargo del doctor Fuentes-Hita, quien disertará sobre la «Actitud del hombre moderno ante la vida y la muerte», el domingo 24 de marzo a las 10 de la mañana en la Maison de l'Europe, 16, place Bellecour.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el dia 24 de marzo a las 9 y media de la mañana.

CONFERENCIA EN MARSELLA

Tendrá lugar el domingo dia 31 de marzo de 1968, a las nueve y media de la mañana, en la sala Fernand Pelloutier de la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie. Marseille (1er), organizada por las Federaciones Locales de Marsella y de Saint-Henri, con la colaboración del Grupo Juvenil Libertario, a cargo del culto y estudioso compañero José Muñoz Congost, quien disertará sobre el palpitante tema: «Pasado, presente y futuro de las Juventudes Libertarias».

F. LOCAL DE BURDEOS

Continuando su ciclo de conferencias, anuncia para el domingo, dia 7 de abril, la que dará la compañera Blanca Esgleas, con el titulo «L'Israël que je connais».

Por la importancia del tema esperamos que todos los compañeros, simpatizantes y amantes de estos actos ilustrativos acudirán el mencionado día a las nueve y media de la mañana, 42, rue de Lalande, Bolsa Vieja del Trabajo.

FF. LL. DE SAINT-HENRI Y DE MARSELLA

Los secretariados de las FF. Locales de Marsella y de Saint-Henri, de la C. N. T. de España en el Exilio, (A. I. T.), de acuerdo con la resolución adoptada por el reciente pleno nuclear de Provenza, convocan a todos sus afiliados a la asamblea general extraordinaria que tendrá lugar el domingo dia 7 de abril, a las nueve y media de la mañana en el local social de la primera, 12, rue Pavillon, segundo piso.

Ambos secretariados insisten para que todas las compañeras y compañeros afiliados a las mismas, consecuentes con la responsabilidad militante, concurran a la asamblea de conjunto que tanto interés representa para la C. N. T. en el área local y regional.

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

La agrupación juvenil «Golem», celebrará el domingo 24 de marzo a las 4 de la tarde, una sesión de cine dedicada al género humoristico. Se proyectarán obras de Charlot, Buster Keaton, Harold Lloyd, etc.

Invitación extensiva a compañeros y amigos.

CONFERENCIA EN PARIS

El sábado 30 de marzo por la tarde el compañero Luis Simon disertará sobre «El pensamiento de Thoreau», en conferencia organizada por el Grupo juvenil «Golem».

★

AVISO: Nos devuelven los periódicos de Micol Manuel, Chelles (77), Molinero Fco. Paris (XX), Gracia Gil Chartres (E. et L.) y Marin Fco. Fos-sus-Mer (13), sin que sepamos las causas ni hayan dado cambio los interesados. Agradeceremos una aclaración sobre el particular.

LIBRERIA: F. Vázquez, Liège (Bélgica). No hay edición aquí de las obras de Vargas Vila que pides. Los otros titulos agotados hasta nueva edición.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

«Aplec» confederal en París

SOMOS pertinaces, somos continuadores. Cada año nos recontamos, nos reunimos, en Paris, en Toulouse, en Marsella, en el Gard, etc. Varios no acuden a la cita porque quedados en el camino ya no son más. Otros, fatigados, viejos con o sin muchos años a cuestas, se libran a la «dolce farniente» precipitando el no ser incluso animados (?) de vida.

Espíritus derrotistas — en todo campo surge la hierba estéril — claman y proclaman que «ya no somos como antes» en estos años modernos en que la anarquía ya no es necesaria, siéndolo más que nunca.

Sin embargo, quedamos muchos en régimen típicamente confederal de osadía. Que no es osadía estricta, sino conocimiento de causa. Queda la esencia en casa junto con hombres — muchos — esenciales. El vigor. la pertinacia, la convicción reside en ellos y no en los fraccionistas inveterados o inconscientes, o — no lo dudemos — bien intencionados. La existencia confederal y ácrata mantiene en los buenos, en los seguros (sea cualesquiera la tecla que pulsen) el temple y la firmeza del Movimiento nuestro y el crédito de porvenir del mismo. Un apagón transitorio toda institución pública lo sufre sin que ello, cuando menos en nuestro caso, signifique el «buenas noches» definitivo.

El enemigo que nos enfrenta no es uno y franco, sino múltiple y coincidente. Fascistas, comunistas, burguesistas y religiosos de variadas capillas se regañan entre ellos, más se ponen de acuerdo, súbitamente, cuando notan nuestra presencia. ¿Dice ello que, como sector, somos desaparecibles? ¿No indica ese espontáneo frente único de fuerzas autoritarias, una suerte de pánico ante una idea moral pero con fuerza física, según se ha probado en Italia, en España y en Ukrania?

Bajo el señuelo del Estado, el mundo ha empeorado peligrosamente. Los totalitarismos fascista y nazi finiquitaron a bombazo limpio; pero las mismas — más perfeccionadas — bombas anti-nazi-fascistas protegen, acodan a un neo-totalitarismo en los países comunistas, en las «democracias absolutistas» árabes y negras, sin contar los sedimentos de despotismo de los sistemas «liberales» de EE. UU. Alemania, y otros países que cada cual puede designarse.

Y de España y Portugal, ¿qué no diremos? Ambos Estados se mantienen en situación absolutista inescondida. El derecho ciudadano en ellas no existe. La «constitución» verdad de ambos países emana de la fuerza bruta y su articulado sale de los fusiles y los vergajos de la G. C. y de la P. I. D. E. No hay paz ni derecho a la vida en Iberia, y con franquismos y salazarismos no la habrá nunca. Ni con comunismos liberticidas agazapados hoy en las resistencias de ambas naciones debido a la credulidad de las masas y a la propaganda de los actuales dictadores. La situación actual es negra en Iberia y en el resto del mundo; ninguna perspectiva acomoda fuera de la anarcosindicalista, y ello es razón suprema para que los convencidos, los constantes de la Confederación y del libertarismo nos afirmamos, cada vez más, en nuestra posición iconoclasta, rebelde y argumentada frente al fetichismo estatal, esa deidad con creyentes negros, azules, rojos y malva, siempre la misma a pesar de cambios y recambios favorecidos por las mil caras o carátulas de Jano.

Es bueno y saludable que en el exilio los compañeros manifestemos la vitalidad de nuestro ser llenando salas que difícilmente las gentes del país llenan. Es bueno y conveniente que ante los desgarros de las Parcas, las incomprensiones y las apostasías, nos mostremos tantos como somos y por lo que somos a la faz del extranjero y del no extranjero. Francos, sin temor a ausencias colmables por nuevas presencias anhelantes de agregarse, de fundirse en lo nuestro por admiración a nuestra historia y por deseos de participar en la obra confederal y libertaria de ahora y de mañana.

También antes en lo físico nos renovábamos; es ley de vida. Los compañeros añosos conocen esto y no miran atrás. Un constante de antaño es un tesoro a nuestro lado, sin dejar de buscarse nuevo oro de ley en la circunstancia proselitista de cada día. Y así se nos verá a todos en el Palacio de la Mutualidad parisino dentro de unas semanas. Sin miedo a ausencias sentidas por lo eternas o por vacíos calculados. Todos los constantes, los firmes, los bien intencionados, haremos acto de presencia cualesquiera que sean nuestros puntos de vista dentro de la situación anarcosindicalista. El enemigo — tan prolijo — nos observa, y su observación estimula para un comportamiento inteligente, moral y constructivo.

Ello dicho, que cada cual se rija de acuerdo con sus sentimientos. En París, como en los pueblos periféricos. Hay circunstancias favorables para contemplarse el ombligo. Esta vez, no. La sala grande de la Mutualité debe llenarse hasta los topes. No por el programa de mañana y tarde — que es insuperable —, sino por derribar, con nuestra sola y compacta presencia, el mito infeliz de una C. N. T. pasada de moda.

Puesto que la emancipación integral de los trabajadores no es un ridículo problema de modisteria.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA GUERRA Y EL PROLETARIADO

HAY todo un repertorio de frases lapidarias cuando se trata de combatir los efectos criminales de las guerras. Frases que se repiten con persistencia machacona: el Estado, los gobiernos, las castas militares, la plutocracia. A ellos se les adjudican todos los males, todas las responsabilidades de la guerra. ¡Ellos son los enemigos de la humanidad, los perturbadores de la paz! ¡Ellos son los que encarnan el mal!

Si, evidentemente, se ha de convenir en que el mundo tiene, como nefasta influencia, como la peor de las epidemias, la de los factores citados; pero — y de ello se habla mucho menos — ¿cómo se haría la guerra si los obreros se negaran a fabricar armamento; si rehusaran elaborar pertrechos de carácter militar? ¿Quién alimenta de material que se sabe ha de ser fratricida, a los que declaran, achuchan, desean la guerra, mientras ellos quedan a cubierto de sus terribles efectos? Simplemente, ya sabemos que son los trabajadores, que, por otra parte, son los llamados a sufrir mayormente los efectos desastrosos del belicismo.

En grandes talleres, en fábricas imponentes, se trabaja a un ritmo acelerado; trabajo a la cadena, rendimiento acrecentado con el estímulo de primas a la más acentuada producción: ¡Todo para la guerra! ¡Aprisa! ¡Rápido! ¡Hay que producir mucho, ya que en los frentes de batalla se consume una enormidad de material! ¡Los obreros que lo hacen todo, están sindicados. En sus sindicatos, de vez en cuando, se celebran conmemoraciones, aniversarios, fiestas de una o de otra naturaleza. En ellas suele hablarse de paz, de fraternidad, de justicia entre los seres humanos... Pero callan los sindicatos cuando deberían hablar, cuando deberían promover una huelga imponente, llevados por la magna consigna: «¡Basta a la fabricación de armamento!»

...Y la guerra continúa. Y los obreros perciben altas primas de rendimiento; y las pagas son elevadas. Y se piensa en hacer viajes cuando lleguen las vacaciones, en cambiar de automóvil por otro de mejor marca, en adquirir una casita en el campo, en comer bien, en engordar... ¡La buena vida!

EL ANARQUISMO EN LA RADIODIFUSION INGLESA

En uno de los últimos números de la conocida publicación anarquista inglesa, 'Freedom», de Londres, se ha hablado de una emisión, (y no es la primera en que de ello se habla) dada a fines del pasado enero, a cargo de la B. B. C. londinense, en la que se dieron a conocer al público las características del anarquismo, enfocando matices que aún con ciertas diferencias de forma, todas eran coincidentes en el fondo, que ya Kropotkin definió con bastante amplitud en el trabajo que en torno al particular escribió y se insertó en la «Enciclopedia Británica».

Por la reseña de «Freedom» nos enteramos que el compañero Colin Ward hizo una breve y bien coordinada exposición de lo que es el comunismo anárquico. Nicolás Walter, aludiendo a lo que fueron principios de las ideas ácratas, en tanto qué movimiento de formación social, abonó el punto de mira relativo a una denominación «socialista libertaria». Los compañeros Bill Chistophe y Peter Turner expusieron lo que representa la acción del anarcosindicalismo, por estimar que en el sentido sindical es mucho lo que se puede realizar si en ello se pone un particular empeño. Otros compañeros manifestaron su sentir, sin diferir notablemente de lo expuesto por los citados. Incluso parece ser que otro de los compañeros que tomaron parte en la emisión expuso la tesis del anarquismo individualista, preconizado por Max Stirner. En suma, hubo un poco de todo. Lo suficiente para demostrar a propios y extraños que el anarquismo ni es lo que caprichosamente algunos han llegado a imaginar; ni está ya muerto, como otros han aventurado decir.

Al propio tiempo que se dieron a conocer las ideas ácratas, también a los efectos de la difusión, se puso un particular empeño en anunciar como órganos de expresión anarquista en inglés, el periódico «Freedom» y la revista «Anarchy». Lo que, esperaban los organizadores, ha de ser factor para que el incentivo de la curiosidad sea motivo de que broten nuevos lectores para las aludidas publicaciones.

Por supuesto, es cosa de congratularnos de que nuestros compañeros ingleses hayan podido tener, una vez más, la oportunidad de hacer oír la voz del anarquismo a millares y millares de radio-oyentes, como son los que escuchan las emisiones de la B. B. C. Sería cosa de que, por parte de los compañeros de otros países, cuyo régimen aduce ser liberal, se hallara medio de poder conseguir lo obtenido en Inglaterra.

También se les podría insinuar a los compañeros británicos que, de conseguir facilidades para otras emisiones, a los efectos de evidenciar lo que el impulso anarquista puede conseguir en plan de realizaciones, convendría ofrecer al público una referencia de lo que se hizo en España en la etapa revolucionaria del 1936. Decir lo que representaron las colectividades y lo que fue la socialización. Sería una demostración más de que, contra lo que muchos han creído, el anarquismo no consiste en un conjunto de utopías, sino que sabe afincar los pies en la realidad.

BENDA Y ALAIN, O EL HUMANISMO PERDURABLE

Con uno o dos meses de diferencia, y en ocasión de su respectivo centenario, se ha hablado de dos pensadores de realce: de Julien Benda y de Alain. Del uno y del otro se reeditan obras; al uno y al otro se hace referencia, pese a que las que podríamos llamar *modas de signo intelectual* no dejan de estar en primer plano. No hace mucho se hablaba del existencialismo, cuyo máximo *pontífice* es sabido que era Jean-Paul Sartre. Ahora se habla del estructuralismo, cuyo mentor principal parece ser Levy-Straus. Pero ello notamos que no eclipsa, por así decr, el valor de los citados Benda y Alain.

Y no quedan relegadas al olvido dos figuras intelectuales que hace ya un siglo vieron la luz, y que su fallecimiento nos alejó para siempre, porque en sus más representativos escritos, en sus libros más conocidos. plantearon problemas que son de todos los tiempos; y lo hicieron de un modo claro, bello en su estilo, y vehemente a la par. Su formación mental se inspiró en aquellos humanistas que, particularmente en el Renacimiento, marcaron, con proyección el porvenir, la impronta de su saber. Bastará citar a Tomás Moro, a Erasmo, y a Luis Vives. Eran amigos, eran defensores de la cultura, y al propio tiempo unían a ella la prédica de esa ética que ya legaron a la posteridad los moralistas griegos en particular.

De Julien Benda merece particular consideración su obra: «La trahison des clercs», o sea «La traición de los intelectuales». Se ha reeditado, no ha perdido valor porque hoy, como cuando llenó la inspiración de su autor al escribirla, alcanza valor de actualidad. Si se admite que los intelectuales tienen la misión de ser a la manera de antorchas del progreso humano, de la civilación, en su más alto sentido, que es así como generalmente se les ha considerado y se les considera, al ponerse a merced de conveniencias estatales, o a sueldo de la plutocracia, es evidente que traicionan. De ahí que apuntara en la obra citada: «El grave desorden del mundo moderno estriba en que los intelectuales no desenmascaran el realismo de los Estados, sino que, al contrario: lo aprueban...»

Alain fue un escritor muy prolífico. Como Ortega y Gasset que en las páginas diarias del periódico exponía sus apreciaciones de carácter filosófico, así Alain, en distintos periódicos había insertado sus «propos», temas, o discursos, en torno a las cuestiones más variadas. Con ellos se le iban editando libros: «Propos sur l'Education», «Propos de Litterature», «Propos sur le Bonheur», etcétera. Ello al margen de otras obras que publicó de mayor amplitud, de carácter biográfico, sociológico, estético y demás. De una de sus mejores obras, «Minerve, o la Sagesse», he ahí un pensamiento:

«Esa forma de pensar, rígida, limitada, que tan sólo observa un aspecto, que no comprende el pensamiento de los más; ello no es pensar: resulta una especie de lugar común que acaba siempre en lo mismo. Lugar común que tiene algo de verdad, — cuando la tiene — pero que no es toda la verdad.» He ahí algo que deberíamos de tener en cuenta en nuestra vida de relación. Para ello, naturalmente, haría falta ser un tanto modestos, como nos enseñan las biografías lo han sido hombres y mujeres que eran sabios; eran muy inteligentes, pero siempre creían que podían aprender de los demás.

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

Bandera al aire

COMO paloma mensajera nos ha llegado el número 75 de «Umbral». Este número — como los anteriores — desparrama lecturas interesantes y provechosas para un ensanchamiento libertario, dando además un minucioso análisis de nuestros pensares y sentires, profundizando mucho, dando a conocer la médula filosófica de nuestros más estimados precursores.

En las páginas de «Umbral» campean la literatura, la sociología, el arte, la poesía, la ciencia, el libre sentir...

«Umbral» es una de las publicaciones del Exilio llenando un vacío, y donde se posa... en paloma, causa una impresión grata por la amenidad de su contenido.

Confieso sin ingenuidad que esta revista es un orgullo para muchos de nosotros. Ella alcanza a este Continente americano, igual que el europeo y el asiático. Un viejo y querido amigo, profesor de idioma chino, me dijo en carta que a través de su Esperanto llega a percibir el valor intrínseco de nuestra revista.

Los faros que dan luz nunca deben ser apagados. Ello lo hacían aquellos isleños refractarios a la civilización para que los barcos del mundo viajero se estrellaran de noche entre las breñas.

Tu empuje y el mío, compañero, debe corresponder al de los redactores de la revista. Un esfuerzo, compensado con otro esfuerzo.

El siglo de la barbarie atómica debe ser contrarrestado por la bomba nuclear de la inteligencia humana y humanizante.

Nadie espere que el enemigo, cruel y despiadado, nos desborde. Bandera al viento y adelante. Savia creadora y brios para multiplicarla. Y duros ante los embates reaccionarios; duros y rechazantes, como las rocas.

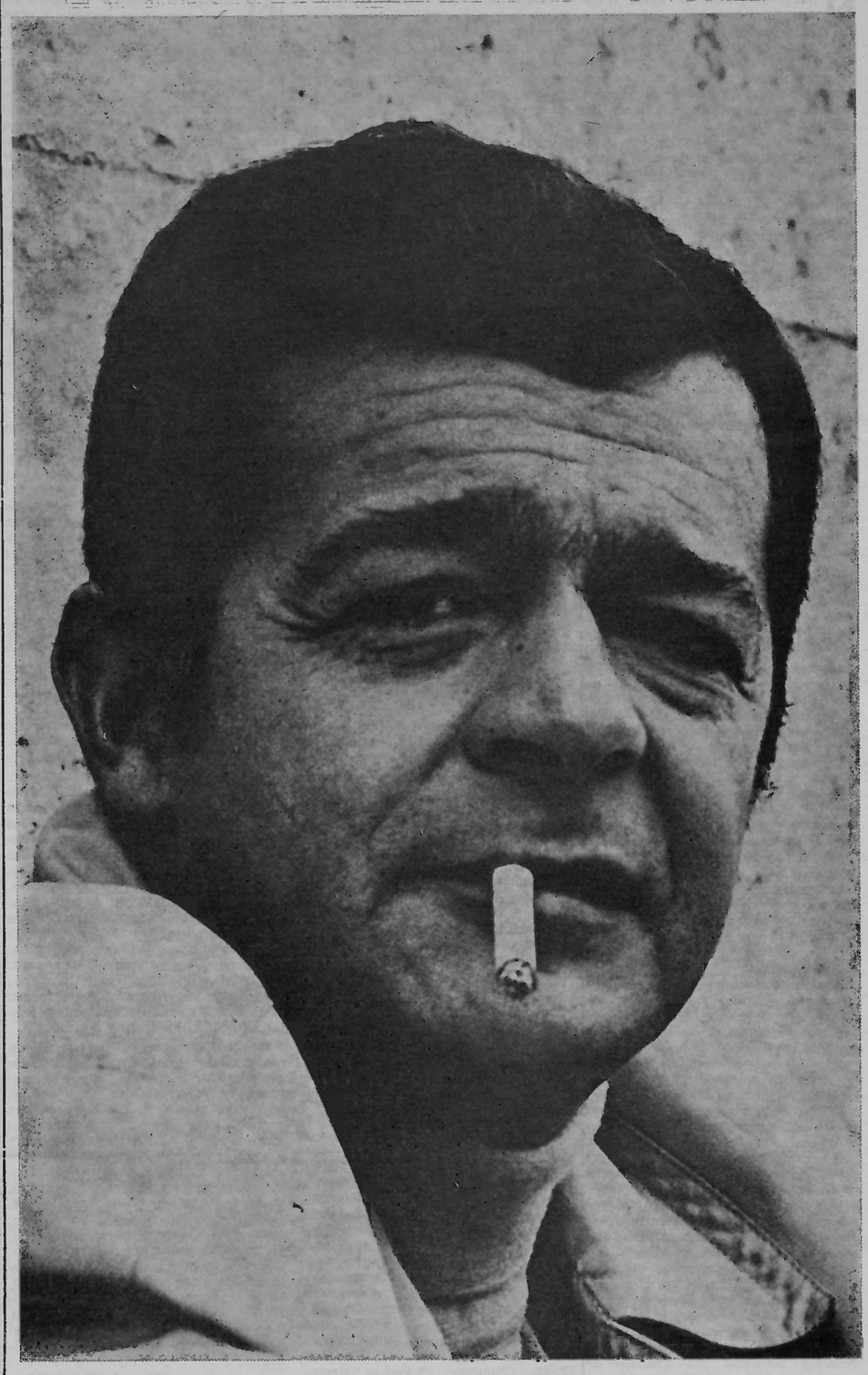
Nuestra bandera «Umbral» debe ondear siempre a los cuatro vientos en los cinco continentes. En símbolo de lucha por la paz y la libertad, en ascenso anarquista.

DE LA CAMPA

EE. UU. de América.

Palacio de la Mutualidad, París

EL DIA 7 DE ABRIL, A LAS DOS DE LA TARDE



SERGE REGGIANI estará con nosotros

(Ver anuncio del mitin en primera página)

Estudio panorámico

La insolvente política española de hoy

por J. SEVILLA

I

Buscar la significación de los problemas políticos y sociales, es fácil tarea; terminar por encontrarle un sentido y una profundidad, ya es otra cosa.

ESPAÑA va a entrar en un período de reconstrucción, de libertad y de justicia, que puede ser de confusión por lo múltiple y voluminoso de sus problemas. Problemas que se han agravado durante 30 años, de dominación Franco-falangista no solamente en lo social y político, sino en lo étnico.

Hace ya algunos años que las grandes potencias occidentales, aquellas mismas que nos abandonaron en el 1936, nos invitaron a los españoles a que reorganizáramos el Estado en forma que España pudiera ocupar el lugar que le pertenece en el cuadro de las naciones democráticas. Pues que se trata de una nación soberana, decían, «nadie *puede ni pretende*,»su plantar a los españoles en la tarea que a ellos solos incumbe de restablecer un régimen de libertad o de continuar el desastroso ensayo del totalitarismo falangista.»

Esto tiene mucha gracia. Es como una carta de invitación y de entrada libre al teatro de la farándula política occidental que no difiere en nada ni en mucho a la farándula oriental. En política, la farsa no tiene emisferios exclusivos, los dos son iguales.

Nadie pretende suplantarnos ni puede arrancarnos de las manos una solución que solo incumbe a los españoles, y esto nos lo proponen al cabo de 22 años, — la proposición se hizo en 1958 — de habernos abandonado, y escondiendo como avestruces la cabeza en las alas, los cientos de miles de hijos de otros san Luises, que el mundo moderno políticamente engendra, para enviarlos a España con pretextos nuevos de protección o ayuda contra oriente u occidente, según sea la preponderancia del nuevo cambio político que se efectúe en la Península, o para salvaguardar intereses y vidas humanas. En una palabra, intervención descarada para que España como Santo Domingo, como el Vietnam, como el Congo belga, como Israel y Egipto, sea lo que ellos quieran que sea, y España siga siendo colonia de oriente u occidente, la de los presagios que en su historia han predestinado políticos y escritores; la de la triste figura; la de la peseta sin valor y siempre enferma; la de los tristes destinos y por último, la que, como decía Cánovas del Castillo con amargura y aquel su gracejo acento andaluz: *Zon españoles, los que no pué cer otra cosa.*

¿Qué otra cosa podríamos ser los españoles? La respuesta a Cánovas nos la dá el catedrático español Laín Entralgo hoy, a los 71 años de haber muerto *el que no podía ser otra cosa.*

Nos dice Entralgo hablando de política contemporánea y de las generaciones intelectuales españolas remontándose a la generación del 98. «Somos — dice — nietos con todos los defectos y virtudes de aquellos, los recalcitrantes de las posiciones de «esto o lo otro», o de los cobardes o acomodaticios de la posición «que más da esto que lo otro». Y surge una pluma en el exilio, otro catedrático, Mariano Granados, diciendo: «Somos los ambiciosos constructores de la fecunda tesis, «ni esto ni lo otro», y además, de otro modo». Pero, ni Laín Entralgo que acepta o se inclina por «de otro modo», ni Granados que decidido lo dice, no proyectan ese otro modo, no se atreven ni pueden darle forma programática o estatutaria porque entraña en sí un resuelto problema heroico de cambio total de todas las instituciones españolas; de reforma revolucionaria para poder crear un sistema nuevo con amplias libertades y con estructuras cívicas libres; para crear y dar algo que sea flor nueva y nunca vista en España, síntesis de dolores y alegrías, de angustias y esperanzas, ingenuosidades y experiencias, amor y odio, decepción y fe. Todo ello confundido en el conjunto de una libertad sin condiciones ni tapujos, para que España ejemplarice, dando esa tónica nueva de administración y convivencia que los pueblos anhelan y los gobiernos escamotean.

Pero, ni España está preparada para recibir un ensayo nuevo de avanzada social libre, ni Europa y América nos dejarían construir o ensayar nuevo régimen comunitario. La intervención no se haría esperar mucho tiempo.

En esta encrucijada puede encontrarse España a la caída de Franco si el alboroto político trasciende a la calle o si la desconformidad del pueblo español levanta barricadas. Porque en nombre de los principios democráticos, de pactos de amistad o de protección, de la palabra comprometida a un sector cualquiera so pretexto de salvar a la democracia, intervendrán las potencias de Oriente y Occidente, unas para cortar el paso al marxismo, las otras para imponerlo, y todas ellas con descarada autoridad, imposición y violencia. Y no se termina aquí el catálogo intervencionista. En nombre también de la democracia, ahí está el Vaticano, esta gran potencia, que ha pasado de lo espiritual a lo político, movilizando cuadros en el interior de España, financiados por el Opus-Dei, constituídos en agrupaciones y sociedades políticas tales como «Unión Democrática Cristiana», «Hermandades Obreras de Acción Católica, «Grupo Católico Progresista» y «Partido Funcionalista»; todos ellos organizados en una federación de cuadros que influencian y dirigen a los sindicatos católicos.

(Pasa a la página 2)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

28 MARS 1968
NUMERO 499
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La politique ne paie plus

C'est du moins ce que doit penser l'actuel président des Etats-Unis, qui se trouve dans l'incapacité de résoudre de nombreux problèmes d'ordre économique, social et militaire. Qu'il s'agisse de l'agitation raciale, de la guerre du Viêt-nam, de l'éfritement du dollar et même du durcissement de certaines grèves, les Etats-Unis présentent un visage de mauvais jours qui s'est matérialisé par des décrets « d'austérité sauvage ».

Mais Johnson n'est pas le seul politicien en difficulté; aussi bien dans les pays de l'Est que dans ceux de l'Ouest nous retrouvons la même situation d'incertitude et d'instabilité. Certains ont même avancé que l'instabilité c'est ce qui caractérise le monde d'aujourd'hui. En tous cas, qu'il s'agisse de la Pologne ou de l'Angleterre, pour ne citer que ces deux pays, nous constatons que la politique n'est pas parvenue à régler les problèmes sociaux latents.

En France, pays du prestige, nous avons eu l'exemple de Caen où la brutalité policière a dû venir en aide à l'action politique des édiles de cette agglomération. C'est que ce n'est pas toujours facile, même quand les politiciens s'introduisent dans les syndicats, de faire comprendre aux travailleurs qu'il faut savoir se serrer la ceinture aux heures où la stagnation économique a pris le pas sur la politique de la productivité nationale. Il faut un temps pour « se retrousser les manches », mais voilà! il ne dure pas.

Aux moments euphoriques de l'après-guerre a succédé un malaise qui va en s'emplifiant parce que la politique ne peut rien résoudre même quand elle nous offre, sous forme « d'intéressement », un petit quelque chose à ajouter à notre salaire.

C'est pour cette raison que nous ne cessons de préconiser la prise de conscience de la classe ouvrière afin qu'elle soit prête, le moment venu, de prendre en main son propre destin et, bien entendu, les moyens de production qui lui permettront de produire pour la satisfaction générale de l'humanité.

Or, prise de conscience signifie retour aux bases fondamentales du syndicalisme avec principes de lutte de classes et action prérévolutionnaire par la préparation à la grève générale. Bien que les centrales dites de dialogue, se refusent à revenir aux sources du mouvement ouvrier, les événements seront plus forts. Nous avons actuellement un exemple typique aux Etats-Unis avec la grève des ouvrier du cuivre... Depuis huit mois 60.000 travailleurs de cette branche tiennent en échec les « barons » du cuivre que sont Annaconda, Kennecot, Phelps Dodge, American Shelting and Refining. Johnson lui-même a fait appel aux dirigeants syndicaux pour que cesse cette grève illimité qui a déjà fait doubler le prix du métal rouge aux Etats-Unis.

Pourtant nous ne pouvons pas dire que l'A.F.L.C.I.O., qui soutient cette action, soit vraiment une centrale syndicaliste révolutionnaire. Son président, Georges Meany, avait réaffirmé son fidèle soutien à la politique étrangère de Johnson, lors du dernier congrès de Miami. Walter Reuther, qui avait démissionné en février 1967, de son poste de vice-président, a déclaré que les structures du syndicalisme sont à réviser et il critique les positions politiques ainsi que les émoluments de ses chefs.

En fait, les travailleurs américains, qui sont exploités au même titre que ceux des autres pays, en ont assez de la duplicité de leaders politico-syndicaux et ne sont pas décidés à perdre la partie, au risque de se heurter à la loi Taft-Hartley, qui contraint les grévistes à reprendre le travail pendant la durée des négociations.

Johnson osera-t-il appliquer cette loi à la veille des élections présidentielles? Ce n'est vraiment pas le moment pour le président de se faire des mécontents. C'est là que la politique ne paie plus. Mais pour les travailleurs américains, le moment ne peut être mieux choisi pour faire échec à toutes les manœuvres des aspirants au pouvoir et d'exiger enfin une situation sociale basée sur la paix et la justice sociale.

Face a une publicité démesurée de Che Guevara

La guérilla et la peau de banane

Que Castro pousse au castrisme, Mao au maoïsme et Paillasse au paillassisme, on le comprend assez bien.

Aucune de ces idées ne veut l'anarchisme, et nous le comprenons fort bien. Mais, ce qui est bien difficile à comprendre, c'est que le vin bakouniniste soit versé dans le tonneau marxiste. C'est presque drôle d'y penser, mais cela arrive, on ne peut que le regretter.

Déjà nous avons des « anciens » jeunes libertaires espagnols plongés de la tête aux pieds dans le bain castro-marxiste. La peau de banane aidant, la glissade peut les conduire aussi bien à Moscou qu'à Rome, maintenant « révolutionnaire ».

A chacun sa liberté ou l'idée qu'il s'en fait, mais il s'agirait quand même d'être sérieux et de mettre les choses au point. Or, il se trouve que certains camarades ont eu la plume et l'oreille un peu trop complaisante pour la fanfare castro-marxiste, si bien orchestrée.

Le leitmotiv, c'est la guérilla, avec, en gros plan « Che » Guevara, opposé sans doute à la tyrannie des uns, mais prêt à promouvoir l'autre, non moins féroce, et repeinte en rouge.

Nous, anarchistes, sommes des gens de liberté, et la liberté n'a pas besoin de tellement de tintamarre. D'autres, et des meilleurs, sont morts pour la liberté et on n'en a jamais (ou si peu) parlé.

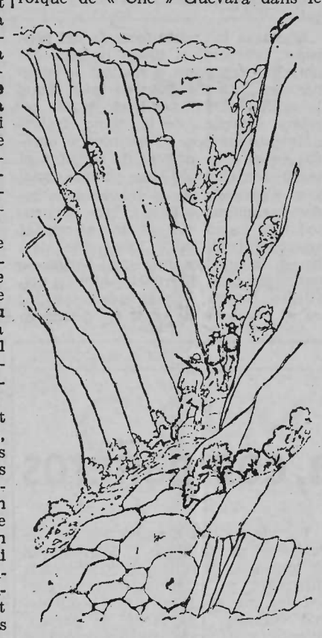
Et c'est pour cela que nous sommes quelques-uns à ne comprendre guère que des camarades, pourtant chévronnés, aien cru bon d'ajouter leurs vœux au vacarme télécommandé du Kremlin ou du bureau « céleste » du Palais impérial de Pékin, à propos de la mort de Guevara.

La guérilla, les Espagnols l'ont déjà connue, et bien connue, ne serait-ce que lors de l'invasion napoléonienne. Les Riego, les Torrijos, les Martin, l'Empecinado ont été de vrais guérilleros opposés à la puissance d'occupation, puis, plus tard, aux « Cent mille fils de St-Louis » commandés par le duc d'Angoulême, et venus en Espagne pour rétablir la Très Sainte Inquisition. Et c'est en guérilleros que Riego, Torrijos et Martin périrent face aux Angoulême et autres, parmi lesquels Fernando VII, celui-ci dynaste-bourbonnien de la « branche espagnole ». C'est beau l'histoire.

∴

On voit bien là que ce n'est pas Marx qui a inventé la guérilla, quelque burlesque qu'ait été sa façon de voir l'histoire. Et pourtant, que d'hommes courageux, indomptables, avons-nous vus dans les montagnes à la croisée des chemins difficiles, par tous les temps, dans les « maquis » les plus inhospitaliers d'Europe ! Faut-il rappeler la « caste » des bandits généreux d'Espagne, les komitadjis balkaniques, les haïdoucs de Roumanie, les carbonari italiens ? Tous ceux-là ne devaient rien à Marx ni à ses thuriféraires de Pékin, de Moscou ou de la Havane, qui n'ont rien inventé dans le domaine de la lutte avec ou sans espoir.

Je veux bien croire à la mort héroïque de « Che » Guevara dans le



maquis bolivien plutôt que dans le maquis politique de la Havane. J'accepte même de croire à la vocation au sacrifice de ce croyant du marxisme autoritaire et je ne lui conteste pas son morceau d'auréole du fait de la Sierra Maestra. Je douterais plutôt de la valeur « stratégique » de son raisonnement marxiste dans la guérilla boliviano-argentino-française qui a échoué faute d'appui populaire efficace, lequel, et point n'est besoin d'être grand clerc pour le comprendre est indispensable au succès d'une telle entreprise. Que pouvaient faire une douzaine de « desesperados » isolés dans un massif montagneux, et aux conditions d'existence plus qu'aléatoires ? Cette opération, dès son départ vouée à l'échec, n'a certes pas dû effrayer beaucoup les fauteurs de misère de La Paz, d'Oruro ou d'ailleurs.

∴

A Cuba, ça a été bien autre chose. Les Sierras Maestras et d'Escambray ont résumé et rassemblé la révolte populaire, la haine collective contre une dictature qui avait fait de la Havane la capitale du vice, la Havane de Batista, sergent devenu colonel comme la vérole devient chancre. Et pourtant, vaincue par la « montagne » et par sa propre décomposition, la dictature de Batista a fait place au despotisme castro-marxiste, lequel a consenti à la « disparition mystérieuse » du guerillero Camilo Cienfuegos et a minimisé l'action des maquis de la Sierra d'Escambray; à la destruction de l'organisation anarcho-syndicaliste; à l'étatisation des syndicats (devenus, de ce fait, des syndicats entre guillemets); à l'étatisation des essais collectifs agricoles; à la « disparition » aussi du compagnon Linsuain et à l'emprisonnement de sa sœur malade...

∴

Le «Che» faut-il le saluer parce qu'il est mort en résistant ? Oui, certes, mais pour quelle cause ? Celle des misérables ou celle du Parti, c'est-à-dire de la poussée rouge mondiale ? En tout cas, pas pour la liberté, l'égalité, les droits de l'homme. Il a été Guevara chef de file castriste, l'un des artisans de la russification de la révolution cubaine, de l'anéantissement de l'organisation syndicaliste révolutionnaire, de l'exécution de nombreux libertaires. Il est très important de ne pas oublier la tragédie de nos camarades de la plus grande, de la plus belle, et de la plus infortunée — sauf Haïti — des iles antillaises...

Le « Che » est tombé face à la réaction américaine. Soit ! J'ôte mon chapeau. Mais malgré cela, je blâme, je ne puis que mépriser l'héroïsme de propagande, le sacrifice de soi-disant prédestinés, dont la mort est un article de publicité tellement bon pour le commandement de grande ville et aussi pour les plus bourgeoises des rotatives, tant il est vrai que jamais tambour n'a si bien résonné que tendu de peau de cadavre.

A-t-on fait tant de bruit lors de la fin de notre camarade Ramón Rodriguez Varela « El Curuxas », RESISTANT PENDANT TRENTE ANS en Galicie (Espagne), opposant du premier jour au franquisme, homme résolu qui a vu périr ses compagnons sous les balles de la « guardia civil » et sans jamais perdre courage dans une lutte qu'il a menée seul de 1946 à 1967 ?

Doit-on tellement regretter qu'ait manqué pour lui l'appareil de propagande d'un grand parti, totalitaire, dominateur et disposant de centaines de millions d'oreilles (et quelles oreilles !) bonardes à tous les trucs, et dans lesquelles on peut mettre n'importe quoi, c'est-à-dire tout et le reste.

« El Curuxas » est tombé, vaincu par la nature. La garde civile ne l'a pas eu vivant. Il était connu, aimé, aidé des montagnards car il était l'un d'eux. Il fut ignoré systématiquement ou presque du journalisme mondial, l'information « sérieuse » n'allant pas jusque là, naturellement l'appareil de propagande du communisme..., et même certains anarchistes en ont fait autant.

Ce fut aussi le cas du vaillant guérillero Bernabé López, tombé sous les balles franquistes après une résistance de dix ans au moins, en compagnie de quelques autres compagnons anarchistes. La propagande totalitaire, si habile à enfler les moindres petits gestes du Parti, n'est-elle pas restée parfaitement muette lors de l'émouvante et tragique chevauchée de « la bande » à Bernabé López ?

Rappelons aussi la mémoire du compagnon Català, qui s'est empoisonnée volontairement pour être sûr d'éviter de possibles défaillances à « l'interrogatoire » de la garde civile; du regretté et vaillant Facerias, mort face à un ennemi qui redoute encore l'ombre de sa victime; de José Sabaté, mort en vendant cher sa peau, encerclé qu'il était par cinquante policiers; de son frère Francisco, connu, lui-même, par la presse bourgeoise pour sa détermination et sa force de résistance. Et pourtant, devant le sacrifice de notre cher « Quico » Sabater l'appareil de propagande massive du communisme n'a pas bougé... et pour cause. Ce n'est évidemment pas leur affaire de mettre en évidence le combat des anarchistes.

∴

Mais, nous, pourquoi, même en rêvant, caressons-nous le renard marxiste ?

JUAN FERRER

Un bureaucrate né malin...

Le Bergeron de la F. O. ne cesse de s'efforcer de brouiller les cartes afin de ménager les susceptibilités de son opposition sans unité et de ses amis francs-maçons qui lui réserveront, comme à ses prédécesseurs, une place au Bureau international du travail en fin de carrière réformiste.

Donc, dans une réunion organisée à Pau par l'Union des syndicats, ce bureaucrate de la démocratie politique, déclare :

« Nous ne nous sommes jamais associés à ceux qui, systématiquement, ont porté condamnation des partis politiques. Comment concevoir une démocratie sans partis politiques ? Nous demeurons convaincus qu'en démocratie les partis ont leur mission et le syndicalisme la sienne. L'existence d'un syndicalisme contestataire dans le sens constructif est une nécessité. »

Le Bergeron de la F. O. n'a pas tenu un langage qui lui soit nouveau, ce fut toujours le sien, mais dans sa précision cette déclaration démontre tout ce qui sépare un syndicaliste d'Etat d'un syndicaliste libertaire.

Car, à partir du moment où un syndicaliste déclare — avec une inocente fourberie — qu'il ne peut pas concevoir une démocratie sans partis, c'est qu'il juge ces derniers nécessaires, et qu'il accepte par conséquent le transfert de leur superstructure dans la gestion de l'Etat, dans l'occupation du gouvernement, c'est-à-dire la soumission de l'économique au politique, du syndicalisme à l'Etat, de la dignité du travailleur au « Droit inégal », qui est la condition irréductible de la vie et de la survie de toute superstructure politique.

Il a raison « en soi » ce bureaucrate politicien, puisqu'il semble ignorer ce que peut être la démocratie du travail.

A chacun son rôle : au politicien celui de corrompre la mentalité ouvrière, à seule fin que le travailleur n'aille pas s'imaginer qu'il récèle en lui, avec tous ses frères, toutes les données sociologiques pour instaurer une administration des choses, un régime socio-économique délivré du parasitisme politique, des partis, de l'Etat.

Aux syndicalistes libertaires la tâche de poursuivre la libération selon le rêve de tant de millions de travailleurs morts à la peine, dans la contestation candide du profit et du pouvoir tout en accordant à ce dernier une préséance, une dictature de fait même quand elle se camouflait et se déguisait sous le travesti de la démocratie politique, du Front populaire. Le Bergeron de la F. O. a véritablement les suiveurs qu'il mérite, et qu'il s'acharne, avec une rare ténacité, à maintenir dans la voie du réformisme, cette voie qui mène « au mur d'Argent », dans une voie qui ne peut aboutir qu'à l'accomplissement des tâches secondaires, domestiques, que peut lui confier ou lui laisser exercer la démocratie politique.

La manière du haut fonctionnaire Bergeron a pour le moins cette qualité qui est de démontrer qu'il ignore ou feint d'ignorer ce que peut être la démocratie du travail attendu qu'il ne voit pas d'autre issue à la libération des travailleurs — dont il n'est plus — que dans leur soumission contestataire au pouvoir démocratico-politique.

Le Bergeron de la F. O. tout comme sa minorité, croit nécessaire, sans tenir compte des expériences désastreuses de la Charte d'Amiens (cette vieille grand-mère) qu'un syndiqué peut tout à la fois être un syndicaliste politicien — ce qu'il juge nécessaire à la démocratie — et un bon syndicaliste protestataire, ce qui laisse supposer une tête à deux compartiments, à deux vases communiquants où democratie politique et démocratie du travail se diluent dans la même ivresse des capitulations périodiques.

J. B.

Nos lecteurs nous écrivent

Chers camarades, je suis navré que le rédacteur de l'article le « Volcan gronde » — bien écrit — n'ait mis ce texte à profit pour donner, de l'attitude de la C. N. T., les précisions qui convenaient.

« ...que le fédéralisme est pour nous la forme d'organisation sociale. » Quel fédéralisme ? Celui du P. S.; celui des syndicats réformistes, celui de la démocratie politique ou celui même, par extrapolation, de certains courants marxistes ?

Car c'est là le nœud du problème: Avec ou sans Etat ?

Vous comparez la situation économique à celle de 1936 et pourquoi avoir omis de déclarer que renouveler l'erreur d'alors serait une faute impardonnable et qu'il faut dégager l'action révolutionnaire de toute emprise étatique, c'est-à-dire de l'influence néfaste des partis politiques et construire un nouveau monde exclusivement organisé sur la base de l'auto-gestion syndicale de la production et de la consommation sur les cendres de tout gouvernement ?

Soit, il y a eu omission, mais la voilà réparée grâce à notre correspondant.

En fait, si nous n'avons pas défini dans ce texte les détails d'une forme de société idéale, si nous n'avons pas analysé les différentes interprétations qui peuvent être faites du fédéralisme, si nous avons souligné une menace sociale sans apporter autre chose que les reflexions inspirées par les expériences du passé, c'est tout simplement parce que nous essayons de ne pas nous répéter.

Ce n'est pas que nous ayons la prétention de jouer les novateurs; Bakounine disait à juste raison que le XIXe siècle avait apporté plus d'idées qu'il ne fallait pour réaliser une société idéale.

La C. N. T. veut se contenter de mettre en pratique, avec fidélité, les théories de Proudhon, qui rejetaient l'autorité et l'argent et celle de l'Etat. — « Quiconque, pour organiser le travail, fait appel au pouvoir et au capital, a menti, parce que l'organisation du travail doit être la déchéance du capital et du pouvoir. »

Celles de E. Varlin, qui dénonçaient les effets néfastes de la hiérarchie : « A moins de vouloir tout ramener à un Etat centralisateur et autoritaire qui nommerait les directeurs des usines, des manufactures, des comptoirs de répartition, lesquels directeurs nommeraient à leur tour les sous-directeurs, contremaîtres, chefs d'atelier, etc., et d'arriver ainsi à une organisation hiérarchique de haut en bas du travail dans laquelle le travailleur ne serait plus qu'un engrenage inconscient, sans liberté ni initiative, à moins de cela, nous sommes forcés d'admettre que les travailleurs eux-mêmes doivent avoir la libre disposition, la possession de leurs instruments de travail, sous la condition d'apporter à l'échange leurs produits au prix de revient, afin qu'il y ait réciprocité de services entre les travailleurs des différentes spécialités. »

Et bien entendu, le syndicalisme de F. Pelloutier, le syndicalisme authentique reste notre cadre d'action. « Laboratoire des luttes économiques, détaché des compétitions électorales, favorable à la grève générale avec toutes ses conséquences, s'administrant anarchiquement, le syndicat est donc l'organisation, à la fois révolutionnaire et libertaire, qui pourra seule contrebalancer et arriver à détruire la néfaste influence des politiciens... »

La Rédaction

LETTRE D'UN AFFINITAIRE

Il faut réagir...

Très récemment on m'a vendu pour un franc une petite brochure dont le montant (à ce qu'il paraît) était destiné aux prisonniers politiques qui croupissent dans les géôles franquistes en Espagne.

Sur la couverture de cette brochure on peut lire (en langue espagnole) : Confédération Nationale du Travail d'Espagne. A l'intérieur, en haut de la première page, en gros caractères : Projection du syndicalisme espagnol. Au bas de la page et en petits caractères : Edité par le Groupement de militants de la C. N. T. d'Espagne au Mexique.

Je n'ai pas ici l'intención de reproduire le texte intégral de la brochure dans lequel il y a beaucoup de confusion, et où il est question aussi très souvent d'humanisme.

Je ne ferai connaître au lecteur que la partie contenue dans la fin de la page 19, que je traduis :

« Le mouvement syndical doit prendre une nouvelle structure, conformément aux enseignements que nous a donnés l'histoire moderne. Tels enseignements nous démontrent à la fois la fausseté de l'apolitisme comme tactique syndicale, et la véritable et la formidable arme politique que sont les syndicats. »

C'est clair et précis.

Cela veut dire, à mon avis (d'après ces gens-là) que l'esprit anarcho-syndicaliste et révolutionnaire de la C. N. T. a complètement échoué et n'a plus aucune valeur, et que si cette organisation syndicale veut progresser et arriver à avoir un bon résultat, elle doit se « politiser » pour pouvoir s'amalgamer sans doute avec les alliés qu'elle a contractés afin de « libérer » l'Espagne, l'U.G.T. et la S.T.V., qui eux vraiment n'ont pas besoin de subir cette transformation.

Il me semble que « ça » dégénère un peu trop et que si ça continue nous ne saurons plus bientôt ce que nous sommes ni ce que nous voulons.

Je voudrais que ces messieurs me disent s'ils se rappellent encore quels sont les postulats de la C. N. T. et quel est le motif qui les incite à vouloir faire de notre organisation syndicale, qui est apolitique, révolutionnaire et indépendante, une organisation politique vendue au capitalisme comme le sont ses deux alliés occasionnels.

On se demande pourquoi ces détracteurs s'obstinent-ils à rester chez nous afin de nous « politiser », alors que personne ne les empêche de nous quitter pour aller chez nos amis de l'U. G. T. ou catholiques basques, ou au Diable.

Pour ma part, je crois qu'ils ont une mission à remplir, une mission que leur a confié le capitalisme, celle de vider de son contenu idéologique et révolutionnaire, la seule force organisée qui puisse opposer aujourd'hui (si elle se maintient dans ces principes) une résistance au système établi; tout le reste étant au service de la finance.

S'il leur tarde de rentrer en Espagne ce n'est pas par humanisme comme ils voudraient nous le faire croire, mais pour occuper un poste rétribué, celui de ministre par exemple, comme le fut Belin en France et auquel aspirait Jouhaux, ou celui de technocrates comme le sont Bothereau ou ses amis de l'Opus-Dei en Espagne. Voilà leur véritable but, car je ne crois pas qu'il y ait d'autre motif valable.

Quant à ce qui concerne la libération de l'Espagne je voudrais qu'on m'explique en tant que libertaire, ce qu'on entend par libérer un pays, en aidant à renverser un Etat pour en instaurer un autre soi-disant plus libéral. Sans doute comme celui de Casas Viejas ou d'Asturies en 1934. Surtout quand on opère avec des alliés comme les nôtres, chrétiens et socialistes, qui organisés internationallement représentent une force formidable, capables à eux seuls d'obtenir satisfaction (s'ils avaient eu l'intention de la faire) en déclenchant la grève générale dans tous les pays où ils sont représentés. Alors nous aurions marché avec eux jusqu'au but final. Mais au fait, on y est encore à temps, pourquoi ne le leur proposons-nous pas ? Il n'y a sûrement pas que l'Espagne à « libérer », nous avons des camarades bulgares en France qui voudraient sûrement qu'on en fasse autant chez eux...

Et puis je crois que l'humanité entière est encore à libérer car je suis persuadé qu'elle ne le sera jamais tant qu'il y aura des Etats, aussi libéraux qu'on nous les présente.

Un libertaire espagnol, J. C.

L'autogestion

Alors que le *Manifeste Communiste* de Marx et d'Engels, rédigé au début de 1848, à la veille de la Révolution de Février, n'entrevoyait d'autre solution — au moins pour une longue période transitoire — que la centralisation entre les mains de l'Etat fourre-tout de l'ensemble des instruments de production et empruntait à Louis Blanc l'idée autoritaire d'embrigader les travailleurs de la manufacture comme ceux de la terre dans des « armées industrielles », Proudhon est le premier à proposer une conception antiétatique de la gestion économique.

La Révolution de Février a vu naître à Paris, à Lyon, une floraison spontanée d'associations ouvrières de production. Cette autogestion naissante est pour le Proudhon de 1848, beaucoup plus que la révolution politique, le « fait révolutionnaire ». Elle n'a pas été inventée par un théoricien, prêchée par des doctrinaires. Ce n'est pas l'Etat qui a donné la première impulsion. C'est le peuple. Et Proudhon presse les travailleurs de s'organiser pareillement sur tout les points de la République, d'attirer à eux, d'abord la petite propriété, le petit commerce et la petite industrie, puis la grande propriété et les grandes entreprises. puis les exploitations les plus vastes (mines, canaux, chemins de fer, etc.) et, ainsi, de « devenir maîtres de tout ».

On a tendance, aujourd'hui, à ne retenir de Proudhon que ses velléités, naïves certes, antiéconomiques sans aucun doute, de faire survivre la petite entreprise artisanale et commerciale. Mais sa pensée est ambivalente sur ce point. Proudhon était une contradiction vivante. Il fustigeait la propriété, source d'injustice et d'exploitation, et il n'avait un faible pour elle que dans la mesure où il croyait voir en elle un gage d'indépendance personnelle. Au surplus, on a trop souvent tendance à confondre Proudhon avec la « petite coterie soi-disant proudhonienne » qui, au dire de Bakounine, s'était formée autour de lui dans les dernières années de sa vie. Cette coterie passablement réactionnaire était « mort-née ». Elle tenta vainement, dans la Première Internationale, d'opposer la propriété privée des moyens de production au collectivisme. Et, si elle ne fit pas long feu, ce fut surtout parce que la majorité de ses adeptes, aisément convaincue par les arguments de Bakounine, ne tarda pas à abandonner ses conceptions soi-disant proudhoniennes pour le collectivisme.

D'ailleurs le dernier carré des « mutuellistes », comme ils s'intitulaient, ne rejetaient que partiellement la propriété collective : ils ne la combattaient que dans l'agriculture, eu égard à l'individualisme du paysan français; mais ils l'acceptaient dans les transports et, en matière d'autogestion industrielle, ils réclamaient la chose tout en repoussant le nom. S'ils avaient si peur du nom, c'était, surtout, parce que le front unique temporaire formé contre eux par les collectivistes disciples de Bakounine et certains marxistes « autoritaires », partisans à peine déguisés de la ges-

(Suite en page 2.)

PALAIS DE LA MUTUALITE - PARIS

24, rue St-Victor — Métro Maubert-Mutualité

Organisé par la Confédération nationale du travail française, avec la collaboration de la C. N. T. espagnole, le **dimanche 7 avril à 9 heures,** aura lieu un

GRAND MEETING

d'affirmation anarcho-syndicaliste et de solidarité avec les étudiants et ouvriers espagnols en lutte.

Prendront la parole :
T. M. MARTINEZ, de la Zone Nord - C. N. T. E.
J. SAMITIER, des jeunesses confédérales - C. N. T. E.
GERARD CONTE, de la C. A. de la C. N. T. F.
FEDERICA MONTSENY, de la C. N. T. E.
Présidera : **J. SORIANO,** de la C. N. T. F.

CONFERENCE A PARIS

Le vendredi 5 avril à 21 heures, dans la Salle moyenne du Palais de la Mutualité, 24, rue St-Victor (Métro : Maubert-Mutualité), FEDERICA MONTSENY et RICHARD PEREZ disserteront en langue française sur « Organisation, Anarchisme et Fédéralisme. »

Invitation cordiale à tous les camarades et sympathisants.

ANTENA

TERRORISMO FALANGISTA

BARCELONA. — El 18 de marzo la Falange se marcó tres tantos con tres atentados a la dinamita que quedarán impunes como otros que meses atrás sus émulos realizaron. Un grupo de éstos penetró en la «Liga Espiritual de Montserrat» destruyendo a hachazos y martillazos el mobiliario de la casa. Igualmente el «Forum Vergés» fue asaltado con fines de incendio, pero las llamas pudieron ser atajadas. Por último, las hordas falangistas penetraron en la entidad conferencista «Franciscalia», causando estropicios en los enseres. Ningún energúmeno de éstos ha sido detenido. Hay que aclarar que las tres entidades atacadas por el energumenismo falangista, son consideradas católico-catalanistas.

EL SABAÑON CALPENSE

MADRID. — Las conversaciones reiniciadas con los ingleses con motivo de Gibraltar, han sido nuevamente suspendidas. Los franquistas aducen la intransigencia de los ingleses y éstos reprochan intransigencia a los franquistas. En suma: que Franco requiere la posesión de Gibraltar para él y Londres estima que lo calpense le cuadra bien a la corona inglesa.

Y hasta otra.

INFLACION POR DECRETO

MADRID. — Decreto de 18 de enero de 1908. Reorganiza el Ministerio de la Vivienda para reducir el gasto público. Da la sensación de que reduce burocracia, pero lo cierto es que, ni un solo funcionario del Ministerio queda vacante. El ministerio así reorganizado, se integra con Subsecretaría general, Dirección General de Arquitectura, Economía y Técnica, Dirección General de Urbanismo, Dirección General del Instituto Nacional de la Vivienda, Comisión del Area Metropolitana de Madrid, Instituto Nacional de la Vivienda, Gerencia de Urbanización, Exposición Permanente de la Construcción y Comisión de Urbanismo de Barcelona. Los cinco últimos son organismos autónomos. Quedan además las Delegaciones provinciales, algunas frondosas. Cada uno de estos departamentos o servicios autónomos cuenta en su seno alrededor de cinco secciones que ahora quedan más nutridas que antes, reforzadas por los funcionarios cuya misión ha desaparecido en el papel de la Gaceta, pero no en la nómina.

HAY TODAVIA UN MILLON DE ANALFABETOS EN ESPAÑA

PARIS (OPE). — El diario «La Croix», publicó la siguiente información procedente de España:

«Más de un millón de niños españoles de seis a catorce años de edad no pueden ir a la escuela, y la Comisaría del Plan de Desarrollo ha tenido que confesar que faltan todavía 27.000 escuelas primarias en España. Esta situación sería todavía más catastrófica sin la intervención pedagógica particular.

Don José Luis Fernández, diputado de la provincia de Vizcaya, acaba de pedir al Gobierno que destine para la Educación el veinte por ciento del presupuesto del país, ya que España se enfrenta con un grave problema de desarrollo cultural. Según dicho diputado, no hay en España más que ciento veinticinco mil estudiantes en la enseñanza superior, es decir, la quinta parte de los estudiantes de la misma clase que hay en Francia y la tercera parte de los que hay en Italia. Mientras tanto, el número de analfabetos con que cuenta el país es de un millón.

El primer plan de desarrollo había proyectado construir 14.000 escuelas, pero solamente se construyeron 9.000. Este año se van a invertir tres mil millones de pesetas en la construcción de escuelas, pero este problema está muy lejos de ser resuelto.»

LA POLICIA PORTUGUESA INTERROGO A TRES «REBELDES» EN UNA PRISION DE MADRID

PARIS (OPE). — «Agentes de la policía secreta portuguesa interrogaron largamente en una prisión de Madrid, a tres miembros de una organización militar clandestina que aspira a derribar el régimen de Oliveira Salazar — decía «The International Herald Tribune» el 17 de febrero. — Los tres detenidos intentaron atravesar España vía Portugal el 17 de enero pasado, pero fueron detenidos en San Sebastián por la policía española. Según se dice en Madrid, el Gobierno portugués está tratando de obtener el máximo de información sobre la organización a que pertenecen, L. U. A. R., para destruirla en su país. Se cree que un centenar de militares pertenecen a la misma.

Este interrogatorio, llevado a cabo en la prisión de Carabanchel, se tiene por poco corriente. A uno de los detenidos, el teniente José Serruca de Carvalho Salgado, de 23 años de edad, se le acusa de haber participado en el asalto del cuartel general de la Tercera Región Militar, en Evora, en el que los asaltantes se llevaron mitralletas, pistolas y municiones».

BODAS DE AMOR CON EL ESTE

MADRID. — Por la primera vez el comercio exterior con los países del Este ha sido favorable a España, que ha tenido un superávit en la balanza de 611 millones de pesetas. El total de las importaciones procedentes de estos países ha ascendido a 4.000 millones de pesetas.

La exportación más considerable se realizó el pasado año a Polonia, que compró productos por valor de 915 millones de pesetas. La sigue Rumania, con 715 y luego vienen, con unas compras de más de 550 millones de pesetas, Alemania oriental, Bulgaria, Hungría, Checoeslovaquia y Unión Soviética. Las exportaciones a Yugoslavia son de 144 millones y las más bajas son las efectuadas a Albania, que apenas llega a los 5 millones de pesetas.

Se han exportado principalmente, cereales, naranjas, abonos, productos químicos inorgánicos, muebles, equipos eléctricos, camiones, buques, máquinas, herramientas, fibras textiles, etcétera.

LA GUERRITA

MADRID. — Un supersabre de la base de Torrejón de Ardoz se abatió sobre el término de Honrubia (Cuenca) resultando gravemente herido su piloto, que saltó en paracaídas.

De Tenerife comunican que en accidente de automóvil perecieron los capitanes Jesús Garrido y Jaime Noguera por haber chocado su vehículo con la parte posterior de un camión. Los peritos indagan si el camión corría poco o el turismo demasiado. Hay además un teniente herido.

LA REPRESION CONTRA LOS ESTUDIANTES

LA CORUÑA. — Por disposición del Juzgado de Instrucción número 2, han ingresado en la cárcel, acusados de asociación ilícita, los estudiantes de la Universidad de Compostela Francisco Alvarez Fontenia Gayoso, delegado de la Facultad de Ciencias, que fue detenido en La Coruña, y Rafael Bárez, subdelegado de Medicina, detenido en Santiago.

Asimismo han sido detenidos el delegado de Medicina, José Antonio Orto, que se hallaba en su domicilio familiar en Puenteareas, provincia de Pontevedra, y la universitaria Elvira Alonso Martín, que fue detenida en Santiago.

A primera hora de la noche, terminadas las diligencias, el juez dispuso el ingreso en prisión de los mencionados Francisco Alvarez y Rafael Bárez, por asociación ilícita, y quedaron en libertad los otros dos universitarios.

UN HIJO DE EINSTEIN EN MADRID.

MADRID. — Contratado para servicios de ingeniería hidrológica ha llegado a esta capital Hans Einstein, hijo del famoso Albert Einstein, descubridor de la teoría de la relatividad. Hans se proclama discípulo de su padre, al cual «admira como al sabio más grande del siglo». Señaló también los desvelos de su progenitor en favor de la paz, ideal tan distante de la situación de nuestros días.

LA CONSABIDA POLACADA

CADZ. — Atribuyéndose funciones de juez, el gobernador incivil de la provincia ha multado con 25.000 pesetas al inspector de Enseñanza José García Calvo, a quien acusa de haber intervenido en favor de unos obreros detenidos por haber manifestado en la vía pública sin permiso, a cuyo efecto facilitó los fondos necesarios para sacarlos en libertad bajo fianza. Además el citado poncio critica el redactado de un «test» pecaminoso que debían rellenar los alumnos de las escuelas. Horror, terror y furor.

L'autogestion

(Suite de la page 1.)

tion étatique de l'économie, n'était pas pour les rassurer.

En fait, Proudhon marche avec son temps. Il comprend qu'il est impossible de revenir en arrière. Il est assez réaliste pour apercevoir, comme il le confie dans ses *Carnets*, que « la petite industrie est aussi sotte chose que la petite culture ». Pour la grande industrie moderne, exigeant une importante main-d'œuvre, une mécanisation poussée, il est délibérément collectiviste : « La grande industrie et la grande culture, il faut à l'avenir les faire naître de l'association. » « Nous n'avons pas le choix », tranche-t-il. Et il s'indigne qu'on ait osé le prétendre adversaire du progrès technique.

Mais son collectivisme rejette tout aussi catégoriquement l'étatisme. La propriété doit être abolie. Quant à la communauté (au sens que lui donne le communisme « autoritaire »), elle est oppression et servitude. Proudhon recherche donc une combinaison de la communauté et de la propriété. C'est l'association. Les instruments de production et d'échange ne doivent être gérés ni par des compagnies capitalistes ni par l'Etat. Etant aux ouvriers qu'ils occupent « ce que la ruche est aux abeilles », leur gestion est à confier à des associations ouvrières. Ainsi seulement les forces collectives cesseraient d'être « aliénées » au profit de quelques exploitants. « Nous, producteurs associés ou en voie d'association, écrit Proudhon dans un style de manifeste, nous n'avons pas besoin de l'Etat (...). L'exploitation par l'Etat, c'est toujours de la monarchie, toujours du salariat (...). Nous ne voulons pas plus du gouvernement de l'homme par l'homme que de l'exploitation de l'homme par l'homme. Le socialisme est le contraire du gouvernementalisme (...). Nous voulons que ces associations soient (...) le premier noyau de cette vaste fédération de compagnies et de sociétés, réunies dans le commun lien de la république démocratique et sociale. »

Daniel GUERIN

Estudio panorámico

La insolvente política española de hoy

III

Un pueblo ineducado

No es España un pueblo degenerado, sino ineducado; había dicho Ramón y Cajal y tenía razón. Ineducado sí, aunque siempre existió una minoría de intelectuales que le han salvado del salvajismo. Pero estas minorías intelectuales, animadas por las clases pudientes y gubernamentales, habían concebido el quehacer histórico de España como una obligada servidumbre a unos principios tradicionales puramente español, y no se apercibieron y desdeñaron con desprecio, las ideas nuevas, los conceptos nuevos, la política de renovaciones y los problemas sociales que entraban a torrentes en la Península con signos de formación y esperanzas.

Estas nuevas ideas sociales fueron acogidas y extensibles por una minoría de obreros emancipados que encuadraron sus ideas en organizaciones obreras de tipo federalista, dando como resultado después de 1879, y en ocasión de la disidencia entre las teorías dictatoriales de Marx y el federalismo libre de Bakunin, a la creación de la Confederación Nacional del Trabajo, de tipo comunista Libertario, y a la Agrupación Socialista encabezada Francisco Mora y Pablo Iglesias, de la que surgió la Unión General de Trabajadores. Desde entonces, los obreros de estas organizaciones abrieron el diálogo a las necesidades que España y el mundo necesitan para su emancipación y progreso, con verdadero proceder democrático. Pero aquellas minorías de intelectuales de ayer, como las de hoy, encasillados en su gloria como seres superiores, no admitieron el diálogo con los obreros sindicados, se mantuvieron apartados en sus círculos intelectuales y al márgen de lo que el pueblo piensa, crea y puede aportar al acerbo común en lo social, económico y cultural.

Hoy, esas minorías intelectuales se cobijan en una especie de democracia formada y ejercida a su manera, coincidiendo todos y propagando a los cuatro vientos aquello de: « el pueblo es soberano », la soberanía del pueblo dentro de una democracia liberal, etc... etc... Pero ninguno se apresura a convivir con el pueblo, a formular un concepto del derecho que tiene todo español y el obrero en general, a la libertad y el afán de asegurar una existencia digna y libre para todos, elaborada por todos. No; se mantienen distanciados con orgullosa pedantería, no rozándose ni queriendo dialogar con el pueblo, con el trabajador, con los que precisamente en el conjunto de una nación, son los que dan vigencia, seguridad y estabilidad a las ideas, estructuras y conceptos emitidos o planeados por esas minorías intelectuales.

¿Quienes valorizan al intelectual? El pueblo que los lee, las clases obreras que los ensalzan, los ensayos que de sus ideas intentan poner en práctica las masas.

España necesita de todos; de ellos y de nosotros. Y más que todo, es una necesidad apremiante la de que estos valores intelectuales se agrupen como el pueblo, se confundan con él y dialoguen con él. Pero que este diálogo no sea ni se haga con orgullo de superioridad intelectual, sino como pueblo y como humano, confundidos en el mismo anhelo y para un mismo fin. Esta prueba no se ha hecho nunca en España y merece la pena de ensayarse. Si esto llega; si puede hacerse factible aunar la sencillez y el intelecto, la bondad y el sentimiento en los intelectuales españoles, pudiera ser que en el ensayo democrático ganara en la realidad práctica lo que hoy tiene de mito teórico.

y IV

No más cultura metódica ni exclusiva

Se trata aquí del problema étnico o gentil de España, de lo español en general. Este problema lo señaló a medias, Ortega y Gasset, hace unos 19 años. Es digno de conocerlo y de aplicarle consistencia más amplia.

Comentando Ortega y Gasset en Madrid el éxito por él alcanzado en sus conferencias por los Estados Unidos de América en 1949, decía. «No me interesa el éxito personal; he tenido muchos en mi vida; me interesa y me ha interesado el éxito étnico. Porque, desengáñense ustedes, el chulito madrileño, pasado por Kant, no está mal; pero hay que pasarlo por Kant».

He aquí una frase que muerde hondo, el éxito étnico de Ortega. Mas, ese éxito sería completo si en vez de ser solo el señorito madrileño o los señoritos madrileños los pasados por Kant, fuesen decenas de miles de españoles los pasados por Kant, y por Descartes, por Hobbes, por Rolland, por Gœthe, por Galdós, Baroja y hasta por el cura Merino. Eso sería ya alcanzar un progreso con tendencia a generalizar lo español a las tendencias de efectos generosos y la confianza de poder servir e inclinarse democráticamente hacia causas conocidas. Y hay más aún. Para completar lo étnico español, falta a su vez, que, esas minorías que pasan por Kant, — como dice Ortega —, las hicieran pasar también por Kropotkin, Tomás Moro, Erasmo, Diderot, Tolstoy Stirner, Proudhon, Ginés de los Ríos, Francisco Ferrer y Ricardo Mella, y entonces ocurriría que, el diálogo y el sentido de solidaridad de estas minorías con el pueblo, no se haría esperar por esa penetración que dá el roce con las ideas nobles que defienden la dignidad del hombre y condenan la esclavitud y el dolor de la humanidad. De esta forma, educadas así las minorías selectas e intelectuales apartadas hoy como ayer del conjunto nacional como una sociedad aparte y diferente, por su omniscencia y educación, vendrían por sí solas a cohesionarse con el pueblo contribuyendo a que España exista y tenga un ser.

Cuando se consagra la propia existencia a tareas tan nobles, tan grandes, como es la de instaurar mejores condiciones de vida, dentro de una mayor libertad, la democracia no puede seguir todos los caminos, pero puede escoger los mejores y no apartarse de ellos. Entonces será verdad democrática en el conjunto y en la unidad, bien distinto de lo que es hoy solo «un vocablo y una figura», como dijo Quevedo.

J. SEVILLA

Anarcosindicalismo y escuela

El anarcosindicalismo es símbolo de grandes luchadores conscientes de su responsabilidad frente a la vida en sociedad: los que edifican, los que trabajan, los que llenos de abnegación y entusiasmo, vertiendo ora su sangre, ora el sudor de sus enguidas frentes, ora sembrando las sanas ideas de justicia y libertad, defendiendo ideales de rebelión contra todo poder y riqueza acaparadas, no saben retroceder jamás en esa heroica contribución al constante renacer de la vida que se anhela mejorar.

Sanos, fuertes, inquebrantables, van acumulando los obreros conscientes cada día la nueva piedra que ha de llevar a su realización, felizmente, el majestuoso edificio de la verdadera cultura, el altruismo y la fraternidad, augusta aspiración de los pueblos que no han sido totalmente maleados por el autoritarismo opresor y mortal.

Mientras la mente fecunda del pensador proyecta, el brazo pujante del obrero se apresura a realizar la magna obra. ¡Confúndase en buen hora la acción genial del brazo y del cerebro! Marchen de la mano, fraternalmente unidos, pensadores y obreros en el gran anhelo de ejecutar el bien, despreciando los ruines egoísmos y propiciando la felicidad de todos y cada uno. Pero... ¡un momento! Ello ha de ser — nos afirma el anarcosindicalismo —, sentando, desde ya, la premisa suprema: No ha de haber ninguna diferencia, ningún privilegio, ninguna superioridad destinada al provecho de unos en desmedro de otros, ¿eh? Bien entendida, sea esa la obra sublime del presente y del futuro.

¿Cómo realizar tan vasta aspiración? Formando militantes conscientes del anarcosindicalismo; todo lo que lleve el germen de la inconsciencia, del titubeo y la inercia, será más que fatal, enemigo de la ruta. Habría que empezar por hacer del niño un hombre — el hombre en la más bella acepción de la palabra —, con lo que se obtendría la solución del problema. Sabemos que la labor es gigantesca, pero no por eso utópica, ni irrealizable. La espada de la idea tomará las grandes posiciones: ejemplarizar al joven para que rinda ferviente voluntarismo a la enseñanza del amor a los hombres y del odio al tirano; despojadlo de vicios y egoísmos, y no dudamos que ese hijo del ideal jamás retrocederá para, en un mañana no muy lejano, dar frutos responsables a la causa.

Sería interminable explicar detalladamente la obra de la educación acrática. Por otra parte, nuestros modestos recursos intelectuales sólo nos ayudan a tratar superficialmente sobre las generalidades de la educación racionalista de la infancia y la juventud. Otros compañeros — militantes capaces en la actualidad —, podrían ofrecernos el desarrollo de este interesante tema, con maestría suficiente para hacer comprender su real importancia.

El recuerdo de la obra llevada a cabo por la C.N.T., la F.A.I. y las JJ. LL. en España — cuando España era inmediata promesa genital —, nos permiten afirmar las cuantiosas posibilidades que en el terreno de la educación del niño y del joven — en escuelas, ateneos, etc. —, existen cada momento, si se tiene la voluntad de llevarlas a cabo. Las actividades educacionales ofrecen fenómenos interesantes que deben preocupar seriamente a los compañeros y compañeras que tienen hogar formado. Y ello es así, por ser importantísima la escuela del hogar. De nada serviría el esfuerzo del maestro — por muy buen compañero que este fuese —, si el niño o el joven, al abandonar las clases, pervirtiera su carácter en un hogar donde reina la discordia o la desarmonía incompatibles con el ideal que se dice sustentar. La inconsecuencia privada es mil veces peor que la inconsecuencia pública y militante: monstruo que todo lo envilece y lo destruye, que envenena el corazón de los hombres y que es responsable directo de las desgracias de las colectividades.

Es necesario, pues, apartar al niño y al joven del ambiente inconsecuente, para hacer de él un hombre útil a sí mismo y a las ideas que pudiera abrazar. Ese es un problema muy grave que ha preocupado y preocupa seriamente a los pedagogos racionalistas. Y que será resuelto, sin duda, por la obra sana y perseverante de cuantos ven claro en esta cuestión, obra ésta que el porvenir de nuestras organizaciones reclama insoslayablemente.

Entretanto, el compañero maestro debe cuidar al niño al igual que el noble jardinero postrado al pie de la planta esperando la primera flor. El niño en su primera edad es un ser débil, de mente titubeante y de tiernísimo corazón, que será todo de Acracia, si el maestro sabe ser buen guía al pasarlo de las obscuridad ambiental del autoritarismo a la luz de la libertad. Por lo demás su vocación le induce a inculcar en la mente del niño, ideas y sentimientos de bondad y sacrificio — si el caso lo requiere —, que serán la base fundamental para la formación del futuro hombre — el que será militante anarcosindicalista, cuando lo sea, por alteza de miras, por rebeldía contra la injusticia y la explotación, por solidaridad humana innata en los individuos no maleados.

En la dulce y perseverante enseñanza, se ha de mostrar gráficamente el sentido y utilidad de las cosas, y prodigando una sincera amistad, hacer notar el valor de las buenas acciones que no serán nunca las que tengan tendencia a la hipocresía, a la envidia y al dominio del hombre sobre el hombre. Así como lo despreciable de los hechos delictuosos, precisamente anotados en el párrafo anterior y otros de parecida índole. Es decir, con las primeras luces contemplar la majestuosidad de la cumbre y el horror al obscurantismo abismal. Así empieza la formación de la personalidad del niño — o del joven —, y por ende, la evolución de su carácter. El jardinero ha conseguido que abra el botón de la primera flor al beso vivificante del sol de la libertad.

Es posible que otro día prosigamos argumentando al respecto de esta materia tan abandonada en la actualidad, dentro de los medios anarcosindicalistas del mundo. Por ahora preferimos dejarlo ahí, como un simple llamado de atención sobre una obra tan fundamental como lo es la educación, para toda organización que se precie y quiera completar debidamente el cuadro de sus posibilidades de acción y pensamiento.

Queda claramente establecido que tanto en la escuela organizada por nuestro movimiento, como en los hogares formados por compañeros, lo más importante de todo es la consecuencia entre el hecho y la idea: la armonía que debe existir entre lo que decimos y lo que hacemos, tanto pública, como privadamente. Pero, en cuanto a verdaderas escuelas — o centros de estudios, Ateneos, etc. — se refiere, lo esencial es crearlas y multiplicarlas. Ya se ha dicho y repetido lo difícil que ello resulta, cuando nuestro movimiento en la actualidad es minoritario y con escasos recursos materiales para obra de tal magnitud. ¿Hemos de pensar por ello que Roma se hizo en un día? ¡No! Todo es cuestión de buen interés y entusiasmo sincero, de voluntad y comprensión por parte de la mayoría. Aunque sean siempre grupos minoritarios los que pongan el hombro a las cosas grandes, no por ello se ha de pensar que las mayorías tienen derecho ni razón de quedarse atrás, dormidas entre las sábanas de la indiferencia que destruye o que no incita, si no es como un contagio hacia inercias paralizantes. En resumidas cuentas, el militante anarcosindicalista tiene la obligación de captar los mensajes rejuvenecedores de su propio movimiento, si no es que desea dormir el sueño de los justos — como individuo y como parte integrante de una organización ejemplarísima también —, dejando pasar el precioso tiempo, sin ocuparse jamás de sembrar para cosechar más tarde.

COSME PAULES

Columna del emigrado

Manos a la obra, compañeros

EMIGRADO político, no me reclamo de la emigración actual de los obreros españoles necesitados. Soy confederal de la buene época y pienso en estos compatriotas, tan abundantes en Francia, como lo fuimos los refugiados de la posguerra. Y pienso en ellos por su orfandad idiomática y política, expuestos a una infravida de duro peonaje y de barraquismo además de la explotación... espiritual de curas de iglesia y de «bistrot» bolchevique. Solidaridad afectiva y desinteresada a favor de estos iberos no la veo en ninguna parte, y si bien nosotros no somos «chantagistas» considero que nos comportamos en hombres fríos.

Contra este estado de cosas observo con curiosidad y simpatía esta Columna del Emigrado en la que algunos recién venidos participan, y otros que no lo son también y a su manera. Es de aplaudir tal constancia, pero es esfuerzo de unos, de particulares si cabe, no de la C.N.T. toda. Estamos al respecto en un invierno continuado, ininterrumpido, y si alguien orgánicamente no rompe el hielo de la indiferencia, el obrero español que citamos quedará marginado de la Organización, cuando debiera ocurrir lo contrario. El esfuerzo de los «columnistas» de este semanario es loable, pero la indiferencia de muchos de nosotros no puede ser mantenida.

Yo, cero a la izquierda en la cosa masiva, me atrevo por una vez a requerir de mis compañeros más capaces la atención necesaria al problema de la emigración económica española... y también portuguesa, tan asimilada a la nuestra en todos los aspectos. Y quisiera que se levantara un sistema captador de voluntades CON RESPONSABILIDAD ORGANICA, afectando a *nosotros* como interlocutores y a *ellos* como respondedores.

Porque no hay derecho que las Comisiones de Cultura y Propaganda de nuestros organismos confederales duerman, en mayoría, de pie como árboles muertos, mientras compañeros cumplen esa labor de acercamiento, y de trato con los españoles de regreso a España, dándoles papel que, una vez pasada la frontera, será subversivo. No hay derecho a que unos pocos se expongan y se desvivan por propagar a los «económicos» mientras una buena mayoría permanece en el ostracismo en tanto los comunistas prosiguen su juego y hagan olvidar que una vez hubo una C.N.T. determinativa en España. No hay derecho a considerar que España es difícil de penetrarla, mientras se desconsidera a la España ambulante, que está aquí de paso, sin que le digamos nada; que transcurre ante nuestras narices sin que nos percatemos de ello por sueño, incomprensión o desgana.

El S. I., los comités regionales y locales y los compañeros dinámicos deben conceder importancia al problema de la emigración económica en Francia. Hay opiniones acertadas en esta Columna, a las cuales por una vez añado la mía. Machaquemos, estimulemos, obremos. Y cuando el problema sea atacado de veras, poco se tardará en comprender que la actividad da resultado.

ES.CUETO

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

Area Mundial

SUENAN FUERTE LAS TROMPETAS DEL FALSO PACIFISMO

«Sólo ustedes y yo nos atrevemos a desafiar el pacifismo hipócrita de los sátrapas del Kremlin y de las Siete Puertas. — F. V.

Y al pacifismo a cañonazos del Pentágono, evidentemente. El ambiente actual es de guerra, con asado ininterrumpido de palomas de la Paz. Del ramo de olivo, casi nadie se acuerda. Desgraciadamente todo *eso* son *monsergas* de poeta, pasatiempo de gentes, pocas y sensibleras.

Lo macho es la guerra, la matanza furiosa de los hombres por los hombres mismos, que, aparte la satisfacción mórbida de los partes de guerra, ofrece materia para mentir sentimientos humanistas. Cada conflicto armado es el último y luego la paz eterna estará con nosotros. Estará, o estaría... si no hubiese que aplastar al futuro enemigo para restablecer la paz próxima.

En España la hemos conocido, esa paz de los cementerios. Y siguen conociéndola los que en ella habitan. Y nosotros, que no podemos o no queremos habitarla, por ahora. Ante la metralleta no hay paloma ni branca olivera que valgan. La ley emana de la fuerza bruta, y si para nosotros no es paz lo es para los pacifistas a tiro limpio.

Lo que ocurre hace tiempo — demasiado — en Indochina, no es exactamente lo mismo, pero se le parece. En España se metieron los extranjeros nazifascistas y bolcheviques, y los españoles tuvimos que matarnos por sus preferencias. No nos dejaron solos para dirimir entre nosotros nuestros agudos problemas. De no haber mediado la irresistible presión extranjera, seguro que nuestro país no hubiese sufrido tanto en muertes, destroces y odios. Seguro, mismamente, que el franquismo no se hubiese abierto paso.

El grito de ahora es antiamericano, siguiendo la consigna estaliniana de 1946. Vencida Alemania y en situación de inferioridad Francia e Inglaterra, la hegemonía mundial oscilaba, y sigue oscilando, entre Estados Unidos de América y la U.R.S.S. Muerto el perro (hitleriano) no murió la rabia. Otro señuelo de antipaz se levantó con la paloma pintada por Picasso, servidor — más o menos — del Partido. La realidad era la pugna hegemónica entre dos países poderosos, entre el bolchevismo y el capitalismo, entre el rublo y el dólar. A partir de 1946 la tranquilidad de los pueblos está comprometida por los esquemas político-militares de los Estados Mayores de Washington y Moscú, a los cuales se ha circunstanciado el de Pekín. Hay un juego imperialista, una carambola de fuego activo, que durará mucho, muchísimo, a causa del aborregamiento de los pueblos, de la estupidez de los mismos. El hombre tropieza mil veces con un mismo obstáculo, y el hombre es el Pueblo, los Pueblos. Las llamas mortíferas del Vietnam las soplan rusos, americanos y chinos, poderosos y taimados, y la gente internacional, huérfana de criterio propio, se deja llevar por titulares y pasquines, esa especie de «revolución cultural» que es la vergüenza de la época, la irrisión de la humanidad del siglo XX.

Cuando la prensa desatada nos cuenta con pormenores sádicos la matanza de viets en pie de guerra, el incendio de sus terrenos y la muerte implacable de miles de inocentes indefensos y pacíficos, el dolor nos muerde la entraña, y más cuando estos horribles desaguisados son aderezados con comentarios pacifistas parciales por la propaganda monstruo de elementos guerreristas lejanos. Incluso diarios al ejemplo del burguesote «Le Figaro», informan en americanófobo al estilo de la prensa comunista. «América» tiene la culpa de todo, y, ciertamente, cargará con la suya. Pero, alejada ella de esa parte del Asia, ¿quedará libre el pueblo indochino? Vencido el imperialismo yanqui, ¿no quedará triunfante el imperialismo soviético o, en su defecto, el maoísta? Porque eso apunta una nueva guerra para la «paz definitiva» entre el Kremlim y las Siete Puertas...

Cierto, querido F. V., somos pocos los ciudadanos libres fuera del alcance propagandístico del pacifismo hipócrita, del papanatismo receptor y deglutidor de mentiras que las regiones escogidas por los Estados Mayores pagan con una fuerte contribución de martirio, de desespero y de sangre. Somos pocos en comprender, cuando deberíamos ser multitudinarios. Las masas, siempre frívolas y manejables, son absorbidas por los grandes titulares, las radios machaconas y las pasquinerías inmensas. No ven, los grandes rebaños de bípedos, que el término de la guerra vietnamita depende de Washington, pero también de Moscú y Pekín. No se da cuenta esa inmensidad humana «de la base», que la política internacional es un juego de póker sostenido por las «élites» de los países poderosos, y que incluso los problemas de España, Grecia, Oriente Medio, e incluso los africanos, son más resolvibles en la esfera internacional indicada que en el interior de cada uno de los países afectados.

En nuestra propia España, a la caída del franquismo — que tan ardientemente deseamos — una perspectiva de paz no se divisa debido a las zarpas vaticanista y soviética que la amenazan de antemano. Caído el sistema actual de tiranía, el porvenir de España no será confiado estrictamente a los españoles, o lo será, si los demás nos dormimos, a españoles de inspiración papal o kremlinista, lo que asusta a la España timorata, irresoluta, entorpeciéndose el proceso de desintegración que actualmente resiente el sistema franquista.

Evidentemente, la Verdad desnuda padece frío y ultrajes en este mundo de hoy dado a la inseguridad, a la ñoñez y a la hipocresía. Sin embargo, permanecemos pacifistas con o sin paloma de la Paz asada, con o sin ramo de olivo ajado y que el Tiempo — tan por encima de los hombres — diga su palabra.

Rafael Barret:
OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos.

RAYOS DE LUZ

Pese al silencio en ciertos casos afectando al viacrucis del pueblo español, queda mucho que hablar aunque nos pasara lo que a Galileo. Hay gran interés en hacer creer al mundo exterior que el régimen franquista se ha liberalizado, o sea una comedia más para embaucar y cobrar un sueldo de El Pardo. Se va a la caza del plato de lentejas y se la ganan, los panegiristas sin escrúpulos, apolilladas.

Son tan claras las cuentas con déficit en España, que no necesitan contadores electrónicos. La contabilidad en cúmulo de mentiras se hace para asombro de extranjeros, pues en España no se engaña nadie. La respuesta más clara a un referéndum de mentirijillas se dio en la calle a cargo de obreros y estudiantes, y en cuanto a las cuentas fiduciarias, dichas de economía, siempre deficitarias, no responderá el pueblo por ser absolutamente ajeno a las mismas. Quienes negocien con el tirano, con él vayan a entenderse cuando esté de cuerpo presente en el Valle de los Caídos o en el Valle de los Alzados.

La liberalización de España cuesta ya ríos de sangre sin haberse siquiera obtenido ni a medias. El dólar impide, como antes el reichmark, y si un día España logra desasirse de toda la argolla monetaria y diplomática las lágrimas de cocodrilo de los «perdientes» no lograrán enternecernos, pues no en balde habremos transcurrido un drama carísimo por espacio de más de 30 años.

JUAN CLARAMUNT

B.D.I.C

ITALIA

Propuesta de comuna universitaria

Premisa teórica

1) La rebelión de los estudiantes contra la jerarquía universitaria y su instrumento (catalogación, grado académico, estructura didáctico-disciplinaria, más la administrativa, etc.) se funda en una formulación nueva del concepto del hombre en cuanto a convivencia de unos con otros, en espíritu y realidad igualitarios, sin privilegios de nadie para disfrutar del poder y del imperativo jurídico. Luego debe y puede afirmarse el movimiento estudiantil como revuelta contra todo el sistema social basado en la jerarquía y en la dictadura imperialista de la economía y del Estado.

2) Tal rebelión puede adquirir valor solamente expresada en «revolución contra la colonización del hombre» actualmente programado al nivel totalitario y planetario del imperialismo productivsta y militarista (tanto en la versión neocapitalista occidental como en la del neocapitalismo estatal-socialista), no por la voluntad popular sino de la nada humanista y desinteresada de la jerarquía económico-militar, de la burocracia política y estatal, del privilegio sicopedagógico-eclesástico, mediante el uso del instrumento tradicional reformado adaptado a la nueva dimensión del Poder cual es la policía, el sistema electoral, el sistema fiscal, la asociación sindical gregaria, el aparato educacional, el sistema general de producción y de consumo.

3) Tal rebelión podrá conseguir valor revolucionario tanto en el nivel táctico como en la acción autónoma y provisionalmente sectorial (exclusivamente para estudiantes) en su nivel estratégico en la medida que el estudiantado se de cuenta de que sus intereses coinciden con los de todo el mundo «colonizado» y no preferentemente por los colonizados del «tercer mundo», sino para los sometidos, en el Oeste y en el Este, a la jerarquía del trabajo enajenado y a la estructura institucional del capitalismo, privado o de Estado.

4) Tal rebelión es, por esto, política y programáticamente concebida como lucha, no sólo contra la estructura, tradicional o moderna, del imperialismo productivista occidental u oriental, sino también contra cualquier mixtificación socialista, sindicalista o del partidismo obrero clasista, y contra cualquier mixtificación de la parte religiosa, de la caridad interclasista providencial de marca ecunémica o curial.

5) El rechazo sistemático y metódico de cualquier reconocimiento del Poder y de sus órganos no sólo como contrapartida, sí que también como instrumento de fuerza de conquista para producir el derrumbe de la vieja sociedad y la edificación de la nueva, confiere a la rebelión estudiantil el carácter revolucionario de «vanguardia anarquista», o, si la inteligencia del adversario lo consintiera, como «oposición desarmada» en activo; en el interregno ello pudiera ser útil y sugerente de un modelo bruto de estructura social alternativa de la Comuna de París.

6) Considérase útil e igualmente necesario en el estado actual de las posibilidades de revolución social, la creación de la Comuna Universitaria como pequeño modelo de la Comuna Obrera o de la Comuna Administrativa, de ser posible en el momento oportuno de la insurrección del sector, que sólo una situación externa excepcional podría traducir en una revolución general e internacional única y expontánea.

7) Los medios de la «oposición anarquista revolucionaria» son originalmente dinámicos e incruentos, aunque ilegales. Pero, luego que por coerción externa y contra todo proyecto de degeneración la violencia resulte inevitable, se reconoce razón histórica y moral para el medio empleado, en este caso el revolucionario, que es indicado para conducir a buen fin la preparación seguida de conquista de la libertad igualitaria, y en todo caso, el menos hiriente para la dignidad humana (puesto que lo parece, o, que, en casos, desgraciadamente lo sea) medio de acción adoptado de antiguo y puesto en boga para uso del imperialismo con fines de opresión del hombre y para su colonización moderna mediante la bomba químico-nuclear, la tortura, el campo concentracionario y exterminador, las muertes en masa, el genocidio blanco, el lavado sistemático de cerebros, los encierros, la desocupación, etc.

TRIBUNA JUVENIL

Necesidad de programa:

1) Apertura real, no solamente formularia, esto es, no únicamente legalista y de principio, de los estudios universitarios indistintamente a todo joven, no importando la procedencia social o económica del mismo.

2) Conversión del cuerpo académico en cuerpo libre del estudiante, del artista, del técnico, del investigador, esto es, en elenco de titulares disponibles y de relativa competencia cuya estracción esforzada y positiva acreditará el grupo sedicente interesado: el consultor programista, el asistente, el cooperador, el guía docente, el cursillista, y el jurídico incluido, mas sin poder institucional de discriminación «selectiva».

3) Administración colegial o mixta con miembros siempre sustituibles por decisión de la asamblea general.

4) Amortización del actual régimen de Facultades con creación, en su lugar, de un régimen de plena movilidad interdisciplinaria e interuniversitaria.

5) Reconocimiento efectivo de la propiedad social de edificios escolares o culturales, cuya utilización, para fines de estudio e investigación a que están destinados, no exija el permiso autoritario de la burocracia intendente, sino que se deban a las necesidades del alumnado y de sus colaboradores, titulares verdaderos y usufructuadores acreditados, en igualdad y pleno derecho de tales propiedades.

FAGI (Federación Anarquista Juvenil Italiana)

(Traducido de «Humanita Nova».)

Los muertos que vos matáis...

EN el número 79 de «Anarchy» de Londres, apareció en el pasado septiembre un artículo de Ian R. Mitchell, historiando y analizando el movimiento anarco-sindicalista de todos los países de habla española de América. La mayor parte de los datos que aporta, son exactos, pero hay algunos errores debido, indudablemente, a las fuentes tendenciosas de donde los ha tomado. Los errores garrafales y defectos de dicho artículo, ya han sido contestados por nuestro compañero V. García. Pero lo que cabe contestar contundentemente, son algunas afirmaciones descabelladas que parecen emanar de « los de la acera de enfrente », y un pesimismo del anarco-sindicalismo que parece derrotismo aleve. Al final de la reseña que hace del movimiento en todos los países de habla hispana, asegura que « la huelga general y otros métodos tradicionales son inservibles para traer la revolución; que el movimiento anarco-sindicalista, salvo raras excepciones está muerto y es difícil que sobreviva, etc.., Vayan por delante algunas discrepancias.

La historia de la F.O.R.A. y de todas las organizaciones similares de todo el mundo, lejos de mostrar « lo inadecuado de los métodos sindicalistas tradicionales » para traer la revolución, demuestra que dichos « métodos » son los únicos que pueden desencadenarla un día y hacerla triunfar plenamente. No cometeremos el agravio de creer que I. R. Mitchell conceda alguna validez para un porvenir manumisor, al parlamentarismo, al falso sufragio universal, a la charca política donde se hunden en el cieno moral los hombres mejor dotados de inteligencia, energía y corazón. (Que de todo hay entre quienes se lanzan en ella concediéndole alguna eficacia). Más si los « métodos tradicionales » son los métodos basados en los principios de la Internacional, reafirmados en Saint Imier hace un siglo, ¿ qué otros métodos pueden ser los que sustituyan a estos para hacer la revolución social? ¿Se refiere al sindicalismo amorfo, mendicante de leyes reformistas; sindicalismo pastoreado por astutos desertores del trabajo que esquilman a los obreros y extorsionan a los patrones en beneficio propio, con la anuencia de las autoridades estatales que les premia con ubérrimas sinecuras la obra de castración moral que ejercen en la masa obrera? ¿Alude al sindicalismo degenerado convertido en uno de los más firmes puntales del régimen capitalista y autoritario? ¿A qué otros «métodos» se refiere el «comrade» I. R. Mitchell? ¿Se refiere a la propaganda constante de nuestras verdades incontrovertibles, a la persuación del enemigo?

El anarcosindicalismo dedicó siempre lo mejor de sus esfuerzos a la propaganda, a la cultura. Ha querido demostrar a nuestros más feroces adversarios y detractores, que no se trata aquí de «dar la vuelta a la tortilla»; de ocupar los puestos de mando y privilegio de los rectores de la sociedad actual, sino de crear un régimen donde todos, absolutamente todos, salgan ganando en su nueva posición. El mismo I. R. Mitchell expone en el capítulo «Argentina», la enorme labor cultural realizada por los anarcosindicalistas argentinos. Pero esa labor tiene, ha tenido siempre un límite. Los que viven en el culto de la fuerza, los jerarcas de las fuerzas armadas estatales, los jefes de la violencia organizada, salvo raras excepciones, son inasequibles al proselitismo. Toda noción de una sociedad distinta a la que ellos pertenecen y defienden, la rechazan brutalmente. Por otra parte, todos los gobiernos, indistintamente de la etiqueta política que ostenten, permiten toda clase de propaganda ideológica mientras no conquistan cierta parte de la masa popular que constituya un peligro para las instituciones que representan. Llegado a este límite, todo gobierno que no restrinja, que no suprima esas libertades por respeto a las constituciones que han jurado defender, o por impotencia o temor ante la amenaza popular, es derribado y suplantado por los jefes de la violencia organizada, vulgo militares. Y en ese trance se encuentran hoy gran parte de países: gimiendo bajo la pezuña del monstruo militar, que aniquila todo vestigio de cultura y libertad. Y si el proselitismo, la propaganda constante tiene ese límite; si los jefes de la fuerza bruta, los dueños del mundo son inasequibles a toda idea de redención humana; si ese «método» tampoco puede servir para iniciar un día la revolución ¿a qué otro método recurrir?

«Las derrotas en la lucha industrial — dice en otro párrafo nuestro articulista — puede conducir al colapso de una organización y aún después de haber ganado victorias huelguísticas», etc.

Naturalmente, todo puede ocurrir. Para que no ocurra el colapso de la organización, lo mejor es rumiar mental y eternamente y con paciencia bovina las promesas celestiales de rabadanes políticos para un porvenir que nunca viene y no hacer huelgas y sabotajes ni nada por el estilo. El candor del «comrade» I. R. Mitchell es solemne.

En el 1936, los trabajadores españoles iniciados con el ejemplo de la C. N. T., paralizaron momentáneamente la industria para combatir a los militares felones y sus quintas columnas. Una vez vencidos en las zonas donde se les pudo vencer, la industria, la necesaria para la vida normal, reanudó su marcha más aceleradamente que antes de la rebelión clerical-fascista. Y los obreros de las industrias innecesarias o superfluas, acudieron a los distintos frentes a combatir las hordas fascistas. No hubo colapso. En cualquier caso, cuando haya colapso de una organización sindicalista, las consecuencias no pueden ser peores que las que se originen por no responder contundentemente al golpe reaccionario por temor a ese colapso.

Luis CAMPOS

(Continuará.)

Chispas

«Pánico en el mercado del oro.»
Este pánico no nos afecta.

∴

«Tras una noche de trabajos los ladrones sólo encontraron cien pesetas en la caja.»
Llamemos a esto devaluación del esfuerzo.

∴

«Las Palmas. — Monseñor Lahiguera ha sido nombrado obispo del Mar.»
O la higuera dando peces; o el obispo en la higuera.

∴

«Los ganaderos gallegos abocados al hundimiento económico por culpa del Gobierno.»
Claro. Existiendo ganado humano, al Gobierno el otro no le importa.

∴

«Finalizaron las reuniones de los presidentes de las Audiencias Territoriales.»
Son los que han acordado señalar la crisis de trabajo en los tribunales a causa de la competencia que les hace el Tribunal de Orden Público.

∴

En un recordatorio reciente de la figura de Eduardo Dato, un informador inveterado ha comentado en voz baja: «Un dato menos.»
(Advertencia: la D mayúscula se nos ha extraviado.)

∴

«Un estafador se llevó un Van Dick al parecer falso.»
Que presente denuncia por estafa.

∴

«Madrid. — Un millón de niños sin escuela», «Un millón de obreros sin trabajo», «Un millón de pesetas para las obras del Sagrado Corazón.»
Somos, pues, millonarios.

CHISPERO

Caleidoscopio Medio Oriental

ANTES del 5 de junio de 1968 ya estaba preparado el holocausto del pueblo judío y de rechazo el de los pueblos árabes que nos rodean. El primero no fue conseguido por lo alerta que en Israel se estuvo. Una verdad que nadie podrá desmentir por mucho que los taimados tergiversen.

Escojamos Siria en ejemplo de mentirología. Su Estado tiene el tupé de llamarse «el país más desarrollado» del Oriente Medio, regido como está por comunistas estilo soviético. Y vemos en Siria que sus nativos hebreos están reducidos en el «guetto», sin libertad y con peligro continuo de ser sacrificados. Esta suerte de reclusos han de servir para todo lo que les obligan, permaneciendo en perfectos súfrelo todo. Quejarse, pues, es osadía...

Se exhibe en Siria la industrialización del país como propaganda del sistema. Sin embargo, las fábricas son pocas y apáticas, los talleres son rudimentarios y las tierras sufren grave descuido. En cambio los bares, cafés y casas de lenocinio funcionan día y noche, particularmente en Damasco. No queremos decir que burdeles no existan también en la llamada «tierra santa» que nos afecta; pero aquí las tierras de labor son bien cuidadas y en todo trabajo la gente se aplica con el pensamiento más allá de las guerras. Se trabaja por la vida, y cuando se hace por la muerte es que de fuera lo imponen.

Nueve meses después de la guerra de los seis días Nasser dijo a los yanquis creer que ellos no ayudaron a Israel, cuando hasta aquí había afirmado lo contrario. Sin embargo, necesitado obliga y ahora Nasser se inclina ante el dólar por ambicionarlo, ante la insuficiencia de ayuda y la sujecón excesiva del comunismo moscovita.

No hace mucho se interceptó una conferencia telefónica entre Nasser y el reyecito de Jordania en la que el primero presionó al segundo para que propalara que los americanos proveen de aviones de guerra a Israel, sin duda para que Egipto pueda recabar de Washington aparatos de la misma naturaleza. Y así rueda la bola.

Después de una derrota sin disculpa el caudillo vencido generalmente se va al diablo; mas cada dictador árabe de por aquí se queda tan fresco por ser sus vasallos quienes pagan, y caro, los errores del «admirable». Tal vez estos sátrapas sean fieles a su totalitarismo esperando el desastre total al ejemplo de Hitler y Mussolini, que no abdicaron de su totalitarismo hasta que el mundo les cayó totalmente encima.

Para encubrir sus desaciertos, Nasser inventa cúmulos de mentiras para guardar la cabeza y con ella la silla presidencial; pero mentira no lo es la actuación solapada de «El Fatah» colocando bombas rusas en lugares de paz y sirviéndose de armamento también soviético, en versión «fatahrera» de la guerrilla marxista. Curiosa empresa de «paz» mantenedora de una guerra latente que puede degenerar en otro conflcto de imprevistas consecuencias para el mundo. Nasser necesita armas, dinero y aliento de grandes potencias porque es muy dudoso que, después de los reveses sufridos en lo militar y en lo político, siga creyendo en sí mismo y en la gente que le rodea. Tampoco en los 54 comandantes y generales rusos que le orientaron en junio de 1967, en fin de cuentas, para que un desastre más terrible que las famosas 7 plagas de Egipto que en aquellos días 6 y 7 le cayera encima.

El proceso contra sus más próximos allegados comportando el sacrificio de su segundo en jerarquía, más el descrédito que arroja sobre los 54 consejeros militares rusos, no son lo más apropiado para conservarse en un Poder al cual se aferra como un molusco. El pueblo egipcio, cierto, baila al compás que le dictan, lo que no implica que la batuta un día al Raís le caiga de las manos.

Por su parte Rusia complica todo lo que puede para sacar tajada a su provecho, mas a veces la criada le sale respondona como en el caso de Rumanía, la cual, sobre Oriente Medio, ha opinado por cuenta propia al propio tiempo que sobre otras cosas. Rumanía no acepta que Israel, micronación que és, sea un poder imperialista según afirma la URSS, esa nación pulpo que a la propia Rumanía le detenta terrenos. ¡Ah, las regiones petrolíferas, que tientan y pesan más que los «aciertos eternos» de Carlos Marx!

Aparte que los escritores Mnyachko (checoeslovaco) y Wygodzkise (polaco) se hallan en Israel para poder manifestar su verdad...

Ch. Hochhauser Armony

Haifa, marzo 1968.

CADA COSA EN SU LUGAR

He procurado siempre ser muy exigente conmigo mismo cuando se ha tratado, y se trata, de citar hechos y fechas históricas. Pero esta vez, al escribir la reciente necrológica del amigo y compañero Jacinto Soria, y publicada en estas mismas columnas, dije una cosa que no responde a la verdad, y que me apresuro a rectificarla. El compañero Soria, cuando asistió al Congreso de Agrupaciones Libertarias Españolas celebrado en Marsella el año 1926, fue en calidad de delegado del grupo «Los Galeotos», de Alès, del departamento del Gard, y no de Oullins, como dije. Aunque, como se ve, el «desliz» no es grave, es mejor así. Y para satisfacción de todo el mundo.—*J. Manent.*

España ante el espejo

Reproducimos de «La Vanguardia» del 20-3-68:

El Supremo confirma la separación a perpetuidad de sesenta y nueve profesores de la Universidad de Barcelona

MADRID. — La Sala Quinta del Tribunal Supremo ha dictado sentencia desestimando el recurso interpuesto por numerosos profesores numerarios de la Universidad de Barcelona contra el decreto del ministerio de Educación Nacional 2.236-66, de 13 de agosto por el que se regula el nombramiento de profesores ayudantes de Universidades y Escuelas Técnicas Superiores.

Como se recordará, 69 profesores adjuntos encargados de curso y ayudantes fueron expedientados por haber dirigido al ministro de Educación y Ciencia un telegrama en el que se protestaba por la acción de la fuerza pública en la Unversidad de Barcelona el 27 de abril de 1966 y se pedia el cese del rector don Francisco García Valdecasas. En la propuesta fundada de responsabilidad que concluyó el expediente, el juez instructor don Manuel Batlle, rector de la Universidad de Murcia, calificaba los hechos de insubordinación y desacato a la autoridad del rector, así como de estímulo y apoyo moral a las manifestaciones colectivas estudiantiles que originaron perturbaciones del régimen académico. El ministerio hizo suya la propuesta del juez instructor y, en orden del 15 de septiembre de 1966, sancionó a los profesores encartados con la pena «mínima» prevista en el Reglamento de Disciplina Académica: separación de la docencia durante dos años.

Pero cinco días antes de la aparición de la orden ministerial, el 10 de septiembre, publicaba el «Boletín Oficial del Estado» el decreto que lleva fecha de 13 de agosto de 1966, sobre regulación del nombramiento de profesores en las Facultades Universitarias y Escuelas Técnicas Superiores. El artículo 4º de este decreto dispone taxativamente que no podrán los decanos proponer para profesores ayudantes a aquéllos que en su ejercicio como tales hubieran sido objeto de sanción académica en el mismo distrito universitario. Y el artículo 5º establece la misma prohibición referente a los profesores encargados de curso.

En su defensa, que ha corrido a cargo del catedrático de la Universidad de Madrid, don Eduardo García de Enterría, alegaban los recurrentes, entre otras razones, que los artículos 4º y 5º de dicho decreto agravaban sustancialmente la sanción de dos años de separación impuesta a los 69 profesores barceloneses, convirtiéndola en definitiva, al menos en lo que se refiere al distrito universitario de Barcelona, o añadiendo a ella otra nueva, la de traslado a otro distrito en los demás casos; que con esta disposición se resucitaban faltas ya sancionadas o prescritas al aplicarse sin discriminación a todos los profesores no numerarios que hubieran sido sancionados alguna vez en el ejercicio de su cargo; y que venían a transformar el cuadro de sanciones actualmente en vigor, suprimiendo al mismo tiempo la gradación de faltas según su gravedad, ya que un simple retraso de los que dan lugar a amonestación es bastante, a partir de este momento, para determinar la separación definitiva, puesto que los referidos artículos 4º y 5º impiden, sin discriminación alguna que sean propuestos nuevamente todos aquellos profesores encargados de curso y ayudantes que «hubieran sido objeto de sanción», de cualquier sanción por lo tanto. Aducían en apoyo de su argumentación los artículos 11, 17 y 19 del Fuero de los Españoles, 3º del código civil, 24º y 27º del código penal, así como numerosas sentencias del Tribunal Supremo.

La sentencia de la Sala Quinta del Tribunal Supremo desestima íntegramente los motivos aducidos por los profesores recurrentes y declara ajustado a Derecho válido y subsistente el Decreto recurrente.

A partir de este momento, por consiguiente, la separación de la docencia de los 69 profesores no numerarios de la Universidad de Barcelona es ya definitiva, salvo que se modifique la actual legislación sobre nombramiento de profesores, ya que la sanción que se les impuso, recurrida, asimismo, por vía contencioso-administrativo, fue también confirmada por la Sala Quinta del Tribunal Supremo.

Necrológicas

GREGORIO BENET

Después de quince días de sufrimiento a causa de un ataque cerebral, el 2 de marzo del 68 a la edad de 81 años, falleció en Carcassonne, donde residía con sus familiares. Nació en Navarrés (Valencia) pero un día pensó en marcharse a la ciudad condal para trabajar y allí fue donde pasó la mayor parte de su vida. Como hombre de inteligencia despierta pronto abrazó las ideas del anarcosindicalismo. A pesar de que todavía era muy joven, más de una vez tuvo que despistar a las fuerzas del desorden marchándose a pasar algunos días en su país natal. En uno de esos viajes forzados contrajo matrimonio con la compañera de toda su vida.

Gregorio nunca faltó a la cita de las reuniones que se celebraban clandestinamente. Más de una vez, hablando de aquellos tiempos idos, hacía referencias a las anécdotas que en las tertulias se sacaban a relucir entre compañeros, pero la que más le interesaba fue ésta: «No sé quién debe escribir esos artículos que los firma un «Profesor de la Normal», y el compañero G. Benet proseguía: El mismo firmante era uno de los que participaban en la tertulia; y firmaba también «Le Trimardeur» Dr. Boudin, Rudolf Sharfenstein y Federico Urales (Juan Montseny). Y la mayoría de la concurrencia ignoraba al firmante.

El entierro de G. Benet fue civil, en el que le acompañamos a su última morada muchos compañeros y amigos, de diferentes ideologías.

Compañero Benet, los que quedamos sabremos continuar el camino que en tu mocedad supiste escoger por bien de la humanidad.

Y nos asociamos al dolor de la familia compartiéndolo en estos momentos de la pérdida irreparable del que nos deja para siempre.

J. Benet y A. Martín

MARIA ASCASO ABADIA

De Almudévar (Huesca), hermana de Domingo y Francisco Ascaso; después de una penosa enfermedad dejó de existir el día 10 de marzo en México. A su entierro acudieron numerosos compañeros amigos y familiares.

Nosotros, profundamente conmovidos, nos asociamos al dolor y a la pena de su compañero Mariano Francés. Es una pérdida más que se sufre en este calvario del exilio.

PARADEROS

De Juan Campos Velasco, de Cardona. En 1945 se encontraba en la región de Burdeos. Dirigirse a Juan López Velasco, 15, rue de la Monnaie. 37-Tours.

— Paradero de Antonio Macia, natural de Gracia (Barcelona). En 1936 vivía en El Poblet (Barcelona). Es refugiado de 1939, ha vivido en Tours y trabajó en los talleres de metalurgia de la Casa Boyen «La Riche» (Indre-et-Loire). En 1956 desapareció sin indicar adónde iba. Se interesa por él su hija Josette. Quienes puedan dar noticias del mismo, diríjanse a Julián Olmos, 45, place Jean-Jaurès, 37-Château-Renault (Indre-et-Loire).

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»
Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

DISCOS

Uno tiene raza y por esto convive. Lo cordial atrae, arroja en el todo humano. Uno, diez, mil, y siempre entre ellos, sintiendo y pulsando al unísono con ellos.

Al unísono... Posible; imposible, a veces, por el ruido común, por añoranza o necesidad de silencio.

Entre mil el estruendo aleja, entre diez el sentimiento se complace, casi siempre; con uno la identidad debería ser efectiva; debería.

El silencio, ése no engaña. Recobra, poco a poco. Actúa de lenitivo, de sedante. Supone una cura larga, conseguida a pulso.

El silencio muerde primero, adormece luego. Y en su negrura despoblada de arañas elimina insomnios y pesadillas; ahuyenta fantasmos del recuerdo. Y ese desierto sin aspavientos ni gritería horrisonas ni risotadas histéricas, se repuebla con imágenes de estética pura, de páginas — no inéditas — de garbosa y desprendida juventud.

¡El silencio! Insinúa, pero no agrede. Es sano como las hierbas del bosque en hálito de alba. Es el compañero de uno, el refugio seguro, el campo estelar de todo sediento de músicas cordiales que en sociedad no existen. El mercado, la asamblea, el atropamiento, el compañericidio, dañan. Entras en el túnel del silencio y en saliendo por el otro cabo, como si descendieras por el llamo de la amistad sin palabras y con latidos de corazones.

¿Existe ese predio? Forzoso es que exista. Por él la anarquía continúa siendo posible.

DISCOBOLO

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN TOULOUSE

Organizada por el Círculo de Estudios Sociales el compañero Maurice Joyeux se ocupará de «El anarquismo y la sociedad moderna» el 31 de marzo a las 9 y media de la mañana en la Sala Senechal. Cordialmente invitados todos los compañeros, simpatizantes y público en general.

EN MARSELLA

El domingo día 31 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en la Salle Fernand Pelloutier de la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie. Marseille (1er arro.), tendrá lugar una conferencia pública organizada por las Federaciones Locales de Marseille y de Saint-Henri de la C. N. T. con la colaboración del grupo juvenil libertario marsellés, a cargo del culto y estudioso compañero Jose Muñoz Congost, que disertará sobre el palpitante tema: «Pasado, presente y futuro de las Juventudes Libertarias».

F. L. DE PARIS

Cultura y Propaganda

Domingo 31 de marzo a las 10 de la mañana, conferencia a cargo del hombre de letras Fernando Valera, con el tema: «Ojeada a la novelística española de la guerra».

F. L. DE ORLEÁNS

Para informar de cuanto concierne a nuestra F. Local se convoca a todos los afiliados a la reunión que tendrá lugar el día 31 de marzo a las nueve y media en la rue des Pensées.

PEÑA RACIONALISTA

Debido a la multiplicidad de actos cenetistas y libertarios en presencia, esta Peña espaciará un poco la celebración de su fiesta periódica, entreviéndose que la próxima tendrá lugar a últimos de abril. Los compañeros serán avisados por Programa, según costumbre.

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea general para el 31 de marzo en el local y hora de costumbre.

CONFERENCIA EN MARSELLA

Tendrá lugar el domingo día 31 de marzo de 1968, a las nueve y media de la mañana, en la sala Fernand Pelloutier de la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1er), organizada por las Federaciones Locales de Marsella y de Saint-Henri, con la colaboración del Grupo Juvenil Libertario, a cargo del culto y estudioso compañero José Muñoz Congost, quien disertará sobre el palpitante tema: «Pasado, presente y futuro de las Juventudes Libertarias».

F. LOCAL DE BURDEOS

Continuando su ciclo de conferencias, anuncia para el domingo, día 7 de abril, la que dará la compañera Blanca Esgleas, con el título «L'Israël que je connais».

Por la importancia del tema esperamos que todos los compañeros, simpatizantes y amantes de estos actos ilustrativos acudirán el mencionado día a las nueve y media de la mañana, 42, rue de Lalande, Bolsa Vieja del Trabajo.

FF. LL. DE SAINT-HENRI Y DE MARSELLA

Los secretariados de las FF. Locales de Marsella y de Saint-Henri, de la C. N. T. de España en el Exilio, (A. I. T.), de acuerdo con la resolución adoptada por el reciente pleno nuclear de Provenza, convocan a todos sus afiliados a la asamblea general extraordinaria que tendrá lugar el domingo día 7 de abril, a las nueve y media de la mañana en el local social de la primera, 12, rue Pavillon, segundo piso.

Ambos secretariados insisten para que todas las compañeras y compañeros afiliados a las mismas, consecuentes con la responsabilidad militante, concurran a la asamblea de conjunto que tanto interés representa para la C. N. T. en el área local y regional.

CONFERENCIA EN PARIS

El sábado 30 de marzo por la tarde el compañero Luis Simon disertará sobre «El pensamiento de Thoreau», en conferencia organizada por el Grupo juvenil «Golem».

F. LOCAL DE ORLEANS

Organiza un viaje en car para asistir a la Mutualité el día 7 de abril. Las plazas pueden recogerse en casa Ferrer (por las tardes), 10, rue Fauconnerie.

F. L. DE ROANNE

La reunión mensual ordinaria tendrá lugar el día 7 de abril a la hora de costumbre.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 14 de abril a las nueve y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Discusión del orden del día del pleno regional. Se ruega la puntual asistencia de todos.

LLOBREGAT Y CARDONER

—Para efectos de documentación desearía relacionarme con los compañeros Victoriano López y Antonio Ramos Collado, de Cardona; Antonio Vera y Bartolomé Hernández, de Suria; Juan Butchaques, C. Ballesta, José Xixons y viuda Espelt, de Sallent; Pedro Biendicho, de Balsareny; viuda Maximiliana Puertas y P. Peralta, de Figols; Ramón Casals y José Ester, de Berga; Lorenzo Griñó, de S. Vicente de Castellet. Se trata de crear un archivo confederal del Alto Llobregat y Cardoner.

Escribir a F. Flores, rue de l'Eglise, 69-Millery.

París. CINE EN CASA

Siguiendo el anuncio inserto en este periódico, el 24 de marzo nos llegamos al lugar de la cita para presenciar cine antiguo, del que con el tiempo acumula grados igual que la buena ratafía.

Sentados y dispuestos a presenciar el apagón de luces (o el oscurecimiento de la claraboya), nos encontramos con la sorpresa de un recital poético que con sumo fervor desgranó el vate Alejandro, superviviente gallego de la guerra de España. Tuvo aplausos y felicitaciones, y además le cupo anunciar la publicación de un libro de versos suyos.

La tanda cinemática que sucedió al poeta fue del gusto de la selecta concurrencia, cabiendo felicitar a nuestra muchachada del «Golem» por una selección de películas cómicas que realmente se salen de lo anodino. Max Linder, Charlot y otros antiguos campeones del gracejo pantallero, lograron divertirnos y hacernos reir a nosotros, ¡a nosotros!, que con tantos problemas como nos agobian y pierden el sueño parecemos tener ya las mejillas galvanizadas.

El aliento de juventud que nos trae el «Golem» place infinitamente, y su acertada actuación cultural y recreativa ayudan aún a mejor considerarlo.

Para el mes de mayo este grupo — que nosotros denominamos estudiantil — tiene anunciada la apertura de una Exposición de pinturas propias y otras de artistas conocidos. En ella nuevamente nos encontraremos. Palabra. — F.

OBRA SILENCIOSA Y EFECTIVA

El recurso de distribución de turrones ha producido un resultado neto en favor de los compeñeros ancianos, de 1.529,13 frs.

Lo que notificamos para satisfacción de los compañeros que han contribuído.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Solución de continuidad

COMO el exilio enmohece y dificulta, nos da a veces por crear problemas de artificio. En nuestro terreno de origen no habría devaneos de la naturaleza de los que aquí preocupan. La clasificación de los compañeros en jóvenes y viejos sería considerada absurda, puesto que sentir en libertario, en hombre libre, no es asunto de edades. Hay jóvenes completamente idiotas y viejos que no lo son nada, y viceversa.

Para andar el camino el veinteañero usa de sus piernas igual que el añoso, y cada uno llega a destino con naturalidad y personal apremio. Cada faquín, cada portuario da de sí la energía que le es propia, y cuando al de constitución inferior el burgués lo despide, el sindicato interviene, es decir, en nuestro caso intervenía. Hay igualdad de derechos en la vida del hombre, y quien no lo crea así, está, de hecho, con los autoritarios, tan cercanos, éstos, al despotismo, a la dictadura, a la tiranía.

«Joven, también yo lo he sido», dijo González Pacheco en sus postrimerías. Jóvenes todos lo somos o lo hemos sido, y mientras tanto — mientras existencia quede — laboramos por la Idea, que es libertad, igualdad y fraternidad, o no es nada.

Joven, medio, o añoso, el idealista se aplica en beneficio de la causa, y jamás en España, en época libertariamente normal, se efectuó discriminación « racial », o de edades, y con sólo proponerlo el proponente se habría ganado fama de idiota.

En nuestra juventud se observó siempre y por todos, un gran respeto, ¡y una profunda estima! por los ancianos de la época: Anselmo Lorenzo, Juan Boix, Juan Usón, Tomás Herreros, Sebastián Suñé, Teresa Claramunt, Antonia Maymón, José Sánchez Rosa, Constancio Romeo, Mauro Bajatierra, Manuel Viejo, José Arranz, Tarrida del Mármol, Emilio Carral, y otros, menos nombrados, en donde eran conocidos. En cierta manera, estos antecesores nuestros se condujeron en padres idealistas de una legión de compañeros y compañeras, y si los «progenitores» merecieran desprecio de sus hijos, la humanidad sería un nido de escorpiones, no una gran reunión de seres conscientes y civilizados.

Es a los dictadores absolutos que corresponde practicar la aberración de la eugenesia traumática o de la eutanasia deshumanizada, no a los luchadores por una sociedad igualitaria en derechos, respeto y estima para todos. Hitler tuvo su ensayo eugenésico, y si ese loco ha hecho escuela, aunque sea «primaria», no será el anarquismo verdadero quien le proporcionará acólitos.

El hombre está sujeto a un ciclo de vida con un término medio de vida de setenta años. La solidaridad de la especie está, pues, soldada por el interés eterno de la misma. El cachorro se debe a los padres y los ancianos a la sociedad que ellos han proseguido. Instituír clases edaticias es burgués, tiránico, aberrativo, todo menos libertario.

Y por encima, los niños de hoy serán los decrépitos de mañana, puesto que el Tiempo no se detiene para favorecer a nadie.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

POLITICOS Y TRUHANES

DE tarde en tarde, y esta vez la particularidad nos la ha hecho notar un buen amigo, aparecen en la cinematografía películas cuyos realizadores, en plan de buscar originalidad a sus producciones, dan en la llaga, mostrando unos y otros efectos de la vigente existencia social; o bien poniendo de realce algunos de los especímenes que la integran. Así en una reciente emisión de la televisión.

Una vieja película de aquellas llamadas del Oeste. Su realizador, el conocido cineasta Fritz Lang. En ella una secuencia donde aparece un fulano que al parecer ha cometido una trastada, que no obstante ser cosa de escasa importancia, implica un tiempo de cárcel. La localidad es pequeña y el edificio penitenciario solamente cuenta con dos celdas. Ambas están ocupadas. El «cherif» le pregunta al que han de encarcelar que escoja en cual de las dos quiere ser encerrado: en una está un conocido bandido, terror de la comarca. En la otra hay unos no menos conocidos políticos, que al llevar a cabo una *faena* con excesivo descaro, les motivó la encerrona. Y el fulano en cuestión, sin vacilar, aduce que prefiere le pongan con el bandido, con el considerado como un truhan, ya que de él, por lo menos, ya sabe lo que puede esperar, en tanto que de los políticos, ¿cualquiera sabe?...

POSIBLE ALECCIONAMIENTO DEL CONGRESO DE CARRARA

La Comisión Preparatoria del proyectado Congreso Internacional de Federaciones Anarquistas, a celebrarse en Carrara, ha dado a conocer una nueva circular, cuyo texto ha aparecido también en estas columnas. Hemos podido leer que, al margen de los organismos comprometidos en el comicio, se dirigen «a todos los anarquistas del mundo». Manifiestan que «el hecho de su ausencia — voluntaria o involuntaria — no les priva de la posibilidad de expresar su opinión, y hacer así un trabajo apreciable en la prensa libertaria».

Naturalmente, es lo mínimo que cabe esperar: el que cuantos anarquistas lo estimen puedan hallar puerta abierta en las publicaciones ácratas para emitir su criterio a tenor de los extremos que constan en el Orden del Día, confeccionado para ser desarrollado en Carrara. Para hablar de lo apuntado, en tanto que temas, o bien alrededor de posibles omisiones que pueda haber. Matices que no hayan tenido en cuenta los organizadores.

Tal vez, lo que cabría también desear es que en aquellos boletines internos que las distintas federaciones anarquistas del mundo editan, o puedan editar ahora con motivo de la preparación del Congreso, hubiera acceso para que en ellos expresaran su sentir los compañeros que así lo estimaran. Por su carácter ya específico en cuanto a las ideas, es comprensible que resulten más apropiados para en ellos poder desarrollar, con mayor amplitud y profundidad, los temas propios del caso. No se trata, claro está, de que en ellos, tal o cual compañero haga «parade», como dicen los franceses, de su aportación, de su criterio particular. De considerarse como necesario el evitarlo, fácil sería lograrlo, adoptando cada colaborador, al margen de su nombre, o seudónimo habitual, unas iniciales u otro seudónimo, ya que, en suma, de lo que se trata es de las ideas que se expongan y no del que las exprese.

Importa, no cabe duda, hacer todo lo pertinente para que, lo afectando a los anarquistas en general, sea tratado con la mayor objetividad. Claro que teóricamente debería de ser así, pero difícil es que la serenidad, la precisa sensatez, creen un firme clima de comprensión para todos, evitando el que lleguen a encresparse pasiones. Mas aún sabiéndolo, ¿qué menos que insistir, que machacar en favor de lo plausible, de lo ideal?

Mucho se puede aducir en torno a lo que puede ser el Congreso de Carrara. Principalmente buscar que tenga un tono aleccionador para todos los anarquistas en general. Gritar en un mitin, decir en un artículo: «¡El anarquismo no ha muerto!» no es suficiente. Hay que realizar todo lo pertinente para que dicha afirmación alcance el valor necesario. El enfermo, mientras vive, claro está que no ha muerto. Pero está más cerca de morir que el individuo que anda de acá a acullá, rebosante de salud, de optimismo, de vitalidad. Y es esto lo que precisa el anarquismo en general: dinamismo, acrecentada vitalidad que se traduzca en acentuado proselitismo; que tomen las ideas la mayor irradiación, que se nos conozca, que se sepa nuestra posición ante los problemas del momento. Es así como podremos demostrar que el anarquismo, en tanto que movimiento social, se ríe de quienes, por mala fe, o por ignorancia, pretendan dirigirle un fúnebre requiem...

Se ha de tener el máximo interés, se vaya o se deje de ir al Congreso de Carrara; se tenga o no una representación allí, o sea en las sesiones del comicio, que brote de su seno la firme, la leal, la fraterna intención de llegar internacionalmente a una aglutinación de voluntades, con miras a una común finalidad. Conseguido esto, eliminados en todo lo posible los motivos que hayan originado discrepancias fomentadoras de divisiones, lo demás ya vendrá por añadidura.

No podemos echar en olvido que buena parte de lo que expusieron nuestro clásicos tiene valor perdurable. También es necesario que tengamos presente que desde sesenta, o setenta años a esta parte, han habido en el mundo no pocas modalidades diferentes en sociología. Se ha de examinar lo que pueda quedar y lo que no resulte ya apropiado en los textos de nuestros clásicos. De no hacerlo así, nos pareceríamos a quienes, tomando la «Biblia» y el «Corán» como libros *santos*, y de un sentido eterno, «in saecula saeculorum», se escandalizan si se les habla de modificaciones. Ahora: tampoco es cosa, al hablar de ello, que salga alguien, gritando con talante agrio, con voz destemplada: «¿Qué es lo que se quiere señalar como inapropiado?» Han sido señalados algunos matices. Pero en definitiva, ello es cosa de reflexión, de estudio; no de griterio y de expresiones detonantes. Tiene el anarquismo, internacionalmente considerado, sobrados elementos para tomar en manos tan delicada tarea, exponiendo, cotejando resultados, para conocimiento general, y debate generalizado en el orden necesario. ¿Y quién puede negar que la confrontación de pareceres que haya en Carrara facilite una tan importante labor?

LA RISA SATIRICA DE MOLIERE

Una editorial parisina, denominada Cercle du Bibliophile, ofrece todas las obras de Molière, encuadernadas en seis lujosos tomos. Se reincide en revistas y periódicos, no solamente franceses, en anunciar que son puestas a la venta nuevas ediciones de obras de Molière. En teatros de París y de provincias, igual que en coliseos de distintas capitales europeas, Molière destaca en cartel. Han pasado años desde que el actor Juan Bautista Poquelin (Molière) dejó de existir (1622-1673). Bastantes años que fueron escritas sus obras teatrales; pero hoy, como ayer, o tal vez con más intensidad que en el pasado, la representación, o la lectura de la mayoría de ellas, induce a reflexionar y nos hacen reir. Nos incitan a la risa burlona porque en ellas notamos que se ridiculiza todo cuanto hay de falso, de aparente, de ficticio en el ser humano. Todo cuanto existe de ridículo en el hombre o en la mujer, que olvidando la sencillez, la naturalidad, tratan de moverse en un mundo de apariencias.

Molière supo fustigar de mano maestra lo que hay de deleznable en el modo de ser de muchas gentes, independientemente del rango social en el que se hallen situados. Antes que el tono campanudo, seco y profesoral, se complació en moralizar de un modo sencillo, usando el tono popular, incitando la risa ante el contraste de lo que el individuo aparenta, pretende ser, y lo que es en realidad. Por ello, obras como «Las preciosas ridículas», «La escuela de las mujeres», «El Misántropo», «Tartufo», «El Avaro», «El burgués gentilhombre», «Las mujeres sabias», «El enfermo imaginario», etcétera, son inmortales, ya que los efectos que ponen al descubierto persisten en la humana especie.

Hoy, como ayer, descuellan los elementos merecedores de la apreciación satírica que incita a la burla, que promueve la risa. Tenemos los denominados «nuevos ricos», gentes de una complexión espiritual basta, mediocre. ¡Quieren aparentar, pretenden pasar por lo que no son! A ellos se parece aquel Monsieur Jourdain que describió Molière en una de las citadas obras: «El burgués gentilhombre». Tipo hinchado de pretensiones, y tan necio que ni siquiera sabía que hablaba en prosa. Y así toda una cohorte de personajes ridículos, cuya mentalidad, cuyo fondo psicológico, es idéntico a buen número de gentes, de toda condición social, de una u otra forma de pensar, que brujulean en nuestro mundo moderno.

CONFÉDÉRATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, RUE DE LA TOUR D'AUVERGNE – PARIS (9)

FIESTA ANUAL DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

organizada por la C. N. T. francesa con la colaboración de la C. N. T. española

EL DIA 7 DE ABRIL DE 1968 A LAS 2 Y MEDIA DE LA TARDE

en la sala mayor del PALAIS DE LA MUTUALITÉ – 24, rue de St.-Victor-París (5)
Métro : Maubert-Mutualité

★ PROGRAMA ★

ROSALIE DUBOIS
CANZONETISTA

★

DANIEL MUSSY
CHANSONNIER

TRIO SORTILEGIO ESPAÑOL
DANZAS ANDALUZAS

JOELLE CASAMARTINA
PIANISTA

★

LES HARTZ
MUSICA MODERNA

CONSUELO IBAÑEZ
SOPRANO

CARLOS MENDIA
TENOR

☆

LOS CHANGOS
TRIO SUDAMERICANO

SERGE REGGIANI

Dirigirá el espectáculo el CHANSONNIER **MAURICE ALBAS**, del Caveau de la Republique

Pianista : **YVONNE SCHMITT** – Dirección Artística : **SUZY CHEVET**

Localidades, precio único: 8 F., en C. N. T. E., 24 rue Ste-Marthe, París (X), Metro Belleville; C. N. T. F., rue de la Tour d'Auvergne, Metro Anvers o Pigalle, y en «Le Monde Libertaire», 4, rue Ternaux, París (XI), en el Palais de la Mutualité, mañana y tarde del día de la Fiesta.

A LAS 9 DE LA MAÑANA DEL MISMO 7 DE ABRIL Y EN LA MISMA SALA:

GRAN MITIN

de afirmación anarcosindicalista y de adhesión al movimiento obrero y estudiantil de resistencia al franquismo que actualmente se desarrolla en España.

Hablarán en nombre de la C. N. T. F., Gérard CONTE y J. SORIANO que presidirá; y en nombre de la Confederación española T. M. MARTINEZ, J. SAMITIER y Federica MONTSENY.

Sindicalismo anarquico

por FEDERICO BOLERA

CONTINUAMOS con el mismo tema de nuestro trabajito anterior sobre anarco-sindicalismo y con el mismo título de «Sindicalismo Anárquico». Mas fastidia todo coto cerrado, como decía Ricardo Mella, y luchamos contra todo coto cerrado con todas nuestras fuerzas. «Hay demasiadas leyes», dice Heriberto Spencer, y contra ellas encaminamos también nuestras luchas, porque de la ley escrita no queremos saber nada, ni tampoco queremos ni pocas ni muchas; no queremos ninguna. La ley escrita es una cosa sin vida, muerta; no se mueve ni evoluciona en ningún sentido, y es un trampolín del que viven un sin fin de jueces y picapleitos que maldita la falta que hacen en la sociedad. Su única obra es la de fabricar el crimen para castigarlo después. Y no se para aquí nuestra lucha, sigue contra todo estamento social coercitivo: no queremos trabas de ninguna clase; ni burguesas, religiosas ni de Estado. Queremos libertad, siempre más libertad. Vamos contra todo y contra todos los que nos impidan el paso para llegar a formar una sociedad mejor, más justa y más humana. La tiranía es un trasplante inhumano, por ese mismo motivo, todo hombre que lucha contra la tiranía, hace obra anárquica quizá sin saberlo. Así es que las luchas anarco-sindicalistas no nacieron ayer, son tan viejas como viejos son los litigios entre seres humanos. En sus principios no podía ser otra cosa que una semilla en bruto. Rebelión individual, fugaz, sin fuerza orgánica, que poco a poco y con ayuda del tiempo han venido seleccionándose evolutivamente como todas las cosas naturales. Podemos decir que uno de los primeros que teorizó el anarquismo sin usar la palabra «anarquía» fue Guillermo Gaduin, en su famoso tratado «La Justicia». Después vino Proudhon que la usó y por eso le llaman el padre de la anarquía. Proudhon, luchando contra todo autoritarismo, puso el anarquismo a la orden del día. Y seguidamente vino un florecimiento de colosos del pensamiento ácrata, que se esparcieron por todos los ámbitos de la sociedad, tales como los hermanos Reclus, Bakunin, Kropotkin, Grave, Malato, Cornelissen, Stirner, etc., que fueron purificando las doctrinas anarquistas, de donde dimana el anarco-sindicalismo, hasta llegar a los conceptos actuales, claros y concisos, que no se prestan a confusionismo alguno.

Bakunin fue un luchador tenaz y un coloso de la revolución. Y el grano más gordo que le salió a Marx en la nalga. Luchó con todas las fuerzas contra el reformismo y la política rastrera que todo lo estiriliza, porque sabía a fondo lo que la política da de sí en todos los terrenos; y quería deslindar los campos y apartar al proletariado de la ciénaga política, para que no quedara preso y ahogado por ésta.

El anarco-sindicalismo cuajó muy bien en España. Encontró el campo bien abonado para fructificar, ya que los españoles somos por naturaleza refractarios y rebeldes a todo lo coercitivo. ¡Y creció, sí, creció! La C.N.T. lo demostró en todos los terrenos, con sus tenaces luchas sociales, contra toda clase de tiranías, normas que la condujeron a ser la admiración del mundo, por eso mismo tenían tanto interés en ahogarla. Pero erraron el tiro, porque mal que les pese a muchos, la C.N.T. no ha muerto, vive. Vive, y cuando asome la cabeza saldrá con más brío y más pujanza.

En todos los conflictos sociales, sean éstos contra el capital o el Estado, que nacen en el pueblo, con calor y fuego revolucionario, se apagan cuando toma cartas en el asunto la política. El político, animal entorpecedor y nefasto, que unas veces luc a por el prurito de mando, y otras por una pingüe prebenda, tanto en un sentido como en otro, hace siempre obra reaccionaria. Y no es más que eso: un reaccionario de pura sangre, que sigue remachando los eslabones de la cadena de la esclavitud.

Repitamos lo que tantas veces se ha dicho: «la reivindicación del individuo es obra del individuo mismo.» Esto nos dice bien claro, que lo que tengamos que resolver nosotros mismos, no lo pongamos en manos de otro que nos engañará como a chinos. A la vista tenemos la historia de las revoluciones y conflictos sociales. Cuando estos y éstas han fracasado, la causa ha sido siempre la marrullería política. La política lo envenena todo, y nunca saca nada a flote en beneficio del proletariado.

Para luchar contra toda clase de tiranías, sean éstas del color que sean, el obrero debe de unirse con sus hermanos de trabajo. No se puede ir desperdigado, solo. Solo, sin unión, no adelanta nada y deja el campo libre para que lo exploten mejor. Y no es suficiente sólo con unirse. Hay que estudiar y capacitarse para hacerse un revolucionario convencido, ya que la fuerza unida se multiplica, y se enfrenta uno mucho mejor contra la explotación y la tiranía que le avasallan. De ahí que nosotros, los anarco-sindicalistas dirijamos nuestros dardos a la inteligencia y no al espíritu. Buscamos hacer hombres llenos de vida, no cerdos que vegeten. No sólo luchamos por el mendrugo, nos importa mucho la libertad, y por ella luchamos también. Porque la libertad moral, intelectual y económica, es la base fundamental para que el individuo sea libre.

Iremos sacavando los cimientos de esta caduca sociedad casi podrida del todo, para transformarla en una nueva sociedad que todos sus componentes tengan derechos y deberes y no existan clases sociales como ahora, que unos tienen todos los derechos y otros todos los deberes. Y harto convencidos de que los poseedores de todo privilegio no lo cederán por las buenas, debemos prepararnos para arrancarlo a viva fuerza, por medio ria, dejando de lado toda triquiñuela política.

Gran Mitin en Perpignan

La Comisión de Relaciones Aude-Pyr.-Orientales de acuerdo con la C. N. T. francesa, organiza un Mitin de afirmación Anarcosindicalista que tendrá lugar el domingo 31 de marzo, a las 9 y media de la mañana, en el Cine Perpignan.

Invitamos cordialmente a todas las FF. LL. pertenecientes al Núcleo, a los compañeros, simpatizantes y compatriotas, a escuchar la voz del Sindicalismo Revolucionario Internacional.

Tomarán parte en el mitin los oradores siguientes:

Presidirá el compañero JUAN GIL, de la C. N. T. francesa.

Por la Comisión de Relaciones, ANDRES CAPDEVILA.

Por la Comisión Intercontinental, ALEJANDRO LAMELA.

Dada la importancia del acto, esperamos que todos los compañeros contribuirán con su presencia al éxito del mismo.

Desde la Plaza de Castilla

OTRA galerada más para bobos e insignes papanatas, es la «campaña contra el hambre, con un día de ayuno voluntario».

¿Quiénes son los que deben ayunar? Los obreros no, por el supuesto de que ya ayunan durante todo el año; y para los ricos dicho ayuno no es más que una burda comedia propia para hacer reir en un circo de payasos y mediocres comediantes como los que preparan estas bochornosas comedias para vestir y adornar la maldad e hipocresía de unos cuantos señorones y damas, crema de la alta sociedad, que quieren hacer ver ante los ojos lacrimosos de la ignorancia, que sus corazones sangran ante la horrible fatalidad de los pobres seres humanos que mueren de hambre; y se desviven por aportar lenitivos a fin de remediar la precaria situación de esas pobres gentes que no tienen ni siquiera donde caerse muertas. Pero no se acaba con el hambre con cosas tan baladies. Para acabar con el hambre es necesario buscar la causa de ella en su misma raiz y no andarse por las ramas. Hay que descender del efecto a la causa. Y no es necesario ir a buscar el hambre a la India o al centro de Africa. La tenemos en nuestra misma casa. En la España dictatorial franquista no hay otra cosa que: lujo, jolgorio y hambre.

Para acabar con el hambre de los pueblos subdesarrollados, necesitamos producir más, mucho más; pero no bombas nucleares. Necesitamos mecanizar la agricultura y la industria, no fabricar armas de destrucción propias de pueblos incivilizados. En la tierra cabemos todos pese a las doctrinas de Malthus. De cuatro partes de la tierra cultivable hay tres que aún no ha penetrado el hombre. Necesitamos canales de regadío, no fusiles y cañones. El individuo produce mucho más de lo que consume. Malthus erró el tiro. Sus doctrinas erróneas no resisten el más pequeño análisis. Está todo por hacer para acabar con el hambre.

Para que terminen los pueblos de padecer hambre, es imprescindible primero acabar con los parásitos que la producen. Necesitamos trabajos de producción, no de destrucción. Todos los que sean útiles para el trabajo, a trabajar en cosas útiles para que el hombre pueda vivir cómodamente. ¡Qué todos los adelantos que producen los sabios se empleen en producir el bienestar de los seres humanos!

Fuera iglesias, conventos, ejército y polizontes. Todos a producir y que las riquezas producidas sean repartidas equitativamente entre los productores, sin olvidar a los que no sean útiles para el trabajo.

Las naciones colonizadoras nos podrían decir cómo se produce el hambre de sus colonias. Por el despojo del producto producido con muchas penas y esfuerzos de sus colonos. Que lo diga sino Inglaterra lo que hacia con los indios bajo su despótica férula, lo mismo que las demás naciones: Exprimir y despellejar a los pobres colonos, como los buitres despellejan y devoran una carroña. Esta ha sido y es la obra de los que quieren acabar con el hambre con un día de ayuno.

¡Atrás farsantes, filántropos de paja!

Simplicio

Madrid.

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

FESTIVAL ANUAL
DE LA
SOLIDARIDAD OBRERA

Organizado por la Confédération Nationale du Travail
Día 7 de abril 1968 en el Palais de la Mutualité París
(Métro Maubert-Mutualité)

MAURICE ALBAS

El Programa de nuestra espléndida fiesta del 7 de abril que se aproxima queda hoy completado con los nombres de MAURICE ALBAS, *chansonnier*, que con Daniel Mussy actúa en el Caveau de la République; y el interesante trio sudamericano LOS CHANGOS, formación dada al género guaraní y al mejicano, que tanto placen por su riqueza modular y de colorido, al público español y de otras referencias étnicas.

ALBAS presentará los números con el gracejo que le es propio, y

LOS CHANGOS

desgranarán lo mejor de su extenso repertorio para complacer a una sala que esperan — y esperamos — llena hasta los topes.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C
3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

4 AVRIL 1968
NUMERO 500
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

L'IMPASSE

DE l'aveu même des officiels du Marché Commun, celui-ci se trouve actuellement dans une impasse et la France ajoute que si l'Angleterre était admise, la situation ne ferait que s'aggraver; surtout dans le domaine des produits agricoles. Donc, la panacée que constituait cette association capitaliste européenne, n'était qu'un mythe qui s'évanouit à la moindre épreuve.

Le plus simple ouvrier un peu éclairé sait, sans être sorti de polytechnique, qu'en fin de compte c'est la terre qui nourrit l'humanité et qu'une société qui n'est pas capable de résoudre le problème agricole, sera toujours une société de désordre, de troubles et d'incertitudes.

Evidemment ce problème n'est pas d'ordre technique; nous savons que la France seule, pour ne citer qu'un exemple, a en ce moment un stock de beurre de 90.000 tonnes dont elle ne sait que faire, puisque les autres pays partenaires refusent leur solidarité pour le maintient du prix. Et des chiffres, nous pourrions en citer pour énumérer tous les stocks qui alourdissent les marchés mais ce n'est pas là que nous voulons en venir.

Une autre impasse est à souligner dans la petite Europe, celle de l'Etat Belge qui, à la veille des élections, se trouve tiraillé par le problème économique, le linguistique et l'ethnique.

Certains candidats ont même reconnu que le pays, secoué par le chauvinisme, se trouvait à la veille d'une période de troubles et d'incertitudes. Le parti socialiste, lui-même divisé en wallons et en flamands est prêt à toute négociation, à tout compromis pour intéresser les électeurs. Il tient sûrement compte d'un avertissement publié dans les journaux belges qui dit : « Le folklore électoral est bien mort en Belgique. »

Dans les deux clans ethniques, les socialistes seraient même prêts à admettre l'instruction bilingue dans les écoles; cela en vertu de leur internationalisme ancestral.

Nous aurions mieux compris qu'un parti qui se prétend à l'avant-garde du progrès social, ait, saisi l'occasion pour axer sa propagande sur un véritable internationalisme en préconisant l'espéranto comme langue d'unité et de compréhension (tout au moins entre socialistes).

Mais nous n'avons pas été déçus car si la « Interna Idéo » de Zamenhof eut jamais pénétré l'esprit de ce parti de gôche, nous savons pertinemment que depuis longtemps il n'en reste plus rien.

Henri Barbusse a bien dit que tout socialiste doit être un espérantiste et que « si les multitudes ont été jusqu'ici séparées et hostiles, c'est qu'elles ont été excitées les unes contre les autres par des procédés artificiels ne tenant pas devant l'intelligence et la conscience...

...Il est naturel que ceux qui souffrent des mêmes maux se réunissent. Œuvre de savoir et œuvre de bon sens, la langue commune est le premier outil par lequel tous les prolétaires et tous les souffrants se fraieront passage de l'un à l'autre. »

Mais les temps ont bien changé depuis ces déclarations, les esprits aussi, et c'est ce qui conduit la société vers une impasse.

Il est pourtant encore temps de redresser la barre. Face à une société capitaliste en déconfiture et qui se heurte à ses propres contradictions la classe ouvrière peut encore s'organiser sur le plan international avec les mêmes principes rationnels dont fut conçu l'espéranto, en rejetant tout esprit patriotique. Après tout, disait Clémenceau, les anarchistes ont raison : les pauvres n'ont pas de patrie.

Et puis, l'article 35 de la déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, bien médité par les travailleurs du monde entier, pourrait aussi nous aider à sortir de l'impasse :

« Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurection est pour le peuple le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs »...

... Insurection qui, soit dit en passant, peut commencer par la grève générale. Vive donc la Grève Générale et insurectionnelle.

A la recherche de la société future

(Suite)

Entrant dans le détail de l'autogestion ouvrière, Proudhon en énumère avec précision, les données essentielles :

Tout individu associé a un droit indivis dans l'actif de la compagnie.

Chaque ouvrier doit assumer sa part des corvées répugnantes et pénibles.

Il doit parcourir une série de travaux et de connaissances, de grades et d'emplois qui lui assurent une formation encyclopédique. Proudhon tient absolument à « faire parcourir à l'ouvrier la série entière des opérations de l'industrie à laquelle il est attaché ».

Les rémunérations sont proportionnées à la nature de la fonction, à l'importance du talent, à l'étendue de la responsabilité. Tout associé participe aux bénéfices dans la proportion de ses services.

Chacun est libre de quitter à volonté l'association, de faire régler son temps et liquider ses droits.

Les travailleurs associés choisissent leurs conducteurs, leurs ingénieurs, leurs architectes, leurs comptables. Proudhon insiste sur le fait que le prolétariat manque encore de techniciens. D'où nécessité d'associer à l'autogestion ouvrière des « notabilités industrielles et commerciales » qui initieraient les ouvriers à la discipline des affaires et seraient rémunérées par un traitement fixe : il y a « place pour tout le monde au soleil de la révolution ».

Cette conception libertaire de l'autogestion est aux antipodes de l'autogestion paternaliste et étatique telle que l'a esquissée Louis Blanc dans un projet de décret du 15 septembre 1849. L'auteur de *L'Organisation du Travail*, veut, lui, créer des associations ouvrières sous l'égide de l'Etat, commanditées par l'Etat. Il prévoit pour elles une répartition autoritaire des bénéfices, ainsi ventilés :

25 % à un fonds d'amortissement du capital ;
25 % à un fonds de secours social ;
25 % à un fonds de réserve ;
25 % à partager entre les travailleurs.

Proudhon ne veut rien entendre d'une autogestion de ce type. Pour lui, les travailleurs associés ne doivent pas « se soumettre à l'Etat », mais « être l'Etat lui-même ». « L'association (...) peut tout faire, tout réformer sans l'assistance du pouvoir, envahir et se soumettre le pouvoir lui-même. » Proudhon veut « marcher au gouvernement par l'association, non à l'association par le gouvernement ». Et il met en garde contre l'illusion que l'Etat, tel que le rêvent les socialistes « autoritaires », pourrait tolérer une autogestion libre. Comment, en effet, supporterait-il « à côté d'un pouvoir centralisé la formation de foyers ennemis » ? Proudhon lance prophétiquement cette mise en garde : « Rien n'est faisable par l'initiative, par la spontanéité, par l'action indépendante des individus et des collectivités tant qu'elles seront en présence de cette force colossale dont l'Etat est investi par la centralisation. »

Il convient de faire remarquer ici que c'est la conception libertaire, et non la conception étatique, de l'autogestion qui prévaudra dans les congrès de la Première Internationale. Au congrès de Lausanne (1867), le rapporteur, le Belge César de Paepe, ayant proposé de rendre l'Etat propriétaire des entreprises à nationaliser, Charles Longuet, alors libertaire, déclare : « D'accord, à la condition qu'il soit bien entendu que nous définissions l'Etat « la collectivité des citoyens » (...), aussi que ces services ne seront pas administrés par des fonctionnaires de l'Etat, (...) mais par des compagnies ouvrières... » Le débat reprend l'année suivante (1868) au congrès de Bruxelles et le même rapporteur, cette fois, prend soin d'apporter la précision réclamée : « La propriété collective appartiendrait à la société entière, mais elle serait concédée à des associations de travailleurs. L'Etat ne serait plus que la fédération des divers groupes de travailleurs. » La proposition, ainsi clarifiée, est adoptée.

Cependant l'optimisme dont Proudhon avait fait preuve en 1848 à l'égard de l'autogestion devait être démenti par la leçon des faits. Quelques années plus tard, en 1867, il soumit les associations ouvrières existantes à une sévère critique. Leur inspiration avait été naïve, illusoire, utopique. Elles avaient payé le tribut de l'inexpérience. Elles étaient tombées dans le particularisme et l'exclusivisme. Elles avaient fonctionné comme un patronat collectif, subi l'entraînement des idées de hiérarchie et de suprématie. Tous les abus des sociétés capitalistes « furent exagérés encore dans ces compagnies soi-disant fraternelles ». Elles avaient été déchirées par la discorde, les rivalités, les défections, les trahisons. Leurs gérants, une fois initiés aux affaires, s'étaient retirés « pour s'établir à leur compte en patron et bourgeois ». Ailleurs, ce furent les associés qui avaient réclamé le partage des produits. De plusieurs centaines d'associations ouvrières créées en 1848, il en restait, neuf ans plus tard, tout juste une vingtaine.

Et Proudhon opposait à cette mentalité étroite et particulariste une conception de l'autogestion « universelle » et « synthétique ». Car la tâche de l'avenir, c'était beaucoup plus que « la réunion en sociétés de quelques centaines d'ouvriers », c'était « la reconstitution économique d'une nation de 36 millions d'âmes ». Les associations ouvrières futures devraient « au lieu d'agir au profit de quelques-uns », travailler pour tous. L'autogestion exigeait donc « une certaine éducation » des autogestionnaires. « On ne nait point associé, on le devient. » La tâche la plus difficile des associations c'était « de civiliser les associés ». Ce qui leur avait manqué c'était « des hommes sortis du sein des masses travailleuses qui aient appris à l'école des exploiteurs à se passer d'eux ». Il s'agissait moins de former une « masse de capitaux » qu'un fonds d'hommes ».

Sur le plan juridique, Proudhon avait d'abord envisagé de confier aux associations ouvrières la propriété de leurs entreprises. Maintenant il rejetait cette solution particulariste. Pour ce faire, il distinguait entre possession et propriété. La propriété est absolutiste, aristocratique, féodale, despotique ; la possession est démocratique, républicaine, égalitaire : elle consiste en la jouissance usufruitaire d'une concession incessible et inaliénable. Les producteurs recevraient, à titre d' « alleu », tout comme les anciens Germains, leurs instruments de production. Ils n'en seraient pas les propriétaires. Ce qui succéderait à la propriété, ce serait une copropriété fédérative attribuée non certes à un Etat, mais à l'ensemble des producteurs réunis en une vaste fédération agricole et industrielle.

Et Proudhon de s'échauffer sur l'avenir d'une autogestion ainsi revue et corrigée : « Ce n'est pas une vaine rhétorique qui le déclare, c'est la nécessité économique et sociale : le moment approche où nous ne pourrons plus marcher qu'à ces conditions nouvelles (...). Les classes (...) doivent se résoudre dans une seule et même association de producteurs. » L'autogestion réussira-t-elle ? « De la réponse qui sera faite (...) dépend tout l'avenir des travailleurs. Si cette réponse est affirmative, un nouveau monde s'ouvre à l'humanité ; si elle est négative, le prolétaire peut se le tenir pour dit (...). Il n'y a pour lui, dans ce bas monde, point d'espérance. »

Daniel GUERIN

Ce qu'il ne faut jamais oublier

La jeunesse estudiantine est en effervescence partout dans le monde. C'est fort heureux et compréhensible : elle aspire à plus de liberté dans ses exercices intellectuels comme dans son comportement physique. Elle est inquiète quant à son devenir, ce qui la pousse à le vouloir guider elle-même, en participation directe avec tous ceux qui sont chargés de son enseignement, de les préparer à l'accomplissement de ses tâches futures.

Dans l'Est, elle aspire à moins d'autorité, à un enseignement moins dogmatique, à une plus grande liberté d'expression, mais, surtout, sans en faire son cheval de bataille officiel, à une garantie de privilèges dans l'exercice des professions libérales, intellectuelles, de commandement auxquelles l'enseignement la prépare.

Les intellectuels, presque tous issus de la classe bourgeoise d'hier, fils d'anciens propriétaires ou de bureaucrates estiment que l'éventail des salaires n'est pas assez ouvert, et qu'ils ne leur réserve pas les hautes rémunérations dont ils se croient dignes.

Ils aspirent à une démocratie politique favorisant la renaissance capitaliste.

En Chine, le phénomène ne se produit que chez les adultes, appelés révisionnistes, parce que bureaucrates, administrateurs, artistes, littérateurs, ils souffrent d'une égalité de conditions très approchée, et à laquelle ils voudraient se soustraire.

Quoique nous ne puissions nous rallier au marxisme de Mao, nous devons reconnaitre l'efficacité de ses manœuvres pour réduire les deviations ambitieuses des « mangeurs de privilèges ». Il est l'instigateur de la révolte des jeunes contre la corruption de leurs aînés, même quand ces derniers sont des responsables du P. C. ; c'est-à-dire qu'il se passe là-bas exactement le contraire que dans l'est de l'Europe.

C'est une curieuse contradiction chez les « religieux marxistes » que les interprétations qu'ils donnent du dogme sacré auquel ils ont attaché leur foi. Russes, tout un peuple doit se courber sans protester sous l'empire d'une oligarchie entourée et défendue par une bureaucratie despotique.

En Chine, Mao, qui se déclare le meilleur interprétateur du « marxisme-léninisme », mais qui, en fait, favorisé par des cultes séculaires, est devenu le prophète de son pays, remet périodiquement en marche le refaçonnement des esprits qui s'égarent dans la jouissance corruptive de leurs fonctions administratives, bureaucratiques.

A l'Est, les jeunes aspirent au revisionnisme, à un repli vers la démocratie capitaliste.

En Chine, sous la conduite de Mao, la jeunesse se dresse dans une bataille culturelle contre toutes les déviations des couches intellectuelles favorisant le retour au « droit inégal », à la démocratie politique.

Phénomène curieux et schématique qui ne peut nous faire oublier que les contradictions de ces deux systèmes ne solutionnent pas le problème de la démocratie du travail, de l'organisation de la liberté.

La jeunesse allemande (étudiants) s'efforce également de s'arracher à la sévère discipline des universités, mais au pays des « Herr Doktor » elle ne songe pas davantage qu'en France à investir son capital culturel dans une société égalitaire.

En France, le baroud universitaire est presque une tradition moyenâgeuse, mais les étudiants, même quand ils sont communistes, partisans d'une socialisation plus ouverte à l'université, n'ont jamais renoncé aux privilèges futurs de situations avantageusement rémunérées. Leur rébellion, si généreuse soit elle, n'est qu'un feu de paille qui s'éteindra dans la jouissance du « droit inégal » : ce n'est pas assez.

En Espagne les étudiants mènent un combat courageux contre un despotisme qui étouffe leurs aspirations, qui musèle la liberté de pensée. Fils de bourgeois presque toujours conservateurs, ils ne condamnent pas le capitalisme, mais la manière dont il est administré. Ils appellent les ouvriers à l'aide, mais leur réservant une démocratie politique fondée sur l'inégalité des conditions au sein de laquelle ils seront des privilégiés libéraux.

Donc, encourageons la jeunesse estudiantine, tout en lui assurant que notre idéal dépasse son égoïsme généreux, et que le travail intellectuel ne saurait se prévaloir d'un droit dont les travailleurs manuels ne jouiraient pas : l'esprit est une émanation des sensations, sa culture sera l'œuvre de tous les efforts conjugués dans l'égalité économique et sociale.

CONFERENCE A PARIS

Le vendredi 5 avril à 21 heures, dans la Salle moyenne du Palais de la Mutualité, 24, rue St-Victor (Métro : Maubert-Mutualité), FEDERICA MONTSENY et RICHARD PEREZ disserteront en langue française sur « Organisation, Anarchisme et Fédéralisme. »

Invitation cordiale à tous les camarades et sympathisants.

Le drame Hellénique

Passant du stade de l'installation à celui de l'organisation du pouvoir, les dirigeants de la « révolution du 21 avril » n'oublient pas que les plus redoutables obstacles qu'ils devront affronter, ne sont pas d'ordre politique mais bien d'ordre économique et social. Le problème n° 1 de la Grèce demeure celui de son développement économique, dans un contexte démocratique.

La démocratie, pour qu'elle vive, il faut d'abord qu'elle existe. Or, tout le monde sait que depuis plusieurs années, en Grèce, toutes les manifestations de la vie publique, que ce soit dans le parlement, que ce soit dans l'Etat, étaient faussées par les compromis les plus honteux et les compromissions les plus flagrantes et par la pression continue des groupes d'intérêt.

Le gouvernement est actuellement en train d'élaborer son projet de constitution.

Le gouvernement fait tout son possible pour que le référendum ait lieu le 21 avril.

Quant aux détenus de Yaros, la question d'amnistie ne se pose pas, pour la simple raison qu'ils ne sont ni prévenus, ni condamnés.

Il est souvent superflu de rechercher dans l'analyse l'explication de certains faits. M. N. Makarezos vient de présenter un plan de cinq ans.

Il y a les idées, les théories, les principes, les schémas. Et puis, il y a la réalité. Il arrive souvent que les plans, dans tous les domaines, les plus scientifiquement étudiés, se révèlent inefficaces pour la bonne raison qu'ils sont trop loin des réalités, naturellement changeantes et fluctuantes, qui se soucient fort peu des planificateurs et de leur planification.

Arrêtons-nous là pour préciser à nos lecteurs l'originalité de ce texte. Il s'agit en effet d'un regroupement de phrases, d'affirmations, de prises de position imputables aux nouveaux maîtres de Grèce, y compris Papadopoulos, et que nous avons relevées dans *Europe Sud-Est* de février 68. De toute évidence cette revue est à la solde du régime grec actuel (il y a tant de revues à la solde des Etats et du capital, nous direz-vous) ; oui, mais la particularité de celle-ci c'est d'être plus bourrée de mensonges et de contradiction qu'aucune autre et c'est ce qui nous a incités à regrouper les plus flagrantes contradictions et de les livrer au bons sens des lecteurs.

Tenez, qui peut croire Papadopoulos quand il dit : « Ce sera la constitution de la souveraineté nationale, celle où les partis politiques vont véritablement contribuer à l'expression libre et consciente de la volonté du peuple. » Certainement pas le musicien Xénakis, ni l'écrivain Vassilis Vassilikos. Ils ont dû s'exiler comme bon nombre d'autres grecs, fuyant la dictadure et les îles maudites, qui sont pires que la prison.

Bien sûr, pour Papadopoulos tous les déportés « sont des communistes durs qui sont internés pour des raison de sécurité préventive ». Mais la réalité est tout autre et il suffit de déplaire au régime pour être catalogué comme communiste dur. Aussi, Vassilikos, qui se défend d'appartenir à une organisation politique quelconque, a préféré l'exil.

La Grèce des colonels vit un drame humain que le monde entier a ressenti depuis le 21 avril 1967 et nous sommes persuadés que ni la nouvelle constitution, ni la répression massive et aveugle, ni leur plan de cinq ans, ni même la vente de quelque îlot qu'ils offrent aux nantis et aux affairistes, rien ne pourra sortir ce pays du chaos. Rien, sauf une insurrection populaire qui comme par le passé balaiera la dictature. Et cela viendra : nous espérons même que cela viendra tôt, car comme le dit si bien Vassilikos : « Pour nous, l'ennemi c'est la dictature. D'où qu'elle vienne, où qu'elle soit. »

LES AMIS GRECS DE L'A. I. T.

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

Au fil des jours...

OUI..., MAIS...

Un libre penseur émettait à la radio que l'enseignement (il est professeur) manquait à sa fonction humaine et sociale en préparant les élèves pour la compétition, pour la lutte, au lieu de les orienter vers la solidarité, l'entraîde, la fraternité.

Mais ce qu'il ne nous a pas confié c'est comment pourrait se produire un tel miracle dans une société fondée sur le droit du plus fort, sur la lutte, la compétition et le « droit inégal », sur le profit.

L'école a pour but de préparer l'homme aux activités qui l'attendent dans la vie, lui ouvrant la voie des privilèges s'il est doué, celle des tâches inférieures, vulgaires, courantes, s'il n'est pas avantagé par la fortune de ses parents, ou s'il est incapable de toute promotion. Nous assistons actuellement à une ruée des fils d'ouvriers vers l'enseignement secondaire, vers les professions libérales, vers les sciences techniques et médicales. Le rêve des travailleurs n'est pas que leurs enfants deviennent meilleurs, compréhensifs, fraternels, non ; ce qu'ils désirent pour eux c'est qu'ils gagnent de l'argent, qu'ils soient favorisés dans la lutte pour le profit.

La liberté et la gratuité totale de l'enseignement réclamées par une opinion de plus en plus pressante est sans doute une revendication fort juste, qui sera certainement admise par la société capitaliste, certaine qu'est cette dernière de prouvoir former tous les caractères à la discipline pédagogique du profit.

D'ailleurs, si l'on s'en réfère aux enquêtes faites auprès des enfants, des jeunes, les réponses sont presque unanimes à la question : « Que voudriez-vous devenir ? » La grande majorité des futurs étudiants répondent invariablement : Devenir médecin, chirurgien, gagner beaucoup d'argent...

Dans une société où, d'une manière spectaculaire l'argent et ses privilèges ouvrent la voie à toutes les jouissances, comment voudriez-vous que la tentation de la richesse n'ouvre pas la voie à toutes les ambitions, à la conquête du profit.

Comment une société fondée sur cette morale sociologique : *le profit est le seul moteur de l'activité*, pourrait-elle tolérer que ses écoles enseignent à ses futurs citoyens le mépris de l'argent et l'abolition du profit ?

Comment un Etat pourrait-il envisager un enseignement qui ne soit chargé du respect de ses institutions et de son autorité ?

L'enseignement entièrement libre, purement scientifique et humain, ne verra le jour, ne peut apparaître que dans une société ayant réalisé l'égalité économique et sociale, un système d'administration des choses ayant aboli l'Etat, le profit et la valeur financière, c'est-à-dire toute lutte compétitive, toute exploitation de l'homme par l'homme.

Comment à l'école pourrait-on enseigner la vertu, le désintéressement à des enfants qui, à la sortie, sont obligés de se fondre dans un monde de ignoble et corrompu ?

Là où le milieu n'offre à l'esprit de justice et de fraternité que l'insanité de ses œuvres, la corruption de ses méthodes et l'infection de ses institutions, il n'est d'autre tâche de salubrité sociale que celle de la révolution enfantant l'égalité économique et sociale.

Il faut passer des sermons à la grande mutation des esprits et des institutions.

J. B.

XVII° UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1er étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

LIBERTE - EGALITE FRATERNITE

Quand nous étions jeunes nous pensions à la Liberté.

Quand nous étions adolescents nous rêvions d'Egalité.

Quand nous étions adultes nous désirions la Fraternité.

Oui, nous étions enfants, nous acceptions ces songes.

Maintenant nous sommes vieux, les parfums de la liberté sont fanés.

Maintenant que blanchissent nos cheveux l'Egalité n'est qu'un mensonge malicieux.

Maintenant que nos visages sont tanés, ridés, où trouver le reflet de cette Fraternité qui nous fut refusée ?

Oui, nous les vieux hommes nous pleurons sur les symboles glorieux de notre jeunesse.

Nous aimions ce ternaire sacré inscrit sur les frontons de nos écoles.

Nous aimions ce trismégiste d'espérance placé au-dessus de nos mairies.

Nous aimions ce révolutionnaire tricéphale de nos jeunes années.

Oui, nous voulions en faire la marche glorieuse de nos enfants.

En ce printemps 1968, Liberté, où es tu ? Conte puéril pour gosses.

En ce printemps 1968, Egalité où es-tu ? Mot vide, cruel à nos cœurs.

En ce printemps 1968, Fraternité, où es-tu ? toi qui a perdu la fraiche odeur de l'avenir.

Oui, nous allons, bientôt, fermer pour toujours nos yeux, sans crainte, avec courage, mais avec la tristesse de n'avoir pu connaître la Liberté, la Fraternité, l'Egalité. Seulement gravées sur la pierre, inscrites sur les actes ou dégoisées par les dames de Charité, les parlementaires, les responsables des anciens combattants, en un mot, toute la clique du « bien parler en public ».

Y. M. BIGET

PALAIS DE LA MUTUALITE - PARIS

24, rue St-Victor — Métro Maubert-Mutualité

Organisé par la Confédération nationale du travail française, avec la collaboration de la C. N. T. espagnole, le **dimanche 7 avril à 9 heures,** aura lieu un

GRAND MEETING

d'affirmation anarcho-syndicaliste et de solidarité avec les étudiants et ouvriers espagnols en lutte.

Prendront la parole :

T. M. MARTINEZ, de la Zone Nord - C. N. T. E.
J. SAMITIER, des jeunesses confédérales - C. N. T. E.
GERARD CONTE, de la C. A. de la C. N. T. F.
FEDERICA MONTSENY, de la C. N. T. E.
Présidera : **J. SORIANO,** de la C. N. T. F.

La question paysanne en France

Travailleurs : les Anarcho-syndicalistes vous parlent

Le mélange des classes dans les cités rend moins apparent ce qui les divise, mais aux champs la dissémination des villages et des exploitations provoque une ambiance quasi uniforme dans les revendications des petits et moyens agriculteurs.

Notons surtout ce fait important dans l'évolution paysanne, dans sa mentalité, c'est qu'il y a 40 ans à peine, la traction animale prédominait dans presque toutes les exploitations agricoles, et que l'absence de moyens de transport fixait le paysan dans sa vie solitaire, locale et toujours mal informée.

Depuis lors, la radio lui apporte chaque jour des informations qui, pour être incomplètes, établissent un lien agraire avec tous ses pareils. La motorisation des exploitations par le tracteur et les facilités de déplacement par voitures et camions, cette révolution technique a apporté dans la vie paysanne une mobilité dans les déplacements qui permet aux paysans d'aujourd'hui de manifester leur mécontentement par des actions collectives qui, parfois, prennent un caractère révolutionnaire.

La force revendicative paysanne est donc tributaire du pétrole. Si, un jour ce précieux liquide lui manquait, la production agricole se trouverait bloquée pour le temps nécessaire à la reproduction des animaux de trait... Mais que se passe-t-il donc ?

L'agriculteur, en général, est foncièrement capitaliste, attaché au profit comme à la propriété. Il manifeste donc une incompréhension totale des causes de l'évolution économique vers la centralisation industrielle et agricole.

Il est techniquement certain que les petites exploitations, si elles ne sont plus rentables en régime de profit, n'en seraient pas moins utiles au sein du communisme libertaire, associées qu'elles seraient dans les coopératives.

Mais nous sommes en régime de profit. Toute exploitation qui n'est pas rentable est appelée à disparaitre : c'est la loi du système auquel les paysans sont passionnément attachés. Ils sont donc responsables de l'insensibilité du système à leur égard.

Ils ont pourtant une manière d'agir directement à leur portée dans le régime auquel ils sont attachés : la coopérative de production.

Il leur est loisible de réunir techniquement et administrativement leurs petites exploitations en des exploitations fédérant les terres, les hommes et les techniques pour des résultats collectifs respectant l'autonomie des foyers et des cultures potagères.

Or, par individualisme routinier ils s'y refusent. Leurs révoltes sont donc des réactions inconscientes et ne doivent pas égarer nos pas.

Avec eux pour le remembrement des terres, la vente directe aux consommateurs ; la coopérative de production préface technique, sociale, humaine vers un monde nouveau, mais attentifs à tout ce que contiennent d'égoïsme et de réactif les révoltes qui ne poursuivent, au fond, que l'exploitation du consommateur par la conquête du profit.

La terre appartient à tous.

Area Mundial

EL CONFLICTO DE ORIENTE MEDIO

DESPUES del fuerte encontronazo de junio de 1967, Israel sigue ocupando la franja de Gade Hebrón, más unas alturas sirias a seguridad en Oriente Medio y en 60 kms. de Damasco. El gobierno de Jerusalén no se niega a devolver esas tierras a sus antiguos poseedores, siempre que éstos concedieran garantías de paz a la nación israelita. Lejos de esto, las incursiones en terreno ocupado (para los palestinos disconformes todo el territorio de Israel está invadido) continúan con ritmo creciente y cada vez más sangriento. El sabotaje último de la serie que Jerusalén estimó no dejar impune, costó la vida a dos niños y heridas gravísimas a otros nueve. De aquí el ataque masivo efectuado por el ejército israelí contra una base de saboteadores situada a 50 km. de Amman, capital de Jordania.

Esta incursión en terreno contrario le ha valido a Israel ser condenado por el Consejo de Seguridad, que de seguridad en Oriente Medio y en otras partes del globo terrestre no ofrece ninguna. La causa de la guerra del 6 de junio fue el sistema de asfixia del pueblo israelí dispuesto por Nasser y aliados bajo la protección descarada de la U. R. S. S.; y también por las bravatas de ataque invasor mantenidas por la propaganda arrogante y chula de las emisoras y publicaciones de El Cairo, Damasco, Amman, Beirut, Bagdad, Moscú y satélites, con promesa de arrasar para siempre a la nación judía, y cuyo cumplimiento habría revivido los horrores de los lugares de exterminio de seres humanos de Kattin, Siberia, España de Franco y Alemania de Hitler.

La resolución del Consejo de Seguridad alude directamente a Israel como entidad agresora, e indirectamente, *sedosamente*, a los pueblos árabes de su contorno, lo cual supone un compendio de justicia irrisoria.

Condenando a unos y favoreciendo a otros, nadie, por muy C. de S. que se considere, arreglará los problemas medio-orientales. Al contrario, los situará al grado del paroxismo. Incuestionablemente, existe el problema del asentamiento normal de los palestinos. Pues véase la manera de hacerlo. Queda igualmente el derecho judío de vivir en paz en un cacho de tierra del que, siglos hacia, habían sido arrojados. Véase entonces cómo esa paz se consigue.

Si Israel está más en concordancia con el avance de los tiempos y las naciones árabes menos, que mútuamente se ayuden, puesto que están obligados a vecindad eterna. El desarrollo de un país favorecerá el de otros, mientras que, con rivalidad permanente, ningún pueblo de ésos cosechará alegrías.

El papel de la U. R. S. S., y de la O. N. U. en general, es el de cooperar en la paz y prosperidad de todo el Oriente Medio o quedar en casa. No el de meterse en lugar ajeno para envenenar situaciones y ganar prosélitos para una causa imperialista, roja, blanca, o color moreno claro.

EL ACONTECIMIENTO DE CHECOESLOVAQUIA

Hemos sostenido en esta misma rúbrica que Checoeslovaquia, por sus condiciones elevadas, no es país apto para vivir en comunismo cuartelario. Sin que ningún pueblo sea merecedor de argolla, Checoeslovaquia lo es menos que Polonia, Hungría, Rumania, Bulgaria, etc., lugares de menor desarrollo. Cuando la nación checoeslovaca se concretó a raíz del desastre (1918) de la dinastía de los Habsburgo, las riendas del poder no cayeron en manos de un cualquiera, sino del adelantado Masarik, persona de espíritu jeffersoniano, pimargallista, de las que creen en lo saludable del poder limitado, de las leyes flexibles, disminuyentes, con tendencia a considerar la rectitud, la afinada sensibilidad del ciudadano. Masarik, al igual que su discípulo y sucesor Benes, recogieron el ánimo de libertad emanante del censo popular y cuando una circunstancia dramática, hitleriana, les puso el Ejército Rojo en el mismo corazón de Praga, como si Massarik hubiera preferido extinguirse y como si el desdichado Benes no viera otra salida a una situación de hierro que el suicidio, que tanto los comunistas esperaban. A partir de ese trágico momento, la sombra dictatorial hitleriana que el triunfo aliado de 1945 había despejado, volvió a cernerse sobre todo el país, ahora con opacidad bolchevique en lugar de lo pardonazi. Si el simbolismo cruz-gamada desapareció de la vida pública, el emblema de la hoz y el martillo no mejoró la situación moral y política de Checoeslovaquia. La tiranía es siempre tiranía y este bravo pueblo no ha nacido para la misma.

Esta predisposición libertaria (y no particularizamos) de checos y eslovacos, no podía menos que ocasionar serios trastornos en la política imperialista rusa, al extremo de que, cuando la sublevación húngara de 1958 y la rebelión berlinesa de 1956, Moscú eligió el país checoeslovaco para cuartel general de sus fuerzas de invasión o represoras. Falazmente, los partes de guerra rusófilos hablaron, en ambas ocasiones, de la «fidelidad checoeslovaca al bloque comunista», sin expresar — y se comprende — que a la fuerza ahorcan. Los cuatro mil tanques blindados rusos que acudieron a Budapest para vomitar fuegos totalitarios, antes habían hollado Praga, sin contar que en sus aledaños otros tanques agresivos aguardaban en reserva. La U. R. S. S., en la Europa del Este actúa de apisonadora, y de no ser ella, el sistema dictatorial, opresor de las «repúblicas populares», se desagregaría espontáneamente, por voluntad de libertad, de felicidad, de respiro, bienes reclamados por los pueblos, nunca por las oligarquías capitalistas y reaccionarias que, virtualmente, dejaron de existir cuando se entregaron en cuerpo y alma a la política absorcionista hitleriana.

Actualmente el revisionista Dubcek, opositor al estalinista Novotny, ha prometido democratizar realmente el país devolviéndole libertades conculcadas, humanizar y perfeccionar el socialismo, aligerar la dureza del Estado, disponer la autonomía de los sindicatos, restablecer la libertad de opinar, colectivizar la economía, en una palabra, invitar al pueblo a participar directamente en la obra de pervivencia y elevación que le incumbe, en lugar de permanecer supeditado e inerme en beneficio de la máquina inútil o trituradora que es el Estado.

Alarmado, el Kremlin ha llamado a capítulo a Praga en reunión de rabadanes comunistas habida en la población alemana de Dresde. Las conclusiones recayentes de esta reunión, secreta, no han sido publicadas en texto veraz. Dubcek ha manifestado que las reservas que sus colegas le han opuesto son normales, pero si una condición dura o no le han impuesto en Dresde, ello se irá viendo, en uno u otro sentido, según la conducta política de Praga.

Nuestro deseo radica en que Checoeslovàquia dé un ejemplo de libertad que despierte, no solamente a las tristes «democracias populares», sino incluso a las dormidísimas o narcotizadas naciones de abolengo demo-capitalista.

Si bien nuestra desconfianza nos pierde entusiasmo. En la frontera checo-polaca dicen que la U. R. S. S. tiene acumulado un ejército de 200.000 hombres.

ANTENA

PAGO POR ADELANTADO

MADRID. — El obrerista Marcelino Camacho lleva un año y un mes encarcelado sin haber sido juzgado. Se le acusa de asociación ilícita y manifestaciones ilgales. El fiscal del TOP solicita que le sea impuesta la pena de 16 meses de cárcel, con posibilidades de que su petición sea aceptada por los «topistas».

Por su parte, el procesado se ha dirigido al Tribunal Supremo solicitando la libertad provisional, pues, de lo contrario, cuando la vista tenga lugar, puede ocurrir el caso particularísimo de que le sea impuesta una pena inferior al tiempo pasado en la cárcel.

DISCRIMINACION EN MATERIA DE ENSEÑANZA

BILBAO (OPE). — Con el título citado, «La Gaceta del Norte» (día 15) publica destacadamente, un largo artículo en el que se habla de la ponencia presentada al SEU por el delegado de la Federación Española de Religiosos de Enseñanza.

«Por de pronto — escribe el periódico bilbaino — contiene esta afirmación categórica, fruto de datos estadísticos casi exhaustivos: «Seis millones de españoles, entre cuatro y veinte años de edad, no asisten a ningún tipo de institución docente, por lo que sus esperanzas de promoción social deben ser bastante escasas.» Y «La Gaceta del Norte» añade:

«En estos seis millones se afirma también, de cada mil jóvenes de entre 10 y 17 años, se encuentran escolarizados 337, y sólo reciben enseñanza en la proporción de 50 por 1.000 los jóvenes de edades comprendidas entre 17 y 24 años.»

En estas cifras más que discriminación campea el abandono.

FUERTE EXPLOSION EN LA IMPRENTA DE UN PERIODICO BILBAINO

LONDRES (OPE). — El diario «The Times», de esta capital, publicó el 15 de marzo el siguiente despacho de su corresponsal en Madrid:

«Anoche hizo explosión una bomba en los locales del diario de Bilbao «El Correo Español - El Pueblo Vasco». Se cree que se trata de una acción llevada a cabo por una organización nacionalista vasca clandestina, como represalia por la información publicada ayer en dicho periódico sobre las detenciones practicadas por la policía en Pamplona, Vitoria y Bilbao de miembros de dicha organización.

La explosión causó daños en algunas máquinas de la imprenta del diario, en un garaje y en varios vehículos, pero no se ha informado, de daños a personas.»

LA PERSONALIDAD DEL SR. GIMENEZ FERNANDEZ

MADRID (OPE). — «Ya», del 29 de febrero ha publicado a tres columnas una esquela que dice así: «El excelentísimo señor don Manuel Gimenez Fernández, ex ministro, catedrático de la Universidad de Sevilla y abogado, falleció en Sevilla el día 27 de febrero *después de dedicar su vida a la defensa de la verdad, la justicia, la libertad y la paz*».

***

(Un despacho de la agencia Cifra, fechado el día 16, da cuenta de que contra la planta baja de la Casa Sindical se ha arrojado una botella de gasolina, provocando el incendio de varios papeles. Las pérdidas son de escasa importancia. Se practican diligencias.)

AHORA LIBERTAD DE PENSAMIENTO EN... PRESIDIO

MADRID. — Se ha dispuesto por decreto que, si bien se celebrará la misa en todos los establecimientos penitenciarios tanto en domingo como en las fiestas de precepto, la asistencia no será obligatoria como venía siéndolo hasta ahora. Mientras tanto un «adventista» ha sido condenado a 5 años de prisión por desobediencia.

MIENTRAS LA CALIDAD DESCIENDE

MADRID. — Se anuncia como inminente un alza de 50 céntimos por litro de aceite. El Gobierno, al bloquear los salarios, afirmó que los artículos de primera necesidad no aumentarían de precio.

«SIN EMBARGO» YA NO. AHORA «CON EMBARGO»

BARCELONA (OPE). — «Tele-Exprés» ha publicado un despacho de «Europa Press» dando cuenta de que al vecino de San Salvador del Valle (Vizcaya), Miguel Urbistondo Escurza, por no haber hecho efectiva una multa de 25.000 pesetas que le había impuesto — así como también a varios centenares de nacionalistas vascos, por haber asistido a una fiesta nacionalista — el gobernador de Vizcaya, le han embargado los bienes personales. Y en el despacho, que es bastante extenso y se publica con títulos a dos columnas, se lee: «Al parecer, es la primera vez que se procede por vía de embargo...»

«Por lo que a Vizcaya se refiere, en algunas ocasiones se ha procedido al arresto supletorio...»

TRES NUEVOS DETENIDOS

BILBAO. — En un parte tremendista la policía da cuenta de haber detenido a tres miembros de una organización vasca, llamados José A. Salazar Castresana, José A. Arana Martija y Nicasio Unda Arrien, bajo acusación de querer volar la nación española con una libra de pólvora. Si eso no es creído, la acusación policíaca carece también de fundamento.

JUICIO CONTRA UN ESCRITOR

MADRID. — El novelista Carlos M. Idigoras tendrá que pasar por el T. O. P. por el delito de haber escrito un libro titulado «Los usacos», secuestrado por la autoridad el 7 de diciembre de 1967. Según el propio autor, la obra trata de la preponderancia yanqui en el mundo y es un alegato contra las dictaduras.

JUSTICIA SOCIAL BARATA

SEVILLA. — El gobernador ha multado al director de la casa «Laminadora del Sur, S. A.», con 25.000 pesetas por haber dado motivo a sus obreros a que declararan una huelga.

Según rumores, el tal director ha satisfecho la cantidad exigida, y aún le ha dado al gobernador mil duros de propina.

ASOCIACION EN DESGRACIA

CADIZ. — El gobernador incivil ha suspendido por tres meses, con riesgo de suspensión definitiva, la Asociación de Padres y Amigos de la Escuela, entidad dedicada a la mejoración del sistema escolar y de las relaciones entre padres, alumnos y maestros. El gobernador acusa a la A. P. A. E. de haber tomado parte en una manifestación prohibida...

MALA PERSPECTIVA

SEVILLA. — Según previsión de la Cámara Agrícola, en el próximo trimestre el paro forzoso en el radio del trabajo agrícola alcanzará, en la sola provincia de Sevilla, de 25.000 a 30.000 braceros.

TEMPLO DESTEMPLADO

AVILA. — El templo donde fue bautizada la reina Isabel la Católica se está derrumbando y es posible que tenga que cerrarse al culto público.

La iglesia de San Nicolás de Barin, de Madrigal de las Altas Torres, erigida en el siglo XII, y declarada monumento nacional, se está cayendo a consecuencia de las últimas lluvias. En ella se pueden admirar un magnífico artesano, el segundo de España por sus dimensiones, construído en 1437.

El histórico templo ha empezado a derrumbarse por su parte posterior y se ven afectados una cabecera de silleria gótica y un coro renacentista, de madera, que utilizó fray Luis de León, así como diversas tablas góticas y de influencia flamenca.

RAMILLETE DE NOTICIAS

DOS BOMBAS estallaron en Madrid, una en la Embajada Norteamericana y otra en el Círculo Americano. En ambos casos hubo desperfectos y en el segundo una mujer herida de cierta gravedad.

UN GRUPO de consejeros de Falange ha pedido a Franco la convocación extraordinaria del Consejo del Movimiento para tratar de reducir el movimiento estudiantil democrático.

EN SEVILLA, Santiago de Compostela, Bilbao y Madrid últimamente se han registrado incidentes estudiantiles para protestar contra la decisión gubernamental suprimiendo la Semana de Renovación Universitaria. En Bilbao los estudiantes en Ciencias Económicas han sostenido un día de huelga para demostrar su solidaridad con cuatro obreros sindicalistas detenidos por la policía.

SEISCIENTOS obreros del metal se reunieron clandestinamente en una fábrica desafectada, siendo sorprendidos por la policía, que efectuó un centenar de detenciones. A los restantes les fueron quitadas las cédulas personales y tendrán que presentarse a la Seguridad para recogerlas. Esta arbitrariedad ha originado huelgas de protesta en varias fábricas y talleres, no habiendo, la situación, entrado en calma. La policía entró en la Pegaso echando a la calle a 2.000 operarios en huelga de brazos caídos.

NUEVE sindicalistas asturianos han sido condenados por el T. O. P. a penas que oscilan entre 4 años, 8 meses, y medio año, por asociación clandestina..

EN LAS CORTES hubo tumulto al proponer, un procurador universitario, que le fuera retirada la subvención de 63 millones de pesetas que percibe el Opus Dei del presupuesto de Enseñanza.

CONTRA los estudiantes el Gobierno actúa con mano dura. Al efecto, en Madrid hay seis estudiantes heridos y la Universidad clausurada. En Sevilla cierre parecido.

Chispas

Pienso frecuentemente en los nuestros, los buenos, los mejores, que han desaparecido para siempre.

***

Eran agudos y substanciosos, condiciones magníficas en este mundo voluntariamente sometido a rasero.

***

Cuando Felipe Alaiz nos pasó la redacción de «CNT» nos advirtió picarescamente: «Hay más de 400 que tienen cosas a decir de mi madre.»

***

Añadiendo esto: «Nunca me quieras mal, Zigla. Los que me quieren mal caen en desgracia.» Con la consabida añadidura: «Fernández E., por pánico a mí se fugó a la América y en ella ha muerto de remordimiento. A J. C. la ojeriza que me tenía le derivó en angina de pecho y falleció por la misma. Un Fernández nº 7.400 rumiaba maldades contra mi persona montado en bicicleta, y dio contra un árbol; él y volo fueron a parar a la clínica respectiva.»

***

Al propio Felipe, tan atildado en labores literarias, le sorprendía el vocabulario descosido, deslabazado, usado por ciertos compañeros. Le chocaba la derivación de la voz «canalla»: canallesco. «Es ca-na-lles-co» se repetía, como saboreando las sílabas. Como ejemplo: «Esa muchacha que me ha calabaceado, es canallesca.»

Es saludable no torturar el idioma.

***

Angel Samblancat era preciso, y fraseólogo único en su clase. Chicharro de León nos contó una vez: «A ese Angel exterminador lo sigo de cerca, pero jamás lo atrapo.»

***

A un economista que en cinco artículos determinó que la riqueza natural de España estaba exhausta, Samblancat lo rebatió en un solo y corto escrito rebosando riqueza de datos concretos.

***

Café Real de Barcelona. En una peña se comentaba que Cambó era canceroso. Entró Samblancat requiriendo: «¿Qué le pasa a Cambó?

— Que tiene un cáncer.

Exclamación de Samblancat: «¡Pobre cáncer!»

CHISPERO

ADMINISTRATIVAS

—Gregorio Aldea, Laurens (34). Recibido giro 12 frs. pago «Umbral» 68. Faltan los 3 frs. de aumento.

—José A. Rambla, Barjols (Var). Recibido giro 45 frs. Pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-67.

—J. Puerto, Castres (81). Recibido giro 99 frs. Pago «C. S.» y «Umbral», para compañeros indicados con fechas.

—José Obaya, Perentis (Landes). Giro de 16 frs. pago «C. S.» 31-12-67.

—Rebordosa F., Montreal (Canadá). Recibido cheque 20 D. Una vez cobrado daremos total y fechas de pagos.

PERFILES

Disconformidad y holgazanería

por J. HIRALDO

FINALIZAN los últimos días del invierno cuando escribimos estas líneas. En los jardines privados se ven los almendros cubiertos de flores blancas, como copos de espuma. Por la ventana nos llega el melodioso canto de un ruiseñor que subido en la copa de un árbol llena el espacio de música alegre. Desde diferentes lugares, pájaros enjaulados, puestos al sol, le contestan melancólica y timidamente. La chiquillería de las escuelas vecinas, arma un ruido de mil demonios cuando salen al recreo. La gente se aligera de ropas, recobra energías y viveza. El sol pone brillo en tejados y balcones. La naturaleza plena se despereza y sacude el entumecimiento del invierno. El jolgorio, el ajetreo de la ciudad se hace más intenso.

Diríase que personas y cosas anuncian la llegada de la primera.

El clima benigno de Marsella, el tráfico de su puerto atrae gente de los cuatro puntos cardinales. De ahí que esta populosa ciudad sea una de las principales del mundo donde se amalgaman más hombres y más razas.

El viejo puerto, abarrotado de barcos de pesca, de yates lujosos, de canoas de todas clases, es el lugar de atracción mayor de la capital. Continuamente salen y llegan barcazas cargadas de público curioso que visita el Castillo de If, que hizo famoso Alejandro Dumas, con su célebre novela «El conde de Montecristo».

En este lugar espacioso se experimenta la sensación de encontrarse uno en una especie de Babel donde se confunden todas las lenguas, todas las razas y todas las costumbres. Chinos, negros, moros, ingleses, americanos, italianos, españoles, portugueses y de todos los demás lugares del mundo se concentran con traje dominguero para tomar el sol y pasar unas horas de agradabe distraímiento. Ya que no faltan los vendedores de baratijas, los fotógrafos, los aficionados a la pintura, los charlatanes y prestidigitadores de todas clases.

Entre esta multitud limpia y abigarrada, destacan algunos grupos de jóvenes greñudos que, como las aves de paso, acuden de Alemania, Inglaterra, Suecia, Holanda y otros países de clima frío, buscando el buen tiempo.

Ligeros de equipaje, guitarra en bandolera, van mendigando por toda la Costa Azul durante los meses de verano. Para llamar la atención de los presentes y cubrir las apariencias, hacen coro cantando desentonadamente, en lengua que no comprendemos. Entre tanto uno de ellos pasa el plato; el que lleva la guitarra, con pelo largo, manos sucias y uñas negras, rasguea las cuerdas del instrumento machaconamente, cansinamente. Al mismo tiempo se mueve, se balancea como si sufriera del mal de San Vito.

Otros se dedican a pintar, con tizas de colores, cualquier imagen sobre el asfalto del paseo. Tirados al suelo, sucios y harapientos, borrando una línea, trazando otra, retocando «su obra» con una cajita o periódico al lado, en la que van cayendo algunas monedas del piadoso público, aguantan mecha hasta que, demasiado vistos, recogen el hatillo y se largan, para seguir en otro sitio eexplotando el mismo cuento.

Guardar cierto decoro y alguna decencia es un prejuicio burgués, según la dialéctica de esta gente. Más de una vez los hemos visto dormir y comer en un rincón donde el olor de orines y excrementos humanos se hace insoportable. Tan bajo han caído todos estos disconformistas, en tan desagradable condición viven, que dan la sensación de haber perdido hasta el olfato.

Y lo más lamentable es que entre esta juventud atorrante, van mezcladas algunas muchachas. Las que, en tanto que hembras, no deben pertenecer a éste o aquel macho, sino al grupo, a la colectividad de los ociosos.

Algunas de ellas están bien formadas. Entre la suciedad y las greñas que les cubren el rostro asoman algunos rasgos bonitos. Pera la falta de pudor, el uso del tabaco, la bebida, el trato que reciben, la clase de vida tan desordenada que practican, les hace perder todo distintivo de delicadeza femenina. La voz se les pone bronca, fuerte, y en los gestos, igual que en el andar, toman aspecto de marimacho.

Sin embargo hay quienes dicen que la clase de vida que llevan, la falta de escrúpulos en todos los órdenes, el abandono moral en que han caído estos jóvenes, es también una forma de manifestar su disconformidad, de no adaptarse a vivir dentro de las reglas establecidas en la sociedad presente.

Idea esta, o forma de razonar, que no compartimos. Estamos en el más completo desacuerdo. Opinamos que esta gente no son otra cosa más que holgazanes. Y lo que demuestran con su actitud es que son refractarios al trabajo, a toda clase de esfuerzo productivo. No se puede, en buena lógica, reivindicar la pereza de estos jóvenes. No hay ningún argumento valedero, que pueda justificar su desagradable proceder.

El que en la sociedad presente, gozando de buena salud, se niega a trabajar para vivir a costa de sus semejantes, no es más ni menos que un gandul empedernido, merecedor de nuestro desprecio. Puede darse por seguro que con la misma desvergüenza procurará justificar su ociosidad en la sociedad futura, aunque ella sea el Comunismo Libertario, donde no existan ni explotados ni explotadores.

Se demuestra la disconformidad con la sociedad presente estando sobre el yunque, combatiéndola, señalando sus defectos, oponiéndose a sus desmanes, denunciando públicamente sus injusticias. Como ha hecho siempre la juventud inquieta, sana y trabajadora de todos los países. Como continúan haciendo en la actualidad los jóvenes rebeldes que llenan las universidades, las fábricas y el campo.

Saliendo a la calle en manifestaciones de protesta, arriesgándolo todo es como se demuestra la disconformidad con el abuso y con lo injusto, y no tendiendo la gorra a los transeuntes de la vía pública.

Hacia esa juventud sana, rebelde, ambiciosa de un mundo nuevo, van nuestras mejores simpatías y respeto. En esa juventud confiamos. Ella es la esperanza de un futuro lleno de fraternidad para todos. Es trabajando, luchando, esforzándose como se abre brecha y se jalona la sociedad futura, donde el trabajo y la libertad llegue a los más apartados rincones del mundo. Ya que es la diligencia de cada uno — como decía Diego Saavedra Fajardo — la que produce la abundancia para todos.

Libertad, ¡sí!, libre albedrío, todo cuanto se quiera, para que cada cual pueda hacer su exclusiva voluntad. Pero que nadie piense en vivir a costa de sus semejantes. ¡Que trabajen todos los hombres válidos, como un deber impuesto por la propia Naturaleza! Qué nadie pretenda, ni busque justificaciones para vivir del esfuerzo de los demás.

Eso no puede admitirse en nombre de ningún humanismo, ni en nombre de ninguna idea.

La holgazanería es la madre de todos los vicios. De un holgazán puede salir fácilmente un guardia civil, un policía, un soplón, un verdugo, un tirano. Todo lo que reprime las agitaciones y el derecho a la vida de los que trabajan. Lo que no se hará nunca de un perezoso es un hombre de provecho, nada que beneficie a la clase trabajadora.

De ahí que la guerra al holgazán — como apuntó Gregorio Marañón — debe ser implacable, inextinguible; si es que de verdad se ama la libertad y la justicia para todos.

ENRIQUE DAVID THOREAU

Invitado por la Agrupación Juvenil «Golem» dio su anunciada conferencia el compañero Louis Simon el sábado 30 de marzo. La disertación de nuestro amigo resultó muy instructiva en datos biográficos e ilustraciones sobre el carácter y el pensamiento del biografiado. Thoreau era un solitario norteamericano enamorado de la naturaleza, pudiendo convivir con los animales silvestres y con los indios, mejor que con la sociedad humana organizada. Partidario de la libertad a ultranza, adoptó la vida sin principios y la desobediencia sistemática a la ley de los hombres. Era, por así decirlo, un incivilizado consciente, un refractario inteligente, con ideas propias y originales. Dos años vivió solo en cabaña construída por sí propio; se aventuró río arriba hacia regiones inexploradas, terrenos aún vírgenes, por fortuna, puesto que están declaradas parque nacional. Thoreau ganó fama de salvaje, incomprendido que fue por sus nada finos contemporáneos; incomprensión que no molestó al solitario, al abstraído del mundo contradictorio de los bípedos, más dañinos que las bestias, que agreden sin odio, por necesidad y sin hipocresías.

Thoreau dejó escrito un voluminoso diario cuya edición exigiría 14 tomos. Obra que al ser, al fin, consultada, se va publicando en fragmentos porque sus reflexiones — más que sus tesis — oponen un caudal de salud a la vida mecanizada, irracional de nuestros días. El velo sobre el filósofo experimental que fue Thoreau, a los 150 años de su nacimiento se halla levantado, siendo innúmeras las ediciones thoreanas que se hacen en todo el mundo en las más variadas lenguas.

Simon nos ha enterado de todo esto y a nosotros cabe usar de esa lectura fuerte y sana como hierzas del bosque. Acudamos a ella para superar, enriqueciéndolas, nuestra moral y nuestra inteligencia. — F.

Reflexiones en torno a nuestros festivales

LOS climas condicionan las costumbres de los pueblos e influyen en el carácter de los individuos. A cada grupo étnico se le atribuyen cualidades y defectos; sin duda alguna, y faltos de una cultura preparada (la que hemos heredado) poseemos más lo último que lo primero; por eso aspiramos a superarnos.

En nuestros festivales y veladas se nota con ligero disgusto, primero, la no asistencia total que sería de esperar, y segundo, en las grandes ocasiones se nota un griterío que roza la decepción, sobre todo cuando, con persuasiva paciencia, se logra atraer a alguna amistad o conocencia que desconoce nuestra lengua. Se dan casos también, en ciertos momentos, que el romper el silencio en pleno espectáculo significa menguado respeto a los artistas que nos deleitan con su arte, si tal actitud es de forma y no de fondo (no se duda) pensamos que poner la forma en el fondo sería estupendo.

Se reconoce difícil en nuestros medios y en nuestros festivales llevar un orden completo. La asistencia heterogénea del infante hasta el anciano, las llegadas por grupos procedentes de diferentes pueblos y distancias, los encuentros de compañeros, familias y amigos desde tiempo sin verse, no se pasa sin emoción. El eterno deshora de los españoles agudizado quizás por la complicada y trepidante vida de la ciudad, el horario algunas veces retrasado, hace que se produzca lo que con modesta fraternidad criticamos.

No pretendo ni se puede comparar nuestro público con el de la sala Pleyel destinado y adecuado para conciertos y recitales; pero «tout de même» — como dicen los nativos —.

Me viene a tono la velada del día 10 de marzo de la Peña Racionalista, esa que pone empeño y va desarrollando el ambiente optimista entre los compañeros y simpatizantes; pues también la presencia y comportamiento de nuestros jóvenes es de ejemplar mención; todo nuestro abnegado público demostró, en ese día, que cuando se lo propone también sabe observar un silencio cabal a las tres vibrantes guitarras cuyos pulsadores ejecutaron lo mejor de su repertorio siendo calurosamente aplaudidos.

Hay que confiar en que cada cual se esfuerce para dar el realce que necesitan nuestros actos y lo utilitarios que resultan para proseguir nuestra obra. En breve la jornada de la Mutualidad será gran ocasión, y a la llegada ya cercana del buen tiempo confiamos en que las jiras al campo se reanudarán e intensificarán. Cabe recordar que la primera esperada será la de S. I. A. de Thiais. Tanto en la Mutualidad como en el estadio thiesino se respira el compañerismo y la fraternidad, y pasándose buen rato, tampoco se olvida a los que los Pirineos nos separan de ellos. Los organizadores se merecen, por sus desvelos, la asistencia cada año más numerosa. Cumple a nosotros, por nuestra presencia, aportarles nuestro óbolo de entusiasmo, alegría y dinamismo. Todo y todos lo necesitamos para proseguir el camino del ideal, más cubierto de espinas que de rosas, más necesitado de acción que de silla gandulera.

GESBA

París 12-3-68.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.

TRIBUNA JUVENIL

UMBRAL

Sumario del número 76:

J. Sevillà : **FIGURAS DESCOLGADAS.**

Fernando Ferrer : **ESPAÑA, UBRE PARA ESCRITORES.**

Baltasar Porcel : **REMEMORACION DE LA ISLA DE CABRERA.**

Octavio Paz : **POESIAS.**

Vladimir Muñoz : **DE LA CORRESPONDENCIA DE JOSEPH ISHILL.**

José Viadiu: **ANECDOTARIO BENAVENTIANO.**

Remedios Sempere: **VIENTO.**

Fontaura : **MULTATULI, SEMBRADOR DE CIZAÑA.**

J. F. : **NOTA BIBLIOGRAFICA.**

Luis di Filippo : **«CIVILIZACION CHINA Y BUROCRACIA, DE ETIENNE BALASZ».**

Víctor García : **CEILAN, LA ISLA DEL TE Y EL BUDA. INGLATERRA.**

Eugen Relgis : **AÑO NUEVO BAJO EL NAZIFASCISMO.**

J. Hiraldo : **LECTURAS. «LA IGLESIA CONTRA LA REPUBLICA ESPAÑOLA».**

Lázaro Flury : **EL CUENTO SOCIAL EN LA ARGENTINA.**

Noticiario, Libros, Dibujos, Fotografías.

Un número no especial pero conteniendo varias especialidades: Comentarios, crítica, historia, poesía, bibliografía, geografía humana, información, etc., total por 1,50 frs.

B.D.I.C

COLUMNA DEL EMIGRADO

Estampas de nuestra tierra

Leído en un diario de Barcelona:

«Málaga. — La situación de los ganaderos de cabrío del término municipal de Málaga es cada vez más angustiosa. Los problemas que les afectaban, lejos de resolverse, se han acrecentado. La autoridad competente ha dictado normas muy severas para impedir la circulación de la leche de cabra no higienizada. Durante las últimas semanas se han impuesto numerosas multas a despachos de leche por expender el producto sin higienizar. Como consecuencia de tales sanciones, los repartidores y revendedores ya no se trasladan a las fincas de los montes de Málaga para traer la leche a la ciudad para su venta.

»Los ganaderos, como mal menor, aceptan vender la leche a la central lechera para su higienización. Entre el precio que ellos venían percibiendo y el que está dispuesto a pagar la central, hay una notable diferencia en perjuicio del ganadero. Pero como está ordenado que toda la leche que se venda en el término municipal de Málaga esté higienizada, acatan lo dispuesto y aceptan el precio aunque con la amenaza de ir reduciendo los rebaños.

»Como la central lechera no tiene medios propios de locomoción para retirar la leche en los centros de producción, los ganaderos exigen que la central adquiera algibes que recojan la leche al pie de la carretera general, a donde ellos llevarían las cántaras. Otra cosa no pueden hacer, porque los ganaderos, en su mayoría, son gente modestísima. Hay fincas que distan de la central 40 kilómetros.

»La leche de cabra, pues, no llega a la ciudad. El recurso de la fabricación de queso está invalidado, porque está prohibido fabricar este tipo de queso por temor a las fiebres de malta.

»Para colmo de desdichas, se ha dictado la orden de obligatoriedad de vacunar el ganado contra la fiebre aftosa o pezuña. A este respecto se han producido algunos incidentes, porque algunos veterinarios empezaron a administrar las vacunas sobre 12 pesetas por cabeza, mientras que otros fijaron la tarifa por res en 20 pesetas. Parece ser que el precio es libre, pero en estos momentos en que los ganaderos no tienen ingresos porque no pueden vender la leche, cualquier aumento supone un paso más hacia la liquidación del ganado.

»A toda esta calamitosa situación hay que sumar la obligatoriedad que tienen los ganaderos de llevar sus animales para que sean analizados por veterinarios para separar, en el caso de que los hubiera, los afectados por la brucelosis, lo que ocasiona nuevos gastos sin compensación alguna por el momento».

COMENTARIO. En Francia la producción de leche y productos derivados es diez veces mayor que en España, y sin embargo la higienización, el transporte y la comercialización de los productos lácteos no suscitan ningún problema. Es una pena comprobar a cada paso que el franquismo mantiene nuestro país en medio siglo de atraso.

Labradores y comerciantes, o los intereses contrapuestos

Ocurrido en tierras de Tudela:

Pamplona. — En la localidad de Ribaforada se ha producido un incidente entre ganaderos y agricultores que pudo tener graves consecuencias.

Cuando el ganadero Francisco Marqués Huarte se dirigía en compañía de su amigo Martiniano Zamora Casado, a soltar las ovejas para que salieran a pastar por las corralizas del término de Ribaforada, le salieron al encuentro un grupo de 50 vecinos que en actitud agresiva, les decían que aquellas tierras eran suyas y el ganado no podía pastar en ellas. Ante la superioridad numérica de sus oponentes, tanto Marqués como su amigo emprendieron el regreso a Tudela.

Paralelamente a estos sucesos en las proximidades del corral donde Marqués guarda su ganado, un hermano mayor de éste, Félix Marqués Huarte, al ver el movimiento de gente poco habitual en estos parajes se trasladó a la corraliza para ver lo que sucedía y, al ser recibido igual que su hermana, optó, como éste por trasladarse a Tudela.

Sabedora la autoridad de lo ocurrido, el capitán de la Guardia civil de Tudela, acompañado de varios números se trasladó al lugar del suceso dando aviso a los puestos de Buñuel y Ribaforada para que dispersaran a los manifestantes.

Al parecer estos hechos están motivados por resentimientos muy antiguos entre los propietarios de estas tierras y los vecinos de los pueblos. En fallo reciente de los jueces, éstos dieron la razón a los ganaderos, sentencia que los vecinos se resisten a aceptar. El problema surgió porque estas corralizas corresponden a los ganaderos, quienes tienen derecho al aprovechamiento de las hierbas y, por otra parte, los vecinos tienen derecho, asimismo, al cultivo de tierras, derecho que está condicionado a que para el 15 de agosto de todos los años las cosechas deben estar levantadas, entrando entonces el ganado. Mientras estas tierras fueron de secano la norma se cumplió con toda regularidad, pero al transformarse en regadío, los cultivos se han ido extendiendo y algunas cosechas no pueden ser recolectadas antes del 15 de agosto.

COMENTARIO. Cuando la tierra sea del común, estos lances no tendrán ocurrencia. Ello quedó demostrado durante la revolución española de 1936, gracias a las colectividades libertarias agrícolas de Valencia, Aragón, Castilla, Cataluña y parte de Andalucía.

Cómo se perpetúa el hambre en España

Escribe Alvaro Ruibal en «La Vanguardia»:

«El «estado» de Castellar. — La gente llama «estado» de Castellar a un inmenso latifundio que se abarca con la vista, desplegada hasta el horizonte, desde Castellar de la Frontera. Es tan grande esta extensión que el embalse de Guadarranque, capaz de almacenar casi 90.000.000 de metros cúbicos, está dentro de ella y constituye una leve mancha en medio de la vasta propiedad. El «estado» de Castellar es un formidable alcornocal. El bosque es cerrado, tupido, colosal. Se ven árboles descortezados y sus troncos semejan bañados con tintura de yodo. En medio del arbolado asoman algunas casas. El venado, el corzo y el jabalí cruzan huídos por sus espesuras. De cuando el cuando el bosque es hollado por la pisada de los cazadores. Es del dominio público que el famoso «estado» de Castellar no funciona.

»El latifundio fue expropiado por la Reforma Agraria de la República, y al remate de la guerra civil se devolvió a sus propietarios y ahora se plantea de nuevo la cuestión de su expropiación. Si de verdad se piensa ejecutar una obra agrícola y social de altos vuelos, es opinión general que se necesita una acción revolucionaria. Mientras estos problemas se eludan, el campo gaditano será un criadero de emigrantes, hasta que, naturalmente, el criadero se agote. Munford, el genial teórico del desarrollo regional en cuyas teorías están modeladas las directrices del Plan de Desarrollo Económico y Social del Campo de Gibraltar, nos dice a este respecto unas palabras: «La civilización moderna no podrá usar de sus energías colectivas y su sabiduría colectiva en beneficio de sus miembros hasta que se devuelva la tierra a la colectividad y se la convierta en parte del capital común». La conversión de la tierra en patrimonio de la comunidad labriega es el programa que sin remilgos tiene que acometerse en el llamado «estado» de Castella. Y tengo para mí que si este programa no se pone en marcha la recuperación del Campo de Gibraltar podría comprometerse».

COMENTARIO. La Reforma Agraria de la República puso en valor esa tierra abandonada y luego la Revolución libertaria de 1936 superó la Reforma colectivizando muchas tierras. Caídas éstas en manos del franquismo, todas las colectividades fueron deshechas junto con el bienestar de los agricultores, sin tierra ni para caerse muertos.

EL TIO TIJERAS

BOQUETE EN AFRICA

RAMADAN

CUANDO se vive en los países islámicos, con un bagaje a cuestas occidental, se hacen inevitables los cotejos entre una manera de vivir, que alegamos proviene del legado helénico sin que nadie lo crea, y la otra. Los ojos apresurados del europeo o el americano pasan raudos por las escenas callejeras, el detalle de los rostros invisibles de las mujeres, la ausencia de higiene, todo ello en menoscabo de este mundo que un día franqueara el Estrecho de Gibraltar, se posesionara de España durante siete siglos, irradiara su cultura a la Europa oscurantista del medievo, legara los joyeles de la arquitectura árabe a Andalucía y sorprendiera las páginas de la historia por una expansión abarcando todos los meridianos conocidos del orbe.

¿Es posible que nada haya quedado de aquella mística religiosa, cultural y bélica de los siglos VII y siguientes? El fanatismo parece haber suplido a la mística, la ignorancia a la cultura, el miedo a la belicosidad. Las mezquitas son todavía tabú para el occidental: las cinco oraciones del día suelen practicarse fervorosamente, sobre todo en los pueblos, y el mes de Ramadán es observado con más precisión y devoción en el mahometano que espera que oscurezca y llegue el momento «en que un hilo blanco sostenido de la mano ya no se distinga para darse a la gula de los dulces, el «cuscús» o la «bastilla» en compensación al ayuno ramadánico que empieza cada día al despuntar el primer albor y termina cuando oscurece. Durante estas horas diurnas el creyente musulmán no podrá catar nada, ni fumar, ni tocas mujer; la propia saliva no podrá engullirla y deberá escupirla por lo que a la ausencia de higiene de siempre habrá que sumar, en las calles, la complementaria derivada de los esputos inoportunos.

En las ciudades, que son las grandes corruptoras en no importa qué país del mundo, bien que aparentemente se suelen respetar los ayunos, las transgresiones suelen ser frecuentes. Entre ellos, los musulmanes, se espían las comisuras de los labios para descubrir la imperceptible huella del alimento irreverente comido a ocultas; los labios cambian de aspecto según uno haya respetado el ayuno o lo haya burlado, el propio humor de la gente, inabordable en este mes álgido de su vida, alcanza los más bajos grados de sociabilidad; las firmas extranjeras, en particular las petroleras, que le levantan estadística a todo, por insignificante que sea, han denunciado el mes del Ramadán como el peor período del año porque el rendimiento del personal islámico trabajando en las empresas comerciales o industriales queda reducido drásticamente a la mitad del normal del tiempo que los accidentes de trabajo aumentan en proporción similar.

Este mal humor puede degenerar en homicidio en inclusive, como pude presenciar en una populosa arteria de Trípoli, donde el comienzo y el fin del ayuno diario es anunciado por un cañonazo: un pobre infeliz, que ya no podía aguantar más, consideró que el crepúsculo había terminado, dando paso a la noche, y sin esperar el cañonazo, que a lo mejor se atrasó inclusive, empezó a morder su pan de trigo sin poder ir más allá de su mordisco. Se le avalanzaron encima con un furor tal que el pobre murió a resultas de la golpiza.

Por ello, y hasta que no llegue el Shawal, el mes que sigue al del Ramadán y cuyos primeros tres días, Aid el Fitr, son de gran fiesta y regocijo, los europeos y los americanos suelen pasarse la voz de no exponerse mucho al público.

Mahoma hizo del Corán una enciclopedia para todos los menesteres — como Moisés con su Pentateuco — y los exégetas del Islam tratan de que todos los actos de la vida, tanto del hombre como de los pueblos, se ajusten a la interpretación que ellos dan a los versículos del libro santo islámico. En el Corán existe algo de medicina empírica y es por ello, por ejemplo, que prohibe el comer carne de puerco. El ayuno del mes del Ramadán es medicina también. Mahoma buscaba purificar al creyente mediante el ayuno diurno y la ausencia de contacto con la mujer. Ayuno y oración deben abrirle el camino del paraíso musulman al creyente bien que para alcanzar la gloria debe observar, además del ayuno, cuatro principios más: que Alá es el único dios y Mahoma su profeta, practicar las cinco oraciones diarias que reclaman su religión, hacer un peregrinaje a la Méca por lo menos una vez en su vida y ser caritativo dando limosna a los necesitados.

La purificación por el ayuno se practica desde que el hombre es hombre y los animales, que no se han distanciado de los dictados de la naturaleza, acuden al ayuno también para hacer frente a ciertos malestares suyos. La recomendación de Mahoma, pues, tiene mucho de benéfico y un Ramadán bien observado, como viera practicarlo en el seno de una familia líbica, puede lograr el restablecimiento del equilibrio orgánico que los humanos descuidamos permanentemente. El secreto para resistir bien el ayuno diurno consiste, principalmente, en comer muy moderamente por la noche y en base a caldos, vegetales y muy pocas grasas. Esta comida permite el almacenamiento de líquido suficiente para hacer frente a la sed, lo más mortificante del ayuno, y aleja la sensación de vacío en el estómago, que es causa de malestar físico.

Al final del ayuno, el interior del cuerpo ya purificado, el islamista procede a un lavado total y exhaustivo de su cuerpo — el beduino del desierto, si el oasis está lejano o si el agua escasea, hará una ablución simbólica con la arena — y en el primer día del Aid el Fitr tratará de estrenar, por humilde y pobre sea, ropa nueva.

VICTOR GARCIA

S. I. A. DE CASTELSARRASIN Y MOISSAC

El domingo 21 de abril de 1968, a las 15 horas, tendrá lugar en la sala de fiestas de Castelsarrasin un Festival en el cual el renombrado Grupo Terra Lliure, de Toulouse, en su completo, nos presentará el siguiente programa.

Primera parte:

LOS GRANUJAS

zarzuela cómica en un acto y cuatro cuadros, original de Carlos Arniches y José Jackson Veyan, música de Valverde (hijo) y Torregrosa.

Segunda parte:

Escogido repertorio de « Variétés » en canciones típicas y modernas, solos y dúos, alternando con bailes ejecutados por el cuadro de ballets bajo la dirección de Amparito Navarro. Al piano, la profesora Mme Ramis. Presentará el espectáculo la dinámica y simpática Tina Prat.

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN PERPIGNAN

Invitamos a todos los compañeros y simpatizantes de esta F. L. y de las FF. LL. del departamento, y a todos en general, a asistir a la conferencia que tendrá lugar el día 20 de abril a las 9 de la noche en la sala Arago, mairie de Perpignan, en la cual el compañero Miguel Celma disertará sobre el interesante tema «El pensamiento de Camus».

F. LOCAL DE BURDEOS

Continuando su ciclo de conferencias, anuncia para el domingo, día 7 de abril, la que dará la compañera Blanca Esgleas, con el título «L'Israël que je connais».

A las nueve y media de la mañana, 42, rue de Lalande, Bolsa Vieja del Trabajo.

F. COMARCAL DE VALDERROBRES EN EL EXILIO

Rogamos a los compañeros de los pueblos de nuestra comarca siguientes: Peñarroya de Tastavins, Monroyo, Torre de Arcas, La Cerollera, Ráfales, La Portellada, Valdeltermo, Mazaleón y Arens de Lledó, se pongan en contacto con nosotros lo antes posible, por cuestiones de sumo interés.

Quienes desconozcan nuestra actual dirección, pueden dirigirse a la Regional de Aragón, Rioja y Navarra, la cual nos trasmitirá.

F. L. DE MONTAUBAN

Comunica la celebración de la asamblea general par ael domingo 7 de abril a las 9,30 de la mañana en el Café de la Comédie.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 14 de abril a las nueve y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Discusión del orden del día del pleno regional.

SECTION S. I. A. DE BREST

Les camarades de Morlaix, de Brest et environs sont invités à assister nombreux à l'assemblée générale du dimanche 7 avril, à 10 heures précises, Maison du Peuple, 1er étage, bureau 10. Questions importantes, dont un exposé sur le Viêt-nam qui sera fait par un membre de l'Université habitant Morlaix.

F. L. DE ROANNE

La reunión mensual ordinaria tendrá lugar el día 7 de abril a la hora de costumbre.

ARTE Y LETRAS

Reunión-comentario de los actos del 5 y 7 abril.

FF. LL. DE SAINT-HENRI Y DE MARSELLA

Los secretariados de las FF. Locales de Marsella y de Saint-Henri, de la C. N. T. de España en el Exilio, (A. I. T.), de acuerdo con la resolución adoptada por el reciente pleno nuclear de Provenza, convocan a todos sus afiliados a la asamblea general extraordinaria que tendrá lugar el domingo día 7 de abril, a las nueve y media de la mañana en el local social de la primera, 12, rue Pavillon, segundo piso.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Compañeros afiliados a esta Agrupación y simpatizantes: por la presente quedáis convocados a la reunión que celebraremos el sábado 6 abril a las 5 en punto de la tarde. Por el Orden del Día a discutir, tomaréis conciencia de la necesidad de corresponder en la búsqueda de soluciones que nos aporten un mejoramiento a los problemas que tenemos planteados.

Orden del Día: 1º Informe de la Comisión de la A. L. 2º ¿Se crée necesaria la reaparición de «Terra Lliure»? En caso afirmativo: *a)* Proposiciones y soluciones para su aparición y continuidad. 3º Sugerencias para regularizar la aparición de «Soli». 4º Asuntos generales.

DONATIVOS PARA «C. S.» Y «UMBRAL»

F. L. de Montpellier: Suma anterior: 374 frs. Lobo, 5; Antonia del Valle, 5; Josefa Armas, 10; Joaquín Egea, 5; Villaret, 2; Morales, 4; Llamas, 5; Mme Lieru, 10; compañera A. 5. *Total:* 425,00 F.

PARADEROS

Se desea conocer el paradero de Juan Benet, que perteneció a la Federación Local de Labouheyre; parece ser que últimamente se encontraba en los alrededores de Lyon.

Escribir a M. Ramos, 39, Cité du Perier-Bordeaux-Bastide.

— Felipe Aguado Garaz solicita noticias de su padre Felipe Aguado Muñoz, del cual no tiene noticias desde septiembre de 1936, en la que estaba afiliado a la C. N. T. como empleado del cine Europa, de Madrid. Noticias a esta Administración, que transmitirá.

— Se desea tener correspondencia con todos los afines de Manzanares (Ciudad Real).

Escribir a Celestino Garcia, 22, rue des Faussets, 33-Bordeaux.

—Se desea saber el paradero del compañero Estanislao Fornielos. Se encontraba en el campo de Argelès-sur-Mer, Agrupación nº 7, barraca 206, P. O.

Pregunta por él Salvador Francisco, Residence les Oiseaux, B. T. 3, 1 étage, Perpignan (P. O.).

DISCOS

En el exilio, la tarea proselitista incumbe. Con la máxima estima para todos, sin enamoramiento de sí mismo.

El idealista es generoso y desprendido. El Yo cuenta en él para afirmación del hombre consciente, no para erigirse en cabo de gastadores. El Yo invertido, gregario, va del soldado de primera al rey, al presidente, o al dictador indiscutible. En anarquía un Yo se equivale a otro, se hermana a los otros.

Porque el gregarismo impide todo haz libre. Ni jefes ni seguidores. Todos compañeros. Nadie delante ni detrás de nadie.

A los simples, a los desconocedores de nuestra causa pero que podrían conocerla, jamás hablarles con superioridad, con altanería. El trato llano, el tú a tú, la relación amical, sin pretensiones, predispone mejor a ser, nosotros, comprendidos de quienes deben comprendernos.

El «ven que voy a convencerte», aleja para siempre al escogido. La pedantería causa horror a las gentes, con razón, susceptibles.

Se propaga como si tal cosa, sin darse cuenta de que se hace. Se dice lo que se siente, en momento en que lo decible cuaje. No ser nunca intempestivo. Y, sobre todo, confirmar con actos lo manifestado con palabras.

El obrero, el interlocutor que sea, nos observan de cerca. En un mundo de desconfianzas, nuestras intenciones son espiadas, analizadas, comprobadas.

Nunca llevar a nadie a nuestras reuniones si hemos de disputarnos. O llevar a quien sea con propósito edificante.

DISCOBOLO

Los muertos que vos matáis

(Continuación y fin.)

Dice el «comrade» I. R. Mitchell que *no quiere atacar a Castro por no dar gusto a muchos anarquistas;* que «no fue culpa del bárbaro barbudo el que las cosas hayan llevado el rumbo que han llevado», etc. Mala causa defiende el «comrade» I. R. Mitchell. El autócrata marxista cubano, no es un tirano improvisado. Nació ya con dotes insuperables para manejar el látigo. Megalómona y demagogo consumado para lanzar las muchedumbres contra la tiranía imperante y suplantarla luego, la historia de su vida es más negra que el plumaje de un cuervo. Ignaciano y maquiavélico, engañó a todo bicho viviente disconforme con el tirano Batista. En su puesto de mando de la Sierra Maestra, exhibía en un altar, la virgen del Cobre, que sus secuaces se encargaban de divulgar por doquier hasta en películas de cine. Así consiguió la adhesión y ayuda de católicos, liberales, socialistas, anarquistas y toda clase de distas». Más apenas consolidado su poder, eliminó a todos los que no aceptaron su autoridad ferozmente excluyente. Ni antes ni después de entronizarse en el Poder, tropezó con la menor hostilidad de los Estados Unidos, contrariamente a otros casos análogos, como los de Nicaragua, Guatemala, etc., donde las «marines» se encargaron de ahogar en sangre la insurrección contra los tiranos de aquellos países. Y esto, a pesar de que fueron expropiados numerosos terratenientes norte-americanos de Cuba. Ni siquiera el yanky le cerró las puertas del mercado al azúcar cubano. Pero el futuro tirano, para congraciarse con los zares rojos, continuó, mejor dicho, empezó a combatir con verborrea torrencial al imperialismo del dólar. Con verdades, naturalmente; pero... pongamos las cosas en su lugar. Repetidamente le advirtió el presidente Eisenhower, que cesara en su campaña antigringa; de lo contrario le cerraría el mercado al azúcar. El barbudo arreció su campaña, y consiguió lo que quería. Quería que el perro rabiara y rabió. El yanky le cerró las puertas del mercado al azúcar cubano. Entonces el megalómano marxista, ya pudo echar la culpa de su desastre económico a los gringos, al asedio económico del imperialismo yanky. De modo que si el bárbaro barbudo no tropezó con la hostilidad de los yankys, si todo el pueblo cubano saludó la revolución, es ridículo afirmar que *se vio obligado el infiel Fidel a establecer esa tiranía tipo ruso.*

«Yo sería muy feliz — agrega nuestro despistado articulista — si los que atacan a Castro se ocuparan otro tanto de tiempo en atacar a los EE. UU. responsables de la miseria...», etc.

El «comrade» I. R. Mitchell, puede lograr esa felicidad sin más trabajo que el necesario para aprender el castellano. (Se desprende de su artículo que no conoce ni una palabra de nuestra lengua). Después de aprendido el castellano, leyendo las publicaciones anarquistas de toda América y del mundo entero, verificará que es difícil establecer a quien atacan más los anarquistas; si a Castro o a la plutocracia del norte; a su funesta y terrorífica C. I. A., el F. B. I. y demás organizaciones genocidas yankys. Pareciera que este autor se ha documentado en periódicos teleredactados desde Moscú.

Termina este despistado articulista, vertiendo la sospecha de que el resumen o balance (así lo denomina) que él hace del anarcosindicalismo, puede parecer al lector una autopsia de dicho movimiento. Pero lo cierto es que es él mismo, precisamente, quien pretende hacer la autopsia al afirmar que el anarco-sindicalismo es un cadáver. Es necesario ser un despistado, para no apercibir, que el anarcosindicalismo en la lucha entablada contra su enemigo secular, el Estado, éste por el momento lleva la ventaja y trata de ahogar en sangre la más insignificante expresión de acción directa. Y en esta lucha implacable, feroz, sin tregua ni respiro, está la prueba de que el anarcosindicalismo está latente en las masas, lo cual no es lo mismo que muerto. Esto, por lo que se refiere a los países de régimen despótico sin distinción de motes y pretendidas finalidades. En las democracias, la ofensiva al anarcosindicalismo, incruenta y más positiva, ha quedado a cargo de los judas del proletariado; de los líderes que disciplinan hasta el aborregamiento a los incautos trabajadores, con carta blanca de la autoridad estatal para expoliar a los trabajadores sindicados a la fuerza y extorsionar a los patrones; caudillos reñidos con el trabajo, convertidos en Cresos modernos, con sus guarda-espaldas con pistola al cinto dispuestos a hacerla funcionar si el pacto del hambre no es bastante para acallar la protesta de un obrero rebelde que se niega a cotizar o pide cuentas del destino que se da a las exacciones de que es víctima. En estas democracias, si es aparente la muerte del anarcosindicalismo; pero solo aparente. Las causas que lo originaron un día, lejos de desaparecer, se han agudizado. Y otros métodos distintos de propiciar y desehcadenar la revolución no se conocen. Indefectiblemente, el anarcosindicalismo, renacerá un día.

Y para desvanecer el pesimismo del «comrade» I. R. Mitchell sobre el anarcosindicalismo, le diremos que por muy exiguos que sean o le parezcan los contingentes anarcosindicalistas, son la única esperanza de redención del proletariado. Todas las demás ideologías de redención y sus métodos para su realización, están en completa bancarrota. Todo en ellas es contradicción, negación de sus postulados, fracaso en la práctica. Donde sus adalides han conseguido el Poder político, su nueva tiranía ha superado en horrores a todas las antiguas conocidas. El anarquismo incólume, invicto, aunque perseguido sañudamente, proclama sus verdades irrebatibles y esgrime como arma de combate el sindicalismo de su marca de fábrica. Y no solo como arma de combate, sino como estructura (perentoria si se quiere, pero obligada e insustituible) para una sociedad de productores libres en la post-revolución. Por lo menos, mientras no se descubran otros «métodos» más eficaces que esos «tradicionales» a que alude nuestro articulista. Si él los tiene descubiertos, haría bien en darnoslos a conocer.

Luis CASTRO

México.

España ante el espejo

La protesta estudiantil

UN DECANO DIMITE. Se trata del de la Facultad de Derecho de Madrid. Lo hace con carácter irrevocable por motivos — añade — de dignidad. Durante una refriega entre estudiantes y policías éstos le mojaron a chorro de manguera en una puerta apartada del lugar del suceso. Con tal motivo el catedrático — Pietro Castro se llama — se halla agripado y exige de la autoridad el pago de daños y prejuicios.

Hoy — 25 de marzo — el decano ha sido vitoreado por sus alumnos, quienes se han dirigido hacia el Decanato para expresarle su apoyo tras un reunión celebrada en el aula diecisiete. Los estudiantes han expresado su solidaridad con los de Santigo de Compostela. Respecto a la llamada «Defensa Universitaria» — seis de cuyos miembros habían recibido la indicación del decano de que se abstuvieran de asistir a clase, orden que fue revocada cuatro días después por el Rectorado —, los alumnos han ratificado el deseo de oponerse a su presencia, a través no de la violencia, sino de una resistencia pasiva concretada en no asistir a las clases o actos donde ellos acudan.

El decano se ha dirigido a unos doscientos alumnos reunidos en un seminario de Derecho Procesal para darles cuenta de su decisión. Ha sido fuertemente aplaudido al tiempo que se pedía la dimisión del rector. La petición del decano de que salieran en orden de la Facultad ha sido cumplida por los alumnos. La policía armada, con fuertes efectivos, permanecía a unos cien metros.

Por otra parte, el subdelegado de la Facultad, señor Mohedano, ha presentado una denuncia en el Juzgado de guardia en relación con la agresión de que fue objeto por cuatro alumnos que se cree son miembros de la llamada «Defensa Universitaria». (1).

EN SANTIAGO DE COMPOSTELA los estudiantes han celebrado diversas asambleas en todas las Facultades. En el edificio central la han tenido en los pasillos por habérseles cerrado el aula magna. La huelga tiene ya la duración de 21 días (28 de marzo). En toda la Universidad el lunes asistierón un total de 45 alumnos de 4.000 que constan matriculados.

EN SEVILLA centenares de estudiantes irrumpieron en la vía pública interrumpiendo el tránsito en la calle de San Fernando, al tiempo que cantaban el Gaudeamus Igitur o gritaban «libertad sindical» y democracia sí, dictadura no». Seguidamente entraron en la Facultad de Filosofía y Letras.

Tras haber satisfecho la multa de 25.000 pesetas que le fue impuesta, ha salido de la cárcel Rafael Senra, delegado de Información de Derecho. Otros tres alumnos de Derecho han tenido que presentarse a declarar ante el juzgado por «actividades ilegales».

El caso Servan-Schreiber

COMENTA Luis Ma Ansón:

De lo ocurrido a Servan-Schreiber en la Universidad madrileña se darán muchas explicaciones. En mi opinión, el periodista francés, ignorante del matiz político español, ha cometido un grave error. Llegó arropado por algunas gentes pertenecientes a la auténtica izquierda nacional. Pero también estuvo rodeado en banquetes y actos públicos, de manera ostensible, por gentes que forman parte de la falsa izquierda (es decir, la izquierda de la extrema derecha, que es, por tanto, extrema derecha). Contra esa falsa izquierda, exhibiéndose alrededor del periodista francés con la esperanza de autentificarse, se dirigió la repulsa no ya de los agitadores, sino sobre todo, y eso es el fondo de la cuestión, de la inmensa mayoría de los estudiantes. Servan-Schreiber, a cuerpo limpio, presentándose como lo que es, un periodista notable, hubiera sido escuchado con respeto. Servan-Schreiber exhibido como oráculo político; Servan-Schreiber y su séquito algo circense, arropado por una rara mezcla de gentes de la falsa izquierda, salvo contadas excepciones, se estrelló de bruces. Y si lamentables son las maniobras de la falsa izquierda española, maniobras de las que ha sido víctima Servan-Schreiber, más lamentable les parece a muchos el alarmismo de ciertos comentaristas que parecen pretender la justificación de un endurecimiento de la censura y del Gobierno al filo de un incidente universitario. He dejado, en fin, deliberadamente al margen de este artículo, a las diminutas minorías marxistas o fascistas, siempre dispuestas a la agitación y a la violencia.

(1) Se trata de una agrupación falangista.

Servicio de Librería

«EL ROSELLON, O LOS NIETOS DE PERE PINYA»

Breves comentarios de historia sobre la vida física y moral del pueblo rosellonés:

De su origen; de la ocupación alemana y otras; de la rebelión de los Miquelets; el arte Románico; letras y contrastes políticos, etc. 60 páginas de texto. 12 fotografías (Portada de Felip Vila).

En venta en esta Administración a 4,80 frs.

Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, Ed. C. N. T.	6,00
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«Mis Universidades», idem	7,50
«Mi vida», Gorki, id.	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	5,00
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso C.N.T. de Zaragoza	3,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	9,00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
«Kaputt», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
La bataille de Toulouse» (relié), José Cabanes	13 85
Idem en rústica	6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Historia mondiale de l'art», 6 vol., (uno)	6,80
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«Ciudad Caída», J. Carmona Blanco	10 00
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	51,00
«Defensa de España», José Huerta	18 00
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor Garcia)	2,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	3,10
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon	6,50
«Les faux célibataire», Jaime Cuadrat	9,30

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX[e] - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X[e])
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

NEGROS Y BLANCOS

LA Historia nos enseña como en la vida social de los pueblos, pese a quienes en ello ponen singular empeño, no es posible la persistencia del inmovilismo en lo que atañe a determinadas estructuras. Los procedimientos arbitrarios sabemos que, a la corta o a la larga, hallan su contrapartida.

En los Estados Unidos el racismo llegó a los extremos más cínicamente arbitrarios. A los negros se les explotaba, se les escarnecía, se les hacía objeto de las más ignominiosas humillaciones. Hubo un tiempo en que, resignados, sumisos, pacientes, los negros lo soportaron todo, convencidos de que eran de condición humana inferior... Pero los hijos de aquellos que tenían mentalidad de esclavos han evolucionado de un modo considerable. Han creado un clima de insubordinación, de rebeldía. Y ya no es solamente librar batalla por el derecho a idénticas libertades cívicas como puedan tenerlas los blancos. Se trata ya de la hostilidad al respecto de todo el sistema social imperante. Pretenden enfrentarse con denuedo a toda la composición de un orden de cosas que legitimiza la existencia de pobres y ricos.

Ya en plan de ir hacia las raíces del mal, son los negros rebeldes quienes plantean a los blancos que viven deficientemente la necesidad de un frente de lucha por encima de las diferencias de color. Frente de combate contra la plutocracia, contra la explotación del hombre por el hombre. Posiblemente no exista un bien definido concepto de lo que se quiere y a donde se va; pero de hecho hay un clima de disconformidad, que es lo esencial para una viable trayectoria posterior.

Con miras a debilitar la pujanza de oposición dimanando de los negros el Estado norteamericano, aprovechando la circunstancia de la guerra en el Vietnam, desenvolvió todo un plan de halagos, de promesas: los negros eran elementos muy estimables por su reconocido valor, por su resistencia, por toda una serie de inimitables condiciones. Se les adjudicarían elevados emolumentos, tendrían pensiones; quedarían plazados en la Historia en categoría de héroes... Total que unos por estar sin trabajo, y otros por ser jóvenes y de espíritu aventurero, bastantes se dejaron ofuscar. Pero la realidad les ha hecho comprender que se les quería para que fueran carne de cañón. Y actualmente la campaña de insubordinación y antimilitarismo se deja sentir. Ya va siendo mayoría, nos dicen los informadores, la cantidad de negros que rehusan hacer el servicio militar. En suma: los nietos de quienes, por las injusticias de que eran objeto, habían motivado la expresión deprimente: «ser tratados como negros», hoy levantan cabeza con orgullo, manifestando que son capaces de reivindicar, por dignidad, la justicia y la libertad, con tanto o más derecho e impulso del que puedan tener los blancos.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

AL RESURGIR DEL FASCISMO

Las manifestaciones del nazismo en Alemania, destacando en estos últimos tiempos, se han glosado en nuestra prensa y en todas las publicaciones de carácter liberal. Retoña y tiende a tomar impulso el espíritu reaccionario. Animados por la pervivencia de Estados fascistas, como los de Grecia, Portugal y España, elementos que en tanto que componentes de partidos de extrema derecha parecían caducados para siempre, renacen, se agitan; con el mayor descaro hacen gala de sus siniestros propósitos.

Por uno de los recientes números del diario romano «La Stampa», hemos podido enterarnos con profusión de detalles, escritos y gráficos, de los acontecimientos que tuvieron lugar en la Universidad de Roma, con fecha 16 de marzo, por parte de estudiantes de extrema derecha, y otros elementos también fascistas, sin ser estudiantes, que acudieron de Turín, Milán y Nápoles, todos ellos puestos de acuerdo para impedir una democrática asamblea estudiantil que tenía que celebrarse en la Facultad de Derecho. Provistos de largos bastones y mazas, decía el periódico que los asaltantes lograron penetrar en el local universitario, arrojando con furia, contra los que tenían que celebrar la asamblea: sillas, bancos, mesas, armarios, e incluso libros que allá se guardaban, de extraordinario valor bibliográfico. Balance de la jornada fue registrar más de cien heridos, algunos de gravedad.

Se tiene la experiencia por parte de los libertarios, de cómo el fascismo suele germinar y de que manera se desarrolla. En cabeza propia hemos podido comprobar los métodos que pone en juego, de no chocar contra un firme *muro de contención* por parte de los sectores antifascistas en países donde, por lo menos, están aseguradas unas libertades cívicas que permiten la pública expresión del pensamiento. En previsión del futuro, se puede crear un bloque compuesto de elementos de izquierda; bloque tendiendo a poner en juego todos los recursos para evitar un nuevo apogeo fascista.

Ahora que para llegar los libertarios internacionalmente a contraer compromisos de una tal naturaleza: colaborar a la puesta en vigor de un amplio frente antifascista, es menester tener el suficiente discernimiento, la sensatez requerida para dar la sensación de que se saben superar los conflictos internos; de que, ante lo que puede ser un peligro contundente, se sabe resolver lo que ya es de un orden secundario. Para pedir a otros que dejen particularismos de lado con miras a un fin común, no se puede hacer de un modo eficiente si aquellos que lo proponen evidencian estar enzarzados en pugnas llevadas con acentuada aspereza.

Lo dicho no es observación baladí ya que por parte de los libertarios en general es de comprender que se esté al corriente de lo que es meritorio, igual de lo que supone deficiencia en el propio ambiente. Siguiendo el hilo de estas sumarias reflexiones, es aleccionador recordar lo siguiente: Era en un ambiente de elementos ácratas, una amistosa tertulia en la que se precisaban matices interpretativos de organización. Por parte de los elementos más jóvenes se manifestaban diferencias excluyendo posibilidades de cohesión entre ellos inclusive. Cundía en los comentarios juveniles un tono de suficiencia, siempre improcedente y más aún cuando quienes lo emplean dejan entrever junto a la inexperiencia la ausencia de conocimientos, la deficiencia cultural. Ante la persistente actitud coloquial entre los jóvenes, empecinados en hallar obstáculos a una plausible unidad, tomó la palabra un compañero veterano mostrando con profusión de argumentos convincentes, la necesidad y la posibilidad de llegar a un acuerdo fraterno, eliminando con ello la tarea estéril de lo que suponen los grupitos y capillitas. Cuando la lógica del que hablaba parecía inducir a la reflexión entre los jóvenes que escuchaban, resulta que otro de los veteranos que estaban en la tertulia, saliendo por los fueros de distinta interpretación de la del que hablaba, irrumpió en el debate en tono desabrido y talante airado. En resumen, que dos compañeros ya con pelo canoso se enzarzaron en áspera polémica ante el desconcertado asombro de los jóvenes que allí había.

En todos los órdenes de actuación no se puede echar en olvido el saber comprender y saber razonar. Cuando se pretende dar luz, no vale engañarse ni engañar a nadie; cuando se pretende dar luz, no se puede, no se debe dar humo...

JOAN BAEZ EN LA SENDA INCONFORMISTA

De vez en cuando nos llegan noticias, en crónicas de Norteamérica, al respecto de esa muchacha a la que, particularmente la juventud estudiantil, con loco entusiasmo la oye cantar y adquiere en grabaciones en disco sus más conocidas canciones. Sí, es posible que haya un tanto de afectación, de snobismo, en su actitud contraria a las normas sociales establecidas. Pero no puede negarse que hay en ella la tenacidad en la rebeldía, en el inconformismo. Y ello bien vale tenerlo en cuenta cuando quien así se manifiesta, y *de un modo reiterado*, podría hacer, como la gran mayoría, limitarse a ganar dinero, mucho dinero, y estar bien con los que mandan, y con los que pasan por ser personas respetables.

Hija de madre irlandesa y de padre mejicano, profesor en una universidad, Joan Baez, que ahora cuenta ventiseis años, ya de muy joven se mostraba poco dispuesta al plácido conformismo hogareño de una mansión burguesa. Y un buen día se decidió, como tantos y tantas, a tomar una guitarra y lanzarse a cantar ante públicos abigarrados. El encanto de su voz, la expresividad emotiva y el hondo significado humano de sus canciones, han popularizado su nombre. Y ya desde hace unos años, canta contra la guerra, se niega a pagar impuestos, aduciendo que sirven para fabricar armamento, se suma a todas las manifestaciones de protesta, pasa temporadas de cárcel por incitación a la rebelión, y acorde con las tesis de Ghandi, pretende formar un movimiento de resistencia pasiva. Cuando tanto prepondera el conformismo más cobarde y estúpido, vale la pena señalar notables casos de inconformismo.

CONFÉDÉRATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, RUE DE LA TOUR D'AUVERGNE – PARIS (9)

FIESTA ANUAL DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

organizada por la C. N. T. francesa con la colaboración de la C. N. T. española

EL DIA 7 DE ABRIL DE 1968 A LAS 2 Y MEDIA DE LA TARDE

en la sala mayor del PALAIS DE LA MUTUALITÉ – 24, rue de St. - Victor - París (5)
Métro : Maubert - Mutualité

★ PROGRAMA ★

ROSALIE DUBOIS — CANZONETISTA
DANIEL MUSSY — CHANSONNIER
TRIO SORTILEGIO ESPAÑOL — DANZAS ANDALUZAS
JOELLE CASAMARTINA — PIANISTA
LES HARTZ — MUSICA MODERNA
CONSUELO IBAÑEZ — SOPRANO
CARLOS MENDIA — TENOR
LOS CHANGOS — TRIO SUDAMERICANO

SERGE REGGIANI

Dirigirá el espectáculo el CHANSONNIER MAURICE ALBAS, del Caveau de la Republique
Pianista : YVONNE SCHMITT – Dirección Artística : SUZY CHEVET

Localidades, precio único: 8 F., en C. N. T. E., 24 rue Ste-Marthe, París (X), Metro Belleville; C. N. T. F., rue de la Tour d'Auvergne, Metro Anvers o Pigalle, y en «Le Monde Libertaire», 4, rue Ternaux, París (XI), en el Palais de la Mutualité, mañana y tarde del día de la Fiesta.

A LAS 9 DE LA MAÑANA DEL MISMO 7 DE ABRIL Y EN LA MISMA SALA:

GRAN MITIN

de afirmación anarcosindicalista y de adhesión al movimiento obrero y estudiantil de resistencia al franquismo que actualmente se desarrolla en España.
Hablarán en nombre de la C. N. T. F., Gérard CONTE y J. SORIANO que presidirá; y en nombre de la Confederación española T. M. MARTINEZ, J. SAMITIER y Federica MONTSENY.

Domingo en la « Mutualité »

PRIMAVERA CONFEDERAL

EL pregón ya está hecho, y por adelantado centenares de compañeros han dicho ¡Presente! Muchísimos amigos han retirado de la Administración su invitación para la tarde, y de pueblos de variada distancia con París (algunos de ellos a más de 100 kilómetros) han escrito para que cantidades de entradas les sean reservadas. Todo ello afecta al espectáculo, naturalmente, que todo el mundo (el que se ha manifestado) concuerda en que será de primer orden. Efectivamente, para pasar un buen rato en fraternidad y arte, dispondremos de canto en variados estilos: ópera, opereta, español, cupletista, humorístico, con una de las «vedettes» mayores de la canción, de aliento musical en piano clásico, melodía indoamericana, y tremendismo moderno. Es decir, que en la sesión se dará satisfacción a todos los gustos.

Mas la fiesta de la tarde lleva implícito el éxito del acto mañanero, o sea el mitin. Confederalmente no hay jornada sin reunión propagandística, y es saludable que así sea. Sobre dar satisfacción a los convencidos de la idea, queda la inquietud por la difusión de la misma. Vengan los compañeros acompañados de gente desconocedora de lo nuestro, que la hay abundante por estas tierras. Afanémonos todos para que a la Jornada Confederal del próximo domingo acudan, a ambos actos, lo que convenimos en llamar emigrados económicos. Nuestra casa es tan grande y acogedora, que en ella caben miles y miles de recién venidos.

La cita confederal y libertaria, es, pues, para el 7 abrileño. Nosotros, en organización y propaganda hemos hecho lo necesario. Que los compañeros en general aporten lo suyo, sin regateos, generosamente.

AQUI Y AHORA

EL DESAFIO A SERVAN-SCHREIBER

por JUAN ESPAÑOL

JEAN-JACQUES SERVAN-SCHREIBER, como nadie puede ignorar, es el afortunado autor del ya famoso libro «El desafío americano», un «best-seller» de éxito al parecer fulgurante que está invadiendo el mundo. Y digo afortunado más por las resonancias económicas que han de revertir en sus ya bien saneadas finanzas que por la eficacia innovadora que trata de aportar a un mundo convulso cuya problemática coyuntura se presta a toda clase de panaceas ofrecidas a izquierda y derecha del ámbito social. Servan-Schreiber es, además, el director de la revista «L'Express», que no es ya aquélla que circulaba allá por los últimos años cincuenta, impresa en mal papel de periódico y en cuyo cuadro de colaboradores figuraban hombres prestigiosos, los más conspicuos del momento francés, los «ultras» de aquella hora, los que propugnaban una salida airosa en el problema de Argelia, los que veían que la independencia de ésta era algo inevitable y los que pedían el cese de una matanza inútil. Naturalmente la revista evolucionó, al compás de su director, financiera y políticamente hacia metas más florecientes, si bien una buena parte de sus pioneros se escindió para pasar a «Le nouvel observateur», desde el cual mantienen con cierta honradez los puntos de vista del antiguo «L'Express». Porque la revista que actualmente dirige Servan-Schreiber es una publicación suntuosa, impresa en papel de lujo y a todo color, claro exponente de la calidad de sus lectores, que se advierte también por el gran complejo publicitario que maneja, dirigido exclusivamente a un público de excepción, es decir, a la «high-life», evidenciándose de inmediato, como consecuencia natural, el medio social en que se desenvuelve. El autor de «El desafío americano» es un hombre de clan, como Kennedy, y así le denominan despectivamente sus detractores. Los integrantes de dicho clan siempre han tenido un puesto relevante en los centros neurálgicos del país, entre los que se pueden contar la prensa y las finanzas, y alguno de la familia goza de envidiable posición dentro de las filas gaullistas. Por lo demás es un hombre moderno, un «sportman» en toda la línea, que sabe cuidar su silueta, sus maneras y su estilo en los centros de belleza y educación física más caros de la dulce Francia.

Así, pues, el director de «L'Express», aureolado y precedido por el éxito de su libro, y soñando quizá con una próxima candidatura al Elíseo, ha creído conveniente hacer una «tournée» continental con el ánimo de remachar los puntos de vista en él postulados previa la compulsación del latido socioeconómico europeo y dando por supuesta una gran amplitud de miras renovadoras en el sistema capitalista actual. Porque este nuevo paladín de la izquierda «dernier cri» con marchamo USA, y citando a un colega suyo español, parte de la premisa básica de que «acepta los mecanismos del capitalismo en el desarrollo económico, pero no acepta el dinero como referencia en la escala social». Entre paréntesis diremos que, dentro del sistema cerrado, agobiante y retardatario del capitalismo español, no cabe duda de que las teorías de Servan-Schreiber pueden considerarse como una componenda progresiva, aunque transitoria, por supuesto, que cabría aceptar como mal menor en tanto la nave social no pone proa hacia puestos de más resolutiva significación revolucionaria. Pero esto no es una cosa nueva, y el político galo pudiera haberse ahorrado su voluminoso libro. El colega español aboga desesperadamente por este intercambio de ideas y propósitos a nivel europeo en busca de una apertura al exterior que libere a su nación del marasmo en que se halla inmersa, y al decir su nación hay que entender su revolución nacionalsindicalista. Las dificultades insalvables para la integración de España en el Mercado Común Europeo representan el escollo que paraliza toda acción ulterior. Este hecho tan revelador que pone de manifiesto la insolvencia «a nativitate» del régimen español en su triple aspecto político, económico y social, parece no decirles nada a los cazurros líderes de la nación hispana. Se consideran excluídos del concierto de las naciones por modo injusto e intencionalmente tendencioso. Y así ocurrió que, ante las manifestaciones de amistad y colaboración ofrecidas calurosamente por el periodista francés, un colega español le preguntó: «¿Y por qué no ha ofrecido usted esta colaboración antes de ahora?» A lo que contestó con una serie de divagaciones que no aclaron ni concretaron nada, porque lo que él deseaba no era abrir o cerrar la puerta, sino dejarla entreabierta tan sólo.

Pues bien, Servan-Schreiber, en su jira europea de buena voluntad, llegó a Madrid invitado, al decir de Emilio Romero (que como se sabe pretende ser el Suslov de la revolución falangista), «por los demócratas españoles de nuevas credenciales, los que hacen pinitos de nueva izquierda» y lo presentaron «ante los que piden a diario diálogo, libertad y representación política de sufragio inorgánico». El espectacular director de «Pueblo» no quiere que la oposición «totalitaria e inoperante» que sestea en los paraísos de Estoril le estropee la labor de veinticinco años de sacrificios (?). Porque él cree que la politización del pueblo es la base de todo resurgir económico. Se duele de que en los primeros años de la posguerra un grupo de tecnócratas, con inspiración monárquica, quisiera imponer su autarquía de financieros al grito de «España necesita menos política y mejor administración» y «No hay política si antes no se sanea la economía». Se queja de la inutilidad del intento de promover un fuerte movimiento político paralelo al famoso Plan de Desarrollo Económico, achacando el fracaso de éste a la falta de aquél. Pero por fin admite su triunfo al crear las leyes constitutivas y orgánicas del Estado que lo perfilan como tal ante el mundo. Por consiguiente, no está dispuesto a que este equipo de tecnólogos de última hora, emanados del Consejo de Estoril y que capitanea el diario «Madrid», que fueron los promotores de la invitación hecha a Servan-Schreiber, le echen abajo la obra ingente que representa la creación de un Estado democrático inspirado por unas directrices políticas genuinas con el refrendo unánime del pueblo español.

El hecho cierto y evidente es que M. Servan-Schreiber no se enfrentó ni con las huestes de Emilio Romero ni con las de Jaime de Borbón, para su desgracia. El director de «L'Express» expuso su sonrisa y su grácil silueta ante el pueblo español, o por lo menos una parte de él. Nada más pero nada menos. Al entrar en el aula magna de la Facultad de Derecho percibió de inmediato el ambiente tenso y cargado que allí reinaba. En aquel recinto se apretujaban cerca de cuatro mil estudiantes dispuestos a acosarle con múltiples preguntas a las que no sabría contestar. Por el momento, y adivinando lo que se avecinaba, entonó un canto a la integración de España en Europa, prometió la ayuda de ésta a los universitarios españoles con el fin de destruir las anquilosadas y vetustas estructuras en las que se hallan aprisionados; les dio la razón en que la policía estaba demás en los centros docentes, cosa que hasta Stalin había comprendido. Pero al cabo de media hora escasa en que pudo hablar a intermitencias, no aclaró ni resolvió nada positivo, y entonces se vio duramente increpado de farsante, capitalista y demagogo. Los estudiantes, desde sus micrófonos, le conminaban a contestar clara y concretamente a sus preguntas, dejando las divagaciones para otro público distinto del que allí se congregaba. Entonces varió algo el tema y reiteró el sobado «slogan» de que Europa necesitaba de España. Pero sobrevino una multitud de respuestas variadas y cortantes que dejaron mudo a M. Servan-Schreiber, tales como: «Queremos una Europa a lo Mao; queremos una Europa socialista; no queremos el capitalismo europeo, que es semejante al americano; queremos una Europa libertaria; no queremos oír a neocapitalistas», etc. Cuando anunció que cedía gratuitamente sus derechos de autor para reimprimir su libro en España, fue bombardeado materialmente con libros y calderilla. Después de esto se originó un nuevo «dos de mayo» a causa también de un francés. Las aulas se vaciaron y en el «campus» de la Universidad se estacionó una multitud expectante. M. Servan-Schreiber, fiel a su trayectoria de «sportman», pareció aceptar aquel pandemonium con cierta imposibilidad deportiva y sonriente, y echando mano de un micrófono en un intento último y desesperado dijo que estaba dispuesto a luchar con los estudiantes, a lo que respondieron voces estentóreas de «nosotros luchamos para conseguir algo que está más lejos: una auténtica democracia». Al salir de la Universidad fue abucheado de nuevo por la multitud y él aún intentó proseguir el «diálogo» encaramado al techo de un SEAT 600. Acosado por una lluvia de piedras penetra en su coche donde le espera su esposa y su equipo de acompañantes, y en el momento de hacerlo, una «peladilla» de gran tamaño destroza el cristal posterior del coche. No obstante, otro grupo de estudiantes estacionado frente al Paraninfo, atacó a la caravana de Servan-Schreiber, detuvo el tráfico, apedreó a los ocupantes, hicieron añicos los cristales y abrieron sus puertas. Momentos después hicieron aparición varios «jeeps» y coches-manguera de la policía, pero los estudiantes ya se habían dispersado. A pesar de todo, el periodista francés prometió volver para reanudar el diálogo.

El inevitable Emilio Romero, en un artículo editorial a toda plana y con un tipo de letra a prueba de miopes, hace un balance amargo de la jornada. Cree que lo peor no es que M. Servan-Schreiber se haya llevado a su país una opinión deplorable sobre los demócratas gesticulantes de España, y con la evidencia de que la libertad en este país va a seguir siendo una mercancía comprometida en el futuro, sino el peligro de los argumentos que los «totalitarios» que organizaron los incidentes han puesto en manos de aquellos sectores que no creen en ninguna democracia, y han convertido arrojadizadamente en un verdadero tópico lleno de exageraciones «el peligro comunista» y los «males de la libertad». (Los entrecomillados son suyos). Agrega que los hombres como él, entre otros, que han defendido la evolución del Régimen y aspirado a darle una salida democrática tomándose el tiempo necesario, aunque sólo el necesario (?), ante incidentes como el comentado aparecen dialécticamente debilitados. Los sucesos de la Universidad, según él, son una invitación al endurecimiento de la situación política, a una parálización del proceso democrático, a un compacto frente defensivo donde, en caso necesario, no se repararía ya ni en palabras ni en personas. Tesis, por otra parte, similar a la expuesta por Servan-Schreiber en cierto momento de su accidentada conferencia. Para complacer a Emilio Romero y su Régimen, los españoles debemos tomar las cosas con calma, dejar que vayan evolucionando con el tiempo «necesario» — sólo el necesario», lo cual ya es un gran alivio para nosotros —, pudiendo ser éste (vaya usted a saber) treinta, cincuenta o cien años. Si mientras tanto el pueblo español sigue arrastrándose en la penuria con ánimo esforzado para que Emilio Romero continúe haciendo ensayos teóricos de democracia a largo plazo, eso no importa. Lo que importa es el final, un final al que llegarían los españoles «à bout du souffle», si es que llegaban, a no ser que este mismo pueblo, cansado de tanta monserga, corte de raíz las evolutivas experiencias democráticas del Régimen.

Por lo demás, M. Servan-Schreiber, una vez de vuelta en París, se creyó obligado a dar cuenta de su viaje a Madrid desde los micrófonos de «Radio Europa 1». Para él España ya no es la de hace treinta años, cosa de la cual deben de convencerse los europeos; que España está decidida a una apertura hacia la democracia moderna y que le ha sorprendido la madurez, la moderación, la precisión y claridad de sus interlocutores. Los sucesos de la Universidad los encajó muy deportivamente: dijo que era una consecuencia natural del clima «orageux» que reina entre los estudiantes madrileños. Nosotros, los españoles, estamos de acuerdo con M. Servan-Schreiber en que estamos maduros para una auténtica democracia. Sólo disentimos en un «pequeño» detalle: la nuestra es una democracia desde el pueblo y para el pueblo, como debe ser la democracia, a tenor de la más pura semántica de dicha palabra, cosa que Servan-Schreiber y los capitostes españoles parecen ignorar.

EN ESPAÑA — SALARIOS CONGELADOS

Por congelados nosotros, incluso en primavera.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

11 AVRIL 1968
NUMERO 501
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Cadres et responsabilités

A l'heure où nous écrivons ces lignes, les cadres sont réunis à Paris, salle Pleyel et entendent par cette manifestation, attirer l'attention du pouvoir public sur leur sort. Rien d'anarcho-syndicaliste n'a été dit dans cette réunion; nous avons pu noter un mécontentement particulièrement accentué par le malaise actuel mais rien de vraiment constructif n'a été présenté et encore moins élaboré.

Quel est donc le sort de cette couche sociale de mécontents ? En gros, ils se plaignent du peu de considération dont ils sont l'objet de la part du patronat. Ils en sont pourtant, disent-ils, les fidèles serviteurs et entendent bénéficier des profits de l'entreprise dans une plus large part. D'autres soucis inquiètent aussi les cadres actuellement : l'automation et le chômage; l'un n'allant pas sans l'autre dans le cadre des structures capitalistes. Dans la mesure où ils restent très attachés aux normes d'exploitation du système, nous ne comprenons pas très bien leur mécontentement. Ils sont pour une société de profits et hiérarchisée, ils l'ont; pour une organisation du travail venant du sommet et écrasant la base, ils l'ont; pour une répartition des richesses et des produits suivant la puissance des individus, ils l'ont. Que les résultats qu'ils ont obtenu de cette forme d'organisation, ne correspondent pas à leurs ambitions, c'est possible. Il s'agit là tout simplement d'une erreur de calcul due à un manque total d'éducation sociale.

En fait, le cadre est de nos jours à la fois un exploiteur et un exploité; et de ce fait est rejeté par le véritable prolétaire, qui le considère de la même catégorie que le patron et il se voit déprécié par le capitalisme quand il est en surnombre. Il faut que ce soient des bonzes syndicaux comme ceux de la C. G. T. ou ceux de la C F. C. T. pour s'apitoyer sur le sort d'une classe qui n'est pas défendable du point de vue syndical. Et nous nous expliquons :

Le but du syndicalisme doit être la marche constante vers une société meilleure, basée sur l'égalité économique et sociale; hors de là c'est du corporativisme ou tout ce qu'on voudra sauf du syndicalisme.

Nous entendons bien qu'une société idéale, dans sa forme d'organisation ne peut exclure les éléments directeurs de la production; mais ceux-ci ne peuvent être choisis qu'en fonction de leurs capacités techniques, remplaçant ainsi la notion de cadre par celle de responsable.

Certains pourront peut-être se demander la différence qu'il y a entre la notion de cadre et celle de responsable; elle est considérable. D'abord le responsable est toujours choisi par la base pour ses qualités morales, intellectuelles et professionnelles; ce qui n'est pas le cas pour le cadre. De plus le premier n'a d'autre but que l'accentuation de la production pour atteindre la satisfaction des besoins de toute la population alors que les mécontents de la salle Pleyel ne recherchent que la satisfaccion de leurs ambitions égoïstes. Ils craignent pour leurs privilèges et s'indignent de la tendance actuelle à vouloir relever les petits salaires. Vouloir s'attaquer à la « sainte » hiérarchie est pour eux le plus grand crime de la société.

Eh bien, qu'ils sachent que la C. N. T. non seulement ne les défendra pas mais les combattra sur ce terrain. L'inégalité économique étant à l'origine du déséquilibre social, nous nous dresserons toujours contre ceux qui prétendent maintenir des privilèges économiques au siècle de la superabondance.

« La mission révolutionnaire du prolétariat éclairé est de poursuivre plus méthodiquement et plus obstinément que jamais l'œuvre d'éducation morale, administrative et technique pour rendre viable une société d'hommes fiers et libres. » — (F. Pelloutier, 1er Mai 1895).

Missions et libertés

« Le Figaro », journal bien-pensant entre tous, ne laisse pas de donner à sa clientèle des « informations religieuses », voire des chroniques assorties de réflexions philosophiques ou autres concernant la foi, la permanence de l'Eglise, les devoirs des catholiques, le recrutement des prêtres, le contrôle des naissances, etc.

Bien interessant, même pour les incroyants, l'article paru dans le numéro du 7 mars dernier, sous le titre « Missions et libertés », sous la signature d'un certain G. Richard-Molard, pasteur, ce qui indique que l'auteur est, sinon un hérétique, tout au moins un adepte de la « Religion prétendue Réformée ».

L'on sait que c'est sous cette dénomination que les « Papistes », au temps des guerres de religion, désignaient les protestants. Voici le passage le plus important de cet article :

... La question est plutôt de se demander pourquoi le zèle apostolique (à propos des Missions) *est si faible; comment il se fait que la proclamation de la foi chrétienne soit si statique au moment où la population du globe ne cesse de croître tandis que les idéologies modernes et certaines religions, comme l'Islam, progressent partout.*

A l'aide d'analyses historiques ou sociologiques qui écartent tout mystère et rejettent l'ordre de la foi, certains n'hésitent pas à déclarer que cela signifie le déclin du christianisme assimilé à un système de pensée qui aurait fait son temps.

En revanche, ceux qui demeurent dans la foi, s'ils ne peuvent pas accepter ces conclusions, devraient les recevoir comme un avertissement profane. Une sonnette d'alarme devant le caractère tragiquement démodé de la vie ecclésiale qui, au lieu d'être un miroir communautaire de la nouvelle humanité en Christ ne cesse trop souvent de se replier sur elle-même, de s'accommoder de la détresse des hommes et de redouter les risques de l'obéissance.

Sans aller plus loin, je me permet de faire remarquer au pasteur susnommé que sa sonnette d'alarme d'autres avant lui, beaucoup d'autres, l'ont déjà tirée. Et il y a bien plus longtemps qu'il ne le pense.

Tragiquement démodée, la vie ecclésiale actuelle, en effet, il y a longtemps, très longtemps, que l'on s'en est rendu compte. Et pas seulement les incroyants, plus ou moins suppôts du diable, mais des croyants sincères, lesquels se sont permis, a toutes les époques, et cela depuis la prétendue et discutable apparition du Christ, de critiquer et parfois blâmer les mœurs des porteurs de soutanes. Et le nombre de ces croyants sincères, nourris dans le sérail et pourtant capables de croire à la possibilité de vivre hors de celui-ci tout en conservant leur foi en leur dieu, est considérable.

Toutefois, la puissance et la souplesse de la hiérarchie catholique ont jusqu'ici réussi tant bien que mal à colmater les brèches. Aujourd'hui, pourtant, le mal est beaucoup plus profond. Et, quand je dis le mal, je m'entends (1).

L'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine sent venir le danger. Menacée dans son essence même d'abord par les découvertes scientifiques, ensuite par d'autres religions en certaines régions du monde, et surtout par des idéologies nouvelles, elle tente de sauver les meubles d'abord, et de repartir ensuite sur d'autres bases. De là ces colloques, ces conciles, ces décisions spectaculaires et tout ce remue-ménage qui trouble tant, et parfois scandalise, les dévots professionnels et autres punaises de sacristie.

Pour en revenir aux missions, instrument par excellence de la pénétration de la religion catholique dans le monde entier, il y a péril en la demeure. Les jeunes ne sont plus très enthousiasmés à l'idée d'aller prêcher et de convertir les sauvages. Et surtout ces prétendus sauvages commencent à se rendre compte que leurs dieux et leurs prêtres valent tout autant que ceux que l'on prétend leur imposer de l'extérieur. Et ils se rendent compte, en même temps, que cette prétention n'est pas toujours entièrement désintéressée. De plus, il y a concurrence : protestante d'abord, ensuite musulmane et boudhiste, sans oublier les inombrables sectes qui prolifèrent en Amérique et en Asie, et, enfin, communistes. Derniers en date, les communistes auraient certainement évincé leurs devanciers, s'ils avaient choisi une autre voix que celle de l'autorité et de persécution, et surtout si un certain Joseph Staline n'avait jamais existé.

Bref, pour ces raisons, et pour bien d'autres encore, les missions ne remplissent plus leur mission, et il est temps de songer à les supprimer, ou pour le moins, à les transformer. A ce sujet, écoutons encore ce que dit notre pasteur :

« Aujourd'hui, ce dont l'Eglise doit se convaincre, c'est qu'elle est appelée à la liberté. Envers ses formes institutionnelles d'abord, qui ne sont pas sacrées mais provisoires. Liberté dans un monde en constante transformation, non pas de subir mais de recourir à une grande diversité dans les modes de témoignage et de service..., liberté de présence et d'engagements au sein des structures des nations riches comme au milieu des révoltés des pays pauvres. Liberté, enfin, de passer outre aux anciennes divisions chrétiennes. Ces divisions qui ne sont que scandale aux yeux du monde et jugement sur toutes les Eglises en regard de la plénitude de la mission du Christ pour la création. Une mission qui ne consiste pas, est-il besoin de le souligner, à prêcher ou à exporter une civilisation et ses « progrès » matériels mais à proclamer et à vivre le « nouveau monde » instauré par Jésus-Christ. »

Pour bien comprendre ce dernier passage, il faut se rappeler que l'auteur est un protestant, c'est-à-dire un chrétien pour qui l'œcuménisme n'est pas un vain mot.

Et, pour simplifier, disons que les rapports idéologiques que l'ont peut croire exister entre catholiques et protestants peuvent se comparer aux rapports idéologiques qui existent entre socialistes et communistes, où, plutôt, entre communistes libertaires et communistes autoritaires.

Même origine, disons philosophique, entre les uns et les autres, mais aussi même méfiance du faible contre le fort, de l'apôtre de la liberté envers le puissant, imbu de sa puissance et de la nécessité de l'existence d'une autorité implacable au sein de l'organisation.

Le puissant, en l'ocurrence, étant le catholique papiste, lequel sera sans doute bien offusqué en apprenant que les formes institutionnelles de l'Eglise ne sont nullement sacrées, mais tout bonnement provisoires. Lequel a toujours préféré être présent et s'engager au sein des structures des nations riches, lequel, encore, n'est pas prêt de passer outre aux anciennes divisions chétiennes. Lequel, enfin, n'est pas du tout décidé à se transformer en apôtre de la liberté. Du moins pour les autres car, pour lui, il ne cesse de la revendiquer, et l'obtient bien souvent pour le profit de sa secte, exemple l'enseignement.

BLANQUET

1) Ce mal, à mes yeux du moins, serait plutôt un bien, un immense bien, car moins il y aura de croyants de n'importe quelle espèce, et plus il y aura d'espoir pour l'homme fier et libre de s'épanouir et de songer enfin à la réalisation de son rêve le plus cher : une humanité tournée vers la paix et le bonheur, et non plus dominée par le luxe et le massacre des innocents.

CONFERENCE - DEBAT

organisée par les Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires C. N. T. (Région Parisienne), sur le thème :

«Contre le chômage : les 30 heures ».

Samedi 13 avril 1968 à 16 heures très précises.

24, Impasse Ste-Marthe Paris Métro « Belleville ».

Venez nombreux.

Les intellectuels bourgeois font des prévisions...

Extraits des études de W. Garbarino, directeur de l'Institut des recherches économiques et des administrations des affaires à l'Université de Californie (Etats Unis) :

En 30 ans les syndicats ouvriers sont passés de 1 million à 17 millions d'adhérents organisés en 180 syndicats nationaux groupés en une seule fédération, l'A.F.L.-C.I.O.

En face, les syndicats patronaux fortement organisés sur les plans locaux et régionaux.

La moitié de tous les employés travaillent sous contrat négocié avec des syndicats d'employeurs.

Les employés ont dépassé en nombre les ouvriers dès 1956; mais le bureau des statistiques note que sur 22,5 millions d'employés qui auraient pu se syndiquer, 2 sur 3 le sont devenus...

Commentaires :

Cette évolution n'est pas particulière à l'Amérique : les employés en général, se considérant comme les bénéficiaires d'une promotion particulière et méritée, deviennent rapidement la litière du système.

Le nombre des travailleurs non affectés à la production s'accroit sans cesse, et ce courant continuera à se manifester.

Le développement syndical est donc freiné par l'augmentation des employés et l'entrée des femmes dans l'industrie. Il conserve son influence dans certains secteurs : routiers, fonctionnaires, postes, enseignants.

Les syndicats augmenteront leur potentiel numérique grâce au croit de la natalité, mais le taux de syndicalisation baissera par rapport aux effectifs accrus.

L'accroissement du nombre d'emplois qu'il faudra fournir en 1980, pour atteindre le plein emploi, dépend de deux facteurs :

Le nombre des personnes qui seront agées de 14 ans et plus.

De la proportion de ce groupe qui entrera en activité.

Or, on prévoit 35,6 millions d'américains en plus...

Donc, en tenant compte du prolongement scolaire, de la participation accrue des femmes à l'activité, de la réduction de l'activité des hommes *il faudra en 1980, 22,5 millions d'emplois nouveaux en conservant un chômage de 4 %...*

La productivité s'est accrue pendant que le temps de travail décroissait, le taux de croissance annuel étant de 4,5 %.

Si le taux de croissance diminuait, passant à 4 %.... le chômage augmenterait à 13 ou 14 % au lieu de 4 %.

S'il y a progression d'activité par investissements, l'équilibre sera maintenu. Dans le cas contraire il faudra réduire l'offre de travail...

Commentaires :

En fonctionnaire stylé, notre auteur oublie de nous dire que le taux de chômage ayant dépassé le taux de 4 %, et menaçant de s'accroître encore, les américains ont entrepris la guerre contre la Chine... La guerre, quand le chômage s'étend, devient le seul levier du capitalisme pour éviter la dégradation du profit, même quand il offre l'aspect du salaire !

Ce qui explique que Johnson ait été loué par les syndicats ouvriers pour sa ténacité à poursuivre la guerre ! Ça donnait du travail !

L'auteur se pose alors cette question : comment réduire le temps d'activité ?

Mais la peur d'être mobilisés leur griffant au ventre, des syndiqués qui encourageaient Johnson hier, protestent aujourd'hui contre la poursuite de la guerre : inconscients ou salopards !

Mais la suite à notre prochain numéro...

S. I. A.
Solidarité Internationale Antifasciste, section de Lorient

Réunion tous les derniers mercredis de chaque mois à 19 h. 30 au bar « Les Platanes », rue Maréchal-Foch, à Lorient.

La crise monétaire

Fièvre de l'or. La température monte. Les financiers, les directeurs de banques, les hommes d'Etat s'affolent. L'homme de la rue lui-même est contaminé par cette folle absurdité. On parle de crise, on évoque celle de 1929. Le prix de l'or s'élève en flèche puis redescend sans que l'on puisse dire ce qu'il en sera demain.

Toute l'absurdité du système capitaliste, qu'il soit capitalisme « libéral » ou capitalisme d'Etat, apparait à travers cette crise.

Car enfin, nous posons la question : est-ce avec des lingots d'or que l'on construit des immeubles, est-ce avec de l'or que l'on ensemence les champs, est-ce avec de l'or que l'on alimente une centrale électrique ? Que le prix de l'or soit fixé à tel ou tel niveaux changera-t-il quelque chose au potentiel économique des nations et y aura-t-il pour cela moins de machines et moins de bras pour les faire tourner ? Et même si l'or venait à disparaître totalement de la planète, cela changerait-il quelque chose ? Oui, cela changerait quelque chose en ce qui concerne l'utilisation purement *technique* de l'or, dans certaines industries, en tant que métal inaltérable ayant une certaine résistance, un certain poids spécifique, etc... Mais ce serait tout.

On nous répondra : mais l'or, c'est la monnaie-étalon. Admettons. Mais qu'est-ce, dans ces conditions, que cet « étalon » qui n'est pas même fichu de rester semblable à lui-même ? L'étalon du mètre mesure toujours un mètre. Le prix de l'or varie. Où donc est l'étalon ? Et le pire, c'est que le prix de l'or varie en fonction du prix des denrées pour lesquelles il est lui-même censé être la valeur-étalon. C'est à n'y plus rien comprendre. C'est un cercle infernal et absurde, le cercle infernal et absurde du capitalisme : on détermine le prix des choses par rapport du prix de l'or, mais le prix de l'or varie lui-même en fonction du prix des autres denrées diverses.

Ce cercle infernal, c'est le même que celui qui se traduit ainsi : on produit pour vendre mais on ne distribue pas les revenus suffisants pour acheter. On comprime la consommation pendant que les stoks s'accumulent. C'est la politique de « stabilité ». Il faut à tout prix maintenir les taux de profit, même par l'absurde.

Que les travailleurs prennent conscience à la fois de leur force et de l'absurdité de ce système et ce dernier s'écroulera comme un château de cartes !

Tout cela, nous dira-t-on encore, est conditionné par la concurrence extérieure, celle des autres pays. Mais il est facile de montrer que cette concurrence n'existe qu'entre les capitalistes eux-mêmes et non entre les travailleurs des divers pays qui ne demandent qu'une chose : vivre en paix du fruit de leur travail collectif.

Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! A l'internationale des exploiteurs, opposez l'internationale révolutionnaire des travailleurs. Formez des sections de l'Association internationale des travailleurs. Coordonnons nos efforts et, tous ensemble, d'une même poussée, jetons à bas toutes les formes du capitalisme international. Sortons enfin de l'absurde. Produisons pour satisfaire des besoins. Abolissons le salariat et que les vieilles cocotes du capitalisme gardent leur or pour s'en faire des portes-clés à l'effigie du veau d'or.

SEVY

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quéndet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

C. N. T. A. I. T.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Les camarades qui désirent participer à l'action militante de la C.N.T. et tous les amis de l'A.I.T. qui se trouvent en disposition de correspondre aux besoins des activités syndicalistes révolutionnaires de la région parisienne, sont invités à se mettre en rapport avec ses syndicats ou la commission administrative de la Deuxième Union Régionale.

Chaque camarade peut contribuer pratiquement dans les diverses tâches de :

— Collaboration au journal de la Confédération, correspondants, informations des lieux du travail.
— Comité de Rédaction de la Deuxième Union Régionale pour LE COMBAT SYNDICALISTE.
— Assesseurs aux travaux administratifs des syndicats.
— Création de nouvelles sections syndicales.
— Organisation de loisirs culturels et de plein air.
— Orateurs pour conférences et actes d'information syndicale.

A LA RECHERCHE DE LA SOCIETE FUTURE

LES BASES DE L'ECHANGE

Sur quelles bases assurer les échanges entre les diverses associations ouvrières ? Proudhon a, d'abord, soutenu que la valeur d'échange de toutes les marchandises peut être mesurée par la quantité de travail nécessaire pour les produire. Les diverses associations de production cèdent leurs produits au prix de revient. Les travailleurs rétribués en « bons de travail » achètent dans les comptoirs d'échange ou magasins sociaux les marchandises au prix de revient estimé en heures de travail. Les échanges les plus importants s'effectuent par l'intermédiaire d'un *clearing* compensateur ou Banque du Peuple, qui accepte en paiement les bons de travail. Cette Banque joue en même temps l'office d'un établissement de crédit. Elle prête aux associations ouvrières de production les sommes nécessaires à leur bonne marche. Ces prêts sont consentis sans intérêt.

Cette conception dite *mutuelliste* était quelque peu utopique, en tout cas malaisée à mettre en application dans un régime capitaliste. La Banque du Peuple, fondée par Proudhon au début de 1849, réussit à obtenir, en six semaines, quelque 20.000 adhesions, mais son existence fut brève. Il était surtout chimérique de croire que le mutuellisme ferait tâche d'huile, de s'exclamer, comme le Proudhon d'alors : « C'était vraiment le nouveau monde, la société de promission qui, se greffant sur l'ancienne, la transformait peu à peu. »

Quant à la rémunération basée sur l'évaluation de l'heure de travail, elle est, à divers titres, contestable. Les « communistes libertaires » de l'école de Kropotkine, Malatesta, Elisée Reclus, Carlo Cafiero, etc., ne se feront pas faute de la critiquer. Tout d'abord, à leurs yeux, elle est injuste. « Trois heures de travail de Pierre, objecte Cafiero, peuvent souvent valoir cinq heures de travail de Paul. » D'autres facteurs que la seule durée interviennent dans la détermination de la valeur du travail : l'intensité, la formation professionnelle et intellectuelle, etc. Il faudrait aussi tenir compte des charges de famille de l'ouvrier. En outre, le travailleur demeure, en régime collectiviste, un salarié, esclave de la communauté qui achète et surveille sa force de travail. La rémunération proportionnelle aux heures de travail fournies par chacun ne peut être un idéal, tout au plus un pis-aller temporaire. Il faudra en finir avec la morale puisée dans les livres de comptabilité, avec la philosophie du « doit et avoir ». Ce mode de rétribution procède d'un individualisme mitigé en contradiction avec la propriété collective des moyens de production. Il est incapable d'opérer une transformation de l'homme, profonde et révolutionnaire. Il est incompatible avec l'« anarchie ». Une forme nouvelle de possession exige une forme nouvelle de rétribution. Les services rendus à la société ne peuvent être évalués en unités monétaires. Il faudra placer les besoins au-dessus des services. Tous les produits dus au travail de tous doivent appartenir à tous et chacun en prendre librement sa part. *A chacun selon ses besoins.*

Mais Kropotkine, Malatesta et leurs amis semblent avoir ignoré que Proudhon lui-même avait prévu leurs objections et révisé sa conception première. Sa *Théorie de la propriété*, publiée après sa mort, explique que c'est seulement dans son Premier Mémoire sur la Propriété, celui de 1840, qu'il avait soutenu l'égalité de salaire à égalité de travail : « J'avais oublié de dire deux choses : la première, que le travail se mesure en raison composée de sa durée et de son intensité; la seconde, qu'il ne faut comprendre dans le salaire du travailleur ni l'amortissement de ses frais d'éducation et du travail qu'il a fait sur lui-même comme apprenti non-payé ni la prime d'assurance contre les risques qu'il court, et qui sont loin d'être les mêmes dans chaque profession. » Cet « oubli », Proudhon affirme l'avoir « réparé » dans ses écrits suivants, où il fait compenser par des sociétés coopératives d'assurances mutuelles les frais et risques inégaux. En outre Proudhon ne considère nullement la rétribution des membres de l'association ouvrière comme un « salaire », mais bien plutôt comme une répartition des bénéfices, librement décidée entre travailleurs associés et corresponsables. Sinon, comme le remarque à ce propos le plus récent des exégètes proudhoniens, Pierre Haubtmann, dans une thèse encore inédite, l'autogestion ouvrière n'aurait aucun sens.

Les « communistes libertaires » croient devoir reprocher au mutuellisme de Proudhon et au collectivisme, plus conséquent, de Bakounine, de n'avoir pas voulu préjuger la forme que prendrait, en régime socialiste, la rétribution du travail. Ces censeurs semblent perdre de vue que les deux fondateurs de l'anarchisme avaient le souci de ne pas enfermer, prématurément, la société dans un cadre rigide. Ils voulaient, sur ce point, réserver aux associations d'autogestion la plus grande latitude. Mais la justification de cette souplesse, de ce refus des solutions précipitées, les « communistes libertaires » la fourniront eux-mêmes, à l'encontre de leurs impatientes anticipations, lorsqu'ils souligneront que, dans le régime idéal de leur choix, « le travail produirait beaucoup plus qu'il ne faut pour tous » : ce n'est, en effet, que lorsque s'ouvrirait l'ère de l'abondance que les normes « bourgeoises » de rémunération pourraient faire place à des normes spécifiquement « communistes ». Mais pas avant. Rédigeant, en 1884, le Programme d'une Internationale anarchiste encore dans les limbes, Malatesta conviendra que le communisme n'est immédiatement réalisable que dans des secteurs très restreints et que, « pour le reste », il faudra accepter « à titre transitoire » le collectivisme. « Le communisme, pour être réalisable, a besoin d'un grand développement moral des membres de la société, d'un sentiment élevé et profond de solidarité que l'élan révolutionnaire ne suffira peut-être pas à produire, d'autant plus que manqueront . dans les débuts, les conditions matérielles favorisant un tel développement. »

A la veille de la Révolution espagnole de 1936, où l'anarchisme affrontera l'épreuve des faits, Diego Abad de Santillan démontrera, à peu près dans les mêmes termes, l'impraticabilité immédiate du communisme libertaire. De l'avis de Santillan, le système capitaliste n'y a pas préparé les êtres humains : loin de développer en eux les instincts sociaux, le sens de la solidarité, il tend, au contraire, de toutes les façons, à bannir et à châtier ces sentiments.

Santillan invoquera les expériences révolutionnaires de Russie et d'ailleurs pour adjurer les anarchistes de se montrer plus réalistes. Il leur reprochera d'accueillir avec méfiance ou superbe les leçons les plus récentes du réel. Il est douteux, soutiendra-t-il, qu'une révolution nous conduise immédiatement à la réalisation de notre idéal communiste anarchiste. La consigne collectiviste : « à chacun le produit de son travail » répondrait mieux que le communisme aux exigences de la réalité dans la première phase d'une période révolutionnaire où la vie économique serait désorganisée, où sévirait la pénurie et où le ravitaillement serait une tâche prioritaire. Les formes économiques dont on ferait l'essai marqueraient. tout au plus, une évolution graduelle vers le communisme. Mettre brutalement en cage des êtres humains, les emprisonner dans des formes rigides de vie sociale serait une attitude autoritaire qui ferait obstacle à l'évolution. Mutualisme, collectivisme, communisme ne sont que des moyens différents en vue d'atteindre les mêmes fins. Revenant au sage empirisme recommandé par Proudhon et Bakounine, Santillan réclamera pour la Révolution espagnole à venir le droit à la libre expérimentation : « Dans chaque localité, dans chaque milieu sera résolu le degré de communisme ou de collectivisme ou de mutuelisme qui pourra être atteint. »

En fait, comme on le verra plus loin, l'expérience des « collectivités » espagnoles de 1936 fera ressortir les difficultés d'application prématurée d'un communisme intégral.

Daniel GUERIN

Une bonne nouvelle !

C'est fait, tout est prêt... Sous l'égide de l'Association internationale des travailleurs, l'A. I. T., la Confédération nationale des travailleurs a organisé un lieu de camping dans une région centrale particulièrement pittoresque, à proximité d'Orléans, des chateaux de la Loire, à 100 mètres d'un cours d'eau, à 12 km. de Montargis, à 100 km. de Paris, en terrain plat.

Sur ce terrain, un bâtiment en dur avec local rendant possible des repas communs, offrant trois cuisinières à ceux qui préparent eux-mêmes leurs repas. Des bois à la lisière du terrain, parking assuré sur terrain viable. Pour les pédestres, services de cars pour toutes excursions, pêche rivière poissoneuse.

La C. N. T., fidèle à sa mission, désire faire de ce camping une petite commune libertaire gérée en autogestion par tous ses participants qui, nous l'espérons, viendront de toutes les tendances du mouvement libertaire comme de tous les pays.

Ce premier communiqué n'est qu'un avis à tous les libertaires, à seule fin que dès aujourd'hui ils puissent envisager la possibilité de camper dans un milieu fraternel où jeunes et adultes éprouveront fierté et joie à participer à la matérialisation immédiate de la liberté organisée.

Les inscriptions sont reçues au journal dès aujourd'hui, mais nous le répétons, le camping sera ouvert du 1er juillet à fin août à tous ceux qui appartiennent à la grande famille libertaire.

Adressez-nous vos suggestions, vos demandes de renseignements, le Comité vous répondra. Et suivez le bulletin hebdomadaire du camping dans LE COMBAT SYNDICALISTE et dans toute la presse internationale libertaire.

A bientôt ! Vive la joie, l'art et la culture au sein d'une Nature accueillante.

Le Comité

P. S. — Toute la presse libertaire est invitée à publier nos communiqués.

ANTENA

EN LUGAR DE UNIVERSIDAD LIBRE JUEZ REPRESIVO

MADRID. — El juez de primera instancia de Madrid, Manuel González Alegre, ha sido nombrado juez especial para instruir las causas relacionadas con los sucesos estudiantiles de toda España. Con tal motivo, dicen que está Alegre, González.

EL GRITO ¡LIBERTAD! CUNDE

MADRID. — A la una y media de la madrugada, al finalizar un festival de la canción catalana en el Gran Price de Barcelona — decía «ABC» el 15 de marzo —, festival en el que actuaba Raimon, unos 300 asistentes al mismo, entre los que figuraban varias mujeres, intentaron manifestarse en la calle Pelayo entonando canciones de las llamadas de «protesta» y profiriendo gritos de «Libertad» y «Fuera la policía». Al llegar a la calle de Vergara, la sola presencia de unos agentes de la Policía municipal del Tráfico disolvió a los manifestantes sin que se registraran incidentes ni se practicara detención alguna.

ANTE UN FRACASO BURGUES INTENTO DE COOPERATIVA

BILBAO (OPE). — «Europa Press» señala que para el 5 de abril se anunció la subasta de los bienes de Fabricaciones Metalúrgicas, Sociedad Anónima, de Arrancudiaga. La subasta será libre, ya que en los dos intentos de adjudicación no se presentaron licitadores. Los trabajadores a quienes la empresa adeuda diez millones y medio de pesetas en concepto de salarios devengados, proyectan pujar en su intento de acceder a la propiedad de los bienes en cuyo caso convertirían la empresa en una cooperativa industrial.

La agencia añade que la FAMESA adeuda a la Hacienda pública cuatro millones de pesetas, suma a la que los aspirantes a la propiedad harían frente mediante la concesión de algún crédito. El personal estima que la puesta de nuevo en marcha es viable.

¿UNA ESTATUA A GARCIA LORCA?

GRANADA. — Según parece las «fuerzas vivas», o inertes, de la población, planean colocar un busto del poeta Federico García Lorca en el centro de El Albaicín. Si siguen con vida sus asesinos, es de temer un segundo «asesinato» del gran granadino, esta vez a martillazos.

AHORA UN ASUNTO SERRAT

MADRID. — El cantante catalán Juan Manuel Serrat ha renunciado a tomar parte en el Gran Premio de la Eurovisión, que se ha de celebrar en Londres en este mes de abril. Serrat estaba seleccionado para representar la TLE, pero habiéndosele prohibido que cantara en catalán ha decidido no presentarse al concurso. Por su parte la TLE lo ha suplido por una mujer y al propio tiempo ha notificado al dimitente que tendrá que responder de su gesto ante los tribunales.

Si el juicio se celebra con canciones, Serrat ganará la partida.

LAS INEVITABLES DETENCIONES

«The Times» informaba el 26 de marzo que «la policía había practicado muchas detenciones en Madrid al manifestarse unos mil metalúrgicos cerca de la estación terminal de Atocha, cumpliendo consignas dadas por un movimiento clandestino obrero para hacer una manifestación en demanda de un aumento de salarios y para presentar otras reivindicaciones».

AIRE CORROMPIDO

MADRID. Según el alcalde, Carlos Arias Navarro, la contaminación atmosférica de la ciudad es grave.

El alcalde señaló que la comisión municipal de gobierno tendrá que adoptar medidas urgentes y enérgicas, tanto preventivas como correctoras.

Esta comunicación ha levantado oleada de comentarios entre los médicos, que ven con alarma cómo influye en el estado sanitario de Madrid.

Los cientos de millares de vehículos que circulan por las calles y los centenares de industrias creadas en torno a la capital, son la causa del envenenamiento progresivo del otrora saludable aire madrileño.

HASTA LOS GUARDIAS

MALAGA. — Los guardias municipales de esta ciudad se han negado a cobrar sus haberes del mes de marzo por no hallar, en el cobro, los aumentos prometidos, habiéndole dicho al alcalde: «Lo prometido es deuda».

Sí, pero que no se paga.

LAS RAZONES DE UN CONFLICTO

MADRID. — En la segunda quincena de marzo nueve trabajadores metalúrgicos fueron detenidos bajo acusación de reunión «clandestina», a la que acudieron mil obreros del ramo. Para lograr la libertad de sus compañeros, los mil quinientos empleados en la Pegaso, alias E.N.A. S.A., abandonaron unánimemente el trabajo, en vista de lo cual la empresa transformó el conflicto en lockout. Para reabrir los talleres, la dirección impone el despido de treinta y un obreros, uno de los cuales se halla encarcelado y procesado. Como el personal no está conforme con las detenciones y los despidos, no han hecho caso del levantamiento del lockout y continúa la huelga.

«HAGAN JUEGO, SEÑORES»

SAN SEBASTIAN. — El Ayuntamiento en pleno acordó elevar solicitud al gobierno interesándole el restablecimiento del juego en el Casino con fines de atracción turística. A esta pretensión el ministro de Información y Turismo opuso, públicamente, un no rotundo, mas el Ay... untamiento donostiarra insiste en que debe ser autorizado el ejercicio del juego. El asunto promete dar... juego.

LA SITUACION ESTUDIANTIL

MADRID. — Las fuerzas de Policía Armada no acuden a la Universidad de Madrid porque los estudiantes no acuden tampoco en razón a la huelga que unánimemente sostienen. Hasta que no queden compañeros presos, hasta que las reivindicaciones sean conseguidas, hasta que el sindicato libre estudiantil sea admitido por las autoridades.

Desbordado, el ministro de Educación y Ciencia, Manuel Lora Tamayo, parece que ha escogido una enfermedad diplomática, preludio de una dimisión probable.

En Oviedo el malestar universitario persiste.

En Santiago de Compostela el paro estudiantil es general, con la banal novedad de que el decano de Ciencias ha rogado «paternalmente» a los estudiantes que se reintegren a las aulas.

En vista de la inasistencia total de alumnos en las Facultades, las autoridades universitarias de Salamanca «han suspendido» las clases.

En Zaragoza hubo refriega entre estudiantes y policías, resultando nueve heridos de ambos bandos. Once universitarios han sido detenidos. El sindicato estudiantil democrático se había reunido «ilegalmente» (¡qué remedio queda!) y al levantar la sesión el gentío estudiantil se trasladó en manifestación ante Filosofía y Letras para pedir la dimisión del decano. Luego se quemaron periódicos que informaban falsamente. Aquí fue el primer choque con la Policía Armada, que venía provista de cascos, en la cabeza y en los pies. Los estudiantes enfocaron hacia la Ciudad Universitaria, siendo seguidos y acometidos por la P. A., continuando los encontronazos incluso en el recinto universitario. Entre la gritería del caso, sobresalió el ¡vivan los trabajadores y los estudiantes libres!

ANTIMILAGRO

LEON. — En la carretera de León a Astorga una motocicleta conducida por el cura Gabriel Riaño chocó con un turismo, volcando el vehículo de Riaño y ocasionando la muerte a éste. Su acompañante José Amigo, pereció igualmente en el accidente.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LAS PRESAS GRIEGAS DE YAROS

El cinismo de los tiranos es harto sabido que puede alcanzar las mayores proporciones. De ahí que, no contentos con hacer sufrir, busquen también que el sér que sufre sea sumiso; tenga la cobardía de acallar su indignación. Uno de los coroneles del grupo que detenta el Poder fascista en Grecia estuvo hace poco, en visita de inspección, a la isla de Yaros.

Se trata de un islote desprovisto de vegetación, expuesto a los vientos y frío invernal, batido por las aguas. En él hacen vida de presas doscientas treinta mujeres, de distintas edades y profesiones. Obreras manuales, maestras de escuela, artistas, abogadas, periodistas, estudiantes, contables. Unas detenidas por supuestas actividades conspirativas, otras por el simple hecho de ser esposas, madres, hijas, hermanas, de elementos considerados de oposición. Bastantes tienen hijos menores a los que no pueden atender. Algunas enfermas; otras sufren aún las consecuencias de las heridas sufridas por el trato brutal de que fueron objeto en los cuartelillos policíacos de Atenas.

Hacinadas bajo tienda de campaña, sufriendo toda suerte de privaciones; solamente por las mañanas, y en los días de temperatura un tanto bonancible, pueden respirar el aire puro del mar. Exasperadas, rebosando justa indignación, al jefe militar que rodeado de us esbirros fue a visitarlas, todas le increparon con dureza, para evidenciarle el vil proceder que con ellas se ha tenido. El coronel y sus acompañantes tuvieron que aguantar una lluvia de insultos y maldiciones.

Estas mujeres presas en Yaros han sabido demostrar que, incluso en las horas de dura adversidad, se puede y se debe mantener enhiesta la dignidad y el espíritu de rebeldía.

UNA CRITICA DE LA CORRIENTE ACRATA EN FRANCIA

El hinchado verbalismo con ausencia de objetividad no es aconsejable, ya que ello, en lugar de contribuir a una visión veraz de las cosas, crea un concepto falseado que, evidentemente, en nada se atiene a la realidad. Y es la realidad, por cruda o dolorosa que aparezca, que interesa abordar.

El compañero Gaston Leval, alma de la revista «Cahiers de l'humanisme libertaire», de la que en más de una ocasión se ha hablado en estas crónicas, ha insertado en dicha publicación un extenso estudio bajo el significativo título: «La crise permanente de l'anarchisme». Dar una referencia del mismo seguida de los comentarios que sugiere, nos llevaría bastante lejos. Quede como escueta referencia, más que otra cosa, para evidenciar lo necesarios que son estudios de esta naturaleza, con miras a aquilatar las conclusiones que se deducen de la experiencia. Aunque algunas de las conclusiones tienen un sentido general, lo escrito por Gaston Leval guarda muy particularmente relación con el desenvolvimiento del anarquismo en Francia por parte de los compañeros franceses.

Parte el autor del trabajo en cuestión de que muchas veces se adjudica a causas exteriores: circunstancias adversas, o la acción del enemigo, lo que en puridad obedece a lagunas, o insuficiencias, de las que nadie más que uno mismo es responsable. Constata un hecho irrefutable el precario descenso de la prensa actual en relación a lo que fue ayer. En efecto: para quienes hemos conocido la etapa de «Le Libertaire» semanal, y hasta diario, la revista mensual «Revue Anarchiste», e incluso frecuentes ediciones de libros y folletos, poco es lo que representa, en tanto que esfuerzo de difusión, «Le Monde Libertaire» de hoy, ello tanto por lo que se refiere a la cantidad de ejemplares que se editan, como por su espaciada aparición mensual y con dificultades. De por sí, naturalmente, ello evidencia la consistencia orgánica del sector libertario aludido.

Se manifiesta también en el trabajo citado la falta de curiosidad intelectual que caracteriza a buena parte de la militancia, ya que imbuídos de un superficial espíritu de negación, se ha dejado de lado el estudio a fondo de nuestros clásicos. De ahí que pocos serían hoy capaces, por ejemplo, de exponer en que consiste el matiz mutualista prudhoniano, ni la concepción colectivista de un Bakunin. Y a ello me parece que se podría agregar otra cosa: la mayoría de compañeros franceses han tenido propensión, en el orden cultural libertario a tener en cuenta casi solamente *lo francés*, sin apenas atalayar el horizonte ácrata internacional. Poco es lo que se conoce en Francia de Max Nettlau, de Landauer, de Rodolfo Rocker; casi nada de Ricardo Mella, de Anselmo Lorenzo, de José Prat; no se tiene idea de la obra maestra de Godwin: «Investigación acerca de la justicia política»; nada se conoce de los escritores libertarios suramericanos, tales como González Pacheco, Florencio Sánchez, González Prada, Alberto Ghiraldo. Ha sido la cultura libertaria de la gran mayoría de compañeros franceses algo de «vase-clos», o sea limitación, cerco cerrado, atención circunscrita a *lo de casa*. Si, ciertamente, en el ambiente de lengua francesa han habido buenas plumas, notables pensadores de significado anarquista. Pero no se olvide que el atalayar el horizonte intelectual con amplitud de visión es factor que ayuda a comprender mejor, evita las limitaciones particularistas que tan poco favorables son a la causa que se defiende.

Hay en el estudio expuesto por Gaston Leval unas apreciaciones diferenciando, dentro del ambiente ácrata, la concepción de la libertad de lo que supone la solidaridad. Creo que responden a una interpretación ajustada a la realidad. Frecuentemente con el señuelo de la libertad se ha eludido el sentido de la responsabilidad. «Ser solidario — dice el autor del trabajo a que se viene aludiendo — es obrar responsablemente, teniendo en cuenta la existencia de los demás, tomando parte a las actividades sociales en la medida que ello incumba a cada uno de nosotros. Lo que implica un comportamiento moral y práctico responsable.»

Existe en el haber del movimiento libertario de los compañeros franceses, el fraccionamiento de tendencias; la cosa de grupos y capillitas, las inclinaciones de algunos — recordemos lo de la «reprise individuelle», que ha hecho más mal que la peste — que abogando por un caprichoso concepto de la libertad, en pro de una autonomía de su *ego*, se han librado a las mayores extravagancias. El propio Armand había censurado no pocas veces a quienes se lanzaban a un anarquismo individualista *sui generis*, atrabiliario en todos conceptos.

También está en el haber deficitario de la organización anarquista francesa el alejamiento de la mayoría en lo relativo a la lucha sindical. Su inapetencia por parte de la mayoría en lo concerniente a vertebrar un conjunto de acción pujante; a mantener calor idealista dentro de la organización sindical, como ha habido influencia libertaria en el seno de la Confederación Nacional del Trabajo, de España, pese a sus deficiencias, que sería bsurdo negar que las ha habido y las hay.

Es lo dicho, entreverado de reflexiones por parte del que suscribe, un pálido reflejo de lo expuesto por Gaston Leval en su trabajo «La crise permanente de l'anarchisme». Es de comprender que el autor sabe que no en todo estarán de acuerdo los compañeros, franceses o no, pero no ha de poder negarse la intención de verificar un examen a fondo, una crítica objetiva. Y se esté o no de acuerdo con determinadas apreciaciones, lo importante es la intención de ir al corazón del problema. No se puede mantener una tesis simplista consistente en creer que todo *lo de casa* marcha bien. Hay que examinar lo que se es y lo que se puede llegar a ser. Y acto seguido entrar en el desarrollo de actividades, sin lo cual las teorías no pasan de ser letra muerta, y por lo tanto inoperantes.

EL SENTIDO DEMOLEDOR DE JOSE MARIA CASTELLET

Nota simpática la percibida en la revista parisina «Les Lettres Nouvelles», correspondiente al mes en curso, donde aparece una sustanciosa crónica del joven ensayista y crítico español José María Castellet, cuyo título y fragmentos traduzco del francés. Lleva por epígrafe: «La literatura española y el tiempo de la destrucción». Alude a unas opiniones del escritor Martín Santos, que, como es sabido, falleció a consecuencias de un accidente de automóvil. Decía aquél: «Por el momento, mi obra tiene un claro sentido destructor. Espero que en el futuro, y por un cierto tiempo, ella continuará a ser destructiva. En nuestra realidad espiritual española casi todo está por destruir.» A lo que aduce Castellet: «¿Porqué tanta destrucción? En una España perpetuamente en ruinas, ¿qué queda para destruir? La respuesta es evidente: las mismas ruinas, esta falsa apariencia que impide la reconstrucción de España sobre fundamentos nuevos y profundos.»

Bien por el impulso demoledor y la propensión a una total reconstrucción. Pero importa ahora no dar carácter de novedad al tratar de derrocar el fascismo y sus influencias, a modalidades de tipo marxista, que ya van fracasando en todas partes. Y menos en España, cuya historia social revela profusión de ejemplos de prácticas federalistas y colectivistas, al margen de toda influencia autoritaria.

AQUI Y AHORA

¿Qué pasa con

La generación adulta actual, incluso la que ya es más que madura, parecen estar alarmadas y preocupadas ante el sesgo tomado por la juventud en la hora presente. Y esta alarma y preocupación son las que denuncian, precisamente, la existencia de un verdadero problema juvenil, pero no por lo que tiene de simple descubrimiento, sino por el choque que entraña el enfrentamiento de la joven generación con el resto de los mayores. Estos, los mayores, no todos manifiestan el desvelo que les produce el fenómeno en el sentido de aceptación del mismo como asunto a estudiar y considerar seriamente, o dicho en términos marciales en el sentido de darle beligerancia. La gran mayoría de los viejos siguen ignorando a la juventud en tanto que realidad sustantiva, y en consecuencia persisten en adoptar la vetusta y retrógrada actitud paternalista de siempre, aquélla que consiste en reñirles como a niños discolos, en hacerles ponerse en su lugar, en castigarles como a chicos revoltosos que son y otros tópicos semejantes. Inútil es decir que esta actitud reaccionaria desean hacerla extensiva a todo: a los pueblos subdesarrollados o de distinto color epidérmico, a la hasta ahora parva población femenina e incluso al elemento obrero, inculpación que los universitarios de Madrid dirigieron recientemente al periodista Servan-Schreiber. La juventud nunca fue considerada sino como un mero tránsito hacia la edad adulta, es decir, la edad de la experiencia, del mando, de la sapiencia rectora, pero también la edad de la estratificación, del conformismo y del tópico. Era algo que había que aguantar resignadamente como el sarampión o la tos ferina, con ojo alerta pero sin darle tampoco mayor importancia. De esto se deduce que, como fuerza o clase social, no significó nada jamás ni tuvo la menor trascendencia histórica. Toda su resonancia se limitó a la virulencia de ciertas algaradas propias de la edad, sin apenas trasfondo doctrinario o social, algunas de las cuales se producían a instigación de fuerzas ocultas que la manejaban como inocente trampolín para designios más o menos confesables. Naturalmente no se trata aquí de querer descalificar a las viejas promociones. Sería absurdo. Juventud y madurez no deben ser fuerzas antagónicas, sino complementarias. Su interdependencia ha de traducirse en una progresiva, armónica y constructiva simbiosis merced a cuyo impulso la sociedad descartará el peligro del marasmo y el estancamiento. La aparente antimonia que resulta de la diferencia de edades, con todas sus previsibles implicaciones, debe resolverse dentro de un ambiente de mutua comprensión, unos aportando su fuerza innovadora y los otros canalizando esa fuerza de modo eficaz, de acuerdo con aquel razonable «Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait».

Pero es justo reconocer, aquí y ahora, que hasta los momentos actuales no hubo nunca problema por la sencilla razón de que no existió más que uno de sus términos: el de las generaciones maduras. Y ya sabemos que éstas impusieron en todo momento su mandato con perfecta solución de continuidad, instaladas en la más obtusa línea de un detestable nepotismo social. Y la juventud, por su parte, aceptó el hecho consumado y se enclaustró en un conformismo que difícilmente podía desbordar después, a no ser ante la presencia de algún hecho insólito. Con un poco más de comprensión y perspicacia debieran haber admitido que la juventud, como tal, es y debe ser un elemento de empuje revitalizador, una fuerza necesaria de promoción, el agente catalítico que pone en marcha la transformación de las sociedades e impide que se conviertan en un estamento fósil, tanto más cuanto que el mundo presente está en vías de franca e inevitable evolución a velocidad de vértigo. Es característico observar que si las generaciones maduras de tiempos pasados mantuvieron su hegemonía paternalista instalados en una posición conservadora, en los modernos continúan detentándola amparándose en esa adjetivación de «modernos» precisamente, pues es obvio que en modo alguno podrían subsistir sin la adecuada adaptación al medio evolutivo de la humanidad. Así que, incluyéndose en la denominación de generaciones modernas, y poniéndose en cierto modo al paso de la juventud, también se sienten jóvenes pero siempre autores indiscutidos y señeros del mundo cambiante, sin admitir la vigencia de una juventud a la que atribuyen, si acaso, la paternidad de modas o actitudes efímeras, carentes de nexo e influencia en el desarrollo social. Pero ¿qué se esconde, en realidad, detrás de esa escenografía precautoria y alarmista que los viejos han montado en la hora actual? Yo diría que temor, miedo a ser desposeídos y descalificados, miedo al cambio y la innovación, miedo al futuro. Unos porque creen, quizá, que los jóvenes no podrán hacerlo tan bien como ellos y otros porque se verán desplazados de su posición seguramente cómoda y lucrativa. En esta circunstancia no se trata de quién posee la razón. Queda descartado, desde ya, todo tipo de problema filosófico que se proponga como tesis la cuestión de «la» verdad y la atribución exclusiva de ella. Hablar de la verdad, así, en abstracto, es algo que se puede considerar enfático e ininteligible. La naturaleza es múltiple en sus manifestaciones y en consecuencia no hay una realidad y una razón, sino varias. La verdad en cada caso que nos ocupa es evidente que jóvenes y viejos han de coexistir y convivir — la vida es incomprensible si no se entiende como convivencia — puesto que forman parte de una realidad que es la sociedad humana. Pero no es menos cierto que dentro de ella la juventud tiene «sus» razones así como la vejez tiene las «suyas». Cuerpo social y cuerpo humano parecen regirse por similares leyes inmunológicas que aseguran a cada elemento su propia e irreductible individualidad sin que por ello deje de producirse esa maravilla que es un conjunto orgánico. Así, pues, nuestra preocupación ha de centrarse únicamente en el puesto o situación que en la sociedad ha de tener cada cual como parte integrante y eficiente de ella.

La realidad insoslayable es que la juventud está ahí. Pero no en situación contemplativa, sino en actitud expectante; no con los demás, sino frente a los demás. Esta juventud que ha surgido como por generación espontánea ya no se contenta con ser una mera etapa biológica y pide un puesto en el negocio del mundo y dice que hay que contar con ella. Existe el hecho primario de que su súbita aparición acaece después de la última y gran conflagración bélica, y por lo que respecta a España, su propia guerra civil además. El mundo de la preguerra era un mundo pautado por grandes sistemas políticos, por grandes conglomerados doctrinales, por luminosos ideales en marcha; en él tenían vigorosa vigencia ciertos supuestos infatuados y grandilocuentes que no eran más que ficticia apariencia, puro tópico, una falsa realidad yuxtapuesta al hondo dramatismo subyacente en aquella etapa. Tales entelequias quisieron inyectar al mundo una euforia carente de toda base, lo dispusieron para una esperanza mesiánica, lo prepararon psicológicamente para un parto feliz. Y la catástrofe fue terrible. Al lado de las ruinas humeantes algo yacía por tierra que no eran piedras solamente: un mundo desvalorizado y en crisis, en franco desastre moral, lanzado a un naufragio cuyos destrozados restos — ideas, sistemas, doctrinas — ya no servían ni para mantenerlo a

Desde Madrid CRONIQUILLA

POR SIMPLICIO

No somos sólo los anarquistas los que criticamos las faltas de una dictadura burguesa y ensangrentada, ya que de vez en cuando sale también alguno de la camarilla sacándole al régimen dictatorial los trapitos al sol. De ahí parece que deriva la nueva ley de *Secretos Oficiales*, que no es otra cosa más que una burda y descarada comedia, que desempeñan a maravilla los famosos bailarines de cuerda de las Cortes españolas.

En la prensa filibustera, todos los días podemos leer algo suculento, escrito con segunda intención: tapar los ojos al hombre de la calle, como si este fuera un papanatas; pero el hombre de la calle no traga el anzuelo como el Besugo; está un poco más avispado de lo que creen los titeres de plumas alquiladas.

Según el Ministerio de Trabajo, el paro obrero en toda España, al finalizar el mes febrero se elevaba a 217 045 personas y el paro estimado a 324 777. Así es que el paro ha aumentado según cifras oficiales, con relación a la misma fecha del año anterior, en un 40 por 100. De este aumento le corresponde al sector agrícola más del 50 por 100. Pero hay siempre un consuelo, porque también se acaba de aumentar estos días el presupuesto nacional, antes de finalizar el primer trimestre del año de gracia de 1968.

El presupuesto general español, fue de 244 mil millones de pesetas; pero como el tinglado español es viejo y está muy carcomido y lleno de grietas por las que se filtran los presupuestos como por arte de magia, ahora los bailarines de cuerda de las Cortes han votado otro presupuesto extraordinario de 354 526 686, destinado a varios Ministerios para que paguen sus débitos que venían flotando en el aire.

Ya lo sabes, contribuyente. Apriétate un poco más el cinturón. Y tú, bendito y manso Juan Lanas, si continúas siguiendo el mismo camino de mansedumbre, te pasará lo mismo que al paciente Job, que murió de pena en un rincón, por no sacudirse las pulgas. Y ese no es tu verdadero camino a seguir. Hay que rebuznar, cocear estar inquieto y sacudirse la carga a menudo; no es bueno para la salud vivir amodorrado como tú, amigo Juan. Sin congojas, hay que sacudirse el polvo y luchar contra todo lo injusto, que luchar es vivir. Y no seas bobo, porque siempre eres tú el que pagas los platos rotos y seguirás pagando sino te despabilas. Tanto si son impuestos directos como indirectos, como si es el nuevo impuesto sobre el valor añadido que se está implantando en Europa. Escúchame aunque solo sea de una oreja. No creas las mentiras que te dicen los economistas de salón, de que el capital paga al trabajo, no; el capital no puede pagar al trabajo ya que el capital es trabajo acumulado. Es más; el trabajo le hace crédito al capital, ya que es retribuido el trabajador después de haber ejecutado el trabajo a ocho, quince o un mes de crédito.

En todos estos casos, el patrono trabaja con moneda crédito que le hace el trabajador, sin que el patrono deposite fondos con miras a pagar el trabajo de sus obreros, como erróneamente aseguran los economistas burgueses. Es más; hasta en el caso extremo de que el patrono pagara el trabajo de sus obreros por adelantado, siendo como es el capital trabajo acumulado, no sería él el pagador del trabajo, sino que el trabajo se paga a sí mismo y deja un remanente de productos para el especulador patrono. Conque no sigas por ese camino tortuoso de la mansedumbre, no imites a Job, Juan. Sacúdete las pulgas y rebélate contra todo lo injusto, si verdaderamente sientes ansias de redimirte.

Los que se fueron

POR JUAN PEÑALVER

UNOS asesinados por Franco, algunos otros colaboran con él. Para los primeros nuestro más profundo reconocimiento y para los segundos nuestro absoluto desprecio.

« Prefiero que me mateis antes que claudicar. » Juan Peiró, delante de sus verdugos fascistas, en la cárcel de Valencia, 1940.

Juan López habrá dicho para él : « Prefiero que no me maten y claudicar. » Y ha aceptado la colaboración con los que mataron a su amigo y buen compañero. Es posible que el tiempo transcurrido haya sido causa de tan lamentable olvido. Juan López es ni más ni menos que otro hombre cualquiera, con ambiciones, defectos o virtudes, puede creer que colaborando con el Estado fascista que combatió, éste se va a caer; y no ha reparado en comprometer el nombre de la Organización, colaborando vergonzosamente con los que mataron a su amigo Juan Peiró.

Aceptar de tu enemigo sus privilegios, sus atenciones y consideraciones, es perder, voluntariamente, tu personalidad, que tanto has dicho tener; tu libertad, que tanto has defendido en las asambleas de la organización en que has militado. Ahora trabajas al dictado, has vendido tu conciencia a los que han hecho de España un cementerio y de los trabajadores legiones de mendigos que van por el mundo pregonando la incapacidad administrativa de quienes gobiernan España con toda impunidad.

Tu no has reparado en las consecuencias de tu acto, y los otros, los que esperan y desean siempre el descrédito de la C. N. T., no han reparado en difamarla en tu nombre, afirmando que eres el representante de la Organización, sin decir que tu actitud, tu determinación, sólo responsabiliza a quién, como tú, se vende a sus tiranos; te callas y es posible que te agrade que la Prensa publique y afirme que tú, en tu nuevo puesto, eres representante de la C. N. T. Creo que aún no has olvidado que la Organización nombra a sus representantes y les da la credencial correspondiente. Todo otro que no esté autorizado para la misión que *personalmente* acepta, es un impostor, un traidor, que como tal hay que considerar y tratar. No es posible que puedas haber creído que con tu gesto irrazonado puede ganar *prestigio* la C. N. T.

Si por lo menos hubieses desmentido públicamente que la C. N. T. nada tiene que ver contigo; que si bien es verdad que fuistes de la C. N. T. también es cierto que siempre has sido un político camuflado en tu vida de sindicado en la C.N.T. Porque como Juan López a secas, no habrías sido llamado de México por el ministro del Trabajo del Gobierno de Franco, y por lo que abultas has aceptado y permitido que te consideren como representante de la C. N. T., porque de esta manera tienes más personalidad y más «historia».

No olvides que tu nombre será escrito en la crónica social de España con desdén y desprecio.

Los que se regocijan de que en las organizaciones libertarias *haya disputas*, pueden estar seguros de que si algunos López reniegan de su pasado y se entregan en estómago y alma a sus enemigos de antes, enemigos eternos de la libertad, del progreso social y de la justicia, otros quedan y vienen para continuar la lucha y prestigiar a las ideas libertarias que los tránsfugas han intentado denigrar, cosa ésta imposible, porque los que de tal manera se comportan, se denigran a sí mismos, se hunden en el abismo sin fondo del que ya no saldrán jamás.

Ana Ríus Artigas

Era la compañera de Pedro Claramunt, militante de la C. N. T. muy conocido en Toulouse; muy conocido en la comarca de Igualada por su larga actuación en Papeleros. Esto dice poco a los novatos, a los *modernos*. No obstante, hombres como Claramunt han dado base a la Confederación, a cuya sindical, a veces, por edad se anticiparon.

Ana, esa compañera que le dio tres hijos — hoy, como él, dispersos — ha muerto abrumada por las enfermedades y por la añoranza de sus lares. Vino «después» al exilio, huyendo de su ex riente Capellades hundida, como el resto de Iberia, en el infierno fascista. No consiguió aquí reunir a todos sus hijos, y esto para una madre cuenta. Y el ambiente exótico, que de circunstancial semeja eterno, como la muerte.

Ana sucumbió, empero, entre familiares suyos: el compañero, y el cachorro pequeño de ambos. Morir hay que hacerlo una sola vez, y es mejor que el último aliento lo recojan los próximos, en lecho familiar, no hospitalario, ese acogimiento gélido.

El entierro de Ana fue sencillo, como sencilla fue su vida. Veinte y pico de concurrentes, hacia un cementerio situado a catorce kilómetros de Toulouse. Los entierros pierden su pompa antañona. Son ya, menos que íntimos, funcionales...

Marea que un mundo conocido desaparezca. A Ana la recordamos en figura de matrona, fresca y lozana, al pie de la librería que ella y Pedro poseían en la calle Mayor que una vez tuvimos ocasión de empedrar de cabo a rabo. Era entonces, Ana, mujer de sonrisas, esas que los compañeros de Toulouse no le habrán visto, porque el mal físico desalienta. Durante la guerra, con el compañero, junto con seis más, en la Modelo barcelonesa, empezáronle los apuros. PSUC y Cía. se vengaban de la C. N. T. capelladense después de «la semana de mayo». Una muerte por venganza personal fue atribuída a nuestros compañeros, y a pesar de la inocencia evidente la injusticia era mantenida. Comorera no tuvo moneda limpia, y a la postre el Partido le ha devuelto el cambio con la misma. Un día sorprendí a Ana, a Teresa, a María, desesperadas. La policía de Barcelona les revolvía los hogares con modales totalitarios. Intervine más autoritario que los agentes, y éstos amainaron. La cosa quedó indigna, pero sosegada. Cuando Ana ya no sonreía en Toulouse, ante mi presencia, siempre fugaz, de hombre apremiado por el tren o por las labores que nos son caras, Ana parecía recuperar aplomo moral según el rictus que se le dibujaba en la cara.

Ahora ya no está; no ha sobrepasado sus 71 años. Se acabó el Capelló, la Font Cuitora, el Carrer Major. Peret ha quedado sin compañera, los hijos sin madre; mas, es el dolor de todos. Los que nos aherrojaron de nuestra tierra no pasarán por trances mejores, puesto que las letanías no son elixir de vida.

Pedro y familia: corazón y adelante.

JUAN FERRER

Necrológica

Falleció el día 8 de febrero del 1968 en el pueblo de Bourg-St-Andéol (Ardèche) de una enfermedad cardíaca que hacía varios años que le amordazaba.

Otro compañero que nos deja en el largo camino del exilio, jardín sembrado de firmezas que yacen en el museo de nuestros pensamientos. Se fueron con sus nobles sonrisas, sin haber logrado ver auroras anheladas en confines perdidos. La muerte redime toda una existencia y aunque el cuerpo niegue su presencia, el recuerdo guarda las siluetas de los que en su vida fueron ejemplares y dignos de los ideales que sustentaban. Climent tenía sus defectos como todos los mortales, pero su bondad sobresalía por encima de su personalidad. Era un hombre con un corazón de niño.

Era nativo de Navarres, provincia de Valencia; tenía 58 años y había vivido mayormente en Barcelona, en la barriada de Las Corts. De muy joven sintió ese afán de lucha con

B.D.I.C

la juventud?

por **Juan Español**

flote. La generación que vino después al mundo halló a éste en un caos inentiligible. Los que vivieron la guerra y la sobrevivieron fueron azotados por la desmoralización y la desesperanza, pero el instinto de conservación, que es la única tabla de salvación a la que pueden asirse los decepcionados, les conminó a volver a partir de cero. Los que nacieron después también sintieron la decepción, pero se rebelaron, protestaron ante tan ominosa herencia, se revolvieron ante la imposición de un mundo del que no habían tomado parte. Las jóvenes generaciones se dieron cuenta de la falsedad de aquel pasado oropel, de la enorme distancia entre los mitos propalados y la ruda realidad viviente. Nacer en la postguerra, de todas formas, siempre es nacer en el confusionismo, en una dimensión vacía, en el seno de la decepción. Es preciso estar templado duramente por la adversidad para tener la firmeza resolutiva de volver a hallar el camino. Pero la juventud es impulsiva, se resiste a la imposición venga ésta de donde venga, y está dispuesta en todo momento a denunciar cualquier situación ambigua o cualquier impacto que le repele, lejos de pensar en una ulterior consecuencia. Y así empezó la marcha hacia la rebeldía, la fruición de romper antiguos moldes y barreras, el gozo de tomar la vida como juego; así aparecieron los «young angry men», los jóvenes airados, aquellos que John Osborne describía como «looking back with anger», mirando hacia atrás con odio, siempre recusando el mundo legado por sus mayores.

Desde entonces es posible que la juventud haya evolucionado un tanto en sus perfiles más acusados, pero en esencia continúa en la misma trayectoria. Lo primario en ella es la aceptación «a priorí» de la falacia de los ideales, la bancarrota de las ideologías que no hacen más que encubrir el despotismo y el lucro, y también quizá, la impotencia resolutiva de sus mantenedores supuesta en ellos una cierta honradez en sus convicciones. El corolario que se desprende de la actitud juvenil actual es un general escepticismo que se extiende a las mismas creencias religiosas. Y ese escepticismo — como todos — no se traduce por una acción polémica frente al mundo que recusa, sino que su característica consiste en hacer caso omiso de él, en dejarle de lado, ubicado en un criticismo estéril que, como tal, no entraña ningún supuesto reconstructivo. La juventud, pues, se atiene tan sólo a la realidad inmediata que representa el vivir al día sin más. Desconfía de todo lo que huele a especulación y huye de los dogmas, de los principios, de los esquemas idealistas y de las organizaciones con fines trascendentes. Parece preocupada en la búsqueda de una vida tranquila y segura que se traslúce de un utilitarismo que trata de procurar una existencia cómoda. Su visión de la vida es alicorta: se atiene a lo real, a lo concreto, a lo positivo pero dentro de un orden preestablecido que no pretende cambiar. Y una generación o ideología que no posee proyección y dimensión futuras en orden a una nueva estructuración social, no puede postular nada ni ofrecer nada. Bien es verdad que no puede incluirse a toda una generación dentro de este criterio masivo, pues siempre hay que contar con la levadura de una minoría capaz de hacer fermentar al resto, lo cual representa una gran esperanza. También es preciso distinguir fuera del contexto general a un sector importante de la juventud que trabaja y estudia seriamente. Pero esto no hace sino confirmar la regla, aunque las excepciones sean importantes. El joven actual es cauto, correoso, deslizante, desconfiado, individual. Procura instalarse en seguida en una posición desahogada, independizarse económicamente, tener su coche, su piso de soltero. Se ve que quiere gozar de la vida con cierto sentido hedonístico, pero dentro de un conformismo político y social que sorprende y del que aprovechan los profesionales de la política. Su vida colectiva casi no existe: busca el refugio privado de la familia, de la amistad limitada; acude a los teatros, oye música, lee, se ilustra como haría cualquier hijo de burgués. Para él no cuenta aquella vida casi de milicia de la juventud enardecida de la anteguerra para quien el hogar era sólo «le repos du guerrier». Y si alguna se advierte es la forzosamente impuesta por la aglomeración de los grandes centros de trabajo o en las universidades durante las horas de labor. En estas últimas es donde se hace notar un principio de organización sistemática de más alto vuelo que puede trascender a otras esferas. Pero su acción revolucionaria la limita en marcos demasiado estrechos, reuniones de jóvenes afines no muy numerosas, amistades más por motivo educacional que otra cosa, más por placer que por la responsabilidad de una tarea a la que se adhiere alma y vida. Sexualmente es audaz: desecha de plano los prejuicios que llama «burgueses». Sin mencionar a los países donde la cuestión sexual hace tiempo que discurre por sendas de amplísima tolerancia, admite las relaciones prematrimoniales y hasta extraconyugales, si bien hay sectores que continúan en la línea clásica de la fidelidad a ultranza. Pero en general es evidente que camina hacia una moral sexual nueva a la que la Humanidad pone proa por modo indeclinable desde hace varios decenios.

En este cuadro general que sólo pretende ser una exposición objetiva, alguien pudiera creer, por el contrario, que es una crítica y adversa además, en la que se hiciera resaltar el aspecto más sombrío. Nada de eso. La juventud actual es inteligente, sana, generosa, innovadora, iconoclasta, anticlasista, integradora. Se acerca a los problemas con ánimo resuelto, odia la injusticia allí donde se halle, trata de comprender a los demás, posee un alto sentido de la solidaridad. Unicamente se echa en falta una firme proyección futura, una organización coherente, una posición concreta. Lo que hace lo hace desde «aquí» y para «aquí». En cierto modo podría parangonarse al hombre compasivo que pretende por medio de la caridad solucionar, o más bien paliar, los terribles desequilibrios de la humanidad doliente. Pero todo esto que se debe a la decepción, al escepticismo y la desesperanza no debe continuar por mucho tiempo. Todos los problemas tienen solución y todas las cosas su término. Ha de volver la esperanza florecida, la imaginación creadora, la fe en los destinos del mundo, la firmeza en los ideales de redención. Hemos de confiar en la juventud de ahora, en la que vendrá después y en las que seguirán viniendo. Cada vez serán más cultas, tendrán una visión más certera de los problemas, ocuparán un puesto en la sociedad en edades que nuestros antepasados no habrían podido soñar jamás y, sobre todo, traerán eso: juventud, que es tanto como decir fuerza, nueva savia, salud y vigor con que relevar o apoyar a las generaciones cansadas. Los más viejos habrán de ser comprensivos, habrán de dar un margen de confianza a una dinámica que pide expansión y actualidad y abrirán cauces por las que discurra como fuerza domeñada y constructiva. No se puede ignorarla, no caben tácticas de avestruz. A estos jóvenes que tienen hambre de futuro y de innovación no puede contestárseles con las cándidas y cínicas palabras de María Antonieta: «Qu'ils mangent de la brioche!».

AREA MUNDIAL

LA CAUTELA

En varias ocasiones hemos manifestado recelo, cuando no oposición, a los intentos de infiltración marxista en elemento libertario. No diremos que la plaga bolchevique haya conseguido un éxito, por pequeño que sea, en nuestro elemento. Mas ahora el fenómeno... catequístico se repite, sino bajo la enseña de Moscú, sí con el relumbrón «revolucionario» y con el peine gratuito de peinar barbas guerrillero-leninistas.

La voz «revolución» siempre es gaje de buena pesca en aguas confusionistas. Un buen anzuelo para tirar cordel y llenar cesto con peces de las especies merlucio, cándido y bablo. Al avisado, las sutilezas chinas y cubanas no lo adormecen; pero ni en casa todo el mundo se despabila.

Nos confesamos extrañados ante estas voces «mixtas» (ni carne ni pescado, ni ajo ni cebolla) que con pertinacia inaudita, nueva en campo anarquista, insinúan periódicos nuestros de Bélgica, París, Toulouse y Méjico, como mercancía superior cuando en realidad es leninista, castrista y, por ambos raíles, de dirección totalitaria. Que en los países comunistizados el anarquismo no sea tolerado y si encarnizadamente perseguido se comprende fácilmente. Lo incomprensible es que en nuestros periódicos la cizaña totalitario-marxista sea acogida sin que una sana reacción se opere entre los compañeros.

Se nos acude este comentario preliminar por una reflexión que nos llega referente al comentario «favorable» que el comunicante cree hemos emitido con referencia al «deshielo» dictatorial que parece operarse en las «democracias populares» hasta aquí obedientes a la U. R. S. S. En realidad nuestro comentario referente a la situación actual de Checoeslovaquia, prevé, pero no asegura; advierte, pero no certifica. Como al que más, las evoluciones políticas del comunismo de Estado nos mantienen en recelo, actitud que no impide seguir los acontecimientos aludidos para sacar, finalmente, la consecuencia adecuada a los mismos. ¿Qué ha de hacer la información libertaria, sino eso?

Nos guardaremos de afirmar «esto» o «aquello» a la ligera. Tal vez la revolución cubana nos pilló los dedos. La alegría popular, lo rojinegro, el fin de una tiranía... Costó, luego, adaptarse a una situación... nuevamente dictatorial por lo que duele aceptar que, un paso considerado adelante, ha resultado atrás. Y que ahora, a estas alturas, haya compañeros que, a título de barbas, tiros y estrategias publicitarias, traten de hacernos tragar la píldora ponzoñosa del revolucionarismo... marxista que un tan considerable atraso le acarrea a la revolución social igualitaria.

No caeremos en la candidez de considerar al comunista Dubcek como garantía de libertarización de la política oficial checa. El solo hecho de que esté investido de hombre poderoso, en clave de la situación, nos desarma para considerarle mejores intenciones. Que un partido proclame su afán de democracia... dirigida, nos convence rápido de que se trata de una simulación destinada a conjurar un descontento engendrado por 22 años de dictadura seca. Y aunque los decires de la plana mayor del comunismo checoeslovaco en parte fuesen sinceros, siempre quedaría en vilo la presión del Estado-pulpo que es Rusia, con tantos soldados como habitantes hay en Checoeslovaquia, con tanto material guerrero moderno como pueda existir en todo el resto de Europa.

Ultimamente, y como secuela de la reunión de rabadanes comunistas conducida por el pastor mayor ursino, Dubcek ha expresado en la Plenaria del Partido un par de afirmaciones que se nos antoja calificar de alarmantes, a saber:

«La confianza no es posible sino ejecutando tareas positivas y rechazando reivindicaciones demagógicas e histéricas.» Y, seguidamente: «La política del Partido será mantenida en la teoría viva del marxismo-leninismo, y en lo que se refiera al control de la opinión pública, el Partido permanecerá como principal fuerza orientadora y organizadora.»

Concluyente. Pero: ¿se trata de una coacción — armada — del Kremlin, habida cuenta de la lección mortal de Berlín y Hungría? ¿O se trata de una marcha atrás voluntaria? ¿O estamos aún en el balbuceo de una situación verazmente nueva?

No consultaremos a la pitonisa ni haremos pronósticos por nuestra cuenta. Como libertarios y racionalistas, nos atendremos a la sucesión de los hechos y a las consecuencias claras que se desprendan de los mismos.

Acordémonos de los viejos

El riesgo permanente de que los trabajadores pierdan su empleo, se agrava a medida que el obrero va entrando en años. Si nos fijamos en la página de anuncios de los periódicos, vemos que, a partir de cierta edad — 35 años, a lo sumo, 40 — las posibilidades de mejorar su capacidad profesional y, por ende, su situación económica, están vedadas para los que tienen más años. Vemos también que los cursos de reeducación o readaptación profesional están destinados a hombres relativamente jóvenes. Para los más viejos, nada. Si en razón de la crisis de trabajo, del progreso técnico, de la automatización o de otra circunstancia parecida se quedan en la calle, no les queda otro recurso que el de inscribirse en el censo de paro forzoso y contentarse con el mísero socorro que el Estado concede a los parados.

En razón de la política actual de concentración capitalista, observamos también que el número de viejos trabajadores afectados por las concentraciones, compresiones y otras medidas por el estilo ha ido aumentando considerablemente. Todavía está reciente, el conflicto de los astilleros de Saint-Nazaire, provocado por las medidas de *racionalización* de la dirección, cuyo resultado más directo fue el de dejar sin trabajo a muchos obreros que habían sobrepasado los cincuenta años. La televisión — que entre tantas cosas malas nos hace ver alguna de interés — nos mostró la tragedia de los que quedaban condenados a no volver a trabajar más en el lugar que habían ocupado desde jóvenes. La respuesta de uno de ellos, fue verdaderamente patética. A preguntas del reportero, que le interrogaba sobre sus posibilidades de readaptación profesional, contestó que la única posibilidad era la de ir al cementerio. Respuesta amarga y pesimista que refleja el dolor del que es lanzado al arroyo después de una existencia laboriosa. Se cuenta que en ciertas islas de Oceanía, hacen subir a los ancianos a los cocoteros más altos. Una vez han llegado arriba, los que están abajo sacuden con violencia el árbol. Si el anciano, que está cogido de las ramas, no es lo suficiente fuerte para aguantar la sacudida, tanto peor para él. Se estrellará contra el suelo y será una boca menos que habrá que llenar. Si el procedimiento que se emplea en los países llamados civilizados no es tan cruel, no es menos cierto que todavía no se ha logrado que los que durante toda su vida han ofrecido su esfuerzo a la sociedad, obtengan el derecho íntegro de gozar de una vejez tranquila.

Indudablemente, algo se ha hecho en este sentido, pero la ayuda a los viejos trabajadores debería constituir una preocupación constante de los jóvenes y de los que todavía están en la fuerza de la edad. Además y esta es de suma importancia, hay que propugnar por una simplificación del sistema de seguridad social que en la actualidad constituye un enorme aparato burocrático, fuente de arbitrariedades, e injusticias. ¿Por qué regla de tres los trabajadores del campo, por ejemplo, han de tener un régimen de seguros diferente de los trabajadores de la industria? ¿Por qué tienen que haber tan enormes diferencias en las pensiones que se perciben? ¿Por qué los sindicatos obreros no propician la concesión automática del retiro obrero a una edad determinada sin tener necesidad de recurrir al papeleo y a los trámites burocráticos actuales? Cuestiones estas que merecen ser tenidas en cuenta por las organizaciones obreras.

Naturalmente, cabe preguntarse hasta qué punto los sindicatos reformistas pueden ser capaces de imponer un sistema de seguridad social verdaderamente justo y humano. Cuando vemos que hay centrales sindicales partidarias del aumento jerarquizado de salarios, que en la práctica significa que a los que más ganan más se les aumenta, hay para dudar de la eficacia de su acción en favor de los trabajadores más desheredados.

Sin olvidar nuestro objetivo final, que debe ser la emancipación integral de la clase trabajadora, pensemos en nuestros predecesores que antes que nosotros sufrieron la explotación capitalista y que lucharon con denuedo para que ésta fuera menos dura.

Cristóbal del CAMPO

NEBULOSAS EN EL CAMINO EN PERIODO DE DEPRESION

Las nebulosas que impiden ver claro el camino de la emancipación en nuestro movimiento se producen en todos los tiempos. Pero en los perodos de depresión se presentan con frecuencia y por el estado de debilidad del movimiento son más peligrosas. Y el examen clarificador, en lo posible se hace más necesario.

En medio de la infernal baraúnda en que se debate la humanidad, si escuchamos los partidos y las sectas de los más diversos colores que dicen luchar por el bien de todos los hombres y les diéramos crédito, nos vendrían ganas de desechar nuestras locas ilusiones, apearnos del Rocinante, y acostarnos para recuperar los esfuerzos vanamente perdidos. Pero si analizamos las diversas teorías redentoristas a la luz de la experiencia, da pena constatar cómo con ellas se puede engañar por tanto tiempo a los pueblos. Y más pena aún constatar cómo tan falaces doctrinarismos se infiltran en nuestros medios y promueven nebulosas con las que se pretende desviar y conducir a río revuelto.

Los motivos que determinan los períodos depresivos son distintos, aunque el estado de parálisis en los que se debaten los movimientos no lo sea. En España, Argentina, Italia, Bulgaria, Cuba, Rusia, la depresión en la que se debate el anarquismo su principal causa fue, y es, una brutal represión que lo hizo desaparecer de la superficie. En Francia, Suecia, Estados Unidos, Uruguay, en los que el Movimiento tuvo sus períodos heroicos, el principal motivo de su descenso es la adaptación al conformismo, al mal menor. Y el conformismo, como la adaptación al mal menor, tiene teóricos y teorías que conviene analizar hasta donde sea posible.

El cansancio. — La resistencia para afrontar las adversidades, que la naturaleza puso en cada uno de nosotros tiene sus límites, como lo prueban los que se mueren en la marcha y los que se mueren al lado del camino o muy distanciados del camino. El cansado por agotamiento que se queda a descansar al lado del camino — caso Mella —. Pero sin pretender contagiar al Movimiento con su cansancia y ellos son, a mi entender, dignos de todos los respetos. No así los fatigados — que los hay de todas las edades —, que se esfuerzan por fatigar al Movimiento y detenerlo en marcha. El cansancio moral limita la visión de las ideas y el coraje para luchar por la causa. Y lo más aconsejable en tales casos es el enclaustrarse en una casa de reposo.

Los revolucionarios de estaca. — A la revolución contribuyen todos los esfuerzos del pensamiento y la acción tendentes a renovar usos, costumbres, condiciones de vida en bien de todos los humanos. Pero no pocos buenos compañeros que se iniciaron en los tiempos heroicos a mamporrazo limpio, cuando llegan momentos como sucede en la clandestinidad y el exilio, que la posibilidad de accionar es limitada o nula, los gana un estado de aburrimiento que los aparta de la lucha, lo que es lamentable, porque, para comprender que nuestra revolución social como así la acción regresista son dos corrientes opuestas y permanentes en toda la trayectoria de la humanidad, no se precisan títulos universitarios. Por otra parte, el que los dictadores y los Estados hagan desaparecer nuestros movimientos de la superficie, no es una prueba de su debilidad ni de su ineficacia; es, por el contrario, una prueba de que estos movimientos con su empuje ponen los sistemas tiránicos al borde del abismo. En los períodos que una conducta activa no es posible, deben aprovecharse para cargar el espíritu de los pueblos de odio contra las tiranías y de ansias de libertad; algo así como el cazador que se detiene en el camino para cargar su escopeta, pues de nada valdría apuntar y tirar del gatillo si la escopeta no está cargada.

Destemplar las ideas y limitar su alcance finalista. — El declive en compañeros que descienden a ex compañeros tiene su prólogo. Y éste se anuncia con la cantinela de que las ideas anarquistas, por su posición revolucionaria, asustan y que por su largo alcance finalista no son comprendidas. Y para que uno las comprenda y acepte es necesario destemplar su contenido revolucionario y limitar su alcance poniéndolas a la medida de la capacidad mental del vulgo que nos rodea. Al respecto es fácil comprender que si el Movimiento renunciara a la acción revolucionaria para abrirse camino hacia un mañana mejor, para no presentarnos en público como elemento estéril o menos secos, habrá que anunciar otros métodos más eficaces... como son las rogativas y las procesiones para que los poderes divinos o parlamentarios hagan llover y fertilicen nuestros deprimidos sembrados. En cuanto al limitar las ideas a la medida mental del vulgo, sería una vulgaridad más en las que el vulgo pondría sus esperanzas perdidas.

Si nuestro Movimiento y las ideas merecen prestigio, no es por lo que tienen de vulgar, sino por lo que lo destacan del vulgo y de lo anodino con que se engatusa a los pueblos para perpetuar su penosa situación. Y como nuestro Movimiento y sus ideas finalistas no son flor de un día, sino flor de toda la vida, el que los azares del continuo luchar nos obligue a hacer el camino a pie, no debe hacernos perder la esperanza de que llegaremos a hacerlo en cómodos transportes.

Los portavoces de la depresión. — La depresión tiene sus voceros y su lenguaje. Publicaciones que fueron buenas tribunas del ideal anarquista, propagadores y animadoras del Movimiento que responde a los principios de la A. I. T., llenan sus columnas con pálidas protestas y lamentos contra los malos gobiernos porque «no son lo suficientemente democráticos», contra los malos comandos de las grandes sindicales porque no son lo suficientemente revolucionarios..., contra las guerras injustas... que es tanto como hacernos creer que desaparecerá el árbol si se le cortan las hojas. Y el poner fin a tanta falsificación, y al descubierto tantas falsificaciones, debiera preocupar más a los que realmente sienten en anarquista a pesar del estado de depresión que los circunda.

S. FERNANDEZ

COMUNICADOS

JIRA INTERREGIONAL A LES ANDELYS

A 140 kilómetros de París, con punto de concentración en el Château Gaillard. Acto organizado de común acuerdo por los núcleos confederales de Normandía y Zona Norte, la Peña Racionalista y la Agrupación Juvenil «Golem».

Siendo Les Andelys un punto convergente, se espera numerosa asistencia de compañeras y compañeros. Habrá charla, juegos, nota geográfica y alguna artística.

Fecha de esta primera Jira de la temporada: 28 de abril. En la administración del «C. S.» queda abierta la lista de inscripciones para el autocar o autocares que precisen para el traslado de compañeros y familias al lugar de la Jira.

EXPOSICION PICTORICA

La Agrupación Juvenil «Golem» prepara una Exposición de pinturas y dibujos para mediados de mayo, con obras de afiliados suyos, y de artistas consumados que se han prestado a cooperar a esta demostración de arte.

Para mayor amplitud, la entidad organizadora invita a cuantos jóvenes tengan afición al noble arte del pincel y el lápiz, a concurrir a esta Exposición de «lanzamiento» de valores nuevos.

La Exposición durará una semana y tendrá efecto en el 24 de la rue Ste-Marthe, París (X), Metro Belleville.

Para informes: Agrupación «Golem», a la dirección indicada.

F. L. DE HOUILLES

Asamblea de la F. L. de Houilles, que tendrá lugar el domingo 21 de abril, a las tres de la tarde, en el lugar de costumbre.

CONFERENCIA EN PERPIGNAN

Invitamos a todos los compañeros y simpatizantes de esta F. L. y de las FF. LL. del departamento, y a todos en general, a asistir a la conferencia que tendrá lugar el día 20 de abril a las 9 de la noche en la sala Arago, mairie de Perpignan, en la cual el compañero Miguel Celma disertará sobre el interesante tema «El pensamiento de Camus».

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 14 de abril a las nueve y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Discusión del orden del día del pleno regional.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunica a las FF. LL. y compañeros limítrofes y de la localidad, que en ocasión del Mitin de Alianza Sindical en Toulouse, la A. S. perpiñanesa organiza viaje en «cares» para asistir al citado acto. Precio del asiento: 20 frs. Dirigirse a los compañeros Bueno y Barbés.

PARADERO

—Deseamos ponernos en relación, lo más pronto posible, con el compañero Curtis Ernesto, tenor de Opera de origen catalán de la barriada de Las Corts (Barcelona) que últimamente residía en los alrededores de Montpellier. Dirigirse a Vicente Cruz, 16, rue Sargent Bobillot, 34-Béziers.

EN MACON

Gran Mitin de Alianza Sindical

El domingo día 21 de abril a las 9 y media de la mañana, en la Sala de los Sindicatos, Plaza des Cordeliers (junto Plaza Carnot).

Participarán como oradores:

Alejandro LAMELA, por la C. N. T.

Camilo CELA, por la U. G. T., bajo la presidencia del compañero Michel CATTEAU, secretario de la U. D. de F. O. del Saône et Loire.

¡Compañeros! ¡Antifascistas en general! Acudid a oir la voz de los trabajadores españoles en el exilio.

Invitamos cordialmente a todas las FF. LL. del Núcleo y núcleos limítrofes.

S. I. A. DE CASTELSARRASIN Y MOISSAC

El domingo 21 de abril de 1968, a las 15 horas, tendrá lugar en la sala de fiestas de Castelsarrasin un Festival en el cual el renombrado Grupo Terra Lliure, de Toulouse, en su completo, nos presentará el siguiente programa.

Primera parte:

LOS GRANUJAS

zarzuela cómica en un acto y cuatro cuadros, original de Carlos Arniches y José Jackson Veyan, música de Valverde (hijo) y Torregrosa.

Segunda parte:

Escogido repertorio de «Variétés» en canciones típicas y modernas, solos y dúos, alternando con bailes ejecutados por el cuadro de ballets bajo la dirección de Amparito Navarro. Al piano, la profesora Mme Ramis. Presentará el espectáculo la dinámica y simpática Tina Prat.

DINER-DEBAT

La *Tribune Neutraliste*, organe du Mouvement Neutraliste Mondial, organise le mardi 7 mai 1968 à 20 h. au restaurant chinois «Le Temple de l'Opéra», 19, rue Saint-Roch, Paris (1er) un DINER-DEBAT sur «le problème du désarmement et de la paix dans le monde», animé par M. Lê-Minh-Hai, membre du comité de patronage de la pétition pour qu'un Referendum international sur le problème du desarmement, constitué à l'appel du journal «La Voie de la Paix», dirigé par M. E. Bauchet.

Présidence d'honneur: M. Charles Auguste Bontemps. Plusieurs orateurs pacifistes - mondialistes intégraux prendront la parole.

Participation aux frais: 20 frs. Réservation de place: M. Kiên, tél. Opé. 34-03. Métro: Palais-Royal, Tuileries, Pyramides. Tenue correcte de rigueur.

ADMINISTRATIVAS

—Nisse Lätt, Göteborg (Suecia). Recibido giro 93,34 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» por el año 68.

—Marco Emilio, St-Pierre des Corps (37). Recibido giro 30 frs. pago «C. S.» hasta 31-12-68.

—Rebordosa Fco., Montreal, (Canadá). Recibido cheque 20 D. para «C. S.» y «Umbral» año 1968.

—J. Aznar, Montreal (Canadá). Recibido 5-3-68 cheque 15 D. pago hasta final 67 «C. S.» y «Umbral».

—J. Fajardo, Eliot Lake (Canadá). Recibido cheque 10 D. Ocurre que lo has puesto a nombre de Francisco Romero. Di si no hay error de cheques.

COLUMNA DEL EMIGRADO

Hay que encender la yesca

Hoy hablamos nosotros, los del COMBAT SYNDICALISTE. Es lógico que lo hagamos, por interés de la causa. Una hoja libertaria, o anarcosindicalista, no se escribe ni mantiene para pasar el tiempo. Un periódico de clase tiene un propósito definido: lograr nuevos adeptos circulando, introduciéndose por todas partes. En eso estamos.

Nuestro semanario se ocupa de los emigrados y de las ideas; de la Confederación tal como fue y como sigue siendo; de proyectos futuros, y de practicar los idem responsablemente determinados. LE COMBAT SYNDICALISTE informa, estimula y sugiere. Es entonces, hoja apta para circular por entre novatos o desconocedores de la C. N. T. y del acratismo.

Pero resiente la falta de juventud en nuestros medios. Los maduros la reciben, la leen y la coleccionan, u olvidan. Es algo, pero no lo bastante. El «C. S.» debe airearse, salir del coto de las Federaciones Locales. Ha de propagarse fuera, ha de hacerse llegar a los estamentos por ahora libertariamente baldíos. Hay que crear grupos dinámicos y espontáneos que den alas a nuestra prensa, que compensen el gran esfuerzo que supone el mantenimiento de nuestras ininterrumpidas publicaciones. «SOLI», «CNT», «Cenit» y «Umbral» han llevado o llevan muchos años de vida en Francia — ¡más de veinte! —, lo que prueba solidez de recursos. ¿Por qué entonces este potencial no proporciona un mejor resultado? Porque cada publicación nuestra cae como hoja atascable en cada hogar de compañero. A nadie se le puede exigir una movilidad que no esté en su carácter, en cuyo caso son los organismos quienes deben tomar la iniciativa. En España «SOLI» y «CNT» eran voceadas por las calles, y por ello el Movimiento crecía, llegándose a desarrollar pujantemente. En el exilio no se vocea papel alguno, pero compañeros no faltan que lo introducen en ambiente «forastero» a nosotros. No tienen pereza y atacan, propagandísticamente, a los emigrados económicos. Un compañero de Montpellier lo ha manifestado aquí recientemente, y en París a españoles semejantes se les va la zaga papel en ristre... Nosotros mismos hemos probado suerte en trabajadores de éstos que regresan o que se quedan, y si algunos resultan hoscos otros se revelan abiertos, favorables. Que los hay, compañeros; solamente se trata de descubrirlos en el tajo, en la vecindad, en las aglomeraciones festeras. De España estamos publicando informaciones directas interesantísimas, y ello los «económicos» deben conocerlo igual que nosotros. Orientaciones falsas circulan por ahí a porrillo y nuestras verdades escritas pueden desinfectar el ambiente. La información cuaja en todos, y si algunas colaboraciones no les resultan del todo comprensibles a los novatos, ya se acostumbrarán poco a poco, como se acostumbraban los de España en los que consideramos nuestros tiempos.

LE COMBAT SYNDICALISTE actualmente sale perfectamente apto para ser «desparramado».

...Con unos consejos previos para colaboradores y divulgadores:

No enviar al «C. S.» artículos *vidriosos*.

Escribir, en el aspecto que sea, con empeño constructivo.

A la primera entrega, no hacer pagar el periódico. Que las FF. LL. sepan hallar solución a este mínimo problema económico (los paquetes se sirven con descuento).

No entregar nuestro semanario por la cara francesa a los españoles. La cuarta página resulta, para el caso, directa. Lo francés les irá prendiendo si persisten en vivir en Francia.

Y quien sepa más, que lo ponga también en práctica.

LE COMBAT SYNDICALISTE

M. Climent Marco

que nuestras generaciones fueron marcadas, y puso en el transcurso de su existencia, toda su voluntad, único tesoro que poseía, al servicio de la C. N. T. Pertenecía al sindicato de la Construcción.

Fue uno de los pocos que se evadieron de Alicante al fin de la guerra y cruzó casi la mitad de España a pie hasta llegar a Francia, donde, como los demás, también tuvo su viacrucis.

Fue enterrado civilmente el sábado día 10, acto que fue muy asistido pues hacía 25 años que residía en aquel pueblo, en el que gozaba de muchas amistades y simpatías, por su conducta y por haber hecho la resistencia en el departamento.

A su abnegada compañera Andrea y a su hermano Salvador y a sus hijos Irene y Miguel, los compañeros de Las Corts, les aseguramos compartir con ellos el gran dolor por la pérdida del ser querido.

Uno de Las Corts

DISCOS

En casa el mes de marzo de este año ha transcurrido, gracias a S.I.A., bajo el signo de Fermín Salvochea. Su faz mística, entre grave y bonachona, nos ha mantenido en deseos de bondad, comprensión y energía. El gran Fermín, tan dignísimo, ¡y tan presidiado!, ya fue estimado en vida y ahora, en la lejanía del recuerdo, nadie queda, ni en lo ultra-reaccionario, para odiarle y maldecirle. El mundillo de la gallofa, de la pègre, lo estimaba, cosa inaudita y difícil, y los buhos de sacristía lamentan, en secreto, haber perdido un santificable.

Fermín Salvochea y Luisa Michel se equivalen. Amador del Campo — que había conocido a Fermín en Riotinto — en 1916 imaginaba, para ambos, un espiritual casamiento.

Un ex recluso de El Hacho, siempre taciturno, libre ya de cadenas, cuando en nuestro sindicato se nombraba a Fermín Salvochea se quitaba la gorra, se recogía. Yo sonreía de tí, entonces, Buenaventura Taixé. Ahora no. Porque incluso en sombra que ya eres, te comprendo integralmente.

Muertos Salvochea, los «doctores» Puente y Pujol, y el valenciano Juanito Garcia, ¿quién queda practicando la solidaridad sin cálculos, o sea absolutamente desinteresada?

Gracias, S. I. A., por tu evocador Calendario.

Servicio de Librería

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

Crime et Société	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«L'homme révolté», A. Camus.	5.00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5.50
«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Pasión y poesía», C. Carpio	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari	18,50
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Sangre Negra», R. Wright	20,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00

Giros y pedidos a Roque LLOP
24, rue Ste.-Marthe, Paris, (X)
C.C.P. 13507 56 Paris

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

IMPRESION

OTRA vez la Confederación Nacional del Trabajo. ¿Otra vez? Si, otra, otras y siempre. Ayer unos, hoy nosotros, mañana «ellos». Siempre. En 1909, en 1917, en 1921, en 1930, en 1936, en el Exilio, en el Palais des Sports, en la Mutualité. Aquí nos hemos visto nuevamente los de siempre y «ellos», los jóvenes, los sucesores, los eternizadores de la C. N. T. y del Comunismo Libertario. No está muerto, eso. *¿Eso? ¡Esto! La C. N. T. y el Comunismo Libertario; y nosotros y ellos, los de hoy y los de mañana, ¡los de siempre!*

No hay muerto en casa, señores. Con la muerte en la sangre pasan algunos por la calle, en el duelo de su propio entierro. Ningún difunto en la Sala de la Mutualité. Todo un mundo vivo, entusiasta, trepidante. Todo un concurso vibrante, muchos centenares de compañeros y compañeras venidos de Vierzon, Orléans, Evreux, Le Havre, Dreux, y de docenas de pueblos del contorno parisino gozosos de aportar su concurso directo a unos cientos de compañeros de la capital.

La animación en los alrededores del Palais de la Mutualité era característica de los grandes días confederales, con explosiones de alegría por reencuentros inesperados, y otros previstos pero, con ansia de compensar los años de no haberse visto.

Al mitin, París acudió con paso tardo, de ya llegaremos, esa confianza que nos hace tomar el Metro siguiente. Los de fuera, esos no; vieron, por el camino, aparecer la primera luz del día. Por tempraneros, los foráneos. Igual que en Madrid, Barcelona, Sevilla y Valencia. No obstante, a medio acto, el mismo ya estaba bien «poblado». El golpe de vista era satisfactorio pese a los que reservaron su «mutualismo» para la tarde.

En esta, el espectáculo resultó florido, de primavera humana. Un par de miles de almas, por lo menos, irrumpieron en la Sala con esa animación tan española. El orden del espectáculo se prometía magnífico, mas el espectáculo «nuestro», el de tanto compañero reunido para un acto de afirmación y altamente fraterno derramó alegría en todos los corazones. No es que cada compañero necesite el calor ajeno para comportarse libertariamente, no; cada compañero es muy él, ES MUY INDIVIDUO. Pero sentirse, una vez al año, rodeado de centenares de afines, de un par de miles de hermanos en ideas, entra en lo hondo del sér y afirma, aún más la convicción de que la causa tiene, arraigo, futuro, o vivencia eterna.

Exito de la Jornada Confederal de París

EL MITIN

AL entrar en la Sala sorprendió gratamente a la concurrencia un grande y hermoso letrero con una cálida leyenda marcada sobre fondo rojinegro, verdadera nota emocional y de arte: *Solidaridad con los obreros y estudiantes españoles en lucha.* Plácemes a los compañeros jóvenes — y a los menos jóvenes — que trabajaron esforzadamente para interpretar en pancarta el sentir del mundo confederal que se iba acomodando en las butacas.

El acto correspondió presidirlo al compañero SORIANO, secretario general de la Confédération Nationale du Travail, quien dijo:

Este mitin, organizado por la C. N. T. F., tiene por objeto solidarizarse con los pueblos oprimidos, particularmente España, Grecia, Portugal y población negra norteamericana; y para repudiar la guerra del Vietnam y toda suerte de guerras; para afirmar una vez más la lucha de clases, la pugna del proletariado contra los capitalismos, clásico o de nuevo cuño. La C. N. T. se manifiesta sin transigencias, cara a un futuro que el sindicalismo amorfo, tan generalizado en nuestros días, desdeña. Soriano cede la palabra al compañero

NICOLAS, viejo y aguerrido sindicalista, quien declara que el problema español es similar al griego en orden a las dictaduras que afligen a ambos pueblos. Por sus cincuenta años de experiencia sindical internacionalista, Nicolás, que ha vivido cerca de Grecia, puede dar referencia de este país por haber seguido su política atentamente. La rémora reaccionaria griega tiene visos de hereditaria. Vencida la dominación de los turcos, la independencia no se reveló favorable al pueblo, sino a la casta dinástica. Los ensayos de liberalismo fueron cortos y siempre truncados por el militarismo, fuerza impositiva dejada en contagio por el sultanato desaparecido. La época liberal más pronunciada fue la de Venizelos, terminada igualmente a sablazos. Los generales de la corte son constantes en su tarea «histórica» de impedir el avance del pueblo griego. El pacto atlántico no trajo guerra, pero dio persistencia al reaccionarismo de clase. Los trabajos se paralizaron, como lo están ahora. Los comunistas introdujeron las guerrillas de Markos, que debieron fracasar por servir a la U.R.S.S. y no al interés popular griego. Siguió un ensayo de vida constitucional, terminado por golpe de Estado. Las elecciones representan la cosa más fútil en Grecia, y cada vez que los generales desenvainan el sable contra el país, la situación queda más agravada. Ahora la dictadura anuncia una nueva Constitución, hecha a medida de los dictadores. Habrá referéndum como los habidos en la España franquista. El resultado es conocido de antemano: el «triunfo» del gobierno castrense. La oposición, absteniéndose, hará un vacío civil, pero los militares no se inmutarán por ello. Será en septiembre que intervendrá la disyuntiva, y será entonces que empezará la lucha verdadera entre la dictadura y el pueblo. Este se considera con la Razón y la Justicia, y los generales enviados de dios. El programa económico de éstos es el mismo de Papandreus, y para ello el equipo militar dio el golpe de Estado...

Asegura que el P. C. italiano, junto con el P. C. español, tratan de ocuparse en directiva del problema revolucionario en toda la cuenca mediterránea. Ojo avizor, pues el comunismo trata de desparramarse por doquier para extender el despotismo universal.

EL PRESIDENTE lee una fraternal adhesión de la C. N. T. española del Núcleo de Normandía.

T. M. MARTINEZ ocupa la tribuna en nombre de la Regional C. N. T. E. Zona Norte. Emite saludo del organismo que representa y proclama su satisfacción por la Jornada libertaria que se está celebrando. No se trata de un acto de rutina, sino de una demostración vital, de una continuidad activista en pro de la causa. Somos los de siempre, no importando edades. El anarcosindicalismo no es privativo de jóvenes ni de viejos ni apto para seres escépticos. No faltan socarrones que nos interpretan voceros de la Edad de Piedra, siendo ellos los verdaderos petrificados. Hace treinta años se nos quiso dejar aplastados. Allí mataron y encarcelaron, y aquí vinimos heridos de bala o en los sentimientos. Pero ni allí ni aquí perecimos. Treinta años después aún manifestamos multitudinariamente, probando ello que ni el tiempo ni la maldad fascista ni la oposición por sistema han logrado abatir al Movimiento libertario. Después de la gran tragedia la C. N. T. quedó restablecida, moralmente recuperada, manteniendo su dignidad y sus principios manumisores. Tampoco el sindicalismo politizado, durmiente, ha conseguido catequizarnos. Háblase en sindicalista «modernizado», actualista, de levantar la economía al uso en el Oeste y en el Este, esto es, estatal y nunca proletaria. Las sindicales mastodónticas secundan directrices políticas, el rojismo las imita, y así pueden estallar guerras que las sindicales monstruosas no evitan y aún apoyan, cual es el caso de la guerra de Indochina. Los abusos «económicos» tampoco son cortados por desconocimiento de la Acción Directa, concurriendo las huelgas generales o parciales de 24 horas que aumentan la confusión y la impotencia de los trabajadores. Pero en realidad, esa conducta desastrosa de los sindicalismos obedientes evidencia, una vez más, la razón objetiva del anarcosindicalismo tal como se practicó en España y también en la Argentina. Un ejemplo lo ofrece un país desarrollado como EE.UU. en el que el anarquismo públicamente no cuenta... y los quince millones de sindicados tampoco, a pesar del número y de los caudales de que disponen. Con quince millones de confederales en EE. UU. la guerra del Vietnam no existiría y, no existiendo, los comunistas de todo el mundo no podrían aprovecharla para fingir pacifismos en el fondo guerreros.

Que la Acción Directa se reimpondrá y ya se está reimponiendo, lo prueban las acciones reivindicativas del estudiantado de España, Brasil, Polonia y otras naciones. En este acto, la C.N.T. afirma su inmanencia, su perseverancia, y su espíritu de continuidad con toda claridad y la fuerza que le es propia.

YVES OBOEUF, en nombre de la Jeûnesse Syndicaliste Revolutionnaire.

Alude el ejemplo de la Revolución española y la represión voraz que siguió al triunfar las armas fascistas y que, aunque atenuada, aún persiste. Se va a la cárcel por ser obrero «ilegalmente» sindicado, por pertenecer a las izquierdas. La vida es cara en España, los salarios bajos, y el trabajador declara huelgas defensivas; lucha que le conviene y que en el exterior comprendemos perfectamente. De hecho, el obrero español se ha reincorporado al combate proletario internacional para cooperar en la causa de todos, puesto que los intereses se internacionalizan.

El trabajador español acude a Francia cuando no le dan trabajo en su tierra. El nacionalismo es mentira; sólo hay la patria de los ricos. Pero la finanza española está enjuta y su ganancia mejor procede de una industria de artificio llamada turismo. En apoyo a la economía de Franco han acudido las «democracias populares», comerciando con él descaradamente. Incluso los diarios de España salen impresos en papel ruso. Financieramente se arregla lo contencioso de la guerra, entre El Pardo y el Kremlin. La revolución rusa pierde el poco crédito que le quedaba adoptando fórmulas capitalistas a las cuales fatalmente conduce el ejercicio del Estado. Ni la experiencia socialreformista que experimenta actualmente el comunismo en España tendrá éxito por estar ya ensayado, favorablemente en el país, el método de acción directa.

En España los universitarios, de acuerdo con los obreros, tratan de obtener la independencia de la Universidad y de los centros de trabajo, y este camino tendrán que seguirse en Checoeslovaquia, Polonia, Brasil y otros lugares en fermentación y rebeldía.

Cuando se abandona el principio manumisor de la A. I. T., el proletariado de donde sea sufre las consecuencias. Por su marcha tortuosa, el obrero ya no es dueño de sí, convertiéndose en objeto a disposición de los ambiciosos.

El pueblo español hará bien en no dejarse conducir, en esta nueva etapa de su historia, por demagogos y aprovechadores. Tiene un camino trazado por el anarcosindicalismo y por él tendrá que enfocar para llegar a feliz destino.

Estima que el proletariado francés debe apoyar la lucha de los obreros y los estudiantes españoles por deber fraternal y humanista.

Floreal SAMITIER, por los Jóvenes Confederales. Nos encontramos — afirma — ante acontecimientos ajenos a nuestras preocupaciones, pero que son signo de los tiempos. Millones de hombres están dominados por la fuerza del engaño, y cuando no de las armas, recursos ejercidos por minorías aparentemente poderosas. La credulidad y el miedo mantienen esta situación claramente absurda.

Pese al ambiente enrarecido, el anarco-cenetismo está presente. Se reune y cohesiona esperando la hora crítica y esperanzadora del fracaso del verticalismo y del sindicalismo reformista.

Exteriormente se tiende a desvirtuar la oposición española, o gastarla en usos negativos, en un intento proteccionista del franquismo, y del posfranquismo, que son garantía de un proceso nacional antilibertario. Se sabe que la C. N. T. es promesa de libertad sin engaños y por eso se la silencia y se recurre a las ficciones liberatrices. El espíritu del 19 de Julio asusta a las diversas fuerzas políticas mundiales y es así que interesadamente se le trata de caducado. Pero obreros y estudiantes reaccionan a la inversa de lo que les proponen, y se acogen a la acción directa, dato muy importante por tratarse de la juventud; juventud que no habla del 19 de Julio, si bien su gesta actual lo rememora indiscutiblemente.

Se ocupa del problema de jóvenes y viejos, que califica de artificial y absurdo. Para ideas no cuentan edades. Importa, confederalmente, estar todos en la brecha, y cuentan el impulso y la convicción individuales más que la cédula. El tiempo no ha cambiado el cariz social y libertario del problema emancipador, aunque hayan sufrido cambio algunas mentalidades. Si nosotros moralmente descendiéramos, la juventud del interior ocuparía nuestro lugar de idealistas, máxime habiéndola en la Universidad reclamándose de la Europa libertaria. Si el exilio acudiera a Madrid a proponer concordancia con los postulados reformistas cual lo hiciera Servan Schreiber, sería igualmente abucheado y arrinconado. Igual apreciación en cuanto a rebeldías juveniles que se registran en países de dominación comunista, y también en la conservadora Norteamérica, agitada por el proletariado de color.

En todo el mundo se observa rotura de los valores tradicionales, y no serán los libertarios quienes acudan en socorro de una espiritualidad fracasada aduciendo que los tiempos han cambiado y que hay que adherirse al reformismo... precisamente en quiebra. Con lo que no hemos de romper es con nuestro pasado objetivo y futurista que abrió camino al presente. Incluso la Iglesia se moderniza por aquello de renovarse o perecer, deslizándose por la pendiente de las concesiones. El propio Papa se ha pronunciado contra la propiedad privada, ese señuelo anarquista de siempre y al cual sigue repugnando el sindicalismo amorfo, dependiente, que ahora se nos recomienda con insistencia. La caridad tan cara a la Iglesia de todos los tiempos, ahora retrocede para dejar paso a la fórmula solidaria que el obrerismo revolucionario siempre ha practicado. Los del 19 de Julio no somos lo suficientemente ingenuos para trocar nuestro papel de revolucionarios por el de conformistas.

La gente reaccionaria teme que el franquismo perezca, y trata de adaptarse por saber que franquistas no quedarán, como no quedaron primorriveristas en 1930. Todo sector anti actualmente se sitúa, y sería suicida que nosotros nos retractáramos de nuestra viril historia. Solís ha recurrido a cenetistas renegados para apuntalar al verticalismo, pero no creemos que a estas horas permanezca entusiasmado de su intento.

El hombre de las cavernas que se nos considera, el anarquismo experimentado y constante lo desmiente, a la par que desmiente al revolucionarismo estratégico de curas, falangistas «de izquierda» y aventureros y demagogos que aprovechan toda oportunidad política y toda dejación para situarse y negar la verdad revolucionaria de siempre.

Serban Schreiber se ocupó en Madrid de «La evolución de España a través de 30 años». Tanto ha evolucionado España, que Schreiber no pudo manifestarse en conservador ante un crecido público revolucionario. A continuación Samitier homenajea merecidamente a los estudiantes españoles. Cita las gestas del estudiantado peninsular, entre ellas el espíritu solidario de los universitarios, que recogieron el dinero necesario para sacar de la cárcel a unos compañeros multados.

El capítulo renovador español está, pues, abierto. Aires de fronda circulan. ¿Tiempos modernos? Lo son todos cuando transcurren. Ante el empuje popular nadie quiere quedarse atrás, siendo natural que los anarcosindicalistas nos situemos delante.

Federica MONTSENY, en nombre de la Confederación Nacional del Trabajo.

Aplica una ojeada al panorama social y político del mapa mundi. Momentos de transformación en Checoeslovaquia. Rebeldía estudiantil y obrera en España, Polonia, Brasil. La situación tradicional se derrumba. El partido comunista promete evitar el retraso, impulsar el progreso, pero donde domina se comporta en retardatario. En el «mundo libre» también los valores «indiscutibles» están comprometidos. El problema racial está en auge y el fascismo, o ku klux klan, precipita, con el asesinato del líder negro Martin Luther King, la solución revolucionaria que tan alejada parecía estar de EE. UU. El K. K. K. ya había matado a Kennedy, y esta violencia insensata le sera fatal al capitalismo. Los asesinos principales de King no serán habidos, y veinte millones de negros serán mantenidos en exasperación constante.

En todas partes hay manifestaciones inconformistas con — según la prensa — anarquistas mezclados, y en casos dirigentes. Se les vé en Nanterre, en Madrid, en Holanda. De ser verdad, estaríamos de enhorabuena, mas no siendo cándidos observamos como se hincha el perro, quien sabe con qué intenciones. En Madrid se aduce una «minoría» anarquista de estudiantes igual a 1.500 individuos que encabezan «los disturbios universitarios». Es demasiado, pero el río puede arrastrar algo de oro.

La realidad, sin embargo, se presenta libertaria. En Toronto (Canadá) la oradora dio una conferencia cuya concurrencia en mitad eran estudiantes españoles trasladados allí para sentirse libres y estudiar. De momento se interesaron por el castrismo, pero viéndolo super autoritario, se dedicaron a analizar los métodos de la C. N. T. y las ideas libertarias.

En España hay estudiantes que para sufragar sus gastos docentes tienen que vender sangre suya a los laboratorios. En Canadá sus compañeros emigrados se ganan la vida en ocupaciones pertinentes. La nota hermosa que dan son las suscripciones que mantienen para socorrer a los catedráticos españoles que han quedado sin empleo por haber defendido a sus alumnos.

En la Universidad española no todo el cupo estudiantil procede de la casta señorial o burguesa. Hay becados por el sindicato vertical, lo que da un tanto por ciento de hijos de obreros. Pero se da el caso notable de que los estudiantes más libres y emancipados son hijos de personajes de la situación franquista, y conste que no se trata de una impresión optimista, sino positivista. Los libros conteniendo teorías y biografías anarquistas son muy solicitados, y los de historia social española igualmente. Un libro referente al campo andaluz conteniendo la historia de aquel proletariado tan señaladamente libertario, se agotó rápidamente y ahora hay que comprarlo en el mercado negro. La opresión falangista está desbordada, como su aportación literaria falsa. Los libros sobre la verdad de la guerra civil son la pasión mayor de la gente estudiosa.

Cita el caso de Schreiber, y nos dice que este periodista está interesado por lo que de él se ha dicho en nuestra prensa, al extremo de que tras una «tournée» por Italia, España, etc., querrá cambiar impresiones con los hombres de la Confederación Nacional del Trabajo. «De momento — dice Schreiber — estoy interesado en que, con Franco o sin él, España ingrese en el Mercado Común». Después discutirá otros aspectos del problema.

El propio periodista cree que los 4.000 estudiantes que lo abuchearon en Madrid estaban conducidos por ácratas, es decir, anarquistas. No hubo en ningún caso griteria gamberra en el aula magna, sino criterio superior al del conferenciante.

Todos estamos de acuerdo en que la fuerza de choque antifranquista la representan los estudiantes. Las Universidades han sido ocupadas por la fuerza bruta en Santiago, Zaragoza, Bilbao y Madrid, y ello es signo de los tiempos.

Se entiende en los medios especuladores que las Comisiones Obreras están canalizadas hacia el futuro antifranquista. Católicos y comunistas impulsan a este organismo nacido en el seno mismo de la Central Nacional de Sindicatos por insuficiencias de la misma. Actualmente se las opone a las sindicales clásicas, C.N.T. y U.G.T., para desvirtuar el sindicalismo de clase, para ofrecer una asociación obrera acalabazada, a la nueva situación política de España, precisamente dirigidas por eclesiásticos y bonzos comunistas, gentes que jamás lograron apoderarse ni de un solo sindicato en la España de anteguerra. No obstante, las C. O. están en pérdida de velocidad a pesar de la propaganda que se les hace y del silencio que se aplica a la C.N.T. y la U.G.T. ¡Ah! Pero de la C.N.T. se habla sólo para desacreditarla so pretexto de unos ex cenetistas pasados al verticalismo. El propio J. López ha tenido que oírse palabras cortantes a causa de lo que fue y de la conducta sucia que observa ahora. Y cierto: ramas secas las hemos tenido, y podado para dejar el tronco robusto de la C. N. T., al cual ya se arrima la juventud que estudia y la que trabaja. Nuestra Organización ofrece ejemplos de unidad intelectual y obrera con la participación en nuestro Movimiento de elementos como los doctores Sentiñón, García Viñas, Trinidad Soriano, Isaac Puente, Alcrudo y Pujol, y técnicos como Monturiol, Farga Pellicer, Tarrida del Mármol, Mella, Celso Gomis, etc., que tanto acreditaron al elemento libertario. Nuestra posición es fuerte por su savia y su frondosidad, por su valor y dinamismo. Infinidad de hombres máximos de la literatura, la política y las ciencias, en su juventud pasaron por el baño anarquista. Quienes dándoselas de inteligentes creyeron en la desaparición del anarcosindicalismo español, ya se convencen de su yerro, por estar, el acratismo, en una situación de renacer que no se concibe en las plantas muertas regadas por los Gil Robles, Carrillo y demás hombres desacreditados.

Por su parte el franquismo acelera su pérdida acumulando torpezas. Su economía nacional no aguanta, las industrias quiebran y pronto se dará la cifra de 500.000 desocupados, por industrias abandonadas en Barcelona, Bilbao, Madrid y Asturias. En Andalucía el hambre sigue endémico y los paliativos sirven menos que nunca. El tejido trabaja a la reducción de un 40 por 100 y las esperanzas turísticas no conjuran la situación de quiebra general que se avecina. El propio Vertical se alarma de la aprobación estatal de tanto expediente de quiebra y presenta objeciones que no resolverán nada.

Obreros, técnicos, profesores, campesinos, todos coinciden en la condenación del régimen, ante lo cual el oportunismo trata de jugar la carta suya, siendo de desear que le resulte baldía. A una situación madura añadamos una oposición inteligente, más esa verdad actual que se acerca a la nuestra. Cuanto problema se le presenta al franquismo éste lo deja insoluble, y es por ello que la Iglesia habla de estructuras sociales nuevas. Se teme, en palacio y sacristías, pagar la factura del 18 de julio, y la resistencia puede ser encarnizada, o descompuesta como en el 12 de abril de 1931. En todo caso la oligarquía, el militarismo, la alta banca, el integrismo y otras fuerzas oscuras harán bloque para probar de resistir al Intelecto y al Trabajo unidos. Sin embargo, la Iglesia cree que la violencia es aceptable para las causas justas. Ya veremos lo que considera como tales.

La Revolución del 1936 da una fecha hace 30 años vencida, pero su proyección revolucionaria alcanza a la actualidad transformadora de España. En el dolor ha trabajado y ganado el alma de los españoles. Y esta llama revolucionaria se elevará con fuerza hasta reducir a cenizas el régimen opresor y sangriento qué aún persiste.

A unos estudiantes que la consultaron, Federica les recomendó analizar y beber en las fuentes de la Idea, y ellos le respondieron que ya se habían anticipado en ello.

Confianza en la verdad y en la justicia, compañeros — termina Federica —, que ambos bienes resplandecerán por encima de la tragedia, y también por fracaso de la Revolución rusa, la que dejó conculcados una vez más los verdaderos derechos del hombre. Queda por experimentar la sociedad anarquista, el método federalista de la Confederación, promesas de emancipación en parte ensayadas en España y cuyo ejemplo acabará por contagiar a todo el mundo.

El compañero SORIANO cierra el acto con palabras de aliento y de convite para fortalecer a la sindical hermana, o sea la Confédération Nationale du Travail, como la C.N.T. opuesta al sindicalismo gregario, y también enfocada hacia la emancipación integral de los trabajadores de todos los países. Dicho lo cual se cierra el acto bajo los vibrantes sones de «Los hijos del Pueblo» y «A las barricadas».

COMUNICADOS

1° De MAYO EN BURDEOS

Gran MITIN de afirmación anarcosindicalista en el Cine Capucins, por la mañana y con los oradores siguientes:

Vicente LLANSOLA, Henry BOUYE y MUÑOZ CONGOST.

Por la tarde: Extraordinario Festival de Arte.

Detalles en el próximo número.

F. L. DE PARIS

Secretaría de Cultura y Propaganda

Domingo 21 de abril a las 10 en punto, 2a parte de la conferencia de Fernando Valera: «La Novela del destierro».

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo 21 del corriente, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Se encarece la puntual asistencia de los compañeros.

La conferencia del viernes

CON la sala completa y un centenar de personas en el pasillo, dio la anunciada conferencia la compañera F. Montseny, organizada por la F. A. y demás elementos anarquistas. El compañero Pérez (Perés, según la voz francesa) habló el primero en nombre de los jóvenes «anar» galos, ocupándose, muy juiciosamente, de la entidad hombre, base de la sociedad formalmente considerada. Entendió que la economía ha de ser garantía y salvaguarda del hombre, no fenómeno de sujeción del mismo. Aboga por el federalismo, libre pacto entre individuos, siendo el individuo célula consciente de la institución humana. El arte de vivir se consigue por la libertad, gracias al hombre dueño de su propio destino.

La compañera Federica considera que todo «anar» contiene en sí el germen del individualismo. Max Stirner consideró éste voluntad en potencia. Existe también el anarquismo filosófico, considerados tales el tolstoyismo, el naturismo, los pacifistas, los pensadores estrictos. De la gama sobresale el anarcosindicalismo, con Lorenzo, Farga Pellicer, procedentes de la Internacional primera. La FAI es movimiento considerado joven, y anterior a ella el anarquismo español se produjo individualmente y por grupos, y colectivamente en la C.N.T., el gran acierto sindical libertario.

El anarquismo desliga al hombre de obligaciones onerosas, pero se da a la organización de una economía libre y popular para el disfrute igualitario del producto del trabajo. En Canadá se le preguntó «qué es el anarquismo», y respondió ser la reorganización de la sociedad sin Estado, el contrato libre de los participantes, sin autoridad, propiedad, religión y demás prejuicios. El demandante había supuesto la «organización del caos», y es bueno explicar al mundo la significación de nuestros postulados.

Con filosofía pura al margen del practicismo, desembocaríamos en el empirismo. Ideal máximo sí, pero realizando sobre la marcha. La época es de concreciones y nosotros podemos aportarlas, véase la Revolución española. El problema radica en la ascensión de una humanidad borreguil y materializada. Malatesta fue vidente al aproximar intelectualismo y obrerismo, en revolucionario práctico que era. Bakunin ya se había dirigido a la base popular en el mismo intento de revolución social completa. La acción sindical no limita el esfuerzo a la conquista transitoria, y mediante aquélla el pueblo se interesa por las soluciones anarquistas. El mundo está sediento de realidades y el movimiento «anar» debe constar como esperanza realizadora. Importa demoler, y tanto más reconstruir. Las revoluciones rusa y española son dos experiencias dignas de estudio. Una se pierde en los vericuetos del Estado y otra fue ventana abierta a la libertad integral del hombre.

El pueblo ha demostrado ser capaz de suceder con ventaja a la sociedad capitalista, pero a nosotros compete demostrar que el Estado es prescindible. Insiste la oradora en la necesidad de una base social, federalista, ahora más que nunca ante el resurgir revolucionario de los países.

Se entra en el capítulo preguntas, y éstas surgen algunas de voces trotskistas desperdigadas. Estrategia cuadricular y dialéctica hojalatera. Reclamaciones primarias, ignorancias altisonantes. Aparte alguna precisión de Fede y de algún «publicano», lo demás cero con barba.

¿Impresión? Una noche de provecho.

El espectáculo

LOS murguistas LES HARTZ encendieron la mecha del espectáculo contrarrestando el expansionismo público y ayudándolo a sosegar para una contemplación placentera. LES HARTZ son hábiles presentadores de la música antibeethoveniana, que hoy mucho place.

Maurice ALBAS buen animador y excelente engarzador de números. Y su compadre de *Caveau*, Daniel MUSSY, digno embajador del humor pimentado, con pócimas de salud por la risa. ALBAS y MUSSY dejaron constancia de que el género *chansonnier* aguantará tanto y más que la colina de Montmartre.

Joëlle CASAMARTINA, linda y segura en su ataque del teclado para clasisismos. La sala la premió con sinceros aplausos por haberla recordado que Mozart y Cía. aún son vigentes.

Rosalie DUBOIS ha visto que en nosotros dispone de estima y comprensión por su gracia personal y energía de canto y soltura en las tablas. Rosalía es una artista que se ha impuesto por dones naturales, y esto ya hace tres años que lo tenemos pronosticado. Ella ha visto nuestro entusiasmo... siendo ella quien lo ha provocado. Su dedicatoria a los pueblos que sufren, emocionante.

Carlos MENDIA derrochó, como siempre, simpatía y verbo lírico; quiérese decir en canciones duras y a la vez deliciosas. Ese principio vasco que usa le sale del corazón antes que de los labios. Fuertes aplausos, y hasta otra, amigo Carlos, tal vez en España...

SORTILEGIO ESPAÑOL es un conjunto hispano bailarín formidable. Trabaja tan bien, con tanto brío, elegancia y justeza, que corre el riesgo de quedar contratado para cuanto Festival nuestro concurra en esas anualidades de exilio. Sus números de andaluz adquieren un realce que no se da ni en la tierra «marisantísima». En la tronada de aplausos, el público dio adhesión a SORTILEGIO más que a lo patriótico, más al arte que al recuerdo de una España por ahora domeñada.

A Consuelo IBAÑEZ no le damos trato de favor declarándola operista dilecta y seductora. Es don suyo, gracia innata suya, tesoro de su voz y de su alma de artista. Llena ambientes con cantos tan gratos, acariciadores, que, de oírlos, cien ruiseñores le envidiarían. Ella cree que la ópera nos cansa, y lo que cansa es la espera anual para oírla. Esta vez nos ha hecho aguardar dos años, que ya es delito.

LOS CHANGOS. Un terceto típico de la «tierra de ayá» capaz de captar y prodigar todos los estilos sudamericanos, con acompañamiento instrumental adecuado, tanto como decir melódico. Lo indio sumerge, lo festero alienta y lo cromático seduce; el todo acoge y, ensueña. Esos aires llegan acá dulces y melancólicos, pese al salobre del Atlántico. A los férvidos palmoteos de la asamblea, conste nuestro voto particular conscientemente expresado.

Y ahora Serge REGGIANI, señor de la escena, «reggio» en la canción básica, en seguridad musical y firmeza de contenido, todo dicho con aplomo no exento de donosura, con mímica precisa, exacta, en oposición al gesto ampuloso o histérico de la época. El arte de REGGIANI es serio, escueto, y no obstante expresivo. Lo dicho lo apoyó con la voz, modulada según las exigencias de la intención, con la sílaba, la expresión que hace inútil la palabra...

REGGIANI es cantor de alta clase. Nos lo habían asegurado y la realidad nos lo ha confirmado plenamente. Gracias, amigo Sergio, y gracias todos, amigos y compañeros artistas y colaboradores, en nombre de este animoso y numerosísimo público que tan calurosamente nos acompaña en nuestra misión de arte, solidaridad, y lucha por una España verdaderamente libre y por un mundo que no comprende una paz libertaria pero que, a fuerza de traspiés amargos y dolorosos, habrá, a la postre, de comprenderla.

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

18 AVRIL 1968
NUMERO 502
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

Horizons nouveaux

Pour de nombreux travailleurs, la société actuelle est condamnable parce qu'elle ne satisfait pas les besoins des populations, mais comme ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, ils pensent que les choses ont toujours été ainsi et qu'elles continueront de l'être. Avec une telle optique, à quoi bon chercher des solutions valables ?

Heureusement, il reste encore des êtres humains qui pensent, qui cherchent à comprendre ; certains s'étaient donné rendez-vous le 5 avril à la Mutualité, à Paris, où l'on y traita le problème de l'organisation rationnelle de la société, tout en démystifiant ce que beaucoup entendent par « Anarchie ».

Richard Perez souligna d'abord que le mouvement anarchiste n'est pas un quelconque parti politique de gauche agissant comme force de contestation dans le cadre du régime actuel. Nous voulons, dit-il, une société qui respecte la personnalité de chaque individu ; nous sommes pour une liberté positive, dans laquelle chaque homme sera responsable de ses décisions et de ses actes ; nous préconisons une égalité qui n'exclue pas la différence des êtres humains dans leurs particularités afin de permettre un fonctionnement de la société qui donne complète satisfaction.

C'est ensuite Frédérica Montseny qui, ayant quelques difficultés pour s'exprimer en français, rapelle que la Tour de Babel est l'œuvre qui symbolise le mieux la civilisation chrétienne. C'est parce que nous ne pouvons pas toujours nous comprendre que nous sommes souvent si divisés entre peuples ; puisse un jour, l'Espéranto, apporter au monde, l'unité dont il a tant besoin.

Rentrant ensuite dans le vif du sujet, elle précise que bien que l'auditoire soit un public choisi qui connaît le problème anarchiste, il est toujours bon de raffraîchir les mémoires et de revoir nos positions pour se rendre compte si nous sommes encore sur la bonne voie.

Faisons donc un peu d'histoire, dit-elle.

Trois courants ont dominé le mouvement anarchiste et le premier fut l'individualisme qui fut très influent en France. C'était, en fait l'affirmation de la personnalité de certains penseurs et révolutionnaires qui alla quelquefois jusqu'à la propagande par le fait ; mais qui ne doit pas être interprété comme une manifestation d'égoïsme. Certes, désaxés se sont réclamés de cet anarchisme individualiste et ont commis des actes ou adopté un comportement qui n'ont fait que discréditer l'anarchisme.

Le deuxième courant fut l'anarchisme chrétien et philosophique qui regroupait des adeptes de Tolstoï aux végétariens en passant par les nonviolents ou les naturistes. Il faut reconnaître que dans certains pays l'anarchisme ne s'est manifesté que sous cette forme.

Il y eut enfin l'anarcho-syndicalisme, mouvement partisan de l'organisation ouvrière. En Espagne, A. Lorenzo fut l'un des premiers qui sentit cette nécessité de regrouper la classe ouvrière et, toute sa vie durant il mena le combat dans ce sens.

Ouvrant une parenthèse, je veux vous conter une petite anecdote que je vous apporte du Canada. La speakerine de radio-Montréal, au cours de la préparation d'une émission à laquelle je devais participer me demanda si j'avais une idée précise de la forme d'organisation de la société au Canada, tout en supposant que nous nous trouvions au lendemain d'une révolution sociale. Lui ayant expliqué comment la base regroupée en conseils d'usine et en fédérations d'industrie organisent la production et comment chacun, par une discipline librement consentie, respecte les accords pris dans les assemblées générales ; bref, après lui avoir développé de façon succinte ce qu'est une organisation fédéraliste, elle me répliqua : « Mais vous n'êtes pas des anarchistes puisque vous voulez organiser le monde... »

Elle ne savait pas que le vrai sens de l'anarchisme n'a rien de commun avec l'esprit de désordre qu'on veut lui attribuer.

L'anarchie, lui ai-je dit, est une philosophie qui cherche à guider nos actes en conformité avec la pensée...

Il est évident que chacun de nous est dans le fond un peu individualiste mais les exigences de la vie en société nous oblige à nous organiser pour mieux pénétrer les consciences qui s'interrogent sur les possibilités d'une société idéale.

Malatesta fut l'un des premiers à se rendre compte du besoin, pour les anarchistes, d'être en mesure de répondre à toutes les questions que pose le peuple et toute sa vie durant il s'y consacra. C'est d'ailleurs là la base de la propagande libertaire ; si nous voulons convaincre, nous n'avons pas le droit de nous dérober à cette nécessité.

Bakounine a dit que l'anarchisme est un mouvement capable de transformer la société mais le levier d'action c'est le prolétariat.

Le militant anarchiste ne se contente pas de rechercher des améliorations de la classe ouvrière dans le cadre des structures établies ; il doit aller plus loin, jusqu'à l'émancipation totale des travailleurs. De plus, il ne doit pas se cantonner dans la philosophie pure et la théorie, c'est dans la pratique que doit se cristalliser notre effort.

Nous aurons des problèmes comme en ont eu les anarchistes russes, comme nous en avons eu en Espagne et c'est à la lumière des expériences du passé que nous devrons orienter notre action. En tous cas, malgré nos échecs on ne peut pas nous reprocher de ne pas savoir organiser la société sur des bases libertaires, l'exemple a été donné par le peuple espagnol en 36. Aussi, celui-ci reste convaincu que la force-clef du mouvement libertaire c'est notre forme d'organisation fédéraliste. Je demande à mes camarades français de bien réfléchir à ce problème car, seule la coordination des efforts fera naître une force nouvelle de nos idées.

Bien sûr les accords pris par la majorité ne sont pas toujours les plus valables mais il faut bien une forme d'entente, une méthode pour coordonner l'action et le fédéralisme est un moindre mal. C'est un contrat librement consenti pour harmoniser les relations humaines. En tout lieu, l'homme doit s'associer à ses semblables pour vaincre les obstacles qui se dressent sur la voie du progrès social.

D'ailleurs, même la bourgeoisie cherche dans le fédéralisme des solutions à leurs difficultés économiques. Pour les anarchistes le seul contrat qui puisse être accepté c'est le pacte pour la liberté.

La jeunesse d'aujourd'hui est inquiète, elle cherche sa voie et nous devons faire en sorte que ce ne soit pas les partis politiques qui inspirent leur combat. Nous devons profiter de d'échec actuel de ceux-ci pour redonner un nouvel essor à notre idéal.

C'est en donnant la sensation aux nouvelles générations que nous sommes une force intelligente et coordonnée, que nous pourrons préparer la société libertaire de demain.

Les questions posées furent nombreuses et plutôt axées sur les moyens, les principes étant reconnus valables pour l'ensemble de l'auditoire, mais la place nous manque pour faire le compte rendu de cette deuxième partie de la conférence. Mais nous sommes persuadés que celle-ci a ouvert des horizons nouveaux.

Correspondant CNT

A LA RECHERCHE DE LA SOCIETE FUTURE

La concurrence

Parmi les normes héritées de l'économie bourgeoise, il en est une dont le maintien, en économie collectiviste ou autogestionnaire, soulève d'épineux problèmes, à savoir la concurrence. Elle est, pour Proudhon, « l'expression de la spontanéité sociale », le gage de la « liberté » des associations. En outre, elle constitue, pour longtemps encore, un stimulant irremplaçable, sans lequel une « immense relâche » succéderait à la tension ardente de l'industrie. Et il précise : « Vis-à-vis de la société, la compagnie ouvrière s'engage à fournir toujours au prix le plus près du prix de revient les produits et services qui lui sont demandés (...). A cet effet la compagnie ouvrière s'interdit toute coalition [monopolistique], se soumet à la loi de la concurrence, tient ses livres et ses archives à la disposition de la société qui conserve à son égard, comme sanction de son droit de contrôle, la faculté de la dissoudre. » « La concurrence et l'association s'appuient l'une sur l'autre (...). La plus déplorable erreur du socialisme est de l'avoir regardée [la concurrence] comme le renversement de la société. Il ne saurait (...) être (...) question de détruire la concurrence (...). Il s'agit d'en trouver l'équilibre, je dirais volontiers la police. »

Cet attachement au principe de la concurrence valut à Proudhon les sarcasmes de Louis Blanc : « Nous ne saurions comprendre ceux qui ont imaginé je ne sais quel mystérieux accouplement des deux principes opposés. Greffer l'association sur la concurrence est une pauvre idée : c'est remplacer les eunuques par les hermaphrodites. » Louis Blanc voudrait, lui, « arriver à un prix uniforme », fixé par l'Etat, et empêcher toute concurrence entre les ateliers d'une même industrie. Proudhon lui rétorque que le prix « ne se règle que par la concurrence, c'est-à-dire par la faculté que le consommateur trouve (...) de se passer des services de celui qui les surfait (...). » « Otez la concurrence (...), la société, privée de force motrice, s'arrête comme une pendule dont le ressort est détendu. »

Proudhon, certes, ne se dissimule pas les méfaits de la concurrence qu'il a, au surplus, surabondamment décrits dans son traité d'économie politique. Il sait qu'elle est source d'inégalité. Il admet que « dans la concurrence la victoire est assurée aux plus gros bataillons ». Tant qu'elle est « anarchiste » (dans le sens péjoratif du terme), qu'elle ne s'exerce qu'au profit d'intérêts privés, elle engendre nécessairement la guerre civile, et, en fin de compte, l'oligarchie. « La concurrence tue la concurrence. »

Mais, de l'avis de Proudhon, l'absence de concurrence ne serait pas moins pernicieux. Il cite l'exemple de la régie de tabacs. Ce monopole, du fait même qu'il est soustrait à la concurrence, est un service trop cher, sa productivité est insuffisante. Si toutes les industries étaient soumises à un tel régime, la nation, dit-il, ne pourrait plus équilibrer ses recettes et ses dépenses.

Mais la concurrence telle que la rêve Proudhon n'est pas la concurrence abandonnée à elle-même de l'économie capitaliste, mais une concurrence dotée d'un principe supérieur qui la « socialise », une concurrence qui voudrait opérer sur la base d'un échange loyal, dans un esprit de solidarité, une concurrence qui, tout en sauvegardant l'initiative individuelle, ramènerait à la collectivité les richesses qu'actuellement l'appropriation capitaliste en détourne.

De toute évidence, il y a dans cette conception une part d'utopie. La concurrence, l'économie dite de marché produisent fatalement l'inégalité et l'exploitation, même si l'on partait d'une situation d'égalité parfaite. Elles ne sauraient être accouplées à l'autogestion ouvrière qu'à titre transitoire, comme un moindre mal nécessaire, en attendant :

1° qu'une mentalité de « sincérité de l'échange », comme dit Proudhon, se soit développée chez les autogestionnaires.

2° et, surtout, que la société ait passé du stade de la pénurie à celui de l'abondance, à partir duquel la concurrence perdrait sa raison d'être.

Mais, dans cette période transitoire, il paraît souhaitable que la concurrence soit limitée, comme c'est le cas d'ailleurs, aujourd'hui, en Yougoslavie, à la sphère des moyens de consommation, où elle a, au moins, l'avantage de défendre les intérêts du consommateur.

Les « communistes libertaires » s'en prendront à une économie collectiviste de type proudhonien, fondée sur le principe de la lutte, où l'on ne ferait que rétablir parmi les compétiteurs l'égalité du point de départ pour les jeter ensuite dans una bataille comportant nécessairement des vainqueurs et des vaincus, où l'échange des produits finirait par se faire selon le principe de l'offre et de la demande, « ce qui serait tomber en pleine concurrence, en plein monde bourgeois ». Ce langage ressemble fort à celui que tiennent aujourd'hui, contre l'expérience yougoslave, certains de ses détracteurs du monde communiste. Ils croient devoir nourrir contre l'autogestion tout entière l'hostilité que leur inspire l'économie de marché concurrentielle : comme si les deux notions étaient, dans leur essence et pour toujours, inséparables l'une de l'autre.

Daniel GUERIN

Travailleur...!

Les syndicalistes révolutionnaires libertaires te parlent :

Il faut avoir pitié d'eux... Ecoute :

Le samedi 9 mars à 17 heures, nous écoutions l'émission « Cadres responsables de notre temps », émission périodique qui permet de pénétrer la mentalité des cadres moyens et supérieurs quant à leurs revendications et à leurs problèmes.

A l'origine ils avaient été rassemblés par une angoisse égoïste concernant le chômage dans leur profession et les difficultés du recyclage des connaissances techniques pour les plus âgés. Naturellement, en bons bourgeois, ils oubliaient qu'en somme leurs difficultés étaient celles des ouvriers, les nôtres... Simple oubli !

Mais voilà qu'imprudemment, depuis quelques semaines, ils se sont lancés dans une critique acerbe et gênée contre les impositions qui frappent leurs revenus. Et c'est encore très naturellement que ces privilégiés du « Droit inégal », si chers à la C. G. T., ont entrepris de porter à la connaissance du monde du travail combien leur sort était misérable et combien les impôts qui les frapaient étaient injustes.

Reconnaissons toutefois que, sur ce thème, les interventions semblent timides, comme si les participants au dialogue se sentaient engagés dans une impasse.

Pourtant, à la conférence du 9 mars une intervention marquante est venue apporter à ce milieu le courage qui lui manquait pour affirmer sa faim d'argent, et que, vue la qualité de ses membres, ces derniers n'avaient pas à prendre en considération le faible pouvoir d'achat des travailleurs qui leur était subordonnée.

En effet, un nommé Fourastier, professeur à l'école des Arts et Métiers, écrivain, conférencier professionnel, etc., a soudain dissipé le brouillard en exposant son cas professionnel, sa situation à l'égard du fisc.

Il faut admettre que le cynisme prit alors aspect de courage social, tant nous sommes peu habitués à tant de franchise de la part d'un bourgeois. Nous résumons, sinon dans la lettre et selon des chiffres exacts, mais certainement avec exactitude, ce que ce privilégié du capitalisme raconta :

« Je suis professeur à l'Ecole des Arts et Métiers.

Je reçois à ce titre un salaire annuel de 7.200.000 frs. Ma femme gagne de son côté, environ 2.000.000.

J'écris des livres, je fais des conférences, qui me sont payées, je possède quelque bien, bref, le total de mes revenus s'élève à environ 12.600.000 af.

Eh bien, l'impôt sur le revenu prélève sur mes rémunérations et divers, la somme approximative de 3.000.000 d'anciens francs.

Je trouve ce prélèvement fort désagréable et susceptible de freiner l'activité productrice chez ceux qui « par leur supériorité intellectuelle et scientifique sont les facteurs les plus essentiels du progrès.

Pourquoi me payer tant ? Si l'on m'en prélève une grande partie ? »

Pauvre orgueilleux ! Si les agriculteurs s'arrêtaient de l'alimenter..., que deviendrait-il ?

Si les ouvriers ne lui fournissaient pas les matériaux sur lesquels il travaille, que deviendrait-il ?

Songez-y, vous gagnez 60.000 à 70.000 par mois ! Ce privilégié gagne 1.200.000 af. mensuellement, et ça ne lui suffit pas ! Ayez pitié...

Mais sans répit luttez pour l'égalité économique et sociale, afin de chasser tous les individus qui trouvent raisonnable de vivre de vos privations.

C. N. T. — A. I. T.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Les camarades qui désirent participer à l'action militante de la C.N.T. et tous les amis de l'A.I.T. qui se trouvent en disposition de correspondre aux besoins des activités syndicalistes révolutionnaires de la région parisienne, sont invités à se mettre en rapport avec ses syndicats ou la commission administrative de la Deuxième Union Régionale.

Chaque camarade peut contribuer pratiquement dans les diverses tâches de :

— Collaboration au journal de la Confédération, correspondants, informations des lieux du travail.
— Comité de Rédaction de la Deuxième Union Régionale pour LE COMBAT SYNDICALISTE.
— Assesseurs aux travaux administratifs des syndicats.
— Création de nouvelles sections syndicales.
— Organisation de loisirs culturels et de plein air.
— Orateurs pour conférences et actes d'information syndicale.

Les intellectuels bourgeois font des prévisions (1)

Notre directeur américain de l'Institut national des recherches, se posait donc cette question fondamentale pour la survie du profit :

« Comment réduire le taux d'activité ? Par avancement de l'âge de la retraite ?

Les débardeurs de la côte ont obtenu un plan progressif d'avancement d'âge de mise à la retraite. Mais l'inconvénient à généraliser cette mesure est dans la liberté que ces retraités ont de remplir un autre emploi, ce qui ne résoud pas le problème du chômage....

La sécurité sociale ne concerne que les personnes âgées qui sont presque toujours en quête d'un accroissement de leur revenu. Et l'on considère qu'avec l'avancement de l'âge de la retraite on recule la solution pour réduire le chômage...

Au fur et à mesure que les salaires augmentent, que les travaux deviennent moins pénibles, les femmes entrent de plus en plus dans l'activité, ce qui ne résoud pas encore le chômage...

Par allongement de la scolarité ?

C'est la porte ouverte à la négation du travail.

Actuellement, dans l'industrie du bâtiment on fait 35 à 36 heures, résultat obtenu par conventions collectives, mais la moyenne interindustrielle est de 40 heures.

On peut envisager qu'elle sera réduite à moins de 37 heures en 1980, sous condition que l'économie croisse régulièrement de 4 % par an, que l'âge de la retraite soit abaissée, la scolarité allongée, quoique l'élévation du niveau d'éducation ne semble pas devoir réduire le taux de chômage : *tout, en dernier ressort, dépendra du volume du marché, donc des ventes.*»

Commentaires :

Ce cher directeur n'a pourtant pas à supposer mais à constater : le volume du marché diminuant avec le croît du chômage, son pays a ouvert un nouveau champ d'activité : la guerre de Chine, pendant que d'autres Etats utilisent l'austérité et la faillite en préparant la guerre.

« En 1980, les prix s'éléveront de 25 % ; les salaires, pour les actifs, de 40 à 50 % avec passage général du salaire horaire hebdomadaire. »

Ce qui sous-entend que plus les prix augmenteront, davantage les privations s'imposeront aux chômeurs. Mais, écrit-il :

« L'emploi devenant rare, il paraît probable qu'il donnera lieu à un droit de propriété, négociable par l'occupant pour passer à la retraite .»

Vous avez bien lu, n'est-ce pas ?

Ce personnage important des Etats-Unis, un « scientifique » qui représente bien le caractère de sa civilisation marchande, où chacun vendrait son âme si elle existait, envisage froidement la possibilité pour un salarié *de vendre son emploi à un chômeur*. A crédit, sans doute, car où prendrait-il l'argent pour un tel achat ?

L'emploi salarié devenu un commerce ! Citoyen du monde, je me sens fier tout de même d'être un européen, un pauvre continent où des millions de chômeurs s'ils n'ont pas le courage d'abolir le système capitaliste..., ne surent pas, pendant leur activité, négocier la vente de leurs emplois. Etats-Unis ! Pays immonde où tout se vend, où la matière grise n'est qu'un succédané du dollar... Qui prétend vendre sa « liberté » au prix d'un monstrueux génocide ! Qui investit l'Europe de sa corruption biblique pour briser l'élan des travailleurs vers l'égalité et la dignité. Travailleur, défends-toi, leur « liberté » n'est qu'un poison !

(1) Voir le n° 501 du « C. S. ».

Ce que pourrait devenir un camping libertaire

Tous les campings sont devenus des facteurs de loisirs très appréciés des petits bourgeois et des travailleurs. Ils satisfont les désirs d'évasion au meilleur prix...

Les campings libertaires ne peuvent différer des précédents que parce qu'ils se proposent de mettre en contact des militants de toutes nationalités dans une ambiance fraternelle et organisée au sein de laquelle jeunes et adultes s'efforceront de réaliser les initiatives artistiques et culturelles contenues dans l'éthique anarchiste.

Le dernier camping de St-Mitre fut un succès financier, mais une défaite éthique et culturelle. Son envahissement par certains jeunes dépourvus de culture, l'absence de coordination dans l'organisation des services, déterminèrent ce que l'on sait.

Les prochains campings devront tenir compte des erreurs commises.

Les difficultés d'installation deviendront de plus en plus nombreuses. D'où intérêt à faire l'acquisition d'un terrain adéquat dans une région touristique sur lequel les campeurs édifieraient leurs abris et services.

Sur terrain loué, prévoir des dispositions d'habitat tenant compte des prescriptions administratives.

Intérêt à ce que le camping ne dépasse pas 250 personnes, ce qui exige déjà un terrain de 1 hectare avec eau potable.

La commission du camping devrait être renouvelée chaque année, de telle façon que la permanence des fonctions ne transforme les mandatés en bureaucrates qui finiraient par se croire indispensables. C'est d'ailleurs ce qui devrait être pratiqué dans toutes les organisations libertaires afin qu'à tour de rôle chacun puisse développer ses qualités administratives.

Le camping libertaire ouvert aux jeunes, adultes et vieux avec leurs invités soigneusement sélectionnés, devrait être une préfiguration d'une petite commune libertaire s'efforçant de satisfaire «intra muros» les impulsions réfléchies d'une jeunesse avide de plaisirs et de culture, mais aussi socialement curieuse et volontaire de participer à l'organisation de la liberté, car la liberté non organisé : c'est la pagaille !

Dans la période pré-vacances les jeunes dynamiques et cultivés devraient déjà préparer les groupes artistiques et culturels qui, au sein du camping, apporteraient à la fois la joie de vivre, le rayonnement artistique et les contacts culturels susceptibles d'élever le tonus social de tous.

Dans une telle communauté, si l'on veut organiser la liberté afin qu'elle devienne un art et une science de l'égalité, il serait nécéssaire que le comité de gestion organise les différents services par un tour de rôle auquel nul ne pourrait se soustraire sans s'éliminer de la communauté.

Je me rappelle avoir entendu des filles et des garçons qui, au nom de la liberté — dont ils ignoraient les structures — déclaraient : « donc, je peux faire ce que je veux ! »

Les parents devraient préparer l'éducation libertaire de leurs enfants, de telle façon que la communauté permette par la pratique leur enrichissement. L'économie capitaliste évolue vers une crise sans précédent : contre-révolution, révolution ou guerre. Les libertaires doivent s'y préparer dans une communion qui élève les cœurs et les esprits.

J. B.

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTE

Ce nouveau livre édité par l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

Il peut être commandé au siège de la C. N. T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

Messieurs les cadres

Le 3 avril, 4 à 5.000 Cadres étaient réunis à la Salle Pleyel à Paris pour assister au meeting organisé par la Confédération générale des cadres. Lapostolle, Le Ferme, Millot et André Malterre ont successivement exposé les exigences de la nouvelle caste, en particulier leur opposition à toute mesure d'écrasement de la hiérarchie et en ce qui concerne la fonction publique, élargissement de l'éventail hiérarchique.

Ces gens là ne manquent pas de culot. Lorsqu'on connaît l'utilité et l'activité des « cadres » dans le secteur public et notamment à la SNCF, à l'EDF-GDF ou a la RATP on est en droit de demander si ces gens-là sont sains de corps et d'esprit. La hiérarchie, notamment dans la fonction publique n'est que la régimentation et la maistrance des administrations ne peut même pas mettre en avant ses connaissances techniques ou « intellectuelles » car comme chacun sait, le rôle d'un chef de gare d'une grande gare de Paris se borne à surveiller si les agents arrivent à l'heure ou s'ils ne vont pas boire un ju pendant les heures de service. En un mot les cadres des services publics (et les cadres en général) ne sont que les adjudants, les chiens de quartier des exploiteurs. Qu'ils crèvent tous. On ne levera pas le petit doigt.

R. J. SOURIANT

NOTRE MEETING DU 7 AVRIL AU PALAIS DE LA MUTUALITE

Il y avait foule pour confirmer notre volonté anarcho-syndicaliste.

Communiqués

C. N. T.
(Loire Atlantique, Vendée, Maine et Loire)

Réunion café Flesselle à Nantes le dimanche 21 avril 1968 à 10 h. Ordre du Jour : I. Propagande auprès des travailleurs manuels et intellectuels, auprès des étudiants, des gens de mer et des ouvriers agricoles. — II. L'implantation de S. I. A. en Loire Atlantique, Vendée, Maine et Loire. — III. Vers la constitution d'une fédération syndicaliste révolutionnaire Ouest avec le Morbihan, camarade Quendet, le Finistère, camarade Le Lann ; pénétration en Côtes du Nord et Ile et Vilaine.

Pour toutes vos suggestions, vos critiques, écrire à Biget, rue des Garennes à Vertou, pour la trésorerie à Garcia, 67, rue du Breil à Nantes ; pour S. I. A. à Alexandre, 13, cité des Capucins, Angers.

S. I. A.
Solidarité Internationale Antifasciste, section de Lorient

Réunion tous les derniers mercredis de chaque mois à 19 h. 30 au bar « Les Platanes », rue Maréchal-Foch, à Lorient.

XVIIe UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1er étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T. Participez à la

Grande souscription pour la propagande !

ANTENA

DELIRIO REPRESIVO

MADRID. — Como es sabido, una nota del gobierno aseguró que los «desórdenes universitarios serían severamente reprimidos con vistas a la terminación de los mismos. Manos a la obra, en un acto de provocación la Poli Armada matracó a un grupo de estudiantes, causándoles seis heridos con consideración; los grises de Defensa Universitaria (en realidad todo lo contrario) gozan de armamento y carta blanca para agredir a sus compañeros de estudios; un juez especial ha sido nombrado (véase el «C. S.» último) para entender todas las causas estudiantiles de España; y, por último, el ministerio de Orden Público ha decretado que toda algarada estudiantil será considerada delito criminal y, por lo tanto, juzgada según las leyes ordinarias aplicadas a «chorizos» y asesinos.

LA CONSABIDA CONDENA

MADRID. — El T. O. P. ha condenado a un año de prisión y a 5.000 pesetas de multa a los sindicalistas Marcelino Camacho y Julián Ariza, procesados y encarcelados por asociación clandestina. Como Camacho ya lleva catorce meses de encierro es de esperar que la «justicia» le haya abierto las puertas de la cárcel una vez terminado el juicio. Durante la vista el público gritó «Viva la libertad» y fue expulsado de la sala.

CRUZ ROJA O CRUZ BLANCA

ATENAS. — Según acuerdo convenido entre el gobierno militar griego y la comisión internacional de la Cruz Roja, los 2.437 detenidos, hombres y mujeres, sin más delito que sus convicciones políticas o sociales, llevan una vida alimentaria y de reclusión «relativamente soportable».

No obstante el ministro Sideratos admite que ciertas violencias de palabra y obra han sido cometidas contra los prisioneros, pero a cargo de policías y sin orden del gobierno, ante cuyas constataciones los crucirrojistas han salido de las islas Leros y Yaros completamente harinados, o emblanquecidos. Y el calvario griego continúa...

RUMOR DESMENTIDO OFICIALMENTE

VITORIA, (OPE). — Una nota publicada en la prensa desmiente el fallecimiento de Sabino Arana Bilbao, detenido recientemente en esta ciudad. Se dice también en dicha nota que Arana ha sido tratado con todas las consideraciones por la policía, dado su mal estado de salud. Pero se sabe con certeza que es una fábula esta hipócrita declaración, porque fue torturado con ensañamiento para hacerle firmar las declaraciones que quiso la policía.

COMO EL CAUDILLO SE SACRIFICA POR LA PATRIA

RIBADEO (Lugo). — El Jefe del Estado pasó toda la mañana y parte de la tarde pescando en el río Eo, en los Ayuntamientos de Trabada y Puente Nuevo. El día fue de mucho sol y las aguas eran claras. Picaron dos salmones, pero no pudo capturarlos.

A las seis de la tarde, el Caudillo abandonó la pesca y se dirigió al parador de turismo donde reside para presenciar el encuentro entre el Barcelona y el Real Madrid que transmitió Televisión Española.

NEGOCIO CLERICAL EN PUERTA

SEVILLA. — En el Palmar de Troya, a 14 kilómetros de Utrera, cuatro niñas ven a una extraña señora bajada del cielo que mide metro ochenta, se cubre con un manto de armiño y pronuncia palabras melosas. En una palabra, se fragua la segunda parte del milagro de Fátima. Católicos de Utrera y otros sitios trasladan a las chiquillas al Palmar y éstas *ven* cada vez a la bienvenida. Cauto o receloso, el párroco de Guadalema de los Quinteros no pronuncia palabra sobre el caso. Cualquiera le pilla los dedos.

LOCKOUT EN UNA MINA

OVIEDO. — La empresa Hulleras de Vellin y Olloniego ha despedido a 759 mineros que huelgan alternativamente desde hace varios días, en reclamación de que tres compañeros despedidos definitivamente de la explotación sean readmitidos.

RESTRICCION Y MANGA ANCHA

MADRID. — La revista «Razón y Fe» se queja de la conducta contradictoria que observa la dirección de la TLE, censurando rigurosamente la información y permitiendo que pasen por la minipantalla toda suerte de anuncios, por anodinos y abusivos que sean. La propagación del alcohol en la TLE es excesiva, y frecuentemente un argumento serio o de teatro clásico es interrumpido para anunciar goma de mascar o colorete para labios.

Si la Razón no se impone, a Fe nuestra que hay galimatías televisor para rato.

VUELO DE PALOMAS

GIBRALTAR. — La asociación «Las Palomas» destinada a la propaganda «Gibraltar para España», ha sido atacada por centenares de gibraltareños. Muebles y cristales rotos, archivos venteados, tiendas arruinadas, y protesta de Franco a Londres.

UN CASO DE MIRLO BLANCO

MADRID. — El minero astur Carlos Rodríguez Rodríguez, ha pasado por el T. O. P. y, cosa extraña, ha sido absuelto. Se le detuvo por delito de sedición, pero resulta que el buen Rodríguez sólo dijo ante un agrupamiento de compañeros en la boca de la mina: «O se trabaja o no se trabaja. Sino, me vuelvo a casa.»

Ahora también, por fortuna.

EL VERTICAL CONTRA SUS AFILIADOS

MADRID. — «Resulta un lamentable contrasentido que sean precisamente razones de orden reglamentario del propio Sindicato las que impiden a los trabajadores reunirse con sus representantes para tratar sobre los asuntos laborales que les afectan directamente», dicen en un escrito que han dirigido al delegado provincial de Sindicatos, 300 empleados del Banco Exterior de España, avalado el texto con sus correspondientes firmas.

La solicitud a que se refiere el escrito fue presentada el pasado 13 de febrero y al día siguiente el Sindicato contestó que «... no ajustándose al reglamento que regula las reuniones de representantes sindicales, no puede accederse a la petición». En la solicitud se pedía la cesión del local para celebrar una asamblea en la que se trataría de la reclamación de la paga extraordinaria correspondiente al 18 de Julio y Navidad de los años 1965 y 1966 y reclamación de gratificación especial de fin de año; ruegos y preguntas.

Persistiendo la «superioridad sindical» en no dejar reunir a los empleados del B. E. E., éstos unánimemente han pedido la baja «porque el Sindicato no sirve para defender nuestros intereses de trabajadores.»

A la C. N. T. no la representa quien quiere, sino quien puede

De un interesante artículo del compañero Viadiu en «Soli», de México, extractamos lo siguiente:

Constatar una realidad de discordia no es estímulo. Y por si fuera poco parió la abuela con eso de «democratizar los sindicatos verticales». Y eso precisamente en los momentos en que los estudiantes andan revueltos, cuando clausuran universidades y la agitación va en aumento. Nos cuesta trabajo concebir como nadie experimentado haya podido picar en este cebo. Uno no se explica cómo gentes avezadas a la lucha, que han recibido zarpazos de esos mismos turiferarios de un régimen despótico y criminal, puedan presentarse a una colaboración semejante, cómo hayan podido aceptar tan incalificable contubernio.

Creemos que los pactistas venían obligados a recordar que se deben a un organismo y que viven aun bajo el régimen de terror del felón Francisco Franco, principal responsable del asesinato cometido contra centenares y miles de compañeros nuestros y de la gran tragedia que padeció España. ¿Qué cambios benéficos ha sufrido el régimen que hagan suponer una transformación radical en su estructura capaz de facilitar mayores libertades al pueblo? Y aun siendo así, ¿cómo es posible un entendimiento entre el carnicero y los corderos? No creemos que tal hecho conduzca a nada práctico ni que los intrusos ejerzan la menor influencia en la evolución sindical española. Pensamos que todo lo que lograrán es una repulsa general de los compañeros e incluso de la opinión pública.

Hemos de decir que nada hubiéramos dicho en relación con este asunto si tal proceder lo hubieran adoptado como individuos particulares y no en nombre de la C. N. T. Ya colocados en este terreno, nos parece inconcebible, absurdo e inmoral, la presunción de inyectar savia libertaria a ese engendro de sindicalismo vertical, viejo remedo nazifascista, que más que puntales necesita de picos para su destrucción. No, nadie tiene derecho a usar las siglas del organismo confederal para menesteres tan bajos y reprobables. Así lo exigen su tradición, sus luchas, sus ideales y en especial la sangre derramada de compañeros nuestros por estos mismos sujetos que se trata de apoyar.

Sin embargo, no hay que desorbitar el problema, ya que la Confederación no la representa quien quiere, sino quien puede. Sí, ni tú ni yo somos la C. N. T., por meritoria que haya sido nuestra actuación, puesto que la componen el conjunto de trabajadores afiliados que se rigen por los acuerdos de sus congresos. De forma que todos cuantos bailan este vals de la «liberación sindical», o sea los siete militantes del interior, el grupo de «argentinos» que los secundan, alguno que otro individuo aislado y ese «genio» del sindicalismo que con gastos pagados ha saltado de México a los madriles, no son más que voces sueltas, que individuos que se representan a sí mismos.

Uno se pregunta: ¿Qué añagaza pueden perseguir los líderes del franquismo en propiciar la colaboración con militantes cenetistas? Según todas las versiones los sindicatos verticales están escapando de las directivas de Falange por el predominio siempre creciente de elementos que responden a las órdenes de clericales y comunistas. ¿Acaso piensan utilizar a los nuevos catequizados como un medio para contrarrestar el ascendente de las fuerzas antedichas? ¿Se han propuesto simplemente desacreditar y hundir a un grupo que por sus antecedentes anteriores y sus largos años de presidio podían representar un peligro revolucionario en el momento de traspaso a la caída del régimen franquista?

Lo que nadie puede creer es que se propongan realizar algo de provecho colectivo y menos otorgar libertades a obreros y campesinos. Como ejemplo, aquí está la reciente ley de imprenta que no tuvo otra virtud que otorgar la función de censor al propio director del periódico, que por lo general ejerce su cometido con mayor rigor para evitar consecuencias desagradables. En este caso, para tapar el ojo del macho y apantallar a la opinión pública ¿habrán recurrido al truco de aportar elementos cenetistas con el fin de explotar en el aspecto sindical, como lo han hecho en el económico y en el político, y dar la sensación al exterior de que al fin van a liberalizar a los sindicatos?

Cada una de estas finalidades o todas juntas son posibles. El juego político del franquismo, de arriba abajo y viceversa, es la falacia, la argucia, la triquiñuela. Pero conociendo todo esto y más, ¿cómo se han prestado a este juego luchadores veteranos? ¿Ingenuidad, cansancio, buscar un medio de acomodarse, creer en realidad que pueden hacer algo provechoso en beneficio de los que trabajan? Nosotros creemos que es este último aspecto el que ha privado en ellos, pero también pensamos que están profundamente equivocados, que han obrado indebidamente, que han hipotecado en una mala carta su posibilidad de ser útiles a sus compañeros de trabajo.

No, no se trata de procedimientos nuevos ni de tácticas adecuadas a los tiempos que corremos. ¡Camelos no! Hay que reconocer que ha sido un proceder impropio para gentes que se llaman libertarios. Hasta aquí, se han mantenido discusiones y controversias sobre tendencias y finalidades, pero en medio de excesos verbosos siempre predominaba un forcejeo normal, un sentido ético para que prevaleciera este o aquel punto de vista, tal o cual interpretación de cómo debe actuar la C. N. T., pero con sinceridad creemos que lo hecho por este grupo rebasa todos los límites, ya que violentan todo lo que ha venido representando nuestra central sindical.

Por descontado, precisamente igual que ayer: nada de enjuagues ni componendas. Por nuestra parte no dejaremos de insistir que cuando sea y con quien sea, al emprender el camino del retorno a una España liberada, toda actuación se haga de cara al pueblo exponiendo en comicios y asambleas los ideales y aspiraciones del movimiento libertario, lo que ha sido la C. N. T. en sus luchas de antaño y de hogaño al tratar de adaptar sus predicados y orientaciones a las realidades que viva el pueblo español en sus ansias de progreso y libertad, todo ello logrado en la calle, en contienda franca y abierta como siempre lo ha hecho la C.N.T.

¿Para qué hipotecar el futuro de la C. N. T. a base de confabularse con sus propios victimarios en aras de promesas de «liberalización» que vengan a representar la continuidad de la farsa, del atropello y de la injusticia imperantes? ¿Cómo es posible borrar de buenas a primeras los años de ignominia y de criminalidad falangista, tratando de insuflarle nuevos riegos sanguíneos para perpetuar su ignominiosa existencia? Juzgamos infinitamente más interesante y prometedor lo que pueda alcanzar la C. N. T. en franca lucha con sus enemigos, que condicionar ese futuro mezclándose con elementos gastados y putrefactos que están esperando ya la hora del entierro como elementos representativos del obrerismo español.

La C. N. T. se deberá íntegramente a este mañana, conquistando en la calle su porvenir, organizando sindicatos y marchando codo con codo con las multitudes trabajadoras. Las luchas pueden ser distintas de las de ayer, pero lo sustantivo de la central sindical libertaria es el trato directo con los obreros en la defensa de sus aspiraciones y de sus necesidades, que éstos actúen y resuelvan sus problemas sin intervención de tutores mercenarios y que se capaciten para la transformación global de la sociedad. Estas son características básicas cenetistas. Acerca de ello tenemos la convicción que bajo este signo será el camino que reemprendan grupos e individuos que sean capaces de reemprender con dignidad y firmeza la continuidad gloriosa de la C. N. T.

JOSE VIADIU

Sobre las comisiones obreras

«Comisiones» lo son, en nuestro campo las destacadas por una voluntad espontánea de la asamblea, libre o clandestina.

De las C. O. habría mucho que decir, mas la clandestinidad relativa les inhibe de ciertas críticas. Es un refugio de empleados de comercio, banca, y de burócratas, incluso de Estado, que de una manera leve, deben vengarse de su patrono falangista. Es también una trampa tendida al obrero por el doble sacristanismo católico y comunista que trata, el uno, de lavar la Iglesia del 1936, y el otro, de desviar el agua popular hacia el molino moscovita.

Las C. O. obedecen también a la necesidad política de liquidar el ciclo poderoso de la C.N.T. para dejar a los obreros españoles en la pésima situación de reses sumisas. Sus «sindicatos» no arreglarán nada; los delegados, los procuradores, los comisionistas, los líderes y las leyes «protectoras» lo arreglarán todo.

Con tantos años de dominio franquista el pueblo anda desorientado; pero no tanto que no recele de la obediencia supina que los de la situación actual y los de la próxima le exigen. Y no tanto porque la experiencia de un sindicalismo verdaderamente obrero y libertario no está tan lejos como para ser olvidado.

Agazapados, sacristanes de Roma y de Moscú, Comisiones'obreras: Cuando la C. N. T. renazca las Comisiones'obreras, sobrarán del todo.

Juan CLARAMUNT

Carta abierta al

ESTIMADO Sr Loan: Hasta hace muy poco tiempo yo ignoraba su existencia, sus andanzas y sus quehaceres. Pero una personalidad como la suya difícilmente puede sustraerse a la notoriedad pública, a la avidez periodística e incluso a la fama, aunque ésta — como es fácil suponer — a veces sea infamante. Tiene que perdonar, de todos modos, este retraso mío en conocerle que no debe achacar a mi sola culpa, pues sin duda sabe usted muy bien que los informadores de prensa no siempre tienen acceso cómodo a la investigación de asuntos que se consideran «top secret», como dicen sus inefables aliados U. S. A., si bien en ocasiones arriesgan el cuello para dar testimonio irrevocable de lo que ven y lo que oyen. Tal sucedió, por ejemplo, al periodista francés Francois Mazure, capturado en Hue con su colega fotógrafo Catherine Leroy. Al Sr. Mazure se le ocurrió escribir un artículo en el que manifestaba que la población de Hue confraternizaba con los vietcongs, dándoles de comer y beber. Usted decretó la expulsión inmediata, y como ésta no se efectuaba con la prisa necesaria, sus sicarios lo arrebataron materialmente de las oficinas de «France-Presse» y lo lanzaron como una valija al avión de la «Air Vietnam», fletado expresamente para él y con destino a Hong Kong. Por otra parte — y perdone esta pequeña digresión — yo me hallo muy alejado de su habitual teatro de operaciones, precisamente en el extremo más occidental de Europa, en un país llamado España, del que quizá haya oído hablar no sé si para bien o para mal, aunque esto no importa ahora. A tan gran distancia el rumor de los acontecimientos llegan un poco difusos, vagos, indecisos, lejanos, y mucha gente los oye como quien oye llover, incluso una gran mayoría del pueblo norteamericano, que está directamente afectado en el embrollo de su bienamado Vietnam. Luego hay que contar con la selección de noticias de las agencias de Prensa de cada país, algunas de las cuales hacen un cuidadoso expurgo y dan una versión pesteurizada de los hechos por aquello de las filias y las fobias, es decir, que cada cual arrima el ascua a su sardina, como decimos los españoles. No obstante, puede estar seguro de que existe un amplio sector del ancho mundo (en el que yo me cuento) que se hace cuestión de lo que está ocurriendo en su país, que se ocupa y preocupa por todo lo que le afecta, y no sólo por motivos políticos, ideológicos o partidistas (cosa inevitable en un mundo tan escindido), sino por sencillas razones de humanidad; vea usted, una razón con calor humano que puede hallar sin dificultad en un calmuco, un esquimal o un patagón, lo cual viene a decir que es universal en la especie humana y común a toda ella, salvo excepciones bastante frecuentes y por ello más indeseables.

Pero todo esto ya lo sabe usted y no es preciso que haga mucho hincapié en el tema. Lo que yo deseaba desde el principio es hablarle de sus actividades como general-policía, y en primer lugar de la fotografía que ha dado la vuelta al mundo despertando reacciones tales que es mejor para su tranquilidad que las ignore, aunque sospecho que su conciencia está hecha a prueba de bomba de napalm. En la mencionada fotografía (que no he llegado a ver aún), aseguran los que la han visto que se desarrolla un breve pero espeluznante drama del que es usted protagonista indiscutido e indiscutible. He aquí la sinopsis: sus subordinados (eficientes como suyos, digamos de paso) arrastran a golpes y puntapiés a un herido vietcong, con una pierna rota, hasta acercarlo a sus pies; entonces usted, con pausados movimientos, con cierta negligencia y suavidad de felino, saca la pistola, apunta a la sien del herido y dispara. Así, sin un gesto, sin una palabra, impasible como una esfinge. El vietcong se revuelca en estertor agónico, más aún, se aferra a la vida, aún araña el suelo, pero nadie se mueve ni de su pistola parte un segundo disparo que ponga fin a la tragedia y al sufrimiento. ¿Sabe usted lo que es la eutanasia, general Loan? Sí, por supuesto que lo sabe. Mas quizá sintió escrúpulos de aplicarla. Al fin y al cabo sólo dios puede disponer de nuestras vidas. ¿O era simplemente sadismo, general Loan? ¿No es cierto que usted y sus esbirros deseaban prolongar el calvario del herido para solazarse con tan sucio e increíble manejo? Esto es lo que expresa la fotografía. Y yo me atrevo a suponer que, después del disparo, puede que usted hasta barriera los gases de la deflagración con un sesgado y displicente soplo al cañón del arma, tal y como es tradición entre los pistoleros de los «westerns» que sus aliados fabrican en Hollywood. No comprendo cómo su natural modestia pudo hacer esa concesión a la celebridad, dado que su labor es una labor callada, anónima, gris, subrepticia. Quizá haya que achacarlo todo a la intrusión de uno de esos métomeentodo que son los periodistas, esta especie de marabunta capaz de sorprenderle a uno en la más secreta intimidad a base de astucia y teleobjetivo. O puede que sea usted un sádico exhibicionista que desea pasar a la posteridad, y ante la insistencia del fotógrafo haya accedido con cansado mohín de disgusto, como el que trata de recomponer su malparada modestia con un «Por favor, por favor, señores; no es para tanto. Yo me limito a cumplir con mi deber».

Por si no lo sabe, general Loan, le diré que a sus amigos U. S. A. no les ha parecido nada bien su teatral gesto; no, eso no entra en su «american way of life». Bueno, esto es lo que dicen al mundo, aunque vaya usted a saber lo que piensan. Según se comenta, el pueblo norteamericano ha martirizado nerviosamente entre sus dientes algo más de la cuenta el blando « chewin-gum ». Y ya sabe usted, cuando Sam acelera su movimiento bovino de rumiante, es que existe inminente alteración de su metabolismo basal. Hubo mujeres que se desmayaron o fueron psesas de ataques histéricos ante la célebre fotografía. Sería conveniente, por tanto, que fuese usted más cauto, si no más parco, en la terrible eficacia de sus métodos, pues al fin y al cabo podría darse el caso de que no entrasen en los proyectos de sus aliados. Figúrese que por su causa el presidente de U. S. A. no aceptara ser reelegido en las próximas elecciones, o pusiera en entredicho su

AREA MUNDIAL

LA HUMANIDAD RETROCEDE

CADA guerra importante origina un colapso dañoso para los sentimientos humanos. Se ha visto tanta muerte, tanto destroce, que nadie, o casi, se inmuta por una desolación o unos fusilamientos. Cuando aconteció el asesinato de Ferrer Guardia, de una Barcelona con 700.000 habitantes, 120.000 descendieron a la calle en manifestación de protesta por los cinco fusilamientos y las cinco mil detenciones. En París, Roma, Bruselas, Berlín y otras ciudades cosmopolitas, hubo estallidos de indignación que hoy, tras dos guerras enormes y treinta que no lo fueron tanto, no se darían, aunque los Ferrer Guardia fusilados fueran diez, cien o mil. Con tanta atrocidad presenciada, o sufrida, el hombre pierde corazón y enjundia.

A las matanzas horribles perpetradas en España por el franquismo triunfante, los países civilizados nada opusieron, y los españoles dignos fueron sacrificados como reses. Ni la destrucción aérea, cobarde, de Guernica, conmovió a los pueblos de tras barrera a pesar de los 3.000 guerrilleros ametrallados y quemados. Los campos de inmolación alemanes, pese a su crueldad «científica», fría, infrahumana, no fueron asaltados al fin por dignidad de raza, sino por azar de guerra, por defensa contra el poderío nazi.

El hambre que diezma a las aglomeraciones pobres del Indostán, y a las poblaciones subdesarrolladas de Africa y América, no inspira sino apremio de dominación política en lo comunista, y recurso de vana caridad en lo capitalista. El hambre de los menesterosos importa poco a los poderosos de la tierra, mas les da petexto para demagogias en unos y para falsas y humillantes piedades en otros.

Cuando el crimen colectivo de la Guerra Europea inmoló 50 millones de personas y el de la Guerra Mundial 75; cuando las rivalidades políticas y económicas, externas e internas de los países se traducen con frecuencia en atentados personales; cuando el derecho de gentes se ha terminado para las personas insumisas a las dictaduras, cayendo en el patíbulo, llenando cárceles y campos alambrados sin garantía jurídica, o tomando camino del destierro tal vez para toda la vida, una muerte más no conmueve si no a los próximos del victimado.

El caso incivil de ahora es la muerte del religioso negro Martin Luther King, asesinado cobardemente por un sujeto anónimo, con rifle cargado por otros anónimos que señorean brillantemente en sociedad. Habrá sin duda quien pague el delito: un inferior «dado» por los superiores. Y éstos seguirán siendo «honra y prez de la sociedad», y si ayer cargaron el rifle que asesinó a John Kennedy y hoy el que mató a King, mañana cargarán el que mate al tercer hombre que estorbe una operación financiera, política o guerrera de gran envergadura. El problema de EE. UU. de América no tiene solución manteniendo el estado de cosas actual, sin una revolución integral que remueva hasta los cimientos el orden hasta aquí vigente para emplazar otro que no admita riquezas privadas, consorciales o de Estado. Sin un mundo de iguales, sin una organización libertaria de la sociedad, libre al fin de pobres y ricos, de religiones y guerras, de íconos y balísticas, no habrá nunca más sosiego en «ambas» Américas, en Europa, Asia, Africa y Oceanía. No habrá nunca paz en el mundo, y los crímenes, masivos o personales, se irán perpetrando.

Cuando un elemento pacifista como King puede ser muerto calculadamente, sin discernir, o habiéndolo discernido, las consecuencias inmorales del oprobioso acto, el grado de incivilización en que la sociedad retumba es enorme, pues la barbarie «consciente» del hombre actual sitúa a éste por debajo del salvajismo inconsciente del hombre involucionado de la selva. Cuando un Gandhi, a su vez partidario de los procedimientos pacíficos, pudo ser inmolado por un violento cualquiera armado por una secta, puédese afirmar, con tanto desagrado como se quiera, que el fanatismo ancestral, ahora político, está muy por encima de la cultura y de la moral predicada por la filosofía de todos los tiempos y de todos los países. Cuando las tribus «ignoradas» del Amazonas son descubiertas y sus componentes cazados como conejos para una diversión o para un despojo de terrenos, todo ello IMPUNEMENTE, con la tolerancia culpable de los gobernantes, es que la civilización, profundamente degradada, está al borde de su ruina.

Y como la innovación bolchevique también periclita al medio siglo de su ensayo, queda por experimentar la civilización anarquista para redimir a esa pobre humanidad que se tortura y asesina a sí misma.

DESDE LA PUERTA DEL SOL

Apostillas al aire

DESDE la devaluación de la peseta, a pesar de lo que digan los turiferarios agrupados al dictador Franco, la situación económica española empeora de día en día. Lo dice bien claro un industrial y consejero catalán: «No sabemos muy bien a donde vamos, ni cuál será la posición económica nuestro país ni siquiera en los próximos marzo o en junio o en septiembre. En varias reuniones empresariales a las que he asistido hay desconcierto y desaliento.»

« Cuando me piden que haga proyectos a tres o cinco años, se me encoge el corazón, porque en estos momentos es difícil hacerlos ni siquiera a cuatro o cinco meses. Los vaivenes económicos son peligrosos. »

« Hay un signo oficial casi siempre triunfalista. Hay una realidad que difiere de ese signo triunfalista. Ahora hay una incoherencia entre lo que se dice y lo que pasa. »

« En Barcelona, uno de los altos miembros del Plan de desarrollo dijo hace unos meses que el 65 por 100 de las indicaciones contenidas en el Plan de desarrollo sobre agricultura habían sido incumplidas. »

« Nosotros somos un país relativamente importante en número de habitantes y relativamente pequeño en cuanto a consumo industrial. »

Cuando criticamos la desastrosa situación económica española, no exageramos lo más mínimo : y tampoco cuando decimos que tanto en agricultura, industria y comercio está todo por hacer. Los españoles no hemos llegado aún ni al subdesarrollo. Que no consumimos artículos industriales, ni no industriales tampoco. ¿Acaso permite dicho consumo el nivel de vida del español débil económicamente, que es el número mayor de la población? Cedemos la palabra a los «famosos» economistas españoles.

Federico BOLERA

EN MACON

Gran Mitin de Alianza Sindical

El domingo día 21 de abril a las 9 y media de la mañana, en la Sala de los Sindicatos, Plaza des Cordeliers (junto Plaza Carnot).

Participarán como oradores:

Alejandro LAMELA, por la C. N. T.

Camilo CELA, por la U. G. T.,

bajo la presidencia del compañero Michel CATTEAU, secretario de la U. D. de F. O. del Saône et Loire.

¡Compañeros! ¡Antifascistas en general! Acudid a oír la voz de los trabajadores españoles en el exilio.

Invitamos cordialmente a todas las FF. LL. del Núcleo y núcleos limítrofes.

El pensamiento de Guyau

Además, la moral utilitaria tenía un carácter de universalidad; ella se encargaba de usurpar a las ardientes interrogaciones hechas, el siglo precedente, por Pascal; de demostrar que tal meridiano o tal río no deciden ni de la verdad ni de la justicia, que el clima mismo tiene una importancia secundaria; que, bajo todas las aparentes diversidades de costumbre, se vuelve a encontrar la unidad de interés.

Para juzgar las concepciones filosóficas del siglo XVIII, vale más, a menudo, examinar el fin al cual se relacionan que el principio sobre el cual se apoyan. El fin, el objeto, hacia el cual se dirigían todos los pensamientos y se tendían todos los esfuerzos, era la manumisión de la humanidad.

Generalmente los utilitarios modernos, como hombres prácticos, se ocupan más de la vida que de la muerte. Según ellos, la moral tiene como fin el de ajustar nuestra conducta durante la vida, no tiene ella, como fin, el de modificar nuestras ideas a propósito de la muerte: esto concierne más bien la metafísica o las religiones.

Es menester admitir que entre los hombres, la experiencia y la necesidad vinieron, a menudo, en ayuda a la naturaleza. El razonamiento perfeccionó los datos naturales y les añadió nuevos descubrimientos; aquí más rápido, allí más lentamente; unas veces a través periodos de tiempo tomados sobre el infinito, otras veces en intérvalos más cortos. Vemos suscintamente indicadas las tres causas principales del progreso en la humanidad: la experiencia que nos enseña, la necesidad que nos incita, enfin, el razonamiento que desarrolla todas las nociones que recibimos de la naturaleza y que crea la ciencia. Además, se halla marcado el papel tan esencial del tiempo que, multiplicando indefinidamente las experiencias, hace siempre posible, en un período más o menos largo, la solución de un problema más o menos difícil.

M. GUYAU

(Traducción de JUAN)

CHISPAS

Va de retro, Sotanás.

⁂

El Gilella enterrador como ejemplo da rubor.

⁂

Sin billete, con apremio pretendió cobrar el premio; no casó en la lotería pero un lote pretendía.

⁂

Va de retro, Sotanás. Tanta plata como el «Gile» jamás tú poseerás. Era pío y no piaba, piafaba y mucho más.

⁂

Daba rezo noche y día y miraba de soslayo. Y después de tragar hostia hizo de la capa un sayo.

⁂

Sin salir del cementerio tuvo su buena aventura.
Sin salir del cementerio «cementó» mucha fortuna.

⁂

Con ladrillos del común se levantó un edificio. Sobre terreno común, para mayor maleficio.

⁂

Va de retro, Sotanás. La glosa que le has hecho tu no la repetirás.

⁂

En el año treinta y seis tuvo el hombre gran trabajo; y en sabiéndose mortal se las voló como un grajo.

⁂

En cierto uno de abril regresó por su derecho; y ahí lo tienes, Sotanas, enterrando con provecho.

⁂

Robando joyas a muertos y esquivando los entuertos, que cargar al empleado.

⁂

Un hombre fiel y honrado.

⁂

Tal como yo te lo hablo, Gilella era el diablo.

⁂

Lo sabías, Sotanás. ¿Tanto orar y tanto rezo, para mentir como eso?

⁂

Gilella desaforado, un tren habría robado; y el castillo de La Pobla y el robledal de La Robla Y aún no estoy enterado del por qué lo habéis echado. ¿Cargaba el hombre bendito, con la ciudad y distrito? ¿Confundió el mundo animado con el «fiambre» enjoyado?

⁂

«Murió el tal en hombre pío».
Ni así de él me fío.

⁂

Va de retro, Sotanás. Con menos rezos y preces algún día acertarás.

CHISPERO

1° DE MAYO

EN BURDEOS

GRAN MITIN

de afirmación anarcosindicalista, en el Cine des Capucins, a las 9 y media de la mañana del miércoles 1° de Mayo, organizado por la 8ª Union Régionale en colaboración con la C.N.T. española, en el que harán uso de la palabra los siguientes oradores:

Vicente LLANSOLA, por la C. de R. del Núcleo de la Gironde.

Henri BOUYE, por la C. N. T. F.

MUÑOZ CONGOST, por la C.N.T. de España en el exilio.

⁂

Por la tarde, a las tres y media, organizado por *Solidaridad Internacional Antifascista*, y en el mismo local, GRAN FESTIVAL DE VARIEDADES FRANCO-ESPAÑOL a cargo de renombrados y valiosos artistas:

LA TANI, gran «bailaora» del arte «cañí», acompañada por ESPIGUITA DE JEREZ, «bailaor» de gran popularidad y el virtuoso de la guitarra ANTONIO UTRERAS, y el «cantaor» MIGUEL DE VALDEPEÑAS.

LOS CHIRIGUANOS DEL PARAGUAY, canciones hispano-americanas.

LOS IBERICOS, con su repertorio hispano-francés.

Y otros artistas de no menos valía que actuan en las principales locales del departamento de la Gironde. El espectáculo será presentado por el conocido y popular animador F. DE LA CALLE.

B.D.I.C

general Loan

por Juan Español

honor o su palabra de mantenerse en Vietnam. ¿Qué pasaría? No, no, general Loan; convénzase de que en estas lides se necesitan diplomáticos como Talleyrand y policías como Fouché. Y no es que trate de subestimarle, no; pero convendrá conmigo en que aquéllos han quedado como maestros del género. Comprendo que hay ocasiones en que no puede evitarse la publicidad por distintas razones que no vienen al caso, pero siempre existe una salida a que echar mano, porque para eso son ustedes hombres de grandes recursos e imaginación. Y ya tenemos alguna prueba de ello: cuando dejan una ciudad convertida en cenizas, ponen en seguida una pancarta aclaratoria para que no haya malentendidos: «Hemos tenido que destruirte para salvarte». Cuando se emprende una tarea en comandita es preciso tener en cuenta los intereses mutuos de los comprometidos, de lo contrario puede peligrar la «entente cordiale». Ustedes y los norteamericanos se han propuesto calcinar a Vietnam (para salvarlo, claro). Con tal fin unos lo machacan desde el aire y los otros desde tierra. Pero por favor, pónganse de acuerdo. No importa que con los combatientes perezca toda la población civil, ya sabe, mujeres, niños, viejos. Los medios quedan sobradamente justificados por el fin que se proponen.

Pero usted, donde se desenvuelve a sus anchas, es en Saigón. Podríamos llamarle «El Tigre de Saigón». A lo mejor ya le llaman así. Suena está agobiado por la fama, mientras a título de película. ¿Y quién sabe si en el futuro no será real? Usted y yo sabemos perfectamente lo que hace como jefe de la policía de esa desgraciada ciudad. Bueno, el general Westmoreland también lo sabe, y si vamos así tampoco hay que excluir al Pentágono. Mucho me temo que sea un secreto a voces. De momento Westmoreland, como usted ya sabrá, ha dicho que los prisioneros Vietcong serán tratados como prisioneros de guerra. Palabras, palabras, palabras, que decía Hamlet. ¿Quién puede saber lo que usted hace y ordena en el laberinto sombrío y espeluznante de sus cuarteles y prisioneros? ¿Quién va a impedir esas ejecuciones sumarias (acudiendo a una piadosa metáfora del lenguaje oficial, pero que nosotros llamaremos limpiamente asesinatos) de jóvenes desde los 12 a los 18 años, sin distinción de sexo y sin reparar en su integridad física, puesto que algunos han de llevarlos al paredón a culatazos y a rastras por hallarse malheridos? Nadie, general Loan, nadie. Usted seguirá extendiendo sus tarjetitas rosa para el censo de la ciudad, como Hitler hizo con la estrella de los judíos; seguirá ofreciendo recompensas desde diez mil a un millón de piastras a cambio de odiosas delaciones; seguirá torturando y asesinando en sus mazmorras y proseguirá tranquilamente su obra de exterminio extraoficial, mientras que sus amigos procurarán hacer la vista gorda. Y será ampliamente recompensado, no lo dude.

He llegado a saber que posee usted tres licenciaturas y que es además millonario. ¿En qué materias ha alcanzado esa trilogía, general Loan? A juzgar por su obra casi puedo suponerlo: en asesinato, barbarie y masacre. Pero puesto que es general ha tenido que graduarse en alguna academia militar. ¿No será ésta, por casualidad, la de West Point? Sea la que fuere, Sr. Loan, usted no es el producto de una academia, sino un subproducto, y quien le asignó el puesto que ocupa sabía muy bien lo que hacía dentro de la más genuina línea Fouché. Usted es un general, Sr. Loan, y no un descamisado, un francotirador o un maquisard, aunque éstos tengan que enseñarle lo que el honor y lo que la dignidad representan, puesto que hablo desde lo que debiera ser su punto de vista militar. Usted debe atenerse rígidamente a esa limpia ejecutoria que constituye el conjunto de las virtudes castrenses y toda esa monserga a la que ustedes prestan juramento. Usted debiera ser ejemplo viviente de esas virtudes que juró mantener. Y a menos que en su academia le enseñaran, con exclusión de toda otra materia, la estrategia nazi del exterminio en masa, está usted traicionando de un modo flagrante su honor de soldado y su condición de ser humano. Puede que sea un anormal, puede que su caso entre de lleno en la patología. Pero esta argucia es demasiado frecuente para ser creída. Mi opinión es que, según un término vulgar de mi idioma, está usted cabreado, es decir, irritado, fuera de sí. ¿Y quiere usted saber por qué? Porque esos descamisados y desharrapados, descalzos o con sandalias, que son capaces de sobrevivir ocho días con un puñado de arroz y que no han estudiado ninguna estrategia a no ser la del heroísmo más desgarrador, les traen en jaque a ustedes y sus aliados; están llevando la guerra a su terreno, la están dirigiendo a su modo y por si fuere poco les están dando lecciones de psicología militar. ¿Y sabe por qué se opera este aparente contrasentido, general Loan? Se lo diré también: porque ellos luchan por sobrevivir, por su diario puñado de arroz, por su libertad, por su terruño, el mismo terruño que ustedes han hipotecado a una potencia extranjera, mientras que los de su calaña luchan por mantener sus privilegios y sus millones además de la hegemonía del mando sobre esa legión de esclavos.

Por último, general Loan, dicen le gustan a usted las rosas. Esta hipersensibilidad por las flores y los animales parece ser la característica común a los grandes asesinos políticos y genocidas de la historia. Aficiones semejantes parecidas cultivaban Himmler, Bormann, Rosenberg, Sauckel, etc., personajes para mí de siniestra aunque para usted acaso de nostálgica memoria. Y si usted sigue sus mismos procedimientos no sería extraño que hubiera de arrostrar el mismo destino. Por lo pronto le advierto que el banquillo de los acusados de Nurenberg está vacío. Allí hay lugar para usted y sus aliados, los mismos que un día se constituyeron en jueces del pueblo alemán. En el peor de los casos pueden aspirar a un justiciero lazo de cáñamo. En el mejor todavía pueden hacer piadosa compañía a Rudolf Hess en Spandau.

Necrológica

SOLEDAD CASTRO

El 26 de marzo del año en curso falleció en el hospital de Montmorency a la edad de 63 años, Soledad Castro compañera del conocido militante de Tarrasa, Pablo Rodríguez. Hacía ya varios años que la compañera Soledad se encontraba delicada de salud, sin que por ello su estado dejara presagiar últimamente, el fin rápido de su existencia. Desde hacía varios meses la familia Rodríguez vivían en Montmagny. En su domicilio, Soledad fue víctima el 24 de marzo de una aguda crisis que hizo necesario su ingreso en el hospital de Montmorency. A pesar de los rápidos cuidados aplicados, falleció dos días más tarde.

Soledad fue durante toda su vida la abnegada y admirable compañera que con su comportamiento hacía relucir el valor moral de lo que era la vida ejemplar y digna de una familia de libertarios. Su casa, siempre abierta a todos los compañeros, fue durante su larga estancia en Houilles, el centro de nuestras actividades confederales. Y cuando a veces por nuestra pasión y temperamento, las discusiones se agriaban más de la cuenta, era Soledad quien, con su calma y su bondad peculiares, conseguía que las cosas volvieran al cauce normal que les correspondía.

Sin duda alguna, cuando se enteren de su fallecimiento todas las familias y compañeros que la conocían, sentirán como nosotros la gran tristeza que en casos semejantes a todos nos embarga.

El entierro fue civil y el 29 de marzo la tierra recibió los restos mortales de Soledad en el cementerio nuevo de Montmagny.

La F. L. de Houilles y su grupo de tarrasenses se asocian con inmenso dolor a la pena que aflije a la familia de nuestro compañero Pablo Rodríguez.

F. L. de Houilles

Suma y sigue de nuestro ciclo oral

Después de la amena y documentada disertación en el postrer domingo de febrero a cargo del veterano periodista libertario Gastón Leval con el tema (que él conoce al dedillo) «Crítica del Marxismo», nuestra tribuna fue ocupada, semanas después, por Francisco Olaya y nuestro Delegado de C. y P. en diálogo directo, vivo y sustancioso en torno a la obra de tipo historiográfico que con la firma del primero acaba de dar a luz la Editorial Comunidad del Sur de Montevideo (Uruguay).

El domingo 31 de marzo nuestra tribuna se vio «engalanada» con la presencia del conocido hombre de letras y brillante orador Fernando Valera, que disertó sobre «La novelística española de la Guerra». La asistencia fue numerosa y variada.

Tras una breve y atinada introducción del Delegado de C. y P. de la F. L. resaltando los matices de la personalidad intelectual y crítica del conferenciante y haciendo oportunas alusiones al tema principalmente en torno a la novela recién aparecida en España, «Las últimas banderas» de Angel M. de Lera, que inicia valientemente la divulgación imparcial de la guerra y la revolución españolas entre las nuevas generaciones vírgenes, Fernando Valera hizo una brillante exposición de cuantas obras singulares se han escrito dentro y fuera del país alusivas al drama épico de la Península. Con pinceladas sorollescas el orador nos describe el ancho y hermoso paisaje valenciano en los tiempos jocundos en que en la Plaza de Emilio Castelar bullían los librepensadores, los anarquistas, los sindicalistas, los republicanos, los teósofos, naturistas y vegetarianos en animadas charlas y polémicas que jamás degeneraban en disputas.

Era una especie de Ateneo inorgánico y placero que recordaba las glorias libertarias y liberales del pueblo griego escuchando las charlas elocuentísimas de Epicuro, Sócrates, Aristótoles o Platon.

Como el tema es muy amplio y visto el éxito de la conferencia, se proyecta celebrar una segunda parte para el domingo 21 de abril, bajo el enunciado «La novela del destierro».

Prensa y Prop. de la F. L. de París.

DISCOS

Bisabuelo iba
cocotero arriba.
(Danzón cafrístico)

Porque nació ha cien años
(su rostro no admite engaños)
les habla Nuño Patero:
— Subámoslo al cocotero.
— Mas — responde Pepe Silos —
el cargoso es de cien kilos —,
refiriendo Pepe Rana:
— Y pone malita gana —,
y aún dirá Quito Brea:
— El sacudío lo marea —,
rematando Chacho Tierno:
— Subirémoslo en invierno.

Porque señores se trata
que la vejez nos da lata
con su presencia enojosa
con su ¡maldita la cosa!
y su faltita de esmero
su ausencia de salero
su comer sin lleñar olla
la que vacía y abolla;
su carencia de andaderas
que obstruye las aceras,
sus toses, mocos y meos
por las calles y paseos;
esa facha con su pena
con la flauta que no suena
y su compungio de fraile
que en surgiendo mata al baile.
¡No más disco humanitero!
¡Los viejos al cocotero!
¡Fuera los ancianitos!
¡Despachémonos, manitos!

— Mas subir ése es peludo —
arguyó Niceto Engrudo.
— Quizás con cuerdas, Cetito.
— No las tengo, Cretinito.
— Sube la tuya, Gordulo.
— Imposible, pesa, el culo.
— ¿Y si la monta Pelancio?
— Le teme mucho al cansancio.
— ¿Y si lo hace Don Nono?
— No tiene dones de mono.
— A ver si Yeyé se atreve.
— Yeyesquito no se mueve
sin la guitarra con cable.
Yeyesquito: «No me hable,
soy beatnik de lo lindo».
— ¿Y si trepara Chinchingo
el Gandulero de Sarba?
— Le estorbaría la barba.

La cosa es de desespero:
nadie sube al cocotero
para elevar al renquera
y sacudir la palmera.
— Y aún — dice Toto Larre —
ese viejote es de agarre
y en vez de soltarnos moco
podría disparar coco
para erosionarnos tiesto
derribando al más enhiesto.

Dicho ello Anciano lo
subió al árbol muy solo
pues nadie lo subiría
por defectos de energía,
afirmando, ya llegado:
— De buena me he librado
pandillita carcamal,
no sacudes árbol tal
y yo no caigo ni muero
ni os rompo el coco huero
porque con los humos esos
mañana seréis ya viejos
y calvos fastidiosos
entes feos y patosos
sin dientes ni flauta suena
ni gota de sangre buena.
Con subo-y-bajo felices
os alargo las narices
y como en decir no yerro
me tendréis en vuestro entierro.

DISCOBOLO

TRIBUNA JUVENIL

España y los españoles

LE COMBAT SYNDICALISTE recibió la siguiente carta:

«Aubervilliers, 8 de abril de 1968.

Apreciados señores: Un correligionario suyo me dio a leer el periódico de ustedes, cuya primera plana pasé de largo, deteniéndome en las tres que la siguen, por cierto poco patrióticas, pues, siendo verdad que la patria tiene algunas dificultades no todo lo que pasa en ella es desagradable como pretende reflejarlo la «Antena». Joven que soy, no pretendo negar que dicen ustedes algunas verdades, pero ni mi vista ni mi oído se acostumbran fácilmente a ellas. Allí, en el terreno, quedan mis padres, a los que nadie falta al respeto. Los estudiantes paran sus estudios con demasiada frecuencia y obreros existen que suspenden los trabajos por capricho político. Razón para protestar de algo o de alguien siempre hallaremos una. No digo que los defectos no hayan de ser corregidos, y hacerlo dentro de la ley evitaría sobresaltos y víctimas. La guerra fue, es cosa pasada, y lo que conviene es la reconciliación de los españoles para hacer, entre todos, una patria grande.

Dispense, señor director, mi atrevimiento. Pero haber recibido un papel de ustedes sin haberlo solicitado, supongo que me da derecho a manifestarme.

s. s. s., A. R. G.»

El amigo A. R. G. puede manifestarse aquí. No podría hacerlo en España si disintiera de la política del caudillo, sin riesgo de meditarlo tres meses en celda carcelaria, más un pago de 10.000 pesetas a la justicia con minúscula.

El francés, A. R. G., puede pasarse de largo si de largo se pasa por Francia. Mas, deteniéndose en ella es elemental interesarse por el idioma. El castellano es importante. Pero saliendo del reducto «patrio», se comprende que la lengua castellana no es única en el universo.

Nuestra Antena capta verdades solamente, jamás intenciones. Es esencial que, cuanto se informe en nuestra sección, ni los conductores del régimen español puedan desmentirlo. Nuestros lectores asiduos conocen tal rectitud informativa y nos la agradecen sinceramente.

Cosas buenas pueden ocurrir en España como en toda la superficie del planeta. Nunca hemos negado que bajo el despotismo franquista el sol aparece en días de cielo despejado. Que se siguen construyendo puentes y carreteras, claro; no faltaría más que con treinta años de franquismo las obras públicas se hubiesen paralizado. Lo que pasa es que lo bueno que se realiza en la «patria» es poco, insuficiente, y el tren de vida ciudadano inferior al de otros países. Si A. R. G. niega lo último, le preguntaremos el porqué está, él, en Francia. El trabajo en nuestro país anda escaso y mal remunerado, y además el salariado no dispone de defensa propia al estar enrolado por fuerza en los sindicatos falangistas, vulgo «verticales». Los estudiantes huelgan y manifiestan no por gusto a la holganza y al barullo, sino por culpa de un gobierno que les impide asociarse a su manera, libremente, sin la argolla del S.E.U. y de sus delegados-policías. El obrerismo procede lo mismo, mal avenido con un sindicalismo impuesto por la autoridad totalitaria.

Creemos exacto que los padres de A. R. G. no sufren molestia franquista por ser conformistas, o esconder su inconformismo. Los tiranos no reclaman otra cosa que adhesión o silencio. Los que no cautelan como los progenitores de A. R. G., ésos conocen el camino de la cárcel, como sus antecesores conocieron, a docenas de miles, el del martirio y el del patíbulo.

Sometidos a la ley de la fuerza (la ley sangrienta de un 1º de abril fatídico) los españoles no pueden arreglar nada ni menos reconciliarse. Y aún eso: ser español no explica nada, porque hay españoles ricos y pobres, con intereses distintos; los hay idealistas y, de otra parte, inquisidores. A. R. G. y nosotros estamos mucho más cerca del proletariado francés que nos envuelve, que de los dominadores de España que a él le aherrojaron por hambre y a nosotros por renovadores. Allí hay alguna carretera buena que A. R. G. no consiguió correr con auto propio, y establecimientos de placer y cultura que por mínimo peculio dejaron a A. R. G. a la puerta, lado de afuera. Lo bueno que ocurre en España no es para los ciudadanos de tercera y, por ende, inapto para ser recogido por nuestra Antena. Procesiones, recepciones, condecoraciones, inauguraciones templarias, entierros pomposos, Carmen Polo de aquí para allá y de allá para acá, Franco en las sopas, y demás aburrimientos oficiales que la nación paga carísimos, son datos que no nos competen, puesto que españoles lo somos, pero ante todo antifranquistas, y a más decir, libertarios, irreverentes, iconoclastas. ¿Un puente, un campo de deporte inaugurados? Bueno. Pero ¿cuánta cultura menos y cuánta miseria más? Porque a la hora de los balances, los españoles desfavorecidos siempre salimos perdiendo.

La reconciliación de los españoles sería fácil sin ricos, militares, curas y verdugos. Con esa casta — que es la que manda — ni trato.

Procuremos entonces la unidad española mediante la libertad, la igualdad y la estima de todos para todos. Tal como está ahora el patio, la consideramos imposible.

GRAN MITIN EN TOULOUSE DE ALIANZA SINDICAL

en la Sala «Espoir», rue du Taur

El día 1º de Mayo, a las 9,30 de la mañana y organizado por la Alianza Sindical tendrá lugar un gran mitin, con la participación de los siguientes oradores:

Rodolfo LLOPIS, por la U.G.T.
Un representante de la S.T.V.
Federica MONTSENY, por la C. N. T.
Una delegación de la C.I.O.S.L.
Presidente de la Alianza Sindical.
Presidencia del mitin: André BERGERON, Secretario general de Force Ouvrière.

En el próximo número daremos más detalles.

COLUMNA DEL EMIGRADO

A LOS TRABAJADORES ESPAÑOLES

La C. N. T. es nuestro orgullo

LA Confederación Nacional del Trabajo es obra de los trabajadores afiliados a ella, aportándole cada uno su contribución abnegada. Es la organización sindical española de más limpia y gloriosa historia. Defendiendo las reivindicaciones obreras y la libertad del pueblo, ha escrito las más brillantes páginas del proletariado español en la lucha emancipadora, ejemplo y admiración de los trabajadores de todos los países.

El militante: lo medular y vertebrado de la organización

La fuerza principal de la C.N.T. la ha constituido la conciencia y reciedumbre de sus militantes, su capacidad y energía; el dinamismo y la actividad de cada uno de ellos; el idealismo que ha alimentado sus mentes y el fervor de sus corazones; la sana moral que ha inspirado sus actos; la rectitud y la ejemplaridad de sus conductas, valores esenciales que han sostenido a través de todas las pruebas. El militante de la C. N. T. ha inspirado siempre respeto y confianza por su hombría, lealtad y nobleza.

El militante de la C. N. T. es lo medular, vertebrado y macizo de la organización. La consciencia impulsora de este potente organismo colectivo que, desde su fundación, en 1910, se ha desarrollado, enraizado en el pueblo, conquistado la adhesión entusiasta de los trabajadores, las calurosas simpatías populares. C. N. T. imbatible, que no han podido destruir sus enemigos con persecuciones, represiones feroces, sangrías continuas, y que ha dado muestra de su solidez y consistencia a través de las pruebas más duras y terribles.

Es la C. N. T. una sindical independiente, apolítica, anticapitalista y antiestatal, de esencia federalista y con finalidad libertaria, auténtica organización obrera española, con una trayectoria consecuente, con metodología de lucha sindicalista revolucionaria, con claros y justos objetivos, persistente por esa voluntad, constancia y porfía militantes.

La C. N. T. es una realidad, una fuerza no ignorada de nadie. Impone respeto. Preocupa a nuestros adversarios, a los enemigos seculares del pueblo. De la C. N. T. podemos estar orgullosos los trabajadores españoles, la que tanto ha hecho en favor del Pueblo; que cuenta con miles de luchadores sacrificados en holocausto a la justa causa; tantísimos en cárceles y presidios y número incontable en pie de lucha siempre, en el Exilio y en el Interior. Esta C.N.T. ha sido obra de nuestros precursores en la lucha, y es tu obra y la mía, compañero.

¿Militas en la C. N. T.?

¿Cumples, voluntario, tus deberes? En este caso, puedes tener la íntima satisfacción de ser puntal firme de esta Organización que constituye el más sólido baluarte del sindicalismo revolucionario hispano e internacional. ¿Te hallas apartado de las organizaciones obreras por cansancio, decepción personal, amarguras, incomprensiones o por asco resentido ante las suciedades de que el sindicalismo politizado, reformista y colaborador con el patrón y el Estado? Entonces, reflexiona. ¿Qué es lo que te impide ingresar, actuar en la C. N. T., compañero viejo o joven, veterano curtido en las luchas obreras, o militante de las nuevas generaciones? Puesto que no has renunciado a la lucha por tu existencia y que nada justifica tu ausencia de un medio obrero sano, honrado y combativo, recuerda que la C. N. T. no ha cerrado sus puertas a ningún trabajador digno. *Vincula tu esfuerzo al de todos.* No te disocies de la C. N. T. que es *tu organización*, la de todos cuantos la componemos; que tanto ha hecho en el pasado y realiza actualmente, aunque pudiera parecerte poco, y que tanto porvenir tiene por delante. Porque la *C. N. T. vive, vivirá, y adquirirá cada día mayor desarrollo y potencia en el futuro inmediato de España.*

Pensando en esta obra de todos, de cara a España, en este cercano mañana que, como el hoy inmediato de lucha, nos llama a que aportemos lo mejor de nosotros mismos, multiplicando nuestro esfuerzo, si cabe, compañero, afíliate a la C. N. T. Lucha en sus filas, que la C. N. T. nunca ha engañado a nadie.

Una de las victorias de la C. N. T. sobre el franquismo, que llena a nuestros enemigos de rabia, es la de que tengamos vitalidad en España a pesar de tantos años de represiones y de terror. La C. N. T. se sostiene, no con la pusilanimidad de una clase obrera indolente, sino por los trabajadores que sienten en su intimidad la necesidad de una Organización sindical obrera independiente de todo partido político, secta religiosa o paternalista. Quienes jamás hemos desertado de sus filas, junto a estas nuevas generaciones que buscan una salida digna y justa a la injusticia imperante en España, hemos logrado conservar el más alto patrimonio de la clase trabajadora española de ayer, de hoy y de mañana. Sé tú uno de nosotros. Ven a nuestro lado. Añádete a los activos de la C. N. T. Engrosa el número de voluntarios de nuestras filas. Sabes que en la C.N.T. nadie impone deberes más que la propia conciencia. Y es el cumplimiento abnegado de los mismos, el esfuerzo individual consciente, lo que aquilata y prueba el valor del militante, al tiempo que consolida y afianza a la Organización y su obra, fruto del trabajo y de la voluntad de todos.

La C. N. T. te llama y tiene sus razones para hacerlo. Reflexiona bien, compañero trabajador. No esperes mañana para entrar en su seno y en actividad. Haz acto de presencia ya desde hoy. Ven a robustecer las filas de la Confederación Nacional del Trabajo de España, compañero trabajador. Por muchos que seamos siempre seremos pocos para la obra inmensa a realizar. En España una tiranía va a su ocaso, un mundo nuevo avanza. Aprestémonos a limpiar nuestro país de la hiedra fascista que le corroe. Con la C. N. T. por la Libertad.

Jóvenes confederales emigrados, 39, rue de la Tour d'Auvergne. París (9).

Los clericales

(Viene de la página 4)

visto una señora. Conviene señalar que Lucía, según la opinión de muchas personas, es una enferma mental, debido seguramente a la herencia congenital que pesa sobre ella; su padre murió a consecuencias del alcoholismo y era considerado el hombre más borracho de la parroquia. Regresando a su casa, Lucía dijo a sus padres y a los vecinos, lo que había dicho a sus primos. (...) Estas «apariciones» se sucedieron y el 13 de agosto acudieron a la cueva unas 12 ó 15.000 personas respondiendo a la llamada de los curas y seminaristas interesados, apoyados por los «Boletines Parroquiales» y el «Mensageiro» de Leiria, que desarrollaron estruendosa propaganda (...). Es curioso observar que el pueblo de Fátima dio siempre el menor contingente de curiosos, lo que se explica si se tiene en cuenta que Lucía era conocida de todos. (...). Ejercía yo en la época el cargo de administrador del Concejo y en la madrugada del referido día 13, habiendo dejado como medida preventoria una fuerza de la Guardia Nacional Republicana en la sede del Concejo, me dirigí, con Cándido Jorge Alho, oficial de la administración, a Aljustrel, con la intención de sustraer las tres criaturas a fin de evitar la continuidad de la especulación clerical. El párroco de Porto de Mós tenía prevenida a Lucía, quien contestaba siempre favorablemente a la especulación religiosa. (...) logré llevarlas hasta mi casa y no faltaron amenazas de muerte. Dos grupos desistieron de sus intentos cuando nos vieron protegidos por la fuerza pública. (...) Cuando en Cova de Iria tuvieron conocimiento del caso, grupos del pueblo, de acuerdo con los religiosos allí congregados, decidieron ir hasta la vila Nova de Oürém para matar a los republicanos y francmasones. Como las niñas no estuvieron aquel día en la cueva, el milagro no tuvo lugar. Eran entonces gobernador civil efectivo y substituto los señores doctores Manuel Alegre y Manuel Branco, respectivamente, y era firme opinión mía que las criaturas fueran puestas en manos de una junta médica e internadas en una casa de educación, sustrayéndolas así a los clericales, de manera firme y precisa para evitar que se sirviesen de ellas como instrumento de explotación. Esta opinión fue compartida por el segundo de aquellos ciudadanos, y de parecer contrario el primero, convencido de que dejando tranquilos a los clericales, la mistificación caería con todos sus elementos, por el mismo peso del ridículo. El 13 septiembre 1917 la manifestación reunió más de 20.000 personas. La propaganda monárquica llegó al colmo y anunciaba para el 13 de octubre siguiente, la revelación del gran secreto. Acudieron unas 40.000 personas, muchas de ellas de España. El milagro debía tener lugar entre las doce del día y las trece, pero la lluvia fue tan fuerte que solamente entre las catorce y las quince horas empezó a salir el sol. Fue el momento en que Lucía gritó: «Ya está aquí la señora. Descúbranse todos y recemos». Una parte de la asistencia obedeció, algunos dijeron que *el sol bailaba* (como dice Avelino de Almeida en «O Século» del 15 de octubre de 1917); el resto de los asistentes declararon no haber visto nada, a no ser que *el sol brillaba*. El doctor Pinto Coelho, conocido católico, en el número 507 del 16 de octubre de 1917, en el diario «A Ordem», califica de «fantasmagoria» el llamado milagro, y dice haber ido a Fátima no como peregrino, sino como curioso, lo que le valió las peores críticas por parte de sus correligionarios. Lucía, que era transportada teatralmente en brazos de un hombre recorriendo los grupos, reveló que la virgen le había dicho misteriosamente que «*La guerra ya ha terminado; los soldados regresan a sus casas*». La llamada «aparición» se equivocó lamentablemente, puesto que la guerra terminó el 11 de noviembre de 1918. Conviene señalar, de paso, que la madre de Lucía tenía un libro *Misión Abreviada* en el cual, muchas veces, le leía la parte relativa a la aparición de La Salette, que puede haber provocado profunda impresión en el espíritu de la pobre criatura.»

FERNANDO FERRER

(Continuará.)

EXPOSICION PICTORICA

La Agrupación Juvenil «Golem» prepara una Exposición de pinturas y dibujos para mediados de mayo, con obras de afiliados suyos, y de artistas consumados que se han prestado a cooperar a esta demostración de arte.

Para mayor amplitud, la entidad organizadora invita a cuantos jóvenes tengan afición al pincel.

La Exposición durará una semana y tendrá efecto en el 24 de la rue Ste-Marthe, París (X), Metro Belleville.

Para informes: Agrupación «Golem», a la dirección indicada.

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS

Secretaría de Cultura y Propaganda

Domingo 5 de mayo a las 10 en punto, 2a parte de la conferencia de Fernando Valera: «La Novela del destierro».

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo 21 del corriente, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

TOULOUSE

Continuant le cycle de conférences organisées par le Cercle d'Etudes de Toulouse, le camarade Aristides LAPEYRE fera un exposé sur le thème: *L'anarchisme et les anarchistes.*

Cette dissertation aura lieu le 28 avril à 10 h., à la Salle Sénéchal, (ancienne Faculté de Lettres) de Toulouse.

ATENEO CERVANTES DE LYON

Sexta conferencia del ciclo 67-68 que tendrá lugar el domingo 21 de abril a las diez de la mañana en la sala de conferencias de la Maison de l'Europe, 16, place de Bellecour. Disertará M. R. Laplace, profesor, sobre «Lyon à travers de son histoire».

GALA ANNUEL

du Groupe libertaire Louise Michel

au Palais de la Mutualité, 24 rue St-Victor, Paris (5).

Vendredi, 10 mai à 20 h. 45, avec

LEO FERRE

dans ses nouvelles créations.

ANNE VANDERLOVE

et un magnifique programme animé par Martial CARRE du Caveau de la République.

Retenez déjà votre place: Librairie Publico, 3, rue Ternaux ou 24, rue Ste-Marthe ou Palais de la Mutualité. Prix: 10 F.

F. L. DE BEZIERS

Se pone en conocimiento de los compañeros de la C. N. T. de Béziers y simpatizantes de la misma, que esta F. L. organiza, uno o dos cares, para concurrir al mitin y festival que se celebrará en Montpellier el día 1º de Mayo.

Para inscribirse, dirigirse al compañero Monforte.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunica a las FF. LL. y compañeros limítrofes y de la localidad, que en ocasión del Mitin de Alianza Sindical en Toulouse, la A. S. perpiñanesa organiza viaje en «cares» para asistir al citado acto. Precio del asiento: 20 frs. Dirigirse a los compañeros Bueno y Barbés.

Salida de los cares a las 5 de la mañana de la plaza Aragon.

F. L. DE HOUILLES

Asamblea de la F. L. de Houilles, que tendrá lugar el domingo 21 de abril, a las tres de la tarde, en el lugar de costumbre.

JIRA INTERREGIONAL A LES ANDELYS

A 140 kilómetros de París, con punto de concentración en el Château Gaillard. Acto organizado de común acuerdo por los núcleos confederales de Normandía y Zona Norte, la Peña Racionalista y la Agrupación Juvenil «Golem».

Siendo Les Andelys un punto convergente, se espera numerosa asistencia de compañeras y compañeros. Habrá charla, juegos, nota geográfica y alguna artística.

Fecha de esta primera Jira de la temporada: 28 de abril. En la administración del «C. S.» queda abierta la lista de inscripciones para el autocar o autocares que precisen para el traslado de compañeros y familias al lugar de la Jira.

CONFERENCIAS EN PERPIGNAN

Invitamos a todos los compañeros y simpatizantes de esta F. L. y de las FF. LL. del departamento, y a todos en general, a asistir a la conferencia que tendrá lugar el día 20 de abril a las 9 de la noche en la sala Arago, mairie de Perpignan, en la cual el compañero Miguel Celma disertará sobre el interesante tema «El pensamiento de Camus».

***

El 28 de abril a las 9,30 de la mañana en el local de costumbre, el compañero Ortiz disertará sobre el siguiente tema: «Incompatibilidad del totalitarismo y del capitalismo con las leyes naturales».

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Le Perreux: Francisca y Joaquín, 10; *París:* Lajusticia, 10; Capellas, 2; *Mios:* Serrarols Pablo, 10; *Roanne:* Antonio López, 10; *Murat:* Víctor Roqueta, 10; *Peyrolles:* Mme Alvarez, 5. Total: 57,00 frs.

S. I. A. DE CASTELSARRASIN Y MOISSAC

El domingo 21 de abril de 1968, à las 15 horas, tendrá lugar en la sala de fiestas de Castelsarrasin un Festival en el cual el renombrado Grupo Terra Lliure, de Toulouse, en su completo, nos presentará el siguiente programa.

LOS GRANUJAS

zarzuela cómica en un acto y cuatro cuadros, original de Carlos Arniches y José Jackson Veyan, música de Valverde (hijo) y Torregrosa.

Escogido repertorio de «Variétés» en canciones típicas y modernas, solos y dúos, alternando con bailes ejecutados por el cuadro de ballets bajo la dirección de Amparito Navarro. Al piano, la profesora Mme Ramis. Presentará el espectáculo la dinámica y simpática Tina Prat.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Alma en vilo

USAMOS, hoy, esta frase de Samblancat, hombre que las tenía afortunadas. «Alma en vilo», sangre ardiente, pensamiento y brazo activos; las condiciones del militante de la Confederación Nacional del Trabajo.

Escribimos, no hay duda, bajo la influencia persistente de la Jornada Confederal del 7 de abril pasado. La euforia de los compañeros dos veces reunidos — mañana y tarde — fue notable, rayana al entusiasmo. No al entusiasmo artificioso de acto político, vano por su ardor fatuo, por su palabreo pronto disipado. Toda actividad pública es respetable orientada hacia las buenas intenciones; toda manifestación popular es gradualmente agradable tendiendo al desentumecimiento de la masa. Pero nuestros reencuentros son vitales por el grano que aportan y el grato sabor que dejan.

Las notas vibrantes y argumentadas del Mitin no se extinguen diseminadas por el aire o por la escoba implacable de Cronos. Han sido recogidos con fidelidad por los concurrentes y publicadas en síntesis fiel en LE COMBAT SYNDICALISTE. No obstante, lo más importante es que el sentido de los discursos consta en el ánimo de todos nosotros por venir, lo más substancial de los mismos, de antiguo, de una verdad liberatriz revelada por el espartaquismo, por el antiesclavismo, por el anarquismo definido por nuestros maestros, principalmente los del siglo XIX y primeras décadas del XX. La doctrina libertaria de ayer, por su proyección futurista, es la misma de hoy, no importa si Gedeón en 1850 viajaba en asno, en 1900 en velocípedo, en 1920 en tren tartana, y ahora en Boeing o en cohete interespacial o lunático. La verdad de nuestra idea, amplia sin respeto de vallas y muros, de trabas autoritarias ni cortapisas dogmáticas, es adaptable a todos los días, a todas las situaciones, a todos los tiempos, por no ser un horizonte con límites, un perímetro espacial cerrado.

Sin asomo de rimbombancia, confederalmente podemos decir que el anarcosindicalismo ensayado en España y que nos acompaña corazonalmente en el calvario peninsular y en el destierro, no es objeto impalpable ni quimera bonita, sino una anarquía ascendente, que marcha siguiendo nuestros pasos, afirmativos, realizadores. El hombre vano, inactivo, intrascendente, tras de sí deja el vacío, el aburrimiento, el tiempo miserablemente perdido. Por nuestra acción de hace 50 años, firme, arriesgada, creadora, ¿cuántas ventajas positivas no hemos proporcionado al proletariado? Nada ha salido de la religión-freno, de la política entorpecedora, de los sindicatos amorfos, de la providencia de las leyes. Pero del esfuerzo inagotable, heroico de los trabajadores conscientes, libertarios, ha salido todo. No ha sido vano, y seguirá no siéndolo en las horas álgidas que se avecinan, el sacrificio de nuestros mártires ni los esfuerzos que a muchos dejaron exangües.

Y bien, en el exilio, ¿se puede rendir provecho a la Idea, a la emancipación total de los trabajadores y de la humanidad entera? Indudablemente, sin pretensiones de realizarlo ahora mismo, bregando modesta pero firmemente, con convicción, con seguridad de militantes para una obra que ya resulta, aunque dedicada al futuro. Contra lo que a algunos parece, en el exilio libertariamente no se ha perdido tiempo; se ha cooperado a la Resistencia, se ha hostigado la fortaleza de Franco, se ha divulgado a los cuatro vientos la inmoralidad franquista; hemos propagado con una pertinacia que asombra a nuestros enemigos, no hemos abandonado nuestras posiciones de idealistas realizadores; y hemos perdido más de cien vidas hermosas, jóvenes, llenas de bravura, en las encrucijadas españolas; hemos ayudado a los compañeros « interiores » en todo sentido... claro que resistiendo el contrapeso de las defecciones, de las defunciones, de la vejez inevitable y molesta. Hemos contrarrestado calumnias, sostenido diferencias internas que mejor que no hubieran existido, y continuamos en plan de personal laborioso, incansable, omnipresente. ¿Quién lo niega? Ver nuestra Prensa y nuestros actos — multitudinarios — en diversas capitales continentales. Y el empuje prosigue, y habrá «Historia de la C. N. T.» como hay «La C. N. T. en la guerra de España», y también folletos y libros nuevos, y muchos actos hablados, y boletines, excursiones, jiras amplias o familiares y otras actividades que amenizan nuestra condición de seres preocupados por la pronta redención de España, de Portugal, y de todos los pueblos oprimidos.

He aquí cuanto nos sugiere, de provechoso, el recuerdo de la Jornada Confederal del 7 de abril recién extinto.

España ante el espejo

Provocación fascista en la Facultad de Derecho madrileña

Reproducimos de un diario de Valencia :

MADRID. — Varios estudiantes han resultado con diversas heridas de carácter leve en el transcurso de una riña ocurrida a mediodía en la Facultad de Derecho. El estudiante don Rafael Mazarrasa Martín-Artajo fue asistido en el Hospital Clínico de una hematoma en la región frontal y otros tres estudiantes acudieron a la Casa de Socorro del distrito de la Universidad, en la calle de Valle-hermoso, para curar erosiones y hematomas.

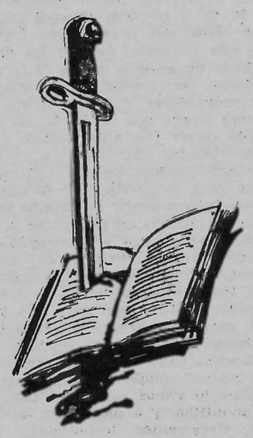
Según parece, anteayer un grupo de estudiantes calificado por su ideología ácrata acudió a la Facultad de Derecho para someter a lo que ellos llaman «un tribunal popular» a dos alumnos de aquel centro, que días antes habían arrancado un cartel de la Facultad de Filosofía y Letras, en el que se defendía la separación de España de las provincias vascas, gallegas y catalanas. El grupo de estudiantes del «tribunal» iba armado con algún estilete y palos, según han informado en los medios estudiantiles. (Adversos).

El «tribunal» condenó a los estudiantes de Derecho a recibir una paliza. El decano de la Facultad salió en defensa de los dos alumnos, intervención por la que fue increpado por los estudiantes agresores. Uno de aquellos estudiantes resultó herido en la nariz.

Esta mañana, los dos estudiantes agredidos fueron a pedirles explicaciones por el suceso de anteayer a dos estudiantes de su misma Facultad, don Rafael Mazarrasa Martín-Artajo y don Manuel Valero, a quienes suponían vinculados con el grupo agresor. Estos dos nuevos estudiantes dieron todo tipo de explicaciones satisfactorias a los alumnos agredidos y aseguraron que no tenían nada que ver con el «tribunal».

Tras este diálogo los dos alumnos que fueron agredidos acudieron al decanato para informar al decano de lo ocurrido y de que estaban amenazados por otros estudiantes. A la salida de la visita hubo, según testigos presenciales, un breve y violento diálogo en el que se intercambiaron insultos entre los alumnos que salían del despacho del decano y los señores Mazarrasa y Valero. Como consecuencia, se registró una corta riña entre los dos grupos estudiantiles, los partidarios de los alumnos agredidos y los defensores de la postura del señor Mazarrasa. El señor Mazarrasa recibió un golpe, entre otros, que le causó un hematoma en la frente.

La noticia de que el señor Mazarrasa había sido golpeado fue transmitida rápidamente a las Facultades próximas. En la de Ciencias Políticas, Económicas y Comerciales se fijó una nota, en la que se invitaba a los alumnos a acudir rápidamente a la de Derecho para pegarse con los agresores de don Rafael Mazarrasa. Acudieron estudiantes de Políticas y de Filosofía y Letras, que se situaron a la puerta de la Facultad de Derecho y que lucharon con los estudiantes que salían del centro, como supuestos autores de la agresión al señor Mazarrasa. De la refriega salieron varios estudiantes con distintas contusiones, de los cuales sólo tres acudieron a la Casa de Socorro. Hubo pedradas y patadas contra los vehículos de algunos alumnos.



La fuerza pública apareció cuando la riña estaba terminando y tres alumnos de Derecho eran rodeados por el grupo estudiantil enemigo. Algunos estudiantes lanzaron piedras contra los coches de la policía y ésta cargó a caballo sobre ellos. Poco después se estableció la calma, aunque los efectivos de la fuerza pública permanecieron estacionados en las inmediaciones de la explanada del paraninfo. No hubo nuevo incidente, aunque pequeños grupos de estudiantes permanecieron en actitud expectante a la puerta de la Facultad de Filosofía hasta la hora del almuerzo.

En la Facultad de Ciencias y en la Escuela de Ingenieros Agrónomos se han registrado otros incidentes de menor envergadura, entre estudiantes de ideología contrapuesta.

De la gran demostración confederal del 7 de abril, en París

La presidencia del Mitin bajo la pancarta alusiva.

Los clericales

por FERNANDO FERRER

« Il y a des forces, Lucius, infiniment plus puissantes que la raison et que la science.

— Lesquelles ? — demanda Cotta.

— L'ignorance et la folie, répondit Aristée. »

« Thaïs-II L'Euphorbe. » — Anatole France.

A grey clerical aparece cada día más envalentonada. Sus dogmas religiosos envueltos en suave barniz aumentan el fanatismo, ese hijo de la ignorancia y del miedo. Cuando no en un lugar el clericalismo aparece en otro, reuniendo centenas de miles de personas bien encuadradas, de forma que su fuerza aparezca monstruosa, rebosante de esa fe ciega que no admite explicaciones.

A la grosera y ridícula versión de hechos imaginarios que han tenido al pueblo de Fátima como escenario, se le quiere dar ahora carácter histórico. El clericalismo conmemora el cincuentenario de las «apariciones» fatímicas, ratificadas con la presencia del Papa Pablo VI, quien contradice, con sus actividades, las declaraciones «progresistas» con las que se hacen la boca agua los revolucionarios de birrete y sotana.

Conviene refrescar la memoria de los olvidadizos y frenar el impulso de los que se dejan arrastrar fácilmente por los demagogos que se sirven, como de insolentes aprovechadores, de la miseria y de la ignorancia.

Hay una equivocación flagrante y quizá deseada, en la declaración de los poderes eclesiásticos cuando apuntan que el ateísmo *nace de la miseria*. Si fuera verdad no medrarían, ya que la miseria es el estado latente, permanente, de la mayoría de pueblos. La verdad es muy otra. Los poderes dogmáticos saben — y por ello la mantienen — que la miseria dificulta la adquisición de la cultura necesaria susceptible de dar al hombre el poder de la duda, que es, en todo caso, el punto de partida para la confrontación de las diversas corrientes del pensamiento humano; confrontación que hace perder a menudo la fe en el dogma.

No es un secreto para nadie la rigidez con que han sido juzgados los ateos ejemplares cuando han caído entre las zarpas de la religión. Sabida es la acción ejercida por ésta, coaccionando al hombre par aque se conforme con su situación endémica, fatalizada como ley divina a la que hay que someterse so pena de provocar la ira de los benditos.

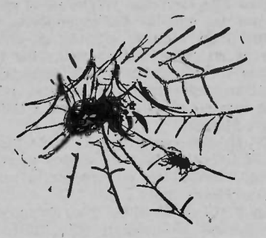
El ateo se recluta mayormente entre las personas cuya cultura e inteligencia les impide adaptarse a ese fatalismo regresivo.

Hay una coalición declarada o tácita entre las autoridades civiles, administrativas y el clero, en los países de habla latina de esta parte de Europa. El objetivo inconfesado es el de anquilosar la mente del pueblo laborioso dándole el mayor porcentaje de propaganda a base de guerras, películas y reportajes idiotas o bien «documentos» (?) ridículos como el film del padre Escrivá, que la televisión francesa presentó al público el día 1º de noviembre a las 16,45.

Este documento (?) inspiró a Roberto Nobre (publicado en la revista «Seara Nova», de Lisboa, en noviembre de 1951), unas manifestaciones de las que trasladamos al castellano algunas de sus partes. Acrecentan el interés de las mismas los sentimientos católicos de su autor, insospechosos de cualquier deseo preconcebido de atacar a la religión, lo que se explicaría si fuera el caso contrario. Dice R. Nobre:

«Además de la ausencia de una noción elevada de su deber de escritor católico, en el señor Escrivá, autor del film «El milagro de Fátima», se nota la falta del más elemental tacto, pues debería saber que, saltando inútilmente del tema meramente religioso para el acicate de la pugna política, hería el sentimiento nacional de un país que no era el suyo y en el que, de la forma que sea, no puede llevar a cabo la semiceremonia insidiosa con que un extranjero, incluso de un país alegre, nuestro vecino y buen amigo, puede meterse en su política interna (...) Lo que perjudica al film es la baja mentalidad de su concepción. (...) Lo que allí se narra es contemporáneo de la mayoría de portugueses. Todos sabemos que lo que se relata no está conforme con la verdad. (...) No es tan sólo el medio, ni los países, lo que aparece deformado. Hay muchos otros disparates, la mayoría de los cuales hacen reír. No había entonces, evidentemente, administradores de municipios marxistas (estábamos en 1917 y aún se esperaba el resultado del gobierno de Kerensky) y a los portugueses nunca constó aquello de los sacerdotes deportados. Como es cierto que los administradores de entonces no podían darse, como los de ahora, el lujo de tener secretarios. (...) No basta atacar al ateo, es preciso usar de cautela en la defensa de la buena fe del creyente. Es una cuestión de prudencia. No hace aún mucho tiempo que en Vilar do Chão (esto fue relatado por todos los mayores periódicos y sucedió en las presentes circunstancias morales y políticas), surgió una joven que se hacía pasar por haber sido objeto de milagro, presentando incluso estigmas en forma de cruz en la cabeza y en las palmas de las manos. Las autoridades, tanto religiosas como administrativas e inclusive médicas — todos ellos sinceros cristianos —, procedieron a las necesarias investigaciones, pareciendo que el hecho se confirmaba, habida cuenta de las precauciones rigurosas que se tomaron para evitar el fraude. Cuando los peregrinos formaban ya legión y acudían todas las semanas y se aumentaban las dádivas de los creyentes, a los que la muchacha administraba sus exorcismos, las autoridades médicas, con sensata cautela procedieron a un estudio profundo del caso, pues les parecía que había demasiados milagros. Insistiendo en la duda, todos estuvieron de acuerdo en que se internara a la muchacha en un hospital al objeto de proceder a una fiscalización más seria del caso. Al final fue sorprendida utilizando una cruz metálica, que impregnaba con producto cáustico para provocar la apariencia de estigmas cruciformes. Los creyentes fueron liberados de una embustera. Y la aspirante a la santidad, en vez de ir hacia el «Flos Sanctorum», fue a parar a la cárcel. (...) Parece que el Sr. Escrivá ignora la «Canción de Bernadette» o «San Vicente de Paúl» (...), demostrando tener una mentalidad de sacristán del tiempo de los Felipes o de un ignorante barbero de aldea (...), ahí vemos también al pobre pueblerino, enjuto y sin afeitar, con su hijo ciego. Lo lleva a cuestas. (¿Por qué arrancó, así como si tal cosa, el personaje central de «Ladrón de bicicletas? ...) También está el periodista católico que dice maravillas y da gusto mirarle, y el periodista ateo que dice tonterías y da asco. (...) En resumen, se trata de una obra oportunista, mercantilista y no piadosa. El autor faltó de sinceridad y de dignidad intelectual. Más que un pecado cinematográfico, podemos decir que es un pecado religioso. (...) Para una película vulgar, bastaría racionalismo lógico y talento. En el caso, muy especial, de un film místico, era preciso, antes que nada, que el argumentista y el realizador estuvieran en gracia y bajo la protección divina. Estos no estaban. Y no lo olvidemos: Jesús expulsó a los vendedores del templo.»

Estas declaraciones de Roberto Nobre fueron parte de un libro que Tomás de Fonseca (1) publicó en 1955, y que constituye un documento histórico de primer orden, indispensable para los que quieran seguir de cerca esa falaciosa estafa del *milagro* de la Cueva de Iria, raíz de una industria alimentada por el mercantilismo vaticanista. Este libro contiene muchos detalles probando que no hace aún muchos años, se manifestaban en Portugal protestas contra la aberración dogmática a la que los religiosos sometían y someten aún al pueblo.



Como no podemos permitirnos la enumeración total, citemos varios pasajes del informe del administrador del Concejo de Ourem, presentado al gobernador civil del distrito de Santarem, en fecha del 31 de octubre de 1924, firmado por su autor Artur de Oliveira Santos.

«... El 13 de mayo 1917, Lucia de Jesús, de 11 años y sus primos Francisco y Jacinta, de 9 y 7 años de edad respectivamente, apacentaban unas ovejas en el lugar llamado Cova de Iria, distante dos kilómetros de Fátima. Lucía, que estaba mirando fijamente al sol dijo a sus acompañantes que se le había aparecido una señora muy bonita, encima de una nube viniendo del lado del Sol, y que le anunciaba sus apariciones para los días 13 de cada mes, a la una de la tarde, durante seis meses consecutivos porque tenía que comunicarle un secreto en el mismo sitio. Los otros niños no vieron nada. Fue tan solo más tarde, a instancias de los interesados que dijeron recordar haber

(Pasa a la página 3.)

(1) «Fátima. (Cartas al Cardenal Cerejeira)» de Tomás da Fonseca. — 420 páginas de texto 15x20. Impresa en Sao Paulo (Brasil) en 1955.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

¿Embrollo de ideas? ¿Justificación de las dictaduras?

A la consideración de los lectores del economista y escritor Abraham Guillén.

EN prensa libertaria: «Espoir», «Tierra y Libertad», «La Opinión», viene colaborando quien me ha inducido, por escritos que le he leído, a trazar estas líneas. El que colabore en publicaciones de orientación ácrata evidencia el hecho plausible de que, como en otros casos que se dan, o se han dado, no existe entre nosotros un criterio cerrado, dogmático, que llegue al extremo de negar la entrada en nuestra prensa a quien difiera de lo que son nuestros fundamentales principios ideológicos. Pero, naturalmente, ello no es óbice para que, si se tercia, uno se permita apuntar objecciones a lo que no se aprueba, en virtud de las propias convicciones, y que son, en líneas generales, las de quienes sostienen y animan las publicaciones en cuestión.

No es la primera vez que pongo reparos a manifestaciones formuladas por el escritor aludido. Lo hice en las páginas de «Espoir», donde consideré que en uno de los trabajos que allí le fueron insertados, en cuanto a «estrategia revolucionaria» desconocía por completo las características ambientales a las que hacía referencia. Evidenciando con ello que si bien el hombre puede ser ducho en otras materias, falla en algunos pormenores de su *estrategia*. Sobre el particular, y en otros aspectos, diversos compañeros han manifestado también su desacuerdo tras de leer algunos de sus escritos.

He señalado unos párrafos en dos artículos aparecidos en el periódico mensual «La Opinión», que se edita en Costa Rica. Corresponden a los pasados meses de enero y febrero, y llevan por título: «Precios en ascensor: salarios por la escalera» y «Capitalismo, socialismo, alineación». No puedo precisar si ellos aparecieron también en «Espoir», o en otra parte. Para el caso es lo mismo. Notamos conceptos en tales artículos que diríase hay en el autor una propensión afinitaria, de simpatía, por el comunismo libertario, y el anarquismo. Nos lo parece al leer lo siguiente: «La burocracia draconiana soviética tampoco se mantendrá indefinidamente en el Poder: desde abajo vendrá una reacción anarquista contra el capitalismo de Estado, que no es el socialismo de autogestión». Uno está de acuerdo con dicha opinión, como también cuando escribe: «Es en las colectividades libertarias españolas de la Revolución de 1936-1939 y no en las empresas soviéticas y en los koljoses y sovjoses, donde hay que ir a buscar el socialismo. Quizá porque los comunistas lo son de palabra y no en los hechos, disolvieron las colectividades anarquistas españolas «manu militari» en Aragón, antes de que triunfara Franco, en 1939.»

¡Ah, pero ahora veremos como destaca y aconseja apreciaciones contrarias al sentir de los anarquistas, a los que primero parece tomar modelo! Veamos: «El arte sublime de la política consiste en saber correctamente la necesaria y apropiada economía, a fin de que la política no se quede en meras fórmulas vacías, en una metafísica social, en moralismo sin sentido objetivo...» Desmenuzar el párrafo citado, no poco confuso, como puede ver el lector, nos ocuparía bastante espacio. Ya el hecho de llamar a la política «arte sublime», sugiere comentarios serios, y hasta jocosos. Amigos de ojear los libros, ya de tiempo tenemos leídas apreciaciones de Platón, de Aristóteles, luego de Montesquieu y de otros que formularon apreciaciones en torno a lo que entendían por política. Ahora que, entre libertarios, se ha tomado la acepción más corriente: «Arte de gobernar un Estado». ¡Y en ello está comprendido el principio de autoridad, que nosotros hemos combatido y combatimos!

Admite el citado escritor la existencia y desenvolvimiento de un *mandamás*, de un caudillo, de un dictador. Veamos si no es así: «Un dirigente, para no fracasar estrepitosamente, ha de combinar una forma de saber subjetivo con una forma de poder objetivo, como diría el estratega Clausewitz al definir el comando ideal de un ejército. No obstante, si el hombre dirigente sabe rodearse de asesores capaces y responsables — no de tecnócratas que no se comprometan y se desgasten en sus cómodos puestos — puede así superar las más difíciles crisis.» A lo que acabo de transcribir podría agregarse que el DIRIGENTE, para no fracasar, y para que otros aspirantes a «dirigentes» no le arrebaten el puesto, necesita rodearse de un conjunto policíaco de la máxima confianza. Como lo tenía Hitler, como lo tenía Stalin; como lo tienen, por supuesto, Fidel Castro y Francisco Franco.

Se afirma que «hacen falta hombres políticos conscientes al frente de los ejes del ejecutivo...» ¿Acaso ello no induce a creer que tales «hombres políticos», que colaboran con el ejecutivo, han de constituir la «nueva clase», de que tan elocuentemente nos habló Djilas, que conocía bien el paño? He ahí otra perla: «La política, además del arte de lo posible es la politécnica del saber humano como la teología lo era en la antigüedad. Pero, además, política es ética social; es altruísmo, es darse por su prójimo y sufrir por él.» Kropotkin no necesitó apoyarse para nada en la política — que la combatía, como la combatimos nosotros — para coordinar las premisas de una ética que no sabemos haya sido superada. Y fundamentaba la ética en el apoyo mútuo. ¡Ahí está el altruismo, ello si que es «darse por su prójimo y sufrir con él»! Los políticos, sea cual fuere su rótulo, o su divisa, son bien poco altruistas... ¡Van *a lo suyo*, y a los demás que les parta un rayo!

Y voy a concluir las citas de pura ortodoxia marxista, finalizando con una harto elocuente. Dice así: «La historia del hombre no es la de su conciencia, sino la de sus técnicas, su trabajo, sus modos de producción. El régimen de producción determinará: una relación entre el hombre y el hombre (clases), entre el hombre y la naturaleza, entre el hombre y la sociedad, entre el sujeto y el objeto, de tal manera que como el hombre trabaja así piensa...» Ahí nos encontramos con lo que ya hace años llamó Paul Gille «el sofisma antiidealista de Marx». Endeble apreciación que atacó también con sobrada argumentación el profesor Nicolai en su obra: «Miseria de la dialéctica». Dijo C los Marx: «No es la conciencia de los hombres lo que determina su manera de ser, sino que, por el contrario, su manera de ser social es la que determina su conciencia». A lo que objeta Paul Gille, en su obra «Esbozo de una filosofía de la dignidad humana»: «Cierto que el hombre no es un puro espíritu y sus ideas, como sus sentimientos, están ampliamente sometidos al medio material donde se desenvuelven, del régimen económico bajo el cual viven. Pero por declarada, por notable que sea esta influencia, no es ella exclusiva, no es todopoderosa.» No solo de pan vive el hombre. Tiene otras relaciones que las relaciones económicas; otras necesidades que las materiales. Y si es, como se ha dicho, «hijo de la bestia», su naturaleza, sin embargo, está lejos de la simplicidad bestial que justificaría — hasta cierto punto — la tesis materialista. Su naturaleza es compleja. Junto a sus necesidades materiales tiene necesidades afectivas: tiene necesidades intelectuales. Unas y otras intervienen — o pueden intervenir — en las relaciones que da el medio y testifican su rango en la escala de la vida.»

Profusión de opiniones se podrían sacar a colación contra el hecho de que sea la técnica, o el trabajo que la rodea, el que condicione la conciencia del hombre. No hace falta. Tenemos pruebas bien evidentes de que el factor clasista no es el que sistemáticamente condiciona, dirige la conciencia. No es cosa de prodigar muchos detalles. Cuando en España, pongamos por caso, elementos intelectuales han firmado peticiones, protestas en contra del régimen, lo han hecho porque su conciencia los ha impulsado a ello, descartando ocupaciones rentables, y al margen del ambiente, de la clase aburguesada a la que pertenecían. El propio Marx probablemente de haberse atenido al determinismo ambiental de clase que le rodeaba, hubiera sido uno de tantos burgueses de vida tranquila, bien ajenos a las preocupaciones de tipo social. Y qué diremos en el caso de nobles, de aristócratas como lo fueron y podían haberlo sido siempre, como Tolstoi, Bakunín y Kropotkin? ¡Se podrían citar tantos, de ayer y de hoy, cuya conciencia ha rechazado el ambiente habitual!

Según una breve referencia bibliográfica que da el último número aparecido en la revista «Indice», de Madrid, el escritor a quien se viene aludiendo en estas líneas, ha publicado un libro en Montevideo. Por lo que dice el comentarista, habla de problemas de orden político y económico. Transcribe un párrafo que dice: «Ha llegado la hora de conciliar a Marx y a Bakunin». Si el autor ha encontrado una fórmula, unas posibilidades, sería interesante que las diera a conocer. Mas, indudablemente, si ello ha de ir en la trayectoria de los párrafos que se han citado, la empresa ha de ser un tanto difícil, ya que es difícil, o mejor dicho, imposible; conciliar los sentimientos de libertad y fraternal justicia social, con el brutal sentido impositivo que el marxismo ha llevado a efecto por doquier ha conseguido influir y predominar.

Y no es que se tenga una visión estrecha, alicorta, del ideal que uno siente. Se detestan los dogmatismos, el sectarismo, no importa de donde sea. Pero las ideas anarquistas parten de unas fundamentales premisas, que si se desestimaran, lo que quedaría ya no serían ideas libertarias.

Por lo demás — conste así para evitar posibles suspicacias — los trabajos que el autor aludido nos ofrece en torno a cuestiones relacionadas con la economía, estimo que evidencian tiene conocimientos en la materia, máxime generalizando la crítica a las estructuras económicas imperantes. Creo tiene ello su valor digno de estima, como apreciábamos, particularmente en la etapa de 1936, las aportaciones de que en la obra revolucionaria ofrecían elementos técnicos en materia de economía. Pero ya no es lo mismo cuando, con más o menos señuelo de novedad, se nos ofrecen apreciaciones que ateniéndonos a fundamentales razones, las hemos combatido y las combatimos los libertarios.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

25 AVRIL 1968
NUMERO 503
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La plaie du régime

Le mot « chômage » est magique. Sa réalité est tragique. Elle fait mal, elle accuse... Face au drame des sans-travail, l'objectivité est, en effet, un devoir.

C'est E. Lepoyvre, conseiller de l'Union des industries métallurgiques et minières, qui l'écrit dans « Le Monde » du 17 avril et, la chose peut paraitre quelque peu choquante, venant de la part d'un fidèle serviteur du capitalisme.

En fait, l'analyse qu'il fait de cette tragédie, confirme bien ses « titres de noblesse ». Alors que nous sommes persuadés que le chômage est une plaie du système capitaliste qui ne disparaitra qu'avec celui-ci, il souhaite, lui, que la réadaptation de la main-d'œuvre aux techniques modernes et au progrès, remplace rapidement et tue le chômage.

Faire de tels rêves, c'est vouloir être sourd aux avertissements répétés que nous lancent les jeunes et plus particulièrement les étudiants dans le monde entier. Ces jeunes qui, en Espagne, en Allemagne ou en Pologne en ont assez du monde qu'on veut leur préparer, savent bien et ils l'ont dit bien fort, que la société ne peut se dégager de l'incertitude et de la menace du chômage, qu'en bouleversant les structures actuelles.

De plus en plus nous sentons tous cette nécessité de mutation sociale et nous sommes persuadés que le règne du profit, pour qui sonne le glàs, devra céder le pas à un contrat collectif basé sur la satisfaction des besoins de l'humanité, sans aucune discrimination raciale ou sociale.

Si nous considérons la célérité du facteur progrès à sa juste mesure, nous pouvons affirmer que si le chômage n'a pû être extirpé et avec lui toutes les vexations humaines qu'il engenre, c'est à cause surtout de la déchéance du syndicalisme. Ou plutôt de ces dirigeants syndicaux qui passent leur temps en discussions qui, de leur propre aveu : « n'ont abordé que des problèmes secondaires. Les réunions paritaires ont écarté les principales préoccupations de l'heure : L'emploi, la garantie du pouvoir d'achat, les salaires anormalement bas, la réduction de la durée du travail, les droits syndicaux, etc. » Et A. Bergeron, reconnait que le renforcement des pouvoirs des Etats se traduit par une intervention sans cesse plus pesante des gouvernements dans tous les domaines économiques et sociaux.

Mais ça n'est pas nouveau; déjà en 1906, le ministère Waldeck-Rousseau-Millerand cherche à domestiquer les syndicats et Victor Griffuelhes s'insurgera en ces termes : « Le pouvoir s'efforce d'attirer à lui le mouvement syndical qui, surtout à Paris a grandi. Le gouvernement espère arriver, par la mainmise sur les syndicats, à opposer la classe ouvrière groupée économiquement à la classe ouvrière groupée politiquement et par la suite devenir le maitre absolu... »

C'est un peu ce qui se produit aujourd'hui... Parce qu'on a oublié un peu trop facilement les trop nombreux militants ouvriers qui ont perdu leur liberté et parfois leur vie pour que vive le syndicalisme. Oui, ces galvaudeux du syndicalisme « moderne » ont trop longtemps méprisé le sacrifice des martyrs de Chicago, en encourageant les heures supplémentaires et la productivité capitaliste et aujourd'hui ils ont l'air étonné de constater que les questions économiques sont l'apanage du patronat et des pouvoirs publics.

Il faut donc revenir sur la réduction de la durée du travail pour frapper un premier coup à ce monstre qu'est le chômage. Ce sera un pas en avant mais, comme le disait Emile Pouget : « Ne nous leurrons donc pas. La Révolution sociale ne s'accomplira pas sans que soit nécessaire un formidable effort. S'il ne suffisait que de souffler sur la vieille société pour l'abattre, ce serait vraiement trop commode. »

La C. N. T. le sait bien et c'est pour cette raison qu'elle ne peut accepter aucune solution bâtarde de collaboration de classes.

A la recherche de la société future

UNITE ET PLANIFICATION

Proudhon, en tout cas, aperçoit que la gestion par les associations ouvrières ne peut être qu'unitaire. Il insiste sur « le besoin de centralisation et d'unité ». Il pose la question : « Est-ce que les compagnies ouvrières pour l'exploitation des grandes industries n'expriment pas l'unité ? » « Ce que nous mettons à la place de la centralisation politique, c'est la centralisation économique. » Toutefois il appréhende une planification autoritaire (et c'est pourquoi il lui préfère, d'instinct, une concurrence d'inspiration solidariste). Mais l'anarchisme s'est fait, depuis, l'avocat d'une planification démocratique et libertaire, élaborée de bas en haut, par la fédération des entreprises autogérées.

Bakounine entrevoit les perspectives de planification à l'échelle mondiale qui s'ouvrent à l'autogestion : « Les associations coopératives ouvrières sont un fait nouveau dans l'histoire; nous assistons aujourd'hui à leur naissance, et nous pouvons seulement pressentir, mais non déterminer à cette heure l'immense développement que sans aucun doute elles prendront et les nouvelles conditions politiques et sociales qui en surgiront dans l'avenir. Il est possible et même fort probable que, dépassant un jour les limites des communes, des provinces et même des Etats actuels, elles donnent une nouvelle constitution à la société humaine entière, partagée non plus en nations, mais en groupes industriels. » Ainsi elles formeront « une immense fédération économique », avec, au sommet, une assemblée suprême. A la lumière des « données, aussi larges que précises et détaillées, d'une statistique mondiale », elles combineront l'offre avec la demande pour diriger, déterminer et répartir entre les différents pays la production de l'industrie mondiale, de sorte qu'il n'y aura plus ou presque plus de crises commerciales ou industrielles, de stagnation forcée, de désastres, plus de peines ni de capitaux perdus.

SOCIALISATION INTEGRALE ?

La conception proudhonienne de la gestion par les associations ouvrières comportait une équivoque. Il n'était pas toujours précisé si les groupes autogestionnaires demeureraient en compétition avec des entreprises capitalistes, en un mot si, comme on dit aujourd'hui en Algérie, le secteur socialiste coexisterait avec un secteur privé ou si, au contraire, la production dans son ensemble serait socialisée et mise en autogestion.

Bakounine est un collectiviste conséquent. Il aperçoit clairement les dangers d'une coexistence des deux secteurs. Les ouvriers, même associés, ne peuvent former des capitaux capables de lutter contre les grands capitaux bourgeois. Et, d'autre part, le danger existe qu'au sein même des associations ouvrières, ne surgisse, par la contagion de l'environnement capitaliste, « une nouvelle classe d'exploiteurs des travaux du prolétariat ». L'autogestion contient en elle tous les germes de l'émancipation économique des masses ouvrières, mais elle ne pourra développer réellement tous ces germes que lorsque « les capitaux, les établissements d'industrie, les matières premières et les instruments de travail (...) deviendront la propriété collective des associations ouvrières productives, tant industrielles qu'agricoles, librement organisées et fédérées entre elles ». « La transformation sociale ne pourra s'opérer de façon radicale et définitive que par des moyens agissant sur l'ensemble de la société », c'est-à-dire par une révolution sociale transformant la propriété individuelle en propriété collective. Dans une telle organisation sociale, les ouvriers seraient collectivement leurs propres capitalistes, leurs propres patrons. Ne seraient laissées à la propriété individuelle « que les choses qui servent réellement à l'usage personnel ».

Tant que la révolution sociale n'est pas accomplie, Bakounine, tout en admettant que les coopératives de production ont l'avantage d'habituer les ouvriers à s'organiser,) diriger leurs affaires eux-mêmes, qu'elles créent les premiers germes d'une action ouvrière collective, estime que ces îlots au sein de la société capitaliste ne peuvent avoir qu'une efficacité limitée, et il incite les travailleurs à « s'occuper moins de coopération que de grèves ».

SYNDICALISME OUVRIER

Aussi Bakounine valorise-t-il le rôle des syndicats, « organisation naturelle des masses », « seul moyen de guerre vraiment efficace » que les ouvriers puissent employer contre la bourgeoisie. Pour donner à la classe ouvrière une pleine conscience de ce qu'elle veut, pour faire naître en elle une pensée socialiste qui corresponde à son instinct et aussi pour organiser les forces du prolétariat en dehors du radicalisme bourgeois, il compte beaucoup moins sur les idéologues que sur le mouvement syndical. L'avenir est, selon lui, à la fédération nationale et internationale des corps de métier.

Dans les premiers congrès de l'Internationale, le syndicalisme ouvrier n'était pas mentionné expressément. A partir du congrès de Bâle, de 1869, sous l'influence des anarchistes, il passe au premier plan : les syndicats, après l'abolition du salariat, constitueront l'embryon de l'administration de l'avenir; le gouvernement sera remplacé par les conseils des corps de métier.

Plus tard, en 1876, James Guillaume, disciple de Bakounine, exposant ses *Idées sur l'organisation sociale*, intègre le syndicalisme ouvrier dans l'autogestion. Il préconise la constitution de fédérations corporatives par branche de travail, s'unissant « non plus pour protéger leur salaire contre la rapacité des patrons, mais (...) pour se garantir mutuellement l'usage des instruments de travail qui sont en possession de chacun des groupes, et qui deviendront, par un contrat réciproque, la propriété collective de la fédération corporative tout entière ». Ces fédérations joueront un rôle planificateur, selon les perspectives ouvertes par Bakounine.

Ainsi se trouve comblée une des lacunes de l'autogestion telle que l'avait esquissée Proudhon. Dans les perspectives qu'il ouvrait, il manquait un terme : le lien qui unirait entre elles les diverses associations de production et les empêcherait de gérer leurs affaires dans un esprit égoïste, avec une mentalité de « clocher », sans se soucier de l'intérêt général, en ignorant les autres entreprises autogestionnaires. Le syndicalisme ouvrier complète l'édifice : il articule l'autogestion. Il apparaît comme l'instrument de la planification et de l'unité de la production.

LES COMMUNES

Dans la première partie de sa carrière, Proudhon est uniquement préoccupé d'organisation économique. Sa méfiance de tout ce qui touche au « politique » lui fait négliger le problème de l'administration territoriale. Il se contente d'affirmer que les travailleurs doivent se substituer à l'Etat, devenir eux-mêmes l'Etat, mais il ne précise pas sous quelles formes.

Dans les dernières années de sa vie, le problème « politique », qu'il aborde, à la manière anarchiste, de bas en haut, le préoccupe davantage. Les hommes forment entre eux, sur la base locale, ce qu'il appelle un groupe naturel, qui « se constitue en cité ou organisation politique, s'affirmant dans son unité, son indépendance, sa vie ou son mouvement propre et son autonomie ». « Des groupes semblables, à distance les uns des autres, peuvent avoir des intérêts communs; et l'on conçoit qu'ils s'entendent, s'associent et, par cette mutuelle assurance, forment un groupe supérieur. » Mais ici le spectre de l'Etat abhorré assaille le penseur anarchiste : que jamais, au grand jamais, les groupes locaux « en s'unissant pour la garantie de leurs intérêts et le développement de leurs richesses (...) aillent jusqu'à s'abdiquer par une sorte d'immolation d'eux-mêmes devant ce nouveau Moloch ».

Et Proudhon définit, avec une relative précision, la commune autonome. Elle est, par essence, « un être souverain ». En cette qualité, elle « a le droit de se gouverner elle-même, de s'administrer, de s'imposer des taxes, de disposer de ses propriétés et de ses revenus, de créer pour sa jeunesse des écoles, d'y nommer des professeurs », etc. « Voilà ce qu'est une commune, car voilà ce qu'est la vie collective, la vie politique (...). Elle repousse toute entrave, elle ne connaît de limite qu'en elle-même; toute coercition du dehors lui est antipathique et mortelle. »

De même, on l'a vu, que, pour Proudhon, l'autogestion est incompatible avec l'existence d'un Etat autoritaire, la commune ne saurait coexister avec un pouvoir centralisé de haut en bas. « Point de milieu : la commune sera souveraine ou succursale, tout ou rien. Faites-lui la part aussi belle que vous voudrez; dès l'instant qu'elle ne relève plus de son droit propre, qu'elle reconnaît une loi plus haute; que le grand groupe (...) dont elle fait partie est déclaré supérieur (...), il est inévitable qu'un jour ou l'autre elle se trouve en contradiction avec lui, que le conflit s'élève. Or, dès qu'il y aura conflit, la logique et la force veulent que ce soit le pouvoir central qui l'emporte, et cela sans discussion, sans jugement, sans transaction, le débat entre le supérieur et le subalterne étant inadmissible, scandaleux, absurde. »

Bakounine intègre, de façon plus conséquente que Proudhon, la commune dans l'organisation de la société future. Les associations ouvrières de production devront être librement alliées au sein des communes; et les communes, à leur tour, librement fédérées entre elles. « La vie et l'action spontanée, suspendues pendant des siècles par l'action, par l'absorption toute-puissante de l'Etat seront rendues aux communes par l'abdication de l'Etat. »

Quels seront les rapports entre les communes et le syndicalisme ouvrier ? Le district de Courtelary, de la Fédération jurassienne (1), n'hésite pas à répondre, en 1880 : « L'organe de cette vie locale sera la fédération des corps de métier et c'est cette fédération locale qui constituera la future commune. » Pourtant les rédacteurs de ce texte sont pris d'une hésitation, et ils se posent la question : « Sera-ce une assemblée générale de tous les habitants, seront-ce des délégations des corps de métier (...) qui rédigeront le contrat de la commune ? » Pour conclure que les deux systèmes peuvent être envisagés. Priorité à la commune ou au syndicat ? Cette question départagera, plus tard, notamment en Russie et en Espagne, les « anarcho-communistes », et les « anarcho-syndicalistes ».

Pour Bakounine, la commune est l'instrument tout désigné de l'expropriation des instruments de travail au profit de l'autogestion. En compensation des biens confisqués, c'est elle qui, dans une première phase de la réorganisation sociale, donnera le strict nécessaire à tous les individus « dépossédés ». Et de décrire, avec une certaine précision, son organisation interne. Elle sera administrée par un conseil, formée de délégués élus, investis de mandats impératifs, toujours responsables et toujours révocables. Le conseil communal pourra choisir dans son sein des comités exécutifs pour chaque branche de l'administration révolutionnaire de la commune. Cette répartition des responsabilités sur de nombreuses têtes présente l'avantage d'associer le plus grand nombre possible d'éléments de base à la gestion. Elle réduit les inconvénients d'un système de représentation où un petit groupe d'élus accaparerait toutes les tâches, tandis que la population demeurerait plus ou moins passive au sein d'assemblées générales rarement convoquées. Bakounine a saisi d'instinct que les conseils élus doivent être des assemblées « travailleuses », à la fois législatives et exécutives, une « démocratie sans parlementarisme », comme dira plus tard Lénine, dans un de ses moments libertaires. A son tour, le district de Courtelary explicite cette conception : « Pour ne pas retomber dans les errements des administrations centralisées et bureaucratiques, nous pensons que les intérêts généraux de la commune ne doivent pas être administrés par une seule et unique administration locale, mais par différentes commissions spéciales pour chaque branche d'activité (...). Ce procédé enlèverait aux administrations le caractère gouvernemental. »

Un sens aussi avisé des étapes nécessaires du développement historique manquera aux épigones de Bakounine. Dans les années 1880, ils chercheront querelle aux anarchistes collectivistes. Critiquant le précédent de la Commune parisienne de 1871, Kropotkine morigénera le peuple pour avoir « appliqué encore une fois, au sein de la Commune, le système représentatif », pour avoir « abdiqué sa propre initiative entre les mains d'une assemblée de gens élus plus ou moins du hasard », et il s'affligera de ce que certains réformateurs « cherchent toujours à conserver, coûte que coûte, ce gouvernement par procuration ». Selon lui, le régime représentatif a fait son temps. Il a été la domination organisée de la bourgeoisie et il doit disparaître avec elle. « Pour une nouvelle phase économique qui s'annonce nous devons chercher un nouveau mode d'organisation politique, basé sur un principe tout autre que celui de la représentation. » La société devra trouver sa forme de rapports politiques. Ils devront être plus populaires que le gouvernement représentatif, « devenir plus *self-gouvernement*, plus gouvernement de soi-même par soi-même ».

Cette démocratie directe, poussée à ses dernières conséquences et qui, aussi bien sur le plan de l'autogestion économique que de l'administration territoriale, supprimerait les derniers vestiges d'une autorité quelconque, est, en effet, pour tout socialiste, qu'il soit « autoritaire » ou libertaire, l'idéal à poursuivre. Cependant la condition en est, de toute évidence, un stade d'évolution sociale où la totalité des travailleurs serait en possession de la science aussi bien que de la conscience et, parallèlement, l'effacement du règne de la pénurie devant celui de l'abondance. Dès 1880, le district de Courtelary annonçait, bien avant Lénine : « La pratique plus ou moins démocratique du suffrage universel perdra de plus en plus son importance dans une société organisée scientifiquement. » Mais pas avant.

Daniel GUERIN

(1) Une branche de l'Internationale, en Suisse romande, qui avait adopté les idées de Bakounine.

Le centenaire de Fernand Pelloutier

Nous reproduisons ici quelques extraits du livre qui vient de paraitre aux Editions de « La Ruche Ouvrière ».

Résolument, il s'introduisit dans le mouvement ouvrier parisien; ou plutôt dans les deux écoles, dans les deux aspects de ce mouvement, le socialisme et l'anarchisme.

Dans le premier d'abord, puisqu'il ne connaissait pas l'autre; et le voici fréquentant les cénacles et les salles de rédaction des journaux socialistes. Mais, d'une part, ses démêlés antérieurs avec Jules Guesde le rendaient assez suspect; « il sentait le fagot » et, d'autre part, de ses expériences bretonnes, de l'exemple même de Laisant, il avait gardé à l'égard de la politique une méfiance dont il ne pouvait se défaire.

Se sentant moralement et intellectuellement fort, il n'entendait pas suivre le chemin facile qu'un peu de docilité n'aurait pas manqué de lui ouvrir pour devenir un des rouages de ce mécanisme qu'était le socialisme politique. Mais n'y avait-il pas mieux à faire, non pour lui-même, mais pour ses frères de misère, plus malheureux encore que lui parce qu'ils manquaient d'instruction.

Il s'agissait donc d'entreprendre une tâche pénible, de soulever l'indifférence du grand nombre, d'obtenir l'aide solidaire des mieux doués, d'organiser, d'instruire, de prêcher et d'enflammer des multitudes.

Malade, sans talent oratoire, presque sans amis dans l'immense ville, c'est vers cette lourde besogne qu'il se dirigea avec une volonté à la fois confiante, joyeuse et farouche.

Les milieux anarchistes l'attirèrent; non pas ceux des attentats à la bombe et de la « reprise individuelle », desquels il se tint toujours à l'écart, mais ceux qui pensaient et édifiaient honnêtement la doctrine communiste libertaire.

D'abord, il rencontra le cordonnier Jean Grave, devenu solide théoricien. C'est à ce contact, et toujours en se souvenant du désistement nazairien de Briand et de la cuisine politique, qu'il commença à s'orienter vers le mouvement libertaire.

Il connut aussi Joseph Tortelier, l'ouvrier menuisier, propagandiste acharné de la grève générale; puis ce furent les deux frères Reclus, Malato et Kropotkine qui précipitèrent sa conversion, au point qu'il ne tarda pas à collaborer à la presse anarchiste, en bataille comme toujours contre les socialistes de Jules Guesde. Depuis sa disparition, il est équitable d'ajouter que, dans les milieux marxistes, la violence contre sa mémoire a bien diminué; il ne reste plus grand-chose des rancœurs d'autrefois et les vieux militants qui ont été ses adversaires rendent hommage à sa foi, à son désintéressement et à son abnégation.

Quoi qu'il en soit, Pelloutier, fraternellement accueilli dans les milieux libertaires, alors qu'il se sent en suspicion chez les socialistes, accepte rapidement de collaborer à des publications comme *l'Avenir social* de Dijon et *l'Art social* que dirige Gabriel de la Salle, le talentueux poète des *Révoltés*.

Son choix est donc fait; il ne l'empêche pas de demeurer adhérent au syndicat de la presse socialiste de la rue de Chabanais où il bataille sans cesse contre Jules Guesde et ses amis jusqu'au 4 octobre 1894. Ce soir-là, en présence de trente journalistes, il se fait approuver par la majorité des présents. Guesde et son ami Lavigne avaient fait apporter leur démission. La bataille cessa faute de combattants. Elle devait, reprendre, plus âpre, dans les milieux corporatifs ouvriers.

Pelloutier, en effet, entreprend d'édifier un syndicalisme ouvrier éloigné de toute politique et il va s'y employer jusqu'à sa mort.

L'homme qui eut tout d'abord une influence sur Pelloutier fut Joseph Tortelier. A partir de 1887, et pendant quelques années, la grève générale n'eut pas de propagandiste plus chaleureux, plus convaincu, plus convaincant aussi, que ce modeste militant.

Il habitait près de Montmartre, 24, rue Myrrha. Georges Suarez, toujours tendancieux, a tracé de lui ce portrait :

Vers la même époque circulait dans les centres ouvriers un curieux individu haut comme une botte, rouge comme une tomate, avec un cou de taureau qui se gonflait sous la colère. Il affichait le plus parfait dédain pour tout attribut vestimentaire, une extrême brutalité dans les mots... Il s'appelait Tortelier, était anarchiste et n'ouvrait la bouche que pour réclamer la guillotine...

La vérité est autre.

Ouvrier menuisier et adhérent à la Chambre syndicale de sa profession, J. Tortelier était d'une taille légèrement au-dessous de la moyenne et solidement charpenté.

Il se dépensait sans compter au cours des réunions publiques. Malato, dans son livre *De la Commune à l'anarchie*, indique que c'est Tortelier qui l'avait conquis, et il ajoute :

Tortelier venait du Parti ouvrier; travailleur laborieux et modeste, il a, des années durant, craché ses poumons pour convertir ses frères de misère à ce qu'il sentait vrai et juste.

Mais Malato aussi exagérait, Tortelier avait les bronches solides, puisqu'il n'est mort que quarante ans après, en 1928.

Un journaliste boulangiste de *la Cocarde* est plus équitable; dans un article du 30 mai 1888 sur les anarchistes français, il cite d'abord ceux qu'il appelle les penseurs et ajoute :

Ensuite, c'est la tribu des tribuns populaires. Monsieur Tortelier, de la Chambre syndicale des menuisiers, est le plus éloquent de tous...

Parmi les comptes rendus de réunions rédigés par ses adversaires, aucun n'a signalé une violence particulière. A peine note-t-on quelques écarts de langage bénins.

Au reste, Paul Delesalle, qui le connaissait bien, a dressé de lui le portrait que voici, rapporté par Edouard Dolléans dans sa magistrale *Histoire du mouvement ouvrier* :

Il fut le type le plus parfait de l'orateur prolétarien; ce qu'il exprimait à la tribune, on avait la sensation qu'il le ressentait profondément et, dans des envolées qui n'étaient qu'à lui, lorsqu'il disait les misères des travailleurs, on sentait que c'était sa propre misère d'exploité qu'il décrivait. Et, parce qu'elles jaillissaient de l'existence ouvrière, ses images, accessibles à la foule, avaient sur elle une action incomparable.

Au vrai, il projetait sa foi jusqu'en l'esprit de ses auditeurs.

Tortelier appartint à trois groupes anarchistes : *Combat* avec Louiche, Thomas, Gallais, etc., *Terre et Liberté*, avec le cordonnier Jean Grave, et dont les réunions se tenaient chez le compagnon Rousseau, 131, rue Saint-Martin, et *la Raison*, 22, rue Tholozé.

Au cours des années 1887 à 1890, Tortelier se multiplie; il accourt dès qu'on l'appelle et développe inlassablement ce thème, noté en août 1888 par un rapport de police :

Ce n'est que par la grève universelle que l'ouvrier créera une société nouvelle dans laquelle il ne trouvera plus de tyrans.

Nous avons vu que l'idée de la grève générale n'était pas neuve. Pourtant aucun propagandiste ne l'a défendue avec plus d'ardeur et de sincérité que Joseph Tortelier. Sa réputation fut telle qu'on le réclamait dans tous les quartiers de Paris et qu'il lui arrivait fréquemment de se rendre en province sur de pressantes invitations.

Un soir de mai 1887, à Chatou où il discourait à la suite de Louise Michel, une bagarre éclata qui occasionna un blessé par balle; une fois de plus la haine entre les clans révolutionnaires avait opéré.

En décembre de la même année, il se rendit à Rouen où Louise Michel était également attendue; elle ne vint pas et c'est lui qui tint la tribune pendant près de deux heures à la satisfaction des auditeurs.

On le voit apporter la contradiction libertaire dans les réunions socialistes, se mêler aux meetings électoraux où il prêche l'abstention, combattre furieusement le boulangisme, toujours avec le même courage et la même ardeur.

Il arrive que les patrons menuisiers qui l'emploient s'inquiètent et le congédient; aussitôt un compagnon dévoué lui procure un autre emploi. Mais il arrive aussi que le travail lui manque; on le connait, on redoute sa propagande et on ne se soucie pas de l'introduire dans un atelier.

Alors, Tortelier change de métier. C'est ainsi qu'à la fin de 1888, il confectionne des chaussures Louis-XV pour le compte d'un compagnon italien, 57, boulevard Barbès.

Ni les brimades ni la misère ne le découragent. Sa foi en l'efficacité de la grève générale est absolue.

Sa partenaire habituelle en de nombreux meetings, Louise Michel, le rejoint fréquemment dans sa propagande; le 31 août 1888, dans une réunion publique, 20, avenue de Lowendal, elle préconise *la grève générale qui amènera la révolution sociale.*

De son côté, Kropotkine, dans une lettre à Ricard, de la même année, *engage les anarchistes français à généraliser le mouvement de grève qui est un acheminement vers la révolution.*

On voit que l'idée de la grève générale révolutionnaire a pris corps chez les anarchistes. Elle pénètre également chez les socialistes puisque le congrès du Bouscat (1888) déclare que *seule la grève générale, c'est-à-dire la cessation complète de tout travail, peut entraîner les travailleurs vers leur émancipation.*

C'est à Fernand Pelloutier qu'appartenait la tâche de reprendre l'idée avec plus de force encore, pour l'opposer au parlementarisme et en faire l'un des moyens essentiels du syndicalisme révolutionnaire à la fin du XIXe siècle.

Mais peu après son arrivée dans la capitale, avant même d'entreprendre la longue besogne d'organisation des syndicats ouvriers, Pelloutier, nous l'avons montré, affirme ses sympathies pour le mouvement libertaire. Dans ce milieu sont ses fréquentations quotidiennes et ses amitiés.

Peut-être est-il utile d'examiner succinctement et très objectivement la doctrine de ses nouveaux amis politiques.

(A suivre.)

Maurice FOULON

S. I. A.

Solidarité Internationale Antifasciste, section de Lorient

Réunion tous les derniers mercredis de chaque mois à 19 h. 30 au bar « Les Platanes », rue Maréchal-Foch, à Lorient.

NOS MANIFESTATIONS POUR LE 1ER MAI

A BORDEAUX :

GRAND MEETING, Cinema des Capucins, avec Vicente Llansola, Henry Bouyé et Muñoz Congost.

A MONTPELLIER :

GRAND MEETING, avec Capdevila et Soriano.

A PARIS :

MEETING, Salle Lancry, avec les orateurs que nous indiquerons dans notre prochain numéro.

ANTENA

LORA TAMAYO ARRINCONADO

MADRID. — Como anticipamos, el ministro de Educación, Manuel Lora Tamayo, ha abandonado su silla ministerial a causa de una enfermedad diplomática, en realidad, porque la protesta constante del estudiantado lo ha dejado en mala postura. Así se triunfa, muchachos de la «Uni». Ahora está en lugar de Lora el profesor José L. Villar Palasí, en quien Franco confía más que en la ley antiestudiantil recién decretada para reinstalar la calma en la Universidad española. Calma imposible de reestablecer en tanto el Sindicato Democrático Estudiantil no sea reconocido.

SITUACION ABERRATIVA

TARRAGONA. — Por un delito de débito a una hospedera, se halla encarcelada una mujer de nacionalidad francesa, esposa de Mr. Roger Mellet, habitante en París. Siendo lo más grave que con la dama Mellet están en la cárcel sus hijos Lohengrin, Sabina y Gunther, de 6 y 2 años y 20 meses respectivamente. Se trata de una familia obrera sin recurso monetario para salir de este mal paso.

(Después de 21 días de encierro Mme Mellet ha sido libertada y ya está en Francia).

RUIDOS DE MILONGA

SAN SEBASTIAN. — Durante las fiestas de Pascua han estallado tres artefactos, al parecer contra la dictadura franquista. Dos de esos explosivos han estallado al pie del monumento de la victoria franquista, y el tercero en el exterior del cuartel de la Guardia civil de Lujana, cerca de Bilbao. No hay víctimas, pero la autoridad no podrá pasarse de efectuar detenciones.

LUGAR MAL ESCOGIDO

AIX-EN-PROVENCE. — Al finalizar el Congreso Esperantista Francés celebrado en esta ciudad, fue anunciada la celebración del Congreso Internacional Esperantista en Madrid a mediados de agosto. Con referencia a un centro de enseñanza superior español en el que se enseñe la lengua esperantista, se cita el de La Laguna (Canarias).

UN TEMA JOTERO

ZARAGOZA. — Según Radio Vaticano, Mons. Cantero Cuadrado, arzobispo de Zaragoza, «estaría estudiando la forma de vender parte de las joyas de la Virgen del Pilar para dedicar su importe a obras sociales urgentes e importantes».

OTRA COOPERATIVA DE LOS TRABAJADORES

SANTANDER (OPE). — Hace dos años se declaró en suspensión de pagos la empresa «Electrodos y Aceros». Teniendo en cuenta que las ventas, incluso al exterior eran importantes, los trabajadores gestionaron que se les concediese el derecho a explotarla por cuenta propia en régimen de cooperativa. Lo obtuvieron mediante subasta. Han obtenido del Fondo de Protección del Trabajo un préstamo de 7.200.000 pesetas o sea 100.000 a cada uno de los interesados. Deben reintegrarlas en el plazo de 10 años, con un interés del tres por ciento.

CIERRE DE DOS FACULTADES DE LA UNIVERSIDAD DE SALAMANCA

PARIS (OPE). — «Las autoridades de la Universidad de Salamanca — decía «International Herald Tribune» el 4 de abril — han ordenado el cierre de las Facultades de Filosofía y Letras y Medicina. Estos nuevos cierres confirman la tendencia del Gobierno a suprimir las clases antes que verse enfrentado con nuevas manifestaciones estudiantiles.»

Las Universidades de Madrid, Valencia y Sevilla se mantienen cerradas hasta nueva orden.

MALESTAR EN METALURGIA

MADRID. — Cerca de 2.000 trabajadores metalúrgicos de las casas Barreiros, Bressel, Aeronáutica Industrial, Boetticher y Navarro, AEG, y Femsa, entre otras, el miércoles por la noche se estacionaron frente a la Delegación Provincial de Sindicatos para protestar de la no satisfacción de la prima de vida cara para 1967 y que les debía ser entregada en 1º de enero de este año sin haberla percibido hasta el día de la fecha. Gran número de fuerzas estaban estacionadas en el exterior del edificio, pero no cargaron contra los manifestantes por la actitud más comprensiva de éstos.

EL TOP CONTRA LOS MINEROS

MADRID. — Los topos judiciales juzgan a los topos de la mina «Llamas», Manuel Alvarez, Julio Bande, José M. de la Fuente, José García, Oscar García, Manuel García, Francisco González, José Pérez, Manuel Rodríguez, Herminio Sánchez y Manuel Suárez, «convictos y confesos» de haberse integrado a la mina citada a pesar de estar despedidos, pero con el propósito de permanecer en el fondo hasta lograr ser readmitidos por la empresa. Antes de descender al pozo habían comunicado su decisión a diversas autoridades de Oviedo y Madrid. Para este «horrendo delito de sedición» el fiscal del TOP solicita para cada uno de los procesados la pena de medio año de prisión y multas de 5.000 a 15.000 pesetas. Julio Bande no compareció a juicio por hallarse trabajando en Francia.

FUEGO EN MEDICINA

MADRID. — En la Facultad de Medicina una pareja amorosa ha descubierto un incendio. Antes de que el mismo tomara proporciones acudieron los bomberos, limitando los desperfectos. Las autoridades atribuyen el siniestro a la acción desairada de algún estudiante. Desde luego, si acusan a alguien no será un «gris» el escogido.

LA ULTIMA BANDERA

IGUALADA. — La bandera de la batalla del Bruch (1808) el viento del 1936 se la llevó y en su lugar la tradición hecha franquista hizo confeccionar una réplica del original, que fue depositado en la basílica de Sta. María. Pues bien: también esta copia, en 1968 ha desaparecido, ignorándose por ahora su paradero.

SIEMPRE PAGAN LOS PEQUEÑOS

BADALONA. — La Caja de Crédito Popular de esta ciudad se ha declarado en suspensión de pagos. Centenares de personas de condición modesta acuden al juzgado a presentar denuncia por estafa contra la gerencia de la Caja. Ni la organización «vertical» ni el Ayuntamiento ni las delegaciones de Trabajo y Hacienda han dicho una palabra referente al asunto, circunstancias que dejan entrever que en el mismo hay complicaciones.

LA ANGUSTIA

ALMERIA. — La artista francesa Brigida Bardot interpreta en los páramos almerienses escenas de desierto para una película. Tras reconocer que el escenario es magnífico para el caso artístico que trata, no ha podido ocultar que, para la vida real, los desiertos de la provincia son, por lo menos, angustiosos.

HUELGA GANADA

NUEVA YORK. — Los barrenderos (negros) de la localidad de Memfis, que estaban en huelga desde el 12 de febrero, se han reintegrado al trabajo previa obtención de las condiciones reclamadas al Municipio: Diez centavos de aumento por hora de trabajo y una alza suplementaria de cinco centavos a partir del 1º de septiembre. Recuérdese que Memfis es el lugar donde murió asesinado el pastor King, el cual había acudido para acodar la huelga de los basureros, precisamente.

EL PROBLEMA ESTUDIANTIL

MADRID. — El problema universitario es uno de los asuntos más graves con que habrá de enfrentarse el nuevo ministro de Educación y Ciencia, José Luis Villar Palasí. Las Facultades madrileñas congregan a más de 30.000 estudiantes, permaneciendo actualmente cerradas. La Junta de Gobierno de la Universidad tiene presentadas unas sugerencias a Franco, y al no contestar éste la Junta se considera en estado de interinidad, no celebrando sesión ninguna. Síntesis de la situación: cierre permanente de las Facultades, dimisión del ministro Lora Tamayo, y herencia difícil para Villar Palasí.

Por ahora el perímetro universitario solamente está frecuentado por empleados de limpieza y jardinería y... unos cientos de policías.

EXPOSICION PICTORICA

La Agrupación Juvenil «Golem» prepara una Exposición de pinturas y dibujos para mediados de mayo, con obras de afiliados suyos, y de artistas consumados que se han prestado a cooperar a esta demostración de arte.

Para mayor amplitud, la entidad organizadora invita a cuantos jóvenes tengan afición al pincel.

La Exposición durará una semana y tendrá efecto en el 24 de la rue Ste-Marthe, París (X), Metro Belleville.

Para informes: Agrupación «Golem», a la dirección indicada.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

1° DE MAYO
EN BURDEOS
GRAN MITIN

de afirmación anarcosindicalista, en el Cine des Capucins, a las 9 y media de la mañana del miércoles 1º de Mayo, organizado por la 8ª Unión Régionale en colaboración con la C.N.T. española, en el que harán uso de la palabra los siguientes oradores:

Vicente LLANSOLA, por la C. de R. del Núcleo de la Gironde.

Henri BOUYE, por la C. N. T. F.

MUÑOZ CONGOST, por la C.N.T. de España en el exilio.

***

Por la tarde, a las tres y media, organizado por *Solidaridad Internacional Antifascista*, y en el mismo local, GRAN FESTIVAL DE VARIEDADES FRANCO-ESPAÑOL a cargo de renombrados y valiosos artistas:

LA TANI, gran «bailaora» del arte «cañí», acompañada por ESPIGUITA DE JEREZ, «bailaor» de gran popularidad y el virtuoso de la guitarra ANTONIO UTRERAS, y el «cantaor» MIGUEL DE VALDEPEÑAS.

LOS CHIRIGUANOS DEL PARAGUAY, canciones hispano-americanas.

LOS IBERICOS, con su repertorio hispano-francés.

Y otros artistas de no menos valía que actuan en las principales locales del departamento de la Gironde. El espectáculo será presentado por el conocido y popular animador F. DE LA CALLE.

BOQUETE EN AFRICA

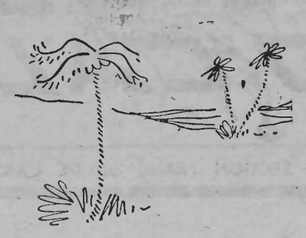
SUBDESARROLLADOS

DURANTE dos meses se han reunido en Nueva Delhi los delegados de la Conferencia Mundial de Comercio (UNCTAD) sin que se haya logrado acuerdo alguno. Los países en vías de desarrollo reclaman protección arancelaria para sus productos exportados y una ayuda financiera no menor del 3 % del producto nacional bruto de los países desarrollados. Estos, a su vez, tratan de llevar a la conferencia por los vericuetos de los términos técnicos y pareciera que, a lo máximo, estarían dispuestos a acceder a la concesión de un 1 % sobre la renta nacional neta.

Los dos meses terminaron, y con ellos la conferencia, y ningún logro se habrá obtenido salvo, para los delegados, el conocer la arquitectura maravillosa de algunas regiones de la India, como además de Delhi, Agra y Kajuraho.

Entre las varias resoluciones que se han tratado de tomar, hay una que ha resultado de difícil convenio. Se trataba de saber «cómo se define un país subdesarrollado».

El término «subdesarrollado», en lo que a un país concierne, lo definieron Georges Baladier y Alfred Sauvy hace algunos años. Es el país de *«alta mortalidad, fuerte fecundidad, higiene rudimentaria, subalimentación, débil consumo de energía por cabeza, analfabetismo, elevado porcentaje de población activa dedicada a la agricultura, subempleo por insuficiencia de los medios de trabajo, condición inferior de la mujer, trabajo de los niños, debilidad de las clases medias, régimen político autoritario, persistencia de comunidades integradas en la unidad nacional...»*. (Cahier nº 27 del Institut National des Investigations Démographiques). Y con ligeras variantes, la definición se estima aceptable por todos, incluidos los afectados en ella. Lo malo de la comisión que trabajó en este tema, en Nueva Delhi, radicó en poder dar con el consentimiento de los que deben figurar en el último lugar de la lista de los subdesarrollados. Los países africanos y asiáticos, sobre todo, andan a las greñas para no figurar en la luz roja de la carreta y si bien admiten su subdesarrollo y su inferioridad frente a otros subdesarrollados, nada quieren saber en cuanto se trata de verse repelidos hasta el último puesto. Se ha tratado que sean los continentes los que enumeren, ellos mismos, la posición de cada país, pero sólo Indoamérica ha llegado a un acuerdo al respecto. Sin embargo, el acuerdo americano no sirve de gran refuerzo para los países afroasiáticos. Latinoamérica es un mundo diferente en esta clase de acepciones, sobre todo porque ya cuenta con siglo y medio de independencia. Ya Helène de la Souchère está tratando de introducir para la América hispana un nuevo común denominador: « El cuarto mundo », desgajándole del tercero, ya de sí heterogéneo para permitir codeos tan disímiles como los de Yugoslavia y Uganda, Israel y Egipto, China y Mauricio.



Latinoamérica ha decidido, en Nueva Delhi, que el Ecuador, Bolivia y Paraguay eran los países «más subdesarrollados» del continente. Asia y Africa, por el contrario, después de haber casi logrado la presencia de Uganda en el fondo del saco, han terminado por abandonar la empresa.

El logro de estas nóminas, además, no era lo importante, para los países pobres asistentes en la conferencia de la India. Lo vital, ya lo hemos señalado antes, era obtener la promesa, por parte de los países ricos, de otorgar preferencia a las materias primas y a los productos semifacturados de los pueblos subdesarrollados y, sobre todo, de dedicar un porcentaje de sus ingresos en beneficio de los que sólo ahora empiezan a subir los peldaños.

Sin embargo, y siendo ésta la máxima aspiración, ¿se ha podido dar con un momento más desafortunado para la celebración de esta conferencia? La libra esterlina devaluada y, detrás de ella el dólar de Hong-Kong, la peseta española, la libra israelí, la corona danesa. Luego ha seguido la fiebre del oro, que ha dejado un dólar tambaleante, de lo que pueden resentirse la mayoría de los demás signos monetarios. Vale decir que los países ricos están atravesando por un momento de inestabilidad y lo que menos desean, en estos días, es contraer compromisos que puedan agravar todavía más el desequilibrio potencial existente.

En estas condiciones ¿cuáles serán los frutos de estos dos meses de debates en la India? No hay optimismo por parte de nadie y el comicio clausuró con un puñado de resoluciones simbólicas pero sin nada positivo para los que han ido a Nueva Delhi a mendigar ayuda de los todopoderosos del mundo.

El espectáculo de esta conferencia fue más bien deprimente. Cuando alrededor de una mesa se sientan fuerzas desequilibradas no se puede aspirar que salga, de esta reunión, nada positivo. El que lo tiene todo, menos ética y escrúpulos, se considera sin obligaciones frente al que nada tiene, incluidos ética y escrúpulos. Es la política de la mano tendida a la espera de que algo caiga, frente al creyente de domingo que cree ganarse la gloria desprendiéndose de unas migajas en favor de los pordioseros que lo esperan a la salida de la misma.

Desde que Kennedy decidiera la presencia de las fuerzas norteamericanas en el Vietnam hasta ahora, la guerra en el sudeste asiático le ha costado a los Estados Unidos 100.000.000.000 de dólares, y actualmente dedica, por año, 25.000.000.000. Se trata, como puede apreciarse, de guarismos de igual talla a la empleada por los astrónomos cuando nos hablan de los billones de años luz que nos separan de Sirio o Andrómeda. Cifras más que suficientes para poner remedio a cuantos males han explayado sobre la mesa de Nueva Delhi los dolientes y quejosos países desheredados.

Víctor GARCIA

1º DE MAYO EN PARIS
Mitin conmemorativo

SALA LANCRY, metro République, a las 9 y media de la mañana, con los compañeros oradores: SEVY, CONTE y KERVEANT (C.N.T.F.) y Francisco ISGLEAS y José VIDAL de la C.N.T.E.

Por la reafirmación del anarcosindicalismo, compañeros, asistamos a este acto.

LA SABIDURIA RIENTE
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

ESPERANTA FAKO

Zamenhof, padre del Esperanto

«En las calles de mi desafortunada ciudad natal, individuos armados de asadores y barras de hierro, atacaban como bestias feroces a tranquilos habitantes cuyo solo crimen consistía en esto: Hablar otro lenguaje y practicar otra religión diferente de la de estos salvajes.»

EL autor de esas líneas se llamó Lazar Ludovic Zamenhof. Es posible que Vd. conozca su nombre. En todo caso conocerá, ciertamente, su obra, ya que Zamenhof es el creador del Esperanto, lengua auxiliar que posibilita la comunicación entre los pueblos.

Nació el 15 de diciembre de 1859, en Bialystok, ciudad fronteriza entre la Lituania, la Polonia y la Rusia Blanca, en donde vivían en conjunto, si no en buenas relaciones, las comunidades de lengua y de religión muy diferentes.

Los prejuicios y los antagonismos que agitaban esta «Torre de Babel», afectaron profundamente al joven Zamenhof. Los empleados del gobierno eran ortodoxos y hablaban ruso, la clase noble, generalmente católica, hablaba polaco; los campesinos, lituanos o rusos, empleaban el lituano o el dialecto ruso-blanco; los comerciantes, en fin, eran judíos y se expresaban en yidish y vivían en un barrio aparte. Lenguas, religiones y costumbres, creando prejuicios hostiles, concurrían a oponer los habitantes de dicha ciudad unos contra otros.

Para un jovencito sensible, perteneciente a un grupo humano que tenía sólo la posibilidad de expresarse por medio de una lengua muerta o por una lengua adoptada, estos conflictos fueron trágicos. De muy joven tuvo la idea de que un idioma común derrumbaría por lo menos una parte de las barreras que separan los diversos pueblos.

Esta idea estuvo latente en él durante toda su juventud: En Varsovia, donde los padres del joven Ludovic se establecieron y en donde entró en el liceo; en Moscú, donde estudió Medicina; en Viena, donde se especializó en Oftalmología; después, otra vez en Varsovia, en donde se estableció como oculista.

De su padre, profesor, había heredado un don natural en estudiar los idiomas. Hablaba tres de ellos de manera correcta: el ruso, el polonés y el alemán. Leía otros tres fácilmente: el latín, el hebreo y el francés (sin mencionar el yidish). Conocía de manera somera el inglés, el italiano y otros lenguajes. El conocer el inglés y el francés le dieron el convencimiento de que un lenguaje puede pasarse muy bien de las declinaciones y conjugaciones complicadas que caracterizan las lenguas eslavas. El estudio a fondo del ruso y del alemán, le persuadieron de que la utilización juiciosa de prefijos y sufijos permiten reducir considerablemente las raíces del vocabulario: el francés y el alemán, por fin, le enseñaron la importancia del artículo definido, el cual no existe en los lenguas eslavas.

Sus trabajos lingüísticos le llevaron en 1887 a la publicación de un manual de una lengua internacional que llamó «Internacia Lingvo» y que firmó con el seudónimo «Dokloro Esperanto» (El que espera) cuya edición fue costeada por su futuro suegro como regalo de novios. En él expone las características principales de tal método: un vocabulario del cual las raíces son extraídas sobre todo de las lenguas latinas y germánicas los prefijos y sufijos añadidos a estas raíces, permiten todas las distinciones gramaticales; reglas gramaticales de una gran sencillez y cuyo número no va más allá de 16.

Otros manuales en inglés y en sueco, un diccionario y diversas traducciones fueron editados consecutivamente. Al mismo tiempo llegaban las primeras adhesiones: pronto de Polonia, después de Alemania, de Bulgaria, de Rusia... Por todas partes grupos se constituían. En 1894 es la adhesión de León Tolstoi, el cual escribió en la revista «Posrédnik»: «Después de dos horas de estudio he podido, si no escribir el esperanto, a lo menos leerlo». Y recomendaba a todos aprender esta lengua «puesto que el sacrificio es tan modesto y los resultados eventuales tan enormes que nadie debería rehusar la prueba».

Nereida Martínez

CURSOS DE ESPERANTO POR CORRESPONDENCIA

Ante el deseo manifestado por varios compañeros, la Asociación Esperantista Satamikaro ha programado un curso por correspondencia intencionalmente para los refugiados españoles.

Para procurarse el material diríjanse a la «Libroservo», o sea escriban a: Kdo. Bernard Schneider, 26, av. de la République; 94-Thiais.

Es necesario disponer:

1º) de manera imprescindible, del libro «Junul-kurso». Precio, 7 frs.

2º) de manera facultativa, pero de gran ayuda en lo que se refiere al acento, de 5 discos que facilitan este estudio. Precio: 12 frs.

Añadir a cada pedido, para los gastos de envío 20 %.

Para el curso, diríjanse a: Nereida Martínez, 36, rue du 4 septembre; 91-Igny.

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

NOTA TIPICA

La paella y el «Noi del Sucre»

El 10 de marzo de 1923, Salvador Seguí caía muerto en la calle de la Cadena, de Barcelona, acribillado por las balas de los pistoleros a sueldo del Sindicato Libre. Este pasaje que sigue, obra de Alaiz, evoca aquella gran figura del anarcosindicalismo español

EL cacharro empleado para el arroz, al aire libre y sirviéndose de los clásicos tizones, era grande como una rueda de carro. Los comensales pasábamos de treinta. El equipo cocineril — siempre en litigio ellas con los hombres como es costumbre valenciana en cuanto sale a relucir el arroz — no bajaba de seis doctoras y doctores en refritos, conciencias insobornables para discutir el grado de cocción del grano y demás graves apartados de la ciencia arrocera.

Cada paella comunal ya se sabe que es motivo de tremendas y espinosas controversias. Entre Ruzafa y Alicante, entre Burriana y Gandía, entre Játiva y Benaguacil hubo siempre litigios serios, algo así como guerras sin armisticio con motivo del arroz, la manera de dosificarla, de graduar el fuego. Nadie se dio jamás por vencido en las controversias del arroz.

No hubo manera de acallar a los contendientes en el curso de aquella mañana caldeada por el verano que congregaba a unos cuantos amigos. Queríamos celebrar la salida en libertad de los presos de la Mola. Seguí estaba presente. Pocos meses tardaría en caer fulminado por las balas de Anido. Estaba también Antonio Amador, que murió hace bastantes años con la razón en diagonal, sin poder superar las violentas contrariedades y persecuciones de la época.

Ni el sol, ni el mar, tan de azulcromo, tan dócil que parece incapaz de salirse de madre, ni aquel horizonte abierto de cara al Mediterráneo, tan respirable y estimulante, eran capaces de reducir las disputas entre doctores arroceros.

Salvador Seguí era infinitamente más sugestivo en la tertulia que en la tribuna, si bien como orador pasional, más que en sutilidades doctrinales, no tuvo parigual en los rangos de la C. N. T. La tribuna le daba marco y oyentes, pero le quitaba carácter. En mangas de camisa, mano a mano con los amigos, era un hombre de infinitas y altas curiosidades. Tenía modesta atención y golpe de vista certero para reducir a esquema claro y aclaratorio los temas abstractos, tan corrientes y embrollados. Los políticos, con su humanismo formulario y su trato cordial querían servirse de Seguí, cuyo humanismo no era formulario sino efectivo, y se vio frente a la acritud sectaria de los afines, atraído por la amabilidad — también sectaria — de los políticos. Esta fue la tragedia de Seguí, calumniado groseramente — pues jamás pudo cenar a su gusto — y adulado por gentes de virulencia inhibida aunque gritona y muy inclinada a la magia, gentes que no se parecían a Seguí en nada y le tenían por santón. Y muchos que le querían agredir por político siendo muy socialista.

En aquella amable tertulia al aire libre surgió una frase al parecer banal:

— ¡Qué diferencia entre esto y el mitin de Grao!

— Sí — afirmó Salvador—. En el mitin todo el mundo está serio y aquí todo el mundo está alegre.

Tomó la palabra un «llauraoret» y dijo en sabroso valenciano:

— Esta paella es extraordinaria y nos alegra porque estamos juntos, pero fuera de días así, el alimento parece que no se toma en serio, que se tiene por demás. El mitin, en cambio, se toma en serio, como un sermón. Tienen que cambiar las cosas. Mientras el alimento no se tome en serio y el mitin en broma, iremos mal, compañeros.

Estoy viendo todavía la carcajada de Seguí al oír tan maravillosa frase, digna de ser celebrada en libros y esculpida en lápidas.

Felipe Alaiz

¿Es esto aun de actualidad?

El guerrillero

EN principio el guerrillero es un soldado que no pertenece a un ejército regular. Sin embargo el guerrillero o francotirador puede ser también el soldado que recibe una comisión para la duración de una guerra.

Se presenta siempre al guerrillero como hombre de valor, de coraje, por el solo hecho de que pone en peligro su vida y de ahí a fabricar el héroe no queda más distancia que la de una milésima de milímetro.

Dejemos de lado, por ahora, los héroes que fueron divinizados por los griegos, como fue Hércules, pongamos por caso, y aquellos hombres que ponen en peligro su vida silenciosamente en busca de la verdad.

A mi parecer, el guerrillero goza generalmente de esa apreciación favorable por su valor físico. Se comprenderá esto fácilmente si se piensa en la educación recibida durante siglos, particularmente en los libros de historia de todas las naciones, donde casi exclusivamente se habla con elogio de los que lucharon y se jugaron la vida en las guerras, cultivando y fomentando así ese culto hacia el héroe que intoxica todas las clases de la sociedad.

Por esta razón, a más bien a causa de este prejuicio (actitud mental que se deriva de un pensamiento dirigido), basta que un individuo cualquiera se comporte como un guerrillero para que merezca el aplauso y la admiración de la gente. No importa que la finalidad que persigue esté a lo mejor en contradicción con el ideal, si lo tienen, de estos admiradores. Basta que sea un valiente y esto es todo.

Por esta razón ocurre a menudo, y en estos últimos tiempos hemos podido observar varios casos, en que los que pusieron todas sus esperanzas en las hazañas del héroe de turno, se llamaron a engaño al ver que el guerrillero en cuestión, que se les presentó como libertador, terminaba como un vulgar aprovechado o como el peor de los dictadores, y desde luego, con las consiguientes lamentaciones. (Podríamos apuntar aquí unos cuantos nombres que cobraron fama por un momento y que luego han pasado a la historia o al olvido con la misma rapidez).

Pero se da a menudo el caso de que ése guerrillero tan exaltado, el héroe, es siempre el jefe, lo mismo que enseñan los libros de historia, donde son ¿cómo no? los generales o los reyes los que ganan las batallas. No importa que entre los guerrilleros rasos existan hombres más valientes que sus propios jefes. Pero ésta es la educación recibida y éste es el nefasto prejuicio.

Ahora bien, hay guerrilleros unos más afortunados que otros, que son los que se mueren a tiempo o sea antes de que las circunstancias hubieran hecho lo que hemos dicho anteriormente: volver la casaca.

Si con estos errores solamente se fabricaran los héroes, menos mal; lo peor es que al mismo tiempo se fabrican los borregos de «Panurgo», que perpetúan el estado de esclavitud de esta triste humanidad, donde lo que más predomina es el culto a la fuerza y a la violencia.

¿Es enfermedad o es la naturaleza del ser humano lo que hace volver siempre la vista hacia los que mandan?

JUAN

(Publicado hace ocho años en el «Periódico mural» de la F. L. de Orán

Al compañero Hermoso Plaja, fraternalmente

COMPAÑERO PLAJA: En recuerdo de tres viejos compañeros y de la vieja guardia, te mandan este mensaje los que más abajo constarán sus nombres. No olvidan a los buenos compañeros y amigos que se encuentran desparramados por medio mundo.

Al que escribe no le conoces, ni te conoce personalmente; no obstante tengo delante de mí la fotocopia de «Sindicalismo según sus influencias», la conferencia leída el 12-6-54 en el local de la C. N. T. de México.

El objeto de estas modestas letras es recordar los tiempos idos que no se pueden olvidar hasta el fin de nuestra existencia. También los tenemos aquí, como acullá, que ya no quieren recordar lo que ya pasó.

Aquí en esta localidad nos acompañan en todos los vaivenes, como es natural, los buenos compañeros los incansables, los que no se venden por cuatro dineros al enemigo; los que lo sacrificaron todo por una gran C. N. T. Ahora me refiero a Manuel, el eterno tesorero de la Metalurgia de Barcelona; a sus 80 años todavía desempeña el cargo de contador y de propaganda de esta Federación Local. Dicho cargo le sirve de distracción, haciéndolo con la mayor satisfacción. Del compañero Gregorio Benet (1) diremos que su estado físico lo conserva bastante bien a pesar de sus 80 años. No está satisfecho, no le alcanza la vista para entretenerse leyendo, sobre todo, nuestra prensa confederal y libertaria. De la compañera Rosario Dulcet, conocida de la mayor parte de la militancia, conserva una agilidad como si sólo tuviera 50 años, y sin embargo va a cumplir los 87. Más de una vez hablando del pasado, nos recuerda aquellos tiempos en que íbais juntos por las comarcas de Cataluña y Aragón en viaje de propaganda, llevando el mensaje de la Confederación Nacional del Trabajo por aquellas tierras en que el pueblo lograba pan y libertad y el fascismo le envolvió en una gran miseria material y moral. «Y hoy, a 31 años de distancia (es la compañera Dulcet la que habla) al dar una mirada retrospectiva a las tierras de España, nos parece que es sueño lo que allí ocurre, y sin embargo es verdad que unos hombres que un día presumían de levantar bien alto el estandarte de la C. N. T., cuando todo el tinglado de Franco está tambaleándose, se sientan a la misma mesa con los responsables de más de un millón de muertos. Pero estos ex confederales ellos mismos se han cavado la fosa; y ya pasaron al mundo del olvido por egoístas y traidores del mundo trabajador». Con un puñado de Judas de esta índole no estaba el pueblo confederal bien acompañado. Pero se implantará el comunismo libertario a pesar de los traidores.

Compañero Plaja, todavía quedan cartuchos que un día pueden explotar.

Recibe un fraternal abrazo de estos compañeros que residen en este Mediodía de Francia.

Carcassonne. J. B.

(1) Este escrito se publica con retraso. La necrología de Gregorio Benet ha sido publicada en estas mismas páginas.

CARTA DE EE. UU.

La guerra es un crimen

TODO realismo humano, el antiguo y el presente, han considerado la guerra como un crimen nefando, inhumano, destructor de todo y creador de nada.

La guerra contiene el germen de todos los defectos humanos, reunidos y puestos en acción por la crueldad de hombres que de tal modo tienen la condición de bípedos, y sus seguidores la de autómatas al servicio del Estado-patrón.

EE. UU. de América intervino en la Segunda Guerra Mundial, que determinó — del mal el menos — el acto de justicia de Nuremberg. Pero ahora el mismo país está envuelto en otra guerra, la del Vietnam, menos justificable que la anteriormente nombrada. Sin embargo, la conciencia del pueblo ha salido de su letargo y exige del presidente Lyndon la terminación de la misma. Esta lejana contienda absorbe riquezas y un considerable caudal humano de este país. Este pueblo es antiguerrero y embarcarle en una aventura como la de Inchochina ha sido una brutalidad manifiesta.

Visto el sesgo tomado por la aventura, se presenta la coyuntura del «ahí queda eso» a cargo del presidente y su camarilla, único paso, con una insinuación de paz para salir de la aventura. Y es que la política de destrucción no convence a nadie. La protesta arrecia desde California a Nueva York, la gente de color coopera a la misma, superando en visión y dignidad de clase a la dirección de los sindicatos obreros, cuyos jefes, sin remorderles la conciencia, apoyan la guerra del Vietnam y la política expansionista de Lyndon. ¡Hasta dónde llega la relajación del liderismo y de los líderados!

Antes circulaba un interesante folleto titulado: «Trabajador, no votes; soldado, no mates», cuya lectura sería muy actual en estos días de atraso que llaman «modernos». Mas los líderes y sus seguidores no saben nada de la dignidad proletaria de otros tiempos no muy lejanos.

DE LA CAMPA

B.D.I.C

Tribuna juvenil

Preparando la «escalada»

ACTIVIDADES EN DREUX

Tras la visita de unos incansables de S. I. A., es decir, del Comité regional de la misma; consumado el contacto de los mismos con la representación local también de S. I. A. y de ésta con los representantes del club futbolista «Iberia», se consiguió la conformidad de éste para contender en la Jira de S. I. A. en Thiais el 16 de junio, con un equipo parisino que oportunamente se nos dará a conocer. Con la perspectiva, también futbolística, de un partido a disputar entre el equipo junior del «Hispania» de Paris y el «Cadet» Dreuais si éste da la conformidad como se espera. A consignar: se espera atraer a los finalistas corporativos de la Coupe du Centre.

Para asistir a la concentración indicada hay gran animación entre los compañeros y amigos de Dreux. De pueblos limítrofes empiezan a llegar demandas de plazas a ocupar en los cares que S. I. A. local se verá obligada a contratar. Nadie quiere quedarse en tierra cual ocurrió en el año anterior. Y como sea que en la medida que el número de plazas pedidas aumenta el precio de las mismas desciende, la comisión tiene el propósito de facilitarlas gratuitamente a los compañeros y familiares cuyos medios económicos no son nada florecientes.

El propósito de los SIAnos de Dreux es que la «escalada» hacia Thiais alcance el máximo en importancia.

Corresponsal.

Carta postal

ESTIMADO amigo Juan de Todos: Poseído por la mania de enterarme de todo, acabo de leer escrito negro sobre blanco, de Manolo a Floreal, lo que copio para tu conocimiento:

«Hay que matar a todos los viejos que desde los comités no hacen nada ni dejan hacer a las JJ. LL., ésas a que tú, tu padre y abuelo pertenecéis.»

¡Bravo! De quien tal escribe hay que esperar que irá lejos situado al campo de batalla en el cual se ha situado para convertirse en victimario.

Puedes estar bien seguro, querido Juan, que tan perplejo como se quedaría Manolo al leer tales intenciones me quedé yo. Luego, hecha la reacción y encontrándome en mis cabales me pregunté: ¿A qué edad pensará Floreal fijar el límite para saber si yo también estoy incluído en la matanza?

Mal ha calculado el aprendiz de... «revolucionario» el verbo hacer. ¿Es que no dejar hacer es ya hacer bastante? Para Floreal esos «viejos que no hacen nada» son los que hacen la santísima puñeta para impedir que «jóvenes que creen que les pertenece el porvenir» se lleven el carro cargado de prendas que no les pertenecen.

Creo que convendremos en que Manolo ha hecho bien en contestar a Floreal diciéndole que piensa por cuenta propia y sin influencias extrañas y que considera que si Floreal estuviera al corriente de lo que ha sido la C. N. T. tendría una mentalidad diferente a la que tiene y no manifestaría que su padre y otros como él se han apartado de la C. N. T.

Si el padre y el hijo se han apartado y les sigue el espíritu santo, el misterio trinitario dejaría de ser misterio.

Cordialmente, *Ramón*.

Gracias por todo, al compañero Sevilla

Desde la publicación de tu misiva, en LE COMBAT SYNDICALISTE tengo una deuda moral, libremente contraída conmigo mismo. En efecto, me prometí corresponder a tal aldabonazo llamando a la amistad. Pero, ¿cómo hacer? No estoy fraguado en el arte del bien decir, y ya van cinco páginas, ¡cinco borradores! que desgarro al releer, por no encontrar en ellos lo que está en mi ánimo; no te extrañes, pues, aunque en parte, no soy en todo culpable. Hijo de campesinos castellanos del 1920, no pude obtener estudios. Como puedes suponer, pocos de idéntica procedencia los lograron.

Cuando casi todavía en mi niñez me extasiaba ante el árbol en flor: cuando con avidez mis ojos seguían las transparentes aguas del riachuelo inquieto y me interrogaba sobre el origen y fin del pedrusco extraído del fondo, me tuvieron que poner a trabajar; con tristeza, pero sin otra preocupación que la de aliviar el peso del sustento familiar; y desde entonces, tímido, retrotraído ante la perspectiva en el avenir del hombre, brego por subsistir, en esta vida insulsa y monótona.

Por suerte nos llegan de vez en vez, mensajes de otros hombres que desde otras latitudes manifiestan idénticas inquietudes de superación, y que, por su ejemplo, por su contextura moral, arrecian el curso evolutivo natural, infundiendo en nosotros nuevos motivos de vida.

Así el tuyo, que por su modestia, por la sencillez y los deseos que contiene, ha tenido la virtud de hacer vibrar en mí esa cuerda que, por los roces inoportunos de falsos cantores a la verdad, había perdido cierto matiz sensorial.

Vayan pues, de retorno, esas gracias que nos envías; gracias a ti, y a todos los que con desinterés pusieron a contribución del conjunto su humilde, pero cuán bienhechor saber, logrando crear para todos un ambiente armónico y de compañerismo, desde ha mucho tiempo perdido, y tan necesario a nuestras vísceras emotivas. Es aleccionador ver como los rostros de compañeros añosos, de costumbre lívidos y sombríos por los recuerdos de un pasado amargo, pero rico en impresiones sanas, de forma inesperada se ponen a reir, con tal despreocupación, que no se dan cuenta que están llorando de emoción...

Adelante pues, chavales viejos, y jóvenes chavales, todos confundidos en magnífico haz, para experimentar en próximo avenir, esas sensaciones propulsoras de amor fraternal.

Un observador de Drancy.

Columna del emigrado

A grandes males grandes remedios

SOMOS muchos los que estamos de acuerdo en que la sociedad está mal constituída, y es que sería ser ciego voluntario no reconocer la exactitud de esta opinión. Pero el remedio a muchos les resulta menos fácil de descubrir. Y no obstante solución existe, pues ya no estamos en los tiempos en que se buscaba remediar por pequeñas dosis y paliativos, un contrato social reconocido deficiente. Comparando la sociedad con un edificio en el cual unos poseen los apartamentos más amplios y reconfortantes sin haber cooperado en la construcción del inmueble, y otros que pusieron manos a la obra tienen que vivir relegados a los sótanos o alojarse en la azotea, la injusticia de una tal repartición salta a la vista. Y deshacer el entuerto no se conseguirá practicando un agujero aquí, un saliente allá, o una escalera de servicio, o una puerta escondida, es decir, empleando pequeños medios, practicando ideas cortas que, a la postre, dejan en la misma situación, si no en la calle, donde darse refugio en una barraca, o chabola, o choza impropia para acoger personas. Sirviéndome de una expresión trivial, diré que la sociedad presente es comparable a un viejo par de zapatos impropios para una nueva compostura, pues han sido tan remedados que el cuero ya no resiste nuevas manipulaciones. Esos zapatos han podido convenir a la humanidad durante mucho tiempo, en su infancia diríamos; mas la humanidad ha evolucionado, *crecido*, y las hormas exiguas y el cuero podrido no le convienen, y si las adecuadas a la nueva condición adquirida. Lo insuficiente y roto, a la basura.

Socialmente estamos en esto y la horma pasa a norma colectiva y libertaria. El mundo nuevo repugna el derecho a la rapiña y el que la libertad y el derecho sean conculcados. El hombre como hermano del hombre y no en dominador de los demás hombres.

Así, vengan formas nuevas para un nuevo estado de cosas. Basta de explotaciones humanas, o sea la liberación económica. No más dominación autoritaria, o sea liberación social. El mundo cenetista y libertario admite este nuevo concepto de vida común entre los hombres, al fin fraternalmente encontrados.

Supongo que si se hablara a socialistas avanzados para decirles que el socialismo es concebible previa eliminación del autoritarismo y de la explotación capitalista y estatal, la mayoría de ellos aceptaran estas premisas por justas, igualitarias y humanitarias.

Pues bien, amigos emigrados, hombres de trabajo como nosotros: son estos los puntos que os recomendamos estudiar. Fijad la atención sobre ellos y luego la coincidencia con nosotros puede resultar completa y altamente saludable.

MIGUEL FOZ

AREA MUNDIAL

LA LLAMARADA FASCISTA. SUS ANTECEDENTES

DESPUES de la victoria «aliada» de 1945, el mundo no ha encontrado el sendero de la paz. La pasión fascista no quedó exterminada, sino acogotada, durmiente, en espera de tiempos mejores. En Europa los SS y las potencias negras clandestinas encontraron su nido natural en Portugal y España, preferentemente en la nación última por haber recibido la gracia de una victoria falangista de una Alemania que en 1945 debía resultar vencida. Con tantos nazis, rexistas, fascistas y pétainistas agregados al Estado falangista, el foco ultrarreaccionario europeo quedaba bien establecido para alentar actitudes «interiores» y ramificaciones externas en Alemania, Italia, y con menos importancia en países que habían sido afectados de fascismo por ocupación de guerra.

Cuando los Aliados decidieron dejar en paz a la España franquista (y conste que entre los Aliados figuraba la U.R.S.S.) la resurrección de los poderes recién dominados se ofreció segura; a largo plazo, pero segura. El imperio bestial del general Franco ha sido, desde 1945 hasta el presente, una conformación y una esperanza nazifascista. Si en las tierras holladas por las tropas aliadas la bestia dañina no podía asomar el hocico, en España el propio animalucho podía producirse libremente, campar a sus anchas, con solo guardar las formas para no comprometer demasiado al histrión Franco, que tanto favor le debía. Con España liberada al unísono del resto de Europa, la situación habría sido más limpia, o, políticamente, más saludable. Con el poder nazi-fascio-falangista derribado, el ánimo revanchista de todas las fuerzas negrototalitarias del mundo habrían recibido un golpe, sino mortal, comatoso.

Mas ésto no es todo. Norteamérica no debía alentar, tras su aportación «civilizadora» a Europa, las dictaduras militares, filofascistas, de varias naciones indoamericanas. Su intrusión económico-militar en países como Guatemala, Nicaragua, Bolivia, Santo Domingo, etc., ha estimulado, no solamente a las pútridas reacciones de generalitos criollos, sino a las organizaciones negrototalitarias europeas en 1945 consideradas en derrota definitiva. La propia acción corrosiva, criminosa, del Ku-klux-klan, manifestando a la luz del día la vitalidad de un fascismo norteamericano; el ataque sañudo contra los intereses y las vidas de los negros en un intento de revivir tiempos de esclavitud, han expuesto ante el mundo de derechas que el trogloditismo político de los Hitler, Mussolini, Togo y Franco, no han pasado a la historia, puesto que la sociedad burguesa, liberal incluso, no acierta a desprenderse del mismo.

Y aún hay más. La persistencia de las dictaduras comunistas, más la extensión guerrera (que no revolucionaria) de las mismas, reafirma, al creer del neofascismo, la razón de existir de los regímenes de fuerza, impositivos, antidemocráticos, exigentes de la supeditación absoluta del individuo al Estado. Teóricos y brujos del comunismo autoritario podrán recurrir a sofismas elegantes, al torcido, o tortura, de concepciones («democracia popular», «el Estado como expresión de las masas populares», etc.) sin lograr, por ello, disuadir a la reacción negra de que el proceder político de todo poder leninista se cimenta sobre la fuerza, siendo, por lo tanto, equiparable a cualquier régimen de sometimiento de la mayoría a una minoría.

Cuando con mejor sentido, con mayor visión internacional la España franquista debía quedar aislada, sino — como tal — liquidada, ésta, ultra ver restablecida la correspondencia comercial incluso con las «democracias populares», se vé acodada por la similitud fascista de los Estados portugués y griego. Lejos de haber aminorado, la potencia negrototalitaria se manifiesta potente a través de estudiantes en Roma, del partido neonazi alemán, del partido militarista griego, de la potencia agresiva del Ku-klux-klan, con un resultado de muertes alevosas en atentados estilo Von Kapp (asesinatos de Karl Liebknek, Rosa Luxemburg, Kurt Eisner) a la manera de Mussolini (Matteotti y varios anarquistas), y hemos de referirnos de nuevo al sacrificio estúpido, salvajista, de John Kennedy y el pastor King. En la propia España de los años 1950 en los que el furor homicida del Poder ya estaba atenuado, registramos el «ajusticiamiento» incalificable del comunista Grimau, sin reacción humanista de las democracias burguesas, pero con gran estruendo protestatario-propagandístico de los P. C. de todo el orbe, campaña enorme, retumbante, que no halló eco — ni en los comunistas ni en nadie — cuando Franco ordenó agarrotar a los anarquistas Delgado y Granado por un delito insignificante y todavía no probado.

Con tales ejemplos el fascismo delirante puede nuevamente probar suerte en Europa, esta vez atentando contra el estudiante marxista Rudi Dutschke, cuya existencia, afortunadamente, parece estar fuera de peligro. El criminal ha sido capturado después del hecho, pero hay que considerarlo un peón de brega, uno de los tantos peones de brega dispuestos a secundar a una dirección destructora de bienes y personas obedeciendo a un plan preconcebido, concienzudamente estudiado, para alcanzar la triste gloria de un segundo Estado nazi cuyo terreno preparan los ambientes totalitarios actualmente en desarrollo, empezando en Portugal y terminando en los confines siberianos, con las exclusiones intermedias de rigor.

La propia protesta del izquierdismo revolucionario alemán de estos días, adolece del mismo defecto dirigista en el sentido clásico del marxismo-leninismo. La expansión protestataria nacida del crimen cometido contra la persona de Dutschke, ¿no podía tomar un sesgo más popular, más en consonancia con el espíritu libertario que las poblaciones tanto necesitan y al cual, tarde o temprano (mejor temprano que tarde) las izquierdas antidictatoriales tendrán que recurrir?

Decimos esto con cierto disgusto, motivado por la asociación banal, banderística, ¡oportunista!, de los nombres de Marx y Bakunin, como si los espíritus de autoridad y de libertad no se repelieran; como si la polémica tradicional entre anarquistas y marxistas se hubiese cancelado... con el exterminio de aquéllos en Rusia y la ridiculización y la calumnia sistemáticas contra los que quedamos desparramados por el mundo.

Ya un marxista camuflado de anarcosindicalista insinuó un «casamiento» de las teorías libres de Bakunin con las sinuosidades social-autoritarias de Marx. Se trata, por lo visto, de asociar el agua con el fuego, de explotar el crédito actual de las barbas para un asunto de comercio pequero contabilizado por tenderos comunistas.

Y no. Que la juventud se fragüe caminos nuevos; que libe en las mieles existentes y que produzca otras inéditas. Pero confundir lo viejo con las novedades malogra los avances, dificulta el traspaso a la sociedad verdaderamente nueva, y proporciona nuevas agallas a las fuerzas reaccionarias desgraciadamente vigentes.

Comprendemos a los estudiantes alemanes en su desespero. No comprenderíamos a los mismos en un posible salto atrás comunista.

La libertad ante todo.

COMUNICADOS

JIRA INTERREGIONAL A LES ANDELYS

A 140 kilómetros de Paris, con punto de concentración en el Château Gaillard. Acto organizado de común acuerdo por los núcleos confederales de Normandía y Zona Norte, la Peña Racionalista y la Agrupación Juvenil «Golem».

Inscripciones para el «car» hasta la hora de salida, 24, rue Ste-Marthe. Paris, el 28 de abril a las 8 de la mañana. Precio: 10 F. ida y vuelta.

F. L. DE ROANNE

La reunión mensual ordinaria se celebrará el día 5 de mayo a la hora de cosumbre.

ARTE Y LETRAS

Entrevista de importancia el sábado 4 de mayo.

TOULOUSE

Continuant le cycle de conférences organisées par le Cercle d'Etudes de Toulouse, le camarade Aristides LAPEYRE fera un exposé sur le thème: *L'anarchisme et les anarchistes.*

Cette dissertation aura lieu le 28 avril à 10 h., à la Salle Sénéchal, (ancienne Faculté de Lettres) de Toulouse.

F. L. DE PARIS

Secretaría de Cultura y Propaganda

Domingo 5 de mayo a las 10 en punto, 2a parte de la conferencia de Fernando Valera: «La Novela del destierro».

F. L. DE BEZIERS

Se pone en conocimiento de los compañeros de la C. N. T. de Béziers y simpatizantes de la misma, que esta F. L. organiza, uno o dos cares, para concurrir al mitin y festival que se celebrará en Montpellier el día 1º de Mayo.

Para inscribirse, dirigirse al compañero Monforte.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunica a las FF. LL. y compañeros limítrofes y de la localidad, que en ocasión del Mitin de Alianza Sindical en Toulouse, la A. S. perpiñanesa organiza viaje en «cares» para asistir al citado acto. Precio del asiento: 20 frs. Dirigirse a los compañeros Bueno y Barbés.

Salida de los cares a las 5 de la mañana de la plaza Aragon.

CONFERENCIAS EN PERPIGNAN

El 28 de abril a las 9,30 de la mañana en el local de costumbre, el compañero Ortiz disertará sobre el siguiente tema: «Incompatibilidad del totalitarismo y del capitalismo con las leyes naturales».

F. L. DE MONTARGIS

Jira de Primero de Mayo a la Colonia Germinal para fraternizar todo el día en la misma.

F. L. DE DREUX

Habiéndose suspendido la asamblea ordinaria del 7 de abril, para facilitar a los compañeros la asistencia a la Mutualité, quedan invitados a la asamblea ordinaria que se celebrará el domingo 7 de mayo a las 10 de la mañana en el local de costumbre.

CONFERENCIA EN MARSELLA

Organizada por las Federaciones Locales de Saint-Henri y de Marsella, de la C. N. T., tendrá lugar, el domingo 5 de mayo 1968, a las 9,30 de la mañana, en la Vieja Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marselle ((1er), a cargo del compañero Cristóbal Parra, que disertará sobre el tema: «Antecedentes de las luchas obreras y sus perspectivas actuales».

«MESETA CONFEDERAL»

Con vistas a establecer cordiales relaciones confederales, se ruega a todos los afiliados, simpatizantes y amigos de la C. N. T. oriundos de las provincias de Avila, Burgos, Palencia, Salamanca, Segovia, Soria, Zamora y Valladolid, se pongan en contacto con la «MESETA CONFEDERAL», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), para un asunto de suma importancia cenetista.

DISCOS

Falso Quijote y pésimo Sancho.

En el año 1916 llegó a Barcelona un tragaluces, un trágalotodo adjetivado Rafael Rueda López. No confundir, los añosos, con Enrique Rueda López, de Lampareros.

Rafael, prototipo del señorito voraz e impertinente, trató de colarse en «Tierra y Libertad» para pronto quedar amo del cotarro. Joselito, José Arranz, de Jerez de la Frontera por más señas, le había entreabierto la puerta de T. y L., saliendo ambos de estampia de la misma. Se veía largo, en la casa.

Rafael trató de convertirse en el mentor imprescindible para Cataluña e islas adyacentes, y creó su clima, su grupo, su tribuna y su periódico. El buenazo de Fortuné Barthe le prestó domicilio en Montjuich y el sesudo Benjamín Pascual se agregó, con amigos, a la rafaelada.

Rafael era inteligente (los ventajistas nunca nacen en Tonteria) y para probarlo dio a luz «El fellah de los campos», relación del agro andaluz que circuló en miles de ejemplares. Por el «fellah» y otras escrituras, más las habladurías, sócalo se iba preparando para un monumento al Nuevo Quijote, el descabellado y pronto descaballado Don Alonso Quijano, vulgo Rafael Rueda López. El niño Joselito (75 abriles) antes estimado en T. y L., no se apeó del burro rafaelista a pesar de la catástrofe que a ojo-vista se aproximaba.

Hasta que Rafael trocó resueltamente fueros por desafueros; hasta que Barthes, Pascuales y otros queridos tales se apartaron del líder de Montjuich, célebre ya por ludibrios, zampaquesos y otros excesos. Arranz, fugitivo el falso Quijote, quedó sin rucio ni crédito, y de uno y otro la historia nuestra no se ocupó más.

Ignoro el porqué lo hago yo ahora.

DISCOBOLO

Bellezas de nuestro recto caminar

HEMOS de vivir pensando en nuestro bello ideal y apoyar con todas nuestras fuerzas a nuestros semejantes para el mismo fin. Hemos de contribuir con todas nuestras energías al reparo de las injusticias con que tropecemos en nuestro camino, enderezando los pasos del injuriador de modo que convirtamos sus fuerzas al bien. Hemos de iluminarnos con la luz de nuestro ideal, seguros de que él iluminará nuestros pasos y embellecerá nuestro camino.

Hemos de amar los campos con sus flores silvestres; la blanda y tibia tierra, y vivir en permanente contacto con la naturaleza. Hemos de amar mucho más a los hombres fatigados de la lucha; y hemos de amar a toda criatura que palpita y vive. Hemos de formar nuestra opinión después de escuchar serenamente las ajenas, pero con la suficiente entereza para obrar de conformidad con nuestras convicciones. Hemos de cumplir nuestro deber tal como sea, sin reparar en pérdidas o ganancias, elogios o vituperios. Hemos de mantenernos siempre en temperamento dulce, sencillo, fraterno y enérgico.

Hemos de levantarnos inmediatamente siempre que caigamos, y mirar hacia adelante sin perder un momento en lamentaciones. Hemos de amar a todos los seres humanos, sin distinción de raza ni fronteras; y no temer nada ni a nadie más que a nuestras propias malas acciones.

Hemos de reconocer que el trabajo y las ocupaciones en algo definido y útil a la humanidad, son requisito indispensable de felicidad. Hemos de tener hoy muy claramente en cuenta que el pensamiento es una fuerza que engendra y atrae fuerzas iguales; y así la determinación de nuestra vida dependerá de la determinación de nuestros pensamientos.

Hemos de mantener siempre la actitud mental que nos impele a la alegría para atraernos lo mejor de cuantas cosas y personas nos rodeen, y labrar de este modo por nosotros mismos esa felicidad a la cual somos tan acreedores.

Hemos de ser en suma: honrados, justos, valerosos y amables. Así engrandeceremos nuestra intervención en la vida con la firme esperanza de llegar a la meta total de nuestras más caras aspiraciones, que no pueden ser otras que la liberación total del sér humano de tantos siglos de tiranía.

Pérez Guzmán

GALA ANNUEL

du Groupe libertaire Louise Michel
au Palais de la Mutualité, 24 rue St-Victor, Paris (5).

Vendredi, 10 mai à 20 h. 45, avec

LEO FERRE

dans ses nouvelles créations.

ANNE VANDERLOVE

et un magnifique programme animé par Martial CARRE du Caveau de la République.

Retenez déjà votre place : Librairie Publico, 3, rue Ternaux ou 24, rue Ste-Marthe ou Palais de la Mutualité. Prix : 10 F.

Conferencia de Muñoz Congost en Marsella

LA Bolsa del Trabajo de la gran ciudad mediterránea estaba repleta de asistentes cuando a las diez de la mañana el compañero secretario de la Federación Local de Marsella de la C. N. T., en nombre de la misma y de la F. L. de Saint-Henri, abre el acto anunciando al orador y el tema de la importante conferencia. Pone de relieve el interés del problema juvenil que abarca un extenso campo y que tan vital es para el conjunto del Movimiento Libertario, tanto en el Interior como en el Exilio. Añade que el conferenciante es uno de los compañeros capacitados para hablar de la juventud por haber sido, entre otros muchísimos, un forjador de la F. I. J. L.

Señala que es sumamente agradable de constatar la entusiasta colaboración en la organización del acto del Grupo Juvenil Libertario, confirmado por la gran concurrencia de jóvenes de ambos sexos en la sala.

Seguidamente da la palabra al compañero José Muñoz Congost, quien va a disertar sobre el tema: «Pasado, presente y futuro de las JJ. LL.».

Amigos todos, dice Muñoz Congost, es una satisfacción poder hablar sobre tal problema. Una de las mayores satisfacciones de mi vida, es tratar de la juventud.

Se trata de sacar lecciones, aprovechar del pasado lo que pueda servir para el porvenir. Quienes, como yo, han pasado la juventud, pueden servir para decir a los jóvenes: mirad lo que hemos hecho y lo que creemos hay que hacer.

Dice que tratará de hablar de las posibilidades de la juventud, y lo que se puede aprovechar de la lucha de la juventud.

La F. I. J. L. tiene que ser el portaestandarte del anarquismo. Es la renovación del M. L. E. Señala aspectos de su estructuración en el pasado, y lo que siempre debe ser. La F. I. J. L. ha obedecido a aspiraciones bakuninistas. Conocéis, señala los problemas creados en el Movimiento anarquista, ante diferentes orientaciones: individuales y colectivas en los aspectos de acción.

Se creó el organismo para orientar en el seno de los ateneos, sindicatos, etc. y acoger a la juventud inquieta. Es cierto que siempre ha habido discusiones, pero ello es normal, ya que de las discusiones puede salir la orientación a seguir para el bien común.

Salen a veces innovadores, señalando que hay que cambiar, renovar. Habrá que barrer a tales orientadores cuando se interesen por el desvío.

Hace una larga exposición de todos los contactos y trámites ocurridos en tiempos pasados por quienes se extralimitaron en su representación. Cuenta hechos de hombres del pasado que han revalorizado el anarquismo ante el marxismo.

Explica lo ocurrido en las diferentes revoluciones del pasado, con demostración de lo caduco de las revoluciones de tipo marxista.

Toda concesión a otros organismos o partidos es vulnerar lo que sentimos y defendemos.

Estamos al lado de la juventud consciente para ayudarla en su superación.

Recuerda unos hechos del pasado en España respecto a la organización juvenil estudiantil. Cita ejemplos de importancia de durante la guerra civil española.

Explica la obra de la F. I. J. L. recién incorporada al Exilio, donde él estaba.

Mi criterio es que no puede hacer nada sola, debe ser una organización integrada al M. L. E. para hacer trabajo de equipo. Nuestras organizaciones nacen de la base y no hay que llevarlas desde la cumbre.

La juventud tiene una labor internacional a cumplir. Hay que provocar y promover una presión evolutiva. Hay que promover inquietudes en el seno del pueblo español. La acción cara a España es más internacional que todo cuanto se pueda hacer en el sentido anti no importa qué.

¿Qué se ofrece hoy a la juventud del mundo? No lo sabemos. Hay una comedia creada en Nuremberg que plana por encima del ambiente mundial. Señala reflejos de la vida en diferentes casos y países

Hay el problema del hambre del mundo. En vez de buscar la solución se trata de ir a la luna y se construye armamento poderoso para dominar al universo. La panorámica que el capitalismo nos ha propiciado es negra, más que confusa. Los jóvenes de todos los países pasan por el peligro de nuevas guerras.

La juventud ha visto abandonadas todas las promesas hechas. Por ello no quiere estar ligada a nadie ni a nada. Obra sola para hallar solución al presente y con vistas al futuro. Pero precisa dotarla de consciencia.

El hombre que tiene hambre no puede ser libre. Las soluciones de tipo económico presentadas hasta hoy han fracasado. La juventud quiere destruir para edificar de nuevo. La rebeldía moral empuja para salir de los caminos trillados; salir a la luz que lleva a la revolución.

Los libertarios somos los únicos en ver los problemas que siente la juventud.

Explica lo que él cree ser la posición de la juventud rebelde ante el problema que presenta la sociedad actual.

Queramos o no, es a la juventud que compete coger la guía del futuro. Mas la actual, ¿qué línea sigue? La trazada por los mayores que han creado la situación actual. La juventud cree a todos culpables de los defectos sociales, pues sabe bien que la situación actual es la incubadora de todo cuanto de dañoso ha ocurrido hasta ahora. Tiene más buena fe que aciertos. Cuantos hayan seguido y observado la situación, habrán constatado la obra de la juventud, bien intencionada y ajena a las extralimitaciones de algunos.

Donde entra el espíritu combativo y estudioso se crea el sentido colectivo y la responsabilidad conjuntiva.

Es en las Organizaciones libertarias donde la juventud puede encontrar la guía que le permita hallar la solución que busca.

La labor de nuestras Organizaciones corresponde a jóvenes y maduros. Cabe la toma de posición de cada uno. Cada cual debe tener una obligación libremente contraída en el seno de su organización. Cada afiliado debe considerarse en misión permanente, nunca creer que debe ser la Comisión representativa la sola a trabajar.

Diserta sobre las actividades empeñadas de las organizaciones juveniles católicas, y lo que debe hacer la organización juvenil libertaria en sentido proselitista. Señala el peligro de las juventudes totalitarias. Sea cual sea el totalitarismo, su fondo es el mismo.

Las juventudes africanas viven aún desorientadas de lo que son y pueden representar. No ha interesado prepararlas cara al futuro. Cita una cierta experiencia vivida por él en ocasión pasada. Vé difícilmente lo que puede hacerse actualmente en cuanto a los jóvenes africanos, pues son indiferentes a los problemas vitales. Explica los medios empleados por quienes tienen interés en mantener despreocupada a toda la juventud actual: «ye-yes», «hippies», etc., a veces con color político. Quizá esta juventud que hoy no vale pueda resultar un día el único valor positivo, siendo gaje para la solución futura.

No nos extrañemos si los «provos» han existido para luego desaparecer. Sólo las obras que se hacen poco a poco, pueden sobrevivir y enfrentarse con el presente.

Se dice que somos partidarios del desorden. Creemos que no se puede hacer nada apoyándonos en lo actualmente existente. Hay que crear de nuevo, sacar de la nada lo que mañana será el todo.

Esboza las aspiraciones económicas de buena parte de los trabajadores. Buscan hallar unas ventajas que les asimilen a una nueva burguesía.

La economía española produce actualmente por las necesidades españolas. Pero éstas no son cubiertas en lo que deberían; es por ello que se *cubren*. Es una economía de miseria. Y miseria es lo que representa la economía española.

Nuestro deber es estar al lado de los jóvenes para ayudarlos en su labor. Se extiende en algunas consideraciones más y da por terminada su conferencia.

El secretario de la F. L. de Marsella pregunta si hay alguien que desee tomar la palabra para observaciones al conferenciante. Un compañero expone su criterio, de aspecto local, más su satisfacción por la labor de los jóvenes en el seno de la organización confederal.

El secretario da punto final a la conferencia congratulándose del éxito del ciclo de conferencias públicas que se viene desarrollando, confirmando la vitalidad confederal y libertaria.

A. B.

Servicio de Librería

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop, 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

Crime et Société	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«Garbulx Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Pasión y poesía», C. Carpio	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari	18,50
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Sangre Negra», R. Wright	20,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	8,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, Ed. C. N. T.	6,00
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«Mis Universidades», idem	7,50
«Mi vida», Gorki, id.	5,00
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	5,00
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso C.N.T. de Zaragoza	3,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	9,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	3,10

Giros y pedidos a Roque **LLOP**
24, rue Ste.-Marthe, Paris, (X)
C.C.P. 13507 56 Paris

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Comunismo y libertad

EL comunismo dictatorial abusa del vocablo democracia para encubrir sus falaces intenciones. Merced a la irrupción de una Albania y una China antimoscovitas, «comunistas ortodoxas», sedicentes compañeros o compañeros ingenuos, se comportan tolerantes, mielosos, con el comunismo « revolucionario » desafecto a la U. R. S. S., «potencia roja en declive burguesista». China acaudilla el comunismo revolucionario socialista en oposición al comunismo atroz procedente del stalinismo, etc. Y sin embargo, el furor comunista asiático ha adoptado una marca de fábrica que no admite réplica : Marx - Lenin - STALIN-Mao. ¿Se ha comprendido? Cuantos afines se enternecen por el comunismo chino, albanés o castrista (oscilante entre Moscú y Pekín) caen de pleno en defecto antilibertario, se convierten en burlescos de la libertad, en comparsas del comunismo con aditamento autoritario, idólatra, totalitario. Stalin - Lenin, Trotski - Zinoviev, Brejnev - Mao, todo parte de la misma escuela despótico - marxista, todo indica eliminación de la comuna libertaria de Kronstadt, reducción del comunismo libertario ukraniano (la machnovitzkina) la anulación de la actividad kropotkiniana y la dispersión del material del Museo Kropotkin. Todo afirma la voluntad soberbia del lenin - zarismo continuado y agravado por Stalin, con anulación draconiana de los intereses y las vidas anarquistas, primeramente en Rusia, después en cuanto país la zarpa comunista eslava ha conseguido hincarse. Españolamente, ¿no cuenta ya la obstrucción reaccionaria del comunismo, protector de burgueses y clericales en la Revolución de 1936, destructor de municipios libres y colectividades, además de asesinato de compañeros como Camilo Berneri, Domingo Ascaso, y que cada cual de los contemporáneos se complete la lista?

Es inaudito que, tratándose de comunismos opuestos por razones de fronteras y de orden monetario, pero en malevolencia y degeneración revolucionaria parejos, esto es, originarios de la misma escuela ultra - autoritaria, haya compañeros, o que se pretendan tales, que en Montevideo presuman una F. A. U. (Federación Anarquista Uruguaya) sostenedora de la causa comunista, en evidente contradicción con los principios anarquistas. Es extraño, o en todo caso indefendible, que en periódicos nuestros se ofrezca página abierta a un fauista de ésos, que haya quienes hagan rancho común con comunistas chinófilos y castrófilos, con deterioro de la unidad libertaria. Es altamente desagradable que periódicos libertarios de París y Lieja exalten el liderismo guevarista, mito creado por la plana mayor habanera con el consenso del doble papado de Moscú y Pekín, según la vieja fórmula comunista de sacrificar a uno para obtener un motivo mundial de propaganda.

Que los chinos (apliquemos a la palabra su doble sentido) traguen el sapo se comprende; pero que traguen el corcho elementos considerados anarquistas, es de comprensión difícil. ¿No se está emancipado, en casa, de ñoñerías políticas y de engatusamientos « revolucionarios »? ¿Es que, después de lo vivido a raíz de la disputa Marx-Bakunin, y tras lo relatado por Nettlau, Rocker, Most y Volin, puede darse el caso, en nuestro elemento, de compañeros propensos a un descenso físico y moral hacia el comunismo de Estado, tan opresor y reaccionario como todas las entidades estatales? ¿Es que el vocablo «revolución» puede encandilar a individuos convencidos, que ya están «de vuelta de todo», al extremo de aceptar coaliciones con sistemáticos del totalitarismo, con gentes o sectores que jamás se preocupan de la libertad porque, para sus fines autoritarios, sólo les sirve de estorbo?

Cada vez que damos con una propaganda comunista nos convencemos, un tanto más, de la distancia que nos separa de la escuela marxista ignaciana. Baste abrir un papel comunista cualquiera para confirmarse en una posición de dureza frente a la dialéctica del insulto y a la estrategia de la mentira, tan comunes en la práctica comunista. Porque los compañeros parisinos celebraron una conferencia en un barrio de París que las partidas de la porra P. C. consideran coto cerrado para uso suyo, el comité del distrito ha circulado una hoja difamatoria, embustera, típicamente fascista, para rematar el espectáculo intolerante que iniciaron en el local de cita para interrumpir al conferenciante anarquista.

Como muestra típica de la «convincente» argumentación de «des cellules du P. C. de la rue de l'Ouest» copiamos las amenidades siguientes:

« Les communistes sont toujours prêts à engager le dialogue avec tous les courants d'opinions et individuellement, avec toute personne de bonne foi. Mais quel dialogue engager avec des énergumènes dont la profession de foi est de nier tout programme, tout gouvernement, tout syndicalisme, toute politique, et qui se vantent ouvertement de n'avoir rien à proposer ? Est-il possible de discuter avec des gens dont les injures et les grossièretés constituent les seuls arguments ?

En sus cuatro párrafos primeros, la hoja de marras no contiene más que burlas nerviosas, grotescas, de nariz y orejas encendidas. Continuemos:

« Pourquoi ces prétendus militants ont-ils choisi comme lieu de leurs exploits la rue de l'Ouest ? Parce qu'ils n'ignorent pas qu'il s'agit d'un quartier populaire où l'influence de notre parti est grande et où les militants vendeurs de l'« Humanité-Dimanche » jouissent de la sympathie et de l'estime de la population. Le but poursuivi est de mettre par leurs outrances, la patience de ces militants à l'épreuve, en espérant que cela sera de nature à susciter des incidents. Cela est si vrai qu'après le départ des C. D. H. (policías) ces troublions ne voient plus la nécessité de rester sur la voie publique et se retirent purement et simplement. »

¿Debían estos compañeros quedar pegados a la calle de l'Ouest como faroles u ornato público? Aparte eso, verifíquese el tono amenazador, imperativo, stalinista, del parrafito.

Y tras acusar a nuestros compañeros franceses de vendidos a la política gobernante, la hoja P. C. suelta las indecencias siguientes:

«Certes, il ne s'agit là que des pitoyables tentatives et qui n'auront que peu d'influence sur les travailleurs de notre quartier, qu'elles ne font qu'indigner. Personne n'a oublié le rôle des anarchistes pendant la guerre d'Espagne, n'hésitant pas à arracher les armes aux républicains et préférant porter leurs coups aux communistes qu'aux franquistes. Les parisiens n'ont pas d'avantage oublié l'image des anarchistes vendant le « Libertaire », pendant l'occupation, sous l'œil bienveillant des troupes allemandes, pendant que les résistants étaient arrêtés, fusillés ou déportés. »

Después de este cúmulo de barbaridades conscientes, de exabruptos hitlero - stalinistas, a ver qué compañero se atreve a unirse «revolucionariamente» con tales energúmenos, con esos «camaradas» venenosos que podrían servirse de anar-bobos para, una vez utilizados en la revolución común, mejor, comunista, anularlos por absorbencia o eliminación, cual ha ocurrido con los anarquistas de Rusia, de Cuba y otros lugares donde la revolución, en manos de esos marxistas, ha dejado de ser popular y verdadera.

¿Qué el comunismo moscovita es diferente del chino?

Repetimos que se trata de la misma escuela bolchevique ignaciana (calumnia, que algo queda; la filosofía del látigo es la más convincente), **de los mismos perros con — apenas — diferentes collares.**

Hora sería que los jóvenes que se encuentran con las piernas trabadas se libraran de esas ataduras convencionales para reintegrarse al campo de la libertad sin regateos que es el comunista libertario.

REVOLUCION CULTURAL...

—Pasa, camarada. Te permito escoger...

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA PIEDRA EN EL CHARCO

NO han cesado aún los comentarios al respecto de Servan-Schreiber y de su libro «Le défi américain». Y es que al margen del bluff y de los hechos anecdóticos, queda el nudo del problema, llamado a resolverlo los que denominan «jeunes patrons» a quienes en Francia tienen como especialidad hablar de lo relacionado con el mundo de la economía.

Que al periodista citado, como suele decirse, se le ha visto la *antena*, es harto sabido. Ello se ha dicho en todos los tonos. Fruto del neo-capitalismo, es uno de sus animadores, mostrando a los reticentes el ejemplo de Norteamérica.

Sabemos que abundan los magnates de poderosas empresas industriales europeas con visión tan progresiva como pueda serlo la del capitalismo yanqui, pero en el libro que tanto barullo ha producido, se les hace ver la falta de dinamismo, de impulso realizador. De ahí que cabe esperar una reacción del capitalismo más emprendedor, con miras a imitar a la plutocracia americana. Naturalmente todo ello afecta a los trabajadores, y muy en particular a quienes bregan desde el sector sindical por una efectiva emancipación de los explotados.

Son harto conocidos los medios que ha sabido desarrollar el neo-capitalismo, con el apoyo de la técnica, para domesticar las masas obreras; para anular en el seno del sector proletario, ya no solamente lo relativo a la denominada «dignidad de clase», sino lo que es más grave todavía: el sentimiento de dignidad humana, fomentando un craso aburguesamiento. El apoltronamiento, el conformismo, la ausencia de personalidad. Exceptuada una minoría, que mantiene nobles inquietudes en pos de la justicia social, el mayor número de trabajadores de los países europeos ya es sabido que se conforman con ir vegetando, atentos, anhelantes de ventajas materiales, indiferentes a las injusticias que conmueven al mundo, sin percatarse de que a la postre la hegemonía estatal, a causa de conflictos bélicos, puede hacer zozobrar todas las ventajas de las que se enorgullecen.

Como piedra en un charco ha sido la impresión del «Défi» producida muy particularmente en el seno del capitalismo francés. Pero es que lo interesante sería también que en sentido diametralmente opuesto, el ambiente libertario alcanzara a aunar voluntades con miras a difundir en todo lo posible ideas repudiando el aburguesamiento obrero, tan beneficioso a la plutocracia.

PIETRO GORI, RECORDADO Y ESTUDIADO

Para el compañero que siempre ha sido estudioso, amigo de los libros, es agradable leer de vez en cuando aquellos autores en los que encontró materia de reflexión. Cuando ya se llevan unos cuantos lustros encima y se ha comenzado en edad temprana a trabar conocimiento, en materia sociológica con los que podríamos llamar *nuestros clásicos*: Bakunin, Kropotkin, Reclus, Malatesta, Max Nettlau, Anselmo Lorenzo, Ricardo Mella, y tantos otros, es grata impresión la que se recibe cuando se comprueba que no se les tiene en olvido, y que acá o bien acullá se reedita algo de ellos. Libros que han de permitir que unos lleguen a releerlos y que otros traben con ellos un primer contacto, que ha de poder ser provechoso a los efectos del proselitismo.

De los compañeros italianos nos llegan de vez en cuando obras de nuestros autores conocidos, editadas con esmero, con cariño. De ellas ha tenido uno oportunidad de hablar en distintas ocasiones. Ahora nos viene de Italia la noticia de que se está preparando una edición, en dos nutridos tomos, de escritos de Pedro Gori. Se ha considerado que fue uno de los teóricos ácratas de mayor importancia, dadas las diversas facetas que abarcaba su talento excepcional: abogado, escritor, conferenciante, poeta, sociólogo. En todo tuvo una destacada competencia; en todo demostró poseer conocimientos y apasionada vocación.

Buena idea de dar a la imprenta un puñado de textos de quien, como Gori, tuvo amplia visión al avizorar los problemas sociales desde el punto de mira anarquista. Buen servicio a las ideas el que hacen esos compañeros italianos que en el ambiente de su lengua nativa se esfuerzan en sembrar la semilla del ideal anarquista. Ellos evidencian que cuando existe un propósito decidido, una voluntad templada, se pueden hacer muchas cosas.

Y al hacer referencia a Pedro Gori, puede hablarse de la cuidada edición que presentó, hace ya tiempo, Ediciones Vértice, de Méjico, cuyo animador es ya sabido es el compañero Hermoso Plaja. Se trata del volumen titulado «Ensayos y conferencias». Componen el volumen siete interesantes trabajos: «Evolución de la sociología criminológica», «Las bases morales de la anarquía», «Las bases sociológicas de la anarquía», «Guerra a la guerra», «Ciencia y religión», «La anarquía ante los tribunales», «Lo que queremos».

Por los títulos citados puede comprenderse el valor de los temas que desarrollan. Es posible que en lo relativo a la sociología criminológica, desde que el autor escribió su estudio hasta la fecha haya habido nuevas aportaciones, enfocando la materia desde distintos ángulos de visión; pero en su raíz es de creer que no haya habido modificaciones de un orden fundamental. Tampoco ha de poder decirse que hayan variado las bases morales del anarquismo. De actualidad ha de ser también, por supuesto, la crítica contra la guerra. En cuanto al escrito «La anarquía ante los tribunales», pone de manifiesto el talento de Gori en sus funciones de abogado, que en particular las ejerció defendiendo a aquellos compañeros que por actividades en relación a la actuación libertaria habían caído entre las manos de los legisladores que, evidentemente, hubieran tenido ocasión de hacerles objeto de fuertes condenas a no ser por la elocuencia y la contundente lógica deducida en sus intervenciones en favor de los procesados.

De ahí que como tantos otros escritores estimables por su fecunda labor literaria, Pedro Gori merece ser conocido, y estudiadas a conciencia sus apreciaciones. No es difícil hallar, bien en libro o en folletos, trabajos de Gori en lengua castellana. Y esperamos ahora que los compañeros italianos puedan llevar a buen fin su proyectada iniciativa.

LA SENCILLEZ DE EPICURO

Cuando después que han pasado más de dos mil años queda memoria de una persona, se discuten sus ideas, y en torno a su vida y obras se abren debates evidentemente es porque en algo valía, por encima de lo corriente, en algo era digno de admiración. Es el caso de Epicuro, uno de los pensadores griegos, cuyo nombre, tras unas y otras generaciones, ha pasado a la historia.

Al trazar estas líneas habrá tenido ya lugar el VIII Congreso Internacional de la Asociación Guillaume Budé, que suele celebrarse siempre en París. Comicio en donde son tratados temas de filosofía, y que este año estaba dedicado a Plutarco, a Epicuro y a los discípulos suyos. Pese al montón de siglos que han transcurrido desde que falleció Epicuro en Atenas, a la edad de setenta y dos años, sabios investigadores de diversos países no dejan de esforzarse en buscar datos en torno a dicho filósofo, la mayoría de cuyas obras, y fueron bastantes, se han perdido.

Queda, pese a cuanto se ha dicho en contra, a la malévola desfiguración de sus doctrinas, la impresión de que era Epicuro un hombre de espíritu ecuánime, de sentimientos nobles, de un vivir sencillo. Diógenes Laercio, en su interesante obra: «Vida, doctrina y máximas de filósofos ilustres», habla de aquellos que censuraron, que criticaron y llenaron de injurias al conocido pensador. Pero destaca también que hubo en ello buena parte de envidia y sectarismo, aduciendo que fueron sus virtudes que le granjearon el afecto de muchas amistades y la adhesión de bastantes discípulos.

En la citada obra, Diógenes transcribe tres cartas de Epicuro, una de las cuales va dirigida a Herodoto, el famoso historiador. En ellas se halla condensada la filosofía del epicureísmo, que no es lo que se ha pretendido, la dedicación a los placeres de la gula, y al despilfarro de los bienes materiales. Al contrario: Epicuro hace el elogio de la vida frugal, de la sencillez. Encarece la fortaleza de ánimo para soportar las adversidades y no temerle a la muerte, habida cuenta de que ya sabemos que no somos inmortales.

Han Ryner, que amó y difundió las ideas de los moralistas griegos, decía de Epicuro, aduciendo que fue su mayor virtud la templanza: «Distinguía entre las necesidades naturales y las imaginarias. Mostraba que es preciso muy poco para satisfacer el hambre y la sed, para defenderse del calor y del frío. Y se libertaba de todas las demás necesidades, es decir, de casi todos los deseos y de casi todos los temores que esclavizan a los hombres».

chispas

Ahora tenemos MPAIAC, oliendo a un...palacista.

⁂

MPAIAC quiere expresar Movimiento para la Autodeterminación y la Independencia del Archipiélago Canario. Muy largo, profuso, difuso; casi ruso.

⁂

El palacismo *trata, pues, de «independizar» las Islas Canarias con canto vario lo menos canario.*

⁂

Según documento a la vista, al MPAIAC le interesa el Mediterráneo. ¿Ignoran los palacistas *que las Canarias están enclavadas en el Atlántico?*

⁂

«El Mediterráneo debe estar en paz, sin flota norteamericana.» De acuerdo.

En paz, sin flota de guerra de ninguna clase, la rusa incluída.

⁂

Los palacistas, *si no son marinos, cuando menos saben observar con anteojo de gran alcance: «Con Estado comunista en cada nación mediterránea, la paz sería absoluta.»*

Conocida, esa paz, en los cementerios.

⁂

Estos «canarios» cantan en el África argelina.

De dónde su preocupación mediterránea.

Y el confundir Tenerife con Palma de Mallorca.

⁂

Pero los canariófilos (léase canariófobos) están compungidos. Por el voto «árabe» de Franco en la ONU; por el voto «franquista» árabe en la UNO.

Y es que en la canariera de Argel se ignora lo del «váyase lo uno por lo otro».

⁂

A los canarios mediterráneos el canto «primo» no les sale.

Porque el alpiste comunista da rebuzno.

⁂

Canarias está en el Atlántico y el MPAIAC en «La Paz», hotel de segunda clase.

⁂

Para la paz en donde sea, ni escuadra americana en el mar, ni cuadra comunista en la tierra. ¡Qué canario!

CHISPERO

LA A. I. T. EN EL CONTINENTE AMERICANO

Interesante trabajo del compañero Serafín Fernández, con un prólogo de Juan Ferrer. 68 páginas, 1,00 F., en esta Admón.

REMEMORACION

¡ Aquél 14 de abril !

por JOSE VIADIU

Una cuarteta de Hartzenbusch

DOÑA Isabel II, reina castiza y generosa de sí y de su corazón, gustaba reunir en su salón de la plaza de Oriente a los más destacados escritores e intelectuales. En esta ocasión se celebraba la subida al poder de un espadón. Todos rehuían hablar de la actualidad, pero la reina, viendo una chispa de malicia en los miopes ojos del autor de «Los amantes de Teruel», le amenazó con el abanico diciendo:

— Miren a aquel tan pequeñín y tan malo... ¡Qué no habrá pensado de todo esto!... ¿Es de política? Pues no lo digas. O dilo de una vez, que a mí también me gustan los chismes.

— Señora, con su venia, voy a expresar en una cuarteta un comentario a la alegría popular con que ha sido recibido el nuevo gobierno, dice así:

Cuando comenzó el diluvio
todos estaban alegres,
y decían muy contentos:
¡Qué buen año va a ser éste!

Efectivamente, meses después Isabel era destronada.

Una fecha malograda

Se trata de la susodicha del año 1931 en que el bullicio y jolgorio multitudinario, después de múltiples presiones a derecha e izquierda, manifestaron las ansias de liberación del pueblo español, en cuyo día, mediante una consulta electoral, arrojó por la borda al régimen monárquico. Las causas que determinaron su gestación hay que buscarlas, en primer término, en la incesante agitación promovida por la organización confederal que, desde su creación, venía hostigando a las fuerzas patronales y a las autoridades. La lucha fue tan tenaz y enconada que no pocas veces el Estado había sido reducido en una especie de monigote incapaz de afrontar los problemas latentes. Ello fue lo que dio lugar a la presión militaresca que el 13 de septiembre de 1923 culminara con la dictadura de Primo de Rivera. El éxito de este espadón también logrado por la inclinación despótica de Alfonso XIII, el cual soñaba con tener su Mussolini, y también para atajar las responsabilidades del desastre de Marruecos que, por entonces, se discutía en el Parlamento español y en la que el rey estaba en absoluto comprometido.

Este fue el último intento de la Monarquía española para aplastar las ansias de mejora y de reivindicación de la clase trabajadora, cuyos avances arrolladores amenazaban acabar con el régimen. De ahí el consorcio realesco y militar para dar el golpe de Estado y que el rey aprobara el movimiento subversivo de Primo de Rivera y le otorgara el poder.

Pero éste, que creían su camino de salvación, precipitó su ruina. A partir de este momento se separaron de la Monarquía algunos de sus mejores hombres, representados por Sánchez Guerra, Ossorio y Gallardo, Alcalá Zamora y otros. Gran número de hombres de letras, intelectuales y científicos, como Sánchez Román, Jiménez Asúa, Valle Inclán, Azaña, Río Hortega, Marañón, Ortega y Gasset, etc., se integraron a la lucha antimonárquica. La opinión liberal se mostraba cada vez más inquieta y agresiva en especial los estudiantes vinculados en la F. U. E., que organizaban sarracinas ruidosas, y los trabajadores organizados en la C.N.T. promovieron dos huelgas de carácter general, al tratar de imponer el dictador un impuesto sobre las utilidades y cuando intentó restablecer el trabajo a destajo en la industria textil.

A pesar de la permanente represión a que estaba sometido el pueblo español, la ola de indignación y de protesta iba en aumento. Del terreno teórico, de la protesta subterránea se pasó a los hechos. Fueron docenas las reuniones preparatorias entre milites de baja graduación, políticos y compañeros nuestros. La primera sublevación se produjo en la noche de San Juan, en junio de 1926, en la que desempeñó el papel principal el señor Sánchez Guerra por lo que fue apresado; la segunda intentona se acometió en marzo de 1929, y la tercera en diciembre de 1930. En este intermedio, una legión de compañeros cenetistas residentes en Francia irrumpieron por la frontera en distintas direcciones. Se produjeron algunos choques entre revolucionarios y la fuerza pública, en la que fueron muertos varios combatientes. Luego se amañó un proceso por mediación del cual se sentenció a muerte a cuatro militantes afectos a nuestra central sindical.

La última sublevación contra la dictadura de Primo de Rivera fue organizada y dirigida por Fermín Galán, en Jaca, que junto con García Hernández, sublevaron a la guarnición militar allí residente. Horas más tarde, el «ejército del rey», concentrado en Zaragoza, valiéndose de engaños, dominó a los sublevados, siendo sometidos a proceso y ejecutados sus promotores el día 14 de diciembre de 1930, sin que su juicio revistiera formas legales. Estos crímenes oficiales levantaron en vilo a la opinión pública nacional, siendo el motivo esencial de la hecatombe que posteriormente acabó con el régimen monárquico.

Estos acontecimientos que amenazaban constantemente en un hecho revolucionario de tipo social determinaron un viraje por parte de los consejeros de Alfonso XIII, quien vino a destituir a Primo de Rivera y nombrar en su lugar al general Dámaso Berenguer, quien había sido alto comisario en Marruecos cuando ocurrió la catástrofe, y que compartía con el rey la mayor responsabilidad por el desastre de Melilla.

Unos meses después, ante el constante apremio del pueblo, decidieron convocar elecciones municipales, poniendo en vigor el derecho de organización, reunión y propaganda, que durante siete años había sido prohibido. Las elecciones populares fueron la expresión categórica del sentimiento antimonárquico del pueblo español. Estas se celebraron el 12 de abril de 1931, y cuando dos días después se hizo el recuento electoral, los resultados fueron que, de 47 provincias 40 votaron a favor de las candidaturas republicanas, con tal margen mayoritario que no fue posible hacer pucherazo alguno, para acabar así con la Monarquía. Los municipios perseguidos y acosados durante años, la clase trabajadora, que había sufrido todas las vejaciones imaginables, los estudiantes y el pensamiento liberal dieron al traste así a un régimen repudiado por todo el mundo y se proclamó la República en aquel 14 de abril de 1931.

¿En qué culminó aquel enorme entusiasmo popular? ¿Cómo se defraudó aquella gran esperanza de redención de todo el pueblo? Jamás en la historia de España unos hombres han tenido mayor margen de confianza y de aliento para realizar su cometido como gobernantes, pero gracias a su lenidad, a sus prejuicios, a su cobardía, a su impreparación, vino de inmediato el desencanto de las multitudes, la desilusión del pueblo, la persecución de obreros y campesinos, preparando así el terreno para hundir el régimen republicano en medio de destrucción, lágrimas y sangre. A estas alturas estamos convencidos de que para todo republicano sensible dicha efemérides representa todo un acto de contrición y de enmienda y para los hombres que tuvieron en sus manos el gobierno de la República, para éstos, si tuvieran un sentido de responsabilidad, más que conmemoraciones en banquetes y cuchipandas, mejor representaría un recuerdo amargo y doloroso, ya que gracias a su tarea, a su desgobierno, mataron en flor toda posibilidad de redención multitudinaria, siendo la causa principal de la honda tragedia que sufrió España, y que aún colea.

Aragón, Rioja y Navarra

Esta Regional se dirige a todos sus adherentes para que se interesen por la recopilación de toda clase de datos, documentos, copias y fotocopias de lo que fue el Movimiento Revolucionario de diciembre del 33; el 19 de julio, años 36-39, sobre la obra revolucionaria en sentido constructivo, económico y moral.

En nuestra gestión anterior como así en la presente, por este mismo conducto y por circular, orgánicamente, hicimos este mismo requerimiento, y a pesar de ello hasta la fecha poca es la documentación que se ha recibido al respecto.

Hoy cumplimentando lo que el acuerdo de nuestro último pleno sobre este mismo problema, a petición de algunos compañeros y en particular del Comité Relacionador, Comarcal de Valderrobres, volvemos a insistir a la militancia que se comprometa a cumplimentar los aspectos antes señalados sin olvidar la parte económica si queremos que nuestra obra de redacción y edición se lleve a cabo.

Debemos señalar igualmente, a los compañeros, que de poder recoger esta documentación (hecha y por hacer) sería muy útil para facilitar y poder cumplimentar lo que fue acuerdo en el Pleno Intercontinental de Marsella en esta misma materia, puesto que nosotros íriamos pasando copias al S. I. Secretaría de C. y Propaganda del mismo, como así algunos compañeros nos han señalado en sus cartas.

Aprovechamos la presente para insertar una nota de la F. Comarcal de Valderrobres que dice así:

«Urgente, rogamos a los compañeros de los pueblos de nuestra comarca: Peñarroya de Tastavins, Monroyo, Torre de Arcas, La Cerollera, Fernoles, Ráfales, La Portellada, Valdeltorno, Mazaleón y Arens de Lledó, se pongan en relación con nosotros lo antes posible, por cuestiones de sumo interés.

Quienes desconozcan nuestra actual dirección, pueden dirigirse a la Regional de Aragón, Rioja y Navarra, la cual nos transmitirá.

Comisión de RR. en el Exilio.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

1er MAI 1968
NUMERO 504
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

VIVE L'ORIGINE DU 1er MAI

L'origine du Premier Mai nous vient d'Amérique; elle a comme préliminaires un mouvement de grèves suivies et victorieuses pour la réduction de la journée du travail. (1)

C'était à la fin du siècle dernier, vers 1885, et les travailleurs étaient alors regroupés aux Etats-Unis au sein du Mouvement des Chevaliers du Travail. Ils entreprennent une campagne d'agitation pour obtenir la journée de huit heures; campagne appuyée par cinq mille grèves, et deux cent mille ouvriers obtiennent la journée de dix heures.

C'était aussi le début du machinisme avec ce que cela comporte comme difficultés pour la classe ouvrière menacée par le chômage. Le 1er et le 3 mai 1886 les travailleurs de Mac Cormik, qui manifestaient devant l'usine pour la sécurité de l'emploi et la réduction de la durée du travail, sont mitraillés par la police; bilan : de nombreux morts et blessés parmi les manifestants. En signe de protestation, un meeting est organisé à Chicago, à Haymarket Square, le 5 mai, qui réunit des milliers de manifestants. La police charge une nouvelle fois et, au milieu du désordre qui s'ensuit, une bombe éclate. Les organisateurs du meeting, des anarchistes, sont tenus pour responsables de cette explosion. Un ignoble procès, monté de toutes pièces coûtera la vie à cinq militants ouvriers sans qu'aucune preuve d'accusation n'ai pu être établie contre eux. Parsons, Spies, Engel, Fischer et Lingg furent assassinés par le capitalisme américain; Schwab, Fielden et Neebe connurent de longues années de prison.

Mais la solidarité internationale des travailleurs n'était pas un vain mot à cette époque, et partout dans le monde on prépare de nouveaux 1er mai pour continuer la lutte entreprise aux Etats-Unis.

En France, le Congrès de Bourges donna mandat au Bureau Confédéral pour organiser la campagne pour le repos hebdomadaire et la journée de huit heures et décida qu'à partir du 1er mai 1906, après la huitième heure, tous les ouvriers abandonneraient le travail et les ateliers.

Une affiche diffusée à cette occasion au nombre de 100.000 exemplaires disait :

« Nous voulons la journée de huit heures. — La réduction de la journée de travail s'impose tant du point de vue physique que moral et social. Il y a intérêt personnel et intérêt social — c'est-à-dire intérêt de solidarité — à réduire le plus possible la durée du travail. Que faut-il faire ?... Devons-nous, comme on a un peu trop tendance à le faire, continuer à nous en reposer sur le bon vouloir des législateurs ?

Non ! De nous-mêmes doit venir l'amélioration de notre sort ! Les libertés ne se mendient pas : elles s'arrachent de haute lutte ! Vouloir c'est pouvoir. Voulons donc la journée de huit heures et nous l'aurons. »

C'était en 1906; depuis, de combat en combat, la journée de huit heures fut acquise et puis la semaine de quarante heures... Et puis il y a eu les trahisons des dirigeants syndicaux et le ministre camarade qui disait dans une circulaire du 2-10-46 : « Il est souhaitable que la durée du travail soit le plus longue possible. La durée du travail hebdomadaire doit excéder d'au moins huit heures la durée normale des quarante heures. »

Le 1er août 1947, Racamond et Jouhaux signent avec de Villiers, représentant le patronat français, les accords du Palais Royal où il est dit : « La durée du travail devra être portée au maximum, la production devra être accrue par une augmentation du rendement individuel et collectif. »

Enfin nous avons eu, quelques années plus tard la fameuse « productivité, source de bien-être », importée des U. S. A. et qui trouva si bon accueil à F. O. et dans les syndicats chrétiens.

Mais malgré toutes ces trahisons, les travailleurs savent bien qu'il faudra en revenir aux origines du Premier Mai, car le problème du chômage reste une triste réalité du moment et il n'y a pas d'autre issue : il faut poser devant l'opinion publique la question de la durée de travail. Le Premier Mai doit y contribuer.

Vive le Premier Mai de nos Martyrs !

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A TOUS LES PEUPLES DU MONDE
AUX TRAVAILLEURS DE TOUS PAYS

Désordre mondial. — L'humanité est constamment victime des institutions et structures politiques, sociales et économiques, des différents systèmes. Ceux-ci font courir actuellement les plus graves dangers et menaces, en déchaînant de continuels cataclysmes et conflits, dans les diverses parties du monde.

Ni le capitalisme ni les Etats modernes, dans leur version démocratique ou marxiste, et bien moins, dans les expressions autoritaires exacerbées manifestement dictatoriales, ne trouvent des points d'équilibre stable pour pouvoir se maintenir sans conflits armés ou simplement dans une coëxistence pacifique raisonnable et de longue durée. C'est que par leur essence même et leur condition, ils portent en eux le germe de la guerre et de la violence; d'autre part, ils doivent forcément faire prévaloir leurs intérêts égoïstes et voraces, pardessus les intérêts suprêmes de l'humanité. Pour cela, ils ne reculent ni devant les crimes les plus atroces ni devant les plus horribles hécatombes.

Depuis le début du XXe siècle, nous avons vu se déchaîner la grande conflagration universelle de 1914-18, qui provoqua tant de ruines et des millions de victimes; la guerre mondiale de 1939-45, provoquée par le nazi-fascisme, produits de la pourriture de ces systèmes, sema, elle aussi, sur tous les fronts de bataille, des multitudes de cadavres. Les populations civiles n'en furent pas épargnées, des millions d'êtres restèrent estropiés; elle accumule partout misère et désolation.

S'ajoutant à ces luttes belliqueuses généralisées, nous avons vu pendant ces dernières décades s'allumer les conflits sanglants des guerres civiles : En Espagne, avec sa Révolution exemplaire, dont l'impulsion fut donnée par le peuple; en Grèce, en Hongrie, en Algérie, en Argentine, au Venezuela, à Haïti, à Saint-Domingue, à Cuba, au Guatemala, au Nicaragua, au Congo, en Indonésie, dans toutes les parties du monde.

Actuellement, nous assistons aux conflits armés du Moyen-Orient, entre Israël et les pays arabes, aux massacres dont est victime la population kurde, au génocide sans nom du Viet-nam, où l'Etat le plus puissant du monde, avec son potentiel de guerre super-perfectionné, ses avions géants de bombardement, ses tanks, le napalm et tous les moyens possibles de destruction, sous le prétexte fallacieux de s'opposer à l'avance du communisme, s'acharne à détruire un petit peuple, qui avec un courage inouï, défend son indépendance, ses libertés et ne veut pas se laisser imposer la loi du plus fort.

Ces crimes de lèse-humanité, ces génocides et cataclysmes sont imputables aux Etats, aux gouvernements, au capitalisme, à l'actuelle organisation politique, sociale et économique du monde. Mais les travailleurs, aussi bien ceux des pays de l'Est, comme ceux du bloc atlantique, qui fabriquent les armes et les explosifs, qui les transportent, qui obéissent comme un troupeau aux ordres de mobilisation, qui ne se rebellent et ne refusent de collaborer directement ou indirectement avec ces monstruosités et qui ne profèrent un NON catégorique à la guerre, dans leur passivité laissent faire les gouvernements et organismes divers, ont aussi leur part de responsabilité dans tout ce qui advient d'exécrable sur le monde. Bien plus grandes sont les responsabilités qui incombent aux internationales réformistes, politiques et syndicales; aux centrales ouvrières qui, comme la A. F. L. C. I. O. et autres, soutiennent les gouvernements dans

leurs aventures sanglantes. Tout ceci condamne moralement et sans appel, ce qu'on appelle le « monde civilisé ».

Tous les jours, les preuves des grandioses désordres régnant de par le monde, sont plus évidentes. Ils menacent de tout détruire, dans une série de cataclysmes et de catastrophes, si l'on n'apporte pas de remède en temps voulu; il faut une action énergique et lucide de la part des peuples et des hommes pour réaliser ce sauvetage et pour que les plus hautes valeurs éthiques et les plus nobles attributs qui ont élevé l'espèce humaine, en dignité, conscience et savoir, ne périclitent pas.

Plaies et calamités endémiques. — Le militarisme s'impose à la tête de nombreux Etats. Beaucoup de pays sont à la merci des prétoriens. Une mentalité de « SS » ou de « para » se profile et se cultive dans les corps armés de différentes nations. Le néo-nazisme renaît en Allemagne de l'Ouest. Les démocraties se discréditent, comme les U. S. A., avec leur politique au Viet-nam et leur intromission scandaleuse dans les pays de l'Amérique Latine.

D'autre part la crise, la récession économique s'étend même dans les nations super-industrialisées. Elles ont des centaines de milliers de chômeurs; ceux-ci sont des **millions dans** les pays sous-développés. Aussi des millions d'êtres humains souffrent de la faim endémique, en Inde, au Laos, en Bolivie, en Colombie, au Brésil, en Algérie et dans de nombreux autres lieux des cinq continents.

Dans les pays industrialisés, qui sont en tête du progrès technique et scientifique, l'hypertrophie de production, sujette de la commercialisation bourgeoise, provoque la fermeture d'usines et d'ateliers; la frénésie de la concurrence, pour la conquête des marchés, plus rares et plus disputés de jour en jour, ne permettent pas de trouver l'écoulement facile des produits agricoles et industriels. Pendant que quelques millions d'êtres humains disposent d'un pouvoir d'achat assez précaire, des centaines de millions manquent totalement des moyens indispensable pour satisfaire leurs besoins les plus élémentaires, pour calmer leur faim et pouvoir vivre comme des personnes.

Monopoles dangereux. — Pendant ce temps se produisent les grandes concentrations industrielles, bancaires et commerciales, de façon vertigineuse. Les truts renaissent à l'échelle continentale et mondiale. Les sources de production et de richesses s'étatisent et se concentrent entre les mains de quelques uns; les puissants tentacules des oligarchies et forces d'oppression s'étendent, pendant que les moyens de vie de milliers de familles, de millions de travailleurs sont soumis à la dépendance absolue des entreprises privées, des sociétés anonymes, des magnats de la finance, des requins du capital et des mailles d'acier de l'Etat-patron.

Paradoxalement, par ses propres contradictions internes, le capital, de façon fractionnaire, perd pied et confiance. Les monnaies se dévaluent. Le système monétaire en vigueur subit de sérieuses secouses, laissant apparaître la fragilité de sa base.

Concentrations capitalistes, baisse des droits de douane, Marché Commun en Europe, « Kennedy round », et d'autres nombreuses mesures qui pourraient être adoptées, ne sont que des palliatifs transitoires, qui ne peuvent ni ne pourront sauver le capitalisme de sa chute finale.

Dans les Etats d'économie d'orientation et de type marxiste-leniniste, pour les immenses masses populaires qui travaillent sous des méthodes qui n'ont rien de commun avec le véritable socialisme, la situation se présente sous des perspectives peu édifiantes.

Un changement fondamental s'impose dans les systèmes sociaux, politiques et économiques qui régissent tous les êtres humains sans discrimination, pour tous les peuples sans exception.

Prise de conscience de la classe ouvrière. — La conquête de droits et d'améliorations partielles, dans les luttes quotidiennes, ne peuvent résoudre en faveur du prolétariat ou du peuple, les problèmes de fond dans la société bourgeoise.

Il est temps que les travailleurs du monde entier comprennent qu'il n'y a pas de salut possible ni pour eux, ni pour les peuples, si l'on n'applique pas des mesures et des remèdes radicaux, si eux-mêmes n'assument pas la responsabilité de leur propre destinée, la gestion et l'administration de la chose publique, de la société sur la base d'une souveraineté populaire non aliénable et sans mythes s'ils ne marchent pas en avant avec la ferme résolution de transformer l'ordre social actuel, et d'en finir avec les systèmes d'injustice et d'oppression en vigueur.

Pour cela il faut mener la lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière, et la libération des peuples, sur le plan international à l'échelle mondiale. L'intensifier au maximum.

Il est indispensable d'apporter la solidarité la plus effective possible aux peuples qui depuis de longues années souffrent du despotisme des dictatures fascistes, pour les aider à détruire des régimes ignominieux comme ceux d'Espagne et du Portugal. Il faut appuyer les peuples qui luttent vaillamment pour leurs libertés aux Amériques et sur d'autres continents. On doit défendre énergiquement les droits et les libertés humaines en tout lieu. Il faut avancer sans vaciller, d'un pas ferme avec volonté sur les chemis du monde d'aujourd'hui avec comme finalité et objectif essentiel la liberté intégrale et le meilleur bien-être pour du socialisme intégral, du fédéralisme solidaire, du communisme libertaire. On doit promouvoir sous toutes les latitudes du globe terrestre, d'intenses mouvements populaires émancipateurs, organisés, coordinés et synchronisés par une stratégie révolutionnaire lucide; on doit provoquer des courants impétueux de libération nationaux et internationaux; dans le but de précipiter à bas les régimes basés sur l'oppression de l'homme par l'homme; détruire le virus autoritaire, l'impérialisme, le racisme et l'injustice sociale; instaurer la nouvelle société, humaine, universelle et solidaire, ouverte à toutes les conquêtes progressistes de l'avenir, pacifique, libre et égalitaire.

Position conséquente de l'A.I.T. — L'Association Internationale des Travailleurs a toujours condamné les principes et systèmes étatiques et autoritaires, le salariat, l'injustice sociale, le militarisme et les guerres. Elle a toujours mis en évidence le caractère fallacieux de la démocratie bourgeoise, le sarcasme des dénommées «démocraties organiques». Elle a combattu toutes les formes de l'exploitation de l'homme par l'homme. Elle préconise l'association de producteurs émancipés, pour une gestion sociale libre, directe, sans intermédiaires parasitaires ou hiérarchies: une société égalitaire sans classes.

Devant les réalités présentes et face à l'avenir, les principes et finalités du syndicalisme révolutionnaire, dont l'A. I. T. est l'expression fidèle, acquièrent une plus grande dimension.

Ils permettent aux travailleurs de prendre conscience d'eux-mêmes d'une façon plus lucide, de leur valeur, de leur possibilités et de leur force, en leur inspirant la conviction de l'action personnelle dans les méthodes et tactiques de *l'action directe* en partant de la vraie devise de la Première Internationale : « L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

En ce jour mémorable du 1er Mai, où il faut partout réveiller et encourager l'esprit révolutionnaire et insurgé, en l'honneur de l'impérissable et émouvant souvenir des martyrs de Chicago; hommes sans taches immolés par le capitalisme yankee, pour avoir revendiqué la journée de huit heures et avoir proclamé à haute voix leur espoir dans le socialisme et l'anarchie. En souvenir de ceux qui sont tombés et se sont sacrifiés, de tous ceux qui nous ont précédé dans la lutte sans défaillance ni apostasies, défendons à tout moment nos revendications, orientons notre action en intensifiant de façon efficace le gigantesque combat acheminé vers la destruction de la société d'injustice et d'esclavage, pour bâtir sur le terrain dégagé de ses décombres, la rayonnante société de l'avenir libre.

Travailleurs de tous les pays : Pour en finir avec toutes les oppressions, pour briser toutes les chaînes, pour le triomphe final d'une humanité libre et heureuse : unissons-nous. *L'A. I. T. est la seule Internationale ouvrière indépendante qui jamais ne pliera ni cessera la lutte pour l'émancipation.*

Vive l'A. I. T. !

A bas les totalitarismes, l'exploitation et la guerre !

Vive le communisme libertaire !

Pour l'Association Internationale des Travailleurs, le SECRETARIAT.

LE 1er MAI DES GRECS

Parler de Premier Mai en Grèce laisserait supposer, avec le régime actuel, qu'il s'agit d'une quelconque fête religieuse, tant il est vrai que l'esprit de liberté syndicale et d'émancipation des travailleurs a été depuis toujours noyé dans le sang du peuple grec.

La tragédie grecque, écrit Marios Ploritis dans le « Monde », la vraie, la permanente, est que les dictateurs passent mais la dictature reste.

D'après lui, depuis 1930, le peuple grec a toujours été soumis à des systèmes d'oppression qui l'écrasent ou le font s'expatrier.

Aussi, il n'y aura pas de Premier Mai en Grèce si ce n'est dans le cœur de tous ceux qui souffrent et vivent sous la terreur. D'ailleurs il faudrait revenir cinquante ans en arrière pour parler de manifestations du Premier Mai. Nous ne dirons pas que nous étions nombreux dans la rue, et pour tout dire il y avait plus de forces répressives que de manifestants mais notre esprit de lutte avait raison des mercenaires et nous rendions hommage aux martyrs de Chicago. Mais les choses ont bien changé et pour reprendre une phrase de Marios Ploritis : « Les partis politiques ne sont pas exempts de responsabilité dans cet état de choses. »

En effet, même les partis de gauche n'ont rien fait pour maintenir cet esprit de lutte dont a tant besoin la classe ouvrière et le peuple en général. A peine si le parti socialiste proteste contre le caractère antidémocratique de la nouvelle constitution. Un certain comité provisoire pour la République Hellénique présente au premier plan de la lutte contre la dictature, la déchéance du roi, qui, dit ce comité, par sa présence a toujours incité à la confusion des pouvoirs.

c'est bien de préconiser la déchéance d'un roi..., mais ce n'est pas assez pour un comité qui veut instaurer la République, et le peuple grec ne peut se contenter de si peu. A la confusion des pouvoirs il doit substituer l'abolition des pouvoirs; de ceux de l'Eglise orthodoxe, de ceux des militaires, de ceux de la puissance financière. Il faut en finir avec l'obscurantisme qui a abêti le peuple grec et il ne suffit pas de se séparer des institutions qui répandent le mal, il faut les abolir.

Les manifestations du Premier Mai reclament les trois huit pour permettre aux travailleurs de s'instruire, de s'élever sans que ce soit au dépens de leur santé; or, ni l'Eglise, ni les militaires, ni la police, ni le capitalisme ne pourront jamais tolérer cette forme d'émancipation.

D'ailleurs, même si le peuple grec est arriéré, comme certains le prétendent, le pays ne pourra plus retrouver son équilibre économique et social sans un véritable bouleversements des structures, et ce ne peut être qu la lutte de classes qui nous mènera à l'abolition des castes et des privilèges.

Nous l'avons dit plus haut, il y aura un Premier Mai révolutionnaire dans le cœur et dans l'esprit de tous les exploités, de toutes les victimes de la dictature et ce sera le ferment pour nos luttes futures; des luttes plus ouvertes et plus décisives encore que celles qui bouillonnent en nous aujourd'hui.

Nous sommes persuadés que seul l'anarcho-syndicalisme, incarné par l'Association Internationale des Travailleurs, avec ses principes fédéralistes, peut sauver les travailleurs grecs, ainsi que ceux du monde entier, des menaces de la guerre, de la répression et de l'esclavage. Encore faut-il que nous comprenions tous l'urgence qu'il y a à nous unir dans la lutte.

Vive le Premier Mai révolutionnaire !

Vive l'Association Internationale des Travailleurs !

Vive l'émancipation de la classe ouvrière !

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T. Participez à la

Grande souscription pour la propagande !

Premier Mai

L'idée d'une grève le jour du Premier Mai de chaque année, affirmant la solidarité de tous les travailleurs proclamant leurs revendications, est d'origine américaine et résulte de l'agitation menée pour la réduction à huit heures de la journée de travail. Cette idée, aussitôt consacrée par le sang anarchiste (les martyrs de Chicago), adoptée par le Congrès socialiste de Paris en 1889, fut accueillie avec enthousiasme par tous les prolétaires conscients de tous les pays. Mais les socialistes ne voulaient en faire — comme leur conduite ultérieure le démontra — qu'une simple manifestation pacifique pour attirer les bonnes intentions des pouvoirs publics sur les revendications ouvrières. Au contraire, les travailleurs, surtout dans les pays latins, y voyaient bien autre chose : une grandiose manifestation démontrant la force des exploités, affirmant leur droit à une émancipation totale. La simultanéité internationale, jugée nécessaire pour abattre les forces chargées de défendre le capital, fit du Premier Mai un jour attendu avec anxiété ou espérance, un jour de préparation insurectionelle pour les forces prolétariennes; hélas ! suivirent ensuite les persécutions de la part des forces de police. Ce seront les socialistes, voyant le mouvement prendre une toute autre direction que celle qu'ils envisageaient qui, interviendront pour enlever au Premier Mai ce caractère de révolte contre le pouvoir et le patronat et en faire une banale fête — légale — des travailleurs. Ce que comprirent très vite bourgeois et gouvernants, et après quelques années, le mouvement fut officiellement reconnu et ne manqua pas de devenir fête obligatoire... Ce fut la déchéance du Premier Mai... Mais il reste encore des ouvriers, qui peuvent lui rendre son caractère revendicatif. Aussi nous, anarchistes en ce 1er Mai 68, appelons les travailleurs à « la bataille des jours lointains », mais toujours présente et vivante dans nos cœurs comme l'est « l'appel du 4 mai » lancé par Auguste Spies :

« La guerre de classe a commencé. Qui pourrait douter que les tigres qui nous gouvernent sont avides du sang des travailleurs ! Mais les travailleurs ne sont pas des moutons. A la terreur blanche, ils répondont par la terreur rouge. Mieux vaut la mort que la misère ! Si l'on fusille les travailleurs, répondons de telle façon que nos maitres s'en souviennent longtemps. C'est la nécessité qui nous fait crier « aux armes ! » Hier les femmes, les enfants des pauvres pleuraient leurs maris et leurs pères fusillés. Tandis que, dans les palais, les riches remplissaient leurs verres de vins couteux et buvaient à la santé des bandits de l'ordre...

Séchez vos pleurs vous qui souffrez !

Ayez du cœur esclaves ! Insurgez-vous !

Vive le Premier Mai.

C. LUIGI

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

Pour l'idéal du 1er Mai

Quand, pour prendre connaissance des origines de la commémoration du 1er Mai l'homme fouille jusqu'à la source même de l'histoire, il lui arrive d'être frappé par l'intérêt que lui portent les partis politiques de toute dénomination, aussi bien que les organisations syndicales au service de ces partis. Tous font, de cette date, un jour de fête et de bourrage de crânes pour mieux asservir l'esprit de la classe ouvrière.

Pauvre 1er Mai ! Qu'a-t-on fait de l'esprit humaniste des vrais révolutionnaires qui se sont battus afin d'obtenir des meilleures conditions de vie ? Qu'a-t-on fait de ce 1er Mai, symbole de l'esprit de lutte pour l'équité et la justice ?

Les hommes ont oublié l'importance, la signification de ce jour. Ils l'ont transformé en un jour de détente, de fête, alors qu'il doit être celui du souvenir de tous les morts pour le bien-être de l'humanité, pour que cesse la misère, la famine, la haine. Nous devrions nous souvenir de tous ceux qui ont payé de leur liberté et souvent de leur vie, l'idéal qui les animait. Les martyrs de Chicago furent les victimes d'une société capitaliste et autoritaire qui, de nos jours encore s'efforce d'étouffer de plus en plus tout sentiment noble et élevé. Peut-on oublier les Parsons, Lingg, Spies et tous leurs compagnons de route ? Non ! Nous devons à tout prix leur rendre l'hommage qu'ils méritent; faire revivre cette journée qui fut pour eux la dernière journée de liberté et la première d'un long calvaire conduisant à la mort par assassinat légal.

Il est important de n'admettre le 1er Mai que comme une journée qui marque un tournant dans les luttes contre toutes les tyranies. Il faut en finir avec les interprétations des tartufes qui, comme le curé de service en font la consécration de St. Joseph ouvrier aux ordres du Vatican; ou bien le proclament « journée d'hommage à la loi et à l'ordre », comme l'avait fait Eisenhower lorsqu'il était président à la Maison Blanche et le font tous les « grands », et surtout les « supergrands », que ce soit au nom du « Monde libre » ou des « Grandes démocraties ».

Nous devons donner au 1er Mai le visage qui lui est propre : de lutte, de pensée révolutionnaire, de protestation contre des formes de vie qui ne correspondent pas du tout aux aspirations des peuples qui veulent vivre en paix, et travailler pour que le bien-être soit le lot de tous et non pas le privilège d'une caste.

GUILLEN

Lettre à un jeune de la F. A. F.

CHER camarade : Je t'écris cette lettre directement. Mais il me paraît utile de la reproduire pour le COMBAT SYNDICALISTE. Ma lettre n'est qu'une réponse à la tienne du dernier mois de mars. Et je voudrais te donner une réponse profitable pour nos idées.

Devons-nous admettre le principe de la lutte de classes ? Si oui, nous sommes en devoir d'accepter le syndicalisme révolutionnaire comme arme de lutte pour l'abolition des classes. Si non, laissons aux syndicalistes révolutionnaires et aux anarcho-syndicalistes ou anarchistes partisans de ceui-là le soin d'étudier les problèmes propres à cette lutte de classes, puisqu'ils l'admettent.

Si nous admettons ce principe de lutte de classes et qu'en même temps nous collaborons dans des syndicats faits pour éterniser l'existence de ces mêmes classes, nous nous plaçons automatiquement en contradiction avec nos idées anarchistes, égalitaires ou simplement anarchisantes.

En tant que révolutionnaires, les anarchistes doivent prendre position face aux problèmes économiques, base de toutes les inégalités dont l'homme est la victime. Donc, pas de positions équivoques pour un anarchiste. Il faut nous définir et le faire clairement; dans le sens de la révolution sociale égalitaire qui, seule, peut nous aider à atteindre cette société anarchiste dont nous, individualistes ou collectivistes, rêvons. La révolution doit obligatoirement être sociale ou elle ne sera pas. Nous avons les exemples de la révolution russe et de la révolution cubaine, et tant d'autres révolutions où les syndicats ouvriers ne jouent d'autre rôle que celui de satellites du parti au pouvoir. Le peuple, les exploités, les hommes libres tels que nous les concevons, n'ont rien à espérer de ces révolutions.

De plus, on ne peut pas se déclarer anarchiste par simple dilettantisme. L'anarchiste doit être, il est, contre toute injustice sociale, politique, morale, philosophique et religieuse. D'où besoin pour l'anarchiste de se déclarer révolutionnaire.

Les sociétés humaines n'ont jamais été transformées par des votes évo-

(Suite page 2)

LE COMBAT SYNDICALISTE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Qu'est-ce que le 1er Mai ?

Jean est content aujourd'hui ; il ne se levera pas à six heures comme tous les jours pour aller à l'usine. Pourtant nous ne sommes pas dimanche ! Ce n'est que le Premier Mai ! Et, qu'en pense-t-il, Jean ?

« Cette année, le Premier Mai tombe un mercredi. Ça coupe la semaine en deux, c'est pas mauvais. » Voilà, c'est tout. Son premier mai à lui coupera la semaine en deux, peut-être regrettera-t-il qu'il n'y ait pas de tiercé ! Et, si par habitude, hier soir il avait remonté son réveil, ce matin, comme tous les matins, il arrêtera la sonnerie d'une main hésitante, tout en prononçant quelques paroles incompréhensibles. Mais, Jean ne s'est pas rendormi. Quelque chose le tracasse...

— Premier Mai, pourquoi premier mai ? Je n'ai jamais travaillé le 1er Mai. Mais pourquoi ?

— Oui, Jean. Pourquoi n'as tu jamais travaillé le 1er Mai ? Tu ne le sais pas ? Tu n'es pas à blâmer pour autant. On a tout simplement évité de te l'apprendre. Tu n'es pas le seul à ignorer la signification de cette journée de fête de travail comme on l'appelle.

— Je sais que c'est l'anniversaire d'une grève, je l'ai entendu dire... ou quelque chose comme ça... c'est tout !

— Oui, Jean, et quelle grève ! Celle qui, par le sacrifice de quelques hommes... (de vrais Hommes)... a permis à la classe ouvrière d'obtenir que la journée de travail ne s'étende pas à 13 heures ou plus, mais, qu'elle soit limitée à huit heures...

... Tout à commencé à Milwaukee le 1er Mai 1886 au cours d'une manifestation pacifique organisée par des ouvriers qui réclamaient la réduction de leur horaire de travail. Le mouvement s'amplifie, les autorités envoient des renforts de police pour assurer « l'ordre », (le leur) des coups sont échangés entre manifestants et forces de l'ordre, des coups de feu éclatent : neuf personnes sont tuées. Le 3 mai des faits plus tragiques se produisent à Chicago. Le fossé creusé entre les ouvriers et les patrons se transforme en abîme. Ces derniers trouvent « que le plomb est le meilleur aliment pour les grévistes ». Le quotidien « Chicago Times », écrit : « La prison et les travaux forcés sont la seule solution possible à la question sociale. Il faut espérer que cet usage se généralisera. » On organise un meeting pour le 5 à Haymarkett. Des orateurs y prennent la parole, Spies, Parsons, Fielden. La police arrive sur les lieux et commence à disperser les personnes qui assistaient à ce meeting. Une bombe éclate tuant plusieurs policiers et en blessant d'autres. La police fait feu sur la foule encore présente. Le meeting se transforme en un véritable charnier. Chicago est mise en état de siège. La troupe occupe pendant plusieurs jours certains quartiers de la ville.

La répression commence, on procède à des arrestations ; parmi les personnes arrêtées il faut citer :

Spies, dirigeant « l'Arbeiter Zeitung » quotidien libertaire paraissant en allemand. Il réside en Amérique depuis 1872. Fielden, ouvrier textile d'origine anglaise. Neebe, d'origine hollandaise, né à Philadelphie, et à qui les ouvriers boulangers de Chicago doivent déjà la réduction de leur horaire de travail. Engel, Lingg, Fischer tous trois allemands. Schawb rédacteur aux hebdomadaires « Vorbote » et « Die Fakel » avec Spies. Parsons, rédacteur en chef de « Alarm » et a été candidat à la présidence des EE. UU.

Le procès durera de juillet à octobre 1886. Le ministère public mettra sur pied de faux témoignages. Ce sera une caricature d'instruction, de procès ; une parodie de justice qui finira par être le jugement d'une classe, dans tout le sens du terme. Le procureur demandera la peine de mort et pourtant on n'a pu établir la moindre participation directe des inculpés dans l'attentat de Haymarkett. Leur attitude sera admirable, et selon leur tempérament, ils prononceront un réquisitoire contre la société capitaliste après la lecture du verdict.

Spies s'adressant aux juges parle « comme le représentant d'une classe aux représentants d'une autre ». Engel et Fielden rappellent aux jurés la misère, l'oppression et l'exploitation des travailleurs. Lingg se proclame « ennemi qui ne peut se réconcilier avec la société bourgeoise ». Parsons accusé d'avoir lancé la bombe à Haymarkett, montre « que l'ordre capitaliste est fondé, maintenu et perpétué par la force ».

Tous donnèrent la preuve du plus grand esprit de sacrifice en réclamant ouvertement la mort.

Schawb et Fielden furent graciés et condamnés à la détention perpétuelle. Neebe condamné à 15 ans de prison. Tous les autres condamnés à la pendaison. Lingg se suicida dans l'espoir de sauver ainsi ses camarades. Les autres : Parsons, Spies, Engel, Fischer furent pendus le 11 novembre 1887. Quelques mois auparavant, en février, Fischer avait écrit . « Je suis persuadé que notre exécution aidera au triomphe de notre cause. »

Sept ans plus tard ils devaient être réhabilités par le ministère public qui reconnaissait publiquement ses erreurs...

— Voilà, Jean pourquoi tu ne travailles pas aujourd'hui ! La fête du travail c'est la protestation des exploités contre la condamnation à mort des « Martyrs de Chicago ». *La fête du travail* doit être avant tout *une journée de protestation*, un jour de grève révolutionnaire contre l'Etat et ses institutions. Le 1er Mai appartient aux travailleurs, non à l'Etat et au Capital. Non ! Le Premier Mai n'est pas mort, il renaît comme renaît le mouvement ouvrier révolutionnaire !

ZARA

COMMUNIQUE

LE CAMPING « GERMINAL »
(C. N. T.) DE MONTARGIS

Les voies d'accés vers le Camping :

— De Paris, par Fontainebleau, direct jusqu'à Montargis.
— De l'Est, par Troyes, Sens... idem.
— Du Centre, par Clermont-Ferrand, Nevers, Gien, Lorris, Bellegarde, Camping.
— Du Sud-Est, par Lyon, Moulins, Nevers ou Bourges, Gien, Bellegarde...
— De l'Ouest, par Le Mans, ou Tours vers Orléans et Bellegarde.

Consultez les cartes de tourisme.

Aux jeunes qui n'ont pas de matériel de camping :

Entendez-vous à deux. Louez tente canadienne à deux places et deux matelas caoutchouc, et... en route par fer ou route. Vous trouverez au restaurant communautaire, géré par tous, une alimentation bon marché.

Adressez-vous au Comité Germinal pour tous renseignements utiles : n'attendez pas la dernière minute, inscrivez-vous dès aujourd'hui.

Un jeune camarade qui a participé au camping de St-Mitre nous demande si les participants seront astreints à certaines corvées.

Evidemment, des corvées collectives seront nécessaires pour l'entretien du camping que nous exécuterons chacun à tour de rôle, notre principe égalitaire excluant l'emploi de domestiques...

La vie communautaire crée des devoirs qui favorisent l'épanouissement de la liberté individuelle. Elle exclue les matadors, les bonzes, quelque privilège que ce soit !

Le communisme libertaire du Camping Germinal sera, sur le plan des loisirs, une heureuse préface de la commune autogérée.

A bientôt les gars.

Le Comité Germinal

Le profit en Russie

Avant la réunion du Comité Central du P. C. de Russie en 1965, le profit était drainé par l'Etat. Les entreprises ne disposaient que de 5 % du total des salaires. Le profit était donc presque entièrement encaissé par l'Etat. Cet état de choses décourageait l'ardeur des travailleurs.

Depuis 1965, le Parti a reconnu l'intérêt qu'il y aurait à élargir les bases du profit, de telle façon que l'entreprise puisse en faire profiter son personnel.

L'économiste Liberman, qui fut l'auteur de la réforme, déclare :

« Depuis l'entrée en vigueur du nouveau système, le profit est devenu une source importante d'incitation économique. »

Peugeot et ses pareils ont dit exactement la même chose : « Le profit est le moteur de l'activité ». Mais le socialisme, dans ses principes les plus élevés, n'a jamais lié le sort de l'homme au volume de ses revenus.

Donc, en Russie, 80 % environ des fonds réservés aux stimulants matériels proviennent de l'accroissement de la rentabilité, et 20 % de l'augmentation des ventes.

Les ouvriers travaillent donc en continuant de recevoir des primes, des bonifications pour travail aux pièces ou à temps, prélevés sur le fonds des salaires (autrefois), mais aussi sur les profits (aujourd'hui).

Toujours d'après l'ancien système (à chacun selon son travail) les ingénieurs et le personnel administratif sont les plus avantagés, mais il est certain qu'en général le taux du salaire s'est élevé. Le stimulant a joué, la course au profit est ouverte, comme en Occident...

Le revenu total s'est élevé de 5,9 % en 1965 et 1966.

Liberman déclare :

« Les profits permettent d'augmenter le revenu personnel des travailleurs en fonction de leur contribution au rendement de toute l'entreprise et de leur atelier, section ou unité de travail. On calcule les primes en fonction des résultats obtenus par chacune des unités de production ou a été instauré une comptabilité des profits et pertes. Les autorités chargées de la planification centrale continuent à fixer les limites du fonds des salaires en tant qu'instrument indispensable de la planification. »

La nationalisation des moyens de production produit à peu près partout les mêmes résultats.

Le fonds des profits alimente le fonds des besoins sociaux, culturels et de construction des logements :

Liberman : « Si les fonds destinés aux stimulants ont augmenté de 80 pour 100, ceux qui sont versés aux besoins sociaux, culturels et pour la construction des logements, ont augmenté de 60 %, ce qui a permis de créer des crèches et écoles enfantines, de nouveaux logements, maisons de repos et centres récréatifs. »

Le fonds de développement de la production :

« Ce fonds est constitué en partie par les profits, compte tenu des capitaux fixes et en partie par le fonds d'amortissement. Il représente environ 10 à 15 % des investissements centralisés par l'Etat pour le développement de la production. »

Le profit existant, on ne saurait sortir de cette comptabilité ou le patron Etat remplace le patron privé.

Compatibilité du profit et du socialisme selon Liberman :

« Une fois qu'une entreprise a effectué les remboursement budgétaires obligatoires à l'Etat, elle utilise les bénéfices pour alimenter le fonds des stimulants, pour verser les intérêts des prêts qu'elle a reçus et pour rembourser le principal. Pas un kopeck des bénéfices ne peut être investi par des particuliers dans la production pour réaliser un profit personnel, et cela pour une raison simple et capitale, à savoir qu'en URSS, la propriété privée des moyens de production n'existe pas. »

Or, à l'usage, cette thèse s'est révélée complétement fausse, attendu que chacun reçoit selon son travail, son instruction, sa situation professionelle. Le fait de l'inégalité des revenus crée entre les producteurs, des différences dans leur pouvoir d'achat, suffit à maintenir ce « Droit Inegal » qui reste en fait le seul obstacle au socialisme et au « dépérissement de l'Etat ». Les socialistes révolutionnaires ont cru longtemps que l'abolition de la propriété privée suffirait pour réaliser l'égalité réelle des conditions, ce qui s'avère aujourd'hui une erreur sociologique.

Liberman :

« La réforme économique permet de nouveau à la notion de profit de jouer le rôle normal qui doit être le sien dans toute production planifiée ayant recours à la relation « *marchandises-monnaie* », c'est-à-dire celui d'indice principal de rendement et de source de stimulants. »

Je suis absolument d'accord avec Liberman : le profit est un facteur nécéssaire dans toute relation « vente-achat », attendu que qui veut acheter en régime d'inégalité, trouvera toujours son pouvoir d'achat insuffisant, et cela d'autant plus que l'égalité de consommation et d'usage selon ses besoins ne lui est pas accordé.

Le système d'administration des choses suppose toute notion de profit abolie, la gratuité de tous les services publics, un système où la monnaie de consommation également distribuée à tous, n'est émise que pour faciliter le choix dans les approvisionements et l'usage.

Il est incontestable que ce nouveau système, (si vieux...), mis en application en URSS, permet d'accroître la productivité en augmentant le pouvoir d'achat individuel ; mais cette stimulation de l'effort et du rendement qui est également utilisée en capitalisme privé, en quoi peut elle animer l'évolution du travailleur vers l'égalité économique et sociale ?

A l'école du profit, il devient fatalement le concurrent de ses camarades à l'atelier, et par son entreprise le concurrent commercial de toutes les autres entreprises.

En fait, le profit étant le but du stimulant, le stimulant lui-même, il est impossible de concevoir qu'il puisse devenir le facteur pédagogique et culturel de l'homme nouveau, servir de fondation au véritable communisme, le communisme libertaire... ; mais il est indispensable à la survie de l'Etat ! Et aucun « Mangeur de Pouvoir » ne saurait envisager de priver l'Etat de cette substance indispensable à sa survie...

1er Mai de la dignité humaine

Lorsque, tout en travaillant l'homme réfléchit et s'aperçoit que l'humanité est en pleine ère atomique, il vient à l'esprit que la plupart des ouvriers, surtout les jeunes, font preuve d'une insouciance exagérée.

Le Premier Mai arrive. Comme tous les ans il aura des discours à foison, et des parades militaires, et des drapeaux, rouges et de toutes les couleurs. Le tout, cependant, destiné à faciliter l'oubli des vrais origines de ce qu'a été et de ce que représente pour les révolutionnaires, la date du 1er Mai.

Il serait interessant que tous les jeunes, les exploités d'aujourd'hui, dont l'avenir est limité à des dizaines d'années de travail et de soumission à l'Etat et au Capitalisme pour arriver à une retraite insuffisante, se préoccupent, étudient la vie des martyrs de Chicago. Pour savoir ce qu'ils faisaient, ce qu'ils étaient Fielden, Schawb, Engel et leurs compagnons. Ils devraient, les jeunes, rejoindre les rangs de la C. N. T. qui maintient et représente les vrais sentiments révolutionnaires syndicalistes.

Dans une ambiance de fraternité, ils apprendraient les motifs de toutes les luttes, et pourquoi il ne faut pas se fier à de faux rédemteurs, puisque les hommes de la 1e Internationale, déjà le disaient : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

Si la classe ouvrière a obtenu des victoires, c'est grâce à nos prédécesseurs qui se sont sacrifiés pour nous. Nous leur devons une pensée fraternelle et, à 82 ans de distance nous devons nous faire un devoir de suivre leur exemple et continuer la lutte pour la liberté et la dignité des hommes.

La C. N. T. accueille tous les ouvriers animés de ces sentiments et disposés à ne pas se laisser mener par des profiteurs de la politique.

ESCUER

Lettre à un jeune de F. A. F.

(Suite de la page 1)

lutives. Il n'y a jamais eu de vrai acouchement sans douleur ni de révolutions sans effusion de sang. Et, comme disait Bakounine : « Les révolutions ne sont pas un jeu d'enfants ni un débat académique où les seules vanités s'entretuent, ni une joute littéraire où l'on ne verse que de l'encre. La révolution c'est la guerre, et qui dit guerre dit destruction des hommes et des choses. Il est sans doute fâcheux pour l'humanité qu'elle n'ait pas encore inventé un moyen plus pacifique de progrès, mais jusqu'à présent tout pas nouveau dans l'histoire n'a été réellement accompli qu'après avoir reçu le baptême du sang. »

Il se dégage de ces mots de Bakounine la nécessité révolutionnaire en vue d'atteindre une nouvelle société. Mais pour en arriver au fait révolutionnaire, il faut créer une organisation qui le soit. L'expérience nous prouve que là où les anarchistes ont accepté le principe de l'organisation révolutionnaire, ils sont arrivés à faire sentir profondement leur influence idéologique. En Russie avec la Maknowitchine. En Espagne avec les collectivités ouvrières et paysannes.

Partout où l'anarchisme s'est senti solidaire des masses exploitées, il a fait sentir son poids. Partout où les anarchistes se sont séparés, ou n'ont jamais appuyé un mouvement ouvrier clairement défini, ils sont restés dans l'inconnu et submergés dans de stériles joutes littéraires.

Il est, peut être bon de prodiguer les discours plus ou moins anarchisants au cours des réunions d'un comité d'entreprise ou dans des réunions syndicales. Mais nous croyons fermement qu'il ne s'agit pas de faire de la propagande anarchiste autour des dirigeants syndicaux, et que cette propagande serait bien plus fructueuse parmi ces travailleurs qui, comme Joyeux lui-même nous le dit au cours de sa conférence sur le syndicalisme révolutionnaire : « ne viennent même plus aux réunions syndicales aux heures syndicales et dans des salles syndicales. » Pourquoi les travailleurs ne viennent même plus dans les salles syndicales, pas même aux heures syndicales ? Voilà ce qu'il faut dire de manière claire et concrète.

Pour nous, anarchistes qui sommes dans les « boîtes » depuis plus de trente ans. Pour nous anarcho-syndicalistes d'hier et d'aujourd'hui, tous les « dirigeants syndicaux » réunis ne valent même pas un seul de ces travailleurs qui, s'ils ont « démissionné » du syndicat, c'est bien par dégoût envers ces « dirigeants à vie » très bien entretenus par l'enveloppe fermée dont le patron leur fait cadeau trois ou quatre fois par an.

Jamais la classe ouvrière du monde n'a eu tant de « dirigeants syndicaux permanents » pour s'occuper des revendications des travailleurs. Jamais non plus le recul des avantages sociaux obtenus de haute lutte n'a été aussi flagrant pour ces travailleurs qui « ont démissionné » de leur poste de combat par dégoût envers ces « dirigeants ».

Voilà la vérité, et voilà ce que les vrais anarchistes ne doivent ni ne peuvent pas oublier.

Voilà ce que je voudrais que tu comprennes, mon cher et jeune camarade de la F. A. F. Bien fraternellement à toi, *M. Ocaña.*

C. N. T. A. I. T.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Les camarades qui désirent participer à l'action militante de la C.N.T. et tous les amis de l'A.I.T. qui se trouvent en disposition de correspondre aux besoins des activités syndicalistes révolutionnaires de la région parisienne, sont invités à se mettre en rapport avec ses syndicats ou la commission administrative de la Deuxième Union Régionale.

Chaque camarade peut contribuer pratiquement dans les diverses tâches de :

— Collaboration au journal de la Confédération, correspondants, informations des lieux du travail.
— Comité de Rédaction de la Deuxième Union Régionale pour LE COMBAT SYNDICALISTE.
— Assesseurs aux travaux administratifs des syndicats.
— Création de nouvelles sections syndicales.
— Organisation de loisirs culturels et de plein air.
— Orateurs pour conférences et actes d'information syndicale.

LA FEDERACION ANARCHISTE ET LA 11e REGION

organisent UN GRAND MEETING PUBLIC

le vendredi, 17 mai à 20 h. 30 à la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris (5e)

DANS LE COMBAT ACTUEL

« Les libertaires et la révolte des jeunes », par Muñoz Congost

« Les libertaires et les mouvements révolutionnaires du Tiers-Monde », par Maurice Joyeux

« Les libertaires et les mouvements sociaux », par Federica Montseny

« Réalisme de la pensée libertaire », par Aristide Lapeyre

Sous la présidence de Maurice Laisant

EL SIGNIFICADO HISTORICO DEL PRIMERO DE MAYO

SI las procesiones litúrgicas de las sectas religiosas y las charangas festivas con que conglomerados izquierdistas fueran una expresión del significado del Primero de Mayo, a los movimientos de finalidad anarquista nada les quedaría que decir ni que hacer. Pero lo cierto es que después de escuchar los lamentos plañideros de los unos y las charangas festivas de los otros, más que nunca nos convencemos de que sólo los anarquistas y simpatizantes pueden interpretar y expresar el significado histórico de esta fecha. Pues lógicamente este día las ideas de justicia por las que lucharon y fueron a la horca los mártires que, hoy como ayer, para los que nos consideramos sus continuadores están de actualidad.

Puede haber en las sectas religiosos en la variada amalgama partidista e izquierdista, como así en las centrales obreras que desempeñan el triste papel de sirvientas, gentes animadas de buenas intenciones para con la liberación de los humanos. Pero estas son moscas blancas. Los que marcan la orientación de las jerarquías eclesiásticas, los partidos políticos, y los comandos de las grandes sindicales son todas moscas negras, como negras son sus ambiciones.

Para justificar el carácter festivo con que los comandos de las grandes sindicales quieren conmemorar el significado del Primero de Mayo, dicen que los trabajadores y los pueblos alcanzaron la era de su liberación ; porque adquirieron los derechos de adorar al santo de su devoción, elegir el patrón que los explote y el gobierno que los mande. Y prometen que en los países que los pueblos no adquirieron estos «derechos» a base de rezos y discursos parlamentarios, están en vías de conseguirlos. Que por tales razones las ideas anarquistas, su organización finalista y métodos revolucionarios están pasados de moda. Escuché discursos políticos que pretendían interpretar el significado del Primero de Mayo, ensalzando los mártires de Chicago y demás mártires del ayer, y poniendo en ridículo a sus continuadores de hoy, diciendo que fueron ellos los que conquistaron las ocho horas y otras mejoras haciéndolas votar en los parlamentos. Esto se escucha todos los Primeros de Mayo, de los vocingleros izquierdistas. A estas alturas, en que el menos versado sobre cuestiones sociales sabe que cuando las ocho horas fueron legisladas en los parlamentos, hacia muchos años que en la mayoría de los países habían sido conquistadas por la acción directa de los trabajadores. Y en los países que los trabajadores no las conquistaron con su acción directa, ni las lograron ayer, ni hoy.

Las sectas derechistas e izquierdistas no interpretan ni pueden interpretar el significado histórico del Primero de Mayo. Explotan su resonante repercusión para mejor embaucar a los trabajadores. Porque hoy más que nunca son los más acérrimos defensores de los sistemas estatal-totalitarios, o parlamentarios, que son los muros más sólidos que se oponen a todo avance emancipador.

Dentro de los cuadros de los diversos sistemas estatales, las sectas religiosas o las múltiples variaciones izquierdistas que con lloriqueos o algazaras pretenden interpretar el Primero de Mayo, nada han hecho ni podrán hacer por la emancipación de los trabajadores ni por el resto de los humanos.

Los derechos legislados por los actuales parlamentos, como las órdenes religiosas del pasado no son más que arteras promesas que no se han cumplido ni se cumplirán. Los derechos del hombre sólo se disfrutan y disfrutarán en la medida que los hombres adquirieron y adquieran conciencia de tales derechos, y por espíritu de rebeldía y de asociación, para conquistarlos y vivirlos. El trabajo extenuador, los largos horarios, la desocupación, el despilfarro de economías y vidas humanas por los Estados de todos los colores, en guerras fratricidas que provocaron los acontecimientos de Chicago en 1886, están hoy más agravadas que en aquellos tiempos si se tienen en cuenta los progresos alcanzados en todas las manifestaciones de la vida. Si hoy no se plantean luchas como en aquellos tiempos, no es porque falten motivos, sino porque falta el espíritu anárquico que da lucidez y valor con que lucharon los mártires de Chicago y el proletariado de todos los países, que luchó y lucha influenciado por las ideas anarquistas.

SERAFIN FERNANDEZ

XVIIe UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1er étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

DESDE MADRID

PRIMERO DE MAYO

NO somos partidarios de la lucha a plazo fijo. Esperar un año para conmemorar el hecho de una fecha por gloriosa que ésta sea, no nos satisface en absoluto. Además, en el caso de la historia del proletariado tenemos muchas fechas gloriosas dignas de conmemorar con actos de rebelión y propaganda.

La rebelión a fecha fija tiene sus peligros : adulterar los hechos ; lo que le está pasando al Primero de Mayo, que ya ni su mismo padre lo conoce. Generalmente pasa eso en casi todas las casas. A medida que envejecen y va pasando el tiempo de un hecho meritísimo, se va enfriando y apartando de su primitivo origen, transformándose en un fetiche o ídolo. Lo que le está sucediendo al Primero de Mayo, que siendo un hecho social producido por la barbarie burguesa, ensañándose con unos hijos del trabajo, para asustar y matar el movimiento proletario que tomaba pujante incremento, con una ruindad sin nombre, asesinaran, de ocho seres humanos, a cinco. Los tres restantes quedaron recluidos en la cárcel. De ahí nacen los mártires de Chicago (que España ha sabido superar maravillosamente con creces) ; tal es el origen del Primero de Mayo, que no tardará mucho en ser, en Franconia, canonizado, personificado en San José Obrero o en otro animal cualquiera.

Para los rebeldes y amantes de la lucha no es cuestión de esperar una fecha fija para moverse y rebelarse contra todo lo que sea injusto. Para eso todos los momentos son buenos. No hay el porqué esperar un día señalado para moverse un poco. Nuestra lucha debe ser continua, sin descanso. Y como el Primero de Mayo se encuentra en nuestra trayectoria, también ese día seguiremos luchando con tenacidad y ahínco, pero no yéndonos al campo a merendar y divertirnos echando globitos al aire, como suelen hacer ciertos... hijos de vecino, sino con actos de protesta y propaganda contra toda clase de villanías sociales, porque no consideramos ese día como fiesta, como tanto y tanto pazguato que a tal lo toman, demostrando así que no son otra cosa más que unos pisa charcas. Nosotros sigamos en nuestra brecha, y volvamos al Primero de Mayo a su origen, limpio y entero, luchando a cuerpo descubierto contra todo lo que redunde en tiranía. Tarea no faltará.

Los anarquistas no debemos malgastar el tiempo en fruslerías tontas. El tiempo es oro y hay que aprovecharlo bien. No busquemos los cuatro pies al gato. Vayamos al grano, sin hacer piruetas de ninguna clase. Que no nos diga nadie que también somos bailarines de cuerda. Equilibristas no, eso nunca. Luchemos sin parar un segundo contra viento y marea ; contra todo y contra todos los que pongan obstáculos en nuestro camino. Si nuestra meta es la anarquía, hacia ella encaminamos nuestros pasos por vía recta. Nuestra entereza y perseverancia es el faro que nos guía y no pararemos hasta ver cumplidos nuestros deseos : convivir con los demás seres humanos libremente y sin trabas de ninguna clase, que es vivir en completa anarquía.

Para alcanzar nuestra meta, nos queda mucha tarea que hacer, pero no hay que asustarse. El que la sigue la mata, dice el refrán. Y no sólo los obreros de España tenemos mucha tarea delante, no ; la tienen todos los obreros del mundo, tanto si son obreros manuales como si son intelectuales, ya que todos sentimos y padecemos el escozor del látigo y del yugo de la esclavitud. Nuestra lucha no puede parar. La lucha remoza y estimula. Hay que arrancarles a las aves de rapiña de la alta sociedad y privilegio, todas las reivindicaciones que se puedan, aunque sea poquito a poco, pluma a pluma, hasta dejarlas peladas por completo. Como al gallo de Morón : sin pluma y cacareando.

La paz entre el capital y el trabajo es una cosa tonta, propia de mentecatos. Capital y trabajo son dos elementos que se repelen el uno al otro, y se impone sin remedio la lucha de clases quieran o no, tenaz y contundente. Pero no hay que esperar al Primero de Mayo para exigir reivindicaciones a la avara burguesía ; es faena de todos los días, incluído el primero de Mayo.

Arranquemos el viejo vendaje y descubramos la purulenta llaga que padece el proletariado, antes de que ésta se apodere de él y lo mate. Esclavos del mundo : levantemos el hocico, que no es ningún pecado. A la lucha, proletarios del mundo, no perdamos un segundo.

Aprovechando este Primero de Mayo, no como día festivo, sino como cualquier otro día del año de rebelión y protesta contra todos los estamentos sociales tiránicos ; recordemos a los mártires de Chicago, y miremonos al espejo a ver si no nos cae la cara de vergüenza, sabiendo que aquéllos fueron ahorcados por exigir la jornada de trabajo de ocho horas, y que, ahora, después de transcurridos 82 años, los obreros de la fachendosa dictadura franquista trabajen 16 y 18 horas, y aun así no pueden salir adelante, debido a que se les paga una jornada agotadora, extenuante, de una manera vilmente irrisoria. Y no es esto todo. La crisis económica en España es más grave de lo que parece, pese a las baladronadas y alardes de la prosperidad económica como pregonan los jerifaltes de la pandilla franquista.

Todos los días van cerrando fábricas y talleres, lo que hace que vayan aumentando los obreros en paro forzoso, para honor y gloria de la dictadura. Y mientras que Francisquito envía un telegrama de felicitación al triunfo de la canción española en Inglaterra, a la famosa «La, la, la», en España mueren de hambre los obreros en paro forzoso.

Y demos gracias a las inversiones del capital extranjero de que no ha ido ya todo al abismo, porque las ratas que dirigen el cotarro español, han hecho tabla rasa del erario.

El pueblo deprimido y explotado, no debe hacer caso a follones y malandrines, y mirar sólo y exclusivamente para sí, levantándose airado exigiendo lo suyo propio, lo que por derecho le pertenece : el valor íntegro del producto de su trabajo.

Sabemos lo que son y a qué se reducen las mejoras inmediatas salariales : a un círculo vicioso, a picotazos nulos. No es una lucha entablada entre el capital y el trabajo, sino contra los trabajadores. Y sin embargo, la aceptamos. La aceptamos, de una parte, para ponernos a tono con el índice de costo de vida, y, por otra parte, para estímulo de lucha del obrero contra sus enemigos mortales capital y Estado, que le explotan y tiranizan sin ninguna compasión. Ahora mismo, en estos momentos de cruda y grave crisis económica, que los trabajadores en paro forzoso se amontonan formando una enorme pirámide, hay otros que trabajan 16 y 18 horas, y con todo eso no pueden salir del atolladero en que están metidos. No hay más remedio que desplegarse en guerilla. Motivos para ello nos sobran. No pidamos, exijamos la reducción de la jornada de trabajo a cinco horas, con un salario remunerativo para que el obrero pueda vivir de un modo decente y se descongestione el enorme para forzoso, vergüenza de los tiempos que corremos, que tanto y tanto blasonamos de seres civilizados. De esa forma, con una jornada de trabajo más reducida y salario a la altura del costo de vida, el individuo tendría más tiempo para recrearse en el estudio, arma eficaz para acabar de una manera positiva con el analfabetismo, no de la manera absurda y chabacana que quieren hacerlo por televisión.

Volvamos el Primero de Mayo a su punto de origen. Acabemos con absurdos festejos denigrantes. Dejemos de lado todo aquél que quiera tergiversar su origen para transformarlo en un mito o un dios, sea éste libre pensador o San José Obrero.

El Primero de Mayo es de origen anarquista. ¿Desde cuándo el bonifacio de San José Obrero ha ingresado en las filas anarquistas? Hay que ver lo que progresamos. ¿Acaso es esto el timo de las misas?

Todo lo que se hace a plazo fijo tiende a degenerar, a adulterarse ; se impregna de un progreso regresivo y da marcha atrás. Conduce un hecho real y concreto a un reacia abstracción. Así es como nacen mitos y dioses creados por el hombre, que se transforman en su centro y se lo tragan, anulando su personalidad, lo que ya está en camino de ocurrirle al Primero de Mayo, si no se reacciona a tiempo.

Primero la República lo declara Fiesta del Trabajo, y después los católicos reafirman dicha Fiesta. Y si antes se iban a echar globitos al campo, ahora se van a rezar a la iglesia.

Así marcha el mundo. ¡Qué asco!

Simplicio

FESTIVAL BENEFICO

Ponemos en conocimiento de nuestros lectores que los amigos cruz-rojistas celebrarán un Festival a beneficio de sus Obras Sociales, en el Palacio de la Mutualidad, el día 12 de Mayo de 1968, a las 2 de la tarde, con la participación de los siguientes artistas :

John WILLIAM, Rosalie DUBOIS, Trio «SORTILEGIO ESPAÑOL», Consuelo IBAÑEZ, Carlos MENDIA, BALLETS CATALANES, Juan VILATO y Felipe RAMOS.

Para retención de plazas dirigirse a :

Arolas, 11, rue Gerbier, Paris (11), Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10) o recogerlas en el Palais de la Mutualité el día del espectáculo.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C

ANTENA

ENCUESTA

MADRID. — Dicese que para contrarrestar la presión del sindicalismo de Estado y la infiltración comunista en las comisiones obreras, hase creado un organismo paralelo al sindicato vertical denominado Unión Sindical Obrera, el cual ha debutado en sus actividades efectuando una encuesta drigida a 274 000 trabajadores, y cuya consulta ha aportado las concreciones siguientes : Contra la orientación del sindicalismo oficial, 97 % de opinantes; el 70 % se declaran partidarios de una central única cuyas juntas sean elegidas directamente por los asociados (criterio el último que reune el 94 3/4 % de voluntades). Contra un sindicato con trabajadores, técnicos y burgueses mezclados, se pronuncia el 91 %. Datos que confiamos al lector a título de información, no para señalar la vitalidad de una USO para uso... determinado.

EL MALESTAR

MADRID. — La viuda del comunista Grimau, fusilado en 1963 en Carabanchel, ha reclamado de las autoridades el sitio exacto en que se halla enterrado su marido.

En León, Madrid, Sevilla, Barcelona, etc., aparecieron cantidad de pasquines convocando a los trabajadores a manifestación para el 1º de Mayo.

En Gavá (Barcelona) los 500 obreros de la fábrica Rockwell Cerdans se han negado a desocupar el establecimiento en protesta del licenciamiento de cien compañeros. En la empresa Avelló de Gijón ha ocurrido lo mismo. En ambos casos los obreros han sido violentamente desalojados por la policía.

En Barcelona hay sindicalistas detenidos por distribuir hojas clandestinas. Otros ocho proletarios han sido encarcelados por reunión ilegal celebrada en Hospitalet.

En Sevilla los obreros de la Hispano Aviación se declararon en huelga de brazos caídos para protestar contra la detención de dos compañeros suyos.

Varios intentos de manifestación habidos en Madrid, Sevilla y Barcelona fueron atacados por la policía el lunes 22 de abril.

PROXIMA REAPERTURA

MADRID. — Por dimisión del catedrático Isidro Martín, el rectorado de la Universidad ha sido confiado al doctor José Botella. La Universidad — se asegura — será reabierta el 3 de mayo, salvo contraorden.

AREF, EL «SOCIALISTA»

BAGDAD. — En una entrevista sostenida con el embajador de Franco, el jefe del Estado de Irak, Abdel Rahman Aref ha declarado «que Irak rinde homenaje a España por la posición pro-árabe que ha adoptado con respecto al problema de Palestina Irak, gobierno y pueblo — ha añadido — quieren desarrollar sus relaciones con España y con los países de la América Latina. La lengua española nos será utilísima para explicar a los pueblos de América latina que nuestra causa es justa y para refutar las mentiras de la propaganda israelita.»

De las mentiras de la propaganda franquista el «socialista» Aref no se preocupa.

A CUALQUIER COSA SE LE LLAMA SOCIALISMO

ARGEL. — El gobierno ha decretado el servicio militar obligatorio de dos años comprendiendo a los jóvenes de 19, 20 y 21 años. Entre las consideraciones que formula la ordenanza figura la siguiente: «El servicio nacional comporta una participación efectiva y entera de todos los ciudadanos a la realización de los objetivos superiores de la revolución. del interés nacional, del funcionamiento de los diferentes sectores económicos y administrativos, así que a las necesidades de la defensa nacional.» Bien entendido, los llamados a filas dependerán de la jurisdicción militar.

BARBARIE DICTATORIAL

MANAGUA. — Se ha sabido que el día 5 de abril dos soldados del presidente Somoza arrojaron al cráter de un volcán a David Tejada Peralta, presidente de la Asociación de Estudiantes de Derecho. Semejante crimen ha causado tanta sensación en el país, que el dictador ha ordenado una encuesta policiaca para «indagar» el asunto.

EL PASEO DE GRACIA PERDIO LA GRACIA

BARCELONA, (OPE). — El transeúnte se da cuenta de que en las calles céntricas como el paseo de Gracia, Rambla de Cataluña, Muntaner, Balmes, etc., se ven muchos pisos por alquilar nunca vistos desde hace treinta años. Y algo tanto o más significativo, hay muchos comercios con el cartel de «Se traspasa», ya vacíos algunos, otros locales desahuciados, con telarañas, cosa nunca vista en el paseo de Gracia, pero que se ven ahora desde hace ya varios meses. Total que corre poco dinero y el que circula se dedica exclusivamente a comidas y satisfacciones.

ALUD POLICIACO

MADRID. — La policía destruyó en las oficinas de la Compañía de Publicidad Z. Y. X., 284 ejemplares de un libro que trata de las huelgas. Son varios los libros publicados por esta firma que han sido secuestrados en los doce últimos meses por orden del ministerio de Información y Turismo.

La revista «Cuadernos para el diálogo» ha sido multada con 50.000 pesetas por haber insertado «La responsabilidad histórica del poder judicial» y «Las limitaciones de la libertad de expresión».

LA REPRESION

BARCELONA. — Los catorce obreros detenidos el 21 de abril han ingresado en la cárcel acusados de propaganda ilegal. Los perjudicados se llaman Manuel Romero, Jaime Barluenga, José A. Morales, Ramón Guillamón, Jaime Valls, Alfonso Olivares, Narciso Sampere, Mateo Minguillón José Monrondo, Avelino Agudo, Purificación Fernández, Felipe Cruz, José Palomos y Manuel Toledo.

ASALTO EN BADALONA

BARCELONA. — En la vecino ciudad de Badalona ha ocurrido un atraco a mano armada en la Caja de Ahorros de la Sagrada Familia. Los atacantes, que se llevaron 130.000 pesetas, no han sido habidos. Según rumores, los asaltantes se sirvieron de pistolas de plástico.

TACTICA INSOLITA

MADRID. — Para protestar de un rechazo sufrido en el Sindicato Provincial Metalúrgico, los trabajadores de la A. E. G. Ibérica de Electricidad salieron de la factoria a la hora del bocadillo y se colocaron — y mantuvieron — a centenares de cara a la pared durante media hora, como indicando la situación verdadera del proletariado español.

EL MONUMENTO A «CLARIN»

OVIEDO. — Ha sido reinaugurado el monumento al escritor Leopoldo Alas (Clarín), que había sido dinamitado por la Falange durante el verano de 1936.

OPINANDO

Consideraciones del momento

AHORA que las delicadas operaciones del corazón llevadas a cabo por el famoso doctor Barnard, que tanto dieron que hablar, van pasando un poco de actualidad, bien podemos hacer algunas consideraciones de neófito en la materia, antes que otras, ya anunciadas, se realicen.

Ese hábil cirujano decidido, debió ser también, o lo han hecho después, un no menos hábil y buen calculador. Y decimos esto porque de todos es sabido que si hizo un viaje a los EE. UU. — y otros varios más — fue gracias a un «donativo» de cinco mil dólares (dos millones y medio de antiguos francos) de la cadena radio-televisión americana C. B. S. Ello a cambio de ciertas facilidades para poder filmar en el hospital donde operó dicho doctor.

Entre tanto la otra cadena americana N. B. S., hizo más: un contrato en regla con el enfermo Philip Blaiberg. Por cincuenta mil dólares (25 millones de francos viejos) adquirió la exclusiva de filmar en el hospital. Pero Blaiberg nada dijo al doctor Barnard. (Como éste tampoco había contado con aquél a lo visto). De lo que resultó dualidad de negocio. Transacciones, amenazas; intención de entregar la mitad al cirujano y promesa de dar un poco a la familia del mulato cuyo corazón sirvió para el injerto, todo a cambio de la exclusiva de filmar al operado una vez fuera del hospital también...

A todo eso, y sin duda más, se presta hoy la ciencia (no sólo por falta de conciencia solamente, sino que faltada de medios económicos al mismo tiempo) y el enfermo — y su familia — para obtener dinero, honores, fama, renombre y hacerse popular asimismo.

Sucios negocios y componendas con bien poco escrúpulo de la época actual.

Hoy de todo quiere sacarse beneficio; todo lo explotable se aprovecha, nada se desperdicia cuando de amasar una fortuna se trata. La dignidad importa poco, o nada, el caso es medrar, subir, alcanzar la meta de lo que se proponga, como sea, sin parar en mientes ni en nada.

Eso de las operaciones del corazón sigue dando mucho que hablar por otra parte. Porque resulta que si en unos países hay que esperar un tiempo legal y largo antes de poder servirse de un miembro u órgano del cuerpo de una persona muerta, en otros no es así, al extremo de que se llega a dudar de que en ciertos casos, si el muerto hubiera podido salvarse él mismo, antes de aprovechar parte para reparar a otro cuya vida está contada y limitada a días u horas solamente.

A tal fin se nos recordó el «caso» de una joven de Turín, Lucía Longo, de 21 años, la cual parece ha muerto, su corazón ha dejado de latir cien veces antes de restablecerse por completo. A los seis días de operada por el profesor Angelo Acitesdato, ayudado por 17 cirujanos más, su corazón dejó de palpitar. Se la reanimó con ayuda de un aparato especial, el «cardiomonitor» (700-800 voltios). Durante los 15 días siguientes, su corazón se paró como decíamos, hasta cien veces, siendo cada vez reanimado y puesto de nuevo en marcha. Lucía curó del todo y regresó a su casa de Bari.

¿Y si considerándola muerta los médicos se hubieran servido de su cadáver para obtener ciertas piezas de recambio para otro enfermo? (Conciencia profesional y secreto idem aparte). Claro que allí, en Turín, posiblemente no hubo ofrecimientos importantes que pudieran tentar a los interesados. O acaso éstos se negaron a ello; es algo que no hemos tratado de averiguar. Lo que es indudable es que uno se halla cada vez más angustiado. Unas veces porque al llegar a edad avanzada, el individuo en sí puede ya interesar poco, o nada. Otras, porque parte de él, todavía caliente (fresco dicen los italianos, creo) pero difunto, puede servir para reparar a quien no quiera abandonar este pícaro mundo ni siquiera con la promesa formal de ir derecho al paraíso...

Otras consideraciones caben también. Para hacer un trasplante o injerto de miembro de una persona a otra, se tienen en cuenta toda una serie de factores médico-técnicos determinados y sin los cuales la operación puede ser un fracaso. El medio ambiente y un sinfín de medidas y cuidados han de ser estrictos. Aun así, varios casos han sido de resultado negativo o contraproducente. Pero lo que no se tiene en cuenta que nosotros sepamos, en lo referente al injerto de corazón, es la contextura moral del que ya de recibirlo y la del donante — eso de donante es un decir — mientras vivió. Y por lo tanto habría de ser esencial, básico, algo así como lo es la categoría de la sangre entre donadores y enfermos graves en las transfusiones de ese líquido vital sin lo que éstas son ineficaces o vitales.

Porque sería peor el remedio, si a un enfermo incurable de carácter bueno, afable, de «buen corazón» pero que éste ya no aguanta más, le endilgan el de otro detestable por su comportamiento social: agresivo, cruel, guerrero, dictador, avaro, y que alguna o todas esas cualidades las fuera adquiriendo el beneficiado, una vez afirmado en él, el corazón del otro.

De eso se habla poco. No sabemos si ello es o no posible; acaso haya que esperar largo tiempo para saberlo con certeza. Sin embargo no estaría de más tenerlo en cuenta. Porque para renovar en sentido regresivo las cualidades humanas, maldita la gracia. Volvería entonces a plantearse un debate parecido al que se viene sosteniendo alrededor de la eutanasia. Y si resulta difícil declararse por o contra la eliminación de seres humanos condenados a enormes y prolongados sufrimientos físicos, ante la impotencia de la ciencia médica actualmente, en lo que venimos considerando es algo diferente. Lo único que por el momento se puede alegar, es que los cirujanos no están todavía en condiciones de elegir por falta de abundancia de órganos a su disposición, máxime desconociendo los efectos y si hay adaptación o alergia de parte del operado.

Aparte las citadas, hay sin duda otras consideraciones que a los profanos se nos escapan.

Un completo examen de conciencia por parte de médicos, cirujanos, público, prensa y radio-televisión, no estaría de más. El sensacionalismo, hoy tan extendido y aceptado en demasía, sólo conducirá más pronto a un mayor embotamiento de los cerebros, de lo que resultarán nuevos enfermos, nuevas técnicas y quién sabe si no acabaremos por convertirnos en simples «robots», o en animalitos a la disposición de esa ciencia que, incontrolada, acabará de imponerse al mundo, junto con la tecnocracia que a pasos de gigante ya lo viene haciendo sin que halle siempre quien la responda adecuadamente.

Julián FLORISTAN

Marzo, 1968.

Los clericales

(Viene del número 502)

Los meses transcurren sin grandes manifestaciones hasta que...

«En 1919 falleció en Fátima, víctima de una neumonía el pequeño Francisco y en mayo de 1920, en el hospital de D. Estefanía, en Lisboa, la pequeña Jacinta, de pleuresía purulenta (...) el Barón de Alavaiázare y otros aristócratas no lograron el proyecto de transportar en procesión el cuerpo de Jacinta hasta Fátima por haberse opuesto el pueblo liberal.»

Pasan los meses y en mayo de 1923 el semanario republicano «A voz do Povo» de Leiria, que no fue desmentido, anunciaba que el dinero recibido el día 13 del mes ascendía a 200 contos. Hay que notar que ningún dinero así recaudado fue destinado a obras de refección de que necesitaba la iglesia de Cova, sino que iba directamente, el mismo día 13 de cada mes, al propio obispo.

«En 1922 la pequeña capilla levantada en Cova de Iria es destruida por un incendio atribuido a los liberales; pero lo que es verdaderamente significativo es que la imagen, — que poco antes del incendio se hallaba en la capilla — fue retirada y transportada a casa de Manuel Carreira, de Monte Redondo, que todos los 13 de cada mes hace el viaje hasta Cova de Iria y regreso. Confesó Carreira haber visto, en la noche del incendio, una luz en la capilla, lo que no era costumbre; lo que es extraño es que siendo él el guardián del templo, no diese importancia al hecho. (...).

En esa época ya estaba terminado un pozo enorme que el obispo de Leiria mandó construir para recoger las aguas pluviales para venderlas al público como remedio contra el cáncer, diciendo que es manantial natural, lo que es un engaño desvergonzado. El principal promotor e interesado es el propio obispo de Leiria, quien constituye una comisión para averiguar la «veracidad del milagro» y organizar el proceso de acuerdo con las leyes canónicas. Comisión que fue formada por numerosas personas incondicionales revisadoras de la Iglesia. (...) La multitud que va a Cova da Iria está compuesta de diferentes clases. Los creyentes ingenuos y simples arrastrados por la creencia; los negociantes de comidas y bebidas y los vendedores de rosarios, imágines, etc; los descreídos, los politicantes; unos solos, otros con las familias o amigos, la mayoría gente ruda, que viene de tierras lejanas donde domina el espíritu fanático y reaccionario. Fátima es hoy en el país una etapa de la reacción, que se sirve de ella como punto de apoyo para su resistencia. Si las manifestaciones se producen con tanta fuerza es debido a que las fuerzas militares no llegan a tiempo para evitarlas (...). ¿Como podía dispersarse con la fuerza militar una reunión de más de 50.000 personas? La sangre correría y no serviría más que como arma terrible contra el gobierno y contra el régimen. La reacción va triunfando, hipócritamente, y la libertad pierde terreno, haciéndole concesiones. Aquélla está fuera de la ley y conviene ponerla al paso. Pienso que hay manera de yugular la reacción en la Cova da Iria. La medida más lógica es que se tomen las carreteras que van hasta Cova da Iria y que se anuncie la presencia de tropas en tal lugar para impedir las reuniones. Haciendo esto durante algunos meses estoy seguro de que la reacción sufrirá gran golpe, dejando la pretensión de ser un Estado dentro del Estado. (...)

Salud y fraternidad, *Artur de Oliveira Santos.*

El autor de este informe murió el 27 de junio de 1955.

***

De los extractos que preceden se desprende que las autoridades republicanas de la época cometieron la falta de excesiva condescendencia con una secta que no acepta ninguna clase de diálogo, a partir del momento en que se siente con fuerzas suficientes para yugular cualquier pensamiento ajeno. Así se pierden las batallas que se quieren evitar. A los 50 años de distancia son perdidas dos veces: material y físicamente. Luego, enterrados los vencidos bajo un monte de calumnia, de odio y de desprecio.

Despierten los dormidos, pongan ojo avizor los optimistas y galvanicen sus mentes los pesimistas. Es cuestion de no dejar avanzar a la reacción.

FERNANDO FERRER

COMUNICADOS

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Hersevauge : Vicente Villagrasa, 10 frs. *Roanne* : Antonio López, 10. *Tijeaux* : Cándido Cacho, 10. *Mazamet* : H. Jiménez, 10. *Liguy-Châtel* : Vicente Orts, 4. *Peynolles* : Leonor Alvarez, 5. *Aix-en-Provence* : Juan de Orán, 10. *París* : R. Bermejo, 10. Berthe et Jacques, 10. *Fresnes* : Torralba, 5. José Duarte, 5,50. Total : 89,50.

S. I. A.

Solidarité Internationale Antifasciste, section de Lorient

Réunion tous les derniers mercredis de chaque mois à 19 h. 30 au bar « Les Platanes », rue Maréchal-Foch, à Lorient.

F. L. DE BURDEOS

Gran conferencia, para el domingo, día 19 de mayo, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lanlande, a cargo del compañero Miguel Celma, que versará sobre el tema: «*Itinerario de Camus*».

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours, invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 12 de mayo a las 9,30 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE DRANCY

Convoca a asamblea para el 12 de mayo. La importancia del orden del día indica que nadie debe quedarse en casa.

F. L. DE ROANNE

La reunión mensual ordinaria se celebrará el día 5 de mayo a la hora de cosumbre.

F. L. DE PARIS

Secretaría de Cultura y Propaganda

Domingo 5 de mayo a las 10 en punto, 2a parte de la conferencia de Fernando Valera: «La Novela del destierro».

F. L. DE DREUX

Habiéndose suspendido la asamblea ordinaria del 7 de abril, para facilitar a los compañeros la asistencia a la Mutualité, quedan invitados a la asamblea ordinaria que se celebrará el domingo 7 de mayo a las 10 de la mañana en el local de costumbre.

GALA ANNUEL

du Groupe libertaire Louise Michel au Palais de la Mutualité, 24 rue St-Victor, Paris (5).

Vendredi, 10 mai à 20 h. 45, avec

LEO FERRE

dans ses nouvelles créations.

ANNE VANDERLOVE

et un magnifique programme animé par Martial CARRE du Caveau de la République.

Retenez déjà votre place : Librairie Publico, 3, rue Ternaux ou 24, rue Ste-Marthe ou Palais de la Mutualité. Prix : 10 F.

ARTE Y LETRAS

Entrevista de importancia el sábado 4 de mayo.

CONFERENCIA EN MARSELLA

Organizada por las Federaciones Locales de Saint-Henri y de Marsella, de la C. N. T., tendrá lugar, el domingo 5 de mayo 1968, a las 9,30 de la mañana, en la Vieja Bolsa del Trabajo, 13, rue de l'Académie, Marselle ((1er), a cargo del compañero Cristóbal Parra, que disertará sobre el tema: «Antecedentes de las luchas obreras y sus perspectivas actuales».

CONFERENCIA EN LIMOGES

El comité de Alianza Sindical, os invita a la conferencia a cargo del compañero J. Muñoz Congost, con el tema : «La Alianza Sindical Española y los Problemas de España» que tendrá lugar en la gran sala del local de Force Ouvrière, 56, rue Montmailler, el domingo día 12 de Mayo a las 9 y 30 de la mañana.

La asamblea queda aplazada por coincidir con la fecha de la Conferencia.

S.I.A. SECTION DE BREST

Les camarades de Brest sont priés d'assister nombreux à l'assemblée générale du dimanche 5 mai, 10 heures, précises, Maison du Peuple, 1e étage bureau 10. Questions importantes.

(S. I. A. quisiera tener correspondencia con los compañeros españoles de Laval y Rennes. Dirigirse a Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29 N Brést. Asuntos de organización).

UNA CANA AL AIRE

«Hoy día primero
del mayo venturoso del obrero.»
(Gori-Prat)

SINYOL era el protagonista y varios compañeros los actores. La casa, la del futuro grupo «Jóvenes Libres», de vida intensa y breve, pero origen del movimiento ácrata de 1913 hasta el fin de la epopeya de 1936, en la localidad de marras.

Daban Sinyol y compañeros suyos el boceto poético-dramático «1º de Mayo», ante una corta concurrencia de primero-mayistas de todo el año. Personal de edad varia, con acentós juveniles en «ellos» y «ellas», los que la cuaresma les había cerrado la puerta del baile. La venganza del elemento joven era el anticipo de libertad integral con recurso a Gori (autor) y Prat (traductor), en un aliento primaveral humano: el «1º de Mayo» anarquista.

El infrascrito braceaba entonces entre la niñez y la pubertad, entre la realidad y la poesía, no cabiéndome duda de la influencia que la segunda ha ejercido en mi siquis; sentimiento que no se aleja, mejor: que se acrecienta a medida que lo vivido se ahuyenta, envuelto en el velo acristalado del recuerdo.

Hay prueba palmaria de que hemos sido niños y jóvenes. Hay prueba de que niñez y juventud de aquélla, queda hasta el fin de una existencia consecuente consigo misma. ¿El materialismo? ¡Bah! Monsergas, derivaciones inodoras, de W. C. En la huelga tal conquistamos aumento de salario, que los tenderos absorberían al compás nuestro, tragancio de pollo en vez de arenque. Todo para las cajas avaras y para... el W. C. El arenque nos hacía soñar en el pollo, y el pollo en el arenque, círculo vicioso y viscoso que no palia siquiera el problema. En cambio, una hora de descanso arrancada a la sociedad burguesa, nos proporcionaba un cacho evidente de anarquía, sesenta minutos de salud y libertad para quienes sabíamos hacer buen uso de la ventaja.

Hermosura de aquellos días, verdes y perfumados con ideas sentidas. Hoy, el «1º de Mayo» de Gori se ganaría un ridículo ante un publico zazú, ridículo de nacencia. Hoy, una expresión de puro anarquismo ocasionaría un vacío de sala, por público presuroso de banalidades modernas, o que tal lo fueron en los tiempos no olvidados — y por tanto reproducibles — de la emperatriz Skrophulosis.

Hoy se corre con furor galgo tras el talismán dinerista cuando en 1º de Mayo (el parnásico, el vidente, no el procesionista, no el cañonero de plaza roja) la moneda era sonrientemente detestada. Napoleón, para embolsillarse Europa, reclamó tres veces Dinero, como luego se reclamó tres veces Hitler y otras tantas Franco. Ya se vio, en nuestro favor, como el propio Pietro Gori, Tarrida del Mármol, los Reclus, Salvochea, los tres José convergentes: Codina, Gené, Viadiu, y tantísimos otros, menospreciaban la moneda con tenerla, tentadora, a su alcance.

¿Por qué lo hicieron? La juventud de hoy es incapaz, salvo casos «clínicos», de comprender una generosidad así de abierta, una actitud tan desprendida, una juventud tan desencadenada, tan libre. ¿Que los tiempos han cambiado? Sofisma. Los estómagos se han desarrollado; las ideas de la burguesía nos han conquistado. «Juanita la buena cocinera» le ha ganado la partida a «La conquista del pan», y una licencia gasófila de «pilar» o de «pasionaria» aventa, por ahora, en España, el influjo de Espronceda, de Luis de Tapia, e incluso de García Lorca. ¡Ah, la atracción del naipe, del coctail, del «faria», del «grill-room», del asfalto bajo ruedas, de la dama rateada y de recambio!

Fuera del 1º de Mayo no hay idea, sino regreso, desmesura, voracidad, sometimiento. Con el rechazo de la frugalidad, del dominio de sí, del enfoque hacia el dominio natural superado, no queda sino lo banal, lo cursi, lo retroactivo, lo estúpido, lo tragicómico. Con la búsqueda loca del dinero se pierde la idea, se pierde uno mismo, se agrisa, se desmoraliza, se afiema.

Cuando Sinyol y los suyos dieron la versión primo-mayista ante un público que acudió a «ver» lo que sentía, los mayores ganaron juventud y los jóvenes se dieron cuenta de que realmente lo eran.

Y los que quedamos seguimos siéndolo, por estima al pasado, al presente, al futuro.

Siendo, el futuro, ese 1º de Mayo goriano aún inexperimentado.

JUAN FERRER

TRIBUNA JUVENIL

C. N. T. S. T. V. U. G. T.

PRIMERO DE MAYO

La Alianza Sindical a todos los trabajadores españoles

En casi todo el mundo, el 1º de Mayo se ha convertido en fiesta oficial. En España conserva su carácter de lucha dramática contra el capitalismo, cuya expresión política es el régimen totalitario franquista implantado con la decisiva ayuda del fascismo internacional y sostenido por los Estados Unidos de América del Norte a cambio de convertir a nuestro país en santabárbara atómica y en sumisa colonia financiera del capitalismo yanqui.

Pero el régimen franquista ha entrado en período agónico merced a sus increíbles inmoralidades, injusticias e incapacidad administrativa, quedándole provisional y relativamente sólido el aparato represivo que utiliza contra los obreros que luchan por el pan y la libertad para todos.

En España (como también en Polonia y en Checoslovaquia), se ha iniciado el gran combate por la libertad, pues la libertad se reclama allí donde no existe, y nadie será capaz de contener el movimiento liberador.

La clase obrera ha iniciado la decisiva pugna para franquear al país las puertas de un porvenir sin sobresaltos ni injusticias, por saber ya de sobra que ni el bienestar ni la libertad se obtienen cruzándose de brazos por indiferencia o resignación, ni colaborando directa o indirectamente con el régimen podrido y sus tentemozos «sindicales».

Quienes preparan la continuación del franquismo con otras etiquetas, encontrarán enfrente a una clase obrera dispuesta a recobrar una vida digna, encabezada por ALIANZA SINDICAL, síntesis del único sindicalismo español no adscrito ni sometido a un Estado cualquiera ni a otros intereses que a los específicos de la clase obrera.

Pierden el tiempo quienes gozando de la benevolencia a eclipses del régimen y apoyados en Estados foráneos o en grupos capitalistas nacionales o internacionales, se esfuerzan en crear organismos llamados sindicales sin otro objeto que desorientar a la clase obrera y debilitar la fuerza potencial y la fuerza efectiva del único sindicalismo auténtico representado por ALIANZA SINDICAL.

Los trabajadores expulsados de su propia patria por crueles e idiotas gobernantes, somos solidarios de la lucha de nuestros hermanos del interior y proclamamos nuestra firme voluntad de seguir luchando por la DEMOCRACIA POLITICA y por la DEMOCRACIA ECONOMICA, es decir, por un cambio fundamental de las estructuras económicas para establecer una sociedad donde impere la justicia, concertados y unidos dentro de ALIANZA SINDICAL, única forma de que en nuestro país haya

PAN, PAZ Y LIBERTAD

París 1º de mayo, 1968.

Confederación Nacional del Trabajo. (24, rue Ste-Marthe, Paris, (X).
Solidaridad de Trabajadores Vascos, (50, rue Singer, Paris, (XVI).
Unión General de Trabajadores. 198, Av. du Maine, Paris, (XIV).

AIRE LIBRE

Sesenta «golémicos» y «peñalibristas» salieron de París acomodados en un cochazo de 60 plazas. El altavoz del vehículo no tuvo tiempo de funcionar, acobardado por tanta explosión juvenil (los del fondo) y tanta jota expresada con maña, por mañas.

El lugar normando escogido fue magnífico y verde. «Verde que te quiero verde — verde de prado y maleza — verde de verde cabeza.»

Para llegar, mucho floreo de árboles, arbustos y hierbas presumidas. Hermosa asamblea.

En el prado gran amistad y bastante bullicio. Representaciones escasas, pero importantes, de Normandía: Evreux, St-Etienne de Rouvray, Bernay y Gaillon. Drancy estuvo, en muchachas y ex muchachos, espléndidamente representado, y Combs-la-Ville con una sola unidad concretada en el amigo Farolero de Atocha. También Choisy y Versailles dijeron ¡presente!

El castillo del lugar fue muy visitado, y escasamente elogiado. Grupos sólo de diez curiosos, tal vez para no comprometer la solidez del piso.

Comidas, con intercambio de manjares. Pocos comieron cuanto trajeron, para catar cocinas ajenas.

Juegos y cantos, éstos muy intensos, pero nadie ganó el concurso. Sin embargo, tres hernandecinas nos arrobaron con canciones magníficamente armonizados. Habrá que reoír a este trío en la Peña Racionalista.

El tiempo se añadió a los juegos, con el si llueve o no llueve. Jamás excursión alguna contempló las nubes como la nuestra del 28 abrileño.

Todos quedamos satisfechos de la jornada. Solamente una vez oímos el inevitable «¡no hay derecho!». Y había razón, puesto que todo el mundo estaba sentado. — F.

COMISION DE RELACIONES DE RHONE-LOIRE

Esta Comisión se dirige a todos los militantes, adherentes y simpatizantes en general, para comunicarles que l día 12 de mayo tendrá lugar en Villeurbanne, Palais du Travail (Place de la Libération, en los Gratte-Ciel) un mitin de Alianza Sindical.

Este mitin compañeros, no será un mitin más. La Comisión de Relaciones en conjunto con la U. G. T., ha creído necesario organizarlo para salir al paso públicamente a actividades confusionistas que se intentan desarrollar en Lyon, para desprestigiar las organizaciones sindicales clásicas de España en el Exilio.

La Comisión de Relaciones cree firmemente y así lo espera, que los hombres de la C. N. T. que no admiten otro sindicalismo que no sea el revolucionario, estarán presentes ese día.

Compañeros de la C. N. T., por nuestro sindicalismo, por nuestras ideas, por la Alianza Sindical:

Todos a Lyon (Villeurbanne) el 12 de Mayo a las 9 de la mañana.

La Comisión de Relaciones

DISCOS

1º de Mayo. ¿Te has dado cuenta, compañero? Mayo de acontecimiento; hay que dar el mes con mayúscula: Mayo, como Julio, el del día 19, el de la réplica anarquista a la sublevación de la Falange.

Hay días y títulos predestinados, señeeros, determinantes; el mencionado 19 de Julio de 1936, y el otro: el 25 de Julio de 1909 contra la guerra de Marruecos. Ahí es nada: una revolución antifascista, y otra antimilitarista. Todo anarquista, aunque las crónicas burguesas y comunistas, tan charlatanas, no se ocupan de ello.

¿En nombres? Este, sugerente y prometedor: Tierra y Libertad, equivalente a un programa de reivindicación completo. El hombre libre sobre la tierra libre. A veces el contenido de una hoja (la de Madrid, la de Barcelona, la de Méjico) puede ser inferior al enunciado. Abnegados los redactores que, bajo un título superior, se obligan a escribir cosas superiores.

Otro título bravo y preciso: Terra Lliure. ¿Qué más exacto y hermoso que el enunciado de tierra libre? Solamente esa voz (catalana, castellana o no importa en qué fonética humana, en la ocasión, catalana) causa emoción en Barcelona, Menarguens, Tuixent y rodalles, es decir, en la marina, en el llano y en la montaña. Saboreado el título, el resto es pura secuela.

¿Y el 1º de Mayo? Fecha más acertada, imposible imaginarla. Es el día más verde - perfumado, más levantacorazones. Es un extracto de Primavera, es quintaesencia del ensueño aplicable a la vida del hombre. Todo florece y huele en la Natura, el día asciende, la luz brilla nítida y penetra en el espíritu. La persona se ve librada del pesaroso invierno, e incluso el sér malvado percibe cómo en sus adentros los escarabajos del alma andan dispersos y alocados.

El 1º de Mayo fue bien escogido, hermanos mayores de Chicago. Hermoso fondo para una idea hermosa. Con vuestro sacrificio marcastels, en el calendario, un día anarquista, día anarquista que se repite todos los años. Y se repetirá hasta que el año entero se convierta en 1º de Mayo.

DISCOBOLO

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

DIA 31 DE ABRIL

PARECE una farsa, sin que fundamentalmente lo sea.

El 31 de abril escapa al 1° de Mayo y en el fondo deja a éste sin mácula. El Primero de Mayo devolvió la esperanza internacional a los trabajadores una vez fracasada la A. I. T. por disidencias finalistas y tácticas. Con las Ocho Horas en alto la Internacional revivía con señuelo anarquista. Una vez más el espíritu ultrancista de nuestros hombres se afirmaría mundialmente, provocando frondas de revolución social. Mientras tanto, el marxismo se acomodaba al modo de ser capitalista, al parlamentarismo, contribuyendo al rejuvenecimiento de las leyes ancestrales. Lejos de minar los cimientos de la sociedad capitalista, el marxismo adaptado a la circunstancia cooperaba a la eternización de aquélla.

Mas con los años la condición obrera ha mejorado en los países industrializados, más por la lucha empeñada del sindicalismo anarquizado que por el beneficio social aportado por los adelantos. El combate franco, frecuentemente doloroso, sostenido por los sindicatos obreros no conformistas, dio el aldabonazo que, por susto, preparó a las clases gobernantes y pudientes a las concesiones que hoy el obrero disfruta. Miles de cadáveres el proletariado ha dejado por el camino, siendo ellos carne de su carne, ejemplos humanos de alta alcurnia revolucionaria para un fin igualitario. Por su querer, gobernantes y pudientes aún permanecerían en el estadio de una sociedad con amos absolutos y parias irredimibles, siendo el anarcosindicalismo quien se lo ha impedido. En España, en 1856 ya se da el caso de sacrificio de un Juan Barceló, obrero judicialmente asesinado para evitar en el mundo trabajador una disposición de rebeldía consciente y reconstructiva, y casos como éste tendríamos más de diez mil en toda la Península. Hay los 500 anarquistas inmolados en las calles de Barcelona y los muchos más de Andalucía en diferentes épocas, desde los homicidios reaccionarios de la Carraca de Cartagenaa los mártires de Jerez de la Frontera, del Parque de María Luisa y Casas Viejas. Hay víctimas propicias en toda la Península para calmar el miedo de curas y burgueses, de aristócratas y carlistas, siempre afanosos de adhesión gregaria del proletariado a la causa adversa de su enemigo. «¡El obrero ha venido al mundo para trabajar y sufrir!», no para otra cosa. Se le da salario para que coma y trabaje, igual que a la caldera se le da carbón para que vaporice el agua. La caldera no protesta y el obrero debe hacer lo mismo, sin prurito de personalidad alguna. ¡Ah!, pero a veces la caldera estalla y a la multitud obrera puede ocurrirle lo propio, de donde la promoción conservadora de movimientos social - reformistas, más la erosión totalitario-bolchevique provocada en el movimiento revolucionario obrero que, aunque trastorne las bases de la propiedad privada, deja a ésta inmanente, junto con el principio de dominaciun representado por un Estado amasijo de burócratas y mandones que vienen, tras la revolución, a ocupar la plaza de la burguesía.

Toda esta degeneración triunfante la podemos observar en cada 1° de Mayo, ¡en cada 31 de abril!, aplicando una ojeada objetiva sobre cada país representativo de la precaria fuerza de más de 300 millones de obreros organizados, a saber:

España. San José Obrero, visto que la imposición de un 2 de mayo guerrero no cautivaba a nadie. San José Obrero para esquivar una fecha señera, el 1° de Mayo, internacionalmente holgada. San José Obrero como premisa de sumisión de los trabajadores a la dictadura fascista del general Franco. Pero éstos no se someten y quedan en el panorama social español como promesa de rebeldía. Preservémosla.

Francia. Procesiones laicas, sindicalistas, de tres sindicales cada cual por su lado recabando del Estado la aceptación de un programa lírico de reivindicaciones, magnífico para que los líderes llevan a apacentar de vez en cuando a los crédulos rebaños. Con añadidura de gritos vietnamínicos, y etc.

Inglaterra. Fiesta general con oficios evangélicos y reuniones laboristas (que no laboriosas) en las que los diputados «obreros» darán cuenta de los esfuerzos que dedican a la continuidad del gobierno y a la salvación de la libra.

Bélgica, Holanda, Suecia, Noruega, etc. Concentraciones sermoneras, de reafirmación socialdemócrata, para un contacto líderes-liderados y el consiguiente recuento de votos.

Alemania de Occidente. Afán de quietud, vigilancia de la domesticidad proletaria y atención a posibles infiltraciones comunistas cual ha ocurrido en Berlín-Este con motivo de los incidentes estudiantiles. Estrangulación, lo más posible, de todo renacer anarquista, sin violencias, usando brujerías souchy-rudigerianas, tan indicadas para resultados deletéreos en el Movimiento libertario.

Estados Unidos de América. Demostración de unidad obrera dirigida. A la calle, trece millones de cotizantes, de creyentes, de liderados, de sometidos a la democracia sindical con multimillones de dólares en Banca. Tolerar los esfuerzos de guerra, los impuestos de guerra, el envío de hijos a la guerra. Hay que internacionalizar la Democracia, aun a riesgo de sostener dictaduras como la de Franco.

U.R.S.S. Demostración militarista en la Plaza Roja, como nunca pudieron imaginarla los zares. 60 millones de proletarios renovarán en los sindicatos su promesa de quietud obligada, su profesión de fe masiva, de masa, de bulto inmenso, coloreado de rojo. Libertad ¿para qué, rigiendo la del buey capado y resignado? Viva, además, el internacionalismo rusificado.

China. 200 millones de sindicados en lugar de 60. Masa enorme en todas partes. Imposible andar por las calles con tanta carne fervorosa, o temblorosa, por el ídolo. Mao, Mao, Mao. Malo. El capitalismo es el enemigo, y la Rusia comunista-imperialista; y los chinos no maoístas. Mao es fiel a sí mismo, y a la patria, y al Estado, en tanto él lo regente. Con la bomba atómica en mano, Mao es sonriente; y el pueblo: Mao, Mao, Mao. Malo. Con tanto irredentismo vociferado, guerra mundial en puerta.

Repúblicas Populares. Con protestas impopulares, pero mayoritarias. Sindicalismo abyecto, como en todas partes, pero con gérmenes de discordia, con crepitación de la base comunista impuesta, que no admitida. Alerta a la apisonadora moscovita...

Cuba. Azúcar, tabaco, café y revolución. Cacao, rumbita y ron. Un millón de zafreños arriba y abajo, cantando ñoñeces y dormilerías. ¿Habrá renacer, en Cuba? Lo esperamos, ¡caramba!

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CONSEJOS DE JESUITAS

ES harto conocida la habilidad, la astuta diplomacia que caracteriza a los jesuítas, máxime si se han desarrollado en el ambiente francés, abierto siempre a las pugnas ideológicas, por lo que la cerrazón mental ha tenido que ceder sitio a la ductilidad. Una vez más ha podido uno comprobar tal proceder leyendo el último número de la revista mensual «Etudes», que se publica en Francia patrocinada por la Compañía de Jesús, o sea por los jesuítas.

Hemos podido leer en la mentada publicación un detenido trabajo relacionado con la pugna imperante en España entre quienes representan la Iglesia en su aspecto tradicional y las promociones de jóvenes sacerdotes. Con objetividad enfocan el panorama eclesiástico, señalando deficiencias, rumbos mal orientados. Naturalmente, y ello es lo que importa destacar, llevando el agua a su molino, esto es, al redil de la Iglesia.

Se dice que la República se obstinó a hacer la vida imposible a la clerecía hispana. Y aducen a continuación «que incluso desde el punto de mira politico era cosa poco hábil.» Y de poco hábil también estiman fue la actitud de la Iglesia en 1936 al ponerse al lado del Estado sin imaginar lo que pudiera acontecer en el futuro.

Se habla de la educación deficiente en los seminarios. Se señala el error de perseverar en la posguerra con interpretaciones teologales a lo Donoso Cortés y Menéndez Pelayo, o sea algo ya oliendo a rancio... Se dice que muchos curas jóvenes, pese a las prohibiciones de las altas jerarquías, leen a Unamuno, a Ortega y Gasset y a los pensadores contemporáneos de mayor relieve. Se confiesa también que no pocos curas jóvenes se marchan al extranjero bajo pretexto de hacer estudios, lo que, en realidad no es más que un exilio, forzado o voluntario. Pónese de relieve la incongruencia de acusar a los jóvenes sacerdotes de hacer política, queriendo ignorar que precisamente lo que ha hecho la Iglesia en España ha sido hacer política, unida a los gobernantes, siendo incluso de ellos consejera.

Ya definidos los motivos de los antagonismos; los móviles que determinan las pugnas, aconsejan los jesuítas galos que se procure por parte de las altas jerarquías eclesiásticas, poner al día, modernizar los procedimientos, evitar la visión absolutista, dogmática, cerrada al progreso. Y a los jóvenes les dicen que no deben dejarse llevar a la pendiente de los extremismos, siempre peligrosos. En suma, hacer todo lo pertinente para llegar a una «entente» en el seno de la Iglesia católica, apostólica y romana.

Es de comprender la posición de los jesuítas, maestros en el arte de amañar las cosas, con tal de que perdure lo que para ellos es esencial. También nosotros, los libertarios, tenemos nuestro criterio al respecto de la Iglesia. Es cierto que hay por ahí jóvenes sacerdotes que se manifiestan rebeldes, que evidencian si se quiere, nobleza de corazón. ¡Ah, pero podemos muy bien decirles que si aman al pueblo, si están con los oprimidos, si detestan la tirania, lo primero que han de hacer es tener la valentia de romper su trato con la Iglesia, con Roma, con el Vaticano, parte y consejera de la plutocracia, del engaño y de la opresión de los gobiernos!

LOS TOROS DESDE LA BARRERA

El simil, la imagen comparativa alcanza valor perdurable: Es chocante, es cómoda posición la de aquéllos que acuden a las corridas de toros, y desde arriba, desde los tendidos, bien sentados, bien resguardados, achuchan, increpan, maldicen a los que en el ruedo se juegan el pellejo. Es la táctica de criticarlo todo, pero de no hacer nada y dejar que lo hagan todo los demás.

Son las sumarias reflexiones hechas al leer una carta de compañero que me dice haberse apartado de todo lo relacionado con las ideas y actuación libertaria. Lo alegado para ello no es cosa nueva, no reviste originalidad. ¡Lo ha oído uno tantas veces! Aquello no va bien, lo otro tampoco; los de acá no realizan las cosas como cabría que lo hicieran; los de acullá incurren en tales y cuales deficiencias. Y así todo un repertorio.

Naturalmente, cada cual es libre de tomar una u otra determinación; cada uno hace, como suele decirse, de su capa un sayo. Si quien se considera, o se le ha considerado militante, se retira de la actuación, allá él con su responsabilidad, con su criterio particular. ¡Ah, pero cuando, tras el ostracismo, se critica aquello, lo otro y lo demás allá, cabe la lógica respuesta! Se puede argüir: «Si notas que las cosas van mal, ¿qué labor práctica haces para enmendarlas?»

Si a lo malo no se le hace frente, de *malo* pasa a *peor*. No todos los que actúan en el ambiente libertario están acordes con lo que de su seno emana, en un sentido general. A veces se discrepa de una posición, que por el hecho de haber sido adoptada en sentido myoritario equivale a que refleje ecuanimidad. Se notan omisiones; se ven deficiencias; se discrepa del modo de ser de Fulano, o de Perengano, sea cual fuere su situación o cargo representativo. Todo ello es natural en un ambiente donde no se preceptúa el que haga falta seguir las consignas de supuestos dirigentes.

Es un lugar común el afirmar aquello de que « la vida es lucha ». La vitalidad se afirma en ello : en la lucha. Y se puede luchar de muchas maneras y con diferentes objetivos: contra la incapacidad, contra la torpeza, contra la abulia, contra la mala fe, contra el sectarismo, contra la ignorancia, contra el borreguismo, contra la fatuidad, contra la opresión, contra el parasitismo... ¡Se puede luchar en contra de tantas cosas en la vida!

Puede darse el caso inclusive de que facetas, detalles que nos parezcan anormales, arbitrarios, erróneos, no lo sean, y el error parta de nuestra deficiente óptica de observación. También se puede luchar contra las propias deficiencias. Y es una seria deficiencia el tener la pretensión de estar al cabo de la calle en todo; el hincharse con ínfulas de suficiencia. Buena es la modestia, la sencillez. Mujeres y hombres ha tenido el Movimiento Libertario que han sido muy inteligentes, que han poseído una sólida cultura. Y su personalidad intelectual ha adquirido un mayor realce al hermanar el saber con la sencillez, con la modestia en el comportamiento con los demás.

Al amigo, al compañero que me escribe dándome cuenta de haberse apartado de todo lo relativo a la actividad libertaria, creo con lo expuesto haberle dado la respuesta adecuada, siquiera sea de un modo esquemático.

Cada cual analiza las cosas a su manera. Frente a los cansados, a los derrengados, a los decepcionados, que se retiran por el foro, están los idealistas que lo son toda la vida. Los que solamente se retiran cuando la muerte se los lleva. Nuestra prensa nos habla de militantes que van falleciendo, abrumados por el peso de los años. Militantes que hasta el fin de sus días se interesaron por *nuestras cosas*. Militantes que tal vez no estaban de acuerdo con todo lo habitual en nuestros medios, pero que tampoco compartían criterio análogo al del que critica, desde la barrera, los que lidian con los toros en el ruedo.

SENDAS DE LIBERTAD EN TIERRAS DE AMERICA

Una vez más al leer el opúsculo del compañero Serafín Fernández: «La A. I. T. en el continente americano», ha podido uno congratularse del temple, de la sana predisposición del militante que sabe aquilatar lo bueno y lo deficiente de una trayectoria social, aun y con todo el encarnar el ideal preferido. Ya tuvimos ocasión de comprobarlo leyendo su anterior opúsculo: «Perón en la ruta de las dictaduras». Ciertamente, referir con prodigalidad de pormenores la influencia de la A. I. T., o mejor aún del anarquismo en el seno del obrerismo americano, como dice el autor, llenaría volúmenes y más volúmenes. Ahora bien: las notas que nos ofrece S. Fernández en ese citado folleto, servido por «Umbral», pueden tener, suscitar el saludable aliciente, de querer conocer más a fondo lo que se dice de la lucha social en Argentina, Méjico, Uruguay, Perú, Brasil, Chile, Bolivia, Paraguay, Estados Unidos, Cuba, Costa Rica, Ecuador, Guatemala. Y ello tiene singular valor, dado el caudal de experiencias que con miras al futuro progreso ofrece el pasado.

Juan Ferrer le ha puesto un prólogo al opúsculo de referencia, glosando con un leve acento de «payador» de Aubervilliers la nostalgia de aquellos aires entrevero de poesía, de filosofemas ácratas y de tumulto insurgente que nos llegaban del otro lado del «charco», de la lejana América de la vida pampera, la de los yerbales, la de los gauchos fraternos y justicieros. La América que conoció Serafín Fernández y que tantas veces habrá evocado en su deambular por París.

por RUDOLF ROCKER

SOBRE las silenciosas tumbas de Waldheim aparece el primer rayo matutino del joven día de mayo y tiembla suavemente en el modesto monumento de los cinco anarquistas que sucumbieron en noviembre de 1887 a manos del verdugo. De la tumba común de aquellos cinco brotó la idea universal del primero de mayo — una satisfacción potente de las últimas palabras de August Spies, cuando el verdugo le echaba al cuello la cuerda fatal: — «Salud, oh, tiempos en que nuestro silencio será más poderoso que nuestras voces que hoy sofocan con la muerte!»

El terrible asesinato de Chicago fue el lóbrego epilogo de aquel gran movimiento que se produjo el primero de mayo de 1886 en todos los centros industriales de los Estados Unidos a fin de obtener para el proletariado americano con el arma de la huelga general, la jornada de ocho horas. Pero aquellos cinco, cuyos restos descansan bajo el verde césped de Waldheim, fueron los portavoces más valientes y atrevidos en la gran lucha entre el capital y el trabajo y debieron pagar con la vida su fidelidad hacia los hermanos del dolor.

Inspirado por el espíritu de los cinco ahorcados, el congreso internacional de Paris en 1889, concibió la resolución de proclamar el primero de mayo como día feriado del proletariado universal, y nunca halló una resolución un eco tan poderoso y entusiasta como esa en los pobres hogares de los desheredados. Se vio en la realización práctica de esa resolución un símbolo de la emancipación próxima.

Ni la rabia ciega de los explotadores ni los miserables intentos de castramiento de los políticos socialistas fueron capaces de confundir el profundo sentido de esa manifestación caracteristica o de hacerla degenerar a la larga. Como una chispa ardiente, la idea vivió en el corazón gigante del pueblo laborioso de todos los países y ni siquiera en los tiempos de la más dura reacción pudo ser extirpada. Pues era una idea surgida de las profundidades y debía excitar poderosamente, en el espíritu de las masas, una esperanza alegre que luchaba por una expresión viviente y apelaba vigorosa y rememadora a la conciencia de los oprimidos. Como un nuevo pensamiento, resurgió de lo profundo: no es arriba donde puede florecer para nosotros la salvación, es de abajo de donde debe venirnos la fuerza que romperá nuestras cadenas y dará alas a nuestro anhelo.

Un símbolo es para nosotros el primero de mayo, un símbolo de la liberación social por la vía de la acción directa, que halla su más acabada expresión en la huelga general. Todos los que padecen la servidumbre y a quienes la preocupación cotidiana por la existencia imprime su sello, el enorme ejército de aquellos que sacan los tesoros de la tierra, que laboran en los altos hornos o dirigen el arado por los campos, todos los millones de los que deben satisfacer el capital en innumerables fábricas y talleres su tributo de sangre, los obreros intelectuales y manuales de todos los continentes, todos son partes de aquella asociación grande e invencible de cuyo seno saldrá un nuevo futuro en cuanto el conocimiento de su desconsolada existencia llegue fuertemente a la conciencia de cada miembro. En sus espaldas descansa un mundo entero: tienen el destino de toda la sociedad en sus manos, y sin su fuerza creadora toda vida humana es condenada a la muerte.

La venta del trabajo de sus manos y de su espiritu es la causa oculta de su servidumbre y de su dependencia; por consiguiente, la negativa de su trabajo para los monopolistas debe convertirse para ellos en el instrumento de la emancipación. El día que ese conocimiento ilumine el espiritu de los oprimidos, ese dia comenzará el gran crepúsculo de los dioses de la sociedad capitalista.

El primero de mayo debe ser para nosotros una enseñanza intuitiva que lleve a la conciencia de los laboriosos y de los oprimidos la enorme energia que tienen en sus manos. Esa fuerza arraiga en la economía, en nuestra actividad como productores. De ella nace la sociedad cada día, recibe en todo momento la posibilidad de su existencia. Para eso no vale el miembro de un partido, sino el minero, el ferroviario, el herrero, el campesino, el hombre que produce los valores sociales y cuya energia creadora mantiene el mundo en sus conexiones. Aquí está la palanca de nuestra fuerza; en esa fragua debe ser forjada el arma que herirá de muerte al becerro de oro. No se trata de la conquista del poder, sino de conquistar la fábrica, el campo, la mina. Pues cualquier poder político no ha sido nunca más que la violencia organizada que impone a las grandes masas del pueblo la dependencia económica de minorías privilegiadas. La opresión política y la explotación económica marchan siempre de la mano, se complementan reciprocamente y una no puede existir sin la ayuda de la otra. Es un absurdo creer que constituirán una excepción futuras instituciones de gobierno. Lo decisivo no es la etiqueta exterior, sino la esencia de una institución; y la peor forma de la tiranía fue siempre la que se ejerció en nombre del pueblo. Pues nunca es el pueblo o la clase la que domina, sino algunos gobernantes que pretenden gobernar en nombre del pueblo o de una clase, y para los cuales «pueblo» y «clase» sólo son tapujos que simulan sus codicias personales de mando. Por consiguiente, toda verdadera lucha contra el monopolio de la posesión es al mismo tiempo también una lucha contra el poder que lo proteje, y lo mismo que el objetivo del proletariado militante en el terreno económico es la abolición y la superación del monopolio privado en todas sus formas, su objetivo político debe ser también la extirpación y la superación de toda institución del poder. El que desea una de ambas cosas para vencer a la otra no ha comprendido la verdadera significación del socialismo, de ningún modo, y es sólo el testamentario del mismo principio de autoridad que ha sido hasta aquí la piedra angular de toda tiranía.

Y un símbolo de la solidaridad internacional debe ser el primero de mayo, de una solidaridad no limitada por los cuadros del Estado nacional, que corresponden siempre a los intereses de las minorías privilegiadas del país. Entre los millones que deben llevar sobre sus hombros el yugo de la esclavitud del salariado, existe una unidad de intereses, no importa qué idioma hablen y bajo qué bandera nacional hayan nacido. Pero entre los explotadores y los explotados del mismo país existe una guerra ininterrumpida que no puede ser solucionada por ningún principio de autoridad y que tiene sus raíces en los intereses contradictorios de las diversas clases. Todo nacionalismo es un disfraz ideológico de los verdaderos hechos; puede dirigir en un momento dado las vastas masas hacia sus cuadros mentirosos, pero no es nunca capaz de abolir del mundo la brutal realidad de las cosas. Las mismas clases que en la época de la guerra mundial intentaron elevar el patriotismo del pueblo hasta la efervescencia, envian hoy los productos del trabajo del proletariado alemán al en otro tiempo «extranjero enemigo», mientras que las grandes masas carecen de lo más necesario en el propio país. Los llamados intereses nacionales de las clases dominantes sólo son puestos por ellas en la balanza cuando son idénticos a los intereses de su bolsa y producen el necesario porcentaje. Y si millones de pobres diablos debieron dejar su vida o sus sanos miembros en la locura de la gran matanza de los pueblos, no fue porque tenían que satisfacer tal o cual deuda de honor nacional, sino porque su cerebro fue entenebrecido por prejuicios artificialmente creados y no han comprendido sus propios intereses.

Y esa sangrienta tragedia se repetirá hasta que los obreros hayan reconocido los verdaderos resortes de la guerra y de las arlequinadas nacionales. No las vulgaridades pacifistas, sino la lucha incansable contra el espíritu militarista nos es necesaria. Mientras los trabajadores estén dispuestos siempre a producir los instrumentos de la muerte violenta y de la matanza de masas, no desaparecerá la «risa roja» de los pueblos. Para los esclavos que forjan sus mismas cadenas no llegará nunca la redención.

Por eso el primero de mayo es para nosotros una poderosa manifestación contra todo militarismo, y contra la gran mentira del nacionalismo, tras los cuales sólo se ocultan los brutales intereses de las clases posesoras.

Hay que crear un nuevo futuro sobre los fundamentos del socialismo libertario, bajo cuyo fresco aliento desaparecerán las muertas concepciones de los tiempos pasados y las corroídas instituciones del presente en el abismo de lo que ha sido, para abrir la era de la verdadera libertad, de la verdadera igualdad y el amor humano.

En este sentido celebramos el primero de mayo como símbolo de un devenir próximo que germinará en el seno del pueblo revolucionario, para redimir al mundo de la maldición de la dominación de clases y de la esclavitud del salariado.

LA A.I.T. EN EL CONTINENTE AMERICANO

Interesante trabajo del compañero Serafín Fernández, con un prólogo de Juan Ferrer. 68 páginas, 1,00 F., en esta Admón.

DISCOS

Hoy ripios de algún agrado
para español emigrado.

A Franco le dijo un payo:
mal día el Uno de Mayo,
y Franco con desespero
inventó San José Obrero
(el José que estuvo un día
del año en carpintería
pero que escapó afanoso
por un hijo milagroso
hijo también de María,
la virgen que concebía.)
El «José Obrero», emigrados,
protege a los cansados
que viven del Ministerio,
del cuento ruin, del misterio,
pues que son regimentales,
chinches, ratas y otros tales
que en labores suman cero
riéndose del obrero
y con razones de fraile
sólo sudan en el baile.
Comprenderéis, emigrados,
que érais muy engañados
con lo de San José Obrero
de Paco Franco. Empero
el tiempo no es expreso
para tragar como eso
rosarios y estampones,
mentiras y aldabones;
el cura no es sincero
repitiendo el «José Obrero»
y cepillando a su Franco
sin cepillar en el banco
como José ex carpintero
(si no lo digo me muero)
que dormía medio día
y el otro medio comía.
Mas José no era malo
sino enjuto como un palo;
por ello su santa esposa
se cuidaba muy la rosa
tierna y santa de María
como ella lo decía.
Pero en fin, Francisco Franco
tampoco suda en el banco
dando serrín y virutas
trabajando por las... «tutas»,
por lo cual al Uno Mayo
lo teme como a un mal rayo
por dejarle muy entero
al productor, al obrero,
dándole tanta energía
que Don Franco teme el día
peor de su calendario:
el del No del proletario,
del proletario español
sin pan ni aceite ni col
y que pese al «José Obrero»
ha de irse al extranjero
a ganar la perra vida
pues en la patria perdida
sólo como el haragán
que se traga todo el pan
sin tocar martillo y sierra
y afeando nuestra tierra
con su roña de fascista
tan repelente a la vista.
Emigrado, compañero:
Se acabó San José Obrero.

CHISPERO

DESDE LA PUERTA DEL SOL

APOSTILLAS AL AIRE

EL trabajo, en lugar de ser un ejercicio gimnástico para vigorizar y fortalecer el cuerpo, movimientos dirigidos y aprovechados para producir los bienes necesarios para vivir holgada y cómodamente, como será en una sociedad libre bien organizada, que servirá el trabajo como una mera diversión, lo que será un gran estímulo sabiendo el individuo que trabaja para sí, libre de verdugos que le opriman y chupen su sangre como ahora, no habrá individuos reacios al trabaja, como no sea un enfermo. Hoy no. Hoy el trabajo es un tormento, una pena, un fardo pesado. Se trabajan muchas horas con un salario tan irrisorio que no dá para que el obrero pueda vivir ni siquiera modestamente, lo que hace que el obrero trabaje con asco y desgana, con grandes deseos de que termine cuanto antes la jornada para echar a correr hacia su casa. (Tomen ejemplo los economistas de salón)

Cuando el hombre apareció sobre la tierra, suponemos que no venía acompañado de ningún parásito «santón» o «augur» que tuviera que trabajar para éstos. Suponemos que cada cual trabajaba para sí, buscando su comida para subsistir. Los santones y augures vinieron después, al correr el timpo; cuatro granujas, por el maravilloso arte del embaucamiento, se apoderaron de la voluntad de los más, y los sometieron a esclavitud.

Todas las civilizaciones han seguido y siguen, — desde aquéllos remotos tiempos —, la misma marcha. Todas se han erigido sobre la esclavitud que les parecía una cosa natural, como lo creyeron cerebros tan grandes como Aristóteles, Sócrates y Platón.

Y en estos tiempos modernos, de la era atómica, sigue imperando el reino de la esclavitud, y seguirá mientras los esclavos no levanten la cabeza, se pongan de acuerdo y rompan las cadenas.

La esclavitud de hoy, no tiene el mismo nombre que antaño. Hoy al esclavo se le llama «ciudadano libre»; pero en el fondo sigue siendo el mismo esclavo de antes. Su única libertad es la de morirse de hambre en medio de la calle.

Si nos remontamos a la civilización egipcia, hubo déspotas Faraones que construyeron grandes monumentos y pirámides a base de látigo y hambre de los esclavos, de lo que se escandalizan los Faraones españoles de la dictadura franquista, mucho más tirana y despótica que la antigüa egipcia.

¿Quieren decirme ustedes, señores de co-ra-zón- blando, cómo construyó Franco el «Valle de los Caidos»?

El «Valle de los Caidos» no fue sólo construido a base de látigo y hambre, sino de muchas vidas.

A los pobres seres humanos que tuvieron la desgracia de caer prisioneros y que destinaron a la construcción del «Valle de los Caidos», se les daban muchas horas de trabajo vigilados por los «fusileros», y por comida hojas de col recalentadas, ya casi podridas, y pieles de haba hervidas, después de un trabajo agotador; y el pobre que tenía valentia de rebelarse contra un trato infrahumano, se le pegaba un tiro en la nuca, y a otra cosa, ya que Franco le daba a la vida de un «rojo», menos valor que a la de un conejo, con todo su catolicismo y haciendo uso del «quinto no matar».

Francisco Bolera

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

9 MAI 1968
NUMERO 505
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

Vive la lutte du prolétariat noir des Etats-Unis

L'assassinat du pasteur Martin Luther King a ramené l'attention sur le problème de la condition des Noirs américains et de leur lutte pour l'émancipation. On a tendance, à ce propos à ramener toute la question à ses dimensions purement « raciales » et à ne pas tenir assez compte de la situation sociale des Noirs en Amérique. Ces deux aspects sont pourtant intimement liés et se conditionnent l'un l'autre.

Les Noirs américains sont enfermés, tout comme les prolétaires du tiers-monde et comme ceux des démocraties bourgeoises dans un cercle vicieux dont le fondement est économique et qu'ils ne peuvent rompre qu'en brisant les structures capitalistes de l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'impossibilité, pour les Noirs américains, de s'insérer dans la société américaine tient à la fois à des interdits raciaux et à une situation de fait, la ségrégation raciale historique étant à l'origine d'un niveau de vie inférieur et celui-ci entretenant le fossé qui sépare les deux communautés.

Les bases de ce cercle vicieux sont :

— une éducation au rabais,
— pas ou peu de formation professionnelle,
— des débouchés professionnels limités et un chômage chronique,
— des revenus bas et une assistance humiliante,
— des conditions sanitaires critiques en même temps qu'une forte concentration.

L'origine profonde de tout cela c'est incontestablement les pratiques esclavagistes, le déracinement des Noirs et leur implantation en Amérique. Le salariat succédant à l'esclavage n'a guère amélioré la condition des Noirs écrasés par une société qui s'est construite sur leur dos car le salariat n'est qu'une forme évoluée d'esclavage. Si elle a des origines purement raciales, la discrimination s'est également faite à partir d'une inégalité sociale qu'on n'a jamais réellement cherché à atténuer. Les migrations de la main d'œuvre noire n'ont d'ailleurs jamais cessé ; pendant la guerre, l'industrie américaine avait un urgent besoin de main d'œuvre ; un recrutement massif de Noirs a été effectué dans le Sud et c'est ainsi qu'est né, par exemple, le ghetto de Chicago où 30 % de la population est noire.

Le revenu d'une famille noire atteint 58 % seulement de celui d'une famille blanche et la famille noire compte davantage d'enfants. 41 % des familles noires vivent dans la misère.

Le congrès se prépare à adopter une loi interdisant la ségrégation dans le logement. Mais qui croit encore à l'intégration venant d'en haut, décidée à coups de lois ? Contre une ségrégation de fait, reposant sur une condition d'infériorité économique, une égalité théorique ne peut rien. Ce ne peut être qu'une duperie, une illusion tout comme les « libertés » démocratiques sont, en France et ailleurs, une illusion et une duperie. On cherche à persuader les Noirs américains qu'ils auront les mêmes possibilités de promotion que les Blancs à partir du moment où une loi en aura décidé ainsi. Mais une loi ne peut effacer le handicap social attaché à plusieurs siècles d'esclavage, d'exploitation à outrance. La loi sur le logement ne changera pas l'aspect des ghettos et n'abolira pas l'exploitation financière qui se pratique autour des logements. De même qu'en France ou ailleurs la loi sur l' « intéressement » des travailleurs ne change rien au fait que les prolétaires ont été historiquement dépossédés des instruments de travail.

Les Noirs américains l'ont compris. L'intégration n'est plus pour eux qu'une farce dont ils disent qu'elle « n'a jamais été conçue pour les masses noires, mais pour une minorité de Noirs qui ne représentent rien et qui ont d'ailleurs toujours refusé de s'identifier aux habitants des ghettos ».

L'échec de l'intégration, c'est la naissance de l'idée d'une *séparation* obligatoire des deux communautés, mais d'une séparation *dans l'égalité*, avec les mêmes possibilités pour les Noirs que pour les Blancs de travail, de logement, d'enseignement, etc. « Nous voulons, disent les militants noirs, récupérer la part du pouvoir qui nous revient. » Récupérer cette part du pouvoir, c'est, tout en sauvegardant la culture noire, se préparer, en dehors des Blancs, à côté d'eux, à une sorte d'autogestion qui serait un moyen pour les Noirs de former leurs propres cadres, etc., et de se retrouver en fin de compte plus forts pour la « négociation » avec les Blancs. Car le pouvoir noir (black power) est souvent conçu comme une phase préparatoire à une négociation entre les deux communautés.

Mais, en s'isolant volontairement, les Noirs américains, même si cet isolement n'est conçu que comme temporaire, ne risquent-ils pas de voir s'accroître encore davantage le fossé qui, économiquement, les sépare des Blancs ? Car si les Noirs possèdent le capital intellectuel qui peut leur permettre d'égaler les Blancs, ces derniers feront tout pour que ce capital ne puisse être utilisé. Ce sont eux qui possèdent les moyens techniques, les usines, etc. Et ne risque-t-on pas également de voir une « élite » noire monopoliser, au nom de la lutte pour la libération, les postes de commandes et préparer une aristocratie qui, finalement, pourrait se laisser acheter par les capitalistes blancs ?

Ce sont les masses noires elles-mêmes qui doivent s'élever au niveau d'une véritable prise de conscience révolutionnaire qui, elles-mêmes, doivent décider des formes de lutte à employer. Nous devons tous comprendre que l'émancipation des minorités ethniques opprimés ne peut se concevoir qu'à travers un véritable socialisme qui réaliserait *l'égalité sociale et économique de fait*. C'est dire que la lutte des Noirs américains ne peut être séparée de celle que mènent, aux Etats-Unis et dans le monde entier, les minorités révolutionnaires. C'est dire que le problème qui se trouve finalement posé c'est celui de la *transformation révolutionnaire* de la société capitaliste en Amérique et dans le reste du monde.

Le prolétariat noir américain est le symbole des contradictions du monde capitaliste en offrant le spectacle d'une masse démunie de tout, qui végète en marge de la société d'abondance des Etats-Unis.

Mais il ne s'agit pas non plus de vouloir dicter aux Noirs américains la voie à suivre. La complexité même de leur situation implique que ce sont eux seuls qui décident de la tactique à employer.

Provoquer une prise de conscience chez les Noirs opprimés semble être le premier objectif du pouvoir noir. Et cet objectif est en train d'être réalisé. La violence prolétarienne est particulièrement féconde dans ce contexte. Les émeutes qui lanceront bientôt les Noirs à l'assaut des citadelles capitalistes blanches ont définitivement brisé les rapports de maître à esclave qui existaient. Les Noirs ont compris que, quoi qu'il arrive, ils ne pourraient plus et ne voulaient plus vivre à genoux. Psychologiquement, les émeutes les libèrent de tout leur passé d'esclavage et d'humiliation. A travers les émeutes, ils retrouvent la dignité de l'homme qui se libère par la lutte. Maintenant, ils ne craignent plus rien. Maintenant, ce sont les Blancs qui ont peur ! Et l'attitude des Blancs, qui n'a pu être modifiée par le mythe de l'intégration, se modifiera certainement devant l'homme noir grandi et libéré par la violence révolutionnaire.

Partout, les mouvements révolutionnaires doivent aider, par tous les moyens, la lutte du peuple noir américain.

« S'ils veulent nous aider, déclarait en parlant des Blancs progressistes un militant du pouvoir noir, ils n'ont qu'à expliquer notre combat dans leur communauté, c'est-à-dire chez les Blancs. S'ils veulent nous aider davantage, ils peuvent toujours nous acheter des armes et lancer l'émeute hors des quartiers noirs, où nous ne pouvons pas aller, lorsque nous la ferons éclater ici ».

Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires - C. N. T.

A propos des étudiants

Depuis quelques semaines les « mouvements » étudiants défraient la chronique. La fréquence et la simultanéité des manifestations estudiantines diverses, dans de nombreux pays ont fourni beaucoup de matière à rédaction aux commentateurs bourgeois, qui ont vu dans ces divers actes de révolte une menace grave pour l'ordre établi. Certains ont même cru voir là, les signes avant-coureurs de la formation d'une Internationale révolutionnaire. Face à ces commentaires qui, tout à la fois trainent plus bas que terre les étudiants révoltés, et amplifient exagérement l'importance de leur mouvement, il importe de rétablir la vérité à sa mesure exacte, d'essayer de voir, d'un point de vue révolutionnaire, quels sont les motifs, les méthodes, la valeur et les limites de la révolte estudiantine, et dans quelle mesure elle peut s'inscrire dans le processus de lutte de classe et de décomposition de la société bourgeoise.

La première chose qui frappe, lorsqu'on examine les révendications de ces étudiants, c'est le caractère théorique de la plupart de leurs mots d'ordre et leur façon « savante » et compliquée de contester la société actuelle. Alors que les mouvements ouvriers, quand ils existent, partent de revendicatons matérielles simples, correspondant à des besoins ressentis par la plupart des exploités, pour aboutir à une contestation radicale de la société actuelle suivant des méthodes aisément assimilables par chacun, les mouvements d'étudiants eux, partent de revendications intellectuelles dont l'importance n'est pas primordiale, même pour eux, et débouchent sur une contestation abstraite et partielle de la société. De plus, ils semblent souvent mettre un point d'honneur à utiliser un langage et des mots d'ordre ésotériques et ambigus, et à donner une importance démesurée à des revendications secondaires, masquant ainsi les problèmes fondamentaux et communs à tous. Il ne faut donc pas s'étonner que ces mouvements d'étudiants soient considérés, au départ, avec méfiance par les ouvriers, qui en comprennent difficilement les objectifs, et qui n'y retrouvent que de façon lointaine et déformée leur propre conception de la lutte.

Cependant, il faut constater que lorsque ces mouvements prennent de l'ampleur, lorsqu'ils doivent affronter une répression policière véritable, les nécessités de la lutte, le fait d'affronter des problèmes matériels, l'obligation de se solidariser avec d'autres mouvements en lutte contre le système et de se battre de plus en plus aux côtés des exploités toutes ces circonstances leur font peu à peu prendre conscience des problèmes réels, les chassent de leur tour d'ivoire intellectuelle, les obligent à simplifier leur langage, à analyser plus justement les problèmes sociaux à rejoindre les revendications des exploités et à s'intégrer progressivement à la lutte de classe générale.

Ainsi, les événements actuels nous montrent trois étapes du mouvement estudiantin :

En France, la « révolte des étudiants de Nanterre et de leurs adeptes, qui groupe quelques centaines de membres, ne constitue actuellement aucune menace pour la bourgeoisie française, et n'apporte qu'une gêne très limitée à l'Université traditionnelle. Ses mots d'ordre « Université critique », « liberté sexuelle », « la culture est l'inversion de la vie », sont ambigus, secondaires et partiels, ils ne contiennent qu'en pointillé la contestation des structures bourgeoises de l'Université, leur outrance marque une absence de perspective de lutte efficace et une méconnaissance des problèmes ouvriers.

Les étudiants de Nanterre, qui se rallient avec enthousiasme aux théories les plus ésotériques, s'heurtent à l'incompréhension des masses ouvrières, dont ils ne semblent pas chercher sincèrement le soutien et, si leur mouvement n'évolue pas, il risque d'être rapidement « récupéré » par la bourgeoisie sous forme d'un quelconque snobisme artistico-littéraire.

En Allemagne, on trouve encore beaucoup des caractères du mouvement français, mais sous une forme nettement atténuée, et une prise de conscience des problèmes généreaux et des méthodes de lutte révolutionnaire, authentique semble nettement amorcée. Le mouvement est beaucoup plus vaste, il pose des problèmes sérieux à la bourgeoisie allemande, se heurte à une répression conséquente. Ce mouvement s'attaque non seulement aux problèmes de l'Université, mais à des problèmes généraux tels que la renaissance du nazisme, l'emprise de la presse bourgeoise, la solidarité révolutionnaire internationale, certains problèmes syndicaux ; ses mots d'ordre, une partie de ses analyses et ses formes de lutte sont souvent explicites, et il pratique avec divers mouvements révolutionnaires la solidarité et le soutien mutuel dans la lutte. Le mouvement allemand, donc, malgré certains caractères « folkloriques » semble se rapprocher relativement des luttes ouvrières et montrer parfois l'exemple d'une « action directe » encore que timide.

Enfin dans des pays tels que l'Espagne, les luttes estudiantines en butte à la même répression féroce, semblent presque intégrées aux luttes ouvrières ; étudiants et ouvriers combattent au coude-à-coude suivant les mêmes méthodes et sur les mêmes mots d'ordre, et semblent au même stade de la prise de conscience.

En conclusion, que dire des mouvements d'étudiants ? Il semble que dans les pays où les luttes ouvrières sont affaiblies, les étudiants, issus de la bourgeoisie, restent des bourgeois parce qu'ils n'ont pas à choisir entre la fausse contestation intellectuelle et un mouvement authentique qui n'existe pas ; mais si un mouvement de lutte syndicale réelle se développe, il faudra bien qu'ils choisissent entre garder le fard d'intellectualisme qui préserve leurs privilèges (et les fait donc rester du même coté de la barrière que la bourgeoisie) ou rejoindre notre lutte, franchir la barrière, et rejeter leur fierté absurde.

Que les étudiants de Nanterre y réfléchissent.

Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires - C. N. T.

En parcourant l'Histoire

Pour certains, 1945 et les années qui ont été marquées par la libération, tout ça c'est passé dans l'histoire, et comme l'histoire c'est du passé, il ne faut plus en parler.

Pourtant, la période de la libération, fut, pour tous les peuples opprimés, une bonne occasion manquée de se libérer du patronat en même temps qu'ils se libéraient de l'occupation nazi. Certes, de nombreux militants syndicalistes étaient morts en déportation ou fusillés sommairement par les S.S. ou les miliciens de Vichy, mais en France le mouvement syndical renaissait plus poussant et plus uni que jamais. La C. G. T. était en mesure d'accomplir une tâche pour laquelle tant de ses militants s'étaient battu et versé généreusement leur sang : Donner à la classe ouvrière, aux producteurs les outils de travail dont ils ont besoin pour réaliser la satisfaction des besoins de toute la population. Hélas ! l'infiltration du P. C. dans l'engrenage du mouvement syndical donna à ce dernier une orientation politique et favorable aux trusts et au capitalisme. Mais tout n'est pas corrompu à la C. G. T. et nombreux sont ceux qui « ruent dans les brancards ». Finalement les politiciens, avec leur « retroussez les manches » ont le dessus et les scissions commencent. C'est la C. N. T., puis les autonomes et Force Ouvrière qui pour des raisons différentes mais toujours à cause de la mainmise du P. C. sur la C. G. T., vont se constituer en centrales syndicales. Mais les grands gagnants de la querelle furent les patrons, qui n'auraient jamais osé en espérer tant en cette période si difficile pour eux. Il ne leur restait plus qu'à continuer l'exploitation des masses laborieuses ; ce qu'ils firent de bon cœur. La reconstruction du pays ne posa plus de problème ; on vivait sous l'influence du syndicalisme américain et des slogans tels que : produisez d'abord, revendiquez ensuite » ou « coopération de tous » et les travailleurs tombèrent dans le piège qu'on leur avait tendu : une augmentation considérable de la productivité sans que la classe ouvrière puisse en profiter. Voyons quelques chiffres : En 1952 la production dépasse de 40 % celle de 1938 alors que le pouvoir d'achat est le même à ces deux dates ; ce qui nous amène à conclure que la reconstruction, l'équipement, etc., se sont fait sur le dos des travailleurs.

Avec ça nos braves résistants de la dernière heure, hissés au pouvoir maintenaient hermétiquement fermées les barrières douanières pour que nos exploiteurs soient à l'abri de toute concurrence. Ils ont ainsi amassé des bénéfices fabuleux et offert au prolétaire l'os à ronger qu'est le S. M. I. G. ou le S. M. A. G. Mais il faut détourner le peuple de ses vrais problèmes et la guerre d'Indochine et puis celle de Suez et d'Algérie et du Maroc et de la Tunisie ont fourni suffisemment de suspense pour cacher la menace du chômage qui a fini par s'implanter.

Nous en sommes maintenant au Marché Commun et à la suppression des barrières douanières, ce qui met la France en état d'infériorité vis-à-vis de certains autres partenaires, tant sur le plan industriel qu'agricole et l'Etat français pour sauver les gros industriels français qui par imprévoyance sont incapables de se maintenir sur les marchés internationaux ; l'Etat français, disons-nous, va les aider généreusement au dépens, une fois de plus, de la classe ouvrière.

Mais le chômage croit ! Les exportations de notre pays se développent moins vite que chez les partenaires et les produits étrangers gagnent du terrain. Pour les importations, en 1959 la France importait, pour ne citer que cet exemple, 8 % de produits synthetiques, en 1966, elle s'élevait a 36 %. La situation est la même en ce qui concerne les produits agricoles.

Voilà où nous en sommes après être passés si près d'une véritable libération sociale ; après avoir reçu la leçon de nos ainés en 36, après avoir connu les essais de gestion directe dans les collectivités espagnoles, les travailleurs français n'auraient jamais dû tolérer que les politiciens reprennent la gestion de la société. A l'ère de l'abondance c'est aux travailleurs eux-mêmes qu'il appartient d'organiser la société.

JASMIN

TRIBUNE LIBRE

Les anarchistes et les luttes syndicales

Lorsque les politiciens adoptèrent le 21 mars 1884 la loi dite des syndicats, ce n'était certes pas dans le but de permettre aux travailleurs de trouver le bien-être et la liberté.

Le but caché des hommes imbus de pouvoir et d'autorité était de mettre un frein aux activités du prolétariat tendant vers sa libération.

Il faut convenir que cette tactique des exploiteurs a porté ses fruits surtout depuis la guerre de 14-18, depuis l'époque où les représentants « ouvriers » sont entrés en force dans les institutions économiques et politiques de l'Etat. L'éclatante réalité des cinquante dernières années démontre que la loi dite des syndicats n'avait pour but essentiel que de protéger les privilèges économiques des exploiteurs et l'autorité politique de l'Etat.

C'est pour cela que, préconisant les méthodes d'action directe, les syndicalistes révolutionnaires s'opposent à toutes les tendances réformistes et de collaborations qui sont les raisons d'être des centrales réformistes.

Paul Delesalle dans sa brochure « Les deux méthodes du syndicalisme », précisait :

« Il est faux de dire et d'écrire comme le colportent à plaisir certains adversaires de l'action directe, que nous sommes les artisans du « tout ou rien », que nous ne croyons qu'à la seule efficacité des procédés violents — dont certes nous ne nions pas l'utilité parfois — en condamnant tous les autres moyens comme illusoires. Cela est faux, ils ne l'ignorent pas, mais leur démagogie exige de nous prêter des idées qu'ils dénaturent ou qu'ils savent pertinemment ne pas être les nôtres.

» Poursuivre la diminution des heures de travail par une action directe sur le patronat au lieu de l'attendre d'une loi ne veut pas dire que l'on est contre la diminution des heures de travail. Ne rien attendre des pouvoirs publics n'implique aucunement que nous ne sommes pas décidés à tout exiger du patronat. »

Tout exiger du patronat et de l'Etat est la forme de lutte des syndicalistes révolutionnaires qui acculera la société d'exploitation de l'homme par l'homme à la faillite et amènera la disparition du salariat et du patronat.

C'est pourquoi les anarchistes appuient l'action des syndicalistes révolutionnaires. Il y a certes des nuances entre la philosophie anarchiste et l'activité syndicaliste révolutionnaire. Mais au-dessus des hommes, de leurs faiblesses et de leurs défauts, il y a l'idée.

Nous à l'A. O. A., vous à la C. N. T., nous sommes contre toutes les hiérarchies, pour l'égalité économique et sociale, contre l'Etat, contre les sectes occultes. Sur d'autres points nous sommes aussi d'accord. C'est cela qui compte.

Les nuances résident uniquement dans une question de fonctionnement, mais ces nuances au lieu d'être opposées ne font que compléter l'efficacité de l'action.

Le principe de libre association des anarchistes est la garantie que l'organisation fédéraliste du syndicalisme révolutionnaire n'a pas à craindre de se trouver en remorque comme une annexe du mouvement anarchiste.

Si dans l'action syndicale révolutionnaire, nous restons des anarchistes, c'est que nous pensons qu'il est nécessaire que l'idée anarchiste se conjugue avec un programme social adapté à l'heure présente.

C'est pourquoi, nous ne pouvons que soutenir l'action actuelle de la C. N. T. et particulièrement celle de ses Jeunesses syndicalistes révolutionnaires pour prendre résolument le flambeau de l'anarcho-syndicalisme.

L'action des anarchistes, plus mobiles et moins « légalitaires » que celle des syndicats complète et renforce les luttes syndicales. Et en aucun cas, s'il reste lui-même, l'anarcho-syndicalisme ne peut être un obstacle au développement du mouvement anarchiste.

L'obstacle, pour les uns et les autres, qu'il faut démolir en commun, c'est cette monstrueuse imposture qui laisse croire que des « minorités » anarchistes ou anarcho-syndicalistes collaborent à la vie des centrales réformistes.

C'est ainsi que dans sa réunion du 21 janvier à Angers, l'A. O. A. (association des anarchistes d'expression française) a décidé d'aider la C. N. T. sans arrière pensée, sans en aucune façon vouloir se substituer à elle.

Au contraire, dans les aspirations, heureusement si variées des anarchistes de l'A. O. A., il n'y a pas de lutte fratricide.

Les rapports qui doivent exister entre la C. N. T. et l'A. O. A. peuvent et doivent être basés sur l'indépendance et l'autonomie réciproque.

Tous nous efforts ne se contredisent pas.

Un pont relie la libre association de l'A. O. A. coordination logique des divers efforts, chacun œuvrant selon son tempérament, ses aptitudes et sa détermination et l'organisation fédéraliste du syndicalisme révolutionnaire orientant les travailleurs vers une éducation libératrice.

C'est dans la mesure où nous saurons nous engager, les uns et les autres, à consolider ce pont que nous travaillerons efficacement à la fois au renforcement de l'idée anarchiste et de l'action syndicaliste.

Raymond BEAULATON

UN SEUL BUT

Depuis janvier 1968, des revues, des circulaires me sont adressées pour l'organisation de tel ou tel mouvement anarchiste, des circulaires affirmant être dans le vrai, le voisin se trouvant dans la nuit des temps.

Ce que je veux avec mon cœur, mon esprit, déclarer, ne sera pas accepté par tous, mais un militant syndicaliste révolutionnaire a le devoir de le faire ; pour cela je demande le droit d'asile à la *Tribune libre* du COMBAT SYNDICALISTE.

Ne voulant participer à aucune querelle au sein de la famille anarcho-syndicaliste, en accord avec les camarades de S. I. A. (Bretagne, Vendée, Maine-et-Loire), avec les camarades espagnols de cette même région, je déclare n'avoir qu'un *seul but* : être syndiqué à la C. N. T. française et à l'A. I. T., ce qui me donne pour devoir moral de ne participer à aucun autre mouvement affinitaire dans ses activités internes. Oui, *un seul but* que chacun d'entre nous doit développer en lui-même et autour de lui renforcer la C. N. T. française, en faire l'espoir des jeunes, en faire un véritable syndicalisme français au sein de l'A. I. T. afin que les vieux puissent dire : « Nous avons lutté, eux et les jeunes luttent encore ».

Amis que je quitte, gardez ce que nous avons fait ensemble pour le bien général, et, si vous le désirez, ensemble, au sein de la C. N. T., de son journal, le COMBAT SYNDICALISTE, nous pourrons nous retrouver fraternellement.

Sachez que si les prix de toutes les revues, circulaires, etc., que vous dépensez, était apporté sous la forme d'une gestion fédéraliste au sein du COMBAT SYNDICALISTE ce dernier deviendrait le véritable organe des travailleurs manuels et intellectuels de ce pays.

N'oublions pas les uns et les autres, la légende de Devadatta — ce dernier disciple de Boudha voulut, par vanité, tuer son maître, également Sakyamonni —.

A quoi servit la division, la vanité de Devadatta, sinon à sa mort. Nous, syndicalistes révolutionnaires qui luttons pour que le Bien triomphe du Mal contre la division, la vanité, il nous reste *un seul but* : l'union au sein de la C. N. T. française.

Y. M. BIGET

Les deux profits

Les hommes attachent une valeur-monnaie au travail parce qu'elle pourra servir à l'achat des biens nécessaires à la satisfaction de leurs besoins ; aussi, l'insécurité étant partout, la monnaie permet l'épargne, assurance très aléatoire contre les accidents de la vie.

Dans l'esprit classique de l'économie capitaliste (qui évolue sans cesse avec le progrès technique), le travail est une marchandise que l'entreprise s'efforce d'acheter au plus bas prix. Toutefois, l'apparition de la machine et de l'automation dans la productivité, permettant aujourd'hui l'élévation des salaires par rejet de la main d'œuvre inutile, il arrive que les salaires dépassent les besoins normaux de certaines catégories de travailleurs, ce qui les incite à épargner, à capitaliser ce qui n'est pas indispensable à leur entretien.

Le salaire de productivité, résultat d'une conjonction homme-machine devient, en fait, un élément de profit dont la tendance dominante est de s'intégrer dans le mécanisme économique qui produit ce surplus.

C'est ce qui explique l'accentuation du réformisme dans les syndicats, la réussite de l'économie capitaliste dans le sens d'une promotion des salariés dans les entreprises, l'embourgeoisement de la mentalité ouvrière dans une fausse sécurité qui lui manquera de plus en plus, jusqu'à perdre toutes ses illusions.

En fait, la libre entreprise, si elle prélève un profit sur son prix de revient, et un second profit sur son prix de vente, n'en a pas moins ouvert (pour peu de temps) un large éventail des salaires qui permet aux ouvriers qualifiés et aux cadres de considérer qu'ils participent aux profits de l'entreprise par une intégration inégale mais réelle : à chacun selon sa fonction.

Par les primes, les bonifications, les actions (?), *les ouvriers qui conservent leurs emplois*, attendent de leur promotion un plus large accès au revenu. Les techniciens, les cadres qui entrent dans les carrières professionnelles, tous ces hommes plus ou moins instruits et aptes ne rêvent que revenus avantageux, sans aucun souci de ceux qui sont rejetés dans le chômage technologique. C'est la lutte pour la vie par une concur-

(Suite en page 2.)

C. N. T. A. I. T.
DEUXIEME UNION REGIONALE

Les camarades qui désirent participer à l'action militante de la C.N.T. et tous les amis de l'A.I.T. qui se trouvent en disposition de correspondre aux besoins des activités syndicalistes révolutionnaires de la région parisienne, sont invités à se mettre en rapport avec ses syndicats ou la commission administrative de la Deuxième Union Régionale.

Chaque camarade peut contribuer pratiquement dans les diverses tâches de :

— Collaboration au journal de la Confédération, correspondants, informations des lieux du travail.
— Comité de Rédaction de la Deuxième Union Régionale pour LE COMBAT SYNDICALISTE.
— Assesseurs aux travaux administratifs des syndicats.
— Création de nouvelles sections syndicales.
— Organisation de loisirs culturels et de plein air.
— Orateurs pour conférences et actes d'information syndicale.

XVII° UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1er étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T. Participez à la

Grande souscription pour la propagande !

ANTENA

ALCALDE AHOGADO

ZARAGOZA. — Murieron ahogados el alcalde de Sofuentes y el guarda jurado del canal de Las Bardenas cuando los dos se dedicaban a pescar truchas.

El guarda jurado Antonio Lobera Malo, de cuarenta años, casado, se había fabricado una pértiga de dos metros de larga, con una red en su extremo, para apresar las truchas que bajan flotando muertas por el canal de Las Bardenas, procedentes del pantano de Yesa. Cuando se hallaba entregado a esta tarea, pasó por el lugar, en su coche, el alcalde de Sofuentes, José María Zabala Malo, de treinta y dos años de edad, casado también. El alcalde se dirigía a una finca de su propiedad, pero se detuvo atraído por la curiosidad al descubrir el sistema empleado por el guarda para pescar en el canal de Las Bardenas.

José María Zabala decidió colaborar en las tareas del guarda jurado; pero, al parecer, cuando intentaban coger con la mano una de las truchas que bajaban flotando por la orilla del canal, uno de ellos resbaló, arrastrando al otro en la caída. Las aguas en aquella comarca de Sos del Rey Católico son profundas y llevan una fuerte corriente. Ya entrada la noche, cundió la alarma en el vecindario, puesto que ni el alcalde ni el guarda jurado regresaban a su domicilio. Fue entonces cuando vinieron a buscarlos, descubriendo el coche del alcalde, que estaba parado a la orilla del canal. No tardaron en comprobar que ambos se habían precipitado en las aguas a juzgar por lo que vieron a través del cauce.

Los cadáveres de los dos pescadores ocasionales fueron rescatados horas después.

EL DESHIELO

PRAGA. — La autoridad universitaria ha señalado al gobierno que los estudiantes de Filosofía de esta ciudad protestan por el hecho de haber sido obligados a secundar una huelga de protesta contra los EE. UU. por la guerra del Vietnam y la discriminación racial. Los estudiantes alegan no querer ser dirigidos por el Estado en sus sentimientos pacifistas e igualitarios. «Los estudiantes no queremos participar en ninguna acción dirigida por el aparato burocrático del ministerio».

Aprobados.

NASSER GUERRERO, CON LA PIEL AJENA

EL CAIRO. — El dictador Nasser ha hecho un discurso desde un campamento, en el que se ha declarado invencible. Sus «cañonazos» han sido esos: «La guerra con Israel es inevitable. Israel pagará cara su osadía. La lucha está próxima, inevitable, e indudablemente. El tiempo (la URSS, la diplomacia) está con nosotros y esta vez los egipcios pelearemos solos.»

«Pelearán», porque el raïs se quedará «al pairo», o en El Cairo. Si pierde los demás tienen la culpa y si gana el mérito es suyo. La sabe larga porque los egipcios la saben corta.

MALA SUERTE

MADRID. — Según los diarios, dos jóvenes nacionalistas vascos, Francisco Aranalde y José Ma Ibarguchi Sampedro, han resultado gravemente heridos al explotarles dos artefactos que iban a colocar — según nota de la policía — en la delegación de «El Correo Español» en Eibar. Mucha salud y poca reja les deseamos.

ESTUDIANTINA

BILBAO. — Los estudiantes de Ciencias Económicas realizaron una «sentada» de media hora en el recinto exterior del aula. Como es sabido, la clase de Ciencias Económicas está suspendida por el gobierno. La policía impidió todo incidente... no presentándose al lugar del «suceso».

EL «COMPAÑERO» GIL ROBLES

MADRID. — Por orden del ministro de Educación y Ciencia, fecha 3 de abril de 1968, José María Gil Robles ha sido nombrado catedrático de Derecho Político de la Universidad de Oviedo.

PADRES BLANCOS Y ESTATUILLAS NEGRAS

MARRID. — Los cacos entraron en la residencia de los Padres Blancos robando dos estatuillas africanas de gran valor.

MANIFESTACION UNANIME

SANTIAGO DE COMPOSTELA. — A la una de la tarde se ha celebrado en el salón de actos de la Facultad de Medicina una asamblea no autorizada de estudiantes. Se calcula que asistieron unos 4.000.

Fueron examinados diversos extremos relacionados con el conflicto estudiantil. Tras amplias deliberaciones y después de intervenir un padre de familia, que recomendó un nuevo plazo para esperar la condonación de las sanciones impuestas a trece estudiantes por el Ministerio de Educación y Ciencia — propuesta que fue rechazada—, se acordó volver a la situación de no asistencia a las clases.

MOTIVOS DE REVOLUCION SOCIAL

NUEVA YORK. — Sesenta y seis millonarios norteamericanos, cuyas edades oscilan entre los cuarenta y dos y los noventa y dos años, poseen fortunas superiores a los ciento cincuenta millones de dólares (diez mil quinientos millones de pesetas), según informa la revista «Fotune». La lista anual del periódico va encabezada este año por el magnate del petróleo J. Paul Getty; seguida por el industrial Howard Hughes, cuya fortuna ha sido calculada, «muy por lo bajo». en cerca de los mil millones de dólares (setenta mil millones de pesetas).

El hombre que es multimillonario desde hace más tiempo es Charles S. Mot, alto cargo en la General Motors, a quien se calculan entre trescientos y quinientos millones de dólares; mientras que el millonario más reciente es el magnate del petróleo, en Tejas, N. Bunker Hunt, con fortuna y bienes calculados, aproximadamente, en las cifras citadas para el anterior.

Entre los doscientos y trescientos millones de dólares están clasificados los siguientes miembros de la familia Rockefeller: David, Laurence y los gobernadores Nelson y Winthrop.

La opinión cree que los estadísticos han dado cifras «moderadas».

DIRECTOR PROCESADO

MADRID. — Se trata de Carlos Pérez Díaz, dirctor de la revista «Electrón», de la asociación de alumnos de la Escuela Técnica Superior de Ingenieros de Telecomunicaciones. Se le imputa supuesto delito de difusión de impresos clandestinos.

INTENTO DE PROFANACION

CORDOBA.—En Academia de Ciencias, Letras y Artes de esta ciudad, en comunicación avalada por poetas y catedráticos, se ha dirigido al gobierno para que efectúe el traslado de los restos del vate Antonio Machado al cementerio de Soria. Como es de suponer, el cadáver del eximio poeta permanecerá «exiliado» en Colliure en espera de que la Vida y la Muerte puedan entrar dignamente en España, una vez anulado el régimen del general Franco.

BOMBA EN OFICINA DE ESPAÑA

Herald Tribune», diario de esta capital (23 abril) publicó un despacho fechado en Nueva York, según el cual había estallado una bomba frente a los locales de la delegación mejicana en la ONU. «Dos horas más tarde — dice el despacho — otra bomba destrozó las ventanas de la Oficina Nacional de Turismo de España. Ninguna de las bombas causó daños a ninguna persona. La policía declaró que los causantes del atentado habían dejado fuera de la oficina española unas palabras escritas en un papel, pero no reveló su contenido».

HAY QUE IR AL TRABAJO AUNQUE SE ESTE EN LA CARCEL

BILBAO (OPE). — Un trabajador de la Babcock-Wilcox, don Dagoberto Simal Barrero, no acudió a su puesto el 8 de noviembre. El gobernador había ordenado su detención. Después y debido a trastornos intestinales, estuvo hospitalizado, con la baja correspondiente del Seguro de Enfermedad. Dejó el hospital para ingresar en la cárcel a disposición del Tribunal de Orden Público, concretamente desde el 23 de noviembre al 23 de diciembre y desde el 3 al 6 de enero. La Empresa le había despedido por faltar al trabajo. Intervino la Magistratura que declaró improcedente por no motivarlo las condiciones legales que la Empresa anunciaba. Mas ésta anunció de nuevo el despido al interesado con fecha 27 de enero.

Como, según se dice, de sabios es el cambiar de criterio, esta vez el magistrado del Trabajo ha estimado que «aun dando por justificada la inasistencia al trabajo durante los días que estuvo de baja por enfermedad quedan los días en que no acudió debido a la circunstancia de encontrarse detenido, primero por orden gubernativa y después, por orden judicial, circunstancia que se considera como ausencia voluntaria del trabajo, ya que si en la privación de libertad en sí misma es contraria a los deseos del sujeto, no puede decirse lo mismo de los actos que motivaron la adopción de aquellas medidas, cuya imputabilidad es claramente atribuible a un acto voluntario del individuo.»

LES DEUX PROFITS

(Suite de la page 1.)

rence féroce entre les travailleurs.

Voyons ce que devient le profit du capitalisme d'Etat, c'est-à-dire dans le bloc des soviets en voie de désagrégement :

L'entreprise y est devenue collective par nationalisation, et relativement autonome dans sa gestion productive et hiérarchisée sous le contrôle de l'Etat.

La direction (nommée par l'Etat), et le syndicat (délégation du parti), partagent le profit net de l'entreprise en trois secteurs :

a) le fonds des stimulants matériels : à chacun selon son travail.

b) le fonds des besoins sociaux et culturel et de construction de logements. Il alimente toutes les œuvres sociales de l'entreprise.

c) le fonds de développement de la production destiné au remboursement de la rente, aux investissements sous contrôle et participation de l'Etat. Malgré leur état de salariés, les ouvriers sont invités à l'escalade, à la productivité par le stimulant de la participation inégale aux salaires comme aux profits de l'entreprise. Ils se trouvent donc mis en concurrence directe avec leurs camarades d'atelier, comme en concurrence avec les usines fabricant les mêmes produits (c'est l'histoire de la libre entreprise).

L'écart entre le profit privé et le profit collectif tend donc à se réduire par l'évolution inversée des deux capitalismes, des deux profits. L'un évolue vers le capitalisme d'Etat; l'autre vers le profit privé. L'homme étant ce qu'il est, la tentation du profit paralysant ses bonnes intentions, l'abolition du profit, c'est-à-dire du salariat, est la condition minima de l'égalité économique et sociale.

El Madrid que se va

Al igual que muchas ciudades españolas, esta capital va perdiendo su clásico sabor castizo: ya el organillo apenas se oye, mientras que las discotecas retumban hasta en la calle de Embajadores.

Hoy en día apenas se ve a las modistillas que ceñían a su talle el Mantón de Manila: la «minifalda», por lo que se ve, luce más.

Los jóvenes tampoco usan gorra; prefieren pasear sus melenas por la calle de Alcalá...

En las tabernas han desaparecido aquellos letreros que decían: «Se prohibe blasfemar y cantar». Ahora, hasta en «La tierra de María Santísima», en Andalucía, puede leerse alguno que diga, «Se habla español».

Los «okey», «olrai» y «aló», se oyen por todos lados: los «amos anda», «pero venga ya», y «que te den morcilla», han pasado a la historia.

Los «sangüich», con una fina lasca de jamón de York y el whisky «Made in Segovia», están desplazando a los bocadillos de tortilla española y al tintorro de Valdepeñas.

Y no se te ocurra, pedir en un restaurante elegante una Fabada a la Asturiana o unos Callos a la Madrileña, porque podrían tomarte por un ordinario.

Poco menos que imposible resulta en la «Chic» calle de Serrano encontrar chocolate con churros: al parecer, y según se afirmaba hace unos días en un vespertino madrileño, de las elegantes jóvenes que la frecuentan muchísimas, sobre todo solteras, prefieren la píldora...

«Don Juan Tenorio», por vez primera en muchos años, en noviembre no pisó ningún escenario madrileño: «cuán gritan esos malditos» habrá dicho desde el infierno al hacerse eco de los diez mil conjuntos «Ye-ye» que patalean los escenarios españoles...

ISIDRO

BOQUETE EN AFRICA

La masacre de los Ibos

HASTA las jornadas de la «Paz del Tet», aprovechadas por el Viet-Cong para desencadenar en Saigón y en la estratégica base de Khe-Sanh la ofensiva más importante de estos últimos tiempos, los muertos declarados por el ejército de Johnson solían ser, por semana, los que arroja un week-end de gran fiesta en concepto de accidentes de carretera, en Francia.

De las bajas en el Viet-Nam todo el mundo se entera con exceso de detalles, de las bajas por accidente automovilístico ya son menos a enterarse; de las masacres que tienen lugar en Nigeria, mucho más importantes, en número, que las vietnamesas — en medio año ha habido cerca de 600.000 muertos — nadie sabe nada.

Nadie, inclusive los propios pueblos africanos, quienes son mantenidos ignorantes de una guerra destinada a eliminar la minoría Ibo, la más interesante y mejor preparada de Nigeria pero caída en desgracia frente al gobierno federal de Lagos. Tan horripilante se vuelve esta guerra interna cuya sangre tiñe las aguas del Niger, pero cuyos clamores no trascienden más allá de las fronteras nigerianas, que la conspiración del silencio llevada por la mayoría de los gobiernos africanos en favor del Lagos — solidaridad de clase elevada a la enésima potencia — que ya empiezan a oírse ecos descarriados, cada vez más pujantes, tendientes a romper el más innoble de los conchabos, el del silencio. Es así que el «Nationalist», órgano del partido de Nyerere, el flamante presidente de Tanzania, ha empezado a denunciar los holocaustos de Ibos por parte de las fuerzas del gobierno federal de Lagos y que el mismo Nyerere, con el presidente poeta de la «negritud», Senghor, del Senegal, han hecho público un comunicado denunciando «el genocidio y la opresión de las minorías» aludiendo con ello la suerte ingrata de los Ibos. Hasta la Iglesia parece que deseara tomar cartas en el asunto, ya que envió a monseñor Conway a verificar los daños ocasionados por la aviación federal cuando en febrero bombardeó el mercado del pueblo de Awgu donde murieron 150 mujeres y niños en su mayoría. Esta clase de raid es corriente y le llevan a cabo aviones vendidos por Checoslovaquia y pilotados por egipcios, siguiendo, naturalmente, las órdenes de Nasser. Confabulación del silencio, por un lado, para que el mundo permanezca ignorante del genocidio que se comete con los Ibos de la orilla izquierda del Niger y, al mismo tiempo, intereses bastardos de gobernantes megalómanos poniendo el peso de su fuerza desproporcionada en la balanza codiciando futuros beneficios e influencias par ael logro de una hegemonía total en la dirección de los destinos africanos.

El país más poblado de Africa, con 60 millones de habitantes, gran productor de cacao (230.000 Tm.), caucho (75.000 Tm.), mandioca (11.000.000 Tm.), cacahuetes (1.700.000 Tm.), algodón (90.000 Tm. de semilla), ñame, batatas, soya, sésamo, aceite de palma, nuez, tabaco, maíz, arroz, plátanos madera (30.000.000 M3.) toda clase de ganado, estaño (8.000 Tm.), carbón y productor creciente de petróleo (más de 600.000 barriles diarios en la actualidad), industria manufacturera bastante desarrollada, Nigeria es un país que cuenta en el concierto de los países africanos y su gobierno posee medios suficientes para acallar los clamores de protesta que desean denunciar al mundo la exterminación fría y metódica de los Ibos.

Y como siempre ocurre en estos casos, el gobierno de Lagos ha ido entregándose más y más, de manos atadas, a los militares, que no desean a ningún precio acabar con una guerra que los ha encaramado «de facto» por encima del poder civil. La presión de algunos jóvenes líderes africanos entre los que descolla Nyerere, tiende a abrirse camino y a reventar el muro del silencio que se había logrado crear para localizar las masacres de los Ibos. Tanzanía ha autorizado a que Biafra, el Este nigerio dande se hallan los Ibos, tenga sus dependencias oficiales en Dar-es-Salaam, la capital de Tanzanía, y está empeñada en que la guerra nigeriana sea punto a ser debatido en el seno de la Organización de la Unidad Africana.

La situación de Nigeria no es propicia a que su guerra degenere en una guerra de países, pero de llegarse al reconocimiento de Biafra por parte de otros países africanos, la situación podría cambiar radicalmente y obligar al general Gowon al logra de una paz decente garantizando el derecho a la autodeterminación de los biafrenses.

La incógnita, sin embargo, no está en el general Gowon y el gobierno de Lagos sino en los militares nigerios, que, lo repetimos, no cederán tan fácil las prerrogativas ganadas a lo largo de esta guerra que, causando diez veces más víctimas que la del Viet-Nam, difícilmente logra abrirse paso en las columnas de la prensa internacional.

Víctor GARCIA

El mitin de los confederales

(Viene de la pág. 4.)

ta y ha admirado, con regocijo, el capitalismo. Lo que fue jornada de miedo para la burguesía ahora es procesión, fiesta pagada, «muguet» y comilona. Los anarquistas de Chicago no son recordados y ya la generación actual desconoce el porqué inicial del 1º de Mayo, vulgo fiesta del trabajo. Ya todo se dilapida en consignas político-divisionistas y contrarias a la acción directa. Reformistas y comunistas se confunden en esta labor de castración del proletariado. Sin embargo, en Lyon, Caen y otras poblaciones los obreros se han afirmado buenos luchadores en conflictos recientes, confirmando la urgencia del empleo de la acción directa en los conflictos entre el capital y el trabajo, y el alejamiento de los métodos dilatorios, contraproducentes, de los sindicalismos marca social-democracia o con label comunista. La burocracia sindical debe ser desbordada y eliminada. Gestión verdad de los trabajadores. El huelguista no debe más perder horas en el café o tomando el sol, integrado como ha de estar en el combate vivo. El espíritu inconformista resurge, los estudiantes se acercan a los trabajadores, asociando el intelecto con el Este los cimientos de la dictadura crujen y en España ocurre lo mismo. Este 1º de Mayo ibérico podría ser el principio del fin del régimen franquista. Síntesis del 1º de Mayo: conquistas inmediatas y empuje hacia el porvenir.

Ahora es Ferrer quien se agarra al micro, para alegrarse de que en la sala estén los constantes, los que no necesitan propaganda para hacer acto de presencia en todo lo nuestro. Primeros de Mayo los había visto más vacíos, con poca gente en huelga, la necesaria, empero, para ir barrenando hasta conseguir en la conciencia obrera un 1º de Mayo para cada día. Nuestra condición mejor es la perseverancia.

Recoge un tema quedado en el aire: la participación del anarcosindicalismo en el Gobierno durante la guerra de España. Contradicción flagrante que a veces se nos echa en cara. Pero había que vivir aquellos momentos. Si en España todo hubiese sido 19 de Julio, el éxito del comunismo libertario estaba garantizado. Pero media España quedó en manos adversas, y luego penetró en la zona republicana el comunismo, el zorro metido en casa. En 19 de Julio el comunismo no estuvo presente sino en mínima parte, pero los pertrechos de guerra llegados de la U. R. S. S. desnivelaron la balanza popular antifranquista. El mundo fascista apoyaba descaradamente con hombres y material la causa de Franco, mientras el mundo democrático simpatizaba mejor con Salamanca que con la revolución nuestra. U. R. S. S. se cobraba con oro e impertinencias su calculado apoyo, convirtiendo, los «forasteros», una lucha interior hispana en experimento guerrero internacional. Los españoles no éramos sino conejillos de Indias, y cuando la C. N. T. se metió en trotes gubernamentales fue desconcertada, para evitar lo peor, que tampoco evitaría. Se hizo el ensayo gubernamental y no ganamos la guerra, y así los libertarios perdimos la batalla física y la moral, cuando los demás sectores sólo perdieron la primera.

En el exilio los compañeros debíamos recuperarnos y no lo hicimos todos. En 1945, cuando el franquismo desmoralizado hacía sus maletas, los confederales no estuvimos a la altura de la circunstancia porque el cenetismo de guerra, de colaboración gubernamental, perduraba en bastantes compañeros, impidiendo ello la unidad combativa que era necesaria para recobrarnos de la doble derrota de 1939. Y así seguimos, lo cual prueban ausencias deliberadas de este acto, de este 1º de Mayo que no puede ser de colaboración, de transición, de confusión con otros elementos indudablemente honrados, pero que del 1º de Mayo tienen un concepto opuesto al nuestro. Colaboración antifranquista, la que se quiera; mas el 1º de Mayo es libertario, y en ello no podemos hacer concesiones. Para actos de conjunto quedan 364 otros días, incluidos en un mismo año.

Conte cierra el acto, cuyo buen sabor perdura entre la concurrencia que, durante más de media hora, no acierta a despejar la sala.

Puesto que lo que gusta dura.

chispas

De nuestro corresponsal en el Vaticano:

Una conversación cazada al vuelo.

El jesuita. — *Pero vamos a ver, ¿cuál es la doctrina del Opus Dei?*

El opusista. — *Muy sencilla, que hay que trabajar para Cristo.*

El jesuita. — *Ya; trabajar para Cristo y vivir como Dios.*

∴

Puesto que Dios es el sér «humano» mejor servido.

∴

En España la industria religiosa tiene centenares de miles de empleados.

Lo que da un resultado de espanto: el de nada producir y el del triple consumir.

∴

El clerical rico no tiene bastante con la protección de Dios. Necesita también la del guardia civil, su diocesito.

Y que la sombra — buena — de Puig Espert dispense.

∴

El clero estuvo por la muerte de la República porque ésta había decidido quitarle la paga del Estado.

∴

Cuando el obrero trataba de salvaguardar la suya, la G. C. y el clero unánimes se le echaban encima.

∴

Obreros pobres morían a cientos cada día. Cura pobre fallecía uno cada diez años.

Y lo proclamaban mártir de la fe, e imbécil de sacristía.

∴

A medida que se apaga la fe se extinguen las llamas del infierno.

∴

Los curas temen más a las llamas de Altos Hornos que a las de Pero Botero.

Por ello no se proponen para fogoneros.

∴

Si los curas fuesen enemigos del infierno se meterían a bomberos.

Pero, ¿cómo apagar el pánico que proporciona fortunas?

∴

El «mérito» del sacerdote consiste en ocultar el rabo diabólico debajo de la sotana, sin que Babieca se aperciba.

CHISPERO

AQUI Y AHORA

Bonnie

CON intervalos de más o menos intensidad a través de la Hisria, la humanidad parece haberse polarizado principalmente en dos manifestaciones de radical trascendencia: la violencia y el erotismo. La primera, salvo causas accidentales concomitantes, tiene su origen en la propiedad privada, aquélla que Proudhon, el padre de la Comuna de París, afirmó que era un robo. Y en efecto, la propiedad privada, erigida como elemento institucional de la sociedad, despierta inmediata y subsiguientemente el instinto de posesión, el ansia de poder y la ambición desorbitada en cualquier terreno donde aquélla parezca. El desequilibrio que supone la injusta y arbitraria posesión de los bienes por unos, y la carencia de los mismos por otros, plantea el eterno problema entre los que tratan de mantener y aun acrecentar sus riquezas y los que propugnan un más equitativo reparto, en el peor de los casos, y como meta final la absoluta desaparición de la propiedad individual, basándose en el hecho evidente de que al nacer nadie viene al mundo con derechos adquiridos a costa de los de los demás. La lucha entablada — y aquí radica uno de los escollos que retardan su solución — no siempre adquiere por parte de los desposeídos un cariz de reivindicación, un noble afán tendiente a la consecución de una sociedad sin tales lacras, una lucha abierta por un mundo mejor. Esta última faceta es propia del hombre revolucionario, es decir, del hombre que siente en lo vivo la injusticia, del que tiene conciencia plena del origen del mal y dedica su vida a extirparlo. Existe un gran sector, por desgracia, que se desentiende del problema como tal (se entiende en el sentido de que todo problema implica necesariamente una solución) y lo acepta como un hecho consumado. Y puesto que ello es así su línea de acción se atiene únicamente al modo de conseguir lo que otros poseen, de donde nace una insensata carrera competitiva sin reparar en los medios que han de conducirle a la meta deseada -y constituyendo un ciclo vicioso sin término. Con la posesión del dinero aparecen nuevas desigualdades que se salen del marco estrictamente económica, pero que son su consecuencia, tales como la división en clases, ya sean intelectuales, de nobleza o de simple rango social. El cuadro final ya lo sabemos todos: ambición, poder, lucha de intereses, sordidez, robo, asesinato, sadismo y sangre inútilmente vertida.

La segunda manifestación, el erotismo, es un típico producto de la farisaica y jesuítica moral burguesa, creada y amparada por la religión. Esta moral hipócrita se ha dedicado a lo largo y a lo ancha de los siglos a levantar alrededor del sexo una maraña inextricable de tabús y prohibiciones; lo ha degradado, lo ha descalificado, ha introducido en él la intencionalidad maliciosa, la conciencia del pecado, el odioso disimulo y lo ha conducido incluso hasta el terreno de la patología. Y así, de una normal apetencia física ha surgido un deseo morboso; de una actualización simplemente biológica ha trascendido a la anómala categoría de obsesión; del instrumento que asegura la continuidad de la especie ha fabricado y montado el tinglado de la frivolidad y la pornografía. Como era de esperar, el elemento prohibitivo introducido en el problema del sexo ha sido la causa eficiente de la desmesura en él operada, despertando primero la curiosidad y luego el deseo de transgresión, haciendo realidad aquel dicho que asegura que las leyes se han hecho para infringirlas. La tumescencia erótica ha de buscar su natural exutorio o derivativo en el encuentro físico de los dos sexos, sin trabas ni impedimentos. De tal manera ha de hallar su natural función, que es importante, es cierto, pero no más que otras del organismo humano. Su libre expansión centrará su ejercicio dentro del marco que le corresponde, sin incidir en otras esferas vitales con su impacto nocivo que le adjudicaría, además, más importancia de lo que naturalmente es atribuible. Una moral sexual concebida en estos términos sería, con la ayuda de la erradicación de la propiedad privada, el fin de la prostitución.

Una tal panorámica actual del mundo, con ser tan inhumana e injusta, es algo que tenemos que vivir y aguantar por modo inevitable. Pero que ciertas lacras de la sociedad que son nuestra vergüenza y nuestro descrédito pasen a ocupar categoría de espectáculo público para satisfacción de nuestra viciosa contextura moral, es cosa que parece inconcebible. Con esto quiero referirme a la película cuyo título encabeza este comentario. También nos llevaría a las mismas reflexiones, no solamente este film, sino otros muchos que se exhiben y se han exhibido en las pantallas de todo el mundo. El cine norteamericano, con preferencia a los demás, nos tiene acostumbrados a estas orgías de violencia sangrienta que se desarrollan en la vasta extensión de su territorio. ¿Qué pretenden decirnos Arthur Penn, el director rebelde de Hollywood, con la exaltación visual de semejante estela de crímenes y sangre? ¿Desea hacer resaltar las consecuencias sociales a las que arrastra la posesión del dinero (cosa archisabida, por demás), o simplemente trata de mostrarnos la carrera disparatada de dos asesinos psicopáticos? En ninguno de los dos casos es legítima la apelación a extremos tan repulsivos como nos hacen ver muchos de los fotogramas en los que la sangre, con abundante y escandalosa escenografía, nos provocan la náusea. ¿Quiénes son los protagonistas reales de esta farsa de pesadilla? Bonnie Parker y Clyde Barrow, una pareja insólita de los felices primeros años treinta, dos seres también de pesadilla: una mujer defraudada, acomplejada, más bien fea, casi enana, que gustaba hacer versos entre crimen y crimen para

DISCOS

Tenemos ya sacerdotes humildes, casi revolucionarios.

Tratan de coser el evangelio con la emancipación de los trabajadores.

Renuncian (el 2 por 100.000) incluso al sueldo del Estado.

En plan de tejedores destajistas de la Virtud, los tendremos pronto afiliados al sindicalismo.

No nos sorprenda que alguno de ellos solicite alta en la C.N.T., donde se declarará humilde, y compañero, en nombre del Sumo Hacedor.

Pero si el Sumo ese no se apea del burro de su Orgullo; si no renuncia a la posesión de los bienes del Mundo, que detenta; si como Entidad Mística no desaparece y no presenta crédito de trabajador de la industria, del mar, del suelo o del subsuelo, temo que ni a él ni a su representante les será librado carnet de asociado.

Porque en labores propias del cielo, en la C. N. T. todavía no creemos.

DISCOBOLO

PERFILES

Corrupción de

SON múltiples y variadas las causas que contribuyen, más o menos directamente a la corrupción de los sentimientos humanos. Diríase que en este mundo, minado por la hipocresía, todos los vicios, todas las perversiones se unen en trágico aquelarre para conspirar contra las virtudes sociales que debieran practicar los individuos y los pueblos.

Y este mal que abarca a todos los humanos, tiene las raíces muy profundas; se viene sufriendo desde los tiempos más remotos.

Cuando unos hombres llegaron, por la fuerza y el engaño, a imponer su voluntad sobre sus semejantes, quedó cimentado el triste destino de la humanidad entera.

A partir de ese momento, el principio de autoridad se fue imponiendo. Una minoría se hizo dueña del poder y de la fortuna, y la gran mayoría de los que trabajan quedó desheredada completamente; sin más derechos reconocidos que trabajar y sufrir en beneficio de los obreros.

Y es desde todos los tiempos que la minoría dominante, en estrecho concubinato con la religión, se esfuerza en perpetuar sus privilegios. Para ello no repara en los medios a emplear. Los dueños del poder imponen la obediencia, la sumisión a sus dictados. Hacen leyes coercitivas para contener los impulsos manumisores que puedan tener las masas explotadas. Los representantes de la religión, de todas las religiones, tienen por misión «sagrada» el mantener la ignorancia, la superchería y la miseria, para mejor explotarlas.

Aparte de las fuerzas represivas con que cuentan para reprimir todo vestigio liberador, tanto los gobernantes, como los representantes de la religión, ensayan cuantos medios encuentran a su alcance y que más les garantice el dominio de los de abajo, para ponerlos en práctica y conservar sus riquezas.

Saben bien que la corrupción de los sentimientos es el medio más eficaz, el que mayormente contribuye a la división de los hombres, a que unos manden y otros obedezcan.

De ahí la divulgación de la literatura malsana, de la pornografía, de todo lo falso y nocivo para el buen desarrollo de la sociedad. De una forma fría y bien calculada, aunque justificándose en cualquier situación bien de carácter nacional o internacional, que perjudique sus intereses, provocan la guerra entre distintas razas o países. Arrancan la juventud trabajadora de sus hogares, de los centros de producción, les enseñan el manejo de las armas, el arte de matar y de morir por la patria, y los lanzan al combate.

¡Como si los hombres no tuvieran otra misión que cumplir en la tierra que la de matarse, destrozarse, mutilarse, humillarse y corromperse a otros!

Ya no es bastante con la incorporación forzada de la juventud al ejército, sino que organizan cuerpos de mercenarios. En ellos tienen cabida la gente de vicio, los faltos de escrúpulos, los embrutecidos, los hombres sin conciencia, los carentes de sentimientos, los enemigos del trabajo, ¡toda la escoria humana!

Si algún joven de sentimientos nobles y generosos se encuadra en dichos cuerpos militares, pronto se verá corrompido, formará parte de ese torbellino de gente deshumanizada que integran la unidad a que pertenece. El ambiente que le envuelve, la atmósfera que respira, los ejemplos de crueldad, de ignominia que presencia diariamente, se encargarán de transformarlo y corromperlo. Pensar lo contrario sería tanto como creer que una muchacha guapa, bien formada, atractiva, puede conservar su virginidad encerrada en una casa de prostitución.

En los centros d efuerzas mercenarias hay campo abierto donde cada cual puede incrementar su perversión. Sobre todo en tiempos de guerra, cuando son utilizados como fuerza de choque para diezmar al «enemigo». Aunque el enemigo lo confunden muchas veces con las gentes de los pueblos indefensos, con las humildes familias de las aldeas perdidas en las llanuras de las campiñas o en plena montaña. Y como todas sus fechorías, todos sus crímenes, todas sus infamias son elogiadas como hechos de heroísmo como proezas de valor es entonces cuando se ponen al descubierto la crueldad, la vesanía, el instinto primario que roe el corazón de ese animal que se dice hombre.

Como la táctica militar consiste en el ataque por sorpresa, al amparo de la noche se prepara su realización. Los adiestrados en la destrucción de campos y ciudades emprenden la marcha, se aproximan al objetivo fijado de antemano. Los mercenarios, acostumbrados a matar, fusil en ristre y bayoneta calada, con la mente repleta de imágenes tenebrosas, aprovechando los accidentes del terreno, se deslizan, avanzan como sombras siniestras hacia la ciudad o aldea dormida.

Mientras que los pacíficos habitantes descansan del diario trabajo, recuperando energías para continuar la faena al día siguiente, una ola de dolor y de muerte los va cercando.

A la hora señalada, cuando en todo reina la sombra y el sueño — que diría el poeta — se da la orden

F. L. DE PERPIGNAN

Reunión el domingo 12 de mayo a las 9,30 en el lugar de costumbre.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

B.D.I.C

and Clyde *por Juan Español*

dedicárselos a su hombre, un hombre cuya característica primera es su impotencia sexual. ¿Qué podía ofrecer éste a su amada en compensación a su falta de virilidad? El robo y el asesinato como subrogados de aquélla, puesto que una demostración de fuerza y audacia también son atributos peculiares de la masculinidad. Y ella le corresponde con la misma moneda para olvidar su frustración, busca una salida a su existencia inane, y entonces asesina a sangre fría, sin motivo aparente, con una sonrisa en los labios e incluso con una carcajada estridente. ¿Y cuál es el final de todo? Un doble asesinato perpetrado en los héroes de la historia; un asesinato alevoso efectuado por los celadores del orden los cuales esperan escondidos la aparición en coche de la pareja, que cae acribillada a balazos en tanto que las secuencias filmicas nos hacen presenciar de nuevo el deprimente espectáculo de la sangre y el horror. Pero Arthur Penn, que se ha empeñado en describir con tan negras tintas la trayectoria de la famosa pareja, ¿busca dos intérpretes que sean sosias en lo posible de la original? Nada de eso. Nos presenta a Faye Dunaway y Warren Beatty, dos actores con «glamour» y «sex-appeal», atractivos, dos bellos animales exultantes que captan nuestra simpatía y nuestra benevolencia. Y se constituyen en héroes de la multitud, son nuestros simpáticos asesinos y el fetichismo nos arrastra a imitar vestidos y actitudes a lo «Bonnie and Clyde». La repercusión y consecuencia de esta mistificación huelga constatarla por evidente y obvia.

Todo arte que agota su modo expresivo hasta extremos infrahumanos, a mi modo de ver es bastardo, ilegítimo e incongruente. Y no por el hecho en sí, el cual nos demostraría a qué reductos bestiales nos confina nuestra propia incapacidad, sino por la peligrosa apelación que efectúa a nuestros más secretos e inconfesables instintos, al soterrado halago que hace a nuestra viciosa conformación. ¿Qué resulta de todo esto? Que la pretensión — si la hay — de reforma, de recusación se desvanece ante el fortísimo impacto emocional del hecho escueto; que la peripecia fundamental que se dirigía a nuestro espíritu y a nuestra conciencia se pierde en el oscuro laberinto de las sensaciones; que lo que había de sacudir las zonas superiores de la personalidad, a falta de ésta se convierte en una llamada a lo que de animal pervive en nosotros. Para demostrar que se es capaz de asesinar no es preciso la ejecución, paso a paso, de un asesinato filmico en el cual la cámara es más insidiosa y brutal que la propia realidad, por la misma razón que el llanto y el beso en la ficción nos parecen más bellos, poéticos y naturales que los vividos. Y aquí conviene citar también la película «A sangre fría», calcada del «bestseller» del mismo nombre de Truman Capote. En ella asistimos a la exposición sin paliativos de cómo dos jóvenes asesinan a toda una familia. En «Bonnie and Clyde» existe, por lo menos, la vicisitud de la acción en la que se encuadro el idilio platónico y enfermizo de los protagonistas e incluso la variedad de los escenarios naturales. «A sangre fría» contemplamos no sólo la anatomía, sino la fisiología del crimen abyecto. Arthur Penn, sin embargo, nos tiene acostumbrados a cosas mejores, como por ejemplo «La jauría humana» en la cual, si bien nos lleva a escenas de terrible violencia, la temática del film es tan poderosa y absorbente que la violencia queda relegada a segundo plano. Esas han de ser las vías del arte cinematográfico, del arte social por excelencia. El artista debe proponernos metas de superación antes que crudas exposiciones sospechosas que se constituyen en armas de dos filos; debe hablar a la conciencia personal y colectiva antes que hacer concesiones a la pura sensación instintiva; debe dirigirse a la sublimación de la animalidad y no a exacerbarla; debe imponerse la tarea de fustigar el vicio y la injusticia sin caer en la debilidad de halagarlos mediante una ambigua matización de detalles, dando una de cal y otra de arena; no debe comercializarse ni venderse. Pero el director ha de plegarse a las exigencias del productor y éste se atiene a la morbosidad petitoria del público. De lo que se trata es de fabricar un film comercial para mayorías en el que el taquillaje es el exponente supremo de un arte mercenario y depravado. ¿O es que «Les amants» de Malle, «Le repos du guerrier» de Rochefort y «Les liaisons dangereuses» de Vadim, por ejemplo, son cursos educativos para una sana moral sexual? ¿No es cierto que el público que asiste a tales films, y dada la tendenciosa forma expositiva de los mismos, no está presenciando una gestión educativa, sino que forma parte masiva de una masturbación colectiva? La deducción es sencilla: si el público pide violencia, tendrá violencia; si pide erotismo, tendrá erotismo. Nadie puede negar el hecho sintomático que revela con toda evidencia el meollo del problema: todas las películas que llevan el cartelito de «no aptas para menores de 18 años» puede asegurarse que tienen un público numeroso ávido de sensaciones del que forman parte indistinta los jóvenes, los maduros y los viejos. Una película apta para todos, aunque su temztica sea de importancia suma, reduce la entrada a la mitad. Estas realidades estadísticas marcan la pauta a los productores cuya linea crematística se atiene estrictamente a la maliciosa intencionalidad de los famosos versos de Lope de Vega: «El vulgo es necio, y pues que paga es justo — hablarle en necio para darle gusto.»

FESTIVAL BENEFICO

Ponemos en conocimiento de nuestros lectores que los amigos cruz-rojistas celebrarán un Festival a beneficio de sus Obras Sociales, en el Palacio de la Mutualidad, el día 12 de Mayo de 1968, a las 2 de la tarde, con la participación de los siguientes artistas:

John WILLIAM, Rosalie DUBOIS, Trio «SORTILEGIO ESPAÑOL», Consuelo IBAÑEZ, Carlos MENDIA, BALLETS CATALANES, Juan VILATO y Felipe RAMOS.

Para retención de plazas dirigirse a:
Arolas, 11, rue Gerbier, Paris (11); Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris(10) o recogerlas en el Palais de la Mutualité el día del espectáculo.

CONFERENCE PUBLIQUE

Le groupe « Albert Camus », de la Banlieue-Sud de la F. A. F. et le Secrétariat à la Propagande de la XI^e Région organisent une conférence publique et contradictoire qui aura lieu le lundi 20 mai à 21 h., au Théâtre de Plaisance, 111, rue du Château (14^e arrondissement) Métro Gaité, à Paris.

Sujet : La Société moderne et l'anarchisme.

Orateur : Maurice Joyeux.

Nous invitons cordialement tous les amis et sympathisants, et espèrons la plus large assistance.

Participation aux frais : 2 F.

OPINIONES

Los diferentes procedimientos autoritarios

LA LEY DE LAS MAYORIAS

I

La práctica tan acostumbrada de considerar las opiniones de la mayoría como únicamente valederas y de imponerlas a las minorías es netamente contraria al espíritu de la no violencia. — Gandhi.

Protestar contra la teoría y la omnipotencia de las mayorías, que es una forma de dictadura. — Proudhon.

ES curioso ver cómo ciertas costumbres tienen la vida larga a pesar de que estén en contradicción flagrante con la esencia misma de las ideas que se proclaman. Ya sé que es muy difícil cambiar una costumbre que el tiempo ha consagrado. Pero si una costumbre es vieja, la razón lo es más.

La ley de las mayorías es democracia; y los anarquistas na han sido nunca demócratas, no pueden serlo. Por eso son ácratas. Ya lo dice su etimología, pues el vocablo «anarquía» está compuesto por dos palabras griegas, «an-arquía» que significa ausencia de gobierno. Afirmar que el único sistema (y esto está pronto dicho), para llegar a un acuerdo, es el de las mayorías, es decir que no hay otro medio que el de la autoridad y por consiguiente que una sociedad anarquista es imposible. En este caso, irremediablemnte seguiría la lucha de los enemigos de la autoridad en su afán de descubrir un método que permita prescindir de toda forma de autoritarismo.

La ley de las mayorías no es cosa sagrada. Lo que es menester es que las fórmulas sean demostradas, veridicas, y los acuerdos justos y aceptados voluntariamente. No se quiere decir que en un movimiento libertario la mayoría sea el hecho de la multitud, de los más torpes, como se supone en las elecciones políticas. Se trata simplemente de que unos no se impongan a otros por ser más numerosos, puesto que por este solo hecho esto no implica tener razón. De lo contrario, ¿que quedaría del principio de la solidaridad moral entre los asociados? Y no hay que olvidar que cuando hablamos de organización, es de organización libre de que se trata.

Para la mentalidad de la mayoría actual de los hombres, una buena manera de descargar al asociado de toda responsabilidad individual, es cuando se invoca la noción de la responsabilidad colectiva. He visto asambleas compuestas de más de 600 personas pasar un asunto a votación y resultar este, aprobado por una «mayoría» compuesta de 25 individuos. Si bien no se puede probar que los abstenidos estaban en contra, tamoco se puede sostener que lo aprobaban. No importa que a veces, (pues esto no quita nada al caso) se tomen los acuerdos por unanimidad. Es evidente pues, que muchas veces la mayoría pertenece a los que se abstienen, y lo más gracioso es cuando se las acusa de incurrir en grave responsabilidad por no haber participado a la votación. Desde luego, que esto es motivado por dificultades de importancia, puesto que proviene de la falta de capacidad de los reunidos para la comprensión y hallazgo de una manera de prescindir de dicha costumbre y de la falta de voluntad para llevar a la práctica, o por lo menos para intentarlo, una nueva forma de actuación o de procedimiento, consecuente con las ideas. Y esa oinión de que es imposible ponerse de acuerdo sin emplear la fuerza del número está muy extendida entre libertarios, lo cual se aproxima bastante al criterio de la mayoría de las gentes, de que es menester que alguien mande para que haya paz y orden, pues de lo contrario la sociedad sin ley acabaría en estado de guerra permanente entre las personas. «Un campo de agramante» (?)

Decía Shelley : « Quisiera ser tan libre de las multitudes como del Estado. El poder mancha todo lo que toca : las almas virtuosas ni mandan ni obedecen».

Cuando se proclama el lema : «De cada uno según sus fuerzas y a cada uno según sus necesidades», esto implica que la ley de las mayorías no intervienen para nada, ya que solo depende de la voluntad del individuo sin más control que el de la propia conciencia de hombre libre y responsable.

Si se entiende que un hombre gobernado por su propio consentimiento no es gobernada y que la autoridad voluntariamente consentida al estricto mínimo será siempre inevitable, esto quizá será bueno para la mayoría que lo acepte, pero no para los partidarios de la abolición franca de toda forma de imposición, cuya minoría resultará siempre y por fuerza la víctima aplastada por el peso de la autoridad, por mínimo que sea, de la mayoría. Yo no diré, como dijo alguien, que : «el hombre que abdica de su libertad es un traidor a la libertad humana entera», pero sí, diré : a sus propias ideas si se dice anarquista. También digo, que no es posible que un hombre sea libre desde el momento en que se le quita la facultad o la posibilidad de serlo. Tampoco es cuestión de «imponer» bruscamente una idea por muy avanzada que sea, pues hay una necesidad más grande todavía de bien explicarla para que sea bien comprendida y aceptada voluntariamente.

Abolición pues de la autoridad bajo todas sus formas, de la supremacía de uno solo o de las mayorías. En su lugar la soberanía individual, la libertad entera. Frente al «derecho» de las mayorías hay que poner como absolutamente imprescriptibles las no menos necesidades de las minorías o de las individualidades, sin la menor restricción, es decir, la supresión total de todo poder. Para combatir este mal hay que despertar el espíritu de libre asociación por la práctica de la iniciativa individual.

Para que la voluntad de los votos de las organizaciones puedan hacerse valer, les son precisos representantes que determinen y coordinen esa voluntad. De aquí a las asambleas legislativas que dictan leyes y reglamentos no queda mucho trecho que recorrer. Lo que deseamos, al contrario, es que los hombrs puedan unirse contra todo sistema de coacción, para lo cual es indispensable que estos aprendan a poner en práctica las ideas de libertad que se proclaman.

JUAN

(Continuará)

ADMINISTRATIVAS

—Juan Ruiz Martín, Londres. Recibido tu giro a cuenta envíos por conducto bancario.

—Hernández, Nîmes. — Recibido vuestro giro. Sin noticia de la distribución de los 162 frs. recibidos. Repetimos que la prensa sale regularmente de París todos los martes. Haremos gestión propuesta.

—Fernando Lozano, Bondy (93). Regularizados envíos y mandados libros a Brasil. Entre el cambio, siempre hay bandas en avance. De ahí el doble recibo de un número.

—Manuel Ramírez, Castres (81). Recibida la tuya; realizado cambio a tu nueva residencia.

—Ramón Zuazaga, Gardon (30). Recibido giro 45 frs., pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-68.

—Torrez López, París. Giro de 45 frs. pagando «C. S.» y «Umbral» por todo el año 68.

—F. Rebordosa, Montreal. Los 20 dólares son 87,36 frs. para ambas publicaciones.

—Cortés Pérez, Perpignan (66). Hemos verificado cambio para envío prensa, pero no indicas tu vieja dirección.

CARTA DE ISRAEL

IMPERIALISMO

DESAFORTUNADAMENTE la guerra «de los seis días» no cesó después de los mismos, sino que continua en otras formas. El chicorey de Jordania está siendo defendido por los que mataron al rey ruso Nicolás II, acto éste que no les discutimos. Pero ahora esos traga-reyes defienden a uno árabe en las orillas del Jordán, y defenderán a otro, esclavista en Arabia del Sud, si tal conviniera a sus intereses imperialistas; y conste que aquí se trata de la reacción más impura y brutal que puede darse en estos tiempos.

A este país de Israel lo tratan de imperialista, precisamente los imperialistas, y la verdad es que cuando Nasser y otros de su fracasado Imperio rauista prometieron el exterminio total de Israel, sin concesión de tregua ni cuartel para los supervivientes, los israelíes cometieron el nefando crimen de defenderse, aún a riesgo de enojar a los conductores del Imperio Ruso.

A tal efecto, reflejamos el siguiente diálogo:

A. — La guerra de junio del 67 duró seis días. Pero qué haremos si España nos declara la guerra en favor de la media luna.

B. — Bueno. Si en seis días logramos vencer a cien millones de árabes, a una nación de 30 millones, con dos días y medio tendríamos suficiente.

A. — Pero los rusos podrían atacarnos después de la derrota de Franco.

B. — Bien, se trata de 260 millones, lo que quiere decir que una guerra ruso-israelí podría durar dieciséis días...

Optimismo que ojalá no ofrezca motivos para nuevos estallidos guerreros.

Entretanto, el antijudaismo en la U. R. S. S. y en Polonia toma visos de militancia, de amenaza temible. Sin embargo, no nos alarmemos y volvamos al diálogo:

A. — ¿Qué tal va su esposa?

B. — Hace lo posible para no engordar más. Practica ejercicios a caballo durante ocho horas diarias o más.

A. — ¿Da eso resultado?

B. — A ella por ahora no, pero el caballo ya ha perdido unos cuarenta kilos de peso.

Los oyentes de esta conversación suelen suponer que la dama gorda es Rusia y el caballo los pueblos que a ella confían sus cuitas.

Y ya que se habla de Marx incluso en los países árabes, bueno será recordar el pensamiento del Gran Karlos, que bastantes parece desconocen: «El antisemitismo es el socialismo de los imbéciles.»

El pueblo polaco presenció cómo Hitler instaló hornos crematorios de personas en sus tierras, contando con el pánico de los pueblos. ¿No será atrevido en este tiempo combatir a un pueblo desdichado que Hitler martirizó y que en el «ghetto» de Varsovia peleó al nazi sin ayuda del ejército rojo situado a las puertas de la capital de Polonia? ¿No será, esta campaña, mentar la soga en casa del ahorcado? Desgraciadamente en ese país no quedan suficientes anarquistas y otros internacional-humanistas para situar la verdad en el terreno que le corresponde.

Los libertarios que hay en Polonia y en la U. R. S. S. no pueden manifestarse por impotencia numérica, pero la verdad y la idea se van abriendo paso y un día el espíritu de la revolución social hará irrupción, y los acontecimientos podrán tomar otro sesgo que el de ahora. Nuestros compañeros de allí son sinceros y abnegados y su constancia dará buen resultado.

En Israel no hay propósito imperialista, sino interés de defensa. El pueblo israeli quiere paz. Déjesele disfrutar de ella, y pronto se verá cómo el espíritu de trabajo y de progreso quedan a mil codos por encima de las manías militaristas.

Ch. Hochhausem Armony

1° DE MAYO DE 1968 (1)

Manifiesto de la S.A.C.

(Confederación de los Trabajadores Suecos)

OSCILA el mundo entre la esperanza y el miedo frente a las perspectivas de paz, la posibilidad de que se ponga fin a las matanzas sangrientas en Vietnam. Pero aun cuando los combates llegasen a su término allí, siempre persiste la amenaza de que estallen nuevos conflictos en diferentes partes del mundo. Resulta evidente que la lucha entre opresores y oprimidos, entre las partes ricas y las partes pobres de nuestro mundo, está entrando en una fase decisiva. Comprendemos las erupciones violentas de la parte de los hambrientos y los desesperados y encontramos inadmisibles las tentativas de los pueblos bien acomodados de mantener, por medio de bombas de napalm y de otras armas de terror, una situación que se presenta cada día más insostenible y que ya desde mucho tiempo debería haber sido reemplazada con un orde nmás justo y más racional.

Hay un simbolismo sombrío en el hecho de que los Estados Unidos, el país incomparablemente más rico del mundo, no haya podido encontrar una solución razonable de los problemas del hambre y de la discriminación racial dentro de sus propias fronteras. El asesinato de Martin Luther King, el apóstol de la no violencia, fue, en toda su brutalidad horrible, no solamente la manifestación de un insensato fanatismo racial, sino también una tentativa, de la parte de los racistas blancos, de impedir todo esfuerzo hacia una solución pacífica de los antagonismos de raza. La atención debe ser dirigida también a las propias bases de los regímenes políticos existentes en el mundo de hoy, los que siguen siendo autoritarios en grados variados cualquiera que sea el letrero político que adopten. Lo que ocurrió a Martin Luther King, ocurre continuamente a millones de anónimos y constituye una confirmación de que los pueblos hasta ahora han tenido que contentarse con *declaraciones* de libertad y no han sido educados a la responsabilidad y a la participación a la *construcción* de la libertad.

Es el espíritu de la violencia que habla en el nombre profanado de la democracia. Después de lo ocurrido en Vietnam y en otras partes del mundo, el propio concepto de democracia nunca puede recobrar el mismo sentido que antes. Para una gran parte de la humanidad, la democracia ha dejado de aparecer como un estado de justicia ideal, en cambio aparece como la denominación de un estado de opresión tradicional, de una política trayendo en su pista la muerte e indecibles sufrimientos. Para los pueblos de los países pobres y oprimidos, las bombas de napalm y la democracia se confunden hasta formar un concepto común: *napaldemocracia*.

Pero las circunstancias en diversas partes del mundo no presentan un cuadro exclusivamente sombrío y manchado de violencia y opresión. Al mismo tiempo, un viento de libertad sopla por las naciones. Con profunda satisfacción saludamos las manifestaciones para la libertad, la justicia y, sobre todo, el derecho a la autogestión, entre los estudiantes y otros intelectuales, en el Este igual que en el Oeste. Demuestran estas revueltas entre la juventud estudiantil que personas aptas par acomprender los problemas del mundo se han dado cuenta de la insensatez de la sociedad y de que la línea de desarrollo que prevalece hasta ahora nos lleva a la catástrofe. Estas fuerzas revolucionarias ya han logrado éxitos importantes, sobre todo en el Este, y tenemos la seguridad de que nuevos logros les esperan, a pesar de que las autoridades, en su pavor ciego, ni siquiera vacilan en cubrirse con la capa del nazismo, denunciando a los judíos como iniciadores de lo que pasa.

También anotamos que, en algunas partes, la revuelta de la juventud se ha hecho en nombre del sindicalismo y que elementos de la ideología del anarcosindicalismo han ganado una nueva importancia.

El Comité Nacional de la S. A. C. — Confederación de los Trabajadores Suecos. — Los sindicalistas libertarios

Sveavägen 98, 113 50 Stockholm.

(1) Este comunicado de la S. A. C. no pudo publicarse en el número anterior por haberse recibido tarde.

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN LIMOGES

El comité de Alianza Sindical, os invita a la conferencia a cargo del compañero J. Muñoz Congost, con el tema : «La Alianza Sindical Española y los Problemas de España» que tendrá lugar en la gran sala del local de Force Ouvrière, 56, rue Montmailler, el domingo día 12 de Mayo a las 9 y 30 de la mañana.

La asamblea queda aplazada por coincidir con la fecha de la Conferencia.

GALA ANNUEL

du Groupe libertaire Louise Michel au Palais de la Mutualité, 24 rue St-Victor, Paris (5).

Vendredi, 10 mai à 20 h. 45, avec

LEO FERRE

dans ses nouvelles créations.

ANNE VANDERLOVE

et un magnifique programme animé par Martial CARRE du Caveau de la République.

Retenez déjà votre place : Librairie Publico, 3, rue Ternaux ou 24, rue Ste-Marthe ou Palais de la Mutualité. Prix : 10 F.

EXPOSICION ARTISTICA EN LYON

Organizada por el Ateneo Cervantes, patrocinada por la Liga de los Derechos del Hombre y el Círculo de la Libertad por la Cultura, en la Maison de l'Europe. Inauguración el viernes 10 de mayo a las 6,30 de la tarde. Estará abierta el sábado todo el día y el domingo.

Entre los artistas figuran Domingo Ibars, prisionero político por propaganda contra el régimen, en la prisión de Burgos desde hace veinte años; José Plaza, miembro del Ateneo y de la Asociación Lyonesa de pintores amateurs; S. Moreno, que expuso recientemente sus obras en Montpellier; y Ricardo Rebola, escultor en bronce y madera.

CORREO DE REDACCION

E. L., Tours. Cursado tu ruego a M.

C., Montelimar. Recibirás los cuatro ejemp. del libro pedido.

J. R., Bagnuls. Efectivamente, «Ciudad Caída» es una novela tipo veraz, o histórica.

J. A., Hyères. Vuestro comunicado lo hemos enviado al S. I. para el Boletín Interior. Hay acuerdo congresil que impide publicar esta clase de notas en la prensa destinada a la propaganda.

COMISION DE RELACIONES DE RHONE-LOIRE

Esta Comisión se dirige a todos los militantes, adherentes y simpatizantes en general, para comunicarles que el día 12 de mayo tendrá lugar en Villeurbanne, Palais du Travail (Place de la Libération, en los Gratte-Ciel) un mitin de Alianza Sindical.

Este mitin compañeros, no será un mitin más. La Comisión de Relaciones en conjunto con la U. G. T., ha creído necesario organizarlo para salir al paso públicamente a actividades confusionistas que se intentan desarrollar en Lyon, para desprestigiar las organizaciones sindicales clásicas de España en el Exilio.

La Comisión de Relaciones cree firmemente y así lo espera, que los hombres de la C. N. T. que no admiten otro sindicalismo que no sea el revolucionario, estarán presentes ese día.

Compañeros de la C. N. T., por nuestro sindicalismo, por nuestras ideas, por la Alianza Sindical:

Todos a Lyon (Villeurbanne) el 12 de Mayo a las 9 de la mañana.

La Comisión de Relaciones

F. L. DE BURDEOS

Gran conferencia, para el domingo, día 19 de mayo, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a cargo del compañero Miguel Celma, que versará sobre el tema: «*Itinerario de Camus*».

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours, invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 12 de mayo a las 9,30 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE DRANCY

Convoca a asamblea para el 12 de mayo. La importancia del orden del día indica que nadie debe quedarse en casa.

A. O. A., LE MANS

Celebrará asamblea el 18 de mayo a las 9,30 de la mañana, plaza Stalingrad, Maison Sociale, Sala 6.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

La Rochelle : José Calvet, 20 frs.

sentimientos *por J. HIRALDO*

de asalto. Los mercenarios caen sobre el objetivo como buitres hambrientos sobre la carroña de la bestia abandonada. Entran en acción los fusiles. La zarabanda es confusa y dantesca. Muchos hombres, mujeres, niños de todas las edades caen asesinados, pasados a cuchillo.

La gente huye despavorida hacia todas las direcciones. Mujeres despeinadas, a medio vestir, con niños en los brazos y otros cogidos de las faldas, se ocultan atemorizados por donde pueden. Otras chillan, mueren, patean, defendiéndose para no ser violadas.

Arden algunas casas. Las llamas se elevan hacia el cielo y alumbran el espacio. El estampido de los fusiles rompe el silencio del alba. Ladran los perros como si presintieran la escena horrorosa que se está realizando contra sus amos. Gritos desgarradores se sienten por todas partes. La legión va ganando terreno heroicamente; conquistando el objetivo marcado en el plano militar.

El mando contempla la operación satisfecho y sonriente: «¡Qué gente más brava mandamos!», deben de decirse ellos mismos.

Después vienen los elogios, las felicitaciones, el silencio impuesto a los supervivientes.

Este estado de ferocidad, de barbarie organizada se ha venido transmitiendo a través de los siglos de unas generaciones a otras, hasta llegar a nuestros días.

El genocidio, el terror y la muerte lo sufrieron todos los pueblos de la llamada América latina cuando se les impuso el colonialismo español. Donde, según confirma Bartolomé de las Casas en «La destrucción de las Indias» la ferocidad empleada no tuvo límites. Se llegó a coger los niños de los brazos de las madres que los amamantaban y destrozarlos a machetazos para dar de comer a los perros que acompañaban en sus incursiones a los invasores.

Todo el continente africano ha pasado por los mismos trances de dolor, de devastación física y moral en la época del reparto colonial. Desde la venta de negros hasta la esclavitud más refinada, han debido soportar todos los países de toda esa inmensa parte del mundo.

Pareja suerte han corrido los demás pueblos que se han visto invadidos por fuerzas armadas que les rompen sus costumbres, su derecho a la vida, acentuando la miseria, la injusticia y la esclavitud.

Ahí están vivos todavía muchos testigos que presenciaron el degüello que realizaron los turcos en Armenia el año 1915. Donde más de tres millones de hombres, mujeres y niños fueron cobardemente asesinados.

También lo hemos presenciado nosotro sen España cuando las hordas franquistas, los cafres rifeños eran azuzados contra la población civil indefensa. En ese desgraciado país se han llevado a cabo los crímenes más horrorosos que imaginarse pueda. Y ellos han sido cometidos, en la mayoría de los casos, con la complicidad de la Iglesia, cuando no eran tramados por las propias jerarquías eclesiásticas.

Y no hablemos de los campos de exterminio de Alemania hitleriana. Ya que es mucho lo que se lleva escrito sobre el suplicio, el ensañamiento perpetrado con los prisioneros, y es harto conocido por todos.

Ahora le ha tocado el turno al Vietnam, pueblo que quiere su independencia, que tiene derecho, igual que los demás pueblos del mundo, a elegir el régimen que más concuerde con su idiosincrasia, que más les convenga a todos los vietnamitas. Este pueblo desafortunado lleva más de veinte años sosteniendo una guerra monstruosa, como todas las guerras, por causa de unos y de otros. Todos elementos ajenos, desinteresados del bienestar, del progreso de tan desdichado país.

Nos contaba un legionario, licenciado, una de las muchas hazañas de las que fue actor y espectador en la guerra del Vietnam, y que por lo macabro, por lo espeluznante de la misma, quedó gravada en nuestra memoria.

Un día, en pleno combate — contaba aquel mercenario — hicieron prisioneros a un grupo de hombres civiles que ofrecían resistencia a su avance. Cuando estuvieron desarmados los hicieron montar en un camión, bien guardados por los vencedores. Uno de los prisioneros quedó en tierra. Lo ataron con una soga a la parte trasera del camión y el vehículo emprendió la marcha y no frenó hasta que no se perdieron los trozos de aquel desgraciado en la carretera polvorienta. Después ataron a otro, y luego a otro. Así hasta terminar con todo el grupo.

Cuesta creer que los hombres que tanto mal hacen a sus semejantes, que tanto odio, que tanta ferocidad llevan encima, puedan haber salido de las entrañas de mujeres humanas. Y, sin embargo, son seres con más o menos predisposición para practicar el mal, pero que la sociedad capitalista, el sistema imperante se encarga, por las muchas y diversas formas que tiene a su disposición, de corromperlos.

Manera ésta bastante factible para salvaguardar sus intereses y seguir gozando de los beneficios que les deja el trabajo ajeno.

REGIONAL CATALANA EN EXILIO

Agrupación Local de París

Celebrará reunión el domingo 12 de los corrientes a las 9 y media en punto de la mañana, bajo el siguiente Orden del Día: Nombramiento de mesa de discusión; Lectura del acta anterior; Lectura y discusión de la correspondencia cursada con la Comisión de Relaciones de nuestra Regional en el Exilio; Asuntos generales.

TRIBUNA JUVENIL

EXPOSICION PICTORICA

La Agrupación Juvenil «Golem» prepara una Exposición de pinturas y dibujos para mediados de mayo, con obras de afiliados suyos, y de artistas consumados que se han prestado a cooperar a esta demostración de arte.

Para mayor amplitud, la entidad organizadora invita a cuantos jóvenes tengan afición al pincel.

La Exposición durará una semana y tendrá efecto en el 24 de la rue Ste-Marthe, París (X), Metro Belleville.

La inauguración tendrá lugar el domingo día 26 de mayo interesándose a los amigos del arte y de la superación a que concurran al acto.

Para informes: Agrupación «Golem», a la dirección indicada.

A las juventudes españolas

(Mariposa circulada en España.)

En la gesta de vuestras manifestaciones de protesta, llenas de virilidad, propia de la juventud, se encuentran unidas la decisión, la tenacidad y el raciocinio hacia un deber que está haciendo honor a las inteligencias maduras, que ya han sabido pulsar el alto sentido de las concepciones humanas por las que se halla luchando desde tantos años el pueblo español.

La historia de un Pueblo que siempre fue amante de la libertad no puede quedar estancada por falta de juventud, ni oscurecida por carencia de espíritu de rebeldía, pues quedaría humillada en nuestro país toda la gloria que las juventudes han ganado en la lucha en favor de la humanidad libre.

El poder de nuestra energía, y la razón de unos derechos concebidos con claridad, hacen que, pese a vuestra mocedad, sois los bastiones en que se consolidan las esperanzas de nuestro Pueblo, viendo que sus destinos y la consecución de libertades futuras viven en la mente y se hallan en las manos de quien sabrá hacer justicia.

¡Persistid en vuestra lucha por la libertad!

AIRE LIBRE

JIRA REGIONAL EN LA «FONTAINE MARY-ROSE» DE GRANS

El Secretariado de la Federación Local de Marsella de la C. N. T. de España en el exilio comunica a todos los compañeros, familiares y simpatizantes, que pueden inscribirse todos los días laborables de tres de la tarde a las ocho y los domingos por la mañana, en su sede social, 12, rue Pavillon, para poder asistir con los autobuses contratados, a la Jira que organiza la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza en el espléndido lugar de la «Fontaine Mary-Rose», el domingo 26 de mayo de 1968.

Precio ida y vuelta: 6 francos.

Salida de los autobuses a las siete de la mañana del Cours Saint-Louis, La Canebière.

GRAN JIRA EN PROVENZA

Organizada por la Comisión de Relaciones del Núcleo, tendrá lugar el domingo, 26 de mayo, en el pintoresco lugar de la Foritaine Mary-Rose, perteneciente al municipio de Grans. Este sitio se halla situado entre Miramás y Salón de Provenza; no muy distante de la carretera departamental de Bouches - du - Rhône, nº 69.

Cordial invitación a todas las Federaciones Locales y simpatizantes, para que acudan a pasar una jornada al aire libre y de confraternidad libertaria.

Habrá radio-gancho, folklore franco-español, juegos infantiles y otras distraciones para chicos y mayores.

Después de la comida se dará una charla, con tema de actualidad, por un compañero competente. Esperamos numerosa asistencia.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

EL 1° DE MAYO DE 1968 observado desde la Torre Eiffel

PROLEGOMENO

EL 1° de Mayo ya es una fecha más que, no obstante, no puede dejarnos indiferentes. El 1° de Mayo arranca de 1887, con origen determinadamente anarquista. Mas la gente de ahora, la «moderna», no se ocupa de esa «bagatela». El 1° de Mayo la T. V. F. lo hace presidir por un retratazo de Marx, cuando a este señor nada se le perdió en la plaza de Haymarket ni en el patíbulo de Chicago. Ya observamos que Simone Weil venida a España para combatir al fascismo, la T.V.F. la adscribió a las Columnas Internacionales, haciendo caso omiso de la sigla «CNT» que llevaba prendida en el pecho, y debe ser sabido en Francia que C. N. T. indica Confederación Nacional del Trabajo, organismo obrero de abolengo ácrata. Por consiguiente, Simone Weil estuvo con los libertarios, no con los comunistas.

La conspiración del silencio referente al anarcosindicalismo cunde en todos los discursos, en todas las reseñas, en todas las declaraciones, en todos los periódicos. Ese boicot, que ya rigió contra Han Ryner y su obra, rige ahora para cuanto respire bakuninismo, puesto que Marx es el dios que impera en las inconsciencias y en las conciencias a medias o mediatizadas.

EL PROLETARIADO ESPAÑOL EN ACTIVO

∴

Este 1° de Mayo ha sido simpático en España por reafirmaciones obreras y estudiantiles en terreno difícil, erizado de matracas y fusiles. Falsamente se ha dicho que el de 1968 ha sido el 1° de Mayo protestatario inicial bajo el imperio del franquismo, y es que la historieta se escribe al gusto de los que únicamente viven la frivolidad del día. El 1° de Mayo de 1952 fue en extremo cálido en Bilbao y Barcelona, con huelgas generales unánimes, nunca igualadas en España. En lo de ahora intervienen comunistas, razón de peso para que la prensa internacional, secundando a El Pardo y al Kremlin, den importancia rojista a un movimiento que es privativo de los trabajadares españoles. Por lo visto es más fácil colocar una etiqueta «equivocada» que ceñirse a la realidad de los hechos y de las cosas.

Este 1° de Mayo ha sido espectacular y favorable en nuestro país por enfrentamiento formal de dos poderes: el del trabajo y el de las armas franquistas. Como siempre, Franco no obedece a razones, sino a fusiles. La partida era desigual y las manifestaciones de Barcelona, Madrid, Sevilla, Bilbao, para no nombrar sino los puntos álgidos de la protesta obrera y universitaria, en lugar de aparatosa fue fraccionada para una mejor movilidad ante fuerzas compactas agresoras. Lo que podía ser manifestación masiva se dividió en grupos estratégicos que aparecían altisonantes y rápidos en lugares impensados por la policía, obligando a ésta a carreras locas, a un trabajo de persecución inaudito y fatigoso. Tantos eran los núcleos manifestantes, tanto terreno abarcaban, que al ejército fusilero franquista preparado para reprimir, con descargas inclusive, se le obligó a fraccionarse a su vez, so pena de dejar barrios enteros o casi, en manos de los inconformistas. Así en las principales poblaciones ibéricas pudo campar por sus respetos el airoso grito de «¡Franco no, libertad sí!», con las carreras y detenciones inevitables, pudiendo alcanzar, éstas últimas, la suma global de seis mil en toda España. Lo bueno del caso es que en los forcejeos de más encono se agitaban banderas republicanas y rojinegras, sin olvido del trapo de lidia rojo, que no fue privativo cual insinúan las propagandas comunistas, y las burguesas coincidentes con las comunistas. El pueblo español pronto dará sorpresas tanto al fascismo como al burguesismo y al totalitarismo de escuela marxista. El espíritu de independencia se mantiene incólume, y quizás más alerta que nunca, en el pueblo español globalmente considerado. No se va en España a derribar una tiranía para implantar otra, puesto que allí los colorines están por debajo de las conciencias.

EXTENSION INTERNACIONAL

∴

Aquello no parece ser el caso de Pekín, con su paquete de dos millones de «chinos» empleable para todas las «solemnes» ocasiones dispuestas por los gobernantes, con banderas del Partido único, retratos de Mao, y canciones cansinas y abyectas como en las procesiones católicas; más las «niñas» vestidas de Paz llevando el paso de guerra, y los coros previamente ensayados para vociferar consignas de adulación y agresividad dictadas por la gerencia del Partido. Todo lo cual no es 1° de Mayo. Todo lo cual es de una inferioridad proletaria que entristece.

En la U. R. S. S. la mal llamada fiesta del trabajo transcurrió preguerrera como de costumbre, llenándose la plaza roja de Moscú de armas potentes e ingenios devastadores, significando la más reciente genuflexión bolchevique ante el altar del dios Moloch. «La Internacional» ha animado el desfile de carros de combate abriendo marcha a la sección exhibidora de cohetes a base de carburante sólido, última palabra de la química guerrera. La U. R. S. S. totalitaria ha enseñado, una vez más, sus zarpas gavilanas mirando a Pekín, a Washington, a Europa, y al mundo entero. Es, verdaderamente, una potencia militarista ya fracasada como entidad universal ideológica.

Alemania del Este ha rodado también sus tanques ofensivos, mientras que en la Alemania de enfrente se entonaba la «Internacional» comiendo salchicha, en tanto las fracciones social - revolucionarias manifestaban también alineadas ordenadamente como los alemanes saben hacerlo.

Menos militarista, Checoslovaquia celebró el 1° de Mayo con cautela social - transformista, hablándose de la unidad nacional reencontrada (cosa que en adelante se verá, o no se verá), y hemos dicho «con cautela» porque la actual política transicionista de Dubcek no podría resistir la acometida de los 4.000 carros blidados que «plancharon», en 1956, a la revolución de Budapest. ¡Infeliz situación la de los pueblos comunistizados a la fuerza!

Yugoslavia y Rumania acusan su tendencia a replegarse sobre sí mismas, en tanto Polonia insinúa un abandono de la línea comunista-independiente por «respeto» a su vecina Rusia. Al parecer, el dictadorzuelo Gomulka resiente el espíritu de inferioridad militar que Polonia experimentó en 1939 a raíz del pacto de invasión convenido y ejecutado por el tándem Hitler - Stalin. Por esto este 1° de Mayo el «Premier» polaco se ensañó — en la tribuna — contra un vago imperialismo, contra el revanchismo alemán, y contra la política de guerra de Israel. Cuestión de hacer contento al dueño moscovita a un precio nada caro.

Por su parte, Inglaterra se acurrucó aún más en su 1° de Mayo soñoliento, con la novedad de un gobierno laborista que decreta la igualdad de condiciones de trabajo para blancos y negros, seguido — el decreto — de la protesta de los portuarios blancos que, con el empleo de mano de obra negra, consideran perjudicados sus intereses. Problema absurdo que sólo puede darse bajo la égida del Estado, cualesquiera que sean sus particularidades políticas. En los Estados Unidos, parecido problema se halla suscitado por los trabajadores de color, quedando los sindicatos reformistas (ésos que absorvieron la capacidad combativa de los gremios anarquistas que lanzaron la consigna de las 8 horas) al margen de una pugna que les afecta directamente, puesto que el proletariado emancipador comprende igualdad de condiciones en vez de diferenciaciones de raza, y menos cuando a una de éstas se la considera inferior por proceder de una esclavitud que siglos atrás — no muchos — les fuera impuesta. En tanto Europa, Asia y América el criterio libertario no penetre ampliamente en la consciencia de los pueblos, los problemas de raza, del trabajo y de la economía igualitaria serán irresolubles.

MAS CERCA DE NOSOTROS

∴

¿Y en Francia? Permítasenos por una vez considerarla resumida en este París que nos contiene. Ella tuvo manifestación pretendidamente multitudinaria, con 90.000 concurrentes estratégicamente distribuídos en grupos «nacionales», algo espaciados, para aparentar más extensión procesionaria y sobre todo, para marcar que españoles, portugueses, griegos, vietnamitas, italianos, etc., son extranjeros. Precisamente esta segregación nacionalista en 1954 motivó una seria fricción entre la fuerza pública y la columna de trabajadores africanos, registrando éstos nueve muertos en su seno, una cantidad de heridos, y varios detenidos. ¿Por qué, tratándose de una manifestación internacionalista, los trabajadores que la integran no pueden ir mezclados? ¿Tanto pesa en los comunistas franceses el espíritu nacionalista, o de «superioridad» de raza?

Originalmente, esta demostración primo-mayista estaba organizada por la C. G. T. y la C. F. D. T., la primera invirtiendo el trayecto de República a Bastilla, y la segunda sosteniendo el clásico Bastilla-República para no quedar de espaldas a Mariana... Motivo baladí que ocasionó, sin embargo, la no presencia de los «camaradas» cristianos.

En el transcurso de la manifestación «cegetista» se registró la presencia de la Guardia del P. C., la cual ejerció brutal violencia sobre un grupo anarquista que se agregó a la comitiva bandera negra en alto. El encontronazo fue corto y brutal, teniendo nuestros compañeros que retirarse ante la superioridad de la guardia roja dominante en la manifestación «sindicalista» de la domeñada C. G. T., ¡esa sindical que fundaran anarquistas como Pelloutier, Griffuelhes, Pouget, Ivetot y otros compañeros de la época!

EL MITIN DE LOS CONFEDERALES

∴

Lo nuestro tuvo realización en la Sala Lancry, en una intimidad reconfortante, con presencia de compañeros franceses, búlgaros, españoles y griegos. La organización de este acto fue deficiente, como si se quisiera probar que un mitin puede surgir por generación espontánea. Para mayor agravación del cuadro, los anarquistas parisinos se afirmaron en su ausentismo voluntario y el elemento español se partió en dos corrientes: la de Lancry y la de la Av. du Maine. Sin embargo, en el acto de Lancry los que debían estar estaban, y los defectos de organización y de «gaspillage» fueron superados por la presencia entusiasta de una concurrencia inesperada.

Inauguró la tanda de palabras el compañero Conte, orador fácil, agudo y convincente, relator preciso de actualidades, de la actualidad permanente del 1° de Mayo y de la importancia imperecible de esa acción directa que «pericilitan» los reformistas y que incansablemente practican los enemigos de la emancipación del proletariado.

Kerveant historió cual correspondía el significado obrerista y rebelde del 1° de Mayo, jornada señera de la lucha por las reivindicaciones obreras. Se refiere a la actuación de Pouget, que en 1906 instituyó el propósito de, partir de aquel 1° de Mayo, negarse a trabajar más de 8 horas por día. En realidad, la fecha instituida por los anarquistas de Chicago significaba el resurgir revolucionario de la clase explotada y oprimida, contingencia favorable que desvirtuó el socialismo reformista, inspirador de los sindicatos sociales aclimatables al parlamentarismo, legislador de ventajas sociales que sólo puede alcanzar el esfuerzo obrero mismo mediante la acción directa. Se refiere a la opresión que sufren los pueblos español, portugués y griego y proclama la solidaridad de que los trabajadores de color de los EE. UU. son merecedores de parte nuestra. Hay que concurrir al combate contra la dictadura de la miseria y estar alertas contra el resurgir del nazismo en Alemania; y prever los desastrosos efectos de la automatización que, según predicción de John Kennedy, en 1985 dejará una masa de 40 millones de americanos sin empleo. Para terminar, el compañero Kerveac tiene una exclamación terriblemente expresiva: o la jornada semanal de 30 horas, o la sopa popular.

Nuestro amigo Vidal sucede al anterior haciendo gala de su palabra ordenada y precisa. «La C. N. T. gala — afirma — puede contar siempre con la solidaridad de la C. N. T. española».

En España — prosigue — el 1° de Mayo tiene la virtud de levantar ánimos decaídos. Marca un día de lucha, no de jolgorio. Lo que allí puede ocurrir en estos momentos requiere nuestra atención más despierta.

El 1° de Mayo incumbe más a nosotros que a nadie, por ser de origen típicamente anarquista. Es una fecha señera que han declarado fiesta los sindicalismos reformistas. El 1° de Mayo o es un paso hacia la emancipación total o no merece la pena. El propio proceso de Chicago fue el proceso del capitalismo, y degenerar aquel acontecimiento es hacer el juego al Estado. Con el sacrificio de los cinco compañeros de Chigaco el obrerismo mundial consiguió el reconocimiento de la Organización de clase, las 8 horas, mejoraciones de vida y perspectivas infinitas.

Surgió todo eso de F. S. M. C. I. O. S. L., el sindicalismo cristiano, el autonomismo, el profesionalismo, el regionalismo, enfrentados todos con la A. I. T., lastre aquéllo para la emancipación de la clase pregonada por la Primera Internacional de los Trabajadores. Hay que reivindicar la central bakuninista, rechazando a la par la pluralidad sindicalista en todos los países.

Las 200 familias más poderosas se manifiestan en una especie de trust cohesionado e universalista. Contrariamente, el proletariado mundial se manifiesta fraccionado, politizadó, nacionalizado, aborregado. Las 200 familias usan la acción directa, y para su infortunio el proletariado no sale de su laberinto reformista y plagado de contradicciones posicionistas.

Hemos de iniciar a la auténtica juventud, predisponerla, para que una su esfuerzo al de los compañeros en activo; mas poniendo especial cuidado en dotarla de conocimientos científicos, técnicos, económico-sociológicos, bajo el influjo de la ideología libre. Dejemos que se sitúe en la época moderna, en la fase nueva de la juventud. No la volquemos en la violencia sistemática, ese recurso extremo y de circunstancias. El anarquismo es esencialmente humanista y cuando violenta no se contradice, sino que se defiende.

Ahora se expresa el joven François, emancipado de la corriente comunista, en la cual se sentía conducido, mandado, dirigido, sin garantía para su libertad de militante, siempre sometido a consignas y órdenes que llegaron, a la postre, a serle indigestas e insufribles. En su deserción del marxismo acudió al anarquismo organizado, que interpretó sin eficacia por rehuir el contacto anarcosindicalista. Así el joven François terminó su peregrinación rebelde ingresando en la Confédération Nationale du Travail y en su Jeunesse Confédérale, en la cual recomienda añadirse a los jóvenes presentes.

Al simpático, activo e inteligente Sevy le choca que en día de fervor revolucionario el «muguet» sirva para acusar el estado de prostración reformista en que se halla el proletariado. Sin embargo hay lucha social seria en España y en Alemania. Allí el 1° de Mayo reaparece en su verdadero significado, contrariamente a este 1° de Mayo festivo propiciado por el sindicalismo marxista y al cual se ha adherido el catolicismo obrerista.

(Pasa a la página 2.)

LA FEDERACION ANARCHISTE ET LA 11e REGION

organisent UN GRAND MEETING PUBLIC

le vendredi, 17 mai à 20 h. 30 à la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris (5e)

DANS LE COMBAT ACTUEL

« Les libertaires et la révolte des jeunes », par Muñoz Congost

« Les libertaires et les mouvements révolutionnaires du Tiers-Monde », par Maurice Joyeux

« Les libertaires et les mouvements sociaux », par Federica Montseny

« Réalisme de la pensée libertaire », par Aristide Lapeyre

Sous la présidence de Maurice Laisant

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

PATRIOTAS PROLETARIOS

MUCHO es lo que se ha escrito acerca de lo que se considera es la llamada «Patria», y en torno al patriotismo. Han glosado en todos los tonos las virtudes del patriotismo quienes han tenido intereses creados en un país; y no solamente han querido justificar su apego a ellos, ponderando las glorias de la «patria», sino que el clero, el Estado, y el capitalismo, tienen urdido, como sabemos, un enredijo de teorías para que cualquier pobre diablo que no tenga donde caerse muerto considere un deber, una obligación, el ir a defender la «Patria», esto es los intereses de los ricos, de los que le dejarán morir de hambre, pese a que en la guerra, o en el duro trabajo de cada día, se haya sacrificado por ellos.

Hace unos días, en unos reportajes ofrecidos por conducto de la televisión, se hacía referencia a Portugal. Además de mostrar bellos paisajes y notables monumentos artísticos, aparecieron en la pantalla detalles por los que se deducía el grado de miseria imperante en aquel desgraciado país: niños y mujeres descalzos, obreros de rostro demacrado y pobreza en el vestir... A unos portugueses que trabajan lejos de su país, porque en su tierra pasaban hambre, les pareció que lo reflejado en la televisión les ofendía en tanto que portugueses. Y se preocuparon de buscar quien les redactara una protesta, en plan de enviarla a la prensa. Casos parecidos hemos podido comprobar con obreros españoles: les sabía mal que en programas televisados, o en publicaciones gráficas, aparecieran las barracas, las miseras chabolas que tanto abundan en España, particularmente en Madrid y en Barcelona. Aducían escandalizados: «¡No hay derecho! ¡Parece que se haga por omitir las zonas residenciales que hay, y de primera categoría!» ¡Y lo decían pobres gentes que, en pos de poder vivir un poco regular, tuvieron que marchar al extranjero, abandonando la tierra que les vio nacer!

Decía Renan, nada sospechoso de anarquista, por cierto: «Un conjunto de prejuicios y de ideas estrechas; eso es la patria.» Y Brann manifiesta: «No se puede ser patriota teniendo el estómago vacío.» Bernard Shaw, con su acostumbrada ironía, manifestaba: «El patriotismo consiste en afirmar la convicción de que vuestro país es el mejor de todos, por el simple hecho de que en él habéis nacido.» En realidad, ahora y siempre, la tierra preferible ha de ser aquella en donde se pueda vivir mejor. Y a quienes les ofende que se haga referencia a las miseras viviendas de *su tierra*, importa demostrarles que la gran injusticia estriba en el hecho de la desigualdad entre las ricas zonas residenciales y los barrios poblados de pobres barracas. ¡Ahí está lo que suscita indignación y debe combatirse!

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

LA JUVENTUD Y EL MUNDO LIBERTARIO

Que sea en Carrara, que luego se haga en Maguncia, o que después hubiera plan de celebrarla en Brive-la-Gaillarde, donde haya concentración, comicio de elementos ácratas a la escala internacional, o en grado menos elevado, si se quiere entrar en vía de fecunda actividad, y hasta de resurgimiento cabe también decir, se ha de abordar con detenimiento, con cruda objetividad, el problema relativo al proselitismo juvenil. Ciertamente, hay compañeros que se encogen de hombros no dando importancia a la cosa. ¡Es un error de consideración! Demuestran no tener presente aquel fundamental principio biológico que muestra como todo ser viviente que no tiende a desarrollarse, — como la planta cuando no crece — ello va en menoscabo de su vitalidad; se halla en período de descenso. Lo hemos dicho y lo repetiremos porque, si se toma el ideal anarquista en serio, interesa, compete, tanto al militante que solamente cuenta con dieciocho primaveras de existencia, como al que lleva encima el peso de ochenta inviernos.

Conviene para establecer deducciones; para tener base susceptible de un estudio comparativo, examinar a conciencia las características del ambiente ideológico en el que nos desenvolvemos, y a continuación atalayar el *panorama* social al margen de lo *nuestro*. Es así como se aprende; es de esta manera como pueden evidenciarse las fallas, las deficiencias. Y, sobre todo, si comprobamos que otros han sacado excelente resultado empleando determinado plan de actuación, ello puede incitarnos a llevar por delante una táctica que supere a lo hecho hasta el momento, permitiéndonos llegar a un positivo adelanto, que es lo que hace falta conseguir.

En el diario «Le Monde», y con fecha correspondiente al pasado mes de marzo, se pudo leer una detenida información haciendo mención de una importante concentración juvenil. En efecto, para el próximo mes de julio, diversas organizaciones juveniles de carácter confesional, en número de cien mil muchachas y muchachos, han decidido reunirse en Grenoble. Llevan el plan de desarrollar diversos coloquios con variedad de temas, así como también el tomar parte en distintos ejercicios deportivos. En año pasado fue en París donde tuvo lugar otra concentración por parte de la Juventud Obrera Católica (J. O. C.), donde se juntaron cincuenta mil jóvenes de ambos sexos.

Naturalmente, nosotros tenemos una finalidad bien distinta de la que anima a las aludidas organizaciones juveniles. Pero es el hecho de sus excelentes resultados proselitistas lo que interesa tener en cuenta. El hecho de que determinadas organizaciones consigan despertar interés y movilizar a miles y miles de mozos y mozas. Los animadores calculan, estudian, los métodos más apropiados para que la juventud se encuentre bien, halle aliciente en los centros de interés que les preparan. Encauzan a toda una bulliciosa muchachada por el camino que a ellos les conviene. Se las componen para hacer alternar el estudio con el recreo, el jolgorio con la reflexión. Saben que no todos serán perseverantes; que los habrá que abandonarán el *redil*, apartándose totalmente de la influencia que un día les resultó atractiva. Pero cuando se cuenta con muchos miles; cuando no se dejan de captar nuevos afiliados, el organismo, o los organismos, acrecen su vigor, pueden, mediante las acrecentadas entradas de cotizaciones, permitirse el desarrollar una próspera propaganda, constante, ininterrumpida, editando publicaciones poniendo a la venta libros, efectuando cursillos de militantes, manteniendo, en suma, optimista vitalidad.

¿Es que todo ello no nos ha de hacer reflexionar? ¿Es que los elementos libertarios de cada país no han de poder hallar, si se lo proponen, procedimientos susceptibles de captar a la gente moza? ¿Es que las teorías, la dialéctica empleada por tales o cuales sectores, políticos o religiosos, es superior, más convincente que la que puedan emplear los libertarios?

Son las citadas interrogaciones que deberíamos formularnos todos aquellos que nos preciamos de sustentar ideas ácratas. No basta mantener la convicción de que se defiende un ideal moralmente elevado, si no se logra hacer lo pertinente para acrecentar su radio de acción. Y para acrecentarlo es menester que vaya en aumento el número de simpatizantes y de militantes. Si resulta a la inversa: si, al paso de los años, en el ambiente anarquista van desapareciendo elementos por el peso de la edad, sin que tan siquiera los huecos que quedan se llenen con, por así decir, savia de reserva, pocas ilusiones se han de poder hilvanar de cara al futuro.

Tanto peor si no se tiene en cuenta la importancia capital de lo que se ha esbozado. Mala cosa también si se busca salir del paso con la altisonancia de cuatro frases huecas, o de argumentos endebles por lo bullangueros. Es con inteligencia y un sereno razonamiento como el tema merece ser tratado.

GALDOS CONTRA EL CLERICALISMO

Sorteando los escollos que hay en el ambiente, a riesgo de experimentar vicisitudes, acusado espíritu liberal anda en liza con la pervivencia del fascismo en España. No se pueden plantear públicamente los problemas de un modo crudo, tajante, se hacen cautas analogías, se saca a colación el prestigio y algunas características de como pensaban figuras eminentes dentro de la intelectualidad española. Se ha hablado recientemente en revistas de España, particularmente en «Destino» y «Revista de Occidente», de Gumersindo de Azcárate, del krausismo, y del valor moral e intelectual de Pérez Galdós.

Habida cuenta de la influencia ejercida por la Iglesia en España, es digna de realzarse la obra anticlerical desarrollada por Galdós en la novela y en el teatro: «Gloria», «Doña Perfecta», «Electra», «La Familia de León Roch», alcanzaron prestigio popular. Contra Galdós atizó el clero la ira de los fanáticos. No podían atacarle con los argumentos de la razón. Tenían que usar el veneno de la insidia.

Al desaparecer el franquismo, quedarán en el ambiente no pocos residuos de la influencia clerical. Entre las de otros autores, será útil reeditar las obras en las que Galdós combatió el nefasto predominio de la Iglesia.

Recibido de España — Federación Anarquista Ibérica

Primero de Mayo de 1968

EN este día, y en el precedente — 30 de abril — diferentes formaciones de oposición al franquismo, clandestinas unas, medio toleradas otras, han solicitado el concurso de los trabajadores y de la opinión en general, para exteriorizar su repulsa al sistema y para escalonar la serie de reivindicaciones de la clase obrera, la mayor víctima de las injusticias, los privilegios y las incapacidades del régimen.

La Federación Anarquista Ibérica se dirige a vosotros, obreros, estudiantes, intelectuales conscientes de su misión moral; a cuantos afrontan la dictadura, así como aquéllos que permanecen en una espectativa prudente: Precisa que las voluntades se movilicen, que nadie permanezca indiferente y al margen de lo que es hoy un combate de vida o muerte para todos. Ya que, si el régimen franquista no desaparece; si en España no se restablecen las libertades fundamentales; si el pueblo español no inicia su proceso de reintegración al mundo del progreso social y político, días cada vez más difíciles, períodos cada vez más agudizados de crisis económica y de quiebras, precipitarán España en un caos indescriptible.

Os dirán que el caos es el anarquismo; que los partidarios del desorden y la confusión somos nosotros. Pero el pueblo español, y sobre todo sus capas más cultas, saben bien que no es así; que nadie tuvo jamás ni tiene ahora más sentido responsable y constructivo que los hombres de la F. A. I. y del anarquismo ibérico. Como nadie tuvo visión más clara de las realidades y de las responsabilidades que se han ofrecido y que se ofrecen al pueblo español, en esta hora de ahora, como en otras de nuestra historia.

Vasta y múltiple es la maniobra de los que quieren salvar al franquismo, después de Franco, así como los que aspiran a sucederle, manteniendo en pie las viejas estructuras y salvando los dos pilares del sistema totalitario de España : La organización sindical de carácter único y totalitario y los llamados «Principios del Movimiento». Regateos sin fin, tiras y aflojas se suceden, a espaldas del pueblo, al que se niega, por parte de unos y de otros, el derecho a decir la última palabra. Pero esta palabra será dicha; se dice ya, por boca de los estudiantes y de los obreros, que marcan, a través de acciones constantes y sucesivas, su voluntad de que en España el franquismo caiga, cayendo con él cuanto constituye y ha constituido su esencia, *cambiando todas las estructuras del sistema y renovando de arriba abajo el orden social establecido.*

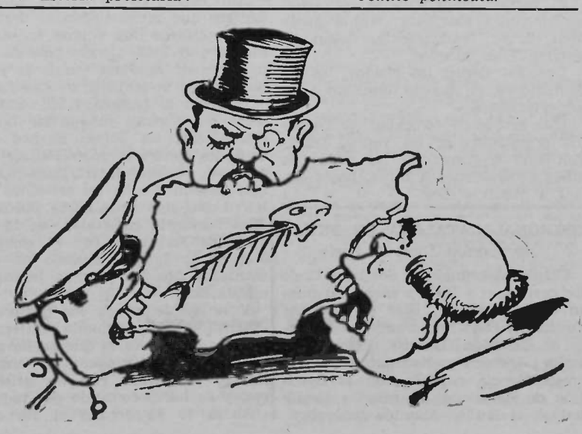
Trabajadores, estudiantes, hombres de todas las tendencias políticas y sociales, todos cuantos tenéis conciencia del deber ineludible que nos impone la causa de la liberación de nuestro pueblo: ¡Todos en pie de lucha el Primero de Mayo, como en tantos otros Primeros de Mayo de nuestra historia proletaria!

Pero marcad bien vuestra inquebrantable voluntad de no prestaros a ser juguete de nadie; vuestro firme propósito de terminar con el franquismo y *todos los sucedáneos del franquismo*. De abrir realmente para España nuevas perspectivas libertarias, sin uniros al carro de ninguna otra dictadura, por el camino del socialismo libre, del federalismo funcional, del pacto entre iguales y de la sociedad de productores.

¡Manifestad el 30 de abril y el Primero de Mayo contra el paro forzoso, contra los sindicatos verticales, contra el fascismo, contra la dictadura! Por la libertad de todos los presos, contra las medidas represivas del gobierno, de las que son principales víctimas los obreros y los estudiantes! ¡Por una España libre y dueña de sus destinos! ¡Por el derecho del pueblo español a disponer de sí mismo!

¡Viva el Primero de Mayo! ¡Viva la Revolución social manumisora!

Federación Anarquista Ibérica. — Comité peninsular



B.D.I.C
3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

16 MAI 1968
NUMERO 506
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

A. I. T.
Confédération Nationale du Travail

Aux étudiants révolutionnaires

Nous saluons votre lutte contre la sclérose et la routine bourgeoise des universités.

Nous comprenons votre angoisse en ce qui concerne votre avenir et partageons votre colère contre une société incapable de satisfaire les besoins les plus légitimes des êtres humains alors que nous avons atteint l'ère de l'abondance.

Ce mécontentement profond et pleinement justifié que vous manifestez avec tant de courage malgré la répression policière, n'a peut-être pas encore trouvé l'écho qu'il méritait parmi les travailleurs et pourtant...

Qu'il s'agisse des travailleurs de la terre, des mineurs, des métallos ou des gens de mer, il y a chez tous un sentiment d'opposition à toutes les contradictions et les insuffisances du régime d'exploitation et de profit qui nous régit; mais il manque la préoccupation indispensable d'une action coordonnée, d'une lutte commune.

De plus, certains mouvements, certains partis dits de gauche comme le P. C. vont même jusqu'à discréditer votre action en laissant planer la suspicion sur vos intentions et déclarant que la situation actuelle a favorisé les agissements de groupements irresponsables dont les conceptions n'offrent aucune perspective aux étudiants.

Il est vrai que dans certains pays « socialistes » les structures sclérosées de la société sont aussi contestées par les étudiants et il serait malaisé pour le P. C. F. de défendre l'action révolutionnaire des étudiants français alors qu'il a condamné cette même action dans les pays de l'Est. Il faut donc dénoncer cette félonie...

C'est le rôle du véritable syndicalisme; il doit aussi créer un lien solide entre les travailleurs d'aujourd'hui et ceux qui, encore jeunes, ne le seront que demain.

La lutte pour le progrès social et humain doit se mener ensemble. C'est le secret de la réussite. Nous ne dirons pas comme le ministre de l'Education nationale « qu'il faut travailler dans l'intérêt national » car nous savons où ça risque de nous mener; mais nous sommes persuadés que notre lutte doit se mener dans l'intérêt du peuple et par conséquent des travailleurs.

Les universités doivent donc abandonner leur caractère bourgeois pour devenir des pepinières de chercheurs et d'hommes responsables prêts à s'intégrer dans une société où la menace de chômage ne sera plus une obsession ni une angoisse.

Il ne s'agit plus de former des cadres ni des dirigeants et encore moins des politiciens ou des ministres mais de préparer les jeunes à rentrer dans la société active avec une somme de connaissances et un bagage intellectuel qui les libère complétement de tout préjugé, de toute idée préconçue et faussée de la société idéale.

« La mission révolutionnaire du prolétariat éclairé est de poursuivre plus méthodiquement et plus obstinément que jamais l'œuvre d'éducation morale, administrative et technique pour rendre viable una société d'hommes fiers et libres. » (F. Pelloutier. 1er mai 1895).

C'est le but poursuivi par la C. N. T. et elle invite la jeunesse consciente et révoltée à la suivre sur cette voie.

Face à la répression de l'Etat, à la démagogie des partis politiques et à la carence des organismes officiels pour résoudre les problèmes angoissants qui se posent à la jeunesse, tous les travailleurs doivent s'associer à l'action des jeunesses estudiantines.

Assez de réformes, nous voulons une véritable transformation sociale.

LA CHINE PSYCHOLOGIQUE

Mon but reste invariable : voir les choses et les gens tels qu'ils se présentent à mon analyse. Communiste libertaire, donc syndicaliste révolutionnaire, je me refuse à des études préconçues et partielles. Un demi siècle d'expériences individuelles et collectives m'assurent une confiance inébranlable dans la sociologie libertaire, même quand ses tenants ne savent pas la servir.

J'ai naturellement amassé une bibliographie abondante sur la Chine, et je ne me propose pas d'écrire l'histoire révolutionnaire de ce pays, mais au moment où, par excès d'autorité et manque de lucidité le bolchevisme se désagrège à l'est de l'Europe, j'ai cru nécessaire de rappeler la tournure psychologique de la révolution chinoise.

Ce pays surpeuplé par rapport à sa production, était livré depuis des siècles à une corruption endémique comme à une misère effroyable provoquée par le féodalisme, une mauvaise administration, un analphabétisme général.

Ajoutons à cela, à ce triste tableau, l'importation par les puissances colonisatrices occidentales, de tous les virus financiers et moraux dont nous les savons porteuses.

Le P. C., après sa prise du pouvoir, eut à lutter contre les intellectuels, les propriétaires, le banditisme des commandos de Tchang, et, très rapidement contre la bureaucratisation dont il devenait le réceptacle.

Intellectuels, cadres, étudiants furent astreints à participer aux travaux agricoles et industriels, à seule fin de prendre contact avec la réalité, de ne pas devenir des « bureaucrates de fauteuil », une classe privilégiée.

Entre 1956 et 1965, Mao reprend toujours le même thème :

Le travail manuel fait partie intégrante de l'éducation et de la vie. Son mépris est sévèrement combattu. Beaucoup d'intellectuels essaieront de remplir des postes de commandement ou d'inspection mais ils sont rapidement astreints à la production.

La tendance à l'égalisation des responsabilités est évidente et toujours reprise périodiquement quoique *sur un fond d'inégalité des salaires !*

Le P. C. se livre intérieurement à des épurations dont la nécessité se fait sentir périodiquement. La révolution culturelle n'en fut qu'une étape dans une révolution permanente.

L'étude de « la pensée de Mao » n'est qu'un rappel aux principes, à la vertu révolutionnaire, à la permanence de l'action révolutionnaire : ne jamais oublier la lutte de classes !

La Chine vit dans l'attente de la guerre avec l'Amérique, et s'y prépare. Elle sait que son marché est indispensable à la croissance de l'impérialisme américain.

Mao est un esprit génial qui trahit tous les jours le « marxisme-léniniste » dont il se réclame. Il en appelle sans cesse à la poussée libertaire des masses tout en laissant grandir le culte de sa personne.

Il est certainement pénétré d'un esprit cosmique qu'il exprime ainsi : « Mon moi est mon petit être, l'Univers est mon grand être ».

La contradiction, la dualité sont partout, surtout en l'homme qui subit non seulement le poids de l'hérédité mentale, mais encore plus les contradictions du milieu. Selon Mao, il est donc nécessaire de provoquer une prise de conscience, « un refaçonnement de l'homme », sa transformation.

« Lorsque j'étais étudiant, ayant pris des habitudes d'étudiant, je pensais que c'était manquer de dignité que de travailler de ses mains; il me semblait alors que seuls les intellectuels étaient propres et que les ouvriers et les paysans étaient plutôt sales. Mais la révolution m'a mis dans les rangs des ouvriers et des paysans, des soldats, et peu à peu, je me suis familiarisé avec eux comme ils se sont familiarisés avec moi. C'est alors qu'un changement fondemental s'est opéré en moi.

Il faut, autant que faire se peut, s'efforcer de réduire les antagonismes par l'éducation, le travail, le contact direct, et non par l'élimination physique pratiquée par les tyrans russes. Même dans le parti qui traîne derrière lui 4.000 ans d'esclavage et de tyrannie, les contradictions son inévitables et doivent être surmontées par la critique et la raison. Ce n'est que par le débat que l'on peut changer les esprits, on ne modifie pas les esprits en coupant les têtes. Les masses doivent se libérer mentalement, mais elles doivent le faire, seules, personne ne le peut pour elles, et surtout pas par voie d'autorité. Il faut qu'il y ait 700 millions de Mao-Tsé-toung.

S'il n'y avait dans le parti ni contradictions ni luttes idéologiques pour les résoudre, le parti prendrait fin. »

Sa conception du pouvoir semble donc qu'il doit être porté, engendré, remanié sans cesse par les masses en effervescence constante.

« Faites confiance aux masses, appuyez-vous sur les masses. Elles s'éduquent elles-mêmes dans le tumulte qu'elles créent. »

On peut s'étonner d'un tel langage par l'animateur d'un système qui fait toujours prévaloir sa pensée, même quand elle erronée. Mais quel jaillissement spirituel ! Et quelle contradiction entre le marxisme russe, écrasant et tyrannique, et le marxisme chinois s'efforçant de libérer l'homme dans un tâtonnement révolutionnaire ininterrompu. Et ces deux frères ennemis sont prêtres de la même religion ! Misères des mangeurs de pouvoir. »

Mao écrivait déjà en 1923 : « Les traditions de féodalité sont si incrustées qu'un comportement tyrannique n'est pas rare dans le parti. »

Le contraire serait étonnant. Mais plus tard :

« Les classes exploitantes ont été désarmées, mais leurs idées réactionnaires restent enracinées dans leurs esprits. Nous avons confisqué leurs propriétés, mais nous ne pouvons débarrasser leurs esprits des idées réactionnaires. Ils essayent inlassablement de ce qui reste de leur influence passée pour façonner l'opinion publique en vue de préparer la restauration politique et économique du capitalisme.

Et les masses enfiévrées par Mao passèrent à l'action contre l'embourgeoisement du parti communiste.

Il faut dire que le « service rente » ou revenu payé aux anciens propriétaires industriels et agricoles leur permettait corrompre les membres des communes. Mais les communes ! Ces immenses superficies, ces macro-exploitations aux limites invisibles, centralisant choses et gens sur des territoires militaires ou militarisés ! Quelle phobie contradictoire avec un esprit nouveau ! Mao, patient, psychologue, répugne pourtant aux stimulants matériels qui dégradent l'individu. Il préfère l'action des masses qu'il pousse au nettoyage des structures politiques et administratives. La révolution culturelle fut pour sauver le socialisme d'un retour au capitalisme démocratique. Mais jusqu'à quand ?

Lénine écrivait donc :

« Les étapes qui mèneront à la société communiste : abolition de l'armée permanente; tous les officiers élus et révocables; la grande majorité des fonctions de l'Etat accomplies par chaque personne éduquée pour le salaire normal d'un ouvrier; toute trace de privilège abolie dans toutes les fonctions; pas de rangs spéciaux militaires ou bureaucratiques; pas de rouages spéciaux de répression, cette fonction exercée par le peuple armé. »

Lénine, en supposant qu'il ait réellement pensé ce qu'il écrivit, n'eut pas la douleur de voir sombrer son rêve au contact des réalités, car de tels projets ne peuvent se développer dans les structures de l'Etat. Ce dernier ne peut subsister que protégé par une structure politique, bureaucratique et policière, ce qui sous entend des inégalités de fait sans lesquelles tout Etat deviendrait inutile et superflu. Le « Droit inégal » est aussi indispensable à l'Etat, que l'air à nos poumons.

Tous ces rappels laissent donc supposer que malgré leurs bonnes intentions leur génie constructif et leur dévouement, ces hommes (Lénine et Mao) n'en ont pas moins été victimes de leur propre attachement religieux à un dogme étatiste qui a ruiné, et continuera à rendre inopérant, toute tentative de construire la liberté dans les méandres des structures politiques.

Citons cette déclaration officielle parue dans « Le Drapeau Rouge » : 14-12-66 :

« Les masses ont le droit de critiquer le parti, le gouvernement, l'Etat et ses rouages, de faire des suggestions. Les masses ont le droit de critiquer les cadres dirigeants à tous les niveaux, quelques - méritoires soient leurs services, quelque élevée soit leur fonction ou quelques anciennes soient leurs qualifications. Il est indispensable d'instituer pour tous les organes dirigeants qui conduisent la révolution culturelle, sans exception, un système général d'élections semblable à celui de la Commune de Paris. Les masses ont le pouvoir de remplacer à tout moment, par élection ou révocation, n'importe quel membre élu. La démocratie intégrale doit être étendue aux masses mêmes et aux organisations de masse, afin, grâce au raisonnement, à des affiches à grands caractères et à de grands débats, d'unifier la compréhension et la pensée, d'élever la conscience politique et de maîtriser le marxisme-léniniste, la pensée de Mao. Cette démocratie intégrale est la meilleure méthode pour que les masses s'éduquent elles-mêmes. »

La magie des mots ne saurait effacer l'empreinte de l'Etat, ni provoquer son dépérissement puisque aucun de ces deux hommes n'envisage la disparition de l'Etat, cette structure spécifique qui, par ses tares originelles finit toujours par écraser l'homme et la liberté.

J'ai voulu écrire ce texte pour vous faire comprendre tout l'abime qui sépare la « pensée de Mao » de celle des tyrans russes. Supposez un instant que les travailleurs russes veuillent manifester leur adhésion à ce manifeste : la Sibérie deviendrait alors un immense camp de repression !

En supposant une révolte générale en ce pays, elle s'accomplirait *par une exaspération aveugle contre un socialisme dictatorial*, par un retour vers la démocratie capitaliste et ses inégalités monstrueuses.

Anarchistes français et espagnols, si souvent romantiques, puissiez-vous comprendre tout l'intérêt que nous avons à nous unir seulement dans la pensée, mais surtout dans les moyens à employer pour atteindre notre but : le communisme libertaire.

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

La colonisation américaine

TEL qu'est, dans sa nature, le bourgeois français, il a toujours manqué d'esprit d'entreprise, d'audace commerciale, faiblesses peu favorables à des mutations industrielles rendues nécessaires, dans la lutte pour le profit, par l'intensité de la concurrence intercontinentale. Notre bourgeois industriel raisonne ainsi :

« L'industrie américaine est concentrée en des sociétés puissantes ne manquant jamais d'investissements, techniquement fort en avance sur nous par l'importance de ses recherches, l'étendue de ses marchés, sa gestion ordonnée, son audace et son goût du risque, bref, dans la meilleure réussite par nos propres moyens, nous serons toujours en retard sur eux.

Or, n'étant pas sûr de la réussite, n'est il pas plus aisé de faciliter l'intégration des sociétés américaines dans nos entreprises ?

Elles prennent alors la responsabilité de la gestion par une conversion du matériel, des techniques et des méthodes de fabrication, et ces filiales américaines font l'apport des marchés contrôlés par les sociétés mères d'Amérique.

Ainsi, tournant les difficultés du Marché commun, elles fabriquent déjà en Europe le 1/5 de la production totale. »

Je veux exposer aujourd'hui la prise de possession d'une fabrique de parfums par la société judéo-américaine l'U. O. P., à Grasse.

Dans sa spécialité, cette entreprise était la plus importante de France, environ trois cents ouvriers et employés, possédant des succursales, usines et propriétés un peu partout dans le monde.

Mal dirigée par une famille dont les chefs étaient plus préoccupés de leur oisivité que de l'avenir de leur entreprise; dirigée effectivement par des directeurs plus préoccupés de faire des « affaires personnelles » que de guider cette grosse affaire, cette industrie, malgré un chiffre d'affaire important semblait en perte de vitesse.

Ajoutez à cela la pratique du droit de jambage exercé par les cadres dans la promotion féminine vers des emplois qui demandaient autre chose qu'une prédisposition à la prostitution, et le tableau me semble suffisant pour préfacer l'entrée de la société judéo-américaine dans cette entreprise.

Ce fut d'abord le contrôle des installations et de la comptabilité par des émissaires juifs; puis la prise définitive par la société du commandement de tous les services.

Le directeur manifesta sa surprise, réelle ou feinte, d'avoir à présenter la société U. O. P. au comité d'entreprise comme aux délégués du personnel. Mais laissons-lui la parole :

« Notre société se compose de 36.000 actionnaires dont aucun ne possède assez d'actions pour imposer sa volonté personnelle.

Notre société exploite des pétroles et des industries diverses. Nous possédons l'industrie « Trévisse » à Paris, qui fabrique des parfums.

L'usine de Grasse dispose d'un grand potentiel mal utilisé, et nous voulons lui donner un caractère « agressif », en faire la plus grosse fabrique du monde par son rayonnement.

Nous avons remarqué chez les employés un laisser aller regrettable, on lève la tête, on perd du temps. Chez nous, en Amérique, tous les employés du bureau sont placés au-dessous du chef de la comptabilité, qui peut ainsi contrôler leur assiduité. (1).

Nous ignorons le comité d'entreprise et les délégués. Ainsi, à Trévise chacun fait son devoir et cela nous suffit. Nous serons obligés de diminuer le nombre des employés de bureau. »

On ne peut s'expliquer le ridicule d'une telle présentation, d'une telle semonce enfantine à des adultes depuis longtemps majeurs, que par cette habilité juive à vouloir user, se servir de ceux qui ne sont que des « gentils », et sur la soumission desquels on espère échafauder l'impérialisme capitalo-juif américain.

Les licenciements ont donc commencé. D'abord deux délégués du personnel, dont l'un, une femme, s'est montrée très agissante dans la défense des employés de l'usine où elle travaille depuis trente ans, et se trouve à 22 mois de la retraite !

Ne me taxez pas d'anitsémitisme : j'ai tant défendu ces racistes religieux quand ils ne sont pas obsédés par des perspectives capitalistes... Je sais bien, qu'en fait, dans l'inhumain, ils ressemblent à tous les capitalistes du monde, et que leur rapacité ne dépasse celle des autres que par une prédisposition étonnante dans cette carrière. Je m'excuse auprès de mes vieux camarades des kibboutzs dont j'ai présenté tant de fois la valeur et leur civilisation communiste chargée du mépris de l'argent, mais obligée de l'utiliser à des fins collectives extérieures, avec les marchés d'un Etat d'Israël qui les englobe et les enserre dans son étau capitaliste.

Je m'excuse auprès de ceux qui furent les pionniers de la civilisation kibboutz, et qui, prisonniers volontaires d'un Etat capitaliste, auront peut-être à subir un jour l'étreinte de plus en plus pressante des capitalistes milliardaires américains.

J'éprouve un véritable déchirement à penser que la solidarité raciale puisse survivre entre des êtres aussi différents que les communistes des kibboutzs et les rapaces du capitalisme juif.

***

La morale que l'on peut tirer de ce fait qui se répète et se répétera de plus en plus dans toute l'Europe est qu'il n'y a pas de peuple élu par je ne sais quel fantôme divin, mais une lutte de classes, une bataille de tous les jours entre ceux qui accaparent les moyens de production et ceux, les travailleurs, qui représentent toute l'énergie sociale et ne savent l'utiliser pour réaliser l'égalité économique et sociale.

G. BRITEL

(1) Ne soyez pas avides de hauts salaires, mais cherchez plutôt, chaque jour, à bien remplir votre vie.

LISEZ
«LE COMBAT SYNDICALISTE»

Pour notre PROPAGANDE
Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Les tâches immédiates du syndicalisme libertaire

J'ai lu avec intérêt l'article « Il faut réagir » paru dans LE COMBAT SYNDICALISTE. Un anarchiste espagnol a réagi contre les déviations qui se manifestent dans la C. N. T. E. C'est rassurant, et l'on voudrait espérer que les anarcho-syndicalistes espagnols tiennent compte de cette mise en garde.

J'ai beaucoup écrit sur le caractère antipolitique du syndicalisme libertaire, voici quelques tâches immédiates que je lui suggère dans un pays individualiste comme la France :

1° Tout d'abord, bien se convaincre que le communisme libertaire qui est son but, doit, préalablement à toute révolution, être répandu dans les esprits par des prises de position concrètes dans tous les domaines, par une activité pratique amorçant les grandes transformations qui deviendront nécessaires aux heures graves.

2° Le domaine le plus ouvert à notre prospection, qui appelle notre pressante intervention est celui des services publics. Leur mise en gratuité, comme bien commun, copropriété, serait la seule méthode valable pour en permettre la jouissance à tous.

La plus large opinion populaire sera toujours acquise à une telle entreprise, ce qui donnerait à la grève générale l'appui massif de tous les travailleurs aujourd'hui déconcertés par la vaine lutte pour des hausses de salaires.

Le bon sens populaire accepterait certainement comme un devoir de soutenir une action libérant son pouvoir d'achat des charges qui lui incombent. Et cette action ferait entrer les esprits dans une conception nouvelle à l'égard du communisme libertaire.

3° La C. N. T. devrait entreprendre systématiquement une propagande *inlassablement répétée*, en faveur de la grève générale poursuivant la mise en gratuité de trois services essentiels : l'enseignement, la médecine et les transports.

Ceci acquis, la classe ouvrière serait déjà pratiquement entrée dans la voie du communisme libertaire. Cette entreprise d'organisation des services publics par l'autogestion sous contrôle syndical, demande un sens développé de notre éducation, des techniques nouvelles de propagande, des militants s'arrachant à leurs vues contemplatives pour servir au mieux une publicité qui ne peut devenir efficiente que par la répétition de ses données essentielles et élémentaires.

Les travailleurs, en général, vivent dans un petit monde d'informations qui déforme leur jugement, les lie à des slogans abêtissants, limitant leurs recherches, et ce n'est pas en leur présentant des textes éloquents, littérairement boursouflés que l'on parviendra à les intéresser à nos problèmes : nous devons apprendre, au jour le jour, à bâtir nos plans et à les rendre populaires.

4° Entrés dans le chômage technologique dont on ne peut sortir que par la guerre (Amérique) ou par la révolution, nous devons faire campagne pour la réduction de la durée du travail, seule méthode pour donner du travail à tous, ce qui, certainement, provoquerait la dégradation du profit et son appel brutal à la réaction, plaçant ainsi la classe ouvrière devant ses responsabilités.

5° Enfin, fidèles à notre pensée, parce qu'elle apparaît comme la plus raisonnable, notre refus de collaboration organique avec les partis et les syndicats politisés : mûrissons-nous pour avoir le droit d'orienter les autres !

HARDIS LES GARS!...

Au moment de mettre sous presse, une très importante manifestation marche de la place Denfert-Rochereau vers « La Santé », où sont gardés derrière les barreaux de nombreux étudiants jugés dangereux par le gouvernement.

Pendant plus d'une heure, l'avenue Arago, occupée sur toute sa longueur par des dizaines de milliers d'étudiants est devenue un concert populaire et sympathique où l'on entendait crier en chœur : « Libérez nos camarades ! », « C. R. S.=SS ! », « De Gaulle à l'hospice ! », « A bas l'Etat policier ! »

La C. N. T. a déjà fait connaître par tract sa sympathie et sa solidarité pour les étudiants, qui cherchent à mettre en évidence la sclérose sociale actuelle.

Nous continuerons de leur accorder notre appui et demandons à tous les travailleur à ce joindre à cette action de contestation d'une société bourgeoise.

XVII° UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1er étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

Les avatars du profit en Tchécoslovaquie

PARMI les pays du bloc soviétique, ce pays est le seul qui s'efforce de réduire les écarts dans l'éventail des salaires. Nous en avons été avertis principalement par un incident provoqué par la mort d'une personne à la suite d'une intervention médicale trop tardive. Le médecin excédé par ses tâches, avait renvoyé le malade à un hôpital très éloigné.

Par suite de la mauvaise administration médicale et du mécontentement des médecins quant aux salaires qu'ils reçoivent, et qu'ils jugent insuffisants, la gestion sanitaire se trouve perturbée.

Nous sommes en face d'une situation où les médecins peuvent déclarer : « Le médecin et l'infirmière ont vu se détériorer la position qu'ils avaient dans la société (bourgeoise), et la dégradation de la confiance dont ils étaient investis a atteint un point tel que l'exercice de la profession devient impossible (professeur Vaniceck).

En réalité, les intellectuels se plaignent d'être assimilés aux ouvriers qualifiés quant à leur rémunération.

Un médecin de banlieu reçoit au début de sa carrière 1.550 couronnes; un ouvrier qualifié, environ 1.600 couronnes. Le salaire moyen dans les services publics, en 1964, était de 1.430; dans les services de santé, de 1.163 couronnes. Et le journal tchécoslovaque qui s'est livré à cette enquête, déclare :

« Il faut stimuler le désir d'apprendre en ouvrant l'éventail des salaires au profit du savoir ».

Nous touchons là les incidences fatales dans la pratique sociale du profit dont le salaire n'est que l'expression mineure. Aussi longtemps que le profit, quelles que soient les inégalités ou la réduction de l'éventail des salaires, restera le stimulant du travail, *chaque individu se trouvera lésé dans sa part de salaire en milieu d'inégale répartition.*

Le fait, pour une vieille civilisation de profit, de passer à une rémunération égalitaire alors que le nombre des consommateurs sera toujours supérieur à celui des producteurs, engendrerait encore une aspiration des plus aptes à une situation privilégiée.

C'est pourquoi le communisme libertaire ne peut envisager atteindre le communisme que par la satisfaction gratuite mais organisée des besoins et de tous les usages.

La distribution d'une monnaie de consommation annuelle, égale pour tous, facilitant le choix dans la consommation et les usages, fondant périodiquement, ni épargnable, ni spéculative, apparaît comme le seul système pour lier les individus dans une communauté où chacun resterait « soi » sans être gêné par les goûts des autres, trouvent ainsi une incitation à remplir son devoir social par la liberté de jouir intensément de toutes les richesses communes.

Au profit, comme stimulant de la solidarité, il est donc nécessaire de substituer l'attrait de la liberté organisée, où chacun élargit sa sphère par la richesse de son apport.

Telle est la seule voie ouverte pour sortir de l'égoïsme, et la première revendication du syndicalisme révolutionnaire doit être celle de la conquête de la gratuité des services publics.

Le salariat ne peut être aboli que par la gratuité.

ANTENA

TRES VASCOS DETENIDOS

BILBAO. (OPE). — También la «Europa Press» hace saber que la Guardia civil ha detenido en Valmaseda (Vizcaya) a las señoritas Pilar de Iza Campos y Consuelo Narro Francés y al estudiante Jesús María de Echevarría Mirones, que han quedado a disposición de la autoridad judicial. Se les acusa de reparto de hojas.

COSAS VEREDES

MADRID. — En la calle de Balmes se ha colocado la primera piedra de una sinagoga, cosa que no se había conocido desde el siglo XIV, aunque estos últimos tiempos venía funcionando una sinagoga en el hotel Castellana Hilton, de Madrid.

GIBRALTAR

LONDRES.—Las autoridades franquistas han cerrado el paso de España a Gibraltar para dificultar la existencia de la población calpense. Sin embargo, no impiden la entrada a los seis mil españoles que se ganan la vida trabajando en la plaza, incapaz el gobierno de Madrid de subvenir a las necesidades de aquéllos.

El gobierno de Londres ha protestado contra la «decisión grosera» de las autoridades franquistas, pero afirmando que por su parte no limitará la atribución fiduciaria al turismo inglés que acostumbra visitar la Costa Brava, la del Sol y las Islas Baleares.

PACO MEDALLAS

PARIS. — En un reportaje publicado en un diario de esta capital resulta que el general Franco no es ególatra, que no ama la publicidad, que es silencioso y reservado. En fin, que es de «morigeradas costumbres» públicas.

Pues bien. Franco está acuñado en monedas, es posesor de 190.000 medallas, de 27.872 diplomas; es «Franco, Franco, Franco» y no Franco solamente y silenciosamente; es primerísimo en toda profesión, excepto la de basurero; es caudillísimo, generalísimo, triexcelentísimo; no hay centro oficial, oficioso, sindical, etc., que no esté presidido por la efigie franquista, y en cuanto a caricaturas no es por modestia generalísima que no se publiquen, sino por miedo al T.O.P. resentido por los caricaturistas.

REIVINDICACIONES ESTUDIANTILES

MADRID. — Para terminar con el conflicto estudiantil el sindicato libre de estudiantes ha propuesto al ministro de Educación y Ciencias las condiciones siguientes: Sindicación libre, anulación del derecho de la policía a hollar los recintos universitarios, amnistía general para presos políticos y estudiantes, devolución de las documentaciones universitariás confiscadas, anulación de los procesos militares en curso y supresión del sistema de multas y de sanciones académicas.

Caso de no ver satisfechas estas aspiraciones, los estudiantes persistirán en su actitud de justa y permanente protesta.

EL CRIMEN DE LAS FRONTERAS

VIENA. — El 6 de mayo dos jóvenes húngaros intentaron pasar a Austria. No reconociendo esa libertad del individuo de dirigirse a donde le plazca, el gobierno comunista tiene circuladas órdenes a los puestos fronterizos para que los guardias tiren a matar en caso de deserciones. Obedientes a esta consigna los guardias húngaros han tirado a mansalva contra los dos jóvenes citados, hiriéndolos. Uno, levemente tocado, ha podido internarse en Austria; el otro, gravemente alcanzado, fue arrebatado por sus verdugos hacia el país que la víctima rechaza. Agrava el caso el que ambos muchachos, al ser tiroteados, se encontraban en perímetro austriaco.

ACTUACION (NEFASTA) DEL TOP

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha juzgado a los sindicalistas de Sabadell Juan González, Manuel Tanco, Ginés Lara, Juan Vera, Tomás Chicharro y Angel Rozas. Para Chicharro y Rozas, republicanos durante la guerra civil, el fiscal solicita seis años de presidio, y para Fernández cinco años de la misma pena. Para los restantes, el inquisidor togado recaba el castigo de dos años de encierro.

A María Isabel Arribas, sirvienta, la patrona le encontró unas hojas clandestinas, que entregó a la policía. Ahora el TOP ha condenado a María la Sirvienta a seis meses y un día de prisión y 10.000 pesetas de multa. La miserable delatora está propuesta para la Cruz del Sagrado Envilecimiento.

Contra los bizcaitarras José I. Egurrela, Antonio Pérez y Luis I. Birizuela, el mismo tribunal les ha impuesto el castigo de un año de encierro y 10.000 pesetas a cada uno por reparto de hojas no autorizadas.

EN LA «PEGASO» NOS LA PEGAN

MADRID. — Varios de los centenares de obreros despedidos de esta firma automovilística han recurrido a la magistratura del Trabajo para ser readmitidos o indemnizados. Contra el operario Pedro Cristóbal Andrés el defensor de la «Pegaso» ha aducido faltas de incomparecencia al trabajo, tratándose, en realidad, de no presentación al taller por estar detenido a causa de una huelga...

OTRA GRACIA DE LOS SALVADORES DEL ORDEN

VIGO. — A seis días vista los policías detuvieron a un grupo de seis menores de edad a los que se atribuye nefando delito de opinión por haber circulado hojas de 1º de Mayo. El jefe de policía, avergonzado, no se atreve a facilitar los nombres de los crios que mantiene aprisionados.

EL JUEZ NO GANARA LA PALMA EN LAS PALMAS

LAS PALMAS. — Tras haber sustanciado la causa por los sucesos huelguistas del 9 de febrero de este año, el juez ha dictado auto de encarcelamiento contra dos abogados de los trabajadores portuarios. El Colegio de Abogados interviene en favor de sus colegas.

DRAMAS DE LA MISERIA

MALAGA. — En una casucha en pésimas condiciones malvivía el matrimonio Francisco Sánchez-Antonia Trujillo con seis hijas. Caído un quinqué, el fuego prendió en las ropas de las camas, pereciendo abrasados el marido y las niñas Antonia, Francisca, María-Josefa y Teresa, la mayor de 9 años. La esposa y la niña de pecho, Agueda, sufren quemaduras graves. La única persona indemne de la familia es la hija mayor, de 10 años.

HUELVA. — Mientras unos obreros procedían al excavado para construir cloaca en una calle de Hinojosa, dos casas sin fundamentos se vinieron al suelo, enterrando a dos familias de condición modesta. De entre los escombros fueron extraídos sin vida Manuel García Larios y Juana Díaz Soltero. Hay, además, tres heridos graves.

AIRE LIBRE

JIRA REGIONAL EN LA «FONTAINE MARY-ROSE» DE GRANS

El Secretariado de la Federación Local de Marsella de la C. N. T. de España en el exilio comunica a todos los compañeros, familiares y simpatizantes, que pueden inscribirse todos los días laborables de tres de la tarde a las ocho y los domingos por la mañana, en su sede social, 12, rue Pavillon, para poder asistir con los autobuses contratados, a la Jira que organiza la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza en el espléndido lugar de la «Fontaine Mary-Rose», el domingo 26 de mayo de 1968.

Precio ida y vuelta: 6 francos.

Salida de los autobuses a las siete de la mañana del Cours Saint-Louis, La Canebière.

GRAN JIRA EN PROVENZA

Organizada por la Comisión de Relaciones del Núcleo, tendrá lugar el domingo, 26 de mayo, en el pintoresco lugar de la Fontaine Mary-Rose, perteneciente al municipio de Grans. Este sitio se halla situado entre Miramás y Salón de Provenza; no muy distante de la carretera departamental de Bouches - du - Rhône, nº 69.

Cordial invitación a todas las Federaciones Locales y simpatizantes, para que acudan a pasar una jornada al aire libre y de confraternidad libertaria.

Habrá radio-gancho, folklore franco-español, juegos infantiles y otras distraciones para chicos y mayores.

Después de la comida se dará una charla, con tema de actualidad, por un compañero competente. Esperamos numerosa asistencia.

PARADERO

Quien sepa el de Jacinto Pallarés Borrás, refugiado del 39, nativo en Ametlla de Mar, su prima-hermana Paquita Gallart Pallarés, desea tener noticias suyas para un asunto de familia que le concierne.

El que pueda dar sus señas, escriba a Juan Rebull, 5, rue Ste-Anne, 30-Nîmes.

Area mundial

(Viene de la página 4.)

ideal de reforma solamente, puesto que no perfora hasta el fondo donde yacen las principales causas del desequilibrio, del desorden que padece la humanidad, concretado en la existencia del dinero, la acción jerarquizada y la recompensa individual.

Saludamos al Sr. Luis Durand Flórez, tan ignorado por mí como admirado, su valioso aporte al plano de las soluciones definitivas cuya contribución para afirmar sólidamente la validez de los ideales superiores no vacilamos en sustanciar su eficacia, aun en momentos (y precisamente por ello) por el desvío de pensamientos otrora seguros, se hace más necesaria la concurrencia de personalidades como la citada) donde una reducida tendencia anda empeñada en hacer proliferar los escepticismos más infundados, en cuanto a las virtudes de orden educativo y a las realidades socio-económicas contenidas en el anarquismo.

Que ello cubre su rol histórico sin mengua de posibilidades futuristas nos lo confirman, entre otros de su misma clase, inclusive los señores que editan *Expreso*, publicación burguesa y pro capitalista por excelencia, dando cabida en sus páginas a textos como el que hemos reproducido. Meditemos su importancia.

Rosendo Serrarols

El coloso de los pies de barro

JAMAS una comparación ha sido más adecuada. Campeones de la «Unidad Mundial» que son los «comunistas». Divididos, maltrechos; incapaces de mantener en secreto sus desavenencias, ofrecen un cuadro desolador.

Es fantástico su fracaso. De nada les han servido los paredones; ni las torturantes prisiones de Siberia. De nada las deportaciones en masa de poblaciones enteras de Ukrania y Polonia. Ni los tankes que abatieron la sublevación húngara. Los fabulosos ejércitos han fracasado frente a la égida del pensamiento. De nada sirve la ciencia de matar. Ni los «misiles», ni las armas ultra-modernas. Todo ha resultado impotente frente al amor a la libertad.

Los pueblos son invencibles. El ardoroso amor que sienten por la libertad, los lanza al combate. Que importa que una vez, dos, mil veces, sean vencidos; que importa que su sangre se desparrame por la Tierra entera. La misma injusticia la hace fructificar, convirtiéndola en renacer rebelde. Qe importa; si, importa; que los muertos formen legiones, tan inmensas, que la Tierra sería incapaz de contener. La Humanidad vuelve a su punto de partida, y de repente los tiranos la encuentran de nuevo enfrentada a su tirania.

El «mito» del comunismo se descompone; no tiene solución de continuidad. Los pueblos que él dice salvar, son quienes le excomulgan y maldicen. No lo quieren y por eso se sublevan.

Ellos, mismos los tiranos, en el camino de su ambición, se enfrentan unos a otros, acumulándose faltas y de méritos inherentes a toda tiranía. El comunismo no pued escapar a la condena popular que toda opresión acumula contra si. Los propios tiranos de los paises «comunistas» se enfrentan y odian, exterminándose en mutuas purgas, acusándose de «ex», de contrarrevolucionarios; de enemigos de una revolución que nunca han realizado. Es el virus de la disolución; el fin de lo que nunca debió existir: el «comunismo» impuesto por la bota militar.

El comunismo desviando la revolución rusa, dividiendo mundialmente a los trabajadores; creando hombresdioses y Nerones, envenenado por las ruines ambiciones, y ya se ve enfrentado a los estudiantes como cualquier Estado capitalista y empleando sus mismos métodos represivos.

La juventud rebelde y digna enfrentándose al poder omnímodo de los hombres y los partidos únicos. Los estudiantes polacos, los checos, los intelectuales rusos, los yugoeslavos; todos los que viven bajo la bota militar «comunista».

La sublevación está en marcha en esos paises de las «democracias populares». La sublevación que todas las tiranías pueden retrasar, pero que ninguna ha podido evitar, porque una generación transmite a otra las ansias irredentas de libertad.

Es el fin de un principio tenebroso que ha querido negar lo más grande del hombre: su idiosincrasia, convirtiéndole en «masa».

Los pueblos son libres aunque vivan encadenados, porque nadie puede dominar la mente ni sujetar las ansias redentoras. El comunismo se descompone en medio del relajamiento moral. Cada líder ha creado un comunismo a su imagen: Castro, el castrismo; Tito, el titismo; Mao-Tse-toung, el nuevo Buda del comunismo asiático, coleccionando manías de grandeza y dispuesto a derrotar al comunismo ruso jugando con mil naipes. El bloque se descompone a si propio como una bola de sal en medio del agua. El mito se termina, lo han dicho los estudiantes polacos, checos y yugoeslavos; y los intelectuales rusos y los alemanes; y los pueblos en masa; por eso fueron masacrados, como lo hacen los fascismos y los criminales racistas del Africa y de otros sitios. El comunismo no puede diferenciarse de todas las dictaduras porque es un vulgar sistema que avergonzaría a Marx de haber sido él autor de tamaña teoría. El «mito» se termina, no cabe duda; lo han dicho quienes desean conocer una mayor amplitud en las relaciones humanas, y una cultura no fabricada por un Estado absorbente que anula la personalidad del hombre convirtiéndole en ente sin voluntad ni raciocinio propio.

Por eso muere el comunismo, porque lo ha falsificado todo: las revoluciones, los sentimientos humanos. La fraternidad, la solidaridad, han sido para él un medio, jamás un fin. Los partidos comunistas del mundo entero han servido las ambiciones de un gran imperio, jamás a un ideal; por eso ha bastado dejarle extender en diversos paises para que el morbo de la descomposición lo penetre y corroa como una lepra, y aunque aparentemente parezca sólido, solo la fuerza del desespero lo sostiene.

Primero Tito, marca su disidencia; después Albania y Mao. Luego Castro, con su interpretación especial del marxismo a su imagen y semejanza. Rumania, Polonia, Alemania del Este, con su muro de la vergüenza; sin contar la gesta viril de los húngaros, entregados y abandonados por el mundo, como nosotros, los españoles.

Aunque parezca lejano el día de la liberación, lo importante es que el cerebro no muera, que el amor a la libertad se manifieste hoy aquí mañana allí; que los golpes continuen y las gestas se extiendan hasta alcanzar magnitud cual la de los estudiantes de Polonia; o como la de los checos que niegan autoridad a un partido corrupto que arruina la facultad de los pueblos y la de los hombres.

Todo ello es el principio de la desintoxicación, el fin del lavado de cerebros. Los hombres quieren ser hombres y los pueblos quieren ser pueblos, dignos y capaces de cumplir misiones libres.

Fuera las policías «populares», las policías políticas del mundo. Fuera las chekas, que amparan el poder de los Stalines y de sus imitadores. Como hombres libres nos alegramos que no se haya perdido todo en esos pueblos doloridos y atormentados; que la hombría exista y que, pese a los peligros, pongan en jaque a los tiranos de nuevo cuño y a quienes con ellos se mancharon las manos con sangre inocente.

Nosotros saludamos la aurora que de nuevo se vislumbra en Oriente; la aurora verdadera que fecunde la esperanza de una Revolución Social que haga feliz a los pueblos que hoy sufren bajo el dominio comunista y otros dominios que no son comunistas.

HORIZONTES

RETAZOS

Sobre el amor

EN el orden desinteresado del prójimo, parece que el espíritu puede elevarse bastante alto, para liberarse de las tendencias inferiores, para quitar así todo asidero a un gran número de motivos y de móviles, y para volverse incapaz de odio o de bajeza no por impotencia y por necesidad, pero por una especie de victoria y por un desasimiento de su primitiva naturaleza. En la sociedad ideal podríamos todos contar los unos con los otros, cada uno estaría igualmente seguro de si mismo y del prójimo; el amor sería entonces tan espontáneo y tan rápido en sus movimientos, que no dejaría ya lugar a ningún sentimiento de envidia ni de odio y se extendería a la sociedad entera, penetrando hasta el fondo de todos los corazones; ¿sería eso pura fatalidad como lo cree E. Spencer? Quizá dirán los idealistas, es más bien a ese momento que la voluntad vuelve a ser dueña de si misma. Porque no se la ve rezagarse en la lucha y el esfuerzo; ¿sería eso una razón para no creer ya en su impulso espontáneo? El ala que bate más pronto parece quedar inmóvil.

MARC GUYAU

Sobre moral

La verdadera cuestión no está en saber cómo ha sido producida la especie humana. La cosa que importa conocer, es los que es el hombre, y sobre todo lo que debe ser. Nosotros, moralistas, no tenemos necesidad de averiguar de dónde vienen los hombres; busquemos, ante todo, adónde van; ocupémonos menos de su pasado que de su porvenir. De la misma manera, la unidad o la pluralidad de las parejas primitivas de donde los hombres salieron antaño no interesan la moralidad presente ni la moralidad a venir, tanto como lo suponen nuestros espiritualistas timoratos. Aun cuando los hombres no fueran hermanos por el nacimiento, siempre podrían volverse hermanos por el respeto y por el amor.

MARC GUYAU

De la moral utilitaria

En primer lugar la moral utilitaria es completamente independiente; ella no se apoya sobre nada de extraño, ella tiene su base y su fundamento en si mismo; parece poder por ella sola formar un todo, un sistema. Por eso puede ella seducir bajo este orden el siglo XVIII, ardiente hacia las ideas nuevas, sobre todo hacia las ideas que le daban, en la esfera del pensamiento, la libertad, que pronto iba a conquistar en la esfera práctica. Por el epicureismo, la filosofía se sentía libre de trabas; ella ya no necesitaba invocar los dogmas de la religión revelada, ella cortaba atrevidamente ese «hilo» que él solo aún ataba a la virtud, las almas creyentes — el «miedo al Diablo» — y se lanzaba, en lo sucesivo, segura de no ya perderlo todo perdiendo las creencias religiosas, en la especulación. Así la moral utilitaria, siendo independiente, se hacía un gage de libertad de pensamiento; se la quiso y se la prefirió como tal. Libraba el pensamiento del hombre con el fin de librar luego el hombre mismo, ¿no fue ésa la grande idea de la Francia del siglo XVIII?

MARC GUYAU

(Traducción de Juan).

AQUI Y AHORA

Pavana para

MARTIN LUTHER KING ha muerto asesinado en Menphis, la capital del sudista y añorado Tennessee. Pastor de almas, como su homónimo el reformista teutón; jefe espiritual de multitudes negras; paladín de claros clarines pacíficos; freno y contención de la virulenta sed vindicativa de su pueblo; apóstol utópico en un mundo mercenario, cruel e inmnsericorde; gran iluso en una sociedad que le niega el derecho elemental a vivir. Creía poder dominar la violencia justiciera de sus hermanos de raza, y por extraña paradoja quizá haya de ser la causa desencadenante de un largo periplo sangriento por la geografía norteamericana y cuya acción repercutirá en el resto del mundo negro. Pues si un hombre como él, que esperaba obtener la igualdad de derechos ciudadanos a la par que una decorosa y humana forma de vivir para su gente por vías de comprensión o coacción pacífica, cae bajo las balas de un fanático esclavista, ¿qué no podrá esperarse si tales derechos son exigidos por la razón de la fuerza? Sangrienta ironía la del destino de Luther King: un campeón del pacifismo y la no violencia cae abatido por aquél y por ésta. Y dicen que el mundo entero se ha conmovido, que todos se conmueven y hasta se han conmovido también los Estados Unidos de América, la gran democracia, la Democracia por antonomasia, la madre póstuma de todas las democracias que es como decir de todas las libertades, incluso la libertad de esclavizar, apalear, asesinar y masacrar a sus hijos adoptivos por derecho de posesión legal e inhumana. Una prolífica madre que no ha sabido estar a la altura de su cometido, una Medea sin la dignidad trágica de la griega, una perversa madastra para sus cachorros negros y una débil y condescendiente matrona para sus blancos, rubios, sonrosados y ojizarcos alevinos. Y ahora, ante las consecuencias trascendentes de su fracasada gestión maternal, alza al cielo los brazos imprecatorios en desgarrada e hipócrita torsión de tragedia helénica, rasga sus vestiduras, se lamenta como Jeremías y lanza al mundo el adagio lamentoso de una increíble salmodia.

¡Manes de Rubén Darío! Encaminemos nuestros pasos a Atlanta, pues ya viene el cortejo de los paladines! La delegación de su presidente, y el vicepresidente, y los timbaleros gobernadores de libres Estados, y los senadores que crean las leyes iguales para los humanos, y los bien cebados y estrellados sherifs expertos en negras matanzas, masticando chiclé entre sus blancos dientes. ¡Loor, loor a los héroes de negro color! A los que a lo largo de cuatro centurias han bregado entre los tabacales, curvando la espalda sobre el algodón, sintiendo en su carne el látigo de los caporales y el sucio desprecio sobre el corazón; a los que en las Olimpiadas portan la bandera norteamericana y cosechan lauros para su nación, que por ella su sangre dieron y darán, lo mismo en la pasada guerra que ahora en Vietnam, ocasiones únicas que por excepción, los blancos con negros se integran y hay una tregua en la discriminación.

Pero ahora el «hermano» King ha muerto y hay que enterrarle en olor de santidad. ¡Crimen, crimen, crimen! ¡Crimen inaudito! Por Jehová: ¿cómo pudo ocurrir tamaña felonía dentro de un país tan democrático como Norteamérica? ¿Cómo es posible que haya caído asesinado un pobrecito negro en el paraíso de los negros? ¡Incomprensible, incomprensible! Algún fanático sudista, quizá un maleante, puede que un campeón de la intolerancia ha debido ser el autor. «Rara avis», después de todo, en los idílicos y bucólicos Estados como Tennesseee, Georgia, Arkansas, Virginia, las dos Carolinas, Alabama, Mississippi y Louisiana donde los gobernadores y sherifs son particularmente tolerantes con los negros hasta el extremo de querer exterminarlos de raíz. Pero la muerte es solemne y equitativa para todos; ante ella se borran los odios y las injusticias; ante ella se llora, se enternece, se siente uno despegado de la tierra. ¡Lloremos, pues, al «hermano» Lutero King! ¡Encomendémosle a Dios! Y entonces la multitud eleva sus preces, entona el «mea culpa», canta sus salmos como en los pacíficos domingos beatíficos, como ingenuos parvulitos de escuela rural, mientras el Señor debe recibir tales sahumerios con ojo avieso y gesto de truhán. ¡Loor a nuestro «hermano» King, héroe nacional! ¡Envolvámosle en nuestra bandera! ¡«Stars and Stripes»! Barras para la tierra y estrellas para el cielo. ¡Cantémosle alabanzas pues que era un muchacho excelente! «For he is a jolly good fellow, for he is a jolly good fellow...» ¡Necesitamos la música sincopada del «jazz»! ¡Que venga Louis Armstrong con su trompeta mágica a cantar la elegía de su hermano King! ¡Que interprete «Silencio» para su hermano King, pero que después lance un fuerte canto a la vida para su otro hermano Stokely Carmichael! Carmichael, el joven león de Trinidad para quien la no violencia es incomprensible en un mundo violento que hace siglos mantiene bajo su bota a negros y a blancos, amarillos y aceitunados.

Ya se acabó la ceremonia y la gente desfila satisfecha por el deber cumplido. Ya ha dado tierra al «hermano» King. Al negro pacífico, al negro ingenuo, al negro manso de corazón, pero no al «dirty nigger»; oh, no; no al sucio negro, con la despectiva palabra «nigger» en lugar de la correcta «negroo». Esa queda para los negros vivos, para los que quedan luchando por su libertad y por su pitanza y también para los puertorriqueños del inframundo blanco. Ahora vuelven a sus casas a gozar de su democracia, a jugar a «Bonnie and Clyde» con revólveres, metralletas y fusiles con mira telescópica, a divertirse jugando a policías y ladrones, a la alegre caza mayor de negros, a hacer películas sobre la guerra de secesión y del «Far west», a tomarse sus pildoritas para dormir, para desvelarse, para tranquilizarse, para enervarse; a visitar al «psychoanalyst» para airear sus sucios complejos con tanta frecuencia como acuden al urinario; a demostrar su superioridad racial de braquicéfalos y dolicocéfalos ortognatos, con ángulo facial de noventa grados, en las más inverosímiles exteriorizaciones de la humana crueldad e indecencia; a jugar al amor libre en una versión retorcida puesta de manifiesto en el informe Kinsey; a ensayar la ayuda al mundo entero sojuzgándole con el poder de su dinero y su tecnocracia capitalista; a descolonizar al mundo manteniéndole más colonizado aún con la tiranía de sus dólares y los «trusts» omnipotentes que manejan los mercados de todas las latitudes.

Tribuna juvenil

Oleaje universitario

HAY marejada estudiantil en muchas capitales europeas y americanas, marcando la característica reivindicativa de la época. Los cimientos de la sociedad crujen y la generación nueva trata de aplicarse, conscientemente, a la existencia moderna. Pegarse a la rutina no solventa nada; por el contrario, agrava los problemas que la evolución precipitada de hoy suscita a las sociedades tradicionales.

Sin embargo, de la protesta general del estudiantado hay que relevar dos motivos diferentes: el de la opresión absoluta y el de las condiciones de expansión de los recién licenciados. En una palabra, la opresión existente en los países sujetos a dictadura, y el temor al mañana que rige en las naciones consideradas libres pero desenvolviéndose según leyes capitalistas.

Recientemente París ha sido teatro de escenas callejeras muy vivas que en los centros oficiales franquistas han causado satisfacción enfermiza. Los barrios de la Sorbona han resultado palenque de una revuelta oponiendo estudiantes a policías. No vamos a juzgar desde la lejanía el acontecimiento; por lo pronto lo hacen los cronistas obedientes al Gobierno de Madrid y a lo que queda de Falange. «Compréndase — expresan esos adictos al régimen — que el movimiento estudiantil español no es de carácter nacional, sino de tendencia universal comunista. La prueba la ofrecen las rebeliones estudiantiles de París, Roma, Columbia, Alemania occidental, Suecia y de otras partes. Los estudiantes españoles no reivindican, secundan...» y otras necedades por el estilo. Sin negar que la coyuntura de unos sucesos universitarios exteriores puede dar apariencia de razón a la publicidad franquista, no es dado replicar, con facilidad suma, que en España los estudiantes se baten con el Poder para obtener la libertad sindical que excepto España, Portugal, Grecia y los países del Este, todos ellos «totalizados», en todas partes se disfruta. El estudiante de los países democráticos están libremente agremiados, no sufren la tutela del partido único; pueden, incluso, disponer de los locales universitarios para asambleas de estudios políticos y sociales. Lo que pasa es que el censo escolar docente de esos países es tan numeroso, que una vez el alumno licenciado y en condiciones de aplicarse a la sociedad válida de los conocimientos adquiridos, encuentra dificultad de emplearse por exceso de concurrencia, lo que provoca el problema social del que parten las exclamaciones «socialistas» de los afectados.

En España el caso no es exactamente el mismo. Con unanimidad que incluso el enemigo reconoce, el estudiantado rechaza el S. E. U., ahora camuflado con el denominativo de Sindicato Nacional de Estudiantes Españoles. Los estudiantes queremos un sindicato nuestro, apartado de la dirección, de la presión y del espionaje franquista. Prácticamente nuestros compañeros de Barcelona han adquirido esta libertad, aunque no les sea oficialmente reconocida, y si en Madrid, Santiago, Zaragoza, Bilbao, Salamanca, Valladolid y resto de universidades el malestar persiste, es para lograr el derecho de hombre libre que en las animadas universidades extranjeras rige. El otro problema, el de la absorción del cupo anual de licenciados, ese, con estar presente también en España, no asume la importancia que en el extranjero. En la Universidad española la participación obrera no excede del 4 % y la de la clase media podría cubrir justo la mitad del censo total universitario, quedando un 50 % de miembros de «casa buena», muchos de los cuales no sentirán la necesidad de ejercer por estar a cubierto de necesidades, es decir, que quedarán propietarios de un título de prestigio para adornar firma. Bien es verdad que el progreso industrial, agrónomo y científico en general, en España sufre un retroceso de medio siglo comparación hecha con Francia; pero a esta razón podemos objetar que el censo escolar y universitario en España es muy inferior, en proporción, al de Bélgica, Suiza, Italia y la Francia misma.

En el extranjero, visiblemente más evolucionado, el licenciado arriesga tener que emplearse de obrero de primera o técnico de segunda a pesar de sus dotes. La cuestión es fundar una familia y poder sostenerla. En España hay pocos menesterosos en estudios superiores, y en caso de no empleo, escasos son los ex estudiantes que caen en las fauces del hambre.

No es lo mismo Madrid que París, señores periodistas mandatados. El problema socialista si, es común a todos los países, preferentemente al nuestro. Pero las características económicas — repetimos — no son exactamente las mismas.

Remigio COTA LUANCA

Barcelona.

JIRA REGIONAL DE S.I.A.

EN EL ESTADIO DE DEPORTES DE THIAIS

Compañeros todos el día 16 de Junio lo debéis dedicar a S. I. A. Todos debemos dar realce a esta gran fiesta de S. I. A.

Hay organizado un torneo de futbol que se jugará por la mañana a las 9 en punto, contándose con la colaboración de los equipos.

«Club Sportif des Rhodaniens» de Thiais, *«Cachan-Sport»*, *«Hispania» de Paris*, *«Iberia» de Dreux*. Al ganador se le ofrecerá un trofeo de S.I.A.

Por la tarde habrá alocución y sensacional espectáculo.

Hay sala cerrada para caso de mal tiempo.

Discos

Lo que hoy nos sale del caletre no es glosa ni dicterio. Es una observación más de nuestro paso por la vida.

Corrientemente dedicamos loas a compañeros que, por haber sido magníficos, ya no existen. El calculador, el gato pardo, alarga más por el camino del ocaso.

Lo que es poco corriente en nuestros medios es reconocer méritos personales a nuestros más enconados enemigos. Comprendo que entran pocos en el talego, pero algunos podríamos contarlos.

Cito uno que a los que lo conocieron les causará sorpresa: Jaime Talló, elemento número 1 de la Patronal, político militante de derechas, somatenista presto y con arma de trece disparos. En síntesis, un enemigo decidido, un oponente tenaz y desvergonzado; de los que no engañan, en suma.

Cuando ocurrió la suerte del 20 de Julio, comprendió y se dio a la fuga. Prefirió morir, años después, de una enfermedad cualquiera.

Pues este hombre contrario, incapaz de cedernos mejora sin apuro de todos los recursos, tenía honradez combatiente. Por enemigo se le consideraba malvado; tal vez no lo fuera tanto. Ni considero que amara a los traidores nuestros, no importando que los utilizara, con menos satisfacción que desprecio.

No es lícito odiar a los rivales sinceros, y Talló lo era. En una huelga general tomó tren para Barcelona y en el vagón se encontró solamente con otro pasajero: el compañero S. Ramón. Este temió la presencia del capitalista por su posible relación con la pareja de guardias. Talló se acercó a nuestro amigo, sonrió, y le ofreció un pitillo. Ramón lo tomó, y durante todo el trayecto, el otro le explicó cuentos picarescos. El cuentista iba delegado a la Patronal y Ramón iba en delegación a la C. N. T. No se engañaban. Ya en la plaza de España, el burgués se despidió sonriente de nuestro compañero. No hubo delación ninguna.

En otra ocasión los obreros del Ayuntamiento fueron convocados por el mismo sujeto, a la sazón segundo alcalde en el Bienio Negro, y claro, les «recomendó» la candidatura de derechas. Notó que el empleado X no había acudido a la cita y lo convocó en hora de trabajo, para preguntarle:

— ¿Qué le parece esta candidatura?

— Ridícula, como todas.

— Entonces, ¿qué le interesa?

— Que me dejen en paz.

— Por mí puede en ella. Puede retirarse.

Para los compañeros curtidores todas las montañas debían desplomarse encima de este hombre. Sin embargo tenía sus cosas, como se ha visto.

DISCOBOLO

B.D.I.C

un negro difunto

por Juan Español

Todos vuelven a casa; la vida continúa. La democracia ha muerto. ¡Viva la democracia!

Hermano King ¿cómo juzgar a este pueblo aséptico a fuerza de máquinas y tecnología que estrenó historia hace cuatro siglos cuando el «Mayflower» arribó a las costas de Nueva Inglaterra, o aquellos otros que alcanzaron Jamestown (Virginia) y Plymouth (Massachusetts? Huestes de Lutero hambrientas y zarandeadas por la adversidad con ganas de vivir en un solar más tranquilo; raza rubia, sonrosada y ojos zarcos y glaucos. La aventura parece que empezaba bien. Pero después el trabajo se hizo duro y comenzaron a llegar los primeros embarques de carne negra que iba a ser empleada como bestia de carga. Los rubios comenzaron a ganar dinero, a independizarse, en tanto comenzaba la mejor y más eficaz explotación negra que hubieran visto los siglos hasta entonces. Los negros dejaban su piel entre las plantaciones de tabaco, y sobre sus embetunadas espaldas parecia florecer, por contraste, un extraño campo de flores blancas, algodonosas, que parecian transformar la oscura savia de los africanos en una alba fotosintesis que iria a engrosar las repletas arcas de sus amos. Nadie se alzaba contra esta explotación inicua. Los negros trabajaban, sufrian y sublimaban su dolor con nostálgicos «spirituals» que sonaban a lo largo del Mississippi. Mientras tanto los campos empezaron a poblarse de ostentosos palacios estilo colonial (¿de qué otro modo podrian llamarse mejor?) donde los nuevor ricos empleaban sin ton ni son el producto de sus latrocinios en barrocas exteriorizaciones suntuarias. No existia justicia. Si acaso algún asomo de inoperante sentimentalismo, como aquella célebre «La cabaña del tio Tom». Oh, si, aquella novelita despertó la sensibilidad de los «parvenus», hermano King. Los negros son unos buenos animalitos, fieles como los perros y que como éstos lamen la mano que los fustiga. No hay que hacerles daño, porque son muy útiles. Si se les pega puede hacérseles «pupa». Ellos trabajan nuestras tierras, limpian nuestros establos y duermen calentitos en ellos, y cantan bellas canciones. Las negras de ubérrimas mamas negras dan leche a nuestros hijos (blanca leche, is not it funny?) y nos limpian la «caca» para que nosotras exhibamos un cuerpo lujuriante y lujurioso que apetecen nuestros caballeros del Sur. No son «dirty niggers» mientras se limitan a dejar chupetear las mamas de las negras y corrotean entre nosotros haciendo las faenas caseras y visten el corsé a nuestras niñas casaderas. Pero si son «dirty niggers» si tratan de revolverse contra sus amos. Eso es pecado. Entonces su piel es negra, sucia y huele mal. Con «La cabaña del tio Tom», hermano King, sucedió algo parecido a «Pablo y Virginia» en el luminoso siglo XVIII francés. La sociedad cortesana la acogió alegremente como derivativo a su encasillamiento urbano. Entonces abandonaron los salones, los gabinetes y las alcobas y dijeron: «Vivamos al aire libre; amémonos bajos los pámpanos de Dionisos; embarquémonos para Citérea; seamos los iniciados en los misterios de Deméter.»

Pero entonces apareció un hombre llamado Lincoln que sintió el problema de la esclavitud con más sinceridad que nadie antes, y sobre todo apareció John Brown, el verdadero defensor del pueblo negro y que por él murió ejecutado alevosamente siendo la voz de Victor Hugo la única calificada que pidió clemencia y justicia al gobierno norteamericano. La guerra civil se desencadenó después. Parecia que la manumisión de los negros iba a ser una realidad inminente. Pero la guerra terminó, vino la democracia y las cosas continuaron casi como antes. Los negros se les toleró, pero confinados en sus «ghettos», sin derecho ciudadano alguno, discriminados, apartados de la convivencia social como leprosos, viviendo en condiciones infrahumanas de promiscuidad y miseria. César cruzó el Rubicon, pero hacia Roma; el general Lee atravesó el Potomac, pero de retirada después de Gettysburg. Y todo aquello ¿para qué? Sangre inútilmente vertida que clama por nueva sangre. «Gone with de wind». Todo se lo llevó el viento. Palabras, hermosas palabras que no han llegado a cumplirse ni se cumplirán sin la apelación a la fuerza. Porque vino Patrick Henry y dijo: «¿Es tan cara la vida o tan dulce la paz que han de comprarse al precio de las cadenas y de la esclavitud? No sé qué camino tomarán otros, pero en cuanto a mí, que me den la libertad o la muerte.» Y vino Jefferson y dijo: «... que todos los hombres han nacido iguales, con derechos inalienables entre los que se cuentan la vida, la libertad y la búsqueda de la felicidad.» Y vino Lincoln y dijo: «Nuestra defensa está en la conservación del espiritu que aprecia la libertad como herencia de todos los hombres, en todos los países, en todas partes... Que el gobierno del pueblo, por el pueblo y para el pueblo no desaparezca de la tierra...» Y vino Walt Whitman y dijo: «Sigue atronando, Democracia... Hay que servir a la libertad suceda lo que suceda.» Y vino Woodrow Wilson y dijo: «Los Estados Unidos viven en el corazón de todos los hombres de todas partes que quieran hallar una región donde vivir libres para elaborar su destino a su gusto...»

Muchas y bellas palabras, hermano King. Pese a tu pacifismo puedo augurar para USA un largo y cálido verano. Tu sucesor oficial, Ralph Abernathy, asegura existe una vasta conjuración para asesinar a todos los dirigentes negros, en cuyo caso estima que han de tomarse medidas de excepción. Stokely Carmichael dice que vivirá poco, pero que luchará mientras le quede un soplo de vida. Que la paz sea contigo, hermano King; y que la lucha a muerte sea con tus hermanos de todo el mundo y de todas las razas.

ADMINISTRATIVAS

—G. Rondós, Thuir (P. O.). Recibido giro de 42,60 frs. pago «C.S.» 487-501 y «Umbral» 74 y 75.

—Maya, St-Etienne. Distribución de tu giro como indicas. «Umbral» 75 y «C. S. » 501. De acuerdo con ejemp. paquete.

—José Vidaller, H. la Ribera, Auch (32). Recibido giro 15 frs. pago «C.S.» 30-6-68.

—Jacinto Martin, St-Henri (13). Pagados con el giro recibido «C. S.» 492-503, y «Umbral» 73 al 75.

—Isart A., Meyreuil (13). Recibidos 130,40 francos. De acuerdo distribución indicada.

BREVERIAS

El congreso internacional de federaciones anarquistas próximo a celebrarse, ha despertado vivo entusiasmo y no menos interés entre la gran familia ácrata diseminada por el mundo.

Carrara empieza a ser una esperanza y quizá sea el rebrote de voluntades y esfuerzos que se unen para una acción concertada y fecunda. El anarquismo, internacionalmente, necesita de nuevos rumbos que le coloquen en el ancho camino de la acción individual y colectiva. Es la única manera de salir de su estancamiento.

Respetando todas las sugerencias hechas por las distintas federaciones o grupos, el temario a discutir, bien que amplio y elevado, nos parece excesivamente recargado de problemas un poco rutinarios en lo que se refiere a actitudes y posiciones que ha de tomar el movimiento anarquista frente a esto o lo otro, o la manera de extender nuestra propaganda y acción, etc., cosa normal de un comicio de esa naturaleza, pero que son cosas ya muy sobadas y hasta cierto punto, algo desplazadas de la realidad.

El anarquismo, en materia política y religiosa, está definido, y a nuestro modo de entender, huelga machacar sobre aspectos un poco trillados que a estas alturas, tratarlos en un congreso, no sabemos qué eficacia puede tener. Se impone, que ante tantas calamidades, los anarquistas estemos presentes para combatirlas de forma constante y activa y, sobre todo, ensanchar nuestro campo con nuevos adherentes.

Igualmente resulta sugestivo trazar un esquema de la organización económica en una sociedad anarquista durante la etapa revolucionaria hacia la anarquía, y es muy natural que el congreso mundial de federaciones aborde problema tan profundo, pues, por algo somos proyectistas del porvenir. Pero esta idea nos sugiere otra que no es nuestra y que no está demás evocarla. En la época en que los anarquistas discutian si el anarquismo habria de ser comunista o colectivista, Ricardo Mella, en su informe al congreso que debia celegrarse en Paris en el año 1900, decía cosas sabrosas, entre otras, las siguientes: «Nosotros, anarquistas, no somos sistemáticos, no preconizamos panaceas infalibles; no construimos sobre la arena móvil esos castillos frágiles que el más pequeño soplo del porvenir próximo bastará para demoler... Podremos entonces decir al pueblo: Haz lo que te parezca bueno; agrúpate como te plazca; regula tus relaciones para el empleo de la riqueza del mejor modo según tú mismo; organiza la vida libre como sepas y como puedas... Entonces, bajo la influencia del clima y de la raza, bajo la del medio físico y del medio social, se producirá la actividad en múltiples direcciones. Diversos métodos se aplicarán y así, a la larga, la experiencia y las necesidades determinarán las soluciones armónicas y universales de la vida social. Obtendremos por la experiencia, al menos una parte de lo que podriamos ciertamente obtener con todas las discusiones y todos lo sesfuerzos intelectuales posibles.»

«¿Quién podria pretender abarcar el conjunto de la vida futura?»

Nos solidarizamos con las afirmaciones de Mella y seria preferible que discurriéramos sobre problemas más palpitantes que convienen de inmediato al movimiento anarquista mundial. En lenguaje sencillo y directo, la proposición hecha para añadir al orden del dia del congreso, por las organizaciones anarquistas del Perú, es interesante, razonada, con gran visión de las cosas, y a nuestro juicio, la más acertada. Urge ir al grano y al fondo de los problemas; urge hacer anarquistas. Carrara ha de ser el diálogo sereno, la discusión sincera que sepa aquilatar la enorme responsabilidad histórica que pesa actualmente sobre el anarquismo. Actualmente el mundo está sacudido por constantes revueltas, donde el hombre manifiesta el deseo de ser libre, sin por ello tener una definición ideológica pero que se inclina hacia la libertad. Es la hora de las realidades y de la presencia en la lucha de los anarquistas. Toda deserción seria imperdonable.

Cifrar el entusiasmo en unas cuantas sesiones del congreso, es casi pueril. Las mociones y los discursos brillantes no sirven para nada; los organismos que puedan crearse, tampoco, si no van acompañados de los hechos y de la acción perseverante del militante consciente. Y en este aspecto Carrara puede ser una decepción. Terminado el congreso, los delegados volverán a sus respectivos países; dirán que ha sido una reunión laboriosa y que se hizo mucho o se dirá todo lo contrario. Pasará la euforia de un encuentro fraternal. Pero después vendrá la abulia, la inactividad o lo que ahora se ha dado en llamar inmovilismo, y sobre todo, las interpretaciones... Porque esto, si que nos hace perder tiempo. Y el anarquismo se irá debilitando lentamente por falta de convicción y empuje de los propios anarquistas.

Carrara debiera ser el compromiso formal de que todos los ácratas se pusieran de acuerdo para *hacer algo*. Ha de ser cita de comprensión y tolerancia, unión fraternal de todos para enriquecer el ideal. Las interpretaciones sobran; también los exclusivismos doctrinales. Nos pronunciamos, con Tarrida del Mármol, por el *anarquismo sin adjetivos* y estamos de acuerdo con este anarquismo puro y simple.

J. P. Gutiérrez

COMUNICADOS

F. L. DE BURDEOS

Gran conferencia, para el domingo, día 19 de mayo, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a cargo del compañero Miguel Celma, que versará sobre el tema: «*Itinerario de Camus*».

A. O. A., LE MANS

Celebrará asamblea el 18 de mayo a las 9,30 de la mañana, plaza Stalingrad, Maison Sociale, Sala 6.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a todos sus adherentes y simpatizantes a la reunión que tendrá lugar en el sitio de costumbre, Palais du Travail, Place de la Libération, Villeurbanne, a las nueve de la mañana, el domingo día 19 de mayo.

CONFERENCIA EN TOULOUSE

A cargo del «Cercle d'Etudes Sociales» y para el domingo 26 de mayo a las 9 y media de la mañana en la Sala de Fiestas de la Bolsa del Trabajo, Plaza St-Sernin.

Disertará el compañero Lamela sobre el tema: «Pasado y porvenir de los pueblos».

LE FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES

Au Café Saint-Sévérin (salle du sous-sol), 3, place Saint-Michel, à Paris (Métro Saint-Michel)

Pour la clôture de la saison, Réunion d'information, le samedi, 25 mai à 20 h 30.

«MESETA CONFEDERAL»

Después de las respuestas recibidas, que son numerosas, y que esperamos se amplíen, se convocará a reunión informativa sobre los objetivos propuestos.

Escribir a «Meseta Confederal», 24, rue Sainte Marthe, Pari (X).

Llamamiento a los castellanos de las provincias de Avila, Burgos, Palencia, Segovia, Soria, Salamanca, Zamora y Valladolid.

F. L. DE HOUILLES

Celebrará asamblea mensual el próximo dia 26 de Mayo 68, en el lugar y la hora habituales. Importante asunto a discutir. Se ruega amplia asistencia.

CONFERENCE PUBLIQUE

Le groupe « Albert Camus », de la Banlieue-Sud de la F. A. F. et le Secrétariat à la Propagande de la XI^e Région organisent une conférence publique et contradictoire qui aura lieu le lundi 20 mai à 21 h., au Théâtre de Plaisance, 111, rue du Château (14^e arrondissement) Métro Gaité, à Paris.

Sujet : La Société moderne et l'anarchisme.

Orateur : Maurice Joyeux.

Nous invitons cordialement tous les amis et sympathisants, et espèrons la plus large assistance.

Participation aux frais : 2 F.

LA FEDERACION ANARCHISTE ET LA 11^e REGION

organisent UN GRAND MEETING PUBLIC

le vendredi, 17 mai à 20 h. 30 à la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris (5^e)

DANS LE COMBAT ACTUEL

« Les libertaires et la révolte des jeunes », par Muñoz Congost

« Les libertaires et les mouvements révolutionnaires du Tiers-Monde », par Maurice Joyeux

« Les libertaires et les mouvements sociaux », par Federica Montseny

« Réalisme de la pensée libertaire », par Aristide Lapeyre

Sous la présidence de Maurice Laisant

NECROLOGICAS

CRISTOBAL PARRA

El día 9 de marzo, falleció en el Hospital de Castres, después de haberle efectuado una importante operación quirúrgica; operación que no pudo resistir debido al asma crónica que sufría.

Durante los veinte días de sufrimiento que ha tenido que soportar ha sido muy bien atendido; no le ha faltado la ayuda, la presencia, el cariño de sus hijos y familiares, lo mismo que de los compañeros de la organización, representación S. I. A. y amigos particulares.

El compañero Parra ha dejado de existir a la edad de 64 años. Natural de Casares (Málaga), de familia de obreros campesinos, con espíritu de rebeldía propio de su temperamento, no tardó en conocer la orientación de la lucha por la emancipación de la clase obrera y campesina, tan propagada por nuestro inolvidable Fermin Salvochea, y demás militantes de la época mal llamada «mano negra».

Cristóbal Parra fue un luchador en el pueblo de Casares y toda la Comarcal. Ingresó en el Sindicato de Campesinos C. N. T. y estuvo siempre en primera línea en las luchas que se presentaron en la comarcal de Algeciras.

El 19 de Julio de 1936, formó parte del Comité Revolucionario, tomó parte activa en el movimiento de Andalucía hasta la evacuación de Málaga, y llegó a Cataluña continuando la lucha en el ejército popular.

Pasó a Francia en 1939, envuelto en el torbellino producido por el fin de las hostilidades; conoció los campos de concentración con sus sufrimientos, hasta conseguir la salida para trabajar en el sistema de servidumbre que hemos tenido que soportar.

Su entierro tuvo lugar civilmente el día 11 de marzo en Castres (Tarn), con mucha asistencia de españoles emigrados andaluces, sus familiares, compañeros y amigos.

En nombre de la familia, y de la F. L. de la C. N. T. de Castres, su amigo personal y compañero Valentín Garcia, dijo en unas breves palabras la expresión de agradecimiento a todos los asistentes.

F. L. de Castres

JUVENTINO MOLINER

A la edad de 56 años dejó de existir el 28 de febrero en Ax-les-Thermes (Ariège) tras penosa, corta, pero implacable enfermedad, el que en vida fue compañero Moliner. Perteneció desde muy joven al Sindicato del Ramo de la Madera de Barcelona, donde ocupó cargos de responsabilidad con entusiasmo, voluntad, discreción y honradez, que eran sus características más personales y esenciales.

Natural de Culla (Castellón) y domiciliado de muy joven en Hospitalet «trasplantado» como tantos otros, atraído por las inquietudes sociales y el nuevo alborear de una sociedad que se anunciaba llena de promesas y realizaciones. Era parte integrante de la pléyade de jóvenes idealistas cuya promoción se establece a partir de la inminente caída de la dictadura de Primo de Rivera, y que abrazaron con entusiasmo las ideas ácratas, contribuyendo a divulgarlas y extenderlas en el extrarradio barcelonés.

Durante la guerra ocupó el puesto de combate que se asignó, tanto en los frentes como en las realizaciones de socialización industrial de retaguardia. Su comportamiento en los frentes de Aragón con las columnas confederales, como en el desafortunado desembarco de Porto-Cristo en Baleares con Bayo, fue siempre el de un esforzado, consecuente y tenaz luchador.

En Francia después, al pasar por Vernet logró «filtrarse» para poder establecerse más tarde en Ax-les-Thermes. Nunca perdió el contacto con la Organización, e hizo por ella cuanto pudo, y podía hacer mucho, como lo dejó probado. Su conducta intachable en actividades ciudadanas, su capacidad de trabajo, su carácter afable en el trato con todo el mundo, su tesonero afán en el cotidiano vivir, le hicieron acreedor a la simpatía de todos los que le conocieron. Consecuentemente, en el acto del sepelio un gentío considerable le acompañó a su última morada. Gentes de todas las clases sociales, franceses y españoles, y una nutrida representación de compañeros de la organización departamental, acudieron a rendirle el último tributo.

El entierro fue civil, por voluntad expresa del finado, y a pesar de las presiones que ejercieron los que se encargan siempre de procurar que los que van a dejarnos se lleven a ultratumba una visión que no es de su agrado.

El féretro fue envuelto con la bandera roja y negra y cubierto con numerosos ramos de flores de amigos y familiares que atestiguaron con su presencia la estima en que se tenia al compañero Moliner. Que la tierra le sea leve.

A sus familiares, esposa Marcela, hijo Henri y hermanos residentes en España, les expresamos nuestra más respetuosa y profunda simpatia, acompañándoles en el dolor que les aqueja.

TOMASET

SERVICIO DE LIBRERIA

«El judío errante», Eugenio Sue	15 00
«La religión natural», Meslier	10 00
«Veinte siglos de ignorancia», F. de la Vega	10 00
«Nada», Carmen Laforet	18 00
«Situación sobre España», A. Márquez	7 00
«Misión secreta Vaticano», J. N. Rosales	25 00
Aritmética Dalmau Carles	10 00
«El hombre furia», Victor Hugo	10 00
«General, márchese Vd.», Madariaga	15 00
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles» Vicente Sebastián	6 00
«Verdad y mentira sobre Franco», J. Venegas	10 00
«Los que vivamos», A Rand	15 00
«Manual del pintor decorador»,	25 00
«Nuestra Señora de Paris», Victor Hugo	10 00
«La religión al alcance de todos», Ibarreta	6 00
«La leyenda de los siglos», Victor Hugo	10 00
«La resaca», Goytisolo —	7 00
Idem (en tela)	29 00
«El Portugal de Salazar»	15 00
«Ibis», Vargas Vila	5 00
«Lirio rojo», Vargal Vila	5 00
«Lirio negro», Vargas Vila	5 00
«Informe sobre la causa económica de la crisis social española»	1 50
«España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil	10 00
«La guerra civil española», H. Thomas	27 00
«El laberinto español», Gerald Brenan	24 00
«Corriente alterna», Octavio Paz	12 00
«El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée	15 00
«El Opus Dei en España», Daniel Artigues	21 00
«El año I de la revolución rusa», Victor Serge	21 00
«Hitler», Alan Bullock (2 vol. tela	69 00
«Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy	12 00
«La revolución», Landauer	7 50
«De las Cortes de Cádiz al plan de desarrollo» (1808-1966), I. Fernández de Castro	36 00
«Oligarquía, caciquismo, colectivismo agrario y otros escritos», Joaquín Costa	7 50

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe. 75-Paris (10e), CCP, Paris 13507 56.

EXPOSICION PICTORICA

La Agrupación Juvenil «Golem» prepara una Exposición de pinturas y dibujos para mediados de mayo, con obras de afiliados suyos, y de artistas consumados que se han prestado a cooperar a esta demostración de arte.

Para mayor amplitud, la entidad organizadora invita a cuantos jóvenes tengan afición al pincel.

La Exposición durará una semana y tendrá efecto en el 24 de la rue Ste-Marthe, Paris (X), Metro Belleville.

La inauguración tendrá lugar el domingo día 26 de mayo interesándose a los amigos del arte y de la superación a que concurran al acto.

Para informes: Agrupación «Golem», a la dirección indicada.

EMIGRADOS Y CONFEDERALES

Las conversaciones de Wagram

Personajes: Gil, refugiado político, 60 años. Pablo, 23 años; Pedro, 25 años; Petra, 19 años, emigrados económicos. Petra es novia de Pedro.

Gil, Pablo y Pedro se encontraron en un tren de la periferia parisina regresando del trabajo. Entablada relación fortuita, los tres concertaron entrevista para día festivo en un café de la Avenida Wagram, a la cual se agregó Petra, que se gana la vida en labores domésticas.

1a ENTREVISTA

Pedro (a Gil) .— Bien llegado el hombre. ¿Toma algo?

Gil. — Se saluda a todos. Tomar algo no me precisa. Luego veremos.

Pedro. — Aqui está la bienvenida, y he de decirlo: mi novia.

Gil. — No tienes mal gusto. Se le 've la raza española.

Petra. — Es usted hombre de cumplidos.

Gil. — No tanto como crees. El ceremonial nunca fue mi fuerte.

Pablo. — Los refugiados siempre van al grano.

Gil. — Al grano, pero no al granero. Lo abandonamos allá en el año fatidico de 1939.

Pablo. — Mi padre me habló alguna vez de la guerra. Decía que fue dura.

Gil. — La resistimos cerca de tres años contra viento adverso y marea fascista.

Pedro. — El español lo resiste todo.

Gil. — Y cuando no puede más, afloja.

Petra. — Mi tío decia que el soldado español es invencible.

Pedro. — Pero en la guerra civil todos los soldados eran españoles.

Gil. — Por nuestra parte, lo menos soldados posible. Somos contrarios al militarismo.

Pedro. — Y sin embargo, hay que defender a la patria.

Gil. — A veces hay que defenderse de la patria, cuando la rigen enemigos del pueblo.

Petra. — Ustedes querian el comunismo e incendiaron las iglesias.

Pedro. — No te metas, mujer. ¡Qué sabes tú de estas cosas!

Petra. — Las oí contar a mi tío.

Pablo. — ¡Pues vaya tío, el tío ese! ¡No soltaria pocas barbaridades!

Petra. — Podía saber, porque era sargento provisional.

Gil. — En España, de teniente para abajo todos somos provisionales.

Pablo. — Cierto. Los efectivos son los ricos y los generales.

Gil. — Y los obispos, no te olvides. La Iglesia, el Cuartel y la Banca armaron la trapatiesta del 18 de Julio.

Petra. — Contra los comunistas, ¿verdad, señor?

Gil. — Nosotros, contra los fascistas levantados en armas para derribar la República. Los comunistas por su parte, no iban más allá del 1 por 10.000 en el obrerismo español de la época.

Pablo. — Es curioso.

Pedro. — ¿Y cómo explica, señor, la preponderancia de Rusia en la guerra? ¿Y los miles y miles de soldados rojos que tomaron parte en ella?

Gil. — No es fácil explicar lo sucedido a los que en aquellos días no habiais nacido. La preparación que os ha dado el régimen enemigo está lejos de corresponder a la verdad de los hechos. Comunistas repito que habia pocos en nuestro tiempo, y si en los meses de la lucha hubo más, fue culpa del mundo que a todos nos interpretaba bolcheviques sin que lo fuéramos. El distintivo de rojos nos lo habia aplicado el Estado Mayor faccioso que dirigia las fuerzas sublevadas contra la República. Pero el tinte no hace el hombre.

Petra. — Ustedes saquearon y quemaron los templos.

Gil. — Esto lo hace cualquiera en nuestra tierra. En 1835 el pueblo los quemó harto de sufrir a la Santa Inquisición; en 1909 los volvió a incendiar en protesta de la guerra de Marruecos atizada por capitalistas y clericales; en 1932 encendió de nuevo la mecha antitemplaria para replicar a los motineros monárquicos, mal avenidos con la República; y en fin, en julio de 1936 la Iglesia ardió entera porque el 95 por 100 del clero estaba con los sublevados. Tradicionalmente, el poder religioso hispano ha venido siendo el victimario mayor de las clases humildes.

Pedro. — Veamos: Habiendo pocos comunistas en España, ¿cómo se explica que en 1936 surgieran tantos revolucionarios?

Gil. — Los revolucionarios ya estaban, y los escasos comunistas y la U. R. S. S. se aprovecharon del triunfo obtenido en zona leal contra el ejército traidor al pueblo y a la República. Y repito traidor, porque incluso el general Franco habia jurado fidelidad al régimen republicano fundado en 1931.

Petra. — Sin embargo, mi tío...

Pedro. — ¡En paz descanse, tu tio, querida! Tantos honores le dieron y no supo aprovecharlos para un seguir viviendo. Entonces, ¿a qué mentarlo?

Gil. — En general los obreros españoles estábamos organizados en la Confederación Nacional del Trabajo, de tipo anarquista, o en la Unión General de Trabajadores, de signo socialista político, según el pensar de cada uno. Los comunistas, siempre pocos y dirigidos desde Moscú, durante años trataron de apoderarse de la C. N. T. y de la U. G. T., mas en vano. Tanta decepción recibieron, y tanto regaño de sus dueños moscovitas, que, tras el fracaso con desempleo de varios comiteristas, acabaron por intentar una Confederación General del Trabajo en Sevilla, propósito que también les cayó al agua por indiferencia de los trabajadores. Al ocurrir el acontecimiento de julio del 36, los comunistas disponian de 19 diputados, ninguno de los cuales salió electo con votos suyos, sino merced al apoyo electoral del Frente Popular.

Pablo. — Verdaderamente, esas son cosas nuevas.

Gil. — Para vosotros, no para las personas de aquél tiempo. La casta reaccionaria española siempre fue mal avenida con el dominio del pueblo, acosbrada como está a la supeditación total del mismo. De hecho, el pueblo español siempre ha estado en plano superior a sus explotadores y detractores, en mayorias me refiero; pero la práctica militar y el abuso criminal de la misma ha mantenido a las clases populares sometidas por la fuerza. Reacciones revolucionarias, la gente humilde las ha tenido en el siglo pasado y en el presente, pero a la postre ha perdido la partida porque, cuando la política y las armas les han fallado, gobernantes, religiosos y financieros han recurrido a las armas de la reacción exterior. En 1820 los españoles tuvimos las Cortes liberales de Cádiz, luz de libertad emanada de la filosofia francesa del siglo XVIII. Pero cuando al rey absolutista Fernando VII no le convino que una diputación perturbara sus designios de tirano, disolvió por la fuerza las Cortes promulgadoras de la primera Constitución española y mandó fusilar a los politicos y generales que se insubordinaron contra su disposición absolutista. Con la gravedad de que el soporte militar de Fernando VII fue el duque francés de Angulema, venido por reclamación real a España para reimplantar la Inquisición por el recurso de las armas de cien mil hombres suyos llamados Hijos de San Luis. El designio de los reyes austriacos y borbónicos implantados en nuestro país ha sido, a lo largo de la historia, violento y degradante. El régimen franquista, asegurado sobre dos millones de cadáveres de españoles, discurre por el mismo y abrojoso sendero de las dos extintas casas reales.

Pedro. — Es posible que así sea, pero yo quedo en la duda de una aportación débil del comunismo en la guerra de ustedes.

Gil. — La aportación vino de la U. R. S. S. en forma de fusiles, tanques, aviones y municiones, todo pagado en oro por la República, y doblemente cobrado por los rusos imponiendo su imperio en la zona leal por abuso. Considerad, amigos, que ninguna nación democrática nos ayudaba; alguna vez, sí, con discursos y algún medicamento, en tanto la zona facciosa recibia aporte masivo en material y hombres de Italia y Alemania. Las primeras tropas fascistas que hollaron San Sebastián fueron italianas, el ataque (afortunadamente fracasado) efectuado contra Brihuega (Guadalajara) lo intentaron igualmente tropas italianas; la ofensiva en batallones cerrados en el Puente de Arganda y en el Jarama fue emprendida por el ejército alemán, Guernica fue destruída por la aviación alemana, concretamente la escuadra «Cóndor»; la técnica artillera, marinera, aviatoria y de maniobra motorizada del ejército faccioso, la llevaban en primer plano los enviados de Hitler, quedando los jefes españoles relegados a segundo grado.

Petra (observando de reojo a Pedro). — Según decires, los rojos disponian de los Bandidos Internacionales y de regimientos rusos.

Gil. — No, muchacha, no se trató de bandidos ni de regimientos. Date cuenta de que una vez sofocada en parte de España la rebelión fascista, la mayor parte de fuerzas militares quedaron en el bando enemigo, habiendo, los cuadros militares de nuestra zona, quedado deshechos, o desarticulados por el pueblo en armas. Cierto que a las milicias populares se agregaron con buena voluntad y hasta valentia, varios militares de grado, pero aún así, éstos en toda España no alcanzaron el 5 % del Ejército profesional, circunstancia que daba evidente ventaja al bando faccioso, considerada la incapacidad estratégico-militar de los revolucionarios. Por esta razón Extremadura y parte de Castilla cayeron en manos de la insurgencia fácilmente, quedándonos a nosotros el amor propio, o el empeño vital, de no dejar caer Madrid. Pero Madrid estaba desorganizado y los fusiles tomados al enemigo en el Cuartel de la Montaña y otros no eran suficientes, mientras la táctica guerrera a oponer al enemigo cercano era incongruente. Primero el personal de los sindicatos C.N.T.-U.G.T. acudió a la Moncloa, a la Casa de Campo y otros lugares de peligro, y pronto hubo la suerte de que entraran en Madrid unos miles de antifascistas extranjeros, en mayor parte apatridas, dispuestos a ayudarnos a contener la furia de lobos que se nos iba a echar encima. Seguidamente se presentó la columna del anarquista Durruti, fuerte de 4.000 hombres, cooperando con los sindicalistas, la guardia de asalto y los internacionales, a la organización eficaz de la defensa de Madrid que tan excelentes resultados diera.

Pablo. — Sí, bueno; pero los internacionales eran rojos.

Gil. — Nadie era rojo ni verde en nuestro improvisado ejército, y si antifascistas decididos. Lo que pasó es que por un 30 % de internacionales comunistas se interpretó de la misma política al 70 % restante. No niego que el partido comunista supo, en sus propagandas universales, presentar las Brigadas Internacionales como formaciones estrictamente comunistas.

Pedro. — El primer golpe contra los sublevados, ¿quiénes lo dieron? Yo siempre he oido decir que fueron los socios del partido de la Pasionaria.

Gil. — La Pasionaria era una dama corriente, un poco oradora, pero sin disposiciones mayores. Doña Dolores valia por lo que valía y nada más que eso. En casos desesperados como los del 19 de Julio y el 7 de noviembre, carteles y globos hinchados no sirven de nada. Valió en los cuarteles de la Montaña, en Madrid; de Simancas, en Gijón, y de Atarazanas, en Barcelona, el arrojo del pueblo, de los anarquistas, socialistas y republicanos, que supieron arrancar peligrosamente aquellos bastiones fascistas de manos de sus defensores. Pancartas comunistas allí no las habia. En todo caso algunos individuos de tal distingo mezclados a la multitud revolucionaria que batia el cobre bajo la influencia de unos ideales de libertad que en el comunismo vulgar son desconocidos.

Petra. — En cuanto a robos y muertes, ¿efectuaron muchos, ustedes?

Gil. — La pregunta es fuerte y ya la comentaremos otro dia. Hoy es tarde.

(Continuará.)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tel. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LA FALACIA DEL SINDICALISMO NEUTRO

NUNCA hemos creído en las agremiaciones obreras neutrales. En el mejor de los casos neutralizan el esfuerzo emancipador de los obreros, favoreciendo la continuación del régimen capitalista. El sindicalismo adjetivado neutral rechaza tanto la lucha de clases como se acerca a las patronales y a los organismos de gobierno. Su neutralismo, pues, quiebra en provacho de los enemigos de la clase explotada.

Ahora en España ponen de moda un «sindicalismo profesional», dicentemente sin ideas ni partido, dedicado exclusivamente «al bien de los trabajadores». Ese puerro — ni ajo ni cebolla — es llamado «comisiones obreras», y nos divierte un poco que alguien se haya enconado con nuestro periódico por haber denominado, en burla leve, «comisiones sobreras». ¿Sobreras, cuando otro obrerismo numérico no afrenta al franquismo? Sobreras, sí, por su origen verticalista. Al revés de lo que neutros, católicos y comunistas dan a creer, las C. O. salen de la Central sindical franquista por disconformidad a que los delegados sindicales sean nombrados por la Gobierno en vez de ser designados por el Sindicato. Si las delegaciones cerca de las empresas hubiesen emanado de la asamblea gremial, ¿habríanse los « neutros » desgajado del Sindicato obrero franquista?

Sin duda alguna, las C. O. siguen de cerca el proceso de descomposición del régimen, pero sin hacer nada objetivo contra el mismo por no incurrir en «defecto político». Posible que los inspiradores de tales Comisiones no vean con buenos ojos la continuidad del «caudillismo»; pero, no haciendo «política» toleran la política gubernamental, no superan el ciclo de guerra por aceptar la parte triunfadora de la misma, en tanto permiten la anulación del ambiente social añejo, incluso en el recuerdo. Las C. O. descienden del verticalismo y en parte siguen en el mismo por conformidad y defensa de unas leyes de «protección obrera» legisladas por el fascismo latente sin contar con el asenso de la opinión pública.

Las Comisiones Obreras, en un 50 % penetradas por el comunismo oportunista, pese a su profesión de fe neutralista permiten el emplazamiento del marxismo totalitario en las filas obreras, de un lado, y de otro colaboran en la preparación de un régimen sucesor del Franco de acuerdo con el Opus Dei, promotor de un franquismo sin Franco. Daniel Garric («Le Figaro», 6 de mayo 1968) recogió de unos dirigentes comi-obreristas la afirmación siguiente:

«El Opus Dei tiene necesidad de nosotros y nosotros del Opus Dei. Cuando esa entidad haya tomado el Poder estará obligada a conceder los derechos sindicales elementales de los cuales hoy carecemos. Será entonces quizás, que empezará la lucha entre el Opus Dey y nosotros.»

Con estas palabras la fisionomía de las C. O. queda absolutamente fijada. Las C. O. tienen fondo reaccionario porque han salido de la reacción (sindical) misma. Se comprende que en comisionista obrero se menosprecie al cenetismo y al ugetismo por ser las entidades de lucha temidas del capitalismo y del oscurantismo clásico de España y contra las cuales estos poderes desataron la guerra en 1936. Sin anarquistas y socialistas revolucionarios (1917, 1934, 1936) el Vaticano y la plutocracia española no habrían tenido inconveniente en desarmar al Estado franquista, seguros de que la sucesión se habría efectuado tranquilamente y a gusto de los fautores del crimen del 18 de julio. Ahora, tras una treintena de años, los responsables de la guerra y de la miseria permanente del pueblo, se percatan del fracaso del sindicato obrero falangista, y es posible que poco a poco se avengan a adoptar el sucedáneo de lo verticalista que son las C. O.

Los que imprimen en su faz un mohín de disgusto cuando ven que colaboradores nuestros se refieren a las «comisiones sobreras», podrían ponerse interesantes probando que las tales «comi» no implican el sindicalismo que el Opus Dei o la fuerza reaccionaria que sea opondrán mañana al sindicalismo de la C. N. T., puesto que el Vertical, con su secuela iñigo - lopecista - royanera ya está, popularmente, fuera de uso.

LO DICE FRANCO

España es un país alegre...

UMBRAL

Sumario del número 76:

Alberto Fernandes Leys : **ALGUNAS CONSIDERACIONES EN TORNO A LA CREACION INTELECTUAL.**
V. Galindo Cortés : **BALTASAR PORCEL Y LOS PERSONAJES.**
Alex Comfort : **UNA ESPERANZA PARA NUESTRAS CELULAS.**
Luis di Filippo : **COMENTARIO A «UNIVERSIDAD, PASADO Y PRESENTE».**
Fernando Ferrer : **ESPAÑA, UBRE PARA ESCRITORES.**
F. Gordón Ordaz : LA NOVELA «TAL VEZ MAÑANA», DE BOTELLA PASTOR.
Fernando Valera : **EVOCACION DEL POETA FRANCISCO PUIG ESPERT.**
Valentín Rodríguez : **SPATIUM (poesía).**
De Juan Ramón Jiménez : **FORMAS EN PROSA.**
De Pío Baroja : **CANCION DE LA LLUVIA y LA «ROULOTTE» (poesías).**
Alfredo Marquerie : **LA CADENA (poesía).**
De Multatuli : LA PLEGARIA DEL ESCEPTICO.
Vladimir Muñoz : **QUERETARO.**
Víctor García : **LA ISLA DEL TE Y EL BUDA.**
Gunnar Hellman : **VIVANCOS EXPONE EN SUECIA.**
José Viadiu : **HUMOR ITALIANO.**
De André Maurois : **¿QUE SE PUEDE LEER?**
Carlos Fuentes : **DEFENSA DE «CAMBIO DE PIEL».**
Ambrosi Carrión : **CARTA A «TEL-ESTEL».**
Noticiario, viñetas, notas, libros, etc.

Un número de UMBRAL altamente ilustrativo.
Un franco 50 en toda Francia.

ALIANZA SINDICAL

COMITE DE PARIS

Celebró su proyectado mitin el Primero de Mayo en la sala de actos de la C. G. T.-F. O. de Paris.

Tomaron parte: Ramón Agesta, del S. T. V., Antonio García Duarte y Carmen García por la U. G. T., y José Castillo, por la C. N. T.

Ambos oradores, en acertadas intervenciones hicieron un acritica detallada y precisa de la situación económica y social creada en nuestro país por el fascismo español en su larga permanencia.

Se constató la crisis de trabajo existente, a pesar de haber más de un millón de trabajadores extendidos por el mundo, mientras en España todo ésta por hacer.

La Alianza Sindical observa con gran atención la labor del fascismo, comprueba el empeño franquista de descartar y anular nuestras centrales sindicales que constituyeron y constituyen, con sus principios y finalidades, la esperanza y la garantía de la emancipación total de la clase trabajadora.

El acto fue muy concurrido, al extremo de verse completamente llena la gran sala de actos.

Hacer una reseña del acto indicado nos llevaria a ocupar un espacio del que no disponemos, rogando se nos disculpe por nuestra brevisima nota.

B. L.

S. I. A. DE NIMES

Anuncia gran representación teatral para el domingo día 19 de mayo social.

El grupo artistico «Gœthe» pondrá en escena dos sainetes en un acto titulados «Las fieras mansas» y «La media naranja», originales de los hermanos Alvarez Quintero, bajo la dirección del compañero José Vidal.

Entre los dos sainetes habrá entreacto de media hora para relación y descansa.

En breve anunciaremos nuevo programa, esperando que nuestros actos serán concurridísimos.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DEL PARAISO CUBANO

Si hojeamos la revista «Bohemia», deduciremos que en Cuba todo marcha admirablemente. Castro y sus acólitos han hecho del país un paraíso. Es, indudablemente, la misión de cierta categoría de periodistas: exprimirse el meollo describiendo de un color blanco y rosado lo que es negro; buscando dar un aire enfórico, alegre, a lo que es triste. Tratando, en suma, con rimbombantes recursos literarios, de ocultar la realidad. Es harto sabido que en todas las dictaduras ocurre lo propio.

Ya en el siglo XVI, Quevedo señaló una tal particularidad reverencial, en complicidad con los tiranos, de elementos a quienes el contar con una espléndida retribución equivalia a dejar de lado la idea de dignidad, los sentimientos humanitarios, lo relativo a la justicia, a la equidad social. De ahí que el gran poeta castellano expresara en versos de un realismo contundente:

Las plumas pagadas, a Dios jurarán,
que el palo es regalo, y las piedras [pan.

De los compañeros italianos de Nueva York, leídas en su periódico «L'Adunata dei Refrattari», nos llegan noticias del calvario que sufren en Cuba elementos de formación libertaria, maltratados y recluídos por haber denunciado los atropellos del régimen dictatorial instaurado por los Castro, Guevara. y compañía. Dan nombres de los que han fallecido en las cárceles, de los que en ellas sufren enfermedades; de los que sostienen el peso de duras condenas. Asi en el Presidio de la Cabaña ha muerto uno de los militantes más conocidos en el Sindicato de la Gastronomía: Francisco Aguirre Vidaurreta, al que se habia condenado a nueve años de reclusión. También, en el Presidio de la Isla de los Pinos ha fallecido otro conocido militante, José Acena. La compañera Suria Linsuain, detenida desde hace ya mucho tiempo, se encuentra en grave estado de salud en la enfermeria de la Cárcel Femenina de Guanajay. Y, entre otros hombres de conciencia recta que se enfrentaron con la dictadura castrista, están sufriendo las pésimas condiciones de la cautividad: José Alvarez, Osvaldo Huertas, Isidro Teral, Eloy Vega, Luis Miguel Linsuain, (hermano de la compañera Suria) Gerardo Garcia, todos ellos bien conocidos por su actuación en favor de las libertades populares.

Que los bien pagados servidores de la dictadura cubana cumplan su triste cometido, lo justifica el que, dentro del ser humano cabe también en algunos la mayor abyección. Ahora bien: poseyendo nobleza de sentimientos, no puede justificarse un régimen que encarcela a los que dicen la verdad.

ARMANDO BORGHI, O LA FIRMEZA DE LA «VIEJA GUARDIA»

Cabía esperar que ya no se prolongaría mucho su existencia. Llevar encima el peso de ochenta y seis años, máxime estando un tanto enfermucho, es ya poco corriente. Pero nos habíamos habituado a su vitalidad, a su constante actividad de militante de fibra, de carácter firme, que en verdad no llegaba uno a imaginarse que un dia aquel corazón henchido de afán idealista dejaría de latir. Y la noticia nos ha sorprendido y nos ha desconcertado. ¡Ya no tenemos en la palestra de nuestras ideas al veterano, de temperamento juvenil, Armando Borghi!

Se ha empleado muchas veces el símil de la «Vieille Garde» napoleónica, que moría pero no se rendía. Comparación con los veteranos, con los viejos militantes de sentimientos anarquistas que, pese a cuantos abrojos se les han presentado en el camino, mantienen enhiesta su personalidad. su temple de idealistas, hasta que la muerte se los lleva.

Borghi era el militante de sólida, de concienzuda preparación; claro, convincente para exponer ideas. Duro como el diamante para enfrentarse, en la polémica con los adversarios. Era hombre que ponia el impulso de la pasión en lo que decia y en lo que escribia. Poseia además una cualidad de mérito excepcional: la de alentar, la de alcanzar a dar ánimos a los demás, a los moralmente derrengados, a los tibios de convicciones, a los desorientados en la encrucijada de las ideas. Al contacto de su voluntad inquebrantable, de sus convicciones cimentadas con solidez, parecía que la llama de su idealismo prendia en los otros infundiéndoles vigor, optimismo. Era el influjo de su sentir que penetraba en el cerebro y en el corazón de los demás.

Su propensión a la acción batalladora en la propaganda oral, así como sus condiciones de organizador las había manifestado en el seno del sindicalismo revolucionario, en la Unione Sindicale Italiana, hermana de nuestra Confederación Nacional del Trabajo. En cuanto a la acción periodística, particularmente la desarrolló dirigiendo primero «Guerra de Clase» y más tarde «Umanita Nova», cuya dirección hará unos dos años corría aún a cargo suyo. Recordamos los opúsculos que publicó en su etapa de exiliado, cuando el fascismo, orientado por Mussolini, imperaba en Italia. Me refiero a «La Italia fra due Crispi» y «Mussolini in camicia». También se le publicó un libro con el título: «Errico Malatesta en 60 anni di lote anarchiche», con un prólogo de Ssbastián Faure. Relatando sus experiencias y sus convicciones de veterano militante anarquista, tenía dos libros de memorias: «Mezzo secolo di anarchia» y «Vivere da anarchici».

Recordamos su etapa de exiliado en Paris, cuando allí nos encontrábamos un conglomerado de anarquistas: italianos, búlgaros rusos, españoles, polacos, argentinos, acoplados al ambiente libertario francés. Borghi era el compañero siempre activo, dispuesto para toda acción de propaganda contra la dictadura que ensombrecía a su país; dispuesto a dar una mano a quienes bregábamos contra la dictadura de Primo de Rivera; animoso para decirles su merecido a quienes traicionaron la revolución rusa. Era el suyo un temperamento vehemente; hablaba y gesticulaba con una espontánea energía. Alaiz, que comprendia esa característica del temperamento meridional, y que estimaba las virtudes, el valor de Borghi en tanto que militante, decía con sonrisa de «bonhomie» que lo encontraba un tanto «tragediante». Entre Armando Borghi y Ugo Fedeli existía una amistad de muchos años; amistad fraterna en el verdadero sentido de la palabra. No obstante, uno y otro tenían un modo de ser bien diferente. Fedeli, tras una juventud agitada, había llegado a ser el hombre reflexivo, meticuloso, engolfado en el estudio, puesta toda la atención en la búsqueda y ordenación de datos concernientes al anarquismo, huroneando archivos y bibliotecas, imitando la labor de nuestro sabio Max Nettlau. Fedeli decia que apreciaba a Borghi, pero que lo encontraba excesivamente impulsivo. En el fondo había la diferencia entre el hombre batallador y el hombre de estudio. Bastantes años tenia más Borghi que Fedeli, pero éste, minado su organismo por traicionera enfermedad, falleció antes. Y en las páginas de «Umanita Nova», que entonces dirigía, Borghi expresó el intenso sentimiento que le produjo la muerte de su gran amigo y compañero.

Hemos perdido un hombre que ofrendó una larga vida al ideal. Un militante que abrió surco, por encima de las miserias humanas, que al margen de las virtudes consubstanciales al anarquismo, también dejan sentir sus efectos en el ambiente libertario: falsedad de algunos, estulticia de otros, vanidad acá, borreguismo acullá... Pese a ello, seguir camino adelante. Así lo hizo Borghi; con lo cual nos ha dado ejemplo para imitar.

DIAZ-PLAJA Y LOS LIBROS

Tuvo lugar en España hace unos pocos dias la denominada Fiesta del Libro. Mirando la relación de las obras puestas a la venta, me indujo a releer una bella crónica del escritor Guillermo Díaz-Plaja, titulada: «¿Qué ha leído usted?». Me complaceria transcribirla íntegra por reflejar la sensación de dolor moral que ofrece la inapetencia de leer, tan acusada entre los españoles.

Dice el citado escritor: «La inapetencia por la lectura se disfraza muchas veces con este latiguillo: « ¡Está uno tan ocupado!» Y afirma: «Los que no leen — digámoslo con claridad — es porque no les da la gana; no tener tiempo no es un pretexto válido cuando de veras se quiere leer.» Aduce que tampoco puede darse como pretexto de la no adquisición de libros la ausencia de medios económicos, ya que se gasta mucho más en frecuentar espectáculos y en los ratos de estancia en el bar. Manifiesta que reservando una ínfima cantidad para libros, se puede poco a poco ir adquiriendo obras hasta montar una pequeña biblioteca.

Expresa: «Mientras el tema literario no se incorpore a los temas habituales de la conversación; mientras el libro sea en algunos hogares un insólito objeto cuya presencia sorprende y cuyo precio irrita, porque se estima una malversación inútil, nada podemos esperar.» Y coincidimos también con el mencionado escritor cuando expone el criterio de que entre los artículos considerados de primera necesidad tiene el libro un lugar. Hoy más que nunca se ha de tener en cuenta que también la inteligencia, y en todas las edades, necesita ser alimentada. Está en los libros su alimento.

● AREA MUNDIAL

Los Jipis y todos los burgueses

En el Año de la Coexistencia Gagarin y Scott desfilaron por las grandes capitales de Oriente y Occidente montados en maquetas del Sputnik y Saturno. También desfilaba alguien que se llama Li o Chi, cabalgando en el Maoín. Unos pelucones interrumpieron el desfile sentándose delante de los cohetes y cantaron arrojando flores. Los apuestos astronautas perifonearon pidiendo instrucciones a la Central de Filósofos Coexistentes. La respuesta, en tono hiriente fue: «Hay que capturarlos y destruirlos... son el enemigo».

(Relato anónimo de 197..)

Aparecieron los jipis y los creyeron rocanroleros. Pronto se vio que eran algo diferente, más importante y más peligroso. El rocanrolero enmascara su ingenuidad con lo agresivo o brutal; el jipi, tras la apariencia de ingenuidad, oculta una irrefrenable rebelión. El rocanrolero es una protesta más de la época que estamos pasando; el jipi es una negación de esta época.

El Jipi y la Revolución

Para comprender el mensaje oculto del jipi hay que olvidarse de las pelucas y las drogas y su inaceptable e inútil amoralidad; hay que ver que no sólo trae una protesta, sino una nueva posición, un cambio radical, o sea, en la raíz, una auténtica revolución. Si el neo-capitalismo intenta salvar el ideal burgués modificándolo, el marxismo quiere hacerlo más justo y el anarquismo sueña con hacerlo más libre. El jipi no cree en el ideal burgués: la vigencia y primicia del dinero.

Chesterton, que hubiera entendido al jipi, decia que la revolución de los marxistas consistia en poner el bastón al revés, con el mango en el suelo y la puntera arriba, que sólo se quería invertir los términos o las personas. Esa no es una revolución, ni se alcanza así la cacareada «transformación de estructuras», que tampoco se logra colocando, si se pudiera, el bastón horizontal. El problema está en que el bastón tiene arriba y abajo, en el mango y en la puntera, una envoltura de metal. Si se quita el metal habrá un cambio: lo otro es solamente darle vuelta al bastón.

¿Anarquistas?

¿Son los jipis un novedoso anarquismo? Hace ya muchos años que unos extremistas, colegas de Marx. planteaban objeciones al marxismo sosteniendo — en fin de cuentas — que no era éste sino un reformismo. Desde entonces hasta nuestros días, ninguna de las formas de bolchevismo ha podido llegar más a la izquierda del anarquismo. El comunismo libertario es un grito de alarma que sigue resonando y no lo silencia ni el reformismo de Trostsky ni el de Mao, como no lo acalló el de Lenin o el de Stalin.

Hay una dramática sinceridad en el anarquismo, que atrae pese a la historia y la leyenda del terrorismo. El anarquista se rebela contra el ideal burgués del dinero y el poder y no cree en la autenticidad de la revolución marxista, que los mantiene en otra forma. Pero el jipi no es un anarquista, no sólo porque repudia la violencia como método, — prefiriendo arrojar flores a bombas —, sino porque no se enraiza en el materialismo como los anarquistas que estuvieron junto a Marx desde los primeros años, pese a las discrepancias.

La raíz del cambio

¿Y dónde está la raiz del cambio, de la zozobra, de la revolución? Si preguntáramos a los más entendidos en la cosa política, los que creen ser los custodios de la verdad y con la solución en la mano, o en la boca, — es decir, el grupo o clan de nuestros intelectuales y afines — nos dirían que el capitalismo llega a su fin. Generalmente, los intelectuales no son parcos y podríamos oirlos disertar horas y días sobre la variedad de formas de explotación, injusticia e imperialismo, amén de los indices de analfabetismo. desnutrición, renta por cápita, etc. Seria inútil decirles que nosotros también vivimos en este mundo de dolor y que leemos las estadisticas de los organismos internacionales; seria inútil, porque nos silenciaria una mirada cargada de desprecio o de rencor...

El Jipi

Y llegaron los jipis, sin el sólido apoyo de un Socialismo Cientifico, sin el poderio de la Técnica; pero traian el anuncio inquietante de una protesta que era una revolución auténtica. El jipi no distinguía entre el capitalismo y el lider proletario. Llegó el jipi, drogado, pelucón y apestoso, porque era muy difícil que de este mundo pudiera surgir alguien con la mirada limpia del Profeta de otros tiempos. Llegó el jipi ignorando todas las leyes y costumbres, las normas religiosas y, a veces, hasta las del sentido común, pero no con la bomba anarquista en la mano, sino arrojando flores, con el vigor de la resistencia pasiva, impasible ante el afán de riqueza o de poder. Actitud incomprensible y tremenda en su impudicia y suciedad, porque se notaba que había algo que era más que la impudicia o la suciedad, algo que tenia la fuerza implacable de la revolución cristiana de hace dos mil años.

El Jipi y el Cristiano

No es probable que el jipi sea la plenitud de la auténtica revolución, pero parece ser el anuncio de ella, con una fuerza tan grande que arrasa aún con el paraíso soñado por los tecnócratas: la paz del octo regimentado, el amor en cápsulas, y el cerebro en el robot.

Lo otro, la revolución anticapitalista, de todos los marxismos o neo marxismos, que hablan la misma jerga y buscan el mismo camino, no son sino reformismo, la ilusión vana de querer curar el cáncer con una cafiaspirina. Para el jipi, son una sola todas las balandronadas de los tremebundos bravucones burgueses, desde la capitalista hasta la de cualquier forma de socialismo científico, inclusive la de los cristianos. Todos burgueses, porque burgués es el que rompió con el ideal de la Edad Media y lo puso en el dinero, que es el mismo dinero, de cualquier forma, sea individual o colectivo, privado o estatal, repartido o sin repartir, aunque en un caso haya más justicia que en el otro. La revolución burguesa marcó un nuevo ideal que engloba a todos los capitalismos y anticapitalismos que hemos soportado, pero no al jipi, que es la negación del poder y del dinero. ¿Cuándo Francisco caminaba por Asis no era acaso un extraño e incomprensible jipi? Era algo más que un jipi, porque traía, verdadera o equivocada, una afirmación. El jipi se extingue en su negación, pero no es reformismo, es revolución, la revolución espontánea y atolondrada. La protesta sólo necesitaba exteriorizarse en su conformismo y, a lo sumo, en repartir flores. Las drogas y las pelucas no sólo son innecesarias sino un retroceso, porque muestran el deseo de remarcar un NO, que ni hay que remarcar. Pero en el jipi se quiebra el mundo burgués. Pudieron ser cristianos... pero también los cristianos de hoy pudieron tener la decisión de los jipis.

Hay quienes hace dos mil años, en Judea, renegaron de la riqueza y el poder. No necesitaron disfrazarse ni quisieron huir — la droga es una fuga — y, por eso, su obra perdura en los siglos... y es por eso — ¿quién sabe? — que el jipi desaparecerá. Dicen unos profesores que los jipis volverán a sus hogares, sin pelos largos y trajes raros, que tendrán dificultades en adaptarse, pero habrán dejado algo: la búsqueda de una nueva escala de valores que reemplace la tecnología y al materialismo mercantil.

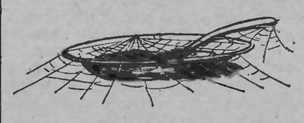
(Redactadas estas líneas, leo a Toynbee, refiriéndose a los jipis : buscan «un nuevo espíritu y nuevos ideales»).

Luis Durand Flórez

⁂

Ese interesante trabajo que precede ha sido publicado en el diario *Expreso*, de Lima (Perú) el día 25 del pasado mes de marzo, del cual lo hemos extraído para destacar la importancia del mismo, no para fijar únicamente la atención en el aparente desorden y formas de expresar una rebelión tal vez inconsciente de esos iracundos melenudos cuyos espíritus parecen revelar la existencia de una total disconformidad y la náusea que provoca ese caos social que nos envuelve, que ni las enseñanzas tenidas por más santos y vehementes, en el curso de milenios, no logran frenar la carrera desorbitada por los poderes omnímodos y condominios absolutos, si que también, y en muy especial modo, para destacar al mismo tiempo el valor real e indesmentible del anarquismo frente a la variada configuración del marxismo como

(Pasa a la página 2)



Desvalorización de la peseta.
Desvalorización de la cocina.

EL ULTIMATUM

LO he dicho mil veces y mil más las gritaré: El ultimátum es el procedimiento vil con que el cobarde aprovecha una oportuna apariencia de victoria para tratar de hacer claudicar a quien cree que, por cualquier otro procedimiento, es más poderoso que él. Es el ultimátum el arma que se esconde cínica y escrupulosamente para ser desenvainada cuando el «enemigo» parece desarmado; se esgrime con mezquina osadía cuando se está seguro de que la persona contra quien ha sido lanzado, no tiene aparentes alternativas. Lo rumian quienes carecen de potencia moral, dignidad y espíritu varonil. El ultimátum lo lanza quien o quienes en otras circunstancias no han vacilado en aparentar sumisión a quienes ocultamente detestan, que han esperado con paciencia de buitres y astucia de zorros el momento de flaqueza contra quien el ultimátum es dirigido, y de quien el ventajista se ha servido antes que pensar en servir; contra quien ha luchado en sus propias filas envidiando una superioridad de rango aparente, no real, puesto que el rango del hombre está en la nobleza de sus principios, de sus sanos sentimientos, de su limpia conducta.

El ultimátum está siempre fraguado por los derrotados moral y espiritualmente. Puede servir para una victoria efímera, repudiable. Caracteriza a la antítesis del hombre. Es una abominación con la que el impotente pretende coronar su miserable testuz con un laurel putrefacto.

Quien se propone vencer lealmente no tiene por qué recurrir, ni se le antoja, a tan mezquina medida. Generalmente, quien lucha como hombre no vence más que en el plano moral, y vencer en el plano moral es perder visible, material y físicamente si es menester.

Si el ultimátum es algo innoble, ruin, detestable en forma y sustancia, más triste indicio es estar en el callejón sin salida que obligue a aceptarlo. El hombre de bien, caballero, puede estar en la encrucijada, nunca en el callejón sin salida. A tal hombre, difícilmente podrá el canalla dirigirle un ultimátum; pero si por cualquier oscuro azar ello sucediera, no sólo lo rechazaría sino, sobre todo, se alejaría de la persona o grupo de personas que tratasen de formularlo, porque el hombre caballero sabe que si es cosa horrenda imponer condiciones cuando no hay alternativas, es más triste, más indigno, más demoledor, aceptar y transigir a quien trata de poner la punta de la espada en el pecho cuando las manos están atadas y todo el cuerpo contra la pared.

MIGUEL BOOM

Chispas

«La Anarquía es inasequible».
Una mujer bella también lo parece y el aspirante no se rinde.

⁂

«Los anarquistas desaparecen».
Y en la Universidad de Madrid reaparecen.

⁂

Mini-individuo, conformes. Mini-anarquista, imposible.

⁂

Cuidado, mucha vista, que si pierdes el «an» quedas «arquista».

⁂

Hace quince años nos gritaron : «¡Mueran los barbudos!»
Aquellos gritones ahora están calvos.

⁂

Los barbas de referencia eran Bakunin, Kropotkin, Tolstoy, Reclus... ésos que la juventud de hoy empieza a distinguir con aprecio.

⁂

Con barbas o sin ellas, un ideal no es asunto de barbería, de Berbería, ni de barbarie.

⁂

«La mujer es un ente con cabellos largos e ideas cortas.» (Schopenhauer).
«El zuzú es un hombre con pelo largo, estómago ancho e ideas estrechas.» (Hauerschopen).

⁂

La anarquía no es desorden, sino orden anarquizado.

⁂

El desarreglo que aluden es el caos.

⁂

El anarquismo está en lo más alto, y quien lo abandone irá de cabeza abajo; irremisiblemente.

⁂

Amigo ex, regresionas y dices que evolucionas. El Diccionario no lo escribieron para encubrir tus flaquezas.

⁂

Para mantenerse firme no precisan pies de plantígrado. El equilibrio procede del seso.
Creo decir bastante con eso.

CHISPERO

NUEVO FOLLETO

«TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO»

Original del compañero Fabián Moro.

Lo sirve esta administración al precio de 1 franco.

Le Directeur de la publication : **YVES OBŒUF**

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

VIVE LA GRÈVE GÉNÉRALE !!

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

23 MAI 1968
NUMERO 507
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

L'AVENIR EST AUX JEUNES

LE gaullisme a beau matraquer la jeunesse révoltée, les journalistes véreux peuvent continuer à cacher la vérité au peuple (Europe n° 1) sous prétexte d'éviter les émeutes, il n'en reste pas moins vrai que le mécanisme est déclanché (l'expression n'est pas de nous) et la dizaine d'enragés qui se sont retrouvés le 13 mai, au Champ de Mars, multipliés plusieurs fois par mille, ont bien trouvé, cette fois, la bonne voie.

Comme l'a dit « Combat », les jeunes ont ouvert les portes de la contestation.

D'abord, oh ! vérité première, c'est la société bourgeoise et capitaliste qui est mise en cause, la société d'incertitude que nous subissons.

Un jeune étudiant (pas des enragés) à donné l'explication suivante : « Aussi bien en Occident qu'en U. R. S. S., nous vivons dans une société de classe qui domine. Dans ce système nous sommes tous des veaux et notre problème est : faut-il ou non rester des veaux. »

Ensuite vient le problème latent de l'intégration des jeunes dans le cadre de la production. Là il y a certaines divergences; non sur le fond car tous les jeunes sont d'accord pour dire que la société actuelle leur refuse le droit de vivre dignement. En demandant la refonte de l'enseignement c'est la refonte des structures actuelles de la société qu'ils veulent car, disent-ils, notre université est à l'image de la société.

Mais le meilleur gage de réussite dans l'entreprise de transformation sociale c'est, pour les jeunes, leur méfiance vis-à-vis des partis politiques et même des organisations syndicales réformistes.

Nous citons encore « Combat » qui dit à ce sujet : « A quelques exceptions près aucune formation politique de gauche n'a pu se faire entendre par les étudiants au cours des journées que nous venons de vivre. Ce n'est pas un hasard mais le fruit d'une certaine conception de la politique. »

En fait l'action des étudiants est totalement opposée au comportement des partis qui depuis fort longtemps se complaisent dans un parlementarisme négatif. D'ailleurs, s'ils se sont ralliés au mouvement estudiantin, c'est moins pour en approuver les méthodes d'action directe que pour saisir une occasion inespérée de bridger le pouvoir.

Il n'y a qu'à écouter Mitterand dans sa réponse à Pompidou : « Qu'avez vous fait du pouvoir, Monsieur le Premier Ministre... » Un honnête homme, s'il n'a pas un pavé a la place du cœur, aurait demandé en premier lieu : « Est-il vrai Monsieur le Premier Ministre que de nombreuses familles n'ont pas encore de nouvelles de leurs enfants depuis les barricades du 10 mai ? Est-il vrai que des gaz toxiques et mortels ont été employés au Quartier Latin contre les étudiants ? Est-il vrai qu'au poste de secours de la faculté des Sciences un médecin s'est vu arracher par les forces de police, deux blessés installés sur leur brancard et prêts à partir vers l'hôpital ? Est-il vrai qu'aucun des C. R. S. qui a participé à cette nuit sanglante et criminelle n'a été déféré devant la justice ? Si tout cela est vrai c'est que vous êtes complice et même responsable de tout ce drame. Alors, Monsieur le Premier Ministre, c'est vous qu'il faut déférer devant les tribunaux et je demande à l'Assemblée Nationale, si elle ne veut pas elle aussi se faire complice de ce crime, de lever votre immunité parlementaire. »

Mais Mitterand n'a encore rien dit de semblable, à notre connaissance, pas plus d'ailleurs que les autres parlementaires de gauche qui ont pourtant assuré les étudiants de toute leur solidarité.

Les jeunes qui sont malgré tout l'avenir du pays et représentent un potenciel actif de premier ordre, n'oublieront pas cette leçon.

Les comités d'action qu'ils organisent dans les lycées sauront rester vigilants afin que la chute du gaullisme ne serve pas les appétits d'autres groupements politiques.

L'avenir est aux jeunes dans une société fédéraliste et libre.

Camarades garés de la trique

Le mercredi 7 février, on pendait la crémaillère, 26, rue Sainte-Félicité, à Paris (15e). Affluence, congratulations, remises de décorations, de médailles d'or et d'argent, vins d'honneur : une belle réception. Mais une drôle d'atmosphère, une pesanteur envahissait le local, des yeux bovins, inquisiteurs observaient l'inconnu. De grands panards remplissaient le local, des gabardines séchaient aux patères.

Qu'est-ce ? Une réunion d'anciens combatants ? Non. Une assemblée de marchands de chevaux de Vaugirad ? Pas davantage. C'était l'inauguration, après la transformation, du local de la Fédération générale des syndicats de la Police nationale C. G. T. André Berthelot et le très révolutionnaire Léon Mauvais, toujours dans les meilleurs coups, présidaient la réunion.

Réception précédant le Congrès, qui dura trois jours, les 8, 9 et 10 février, pendant lesquels les grands problèmes furent abordés : l'unité de la Gauche et la paix au Vietnam. Chose évidente en tant que gardiens de la dite paix, sujet tout de même suspect, d'ailleurs, laissant supposer qu'ils usent de bons de délégation pour se defiler des manifs.

Toutefois, c'est la richesse et l'animation de la discussion qui permirent la prolongation du Congrès jusqu'au vendredi soir. Juste le temps pour les congressistes de prendre un peu de repos, de faire un brin de toilette et de se rendre, le samedi 10 février, au cimetière du Père-Lachaise, «en hommage aux martyrs de Charonne » en tant que manifestants... ou dans le service d'ordre, suivant les horaires de fonction.

Là, ils purent vérifier un point de la résolution du Congrès : « que la situation matérielle des personnels de police est plus que jamais liée à celle de la classe ouvrière ».

Autrement dit : vous manifestez nous vous en empêchons, nous nous complètons, nous apprécions comme vous la lutte des classes !

Mais quand viendra-t-il, le jour où les organisations ouvrières demanderont l'exclusion des forces de répression de leur sein ?

PAUL CHENILLE

(« Monde Libertaire », avril 1968)

A toutes fins utiles, nous informons le camarade Paul Chenille qu'il existe une centrale ouvrière, de tendance anarcho-syndicaliste, dénommée CNT qui précise dans ses statuts, article 1 : La Confédération Nationale du Travail a pour but : de grouper, sur le terrain spécifiquement économique, pour la défense de leurs intérêts matériels et moraux, tous les salariés a l'exception des forces répressives de l'Etat, considérées comme ennemies des travailleurs, *etc., etc...*

La Rédaction du «C.S.»

LE CENTENAIRE DE FERNAND PELLOUTIER

Qu'est-ce donc que l'*anarchie* à laquelle Pelloutier apportait son concours ?

Des volumes ont été écrits sur cette question. Nous voudrions tenter une explication dénuée d'influence partisane, en nous référant surtout aux précurseurs français.

D'abord la définition étymologique : *anarchie* signifie *sans gouvernement*. Mais cette étymologie elle-même a été discutée, sinon contestée.

Albert Métin, qui fut mon maître vénéré, et l'un des fondateurs du groupe des étudiants socialistes révolutionnaires, a écrit : *Le mot anarchie ne signifie pas autre chose que lutte contre les gouvernements.* On voit que, pour lui, il ne s'agit plus d'une force statique, mais d'un mouvement en bataille.

Plus loin, A. Métin explique :

Aux Etats-Unis, certains anarchistes sont des mutualistes, des autonomistes, disciples de Josiah Warren, de Collins et de notre Proudhon. Une autre école est celle des « propagandistes par le fait ».

En France, la fraction la plus importante est « socialiste ». Elle est issue, des théories de Proudhon et de Bakounine et de leur fédéralisme contre les affirmations autoritaires et centralisatrices de Marx.

A Londres, chez les ouvriers français de Leicester Square et de Tottenham Court Road, le leader des anarchistes solidaires de Pelloutier est James Tochatti, éditeur du journal *Liberty*, partisan de l'agitation syndicale et économique, en opposition à la conquête du pouvoir par le vote.

Il existait aussi un anarchisme chrétien à la fois adversaire du parlementarisme et de la violence et dont le propagandiste le plus en vue était un disciple de Tolstoi, Johu Kenworthy.

Des libertaires convaincus ont fait remonter certains de leurs principes beaucoup plus loin dans le temps et en ont relevé des éléments épars chez les anabaptistes, les puritains anglais, les hussites, dans le testament de Jean Meslier, dans certains écrits de Diderot, dans l'*Emile* de Jean-Jacques, Rousseau ainsi que chez les hébertistes, les babouvistes, etc.

Il est avéré que depuis les temps les plus reculés, des philosophes et des réformateurs sociaux ont remarqué et répété que l'Etat, le gouvernement et la loi opprimaient l'individu, si bien que l'opposition au pouvoir et à la loi est aussi vieille que le monde. Ce simple rappel suffira, pensons-nous, à montrer que l'idée n'était pas neuve. Six cents ans avant Jésus-Christ, Lao-Tseu écrivait dans le *Livre de la voie et de la vertu :*

Plus les décrets sont nombreux, plus la plèbe est pauvre. Plus il y a de lois, plus il y a de larrons.

Il serait cependant présomptueux de vouloir rechercher dans toute l'histoire de l'humanité les exemples de révolte contre l'autorité, de revendication des droits de l'individu, de plans d'une société libertaire idéale.

Mais il est impossible de présenter le mouvement libertaire sans en noter les prémices au XVIIe siècle et, en particulier, sans réserver une place à cet incontestable précurseur que fut Jean Meslier.

Le curé d'Etrépigny, mort en 1729, a tracé dans son *Testament* l'image de la société égalitaire telle qu'il la concevait :

Les hommes devraient tous également posséder et jouir en commun de tous les biens et de toutes les richesses de la terre; ... que ... tous eussent une même nourriture et jouissent également des commodités de la vie.

J'entends que les villes ou autres communautés voisines les unes des autres eussent à faire des alliances entre elles et que, la bonne foi étant inviolablement gardé, elles pussent s'aider ou se secourir mutuellement dans le besoin, car sans cela le bien public ne peut subsister, et il faut nécessairement que la plupart des hommes soient misérables et malheureux. Si les hommes mangeaient sagement entre eux les fruits de leurs travaux et de leur industrie, s'ils partageaient également les biens de la terre, ils auraient suffisamment lieu de vivre tous heureux et contents... Alors, plus d'inquiétude pour le nécessaire de la vie, plus de procès, plus de haines, plus d'envies, plus de tromperies, plus de vols, plus de meurtres, plus d'assassinats pour enlever à son prochain ce qu'il possède et dont nous manquons.

Après Meslier, il n'est pas aisé de découvrir, au cours du demi-siècle qui suivit, un véritable champion des droits de l'individu contre l'Etat.

Sous la Révolution, ceux qu'on a appelés les « Enragés » ont bien combattu le despotisme de Robespierre et des comités. Leroux, Leclerc, Varlet et leurs amis ont réclamé sans relâche la fin des mesures coercitives du gouvernement et l'application de mesures économiques sévères en faveur de la masse populaire; ils n'ont cependant jamais présenté un concept original d'organisation sociale.

Il faut attendre le premier quart

Le chômage technologique

Les hommes sont dépassés par l'application pratique de leurs inventions, et les salariés le sont encore plus que les autres classes sociales qui vivent du profit.

Qu'entend-on par chômage technologique ?

La mise en activité, avec absence de salaire, de tous les travailleurs que l'on peut remplacer par des machines automotrices, automatiques, produisent davantage et plus vite que la main d'œuvre des ateliers et des bureaux.

Autrefois le chômage résultait d'un manque de travail provoqué par la mévente. Aujourd'hui le chômage résulte d'une productivité mécanique dont le salarié est exclu avec avantage pour le profit qui s'accroit des bénéfices mécaniques. Autrefois, le chômage était provisoire. Aujourd'hui, ce que les travailleurs ne semblent pas comprendre, c'est que le chômage devient définitif, et partout où l'industrie est automatisée, aussi bien ici, en capitalisme privé, qu'ailleurs en capitalisme d'Etat.

Les politiciens s'efforcent à vous convaincre que ce n'est que provisoire : ils vous mentent.

En Allemagne, 700.000 chômeurs. En Angleterre, 700.000 chômeurs. En France, 500.000 chômeurs. Et il en est partout ainsi, même dans l'Est, où on le dissimule.

En Amérique, ils avaient 7 à 8 millions de chômeurs : d'où guerre de Corée. Après trois années de réemploi, nouveau chômage : d'où guerre du Viet-nam.

Aujourd'hui, craignant la concurrence du Marché Commun, les Américains achètent les entreprises européennes, et produisent déjà 1/5 de la production de l'Europe, devenant ainsi, peu à peu, les maîtres du Marché Commun par une exploitation plus scientifique encore de la matière des salariés dont ils précipitent la mise en chômage. C'est la guerre du dollar.

Il n'y a pas à se lamenter, mais à essayer de comprendre, pour agir avec efficacité.

Autrefois tout était rare; les féodaux industriels et les bourgeois consommaient l'essentiel de la production, les salariés vivaient dans la misère en consommant les restes.

Aujourd'hui, l'humanité a réalisé de tels progrès industriels que tout est en abondance. Ce serait la plus grande victoire humaine si les travailleurs avaient le droit de consommer et d'user de cette productivité. Et c'est alors qu'on les en prive en leur refusant le droit au travail, c'est-à-dire le pouvoir d'achat nécessaire, ce qui, provisoirement, stupidement, favorise les profits. C'est insensé, inhumain, injuste. C'est un défi à la raison.

De vieux travailleurs sont jetés au chômage comme on abandonne les vieilles voitures à la ferraille.

Des jeunes cherchent des emplois sans en trouver, ou sont embauchés à des salaires de misère. Et tous les Etats industriels qui sont incapables d'assurer la vie des adultes, encouragent la natalité pour élargir les marchés du profit, ce qui, tôt ou tard nous conduira à la guerre.

Salariés, syndiqués ou non, l'heure a sonné de réaliser l'égalité économique et sociale : tout appartient à tous.

— Le salaire annuel et garanti. Diminution de la durée du travail.
— Limitation intelligente des naissances.
— Gratuité des services publics.

Tous ensemble...

La révolte des jeunes...

CONTRE L'ETAT POLICIER CONTINUONS LA LUTTE DANS LA RUE

Suivons la voie tracée par les ouvriers de Caen, Mulhouse, Le Mans, Redon, et de la Rhodia, dans la nuit du vendredi 10 mai 1968, les étudiants les lycéens, enseignants, et travailleurs qui manifestaient contre la répression de l'Etat policier, ont lutté dans la rue pendant plusieurs heures contre 10.000 flics. La bourgeoisie a cherché à mater une forme de contestation et de revendication qui met directement en cause le pouvoir.

La répression a été féroce, la résistance acharnée. Les flics ont utilisé tous les moyens, les bombes incendiaires, des gaz mortels (des gaz CB et CS) interdits par les conventions internationales et inconnus des services médicaux, des grenades au chlore, des balles en plastic endurci. Les manifestants et la population ont été asphyxiés par les gaz, blessés par les éclats de grenade, assomés à coup de crosse et de matraque, poursuivis jusque dans les appartements, passés à tabac dans les commissariats, arrêtés par centaines. Des postes de la Croix Rouge ont été saccagés, des blessés graves roués de coups sur leur brancard.

A ces violences, les manifestants, pleinement soutenus par la population du Quartier Latin ont opposé leur détermination. Etudiants et ouvriers n'oublieront pas cette leçon.

Devant cette résistance et devant l'appui croissant des masses laborieuses l'Etat policier est contraint de reculer et semble céder sur les trois conditions que les manifestants posaient comme préalable à toute discussion; mais les problèmes de fond restent posés.

La lutte contre la répression est la lutte contre l'Etat policier et l'exploitation capitaliste. Les flics ne sont que les larbins de de Gaulle et de Gaulle n'est que le larbin actuel de la bourgeoisie.

Dans l'étape présente de la lutte nous exigeons comme préalable à la reprise de la vie universitaire :

— la libération définitive de tous les manifestants détenus, qu'ils soient étudiants ou ouvriers, français ou étrangers, y compris ceux que la bourgeoisie a qualifié de « pillards ».

— l'arrêt immédiat et définitif des poursuites judiciaires et administratives pour cause d'activités politiques, quels que soient les prétextes invoqués.

D'autre part, puisque nous avons la preuve des actes criminels commis par les flics dans la nuit de Vendredi, nous exigeons comme nouveaux préalables :

— la démission de l'assassin Grimaud, préfet de police, de la flicaille parisienne.

— la démission de l'assassin Fouchet, ministre de l'intérieur et premier flic de France.

Pour que de tels actes ne se reproduisent plus, il est nécessaire :

— l'ouverture d'une enquête judiciaire sur les crimes policiers, avec participation de représentants des manifestants à côté des magistrats de la justice bourgeoise.

— le désarmement des C. R. S.-S. S., des gardes mobiles et d'autres corps spécialisés dans la répression.

Il est clair que la bourgeoisie ne voudra pas désarmer son bourreau.

Nous l'obligerons par notre action.

Pour en finir avec la répression, les travailleurs et les étudiants doivent gagner leur liberté dans la rue. Tant que les flics seront armés, les étudiants et les travailleurs doivent organiser leur auto-défense pour résister victorieusement à la répression organisée.

A bas l'Etat policier. A bas le capitalisme. Pour le socialisme. Ouvriers et étudiants combattons dans la rue.

MOUVEMENT DU 22 MARS.

(Tract distribué le lundi 13 mai par le Mouvement du 22 mars).

Un fait parmi mille autres (1)

Rue Gay-Lussac, samedi 4 h. du matin. De tous les côtés on assiste à de véritables « ratonnades » les jeunes manifestants étant poursuivis jusque dans les escaliers des maisons où ils sont frappés, à 5 contre 1, par des CRS enragés. De nombreux journalistes et les habitants de la rue sont des témoins qui peuvent parler. Tel cet ancien d'Indochine sortant, comme hébété, de chez lui : « C'est pire que là-bas, je n'ai jamais vu ça, c'est atroce, ce sont des sauvages. Un jeune vient de se précipiter dans ma cour en criant « Sauvez-moi sauvez-moi », il est poursuivi par quatre ou cinq CRS. Dans son affolement il s'abat sur ma porte vitrée et brise un carreau avec sa tête, j'essaie alors de le tirer chez moi, mais, à ce moment là, arrivent les CRS qui le tirent de leur côté par les pieds. Le cou du jeune garçon se déchire sur les morceau de verre, les CRS tirent toujours et le sang coule en abondance le verre entrant de plus en plus profondément dans la chair du jeune homme. Finalement ils arrivent à le reprendre et l'emmènent en le frappant.

« Les forces de l'ordre, a déclaré le préfet de Police, ont dû faire leur devoir... et il leur a fallu un extraordinaire sang-froid ».

André Rollin

(1) « Combat », 13 mai 1968.

Angleterre, avril 1968 — **RITUEL OU PROVOCATION**

MARCHE CONTRE L'ARMEMENT NUCLEAIRE ET POUR LA PAIX AU VIETNAM

C'est la IIe année de la marche d'Aldermaston (environ 90 km), marche qui dure quatre jours, du vendredi au lundi de Pâques, et se termine par un meeting à Trafalgar Square (dans le centre de Londres).

Depuis sa création elle a démarré en rebellion contre l'horreur d'une guerre nucléaire et contre la société qui a produit cette monstrueuse arme et maintenant on peut voir ce qu'elle est devenue : un folklore qui n'effrait plus la puissance capitaliste.

Dans cette marche, toutes les tendances sont représentées, des chrétiens aux anarchistes, en passant par les partisans d'un gouvernement mondial (mélange qui amène en fait à circonscrire la lutte des classes à l'échelle mondiale) en passant par les moscoutaires et maoïstes et aussi les trotskistes, qui sont à l'avant-garde des luttes sociales avec les anarchistes et les anarcho-syndicalistes (Direct Action, Section Anglaise de l'A. I. T.)

Actuellement deux choses :

D'un côté, les réformistes, ennemis de la lutte de classes, qui veulent obtenir la démilitarisation, lutte contre la faim, etc., par des pleurnicheries, c'est-à-dire, ce que souhaite chaque bourgeoisie dans chaque pays : démobiliser les travailleurs, mais les mobiliser sur les bases d'une lutte qui n'attaque point au sacro-saint coffre-fort des capitalistes (autrement dit, les emmener sur une voie de garage).

D'un autre côté, les anarchistes, les anarcho-syndicalistes de l'A. I. T., (Viet-nam solidarité comité) pour la victoire contre l'appareil impérialiste américain, qui veulent une lutte radicale contre les capitalistes de leur pays, se rappeler la magnifique démonstration du 17 mars 1968 à Londres, le monde bourgeois était scandalisé : comment dans la paisible Angleterre, la lutte très violente faisait son apparition. Nos chers « bobbies » étaient frappés.

Puis ce fut ensuite Trafalgar Square où nos pacifistes bêlant lancèrent un coup de chapeau au grand Luther King; en revanche, pour Malcolm X, c'est le silence, mais pour Luther King ce n'est que pleurnicheries à n'en plus finir.

Dans ce genre de meeting c'est toujours les réformistes petits bourgeois qui parlent, qui évitent les sujets tel que le chômage, etc., avant de nier que la paix véritable ne peut s'acquérir que par la révolution sociale et que la meilleure façon d'aider les révolutionnaires c'est de lutter contre les propres capitalistes.

Le dernier jour de la marche, après la pose de midi, les éléments les plus révolutionnaires décidèrent une descente sur l'ambassade d'Allemagne de l'Ouest en solidarité avec Rudi Dutschke, là, les forces de l'ordre nombreuses empêchèrent l'approche, les camarades essayèrent de contourner puis ce fut le heurt très bref casques de policiers écrasés sous les pieds des manifestants, échange de coups, le rapport de forces était en faveur des forces répressives.

Puis rassemblement de nouveau pour rejoindre les autres groupes en direction de Trafalgar Square, enfin après les discours de ces chers réformistes, les anarchistes, etc., décidèrent de faire une marche contre l'immeuble d'un fidèle serviteur des capitalistes le « Daily Mirror » (France-Soir anglais, pire que çà, encore) de la pourriture calomniatrice contre les révolutionnaires, dans cet immeuble du « Daily Mirror » se trouve une organisation de publication dont le Caïd Alex Springer, un allemand dirige une formidable chaîne de journaux qui a mené une campagne de calomnies contre Rudi Dutschke; l'histérique campagne serait à l'origine de l'attentat contre Rudi, la manifestation était donc dirigé particulièrement contre les bureaux allemands du trust Alex Springer; la police y avait des forces importantes, après quelques essais particulièrement violents pour enfoncer les forces de police, les participants durent rebrousser chemin car ils ne possèdaient pas les tactiques des camarades japonais de Zengaguren.

Quelques français anarchistes furent arrêtés et la police se montra à la hauteur dans sa sauvagerie ce n'était plus des hommes mais des loups dignes des S. S.

Puis l'on se dispersa pacifiquement. Malgré çà, ce fut une victoire qui clôturait une espèce de folklore sans portée révolutionnaire.

Bravo camarades anglais ! nous sommes solidaires avec vous pour une lutte qui bouscule les traditions réformistes et réactionnaires pour une mobilisation des travailleurs facteur n° 1 du renversement des forces capitalistes : unité à la base des étudiants et ouvriers des villes et des campagnes en déhors de tous les politiciens.

Les Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires.

P.S. — Un tarif hiérarchisé est fixé en Angleterre pour chaque personne arrêté suivant l'arbitraire d'un juge qui fixe les condamnations et nos camarades anarchistes français auront a payer la somme de 120 frs.; voilà le vrai visage de la justice, espérons rendre un jour au centuple la monnaie de la pièce aux valets des exploiteurs.

LISEZ
«LE COMBAT SYNDICALISTE»

TRAVAILLEURS ! Les syndicalistes libertaires vous parlent...

Une heureuse réaction des ouvriers et employés s'est manifestée devant la mise en chômage des travailleurs de certaines parfumeries. Les démonstrations en cours prouvent que syndiqués ou non, à certains moments, la majorité des travailleurs est capable de comprendre ses intérêts et de défendre sa dignité...

Mais cela ne suffit pas, il faut comprendre l'évolution de l'économie capitaliste qui produit pour réaliser des profits, et non pour satisfaire des besoins, vos besoins.

Une vérité économique fondamentale de ce régime : la concurrence mondiale exige qu'en chaque pays industriel les prix de revient soient assez bas pour devenir compétitifs sur les marchés mondiaux.

D'où, l'automatisation de la production pour produire au prix le plus compétitif avec le maximum de profit.

L'automatisation des tâches, cela signifie le remplacement de l'homme par la machine, cette dernière produisant plus et plus vite, laissant des profits bien supérieurs à ceux de la main d'œuvre.

Cela signifie (en ce régime de proie) que, plus on produit moins on distribue de pouvoir d'achat dans la cité industrielle.

Cela signifie qu'au moment où l'abondance est atteinte, qui pourrait embellir la vie des travailleurs, ces derniers sont jetés au chômage, à l'austérité, aux privations, alors que l'on détruit ce que l'on ne peut vendre.

Les informations, la radio, la presse, les changements politiques, de Gaulle ou ses adversaires, tous ces services d'empoisonnement public, tout cela n'est qu'un concert de mensonges s'efforçant de maintenir les travailleurs dans leur soumission au profit, à genoux devant le mur d'argent.

Le problème à résoudre devient très clair, dépouillé de toute ambiguïté, le voici :

Le progrès scientifique a permis la réalisation de l'abondance, ou les moyens de la réaliser immédiatement. Mais plus on produit plus il devient difficile de vendre. D'où recherche du plus bas prix par suppression de la main d'œuvre. D'où chômage technologique, le travailleur est écrasé par la machine qui pourrait le libérer.

La crise économique actuelle n'est pas dans une sous-production, mais au contraire l'effet d'une abondance que l'on ne peut vendre, et que le profit ne veut pas distribuer, dussent les travailleurs crever de faim.

Les solutions simples :

1° Diminuer la durée du travail jusqu'à résolution du chômage : la semaine de 35 heures et la retraite à 60 ans.

2° Si les magnats capitalistes s'y refusent pour maintenir leur taux de profit : grève générale pour substituer la distribution organisée de l'abondance à la cruauté du profit.

Parallèlement, toutes tendances confondues dans le même élan, poursuivre la mise en gratuité de la médecine, de l'enseignement, des transports, etc.

Tout appartient à tous. Défendez vos militants contre la rapacité capitaliste. Faites bloc avec eux. Vous êtes la force, prenez-en conscience. Il ne s'agit plus d'un grignotage politique, mais d'agir afin que votre puissance économique réalise le rêve de tous ceux qui sont morts pour vous : une société organisée pour la satisfaction de tous les besoins, un monde nouveau administré directement, en autogestion, par tous les travailleurs.

Tous ensemble dans la dignité et la détermination.

ANTENA

¡COMUNISMO MARCA ¡OLE!

MADRID. — El torero Curro Ortuño se vestirá de luces en la Unión Soviética. Su apoderado está terminando los trámites para quince novilladas. Las corridas se efectuarán en una plaza desmontable de fabricación española, que será llevada previamente a la URSS.

Las corridas serán incruentas, al estilo portugués, puesto que las leyes de la Unión Soviética no permiten dar muerte al animal.

Será esta la primera vez que las corridas serán presentadas masivamente en la URSS.

COMO SE PONE LA FAMILIA

MADRID. — La familia, la más sólida institución de España, se debilita y en el futuro se verá sometida a numerosos y radicales cambios.

Esto, al menos, es lo que han puntualizado algunos de los sociólogos asistentes a un debate aquí sobre la crisis familiar.

Dentro de la línea renovadora que lo está invadiendo todo, se prevé que aumentará la frecuencia de los matrimonios muy jóvenes y sin tener solucionada su vida; aumentarán las separaciones matrimoniales, se reducirá el número de hijos y la autoridad se diluirá entre los miembros de la familia y no la ejercerá sólo el padre, como hasta ahora.

Estos y otros cambios previstos por los asistentes al debate, los resumió Isidoro Alonso Hinojal, del Centro de Formación y Orientación de la Familia. Dijo que la familia futura «será más atractiva, pero más vulnerable».

IGNORAN LAS LETRAS... DE CAMBIO

BARCELONA. — Las letras de cambio no parecen, ni con mucho, sistema eficaz de cobro.

En la región catalana (Barcelona, Tarragona, Gerona y Lérida) se protestaron nada menos que 450.000 millones de pesetas (214,2 millones de dólares).

Las letras impagadas en 1960 sumaron 2.100 millones de pesetas. En 1962 se llegó a los 4.300, y a 12.100 en 1966.

LA TRAGEDIA SE COTIZA BARATA

SAIGON. — El gobierno del Vietnam del Sur que preside el general Nguyen Thieu, ha anunciado que pagará lo siguiente a los miembros de la población civil que hayan incurrido en pérdidas durante la reciente ofensiva terrorista de los comunistas del Vietcong en las principales ciudades del país.

A una familia cuya casa hubiera sufrido menos de un 50 por ciento en daño se le pagará Dls. 12,50.

A una familia cuya casa fue totalmente destruida o cuando menos un 50 por ciento, se le dará Dls. 25,40.

A una criatura que hubiera resultado herida, Dls. 8,40.

Por un adulto muerto, Dls. 33,60.

ORDEN CON RETRASO

MADRID. — A los veintitantos años de la División Azul, el gobierno franquista ha prohibido que los españoles presten servicio de armas en otros países... Un poco tarde. (OPE).

CHOQUE ENTRE POLICIA Y TRABAJADORES

PARIS (OPE). — A «Le Monde» (día 7) le comunica su corresponsal en Ginebra:

«Llegados de diferentes cantones para manifestar frente al Consulado de España en Ginebra, su solidaridad con sus camaradas maltratados en su país y denunciar al régimen franquista, los trabajadores españoles han chocado violentamente con la policía ginebrina. La manifestación estaba prohibida ya que no se había solicitado para la misma la autorización al Departamento de Justicia y de Policía.

«Desde los primeros golpes, a los policías les han tratado de nazis por los manifestantes y varios agentes han resultado heridos. Se ignora el número de heridos por parte de los españoles. La manifestación no se ha dispersado hasta que la policía ha asegurado que todos los detenidos serían puestos en libertad.»

SITUACION ACTUAL DE LA FALANGE

PAMPLONA (OPE). — «A medida que pasan los días se habla más y más de la Falange — decía Mariano del Mazo el 24 de abril en su Crónica de Madrid de «El Pensamiento Navarro» —. Pero en un sentido triste: «La Falange no existe». Esta ha sido la conclusión — al parecer, legal — a la que han llegado incluso viejas jerarquías de este partido político, que, en realidad, tomó las estructuras de los ya viejos partidos únicos, y que, el pasado año, quedó disuelta, en estado gaseoso, en términos del antiguo jefe falangista señor Fernández Cuesta.

No todos están convencidos de ello — seguía diciendo del Mazo —. Frecuentemente se han nombrado jefes de Sindicatos y Delegaciones Nacionales del Movimiento y las personas nombradas han sido todas falangistas. En los actos, las Jerarquías han llevado la camisa azul, símbolo de la Falange. Sin embargo, José Luis Cebrián no es de los que opinan así. Acaba de escribir en «Informaciones» que «muchos miembros de Falange se convirtieron en funcionarios de la Administración» en cuanto se les ofreció ocasión de hacerlo. Pero que la Falange no ha gobernado nunca en exclusiva. Lo que pasa es que otros grupos aceptaron símbolos, ideologías y todo el bagaje de la Falange para desprenderse de todo ello a la menor oportunidad».

DESPUES DEL CIERRE DE LA FRONTERA DE GIBRALTAR

LONDRES (OPE). — El Gobierno británico no tiene el propósito de tomar represalias contra la decisión española de cerrar la frontera terrestre. La Gran Bretaña se propone interesarse sólo por el momento en tomar medidas prácticas para ayudar a la población de Gibraltar — decía «The Guardian» el 8 de mayo en un artículo de su corresponsal diplomático Terence Prittie —. Sería, por otra parte, una actitud completamente contraria a los principios británicos tomar represalias contra los españoles que trabajan en la Gran Bretaña, pero queda la posibilidad de suprimir los servicios que prestan 6.000 españoles que van diariamente a trabajar a Gibraltar desde la próxima zona subdesarrollada española. En cuanto a los turistas británicos, no se les puede «ordenar» que no pasen sus vacaciones en España.»

«ESTADO-CARCEL POR EXCELENCIA»

PARIS (OPE). — «Le Monde» (día 9) en despacho de la A.F.P. desde Tel-Aviv, comunica que «la resolución antiisraeli votada en Teherán ha suscitado vivas reacciones en los medios políticos del país. El secretario del Mapam, partido socialista de izquierda miembro de la coalición gubernamental, ha insistido sobre la estupefacción que ha causado el que la conferencia condenase a Israel por «violación de los derechos del hombre».

Se refiere a los países autores de la proposición, y dice de uno de ellos «que practica la esclavitud», del segundo «que practica el genocidio contra una parte de la población» y, termina: «Y por España, Estado-cárcel por excelencia».

BOMBA VA

SAN SEBASTIAN. — Cerca de esta ciudad estalló una bomba destinada, al parecer, a interrumpir la vuelta ciclista a España, causando desperfectos en la calzada. Ningún corredor sufrió lesiones y tampoco los acompañantes. Los autores del atentado son ignorados, pero la autoridad atribuye el sabotaje a los nacionalistas vascos, que unas semanas antes advirtieron clandestinamente que la Vuelta a Euzkadi corría riesgos. Por el desarreglo reglamentario sufrido, la etapa fue anulada.

EN LA FAC DE DERECHO

MADRID. — Tras laboriosas discusiones fue aprobado por el claustro de la Facultad el redactado siguiente para someterlo a la aprobación superior: 1º: Que la elaboración del Reglamento y la celebración del Claustro general de la Universidad se realicen en período de actividad académica, para que exista participación de todos los estudiantes. (Téngase en cuenta que esta reunión tuvo lugar el 29 de abril y que la reapertura de la Facultad intervino unos días después.) 2º: Necesidad de reunir el Congreso nacional de estudiantes antes de que tenga lugar el Claustro, lo cual implicaría el reconocimiento de las libertades y garantías mínimas. Y 3º: Amnistía para los profesores y estudiantes sancionados de diverso modo. Para el planteamiento y solución la actitud del Claustro fue diversa de la de los estudiantes, motivando ello la retirada estudiantil de las gestiones y el planteamiento de nueva huelga, respondida por las autoridades con el cierre de la Facultad, seguido de una pelea entre universitarios y policías con un resultado de contusos y detenciones de momento preventivas.

MAS DETENCIONES

MADRID. — La policía se presentó en un bar procediendo a la detención de dos estudiantes apellidados Fernández y Muñagórriz, y del consejero de curso de Políticas, Eduardo Margallo. Como los agentes no presentaron orden judicial, el hecho es calificado de abuso de autoridad en los medios ciudadanos.

EL TOP TRABAJA

MADRID. — El 14 del corriente mes comparecieron 19 obreros madrileños ante el tribunal famoso. Se les acusa de delito de asociación ilegal y manifestación no pacífica por hechos acaecidos el 28 de junio de 1966. Concretamente, los procesados son:

Ricardo Alonso Dorronsoro, Francisco Almagro Cano, Marcelino Camacho Abad, Pedro Chocano Moraleda, Saturnino Chavarrías Díaz, José Luis Fernández Bornau, Bonifacio García Cuenca, Ricardo García Sánchez, Juan García Macareno, Carlos García Sánchez, José Hernando Sánchez, Ceferino Maestu Barrio, Víctor Martínez Conde, Marcial Nombela Palomo, Tomás Pineda Contreras, Arturo Ruiz Hernández, Félix Villar Gómez, Jorge Luis Villanueva y Francisco Javier Villanueva Calvo. Por razones de orden público el juicio se celebrará a puerta cerrada.

Entre los abogados defensores se encuentran el ex ministro Joaquín Ruiz Giménez, Jaime Miralles Alvarez, Manuel Cantarero del Castillo, Angel Hernández, María Luisa Suárez, Manuel Jiménez de Parga, Diego Carrasco, Gregorio Peces Barba y E. Cierco.

Le centenaire de Fernand Pelloutier

(Suite de la page 1)

du XIXe siècle pour voir apparaître un précurseur.

Est-il possible de nier que Charles Fourier ait considérablement influencé les esprits des premiers doctrinaires français de l'anarchisme ? Kropotkine l'a même considéré comme l'initiateur véritable du mouvement libertaire. Pour le philosophe russe, c'est le fouriérisme qui a ouvert la voie aux principes définitifs de l'anarchisme. Proudhon, lui-même, ne parvint pas à se libérer du vocabulaire de Fourier quoiqu'il l'ait furieusement combattu. En vérité, l'auteur de l'*Association domestique agricole* (1882) n'a cessé de faire la plus belle part à la nature humaine, au tempérament et aux passions individuelles, attribuant leurs méfaits aux contraintes d'une société mauvaise.

On trouve, certes, dans les théories phalanstériennes nombre de conceptions contestées par la science moderne. Il reste que leur auteur a vigoureusement préconisé l'essentiel des doctrines libertaires d'aujourd'hui, c'est-à-dire la liberté de l'individu, la fin de l'oppression à tous ses échelons, la nécessité de l'association consentie à tous les degrés.

Que certaines pages de Fourier ne puissent être acceptées, rien de plus exact. Mais Proudhon n'a pas évité de semblables critiques.

(A suivre.)

Tribuna juvenil

Mientras frien la paloma

LA guerra del Vietnam sigue su curso. Entre tanto, los que no la hacen, los que la conducen, ensayan de poca gana hallar el principio del fin de la matanza entablando — y prosiguiendo — unas entrevistas para imaginar un armisticio que permitiera insinuar un tratado de paz que se observa lejano...

París es la sede de esta relación entre «responsables» indochinos comunistas y norteamericanos capitalistas. París es el lugar feliz del encuentro para... tenues labores pacifistas. Los ánimos de la buena gente — entre la cual parece contamos — están algo esperanzados, poquito desde luego, pero cunde — es necesario que así ocurra — lo del «mejor poco que nada.» A lo mejor de un folklore baladí emerge, lentamente, una paz efectiva.

Porque no hay duda de que el crédito pacifista que los enviados de Washington y de Hanoi gozan es muy limitado, tanto, que, por ganas de creer que haya, ni los más crédulos se entusiasman con las idas y venidas al palacio de la Avenida de Kleber. ¿Pesimismo? ¿Desconfianza? Certidumbre de que esos delegados no gozan de prerrogativas por tratarse de tanteadores, de regateadores sin solvencia determinativa. Los dueños de la situación guerrera del Vietnam son otros que los del palacio convertido en tribuna espectacular para la defensa de intereses opuestos. Los personajes que podrían concretar un tratado positivo, se hallan en Washington, en Moscú y en Pekín. Los enviados a París son servidores de sus dueños, no de paz alguna.

Lo hemos dicho diez veces, y la vez de ahora mismo hará once: Lo que se disputa con duchas de fuego en Indochina del Sur no es la independencia de los vietnamitas, sino la dependencia de éstos al comunismo o al capitalismo norteamericano. Las armas que queman el Sur y el Norte vietnamitas son de procedencia «marxista» y «capitalista», pero la contribución de sangre la pagan directamente los hijos del país, veinte años hace en incendio permanente. Todos, rojos y blancos forasteros, aducen la felicidad del pueblo vietnamita, mas lo cierto es que lo martirizan y matan por intereses de Moscú, Washington y Pekín. No sería temerario insinuar que Moscú podría entenderse con el norteamericano mediante una paz de compromiso, a medias, puesto que una resolución entera, excepto en la España mártir, la guerra moderna no la encuentra. Pero ahí está la China maoísta opuesta imperialmente al imperio bolchevique, esperando la ocasión de un abandono ruso para poner pie entero en el Vietnam desdichado.

Por nuestra parte sentimos el drama indochino intensamente, aunque no sea en carne propia. Las apetencias de los Estados están hiperdesarrolladas y asaz complicadas para que lo de Saigón (concretémoslo en un pueblo) tenga arreglo inmediato. China espera que americanos y rusos se agoten, en Indochina o en el escenario mundial que sea, para poner en práctica el viejo sueño mongol de dominación del universo. La URSS observa por anteojo parecido, y en el fondo le preocupa más su temible vecino asiático que la lejana USA, con la cual es posible tenga que aliarse un día contra el dragón chino para establecer, una vez más, la contradicción marxista.

Por deber de humanidad, por rechazo de la justicia militarista, recabamos el fin de la guerra de Indochina por abandono del tablero a cargo de los jugadores ruso, americano y chino, los actores que menos arriesgan, personalmente, en la partida (sangrienta) de ajedrez vietnamita. Sabemos que no seremos oídos, que gritamos en el desierto; pero nos cabe la satisfacción de no sumar nuestra voz a los pacifismos hipócritas, el que maldice a Washington sin sentir pena por los soldados americanos de quintas; los mismos hipócritas que defienden la causa del comunismo de Estado y no la vida y la felicidad de los desdichados indochinos. Hoy es Vietnam como ayer fue Corea y a no tardar puede ser nuevamente Corea, y Camboya, Laos, Anam, Siam, etc.

Nosotros estamos por la paz con los desertores americanos y vietnamitas del Sur y del Norte. Estamos por la vida y la libertad de los pueblos que sean, y contra el despotismo y la maldad imperialista de *rojos* y *blancos*. Estamos con los pueblos del universo contra las farsas pacifistas-militaristas de todos los poderes devoradores, concretados en el Estado.

MIRTO

Bienvenido, señor Franco

por **Morvan Lebesque**

ES normal que España sea aceptada para formar parte de la Comunidad europea puesto que Inglaterra es excluida. Es más que normal: eminentemente lógico que el gaullismo presida a esas operaciones mellizas rechazando de un lado a la democracia británica con empecinada obstinación, acogiendo, por otra parte al fascismo español con tierna solicitud, ofreciéndose para apadrinarlo y si es necesario para imponerlo, declarando que Francia es *particularmente favorable* a su entrada en la C. E. E. ¿Dónde están los tiempos en que Camus se indignaba por la admisión de la España franquista en la UNESCO? El poder personal ha ganado la partida. Mejor aún: se ha impuesto, se ha implantado en las costumbres. Nunca comprendí mejor que el mes pasado, mirando en la Tele una emisión sobre Mussolini, perdón, *señor* Mussolini, puesto que así se expresaba el diplomático francés invitado para tomar parte en el debate. *Señor, señor*, el vocablo se le hacía agua en la boca; había en su voz, en sus palabras, en el brillante relato que nos hizo de la Italia de los años 20, entregada a la «anarquía», pero gracias a Dios salvada por el Fascio, yo no sé qué punzante sentimiento que el *señor* Mussolini que domaba tan bien al pueblo, que restablecía tan bien el orden, que era, en una palabra, un hombre tan formal, se haya mostrado tan insoportable en su vejez. Pues bien, el último éxito de Franco atenuará, así lo espero, esta noble tristeza. Porque ahí tenemos a un Mussolini que ha *medrado*. Un Mussolini vivito y coleando, bien situado, un Mussolini que no ha cometido el error de hacer la guerra (salvo a la U. R. S. S., con la Legión Azul, lo que en realidad le daría derecho a un buen premio), un Mussolini, en fin, de buena compañía al que se acoge con los brazos abiertos en el banquete de Europa. ¡Bienvenido, *señor* Franco! La mesa está servida y casi todos los invitados están presentes; no faltan más que los coroneles griegos. Tranquilícense, que ellos estarán en el próximo servicio.

Nadie protestará, desde luego. Los franceses hallarán que la cosa es natural, pero ¿qué es lo que un francés de 1968 no halla *natural*? Cuanto a los especialistas de la política, se limitarán a la frase ritual del comunicado gubernamental: «Nada se opone técnicamente a la entrada de España en el Mercado Común.» Los habrá incluso que se alegrarán: «Veamos, dirán con su jerga inimitable, no comprendéis que España, admitida en la C. E. E. se hallará *ipso facto dentro* de un contexto liberal, que en este caso se trata de una apertura general, que el progreso de las ideas acompañará fatalmente al desarrollo económico. El pueblo español vegeta en la pobreza. Dadle 2 CV, fresqueras, y le veréis recuperarse.» Habrá que creer este razonamiento puesto que todos los pensadores nuestros de izquierda lo creen. Es actualmente cosa aceptada como corriente y común: la revuelta es cosa de máquinas de lavar y al conectar la corriente eléctrica se conecta la toma de conciencia. ¿No tenemos acaso la prueba a nuestros ojos? A partir del momento en que los franceses han tenido la televisión no se ha desarrollado maravillosamente su sentido crítico? Y el auto del domingo, ¿no conduce acaso directamente a la toma de la Bastilla? Yo no insistiré, pues siendo solo de esta opinión (1) y persistiendo en la creencia idiota de que la admisión de España en la C. E. E. da a Franco un inmenso servicio; que esta admisión llega en el momento preciso en que el pueblo se rebela y así refuerza al régimen sacudido y el anuncio del reyezuelo de cara de tonto que ha sido acogido para sucederle; que es una puñalada dada a los estudiantes, a los sindicalistas, a los curas en rebeldía; y que hubo apresuramiento en delegar tan pronto al señor Nungesser a Madrid. Pues ciertos países pedían tímidamente que el régimen franquista fuese antes «liberalizado», pero nuestro general ha pasado por encima de todo, barriendo con un gesto esta indecente reivindicación.

Y se osa decir que Francia quiere esto y que ella es «particularmente favorable» a este desagradable trato con Franco. Francia, *¿cuál? El* mismo Luis XIV decía: «El Estado soy yo». Ah, *técnicamente* es posible que *nada* se oponga a la admisión de la España franquista. Técnicamente, nada se opuso jamás, a partir del momento en que se tiene una mano a tenderla a no importa quién, aunque se la tenga uno que lavar después. Nosotros tendremos pues, en nuestra mesa al *señor* Franco. Europa se enriquecerá con su presencia, una Europa técnicamente impecable de ricos amos bajo la égida de una nueva Santa Alianza que preservará celosamente de toda influencia anglosaona al viejo y execrable cesarismo latino. *Gobernados*, sí, lo seremos: como los niños con su ama. Lo engorroso del caso es que esta Europa da tanta envidia de vivir en ella como de ir uno a ahorcarse y que sería, creemos, sencillamente estúpido el pelear y morir por ella. Pues a fuerza de hablar de técnica, se olvida que los pueblos viven también de moral. En esta Europa occidental que se pretende la antorcha del mundo, sólo tres países han considerado como una vergüenza el caso de Grecia y han roto con ella, con la Grecia fascista. Tres países solamente han considerado intolerable el reinado de los coroneles Ubu en la Acrópolis. Por una coincidencia significativa, estos tres países no son Estados potentes, sino lo que se da en llamar *pequeñas naciones:* Dinamarca, Suecia y Noruega. Pues bien, son estos pequeños países los que me parecen más grandes, al contrario. Ellos no dicen, a voz en grito que su capital es el centro del mundo, que su cultura confunde al universo de admiración, que su lengua es la lengua de los dioses y que el destino les ha encargado de una misión civilizadora. Ellos no creen que el sol no saldrá si no lanzan el «cocoricó» por la mañana. Pero cuando la civilización está amenazada, ellos la defienden, no con palabras, sino con actos. Ellos rechazan a la Bestia, contra todos nuestros asentimientos serviles. Es en ellos que reside la esperanza — ¡oh, españoles, oh, exilados, yo pienso en vosotros! — de esta Europa que nosotros queremos: *La Europa de los pueblos.*

(Tr. F. Ferrer)

(1) No estás solo, Lebesque. Nosotros estamos contigo. ((N. del T.).

Contra la insidia

El Núcleo de la C. N. T. de España en México, se ve en la necesidad de hacer señalar lo siguiente:

Lejos de nosotros pretender el diálogo con renegados e inmorales, y es por ello que nos abstenemos de señalar a quienes se han atrevido lanzar juicios desfavorables al compañero César Subirats, secretario general de este Núcleo, por actividades que a ellos no les compete juzgar. No obstante, afirmamos que hasta la fecha todas las gestiones y representaciones que ha realizado u ostentado, han sido determinadas por las asambleas, o en su defecto por el Pleno del comité y militantes que acuden numerosos a sus reuniones.

Por el Núcleo de la C.N.T. de España en México: *El Comité.*

LA A. I. T. EN EL CONTINENTE AMERICANO

Interesante trabajo del compañero Serafín Fernández, con un prólogo de Juan Ferrer. 68 páginas, 1,00 F., en esta Admón.

«Antecedentes de las luchas obre

COMO se había anunciado, el domingo día 5 de mayo, tuvo lugar la conferencia que había organizado la Federación Local de Marsella como clausura del ciclo que venía celebrando la referida Local. La conferencia estuvo a cargo del compañero Cristóbal Parra, que desarrolló el tema que nos sirve de título.

El compañero Alorda, en nombre de la F. L. de Marsella hizo la presentación del orador, después de hacer resaltar la labor que en el orden cultural y de propaganda se ha venido realizando en el ciclo de conferencias desarrollado. Seguidamente, concede la palabra al compañero C. Parra, que empieza diciendo que se siente honrado por la invitación que le han hecho los compañeros de Marsella para tomar parte en el ciclo de conferencias, pero que al mismo tiempo, se da cuenta de la responsabilidad que representa hablar en público teniendo en cuenta las dificultades que se encuentran para hallar un tema apropiado.

Desde los albores de la Historia — empieza diciendo — vemos que surgen inquietudes de orden social y que hay hombres animados del deseo de reformar la sociedad en beneficio de sus contemporáneos. Ya en la antigua Roma, los antagonismos entre patricios y plebeyos son el origen de luchas que toman carácteres agudos y trágicos. Cita el ejemplo de los Gracos, defensores de las leyes agrarias que pregonaban una limitación de los latifundios en beneficio de los plebeyos y que murieron trágicamente. Evoca la sublevación de los esclavos, capitaneada por Espartaco, que fue ahogada en sangre por los emperadores romanos.

Vemos que a pesar del tiempo transcurrido, la esclavitud todavía no ha desaparecido por completo. La guerra de secesión, que en la segunda mitad del siglo XIX asoló los EE. UU., surgió a causa de la esclavitud de los negros. Aún en nuestros días, en algunos rincones de Arabia existe el tráfico de esclavos.

Habla de los filósofos de la antigüedad que elaboraron diversos sistemas tendentes a la superación moral del hombre, inculcando a éste sentimientos de dignidad. Considera que muchos de éstos sistemas hacían abstracción de las condiciones ambientales de la época, no teniendo en cuenta las condiciones económicas del momento ni las realidades históricas. Cree que el cristianismo es un movimiento verdaderamente revolucionario en sus orígenes. Sus preceptos morales constituyen los fundamentos de muchas doctrinas modernas. Una doctrina que hacía tabla rasa de los antiguos dioses y que proclamaba que todos los seres eran iguales, tenía que ser bien acogida por todos los que sufrían el rigor de las leyes imperiales. Por el contrario, fue muy mal recibida por los poderosos que consideraban que era un peligro para el orden establecido. Es digno de notar que, según G. Wells, los cristianos fueron objeto de tantas persecuciones por su propia culpa. Los romanos eran bastante tolerantes en materia religiosa y no podían consentir que una secta extraña pusiera en peligro los fundamentos del imperio. Llega el momento en que Constantino se convirtió al cristianismo y declaró a éste religión de Estado. A partir de este momento, el cristianismo se convierte en una cosa ritual, perdiendo el carácter evangélico que tenía al aparecer. Los sacerdotes siguen los ritos de manera mecánica como el que ejerce un oficio. Son en suma los mercaderes de la religión. Andando el tiempo, del seno mismo de la Iglesia surgen hombres que quieren que el cristianismo vuelva a su fuerza primitiva. Aparece el movimiento de la Reforma, impulsado por Lutero y Calvino, pero caen también en los mismos defectos que reprochan al catolicismo. Durante la Edad Media, surgen también una serie de sectas religiosas como son las de los Hussitao, los anabaptistas, los Hermanos Moravos, los Valdenses, todas animadas de un espíritu evangélico y al mismo tiempo de un deseo de justicia social y de igualdad económica. Todas estas sectas fueron exterminadas por los príncipes protestantes alemanes que las consideraban peligrosas para la religión reformada.

En el transcurso de la Edad Media surgen hombres que exponen filosofías independientes, al margen de la filosofía escolástica, como Servet y otros. Más tarde, la influencia de los filósofos ingleses entre los que destaca Locke, que fue uno de los primeros que formuló la teoría de «Los Derechos del Hombre» y defendió la legitimidad de la insurrección cuando las leyes son violadas por los encargados de defenderlas. No cree que el estado del hombre sea la guerra, y que si éste forma colectividades y se reune en sociedad es para ganar garantías y para salvaguardar su libertad personal. Spencer defiende al individuo contra la intromisión del Estado en su vida privada. Ambos filósofos contribuyen a la elaboración del pensamiento liberal tal como todavía perdura en nuestros días. Ellos y los Enciclopedistas franceses minaron los cimientos del feudalismo y prepararon el terreno para que más tarde estallara la revolución francesa. Esta revolución hace entrar en escena a la burguesía como clase independiente. Merced al desarrollo de los instrumentos de producción se había creado una clase que se sentía con mayor capacidad y mayores méritos para regir los destinos de la sociedad que la aristocracia decadente. No hemos de olvidar que la sociedad va evolucionando lentamente y si la revolución francesa asesta un rudo golpe al feudalismo, no es menos cierto que durante la Edad Media, los gremios y corporaciones van tomando cada día mayor importancia. Los menestrales y artesanos que se han formado en el seno de ellas, llega un momento que encuentran insoportable el despotismo de los señores feudales. Por otra parte, quieren acabar con las trabas y reglamentos vejatorios que los señores imponen al ejercicio de las profesiones y del comercio. Los filósofos van sembrando ideas y concepciones. Más tarde, vendrán los hombres de acción que intentarán llevarlas a la práctica. Todas las revoluciones tienen un movimiento pendular, pero nunca se vuelve al punto de partida. Toda revolución crea un Derecho nuevo. De la revolución francesa surge el ideal democrático.

Ya hemos dicho que por primera vez aparece la burguesía en el escenario histórico, pero ésta ha hecho su revolución y quiere guardar para sí misma los frutos de la victoria. El pueblo de París ha destruido la Bastilla, pero solo ha tenido un papel de comparsa. Para afirmar el ideal democrático el pueblo francés tiene todavía que lanzarse a la calle en 1830 y 1848 y aún no lo ha logrado plenamente. La revolución francesa llevaba en su seno los gérmenes que engendrarían más tarde otros movimientos sociales. Graco Babeuf y Miguel Buonarroti crean la Conspiración de los Iguales, embrión de las futuras corrientes socialistas. Estos hombres se adelantaron a su tiempo, y al igual que otros visionarios, murieron en la guillotina. Sus ideas, no obstante, no desaparecieron. Otros hombres más tarde las recogerían. Aparecen Cabet, Saint-Simon, Fourier, Owen, es decir toda la pléyade de seocialistas denominados utópicos en oposición al pretendido socialismo científico de signo marxista. Estos hombres esbozan planes de organización social, algunos un tanto empíricos. No obstante, desbrozan el camino que más tarde habían de seguir Prudhon, Bakunin, Marx y tantos otros que sentaron las bases del socialismo sobre principios más racionales.

El socialismo en sus diversas corrientes se resume, en su forma original, en dos principios: crítica de la propiedad e idea del internacionalismo. Propiedad, que debe ser colectiva para permitir a todo ser, el disfrute de los bienes comunes; internacionalismo, que una a los hombres por encima de las barreras nacionales.

«TRABAJO, PERO SEGURO»

(Viene de la pág. 4:)

económica española: si los capitales activos se invierten en nuevos focos de producción; si la organización es perfecta; si puede ofrecer buena calidad en sus productos; si existe un utillaje eficiente y una mecanización adecuada; si hay una investigación concienzuda en orden a mejorar la producción y si ésta puede ser absorbida por una buena y canalizada comercialización. La habilidad, destreza y eficacia del obrero está demostrada, existen en él. Pero para estimularlas, para hacer que brillen en toda su magnitud, es necesario que se sienta seguro en la lucha por la existencia, que su salario le garantice una vida decorosa, que no pese sobre él el agobio diario del problema económico y que vea que se le estima, que se le considera en tanto que ser humano. El hombre no es una máquina que produce sin más. Es un complejo vital cuya estabilidad está amenazada por múltiples asechanzas de orden emotivo, moral y económico que a veces forman una cadena cerrada. Pero ponedlo en un medio configurado por un horizonte diáfano y seguro; haced que trabaje con la certeza de que los problemas crematísticos quedan a salvo; evitarle el desasosiego que representa el pensar diariamente que cualquier día puede ser despedido; no exigid que sienta como suyos los intereses de la empresa cuando ésta le niega casi el derecho a vivir; no imponer que dé rendimientos altos en condiciones tan adversas para su subsistencia; hacedle ver que representa una entidad humana como cualquiera otra, con los mismos derechos y deberes, con el mismo respeto y estimación. Cuando esto se haya conseguido nadie podrá hablar de baja productividad. Y entonces ¿a quién inculparemos de la marcha deficiente de los negocios?

Como contrapunto a lo antedicho tenemos el aumento escandaloso de capitales privados; la falta de su inversión en polos de desarrollo económico; el monopolio inatacable que forman cuatro o cinco empresas bancarias que manejan abusivamente la precaria industria nacional; la falta de un eficiente y duro sistema fiscal que ponga freno a la pavorosa acumulación de capitales privados e inactivos; una desastrosa política agraria que ha desencadenado una emigración constante del obrero del campo a la ciudad, agravando aún más el problema de ésta; la incompetencia demostrada en la orientación de los mercados al exterior en evitación del colapso de la producción ante la saturación de la demanda interior, etc.

La situación ha llegado al extremo de contar con cerca de un millón de parados, aunque las cifras oficiales mencionan escasamente un tercio. Hace pocos días un procurador en cortes por Cádiz mencionaba el hecho de que en su provincia el desempleo alcanzaba el 98 por 100. Y otro de ellos exclamaba: «¿Qué va a pasar con los convenios colectivos? ¿Qué puede pasar el día 1 de enero, cita fija con la descongelación de salarios y precios, si no se reactiva inmediatamente? ¿Qué pasa con la exportación de pescado, con la venta de automóviles y con la construcción?» Para soslayar un desastre a plazo fijo ya empiezan a oírse clamores para que se levante la veda y comiencen a deshelarse los convenios a fin de que los salarios suban paulatinamente, porque los precios (innecesario es decirlo) lo harán como un mazazo en el momento oportuno, sin contar con que han ido en alza progresiva y constante a pesar de todas las medidas prohibitivas.

Un panorama como el sucintamente bosquejado no es extraño que suscite el humor y la malicia españoles ante el mencionado slogan de «Trabaja, pero seguro». El obrero español se pregunta estupefacto dónde está el trabajo, primero, y la seguridad, después. ¿Qué más quisiera él que trabajar y estar seguro? Pero el gobierno español entiende el latiguillo en su sentido recto, como es lógico. Nos impone el uso de casco en el trabajo en evitación de que un martillo desmandado nos haga pupa en la cabeza, pero nos concede entera libertad para morirnos de hambre y de asco donde y cuando nos venga en gana.

JUAN ESPAÑOL

B.D.I.C

ras y sus posibilidades actuales»

La creación de la 1a Internacional, representa un gran acontecimiento histórico. Por primera vez, los trabajadores de diferentes paises, crean un lazo de unión que les una por encima de las diferencias de nación, de raza y de lengua. Antes de la Internacional ya existían organizaciones obreras en diversos paises. La Liga de los Comunistas en Alemania, la Trade-Unions en Inglaterra, la Federación de Trabajadores en París y sociedades de tejedores en algunas ciudades catalanas. De todos es conocido el antagonismo entre Marx y Bakunin, fatal para la vida de la organización internacional y una de las causas que precipitaron su desaparición. Hay que hacer notar también, que las persecuciones gubernamentales contra los internacionalistas impidieron que la A.I.T. cumpliera plenamente la misión que se habia propuesto.

La Internacional realiza, sin embargo, una labor positiva a través de sus diferentes congresos. Hay que leer las mociones que se aprobaron en dichos comicios para comprender que los internacionalistas tenian una visión acertada de lo que eran los problemas sociales. Estalla el movimiento de la Comuna de París. Antes, la Internacional habia puesto en guardia a los trabajadores franceses y alemanes sobre las consecuencias funestas de una guerra fratricida. pero todo es inútil. El mecanismo bélico se ha puesto en marcha. Se produce el desastre de Sedán, y los prusianos avanzan hacia Paris. Los burgueses, tan patriotas, huyen despavoridos y son los trabajadores los más decididos a hacer frente a la invasión. Frente a la incapacidad de los gobernantes, los trabajadores parisinos proclaman la Comuna y se disponen a hacer frente a la situación. Se toman algunas medidas de carácter social, el programa de la Comuna es bien modesto. La burguesia, que aparentaba detestar a los prusianos, no vacila en aliarse con ellos para aplastar la insurrección. Los prusianos se detienen ante los muros de Paris y las tropas francesas, al mando del general Gallifet se encargan de reprimir el movimiento, llevando a cabo una represión sangrienta. Los republicanos burgueses han tenido una conducta innoble, en particular Thiers y Jules Ferry. Los fusilamientos ante lo que después tenía que ser el Muro de los Federados, son una verdadera hecatombe. Se calcula en unos 33.000 el número de victimas. Los que se salvan del pelotón de ejecución, son deportados a Nueva Caledonia. Entre ellos figura Luisa Michel. Los que no caen en manos de la justicia burguesa, tienen que refugiarse en el extranjero. El movimiento obrero francés sufre un colapso de varios años. El movimiento de la Comuna es el primero que realizan los trabajadores como clase independiente. Hasta entonces puede decirse que los trabajadores habian sido la infanteria que la burguesia utilizaba en sus batallas contra la aristocracia y de la que se olvidaba al dia siguiente del triunfo.

En 1895 se crea la C. G. T. en Francia. Empieza la época que tenía que producir el advenimiento del sindicalismo revolucionario. Después de la desaparición de la Internacional, han continuado actuando organizaciones obreras en diferentes paises europeos. Tenemos el ejemplo de España con la Federación de Trabajadores de la Región Española. En Francia existian la Federación de Trabajadores, de tendencia guesdista y la Federación de Bolsas del Trabajo animadas por Pelloutier. De la fusión de ambas organizaciones nace la C. G. T. En 1906 se promulga la famosa Carta de Amiens, que proclama la independencia del sindicato frente a las sectas y partidos políticos. Es una tentativa para hacer reinar la armonia entre los partidarios de Jules Guesde y los anarquistas en el seno de la organización sindical. Uno de los que principalmente intervinieron en su redacción fue Emile Pouget.

En nuestros dias el sindicalismo ha adquirido una importancia numérica considerable. Pero lo que ha ganado en afiliados, lo ha perdido en combatividad. En los paises del Este los sindicatos son un apéndice del Estado. Su única misión es hacer cumplir las normas de producción trazadas por la burocracia y la tecnocracia. En los paises occidentales, el sindicalismo, salvo excepciones, está completamente corrompido en manos de burócratas y dirigentes perpetuos. Es necesario, pues, volver a la concepción tradicional del sindicalismo que ha de ser revolucionario e independiente del aparato estatal.

Los teóricos anarquistas del siglo pasado, excesivamente optimistas en sus predicciones y en el porvenir de las ideas, creian más próxima la sociedad anarquista que hoy la vemos nosotros. Ha habido revoluciones en diferentes paises. Existen diversos Estados que se llaman socialistas, pero su socialismo no es el socialismo que nosotros queremos. En Rusia y en las democracias populares no existe la igualdad social. La economia tiene en esos paises una base colectivista, pero las diferencias de salarios son tan grandes como en los paises de Europa occidental. En lo referente al ejercicio de la libertad, la llamada dictadura del proletariado no tiene nada que envidiar a los regimenes totalitarios.

Hay quienes afirman que la acción de los anarquistas ha sido ineficaz, lo cual no es cierto. Nuestros pensadores, en la mayoria de los problemas que han expuesto, se han adelantado en muchos años a su época. Tenemos ahora, por ejemplo, el movimiento del «Planing familial», que tiene por misión la divulgación de los métodos anticoncepcionales y la limitación de los nacimientos. En este aspecto los anarquistas han hecho labor de precursores. En Francia, Eugenio y Juana Humbert han sido los defensores del neo-malthusianismo. En España se realizó una labor considerable divulgando los temas sexuales y eugenésicos entre las masas laboriosas. A este respecto cabe recordar la revista «Generación consciente», más tarde convertida en «Estudios», de Valencia. En el orden pedagógico no se habia realizado nada tan audaz en sus concepciones como la Escuela Moderna. Toda la pedagogia moderna, aun sin nombrarlo, no hace más que seguir el camino moderno trazado por Francisco Ferrer. Nadie ha hecho más que nosotros para divulgar la cultura popular entre los trabajadores. Ningún sector ha creado, por lo menos en lo que se refiere a España, tantos ateneos y centros de cultura como los anarquistas. El esfuerzo editorial ha sido tan considerable que supera al de los demás partidos y organizaciones politicas. Existen en el haber de nuestro movimiento las realizaciones sociales efectuadas durante nuestra guerra. Alrededor de ellas existe una copiosa bibliografia. En el orden sindical, la acción de los anarquistas, dentro de la C. N. T., se tradujo por un mejoramiento general de las condiciones de trabajo, introducir normas de higiene en las fábricas y talleres y conseguir que el trabajador fuera respetado. El balance es netamente favorable.

Otros problemas se presentan a los que debemos hacer frente. La tecnocracia es hoy un nuevo peligro. Los tecnócratas trazan planes, acostumbrados a hacer malabarismos con las cifras, pero tienen muy poco en cuenta el factor humano. A nosotros nos interesa el hombre como ente pensante. No se le puede tratar como un número o como algo sin personalidad. Nosotros debemos trabajar para hacer que cada dia sea mayor el número de hombres conscientes, capaces de actuar y sacrificarse por nuestro ideal.

El presidente resume en breves palabras el acto, anunciando que el dia 21 de julio se celebrará un mitin en Marsella, en conmemoración de las jornadas de 1936. Anuncia también que el superávit de los fondos recogidos en las diferentes conferencias del ciclo, será entregado al fondo pro-España.

CORRESPONSAL

Carta Postal

Querido Juan de Todos:

Enviado por un amigo de los de allá no pierden ocasión, he recibido un recorte de periódico que sobrepasa los limites de la guasa, esa guasa tan caracteristica y propia de nuestro pueblo. Lo és porque sabe reir, llorar y viceversa, y lo és porque tiene tanto de guasón como de serio y de sincero.

Verás: El recorte contiene una foto tomada de un indicador en forma de flecha, en un vértice de carretera, indicando un desvío en el cual, en dos letreros superpuestos, se lee:

Villafranca del Rosario 9.

Villafranca del Trabuco 13.

La foto va acompañada de un entrefilete firmado por M. Isabel Hernando y epigrafiada: «Las Dos Españas».

Seria curioso conocer los motivos que dieron el nombre a las dos Villafrancas; pero, tanto si ha sido el azar como la réplica, puesto que la historia, la leyenda y la picaresca españolas están llenas de éstas variantes, no podemos aceptar de ninguna manera que aquel doble indicador pueda señalar, como lo pretende Isabel, que a cuatro kilómetros de distancia puedan existir dos Españas diferentes: «la beata y la echada«p'alante»; la del devocionario y la de la estaca, la España de Frascuelo y la de María. Existen, esas si que existen, tú las mencionas: «la del trabuco y la del rosario, armas de oración y de acción», para luego terminar reconociendo que: «a Dios rogando y con el mazo dando son una misma cosa».

¡Bravo! Pocas veces se habrán dicho en ese paraiso del rosario y del trabuco verdades como las tuyas, ni jamás dos indicadores habrán señalado mejor donde se encuentran la oscuridad y la violencia.

No, Isabel. Las dos flechas indicando el desvio hacia las dos Villanuevas de la provincia de Málaga no pueden indicar dos Españas. Son una sola. No se puede concebir aurora con rosario sin que esté presidida por un trabucaire, ni sarta rosarial sin que esté resguardada por un trabuco.

En broma o en serio, sea como sea, querido Juan, nos es obligado pensar que las dos Villafrancas si no son la misma sólo cambia el nombre; que las dos son España, y si aguantan con pasividad esta broma, seguramente que la mayoria de vecinos se preguntan: ¿Por qué dos Españas? ¿Por qué no una sola como la queria Machado, «como el diamante pura, como el diamante clara».

Isabel Hernando: no te quepa la menor duda: las dos Villanuevas serán puras y claras, sin rosarios ni trabucos cuando las dos flechas podrán indicar:

Villanueva la Justa 9

Villanueva la Libre 13.

Cordialmente, **Ramón**

TEATRO MUNICIPAL DE ALBI

Miércoles 20 de mayo a las 21 h., *Nuevos cantos españoles*, con PACO IBAÑEZ, guitarrista, intérprete de los poetas españoles. PI DE LA SERRA, autor-compositor, representante de la «Nova cançó».

Localidades a 4 y a 6 F.

ACTIVIDADES EN PARIS

LAS CONFERENCIAS DE FERNANDO VALERA

El domingo 5 de mayo dio su segunda conferencia F. Valera sobre el tema «Ojeada a la novelistica española de la guerra». Dijo el conferenciante que lo que se ha escrito de nuestra guerra y las peripecias del exilio, es de un volumen tal qui ni con muchas conferencias se podria hacer una breve reseña. Se concretará, pues, a analizar algunos escritos que según su criterio mejor han explicado la tragedia de la guerra y las andanzas del exilio. Citó una cantidad de titulos de las novelas que se ocuparon del problema, y entre ellas la que con gran agudeza revelan el estoicismo de un pueblo aherrojado. De la intensidad dramática de nuestro paso por la frontera, de lo mucho que se ha escrito citó pasajes conmovedores.

Sobre las peripecias del exilio se ocupó de las obras de Botella Pastor y César Monreal. Del primero describe «Tal vez mañana», con el recibimiento apoteósico con que fueron recibidos los refugiados españoles llegados a Méjico, las cosas extrañas que en aquel pais encontraron, que Valera glosó en anécdotas que nos hicieron reir, comprender y pensar, porque ellas explican el temperamento, usos y costumbres de un pueblo que nos son poco o nada conocidos.

Las conferencias de Valera gustaron, porque puso en ellas una veracidad, y una gracia que distrae e instruye. — S. F.

GALA DEL «LOUISE MICHEL»

Con una sala llena de gente, tuvo lugar el Gala anunciado repetidamente en este semanario, habiendo constituido un triunfo más a añadir a los muchos que lleva cosechados este grupo montmartrés. Joyeux inauguró la sesión con una alocución vibrante, dejando constancia de que la reunión no era mero jolgorio sino un rasgo de unión entre el arte y las ideas. Entre los varios números que animaron las tablas figuró la interesante artista Rosalie Dubois, bien conocida y estimada de los españoles con seso, y también nuestra amiga y excelente cantatriz de ópera Consuelo Ibáñez, que por cierto fue objeto de desatención por parte de un puñado de bellacos que Consuelo no debe confundir con un público que mucho la admira y estima. Todos sabemos que Animalia es un país sin fronteras, con derecho, los animalios, a pasar por taquilla. El «clou» de la velada fue Léo Ferré, fuerte en sus creaciones, que anima con una aplicación artística perfecta.

Que este éxito del «L. M.» se traduzca en repetidas y eficaces tareas de propaganda. — F.

«FESTA DEL LLIBRE CATALA»

Esta se desarrolló en las salas Pleyel con exposición y venta de libros en tal idioma, figurando en el muestrario obras de variedad temática, en especial los libros últimamente aparecidos. En el coloquio preparado tomaron parte ocho intelectuales barceloneses, ocupándose cada uno de un tema especifico, por ejemplo teatro, cine y canto, pedagogia actual de la península, literatura, arte, universidad, cultura popular, sindicalismo y alguna otra materia. Por cierto que el «sindicalista» nos salió de las comi-obreras y el universitario, con un desprendimiento simpático, aseguró habérsele equivocado el tema, puesto que por su especialidad habria preferido ocuparse de anarquismo, del Noi del Sucre, y etc. De todo lo dicho en esta interesante sesión descuella la penuria en que se desenvuelve la cultura catalana por privación estatal, económica, y ambiente reducido por asfixia fascista. El catalán es hoy un lenguaje perseguido, y que el anarcosindicalísmo no aproveche esa lengua atropellada por la dictadura nos parece una sonada torpeza. Ya veremos si un nuevo intento de reanimar «Terra Lliure» nos desmiente en nuestras previsiones.

Por la noche (se trata, en suma, del dia 11) hubo concierto de canciones catalanas, excelentemente «dichas» por Estellès, Guillermina Motta y otro cuyo nombre sentimos no recordar. El género de esta resurrección de la «troba» catalana es manifiestamente protestatario sin rechazo — antes lo contrario — de la melodia, que con frecuencia la tiene agradable. Particularmente Guillermina, goza de una soltura de tablas, con flema picaresca que la convierte en triunfadora de los públicos por apáticos que sean. La pléyade de cantores irónicos en buena hora aparecido en Cataluña y Valencia va a compensar en parte la pérdida sufrida por las letras y las artes, éstas adocenadas por falta de libre ejercicio.

Antes del punto final lamentaremos sinceramente no haber podido oir la conferencia del doctor Joan Corominas y la continuación del diálogo, todo ello acontecido en 12 de mayo. Si en ocasiones pudiéramos desdoblarnos, enviariamos nuestra sombra para que nos representara en el lugar de inasistencia forzada.—F.

LA FIESTA CRUZ-ROJISTA

Fue gran espectáculo para público que merecia ser más numeroso. El tenor Vilató salió por aires que rejuvenecen, pero siempre cabal en su arte; un trio estudiantil espontáneo dio cantos catalanes de los que en el Interior se estilan; Consuelo Ibáñez se desquitó con dulzuras cancioneras de unos berridos zuzú de dos dias antes en la misma sala; gracias en nombre de los «publicanos» del domingo y de los nobilisimos del viernes; el coloso Carlos Mendia dominó los ámbitos y a las siete musas atrayendo el trueno de aplausos del respetable. Un guitarrista dio solo, más una bailarina que le revoloteó acordes. Plácemes. El famoso trio Sortilegio Español coregrafió como sabe hacerlo: con estilo sobrio y elegante, con gusto y superior mérito. En cuanto a William, se nos apareció como cantor fácil, atractivo e imponente, por voz y tablas. El espectáculo, bien conducido.

En fin, que en tal domingo nos sentimos mejor aliviados por cura de humor. — F.

El anarquismo de Guérin

Editorial Proyección, Argentina
Abril 1967.

EL comentarista de este libro de historia anarquista, se ve obligado a estar de acuerdo con una buena cantidad de comunicaciones «extrañas» que Daniel Guérin nos ofrece, aunque rechace otras tantas. Porque si bien el anarquismo es en gran parte lo que Guérin nos dice, también es muchisimo más que eso. Lo social, lo económico, lo «guerrillero» (como ahora se acostumbra), y hasta lo filosófico, no es precisamente todo lo que el anarquismo encierra.

Es difícil seguir la matemática histórica de este libro. Y en partes importantísimas del mismo, las matemáticas quedan rezagadas a simples suposiciones o argumentos concretos de hechos y personas que no llenan, ni podrian llenar, toda la linea cromática y armoniosa de un ideal práctico que puede y debe conducir al ser humana hacia las cumbres de la verdadera superación — o realismo — que la vida nos exige.

La obra de Guérin — no obstante todo — es meritoria por donde quiera que se la mire. No siempre podemos contar con un esfuerzo metódico — en nuestros medios se entiende, medios luchadores, de escasos recursos, incomprendidos y combatidos a muerte por las grandes corporaciones dominadoras del mundo (masas o individualidades, lo mismo da), como el inteligentemente realizado por este autor destinado a sufrir, por su parte, las mismas malsanas consecuencias que a su tiempo debieron padecer todos aquéllos que se ocuparon en remarcar la importancia de un movimiento que marcha a la vanguardia y que, no obstante, encuentra, en su actitud de altura, barreras tan enormes y dificultosas como lo son las impuestas por la fuerza bruta, los egoismos malsanos, la cobardia y el prurito estúpido de imaginarse «superior a todos los demás»; lacras éstas mundialmente reconocidas que son las que nos tienen enterrados en el cieno del presente atolladero dominista.

Los méritos de Guérin — hay que decirlo — son cuantiosos y en nuestros medios pocas veces superados en cuanto a la presentación metódica de un estudio de nosotros mismos y de nuestra causa. Eso por adelantado, para que nadie pueda llamarse a error, con referencia al tema en comentario y la personalidad esforzada y estudiosa que nos lo presenta en este librito a su franca manera de decir.

Hace muy bien nuestro autor en referirse directamente a las frases concretas de los autores que cita, para que no le lleguen «dardos» mal intencionados por ningún resquicio. El investiga a fondo y deja las cosas como están — como fueron — y no como alguien pudiera imaginar o querer que hubiesen sido. Guste o no guste su método es de peso. Poco menos que irrebatible. Claro está que — como decimos al iniciar estas lineas — allí, en «El anarquismo», de Guérin, falta mucho, muchisimo por decir y muchisimo más que sentir con calor de transformación del hombre y la mujer conscientes y consecuentes consigo mismos. Pero esta obra es quizá una ventana abierta al porvenir, situada en un presente de odio, maldad, autoritarismo elevado al cubo, guerras por intereses malditos que al mundo cuestan — como quien dice — «un ojo de la cara», esclavitudes mil, miserias, hambres, deflagraciones sexuales, económicas y morales sin cuento, en fin, la peor de las malas rachas por las cuales un conglomerado humano pueda atravesar o haber atravesado en toda su dolorosa existencia.

Frente a lo dicho no se pueden pedir albricias ni perfecciones, sino bondades con naturales defectos. Un libro que deben leer los estudiosos que poseen el tiempo y el placer necesarios para alcanzar parte importante de l amucha vastedad contenida en este único y ejemplar concepto: anarquismo. ¿Acaso Guérin, para mayor afinidad, podria entregarnos una segunda parte?

COSME PAULES

Folleto nuevo:

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta será destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

COMUNICADOS

AVISO A LOS LECTORES

Advertimos a nuestros fieles lectores que el editorial de la sección española del «C. S.» no se refiere para nada a la actualidad obrera francesa y sí a la característica sindicalista internacional.

Debido a las circunstancias varios avisos han sido retirados por inactuales.

F. L. DE DREUX

El domingo 2 de junio, a las 10 de la mañana en el local de costumbre, asamblea general para contrastar opiniones y unificar inquietudes.

Ante los importantes temas a discutir en el orden del dia esperamos que sin pretextos hagan acto de presencia todos los compañeros.

ARTE Y LETRAS

Entrevista imprescindible el sábado 1 de junio para comentar «La influencia libertaria en la obra de Jules Verne».

PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

Bernay: Agustench, 9; *París:* Criach, 5; *Roanne:* Antonio López, 10; *La Charité (Nièvre)* Herrera, 10.

TOTAL: 34,00 F.

ADMINISTRATIVAS

—R. Serrarols, Lima (Perú). — Recibido tu cheque 80 frs., pago «C. S.» y «Umbral» año 68. El resto pasa como donativo a publicaciones, como indicas en la tuya.

—Germinal García, El Pao (Venezuela). — Recibido tu cheque pago «Umbral». Haremos, en adelante, los envios como indicas.

—Vicente Vidal, St-Florentin (Yonne). — Recibido giro 46 frs. pago «C. S.» y «Umbral» del 30-6-67 al 30-6-68.

—Antonio Jurado, Labruguière (Tarn). Recibido giro 60 frs. pago «C. S.» y «Umbral» 68 y resto Pro-ayuda publicaciones.

—F. Manzanera, Montpellier (34).— Recibido giro 30 frs. pago «C. S.» hasta el 30-11-68. Desde el 1-12-67 enviamos también «Umbral».

—Daniel López, Cl.-Ferrand. — Recibidos giros para «C. S.», «Umbral» y boletos. En «C. S.» hay error en anotación números 496 al 505, no iria la cuenta. Ha de ser del 501 al 505, ya que en abril pagastes hasta el 501.

Servicio de Librería

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesias en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

Crime et Société	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«L'homme révolté», A. Camus.	5.00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
«El mundo es ancho y ajeno». Ciro Alegria	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Pasión y poesia», C. Carpio ..	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50

Giros y pedidos a Roque **LLOP**
24, rue Ste.-Marthe, **Paris, (X)**
C.C.P. 13507 56 Paris

2a ENTREVISTA

EMIGRADOS Y CONFEDERALES

Las conversaciones de Wagram

Pedro. — En efecto, en España se habló mucho de los crimenes de los rojos.

Gil. — Desde 1936 los enemigos del pueblo se ocupan mucho de los delitos ajenos sin mencionar los propios.

Petra. — ¿Es que los tuvieron?

Gil. — Los siguen teniendo y la tanda — secular — de acontecimientos dolorosos ellos la provocaron.

Pedro. — Uno se confunde, se pierde en estas cuestiones. Sé que la guerra la empezaron los nacionales, pero a causa de los excesos de los rojos.

Gil. — ¡Y dale con los rojos!

Pablo. — Quieren decir los comunistas.

Gil. — Me parecia haber establecido que en julio de 1936 los rusófilos eran una exigua minoria en el panorama politico español. Anotemos la existencia de republicanos, socialistas, autonomistas, confederales, anarquistas, y otras fracciones sociales o politicas que nada tenian que ver con el comunismo bolchevique.

Pedro. — En cuanto a los crimenes de unos y otros, permita, señor Gil, que la generación actual no acepte responsabilidad alguna. Además el pueblo no tenia porqué haber atentado contra los bienes y las personas deseosas de vivir en orden y paz en beneficio de España.

Gil. — Di de una vez, muchacho, que nos acusas de la muerte de un Calvo Sotelo, consecuencia del atentado mortal sufrido por el teniente republicano Castillo por obra de individuos calvosotelistas. Ya un diputado socialista habia sido asesinado en Valladolid por las bandas falangistas, y no se registraba dia sin fechoria cumplida por sujetos dependientes del ramo que vosotros denomináis del orden.

Pedro. — Según tengo entendido, también los comunistas atacaron a la República, servidos por los sindicatos obreros.

Gil. — Ello lo hicimos los confederales, puesto que los de la Pasionaria no disponian de sindicatos. Mas de ello nos ocuparemos otro dia. Lo que en este momento apremia es demostrar que el crimen de la guerra no partió del pueblo, ni del 18 de julio siquiera, sino de mucho más lejos.

Pablo. — Si, pero la historia tiene sus puntualizaciones, sus actualidades. De lo contrario, uno se confunde y no alcanza a entender nada.

Gil. — Lo importante es ser claro y preciso, pues la historia relatada, por poco que uno se desvie, puede desembocar en un laberinto de difícil salida. Tú mismo lo has observado.

Pablo. — De la forma en que nos han explicado los hechos contemporáneos, la responsabilidad del drama español compete a ustedes, los del frente popular de 1936. Todas las víctimas cayeron por los puñales de ustedes y todas las generosidades fluían de la conducta de la Falange, hasta que los señores de ésta, agotada su enorme provisión de paciencia, se decidieron por la guerra para evitarle mayores males a la nación. Que esto sea verdad yo no lo digo. Son ellos, los que mandan en España quienes lo aseguran. ¿Y vé? Mi padre, que fue soldado republicano y al fin de la guerra estuvo en prisiones, jamás acusó a nadie de lo ocurrido. Quedó cogido por los acontecimientos y los siguió hasta la fatalidad de un presidio. Sacado de él, murió tristemente en casa por amarguras y penalidades. Pero jamás se pronunció contra nadie.

Gil. — Porque fue discreto, porque no quiso revelar una verdad sangrienta que complicara el porvenir de su hijo. Comprende, Pablo, el heroico silenciar del autor de tus dias.

Pablo. — Quizás haya algo de eso... Lo exacto es que España está maltratada.

Petra. — De no haber sido los revolucionarios, los señores hubieran tenido compasión de los pobres. Y les habrian ofrecido buenas colocaciones para que llegaran a ser felices.

Pedro. — Mira, Petra, que estamos aquí porque los señorones nos hacian trabajar casi gratis y aún teniamos que reverenciarles.

Petra. — Mi caso es el de haberme enojado con la señora, que era una mala pécora. Las horas mias yo me las queria para el baile y no para rezos obligados. Una debe ser dueña de sus momentos.

Gil. — Perfectamente. De sus momentos, y de los momentos de libertad que los poderosos le roban. Esa es la verdadera historia, el origen de la lucha por el bienestar de las clases humildes.

Pedro. — Mas las revolucionarios se interpusieron desbaratándo el curso normal de la evolución obrera.

Gil. — No nos precipitemos, todo lo contrario. Situémonos en 1825, antes de la aparición de las sociedades de trabajadores. No habia huelgas, entonces, protestas airadas contra el capital nadie las conocia. Hablar en la época de las 8 horas, por ejemplo, habria conducido al hablador al centro de una hoguera, por blasfemo y perturbador del orden. Los ricos podian explotar a los pobres a mansalva y la religión ayudaba a éstos a bien morir de hambre y comidos por los piojos.

Petra. — No, señor; los curas hacian caridades.

Gil. — El hombre no vive de limosnas, sino de su trabajo. Pues el hombre trabajaba de limosna y moria de miseria, tragedia centenaria que la autoridad y la religión permitian y amparaban. Por atrasado que el español de ahora esté, no deja de comprender que cada hijo de madre tiene derecho a la vida, y que los orgullosos que se oponen a este derecho obran contra natura.

Pedro. — Es tan oscuro el pasado, que es mejor no pensarlo.

Pablo. — Tal vez los poderosos de hoy no sean tan crueles como los de ayer.

Gil. — De su crueldad moderna tenemos pruebas infinitas. Crueles ya lo eran los de hace siglo y medio diezmando a la clase laboriosa con jornadas extenuantes y salarios menuditos. El gañán, el peón, incluso el artesano, no vivían más de medio siglo, y si algunos llegaban a viejos significaba una desgracia para los mismos, puesto que contra la miseria no habia defensa posible. ¿La caridad? Si, ésta humilla, abyecta al individuo, pero no concurre a salvarle la existencia. Y no se trata sólo de seres gastados, disecados por la edad y los excesos de trabajo. Trátase también de las madres sirviendo leche tuberculosa a los hijos, que en un cincuenta por cien no alcanzaban la edad de seis años. Hay mucho crimen social imputable a los poderosos de siempre, y hablarnos machaconamente de la muerte de un Calvo Sotelo expresa falta de argumento mejor.

Pedro. — Crea usted que la existencia de este mártir de su idea era tan preciosa como la de un revolucionario.

Gil. — Exacto, y para la vida del teniente Castillo aceptaremos la misma equivalencia. Pero una consecuencia buscada cual lo fue la desaparición violenta del provocador Calvo, no justifica la declaración de una guerra civil destinada a reesclavizar a un pueblo y no a vengar la muerte de una persona. La Falange se constituyó mucho antes de este suceso, y si vistió camisa azul fue por copia de la negra fascista y de la parda nazi. El general Sanjurjo y otros elementos monárquico-fascistas en 1933 complotaron la muerte de la República con Mussolini, y acto seguido lo hicieron con Hitler otros enviados de la misma especie. El asunto no era el orden y la tranquilidad española, sino conseguir el Poder para la autocracia que en 1931 pareció haberlo perdido con la proclamación de la II República. La de 1873 curas y potentados ya no la toleraron, y por si el rey Carlos o el rey Alfonso, el pais fue ensombrecido, de 1833 a 1939, por cuatro guerras civiles. A la gente llamada de orden, el orden no le interesa, sino el dominio absoluto del pais.

Pablo. — En efecto, en España no nos acabamos las guerras interiores.

Gil. — El proletariado consciente iba a terminarlas implantando la igualdad social. No ha podido ser, y tanto el trabajador consciente como el inconsciente lo pagan fuerte.

Petra. — No hay remedio. Contra el rico no puede ir el pobre.

Gil. — Contra el rico se encaró el pobre de ochavos y rico en personalidad cuando en 1830 fundó las primeras sociedades obreras para enfrentarse contra el capital. Como la avaricia de Creso y la piedad de Dios no ayudaban al pobre, éste se ayudaria a si mismo. ¿O es que los parias debian sufrir penuria y muerte prematura por los siglos de los siglos? No. Los organismos proletarios de resistencia empezaron a funcionar, atrayendo sobre si las iras del Gobierno y de la Iglesia, siempre celosos defensores de la división del mundo en clases. Para los primeros societarios ya rigieron el despido sistemático, la prisión y la pena de muerte. Muchos procesos fueron incoados y los tribunales, siempre al servicio de la injusticia patronal y religiosa, se transformaban en agencias de provisión de carne humana para las penitenciarias. Muchos obreros societarios de la época encontraron una salida a sus apuros alistándose en las fuerzas voluntarias para combatir al carlismo, frecuentemente sublevado, en cuyas circunstancias no les era imposible morir, para el caso, dignamente. De todas las injusticias de la época atrasada una se nos antoja tipica, y es la ejecución del obrero J. Barceló presidente, en 1856, de la sociedad de obreros tintoreros de Barcelona. Unos bandidos habían asaltado una finca en Olesa de Montserrat, robando y matando a los dueños de la misma. Los bandidos fueron habidos y ejecutados, excepto uno, que aceptó acusar falsamente de inductor de aquel crimen al obrero Barceló, a cambio de que la autoridad le perdonara la vida. Contra toda justicia y contra toda noción de humanidad, el societario Barceló fue agarrotado... y el bandido acusador también para evitar que un dia hablara. Compréndase que la ejecución de Barceló, acontecida en la segunda mitad del siglo XIX, es una premisa importante para juzgar en lo sucesivo qué clase de entraña van a poseer las sucesivas burguesias que, exterminando a trabajadores inconformistas, trataron y tratan de oponerse a las reivindicaciones propias de cada época, para conservar sus escandalosos privilegios en detrimento de la clase productora. ¿Queda alguien en España que, siendo obrero, se avenga a que su situación se aparente a la del obrero de 1830?

Pedro. — Tal vez el jornalero de hoy no pierda tiempo en meditar tales cosas. Si está bien colocado apechuga con gozo, y si no, tiene prisa de tomar el tren que conduce al extranjero, como nosotros.

Gil. — Asi también lo considero, aunque sea una constatación engorrosa, deprimente. La moral del proletariado español de 1936 al tiempo presente ha descendido mucho, aunque haya excepciones de importancia: la huelga general de Barcelona en 1952, el 1º de Mayo vasco del propio año, y la campaña de huelgas que desde hace unos cinco años en España parece interminable. Como si la clase obrera de nuestro país hubiese rasgado la capa de conformismo que la cubria y anulaba.

Petra. — Lo que no es verdad es que el señor Franco impida los sindicatos. Precisamente obliga a estar en ellos.

Pablo. — El suyo, no el de los obreros.

Gil. — No vaya a presumir el caudillo de sindicalista. El está educado en la escuela del sindicalismo criminal defendida por su compadre general Martinez Anido, asesino de trabajadores en los años 1920 al 1923. Quinientos compañeros nuestros quedaron desangrados en el arroyo o en las cámaras de tortura de su policía. Fue, la época negra que menciono, una continuación de la pérdida mortal de obreros conscientes perpetrada por los poderosos a partir del crimen cometido en la persona de Barceló el tintorero. Que el societario y el sindicalista hayan empezado la carrera de atentados, nadie que estime la verdad y la justicia puede afirmarlo. En cambio, el poder autocrático, monárquico, martinez-anidesco o como sea, ha caido siempre en diluvio de plomo y fuego sobre los trabajadores organizados para contrarrestar la injusticia capitalista. En consecuencia, el trabajador sindicado no ha hecho más que defenderse, con frecuencia, desesperadamente.

Pablo. — Muy bien. Pero, en lugar de emplear recursos violentos, ¿por qué ustedes no prefirieron los caminos legales? Con leyes buenas se pueden apañar situaciones obreras.

Gil. — También Franco, hombre malo, presume legislación buena. Ya hablaremos de ello otro dia.

(Continuará.)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Ogaño

ESTELA DEL PRIMERO DE MAYO

CALLARON las charangas, enmudecieron los tenores, se plegaron las banderas, se replegaron las multitudes que de la Internacional sólo conocen el canto. La vida soñolienta vuelve a imperar en los hogares y en los sindicatos.

El pueblo que trabaja lee displicentemente avisos de reunión y de conducta política plantados en las esquinas y escritos por aprendices de líder, por camaradas de primera fila que creen saberlo todo porque sus inferiores no saben nada. Poco a poco en el sindicalismo se va infiltrando lo del ordeno y mando, la disciplina de cuartel, el «infelices los que tengan la manía de pensar». La consigna es la sabiduría.

Los líderes no necesitan agrupar hombres conscientes, sino entes gregarios, serviles, creyentes: masa. Con la masa se amasan ambiciones, fortunas e infortunios ajenos... En lo religioso como en lo político, y ahora en lo social, se precisan masas de electores, de cotizantes, de hombres obedientes, soldados, amontonados, deshumanizados. Quien quiera, que sea eso. Nosotros no.

Pasó el 1º de Mayo y fuera de nuestros cados en ningún sitio se habló del grupo mártir: Spies, Fischer, Lingg, Engel, Parsons; ni de los menos mártires Fielden, Swaab y Neebe, por tratarse de anarquistas. No hay que mencionar al anarquismo, suerte de fresno para desbandar al borreguismo; suerte de corrosivo para desintegrar la masa pétrea de cerebros en castración voluntaria. No hay que reactualizar al anarquismo para que los preceptos de la nueva religión social no quiebren antes de haber arraigado en las paciencias, que no en las conciencias.

Ya todo son consignas, pancartas, pendones, manifiestos, colaboraciones, sumisiones y cumplimiento de órdenes. Se está en el anti 1º de Mayo y hay que bregar inútilmente, puesto que así es la vida, esa vida que dicen ser lucha. Y claro, se lucha a causa del 5 % de vida cara y para conseguir el 4 %, que el 1 en fallo vendrá otro día cuando otro 5 % de demérito vuelva a traer otro 4 % después de dos huelgas de 24 horas. Por el mismo ritmo el trabajo se irá paralizando y entonces pediremos total empleo. Y los alquileres suben a la altura de las casas de 25 pisos que ahora se construyen para que miremos y admiremos la arquitectura nueva desde la calle.

Y al problema de la equidad social que lo parta un rayo. Y sobre todo no se hable de Spies, Fischer, Lingg, Engel, Parsons, Fielden, Swaab y Neeber porque eran anarquistas, esa voz ya exótica que sabe a azufre, a desinfectante, a mata-ratas, y que por ello los líderes de la Tecnocracia Sindical pedirán a los lingüistas de todo el mundo que la borren de los diccionarios.

Pasó el 1º de Mayo, del cual sólo se conservan, aramariadas, las banderas y las botas de marcar el paso.

DISCOS

Hemos presenciado una fiesta del libro. El idioma no lo mencionamos, pero nos es cercano; tal vez, íntimo.

Por el conducto de la afinidad letrística unos hombres dispares nos hemos acercado, y no sé si fraternizado. A veces se alterna mejor con un opuesto que con un propio impropio.

Así como la música hermana corazones, la letra aproxima, en lo posible, a elementos dispares.

Y ocurre que por percepción y fineza de sentimientos, uno cumple labor que corresponde a otro.

¿No? Labor que imperdonablemente descuidamos nosotros, la realizan ellos. ¿Quiénes? Ellos, *no importando señalar personas, importando el cumplimiento de obra que nos corresponde y la acometen* ellos.

En idioma original, naturalmente, no en idioma oficializado, nacionalizado, riguroso, impuesto. En idioma libre para un trabajo libre, en tierra de esclavitudes.

Es fuerte lo que decimos, fuerte y verdadero. Ellos *se introducen por amor a una historia, mediante una lengua que también es historia.* Ellos *se aplican, se esmeran, se afanan, en horizontes nuestros, que nosotros contemplamos a ventana cerrada. Ellos se hermanan, crecen, internacionalizan y universalizan. Nosotros quedamos en lo escrito, archivado y pronto olvidado.*

¿Quién recuerda que la anarquía es un aire libre que no respeta fronteras?

Ellos, *y, quizás, nosotros.*

Quizás nosotros, compañeros.

Aquí y ahora

«Trabajo, pero seguro»

por **Juan Español**

ESPAÑA ha entrado de lleno en la órbita publicitaria influenciada quizá por su colonizadora U. S. A., la cual, como todos sabemos, usa y abusa de sus poderosos medios financieros para colocar sus productos a base de un bombardeo propagandístico que pone a la gente al borde del colapso psicológico e incluso a la dilución en el nirvana del mismísimo Yo personal. Naturalmente en esta carrera comercial no existe posible parangón entre la España «en vías de desarrollo» y la superdesarrollada nación norteamericana. Detrás de la propaganda de ésta hay una realidad industrial, agronómica y científica que la respaldan, mientras que tras la propaganda española apenas se encuentra algo más que eso: propaganda. No obstante se quiere dar la sensación de lo contrario mediante una sistematización tenaz de slogans publicitarios que, sin duda y a la larga, van minando la resistencia mental de los receptores, muchos de los cuales acaban creyendo que de verdad poseemos algo y somos algo en el concierto, si no mundial, por lo menos europeo. Esta farsa, de no rayar en el sangriento sarcasmo, sería digna del mas histriónico humorismo, y la televisión es la encargada de llevarlo a efecto. Veamos algunos ejemplos: «España ofrede calidad». (Y acto seguido nos presentan, dentro de la piel geográfica española, la silueta en negro de un bravo toro de lidia.) «Contamos contigo». (Se refiere a que cuentan con los españoles para hacer deporte, incluyendo la perspectiva de una vida sana al aire libre, a base de una sobrealimentación racional soportada por un sueldo de 96 pesetas.) «Pague usted los impuestos». (Este no necesita comentario.) «Mantenga limpia España». (Alude a que hay que echar los papeles y otros desperdicios en una serie de receptáculos colocados profusamente en las ciudades, si bien la mayoría de los iberos piensa que esta limpieza debiera ser de otro orden.) «Coma usted patatas». (Una invitación a deglutir el sufrido y socorrido tubérculo aprovechando una circunstancia en la que, coincidiendo con una cosecha abundante en el país con una desacertada importación, existía una superabundancia de él, pero sin que los precios sufrieran el menor descenso, sin embargo, y haciéndonos un canto homérico sobre los poderes vitamínicos del producto natural introducido por Parmentier.) «Conozca usted España». (Aquí viene un despliegue orgiástico de vistas de los más bellos rincones de la península, así como de una serie de monumentos nacionales, entre los que destacan notablemente castillos, iglesias, conventos y catedrales, aunque los españoles piensan que es necesario y urgente conocer bien antes otras muchas cosas de mayor y vital trascendencia.) «Consuma usted los productos españoles». (Y agregan que la industria nacional depende de que absorbamos sus productos sin contar, claro está, con el poder adquisitivo — la serpiente que se muerde la cola — de Juan Pueblo y con la calidad de tales productos.) «Trabaja, pero seguro». (Se refiere a la prevención de accidentes en el trabajo, pero no a la inseguridad total en que se halla el trabajador respecto a la continuidad de su empleo.) Además de lo reseñado suelen ofrecer unas encuestas públicas sobre aspectos anodinos, encuestas que no tienen de ello más que el nombre, consistentes en preguntar a una docena de personas que deambulan por las calles su opinión sobre cierta materia y presentándonos al final de ella un resumen global, como si hubieran compulsado la opinión de España entera. Muchas veces se han encontrado con las respuestas socarronas y maliciosas de la gente callejera que no perdona ocasión de manifestar su sincero sentir. Con relación a esto no resisto al deseo de referir una anécdota real ocurrida durante el desarrollo de una de estas encuestas. Nos querían hacer ver el lado humorístico del pueblo español, y para ello empezaron a preguntar si creían que el pueblo español era gracioso y humorista o no. A uno de ellos le dijeron a quemarropa: «Cuéntenos usted un chiste.» El interpelado contestó: «Una vez, durante el trabajo, un obrero se pone a comer el bocadillo. El patrón lo ve y le dice: ¿No sabe usted que trabajando no se puede comer? El obrero arguye: Claro que lo sé. ¿Es que podría olvidarlo cualquier trabajador?» El periodista de la Tele cortó la secuencia fílmica en el acto sin dar lugar a más comentarios que serían embarazosos.

Todos los slogans mencionados son connotativos, es decir, ofrecen una dual interpretación, siendo la segunda de ellas de una intencionalidad maliciosa a tenor de las más vivas realidades españolas. Y yo voy a referirme aquí a la que ofrece, precisamente, el célebre «Trabaja, pero seguro».

A partir de la instauración del gobierno de Franco (y a pesar de que desean hacernos ver que fue a partir del año 1956) vino a ser una realidad incuestionable y legislada el despido libre del trabajador, sin más trámites ni compromisos que el boleto de cese. En virtud de tal medida cualquier obrero puede ser despedido fulminantemente con causa justificada o sin ella. En este último caso, si el despedido tiene el valor de interponer recurso mecido por una ilusoria esperanza, la empresa vendría obligada (las empresas, de hecho, no vienen obligadas a nada) a satisfacer una indemnización, caso de no acceder a la readmisión, cuyo valor en metálico nunca ha de ser superior a un año de sueldo en las empresas de menos de 50 obreros, y de cinco en las que sobrepasan este número. Pero todo esto es papel mojado. Las

empresas despiden a su gusto y capricho, gratificando con un mínimo para todos los casos. Con esto ocurre lo mismo que con las pagas anuales que ciertas empresas ofrecen como participación de los beneficios de las mismas. Dichas pagas, a tenor de los dividendos repartidos, constituyen un tanto por ciento del sueldo anual del trabajador, oscilando entre un mínimo y un máximo. Ahora bien, nunca se ha dado el caso de que se haya sobrepasado ese mínimo, de donde ha de inferirse, honradamente, que los dividendos son siempre iguales. Y tal cosa no la traga ni la fe del carbonero. Volviendo, pues, a la cuestión anterior, se trata ahora de eliminar incluso la pequeña posibilidad de indemnización que hasta el presente había. El despido ha de ser totalmente libre, arbitrario, gratuito, injusto e inhumano. Este intento ya floreció también en el año 1959, al comienzo de la famosa «estabilización». Se pedía la reducción de las plantillas, es decir, el despido sin más, para ponerse a tono con el régimen de austeridad predicado por el gobierno. Entonces se creó el seguro de desempleo, que no es sino una frase sin vigencia ni valor alguno, y subsiguientemente vino el despido en masa de un gran número de trabajadores que fueron a engrosar las filas de desheredados que ya pululaban por Europa, incrementando de modo alarmante el índice de emigración. Y no iban en busca de aventuras, como alguien se atrevió a decir, aludiendo al pretendido y malentendido quijotismo español; eran catapultados por el hambre, por el elemental instinto de conservación, trabajando en condiciones propias de esclavos, viviendo en casamatas y galpones con la ilusión de ahorrar algún dinero y volver a sus lares, conviviendo en un medio hostil en el que el idioma era uno de tantos ingredientes ingratos y desmoralizadores y el primero de los obstáculos que vencer.

Entonces se esgrimían armas innobles para justificar el despido arbitrario tales como que la productividad era ínfima, que era preciso armonizar la legislación a tono con los países del Mercado Común, que la legislación española era un elemento parasitario en el desarrollo industrial, etc. Mas a pesar de que estas condiciones fueron revisadas en cierto modo, el conglomerado empresarial continuó y continúa en la misma actitud. Durante el período catastrófico para el obrero de la llamada «estabilización», el gobierno no cesó de hacer llamadas urgentes al pueblo en orden a que prestara su ayuda incondicional a base de apretarse el cinturón si aún era posible tal medida. ¡Irónica advertencia! ¿Qué otra cosa podía hacer este pueblo explotado y amordazado? Nada más ni nada menos que lo que hizo: aguantar, aguantar y aguantar. El peso de la famosa estabilización gravitó, como era lógico suponer, sobre sus espaldas de modo total y absoluto. Se alzaron voces, eso sí, que se lamentaban de que la mayor parte de ese peso estabilizador recayese sobre los más económicamente débiles. Pero su efectividad no pasó de ser una estéril jeremiada. Y así se dio el caso vergonzoso e inaudito de que, por ejemplo, los dividendos repartidos por las empresas bancarias durante tal período fueron todavía más altos que en años anteriores, constituyendo una burla siniestra para la penuria infamante del pueblo trabajador.

En algunos sectores de la prensa, mientras tanto, se pueden leer cosas como ésta: «La huelga se ha convertido en un arma de dos filos para el obrero español, y éste debe usarla con cautela. Si plantea un conflicto laboral, la empresa, alegando que una actitud semejante perjudica a la productividad particular y nacional, echa mano sin vacilación al «lock-out» y viene el despido total de los empleados. Como sabe que al final tendrán que acudir a ella de nuevo, entonces impone sus condiciones. Admisión, no readmisión, del personal como si fuera nuevo, eligiendo la calidad y número que le apetece. Los demás pueden ir buscando otra ocupación.» Esto, en lenguaje técnico de alta economía, se llama reajuste de plantillas, replanteamiento racional de la productividad dentro de un no menos racional desarrollo nacional. Procedimientos expeditivos como los expuestos son los que emplean en la democracia orgánica española. El obrero puede hasta intentar plantear una huelga (¡qué logro democrático!), pero que mire bien lo que hace, pues lo que en otros países se resuelve mediante ella, aquí es la causa eficiente y necesaria del despido. ¿Cabe mayor y sarcástica paradoja?

En el semanario «Desarrollo» aparecieron unas declaraciones, posteriormente recogidas por diversos diarios, en las que que se achaca la baja productividad del obrero español a la inexistencia del despido libre, porque «al no poderse despedir a un obrero, éste no tiene ninguna necesidad de demostrar que es inteligente, hábil y laborioso.» Nunca se ha visto llegar la desvergüenza a límites de tan escandalosa procacidad. Lo cierto es que el obrero español necesita de toda su inteligencia para poder hallar un empleo que se le niega sistemáticamente; que tiene que echar mano de toda su habilidad para poder continuar en él y que si no fuera por su laboriosidad, demostrada día a día, sería despedido «ipso facto». Según nos quieren hacer ver, en España sucede lo que sucede porque la productividad es baja, es decir, porque los trabajadores no rinden. De lo que no se nos habla es en qué consiste la dinámica

(Termina en la página 2)

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL NAZISMO EN IBERIA

HEMOS leído recientemente en diarios de diversos países, prensa de orientación liberal, por supuesto, el hecho descarado de haberse celebrado en Madrid una misa por «el alma de Hitler». Al parecer, se trataba del veintitrés aniversario de la muerte del Fuhrer. Uniformados con los distintivos del fascismo español: la camisa azul y las flechas rojas, ostentaban también la cruz gamada, peculiar de las formaciones nazis. Y para que tranquilamente pudieran rezar, entonar sus himnos y soltar baladronadas, la policía les protegía, vigilante, al exterior de la iglesia. La policía también habrá observado con sonrisa de benevolencia a quienes han ensuciado paredes, y los muros de la Universidad, dibujando la cruz gamada.

Por supuesto, los comentarios de prensa que hemos leído se mostraron desfavorables a tales manifestaciones de marcado carácter reaccionario. Algunos como sorprendidos, escandalizaban de que actividades de esta naturaleza puedan desarrollarse en la mayor impunidad. Siempre hay quienes pierden la memoria, o toman un aire de ingenuidad como si se cayeran del nido... Diríase que ya no se tiene presente, el hecho probado y repetido con machacona insistencia, de que tanto en España como en Portugal han hallado cobijo, protección y muchas facilidades para medrar a su antojo toda la escoria reaccionaria del mundo. Particularmente en lo relativo a los grandes tiburones de la Banca y de la industria alemanas, espina dorsal del nazismo y, por lo tanto, soportes del pelele Adolfo Hitler, ¡cuántos y cuántos hay en España! Antes del descalabro final, trataron de poner a buen recaudo sus bienes. Y en España y Portugal desarrollaron sus negocios.

Sabemos que retoña la epidemia del nazismo en Alemania. A los efectos de la propaganda, organización, adquirir armas, y demás menesteres, el dinero juega principal papel. Se sobreentiende que los ricachones alemanes que residen en España aportarán todo su apoyo y financiamiento de las nuevas estructuras fascistas que en Alemania van creciendo. Y no es cosa por parte de publicaciones u organismos de tendencia democrática extrañarse de que en España se exterioricen inclinaciones nazistas, peronistas, o de cualquier tendencia reaccionaria, hermanada con la franquista predominante en el país. Lo esencial estriba en propiciar todos los medios posibles para atacar un régimen que es el reducto donde se cobija, medra, y conspira lo más nefasto de las fuerzas reaccionarias del mundo.

UNIDAD Y AFINIDAD LIBERTARIA

Si partimos del principio de que difícilmente han de poder hallarse personas de una absoluta perfección, no será colgándoles tal o cual denominativo que entrarán de lleno en la órbita de los seres impolutos, adornados de todos los méritos imaginables. De ahí se deduce que también entre los libertarios se deja sentir, en elementos o circunstancias, el efecto bien poco recomendable de la pasión, susceptible de eclipsar el razonamiento. A veces la influencia ancestral diríase que impele a neutralizar un esfuerzo de voluntad susceptible de eliminar inclinaciones que no cuadran con postulados del ideal.

Pero tampoco podemos dejarnos llevar de tal fatalismo apreciativo que en él halle justificación medular de las ideas ácratas. Si se difunden ideas de plausible fondo moral, susceptible de encauzar posibles simpatizantes a las premisas sustentadas, cabe no olvidar que se ha de hacer lo pertinente para dar ejemplo de todo aquello que se trate de propagar. Y para conseguirlo nada hay como el esforzarse cada uno para arraigar en la propia conciencia aquel socrático «conócete a ti mismo», que dentro de lo relativo puede bien tomar carácter de realidad.

Por lo dicho, no ha de ser desencaminada tarea la de propiciar la unidad en el seno del ambiente libertario. Unidad que no impide, ni mucho menos, que ella se desenvuelva a base de relaciones afinitarias entre los individuos. Unidad fundamentada en ese pacto federativo por el que unos compañeros toman compromiso de relación y desarrollo de tareas con otros compañeros.

La relación por afinidad — hay que dejarlo sentado ya que existe algo de confusión a este respecto — no es igual que el acoplamiento orgánico de tipo sindical, donde los componentes de una F. L. parten de unos mismos objetivos y una misma estructura. Hay en ello, si se quiere, una cierta homogeneidad de clase con miras a crear una solidificación de conjunto. De ahí que no sería adecuado que en el seno de una F. L. hubiera fracciones autónomas. Pero en plan de una cohesión definidamente ácrata ya entonces sí que cabe admitir la fracción de grupo compuesto de la minoría de elementos que sea, y que responda a una probada afinidad. Sabemos que la afinidad no se compra ni se vende; no puede imponerse, no puede ser un hecho de presión. La afinidad responde a características de temperamento, de cultura, de sensibilidad. Juega en ello el factor sicológico, que no se puede desdeñar. Entre un conjunto de veinte compañeros, pongamos por caso, puede haber cinco o cuatro, o dos, que congenien en sus apreciaciones, o en su temperamento. De por sí pueden estar en condiciones de entenderse y actuar afinitariamente sin que desdeñen, por supuesto, a los demás; existiendo la relación y el compromiso federativo de que antes se ha hecho mención. Se sobreentiende que los integrantes del grupo afinitario tienen a su albedrío la potestad de relacionarse cuándo y cómo lo estimen pertinente. Incluso puede darse el Pou-Yi, someter a éste a una «reeducación sólidamente marxista» como hecho de que tales componentes residan en lugares distintos unos de otros. Es a ellos en tal caso, buscar los medios de relacionarse y de tomar acuerdos.

Es de creer que en buena lógica y en el buen sentido de la formación ácrata, no pueden refutarse tales apreciaciones que no constituyen novedad alguna. No son una novedad, pero no es menos cierto que algún que otro compañero que, seguramente por falta de una detenida reflexión a este repecto, confunde, como ya se ha expresado, la estructura orgánica sindical — cuyos méritos, puntualicemos bien, no se trata de poner en tela de juicio — con la cohesión afinitaria de un marcado sentido ácrata.

Lo que cuenta es dar sensación de vitalidad; mantener la preocupación de realzar, de ampliar la influencia ideológica dentro de la unión federativa. En pos de ello, importa llegar al buen acuerdo, respetando las modalidades afinitarias que estimen a bien guardar los interesados.

UNOS TEMAS ESENCIALES

El folleto del compañero Fabián Moro: «Temas esenciales del anarquismo». «Espíritu y materia», resulta de interés por lo que dice; y quizás más aún por lo que sugiere. En realidad, refleja una atención, una inquietud espiritual, que ya quisiera uno alentara en algunos que del anarquismo ofrecen una idea tan superficial, que no va más allá del hinchado y simple verbalismo. Cosa que si bien tiene una cierta explicación a los efectos de galería, ya no es igual que si observamos la cosa *inter nos*.

Notamos en el estudio de referencia conceptos como el de «humanoide», que nos recuerdan ciertas tesis familiares a Teilhard de Chardin, aunque el autor, por supuesto, no llegue al finalismo *metafísico* del moderno y discutido sabio francés. Mas lo esencial que nos presenta Fabián Moro en su trabajo es la diferenciación entre espíritu y materia. Así, por ejemplo: la rigidez científica de un Büchner, o de un Haeckel, pretendiendo descifrar nada menos que «los enigmas del universo» dio margen a una concepción materialista, repudiando lo espiritual, la conciencia romántica de la vida. Por otra parte, el espiritualismo religioso ha buscado cortar las alas del pensamiento, volando hacia un ideal de libertad y justicia social. Difiere el autor, en tanto que anarquista, de una y otra interpretación: Reivindica esa espiritualidad, esa conciencia, que por encima de la metafísica de las religiones y el vasto materialismo de la dialéctica marxista, ofrece calor vital al anarquismo.

Landauer nos habló de esa espiritualidad que enlaza la estética con la moral, susceptibles de crear un clima sociológico en cuanto a conciencias evolucionadas. Es lo que ha hecho también Herberd Read en diversos ensayos suyos. Una educación basamentada en el arte y en la moral.

He dicho que el trabajo del compañero Moro es mucho lo que sugiere: En efecto, al hablarnos del grosero materialismo que caracteriza a la época en que vivimos, ello induce a pensar que por parte de los anarquistas se debería estudiar a fondo lo concerniente a la educación de la infancia, a la educación de la juventud, a la educación de las masas, factores que entran también en la categoría de temas esenciales, como lo son los que el amigo Fabián Moro nos ha presentado.

JIRA REGIONAL DE S.I.A.

EN EL ESTADIO DE DEPORTES DE THIAIS

Compañeros todos el día 16 de Junio lo debéis dedicar a S. I. A. Todos debemos dar realce a esta gran fiesta de S. I. A.

Hay organizado un torneo de futbol que se jugará por la mañana a las 9 en punto, contándose con la colaboración de los equipos:

«Club Sportif des Rhodaniens» de Thiais, «Cachan-Sport», «Hispania» de París, «Iberia» de Dreux. Al ganador se le ofrecerá un trofeo de S.I.A.

Por la tarde habrá alocución y sensacional espectáculo.

Hay sala cerrada para caso de mal tiempo.

Otra mascarada más Chino-Mao-Comunista

por **Alejandro Lamela**

EL pasado año, no importa el mes ni el día, por medio de comités responsables e impartida por los estamentos gubernamentales comunistas, el pueblo chino se enteraba del fallecimiento de Pou-Yi y de que se le conduciría a su última morada el día tal a la hora cual; la «revolución cultural» detuvo en mucho su ímpetu «revolucionario»; jóvenes «rojos» y adultos «pardillos» o «rojipintarrajeados», suspendieron igualmente el «fuerte» de sus actividades Maoistas-Marxistas-Leninistas y todos de conjunto se dispusieron para el ceremonial de rigor, como así sucedió. En primera fila se situaron las representaciones del régimen totalitario-comunista, que, como es habitual, se dejarían oír mediante peroratas ensalzadoras de la persona que fuera el difunto.

¿Qué quién fue ese Pou-Yi merecedor de honores parecidos? Algo podemos decir de quien en vida procedió personal y representativamente, para lo cual seguiremos los hechos históricos que le conciernen y por medio de los cuales se deducirá y comprenderá la absurda e innoble mascarada llevada a cabo por los principales representantes del régimen comunista vigente en China, ensalzando como el «verdadero, justo y puro comunista revolucionario» a Pou Yi. Veamos:

En 1908 fallecía el emperador de China Kuang Hsu, dejando a su sobrino, Pou-Yi, entonces de 3 años de edad, heredero del trono con 300 palacios, 3.000 mandarines, 3.000 eunucos, 3.000 esclavas y 3.000 concubinas, y, con el nombre de Suen Tong («Soberanidad Integral Proclamada»), Pou-Yi devino emperador de un trono que la dinastía manchú ocupaba desde mediados del siglo XVII; como era demasiado joven para ocuparse de tales labores tronísticas, su padre, el príncipe Chum, fue nombrado regente.

El 10 de octubre 1911 marca grave acontecimiento para el trono: la revuelta dicha «del Doctor Sun Yat-Sen y el Kuomintang». El Imperio feudal se derrumba podrido y carcomido por sus imperialísimas inmoralidades. En 1912, Chum abdica en nombre de Pou-Yi, y éste emperador de 7 años, ya no posee palacios en Pekín. Pero el general Cheng, fiel «servidor» del joven emperador, toma Pekín por las armas, instala de nuevo a Pou-Yi en su trono; escasamente 15 días después el Kuomintang se hace con Cheng, y como castigo varios palacios le fueron requisados al joven emperador. Mientras tanto China se desgarraba a sí misma; en 1924 el general Feng toma de nuevo Pekín desalojando la capital del Kuomintang; pero el citado general además de ser de creencia cristiana lo es a la vez de comunista, y Pou-Yi abandonó su palacio «dorado» por la embajada holandesa, desde donde, junto con su esposa, huyó a Tien-Tsin, ocupado por los japoneses, quienes sin dilación lo sientan de nuevo en el trono, en Manchuria esta vez, tierra de los antepasados de Pou-Yi; los chinos soplan furia al respecto y Pou vacila volver a subir al trono, instalándose más tarde en Tokyo.

En 1933 está en Puerto Arturo; al año siguiente consiente, con el título de «Príncipe-Presidente», hacer su «entrada» en Hsin-King, para ser pronto coronado emperador con el nombre ahora de Kang-Te y... la guerra de «liberación» llega con los rusos en potencia militar de primera fila; Pou-Yi es hecho prisionero, vuelve a Tokyo después del «armisticio» y más tarde, por haber acusado a los japoneses de criminales de guerra, éstos lo condenan a muerte, pero deciden embarcarlo para China entregándolo a Mao Tsé-Toung, para que hiciera «justicia».

Pero Mao, tan previsor como astuto, conviene, acerca del destino de Pou-Yi, en hacer de él un «autocrítico» en los siguientes términos:

«Yo he hecho mucho mal a mi pueblo; yo soy responsable por mi mala disposición de la muerte de miles y miles de hombres; ¡qué se me juzgue!» Fue juzgado acto seguido y condenado a pena «grave», Mao Tsé-Toung lo amnistía sin dilación y desde entonces, junto con su mujer, una enfermera originaria de Hang-Tcheeu, es una de las mayores curiosidades de Pekín cultivando crisantemos y no desdeñando poner sus recuerdos de familia al servicio de la «causa» comunista.

Siempre amparado por Mao, que daba rienda suelta a su megalomanía en doble juego con la «noble» persona del ex emperador en cuanto a demostrar reflejismos de tolerancia y «democracia» comunista, Pou-Yi, uniformado con mono azul que más bien ridiculiza en vez de «distinguir» a su persona, ocupa puesto privilegiado en el muy «serio» Comité Gubernamental de Estudios Históricos, presidido a la sazón por Chaoü-Lai, y a la vez su tío es «rehabilitado» al encargarle ser consejero hípico de la Armada, con participación, al mismo tiempo, en la Comisión encargada de estudiar el problema de las minorías nacionales, y a renglón seguido, el hermano más joven de Pou-Yi, residente en el Japón junto con su mujer, japonesa, y dos hermanas del ex emperador, vuelve a Pekín, siempre con la venia de Mao.

En fin; por obra y gracia maoísta-marxista-stalinista, Pou-Yi y sus familiares, como tantos otros, es reivindicado por el comunismo Mao-chino, y así el heredero y a la vez representante de una dinastía totalmente retrógrada e imperialista cien por cien y que durante 20 siglos había reinado en el país oprimiendo a las clases humildes y laboriosas y amparando a las clases «nobles» y privilegiadas, después de haberle «lavado» el cerebro de las impurezas imperiales y dinásticas, pasa a ser, a las «buenas» o a las «malas», uno de los principales sostenedores de Mao Tsé-Toung, a quien Pou-Yi «admiraba» tanto, de «verdad» o de «mentirijillas», que el propio ex emperador había caligrafiado y firmado de su puño y letra, una «declaración» según la cual manifestaba «públicamente» su gran reconocimiento a Mao «por haberle permitido jugar un nuevo papel de personaje al servicio del pueblo chino».

Por lo expuesto en cuanto al desarrollo de los acontecimientos, andanzas y tribulaciones de Pou-Yi, su claudicación servil al nuevo régimen comunista totalitario y el proceder de Angel de la Guarda de Mao, se denota claramente que la China no estaba, ¡ni está!, unida, como el «apóstol» del comunismo chino afirmaba y afirma sin cesar, y de todo lo cual se desprende acerca de Pou-Yi, que éste prefirió dejarse «lavar» el cerebro antes de que su emperadora cabeza fuera separada del pescuezo por la «justicia social» comunista.

Terminando: Ese personaje que obedecía al nombre de Pou-Yi, es el que fue conducido a su última morada el pasado año con «honores nacionales». En lo que me concierne termino con las palabras que encabezan este esbozo histórico Pou-Yi-Mao Tsé-Toung comunista totalitario: *¡Otra mascarada más Chino-Mao-comunista!*

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

6 JUIN 1968
NUMERO 508
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Une bonne leçon

« Il aura fallu 10 jours aux dirigeants syndicaux pour convaincre les travailleurs qu'il faut savoir finir une grève. » Cette déclaration faite à Paris-Inter dans la matinée du 6 juin, situe très exactement le rôle joué par les centrales « représentatives » à la suite de la vague de fond qui a paralysé la production dans le pays.

C'est vrai que les grévistes, dans leur ensemble, n'étaient pas décidés à abandonner la lutte sans obtenir l'application de leurs droits les plus élémentaires : « Garantie de l'emploi, retour aux 40 heures, retraites décentes, liberté syndicale, etc... » Or, nous sommes forcés de constater que les « negociations » ont été nulles dans ce domaine. Nous ne sommes pas certains que dans six mois le chômage ne soit pas plus aigu que par le passé; dans le cadre de la réduction de la durée du travail, même les secteurs privilégiés comme les P. T. T., ont à peine obtenu : « Pas de durée de travail supérieure à 44 heures. » Cela ne répond pas aux exigeances du moment et les postiers, de qui dépend actuellement le bon déroulement des élections, auraient pu obtenir des avantages plus concrets, surtout pour ce qui concerne les retraites.

Mais voilà, il faut savoir finir une grève; tout particulièrement à l'heure actuelle où les partis de gauche s'apprêtent à nous « doter » d'un gouvernement populaire et d'union démocratique.

Le parti communiste, par la voix de W. Rochet, est prêt à prendre sa place dans un tel gouvernement, et... propose non seulement la nationalisation des grandes banques mais aussi celle des grandes entreprises industrielles.

Nous avons là l'explication à l'opposition faite par le parti communiste et la C. G. T. contre toute idée d'auto-gestion. La gestion ouvrière ne peut en aucun cas convenir à ceux qui ne visent que la prise du pouvoir; mais de la même façon la classe ouvrière ne peut accorder aucune confiance à ceux qui, avides de pouvoir, n'hésitent pas à multiplier les manœuvres et la calomnie contre les travailleurs qui, conscients de la situation actuelle, ont préconisé l'abolition du capitalisme et la gestion à la base.

Les plus frappés par la calomnie ont été, sans aucun doute, les anarchistes et c'est là une bonne leçon pour tous ceux qui, tout en se réclamant de l'idéologie de Bakounine, prétendaient qu'il fallait militer dans les centrales réformistes pour y introduire nos idées, notre sens des responsabilités et notre amour de la liberté.

Ceux qui avaient accepté de défiler le 1er Mai avec la C. G. T. sans hisser le drapeau noir de la révolte, méditeront les paroles de W. Rochet qui déclara dernièrement que : « Face aux « gauchistes » qui voudraient fourvoyer le mouvement populaire en le jetant dans l'aventure et qui tentent de ressusciter les vieilles idées anarchistes, nous avons dit et nous disons : ce n'est pas à l'enseigne de l'anarchie et de la provocation que le mouvement ouvrier et démocratique triomphera en France...

...Le drapeau des luttes de la classe ouvrière, dans le monde moderne ce n'est pas le drapeau noir défraichi de l'anarchie...»

Mais il faut être justes et souligner qu'à la base du P. C. et de la C. G. T. on ne suit pas toujours les bonzes et quand on parle de provocateurs on cite l'exemple d'individus circulant en D. S. et se réclamant du C. D. R. gaulliste.

Espérons que cette base, elle aussi, comprendra et que cette bonne leçon lui sera profitable.

Quant à la C. N. T., elle continuera sa tâche sans tenir compte des promesses qui peuvent être faites aux travailleurs à la veille des élections; persuadée que le bien-être, l'ordre et la paix ne peuvent reposer ni sur le mensonge, ni sur la répression, ni sur l'exploitation de l'homme par l'homme.

C. N. T. A. I. T.

LE CAMPING GERMINAL DE MONTARGIS

La qualité essentielle du camping organisé par le Comité Germinal se trouve réalisée dans le bâtiment en « dur » construit par la participation de tous les membres.

Ce bâtiment occupe une surface de 140 mètres carrés, avec rez-de-chaussée et étage. Le rez-de-chaussée sera affecté aux différents services (cuisine, restaurant, salle de réunion par mauvais temps. L'étage offrira un dortoir pour des camarades âgés qui seraient dépourvus de matériel, quoique dans l'obligation d'apporter leur litterie de camping.

Cette vaste commodité assure le camping d'un bien-être, de facilités qui, nous l'espérons, seront appréciées par tous nos camarades.

Avec la pêche, la baignade en rivière, les jeux les plus divers entre nous, les excursions à pied ou en cars, les périodes culturelles au cours desquelles toutes les tendances libertaires pourront mieux s'interpénétrer et se comprendre, nous croyons avoir réalisé un lieu idéal pour passer nos loisirs dans une effervescence fraternelle.

Le comité d'organisation invite donc les uns et les autres à venir vivre en cette commune libertaire à laquelle chacun fera son apport pour en emporter des souvenirs qui fortifieront ses qualités personnelles et l'inciteront à persévérer dans le combat pour l'égalité économique et sociale.

Le Comité attend de tous des suggestions, et répondra à toutes les questions qui lui seront posées. Lui écrire au journal.

Nous invitons toute la presse libertaire de tous pays à insérer nos communiqués. — *Le Comité Germinal.*

N'oubliez pas que le camping sera ouvert du 1er juillet au 30 août.

Donc, à bientôt...

La révolution de 68

« La révolution de 68 », c'est ainsi sans doute que les historiens futurs et les générations à venir qualifieront ce formidable bouleversement dont nous sommes à la fois les témoins et les acteurs.

Cette révolution, à quoi ressemble-t-elle ?

Certains pensent à la Commune, d'autres la révolution russe de 1917.

En fait, de telles comparaisons ne sont pas valables, tout au moins sous le rapport des conditions dans lesquelles notre révolution a éclaté et s'est développée.

Il faut constater d'abord que, contrairement aux révolutions de 71 et de 17, la nôtre n'est pas née d'une guerre perdue. Elle est apparue dans une région du monde où la paix internationale règne depuis vingt deux ans.

C'est là, sans doute, la raison pour laquelle nous n'avons pas vu la masse des enfants du peuple retenue sous ses drapeaux par l'ancien régime, rallier avec armes et bagages le mouvement révolutionnaire et lui donner ainsi la force de frappe dont il manque.

Ensuite, la France de 1968 n'a plus rien de commun avec celle de 1871 et elle ne ressemble pas non plus à la Russie de 1917. Elle est un pays industriel développé tendant à devenir une « société de consommation » selon le modèle américain. C'est dire qu'elle a passé depuis longtemps le seuil d'un monde où, dans l'ensemble, la famine et la misère n'existent pas. Un grand nombre de travailleurs possède où peut acquérir aujourd'hui des biens de consommation qui, pour deux milliards d'hommes, représentent un luxe inouï.

De plus, bien que vaincues, la France de 1871 et la Russie de 1917, étaient de grandes puissances, jouissant d'une très grande autonomie dans la conduite de leur politique étrangère, dans leur politique intérieure, dans leur vie économique et sociale. Cette liberté de mouvement n'était pas sans rapport, d'ailleurs avec les dimensions géographiques et démographiques des pays considérés. En effet, la France de 1871, avec ses moyens de communication et de transport infiniment moins nombreux et perfectionnés qu'aujourd'hui, était un pays beaucoup plus vaste que celle de 1968. En outre, par rapport aux autres pays d'Europe, la France de la Commune était encore un pays très peuplé.

Il n'en reste pas moins qu'il existe un point de comparaison entre notre révolution et celles de 71 et de 17, un seul mot : le socialisme. Encore convient-il de préciser que le socialisme n'était qu'en puissance dans la Commune, dans les conseils de laquelle, les jacobins, partisans de la propriété privée des moyens de production et d'échange, étaient très influents.

Ceci posé, si l'on observe plus particulièrement maintenant la façon dont s'est déroulée notre révolution, ce cours lent, caractérisé par des « journées » chaudes séparées par des périodes plus ou moins longues de pause, on ne peut s'empêcher de songer à 1789. D'ailleurs, n'avons-nous pas, nous aussi, une monarchie à abattre avant de nous attaquer à la construction de l'ordre social nouveau ? Ne voyons-nous pas s'agiter la faune des politiciens de gauche et des bureaucrates syndicaux, ne la voyons-nous pas tenter de capter le mouvement révolutionnaire, de le domestiquer et de l'orienter vers des reformes de surface qui leur permettraient de prendre la place de la clique déchue ? Les sans-culotte de 1789 ont connu des difficultés du même ordre avec les aristocrates, nobles ou grands bourgeois, les La Fayette, les Mirabeau, les Barnave, qui étaient sans doute les progressistes de l'ancien régime, mais qui devinrent très vite les réactionnaires du nouveau. En définitive, la comparaison avec lè 89 porte assez loin si l'on prend soin de transposer en termes de notre temps les idées et les faits de cette époque. Les sans-culotte se battaient pour la liberté abstraite définie par la Déclaration des Droits de l'Homme. Les enragés que nous sommes se battent pour la liberté réelle, autrement dit, pour le socialisme véritable. Les sans-culotte voulaient détruire les survivances du système seigneurial. Nous autres, enragés, nous voulons pulvériser un système capitaliste qui semble encore puissant. Les sans-culotte voulaient mettre une autre tête sur le corps de l'Etat, le neutraliser en donnant la prépondérance aux « représentants du peuple ». Nous, nous voulons détruire l'Etat, le premier et le plus puissant des patrons dans notre société, pour instaurer la gestion directe par les travailleurs dans la vie économique et sociale.

A supposer que la comparaison ainsi faite entre 68 et 89 soit valable, il y aurait lieu de nous demander où nous en sommes, à quel point en est arrivé le cours de notre révolution. Ici, une constatation s'impose : nous ne sommes pas encore bien loin de notre point de départ. Et il définit parfaitement cette situation ce mot d'ordre de nos dernières manifestations : « ce n'est qu'un début, continuons le combat ». Nous n'avons pas encore pris la Bastille de notre temps, je veux dire la Bourse, nous n'avons pas encore détruit ce monument ni, par conséquent, l'affreux symbole qu'il représente.

Il est presque toujours dangereux de pousser trop loin les parallèles historiques. Sommes-nous obligés, nous, les enragés, de passer par les mêmes chemins que nos devanciers, les sans-culotte ? Pourquoi devrions-nous attendre que tous les sauveurs actuellement disponibles, depuis ceux qui nous traitent de « provocateurs » jusqu'à ceux qui collent à notre révolution pour y jouer demain le rôle des Girondins, pourquoi donc devrions-nous attendre qu'ils aient fait la preuve de leur immoralité, de leur fourberie ou de leur étroitesse d'esprit ? Ne serait-il pas plus simple de prendre les devants et de passer sans transition de 89 à 93 ? Autrement dit, ne vaudrait-il pas mieux déclarer nettement, d'une seule voix, que non seulement nous ne voulons plus du gouvernement gaulliste, que non seulement nous ne voulons plus de la Ve République, mais encore que nous n'accepterons pas un gouvernement de gauche. Que nous ne reconnaissons que le pouvoir direct des travailleurs, organisé dans leurs usines, dans leurs villages, dans leurs facultés et dans leurs lycées ?

Je sais bien qu'il ne suffit pas de dire « nous voulons » ou «nous ne voulons pas » pour que tout se passe conformément à nos désirs. Je sais bien que le pouvoir direct des travailleurs ne s'instaurera que si les travailleurs eux-mêmes le créent et s'appliquent à le faire fonctionner. Mais je constate que, grâce à l'action directe dans la rue, la « dizaine d'enragés » s'est transformée en trois semaines en plusieurs dizaines de milliers.

JEAN TARQUI

(A suivre.)

Les nouveaux étudiants

C'était il y a environ une dizaine d'années et je déambulais sur le boulevard Saint-Michel. Un étudiant, me tendant une brochure comme il en parait tant de ce genre, m'aborda en me lançant à brûle-pourpoint :

« — Monsieur, je suppose que vous n'avez rien contre les étudiants ?

— Si, lui répondis-je alors à son grand étonnement, si, j'ai beaucoup de choses à leur reprocher.

— Ah ! et quoi donc ?

— Je ne vais pas vous faire un long discours, mais tout peut se résumer à ceci : En tant qu'étudiant, vous remettez en cause la société et vous vous comportez volontiers en anarchistes. Mais une fois arrivés, c'est-à-dire nantis de vos diplômes et de vos situations, vous redevenez ce que au fond vous n'avez jamais cessé d'être, c'est-à-dire des bourgeois de la pire espèce, juges, notaires, hauts fonctionnaires et même parfois, cela s'est vu, préfet de police. Alors ?

— C'est vrai, c'est bien ainsi que cela se passe, mais le moyen de faire autrement ?

Eh oui ! c'est là le hic, le moyen de faire autrement, quand on naît dans la bourgeoisie, qu'on est élevé avec des œillères, et qu'il ne faut pas faire de peine à la famille !

En sera-t-il toujours ainsi ? Sans doute, tant que le recrutement de la gent estudiantine ne s'élargira pas, tant que les familles ouvrières et paysannes ne se débarrasseront pas des complexes capitalistes actuels qui peuvent se résumer ainsi : Travailler et gagner de l'argent le plus tôt possible, afin de contribuer à l'entretien et au bien-être de la maisonnée.

Eux aussi, si on leur posait la question, ne manqueraient pas de répondre : Le moyen de faire autrement ?

Ce moyen, actuellement, existe-t-il ? A cette question si simple d'apparence, on est obligé de répondre : non ! Car l'enseignement est encore réservé à une seule catégorie de citoyens, les nantis.

J'entends ici les protestations des uns et des autres, abusés par les déclarations ministérielles et par les soi-disantes observations découlant de la publication de statistiques. Celles-ci, en effet, permettent de constater une nette amélioration, selon une formule consacrée, du recrutement des étudiants dans la classe ouvrière. En pourcentage, le chiffre aurait doublé : de 1 %, il est actuellement de 2 %. Quelque chose qui double, au premier abord, c'est impressionant ! Mais si l'on y réfléchit, qu'est-ce que 2 étudiants, fils de paysan ou d'ouvrier à côté de 98 autres issus directement des génitoires réactionnaires appartenant aux membres de la haute, moyenne et petite bourgoisie ? Et encore, il y a gros à parier que ces deux rejetons de prolétaires, une fois arrivés, n'aient d'autre ambition que de rejoindre le gros du peloton, c'est-à-dire de s'intégrer allègrement dans le système.

Voilà, en gros, ce que l'on pouvait écrire sur la question il y a une dizaine d'années, et ce qui était vrai encore il y a seulement quelques mois.

Cela l'est-il encore, après l'explosion de ces derniers jours ?

Il est permis d'en douter, si l'on considère que la solidarité ouvrière commence à se manifester. Oh ! bien timidement cependant, car le Parti Communiste, selon son habituelle réaction contre tout ce qui échappe à son contrôle, n'a pas manqué de marquer son opposition aux « enragés » en les affublant de plusieurs vocables en « iste » dont sa phraséologie se montre prolixe. Mais voilà que ces troublions plus ou moins anarchistes, trostskystes ou déviationistes se retrouvent des milliers à contester l'ordre établi ! Diable, est-ce que nous allons être débordés à gauche, se sont alors demandés les derniers adorateurs de Staline, qui tiennent encore en main la destinée du Parti Communiste français ?

Et de renverser la vapeur, et de réclamer la réouverture des facultés, la libération des accusés, le départ des flics...

Notons, en passant, que ces flics sont syndiqués partie à F. O. et partie à la C. G. T., ce qui est, on l'avouera un comble !

Et de conseiller aux Jeunesses Communistes de joindre et de diriger, si possible, le mouvement. Et de faire intervenir Aragon, le grand poète, le grand applaudisseur des procès de Moscou et des persécutions staliniennes !

Lequel, entre parenthèse, s'est fait quelque peu malmener, en paroles d'ailleurs, et qui s'en est tiré en promettant de faire une double page objective dans « Lettres Françaises ». Mais laisons là la polèmique. Il est hors de doute, maintenant, que la révolte des étudiants, issue en partie d'un petit groupe d'anarchistes (sans qu'ils en aient peut-être pleinement conscience) s'est propagée rapidement jusqu'a englober la presque totalité des étudiants de Paris. Tous, évidemment ne sont pas descendus dans la rue, mais presque tous sont de cœur avec les vingt ou trente mille constructeurs de barricades. Et tout de suite, une comparaison vient à l'esprit, en se référant aux barricades d'autrefois.

Qui les édifiait, jadis, ces barricades, en 1830, 1848, 1871, sinon les ouvriers, les prolétaires ? Aujourd'hui, ce sont les étudiants, des jeunes non encore marqués par la misère et l'esclavage, mais inquiets, préoccupés de ce que l'on veut faire d'eux, de ce qu'on leur prépare, de ce qui est ! Pas assez d'écoles, d'amphithéâtres, de professeurs, de locaux, d'habitations et, pour demain, peu de débouchés, pas de perspective d'un avenir autre que celui de robots de luxe !

Et cette Université sclérosée, aux mains de mandarins fermés à l'évolution du monde, dominée elle-même par la chape de plomb d'un pouvoir personnellement orienté vers une sorte d'auto-satisfaction ridicule qu'il prend pour le comble de la grandeur et de la sérénité. Avec cela, grand dispensateur d'impôts, de paternalisme méprisant et d'aide aux pauvres trusts dont les membres risquent de venir se faire inscrire au chômage !

Ledit pouvoir, comme tout pouvoir qui se respecte, n'a trouvé d'autre réponse que la violence. Cette violence que la Télé et une certaine presse ont prétendu être l'apanage des « enragés ». A qui, finalement, au vu et su de la population parisienne a directement découlé de l'attitude de la police, pompeusement dénommée et ce n'est pas nouveau, « forces de l'ordre ». Il s'agit, bien entendu, de cet ordre bourgeois et réactionnaire que les jeunesses de tous les pays tendent à vomir depuis quelques années. Le fait que ce comportement des étudiants affecte des pays aux structures fort différentes, tout au moins en apparence, trouble assez les thuriféraires des institutions dites libérales qui sont celles, entre autres, des nations de l'Ouest européen. Et l'on entend dire couramment ceci, tantôt de la part des ouvriers, tantôt de la part des petits borgeois commerçants ou fonctionnaires : « Mais que veulent-ils donc, ces nantis ? que diraient-ils s'ils étaient obligés d'aller travailler à l'usine ? » Raisonnement plein de bon sens, n'est-ce pas ? Oui, plein de bon sens, mais en apparence seulement, car des usines il n'y en a pas pour tout le monde, et le fait est là, les travailleurs ordinaires de ces usines en sont à se demander s'ils travailleront demain !

Et puis, qu'on le veuille ou non, la société actuelle, comme celle de demain, a besoin de techniciens, sinon de technocrates, autant que d'ouvriers et de manœuvres. Et ces techniciens, où les former, sinon dans l'université.

Et que l'on ne vienne pas dire que si l'on a besoin de techniciens, on n'a pas besoin de littérateurs et de poètes ! On a besoin d'un tout harmonieux, de producteurs, d'organisateurs, mais aussi de musiciens, de romanciers, d'essayistes et de ce que l'on nomme aujourd'hui des sociologues. Sans cela la vie serait bien terne, bien monotone, et l'on voit où le mépris des intellectuels a conduit les dirigeants des prétendus pays socialistes de l'Est de l'Europe (1).

Etant entendu, entre parenthèse, que l'une quelconque de ces diverses occupations ne puisse donner lieu à aucun privilège, ce qui revient à dire que l'égalité économique, seule, pourra établir le véritable socialisme dans tous les pays.

Tout ce qui précède a été écrit avant la manifestation d'hier lundi, manifestation monstre à laquelle ont participé les syndicats C. G. T., F. O. et C. F. D. T.

C'est sans doute un signe des temps, cette participation ouvrière à la révolte des étudiants. Mais que ceux-ci, surtout, ne se laissent pas leurrer. Toute intrusion politique dans une grève ou une révolte de base, est toujours néfaste, et il y a gros à parier que les leaders des partis dits de « gauche », après leurs réticences et même leurs tentatives de sabotage du début, vont chercher à accaparer le mouvement. Et, dans un proche avenir, il ne faudra pas s'étonner de lire dans « L'Humanité » et autres « Lettres Françaises » que les instigateurs du mouvement furent des marxistes-léninistes qui luttèrent de toutes leurs forces contre les entreprises nocives des anarchistes, trostkystes et autres vipères lubriques, afin d'assurer le triomphe des revendications on ne peut plus légitimes des étudiants !

Pour terminer, un mot sur le comportement de la police. Pour certains témoins, et ils sont nombreux, ce fut une stupéfaction indignée. Il est de bon ton, en effet, d'affirmer aujourd'hui que la police n'est plus ce qu'elle était autrefois, et qu'il est impensable qu'un gouvernement puisse se comporter comme ceux d'autrefois, du temps de Charles X ou de Badinguet, pour n'en citer que deux. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, Charonne, et, au début du siècle, Fournies Carmaux, Lyon, etc.

La police, sous tous les régimes, est recrutée parmi des individus ignorants et bornés, commandés par d'autres individus un peu moins bornés, sans doute mais dévorés d'ambition et imbus de l'idée que le pouvoir ne serait pas le pouvoir si l'on ne faisait constater son existence au bon peuple mécontent. Lequel, c'est bien connu, n'est sensible qu'aux arguments frappants.

Il serait nécessaire, en outre d'examiner de près le rôle de la presse durant le déroulement des événements. Mais cela s'avère long et fera l'objet d'un autre article. Pour l'instant, je me bornerai à déclarer que seuls « Combat » et « Le Monde » se sont montrés véritablement objectifs, et que la Télé et la Radio ont été véritablement odieux et ridicules.

BLANQUET

(1) Je m'aperçois à temps d'un important oubli. Les médecins, les chirurgiens et tout le personnel hospitalier, lesquels, est-il besoin de le souligner, ont un rôle de premier plan dans la société actuelle, ainsi que dans celle qui va suivre, si tant est que la révolution en cours réussisse.

LE PREMIER MAI A PARIS
ET LES LENDEMAINS QUI DECHANTENT

Les dirigeants de la C. G. T. et du Parti communiste, qui assistaient béatement du haut de leur tribune au défilé de leurs troupes disciplinés, comme des généraux à la parade, sont mécontents que des minorités révolutionnaires aient eu la prétention de vouloir troubler par leur présence, le caractère religieux de « leur » défilé autorisé.

Le service d'ordre C. G. T. - P. C. était chargé de canaliser la manifestation pour donner aux « autorités » le visage bon-enfant d'une classe ouvrière contente de son sort, et aussi sans doute, pour permettre à ces messieurs de la police de célébrer eux aussi, la « Fête du Travail » en faisant la chasse au muguet.

Ce service d'ordre donc, à l'image de son collègue en pèlerines fut pris d'une légitime colère à la vue des drapeaux noir et rouge et des pancartes aux inscriptions révolutionnaires.

Pourquoi cette hargne alors que dans le défilé on pouvait entendre les cris de « Liberté syndicale » ! ou bien « Unité » ? Parce que ceux-là n'ont jamais cru ou ne croient plus que ceux qui moururent à Chicago en 1886, sont morts pour permettre à une catégorie de politiciens de parader devant une masse ouvrière qu'ils ont orientée sur une voie de garage, la voie du renoncement à la lutte pour l'obtention de ses droits légitimes.

Le 1er Mai n'a jamais été la « Fête du Travail », elle est et doit rester une journée de manifestations revendicatives internationales, une journée d'expression révolutionnaire en souvenir des martyrs qui payèrent de leur vie leur attachement à la libération de la classe ouvrière.

Fischer, Parsons et Engels réclamaient en 1886 la réduction de la journée de travail à 8 heures. Le 2 mai 1968 l'Assemblée Nationale Française a adopté le principe des quatre semaines de congés payés.

Peut-on croire qu'en 82 ans, il y ait eu une grande amélioration dans la condition de vie des travailleurs. Oui, bien sûr, mais la plupart de ces améliorations furent obtenues en 1936 par la grève générale et l'occupation des lieux de travail.

Aussi, messieurs les tribuns, nous sommes conscients de notre régression économique et prétendons poursuivre notre émancipation sans compromission et sans reniement.

Le 1er Mai 1968 eut un peu partout, dans le monde, un parfum révolutionnaire, nous vous laissons celui du muguet.

XVIIe UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1er étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

C. N. T. A. I. T.
CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Du dialogue à l'autogestion...

Ni les puissantes manifestations des étudiants, ni les millions de travailleurs en grève, ni les impératifs qui ont provoqué la psychose révolutionnaire actuelle, rien n'a éclairé les dirigeants des centrales « représentatives », sur les véritables aspirations du peuple.

Ils continuent à dialoguer sur des augmentations de salaire variant selon les entreprises et dans le respect de la sacro-sainte hiérarchie. Quant à la diminution de la durée du travail, tout ce qu'ils ont « arraché », reste nettement insuffisant.

Comment peut-on admettre un dialogue en dehors de la garantie absolue de l'emploi, par la réduction permanente du temps de travail en fonction du progrès technique ? De plus, ce progrès technique doit permettre l'élévation du pouvoir d'achat, à commencer par les classes les plus défavorisées.

C'est donc en dehors de ces « élus » syndicaux (ils ne peuvent parler qu'au nom de 14 % de la population active) que les travailleurs doivent continuer avec les étudiants, le combat contre les structures sclérosées de la société capitaliste.

Il faudra se battre pour obtenir une véritable gestion ouvrière dans tous les services sociaux, en commençant par la Sécurité Sociale et les Caisses de Retraite.

« Le problème qui se pose est de ne pas demeurer sur les premiers succès, c'est de marcher de l'avant, de prendre des mesures pour empêcher les capitalistes de nuire. » — (B. Frachon Juin 1955.)

Les temps ont bien changé, ou bien ce sont les hommes qui changent mais nous avons encore Sud-Aviation de Nantes qui donne l'exemple à suivre en préconisant la reprise du travail sur la base de la *gestion ouvrière*.

La Confédération Nationale du Travail salue cette heureuse initiative qui porte à la pratique ce que certains ont refusé comme étant des « formules creuses ». Elle considère que ce moyen est le plus rapide et le plus efficace dans la lutte des travailleurs qui aspirent à la satisfaction des besoins de toute la population.

Comme l'a dit Barjonet : « En ne répondant pas à cette aspiration profonde des travailleurs et des étudiants qu'elles n'ont pas su ou pas voulu comprendre, les grandes formations syndicales et politiques se réclamant de la classe ouvrière et de la gauche portent une lourde responsabilité historique. »

Mais la classe ouvrière, qui n'a pas attendu les consignes de ces centrales et les partis pour décréter la grève générale et illimitée, saura, au même titre, continuer le combat et balayer en cours de route tous ceux qui freinent son action et retardent son émancipation.

Face au dialogue paralysant et inefficace, exigeons une forme rationnelle de société dans laquelle les techniques et le matériel moderne seront utilisés pour réduire au minimum l'effort des ouvriers et qui permettra une répartition plus équitable des biens de consommation afin d'atteindre au plutôt le stade de l'égalité économique.

Vive l'autogestion !

(Reproduction d'un tract diffusé dans la région parisienne.)

COMMUNIQUE

Les J. S. R. de l'U. L. de Marseille réorganisent la bibliothèque de l'U.L. pour en faire une grande bibliothèque sociale libertaire.

A ce sujet nous recherchons tout particulièrement en un ou plusieurs exemplaires, les ouvrages de base indispensables.

Œuvres de Bakounine, Kropotkine, Proudhon, Grave, Reclus, Besnard et tous les penseurs, écrivains, sociologues, philosophes et publicistes, anarchistes et syndicalistes.

Les camarades et amis qui voudront bien nous céder ou nous vendre ces ouvrages sont priés d'écrire à Pierre Comte, CNT, salle 3 B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

Les camarades de la région peuvent le rencontrer, même adresse le samedi de 18 à 20 h ou sur rendez-vous. Les frais d'envois seront à notre charge.

Tout le monde comprendra le caractère indispensable de ce travail et nous souhaitons très vivement que cet appel ne reste pas vain. D'avance merci.

VOCES AMIGAS

UN viernes parisino, no uno de tantos. La noche, traicionada por las luces según costumbre, era desapacible por temperaturas humanas. El barrio hervía y por sus aledaños andaba el paseante. La lectura noctámbula place en el silencio confortable del hogar, pero la vista se cansa de abusos y esta noche hay que oir para un abandono de las lecturas.

Rutinariamente, los pasos se encaminan hacia la «Mutualité». ¿Hacia dónde, si no a ella, ignorando ya otra audiencia? Entramos y un amigo, Muñoz Congost, está perorando, haciéndolo ante un auditorio de 600 atentos. El recién acudido hace el 601.

Cree el compañero en tribuna que realizaremos la revolución del hombre para el hombre. Justo. No hay que desmedularse para el líder, el superbruto. Con espíritu práctico, sin empirismo. La nueva generación mundial alienta, los aires son de fronda, los clanes esterilizan y no serán tolerados. Lo aconsejable, la solidaridad fecunda para un gaje de sociedad libertaria. El tiempo del privilegio ha caducado, pero cuidado con los agentes de desvío. Cada compañero debe reivindicar el puesto que le corresponde en esta prueba de superación humana. La sociedad, en crisis, no puede exigir que la juventud corra a su ayuda. Los rancios preceptos de compasión, caridad y patriotismo no cautivan a las generaciones presentes, y si ayer lo fueron todo hoy no son nada; como el conformismo y la rutina. El hombre moderno no abdica de su amor por la sociedad libre. El acratismo es, esencialmente, inconformista, y en su polémica razonada, filosófica, nunca ha encontrado contradictor convincente. Se ha visto en España, ante las realizaciones colectivistas y los municipios libertarios. Improvisamos la sociedad nueva por intuición del futuro, y nos sentimos bien sin dueños ni guardias civiles. Por la cohesión reaccionaria internacional fuimos vencidos, pero nuestra verdad revolucionaria está latente, confirmando la célebre frase de Bovio. Y es que la vida es adelanto, programa sin límite. Toda conquista del momento contribuye a abrir más el horizonte, y enriquece la experiencia de los pueblos, fortalecidos por las individualidades que los componen. Federaciones, sindicatos, con hombres conscientes rechazando conductores. El estatismo en todas sus variedades fracasa siempre a la hora de las aplicaciones solventes, y así ha pasado su época, y así se ofrece limpida la igualdad social íntegra. Conforme, amigo Muñoz.

Joyeux. Es una contradicción de energía máxima en un cuerpo mínimo. Acepta, Joyeux, que el hombre propone y los acontecimientos disponen. Esta noche de propaganda estaba propuesta desde hace un mes con motivos establecidos, y el tema de la calle hoy es otro. Los días son llenos, exuberantes. La supuesta utopía ha sufrido un rudo golpe, y el folklore político, en razón a lo que ocurre: el salto futurista. La universidad ha despertado al trabajo, sacudiendo a ambas rutinas burocráticas hechas por y para el conformismo. Ya no rigen clases en la cultura y en la producción. La sociedad nueva, libertaria, no está lejos como suponían los inválidos de la política. Preservemos la opinión pública, asociémosla a la eclosión libertaria presente. La lucha moderna conduce al intelectualismo y al proletariado hacia nuestro camino. Seamos ahora celosos de la independencia del movimiento público suscitado. La sociedad deviene colectivista por imperativo de un progreso que nada detendrá. Tú y yo no podemos quedar en espectadores. O se es actor, o se es víctima. Joyeux, todos los presentes convenimos en ello.

Se nos aparece Federica, la Montseny por nombre — montañero — de familia. Pero como Muñoz, se afrancesa. Molière venciendo a Cervantes. Hay climas — coincide ella — que recuerdan el nuestro de hace 32 años. O Europa tomando conciencia como la tomara, con anticipación, España.

La pugna reivindicadora siempre ha registrado anarquía por delante. Anarchassis Clootz en punta. Hay todo un catálogo de revueltas históricas, pero la anarquista no envejece como las otras. Se renueva como el sol de cada día. Las generaciones conformistas ponen en atraso los avances y los anarquistas deben volver a la carga, como ahora en Alemania, Polonia, Checoeslovaquia, Italia, España, etc. Los «anar» se perciben en todas las sacudidas sociales, no faltando a la cita en la Commune, en el nihilismo, en San Petersburgo, en Petrogrado - Kronstadt - Ukrania, en Atarazanas - Simancas - Cuartel de la Montaña; y ahora con los universitarios en Europa, sin faltar en las universidades de España. Recordamos a Práxedes G. Guerrero, a los Magón y otros mejicanos de importancia. «Morir de pie antes que vivir de rodillas» dijo el primero, voz sublime que plagió una mendiga mental del comunismo. La Revolución española habría implantado el bienestar y la concordia de no haber intervenido la solidaridad reaccionaria. Italia de 1922 fue un intento formal con la ocupación de las fábricas, pero el fascismo logró desvincularlo. Allí estuvo el acratismo y, derrotado en Roma, se enfrentó nuevamente con Mussolini en España. La Revolución española socializó, dejando en ridículo a las estúpidas nacionalizaciones. La juventud de hoy nos comprende y toma el relevo, siendo, la suerte del mundo, que él mismo es una cantera de inquietos. El Estado está en situación decrépita y su suerte — si es que le queda — está en el socialismo y en el comunismo gubernamentales, o dictatoriales. La conducta del P. C. español fue gregaria de la U. R. S. S. y todos los P. C. dependen de un poder superior. Consignas, mandatos, y no necesidades de pueblo. Esperemos de la integridad, de la juventud humana. La universidad alumbra más de lo que sus explotadores piensan. Estamos esperanzados, y nosotros, por ahí tirados, más que nadie, porque más que nadie necesitamos esperanza. No nos arrepentimos de formar en los rangos obreros, de no saber encerrarnos en capillas estrechas o amplias. Somos libres por impulsos de la sangre y por filosofía. Con los jóvenes, con el pueblo hacia la conquista del derecho, de la libertad y la justicia, mediante el esfuerzo final. Con los jóvenes siempre, y con el pueblo, que nunca hemos abandonado y que en nosotros piensa. Y que como nosotros siente, compañera Federica, como en las circunstancias más álgidas ha demostrado.

Lapeyre (Aristides) es una vieja conocencia bordelesa. De Capucins a Maubert. Su melena se va y su verbo queda, elegante y convincente. La palabra, según en quien asemeja música, en otros, estruendo. Aristides cree que hemos de ser esencialmente irrespetuosos. Los demás lo son con respecto a nosotros, dando por desaparecida la anarquía desde 1914. Si bien el motivo de la misma permanece: la explotación del hombre por el hombre. Esclavos nunca, ni modernizados. El hombre libre, desprendido del Estado, de acuerdo con Bakunin. «Propietario» y «servidor» son términos anticuados, pero la concepción es vigente. El nombre no hace la cosa, el hecho sí. El anarquismo lo señala y los estamentos ajenos se acomodan a la rutina, quedando aquél más necesario que nunca. Y ahora anarquismo es juventud puesto que el anarquismo reaparece en ésta, se está viendo. La escuela estatal enseña obediencias, leyes y religiones y los educandos rechazan argollas y dioses. Pablo Robin opuso la escuela integral a la oficial y a la escolástica, dando impulso al racionalismo. Sebastián Faure lo secundó y Ferrer Guardia trasladó el ensayo a España y por él perdió la vida, puesto que allí la Inquisición no ha desaparecido. La sociedad reclama procreación abundante para justificar las guerras, apareciendo la tesis restrictiva de Malthus para evitarlas. Cada contradicción social tiene nuestra réplica. Marx estableció un desvío del problema y Bakunin señaló tal conservadurismo. En todas sus formas el Estado daña al individuo y la verdad está en la relación de hombre libre a hombre libre.

El marxismo produjo el comunismo autoritario mediante revolucionarios profesionales. De ello deriva la dictadura del proletariado, que eterniza la existencia de proletarios. Campos de exterminio Stalin, campos de exterminio Hitler. Una dictadura se equivale a otra. Pueblos sin libertad, pueblos infelices. El Estado impide la evolución social y todo gobierno forzosamente deviene reaccionario. La fuerza coercitiva tiene la misión de contener la anarquía. Jefes y líderes temen nuestra condición iconoclasta, irreverente, libre y objetiva. España se demostró así en 1936 y se atrajo el odio de todos los gobiernos del mundo. Pero aún vencida, la España libertaria queda en ejemplo universal, en experiencia social igualitaria y profundamente humana. Es el fin previsto de la sociedad con amos y siervos porque el pueblo ya ha comprendido que la felicidad es imposible con arrastre de cadenas y con el pensamiento y la palabra censurados. No a la ficción revolucionaria, a la mentira. La vida es un hecho real afirmativo del hombre, siendo éste capaz de comportarse sin presiones externas, legisladas y armadas. El profesor es susceptible de entenderse con el alumno y el obrero con el ingeniero por la libre asociación para el bien común. Por encima de todo prejuicio, ciudadanos libres, mirar el porvenir cara a cara. No hay más ley que la natural. ¿Las otras? Puro artificio político. Cada día las hay nuevas, las tenemos a miles, sin que la sociedad mejore. El remedio está en la anarquía.

Con tanta amenaza de guerras, miserias y opresiones «necesarias», amigo Lapeyre, la humanidad se va dando cuenta de que la salud está en la solución anarquista.

BOQUETE EN AFRICA

EL «KHAMMES»

EN Marruecos están de fiesta. Desde 1956, año en que fue declarada la independencia, no ha habido un invierno tan generoso como el que acaba de transitar por el calendario islámico. Los meses de Rajab, Shaaban, Ramadán, Shawal, Zo al Kaada y Zo Al Hoja han sido de lluvias fertilizantes y toda la campiña marroquí está verdeante en este mes de marzo — el Zo Al Hoja del calendario musulmán —. Las carreteras, bastante bien conservadas gracias a la presencia de una rudimentaria red de ferrocarriles que soporta la mayoría del tráfico pesado y, por otro lado, a una situación todavía no congestionante del tráfico automovilístico, cruzan interminables zonas verdes en las que el trigo y la cebada suben pujantes, promisores de una buena cosecha que, de no mediar alguna calamidad, podrá aliviar al país de adquirir en el exterior complementos de cereales que el año pasado costaron 277.500.000 de dirhames (el dirham está a la par, prácticamente, con el franco) y 351.500.000 hace dos años.

Este espectáculo de lujuria que brinda el campesino marroquí está complementado por el de las colinas circundantes donde la eclosión de las flores con todos los colores del espectro, simples y combinados, dan la sensación de que miles de artesanos han puesto sus alfombras recién hechas sobre la tierra para ser soleadas por el sol. Marruecos, que nos ofrece la más austera, y no por ello menos bella, de las arquitecturas árabes, la que surgiera paralelamente en España, creada por los almorávides y los almohades, logra hacernos olvidar, por unos momentos, este legado del árabe creador de antaño para embriagarnos con su tierra generosa embellecida por las lluvias y el operoso campesino.

La nota deprimente en toda esta belleza la da la vivienda del hombre que la cultiva. El campesino marroquí, el magrebino en general, desconoce el bienestar material y las ventajas más elementales del confort. Es el «khammés», el aparcero sometido a condiciones ingratas y desconocidas por el campesino europeo. Está muy lejos de compartir las condiciones del «medianero» o el «terciero» que tiene derecho a la mitad o a la tercera parte de la cosecha. El «khammés» — posiblemente derivado de «khamsa», cinco en árabe — tiene derecho a una quinta parte solamente de la cosecha que lo ha tenido uncido durante todo el año en la gleba. Porque la cosecha, en el Magreb, se ve distribuida en cinco partes: una para el propietario de la tierra, que regularmente vive en la ciudad, y sólo visita la propiedad para ver si es trabajada por el «khammés»; otra para el que abastece las semillas, que puede ser el propietario u otro comerciante cualquiera; otra para los animales, que raramente pertenecen al «khammés» y tiene que pedirlos prestados a campesinos más pudientes o al mismo propietario; otra para las herramientas, que el aparcero, totalmente desprovisto de dinero nunca logra adquirir y que, en consecuencia, debe también arrendarlas, y, por último, la suya, la que corresponde al que trabaja la tierra. Esta medida había sido introducida por los franceses, puede que basándose en alguna disposición del sultanato decadente al que sucedieron, pero no se erradica del todo a pesar de la independencia que tuviera lugar hace doce años. J. Dresch escribía en 1955: «El khammés es un pobre diablo a quien se le entregan los alimentos por anticipado, así como los vestidos, y todo ello debe ser pagado en el momento en que se hace la distribución de la cosecha sobre la era, efectuada ya la trilla. Además, algunas veces debe participar en el pago del impuesto...» («L'agriculture de l'Afrique du Nord»).

Nos hallamos frente a una versión africana del huasipungo, el pongaje americanos. El «khammés», al igual que el indio y el cholo del altiplano — y el campesino del sertón del nordeste brasileño —, vive toda su vida hipotecado al patrón quien, por todo lo anticipado en espera de que la cosecha llegue: unos kilos de trigo, unas hortalizas, poquísima carne de cordero y unas pocas prendas de vestir, arrambla con la quinta parte de la cosecha, propiedad, en teoría, del campesino, en el mismo momento de la partición, forzando al pobre «khammés» a uncirse un año más en el mismo terruño en un ciclo que se hace eterno y que también sufrirán los hijos.

Nadie se pasó la voz, creemos, del Africa a los Andes, del Sudeste asiático, la India y Ceilán a América y al Magreb pero ahí están los hechos, coincidentes en forma sorprendente: el campesino de todos los continentes — incluida Europa hasta que terminó la servidumbre — es el sér más vejado del mundo y el que sufre sus espaldas la mayor carga que sér humano arrastra. Paradoja de una sociedad inepta que paga sueldos exorbitantes a los parásitos y niega lo imprescindible al que abastece de comida al mundo.

Estas reflexiones, naturalmente, escapan al turista intrascendente que va a la caza de colorido para su Leica y de argumentos para las futuras reuniones en las que los presentes tratarán de superarse mútuamente con la narrativa de sus excursiones. Ellas, sin embargo, son suficientes para ensombrecer la jornada del viajero que recorre las regiones marroquíes.

Victor GARCIA

DESDE LA PUERTA DEL SOL

Apostillas al aire

PARECE que hay algo de mar de fondo. La marea ha llegado hasta los oídos del hombre de la calle. Se rumorea de un golpe de Estado contra Francisquito, lo que vienen a corroborar las palabras del vicepresidente del Gobierno Carrero Blanco: «Que nadie abrigue la más mínima esperanza de poder alterar, en ningún aspecto, nuestro sistema institucional, porque aunque el pueblo español no lo toleraría nunca, quedan en último extremo las fuerzas armadas, para las que siempre constituirá un timbre de honor el cumplimiento del mandato del caudillo. Soldados, marinos, aviadores, manteneos siempre unidos, formando una verdadera piña, porque el día que España os necesite, las unas necesitaréis también las otras.»

Dice bien Carrero Blanco, hablando a las fuerzas armadas. El día que España, la verdadera España, necesite de éstas, será para barrer, de un fuerte escobazo, a toda la podredumbre que la rige actualmente, y que la ha desangrado paulatinamente hasta que la dejaron sin una sola gota de líquido rojo, en detrimento del pueblo en general español, que no sé cómo aguanta tanto una depravada dictadura militar como la que está sufriendo. Y estamos por creer que no todos los militares están depravados, también hay entre ellos hombres de corazón sano, que aguantan como el pueblo este régimen despótico a regañadientes, dispuestos a ponerse del lado del pueblo el día que se vislumbre un claro.

La revolución española no murió el 39. La revolución sigue su curso evolutivo hacia su meta y no la detendrá ningún tropezón ni obstáculo por grandes que éstos sean. Conocemos la envergadura del pueblo español, y sabemos que se está hartando de aguantar tanta basura sobre sus hombres.

Ya no son 29 años de paz de cementerio que padece el pueblo español. Según se desprende de las palabras de Carrero Blanco, por los cuatro ámbitos de España se inicia una resurrección, los difuntos van levantando cabeza, milagro oportuno y maravilloso de la era nuclear.

La riada va hinchándose, lo que acusa miedo a los lagartos del conglomerado actual, que hacen exhibiciones de la potente fuerza armada, contra pequeños conatos de manifestaciones callejeras. Estamos curados de exhibiciones truculentas y de payasadas gubernamentales. Atense bien las botas, por si tienen que salir corriendo huyendo de la quema. No queremos pisar cucarachas, nos da aprensión.

Ustedes, señor Carrero Blanco y compañía, no son la verdadera España. La verdadera España está crucificada; pero ya comienza a revolverse en el madero, pronta a romper los clavos y a estallar como un cráter en erupción, enterrando con su candente lava tanta y tanta basura como existe en su suelo, cosa que no podrán evitar por muchos caifases que quieran oponerse a ello, ya que esto es el retoñar de la verdadera España, que brota con más vigor y con más savia, buscando luz, justicia y amor entre los seres humanos. España es un pueblo tenaz y valiente, al que no se pisotea así como así, por cuatro malditos cerdos bien cebados. La historia española da fe de ello.

Ustedes, señor Carrero Blanco, no han construido ninguna institución, derribaron una para vergüenza del mundo civilizado, ayudados por dos deficientes mentales: Hitler y Mussolini.

Los pueblos se desenvuelven por sus costumbres, que se transforman en normas morales y jurídicas, Ustedes, señor Carrero Blanco, gobiernan por medio del sable, a estacazo limpio, síntoma evidente de que el pueblo no está con ustedes, y su descontento crece a borbotones, y ustedes vivaquean encima de un pedestal que se aguanta en el vacío, que ya se bambolea por inestable, y se va precipitadamente hacia el abismo sin fondo, tragándose a toda la escoria que rige hoy los destinos de una España mártir y lacerada por una especie de energúmenos sin nombre.

Son ustedes fernandinos, y como Fernando VII obran. Hipócritas, canallas y verdugos del pueblo lo mismo que él. Pero acabarán también lo mismo que él, como acaba todo traidor apóstata: con el pantalón roto y mirando al cielo.

El clamoreo, la furia del pueblo va en aumento por todas partes; el pueblo ruge como un león acorralado presto para saltar la valla y apoderarse de lo suyo. El río crece por segundos. No esperen que les pille la riada y se los lleve hacia el mar. Me temo que no sepan ustedes nadar y se ahoguen. Sería una lástima, ya que simiente de ustedes es difícil de encontrar para perpetuar la especie de escarabajos peloteros.

Quieran o no, están ustedes, señores faranduleros, fracasados en toda la línea. Se aguantan en un endeble hilo que se le ven las hebras de tan estirado, cerca de romperse y hacerlo todo trizas, desembocando en la revolución tan esperada por el pueblo, para limpieza y cura de tanta llaga social como existe. La revolución no ha parado, no puede parar, va en evolución continua, abriendo brecha y siguiendo su camino, pese a tirios y troyanos.

Hay contrarrevolucionarios que se creen o aparentan ribetes de revolucionario de misa y olla, como por ejemplo el famoso come rojos crudos, Emilio Romero. En su puerco papelucho «Pueblo», se presenta él mismo como único defensor de los hijos del trabajo. Gracias a él y su periódico, el trabajador español vive en Jauja. De catorce puntos que tenía ha resolver el trabajador español, ha resuelto ya doce, según dice el gran sociólogo Romerito. Ya no le quedan más que dos puntos a resolver, y eso es pan comido. Después, ¡ah!, después. Después los patronos trabajarán para los obreros, pero ya es hora que haya un cambio en la función del trabajo. El mismo Romerín dice que cambiará el trabajo de periodista por el de limpia cloacas. Así da gusto, amigos. Obras son amores. Lo demás cuentos chinos.

A pesar de lo que diga el camandulero Romerín, el trabajador está en peores condiciones que antes del 36. Ustedes han ido desplumando al trabajador poco a poco y le han arrancando de raíz todas las mejoras que había conquistado con su solo esfuerzo. De aquellas mejoras ya no queda ni rastro. Todo se lo han tragado ustedes, *insignes* defensores del trabajador... que no trabaja. Aquí nos conocemos todos; es muy difícil el engaño. Y no nos hable, Romerito del actual sindicalismo español, porque los mismos cotizantes no lo conocemos. Cuando usted habla del sindicalismo español, se debe referir a un sindicalismo sin pies ni cabeza, parecido a un fantasma.

La única ventaja del actual obrero español es que ya hace 29 años que disfruta de la paz de cementerio, que es como se vive bien, sin mejoras económicas, morales e intelectuales que, según ustedes, son bocas indigestas para estómagos de trabajadores.

Señor Romero, deje que el pueblo queme su periódico, y quémese usted con él, que por un carcunda menos, poco perderá la humanidad.

Federico BOLERA

Opiniones

Los diferentes proce

LA LEY DE LAS MAYORIAS

Es menester evitar que la obra colectiva sea impuesta por la debilidad misma de los individuos incapaces de vivir con criterio propio. Es como si se dijera que es la longitud de la «infancia» la que impone la vida en común sin ninguna posibilidad de independencia. «Antiguamente existía una dependenca completa de los miembros de la comunidad, los unos ante los otros, ligados a la imposibilidad absoluta de vivir fuera del sostén material y moral del grupo, y han debido someterse largos periodos a la ley común, a la tradición, a las costumbres y los ritos». Para el ser humano, no primitivo, el choque de las ideas libres obra mucho más rápidamente que la fuerza de la costumbre y de la rutina.

Una colectividad no está solamente representada por la mayoría y no puede acaparar toda la potestad para resolver todos los problemas que a la sociedad entera competen. En el sistema mayoritario basta una sola voz de mayoría para instaurar de hecho la autoridad a la cual debe someterse la minoría por muy capacitada y numerosa que sea y sobre la cual, no obstante, recae su parte de responsabilidad, puesto que todo acuerdo recaído es el efecto de la llamada voluntad general. Ese mismo «derecho» de la mayoría sirve, como es natural, para elegir o seleccionar los elementos encargados de ejecutar los «acuerdos» recaídos.

MAYORIAS O MINORIAS

Entendemos que solamente pueden ser responsables los individuos de su propia obra para la cual han intervenido personalmente. Y es por esta razón cuando ya no entra en juego la ley de mayorías y minorías. Es evidente pues que la pluralidad de voces no es una prueba que valga algo para las verdades difíciles a descubrir y que es mucho más verosímil que un hombre solo las haya encontrado que no todo un pueblo, y he aquí que el mejor método para hallarlas consiste en que los individuos mismos se preocupen en buscarlas. Un hombre no puede reemplazar a otro, si no es un soldado en la obra borreguil de cuartel, porque no se puede colectivizar un juicio, una opinión o un criterio. No se pone a votación: «dos y dos son cuatro». El binomio de Newton no depende de una mayoría; existe una geometría social, que será la evidencia la que decida.

En las asambleas ébrias de su triunfo y de su poder, las minorías siendo las que *aguan la fiesta* (las que perturban), son precisamente las «súfrelo todo». «Cualquiera que sufre por la verdad casi la demuestra. He aquí el esfuerzo de las minorías, de tal suerte que bajo su anarquía hay, como si dijéramos, una lógica de *clase*, instintos comunes que les hacen las veces de disciplina, y *esta disciplina* es quizá al fin de cuentas más sólida que la de un regimiento prusiano.»

Queriendo demasiado estrictamente fundar la unidad de los espíritus, ella misma se destruye. La grandeza de un pueblo no se mide más, por el número, que la grandeza de un hombre se mide por su estatura. La única medida es la cantidad de inteligencia y de razón. Es a menudo laborioso el hallarse uno contra todos. Por lo cual es indispensable que busquemos una síntesis entre los individuos y el medio que les rodea. Los hombres pueden encontrarse para buscar juntos el conocimiento, no para hacer prevalecer la fuerza del número. Es difícil que la verdad pueda aliarse con las multitudes, pues nada es más incierto que su juicio; fenómeno social al cual no se le puede atribuir ningún valor moral, hasta el punto de que casi no hace falta disponer de un cerebro para ser comunista, ejemplo: los guardias rojos de Mao..., y nuestra obra principal ha de consistir, precisamente, en que esas multitudes dejen de ser multitudes para ser un conjunto de individualidades; tarea de larga duración que vale la pena de emprender. No abandonar la dirección del entendimiento de cada cual, es la vía más segura del bien común.

Encontrando sobre un mismo asunto razones en pro y en contra, lo más fácil es, que las dos partes suspendan el juicio. Cabe igualmente resolver las obras en sus diversas tendencias, suprimiendo el antilibertario procedimiento del voto y dejar que cada grupo ó individuo, particularmente en la propaganda, resuelva con arreglo a su modo de ver (y esto ya se ha hecho alguna vez) sin que eso quiera decir, en oposición sistemática a lo que los demás realicen conforme a lo que mejor cuadre con su propia opinión. Estas diferencias pueden, con buena voluntad, hallar su solución en una colaboración libre, dependiente o hija del sentir particular y no impuesta por ninguna autoridad, aunque se la denomine: «La voluntad general». En resumen, asociación libre y por consiguiente respeto, en justa reciprocidad, a las diferentes opiniones. Y esta labor de propaganda que convendría intensificar lo antes posible, no solo tendría su utilidad inmediatamente, sino que es indispensable como ejercicio y preparación para la vida común del porvenir donde los imperiosos socializantes al no encontrar el pueblo preparado para el uso de la libertad, pondrían toda la fuerza de su autoridad al servicio de los intereses y de la manera de ser de la mayoría (o en nombre de la mayoría), ante la cual los disidentes deberían inclinarse, y huelga pensar lo que se reservaría a todos los que se negaran a toda forma de sentir consagrada.

Hay que rechazar toda definición que lleve en sí, en esencia, el hecho patente de la sumisión de la persona humana aunque se diga en nombre de la libertad. No basta hacer una

DISCOS

El exilio dignifica a quien lo sufre por ese motivo de dignidad que lo arrojó de sus lares.

Pero la integridad del exiliado se mantiene firme y limpida, si el destierro no devora la mayor parte de su existencia.

Por esta causa los rusos blancos han perdido color, humor y eslavismo.

Por causa parecida los españoles dejan jirones de entereza y de amistad por el camino «falso» que pisan.

La lengua nos queda mediatizada y los sentimientos agrisados, como el pelo. Este nos lo toma el tiempo.

En ciertos, las ideas palidecen por causas de estereotipia. Llevan consigo un prefijo, que el tiempo desvirtúa sin que el cuitado se dé cuenta. Paulatinamente se va lo vital y lo personal; lo episódico, queda; aquella camisa, aquel título, aquella trinchera, aquel «trincheraire». Contamos eso hasta la saciedad y poco ya se nos escucha; entonces lo relatamos a nosotros mismos, cada cual para su sayo.

La camisa, el título de guerra, el episodio, el compañero soldado. Humo. ¿Y la idea?

Infeliz al que se le evapore.

DISCOBOLO

Area Mundial

EL ESPEJO ROTO

CON motivo de los conflictos universitario y obrero (conflictos de esta naturaleza los hay en todas partes) el Partido Comunista, generalmente considerado, ha sufrido una ruda prueba. La hoz le ha lesionado la mano derecha y el martillo le ha roto el espejo donde se miraba. Que gobernando el P. C. se pille los dedos, o incurra en exceso autoritario, es propio del ejercicio estatal, tan parejo al ejercicio estatal del autoritarismo capitalista. Pero que el P. C. fracase *gubernamentalmente* antes de ir al gobierno, explica una situación de embarazo o de torpeza inesperada. Tanto se ha dicho y redicho sobre los aciertos imponderables de la táctica lenino-marxista, que estábamos inclinados a creerlos. Una cruda realidad nos ha situado de nuevo en la posición de incredulidad que siempre habíamos mantenido.

Tal vez habrá individuos progresistas que, en su duro caparazón de buena fe, lleguen a suponer que nuestro encono «anticomunista» es sectario, esto es, temperamental e irrazonado. Y no. Buena disposición por la revolución rusa la tuvimos por aquello de que alguna vez han de ganar los moros. Visto el cariz antilibertario, incluso despótico que tomó aquel gran acontecimiento, soltamos prenda no sin amargura. La revolución liberadora tanto tiempo soñada por las multitudes obreras, también podía degenerar en una tiranía cualquiera. No damos culpa al pueblo ruso: la cargamos a la responsabilidad de los emborronadores de aquella página sublime.

Si Lenin fue sincero al creer que sin dictadura todo nuevo régimen carece de sostén, renunció, de hecho, a la revolución social por no creer en ella. En revolucionarios sinceros creyentes en el poder creador del pueblo, los primeros comisarios debían aconsejarse en los Kropotkin y Andreiev (anarquistas y mencheviques) para la carrera ascensional hacia la felicidad, objetivo de toda revolución prevista, es decir, con tiempo de preparar fórmulas, si no exactas, cuando menos orillando una exactitud posible. Y no es que Lenin, Trotski, Zinoviev, Stalin y compañía tuvieran que renunciar a su propia inspiración revolucionaria; pero era lógico ir a la par con el conjunto subversivo dispuesto a dotar al país ruso de un sistema socialista con pan y libertad que es lo reclamado en la Sorbona, ante tres mil estudiantes, por el filósofo Jean-Paul Sartre.

Si en vez de trabajar para el Partido los primeros grandes bolcheviques hubiesen trabajado para el Pueblo, no habrían criado los cuervos que les sacaran los ojos. Stalin y Beria resultaron el espíritu del mal que las pesadillas «sociológicas» de Lenin introdujeron en Rusia en vez de difundir el verdadero espíritu revolucionario, el que entraña libertad y satisfacción de vida, resistiendo recaer en el zarismo por conducto de una política opuesta. Todo saber era poco para crear algo nuevo en 1917, y el saber «de los otros» fue evitado para dar lugar a un aborto dictatorial que malograría las esperanzas del proletariado mundial durante medio siglo. Que la revolución rusa derivó en fracaso lo prueba el rechazo de la política cruel de Stalin, rechazo que tuvo que ocurrir en la muerte de éste porque las fuerzas represivas del 1921 al 1953 quedaron arraigadas. La «nueva promoción» bolchevique bien anunciaría un cambio de frente liberal, pero esta mini-liberación no ha tenido raíz profunda. Los 4.000 tanques de Budapest lo probaron cumplidamente, más los regimientos rusos sangrientamente intervenidos en Berlín-Este en ocasión de una insurgencia obrera. Otras amenazas flotan en el ambiente cada vez que un país comunistizado — que no comunista — manifiesta deseos de emancipación política. Por lo tanto, podremos hablar de mano de hierro, de imperialismo rojo, no de sutilezas ideológicas y morales ni de infalibilidades lenino-marxistas.

Sedicentemente, en Francia como en todo lugar no sovietizado, el P. C. es el estamento más notable y avasallador en números, soluciones e imperativos. 2 y 2 son 4 porque Marx inventó incluso la Aritmética. Toda deducción marxista del P. C. ha de ser, pues, aplicable con seguridad de éxito. El P. C. por imperativo de la historia está siempre en el vértice del combate, quedando los otros sectores a la cola y en situación de absorbibles en signo de «unidad». Sin embargo, en ocasiones ocurre que los acontecimientos se presentan sin que el P. C. se halle en la cita. En este país que ahora nos sustenta un grupo de inconocidos levanta un movimiento al margen del P. C. y éste los descalifica, ridiculiza, denuesta, y no los reduce. ¿Por qué? Porque no puede. La llama ajena prende y abrasa, y la consecuencia es de órdago. Un movimiento popular el P. C. lo ha malconocido, una necesidad estudiantil la ha subestimado. Queda entonces fuera de actualidad, puesto que los «intrusos» conocen el aplomo y la irreverencia. Emergen maldiciones precisas, y mientras tanto el incendio pasa a talleres y oficinas, quemándose, los directivos P. C., por segunda vez, el trasero. Velozmente, pero tarde, las jefaturas P. C. tratan de situarse en necesarios de unos acontecimientos que les son ajenos; ensayan de atrapar y encabezar a «las masas», pero éstas están en cabecera. Ahora resuena la voz de Moscú gritando desde los «Izvestia» que hay «gentes que quisieran correr veloces», lo que confirma que a los comunistas les duelen los pies o tienen las piernas cortas. Anatematizan, también, los rayos (publicitarios) de la U. R. S. S., a «los cabezas calientes, a los anarquistas» a quienes, dicho sea de paso, hace tiempo les habían cantado el gori-gori. Para la Universidad, los bonzos retardados recaban «soluciones democráticas», para los obreros mejoras económicas y políticas, figurando entre éstas una extraña «libertad democrática» que, si es la que rige en las «repúblicas populares democráticas» es mejor que no la expliquen, en beneficio del público... y de los perplejos directores que en tiempos de la balística espacial llegan a tiempo al planeta Marte y pierden el tren de los acontecimientos en la Tierra.

JIRA REGIONAL DE S.I.A.

EN EL ESTADIO DE DEPORTES DE THIAIS

Compañeros todos el día 16 de Junio lo debéis dedicar a S. I. A. Todos debemos dar realce a esta gran fiesta de S. I. A.

Hay organizado un torneo de futbol que se jugará por la mañana a las 9 en punto, contándose con la colaboración de los equipos:

«Club Sportif des Rhodaniens» de Thiais, «Cachan-Sport», «Hispania» de Paris, «Iberia» de Dreux. Al ganador se le ofrecerá un trofeo de S.I.A.

Por la tarde habrá alocución y sensacional espectáculo.

Hay sala cerrada para caso de mal tiempo.

B.D.I.C

dimientos autoritarios

por JUAN

excelente crítica de las condiciones inícuas de la sociedad actual, sino respetar, además, en la práctica, los principios que se reputaron siempre como fundamentales de nuestra ideología. Sería conveniente, también, evitar en lo posible, lo ocurrido ya a buenos compañeros que se lanzaron con procedimientos puramente parlamentaristas a un sindicalismo más o menos puro que les absorbió, llevándolos a la eterna cantilena de los gobiernos *menos malos*.

El contenido, la noción de la libertad, no se conciben sean impuestos desde fuera, sino que es la conciencia propia que se basta para ello; y es así que el principio federalista sirve para unir los individuos y los grupos pero no para absorberlos.

Convendría que el movimiento libertario pudiera demostrar inmediatamente que es el único, entre todos los llamados avanzados, cualquiera que sea su etiqueta, que ha intentado cambiar las bases cuyo espíritu fue siempre el desprecio a la personalidad individual. No faltan quienes creen que una sociedad regida por el principio de las mayorías es una sociedad sin jefes. Error craso. Que el amo se llame «uno» o se llame «cien mil», es absolutamente igual. No sé, si será gastarles una broma a los demócratas de todos los colores, recordar la máxima que dice que la voz del pueblo es la voz de Dios: *«Vox pouli vox Dei»*..., como también el proverbio de que: «Dios ayuda a los malos cuando son más que los buenos.»

Lo que deseamos nosotros, está claro, es que se busque un procedimiento en el cual la opinión y la obra de los disidentes (no hablamos de los *revisionistas)* sean respetadas en el mismo grado en que se respetan las de las mayorías. Este método consistiría simplemente, ya lo hemos dicho antes, en dejar en libertad de acción a los disconformes. Pero por el hecho mismo de que ya están unidos por afinidad ideológica, esto demuestra que el paso más importante ha sido dado. Si no existe el voto que suprime las diferencias (pues no las resuelve), existe, en cambio, el estudio de la obra por realizar: el análisis y las *demostractones* que convenzan de lo que más conviene para todos. Se pueden dejar también, los asuntos pendientes de solución y seguir estudiándolos hasta llegar a un acuerdo. Este procedimiento, será siempre más libre que de imponerlos por la fuerza. No es porque se tome un acuerdo por mayoría que *hay acuerdo*, lo que hay es la fuerza del número que se impone; la minoría sigue tan en desacuerdo como antes de la votación. Y es por lo cual, que los que quedan en minoría, después del acuerdo tomado, se preocupan, más que de cumplir dicho acuerdo, en procurar que prevalezca su criterio hasta conseguir a su vez, la mayoría, (esto está dentro de las normas) y esta es la lucha continua que imposibilita, a menudo, toda obra eficaz, cuando más bien, no produce discordias.

Es un error creer que el principio federalista en la función que le corresponde, se basta a sí mismo para asegurar a cada componente su libertad de acción, porque si éste parte de un principio mayoritario y por consiguiente coactivo, lo único que consigue es fraccionar la autoridad de la mayoría, pero no la destruye. La simple sanción de la mayoría no podrá nunca alterar el orden de las cosas, su naturaleza. En último lugar, por el procedimiento de la libertad, siempre quedará el recurso de elegir el mal menor, o sea: por interés, tolerancia o transigencia. Pero esto será el hecho de la elección propia, voluntaria. *Siempre por la razón y nunca por la imposición.*

Cuando no se respetan las tendencias, los compañeros ya no se reunen para confrontar las opiniones, para discutir, para estudiar los problemas. Se presentan más bien como gladiadores dispuestos a la lucha. ¿No comprenden ciertos libertarios, que para los que quieren conservar cada uno su opinión como hombres libres, no puede haber nada que pueda unirlos por la fuerza, si no es por una coincidencia voluntaria?

La ley de las mayorías, en todas partes, se manifiesta contra la libertad del individuo. El principio y el verdadero valor de una organización libertaria es el respeto a la persona humana. El hombre ha de obstinarse, a pesar de las dificultades para llegar a su fin, y probar que puede vivir sin el Estado y ninguna otra forma de autoridad. Estando la vida social en perpetua transformación en todos sus aspectos, ¿acaso no ha llegado la hora de que los libertarios intenten prescindir del famoso, viejo e inútil procedimiento del voto? En la ópera «La vida breve», de Manuel de Falla se dice muy acertadamente:

«¡ay! del que nace yunque, ¡ay! del que nace martillo.»

Al movimiento libertario no se le debe confundir con la organización sindical aunque ésta esté influenciada por los anarquistas (1) porque esta organización agrupa o reúne sus componentes por su condición de trabajadores sin distinción de opiniones, etc., (por este motivo aquí cabe aplicar la ley de las mayorías) para la lucha contra sus explotadores en la sociedad presente; no los reune por una cuestión de orden ideológico que es lo que corresponde a las agrupaciones específicas. Ejemplo: la C.N.T. y la F.A.I. en España y las diferentes centrales sindicales y la F.A.F., en Francia, etc. En cambio estas últimas (las específicas) pueden ser integradas por hombres como fueron los E. Reclus, P. Kropotkin, S. Faure, M. Nettlau, Tarrida del Mármol, etc., que no pertenecían a la clase obrera.

En conclusión: es de esperar que en todo movimiento ácrata, todas las opiniones puedan ser escuchadas y respetadas, porque el anarquista antes que nada es una individualidad libre y obra siempre determinado por su propio pensamiento dispuesto siempre a aportar voluntariamente su colaboración en una confrontación con las opiniones de los demás para preparar, por fin, el advenimiento de ese mundo nuevo tantas veces deseado: sin amos y sin esclavos.

(1) No se me olvidan las obligaciones del exilio en país extranjero.

Zamenhof, padre del esperanto

II

PARA ACERCAR LOS PUEBLOS UNA LENGUA NEUTRA

El movimiento iba adquiriendo cada día mayor amplitud. En Francia y en Inglaterra algunos hombres de ciencia se interesaron por tal experiencia. En 1905, el primer Congreso esperantista fue convocado en Boulogne sur Mer. Para asistir a él, Zamenhof hizo con su esposa el largo viaje desde Varsovia, en compartimento de 3a clase. La acogida de París le colmó de gozo y también le asustó. Fue recibido en el «Hôtel de Ville» (Casa Consistorial), hecho «Chevalier de la Légion d'Honneur», y comió en la «Tour Eiffel» en compañía de ilustres hombres de ciencia.

Pero un gozo aún mayor le esperaba en Boulogne : 800 hombres y mujeres venidos de 30 países estaban allí reunidos y todos, tanto en sus intervenciones como en sus conversaciones, hablaban el Esperanto. La lengua auxiliar era ya una realidad, y nadie estaba de ello más sorprendido que su modesto creador.

Este Congreso fue para Zamenhof la ocasión de insistir sobre el valor moral y social de su obra. El Esperanto no era ni debía ser un fin en sí mismo, sino un medio de contribuir a una mejor comprensión entre los pueblos, un nuevo paso hacia la unidad humana.

Esta misma idea fue de nuevo desarrollada por Zamenhof al año siguiente en el Congreso de Génova, donde manifestó su profunda convicción de que la lengua internacional debía ser sobre todo un medio de acercar los hombres, exaltando la fraternidad humana, que le parecía la sola creencia aceptable por todos los pueblos y por todas las iglesias. De año en año, ante los congresos esperantistas, él expuso sus ideas sobre la tolerancia y los derechos del hombre.

Este papel de guía le pareció tan importante que, en 1912 renunció a los honores en los congresos, para así recuperar enteramente su libertad personal, dejando las cuestiones lingüísticas a la Academia de Autores y de Expertos, encargada de controlar la evolución de la lengua, y de oficializar los nuevos vocablos introducidos por el uso.

En 1911, en el Congreso de las Razas, celebrado en Londres, presentó un informe que sostenía la tesis científica de que las diferencias de costumbres y de tradiciones cuentan mucho más que las diferencias físicas: «La discordia entre los hombres no cesará hasta que ellos se acostumbren a atribuir al vocablo «hombre» un valor más grande que a los vocablos «pueblo» y «raza»... declaró Zamenhof. Para él eran sobre todo las lenguas y las costumbres religiosas, las que separaban a los pueblos. Para acercarlos proponía una lengua neutra, y una base ética igualmente neutra, que ofrecería un terreno de acuerdo para las gentes de diversas creencias.

Más de ochenta mil vocablos y millones de adeptos

Zamenhof se preparaba a desarrollar esta idea, en 1914, cuando estalló la guerra europea. Ello fue para Zamenhof un golpe terrible. En Varsovia ocupada y sufriendo de una grave afección cardiaca, supo hallar, no obstante, las fuerzas necesarias para escribir, en 1915, una «carta a los diplómatas», en la cual él subrayaba que el principal deber de los redactores del futuro tratado de paz debía ser el de garantizar, a todas las razas, a todas las minorías, la igualdad y la libertad en los países donde ellas vivieran. Este fue su último acto público. Zamenhof murió el 14 de abril de 1917, mucho antes de que tuviera lugar el fin de las hostilidades.

Zamenhof había previsto que el esperanto evolucionaría y se enriquecería, siguiendo la ley de todas las lenguas vivas, y no se equivocó: de 904 raíces, de las cuales podían formarse unas 10.000 palabras (en 1917) la lengua ha pasado a disponer de más de ochenta mil palabras, basadas sobre unas 7.000 raíces-vocablos. El mismo Zamenhof contribuyó mucho al enriquecimiento de la lengua, no solamente por sus poemas, sus discursos y sus artículos, sino también por sus traducciones al esperanto de obras de Gogol, Shakespeare, Dickens, Molière, Andersen, Gœthe, Schiller, Heine, Sholem, Alerchem, y del Antiguo Testamento, que él tradujo en su totalidad.

Dos guerras mundiales y una dictadura han destruído muchas organizaciones y bibliotecas esperantistas en Europa, pero no han destruído la lengua y el ideal que inspiró a Zamenhof. El esperanto cuenta hoy en el mundo con varios millones de adeptos, y una literatura original o traducida de más de 50.000 volúmenes. Existen cátedras o cursos de esperanto en más de 30 universidades: se enseña la lengua internacional en las escuelas de 22 países, sin contar los innumerables cursos nocturnos : Veinte estaciones de radio dan regularmente emisiones de esta lengua.

«El esperanto — dijo Zamenhof — desconoce las naciones fuertes o débiles, privilegiadas o inferiores. Todos absolutamente iguales en derechos sobre un terreno neutro, nosotros nos sentimos miembros de una misma familia humana.» Es para rendir homenaje a esta gran visión que los esperantistas han tenido, en ocasión del centenario de Zamenhof, su Congreso Universal en Varsovia.

Para todo informe sobre el esperanto, escribir a:

SAT-Amikaro, 67, avenue Gambetta, Paris (20e).

Para los cursos por correspondencia (gratuitos), escribir a:

Nereida Martinez, 36, rue du 4 septembre, 91-Igny

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I y II. 19,00 francos los 3 volúmenes.

RETAZOS

Pensamiento y acción

EL deber que se reduce a un *poder*, aparece a otro punto de vista como una *idea*. La inteligencia, en efecto, es por sí misma automotriz. Según la importante teoría que un filósofo contemporáneo ha propuesto sobre las ideas-fuerza, la inteligencia y la actividad no parecen ya separadas por un abismo. Concebir lo mejor es un primer trabajo para realizarlo, y la acción no es más que la prolongación de la idea. No hay dos cosas: concepción del fin, esfuerzo para conseguirlo. La concepción misma es un primer esfuerzo: se piensa, se siente, y la acción sigue. Ninguna necesidad, desde entonces, de invocar el intermediario de un placer exterior, ninguna necesidad de término medio ni de puente para pasar de una a otra de estas dos cosas: pensamiento, acción. Son en el fondo idénticas. Lo que se llama obligación o coacción moral no es más, en la esfera de la inteligencia, que el sentimiento de esta radical identidad: la obligación es una expresión interior, una necesidad de completar nuestras ideas haciéndolas pesar en la acción. La inmoralidad, al contrario, es una especie de restricción, de mutilación interior. — MARC GUYAU.

(Traducción de Juan)

REFLEXIONES

CUANDO los anarquistas hablamos de vivir en una sociedad sin ley ni gobierno, se desatan las lenguas de multitud de gentes con ira e improperios de mal gusto, tratándonos de lo peorcito que hay en el mundo: somos ilusos, utópicos y para coronación locos de atar. Nos ponen tan pringosos que no hay por donde cogernos ni con pinzas. Los que así nos tratan, no lo hacen por ignorancia, no; lo hacen con toda la mala intención para sembrar el confusionismo del ideal anarquista entre el pueblo. Pero no lo conseguirán porque la verdad y la justicia a la corta o a la larga ellas mismas se abren paso, porque lo verdadero y justo prevalece siempre a lo inicuo y falso.

Nuestros detractores son nada menos que los economistas antiguos y modernos. Cuando nos hablan de que los anarquistas queremos destruir el capital nos hacen reír. Como hemos dicho y repetido muchas veces, los anarquistas no queremos destruir el capital, sino quitarlo de las manos de los monopolizadores y entregarlo a la sociedad libertaria y trabajadora, dueña legítima de él y para que todo ser viviente tenga opción a él y pueda usarlo libremente como mejor le plazca. Esto es lo que no les place a los economistas burgueses que le digamos al pueblo trabajador. Sus deseos son los de que el trabajador crea a pies juntillas de que sin patronos se moriría de hambre, siendo la cosa al revés. El patrono se moriría de hambre, ya que es el obrero fuente de producción y riqueza, quien todo lo hace y todo lo produce, y el único asustado por el pavoroso fantasma del hambre que está siempre amenazándole a él y a su familia, lo que es totalmente cruel e injusto. Y mientras que él habita un cuchitril infecto e indecente, el señor patrono habita un suntuoso palacio con toda clase de comodidades; y mientras que su señora sale a la calle bien emperipollada, la esposa o la hija de un obrero sale vestida modestamente. ¿Es justo esto señores economistas? No es justo, no, señores economistas. Los anarquistas no hacemos mucho caso a las pompas de jabón que ustedes disparan, como la de que en el comunismo libertario no habría estímulo en el trabajo y sería un fracaso seguro. Por ese lado, tampoco están ustedes acertados, señores economistas. El obrero no puede tener estímulo en el trabajo en una sociedad de propiedad individual, privada, que él sabe que trabaja para un zángano. Lo hace todo lo mal que sabe y a regañadientes. La prueba de ello es que en las grandes industrias necesitan un hormiguero de vigilantes. Mientras que en el comunismo libertario, sabiendo que él trabajaba para todos, y todos para él, trabajaría con fe y estímulo.

SIMPLICIO

Madrid.

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

HACIA UN ACUERDO COMERCIAL CON LA U.R.S.S.

PARIS, (OPE). — El boletín «L'Information Latine» de esta capital ha publicado una noticia según la cual el diario católico «Ya» decía en su edición del 17 de abril que España y la Unión Soviética debían negociar y concertar un acuerdo comercial que sea la consecuencia lógica de la visita que ha hecho a España recientemente un grupo de hombres de negocios soviéticos.

«España — seguía diciendo el periódico en cuestión — sostiene relaciones comerciales con la U. R. S. S. desde 1957 a través de Bulgaria. La principal dificultad existente para que se normalicen las relaciones comerciales entre ambos países consiste en que la Unión Soviética se niega a devolver a España el oro que el Banco de España envió a aquel país durante la guerra civil, cuyo valor es actualmente del orden de dos mil millones de dólares.»

chispas

El jefe del P. C. galo es considerado el mandarín.
¿Y la jefa del P. C. hispano?
La mandarina.

∴

Los «Izvestia» de la U. R. S. S.: «Los hay en Occidente que andan demasiado deprisa.»
Y les ganan la delantera a los comunistas.

∴

La revolución no es, bolcheviques, un trapo.
Ni un guiñapo.

∴

La C. G. T. trata de conservar las masas.
Resultando conservadora.

∴

Medio siglo de dictadura comunista ha dejado a las «patrias del proletariado» más proletarizadas y nacionalistas que nunca.

∴

La «revolución» comunista, en España se efectuó a la inversa. Todos los reaccionarios de la zona leal participaron en ella.

∴

Rojo en la bandera, y portland en las mejillas.

∴

Sartre ha venido a decir a los estudiantes: «Sin libertad no hay socialismo.»
Es nuestra razón — inescuchada — de hace años.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 Franco.

SERVICIO DE LIBRERIA

«El judío errante», Eugenio Sue	15 00
«La religión natural», Meslier	10 00
«Veinte siglos de ignorancia», F. de la Vega	10 00
«Nada», Carmen Laforet	18 00
«Situación sobre España», A. Márquez	7 00
«Misión secreta Vaticano», J. N. Rosales	25 00
Aritmética Dalmau Carles	10 00
«El hombre furia», Víctor Hugo	10 00
«General, márchese Vd.», Madariaga	15 00
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles» Vicente Sebastián	6 00
«Verdad y mentira sobre Franco», J. Venegas	10 00
«Los que vivamos», A Rand	15 00
«Manual del pintor decorador»,	25 00
«Nuestra Señora de París», Víctor Hugo	10 00
«La religión al alcance de todos», Ibarreta	6 00
«La leyenda de los siglos», Víctor Hugo	10 00
«La resaca», Goytisolo — Idem (en tela)	7 00 29 00
«El Portugal de Salazar»	15 00
«Ibis», Vargas Vila	5 00
«Lirio rojo», Vargal Vila	5 00
«Lirio negro», Vargas Vila	5 00
«Informe sobre la causa económica de la crisis social española»	1 50
«España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil	10 00
«La guerra civil española», H. Thomas	27 00
«El laberinto español», Gerald Brenan	24 00
«Corriente alterna», Octavio Paz	12 00
«El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée	15 00
«El Opus Dei en España», Daniel Artigues	21 00
«El año I de lá revolución rusa», Victor Serge	21 00
«Hitler», Alan Bullock (2 vol. tela	69 00
«Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy	12 00
«La revolución», Landauer	7 50
«De las Cortes de Cádiz al plan de desarrollo» (1808-1966), I. Fernández de Castro	36 00
«Oligarquía, caciquismo, colectivismo agrario y otros escritos», Joaquín Costa	7 50

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe. 75-Paris (10e), CCP, Paris 13507 56.

Extremadura

Entre casas de adobe,
cuartel de piedra,
detrás está la cárcel
junto a la iglesia.
La estación está lejos,
casi a diez leguas,
pero aquí no hacen falta
ni tren ni escuela.
Los grandes no viajan,
los chicos rezan,
y el cuartel los aguarda
pa cuando crezcan...
Ramal y media manta
van a la era
los braceros del noble
duque de Herrera...
A caballo guardando
vidas y haciendas
Guardia civil preñada
de cartucheras.
Extremadura parda
quema la tierra,
las flores de tus campos
mueren sedientas.
Extremadura fría,
castaño y piedra
los candiles de aceite
lloran y tiemblan.
Aúlla un perro que sabe
la muerte cerca
y rezan el rosario
junto a la rueca.
Más de treinta o cuarenta
mujeres secas
entre mozas, casadas,
viudas o abuelas...
Extremadura amarga
¡ay, quien pudiera
sembrar todos tus campos
de flores nuevas!
Hacer que en tus penumbras
todo amanezca
y que los hombres canten
cuando ellos quieran.
Y el grano que en el surco
tu mano entierra
sea el pan de los tuyos
venga quien venga...
.....
Camino de Castilblanco
va a caballo la pareja
vigilante y taciturna
buscando el delito inquieta.
Por si acaso, los braceros
se quitan la gorra y llevan
su mano al escapulario
mientras pasa la pareja.
Entre dientes, el más viejo
va masticando blasfemias:
¡qué vida la de los guardias,
que comen pan y pasean!
Extremadura callada,
Extremadura labriega.
Por verte libre y alegre
yo no sé lo que te diera.
Alguien grita allá lejos
en lo alto de la sierra:
son el invierno y el hambre
que esta noche están de fiesta.
En las chozas de los pobres
la lumbre se quedó muerta,
mientras los chicos pequeños
con Dios y el Diablo sueñan.

E. DE SOTO

LOS CRUSTACEOS

por Mario Zaragoza

LA plaga de la circulación automóvil se agudiza a tal punto, que, saliéndose de los marcados límites de las calzadas, invade las aceras, se extiende a las plantas bajas, rellena los sótanos y desborda hasta en los pisos.

Así, los retrógrados mamíferos, de quienes el hecho de ir a pie, pone en clara evidencia su anquilosis mental o refractario espíritu progresista; se quejan, gritan y apostrofan de las múltiples consecuencias que el tal problema de la circulación pone en actualidad vidas y haciendas, a saber:

Los miles y miles de agentes del tráfico, que como es natural tienen que cobrar todos los meses.

Los helicópteros que vuelan todos los días.

Los motociclistas que pipetorrean por la causa.

Los accidentes que se multiplican porque las carreteras no son lo suficiente anchas, los árboles con su desagradable manía de ponerse en medio del camino, ¡como si no hubiese sido más razonable el plantarlos a ciento cincuenta metros más a la derecha!... Sin contar, que:

Las ciudades resultan también pequeñas, las calles estrechas, las aceras anchas, los cruces insuficientes; enfin ¡todo! demasiadas casas... pues que cuando menos se piensa, los pobres automovilistas, se encuentran en mitad de una vitrina, o frente al mostrador de una carnicería.

Todas estas calamidades y la principal de todas; los accidentes, verdadera hecatombe del siglo, son motivo de profundísimos estudios, por los más esclarecidos técnicos en la materia quienes aumentan las carreteras y autopistas, los agentes, los helicópteros, los motociclistas, las multas, y otras mil sutilezas de tomaduras de tensión, husmeos de alcoholes, visitas de próstatas, etc.; al mismo tiempo que mutilan las casas, derrumban las ciudades, suprimen las aceras, cortan los árboles, atan las gallinas y enfin, inventan mil grotescos medios, para dar solución a lo que más que un problema, solo es un simple juego de macaquetes.

El automóvil, es para los sesudos ciudadanos, lo que los «caballitos de la feria» son para los niños; con la diferencia, de que, el dueño del «tío vivo» de antaño, cambiando de clientela, ahora se transformó en los grandes trusts del petróleo, y los quince céntimos del «viaje» infantil, se cifran por millares de millones, cuando la distracción es para mayores y el juego el de la vanidad humana.

Qué una cosa tan grotesca sea la causa única y casi la mayor preocupación del siglo, no dejaría de regocijar a todo imparcial espectador, si el juego no degenerase por lo trágico. No olvidemos, que ya empieza a darse en caso (y he aquí el origen y porqué de mi escrito) de que algunos de estos mamíferos de a pie, se permiten reaccionar furiosamente, hasta el punto de llegar a arrancarle el alma a tal cual automovilista, por un quítame allá esa paja, que bien puede ser la de un automóvil puesto en través de una acera (suceso ocurrido el 29 de junio 1967) o bien una reyerta a propósito de una coz (que tal pareció a su dueño) dada en el flamante caparazón de un coche de precio y aprecio, ocurido uno de estos últimos días y que resultó un tanto incómodo al propietario, incapaz de digerir un simple cuchillito de nada...

¡Y pásmase el pacífico lector, al observar la radio y los periódicos todos, clamando el hecho insólito, como el colmo de lo inconcebible! ¡Hombre, eso de que un peatón mate a un automovilista, eso no debía tolerarse!

Lo contrario ocurre todos los días, sin darle más importancia que la que no tiene, y aún menos si el conductor expone con indiferencia olímpica, la consabida fórmula: «...después de todo, yo estoy asegurado contra todo riesgo...»

«Gracias al Dios del seguro», quisiera poder decir el cadáver, que no supo aceptar la evidencia de los clavos, ni la razón del espacio vital. Porque bien mirado y si fuésemos hombres de números, sabríamos que:

Según los técnicos, un bipedo corriente, es susceptible a mantenerse sobre sus dos patas de detrás y ocupa, según un promedio altamente juicioso, unos cincuenta centímetros en cuadro, que no es igual que cincuenta centímetros cuadrados, pero que equivale a medio metro cuadrado de superficie planetaria; ahora bien, el mismo macaco, puesto y encerrado en su cáscara automovilera, ocupará alrededor de seis metros cuadrados, que no es igual que seis metros en cuadro, pero que aunque menos, no deja de representar veintitrés veces más de superficie que el simple peatón. He aquí un buen coeficiente para calcular la densidad necesaria a la Humanidad, si toda ella se decide a crustacearse a cuatro ruedas...

Luego; razonamiento de Perogrullo, hay que hacer las calles veintitrés veces más anchas, las aceras veintitrés veces más estrechas, los árboles veintitrés veces más pequeños y los peatones veintitrés veces más insignificantes, etc., etc.

Yo, que no soy «técnico» ni moderno, como lo entienden los zampabollos, que todo lo arreglan con aumentar impuestos, añadir guardias de la circulación o destruir todo cuanto se les pone por delante, me aventuraré a proponer una solución eficaz y contundente al problema que nos ocupa. Fácil es la crítica y sabido que una cosa es predicar y otra el dar trigo, es decir, en el presente caso, normas efectivas y reales.

Si nos atenemos a la ley natural, siempre en busca de equilibrio (que es todo lo contrario al concepto de lo ordenado, que es reposo y muerte) podremos llegar a conclusiones simples y sin rozar en parte el tan cacareado tecnicismo, plaga pedante y huera, con la que se nos presenta hoy en día las mayores absurdidades, pues que a la postre, nos vemos siempre obligados a reconocer como único remedio el lógico de los hechos, a saber:

Que el problema de la densidad de circulación, se reducirá, cuando ésta, llegue a tal saturación, que sea imposible el mover de su sitio un solo automóvil; luego, error el hacer más carreteras o sea prolongar el campo de acción de la plaga y aumentar los gérmenes de la fatal epidemia, que tarde o temprano acabará por inmovilizar todo móvil. Esto es fatal.

Pero en el entretanto y con el fin de atenúar la racha de accidentes, se debería proceder con la mayor de las urgencias, a las medidas profilácticas siguientes, todas ellas como se verá, fruto de la implacable lógica:

Primera. de economía y casi principal: suprimir los agentes, helicópteros, ambulancias y demás máquina montada con el fin de llevar ayuda a los necesitantes; con lo que los hoy beneficiarios, acrecentarían su prudencia, al pensar que, si son heridos, quedarán en el lugar del accidente, hasta que alguien de su familia, o herederos presuntos, se enteren del suceso.

Segunda, de previsión y más primordial aún. Todo automovilista, podrá sin necesidad del «Seguro a todo riesgo», el atropellar a su talante al peatón que pudiere, ya sea atravesando la calzada, sobre la acera o dentro de una casa, sin perjuicio de ensayar de tomarlos a la enfilada, si la ocasión es propicia y los bípedos numerosos...

Y tercera de retruque y definitiva. Ahora bien, el peatón por su parte, caso de quedar lo suficientemente válido, tendrá a su vez el derecho de utilizar sus últimos alientos, o natural reacción, para descerrajarle un tirito al derechohabiente, así como el de poder cazar a los ocupantes del vehículo agresor, incluso en época de veda, sin más preaviso, proceso ni explicación; con lo que la susodicha prudencia, ganará en eficacia lo que pierda en frecuencia, hasta que sea reducida a su mínima expresión el problema, que es lo que con tan empalagoso tecnicismo, se intenta solucionar y sin resultado.

¿No es esto más práctico y homeopático, que todas las diarreas técnicas aplicadas hasta la fecha? Sin duda alguna.

Hace medio siglo o un poquito más, la vanidad masculina (que es mucho más culina que la femenina), consistía en pasearse en coche, berlina o tilburí, conduciendo uno o varios caballos bien enjaezados. Inútil el deciros, que el conductor de gozo no cabía en su piel, y más si por colmo, mordisqueaba un buen «purote» que le obligaba a cerrar un ojo con varonil majeza, mientras con fuerte puño mantenía las riendas de sus «duceros» y cimbreaba el látigo con la desenvoltura de un cochero...

No obstante su altivez, el hecho tenía mucho de gañán y el fondo, sólo una eterna realidad, la de la vanidad exhibicionista y pueril; pero esto es harina de otro costal y asunto a tratar más despacio.

Hoy es al volante de su automóvil, (hay que seguir el progreso), y con un pitillo de tabaco rubio entre los dientes, en donde podemos admirar a la dama, o al mismo gañán de antaño, tan groseros como los pasados, y siempre con su ignorado atavismo, de querer conducir algo o alguien, a falta de saberse dirigir a sí mismos.

¡Cuando nos daremos cuenta de que somos siempre los mismos perros con diferentes collares!...

Conclusión: Que en lo tocante al tráfico la solución se encontraría con lo expuesto, es decir, facilitando el equilibrio, que como tal siempre necesitó dos antagónicas fuerzas, y que hoy y en este caso, si es difícil de establecer, es porque el peatón tiene aun mucho que andar si quiere igualar al privilegiado crustáceo a cuatro ruedas.

Entre tanto el descalzo de ayer, es el insignificante trota aceras, mientras que el cochero se transformó en chauffeur, pero que no olvide, que por mucha esencia que utilice, aún huele la boñiga.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Banderas y banderías

«La bandera negra es la enseña de la anarquía y de la provocación.»

Waldeck Rochet

La bandera negra es signo de oscuridad y de desespero. La bandera roja es símbolo de luz y triunfo.»

Jacques Duclos.

HENOS aquí a la plana mayor del comunismo de un país, envuelta en un lío de banderas. La bandera roja es la más hermosa y azucarada del mundo. La de los « sans culotte » también es simpática y enarbolable. En cambio la negra...

Esta no constaba ya sino en la portada del « Crapouillot » ocupándose de la anarquía con mechas y puñales relatados por Víctor Serge Le Rétif. Unos estudiantes han tenido la humorada de resucitarla en lugares públicos como enseña equiparable, cuando menos, al trapo rojo que viene de lejos, de la historia añeja, no del comunismo, relativamente reciente.

Exactamente, y para disgusto de los Rochet y Duclos, el trémolo negro ha proliferado. Ha salido del desván del abuelo para sacudirse la polilla, el polvo, el anonimato. Ni en la guerra de España ese negrismo fue recordado por los anarquistas, que, con ideas en la mente, no necesitan la insignia trapera. La bandera es, ahora como antes, asunto de fronteras, de partido, de creyentes, de personas amasadas o acuarteladas.

En el fondo, a los jefes comunistas no es la enseña negra lo que les afecta, sino la reavivación de una idea « comatosa » que ellos han declarado prematuramente fenecida. ¿Bakunín? « Connais pas ». Lo conoce la Historia, lo conocen los historiadores, y los hombres con inquietudes elevadas. Los comunistas galoneados también, pero se lo quitan de la memoria. «Peor es meneallo». Si ha existido, si ha llevado la polémica contra Marx, después de haberlo hecho Proudhon, y luego Nicolai («Filosofía de la miseria» - «Miseria de la filosofía» - «Miseria de la dialéctica»), que se calle, que no se diga, que se ignore... Los arrebatiñados lo son a golpes de ignorancia, no de látigo, como antaño.

¿Que no se sepa? Nuestra prensa quedaba aislada, reducida a nuestro propio elemento, pecado nuestro que algún día habremos de subsanar con mayores actividades, con saludables dinamismos. El esfuerzo existe, voluntad no falta; pero todo relativo, todo estacionado. Las ideas libertarias tienen buena defensa, traen muchísima luz, más que mil millones de banderas comunistas. ¿La «nuestra», la negra? El trapo lo regalamos para un duelo, para una humorada cualquiera. Interesa, no más, que las ideas anarquistas queden en vilo, lozanas y arrogantes, e indestructibles a pesar de la gran complicidad comunista-burguesa para calumniarlas, desfigurarlas, asfixiarlas.

Pero ahí ondean esos malditos lienzos negros levantando curiosidad, interés y polvareda. «¿Qué significa esa enseña?» preguntan millones de no enterados. E incluso diarios burgueses dan nota explicativa: «Es un distintivo de la anarquía, de la disolución», lo mismo que expresan, con verbo avinagrado, los bonzos del Partido que, con bandera única y roja, se va «partiendo», prolificando rojismos hasta una confusión encarnada que recuerda los pugilatos clericales por lo del misterio de la Santa Encarnación.

Sin embargo, los impresos capitalistas añaden lo de un Bakunín libertario, opuesto a un Marx autoritario que en Rusia ha producido un Lenin, un Trotski y un Stalin; en Hungría un Kadar y en España un Santiago Carrillo capaz de denigrar, por mandato, a su magnífico padre Wenceslao Carrillo. ¿Que «nuestra» bandera es triste y fea? Posible. En lugares de España sirve para entierros, pero también lo rojo tiene causa por utilización en las suertes toreras, en la seda de los cardenales, y en dos franjas de la bandera de Franco. Y a mucho apurar, el negro-hulla ha sido empuje central del progreso, en tanto el rojo-sangre sólo se da en las matanzas y en los quirófanos. ¿Mayor tristeza que ésta?

Cedemos la bandera, camaradas comunistas, a quien la apetezca. No la necesitamos para arrear multitudes. Estas han acudido a nosotros atraídas por el ejemplo. La bandera comunista no estaba en las barricadas del 19 de Julio español y sí la rojinegra de los sindicalistas confederales, los desafiadores del primer, del mayor peligro. La republicana también llegó a tiempo; la stalinista acudió después, detrás de las enseñas regionalistas. No, no dio luz ni pizca de victoria vuestro rojismo, amigo Duclos, no fue cuestión de banderas, camarada Rochet, sino de decisión, de empuje, de llevar el reloj a la hora de la verdad. Y no fue culpa de vuestros afines, no, puesto que, tan pocos eran, que no contaron en la balanza de los acontecimientos. No fue delito de ellos, sino impresencia de un P. C., mínimo, impopular. Y el pueblo no podía esperar que el fascismo sublevado atendiera la presencia de banderas stalinistas para empezar la batalla que de tiempo la reacción española tenía preparada.

Diremos y repetiremos, que la redención verdadera del proletariado no es asunto de banderas, de trapos llameantes y seductores, sino de ideas, de convicciones, de afirmaciones personales, ¡de antigregarismo! De lo visto y oído durante unos días, lo que más nos ha corazonado han sido las irreverencias, la rotura de ídolos, la desagregación de la masa, la reconquista del individuo. ¿Las banderas? Eso es poco si no es nada. Cuando el proletariado manual y el intelectual aprendan a desenvolverse sin llevar el paso, sin necesidad de jefes ni de enseñas, de pastores ni de marcas carneras, entonces la principal revolución: la emancipación moral del individuo, estará hecha.

Los trapos al desván o al museo. ¡No más bandera que la conciencia humana!

JUVENTUD INCONFORME

CON todo y estar sistemáticamente imbuída de catecismo y deportes por las autoridades dominantes, la juventud española aspira a algo definible que no sabe o no puede o no quiere exponer claramente en deseos o aspiraciones. Siguiendo las huellas que le han trazado sus precarios maestros, los jóvenes adolecen de amplia enseñanza, de desarrollo cultural que les permita discernir el camino o caminos que mejor les conduzcan a la expansión vital, previa rotura del coto cerrado.

Su indignación crece a medida que su edad aumenta, pues se da cuenta del papel deprimente que la sociedad tal cual está constituida le reserva. Dificultades en la creación de hogar propio, inseguridad de vida, dependencia absoluta en el trabajo, siempre dictados, aconsejados, apremiados, dependizados. Y, en resumidas cuentas, para obedecer, sufrir, aguantar, quedar en plano vulgar o miserable, en tanto los directores económicos y políticos de la sociedad se labran y disfrutan una situación privilegiada contra el sentido de equidad e igualdad que justamente ambicionan los jóvenes malamente calificados de «provocadores».

M. DURAN

Treinta años de luz

por MINGO

HEMOS de acostumbrarnos a ser franquistas. Hemos de ser franquistas, porque desde que Franco se encaramó al Poder, España cambió de fisonomía, convirtiéndose en un Eden, en un paraíso más bello y perfumado que el de nuestros primeros progenitores Adán y Eva, a pesar de vivirse en un cementerio repleto de muertos, víctimas de los «arrullos de ese amenísimo huerto fascista».

Hemos de reconocer que Iberia goza de un clima político, social y económico como nunca lo ha gozado, a pesar de que el hambre hace escuela, y sus alumnos tienen que salir a países extraños en busca de alimentos para eliminar la transparencia de sus famélicos cuerpos. Los tres millones de cadáveres vivientes hechos por los creadores fascistas españoles, por esa peste sin nombre, es el espejo del progreso y bienestar del pueblo español, donde se refleja la paz y tranquilidad de esos «treinta años de luz» que un pobre agradecido, de abultado abdomen y conciencia estrecha, ha tenido la osadía de manifestar su adhesión al comedero franquista, señalando los méritos que reúne para favorecer el engrandecimiento del país, dando a entender que hoy día es una balsa de aceite a fuerza de matar, decimos nosotros, a trabajadores indefensos y gentes de verdadero orden social.

Leemos en el «Sud-Ouest» de Bordeaux del 31 de marzo, próximo pasado, en la sección «Le courrier», un trabajo titulado «Sol y sombra», replicando a los publicados por J. F. Dupeyron tratando de la situación en España, que no hay por donde cogerle sin que no salga uno manchado de excrementos pútridos por su expresión lingüística y su fondo repulsivo, ofendiendo intencionadamente no sólo a los refugiados españoles, sino a todos los antifascistas, tratando de demostrar que Franco dio a España «luz y personalidad». Insulto y desvergüenza mayor no se concibe salga de un hombre sensato, culto, razonable, sino de un agente franquista, enviado a la capital girondina para hacer adeptos a la causa del terror y de la esclavitud, de las tinieblas y el ostracismo, de la represión y la muerte.

Desde que manda en España la sotana y la espuela, el escapulario y la espada, la fanfarronería y el asqueroso gargajo de las leyes fundamentales que la nación productora está sometida a las garras de la bestia, del fascismo ultramoderno, patrocinado por la Iglesia, que es ésta, únicamente ésta, la que conduce el carro de la «misericordia». Misericordia que se traduce en el sangriento calvario del trabajador, que es el único cristo de todos los tiempos.

¿Por qué no dice eso el susodicho articulista? ¿Por qué no dice que la paz y la luz del régimen es un mito, un engaño, una mentira de púlpito y «estrellas», de entorchados y condecoraciones? ¿Por qué no dice que las cárceles han sido y son centros de torturas, lugares crueles, inquisitoriales, monstruosos, donde se cometen infernales acciones penitenciarias, por el insignificante motivo de no querer obedecer las órdenes del tirano? ¿Por qué no dice que España, toda ella, es una tumba, una necrópolis, y espera a que «cante una mañana después de treinta años de noche», en el verdadero valor y sentido que esta frase encierra? Porque Iberia no es otra cosa que un campo de desolación, sumido en las tinieblas, causa ésta de su paz y tranquilidad, no del progreso ni de la luz, como el enterado comentarista trata de demostrar, seguramente porque su papel es el lanzar al espacio semejantes falsedades que el franquismo compra a los hombres para que tal propaganda se extienda por los cinco continentes, ensalzando lo que conviene ensalzar a la vista de tontos y papanatas, modelo muy en boga en los regímenes dictatoriales.

Sí. No hay duda alguna, el infrascrito criticador sólo frecuenta los medios franquistas y, lógicamente, sus relaciones no son otras, en esto estamos de acuerdo y debemos deducir que tal sujeto pertenece al formidable clan religioso, militarista, tradicional, descendiente de Isabel la Católica, Fernando de Aragón, Carlos V y Felipe II: Yugos y flechas: Esclavitud y traición; veneno y brebajes vaticanistas. He ahí los 30 años de luz de la España de hoy, y la constancia segura de su marcha por el camino del progreso. He ahí su evolución hacia la libertad. He ahí todo su desarrollo político, social y económico. He ahí el renacimiento de la Inquisición, del feudalismo, de la «nobleza»: de la desdicha moral y material. La España de hoy sólo ofrece al mundo esta fotografía, este cuadro de dolor y locura; de ansiedad y de indigencia; de ruina y de espanto terrífico; de pánico inmenso y congoja tormentosa, de inminente ruindad y desesperación horrible. Todo esto es lo que han dado esos 30 años de luz, señor panegirista del garrote vil, que no otra cosa se desprende de sus alabanzas al sistema de oprobio, de ignominia, de estrujamiento y vilipendio, de crímenes y asesinatos que manda en el pueblo español.

Hay sol y sombra, pero también hay mala sombra.

Hablando del presente para el futuro

CARA al mañana hay que hablar hoy. Hablar porque los problemas del presente pueden ser realizaciones de mañana. Hablemos pues para hacer frente a un cúmulo de cosas y hechos que se nos presentarán y que de haberlos estudiado hoy no correremos el riesgo de soluciones forzadas. Estudiémolos y puntualicemos para el mañana, que entender lo contrario sería padecer el mal del momento, mal que hay que sobrepasar, evitar, y apartar y así estar en nuestro puesto.

¿Cuánto no se habla y se dice en política hoy para el mañana; cuántos planes no se fabrican para futuras soluciones?, todo ello producto de evolución de hechos que se acrecentan de día en día, que depasan sus ambiciones por las cuales el capital necesita nuevas formas para sobrevivir, pues habiendo fracasado las diferentes concepciones políticas establecidas hoy en día, se piensa en las teorías marxistas como solución viable del problema actual, estando, pues en camino de la coexistencia pacífica que, con retoque de fachadas, dejará establecido un nuevo sistema que nos hablará de federalismo y colectivismo, pero que en su fondo nada tiene de estas concepciones.

Se insiste mucho hoy en el federalismo, pero cada uno lo asimila a su forma; se habla de él porque representa el mañana, la piedra angular de muchas versiones ideológicas; se remueve y revive su pasado histórico, haciéndole la apología partidos que de hecho ya no existen, que quisieron ser, pero que no fueron, son sombra de su pasado, que pudieron hacer y no hicieron ni dejaron, y que acabaron uncidos a la carreta del Estado como bueyes; fracasaron como fracasarán, todos los que sus iniciativas las fundamenten de arriba abajo, no teniendo en cuenta para nada al individuo y a la colectividad en su libre desarrollo, pasando a la historia como todos aquellos que trataron de aprovecharse de sus beneficios, ya como partidos ya como organizaciones o individualidades.

Han fracasado todos los sistemas administrativos que les han sido impuestos a los pueblos por el capital; han fracasado los regímenes del socialismo-marxista y republicano-federalista, por no saber crear una sociedad de tipo federal, principio y base de toda actividad social y económica fundamentada en el individuo. Cincuenta años de experiencias en Rusia, cien ensayos en América, han servido para establecer, en nombre del comunismo y de la democracia, regímenes de opresión y colonialismo, que hoy gastados por su actuación se hunden, y lo hacen porque sus normas han atropellado sus principios; sus realizaciones no concuerdan con sus ideas; han disgustado, no satisfacen, y las ansias del saber se acrecientan y la evolución sigue su curso.

«Hay que salir del impase», claman las clases opulentas; hay que restablecer el equilibrio perdido, evitar la «debacle» en marcha, afianzar y robustecer posiciones; es necesario y vital para el sostenimiento del capitalismo y al mismo tiempo paralizar el clamor social popular, la protesta estudiantil e intelectual, obstaculizando de paso la evolución de los hechos. Urge instaurar un sistema que abarque y dirija todo, desde el individuo, automatizado, al desarrollo de vida social y económica de los pueblos. Que en política, la religión nos hable de sus concepciones socialistas; que el comunismo declame su democracia y libertad, que el socialismo reivindique el colectivismo en beneficio del Estado y la propiedad privada; que en la cosa social se imponga un federalismo tecnócrata y en economía la planificación dirigida.» Este es el nuevo resultado del estudio practicado por los servidores del Estado, sistema a practicar que, basado en las aspiraciones de diferentes conceptos e ideas, fortalecerá a la clase dominante en sus nuevas etapas del porvenir y que anulará, tal vez definitivamente y conscientemente, al individuo, de todas sus funciones morales y sociales, lo que sería la nueva dictadura tecnócrata.

Preciso es, después de este preámbulo analítico del presente político, manifestar nuestra opinión sobre el federalismo, puesto que no puede quedar el mismo a merced de no importa qué sistema y sufra una desvirtuación de su contenido. Compete al anarcosindicalismo y a su militancia que lo ha sabido interpretar en su verdadero sentido, en su manera de ser, en su savia, y cuyo desarrollo de sus principios debe desenvolverse con arreglo a sus concepciones, luchando por su realización, sea por evolución, sea por transformación revolucionaria de la sociedad actual.

Al hablar de federalismo hay que precisar y bien definir lo que éste significa, precisando su objetivo y finalidad; de lo contrario no se saldrá del impase que en torno del mismo se establece y perdura a través de los años. Hagamos pues, orden, y coloquemos en su sitio las cosas, porque para cada cosa debe haberlo.

Precisamos entonces que la federación o unión de varios individuos o familias para la realización de un hecho, da origen al principio federalista, el cual va acompañado de deberes y derechos de sus componentes o en la garantía de un respeto mútuo, común, de lo que se desprende la personalidad y la libertad del individuo, tanto en expresión y acción como en movimiento regulador e impulsor.

(Terminará.) **F. BLANCO**

A propósito de un Congreso

por ANTONIO PEREIRA

EL Congreso a celebrar en Carrara debe ser el punto de partida del resurgir anarquista». Hasta aquí el deseo y la esperanza del compañero Ocaña, y desde luego, el deseo y la esperanza de muchos compañeros más. Los compañeros conscientes esperan que del Congreso internacional de Carrara surja algo positivo, digamos una alianza dinámica y concreta entre los anarquistas del mundo. Existe además una voluntad y una esperanza de que este Congreso no se resuelva en una mera reunión de gruesos calibres del anarquismo ni gana hay de que el anarquismo internacional se transforme en una sociedad de bombos mutuos. Sin intención de zaherir a nadie observamos que no son muchas las voces que se han levantado contra el marasmo en el que, internacionalmente, nos hallamos, y a pesar de existir una voluntad general de hacer algo de alcance, hemos tropezado con la incomprensión de muchos y la falta de medios y de hombres para hacer frente a una situación nueva imprevista, política y económica, que nos ha hecho perder posiciones en los medios obreros mientras hemos ganado algunas en los medios intelectuales cansados de un marxismo que, además de su incapacidad para resolver los problemas cruciales de la hora presente, se ha cubierto de lodo y de sangre.

Y mientras alrededor nuestro se derrumban los restos de una democracia de compromiso más o menos aceptable para ser suplantada por un totalitarismo crudo y brutal, nosotros nos debatimos en una flojedad impuesta por una terrible situación económica y de propaganda estatal que nos han hecho perder (y ojalá no perdamos más en lo sucesivo) la penetración en aquellas masas de desheredados, las cuales tendrían que ser los más interesados en ayudarnos a destruir instituciones feudales y a subvertir un orden establecido sobre la violencia y la explotación. La situación que se ha venido creando en estos últimos decenios entre nuestros medios de lucha y los medios adoptados por las fuerzas políticas y del super-Estado habla a nuestro favor. Antaño la proporción podíamos establecerla de uno a diez. Hoy es de uno a cien. Ayer, en lo que a propaganda se refiere, todo estaba a nuestro favor, en tanto que hoy hemos sido desbordados. Nuestra tendencia general es de quedarnos en lo teórico, mientras que por otros compañeros hay una cierta voluntad de cerrarse cada día más en una magnífica, luminosa e inútil torre de marfil. Y en tanto hay intelectuales que se quedan perplejos frente al marxismo (cualesquiera que sea su tendencia) o lo rehusan, parece que los hay entre nosotros que encuentran un cierto placer en amigar con esa doctrina. En otros países que el español las simpatías por la corriente nuestra que se declara marxista son más bien toleradas, evitándose casi siempre el criticarlas para no romper, se dice, la cohesión y el equilibrio entre las fuerzas obreras, sin tenerse en cuenta el daño irreparable que esta corriente y esta actitud causan a la libertad de muchos pueblos y a la redención de los desheredados del mundo.

El compañero Quintana, el compañero Fontaura, y algún que otro compañero más han manifestado una cierta inquietud y repuesto sus esperanzas en este próximo Congreso internacional. Comparto estas inquietudes y esperanzas y he puesto de parte mi pesimismo referente a esta nuestra sociedad que es ni mejor ni peor que las sociedades pasadas. Digo pues, que sería conveniente que todos a una los compañeros conscientes buscasen de hacer el punto de la situación desapasionadamente. Como dijo el maño: «Hasta aquí hemos llegado». Se trata ahora de buscar la solución del problema, pero antes es conveniente analizar las causas fundamentales que han conducido el anarquismo a la situación presente.

1º. — Explosión demográfica con la aquiescencia de todos los Estados occidentales y de los Estados de formación marxista. Explosión que se resuelve en un mayor pedido de artículos de primera necesidad y, por lo tanto, creación de nuevas fábricas y nuevas industrias, mayor pedido de mano de obra y de técnicos, cuya consecuencia inmediata es un mayor bienestar inicial.

2º. — Exodo del campo a las ciudades industriales de una mano de obra rompiendo el equilibrio entre la oferta y la demanda ha puesto en crisis la mano de obra local, la cual en muchas ocasiones ha tenido que arriar la bandera de sus reivindicaciones no siempre cifradas en un aumento de sueldo. El crecido número de esta mano de obra barata ha tenido como consecuencia el imponer un común denominador conformista, dando al traste con el afán de mejoramiento moral más que material, quedando así arrinconado el interés político y la lucha por la emancipación, patrimonio de los técnicos y de la mano de obra calificada. Hemos presenciado, así, el atropamiento de las masas productoras y un terrible desinteresamiento hacia los problemas inherentes a la libertad y al bienestar de los hombres.

3º. — Incremento de una industria semipesada que ha abastecido al mercado de todos los artículos que, en principio, tendrían que proporcionar al hombre más tiempo libre, más descanso, parte del cual tendría que ser empleado para un mayor ascenso moral e intelectual.

Como que el hombre, en este caso el obrero y, en línea general, los empleados en las oficinas, no disponen de los medios para la adquisición de los artículos convenientes, el capitalismo ha puesto en práctica el sistema iniciado en los Estados Unidos: «Compra hoy. Mañana pagarás». Las consecuencias son harto conocidas: Una esclavitud ineludible representada por los pagarés que atan con pesadas cadenas el hombre a la máquina, sin hablar del trabajo a destajo, de las horas suplementarias ni de todas aquellas horas de trabajo extraordinario para hacer frente a los compromisos adquiridos. Desaparece de este modo la protesta para unas mejoras efectivas mientras el productor se encuentra a la merced de una política sindical que le obliga a efectuar huelgas políticas que no resuelven, pero sí que empeoran sus problemas y los de la colectividad.

4º. — Incremento de la propaganda en todas sus manifestaciones, desde la tribuna, el impreso hasta la T. V., aconsejando el consumo de los bienes logrados. Una propaganda despiadada, especialmente la de la T. V., que machaca los cerebros durante ocho horas diarias y que indica o dicta a la mujer especialmente, cómo vestir, lavar, maquillarse, peinarse; cómo andar por la calle; cuántos hijos tener y cómo criarlos; cuáles revistas o periódicos y cuáles discos comprar. Sobre todo cómo comportarse con los hijos, cómo educarlos. Son consejos aparentemente desinteresados, pero que tienden a preparar generaciones abúlicas, al margen de toda inquietud social. Una propaganda que trabaja paralelamente con la Iglesia y con el Estado para controlar al individuo desde la cuna a la tumba. Las revistas de moda y los «rotocalcos» que se publican para las mujeres son idénticos en todos los países del Occidente. Siguen la misma política, repiten los mismos «slogans» con el único fin de obtener individuos «standard», con idéntica mentalidad o idénticas necesidades partiendo del principio de que el Estado y las instituciones creadas a este fin puedan controlar fácilmente al hombre una vez obtenido el control de la mujer. Añádase a esto el problema sexual, que alcanza ya formas obsesionantes, problema de una libertad sexual mal entendida, cayendo en formas de declarada prostitución juvenil.

5º. Incremento de las fábricas que se dedican a la producción de material bélico. Los obreros en ellas empleados son, en máxima parte, obreros especializados, los mejor pagados; los que en líneas generales, si no en su totalidad, son los más reacios a emprender, a dar vida a cualquier gesto que tenga por objeto la lucha contra el militarismo y las guerras (1).

Hombres y mujeres han echado por la borda los restos de aquellas pocas convenciones que a falta de otra cosa aún se podían aceptar. Han dado al traste con las relaciones entre padres e hijos y ahora navegan sin lastre a la merced de un cualquier golpe de viento en el océano de una sociedad sin norte. Nos encontramos a la merced de un viejo y nuevo capitalismo que ha sabido resistir a todos los embates explotando el egoísmo y la mutua incomprensión de una clase productora a la cual maneja a su antojo. Espero poder dar una conclusión a este modesto trabajo y, ¿por qué no?, alguna modesta sugerencia con la esperanza de que compañeros más capacidos hagan lo mismo, y sobre todo mejor de lo que yo lo haya hecho. Es cuestión de proponérselo y, sin miedo, adelante. Es lo mínimo que se puede hacer para que el próximo Congreso internacional de Carrara sea el punto de partida del renacer del anarquismo internacional.

(1) Al compañero Pereira le hemos suprimido un punto 6º relativo a la juventud. Como después de éste su trabajo el anarquismo ha experimentado un renacer, creemos que nuestro amigo el autor considerará oportuno nuestro «tijeretazo».—(N.D.L.R.)

España ante el espejo

MADRID. — Un grupo de altos funcionarios rusos del Departamento de Comercio Exterior, incluyendo a directores de varias empresas del Estado, visitaron España.

Este ha sido el contacto oficial a más alto nivel entre España y la Unión Soviética desde la guerra civil en 1936 y ha llegado en momentos en que aumenta sostenidamente el intercambio cultural y comercial entre los dos países.

Mientras que la visita, conservada en secreto hasta que el grupo soviético se marchó hace días para París y Moscú, necesariamente no presagia el establecimiento de relaciones diplomáticas entre los dos países, los informadores oficiales dicen que él habrá de conducir a un convenio formal de comercio que reemplazaría al sistema actual provisional.

Rumania es el único Estado comunista europeo con el cual España tiene relaciones en la forma de un convenio consular y de comercio.

El año pasado, sin embargo, España ha venido ampliando en forma sostenida y deliberada sus aperturas hacia Europa Oriental, buscando crear comercio y aspectos varios de otras relaciones.

Ilustrando esta creciente relación, es la llegada al puerto sureño de Cádiz del barco ruso «Iván Franko», con 700 turistas de varias nacionalidades.

Desde que un convenio marítimo fue firmado entre España y la Unión Soviética el año pasado, los barcos de ambos países tocan libremente en los puertos de cada uno de ellos.

Informaciones de buena fuente manifestaron que funcionarios bancarios de alto rango se encontraban entre el grupo que visitó España, visitando en forma de turistas las fábricas industriales en Madrid, Sevilla y otras ciudades.

Ellas indican que como resultado inmediato de la visita, la Unión Soviética aumentará sus importaciones de naranjas españolas y textiles. Como contrapartida, España presumiblemente comenzará a importar en mayor escala productos alimenticios rusos y equipo industrial.

BARCELONA. — El Paseo Marítimo, largo de 500 metros y hueco bajo calzada en proyecto de balneario público, está a merced de la gente de mal vivir. Esta habita en «los bajos» y el Paseo le sirve de azotea. La avenida que del Paseo Nacional de la Barceloneta debía unir a éste con el Marítimo, ha quedado en proyecto, y la población barcelonesa no frecuenta el Marítimo para evitarse enojos. La fuente monumental dedicada a Carmen Amaya está imposible de sucia y desvalijada. Como confirmando esta referencia, «La Vanguardia» del día 14 de mayo expone:

«Por ahora el Paseo Marítimo, en su estado actual, no ha promovido el deseo de atraer al ciudadano hacia aquel escenario marítimo. Realmente hemos de significar que tal vez sus características, por incompletas, han producido una reacción contraria: es decir, se orilla asistir a dicho lugar porque nada en él mueve a la contemplación amable y satisfactoria. Por ello que creemos que la presencia del ayuntamiento, llevando adelante la tarea que le corresponde y para la que incluso ha señalado partidas en los programas de actuación urbanística, es vital para que Barcelona cuente con un auténtico Paseo Marítimo, aunque su longitud sea inicialmente limitada. Lo que importa es abrir ese balcón desde el mismo Paseo Nacional y acondicionar luego todo el escenario a las exigencias de una purificación de las aguas, otra de las metas inexcusable para que la obra obtenga categoría y el favor del público.»

Noticias de España

MADRID. — Los estudiantes han sostenido varios encuentros con la policía en la Ciudad Universitaria, resultando de los choques bastantes heridos y contusos. La P. A., sostenida por la G. C., intentó desalojar un pabellón universitario en el cual se habían refugiado más de mil estudiantes, consiguiendo desalojarlos de momento tras una conminación formulada con presión de fusiles ametralladores. Sin embargo la protesta universitaria no cesó en lo más mínimo, oyéndose estentóreos gritos de «¡Libertad!, ¡Abajo Franco!» El 31 de mayo los estudiantes levantaron numerosas barricadas ayudados por obreros. La P. A. cargó contra éstos, hiriendo a uno gravemente.

Al paso de una manifestación estudiantil las cristalerías de un banco fueron apedreadas al grito de «¡Muera el capitalismo!»

En Barcelona fueron excarcelados seis sindicalistas obreros y seguidamente otros cuatro encarcelados por asociación clandestina.

El diario «Madrid», de esta capital, ha sido suspendido gubernativamente por dos meses y multado con 250.000 pesetas, por haberse ocupado del rechazo de los profesores franceses Monod y Lwoff cuando ambos fueron nombrados profesores «honoris causa» por el ministerio de Educación franquista. Se malicia, sin embargo, que este castigo al «Madrid», indirectamente puede referirse al artículo de Calvo Serer titulado «No, al general de Gaulle», tras cuyo eufemismo el lector advertido puede ver fácilmente la figura del general Franco.

Por la gravedad de las decisiones gubernamentales, los medios periodísticos «independientes» están realmente preocupados. El director de la revista barcelonesa «Destino», tras haber sufrido la imposición de varias multas de 50.000 pesetas, se halla amenazado judicialmente con una condena de un año de encierro. 50.000 pesetas también ha tenido que abonarlas el periodista José Ruiz Albertos por haber reseñado al completo una organización obrera semiclandestina. Otro cronista, Pedro Alvarez, ha sido procesado por haber publicado un escrito desagradable para el gobierno en la revista «Serra d'Or».

AVISO

DEBIDO A LAS PRESENTES CIRCUNSTANCIAS, LA JORNADA S. I. A. PARA EL 16 DE JUNIO EN EL STADE DE THIAIS QUEDA SIN EFECTO, COMO ASI EL ANUNCIO QUE APARECE EN PAGINA 2.

Le Directeur de la publication : YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

13 JUIN 1968
NUMERO 509
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

AU TRAVAIL

S'IL y a un point sur lequel nous voudrions nous mettre d'accord avec l'Etat et les politiciens, c'est bien sur le mot d'ordre de : Tout le monde au travail. **Mais rappelons tout de suite que c'est précisément ce que réclamaient les étudiants dans la rue et avec eux, tous les travailleurs conscients de l'indispensable front uni à mener dans la lutte contre le capitalisme... Nous savons hélas ! ce qu'il en coûte de contester une société qui s'appuie sur l'exploitation du travailleur et qui fourmille de parasites et d'oisifs.**

Si les pionniers du syndicalisme authentique avaient préconisé l'abolition des classes et la transformation de la société, c'était dans le but de mettre tout le monde au travail, y compris les financiers et les forces répressives... Que l'on ne vienne pas nous dire que ce sont là des formules creuses. C'est la seule révolution valable pour les travailleurs qui aspirent à leur émancipation. D'ailleurs, les employés de Massey-Fergusson en déclarant qu'ils comptaient gérer l'entreprise eux-mêmes et allaient organiser la production et la vente de leurs machines agricoles, ne faisaient qu'anticiper quelque peu sur ce que doit être la gestion directe.

Nous disons bien gestion directe et non cette forme de duplicité qu'est « l'intéressement » préconisé par un Etat qui veut faire supporter aux travailleurs les inconvénients de l'incohérence et des contradictions du monde capitaliste. Et puis, qui nous dit que, même en régime d'intéressement, les travailleurs ne seront pas contraints à se battre contre les C.R.S. pour faire respecter leurs droits ? Un gouvernement qui lance ses forces répressives contre des travailleurs sans armes ne peut inspirer que méfiance et répulsion. Quand on fait couler le sang des travailleurs aussi lâchement c'est qu'on est ennemi du peuple et alors il ne faut plus nous parler d'une réconciliation impossible. Comment est-ce possible que des gens qui ont été mitraillés sur le lieu de leur travail puissent, un jour, se mettre ensemble avec leurs bourreaux, pour une œuvre économique commune ? C'est un non-sens; ce serait une hérésie si certains travailleurs y consentaient.

De plus, nous avons retenu une parole malheureuse de M. Debré, le 11 juin à Europe n° 1; il parait qu'ils nous ont accordé des avantages trop importants et qu'il va falloir s'attendre à des difficultés et à une augmentation du chômage. Voilà toutes les garanties qui s'offrent à la classe ouvrière pour les jours à venir...

Bien sûr, les partis de gauche vont profiter de la campagne électorale pour nous inviter à changer de maîtres, nous promettant en récompense de notre devoir de citoyen, les augmentations de salaire, des garanties syndicales, et aussi du travail; c'est bien mais ce n'est pas assez.

Ceux qui ont marqué l'histoire du printemps 68 avec leur sang, méritent qu'on aille plus loin dans la contestation des structures sociales actuelles.

Le capitalisme et l'Etat bourgeois ont fait violence contre les étudiants et contre les travailleurs et nous devons relever le défi jusqu'à ce que tous les parasites et tous les oisifs se voient contraints de travailler et produire au prorata de ce qu'ils consomment.

A moins qu'ils ne préfèrent se rallier au principe de l'anarcho-syndicalisme qui veut que chacun produise selon ses capacités et consomme selon ses nécessités.

Mais qu'on sache bien que les adhérents de la C. N. T. ne se laisseront tromper par aucun mot d'ordre qui viserait à rétablir les « retroussez les manches camarades » et « la productivité est source de bien-être ».

Non aux promesses électorales ! Notre combat est dans l'entreprise et doit se mener sans compromis.

Un mois de mai pas comme les autres

On n'apprend pas la leçon du désespoir, et pour cause. Un jour en vaut un autre, sans qu'ils soient tout à fait identiques. Dans la vie on échoue dans ses entreprises mais chaque fois on recommence, tout de suite ou le jour suivant. Le contraire c'est la mort et socialement cette idée est inconcevable.

Dans l'ambiance bourgeoise du socialisme regressif, chaque « théoricien » a fait à maintes reprises les obsèques de notre idéal, les obsèques de l'émancipation intégrale des travailleurs, de l'anarcho-syndicalisme, sans pour autant lui dédier une sépulture, en étant bien empêchés par la vie que renferment les idées de Proudhon, de Bakounine, de la Commune et même de cette Confédération Générale du Travail, aujourd'hui si malmenée, mais qui garde le prestige dû a ses fondateurs : Pelloutier, Pataud, Griffuelhes, Ivetot, Pouget et tant d'autres qui eux n'étaient pas marxistes du tout.

Ce qui a sauvé le capitalisme, c'est le communisme autoritaire, le socialisme de volte-face, le syndicalisme de voie étroite sans lesquels la vie libre ne serait plus une chimère mais une réalité salutaire et universelle.

Heureusement, malgré le triomphe provisoire du matérialisme marxiste grossier, le problème de l'émancipation totale des travailleurs, des intellectuels et de d'humanité entière reste posé et vivant dans la minorité consciente et même dans les entrailles d'un avenir prochain.

C'est la révélation du jour, messieurs; la vérité obstinément cachée, déguisée et bafouée a fini par se faire jour à l'insu de vous tous, conservateurs, gauchistes de parlement, communistes enrégimentés, syndicalistes de bureau et de bistrot. L'anarcho-syndicalisme ne meurt pas avec les vieux, les nostalgiques de l'ancienne Bourse du Travail. Notre syndicalisme, le syndicalisme « de toujours », on l'a vu le 1er Mai 1968 dans la rue, hué, secoué même, mais présent tout de même de la République à la Bastille. La majorité eut bien sûr, avec le nombre, le mot de la force, mais ceux qui nous ont vu ont perçu notre jeunesse, ont compris le droit que nous avions de manifester, en dépit de la « force de l'ordre » communiste.

Plus tard, ce fut l'explosion libertaire de la jeunesse universitaire, un fait sans précédent dans l'histoire des peuples. Et c'est que, d'une guerre à l'autre (toujours la dernière et la plus civilisatrice, aux dires de messieurs les conducteurs de peuples) le monde s'était figé dans la peur, la crainte de l'avenir; un nombre incalculable de portes conventionnelles avaient barré à la jeunesse le chemin de la vie et du progrès véritables; l'humanité montante a toujours été entravée par les générations dominantes, conservatrices, disparates quant aux idéologies mais unanimes pour la conservation du statu quo actuel sous forme de capitalisme périmé, de socialisme « bon enfant », de communisme totalitaire, ou pourquoi pas ? de régimes de fer à la manière de Hitler, Salazar ou Franco.

Le fait universitaire est important et il faut le saluer avec allegresse et enthousiasme en raison du renouveau qu'il apporte à notre mouvement. Cela a commencé à l'Université de Nanterre et la flamme s'est répandue à toute l'Université française. Mais ce n'est pas seulement en France que la révolte gronde : c'est dans toutes les universités occidentales et même orientales, ce qui est très important pour l'avenir libertaire de tous les peuples de la terre. L'état d'oppression sévit partout, le désir d'aller de l'avant est entravé par tous les Etats du globe, qu'ils soient démocratiques, communistes ou absolutistes. Dans la chambre à gaz de la société étatique, la jeunesse le droit humain sont étouffés par des lois opposées à la libre manifestation de l'individu.

La révolte des étudiants, on la comprend bien : une bonne moitié est déboutée par la hiérarchie établie, par le « conformisme social ». Le reste, les diplomés, éprouvera de dures difficultés pour s'intégrer à une société régie par une théocratie maître et seigneur des ressources et des énergies politiques du régime. De telle sorte que le jeune médecin, ingénieur, architecte, docteur es sciences se voit obligé de devenir, quelquefois pour longtemps, chef d'équipe ou contremaître, en tout cas serviteur — « chien de garde » — de la classe dominante. Cet état de fait ne peut qu'écœurer cette génération studieuse qui voit son avenir obstrué, bouché par une organisation sociale périmée et politiquement sans issue malgré la piètre nouveauté révolutionnaire d'un communisme prisonnier de son Etat, copie presque servile d'un Etat traditionnel surchargé de lois et d'entraves, laissant la liberté et les droits de l'homme à l'écart.

Les problèmes des jeunes promotions ouvrières sont également méconnus dans nos sociétés où les générations adultes refusent — on les comprend — d'être écartés par la jeunesse et poussés au chômage. Le machinisme moderne, l'électronique avec ses innovations diaboliques tendent à remplacer les ouvriers et bientôt l'odieux machin se passera de l'homme dans des proportions gigantesques. Ce qui dans la société libertaire serait un bien, une émancipation humaine de la servitude du travail signifie dans la société capitaliste un drame colossal, une impasse sociale génératrice de troubles prévisibles, inévitables, sans autre issue que la révolution pour les uns, le déchainement d'une guerre classique dans le but d'alléger l'entassement humain pour les autres.

A ce point la jeune génération ouvrière rejoint à juste titre le monde des étudiants malgré la distance établie par la classification bourgeoise, car les intérêts moraux et économiques des uns et des autres s'identifient.

Personne ne peut alors être surpris de l'explosion ouvriers-étudiants de ces jours chaleureux, sauf bien entendu le gouvernement, les états-majors politiques et cégétistes.

Par la force de la jeunesse réunie, cette fois (et ce ne sera pas la dernière) la multitude s'est bien passée de ses chefs, créant l'énorme surprise de la tradition rompue, des biens brisés, de la routine vaincue, d'une C. G. T. devenue enfin plus syndicaliste malgré les bonzes cégétistes et d'un parti révolutionnaire devenu droite politique, Waldeck Rochet en tête. Le temps — on le voit — du conformisme est révolu. « Vers l'anarchie s'achemine l'histoire » (Jean Bovio) et toutes les irrévérences estudiantines et jeune-ouvrières le prouvent. Avec son syndicalisme de droite Seguy a côtoyé le maigre socialisme gaulliste, laissant, malgré lui l'initiative populaire aux mains de la jeunesse libertaire qui monte avec force, avec intelligence et esprit de révolte.

Qu'importe qu'il y ait une trêve sociale ou non, si les étudiants et les jeunes travailleurs prennent conscience de l'idéal libérateur qu'est l'anarchisme appliqué à la lutte sociale. Le coup de semonce est donné, et l'heure d'une C. G. T. bureaucratique et communiste, d'une Force Ouvrière conservatrice et d'un syndicat catholique masqué de rouge est dépassée par l'horloge des revendications sociales positives.

Il faut penser à la liquidation des structures sociales du présent plutôt que de les raccomoder au bénéfice du capitalisme classique ou d'Etat. Un peu de terrain cédé aux universitaires, aux cadres et aux ouvriers des promotions nouvelles n'arrange rien, le problème subsiste. De même une augmentation des salaires est bien vite annulée devant la balance du commerçant comme l'est la semaine de 40 heures devenant 48 ou même 50 par l'appât des primes. Ce qu'il faut c'est prôner la semaine de 30, de 25, de 20 heures même en vue de juguler le chômage et de rendre plus digne la vie des travailleurs. Cette réduction devrait aller bien sur sans la diminution du train de vie des ouvriers. Si l'organisation capitaliste prétend ne pas pouvoir assurer ces conditions elle peut avoir recours à la gestion ouvrière.

La Confédération Nationale du Travail a bien occupé sa place dans les viriles journées du mois de mai, et étant donné la prise de conscience que la jeunesse a provoqué dans la société, pourquoi les « anar », les syndicalistes révolutionnaires, les jeunes sans maître ni chappelle ne rejoignent-ils pas nombreux nos rangs ?

Il nous semble que l'heure est venue...

J. FORGERON

La révolution du 68

(Suite)

Le fait que maintenant, ce ne soit plus seulement les étudiants mais des travailleurs de plus en plus nombreux qui pensent sérieusement à la solution socialiste, me fait penser que l'action directe est dans l'état actuel des choses et des esprits, la forme d'action la plus efficace.

Certes, elle effraye la masse moutonnière et peureuse des petits bourgeois attentistes et la foule fatiguée et désabusée des anciens combattants des guerres étrangères ou de la lutte sociale. Mais ce ne sont pas ceux-là qui comptent aujourd'hui : ce sont les nouvelles vagues de jeunes et de très jeunes qui viennent battre de plus en plus fort les digues vermoulues de l'ordre social capitaliste. Chaque manifestation apporte au mouvement des enragés des éléments neufs : ce n'est donc pas le moment de sortir de cette voie. La poursuite de la grève générale, son extension, son durcissement, tout cela nous a permis de souffler un peu et de reprendre nos forces. Mais il serait dangereux de faire durer cette pause trop longtemps. Manifestations et grève générale se soutiennent mutuellement : personne n'ignore que ce sont les manifestations des enragés qui sont à l'origine du déclenchement de la grève générale. Ce que l'on sait moins, semble-t-il, c'est qu'en mobilisant contre eux le gros des bandes policières, les enragés empêchent la clique gaulliste de tenter des coups de force contre les grandes entreprises en grève. A l'inverse, il est certain que la paralysie complète de la vie économique et sociale du pays empêche la camarilla gouvernementale de concentrer toute son attention sur la répression du mouvement des enragés. Par ailleurs, les vacances forcées provoquées par la grève générale permettait à toute action des enragés d'avoir immédiatement un immense retentissement dans la mesure où des millions de travailleurs étaient en permanence à l'écoute de la radio.

Avant de conclure, je voudrais évoquer un aspect important des événements que nous vivons. Et ceci me permet, d'une certaine façon, de retrouver la ligne directrice de mon entrée en matière pour compléter celle-ci.

La révolution qui débute en France n'est pas une révolution de consommation nationale comme le furent les révolutions françaises de 89 et de 71 ou la révolution russe de 17. Et à ce propos, ce n'est pas à sa valeur d'exemple que je pense. Notre révolution est, tant par ses buts que par sa nature, et aussi à cause des conditions propres à l'époque et à la région du monde où elle se produit, *une révolution européenne :*

L'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Grèce, tous pays qui sont en totalité ou en partie sous-développés pays qui, en ce qui concerne les deux premiers et le dernier, vivent courbés sous d'affreuses dictatures, vont se soulever à leur tour. L'Allemagne de l'Ouest, la Belgique, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, la Suède se soulèveront aussi, mais cette fois pour des raisons plus proches des nôtres, à savoir pour mettre un terme à l'avilissement de l'homme dans le cadre de la société de consommation. Bientôt, ce sera la contestation générale dans toute l'Europe occidentale. La révolution continuera de s'étendre aussi irrésistiblement qu'une épidémie : les tendances libératrices seront renforcées en Tchécoslovaquie et en Yougoslavie, réveillées en Hongrie et en Pologne, éveillées enfin en Union Soviétique, en Bulgarie, en Roumanie et en Allemagne de l'Est. Alors, la construction d'un ordre socialiste véritable, c'est-à-dire autogestionnaire, sans Etat ni police, sans armée ni bureaucratie, deviendra un fait permanent dans l'ensemble de notre continent et sur la base de conditions matérielles extrêmement favorables. Alors les sottises chauvines, les particularismes rétrogrades, le racisme dégradant pour ceux qui s'en réclament ou qui le pratiquent sans oser l'avouer, toutes ces ordures léguées par les temps anciens seront extirpées du sol européen. L'organisation fédéraliste des travailleurs européens dans le cadre de leurs groupements syndicaux débarassés des bureaucrates, ainsi que de leurs libres conseils de commune, de canton, de région, d'ethnie et centraux remplacera le découpage actuel du continent en Etats artificiels et en prétendues nations qui ne sont que l'expression pudique par laquelle on désigne la domination impérialiste qu'exerce une ethnie majoritaire sur une ou plusieurs ethnies minoritaires.

Je pense pouvoir répondre maintenant à la question que je me suis posé au début de cet article. A quoi ressemble la révolution de 68 ? A elle-même, d'abord. Certes, elle présente des traits communs à d'autres révolutions du passé : elle poursuit des

(Suite page 2)

UNE SEULE VOIE : L'AUTOGESTION

La tentative de récupération qui se fait jour actuellement dans les milieux évolutionnaires de la gauchisante gaulliste et de la haute finance nous a fait apparaître la nécessité d'une étude comparative des trois systèmes dont on parle beaucoup actuellement, à savoir l'intéressement aux bénéfices, la cogestion de l'entreprise et les principes d'Autogestion.

Intéressement aux bénéfices (sauce de Gaulle)

Telle qu'elle est conçue dans le regime capitalitse qui nous régit, l'entreprise est une des cellules de productivité de la nation, ainsi qu'une cellule sociale de base. L'organisation intérieure est conçue hiérarchiquement, et de façon à la rendre fonctionnelle au possible. Il s'agit d'isoler au maximum les composantes de l'entreprise, de mettre à leur tête un chef de service, de réunir ces chefs de service par groupes de production, de les diriger par l'intermédiaire d'un directeur, et ainsi de suite jusqu'au président-directeur-général et comité de direction, qui ont pouvoir de décision.

Le problème étant posé de transformer le salaire en membre participant du système capitaliste, la solution apportée a été d'accorder aux travailleurs un pourcentage du capital de l'entreprise au « niveau d'actions », ainsi qu'un certain droit de parole au sein de l'entreprise.

Il devient possible de rompre l'isolement des cellules de production (mais par le haut). Comme d'autre part joueraient la représentativité des salariés, on pourrait peut-être parler du passage d'une monarchie absolue à une monarchie éclairée (sic). Au maximum, il est possible d'arriver par cette voie à l'élection directe du chef de service; mais il sera bien plus difficile d'aller au delà. Peut-être à ce vote sera-t-il ajouté la chance de présenter des propositions concernant les questions d'organisations et de fonctions. Seulement le P. D. G. ayant seul pouvoir de décision rien ne sera réellement changé.

Et puis il y a un autre avantage. Mais pas pour le salarié, celui-là. Si une petite ou moyenne entreprise se trouve en difficulté boursière, sans doute, certainement même, la mise en circulation de nouvelles actions, remises celles-là aux salariés, pourra la remetre en selle. Chose curieuse, on a commencé à parler sérieusement du plan Valon au moment où la Bourse de Paris donnait des signes de défaillance.

Le désavantage fondamental est tout simplement que rien n'est changé dans le rapport de force Patron-actionnaire-salarié. La faveur accordée est illusoire et bien au contraire, elle oblige par la collaboration des classes à désamorcer tout mouvement de revendication ou de contestation ouvrière.

Cogestion de l'entreprise

Parallèlement à l'intéressement, réclamé par certains syndicats, jeunes patrons et socialistes d'avant-garde, existe la cogestion. Sa mise en place, dans les industries de tout ordre, de comités d'entreprises ayant pouvoir de décision, et composés à la fois de représentants élus ou designés, ouvriers, cadres, actionnaires, est la forme la plus avancée du muselage tenté par le patronat.

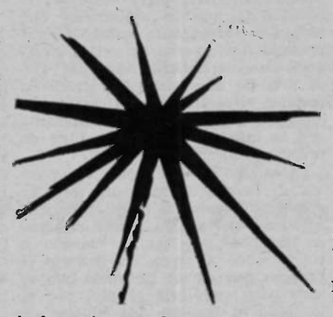
Il est nécessaire d'accepter ceci : plus que l'argent, plus que le plaisir qui en découle, ce qui intéresse le patronat, la haute finance et les sphères politiques, est la puissance morale qui émane du pouvoir conquis ou conservé par la force, le culot, la volonté. Dans un système de cogestion, où la situation des dirigeants reste inchangée, où est seule admise à délibérer une minorité ouvrière qui peut très facilement être accaparée par l'ancienne direction, l'ensemble des producteurs abdique une nouvelle fois, refuse sa part de responsabilité. Le pouvoir, bien qu'il soit en apparence réparti, reste entre les mains d'une minorité. De plus, étant dans un système capitaliste, la part de profit qui revient aux actionnaires reste la même.

La possibilité offerte d'ajouter à la cogestion l'intéressement, ne fait que réunir les objections que l'on est amené à formuler sur l'une ou l'autre des formes de participation à la marche de l'entreprise.

Le problème du pouvoir délégué par l'ensemble des forces de production à une minorité dirigeante reste le même; la disparité sociale ne peut changer, sinon évoluer, et au bout de cette évolution, s'il peut y avoir une transformation, cette transformation posera à nouveau le problème, qui ne sera résolu que par la force.

Plutôt, donc, que de rejeter dans un avenir indéterminé un événement qui apparaît de plus en plus comme inéluctable, il faut considérer que dès à présent les composantes de l'évolution vers l'autogestion existent; il faut les mettre à nu.

Si, pour certains, il apparaît nécessaire qu'un mode de gestion intermédiaire se crée et qu'à partir de lui, s'en servant comme marche, on s'élève vers l'autogestion, à cela on doit répondre : quel intérêt y a-t-il à organiser ce que l'on veut détruire



de façon à en prolonger l'existence ? A la rigueur il est possible d'admettre un droit de regard sur la marche de l'entreprise, sur les dépenses, bénéfices, circulation des ordres de fonctionnement. En même temps que la connaissance par un grand nombre des « secrets », des méthodes de gestion de l'entreprise, cette forme d'organisation aura l'avantage de créer une tension permanente au sein de l'édifice économique existant.

Dans tous les cas, un aménagement des formes actuelles de la société ne peut être acceptable par nous. La réaction de la partie amorphe du pays, c'est-à-dire de la majorité des cadres, des employés et fonctionnaires, face à ce moyen terme, sera une adhésion totale qui amènera un prolongement jusqu'à l'infini de la situation actuelle. Ce danger, il faut à tout pris l'éviter. La facilité offerte, il est nécessaire de convaincre le plus de gens possible de la refuser. Et à ce point précis, il s'agit de passer à l'autogestion.

Principes d'autogestion

L'éclatement de cette sonorité étrange qu'est le mot « autogestion » dans les milieux qui l'ignoraient d'ordinaire a eu pour effet une foule de questions auxquelles les lignes ci-après répondent schématiquement :

Le principe essentiel de l'autogestion est d'abord l'appropriation des moyens de productions par les travailleurs, ceci sans qu'il soit question d'indemnisations, puis leur remise en marche au bénéfice de l'ensemble de la population.

1) *Procédure d'appropriation et de remise en marche*

Au sein d'une entreprise ou d'une cellule de production la direction, les cadres supérieurs, le personnel commercial sont versés à la vie productive ou exclus de la société selon leur choix.

L'ensemble des ouvriers, cadres et employés de l'entreprise désigne selon les différents secteurs d'activité, un ou plusieurs délégués au comité de gestion. Révocables à tout instant, ils sont chargés de la planification et de l'organisation du travail au sein de l'entreprise. Ils sont entièrement responsables de leurs actes devant les ouvriers.

Le comité de gestion est chargé des relations extérieures à l'échelon régional et fédéral.

Les cellules de production se fédèrent par branches d'industrie. Les comités de gestion désignent parmi eux une représentation fédérale qui joue au niveau local, régional, national.

Les échanges entre branches d'industrie se font à travers ces comités et aux divers niveaux fédéraux.

2) *Consommation*

Les biens de consommation sont regroupés sur le plan fédéral, puis redistribués sur le plan régional et local par un système statistique.

Les relations entre la production et la consommation s'effectuent au niveau des statistiques fédérales et des représentations fédérales des diverses branches d'industrie.

En ce qui concerne l'électronique et les moyens statistiques un article suivra prochainement.

3) *Liquidités intérieures*

Les moyens de production étant repartis équitablement entre tous les travailleurs, la valorisation d'un objet se fera en fonction d'une codification indépendante de la loi de l'offre et de la demande.

La monnaie n'étant valable que pour donner une valeur d'échange aux marchandises en quantité insuffisante, lorsque la production augmentera, la valeur monétaire diminuera jusqu'à sa disparition totale.

4) *Rapports monétaires avec l'extérieur*

La monnaie d'échange interne au pays devant disparaître, il est nécessaire d'avoir une liquidité différente pour les supports extérieurs, quitte à conserver l'or et à échanger les produits industriels.

De toute façon une quantité de situations nouvelles empêchera tout développement parfait des principes d'autogestion. Le travail des individualités est de se préparer à faire face dans leurs industries respectives, à tout fait révolutionnaire, et pour cela étudier les modalités d'application de l'autogestion dans l'entreprise.

UN GROUPE D'ETUDIANTS

Un révolutionnaire

J'ai entendu l'autre soir, le palabre de Gaulle-Droit. Pas de doute nous tenons, dans le premier nommé, un redoutable révolutionnaire. Nous ne nous en doutions pas le moins du monde. Mais il faut bien se rendre à l'évidence, puisque c'est lui qui le dit. Et personnellement je m'en voudrais de mettre en doute la parole d'un chef d'Etat. Et quel chef ! et quel Etat !

Quant au second nommé, Michel Droit, il est aussi, quoique à un degré moindre, un véritable révolutionnaire. La preuve en est que les questions par lui posées à notre général-président n'étaient pas piquées des vers. Un reproche, tout de même, au questionneur. Pourquoi s'adresse-t-il toujours à notre cher (oh combien !) président en lui disant : « Mon général » ?

Nous ne sommes pas à la caserne, que diable, et c'est singulièrement mésestimer la fonction de président de la République Française que de l'assimiler à celle d'un simple porteur de képi orné de quelques étoiles.

Général, il le fut, jadis, mais depuis bientôt 10 ans, n'est-il pas président ? Alors.

Mais revenons au discoureur. Celui-ci nous a gratifié d'une magnifique péroraison, au cours de laquelle, selon les questions à lui posées, il nous a fait comprendre, voir, saisir et toucher du doigt le pourquoi et le comment de la situation présenté, des événements et de ce qui pourrait se passer dans un proche avenir.

Et en quels termes ! Et avec quelle pitié il a fustigé les demeurés de tous bords qui n'ont pas encore compris que notre société actuelle n'est plus dans la course, et qu'il urge de la rénover, de la transformer, de la reléguer au grenier de la nation et d'en inaugurer une autre, plus moderne, moins encroûtée, moins poussiéreuse. La mutation qu'il appelle cela. Et même qu'il a déjà commencé, paraît-il ! Un révolutionnaire, vous dis-je, un vrai. Et qui n'y va pas de main morte quand il s'agit de fustiger les fauteurs de troubles et autres matamores de la gauche incapable, guère moins bête que la droite la plus bête du monde, laquelle est la nôtre !

Mais pour le peuple français, les belles paroles ne suffisent plus, il en a tant entendues, depuis bientôt deux siècles !

Ce qu'il lui faut, ce sont des actes. C'est à cela, dit-il, que l'on reconnait les véritables intentions des gens.

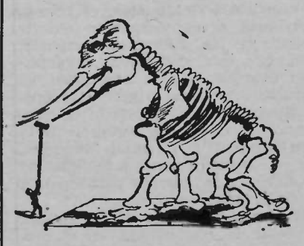
Eh bien, des actes, il y en a eu cette nuit même, alors que la France entière béait d'admiration en écoutant les fortes paroles de son Président.

Les C. R. S., en effet, casqués, bottés et munis de boucliers, de matraques et de grenades se sont de nouveau déchaînés contre des manifestants ouvriers et étudiants qui voulaient se rendre à Flins, à l'usine Renault. D'où ces mêmes C. R. S. ont chassé les ouvriers qui l'occupaient depuis le début de la grève. Alors ?

BLANQUET

En raison de l'abondance de textes, l'article de Sevy sur les élections est publié en 2e page

ACTUALITE



« Soutenez le Parti Communiste ! »

ELECTIONS = TRAHISON

Les élections législatives n'ont jamais autant présenté un caractère de duperie qu'en cette période qui succède à un vaste mouvement à la fois revendicatif et révolutionnaire.

Dans les journées de mai, le pouvoir est descendu dans la rue. Pour les étudiants et les travailleurs révolutionnaires cela ne signifie pas que la conquête du pouvoir allait s'accomplir par les masses descendues dans la rue pour que ce pouvoir soit ensuite remis entre les mains d'un nouveau système de création. Cela signifie que, le pouvoir étant descendu dans la rue doit y rester, que doivent naître de la coordination de tous les travailleurs à la base les formes d'une nouvelle organisation sociale et économique axée sur la destruction du profit, des privilèges et sur la satisfaction des besoins de tous. Dès qu'il est descendu dans la rue, le pouvoir est en fait aboli en tant que tel. A la coercition venant du sommet se trouve substituée l'organisation fédéraliste construite de la circonférence au centre coordonnant les possibilités de la production et les besoins de tous.

Descendu dans la rue, le pouvoir se trouvait éparpillé, brisé, aboli dans les faits. Les réactionnaires, des communistes orthodoxes à l'extrême-droite, ne s'y sont pas trompés : la France était pour eux menacée d'anarchie, c'est-à-dire de la seule forme de démocratie qui puisse réellement faire participer l'ensemble de la population, et non plus quelques exploiteurs alliés à quelques politiciens professionnels, aux décisions concernant la vie sociale et économique du pays. Peut-être n'étions-nous pas, dans l'ensemble, tout à fait prêts à appliquer cette forme supérieure de démocratie. Mais l'idée était présente et, pour les réactionnaires, une idée qui se développe est aussi dangereuse qu'une armée en marche.

Le pouvoir capitaliste entend écraser le mouvement révolutionnaire grâce à ses deux moyens de prédilection : la force et la duperie. La force en brisant les grèves par la police et par les commandos d'extrême-droite, en disloquant les manifestations, en procédant à des arrestations arbitraires. La duperie en intoxicant les travailleurs en grève de fausses nouvelles, en organisant des votes faussés, au départ, en intoxicant la population, en faisant régner un climat de terreur, en brandissant le spectre de la guerre civile et, finalement, en organisant des élections législatives après avoir vainement tenté d'imposer un référendum qui eût été une véritable imposture.

Quel est le sens des élections qui vont avoir lieu ? Le pouvoir entend que les électeurs voient les choses ainsi : Puisque tout ne va pas pour le mieux, puisque des revendications sociales sont à l'ordre du jour, il faut demander aux travailleurs, à la population toute entière, de désigner de nouveaux élus, de confirmer l'ancienne majorité ou d'en constituer une autre. Présentées de cette façon, les choses peuvent avoir un aspect « démocratique » qui trompera son monde. Car, en réalité, nous savons que, tant que les travailleurs seront soumis au système bourgeois caractérisé par l'exploitation, l'intoxication massive, la répression, ils ne pourront exprimer véritablement la façon dont ils voudraient que fonctionne le système social. Car ils sont soumis constamment à une pression parfois invisible, parfois violente et répressive, mais toujours présente. Présente dans le fait qu'ils consacrent au travail la majeure partie de leur temps et que le reste de ce temps ils sont soumis à l'insidieux « bourrage du crâne » de la radio, de la télévision, de la presse, de tous les moyens d'expression au service du capital. Présente dans le fait qu'ils ne peuvent, à quelques exceptions près, poursuivre des études ou accéder à une promotion professionnelle. Cette pression, elle est présente dans chaque instant de la vie et c'est la raison principale pour laquelle les élections sont, dans tous les cas en système bourgeois, faussées dès le départ. Elles le sont particulièrement aujourd'hui où le pouvoir gaulliste, comme la C.G.T. et le P. C., diffusent chaque jour des informations fausses sur le véritable caractère du mouvement révolutionnaire actuellement en cours.

C'est pourquoi, nous ne pouvons accepter de telles élections quels qu'en soient les résultats. Nous refusons purement et simplement de nous livrer à cette mascarade électorale qui prend d'ailleurs parfois l'allure d'une véritable « foire aux députés ». Nous ne pouvons que boycotter, par tous les moyens possibles, de telles élections. Nous devons également expliquer à la population pourquoi nous le faisons.

Dans les mouvements d'extrême-gauche, chez les syndicalistes révolutionnaires comme à la C. N. T., dans les comités d'Action Etudiants-Travailleurs d'arrondissements, s'organise un mouvement qui n'a rien à voir avec le parlementarisme bourgeois pourri et le réformisme syndical qui a montré à quel point il trahissait constamment les véritables intérêts des travailleurs.

C'est ce mouvement qui, un jour ou l'autre, triomphera par la révolution sociale pour l'égalité économique et sociale.

Les travailleurs savent maintenant où se trouve leur place.

SEVY

La révolution du 68

(Suite de la page 1.)

buts analogues à celle-ci, elle se déroule suivant une forme comparable à celle-là. Mais considérée en elle-même, sous le rapport des conditions qui l'ont fait naître et de l'étendue géographique de son champ d'action, c'est une révolution unique en son genre qui est destinée à servir de référence aux révolutionnaires des autres continents, et en particulier à ceux de l'Amérique du nord. Il nous appartient maintenant, à nous autres enragés, d'apporter à l'humanité la preuve de ce que je viens d'avancer en anticipant quelque peu sur les évènements.

JEAN TARQUI

Paris le 29 mai 1968.

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- **14.103.62 Paris.**

EN VENEZUELA

Ingenua visión de España franquista

SEGUN declaraciones publicadas en cierta prensa local, Don Domingo González Navarro, director del Incret — que giró hace meses una visita oficial a España — quedó «gratamente impresionado» de los «progresos» registrados en el mencionado país en materia de mejoras laborales. Sobre todo le impresionaron «las facilidades que el Gobierno de Franco» brinda a los trabajadores y su preocupación constante por dotarles de una buena educación física». Otras cosas — que iremos anotando y comentando en este articulo — también impresionaron mucho al dirigente sindical venezolano. Empecemos por referirnos a las que hemos entrecomillado arriba.

El señor González Navarro (Domingo) no debería sorprenderse que un régimen «vertical», dictatorial, se preocupe por la «educación física masiva» de los trabajadores. Esto es, por lo general, más que un sentimiento, una táctica. Lo mismo hicieron Mussolini, en Italia e Hitler, en Alemania. Distraer a la juventud obrera en actividades y competencias físicas y deportivas de masa es el mejor sistema para apartarlos de preocupaciones políticas y sociales. Se contenta a unos pocos, y con el «ruido» artificial que éstos hacen, se acallan las voces de protesta de los más. «Facilidades» de esa naturaleza también las encontramos en los regímenes llamados «socialistas», con los que, según creemos, el señor González Navarro no está de acuerdo. También Pérez Jiménez se preocupó de dar «facilidades» deportivas y de entrenamiento general a los jóvenes venezolanos. Pero no recordamos que en los días de la dictadura pérezjimenista, como tampoco en los «25 años de paz» del franquismo, se hubiera dado a la juventud proletaria — de allá y de aquí —, ni a los trabajadores en general facilidades de ninguna clase para que se reuniesen democráticamente en los sindicatos para poder analizar, estudiar y plantear libremente algunas de las muchas reivindicaciones sociales que los obreros siempre tienen necesidad de presentar.

Nos parece ingenuo que el señor González Navarro se hubiera dejado impresionar por la contemplación de una «fabulosa piscina» en el Parque Sindical de Puerta de Hierro, en la carretera a La Coruña, y otras instalaciones para recreo de los trabajadores españoles. En primer lugar, el señor González Navarro debe saber que todas esas «ventajas» se costean con dinero de los obreros, inscritos a la fuerza en los «sindicatos verticales» del «movimiento falangista», es decir, que el sacrificio económico del gobierno de Franco es mínimo en la erección de tales obras. Es doloroso, por lo demás, que González Navarro no se haya impresionado contemplando el «fabuloso» Penal de Burgos, el no menos «grandioso» Penal de San Miguel de los Reyes (en Valencia), o del Dueso (en el Norte), o el de Santa María (en Cádiz) y tantos otros por toda España, donde millares de sindicalistas españoles (¡que no son comunistas !) «gozan de una tremenda tranquilidad» desde hace más de dos décadas. Claro está que esta «tranquilidad» es un poco distinta a esa a la que encontró en Madrid el personaje central de nuestro comentario. Esa misma «tranquilidad» se gozaba aquí, en Venezuela, durante el régimen de Pérez Jiménez. Pero en aquellos años, el heroico Ruiz Pineda, que no quería «gozar de esa tranquilidad», cayó acribillado a balazos al pie de La Charneca. El doctor Carnevali, que tampoco era partidario de vivir bajo un régimen de «tranquilidad» semejante, pagó con su vida su afán por conquistar para su pueblo «un vivir menos tranquilo». Y por los mismos motivos, millares de dirigentes políticos y obreros venezolanos regaron con su sangre la tierra que los vio nacer. Y otros tantos de miles tuvieron que pasear por el destierro su dolor de arrojados del pueblo natal. Estúpidos deberían parecernos ahora esos sacrificios, si hubiéramos de justificar la existencia de un régimen por el simple hecho de dar «facilidades recreativas» a los trabajadores. En este caso, para nada hacía falta el 23 de enero de 1957. El gobierno de Pérez Jiménez había construido la Casa Sindical (del Paraíso) y la Colonia Vacacional de Los Caracas. También mandó construir piscinas, edificios altísimos, autopistas y puentes gigantescos. Según la teoría de González Navarro (Domingo), Pérez Jiménez no tenía necesidad de *salir pitando por Miami*.

Además, es tristísimo que un dirigente sindical de un país libre, soberano y democrático — como lo es, sin lugar a ninguna duda, Venezuela — se limite, en una visita a España, comportarse como un turista más, y se conforme con «sostener entrevistas con el Delegado Nacional de Sindicatos y Ministro de Trabajo». ¿Qué esperaba saber el señor González Navarro al entrevistarse con José Solís Ruiz? ¿Preguntó González Navarro (Domingo) a Solís Ruiz cuáles eran las razones que mueven a los universitarios de Madrid, Barcelona, Bilbao, Sevilla, Zaragoza y otras capitales a promover continuos movimientos huelguísticos? ¿Indagó el Director del Instituto Nacional para la Recreación de los Trabajadores de Venezuela el motivo de las continuas huelgas en Asturias, las Vascongadas, Madrid y otros centros obreros de España? ¿Preguntó cuántos son los obreros hispanos que no disfrutan de esas «facilidades recreativas» desde hace años porque están en la cárcel por haber cometido el delito de pensar «en sindicalista», piensan los miles de obreros afiliados a la Confederación de Trabajadores de Venezuela (C.T.V.)? Tampoco se le ocurrió — el parecer — al señor González Navarro considerar que la España franquista no puede — hoy por hoy — ingresar al Mercado Común Europeo, precisamente porque su «estructura sindical» está reñida con la que rige en los seis países europeos que integran ese Mercado. Ese impedimento se debe, sobre todo, a la obstrucción que están haciendo la Confederación Internacional de Sindicatos Libres (a la que pertenece la CTV) y otras organizaciones obreras internacionales. Tan «impresionado» salió el señor González Navarro de España, que se olvidó que la misma Organización Regional Interamericana del Trabajo a la que también pertenece la CTV, en su último congreso, celebrado en México, hace algo más de un mes, condenó tanto al régimen de Castro como al de Franco porque «en ambos están totalmente conculcadas las libertades sindicales... Esa misma condena han hecho pública las sindicales de Gran Bretaña y los Estados Unidos, las «Trade Unions» y la AFL-CIO, respectivamente. Y la protesta contra la falta de libertad política y sindical en España está a flor de labios todos los días en Bélgica, Francia, Italia, Venezuela, México, Uruguay, Holanda, y en tantos otros países donde funcionan sindicatos libres.

A buen seguro que no hace falta ir a España (y mucho menos justificar indiscretamente la existencia de un régimen de «sindicalismo vertical») para maravillarse de las «facilidades recreativas» para los trabajadores. Esas mismas, y otras iguales o mejores, las encontramos en Gran Bretaña y en los Estados Unidos, donde las organizaciones sindicales son millonarias, gracias a las cuotas sindicales sufragadas por los afiliados en base a los acuerdos tomados libremente en asambleas sindicales, de tipo federalista, en las que rige la ley de mayorías, con el debido respeto para las minorías. Y en las que los dirigentes — como también ocurre aquí; en Europa Occidental, y otras partes del mundo no dominado por regímenes totalitarios —, son elegidos de abajo arriba, sin presiones gubernamentales, y en los que los sindicatos, aún estando, en líneas generales, de acuerdo (aunque no siempre) con la línea política nacional e internacional del gobierno del país, gozan del más caro derecho de los trabajadores: *el derecho a la huelga en favor de mejoras económicas y sociales*. ¿Se preocupó el señor González Navarro de averiguar si los trabajadores españoles gozan de «esa facilidad» o derecho? La respuesta la puede encontrar en esos continuos conflictos estudiantiles en Madrid; en los movimientos de protesta en la cuenca minera asturiana y en la industriosa región vasca; en las agitaciones campesinas de los abrasados campos extremeños y andaluces y, en fin, en los muchos documentos de reproche elevados al gobierno de Franco con la firma de miles de intelectuales y profesionales (que ni son comunistas, ni «tontos útiles»). En todos esos actos de protesta — directos o indirectos — se reclama una misma cosa: *libertad de sindicalización y facultad para elegir en asambleas democráticas, de carácter federalista, los dirigentes sindicales*.

Lo que en España existe es una burda mistificación del sindicalismo, mejor dicho de una «cosa que llaman sindicalismo», pues no pueden ser tenidos como sindicatos, agrupaciones en las que se confunden obreros, patronos y representantes del gobierno. La condición «sine qua non» para que una agrupación gremial merezca el calificativo de sindicato y en el verdadero sentido social y proletario del vocablo — es la existencia de la libertad: libertad para reunirse, libertad para analizar los problemas obreros, libertad para elegir a los dirigentes y responsables sindicales. Si alguna de estas libertades falta (o todas ellas, como en el caso de España), para poco valen las piscinas, los estadios deportivos y las casas sindicales. Preferimos volver a los tiempos de las reuniones a la sombra de una higuera o entre cuatro pobres y peladas paredes, porque no disponíamos de mejores locales. Al menos, nuestros sindicatos eran libres, soberanos y grandes en su independencia, con la vista puesta en una sociedad más justa. Y a falta de piscina, nos contentaremos con las frescas aguas del río. Como el pájaro prefiere la rústica rama del árbol al pulido palito de su jaula dorada, en la que también vive «tranquilo», como «viven» los sindicalistas en los penales españoles.

José Consuegra

Caracas 1968.

HABLANDO DEL PRESENTE PARA EL FUTURO

(Continuación y fin)

Llamamos federalismo orgánico a la federación de trabajadores en gremios, denominados sindicatos, cuya actuación marcha de abajo hacia arriba, descentralizando toda actuación dirigente, estudiando y emitiendo criterios sobre los diferentes problemas de corporación en su lugar de base, de los cuales salen las representaciones para la Local, de ésta para la Regional y de aquí para la Nacional.

Deducidas estas dos funciones del federalismo con relación al individuo y la colectividad, precisaremos su funcionamiento en el sistema económico y social de los pueblos. Partiendo del individuo como base constructiva y productiva, de la unión entre individuos nace el Municipio, o Federación, base de colectividad o asociación, resultando la Provincia y, en su orden de escalonamiento, lo Nacional; con esto concretamos que el municipio es la federación de individuos y familias que habitan un pueblo; que la provincia es la federación de municipios, y que la federación de provincias forma la representación nacional. El municipio se inspira en las necesidades e intereses de los individuos y familias de un mismo pueblo; la provincia está vinculada a las necesidades de la federación de municipios; la nación depende de la federación de provincias. En el desenvolvimiento municipal son sus componentes los responsables directos de la vida del mismo; en sus reuniones estudian la puesta en práctica de los medios necesarios y adecuados al desarrollo colectivo, las representaciones son nombradas por la asamblea con representación de los gremios asistentes y profesiones liberales, puesto que los clanes políticos han desaparecido. Estas comisiones se encargan de poner en práctica lo acordado. Por necesidades sociales y económicas se estructuran las provincias que reunen diferentes municipios, federándose entre sí y los cuales analizan, estudian, la forma de cooperación y trabajo coordinador de los mismos; en lo nacional son las federaciones provinciales que, por las mismas causas que los municipios, lo hacen bajo estudio y relación entre sí.

Es ésta la estructura federalista que nosotros propugnamos para el mañana y que realizamos de abajo arriba en nuestro desenvolvimiento orgánico. Por principio libertario reconocemos al individuo factor básico y de creación, hasta llegar al conjunto colectivo nacional, pasando por la provincia. A cada organismo, pues, su función a realizar y cumplir, y una vez llegados al plano nacional regresar a la base, y para ello enumeramos las funciones de cada organización federativa. El consejo nacional en funciones no puede intervenir en la organización de la vida interior de las provincias y municipios; su misión es relacionadora. Los consejos provinciales tienen las mismas características de desenvolvimiento con arreglo a los principios y éstos lo mismo con respecto al individuo y la familia; con ello encontramos respetadas la libertad provincial, municipal, individual y familiar.

En nuestra interpretación federalista, el centralismo, que en otros sectores predomina a pesar de denominarse lo primero, desaparece, no adquiere arraigo; la libertad de acción radica en el pueblo, el respeto individual, el entendimiento relacionador en las diferentes periferias, hace que este sistema de organización abarque la vida entera en su estructura nacional o general y puede desenvolver el desarrollo de producción y consumo que represente la cosa económica y social, llegando, por este procedimiento, a la igualdad de clases, a la libertad individual, a la fraternidad colectiva.

Es, pues, pensando en el futuro, necesario ir examinando, en el presente, los problemas existentes, más las derivaciones que a los mismos se les quiere dar para el mañana, diciendo lo que somos y lo que queremos, y de qué manera los anarcosindicalistas interpretamos la libertad individual y el federalismo para que nadie pueda mixtificarlo, modificarlo o estructurarlo dentro de sistemas e ideas que no sean de su cometido, y por las cuales se quiere continuar con la confusión y malestar existentes en los pueblos.

Luchemos, pues, para demoler la estrategia política actual que, usando toda suerte de nombres afianza al capital y al Estado. Demoliendo sus falsas verdades daremos un gran paso hacia el federalismo y hacia el anarcosindicalismo.

F. BLANCO

BOQUETE EN AFRICA

«HOMO PRETROLEUS»

LAS riquezas que encierran las entrañas de la tierra, por desconocida circunstancia, casi siempre suelen hallarse distanciadas de las grandes aglomeraciones humanas. Antaño, con los precarios medios de extracción que imposibilitaban una rápida explotación de los minerales y obligaban, por otro lado, a fuertes contingentes de mano de obra, a todo descubrimiento de una de dichas riquezas seguía, de decidirse su explotación, la creación de una aglomeración humana, con sus viviendas primero, y todo el «anexo» necesario y prescindible después. Se empezaba con la tienda de lona y pieles, la barraca de maderos, acabando con una construcción de obra confortable. Se instalaba el pulpero, el barbero, el carnicero, aparecía el policía, se construía la cárcel y la iglesia, quizás el hospital y, por último, rezagada y sin despertar grandes entusiasmos la escuela.

Algunas riquezas, por vaticinar un agotamiento próximo, no permitían el asentamiento definitivo de una población o, de lograrlo, el papel jugado por aquéllas era casual o, por lo menos, indiferente. En el primero de los casos podríamos citar el oro de Klondike, que provocó la presencia de muchedumbres incalculables en Alaska a fines del siglo pasado y pasó a ser región semidesértica después. En el segundo caso podemos señalar a California, imán para los obsesionados del oro primero y que acabó, por la bondad de su suelo, por ver a los nómadas y trashumantes, llegados hasta aquellas tierras, convertidos en sedentarios satisfechos de sus nuevos horizontes.

Se trata, sin embargo, de excepciones. La regla, en el pasado de la historia económica, era siempre constante. Al descubrimiento de los yacimientos seguía la presencia de la población, pequeña o grande según las vetas, el país, las facilidades y la época. Potosí o Cardiff, Antofagasta o Fukuoka, Johannesburgo o Narvik, Minas Gerais o Taxco están ahí para corroborarlo.

Hasta que ha venido la era del petróleo y la constante se ha desmoronado por completo. La regla se ha visto pisoteada, arrastrada, arrojada a un rincón. El oro negro, la técnica mediante, puede ser explotado en las más apartadas regiones del globo sin más movilización humana que un imperceptible puñado de seres.

No existen «ciudades petroleras», como existen ciudades auríferas, carboneras, del estaño o del cobre. Existe simplemente el campamento petrolero que, como lo dice el sustantivo, hace patente una estada provisoria, limitada en el tiempo y en el espacio.

Ahora bien, si campamento entraña provisionalidad, su habitante, esta parte integrante del «imperceptible puñado de seres» que hemos señalado más arriba, ha pasado a ser un especimen definitivo con categoría suficiente para ser clasificado antropológicamente inclusive. El «homo sapiens» se ha visto frente a diferentes subclasificaciones, originales o arbitrarias, y tendrá que admitir una nueva, la del «homo petroleus», para designar ese grupo de seres cuyas características son peculiares y poco conocidas.

El «petrolero», que no tiene ninguna relación con las simpáticas «petroleuses» de París, es un sér con estudios superiores, preparado en los mejores institutos de enseñanza del mundo. El sueldo que percibe es, también, uno de los más elevados del mundo occidental y, visto superficialmente, hasta logra despertar la envidia de muchos asalariados que logran a duras penas redondear sus presupuestos domésticos con lo ganado a base de grandes esfuerzos. Tiene derecho a excelentes prestaciones sociales y, al final de su carrera, le espera una jubilación reconfortante con la que su vejez queda libre de preocupaciones.

¿A cambio de qué tantas ventajas? Ya lo hemos dicho, debe trabajar donde su Compañía le designe, junto a un «derrick» o a una estación de bombeo, penetrar la maraña o sufrir sobre la arena del desierto el fatigoso paso sobre un suelo que se abre para engullirle el pie, con el teodolito al hombro, los envases de muestras, el botiquín de urgencia con los sueros antiofídicos, la quinina y el alkazelsser. En la mayoría de los casos se ve asignado a un punto sobre el mapa que igual podría ser la defecación de una mosca: un punto negro con unos números y unas iniciales al lado, Conc. 115, P.04. Un Landrover o un helicóptero lo carga hasta allí. Periódicamente el vehículo volverá con los suministros para llevarle prensa, la correspondencia y la paga; cheques con guarismos apetitosos que podrá ir acreditando a su cuenta corriente del First National City Bank, acariciando la ilusión de un mañana en el que podrá regalarse en las grandes ciudades del mundo derrochando los dólares con las más cotizadas mujeres y los mejores hoteles.

Producto de la peligrosa especialización moderna, el «petrolero» ha descuidado todo aquello que no tenga que ver con hidrocarburos, gas, grados, azufre, taladros, pipelines, rensidades, capacidades y todo cuanto anda relacionado con esta mastodóntica industria cuyas compañías tratan de igual a igual — y muchas veces de superior a inferior — con los Estados poseedores de subsuelos petrolíferos. No puede ser de otro modo, según parece. El conocimiento de todas las actividades petroleras ya escapa a la posibilidad de ser dominado por una sola mente humana, tan profusa es la materia. Dentro de ella, inclusive, la especialización tan temida por Alexis Carrel es obligada.

Víctor GARCIA

DISCOS

Hay una revolución más importante que la de romper vajilla: la de amueblar la inteligencia, la de dotarse de un patrimonio moral, de una conducta humano-futurista. Doblar un farol, desempedrar una esquina, eso puede hacerlo cualquier instintivo, ése que en la hora de «hacer» no erigirá lucero ni reempedrará calle.

Lo recientemente ocurrido satisface por el valor intelectivo, profundamente reformador que lo preside. Hay aquí población, no populacho. Hay fuego volcánico que las crónicas burguesas y comunistas han ignorado mientras ha permanecido oculto. Ahora es otra cosa y cada cual cargue con su tanto de culpa, con su cargamento de fracaso.

No es banal, no, lo ocurrido aquí, allá y más lejos, en todo punto importante del planeta. El cristal de la rutina ha sido roto, la inmunidad burocrática levantada. No hay plaza para el conformismo, y para las ideas libres se abre, infinito, el horizonte. La utopía está de enhorabuena.

Que ello es sano el ambiente lo atestigua. La juventud parecía impregnada de «ye-yes» y a golpes de lógica esa infección ha terminado. La juventud interesante — casi toda — no contorsiona, no gesticula, no da alaridos. Ante la razón, ante la nitidez moral de la calle, el arte imbécil se ha recogido, escondido, avergonzado. Pruébalo que el mal gusto no impera. Prueba de que el mal gusto lo incuban, exponen e imponen. Asunto de cuadrilla organizada, de bandolerismo, de pestiferismo en mini-arte, en sub-arte.

Sólo la radio gasta el último cartucho yeyeista: discos recientes que con un golpe de lógica han quedado muy lejanos. Discos que coloca el portero número cero de la casa. Le dieron la llave del archivo disquero, y así aburras e ictericies a la clientela.

Salgo a la calle para despejarme la cabeza. En la espera de algo borodinesco o mozartiano, la dosis de yeye ha sido excesiva. ¡Maldito portero cero!

En la calle hay más salud y calma que entre cuatro tabiques con «tele» muerta y radio enfermiza.

DISCOBLO

UMBRAL

Sumario del número 77:

Juan Buscador : **FLORES DE ANTAÑO.**
José Sevilla : **LA MUSICA EN LA CULTURA ESPAÑOLA.**
V. Muñoz : **FLORENCIO SANCHEZ. ESBOZO BIOGRAFICO.**
José Manuel Castañón : **MARIA LA MILICIANA.**
Juan Ferrer : **«AIGUA TERBOLA»** (Los Libros).
Eugenio Relgis : **EL SOLITARIO SU COMPAÑERA.**
Luis Seoane : **ENTIERRO DE JUAN GRIS.**
Vladimir Muñoz : **UNA CRONOLOGIA DE HAN RYNER.**
Víctor García : **CEILAN, INSULA DEL TE Y DEL BUDA. LA INDEPENDENCIA.**
De Marc Twain : **CUANDO FUI SECRETARIO DE UN SENADOR.**
De Rainer María Rilke: **CARTA A UN POETA JOVEN.**
J. Hiraldo : **«LAS ULTIMAS BANDERAS»** (Lecturas).
José Vázquez Amaral : **HENRI DAVID THOREAU.**
Fontaura : **CUANDO EL TERROR PASO POR GRANADA. GARCIA LORCA ENTRE LOS CAIDOS.**
Noticiario, Notas, ilustraciones, librería, etc.

«La revista UMBRAL constará como una de las obras positivas del exilio político español.»

Rómulo Avellaneda Ramírez
Bogotá.

INVITACION A UNA GRAN JIRA

La organiza la Secretaría de Cultura y Propaganda de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Alto Garona-Gers el día 23 de junio en el lugar pintoresco del lago de Lecture (Gers) donde hay posibilidades de pasar un buen día de aire libre en franca camaradería y fraternidad libertaria.

En el citado lugar hay atracciones — para hacer la jornada más amena — que son las siguientes: Trampolín, pedal, barcas, mesas de pingpong, pesca, pequeño lago para niños, pista, gramola, bar, playa, bosque, barquillas para niños, tío vivo y juegos diversos.

El lago es propiedad particular, pero los compañeros de la F. L. de Lecture han logrado, de común acuerdo con la C. de R., obtener de los dueños de dicho lugar una reducción del precio de entrada al recinto, o sea que todos los que acudan a nuestra fraternal invitación pagarán un franco.

A partir de las nueve horas, esta C. de RR. y la F. L. de Lecture se hallará en la puerta de entrada a fin de que, cualquiera que sea el lugar de donde vengan, se beneficie de la rebaja según lo convenido entre ambos en el citado día.

El compañero Miguel Celma dará una charla sobre un tema acerca del pensamiento de Camus.

Por el presente comunicado invitamos de la forma más cordial a las FF. LL. del Núcleo de Alto Garona-Gers a la cita que les damos como así a sus familiares y simpatizantes. Al igual que a las CC. de RR. de los Núcleos limítrofes y FF. LL. de los mismos que deseen pasar una jornada de cordialidad al aire libre.

Rogamos a todos los compañeros, familiares y simpatizantes que deseen compartir con nosotros esta jornada que se inscriban cuanto antes a fin de ir organizando los autobuses. Las inscripciones pueden hacerse en el número 4 de la rue Belfort, segundo piso, Toulouse.

El lago se halla a tres kilómetros aproximadamente de Lecture, viniendo de Auch. Al entrar en la carretera que nos lleva al lago hay una pancarta que indica la dirección que debe tomarse.

Para cuantos datos preciséis, podéis dirigiros a esta C. de RR., 4, rue Belfort, que gustosamente os responderemos.

La Comisión de Relaciones

Nota. — El que desee bañarse puede llevarse el traje de baño. Puede asarse carne a la parrilla.

DOMINGO 21 DE JULIO 1968

En esta fecha se conmemorará el inolvidable día 19 de julio del 1936.

Retener esta fecha y prepararos para venir en gran número a Toulouse.

Por la mañana habrá un gran mitin y por la tarde un divertido festival.

REBELDIA

No puedo ser la que abate
La cerviz al poderoso,
Pues mi sentir orgulloso
Presto está para el combate;
Y aunque la vida me embate
A veces con furia ciega,
No por eso me doblega
Ni a su antojo me transforma,
Que siempre tengo por norma
Negar al que a mí me niega.

Rebelde nací y prefiero
Combatir toda injusticia,
Ya que la humana avaricia
Rinde pleitesía al dinero;
Anteponen, lo primero,
Su ego ruin y ambicioso;
Por eso les causa gozo
El dolor de los de abajo,
Que a costa de su trabajo
Hacen su imperio grandioso.

Odio toda humillación
Que el rico al pobre le hace;
Pues si al destino le place
El hacer tal distinción,
Pienso, con toda razón,
Ya que así le vino en gana,
Que el rico, ¡de qué se ufana!
Y el pobre, ¡por qué se humilla!
Si de la misma semilla,
Se formó la raza humana.

Elodia Sánchez

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I y II.
19,00 francos los 3 volúmenes.

B.D.I.C

Demasiado tarde

VARIOS son los compañeros que han manifestado deseos de aprender el esperanto por correspondencia. Gran éxito ha tenido pues esta iniciativa prudente, indiscutible de que en nuestros medios muchos son los compañeros que resienten la necesidad de un idioma común entre los pueblos. Aclaremos que dichos cursos son gratuitos. El libro de estudio («La Junul kurso», 7 F.) y eventualmente los discos (5 discos flexibles 12 F.), representan los únicos gastos a efectuar (1).

Para los compañeros, o compañeras, que sentirían aún cierto reparo para emprender este estudio (por causas diversas y entre ellas quizá la edad) damos a continuación copia de una carta recibida de un nuevo estudiante. Inútil decir que en el mismo no indicara su edad, podríamos opinar que se trata de un jovenzuelo, pues tal entusiasmo se suele encontrar principalmente en la generación de los de menos de 20 años.

El motivo del esperanto es permitir a los hombres comprenderse sin necesidad de intérpretes; si al mismo tiempo es causa de rejuventud, ¿quién se quejará?

A todos decimos pues, pruébenlo: los gastos son mínimos, el esfuerzo no muy grande, y los resultados exaltantes.

«Con cordial agrado me dispongo a contestar tu atenta y extensa carta de fecha 4 del corriente, en la que vuestra hija también me incluyó unas líneas en esperanto. Al final de esta mi carta pienso contestar también en «Internacia Lingvo» a la atención de vuestra hija, aunque brevemente, desde luego, porque mi vocabulario esperantista es aún muy reducido.

A la lectura de su carta compruebo que continúas el estudio de la lengua de Zamenhof, con el entusiasmo de un joven de 20 años.

En lo que se refiere a mí, aunque siempre he simpatizado con la idea del aprendizaje de tal idioma, o lengua internacional, es posible que hubiera transcurrido toda mi vida sin aprenderlo, a no ser por ti y por vuestra hija, la que por lo visto, además de ser ya esperantista completa tiene un entusiasmo contagioso. Y este contagio va de sí que es benéfico por naturaleza.

Al ver, pues, por tus cartas que eres tú un nuevo «lernanto» a pesar de tus sesenta y tantos años, me dije que yo, con 56 abriles cumplidos, también podría esforzarme por aprenderlo, e hice lo necesario, como ya sabéis, para convertir mi pensamiento en acción. Recibí y respondí a la primera lección gratuita de SAT-Amikaro, me inscribí al «Junul-kurso» utilizando la dirección de un esperantista de Rennes (que me dieron los de París) y actualmente, después de haber recibido el libro de estudio (acompañado de un apéndice o folleto titulado «Suplemento», exactamente como en español, estoy en relación para proseguir el curso con un nuevo profesor esperantista, que vive en Laroque-Timbaut, en el Lot et Garonne.

Con mi primera lección del curso yo le dirigí una breve carta de presentación (en francés naturalmente) diciéndole principalmente mi edad y nacionalidad de origen, así como mi deseo de no darle excesivo trabajo en las correcciones (ya que, como es de suponer, su profesorado es de carácter benévolo). Al devolverme mi primera lección corregida, ha tenido la atención de añadir una carta suya de contestación. Me dice entre otras cosas que es «cheminot», que tiene 29 años (lo que me hace pensar que por la edad podría ser mi hijo) y que aprendió el esperanto en autodidacta.

En mi primera lección (elemental, como todos los principios de curso) me ha encontrado tres faltas, pero no obstante ha tenido a bien ponerme la mención «tre bona tasko», lo que da ánimos para proseguir a «la maljuna lernanto» que es vuestro amigo.

Me dices que te place el ambiente entre esperantistas, que supongo debe ser fraternal y bastante interesante por todo lo social, principalmente entre los que pertenecen a SAT-Amikaro.

No hay que ignorar que debe de haber esperantistas de otros grupos o sociedades que lo son por pura conveniencia material, pero este esperantismo no me interesa gran cosa.

A mi modo de entender, el esperantista de verdad es quien aprende y ejercita tal lengua con el mismo espíritu de comprensión y fraternidad humana en que fue creada por el Dr. Zamenhof. Según he oído decir, y algunas veces he leído, Zamenhof fue un verdadero apóstol de esta idea de fraternidad y comprensión, entre los seres humanos, de toda nación, raza o color. Fue en suma, un pacifista activo, puesto que creó la lengua internacional, que es la que mejor puede contribuir al advenimiento de una fraternidad consciente, y una paz duradera. — *Piedrafita-au Parrau. 07-St. Montant.*»

***

Diríjanse para más amplia información sobre el esperanto a SAT-Amikaro. 67, av. Gambetta, Paris (20e). Tél. 797 87 05.

Para los cursos por correspondencia (o adquirir el material de estudio) a Nereida Martínez, 36, rue 4 Setembre, 91 - IGNY.

(1) Más gastos de envío: 20 %.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO

ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 Franco.

MIENTRAS EL VERANO LLEGA

ANECDOTA DE VACACIONES

Un turista francés llegó a Madrid y frecuentó una barbería, cuyo maestro era de la Falange.

Al ir a remojar la barba del cliente el Figaro se dio cuenta de que le faltaba agua, supliéndola, para el remojo, con un escupitajo en la brocha.

Sorprendido, el francés se opuso a que el barbero le pasara la brocha, con una exclamación indignada:

— ¡No remoje, esto es una cochinada! —; correspondiéndole el maestro:

— No olvide, señor, que semejantes atenciones en España las tenemos para con los extranjeros, pues a los españoles les escupimos directamente en la cara.

Por la transcripción:

Manuel Rodríguez

Ideas extraviadas

LO QUE ACONTECE EN EL LIMBO

EN esas florecientes comarcas flamea el estandarte de bellas conquistas de sonriente cultura media. La obra cultural del pueblo se manifiesta desde la gran capital hasta los confines del agro. El «educacionista» ha arrojado las simientes del saber de extremo a extremo del limbo. Tanto la educación primaria, como la secundaria, se encuentran difundidas en todos los departamentos de la República. Además de las innumerables escuelas públicas, cada departamento del limbo cuenta con su liceo, notablemente organizado para la libertad, la justicia, la equidad y la sabiduría «riente», donde los estudiantes, sin necesidad de trasladarse a la capital del «florido» territorio, pueden cursar sus estudios superiores. Además hay famosas escuelas industriales que dan profesionales de todo género a la sociedad tan bien constituida, sin contar la cantidad de institutos particulares y los famosos colegios para maestros normales — donde cada agregado mantiene, como título de altura y sentimiento — su más firme decisión de morir si es preciso por la libertad del hombre y la mujer conscientes de su responsabilidad ante la vida... Luego, diversas escuelas nocturnas para los trabajadores que durante el día no pueden dedicar al saber su precioso tiempo constructor; institutos para sordo-mudos — los que también tienen derecho, como se comprenderá, a entrar en las lides del saber humano —; para ciegos; para analfabetos. Y hasta en las cárceles — donde deben recluirse los «inadaptados» —, se dictan clases industriales de todo orden y de donde el embrutecido criminal (JA), que fue al delito llevado por la ignorancia, sale metaforseado en un hábil artesano, regenerado y benéfico a los intereses de la comunidad. (Como quien dice algo así del polo opuesto a un señor Johnson, a un señor Franco, a un señor Mao, o a un señor Kosiguin, de tanta trascendencia en el mundo real). Las facilidades para el estudio son tales — en el limbo — que el más humilde de los «hijos del pueblo», puede cursar, sin sacrificios económicos de ningún género, su carrera de médico, ingeniero, arquitecto, etc. Las fuentes del saber están completamente a la disposición de los hijos del pueblo humilde, como en la su-ciedad real, lo están a la disposición de los jóvenes de fortuna. El más inteligente es el más respetado y el más distinguido. ¡Caramba con las cosas del limbo! ¡Qué belleza, qué maravilla, qué digno ejemplo a seguir por los humanos, pues aquellos parroquianos parece que pertenecen a las ánimas del mismísimo purgatorio de la leyenda insana. El millonario, allí, se confunde en las aulas con el pobre de solemnidad — cosa que no debe existir por más tiempo — en la mayor fraternidad, como buenos hijos de una tierra donde reina la más firme democracia. Y... háblame usted de democracia, pues en este mundo presente ni siquiera sabemos a ciencia cierta lo que la mentada palabreja significa. Pero este mensaje del limbo nos dice mucho al respecto. ¿Será que allá — al ladito mismo del dios Plutón — las cosas en esta vida son mejores? Cabe ponerle atención, ponerle pica, para ver si nos sirve de lección suprema de almas en pena. Bien dicen que quien no peno no mama. Y en el mamar está el secreto de la vida que pasa, de la vida que llega, y de la vida que se va... ¿No lo cree usted así?

ESTO ES JAUJA... PARA CAIDOS DEL CATRE

Producto de una sobria educación y de un generoso punto de vista, en la conquista alcanzada por el obrero mundial. Las diversas legislaciones son de lo más avanzado. A grandes rasgos, éstas son algunas de sus honrosas adquisiciones.

Ley de ocho horas para trabajar lo menos posible y tirarse a la bartola el resto...; jubilación de todos los empleados de todas las grandes empresas y de las pequeñas también; pero ¿quién es el bravo que jubila al cesante? Averigüelo usted. Seguro obligatorio para obreros, excepto los vagos y los maleantes, ¿eh?. Salario mínimo, es tan recontra-mínimo este salario mundial que el famoso salario del miedo se queda corto. Pensión a la vejez, ¡pobre vejez de los pensionados por Jauja! Jubilación para todos (JA); la mejor manera de jubilarse es venderse al mejor postor: por poco que valga uno, siempre encuento un señor senador u otra cosa cualquiera, que le compre, lo más barato posible, eso sí, el poncho y la guatera, ¿sabían?

Inscripción obligatoria. Maldita sea la gracia. Voto secreto proporcional acumulativo; no digo nada, para no echar sapos y culebras por la boca, que no sé de dónde debería sacarlos, pues me siento algo puro en cuestiones de esta naturaleza. Enormes conquistas del trabajo mundial...

DROGAS Y ALCOHOL, NO HAY; OLL RAY

Los obreros dopados de politiquerismo y autoritarismo, carnerismo, entreguismo y otras hierbas, no hacen caso de las drogas ni del alcohol. (Otra vez JA). Los ciudadanos del futuro, así, serán eficaces cooperadores a todos los actos que tiendan la grandeza humana. O lo que es igual: esos niños humildes, elevados por la reivindicadora y sabia educación actual, podrán escalar sallentes posiciones en los altos designios de la humanidad, si no nos llevan luego a la hecatombe atómica, será sólo por puro milagro... el que quiera saber que viva, para contarlo. Si puede. Contribuirán al desenvolvimiento progresista, afianzando, sólidamente una vasta e indestructible «kultura». Eso porque la cultura del miedo y la esclavitud nos tiene hinchados como ballenas, que conste.

¿POR QUE NO LLEGAR AL FIN DE LA ANHELADA CUSPIDE?

Porque es un batracio quien imagine que con Kossiguin o con Jonhson u otros tipejos cualesquiera, al frente de la economía y del progreso mundial, alguien pueda arribar a alguna parte en este mundo de odio y de calamidades sin fin, de explotaciones sin nombre, de penurias y crímenes, de guerra alucinante y destructora, sin verdadera revolución social. Innumerables riquezas brinda la naturaleza inocente a todos y cada uno de los hombres y mujeres que pueblan el planeta. Pero... como si nada. Todo está acaparado. Todo está en manos siniestras que pasan por bonitas y que, para peor, cuentan con esos inmundos bichos inteligentes, vendidos al mejor postor que se hacen nombrar condecorados y académicos de esto y de lo otro, cuando sólo son fusilables por causa de su asquerosa manera de vivir del cuento. ¿Comprende usted? Así lo espera el firmante, porque, entonces, puede restar un poco de esperanza de la buena; que de lo contrario... que el mismísimo Plutón nos lleve.

BRILLANTE PORVENIR

¿Habráse visto? Brillante porvenir, nacido de esta oscura y triste noche de los siglos. Quizás. Nunca es tarde... para un milagro bueno. Pueda ser... No hay que perder la esperanza, ni el último de los extremos posibles. Cualquier cuadrilátero podría darnos una adecuado respuesta. Se ve todo negro, pero ¿quién puede negar que a la vuelta de la esquina no estalla una bomba Molotoff? ¿Por qué no? Peores cosas se han visto. No obstante, elevemos la cerviz; no seamos estúpidos; demostremos que por nuestras venas proletarias corre sangre y no agua. De lo contrario...

Chile. COSME PAULES

SIMONE SIGNORET

no quiere actuar en España

¿Qué elementos confieren a Simone Signoret su extraordinaria feminidad? Su cabello parece peinado con un rastrillo, su figura ha perdido hace tiempo la línea esbelta que hoy el cine pretende de sus estrellas, su rostro no conoce maquillaje. Sin embargo, su presencia es siempre atractiva y majestuosa y todos quedan hechizados ante ella. Desde «La calle de los barrios altos», el film que le procuró un premio Oscar, Simone ha trabajado muy poco. Hace algunos meses el director de cine español J. Antonio Bardem le ofreció el rol central en un film que Simone misma juzgó «el mejor papel del año en un film que realmente me gustaría hacer». Sin embargo la actriz acaba de rechazar la oferta. No quiere trabajar en España. Se niega ir a ese país mientras siga imperando un régimen fascista en su territorio. «Tal vez sea una locura, pero sigo mis principios. Creo en ciertas cosas y no puedo desertar. Recuerdo demasiado la guerra civil española: fue una especie de ensayo general de todos los horrores que vinieron después. Además desprecio el fascismo y cuando recibí un premio en España no quise ir a retirarlo. Condené siempre a mis amigos que cerraron un ojo y fueron a trabajar a España. No puedo hacer una excepción simplemente porque me ofrecen un buen papel y porque estimo a Bardem. Afortunadamente le expliqué todo a Bardem y él entendió...», explica.

«Nunca hice nada en mi vida de lo cual luego pudiera arrepentirme — añade — exceptuando el corto período en que trabajé como dactilógrafa en «Nouveaux Temps», que era un diario filoalemán. En aquel entonces no estaba madura o necesitaba dinero. Ahora tengo una conciencia y no puedo ir en contra de lo que pienso. De no ser así nunca hubiera firmado el manifiesto en que se pedía a las tropas francesas la deserción durante la guerra argelina. Creo que hay una responsabilidad común por lo que se hace dentro de un país. Como amo a Francia no podía dejar de asumir responsabilidades de lo que se cumplía en su nombre. No se puede esconder la propia conciencia dentro de las páginas de un guión de cine.»

Simone tiene hoy todo lo que necesita para sentirse dichosa: un marido y un hogar que se considera uno de los más perfectos del ambiente artístico francés, el respeto y la estima de amigos y del público, dinero. Junto a Yves Montand la vida corre pacífica y llena. «Soy — dice — una actriz «engagée» por sus ideas y que ama su trabajo. Pero no en exceso. A veces me gusta no trabajar y que solamente lo haga Yves. Cuando se trabaja demasiado no queda tiempo para vivir. Lo aprendí antes de cumplir los 30 años. No hay nada que reemplace a la vida. No se puede expresar emoción si no se siente. Hay actrices que se esfuerzan en fingir. El público se da cuenta de que fingen.»

«Es muy lindo ser admirada, especialmente cuando se tiene 43 años — suele decir —, pero no creo que deban admirarme. Soy maligna. Por ejemplo reuno todas las críticas de los films que no quise interpretar. Cuando son malas... debo confesar que me alegro». Y esto es lo que también gusta en ella, su franqueza.

Lentiplásticocromocolismimoelectroserpentigraf.

REGIONAL ZONA NORTE

Recibido Pro España del 1º de enero al 31 de marzo 1968: Fcos.

Berthe et Jacques	10 00
F. L. de Combs-la-Ville	70 00
F. L. de Houilles	115 00
Saturnino Playa	11 20
Bradé Ramón	60 00
Camillos, Lamotte-Breuvon	60 00
Bolea, St-Amons	10 00
F. L. de Dreux	125 00
Liberto Cruz, Béziers	10 00
Francisco Ríos, Garges	50 00
F. L. del Aube	85 00
Benedet, Vienne (Isère)	5 00
F. L. de Paris	90 00
F. L. de Combs-la-Ville (compromisarios)	70 00
F. L. de Drancy	30 00
Berthe et Jacques	10 00
Ramón Bermejo	10 00
F. L. de Thiais	50 00
F. L. de Houillés	142 50
Valldomat, Aubervilliers	10 00
F. L. de Garges-les-Gónesse	241 50
Total	1 265 20

Servicio de librería

ACABAN DE LLEGAR:

«Crónica de la Revolución Mexicana», R. Blanco (3 vol.)	45 00
«Historia de la Revolución Mexicana», José Mancidor	18 00
«Jão Ternura», Aníbal M. Machado	10 00
«Al Diablo con la Cultura», Herbert Read	10 00
«Ideología y tendencias en la Comuna de París», H. Kœchlin	15 00
«Utiles después de Muertos», Carlos M. Pellicer	25 00
«Arte y Libertad», S. Vilar	15 00
«Rebelde en el Paraíso Yanqui», Richard Dronnin	20 00
«Correspondencia selecta de Joseph Ishill (Traducción y notas de Vladimir Muñoz) —	6 00
«Marxismo y Socialismo Libertario», Daniel Guerin	7 50
«España en el Crisol Político», Henri Rabasseire	16 00
«Cataluña 1937», G. Orwell	16 00
«Dictadura y Revolución», Fabbri	16 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	12 00
«La Falacia del Marxismo», Gaston Leval	7 00
«Les Espagnols en France», Guy Hermet	26 00
«Furgón de cola», Goytisolo	21 00
«Historia de las agitaciones campesinas andaluzas», Juan Díaz del Moral	15 00

COLECCION PLAZA

Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», James Hilton; «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», ídem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Calidoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence; «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farisea», André Mauriac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», ídem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», ídem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

La Vérité sur Lourdes	7 50
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», ídem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,10
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
«De l'Anoia al Sena sense pressa», J. Ferrer	10 00
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«El Amante de Lady Charterle», D. H. Lawrence (cartoné)	16,50
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
«La bataille de Toulouse» (relié José Cabane	13 85
Idem en rústica	6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10

OBRAS DE VICTOR GARCIA

«Japón hoy»	3,00
«América hoy»	10,00
«Fundamentos del anarquismo» (Canoduction)	2,00
«El pensamiento anarquista»	3,00
«Escarceos sobre China»	8,70
«La Internacional obrera»	4,50
«El sudeste asiático»	10,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56.

Descuentos del 15 % a paqueteros y FF. LL.

COMUNICADOS Y AVISOS

ACUSE DE RECIBO

Recibido el boletín «Generation Conscienteü que edita un grupo de muchachos libertarios de la Rivière. Agradecidos.

F. L. DE PARIS

Día 23 de junio a las 9 de la mañana, asamblea general.

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

El 7 de julio por la mañana (a las 10) en la Casa del Pueblo, sala nº 2. Irá a cargo del compañero A. Lamela, quien disertará sobre «El anarquismo en el presente y el futuro».

PARADERO

—Se solicita el de Gabriel Juárez, de Sigüela (Granada), al cual se le supone entrado en Francia en 1939. Dirigirse a Gabriel Juárez, hijo, 3, rue Brueys, 30-Nimes.

3a ENTREVISTA

EMIGRADOS Y CONFEDERALES

Las conversaciones de Wagram

Gil. — «Con leyes buenas se pueden apañar situaciones obreras.» No niego que la frase es bonita. Con leyes malas no se le arregla la situación a nadie. Es un juego de palabras que ayuda a pasar años y siglos en balde. Leyes las hay de tiempo inmemorial, lo que les permitiría estar perfeccionadas, y sin embargo, la injusticia y la pobreza siguen eternizadas. Contra ley el bandido ha impuesto la suya, y cada revolución incompleta ha introducido también las suyas, y así la humanidad anda a tientas y sigue tropezando. Toda ley escrita defiende el interés de los ricos de la monarquía, de la república, del comunismo, contra la tranquilidad y la felicidad de los trabajadores. A vosotros no hay ley que os haya arrojado de España, pero allí y en todas partes existe la miseria que empuja hacia la tumba o hacia el extranjero.

Pablo. — No diga que en países no haya leyes protectoras del obrero.

Gil. — Dictadas por los que se protegen a sí mismos. Antes existía la caridad vergonzosa instituída y explotada por la Iglesia. Hoy rige la caridad-ley dispuesta por los gandules que dicen proteger a los trabajadores.

Petra. — Debieran poseer más corazón, los ricos.

Gil. — No; ellos se rigen por el estómago, por la locura de los placeres. A tí que produces te dejan lo justo para seguir vegetando, y cuida de que la salud no se te pierda. Así los bienhallados gastan cien y tu uno, y por caridad legislada te conceden medio de propina. En un mundo formal, los haraganes no socorrerían a nadie, sino que deberían, por exceso de bondad nuestra, ser socorridos.

Pablo. — Dicen que en los países comunistas las cosas andan de otro modo. Allí el poder lo rigen los trabajadores y amos no existen. Todo el mundo come porque el Estado equilibria los medios de existencia. Es un ensayo que en España haría falta.

Pedro. — Yo no me opondría.

Gil. — De momento tal vez no; luego se vería.

Pedro. — Los sindicatos de productores podrían corregir las irregularidades de los políticos. Es innegable que el comunismo es capaz de transformar la sociedad en beneficio de los pobres.

Gil. — Esa es la teoría, no el resultado. Cada gobierno proclama estar al servicio del pueblo, incluso el de vuestro Franco. Todos los tiranos se llenan la boca con los vocablos «revolución», «nación», «pueblo», pero el resultado es siempre único: privación y tiranía. Como Hitler perdió la guerra, es lugar común cargar sobre su esqueleto los defectos de las dictaduras. Pero «su» pueblo, los alemanes del estado llano, disfrutaban de tanta ley «beneficiosa» como pueden disfrutarlas actualmente los proletarios estadounidenses, escandinavos, rusos o franceses. Si el Führer ése hubiese triunfado, el obrero alemán comería un kilo de patatas y otro de salchichón en vez de medio de cada cosa en tiempos considerados normales. En lugar de un jergón hubiérase tendido sobre dos, y en vez de bicicleta hubiese poseído auto, a condición de respetar las dos mil y pico de leyes nazis que le aseguraran la pitanza cerduna, el tumbeo, la gasolina, el trabajo, el seguro de enfermedad, o la seguridad de estar enfermo de tanto obedecer en el cuartel, en el trabajo, en la calle, siguiendo órdenes, ordenanzas, mandatos y legislaciones incluso para la hora del amor.

Pablo. — Usted lo recrimina todo.

Petra. — Usted no deja titere con cabeza.

Pedro. — Usted es un negador sistemático.

Gil. — Porque ni personal ni colectivamente admito ser un ente matable por hambre, por irrisión política o gastronómica. No acepto a la persona en bestia corraliza, que con la pitanza se conforme, y que más pitanza implore. Es asqueroso e indigno, y tan dañino para la salud como pasar hambre. La vida racional no es esa. Hay belleza que contemplar, oír y percibir. Hay el sentimiento a despertar, que sometido a pocilga es imposible intertarlo; ni en la escuela adocenada, oficial o religiosista, formadoras de creyentes, de patriotas, de conformistas, de eunucos. Para gozar una música no hay necesidad de orejas engrasadas, ni de ojos cerderos para contemplar un paisaje. La voz del hijo, de la persona querida, suena mejor que una banda de regimiento o que la campana del templo o el pito de la cantina. Comer para vivir, no vivir para comer. Porque los pobres que decís no comprenden esta verdad antigua, son posibles los cetros de los Francos, Hitleres, Salazares y Stalines. Porque los ricos tienen el cerebro engrasado, no perciben que la sencillez de costumbres y la felicidad de todos los seres sería la superación y la felicidad suya. Porque los idealistas precarios confunden tres platos desbordantes con uno necesario, y un jergón de lana con dos de crin, y el dar paseo libre con el paso de la oca, la sociedad queda estancada a pesar de los programas, de las rimbombancias, de las elecciones, de los golpes de Estado, de las leyes protectoras, de los ricos — en suma — «protegiendo» a los pobres.

Pablo. — Sí, claro, la persona no debe ser prosaica, esclava del estómago ni de políticos sinvergüenzas. Sin embargo, en todos los países hay leyes beneficiosas para el obrero, incluso en España pese a que la rija un tirano. ¿No? Entonces, ¿no existen disposiciones legales para seguros de accidentes del trabajo, de enfermedad, de paro forzoso y para la vejez? Se puede ser revolucionario, y recalcitrante por añadidura. Mas no se puede negar la evidencia de un sistema legal del que todos los asalariados recibimos beneficios.

Gil. — Antes la caridad era particular y religiosa. Ahora es oficial, y se sigue haciendo con el dinero de los pretendidos beneficiados.

Petra. — ¡Pero si estos no lo tienen!

Gil. — Ni lo han tenido nunca. Pero lo han proporcionado a sus explotadores trabajando durante muchos años.

Pablo. — Es evidente que nuestro sudor produce riquezas que acaparan otros. No obstante, con leyes sociales la situación del pueblo mejora.

Gil. — Pero no concluye, no afirma nuestro derecho absoluto. Toda ventaja cedida por el Estado, autocrático, democrático o marxista que sea, es aleatoria, provisional, jamás definitiva.

Pedro. — Cuantas veces lo he necesitado, el «chómage» o el seguro de enfermedad nunca me han sido denegados.

Gil. — No lo pongo en duda, pues a mí me ha ocurrido lo mismo. Pero no es aquí que radica el problema. Son cobros estos, de pasaje.

Pedro. — El Estado de este país asegura que pierde millones en la seguridad social.

Petra. — Si tanto pierde, ¿cómo lo resiste?

Pedro. — No faltan hombres de cuentas.

Petra. — Ni pájaros de cuenta.

Gil. — Esa fauna está en todas partes y para el objeto no cuenta. Importa considerar el exceso de burocracia que medra del presupuesto, agravándolo. Además, el dinero colectivo puede ser más o menos bien administrado, sin que ello consiga centrar el problema. El Estado, mediante leyes dichas modernas, ingresa mucho dinero sustraído a los trabajadores...

Pablo. — Si me permite: en España se habla de un fondo actual de 125 mil millones de pesetas en Asistencia Social.

Pedro. — Una locura de dinero.

Gil. — Salido de la piel de los que lo han ganado produciendo.

Pedro. — Con tal de que fuera bien aplicado...

Pablo. — De momento el gobierno se aprovecha de su beneficio.

Gil. — Es lógico. Quince millones de obreros y empleados contribuyen al erario de Asistencia, y cuando ocurre accidente del trabajo la curación es gratuita hasta determinado tiempo, entrándose luego en período restrictivo para llegar a la desaparición de toda ayuda, o una pensión de inválido total que no resuelve la situación económica, y menos si dispone de familia a mantener, resurgiendo, en tal hogar, la clásica miseria de antes. El paro forzoso sólo rige al tres sobre cuatro durante un año, pasando a la mitad y al cuarto en importancia, hasta la desaparición total de la ayuda.

Petra. — Están los tipos de la combina...

Gil. — Y los físicamente disminuídos y los torpes que ningún burgués quiere y todo el mundo menosprecia, aun tratándose de un defecto de nacencia. Sin contar al obrero rechazado en los despachos por inconformismos o sospecha de que pudiera tenerlos.

Petra. — En este caso el sindicato interviene.

Pedro. — ¡Quita, mujer! Cuando te despidió la doña, el sindicato no intervino sino para cargarte la culpa.

Petra. — Porque la pécora tiene más misa que yo.

Gil. — Lo grave de ahora es que a los 40 años al obrero ya se le considera viejo. No lo contratan. «Mozos de 18 a 35 años», exigen los anuncios de los diarios. «Hay que colocar a las nuevas promociones de productores», claman los jerarcas sindicales. La juventud empuja y las generaciones anteriores, arrinconadas, desvinculadas del trabajo, pasan un calvario de miseria no paliado por un seguro de vejez que, cuando interviene antes de los 65 años, concede la mitad del último sueldo registrado habiendo trabajado un mínimo de treinta años; y cuando las cotizaciones han sido irregulares o los devengos «laborales» cortos de años, con 1.500 pesetas tendrás que subvenir tus necesidades de tres meses.

Pablo. — Esta perspectiva es cierta. Lo que ocurre es que uno es joven y ve la desgracia lejos.

Gil. — Ese capital de ilusión lo hemos tenido todos. No obstante, la miseria llega: por enfermedad, por boicot, o exceso de mano de obra, ya que no de años. Los hay que a 65 rinden tanto o más que un jabato, puesto que experiencia y destreza ayudan. Y aquí chocamos de nuevo con lo de que la juventud empuja, lo de que una generación persigue a lo otra, originándose una enemistad, una guerra sorda entre ellas.

Petra. — Que yo sepa, no empujé a nadie.

Pedro. — No. A tí te empujaron hasta la puerta de salida, y de ella a Francia.

Petra. — No me arrepiento. He visto más mundo que quedando en Puebla de Calomarde.

Gil. — Es algo, o es mucho, con tal de que sepas emanciparte del altar de la «rua» de la Pompe.

Petra. — A una la divierten y ayudan.

Pablo. — Si así lo crees, vives aún en España. Los tentáculos del cura de Puebla de Calomarde alcanzan lejos. Yo me fuí emancipando de «pompas» y ahora me considero libre.

Gil. — Siendo sensible, aquí se respira mejor que en la patria esclavizada. Los del 36 no soportamos dictadura ni en sueños.

Pablo. — Uno nació en ella y se adapta. Mas, asomando la nariz afuera se nota algo nuevo que beneficia, que afina los sentidos. Como gozo material; uno no se lo explica; pero que ciertas impertinencias allí obligadas de aceptar aquí no rijan, da como un dulce respiro.

Pedro. — Yo y ésta comprobamos una mayor facilidad de dinero. Si esto sigue así, pronto lo habrá para un ajuar y un jornalito de tierra.

Petra. — Di que sí, Pedrín. Pero habrá que pensar si ciudad, burgo o aldea, que quien ha subido en tranvía no anda a pie todo el santo día.

Pablo. — Ya lo arreglaréis en sesión privada.

(Continuará)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ANTE LA MUERTE DE ROBERT KENNEDY

SEGUN el patrono de Shiran, el asesino del segundo Kennedy muerto a balazos, era persona estudiosa y de morigeradas costumbres. Era, asegura, «una especie de anarquista».

Ya está. La policía dispone de otra pista. Ya se saca de la historia vieja la amarillenta hoja del ravacholismo. Cuando murió, también a mano airada, John el Presidente, y cuando otra mano cobarde abatió al pastor King, la especie de atentado anarquista no fue lanzada. El Ku-klux-klan mundial no se acordó de utilizarla.

¡Y por lo tanto! Del ravacholismo acá: ¿cuántos atentados no han sido cometidos, cuántas guerras canallas e idiotas no han sido desatadas, cuántos espantosos genocidios no han sido consumados? La razón de Estado les ha costado carísima a los pueblos, la seguridad de vida jamás el Estado la garantiza. Escenas salvajes, infrahumanas como las de Guernica, Cowentry, Londres, guethó de Varsovia, Oradour-sur-Glane, Kattin, Buchenwald, Campo de la Bota, Viznar, etc., sin la gestión del Estado, de los Estados, no podrían siquiera ser imaginadas. Precisa la idea absoluta de la fuerza y de la dominación ilimitada para llegar a extremos de brutalidad pareja.

Mussolini hizo asesinar a Mateotti, la socialdemocracia a Kurt Esiner y a Landauer, Hitler a Eric Müsham, Dato al Noi del Sucre y a 500 compañeros suyos, Franco a Ramón Acín, a Vicente Ballester, a Isaac Puente... Miles de compañeros y amigos nuestros han sido torturados, baleados, friamente «liquidados», y, sin embargo, la leyenda ravacholista persiste para eludir, lo más cómodamente posible, el sentido criminoso de la sociedad contemporánea.

Concretando el delito de terrorismo que la reacción española nos imputa, ya es hora de que digamos — o de que repitamos la información sincera de nuestros antecesores y actores del drama — que la acción inicial de Paulino Pallás arrojando una bomba a los pies del general Martínez Campos, no fue sino una réplica de un hijo del pueblo disgustado por el trato que el Cuartel dio a la I República española derribándola ilegal e ignominiosamente. Una vez vencida la insurrección carlista, Martínez Campos barrió del mapa político hispano a la República que tantas esperanzas había despertado en la base popular de nuestro país. Por heroico, ilustrado y político que los historiadores deseen al general restaurador de la Monarquía, este hombre no dejó de ser o encarnar el símbolo de la desgracia de los humildes, de los federales, de los internacionalistas, sacrificados a miles por privaciones, dolor y malos tratos en las prisiones españolas, máxime en el reducto fernandino de la Carraca.

Pallás, que no mató a Martínez Campos, fue fusilado por los servidores de éste. En venganza, un anarquista de Graus provocó una explosión en el Teatro Liceo de Barcelona, ocasionando la muerte a dieciseis espectadores de la platea. El gobierno fusiló a ciegas a seis anarquistas en el Castillo de Montjuich, y al parecer unos italianos quisieron vengarlos dinamitando el tálamo de una procesión del Corpus en la calle de Cambios Nuevos. Se dice «al parecer» por existir también la versión de un acto provocador. La réplica autoritaria esta vez fue aún más dura, torturando y fusilando a cinco anarquistas escogidos a la tuntún, acción bárbara que motivó la réplica del asesinato del presidente del Consejo de Ministros de entonces, Antonio Cánovas del Castillo, a cargo del ácrata Angiolillo.

Esta es la historia del «terrorismo» anarquista hispano, más breve o ceñida de lo que las crónicas indican; más justificada e «histórica» de lo que referencias interesadas dan a comprender, no quedando razón, si la lógica sigue siendo lógica, para que una secuela dramática de la I República tenga que servir de inri a un Movimiento digno, ferviente, desinteresado y justiciero como el anarquista o anarcosindicalista. Por lo demás, con la presencia vergonzosa y malvada de un Dato y de un Martínez Anido, los libertarios hispanos quedan ipso facto indultados de sus incursiones en el terreno ingrato de la violencia.

En cuanto a la desgracia de la familia Kennedy, nuestro respetuoso silencio. Matar es nefasto y morir sin defensa ni motivo es indigno. Mas, que se deje de una vez tranquilos a los libertarios, pues hay muchos bailes en los que éstos no llevan candela.

RETROSPECTIVA

A algunos compañeros de la Comarcal de Sariñena en el exilio y a todos los demás.

LA maña le dijo al maño: No seas fato, mañico, pues te conocen hasta en Calatayud.
Comprendo, comprendo.

— ¿Sus acordáis de Lanaja? Los que calentaron el puchero en los primeros días de la revolución en la comarca de Sariñena.

— Sólo un minuto; no se para más porque son mu brutos. (El tren paraba en la estación de El Tormillo un minuto, línea Barcelona a Zaragoza).

— Ribereños del Cinca, mi saludo fraterno. (¡Ay, cuando se les subía la mostaza a los de Albalate y a los de Alcolea, sin sacar a relucir títulos de militancia!)

— No recuerdo su nombre, mas sí cuanto le debía la colectividad de Poleñino.

— Si váis de Sariñena a Huesca por carretera encontraréis un simpático pueblecillo llamado Sesa. En este pueblo, en su deambular por villorios, cayó «El Comediante». (Aquellos días inolvidables, en que los fachas no estaban lejos). ¡Qué labor la del «Comediante»! Oscura, mas eficaz por la colectividad que se implantó en Sesa.

— Lalueza, Sesa, Villanueva de Sigena, Castejón de Monegros, etc... ¡Qué convicción, qué corage los grupos de compañeros, para mantener el Comunismo Libertario en todos esos pueblos! Los agentes moscovitas destruían con precisión automática, según consignas, lo más precioso de la conquista del proletariado: la colectividad de trabajadores libres.

— Y Sariñena, cabeza de la comarca, sin precedente muy conocido de las luchas sociales. Contaba con un grupo de compañeros anónimos (Romerales, compañera Monviola, y otros que no cito). Mas ¡qué convicción en las ideas anarcosindicalistas! (Joven era el que os transcribe los apuntes registrados). Y ¡qué ejemplo para nuestra juventud esos anónimos, rotos a la dura lucha de aquellos tiempos de persecuciones de los que tenían, como principio, la emancipación del proletariado!

— Rememorar aquellos tiempos me sirve de nueva fuente de energía, en los momentos que caigo en la dejadez y casi en el abandono. Y son para mí un magnífico tónico estos recuerdos que me dan un resultado lógico, un nuevo ramalazo que me reincorpora de nuevo a la interrumpida lucha, por un momento vacilante.

Buen remedio para combatir la apatía que nos roe, es que cada uno de nosotros (y me refiero a los cansados, a los apáticos, a los olvidadizos) se haga su respectiva retrospectiva de los tiempos de la inolvidable epopeya que le hizo actor en los grandiosos días del mes de Julio de 1936, y con un mínimo de voluntad volverá a ocupar el puesto que le corresponde.

Salud compañeros. Reemprendamos el 19 de julio de 1936.

Exilio 1968 (pronto 32 años pasados. ¡cómo nos aviejamos, compañeros!).

Anónimo de la Comarcal de la C. N. T. de Sariñena.

chispas

Por insistir en anarquías ganamos fama de anticuados.

⁂

Por aguantar la línea recta causamos pena a los recticurvos.

⁂

Andando hacia adelante debíamos alcanzar la caverna.

⁂

Por andar contra corriente íbamos quedando solos.

⁂

Porque nuestros ex acompañantes eran el mundo infalible.

⁂

En su tiempo Bakunin fue perseguido y en el nuestro vuelve a serlo... para conocerlo a fondo.

⁂

Sus teorías de 1870 en 1968 son las más modernas.

⁂

Lo moderno volvía a ser la política y resulta que los profetas se han equivocado.

⁂

La sociología libertaria recobra amplitud en el dominio de la filosofía aplicable.

⁂

Nadie es profeta en la tierra; ni en la luna.

⁂

A nosotros nos anticuaron y ahora nos modernizan.

⁂

Sin habernos movido de puesto. Somos inocentes.

CHISPERO

HEREJIAS

EL hace días en la prensa que una iglesia de Amberes fué víctima de un incendio. El fuego lo purifica todo, es el viejo pensamiento que me viene a la mente. Esa iglesia fue devorada por las llamas; ¿puede ser posible que un lugar tan santo pueda pagar las consecuencias como otro edificio cualquiera? Es imposible que una impunidad sagrada no exista para proteger esos lugares que Dios hiciera crear para que el humilde rebaño vaya hacia él para preparar su ascensión al paraíso el día del gran traspaso. Así, ese edificio tan vulnerable como cualquier otro, seguro que debió pecar, siendo castigado por la verdadera mano de... Dios aprovechando de la poca autoridad que le queda. Una iglesia en cenizas es un espectáculo: ver subir ese denso humo mezcla de incienso y de reliquias apestando al limpido cielo, purificación convertida en auto de fe, en mea culpa. ¿Que pecado pudo cometer ese templo? Algo de imperdonable, para que el Supremo haya desencadenado toda su fuerza y dejar el antro en tal estado. ¿La caridad era mezquina o sus sacerdotes no eran dignos de los hábitos que llevaban o no respetaban las leyes sagradas?

Seguramente que el Diablo se había infiltrado a través de los anchos muros o sus moradores no toleraban ni a Dios. La fatalidad no se controla, ni el accidente imprevisto. A veces ocurren cosas increíbles y ésta es una. Incluso la naturaleza se expresa en esos términos; en lo material, tampoco se escapa a la regla; el hombre no es infalible y con todo su saber y con algunos semidioses, nuestros juicios a veces acarrean errores y nuestra negligencia desencadena grandes catástrofes. No me voy del hilo, no; las llamas devoraron la iglesia; y a nosotros ¿quién nos devora? El trabajo, la enfermedad y la miseria. La Inquisición sigue su curso mas la herejía penetra no importa donde; es un cierzo natural qui igual hace avanzar un navío que lo hunde; así es que cada uno paga a su turno, ateos, católicos, laicos o cristianos. Si Dios ha dejado quemar dicho monumento, ¿en qué posición queda Dios? Si no ha podido evitarlo, el cuño del Todopoderoso es un mito, o existe una crisis de Divinidad, o el Redentor está en huelga.

La vida moderna, con sus aceleraciones, aporta tantos trastornos que a lo mejor el Creador perdió su brújula. Miserere. Veloces que ocurren los hechos, El no puede acudir a todos los sitios a la vez y si es por impotencia debido a su vejez, que deje el sitio a otro superhombre más joven y más rápido, pues es la hora de coger el retiro.

⁂

Abre los ojos, Jesús. Todos viven a tu sombra, de tu corona de espinas, hoy corona papal. Fíjate si hay diferencia, imaginate qué de riquezas desde entonces, y tú descalzo, sin que te paguen derechos de autor. Al menos que te dieran el 10 % de los grandes beneficios del «made in Vaticano» y podrías llevar una vida holgada en tu imperio celeste. Sabes que los regímenes se atrofian, la ley del tiempo les cubre de polvo; tus sucesores han «renovado» tus doctrinas a través de los siglos sin pedir tu consentimiento, puedes creerlo; te han ridiculizado miles de veces para llegar a la negación, ya que enarbolan la bandera de la mentira para sostener su dominio.

Créeme, Jesús, yo soy uno de aquéllos que te arrancaron de la cruz y desde entonces estás confundido con los desheredados. Luchamos para implantar la luz y la verdad para que los nobles sentimientos revengan sobre la Tierra.

Si acaso fuistes tú el de la cerilla, bien empleada tu acción. Debes de estar de acuerdo con nosotros, ya que en España nuestra mano se asemejó a la tuya.

F. Roldán

Rafael Barret:
OBRAS COMPLETAS
Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos.

AIRES DE RENOVACION

«Los hombres pasan, las ideas — renovadas — quedan.» Este axioma, aunque no lo afirme Séneca por haberlo ideado Perico de los Palotes, no deja de ser importante. Los de «ayer y de hoy» se van porque el Tiempo se los lleva. Todos nos agarramos con desespero a la existencia, pero al cabo de cien años de haber venido no quedará rastro ni del entierro. R. I. P., y a otra cosa.

Los antañones nos agriamos por haber — todos — perdido la sonrisa. Los surcos de la guerra de España, marcados en nuestros patéticos rostros, nos ponen de «mala hostia». Uno mirando a otro se ve a sí mismo. Como si se tratara de espejos rotos, no añicados, pero sí borrosos. Y en el coragre abundante, persistente, a cada uno le asalta la idea de que «después de mí el diluvio». Dicho lo cual, comprendemos no haber salido del primer párrafo...

La nueva promoción está en auge. Consciente y fogueada. Irreverente, desligada, con libertad de generación impuesta sin previo aviso. Con conocimientos de ciencia, arte y naturalismo que nosotros — ¡pobres enterados! — ignoramos por defecto de escuela. ¿Culpa nuestra? Ninguna. Nos hemos superado, hemos sido autodidactas, gozamos de experiencia, pero el puntero de clase nos cae de la mano ante la generación nueva que se manifiesta en Toulouse, en Marsella, en Burdeos, en Paris y en otros lugares. Son aires de fronda, son jovencitos y jovencitas preparados y dispuestos, tanto, que nos han asombrado. Que nadie se les oponga, que nadie se les atraviese ni en homenaje a ex jóvenes, en parte desidealizados o con ideas mixtificadas; que nadie, con estima a sus arrugas y a sus cartapacios por cima de todo, rumoree y quisquillee ante la avalancha juvenil que se nos echa encima. Todo lo más podríamos cubrirnos con el paraguas de la comprensión para recibir esta lluvia bendita que, si nos humedece... los humos, la vanidad de «únicos», va a fertilizar el campo libertario en preparación de hermosos y lozanos frutos.

«¿Golem»? Bueno, pues «Golem». Lo quieren ellos, lo escogieron ellos y nada de plática. El compañero puede ser bueno o malo tanto llamándose Juanete como Pericazo. ¿Qué más da? Importa el hecho, interesan el concurso, la inteligencia, el acto. Precisa — pagado de mí que estoy, pagado de tí que estás, pagados de nosotros que estamos — recibir a la juventud de verdad, a los tiernos, a la muchachada de hoy mismo, cálida, instruida, generosa, sin ponerle cara hosca, sin carcamalismo, sin presiones de la edad vieja, sin paternalismos siquiera, con satisfacción de abuelos, con satisfacción — en mi caso, inmensa — de ente sucedido, con entusiasmo por la idea continuada. ¿Ello es poco? ¡Oh, no! Ello es inmenso; es extremadamente saludable.

Las formas de obrar, de pensar, de sentir, de tematizar, es cosa de ellos. Dejémoslos, no les importunemos. Que experimenten, que comprueben su conducta con el fenómeno social que se atraviesa, que se apliquen al estudio mayor, al arte, a la ciencia, a la sociología extensiva, y quizás los polémicos inveterados, los que sabemos todo lo que sabemos... con ignorancia supina del resto, consigamos llegar a tiempo para ser alumnos de esta hermosa muchachada que no lleva ni dos décadas pisando suelo.

Compañeros, amigos, o lo que seamos: Abramos la ventana, que los aires de renovación purifiquen nuestro aliento, nuestra visión, y nuestras entenderas, ya romas por tanto uso.

ROVELLAT

Area Mundial

NIGERIA-BIAFRA

ESTA guerra, la más bárbara y sangrienta de las existentes, lleva trazas de terminar en un apoteosis espeluznante: el asesinato en masa de la población biafresa (12.000.000 de habitantes) declarada en estado de independencia contra la voluntad del Estado de Nigeria (58 millones de habitantes).

Para el efecto propagandístico se insinúa una guerra de religiones (católicos los biafreses, musulmanes los nigerianos), y si en el poso de ignorancia del país la rivalidad deística puede ser admitida, la parte más importante del conflicto radica en las enormes riquezas naturales (principalmente petroleras) radicadas en suelo biafrés. Baste decir que Nigeria sin Biafra queda en país miserable, pero por miserables los capitalistas que hunden a dos países en la tragedia para asegurarse la posesión de unos bienes que naturalmente no les pertenecen. A tal efecto, los presidentes nigeriano y biafrés juegan con la vida de sus súbditos para atribuirse la opipara retribución de los explotadores de aquel apetecible rincón africano, y mientras la «victoria» nigeriana se perfila merced a la cooperación de aviones ingleses y rusos con aviadores mercenarios, los negros se siguen matando con posibilidades de exterminio de una étnie, la biafresa, en medio de la indiferencia de la O.N.U., de la democracia, del comunismo, de Alá, de Dios, y el padre Odio y la madre Provecho que los fundó.

FRANCIA. CONTRADICCIONES MARXISTAS

A fuerza de repetirlo, los comunistas totalitarios dan a entender que Marx no se equivocó nunca, y que, por consiguiente, ser marxista ahuyenta toda posibilidad de error en el individuo. Tomar un carnet, dar el voto y saber marcar el paso, da crédito de infalibilidad a precio módico.

No obstante, el error campa en predio comunista por sus respetos. Si los calendarios «del Payés» y del «Zaragozano» adivinan «Dios mediante» o no adivinan mediante Dios, a los P. C. les ocurre lo propio obedeciendo al calendario de las conveniencias moscovitas. Gregario del Kremlin, cada P. C. debe interpretar sus asuntos nacionales de acuerdo con las directivas emanadas de la Santa Sede Roja, lo que expone a serios inconvenientes y a inevitables resbalones. El P. C. francés, por ejemplo, hubo de simpatizar con el germanismo cuando en 1939 Stalin estaba en tratos con Hitler para el asalto común a Polonia. En 1936 en España el P. C. se situó al lado de la reacción y de la «pequeña burguesía» y contra el «lumperproletariat», o cuerpo trabajador, que en su buena mitad pertenecía a la C. N. T. y el resto a la U. G. T.

En Francia, con motivo del movimiento estudiantil y de las huelgas, el P. C. se enfrentó con el «barrio latino» al no conseguir dirigirlo, alejando las simpatías que en la UNEF y entre el profesorado tenía. Con los obreros le va a ocurrir otro tanto a tenor de las torpezas, los errores, las «pazguatadas» que ha hecho cometer a sus incondicionales que dirigen la C. G. T. La huelga general del 13 de mayo seguida de ocupaciones, fue mal vista por los mandos cege-comunistas, pero al no poder evitarla, comunísticamente se trató de utilizarla para derribar al gobierno, convirtiendo así un movimiento socio-económico en una algarada política.

Mas los huelguistas se ratificaron en su posición reivindicativa y los jefes «que nunca se equivocan» acataron la voluntad popular... hasta que el jefe del Estado disolvió el Parlamento y estableció periodo de elecciones. En este momento fue el disloque. ¡La huelga estorbaba y había que solucionarla a cualquier precio! ¡Todo se arreglará mediante las elecciones! Pero lo duro sería la incredulidad de la juventud obrera. Por este lado y el estudiantil, el P. C. ha fracasado.

ORIENTE MEDIO

Los gobernantes israelíes han soltado una verdad inconcusa: «La victoria de junio de 1967 puede resultarnos cara.» En efecto, la tranquilidad ambicionada antes de esa guerra no ha sido conseguida. Tal vez, por lejanía de fronteras, Tel Aviv y ciertos kibbutzs, se hayan librado del enojo de las agresiones. Pero éstas persisten, redobladas, en las orillas del Jordán y el interior de Gaza, en Jerusalén y en la Cisjordania. De vez en cuando entre jordanos y palestinos de una parte e israelíes de otra, se libran verdaderos combates que la aviación judía termina a bombazos. Situación de gravedad permanente, insostenible para unos y otros.

Razón para mantener un estado de sobreexcitación continuada, no existe ni en unos ni en otros. El virus patriótico, alimentado y exacerbado por el satrapío hoy tan en boga, hace que la situación en Oriente Medio se degrade cada vez más en vez de remediarse. Egipto, Jordania, Irak, Siria y el propio Israel, naciones precarias, infundadas, dotadas de un nacionalismo menos veraz que demagógico, en todo caso hinchado con aire de la perecida Sociedad de Naciones, mejor harían deponiendo rencillas, desconsiderando fronteras, para agremiarse por un interés común de subsistencia y progreso en un país áspero y desolado que antes los camellos árabes punteaban, sin más, de boñigos, pero en el cual el colectivismo judío ha descubierto productividad mediante el estudio y el esfuerzo del trabajo.

Para recuperar su salud y robustecerla en un próximo futuro, a los pueblos de Oriente Medio no les queda otra perspectiva que la entente.

Y si por su parte la O. N. U. descuida este problema, piensen los onuenses que la tragedia lejana escampa como un incendio. El reciente drama de Los Angeles tal vez sea un grave aviso.

LA TRAGEDIA INDOCHINA

La comedia para una paz en la que nadie cree se juega en París. Vietcongs y americanos se sientan en torno a una mesa para mercadear sin esperanza de gaje, sosteniendo un diálogo de sordos, fingiendo un humanismo que en el Vietnam los partidarios respectivos desmienten matándose furiosamente.

Y aún peor que eso: Los comunistas multiplican sus mortales ataques afectando incluso a la población civil, y los americanos corresponden con la misma moneda bombardeando por tierra, mar y aire los terrenos en los que los «viets» han conseguido introducirse, resultando de la doble agresión un caso de peligrosidad tremenda para la población no combatiente.

Como se ve, las conversaciones de París entre gentes responsables de Hanoi y Washington, lejos de calmar las inquietudes de los naturales vietnamitas las aumentan hasta el grado extremo. Antes de las entrevista de la Avenida de Kléber la posibilidad de relaciones para la paz ofrecía alguna esperanza. Pero hoy, visto el resultado totalmente negativo de un tal diálogo colmado de reticencias e hipocresías, en el Vietnam mejor se prefiere una situación de guerra larvada, esto es, de combates esporádicos según era costumbre, que una actualidad « pre-pacifista » más mortal que la otra por causar más muertes y peores estragos y que rige para apoyar la dialéctica guerrera de las delegaciones de París.

Las conversaciones viet-americanas terminan sus fases cada vez con un comunicado negativo: «No se ha adelantado ni un solo paso».

Y mientras tanto en el Vietnam del Sur, cada campo va enterrando sus muertos, entre los cuales jamás se encuentran los responsables, blancos o amarillos, de la tragedia.

Tribuna juvenil

NOTA DE ARTE

PENETRAR en nuestro local parisino de Ste-Marthe y hallarse de golpe rodeado de cuadros de arte, es de un efecto sorprendente. Fenómeno que hemos observado en varios compañeros, sonrientes los más, cariacontecidos los menos. Pero en el fondo agrada a todos que en un lugar de mucho hablar interceda un asunto de buen ver. Los animosos componentes del «Golem» (chicas y chicos) nos acostumbrarán a este género de sorpresas.

Al entrar damos de fente con Blasco Ferrer, expositor de una fantasía cromática y de dos dibujos de mujer en trazo maestro. Diez Sada lo avecina con un payés con toda su barratina y la pipa cargada de flema. Les sigue Romero por lo clásico (una marina y un paisaje) más una producción de desespero mitológico. Preferimos el columpio de los botes marineros. Por su parte, Brugaroles nos introduce, magníficamente, en la Camarga, y en dos laberintos de colores de grato efecto.

Esto en cuanto a los consagrados, porque lo que es los novatos... todo resulta vocación, fantasía y atrevimiento, excepto en Françoise Guyen por mano maestra en el retrato a pulso, verazmente trabajado. Llansola florea en tono tropical, insólito en quien nace y crece envuelto en niebla girondina. Claro que se pinta lo que se lleva dentro, y lo que se encuentra más lejos: Montmartre, por ejemplo. J. García, ese fantasea para llegar ahora mismo al año 2000, que supone dislocante, desmochado. Allá veremos. En cambio, sus pesadillas son ricas de colorido y de buen mirar, ya que no de buen pasar. Los hermanos Vidalet arremeten, pincel en ristre, contra el arte convencional para conseguir hermosas composiciones y exotismos preocupantes. La solución, no mañana, sino en el catálogo. El «hombre cósmico», más interesante por irisación que por concepción, desde luego inspirada.

Marie-Claude tiene la gracia de iluminar los pájaros nocturnos y de desvulgarizar los gallos. Tiene bien agarrado el pincel en las manos. Igual Nardo, pintando rostros sonrientes de niño, como si se reflejara él mismo, y que dispense. Josette y Marina García dan profusión de logros e incitaciones. Quieras que no, ante sus cuadros te obligas — te obligan — a pensar, ya por una «libertad» complicada, tal vez profunda, ya por un «ciclo atómico» que todos rechazamos mediante la autora — Josette — que sabe plasmar el rechazo. Marina nos refleja el lorquismo en el dolor «concreto» de unas manolas, gustándole, como a Josette, introducirse en el mundo escasamente cabal de las abstracciones. Y nada a decir de ello puesto que la juventud empuja. Véase, al efecto, cómo el propio «Golem» se expresa en el Programa:

«Preferimos presentar en conjunto los trabajos ejecutados por el Grupo, esperando que esta fórmula permitirá ofrecer una mayor cohesión a nuestros jóvenes.

Dos tendencias pictóricas que pueden considerarse como una prolongación de la pintura surrealista, con, no obstante, algunas restricciones. Cuando el surrealismo traduce el sueño en expresiones perceptibles para el sentido, trátese de pintura, música, poesía, cine o novela, estas dos tendencias crean un mundo que les es propio.

La primera, tomando sus temas en lo que se llama y llamará durante largo tiempo en la literatura popular de Estados Unidos, Ciencia ficción, la cual, insinuando mundos nuevos, maravillosos o bien macabros, resulta creación ilimitada, de porvenir posible. Trasladada esa norma a la pintura, podría confundirse con la significación de los evangelios por los artistas iniciadores del Renacimiento italiano, con el deseo del mundo: el reinado del hombre perfecto expresado por la antigua Grecia.

La segunda es el mundo de hoy, su fe, su vida, su tristeza, su desespero; el automatismo de ciertos gestos y la belleza de otros; el juego del color y de la sombra. Este mundo es de todos conocido, y en él debemos reconocernos.»

Por su parte, nuestro compañero, el antípoda Juan Ferrer, ideó para esta demostración artística el cartel que a continuación reproducimos:

«ARTE Y LIBERTAD. — No concebimos el hombre servil ni el arte supeditado; ni el individuo indeciso ni el arte regresivo y mercenario. El hombre y su dignidad merecen elevación, infinito. El ente humano halló el arte en la Naturaleza y debió captarlo, superarlo, idealizarlo, y lo hizo. El paisaje le proporcionó la plástica y la poesía, el viento el movimiento, el susurro la música. Ello superado, motivó un Goya, un Maillol; un Quevedo, un Heine; un Borodin, un Sarasate; y miles más. La inteligencia cordializada abrió a la humanidad un inmenso alcázar de maravillas infinitas. Desdichada la persona que ante un logro artístico no vibre.

Una mujer bonita atrae; igual un ave irisada y canora. Y las notas múltiples y radiantes de la Natura, El individuo, sin reacción ante la Belleza, carece de sentimientos, está incompleto.

Nuestros jóvenes del «Golem» — ellos y ellas — lo saben pese a su adultez incipiente. Sin esfuerzo alguno, con encantadora naturalidad, el cenit del arte se les ha revelado intelectivamente, cordial y prácticamente. En grupo, sin espectacularidad, estudian y gozan las virtuosidades del Pentágrama; a la Natura le espían sus secretos, en galas e historias; y en lo plasmable unos se afanan en la pictórica noble, perseguible, sin horizonte cerrado; como las ideas; como el aliento de libertad sin el cual el hombre se paraliza, se agrisa y, tal vez, se agusana.

Arte y Libertad como equivalente de ideal de vida integra. A su influjo se mueven los amigos y amigas del «Golem», circunstancia feliz que nos reune a todos en la Exposición que estos jóvenes nos presentan el 26 de mayo.»

⁂

La Exposición tendrá fin el 17 de junio.

« LE COMBAT SYNDICALISTE »

A SUS LECTORES :

Debido a la huelga de Correos se habrá notado irregularidad en las últimas expediciones.

Por la misma causa nuestra clásica «Antena» está en «panne». Nuestros corresponsales repararán la avería... si normalidad ayuda.

Y ahora esto, muy importante para la existencia del «C. S.» y de «Umbral»: No llegan giros y la Administración está en deuda. Sobre todo a los atrasados, les rogamos encarecidamente enviarnos sus saludos monetarios lo más pronto posible. De lo contrario, nuestras dos potentes luces podrían apagarse.

Esperamos ser exactamente y benévolamente comprendidos.

⁂

« UMBRAL »

Número de vacaciones (Julio-Agosto), 32 páginas enteramente dedicadas al maestro Anselmo Lorenzo. Densidad material de un libro. Precio: 3 francos.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

20 JUIN 1968
NUMERO 510
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

NON AUX URNES

La révolution avortée de 1968, va se traduire par des élections. Rien, absolument rien, n'apporte aux travailleurs la certitude d'une progression vers la libération de l'homme. Les belles promesses ne resteront que des belles promesses et les accords gouvernementaux deviendront nuls par de nouveaux accords gouvernementaux. Autant en emporte le vent. Le pouvoir capitaliste berne, une fois de plus, le peuple en lui proposant de nouvelles élections, qui doivent permettre aux travailleurs de se donner de nouveaux maitres. Les nouveaux élus, représentants du peuple.

Quels que soient les hommes auxquels les travailleurs accorderont leur confiance dans un gouvernement, quelle que soit la formation politique de ce pouvoir, ils ne pourront empêcher que ces politiciens soient soumis à l'influence pernicieuse du pouvoir, les contraignant à la domination naturelle de la classe prolétarienne. Le plus révolutionnaire qui s'abaissera à la politique trahira ses frères de misère. Toute représentation de délégation qui participera au pouvoir ne sera jamais qu'un leurre. Il n'y a pas pire ennemi du peuple que celui qui prétend défendre les travailleurs en participant au pouvoir. L'histoire démontre que toute alliance conclue entre partis politiques de tendances différentes tourne toujours à l'avantage du plus rétrograde.

Le travailleur n'a aucun intérêt à donner mandat de représentation à un politicien qui ne peut que le tromper. Le pouvoir contamine tout ce qui l'approche. En admettant la nécessité d'un pouvoir pour le gouverner le travailleur reconnait son état d'infériorité, son incapacité à se diriger; il se fait le complice de toutes les décisions criminelles qui pourront être prises par ceux à qui il donne mandat; il s'interdit toute protestation contre toute mesure d'esclavage qu'il devra supporter au pouvoir.

Si les travailleurs se soumettent plus ou moins servilement aux conditions d'esclavage déguisé du pouvoir, les capitalistes, eux, s'accomodent fort bien de ces décisions qu'ils défendent pour le maintien de leurs privilèges. Prendre le pouvoir pour obtenir plus encore d'oppression des travailleurs est l'idée des représentants de la classe capitaliste, qui ne veulent pas se rendre à l'evidence que les excès d'autorité et d'exploitation de la classe des travailleurs ne font que précipiter l'avènement de la révolution.

Tout gouvernement, représentatif ou non, de la classe ouvrière, s'accomode fort bien du despotisme puisqu'il en vit et qu'il n'y a aucune différence en ce qui concerne son oppression avec un gouvernement communiste ou dictatorial. Pour nous, syndicalistes révolutionnaires, tous les gouvernements s'octroient, plus ou moins hypocritement, les attributions du pouvoir absolu. Le prétendu contrôle populaire est plus ou moins fictif et ne peut rien modifier à la domination et à l'exploitation des travailleurs. Qu'il soit république, monarchie, dictature, sa tendance inévitable est de réduire le plus possible la liberté du travailleur et d'en tirer le maximum de profit au bénéfice d'une classe privilégiée dont les membres de ce gouvernement font partie.

L'aliénation de la liberté du peuple autorise la force du pouvoir. La révolution libertaire se réalisera parce que ce n'est pas l'avilissement et la servitude de millions d'individus qui peuvent obliger d'autres individus plus clairvoyants, plus courageux, qui réalisent l'injustice et le crime du pouvoir, de servir et d'être complices de ceux qui pratiquent l'exploitation de l'homme. Car cette exploitation est un vol et les électeurs qui déposent dans les urnes des bulletins de vote, sont les complices inconscients de ce vol.

«Ne vous tournez point vers les chaires officielles. ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot.» — **Elisée Reclus.** — Clarens (Suisse), le 1 octobre 1885.

GREVE GENERALE

La grève générale, nous l'avons enfin eue ! La grève générale, la seule valable, la seule qui puisse apporter aux salariés autre chose que des illusoires augmentations de salaire, la seule qui mérite vraiment que l'on se croise les bras en occupant les lieux de travail.

L'avons-nous assez préconisée depuis des années et des années, nous, les utopistes, à l'époque où, pour un oui ou pour un non, et surtout pour faire croire aux salariés qu'ils s'occupaient d'eux, les bonzes syndicaux organisaient des grèves tournantes ou des arrêts de travail de quelques heures ! A titre d'avertissement, disaient-ils. Foutaises que tout cela. Et, rappelez-vous, il n'y a pas si longtemps, quelques années à peine, qu'un de ces secrétaires plus ou moins généraux, de la G. G. T., déclarait hautement ceci : « Ceux qui réclament la grève générale sont des criminels » !

Aujourd'hui, on n'en est plus là, semble-t-il. Je dis semble-t-il, car il ne faut pas oublier que la C. G. T., du moins dans son lourd appareil de direction, n'a fait que suivre l'initiative de la base, cette base elle-même s'étant réveillée au contact du mouvement de révolte des étudiants.

Ce mouvement de révolte issu lui-même de l'impulsion donnée par le groupe des étudiants de Nanterre suivant les directives et l'exemple d'un anarchiste, Cohn-Bendit. Ainsi, dans l'ensemble du pays, presque tout s'est arrêté, ce qui, à mon avis, ne s'était jamais produit même en 1936. Brochant sur le tout, les agriculteurs, inquiets à cause de la prochaine ouverture des frontières, se sont déclarés en révolte, et ils n'hésitent pas à passer à l'action.

Je voudrais faire ressortir ici, ce que le mouvement montre, dans le détail, ce qu'il doit essentiellement à ce que l'on peut appeler le courant libertaire.

Tout d'abord, dans le soulèvement des étudiants nous voyons une application particulièrement spectaculaire de l'action directe. Et particulièrement payante, aussi, ainsi que les syndicalistes révolutionnaires n'ont pas cessé de le proclamer.

L'action directe a révélé au pays tout entier, depuis longtemps blasé sur les habituels procédés de discussions ou de négociations, toujours dominés par le concept pot de terre contre le pot de fer, que d'autres formes d'action existent et peuvent être employées. Les étudiants-enseignants ont donné là une leçon aux ouvriers, prisonniers de leurs organisations réformistes et l'on est en droit de se demander si ceux-ci, agissant aux lieux et places des étudiants, auraient poussé les choses dans le même sens.

En second lieu il a été parlé, ici et là, de participation à la gestion des entreprises. Le grelot attaché, là encore, par les étudiants et les enseignants proclamant l'université autonome et se déclarant prêts à la gérer eux-mêmes.

Cette participation à la gestion, ou co-gestion, si elle se faisait, serait un premier pas vers le véritable objectif qui devrait être celui des syndicats de toute obédience, je veux parler de la gestion ouvrière. Celle-ci dont l'initiative est purement et entièrement d'origine libertaire, a déjà été discutée à deux reprises en France, en 36 et dans les premiers mouvements de grèves qui ont eu lieu immédiatement après la libération. Et encore, quand je dis discutée, je dois ajouter que cela s'est passé essentiellement au niveau de la base. Dans les deux cas les timides suggestions se rapportant à la gestion ouvrière furent dédaigneusement écartées par les bonzes syndicaux alliés aux politiciens du moment, lesquels nous firent savoir, en 1936 qu'il fallait savoir terminer une grève et, après la libération, qu'il fallait retrousser nos manches avant de revendiquer.

En troisième lieu, enfin, l'idée de l'organisation par la base. A mon avis, c'est bien là l'idée-force qui, lorsqu'elle sera bien comprise, lorsqu'elle aura pénétré les couches salariales, pourra concourir efficacement à faire échec à la conception étatique de l'organisation octroyée et imposée par le sommet. Les comités de base, qui surgissent spontanément dans toute période révolutionnaire, ont déjà fait leur preuve pendant la révolution d'octobre. Mais les bolcheviks n'en étaient pas précisément partisans, et pour cause, et n'eurent de cesse de les vider de leur substance, par le dénigrement et la calomnie d'abord, et ensuite par la force (1).

La encore les étudiants ont donné le signal et les ouvriers ont suivi, je veux dire qu'ils ont entrepris leur mouvement de grèves et d'occupation d'usines sans attendre les dictacts de leurs centrales, lesquelles furent forcés de suivre.

Si nous ajoutons à ce qui précède la présence, dans les manifestations, et surtout dans le formidable défilé du 13 mai, du drapeau noir à côté du drapeau rouge, nous sommes en droit de penser que nous ne sommes plus au temps de la bande à Bonnot.

C'est, en effet, avec stupéfaction, mais aussi avec un intérêt certain que l'ensemble du pays a appris la présence d'anarchistes dans les manifestations récentes. Une certaine curiosité se manifeste un peu partout, et les gens se demandent déjà : «Qui sont-ils, que veulent-ils ? »

Même les méprisantes allusions à leur endroit que l'on a pu entendre de la bouche de certains des princes qui nous gouvernent, Pompidou entre autres, n'ont fait qu'attirer cette curiosité.

Tout cela ne peut être que bénéfique pour nous, anarcho-syndicalistes, surtout si l'on considère que les jeunes ouvriers, à l'encontre de leurs aînés, commencent à se demander si la société actuelle, hiérarchisée et dominée par l'Etat omnipotent, n'est pas l'abomination de la désolation. Et qu'ils commencent à se demander, aussi, si l'Etat social qui existe dans les pays communistes est bien le Paradis dont on leur a tant parlé.

BLANQUET

(1). — Je dois avouer, tout de même, que l'on n'a parlé nulle part, du moins à ma connaissance, de l'écrasement de la hiérarchie où de l'égalité des salaires. Mais peut-être ne doit-on pas vouloir demander tout en même temps.

REFLEXIONS

Comme prévu, du moins par ceux qui savent, depuis longtemps, à quoi s'en tenir sur le comportement du Parti communiste, la C. G. T. fut contrainte de couper les ponts et les passerelles qui la reliaient aux étudiants. Cela est dans l'ordre des choses, ces gens-là, imbus de leur soi-disante incarnation de la classe ouvrière, ne permettant à personne de les suppléer en cette mission sacrée. Ils ont coupé les ponts, dis-je, de façon brutale et plutôt grossière, à tel point qu'un reporter d'Europe numéro 1, a pu dire, après la méprisante allocution du secrétaire général de la C. G. T., que celle-ci n'avait même pas la reconnaissance du ventre. Entendons par là que le Parti communiste et la C. G. T. car contrairement à ce qu'on voudrait nous faire croire, on ne peut dissocier l'une de l'autre, après leur surprise devant l'ampleur du mouvement, et leur dépit de n'en être pas les instigateurs s'efforcèrent d'en discréditer les auteurs.

Pourtant, les faits sont là : Sans Cohn-Bendit et le mouvement du 22 mars, est-ce que nous aurions eu les occupations d'usines ?

Et sans cette vague de grève qui a suivi et a paralysé completement le pays, est-ce que nos staliniens attardés auraient eu la possibilité de donner l'illusion qu'ils combattent réellement le gouvernement actuel ? Car, il ne faut pas s'y tromper, ces messieurs, plus ou moins téléguidés par Moscou, ne peuvent que se montrer reconnaissants envers l'homme qui a boudé les Américains hors de France la Doulce.

La preuve en est leurs revendications purement salariales, simplement assaisonnées d'un peu de vinaigre à l'aide de la demande d'abrogation des ordonnances relatives à la Sécurité Sociale, ce qui n'a même pas été obtenu.

J'ai écouté, cette nuit du 23 au 24 mai, le reportage sur la manifestation du Quartier Latin. Les reporters d'Europe n° 1 se sont montrés parfaitement objectifs, cela se sentait rien qu'à leur façon de s'exprimer. Après leurs refléxions d'ensemble, faites ce matin 24, entre 8 heures et 9 heures, il apparait que tout s'est passé d'étrange façon. Les forces de police, les flics que l'on s'efforce de baptiser forces de l'ordre, avaient comme instruction de ne pas bouger à moins d'être provoquées. Dixit le citoyen Grimaud, préfet de cette police, dit-on. Je l'ai entendu débiter son laïus et faire naturellement état de la présence de gens étrangers au mouvement étudiant, lesquels seraient des provocateurs.

Pareillement, sans prononcer le mot, les reporters qui ont su nous faire vivre les événements de la nuit, ont parlé d'un petit groupe de manifestants actifs, alors que l'ensemble des étudiants, massés dans le boulevard Saint-Michel étaient maintenus séparés de ces « actifs » par un service d'ordre spontanément organisé par les étudiants et certaines personnes présentes, à l'intigation d'Alain Geismar.

Dès lors, la question se pose, pour qui connaît l'histoire des divers mouvements de révoltes ouvrières ou autres qui se sont produits en France depuis la Révolution.

Ces prétendus provocateurs, harcélant les flics, mettant le fer à des tas d'ordures et fomentant un commencement d'émeute, ne seraient-ils pas eux-mêmes des flics, je veux dire de ces gens plus ou moins tarés et sans ressources avouables, qu'on désigne ordinairement sous le nom d'indicateurs, et que nos semillants préfets de police tant sous les deux empires que sous les cinq ou six républiques qui se sont succédées, ne se font pas faute d'employer quelquefois, à l'occasion. Et quelle merveilleuse occasion que cette période de grève générale (enfin !).

Conh-Bendit interdit de séjour en France. Parmi tant de maladresses accumulées par le gouvernement, depuis le début du mouvement de Nanterre, en voici une nouvelle, et de taille. Mais est-ce bien une maladresse ? Il est permit d'en douter, car si le gouvernement avait voulu relancer les manifestations étudiantes, il n'aurait pas agit autrement.

Anarchiste authentique, le personnage s'est revélé comme un esprit de premier ordre, tant du point de vu social que du point de vue politique. Ce dernier vocable étant pris dans le sens de conduite et organisation de masses qui, seules, auraient été incapables de se libérer des chaînes qui les ligotaient.

En leur révélant leur propre puissance et en les conduisant à l'action, Cohn-Bendit a fait du beau et bon boulot, mais, par cela même, s'est délibérément voué à la haine et à la vindicte des communistes.

Et cela, cette adversion viscérale pour tout ce qui, de près ou de loin, touche à la non-soumission aux ukases de néo-tsars, dure depuis toujours, je veux dire depuis les affrontements entre libertaires et autoritaires, pendant la Révolution d'Octobre, depuis l'époque de Mackno, et surtout depuis les procès de Moscou et la déification de Staline. Mais cela touche essentiellement à l'histoire, particulièrement à l'histoire de l'U. R. S. S., et chacun sait que cette histoire est à peu près inconnue du militant de base. Pour les autres, membres du bureau politique et autres secrétaires généraux de centrales syndicales, ils ont dû faire, depuis des années, d'énormes efforts de propagande mensongère pous abuser leurs ouailles.

Il faut leur rendre cette justice que, jusqu'à maintenant, ils y ont réussi. Mais, toutes les Eglises ayant eu leurs schismes et leurs hérétiques, l'avenir, un proche avenir, semble-t-il, laisse discerner à qui le veut bien, une prochaine remise en question du dogme sacro-saint, et l'evangile selon Saint-Marx commence à être en butte aux critiques de certaines congrégations.

B.

Vive la révolution avec la jeunesse (1)

Les politiciens de « gauche » et leurs appendices, les centrales dites représentatives ont accepté de vendre la révolution pour un bulletin de vote.

Tous, Séguy, Waldeck-Rochet, Mitterand et Mendès remettent le sort ultérieur du peuple entre les mains d'une future assemblée de députes. La prise éventuelle et bien aléatoire du pouvoir politique achevera-t-elle l'œuvre de la révolution ? Non.

Les politiciens vivent avec un demi siècle de retard et les « sindicalistes » se voient encore en 1936. Ni les uns, ni les autres n'ont rien compris au mouvement révolutionnaire qui fait trembler l'Etat en France et dans le monde.

Les travailleurs sont entrés spontanément dans la lutte à l'appel — il faut le dire — des étudiants. Les appareils syndicaux ont réagi assez vite pour contrôler les grèves, faute de les avoir voulu. Mais il ne faut pas oublier que la grande majorité de grévistes n'est pas parmi les adhérents des centrales — ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas syndicalistes — toute la nuance est là. Et on l'a bien vu que c'est surtout parmi cette « base » de non syndiqués que l'idée révolutionnaire est la plus virulente. Ce qui oblige les délégués syndicaux d'entreprises de se montrer durs vis-à-vis des directions pour ne pas perdre la face vis-à-vis des travailleurs.

Les travailleurs voient aujourd'hui d'autres horizons qu'un « gouvernement populaire »; ils pensent à une nouvelle construction économique et sociale qui mènera la révolution vers l'égalité économique et la vraie liberté.

Le « gouvernement populaire » signifie en réalité l'usurpation du pouvoir par une nouvelle caste de politiciens dans le but de reconstruire, à l'aide de ce pouvoir, toute la vie économique et sociale du pays avec ses hiérarchies, c'est-à-dire ses profiteurs.

Il est certain que ce « nouveau pouvoir » serait un barrage pour la révolution qui resterait à refaire.

Nécessairement, la lutte recommencera. Ce sera la lutte des travailleurs et les étudiants agissant directement sans intermédaires, s'emparant de tous les moyens de production, de distribution, des transports et des universités pour établir en toute indépendance une vie humaine vraiment nouvelle de bien-être et de liberté.

Quoi qu'en dise le bourgois Jacques Duclos, le marxisme a prouvé son incapacité et sa naïveté.

La seule victoire complète de la révolution c'est la victoire d'une autogestion libre et naturelle pour tous les hommes.

Seuls les travailleurs peuvent être les constructeurs et les maitres de la vie nouvelle et non pas les députés, non pas un gouvernement, non pas les partis, non pas les chefs.

Aujourd'hui, les plus beaux espoirs de la révolution sont en train de s'évanouir dans la foire électorale.

Vous, les encartés des partis, vous avez trahi la révolution.

Tout est à refaire.

Mais aujourd'hui la jeunesse est révolutionnaire, celle de demain le sera plus encore.

Raymond BEAULATON

(1) Lorsque je dis jeunesse, je veux dire ceux qui ont un caractère jeune, la jeunesse c'est l'avenir. La question d'âge n'entre pas en compte. On peut être jeune à 90 ans et être vieux à 20 ans.

LISEZ
«LE COMBAT SYNDICALISTE»

ACTIVITES

C. N. T. en Loire-Atlantique

Pendant la révolution sociale de mai 1968, les camarades de la Loire-Atlantique furent les premiers en grève générale; le 13 mai dans la presse ils invitaient ouvriers et étudiants à se tenir au coude à coude; le journal l' « Eclair » passait intégralement notre communiqué syndicaliste révolutionnaire. Le 1-6-68 un second communiqué invitait les syndicalistes de la base, les enseignants, les étudiants, à reprendre conscience du véritable syndicalisme, qui réside dans le syndicalisme révolutionnaire qui s'est opposé au syndicalisme réformiste, au pouvoir et s'y oppose encore; le 4-6-68 la presse de Loire-Atlantique passait dans sa rubrique «Vie sociale» un assez long passage d'une déclaration de la C. N. T. : « Les comités de vigilance des syndiqués de la Confédération Nationale du Travail, et ses afinitaires de Nantes et Saint-Nazaire, s'élèvent contre l'interprétation mensongère que les serviteurs du pouvoir donnent à la pensée des travailleurs syndicalistes révolutionnaires. Ils affirment que loin de toutes les politiques, les religions, ils demeurent des syndicalistes à part entière; héritiers du premier mouvement ouvrier international : en 1936 en France, ensuite en Espagne; en Europe pendant l'occupation des nazis, ils furent toujours à la pointe du combat pour les libertés humaines, pour la justice sociale.

Par un communiqué paru dans l' « Eclair » du 13 mai 1968, ils avaient indiqué qu'ils étaient et resteraient auprès des travailleurs de la base des centrales réformistes, des enseignants, des étudiants de Bretagne, de France, qu'ils repoussaient les états-majors des centrales syndicales réformistes et tous les politiciens de gauche et de droite.

C'est pourquoi le conseil C. N. T. de Loire-Atlantique avait mis sur pied dans le Café Flesselle une permanence le 2 juin pour renseigner les travailleurs manuels et intellectuels sur l'action du syndicalisme révolutionnaire et préparer la rencontre des syndicalistes bretons de la C.N.T. qui se tiendra à Lorient en septembre 1968.»

Ces communiqués devaient nous permettre au cours des meetings de prendre contact avec divers groupes d'étudiants et ouvriers afin de leur parler de la C. N. T.; également Biget, qui occupait les locaux de la Sécurité Sociale à Nantes avec les camarades de base des autres formations syndicales distribuait des copies du COMBAT SYNDICALISTE; il indiquait par le dialogue intersyndical combien le mot démocratie devait se prononcer « merdocratie », que les termes *participation et cogestion* étaient vides face à l'action directe des travailleurs.

La C. N. T. en Loire Atlantique a fait son devoir social, rien que son devoir; elle regrette l'écho de la révolution sociale de mai 1968, forte de son passé, ardente dans le présent, avec tous les copains elle attend le jour de la véritable victoire; oui, l'avenir est aux travailleurs de la base.

Le groupe intersyndical de la base des travailleurs manuels et intellectuels bretons (ce groupe ayant accepté le programme C. N. T. au sein du fédéralisme breton).

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

NON AU POUVOIR

Organisons l'autogestion

Le mouvement révolutionnaire qui s'est développé dernièrement est issu de tous ceux qui se sont dressés ouvertement contre le système capitaliste d'oppression et d'exploitation dans tous les domaines de la vie sociale économique.

Ayant eu pour point de départ la révolte des étudiants et des jeunes travailleurs, ce mouvement traduit en fait la puissante volonté de transformation des structures sociales et économiques qui anime le peuple français.

Aujourd'hui se pose la question du pouvoir politique. Les professionnels de la politique, qui ont vécu grâce au régime parlementaire bourgeois, caricature de la véritable démocratie, se jettent aujourd'hui comme une meute affamée sur le pouvoir et veulent récupérer pour leur profit personnel le système d'exploitation que les étudiants et jeunes travailleurs révolutionnaires ont mis en échec. Un Mitterrand se déclare prêt à assurer la relève de de Gaulle. Comme de Gaulle, il pense peut-être avoir une « mission historique » à remplir.

Nous voulons que les nouvelles structures économiques et sociales qui surgiront de la révolution en cours soient mises en place par les travailleurs eux-mêmes, construites de bas en haut. C'est la condition même d'une véritable démocratie sans laquelle la révolution sociale serait à refaire.

« Il n'est pas de sauveur suprême, ni Dieu, ni César, ni Tribun.» Aucun politicien, quel qu'il soit, n'arrachera aux travailleurs le prix de leur victoire.

Il appartient désormais au peuple de développer la notion de l'autogestion par tous les moyens.

Il faut pour cela, dès à présent, former dans chaque usine, dans chaque quartier, les conseils qui seront la base de la nouvelle organisation sociale et économique dont l'objectif sera de produire pour satisfaire des besoins et non plus pour réaliser des profits.

C'est le but du syndicalisme authentique qui anime la C. N. T.

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

XVIIe UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1er étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

S. I. A. BEZIERS

La Section organise le dimanche 30 juin une sortis en car à Saint-Ferréol. Rendez-vous place de la Citadelle, à 6 h. 30 le matin. Itinéraire : Béziers - Saint - Pons - Saint-Ferréol - Carcassone - Béziers. Les inscriptions sont prises par les camarades Millian et Monforte.

DU CAMPING C. N. T. - A. I. T.

COMMUNIQUE

Grâce au dévouement des camarades de la C. N. T., nous disposons enfin d'un camping dans une région centrale, Montargis, qui va devenir pour cette année et les années à venir, un centre de rendez-vous, de lieu de séjour pour tous les libertaires européens.

Mais il sera plus encore, un relais pour les hommes du Nord se dirigeant vers le Sud, qui trouveront un gîte où monter leurs tentes, y recueillir ces contacts fraternels avant de repartir, s'ils le désirent vers un autre camping plus méridional qui pourrait être également, nous le souhaitons, un nouveau relais libertaire.

Comme suite au premier communiqué, nous pouvons préciser que les camarades trouveront au camping un restaurant collectif, un économat pour ceux qui préfèrent préparer eux-mêmes leur popote, que des commerçants vendront sur place s'il est nécessaire. Le camping se trouve à 13 km. de Montargis, à 7 de Bellegarde. Le ravitaillement sera donc assuré très facilement.

La participation aux frais sera de 1,00 fr par adulte et par jour, de 0,50 fr pour les enfants de 5 a 16 ans.

La trésorerie sera tenue par deux trésoriers à seule fin que le contrôle soit assuré avec rigueur et précision.

Quand les vacances seront terminées, si nous en recueillons des bénéfices, ils seront affectés : 50 % au développement de l'aménagement du camping; 50 % à la caisse de propagande de la C. N. T.

Et surtout, ce que le comité d'organisation désire, c'est l'implantation de l'auto-gestion dans les rapports humains pour une administration collective du camping.

Nous invitons donc tous les libertaires à vivre cette expérience enrichissante d'une commune contrôlée par la raison, où la liberté individuelle deviendra le prix de la conscience collective.

Préparez-vous, les gars. Suivez nos communiqués. A la semaine prochaine.

ANTENA

MURIO UN GENERAL REPUBLICANO

ARGEL. — A consecuencia de una crisis cardiaca falleció en Argel don Juna Perea, general del Ejército de la República, a la que sirvió fielmente. En tiempo de la dictadura de Primo de Rivera fue condenado a trabajos forzados a perpetuidad y sufrió cinco años de prisión en Montjuich (Barcelona).

En 1936 luchó en favor de la legalidad republicana mandando la columna que llevaba su nombre. Mas tarde el XXI Cuerpo de Ejército y el Ejército del Esta. Estuvo exilado en México, donde presidió el Partido Republicano Federal. Más tarde marchó a Argel.

TRABAJADORES ESPAÑOLES EN EL EXTRANJERO

MADRID, (OPE). — La prensa publicó el 6 de junio un despacho de la Agencia Cifra, según el cual ascendía a 1.823.405 el número de españoles que el 31 de diciembre de 1966 residian en el extranjero. De esta cifra global 958.460 españoles trabajan en Europa, 829.193 en América, 28.469 en Africa, 946 en Asia y 6.337 en Oceanía. Francia marchaba a la cabeza por países, con 620.000 españoles, y Etiopia cerraba la lista, con sólo 15.

Se trata, por lo visto, de dos millones de españoles que no creyeron en el «milagro español» o que huyeron del «paraiso franquista».

EL INFIERNO

ROMA. — Estando apagando cirios en la iglesia la monja sor Caterina, 56 años, de la Orden de San Vicente de Paúl, la lumbre s ele prendió en el hábito, pereciendo abrasada. Tal ocurrió en la capilla del Hospital Agelino de Neviano, en Parma.

LA REPRESION EN GALICIA

MADRID, (OPE). — Ante el Tribunal de Orden Público han comparecido el abogado Antonio Bernardo Rubio y don José Luis Méndez Ferrin catedrático del Instituto de Enseñanza Media y escritor. Se les acusa de actividades subversivas por haber pegado carteles en los que se leia «¡Libertad para Galicia!». Según el fiscal, al primero de los procesados le fueron encontraros 89 ejemplares de los pasquines. Ha pedido para cada uno condenas a un año de prisión y 25.000 pesetas de multa. El letrado Robles y Romero Robledo ha solicitado la libre absolución.

ACENTUACION DE LA DICTADURA FRANQUISTA...»

PARIS, (OPE). — «Le Figaro» (día 13) publica bajo el título de «Con el renacimiento del nazismo», la siguiente información:

«El Movimiento de Resistencia Francesa «Liberación Nord» ha celebrado su asamblea general bajo la presidencia del señor Christian Pineau, ex ministro y ha adoptado una resolución denunciando el renacimiento del nazismo y la acentuación de la dictadura franquista...»

Parece muy acertado mentar al franquismo después del hitlerismo. Durante algunos años fueron «compañeros de viaje». Un Don Quijote y un Sancho del totalitarismo y de la persecución a ultranza... Pero ambos regimenes eran «Caballeros de la Siniestra Figura».

ATENTADO EN LA CATEDRAL DE BARCELONA

PARIS, (OPE). — «Le Monde» (17 mayo) comunica: El trono del arzobispo de Barcelona, situado en el presbisterio, ha sido incendiado por unos desconocidos. Esta obra de arte ha resultado con desperfectos de muchisima importancia. En una hoja clandestina distribuida en Barcelona, firmada por «Un grupo de catalanes ñacionalistas», se reivindica la responsabilidad del atentado.

EL PLEITO DE GUINEA EN «UN CALLEJON SIN SALIDA»

PARIS, (OPE). — Con el titulo citado «Le Monde» (dia 17) inserta el siguiente despacho de su corresponsal particular en Madrid:

«Los representantes guineanos en la conferencia constitucional de Madrid están decepcionados. Estiman que la delegación española trata de imponer el texto de una constitución rechazada por la mayoria de los habitantes de Guinea. Y ha pedido a las Naciones Unidas que intervengan en los debates de la conferencia. El martes, el secretariado — que agrupa a los tres partidos nacionales de dicho país — ha publicado un documento en el que declara: «La intransigencia de la delegación española ha motivado que la conferencia quede en el punto muerto. Los españoles no admiten «el principio democrático de la mayoria y tratan con insistencia de imponer como documento de trabajo un texto constitucional categóricamente rechazado por 33 de los 44 miembros que componen la delegación guineana».

«La delegación española por su parte ha rechazado como documento de trabajo el texto constitucional presentado por la mayoria guineana».

EL PREMIO DE LA LIBERTAD PARA PABLO CASALS

CARACAS, (OPE). — El diario de esta capital «La República» publicó un despacho de la agencia A. P. fechado en Nueva York, según el cual «Pablo Casals, famoso violencelista español, recibió el Premio de la Libertad de 1968, por haber armonizado los actos de su vida en apoyo de la libertad con el rico arte de su música». El premio de la Casa de la Libertad, organización dedicada al adelanto de la libertad humana, fue entregado por Luis Muñoz Marín, ex gobernador de Puerto Rico, al músico catalán».

SEGUN LA AGENCIA «EUROPA PRESS» (4 MAYO)

MADRID. — Varios sacerdotes testigos de los incidentes ocurridos ayer en las inmediaciones de la parroquia de San Ginés. han hecho constar que a la puerta de la citada parroquia fueron golpeados por un grupo de unos quince o veinte individuos, al menos cuatro sacerdotes. Y por lo menos cuatro fueron detenidos. Tras hora y media de detención, y previo expediente que pasará a la autoridad eclesiástica, fueron puestos en libertad.

De acuerdo con los mencionados sacerdotes, la agresión se verificó a los gritos de «¡Mueran los curas comunistas, los curas rojos, los que nos quitan la fe que teníamos!» Uno de los agredidos fue rodeado por un grupo de ocho individuos, los cuales le golpearon.

La fuerza pública detuvo al sacerdote y a sus agresores, que continuaron amenazándole y diciéndole que le iban a linchar cuando estuviera dentro del coche que los iba a conducir a la Dirección General de Seguridad.

GUARDIA CIVIL Y JOVEN VASCO MUERTOS EN GUIPUZCOA

LONDRES, (OPE). — «Un motorista de la Guardia Civil en servicio de tráfico — decia «The Times» el 10 de junio — fue muerto ayer a las nueve millas de San Sebastián. Dos hombres tomaron parte en esta agresión y unas dos horas más tarde uno de ellos fue muerto en un tiroteo sostenido con la Guardia Civil. Anoche fue detenido el otro hombre, que se cree es el que disparó el tiro fatal para el motorista. La detención de éste tuvo lugar cerca de Tolosa, a unas 15 millas de San Sebastián.

El periódico falangista «Unidad», de San Sebastián, dice que las esposas de varios guardias civiles han recibido recientemente una carta circular de la Resistencia vasca indicando que si sus esposos no ponen fin a sus actividades contra el pueblo vesco tendrian sus dias de vida contados».

Area Mundial

DESDE ESTADOS UNIDOS

EL ASESINATO DE ROBERTO KENNEDY. — Los que se atrevan a combatir la guerra de Vietnam suponen la suerte que les espera. En el Hotel Ambassadeurs de Los Angeles, Cal., es sabido que el senador Roberto Kennedy fue asesinado por sorpresa. Aparte matarlo a él, el asesino hirió a cinco personas que iban a concurrir al banquete resultante de la victoria pre-electoral que Roberto habia conseguido en California. El infortunado postulaba la presidencia de EE. UU. Este Kennedy habia dicho durante su campaña que si salia elegido terminaria con la guerra vietnamita. Las fuerzas tenebrosas lo han tenido en cuenta.

Con los billones de dólares que se están consumiendo en Vietnam hay elemento suficiente para dar ocupación a todos los desempleados del país americano. Es este Kennedy quien lo habia afirmado.

El asesino, de raza árabe, tenia acceso por un empleo pueril en el citado Hotel Ambassadeurs. Unos le suponen fanático antijudio y otros un ente maniobrado por el Ku klux klan. Lo cierto es que tuvo facilidad de huida, y cuando la policia se hizo cargo de él fue porque un negro que lo vio huir lo desarmó y lo detuvo a su riesgo. Aquí una pregunta: Si este hombre de color no detiene al asesino, la policia, ¿lo hubiera encontrado? Porque el misterio sigue rigiendo en estos dramáticos casos. Recuérdese los de John Kennedy y de Lutero M. King.

Según Mr Lindon se pondrá coto a la venta de pistolas. A los fusiles no, habiendo que recordar que los dos primeros atentados se hicieron a distancia y con ojo de mira aplicado a escopeta.

El negro King fue respetado en tanto que pacifista lírico. Pero cuando propagó la abstención del servicio militar porque «la guerra es un crimen», lo atentaron a muerte. No importa que se persiga a este o aquel sospechoso; pero hay asesinos mandatarios que no los descubrirá nadie y proseguirán sus fechorias.

Dicen que el asesino de Kennedy II confesó tener orden de abatir al senador antes del 15 de junio. ¿Hay o no hay cómplices? La madeja existe pero no hay, por ahora, quien tire del hilo para dar con el ovillo.

Ni por tierra ni por el aire nadie recorre seriamente el Estado de Mariland por aprensión de ser «devorado por las fieras». Váyase a saber si merecen más reprobación las «fieras» o los cazadores que no salen de caza.

Por lo visto Roberto Kennedy estaba sentenciado desde que se proclamó pre-candidato. Hay mucho delito oculto en los armarios del Estado y su examen objetivo podia acarrear algunos suicidios. Para evitarlo nada mejor que «suicidar» al impertinente. Y menos mal que los periodistas serviciales no señalen como conejos de Indias a los hombres con ideas nobles.

Queda, pese a todo, firme como un roble la idea de libertad opuesta a la degeneración del sentido de humanidad que con tanto celo intenta el orden capitalista. *De la Campa.*

SILUETAS POLACAS

La doctora Rosa Luxemburgo, el doctor Kurchak y miles de otros luchadores nacieron en Polonia, no importa si judios o de qué raza, pero lo cierto es que más batallaron en favor del pueblo polaco que por la cosa judía. Se trató de seres intelectuales y de proletarios que el compañero Rodolfo Rocker conoció en Francia.

Vivir en Polonia siempre supuso imposibilidad, para los judios principalmente. Estos sufrieron de los rusos, de los austriacos, de los alemanes, en turno colonizadores del país. Pero lo máximo lo sufrieron de los propios polacos. El antisemitismo es tradición de aquel pueblo afecto de religiosismo ultracatólico. El polaco romo de entendederas considera diablo al conciudadano judío; y también capitalista, comunista o socialista, según el color de la fiebre persecutoria del día. Aparte de los antisemitas existen, afortunadamente, personas pensantes, intelectuales, artistas independientes, anarquistas. Los últimos, incluso ahora viven cohibidos.

Hace siglo y medio que el más grande poeta, Adam Mickiewicz publicó una obra anti-zarista intitulada «Dziady» (Mendigos), pieza de teatro, mostrando en ella la miseria, las cadenas, la explotación que sufrian los polacos bajo el zarismo. Con haber sido brutal, el zarismo fue más tolerante que el otro zarismo (moderno) el stalinista, y su satélite, o «towarzyst» (compañero) Gomulka. Este panbolchevique sufrió mucho durante el imperio de Stalin por ser su esposa de naturaleza judía; pero, por encima de todo ha preferido aguantarse en jefe de Estado y del Partido.

Cuando los israelies (judíos, y no sólo sionistas, sino también socialistas, anarquistas, hombres del kibutzim, generalmente proletarios) cuando Israel aceptó la batalla de los «seis días» en defensa propia motivando la derrota de las fuerzas árabes coaligadas, sostenidas por los rusos, Gomulka y seguidores gritaron oficialmente que los israelíes son imperialistas y los árabes progresistas-comunistas-demócratas..., en lo que el gobierno checo le secundó para complacer a Moscú.

Cuando el teatro polaco presentó «Los mendigos» y el público calificado quedó contento por la denuncia de las miserias provocadas por el zarismo, éste prohibió la representación de la obra ocasionando una revuelta de los estudiantes, favorable al judío súfrelotodo. El antijudaismo sirve a todos los poderes, pero tratándose de un comunismo la persecución contra aquél no se comprende. Un comunismo de pueblo se comportaria de diferente manera.

Antes de la guerra del 1939 existian tres millones y medio de judios en Polonia. Ahora quedan solamente 20.000 perfectamente calmos y sin preocupación de nacionalismo judío ni intervención en el movimiento de oposición a la politica de Gomulka. Sufrieron demasiado y lo se mezclan en nada. No obstante aún son sospechosos, vigilados, pues siempre ha de quedar alguien como cabeza de turco. Gomulka-Novotny. Pero a éste el sol se le ha puesto en Checoeslovaquia.

Fuera prejuicios de raza, abajo los gobiernos. Todos iguales.

Ch. Hochhouser Armony

LA CONQUISTA DEL «VIYUYO»

EN su oportunidad, aquél hombre sonriente — Pedro Kropotkin — fue captado con gran chispa, cuando alguien tradujo y tituló — publicándolo con éxito —, unos cuantos sencillos ensayos sobre sociología de la buena, escritos con fervor por el sabio anarquista — principe, por añadidura, para los demasiado exigentes — «La Conquista del Pan». ¿La conoces, lector amigo?

Pudiera haber sido escrita «aquella cosa» por un simple tipógrafo, como lo fue en vida el gran Proudhon; pero ¡no! Aquellas sencillisimas páginas fueron escritas por un hombre destinado a ocupar el trono de todas las Rusias — en el tiempo y lugar que fuese, pero destinado a eso mismo, desde su clara nacencia —. ¿Sabias eso también, no es cierto? Bueno. A veces necesitamos disponer de ciertas aclaraciones, para que los mal hablados eviten «meterse en camisa de once varas»... — como bien dice el refrán —. Y si un principe de todas las Rusias habidas y por haber, nos lega una cosa semejante, mal, pero que ¡muy mal está!, que miserables al tanto por ciento del «cambio de los tiempos y las cosas», se nos echen encima, ¡ahora!, para venir a decir que las meditaciones de un sabio tal, no sirven para nada (los tiempos han cambiado... ¿verdad? Claro que sí: para los atorrantes mentales y de los otros, los tiempos han cambiado; pero la vida sigue: los Ogros... ¡siguen! Lo maléfico, lo explotador del hombre, la miseria, el hambre de todas las cosas, la injusticia elevada al cubo de la «legalidad» y demás demases... Eso... No es ni para comer con queso. ¡Que conste, para empezar! ¿Estamos?)

En los socio-listos paises donde dominan a diestro y siniestro los «angelitos negros» de Mr Stalin — o los «hijos de Lenin» y otras hierbas venenosas —, ¡sépase!: Los hombres y mujeres de «buena voluntad» continúan pidiendo la miseria de un vale vista por horas «trabajadas». «Viyuyo»: Billetes de banco o de lo que sea. Para que nadie se escape por cuenta y riesgo de los cuentistas de la hora que siguen contando el cuento del «socio-listo»... hasta que las gallinas pongan huevos de oro...

Y en los «otros» países, en donde los «socios» de marras no tienen nada que hacer — porque los ogros del billete de banco marcado se lo hacen todo y todo lo dominan —, pues ¡para qué le digo, mi hermano!

Aquí y allí se dice que se lucha más o menos por lo mismo. ¿Lo mismo? Lo mismo es asco, hambre y miseria, indignidad y canallosidad a la altura de la famosa Torre Eiffel. Nada más ni nada menos. ¿Pan?

Allá — y acullá —, se busca el «vale por horas de trabajo», o el billete — por energías «proletarias» desgastadas —. ¡Qué bello!

El «vale»... el «billete»...: lo calculado en oro. ¿Quién quiere hartarse de oro?

¿Es eso pretensión de vivir sana y justicieramente? Que venga el diablo y lo diga. Eso no es nada.

Pan...

Kropotkin — el Principe —, habló de pan; pero no del «viyuyo» que satisface a las vacas y a los bueyes. No. No habló de eso, Kropotkin, el enorme: nos dijo que la lucha habia de ser anti-tirana, anti-expoliadora del sudor de las gentes. Nos dijo que la lucha habia de ser por un mundo mejor, donde todos y cada uno comieran lo que les hiciese bien, tuvieran la dignidad que eleva a la cualidad de ser humano a la mujer y al hombre conscientes: que fuésemos nosotros mismos y matásemos Stalines, Maos, Fideles, Francos, Johnsons y otras jerarquias por el estilo. Ello nos dijo en su «Conquista del Pan», el gran principe genio. Y pensar que hacemos todo lo contrario... ¿Ha visto?

COSME PAULES

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnifica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

Estudio panorámico

¿Democracia o dictadura?

« Los gobiernos democráticos son aquéllos que más fácilmente osan hacer todo lo contrario de aquello que las masas desean.» — G. Ferrero.

SE habla y escribe hoy mucho de problemas morales, culturales, politicos, sociales, artisticos y democráticos; se recurre a la historia para ejemplarizar o poner de manifiesto a ésta (la historia) como repeticiones y enmiendas, sin percatarse a priori el que escribe o habla, de que existen problemas fuera de la órbita histórica que proceden de otras ondas humanas mucho más hondas que la meramente histórica, y han de ser enjuiciadas desde otros derroteros más profundos que la superficial anécdota histórica o el calendario de los hechos.

Delante de estos problemas, unos denominados idealistas, de coexistencia otros, sociales y politicos los más, existen problemas vivos, de contrastes, de posiciones, de anhelos y de igualdad muy lejos de llegar a ser realidades inmediatas porque son, han sido y serán lucha contínua de hoy, de ayer, de mañana, de siempre, mientras la vida exista y la humanidad pene y sufra, porque el hombre con su imaginación de instinto egoista, de mando y explotación, se apropie de lo que pertenece a todos por igual.

Uno de los problemas de resonancia en que el Oriente y el Occidente están enfrascados hoy, (con repercusiones banales dentro de los sindicatos llamados de clases sumados a este clamor) es el de Democracia o Dictadura (así, con mayúsculas), y por este temor problemático, se abrazan férreamente por la democracia contra la dictadura los sindicatos obreros, metamorfoseando la síntesis y el contenido sindicalista por un ergotismo envenenado de politica democrática que ofrecen toda suerte de facilidades, con el fin de sortear los escollos de la disyuntiva incómoda de podernos encontrar envueltos en una dictadura de tipo oriental.

A esta democracia se abrazan la politica occidental y los sindicatos, formando alianzas y contubernios que son a la postre, ficciones de unidad democrática. Tal el caso de España y algunas repúblicas sudamericanas; resultando asi, que, de los conceptos dispares de apreciaciones, necesidades y ambientes de esas alianzas, la obra y la acción real de los elementos que manifiestan mayor temor del comunismo y que más alegan repudiarlo, en última instancia contribuyen a su floración.

Por otra parte, es una paradoja que las dos concepciones políticas, la democrática y la dictatorial, incurren paralelamente a ensalzar la democracia como asidero salvador de sus intenciones, y esto si que la historia nos lo demuestra puesto que guarda relación con el gobierno de los pueblos o con los hechos que determinan ese gobernar a los pueblos.

Del sufragio universal

Cuando el porvenir de un país está en litigio (en nuestro caso particular y concreto, España), la opinión pública, o mejor dicho, los que manejan esa opinión pública en nombre de la democracia, suelen sugerir que, se resuelva la cuestión mediante elecciones libres, creyendo asi llevar el propósito determinado de zanjar las querellas en los territorios, sometiendo al pueblo la solución de los problemas mediante el voto.

La opinión pública occidental se imagina estar consagrada a un principio político, el de la soberanía popular, pero esta soberanía popular también se ejerce en Oriente, y aquí, en occidente, la manipulan todos, hesta los sindicatos católicos, las nuevas agrupaciones politicas de derechas y las dictaduras tipo personal como Franco y Salazar, que también se denominan democráticas. Esto sólo demuestra que democracia, esta soberanía popular tan manoseada, ha perdido consistencia y contenido, entrando en su uso y abuso a ser muchas de las veces, regidora tiránica de quienes la emplean como gobierno.

España, desde hace 29 años, está sometida a una dictadura de tipo popular con Falange y católicos. También barajan alli los politicos dictatoriales con uso demagógico la palabra democracia, sobre todo los católicos, que le quitaron a Dios desde el 36, lo que era de Dios y se lo dieron al César; y el César es, no lo olvidemos, cualquier gobernante, por muy católico y cristiano que se pretenda, encubridor del poder con carismos o sublimaciones de tipo religioso que sólo conducen a la podredumbre del poder y de la religión que representan.

El ambiente de hoy en todos los paises occidentales es, el de democracia o comunismo, y esto nos recuerda que, hubo una época antes del pacto entre la URSS y la Alemania de 1939, en que Hitler fue anticomunista. En América, Trujillo y los demás dictadores. llamaban comunistas a todos los descontentos de sus regimenes arbitrarios; Franco enarbola la misma bandera en España, y esto entraña equivalencias y equivocos, confusión en la manera de interpretar democracia y libertad en un pueblo como el español, no preparado cultural y socialmente, siendo así fácil caer en el error comunista que ofrece todo cuanto la democracia brinda, usando y abusando de una demagogia insolente y atrevida.

Desde la «Declaración de los Derechos del Hombre», hasta la promulgación de las «Cuatro Libertades», los demócratas han pretendido proteger, garantizar y extender los derechos y libertades del individuo. Desde el poder, éstos mismos demócratas fracasaron ruidosamente, torciendo el derrotero de derechos y libertades del individuo por el de sumisión y deberes; aquellas cuatro libertades, manejadas por la democracia; «el hombre libre de pensar y expresarse»; «libre de adorar o no a dios»; «libre de la miseria y libre del miedo»... ¿Dónde se encuentran esas libertades?

Roosevelt Franklin, en uno de sus discursos, dijo con su peculiar llaneza: «Las cuatro libertades han sido

Tribuna juvenil

El hombre sin brújula

EN el mundo, como en cualquier vulgar gallinero, el cacareo es la nota dominante. Es natural y lógico que así sea, dado que el hombre, cada vez más mixtificado, está perdiendo uno de los atributos básicos que lo debieran caracterizar: su autoformación integral. Es tanta la deformación ética y moral que sufre, gracias a propagandas interesadas, tales como la supeditación a dictadores, a partidos políticos, a burocracias que explotan al Estado en su provecho, mientras menosprecian y deforman toda manifestación de personalidad, todo cuanto enaltece al individuo, que es muy difícil que éste encuentre la ruta de su destino.

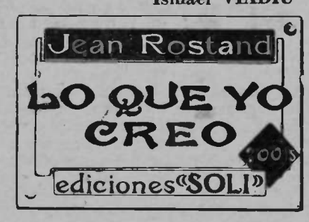
A la vez, es tanta y tan dramática la sujeción violenta del hombre al cínico y brutal Estado, que no nos resulta muy fantasioso ver en el jactancioso «homo sapiens» o en el amargado «homo economicus» al futuro «homo fungus»: sin clorofilia, preferentemente asexual, por esporas parásitas, viviendo sobre materias orgánicas en descomposición, con su respectivo micelio con que absorber los elementos orgánicos nutritivos que existen en el medio. Es decir, si oteamos a nuestro alrededor podremos ver que no se requiere de mucha fantasía, para observar la impotencia en que se debaten, aun algunos de los resueltos a no entrar en dicha clasificación, y cuanto más no acontecerá con aquellos que incluso lo perciben con una especie de satisfacción masoquista.

Por lo que antecede, no es cosa fácil que el ser humano, antes de pronunciarse, se acostumbre a la reflexión. Pongamos, por ejemplo, el caso de la discriminación ¿a cuento de qué viene el que se nos quiera, malintencionada, perversamente, hacer creer que el problema de la discriminación racial tiene su manifestación más destacada en el ominoso hecho del asesinato de tres negros cometido por el gobierno racista de Sudáfrica? ¿Acaso se ignora que la discriminación racial es de uso generalizado, que tiene mil formas de aplicación, como el antisemitismo ruso o la persecución negra en Estados Unidos que simboliza su característica más destacada? ¿Es que puede dejarse de lado la existencia de una discriminación contra la libre expresión (presidio de escritores rusos), la discriminación ideológica, política, económica...? ¿Es que el mundo debe seguir saciando su sed en los abrevaderos de coca-cola, de vodka o de agua bendita, en vez de hacerlo con agua pura y no contaminada?

¿En aras de qué leyes divinas o terrenas debe ver el ser humano, en toda clase de elementos pigmentados, a un hermano, y en cambio incitar al odio y a la violencia contra quien no crea que Marx debe ser nuestro padre Adán? ¿Por qué sigue en pie, en pleno cincuentenario del golpe de Estado leninista, la persecución soviética? ¿Es que es tan indiscutible la bondad del burocratizado régimen ruso para llegar a aglutinar el consenso general de la humanidad? ¿Es qué al pueblo soviético no le interesa opinar acerca del caos en que se debate su economia? ¿Es que los trabajadores y campesinos rusos no tienen derecho a juzgar a quienes les esquilman y oprimen mediante el terror ejercido por el poder? ¿Es qué deben consagrar sus vidas, generación tras generación, a venerar a sus «padrecitos»? ¿Es qué acaso eso no es discriminación?

En fin, precisa usar el raciocinio para dejar de hacer de oso de feria, para dejar de hacer el juego a los intereses del imperialismo internacional, llámese soviético, yanqui, chino o vaticanista. Dediquemos nuestras fuerzas a combatir la trapacería gubernamental. Hay que procurar, hacer un esfuerzo, para que nuestras circunvalaciones cerebrales no correspondan a los llamados de Wall Street, del Kremlin, de Pekín o del Vaticano, y sí a una estructura eminentemente revolucionaria. Para ello es necesario no dejarse encasillar en calidad de peones al servicio de intereses bastardos. Nada de supeditaciones a Johnson, a Mao, Breshnev ni a Paulo VI; el esfuerzo debe dirigirse a procurar ser uno mismo en su plenitud, al logro de que hombres y pueblos alcancen esta meritoria finalidad.

Ismael VIADIU



Gotas de miel y ajenjo

Las letras compañeriles alientan. Tienen luz y color de fraternidad. ¡Qué hermoso, si los anarquistas se relacionasen entre si asiduamente! El compañerismo, aún sobre distancias, las hace inexistentes, y acerca los afectos y afinidades de ideas.

∴

Vladimir Muñoz, me visita los sábados por la mañana. El, practica, integralmente, el compañerismo idealista.

∴

Mis dolencias se alejan un tanto con la correspondencia. Mientras pueda escribir — que los ojos lo permitan —, ya que la diabetis los deteriora un poco más cada día, me considero en condiciones de resistir lo adverso.

∴

Quisiera que mi correspondencia no contuviese tristezas, fuese un calor de idealismo, y un vibrar voluntarista. Alentar actividades en el movimiento anarquista — como debe hacerlo —, todo ácrata que se precie.

∴

Mario Forti — nuestro querido compañero que emplea el seudónimo de Tomás Soria —, ha estado tres meses muy enfermo — y su compañera, también, por añadidura —. Hilda — su hija predilecta —, estuvo centrada en el cuidado de sus padres...

∴

El otoño, aquí, en Montevideo, se inicia con mucho frio. Ya no podré ir, con uno de mis hijos, hasta la Playa del Cerro, los domingos, de mañana. El agua se ha enfriado y no puedo seguir bañándome. Lo lamento. Baños de sol y de mar, me tonificaban en lo físico, y ascendía lo anímico.

∴

Ida mi compañera de tantos años, en cierto modo no siento la soledad. Teresa late en la correspondencia que sostengo con amados compañeros de lucha y pensamiento. Ello aleja de mí, el mal del aislamiento. Si las dolencias — el óxido de los años —, no entorpeciesen un tanto mis movimientos, podría practicar asiduamente el compañerismo.

∴

De todos mis males, el que me paraliza un tanto es la pereza intestinal y sus alteraciones. No obstante, trato de que mis coloquios diarios con una compañera anarquista — de más edad que la mía —, pues tiene 86 años, y aún gana el pan de cada día trabajando con su plancha, no se interrumpen.

∴

Un ser humano de excepción — la compañera aludida —, que ha vivido siempre para realizar la felicidad de los demás mostrando un idealismo casi ascético. No ha disfrazado nunca su ideario, ni hecho concesiones. Por su sinceridad y amor a nuestros principios, rompió todos los lazos familiares, centrándose en si misma, consciente y solitaria.

∴

Mientras viva, estaré en la sintonía de los espiritus ácratas — solitarios en un mundo de asco —. Y, como yo, estaremos cuantos nos relacionemos, en devoción fraternal, con esos entes de alcurnia.

J. TATO LORENZO

DISCOS

Vistos los acontecimientos sociales que ocurren en el extranjero, las crónicas oficiales y oficiosas de Franco se relamen de gusto. España se libra de semejantes desafueros porque su régimen es sabio, justo, previsor y prudente.

El obrero español no acierta a quejarse por no encontrar motivo. Cuanto apetece por la tarde lo ha recibido por la mañana en providencial anticipo de Franco. Disfruta de habitado excelente, de comida abundante y sabrosa, de educación satisfactoria, y de guardarropía selecta, si no excesiva.

A tenor de lo cual Franco no irá más lejos para evitar la degeneración materialista de sus productores. Todo exceso es pernicioso: la abundancia como la miseria. Al ciudadano de tercera le sienta bien el término medio, el de la felicidad relativa, retozona, huidiza, para el juego del atrápame. ¿Véis? Por gozar de todas las bienandanzas el estudiante se mete en danzas de revuelo para divertirse, para matar el «spleen», por disconformidad consigo mismo. En España no existe motivo para promover algaradas. La Democracia Orgánica paternalmente (pater nostre) lo evita.

Naturalmente que bayonetas y fusiles ametralladores quedan. No los va Franco a desconsiderar quedando, también, unos cuantos (millones) de productores... productores de disturbios.

DISCOBOLO

UMBRAL

Sumario del número 77:

Juan Buscador : **FLORES DE ANTAÑO.**

José Sevilla : **LA MUSICA EN LA CULTURA ESPAÑOLA.**

V. Muñoz : **FLORENCIO SANCHEZ. ESBOZO BIOGRAFICO.**

José Manuel Castañón : **MARIA LA MILICIANA.**

Juan Ferrer : **«AIGUA TERBOLA»** (Los Libros).

Eugenio Relgis : **EL SOLITARIO SU COMPAÑERA.**

Luis Seoane : **ENTIERRO DE JUAN GRIS.**

Vladimir Muñoz : **UNA CRONOLOGIA DE HAN RYNER.**

Víctor García : **CEILAN, INSULA DEL TE Y DEL BUDA. LA INDEPENDENCIA.**

De Marc Twain : **CUANDO FUI SECRETARIO DE UN SENADOR.**

De Rainer María Rilke: **CARTA A UN POETA JOVEN.**

J. Hiraldo : **«LAS ULTIMAS BANDERAS»** (Lecturas).

José Vázquez Amaral : **HENRI DAVID THOREAU.**

Fontaura : **CUANDO EL TERROR PASO POR GRANADA. GARCIA LORCA ENTRE LOS CAIDOS.**

Noticiario, Notas, ilustraciones, libreria, etc.

«La revista UMBRAL constará como una de las obras positivas del exilio político español.»

Rómulo Avellaneda Ramírez
Bogotá.

B.D.I.C

por J. SEVILLA

reemplazadas por los cuatro miedos: miedo a la depresión económica; miedo al comunismo; miedo de nosotros mismos y miedo a la propia libertad.» He aquí un axioma: la democracia teniendo miedo a la libertad. Y esto dicho por un gran hombre político cuyo aforismo hace doctrina, y alcanza hasta lo más empeñado de la democracia, al sufragio universal.

Es natural que así sea, pues existe un desajuste ostensible entre la naturaleza de la vida exterior y la aplicación democrática del sufragio que se impone a la vida interior de todos y cada uno.

Vaya como ejemplo lo siguiente. Supongamos por un momento que, unas elecciones rabiosamente sinceras en España a la caida de Franco, nos llevara a aceptar un gobierno mayoritario comunista sólo porque el 51 por ciento de los electores hubiesen votado en favor de este régimen. ¿Qué significaria esto? Significaria naturalmente, que debemos estar conformes con ciertas normas de justicia general llamada democracia, y que ese 49 por ciento de electores, (sin contar los que no votan) tienen que acatar cabeza inclinada, ese uno por ciento victorioso. En este caso, ¿dónde está esa soberanía nacional? ¿Qué ley o derecho humano tiene poderes (si no es la fuerza) de subyugar a una así inmensa mayoría del pueblo a sufrir el mandato caprichoso de unos cuantos más que ellos? Aún guardamos los españoles el triste recuerdo de las elecciones sinceras del 34, que dio acceso al poder a Lerroux y Gil Robles, sufriendo todo el pueblo español un bienio negro de represalias feroces y en el que preparó de convenir con Mussolini e Hitler, la estrangulación de la República Española.

Recuerdo hoy, que, en una conferencia dada en Burdeos el año 1959, Gordón Ordaz decía entre otras cosas sobradas de retener: «Es en verdad bastante curioso y muy desconcertante el hecho peregrino de que los monárquicos españoles quieran a toda costa ganar en un juego para el que no tienen triunfos.» Podíamos preguntarle: ¿es qué acaso los tienen hoy los republicanos? ¿Los tuvo quizás la República del 73? ¿Los tuvieron en la República del 31? No; no tenían triunfos y triunfaron por esa medianía del más uno plebiscitario y democrático, y porque se sumaron los hombres liberales de otras tendencias. Y... no hablemos de los comunistas, que, esperando también gobernar en España con su rabiosa democracia manejada de forma espectacular y con potentes resortes de sostenimiento, tampoco tienen triunfo y juegan también al ajedrez político, como los monárquicos que perdieron al rey en un jaque y mate espectacular el año 1931.

(Continuará.)

« LE COMBAT SYNDICALISTE »

A SUS LECTORES:

Debido a la huelga de Correos se habrá notado irregularidad en las últimas expediciones.

Y ahora esto, muy importante para la existencia del «C. S.» y de «Umbral»: No llegan giros y la Administración está en deuda. Sobre todo a los atrasados, les rogamos encarecidamente enviarnos sus saludos monetarios lo más pronto posible. De lo contrario, nuestras dos potentes luces podrían apagarse.

Esperamos ser exactamente y benévolamente comprendidos.

Esperanta kroniko

PRIMERA LECCION DE ESPERANTO

Tenemos el placer de presentarles nuestra primera lección de Esperanto. A título de ensayo les ofrecemos la corrección gratuita del ejercicio que sigue a esta lección. Traduzcan pues este pequeño texto, con ayuda del vocabulario y de las explicaciones dadas en la lección, y envíennoslo, adjuntando un sobre franqueado. Ustedes recibirán a vuelta de correo su traducción corregida y anotada, así como todos los informes necesarios para aprender el Esperanto.

PRIMERA LECCION

Formación de las palabras

Cada palabra está compuesta de una «raíz» invariable, y de una terminación.

Todos los nombres se terminan por O: Laboro (trabajo).

Todos los adjetivos se terminan por A: Labora (laborioso).

Todos los adverbios se terminan por E: Labore (laboriosamente).

Todos los verbos del infinitivo se terminan por I: Labori (trabajar).

No hay pues necesidad de analizar la frase para hallar la naturaleza de las palabras, la cual viene ya indicada por su terminación.

Acento tónico

El acento tónico es la elevación de la voz sobre la penúltima sílaba de cada palabra. Ejemplo: *bona*, *granda*, *oktobro*, *vendredo*, *cirkulero*.

Femenino

Todos los nombres femeninos se forman añadiendo a la «raiz» el sufijo *in*. Ejemplo: kuzo (primo), patro (padre) frato (hermano) = kuzino (prima), patrino (madre), fratino (hermana).

Plural

Todos los nombres y adjetivos toman una J en el plural. Ejemplo: pomo (manzana), pomoj (unas manzanas), infano (niño), infanoj (unos niños).

Contrario

Se ha editado en francés un «diccionario de los contrarios». En Esperanto un solo vocablo lo reemplaza: el prefijo *mal*. Ejemplo: honesta (honesto-a), *mal*honesta (deshonesto-a); granda (gran, grande), malgranda (pequeño-a).

Articulo

No hay más que un solo artículo definido: *la* que es invariable. No existe artículo indefinido. Ejemplo: la bona kuko (el buen pastel), la bonaj kukoj (los buenos pasteles); la bela pupo (la bella muñeca), la belaj pupoj (las bellas muñecas).

Conjugación

En Esperanto, doce terminaciones verbales son suficientes para reproducir todos los matices del presente, del pasado y del futuro, cuando existen 157 en ruso, 364 en alemán, 652 en inglés y 2.265... en francés. Todos los verbos son del mismo grupo, no hay en Esperanto verbos irregulares.

(Continuará.)

Ejercicio

1º Formar el femenino de las siguientes palabras:

INFANO (niño)	ONKLO (tio)
FILO (hijo)	NEVO (sobrino)
PATRO (padre)	NAJBARO (vecino)
AVO (abuelo)	HUNDO (perro)
NEPO (nieto)	KATO (gato)

2º dar el plural de las mismas.

3º Formar el contrario de las siguientes palabras:

JUNA (joven) GRANDA (grande)
ANTAU (delante) DEKSTRE (a derecha)
BONA (bueno) AGRABLA (agradable)
GENTILA (afable) VARMA (caliente)

Devuelvan el ejercicio, para su corrección a: Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, (91) IGNY.

Para cualquier informe sobre el ESPERANTO, diríjanse a SAT-Amikaro, 67, av. Gambetta, París (20) Tel. 797-87-05.

NECROLOGICA

HARMODIO ARGUELLES

El día 15 de abril falleció, a la edad de 64 años y en la ciudad de Toulouse, el compañero Harmodio Argüelles abnegado militante confederal perteneciente a la Regional de Asturias, natural de Sama de Langreo. Desde muy joven trabajó como minero en diferentes empresas de la región, adquiriendo muy pronto conciencia de los diferentes problemas que siempre han afectado socialmente al proletariado en general.

Los sucesos del 6 de octubre del 34, son testimonio de su abnegada actuación al grito de «U. H. P.», destacándose muy particularmente y revalorizando el ideal ácrata.

Residente en Verdun-sur-Garonne, pueblecito limítrofe de Montauban, siempre relacionó estrechamente con esta F. L., a la cual pertenecía. Resentida últimamente su salud a consecuencia del rudo y penoso trabajo que efectuó en su juventud, se encontraba al margen de toda actividad laboral, desenvolviéndose económicamente a base de una pequeña pensión que debido a su estado físico le había sido asignada, lo que no le impidió en ningún momento, cumplir sus deberes para con la organización, a la que siempre trató de reivindicar, cosa que en España, le hizo ser objeto de sañudas persecuciones policíacas.

Por razones de salud y de familia Argüelles había fijado su residencia en Toulouse, donde se encontraba ya una hermana suya. Pero no había querido perder el contacto con los compañeros con quienes desde largos años se había relacionado. Le vimos por última vez el 31 de marzo, manifestándonos una viva acentuación de sus dolencias físicas, si bien considerando que ello no iría más lejos de una crisis más, que como tantas otras pasaría; y así la fatal noticia nos sorprendió, afectándonos sensiblemente a cuantos le conocimos.

Compañera Amor, y demás familia, la Federación Local de Montauban no puede por menos que asociarse al inmenso dolor que representa la pérdida de los seres que nos son queridos.

Por la Federación Local de Montauban, *J. Guillén.*

« UMBRAL »

Número de vacaciones (Julio-Agosto), 32 páginas enteramente dedicadas al maestro Anselmo Lorenzo. Densidad material de un libro. Precio: 3 francos.

YA ESCAMPA

BILBAO. — 27 curas jóvenes ocuparon los despachos del obispado en protesta por la persecución que sufre el clero antifranquista. Buen chivato, el obispo denunció el caso al gobernador civil, el cual hizo detener a los ocupantes y seguidamente los hizo expulsar de la provincia.

La crisis española

(Sacado de «Der Spiegel», de Hamburgo)

MILES de obreros españoles que trabajaban en el extranjero pasaron la frontera pirenaica por Irún y La Junquera con regalos para sus parientes. Volvían para celebrar en su patria la Semana Santa. Los planeadores económicos de Franco temieron fundadamente que esos visitantes procedentes del Norte se queden en España.

En efecto, de 250.000 españoles que trabajan en el extranjero y que pasaron las últimas vacaciones de Navidad en sus hogares ibéricos, casi cien mil no volvieron ya a Europa Central. La ola de los que regresan por Pascua y — en verano — de los que vienen a pasar en su patria las vacaciones (en 1966 fueron 700.000) deja nuevos ex emigrantes en la península ibérica: arena imprevista en la maquinaria del plan cuadrienal de desarrollo español.

Miguel García Saez, director del Instituto Español de Emigración, dijo: «Si el millón doscientos mil trabajadores españoles en el extranjero vuelven juntos de pronto a la patria con sus parientes, nos encontraremos frente a una catástrofe. No estamos preparados para una cosa así».

Amenazados con la falta de trabajo y con el paro en la República Federal Alemana, en Bélgica, Holanda, Austria y Suecia, desde mediados del año pasado cada vez ha sido mayor el número de los trabajadores españoles que se han decidido a retornar al imperio de Franco. Por primera vez, desde que se inició en 1960, la gran marcha de emigrantes hacia el extranjero, la cifra de los que regresaron definitivamente fue superior a la de los que salieron.

Sólo en la República Federal Alemana el número de los trabajadores españoles se redujo desde el último otoño de 141.000 a 37.000.

Es cierto que los periódicos españoles anuncian que el desempleo en Alemania ha alcanzado ya su punto más alto; también lo es que el ministro del Trabajo de Bonn prometió al embajador de Franco que daría a los trabajadores españoles trato preferencial.

Sin embargo, el representante de la Oficina Federal para Empleo y Seguridad del Paro, doctor Werner Gemsjaeger, ha tenido que rechazar a más de 85.000 españoles que se presentan para pedir su visa de trabajo para la República Federal. En los últimos doce meses sólo pudo proporcionar la mitad de los contratos de trabajo que había firmado el año anterior (21.300).

Cuatro mil españoles despedidos esperan en Alemania obtener un nuevo puesto de trabajo. Cuatrocientos veintiséis españoles ocupados en la Opel de Rüsselsheim prefirieron escribir una carta al ministro español de Trabajo pidiéndole trabajo en su propia patria. Sin influencia, los regresados encuentran difícil hallar un empleo. Sólo una pequeña minoría vuelven a sus propias aldeas de origen. La mayoría se lanza a los centros industriales de Madrid, Barcelona, Bilbao, Valencia y Zaragoza y se encuentran allí con un mercado de trabajo ya de por sí muy problemático en el momento actual.

Los planeadores del desarrollo en Madrid forzaron en los últimos años la industrialización del país. Ello trajo consigo en 1966 un encarecimiento del 10 por 100 y más de una crisis empresarial. En las industrias eléctricas, del automóvil y de aviación fueron despedidos diez mil obreros desde el otoño precedente. En conjunto hay ahora en España unos 200.000 parados.

En los que regresan del extranjero, frecuentemente mejor preparados y acostumbrados a un ritmo de trabajo inhabitual en España ven muchos españoles competidores para los puestos de trabajo y, sobre todo, para los empleos suplementarios, de los que necesitan la mayoría para subsistir decentemente. Muchos laborantes trabajan por la mañana cuatro horas en un ministerio, por la tarde en otro y a la noche en algún hotel o como taxistas. Muchos tenedores de libros llevan las cuentas de hasta cinco empresas. Inclusive oficiales del Ejército tratan de añadir algunas pesetas a sus ingresos con algún empleo subsidiario.

El trabajador metalúrgico Luis Mellado (44 años), quien después de haber trabajado cinco años en una fábrica de maquinaria en Düsseldorf busca un empleo en Madrid, se queja diciendo: «Uno se siente extranjero en su propia patria». Treinta trabajadores protestaron cuando se le quiso emplear en una fábrica madrileña.

Los tecnócratas de Franco rezongan igualmente contra el retorno en masa de trabajadores procedentes del Norte de Europa, y esto porque aumenta el déficit de la balanza de pagos española (1966: 11.500 millones de pesetas o sea unos 230 millones de pesos) por el descenso de las remesas de los emigrantes; en 1965 los trabajadores españoles desde la República Federal Alemana enviaron a sus casas 430 millones de marcos (1.071 millones de pesos); y por otra parte aumenta la escasez de viviendas en las ciudades: en Madrid buscan hoy alojamiento 85.000 familias.

Los funcionarios piensan con malestar en el germen social y políticamente explosivo que traen estos emigrantes del otro lado de la frontera. Muchos de ellos estuvieron organizados sindicalmente en el extranjero y ahora quieren promover con gran celo la sindicalización libre en España, exigencia que cada vez se hace más apremiante en el reino franquista. Algunos de estos regresados han sido ya elegidos por su actividad en sindicatos extranjeros para ser las gentes de confianza de los metalúrgicos españoles.

Después de haber conocido el nivel de vida de Europa Central y del Norte no es fácil que se den por satisfechos estos trabajadores que regresan a los bajos salarios habituales en España. Hay todavía siete millones de españoles que ganan menos de 3.000 pesetas (600 pesos) al mes.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

COMUNICADOS

F. L. DE PERPIÑAN

Tres Notas:

1a — Reunión general el 14 de julio en el local de costumbre a las 9 y media de la mañana.

2a — Con el fin de asistir a la Jornada Confederal de Toulouse (día 21 de julio) conmemorativa del 19 de Julio de 1936, la F. L. organiza un viaje por carretera para el cual los compañeros que lo deseen deben inscribirse rápidamente en el Café Continental todos los domingos por la tarde, dirigiéndose a los compañeros Bueno, Martínez o Barber. Precio del viaje, 20 F. aproximadamente. El autocar saldrá de la plaza Aragon a las 5 de la mañana del propio día 21.

3a — JIRA a Arles-sur-Tech el día 7 de julio. Invitación fraternal a todos los compañeros de todas las FF. LL. En Perpiñán, autos de servicio a las 7 de la mañana en la plaza Aragon. Dirigirse a cualquiera de los tres compañeros arriba mencionados.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el 23 de junio por asuntos interesantes.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 30 del actual, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

Esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE IVRY

Celebrará reunión general el 30 de junio a la hora acostumbrada en el nuevo local.

F. L. DE PARIS

Día 23 de junio a las 9 de la mañana, asamblea general.

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

El 7 de julio por la mañana (a las 10) en la Casa del Pueblo, sala nº 2. Irá a cargo del compañero A. Lamela, quien disertará sobre «El anarquismo en el presente y el futuro».

CORREO DE REDACCION

—A. L., Clermont-Ferrand. Repasa los últimos diez números detenidamente y verás lo que deseas.

—A. R. I., Londres. Parece que de la edición castellana de la Enciclopedia se encargará «Tierra y Libertad» de Méjico.

—P. M., La Rochelle. Escribiré.

—C. P., Chile. Idem.

—E. F. G., Aubervilliers. Es probable que «Las conversaciones de Wagram» que publicamos sean recogidas en folleto.

—M. Sánchez, Marsella. Precisamos aclaración a tu correspondencia.

ADMINISTRATIVAS

—V. Rodriguez, Terville (57). Recibidos 16 frs. Pago «C. S.» hasta el 31-3-68.

—Alonso Andrés, Decazeville (12). Recibido giro. Distribución como indicas en talón.

—Canillas, La Motte-Breuvon L. et Ch.). Giro de 48 frs. pagando «C. S.» hasta el 506.

—Jaime Perera, Sées (Orne). Recibidos 15 frs. como pago de «Umbral» año 68.

—I. Planas, Marsella. Recibido vuestro giro como pago de «C. S.» 498-503 y saldo factura de Librería.

—Juan López, Montereau (77). Recibidos 55 frs. pago «C. S.» y «Umbral» año 68.

Nota. — Devueltas cartas y prensa de: José Alvárez, St.-Denis (93); C. Escriche, La Rochelle (S. Mme.); José Borrás, Beauvais en Cambreis (Nord) y Oliveros de Pont de Claix (38). Agradeceremos se nos diga si es por cambio de residencia, ya que ignoramos las causas.

Ruego. — Como a cada final de Semestre, vamos a enviar las reclamaciones hasta el 30-6-68, con carácter general. Los pagos adelantados hasta el fin del 1er semestre y pagos de todo el año 68, se tienen en cuenta y con la consideración debida por lo que significan como ayuda.

Agradeceremos, pues, que, tanto corresponsales y suscriptores, máxime dadas las circunstancias, tengan la comprensión de ponerse al corriente hasta la fecha indicada de fin de junio. Los que se han atrasado en demasia será mejor para todos se pongan al día de pago.

Los envíos de extranjero que no sean de colaboradores e intercambios justificados, se retirarán por el enorme gasto de sellos, si no atienden sus suscripciones. No va la nota para los que cumplen regularmente.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Roanne: Antonio López, 10; *Aix-en-Provence:* Juan de Orán, 10; *La Charité:* Herrera, 10; *París:* Antonio Martínez, 2; *Fresnes:* Torralba, 5.

TOTAL: 37 F.

DOMINGO 21 DE JULIO 1968

En esta fecha se conmemorará el inolvidable día 19 de julio del 1936.

Retener esta fecha y prepararos para venir en gran número a Toulouse.

Por la mañana habrá un gran mitin y por la tarde un divertido festival.

A todos los compañeros

El deseo de propagar el conocimiento de nuestras ideas, en las naciones integrantes del Continente americano, sobre todo del Centro y Sur del mismo, ha incitado a los compañeros firmantes de este llamamiento a entrar en las actividades editoriales. Con esta finalidad pedimos la colaboración de todos aquellos que sientan iguales inquietudes, enviándonos relación de aquellas obras, fundamentales de nuestra ideología, que posean y quieran prestarnos, en la seguridad de que las mismas, previa la selección que haremos, serán devueltas, una vez copiadas o traducidas según sea el caso.

También estamos interesados en ejemplares de «La Novela Ideal», con igual finalidad y también con la promesa de devolución.

Aquellos que deseen vender, en lugar de prestar, las obras que sean de nuestro interés, pueden indicarlo pues serán atendidos.

José Guardia Augusto, Manuel Fernández Rodríguez. Dirección: Gráfica Trevo, Rua Garibaldi, 1101, Porto Alegre (R. G. do Sul) Brasil.

Servicio de Librería

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

Crime et Société	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«Garbulx Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Mis Universidades»	7,50
«Mi vida», Gorki	5,00
«Pasión y poesía», C. Carpio	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari	18,50
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Sangre Negra», R. Wright	20,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50

Giros y pedidos a Roque LLOP
24, rue Ste.-Marthe, Paris, (X)
C.C.P. 13507 56 Paris

EMIGRADOS Y CONFEDERALES

Las conversaciones de Wagram

4a ENTREVISTA

Gil. — Una esclavitud moderna la significa el impuesto sobre los salarios. ¿Concebéis algo más lesivo que ceder parte de vuestro salario ganado con esfuerzo y exposición de la salud y la vida? En días más atrasados la integridad de la suma lograda trabajando nadie la discutía, como si el jornal — como entonces se decía — fuese una institución sagrada. Cierto que a los obreros el dinero nos ha llegado con insuficiencia en la gran mayoría de los casos, lo que no quiere decir que no hubiera quien con cuenta más afortunada. La suerte caía en quien caía y nunca el Estado pensaba intervenir en las sumas manualmente ganadas. Hasta que en el extranjero el impuesto sobre el recurso salarial se impuso y la idea cruzó la frontera de España. Ello fue en 1927 durante la dictadura del general Primo de Rivera.

Petra. — Usted dispense; no era General; era Ausente.

Gil. — Aún lo és, y lo será siempre, como lo seremos cuando la negra nos toque a nosotros. El Primo de que hablo se llamaba Miguel y era padre de José Antonio. Primo el general, ejerció durante siete años la dictadura en España, no tan dura, por supuesto, como la que contribuyó después a implantar su hijo. Su progenitor, o dictador de referencia, probó mermar los sueldos de los contramaestres fabriles de Cataluña imponiéndoles el impuesto de marras. Al propio tiempo aplicó el proyecto a los arquitectos, albañiles, carpinteros y demás profesionales de Barcelona para que los contramaestres no se consideraran únicos estafados. Con la extrañeza de las autoridades, unos y otros trabajadores rechazaron el pago abusivo declarándose en huelga indefinida. De una parte, las fábricas textiles iban cerrando sus puertas a medida que las máquinas no eran reparadas, y de otra, las obras de la Exposición universal de Montjuich no prosperaban y la fecha de la inauguración se venía encima. Meditándolo mejor, el gobierno de Primo de Rivera dio carpetazo al asunto y el impuesto sobre los salarios no rigió ni en monarquía ni luego en república, y cuando ha tenido efectividad ha sido gobernando el fascismo.

Pedro. — Que el señor Gil perdone, pero en España no existen fascistas y sí nacionales.

Pablo. — Es lo mismo.

Gil. — Asunto de nombres, siendo, lo terrible, la cosa. En Italia a la dictadura se la calificó de fascista, en Alemania de nazi, en la URSS de estalinista, y en España de franquista. El término «nacionalista» los insurrectos se lo atribuyeron sin gracia, puesto que, con la Falange en bandera, debíanse llamar «falangistas». Lo que ocurrió es que necesitando presumir autenticidad nacional se atribuyeron un adjetivo que la presencia de alemanes e italianos les desmentía. Además con su nacionalismo fementido les parecía obtener licencia para calificar a los de enfrente de «rojos», o rusófilos, o comunistas, cuando estos tenían más propagandas que soldados de partido. Tratándolos nosotros de «fascistas» tampoco les insinuábamos italinismo, sino adictos a la dictadura reaccionaria empezada por Mussolini y secundada por Salazar de Portugal, el Hitler de tan trágico recuerdo, y por ese Franco sin franqueza ninguna.

Petra. — ¿Cómo se llamaban, ustedes mismos?

Gil. — Conjuntamente, republicanos, leales, antifascistas. Particularmente, cada sector social o político respondía al denominativo que le era propio.

Pedro. — ¿El de usted, por ejemplo?

Gil. — Anarquista.

Petra. — ¡Y lo dice tranquilamente!

Gil. — Igual que tú te llamas Petra.

Pablo. — A veces los calificativos expresan lo que se és, otras no indican nada.

Pedro. — Anarquista, ¿expresa terrorista?

Gil. — Indica que no se es partidario de burgueses y autoridades.

Pedro. — Así, tan escueto.

Gil. — Para decirlo corto.

Petra. — Oí decir a mi tío que ustedes impusieron una anarquía para matarse unos a otros.

Pedro. — Hay tíos que suelen decir barbaridades para dárselas de enterados.

Gil. — No teníamos que matarnos nosotros, puesto que lo hacía el enemigo. Hay que dejar esto porque volveríamos a lo mismo. Los insurgentes mataban a ciudadanos indefensos, a prisioneros y en la guerra, y después pasaban por el confesionario.

Pablo. — No haga caso de exabruptos y expliquenos como se las apañaban ustedes sin amos ni autoridades.

Gil. — No se crea que viviéramos en anarquía estricta, por preocupaciones de guerra, por sabotages del enemigo en retaguardia, y por impreparación de la gente para ofrecer un ejemplo de desarrollo social tan elevado. Sobre la marcha de los acontecimientos, se hizo lo que se pudo.

Suprimir el patronato tras una revolución es fácil; cuesta más reorganizar la sociedad contando con imposibilidades exteriores e interiores. Yo os propongo una ciudad de 15.000 habitantes, de todo tiempo industriosa. Los trabajos son reunidos por especialidades y del proceso productivo y de distribución se encargan los sindicatos obreros, considerablemente aumentados en efectivo personal por desaparición de actividades inútiles. Cada manual y cada empleado se aplican a sus labores respectivas, y lo que con existencia de parásitos antes exigía una fatiga de 8 horas por día, puede reducirse a una actividad jornalera de seis horas. El salario se deja igualado, considerando que un peón come con una boca y el ingeniero igualmente. Queda a la consideración de la comunidad el mantenimiento de hijos, ancianos y enfermos, obligándose la misma a subvenir familiarmente y satisfactoriamente esa suerte de necesidades. En cuanto a estudios y a diversiones, cada cual tendría su parte al alcance de la mano.

Pablo. — Y los productos, ¿qué hacían de los productos?

Gil. — Intercambio o venta con los pueblos que los necesitaran. Sin dinero en casos, con dinero en otros, particularmente tratándose del extranjero.

Pablo. — Su pueblo-tipo: ¿registró excedentes industriales?

Gil. — Sí, en pieles curtidas y tejidos. Ello daba vida interior y proporcionaba, referente al exterior, materias exóticas y divisas para la República.

Pablo. — La autoridad mayor, ¿no se atravesó a la gestión de los sindicatos?

Gil. — Cuando la avasallaron los comunistas, metiendo la producción en declive y los entusiasmos populares en bajo tono.

Pablo. — Siendo así, no es extraño que perdieran la partida.

Gil. — Debíamos perderla. Los «nacionalistas» vendieron la patria al extranjero y los comunistas también, cada cual para sus cuentas y sus dueños respectivos. Así y todo seguimos produciendo y batallando hasta el último momento, a pesar de las dificultades.

Petra. — No comprendo un mundo sin sacerdotes, policías ni banqueros.

Pedro. — Eso lo piensas por nuestras cien mil pesetas, necesitadas — crees — de curas que las bendigan, guardias que las defiendan, y bolsistas que las «tantoporcienten».

Gil. — Puede ocurrírsele por la falta de orden que supone la inexistencia de la autoridad acostumbradas. En nuestro caso no ocurrió ni una sola pendencia mortal en dos años y medio. Robo registrable, ni uno. La gente iba despreocupada por la calle, en todo caso preocupada por el sesgo que tomaba la guerra. Se creyó en una hogaza de unos días, y resultó que para unos años. El dinero no le rompía el sueño a nadie, siendo la vida el bien superior reconocible. Y ese criterio tenía sus menos, porque, en guerra, el existir del hombre baja de precio. El amor era más fácil y los prejuicios sociales descendían. «Puedo morir ahora mismo», la gente se murmuraba por sus adentros.

Petra. — ¿Estándose en la retaguardia?

Gil. — Sí, porque los aviadores la bombardeaban sin discriminación de objetivos. Todos vimos niños y mujeres horriblemente destrozados por la metralla de la gente del orden, hijos escogidos de Dios, por elementos devotos del cristianismo y otras zarandajas.

Pedro. — Dice unas cosas, ¡tan impensadas!

Gil. — Sin otro alcance que el de una conversación sencilla y amistosa. El azar nos reunió en generaciones diferentes, y nuestros paliques en contraste relevan las diferencias.

Pablo. — De época y de carácter.

Gil. — Eso mismo, no siendo tan esencial la diferencia que no lleguemos a considerarnos de la misma raza.

Pedro. — ¡No faltaría más! Pero, dígame: ¿carecían de agricultura?

Gil. — No; del agro local se recogen cereales, vino, verduras, leguminosos y oleaginosos. Por suerte la producción y la distribución la encontramos organizada en sistema anterior de cooperativa, la cual, a partir de la revolución, se puso a disposición de la misma.

Pablo. — ¿Qué papel jugaron los gañanes en esa cooperativa?

Gil. — Se trata de pequeños propietarios y de aparceros que quedaron tales. Toda la producción se acumulaba en el almacén y en las cubas del común y con esta riqueza se abastecía nuestro mercado, se destinaba parte para el frente, y el resto se negociaba.

Pablo. — Así es que no había braceros y sí pequeños propietarios. ¿Cómo, revolucionariamente, se tolera la existencia de éstos?

Gil. — Las grandes propiedades existentes fueron expropiadas de cuajo, siendo el común que las explotaba en colectividades experimentales. Esas sí, eran remanso anarquista. Lo demás, queda dicho, nuestro comunismo libre fue relativo por imperativos de convivencia entre sectores obligados a sostener la guerra. De todos modos la menuda propiedad no supone abuso, ni, en aquellos días, desarreglo. Y se ha dicho también que el producto general era acumulado en cavas y hórreos.

Petra. — Todo está bien, menos un orden de ustedes parecido al miedo.

Gil. — Miedo lo tuvieron los derechistas en los días primeros. Su ejército agresor fue liquidado en la capital y esta fatalidad se les desplomó sobre la cabeza. Perecieron algunos, quedaron muchísimos más, menos de los que hubiéramos quedado nosotros en caso de victoria suya. Pasados dos meses se habían acostumbrado, y apareciendo el partido comunista se afiliaron al mismo para obtener carnet antifascista protector y, con frecuencia, un empleo en la burocracia cuartelera de Cataluña. Aparte la minoría de consuetud, el partido comunista en cada pueblo era un amasijo de enemigos sonrientes.

Pablo. — Me hablaron de colectividades campesinas.

Gil. — Las más libertarias, no hay duda. En Aragón y Valencia se controlaba la tierra desde el sindicato o el municipio, adjetivado libre. Todo ser útil iba al campo y las necesidades de la población eran cubiertas, en casos sin circulación de dinero. Comedores comunales o raciones familiares, siendo, los servicios generales del lugar — aguas, caminos, fuerza motriz (pública y privada) arreglo de acequias, protección, sanidad, etc. — corridos a cuenta del común, siendo hermoso presenciar como mujeres y hombres segaban y trillaban bajo el silbido incisivo de los obuses enemigos, y presenciar a la veintena de viejos sarmentosos tomar el sol en la plaza, tranquilos a pesar de la proximidad de la línea de fuego, por haber esquivado un antiguo y mordiente enemigo: la miseria.

(Terminará.)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CONGRESO DE CARRARA

SE viene discutiendo mucho acerca de este Congreso en proyecto, no siendo, a nuestro entender, cosa de discutir, sino de preparar. Los temas propuestos son interesantes, mas estos tiempos de precipitación social exigen otras aportaciones. No tratamos de complicar el comicio con nuevas introducciones usadoras de un tiempo que hará falta. Señalamos, sí, la novedad de una juventud mundial desengañada del curso actual de las sociedades, fenómeno constatado en países de abolengo fascista, democrático y marxista totalitario.

En nuestro elemento predominaba un pesimismo exagerado, propio de quienes han perdido la fe en las ideas otrora brillantemente sustentadas. Faltó aplomo frente a la realidad adversa, frente a la «negatividad» de las nuevas generaciones. Hemos dictaminado con exceso, hemos hecho afirmaciones sabihondas, hemos previsto y pronosticado: «la anarquía y su acción directa resultan infantilismos»; «la era de las barricadas ha pasado a la historia»; «la hora actual es posibilista, la política es renovable»...

Y un soplo estudiantil mundial ha dejado en ridículo a estas teorías al parecer inatacables.

El orden rutinario, con todos sus partidos de izquierda y sindicales más o menos inconformistas, ha sido derribado. Nada de cuanto parecía seducir a compañeros ha quedado en pie. La levadura anarquista fermentó en el inmenso obrador juvenil sin intervención del acratismo organizado, propinándonos a los «antiguos» una lección formidable. ¿Quiénes osarán, en adelante, ocuparse de la decrepitud del anarquismo? Los tesoneros, los «desplazados», habíamos sostenido «ingenuamente» el criterio de una anarquía inmortal a pesar de la ausencia física de jóvenes en nuestro elemento, y, afortunadamente, la historia reciente nos abona en nuestra manera de ver optimista, esto es, objetiva. La juventud intelectual, si bien se preocupa de Marx, no deja de hurgar vocacionalmente en las páginas maestras y sociólogo-futuristas de Proudhon y Bakunin. El cristal de la indiferencia por lo nuestro ha sido natural y lógicamente roto por avance de los tiempos, por imparabilidad del progreso.

He aquí tema para el Congreso anarquista de Carrara, tema esencial que deja en segundo plano a los ya programados. Está bien un Orden del Día, una fijación de puntos a discutir y de normas a respetar. Pero ante todo: ¿Cómo atraer el mundo juvenil inconformista al anarquismo cohesionado? y ¿cómo interesar a la sociedad por la solución anarquista, luego?

Cuando un vehículo colmado de viajeros cruza el desierto, carga también con el apurado que se había extraviado en el mismo. De igual manera el Congreso de Carrera debe ceder un espacio al tema nuevo proporcionado por los acontecimientos estudiantiles de Europa, América y Asia. ¿Los puntos establecidos? Se tratarán, desde luego, todos, pero objetivamente, sin ampulosidades. Se va a un comicio no para divagar, sino para alcanzar un provecho colectivo. En un año puntualizado por abandonos, tibiezas y deformaciones, el Congreso de Carrara puede aportar un renacer grandioso al anarquismo merced a la tremenda inyección aportada por una juventud que, advertida de la falsedad de las situaciones burguesa y comunista, no comprende otro horizonte que el anarquista.

Fronteras y nacionalismos

por E. ARMAND

En 1946, Pavel Dascalesco, de Bucarest, emprendió una encuesta internacional sobre «los senderos que conducen hacia la demolición de las barreras entre las naciones». Recibió entonces una cincuentena de respuestas firmadas por las mismas personas — aproximadamente —, que las que contestaron a la encuesta anterior de Eugen Relgis: «Los senderos de la paz». Libro que apareció en 1932 y en 1936 en francés.

Veinte años después, los materiales reunidos por Pavel Dascalesco han llegado — ¡gracias a cuanto subterfugio! —, hasta las manos de E. Relgis, quién se ha considerado en el deber de amigo y compañero, de publicar los textos siempre actuales, debidos a la pluma de amigos a quiénes la muerte se llevó en el curso de las dos últimas décadas.

A continuación reproducimos el trabajo de E. Armand. (N. de la R.)

UNA frontera más: Es decir: un Estado más, un pasaporte más: Una nueva traba a la libre circulación del individuo sobre nuestra tierra minúscula. Individualista, cuanto hay en mi de aspiración para el libre desarrollo de la persona humana, se eriza y se insurge cuando noto que se ha erigido una nueva frontera. An-arquista, todo lo que hay en mi de sano y de equilibrado se rebela, se subleva cuando me llega la noticia del nacimiento de un nuevo Estado. Porque yo sé, individualista an-arquista, lo que el Estado resume. El Estado es la violencia organizada. Es la reducción de la unidad social al papel de ciudadano, de sujeto, palabras que se traducen por «autómata». El Estado es la tutela de la persona humana, es manumisión sobre su ser y su haber. La imposibilidad para todos de determinar la dirección hacia la que nos llevaría nuestra concepción de la *vida*, la conciencia de *nuestra vida*. El Estado es el sacrificio constante de nuestra personalidad sometida a intereses que no son los nuestros. A una causa que, escogida para nosotros, *no es la nuestra*. Desde la cuna hasta la tumba, el Estado se impone a nosotros a través de sus policías, de sus inspectores y de sus censores. De toda la domesticidad que mantiene gracias a los impuestos, a las tasas y a las contribuciones que nos extorca, las cuales sirven en su mayoría para remunerar servicios muy a menudo inútiles para nuestra felicidad y nuestro bienestar. Exige todo de nosotros. Hasta nuestra propia sangre. Para él no somos más que objetos de requisición.

El Estado interviene en los contratos que nosotros concluímos con otras personas: se ocupa de nuestra vida privada; se inmiscuye en las transacciones que concluimos con nuestros semejantes. Limita la expresión pública de nuestro pensamiento y contrarresta la difusión de nuestras ideas. Nos obliga a hacer lo que no haríamos si él no nos obligara a ello. No es comprensivo ni bueno. Nos mete dentro una red de leyes destinadas según ellas a protegernos, cuando en realidad sólo sirven para restringirnos, aminorarnos, humillarnos y encadenarnos...

Necionalismo

El Estado teme la iniciativa personal. «Sométete o muere». No nos deja otra alternativa. Respecto de quién manifiesta una opinión independiente demasiado avanzada, usa de coacción violenta si es el caso. Para que el desgraciado que está prendido entre las mallas del conformismo gubernamental declare su arrepentimiento, el Estado dispone de un aparato de fuerzas de coerción enormes. El Estado es un monstruo, ha declarado un estadista célebre (1). El pedestal sobre el que reposan sus fundaciones, es de suplicios, de torturas, de asesinatos colectivos o individuales, de infamias de todas clases y de explotaciones de toda especie.

No se puede contar con las promesas del Estado. Porque miente. Porque es un marrullero y un fulero. También es perjuro. Se vuelve hacia atrás si le conviene, cuando ha contraído un compromiso. Perpetra delitos y crímenes que, de ser cometidos por cualquiera individuo, sería éste condenado a las esgástulas o a la guillotina.

Individualmente se puede tener horror ante la idea de faltar a la palabra dada y a la promesa libremente consentida, comportarse con dignidad en todos los actos de la vida personal, abstenerse de todo gesto que implique usurpación sobre nuestro semejante, sus características y su radio de acción. Puede uno considerarse amigo leal, compañero seguro, espíritu tolerante, deshechar toda clase de violencia en la solución de conflictos que puedan surgir entre personas diferentes, etc. El Estado no lo tendrá en cuenta para nada. Antes al contrario. Esta actitud le inspirará desconfianza y sospecha. El Estado no pide que seamos puros, sinceros, honrados, concienzudos, benevolentes, virtuosos... Lo que exige de todos es que seamos el engranage que no rechina cuando se pone en marcha la máquina de la que se introniza como siendo el motor.

∴

Es por esto que, en mi calidad de an-arquista individualista, yo no me siento interesado por el nacimiento o por el despertar de nacionalismos cuya eclosión implica la creación de nuevos Estados, de fronteras nuevas. Como si no supiéramos lo que contienen en sus entrañas. La potencia conquistadora, protectora, mandataria, es eliminada. Y los estandartes flotan al viento y llenan los fuegos de artificio el espacio de colorido. La liberación se acompaña de la creación de un Estado que no tiene nada que envidiar al que reemplaza; el mismo dirigismo, la misma policía quisquillosa y estúpida, la misma actitud opresora respecto de las minorías que protestan o de los individualistas que reaccionan. Nada ha cambiado. Sí. Un nuevo Estado ha sido constituido. Y cuanto más pequeño es el territorio en que opera, mayores son las dificultades que uno debe salvar para escapar a su control, usando de la astucia para luchar contra su poder. El individualista anarquista no gana nada con la creación de Estados nuevos, con nuevas fronteras, con la reaparición de idiomas o dialectos caídos en desuso y a menudo hablados por una ínfima minoría étnica (por lo que es sumamente interesante una lengua auxiliar), de poblaciones poco numerosas, enclaustradas además, y lo más a menudo, en sus prejuicios de raza, que no esperan más que la «liberación» para matarse mutuamente, procurando cada clan imponerse sobre sus rivales para ostentar el Poder.

La liberación que nosotros reivindicamos, es la que nos permitirá viajar sin pasaportes ni visados, sin cartas de identidad ni de partido, sin ninguna clase de papeles oficiales u oficiosos. Es curioso constatar que los mismos que hablan a cada instante de «fraternidad», haciéndoseles con la palabra la boca agua, no comprenden, (o no quieren comprender) que el primer paso hacia la fraternidad es la abolición de las fronteras, la desaparición del espíritu «nacionalista», la libre circulación, el libre tránsito, en todo lugar, de las asociaciones y de los individuos.

Tanto más, cuanto que la idea de nación, de nacionalismo, es relativamente reciente. Remonta a la revolución — nuestra Gran Revolución — a la que debemos «el Pueblo en armas». Hasta entonces se hacía de las armas una profesión; no se combatía a la nación; se batían los hombres y se degollaban y se masacraban, violando y pillando, en nombre del Emperador, del Rey o del Señor. Era más sincero, el batallar. Hoy se hace la guerra para la Nación, es decir, para mantener en el Poder a cierto número de privilegiados, de prebendistas, de burócratas, de partidarios y de rufianes del sistema gubernamental. Lo que se ha perdido en franqueza se ha ganado en hipocresía. Y aún no se ha terminado.

(Tradujo Fernando Ferrer.)

(1) Clemenceau. (N. del T.)

chispas

«Tal jefe comunista no tiene oratoria. Lee sus discursos.»

Pero tiene un mérito: Traducir en público las órdenes que recibe de la URSS.

∴

Leído en carteles callejeros: «Democracia popular», «Democracia verdadera», «Democracia comunista», «Libertad democrática», «Democracia de nuestros días», y otros galimatías.

∴

Democracia comunista
creo que mucho has tardado
puesto que el capitalista
ya la ha arruinado.

∴

En fin, democraticista *el comunista.*
Demócrata a lo tecnócrata.
Democracia de Rusia y del Asia.
Y por desgracia,
Democracia y Miserere
puesto que Franco se adhiere.

∴

¿Demo? ; cracia
con A causa más gracia.

∴

Democracia comunista...
¡Que «dios» te guarde la vista!

∴

Democracia, sudor, penas,
cartilla Marx y cadenas.

∴

Demo Cracia bolcheviquea
porque es roma, sucia y fea.

∴

Camarada celuloso
no me sueltes más el disco.
Unitario, eres cargoso,
tu lata promueve cisco.

∴

Comunista atolondrado
fiel a doña Pasionaria,
tu discurso está empedrado
con piedra reaccionaria.

CHISPERO

Pensemos en los presos de España

AQUI Y AHORA — Ciencia y conciencia

por Juan Español

LOS espectaculares avances de los últimos tiempos en el campo de la ciencia enfrentan dramáticamente al hombre con su propio destino y le obligan a una revisión de conceptos en cuanto se refiere a lo que constituye el entramado de la simple y pura vocación científica, sin más. A medida que la investigación profundiza y amplía el horizonte humano aparecen multitud de problemas que desbordan los límites científicos naturales mostrando la entraña viva de lo estrictamente humano, en abierta oposición con el uso y abuso de los nuevos descubrimientos y técnicas que llevan a la Humanidad al borde del abismo.

La clásica visión del científico que la Historia nos ha mostrado siempre ha quedado en completo desuso. Ya no nos sirve. En otros tiempos el científico, o mejor el sabio, era un ser solitario, casi erradicado de la sociedad, volcado por entero en su vocación insobornable, siempre de cara a lo desconocido, ignorando un mundo desvaído que, a su vez, le ignoraba a él. Su vida, por lo general, era una lucha constante polarizada por las dificultades de sus experiencias y la hostilidad de una sociedad inmovilista reacia a todo conato de variación. Si su posición económica era floreciente — caso por demás excepcional —, podía permitirse el lujo de costear sus propios experimentos hasta el extremo de arruinarse; pero si se daba el caso contrario, que era lo general, a las dificultades antes mencionadas había que añadir la penuria crematística. Tal panorámica nos ofrece, desde luego, la figura titánica del sabio, un ser de excepción, con voluntad de hierro, con una prodigiosa capacidad para encajar todo cúmulo de adversidades, desde el hambre y la enfermedad hasta el desprecio y la mofa de sus semejantes, con una decidida y profunda vocación a la que dedicaba por entero todo su ser andante y pensante. La desconexión entre él y la sociedad era un hecho evidente. Esta, por un movimiento reptante de autodefensa, le excluía de su contorno hasta los linderos de la postergación. En caso de que no intuyera un peligro para su estabilidad, podía alargar su condescendencia en términos histriónicos: lo consideraba como un espécimen del «homo ludens», un ser extraño, estrambótico, maniático que jugaba, en lugar de soldaditos de plomo, con las propias leyes de la naturaleza y, a veces, ésta le compensaba por su constancia descorriendo un poco el velo de sus misterios. Por su parte, el sabio, se recluía en su mundo de ensueño, haciendo caso omiso del resto de los demás, y todo su ser tendía hacia una trayectoria inquisitiva al margen de todo postulado humano. El descubría y sometía a leyes sus lucubraciones con absoluta independencia y gratuidad, sin pensar qué clase de consecuencias pudieran derivarse de sus investigaciones. Se trataba, sencillamente, de un cerebro científico puro embalado en una línea de pura ciencia. Pero se trataba, también, de un ente asocial, extrahumano que, como hemos podido ver después, podía llegar a ser inhumano. Esta inculpación de vivir marginalmente no recaía en él, sino en su contorno. La sociedad le confinaba a ese desarraigo social mediante la inercia de su quietismo espiritual. Y si en ciertos momentos inquietaba con la explosión esporádica de sus alambiques y retortas, la falta casi de técnica apropiada y paralela a la investigación le hacía un ser extraño pero inofensivo. El mismo sabio estaba convencido de que su trabajo entraba en la categoría de esparcimiento y solaz, sin ulteriores consecuencias trascendentes no sólo para el desenvolvimiento humano, sino incluso para la seguridad de su supervivencia. Por consiguiente no existía en él, operante y vivo, el concepto de responsabilidad como parte integrante de la sociedad contituida, ni sus investigaciones estaban subordinadas y dirigidas por convicciones idealistas de cualquier tipo que fuesen.

Pero este panorama fue cambiando a medida que la ciencia, con el correr de los años, se perfiló como categoría insoslayable y con vida propia. La investigación y los descubrimientos adquirieron consistencia sistemática y apareció, como fenómeno concomitante, el factor importantísimo de la técnica sin la cual, todo escarceo científico yacería en pura abstracción especulativa. Desde principios del siglo actual, y sobre todo en los últimos años hasta la hora presente, la ciencia ha dado un salto prodigioso que tiene visos de maravilla y de milagro. En tan corto espacio de tiempo el espíritu humano ha avanzado más que durante toda la historia de la Humanidad. Pero precisamente este salto funambulesco, por su carácter súbito, ha enfrentado al hombre con problemas para los que no estaba prevenido, contrariamente a como hubiera sucedido en el caso de una más lenta evolución científica. Uno de ellos, por lo pronto, aparece en primer término con cortantes aristas de irrecusabilidad: el científico es un ente social como los demás, se atiene a unas convicciones propias y forma parte, por modo ineludible, de la sociedad en que vive de la cual tiene que arrostrar las responsabilidades, las acciones y las consecuencias complejas que de ella se derivan. La vocación de científico no le salva, «per se», de la responsabilidad y la inmanencia social. Su trabajo ya no puede considerarse dentro de la gratuidad histórica y ha de pensar necesariamente en la repercusión y trascendencia que ha de tener en la Humanidad. En consecuencia es un ser comprometido como los demás que ha de conducirse según una trayectoria definida y concreta que, si en principio puede derivar de sus propias convicciones, en general ha de adscribirse a las leyes y la moral establecidas por convencionales que éstas puedan ser, ya que el resto de los humanos también están a ellas subordinados en tanto un movimiento renovador y revolucionario alcance la suficiente fuerza y madurez para derogarlas. De otro modo sería de una injusticia evidente que una determinada facción, por el hecho de detentar el poder económico y científico, tratara de imponer su ley arbitrariamente sobre los demás, teniendo a su favor, precisamente, las leyes y la moral establecidas. Según lo antedicho, el hombre de ciencia, pues, consiste en un hombre que vive y lucha por sus convicciones, se atiene a una norma humana de conducta y recaba para sí la parte de responsabilidad que le corresponde en el concierto social, del mismo modo que el resto de sus semejantes.

Otro aspecto del problema emerge de inmediato: el científico, para no discrepar ni en ésto de los demás, es un asalariado en los tiempos modernos. Ya no es un ser solitario que trabaja por sus propios medios o por ciertas ayudas filantrópicas desinteresadas que le aseguran, en lo que cabe, una independencia relativa de criterio y decisión. El capitalismo, viendo en él un arma poderosa e imprevisible, lo ha absorbido, burocratizado, estatificado, planificado y dirigido. Es, sencillamente, un robot que maneja a su antojo, pero con una autonomía destructiva incalculable, en contraposición al inerme trabajador del campo o de la industria. Los grandes centros científicos se han convertido en poderosas empresas estatales que son las únicas que pueden soportar los ingentes gastos de su financiación. ¿Qué se deduce de todo ésto? Un hecho simple y archisabido: el científico, como cualquier asalariado de la construcción, contempla descorazonado que los medios de producción no están a su alcance y que siguen en manos del capitalismo, produciéndose de nuevo el fenómeno ya viejo de la separación tajante entre el trabajador y su herramienta, viéndose vinculado a ella con la consiguiente sumisión al dueño, con la pérdida subsiguiente de su independencia y libertad de acción. Tenemos, pues, que su existencia discurre por los mismos senderos por los que camina el proletariado mundial, si bien a distintos niveles económicos, ya que el Estado paga bien a quien tan formidablemente le sirve.

Situado el científico, por lo tanto, en un plano de manifiesta similitud con el de cualquier trabajador, es decir, sumiso a un salario, falto de independencia y libertad y sometido a las mismas presiones estatales, pero también con ansias revolucionarias capaces de instaurar un nuevo orden de cosas, se destaca un aspecto de la cuestión que siempre ha sido y es fuertemente debatido: el hombre ¿debe actuar según la moral de la convicción o según la moral de la responsabilidad? O en otros términos: ¿están siempre justificados los medios por sus fines? Los campeones de la escolástica, de la razón suficiente, del imperativo categórico y otras frases rimbombantes de su jerga ininteligible y confusionista nos quieren plantear el problema de un modo excluyente y sin apelación. Según ellos, cuando el hombre revolucionario actúa según la ética de la convicción, inútil será explicarle que las consecuencias de una acción realizada conforme a una ética de la convicción son malas, quien la ejecutó no se siente responsable de ellas, sino que responsabiliza al mundo, a la estupidez de los hombres o a la voluntad de Dios que así los hizo. Por el contrario, quien actúa según una ética de la responsabilidad, tiene en cuenta todos los defectos del hombre medio y no tiene derecho a suponer que el hombre es bueno y perfecto y no se siente en situación de poder descargar sobre otros aquellas consecuencias de su acción que él pudo prever. Pero la verdad es que, precisamente porque el hombre no es perfecto y porque está sometido constantemente a presiones y coacciones por todas partes en favor del demandante de turno, se impone la evidencia bien comprobada de que con medios ilícitos se consiguen fines positivos y moralmente aceptables. Sin embargo, se ha visto con frecuencia que, ateniéndose a la más estricta licitud de medios, los fines han resultado desastrosos desde todos los puntos de vista, porque es necesario como condición previa el que los fines propuestos sean en sí buenos, positivos y éticamente plausibles, porque si éstos son desde el principio falsos e indeseables nos encontramos inmersos en un embrollo donde fines y medios son inmorales y negativos. Además, en un mundo donde cada cual se ve coaccionado en distintas direcciones, cada uno tiene asimismo el derecho de usar a su vez de la coacción para tratar de imponer sinceramente lo que cree que es de justicia. La antigua teoría del despotismo ilustrado y, modernamente, la de las minorías selectas o rectoras, se basan en el supuesto de la ignorancia de las masas incapaces de desenvolver gestiones directivas. En consecuencia, pues, admiten como lícita la imposición de su criterio como correlato de su superioridad intelectual, lo cual viene a significar que, en ocasiones, es lícito atentar provisoriamente contra la libertad de los demás para alcanzar un verdadero estado de libertad y de justicia. Y ésos es, concretamente, a lo que echa mano el hombre revolucionario cuando la presión estatal le confina a sus últimos reductos, con la diferencia de que éste aspira a que la sociedad sea regida por el propio pueblo.

El científico actual, por lo tanto, debe atenerse a su conciencia social y de clase y actuar según ella sin cortapisas de ningún género. Es un asalariado que depende, más que ningún otro, directamente del Estado y su responsabilidad es de las mayores que pueden concebirse hoy día, sobre todo en lo que concierne a la faceta de armamento nuclear. El Estado le dice en qué dirección debe encaminar sus investigaciones y él sabe perfectamente las consecuencias que han de derivarse de su trabajo, pues incluso lo efectúa bajo juramento de secreto de Estado. Sobre él recae sin paliativos la inculpación de criminal de guerra si es que no hace nada para evitarlo. No valen las lamentaciones tardías como la de Einstein, Oppenheimer y otros. Y si desean que el mundo camine hacia su completa destrucción, entonces el problema se esfuma por reducción al absurdo. Pues muerto el perro, se acabó la rabia. Una salida, después de todo, digna de Perogrullo y que nos confina a los últimos extremos de la animalidad.

Bellos espejismos, turbios propósitos

por Serafín Fernández

POCOS movimientos sociales como el que se ha producido en Francia a partir del 13 de mayo se presentaron con una superficie tan clara y un fondo tan oscuro. Clarificarlo hasta donde sea posible debe de ser preocupación de los que no queremos navegar ni ver navegar a los hombres en mares poblados de tiburones.

Para promover movimientos de tal envergadura en los países, aun los más civilizados, sobran motivos: Abrir proyecciones al pensamiento estancado por un rutinario conservadurismo; el ansia de posibles mejoras de vida lo justifican. Pero las fuertes corrientes que aparecieron en la marcha del movimiento enturbiaron y malograron en gran parte los fines liberadores que éste persiguió.

Las izquierdas en Francia, desde el gobierno de Poincaré, el de León Blum (de postguerra) en el que tomaron parte tres ministros comunistas, por su compartamiento con las clases más pobres, se desacreditó a tal extremo, que por el sufragio universal perdieron las esperanzas de volver a tomar el poder. Y tomarlo bajo la presión del reciente movimiento fue su propósito.

Después de la guerra que las diversas corrientes marxistas impusieron sus directivas al movimiento obrero, las huelgas por reivindicaciones eran de un cuarto de hora a un día; las que se hacían por más tiempo eran regularmente por cuestiones políticas en tiempos de elecciones. Argumentaban los directivos que las huelgas debían ser limitadas para no arruinar la economía de la nación. Pero esta vez, aprovechando la gran influencia subversiva que despertó el movimiento estudiantil por la valentía con que lo aguantaron, so pretexto de solidarizarse con la causa de los estudiantes declararon la huelga general por tiempo ilimitado. Pero el día de la manifestación del 13 de mayo, acaso la más concurrida que se ha visto, por los «slogans» de las pancartas cegetistas se pudo constatar que a los comunistas y sus afines lo que les interesaba no eran las mejoras de los estudiantes ni las de los obreros. Lo que les interesaba era aprovechar la presión de tan formidable movimiento para tomar el poder por asalto.

Con una frondosa propaganda que sólo una fuerte Banca puede financiar, con la cantinela de que querían el poder para un gobierno popular, «el poder para los obreros», «el poder para los estudiantes». Aun no siendo más que la repetición de un viejo estribillo marearon a jóvenes faltos de experiencia e incluso a seres cargados de canas y buenas intenciones; dándose el contraste de que la fiebre por un gobierno popular, a los marxistas franceses les atacó en momentos en que los países del Este están en temeraria lucha por deshacerse de los gobiernos populares.

Las dictaduras absolutistas que acecharon y acechan las libertades de todos los pueblos, en Francia no han podido sostenerse. Los que lo han intentado corrieron la desdichada suerte que se merecieron. A este respecto, la finalidad que persiguen las derechas es relativamente conocida. Lo que falta conocer a mucha buena gente son las intenciones dictatoriales de las izquierdas.

En tales estados de confusión, lo que hace dar traspiés incluso en nuestros medios son las vibraciones revolucionarias. Los que viven al acecho por el asalto al poder cada vez que un sistema gubernamental se tambalea, el creciente espíritu autoritario produce en ellos conmociones subversivas. Y en este estado de ánimo por el asalto del poder dictatorial, para mucha gente se confunde con los que fomentan la subversión para la abolición de todos los poderes. Lo que permitió a los comunistas en muchos países aprovecharse de los esfuerzos de liberales y libertarios para tomar el poder y luego imponer la dictadura.

Bajo la presión de la llama subversiva, buena parte del proletariado en lucha sobrepasó y desobedeció a los comandos sindicales. Pero la falta de formación militante está a la vista: las doctrinas marxistas enturbiaron el espíritu proletario. No obstante ello, una serie de gestas concordantes con la acción directa podrían resultar inicio de un renacer idealista que en pasados tiempos animó al proletariado francés en sus luchas reivindicativas.

En la estudiantina, la ráfaga inconformista no solamente despertó y enfrentó el estudiantado y las juventudes francesas con el rutinarismo conservador, sino que la llama que se encendió en la capital se extendió a todo el país e incluso a países lejanos en los que los obreros y estudiantes están en situación peor que en Francia, despertando sus aspiraciones y su disposición por la lucha por un mañana mejor.

Dio lugar también, este trascendental acontecimiento, a que se conozca mejor el bajo nivel moral de las teorías y de los teóricos de las diversas ramificaciones marxistas, para una mejor orientación de nuestros esfuerzos y de cuantos no quieren navegar sin rumbo en un mar poblado de tiburones oportunistas.

LIX ANIVERSARIO DEL FUSILAMIENTO DE FERRER GUARDIA

Conmemoración en el Palais de la Mutualité el 27 de octubre de 1968 con Mitin y Espectáculo.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3425

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

27 JUIN 1968
NUMERO 511
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

«LES GAUCHISTES»

Ce mot ne veut rien dire, il n'a pas de signification, pas plus que n'ont de sens les mots : gauche, droite, ou centre. Or le P.C. et la C.G.T. l'ont utilisé comme une sorte d'épouvantail à moineaux, de loup-garou pour les adhérents peu évolués. Ils ont pensé, après d'autres, que plus un mot est incompréhensible plus il fera de l'effet dans les esprits demeurés. L'ennui c'est que les esprits demeurés sont en diminution ces temps-ci et c'est ce qui explique la mauvaise humeur du P. C. au lendemain du premier tour des élections législatives. Bien entendu il s'en prend une fois de plus aux gauchistes et l' « Huma » du 24 juin déclare que la forte poussée à droite est due aux actes de violence des gauchistes, qui ont créé un climat de peur favorable à de Gaulle.

Nous ne perdrons pas de temps à polémiquer sur cette absurdité; notons simplement que pendant tous les événements de mai-juin, le P. C. et son appendice la C. G. T. n'ont fait que freiner quand ils ne l'ont pas combattue, toute action populaire qui n'était pas sous leur patronnage. De plus, ils n'ont cessé d'attaquer les diverses formations qui prenaient une position en pointe; leurs amis de la C. F. D. T. et du P. S. U. en savent quelque chose. Il suffisait de parler d'auto-gestion pour être qualifié de provocateur et ceux qui défilaient derrière le drapeau noir de l'anarchie n'étaient que des aventuriers qui tournaient le dos à la démocratie et au socialisme.

Pour un parti qui se veut le libérateur des peuples c'est pas beau.

Ceux qui assistaient à la manifestation du 13 mai, à Paris, doivent bien rire de ces élucubrations; surtout quand on sait que les drapeaux noirs et rouge-et-noirs, la banderole C. N. T.-A. I. T. en tête, étaient devant la C. G. T. malgré le service d'ordre de cette dernière, qui avait voulu imposer ses directives. Nous aurions même pu reprendre les paroles de Cohn-Bendit, qui disait le soir du 13 mai à la Mutualité : « J'étais en tête d'une manifestation dans laquelle les canailles staliniens étaient à la queue. »

En tout cas, les manœuvres du P. C. pour tromper l'opinion publique n'ont rien changé à la situation sociale ni à l'état d'esprit des travailleurs. Une refonte des structures sociales et économiques s'impose plus que jamais et ce n'est pas les « formules creuses » de démocratie, défaite du gaullisme, etc. », qui peuvent résoudre la crise.

Nous l'avons déjà dit, les élections ne peuvent rien résoudre. Tant que les travailleurs ne seront libres d'organiser la production de façon à équilibrer et rationaliser le travail dans le but unique de satisfaire les besoins de la population; tant que la science ne s'acheminera pas vers un programme et une notion de service pour l'homme, tant que le profit et les privilèges ne seront pas abolis, la politique de paix et de bonheur proposé par les politiciens ne sera qu'un leurre et une duplicité.

Si c'est être « gauchiste » et aventurier que de demander l'égalité économique pour tous, de combattre les castes et les hiérarchies, de demander aux autres travailleurs d'avoir conscience du drame social actuel et de prendre leurs responsabilités sans déléguer qui que ce soit pour accomplir la révolution sociale qui se prépare, alors tant pis, nous sommes gauchistes. Mais qu'on sache bien une chose : pour l'étiquette aussi bien que pour le drapeau, nous n'y attachons de l'importance que dans la mesure où c'est utile à la cause des travailleurs. C'est le but que nous poursuivons, qui a de l'importance et, comme l'a dit Reclus, il doit être la plus haute expression de l'ordre.

En opposition à la collaboration de classes sans cesse préconisée par le P. C. et la C.G.T., la C.N.T., fidèle aux origines du syndicalisme, demande à tous les travailleurs de se regrouper dans ses syndicats pour continuer la lutte de classes et préparer l'avènement d'une société nouvelle d'hommes libres et responsables.

LIBERTE

En envoyant les forces de police chasser les piquets de grève de différentes usines, le pouvoir a prétendu défendre la « liberté du travail ». Cette notion n'a pas de signification dans le contexte actuel et n'a servi que de prétexte à briser par la repression le mouvement de grève dans les entreprises où la combativité des travailleurs s'avérait inquiétante pour l'Etat capitaliste. On a vu, au nom de la liberté du travail, disperser des piquets de grève pour permettre à quelques briseurs de grève de regagner leur poste alors que l'immense majorité des travailleurs de l'entreprise continuait le mouvement de grève. C'est une manœuvre grossière mais dont les résultats ont été immédiatement employés par le gouvernement bourgeois pour mener une vaste campagne d'intoxication destinée à décourager les gré-vistes. Dès que quelques « jaunes », représentant au plus 2 ou 3 % du personnel, regagnait les locaux de travail sous la protection de la police, la presse et la radio, au service du gouvernement, s'empressaient de répandre le bruit que le travail reprenait dans l'entreprise considérée. C'était là, bien entendu, une fausse nouvelle volontaire mais qui, souvent, incitait les travailleurs les moins conscients à reprendre le travail. Un grand nombre d'entreprises se sont ainsi petit à petit dégagées de la grève lorsqu'il n'existait pas un noyau de travailleurs capable d'expliquer à leurs camarades la supercherie. Ce qui est plus grave, c'est que des centrales syndicales qui prétendent défendre les exploités, comme par exemple la C. G. T., n'ont rien fait pour dissiper auprès de leurs adhérents ce climat d'intoxication et de fausses nouvelles créé par le pouvoir bourgeois.

Il faut en tirer un certain nombre de conclusions : la trahison des centrales syndicales réformistes et traditionnelles; la nécessité, pour les travailleurs, de s'organiser dans une centrale syndicale révolutionnaire dont les structures leur permettraient de contrôler à chaque instant les actes des responsables syndicaux; la nécessité, au moment du déclenchement de la grève générale, de coordonner les différents comités de grève par secteurs économiques afin que chaque entreprise soit au courant de l'évolution de la situation dans les autres entreprises sans avoir recours pour cela aux informations tendancieuses dispensées par les moyens d'information à la solde du gouvernement.

Dans le même ordre d'idées, c'est au nom de la « liberté démocratique » que le pouvoir a voulu substituer au mouvement d'action directe déclenché à la base par les travailleurs et aux manifestations de rues une « consultation électorale ». Le gouvernement appuie cette démarche sur le raisonnement qui voudrait que les manifestations de rues, en créant un certain climat de tension, interdit à la population de s'exprimer alors que celle-ci pourrait le faire en toute sérénité devant l'urne électorale. En réalité, c'est tout le contraire. Les individus ne peuvent s'exprimer dans la rue qu'à partir du moment où ils sont rassemblés dans une manifestation importante, assez nombreuse pour que les forces de répression bourgeoises ne puissent faire taire cette expression. C'est dans la rue que la vérité se libère de toutes les contraintes, par un mouvement collectif. Devant l'urne, le travailleur ne sait plus quoi faire et, à choisir entre deux maux, il prend celui qui lui paraît le moindre, il vote pour le « candidat » qui lui déplait le moins. Mais, en déléguant un représentant dans lequel il n'a qu'une confiance très limitée, a-t-il pour autant exprimé sa volonté profonde de changement ? Non, car il n'a pas eu la possibilité de dire comment il voudrait que la société soit organisée économiquement et socialement. Les programmes de tous les candidats ne sont que de vagues laïus qui, à aucun moment ne touchent au fond du problème : comment organiser la société pour supprimer inegalités sociales, chômage, arbitraire, etc..., pour produire afin de satisfaire les besoins de tous et non plus pour réaliser des profits gigantesques pour quelques uns.

Or, toute la question est là. Les réformes proposées par les candidats députés ne sont jamais qu'un aménagement du système d'exploitation existant qui en modifie parfois superficiellement la physonomie mais qui laisse intact le principe même de l'inégalité sociale. L'électeur est d'ailleurs confusément conscient que son geste électoral ne changera rien.

Par contre, les conquêtes ouvrières résultent et ont toujours résulté de puissantes actions de masses, menées sur le plan extraparlementaire. C'est pourquoi il faut continuer le combat dans la rue, à occuper les usines et à les faire fonctionner pour le compte de la collectivité.

Certaines expériences faites par les travailleurs pendant les récentes occupations d'usines ont prouvé que, malgré les théories réactionnaires des centrales syndicales réformistes qui acceptent le principe de la collaboration des classes, l'idée de l'autogestion est en train de prendre une place de plus en plus importante dans la conscience des travailleurs et, particulièrement des jeunes.

Le syndicalisme de demain ne ressemblera en rien à celui d'aujourd'hui : il sera révolutionnaire et, par là même, retrouvera ses origines. La C. N. T., issue de la C.G.T. S.R. et enrichie des expériences collectivistes de la révolution espagnole de 1936, se trouve plus que jamais à la pointe du combat pour le communisme libertaire.

La véritable liberté se trouve au bout de ce combat.

Les deux partis

Désormais la situation politique en France est très claire. Seuls les naïfs, les sentimentaux ou ceux qui, toujours et partout, subordonneront la réflexion personnelle à la foi, peuvent encore s'y tromper.

Mai 1968 a fait naître deux grands partis dans ce pays : d'un côté le *parti de l'Ordre capitaliste*, de l'autre le *parti de la Révolution socialiste*. Le premier se manifeste essentiellement dans les institutions de l'Etat et tout particulièrement celles qui ont pour sièges ces monuments chargés d'ans et de crasse que l'on nomme : Palais-Bourbon, Luxembourg, Matignon, Elysée. Le second a pour champ d'action principal la rue, l'unité d'habitation et l'entreprise. Le premier s'adresse à des entités abstraites : la *nation*, le *citoyen*. Le second fait appel aux êtres réels : le peuple, le travailleur. Le premier se réclame de la légalité, c'est-à-dire de tout ce qui mutile la vie du peuple, de tout ce qui brime les collectivités de travailleurs, de tout ce qui interdit de tout ce qui punit, de tout ce qui limite, à savoir : des dizaines, des centaines de milliers de tonnes de pages de texte portant les titres les plus divers : constitution, lois, décrets, ordonnances, règlements, arrêtés, codes, etc. Le second ne veut être que le porte-parole ou mieux, l'expression de la réalité en perpétuelle évolution. Il est le parti de l'homme total. Il est le parti de l'homme réel. Il est le parti de l'homme vivant. Il rétablit, à partir de cet homme-là, l'unité de la vie en abolissant les frontières factices que les gens du parti de l'Ordre ont établies et s'efforcent désespérément de maintenir, entre la politique, l'économie, la vie sociale, la réflexion philosophique, les activités culturelles et les loisirs.

Le parti de l'Ordre capitaliste est divisé en deux grands groupes que l'on pourrait nommer la droite et la gauche si ces notions étaient suffisamment précises. Or elles ne le sont pas. Pour être clairs nous devons donc le dire clairement : les gaullistes d'une part et les communistes d'autre part sont les deux soleils de ce parti, les deux étoiles autour desquelles tous les autres groupes sont contraints de graviter comme autant de planètes. En soutenant que les gaullistes sont un centre du parti de l'Ordre, nous savons que personne ne nous contredira. Il n'y a donc pas lieu d'insister sur ce point. En affirmant que les communistes en sont un deuxième nous n'ignorons pas que nous allons susciter des protestations indignées, des injures, et, dans le meilleur de cas, des haussements d'épaule. Il nous faut donc nous expliquer là-dessus.

L'attitude adoptée par le P. C. et sa succursale la C. G. T. depuis le début du mois de mai est parfaitement connue du public. Nous avons vu d'abord les communistes condamner brutalement l'insurrection étudiante et en même temps s'efforcer, comme le gouvernement, de semer la division dans le mouvement en distinguant les « bons » étudiants des « mauvais ». Puis, devant la très grande émotion suscitée dans le peuple par la sauvagerie de la répression policière, les communistes se sont sentis obligés de participer au mouvement de protestation du 13 mai et de mettre provisoirement un terme à leur campagne d'injures et de dénonciations. Toutefois, ce même jour du 13 mai, chacun a pu apprécier les limites de la participation des communistes en voyant les C. R. S. de la C. G. T. interdire à la masse des manifestants de suivre le cortège se dirigeant de Denfert-Rochereau au Champs de Mars. Ensuite, quand la vague des grèves se mit à déferler, on a vu Séguy et les autres chefs communistes s'efforcer de maintenir la lutte ouvrière au niveau le plus bas, celui des revendications purement matérielles. D'ailleurs, tous les dirigeants syndicaux montrèrent dans ces circonstances la même triste figure. Mais ceux de la C. G. T. se surpassèrent à cet égard. Tous ces messieurs étaient tellement pressés d'en finir qu'ils bâclèrent en quelques heures des accords qui, certes, eussent consacré une grande victoire en d'autres temps et dans le cadre d'un mouvement d'une envergure infiniment moindre, mais qui, dans les conditions où ils ont été élaborés et signés, ne pouvaient paraître que dérisoires. La réponse ouvrière ayant été celle que nous connaissons, les communistes, et avec eux les autres politiciens de gauche et les autres bureaucrates syndicaux, d'abord décontenancés, sentirent qu'ils devaient aller plus loin sous peine de perdre leur emploi. C'est alors que les communistes réclamèrent la formation d'un « gouvernement populaire et d'union démocratique ». Durant quelques jours le mouvement parti du Quartier Latin parut sur le point de remporter une première grande victoire : la chute de la camarilla gaulliste. Mitterrand réclamait à grands cris la constitution d'un gouvernement provisoire, le nom de Mendès-France était avancé, Capitant démissionait. Pour couronner le tout, la C. G. T. organisait une grande démonstration de masse de la Bastille à Saint-Lazare... Dans ce tintamarre, un détail échappa à l'attention de la plupart des militants et des observateurs : si l'on réclamait de toute part la démission du gouvernement, si les politiciens de gauche se déclaraient prêts à prendre la relève, si déjà ils se chamaillaient à ce propos, personne parmi eux n'a proclamé : « Il ne s'agit pas seulement du gouvernement, mais aussi de la Ve République. Le gouvernement provisoire ne convoquera donc pas une nouvelle assemblée législative, mais une assemblée constituante. » Il était donc impensable que le P. C. F. qui, théoriquement, se réclame des soviets, invitât les travailleurs à former des conseils et à pratiquer l'autogestion. Même à ce moment, nous étions donc encore très loin de notre but.

Nous en étions encore bien plus loin que nous ne le pensions. Le Guide parla : il battit le rappel de tout ce qui, de près ou de loin, touche à la propriété, des anciens combattants et des turfistes, des flics et des proxénètes, des sicaires et des vieux pétainistes, des anciens de la Milice ou de la L. V. F. et des anciens de l'O. A. S., des automobilistes et des concierges, des banquiers et des « bons » ouvriers, des vacanciers et des joueurs de pétanque. Bref, de tout ce que la France compte de profiteurs, de truands et d'esclaves. Il brandit la menace sur le ton cassant d'un vieux colonel gâteux, puis il se tut.

Le résultat ne se fit pas attendre : chefs syndicaux et politiciens de gauche, communistes en tête, s'inclinèrent tout en marmonnant des protestations pour la forme. Leur capitulation fut si immédiate et si complète qu'on est en droit de se demander si la décision prise par le Guide de faire front ne leur a pas causé un immense soulagement. Quant à nous, nous considérons que poser cette question, c'est y répondre par l'affirmative. Enfin on avait une bonne raison de ne pas prendre le pouvoir dans une période difficile. Enfin on allait pouvoir se battre sur un terrain connu. Enfin le peuple allait devoir se taire pour céder la parole à la nation. Enfin on était de nouveau en droit d'espérer qu'il y aurait encore de beaux jours pour les politiciens de gauche et les bureaucrates syndicaux. Et nos « représentants » se mirent aussitôt à l'ouvrage, les uns préparant les élections, avec tout ce que cela comporte de cuisine de grenouillage, les autres se remettant à marchander avec l'Etat et le C. N. P. F., revenant aux revendications de détail, abandonnant même le préalable de la suppression des ordonnances sur la Sécurité Sociale. On n'exige même plus que le règlement intervienne au niveau le plus élevé : on se laisse entrainer à accepter des accords par branches, voire par entreprises. Dix millions de grévistes pour obtenir un plat de lentilles. Bravo, messieurs les camarades représentants ! Vous avez bien mérité de la classe ouvrière.

Jean TARQUI

(A suivre.)

LE DILEMME
LIBERTE - PRODUCTIVITE

Lénine considérait que le but de la société socialiste était de dépasser la production matérielle des économies capitalistes. Dépasser..., dépasser ? Pourquoi ? Par défi ? Pour conquérir les marchés extérieurs ? Ou pour créer l'abondance nécessaire aux producteurs ?

Les Américains considèrent que le productivisme n'a d'autre but que le profit, la multiplication des dollars. Lancés sur cette pente avec une avance considérable, ils ne pourraient être rattrapés que par un envahissement des marchés mondiaux qu'ils ont pratiquement quasi colonisés par investissements de leurs capitaux.

Comment, d'ailleurs, le socialisme, sociologie du bien-être et de la liberté, pourrait-il dépasser la satisfaction de ses besoins et de ses échanges, alors qu'ayant libéré l'homme du profit, ou tendant vers ce but, la liberté n'a de sens social en son sein que par une diminution de l'effort et un accroissement des loisirs ?

Le fait que des économies prétendues à tort « socialistes » soient devenues compétitives des économies capitalistes, n'apporte aucune démonstration que ces sociétés aient réalisé la justice sociale, c'est-à-dire l'égalité économique et sociale, sans laquelle on ne saurait parler de socialisme.

Le fait que l'Etat et la rétribution de ses sujets selon leur travail, ait démontré que le choix de cette voie était erronée et cruelle, devrait suffire aux esprits qui ne sont pas des mystiques de la politique, pour les orienter vers des conceptions plus élaborées et plus humaines.

La voracité consommatrice de tous les hommes est encouragée par cette perspective que plus le profit ou le revenu augmente davantage s'accroit le pouvoir d'achat.

Dans ce sens, le profit joue bien son rôle de « moteur de l'activité »; on devient actif par faim d'argent.

Mais il arrive que cette course au pouvoir d'achat détermine un productivisme mécanique qui prive les producteurs de travail, et par conséquent de pouvoir d'achat, faisant du Profit la cause immédiate de la sous consommation par sacralisation du chômage technologique.

Comme au long de ce processus, profiteurs et victimes n'ont pas cessé de penser «Profit», et qu'ils considèrent comme une niaiserie économique la thèse d'une société égalitaire, de consommation gratuite, il devient nécéssaire de provoquer des destructions matérielles par des guerres qui reproduiront les conditions de rareté matérielle ouvrant de nouveaux marchés à la faim de profit.

C'est ainsi, je l'ai déjà signalé, qu'une école sociologique américaine, groupant des économistes distingués, a pu lancer un traité d'économie expérimentale se proposant de démontrer que la guerre est non seulement inévitable mais encore salutaire à la survie du profit.

De tout cela se dégage cette vérité fondamentale, appréciée ou non, que la paix sociale, c'est-à-dire le socialisme, ne pourra triompher qu'en supprimant tous les rapports de marché entre les hommes, c'est-à-dire en faisant de la production un devoir social d'activité en vue d'une consommation limitée à la satisfaction des besoins, chacun de ces deux services s'équilibrant par une mutuelle compréhension.

Le communisme libertaire, qu'on l'accepte ou non, reste la seule voie rationnelle permettant à l'humanité d'échapper à son autodestruction.

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

ANGERS

Mise au point

L'usine Rapidex à Angers, comme beaucoup d'autres a été occupée pendant trois semaines sous la protection du drapeau noir.

Les piquets de grève ont été plusieurs fois menacés par le concierge, un nommé Flamant, armé d'un revolver, qui voulait tirer sur les copains.

Ce triste individu a un salaire de 200.000 balles par mois et c'est pour ça qu'il s'est montré sous son vrai visage d'agent provocateur du patron et de la police. De toute façon il a perdu la partie et il faudra bien qu'il quitte les lieux.

D'autre part, deux jeunes militants se disant anarchistes, sont venus me voir, en me faisant des offres d'adhérer à F. O.

1°, je ne connais pas ces deux jeunes; 2°, je tiens à faire savoir que je me refuse de servir de valet à F. O. Le syndicat peut-être valable. Il y a la C. N. T. et le rôle des anarchistes est de faire bloc dans la C. N.T.

A titre d'anarchiste, membre de l'A. O. A., je refuse toute compromission avec les syndicats officiels quels qu'ils soient. Et comme mon rôle est de lutter avec la C. N. T., je serai partout avec ceux qui luttent pour la révolution sociale et contre toute ingérence politique d'où qu'elle vienne. Toujours à la pointe du combat dans la grève je mettrais tout en œuvre pour transformer celle-ci en grève expropriatrice et gestionnaire.

Contre le pouvoir de droite et de gauche. Contre toutes les dictatures. Pour la suppression du patronat et du salariat. Pour la suppression de l'Etat et des hiérarchies, par la grève insurrectionnelle.

Aux vents les urnes et vive la sociale. — *René Alexandre*. — 13, Cité des Capucins. — Angers.

P. S. — Je fais appel à tous les étudiants révolutionnaires de la région pour établir des contacts.

Sainte pagaille

Le drame de notre temps est dans la distorsion généralisée entre l'évolution rapide du monde matériel et celui de l'esprit retardé par son engluement dans le marais des traditions politiques, sociales et religieuses.

Actuellement, dans le monde entier, il n'existe pas un secteur de l'activité qui ne manifeste son angoisse, son impéritie devant tant de problèmes à résoudre, auxquels on ne sait apporter des solutions immédiates, pratiques et humaines.

Tous les systèmes politiques passés et présents ont échoué, toutes les révolutions sociales ont déçu par la part réduite offerte à l'homme pour se libérer de contingences accablantes, tous les Conciles religieux volent tous les sorciers qu'ils rassemblent se dépenser en vain pour donner au mensonge l'aspect de la vérité.

Mais le plus remarquable est certainement la somme de recherches entreprises par scientifiques et sociologues, par philosophes et militants de la classe ouvrière, pour pallier à l'insuffisance générale devant des situations que l'on condamne comme anachroniques, mais que l'on ne sait dépasser ! Toute cette gente intellectuelle, dans le déséquilibre de ses pensées, ne sait dans quelle direction s'orienter après avoir condamné ce qui est, attendu que dès qu'elle tente de reprendre sa marche, c'est pour tomber dans l'épouvante d'abandonner les traditions séculaires au sein desquelles mijotaient ses égoïsmes sordides.

Mettez vous à la place de tous ces diseurs de bonne aventure, de tous ces scientifiques férus d'orgueil et de suffisance, de tous ces politiciens avides de prébendes et de pouvoir, de tous ces militants, dits socialistes, qui n'aspirent qu'à devenir les graisseurs des courroies de transmission d'Etats enclins à favoriser leur reptation, de ces millions de travailleurs qui attendent dans l'austérité que le profit les mène à l'abattoir..., alors vous comprendrez que de cette médiocrité générale l'intelligence ait du mal à s'évader...

Et vous comprendrez surtout les causes essentielles de cette paralysie générale, à savoir : l'attachement à des modes de penser, à des habitudes, à des coutumes politiques et sociales, économiques et financières qui, au cours des siècles, par dépôts successifs ont sclérosé les tissus cérébraux.

L'Argent, avant toute chose, la passion et la tentation de résoudre, de solutionner tous les problèmes de la vie par sa possession, cet effort ridicule qui pousse les masses pauvres à vouloir solutionner leurs difficultés par une juxtaposition harmonieuse entre les prix et les salaires !

L'Etat..., en avoir tant souffert après, en avoir tant espéré, et ne savoir s'engager vers une structure sociale dont il serait banni, son abolition étant la condition première de la liberté...

Le Profit..., le vouloir grignoter, réduire ou humaniser alors que l'on s'effraie de toute cessation des rapports de marché et de production, de la marche à la Gratuité...

Planifier l'Abondance afin de n'être pas obligé, ne pouvant la vendre, de la distribuer gratuitement...

Camarades, qui parfois devenez mélancoliques de la lenteur évolutive des esprits, n'abandonnez pas votre confiance dans l'idéal sociologique qui est le nôtre. Inévitablement, par la logique même des impulsions erronées, l'esprit un jour, trouvera la solution tant cherchée dans le mécanisme harmonieux du communisme libertaire.

Aujourd'hui, nous sommes les pionniers de la liberté. Demain, nous la construirons.

Réflexions

« L'avenir ne dépend pas de nous. Il dépend de Dieu. Tout annonce qu'il peut être agité et même peut-être encore une fois dramatique. Peut-être aussi ne le sera-t-il pas. Quoiqu'il doive être, monsieur l'ambassadeur je pense que l'Amérique et la France seront encore une fois ensemble s'il devait arriver de grands malheurs à l'humanité. »

Ces fortes paroles, qui ne veulent pas dire grand-chose, ont été adressées au nouvel ambassadeur que l'Amérique nous envoie. Et, naturellement, par notre Guide génial en personne.

Dès lors tout s'éclaire, l'avenir, quoi qu'en pensent certains, qui ne sont que des vulgaires rationalistes, l'avenir, dis-je est écrit là-haut, dans les bureaux du Tout-puissant et ce ne sont pas nos vaines parlotes ni, non plus, nos fébriles agitations qui pourront y changer quelque-chose.

Ceci étant établi une fois pour toutes, à quoi bon continuer à occuper les usines : ouvriers, rentrez bien sagement chez vous et dès demain, reprenez le boulot.

A quoi bon, étudiants et enseignants, continuer à faire de l'action directe ou indirecte. Reprenez vos cahiers et vos livres, et revenez bien sagement vous entasser dans les amphis sombres et poussiéreux de votre Sorbonne.

Et ne soyez plus inquiets, quelqu'un veille paternellement sur vous, votre avenir, peut-être bon, peut-être mauvais, est assuré, même s'il doit arriver encore de grands malheurs à l'humanité. C'est lui qui vous le dit, et il n'y a, je pense, aucune raison sérieuse d'en douter. N'est-il pas, ainsi que d'aucuns le pensent, le grand Manitou en personne ?

BLANQUET

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

XVIIe UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1er étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

S. I. A. BEZIERS

La Section organise le dimanche 30 juin une sortie en car à Saint-Ferréol. Rendez-vous place de la Citadelle, à 6 h. 30 le matin. Itinéraire : Béziers - Saint - Pons - Saint-Ferréol - Carcassone - Béziers. Les inscriptions sont prises par les camarades Millian et Monforte.

AREA MUNDIAL

EL TOTALITARISMO RUSO SE RESQUEBRAJA

A estas alturas sería incurrir en pecado de torpeza e ingenuidad admitir sin reservas las expresiones que salen de los labios de los comunistas en relación a los intentos de rebeldía e independencia de los apéndices checos y polacos. Si, precisa de cautela ya que son diestros en el arte de falsear el sentido de las palabras, en tergiversar la realidad de los hechos y en mentir ante sucesos claros e irrefutables. Por ejemplo, a la disputa callejera por la conquista del poder, le llaman «revolución cultural»; al subvertir el orden en los países que no confiesan con su credo, lo amagan con llamarse «defensores de la paz»; al hecho de incitar a los pueblos a rebelarse, bajo el signo de que luchan en favor de «su independencia», no persiguen otro fin que el de convertirlos en satélites de su imperialismo, y a las estructuras de sus Estados, eminentemente dictatoriales y totalitarias, las califican de «democracias populares».

Hay que reconocer que en esta jerigonza palabrera y falaz quedan muy atrás Marx y Engels con toda su engolada filosofía, puesto que sus discípulos les sacan ventaja en metamorfosear sus intenciones y propósitos, ya que es visible que en las trifulcas actuales que les dividen predomina ante todo el morbo nacionalista y la idea de convertir al antiguo imperialismo, al servicio de la plutocracia capitalista, en provecho de los burócratas, de la nueva élite que rige los destinos del superestado comunista. La prueba está en que los afanes imperialistas perseguidos por Pedro I y los zares que le sucedieron jamás habían tenido un alcance tan promisorio y una prepotencia más efectiva que bajo el dominio bolchevique del Kremlin. Todo eso viene ocurriendo mientras el ideario socialista queda relegado al olvido y no tiene más atributo que ser usado en el exterior como medio de soliviantar a otros pueblos, ya que en sus dominios mantienen a trabajadores y campesinos a niveles de vida infrahumanos, e invierten toda la riqueza lograda por el esfuerzo muscular y mental de los productores, en satisfacer a las minorías directoras, en la creación de fuerzas militares y a fines técnicos de su industria bélica.

Pero, al parecer, la aplicación de esta política absorbente (que presupone sacrificios y sujeción de sus satélites) está haciendo quiebra, puesto que son varias las naciones sometidas que tratan de desprenderse del «paternalismo» ruso. Este impulso, desde luego ha surgido del afán de libertad que sienten las multitudes, hartas de soportar una existencia vegetativa y sin horizonte, sometidas a toda clase de sujeciones en lo económico, en lo moral y en lo físico. De ahí el cambio que muestra la rosa de los vientos y que bien podría ser el principio del fin de una situación hegemónica deprimente y despótica. El resultado es que cada pueblo reclama su derecho a vivir su propia vida, así el nacionalcomunismo yugoslavo, el regionalismo polaco, la independencia occidentalizante rumana, a la que pretende sumarse el movimiento comunista checoslovaco, cuyo presidente, Dubcek, declaró:

«Nuestra sociedad se halla libre para adoptar la democracia socialista.»

De hecho, de confirmarse esta evolución (en cuya discusión entre los grupos oponentes se ha salpicado de pus y sangre) hacia normas democráticas y más humanas vendría a reafirmar el aserto de nuestra concepción libertaria, o sea que el socialismo no radica en vitalizar al Estado ni en establecer una institución policíaca, sino en minimizar todos los actos del poder central dándole un cariz federalista y popular donde el hombre pueda expresarse libremente sin injusticias ni privilegios. De ahí que siempre hemos pensado que el mejor sistema social y económico será el que ofrezca la mayor posibilidad, el clima oportuno, para que el hombre pueda realizar sus anhelos y propósitos lo más plenamente posible.

Desde luego no es cosa de cantar victoria, pero sí destacar los hechos que vienen a converger con nuestra orientación ideológica y en lo que venimos machacando todos los días. Vale la pena consignar que a un régimen donde predomina la silueta omnipotente del dictador, como amo absoluto de vidas y haciendas, es preferible otro tipo de socialismo liberalizante que finque su existencia y desarrollo en las raíces de las personas que trabajan y sufren. También este proceso podría ser el inicio de que ningún ser humano, en nombre de un egoísmo particular o por conveniencias de Estado, pueda ser convertido en una bestia de carga o en una especie de robot bajo la presión del aparato estatal...

Aspiración clave de nuestros anhelos y de nuestras luchas.

JOSE VIADIU

ANTENA

DESPIDOS EN LA PEGASO

MADRID. — El 28 del mes de marzo de este año fueron despedidos veinticuatro operarios de la fábrica nacional de camiones «Pegaso», en represalia por haber tomado parte en movimientos reivindicativos anteriores. Presentado recurso ante la Magistratura del Trabajo, sólo dos de los despedidos son declarados readmisibles, quedando los 22 restantes en la puerta, parte de afuera. Así se cumple justicia en los países totalitarios.

DESORDENES EN VIZCAYA

BILBAO. — Con motivo de las fiestas patronales de Durango se reunieron en esta población muchos centenares de militantes del antifranquisición de protesta contra la persistencia del régimen dictatorial de Franco, originándose un vivo encontronazo en la plaza mayor del pueblo entre los naturales y la guardia civil, que acudió reforzada con elemento de otras poblaciones. Una de las causas del malestar de los ciudadanos durangueses fue el haber sido suprimidos por las autoridades los actos a celebrar en el paraje de Urquiola. Luego la G. C. cortó los accesos por carretera a Durango para evitar que la concentración fuera aún más numerosa con aportaciones exteriores. Hay varios detenidos.

EN LEQUEITIO

BILBAO. — Durante la celebración de actos oficialmente programados irrumpieron en la ceremonia unos centenares de jóvenes dando gritos subversivos (vocear la libertad, en España es grito subversivo) a la par que exhibiendo unas pancartas alusivas a los fines de liberación del pueblo ibérico. Fueron practicadas treinta y cinco detenciones, que no han sido mantenidas. Sin embargo, los 35 ciudadanos molestados fueron fichados por la autoridad gubernativa.

EN ONDARROA

BILBAO. — A la salida del oficio funeral que se celebró en la iglesia de Ondárroa en recuerdo del joven bizcaitarra muerto por disparos de la G. C. hace días en Villabona, la multitud estacionada en la plaza dio mueras a la tiranía y vivas a la libertad del pueblo. Acudida la G. C. el orden quedó automáticamente alterado, y lo que fue expansión popular legítima se trocó en pugilato entre paisanos y guardias que estuvo en un tris de causar nuevas víctimas.

TAMBIEN EN SAN SEBASTIAN

SAN SEBASTIAN. — En ocasión del funeral celebrado en la iglesia de los Jesuitas en memoria del joven nacionalista muerto por la G. C. en Tolosa, la multitud prorrumpió en gritos hostiles al régimen que, para subsistir, recurre a la matanza de ciudadanos desde hace más de 30 años. En medio de la plaza el gentío hizo una pira con cuanto periódico sumiso al franquismo le vino a mano. Luego la multitud se dirigió por la calle Garibay a la Avenida dando mueras al franquismo y entonando himnos prohibidos. Ante el Café Madrid, de la Avenida, la gente volcó un coche de servicio de la Tele Española. Las fuerzas del gobierno dieron repetidas cargas contra los manifestantes, hasta que estos disolvieron su potente comitiva porque no hay que permanecer en la calle eternamente. Cuatro hombres y una mujer fueron detenidos y encarcelados.

ACCIDENTE FERROLANO

EL FERROL SIN CAUDILLO. — Un autobús sobrecargado de pasajeros, en servicio de línea para la playa de Balón, cayó en un terraplén de unos quince metros existente en la carretera de San Jorge de la Marina. El resultado, lamentable, fue de dos muertos, tres heridos gravísimos, y cincuenta y un heridos de diferente grado.

JUEGOS MALABARES

MADRID. — En vista del rechazo popular sufrido en Guinea Ecuatorial (cuyos habitantes no comulgan con ruedas de molino... franquista), el Consejo de Ministros del 16 de junio acordó someter a la aprobación de las Cortes el proyecto de ley siguiente:

«*Artículo único.* — Se autoriza al gobierno a adoptar las medidas oportunas para completar, mediante la adecuada organización constitucional, el proceso de descolonización de Guinea Ecuatorial y a realizar la transferencia de competencias exigidas por dicho proceso.»

Palabras vanas, letra muerta.

ENTIERRO Y DETENCIONES

BILBAO (OPE). — El entierro de Francisco Javier Echebarrieta, muerto por la Guardia Civil en la carretera de las inmediaciones de Tolosa tuvo lugar en esta ciudad con asistencia de numerosísimo público y la presencia en los alrededores de la iglesia de San Antón de fuerte aparato policíaco.

El público asistente hizo manifestaciones de gran disgusto contra la fuerza pública y ésta procedió a efectuar más de treinta detenciones.

UNA CONDENA A 58 AÑOS

SAN SEBASTIAN (OPE). — El día 15 ha tenido lugar el Consejo de guerra sumarísimo contra Iñaki Sarasketa que acompañaba a Francisco Javier Echebarrieta en el coche cuando tuvieron lugar los incidentes que han dado lugar a la muerte violenta de un guardia civil del Tráfico de Carreteras y del citado Echebarrieta, en las proximidades de Tolosa.

Los testigos de la acusación depusieron en términos de gran animosidad tratando de forzar al Tribunal militar a una condena irreparable. No fueron admitidas pruebas de la defensa del procesado. La defensa y las declaraciones del procesado llamaron extraordinariamente la atención del público y han sido comentadas en toda la ciudad.

El Tribunal ha condenado a Sarasketa a 58 años de prisión, más multa de un millón de pesetas y accesorias.

EL FESTIVAL CASALS DE PRADES

PARIS (OPE). — «Le Figaro» informa de modo destacado que entre los días 27 de julio y 5 de agosto tendrá lugar en la Abadía de Saint-Michel-de-Cuxa (Pirineos Orientales) el Festival que fundó el eminente compositor y músico señor Pau Casals. Este año tendrá por objeto exponer el reconocimiento que algunos de los mejores concertistas del mundo sienten por el maestro catalán por haber creado y organizado desde hace muchos años una de las más importantes manifestaciones musicales en un marco humilde.

PROTESTA CONTRA EL SECUESTRO DE REVISTAS Y DIARIOS ESPAÑOLES

LONDRES (OPE). El diario «The Times» publicó el 12 de junio el siguiente despacho de su corresponsal en Madrid:

«Los periodistas y colaboradores de Prensa españoles están preparando un documento de protesta por dos secuestros realizados recientemente de diarios y semanarios documento que se proponen entregar al señor Fraga Iribarne, ministro de Información y Turismo. Según fuentes dignas de crédito, se están recogiendo muchas firmas en apoyo de la protesta.

El documento en cuestión contiene la lista de los periódicos y diarios que fueron secuestrados en el mes de mayo pasado. Las multas que se impusieron a cuatro directores ascendían a 417.000 pesetas. También se enumeran las actuaciones judiciales contra varios periodistas. Y se señala la situación sumamente grave creada con la suspensión por dos meses del vespertino «Madrid».

«Todo esto — dice el documento — revela la magnitud de los obstáculos que se oponen a la libertad de expresión de que tan necesitada está la sociedad española. Se espera que la protesta haga que el Ministerio de Información revise las penas impuestas a «Madrid».

España ante

Copiamos el artículo siguiente, confesión de un publicista reaccionario:

Durante la Semana Santa de este año, España centra su máxima atención en las funciones litúrgicas que se celebraron a lo largo de toda nuestra geografía. Al mismo tiempo, desde todos los medios de información, se ha resaltado la piedad y el fervor del pueblo español. Por unos días parecía que los españoles todos estábamos pendientes de la gran conmemoración del drama de la Pasión de Jesucristo: grandes acentos de dolor, de piedad, de religiosidad, mediante documentales, imágenes fotográficas, palabras y titulares.

Una vez y por unos días hemos parecido el pueblo más católico y más «buenico» del mundo. Algo así como monjes seglares, como emocionados seguidores de las funciones litúrgicas, como ascetas aspirantes de altos y místicos horizontes para nuestra vida, para nuestro espíritu.

Pero lo cierto es que, por muy pregonado que se vea nuestro fervor religioso, la realidad es muy otra. Y hasta profunda y patéticamente decepcionante. Porque el fervor religioso es mucho menor de lo que decimos y nuestra piedad es una piedad casi puramente espectacular. Empezando porque el pueblo español en general, en mayoría, posee una ignorancia religiosa aplastante. Sólo una minoría, muy minoritaria, posee lo que entendemos por cultura religiosa.

Y en cuanto a piedad, la cosa es más decepcionante aún. Ahora la barcelonesa revista «El Ciervo» ha publicado una somera estadística respecto de estas cosas. De esta estadística, referida a Barcelona, se concreta una distancia fabulosa entre la piedad pregonada y la piedad real. Empecemos por la fe: un 55,4 por 100 de los consultados cree en la existencia de Dios; el 26,9 por 100 tiene creencias francamente vagas y fantasmales; el 20,7 por 100 presenta graves dudas sobre la fe; un 51,5 por 100 no cree en absoluto en la vida sobrenatural ultraterrena, y casi el 70 por 100 no cree en la existencia del infierno.

En cuanto a las prácticas elementales de la religión católica creemos que el 33 por 100 practica devociones particulares (promesas, cirios, novenas, etc.); el 63 por 100 no practica la confesión y la comunión, mientras que un 22,8 por 100 confiesa y comulga alguna vez durante el año. En cuanto a la asistencia a misa nos encontramos con que el 72,7 por 100 no asiste a misa los domingos. La oración privada no sigue mejor camino: el 42,3 por 100 no piensa en enseñar a rezar a sus hijos; casi el 25 por 100 no reza jamás, y el 38 por 100 lo hace alguna vez, sobre todo en situaciones difíciles de su vida. Y, por último, como bomba final, sólo el 4,6 por 100 centra su vida en una actitud religiosa de la existencia y el 85,2 por 100 se considera católico por motivos simplemente tradicionales.

¿Dónde queda nuestra famosa religiosidad pregonada desde todos los ángulos? ¿Dónde queda nuestro fervor, nuestra piedad, nuestro gran ca-

Luchas sociales

LAS luchas sociales contra la opresión y tiranía, creo que han existido desde siempre que el individuo, por terco o ignaro que haya sido, se ha sentido lesionado por otro individuo que ha querido aprovecharse de él por la fuerza o la astucia. Pero esa lucha aislada no podía dar buenos resultados. De ahí que precisó el creciente desarrollo de la industria para que el trabajador, agrupado en mayor escala en el centro de trabajo, sintiera la necesidad de unirse con sus compañeros de trabajo para entablar batalla y defenderse mejor contra sus enemigos comunes: religión, autoridad y capital. Y de ahí nace la idea de sindicato, sindicalista y sindicalismo. Pero de los tres conceptos, el único que cuenta y tiene valor es el segundo: el sindicalista. El sindicato es un edificio que, lo mismo que el sindicalismo, sin sindicalistas, son dos cosas sin sentido, vacías, una especie de fantasma como le pasa al sindicalismo vertical español, que no existe más que de nombre.

Sindicalistas hay de muchas clases: amarillos, corporativistas, sindicalistas revolucionarios a secas, anarcosindicalistas y sindicalistas de cotos cerrados o esclavistas. Todas estas clases de sindicalistas, excepto los anarcosindicalistas, dirigen sus luchas sociales solamente hacia el estómago. Son partidarios de crecer y engordar; son panzas contentas que se bifurcan en dos caminos: uno que conduce hacia la dictadura del proletariado y otro hacia la esclavitud económica perpétua.

Ni un camino ni otro interesan al anarcosindicalista. Las luchas sociales del anarcosindicalista son de horizontes más amplios, más nobles y humanos. No se reducen sólo a luchar por el triste mendrugo de pan, van dirigidas al estómago y al cerebro. Luchan por la libertad económica, física, moral e intelectual, y, además, contra todas las lacras sociales que abundan mucho y hoy de todos los colores. Detestan los trámites políticos por lo inútiles y nefastos. Las luchas deben de ser directas, sin intermediarios, entre explotados y explotadores, y no luchar sólo por y para el estómago, que es caer dentro de un círculo vicioso sin salida.

El anarcosindicalista lucha por la libertad integral del individuo, para que cada cual desarrolle sus facultades libremente y goce de la vida a su manera, sin cortapisas que mermen y obstaculicen el libre gozo y desarrollo de convivir en la vida de relación entre sus semejantes, huyendo siempre de caer en las sutiles redes que le tenderán todos los interesados en que perduren la esclavitud y la tiranía que son muchos los que buscan el apoyo y mangoneo proletarios, para escalar el pináculo propuesto y coger la vara de mando que es lo único que interesa a esa taifa de saltimbanquis, antes que el bienestar del proletariado.

Las luchas del anarcosindicalista, no deben ni pueden limitarse sólo a la lucha material; sería una aberración catastrófica que conduciría la revolución al fracaso total por falta de cerebro-guía, causa única del fracaso de todas las revoluciones hechas por el pueblo para el pueblo, de las cuales se aprovecharon siempre los granujas que están siempre a la expectativa para echar el agua a su molino. En el anarcosindicalismo van unidos estómago y cerebro. El uno es complemento del otro, formando un sér completo, vigoroso y fuerte, refractario y rebelde a todo aquello que huele lo más mínimo a autoritarismo. El anarcosindicalista se rebela contra toda clase de autoridad, ya sea ésta económica, moral o intelectual. Quiere una sociedad igualitaria, libre de trabas. Que todos coman y trabajen y vivan libres como los pájaros. Quieren transformar la sociedad actual basada en un sistema inicuo, de oprimidos y opresores, en una sociedad sin tiranos ni esclavos, libre y armónica, en la cual todos tengan los mismos derechos y deberes y gocen profundamente de la vida.

Al anarcosindicalista no le interesa ninguna clase de sindicalismo que reduzca sus luchas sólo al estómago; pero el sindicalismo que a más de no gustarle le da náuseas, es el sindicalismo del ramo de olivo, que quiere fusionar las clases sociales que luchan entre sí — de patronos y obreros — en una hermandad de amigos, en la que el patrono mande y el obrero obedezca mansamente, así como si los intereses de uno y otro fuesen los mismos. Una cosa así como pedir peras al olmo.

Esta clase de sindicalismo es la que propugnan Solís y Franco para España. Sindicalismo vertical y esclavista a perpetuidad. Sindicalismo que aceptan defender los López y los Royanos para vergüenza de ellos, aunque al renegado le caen bien todos los papeles, hasta sea esto de chapotear en una letrina.

En la famosa «comedia» tarraconense vimos en la tele al insigne Iñigo.

Que San Pedro los bendiga y Dios los guarde un buen sitio en el cielo.

SIMPLICIO

(En un lugar de España).

Llamamiento a los suscriptores y paqueteros de «Combat Syndicaliste» y «Umbral»

Compañeros y amigos:

Con deseo de continuidad de nuestro paladín y de nuestra revista, que todo lo merecen menos desaparecer; con el deber de cumplimentar los deseos y la voluntad de nuestros Núcleos, hagamos todo lo posible para que nuestras publicaciones se vean a cubierto de las necesidades financieras. Nos vemos en la obligación de recordar los compromisos que cada uno hemos contraído al reclamar y adquirir esta nuestra prensa mediante el abono regular de su coste, que hemos, siempre, reducido al mínimo y que por esta razón nos priva de una reserva económica para resistir toda clase de eventualidades.

Hemos llegado a un límite donde, de persistir por más tiempo los numerosos retrasos en los pagos, peligran lo que podemos decir alimento espiritual que semanal y mensualmente nos llega con el nombre de COMBAT SYNDICALISTE y UMBRAL. Quede bien entendido que no se reclama nada más que lo debido.

La gran mayoría de suscriptores cumple los pagos después de haber recibido la prensa, tres meses, seis meses, un año, y más. Quiere decirse que la Administración hace un crédito de todo ese tiempo. No es este el uso que se acostumbra en todas partes agenas a nuestra Organización. Si añadimos los morosos, que no son pocos, podréis cifrar, como lo hemos hecho nosotros, en fabulosas sumas que, de tenerlas, no habría problema financiero y podríamos permitirnos reformas de formato y otros detalles ya estudiados.

Otra anomalía es de que hay muchos suscriptores y paqueteros que esperan la «reclamación» para hacer sus pagos. Consideramos que ello no debiera producirse. Cada uno de nosotros puede hacer examen de conciencia, recordando que no hay «misterios» en nuestras finanzas; si se paga la prensa esta podrá continuar, sino, falta de medios, deberemos renunciar a sacarla.

Manos a la obra y a cada uno y a todos en general, pedimos os pongáis al corriente de vuestros pagos sin demora. Comunicarnos, si estáis en duda, sea a la Administración de las Publicaciones o a la Comisión de Relaciones Zona Norte, en los dos casos a 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), donde podremos contestaros con toda objetividad, e incluso zanjar errores si los hubiere.

Si robamos espacio de este nuestro periódico con esta llamada, creernos, lo hacemos porque el problema evocado es grave. A vuestra conciencia pues es de tomar decisiones y hacerlo lo más rápido posible.

Fraternalmente: *Las Comisiones de Relaciones de Zona Norte y Normandía.*

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I y II. 13,00 francos los 3 volúmenes.

Tribuna juvenil

«APA, JOVENT!»

Grito catalán muy significativo. ¡Ala, jóvenes! ¡Vuestro es el mundo!

Mundo también lo es la caja ropera portátil. Si compras eso, joven, el «mundo» es tuyo.

Es un vicio, en ocasiones un provecho, jalear a los jóvenes. Para servirse de ellos. Que ellos se sirvan a sí mismos en sus necesidades y para bien del progreso colectivo. ¿No es justo?

A los jóvenes se les prepara para votar, para la guerra, para servir a la sociedad que generaciones anteriores constituyeron. Media el orgullo de los que «saben más» porque nacieron antes; y la utilidad del conservadurismo todo. Una irreflexión a veces es saludable por lo que desconcierta a la rutina.

Con el grito de «Apa, jovent!» el general Prim se llevó 900 voluntarios catalanes al matadero de Marruecos, lado de Tetuán. Incluso Clavé cantó eso; y las crónicas periodísticas. El clero, ese derramó incienso sobre la gesta inútil, estúpida, homicida del general. Después de tanta glosa, de victoria tanta, sólo regresaron del Africa mora un centenar y pico de los 900 patriotizados. «Apa, jovent!»

Aprended un oficio, jóvenes, tomad una carrera; pero como la humanidad está prieta y las promociones nuevas afluyen cada vez más densas; y como las plazas se van reduciendo a medida que la electrónica y la materia nuclear penetran más y más en las industrias, arriesgáis quedar recomendados con todos los honores, a la Oficina Nacional de Colocaciones.

«Apa, jovent!», sé inquieto, dinámico, insurrecto, para facilitar la política de los mayores; pero no les ambiciones el puesto, no salgas con novedades; ¡no fastidies! Tu saca las castañas del horno y ya te dirán si son sabrosas.

En tu edad la vida es rosada, nueva, prometedora. Te picarán amores y abrirás nido por tu cuenta. ¿Dónde? Se construyen casas espléndidas para posesores de dinero. Si no lo tienes, tu juventud no cuenta para nada. Candidato en la Oficina Nacional de Colocaciones, lo serás nuevamente en la Oficina Providencial del Habitado.

«Apa, jovent!» Las crónicas burguesas, las comunistas, las acomodaticias de todo rango (de ringo-rango) no pararán de ensalzarte, de abrumarte con elogios «a los fines y efectos consiguientes». Pero por sistema quedarás en la cola. Para el sacrificio, sí, en línea primera.

No obstante, la sociedad te ofrece el recurso del deporte. Correr, correr siempre, a pie, en velocípedo, en moto, en auto, en avión, a nado, en patín náutico, en balandro, sobre cualquier cosa, para brillar un día, para desgastarte, para inutilizarte, para no llegar a parte alguna. De cada mil campeones uno sale rico y «más de un millón se rompen el pico». ¡Deporte, esfuerzo, para lograr unas medallas, unos aplausos que, cuando las condecoraciones serán oxidadas, resonarán a sarcasmo!

Compréndase ya la necesidad de anarquía. Con bandera o sin ella, pero con derecho pleno en la sociedad de los hombres. Con derecho pleno a imaginación e intervención de los jóvenes.

«Apa, jovent!»

Dionisio Crespo

ROVELLAT

El Mayo que yo añoro

CADA 1º de Mayo significa, para nosotros, militantes del anarcosindicalismo español en el destierro, un recuerdo tan sumamente trágico que forzosamente nos hace pensar en aquellos mártires llamados Albert Parsons, Augusto Spies, Luis Lingg, Samuel Fielden, Adolfo Fischer, Schwat y Engel.

La vil burguesía de Chicago — como la de ahora por doquier — teniendo enorme influencia en los mandos de la policía, no pudo admitir que los obreros de sus fábricas fuesen los primeros en salir a la calle a manifestarse, porque ello representaría dejar encender la mecha mundial de las reclamaciones obreras. Pero en realidad, lo que más indignó a la patronal de Chicago, fue estar percatada que la voz vibrante de los anarquistas ibase abriendo paso entre aquella multitud tan inicuamente esquilmada.

De ahí, pues, que aquel monstruoso crimen, como el cometido por el franquismo con nuestros compañe Delgado y Granados, fuesen la premeditación, el ensañamiento y la alevosía de unos gobernantes que gozaron y siempre gozarán, asesinando a los Cristos de la libertad. Mas...

A partir de aque 1886, una fulminante ola protestataria habría, cada 1º de Mayo, de servir como norte y guía a las organizaciones obreras que, en el plano internacional, veían que sus fuerzas para humanizar el trato en el trabajo y alcanzar mejoras económicas, no serían ningún derroche de energías. Y, efectivamente, el incendio había producido, tomando tales proporciones que no sólo las ocho horas eran reivindicadas, sino que, con arreglo a la marcha evolutiva de los años, las reclamaciones de mayor equidad formaron parte de un conjunto de cosas que políticos, parlamentos y gobiernos viéronse obligados a legalizar hechos ya consumados.

Tales movimientos hicieron tan fuerte mella en el sistema capitalista que también el patrono, internacionalmente, hubo de recurrir a organizarse, con el fin de poder más eficazmente, oponerse a las organizaciones obreras. Así fueron formándose gobiernos conspiradores que procuraban llevar a su seno a aquellos astutos políticos de derechas e izquierdas que les permitiesen ir echando la zancadilla a las fuerzas organizadas del proletariado mundial.

Nacieron, bajo el calor de muchos Estados, grandes sindicatos con secretarios controlados por los grandes magnates de las finanzas. Con estas y otras medidas, se ha ido viendo de romper el espíritu organizativo de los trabajadores que aún persiguen por los caminos de una sociología puramente emancipadora.

En lo que a España se refiere, no podía faltar en el tinglado de la inquisitiva dictadura, la llamada Iglesia católica, apostólica y además romana. Esta vieja loba, para no quedarse alejada de la comedia franquista, ni regateó ni regateará ningún movimiento estratégico, con tal de estar mezclada en las múltiples actividades que se desarrollen dentro del país.

Hoy, debido al volumen que toman los acontecimientos estudiantiles, se ve la Iglesia obligada a oscilar entre un posible futuro cargado de sobresaltos. Pensando en los ya lejanos que esta institución hubo de sufrir, no cesa, secretamente, de recabarle a Franco garantías de orden, mientras que por otro, desean aparecer interesados en un cambio que en el reducto franquista pudiese presentarse.

Puede que, con aquello de «democracia cristiana» vean la manera de justificarse ante una multitud deseosa de pedir responsabilidades por los años de «paz y progreso» y, sobre todo, de la justicia, tan «magníficamente» administrada.

Ojalá que las fuerzas estudiantiles puedan a no tardar, conseguir la paralización total de todos los gremios que dentro de Iberia maldicen al régimen de perdición que les oprime.

Sea, pues, este mayo de 1968, uno de los más agitados, hasta ver desaparecer de la vida nacional al insaciable clericalismo, a las amañadas Cortes, a la aristocracia de nuevo o rancio abolengo, y a cuantos rufianes ayudaran a sostener el duro pedestal de la tiranía.

Que la España de hoy deje de ser esclava para recuperar la España de mañana, donde les sea posible a los trabajadores del músculo y el cerebro, encauzar la economía del país, por tales derroteros, que para las nuevas generaciones se haga imposible tener que salir a los países del mundo a ganarse el pan de cada día.

DISCOS

Durante la huelga general en un kiosco había empuje para adquirir el diario recién aparecido. David se tomó en serio un infundio de la Biblia: vencer a Goliat. David increpó al gigantón, e irguiendo cabeza dentelleó lo clásico de la gueule. Goliat, sin soltar palabra, le puso una mano en la cara y se la retorció. Intercepté apuradamente el forcejeo, y el grandullón soltó al atropellado pequeñín, que aún aumentaba el furor de sus imprecaciones.

Esto de meterse en lios humanistas no agrada, pero es irresistible. Ante un daño, vé a saber si irreparable, uno no puede restar inactivo. A Yano y a Oliva, amigos ellos, y yo de ellos, los aparté tras los mamporros iniciales. Me miraron con furia y luego me sonrieron. La amistad cuenta.

Esos días ha sonado en nuestra prensa el nombre de un compañero Gil de Madrid, agarrotado por Franco tras heroicidad de mucho relieve: una fuga de presos. Pues en Argelés del Mar lo separé de un compañero valenciano cuando ambos ya estaban en la arena. (Allí, en la arena estábamos todos). Gil dejó al valenciano para increparme a mí, «por entrometido». Le respondí que tampoco él dejaría pelear a compañeros. Comprendió en silencio, y la paz entró (entramos todos) en la barraca de «ingenieros».

Ignoro si esta vocación humanista releva del quijotismo, del tolstoyismo, o del compañerismo. Lo que sí puedo asegurar, es que cuando a mí alguien me ha provocado he renunciado al forcejeo por vergüenza anticipada de una situación cafrística. Item más: Si alguna vez me ha tocado hacer el bruto, nadie presente ha evitado la pelea. Por consiguiente, el deterioro lo hemos compartido a medias yo y el enemigo.

La imprenta SPI era cosa seria. Madrid y Lérida vinieron a las manos porque ambas poblaciones llevan bien plantado el bigote. Igualada intervino, y ambos contendientes disiparon sus arrestos en invectivas intrascendentales.

Callicó editaba sus dibujos y Juan el encargado se le antojó loco, y lo dijo. Para demostrar que no lo era, Juan persiguió al dibujante con ideas homicidas, y a mí ya me tenéis en medio de ellos siguiéndolos en la circunvalación a los mármoles. Al rozar la puerta de salida Callicó se coló por ella. Era tiempo.

Madriles y Sorrozal luchaban a brazo partido; me interpuse, cayendo los tres al suelo. Llegó el patrono, Picavea, y no veas: los tres nos levantamos avergonzados y nos quitamos, amigablemente, el polvo.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

B.D.I.C

el espejo

tolicismo, incluso nuestro sentido cristiano de la existencia? Queda, tristemente, en una dramática escenografía que no corresponde, en modo alguno, a la realidad. Y si en materias y aspectos tan serios de la religión existe esta ausencia general de fervor y de formación, ¿qué decir de otras prácticas como, por ejemplo, el ayuno y la abstinencia? Esto, llevado al terreno de la realidad, causa hasta risa en quien es, a este respecto, interrogado.

Y si es así, ¿por qué entonces esta «propaganda» de un «producto» que sólo existe en una minoría del pueblo español? ¿Por qué inventar una espectacularidad religiosa desde un pueblo que cada día es menos religioso? Tal vez es incluso contraindicado y contraproducente. Recuerdo el día de Viernes Santo en un hotel entre bosques: la hora de las comidas era una fiesta de alegría y de abundancia, y cuando desde la pequeña pantalla se transmitía el Vía Crucis de Roma rezado por el Papa, la sala de la televisión estaba vacía, absolutamente vacía, mientras en el salón del hotel se jugaba a cartas, a dominó y se aireaban alegres y entusiastas conversaciones en torno a los buenos aperitivos...

¿Piedad del pueblo español? ¿Gran fervor y religiosidad? Nada de esto. Ni siquiera hipocresía. Sencillamente, inexistencia, ausencia.

Julio MANEGAT

Dificultades en la vida económica

De una crónica de Barcelona firmada por Luis Sargatal extraemos los datos siguientes:

«Las cifras de protestos son escalofriantes. Según datos del Instituto Nacional de Estadística, sólo en la provincia de Barcelona, y durante el pasado año 1967, el número de efectos protestados fue de 340.000, con un notable aumento respecto a 1966, que fue de 304.000, y aún más respecto a 1961, en que sólo se protestaron 140 mil. El importe respectivo de estas letras impagadas es de 12.000.000.000 en 1967, de 9.200.00.000 en 1966 y 1.300.000.000 en 1961. ¿A cuánto debe ascender el total en España?»

ESTUDIO PANORAMICO

¿Democracia o dictadura?

¿Cómo se actúa en democracia?

No hace mucho Raymond Aron, en un artículo titulado «Asia entre Malthus y Marx», decía: «¿Serán capaces los demócratas de encuadrar a las masas? ¿Se logrará eliminar poco a poco las costumbres y tradiciones que son incompatibles con la civilización industrial e inaceptables por su espíritu? ¿Se podrá suprimir la pobreza, las castas y ciertas supersticiones sin que la impaciencia y la revuelta exija una disciplina implacable?» Estas preguntas de Aron, ¿no podemos de rebote adjudicarlas a España? La respuesta es contundente. Los pueblos afligidos por la incertidumbre económica, están explícitamente sometidos a todos los riesgos de la intranquilidad social y dispuestos a todo extremismo. Las doctrinas democráticas prenden con éxito ostensible en los conglomerados víctimas del hambre, la miseria y la ignorancia, y España, entre lo incierto y el comunismo se encuentra en esta disyuntiva, sin saber qué partido tomar y a dónde dirigir la nave política, puesto que los cantos de sirena de la democracia les incita a las urnas para elegir otra nueva tiranía, la comunista si tal es su deseo. Es decir, que, los pueblos, en ejercicio de la democracia, tienen derecho a elegir la tiranía.

Cierto que hasta ahora, no ha habido ningún ejemplo de que un pueblo escogiera libremente el comunismo; y aunque esto pudiera acontecer, aún siendo este deseo popular mayoritario, (ya que España es el país de los contrastes) es deber de todo hombre libre, de todo luchador progresista, de todos nosotros libertarios, el señalar, proclamar y descubrir el engaño con que se le viene sirviendo al pueblo español los cañtos de sirena de libertad y democracia como representando la misma cosa, y velando los resultados que desde el poder, pudiera acarrear la práctica en uso. Y la práctica ha sido y será (en España como en otros países) que, los estómagos de los españoles seguirán vacíos, las libertades cercenadas y las cárceles y cementerios, llenos.

Conocemos la actuación en democracia; también sabemos que a esta actuación se suman todos los latiguillos míticos empleados por Robespierre, Saint-Just, Lenin y Stalin, que pueden resumirse en el estribillo elemental usado de la siguiente manera. «El pueblo es soberano»; «nosotros representamos al pueblo»; «si usted o ustedes no están de acuerdo con nosotros, ustedes no pertenecen al pueblo y, por lo tanto, no tienen sitio en una sociedad democrática y pueden ser guillotinados o liquidados según el caso».

Esta es la actuación desde el poder de los representantes de la democracia popular; esta es una de las causas fundamentales de la tiranía democrática, la mayor herejía que se le puede imputar. De aquí, que, democracia es contra libertad, cada vez que se emplea un ejercicio de gobierno y autoridad, aún revestida, apoyada y determinada por el voto incauto popular y mayoritario.

Irresoluble problema

El problema español no difiere en nada al de otro pueblo cualquiera. Es el mismo en todos los pueblos, pero, hemos de preguntarnos. ¿Qué es hoy España? ¿Qué quiere España? ¿Qué piensa España?

En el exilio como dentro de la Península, todos los españoles se apresan más o menos directa o indirectamente, a dar una solución al gran desastre que representa esa desgracia nacional de enormes consecuencias que después de 30 años de haberse cerrado el camino a todo desenvolvimiento y evolución normales de la sociedad política y social, se ha preñado el porvenir de presagios todavía más terribles que las calamidades pasadas, sobrecogiéndose el ánimo y quedando en suspenso las iniciativas solucionadoras hasta no compulsar el ánimo del alma nacional.

Se habla y escribe mucho sobre alianzas; sobre los deberes de los republicanos en la crisis española; sobre la generación de la esperanza; el porvenir político de España; del peligro a un retorno a la libertad; Restauración, y un sin fin de galimatías políticos por el ejemplo. Todo ello, amasado y cofeccionado así mismo y para sí, cada uno amasando el pan físico y salvarse, (salvar su físico, ese conjunto de carne y huesos que forman al par la tabla flotante de los instintos). No faltan tampoco inquietas interrogaciones de aquellos españoles que, disidentes hoy, prestaron su concurso a Franco y Falange, y también se aprestan a salvarse del naufragio llevando su granito de arena al montón político de las estructuras y de los conceptos para la nueva reconstrucción de España; pero ninguno de los partidos políticos e individualidades, hacen análisis concreto de los males que aquejan a España, de los males políticos y sus defectos, conjunto de lacras que, por esos males y defectos sufre la nación española. Defectos, males y lacras que se vienen señalando desde los Austria, expuestos claramente por Ganivet, Larra, Costa, Varela, Galdós y Ramón y Cajal, sin que se les aprecie como profundas realidades y sin ningún propósito de enmienda.

El slogan permanente de los políticos y de la política toda, es, el engaño, y en el caso de España como en el del Congo, Indochina, Vietnam, Argelia, Rodhesia o Cuba, como en la nueva era de emancipación de los pueblos colonizados independientes hoy donde las masas incultas, engañadas por abundante propaganda presentada como información, (que en teoría se espera sirva de base a sus decisiones democráticas) dan su consentimiento a todo lo que se les propone.

Este modo de disfrazar las intenciones con careta democrática, se emplea y se desarrolla por los ámbitos del mundo político; y... ¿por qué no en España? donde existen hoy más de cuatro millones de personas mayores de 18 años que no saben leer ni escribir, y las que han aprendido algo en las escuelas primarias y secundarias (generación de estrecho yantar y más estrecho saber durante el periodo de 1939, al hoy) no saben nada de nada, y, ¡cuán lejos están esas juventudes y esa generación española de la formación del sentido de libertad, de la responsabilidad y del cultivo inmediato y vivo de la existencia y el desarrollo evolutivo, muy usuales en las juventudes de otros países! Por eso es peligroso que al pueblo español se le hable abiertamente de democracia halagadora sin deslindar campos, puesto que todos la emplean con el mismo medio ocultando el fin, coincidiendo en esto los católicos progresistas apoyados por las encíclicas de Paulo VI.

Ejemplos a priori pueden exponerse. Ahí están como muestras las repúblicas que se hallan tras la cortina de hierro, ahí están Cuba, Argelia y otras cuya lista sería extensa, pudiendo ser factible, ante un pueblo como el español de hoy, no preparado política ni socialmente, caer en la aberración democrática, a un marxismo a lo Castro o a lo Boumedienne agazapados en ella para sus fines políticos y hundir a España para siempre.

Hay que decir a los españoles y a los que alucinados por una propaganda demagógica se dejan arrastrar a lo «otro», queriendo llevar a las organizaciones obreras de tipo sindical y libertario, a alianzas y contubernios de halagadora esperanza democrática, que, con el nombre de democracia, se enmascaran el marxismo, los sindicatos católicos, los disidentes de Falange y hasta la propia Falange. Que la democracia no hace a los hombres más libres, que sólo les hace creérselo ser, o sentirse más libres por el uso del sufragio universal; uso sí, de elegir con el voto su nuevo amo, su nuevo tirano.

J. SEVILLA

(Fin)

COMUNICADOS

F. L. DE ALBI

Esta F. L. celebrará asamblea ordinaria el día 7 de julio, como de costumbre tendrá lugar en el local F. O. y hora 9 de la mañana.

Se encarece a asistencia de todos los militantes por haber mucho orden del día.

F. L. DE DRANCY

Celebrará asamblea el domingo día 7 de julio. Debido a lo extenso e importante Orden del Día a tratar se encarece mucha puntualidad y que ningún compañero falte.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca reunión para el domingo 30 de junio, en el lugar y hora de costumbre, esperando la puntual asistencia de todos.

F. L. DE IVRY

Convoca a sus afiliados para la asamblea general que tendrá lugar el día 7 de julio en el L. Germinal. Se recomienda la máxima asistencia.

F. L. DE DREUX

El domingo 7 de julio a las 10 de la mañana en el lugar acostumbrado habrá asamblea general ordinaria para informar de la Plenaria, contrastar opiniones, inquietudes y dar soluciones a nuestros verdaderos problemas.

Ante estos importantes temas, esperamos que todos los compañeros estarán presentes.

REGIONAL CATALANA

Agrupación de París

Celebrará reunión general el 6 de junio por la tarde. Asistencia unánime requerida.

F. L. DE ROANNE

Tendrá asamblea el 7 de julio en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE PERPIÑAN

Tres Notas:

1a — Reunión general el 14 de julio en el local de costumbre a las 9 y media de la mañana.

2a — Con el fin de asistir a la Jornada Confederal de Toulouse (día 21 de julio) conmemorativa del 19 de Julio de 1936, la F. L. organiza un viaje por carretera para el cual los compañeros que lo deseen deben inscribirse rápidamente en el Café Continental todos los domingos por la tarde, dirigiéndose a los compañeros Bueno, Martínez o Barber. Precio del viaje, 20 F. aproximadamente. El autocar saldrá de la plaza Aragon a las 5 de la mañana del propio día 21.

3a — JIRA a Arles-sur-Tech el día 7 de julio. Invitación fraternal a todos los compañeros de todas las FF. LL. En Perpiñán, autos de servicio a las 7 de la mañana en la plaza Aragon. Dirigirse a cualquiera de los tres compañeros arriba mencionados.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 30 del actual, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

Esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE IVRY

Celebrará reunión general el 30 de junio a la hora acostumbrada en el nuevo local.

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

El 7 de julio por la mañana (a las 10) en la Casa del Pueblo, sala nº 2. Irá a cargo del compañero A. Lamela, quien disertará sobre «El anarquismo en el presente y el futuro».

ARTE Y LETRAS

Entrevista el sábado 6 de julio. Presencia indispensable de todos.

ADMINISTRATIVAS

Ruego. — Como a cada final de Semestre, vamos a enviar las reclamaciones hasta el 30-6-68, con carácter general. Los pagos adelantados hasta el fin del 1er semestre y pagos de todo el año 68, se tienen en cuenta y con la consideración debida por lo que significan como ayuda.

Agradeceremos, pues, que, tanto corresponsales y suscriptores, máxime dadas las circunstancias, tengan la comprensión de ponerse al corriente hasta la fecha indicada de fin de junio. Los que se han atrasado en demasía será mejor para todos se pongan al día de pago.

Los envíos de extranjero que no sean de colaboradores e intercambios justificados, se retirarán por el enorme gasto de sellos, si no atienden sus suscripciones. No va la nota para los que cumplen regularmente.

A NUESTROS LECTORES:

El colapso de huelga general última lo hemos registrado hasta este número de «C. S.». Hacemos un esfuerzo para que la fecha del número próximo quede normalizada. — La Redacción.

Servicio de librería

NUEVO FOLLETO

«TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO»

Original del compañero Fabián Moro.

Lo sirve esta administración al precio de 1 franco.

ACABAN DE LLEGAR:

«Crónica de la Revolución Mexicana», R. Blanco (3 vol.)	45 00
«Historia de la Revolución Mexicana», José Mancidor	18 00
«Jão Ternura», Aníbal M. Machado	10 00
«Al Diablo con la Cultura», Herbert Read	10 00
«Ideología y tendencias en la Comuna de París», H. Kœchlin	15 00
«Utiles después de Muertos», Carlos M. Pellicer	25 00
«Arte y Libertad», S. Vilar	15 00
«Rebelde en el Paraíso Yanqui», Richard Dronnin	20 00
«Correspondencia selecta de Joseph Ishill (Traducción y notas de Vladimir Muñoz) —	6 00
«Marxismo y Socialismo Libertario», Daniel Guerin	7 50
«España en el Crisol Político», Henri Rabasseire	16 00
«Cataluña 1937», G. Orwell	16 00
«Dictadura y Revolución», Fabbri	16 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	12 00
«La Falacia del Marxismo», Gaston Leval	7 00
«Les Espagnols en France», Guy Hermet	26 00
«Furgón de cola», Goytisolo	21 00
«Historia de las agitaciones campesinas andaluzas», Juan Díaz del Moral	15 00

COLECCION PLAZA

Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», James Hilton; «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», ídem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Calidoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence; «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farisea», André Mauriac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», ídem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», ídem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

La Vérité sur Lourdes	7 50
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,10
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
«De l'Anoia al Sena sense pressa», J. Ferrer	10 00
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56.

Descuentos del 15 % a paqueteros y FF. LL.

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

LA A. I. T. EN EL CONTINENTE AMERICANO

Interesante trabajo del compañero Serafín Fernández, con un prólogo de Juan Ferrer. 68 páginas, 1,00 F., en esta Admón.

NECROLOGICA

ANGEL SANCHEZ

La Federación Local C. N. T. de Ivry tiene el sentimiento de comunicar el fallecimiento del compañero Angel Sánchez, el cual fue enterrado el día 19 de junio en el Cementerio de l'Egalité, de Ivry-sur-Seine, a los 55 años.

El compañero Angel Sánchez nos fue arrebatado por una enfermedad de las que no perdonan a los hijos del trabajo. Angel actuó constructivamente durante la guerra, habiendo sido presidente de la Colectividad de Oliete, provincia de Teruel. Confederalmente siempre tuvo una actuación buena, confirmándose una vez más que es a los buenos que persigue más enconadamente la desgracia.

A su compañera Josefina y a sus hijos Manuel, Annie, Isabel e Yvette la F. L. de Ivry les hace llegar él más sentido de sus pésames.

Por la misma: *El Secretario.*

«UMBRAL»

Número de vacaciones (Julio-Agosto), 32 páginas enteramente dedicadas al maestro Anselmo Lorenzo. Densidad material de un libro. Precio: 3 francos.

EMIGRADOS Y CONFEDERALES

Las conversaciones de Wagram

5a Y ULTIMA ENTREVISTA

Pedro. — ¿Cuánto dinero percibían esos retirados del trabajo?

Gil. — Ninguno. La sociedad subvenía a todas sus necesidades.

Pablo. — Ocaso feliz de unas existencias dedicadas al trabajo.

Gil. — El fascismo triunfante terminó con su felicidad destruyendo la organización nueva, persiguiendo o matando a los hijos, y devolviéndolos, a ellos, a la mendicidad y a la desesperación.

Petra. — ¿Cómo pudo pasar en España esa tremenda cosa?

Gil. — Hay dos Españas: la despótica y la libre, la opresora y la oprimida.

Pablo. — Se está en la última. Es triste.

Pedro. — Las ciudades republicanas, ¿cómo se rigieron durante la guerra?

Gil. — Más complicadamente que en las aglomeraciones ciudadanas pequeñas. Donde regía el comunismo burguesista, o rusófilo, la organización era autoritaria, de economía tenderil; a la ciudadanía se la prefería gregaria. En comunismo burguesista la revolución fue desconocida. En las ciudades de abolengo confederal, las industrias, el transporte y el intercambio (vulgo comercio) lo ejercían — creo haberlo dicho — los sindicatos obreros.

Pedro. — Usted perdone, pero ha dicho «confederal». ¿En qué consiste el valor de esta palabra?

Gil. — Confederal, persona afiliada a la Confederación Nacional del Trabajo, reunión de sindicatos obreros españoles de orientación libertaria.

Pablo. — «Libertario», otro vocablo que origina duda.

Gil. — Libertario, equivalente a anarquista. A fines del siglo XIX en Francia y en España hubo una campaña de atentados contra autoridades inflexibles, motivando, las propagandas reaccionarias, que anarquista significara terrorista. Para perforar ese ambiente insano, los anarquistas adoptaron el denominante de libertario, igual a hombre de libertad.

Petra. — Libertad sin pan, para el demonio.

Gil. — Sin pan no hay libertad ninguna. Con libertad completa quedan reconocidos todos los derechos del hombre, sociales, morales, y de cocina, si así te place, muchacha.

Pablo. — Bonito programa.

Gil. — Descaradamente anarquista, Pablo.

Pablo. — Aparte lo «anar», acepto el contenido.

Pedro. — Pero sin dinero, como las colectividades aragonesas y valencianas, es imposible vivir. Hay que comprar en los demás pueblos, al extranjero.

Pablo. — No creo que mastiquemos metales y papeles monetizados, sino pan.

Pedro. — El pan se obtiene dinero en mano.

Petra. — Mi tío decía que el pan viene del trigo.

Gil. — Alguna vez daba pie con bola, tu tío. El alimento típico del sér humano lo rinden los cereales, el campo, y quien dice campo dice labranza, siembra y siega, esto es, esfuerzo, trabajo, exigencia de la Naturaleza. Sin trabajo, la existencia humana se reduce y la civilización retrocede. El trabajo es moneda y todo capital es sudor-oro extraído de la fatiga de los trabajadores.

Pedro. — Hay que considerar el capital-oro como valor social eterno.

Petra. — Sólo vi oro en el reloj de mi tío.

Gil. — El oro es símbolo de una sociedad injusta, puesto que esta dura amarillez se concentra en las arcas de los ricos dejando exhaustos los hogares de los pobres.

Pedro. — El antidinerismo debe ser un criterio reducido a ustedes, los anarquistas.

Gil. — Uno de los novelistas más fecundos del mundo, Julio Verne, ha combatido el valor-oro con más empeño y crudeza que nosotros.

Petra. — A ese señor le leí de niña un viaje en cañón a la Luna.

Pedro. — Tú sí que estás en la Luna.

Gil. — Bromas aparte, el dinero está desacreditado. Con el salario que percibimos jamás atrapamos el valor de los comestibles, de las ropas y los alquileres. Todo encarece porque las monedas de todos los países se devaluan continuamente.

Pablo. — Por ello se hacen huelgas, incluso en España.

Gil. — Interminables, porque la inflación monetaria es permanente e incurable.

Pedro. — ¡Huelgas, huelgas, hasta el fin del mundo!

Gil. — Mejor hasta el fin de la sociedad con Estado.

Petra. — Una peseta de 1967 en 1968 me ha quedado en setenta céntimos.

Gil. — Cien francos de 1960 se redujeron a uno, revitalizado. Hoy, el uno revitalizado está ya a ochenta céntimos, que antes eran francos.

Pablo. — Felices las personas acogidas en regímenes proletarios.

Gil. — O sometidos a dictadura del proletariado, contra el proletariado, como acaba de decir el filósofo Sartre.

Pablo. — Pero los trabajadores de allí no tienen burgueses y conservan los sindicatos.

Gil. — Nueva burguesía lo es la burocracia del partido dominante, único en el juego político nacional, como en la España franquista. Que explote el empresario particular o el empresario Estado, para el trabajador no existe diferencia. En comunismo estatal el productor queda asalariado, sindicalista eunuco, votante, soldado y obediente a la ley que de arriba imponen. No hay ventaja.

Pablo. — Podrán recurrir a la huelga.

Gil. — Como en España, está prohibida.

Pablo. — Entonces, también hacerla.

Gil. — Contra ley, indudablemente, puesto que la ley es impositiva en toda nación, roja, o azul que sea. Cuenta solamente la libertad total, amplia y sin frontera ni horizonte. He dicho, ya que libertad es seguridad, respeto, derecho, comprensión, obligación y despensa.

Pedro. — ¡Cuánto ruído precisa para llegar a ello!

Gil. — La rebeldía consciente, justa, es música; es, sacrificio sonriente.

Pablo. — Tardará en llegar la solución que usted propone.

Gil. — No acostumbro adelantar la hora del reloj, me someto a sus lógicas pulsaciones. Es el tiempo que avanza por sí mismo. Hace cien años la revolución social era una quimera; hoy es un hecho consumado, más por liberación de las conciencias que por tiros. Hace cincuenta años aún existía el prejuicio de que el proletario era irredimible. «Dónde irá el buey que nó are y el pobre que no padezca.» Gracias a la desinfección social operada por la Confederación durante sus treinta años machos, el valor-esclavo ha desaparecido para dejar plaza al valor-hombre. Hoy la reivindicación total propuesta por el anarquismo del siglo XIX ya no escandaliza a nadie. El propio sistema opresor franquista no es más que un intento desesperado de las oligarquías tradicionales para detener, sin garantía de éxito, el avance del progreso social.

Pablo. — Personalmente más me inclino por el atrevimiento anarquista que por las soluciones engorrosas de lo político-religioso. Me ocurre, empero, que por no estar preparado a las utopías, mi sentir no cuenta con la voluntad de mis piernas.

Gil. — Lee, fortifica tu pensamiento, y sácate las conclusiones. Lo importante es sentirse libre, no cohibido por ideas-rémora, rutinarias, tradicionalistas, como lo son las de Amo, Ley, Dios, todo ello inexistente ante el despertar del hombre.

Petra. — Lo demás, no sé, pero Dios, ése sí que existe.

Pablo. — ¿Lo has visto?

Pedro. — Lo vio su tío.

Gil. — No mortifiquéis a la muchacha; ella sabe lo que le han enseñado. El caso suyo es de millones de personas. Nosotros mismos ignoramos muchísimo más de lo que sabemos. Dios, como el Dueño, la Ley, y más modernamente la Política, son instituciones procedentes de la caverna, perfectamente caducadas en la época de los rascacielos. La humanidad está en evolución constante y Petra y nosotros estamos sometidos, quieras que no, a aquélla. La revolución la traen los tiempos en figura de evolución precipitada.

Pedro. — Asustan las otras, las revoluciones emprendidas a sangre y fuego. La de ustedes fracasó sin culpa, si se quiere, pero dejó sobre los suelos dos millones de cadáveres.

Gil. — No la revolución; la contrarrevolución, si acaso. Nosotros estuvimos primero: en un derecho de defensa; segundo: en un derecho de avance. Fuerzas reaccionarias internacionales nos ahogaron en un lago de sangre. Lo decimos una y mil veces: sin las intervenciones extranjeras Franco no gana la guerra.

Pablo. — Usted deja inexplicadas las disensiones con la República.

Gil. — Episodio desagradable, éste. La República de 1873 estuvo algo encuadrada en su tiempo, pero sus hombres, más notables que los republicanos del 1931, quedaron ya prisioneros del capitalismo nacional, que les impuso regresiones. De ahí los motines populares de Andalucía con Fermín Salvochea, alcalde de Cádiz, en cabeza; y la comuna de Cartagena. Hombres de alto pensamiento como Figueras, Pi y Margall, Garrido, Benot, Salmerón y otros, tuvieron que rendirse a la evidencia, prefiriendo renunciar antes que encararse con el pueblo, circunstancia que aprovecharon los Pavía y Martínez Campos, restauradores de la monarquía. En la segunda República ocurrió algo parecido, con la agravante de ser, los republicos, menos capaces que sus maestros del siglo diecinueve, pese a hallarse en un avance temporal y progresista de 58 años. La reacción también encadenó económicamente a la segunda República, y los republicanos tuvieron que servir a aquélla contra los intereses de quienes les habían encaramado al poder, precisamente. Fue una tragedia inevitable, una lucha entre la reacción y el futurismo en la cual los Zamora, Azaña, Prieto, Companys, etc., quedaron cogidos en medio. Es así que quedan explicados los dramas crueles de Arnedo, Casas Viejas, de la jefatura de Policía de Barcelona, del Parque de María Luisa de Sevilla, del 8 de octubre del 34 en casi toda España, y de la guerra misma.

Pedro. — Triste destino el de nuestra patria. Por esa prontitud de la tragedia espanta la posibilidad de nuevas alteraciones del orden. Habría que encontrar medios más sosegados.

Gil. — Todos quisiéramos hallarlos, menos los maniáticos del Poder. Fortuna inmensa sería que las gentes del ordeno y mando abdicaran de sus privilegios familiares en beneficio de la familia toda: la nación, o pueblo. Pero no sueltan la paloma negra de sus intenciones.

Pedro. — Se justifican en que evitan el estallido del caos.

Gil. — Por caóticos e inhumanos ellos. En su voracidad de dominio y de riquezas, matan en nombre de la ley y de la seguridad de la patria. En cien años el orden español ha promovido cuatro guerras interiores — las más salvajes —, la de Cuba, la de Filipinas y tres en Marruecos, estas últimas para detentar unas minas — las del Riff — que hace poco Franco ha cedido a Rabat por cuatro ochavos. El obrerismo organizado, de 1840 a nuestros días ha sufrido inauditas represiones para permitir, en síntesis, que los ricos coman y cenen tres veces al día mientras sus explotados pasen miseria y toda suerte de calamidades. El orden español resulta caro y sangriento.

Pedro. — Es cierto, y sin embargo, los obreros no deberíamos dar pie a que las represiones se reprodujeran. Propugnando reformas, por ejemplo.

Gil. — Los confederales las propugnamos siempre, pero desde el tajo, desde el sindicato; cuando conviene, desde la calle. Una vez la ley del Estado proclamó para el mundo del trabajo la jornada de las 8 horas y la población confederal y parte de la socialista ya la habíamos efectivizado tiempo hacía. En cuanto al ejercicio de la violencia, al derramamiento de sangre humana es una fatalidad que nos repugna, pero que los enemigos del pueblo provocan cuando conviene a sus bastardos intereses. Frecuentemente a los sindicalistas igualitarios se nos colocó entre la espada y la pared.

Pablo. — Se comprende que en este caso todas las teorías pacifistas no den resultado, lo cual niega la proximidad de la anarquía.

Gil. — La anarquía implica un estado de perfección que no es dable adquirir ahora mismo. Nuestra generación arrastra defectos que proceden del ancestro, no siendo fácil eliminarlos de golpe ni, probablemente, por prácticas de durante un siglo. Es, la nuestra, una idea preñada de futuro que se va imponiendo paso a paso, día a día, y nosotros gozamos ya nuestro anticipo de anarquía con superioridad de movimiento, de horas libres y de cocina, comparada a la condición social inferior de nuestros bisabuelos. Cada paso que se adelanta es un mínimo avance hacia lo infinito que concreta nuestra anarquía. De 8 horas de labor esclava pasar a 7, es una hora de libertad que se conquista. Renunciar a esta libertad de 60 minutos por dinero, es venderse al enemigo por un frigorífico, un coche, una escoba eléctrica. Trabajar con exceso acorta la existencia, trabajar lo mínimo la alarga y amplía para estudios y observaciones. Eliminar vicios, laborar lo preciso para el conjunto humano, y ser hombre hermano del hombre, es dignificar, superar y justificar al individuo y a la reunión social de individuos. Implantando la igualdad, la delincuencia queda eliminada en un 95 por ciento.

¿La anarquía? No asuste a nadie. Ella se avecina por conducto del Progreso. Supongamos que no intervenga el hecho fraticida, la lucha sangrienta. Sin embargo, nuestra sociedad ideal se establecerá lo mismo, aunque con más exigencia de espacio. Hoy mismo las máquinas electrónicas arrojan a la calle a miles de obreros cada día, pues un cachivache de esos hace en una hora lo que cien operarios en una semana. Estos desocupados, cada vez más numerosos, exigirán ocupación, que la sociedad estatal no conseguirá darles. Capitalistas y comunistas podrían provocar una nueva conflagración mundial para aligerarse de carne humana; pero ello pasaría sin solucionar el problema, que al cabo de cinco años se les presentaría más agravado que antes. Los nacimientos nadie puede limitarlos porque las parejas se desquitan con amor de las angustias de la vida. Entonces solución existe una: acortar las jornadas de trabajo para que todo el mundo quede ocupado: de las 8 horas clásicas pasar a 7, a 6, a 5, a 4, a 3, a 2, aclimatándose a la exigencia moderna, contando con que el pan, la comodidad, la cultura y el recreo han de alcanzar a todos en todos los países.

Pablo. — Es mucha exigencia, la que propone; pero justa.

Gil. — Justa y no imposible, que es lo que interesa. Hasta pronto, y tal vez en España.

J. COLL DE GUSSEM

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C C P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tel. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

IMPERIOSIDAD DE LA PROPAGANDA

SIN propaganda, sin la voz — hablada o escrita — de cada día, no hay opinión social, política o religiosa que aguante. Incluso el comercio, sin darse a conocer palidece.

Confederal y anárquicamente, nosotros somos ricos en nobleza de propósitos y en historia. Treinta años de Confederación Nacional del Trabajo solamente, llenan el capítulo más vivo de la historia moderna de España. Cuando mira atrás para saber y comprender, la juventud intelectual de nuestro país queda asombrada del volumen de actividades y de conquistas que valorizan el paso de los descendientes del acratismo hispano del siglo XIX.

Naturalmente que el drama nuestro ha sido la guerra que, junto con otros, en 1939 perdimos. Miles y miles de compañeros perecieron en la catástrofe o en los resultados presidiarios y exiliarios de la misma; y, para mayor disloque, una riqueza documental y bibliotecaria ha pasado por la hoguera inquisitorial de las hordas fascistas. ¿Qué hacer? Nada, los escépticos, los derrengados, los vencidos. Reempezar los animosos, los corazonados, los convencidos de la verdad de nuestra causa. Merced a éstos la C. N. T. y el anarquismo se reestructuraron en el interior español y en el destierro, obteniéndose, con esta laudable disposición, la continuidad, la permanencia y el crédito futuro del anarcosindicalismo ibérico.

Mas la verdad sea dicha, estamos, pero no irradiamos. Algo se ha hecho en organización, solidaridad y publicaciones. Particularmente en Francia, aún podemos reunir multitudes a pesar de los embarques, defunciones y deserciones. Lo que ocurre es que nos servimos poco de nuestro potencial numérico. Existen, sí, los dinámicos, los previsores, pero en número insuficiente, lo cual se explicaría en elemento comunista o republicano, no hallando explicación en el nuestro, tan insosegado, tan permanente, tan individualista. Con una idea así de inmanente como la nuestra, no queda motivo convincente para dudar, pues quien duda en anarquía duda, por lo tanto, de sí mismo. La molicie, la cachaza, la confianza excesiva en los demás, rigen mal en nuestro elemento, puesto que lo que deja de hacer uno lo resiente fatalmente la idea, o el acodo a la misma.

A este tenor hemos pensado innúmeras veces: ¿Por qué buena parte de compañeros, por qué buen número de FF. LL. se desinteresan o interesan levemente, por nuestra propaganda? ¿Por qué aceptan irreflexivamente que nuestra prensa vegete y nuestras ediciones de folletos y libros se interrumpan en lo mejor de la tarea? ¿Reducción del campo de siembra? ¡Pero, si con la aportación humana de la nueva emigración, el campo a trabajar es más extenso que nunca! ¿Por qué la juventud española en Francia desconoce nuestra propaganda, en tanto aquélla está abundantemente trabajada por los comunistas?

Y que no se hable de indiferencia. Lo que ocurre es que no nos acercamos a los emigrados económicos, esa página española virgen, en unos casos incapaz de registrar sensaciones elevadas, en otros con capacidad de comprensión equiparable a la nuestra por ser de la misma madera que nosotros.

Y aún ocurre, con cierta frecuencia, que emigrados de ésos acuden a nosotros; o compañeros alertados que nos piden propaganda idónea — ¡incluso intelectuales venidos de España! — y poco material de información e ideas podemos suministrarles a causa de la apatía que el Movimiento en general resiente en cuanto a ediciones. Ahora mismo que el papel del anarquismo y de la A. I. T. está en alza, ¿por qué no hemos de facilitar a esta generación nueva, a los historiadores y a los especuladores en sociología, los textos abundantes y concluyentes de Proudhon, Bakunin, Kropotkin, Grave, Malato, Albert, Pierrot, Nieuwenhuis, Faure, Lorenzo, Mella, Prat, Marbá, Puente, González Prada, Ghiraldo, González Pacheco, y tantísimos otros? ¿Es que no somos lo suficientemente ricos en literatura y en sociología para que, en una época rica en exploraciones libertarias nos hemos de reclamar indigentes para la propagación y el estímulo?

Es un absurdo, por ejemplo, que en una vitrina libertaria de Paris, S. Faure, Malato, Max Nettlau, etc., estén ausentes, mientras obras de tipo marxista consten en ella mayoritarias.

Es un absurdo que, disponiendo el anarcosindicalismo español de un reciente pasado tan espléndido, incurra en la lástima de no poder ofrecer al público una Historia de la C. N. T., que ilustre acerca de nuestra presencia en el palenque de la lucha.

Verdades éstas tal vez un tanto amargas, pero dichas — eso va de suyo — con la esperanza de ser bien comprendidas.

NUESTRO FESTIVAL DEL 7 DE ABRIL DE 1968

Momento en que Joëlle Casamartina da su número de piano. (Fotografía hecha circular por Madrid y Barcelona por un español que estuvo de espectador en la Mutualité).

Un tren de fruta español asaltado por los huelguistas franceses

MADRID ((OPE). — El diario «ABC» publicó el 14 de junio una información dando cuenta de haber sido asaltado por huelguistas franceses en la zona fronteriza con España un tren que transportaba frutas y productos hortícolas.

«Hace una semana se nos informó — decía «ABC» — que varios vagones de cítricos, y otros de cebollas y albaricoques, habían sido subastados por los comités de huelga en una acción de impunidad sorprendente. Días después se reanudó el tráfico por carretera y por ferrocarril, y optamos por considerar cancelada aquella agresión. Pero, inesperadamente, y cuando todos teníamos la esperanza de que hubiese vuelto la normalidad al país vecino, se ha difundido la noticia del asalto, por huelguistas franceses, a un tren frutero español de Tranfesa, cerca de Port-Bou. De la mercancía de 21 vagones, de los cuales 14 tenían por destino, Suiza, Italia y Alemania, solamente se ha podido recuperar una pequeña parte de aquella, ya muy dañada. En total se cifran en 200 a 250 toneladas de fruta las destruidas por los elementos revolucionarios. El cargamento se componía de albaricoques y tomates.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

AL SALIR DEL TUNEL

DIAS y más días, una semana tras otra de incomunicación, faltándonos esa relación que nos depara la correspondencia, y esa sensación de contacto fraterno que trasciende de nuestra prensa. Hemos pasado un período que sugiere el pasaje de un largo túnel, sumidos en una especie de oscuridad espiritual, por así decir. Deficiencia en lo económico, y casi más sentida de orden afectivo.

En períodos como el pasado, nosotros, evidentemente, en tanto que exilados, bien lejos de la tierra que nos vio nacer, «extranjeros» en el país que nos cobija, es harto sabido que no podemos tomar posición al nivel público de aquéllos que en él han nacido. No podemos ser otra cosa más que simples espectadores. Por consiguiente se entra en el caso de oír, ver y callar...

Ahora bien, el vivir sabemos que representa aprender y enriquecer al propio conocimiento. De no ser así ya no se vive, se vegeta. Acopio de detalles, profusión de hechos se han presentado a nuestra observación. Hemos podido cosechar buen caudal de sensaciones en torno al ambiente social. Sensaciones acerca de actitudes, de definidas trayectorias susceptibles, por supuesto, de ser interpretadas ya en un sentido, bien en otro. Y es innegable que cada cual en su fuero interno se ha hecho su composición de lugar.

Los factores sociales privativos de un país guardan relación con los de otro; la naturaleza humana, con sus cualidades y defectos, y con sus necesidades vitales, no la modifican las separaciones de fronteras. De ahí que a tenor de experiencias cosechadas pueda llegar día que en otro ambiente que el actual, uno sea algo más que un simple espectador: se alcance, dentro de lo relativo, la categoría de conciencia impulsora, voluntad determinante, en público y en privado.

Pese a la casta reaccionaria, no puede permanecer España durante decenios y decenios sumida en el inmovilismo social. Como han cambiado otras etapas excepcionales cambiará la presente. Día que pasa es desfavorable al régimen. El declive del fascismo franquista lo comprueban sus propios paniaguados. Ha de llegar el momento propicio a un digno retorno de los exilados. Ha de llegar el momento en que existan en España, como las hay en tantos y tantos países del mundo, libertades cívicas para poder actuar en el aspecto social. Ha de ser la actuación enfocada a tono de las circunstancias. Pueden avalar las modalidades de la actuación aportaciones entresacadas de la experiencia. Y los conocimientos cosechados a tenor de lo que se ha visto en Francia en estas últimas semanas indudablemente puede ser de un valor muy estimable.

RENOVARSE O VEGETAR

No se trata de poner en uso el empleo de frases hechas, tengan ellas más o menos sonoridad retórica. Tampoco el sentirnos deslumbrados por la ajena agitación, descartando lo que ella pueda haber de efectismo verbalista o énfasis demagógico. Pero no es menos cierto que la agitación preponderante en casi todas las esferas sociales convida, incita a la reflexión.

Y producto de la reflexión puede ser, dentro del ambiente de libertarios y de afiliados a la C. N. T., examinar a fondo, con detenimiento, todo aquello merecedor de análisis objetivo, con miras a la pertinente renovación. Y no se trata de que se vea en la expresión una salida por la tangente. Renovar es una cosa, *deformar, desvirtuar,* son modalidades bien distintas.

Los principios básicos del ideal, las concepciones fundamentales, necesitan vigorizarse con los aires sanos, como las plantas. De lo contrario, poco es lo que pueden dar de sí. Y en ello, en el hecho de la acción vivificadora, está comprendido el espíritu de renovación. Aires sanos, valga la expresión, es el compulsar las ideas que nos legaron nuestros clásicos con la inteligente observación del ambiente que nos rodea.

Entre nosotros ni existen ni pueden existir mesianismos de ninguna naturaleza. Ni han sido, ni son, ni han de ser, «comités superiores» (que ni los tenemos ni los necesitamos) que en período determinado definan, inculquen posiciones; dictaminen una determinada trayectoria.

Mas no puede dejar de aconsejarse la movilidad, el frecuente cambio de impresiones entre la militancia toda. No es suficiente el que cada año, o cada dos años, se elabore un copioso conjunto de temas para discutirlos apresuradamente en un pleno o en un congreso. Hace falta que en escala local, regional y nacional, tengan efecto reuniones, coloquios en los cuales se pongan sobre el tapete cuantos problemas — y son bastantes — puedan interesar a nuestra Confederación Nacional del Trabajo. ¿Acaso no vemos que otros sectores lo vienen haciendo con asiduidad? Lo hacen porque con ello estiman toma vigor, se renueva el organismo social al cual pertenecen.

Al igual que en su tiempo un conocido compañero habló de la «peste religiosa», actualmente se puede hablar también de otra «peste». Sí, puede con fundamente aludirse a «la peste marxista». Gentes de distintos horizontes sociales no hallan más camino donde encauzar su rebldía que el transitado seudo revolucionarismo comunista. Algunos, sin salir del horizonte marxista, confeccionan con el mismo una especie de *cocktail* donde mezclan ideas de Guevara, de Mao, de Marcuse, y de Althusser. Y ello merece ser tenido bien en cuenta dado que, incluso en ambiente de ideas libertarias, asoma marxismo variopinto.

Importa demostrar a tirios y a troyanos que la C. N. T. y el ideario ácrata que constituye su esencialidad, no es de traza bullanguera, no es como humo de paja. Se han de difundir convenientemente, inteligentemente, los aspectos constructivos; las modalidades susceptibles de fundamentar una nueva sociedad al margen de la peste estatal, capitalista, y neo, o viejo marxista. De por sí es cosa que merece estudio, discusión serena, objetiva, detenida, para que permita el perfilarse un conjunto expositivo con proyección proselitista.

Incluso dentro de una colectividad con definida orientación ideológica es de comprender que sus componentes tengan en cuanto a sensibilidad, en lo relativo a gustos y aptitudes, maneras de ser diferentes. Es el caso de la C. N. T. Cada uno puede ser apto para llevar por delante una faceta, un cometido determinado. A cada uno lo suyo. No se puede encomendar una tarea a quien ni la siente ni reúne condiciones para desarrollarla, aunque sí pueda sobresalir en otro trabajo, también de estimable importancia.

Lo esencial — repetirlo — no es un mal — estriba en mantener un espíritu dinámico, con antena de atención puesta a todos los horizontes de la vida social contemporánea.

AQUI Y AHORA

SALARIOS A BAJO CERO

PENSANDO dar un título significativo a este comentario me vino a las mientes aquella célebre película de Clouzot «Le salaire de la peur», cuya acción se desarrollaba en uno de los muchos y paupérrimos países iberoamericanos y donde la conquista de aquel salario del miedo consistía en la suicida heroicidad de transportar en viejos camiones una cierta cantidad de bidones de nitroglicerina por una carretera rizada u ondulada en la que, para asegurar el éxito de la empresa y de la vida, era preciso lanzar los camiones hasta adquirir una velocidad crítica que garantizaba un mínimo de trepidación. Salir del ritmo impuesto por ese mínimo equivalía, por lo tanto, correr el riesgo inminente de una terrible explosión. Si se piensa que los conductores estaban sometidos durante varias horas a tan espantosa tensión de nervios, nadie podrá decir que el título del film no estaba justificado.

La heroicidad del trabajador español no es del mismo signo; no es tan espectacular, pero en cambio es más prolongada; los protagonistas del film de Clouzot se lo jugaban todo a una carta en la brevedad tensa, eso sí, de unas horas, mientras que el obrero español tiene en el aire su subsistencia desde decenios, con ligeros respiros que no presuponen la esperanza de un futuro mejor, sino tan solo un «soulagement» para reemprender el camino del sufrimiento; aquel título conviene más al mundo estelar del divismo, pero no a la legión de los héroes anónimos, silentes y sin brillo, como santos son aureola y sin pasaporte edénico. Aquí el héroe pobre, que también puede adjetivarse como pobre héroe, se mueve, trabaja y agoniza sin pena ni gloria por consunción, con la mueca sardónica y glacial de los que rinden su último estertor en las inclementes noches de invierno, víctimas propiciatorias, precisamente, de un salario si bien puede llamársele del miedo igualmente, habría que denominarlo siguiendo la terminología oficial de congelamiento, salario del frío.

A partir de noviembre del año pasado, en efecto, el gobierno español llegó a un «impasse» o «cul-de-sac» en su política de salarios. La carrera inflacionista se constituyó en un marathon olímpico cuyo final se preveía catastrófico. Con un paro de más de un millón de obreros, con la industria casi paralizada, con el éxodo masivo del agricultor hacia las ciudades en busca de una solución ilusoria a su situación económica y una agobiante carga de impuestos, el gobierno no veía salida — ¿cuándo la ha visto y la ha solucionado? — expeditiva a tan numerosa serie de problemas concurrentes como se le echaban encima. Pero ocurrió un hecho inesperado: el gobierno de su graciosa majestad británica, capitaneado por Wilson, decidió de pronto devaluar la libra. ¡Y aquí fue Troya! El gobierno de Franco se agarró a tal medida como a la única tabla de salvación, se asió a ella como a un clavo ardiendo en orden a justificar — siempre tiene a mano justificaciones de toda índole — lo que inmediatamente siguió sin más pérdida de tiempo: la devaluación de la peseta. Con la peseta mordida — así calificaba un editorialista de la revista «Destino» — el gobierno, como era de prever, no solucionó nada sustantivo en la apremiante gestión salarial. Muy por el contrario, decretó en consecuencia la congelación de precios y salarios en el término de un año a partir de tal medida restrictiva. Congelar los salarios, además de ser una redundancia, puesto que siempre lo han estado, era algo que podía sacar de la manga como cualquier vulgar prestímano de feria en cuanto se lo propusiera; pero congelar los precios nunca fue cosa que estuviera al alcance de su omnímodo poder, por cuanto constituye una consecuencia incoercible e inveterada del sistema capitalista y, por demás, totalitario. El corolario previsible no necesita de poderes taumatúrgicos para adivinarlo: los precios han continuado progresivamente en alza, a pesar de una euforia demagógica y patriotera del sistema empresarial del comercio, el cual lanzó a los cuatro vientos sus gritos de «Mantendremos los precios a toda costa». Pero la verdad, la única y cruel verdad que todo el mundo conoce, es que el obrero español, con su exiguo salario de miseria (y eso el que lo tiene), ha de hacer frente a diario al problema cada vez más acuciante de conseguir los garbanzos, los garbanzos que, según el gabacho La Rochefoucault, son la cebada de los españoles. Lo paradójico — a primera vista, claro es — del caso se sintetiza en el hecho de que en otras ocasiones se nos pide que no gastemos tanto, que fomentemos la virtud del ahorro, que no pretendemos comer carne de ternera si se puede pasar con pescado congelado (como se ve hasta aquí llega la política de la congelación) o carne preparada por el mismo sistema. Esto resulta de una desfachatez homérica. Sabido es que hasta los teóricos más o menos adscritos al régimen capitalista opinan en contrario. Según Keynes es absolutamente conocido que una economía nacional cualquiera no ahorra, capitaliza y progresa por el hecho de gastar menos, sino por el de producir más, poniendo en actividad todos los elementos materiales, y ante todo, los efectivos humanos, perfeccionados por la educación y la formación. Siguiendo con el mismo teorico el hecho de gastar en mayor medida que se produce lleva a la bancarrota y al caos económico, el cual comienza por la inflación. Por contrario, si se incurre en el extremo opuesto, es decir, un gasto inferior a las posibilidades productivas, se cae por modo irremediable en la deflación, la improductividad y el paro. Dentro del régimen capitalista, y en países florecientes, no es dable impugnar las razones aducidas. Pero yo preguntaría al Sr. Keynes cómo es posible gastar lo que no se posee y por qué medios es dado el ahorro cuando se carece de lo necesario y vital. El Sr. Keynes parece dirigirse a una sociedad saturada de bienestar cuando habla de inflación, pero afecta ignorar que existe una clase de desheredados que mantiene ese alto nivel de vida en la casta de los privilegiados a costa de su propia indigencia y depauperación; que la causa de las anomalías que estudia gravitan sobre un sangrante e injusto desequilibrio económico; que la apropiación indebida y contra todo derecho de los medios de producción pone en manos de los poderosos, maniatados e inermes, a los trabajadores asalariados y que la consecuencia de este desnivel y esta injusticia es la que pone en franquía el camino hacia el caos social. El sistema capitalista español es desconcertante: en tiempos de austeridad ordena apretar el cinturón, medida que el obrero acoge con cierta extrañeza, pues lo único que puede apretar ya es la columna vertebral; en épocas de supuesto florecimiento (?) pide reducir el consumo y fomentar el ahorro. En tales coyunturas el trabajador, confuso y caviloso, se ve impelido forzosamente a aceptar el papel del asno de Buridán, y si bien éste se queda en ayunas por meterse a Hamlet, el obrero español se queda sin comer porque, como siempre, no le dejan otra alternativa.

Aunque el término fijado para descongeación fue de un año, la situación alarmante que el alza de precios ha impuesto parece aconsejar a los legistas una revisión de programa. Porque resulta que la devaluación de la peseta, según los economistas, ha inducido desfavorablemente en el propósito de mantener los precios, y éstos han tenido que reajustarse a los nuevos imperativos del mercado exterior, siguiendo las normas de la «nueva paridad de la peseta», al decir de los «entendidos» en la materia. (¡Consolador eufemismo el de tal expresión!) Los vendedores elevan el grito al cielo pidiendo revisión, y según la prensa oficial, la comisión delegada del gobierno para asuntos económicos habrá de reconsiderar sobre la decisión adoptada de congelación de precios. Parece ser que hay gran número de expedientes incoados y la subcomisión de precios se reune semanalmente, aceptando como razonables muchas de las peticiones. Todo ello con independencia de ciertos precios imposibles de controlar y cuyo nivel ha seguido «las normales evoluciones de la oferta y la demanda, con tendencia a la elevación siempre y ajenos a cualquier clase de medidas estabilizadoras.»

Ahora bien, considérese el tinglado de comisiones y subcomisiones montado en orden a echar una mano a los vendedores que ven mermados sus habituales ingresos, y échese un vistazo a lo que ocurre en el campo asalariado. En éste no hay comisiones, ni organismos, ni sindicatos, ni nada. Aquí se ha echado el cerrojo de una vez y hasta el final, sin posibilidad de revisionismos ni ingerencias eximentes; aquí se ha puesto en marcha el frigorífico a temperaturas de bajo cero y la congelación se ha llevado a efecto (¿cómo no?) con toda normalidad, de tal forma que constituímos un bloque monolítico donde no podemos ni tiritar, porque las mandíbulas están aprisionadas por el hielo. Es posible que el gobierno haya descubierto sin querer la manera de sumergirnos en un sueño catalépticO, o reducir nuestro ritmo vital al mínimo, como ciertos reptiles durante el invierno. Y aunque no se pronuncia por la segregación racial, que considera una injusticia así de grande, en cambio tiene el descaro de incurrir en una discriminación económico-social que afecta a las gentes de todos los colores. Y así, mientras ha hecho la vista gorda o con abierto favoritismo al elemento comercial, el trabajador todavía está esperando cándidamente las primeras medidas descongelantes para su mísero salario. Pero de hecho sigue sometido a la misma rigurosidad de aplicación de las medidas de austeridad y, lo que es peor, no se vislumbra un próxima horizonte que permita abrigar esperanzas de flexibilidad en aquéllas, pues si en ciertas ocasiones se insinuó oficiosamente la posibilidad de suavizarlas en el cercano mes de junio, tal suavización sólo se refería a los convenios colectivos concertados antes del 18 de noviembre pasado y que estaban pendientes de aprobación. Como se ve, y sólo a título oficioso, el panorama que se avecina no tiene en absoluto visos resolutivos. La tensión social sigue en aumento como es lógico suponer ante semejantes perspectivas. ¿Adónde nos llevará esta inconcebible táctica de inmovilismo salarial si no se pone remedio? Aún queda más de medio año para el final del plazo fijado. Si en principio las cosas han ido perfilándose con facetas de desastre, ¿qué ocurrirá a partir de ahora hacia la fase final? ¿Cómo es posible dar crédito a una propaganda fantástica en la que el gobierno y sus sindicatos se dirigen al obrero español como a su hijo muy querido, bombardeándolo con huecas palabras periclitadas y repletas de demagogia de la que inculpan a sus adversarios? ¿Cómo es posible dar como verosímiles las piruetas oratorias que a diario prodiga el jefe nacional de sindicatos, Sólis Ruiz, mantenedor de la farsa sindicalista más audaz e inaudita, con su gastado latiguillo de que «va a dialogar fraternalmente con los trabajadores», pero de cuyos diálogos no sacan éstos más que la cabeza caliente y los pies fríos, además de la misma situación de desamparo consuetudinaria? ¿No será mejor que las cosas empeoren de una vez hasta el punto en que el obrero se canse y estalle la revuelta en toda la geografía española? A deducir por los síntomas y los propósitos inoperantes del gobierno, éste parece estarse buscando lo que siempre ha intentado evitar. Puede que por no operar un deshielo controlado y a tiempo, se vea desbordado por una verdadera inundación.

por Juan Español

LA ANONIMA POESIA REBELDE

Lo sabemos por experiencia, por haberlo vivido en nuestro país de origen. Incluso en los momentos de más intensa conmoción revolucionaria nunca falta el centelleo de un verso que brota de una mente nimbada de romanticismo.

En el macuto de milicianos anónimos, caídos en las estribaciones del Maestrazgo, en la defensa de Madrid, en aquél o en el otro frente de lucha contra el fascismo, junto a un libro, entre unas mudas de ropa interior, unos papeles arrugados con unos versos hechos a lápiz; poesía viva, sentida, reflejo de un emoción, clarín de una esperanza. Algún día se podrá establecer una densa antología de la poesía revolucionaria, mucha de ella anónima, que brotó en la España de 1936.

Convulsión de mocedad, ímpetus de rebelión han llenado estos días calles y plazas. Y marcadas con trazo blanco de yeso o negro de carbón, en la costra de un muro o en la vieja madera de una puerta, han aparecido estrofas de versos evidenciando un símbolo, desnudando una realidad:

Conozco en mi carne
La punta de mil asesinatos.

El individuo rompe la anónida cáscara de la indiferencia y percibe su responsabilidad ante los dolores del mundo. Y siente como imperiosa necesidad el lanzarse en la tormenta de la rebelión.

Hemos leído poemas saturados de pasión desbordada, de odio, de rencor; otros como bañados de paz, de amor, trazados con la mente y el corazón dispuestos para el abrazo fraterno. Unos ensalzando la destrucción; otros exhortando a crear, a dar forma a un mundo nuevo, rutilante, fresco y gentil como una aurora al aparecer en la comisura del horizonte. En uno y en otro caso se perciben anhelos que rechazan el mundo prosaico y yugulador de los tecnócratas, de accionistas, tranquilos en su jardín, indiferentes al profundo problema: alcanzar a dar aliento humano, sensibilidad al «robot». Afortunadamente, queda, pervive la poesía.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

Gran Mitin en Marsella

de afirmación anarcosindicalista internacional y en solidaridad con el pueblo español, con las agitaciones estudiantiles y trabajadoras del mundo entero.

Organizado por la C.N.T. Francesa y bajo la presidencia de **Annibal FERRE,** Secretario de la 19^e Union Régional.

El acto tendrá lugar el DOMINGO 21 DE JULIO, a las 9 y media de la mañana, en la sala Francisco Ferrer, de la Vieja Bolsa del Trabajo, 13, rue de la Académie, Marseille (1).

En dicho acto harán uso de la palabra los oradores siguientes:

Daniel FLORAC, en representación de las Juventudes Sindicalistas Revolucionarias.

Alfonso FAILLA, representando la Unión Sindical Italiana.

Gérard CONTE, en nombre de la C.N.T. Francesa.

Federica MONTSENY, por la C.N.T. de España Exilada.

Dado la magnitud del acto, el prestigio de los oradores, el historial limpio y humano de las organizaciones que serán representadas, es de esperar que todos los compañeros de la región Provenzal, así como todos los antifascistas, acudan numerosos a escuchar la voz autorizada del **anarcosindicalismo internacional.**

C. N. T. A. I. T.

XXXII ANIVERSARIO DE LA REVOLUCION ESPAÑOLA

GRAN MITIN en Toulouse el día 21 de Julio a las 9 y media de la mañana en el **Palais de Sports.**

Oradores:
Un joven Universitario.
Ramón LIARTE, por la C. N. T. de España en el Exilio.
Germinal ESGLEAS, por la A. I. T.
Presidirá: **Henry BOUYE,** de la C. N. T. F.

Antifascistas, estudiantes y profesores; obreros y campesinos, hombres amantes de la libertad:

¡Todos al Mitin de afirmación Confederal! ¡Acudid en masa a escuchar la voz del anarquismo! ¡Que nadie falte a este acto de carácter internacional!

Por la tarde a las 14 horas GRAN FESTIVAL DE VARIETES

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

4 JUILLET 1968
NUMERO 512
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

NON A LA BUREAUCRATIE

Le déclenchement du mouvement de grève générale amorcé en mai 1968, constitue une confirmation éclatante de la justesse de la théorie de l'*action directe* en même temps qu'un test qui a permi de mesurer à la fois le degré de pourrissement des centrales syndicales réformistes et l'emprise qu'elles avaient encore sur les travailleurs.

Le sens des heurts du Quartier Latin, où les étudiants révolutionnaires avaient tenu en échec les forces de répression aux accents de l' « Internationale » a été immédiatement compris par les jeunes travailleurs. Ils y ont vu d'emblée une contestation globale et directe du système capitaliste tout entier au-delà des problèmes propres à l'université utilisés comme tremplin. Ils ont saisi aussi que toute réforme partielle, toute lutte corporative ne pouvait mener qu'à un échec parce que lorsqu'un système est fondé sur les privilèges et l'inégalité sociale, c'est tout le système qu'il faut abattre si l'on veut supprimer ces privilèges et cette inégalité. La lutte devra désormais revêtir un caractère global. Plus de grèves tournantes, plus de grèves perlées, plus de revendications limitées à une catégorie donnée de travailleurs, plus de mouvements de 24 heures, qui, par leur totale inefficacité, épuisent en vain la combativité des travailleurs. Depuis sa création, la C. N. T. s'est toujours opposée aux mouvements isolés et corporatifs. Elle a toujours prôné la grève la plus générale possible, véritable préparation à la grève insurrectionnelle et gestionnaire.

Car il ne suffit pas d'occuper les usines. Cette occupation est symbolique. Elle signifie que les usines appartiennent à tous et doivent être collectivisées. A travers l'occupation des usines, il s'agit aussi, pour les travailleurs, de montrer qu'ils sont tout à fait capables de produire en se passant du patronat. A l'avenir, il faudra donc amorcer un mouvement gestionnaire qui a d'ailleurs été esquissé au mois de mai dans certaines entreprises où les travailleurs étaient déjà familiarisés avec le problème de l'autogestion, qui on le voit, est bien autre chose qu'une « formule creuse » comme le prétendent les dirigeants réformistes de la C. G. T.

D'autre part, la mise en place de l'autogestion permet aux travailleurs, enfermés dans leurs usines, de conserver leur combativité. Le mouvement demeure actif après l'occupation elle-même et chacun a son rôle à jouer dans la prise en main du fonctionnement de l'usine. Ainsi s'échangent idées et suggestions qui cimentent la volonté de lutte et accroissent la capacité gestionnaire de chacun.

Mais des échanges avec l'extérieur sont également nécessaires. Ils font que les travailleurs en grève ne se sentent pas isolés dans l'entreprise, qu'ils puissent dialoguer et construire d'une part avec les travailleurs, des autres entreprises, d'autre part avec l'ensemble de la population qui doit absolument être associée à la lutte si l'on veut qu'elle en comprenne le sens et qu'elle la soutienne. Les usines occupées ne doivent plus être des casernes, comme l'ont voulu les dirigeants syndicaux réformistes pour isoler en particulier les travailleurs des étudiants révolutionnaires. Elles doivent, dans l'ordre de l'autodiscipline, devenir des lieux de fermentation révolutionnaire où l'on envisage principalement les modalités de la remise en marche de l'économie pour la satisfaction des besoins de tous.

Ce sont là quelques enseignements que nous pouvons tirer de l'expérience de mai 1968. Mais il y en a d'autres.

Dès les premiers jours de la grève, dès les premières occupations d'usines déclenchées à la base, par les travailleurs eux-mêmes par-dessus la tête des bureaucraties syndicales dépassées par le caractère même du mouvement, on a vu ces mêmes bureaucraties syndicales user de tous les moyens pour enrayer le mouvement, pour le faire dévier dans une voie réformiste qui ne pouvait mener qu'à la défaite. Cette « reprise en main » a été caractérisée par l'isolement des travailleurs dans les usines, le remplacement des délégués directs issus de l'action et ayant la confiance des travailleurs par des bureaucrates, une campagne d'intoxication dirigée contre les éléments les plus révolutionnaires (étudiants et jeunes travailleurs) qui se poursuit d'ailleurs encore aujourd'hui et réunit dans une même attitude hargneuse les « bonzes » syndicaux et les défenseurs attitrés du régime.

Le principal effet de cette « reprise en main » a été d'effacer le caractère de contestation globale du mouvement et de le fractionner, amenant ainsi son affaiblissement et le conduisant à l'échec. Le mouvement d'occupation d'usines avait démarré sur des bases révolutionnaires : il s'agissait de contraindre le pouvoir capitaliste à céder la place à une organisation de la société construite par les travailleurs eux-mêmes qui, devait avoir en vue non plus le maintien des profits et privilèges de quelques uns mais la satisfaction des besoins de tous. Il y avait clairement une volonté de redistribution des produits en même temps qu'un désir de gestion par tous de l'économie. Ces deux aspects sont d'ailleurs étroitement liées dans la mesure où la satisfaction des besoins de tous exige à l'heure actuelle une nouvelle orientation de la production : en un mot, il faudrait cesser de produire « ce qui rapporte le plus » pour produire en priorité « ce dont les gens ont le plus besoin ». Les bureaucrates syndicaux ont voulu ramener cette contestation globale à des revendications propres à chaque branche de production, puis à chaque entreprise : ce faisant, les revendications sont redevenues purement corporatives et ont encore accéléré le processus de fractionnement et d'affaiblissement du mouvement. Un mouvement dans lequel tous luttent pour une même chose, l'abolition des privilèges et l'instauration du socialisme à la base, est sûr de triompher. Les revendications corporatives au contraire, à l'intérieur du système capitaliste, non seulement divisent les travailleurs mais, parfois, les opposent même (certains apparaissent comme plus importants, etc.). Mais malgré les divisions amenées par les centrales syndicales réformistes, la solidarité des travailleurs, le sens d'une lutte commune et unique demeurent. On l'a bien vu lorsque des travailleurs, qui avaient obtenu satisfaction, au niveau de leur entreprise, ont décidé néanmoins de continuer la lutte jusqu'à ce que tous les travailleurs de leur branche industrielle aient repris le travail. Mais cette solidarité doit déborder à l'avenir le cadre de la branche industrielle. Elle doit être générale et totale, effective et militante si elle veut constituer une arme vraiment efficace pour accélérer la victoire des travailleurs.

On a vu aussi qu'un mouvement de grève générale qui traîne en longueur tout en étant isolé de la population risque de dresser petit à petit une partie non négligeable de la population contre les grévistes. Pour que le mouvement soit le plus rapide possible il est nécessaire, semble-t-il, qu'à l'action dans les usines s'ajoute l'action dans la rue, que d'importantes manifestations soient organisées qui, montrant au gouvernement la puissance des travailleurs, amènent celui-ci à céder avec le minimum de violence. Car il est évident, par exemple, que l'Etat capitaliste n'a envoyé ses forces de répression à l'usine Renault de Flins qu'à partir du moment où un certain nombre d'entreprises avaient repris le travail et qu'une riposte monstre était moins à craindre.

En fait, tout cela aurait été possible si, au lieu des bureaucraties syndicales qui trahissent sans cesse les travailleurs, le mouvement ouvrier avait possédé une organisation syndicale révolutionnaire dont les cadres soient constamment renouvelés et soumis à chaque instant au contrôle de la base.

Les événements de mai ont permis d'effectuer un clivage dans le mouvement ouvrier, de séparer les militants révolutionnaires véritablement décidés à lutter pour le socialisme des bureaucrates réformistes et opportunistes qui veulent conserver le système de privilèges capitaliste pour s'y tailler une place.

C'est maintenant aux travailleurs de choisir.

COMMUNIQUE

Les J. S. R. de l'U. L. de Marseille réorganisent la bibliothèque de l'U.L. pour en faire une grande bibliothèque sociale libertaire.

A ce sujet nous recherchons tout particulièrement en un ou plusieurs exemplaires, les ouvrages de base indispensables.

Œuvres de Bakounine, Kropotkine, Proudhon, Grave, Reclus, Besnard et tous les penseurs, écrivains, sociologues, philosophes et publicistes, anarchistes et syndicalistes.

Les camarades et amis qui voudront bien nous céder ou nous vendre ces ouvrages sont priés d'écrire à Pierre Comte, CNT, salle 3 B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

Les camarades de la région peuvent le rencontrer, même adresse le samedi de 18 à 20 h ou sur rendez-vous. Les frais d'envois seront à notre charge.

Tout le monde comprendra le caractère indispensable de ce travail et nous souhaitons très vivement que cet appel ne reste pas vain. D'avance merci.

LES DEUX PARTIS

(Suite)

Sur ces entrefaites, Pompidou fait une déclaration : celle-ci n'aurait présenté aucune espèce d'intérêt sans une attaque virulente contre le communisme totalitaire. Sur le moment on a ri. On s'est dit : ce n'est pas possible, il n'a plus toute sa tête le cher homme des banques ! Le pouvoir l'a rendu fou ! Puis on a réfléchi : pourquoi, dans quel but ces accusations stupides contre le P. C. F. ? La France ne compte tout de même pas cinquante millions d'imbéciles ? Il y a encore dans ce pays des gens qui, sans être des enragés, persistent à se fier au témoignage de leurs sens et qui sont capables de se faire un jugement sans le secours de personne ! Or il suffit d'un minimum de réflexion, et même du strict minimum, pour arriver à la conclusion que jamais, depuis le commencement de la révolution, le P. C. F. n'a donné à penser qu'il entrait dans ses intentions de s'emparer du pouvoir. Bien au contraire ce Parti a fait tout ce qu'il a pu pour arrêter le mouvement et, devant l'inutilité de ses efforts, pour le freiner, le faire dévier vers le terrain légal et ainsi le dénaturer pour mieux le tuer.

Il serait donc vain de rechercher dans les faits connus une explication logique aux accusations lancées par Pompidou contre le P. C. F.

Mais on peut aborder le problème d'une autre façon et se demander, par exemple, à quoi ou à qui ces accusations peuvent servir.

En ce qui concerne les gaullistes, cela semble assez simple : la vaste cohue des bonnes gens qui ne demandent qu'à croire au danger communiste verra dans l'U.N.R., son Guide et ses chefs le rempart inexpugnable contre lequel viendront se briser les vagues d'assaut des Hommes-au-couteau-entre-les-dents. Grâce à cette manœuvre et si tout se passe bien, les groupes rivaux, giscardiens ou démocrates, devraient donc sortir assez diminués de la chienlit électorale, l'U.N.R. gagnant des voix et des sièges à leurs dépens.

Mais les communistes sont-ils si menacés que certains se montrent disposés à le croire ? Constatons d'abord qu'il y a une étrange contradiction entre la gravité de l'accusation lancée par Pompidou et la faiblesse de la parade qu'il propose. Quoi ! Pompidou accuse le P.C.F. de vouloir s'emparer du pouvoir par la force, il dispose de l'armée et de toutes les polices, et pour faire face à un tel « danger », il ne trouve rien de mieux que de convier les veaux à voter en masse pour l'U. N. R. ! De qui se moque-t-on ?

Par contre, il est certain que cette accusation est une véritable bénédiction pour les communistes. Grâce à elle, en quelques minutes, les traîtres qu'ils sont ont pris figure de martyrs. Les voilà redevenus des purs et durs enfermés dans le ghetto de leur rigueur morale, ces individus qui venaient de retourner si soudainement leur veste comme ils l'ont fait tout le long de leur carrière ! Pompidou est tout ce qu'on veut (et nous voulons beaucoup) mais il nous semble certain qu'il est loin d'être idiot. Or tout s'est passé comme s'il avait voulu redorer le blason du P. C. F. au moment où sa trahison trop évidente risquait de conduire bon nombre de ses jeunes militants et sympathisants vers le parti de la Révolution. Il se peut qu'il ait réussi, à tout le moins à court terme. Mais la plaie n'en est pas refermée pour autant. Si les vieux fidèles n'en sont plus à un tournant près et si la révolution ne les intéresse réellement que lorsqu'ils la contemplent figée dans des images vieilles de cinquante ans, il n'en est pas de même pour les jeunes. Eux, ils croient, ils se battent, ils ne votent pas : ils ne pourront pas oublier. On peut leur faire confiance, ils le méritent.

Certains nous diront peut-être que toutes ces charges qui pèsent sur lui ne sont pas suffisantes pour accuser le P.C.F. d'appartenir au parti de l'Ordre capitaliste et que ce serait bien assez de parler d'erreurs stratégiques.

Eh bien non ! Le P. C. F. est devenu depuis longtemps une institution de la société capitaliste, comme le Labour Party ou la S. P. D., comme toutes les grandes confédérations syndicales de l'occident. Il est au sens précis du terme, une social-démocratie, à cette seule différence près, qui le rend plus particulièrement odieux et détestable, qu'il a conservé l'essentiel des mœurs staliniennes. Brutal vis-à-vis des révolutionnaires, il est tout miel à l'égard des représentants politiques de l'ordre établi. S'il prétend toujours au monopole de la représentation de la classe ouvrière, ce n'est plus, comme autrefois, dans l'idée de la conduire à la révolution. C'est parce-qu'il la considère comme sa clientèle électorale, son «domaine réservé». C'est aussi, bien sûr, pour lui faire obtenir le minimum d'avantages matériels auquel elle peut prétendre dans le cadre du système capitaliste. C'est enfin, plus prosaïquement parce-qu'il en vit en ce sens que les bureaucrates de son appareil sont payés par la classe ouvrière dont ils se considèrent comme les fonctionnaires.

Et nous pensons que ce dernier mot est les mot-clef qui permet de comprendre ce qu'est réellement le P. C. F. aujourd'hui. Un corps de fonctionnaires n'a aucun intérêt à laisser se créer des structures qui, précisément, ne font aucune place aux fonctionnaires.

Nous entendons une dernière objection possible. On nous dira : oui, la direction communiste, oui, l'appareil communiste doivent être considérés désormais comme irrécupérables. Mais la base n'acceptera pas cette situation. Elle fera sa révolution au sein des organisations comunistes. Ceux qui s'exprimeraient ainsi feraient preuve d'une ignorance totale de l'expérience du passé même du plus récent. Déjà, toutes les tentatives pour changer la S. F. I. O. de l'intérieur ont été vouées à l'échec. Or il existe tout de même une certaine liberté de pensée au sein de ce parti. Cette liberté est totalement absente du P. C. F. Tout opposant y est nécessairement condamné soit au silence, soit au départ, soit à l'exclusion. Et puis, qui serait assez fou pour s'imaginer que les militants formés à l'école de Staline, privés de toute espèce de critique, tellement habitués à jouer le rôle de flics qu'ils ne s'en rendent plus compte, comment pourrait-on croire que ces militants dont une foi aveugle dans les chefs cooptés tient lieu de pensée, seraient capables d'être les artisans d'une révolution libératrice au sein du P. C. F. ? Il faut les avoir vus de près pour comprendre que c'est quelque chose d'absolument impossible.

Ajoutons enfin que d'une façon générale, toute collectivité, quelle qu'en soit la nature, a la direction qu'elle mérite, une direction à son image qui suit une ligne telle que dans sa masse cette collectivité la désire. Autrement dit, si la direction du P. C. F. est social-démocrate, c'est parce que dans leur masse, les adhérents et sympathisants de ce parti sont aujourd'hui des social-démocrates.

Voilà pourquoi nous soutenons que les communistes forment bien un deuxième centre d'atractions au sein du parti de l'Ordre capitaliste.

Quant à la F. G. D. S. elle est, vis-à-vis des communistes à peu près dans la même situation que les giscardiens vis-à-vis des gaullistes : une planète gravitant autour d'une étoile.

Citons enfin, pour mémoire, le P. S. U., ce parti-Janus dont l'une des faces est tournée vers le parti de l'Ordre capitaliste pour y représenter l'extrême gauche, l'autre vers le parti de la Révolution socialiste pour y représenter l'extrême droite. Dans le parti de l'Ordre il ne peut guère être autre chose qu'un satellite de la planète F. G. D. S. Dans le parti de la Révolution il est destiné à jouer le rôle des girondins.

Le parti de la Révolution socialiste sera peut-être vaincu dans les jours qui viennent. Qu'importe : il est l'avenir car il est le front de la jeunesse. Surgi spontanément du pavé, il est et doit rester le parti du pavé. Certains d'entre nous pensent que nous ne devons pas craindre de participer aux élections. C'est une aberration. Tout sera-t-il donc vraiment un éternel recommencement ? Faudra-t-il que nous reprenions les mêmes chemins que nos prédécesseurs, que nous reproduisions les mêmes erreurs, que nos retombions dans les mêmes ornières pour nous retrouver finalement, vieillis et usés, dans la peau de fonctionnaires en retraite de la révolution ? Les camarades qui songent aux élections se trompent. On commence par dire qu'on se sert des élections comme d'un moyen de faire de la propagande révolutionnaire. Puis on gagne quelques sièges dans les institutions de l'Etat, dans les conseils généraux et municipaux : on y devient alors une petite force. Bientôt, on veut montrer aux politiciens et aux notables conservateurs qu'on est autant qu'eux et même mieux qu'eux, capables de bien administrer la vie bourgeoise. Et petit à petit, les représentants révolutionnaires s'intègrent dans la grande famille des politiciens et des notables de l'ordre établi et se transforment en « conservateurs populaires ». Que les camarades qui veulent la participation aux élections prennent garde. Ils s'imaginent qu'ils pourront rester purs et intransigeants au parlement, dans les conseils généraux et municipaux ? Les naïfs ! Ils ne savent donc pas que l'esprit de ces institutions pourrit tout, exerce une action dissolvante sur les volontés les plus farouches et les anihile plus complètement que ne le feraient cent mille C. R. S. armés jusqu'aux dents. Regardez donc, camarades, ces administrateurs communistes ou socialistes, qui, toute question idéologique mise à part, furent autrefois (certains d'entre eux au moins) des révolutionnaires : regardez-les, voilà ce qui vous attend si vous tombez dans le piège de la démocratie bourgeoise et césaro-présidentielle.

Il n'en reste pas moins que le mouvement doit s'organiser. L'idée est dans l'air. Elle est bonne. Mais l'organisation à créer ne doit pas être un parti au sens de pépinière de politiciens. Elle ne doit pas non plus être un parti au sens de pépinière de « démocratique » mais sur le fédéralisme. En un mot, il s'agit de mettre sur pied non pas un parti unitaire mais un front : le front de la révolution socialiste. Ce n'est un secret pour personne que le mouvement s'abreuve à des sources idéologiques fort diverses. Les uns se réclament du courant libertaire, les autres de diverses tendances autoritaires : maoïstes, trotskystes et guévaristes, d'autres encore d'un réformisme radical fortement teinté de christianisme. On ne peut songer sérieusement à rassembler tous ces éléments, sans compter la masse de ceux qui ne se rattachent à aucune école particulière, dans une organisation basée sur l'unité idéologique. Au contraire, chaque groupe révolutionnaire doit pouvoir conserver au sein du mouvement commun une autonomie doctrinale pleine et entière. Or cette autonomie ne peut être garantie qu'au sein d'un front. La pluralité ideologique et même la compétition des doctrines au sein du front et hors de lui ne sont en aucune façon incompatibles avec l'unité d'action nécessaire. En outre il nous semble qu'une organisation révolutionnaire doit être constituée à l'image de l'ordre nouveau qu'elle tend à construire : seul un front répondrait à cette condition. Ceci ne signifie pas qu'un isolé voulant adhérer au front devrait obligatoirement passer par l'intermédiaire d'un groupe idéologique particulier, même s'il ne se reconnaît dans aucun. Il lui suffirait, pour devenir militant du mouvement de se réclamer de lui, d'accepter sans réserves ses objectifs qui dérivent tous des principes de la socialisation des moyens de production, d'échange, d'information et de culture, ainsi que de l'autogestion. Il nous paraît évident que l'une des conditions essentielles de l'existence de l'organisation unifiée devrait être l'adhésion de tous les groupes révolutionnaires qui y participent au principe de la non-agression mutuelle. Tout cela est réalisable : le mouvement du 22 mars en a fourni la preuve par son existence même.

Quant aux organes de base du front, il nous semble qu'ils existent déjà sous la forme des comités d'action révolutionnaire. Ceux-ci se créent dans les arrondissements, les communes et les quartiers de l'agglomération parisienne. Il faut faire en sorte qu'ils se multiplient, qu'il s'en constitue dans les entreprises et en province. Ces comités devraient être unis entre eux par un lien fédéral et leur action coordonnée par des comités régionaux et par un comité central, ces derniers étant constitués par des délégués élus par les comités de base et révocables à tout moment. Les congrès régionaux et généraux des comités de base seraient les seuls organes souverains du front, les seuls organes dirigeants : les comités régionaux et le comité central ne seraient que des organes de coordination, ne possédant le pouvoir de décision que pour les questions d'importance secondaire. Autrement dit, au sein du front, les comités de base devraient jouir d'une autonomie aussi complète que possible et il en irait de même pour les fédérations régionales de ces comités. A notre avis ces structures souples permettraient d'adapter aisément l'action du front aux conditions les plus diverses et donneraient donc à celle-ci une efficacité d'autant plus grande.

En conclusion, l'organisation unifiée devrait être fondée selon nous, sur un double fédéralisme : d'une part celui des groupes idéologiques constituants et d'autre part, celui des comités d'action commune.

Les diverses fractions du parti de l'Ordre ont préparé et fait leurs élections. Laissons-les à leur jeu qui déjà en temps ordinaire n'est qu'une comédie destinée à tromper le peuple mais qui, en ce moment, est un carnaval d'autant plus odieux que beaucoup d'entre nous, décrétés trop jeunes, ne pourraient pas y participer, même s'ils le voulaient. Organisons-nous. Définissons avec précision nos objectifs. Reprenons le combat sur notre terrain : la rue, le quartier, l'entreprise. C'est là que nous sommes sortis. C'est là que nous remporterons la victoire.

Jean TARQUI

Ivry, juin 1968.

Ce n'est qu'un début

Les évènements de mai ont essentiellement permis d'effectuer :

— un regroupement de la gauche révolutionnaire,

— une vérification, dans les faits, de la théorie de l'action directe,

— un test qui a révélé aux yeux de tous les travailleurs la tactique opportuniste et les positions réactionnaires de la gauche traditionnelle.

Ces trois faits sont extrêmement importants et marquent un véritable tournant dans l'histoire du mouvement ouvrier. Le syndicalisme révolutionnaire du début du siècle, après avoir fait l'experience de l'assujettissement aux partis politiques et, plus particulièrement, aux partis communistes autoritaires ainsi que celle du réformisme qui l'ont toutes deux mené à l'échec, retrouve à la fois ses sources idéologiques résumées dans la formule de la Ire Internationale « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » et ses moyens d'action. D'autre part l'expérience des pays du bloc soviétique, où de nouvelles classes n'ont fait que remplacer les anciennes, lui montre clairement où se trouve son autre écueil principal : le pouvoir centralisé, incarné par quelques hommes, qui, pour se maintenir en place, aboutit à une nouvelle bureaucratie et à une nouvelle oppression.

Il est clair que l'organisation de la société future doit se construire de la base au sommet ou plutôt du centre à la circonférence, qu'à l'avenir les travailleurs ne délègueront leur pouvoir qu'à condition de pouvoir réellement le contrôler et, au besoin, le reprendre. Il est clair également que seul le fédéralisme conçu dans un esprit non pas séparatiste mais de coordination des possibilités et d'entr'aide est susceptible de résoudre le problème de l'inégalité de développement des régions amenée par une politque d'exploitation capitaliste qui, après avoir épuisé les possibilités de profits d'une région, l'abandonne sans ressources et entraîne son dépeuplement et son sous-développement. La politique de « décentralisation » amorcée par l'Etat capitaliste n'aboutira à rien parce que le fondement de la production demeure, en régime capitaliste, la recherche du profit et non la satisfaction des besoins de tous.

Ainsi se trouvent esquisées les bases de la société future : abolition du patronat et du salariat ; organisation de la production en fonction des besoins réels et des ressources effectives ; de chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins.

Il y a encore du chemin à parcourir mais nous sommes sur la bonne voie.

Continuons le combat !

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

XVIIe UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau no 2, 1er étage. Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

***

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T.

Participez à la

Grande souscription pour la propagande !

Sur une déclaration

Le président de la République au peuple français :

« Quelques factieux osent encore lever l'étendard de la révolte contre un gouvernement légitime, puisqu'il est le produit du suffrage universel. Ils m'accusent d'avoir violé la Constitution, moi qui ai supporté depuis six mois, sans en être ému, leurs injures, leurs calomnies, leurs provocations.

La majorité de l'Assemblée elle-même est le but de leurs outrages. L'accusation dont je suis l'objet n'est qu'un prétexte, et la preuve c'est que ceux qui m'attaquent me poursuivaient déjà avec la même haine, la même injustice, alors que le peuple de Paris me nommait représentant, et le peuple de France, président de la République.

Ce système d'agitation entretient dans le pays le malaise et la déflance qui engendrent la misère.

Il faut qu'il cesse. Il est temps que les bons se rassurent et que les méchants tremblent.

La République n'a pas d'ennemis plus implacables que ces hommes qui perpétuant le désordre, nous forcent à changer la France en un camp, nos idées d'amélioration et de progrès en préparatifs de lutte et de défense.

Elu par la nation, la cause que je défends est la vôtre. C'est celle de vos familles, de vos propriétés, celle du pauvre comme celle du riche, celle de la civilisation tout entière. Je ne reculerait devant rien pour la faire triompher. »

Je tiens tout de suite, mes amis, à vous rassurer ! Notre guide génial n'a pas encore parlé. La sus-dite déclaration est datée : Paris, le 13 juin 1849 et signé : Louis-Napoléon Bonaparte.

Je tiens à le répéter, nous sommes le 24 mai 1968, il est 14 heures et le général de Gaulle ne nous a pas encore gratifié de son homélie.

Mais de ce que nous avons déjà entendu tomber de ses lèvres augustes, de ce que nous savons de lui, depuis qu'il est : *le gouvernement légitime, puisque pur produit du suffrage universel*, tout cela nous incline fortement à penser qu'il y a peu de différence entre ces deux hommes. De là à imaginer une certaine analogie dans leur comportement passé et futur, il n'y a qu'un pas. Ce pas, tout le monde le franchira allègrement comme moi, je l'espère, lorsque nous aurons entendu, par la bouche du Sauveur Suprême, condamner le désordre et barrer la route à la chienlit.

Et sans doute n'oubliera-t-il pas de déclarer, prenant Badinguet pour modèle, qu'il défend la cause du pauvre comme celle du riche et pardessus tout, cela va sans dire, la cause de la civilisaton.

Nous sommes toujours le 24 mai, mais il est maintenant 20 h. 30. Notre général-président vient de parler. Pas très longuement, ce dont-il faut lui en savoir gré, car, de l'avis de beaucoup, les disours les moins longs sont les plus courts. Et partant, les meilleurs.

De celui-ci, je ne dirai pas grand-chose, sinon que de toute evidence, personne n'a rien compris à ce qu'il a dit.

Mais les élections sont ellles aussi, passées par là et la situation n'en reste pas moins trouble.

Enfin, va-t-on permettre à ceux qui sont à l'origine de la révolte, étudiants et enseignants, de faire entendre leur voix et prendre leurs suggestions avec la considération qu'elles méritent ?

Va-t-on s'occuper enfin du gouvernement des choses, en cette ère d'abondance, où va-t-on continuer à laisser la production et la distribution aux mains de ceux qui en sont actuellement les maîtres ?

Va-t-on enfin donner au syndicalisme la place qui lui revient dans le pays, c'est-à-dire la première ?

Nous en reparlerons bientôt.

BLANQUET

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

COIN DES JEUNES

Qu'est-ce que le socialisme libertaire?

L'anarchie est la plus haute expression de l'ordre.

Elisée RECLUS

Les derniers évènements ont mis en lumière des groupes se réclamant d'idéologies ignorées de la majorité, en particulier le socialisme libertaire. Notre étude comparera les structures que nous préconisons aux structures des sociétés déjà existantes.

Critique des sociétés de type capitaliste et comuniste autoritaire (dites socialistes):

Sur le plan administratif. Ces deux types de sociétés sont semblables; elles se caractérisent :

— par la centralisation à outrance créant un pouvoir fort ayant la possibilité d'écraser les masses et de s'imposer à elles;

— par des pseudo-démocraties où les masses n'ont aucun moyen de contrôle sur les actes des élus; elles n'ont que la possibilité d'élire des hommes et n'ont pas celle d'influer sur les décisions.

Sur le plan économique, l'exploitation des masses qui a cours dans les sociétés de type capitaliste n'est plus à démontrer; c'est une minorité privilégiée qui exploite la majorité des travailleurs. Dans les sociétés communistes autoritaires (dites socialistes), l'économie assure à l'Etat une plus grande force de pression, accrue par la centralisation. C'est également une forme d'exploitation d'une minorité sur les masses.

Structures de la société libertaire :

Sur le plan administratif, Autogestion des communes où les decisions sont prises en Assemblée Générale qui nomme un exécutif; celui-ci est soumis aux décisions de l'A G. et ne peut avoir d'initiatives propres. Groupement des communes en fédérations régionales, nationales, et internationales, où les délégués ne prennent de décisions que sur le mandat que leur a donné l'A. G.

Sur le plan économique : Suppression de la propriété. Autogestion des entreprises et fédérations d'entreprises établies sur les mêmes bases que l'autogestion des communes.

Conclusion :

Dans les sociétés de type capitaliste, une minorité fortuné exploite les masses. Dans les sociétés communistes autoritaires (dites socailistes) une minorité bureaucratique exploite les masses. *Seul, le socialisme libertaire supprimera définitivement l'exploitation de l'homme par l'homme.*

Vive lanarchie !

Groupe d'Etude Libertaire.

Montpellier 24-6-1968.

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y caracteristicas coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra libreria.

Es una edición «Umbral».

chispas

En España celebraron el «Dia de la Iglesia del silencio.»

A la Iglesia del escándalo la celebran todos los días.

∴

«Los vicarios perciben sólo 3.049 pesetas.»

Que se desquiten comiendo hostias a porrillo.

∴

En octubre en Bilbao habrá Semana Teológica.

El Teo los curas pueden conseguirlo, pero la lógica, difícil que la alcancen.

∴

Un enviado de la Comisión Nacional de Cuentas visitó a un jerarca moroso para efectos de cobro.

Respuesta recibida: «A mí, ni cuentas ni cuentos. Por algo triunfé en 1939.»

∴

Se habla ya en España de «cogestión».

Escamados, los españoles lo interpretan «congestión».

∴

Cuando el ministro Solís se ocupe de «autogestión», sonará eso a «autodigestión».

∴

Emilio Romero se califica de anarquista blanco.

Ni repintado lo admitimos.

∴

Pregunta Pérez Madrigales: «¿Cuándo se ideó el incendio de iglesias?»

Cuando Torquemada incendiaba personas.

∴

«El Ministerio del Aire español establece juzgados propios en las provincias españolas.»

Pobres pájaros, no quedará ni uno.

∴

Pajarracos, sí. En el aire, en el suelo, y en las cloacas.

CHISPERO

ANTENA

SARASQUETA CONDENADO A MUERTE

MADRID. -- Como es sabido, el 7 de junio hubo una refriega en Villabona (Guipúzcoa) entre la guardia civil y un grupo de regionalistas vascos. Del encontronazo resultaron un guardia y un muchacho muertos. Sedienta de venganza, la autoridad acusó precipitadamente al joven Ignacio Sarasqueta de ser el causante de la muerte del guardia (José Pardiñes) habiendo condenado, el consejo de guerra, a 56 años de presidio a Sarasqueta, sentencia «floja» que ha desaprobado la capitanía general de la región «por quebrantamiento de forma», en realidad, debido a la presión rencorosa de unos jefes del Ejército y de las fuerzas de extrema reaccionarias. Como era de temer, el procesado ha sido condenado a muerte.

A última hora intervino Pablo VI, y seguidamente Franco ha dispuesto el indulto del reo. Se és, en El Pardo y en el Vaticano, humanista a buen precio.

AHORA LAS DAN POR EL TROTSKISMO

MADRID. — El TOP ha celebrado al fin juicio antitrotskista en las personas de José Borrás, Dionisio Gómez, Rafael Morales, Francisco Velázquez, José Sanemeterio, María Tejerizo y Manuel González, por delito de asociación ilicita, propaganda ilegal, actuación clandestina, y otros excesos. El primero ha sido condenado a ocho años y medio de prisión, el segundo a seis años y un día, Morales y Veázquez a un año y nueve meses y a 10.000 pesetas de multa, y a tres meses de arresto los tres restantes. Hay la circunstancia — favorable — de que José Borrás y Dionisio Gómez desaparecieron a tiempo de España, quedando condenados en rebeldia. ¡Cualquiera se somete!

EL ANTIGUO FOMENTO SIGUE FOMENTANDO... EL MALESTAR

MADRID. — La célebre empresa de obras públicas de J. Miró y Trepat, antaño conocida por Fomento de Obras y Construcciones, famosa por haber sido en 1919-20 la mayor impulsora de la Patronal terrorista de Barcelona, está frecuentemente a la orden del dia en la actuación cafrística. La nota de última hora es el despido de un delegado sindical que ocupaba horas en intentos de arreglo de situaciones anómalas en la casa, pues el tal delegado — Antonio Rodriguez Maldonado — se tomó en serio las funciones inherentes a su cargo. Rodriguez presentó recurso contra el despido en la Magistratura del Trabajo número 6 (Barcelona), fallando ésta en favor del demandante. Visto lo cual, Miró y Trepat Construcciones S. A. (Fomento) trasladó el asunto al Tribunal Supremo, el cual acaba de fallar contra Antonio Rodriguez, quien, además de quedar en la calle, tendrá que abonar los gastos del pleito.

SEQUIA

CACERES. — A la sequedad corazonal de las «fuerzas vivas» de esta ciudad de 51.000 habitantes, hay que añadir ahora la sequedad de los pozos municipales. No dan casi agua, y en vista de ello el alcalde ha ordenado cerrar los conductos acuosos de las 7 de la tarde hasta las 7 de la mañana, sin perjuicio de mayor extensión de corte si la Virgen Pipina no abre los grifos del cielo, o de la lluvia, como dicen los incrédulos.

El Ayuntamiento se ha dirigido al Providencio Franco y la Iglesia entona preces a la Providencia divina. Entre tanto, don Gratiniano Nieto, de Madrid, ha sido nombrado hijo adoptivo de Cáceres por haber dotado a la ciudad con una fuente artística. Pero malas lenguas aseguran que don Gratiniano acudirá al homenaje provisto de un botijo agüero.

MANO DE OBRA BARATA

CASTELLON DE LA PLANA. — Representantes de las firmas alemanas «Rheinstahl Henschel» de Kassel, y «Hanomag» de Hannover, están alistando obreros castellonenses para llevárselos a trabajar a Alemania Occidental. Es de notar que en ese país existen oficialmente declarados 250 mil obreros alemanes en paro forzoso.

ESTUDIANTINA

MADRID. — Un mínimo de 3.000 estudiantes en edad menor, en mayoria madrileños, están autoritariamente acumulados en un improvisado Instituto de Instrucción Premilitar instalado en El Robledo, término municipal de La Granja de San Ildefonso. La maniobra antiestudiantil es evidente, y como para «conformar» a los acampados obligatorios se ha presentado allí Botella Llusiá, rector de la Universidad de Madrid, para decirles que sean razonables, que él está con ellos y otras cosas, entre las cuales descuellan las siguientes promesas: «Tengo grandes deseos de entrar en diálogo con los representantes estudiantiles, *democráticamente elegidos* y que, por tanto, *representan a la 'mayoria estudiantil'.*» «*Vais a disfrutar de una total libertad de asociación,* y yo os pido encarecidamente que sepáis hacer uso de la confianza que depositamos en vosotros con plena madurez y responsabilidad. Tenemos que salvar a la Universidad española entre todos.»

En un encierro, la voz «libertad» siempre causa buen efecto.

SECUESTRO OFICIAL DE UN CADAVER

MADRID. — La viuda de Julián Grimau, el comunista ejecutado por el franquismo en Carabanchel Alto el 20 de abril de 1962, ha presentado recurso contra Francisco Martin Martin, delegado de cementerios, por ocultación del cadáver de su esposo.

DOS MILLONES Y MEDIO DE TRABAJADORES ESPAÑOLES EN EL EXTRANJERO

MADRID (OPE). — Una publicación madrileña indica que el número de ciudadanos españoles que trabajan en el extranjero se sitúa en los dos millones y medio. Y el de los extranjeros que trabajan en España se queda en 45.000. A pesar de lo cual se atribuye al Gobierno de Madrid el proyecto de aumentar el costo de las cartas de trabajo para los extranjeros.

LA ESPECULACION DEL SUELO

MADRID (OPE). — Un comentario de «La Actualidad Española», dice que en 1950 el metro cuadrado en la carretera de Extremadura valia cinco pesetas y hoy vale 2.600 o sea 520 veces más: en 15 años el valor se ha elevado en un 51 por 100.

Los terrenos que ocupa el estadio Bernabeu fueron pagados al propietario expropiado (años 45-50) a 6 pesetas el pie cuadrado, hoy se cotizan a 2.000 pesetas.

En 1959 se expropió en 4.300.000 pesetas un solar de la Avenida del Generalisimo para hacer un edificio público que no se construyó: lo que se ha hecho es subastar el terreno fijando el precio base en 40 millones.

LOS GUINEANOS AMENAZAN CON RETIRARSE DE LA CONFERENCIA CONSTITUCIONAL

PARIS (OPE). — Un despacho de su corresponsal particular en Madrid. comunica a «Le Monde» (dia 22 de junio) que «como quiera que el Gobierno español no ha respondido el jueves al ultimátum que el martes habia dirigido la delegación guineana, deseosa de un arbitraje del señor U-Than con motivo de las deliberaciones de la Conferencia Constitucional, la representación africana hacia saber que, en caso de negativa, solicitarian unilateralmente el apoyo de las Naciones Unidas para dar cumplimiento a la resolución número 2.355 que establecia la independencia del Territorio de Guinea a partir del 15 de julio de 1968 lo más tarde.

«Ante el silencio de las autoridades españolas, la mayora de la delegación guineana cursó el jueves un despacho a la Secretaria de las Naciones Unidas insistiendo sobre la postura del Gobierno español que, según los recurrentes, quiere imponer una Constitución que no desea el pueblo guineano. El mensaje precisa que «en razón de la grave situación en la Guinea «Ecuatorial» se desea la intervención del secretario general de la O. N. U. Y añade: «Hemos decidido abandonar la conferencia al mismo tiempo que nuestros emisarios preparan el viaje a las O.N.U.».

BOMBA EN AGENCIA DE TURISMO ESPAÑOLA

PARIS (OPE). — El diario «International Herald Tribune» de esta capital, publicó el 22 de junio el siguiente despacho de la agencia UPI fechado en Nueva York:

«Una bomba estalló a hora temprana del dia de ayer en la Agencia Nacional Española de Turismo, con oficinas en la Quinta Avenida. Los cristales de dos ventanas volaron en pedazos. La policia informó que «una máquina explosiva de tipo desconocido» habia sido colocada hacia las cuatro de la mañana delante de la puerta de la agencia.

Los daños causados por la bomba quedaron confinados en su casi totalidad a los registrados en el exterior de la oficina.»

PRENSA MEXICANA

MEXICO (OPE). — «El jefe de los sindicatos laborales controlados por el Gobierno acabó hoy con las esperanzas de que los sindicatos libres serian permitidos en el país. Por lo menos no serán autorizados bajo el régimen del general Franco — decia Emilio Moya en el diario «Novedades» de esta capital el 20 de mayo —. El derecho de huelga no figuró en el orden del dia del Congreso celebrado en Tarragona por los Sindicatos Verticales.

Otro punto que quedó bien en claro en el Congreso fue el de que mientras siga Franco en el poder, a él le corresponderá personalmente designar al jefe de los sindicatos».

BALANCE CARGADO

MADRID. — El balance del mes de mayo es trágico para la prensa: cuatro periódicos y tres revistas fueron secuestrados y un periódico suspendido por dos meses. Se impusieron multas por cerca de medio millón de pesetas. El Tribunal de Orden Público condenó al director de la revista de Barcelona «Destino» a ocho meses de prisión y al pago de 10.000 pesetas de multa por haber publicado una carta de un lector titulada «El catalán se acaba». Por pertenecer a un sindicato de Artes Gráficas, dos periodistas han sido condenados a 16 y 10 meses de prisión y otro espera ser juzgado. El juez de Orden Público ha encausado a siete periodistas. El Ministerio de Información ha incoado expedientes contra cuatro directores. También en el mes de mayo fueron prohibidas 19 conferencias sobre diversos temas y tres recitales de canciones catalanas, uno de Joan Manuel Serrat, el cantante que se negó a representar a España en el concurso de Eurovisión si no le dejaban cantar en catalán, y dos de Ramón, idolo de los jóvenes universitarios por sus canciones de protesta.

Actualidad

Esperanzas que se diluyen

por Rómulo Chávez

UN hecho reciente, el atentado que causó la muerte del senador norteamericano Robert Kennedy, entre otros de variada configuración pero que todos a una convergen al mismo fin propuesto, nos adentran en la convicción, que se nos arraiga infortunadamente cada vez más, por una muy remota esperanza en cuanto a poder presenciar un afloje de las tensiones mundiales.

Es una costumbre inveterada en las grandes mayorias que conforman las naciones, en sus partes más vitales, el depositar una cierta o total confianza en el candidato presidencial que, al formular su postulación, hace correr la especie (no negamos que honrada y sinceramente algunas veces) en un sentido que no deje lugar a dudas en cuanto a la solución o disminución cuantitativa de los problemas más ingentes y hasta graves.

Sujetándonos concretamente al acto violento que acabó con la vida del joven senador, existiria entonces en las ya aludidas grandes mayorias su natural y hasta en cierta medida justificado apego no al hombre político, partidarista, sino a las ideas progresistas y humanitaristas que los Kennedy encarnaban, manifestaciones loables y hechos políticos que tratarian, internacional y militancialmente si posible, acabar con la guerra de Vietnam, con las abominables leyes raciales y emprender el espinoso camino que conduciria al logro de entendimientos formales, que hiciera inoperante el funcionamiento de todo artilugio creado, incidiendo por tal motivo a eclosionar el nefasto fenómeno, y serian estas ideas, estos postulados suficiente bagaje espiritual para llevar à la tumba a los hermanos Kennedy, de donde se infiere que la voluntad dominante en los grupos económicos y políticos de presión extremadamente conservadores, reaccionarios y fascistoides no es la de ir al encuentro de la paz sino de la guerra.

Dentro de los linderos mismos de ciertas esferas gobernantes y aun de élites con marco de influencia de todo tipo, se han bosquejado fórmulas que de llevarlas a término sin más dilaciones y orillando suspicacias, el temor de una guerra total podriase ver alejado.

Al efecto, se ha dicho más de una vez y muy razonablemente que con una China continental orillada y sistemáticamente desconsiderada por una mayoria de naciones unidas, siendo ella potencia atómica, dificilmente puede haber solución de los problemas de la hora. Se han hecho, de otro lado, exhortaciones de desarme total ante el temor a las consecuencias, a través de los organismos idóneos de Ginebra. Y existe por último el clamor general llamando a entendimientos multinacionales que hagan evitable la guerra atómica, toda especie de guerra, pero... ni modo.

Lo contrario de esto tiene, por lo que vamos viendo, consistencia. Tratar de romperla equivale a la liquidación del sujeto; tal los balazos en Dallas y en Los Angeles.

Poseidos por ese afán de condominar el mundo, el poder de esas élites con instrucción universitaria, no importa si laica o religiosa, pero con menos civilidad que los habitantes de la hoya amazónica, atinan en todo en cuanto ello pueda hacer que afiance, consolide o rebase provechosamente, de suyo las posiciones ominosamente egocentristas. Y cuidado, no les hablen de humanitarismos ni de un mayor reparto de riquezas, pues en este renglón proceden como las mulas: no entienden nada.

Como se observará, estamos confundiendo en un mismo haz de pensamiento, conducta y aspiraciones a los que fueron hermanos Kennedy, y tal vez ello no sea del todo correcto. Seria conveniente recordar que en el tiempo que duró su mandato, antes que fuera abatido el que fue presidente de la gran nación norteña, la posición suya, obedeciendo a criterios dominantes, fue la de un gobernante opositor y en cierta medida beligerante a la proliferación de los armamentos nucleares, por parte de los paises que no fueran los iniciadores, factor de primer orden en la disputa entre China y Francia de una parte y Rusia y Yanquilandia de otra. Quizás en los momentos precisos, a la hora de las delicadas decisiones el ex gobernante yanqui se hubiera hecho acreedor del concepto humanista que se le atribuye, tocando resortes que su imaginación y conciencia le dictaran en evitación de los peores desastres. Hay motivo para creerlo así, pues la mejor prueba nos la da el hecho evidente que lo quite del medio, de los lados y de todos los sitios porque la parte más extremista del conservadurismo y reaccionarismo norteamericano no le tuvieron confianza por un segundo periodo de gobierno, que se le auguraba seguro.

Hemos aludido al tan espinoso cuan peligroso asunto en relación a las medidas y contramedidas que ambos beligerantes toman para detener la proliferación de las armas atómicas, por una de las partes, y la tenaz resistencia a todas las presiones de la otra parte, en su empeño para proseguir la citada proliferación. Y la verdad en este caso nos aconseja que el tener que discernir acerca del problema en cuestión, habremos de tener presente un aspecto de naturaleza o esencia negativo. Y se refiere al hecho de que al proceder por via coactiva, impositiva y por poder bélico ventajoso, impedir toda acción armamentista, de cualquier tipo que sea, lo que se consigue es la natural reacción de inconformismo y de rebeldia en la nación coartada.

Biológicamente considerado, nadie acepta ser reprimido en nada y menos aún si la determinación por el gesto acometido obedece a imperativos vitales para el desarrollo y mejor vivencia para el país; se detesta igualmente por esta ley biológica misma el tener que actuar, regir y en suma vivir dependiendo de otras naciones más poderosas que impongan niveles de vida caprichosamente preestablecidos.

Pero es claro y notorio que, como todo lo que vive manifiéstase por su contrario en germen, no faltan los hombres con categoria de élite dispuestos, en momentos dados y para tratar de paliar unas determinadas situaciones, a aceptar la gobernación de un país aun con premisas dependientes, conformistas, lo que revelaria una contraposición a las ideas precedentemente expuestas. No obstante, hay que admitir que una y otra postura obedecen al sentido biológico de la vida. Mas no perdamos de vista, ateniéndonos a las experiencias de todos los tiempos, que el hecho real, lo que no ofrece duda es que esta dependencia a la que hemos mencionado repetidamente, a su vez no tardaria en verse acosada y reemplazada bajo la presión de las más contundentes rebeldias, dándonos en suma y como resultado concluyente que el tratar de librar combate en contra de la proliferación de los armamentos nucleares (hecho que incluso fue defendido en estas mismas páginas) no conduce en absoluto a caminos que ofrezcan paliar esos graves problemas, pues inclusive y como una prueba más de otras tantas que podriamos aportar, la ofrecen esas 26 naciones que se niegan a suscribir el tratado de prohibición de esos artefactos de material fisionable, recién acordado por mayoria en la O. N. U.

Nosotros propiciamos, por el contrario, como medida perentoria y no, por supuesto, como soluciones definitivas, el desarme total completo de las naciones que acumulan las tantas veces repetidas armas, todo y luchando tesonera y concienzudamente en miras siempre por la plenitud de vida superior; para hacer que prevalezcan las ideas y concepciones que hagan imposible los rearmes de cualquier naturaleza que sean. Y creemos firmemente que éste tan solamente se consigue trastocando todos los valores negativos vigentes (económicos, políticos, religiosos, culturales, mercantiles, etc.), que son sin género de duda los que generan la lucha entre los hombres.

Dinamita y dinamiteros

HONOR a la dinamita, herramienta de trabajo facilitada por Nobel con objeto de abrir túneles para trenes, canales y carreteras; para que los trabajadores pudieran con facilidad perforar o hacer saltar rocas por duras que éstas fuesen; lo que no impidió que su utilidad de momento no fuera mortal para muchos marinos que la transportaban a la América, Norte y Sur, y a otros paises lejanos, dada la fragilidad de la materia. Por suerte, el propio Nobel supo dar con un procedimiento de seguridad que permitió el traslado de la dinamita sin riesgo, a partir de lo cual todas las explotaciones mineras utilizaron la dinamita por el rendimiento que producia. Para atenuar el mal recuerdo de las catástrofes involuntarias derivadas del manejo del explosivo, el profesor Nobel instituyó el denominado Premio Nobel de la Paz, premiando a la sabiduria del Mundo.

Más tarde echaron mano de la dinamita los militares, maestros consumados en el arte de la destrucción, en ningún caso para obras de progreso humano. Seguidamente la utilizaron elementos revolucionarios para castigar a tiranos a los que el pueblo soportaba sin esperanza de sacudirse de ellos. Desde entonces el capitalismo reaccionario hace más caso de los que él llama «terroristas», que de los sindicatos y partidos de izquierda plegados a la voluntad de la sociedad dinerista.

Sin embargo, este articulo no va encaminado a relatar el proceso ascendente del producto dinamita, sino a glosar y a recordar a mis amigos y compañeros caidos frente al enemigo en su condición de dinamiteros, unos en operaciones, otros fusilados por el fascismo en Zaragoza, y otros inutilizados fisicamente a causa de las heridas sufridas durante o después de la contienda.

Mucho se ha escrito y hablado del 19 de Julio de 1936; sin embargo, nunca he visto un escrito o un orador ocupándose de estos compañeros antifascistas que dia y noche se jugaban la vida para hacer saltar un puente, para diezmar caravanas enemigas, volar un edificio con los fascistas que en él se alojaban sin que los mandos republicanos encontraran la manera de hacerlos partir.

¿Quién no recuerda la resistencia facha del monasterio de la Virgen de la Cabeza? Un grupo de dinamiteros se ofreció voluntario para derribar el edificio, e inexplicablemente fue rechazado; asi la resistencia fascista duró largo tiempo. El propio grupo que me ocupa se propuso asimismo para volar el Alcázar de Toledo defendido por Moscardó, siendo nuevamente desestimado su concurso porque «el Alcázar es una obra de arte». Ya se vio lo caro que costó este respeto, que el enemigo no habria tenido. Cuando Largo Caballero quiso utilizar el concurso de los dinamiteros asturianos, era tarde. El ejército sublevado procedente del Sur estaba ya a la vista.

Una operación en Teruel atribuida a los mineros de González Peña, en realidad corrió a cargo de un grupo de dinamiteros de la C. N. T. en cuanto a preparación, operación la más peligrosa. Cuando dichos dinamiteros astures llegaron no tuvieron más que provocar la explosión, pues la verdad era que el grupo libertario fue mandado retirar, y asi la prensa de la zona leal, incluso nuestra «Solidaridad Obrera», publicó con grandes elogios la hazaña de los dinamiteros de González Peña, sin mencionar siquiera a quienes habian realizado el trabajo más importante. Bien está que se escriba la Historia, pero con datos veraces y sin plumeros de partido.

De los dinamiteros de Utrillas sólo se ocupó el periódico «Cultura y Acción», que se publicaba en Alcañiz, glosando las gestas, importantes, de los compañeros anónimos que habian quedado rodeados por el enemigo en esa parte de Aragón. Tan dura fue la acción de estos compañeros que el gobernador militar de Teruel publicó una orden en la que se exigía a las fuerzas a sus órdenes «que allí donde sean detenidos los grupos dinamiteros de la comarca de Utrillas, sean fusilados sin formación de causa.» Agregaré que tres veces salió la guardia civil de Teruel para tomar Utrillas, retirándose derrotada otras tantes. Las dos primeras expediciones fueron a base de G. C. voluntarios, y la tercera por sorteo. Mas si el enemigo no llegó a Utrillas, si alcanzó nuestro puesto de avanzada de Pancrudo, cuyos compañeros no quisieron replegarse a Utrillas; asi es que sostuvieron un fuerte tiroteo con los tricornios, quedando copados y trasladados prisioneros a Teruel, en donde el enemigo fusiló a 18 de ellos. Uno de los detenidos logró escapar herido a través de la refriega, dándonos noticia del drama ocurrido.

Una operación que preocupó a los tricornios fue al llegar a un paso estratégico que se estrechaba a la anchura de un puente. El enemigo llegó a las 14 al indicado sitio, y nosotros habiamos volado el puente dos horas antes, dejando cortada toda comunicación del Bajo Aragón con la capital. Asimismo inutilizamos las lineas telefónicas y telegráficas con Teruel, llenando de pánico a los sublevados, que quedaban aislados dentro de nuestra demarcación. Por suerte, el cerco que se nos habia tendido quedó sin efecto merced a la llegada de la columna de Barcelona que habia tomado Caspe, más la que procedia del Maestrazgo, en la que reconocimos a muchos compañeros de Valderrobres, Alcorisa, Alcañiz, etc.

Es lógico también hacer constar que si en nuestros grupos dinamiteros la mayoria de sus componentes éramos de la C. N. T., no dejaba de haberlos de la U. G. T., con los cuales teníamos formados comités revolucionarios desde mayo de 1934, si mal no recuerdo.

Mi dedicación emocionada al compañero F. S., fusilado en Zaragoza; así como al compañero C, muerto por silicosis en un hospital de Barcelona; y al compañero J. Casinos, muerto en la explosión de una mina francesa; y a cuantos tengo presentes sin poder precisar sus nombres. Todos obraron valientemente defendiendo la causa popular, luchando más por la Revolución que por la guerra, puesto que se trató de antimilitaristas convencidos.

Gloria a la dinamita y a los dinamiteros caidos al servicio de la Revolución española.

Ni jóvenes ni viejos deben olvidar la utilidad que esta herramienta tuvo contra el enemigo el 19 de julio y dias sucesivos, en manos de nuestros aguerridos dinamiteros. Con menos discurseros, escribidores y embozcados y con más ejercitantes del explosivo de Nobel, tal vez no hubiéramos perdido la contienda, evitando para España la tragedia del fascismo.

Julio AYORA

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnifica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

Las victimas del

SI el razonar fuera preocupación generalizada entre los humanos, la cantinela proteccionista estaria más desacreditada que el cáncer. Bajo la promesa del proteccionismo para sacarlos de su atraso, los países que se creian más desarrollados de Europa sometieron a su tutela a los pueblos de Africa, Asia, América y Australia. Los pueblos sometidos, de los adelantos adquiridos por los pueblos europeos mucho tenian que aprender. Pero los protectores se cuidaron muy bien de enseñar ni de dejar aprender, lo que podia librarlos de su atraso. Por el contrario, a las tradiciones esclavistas de su pasado les injertaron los malos usos y costumbres de la civilización para mejor esclavizarlos.

A juzgar por la experiencia y por la cantinela y la práctica del proteccionismo o el colonismo, los seres más afectados en esta tarea «bienhechora» son los del nivel más bajo de entre los humanos. De tanto en tanto sale a la publicidad algún detalle de la obra proteccionista y la catadura de los proteccionistas.

En los diarios «Le Monde» y «Le Figaro» del 18 de marzo apareció la noticia de que en el Brasil las tribus de indios que ocupaban una gran extensión de tierra en el Amazonas y Matto Grosso, fueron asesinados por los medios más sádicos y crueles que se pueden concebir, por los comandos del «Servicio de Protección a los Indios». El móvil de la masacre, dicen los diarios, fue quedarse con las tierras que ocupaban las tribus, los miembros del Servicio.

El caso es uno de tantos que se descubren. Y lo que se descubre también en tales casos de genocidio, es la práctica de las torturas más crueles y los vicios más repugnantes que los «protectores» ejercen con los protegidos.

En el continente americano pocas serán las tierras que no estén abonadas con los restos de nativos negros, amarillos o morenos asesinados por los protectores o civilizadores. En la Patagonia argentina, aún en 1920 se sacaron fotografias de indios asesinados en masa por los ejércitos del gobierno que fueron a civilizarlos..., contra lo cual las personas más sensibles al espiritu de justicia expresaron airada protesta. Al respecto dice González Pacheco, en uno de sus Carteles: «Se siente olor a pólvora y el estruendo de la metralla. Y no creáis que es el rey que anda cazando, porque ahora estamos en República; es el gobierno, que anda civilizando.»

Para excitar y justificar estos crimenes derraman mucha tinta los mercenarios de la pluma, los más despreciables de todos los mercenarios. En el caso de la Patagonia se empezó con la cantinela de que los patagones eran salvajes que no merecian vivir porque no pagaban impuestos ni se presentaban al servicio militar; esta cantinela arreció a pesar de que a un paso de la capital grandes extensiones de tierra fértil bajo el control de los civilizados estaba en estado de abandono. Y a pesar de ello el gobierno escuchó la voz del mal y extendió titulos de propiedad a toda suerte de aventureros que ambicionaban «civilizar» la Patagonia a los patagones.

Los nuevos dueños de las tierras patagonas ocupadas por decreto gubernamental para someter a los indios y explotar sus altitudes y lidiar con ganado — principal riqueza de

Servicio de librería

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 *páginas con ilustraciones,* 8,00 *francos.*

Crime et Société	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«L'homme révolté», A. Camus.	5.00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Mis Universidades»	7,50
«Mi vida», Gorki	5,00
«Pasión y poesia», C. Carpio	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari	18,50
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Sangre Negra», R. Wright	20,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50

LA A.I.T. EN EL CONTINENTE AMERICANO

Interesante trabajo del compañero Serafín Fernández, con un prólogo de Juan Ferrer. 68 páginas, 1,00 F., en esta Admón.

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56

Descuentos del 15 % a paqueteros y FF. LL.

B.D.I.C

Mao, Mao, Mao, Mao, y Mao

En las escuelas chinas, un retrato de Mao Tse Tung preside todas las clases. Ocupa el mismo lugar que el crucifijo en España. En el colegio par niños de Ben Tsiang, en Canton, esta frase, escrita con gruesos caracteres, figura en los lugares de estudio y de juego : «Lee los libros del Presidente Mao. Escucha su palabra. Actúa de acuerdo con sus instrucciones».

En los hospitales chinos, sobre la cabecera de las camas, se ve un retrato, generalmente en colores, de Mao Tse Tung, el hombre que dirige uno de los movimientos totalitarios más salvajes y condenables de la historia moderna. Las enfermeras, durante los ratos de descanso, se sientan junto a los enfermos y les leen, para que les sirva de consuelo, «El libro rojo», los pensamientos del presidente. Infinidad de chinos llevan en sus solapas una insignia que reproduce, de perfil, la efigie de Mao, el cual cuenta con innumerables «hinchas», sobre todo entre los «teenagers», que se expresan con entusiasmo deportivo o con fervor místico. El residente no quiere partidarios, sino incondicionales. No quiere que sus palabras se reflexionen. Quiere que se acaten como dogmas. En la radio y en los periódicos se le llama a Mao «el sol rojo, rojo, muy rojo, que ilumina y calienta nuestros corazones». Y generalmente se le representa así, con una aureola de santidad, y como un sol del que dimanan rayos hacia la tierra entera. Esa imagen, con ciertas remembranzas pagano-faraónicas del dios Aton, figura en edificios oficiales, en centros docentes, en comercios y librerías.

En muchas fábricas y en el campo, durante los ratos reglamentarios de descanso, obreros, operarios y campesinos, se sientan y leen «El libro rojo». Es la hora de la horación, como la hora del «Angelus», como el instante de volverse hacia la Meca y rezar. Las fotografías que de ellos se difunden podrían ser las de grupos de chinos católicos en la iglesia leyendo el libro de Misa. En las concentraciones de Tien An Men, la inmensa y bellísima plaza pekinesa, centenares de miles de mozalbetes se manifiestan periódecamente y alzan todos, como si se tratara de un talismán o de un símbolo religioso, «El libro rojo» en marea impresionante.

«El libro rojo» es una síntesis maoista, la quintaesencia de su pensamiento. Está confeccionado con cuatrocientas trece citas, correspondientes a diversas épocas, discursos, libros y ensayos, que abarcan los más variados temas políticos, sociales, militares, culturales... y morales. «El comunista debe ser sincero y franco, leal y activo, considerar los intereses de la revolución como su propia vida...», se lee en «El libro rojo». Y más adelante : «Los comunistas deben asimismo dar ejemplo en el estudio. en todo momento deben ser alumnos de las masas populares a la vez que sus maestros». Y después, con lenguaje evangélico : «Los comunistas somos como la semilla y el pueblo como la tierra. Dondequiera que vayamos, debemos unirnos con el pueblo, echar raíces y florecer en él». De «El libro rojo» podrían espigarse un manojo de preceptos morales. Tiene una parte indudable de ética, de filosofía de la conducta. Durante muchos siglos, la vida china ha estado presidida por una mezcla, soldada a la perfección, de confucianismo, taoismo y budismo mahayaniana, todo lo cual no era propiamente una religión, sino una filosofía de vida. Los chinos seguían las enseñanzas de Confucio, vivían «conforme al tao» y rezaban a Buda. «El libro rojo» pretende en el fondo ser la sustitución de todo esto y que los chinos sigan ahora las enseñanzas de Mao, vivan conforme a sus reglas y reciten sus pensamientos.

Pero «El libro rojo» ne es sólo una ética y una filosofía de vida. Es también una «guía espiritual», como el «Camino» del padre Escrivá. Contiene preceptos y normas para la actividad práctica, como un libro de ejercicios ignacianos. Es aún más. Es el Kempis, la imitación de Mao. Hay que reconocer la vida de Mao, la palabra de Mao, el pensamiento de Mao. Hay que imitar a Mao, hacer igual que él.

«El presidente Mao es el sol rojo que ilumina nuestros corazones. En nuestro gran maestro, nuestro gran líder, gran mando supremo y gran timonel. Es único. Nada ni nadie puede compararse a él», se lee en la revista doctrinal «Bandera roja». En una «sura» coránica, llamada por los árabes «El culto», que vale por un tercio del libro sagrado musulmán según Mahoma, se dice : «El es Dios, es único. El solo. No ha engendrado ni ha sido engendrado, y no tiene a nadie por igual». Los israelitas aprenden de niños, según la tradición veterotestamentaria, alejada, por cierto, tantas veces del «Talmud» : «Oye, Israel. Yavé es nuestro Dios, Yavé es único». «El libro rojo» se presenta a los chicos como norma de conducta y fuente de toda verdad. No es un tratado político. Aspira a ser libro sagrado, quiere ser Corán, palabra de Yavé. La suprema felicidad se consigue creyendo en las citas del presidente Mao, como creen los budistas en «las cuatro nobles verdades». «El libro rojo» es como «el óctuplo sendero» de la impermanencia búdica universal, simbolizado por la rueda de la ley de ocho varas. Quiere ser decálogo, tablas de la ley.

Nos encontramos, pues, ante un fenómeno de carácter esencialmente religioso. Los maoístas piden que se ame a Mao sobre todas las cosas. Llevan en sus carteras estampas de Mao en colores, le cantan himnos de gloria, le invocan igual que los occidentales a Cristo. «Como Mao nos esnnseña», se lee en todas partes. «El libro rojo» tiene algo de catecismo, algo de regla de orden religiosa, algo de enciclica doctrinal del Sumo Pontifice, algo de breviario para los sacerdotes del maoismo, algo de libro de oraciones. Antes de jugar o de actuar o de examinarse, lo rectan los deportistas, las actrices y los estudiantes. Y lo invocan también los enfermos en el momento de entrar en el quirófano y los campesinos para que venga la lluvia a fecundar las siembras. Es una mística y es una ascética. Es una teología materialista, como el tratado de un dios material.

Enlazamos aquí, de pleno, con la más genuina tradición religiosa oriental. El hombre se convierte en Dios, se encarna en Dios, se transubstancia en materia divina. Es el caso de Confucio, del Buda, del Mikado nipón, del Dalai Lama, del Soberano del Bután. Mao se está convirtiendo en el Buda rojo, en el iluminado del sol, en el dios viviente, con setecientos millones de adeptos amarillos. Asistimos, una vez más en la historia, al proceso de divinización de un moralista oriental, a la transformación en dios de un César.

Entre los occidentales, el Cristo, hijo de Dios vivo, la palabra, el Verbo, se hizo carne y habitó entre nosotros. «El libro rojo» es, a la inversa, la palabra que pretende hacerse divinidad. Estamos presenciando, pues, un fenómeno muy propio de Oriente, al que no se puede minimizar. «El libro rojo» aspira a ser Biblia roja, mensaje evangélico, la palabra de Dios.

L. M. A.

Rafael Barret:
OBRAS COMPLETAS
Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos.

GRAN CANCHO DE BONETE Y SIERRA DE CORDOBA

por **Miguel JIMÉNEZ**

Hermosas y sugestivas, brillantes y simpáticas las piezas que, en cierto sentido, tienen sus realces de los contornos de Bella Vista a los sectores de Mobiloil, y en cuyos diversos dibujos resaltan, entre otras figuras señoriales, el pétreo y augusto Bonete, de 6 872 metros de altura, y los venturosos adalides de la Sierra de Córdoba, con el premio, la dicha y el encanto de sus bellas panoramas. Sede rutilante de aspectos. Area de buenas labores, de fé firme y de ricos alcances, como el grato signo de las viñas de Mendoza. Carmen agraciado de símbolos. Cristal de bondades. Tapiz de graciosas costumbres, a esencia y placer, admirablemente cantadas por Alberto Ghiraldo.

Por los 34°30' de Lat. S. y los 58° 45' de Long. O.; a la orilla del Río de la Plata, que en ese bravo punto mide unos 47 kil. de anchura, y, en mucho, rodeada por la provincia bonaerense; en terreno, al parecer, otrora asiento de una tribu guaraní de los valerosos querandí; con unos 200 k.c.; a tesoro, en prez, la Capital federal de Buenos Aires, con el puerto, de unos 9 kil. de longitud, y con sus grandes avenidas, sus parques y sus jardines.

Teniendo en sus lindes Bolivia, el Brasil, Corrientes, Formosa, Salta y Misiones; en los 21°53' y 27°30' de Lat. S. y de los 56°59' a los 63° de Long. O., con sus bosques y sus yerbales a bien, el acentuado conjunto territorial del Paraguay nos ofrece, a cariño, las estimables fracciones del Chaco Boreal, Encarnación, Itaguá, Paraguary, Concepción, Altos Caragautay, Ihú, Yutí, Guairá y Yegros. La superficie es de 404 445 k. c. En relieve, las sierras de Amambay Marajú, Acay, Quince y Urucatí. Por dádiva, entre otros, los ríos Paraná, Salado, Paraguay, Aquidabán, Pilcomayo, Tembey, Yacuy. Tibicuari, Confuso, Aguapey y Fogones. A resplandor, los lagos y lagunas Mandigú, Ypoa, Iparacay y Camba. Por nexo principal, Asunción, en cuya planta, al decir, de primeras, más o menos fijos, estuvieron los activos payaguas. Entre otras, Villa Rica, concepción, S. Pedro, Caazapá, Villa Hayes, S. Ignacio, Caraguatay, Encarnación, Humaitá, Paraguary, Altos, Yutí, Araguá, Toledo, Díaz, Quindy, Luque y Rosario. Te, maíz, arroz, naranjas, miel, azúcar, tabaco, maderas, petróleo, manganeso, resina, cuero, lana, algodón, índigo, hierro y cobre.

Por los 30°36'29" deLat. S. y los 60°41 29" de Long. O., a gozo, la fructuosa provincia bonaerense, que en buena parte de sus términos se asoma al Río de la Plata y al Océano Atlántico, de gentil modo engloba, en virtud, los rosales de Bahía Blanca, Lanús, Zárate, Pergamino, Mar del Plata, 25 de Mayo, Necochea, Azul, C. Suárez, S. Nicolás de los Arroyos, Tandil, Chacabuco, G. Villegas, Colón, S. Pedro, Las Flores, Balcarce, Salto, Arrecifes, Pehuajó y Campana. Así, Luján, Chascomús, Rojas, C. de Patagones, Junín, Tres Arroyos, L. Zamora, Ayacucho, Loberia, C. Casares, 9 de Julio, Mercedes, Lobos, Saladillo, Juárez, Dolores, Lauquen, Chivilcoy, Vedia, Bragado, Lincoln, etc. El espacio es de 307 571 km2. De tonos, en variedad, a juego, insularmente, las conchas de Wood, Bermejo, Martín García, Césares, Flamenco, Gama, Trinidad y Riachos. Con sus estimados motivos, las sierras de Puán, Bayas, Padres, Bravard, Larga, Tandil, Pillahincó y Ventana. En premio, las venas del Paraná, Sauce, Matanza, Luján Colorado, Reconquista, Indio Rico, Napostá, Sacramento, Antequera, Quequén, Salado, Areco, Somborombón y Arrecifes. A ensueño, los lagos y las lagunas de S. Vicente, Carhué, Mar Chiquita, Las Tunas, Monte, Cascomús, Guamini, Abra, Ramos, Epecuén y Alsina. Trigo, maíz, lino, avena, cebada, girasol, hortalizas, legumbres, pesca, ganados, conservas, sales y granitos. Por centro de relaciones, La Plata, con su observatorio, los depósitos, el parque y el Museo. Entre otros remarcables asientos, Avellaneda, Bahía Blanca, Lanús, Quilmes, Zárate, Mar del Plata, Azul, Olavarría, Chacabuco, S. Nicolás de los Arroyos, Vedia, Tandil, Colón, S. Pedro, Campana, Arrecifes, Luján, Pehuajó, Rojas, Lobos, Chascomús y Dolores. A igual, Juárez, Lincoln, Ayacucho, Loberia, Junín, Bragado, Chivilcoy, Tres Arroyos, Las Flodes, Lauquen, Salto, Balcarce, Saladillo, C. de Patagones, Necochea, Mercedes, Pergamino, Miramar, Enderson, Magdalena, Ramallo, Maipú, Quequén, Pinzón y Macedo.

A rasgos, pudiendo verse en sus contornos la tierra brasileña, el Océano Atlántico, El Río de la Plata, el radio de Corrientes, el sector de Entre Ríos y, si bien se quiere, un algo de la provincia de Buenos Aires; en los 30° y 35° de Lat. S. y los 55° y 60 50' de Long. O., a mérito, el fulgente concierto del Uruguay nos muestra, en fervor, las agraciadas juntias de Rivera, Montevideo, Durazno. Artigas, Salto, Río Negro, Cerro Largo, Tacuarembó, Minas, Flores, Soriano, Treinta y Tres, Colonia, Paysandú, Canelones, Maldonado, S. José, Rocha y Florida. La extensión es de 186 925 k.c. De alabados matices, las islas Lobos, Ratas y Flores. Con sus partes, a la vez, en varios puntos, más o menos agudas y afiladas, en buena consideración, las sierras de Sta. Ana, Cuchilla Grande, Bizcocho, Animas, Ríos y Haedo. En beneficio, las arterias Yi, Uruguay, Cebollati, Tacuarembó, Arapey, Cuareim, Sta. Lucía, Yaguary, S. Salvador, Daimán, Negro, S. José, Indna Muerta, Yaguarón y Tres Cruces. A gracia, con sus reflejos, las lagunas Merim, Potrero, Rocha y Castillo. Amorosa, bien situada y cual broche de oro; Montevideo, con sus teatros, la Universidad y el puerto. Entre otras románticas localidades, Rosario, Ituzaingó, Rivera, Durazno, Libertad, Artigas, Cuñapirú, Salto, Fray Bentos, Melo, Tacuarembó, Pando, Minas, Trinidad y Mercedes. Asimismo, Dolores, Paso de los Toros, Trenta y Tres, Sta. Lucía, Colonia del Sacramento, Paysandú, Sta Rosa, Canelones, Maldonado, Nico Pérez, S. José, Rocha, Higueritas, S. Carlos, Florida, Sarandí, Carmelo, S. Ramón y las piedras. Azúcar, cereales, uva, café, verduras, legumbres, conservas, aguardientes, ganados, pesca, maderas, oro, plata, hierro, cobre y mármoles.

Sobre los 46° y 52°5' de Lat. S. y los 65°57' y 73°50' de Long. O. y teniendo en derredor los festones chilenos, las prendas de Cubut y el Océano Atlantco, la perfumada orbita de Sta. Cruz contiene, en brillantia, los ambarinos departamentos de Perito Moreno, Sta. Cruz, Pto Deseado, Luis Piedrabuena. G. Gregores, S. Julián y Calafate. El solar es de 243 943 k.c. A reciedumbre, Fitz Roy, S. Lorenzo, Zebalosy los montes de la Sangra y del cordón de los Bagales. Las pampas alta, Asador y Tres Hermanas. Así, los bajos Oriental y Tordillo. Igualmente, las mesetas Vizcachas, Central y Cascajosa. A dicha, los lagos y lagunas Strobel, Viedma, S. Martín, Argentino, Quiroga, Sirven, Belgrano, Tar, Ghio, Grande, Vía Láctea, Gardiel, Mtlde, Esperanza, Nansen, Puyrredón y Buenos Aires. En aporte, los cursos ligeros del Olnie, Galegos, Sta Cruz, Fénix, Vizcachas, Deseado, Pelque, Rubén, Tubio, Chico, Shehuen, Pinturas, Coig, Begrano, Mayr, Blanco y Chorrillo. En el estuario que forman los ríos Chico y Sta Cruz, a la parte del Atlántico, existe una pequeña isla, de los Leones, en a cual, al decir, de primeras, hallaron refugio un prisonero joven y su ángel libertador, una princesa india enamorada. Por alcances, cereales, frutas, legumbres, alfalfa, pesca, ganados, carbón y petróleo. Amable y atentiva, en nexo provincial, Río Gallegos, con sus buenas labores. Entre otros cuidadosos sitiales, Las Rosas, Perito Moreno, La Florinda, Concha Carrera, La Unión, Mata Grande, Año Nuevo, Sta. Cruz, Angelina, Las Chacras, Luis Piedrabuena, Los Mellizos, Cóndor Querol y Esperanza. De la misma índole, Caleta Olivia, Pto. Deseado, La Flora, Los Manantiales, Las Heras, S. Julián, Sierra Morena, El Aliado, La Asturiana, Sta. Rosa, Las Barrancas, G. Gregores, Las Tunas, Calafate, El Mirasol, La Porteña, Dos Lagunes, Aguilar y Mazarredo.

(Continuará.)

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I y II. 19.00 francos los 3 volúmenes.

Area Mundial

EL DRAMA DE RIO DE JANEIRO

La huelga de estudiantes pidiendo reivindicaciones y reformas substanciales universitarias, fue reprimida duramente por la fuerza pública con motivo de una manifestación estudiantil protestataria. Los manifestantes se defendieron con objetos improvisados contra las cargas de la policía, pero ésta respondió con descargas de fusilería, ocasionando un mínimo de seis muertos y más de 200 heridos.

Ante este cruel resultado la población estudiantil en masa, más la participación de elemento intelectual y obrero, el 27 de junio se concentró en manifestación protestataria en el centro de la ciudad bajo una lluvia de confetti y grandes aplausos pidiendo la dimisión del Gobierno del presidente Arthur Costa e Silva. Los manifestantes bajaron por la Avenida Río Branco en grupos ordenados, gritando: «¡Abajo la Dictadura!» y «¡Ante todo el Pueblo!».

Desde las ventanas de los altos edificios de despachos a lo largo de la avenida, numerosos oficinistas saludaron a los manifestantes con aplausos y confetti.

El Gobierno del presidente Costa e Silva, que se apoya en las fuerzas armadas del país, decidió autorizar la manifestación después de un día de acaloradas discusiones internas.

La policía estatal, que había causado serios disturbios la semana pasada al emplear gases lacrimógenos y disparando contra la anterior manifestación estudiantil, se quedó en los cuarteles esta vez, y la primera división del Ejército que seguía en estado de alerta no tuvo que intervenir. No hubo incidentes serios durante la manifestación, que se desarrolló a lo largo de cuatro horas a partir del mediodía. Parece haber pocas dudas de que el desasosiego estudiantil, que ha eruptado esporádicamente durante los últimos 3 meses, es el único desafío al Gobierno del presidente Costa e Silva desde que tomó posesión de su cargo en marzo del año pasado.

AIRES DE RENOVACION

Está demostrado hasta la saciedad que todo Poder tiende a estabilizarse mediante la paciencia, o el pánico, de las masas más o menos revolucionarias. Se habla frecuentemente, para la galería, del poder revolucionario en funciones, siendo la verdad que la revolución rusa de 1917 en 1968 está completamente desvirtuada por el juego reaccionario de la casta burócrata (nueva burguesía) resultante. El Pueblo, de momento elogiado y colocado aparentemente en la cúspide, a medida que el juego estatal se equilibra va perdiendo importancia capital, quedando reducido a mano de obra, de cuartel y para fiestas políticas y aniversarias. Tal se ha visto en la URSS y tal se va viendo en las «repúblicas populares» jóvenes, hijas del caos de la guerra y de la destreza político-militar de Stalin.

Ya fatigados del peso excesivo del Estado — no importa si comunista, puesto que todos los Estados se equivalen — Rumania, Polonia y más acentuadamente Checoeslovaquia, se emancipan de la tutela burocrática con cambios de política y de directores seguidores de la política imperialista de Moscú. A tal efecto años atrás se registró la disidencia Tito-Stalin en la que el primero afrontó un verdadero peligro ruso. Mas, luego Tito dictador fue discutido por intelectuales y políticos de su propio país, terminando la disensión en un pleito vil de tribunales y cárceles.

Hoy son los estudiantes yugoslavos quienes ponen en evidencia caciquil al régimen titista, sumándose, por consiguiente, a la revuelta airada de los estudiantes de casi toda Europa. Más recientemente el obrerismo y el agrarismo inconformistas han hecho irupción en el VI Congreso de Sindicatos yugoslavos mediante la concreción de un grupo de delegados que ha roto el espíritu conformista, ha rasgado las lecciones aprendidas y gritado resueltamente: «¡Basta de resoluciones y de textos formularios, de pasatiempos, y váyase cara a lo concreto! Rompimos las cadenas de los Quisling y de los fascistas; ahora hay que romper las cadenas de la burocracia. Los que benefician de la riqueza del trabajo son los encumbrados, no los trabajadores. En Belgrado la renta del trabajo ha mejorado del 1 % solamente, mientras que la renta de las actividades no económicas alcanza el 4 %. 20.000 obreros han sido licenciados de sus ocupaciones, en tanto 27.000 contribuyentes declaran al fisco beneficios superiores a dos millones de dinars. ¿Puede un obrero vivir con 300 dinars (120 frs.) por mes?»

Abrumado, Tito tiene reconocido que el estado de la sociedad yugoslava es insatisfactorio y, generalmente, en Yugoslavia es deseo general que la productividad sea confiada al principio de autogestión.

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

El 7 de julio por la mañana (a las 10) en la Casa del Pueblo, sala nº 2. Irá a cargo del compañero A. Lamela, quien disertará sobre «El anarquismo en el presente y el futuro».

ARTE Y LETRAS

Entrevista el sábado 6 de julio. Presencia indispensable de todos.

ADMINISTRATIVAS

Ruego. — Como a cada final de Semestre, vamos a enviar las reclamaciones hasta el 30-6-68, con carácter general. Los pagos adelantados hasta el fin del 1er semestre y pagos de todo el año 68, se tienen en cuenta y con la consideración debida por lo que significan como ayuda.

Agradeceremos, pues, que, tanto corresponsales y suscriptores, máxime dadas las circunstancias, tengan la comprensión de ponerse al corriente hasta la fecha indicada de fin de junio. Los que se han atrasado en demasía será mejor para todos se pongan al día de pago.

Los envíos de extranjero que no sean de colaboradores e intercambios justificados, se retirarán por el enorme gasto de sellos, si no atienden sus suscripciones. No va la nota para los que cumplen regularmente.

F. L. DE ROANNE

Tendrá asamblea el 7 de julio en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE PERPIÑAN

Tres Notas:

1a — Reunión general el 14 de julio en el local de costumbre a las 9 y media de la mañana.

2a — Con el fin de asistir a la Jornada Confederal de Toulouse (día 21 de julio) conmemorativa del 19 de Julio de 1936, la F. L. organiza un viaje por carretera para el cual los compañeros que lo deseen deben inscribirse rápidamente en el Café Continental todos los domingos por la tarde, dirigiéndose a los compañeros Bueno, Martínez o Barber. Precio del viaje, 20 F. aproximadamente. El autocar saldrá de la plaza Aragon a las 5 de la mañana del propio día 21.

3a — JIRA a Arles-sur-Tech el día 7 de julio. Invitación fraternal a todos los compañeros de todas las FF. LL. En Perpiñán, autos de servicio a las 7 de la mañana en la plaza Aragon. Dirigirse a cualquiera de los tres compañeros arriba mencionados.

F. L. DE ALBI

Esta F. L. celebrará asamblea ordinaria el día 7 de julio, como de costumbre tendrá lugar en el local F. O. y hora 9 de la mañana.

F. L. DE DRANCY

Celebrará asamblea el domingo día 7 de julio. Debido a lo extenso e importante Orden del Día a tratar se encarece mucha puntualidad y que ningún compañero falte.

F. L. DE IVRY

Convoca a sus afiliados para la asamblea general que tendrá lugar el día 7 de julio en el L. Germinal. Se recomienda la máxima asistencia.

F. L. DE DREUX

El domingo 7 de julio a las 10 de la mañana en el lugar acostumbrado habrá asamblea general ordinaria para informar de la Plenaria, contrastar opiniones, inquietudes y dar soluciones a nuestros verdaderos problemas.

EQUIVOCOS PELIGROSOS

Antifascismo y armas al hombro

Un inédito de **Eusebio C. Carbó**

NADIE ha explicado todavía en forma más o menos concluyente qué es efectivamente, de hecho, en realidad, ese tan cacareado antifascismo. Nadie ha dicho qué es lo que palpita en el fondo de ese concepto vago, inconcreto, nebuloso. Ni resulta simple hacerlo.

En estos momentos sirve — al menos a simple vista — de aglutinante a las tendencias más dispares. Quiere ser la suma, siempre imposible, de elementos a todas luces heterogéneos. Es el frágil, movedizo punto de apoyo de un esfuerzo encaminado a establecer absurdas y peligrosas armonías entre factores que por su propia naturaleza se repelen.

Semejante yuxtaposición de fuerzas, de aspiraciones y de intereses de orden vario en pugna abierta, no promete, no puede prometer nada bueno. Es la plataforma que los antifascistas de circunstancia, aquéllos que únicamente lo son mientras el poder no pasa a manos de su partido, necesitaban para sacar tajada abundante en el terreno político. Y esa plataforma da lugar a que se intensifique y se extienda un equívoco formidable contra el cual hemos de trabajar, aleccionados por la experiencia todavía reciente, los anarquistas.

No nos referimos para nada a los aspectos relacionados con la solidaridad. Es el único respetable para nosotros y digno de ser atendido, a condición de oponernos a que sirva de pretexto a determinados elementos par asus combinaciones de baja política.

¿Podemos sentirnos representados por Fulano de Tal, por Zutano o por Perencejo cuando atronan los espacios hablando en nombre del antifascismo español que reside en el extranjero? ¿Tenemos en realidad algo de común con ellos? ¿Podemos olvidar que aplaudían con frenesí cuando éramos azotados despiadadamente? ¿Qué tienen de antifascistas aquéllos que se mostraron siempre de acuerdo con las salvajes represiones de que su régimen — que no el nuestro — nos hacía objeto? ¿Qué tiene que ver con el nuestro su antifascismo circunstancial, dispuesto desde ahora a cambiar de rumbo mañana?

⁂

En realidad, ese espejismo no aglutina, no yuxtapone, no armoniza nada. Pero crea una apariencia que permite a la patulea autoritaria hacer su agosto en detrimento de la tendencia representada por nosotros. Y al conjuro de flexibilidades que suelen ser la consecuencia automática de ciertos contactos difíciles de mantener si no es a base de determinadas concesiones... momentáneas, surge un tremendo espantajo, ante el cual renunciamos — también momentáneamente — a lo más sustantivo de los postulados anticapitalistas y antiestatales.

Los mantenemos con firmeza inigualada mientras estamos *en familia*, entre nosotros, en nuestra casa, pero dejamos que su punta se embote más o menos en nuestras relaciones persistentes con los sectores que hemos dado — arbitrariamente, puesto que se colocan a los antípodas de aquellas finalidades que nos caracterizan — en llamar *afines*.

Aquellos que no transigen con ninguna forma del Estado y son enemigos irreductibles del Poder en todas sus manifestaciones, no pueden sentirse unidos por fines comunes con aquellos otros que no conciben las relaciones humanas sin que la omnipotencia autoritaria monte la guardia, y sin esas diferencias políticas económicas y sociales que hacen indispensable el empleo del policía, de la cárcel y del vergajo.

Si el antifascismo fuera la expresión de una lucha contra el Poder, contra la Autoridad, contra el Estado, las cosas cambiarían de aspecto. Pero no es así. Los antifascistas circunstanciales no se revuelven contra los poderes coercitivos del hombre sobre el hombre, que son para nosotros la causa determinante de todos los males. Al contrario. Los cantan. Los justifican plenamente. Estiman de todo punto indispensable su mantenimiento. Y aspiran — como único ideal — a detentarlos.

⁂

¿La necesidad de conjugar esfuerzos y voluntades para impedir los zarpazos inmisericordes de la bestia autoritaria? Está muy bien. No puede haber quien se oponga a ello. Esa necesidad la sentimos todos y todos deseamos verla satisfecha. Pero no en *cualquier forma y a cambio de lo que fuere*, como se afirma por algunos amigos nuestros.

Ha de ser en contacto permanente con los de abajo. Ha de ser saturando la base, mediante una siembra copiosa de rebeldías y de orientaciones que no le cedan a la autoridad ni una pulgada de terreno, de los afanes que nos mueven con su impulso irresistible. Ha de ser llevando al espíritu de los trabajadores la inquietud viva que aguija sin cesar el nuestro.

De ninguna manera poniéndose de acuerdo con aquellos capitostes de los diversos partidos, que ponen en derrota a las multitudes mediante sus burdos sofismas y su doblez siempre probada. Con esos señores no podemos nosotros ir ni a la gloria. Fueron ayer nuestros enemigos implacables. Lo son actualmente. Seguirán siéndolo mañana. No podemos ayudarles a velar el cadáver de unos organismos que ellos explotan a sus anchas con vistas al mañana, que para nosotros no pueden tener más virtud que la de ponernos en ridículo ante propios y ertraños. Ese modo de contemporizar es superlativamente peligroso. Peor aún: es una forma, no por encubierta menos positiva, de negarnos en todo aquello que está reclamando a gritos más rotundas afirmaciones.

Ya hemos visto de que sirven aquellas *amarras* que una realidad mal interpretada nos aconsejó establecer. Todo proclama que es hora de romperlas sin miramientos.

Sería indigno de nosotros dejarlo para cuando el estrago que están causando sea mayor...

⁂

El fascismo es reacción. Y reacción es todo aquello que limita o cercena los derechos y las libertades individuales. ¿El grado en que lo haga? Es, en el sentido de la justicia, cosa secundaria. Tanto más cuanto que ello depende del que maneja las clavijas. Esas clavijas que se aprietan o se aflojan, no según el marchamo político del que manda y si a tenor de las circunstancias en cada momento.

¿Es qué en España no sentimos ya repetidamente en nuestras carnes como las apretaban aquellos que ahora invocan la necesidad de que sean aflojadas?

¿Hay algo que nos aconseje olvidarlo, teniendo la certeza de que si el giro de los acontecimientos se lo permitiera volverían a apretarlas mañana tan despiadadamente como lo hicieron ayer?

Vivimos una hora crucial. Es no darse cuenta de ello, es raquítico, es deleznable obstinarse en un simple aflojamiento de nuestras ligaduras o resignarse a que sean cambiadas por otras nuevas.

El objetivo ha de ser más elevado y más concordante con las aspiraciones del pueblo, tenga o no tenga consciencia clara de ellas.

Estriba en pugnar por destrozarlas completamente.

Las circunstancias son propicias como nunca para ello.

Debemos — y podemos — hacerlo.

proteccionismo

por **Serafín Fernández**

aquellas tierras — colocaron capataces con mentalidad de esbirros, que emplearon el látigo. Los patagones se negaron a ser civilizados de tal manera. Entonces, según la teoría de protectores y civilizadores, se justificó el asesinato colectivo para el que se movilizó el glorioso ejército nacional. Crímenes cuyo relato pasa de padres a hijos, manteniendo un estado de cólera permanente entre los negros, morenos, amarillos y blancos con sentido de justicia.

La teoría proteccionista se explota al por mayor, desde los financieros más encumbrados a los más pequeños sanguijuelas. De los trabajadores que del nuevo continente llegan a las Américas (los más retardados, que por lo regular son los más avaros) son los que con sus tacañas economías y créditos habidos, montan incipientes industrias panaderiles, ladrilleras, cacharreras y otras que ponen en marcha con pocos obreros. Si el capital con que empezaron era pequeño, la avaricia en tales nuevos ricos fue grande, y el maltrato dado a los obreros eran motivo de continuas huelgas. Para reunir esquiroles esperaban en el puerto a los obreros que allí llegaban del viejo continente, preferentemente los paisanos o parientes, los cuales eran víctimas propiciatorias del proteccionismo. Les advertían que no hablaran con gente del país o de los que allí llevaban mucho tiempo, porque allí no había más que gente crápula que lo que quería era engañar y robar a los que llegaban del extranjero. Al «protegido», en la faena de esquirol o de obrero sumiso, trabajo le daban a reventar; el sueldo era así como un duro al año, y de alojamiento une cueva perruna, y en comida las sobras. En esta triste situación tenían al protegido por tiempo indeterminado si no tenía la suerte de que le desencadenara de la teoría proteccionista una ráfaga de rebeldía o el garrotazo bienhechor de un huelguista.

Las teorías y las prácticas del proteccionismo como el caso del Brasil, tienen variaciones teóricas y esclavistas inconmensurables. En el periodismo el cine y otros medios de publicidad, a los que son o merecen ser «protegidos» se les presenta como a pobres sin aptitudes para ser otra cosa, o como vulgares maleantes. Para descubrir y denunciar la falacia esclavista del proteccionismo, los recursos con que contamos son escasos; pero un esfuerzo constante se hace necesario para que no se dé el triste caso de ver compañeros influenciados por la cantinela «proteccionista».

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

Folleto de actualidad:

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO

ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 Franco.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tel. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La C. N. T. al día

CRONICAS falaces dieron a la Confederación por arrinconada, por inactual y pedernalista. Era un vejestorio, una supervivencia inútil en esta sociedad, tan avanzada, que ya vieja, en principio, por los espacios siderales. Lo moderno, lo actualísimo era compaginar el cangrejismo socialista con la materia atómica, el compadrazgo sindical-político con la novedad electrónica. ¿El sindicalismo revolucionario? ¡A museo!

Pues no está en el museo, sino en la calle, en la fábrica, en el taller, en el tajo, en el campo, en la oficina, en el sindicato. La sacudida «sísmica» registrada últimamente por el sismógrafo laboral y universitario, deja en situación de descalabro al reformismo conformista del cegetismo, del vegetatismo y del socio-vaticanismo. Incluso este último cobra pujos «revolucionarios» en España, Francia e Italia para depasar a las llameantes C.G.T. virtual y tácticamente apagadas, pese a rojismos oratorios y de bandería. El sindicalismo de seda, viscoso, adaptable y de arrastre, ya molesta, embaraza, impide a los propios sindicalistas de buró y brindis. Las masas hasta aquí quietas y resignadas, se han dado cuenta de un vicio de conformación sindical que las mantiene en los sindicatos sumisas, dirigidas, desconsideradas. Las huelgas en España y otros lugares se dan ya con independencia de espíritu, no importa si las jerarquías y otras rémoras quieran aparecer como fautoras de la revitalización del obrerismo. El beneficio de «trabajador consciente» hasta aquí eliminado, ha vuelto a tomar carta de naturaleza, y ello no ha sido sin grave disgusto de los estados mayores acostumbrados a servir de tope en favor del capitalismo en los tratos que sostienen con éste.

Sin gran esfuerzo de nuestra parte, la situación libertaria del sindicalismo se ha restablecido. La acción directa de los obreros españoles de ayer se ha contagiado por necesidad mundial de salir de un marasmo marxista, no importa si en la Alemania del kaiser o en la Rusia de Lenin. Los sindicatos sometidos al poder socialdemócrata y al poder socialbolchevique han quedado desvirtuados en su esencia, desvinculados del progreso revolucionario perseguido por la I Internacional, muerta por el propio Marx para eludir la preponderancia del sindicalismo netamente revolucionario e igualitario de Bakunin. Se habla hoy, inmensamente e imperativamente, de marxismo, cuando hay marxismos de cien especies, para todos los gustos. ¡Ah!, pero con un punto de coincidencia famoso: el de la anulación de la voluntad obrera en Inglaterra, Estados Unidos, Alemania occidental, y etc., (socialdemócratas), y con entrega absoluta del poder sindical al Estado en la URSS, China, Yugoslavia, Albania y demás países sometidos al comunismo de Estado. Ser sindicalista «mayoritario», en las naciones liberales supone obediencia, carnetismo y credulismo, y constar en las sindicales de los países totalitarios obliga a cotizar, creer y obedecer, so pena de incurrir en los rigores de la policía introducida adrede en las delegaciones de trabajo.

Falsamente y como contragolpe, los sindicatos de los países no sovietizados adictos a la CIOSL suelen llamarse «libres», cuando el verdadero sindicalismo, libre de toda influencia política y autoritaria, es el de la A. I. T., el nuestro de la C. N. T. gala, de la U. S. I., de la F. O. R. A., de la C. N. T. búlgara, de la C.N.T. española, etc. Sindicatos libres los nuestros, y además actualísimos, por no depender de nadie ajeno, por deberse exclusivamente a los trabajadores, por mantenerse en la línea cabal de la redención total del proletariado, por rehuir, ayer como hoy, argollas gubernamentales y compadrazgos con políticos; por destinarse, constantemente, a la lucha social mediante la acción directa, la misma que observa ahora todo el movimiento social enérgicamente renacido en las Universidades, en los campos, fábricas y oficinas técnicas de todo el mundo.

Hay que ocuparse de la supuesta inactualidad de nuestra Confederación Nacional del Trabajo. Hay que referirse a la quiebra de valores morales que recientemente ha sufrido el sindicalismo amorfo, letal, legañista, que durante decenios ha venido poniendo la única arma de que disponen los trabajadores al servicio de su enemigo el Estado. Hay que hablar de un sindicalismo a lo Pelloutier, a lo Salvador Seguí, a lo Fabbri, y saberlo comparar con el sindicalismo viril, popular, irreverente, de las nuevas promociones obreras y estudiantiles, o sea las de ahora mismo...

Y disponerse a revalorizar, en lo que a los españoles atañe, a esa C. N. T. que con 30 años de existir produjo en nuestro país un adelanto social de un siglo.

DISCOS

La tranquilidad es un bien envidiable que los libertarios descuidamos, aunque no desdeñamos. La gente de paz y orden nos achaca este defecto sin admitirnos excusa.

Pero a los tranquilos de vocación, a los quietos que todo lo aguantan — incluso a Franco — con tal de no verse turbados en su paz a todo trance, también les llega el año del desespero. Ya aquí mismo hemos ofrecido varios ejemplos, a los cuales vamos a añadir otro.

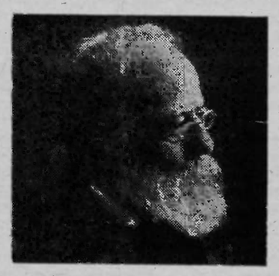
Un matrimonio español, A-B, tenía una hija preciosa, el tipo mismo de la joven morena hispana. Acertó a conocerla C, tipo de señorito andaluz, pedante, aprovechador, impertinente, al ejemplo del sedicente compañero Rafael Rueda del que ya servimos nota. Pues C se llevó la muchacha, con la cual casó como dios manda.

Como Helios Gómez (otro señorito andaluz de la caterva), C dibujaba, llegando a pensar que la capital de Francia lo pasaba mal sin sus dibujos. A ella acudió en pareja hallando recurso merced a la cooperación desinteresada de una familia no tranquila, amiga de la tranquila familia de España. El fatuo dibujante empezó encerrando a su incauta esposa en la «chambre», terminando por pasear un perrazo que para «épater» París había comprado, tal vez alquilado. Comprendiendo que para el marido valía menos que el cuadrúpedo, la joven las dio por emanciparse y unir sus días a los de otro hombre más ésto por carencia de señoritismo. C y su galgo se esfumaron; la ex esposa igualmente. La familia generosa aún está sin noticias de ambos.

Pero sabe, con pena, que en España ha fallecido la dama B, la madre de su hija. A ella y a su esposo no les faltaban dineros ni comodidades; tampoco, ya, penas. En la casa, la tranquilidad, tan cara a los quietos, a los resignados, era un mito. Las preces a dios y a los santos de nada sirvieron. El desastre introducido en su hogar por un señorito casable como dios manda y descasable como dios sabe, desbarató una tranquilidad organizada. Además el otro casorio por detrás de la iglesia... La vida legal, rutinaria, es frágil como un vidrio barato. Como la existencia de las madres tranquilas que pueden perder tranquilidad y vida a causa de un señoritismo inesperado.

DISCOBOLO

Novedades editoriales



El número doble de «UMBRAL» dicho de vacaciones y correspondiente a los meses de julio y agosto, será enteramente dedicado al maestro del anarquismo y promotor del anarcosindicalismo ibérico, Anselmo Lorenzo. 32 páginas con grabados, 3 francos.

⁂

A partir del número 513 del COMBAT SYNDICALISTE empezaremos la reproducción del folleto RECUERDOS DE UN VIEJO MILITANTE, original del compañero José Negre, primer secretario general de la Confederación Nacional del Trabajo.

DESDE LA PUERTA DEL SOL

Apostillas al aire

por **Federico Bolera**

PARA que todos los trabajadores del mundo conozcan bien qué clase de sindicalismo vertical hay en España, voy a copiar textualmente unas cuantas bases de dirección aprobadas en el famoso IV Congreso Sindical de Tarragona, que yo traduzco IV Mojiganga Sindical Fantasmagórica.

Ee señor Solis Ruiz, unos días antes de comenzar las tareas congresiles, nos dijo que el sindicalismo español ya había madurado y que desde hoy en adelante ya no se regiría de arriba abajo como hasta ahora, sino de abajo arriba. Pero los ingenuos nos hemos llevado un formidable chasco. Vea el lector amigo.

El presidente de la organización sindical sería nombrado por el jefe del Estado y los delegados de provincia por el presidente de la organización sindical.» Es esto sindicalismo de..., ¿base o de cúspide? Que nos lo diga el señor Solis.

Habla el señor Solis. Discurso de clausura del Congreso: «En nuestras filas no hay borregos amaestrados que vengan a decir lo que cualquiera les manda. Nosotros no queríamos un sindicalismo domesticado, ni lo quiere nadie de nosotros, ni lo admitiría Francisco Franco. Vosotros deseáis una nación libre, fuerte y auténtica, en la cual sean también libres, fuertes y auténticos los sindicatos. Cuantos han intervenido en las actuaciones del Congreso son los hombres mejores de la empresa y del trabajo. Los que componen este Congreso representan mucho y sabemos quienes son, aunque vengan de diferentes circunstancias. En cambio, esas otras voces no sabemos ni lo que representan ni lo que quieren, ni quién las paga. Hemos creado un sindicalismo del cual estamos todos orgullosos.»

El lector se habrá dado perfecta cuenta de lo fantoche y comediante que es el señor Solis. En su largo discurso de clausura del Congreso cangrejil no dice más que baladronadas y mentiras: sandeces a granel.

«Hemos creado un sindicalismo»; no, ha creado él, el señor Solis, un sindicalismo a su imagen y semejanza. Los borregos que le siguen los paga él a buen precio de las cuotas de los trabajadores, robadas a mansalva, ya que la cotización de patronos y obreros es obligatoria y treinta millones y pico mensuales no es moco de pavo, y se pueden hacer muchas cosas; y su reluciente brillo atrae a esas sandungueras mariposas que le siguen a todas partes por lo bien domesticadas que las tiene a base de dinero que ni es suyo ni de Franco, sino del pobre que sufre y trabaja y no come. También sirve para engordar cerdos, que en España hay una cosecha superabundante. Se multiplican como los hongos.

«Antes del 36, los obreros no tenían ni libertad ni pan», según el señor Solis. Ahora no tienen ni pan; pero tienen mucha *leña* sobre sus costillas, que les propina este régimen dictatorial fascista que padecemos, en el cual el trabajador no tiene ningún derecho social, ni menos aún pan y libertad. El único derecho positivo del trabajador español que le concede la flamante dictadura, es el derecho a callar, trabajar mucho y morirse de hambre.

Las voces que no componen ese Congreso, o lo que sea, que a usted tanto irritan, señor Solis, son voces de trabajadores honrados con callos en las manos, que no han nacido para comediantes ni hay bastante dinero en el mundo para comprarles, porque no se venden, no como ese lastre de basura que lleva usted detrás a todas partes para que le hagan caldo de tortuga graso, compuesto de la escoria social, carcas y renegados.

A los auténticos trabajadores españoles, tanto manuales como intelectuales, no se les puede engañar tan fácilmente como usted cree, ya que hace mucho tiempo que no usan biberón, cosa que buscan usted, señor Solis, con su conspicuo amigo el mantecoso Francisquito Franco; pero que no consiguen ni consiguirán nunca de la clase trabajadora española. Tienen un sindicato, construido con el dinero del esquilmado trabajador, pero no tienen sindicalistas, que es lo que cuenta y vale en toda organización social. Quieren ustedes demostrar algo..., aunque ése algo sea un cubo vacío. Y para eso organizan la IV Mojiganga y sicaria Asamblea Congresil de Tarraco, gritando a voz en cuello: ¡Viva la esclavitud! ¡Remachen las cadenas! ¡Viva España! ¡Viva Franco!

El obrero español no tenía la vista puesta en la mascarada de Tarraco, no; tenía la vista puesta en nuestro país vecino, en Francia. Los trabajadores franceses de toda clase y categorías, nos están dando una lección de cómo se resuelven los asuntos y conflictos sociales, sin recurrir a politiquerías; por la eficaz acción directa.

25 de mayo de 1968.

Gran Mitin en Marsella

de afirmación anarcosindicalista internacional y en solidaridad con el pueblo español, con las agitaciones estudiantiles y trabajadoras del mundo entero.

Organizado por la C.N.T. Francesa y bajo la presidencia de **Annibal FERRE**, Secretario de la 19^e Union Régional.

El acto tendrá lugar el DOMINGO 21 DE JULIO, a las 9 y media de la mañana, en la sala Francisco Ferrer, de la Vieja Bolsa del Trabajo, 13, rue de la Académie, Marseille (1).

En dicho acto harán uso de la palabra los oradores siguientes:

Daniel FLORAC, en representación de las Juventudes Sindicalistas Revolucionarias.

Alfonso FAILLA, representando la Unión Sindical Italiana.

Gérard CONTE, en nombre de la C.N.T. Francesa.

Federica MONTSENY, por la C.N.T. de España Exilada.

Dado la magnitud del acto, el prestigio de los oradores, el historial limpio y humano de las organizaciones que serán representadas, es de esperar que todos los compañeros de la región Provenzal, así como todos los antifascistas, acudan numerosos a escuchar la voz autorizada del **anarcosindicalismo internacional.**

Edición castellana de la Enciclopedia Anarquista

A todos cuantos se interesan de una u otra forma por la edición castellana de la *Enciclopedia Anarquista*.

El Grupo Editor de la edición castellana de la *Enciclopedia Anarquista* se cree con el ineludible deber de dirigirse a todos cuantos se han interesado — suscriptores especialmente — en la realización de esta magna obra para explicar las razones fundamentales de la aparente lentitud con que esta empresa se está llevando a cabo.

En primer lugar debe tenerse presente que la idea del Grupo Editor es mejorar la edición castellana de esta obra en todos aquellos aspectos que lo permitan los múltiples factores que intervienen en su realización, aunque este mejoramiento haya de representar demoras en la aparición de los primeros o consecutivos cuadernos. Consciente este Grupo Editor de la importancia que para el movimiento anarquista de habla castellana ha de tener esta edición, se propone llevar a cabo los máximos esfuerzos para llenar las lagunas que, indudablemente, hay en la edición francesa de la *Enciclopedia Anarquista*. Eso, unido al trabajo normal de la edición de una obra de esa envergadura, trabajo que se efectúa por cuantos en ella intervienen en horas que no son las que proporcionan el sustento diario, dado que nadie cobra un solo *maravedí* por el trabajo personal, hace que esta edición sea una obra monumental que no puede llevarse con apresuramientos, si estos apresuramientos han de ir en desdoro de su calidad.

En segundo lugar, para que todos aquellos que en ella se interesan puedan comprender las proporciones del trabajo emprendido, queremos ofrecer un simple esbozo de cómo se lleva a cabo este trabajo.

Dado que una gran variedad de vocablos en francés comienzan con letra diferente a como comienzan en español; hemos tenido que traducir todos los vocablos y ordenarlos por riguroso orden alfabético en castellano, con lo cual ha de irse escogiendo la serie de vocablos que son rigurosamente necesarios para la edición de los primeros cuadernos, aunque esos vocablos estén al final de la edición francesa.

Como los traductores están esparcidos por diversos países de Europa y América y no se cuenta más que con dos o tres ejemplares de la edición francesa, la parte de este Grupo Editor que se encuentra en Caracas ha de sacar fotografías de los vocablos que se envían a cada traductor. Reimpresas estas fotografías han de surcar el aire para llegar a su respectivo destino.

Cuando cada uno de los traductores ha terminado una serie de vocablos, esas traducciones se envían a nuestra parte de Grupo Editor que se encuentra en México para ser meticulosamente revisadas, contrastadas, corregidas y puestas a punto para entrar en la imprenta, para lo cual han de buscarse ilustraciones, diagramar los cuadernos y enviar los originales (una gran parte de ellos vueltos a mecanografiar) a Caracas, donde se enviarán a cada suscriptor.

Poco antes de haber llegado a esta fase casi final hemos habido de estudiar los vocablos que en la edición francesa se omitieron y que actualmente son absolutamente imprescindibles en una enciclopedia anarquista y buscar la persona que nos parezca adecuada para que los redacte y, en caso de que acepte y, lleve a cabo esa labor, incorporar en su debido lugar el nuevo vocablo. Además, muchos de los vocablos necesitan ponerse al día, por lo que hay que añadirles buena parte de nueva redacción. La coordinación de todo este trabajo la ha llevado a cabo la parte de nuestro Grupo Editor radicada en Francia.

Y enfrascados estamos en este trabajo inmenso, ligeramente esbozado.

Por todo lo expuesto, queridos amigos, el Grupo Editor en castellano de la *Enciclopedia Anarquista* pide a cuantos se han interesado en esta obra que se aperciban de la envergadura del trabajo que hemos emprendido, que tengan paciencia y que tengan sobre todo, la seguridad de que estamos trabajando con toda la intensidad que nos permiten las circunstancias y de que estamos procurando hacer una obra que dignifique de manera directa al movimiento anarquista de habla española y, por extensión, al movimiento anarquista internacional.

Cada día se nos ofrecen más valiosas ayudas y cada día estamos perfilando mejor todo el plan de realización de esta obra grande.

Pedimos, pues, a todos, que se calmen las impaciencias en aras a la grandiosidad, solidez y perfección de una obra que ha de prestigiarnos a todos.

EL GRUPO EDITOR

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

SABER OBSERVAR

MAS que nunca alcanza un valor trascendente aquella expresión del notable pensador que aducía: «Nada humano me es ajeno.» Solamente el bruto, que, por serlo, posee la sensibilidad primaria de vegetar a lo largo de su existencia se desentiende de lo que en el mundo acontece.

Pero el ser humano que estima es la nobleza de sentimientos lo que dignifica la especie, no puede ser insensible a los hechos, a los acontecimientos de la vida social de los pueblos. Sabe que ello le atañe, ya de un modo físico, material, o bien en un orden moral.

Importa conocer, observar, registrar lo que la antena de nuestra curiosidad nos permita captar. Pero no siempre se procura observar las cosas en forma debida. Y no se observan como es debido el reverso. No se sabe observar debidamente cuando se enjuician los efectos sin detenerse a conocer las causas. Se comprueba no pocas veces un concepto unilateral que obedece a un espíritu limitado, que puede achacarse a falta de inteligencia, a una visión limitada y sectaria, por ausencia de análisis objetivo.

Para el idealista de tendencia abierta al progreso, a la justicia, a la fraternidad humana, como es el caso del individuo que posee concepciones ácratas. libertarias, el saber observar implica atinar a ver las propias deficiencias si las hay, para así fortalecer los postulados que defiende. Ha de procurar sacar aprovechables lecciones de aquellas características que la vida social llegue a ofrecer.

Del aniversario es harto sabido lo que cabe esperar. Lo que precisa es no tener unos flancos tan debilitados que sobre ellos pueda fácilmente acentuar su presión. Saber observar implica precaver. Para lograrlo se ha de analizar de un modo sereno el pro y el contra de las ideas que determinen en nosotros aquellos acontecimientos de un relieve singular.

Notamos por doquier que entre el ambiente estudiantil se empieza a sentir aversión por las añejas convenciones sociales. Carentes de una filosofía doctrinal propia se arriman a teorías que para ellos constituyen una novedad. Ellos son inteligentes en su mayoría. Hace falta que a la par que conocen teorías de esencia totalitaria, puedan también observar aquéllas de una raíz libertaria. Y de ser así, cabe suponer que sean bastantes los que rechazando la tiranía, tomen afecto a un ideal que ensalza y defiende la libertad.

DE LAS POSIBLES TAREAS DE CARRARA

No son muy abundantes en la prensa libertaria de lengua francesa, italiana y española, los comentarios relacionados con el proyectado comicio anarquista de Carrara. No creo debamos felicitarnos de ello. Harto sabido es que no son las páginas de los periódicos o revistas donde tienen que exponerse minuciosamente vertebrados, los puntos de vista, o respuestas, en torno a los temas que se ha considerado plausible dar a conocer de un modo general. Pero si ha podido mantenerse en nuestra prensa, al sintetizar apreciaciones, un clima de interés hacia nuestras cosas, una preocupación en favor de cuanto pueda favorecer un desarrollo progresivo del ideal en tanto que movimiento social. ¡Qué importa que vayan unos u otros al Congreso en ciernes! Incluso en el caso de haber quienes, por unas o por otras causas, no estén representados, no por ello ha de dejar de interesarles lo que allí se diga, o lo que en sus reuniones se omita.

Hemos podido leer algunas opiniones que reflejan, dentro de lo relativo, en el anhelo de evitar el engorro de perder tiempo alrededor de temas trillados, por lo mucho que se ha hablado de ellos, por el copioso material que existe, susceptible de se rempleado. Inclusive por el hecho de que hay organizaciones de tipo liberal que en ello se han especializado. Es el caso del tema 6º, el cual sabemos que dice: «Actitud del movimiento anarquista ante la expansión de religiones y medios que deben emplearse para combatirlas.» ¿Qué medios hay diferentes a la propaganda antirreligiosa que se han empleado siempre y se emplean por parte del organismo que acopla a los librepensadores, y del empleado por los libertarios de todas partes? ¡No hay poco material para poderlo difundir! En Italia hay un grupo de compañeros, los promotores de Edizioni «La Fiacola», en Ragusa, que llevan a cabo una constante campaña de difusión de folletos antirreligiosos, amenos y bien presentados. Por cierto que recientemente han publicado una notable «Apología dell'ateismo» del profesor Giuseppe Rensi. ¿Acaso ha perdido valor lo que contra las religiones escribió Sebastián Faure? ¿Acaso no hay una importante cantidad de escritos de Han Ryner, E. Armand y André Lorulot que pueden aprovecharse? La cosa está en poner empeño para propagar y reeditar lo que mucho y bueno existe ya. Decía aquel escritor español tan apasionado de las causas justas: Eugenio Noel, que si los ateos pusieran en defender sus tesis el impulso, la diligencia, que en defender la religión ponen bastantes creyentes, la causa de aquellos hombres de espíritu progresivo saldría mucho más beneficiada. Es lo que debe tenerse en cuenta.

Se ha hecho alusión a la inoperancia de los discursos grandilocuentes cuando se trata de hacer labor entre nosotros. En efecto, que un delegado de acá, o de acullá, ocupe una o dos horas de tribuna para glosar, en términos de oratoria ditirámbica, los méritos de Kropotkin, de Bakunin, de Reclus, de las figuras anarquistas más conocidas del país de origen; que otro y otros delegados hagan lo propio, no adelanta nada. Al contrario, hace perder tiempo. Entre nosotros, como Verlaine puso en su conocido poema: «Hay que torcerle el cuello a la elocuencia.» Entre libertarios huelga el pretender deslumbrar o apasionar con el efectismo de un hinchado verbalismo de tono mayor.

Son las comisiones de estudio, encargadas de sintetizar, de acoplar, de dar estructura a una convergencia de criterios, lo que mayormente interesa. Importa cotejar opiniones, examinar lo más viable, lo mejor razonado. Todo lo que sea labor práctica, al día, a tono con las circunstancias, impregnado de realismo, que no excluye ese fondo romántico que caracteriza a los anarquistas que lo son en lo más íntimo de su sensibilidad.

También se ha señalado lo aconsejable de que represente el comicio de Carrara un valor positivo, no precisamente por el resultado de las discusiones emanando de un recargado orden del día, sino por el hecho de que entre todos se plantee la necesidad de tomar conciencia; de que las ideas anarquistas, tal vez hoy más que nunca, tienen razón de ser. Y que su vitalidad depende de sus militantes, del dinamismo que les sea característico, de la inteligencia que desplieguen.

El trabajo a desarrollar, por supuesto, ha de presentarse, como acuciante necesidad, tras del Congreso de Carrara. Lo ideal ha de ser que al celebrarse otro comicio (en fecha no muy lejana) después del de Italia, se pueda comprobar, sin engañarnos con un alentador optimismo, que ha habido un progreso indudable en lo que al proselitismo hace referencia. Que se pueda decir con datos comprobados; «Desde Carrara hasta nuestras fechas, hemos adelantado mucho». De no ser así, poco eufóricos podrían sentirse los anarquistas, desafortunadamente.

LOS CUADERNOS DE GASPARE MANCUSO

Nuestro amigo Eugen Relgis tiene en el compañero Mancuso, de Torino, un ferviente difusor de sus ideas en lengua italiana. Con una constancia ejemplar viene publicando unos «Quaderni degli amici di Eugenio Relgis». Trabajo esmerado a base de páginas impresas en papel satinado, con grabados, y otras hechas pacientemente por el procedimiento multicopista.

Publica páginas escogidas de los libros de Relgis, poemas, artículos, incluso opúsculos como el que acaba de editar, que lleva por título: «La Letteratura, l'Arte, e la Guerra». Uno de los más logrados ensayos del autor de «Mirón el Sordo».

Para Mancuso no reza aquel adagio italiano que asevera. «Tradutore, traditore». No, él no traiciona los textos que del castellano traslada a la lengua del Dante. Y no desvirtúa el texto original, no solamente por el mucho dominio que tiene de la lengua castellana, sino también por el intenso afecto que siente por las concepciones que Relgis ha venido expresando en el decurso de su vida. Ideas de pacifista integral, de internacionalista auténtico, saturado de savia libertaria.

Mancuso demuestra, con la edición de sus cuadernos, lo que puede conseguir una voluntad firme, tenaz, cuando está aureolada por un noble objetivo.

TRIBUNA JUVENIL

«JUVENTUD DIVINO TESORO»

Envío,
a Rubén Darío.

Tal vez el tesoro divino
no dé en consumos de vino
por ética descubierta,
por oposición abierta
a un mundo quizás cretino.

«Juventud, divino tesoro»
en repetición de loro
yo, caramba, no lo digo,
yo me sigo mi camino
por orgullo y por decoro.

Y rechazo mismamente
repetir cansinamente
estrofas García Lorca
desgranando la mazorca
en vate corto de mente.

Si tengo algo de verso
no seré nunca perverso
copiando a los poetas.
Sacar oro de mis vetas,
sacar sones de mi estro.

Siéndose hombre sin años
y con menos desengaños,
en aulista o en obrero
se és un tipo sincero,
duramente: sin engaños.

Lo que dés que sea nuevo,
jamás usar otro huevo
que los huevos que uno lleva;
ahincar en cosa nueva,
horizontar con denuedo.

Si glosan con falso anhelo
con caricias en el pelo,
rechazar suerte tan perra:
nos quieren para la guerra,
para el voto, para el cielo.

«Juventud, divino tesoro»
con ímpetus a lo toro;
juventud, tesoro divino
no pierdas jamás el tino,
jamás huir por el foro.

Juventud a ser tu misma
en unidad, en el cisma.
Juventud eres futuro.
Sea fácil, sea duro
obsérvalo con tu prisma.

PUIG D'AGUILERA

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
91 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

C. N. T. A. I. T.

Toulouse. XXXII ANIVERSARIO DE LA REVOLUCION ESPAÑOLA

GRAN MITIN en Toulouse el día 21 de Julio a las 9 y media de la mañana en el **Palais de Sports.**

Oradores:
Un joven Universitario.
Ramón LIARTE, por la C. N. T. de España en el Exilio.
Germinal ESGLEAS, por la A. I. T.
Presidirá: **Henry BOUYE**, de la C. N. T. F.

Antifascistas, estudiantes y profesores; obreros y campesinos, hombres amantes de la libertad:

¡Todos al Mitin de afirmación Confederal! ¡Acudid en masa a escuchar la voz del anarquismo! ¡Que nadie falte a este acto de carácter internacional!

Por la tarde a las 14 horas GRAN FESTIVAL DE VARIETES

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

11 JUILLET 1968
NUMERO 513
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

L'heure de la vérité

Nous avions dit que les élections ne résoudraient rien et nous ne pensions si bien dire. Il faut reconnaître que les partis de gauche ont suffisamment trompé les travailleurs pour que notre confiance à leur égard soit limitée au possible. Tous, quels qu'ils soient, quand ils se sont hissés au niveau des ministères, se sont comportés en véritables ennemis de la classe ouvrière.

Jules Moch fit matraquer les grévistes de St. Nazaire au nom du socialisme; A. Croizat s'opposa à la limitation à 40 heures de la durée hebdomadaire du travail au nom du communisme. Celui-ci déclara par circulaire que la durée du travail devait être la plus longue possible; il faisait ainsi chorus avec son camarade A. Lecœur qui considérait que : « Le jaune d'aujourd'hui c'est celui qui refuse de faire son devoir de français en ne participant pas à l'effort de production. »

Bref, de trahison en trahison nous en sommes arrivés à ce nonsens de la C. G. T. qui invite les travailleurs à reprendre le travail pour faciliter le déroulement des élections. Celles-ci devaient, selon cette centrale marquer la fin du gaullisme avec toutes les contradictions qui le caractérisent et apporter à la classe ouvrière une foule de satisfactions. L'ennui c'est que même si les candidats de la gauche avaient été de bonne foi (qu'on nous permette d'en douter), ils sont loin de représenter une majorité au parlement; adieu donc les espoirs et les promesses. Comme dans la fable de La Fontaine, nous avons laché la proie pour l'ombre.

Oui, la classe ouvrière était en mesure d'obtenir le respect de ses droits les plus élémentaires (garantie de l'emploi, pouvoir d'achat décent, réduction de la durée du travail en fonction des progrès techniques, etc.) or les lettres de licenciement se font de plus en plus nombreuses et les difficultés économiques se sont accentuées avec les hausses des prix qui ont suivi la fin de la grève. Peut-être que les vacances vont cacher pour un temps cette situation catastrophique mais le retour aux réalités ne sera que plus violent. A l'heure de la vérité chacun devra se déterminer en fonction d'une situation qui a été voulue par ceux qui n'ont pas compris le cri d'alarme des étudiants, ni le caractère révolutionnaire de la grève générale.

Si nous sommes affirmatifs et soulignons les difficultés qui nous attendent à l'automne c'est que nous ne sommes pas naïfs au point de croire que le gouvernement actuel va favoriser une politique de gauche. Nous avons vu, certes des gouvernements de gauche faire une politique de droite mais l'inverse jamais. Dans la situation présente le malaise social ne fera que s'accentuer et atteindra même des couches « moyennes » qui ont pourtant vu leur salut dans un bulletin de vote UDR.

Accentuer le chômage et réduire le pouvoir d'achat des travailleurs c'est, fatalement, bloquer l'économie capitaliste qui ne peut survivre que par la vente des produits se traduisant par des profits. La solution est donc dans l'abolition des profits.

L'abolition des profits présume une transformation des structures sociales permettant la libre participation de tous les individus actifs dans le développement de la production. C'est ce que nous appelons nous l'autogestion et qui a tant effrayé les « communistes » et la C. G. T.

A l'heure de la vérité, les travailleurs qui suivaient encore ces bonzes politiques devront réfléchir avant de s'engager une nouvelle fois dans le sillage des partisans du dialogue avec l'ennemi. Chacun doit prendre ses responsabilités face à une situation qui demande « de grandes mutations »; mais rien de constructif ne se réalisera sans une participation totale de toute la masse laborieuse dans la construction de la société future que les étudiants ont présentée de façon schtmatique et parfois maladroite mais qui mérite plus d'intérêt qu'on n'y en a témoigné jusqu'à présent dans les centrales « représentatives »,

C'est donc à la C. N. T. qu'il appartient de relever le flambeau de la justice sociale et l'égalité économique.

Le parlementarisme ne paie pas

Le résultat des élections est-il une défaite pour la gauche comme le prétendent les partis traditionnels en imputant cette défaite aux barricades des « gauchistes » ? Oui, si l'on entend par la « gauche » les tenants d'une politique de parlementarisme, de réformisme et de collaboration des classes. Le défaitisme a montré qu'il ne saurait mener qu'à la défaite.

Mais, pour les travailleurs, le résultat des élections représente précisément la faillite de la politique réformiste des syndicats traditionnels et des partis politiques.

Ce résultat implique que les travailleurs ont maintenant à élaborer d'autres formes d'action, les formes d'action qu'ils ont spontanément employées en mai 1968 pour répondre à la repression bourgeoise, les formes de lutte qui ont réuni coude à coude étudiants et travailleurs révolutionnaires.

L'heure de l'action directe est venue. Le temps des compromissions est révolu.

Plus que la faillite d'une certaine gauche, modérée et légaliste, le résultat des élections représente une démonstration frappante de l'illusion électorale, du caractère antidémocratique du système électoral bourgeois, ce système qui a permis d'effacer en vingt-quatre heures, par le sortilège du bulletin de vote, la colère de 10 millions de grévistes.

Quant aux partis de gauche, et plus précisément du P. C., ils doivent tirer une leçon, qu'ils le veuillent ou non, de ce scrutin : c'est qu'en abandonnant l'action directe révolutionnaire pour une politique cherchant à rallier les couches aisées de la population, on se trouve placé le derrière entre deux chaises et qu'un jour ou l'autre, lorsque les deux chaises s'écartent, on se retrouve le cul par terre. C'est là une expérience qui devrait amener le P. C., s'il n'est pas entièrement embourgeoisé, à réviser de fond en comble sa tactique.

Cela dit, les élections n'étaient qu'un intermède dont les travailleurs conscients n'attendaient rien de positif. La lutte continue. Et elle continue à un niveau qu'elle ne quittera plus : au niveau de la base.

Les bureaucraties syndicales sombrent en même temps que leur politique réformiste. Partout, le combat s'organise à la base, partant de l'initiative des travailleurs eux-mêmes. C'est une tâche de longue haleine car l'emprise des bureaucraties est encore forte. Mais il y a un mouvement qui est irréversible et dont les étapes seront constituées par des vastes mouvements d'action directe comme ceux de mai.

Dans les entreprises, chacun s'interroge, des discussions constructives se déroulent sur le thème : est-ce pour quelques milliers de francs d'augmentation, qui seront d'ailleurs vite absorbés par la hausse des prix, que nous avons lutté ? Peu à peu s'étend l'idée que toute réforme qui conserve entier le système capitaliste, le système des profits, ne peut aboutir à rien et que la lutte doit en conséquence s'orienter vers une contestation révolutionnaire des bases mêmes de la société actuelles, des structures bourgeoises fondées sur l'exploitation des travailleurs.

L'idée de réforme cède la place à celle de révolution inévitable. Quant aux formes de cette révolution, on ne peut les prévoir à l'avance mais ce qui est certain c'est qu'à aucun moment, ils en sont chaque jour plus certains, les travailleurs ne devront abandonner l'initiative de leurs luttes entre les mains de quelques professionnels de la politique ou même de la révolution.

Des comités s'organisent à la base qui sont des cellules de lutte, d'information, d'organisation et qui devront devenir, plus tard, les cellules de base de la gestion socialiste de la société.

Ce qui a caractérisé le mouvement de mai, l'initiative à la base, cette initiative qu'ont tenté de récupérer les bureaucraties syndicales, doit se développer au maximum. Parmi les partis de « gauche », certains traînent les révolutionnaires dans la boue, d'autres cherchent à effectuer un travail de récupération.

Mais les révolutionnaires ne se laisseront faire ni par les uns ni par les autres. Ils ont, définitivement rompu avec les traditions politiques bourgeoises d'où qu'elles viennent.

Que les élections signifient le renforcement du pouvoir capitaliste et bourgeois au niveau du parlement nous importe peu. Nous savons bien qu'aucune amélioration de la condition des travailleurs ne peut venir d'en haut.

Ce qui est important pour nous c'est qu'à la base, chez les travailleurs, on prend conscience que, précisément, le parlementarisme ne paie pas mais que, par contre, la seule force des exploités réside dans l'union par-dessus toutes les bureaucraties et dans l'action directe dirigée contre le patronat de l'Etat.

Notre lutte ne se situe pas au niveau du bulletin de vote où nous serons toujours perdants. Elle se situe au niveau des entreprises, dans les quartiers, dans la rue, partout où, grâce à l'action directe, nous pouvons tenir en échec le pouvoir des exploiteurs.

Nous sommes en marche vers la révolution sociale.

Majorité trés « relative »

La déclaration post-électorale du Premier ministre est fort intéressante. Pour ceux qui n'avaient pas remarqué à quel point le gouvernement se teintait de fascisme les choses sont maintenant claires. Franco, qui, il y a quelques temps se réjouissait de la tournure que prenait la politique gaulliste, doit maintenant ne plus douter d'avoir trouvé dans le tandem de Gaulle-Pompidou un interlocuteur à sa taille.

Quelques citations de Pompidou qui ont un relent évident de fascisme :

« Nous devons une fidelité totale au Général de Gaulle. »

« Il ne sert à rien et il est même criminel de prétendre séparer le gouvernement de la personne du général de Gaulle. »

« En dehors de nous, il n'y a rien. »

Voilà où en est le pouvoir bourgeois néo-fasciste : « En dehors de nous il n'y a rien. » Dix millions de grévistes, cela ne compte pas semble-t-il. Une prise de conscience révolutionnaire qui gagne chaque jour davantage de travailleurs, cela ne compte pas semble-t-il.

Il y a pire : gorgés de leur victoire, les défenseurs du capitalisme et de l'exploitation de l'homme par l'homme se croient le nombril du monde et ne s'aperçoivent même pas qu'il s'agit d'une victoire *truquée*.

En effet, il ne faut pas s'en tenir aux apparences. Si les gaullistes des diverses tendances obtiennent la majorité à l'Assemblée, ils n'en ont pas pour autant la majorité si l'on se reporte au *nombre de voix*. Par le jeu du découpage électoral le pouvoir s'est fait une majorité factice. Car il faut compter que 42,38 % des suffrages exprimés ont été à la gauche auxquels s'ajoutent 22,17% d'abstentions (sur le total des inscrits). Il faudrait y ajouter les suffrages non exprimés ainsi que les voix de ceux qui ne se sont jamais inscrit sur les listes électorales parce qu'ils ont compris d'emblée que le système parlementaire était un attrape-nigaud.

Non, messieurs de la « majorité », du « parti de l'ordre », tout n'est pas fini. En dehors de vous, il n'y a pas « rien » : il y a des millions de travailleurs qui, à travers des luttes *directes* comme celle de mai 1968 forgent leurs armes et préparent leur émancipation définitive.

Le combat pour le socialisme s'organise.

La lutte continue !

La participation - Bidon

Le vendredi 7 juin, Michel Droit a interviéwé Charles de Gaulle sur ses objectifs immédiats et futurs de chef de l'Etat. En ce qui concerne la mutation de la société, Charles de Gaulle a manifesté, une fois de plus, son intention de doter les travailleurs de leur participation dans les entreprises. Il a déclaré :

« La participation change la condition de l'homme au milieu de la civilisation moderne, dès lors que des gens se mettent ensemble pour une œuvre économique comme en apportant soit les capitaux, soit la capacité de direction, soit le travail pour former ensemble une société où tous aient intérêt à son rendement. »

A la question de Michel Droit : « Cette participation, à laquelle vous tenez tant, pourquoi ne l'avez-vous pas faite plus tôt ? », Charles de Gaulle répond :

« Parce qu'une pareille réforme, personne et moi non plus ne peut la faire tout seul. Il faut qu'elle soit suffisamment consentie et il faut que les circonstances s'y prêtent. Alors, c'est vrai, malgré les quelques pas que j'ai pu faire dans cette direction jusqu'à présent, nos structures et nos milieux, et en particulier ceux du travail, ont résisté à ce changement-là. »

Charles de Gaulle est bien naïf, s'il croit véritablement en l'efficacité de la participation et, sur ce point, les travailleurs sentent instinctivement la manœuvre de l'Etat, qui veut paraitre apporter plus de justice au sort des travailleurs, quand, en réalité, il s'agit de les enchainer davantage à leur entreprise et de comprimer leur revendications justifiées en ce qui concerne des réajustements de salaires possibles dans l'avenir, en déclinant ces demandes d'augmentation par cet argument : « Votre intérêt réside en ce que l'exploitation fasse de plus en plus de bénéfices, n'êtes-vous pas intéressé à la marche de l'entreprise, à ses bénéfices ? »

Le travailleur, qui connaît bien désormais l'esprit de spéculation de l'Etat pour défendre les intérêts du capital, ne peut plus se laisser prendre à de prétendus gestes de compréhension de la situation d'exploitation du prolétariat. Charles de Gaulle, une fois de plus, à la veille des élections a tenté de séduire la classe opprimée du salariat. Un politicien, Mitterand, dont la profession de politicien permet de juger ce que valent les promesses, a déclaré : « La participation, c'est du paternalisme. »

Pour nous, anarcho-syndicalistes, la participation est une opération bidon destinée à camoufler le vol qui s'opère au grand jour par l'exploitation du travail par le capital. Pour nous, la participation est destinée à prolonger l'existence du capital, dont les assises commencent à s'effriter. Pour nous, la participation ne peut raisonnablement exister, mais ce qui existera, dans la société de demain, et les travailleurs commencent à le réaliser, sera par une véritable révolution, la suppression du capital, la création de syndicats de production, la création de syndicats de consommation. Ce sera là, l'équité et la justice. A nous de travailler en ce sens et de faire réaliser aux travailleurs l'humanité nouvelle à laquelle ils peuvent aspirer. Pour le moment, leur intérêt, présent et futur, est de se grouper dans un syndicat anarcho-syndicaliste, le seul syndicat qui prépare, pour demain, une véritable libération.

Réflexions

Comme le grand public, j'ignorais à peu près tout problème étudiant. Je dis à peu près, car tout de même je savais que l'enseignement, tant en France qu'en d'autres pays, a surtout pour but de former des sujets et non des citoyens. Mais j'étais loin de me douter que tout ce qui concerne les études dites supérieures pouvaient être critiqué tant sur la nature que sur la façon des études sont organisées.

Comme tout un chacun, j'étais persuadé qu'il n'y avait pas d'autre façon d'enseigner que celles de l'école primaire; le maître ordonnant les leçons et expliquant les problèmes, les élèves sollicitant leurs cerveaux respectifs afin d'assimiler l'enseignement reçu.

Il faut bien se rendre à l'évidence qu'à partir d'un certain âge, disons 17 à 18 ans, suivant leurs facultés, les étudiants ne sont plus des élèves, et doivent non seulement assimiler un certain savoir, mais être aussi capables de comprendre pourquoi ce savoir, pourquoi et comment telle matière et non telle autre, pourquoi et comment telle façon et non telle autre, pourquoi et comment telle perspective d'avenir leur est offerte et non telle autre.

Et encore, car il ne faut pas négliger le côté purement matériel, pourquoi on les contraint à s'entasser comme des sardines dans une boîte pour écouter les profs ?

Cela dit, et sans vouloir le moins du monde d'immiscer dans leurs affaires, je voudrais leur faire une suggestion, une simple suggestion. Voici, le plus naïvement du monde ce dont il s'agit.

L'organisme qui s'occupe des étudiants, depuis l'école maternelle jusqu'à la fin de leurs études, se nomme ministre de l'Education nationale. Cette appellation à le don de m'exaspérer. Et cela depuis longtemps, depuis que je ne sais quel ministre à eut l'idée saugrenue de vouer son nom à la postérité en supprimant l'appellation toute naturelle, toute logique qui était celle donnée par les premiers républicains en France, et qui était : Instruction publique.

Instruire le peuple, le public, quelle belle et noble idée ! L'éduquer, c'est une autre affaire, car on ne peut éduquer sans mettre des œillères, cela implique une sorte de dirigisme d'Etat qui ne peut être que néfaste aux individus. De plus, éduquer nationalement m'apparait ridicule et dangereux, le danger venant de ce que de national on glisse tout naturellement à nationalisme, ce qui, on en conviendra, n'est pas la meilleure façon de rapprocher les peuples les uns des autres !

Je crois que l'éducation commence dans la famille et se continue tout naturellement par les rapports que les individus ont les uns avec les autres.

Donc, mes amis étudiants, instruisez-vous, acquerez des connaissances (et pas seulement celles que l'on vous impose) mais ne vous laissez pas éduquer sans réaction, surtout par un organisme d'Etat.

Et, pour bien marquer votre volonté libertaire, n'hésitez pas débaptisez votre Ministère. Et n'écoutez pas ceux qui vous diront peut-être que c'est de la puérilité.

Croyez-moi, il n'en est rien.

•

Je souhaitais, l'autre jour, l'apparition d'un organe libertaire, de préférence quotidien.

Or cet organe existe, qui, seul, peut se vanter de diffuser largement les concepts libertaires que nous, anarcho-syndicalistes, prônons depuis longtemps.

Déjà, avant l'époque présente, l'on pouvait lire dans cette feuille une prose nettement à la fois antigaulliste et antitotalitaire, anticlerícale et antibourgeoise.

Et ayant le courage, rare, de donner asile à des gens se trouvant aussi de l'autre côté de la barricade. Dès le début de la crise, « Combat » s'est résolument tourné du côté des étudiants, et a stigmatisé en des termes rigoureux les ministres incapables et criminels, dont l'unique réaction a été de fomenter la répression sauvage par la police.

Cela dit, je niai pas la prétention d'en conclure que « Combat » est un organe libertaire. Non, car il est tout de même étroitement lié au fonctionnement capitaliste de la société actuelle, il est la propriété d'une ou de plusieurs personnes et il accepte de la publicité. Avec mesure, il est vrai, mais enfin...

Seulement, supposons un instant qu'une petite révolution se fasse dans la presse : Supposons que certaines feuilles s'organisent en gestion ouvrière, je gage que « Combat » serait l'un des premiers à le faire.

Et alors, là, peut-être... voir plus haut !

BLANQUET

L'homélie

Fascistes, ils ne s'en doutent même pas, ces petits boutiquiers, ces moyens et hauts fonctionnaires, ces P. D. G. imbus de leur importance, ces punaises de sacristie et ces insolents fils à papa du mouvement « Occident ».

L'ensemble suivait une cohorte de politiciens et de ministres, et nous avons l'immense regret de compter, parmi eux, Malraux, Malraux de la guerre d'Espagne, Malraux de la « Condition humaine ». Quelle dérision !

Si c'est là que conduit la culture...

Fascistes dis-je, ils ne s'en doutent pas, pas du tout, les trois quarts d'entre eux, sincèrement, persuadés qu'ils sont de sauver une fois de plus le pays, le bas de laine et la liberté, pour ne pas dire la civilisation et l'humanité. Et ils seraient sans doute fort étonnés si on leur expliquait qu'ils viennent, en effet, d'en sauver une, d'Humanité, je veux dire le journal qui parait sous ce nom.

Lequel journal, organe du P. C., ne sait plus trop que dire pour justifier la nouvelle trahison de ce Parti, téléguidant la C.G.T., et rejetant brutalement les étudiants lequel P.C., que certains appellent le Parti Conservateur, se voit déjà délivré du souci de participer à un gouvernement dit de gauche. Confortablement installés dans l'opposition, les communistes, en effet, ne se sentent aucunement enclins à prendre les rênes et, par suite, à assumer les responsabilités du pouvoir.

Allons, il faut nous faire une raison, comme la guerre de Troie, la révolution n'aura pas lieu. Une fois de plus la classe ouvrière, rongeant son frein, se verra obligée de se contenter d'une aumône et reprendra le boulot la tête basse.

B.

CE GROUPUSCULE IRRESPONSABLE

L'avant veille des élections du 30 juin, Waldeck-Rochet affirmait à la télévision que le Parti communiste et évidemment la C. G. T., n'avaient rien de commun avec « les groupuscules gauchistes et anarchistes irresponsables ».

La dialectique du « grand parti » a parfois de ces formules creuses qui résonnaient dans beaucoup d'oreilles à la proclamation des résultats.

Le « grand Parti communiste » est réduit à l'état de « groupuscule irresponsable ».

Parce qu'il a trahi la révolution sociale pour sauver les privilèges bourgeois et l'autorité de l'Etat et de ses hiérarchies le Parti communiste a reçu de la part des travailleurs et de tous les miséreux, le coup de pied au cul nécessaire pour calmer son arrogance et son mépris de la révolution libertaire et égalitaire.

Il n'est pas dans nos vues de donner une importance quelconque à une consultation électorale qui ne représente rien. Mais pour nous mettre à l'heure du jour et parler chiffres, nous constatons que les non-votants (abstentionnistes et non-inscrits sur les listes électorales) voisinent autour de dix millions d'individus auxquels il faut ajouter des milliers de jeunes de moins de 21 ans qui représentaient les forces vives des journées de mai, qui n'ont pas voté, n'ayant pas l'âge requis par la loi et qui pour beaucoup, même s'ils avaient eu ce droit auraient fait comme les dix millions d'adultes non votants. Il ne faut pas oublier que ce sont les jeunes qui dès le premier jour dénoncèrent le scandale aux cris de « Elections-trahisons ! »

Près d'un tiers de la population française, par son NON massif au vote, s'est donc prononcé à la fois contre les politiciens de droite, du centre et de gauche. Restant en dehors et en face, c'est-à-dire du côté de la révolution sociale permanente.

C'est cette force qui demain aura raison des trahisons des « groupuscules irresponsables » qui comme le Parti communiste et la C. G. T. sont tout juste capables d'organiser quelques processions religieuses pour avoir le droit d'envoyer une trentaine de ses ministres du culte sous l'absidе du temple Bourbon.

Mais ces « groupuscules irresponsables » que dirigent Waldeck-Rochet et Séguy ne comptent pas, ne comptent plus, même pour ceux qui hier croyaient encore aux messies.

La grande force de la rue, celle des millions de non-votants continue le combat.

Pompidou a pu dire : « Il a fallu cent cinquante ans pour que le peuple puisse conquérir par le suffrage universel le droit de désigner lui-même ses gouvernants. » Aujourd'hui le problème est de savoir combien de temps il faudra au peuple pour supprimer les gouvernants et vivre dans un monde libre et heureux sans lois, sans règlements, sans riches et sans pauvres, sans chefs et sans hiérarchies.

Vive l'égalité économique et sociale. Vive la liberté. La révolution est en marche, rien ne peut plus l'arrêter.

BEAULATON

TUEURS A GAGES

Il est étonnant de constater que la dernière campagne électorale, qui a précédé le « succès » des gaullistes, a été, comme aucune autre, marquée par des incidents violents et des incidents, c'est là le plus remarquable, provoqués par les militants gaullistes eux-mêmes.

On doit donc se poser la question de savoir si un certain climat de violence, contre lequel se sont élévés les défenseurs de l'ordre capitaliste établi, n'a pas été, dans une certaine mesure, souhaité et même parfois provoqué par ces mêmes défenseurs de l'ordre.

Les faits : nombreuses bagarres, mais ce n'est pas cela qui est grave. Ce qui est grave c'est qu'à maintes reprises les individus des Comités d'Action Civique gaullistes ont fait usage d'armes à feu et qu'il est manifeste que, pendant la campagne électorale et peut-être encore maintenant, ces gens-là sont constamment armés.

Le samedi 29 juin dans la soirée, un jeune ouvrier communiste de 18 ans est froidement abattu d'une balle dans le cœur par des membres d'un groupe d'Action Civique de l'U.D.R. dans les environs d'Arras. Le secrétaire fédéral de l'U. D. Ve de l'endroit ose attribuer ce geste à « des éléments incontrôlés ». Or les tueurs, la presse s'en est fait l'écho, circulaient à bord d'une estafette louée par le même secrétariat fédéral de l'U. D. Ve pour les besoins de la campagne électorale.

Assez de tricheries. Assez de cette tactique qui consiste à rejeter tout ce qui peut gêner sur de soi-disant « éléments incontrôlés ». Les travailleurs ont le droit de savoir, de savoir toute la vérité. Déjà, lorsque le gouvernement tentait de diviser les étudiants révolutionnaires, il parlait d'« éléments incontrôlés ». Aujourd'hui, il en trouve jusque dans ses rangs.

Que faut-il en penser ? S'il s'agit d'« éléments incontrôlés », c'est que les gaullistes, les tenants de l'ordre bourgeois, croient bien peu à leur « idéal » pour en être réduits à engager des voyous petits-bourgeois. Que penser d'un parti qui, à l'Assemblée possède la majorité absolue et qui, dans la rue recrute des tueurs professionnels pour accomplir ses basses besognes ? La conclusion logique qui s'impose, c'est que les résultats parlementaires n'expriment en aucune facon la réalité politique et que les résultats des dernières élections ne signifient rien.

Il faut que la France vomisse la pègre bourgeoise et les tueurs à gages d'extrême droite organisés pour les meurtres prémédités.

Un synd. inter des travailleurs viet-namiens de la région Parisienne est en voie de formation. Nous invitons les travailleurs Viet-namiens et asiatiques de prendre contact avec la commission d'organisation à notre siège 39, rue de la Tour d'Auvergne, tous les samedis à partir de 16 h.

Permanence tenue par Ly-Chanh-Thuong.

XVII[e] UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notion syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1[er] étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

Nos ancêtres les enragés

« Entre la Terreur que les Enragés demandaient et celle que la Convention décréta le 5 septembre, il y avait politiquement parlant, une différence essentielle. La première était la *violence révolutionnaire*, le peuple pourchassant lui-même de ses piques les agioteurs et les ennemis de la liberté. L'autre était la *Terreur légale*, exercée par les autorités régulières, codifiée, administrée, fonctionnarisée... Il est clair que, doctrinalement, dans le premier cas le peuple demeure souverain, tandis que dans l'autre le gouvernement, l'Etat se voient investis d'une toute-puissance despotique. Et c'est contre cette dictature de l'Etat que la campagne des Enragés s'oriente... »

« Histoire de l'Anarchie », par Alain Sergent et Claude Harmel. Page 75.

ANTENA

ESTUDIANTE EN PELIGRO

MADRID. — El T.O.P., nuevo Santo Oficio, ha juzgado al estudiante de Ciencias Fisicas, Francisco Bernis Carro, por delitos de «intrusión», «rebeldia» y «propaganda ilegal». Por ese resumen de «delitos» el fiscal pide contra Bernis Carro un total de tres años y siete meses de cárcel y 25.000 pesetas de multa. En concreto, este estudiante no comulga con ruedas de molino franquista, le quitaron la matricula de alumno, pero asistió, en experiencias, a sus profesores, y otros bienhechores por el estilo. A estas horas, la sentencia no es aún conocida.

DE COMO UN HOMBRE VA A PRESIDIO EN ESPAÑA

MADRID. — La sala segunda del Supremo ha confirmado la sentencia del Tribunal de Orden Público que condenara a Herminio Carlos Mínguez Dacal como autor de un delito de propaganda ilegal, a cuatro años, dos meses y un día de prisión.

Los juzgadores de Orden Público declaraban probado en su sentencia que Herminio Carlos escribió una carta a la Liga de los Derechos Humanos, de Ginebra, en la que se refería a las detenciones efectuadas en España con motivo de los disturbios registrados el 1º de mayo de 1966.

Y decían también los magistrados del Tribunal de Orden Público que Herminio Carlos tenía antecedentes penales por otros delitos políticos.

Recurrida la sentencia por Herminio Carlos, su defensor mantuvo ante el Supremo que su patrocinado no cometió el delito por el que se le condena, ya que se limitó a escribir una carta a la que él no dio publicidad y, por otra parte, si se publicó en el extranjero, el delito no fue cometido en España.

SENTENCIA PARTIDISTA

MADRID. — La sala quinta de lo Contencioso Administrativo del Tribunal Supremo ha desestimado el recurso interpuesto por la señora viuda del teniente del antiguo cuerpo de Asalto, don José del Castillo, muerto a tiros el 12 de julio de 1936 cuando salía de su casa para dirigirse al servicio, según informa el diario «Ya» de hoy. Dicho recurso fue interpuesto contra el acuerdo denegatorio del Consejo Supremo de Justicia Militar.

Según el periódico, la demandante solicitaba pensión extraordinaria de viudedad de acuerdo con el estatuto de clases pasivas que así lo declara en la muerte de militares de forma violenta en actos de servicio de armas. El Consejo Supremo le había concedido pensión ordinaria, contra lo que la demandante interpuso los correspondientes recursos.

Pero la sentencia estima que no puede invocarse el estatuto de clases pasivas, ya que el fallecido no había tomado servicio todavía sino que se dirigía a él en el momento en que fue muerto. Por otra parte, lo único acreditado es que el señor Castillo murió violentamente por un grupo terrorista, posiblemente integrado por personas de ideas políticas opuestas a las del teniente de Asalto, y ello más como venganza política o represalia personal que como atentado a su condición militar...

DETENCIONES ABUSIVAS

BILBAO. — Acusados de «separatismo» y de haber asistido a reuniones ilegales, han sido detenidos y procesados Jesús Arena Rodriguez, José Garrigós Pérez, María C. Ceballos Pérez, Gregorio Martinez Santamaría, Javier Atanasio Elorrieta, Luis Igartua Salazar, Jesús Irigoyen Martínez, y Juan Idoyaga Erquiaga.

En España, para ir a la cárcel con ser bienhechor basta.

GRAN DESCUBRIMIENTO POLICIACO

BILBAO. — Tras un rastreo-husmeo afortunado, la fina flor de la policía del gobernador ha descubierto un arsenal de guerra en la desde ahora famosa cueva de Serantes, casi tan importante como la de Montesinos cervantina. Ese agujero, situado en el monte de Serantes, contenía elementos para pánicos y atrocidades cuya lista no se recorre sin angustia: material excursionista, una bandera vasca, cacerolas, platos, cucharas, tenedores, mondadientes, limas uñeras, agujas de coser e hilo para ídem, calcetines usados, una maquinilla de afeitar, peines, boinas, cáscaras de avellanas y cacahuetes y latas vacías.

El gobernador felicitó a sus diligentes servidores por tan feliz descubrimiento.

MISA FLAMENCA

SEVILLA. — En la parroquia de San Pablo tuvo lugar una misa con cante jondo animada por un sacerdote (locución cara a Queipo de Llano), Naranjito de Triana, Pulguita de Plata y Niño Jesusiyo. Parece que esta ceremonia termina en ¡Olé! en vez de Amén.

EUROPEISMO

MADRID. — Entre Madrid y París existe el acuerdo tácito de construir una carretera internacional para acortar distancias entre el Bearn y Aragón. Al efecto, Francia debía labrar ruta hasta el Circo de Gavarnie y España abrir carretera de encuentro hasta Ordesa, lugar tan hermoso como el citado Circo.

Pues en la hora de ahora Francia tiene terminada la carretera y Madrid está hablando de empezar la suya.

CONFLICTO EN LA CASA MARCONI

MADRID. — Por haber participado ostensiblemente en un paro de protesta, cinco obreros fueron despedidos sin ceremonia alguna de la casa Marconi Española S. A. En vista de ello 2.500 operarios se declararon en huelga de brazos caídos. Génesis del conflicto lo es la mala condición sanitaria de los talleres. Acto seguido, la empresa ha colocado un cartel amenazador exigiendo la reincorporación a las labores dentro de 15 minutos, pues en caso contrario confiaría la solución del conflicto a las autoridades. Los obreros consintieron, pero el malestar entre ellos es grande. A la salida de la fábrica hubo asamblea no autorizada, ignorándose por ahora los acuerdos recaídos.

VUELA, RUMOR, VUELA

MADRID. — A título de rumor el periodista Gabriel Cisneros ha circulado la siguiente especie: «Al parecer se está preparando un decreto protocolo en el que quedará establecida la ordenación jerárquica de las altas dignidades de la nación. Se rumorea que la ordenación que dicho texto establecerá será la siguiente: Primero, Jefe del Estado; segundo, príncipe heredero; tercero, presidente del Gobierno, etcétera.»

ADHESIONES AL «MADRID»

MADRID. — El director del diario «Madrid», don Antonio Fontán, comunica en un escrito que ha recibido una carta firmada por numerosos lectores en la que anuncian su deseo de suscribirse al periódico, incluso durante el período de la actual suspensión.

Entre los firmantes de la carta se encuentran destacadas personalidades intelectuales, cuyo deseo al escribir ésta es aminorar, de algún modo, el grave quebranto que a la empresa de «Madrid» le está ocasionando la suspensión de que es objeto.

Una faceta olvidada de Eugeni d'Ors*

TAL vez no ha llegado el momento aún de valorar en su conjunto el impacto de la obra de d'Ors y de su propia personalidad en la cultura catalana. Parece precipitado augurar un retorno al d'Ors auténtico, o al que tenemos como tal. Pero cabe reconocer que su obra pesará nuevamente en un futuro no muy remoto. Xenius debe ser valorado sin los apasionamientos que pueden hacer poco objetivo un estudio serio. ¿Desaparecerá el silencio que se cernió sobre su obra? Hoy parecen muy lejanos aquellos días en que la incompatibilidad del escritor con Josep Puig i Cadafalch (finales de 1919) le arrastró a una actitud que le llevaría a «extrañarse» de su propia cultura e incluso a abandonar su primitiva lengua literaria.

Enric Jardí en su estudio de la tercera época d'orsiana (1), aunque considera que difícilmente pueden precisarse etapas en la obra de un autor, señala que existe «un Ors distint de l'ideòleg de l'época «cívica», però també diferent del que caracteritza el seu darrer període «autoritari». Un Ors que podria qualificar, àmpliament, de «subversiu» o «revolucionari» o, d'una manera més precisa, de «collectivista» o «sindicalista» i que cal situar cronològicament, entre les dues fases esmentades».

El nou Prometeu encadenat (2), que Jardí saca a la luz en forma de libro por vez primera, es un texto de Eugeni d'Ors que apareció en el periódico «El Dia Gráfico», del 4 al 1 de agosto y del 3 al 20 de septiembre de 1920. Corresponde, por tanto, a los años en que d'Ors, director de Instrucción Pública, cargo en el que fue nombrado por Prat de la Riba en 1919, después de llevar una intensa vida de difusión cultural desde la secretaría del Institut d'Estudis Catalans, desde el Consejo de Pedagogía de la Mancomunidad, desde la Escola de Bibliotecaries, desde los Ateneos y la prensa, se vio obligado a renunciar a todo ello y marchó a América del Sur, a mediados de 1921, para pronunciar una serie de conferencias. A su regreso, estuvo ya poco tiempo en Barcelona y en 1923 se estableció definitivamente en Madrid. El prólogo de Jardí, bien estructurado, es un resumen del capítulo que sobre el tema y en forma más extensa y documentada dedicó al «desarrelat» Eugeni d'Ors.

Esta inquietud obrerista o sindicalista (Ors conocía a Sorel, a Jaurès, aplaudía a Besteiro, se interesaba por el anarquismo teórico) no es una simple consecuencia de su ruptura, no es simplemente el exabrupto lanzado contra una clase que se niega a reconocer sus razones. Jardí nos hace ver un tema que se manifiesta ya en el *Glosari*, en un artículo de 17 de marzo de 1906 en el que se mezcla, dentro de la mentalidad aristocrático-intelectual del D'Ors de la primera época, el vago vocabulario anarquizantes. El tema se prolonga en *Les Gloses de la Vaga*. Queda por estudiar el influjo real del anarquismo en la intelectualidad catalana del primer cuarto de siglo. Posiblemente, profundizar en el tema que esboza solamente Jardí ofrecería ciertas sorpresas. Las relaciones D'Ors-Layret-Ateneo Enciclopédico son algo más que probables. Jardí apunta incluso los intentos de aproximación del pensador al militante sindicalista Salvador Seguí *(el Noi del Sucre)*. Todo ello, sin embargo, no llevó a nada efectivo en el terreno de la política práctica. Probablemente Seguí desconfiaría de D'Ors al que veía ligado excesivamente a la burguesía, y la misma posición de D'Ors era más intelectual — en el terreno de la prospección — que moral.

El valor literario de *El nou Prometeu encadenat* es escaso. La obra está escrita en el lenguaje pomposo y afectado de las tragedias y diálogos pseudoclásicos. En la obra se mezcla un doble simbolismo: el caso personal del autor, en aquel momento en carne viva, y el triunfo del Trabajador sobre la burguesía, enemiga a la vez de la Inteligencia (entiéndase D'Ors) y del Proletariado. D'Ors vaticina un futuro entendimiento entre ambas. Poco tiene que ver con inquietudes morales (Gide) o con recreaciones del tema de Prometeo (el raptor del fuego divino). Aquí Prometeo aparece en escena con un traje azul de mecánico. Es un hombre atlético y barbudo que finalmente vence la conspiración del Político y del Tirano. Acaba la acción con el verso de la Internacional: «Es la lluita final». El simbolismo, por tanto, no deja lugar a dudas. El sentido revolucionario de la obra, tampoco. El coro de amigas afirma:

«¿Mai ningú no ha pogut fermar la boca al Poble i ara voldries fer-ho tu, ara que per tot arreu vola el vent de les coses noves i que ja no resta més senyor que la tempesta i el llamp?»

Prometeu, es decir, el Trabajador, reclama la autoridad que dimana de la posibilidad de mando:

«He dit manar. ¿Ho sents, Okeanos? He dit manar. ¿El terme et sembla massa savi, encara? ¿No entens que es tracta de la qüestió mateixa, de l'essència de la qüestió de l'autoritat?... Jo sóc l'Autor, jo sóc els braços de l'eficàcia! Jo sóc aquell que inventa el foc i el manipula! Allà s'estén la meva autoritat de Treballador... Aquí em tens encadenat. Però aquí em tens, més profundament encara, despostit. Les coses són meves, i m'han pres les coses. M'han lligat els industriosos braços, per tal que les coses no tornessin, totes soles, fins a mi! Ah, revolta, revolta! Però, vistes les realitats profundes, ¿els revoltats no fóreu vosaltres, els violadors essencial de la Llei?... Sí! El Tirà no és verament altra cosa que un revolucionari; un rebec a l'autoritat legítima, als ulls de l'Eternitat.»

El texto es un documento ideológico de capital importancia. Las intuiciones de Xènius, en el campo social, son sorprendentes. Y es más sorprendente todavía su capacidad de hacer suyo el problema esencial de la Inteligencia: su eterna contradicción con el Poder. Como Azorín, y por los mismos años, alude a la triunfante revolución rusa: «Una lletra, el llamp que va caure sobre el Caucas, i que va fer el gran incendi, que ara comença ja d'ésser una bona llar i un far del món. Una altra lletra, el llamp caigut vora el Tiber. Una altra encara, el caigut a ribes d'Espanya. Tots junts, el secret. Tots junts, l'avenir. Però ja l'avenir és present; perquè l'hora és vinguda que es fonen totes les hores».

¿Hasta qué punto fue sincera la actitud de D'Ors frente al problema social? Resulta difícil ahora deslindar las sinceridades de un hombre cuya personalidad, como en el caso de Unamuno — con sus diferencias abrumadoras —, fue contradictoria, teatral en muchos aspectos, ingenua y rencorosa. El nos plantea, en forma radical, la diferencia entre hombre y obra. Fuera sincero o no, nos legó una obra revolucionaria, enmascarada y del momento — con todos los riesgos que ello supone —, pero sus inquietudes intelectules reflejan un momento histórico del pensamiento catalán y sugieren una panorámica más general.

Algunas de las obras de D'Ors merecen el estudio detenido y su obra una atención — dentro de lo que cabe — desapasionada. Confiamos que la colección «Antología Catalana» nos ofrecerá, aparte de este texto revelador y casi desconocido de Xènius, una selección de su *Glosari* y algunos otros textos que revelan sus altas cualidades intelectuales y literarias.

Joaquín MARCO

(*) En el número próximo comentaremos esta impresión de Marco aparecida en el semanario «Destino» de Barcelona. —*La Redacción.*

(1) Enric Jardí: «Tres, diguemne desarrelats», Biblioteca Selecta, Barcelona, 1966.

(2) Eugeni d'Ors: «El nou Prometeu encadenat», pròleg d'Enric Jardí. Antologia Catalana, nº 23. Edicions 62, Barcelona, 1966.

Area Mundial

EL IMPERIALISMO RUSO MUESTRA DE NUEVO LA PEZUÑA

NO es un misterio para nadie que la diferencia socialista que ciertos Estados comunistizados tratan de introducir en el Imperio comunista bolchevique, desagrada e irrita a los directores del poderoso Kremlin. Tito de Yugoslavia tuvo el tupé de gritarle a Stalin que por socialismo el suyo propio, y si en la ocasión Belgrado se libró de los rayos del gran dictador ruso, fue porque la distancia de la capital yugoslava de Moscú es demasiado grande.

Con la muerte... liberadora y ocasional de Stalin, el régimen cruel del déspota pareció simplificarse, dulcificarse un poco. Pero la represión de la revuelta berlinesa — lo hemos dicho otra veces — no fue de factura alemana, sino rusa. El mismo dramático caso para Hungría, nación que pretendió socializar sin tiranizar el cándido Imre Nagi, el cual murió ejecutado dicentemente por Kadar, cuando en realidad lo fue por Kruschev, tras haber planchad aliteralmente Budapest con sus famosos 4.000 carros de combate.

Polonia ya tuvo su motivo para amainar en su pretensión de reformas, y ahí se ve ahora a Gromiko afiliado a la línea dura del Kremlin, seguramente para evitar nuevos enojos con el temible oso ruso que le avecina.

Ahora es Checoslovaquia el país comunistizado, imperado, quien eleva bandera inconformista por encontrar duro el sistema dictatorial que, a un país tradicionalmente democrático, no le conviene ni le cuadra. Sabidas son las peripecias que la actitud de los social-reformistas checos han motivado, y las rencillas Praga-Moscú que tales proyectos de tímida liberación popular han producido, y que tan difícil arreglo al parecer encuentran. Cuando las recientes maniobras militares adscritas al Pacto de Varsovia (réplica al Pacto del Atlántico) y desarrolladas en territorio checo, la opinión mundial temió un acto de agresión ruso-polaca contra el poder «rebelde» de Praga. Terminado el «paseo militar» bolchevique, parece que la cosa no pasó de una alarma salida del recuerdo de la capital de Hungría. Respiraron a pleno los pulmones. Sin embargo...

Según informaciones de Moscú, Leónidas Brejnev ha tenido párrafos amenazadores, especialmente para Checoeslovaquia. No ha citado países, pues lo mismo que Checoeslovaquia pudieran darse por aludidas naciones «hermanas» como Yugoslavia y Rumania, igualmente en pleito político con la central comunista moscovita. Mas, al parecer, Praga debe darse por entendida: las amenazas del premier de la U. R. S. S. van por ella. ¿Volverán a transitar los carros homicidas? En un segundo caso de fratricidio, ¿les daría paso la «independiente» Polonia? ¿Tan poderosa es la Rusia de los nuevos zares que el Imperio moderno que sostiene puede ser indestructivo en razón a la fuerza de sus cañones? En caso afirmativo, habrá que considerar que la era de Gengis Kan pervive...

Cierto que hay amenazas que a veces no lo parecen. Es el gaje de la diplomacia. Decir y no decir. Lo tan español de cuando digo digo no digo digo, que digo Diego. Pero el sentido de las palabras cada cual puede traducírselo. Véase, en el caso de ahora, cómo Brejnev se expresa:

«La U. R. S. S. no puede permanecer indiferente, ella no lo será nunca referente a los destinos socialistas de otros países; ni de la causa común del socialismo y del comunismo mundial (...) Hoy debemos ocuparnos de ello en el momento en que adeptos del régimen burgués se aprestan, so pretexto de «forma nacional», a sacudir, «dulcificar» — como ellos dicen — el socialismo, para así debilitar los lazos fraternos entre los países socialistas.»

«Mas los países socialistas deben reconocer los principios de base común; de lo contrario, no hay posibilidad de socialismo.»

En cuyo caso el socialismo ha de ser rígido, impuesto, dirigido. No querrá ser Moscú inspirado por la política de Rumania, por ejemplo; ni por la de Polonia ni por la de donde sea. Y si los socialismos periféricos no atemperan a las razones, ¿qué va a pasar? ¿Los carros de la muerte, de nuevo? ¿La repetición de los casos Berlín y Budapest?

«Nosotros nos acordamos perfectamente de las dificultades que los comunistas húngaros tuvieron que sobrepasar hace once años...», reprendió Brejnev. La alusión, la amenaza ¿está clara?

Hagamos votos para que Praga no sufra el descalabro «liberador» de Berlín y Budapest de hace trece y once años. Que la humanidad no lleve más luto.

Y que la libertad no sufra continuos zarpazos en las democracias libres, en las democracias orgánicas, y en las democracias populares.

El turismo como panacea

(*Viene de la página 4.*)

ciación del proyecto turístico alcanzaba cifras astronómicas arrancadas al erario público, es decir, al patrimonio común de todos los españoles al que contribuían a base de impuestos y exacciones arbitrarios de todo tipo. La justificación de estas inversiones irreversibles, como todas las efectuadas en cualquier Estado totalitario y policíaco, se basaba en el argumento inaceptable de que el turismo proporcionaba a la nación una saneada fuente de divisas que reverterían en el mejoramiento de todos los españoles. La primera parte es cierta sin lugar a dudas; pero que los beneficios alcanzados por ese medio redundasen a favor de los españoles es una mentira inicua por dos razones fundamentales: 1º, porque ni los dividendos del turismo ni los de cualquier otra procedencia han sido jamás, salvo una parte infinitesimal y despreciable por lo tanto, para mejorar la condición económica del trabajador; y 2º, porque por fatídica contradicción, lo que habría de ser un alivio nacional, se convertía en un medio eficaz para encarecer la vida allí donde el turismo afluía con más intensidad. Las libras, los dólares, los francos, los marcos, los florines y demás moneda fortalecida se lanzaban como halcones sobre la inerme y desvalida paloma de la peseta. Los turistas no sabían qué hacer con tanto papel como les daban a cambio de su prepotente valor fiduciario, y a la vista del fabuloso poder adquisitivo que ponían en su mano, se zambullían en los mercados como en los tiempos de la fiebre del oro llevándose todo cuanto les era posible llevar. Ante una demanda tan desorbitaba los precios enfilaban una escala ascendente cuya meta parecía inaccesible y cada vez más lejana, y cuando la modesta ama de casa española hacía su aparición en el mercado con su cesta al brazo, veía con desesperación que todo su poder de cálculo distributivo era incapaz de resolver el perentorio problema de la manutención familiar. Mientras tanto, echando mano de todos los medios de difusión a su alcance, el gobierno sometía al contribuyente a un bombardeo masivo y tenaz, entonando un canto a las excelencias de la promoción turística que había de acabar en gran parte con nuestra penuria económica, y dirigiéndose también al visitante extranjero con «slogans» y endechas sobre nuestro sol, nuestras playas, nuestra simpatía y nuestra «joie de vivre». Y así como Franco ha dicho hace poco en Avilés, sin inmutarse, que la democracia española es, pese a las críticas, una verdadera democracia, pero no ésta ni aquélla, sino una especialísima creada para los españoles, así también España, para el turismo, no es algo como esto o aquello, sino diferente. «Spain is different».

El caso es que la cosecha recogida por este nuevo medio de palingenesia nacional se sume en no sabemos qué ciénaga insondable; que las inversiones en ella naufragadas, además de no constituir ningún aporte al acervo común, han sido substraídas a los proyectos de genuina base económica que son los que elevan el nivel nacional por modo seguro y eficiente; que mientras se alzan los boyantes rascacielos de los hoteles y azulean las piscinas donde las suecas muestran su espléndente anatomía, la industria y la agricultura arrojan balances deficitarios vegetando entre el quiero y no puedo; que el gobierno, atendiendo a no sabemos qué tenebrosa casuística, ha cambiado las orejas por el rabo, pues en tanto invierte miles de millones en algo tan aleatorio y efímero como el turismo, sujeto a los cambios propios de la moda y el esnobismo mundial, sigue una política de restricción inversionista en los focos productivos que son el fundamento vital de toda nación próspera; que una de sus miras principales se dirige a un fin político exterior donde la fachada juega un gran papel diplomático, porque los personajes amenazados por el infarto del miocardio y el «surménage», que casi siempre son los prohombres, afectúan su «relax» en la suntuosidad paradisíaca de hoteles y «cottages», lejos de las cuevas y el chabolismo proletarios; que también persigue un fin ecuménico de «aggiornamento» con la visita y el trasiego de continuo de personalidades del arte, de la ciencia y la política, entre manzanilla y olés, entre el agridulce de la fiesta brava y el folklore andaluz. España desea airearse y abrirse al mundo como sea; intenta captar por medio de una escenografía de opereta lo que ha perdido en la tramoya dramática y oscurantista de su regresión político-social. Pero esta España, que no es la nuestra, está afincada sobre nuestros hombros. Quiero decir que, como Atlante, hemos de sostenerla tal como es. ¿Hasta cuándo?

JUAN ESPAÑOL

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos.

UMBRAL

Sumario del número 78

Antoni Jutglar: **LA APARICION DE LA CLASE OBRERA EN CATALUÑA.**

Fontaura: **MIGUEL HERNANDEZ, POETA DEL PUEBLO.**

Miguel del Rosal: **BARCELONA DE AYER.**

Nano de Sabadell: **¡MANIAS! ¿MANIAS? VEAMOS.**

Azorín: **FRANCISCO PI Y MARGALL.**

J. F.: **LOS LIBROS.**

Luis di Filippo: **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**

Vladimir Muñoz: **FLORENCIO SANCHEZ, ESBOZO BIOGRAFICO.**

Eugen Relgis: **EL SOLITARIO Y SU COMPAÑERA. INDIVIDUO Y FAMILIA.**

V. Muñoz: **CONTRIBUCION A LA BIBLIOGRAFIA LIBERTARIA EN AMERICA LATINA DESDE 1915 HASTA 1930.**

Rafael Delgado: **¡BUEN VIAJE, CAPITAN MOSQUEIRA! Grabados, Notas, Noticiario.**

En preparación: El número extraordinario de vacaciones enteramente dedicado a Anselmo Lorenzo. 32 páginas, 3 F.

«¿Una cascada de materiales buenos? Entonces usted me habla de UMBRAL.» (Ubaldo Romero Quílez).

«CIUDAD CAIDA»

de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería. Es una edición «Umbral».

TRIBUNA JUVENIL

Ya que estamos en el mes de julio

NOS da por recordar aquella «Ruta» ya antañona, la mejor de las que han aparecido en el exilio, y que bien podríase llamar la del período «Milla», aunque éste se halle, actualmente, a media milla de la ética libertaria que en su juventud le valorizara.

Dejemos esto. El caso es recordar aquella hoja espiritual y vibrante en la que plumas buenas como las de Parra, Milla, Gracia, R. Carballeira y otras más, descollaban para una siembra efectiva de ideas. Daba goce, aquello: por lo que atraía, por lo que significaba.

Todo joven recién huído de España con inquietudes revolucionarias y propósitos literarios, se refugiaba infaliblemente en «Ruta». Otros dos semanarios buenos existían en la época: «CNT» y «Solidaridad Obrera». Sabiéndome en tratos publicitarios, un compañerito de éstos, pasado de barcelonés a parisino de un salto, hizo ademán de librarme unas cuartillas, mas mi aspecto de hombre de 20 años... triplicados, le hizo retirar el ofrecimiento con una pregunta maliciosa:

— «¿Ruta»?

— Indudablemente estoy en ruta, pero a caballo de «CNT».

Las tales cuartillas fueron a parar a Milla, del cual no nos separaba moralmente, ni milla ni milímetro. La labor del equipo trisemanal era buena.

Pues este joven recién llegado llamábase — y sigue llamándose — José Carmona Blanco, y si bien radica lejos de Europa no deja página en blanco. En «Umbral» se le ven sus cuentos, siempre agudos y trabajados al detalle. Tiene (en 1950 ya la tenía) fibra literaria motivada por el fuego libertario que alienta en su fuero interno. En «Cañaveral junto al mar» nos dio primicias poéticas. y cuando la poética aguanta, la prosa le sigue en derechura.

No hace mucho Carmona Blanco produjo un libro emocionante: «Ciudad Caída», referente a Barcelona, ciudad que no debía caer. Muchos compañeros conocen esta obra salida del fuego de la revolución y de la guerra españolas, almacenada, la impresión, en el numen y en el pecho (estuche del corazón) de un jovenzuelo capaz de sentir como los mayores, pero incapaz, en sus escasos años, de sostener un fusil. Toda la belleza, todas las preocupaciones, todas las angustias del desastre que se avecinaban, quedan reflejadas en esta obra de Carmona Blanco, escritor pulcro, observador aguileño, expositor objetivo.

Tú que vas a la costa, al monte, o que quedas en casa porque la huelga de mayo-junio derribó tus posibilidades turísticas, si no conoces el libro «Ciudad Caída» procúratelo para leerlo en tus ratos de ocio, al borde del agua, entre flores montañeras, o entre plantas de jardín climatológico. Saborearás buena lectura y revivirás nuestros años mayúsculos que van del 36 al 39.

Y si piensas cumplir una fineza a una joven española o a un compañero de tu afinidad, sírvete, en uno y otro caso, del libro de Carmona Blanco, seguro de que obtendrás plácemes de la persona agraciada y por haber contribuído a que el sano clima juliano de aquellos días, tan nuestros, derrame calor cenetista que confundir, o hermanar, con la protesta estudiantil libertaria que mundialmente ahora se expresa.

Hay libros ante los cuales no se puede pasar con indiferencia.

«Ciudad Caída» es uno de ellos.

JUAN FERRER

Ese y esos

Don Francisco El Legionario
harto sabido que es
no es... hombre como todos.
Sus hechos con desnudez
nos dicen: es un tirano
y un gran fantoche a la vez.

El Clero bien le protege
y gente de toda hez;
sin distinción los eunucos,
los cobardes a la vez;
los desalmados, los cucos,
lo pretende de buen ver.

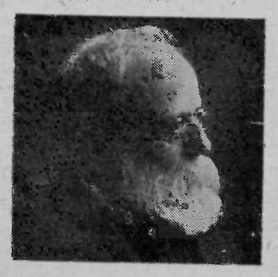
Los elementos más viles,
la gente de mal vivir
de acuerdo siempre estuvieron
en vulgar, en zascandil.
Le hacen halagos miles
fingiendo mejor servir.

Que no proteste la «escoria»,
o pueblo, tal suciedad.
Pero el día bien se acerca
y todo habrá que derrumbar.
Sacudida la modorra
ello será natural.

La dictadura esclaviza,
es un régimen brutal,
a los hombres nos impide
vivir por un ideal.
¡Que muera la tiranía,
que viva la libertad!

Justo Villanueva

Novedad editorial



El número doble de «UMBRAL» dicho de vacaciones y correspondiente a los meses de julio y agosto, será enteramente dedicado al maestro del anarquismo y promotor del anarcosindicalismo ibérico, Anselmo Lorenzo. 32 páginas con grabados, 3 francos.

Columna del emigrado

DURANTE cinco semanas LE COMBAT SYNDICALISTE ha venido publicando un trabajo de mucho interés afectando a la relación entre españoles refugiados y los de orden económico. El tal trabajo está presentado en forma de conversación al estilo de Malatesta en sus folletos «En el café» y «Entre campesinos», que tan buen resultado obtuvieron para la propaganda libertaria. A mi criterio, esta colección de trabajos que su autor titula «Las Conversaciones de Wagram» e intitula «Confederales y emigrados», por su interés proselitista debiera ser recogida en folleto, que, resultando a precio módico, compañeros, grupos y FF. LL. podrían distribuir entre los emigrados económicos más solventes, o de buen carácter, o susceptibles de superar en algo la psicosis materialista que los ha impelido a abandonar España.

Pensemos que de emigrados económicos en Francia los hay en mayor número que de exiliados por cuestiones políticas y sociales. Pensemos que el volumen de trabajadores aposentados — más o menos — en Francia, Bélgica, Suiza y Alemania, suman varios centenares de miles, ofreciendo buena perspectiva de trabajo proselitista por tratarse de un campo virgen... que puede decantar por lo comunista totalitario, por el catolicismo vocinglero de hoy, o por cualquier cosa que nada tenga que ver con la C. N. T., si nos dormimos en las pajas.

A nuestro modo de ver, propaganda directa aplicable al inmenso cuerpo que forma la emigración económica española, hasta aquí no la hemos tenido, y, siendo así, el trabajo de «J. Coll de Gussem» ha llegado en buena hora.

Seamos nosotros oportunos para recoger «Las Conversaciones de Wagram» en folleto y dispónganse los individuos, los grupos, los comités y las FF. LL., a emprender la edición para efectuar una labor que nosotros en general descuidamos, y que otros sectores efectúan, afeitándonos la barba a causa de nuestra inadmisible indolencia.

M. Jiménez S.

El «C. S.» agrega: El Comité Regional Zona Norte parece interesarse por el folletón de referencia. También el S. I. podría participar en la empresa, así como toda suerte de organismos libertarios y cenetistas susceptibles de hacer algo por la iniciativa. En previsión de una proposición semejante a la del compañero M. J. S., pero ya intuida por Zona Norte, la imprenta tuvo el acierto de no fundir la letra, circunstancia que, de publicarse el folleto, dejará reducido el importe material a la mitad comercial del mismo.

Si hay interés en dotarnos de un elemento propagandístico adaptable a la emigración económica española, dígase, y el «C. S.» pondrá manos a la obra. Pero antes se necesita el acuerdo formal de todos.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Hay pocos ejemplares disponibles.

B.D.I.C

Voces que estimulan y voces que dañan

LAS facultades morales y el sentimiento de responsabilidad se desenvuelven mucho más lentamente que otros rasgos del carácter, y por lo tanto no es extraño que hagan los muchachos mil diabluras cuya transcendencia están muy lejos de sospechar; pero es un error sofocar sus energias en vez de proporcionarles coadaptando punto de aplicación.

No tienen más remedio que descargar de un modo u otro su energia y es necesario facilitárselo so pena de que estalle como vapor en caldera sin válvulas.

No temamos menoscabar por ello nuestra dignidad. Al contrario, si hechizamos de vida y amor nuestro hogar, si lo convertimos en el paraje más dichoso y ameno del mundo para nuestros hijos, si profundamente los amamos, no habrá riesgo de que cuando lleguen a hombres, sean malvados.

La excesiva severidad de muchisimos padres que sin cesar están reprendiendo e increpando a sus hijos, amargándoles la niñez, da por consecuencia hacerlos solapados y mentirosos en vez de francos y sinceros, con la agravante de que aguardan la primera ocasión favorable para librarse de la férula paterna con el abandono del hogar.

El hombre debiera tener del hogar en que transcurrieron los dias de su infancia un recuerdo que lo equipara al Edén de su vida, donde reinaba el amor, en vez de conservar de él la torcedora memoria de un lugar tiranizado por el bronco rigor de una extremada severidad que enfrió sus entusiasmos.

Toda madre, se dé o no cuenta de ello, está sugestionando a sus hijos durante la crianza y les cura los leves daños que por descuido o atolondramiento se infieren. La madre aplica el bálsamo de sus amantes besos al chichón levantado en la frente por el topetazo contra la pared, o a la magulladura de los dedos aprisionados entre las hojas de una puerta, diciéndole al chiquillo que aquello no ha sido nada y el chiquillo calma su llanto y no sólo se consuela, sino que cree firmemente que los besos y caricias de la madre tienen la virtud de curar el daño.

La madre está de continuo neutralizando las menudas tribulaciones de sus hijos con el antidoto del amor que inspira enaltecedores pensamientos.

Muy posible es por medio del poder de la amorosa sugestión fomentar en el niño las facultades y caracteristicas de que dependen la salud, el éxito y la dicha. Sabido es cuán subordinada está la eficacia personal al humor del momento, a la disposición de ánimo, a la actitud de la mente, a la esperanza y aliento de que nos sintamos poseidos.

Si durante la niñez se edujeran y vigorizaran las placenteras y optimistas cualidades cambiaria por completo la perspectiva de la vida y no nos arrastraríamos penosamente desalentados con mortal angustia, ni el temor, la ansiedad, el recelo y el abatimiento acompañarian nuestros pasos.

Uno de los motivos de que abunden las enfermedades es el de habernos impregnado durante la infancia de pensamientos morbosos con la saturada idea de que el dolor, el sufrimiento y la enfermedad son males necesarios e inevitables. Tan enquistada se halla esta idea en la generalidad de las gentes, que la salud robusta es la excepción y no cabe esperar que sea la regla por cuanto hemos acabado por admitir la enfermedad como una desdichada y fatal condición que no hay manera de evitar.

El niño oye hablar con tanta frecuencia de enfermedades y se lo representan tan a lo vivo los peligros de contraerlas, que va creciendo con la convicción de que el dolor, el sufrimiento, las molestias e indisposiciones son parte necesaria de su existencia, y que a cualquier hora puede invadirle la enfermedad y malograr su vida. Consideremos lo que, el opuesto sistema podria hacer en favor del niño si se le enseñara que la salud es el estado natural y propio del organismo humano y que la enfermedad es la más grande manifestación de la carencia de armonia.

Consideremos en fin, lo que pudiera significar para el niño si se le infundiese la creencia de que la robustez y la completa salud, y en modo alguno, la enfermedad, es su derecho de nacimiento.

PEREZ GUZMAN

Libertad. El grito que quieren ahogar

I

LA represión ejercida actualmente en Moscú y en Madrid contra los intelectuales liberales y no conformistas se apoya ciertamente sobre principios pretendidamente contrarios y en parte de postulados en apariencia opuestos, pero en los hechos ellos toman la misma significación y conducen al mismo resultado. La significación, es, la prepotencia del gobierno; el resultado, es la esclavización y servidumbre del pensamiento.

Sin duda, esta represión exceptúa las mejores razones del mundo, que no son ni nuevas, porque la Inquisición motivaba ya asi sus decretos y sus sentencias; ni tan siquiera replicables puesto que es imposible de protestar lo más mínimo en presencia de gentes que esgrimen unas manillas en una mano y en la otra un revólver.

En Madrid se legitimará muy fácilmente esta represión. Se os dirá que en efecto, existe una sola verdad, pues, si hubiera dos, una seria falsa, pues la verdad ha sido fijada una vez por todas bajo las auspias religiosas: en la fe católica, por los actos y la tradición de la Iglesia, y, bajo su especialidad política, en el régimen del Caudillo por la gracia de Dios y de Alá en 1939. El Estado tiene, pues, el derecho y el deber de defender esta verdad única y bienhechora contra la amenaza multiforme del error y del mal.

En Moscú se justificará muy fácilmente esta misma represión. Se os explicará que existe una sola verdad política y social, expresión de la clase única resultante de la abolición de clases, fruto de la victoria de 1917 y de la lucha incesante y radical del ala avanzada del proletariado. Pretender oponer verdades concurrentes, empalmar verdades subsidiarias, son otras tantas tentativas enemigas para restablecer a largo plazo (por la vía de la verdad plural) la pluralidad de clases y la de partidos. El Estado depositario de la verdad única, tiene pues el derecho y el deber de reprimir todo resurgir del error camuflado en verdad, contrapuesta o de sustitución.

Estos dos conceptos que no hacen sino uno y que radian de dos misticas o imposturas iguales, aquí la del proletariado y el partido, allí la del Cristo y del caudillo, son de un rigor tan perfecto que ninguna dialéctica podria cogerlas en falta. Todo lo que se les puede oponer y que parece bien irrisorio, es la palabra «libertad». La palabra «libertad» que emplazaron los revolucionarios de 1789 y de 1793, con los jacobinos o contra ellos; los revolucionarios de 1830 y los de 1848; los de febrero y después los de junio y los comuneros de 1871. La palabra «libertad», que inscrita al encabezamiento de este articulo, prohibebe a cada uno de nosotros una posible tentación de hacer, en alguna circunstancia, la apología de la represión, el pleitear de la censura, el elogio de los persiguidores.

Los procedimientos empleados por las dictaduras, de cualquier ideología que se reclamen, son curiosamente parecidos. Como existe una verdad oficial a la cual la autoridad reinante confiere por ley un carácter sagrado (igual y abusivamente un carácter dicho cientifico), al poner en duda del todo o en parte esta verdad, equivale a una agresión contra el Estado, las instituciones, y... el pueblo del que el Estado pretende emanar. Aquí protestar es una ofensa contra el Proletariado, allí una injuria dirigida a Dios. Se ve la inmensidad del crimen. Pero la acusación no se detiene en este preludio; tiene poco trabajo para endilgar suntuosamente su requisitoria. No es suficiente confundir a los culpables: es necesario aún comprometerlos y deshonrarlos. Se les engloba pues en el complot permanente que todas las policias del mundo no cesan de castigar, y que todas las *justicias* no paran de instruir, con intención precisa de incluir todos los perros que ellas quieren acusar de rabiosos para tener el pretexto de arrojarlos al agua.

P. V. BERTHIER

(Por la traducción: Estepona.)

Regional catalana C. N. T. en el exilio

A las Agrupaciones afectas a la misma, a los compañeros simpatizantes:

La Agrupación Local de Paris aprobó en asamblea dirigirse a este Comité regional, a las Agrupaciones locales y a los compañeros en general, para proponer al conjunto la reaparición del boletín «Terra Lliure», naturalmente en idioma catalán. Actualmente se procede a la consulta pertinente y el boletín vará la luz si la mayoria de opiniones son favorables y si los medios materiales (400 francos por número) son suficientes. Si nuestra organización no estimara hacedera la idea voluntariosa de los compañeros de Paris el proyecto quesituación de inferioridad.

Ahora bien. Este Comité estima que todos deberiamos tomar la iniciativa con cariño por las siguientes razones:

Primera. — Para dotarnos de un portavoz que cale en el Interior.

Segunda. — Para intervenir en la resistencia mediante un idioma del país, rechazado por Franco y utilizado por catalanistas, comunistas, socialistas y toda suerte de istas, excepto nosotros, lo cual nos deja en cna situación de inferioridad.

Tercera. — Para sumar nuestro boletín a la labor de siembra que efectúa «CNT» y efectuará dentro de poco «Solidaridad Obrera», dos publicaciones redactadas en idioma castellano.

Cuarta. — Para penetrar las ideas confederales en ambientes no obreros (si bien el trabajador dispondrá igualmente de nuestra hoja), cuales el estudiante, el técnico, el intelectual, la clase media. Y

Quinta. — Para reconquistar el prestigio que en su época respectiva obtuvieron las publicaciones libertarias «La Tramuntana», «Avenir», «En Titella», «Terra Lliure» y el diario «Catalunya».

Quienes crean en la eficacia de la labor propuesta que se apresten a ayudarnos y nos escriban al 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), y quienes estimen que esta idea es desacertada que tengan el buen acierto de no poner obstáculos, pues en definitiva el coste de la publicación iria sólo a cargo de los responsabilizados.

Por el Comité Regional:

Cultura y Propaganda

Paris, junio 1968.

JIRA INTER-REGIONAL EN LES TAVERNES (GARD)

Los Núcleos de Provenza y del Hérault-Gard-Lozère de la C. N. T. de España en el Exilio organizan una importante Jira Inter-Regional cerca de Alés en el Departamento del Gard, en el pintoresco lugar del «Vieux Moulin», en Les Tavernes.

Con objeto de concurrir numerosos, como de costumbre y anualmente, el Secretariado de la Federación Local de Marsella invita a todos sus afiliados, a los familiares y a los simpatizante. par que se inscriban lo más rápidamente posible con el fin de obtener los correspondientes Autobuses.

Las inscripciones son recibidas en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon, segundo piso, todos los dias laborables de 15 a las 20 horas y los Domingos por la mañana de 9 a 12.

Precio de cada plaza, ida y vuelta, Diez Francos.

La salida para la Jira que tendrá lugar el Domingo dia 4 de agosto 1968 se fectuará a las seis en punto de la mañana del Cours Saint Louis-La Canebière.

ACTULIDAD ESTRICTA

«CIUDAD CAIDA», en llama permanente de la Revolución Española. 10 francos.

«UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE MARX Y BAKUNIN», la gran polémica reactivada por los acontecimientos del Barrio Latino. 1 franco.

«PAÑUELO LIBERTARIO», rojinegro, con efigies queridas, emblema de la Revolución de Julio de 1936. Oriflama de nuestras jiras veraniegas. 10 francos.

Pedir todo ello a esta Administración.

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.

Precio: 1 F. en esta Administración.

NECROLOGICAS

CRISTOBAL SANJUAN AMOROS

Ya no lo tendremos más en las tardes sabáticas del centro de la calle Ste-Marthe. Era su casa empírica, su alojamiento ideal. Sin esa tertulia de amigos y compañeros el sábado — incluso el domingo — parece cosa interminada.

Cristóbal Sanjuan, adscrito a la Federación Local de Paris, procedia de Sardañola (Barcelona), habiendo actuado formidablemente en el Sindicato Obrero de la casa Uralita, en la cual Sanjuan trabajaba. Su lugar primero fue Biar (Alicante), donde nació en 1896.

Todos los de alguna edad recordamos las tremendas luchas sostenidas por la Confederación contra la gerencia de la poderosa fábrica Uralita, sacando por ellas notables beneficios morales y económicos para los asalariados, unánimemente afiliados a nuestro Sindicato. Incluso durante el intento fracasado de comunismo libertario planteado por la F.A.I. en 1932, el volumen trabajador de la Uralita se volcó en favor de nuestro régimen ideal de vida, tomando las armas — las escasas que habia — para imponerlo por encima de la sociedad burguesa. Depuesta tan noble actitud porque por la fuerza ahorcan, se vio en fotografias de actualidad la numerosa cuerda de presos sardaño-ripollense camino de la cárcel, a buen seguro, la de la capital catalana. Pues en todos estos trances, en todas estas glorias — añadidas las del 19 de Julio —, el compañero Cristóbal Sanjuan estuvo.

Ahora ya no está en ninguna parte. Falleció el 26 de junio en el Hospital Widal-Fernand de Paris, y a estas horas ya estará enterrado.

Nuestro recuerdo emocionado a este hombre que, sin existir, permanecerá estimable. — F.

MARIA CONTRERAS

Maria Contreras, la afable compañera «Mari» (que no faltaba nunca a la cita fraterna de la asamblea o la charla de «Ste-Marthe»), no la veremos más. Tres semanas antes vino a despedirse de nosotros. Con su eterna sonrisa, franca y calurosa, con esas nobles palabras que le brotaban del corazón cuando se veia rodeada de compañeros, de militantes de la C. N. T., fueran o no conocidos. Contaba 55 años. Iba a Madrid a resolver asuntos de familia. Allí le sorprendió la muerte: una muerte pérfida, súbita, cruel, que enrollada en el cáncer se introdujo subrepticiamente en los tejidos de su vida, todavia joven, aniquilándola en pocos dias.

La compañera «Mari» empezó a militar de jovenzuela en los medios madrileños de las JJ. LL. Le venia de familia. Su padre fue un consécuente militante obrero de la C.N.T. Estaba unida también a otro conocido y estimado compañero de la Regional Centro. «Mari» que no habia nunca blasonado de ser «militante», que no intervino tampoco en fugaces pretensiones de organización femenina, que no pedia jamás la palabra en asambleas, ni entendia de personalismos ni tendencias, era una muchacha sencilla, bondadosa, callada, solidaria, una de esas compañeras del pueblo que llevan el anarquismo no a flor de labio ni a flor de pluma sino en lo más noble, en lo más hondo, puro, rico y generoso que posee la mujer: el corazón.

La F. L. de Paris se asocia unánimemente al dolor inmenso de su anciana madre, hermana y compañero, guardando un vivo y profundo recuerdo de la desaparecida.

JOSE AGUSTENCH

El 18 de junio pasado, en Bernay (Eure) falleció el que fue en vida excelente amigo y compañero, José Agustench.

Con él perdemos todos un abnegado hombre de la C. N. T.

Oriundo de Valls (Tarragona), desde muy joven empezó su labor en pro de nuestras ideas, y durante nuestra revolución, fue uno de los primeros a organizar en Valls las colectividades agrícolas que el exilio tendria que interrumpir, dejando, además un hijo muerto en combate contra las hordas de Franco.

Muy pronto salió de los campos de concentración, y por su vocación y tenacidad en el trabajo, junto con su compañera y su hija, y casi a los 50 años empezó a rehacer su vida mereciendo la admiración de todos por su energia, su siempre ejemplar comportamiento, honra de nuestra Organización, con la cual cumplió todos sus deberes en todo momento.

A su compañera que hace nueve meses ya perdió a su hermano Antonio; a sus hijos y nietos, vaya la más sincera expresión de nuestro sentimiento por esta pérdida irremplazable.

El entierro, civil, fue acompañado por una multitud de amigos, que tienen constante recuerdo del que fue un hombre de la C. N. T. y un ejemplo para todos.

Amigo José, que la tierra que tanto amaste, te sea leve en tu último refugio que te ofrece.

Federación Local de Bernay.

COMUNICADOS

ADMINISTRATIVAS

Ruego. — Como a cada final de Semestre, vamos a enviar las reclamaciones hasta el 30-6-68, con carácter general. Los pagos adelantados hasta el fin del 1er semestre y pagos de todo el año 68, se tienen en cuenta y con la consideración debida por lo que significan como ayuda.

Agradeceremos, pues, que, tanto corresponsales y suscriptores, máxime dadas las circunstancias, tengan la comprensión de ponerse al corriente hasta la fecha indicada de fin de junio. Los que se han atrasado en demasia será mejor para todos se pongan al día de pago.

Los envios de extranjero que no sean de colaboradores e intercambios justificados, se retirarán por el enorme gasto de sellos, si no atienden sus suscripciones. No va la nota para los que cumplen regularmente.

Nota: De cruzarse el talón reclamando con el giro como pago, no lo tenga en cuenta el interesado.

—R. Serrarols, Perú. Giro de 80 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» 68. Restos donativos ambas publicaciones. mitad y mitad como indicas en carta.

—Luzara, Ohio (U.S.A.) — Recibida la tuya. De acuerdo pago «Umbral» 68. Avión. «C. S.» ya no se tiene en cuenta desde tu baja.

—Manuel Arch, Limoges. Recibido giro 40 frs. pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-68. Faltan 5 frs. para «C. S.» Ahora la suscripción son 30 frs. para «C. S.» y 15 frs. para «Umbral».

—Manuel Rodriguez, Aix-en-Provence. Recibidos 63 frs. pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-68.

—Antonio León, Aix-en-Provence. Recibidos 16 frs. pago «C. S.» 30-6-68.

—Juan Jiménez, St-Michel-s-Orge, (91). Giro 20 frs. pago «C. S.» hasta 30-6-68.

—Elias Conejos, Nantes. Giro de 72 frs. pago «C. S.» y «Umbral» año 68.

—Julio Vallés, Modève (Doubs). Recibidos giros años 67 y 68 «C. S.» y «Umbral». No te preocupes pues. Donativo a «C. S.»:

José Barber, Perpignan, 50 frs.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Aix en Provence: Juan de Orán, 10; *Roanne:* Antonio López (2 veces): 20; *Gabian (Hlt):* E. Nadal, 4; *St-Sébostien:* Pasccal Usón, 10; *Toulouse:* Samitier-Gladis, 40; *Paris:* Jaime Casellas, 10; Criach, 5.

TOTAL: 99,00 F.

F. L. DE PERPIÑAN

Notas:

1a — Reunión general el 14 de julio en el local de costumbre a las 9 y media de la mañana.

2a — Con el fin de asistir a la Jornada Confederal de Toulouse (día 21 de julio) conmemorativa del 19 de Julio de 1936, la F. L. organiza un viaje por carretera para el cual los compañeros que lo deseen deben inscribirse rápidamente en el Café Continental todos los domingos por la tarde, dirigiéndose a los compañeros Bueno, Martinez o Barber. Precio del viaje, 20 F. aproximadamente. El autocar saldrá de la plaza Aragon a las 5 de la mañana del propio día 21.

F. L. DE LYON

Convoca a sus afiliados a la Asamblea Extraordinaria que se celebrará el domingo 28 de Julio a las 9 y media de la mañana. Dada la importancia de los asuntos a tratar se necesita la presencia de todos los compañeros.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a la asamblea que se celebrará el dia 14 de julio a las nueve de la mañana, en el local de costumbre. Interesante orden del dia.

F. L. DE MONTAUBAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 14 de julio a las 9,30 de la mañana en el café de la Comedia. Se recomienda, puntualidad y asistencia de todos los compañeros.

LA SABIDURIA RIENTE
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

NOTIVERSO

Noticiamos compungidos
los «bandidos»
que el facha Pla y Deniel
murió en exceso de hiel.

Y mientras se dan al vuelo
en Toledo
las campanas y el cencerro,
¡buena muerte y mal entierro!

Ferro

Recuerdos de un viejo militante

por JOSE NEGRE

NOTICIA SOBRE EL AUTOR. — José Negre era un obrero de la Sociedad Obrera del Arte de Imprimir de Barcelona, militante en los medios anarcosindicalistas desde primeros de este siglo. Por tanto tendria su «bautismo de fuego» en la huelga general de Barcelona, año 1902, ayudó a la creación de la Solidaridad Obrera en 1907 y en 1908 fue, con Tomás Herreros y José Bueso, uno de los que con más ahinco sostuvo el boicot contra el diario lerrouxista «El Progreso» a causa del despido abusivo de un impresor de la casa, al cual se trataba de hacer readmitir. Téngase en cuenta que en aquella época el partido de Lerroux era dominante en la clase obrera barcelonesa, circunstancia que exponia a serios inconvenientes, uno de ellos señalado por el lugarteniente de don Alejandro, Emiliano Iglesias, cuando dijo: «Solidaridad Obrera, o será lerrouxista o desaparecerá.» Solidaridad Obrera se trocó en Confederación Nacional del Trabajo, y el partido lerrouxista en 1918 habia virtualmente desaparecido por ingreso global de los trabajadores en la antigua Solidaridad Obrera.

Negre pasó por el cierzo revolucionario de julio de 1909, sufriendo la persecución subsiguiente. Seguidamente contribuyó a la ingente campaña pro presos y en 1910 tomaba parte en la fundación de la C.N.T., de la cual fue primer secretario.

Pese a su voz un tanto opaca, tomaba parte en toda suerte de actos sindicales, solidarios y de vocación cultural-revolucionaria. Estuvo de redactor de «Solidaridad Obrera» semanario y animó con Lorenzo y Andrés Cuadros la campaña pro «Solidaridad Obrera» diario, cuya suscripción encabezó el propio Lorenzo con un duro, seguido de las cinco pesetas de una decena de compañeros impresores, entre los cuales no podía faltar José Negre.

Las persecuciones que este recordado compañero sufrió son incontables. Era detenido por sistema y según procedimiento gubernativo. Esta inseguridad, este calvario, la policia barcelonesa lo tenia destinado a una veintena de compañeros.

Negre contribuyó a levantar el ambiente que debia determinar la semana revolucionaria de agosto de 1917, siendo redactor de «Soli» diario. Terminada aquella memorable refriega junto con las secuelas de la misma, Negre abandonó la redacción y la vida activa disgustado por una campaña de descrédito «germanófilo» que se hizo contra aquélla, mayormente por elementos del Arte de Imprimir, quejosos de que «Soli» hubiera rechazado la proposición de un aumento de sueldo para el personal de la imprenta, cuando la realidad era que el personal de la redacción y de la administración varias semanas percibieron 10 pesetas en lugar de las 30 estipuladas, por falta de fondos. En fin, injusticias en las que solemos incurrir los hombres.

Durante la revolución de 1936 reencontramos a Negre, que, junto con Salud, Fontanillas, Herreros y otros habia creado la entidad de compañeros «Los de ayer y los de hoy» la cual fue editora del folleto que vamos a reproducir en este folletón servidos de un ejemplar raro, puesto que la edición de los «Recuerdos de un viejo militante» quedó literalmente pulverizada cuando la casa de «Los de ayer y los de hoy», sito en la Granvia, frente al Cine Coliseum, fue bombardeada por la aviación fascista. A ello se debió, probablemente, que este relato carezca de segunda parte.

De José Negre se sabe vagamente que murió anónimo entre la masa ingente de refugiados en Argelès de Mar en febrero de 1939. ¡La tragedia fue infinita!

Juan FERRER

CAPITULO PRIMERO

Fundación de la Federación Local Solidaridad Obrera. — Conflicto de Arte de Imprimir y el diario «El Progreso». — Fundación de la Confederación Regional Solidaridad Obrera. — La revolución de julio de 1909. — La represión por los sucesos de julio de 1909. — La campaña Pro-presos

A MIS LECTORES: Os ruego me permitáis hacer una aclaración antes de entrar de lleno a relatar los sucesos que voy a exponeros, y no es otra que deciros que no me propongo hacer la historia del movimiento sindical y lucha social del proletariado catalán durante los años en que ocurrieron los hechos relatados en mis conferencias, para lo cual no estoy preparado ni documentado, pues cuantos datos y escritos me propuse guardar desaparecieron, unos en los múltiples registros que la policia ha efectuado en mi casa, en los cuales registros los defensores de la propiedad burguesa me expropiaron cuanto les vino en gana, y otros, destruidos por mi, cuando consideraba que habia peligro de que cayeran en sus manos.

Por lo tanto, mi propósito es sólo el de contaros parte de ese movimiento, de esa lucha, hechos en los cuales he sido actor o espectador, que si bien no son la historia de ese movimiento sindical y de esa lucha proletaria, sí constituye parte, quizá la más importante, de esa historia.

***

Un día festivo del año que no puedo recordar, lo que me ocurre muy a menudo, pues si mi memoria es relativamente fácil para recordar los hechos, es refractaria, en cambio, para retener las fechas, me dirigia por la calle de Provenza en dirección a la Cárcel Modelo con propósito de visitar a compañeros encarcelados.

A la altura de la calle de Calabria encontré un grupo de obreros que hablaban o discutian entre sí.

De este grupo, cuyos componentes, en su mayoria me eran desconocidos, destacóse, al verme llegar, un obrero tipógrafo llamado Muga, quien, dirigiéndose hacia mi, me dijo, al propio tiempo que me alargaba la mano:

— Te felicito, Negre.

Me quedé suspenso ante la felicitación, sin responder palabra, en espera de una explicación que me aclarara el significado de la felicitación del compañero y amigo, que tampoco se explicaba bastante bien mi silencio, según cierto embarazo que creí notar en él.

— ¿Por qué me felicitas? — le pregunté.

— Porque si en otras circunstancias el ingresar en Arte de Imprimir no tiene nada de particular, sí lo tiene en las presentes; por esto te felicito — me respondió.

De nuevo me quedé sorprendido, pues no me quedaba duda de que habia entendido perfectamente bien las palabras del compañero Muga, y sabia igualmente que no habia presentado mi alta en Arte de Imprimir.

— ¿Que he ingresado en Arte de Imprimir? — le pregunté incrédulo.

— Sí, y además, en la última asamblea has sido nombrado para ocupar una de las vacantes en la Junta. Pero, ¿es que no ta has enterado?

Y tanto que no me habia enterado, pues era la primera noticia que tenia sobre el particular.

Pero, a pesar de todo, el compañero Muga tenía razón, pues aunque yo lo ignoraba, era socio hacia ya unas semanas de Arte de Imprimir y miembro de su Junta por motivos que después supe.

Yo estuve unos años ejerciendo distinto oficio que el de tipógrafo, y circunstancias de la vida hicieron que volviera a coger el componedor y las pinzas, y cuando ocurrió lo que cuento, hacia un mes o dos que trabajaba en una imprenta-litografia que existia en una calle hoy desaparecida para dar lugar a la reforma del casco viejo de la ciudad, y no estaba del todo decidido a continuar en el oficio de tipógrafo, motivo por el cual no habia presentado mi alta en la Sociedad.

Por aquel entonces gobernaba los destinos de la nación el partido conservador y Maura ocupaba la presidencia del Consejo de Ministros.

Aquel Ministerio habia presentado a las Cortes un proyecto de Ley de Asociaciones que, de aprobarse, las Sociedades Obreras quedaban sujetas de pies y manos, sin posibilidad ninguna de poder luchar contra la clase explotadora sin tropezar en el articulado de dicha ley, y mucho menos seguir en la propaganda emancipadora del proletariado en sus aspiraciones de cambiar el régimen social de explotación del hombre por otro más justo, equitativo y humano, en el que no existieran explotados ni explotadores, pobres ni ricos, victimas ni victimarios, tiranos ni tiranizados.

En previsión de que dicha ley fuera aprobada, los compañeros dirigentes de las Sociedades Obreras, o algunos de entre ellos, por lo menos los que estaban al frente de Arte de Imprimir, habian tomado el acuerdo, si el caso llegaba, de disolver la Sociedad y actuar clandestinamente.

Y para esta gestión se necesitaba contar con compañeros a quienes se les considerara en condiciones para una actuación semejante, y uno de los con quien pensaron fue conmigo, y sin andarse con rodeos ni consultarme sobre el particular, presentaron la propuesta de socio, y aceptada ésta, el compañero Galderich se hizo cargo de mi carnet y pagó las cuotas correspondientes, hasta que, sabedor yo de lo ocurrido, me hice cargo del mismo.

He aquí de qué modo tan peregrino me vi integrado en los cuadros directivos de la Organización obrera catalana.

Conflicto del Arte de Imprimir y el diario «El Progreso»

Era por entonces presidente del Arte de Imprimir el compañero Romero, venido unos meses antes de Madrid.

Era alto, delgado, fácil en las decisiones y algo dado a comenzar las cosas y dejarlas en manos de otro y emprender otras, y tenia la costumbre de acompañarse de una garrota muy respetable, gruesa como la muñeca, y que entró en funciones en alguno de los conflictos ocurridos por aquel entonces en el gremio tipográfico.

Con Romero formaba fuerte contraste el compañero Galderich, recio, y de estatura, más que mediana, baja, quien tenia una marcada tendencia a colocarse al lado de Romero, lo que ocasionaba que los compañeros de Junta le gastaran algunas bromas al salir a la calle una vez terminadas nuestras reuniones, especialmente un compañero madrileño llamado Gómez, y como madrileño muy dado a la chunga, quien en cuanto veía juntos a Galderich y a Romero ya estaba gritando: «La "ele" y la "i", "li"».

En cuanto Galderich oia la voz de Gómez ya estaba cambiando de sitio para acabar la cantinela de la "ele" y la "i".

El compañero Romero habia venido de Madrid con ganas de brega, y poco a poco de haber sido nombrado presidente, ocurrió un conflicto en la imprenta de un diario de la localidad, que hoy día ya no se publica, en cuyo conflicto entró en funciones la garrota de que antes he hablado, con mala fortuna para la garrota, pues si el conflicto se ganó para Arte de Imprimir, el palo quedó hecho trizas, y a consecuencia de la rotura el compañero Romero tuvo estancia gratis por unos dias en el «chalet» de la calle de Entenza.

Este éxito tuvo la virtud de levantar la moral de los tipógrafos, muy decaida por motivos que seria muy largo de explicar y que me alejaria del asunto del presente trabajo, y despertando entre los compañeros un deseo de actuación sindical más viva y actipa que sacara al oficio del marasmo en que se encontraba.

Pronto se iba a presentar ocasión para satisfacer este deseo, y de manera que quedara bien saciado, pues hubo que echarle toda la carne en el asador, como vulgarmente se dice, y luchar a fondo.

Y esta ocasión no fue otra que la ocurrida en los talleres del diario lerrouxista «El Progreso», motivada por haber sido despedido un compañero acusado de estafa a la empresa, acusación falsa, como se demostró de modo que no daba lugar a duda alguna, y que, a pesar de quedar ello comprobado, no se dio satisfacción a Arte de Imprimir hasta después de unos años de bregar dura y bravamente, en que el lerrouxismo tuvo que aceptar a los compañeros huelguistas y pagar una indemnización de unos cuantos centenares de pesetas, indemnización que los obrèros tipógrafos distribuyeron entre la Comisión Pro-presos, el semanario «Solidaridad Obrera» y una comisión constituida para recoger fondos destinados a la edificación de un inmueble para la Federación Local de Sociedades Obreras, bella iniciativa que no llegó a cuajar.

Algún tiempo antes de ocurrir lo relatadó, tuvo lugar en Barcelona el escandaloso asalto de los militares a los talleres en que se imprimian el semanario catalanista «Cu-Cut» y el diario «La Veu de Catalunya», órganos de la Lliga Regionalista, el partido que agrupaba a los reaccionarios y plutócratas que seguian las inspiraciones de Cambó, Ventosa, Puig y Cadafalch y demás pandilla.

La indignación causada por el escandaloso y brutal atropello dio origen al movimiento politico-burgués conocido por Solidaritat Catalana, constituido por todas las fuerzas políticas de Cataluña, con excepción de Lerroux y sus mesnadas, las que creyeron a pies juntillas las razones alegadas por el truchimán de su jefe, o sea, que un partido republicano y radical no podia ir del brazo con lligueros, curas y carlistas, cuando esto le importaba un higo al Emperador del Paralelo, pues la verdadera causa de su enemiga al movimiento de Solidaridad Catalana no era sino que Moret no le habia mandado a Barcelona para tla cosa, sino para todo lo contrario.

(Continuará.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

Sindicalismo moderno

A riesgo de provocar sonrisas displicentes, diremos a bocajarro que se trata del nuestro, del de la Confederación Nacional del Trabajo, de la Confédération Générale du Travail, y de la C. N. T. gala. En resumen, el de la Asociación Internacional de los Trabajadores en su acepción bakuninista.

Porque « moderno » se adjetivaba el sindicalismo puntualizado en el folleto de Georges Ivetot, el «ABC del sindicalista». Sindicalismo moderno lo calificaba igualmente Anselmo Lorenzo en su campaña precursora de la fundación de la C. N. T. española, en «Tierra y Libertad» y en «Solidaridad Obrera», semanarios. Tanto Ivetot como Lorenzo sentaron claramente las bases morales, ideológicas de nuestros sindicatos frente a la dispersión societaria de las organizaciones obreras de la época. El «ABC del sindicalista» era un folleto traducido por Anselmo Lorenzo y editado por Ferrer Guardia en su sede librera de la Granvía de Barcelona. En él constaba todo un programa de orientación y actuación muy propio y eficaz para los novatos, para los recién agregados a la lucha, o los iniciados, que diríamos ahora. Se empezaba por el motivo de la asociación y el desarrollo «mecánico» de los sindicatos, con las atribuciones de los delegados sindicales, y terminaba con las conclusiones de la lucha.

Por su parte, el maestro Lorenzo dotó al Movimiento anarcosindicalista con un libro explícito y concluyente titulado «Hacia la Emancipación», en el que, tras estipular los principios someros del sindicalismo (redundancia de los explícitamente expresados por Ivetot en el folleto citado), insistía doctrinariamente en la condición manumisora del combate social planteado y sostenido por los trabajadores.

Lástima grande no tener a mano ambos preciosos documentos. Pero, en la desdicha de carecer de los mismos, puede resultarnos fácil recomponer de memoria sus enunciados. Ensayemos:

ORGANIZACION. Los obreros, víctimas de la explotación burguesa, cansados de un aislamiento que los rinde a discreción al enemigo, se agrupan en sociedad de resistencia para lograr una fuerza que, sin cohesión y entente, no se adquiere.

LA HUELGA. Medio de expresión, defensa y ataque lo es el declararse colectivamente en paro voluntario. Si los trabajadores se quedan en casa, fábricas, talleres y tierras quedan al instante paralizados, porque la burguesía, la curia, el clero, los cuerpos armados y otras holgazanerías, no sirven para las actividades productoras.

EL BOICOT. Para evitar la salida de productos condenados en justicia por las asambleas sindicales, toda organización proletaria, todo el pueblo obrero se abstendrá de transportar, consumir y tolerar aquéllos, a fin de colocar a la entidad burguesa incriminada en una situación de quiebra si no cede a la justa exigencia de los asalariados.

EL SABOTAJE. Hay quienes han dramatizado excesivamente por el empleo de esta arma, ciertamente de grave efecto. Pero, obviado el daño a personas (la entidad humana es inviolable en los medios proletarios), la huelga inacabable o el lock-out patronal pueden ser correspondidos con la deterioración de materias visto el deterioro (peligrosísimo) de la economía hogareña de los trabajadores. La miseria es un sabotaje de los ricos a la salud y a la tranquilidad de las familias pobres, y en casos de inicua incomprensión el sabotaje obrero no es más que una réplica al sabotaje de los patronos aplicado a los intereses de sus explotados.

EL LABEL. Es la marca garantizando que los productos tales y cuales han sido manufacturados o producidos por trabajadores sindicados. Sin label, toda materia debe ser rechazada por el transporte, la difusión y el consumo. La falta de label pone automáticamente el boicot en funciones.

LA SOLIDARIDAD. Cada gremio obrero es solidario de los gremios federados, y así la causa de uno es la de todos. Por consiguiente, la huelga por solidaridad, el acodo de los gremios activos al gremio parado, la cooperación en el desarrollo del conflicto de otro sindicato, más la ayuda a los huelguistas, a los presos y a los perseguidos, será la obra solidaria de todos. Uno para todos y todos para uno.

LA ENSEÑANZA. Para eludir las enseñanzas oficiales y religiosas que todo lo adulteran en ciencia, historia, sociología, literatura y demás manifestaciones del saber humano, en «Hacia la Emancipación» se especificaba que la enseñanza debe ser racionalista, es decir, enfocada hacia el amplio porvenir de la especie, en vez de mantenerla atascada, retrógrada, para una continuidad insólita de los privilegios de casta, de religión y de gobierno. Hoy más que ayer se comprende que la sociedad monolítico-capitalista ha quebrado en sus cimientos, y que una reforma capital del mundo presente se impone. La escuela normal debe desconocer a dioses míticos, al dios Oro, y la preeminencia social de unos hombres en detrimento de los más. La igualdad puede salir naturalísima de las aulas, y así como de la escuela sistemática salen dineristas y bolcheviques obcecados, con mayor razón una cultura amplia, desinteresada y racionalista conseguirá aportar al mundo generaciones especialmente preparadas para una vida libre, en plena igualdad y en formal respeto para todos los semejantes.

LA HUELGA GENERAL. Es el procedimiento que, siendo unánime, paraliza todos los recursos, todos los resortes de las sociedades burguesas y comunistas estatales. Con el proletariado mundial cruzado de brazos, se puede impedir el salvajismo de las guerras, el sacrificio de un país en beneficio de la Banca Internacional, blanca o roja; con el paro total de los productores se puede propiciar incluso una transformación social que, dado el avance social de la época, podría revelarse incruenta... si la vesanía armamentista comprendiera la irrebatible verdad del humanismo. De lo contrario...

De lo contrario no vamos a levantar planes de guerra, pues no somos militaristas. La Humanidad es una y única, y desangrarla una vez más carece de motivo cuerdo. Además el Progreso, tanto acentúa sus conquistas, que dentro de unas décadas la vida global de los hombres puede resultar facilísima. A mayor argumento, el cristal de los prejuicios sociales ya está roto y añicado, tratándose al fin de un problema de comprensión que tanto atañe a los hombres de Estado como a los trabajadores.

Particularmente a los trabajadores...

★ chispas ★

Han ganado las derechas, han perdido los derechos.

⁂

Han perdido las izquierdas, han ganado los mayistas.

⁂

Nada importan las banderas si hay entendederas.

⁂

Ideales, y adelante.

⁂

¿Actas? Actos.

⁂

A golpes de elecciones no se da con soluciones.

⁂

La política es la rueda sin polea. Da vueltas en vano.

⁂

La intervención popular (1909, 1917, 1936) *ignoró candidaturas.*

⁂

Jamás ningún Parlamento ha evitado una guerra.

⁂

La revolución del año 9 estuvo a pique de terminar con la de Marruecos.

⁂

Con el voto, al excusado.

⁂

Candidaturas, para cándidos.

⁂

Un 14 de abril no pudo evitar un 1° de abril de ocho años después.

⁂

Con espíritu alto no hay derrota. El derrotado subvive.
El animado previve la victoria de mañana.

CHISPERO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA UNESCO Y LA JUVENTUD REBELDE

De vez en cuando unos señores se reunen. Y muy estirados, con mucha solemnidad, hacen discursos en los que sale a relucir todo ese repertorio de palabras que tan bien suenan: Libertad, Dignidad, Moral, Progreso, Civilización, y así por el estilo. Se trata de la UNESCO, cuyos principios constitutivos tanto prometían, tanto parecían significar. Después ya se ha visto el resultado. Su vergonzosa actitud, movió a que algunos de sus miembros consideraran un caso de dignidad el presentar la dimisión. Es harto sabido que, con la admisión de la España fascista, ni el fascismo podía llegar a más, ni la UNESCO a menos.

Evidentemente, se ha hecho ahora de moda, por así decir, hablar de la juventud: usar al respecto de ella un lenguaje de halago, inclusive por parte de aquellos apegados a lo más rancio y retrógrado. Ahora hablan de las necesidades de la juventud quienes maldito lo que de ella se habían ocupado, y que ahora se sienten inquietos por el aldabonazo de rebelión que ha dado por doquier.

El Directos general de la UNESCO durante la Quinta Conferencia del citado Organismo, que ha tenido lugar en Mónaco, ha evocado la rebelión de los estudiantes. Ha manifestado: «Una sociedad que es repudiada por la juventud, es por definición una sociedad sin porvenir, y, por lo tanto, condenada, sea cual fuere la fuerza de la autoridad y la coacción que el orgullo, el miedo, y los intereses juntos de los adultos bien situados, puedan, durante un cierto tiempo, ejercer contra las protestas, o las aspiraciones de sus hijos.»

Los estudiantes rebeldes españoles, los miles de obreros jóvenes que en España y el extranjero, tienen que vivir buenamente como pueden, sin que hayan tenido, por el hecho de pertenecer a la clase de los desposeídos de la fortuna, derecho a pisar las aulas universitarias, unos y otros, una vez más, se les ofrece ocasión de enfrentarse con la UNESCO, con quienes en su seno blasonan de liberalismo, aduciendo que las palabras revelan notoria hipocresía cuando no responden a los hechos. Y mientras la UNESCO se *honre* de tener en su seno la representación del fascismo hispano, ¿cómo tomar en serio sus finalidades, y todo el hueco verbalismo de sus más calificados representantes?

LA MORAL DEL ADVERSARIO

Por supuesto, cuando se tienen unas convicciones. como son las de raigambre ácrata, es de comprender que abunden quienes al respecto de ellas se muestren desfavorables. En efecto: muchos son los que, desde los derechistas de tinte más reaccionario, hasta los hinchados de un izquierdismo demagógico, tratan de combatirnos. Para ello se guardan bien de usar procedimientos que podríamos considerar leales; esto es dar una réplica con razonamientos a lo que nosotros con razones exponemos, al ir contra el Estado, sea cual fuere su naturaleza; al rechazar, como una mistificación, las religiones; al condenar todo el sistema capitalista, que lleva implícita la explotación del hombre por el hombre. En suma: al ir contra toda una estructura jurídica que hemos probado no resiste al análisis ceñido a las deducciones de la lógica más racional. Inútil demostrar con acopio de argumentos que, al propiciar el derrocamiento del sistema actualmente imperante en la sociedad, poseemos ideas de tipo constructivo, con fundamento en hechos comprobados.

Se nos combate poniendo en juego los procedimientos más viles; se buscan, en los casos que no se nos ataca por los métodos represivos, usar el desprestigio, la calumnia; desfigurar del modo más burdo lo que en realidad son nuestras apreciaciones ideológicas. Nada de todo ello puede sernos extraño. tomarnos desapercibidos. A la postre ellos están en su papel. Defienden unos privilegios de los cuales viven. Los defienden como *casta*, como *clase*, en lo que a los más recalcitrantes se refiere. Su moral es evidente que no puede ser la nuestra. No obstante, al través de las campañas periodísticas emanando del ambiente libertario, notamos como en ocasiones se critica a los políticos, a los jerarcas de la Iglesia, a quienes defienden los intereses de la plutocracia, de un modo superficial, sin ir a la raíz, a la entraña del problema. Se les reprocha la conducta, como si ella pudiera variar, estando como están, situados en un plan de ideas y actividades que responden a una finalidad que constituye su propia razón de ser en el orden ideológico.

Por ejemplo, hemos podido leer contundentes invectivas alrededor de «los políticos desleales». ¡Pedir lealtad a la política! ¿Acaso el político profesional, los haya leído o no, deja de practicar los preceptos que expuso Maquiavelo en su obra fundamental «El Príncipe»? Hemos visto escritas consideraciones haciendo referencia al «abuso de la explotación capitalista». ¿Es que el egoismo del que explota puede dejar de ir en pos de beneficios? ¿Es que en libertario puede admitirse la *explotación moderada*? Anda en boga el denominado «socialismo cristiano». La Iglesia se muestra propicia a que algunos jóvenes sacerdotes frecuenten los medios obreros, propugnen, al lado de los explotados, reivindicaciones de orden económico y moral. Ello ha despertado una evidente corriente de simpatía. Se habla en el ambiente popular de que hay «curas buenos». Y, evidentemente, quienes así lo estiman olvidan lo esencial: que tanto los *buenos* como los *malos*, todos se deben por igual a la Iglesia, que centraliza actividades; que busca, sin perder su esencia, su fundamento, ponerse a tono con la época. Sería una ingenuidad creer que de los denominados sindicatos cristianos pueda llevarse a cabo la transformación de la sociedad contemporánea. Tan absurso como estimar que del *revolucionarismo* de cualquier modalidad del comunismo en boga, pueda alborear una civilización con fundamentos de justicia y libertad social.

Hay una juventud inquieta, descontenta; parte de ella diríase que se asoma al ideal anarquista, siquiera de un modo vago, impreciso. Importa que ella se percate a conciencia de la falsedad, de lo endebles que son los argumentos que contra los libertarios se ponen en uso. Y que llegue también a percibir de un modo claro la correlación existente entre efectos y causas al atacar los consabidos soportes del mundo capitalista.

LA CRITICA DEMOLEDORA DE HUMBERTO MATA

Cuando de tierras de América, del Ecuador, llega alguno de los trabajos del escritor Gonzalo Humberto Mata, uno tiene la satisfaccin de que ha de poder leer algo de acuciante interés, ya en un sentido, bien en otro. Diversas son las facetas que abarca su talento de escritor de fibra: poeta, novelista, historiador, crítico, ensayista. En una y en otra disciplina espiritual destaca su competencia. Y ello toma mayor realce. — dicho sea sin propensión halagadora, a la que uno no es aficionado — si tenemos en cuenta que se trata de un hombre poseedor de bien templado criterio independiente. Lo que no es poco puesto que no abundan aquellos que toman como un deber el abrir brecha en el compacto mundo de los prejuicios sociales, sin ir uncidos a consignas de partido, de secta, de organización.

Tiene Humberto Mata un extraordinario dominio de la lengua, unido a una erudición de primera mano. De ahí que al llevar a cabo tareas de crítica lo haga con la firme convicción del que sabe valorizar lo que de bueno o deleznable pueda haber en aquello a que haga referencia. Así puede decir: «Yo no escribo para generar opiniones de nadie, ni sentar cátedra de quijotadas literarias. Lo hago para afianzar, en mí, mi criterio personal de hombre que sabe leer sin engañar a su propio espíritu.» Y su modo de ser le inclina a la crítica de aquello que considera deleznable, aun tratándose de aquellos valores intelectuales a los que se ha puesto pedestal, y hacia los que se tiene aire reverencial, como en el caso de Juan Montalvo. Crítica social formidable, por lo demoledora es su novela «Sal», donde aparece con toda su corrupción y cinismo, la clase social de los que viven a expensas del sufrido indio, que en ocasiones ruge de ira, harto de sufrir como bestia de carga. Y ese espíritu de rebelión indígena, que nos recuerda estrofas de «La Araucana», brota con más brío en su extenso poema que lleva por título: «Llactayuyay», donde realza el heroismo, en ocasiones suicida, de los oprimidos.

Esta vez el escrito recibido es un breve opúsculo que lleva por título «¿Y ahora qué, mi Dr. King? — Memoria a Richard Wright». Editado por Biblioteca «Cenit», Apartado 277, Cuenca (Ecuador). Páginas que rezuman emoción, al evocar el calvario del hombre que quiso inculcar, con el corazón en la mano, lo de «amaos los unos a los otros». La tragedia del hombre bueno en una sociedad embrutecida por la obsesión del dólar. Como en todos sus escritos, en el citado une Humberto Mata, con magistral acierto, la frase saturada de piedad hacia los buenos. Y la expresión, dura como trallazo de rebenque, a los canallas.

Aquí y ahora

El turismo como panacea

por Juan Español

La piel de toro de España, su variada textura geográfica, las bellezas primigenias que la naturaleza se ha complacido en dotar su extenso ámbito, las diferencias climatológicas capaces de satisfacer a tan variados gustos y el hecho de constituirse un adelantado balcón al luminoso Mediterráneo, son características propias de este país independientes de todo avatar y acontecer político y social que en él tiene lugar. Con toda seguridad podemos aseverar que sus bellezas naturales son lo único independiente y libre dentro del solar hispano, tan asendereado y hollado por un aluvión de fuerzas antagónicas que nada dejan entrever su relación con cualquier categoría estética real o supuesta. Por encima de todo quehacer humano la geografía española se alza señera y parece contemplar con olímpica indiferencia nuestras vicisitudes a través de milenios de historia sangrienta y accidentada. Por sus altas mesetas, por sus picachos hirsutos y escarpados, por sus ciudades y pueblos casi dormidos en un sueño de siglos, sobre las aguas azul cobalto de su litoral ha corrido la sangre mezclada de aborígenes e invasores en furiosas luchas por la independencia ibérica, cuando no era derramada de las propias arterias fraternas en crueles y tenaces guerras civiles como la última de hace tres décadas. Pero esta sangre, a diferencia de la delictiva e indeleble que manchaba las manos de Macbeth, fue barrida en cada ocasión por las lluvias absolutorias de los clementes cielos hispánicos, y nuestro solar quedó limpio de toda mácula como enarenada palestra dispuesta para nuevas lides. Aquellas luchas tenían algo de elemental y telúrico solo asimilable a las fuerzas ciegas de la naturaleza. Luchábase por la supervivencia, primero; por la hegemonía, después apareciendo el instinto francamente predatorio y, por último, la lucha adquirió facetas venatorias en las que se manifestaba una clara apetencia lúdica: la caza como derivativo y como juego. Aún no había nacido el «Lebensraum», el famoso «espacio vital» que llevó a la catástrofe a tantos pueblos florecientes que merecían un mejor destino en el concierto universal.

Pero España, a pesar de sus actualmente reconocidos atractivos turísticos, no despertó hasta ahora las apetencias estéticas foráneas. Parecía agazapada — o mejor, olvidada — en su silencio y penuria, bajo un sol abrasador en Andalucía y Castilla, o envuelta en lluvias y bruma en las regiones norteñas, rumiando su dolor y su desamparo, consumido por la indigencia, y roída y depauperada por la miseria ante la mirada indiferente de los caciques y poderosos del país. El viajero que atravesaba nuestras fronteras no hallaba el confort y la comodidad necesarias y deseados en un viaje de placer. No existían hoteles, ni carreteras, ni ningún otro medio de locomoción adecuado a la protección turística. Había fígones, caminos polvorientos, ferrocarriles antediluvianos, moscas, pulgas, chinches, miseria y espectáculos infrahumanos dentro del común vivir español. Estas incomodidades y la panorámica social inaudita que se ofrecía a la vista, incidía cruelmente en la cultivada sensibilidad de nuestros visitantes, los cuales volvían a sus lares echando pestes de la pobrecita España. Naturalmente las cosas fueron mejorando poco a poco, ya que la idea de progreso no puede descartarse ni en los países más retardatarios, aunque este progreso gravite sobre el inmovilismo social y económico de los desheredados, por supuesto. Los extranjeros empezaron a ver nuestros trapos sucios sin sentir náuseas, y lo que antes era «horrid» después resultaba «shocking» y «typical». El período de la posguerra fue la catapulta que lanzó el «boom» turístico a nivel casi universal. Incrementó la migración entre los económicamente fuertes y catalizó lenta pero continuamente el proceso entre los débiles. Estos últimos obedecían a los imperativos lógicos que siguen a toda gran conflagración bélica, con su secuela de inseguridad, de problemática e incertidumbre. El sér humano, cansado, hastiado, desalentado echa por la borda los sistemas y proyectos a largo plazo y lanza su grito desesperado: ¡Quiero vivir la vida! ¡Quiero vivir al día, echando mano de todos mis recursos, para agotar la vida! ¡Lo demás no me importa! Un grito lamentable y elocuente por lo que tiene de muestra personal de lo que sucede en la sociedad en que vive, pero un grito también hondamente humano, justo por demás, intransferible como la vida misma, pues si la parte del goce en que ésta consiste no se traduce en una realidad operante ¿en qué se basa la vida y para qué vivir? Entonces ocurre que esta multitud de pioneros de la felicidad — descartados los económicamente poderosos, pues que para éstos no existen problemas pecuniarios — comienza por desechar el ahorro y satisfacer sus caprichos y sus pequeños goces: compran joyas u otros objetos de puro placer estético, adquieren cuantos adminículos pueden siempre que resulte de su posesión un efecto real de comodidad hogareña, se desplazan semanalmente a playas más o menos lejanas o lugares que les son gratos, giran visitas a centros de arte o enclaves monumentales, satisfacen su sed de bebidas y de charla en bares y cafeterías sin dejar de efectuar, si pueden, una más larga «tournée» durante las vacaciones de verano. Pero si a muchos de estos españoles que gozan lo que pueden con lo que tienen se les preguntara qué cosa es la libertad, contestarían que es eso que hacen precisamente, gozar con lo poco o mucho que tienen sin más. Peligrosa situación la de estas gentes que se incluyen ya dentro de la casta de los consumidores, polarizando todo fenómeno humano alrededor del binomio productores-consumidores, sin percatarse de quién es el que produce y quién el que consume y en qué medida, relación o paridad.

Pero volviendo a los turistas de más allá de nuestras fronteras, será preciso decir en honor a la verdad que, si bien muchos de ellos vienen a España con proyectos bien determinados de admiración y goce, cueste lo que cueste; la mayoría acude porque siempre le ha salido y le sigue saliendo más barato que en ninguna itra parte del universo mundo civilizado. Los turistas extranjeros que nos visitan, excepto los habituales prepotentes, que son menos, y que sestean en los lugares más renombrados y más caros, son turistas que entran dentro de la categoría de la clase media y los de la inferior. Pero a pesar de ello sigue siendo cierto para todos ellos que España es el paraíso económico del turismo, aunque no olvidemos que también hay otras razones por las que nos visitan (hagámosles ese honor), por ejemplo: las artísticas. Pero eso es ya otro cantar.

El caso es que nuestro conspicuo gobierno, que no debe andar muy sobrado de reservas monetarias válidas en el intercambio internacional (digamos oro), vio una buena fuente de divisas en esta abigarrada multitud, de sajones, escandinavos, franceses, teutones, italianos y otros en menor cuantía. Pero a tal fin no bastaban las bellezas naturales de nuestro suelo. De lo contrario hubiera resultado un negocio redondo. Pero no, era preciso ofrecer comodidades en todos los aspectos para ganar la carrera competitiva a los demás países europeos. Entonces empezó la política exhaustiva de promoción turística: hoteles lujosos, moteles, paradores, restauración de viejos castillos y acondicionamiento hasta de monasterios, como el de San Marcos, de León, convertido en suntuoso hotel y del que el autor de estas líneas guarda un recuerdo más bien macabro, cuando todavía la mano mágica del ministro Fraga Iribarne no había dejado su impronta de hada madrina en los vetustos aposentos que un día fueron cámara de horror. Cuando el problema de la vivienda adquiría caracteres de pesadilla y las gentes menesterosas se hacinaban en habitaciones realquiladas y a precios abusivos, viviendo en una nauseabunda promiscuidad, la finan-

(Termina en la página 2.)

DISCOS

Uno de los pueblos lejanos quedados en la retina es Martorell, lugar del Xic de la Barraqueta, héroe anticarlista y último defensor de la I República frente al general Martínez Campos, quien tuvo que decir a sus oficiales al respecto del estratega martorellense: «Aprended de un carretero».

Con los años, la población perdió nivel moral por haber pasado por el lerrouxismo. Se ruralizó más de la cuenta, según experimentó el excéntrico Francesc Pujols, que tomó carta de ciudadanía martorellense vestido como un lord de circo, haciéndose «guipar» (espiar) a su paso, desde unas puertas entornadas. Más de una vez había abierto alguna de éstas de una patada para decirle al «guipaire» sorprendido: «Ja t'he vist!» (¡Te he visto!)

Como el compañero Oliva, curtidor y empedrador como el firmante, yo acarreaba piedras al hombro durante diez horas en la esclusa del Congost. Eso, ya a las 5 tardías te tenía molido, y cuando el viejo Herrero perdido el equilibrio cayó al río, fingió haberse metido voluntariamente en él para ganar la prima de saca piedras caídas de la cantera a la corriente. El encargado le convenció de que su remojón sería baldío.

Tintorer tenía hijos y carecía de trabajo en el pueblo, y martorellense Tintorer lo era. Y humorista, a a pesar de la miseria. Vino a los trabajos forzados de la esclusa, y con él regresábamos a villa a fin de jornada. Aquél día era la víspera de San Miguel y el encargado, Miguel, había obsequiado a sus compinches con bebidas. A nosotros, no. En una fuente del camino Tintoré nos fue espléndido: «Bebed, que mañana es San Miguel».

Nuevo regreso. El amigo Tintorer usaba ex pantalones para el trabajo, pero a quinientos metros del pueblo acudía a recibirlo un hijo suyo con un pantalón verdadero para que su entrada en poblado el padre lo hiciera dignamente. Mas aquel día el muchacho se había retrasado en juegos, y al ver a su padre cerca del puente de entrada se le acercó azorado, ofreciéndole la pieza de recambio.

Lejos de castigar al hijo culpable y temeroso, Tintorer se limitó a recomendarle:

— Toma la delantera y avisa a los vecinos: ¡Escondeos, que llega mi padre!

Hace cincuenta años de esta agradable escena. La vida difícil a Tintorer no le agrió el carácter. Medio siglo más tarde, perlas humanas de esas no creo existan muchas, siendo peligro mayor que se extingan por completo.

DISCOBOLO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

C. N. T. A. I. T.

Toulouse. XXXII ANIVERSARIO DE LA REVOLUCION ESPAÑOLA

GRAN MITIN en Toulouse el día 21 de Julio a las 9 y media de la mañana en el **Palais de Sports.**

Oradores:
Un joven Universitario.
Ramón LIARTE, por la C. N. T. de España en el Exilio.
Germinal ESGLEAS, por la A. I. T.
Presidirá: **Henry BOUYE,** de la C. N. T. F.

Antifascistas, estudiantes y profesores; obreros y campesinos, hombres amantes de la libertad:

¡Todos al Mitin de afirmación Confederal! ¡Acudid en masa a escuchar la voz del anarquismo! ¡Que nadie falte a este acto de carácter internacional!

Por la tarde a las 14 horas GRAN FESTIVAL DE VARIETES

Gran Mitin en Marsella

de afirmación anarcosindicalista internacional y en solidaridad con el pueblo español, con las agitaciones estudiantiles y trabajadoras del mundo entero.

Organizado por la C.N.T. Francesa y bajo la presidencia de **Annibal FERRE,** Secretario de la 19ª Union Régional.

El acto tendrá lugar el DOMINGO 21 DE JULIO, a las 9 y media de la mañana, en la sala Francisco Ferrer, de la Vieja Bolsa del Trabajo, 13, rue de la Académie, Marseille (1).

En dicho acto harán uso de la palabra los oradores siguientes:

Daniel FLORAC, en representación de las Juventudes Sindicalistas Revolucionarias.

Alfonso FAILLA, representando la Unión Sindical Italiana.

Gérard CONTE, en nombre de la C.N.T. Francesa.

Federica MONTSENY, por la C.N.T. de España Exilada,

Dado la magnitud del acto, el prestigio de los oradores, el historial limpio y humano de las organizaciones que serán representadas, es de esperar que todos los compañeros de la región Provenzal, así como todos los antifascistas, acudan numerosos a escuchar la voz autorizada del **anarcosindicalismo internacional.**

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

18 JUILLET 1968
NUMERO 514
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La participation

Afin de discréditer le mouvement de grève générale de Mai dernier les « officiels » ne cessent de nous parler de retard dans l'économie du pays, de risques d'inflation et de menaces de chômage. C'est là un beau panorama pour la classe ouvrière; après toutes les promesses qui lui avaient été faites pour qu'elle reprenne le travail, elle comptait bien sur autre chose que des licenciements et des difficultés économiques. Pensez que les travailleurs auraient pu accéder à l'autogestion s'ils avaient été guidés par la conscience de classe et ils se retrouvent face à une situation inextricable, voilà de quoi décourager tous ceux qui ne réflechissent qu'au jour le jour, de de ceux qui n'agissent que sur commande ou sur mot d'ordre.

Pour tous ces gens là on prépare des nouvelles formules et l'on va de l'intéressement à la participation mais toujours dans le cadre du système d'exploitation capitaliste. Bien sûr, il ne faut pas s'attendre à autre chose de la part de l'Etat ou du patronat.

Notons toutefois que même dans le nouveau courant patronal qui serait favorable à la « participation », il y a une nette tendance à condamner les structures sclérosées qui nous régissent.

« Le cadre législatif est tel, disent les patrons qui animent le nouveau mouvement, que toute expérience tombe sous le coup de la loi. »

Ce ne sont pas les anarcho-syndicalistes qui contrediront ces affirmations, bien au contraire mais il faut néanmoins rester vigilants et ne pas se laisser entraîner par des slogans démagogiques et sans fondements.

En fait, ni les remaniements ministériels, ni la création de l'institut de formation à la participation, rien ne peut apporter une mutation sociale pourtant indispensable à l'humanité, sans le préalable qu'est l'égalité économique. Vouloir intéresser les travailleurs à l'entreprise, les inviter à participer à la production, c'est un peu revenir sur les théories de la productivité ou du stakanovisme qui font que certains travailleurs mieux constitués ou plus adroits jouissent de certains bienfaits à titre de privilège. Or une société basée sur les privilèges a toujours été condamnée à des contradictions économiques et des conflits sociaux.

Les travailleurs pourraient, si l'on créait un Statut du Groupe Expérimental, destiné à fournir une structure d'accueil aux candidats à l'expérience, présenter leur candidature; mais encore faut-il que cette structure ne vise pas à créer de nouvelles chaînes pour les travailleurs. Il faudrait que les travailleurs aient toute latitude pour présenter des solutions et les expérimenter. Par exemple, tous les chefs d'entreprise qui auraient l'intention de licencier leur personnel sous prétexte que l'affaire n'est pas rentable, seraient déchus de leurs fonctions et les dites entreprises mises à la disposition des travailleurs. Ceux-ci désigneraient à partir de la base les responsables les mieux qualifiés pour organiser le travail de façon fédéraliste. Alors la participation aurait un sens; à la condition, bien entendu, que le produit de cette participation collective et librement consentie, ne soit absorbé par le gouffre de l'Etat comme c'est souvent le cas dans les pays de l'Est.

Mais il faudrait être bien naïfs pour croire qu'un Etat capitaliste serait disposé à créer une structure d'accueil aux candidats à l'expérience. Ce serait aller vers l'abolition de la société de profit capitaliste, la condamnation de la spéculation; nous nous acheminerions vers l'autogestion et vous savez le nombre de sottises qui nous ont été adressées pour avoir préconisé cette forme de société.

La société idéale a trop d'ennemis pour qu'elle puisse s'implanter sans heurts et sans violence. Les événements de mai en sont une preuve.

A moins que les travailleurs, prenant conscience de leur force et de leur valeur, rejoignent le syndicalisme authentique auquel la C. N. T. reste fidèle.

REVOLUTION

Uruguay : « L'armée se déclare prête à prendre le pouvoir pour barrer la route au communisme et à la Convention Nationale des Travailleurs ».

Equateur : « Manifestations d'étudiants à Guayaquil ».

République Dominicaine : « Mesures contre les groupes d'extrême-gauche ».

Brésil : « Les manifestations d'étudiants sont interdites ».

Argentine : « Fermeture de l'Université de La Plata ».

Ce sont les titres principaux des articles du « Monde » des 7 et 8 juillet 1968 consacrés à l'Amérique latine.

On est frappé par la similitude des événements évoqués avec ceux qui se produisent ou se sont produits dernièrement en France. Au Brésil, avant l'interdiction de toute manifestation, les étudiants avaient défilé drapeau noir en tête et s'étaient violemment heurtés aux forces de police.

Partout, les jeunes travailleurs et les étudiants d'extrême-gauche prennent la tête du mouvement révolutionnaire et, par l'action directe, bouleversent les vieilles traditions de la politique parlementaire stérile. Partout on interdit les groupements d'extrême-gauche. Partout il se trouve des groupements d'extrême-droite et des généraux en mal de batailles pour prendre la tête de la réaction et de vouloir écraser par les armes les mouvements de juste revendication.

Face à ce vaste mouvement de révolte entraîné par la jeunesse, les vieux clichés ne signifient plus rien et les explications faciles et traditionnelles ne sauraient rendre compte de cette nouvelle réalité qui se fait jour : la naissance, un peu partout, d'un véritable mouvement révolutionnaire qui rejette dans la poubelle de l'histoire les combines politiques par lesquelles on tentait jusqu'à présent de régler les antagonismes de classes. C'est dans la rue, drapeau noir en tête et pavé à la main, que se régleront désormais les conflits entre exploiteurs et exploités.

Devant cette vague de révolte qui prend naissance dans la jeunesse avancée on cherche à se réfugier derrière des explications simplistes. On parle d'un complot international. Explication grossière et qui ne saurait tromper personne. La coordination des mouvements de révolte étudiants n'est pas une coordination organique avec un quelconque appareil centraliste. C'est une coordination et une solidarité spontanée qui a pris naissance le jour où un fanatique d'extrême-droite, dont le bras avait été armé par la presse bourgeoise allemande, a abattu à coups de revolver l'étudiant progressiste allemand Rudi Dustchke. Ce qui apparaît pour certains comme une concertation, comme un « complot » international, réside également dans le fait que l'usage de l'action directe dans la rue ayant fait ses preuves, dans tel ou tel pays les étudiants et jeunes travailleurs d'autres pays, non par mimétisme, mas par analyse, appliquent également cette technique révolutionnaire retrouvée.

Y a-t-il un « conflit de générations » comme certains le voudraient ? C'est encore là un cliché usé qui n'a aucun fondement. Certes les jeunes sont plus « disponibles » pour l'action révolutionnaire parce qu'en général ils n'ont pas la charge d'une famille, etc. Mais cela n'a rien à voir avec un conflit de génération. Ce qui est vrai c'est qu'un certain nombre de pratiques réformistes qui avaient pour but d' « aménager » le capitalisme ont fait la preuve de leur totale inefficacité et, bien plus, ont montré qu'elles ne servaient qu'à tromper les travailleurs, à épuiser leur combativité dans des actions stériles, isolées, partielles.

Ce ne sont pas seulement les étudiants, ce sont aussi les travailleurs qui découvrent une autre forme d'action qui correspond à une remise en cause globale de la société capitaliste. Il ne s'agit plus d'aménager ce qui ne peut être aménagé. Il s'agit d'abattre les vieilles structures de la société bourgeoise parce qu'une société nouvelle ne peut naître qu'après avoir fait table rase des institutions qui maintiennent l'exploitation de l'homme par l'homme. En même temps que les structures bourgeoises de la société ce sont les cadres bourgeois eux-mêmes du mouvement ouvrier officiel qui son impliqués dans cette remise en cause globale.

Le monde du travail se réveille du sommeil où l'avait plongé le syndicalisme réformiste, la collaboration des classes, les commissions paritaires et tout un ensemble d'institutions destinées à amener les travailleurs à participer à leur propre exploitation, c'est-à-dire à l'accepter. La minorité capitaliste, affolée par ce réveil de la conscience révolutionnaire des travailleurs, s'accroche à une nouvelle planche de salut : la « participation ». Mais c'est un vieux plat réchauffé, c'est une version à peine modernisée de la prime au rendement, de la collaboration de classe, de l'intéressement. Il ne suffit pas de remplacer une expression par une autre, « intéressement » par « participation », pour se sortir d'une situation concrètement révolutionnaire. Les travailleurs ne veulent plus qu'on les associe théoriquement à l'entreprise. Ils veulent gérer véritablement cette entreprise, ils veulent surtout que la production ne soit plus un simple moyen pour quelques uns de réaliser des profits mais qu'elle serve entièrement son but initial et fondamental : *satisfaire les besoins de tous*. Or une telle exigence implique la destruction du système capitaliste lui-même, la prise en main par les travailleurs eux-mêmes des moyens de production et l'organisation socialiste de la société.

Le vieux monde craque de partout.

Le drapeau noir du socialisme libertaire se lève sur tous les continents.

LA PEGRE

Il faut que Paris, déclarait le mois dernier le ministre de l'Intérieur, « vomisse la pègre et les anarchistes organisés pour les combats de rue ». En dépit de ce pressant appel à la délation, voire au « pogrome », Paris n'a pas « vomi » les étudiants et les jeunes travailleurs révolutionnaires. Au contaire, les habitants des quartiers populeux de Paris les ont souvent aidés face à la répression policière.

La question est donc posée de savoir où se trouve la pègre, du côté des jeunes révolutionnaires ou parmi les défenseurs de l'ordre établi ? Déjà en 1871, au moment de la Commune, on avait assimilé les révolutionnaires à la pègre. Les faits ont montré à l'époque que la « pègre » qui se battait aux côtés des révolutionnaires était constituée principalement de chômeurs, de travailleurs « au rabais », de citoyens pratiquement exclus par le capitalisme naissant de la vie économique et sociale. Il en est de même en 1968. Ceux que le gouvernement stigmatise sous le nom de « pègre » sont ceux-là mêmes à qui le capitalisme, par soif de profits, refuse le travail, le bien-être et l'insertion dans la vie sociale : chômeurs, travailleurs français ou étrangers surexploités, jeunes gens à la recherche d'un travail qui s'aperçoivent que les quelques études qu'ils ont pu suivre les laissent totalement désarmés sur le marché du travail : en un mot, tous ceux que l'exploitation de l'homme par l'homme jette impitoyablement sur les franges de la société, tous ceux qui n'ont plus rien à perdre mis à part leur dignité. Or c'est précisément cette dignité d'homme libre qu'ils ont retrouvée dans le combat direct pour le socialisme. Et ils n'étaient pas seuls; ils se sont battus aux côtés d'autres travailleurs et étudiants qui ont, même si elle n'est pas bien confortable, leur place dans cette société. Ce n'est donc ni la « pègre », ni même un certain nombre de « déclassés » qui se sont battus : c'est une minorité de travailleurs sûrs du fait que le système capitaliste ne peut engendrer que chômage, inégalités sociales, etc. Et ils se sont précisément battus contre une « pègre », une « maffia » qui les exploite. En 1871, la véritable pègre (trafiquants, proxénètes, putains de haute volée, financiers et politiciens véreux, etc.), avait fui Paris insurgé pour se réfugier avec Thiers à Versailles. Tout ce beau monde s'était retrouvé là « en famille » et s'était livré en particulier au plaisir honnête, oh combien, de frapper et d'insulter, loin des combats, les prisonniers qui allaient être exécutés.

En 1968, la pègre n'a pas eu à fuir Paris bien qu'elle y ait sans doute sérieusement songé pendant un moment. Mais elle est accourue, larmoyante, reconnaissante et encore tremblante de rage et de peur, manifester son « soutien » au « sauveur de la République » et à ses sbires en tenue léopard : la bourgeoisie apeurée, sentant s'effriter ses privilèges, s'est jetée dans les bras des politiciens véreux, des généraux factieux soudain réhabilités, des commandos d'extrême-droite, de tout ce que la France compte de réactionnaire. Comme en 1936 en Espagne, la véritable pègre a trouvé son Franco et ses généraux sauveurs. Alors sa hargne s'est déchaînée, décuplée par la peur qu'elle venait de ressentir, contre les « anarchistes », les « gauchistes », les « enragés », qui concrétisent à ses yeux la puissance révolutionnaire des travailleurs.

La bourgeoisie apeurée a d'ailleurs trouvé dans cette entreprise de répression et de hargne un allié qu'elle n'attendait peut-être pas dans le P. C. bourgeois et ses annexes. La bourgeoisie avait craint pour ses privilèges économiques, les politiciens professionnels de « gauche » avaient craint pour le pouvoir qui lui échappait parce qu'il était descendu dans la rue et que les travailleurs ne semblaient pas disposés à l'abandonner entre les mains de nouveaux exploiteurs. Tous deux ont trouvé le « bouc émissaire » en la personne des révolutionnaires.

Mais bien des travailleurs ne s'y sont pas trompés : la façon dont la grève générale a été sabotée par la bureaucratie syndicale, l'adhésion des politiciens de gauche à la mascarade des électeurs, la campagne menée contre les jeunes travailleurs et étudiants révolutionnaires, tout cela montre clairement qu'on se trouve, avec les formations traditionnelles de gauche, en face d'une social-démocratie réactionnaire et qu'une transformation de la société capitaliste par le sommet ne saurait être envisagée.

Il faut faire éclater les structures bourgeoises d'exploitation par la base, par l'action directe révolutionnaire parce que seule cette action constitue une contestation globale du système et aussi parce que c'est le seul type d'action qui implique l'initiative active et révolutionnaire de tous et débouche en conséquence sur une construction socialiste de la société faisant appel à tous. C'est le meilleur garant que la société future sera édifiée par les travailleurs et pour les travailleurs.

Le temps des tribuns, qui finissent toujours par devenir les nouveaux exploiteurs, est révolu. Le temps est venu de larges actions à la base impliquant une participation active de tous à l'édification socialiste.

Contre la pègre gouvernementale, préparons la révolution sociale !

La « gauche » et les « gauchistes »

Le gouvernement a été obligé, par le mouvement révolutionnaire des étudiants et la vague revendicative des travailleurs à faire appel à de nouvelles élections. Est-ce là une victoire pour les masses laborieuses ? Certes, on peut considérer, dans une certaine mesure, que le pouvoir gaulliste a cédé. Mais n'est-ce pas pour mieux se reprendre, En fait, les élections doivent servir au gouvernement à consolider sa position vis-à-vis des minorités révolutionnaires, à frapper d'autant plus ces dernières qu'il se croira en mesure d'affirmer que la majorité du peuple s'est prononcée pour l' « ordre » bourgeois. Dans ce sens, le mot d'ordre de « pouvoir populaire » lancé par la gauche réformiste rejoint la position du gouvernement et visait au même but : faire passer la crise, de la rue où elle s'était déclanchée et entendait se maintenir, à l'assemblée où cette crise sera dénaturée et étouffée par le parlementarisme bourgeois.

Le mot d'ordre de la gauche réformiste, « pouvoir populaire », appelle en fait les travailleurs à abdiquer en faveur d'une équipe de politiciens professionnels qui voudraient réformer par en haut la société capitaliste. On sait ce que cela donne et qu'aux anciennes classes succèdent de nouvelles classes, que la bureaucratie s'installe et que l'initiative de construction révolutionnaire est brimée lorsqu'elle n'est pas totalement écrasée. Or c'est précisément cette initiative à la base que les étudiants et jeunes travailleurs révolutionnaires entendent conserver. Le socialisme ne peut se construire qu'avec la participation, active et responsable, de tous. Aussi le mot d'ordre « le pouvoir est dans la rue » s'oppose-t-il radicalement à celui d'un « gouvernement populaire ». On a vu des gouvernements « populaires » et d'autres « impopulaires », (ils finissent d'ailleurs tous par le devenir), mais aucun n'a été celui du peuple parce que le pouvoir centralisé est par essence l'ennemi du peuple et que sa seule existence implique un appareil de répression chargé de le défendre contre les attaques du peuple. Il aurait été intéressant de voir si le « gouvernement populaire » qui voulait s'imposer par en haut aurait utilisé contre les forces révolutionnaires à la base les mêmes CRS et gardes mobiles qu'il conspuait.

Il y a donc une différence, sinon un antagonisme, profonde entre le mouvement révolutionnaire de mai et les organisations politiques traditionnelles. Pour ces dernières les travailleurs, s'ils sont considérés comme le « moteur » des mouvements sociaux, doivent finir par laisser canaliser leur mouvement dans les processus étouffants de la légalité bourgeoise. Au contraire, les jeunes révolutionnaires, travailleurs, étudiants, apprentis, ne veulent pas perdre le contrôle de la révolution, de la construction des nouvelles structures sociales. Lorsqu'ils crient que le pouvoir est dans la rue c'est avec la ferme détermination qu'il y reste et qu'il ne soit pas confisqué par une « élite » de politiciens professionnels. C'est contre cette volonté de sauvegarder l'initiative révolutionnaire à la base que le P. C. et la C. G. T. ont lancé leurs attaques, leur campagne d'intoxication, de calomnies dont le moins que l'on puisse écrire est qu'elles furent ignobles.

Le « gauchisme », c'est la révolution en marche, une révolution qui doit demeurer entre les mains de la base. Aussi trouve-t-il devant lui non seulement la droite réactionnaire mais encore la gauche traditionnelle pour laquelle la révolution est une affaire de « spécialistes » qui deviennent bien vite les nouveaux exploiteurs.

Le 23 mai 1968, après le vote négatif de la motion de censure, la C. G. T. condamne la manifestation qu'a eu lieu la veille au soir pour protester contre l'interdiction de séjour à l'égard de Cohn-Bendit.

Après des pourparlers avec l'U. N. E. F., la C. G. T. déclare qu'elle accepterait d'avoir des contacts avec les organisations « représentatives » d'étudiants à condition que celles-ci rejettent les éléments « extrémistes », « irresponsables », les « gauchistes » en un mot.

Il y a là quelque chose de très important parce que nous savons que la force vive des étudiants est précisément constituée par les éléments « gauchistes » (anarchistes, trotskystes, maoïstes, etc.), et que les autres étudiants, la majorité sans doute, sont en fait des étudiants bourgeois ou de droite. Ce qui signifie que la C. G. T. accepte le dialogue avec les étudiants bourgeois, futurs exploiteurs ou cadres de l'exploitation des travailleurs, mais rejette tout contact avec les étudiants révolutionnaires qui ont précisément renoncé à devenir des exploiteurs, ont refusé catégoriquement le système d'exploitation de l'homme par l'homme et se sont rangés ainsi du côté des exploités.

Encore une fois, cette position rejoint celles du gouvernement gaulliste qui a tout fait pour séparer les « bons » étudiants qui se contenteraient de quelques réformes superficielles et les « enragés », les révolutionnaires qui savent qu'aucune réforme n'amènera jamais rien dans le cadre du système capitaliste et qui luttent pour abattre ce système lui-même.

Nous rappelons à tous nos lecteurs que de nombreux étudiants ont été matraqués pendant les journées de mai. Pour les aider « Le Canard Enchaîné » a organisé une collecte en demandant d'adresser les fonds à : U. G. E. Pour U. N. E. F. — C. C. P. 6007-32 Paris.

Il serait vain et démagogique de faire une collecte à part. Aussi nous vous demandons d'adresser vos dons à ce C. C. P. en indiquant « suite au communiqué du COMBAT SYNDICALISTE ».

Les carottes sont cuites

Les carottes sont cuites, disent certains. Peut-être pas tout à fait mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles sont déjà lavées, épluchées, et dans la casserole.

En effet, le travail à repris. Petit à petit, touchant d'abord les petites entreprises, mais il à repris. Des accords, dans les services publics, ont été réalisés. L'essence est revenue, et des milliers de gens sont partis à la campagne. Cela s'est terminé donc assez piteusement pour les grévistes.

Jamais, en tout cas, la trahison des centrales syndicales et particulièrement de la C.G.T., n'aura été à ce point évidente. Leurs fracassantes déclarations pendant les événements n'ont abouti, finalement, qu'à une simple augmentation de salaire. Augmentation hiérarchisée, comme de juste, et déjà absorbée par l'augmentation du coût de la vie. Quant à la reconnaissance du droit syndical dans l'entreprise, gageons qu'il ne vaudra guère mieux que l'institution des comités d'entreprise.

Restent les étudiants. Ils vont se trouver seuls, dans les jours qui viennent, et il y a neuf chances sur dix pour que les enseignants même les abandonnent.

Ce sera donc eux, les grands perdants, et leur amertume sera immense. Pourtant, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont réalisé, ne sera pas entièrement perdu. Avec un peu plus de compréhension de la part des ouvriers, nous aurions pu assister à une révolution.

Ce n'est que partie remise, car les jeunes ouvriers, ceux qui se sont sentis solidaires des étudiants, ne se laisseront peut-être pas endormir par des bonzes syndicaux ou de vulgaires politiciens comme l'ont fait leurs aînés. Et le ferment libertaire, déposé dans cette antique et poussiéreuse Sorbonne se répandra peut-être plus rapidement qu'on ne le pense.

Mais qu'ils ne se fassent pas trop d'illusions au sujet d'une quelconque aventure politique. Ils doivent dès à présent être persuadés que n'importe quel gouvernement, n'importe quelle camarilla tenante du pouvoir ne les aurait soutenues. La flicaille mange à tous les râteliers et tape toujours sur le plus faible, le révolté, le revendiqueur, et, de préférence sur l'intellectuel.

BLANQUET

Diffusez « LE COMBAT SYNDICALISTE »

IL DISCHE DEL SOLE

Publiés par Edizioni del Gallo s. p. a. — 13, via Sansovino — I 20133 — Milano (Italie), ont le plaisir d'annoncer à tous les camarades anarchistes ADDIO LUGANO BELLA (un disque 33 t./30 cm. — DS 152-54-CL) Anthologie de la chanson anarchiste italienne. Au sommaire de ce disque vous trouverez :

Quando l'anarchia verrà — Inno della rivolta (Molinari) — Inno dell'Internazionale (Alberici Giannini) — Lacrime e'cundannate, ovvero Sacco e Vanzetti — Amore ribelle (Pietro Gori) — Canto dei malfattori (Panizza) — Sante Caserio (Gori) — Il canto dei coatti (Gori) — Le quattro stagioni — Stornelli d'esilio (Gori) — Addio Lugano bella (Gori) — Inno del Primo Maggio (Gori) — La Marsigliese del lavoro (Monticelli) — Figli dell'officina — Il maschio di Volterra.

Prix : 4 dollars. — S'adresser au bureau du journal.

I Dischi del Sole : la plus grande collection de la chanson populaire et sociale italienne. Demandez notre Catalogue. Ecrivez-nous à Milan (Italie), via Sansovino 13, I 20133.

COMMUNIQUES

Les J. S. R. de l'U. L. de Marseille réorganisent la bibliothèque de l'U.L. pour en faire une grande bibliothèque sociale libertaire.

A ce sujet nous recherchons tout particulièrement en un ou plusieurs exemplaires, les ouvrages de base indispensables.

Œuvres de Bakounine, Kropotkine, Proudhon, Grave, Reclus, Besnard et tous les penseurs, écrivains, sociologues, philosophes et publicistes, anarchistes et syndicalistes.

Les camarades et amis qui voudront bien nous céder ou nous vendre ces ouvrages sont priés d'écrire à Pierre Comte, CNT, salle 3 B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

Les camarades de la région peuvent le rencontrer, même adresse le samedi de 18 à 20 h ou sur rendez-vous. Les frais d'envois seront à notre charge.

Tout le monde comprendra le caractère indispensable de ce travail et nous souhaitons très vivement que cet appel ne reste pas vain. D'avance merci.

***

Un synd. inter des travailleurs vietnamiens de la région Parisienne est en voie de formation. Nous invitons les travailleurs Viet-namiens et asiatiques de prendre contact avec la commission d'organisation à notre siège 39, rue de la Tour d'Auvergne, tous les samedis à partir de 16 h.

Permanence tenue par Ly-Chanh-Thuong.

XVII[e] UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1[er] étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

RENCONTRE DE JEUNES A TOULOUSE

En occasion du XXXII anniversaire de la Révolution espagnole et du meeting du Palais des Sport, le dimanche 21 juillet, aura lieu une rencontre de jeunes. Invitation cordiale à tous.

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Action libertaire

Les structures actuelles de la société empêchent l'homme d'agir comme sa nature le lui demande. Avec les années, les hommes ne résistent pas toujours à l'influence d'une société egoïste et corrompue. Nous nous corrompons. Nous autres, libertaires, anarchistes, risquons de nous embourgeoiser, de nous créer des intérêts, de devenir égoïstes et individualistes. A ce pas, il nous sera très coûteux d'implanter une société totalement libre.

Pour essayer d'initier notre idée de société, un groupe de jeunes libertaires espagnols du Maroc a projeté d'organiser en France une collectivité agraire basée uniquement sur les idées anarchistes.

L'unique fin de ce projet sera de mener un intense labeur de prosélytisme.

La collectivité nous permettrait principalement :

— de démontrer qu'il est parfaitement possible de mettre en pratique les théories anarchistes.

— de démontrer que la diversité des races n'est pas un obstacle à la compréhension entre les hommes.

— d'organiser des séjours de jeunes pour échanger des idées avec eux et répandre nos idéaux.

— d'organiser d'autres collectivités du même genre en d'autres régions ou pays et fournir l'expérience acquise à d'autres groupes de jeunes libertaires.

La collectivité serait formée par une cinquantaine de jeunes des deux sexes. Elle serait permanente et non temporaire. Son organisation intérieure serait évidemment basée sur les théories libertaires.

Tout jeune, quelle que soit sa nationalité ou sa race, intéressé par les idées anarchistes et désirant changer les bases de la société actuelle peut donc se joindre à nous pour s'intégrer au groupe. Vous pouvez nous consulter pour des explications et des informations plus amples ainsi que pour nous suggérer des idées. Nous répondrons à toutes les questions et éclaircirons tous les points douteux.

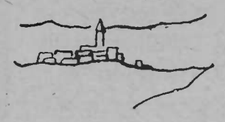
Il est évident que l'aide matérielle nous sera très nécessaire et, le moment venu, nous comptons avec la l'esprit de compréhension de tous les camarades qui font confiance à l'idéal anarchiste.

Nous aimerions également recevoir des adhésions de sympathie, d'appui moral ainsi que des conseils des camarades moins jeunes.

Pour établir un contact plus direct avec les jeunes camarades, un groupe se déplacera éventuellement durant le mois d'août au Camping Germinal, organisé par l'A. I. T. et la C. N. T.

Adresser la correspondance à : Francisco González, 111, rue Allal ben Abdalah, Casablanca, Marruecos.

Noticias, Informaciones y Artículos de toda España



ANTENA

YA LO ENTERRARON

TOLEDO. — El 8 de julio se verificó el entierro — militar — del cardenal Enrique Pla y Deniel. Lo acompañaron a la fosa de la catedral tropas del regimiento Inmemorial, alféreces y cadetes de la Academia de Infantería, un regimiento de Artillería, el Grupo Ligero de Caballería nº 1, un batallón de Ingenieros, una compañía militar del Aire, un batallón de 300 curas, un piquete de la G.C., y una nube de obispos, burócratas y demás paniaguados del régimen. O sea el entierro más impopular que ha tenido lugar en Toledo durante siglos. A este Ausente con retraso Franco le concedió honores de Capitán General, grado que Jesucristo aún no ha alcanzado.

SIGUE LA CONLLEVANCIA

MADRID. — Personas allegadas al Departamento ruso de Espectáculos se han puesto en contacto con don Jesús Santiveri, destacada personalidad española que desde hace años propugna un intercambio económico y artístico más intensivo con los países del Este, con el fin de contratar a los artistas hispanos Raphael y Antoñita Moreno.

CONTRA LAS REPRESALIAS

MADRID. — Recientemente se registraron diversos incidentes y reuniones laborales, sin que en ningún caso tuviera que intervenir la fuerza pública. En los Talleres Ter, Talleres generales de Atocha, de Material fijo de Villaverde y Depósito de Príncipe Pío, de la Renfe, se han desarrollado asambleas de enlaces sindicales y trabajadores, para discutir los expedientes disciplinarios incoados a 111 agentes del Taller de Cerro Negro. Los reunidos mostraron su solidaridad con los expedientados y acordaron dirigir escritos de protesta al director general de la Renfe, jurado de empresa y presidente del Sindicato Nacional de Transportes.

Los trabajadores de C.A.S.A. (Construcciones Aeronáuticas, S. A.) continúan en su postura de estado de tensión por el despido de uno de sus compañeros y las sanciones impuestas a otros seis. Numerosos trabajadores se negaron, como protesta, a hacer uso de los comedores.

BILLETAJE ELECTRONICO

MADRID. — Ha comenzado a funcionar en Madrid un nuevo sistema para reserva de plazas y venta de billetes de la Renfe, basado en la técnica electrónica. El sistema sólo se aplica de momento a los servicios del tren «Talgo», aunque progresivamente se irá ampliando hasta afectar a 230 trenes con un funcionamiento en 25 provincias.

SEGUN «LE MONDE» DE...

PARIS. — El corresponsal de la Agence France-Presse en Bilbao, Juan M. Idoyaga, ha sido multado con 37.500 pesetas y además procesado y encerrado en la cárcel de Basauri, se supone que «por delito de imprenta», puesto que aún no se le ha notificado nada.

CONTRA EL «DESTINO»

BARCELONA. — El director de la revista «Destino» ha sido informado por el ministerio de Información que deberá pagar otra multa de 50.000 pesetas por haber publicado una «Actualidad cienmatográfica de Valencia».

PUERTO DE BARCELONA

LONDRES (OPE). — «Aunque las huelgas están prohibidas en España, más de mil cargadores del puerto de Barcelona se encuentran en huelga en apoyo de sus reivindicaciones por un salario mejor y mejores condiciones de trabajo. Unos cincuenta barcos esperan a que se resuelva el conflicto para ser cargados o descargados — decía «The Daily Telegraph» el 4 de julio —. Un portavoz de las autoridades del puerto ha manifestado que los huelguistas serán despedidos. Esto podría significar que los servicios del puerto quedarán paralizados mientras no se encuentren otros trabajadores».

El mismo día informaba «The Times» que todas las fuerzas laborales del puerto de Barcelona, que suman unos dos mil cargadores y están en huelga desde el día primero de julio, lunes, han sido destituídas por el ministro del Trabajo.

GRAVES PENAS DE PRISION PARA TRABAJADORES ASTURIANOS

BRUSELAS (OPE). — El Servicio de Prensa y Radio de la C.I.S.L. informó en su boletín del 27 de junio que el Tribunal de Orden Público había impuesto penas de prisión de hasta dos años y seis meses y multas de cinco a diez mil pesetas a 12 trabajadores asturianos acusados de haber celebrado reuniones «ilícitas» y de haber hecho propaganda «ilegal».

EL CADAVER DE GRIMAU

PARIS (OPE). — Un despacho de la A.F.P. a «Le Monde» (27 junio) indica que, por fin el Gobierno español permite que se comunique al letrado don Armandino Rodríguez Armada, que defendió a Grimau ante el Consejo de guerra, el lugar en que está enterrado el líder comunista que fue condenado a muerte y ejecutado. Durante mucho tiempo, las gestiones de la señora Grimau no obtuvieron resultado.

LECHE MALA, NO MALA LECHE

MADRID. — Continúa en niveles bajísimos el consumo de productos lácteos en España. El consumo de leche por habitante y año en nuestro país, es de unos 61 litros, lo que significa bastante menos de unos dos decilitros diarios. Frente a esta cantidad, el consumo del finlandés es superior al medio litro diario, es decir, unos 195 litros por habitante y año, y el de Francia, 165 litros por habitante y año también. La media europea de consumo de leche es sensiblemente superior al doble del consumo español.

EL TUNEL DEL TIBIDABO

BARCELONA. — Hace diez años más o menos, que el entonces alcalde de Sabadell, secundado por la prensa y aparentemente por unos grupos financieros, inició una campaña para abrir un túnel debajo del Tibidabo que pusiera en comunicación directa Barcelona con las localidades del Vallés, particularmente con las poblaciones de San Cugat, Rubí, Tarrasa y Sabadell. Con la carretera pasando por el túnel que se pensaba construir la comunicación se acortaba en unos ocho kilómetros, eliminando el pasaje forzoso, a la vez que peligroso, de la Rabasada. El citado alcalde realizó viajes inútiles a Madrid, pagó propagandas y planes, obtuvo promesas, despertó la avaricia de campesinos y especuladores de terrenos, para, a las postre, sufrir un colosal fracaso que le costó parte de su fortuna privada y la renuncia a la vara de alcalde.

Actualmente la misma idea algunas entidades la propugnan, pero triplicada: tres túneles. Con uno efectivo, por el momento sería bastante.

EL GUARDIA, EL FRANCES Y LA CAMILLA

BARCELONA. — En la localidad veraniega de Sitges el cabo de la G. C. Alfonso Carrasco Hurtado, hurtó el coche del súbdito francés Gérard Duenif, resultando aquél gravemente herido. Un derribo de autoridad en España suele costar caro, *mon cher* Gérard.

CINE RUSO EN GUIPUZCUA

SAN SEBASTIAN. — Aprovechando la coyuntura del Festival Internacional de Cine, Moscú ha enviado un filme que se ha proyectado bajo la advocación pareja de Franco-Brejnev. Se trata de una copia del argumento de «Lisistrata, buena, bonita y barata», que ha conseguido relativo éxito en el público concurrente. Pero en vez de negar las mujeres el amor a los maridos si no abandonan las armas, en este ambiente ruso las hembras niegan el dulce a sus esposos si éstos no se avienen a trabajar cual lo hacían antes de ir a la guerra. Y claro, Fémina bolchevique triunfa en los Urales, como la mujer de Sardañola triunfa en la Uralita, o vecindades de la misma.

EMPUJE INDUSTRIAL CONSIDERABLE

MADRID. — El Consejo de Ministros, reunido en sesión extraordinaria bajo la presidencia muda y solemne del caudillísimo de las Españas, ha tomado consciencia de que la nación exporta anualmente al extranjero corbatas por valor de dos millones de pesetas.

Ante una reflexión del ministro de Justicia, el Consejo ha decidido no exportar ninguna de las corbatas de garrote vil que constan en el patrimonio jurídico español.

Información de Barcelona

Compañeros del exilio:

Esta historia actual de la vida del trabajo en una de las industrias de importancia en Barcelona, es un espejo de la contradicción de cuanto se proclama en la prensa, por las seguridades de que tales maniobras nunca llegarán a ser públicas por estar ahogadas por el poder de los únicos que mandan y es el capitlismo.

En la industria de derivados del cemento de Butsems situada en la calle Robi Ruben cerca de la Plaza de España, se están cometiendo las injusticias con pleno poder y libertad, ya que están amparados por el reino de una acaparación de cargos que posee el Sr. Butsems. Al Sr. Butsems y compañía se debe la desmembración y formación del derivado del cemento, pues tuvo mucho interés en apartarlo de la rama de la construcción cuando tenía bufete en la casa sindical de la C. N. S. porque así sería fácil manejar mejor una ramita que el árbol.

Para mejor maniobrar, y dejando visos de tanto en tanto de alguna concesión que no altere los fondos en que se halla constituída la camarilla que hace el juego, empujaron a la presidencia al que les debía de servir de lacayo, y este es el Sr. Moya Clua íntimo del sabio de Abellán.

Para que tal Sr. Moya esté contento y no se le desvíe la memoria de que debe defender la vida y haciendas del capital, tiene a plena luz la subvención de un jamón y cesta navideña que el Sr. Butsems le entrega por estas fechas, y que es repartido por la furgoneta de la Empresa.

Como es de suponer, el sobre azul será misión de gente de más confianza el entregarlo. Todos los problemas que tengan alguna importancia para alterar lo que para ellos es una orden, pero que les pueda poner en evidencia, queda enterrado en olvido de sus intereses, sumergiendo en un pozo toda razón y derecho.

Hay una maniobra en la que todos juntos tienen una especial atención y es el de evitar que el nombre de Butsems salga en los periódicos en el plan de señalar ningún problema.

En la dirección y administración de esta Empresa se halla el Sr. Aloy que fue administrador en la industria Alsina y tuvo que huir de allí pues los obreros le persiguieron para cortarle sus atributos.

En la actualidad, y favoreciéndole su abandonada carrera para cura, tiene impuesta la razón de sus conveniencias obligando a los productores a sistemas de horarios y trabajos que son una esclavitud.

Su libre proceder está reforzado por el poder que le da el Sindicato y por la negligencia de todos los que se ponen y quitan a voluntad la venda de los ojos.

Nos hallamos ante uno de los casos más crueles de la explotación humana en la cual para estos fines, saltan por encima de todas las concepciones como prueba de que todo cuanto se viene diciendo en acuerdos sindicales y en propósitos de mejora a seguir, está bajo el signo de la hipocresía de la que son dignos representantes todos los que al igual que Butsems taponan con jamones los derechos del obrero.

Se ha castigado a hombres por negarse a trabajar un domingo, quitándoles luego el beneficio de la prima que percibían.

Han acudido a los lugares de trabajo en donde se fueron obreros al pedir la liquidación, y han presentado informes pésimos de ellos originando el que les despidieran. Un ejemplo fue el obrero que se trasladó a Lámparas Z y luego fue despedido. Este obrero fue un batallador contra las injusticias de Butsems.

No enumero la relación de tantos obreros despedidos de la propia y ajena Empresa, pues ella es muy extensa.

Para dejar señalado el poder de esta Empresa queda este ejemplo actual.

Acogiéndose a las puras conveniencias empresariales con las dictadas disposiciones de libre despido y reajuste de plantillas, la Empresa Butsems estuvo despidiendo obreros al ritmo de tres y cinco por semana desde agosto de 1967, demostrando que se anticipaba a la puesta en marcha de este permiso siendo conocedora de su fin.

De común acuerdo con las esferas defensoras del obrero, se procuró no hacer el despido masivo en evitación de declaración de crisis como así ante el peligro de que en la cantidad saliese el impulso de uno que se tomase la justicia por su mano.

Se les pagó injustamente a todos, alegando que el trabajo estaba fallando.

La razón fue que a conciencia se hizo el simulacro de esta falta pues a los dos días en que ya dejaron establecido que se despidió a los suficientes, se empezó un ritmo de trabajo en turnos y extraordinarias como no se conocía desde años.

La cuestión era despedir gran cantidad de hombres que estaban a punto de considerarse fijos por el tiempo que llevaban.

El Sindicato se tapó los oídos a las reclamaciones aisladas que le llovieron, diciendo que les habían pagado más de la cuenta. De todos estos hombres despedidos hubo uno que hizo el recurso a Magistratura apoyado por un familiar que es guardia civil. Este obrero es casado con 9 hijos y le faltaban cuatro días para cumplir los cuatro años que en este ramo se establece el fijo.

La Magistratura falló a su favor para que la Empresa le pagase 68.000 pesetas y con la obligación y la orden de que se reintegrase al trabajo. Este día en que se presentó el obrero para empezar el trabajo se le dijo que volviese al cabo de dos días, pues el Sr. Aloy no estaba.

Dicho señor en donde se hallaba era a consultar con Moya y sus abogados para frenar este recurso de admisión, que representaba evidencias a los demás obreros de que se hizo una injusticia.

A pesar, pues, de la orden de Magistratura este obrero no ha sido admitido.

El Sr. Butsems tiene, además, el resorte de ser concejal, y según dijo en el discurso de posesión del cargo él lo tomaba porque en su juventud fue deportista (pescador de caña) y haría mucho por el deporte.

Motivos de tal aceptación fue el estar a la expectativa de los presupuestos de obras y materiales para apoderarse de lo que mejor le conviniese, dejando los huesos para otros industriales.

La razón de sus conveniencias queda de manifiesto en el pleno de concejales, cuando uno de ellos, Cot, pidió aclaración por el hecho de que unas obras se estaban desviando de lo trazado, que, según él, aquello sólo servía para valorizar unos terrenos.

Butsems pidió a Cot que rectificase tal afirmación, pues era agresiva. Pero éste no sólo no rectificó sino qu se afirmó aún más: «En vez de pedirme airado que rectifique, lo que Vd. tenía que hacer era aclarar a quien pertenecen estos terrenos, a lo que se destinan unas obras que ni siquiera están trazadas.»

Como se ve, los tentáculos del capitalismo van apoderándose de cuanto le conviene, al amparo de los cargos, y si alguien como Cot lo desea aclarar (cosa que ya fue muy extraño que se publicase) nadie intenta resucitarlo de nuevo, pues le pueden ahogar a él mismo.

La original disposición de los despidos tiene mayor importancia si tenemos en cuenta que Butsems está construyendo una factoria en Olesa, donde compró cinco millones de palmos cuadrados a 50 céntimos. En esta factoría no quiere obreros de la fábrica antigua.

Dentro de lo que está en marcha tiene encargados como Ramón Rivas, ex de la C. N. T., pero que ha cambiado la camisa y lleva encima dos puñaladas que le dio un obrero.

Hay otro encargado, ex guardia civil, Juan Ramón Jiménez, que es la esencia del negrero que no tiene día sin poner en la lista de sanción a alguien. Hace unos días que un obrero la emprendió con él a puñetazos y fue despedido.

Entre tanto negrero hay uno que sobresale por las graves consecuencias que está creando, pues se trata del vocal nacional y enlace jurado, Pedro Sánchez Rivera.

Este obrero tiene la sola preocupación de defender al empresario, manteniendo a su lado a los demás cargos con promesas y halagos sobre la buena disposición de la empresa, pues lo demuestra, según él, que se ha logrado la *conquista social* de que pongan una cafetera en el comedor, en el que no se hace comida.

Lo grave está en que este sujeto habla a todos sobre las excelencias del sindicalismo C. N. S., incluso haciendo por su cuenta escritos a la pizarra de la fábrica, la cual llena siempre con chistes de periódicos y advertencias proverbiales de su agrado como la siguiente: «No están todos los que son ni son todos los que están. ¿Qué puede esperar el que nada hace por el bien común? Los amargados, los arrepentidos, los que desean la vuelta a lo de antes.»

En un escrito de su puño y letra decía: *Suponiendo que algunas mejoras sean producto de organismos que ya no existen, deben desecharse.* A este escrito se le adujo que estaba jugando con fuego.

Este sujeto, del brazo de Aloy y de Moya, está barajando a los obreros a su gusto para buscar una posición, como otro antiguo de la C. N. T., que es Palli, convertido ahora en escudero de Butsems. Ese ha sido, hasta que ha entrado en funciones Rivera, el hombre más aborrecido por rastrero, inculto y analfabeto que haya pisado la tierra. Este Rivera pertenecía al partido socialista.

Quien manda en el Ramo de la Construcción aunque a él no pertenezca, es el explotador Butsems. Pruebas existen...

Leandro FLANCHO

(Recién incorporado al exilio.)

Represiones sindicales

EL sindicalismo revolucionario se ha convertido en figura de cera, fundamentalmente por su propia estirilidad.» (Del diario «Pueblo»).

¿Es verdad eso? ¿Cómo lo sabe el señor que lo escribe? Yo difiero diametralmente de su opinión, señor anónimo. El sindicalismo revolucionario español, o mejor dicho, el anarcosindicalismo, no se ha transformado en figura de cera, ni ha muerto, vive y trabaja. Trabajo bajo tierra, como el topo, porque se ve obligado a ello, porque una dictadura totalitaria y fascista le obliga a ello; pero cuando salga a flor de tierra saldrá con más pujanza y brío que antes del 36, que demostró a España y al mundo entero lo que era y valía. Socialmente, el mundo entero tenía la vista puesta en el sindicalismo español, por su fuerza, ímpetu y eficacia. Lo único que no puede morir porque no existe, es el sindicalismo vertical, que no existe más que de nombre. Cuando hay una asamblea sindical en cualquier provincia, cuando no la preside Solís, la preside el gobernador de la misma, y los asambleistas aparecen todos bien cebados y rollizos, sin callos en las manos, pero presentando un morrillo bueno para el estoque de El Cordobés

Por mucho que digan ustedes, no pueden engañan a nadie, ni de dentro ni de fuera. Son ustedes poco diplomáticos. No tienen ustedes madera de creadores, y sus exabruptos se asienten sobre un montón de falacias en todos los sentidos humanos y sociales.

¿Para que tanta comedia de payasos y sinvergüenzas en las Cortes españolas? ¿Qué es lo que resuelven con sus insípidas peroratas necias de sentido? Justificar el sueldo sacado a viva fuerza del pobre que trabaja y no come. Si todos ustedes, señores procuradores, cogieran un azadón y se pusieran a trabajar, harían obra útil y práctica; y quizá en sus mentes le dieran el valor que en sí tiene al anarcosindicalismo, que ahora no saben o no quieren valorar, porque su valor eficaz y constructivo anularía todas las mentiras que aducen ustedes para demostrar lo indemostrable.

Fabrican ustedes leyes tan aprisa como Don Falacias fabrica mentiras. Parecen ustedes próximos parientes. Los fabricantes en Cortes han producido una verdadera pirámide de leyes, a cual más inútil y anulándose unas a otras. Eso no es obrar en demócratas. El camino que siguen ustedes es un camino torcido y lleno de baches. Si se las dan ustedes de demócratas ¿para qué quieren ustedes la ley de «secretos» oficiales? Esa ley es una ley dictatorial de pies a cabeza, como la de imprenta y la de libre expresión de pensamiento. Demuestren de una vez que son demócratas y abran las puertas de par en par para que todo el mundo salga a flor de tierra con los mismos derechos y deberes, para que todos puedan dar calor y vida a sus ideologías, y así sabrán si el anarcosindicalismo está muerto o vivo.

El anarcosindicalismo no lucha solamente contra el monopolio del capital; tiene lucha entablada contra la falaz política y contra todo privilegio. Parte de la base de que no hay ninguna ley natural y justa que diga que vienen seres al mundo con el derecho de mando sobre otros seres, por lo que nos declaramos anarquistas. Sabemos que el camino es largo y está lleno de abrojos, pero con todo y eso seguimos nuestro sendero hacia la meta propuesta. Nos acorralarán una y mil veces, pero no conseguirán anularnos. El anarcosindicalismo está bien enraizado en España, y no es tan fácil hacerle desaparecer de un papirotazo, por muchas dictaduras que existan. No así lo que se ha dado en llamar sindicalismo vertical, que no existe más que en la mollera de sus creadores, sin base ni fundamento. Es un sindicalismo ful, de cuotas forzadas. Que dejen la cotización libre, y de la noche a la mañana se encontrarán sin recaudar una peseta, demostración clara y palpable de lo que es ese sindicalismo tan cacareado español.

El porvenir del sindicalismo vertical es el cementerio. En el cementerio está su base, principio y fin.

Todas las mejoras que había conquistado el obrero por medio de la acción directa — arma del anarcosindicalismo — antes del 1936, todas le han sido arrebatadas una a una por la dictadura franquista, al amparo del nacionalsindicalismo, dejando al obrero mondo y lirondo, fuera de la ley, sin el apoyo de nadie, lo mismito de pelado que una bola de billar. No obstante, disconforme el obrero del trato que se le da, oprimido y exprimido, fuera de la ley, ha tenido la valentía — como dice la secretaría general del Ministerio del Trabajo — de plantear en el año 1967, 567 conflictos sociales, en contra de la voluntad del sindicalismo oficial, o mejor dicho, de Solís y sus acólitos.

Las intenciones oficiales españolas son las de crear un sindicalismo borreguil, que en España no lo conseguirán nunca; una, porque el campo social está bien abonado para las inquietudes sociales; y otra, porque el español en sí es de espíritu rebelde, difícil de dominar. La rebelión es inherente en su espíritu natural y forma parte de un modo de ser, y es carne de su carne y sangre de su sangre, base fundamental de su existencia; por eso el anarcosindicalismo le atrae y subyuga, porque es savia y salsa de su propia existencia y forma parte biológica de su tejido celular. Y por el anarcosindicalismo, vamos hacia la desaparición de las clases sociales, igual que la desaparición de explotados y explotadores. Queremos que termine el monopollo del capital y pase al servicio de la comunidad para que sirva a todos los seres humanos sin ninguna clase de privilegios. No queremos coerciones de ninguna clase, ni económicas, morales e intelectuales. Vamos hacia la liberación integral del individuo. Luchar solamente por las mejoras inmediatas, no tendría sentido para el anarcosindicalismo. Las aceptamos pero no nos paramos en ellas, sabemos a donde conducen, porque más bien que una lucha contra el capital, es una nefasta lucha contra la misma clase obrera, ya que si con una mano te aumentan el salario, con la otra aumentan las mercancías y te quitan lo aumentado, y el obrero queda en el mismo nivel de poder de compra o en peores condiciones, siempre atado de pies y manos al carro de la esclavitud social.

Los anarcosindicalistas no queremos ningún roce dictatorial, aunque lleve éste el nombre del proletariado. Por eso nos apartamos del sindicalismo a secas y corporativo.

Y que no piense el diario madrileño «Pueblo» que el anarcosindicalismo español ha muerto o se ha transformado en figura de cera por su esterilidad, no; ya que a pesar de tanto año de férrea dictadura franquista, el anarcosindicalismo español sigue vivo y crece; y cuando salga de nuevo a la luz pública lo hará con más brío y vigor.

SIMPLICIO

Madrid, junio 1968.

DESDE LA PUERTA DEL SOL

APOSTILLAS AL AIRE

EL horno no está para bollos. La caldera hierve. El globo se va hinchando y peligra el reventón. El malestar cunde por toda España. Todo va de cabeza: industria y agricultura. El paro obrero aumenta de día en día. La voraz negrura del hambre se apodera de los hogares humildes. Los conflictos sociales entre capital y trabajo se extiende a todas las provincias y la rebelión de los estudiantes aumenta por momentos. La tiránica y férrea mano dictatorial, servida por esbirros y fantoches a sus órdenes, quiene ahogar el clamoreo y descontento del pueblo, pero no puede. No hay ninguna capa social satisfecha de la forma de obrar de una dictadura sin pies ni cabeza. Cuando un pueblo como el español es gobernado a viva fuerza y palo seco, es que los gobernantes titubean y el régimen se viene abajo como un coloso de pies de barro.

La flacucha economía española parece un sable de caballería. Quienes reanimar la devaluada peseta, pero no es ése el camino. Ese truco económico es un espejismo vacío de sentido, porque exportar sin producir me parece baladí y sin sentido común. Podríamos exportar muchos sacos de hambre, pero falta encontrar mercado para venderlos, y eso es muy difícil, porque no es género de buena calidad, y por tanto, no podemos competir con las demás naciones.

Según dos *ilustres* personalidades, la causa del desastre económico español, está en haber gastado demasiado — dicen Ignacio Villalonga y Alberto Ullastres —. Quizá tengan razón estos señores, pero los supergastos se habrán hecho en su zona, nó en la zona del trabajador, que no ha podido nunca comer bastante. Además habrán sido gastos de artículos importados, lo que prueba que en España ni producimos lo suficiente para el gasto del mercado interior ni menos para el mercado exterior, a causa de que ni tenemos industria ni agricultura que valga la pena, de viejas y mal instrumentadas. Seguimos con el viejo telar y el arado romano. Una y otra están flacas, tienen falta de mucha vitamina, que no llega nunca con hueros discursos y tampoco con planteamientos de problemas irresolutos, que no se les puede hincar el diente cuando la situación económica de un pueblo es tan baja y desastrosa como la del pueblo español.

El nivel de vida de la *vaca lechera española* es tan bajo, que anda casi a ras del suelo. Además poco comer y mucho ordeñar, en sus ubres ya no queda más que agua sanguinolenta, no leche pura y mantecosa, de buena nutrición y alimento. Para coronación del asunto no faltaba más que la famosa austeridad, que le exige más sacrificio del que lleva: producir más y comer menos.

Para el paladín de Juan Lanas, la palabra austeridad tiene un regüsto amargo, difícil de tragar. Juan Lanas necesita más pan y libertad y menos discursos. Y lo único que recibe son discursos y palos. Que lo digan si no los dos mil obreros portuarios de Las Palmas, amenazados del despido inmediato si no se reintegran al trabajo bajo la orden severa del gobernador.

Hay que apretarse el cinturón, gritan a voz en cuello los economistas — panzas contentas — a las órdenes de Franco. Sea como sea, hay que ahorrar. Ahí está el quid y la solución del desbarajuste económico español, producido por la ineptitud de unos gobernantes nefastos, que poquito a poco no dejarán de España ni el chasis en pie.

Vivimos los españoles en pleno *reino* calamitoso. Este reino es un reino verdaderamente cucañeril, que el despótico oligarca se le permite todo porque va del brazo con el rey... calamitoso y alardea de fe católica.

¿Qué hacen los trece millones de cotizantes españoles? ¿Qué dice usted a eso, señor Solís?

Federico BOLERA

AREA MUNDIAL

EL 19 DE JULIO Y EL EXTRANJERO

LAS crónicas no se ocupan de él, como si la fecha mayúscula de la España moderna no hubiese existido. EE. UU. comercian y defienden a la España franquista, fienden a la España franquista, la el Estado dirigido por el general más sanguinario que ha transcurrido — y aún transcurre — por la historia de España; Polonia y Rumanía ya hace años que sostienen delegaciones comerciales en Madrid, y Franco en Bucarest y Varsovia, en tanto el resto de Estados «Demócratas» (exceptuando México y un tantillo a los países escandinavos y Bélgica), contemporizan descocadamente con el régimen dictatorial hispano salido de la hegemonía entonces política de Hitler, degenerada poco tiempo después en hegemonía militar nazi sobre Europa. La sociedad franquista, por su abolengo netamente fascista, no tiene derecho a existir, y sin embargo existe como si el triunfo de mayo de 1945 hubiera correspondido a las armas nazifascistas. Contradicciones, la Historia general de los pueblos las ofrece a porrillo; pero indignas e injustificables como ésta no reparamos otra.

Franco, ese hombre antipático, repulsivo incluso, que no vibra en sentimientos humanos sino ante sus próximos familiares, pero en completo menosprecio de 31 millones de españoles, dará, este año, como en otros anteriores, su paseo militar por la Castellana exhibiendo material de guerra de factura extranjera. Con legiones de soldados forzados unos y voluntarios e incondicionales otros, más la oficialidad reluciente y las charangas del caso, el general «invicto» presumirá su entidad de hielo en la tribuna rodeado del Estado Mayor y, en segundo plano, adornado con un cuerpo diplomático perteneciente a naciones «ultracivilizadas», campeonas del Derecho, de la Libertad de los pueblos y otras zarandajas que salen del estuche documental de la Organización de Naciones Unidas, de la cual forma parte integrante la España de 1939, la España fascista, la España de Hitler, la España del triunvirato fatídico March-Pla y Deniel-Franco.

Diplomáticamente dicen que todo se justifica, incluso la desvergüenza. Ya acuden a la sede del sindicato vertical de Madrid, sindicalistas norteamericanos, laboristas, venezolanos, argentinos, africanos, alemanes... Las «troupes» artísticas de todos los países comunistas frecuentan los escenarios de España por vía de honor y como tapadera de los sucios negocios fiduciarios realizados apenas a tras cortina. Se rumorean delegaciones diplomáticas tras las comerciales entre el mundo rojo y el mundillo franquista. Castro ha abierto su isla al comercio español con más amplitud de la que aparenta, por aquello de «Colón, Colón, Colón, tapioca, cacao y ron» del celebrado cuán olvidado Peius Gener. Todo el mundo falsario celebra la persistencia del régimen treintanonésimo español, como si éste fuera una verdad antifascista y lo resistente del 19 de julio la «pègre», lo fascista, lo totalitario, lo asesino, lo bandidesco, y otras amenidades que el fatídico, grasoso y gélido general Franco propala por ahí ante representaciones de antemano creídas.

Quede, entonces, el mundo democrático y demócrata-popular relamiendo su cola azucarada con embustes post-hitlerianos; quede la mentira oficial triunfante ante el sacrificio moral, económico y morfológico de todo un pueblo digno de mejor suerte, cual lo es el de España; que nosotros, los que los años de presidio o de destierro no nos han hecho perder la visión ni acarreado pérdida alguna en nuestra dignidad de personas idealistas y honradas, nada podremos lamentar, y si mucho que sonreír, ante las jóvenes generaciones que se revuelven contra la hipocresía, contra la maldad y contra la injusticia que este mundo que apunta ya no resiste.

Y nosotros tampoco.

NUEVO FOLLETO

«TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO»

Original del compañero Fabián Moro.

Lo sirve esta administración al precio de 1 franco.

480 UNIVERSITARIOS SE DIRIGEN AL GENERAL FRANCO

BRUSELAS (OPE). — Con este título aparece en el periódico independiente «Le Soir» (julio 2) el siguiente escrito:

«Cuatrocientos ochenta universitarios belgas, suizos, franceses, canadienses, ingleses, norteamericanos y alemanes se han dirigido al jefe del Estado español en los siguientes términos:

»Los universitarios e intelectuales abajo suscritos:

»Inquietos por la persistencia de los disturbios que afectan a la Universidad Española y la privan de algunos de sus más eminentes profesores,

»Inquietos al comprobar que no se ha adoptado ninguna medida de amnistía en favor de los profesores y estudiantes sancionados durante los tres últimos años, a pesar de las repetidas intervenciones de las más altas personalidades intelectuales y morales de varios países,

»Conscientes de la pérdida que representa para la cultura universal la crisis de la Universidad española y de los deberes que se imponen a todos los Universitarios en la prosecución de un ideal común,

»Reafirman solemnemente su solidaridad con los Universitarios españoles y le adjuran con la mayor insistencia para que adopte las medidas que le parezcan más oportunas para asegurar a la Universidad el libre ejercicio de sus derechos universales, apaciguar las pasiones y disipar el clima de disturbio e inseguridad que suponen un riesgo de perjudicar considerablemente la trascendencia y el prestigio de España».

«Es en Bélgica donde esta carta ha logrado mayor número de firmas: 236 profesores, investigadores, asistentes y encargados de cursos de las cuatro Universidades de han adherido a la misma.»

B.D.I.C

Columna del emigrado

A XXXII años vista

AMIGOS españoles, el 19 de Julio para los refugiados políticos españoles es una fiesta mayor extraña, sin fuegos de artificio, con fuegos quemantes y mortales. A vosotros el poder fascista encarnado en la grasienta figura de Franco os ha dado a entender (porque ha sido solo en ilustraros) que España se revolvió contra el desorden comunista, contra el caos producido por las izquierdas, contra una España entregada vergonzosamente a unas potencias extranjeras, y tal vez otras calamidades menores que es baldío mencionar.

Pues bien. La Iglesia, lo Militar y lo Rico, acostumbrados a su draconiana Monarquía, no se avinieron jamás a soportar una República, que, por lo demás, protegía en parte sus intereses. Querían recuperar el poder absoluto aún a costa del sentir mayoritario del país. De aquí el boicot financiero a la República, la sublevación militar de Sevilla en 1932 (la sanjurjada), el descrédito logrado por la caverna contra los gobernantes republicanos, la provocación del Bienio Negro (gobernación derechista de los «republicanos» Lerroux y Gil Robles), la campaña de asesinatos cometidos por la naciente Falange en Valladolid, Sevilla, Madrid y otras poblaciones españolas, culminando esta serie de asesinatos con la muerte del teniente republicano de Asalto, José del Castillo, cuya réplica vengativa fue el atentado mortal sufrido por el líder fascista Calvo Sotelo.

Vino la guerra preparada desde el 1933 en Berlín y Roma, debiendo ésta conducirla el propio general Sanjurjo, no logrando hacerlo por haber capotado su avión y muerto en el accidente. Tomó las riendas del fraticidio el general Franco, siempre asistido por generales llamados «africanistas» por haber ganado sus galones haciendo matar soldados españoles, principalmente en el sector de Melilla. En 1898 ya murió en Marruecos un contingente de dos mil hombres, entre los cuales se encontraba el general en jefe, Margallo. Renunciada la aventura, en 1909 se reprodujo con mayor virulencia por haber comprado, alemanes y españoles, unas minas de carbón en el Riff, cuya preparación de caminos costó la vida a nueve obreros españoles. Un contingente de mil hombres mandado por el coronel Cabrera fue a «pacificar» a tiros a aquellos cabileños que no admitían intrusos en sus tierras, muriendo Cabrera con las tropas que conducía. Acudió desde la Península el general Pinto, que pereció con sus 3.000 hombres estúpida y enteramente, en el fondo sin salida del Barranco del Lobo. Justamente alarmadas, las madres madrileñas, zaragozanas, barcelonesas, etc., se lanzaron a la calle en un intento desesperado de retener a sus hijos, y en casos a sus esposos, puesto que el gobierno Maura-Lacierva ya embarcaba a reservistas. Las mujeres en Madrid y Zaragoza se tendieron sobre los rieles para evitar la salida de trenes militares, mientras en Barcelona el mundo femenino amotinado actuaba contra la guardia pública en el puerto. Los soldados eran embarcados sin armas para que no se sublevaran, pero escapularios y medallas que les habían entregado las beatas enviadas por los curas para «preservarse» de las balas, caían como lluvia al agua. El pueblo de Barcelona y su provincia se batió denodadamente durante cinco días, teniendo que ceder porque el resto de España se dejó engañar con la mentira de Lacierva diciendo que la revolución de Barcelona era separatista.

La revolución antimilitarista fue vencida, y también a la larga los moros. Pero en 1911 éstos volvieron a la carga, infligiendo más pérdidas a los españoles hijos de familias modestas. Los ricos no iban a la guerra porque con 1.500 pesetas de la época entregados al gobierno, se libraban absolutamente de la «mili». Hay hechos así de criminales a cuenta de la Monarquía, cuya sucesión, agravada, es el actual régimen franquista.

En 1921 los rifeños volvieron a sublevarse, derrotando a los generales españoles en toda línea. Más de 35 mil soldados muertos en Annual, Monte Arruit y posiciones fortificadas. Los moros no tomaron Melilla por no haber comprobado aún lo fantástico de su triunfo. A los prisioneros sin graduación, regularmente los fanáticos del Riff los asesinaban, guardando a jefes y oficiales para canjearlos con dinero del gobierno de Madrid. Varios de esos jefes regresaron a sus hogares con las posaderas mancilladas.

Esa lucha espantosa en Marruecos coincidió con otra lucha no menos infame y sangrienta empezada por los generales «africanistas» Martínez Anido y Arlegui, los cuales se dieron a la caza, seguida de tortura y asesinato, de los militantes de la Confederación Nacional del Trabajo y del anarquismo en Barcelona y otros pueblos catalanes. En la lucha desigual en la que los pistoleros carlistas y los «chorizos» al servicio de la autoridad tenían carta blanca para cometer sus trágicas fechorías, murieron cerca de seiscientos trabajadores conscientes, en tanto del otro lugar registraban el ajusticiamiento, por manos anarquistas, del gobernante Eduardo Dato, del cardenal Soldevila, del criminal inspector de policía Espejo, del ex gobernador Conde de Salvatierra, y docenas más de sanguijuelas de menor categoría.

Contra la guerra de Marruecos se sublevó el Cuartel de Artillería de Zaragoza en 1919, con muerte por fusilamiento del noble cabo Godoy y cuatro compañeros suyos. El anarquista Chueca pereció en lance en esta misma intentona. En Málaga un cabo intentó en 1921 evitar un embarque de soldados hacia Melilla. Pura coincidencia con los moros todo ello, pero por motivos humanistas. El obrero español nada tenía que defender en Africa por tratarse de intereses capitalistas hispano-alemanes. Sin embargo, los hijos del trabajo tenían que hacerse matar para asegurar el dividendo de sus explotadores por partida doble.

Queda dicho que los generales españoles sublevados en 1936 habían hecho carrera matando moros e haciendo matar a soldados españoles. Pues a partir de Julio de 1936 hicieron matar ciudadanos españoles por moros con armas españolas, para defender una causa fascista interesada por el capitalista March, el cardenal Pla y Deniel y el general Franco sucesor de Sanjurjo. La alianza rifeños-generales españoles no pudo ser más absurda y canalla, por tratarse, en cuanto a los moros, de ponerse por 10 pesetas diarias al servicio de sus enemigos, y en cuanto a los militares hispanos, por servirse de sus enemigos para asesinar españoles (con prima por cabeza) y sembrar a la vez la ruina física y el desastre absoluto en España.

Esto es lo «sagrado» del régimen que sigue imperando en España. Obispos, militares, banqueros, carlistas, falangistas, ¡qué asco!

CALOYO

GRAN CANCHO DE BONETE Y SIERRA DE CORDOBA

por **Miguel JIMÉNEZ**

(Continuación.)

A la vista del Océano Atlántico, de Chile y de las palmas de Río Negro y de Santa Cruz, a timbre, en los 42º 46' de Lat. S. y los 59º56' y 72º5' de Long. O., el inolvidable ámbito de Chubut nos dedica, de buen gusto, las armoniosas uniones de Telsen, Comodoro Rivadavia, Pto. Madryn, Facundo, Las Plumas, Sarmiento, Pº de Indios, Camarones, Esquel, Gastre, Tecka y Leleque. La extensión es de 224.686 k.c. En guarda, las islas Tova y Leones. A realce, las sierras de Otte, Chacays, Telsen, S. Bernardo, Tepuel, Rosada, Buen Pasto, Taquetrén, Chate y Telégrafo. En igual, las pampas Gastre y Castillo, la meseta de Montemayor y el bajo de la Tierra Colorada. Así, los lagos y estanques Colhue Huapi. La Plata, Menéndez, Epuyén, Blanco, Futaulquen, Musters, Fontana, Vinter, Cholita, Verde, Salada, Pico, Situación, Coyte y Palacios. A igual, los ríos Senguer, Chubut, Mayo, Correnleufú, Puelo, Chico, Futaleufú, Genoa, Pico, Esquel, Tecka y Corintos. Por centro de relaciones, Rawson, a orillas del Chubut. Entre otras queridas plazas, Comodora Rivadavia, Dos Pasos, Telsen, Santa Cecilia, Pt. Madryn, Trelew, Facundo, Colelache, Las Plumas, El Doradillo, Sarmiento, Los Molles y Gualjaina. Asimismo, Camerones, Valle Hermoso, Pº de Indios, Sierra Rosada, Esquel, Trevelín, Gastre, Cholita, Escalante, Laura, Tecka, Garrido, Leleque, Epuyén y Machicote. Cereales, frutas, pesca, ganados, alfalfa, pieles, lanas, caolín y petróleo.

Habiendo en sus límites la tierra chilena, Neuquén, La Pampa, Chubut, la provincia de Buenos Aires y el Océano Atlántico, la expresiva composición de Río Negro nos alcanza, con agrado, los sugerentes cromos de Maquinchao, S. Antonio Oeste, G. Conesa, El Cuy, Norquinco, San Carlos de Bariloche, G. Roca, Sierra Colorada, Pilcaniyeu, Choele Choel y Valcheta. El espacio es de 203.013 km.2. A elogio, las serranías Anecón, Blanca, Somucará, Lipetrén y Campana Mahuida. De igual, los bajos fondos de Sta. Rosa, Menucos y Esquisa. Así, los lagos y lagunas Gutiérrez, Cari Leufquen, Mascardi, Grande, Las Vacas, Escondido, Steffen, Pellegrini, Caricó y Tres Picos. Igualmente, las cintas fluviales Manso, Negro, Chico, Foyel, Valcheta y Comallo. Asimismo, las salinas Trapalcó y Gualicho. Cereales, ganados, frutos, legumbres, pesca, sal, hierro, carbón, lanas y pieles. Por dorado ajuste, Viedma, a orillas del río Negro. Entre otros lares, S. Antonio, Las Bayas, Nuevo León, Musters, Darwin, Chasicó y Molina.

En precioso contacto con las provincias de la Rioja, Santiago de Estero, Catamarca, Sta. Fe, La Pampa, S. Luis y Buenos Aires, el área de Córdoba nos facilita, en riqueza, las tornasoladas enseñas de S. Francisco, Marcos Juárez, Villa María, Cruz del Eje, Villa Dolores, Dean Funes, Alta Gracia, Villa del Rosario, Cosquín, Belle Ville, Río Cuarto y Loboulaya. La superficie es de 168.766 k. c. A celebración, las sierras Pocho, Campo de los Cóndores, Peñas, Grande, Chico, Comechingones, Guasapampa y Serrezuela. Los valles Punilla y Calamanchita. En igual modo, los lagos y lagunas de Embal, Mar Chiquita, Los Olmos, La Brava y S. Roque. A bien, Salinas Grandes. De la misma manera, los ríos Carcarañá, Primero, Segundo, Quinto, Saldán, La Cañada y Saladillo. Por nexo principal, Córdoba. El primero, con la Universidad y el Observatorio astronómico. Entre otras salientes estancias, La Cumbre, San Agustín, G. Mitre, La Carlota, Gutenberg, Salsacate, Washington, Oliva, Los Cisnes, Chanar y Las Perdices. Ganados, cereales, frutas, granito, tantalio, oro, plata, hierro, cobre, sal, uranio y bismuto.

Rodeada por Chile, Bolivia, Paraguay, Chaco, Jujuy, Santiago de Estero, Catamarco, Tucumán y Formosa, la importante constelation de Salta comprende, a valía, los fraternales grupos de Rosario de la Frontera, Guesmes, La Candelaria, Molinos, Rosario de Lerma, Cafayate, La Viña, Cerrillos, La Caldera, S. Carlos, La Poma, Chicoana, Cachi, Metán y Guachinas. El terreno es de 154.775 km2. A resalte, Acay, Cachi y las sierras Tartagal, Maiz Gordo, Porongal y Colorada. Valle de Lerma. Salares Llullaillaca, Incahuasi, Pular Rincón y Azizaro. De igual, las líneas fluviales Iruya, Teuco, Guachipas, Juramento, Zenta, S. Francisco, Grande de Tarija, Calchaquí, Chicoana, Valle, Lipao y Dorado. Cereales, azúcar, tabaco, ganado, maderas, cobre, plomo, bismuto, antimonio, níquel, azufre y petróleo. Por centro de relaciones, Salta, con sus buenos atributos. Entre otros animosos lugares, Aguaray, Rosario, Lumbrera, Pozuelos, Antilla, Balboa, Chaguaral, S. Ramón, Anta, Palermo, Tolapampa, Arenal y Murillo.

Con el gusto de verse acompañado de Chile, S. Luis, Neuquén, S. Juan y La Pampa, el esclarecido esmalte de Mendoza tiene en sí, a victoria, las excelentes porciones de S. Rafael, Godoy Cruz, Rivadavia, G. Alvarez, Malargue, Sta. Rosa, Junín, Tunuyán, S. Carlos, Tupungata, Luján, S. Martín, Las Heras, Maipú y Lavalle. La amplitud es de 150.839 k. c. A motivos, el Aconcagua, el Bravard y las serranías de Chacabuena, Azul y Upallata. En igual, pampas Varita y Diamante. Lagunas y embalses, Llancanelo, Nihuil, etc. Canal de Zanjon. Los ríos Malargue, Atuel, Grande, Mendoza, Barrancas, Diamante, Tunuyán y Salado. Por lazo de coordinación, Mendoza, con sus bellos edificios. Entre otros especiales viñetas, Soitué, Zapata, Bowen, Tres Porteñas, Medrano, La Hullera, Los Parlamentos, Atuel y Guadales. Uvas, tomates, olivas, cereales, ganados y azufre. Así oro, plata, hierro, cobre, plomo, wolfram, carbón y petróleo.

Figurando en sus términos las provincias de Córdoba, Río Negro, Mendoza, S. Luis y Buenos Aires, la renombrada conexión de La Pampa nos designa, a valimento esencial, los dignos cuadros de Limay Mahuida, G. Acha, Quemú Quemú, Alvear, G. Pico, Toay, Bernesconi, Sta. Isabel, Cuchillo, Trenel, Realicó, Guatraché, Puelches y Algarrobo del Aguila. El solar es de 143.440 km2. los miradores de las sierras Choique Mahuida, Carapachá, Chica, Lihuel Calet, Chata y Pichi Mahuida. Valles Utracán, Quehuel, Hucal y Nareco. Lagunas Blanca, Amarga, Urre Lauquen y Colorado. Salinas Grandes, Salitral y Bajo Salitrosa. Ríos Curacó y Salado. Torres y partidos. Cereales, ganados, alfalfa, legumbres, maderas, sal y sulfato de sodio. Por nexo provincial, Sta. Rosa, con sus buenas actividades. Entre otros alegres asientos, Ojeda, La Asturiana, Trebolares, Gaviotas, Ceballos, La Esperanza, Anguil, Perú, Utracán y Metileo.

En perfecta disposición con Salta, Chaco, Calamarca, Sta. Fe, Tucumán y Córdoba, el admirable gráfico de Santiago del Estero nos presenta a premio, las interesantes orlas de Quimili, La Banda, Pozo Hondo, Villa Unión, Herrera, S. Antonio, Ojo de Agua, Martín, Sumampa, Mte. Quemado, La Fragua, Campo Gallo, Bandera, Brea Pozo y Las Termas. Asimismo, Garza, Los Telares, Atamisqui, Selva, Fernández, S. Pedro, Añaluya, Frías, Pinto y Arraya. La extensión es de 135.254 k. c. A lustre, las sierras Ambargosta, Guasayán y Yumampa. De igual modo, Salinas Grandes. En la misma índole, los cursos Dulce, Salado y Saladillo. Por centro de relaciones, Santiago del Estero, a la orilla del río Dulce, con sus buenos aspectos. Entre otras plácidas localidades, Alhuampa, Figueroa, Aerolito, Jiménez, Puna, Donadeu, Mercedes, Zanjón, Morales, Tobas, Vilelas, Los Tigres, Vilmer, Churqui, Miraval y Casares. Azúcar, cereales, algodón, lino, algodón, ganados, maderas, carbón vegetal, lanas y curtidos.

(Continuará.)

ESPAÑA, HOY

La desgracia de los españoles.

REMEMBRANZAS

¿QUIEN de los que fuimos actores del movimiento de julio de 1936 en España, encontrándonos aún hoy en Francia, no sentimos la sacudida, cuando en mayo pasado la muchachada estudiantil removió a tantos perezosos, bien pensantes, acomodaticios, «líderes» sindicales u otros y hasta a no pocos trabajadores también? A menos de de tener extremadamente embotados cerebro y ansias de manumisión, todos. Dejando aparte, como es natural, a los que se situaron, a ésos que suelen decir: «Yo no he cambiado, soy el de siempre...», pero que en realidad dejaron de ser, si es que algún día fueron.

No es fácil olvidar aquel julio de 1936. Tampoco lo serán mayo-junio de 1968. Ni las enseñanzas que, contrastando hechos, actitudes, comportamientos y resultados, podemos ya ir anotando para tenerlos bien en cuenta, para no olvidarlos cuando podamos de nuevo ser actores allá en Iberia, ya que aquí somos simples extranjeros sin más derechos en ese y parecidos aspectos que el de oír, ver y callar — observando — como bien dice el compañero Fontaura. Los derechos del refugiado político no dan más de sí.

Y cuando algunos han ido olvidando otros se limitan a hacer acto de presencia en el mitin o jira, cuando no a quedarse en casa tranquilitos, yo me permito a 32 años de distancia de la gesta juliana, decir presente, como indudablemente lo dirán de diferentes formas infinidad de compañeros en los innumerables países que nos acogieron restrictivamente como exiliados y hasta en el interior de España, allá cerca, muy cerca de la boca del lobo.

Aunque un poco tarde (y digo esto porque ya cuantos nos dejaron, en su gran mayoría, no podrán contribuir a tan grandiosa obra), parecemos bien dispuestos a escribir algo importante que comente, explique lo que fue en detalle la C. N. T., sus luchas, su pensar, su obra y acciones y lo que habrá de seguir siendo a menos de renegar los motivos primordiales de la misma. Numerosos compañeros contribuyen a tan excelente labor de clarificación con sus aportes, aunque no todos los que fueran necesarios. Por eso, en parte, escribo estas líneas para insistir acerca de los remolones, de los perezosos y de los indecisos.

Tengo ante mí diversos escritos de compañeros de la Comarca de Valderrobres (Bajo Aragón). Unos ya han sido puestos en limpio, pasados a máquina; otros lo serán a medida que ocupaciones ineludibles lo permitan. Leyéndolos se considera uno muy cerca de aquellos días tórridos en que con tanto valor y decisión se supieron liberar del fascismo grandes regiones de la península en las que a seguido se pudo comenzar a vivir en comunismo libertario.

Habiendo vivido todo aquello con sus tristezas o alegrías, lo que nos haya tocado pasar después a unos y otros, lo hemos llevado con la esperanza siempre de volver, de contribuir a que sea de nuevo realidad la convivencia sin autoridad, sin gobierno, lo cual quienes fueran observadores pudieron comprobarlo ya entonces, o a través de documentos que no pueden dejar lugar a dudas.

Porque es necesario ser romo de inteligencia o estar sumamente cargado de mucha y mala fe para comparar, meter en un mismo saco — valga la frase — al colectivismo y al totalitarismo, sin siquiera hacer la salvedad de que en España por lo menos, no fue así. Hay que distinguir en todo caso nuestro pueblo (entre 1936 y 1939) y Rusia y países satélites de la misma. De lo contrario, sobre tener inteligencia, sobra haber pasado muchos años en colegios y universidades. O decir claramente que la labor del político es ésa: confundir, cizañar, engañar, no decir la verdad, ser oportunista, hoy y siempre.

Y si los interesados en ello continúan tergiversando y considerando al anarquismo como un caos, a sabiendas de que no dicen la verdad, forzoso nos es a nosotros repetir que si anarquía es «la situación de un pueblo que no tiene gobierno», también es «la más alta expresión del orden», el sistema de vida que no necesita de tal estamento, ni de sus fuerzas coercitivas, de capitalistas que sólo saben explotar y gandulear, ni de religiones con su caterva de bonzes que viven opiparamente a espaldas del pueblo que trabaja y sufre, con la disculpa de ayudar espiritualmente a sobrellevar los sufrimientos a quienes pobres, incautos en todos los sentidos, consideran la creencia en lo sobrenatural como el mal menor que les haga olvidar los otros.

Julio de 1936-julio de 1968. La distancia nos parece larga. No tanto si consideramos que el fin del franco-falangismo no puede estar lejos. Los síntomas de descomposición son diversos y en progresión constante. Los estudiantes en España no esperaron ni a los de París, Roma, Praga o Varsovia y siguen luchando sin pararse ante el cariz de la represión y el aumento de las víctimas. De sentir es que muchos de ellos, pasado el ardor juvenil olviden pronto una vez la carrera terminada, el diploma o título obtenido. También los trabajadores sabrán estar presentes cuando corresponda sin tanto oportunismo que los de otros países, mas decididos, más conscientes. Y sobre todo menos volubles y sin creer en jefes.

La revolución que no triunfa rápidamente ranquea, languidece, se disuelve poco a poco, cayendo en manos de oportunistas o volviendo al fin a las de quienes tenían ya las riendas del poder.

Si esas comprobaciones no son aprovachadas, tenidas en cuenta, volveremos a caer en los mismos o parecidos errores. Y ello puede o podrá aplicarse también a vecinos, amigos o simpatizantes. No lo olvidemos.

JULIAN FLORISTAN

Exilio, julio 1968.

Servicio de librería

LA SABIDURIA RIENTE
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
«La bataille de Toulouse» (relié) José Cabane	13 85
Idem en rústica	6 50
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Perros hambrientos», Ciro Alegría, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, Ed. C. N. T.	6,00
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso C.N.T. de Zaragoza	3,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	9,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	3,10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«Ciudad Caida», J. Carmona Blanco	10 00
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	51,00
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor García)	2,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

ESPAÑA, HOY

El alma (desalmada) de España.

COMUNICADOS y AVISOS

F. L. DE PERPIÑAN

Con el fin de asistir a la Jornada Confederal de Toulouse (día 21 de julio) conmemorativa del 19 de Julio de 1936, la F. L. organiza un viaje por carretera para el cual los compañeros que lo deseen deben inscribirse rápidamente en el Café Continental todos los domingos por la tarde, dirigiéndose a los compañeros Bueno, Martínez o Barber. Precio del viaje, 20 F. aproximadamente. El autocar saldrá de la plaza Aragon a las 5 de la mañana del propio día 21.

F. L. DE LYON

Convoca a sus afiliados a la Asamblea Extraordinaria que se celebrará el domingo 28 de Julio a las 9 y media de la mañana. Dada la importancia de los asuntos a tratar se necesita la presencia de todos los compañeros.

F. L. DE PARIS

Domingo 21 de julio a las 10 de la mañana Conferencia-Debate sobre los acontecimientos pasados, a cargo de dos jóvenes libertarios.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 28 de julio a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo. Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia de todos.

F. L. DE PARIS

Donativos pro edición en folleto de la conferencia del compañero Fabián Moro.

Lista nº 2

Suma anterior, lista nº 1 («C. S.» nº 493): 95,00 F; XXX, 10; Valdenebro, 10; Jaén, 10; Silvestre, 10; Roldán Francisco, 10; Galán Francisco, 2,50.

Total: 147,50 F.

El folleto está ya en venta al precio de 1 F. el ejemplar.

«EN EL PRINCIPIO ERA EL VERBO»

(Viene de la página 4.)

de difíciles, y el personaje, siguiendo la comedia, parecía hallarse en un aprieto, pero la conclusión era que el «bombardeado» terminaba siempre contestando satisfactoriamente a todo y la reunión se deshacía tan campante, cual si en ella se hubiera discutido un tema tan abstruso y difícil como la teoría de los conjuntos. Y esta es la tónica que impera en la prensa española: variedad, discusión y discrepancia a una sola voz.

Mi tocayo Juan, el evangelista, asegura que en el principio era el Verbo. Yo no estoy fuerte en problemas cosmogónicos y tampoco pretendo ahora discutirle su autoridad en la materia. Pero el verbo que conduce la historia, este modesto verbo escrito con minúscula, si no fue el principio mereció serlo, porque ahora verbo y hombre constituyen una unidad indivisible y ninguno de los dos puede concebirse por separado. Este verbo que Juan dice que era Dios mismo, se ha independizado y es capaz de derribar a los dioses y a los ídolos, fustiga las tiranías y los despotismos, enardece y conduce a las muchedumbres, liberta a los esclavos; se hace color en la paleta, armonía en el pentágrama, plasticidad en el cincel, imaginación en la poesía; preside el huracán de las revoluciones y el principio creador de las eras de paz; es furor y látigo entre los oprimidos y suave arrullo en el diálogo de los enamorados; es contradictorio y conciliador, unívoco y proteico; es el germen que instituye la vida como es: varia, polimorfa y problemática. Porque el día en que el verbo surgió entre los hombres, aquel día dio principio la gran aventura humana.

JUAN ESPAÑOL

DE LA REVOLUCION ESPAÑOLA A NUESTROS DIAS

TRIBUNA JUVENIL

LOS gobernantes de todas las épocas nos han dicho en todos los tonos que el avance de los países está comprendido en la evolución política de los mismos, lo que nunca ha sido óbice para que un salto atrás violento lo hayan producido los elementos reaccionarios cuando han supuesto demasiada avanzada una república al ejemplo de las españolas de 1873 y de 1931. El poder público sólo es apreciable cuando lo rigen ellos, los políticos reaccionarios con la Iglesia, el Cuartel y la Banca como amparo.

Cada vez que la osadía revolucionaria se ha dispuesto a cortar el paso a la tradición antiprogresista, no han faltado voces emanadas de la inteligencia sagaz, del reformismo conformista y de los propios conservadores señalando la imposibilidad de las gestas airadas, tal vez desesperadas. Contra los cañones de Napoleón nada suponía el arma blanca y corta, y sin embargo se ejercieron cuchillos. Contra el poderío de los capitanes generales, pero en 1868 la «soldadesca» se impuso por unos días el «¡fuera galones!» Cuando la carabina cayó en desuso por existencia de un fusil nuevo modelo, al gobernante Silvela le cupo decir: «Desde la feliz invención del Mauser son imposibles las revoluciones. «Sin embargo, en los días 26, 27, 28 y 29 de julio ninguna tropa mauserista consiguió asaltar ni una sola barricada en Barcelona, defendidas ellas por gente armada con carabinas de 1860. (Léase el folletón de Negre).

En la modernidad se ha murmurado hasta la saciedad que la época de las barricadas ha pasado a la historia, que la acción directa del pueblo «ya no pinta nada», que toda evolución está sujeta a las concepciones legales atrevidas.

El 19 de Julio de 1936 no está tan lejos para que su ejemplo pueda servir de argumento. El Mauser estaba en pie, apoyado por la fusilería automática, las ametralladoras, la artillería de tiro rápido y los aviones de guerra. Aparentemente, ¿qué podía oponer el pueblo al poderío del enemigo militar sublevado? El pecho, la decisión, las ganas de superar con sacrificio la hora difícil provocada por el fascismo. El Pueblo no consintió ser arrollado por la reacción insurgente y no lo fue, mejor: no lo hubiera sido sin la intervención abusiva y cobarde de los ejércitos totalitarios de Italia, Alemania, más las mesnadas rifeñas y la hez del fascismo polaco, irlandés, portugués, etc.

Las armas poderosas, agresivas, irresistibles, estaban, repetimos, en los cuarteles de la traición franquista. Mas, con decisión y arrojo, paisanos, campesinos, soldados y gente armada afecta a la República consiguió disponer de armamento automático, cañones e incluso aviones.

Ahora estamos en la época de la bomba termonuclear y contra esa materia no hay oposición factible. Sin embargo, obreros trabajan en la extracción del uranio, en el transporte y emplazamiento del mismo; técnicos «proletarizados» intervienen en las manipulaciones, soldados participan en la guarda de los depósitos y en el transporte de los artefactos. Y siendo la consciencia revolucionaria, libre y progresiva, un fenómeno no solamente constreñido a las capas populares, el arma temible de hoy — igual que las armas temibles de ayer —, aunque no dejen de suponer un peligro enorme para las multitudes progresistas no por ello significan el muro definitivo que aparta al Pueblo del porvenir libertario que hace cien años se está preparando.

Cabe pensar, al mismo tiempo, en la toma de conciencia de las clases ilustradas y técnicas, poco o nada dispuestas a servir a las burguesías fascistas, liberales o comunistas, en condición de gentes sumisas, de entes distinguidos, de *robots*, en suma, habiendo comprendido ya — según se demuestra en los laboratorios, ingenierías y centros docentes de todo el mundo — que el hombre debe alcanzar los más grandes destinos en lugar de permanecer en plan de cucaracha aplastable, exterminable y menospreciable mediante miserias, represiones, guerras y sometimientos marca Franco, Hitler, Stalin, Mao, Nasser, Stroesner, etc.

Infeliz del pueblo que pierda la esperanza. Desdichado el hombre que abdique de la dignidad sin la cual ningún derecho no existe. Lo menos que puede hacerse es insistir en la Buena Nueva anarquista, es decir, integralmente pacifista. Y por si los soberbios permanecen tales, mantenerse a la recíproca.

ROVELLAT

UMBRAL

Sumario del número 78

Antoni Jutglar: **LA APARICION DE LA CLASE OBRERA EN CATALUÑA.**

Fontaura: **MIGUEL HERNANDEZ, POETA DEL PUEBLO.**

Miguel del Rosal: **BARCELONA DE AYER.**

Nano de Sabadell: **¡MANIAS! ¿MANIAS? VEAMOS.**

Azorín: **FRANCISCO PI Y MARGALL.**

J. F.: **LOS LIBROS.**

Luis di Filippo: **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**

Vladimir Muñoz: **FLORENCIO SANCHEZ, ESBOZO BIOGRAFICO.**

Eugen Relgis: **EL SOLITARIO Y SU COMPAÑERA. INDIVIDUO Y FAMILIA.**

V. Muñoz: **CONTRIBUCION A LA BIBLIOGRAFIA LIBERTARIA EN AMERICA LATINA DESDE 1915 HASTA 1930.**

Rafael Delgado: **¡BUEN VIAJE, CAPITAN MOSQUEIRA! Grabados, Notas, Noticiario.**

En preparación: El número extraordinario de vacaciones enteramente dedicado a Anselmo Lorenzo. 32 páginas, 3 F.

«¿Una cascada de materiales buenos? Entonces usted me habla de UMBRAL.» (Ubaldo

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

1936 - 19 JULIO - 1968

Murió en hedor de santidad

EL cardenal Pla y Deniel ha fallecido a los 92 años de edad, lo que quiere decir que no tuvo prisa de ir al cielo por lo estupendamente que se encontraba en la tierra, donde causó el daño que pudo a las personas de su desagrado, y no exageramos. Los que exageran, los que mienten a sabiendas al amparo de la Guardia Civil, son los curas, los periodistas, los falangistas, los carlistas, los burguesotes de misa y olla que actualmente entonan loas imbéciles a ese cardenal de la guerra civil contra el pueblo de España, uno de los religiosos más responsables del tremendo martirio que ese mismo pueblo viene soportando hace ya más de treinta años.

Se nos antoja un rito siniestro ese de derramar incienso y clamores de «pureza» sobre un individuo de condición moral patibularia. ¿Bondad, olor de santidad, ejemplarismo, en este sujeto que ha hecho llorar a más de dos millones de madres? ¿Cristiandad, sanpedrismo, o humanismo, en esa persona tonsurada que jamás produjo un solo panecillo de los millones que consumió, que meditó para el mal durante 75 años, que confesó, absolvió, y aconsejó a la cuadrilla de descastados que formaron la Junta de Salamanca, responsable de la tragedia de España? ¿Respetable y adorable ese individuo que no sólo dio cuerda a una guerra fraticida, sino que la preparó junto con la plutocracia española y los entonces tiranos de Italia y Alemania?

No, el cardenal Pla y Deniel no merece respeto. Murió, y no nos quitamos el sombrero a su entierro. Que lo arrastren, que lo saluden los cuervos. Que le lloren las beatas indolentes y malolientes, que lo lamenten los homicidas con escapularios. Nosotros, sus víctimas, no tenemos por qué sentir la desaparición de un sujeto cuyo delito mayor es haber venido a la vida. De haberlo olvidado sus padres, Pla y Deniel no habría muerto y sus dos millones de víctimas quizás tampoco.

Pla y Deniel llegó a los 92 años en un tiempo en que la bondad apenas si atraviesa los 29, para dar una cifra inversa y joven. Un hombre de bien, un Ramón Acín, un Isaac Puente, un Vicente Ballester, ésos sí que deberían alcanzar edades superiores para provecho y honra de la Humanidad. Sin embargo, se les atraviesan tipos como Pla y Deniel, que les cortan la existencia, no comprendiendo que si alguien ha de morir en beneficio del país son ellos. Mas el país y la bondad les importan un pepino.

Para avergonzar a los catalanes se insiste, en la prensa franquista, que Pla y Deniel nació en Cataluña. También el cardenal Soldevila, que se llevó el Demonio por hermano suyo que era. En todos los países hay un recodo, un intersticio, una covacha, para dar a luz a un ente pernicioso. Es ley de naturaleza que en el mundo haya lobos y también ruiseñores. Piénsese en Vidal y Barraquer para hallar algún tonsurado con nobleza.

Murió Pla y Deniel «en olor de santidad». Con olor o hedor, que lo entierren. A los lobos, su lógica comitiva.

¡El calor juliano persiste!

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CINEMATOGRAFIA Y FRIVOLIDAD

EL lujo, la vanidad, el despilfarro, necesitan, les es imprescindible el exhibirse. De ahí el boato que prepondera en las carreras de caballos, donde se dan cita mundanas de alcurnia y encopetados parásitos de la aristocracia. Feria de vanidades lo ha venido siendo también la frecuentación de los renombrados teatros de la ópera, en donde el abono de un palco cuesta un dineral. Y de renombre mundial es el Festival de Cannes, que tiene lugar cada año, y en donde se dan a conocer las primicias cinematográficas de diversos países.

El que suele denominarse «séptimo arte» alcanza valor singular cuando tiende a educar la sensibilidad por su contenido estético; cuando es una contundente crítica social, ya tomando un sentido dramático, ya usando un lenguaje cómico, un tono humorístico. ¡Cuántas películas podríamos citar poseyendo un mérito real! Ahora que el mercado cinematográfico, en sus tres cuartas partes, es harto conocido que se nutre de la banalidad y de la truculencia. Viciada sexualidad y aparatoso gangsterismo.

Este año el Festival de Cannes ha coincidido con las turbulentas jornadas de mayo. Las damas y caballeros que acuden de todas partes, ellos luciendo «smoking», ellas vistosos vestidos de raso y alarde de joyas, durante las sesiones del Festival, se vieron desagradablemente sorprendidos al dársele el cerrojazo cuando apenas había comenzado. Había empeño en asegurarle continuidad, pese a la excepcional situación social que atravesaba la Francia entera. Las agencias turísticas, el gremio de la hotelería, no renunciaron fácilmente a lo que les reporta cada año cuantiosos beneficios. ¡Pero también en Cannes soplaban aires de convulsión social!

La nota viril la dio el conocido cineasta francés Jean-Luc Godard, uno de los más caracterizados productores del cine de vanguardia. A todos, como un trallazo, les soltó: «Ayer, en París, filmábamos con nuestras cámaras rostros ensangrentados de estudiantes y obreros. ¡Y vosotros continuais aquí con vuestras pequeñas mundanalidades, con vuestras críticas mezquinas sobre obras imbéciles!»

Y en el semanario italiano «L'Europeo» apareció la nota chungona de una «esquela mortuoria», así concebida: «En memoria del Festival de Cannes. Nacido en 1947 en la Costa Azul. Dedicó su propia vida al lujo y a la vanidad. Muere en edad todavía joven, el 19 de mayo de 1968, en el curso de una reyerta. Parientes y amigos lo recuerdan.»

LOS LIBERTARIOS FRANCESES Y LA C. N. T.

Se ha batallado repitiéndoselo no pocas veces a los compañeros libertarios franceses, la importancia del proselitismo ácrata en el ambiente sindical. Se les ha dicho con fraterna cordialidad el acopio de posibilidades que para la difusión de las ideas hay entre los productores. Y no se trata de sostener interpretaciones clasistas, pero es un hecho conocido que entre los obreros propiamente dichos existen justificados gérmenes de descontento, que pueden servir de base a una compenetración de tipo idealista. También, con igual cordialidad, se les ha hecho notar que grupitos y capillitas no pueden dar otro resultado que hacer estéril, o bien poco resonante, tarea que podría ser de estimable envergadura.

Son los hechos quienes hablan con mayor elocuencia. Ellos pueden encargarse de hacer comprender, incluso al compañero más distraído, aquello que sin pretensiones de clarividencia se ha ido propiciando. La realidad pone ante los libertarios franceses la posibilidad, en el sentido del proselitismo, de penetrar con decidido empeño en el campo sindical, donde se pueden cosechar frutos estimables.

El último número de «Le Monde Libertaire» está bien nutrido de textos comentando las distintas facetas que han ofrecido los pasados acontecimientos de mayo. Entre otros, descuella un artículo de Maurice Joyeux que lleva por título: «Le crépuscule du syndicalisme». Veamos algunos párrafos de lo que en su trabajo dice Joyeux, tras de unas consideraciones acerca del fracaso, dada la vileza de la política y el reformismo burocrático de los organismos sindicales franceses, boyantes en los hechos de mayo. Traduzco: «Sea cual fuere la salida de la lucha entablada, el problema de la creación de una central revolucionaria está en pie. Su contenido doctrinal: la Carta de Amiens, que fue el vínculo de unión de todos los efectivos sindicales de la historia. Su marca distintiva: el rehusar todo compromiso con el Estado, y por consiguiente el rechazar toda participación en los organismos creados por el régimen capitalista. Dentro de un sindicalismo renovado la discusión de los intereses momentáneos de los trabajadores tendrá que pasar por los contactos directos entre las federaciones de industria y los organismos patronales o de Estado. Tales contactos circunstanciales no deberán jamás desechar lo que es el objetivo inicial, constante, permanente, del sindicalismo: la supresión del asalariado y del patronato.»

Ahora bien: En todo el extenso artículo, del cual son los párrafos citados, Joyeux para nada alude a la Central sindical A. I. T., de la cual, como es sabido, es filial la C. N. T. francesa, como lo son las demás secciones, entre las que se encuentra la española. Al referirse a «creación de una central», es como si no existiera en Francia la C. N. T., o bien existiendo, para nada respondiera a lo que Joyeux estima debe de ser la acción sindical revolucionaria.

Cabe el formular algunos interrogantes: ¿Es qué la A. I. T. pone en sus principios cortapisas a la acción libertaria, ácrata, de sus secciones? ¿Es qué la C. N. T. francesa en sus postulados no responde a los anhelos que puedan emanar de los militantes de la F. A. F.? Y ahora en plan de posibles analogías o divergencias, cabe también decir: ¿Es qué los libertarios actuando en la C. N. T. española tienen mucho que poder aprender, en la teoría y en la práctica, del sentido ácrata que puede serles consubstancial a Joyeux y a quienes como él puedan opinar?

Supongamos que, al parecer de algunos compañeros, en la C. N. T. francesa puedan existir deficiencias. Supongamos que, por exigüedad de efectivos, su acción no tenga influencia en el ambiente social. En cuanto a lo primero, puede conjurarse con un leal cambio de impresiones. Al respecto de lo segundo, la cosa puede cambiar si cuantos de ella están alejados, y se estiman libertarios, la enriquecen de dinamismo, de apasionado afán de iniciativas viables. Lo importante es tener discernimiento, inteligencia, para saber, si las hay, desechar como lastre deleznable, todo lo que trascienda a mezquindades, a cizaña de tipo personalista.

Y lo dicho, que no tiene otro alcance que el de simple comentario casi familiar, de no tomarlo en consideración directamente los interesados, bien puede ser que de ello se enteren, de un modo indirecto. Para el caso ya es bastante.

KOESTLER Y LAS INCERTIDUMBRES DE NUESTRO TIEMPO

Del autor de la famosa obra «El cero y el infinito» hemos podido leer libros, artículos, ensayos, evidenciando siempre honda preocupación por los grandes problemas del tiempo presente. Algunos han dicho que al tiempo que combatía el comunismo se dejaba acariciar por norteamericanas manos *dadivosas* de los señores del dólar. ¡Es difícil conocer el *anverso* y el *reverso* de cada persona! Siempre se ha visto que algunos estimados como idealistas de estirpe ejemplar, escondían detalles innobles, no conocidos de sus entusiastas devotos. No sabemos a ciencia cierta si en determinadas apreciaciones al respecto de Koestler anda de por medio la calumnia.

Koestler ha estado recientemente en Copenhague para recibir el premio «Sonning» que se otorga a los que se estima han destacado laborando por sus «aportaciones a la cultura europea». Con tal motivo el citado escritor pronunció un discurso, bajo el enunciado: «El hombre padece un trastorno mental que le impulsa a la autodestrucción». Del mismo hemos podido subrayar fragmentos sustanciales, como el siguiente: «Lo que ahora nos preocupa no es la gloria del hombre si no su situación actual. La historia se ha acelerado a una velocidad insólita, como las moléculas de un líquido a punto de hervir. La cuestión es cómo convencer a la humanidad de que debe contribuir a su propia supervivencia. La facción termonuclear no puede ya ser *desinventada* y las cajas de Pandora de la guerra biológica están a punto de abrirse.» Y concluye con una aseveración de tono escéptico: «Mientras que nuestras funciones intelectuales han ido perfeccionándose a ritmo muy rápido, nuestra conducta afectiva es muy primitiva y dominada por estructuras arcaicas que han variado poco en el curso de la evolución del ratón al hombre.»

Es parecida la apreciación sentada por el filósofo contemporáneo Karl Jaspers en su obra «La bomba atómica y el porvenir del hombre». Pero Jaspers no se resigna: Aconseja una acción enérgica, constante, para mostrar al mundo el peligro de una espantosa destrucción de la humanidad de no reaccionar contra el mal.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Aquí y ahora

«En el principio era el verbo...»

por JUAN ESPAÑOL

LA historia del hombre es la historia de sus ideas. Esta afirmación podrá ser una tautología, pero conviene incurrir en ella con cierta frecuencia cuando las cosas pasan inadvertidas por demasiado conocidas o por deliberado propósito de ignorarlas. Al decir que el hombre es la historia de sus ideas es obvio que se entiende la expresión oral o escrita de las mismas, pero ante todo y primeramente, de su libre expresión. Esta es una premisa «sine qua non» en todo estudio antropológico y su omisión equivale a proponerse la resolución de un problema que no tiene viabilidad solutoria y cuyas coordenadas preliminares empiezan por ser ininteligibles. Por lo pronto el hombre afirma su condición de tal en la existencia de su interioridad insobornable, o como dicen los especialistas del tema, en su mismidad. *Ser* es la condición genérica en que consiste el vivir, especialmente entendido como relación e intercambio con los demás; pero *ser si mismo* es reconocerse como el Yo pensante vuelto hacia *sí*, inmerso en su propia entraña y como reflexión del *yo*. Cuando el hombre desea abstraerse del mundo que lo rodea, se adentra en sí mismo: entonces se dice que está ensimismado. Por el contrario, cuando sobre él inciden fuerzas hostiles o contradictorias, pierde su ecuanimidad, se sale fuera de sí, está *alterado* (alter=otro), es decir, es otro que él. De donde se deduce que su actividad eficiente y normal se sitúa entre el ensimismamiento y la alteración.

Al principio la interioridad se constituye como una fuerza en estado latente que vive por y para sí: el hombre piensa. Pero esto no es suficiente puesto que el hombre es un ser que vive o se ve impulsado a vivir en colectividad, es decir, es un ser social. Sólo cuando éste actualiza su potencia interior haciéndola inteligible a los demás por distintos modos expresivos es cuando aparece en su verdadera configuración de ser pensante y social. Si en las etapas primigenias de este proceso la expresión de la intimidad adquiere elementales facetas de entendimiento limitadas por el consenso común a actividades de ayuda mutua en lucha por la supervivencia, pronto se define como una entidad con vida propia, y no sólo se define, sino que impone su altísima capacidad rectora, erigiéndose en principio fundamental, privativo y diferencial de la especie humana. El hombre, entonces, es un ser pensante que se hace entender por los demás. Con la aparición del lenguaje oral y escrito, el hombre se coloca en su verdadera dimensión de privilegio, sometido únicamente a las consiguientes vicisitudes de todo proceso evolutivo hacia la perfección; pero también, en orden a su misma complejidad, la consecución de tal privilegio sensacional le acarrea una serie de problemas que han de hacerse inveterados a lo largo y a lo ancho de los siglos. El hombre no sólo piensa ya, sino que razona; es un ser racional. Pero el lenguaje, que nació como medio de entendimiento entre los hombres, les sitúa ahora al borde del caos y el confusionismo, pero no por una anomalía intrínseca de aquél, sino por una perversa intencionalidad de éstos.

Pensar, en sentido recto y estricto, es una abstracción fría y hueca como todas las abstracciones si no se dirige a un punto concreto y se actualiza en el hecho. ¿Qué significa en mecánica una palanca sin punto de apoyo? Ni siquiera un nombre, puesto que el que tiene lo tiene en vista de unos supuestos previos y reales como son el punto de apoyo y el de aplicación sin los cuales la palanca no tiene razón de ser. Por modo semejante no se concibe la facultad de pensar si no es por y para algo. Esta facultad de pensar expresando lo que se piensa, por cuanto es la esencia del vivir del hombre, debe entenderse adscrita a uña completa libertad, y en cuanto ésta es coaccionada o sometida a presiones restrictivas, el hombre ya no expresa, cuando lo hace, su verdadera personalidad y sus legítimas convicciones. Un tal estado de imposición, prolongado indefinidamente, es la causa del gregarismo de las mentes, del encallecimiento del espíritu, de la falta de imaginación y hasta de la carencia absoluta de la noción de libertad. El hombre vive, sí; pero vive una vida ficticia, extraña a la profunda esencia del ser; una vida frustrada, inauténtica, vocada a todos los servilismos, propicia a todas las tiranías y proclive a los sucios manejos del primer advenedizo de turno. Los déspotas del pensamiento tienen sobre su conciencia dos cargos flagrantes de lesa humanidad: el que va contra la libertad de expresión y el ser là causa determinante del anquilosamiento del espíritu como efecto secundario.

El pensamiento es la actividad creadora el motivo necesario del ser del hombre, y éste se mueve, actúa y vive según la trayectoria por él impuesta, sin trabas ni obstáculos. Por consiguiente, coartar su libre expresión es tanto como renegar de la propia condición humana, pero no en virtud de una lucubración inconcebible por lo gratuita, ya que nada se hace sin un fin predeterminado, sino con un propósito de extorsión, de predominio y tiranía. Un hombre privado de libertad física, sin libertad de movimiento, arrojado a la espelunca más tétrica nunca perderá su condición de ente humano en tanto le sea permitido exponer ante el mundo todo cuanto por exteriorizarse dentro de su entraña pugna en su pensamiento: es el verbo indómito emergiendo de su aherrojada envoltura de carne y es una situación de gloria y afirmación más que de oprobio e ignominia. Pero un hombre que puede deambular sin impedimento alguno y que está sometido, en cambio, a una presión espiritual que le impide expresar libremente lo que es y lo que piensa sin protestar de semejante dominio, es un ente que lo ha perdido todo y camina a pasos agigantados hacia la abyección y el envilecimiento.

Sin hipérbole alguna puedo afirmar que un tal estado de cosas en cuanto a la libertad de expresión (y respecto a otras que no entran ahora dentro del tema, por supuesto) se refiere, es el que campea en todo el ámbito del solar español. Quien no haya vivido bajo este infame tutelaje estatal no puede suponerse, por pródiga que su imaginación sea, la toxicidad específica de este entoldado opaco y sin resonancias sobre las mentes; el cerrado y soporífero horizonte que limita el vuelo espiritual a una carrera pedestre; que convierte a las muchedumbres en un conglomerado de espíritus beocios y rupestres cuyas apetencias comienzan y terminan con el hartazgo del estómago, un baño en la playa, un partido de futbol o un combate de boxeo. Yo soy testigo presencial del hecho fehaciente de que son legiones los que en España llevan dentro de sí el cadáver de su libertad sin advertirlo y que son felices todo cuanto les permite, sencillamente, el sueldo que perciben; que ignoran por completo lo que significa inquietud y actividad espiritual de cualquier orden superior que se considere; que siendo, como son, los más indigentes, se constituyen dentro de esa indigencia en casta de consumidores cuyo lema es «vive mejor quien más puede consumir» y que, como Pangloss, piensan que todo va bien dentro del mejor de los mundos posibles. Y es triste pensar que hay muchos de ellos que son hombres entre los 50 y 60 años, lo cual quiere decir que hace trenta tenían noción perfecta del estado de cosas establecido antes y después del año 1936. ¿Hay que entender que son espíritus castrados o espíritus débiles? Las generaciones de la posguerra que nacieron bajo el signo fatídico de la España de hace tres décadas, ¿saben si existe un mundo mejor que el ofrecido en la parcela que habitan? ¿No creerán, por el hábito continuo de los años, que ser libre es hacer y pensar como ellos lo hacen? Las mentes inquietas no calibran su situación por las libertades que tienen, sino por las que les faltan. ¿Es posible que piensen tener algunas y que ignoren aquéllas de que carecen? ¿O quizá que las poseen todas? Dada la atmósfera asfixiante que se extiende a todos los puntos cardinales de la geografía española, no es extraño que estas generaciones hayan crecido con una incapacidad hereditaria para discernir qué cosa sea la actividad de un hombre auténtico. Por lo pronto han hallado falseados y tergiversados los postulados expositorios de lo que es la libertad en todas sus manifestaciones, de donde se deriva un trabajo ímprobo para poner en claro una maraña tan sabia y ladinamente dispuesta. Y el hombre, por lo general, rehuye la dificultad y se deja arrastrar por la inercia del mecanismo en marcha.

La panorámica no puede ser más deprimente incluso para el ánimo más esforzado. Existe una prensa nacional que se llama así, no porque se desenvuelva en la nación española, sino porque se expresa bajo el signo y el dictado del consejo de ministros y del suyo particular, el trashumante Sr. Fraga Iribarne, cuyos continuos y fructíferos viajes cuestan al erario español una cantidad no despreciable. Esta prensa que se revela y se caracteriza por ser una cantilena monótona, prolija y monocorde es donde se explayan a gusto diariamente los turiferarios del régimen en olor de incienso y sindicalismo vertical, y a juzgar por las expresiones de vanguaardismo social que en ella se vierten, cualquier incauto podría pensar con cierto temor si en realidad se halla en España o en la China de Mao-Tsé-Tung. Pero la realidad es que sólo se trata de palabras hueras o latiguillos gastados con barniz de modernismo democrático que, por otra parte y como es lógico suponer, no hallan contradictores en ningún lugar. ¿Y cómo había de haberlos?

Eso supondría aceptar el derecho a la réplica en los mismos diarios estatales y, además, aceptar también el hecho de que existe una oposición, cosa imposible a todas luces, pues los españoles somos unánimes en la adhesión al régimen, como ha quedado bien patente en los referéndums que todo el mundo conoce. ¿Quién dice que cada partido político o credo social ha de tener sus propios diarios? No existen tales y por consiguiente no tienen razón de ser los portavoces de los mismos. Esa caduca etapa de los partidos ya está superada: el gobierno español ha encontrado el medio de suprimirlos. ¿De qué manera? Ahí reside, precisamente, el tacto, la inteligencia y el saber hacer político del caudillo Franco y sus adláteres. Ha conseguido lo que nadie hasta la fecha: la unión absoluta y monolítica de todos los españoles. Claro que en Rusia llegaron a obtener lo mismo hace muchos años, pero naturalmente no cabe parangón posible, pues que los soviets lo lograron a base de checas, purgas y un férreo estado policíaco, mientras que en España ha sido por «libre y espontánea decisión». Así, pues, la única libertad de expresión queda limitada a las piruetas y jeremiadas que de vez en cuando nos brindan los sindicalistas contra los monárquicos, a las peloteras personales de Emilio Romero y Rafael Calvo Serer, a las escaramuzas esporádicas de los separatistas vascos y catalanes, con alguna que otra suspensión de periódicos, como últimamente la del «Madrid», y las consabidas multas correspondientes. Pero todo esto no es más que un tinglado urdido con vistas a la galería con objeto de dar la impresión de contraste de pareceres y de que existe una verdadera oposición. En general esto no engaña a nadie, aunque siempre hay una cierta cantidad que estuvo y está en Babia, dispuestos a comulgar con ruedas de molino.

En cuanto a la radio y la televisión las cosas marchan por idénticos derroteros. Hubo una larga temporada durante la cual hubimos de aguantar un programa llamado «Rueda de prensa». En esa famosa «Rueda» acudían unos cuantos periodistas dispuestos a «demoler» a preguntas a un personaje especialmente invitado. La contienda era dirigida y controlada por V. Fernández Asís, uno de los más conspicuos turiferarios. Como el avispado lector ya sospecha, en tal rueda no había nada de espontáneo: todo estaba preparado con la debida antelación. Ciertas preguntas, cautamente disparadas y con sesgo efectista, daban la impresión

(Termina en la pág. 3.)

C. N. T. A. I. T.

Toulouse. XXXII ANIVERSARIO DE LA REVOLUCION ESPAÑOLA

GRAN MITIN en Toulouse el día 21 de Julio a las 9 y media de la mañana en el **Palais de Sports.** Oradores:

Un joven Universitario.
Ramón LIARTE, por la C. N. T. de España en el Exilio.
Germinal ESGLEAS, por la A. I. T.
Presidirá: **Henry BOUYE,** de la C. N. T. F.

¡Todos al Mitin de afirmación Confederal! ¡Acudid en masa a escuchar la voz del anarquismo! ¡Que nadie falte a este acto de carácter internacional!

Por la tarde a las 14 horas GRAN FESTIVAL DE VARIETES

con Toni Lao, Aquilino, Jeannine Pujol, Régine-Paolo Granelli, El Chico, Los Colombianos, La Tani, Espiguita de Jerez, Antonio de Madrid, Utreras. Pianista: *Mme Galcerán.*

Gran Mitin en Marsella

de afirmación anarcosindicalista internacional y en solidaridad con el pueblo español, con las agitaciones estudiantiles y trabajadoras del mundo entero.

Organizado por la C.N.T. Francesa y bajo la presidencia de **Annibal FERRE,** Secretario de la 19ª Unión Régional.

El acto tendrá lugar el DOMINGO 21 DE JULIO, a las 9 y media de la mañana, en la sala Francisco Ferrer, de la Vieja Bolsa del Trabajo, 13, rue de la Académie, Marseille (1).

En dicho acto harán uso de la palabra los oradores siguientes:

Daniel FLORAC, en representación de las Juventudes Sindicalistas Revolucionarias.

Alfonso FAILLA, representando la Unión Sindical Italiana.

Gérard CONTE, en nombre de la C.N.T. Francesa.

Federica MONTSENY, por la C.N.T. de España Exilada,

Dado la magnitud del acto, el prestigio de los oradores, el historial limpio y humano de las organizaciones que serán representadas, es de esperar que todos los compañeros de la región Provenzal, así como todos los antifascistas, acudan numerosos a escuchar la voz autorizada del **anarcosindicalismo internacional.**

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

25 JUILLET 1968
NUMERO 515
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Chez les étudiants

A travers les dernières assises de l'U. N. E. F. et les diverses prises de position qu'elles ont suscitées se pose la question de savoir quel doit être le rôle du mouvement étudiant dans le développement des luttes de classes.

Deux sortes de tendances paraissent se dégager : les unes réformistes, les autres révolutionnaires. La ligne réformiste est celle défendue en particulier par les étudiants communistes orthodoxes (U. E. C.), qui suivent en cela la ligne générale du P. C. traditionnaliste avec la notion de « passage pacifique au socialisme ». Pour autant qu'on puisse la définir et la résumer, cette tendance considère qu'il peut et doit exister un syndicalisme proprement étudiant ayant pour but de défendre les intérêts immédiats des étudiants (corporatisme) et de mener le combat à travers ces revendications immédiates. Cette position ne peut, à notre avis, que perpétuer en milieu étudiant les erreurs amenées dans le mouvement ouvrier par la pratique du syndicalisme réformiste. Le milieu étudiant est loin d'être homogène. Il comprend une majorité d'étudiants issus des milieux bourgeois pour lesquels les études ont le sens que leur donne la direction capitaliste : former les cadres de l'exploitation de l'homme par l'homme en fonction des besoins à court terme des branches de l'économie capitaliste. Le réformisme en milieu étudiant revient donc à ceci : exhalter le caractère réactionnaire de l'université. Comment ? Le corporatisme a toutes chances d'amener dans les organisations syndicales étudiantes une majorité de capitalistes en herbe qui sont prêts à adhérer à un syndicat pour autant que celui-ci se donne pour objet de défendre les privilèges des étudiants par rapport aux autres catégories sociales. Au contraire, la minorité étudiante révolutionnaire qui s'est unie en mai 1968 part de l'analyse faite par le « Mouvement du 22 mars » et qui peut se résumer ainsi : L'Université a pour tâche, en régime capitaliste, de former les chiens de garde du système d'exploitation : les étudiants révolutionnaires refusent de se considérer comme des futurs exploiteurs et contestent donc en bloc le système existant à travers une critique directe et révolutionnaire de l'université bourgeoise. Dans cette analyse, aucune place n'est laissée au réformisme : les étudiants révolutionnaires se donnent au contraire pour tâche de dépasser en la niant la fonction de l'université et de susciter des luttes qui dépassent le cadre de cette institution pour se prolonger dans le déclenchement parallèle de luttes ouvrières liées aux luttes étudiantes (et même confondues), par une remise en cause globale de la société capitaliste. C'est, d'ailleurs, ce qui s'est passé au mois de mai.

On débouche alors sur la seconde tendance qui a été plus ou moins exposée aux assises de l'U. N. E. F. par des représentants de la Fédération des Etudiants Révolutionnaires (F. E. R.), aujourd'hui « dissoute », mais qui n'est pas propre à cette organisation. « On ne peut mettre l'université au service des travailleurs dans un régime capitaliste. Les étudiants ne sont pas une catégorie sociale autonome ayant une histoire propre. » Ce qui revient à dire que les étudiants révolutionnaires n'ont pas à lutter en tant qu'étudiants mais en tant que révolutionnaires et à rejeter toute idée de corporatisme.

Pourtant, il reste que les étudiants sont placés dans un milieu donné. Dans quelle mesure leur action ne doit-elle pas utiliser les problèmes qui sont propres à l'université ? Ainsi le problème de la cogestion paraît encore faire un clivage parmi les étudiants révolutionnaires, certains la rejetant purement et simplement, d'autres estimant qu'il y a là peut-être un moyen de développer la propagande révolutionnaire en milieu étudiant. On serait tenté d'établir un parallèle entre cogestion de l'université et « participation » des travailleurs à la vie et aux résultats de l'entreprise. Certaines différences sont cependant fondamentales : on sait que la « participation » n'amènera aucun contrôle réel des travailleurs sur le but final de la production, qui demeurera marqué par la recherche du profit. Mais l'université ne produit pas des objets, elle produit des intelligences. Doit-on laisser ces intelligences être totalement formées par l'institution telle qu'elle fonctionne actuellement ou peut-on intervenir, à travers la cogestion, dans le choix des auteurs étudiés, la forme des cours, etc... Ce n'est plus alors une question de fond mais un problème de tactique.

Cependant, il faut aussi se demander s'il peut véritablement, dans le système actuel, y avoir cogestion réelle de l'université avec la participation active et massive des étudiants de toutes tendances. Cela paraît assez aléatoire et il est presque certain que la cogestion ne dépassera pas le stade d'une participation théorique des étudiants à l'organisation des études. D'autre part, il ne faut pas perdre de vue que les étudiants révolutionnaires constituent, malgré tout, une minorité. Dans ces conditions, comment seront-ils représentés dans les organismes de cogestion qui, s'ils sont mis en place, feront appel à la notion de « représentativité » des représentants étudiants ?

Il y a un autre danger : la cogestion pourrait être un moyen de canaliser et d'amener sur une voie de garage la révolte des étudiants, d'isoler finalement les étudiants, révolutionnaires et de déprécier leur action aux yeux des travailleurs en affirmant « antidémocratique » toute action directe dès lors qu'existerait théoriquement la possibilité pour les étudiants de s' « exprimer » à travers les organismes de cogestion.

Cogestion, participation apparaissent bien finalement comme deux aspects d'une seule et même chose : secoué par les mouvements de révolte et de revendications, empêtré dans ses propres contradictions, le capitalisme espère sauver ses structures, profondes en appelant les exploités à participer à leur propre exploitation.

Devant cette manœuvre, les étudiants et les travailleurs révolutionnaires ne peuvent utiliser qu'une méthode, celle qui a fait ses preuves en opposant la force à la force : l'action directe.

Y.

Vivent les étudiants révolutionnaires !

Quel est l'avenir du mouvement étudiant ? Il semble bien que pour ce mouvement les événements de la première quinzaine de mai à Paris constitue l'amorce d'un tournant qui, s'il se confirme, est susceptible de modifier totalement la physionomie et le sens des luttes menées par les organisations étudiantes. En effet, jusqu'à présent, mise à part leur réaction devant certains événements extérieurs comme la guerre d'Algérie ou le conflit du Vietnam, la grande majorité des étudiants étaient uniquement tournés vers des problèmes propres à l'université bourgeoise et se contentaient d'un certain corporatisme.

Le dynamisme de minorités d'extrême-gauche comme le « Mouvement du 22 mars » a tout remis en cause et introduit chez les étudiants la notion fondamentale de *remise en cause globale de la société capitaliste.* Du syndicalisme corporatiste, le mouvement étudiant s'oriente vers le syndicalisme révolutionnaire. Bien entendu, la majorité des étudiants n'est sans doute pas prête d'accepter cette voie sans discussion et l'on peut craindre de ce côté un certain nombre de difficultés.

Cette prise de conscience a été rapide et il ne fait pas de doute que les luttes sur les barricades des étudiants côté à côté avec les jeunes travailleurs, en a été le catalyseur. Ainsi se confirme le rôle que joue l'action directe dans la prise de conscience révolutionnaire contre la société capitaliste et son appareil de répression.

Les « journées d'émeute » ont eu d'autre part pour effet de clarifier la position de la gauche et de faire apparaître clairement le caractère réformiste de certaines organisations en même temps que leur hypocrisie. Au début de la semaine d'émeutes l' « Humanité » déclarait : « On voit clairement, aujourd'hui, à quoi aboutissent les agissements aventuristes des groupes gauchistes, anarchistes, trotskystes et autres qui objectivement font le jeu du gouvernement et de sa politique contre les étudiants. » Quelques jours après, devant l'ampleur du mouvement et l'importance de l'écho qu'il a trouvé auprès de toutes les couches de la population, le P. C. et la C. G. T. se voyaient contraints de tourner casaque et de soutenir la révolte des étudiants cautionnant ainsi, non sans déchirement, on peut le penser, les « agissements aventuristes des groupes gauchistes, anarchistes, trotskystes et autres. »

Second échec pour la « gauche » parlementariste : malgré tous les efforts elle n'est pas parvenue à monopoliser la manifestation du lundi 13 mai et a du tolérer, non sans avoir tenté d'employer l'intimidation, de voir flotter un peu partout le drapeau noir des anarchistes. Certes, les nombreux manifestants du 13 mai avaient répondu à l'appel des dirigeants syndicaux réformistes mais, ainsi que Cohn-Bendit l'a souligné, s'ils sont venus manifester si nombreux c'est uniquement parce que les étudiants et les jeunes travailleurs s'étaient battu sur les barricades du Quartier latin.

Le gouvernement lui-même a été tenu en échec comme il ne l'avait pas été depuis longtemps. Hésitant entre une politique de répression féroce qui lui aurait aliéné l'opinion publique et une tactique de dialogue paternaliste, utilisant tantôt une méthode et tantôt l'autre, il a été finalement contraint à céder et cela parce qu'à la force de répression a été opposée avec succès la violence révolutionnaire des étudiants.

C'est encore un enseignement : les problèmes de transformation de la société capitaliste ne peuvent se régler qu'en termes de rapports de force et ces rapports de force apparaissent non pas au parlement mais dans la rue.

Aussi les étudiants révolutionnaires se méfient-ils, avec juste raison, de l'utilisation que veulent faire de leur révolte, sur le plan parlementaire, les politiciens véreux. De la même façon, ils se méfient des professeurs qui ont toujours fait preuve de conformisme et qui se découvrent soudain une âme de révolutionnaire.

Il ne faut pas se faire des illusions : les étudiants révolutionnaires sont une minorité. Mais il s'agit d'une minorité agissante qui, en raison des caractères spécifiques de la mentalité étudiante, ont pu parvenir à entraîner une partie importante de la masse des étudiants dans la lutte contre le pouvoir bourgeois.

Aujourd'hui, le caractère politique et révolutionnaire de cette lutte, apparaît clairement et cela au moment où les étudiants « petit bourgeois » envahissent les amphithéâtres libres où flottent les drapeaux rouges et les drapeaux noirs. Une scission dans le mouvement étudiant apparaît inéluctable entre ceux qui se considèrent comme des révolutionnaires devant se trouver à la pointe du combat contre le système capitaliste et ceux qui, entraînant le mouvement en arrière, cherchent à sauvegarder leurs intérêts de privilégiés.

Pour les étudiants révolutionnaires c'est la société capitaliste elle-même qui est remise en cause à travers la remise en question du système d'enseignement. La société capitaliste étant fondée sur l'exploitation hiérarchisée de l'homme par l'homme, l'université a pour rôle fonctionnel au sein de ce système, de former l'encadrement humain de cette exploitation. C'est ainsi que les étudiants révolutionnaires de Nanterre déclarent : « Les étudiants ne sont rien d'autre que les futurs cadres, les futurs exploiteurs, les futurs chiens de garde de la société bourgeoise ou ses parasites. » Il ne s'agit plus dès lors de réformer l'université mais de travailler à détruire le système tout entier, une université authentiquement démocratique ne pouvant exister que dans une société socialiste. Ce point de vue rejoint celui du syndicalisme révolutionnaire qui refuse de s'associer au gouvernement pour un rafistolage permanent des structures capitalistes menacées par leurs propres contradictions mais préconise la préparation active à la révolution sociale. Cette tactique suppose, chez les étudiants révolutionnaires comme chez les anarcho-syndicalistes, deux modes d'action complémentaires dont les effets se conjuguent dialectiquement :

— une agitation permanente autour d'actions directes déterminées ;
— une explication permanente exploitant les effets, dans l'opinion, de l'action directe.

Les étudiants révolutionnaires ont donc à faire face à deux tâches s'ils veulent éviter l'enlisement du mouvement qu'ils ont lancé et sa récupération par les éléments réformistes de tous bords : poursuivre le type d'actions déjà entreprises en élargissant ces actions au maximum afin qu'une jonction durable s'établisse avec les travailleurs et, parallèlement, expliquer, par tous les moyens, en en cherchant l'audience la plus large possible, le sens profond de leur révolte. A ces deux tâches s'associeront bien entendu les travailleurs partisans du mouvement.

Les étudiants bourgeois, ainsi que ceux d'extrême-droite tenteront de mettre sur pied un syndicalisme « apolitique », défendant la « corporation » des étudiants, c'est-à-dire cherchant à acquérir des privilèges par rapport aux travailleurs. Ce faisant, ils inscriront leur action dans la ligne générale du gaullisme : néofascisme caractérisé par la séparation de l'action syndicale et de l'action politique, « participation » tendant à amener les exploités à participer à leur propre exploitation et à s'interdire toute révolte globale.

C'est aux étudiants révolutionnaires qu'il appartient de conserver du mouvement étudiant les caractères acquis au cours des luttes de mai 1968 : refus du corporatisme et de la défense de privilèges, refus de toute collaboration de classe, dénonciation globale de la société de classes, coordination avec les luttes des travailleurs et dénonciation du réformisme syndical, extra-parlementarisme et usage de l'action directe.

Il n'y a pas, comme cherche à le faire croire le gouvernement réactionnaire, de « problème étudiant » ou, plus généralement, de « problème de la jeunesse » qui pourrait être résolu séparément. Il y a certes un problème, et il est de taille, c'est le problème d'une société dans laquelle une minorité d'exploiteurs exploite la masse des travailleurs et leur interdit, par le jeu de tout un ensemble de conditions de vie, toute émancipation : c'est le problème du profit et du capitalisme dont la question étudiante n'est qu'un aspect.

Vivent les étudiants révolutionnaires !

Le crime ne paie pas !

Le crime c'est celui d'avoir brutalement stoppé un courant révolutionnaire comme la France n'en avait pas vu depuis longtemps.

L'auteur de ce crime, le Parti Communiste français !

Je sais bien ce que cette assertion peut avoir d'insolite pour le commun des mortels. Tant de gens, encore, sont persuadés que le P. C. F. est un parti révolutionnaire dont le seul but est de s'emparer du pouvoir afin de partager équitablement la terre de l'hexagone entre tous les Français. Chacun sait cela depuis longtemps, depuis la révolution d'octobre, et chacun sait aussi, depuis cette même époque, que l'Etat-major Coco n'attend qu'une occasion propice pour donner l'usine aux ouvriers et la terre aux paysans.

Or, je vous le demande, pourrait-on rêver meilleure occasion que celle qu'ils ont laissé échapper ?

Une grève générale vraiment générale, l'université en révolte, le gouvernement impérial aux abois, le grand chef génial se baladant en hélicoptère.

De quelle façon, direz-vous ? C'est aux révolutionnaires de décider, mais je vois très bien une démission collective de tous les élus de gauche accompagnée d'une occupation des ministères par des milices ouvrières hâtivement formées. Formation d'un gouvernement provisoire comprenant des hommes nouveaux, de représentants ouvriers et étudiants - enseignants, etc. Cela aurait peut-être échoué, mais cela aurait eu une toute autre allure que cette ridicule et, pour ne pas dire plus, impensable proclamation des C. G. T. et Cocos réunis disant : priorité aux revendications professionnelles, non à l'aventure.

Style camelot-athlète de trottoir : « Encore 20 sous, m'ssieurs-dames, et l'on commence ». Encore 2 ou 3 %, messieurs du gouvernement et du capital réunis, et nous reprenons le travail.

De l'aventure, dont ils ont peur, que savent-ils ? Rien, absolument rien, sinon qu'ils risquent d'y laisser des plumes.

Qui portera la serviette de délégué au comité d'entreprise, s'il n'y a plus de comité d'entreprise ? Qui transmettra aux ouvriers de la base les suggestions et les ordres venus de la cellule ou du secrétariat général, si les ouvriers de la base s'organisent eux-mêmes en dehors de toute camarilla parasitaire.

Enfin, qui claironnera aux six coins de l'hexagone que les travailleurs, grâce à la combativité de leur organisation syndicale, ont remporté une grande victoire.

Nous avons donc vu notre pseudo-parti révolutionnaire pousser un soupir de soulagement à l'annonce de la dissolution de la Chambre. Et nous l'avons vu ensuite s'agiter beaucoup pour préparer les élections. Et, dans les tracts et les affiches, les grands mots de se multiplier. Le peuple de France, la dictature d'un seul, la patrie, la démocratie, les travailleurs, le suffrage universel, etc.

Bref, on allait voir ce qu'on allait voir. On a vu, en effet, l'ensemble des veaux formant le parti de la crainte, voter massivement pour le grand Manitou, le chef vénéré des moutons tout tremblants encore d'avoir aperçu le loup.

Et, abomination de la désolation, on a vu aussi nombre de veaux-prolos reniant leurs convictions de jadis, apporter tout bonnement leur appui aux Versaillais.

Résultat : dégringolade spectaculaire des effectifs du Parti Communiste et désolation générale des fidèles de l'Eglise Démocratique Populaire. Lesquels fidèles, littéralement abasourdis, vont peut-être réfléchir sur ce qui leur arrive. Et, réfléchissant, en venir peut-être à réviser leurs conceptions archaïques sur le véritable socialisme. Et aussi, pourquoi pas arriver à comprendre que l'émancipation des travailleurs ne peut venir que d'eux-mêmes et que plus que jamais, élection = trahison.

Quant à l'état-major stalinien, il doit tout simplement nager dans la consternation.

Je sais très bien que son véritable but n'était pas de renverser de Gaulle pour se mettre à sa place. L'opposition, pour ces gens-là, est une position très confortable et ils n'ont nulle envie véritable d'assumer ce qu'il est convenu d'appeler les responsabilités du pouvoir. Mais de là à perdre une quarantaine de sièges il y a une nuance, et ces messieurs doivent bien regretter, aujourd'hui, leur inqualifiable attitude vis-à-vis du mouvement de mai.

Décidément, il faut le proclamer de plus en plus : le crime ne paie pas.

BLANQUET

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

Le drapeau noir

Le 13 juillet 1968, dans la soirée, des drapeaux rouges et des drapeaux noirs ont surgi place de la Bastille. Le 15 juillet, le drapeau noir était hissé à Douarnenez et à Annemasse. Le 16 juillet au matin, le drapeau noir flottait à nouveau à Douarnenez. Pendant les évènements de mai, le drapeau noir à parcouru Paris, côte à côte avec son frère, le drapeau rouge. Il à flotté pendant les grèves sur certaines usines, dans la région parisienne et en province.

Un représentant de la majorité gaulliste réactionnaire a déclaré, pendant la campagne électorale, que tous les français sans exclusive pouvaient se réclamer du drapeau tricolore national, « sauf ceux qui brandissent le drapeau noir ». Avec cette histoire de drapeau, auxquels certains auraient droit et d'autres pas, ce parlementaire s'est, je l'espère, ridiculisé aux yeux des électeurs. Les problèmes sociaux économiques qui motivent le mouvement de révolte actuel ne sauraient être ramenés à une question de drapeau. ?

Mais puisqu'on en parle, parlons-en aussi. En 1789, le drapeau tricolore a parcouru Paris et a été substitué aux emblèmes de la monarchie absolue par une classe qui se révoltait, tout comme les drapeaux noirs et les drapeaux rouges ont parfois flotté à Paris en mai 1968 à la place du drapeau tricolore. Tout comme le drapeau tricolore actuellement, le drapeau à fleurs de lys de la monarchie était, en 1789, l'emblème national. Pourtant, on ne l'a pas conservé et cela précisément parce qu'un drapeau est un symbole et que lorsqu'on veut changer l'ordre existant il est nécessaire aussi, pour que les choses soient bien claires, de changer les symboles. C'est pourquoi nous avons un drapeau bien que ce ne soit pas le drapeau lui-même qui soit important mais les idées qu'il symbolise.

Nous n'avons pas droit au drapeau tricolore, à l'emblème national ? Nous nous en passerons fort bien. Car le drapeau national représente toujours l' « intérêt général ». Or il est clair que, dans une société de classe, ce qu'on appelle « l'intérêt général » est l'intérêt de la classe au pouvoir, des exploiteurs. C'est pourquoi l'emblème national devient l'emblème bourgeois et réactionnaire qui représente symboliquement les privilèges des dirigeants. D'ailleurs, le drapeau noir et le drapeau rouge sont dans la rue et acompagnent les manifestations de travailleurs tandis qu'une floraison de drapeaux tricolores flottent sur les banques, les compagnies d'assurances, les sièges des trusts et sur les ministères, les préfectures, etc..., en un mot sur les édifices qui sont les instruments de l'oppression économique d'une part, de l'oppression politique de l'autre.

Le drapeau national c'est aussi, dans une société de classes, fondée sur l'exploitation de l'homme par l'homme, le drapeau du nationalisme sous toutes ses formes (guerres, colonialisme, etc.). Les capitalistes, pour sortir d'impasses économiques, ont besoin des conflits armés et le drapeau national devient alors l'emblème d'un patriotisme exacerbé au nom duquel on jette les peuples les uns contre les autres pendant que les marchands de canons et autres agioteurs accumulent les profits.

Quant au drapeau noir, il ne représente les intérêts de personne. Il flotte, dans tous les pays, chaque fois que les opprimés se soulèvent contre toute forme d'oppression. Il est un symbole de lutte et d'espoir qui ne date pas d'aujourd'hui mais des premières révoltes ouvrières. Il est l'emblème des anarchistes parce que les anarchistes ont été le ferment des premières luttes ouvrières. Il est né dans la misère et de la misère. Ses origines importent d'ailleurs peu dès lors qu'il est devenu, aujourd'hui, le symbole de la lutte révolutionnaire, de la remise en cause globale de la société bourgeoise face aux réformistes et opportunistes de tout poil qui se dissimulent sous les plis du drapeau tricolore.

Le drapeau noir c'est le drapeau de la révolution.

Travail temporaire et chômage

Au moment où de sérieuses menaces de chômage pèsent sur l'ensemble des travailleurs, un certain nombre d'entreprises semblent se préparer à une situation florissante et se lancer dans une vaste campagne de publicité dont les slogans sont autant de provocations : « Ne chômez pas, un bon ouvrier trouve toujours du travail », etc. Ces entreprises sont celles qui tiennent à la disposition du patron du « personnel temporaire », du « personnel de location » et il est remarquable de constater qu'on en a jamais autant vu qu'en cette période de chômage chronique.

Le principe est le suivant : lorsqu'un patron a besoin momentanément de tant de travailleurs de telle catégorie il s'adresse à l'organisation de travail temporaire qui les lui fournit : le travailleur temporaire reçoit un salaire qui est dans la moyenne des salaires versés aux travailleurs de la même catégorie professionnelle. L'entreprise de louage, pour sa part, reçoit à peu près la même somme que la rémunération du travailleur. Voilà de l'argent vite gagné.

Il ne faut pas croire d'autre part que le patron qui a recours à ces « intermédiaires » considère comme une mauvaise affaire que le personnel temporaire lui revienne à peu près le double que le personnel qu'il aurait embauché avec contrat. Il y trouve également son intérêt car cela lui permet de maintenir une certaine compression du personnel et d'éviter ainsi bien de choses.

Prenons un exemple : une entreprise qui compte une centaine d'ouvriers doit faire face à un brusque accès de commandes. En fonction du chômage existant, la logique voudrait que l'entreprise accroisse le nombre de son personnel et qu'elle embauche, par exemple, dix ouvriers de plus qui permettraient, dans un délai échelonné, de satisfaire les commandes nouvelles. Mais le patron préfère payer au prix fort l'organisme qui lui fournit des travailleurs temporaires, en prendre pour une période de deux ou trois mois vingt ou trente, liquider rapidement les commandes nouvelles puis se débarrasser des travailleurs temporaires : c'est là un licenciement qui ne lui coûte rien. Le patron évite ainsi : 1°), de licencier avec indemnités ou de conserver, jusqu'à ce que d'autres commandes arrivent, des travailleurs qui ne seraient pas rentables ; 2°), de provoquer, par le licenciement ou le chômage partiel, des conflits du travail qui le mettrait face aux exigences des organisations syndicales ; 3°), de supporter des charges sociales qu'il continuerait à payer après la période de l'afflux des commandes ; 4°), de réduire la durée hebdomadaire du travail ou de réduire les cadences.

Sur un plan plus général, on voit que les organismes de travail temporaire jouent un rôle de régulateur qui permet de masquer une fraction du chômage. Ce sont les alliés sûrs d'une politique d'organisation du chômage chronique. Pendant les périodes de non-emploi, les travailleurs temporaires, selon leur ancienneté dans l'organisme de location de force de travail, sont peu ou pas rémunérés. Il s'agit en fait de chômeurs déguisés sur le dos desquels un certain nombre de spéculateurs s'enrichissent.

Ces organismes perpétuent le chômage et entravent le développement économique qui pourrait le réduire. En effet, la rémunération qu'ils prennent lorsqu'ils « louent » un ouvrier pour une somme au moins égale à son salaire pourrait permettre à l'entreprise qui a recours à ces organismes de moderniser son équipement, de chercher de nouveaux débouchés, d'organiser son expansion.

Sur le marché du travail, ces organismes sont des intermédiaires qui, comme tous les intermédiaires, pratiquent des marges de profit aberrantes. Ce sont en fait de nouveaux négriers qui pratiquent la traite d'un lot de travailleurs.

Il s'agit aussi de posséder un volant de travailleurs susceptibles de briser les grèves des petites entreprises. Par ailleurs, ces travailleurs temporaires ne peuvent s'organiser sur le plan syndical et à travers eux, on forge la nation du « travailleur-marchandise », qui ne lutte pas directement avec le patron pour imposer un salaire décent mais qui laisse le soin à un intermédiaire de fixer le prix du louage de ses services.

Auxiliaires du capitalisme, organisateurs du chômage chronique, spéculateurs de la plus ignoble espèce, ces entreprises préfigurent une organisation économique dans laquelle le travailleur sera réduit à l'état de marchandise.

COMMUNIQUES

Les J. S. R. de l'U. L. de Marseille réorganisent la bibliothèque de l'U.L. pour en faire une grande bibliothèque sociale libertaire.

A ce sujet nous recherchons tout particulièrement en un ou plusieurs exemplaires, les ouvrages de base indispensables.

Œuvres de Bakounine, Kropotkine, Proudhon, Grave, Reclus, Besnard et tous les penseurs, écrivains, sociologues, philosophes et publicistes, anarchistes et syndicalistes.

Les camarades et amis qui voudront bien nous céder ou nous vendre ces ouvrages sont priés d'écrire à Pierre Comte, CNT, salle 3 B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

Les camarades de la région peuvent le rencontrer, même adresse le samedi de 18 à 20 h ou sur rendez-vous. Les frais d'envois seront à notre charge.

Tout le monde comprendra le caractère indispensable de ce travail et nous souhaitons très vivement que cet appel ne reste pas vain. D'avance merci.

∴

Un synd. inter des travailleurs vietnamiens de la région Parisienne est en voie de formation. Nous invitons les travailleurs Viet-namiens et asiatiques de prendre contact avec la commission d'organisation à notre siège 39, rue de la Tour d'Auvergne, tous les samedis à partir de 16 h.

Permanence tenue par Ly-Chanh-Thuong.

XVIIe UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1er étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

ANTENA

EL ALMA DE ESPAÑA CNTRA EL ALMA DE DIOS

BILBAO. — El día 14 del corriente julio se pretendió celebrar otras cuatro misas dedicadas al joven Francisco Javier Echevarrieta Ortiz, muerto por la Guardia Civil. En la parroquia de Lequeitio, a las once y media de la mañana, la Guardia Civil impidió la entrada a los fieles. No hubo que registrar ninguna anormalidad.

En la pequeña localidad de Magunas, un sacerdote del vecino pueblo de Larrauri iba a decir misa a las doce, con la misma intención, pero al prohibirse la entrada al público no la ofició.

En la ermita de Oca iba a decirse otra misa a las ocho y media que tampoco se ofició al prohibirse la entrada.

En el pueblo de Larrabezua el sacerdote Jesús Naverán Naverán fue a decir misa de ocho y media por el alma del citado joven. Al no permitirse la entrada al público suspendió la misa, haciendo saber a todos que la de las diez y cuarto sería aplicada por la misma intención. Tampoco se permitió la entrada a dicha hora. Suspendió la misa anunciando que diría la de las de cinco y cuarto por el alma del mismo; pero como tampoco se permitió la entrada a ésta última la suspendió asimismo, con lo que dejó a los fieles de dicho pueblo prácticamente, sin posibilidad de cumplir el precepto dominical, ya que sólo fue oficiada una misa a las siete y cuarto de la mañana.

ASPIRACIONES MINIMAS PERO LEJANAS

TENERIFE. — Según el periódico «Desarrollo», «las aspiraciones de los canarios están en el logro de los siguientes objetivos: Definición de todo el territorio insular como zona franca; declaración de todo el territorio insular como zona de preferente localización industrial, tanto para aquellas otras que sean mixtas, es decir, con capital español y extranjero; supresión de todo tipo de impuestos indirectos del Estado; reestructuración de los arbitrios insulares conformando los mismos de cara al exterior y creación de un organismo que dé vigor, coordine y planifique toda la actividad económica de las islas.

Es sabido que Canarias contaba ya con una tradición legislativa que en el caso concreto de los puertos parece que en buena parte no tiene aplicación, por lo que se pide una actualización y reactivación del viejo régimen, pero no una modificación. Este podría ser un punto de partida.»

AHORA COMEMOS CARNE BOLCHEVIQUE

GIJON. — 750 toneladas de carne congelada, procedente de la Unión Soviética, han llegado al puerto de El Musel, en Gijón, a bordo del mercante «Sierra India». El cargamento procedía del puerto de Riga.

EXTENSION DEL PROLETARIADO

ZARAGOZA. — Los veterinarios titulares de esta capital han protestado porque desarrollan una jornada de trabajo superior a las 12 horas diarias y sin embargo sólo cobran del Estado, de acuerdo con lo legislado, el importe ed media jornada.

«Para una ciudad de medio millón de habitantes — ha dicho el presidente del Colegio de Veterinarios, don Enrique Lerma Ortiz — sólo contamos con 21 veterinarios en el servicio de inspección de alimentos. Cada uno tiene a su cargo 25 mercados y más de 1.200 tiendas. Por si fuera poco — añadió — trabajamos en total insuficiencia de medios.»

CONFLICTO PESQUERO

GIJON. — El comandante militar de Marina, de Asturias, ha hecho público el siguiente edicto dirigido a los navegantes:

«Por conflicto ocasionado entre la Administración francesa y pescadores de San Juan de Luz, se recuerda la absoluta prohibición de entrar en aguas francesas, en todo el litoral del Atlántico, a menos de tres millas de la costa para efectuar faenas de pesca. Asimismo se hace saber a los pescadores que deberán extremar precauciones entre las tres y las seis millas.»

SE HABLA FINO

EL FERROL. — Se ha presentado espontáneamente al magistrado juez del Juzgado número 2 de esta localidad, el supuesto responsable de una apropiación indebida de una cantidad que asciende a los 20 millones de pesetas. Se trata de don José Pérez González, cajero de la sucursal del Banco Hispano Americano en esta ciudad, persona muy vinculada a toda la actividad departamental. El juez ha decretado su prisión preventiva.

A tomar un pan sin pagarlo se le llama robo. Robar 20 millones de pesetas se le llama apropiación indebida. Indebidamente.

HUELGA EN LA FASA-RENAULT

SEVILLA. — Por despido de quince compañeros de trabajo 800 operarios de la Fasa-Renault se declararon en huelga la semana pasada. La dirección de la casa anunció que el lunes 15 abriría la fábrica con aceptación de todos los obreros y empleados excepto los quince represaliados; en vista de lo cual fue nula la cantidad de huelguistas que se reincorporaron al trabajo, suspendiéndose de nuevo el funcionamiento de la fábrica. El origen del conflicto radica en la defectuosa asistencia recibida por un compañero accidentado, Manuel Reyes Albaiceta, aparte otros defectos notados en el funcionamiento de la asistencia médica, y debido a las malas condiciones sanitarias reinantes en los talleres.

Los huelguistas están decididos a no reintegrarse al trabajo sin aceptación de las bases por ellos presentadas a la empresa.

TREINTA AÑOS ESCONDIDO

MEJICO, (OPE). — El diario «Novedades» publicó no hace mucho tiempo un artículo de Mariano Granados, en el que se referia la historia patética de uno de esos hombres en que se escondieron cuando las fuerzas fascistas invadieron su zona de residencia habitual y que no han resurgido a la vida hasta ahora, después de haber permanecido oculto durante 25 o 30 años en la casa propia o en la de algún pariente o amigo.

El hombre de esta historia se llama José Miguel Blanco, y el lugar donde ha estado escondido es Llovera, situado a 8 kilómetros de Oviedo. José tiene ahora 55 años, lo cual quiere decir que no tenía más que 23 años cuando estalló la guerra. Cuando terminó la guerra en Asturias, José llamó a la puerta de una casa habitada por desconocidos, y aquella puerta, la morada de una familia pobre, se le abrió para siempre.

Su diálogo con la Guardia Civil, según «El Faro de Vigo», se desarrolló sobre un poco más o menos de esta manera:

«— ¿Qué has estado haciendo?
— He estado escondido.
— ¿Por qué?
— Porque tenía miedo de ustedes.
— ¿Mataste a alguien?
— Disparé tiros; ustedes disparaban; yo también.
— ¿Eras rojo?
— Era pobre.

MISA HITLERIANA

BARCELONA. — El día 3 de mayo, en la parroquia de Santa Tecla, de Barcelona, se celebró una misa a la memoria de Hitler y de los combatientes alemanes muertos en la guerra. Es la primera vez que se han atrevido a arrojar la careta los que por miedo a mostrar sus estrechas concomitancias con el nazismo, preferían callar cobarde y prudentemente. Ahora, cuando el nazismo vuelve a levantar cabeza en Alemania, cuando por todo el mundo va calmándose el oleaje de indignación que sucedió al descubrimiento de los campos de la muerte, del genocidio efectuado contra ocho millones de judíos y seis millones más de no judíos, sacrificados en Holanda, en Polonia, en Noruega, en Austria, en Checoslovaquia, en Yugoslavia, en Francia y dondequiera pasó la peste parda; ahora, en este momento, enseñan la oreja los nazis alemanes refugiados en España y los nazis españoles que continúan agazapados, con la esperanza de que las cosas se vayan arreglando para ellos.

Esta misa ha sido pedida y pagada por el círculo español de los amigos de Europa.

COLONIA, AL FIN Y AL CABO

MADRID. — Orden del 6 de abril de 1968. Somete la vida económica local de Ceuta y Melilla a la gestión del delegado del Gobierno, proyectando sobre ambas administraciones la figura de la intendencia colonial, que hasta la fecha venía tratándose de disimular.

168 PERIODISTAS ESPAÑOLES PROTESTAN

PARIS, (OPE). — «Ciento sesenta y ocho periodistas españoles — más de la tercera parte del personal activo de la prensa de Madrid — han firmado una carta dirigida al Gobierno, en la que se protesta contra las sanciones y las restricciones cada vez mayores que se imponen a la prensa», decía el 13 de julio el «International Herald Tribune», de esta capital, en un despacho de la agencia NYT.

«Esta protesta, poco corriente en España y no exenta de riesgos para sus firmantes, ha sido enviada a Manuel Fraga Iribarne, ministro de Información y Turismo, quien en tiempos recientes ha prodigado los castigos que determina la ley de prensa. Se dice en dicha carta que desde comienzos del mes de mayo han sido secuestrados por orden de la autoridad ediciones de cuatro revistas y cierto número de periódicos. Además, dos periodistas han sido condenados a penas de prisión y se han incoado procesos judiciales contra otros seis, amén de haberse impuesto fuertes multas a cuatro directores de periódicos. Sucesos como el de la suspensión del diario «Madrid» por dos meses constituyen «un obstáculo para el establecimiento de la prensa libre que necesita la sociedad española y confirman la opinión de que hay partes de la nueva ley de prensa que «pueden servir para negar la libertad de expresión».

LES TRAGAN LAS PERRAS

MADRID. — DE 25 a 30.000 dólares asciende el beneficio mensual que dan las treinta máquinas tragaperras del club constituido en Torrejón de Ardoz por los 2.300 suboficiales de las fuerzas aéreas establecidas en aquella base norteamericana.

C. N. T. — La voz de España — A. I. T.

En este 18 de Julio

Al Pueblo, a los Trabajadores, a todos los antifranquistas

EL sistema fascista que hace 32 años organizó la más vasta e ignominiosa conspiración de nuestra historia, levantándose en armas contra la república, sigue todavía en pie, gracias a su aparato represivo y a la sangría efectuada sobre todas las izquierdas españolas.

Mucho antes que Hitler inaugurara los campos de exterminio en Alemania, se practicaba ya en España el método del genocidio contra los hombres y las mujeres conocidos por sus ideas avanzadas o simplemente fieles a la legalidad republicana. Ya que es a partir de ese 18 de julio de 1936 que vio el levantamiento de los generales facciosos, financiados por las derechas españolas y las fuerzas capitalistas nacionales, con la protección y la ayuda del nazismo alemán y del fascismo italiano, que comenzaron en España los asesinatos, los fusilamientos, los simulacros de Consejos de guerra, que enviaron a la muerte miles y miles de hombres y mujeres. Esto en la parte de España donde triunfó la insurrección facciosa. Sin embargo, los que elaboraron la famosa «Causa general» contra los «rojos», se han guardado muy bien de elaborar la «Causa general» de sus crímenes, atrocidades, abusos de poder e infamias de todo orden, que jalonan su obra de esclavitud y de muerte.

No es posible pasar en silencio, en este día, en que los desfiles y los festejos se multiplican en nombre del «Caudillo», «salvador» de España y en conmemoración de ese día de luto, que enterró las libertades de una parte de nuestro país, apresándose a cavar la sepultura de la otra, lo que fué el origen y las finalidades del fascismo español, hermano gemelo del fascismo italiano y del nazismo alemán.

Y frente a la efemérides del día 18 y lo que ella significa, el pueblo, los trabajadores, los antifascistas, hemos de levantar el símbolo y el ejemplo de lo que fue el 19 de julio, allí donde ese día marcó el triunfo del pueblo sobre los militares traidores a la fe jurada a la República y las fuerzas reaccionarias que les apoyaban y les alentaban.

Allí donde el pueblo pudo conquistar las armas necesarias para combatir el levantamiento faccioso, la militarada no triunfó. Y lo que ganó la batalla fue la voluntad transformadora de las masas obreras, iniciando el período revolucionario de 1936-1939, que resta y restará como ejemplo para las masas obreras del mundo, para los pueblos del orbe. Ya que los españoles supimos no solamente enfrentarnos con la ola negra, que había conseguido apoderarse casi sin resistencia de Italia y Alemania, sino que además realizamos experiencias socialistas inéditas en el mundo mucho más importantes y de mayor alcance, de más eficacia que las realizadas en la Rusia soviética, en la China comunista, en el Israel de los kibbutz.

Este será con el tiempo el mayor timbre de gloria, el mayor orgullo de España, lo que ha demostrado y demuestra la madurez del pueblo español, su sentido profético, su instinto creador, su voluntad renovadora. Por ello fue traicionado y condenado a perecer por todas las fuerzas conservadoras del orbe, aun por aquéllas que, llamándose democráticas y socialistas, temían al espíritu revolucionario del pueblo español y al contagio de las ideas integralmente manumisoras que en nuestra tierra se convertían en realidades posibles.

El 18 de julio es el día luctuoso en que la barbarie quiso imponerse a la cultura y a la civilización, al progreso social y político. El 19 de julio fue el triunfo de la revolución creadora, realizada por un pueblo que, como Grecia hace treinta siglos, iba a la cabeza de los demás, se anticipó a lo que será la realidad de mañana.

Tres años duró la lucha entre las dos Españas, la bárbara y la avanzada, la que representaba ayer y representa hoy la injusticia, el despotismo, el privilegio, y la que representó, representa y representará la justicia, el derecho, la civilización y el progreso. Fue vencida ésta última gracias al apoyo de todas las fuerzas conservadoras exteriores y al abandono de las democracias. Fue vencida de acuerdo con la tradición democrática traición y a la cobardía de cuantos debieron ayudarnos y no lo hicieron. Pero moralmente esta España nuestra es vencedora.

Treinta y dos años después la lucha continúa. Y las ideas que quisieron ser destruídas, destruyendo un millón de españoles, lanzando al destierro a medio millón más, y fusilando otro medio en el interior, no han sólo no han muerto, sino que ellas reviven, en España y fuera de España, con más fuerza y pujanza que nunca, siendo hoy las realizaciones sociales españolas nuestros ensayos socialistas, lo que interés más apasionado despierta entre la juventud estudiantil de todos los países, empezando por la de España.

Trabajadores, antifascistas, hombres y mujeres que queréis para España un porvenir mejor, el reconocimiento de libertades que conocisteis o que conocieron vuestros padres y que os fueron confiscados: La Confederación Nacional del Trabajo, que estuvo a la cabeza de la resistencia contra el fascismo y de la revolución constructiva realizada en 1936-39, no tan sólo no ha muerto, sino que sigue presente en España, enarbolando, hoy como ayer, la bandera de las reivindicaciones populares, la bandera de las luchas ininterrumpídas contra la tiranía, contra cuanto hoy convierte a España en un país con menos derechos y libertades individuales y colectivas que no importa qué nación joven africana.

La C. N. T., en estos días en que se conmemora, a la vez, la oscuridad y la luz, el triunfo de la más brutal y odiosa forma de fascismo y la demostración práctica de que un pueblo, de que los trabajadores del músculo y del cerebro, fraternalmente unidos, han sido, son y serán capaces de instaurar una sociedad más justa y más lógica, en la que la tierra y los instrumentos de trabajo sean del usufructo de todos, en la que la producción esté organizada y regida por los productores mismos, en la que, en una palabra, el gobierno de los hombres sea sustituido por la administración de las cosas; en este día, repetimos, la C. N. T. os invita a unificar vuestras fuerzas, a coordinar vuestros esfuerzos, para que la dictadura que desde hace treinta años domina a nuestro pueblo y detiene y desvía su progreso social y político, termine de una vez para siempre.

¡En pie de lucha permanente! El combate no ha cesado, no cesará mientras España no sea libre y dueña de sus destinos. Hay que devolver a los trabajadores sus instrumentos naturales de lucha, que han sido y pueden ser los órganos naturales de organización de una sociedad nueva: los sindicatos, regidos y administrados por los trabajadores mismos, de acuerdo con la tradición democrática y federalista de nuestra tierra.

Hay que devolver a España el derecho a la democracia, a la libertad de palabra, de asociación, de prensa, de opiniones y creencias, que ha sido conculcado desde hace 29 años.

La C. N. T. os invita a no cejar en la lucha, a intensificarla cada día, a darle la cohesión y la eficacia mediante las cuales el régimen franquista, podrido hasta el tuétano, desaparecerá de España.

¡Viva la C. N. T.! Por una España libre, devueltos sus hijos a la dignidad y al progreso. Hoy más que nunca lo que fueron principios de la Primera Internacional tiene actualidad y vigencia. La unión hace la fuerza. La emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos.

Confederación Nacional del Trabajo

España, julio 1968.

(Documento profusamente circulado por el Interior.)

AREA MUNDIAL

El Movimiento Libertario en el Perú

Del Boletín Libertario, editado por las Organizaciones Libertarias del Perú:

«Merced a la feliz iniciativa de un grupo de compañeros libertarios jóvenes, con la total adhesión de viejos anarcosindicalistas, se ha constituido en Lima la Galería de Arte y Estudios Sociales «Manuel González Prada», con el fin de llevar a cabo a través de ella una proficua labor cultural de educación social del pueblo y de nucleamiento de los sectores libertarios». Este Boletín será de hecho un vocero oficioso de las Organizaciones Libertarias del Perú, así como, un nexo informativo de las individualidades que sin estar adheridas a grupos ideológicos, mantienen una militancia anarquista; deseamos que este Boletín comunique y unifique orgánicamente, por medio del federalismo libertario a los compañeros del Perú, haciendo posible, la realización directa del bienestar general.

Propósitos: Como núcleo coordinador de las Organizaciones e individualidades libertarias del Perú, la Galería «González Prada» se propone a breve plazo:

a) La edición de «Pacífico Andino» en colaboración con los compañeros de Chile, conforme a las conversaciones mantenidas en Santiago en junio último.

b) Efectuar reuniones semanales del Consejo Coordinador.

c) Conseguir un local, el cual será sede de la «Galería «González Prada».

d) Conseguir un terreno cercano a Lima para la experimentación de una granja libertaria.

e) Editar folletos de orientación antitotalitaria, con miras a constituir una Editorial Libertaria en el Perú.

f) Mantener mayor comunicación con los compañeros de Ecuador y Australia, tratando de que sea «Pacífico Andino», una publicación para América del Pacífico y Australia.

Nos congratula el empeño de los compañeros peruanos para salir adelante contra las tradicionales fuerzas del poder y de la explotación.

Su dirección: Galería «González Prada». Apartado 350, Lima, Perú.

Notas de Oriente

Desde la creación de la Federación Anarquista Japonesa, los compañeros coreanos militan conjuntamente con los japoneses. Ellos desean y hacen lo posible por ir a la celebración de un Congreso Anarquista de Asia, sobre todo a causa de la crisis política producida en Corea del Norte y de la ofensiva bolchevique que se desarrolla en toda China.

⁂

Los anarquistas coreanos residentes en el Japón editan dos periódicos mensuales en Tokio: *La Coree Libre* y *Le Journal Libre*.

⁂

El compañero A. Minra, Secretario de Relaciones Internacionales de la Federación Japonesa, realiza trabajos para reconstituir un movimiento ácrata coreano.

⁂

El Boletín número 8, de la Comisión Preparatoria del Congreso Anarquista es realmente interesantísimo. Contiene valiosa información sobre la actividad ácrata en China. El movimiento búlgaro hace un magnífico esbozo de lo que ha sido y es su lucha libertaria en Bulgaria. Asimismo contiene el Orden del Día definitivo del C. I. de F. Anarquistas y un llamamiento a todas las organizaciones para que incrementen sus relaciones con la Comisión Preparatoria del citado comicio.

Orden del Día del Congreso de Carrara, septiembre de 1968.

1. — La situación económica, social y política de los países representados; la situación del Movimiento Libertario así como las perspectivas de actividades de difusión de las ideas libertarias en estos países (Informes de los delegados).

2.— Los libertarios, el movimiento obrero y las organizaciones obreras nacionales e internacionales.

3. — El anarquismo y marxismo a la prueba de la experiencia del siglo XX y tomando en cuenta las experiencias de las revoluciones rusa, española y cubana.

4. — La Internacional de las Federaciones Anarquistas frente a los bloques imperialistas, a los países no alineados y a los problemas esenciales de nuestra época: la juventud en lucha contra la guerra, contra el hambre en el mundo, contra las dictaduras, el racismo, etc.

5. — Actitud del Movimiento Anarquista frente a la expansión de las religiones y medios para combatirlos.

6. — Organización de la Economía en una sociedad anarquista o durante la etapa de transformación revolucionaria hacia la anarquía.

7. — Bases ideológicas, tácticas y de organización de la Internacional de Federaciones Anarquistas.

8. — Pacto de asociación y compromiso formal de mantenimiento material y preciso y de colaboración regular a las actividades internacionales.

9. — Designación de un organismo de relaciones anarquistas internacionales, además de la publicación de un Boletín de información y de orientación libertaria.

Este Organismo incluirá igualmente a un Comité Internacional de solidaridad a los movimientos de exiliados de los países totalitarios.

COLUMNA DEL EMIGRADO

A 110 A LA HORA

ESTE tren que nos conduce procede de Hendaya y se dirige a París, lugar de mis sueños, no de mis ensueños. El cruc-cruc monorritmico ameniza la huida de árboles y casas, al tiempo que aburre lecturas de compañeros de compartimento. Tontas revistas van de las narices a los asientos, de los asientos a las narices. Yo, en un arranque necesario, ofrezco nuestro COMBAT a dos obreros «españoles» que me resultan portugueses, y para el caso no importa.

Observan el papel sin tomarlo, y al ver francés y español uno de ambos dice «no entiendu». Dejo abandonado el «C. S.» en el asiento para que lo recojan las mujeres que en Austerlitz efectúan la limpieza de coches.

Pero hablo:

— ¿Duro, el viaje?

— Veinte horas, de Beira a París pasando la España.

— ¿Turismo? — pregunto con malicia inoportuna.

— Turismo sudoroso, señor español. Vaya allá y sabrá lo que son privaciones.

— Entonces, la Fátima y el fátimo Salazar, ¿no ayudan?

— A pasarlo lacrimosamente la una, y delgadamente el otro.

— Pero el presidente es sobrio — asevera el portugués segundo.

— Con la despensa rellena — replica el primero.

Parece apuntar una diferencia conceptional entre ambos amigos, a raíz de la cual insisto:

— La rutina y la obediencia, ¿alimentan, en vuestro terreno?

— Como en España aproximadamente — asegura el 1º — Menos que en el paraíso de las almas — refrenda el 2º.

— Un cambio de situación política, ¿en Portugal no convendría? — apunto.

Port. 1º — No sabemos. Y quizás la gente de casa no está por alteraciones. Los ricos hablan de peligros comunistas, los policías de bandidos rusos, y los trabajadores de ocupación segura por el mendrugo. Nuestro país es triste.

Port. 2º — La Virgen de Fátima produce dinero a los religiosos, y de él salen caridades.

Yo — De la sardina, la espina. ¿Eso alienta?

Port. 1º — Ni alienta ni alimenta, pero conforma.

Yo. — A los conformables, a los rutinarios, a los vencidos sin combate. Vuestra generación es inferior a la de 1910 y no ofendo. Cuando Magalhaes Lima, Guerra Junqueiro y...

Port. 1º y 2º. — ¡Inconocidos!

Yo. — La Fátima no eleva, no beneficia; mejor atrasa. Malhadado pueblo lusitano.

Port. 1º — Como el español, más o menos. ¿Qué tienen ustedes que nos adelante? El hambre y el andrajo en casa. Salazar y Franco no se aman, pero se convienen, pues medran e imperan lo mismo. Si nosotros salimos de patria para alcanzar la sopa, el español hace lo propio. En los trenes, en las villa-lata y en los trabajos agotadores, nos encontramos. Relacionamos poco porque incluso nuestas miserias parecen distintas. El español es orgulloso, y desde su condición de pobre nos mira como un hidalgo desnudo y hambriento. España es mayor que Portugal; el español debe ser grande y el lusitano pequeño...

Yo. — No, no, no. El trabajador hispano es más ecuánime, más comprensivo que eso. Por su 1936 hay que considerarlo evolucionado.

Port. 1º — El de ahora «portuguesea». Usted ha hablado de un tal Guerra Junqueiro y yo le cito a un tal Antonio Machado, en símbolo de dos generaciones mejores que las de Salazar y de Franco, proveedores de hombres de pena a Francia, Alemania, Suiza, y Bélgica. Miseria moral y material conjunta. Conjuntamente, pues, nos superaremos o pereceremos.

En verdad, a este portugués no sé que oponerle.

CALATRAVO

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I y II. 19,00 francos los 3 volúmenes.

CHISPAS

En las orillas del río Tribal, en Tribalia, la tribu Tribitis entró en disidencia armada.

⁂

Aliada con los cocodrilos, la fracción Tribárbara quedó dueña del terreno, mientras los Tribici (lizados) vivientes salvaban el pellejo atravesando el ancho Tribal a nado; los menos, en pequeñas embarcaciones.

⁂

Alcanzada la orilla opuesta, los Tribici se opusieron entre ellos por un quítame allá esos pajes, o esas pajas.

⁂

Y una segunda guerra comenzó entre ellos.
Y ellas.

⁂

La fracción tribiceña E atravesó otro río sin barca y sin nadar, pero con agua hasta el cuello.
Las barcas las pasó brazos en alto para que no se mojaran.

⁂

La fracción tribiceña C quedó en paz y Armonía entre dos ríos.
(Armonía era una muchacha tan bonita como desconsiderada.)

⁂

De los Tribi-E no se supo más nada, y es que nadar no sabían y alguna inundación se los habrá llevado junto con sus barcas sin dirección ni remos.

⁂

Cansados de danzas y flautas, los Tribi-C se liaron a mamporros divididos en cuerdos, acuerdos y recuerdos.

⁂

Esta vez no hubo muertos ni heridos, pero sí una epidemia voluntaria de tifus. Los entierros fueron numerosos.

⁂

Tribi-C (ceceños) quedaron pocos, los suficientes para regañar de nuevo, y desmenuzarse otro poco.

⁂

De tal suerte, que quedaron solamente dos: Armonía y su tía, y un mismo sexo no abre nueva vía...

CHISPERO

EL PENSAMIENTO COTIDIANO

¿Que en qué consiste el pensamiento cotidiano? Pues es muy fácil el advertirlo queridos amigos, si nos convencemos plenamente de que nuestro interior brotan los manantiales de la vida y las fuentes de los actos y condiciones externas; y siendo así, fácilmente advertiremos que no hay día sin que en él predomine el pensamiento.

Una de las más elementales reglas de vida y conducta puede expresarse diciendo: un pensamiento se convierte en acto, y éste con el tiempo en costumbre. Lo que el hombre vivifique en el mundo mental, eso mismo hallará actualizado en su vida física. La acción es consecuencia invariable del pensamiento. Son respectivamente causa y efecto. Por lo tanto, los pensamientos y también las emociones determinan la conducta, regulan el presente e inevitablemente determinan el porvenir.

Si el pensamiento es energía; si determina las condiciones prevalecientes en la vida sabio será quien lo aplique definida e inteligentemente para modelar con él las condiciones de la vida cotidiana, de modo que se sobreponga a las circunstancias, en vez de quedar dominado por ellas.

No fuera tan compleja la vida si no nos empeñáramos en complicarla, y bien podríamos simplificarla si quisiéramos. Indudablemente Emerson lo creía así, al decir: «La felicidad consiste en cumplir la hora presente de modo que la aprovechemos en vez de perderla.»

Cada día es un renombrado comienzo. Estamos como si dijéramos al principio de la vida, pues en determinado sentido no hay pasado ni futuro. Prudente es el que vive el día de hoy y el de mañana cuando llegue, pero no antes de que llegue. El pasado sólo es provechoso por las lecciones que nos dio; sin que su pesadumbre nos haya de cercenar energías. Todos hemos caído. Prudente es el que no se desalienta por numerosas caídas, pues a veces aprendemos en ellas las lecciones más provechosas. Prudente es el que cuando tropieza y cae, reconoce la causa, y aprende pronto la lección para levantarse y seguir adelante sin perder ni un momento en lamentaciones. De esta suerte la caída le sirve de apoyo.

En cuanto al mañana, ya será tiempo de habérnoslas con él cuando llegue. Según hagamos el hoy, así determinaremos nuestro mañana, precisamente como el hoy está determinado por el ayer. Así cuando llegue el día, con renovado comienzo entraremos en él sin temores ni presentimientos que debilitarían nuestras energías. Las siniestras emociones producen morbosos efectos, y debilitan nuestras fuerzas impidiéndonos con ello el cumplir con nuestro deber.

Quien no se deja dominar por temores ni presentimientos, que no consiente que debiliten sus fuerzas, ni abre paso a sus corrosivos y ponzoñosos estímulos, se coloca en la positiva actitud mental que neutraliza las siniestras influencias antes de que le afecten, y por otra parte atrae apetecibles condiciones y afinidades en virtud de la ley según la cual cada cosa atrae a su semejante.

Cuando mejor comprendamos la vida, tanto más nos convenceremos de que la felicidad es un deber, pues significa que obramos en armonía con nuestro propio ser, que en último término consiste en ajustar nuestra conducta a lo que es ley de la fraternidad universal humana.

Hemos de resolvernos a fomentar el hábito de felicidad y sonreír siempre de modo que atraigamos lo mejor de cuanto nos circunde. Hay quien sólo ve en el árbol los frutos menudos y desabridos, y otro en cambio sabe descubrir entre el follaje los más sazonados, dulces y jugosos. Cierto es que tanto en cosas como en personajes hayamos siempre lo que buscamos.

La Naturaleza nos está llamando de continuo a su seno, y si no escuchamos su llamamiento, nos pedirá cuentas de pesado y temeroso ajuste.

Necesitamos restituirnos de cuando en cuando a los jugueteos de nuestra niñez, pues al fin y al cabo no somos más que niños grandes, y engañarnos con la idea de que somos algo diferente nos cuesta muchas veces el pago de crecidas multas morales. Discreto es el que, según pasa el tiempo reconoce la importancia de mantenerse en constante equilibrio mental y no le desconciertan los obstáculos y dificultades con que tropieza en su camino.

Prudente, razonable y sensato lo es todo aquél que cuando se cree apurado busca el alivio en aquél o en aquéllos hombres que cuando cayeron se levantaron precipitadamente y siguieron adelante sin volver la vista atrás.

PEREZ GUZMAN

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO
(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta será destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

UMBRAL

Número extraordinario de vacaciones dedicado a Anselmo Lorenzo. 32 páginas de texto con sus correspondientes grabados.

Precio: 3 francos ejemplar.

B.D.I.C

NECROLOGICA

(Inserta con retraso involuntario)

El dia 2 de febrero fue enterrado el compañero José Ortiz, secretario de la F. L. de Amiens, y miembro de la Libre Pensée. Hacia tiempo que padecia de una enfermedad incurable, pero era tan querido todos que sus familiares y amigos no nos queriamos hacer a la idea de que teniamos que perderlo y ante la realidad en esos momentos de tristeza sólo pensamos en una de tantas estupideces que a diario comete la naturaleza. Pues no contaba más que 45 años y era un hombre en toda la extensión de la palabra, simpático y afable, conservando el humor hasta en esos momentos de crisis que le agobiaban. amante de la verdad y la justicia, dispuesto siempre a servir a todo el que lo necesitaba sin mirar ideas ni nacionalidad.

Hommage du président de la Libre-Pensée d'Amiens à

JOSE ORTIZ

Certes, depuis quelques jours nous avions sur lui les plus grandes appréhensions. Nous savions que cet homme si bon. si affable, toujours d'humeur égale et toujours prêt à discuter de son idéal, était irrémédiablement frappé. Nous pensons qu'il le savait lui-même, mais qu'il le taisait pour ne pas affliger ses proches qu'il chérissait par-dessus tout.

Libre-penseur et anarchiste, vous annonce le journal de ce jour en vous invitant à venir vous recueillir devant cette tombe trop prématurément ouverte.

José Ortiz était en effet anarchiste, athée et libre-penseur. Comment aurait-il pu ne pas l'être? Issu d'une famille de travailleurs, le père était un modeste ouvrier de culture et dès sa naissance, il apporte avec lui cet esprit de lutte qu'il conservera jusqu'à son dernier souffle. Mardi dernier, en effet, il discutait encore avec un de nos camarades qui était venu prendre de ses nouvelles et s'entretenir avec lui.

José Ortiz est en effet marqué dès son apparition dans le monde. L'Espagne est alors gouvernée par Alphonse XIII et, alors que certains naissent dans des berceaux couverts de poupées, sur le sien se penchent déjà des syndicalistes, des lutteurs. 1923, date où le général Primo de Rivera déjà un galonné avec un nom qui se dévisse, voulu, pour rassurer le peuple et le servir, instaurer un directoire.

Toi, tu as huit ans quand Alphonse XIII est renversé et qu'est proclamée la République qui, aux yeux du capitalisme international a le tort de se montrer essentiellement laïque et anticléricale. Une semblabe République n'avait pas le droit de survivre. C'est alors qu'en juillet 1936 tu n'as que treize ans, l'âge de la puberté, tu assistes à cette date historique où le sinistre Franco, soutenu par le capitalisme international et aussi, on peut le répéter ici, par la lâcheté des républicains internationaux va se soulever contre cette République et la renverser après plus de deux ans de bataille. On sait assez combien les républicains se son défendus.

Tu est trop jeune pour prendre une part active à cette bataille, mais tes frères aînés y participent activement.

Tu es trop jeune, dis-je, pour y participer activement, mais tu es intelligent et observateur et tu constates que les églises, qui ne devraient être que des lieux de prières, ne sont plus que des repères de soudards abritant et tirant sur ceux qui avaient l'audace d'être prêts à mourir pour que sur terre règne enfin la paix universelle et plus de justice sociale.

Tu grandis dans cette atmosphère de bataille, de haine, et à vingt ans. âge auquel, parait-il, on doit servir la patrie, un problème se pose à toi.

Quelqu'un a dit un jour que la patrie c'est le coin de terre qui vous a vu naître et pour toi se pose alors un problème. Ce coin de terre a été souillé par Franco et sa bande et tant que cette souillure n'est pas lavée, tu n'éprouves aucune envie et ne vois aucune nécessité de la servir. C'est alors que clandestinement tu gagnes la France.

Nous savons et je sais particulièrement les soucis, les ennuis et bien souvent les souffrances que vous font subir cet exil. Loin de fuir ces tourments et ces ennuis José Ortiz va les augmenter en militant à la fois dans les rangs de la Libre-Pensée et des groupes libertaires. Il n'a qu'une envie, revoir sa terre natale, mais cela lui est interdit tant que le régime abject qui règne sur elle n'aura disparu; et, c'est pour cela qu'il rentre dans les rangs de ceux qui luttent le plus farouchement contre le cléricalisme et la dictature.

Mesdames, messieurs, mes chers camarades, je m'excuse d'avoir fait dans ce lieu du repos éternel l'apologie d'un idéal, mais je pense que c'était la meilleure façon de rendre à notre cher disparu l'hommage qu'il méritait. Il a toujours lutté et il l'a fait avec d'autant plus de courage qu'il était miné depuis fort longtemps par une longue et douloureuse maladie. On peut affirmer que le passage sur terre de José Ortiz aura été marqué par la souffrance. Nous savons que, pour lui, qui ne croyait qu'en la vie ce n'était pas le cas, la vie certes il l'aimait et s'il redoutait la mort, c'est simplement parce qu'il savait qu'elle nous ravit à l'affection des nôtres et qu'elle ne laisse parmi ceux qui nous ont aimé que douleurs et larmes. Toi Josefa, comme tu as raison de pleurer ton père, tu peux en être fière, car il a bien servi la cause de l'humanité.

ADMINISTRATIVAS

—Enrique Guiot, Nîmes. Recibida la tuya con aclaraciones. Giro el 27-1-68, 30 frs., pagando «C. S.» hasta el 31-12-68.

—Benito Roig, Aurillac (Cantal). Recibida la tuya y el giro del 12-7-68 pagando hasta el 30-6-68. Dada tu situación, seguiremos enviando. No te preocupes por ello.

—Llobet, Courcelles s-Seine (Eure). Recibido giro el 26-4-68. Distribución indicada: 10,70 librería y 10 frs. Pro-España.

—Diego Dominguez, Fleurance (Gers). Recibida carta y giro 12-7-68. Pagado año 68.

— Manuel Garcia, Castelnaudary (Aude). Recibido giro 30 frs. Pago «C. S.» hasta el 31-12-68.

—Antonio López, Roanne. Recibida nota. Fue error de envio el talón. Disculpa.

—Soldevilla, Tours. Recibido giro de 100,40 frs. el 13-7-68. Pagas «C.S.» y «Umbral» hasta el 30-6-68.

—Alonso Diego, Roche-la-Molière, (Loire). Recibido giro 24 frs. pago «C. S.» y «Umbral» el 17-6-68. Tienes razón en la tuya, pagas ambas publicaciones hasta el 30-6-68.

LA EPOPEYA COLECTIVISTA

CASTELVI DE LA MARCA

Palmo a palmo

MUCHO arrecia el vendaval que algunos sectores han desencadenado contra las Colectividades Agrarias y su obra. A todas las críticas destructivas, sabotajes y ataques más o menos alevosos y algunos con nocturnidad y todo, los campesinos oponen la fuerte muralla de su constancia y de su trabajo.

No nos cansaremos de repetir que las Colectividades Agrarias sólo puede combatirlas quien las odie o quien las ignore. Ningún responsable de sus actos puede ensañarse con una obra que sólo respeto y admiración merece de todos los sinceros antifascistas.

Las cosechas de esta año nos demostrarán una cosa bien elocuente, y es que mientras los campesinos colectivizados sembraron toda la extensión de tierra que les fue posible, los propietarios, en su mayoria, bajo la consigna de «qui sap qui ho cullirà», han dejado las tierras yermas, lo que representa un verdadero sabotaje a la economia de la revolución y de la guerra. En cambio, son estos mismos propietarios los propugnadores de esta lucha contra las colectividades campesinas. Podriamos señalar casos que harian enrojecer al antifascista más tibio.

En las ciudades son muchos los obreros que han aportado el máximo de su esfuerzo a la causa común, pero son muchisimos más los que desde el 19 de julio pasan cada semana por la Caja reguladora de jornales de la Generalidad, mientras que los campesinos colectivizados se han apretado el cinturón todo lo que las necesidades han precisado, para seguir adelante con su obra.

Estos sacrificios, y hay casos de verdaderos heroismos, han sido posibles porque los campesinos se sentian identificados con su obra. Si la Caja reguladora de jornales hubiera tenido que atender al campo como lo ha tenido que hacer con la ciudad, quién sabe dónde estaria ya la economia catalana.

Y cuando llega el momento de la recolección, la que permitirá a los campesinos normalizar su vida económica, hay quien pretende arrebatar lo que es esfuerzo de mucho trabajo y sacrificio.

Hemos escrito estas lineas por la impresión que nos ha causado el relato de muchas localidades que han visto disueltas sus colectividades y otras que temen verlo.

A pesar de todo no hemos perdido la esperanza de que se impondrá el buen sentido. Seria una tragedia irreparable que este buen sentido llegara tarde.

Una colectividad floreciente

A primeros de octubre de 1936 se constituyó la colectividad agraria de los campesinos de Castellví de la Marca, pueblecito situado a poca distancia de Villafranca del Panadés.

La colectividad empezó sólo con 12 familias, y en la actualidad pertenecen a la misma 52 familias. Este dato es lo suficiente para demostrar el volumen del sentimiento colectivista de los campesinos de dicho pueblo del Alto Panadés.

De la misma manera que la colectividad ha visto aumentar el número de socios, otro tanto ha sucedido con su situación económica, que está en franca recuperación, después de las estrecheces de los primeros tiempos, y todo gracias al esfuerzo productor de los trabajadores colectivistas.

La tierra cultivable de la colectividad es de 250 jornales, de ellos cien de aportaciones voluntarias de los propios colectivistas; lo demás es tierra incautada a personas declaradas facciosas. De los 250 jornales de tierra, diez son de regadio y lo restante de secano.

No obstante y que el ingreso en la colectividad es por familia, sólo el cabeza de familia viene obligado a trabajar en la misma; los restantes familiares están en completa libertad para trabajar en donde mejor les plazca.

Cada miembro productor es retribuido con cuatro pesetas diarias, y el cabeza de familia con un suplemento de cincuenta céntimos para cada hijo menor de dieciseis años. Los trabajadores mayores de sesenta años están libres de todo compromiso, percibiendo la misma retribución que los demás trabajadores.

Tenemos la completa convicción de que ninguno de los que combaten a las colectividades se contentaria con un enchufe de cuatro pesetas diarias.

La sagrada cosecha

En la época actual la atención del campesino está concentrada en la recolección de los cereales. Se precisaria una pluma de muchos más recursos literarios que la nuestra para poder reflejar con exactitud todo lo que la palabra *cosecha* representa para el campesino. Es el final de un camino lleno de esfuerzos, temores, inquietudes y esperanzas. Nada es de extrañar que cuando llega el momento de la recolección el campesino contemple la cosecha con ojos de enamorado.

Mucho se ha escrito alrededor de la trilla y la siega, pero aún no ha salido la pluma capaz de llegar a la verdadera entraña del asunto. No ha salido ni saldrá mientras no sea un propio campesino el que la esgrima. Es una cuestión que hay que haberla vivido para sentirla con toda su intensidad. Y esto, repetimos, sólo los propios campesinos pueden ser capaces de realizarlo.

Nuestra visita a la colectividad que estamos reportando coincide con el dia que funciona la trilladora de la colectividad. Este dia la máquina no funciona para los propios colectivistas sino que se está procediendo a la trilla de otro campesino que ha tenido que partir para el frente, en cumplimiento de sus deberes para con la causa de la libertad. Este rasgo de solidaridad de los campesinos colectivizados de Castellvi de la Marca, no es un caso aislado, sino que, en el curso de este año de revolución, hemos podido comprobar casos parecidos en infinidad de pueblos de Cataluña.

El tan cacareado egoismo de los campesinos no es más que una lógica reacción ante los muchos engaños y atropellos que han tenido que aguantar año tras año. Pero cuando el campesinado llega a sentirse interpretado por una causa, su espiritu de solidaridad y desprendimiento se puede equiparar al más exigente. Que lo digan, si no, los muchos camiones de volateria y demás articulos que llegaron a los frentes en los primeros meses de revolución.

Si los campesinos hubieran sido lo egoistas que se ha dicho, otra hubiera sido la vida de las colectividades en el primer año de su existencia.

El espiritu de superación

Es rara la colectividad que en el corto tiempo que llevan de su fundación, no haya procedido a alguna reforma para intensificar la capacidad productiva de las tierras. Los colectivistas de Castellví de la Marca han construido una noria, y otra que tienen en proyecto, con el fin de poder disponer de más agua para el riego de sus tierras. Lo que la burguesia no ha hecho en muchos años, las colectividades lo han realizado en unos meses. Es otro dato que ninguna campaña partidista podra desmentir.

Otro tanto puede decirse del aspecto cultural, que tampoco ha sido olvidado por ninguna colectividad. Todas, sin excepción, han montado una escuela, un ateneo, una biblioteca, según han sido sus recursos y posibilidades. Este afán de capacitarse de los campesinos es la mayor garantia para su porvenir.

En los locales de la colectividad puede verse el salón de lectura de las juventudes libertarias de la localidad, compuestas por grupos de jóvenes campesinos, entusiastas y estudiosos, que dificilmente se les hará retroceder a los tiempos pasados, que conocen lo suficiente para odiarlos y superarlos.

Con la activa colaboración del compañero Salvador Salsenz, esta juventud campesina de Castellví de la Marca está estructurando una sólida retaguardia de la obra colectivista. y contra cuya muralla se estrellarán todos los ataques de los arrivistas y aburguesados adversarios.

La granja avicola

Hasta ahora el corral habia sido un entretenimiento para las mujeres, sin que ninguno, o muy pocos, contaran con el corral para sus necesidades. Han sido las colectividades las que han revalorizado la avicultura, dándole toda la importancia que tiene.

Es raro encontrar una colectividad sin granja, ya funcionando, ya en construcción. En Castellvi de la Marca se encuentra en los dos casos. Funciona el departamento de conejos y se está construyendo el destinado a gallinas. Tienen también un buen lote de cerdos propiedad de la colectividad, aparte del que cada campesino se cria en su propia casa. Cuenta también con ocho cabezas de ganado vacuno, de recria, que junto con los cerdos, les permite afrontar el próximo año agricola con toda confianza y optimismo.

Cooperativa de distribución

Las actividades productoras de la colectividad están rematadas con el funcionamiento de una cooperativa de distribución de productos alimenticios para los colectivistas, y cuyos beneficios son para la colectividad.

Dicha cooperativa cuenta con dos sucursales para la venta y mayor comodidad de las mujeres que tienen que proveerse de lo necesario. A pesar de los obstáculos la cooperativa sigue su camino ascendente, y dentro de poco, los colectivistas podrán prescindir de los intermediarios en el abastecimiento de productos alimenticios.

El Consejo administrativo

Como en todos los pueblos de Cataluña, las colectividades tienen personalidad propia e independiente del organismo sindical.

El Consejo administrativo de la colectividad de Castellví de la Marca, lo constituyen los compañeros Alfonso Segura, José Guxens, Félix Pujadó, José Hija, Pedro Campanera.

Los dos últimos hace pocos dias que han tenido que abandonar la herramienta de trabajo para empuñar el fusil en los frentes de batalla, con el convencimiento que van a defender la continuación de la obra empezada.

El compañero Segura es, además, el delegado general del trabajo, con la colaboración de los compañeros Jaime Amador y Jaime Calindo, los cuales tienen a su cargo la distribución y ordenamiento de todo el trabajo de la colectividad.

A todos nuestro cordial saludo, con la seguridad que con fe y entusiasmo, que no les falta, sabrán salir adelante con la obra emprendida.

(De «Campo», 31 de julio 1937.)

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros dias de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.
Es una edición «AIT».

ESPERANTA KRONIKO

(Continuación)

Terminación de los verbos: Infinitivo, i; presente, as; pasado, is; futuro, os; condicional, us; imperativo, u.

Ejemplo de conjugación (presente del verbo «paroli»): mi parolas, (yo hablo); ci parolas, (tú hablas); li parolas (él habla); ni parolas, (nosotros hablamos); vi parolas, (vosotros habláis); ili parolas, (ellos hablan).

Nombres: tablo (mesa); Petro (Pedro); frato (hermano); patro (padre); fabriko (fábrica); suno (sol); lernejo (escuela); infano (niño); instruisto (maestro de escuela); libro (libro).

Adjetivos: ronda (redondo) granda (grande); bela (bello); bona (bueno); interesa (interesante); juna (joven); rapida (rápido); varma (caliente); utila (útil); blanka (blanco).

Verbos al infinitivo: esti (ser, estar); labori (trabajar); dormi (dormir); paroli (hablar); promeni (pasearse); skribe (escribir); brili (brillar); legi (leer) iri (ir); viziti (visitar).

Diversos vocablos: de (de); la (el, la, los, las); en (en); jes (si); ne (no); al (a, hacia); mi (yo); hodiaŭ (hoy); kaj (y); kiu (quien).

TEXTO A TRADUCIR. — *Versión:* La libro estas interesa. La tablo estas ronda. Hodiaŭ la suno brilas. La frato de Pedro estas granda. La infanoj iras al la lernejo. La instruisto parolas. La infanoj skribas.

Tema: Los libros son útiles. El sol es caliente. Pedro es joven y va a la escuela. El hermano de Pedro trabaja en la fábrica.

Traduzcan este texto y envíennoslo adjuntando un sobre franqueado para la respuesta. A vuelta de correo, ustedes recibirán su copia, corregida y anotada.

Dirigir toda la correspondencia a Nereida Martínez; 36, rue du 4 septembre; 91-Igny.

O a Sat-Amikaro; 67, av. Gambetta; Paris, (20e).

OTRA

JUAN FRANCISCO MILLAN

Otra baja sensible registrada en nuestros medios. Una implacable enfermedad nos lo ha arrebatado en edad relativamente joven: 54 años. Se trata del compañero egarense Juan Francisco Millán, militante en el Ramo Fabril y Textil de Tarrasa, en cuya localidad se comportó en todo momento como digno afiliado a la Confederación Nacional del Trabajo.

Al estallar la sublevación fascista del 36 Millán formó inmediatamente en los rangos de la resistencia confederal al peligro totalitario, habiendo pasado a una unidad igualmente cenetista que fue a tomar posición en el frente aragonés. Durante toda la guerra Millán batió el cobre frente al enemigo, y, perdida la guerra y quedado él personalmente indemne, pasó al exilio donde sufrir vejaciones y privaciones de esas que roen primero moralmente y luego determinan una dolencia fisica de las que no tienen remisión.

Millán formó durante mucho tiempo en la Federación Local C. N. T. parisina y en estos últimos tiempos se le observaba retirado porque, en realidad, el retiro lo motivaba la enfermedad — definitiva — que, al cerrarnos los ojos, nos abre el infinito de la muerte.

Al entierro del compañero Millán no acudió casi nadie. Una especie de responso.

COMUNICADOS

F. L. DE LYON

Convoca a sus afiliados a la Asamblea Extraordinaria que se celebrará el domingo 28 de Julio a las 9 y media de la mañana. Dada la importancia de los asuntos a tratar se necesita la presencia de todos los compañeros.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 28 de julio a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo. Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia de todos.

ARTE Y LETRAS

Sesión necrológica Salas, el sábado 27 de julio, y otro tema en segunda parte.

EL 27 DE OCTUBRE EN PARIS

Conmemoración del 59 aniversario del fusilamiento de F. Ferrer Guardia, con La Libre Pensée, C. N. T., S. I. A., C. N. T. francesa y otros organismos. Mitin y Festival en perspectiva, con la colaboración prometida del S. I. de la C. N. T., de A. Lapeyre, el presidente de la Libre Pensée y Léo Campion.

Por ahora...

Seguiremos informando.

Recuerdos de un viejo militante

por JOSE NEGRE

FUNDACION DE LA FEDERACION LOCAL SOLIDARIDAD OBRERA

Este movimiento solidario entre las fuerzas politico-burguesas catalanas sugirió a algunos elementos obreros la idea de originar otro movimiento solidario entre los trabajadores constituyendo la Federación Local Solidaridad Obrera (1).

Pero la iniciativa no lograba cuajar en el ambiente societario, pues sus iniciadores eran considerados con cierto recelo por los componentes de la mayoría de las Sociedades Obreras, y las entidades adheridas eran muy pocas y de minima importancia en el movimiento societario barcelonés.

En vista de ello, los ya dichos iniciadores, pertenecientes al partido socialista, instaron a los compañeros dirigentes de las Sociedades Obreras con raigambre anarquista para que se adhirieran al movimiento iniciado, dando toda clase de seguridades de que no se trataba de ninguna organización tendenciosa ni de carácter partidista determinado, que en él cabian todos los obreros que lucharon por su mejoramiento y emancipación de clase.

Ante este llamamiento los compañeros anarquistas decidieron que las Sociedades Obreras de su influencia, mandaran sus delegados a la naciente Federación Local.

Los tipógrafos teniamos el domicilio social en la calle de Roig, confluente a la del Hospital, y en el mismo local tenain sus secretarias los compañeros de la Unión Metalúrgica, y no recuerdo qué otras Sociedades más, y todos acordamos mandar nuestros delegados a la dicha Federación Local para ver qué era aquello.

Arte de Imprimir envió al compañero Tomás Herreros, que ha fallecido recientemente después de una larga vida de luchador en pro de la emancipación proletaria (2).

A los pocos dias vino a dar cuenta a la Junta de que, a su juicio, valia la pena de interesarse por la Federación Local Solidaridad Obrera, pues en ella podria hacerse mucha y buena labor por el mejoramiento económico de los trabajadores, como asismismo para su emancipación social.

Debido a dicho informe, Arte de Imprimir acordó adherirse, y otro tanto hicieron los compañeros metalúrgicos y los de las otras Sociedades domiciliadas en el Centro Obrero de la calle de Roig.

Idéntica determinación tomaron la mayoria de Sociedades Obreras existentes en Barcelona por aquel entonces, con lo que la naciente Federación adquirió verdadera importancia, presentándose el problema de buscar un local con la suficiente capacidad para dar cabida a todas las Sociedades Obreras federadas, local que se encontró en la calle Dormitorio de San Francisco, hoy Primero de Mayo, con muy buenas condiciones, pues, además de un buen salón para asambleas tenia dependencias para instalar las secretarias de las entidades adheridas.

Para la adquisición de dicho local habia una dificultad casi insuperable, dadas las escasisimas posibilidades económicas de las Sociedades Obreras de entonces, pues se precisaba adelantar el importe del alquiler de tres meses que habia que abonar por adelantado, importe no menor a 3.000 pesetas, lo que representaba una suma fabulosa para las Sociedades Obreras en aquellos tiempos de jornales de nueve y diez horas de trabajo diarias y 3'50 y 4 pesetas de jornal, exceptuando los dias festivos, y que para juntar cien pesetas se pasaban los tesoreros dos meses recogiendo perros chicos.

De este atasco salió la naciente Federación Local gracias a la solidaridad del fundador de la Escuela Moderna, del gran pedagogo y revolucionario Francisco Ferrer Guardia, asesinado un tiempo después por los sicarios del gobierno Maura-Lacierva en los glacis de Montjuich, el castillo de infame memoria.

Al constituirse el Comité federal se tomó el acuerdo de no nombrar para ocupar la Secretaria a ningún compañero anarquista ni socialista para evitar que pudieran surgir recelos y equivocos de ninguna especie entre los componentes de las Sociedades federadas, y a tal efecto fue nombrado Secretario general el compañero Román, presidente de la Sociedad de impresores, o sea maquinistas y minervistas de imprenta, y para constituir el Comité fueron nombrados entre otros, el compañero Badia, iniciador de la Federación, si no estuve mal enterado, obrero del ramo mercantil, socialista, inteligente, activo y muy hábil, y los compañeros Romero y Tomás Herreros. quien, además, fue nombrado director o administrador (3), no recuerdo bien, del semanario «Solidaridad Obrera», órgano, como decíamos antes, de la Federación Local, federación minúscula por el uúmero de federados, si se la compara con las Centrales de nuestros dias, pero grandisima por la fuerza moral que desde sus comienzos adquirió, y de lo que se percató la burguesia mucho antes que la mayoria de los obreros barceloneses.

La clase patronal, mejor dicho, los directores de la burguesia, intentaron una habilidosa maniobra para aduenarse de la novel Federación Obrera, sin restarle aparentemente su carácter y naturaleza obrera y obrerista, destacando al hijo de Rius y Taulet, el alcalde barcelonés que llevó a cabo la Exposición Universal del año 1888, hecho inicial del engrandecimiento de la urbe barcelonesa, quien ofrecióse a los obreros para ocupar el cargo de Secretario general gratuitamente, a más de ofrecer ayuda económica para el sostenimiento de la Federación y su portavoz «Solidaridad Obrera». Ofrecimiento que declinaron los obreros, pues si bien reconocian las condiciones intelectuales que reunía el segundo marqués de Olérdola para desempeñar el cargo solicitado, no ignoraban que no bastaba con ser inteligente sociólogo de biblioteca para dirigir una entidad obrera como la recién fundada, sino que eran precisas otras condiciones esenciales y que sólo poseian los trabajadores en cuyas carnes hubieran hecho sangre la inicua y sórdida explotación patronal, además de haber soportado las injurias y atropellos morales y materiales de los mercenarios de todas clases a sueldo de los explotadorse, única manera de que se injertara al nuevo organismo federal la savia revolucionaria necesaria para llevar a cabo la obra transformadora y emancipadora del proletariado que de él se esperaba. Esperanza que no fue defraudada jamás por la Federación Local Solidaridad Obrera ni por la Federación Regional de igual nombre, nacida en el seno de la anterior, ni tampoco por la Confederación Nacional del Trabajo actual, heredera y continuadora de las dos anteriores, porque a ninguna de ellas les faltaron las minorias de trabajadores conscientes para sostenerlas contra viento y marea durante todas las borrascas y tormentas como la burguesia desencadenó contra dichas organizaciones, y algunas de ellas de tan bestial empuje como la cerril y criminal represión soportada por la Confederación Regional Solidaridad Obrera después de la semana revolucionaria del julio de 1909. (4)

Minorias obreras de tal temple revolucionario, doctrinal y táctico, que rehicieron los organismos federales tantes veces como fueron aplastados o dispersados por la burguesia, no fueron pocos. Minorias, más reducidas que numerosas, que no claudicaron jamás, pues al dia siguiente de un desastre, su único pensamiento era preparar el desquite, y terminada una huelga general, ganada o perdida, estaban siempre dispuestas a proclamar otra si algún sector obrero, local, regional o nacional, necesitaba la solidaridad del proletariado catalán. Minorias que no desfallecieron nunca en una lucha dura y tenaz de varios años, durante los cuales atacaron y se defendieron de las clases patronales sin cesar un momento, y que si en unas ocasiones tuvieron la fortuna de triunfar, en otras soportaron rudas derrotas, sin que nunca les faltaran alientos para rehacer los organismos confederales al dia siguiente de un total aplastamiento (5) como ocurrió más de une vez. Minorias que no se acobardaron en ningún momento a pesar de tener que hacer frente a la vez a la burguesia, a las autoridades que las perseguian y atropellaban sin descanso y sin consideración alguna, al partido lerrouxista encastillado sagaz e hipócritamente en las mismas Sociedades obreras, partido que tenia la pretensión de apoderarse de la Federación Local Solidaridad Obrera y que afirmó por boca del pirata de la politica Emiliano Iglesias que, o la Federación Obrera se domiciliaba en la Casa del Pueblo, o desapareceria, y a pesar de ser el dicho partido literalmente el árbitro de Barcelona, teniendo todas las autoridades a su disposición, contar con la adhesión de una masa de 60.000 votantes y con un periódico con un tiraje diario de los mayores de aquellos años, fue derrotado estrepitosamente después de ruda y enconada lucha por una Federación Obrera que a lo sumo reunia una masa de 15 o 20.000 federados y un semanario de unos 3.000 ejemplares como todo tiraje; Federación servida por unos militantes constantemente encarcelados y procesados, sin medios económicos para el sostenimiento de sus familias ni más defensores en sus procesos que los abogados de turno (6), por unos militantes vilmente calumniados diariamente de «vividores», de «explotadores de los obreros», «agitadores profesionales», de «dinamiteros», etc., por los mercenarios redactores de la prensa diaria, a sueldo de la burguesia, que tan bajos y rastreros eran que no se detenían ni ante el respeto debido a las compañeras de estos militantes, a los cuales, al mencionarlas en el diario, escribian Fulana de Tal, «querida» del detenido o procesado Fulano de Tal, con toda la aviesa intención de que era capaz su espiritu canallesco.

No les faltaron arrestos a estos militantes cuando, amenazados de deshaucio el Centro Obrero por falta de pago del alquiler, tuvieron que buscar otro local y trasladar la Federación, dando como motivo que el anterior era insuficiente, a lo que supueron dar apariencias de realidad con una aparatosa reforma, construyendo departamentos de madera para secretarías, laboradas por las noches en el local social por un grupo de bravos compañeros carpinteros que se prestaron a hacer el trabajo gratuitamente.

Otro tanto hicieron los compañeros de la Sociedad de Lampistas, Hojalateros y Latoneros, quienes fabricaron y regalaron a la Federación Local una espléndida cafetera-exprés último modelo, como pocos establecimientos públicos la tenian, cafetera que dio el golpe con el gran efecto que causó.

Para solemnizar la inauguración del nuevo local, una ex-fábrica de la calle de Poniente, hoy de Joaquín Costa, el Comité Federal acordó encargarse de hacer el servicio del café, y no fue poca la alegria que causó y las bromas y algazaras a que dio lugar durante toda la velada.

— A ver, que me sirva café el Secretario general — pedia un compañero.

— Y a mi el Tesorero — pedia otro.

— Pues a mí que me ponga café el director de «Soli».

— Protesto — gritaba uno —. El Secretario general deja las copas con corona.

Y así toda la noche.

El buen éxito alcanzado nos permitió recaudar fondos para saldar los débitos contraídos y chasquear a los enemigos de la organización obrera que esperaban ansiosos el momento de dar la campanada haciendo público a golpes de bombo y platillos que la Federación Local y la Regional eran una ficción, un ridículo bluf, pues habían sido deshauciadas de su local social por no tener fuerza ni recursos siquiera para poder pagar el alquiler.

(Continuará.)

(1) Recordamos que Anselmo Lorenzo propugnó desde «Tierra y Libertad» por la idea de oponer una «solidaridad obrera» a la «solidaridad catalana» de los politicos. Aceptada la tesis indudablemente cierta de Negre, queda, en todo caso, establecido un paralelo en la aspiración «soli-obrerista». (J. F.).

(2) Defunción ocurrida en 1937. (J. F.).

(3) Lo nombrarian administrador, porque el primer director lo fue J. Bueso.Creada la C.N.T., con el apartamiento voluntario de Bueso, Comaposada, etc., la Organización quedó anarcosindicalista. (J.F.)

(4) A este dato hay que añadir la criminal represión Arlegui-Martinez Anido (1920-1923) que costó a la Organización confederal unas 500 víctimas.

(5) Un año después de la dura represión por los sucesos de julio de 1909, fue fundada en la propia Barcelona la Confederación Nacional del Trabajo. (J. F.).

(6) El caso Barriobero y otros fue posterior a la época descrita. (J. F.).

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

14, 19 y 26 de Julio

IGNORAMOS si la canícula contribuye a la exaltación de los ánimos vista la «galvana» de los pueblos tropicales. Sin embargo, la historia moderna nos enseña que los hechos más relevantes del calendario revolucionario ocurren en verano, y más acentuadamente en el mes de julio.

Estos días se ha celebrado en Francia la toma de la Bastilla con abundancia de fuegos artificiales antecedidos por brindis calurosos. La fiesta en sí ha sido eso, dejando, para el cerrar — lluvioso — del día 14, un hálito poderoso de tristeza. Y es porque semejantes balances no dan otra cosa que un exceso de banalidades. La suma del 14 de Julio de 1789 fue, con la cabeza de De Launay, la caída de la Monarquía. Un poder tradicional había desaparecido y la libertad quedaba conquistada e inscrita en el artículo tantos de la ley cuanta.

Aun hoy, a la ciudadanía francesa le queda el recurso de entonar la Marsellesa. En España la cantamos en 1873 y en 1931, con resultado meramente lírico, como en todas partes donde la población se contenta con expansiones folklóricas.

El 19 de Julio hispano se sabe como se produjo, con el resultado de fervor y de derrota inmerecida que diera. Hubo montañas de heroísmo de nuestra parte, e himalayas de injusticias de parte de los «triunfales». Nuestra gesta no dejó aires declamativos ni de Marsellesa. Pero marcó a varias generaciones con esa pátina anarquista que resurgen los actuales movimientos estudiantiles.

Si personas adversas y revolucionarios castrados consideran que el acratismo fue un manto de romanticismo actualmente apolillado, allá con su pan se lo coman. Pero la verdad es que el anarquismo, por su condición natural permanece en estado de vigencia, a pesar del escamoteo que tratan de hacerle víctima los intereses reaccionarios inscritos en la derecha, en el centro, o en la izquierda. La Revolución de 1936, tan ejemplar y señera, sale de la anonimidad perniciosa que se le destina, y cada vez que un acontecimiento verdaderamente popular sacude a la sociedad pretendidamente antianarquista, reactualiza a la Revolución española libertaria, sea por un ondear de bandera negra o — lo que es más importante —, por la difusión extraordinaria de la obra sociológico-igualitarista de los clásicos del anarquismo. Tras los sucesos estudiantiles que tanto enriquecen la perspectiva de una sociedad libre, puede intervenir, indudablemente, esa ducha de clamores reaccionarios que ahora corre a cargo de burguesistas, derechistas, centristas, socialdemócratas y comunistas. Mas la Idea se difunde, el inconformismo escampa, las convicciones se afirman, permitiendo esperar que un próximo renacer libertario de los elementos populares será mucho más considerable y tal vez destinado a solucionar libertaria y definitivamente los agudos problemas que tiene planteados la sociedad de nuestros días.

Queda por señalar, en este breve «edito», la influencia de la Revolución, también juliana, del año 1909, motivada por la convicción antimilitarista de las multitudes obreras de Cataluña, ciertamente emancipadas de prejuicios patrióticos y reciamente opuestas al embarque de hijos del pueblo que el gobierno destinaba a la muerte en los campos de batalla rifeños. Contra la sarta de falsedades por el gobierno Maura-Lacierva propalada, la revolución de 1909 fue espontánea sentida y ampliamente humanista. Las mujeres trataron de impedir que sus hijos fueran a la muerte que les destinaba la plutocracia española. En las grandes poblaciones se atravesaron a las vías para impedir la partida de los trenes militares, mientras en Barcelona la oposición femenina se manifestaba en el puerto. Y fueron ellas, las madres, las esposas y las hermanas, quienes se insurgieron las primeras rompiendo el cordón de la guardia civil y defendiéndose cuando fueron contraatacadas por ésta, cayendo, en el fragor del encono, alguna mujer herida y muerto un teniente de la G. C.

Entonces aparecieron los hombres con su huelga general revolucionaria, con sus barricadas, con sus quemas de conventos, con su combate enterizo con una miseria de municiones en el bolsillo de cada uno. Hubo enemigos batidos en franca lucha, no malos tratos afectando a ellos; hubo respeto a las monjas, las cuales eran avisadas con el clásico «Sortiu, que volem cremar!»; no hubo excesos depredatorios de una propiedad adversa a los humildes, y si en casos algunos cacos aparecieron, fue a última hora cuando la revolución periclitaba por carencia de recurso guerrero y por inasistencia revolucionaria del resto de España. La lucha fue correcta y, lamentablemente, desafortunada, mas la represión oficial derivó en feroz y carnicera. El pueblo en armas no fusiló a nadie y la reacción desencadenada ejecutó a cinco hombres, inocentes unos, hombres de pelea otros.

La muerte injustificable de Francisco Ferrer Guardia tuvo la virtud de soliviantar a las fuerzas avanzadas de París, Berlín, Roma, Bruselas y otras capitales.

Vencida la revolución española de 1936, la opinión internacional se mostró conformista, o, por lo menos, conformada, pagando este delito con una guerra la más amplia y destructora que ha conocido la historia humana.

DISCOS

Vladimir Muñoz debería llamarse Vladimiro, pero su voluntad antiotista debe ser respetada. Cada cual tiene derecho a llamarse, ya mayor, como le cuaje. Hay padrinos que deben esconderse de su «víctima» para no ser refinadamente asesinados. Hay delitos de patronimia que no admiten perdón, indulto ni amnistía. Un amigo llamado Pánfilo trató de suicidarse y le disuadí llamándole Rodolfo. Con este sucedaneo se resignó a seguir existiendo.

Pero el caso de Vladimir Muñoz no es el de su nombre, sino el de su obra. Su labor de biógrafo-bibliófilo es seria y meritoria, y podríamos añadir que formidable. Ilustrados por un ave canora de las orillas del Plata, sabíamos de un V. M. desalinado, bohemio. «Cuando acude a casa empieza hojeando papeles y termina en el refectorio. Es justo.»

Sí, es justo. Digamos lo era, porque al bohemio le sentaron la cabeza. Tiene hogar propio con mujer y cachorros, felicidad que merecía. Así como otros pierden regularidad sumergiéndose en el proceloso mar de las letras o rebuscando tesoros humanos en el profundo y oscuro piélago de los documentos, V. S. se ha ordenado en tal tormenta, en tal escollo. La ley del contraste sigue rigiendo.

«A la hora en que tú te acuestas, bohemio — le decía González Pacheco a Antonio Loredo por internedio de Anselmo Lorenzo — yo me arrojo de la cama a la mesa para no arrojarme por el balcón a la calle.» V. M. se acuesta antes que A. Loredo y se levanta de buena hora como A. Lorenzo, para ejercer un trabajo de sueldo, tras la gratitud de haber cumplido otro de provecho robándole horas al sueño. ¿Durará, V. M.? Más que el bohemio A. L. y tanto como el metódico A. L. de blanca barba, y posible que más.

Es una fortuna, compañeros, disponer de un trabajador tan inteligente y organizado como lo es este Vladimir que debiera llamarse Vladimiro. Sus trabajos son muy conseguidos, sabiamente estructurados, rezumando enjundia y paciencia; y vocación, en suma. Yo, en bohemio de la mente, en pájaro saltarín de la literatura libertaria, incapaz de quietud duradera, saludo sinceramente a este compañero V. M. que se deja reorganizar la vida privada, en tanto organiza para nosotros un tesoro de efectivismos y posibilidades.

Con el doble agrado de que V. M. aún es joven. ¡Y que para muchos años!

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA IMAGINACION VIAJERA

HA llegado, con la etapa estival, ese anhelo, que hoy se va generalizando, consistente en atalayar nuevos horizontes. Viajar, ir de ceca en meca para olvidar la cotidiana rutina de todo el año.

Dijo el poeta que «partir es morir un poco...». Va en ello la nostalgia de lo que se ha dejado; el encontrar a faltar algo de lo que ha quedado atrás, cuando se lleva cierto tiempo fuera del hogar. Late a veces el anhelo de una tierra de elección; un lugar preferido al que no podemos *echar el ancla* y en él organizar nuestra vida.

Particularmente entre exiliados, no a todos sienta el incorporarse de corazón al ambiente en que se vive; no a todos place el fundir, por así decir, el propio yo a la corriente psicológica ambiental. Hay quienes mantienen afecto intenso hacia el lugar que se vieron forzados a dejar. Y no por el hecho de que llegue a ser la tierra en que se ha nacido, en el sentido de «patria chica». No, hay quienes habiendo nacido en Vasconia, o en Aragón, les atrae mucho más Cataluña, como hay catalanes, o andaluces, que aman, sobre todo, tal o cual comarca del Levante alicantino, o valenciano. Es la sensibilidad, acorde con el ambiente que se ha vivido, la que, evidentemente, condiciona el afecto, la nostalgia de lo que se dejó.

Se ha dicho que los viajes instruyen. Pero también existe el criterio de comprobar que muchos viajan casi con la misma sensibilidad, con la cualidad de percibir, de captar, propias de una maleta o de un baúl... Visitan aquello que les han dicho vale la pena de ser visitado, pero sin que brote de su fuero interno la emoción hacia lo que es bello, ya sea un cuadro, bien un edificio, o un paisaje. A tal categoría suelen pertenecer los «nuevos ricos», que apresurados van recorriendo el mundo para ir anotando en las páginas de un carnet los lugares que cualquier «cicerone» les ha ensalzado como dignos de admiración.

Hay también una tranquila, una cómoda manera de viajar: Consiste en ofrecer espacio libre a la imaginación. Pocos como Julio Verne, el escritor que nos embelesaba en nuestros años adolescentes, han ofrecido con mayor amplitud por medio de sus libros el encanto de viajar. Y se da el caso de que Julio Verne era un hombre sedentario, un señor que salía poco de casa, y no iba muy lejos. ¡Ah, pero Verne poseía una imaginación formidable! A la lectura de algunos libros de viajes engarzaba lo que su fantasía iba elaborando. Y, hoy, como ayer, leyendo a Julio Verne se *viaja* por la tierra y se alcanzan a conocer las maravillas del fondo del mar. ¡Mágico poder el de la imaginación!

EL ESPERANTO Y LOS LIBERTARIOS

En verdad que no se le ha dado entre los libertarios la debida importancia a la lengua internacional Esperanto. Cabe también decir que algunos esperantistas, llevados de un fervor excesivo, han exagerado un poco la nota al referirse a la loable invención lingüista del doctor Zamenhof. Hace años, frecuentando, en París, una pequeña agrupación de esperantistas, le oí a uno de ellos, un exiliado polaco, afirmar con mucha seriedad: «El esperantista no debe fumar.» También aseguraba que el esperantista no debe comer carne. Y así iba encasillando a los esperantistas, adjudicándoles una serie de condiciones morales que en realidad nada tenían que ver con el hecho de usar una lengua internacional.

Ya al margen de algún que otro fanatizado, como los hay en todos los sectores, en todas las tendencias del pensamiento, al propagar el Esperanto, sus más conspicuos defensores le han atribuido un trascendental valor pacifista. Han dicho que de hablar todos una lengua no habría guerras entre las naciones, atribuyendo al factor lingüístico internacional un valor humanitario, moralizador. Las guerras civiles han demostrado que el hecho de hablar una misma lengua no quita para que los seres humanos se maten unos a otros. Pero hay más: Está el hecho de que se puede ser un gran esperantista y tener sentimientos bien poco humanitarios, y ser incluso guerrero. Y voy a probarlo: En mis manos tengo un libro titulado «Esperanto al alcance de todos». Editado en Valencia en el año 1964. Dicha obra la escribió un señor llamado Soler y Valls, que por lo que se nos dice en la obra fue la suya «una vida dedicada a la patria y al Esperanto.» Hay más, el inteligente esperantista en cuestión, se nos explica: «Fue un ardiente *patriota*, puesto que marchó a Cuba, en momentos de angustia para la patria, a defenderla voluntariamente.» El tal esperantista, que incluso llegó a escribir un método para aprender el Esperanto los españoles, del cual método se han hecho ya diez ediciones, dicho señor, que alcanzó en Cuba el grado de primer teniente de infantería, ¿qué pacifismo, qué sentimientos humanitarios podía tener al ir a asesinar a los infelices cubanos que, al fin y al cabo luchaban por su independencia? A la edición en cuestión le puso un «prólogo» otro gran esperantista que fue nada menos que presidente de la «Hispana societo por propagando de Esperanto». Dicho señor era también de los de *armas tomar*. ¡Nada menos que teniente coronel de estado mayor! Comentarios, hágalos el lector.

Pero ya descartado el hecho de que puede haber esperantistas de toda condición, importa ahora señalar el valor que para nosotros, libertarios, puede tener el uso del esperanto. Como quienes más puedan serlo, somos nosotros internacionalistas. En tre libertarios radicados en las diversas partes del mundo ha de ser conveniente un frecuente cambio de impresiones. ¿Qué sabemos como piensan, como obran, qué textos leen, los compañeros del Japón, de Suecia, de Alemania, de Nueva Zelanda, y de otros países apartados de aquél en que vivimos? A ellos también les puede interesar saber nuestro criterio, conocer nuestras experiencias. ¿Qué mejor método para ello que usar una lengua fácil de aprender y sumamente difundida, como lo es el Esperanto en congresos, en correspondencia internacional, en una revista donde podrían colaborar compañeros de uno y de otro país?

En el orden cultural, hay, traducidos al Esperanto, profusión de textos notables, cuyos autores casi que solamente se conocen en el país de origen. De ahí la importancia de poder leer sus obras literarias, científicas, filosóficas, gracias al Esperanto. A los efectos turísticos, ¿qué mayor ventaja que visitar un país cuya lengua internacional citada puedan orientarnos? Y están los aspectos que revisten especial importancia: casos de perseguidos por sus actividades de libertarios en países totalitarios, casos de exiliados. También cuando se trata de viajes de estudio, de relación entre militantes. Por todo lo esbozado, es de importancia el tener conocimiento del Esperanto.

Hay por doquier diversas asociaciones esperantistas que ponen el mayor empeño en la difusión del Esperanto. Para ello dan toda suerte de facilidades. Pero: para los lectores de LE COMBAT SYNDICALISTE, para los compañeros, hay una mayor oportunidad de tomar contacto, a todos los efectos apuntados, con la citada y bien conocida lengua internacional. Es en las columnas de este semanario que una esperantista, una «kamaradino», inteligente y voluntariosa, se ha ofrecido del modo más desinteresado, para dar lecciones por correspondencia. Creo puede ser apropiado al tema que nos ocupa, en esta crónica, repetir su nombre y dirección, que tuvo a bien insertar recientemente en el semanario. Es como sigue: Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91-Igny.

LOS BARBAROS CONTRA HERBERT MARCUSE

Entre los nombres que más se han citado estos días, en tanto que pensadores, en tanto que «guías» de la juventud rebelde estudiantil, es sabido que destaca el de Marcuse. Hemos leído algunos de sus libros: «El marxismo soviético» y «El hombre unidimensional»; algunas declaraciones e interviús que ha hecho por ahí, comentarios adversos y favorables a sus teorías. En algunos matices, su crítica nos parece muy puesta en razón, en otros ya no lo estimamos así. Pero no se trata ahora de hablar de sus ideas.

Lo vergonzoso es que Marcuse, a sus setenta años, haya tenido que abandonar precipitadamente su residencia de San Diego, en California, ante las amenazas de muerte que ha recibido. Lo curioso es que, mientras para los comunistas de Europa Marcuse es un filósofo decadente, pesimista, y burgués, para los bestiajos que en Estados Unidos le han amenazado de muerte, es un «cochino comunista». Y, claro está, en un país donde se asesina a un hombre pacífico, bueno, como Luther King, cabe esperar lo que son capaces de hacer con Herbert Marcuse. Sea cual fuere su pensamiento, él lo ha expuesto con serenidad, con talante afable inclusive. Sea cual fuere la interpretación que se le de, Marcuse no ha negado el diálogo. ¡Ah, pero los brutos no admiten otras *razones* que las de la pistola homicida!

Aquí y ahora

¿Y AHORA QUE?

por **Juan Español**

DESPUES de la tormentosa escenografía montada en las universidades españolas que culminó con la destitución del ministro de Educación y Ciencia así como del rector de la Universidad Central de Madrid, parece abrirse un paréntesis o más bien un compás de espera a raíz del Decreto-Ley promulgado en orden a la reestructuración de los estamentos docentes de grado superior y la creación de otros nuevos. A tal efecto el ministerio de Educación ha logrado la inversión de siete mil millones de pesetas.

Según el Decreto-Ley la nueva universidad de Madrid contará con cinco Facultades: la de Ciencias Políticas, Económicas y Comerciales; la de Ciencias, sin especificar secciones; la de Filosofía y Letras, también sin concretar secciones; la Facultad de Derecho y la de Medicina. Por lo que respecta a Bilbao se prevé que contará en la primera fase con la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas ya en existencia, pero dependiente de la universidad de Valladolid, y la de Medicina. Es improbable que en la capital vizcaína se establezcan nuevas facultades porque la universidad de Deusto — de la Compañía de Jesús ¿cómo no? — tiene la de Derecho y, en Vitoria, la de Filosofía y Letras. Se desconoce por completo cuáles serán las facultades de la de Barcelona, ni tampoco las de San Sebastián, Santander y Badajoz, aunque se supone que han de ser más humanísticas que técnicas. Según el artículo 2º del Decreto empezarán a funcionar los Institutos Politécnicos de Barcelona y Valencia.

Como caso especial que ha levantado cierta polvareda dentro de los mismos centros de la Administración, hay que mencionar que mientras en Madrid los 140 millones previstos para la primera etapa constructiva los proporciona el Ministerio, éste sólo prestará asistencia técnica y apoyo moral a las de Bilbao y Barcelona, cuyos gastos habrán de recaer en las corporaciones locales y provinciales. Se supone que los más directamente interesados en que funcione una universidad en su capital, a excepción de los vecinos, son los ayuntamientos, instituciones culturales, diputaciones, etc., ya que un organismo docente de tal categoría supone una nueva y eficaz proyección cultural y económica para el lugar donde radique. Este argumento parece ser perfectamente inteligible para todos, pero lo que ya no lo es tanto es por el qué esa excepción, con visos de arbitraria, que constituye la financiación de la de Madrid con fondos estrictamente ministeriales. ¿Es un descarado favoritismo o bien la administración central ha perdido su poder económico en lo que se refiere a las corporaciones madrileñas? Pero este es un problema que atañe a las altas esferas de la administración, muy alejadas del siempre sufrido y pagano contribuyente.

La cuestión primera es ésta: ¿Hasta qué extremos previsibles se concibe que pueda ser llevada la famosa reforma propuesta? El sistema actual de enseñanza es el punto de coincidencia de la injusticia y la discriminación, por una parte, y el despilfarro y la opulencia por otro. ¿En qué medida y qué forma ha de llevarse a cabo la extirpación de tan odiosos vicios de conformación? El punto de vista de un tal Pedro Altares en «Universidad y sociedad» es el que sigue: «Nuestra sociedad no está atrasada en el terreno económico, social y cultural porque está atrasada nuestra educación, como a veces se dice. Es nuestra educación la que está atrasada porque lo está la sociedad a la que sirve. Que nadie se haga ilusiones de que se puede reformar la una sin modificar la otra.» Si la anterior argumentación no estuviera dirigida a paliar y sólo a paliar la insolvencia de un Estado que empieza por cimentar su estructura total sobre una serie interminable de injusticias y privilegios, diríamos que es una argumentación lógica. Pero aquí tenemos el círculo vicioso a que conduce cualquier tipo de crítica racional que se haga sobre el régimen español. No tenemos Universidad porque no existe una sociedad desarrollada que la soporte. O no tenemos una sociedad floreciente porque no existe Universidad que la promueva. ¿Cuál de los dos es el chivo expiatorio? Nuestro criterio es que en una sociedad bien cimentada, dirigida y administrada y en la cual se han excluido radicalmente los privilegios, los fraudes y toda clase de vicios inherentes al sistema caitalista, puede hacer realidad coetánea el esplendor económico y el cultural, entendiendo éste no como el espacio acotado para lanzar seres competitivos en el

mercado, sino como el ancho campo accesible a todos en orden a elevar el nivel total de los componentes de la sociedad. Todo el mundo sabe que las universidades del sistema capitalista — y la española en nuestro caso — se caracterizan por su vertiente burguesa, clasista y discriminatoria. En ellas se atiende a preparar al profesional, principalmente, en vista a la competencia futura del mercado, competencia que no hace sino perpetuar y acrecentar el sistema vigente cuya catastrófica implantación estamos sufriendo. El universitario, futuro prohombre, se insertará en los puestos de más rentabilidad personal o de grupo, lo cual es la misma cosa, y le importará un ardite que sus conocimientos no estén incondicionalmente al lado del mejoramiento global de la sociedad en que vive. En consecuencia los ingenieros, los técnicos, los médicos se adherirán a problemas específicos lucrativos, pero abandonarán aquellos otros de carácter general vital para el país. Y así un ingeniero agrónomo sabrá mucho sobre la hibridación del maíz, bien instalado en un organismo estatal, pero ignora los graves y tremebundos problemas sociales del campo, o pretende ignorarlos; el técnico industrial es bien aleccionado sobre los métodos de incrementar la producción a base de exprimir el factor hombre al máximo, pero con absoluta despreocupación de lo que deben ser las nuevas técnicas industriales fomentadas a partir de una mejor racionalización del trabajo, del utillaje y de las herramientas empleadas; los médicos se aplicarán en la investigación exhaustiva de una determinada víscera cuya financiación está abundantemente protegida por el Estado, pero dejará de lado los grandes problemas sanitarios que afectan urgentemente a todo un pueblo. En una palabra, se instalarán en puestos rentables de evidente beneficio personal, mientras que todo aquello que posee un marcado matiz social y de envergadura nacional harán caso omiso de él.

La segunda cuestión es: ¿Quién ha de pagar esos siete mil millones que, a última hora y cuando las circunstancias han dicho la postrer palabra, se han asignado a la universidad? Decíamos antes, en un país floreciente, la economía y la cultura superior podían ser fenómenos paralelos. Pero si éste no es el caso, si el país está en la indigencia económica, ¿con qué derecho se le exige al exprimido contribuyente su aportación a tan problemática empresa? A este respecto decía hace poco el jefe nacional del SEM (Servicio Español del Magisterio) que esos 7.000 millones irían por ahora en alimento de un sistema que es «injusto, antisocial, no rentable y un lujo que España no se puede permitir». ¿Y cómo dejará de serlo en tanto persista la misma estructura político-social? Una cosa es obvia desde ya: esos miles de millones se emplearán no se sabe cuándo, ni cómo ni en qué. Pero aun suponiendo que se inviertan en la Universidad, ésta continuará con las mismas lacras, idénticas injusticias, similares privilegios y análogos fracasos docentes. Mas aquí se alza otra cuestión de vital importancia: si la Universidad es irreformable por cuanto no son modificados los organismos estatales que informan su constitución, es decir, porque éstos han nacido constitutivamente viciados, ¿de qué sirve el empleo de tantos millones y por qué ha de desembolsarlos el pueblo? Nada menos que el ministro de Hacienda ha declarado, sin ambages ni titubeos, que tal cantidad de millones no procederán de los impuestos sobre la renta de las clases altas — los auténticos usufructuarios, digamos de paso — porque esto supondría «una recaudación excesivamente lenta». Por consiguiente, careciendo de otros medios legales y justos con que efectuar la operación, es fácil adivinar que los fondos saldrán de una emisión de deuda pública amortizable. Pero entonces, una vez metido en el negocio en el tinglado bursátil ¿qué ocurrirá? ¿Nos vendrán con que puede ocasionar una inflación? Entonces nos invitarán de nuevo a apretar el cinturón y posiblemente tendremos devaluación de la peseta.

Precisemos, como dato altamente interesante, que el acceso a la universidad del elemento obrero alcanza el 1 ó 2 por ciento de la población total universitaria, y éso gracias a un vergonzoso y vergonzante sistema becario que nunca administra, por otra parte, ateniéndose al rigor de la más elemental justicia distributiva, siendo muchos de sus beneficiarios procedentes de familias económicamente holgadas como para costearse con facilidad los estudios de sus cachorros. Con toda justicia la población obrera protesta de semejante exacción dirigida a favorecer exclusivamente a ese sector de la sociedad que siempre ha estado en el pináculo del favoritismo, y hace patente el cúmulo de necesidades a que ha de subvenir perentoriamente antes de aportar su ayuda a un organismo clasista, burgués y que va contra sus propios intereses. Ampliar la universidad hasta el extremo de albergar 52.000 nuevos estudiantes sería plausible si no hubiera que remediar necesidades de inmenso alcance social; pero más interesante y humano es conceder al trabajador una remuneración que le asegure una vida más digna y procurar dotarle de un albergue compatible con la más elemental decencia. ¿O es que el Estado desconoce que existen miles de millares que no tienen donde cobijarse y que la mayoría se alimenta con más sobriedad que los espartanos? La cultura no puede implantarse en un cuerpo exhausto, hambriento y envilecido por la sevicia de los poderosos. Antes que el espíritu está el estómago, en todo caso. Cuando éste esté cumplidamente satisfecho, entonces será ocasión de hablar de cultura.

Mi patria

TRIBUNA JUVENIL

MI patria es para mí algo que me pertenece y algo a lo cual pertenezco. Quizá sea lo único que yo posea y lo único que me posee. A mi patria le debo cualquier sacrificio, mis esfuerzos y el fruto de mi trabajo. Por ella quiero hacer de mi vida una lucha constante e incansable para que su integridad pueda por fin ser un hecho.

Soy español pero mi patria no es España. No quiero limitar mi horizonte y mi sed de andar, ni sentir una extraña sensación de claustrofobia.

Mi patria, la que me pertenece y a la cual pertenezco, está en cualquier lugar, en cualquier rincón del mundo. Mi patria no distingue colores ni creencias. Mi patria, a la que vine involuntariamente, es el único bien común que tengo con los otros hombres. Con esos hombres que ya existen o aún no, con aquellos que dejaron de existir y con los que existirán siempre.

Contra mi patria, a la que llegué inconscientemente, a la que la naturaleza me hizo venir, debiera yo rebelarme por haberme sido impuesta. Y sin embargo, pese a mi rebeldía, toda la línea de conducta de mi vida la trazo en torno a ella, para ella y por ella.

Y es que mi patria está sucia.

Mi patria está formada por los hombres que dedican su vida a colmar las ambiciones de otros pocos hombres. Mi patria está formada por los trabajadores intelectuales o manuales que deben sacrificar su felicidad para que esos pocos hombres adquieran la suya.

Mi patria, que es el mundo, está pisoteada y encharcada. Mi patria conoce la miseria, esa miseria que abrasa la carne y arde en el estómago. Mi patria conoce la guerra que deshace a sus hijos. Mi patria conoce la humillación, esa misma humillación que hace sonreír al paria que pide un trozo de pan.

Mi patria conoce esto y mucho más; y por ser mía me veo en la obligación de defenderla como pueda de todo ello. Hago míos todos sus problemas y me solidarizo con cada uno de sus individuos, que son mis hermanos.

Me resulta inadmisible, por no decir vergonzoso, el solo hecho de saber que toda la podredumbre de mi patria la causa un grupo de hombres.

Un grupo de hombres es el que explota a la humanidad entera, desde el mismo momento en que ésta empezó a existir, matando a sus elementos al no dejarles vivir. A causa de él los hombres hacen de su vida un sueño de constante despertar. A causa de él la gran masa de hombres que forman la humanidad se ve obligada a renunciar a su propia felicidad, a su propia vida.

Por eso, a los que juegan con mi patria, a los que jocosamente desprecian la vida ajena, a los enemigos del progreso humano, a esos, les declaro una guerra tan larga e implacable como la labor que emprendo.

La lucha por mi patria será inflexible pero será constructiva y renovadora pues tiene que ser y sólo puede ser una constante labor de construcción sin límites de ninguna índole.

El hombre, por naturaleza propia, busca su felicidad. Toda humanización, toda labor en favor del hombre sólo puede pues alinearse en pos de esta felicidad.

La lucha por mi patria, lucha que es anarquista, tiende sólo a esa finalidad: elaborar de una vez la felicidad del hombre para que pueda ser verdaderamente un hombre con la libertad necesaria para que pueda satisfacer todas sus inquietudes y todos sus deseos.

Y mi lucha es anarquista, no porque crea que el anarquismo es el mejor medio de llegar a la integridad de la humanidad, sino porque estoy convencido de que es el único medio, y sobre todo que es la única finalidad.

TORR PEREZ

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

1er AOUT 1968
NUMERO 516
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Association de malfaiteurs

Alain Krivine a été écroué sous l'inculpation de « reconstitution de groupement dissous ». C'est cependant par pur arbitraire que la Jeunesse Communiste Révolutionnaire avait été interdite, puisqu'il est évident qu'elle ne tombe pas sous le coup de la loi qui à été évoquée et qui vise la formation de milices armées.

A Bordeaux quatorze personnes ont également été écrouées sous les inculpations suivantes : « association de malfaiteurs », « tentatives de destruction d'édifices par l'effet de substance explosive », etc. La seconde inculpation peut faire encourir aux auteurs la peine de mort.

La campagne d'intimidation menée par le gouvernement gaulliste continue. Mais elle ne fait que renforcer, dans leur détermination de lutter pour le socialisme, les militants révolutionnaires.

« Reconstitution de groupement dissous. » La volonté des travailleurs, s'exprimant par une grève générale formidable, brisée peu à peu par la ruse et la force avec la complicité des syndicats réformistes, n'avait-elle pas dissous de fait le groupement que constitue le gouvernement bourgeois et néo-fasciste de de Gaulle ? Ce gouvernement s'est reconstitué en usant du subterfuge des élections et à la faveur du climat de peur qu'il avait intentionnellement créé chez les électeurs. Les travailleurs et les étudiants révolutionnaires continueront la lutte par l'action directe, pour l'avènement du socialisme libertaire.

« Association de malfaiteurs » ? Politiciens professionnels, capitalistes avides de profits, exploiteurs de tout poil ne constituent-ils pas eux-mêmes une association de malfaiteurs permanente, dissimulée et justifiée par la légalité bourgeoise qui vit sur le dos de travailleurs, qui, chaque jour volent le produit de leur travail et accumulent les bénéfices. Les travailleurs et les étudiants révolutionnaires se préparent à mettre en accusation, aux yeux de la population entière cette association de malfaiteurs.

Les capitalistes, par le biais du gouvernement réactionnaire, qu'ils soutiennent, possèdent la force armée, les moyens d'information, les différentes façons d'accomoder à leur goût la loi bourgeoise. Mais, aux travailleurs, il reste la rue avec ses pavés, il reste les usines dont on ne pourra empêcher l'occupation. En définitive, ce sont les travailleurs qui sont les plus forts.

Pour dénoncer la répression, pour appeler au combat, nous descendrons à nouveau dans la rue. Les travailleurs se rassembleront à nouveau derrière les drapeaux noirs et les drapeaux rouges de la révolution Mai 1968 n'était qu'un début. C'est ce dont le gouvernement ne semble pas vouloir se rendre compte. En intensifiant la répression en période de calme il prépare lui-même l'explosion révolutionnaire de la rentrée. Car nous ne laisserons pas frapper sans réagir violemment nos camarades révolutionnaires qu'ils soient anarchistes, trotskystes, maoïstes, guévaristes ou autres. Face à la répression gouvernementale, face à une politique réactionnaire et néo-fasciste nous formerons à nouveau le front uni des révolutionnaires derrière les drapeaux noirs et rouges.

Plus le gouvernement réprime, plus il emprisonne, plus il interdit, et plus l'explosion révolutionnaire de la rentrée sera puissante. La politique de répression menée par le gouvernement prouve que la « participation » qu'il met en avant n'est qu'une imposture et que le seul « dialogue » qu'il connaisse est celui des matraques et des grenades lacrymogènes.

Le gouvernement, l'Etat, seront tenus pour responsables de toutes les violences car la violence ne peut engendrer que la violence et les révolutionnaires ne reculent pas devant l'organisation de leur autodéfense.

Depuis mai 1968, l'Etat a révélé son véritable caractère et sa véritable fonction, dissimulées derrière la notion d'intérêt général. Son caractère est un caractère de classe : il est l'émanation de la classe dirigeante des capitalistes. Sa fonction est une fonction de classe : il est au service du profit, au service des privilégiés et chargé de défendre les intérêts de ceux-ci, ses propres intérêts. Placé au sommet de la pyramide sociale il coiffe l'édifice et maintien les hiérarchies et les inégalités aidé en cela par les organisations syndicales réformistes et les partis politiques.

L'Etat n'est rien d'autre qu'une association de malfaiteurs. C'est pourquoi il dénonce avec vigueur les révolutionnaires anarchistes qui préconisent un ordre social sans Etat, dans lequel le pouvoir est exercé par tous à travers un système de délégation construit de bas en haut, dans lequel les travailleurs demeurent, à chaque instant, maîtres et responsables de leur propre sort.

A travers les événements de Mai, les étudiants et travailleurs révolutionnaires ont remis en cause le pouvoir d'Etat et ont remis à l'ordre du jour la question de l'exercice du pouvoir à la base. Chacun doit participer effectivement à la vie sociale et économique du pays. Cela ne peut se faire que si le système capitaliste lui-même est supprimé.

Continuons la lutte pour le socialisme anarchiste !

Participation ou révolution

Pour les « gaullistes de gauche », promoteurs de l' « intéressement » et de la « participation », il y a trois sortes de systèmes économiques possibles :

1. — Dans le système capitaliste classique, le capital appartient à une *minorité* (oligo-capitalisme) ;

2. — En régime de socialisme d'Etat, le capital appartient à l'Etat comme en U. R. S. S. par exemple (monocapitalisme) ;

3. — Enfin, les partisans de l'« intéressement » et de la « participation » se veulent les défenseurs d'un système dans lequel le capital appartiendrait à *tous* (pancapitalisme).

Cette volonté de faire participer tous les travailleurs aux progrès amenés par le développement économique, serait louable si elle ne recouvrait, en réalité, une supercherie. Il s'agit en fait d'escamoter purement et simplement la notion de collectivisme (où les moyens de production appartiennent en fait à tous et les fruits de la production sont répartis sur des bases égalitaires) pour lui substituer, dans l'esprit des masses, un aménagement du capitalisme dans lequel chacun posséderait une part (d'ailleurs très inégale) du potentiel de production sur le plan théorique tandis que les formes de travail et les modes de rémunération comme les formes de distribution (vente) des produits resteraient identiques à ce qu'elles sont en système capitaliste classique.

Car lorsqu'on nous dit que le pancapitalisme est un système dans lequel le capital appartient à tous on ne précise pas quelle partie du capital est ainsi répartie entre tous, on ne précise pas que le pancapitalisme signifie que la quasi totalité du capital demeure entre les mains d'une minorité d'exploiteurs tandis qu'une faible part du capital est répartie entre les exploités.

Si l'on représente le capital par un gâteau (image traditionnelle) le régime pan-capitaliste apparaît ainsi : devant ce gâteau se trouvent 50 personnes parmi lesquelles deux « capitalistes » et quarante-huit travailleurs ; les capitalistes prennent les neuf-dixièmes du gâteau et invitent les quarante-huit travailleurs à se partager le dixième restant. Ainsi on peut dire que le gâteau « appartient à tous » ou qu'il est « réparti entre tous ». Mais il est évident que lorsque les quarante-huit travailleurs se seron partagé le dixième du gâteau ils auront du mal à voir, même s'ils ont de bons yeux, la part qui reviendra à chacun.

L'exposé des motifs (rapport au président de la République) qui définit l'esprit de l'ordonnance du 17 août 1965 sur la « participation des travailleurs aux fruits de l'expansion des entreprises » énonce notamment : « il faut faire participer les travailleurs à l'expansion des entreprises et les y intéresser directement, et cela d'autant que le Ve plan subordonne justement la croissance économique à une augmentation des investissements dûs principalement à l'autofinancement ; dès lors, le progrès, œuvre de tous, doit être pour tous une source d'enrichissement, ce qui signifie que tous doivent prendre une part de l'accroissement du capital qu'il entraîne. »

En dépit des formules démagogiques employées, y-a-t-il là l'idée d'une répartition entre tous des fruits du progrès technique ? Non. Ce qu'il faut, d'après les auteurs, c'est « intéresser » les travailleurs à l' « expansion des entreprises », c'est-à-dire les amener à soutenir eux-mêmes la ligne de conduite du patronat et des capitalistes, à épauler leurs propres exploiteurs. On voudrait bien amener le travailleur à se prononcer, par exemple, pour une augmentation des cadences qui augmenterait ses revenus de 1 % tandis que les profits capitalistes augmenteraient, eux, de 20 ou 30 %. On voudrait bien amener le travailleur à s'opposer à la grève parce qu'elle compromet dans une certaine mesure l'expansion de l'entreprise.

Dans cet « exposé des motifs » une seule idée est claire et exacte : le progrès technique est, l'œuvre de tous ; mais cette constatation a des implications qui ne vont pas du tout dans le sens de l'intéressement, mais bien plutôt dans celui du collectivisme, de l'appropriation collective des moyens de production. Dans une œuvre comme le progrès technique, dans tout acte de production complexe, impliquant la participation de millions de travailleurs, on ne saurait déterminer dans quelle mesure chacun à participé à l'édification de cette œuvre, on se saurait mesurer l'apport de travail de chacun par rapport au résultat final : c'est dire qu'il s'agit véritablement d'une œuvre collective, qui appartient à tous. Les actions des travailleurs se complétant les unes les autres ne sont rien les unes sans les autres. Si l'on isole le travail de chacun ce travail perd toute signification et toute efficacité. Les biens produits (biens de consommation tels que produits alimentaires, automobiles, etc., et les biens de production tels que machines outils, usines hydroélectriques, etc.), appartiennent à tous d'une façon globale, constituent non pas un patrimoine dont chacun posséderait une part mais bien une œuvre commune qui appartient à tous mais à personne en particulier. C'est le sens du collectivisme.

Mais les pancapitalistes tirent du fait que le progrès technique est l'œuvre de tous des conclusions toutes différentes : les biens produits ainsi que l'appareil de production ne cessent, pour eux, d'appartenir à la minorité des capitalistes tandis que les travailleurs n'ont droit, outre leur salaire rémunérant tout juste la force de travail, qu'à posséder, sans pouvoir en disposer immédiatement, une partie minime des bénéfices qui sont conservés au niveau de l'entreprise pour permettre l'amélioration, la modernisation, l'expansion de celle-ci (autofinancement des entreprises).

La position des centrales syndicales réformistes vis-à-vis du problème de la participation est en général relativement ambiguë. Tout en affirmant à juste titre que la participation des travailleurs à la vie économique suppose le remplacement des structures elles-mêmes de la société, la C. G. T. ne va pas plus loin qu'un aménagement du capitalisme, une transformation progressive du capitalisme traditionnel (oligo-capitalisme) en capitalisme d'Etat (mono-capitalisme). Krasucki écrit : « La participation effective des travailleurs à la gestion de l'économie et à la direction d'un pays... ne peut exister que si la nation est maîtresse des secteurs-clés de l'économie, c'est-à-dire par leur nationalisation et leur gestion démocratique avec des droits effectifs garantis aux travailleurs et à leurs organisations.»

Les nationalisations reviennent en fait à remplacer le patronat par l'Etat-patron, à transférer les biens de production de la propriété privée à celle de l'Etat. Selon le mythe de l' « intérêt général », ce dernier est censé représenter les intérêts de toute la population et gérer l'économie en fonction du mieux-être de tous. Mais que se passe-t-il en réalité ? L'Etat n'est pas une entité, l'Etat est un appareil, un ensemble d'hommes et d'institutions qui, une fois en place, tendent à se perpétuer et se séparent ainsi du reste de la nation formant une couche de privilégiés, une nouvelle classe. Pour se maintenir au pouvoir, les hommes de l'Etat, (bureaucrates, technocrates, politiciens) s'entourent d'autres hommes qu'ils rémunérent mieux que ne sont rémunérés les travailleurs (police, armée, corps spéciaux d'intervention, etc.), Ainsi se constituent plusieurs strates de privilégiés qui sont en fait, par le jeu de la nationalisation, les possesseurs des moyens de production et qui, faisant œuvrer les travailleurs pour leur compte, mettent sur pied une nouvelle exploitation de l'homme par l'homme.

Ce capitalisme d'Etat étant édifié et l'ensemble des moyens de production étant passé aux mains de l'Etat, c'est-à-dire aux mains des nouvelles classes dirigeantes, les travailleurs ne participent pas plus à la gestion économique qu'ils ne le font en système capitaliste classique. Toute revendication leur est d'ailleurs en général interdite sous prétexte qu'en revendiquant contre l'Etat-patron ils revendiqueraient contre eux-mêmes, l'Etat étant censé être leur propre émanation.

La C. G. T., par l'intermédiaire de Krasucki, cité plus haut (« Le Monde » du 11-7-68), déclare d'ailleurs qu'une fois les nationalisations accomplies il faudra que soient garanties « aux travailleurs et à leurs organisations » des « droits effectifs ». La C. G. T. reconnaît donc elle-même que l'Etat-patron ne représente pas les intérêts réels des travailleurs puisqu'elle prend la précaution de leur laisser une marge de revendications une fois les entreprises passées aux mains de l'Etat.

C'est qu'effectivement l'émancipation des travailleurs, le passage de la propriété individuelle des moyens de production au socialisme, suppose la destruction de l'appareil d'Etat (anarchisme) et l'appropriation collective des moyens de production (collectivisme). C'est pourquoi et toujours à la notion de nationalisation comme à celle de participation, à ces aménagements du capitalisme, les syndicalistes révolutionnaires de la C. N. T. opposent la notion de collectivisme anarchiste. Le collectivisme est, par essence, anarchiste, parce que les collectivisations ne peuvent coexister avec l'Etat, celui-ci représentant les intérêts de quelques uns face à l'intérêts collectif de l'ensemble des travailleurs.

Quant à la C. G. C. (Confédération Générale des Cadres) elle donne au mot participation le sens restreint d'une simple consultation des travailleurs sur la marche des entreprises, dans laquelle, bien entendu, elle attribue aux cadres un rôle primordial.

Le C. N. P. F., de son côté, ne cache pas son hostilité à toute réforme de l'entreprise qui serait susceptible de remettre en cause, d'une façon ou d'une autre, l'autorité du chef d'entreprise et la propriété privée des moyens de production. Pour le C. N. P. F., la participation doit consister uniquement en une meilleure information des salariés mais il insiste sur le fait qu'il ne saurait admettre une remise en cause de la hiérarchie dans l'entreprise. Or les salariés ne sauraient participer effectivement à la direction de l'entreprise sans qu'ils possèdent incontestablement un certain nombre d'initiatives au sein des différents rouages de l'entreprise. C'est dire que là encore la participation apparaît comme une formule démagogique dénuée de toute réalité. C'est un mythe grâce auquel on pense pouvoir lier les travailleurs à l'entreprise et les dissuader par là même de contester, de revendiquer, d'utiliser les armes que sont la grève, le sabotage et l'occupation des usines pour arracher au patronat de meilleures conditions de travail. En fait, il s'agit de faire croire aux travailleurs que les usines leur appartiennent un peu pour éviter qu'ils ne réclament leur socialisation.

Car si le C. N. P. F. veut bien céder sur ce faux problème que constitue la réalisation de la « participation » au niveau des entreprises il cherche à obtenir, en contrepartie, que les travailleurs renoncent à toute contestation, jugeant que les formes que pourrait revêtir cette contestation apparaissent comme susceptibles d'entraver le fonctionnement de l'entreprise. Cette volonté de lier le sort des travailleurs à celui de l'entreprise, d'escamoter la lutte des classes en « associant », dons un esprit proche du paternalisme, le travailleur au capitaliste qui l'exploite ressemble en tous points à ce qu'a été le corporatisme fasciste d'un Mussolini ou, plus près de nous, le totalitarisme franquiste.

(Suite en page 2.)

Le P. C. F. et la crise de Mai - Juin 1968

Le Comité central du P. C. F., réuni les 8 et 9 juillet 1968 à Nanterre, a pu entendre le thème favori de Waldeck-Rochet qui, pour masquer ses prises de position flottantes et opportunistes pendant les événements de mai et juin, a pris pour habitude de trainer dans la boue des groupes anarchistes, trotskystes, maoïstes, guevaristes, en un mot les « gauchistes » qui, d'après lui, « sont tout justes bons à porter tort au mouvement ouvrier et démocratique ».

Comment le P. C. en est-il arrivé là ? Comment dans la situation actuelle, face à la coalition des forces réactionnaires et fascistes, en arrive-t-il à déclarer que son effort principal doit être dirigé « contre le danger le plus pressant qui est aujourd'hui le gauchisme » ?

Ne s'agit-il pas, tout simplement, de l'aveu public que le P. C. n'est plus une formation révolutionnaire luttant pour l'instauration du socialisme par toutes les voies possibles mais un parti bourgeois dont les dirigeants veulent préserver avant tout la position de privilégiés qu'ils occupent dans la société actuelle ?

L'analyse des évènements sur laquelle s'est appuyé Waldeck-Rochet pour étayer ses thèses anti-gauchistes et faire oublier ses diverses trahisons est erronée du début jusqu'à la fin et il ne peut en être autrement puisqu'elle a uniquement pour but de dénoncer les véritables révolutionnaires.

1. Pour Waldeck-Rochet, les manifestations de rues, les barricades, etc... ont eu pour seul résultat de mettre en mouvement la « machine à faire peur », d'effrayer la population et de la rejetter du côté du gaullisme.

En fait, qu'a-t-on constaté ? Tant qu'il y a eu des barricades, des manifestations de rues, etc..., tant que la volonté d'abattre le capitalisme s'est manifestée *matériellement* et a démontré la puissance des exploités, les classes laborieuses se sont senties fortes, pleines d'espoir, les initiatives se sont multipliées, le pouvoir bourgeois a été a deux doigts de s'écrouler comme un château de cartes.

C'est précisément à partir du moment où le P. C. et la C. G. T., par de prises de position réactionnaires et opportunistes, par des attaques systématiques contre les « gauchistes », contre les ouvriers qui descendaient dans la rue, a semé la confusion dans l'esprit des travailleurs et a révélé qu'il ne voulait pas de la révolution sociale et que, contre les révolutionnaires, il se faisait le défenseur de l'ordre bourgeois, que l'indécision a gagné les masses, que la « machine à faire peur » s'est mise en action et que le « parti de la peur », les bourgeois, a redressé la tête et, tout comme les communistes du P. C., a commencé une attaque systématique contre le mouvement révolutionnaire.

L'action directe dans la rue a déclenché, dans tous les domaines, un vaste mouvement de contestation, de remise en cause des structures bourgeoises de la société. C'est l'attitude même du P. C. et de la C. G. T., une attitude de peur, qui a mise en mouvement la « machine à faire peur ». La peur vient lorsque le défaitisme s'installe dans l'esprit des travailleurs et, à tout moment, l'attitude du P. C. a été une attitude de défaitisme.

Aussi le P. C. n'a pas à chercher dans les manifestations « gauchistes » la cause de sa défaite électorale : elle réside en premier lieu dans sa propre attitude face à la crise révolutionnaire. Les travailleurs se sont écartés en premier lieu des tièdes, des opportunistes comme le prouve le fait que la défaite électorale du P. C. a été surtout sensible dans les circonscriptions ouvrières où il était auparavant relativement puissant.

Il y a donc eu surtout, et c'est une leçon que le P. C. ferait bien de méditer, défection sur le plan électoral de ceux que le P. C. et la C. G. T. avaient trahis sur le plan de la lutte directe.

L'action directe demeure le catalyseur du mouvement ouvrier et toutes les campagnes menées contre les éléments révolutionnaires par les bourgeois opportunistes de la direction du P. C. n'y changeront rien.

2. Waldeck-Rochet, dans le but de minimiser le rôle joué par les gauchistes dans le développement des luttes ouvrières des mois de mai et juin, prétend que la grève générale ne serait que la conséquence de la politique gaulliste suivie depuis 10 ans et que les grèves « n'ont rien à avoir avec le mouvement étudiant en tant que tel ». Pour appuyer cette thèse, il souligne qu'avant même les grèves de mai d'autres mouvements revendicatifs pouvaient annoncer la grève générale.

Or quels ont été ces mouvements ? Les seules grèves efficaces des dernières années ont été des grèves « sauvages », déclenchées à la base par des travailleurs révolutionnaires par dessus la tête des dirigeants syndicaux de la C. G. T. fidèles à la politique réformiste du P. C. Et ces grèves ont mis en évidence des formes d'action directe qui sont celles-là même que le P. C. dénonce aujourd'hui. L'argument de Waldeck-Rochet va, en définitive, dans le sens inverse de ce qu'il cherche à démontrer.

Le secrétaire du P. C. oublie d'autre part :

— que le mot d'ordre de grève générale avec occupation des usines est parti des « étudiants », c'est-à-dire des gauchistes ;

— que, parallèlement, ce sont de jeunes travailleurs, la plupart du temps n'appartenant pas aux centrales syndicales traditionnelles réformistes, qui ont déclenché les premières occupations d'usines avec séquestration de la direction.

— qu'à aucun moment, pendant les « dix années de gaullisme », les centrales syndicales réformistes n'ont été capables ou n'ont voulu déclencher un mouvement de cette ampleur et qu'il a fallu, pour que les travailleurs entrent en action, que les gauchistes paient de leurs personnes sur les barricades pendant que les « pontes » de la C. G. T. n'ont jamais fait, pendant « dix ans de gaullisme », que trainer leurs fonds de pantalons sur les sièges des officines ministérielles dans des dialogues stériles avec les exploiteurs.

Aussi, lorsque Waldeck-Rochet « se félicite des avantages obtenus » par les travailleurs, il serait bon qu'il se souvienne que le mouvement ouvrier de mai n'est l'œuvre d'aucune direction syndicale réformiste et surtout pas de celle de la C. G. T. qui n'a fait que suivre le mouvement en tentant de le freiner au maximum. Les « étudiants », les « gauchistes », les jeunes travailleurs révolutionnaires ont effectivement, en quelques semaines, par une lutte *directe* contre le capitalisme et ses forces de répression, obtenu davantage que les centrales syndicales réformistes en dix ans de collaboration de classe. Et ils auraient obtenu bien davantage encore si le P. C. ne s'était pas rangé dans le camp bourgeois pour dénoncer les « aventuristes ».

3. Waldeck-Rochet affirme que les « travailleurs, dans leur masse étaient entrés dans la lutte avant tout pour de meilleures conditions de vie et de travail et non pour imposer un pouvoir politique par la force insurrectionnelle ».

On ne saurait séparer, comme le fait le secrétaire du P. C., la lutte « pour de meilleures conditions de vie et de travail », de la lutte contre le pouvoir capitaliste, par l'action directe. En ce sens, toute grève a éminemment un caractère politique. Le pouvoir n'est que la représentation d'une certaine infrastructure économique. S'attaquer aux salaires, c'est s'attaquer aux profits et c'est remettre en cause en définitive, *d'une façon globale*, la société capitaliste toute entière.

Les gauchistes se sont attaqués directement aux institutions représentant le pouvoir capitaliste et ont menacé ce pouvoir de destruction. Dans le même sens, en s'attaquant à la propriété individuelle des moyens de production (occupation des entreprises) les jeunes travailleurs révolutionnaires ont donné à la grève générale le caractère d'une menace directe contre l'ordre bourgeois existant. Bien entendu, le P. C. et la C. G. T., « reprenant en mains » les travailleurs et canalysant leur action dans un sens réformiste, ont tout fait pour effacer ce caractère de remise en cause globale. Dès que la C. G. T. a pris la direction des grèves celles-ci ont revêtu un caractère corporatif, chaque entreprise revendiquant pour son propre compte et abandonnant les mots d'ordre initiaux (abattre le système capitaliste, autogestion, démocratie *directe*, etc...). Par là, le mouvement s'est éparpillé, effrité et a finalement perdu ce qui faisait sa force : l'unité dans l'action directe révolutionnaire à la base.

Mais le fait que les conquêtes de mai-juin (augmentation des salaires nominaux, etc...) soient déjà remises en cause par le pouvoir capitaliste (hausse du coût de la vie) constitue un enseignement capital pour les travailleurs. Ils savent maintenant, et ils sauront s'en souvenir, que leur condition ne peut être améliorée dans le cadre des structures actuelles et que leur émancipation suppose la contestation et la lutte directe contre ces structures et en vue de leur destruction.

Bien que cela ne plaise pas aux dirigeants bourgeois du P. C., il est évident que les travailleurs vont s'orienter de plus en plus vers la grève insurrectionnelle et gestionnaire.

La production ne sera au service des travailleurs que si ce sont les travailleurs eux-mêmes qui gèrent les entreprises et organisent la production en vue de la satisfaction des besoins de tous.

4. Le P. C., par la parole de Waldeck-Rochet, estime que la tâche de la gauche consiste à « remplacer le pouvoir gaulliste des monopoles par un gouvernement d'union démocratique issu, non de la subversion, mais de la volonté populaire clairement et démocratiquement exprimée ». En clair, cela revient à dire que la tactique préconisée par le P. C. consiste à se faire porter au pouvoir par le jeu du suffrage universel bourgeois. Et pour cela le P. C. est tout prêt à devenir lui-même, si ce n'est déjà fait, une formation politique bourgeoise.

Mais les dernières élections ont précisément montré, en donnant la majorité à la réaction alors qu'un formidable mouvement revendicatif s'était manifesté, que le système parlementaire bourgeois est faussé à la base et qu'aucune élection, en régime bourgeois, n'exprimera la volonté des masses laborieuses. Les travailleurs ne peuvent s'exprimer « clairement et démocratiquement » qu'en descendant dans la rue. Ce n'est pas en mettant une fois de temps en temps un bulletin de vote dans l'urne qu'ils peuvent le faire. Ce système les a écartés, depuis toujours, de toute décision et de toute initiative dans la vie économique et sociale du pays au profit de quelques professionnels de la politique qui sollicitent leurs suffrages par des promesses trompeuses.

De plus en plus, les travailleurs prennent conscience de la nécessité d'agir directement, de s'organiser eux-mêmes. Ils feront de moins en moins confiance à des « spécialistes » de la politique.

En faisant de la lutte contre le « gauchisme » le but essentiel de son action future, le P. C. dévoile aux yeux des travailleurs révolutionnaires son véritable caractère : celui d'un parti sclérosé oscillant entre l'idéologie bourgeoise réformiste (« voie de passage pacifique au socialisme ») et le sectarisme staliniste. Il est bien près de perdre totalement ses meilleurs éléments : ceux qui luttent encore en vue de la révolution sociale.

Chez Citroën à Rennes

Un coup de balai

Aux usines Citroën de Rennes, 96,08 pour cent du personnel n'a pas participé aux élections des « délégués-délégués » du personnel. Sur 6.590 inscrits, 258 seulement ont voté. Là encore, la « grande » C. G. T. obtient 181 voix — un groupuscule, quoi —, la C. F. D. T. a obtenu 44 voix et le syndicat indépendant 16, il y a eu 17 bulletins blancs.

Cette abstention massive ne veut pas dire que les travailleurs rennais de Citroën soient satisfaits de leur sort. Au contraire l'abstention massive prouve, qu'après les évènements de mai les travailleurs ont ouvert les yeux et se sont rendus compte des trahisons des syndicats officiels et particulièrement de la C. G. T.

Quelques temps avant ces élections les travailleurs de Citroën avaient placardé des affiches disant : « A Citroën, les travailleurs balayeront les traitres et les capitulards ».

Le coup de balai a été rapide.

On peut être sûr que les « délégués » qui seront désignés au second tour qui doit avoir lieu le 23 juillet seront les fidèles valets de la direction puisque à peine 4 % des travailleurs acceptent cette forme de syndicalisme périmé.

La loi dit que seules les « organisations représentatives », c'est-à-dire, acceptant le jeu du patronat et de l'Etat ont le droit de présenter des candidats. Par la participation à ces élections on voit leur représentativité.

En présentant les partisans de la grève générale révolutionnaire comme des aventuriers, la C. G. T. s'est définitivement discréditée. Seguy et Frachon en allant se vautrer dans les fauteuils de Grenelle ont fait en sorte que tout redevienne comme avant ; en empêchant, par une campagne calomnieuse contre ceux qu'ils appellent les « gauchistes », de constituer de véritables comités de grève et réaliser l'unité de lutte de tous les travailleurs.

Le coup de balai des travailleurs de Citroën de Rennes est une œuvre de salubrité publique.

De ce balai, le syndicalisme révolutionnaire, c'est-à-dire les travailleurs eux-mêmes doivent bien tenir le manche et ne pas l'abandonner.

L'entente de tous : syndiqués écœurés par la trahison des centrales officielles, non-syndiqués révolutionnaires, communistes libertaires, anarchistes de l'A. O. A., antifascistes qui veulent vivre libres, abondancistes qui veulent plus d'égalité ; doit et peut se faire en constituant des syndicats révolutionnaires C. N. T.

C'est pour cela que la lutte continue.

YVES KERVADEC

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T. Participez à la

Grande souscription pour la propagande !

ANTENA

NOTAS GUBERNATIVAS SUFICIENTES

MADRID (OPE). — El diario de esta capital «El Alcázar» publicó el 25 de junio el siguiente comentario en su «Crónica nacional», bajo el título de «Desórdenes en las Vascongadas»:

«Las notas gubernativas no han sido suficientes para restablecer el orden en las provincias vascas. Un artefacto de relojería estalló en Villareal de Alava, apareció una bandera, con un retrato de Francisco Javier Echevarrieta, en Bilbao, y siguieron los intentos de organizar misas de solidaridad para con el terrorista caído. Además, en San Sebastián desapareció la corona de la Virgen de Larrea.

El activismo, pues, sigue a la orden del día. El clima está tan agitado que es difícil abrir un puente al diálogo y a la comprensión. Mientras tanto, para desgracia de todos, la violencia prosigue. Once detenidos en Guipúzcoa a consecuencia de los funerales por F. J. Echevarrieta son un balance preocupante.»

«DELICIAS DE LA LIBERTAD»

PARIS (OPE). — Con este título se escribe en «Ibérica» de Nueva York: «El Tribunal de Orden Público ha condenado a cuatro años de prisión a don Herminio Minguez Dacal por «delito» de explicar en una carta a la Liga Suiza de Derechos del Hombre», la idea que tenía de esos derechos la policía madrileña durante las manifestaciones del Primero de Mayo de 1966, en las que fue detenido.»

EL DERRUMBE DE LAS NACIONES

LONDRES (OPE). «El Cuarto Mundo», asociación de intelectuales liberales ingleses, ha organizado una serie de conferencias para el año en curso, que se dan en diversas universidades y centros intelectuales británicos. La semana del cinco al nueve de agosto próximo va dedicada al Derrumbe de las Naciones, de los Estados nacionales, de la soberanía estatal, con resurgimiento de las auténticas naciones, a los que los actuales Estados impiden su vida libre. Aparecen mencionados en el programa Nagaland, Biafra, Anguilla, Escocia, Tibet, Bretaña, Cataluña y Suiza con el aditamiento de «otros países». Los ponentes designados son Leopold Kohr, E. F. Chumacher, Cwynfor Evans, Herberd Read, Michael Scott, Carlo Doglio y Donad Groom. Las conferencias tendrán lugar en St. Marks Hall, Abercorn Place, London S. W. 8.

LA HUELGA «FASA-RENAULT»

SEVILLA. — Continúa la huelga en los Talleres «Fasa-Renault» con número ridículo de esquiroles. Frente a la factoría ha habido presencia protestataria de huelguistas a los que se les han añadido sus esposas. En reunión obrera se hizo el recuento de quejas sobre la insuficiencia de trato experimentado por enfermos y accidentados en el servicio de Sanidad de la casa. El índice de este recurso sigue siendo el abandono de un trabajador en estado comatoso, Manuel Rey Albaiceta, el cual mejora.

El gobernador, haciéndose el generoso, ha intercedido cerca de la gerencia «Fasa-Renault» para que readmita los 15 obreros despedidos, habiendo, a continuación, rogado a la propia empresa que castigue a los causantes de la huelga actual. Pero es tan popular esta huelga, que los comerciantes fían a los huelguistas y las masas de metalúrgicos no afectados se han puesto a disposición de sus compañeros en huelga.

NUEVO FRACASO DE LA AUTARQUIA

SEVILLA. — Cuando la pretensión autárquica de Franco el Sordo se dispusieron tierras del sud de España para el cultivo y recogida de la fibra algodonera. El Estado invirtió sumas importantes en el propósito, y a los primeros 10.000 kilos de dicha materia conseguidos se levantó una campaña autárquica de miedo. Sin embargo, a la hora de la verdad — la presente — resulta que el algodón autóctono cuesta un 50 por 100 más caro que el llegado del extranjero.

LA HORA DEL MILAGRO

SEVILLA. — Para satisfacer la coquetería de la Virgen de las Angustias (las angustias llegarían luego), la duquesa de Alba prestó un collar de gran valor para que la celeste dama lo luciera en la procesión del último viernes santo; ocurriendo que terminada la misma y desvanecidos los últimos ecos de las saetas, la preciosa joya desapareció ignorándose, aún hoy, su paradero. Desde entonces acá, la policía se pierde en conjeturas: ¿robo, hurto, sustracción, pérdida, olvido o curiosidad prolongada? Nadie lo sabe. Lo único cierto es que el milagro de ese viernes santo la duquesa de Alba lo resiente al revés.

¿INCONSCIENCIA U OSADIA?

SEVILLA. — Una banda de desocupados hace propaganda para que en el Parque de María Luisa sea levantada una estatua dedicada a Queipo de Llano, el general que falleció con un fatídico retraso de 25 años.

¿CUERPO PRESENTE O CUERPO AUSENTE?

SEGOVIA. — Habiendo circulado la noticia de que iba a ser expuesto a los fieles el cuerpo incorrupto de San Juan de la Cruz en el convento de carmelitas descalzas (en la cama), el general de la Orden la ha desmentido él sabe porque causas. De todas maneras, este macabro asunto no ha suspendido la respiración de los segovianos.

ANTIMILAGRO

CALI-VALLE (Colombia). — En un templo católico de la ciudad de El Aguila se celebraba una misa de mediodía con asistencia de doscientos fieles, y en el momento en que el cura oficiante levantó el cáliz impetrando el favor del Cielo, la bóveda de la iglesia se vino abajo matando a más de veinte personas e hiriendo a una cincuentena.

PESCADORES EN SECO

BARCELONA. — Unos pescadores profesionales de la Barceloneta han desmentido la especie de que los negociantes de pescado (pescadores de secano) realicen negocios al 300 por 100, pues frecuentemente sus lucros van del 700 por 100 explotando al pescador y al consumidor.

LA GUERRITA

TARRAGONA. — Tres caballeros aspirantes de las Milicias Universitarias cayeron al río Ciurana, matándose Balbino del Pran y quedando heridos los dos restantes. Estos caballeros montaban un 4 caballos.

INCESTO POLITICO

MADRID. — Con motivo del 18 de julio, Franco recibió del presidente Johnson de EE. UU. el siguiente telegrama:

«Me complace enviar al pueblo de España las sinceras felicitaciones y los deseos más cordiales del pueblo de los Estados Unidos de América en esta celebración de su Fiesta Nacional.

»En esta ocasión me gustaría también hacer llegar a V. E. mis votos personales para usted y reafirmar nuestra vinculación a la larga tradición de amistad y alianza en nuestros dos países.»

Franco le contestó con impudicia parecida.

QUINCE TRABAJADORES DETENIDOS

BILBAO. — Acusados de formar parte del comité de empresa de la S. E. de Construcción Naval de Sestao, han sido detenidos 15 obreros socialistas. Seguidamente los 3.000 obreros de la factoría se han declarado en huelga recabando la libertad de los cautivos.

VOCACION RELIGIOSA

SEVILLA. — Miles de confesionales han penetrado en la iglesia parroquial de San Lorenzo con grave disgusto del práter de la casa, Camacho Daza, pues se trata de Hermanas Termitas (hormigas) que devoran el maderámen de ornato y de soporte del templo.

MANIFESTACION EN SEVILLA

PARIS (OPE). — Su corresponsal particular en Madrid comunica a «Le Monde» (17 julio), que como prueba de solidaridad con los metalúrgicos de la casa «Fasa-Renault», que están en huelga desde hace una semana — por haber pedido el cese del médico del personal — en las calles de Sevilla se ha registrado una manifestación formada por más de mil trabajadores.

GIBRALTAR. ESTATUTO DE DOMINIO

LONDRES (OPE). — «Gibraltar ha aceptado garantías británicas respecto de sus futuras relaciones con la Gran Bretaña, según una declaración provisional que fue dada a conocer anoche al cabo de cuatro días de conversaciones constitucionales — decía «The Times» el 22 de julio en un despacho fechado en Gibraltar —.

La declaración dice que los británicos han propuesto incluir en el preámbulo de la nueva Constitución gibraltareña una disposición por la que Gibraltar pasaría a formar parte de los Dominios y permanecería en tal estado mientras no lo modifique una nueva ley del Parlamento.

La declaración parece señalar también que el Gobierno británico no entregará Gibraltar a otro Estado contra la expresa y democrática voluntad de su pueblo».

LEIDO EN «EL UNIVERSAL» DE CARACAS

La C. N. T. y España

LOS primeros brotes anarquistas españoles surgieron a partir de 1868; su iniciador, un anarquista italiano, que fue a España, Fanelli. Los primeros anarquistas españoles, Anselmo Lorenzo, Ricardo Mella, Francisco Ferrer Guardia, Juan Montseny (1) trataron de fundar unos sindicatos de orientación anarcosindicalistas, lográndolo en 1870, en Barcelona, con apelativo de Federación de Trabajadores de la Región Española, que al año siguiente contaba ya con 57.000 miembros.

En 1907, después de sufrir terribles persecuciones por parte de las autoridades la Federación resurgió en Barcelona, con el nombre de Solidaridad Obrera, constando de 57 entidades importantes en la región barcelonesa. La represión feroz por parte de las autoridades contra los anarcosindicalistas no hizo más que fortificarlos; en 1911 nació la Confederación Nacional del Trabajo, hija legítima de los otros dos organismos precursores, que se fue extendiendo a toda España, siendo durante muchos años la mayor fuerza viva de los trabajadores españoles.

Terminada la guerra civil española, el franquismo persiguió a muerte a la C. N. T., que se dividió en dos bloques, el del exterior de España y el de denro de ella. Hace poco tiempo, un grupo de falangistas del ala izquierda del organismo tomó contacto con un grupo de anarcosindicalistas de España y el extranjero, para curarse en salud de las enfermedades consecuentes a la caída de la dictadura de Franco, que la Falange ha apoyado. La Falange quiso n 1936, secretamente, quedarse con España; los militares se le adelantaron; el clero también. La Falange nunca fue más que un hermano pobre de los amos de España, esos militares y ese clero que la Falange buscó como colaboradores para par el golpe de Estado, segura de imponérseles después. Desde 1939, la Falange no ha hecho más que recular; y ahora, ya en el umbral de la puerta de España, esperando el puntapié final de sus aliados (que a su vez están en una posición difícil) tiende la mano a la C. N. T. como la tendió, inútilmente al comienzo de la guerra civil, en 1936. Esa Falange que hace pequeños pactos con pequeños grupos de cenetistas ambiciosos de poder tiene mucho de rata que huye del barco en peligro.

También entre los miembros de la C. N. T. hay, como en todas partes, ambiciosos de poder. Son los que saltaron por encima de su cabeza en el trampolín de la guerra civil. No se han resignado todavía, después de casi treinta años, a ser lo que eran antes de que la guerra civil los disfrazara con un traje que les iba ancho. Esas reuniones, además, se han hecho con miembros de otros organismos antifranquistas, socialistas republicanos.

Ahora, en una circular, la C.N.T. de Barcelona desautoriza a esos colaboracionistas por más que ellos se digan representantes de la militancia. No podía ser menos. Es profundamente desdeñoso para los miles de muertos de la C. N. T., de muertos inocentes, que sus antiguos compañeros, cansados de no ser más que lo que por sus propios méritos son, quieran apretar las manos de los verdugos.

Precisamente, los que hemos tomado esa posición social ácrata lo hemos hecho siempre, no por un espíritu de medro sino de justicia. La posición ácrata es de renuncia, no de ambición. Se renuncia a lo que se juzga injusto, inmoral; que es todo lo contrario de ambicionar lo que no se merece.

Entre los que fuimos exiliados españoles se dice que todos recibimos dos ascensos al pasar la frontera; dados o simplemente tomados. Y hay muchos que no quieren perderlos.

Es concreto lo que dice la circular: «Nadie estaba ni ha estado autorizado en nombre de la C. N. T. para realizar gestiones o pactos con los representantes del nacionalsocialismo».

Nadie.

Los que así han obrado solamente lo han hecho en nombre propio; son los trepadores que desean sentarse ante la mesa del banquete, sea con quien sea.

Lo más doloroso de esa posición de algunos individuos es que han sido militantes durante su vida entera y al final de ella, cuando todo comienza a tener menos importancia, pierdan la moral por una leve esperanza de volver un día a España con un cargo importante, con un uniforme, con una medalla colgada. Pequeñas miserias sin importancia, al fin de la vida, si no durante toda ella.

Yo recuerdo siempre aquel mitin en Valencia. Fue durante el llamado estado de alarma en España, es decir, restringidas ciertas libertades. El mitin se celebraba con asistencia de un comisario de policía y mucha policía secreta y uniformada. Debían hablar varios oradores. Uno de los primeros era un representante de la regional andaluza de la C. N. T., García Rueda. Su discurso fue el más corto y más eficaz a la vez, de todos los de la C. N. T.: García Rueda se levantó y dijo: «Compañeros de Valencia, un saludo para ustedes de los compañeros de Sevilla, y un escupitajo para el representante de la autoridad». Allí se acabaron el mitin y la libertad para García Rueda; pero al día siguiente, la C. N. T. recibía en masa solicitudes de ingreso en el sindicato. No fue más que un gesto, pero España ha sido siempre un país de ellos, de bellos. ¡Lástima que sea tan feo el de ese pequeño grupo de colaboradores que le tienden la mano a la Falange, a otras manos, tal vez sucias de sangre inocente de la C. N. T. desde hace tres décadas!

Rafael DELGADO

(1) El autor olvida a Farga Pellicer, a Sentiñón, a García Viñas, a Tomás Morago...

COLUMNA DEL EMIGRADO

La odisea del portugués

EL tema de los portugueses emigrados de su tierra halla eco en las pantallas francesas. Nos referimos al lienzo cinematográfico y al plástico de la televisión. En la primera suelen darse argumentos más o menos veraces y en el televisor escenas fingidamente espontáneas, aunque no exageradas. Tienen visos de naturalidad y su veracidad es aceptable, no importa si teatralizada.

En cine ha pasado una versión fidedigna del contrabando de obreros portugueses camuflados en camiones de doble fondo destinados al transporte de cerdos. Vienen así «encerdados», los portugueses, desde la frontera hispano-lusitana. Hasta París, considérese el calvario. España la atravesaron de sud a norte ante la ceguera (recompensada) de la guardia de carreteras. Llegados a destino, estos pobres iberos son negociados, por especialistas compatriotas, a las empresas necesitadas de mano de obra. Generalmente, estos clandestinos no son rechazados de Francia. El peonaje conviene. Si no peonan los súbditos de Salazar, habrán de hacerlo los de Franco o de Bumedian. Morenos en todo caso, iletrados en mayoría.

La «tele» nos dio el 21 de julio un paseo junto con el joven portugués desdichado. Busca trabajo y no lo encuentra. Tal vez en tal sitio, quizás en tal otro. «Completo». El buró rehusa. Se peregrina por tajos, esos del barro hasta las rodillas. Todo operario usa casco amarillo, incluso los escribientes. Un paisano afortunado (con empleo de pala) desea buena suerte al nuevo con buen deseo de que la tenga. El cuitado duerme a la fría estrella, dentro de un coche, donde puede. Acostarse sobre un banco, atrae la visita inoportuna del guardia, que exige un paseo en los márgenes del Sena para desvelarse. «Allez, allez !»

En emigrado sin suerte se come en la beneficencia (a) auxilio social: un día, solamente. De inmediato nueva peregrinación a las fábricas, a las cajas de fruta tirada, a la desesperanza. El mundo viandante cruza indiferente ante la necesidad, imperiosa, del infortunado emigrante, hasta que al fin cae éste bajo la protección de una entidad confesional, que pregunta, comprende, ofrece sopa bendecida, cama individual y trabajo monótono con sueldo. El portugués queda obligado a hoja parroquial y misa dominguera. De caer en la sopa de pimienta comunista, sería la «Humanité Dimanche» y la célula (la celda de reducción moral) del P. C. ¡Infeliz del emigrado que no sepa emanciparse!

Por fortuna fugitivos de Portugal obedecen a un precepto humanista, no importa si con fondo egoísta. La mitad de los portugueses que vienen rechazan «el combate», como ellos dicen. No es siempre un problema de hambre; es, en esta noble muchachada, asunto de sustraerse a la muerte que el viejo Salazar les destina en Angola y en Mozambique. A esas colonias envía a muchos soldados que en buena parte jamás regresan. De los desertores, hermanos y amigos han perecido en la terrible lejanía, y ellos no quieren morir ni matar. Es así, en hombres de paz que acuden al extranjero, desafiando los rigores de un clima y de un habla extraños, de adopción difícil. Muerto el tirano, terminada la guerra de Colonias, regresarán o no a su tierra; pero el jalón de hombres de humanidad nuestros portugueses lo han plantado. Saben poco de todo, se asombran, se resignan. Mas *combater, não.*

Es una idea, una nobleza, una actitud señera. No tiene tanto atraso como se dice, el lusitano. Sin letra, tal vez; con necesidad, sea; pero con luces, con humanismo en la sangre. ¡Muera la guerra!

Africanos y españoles acuden por acá acuciados por la gastronomía solamente. En casos se van de Franco o de Bumedian o a ver cómo se vive tras los montes o las aguas. Y encuentran dificultades, incluso penas, como los portugueses. Llegan a defenderse siendo jóvenes. Toman conciencia obrerista ciertas veces. O se dejan llevar por la corriente comunista cuyo internacionalismo los mantiene, no obstante, apartados, segregados, orillados, dentro del propio partido.

Los libertarios tenemos todo este terreno a la vista, este panorama humano que nos pertenece, que debiera pertenecernos. Hay labor, en el tajo, y fructífero sería realizarla.

Si no, ya beneficiarán otros, los madrugadores.

CINTO

Participation ou révolution

(Suite de la page 1.)

a marqué la campagne électorale de juin 1968 sont d'ailleurs manifestement d'essence fasciste : exaltation du nationalisme, de la hiérarchie, du chef unique, du travail (alors que travail signifie actuellement : exploitation de l'homme par l'homme).

Si le gouvernement gaulliste a réagi si violemment, avec des thèmes extrémistes (dans le même sens : libération des extrémistes de droite condamnés au moment de la guerre d'Algérie), contre les barricades de mai, c'est que précisément le « mouvement de mai », d'essence libertaire, a remis en cause d'une façon directe (autogestion, démocratie directe, etc.) l'absolutisme du néo-capitalisme vers lequel s'orientait de Gaulle et son équipe de « gaullistes de gauche ».

Car c'est bien un système à caractère fasciste qui prenait naissance et que les barricades de mai ont, un moment, menacé. Ce système se caractérisait par : procédures de dialogue, associant les « représentants » des travailleurs, le patronat dans son expression syndicale et l'Etat, tentatives d'intégration du syndicalisme officiel à l'appareil d'Etat, orientation de l'opinion publique grâce à l'appropriation, par l'appareil gouvernemental, des moyens d'information (radio, télévision...), assimilation du chef de l'Etat et de sa majorité à la totalité de la population (le parti au pouvoir use de l'emblème national, s'exprime sur les ondes, etc.), politique de prestige et de développement de la force armée (force de frappe)... Ce glissement vers un néo-fascisme camouflé s'opérait de façon insidieuse et pacifique, les syndicats ouvriers traditionnels pratiquant de leur côté une politique réformiste et de collaboration de classe qui le favorisait.

Les barricades de mai ont positivement mis à nu le caractère réel du gaullisme en obligeant celui-ci, par l'action directe, à faire usage de ses forces de répression. La répression des mouvements étudiants, révélant le caractère véritable du régime, a provoqué, chez de jeunes travailleurs qui se détournaient du syndicalisme réformiste, un reflexe de solidarité puis d'autodéfense et finalement de de contestation révolutionnaire des structures bourgeoises de la société.

Ainsi, un véritable coup d'arrêt a été donné au processus d'intégration du mouvement ouvrier à l'Etat capitaliste. De Gaulle s'était plu souvent à déclarer que la lutte des classes n'était qu'une construction théorique dans l'esprit de quelques idéologues révolutionnaires. C'est lui qui croyait, en quelques mots et grâce à quelques formules creuses, effacer les luttes qui opposent, depuis Spartacus, les exploités aux exploiteurs et dont le fondement matériel est fait de la vie de chaque jour. Les barricades de mai, dressées au nom de la lutte des classes, puis les occupations d'usines, Paris hérissé de drapeaux noirs et de drapeaux rouges, lui ont donné un démenti cuisant. La violence révolutionnaire a révélé aux yeux de tous des antagonismes de classe qui sont le fait de chaque instant de l'existence mais que lui, De Gaulle, croyait avoir escamotés par sa simple personnalité.

Après avoir maté le mouvement de mai, grâce à la trahison des centrales syndicales réformistes et des politiciens de « gauche », de Gaulle cherche à affermir la position acquise à travers les élections et, surtout, à revenir dans sa « voie de passage pacifique au fascisme ». Le mot d' « intéressement » étant quelque peu passé de mode, il lance celui de « participation », qui a l'avantage de sembler vouloir contenter les étudiants dont la révolte s'est parfois manifestée comme une volonté de participer à la gestion des universités (mais les étudiants révoltés n'en sont plus aux mots d'ordre de ce genre, ils en sont au mot d'ordre de révolution sociale).

Le problème se pose donc en ces termes : participation ou révolution. La participation signifie le replâtrage de l'ordre social actuel, la remise à flot, avec l'aide des travailleurs eux-mêmes, du système d'exploitation de l'homme par l'homme. Au-delà, elle signifie la mise en place de structures d'intégration du mouvement ouvrier à l'Etat capitaliste, le musellement des revendications ouvrières et l'acheminement vers un néo-fascisme qui pourra se passer de montrer au grand jour son véritable caractère.

La révolution implique un certain nombre d'épreuves de force destinées à obliger le pouvoir répressif à se montrer au grand jour, à démystifier les masses aussi bien vis-à-vis du pouvoir d'Etat que vis-à-vis des syndicats traditionnels réformistes, destinées aussi à faire prendre conscience aux travailleurs de leur force et à les préparer à l'épreuve finale.

Nous avons choisi, cela va sans dire, la révolution.

P T P

DISCOS

No es delito ocuparse una vez al año de individuos de historia personal contradictoria, pero edificante. Ahora José Riu Navés ocupa nuestro pensamiento.

Lo conocimos en nuestra extrema adolescencia. Riu era panadero, y, por hablador, como si pastara discursos. Le salían ya a los 15 años, y yo y el compañero Ramón nos lo conociamos por el Federal, puesto que de federalismo siempre se ocupaba; «incipientemente y atrevidamente, por supuesto. Riu desapareció de la circulación de nuestros pagos y en 1918 lo encontré en el Cine Montaña del Clot (Barcelona) perorando en un mitin de la panadería en huelga. Nuestro Federal me resultaba anarcosindicalista. Y no era, aquello, pura «xerrameca», pues significarse en aquellos días equivalía a demostrarse ante la policía. Tres esquiroles por lo menos, fueron literalmente degollados. Fuerte, pero verdadero. Nuestra lucha ha sido así de dura; para nosotros, y para los otros.

Claro está, la policía no conocía sino a huelguistas actuantes a la luz del día, no a los que obraban a la luz de la luna, o en la tiniebla. Riu conoció, efectivamente, la Modelo.

Nuevo reencuentro en villa, en compañero para el sindicato, la calle y la tribuna. Mas habiendo producido pan suficiente, empleó su «labia» en correduría, y el descontacto con la Organización lo contactó con los políticos, donde prosiguió su oratoria, jamás burguesa, por lo menos, «federalista». Tronó el 19 de julio y lo tuvimos al lado, con los republicanos de avance, incluso en la semana anticomunista de mayo. Se jugó, como todos nosotros, el todo por el todo. Tenía cargo de compromiso y Danton le llamábamos, distingo que no le desplacía. Medió la derrota y pasó a Francia, penosamente; tanto, que le encontramos en el campo de Argelés enfermo de muerte.

Murió, puede decirse, en nuestro regazo.

DISCOBOLO

AREA MUNDIAL

COMENTARIO AL VUELO

LAMENTABLEMENTE — tal vez afortunadamente — no es propio ocuparse de «fuerzas anarquistas». Fuerza colectiva depende de un estado de organización, de encauzamiento de energías, de aglomeración de voluntades. Anárquicamente «eclosionamos», no «amontonamos».

Grupos anarquistas van a reunirse en septiembre próximo en la ciudad italiana de Carrara, en entidades definidas, no en participaciones individuales. Vemos claro que esto último sería imposible. Quinientos individuos podrían representar otros tantos criterios, no habiendo transición prevista para ponerlos de acuerdo. ¿Resultado? Un bla-bla-bla enorme, con algunas apreciaciones estimables. Y a vegetar de nuevo.

Por cuerpos organizados puédese intentar una reunión como la de Carrara, aunque la unanimidad en acuerdos «nacionales» también sea discutible, como discutible también será la concordancia entre las Federaciones «nacionales» reunidas. Con acopio de buena voluntad se conseguirán conclusiones de consenso relativo, no satisfactorias para todos. Y es que, en realidad, en campo anarquista cada individuo se ha formado conciencia propia mediante estudio y afinación de sentimientos, no a golpes de acuerdos salidos de reuniones.

Asentar principios, igualar tendencias, unificar inclinaciones, esto puede intentarse sindicalmente, en medios apartados de la ética libertaria. Entre anarquistas cabales, semejante propósito es inadmisible, es decir, contrario a la formación moral adquirida. Considerada la presencia en un comicio de anarquistas comunistas, colectivistas, individualistas, anarcosindicalistas, integralistas (de reintegración a la naturaleza) y otros derivados, para aunar esa diversidad de interrupciones en un congreso precisaría una inteligencia común y una disposición de ánimo no previstas. Carrara obraría cuerdamente teniendo en cuenta estas aprehensiones en tratándose de fructuar el comicio que tiene en puerta.

Conste, sin embargo, que no nos inclinamos por lo negativo, vocacionales que somos de lo positivo. Con apreciable cantidad de años militando en el anarquismo, nunca hemos paseado por las nubes. La anarquía, para nosotros no es una entelequia dorada, un pasatiempo dilecto ni una fuerza simplemente nihilista. Para nosotros el anarquismo ha sido, en todo tiempo, una fuerza constructiva, una solución universalista, un propósito de reconducción integral del hombre. Desdeñosos del Olimpo, hemos descendido — tal es el caso de España — al terreno de la lucha real con la fortuna de haber sabido interpretar el sentir íntimo del pueblo, sin cuya circunstancia no hay en nuestra historia un 26 de julio, un 16 de agosto ni un 19 de julio. Sin el ascendente popular del anarquismo, no podría hablarse de revolución española, de comunismo libertario efectivo, de integralismo militante ni de individualismo positivo. La mejor difusión de nuestras ideas se cumplió en el seno del pueblo, en el corazón del pueblo que trabaja, y así se consiguió desarraigar el cáncer lerrouxista del cuerpo social, y así se ha de conseguir liberarlo de la leucemia comunista, ese neo-lerrouxismo que tanto dificulta la redención definitiva de la humanidad.

Tal decimos, sin aceptar la objeción prevista de que nos ocupamos del pasado, pues se trata de una lección aún vigente por reproducción vivísima: los sucesos estudiantiles llamados de Mayo, pero que designan la protesta universal del estudiantado contra las rigideces y la nocividad del Estado. ¿Creen los compañeros que el grupo Nanterre consiguió interesar a la enorme masa de estudiantes (además tan diversa) con unos simples y acalorados discursos? No. Nanterre profundizó la situación social del alumnado, señaló el estado de indigencia que esperaba a muchos alumnos, y la precariedad de recursos que la sociedad ofrecería a los licenciados debido a las pétreas conclusiones estatales, opuestas siempre al libre desarrollo de las ciencias y de los individuos. Brevemente: el grupo de Nanterre interpretó con acierto el sentir de las aspiraciones estudiantiles, y cuajó.

Exactamente como los libertarios durante cincuenta años de la historia de España. De qué meditar los reunidos en Carrara, y los anarquistas de todo el mundo.

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con acierto de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.
Es una edición «Umbral».

Conflictos sociales en Vizcaya

BILBAO, (OPE). — Se equivocaría quien creyera que después de las famosas jornadas de lucha del año pasado, en que durante meses se sostuvo la huelga de «Bandas», en Echebarri — jornadas que dieron lugar a la declaración por el gobierno del «estado de excepción» por tres meses en Vizcaya, durante el cual el Estado policíaco franquista prodigó las detenciones y deportaciones — el proletario vizcaíno se resignó, aceptó el negro destino que el franquismo le ofrece y renunció por el momento a reivindicar sus derechos.

No hay tal. El proletariado sigue luchando en Vizcaya. El obrero vizcaíno continúa oponiendo resistencia dondequiera sus derechos son lesionados en forma claramente injusta. Tenemos hoy conflictos laborales en muchas empresas de Vizcaya, como en la Sociedad Ibérica de Montajes Metálicos, Santurce, de la Central Térmica de Iberduero y en la Sociedad Española de Construcción Naval. En la primera empresa citada, se ha producido un conflicto grave, que ha dado lugar a un paro y a un despido masivo de trabajadores. La fuerza pública desalojó el centro de trabajo y presta protección a varios esquiroles. Y siguiendo un sistema consagrado por el «catolicísimo» régimen que padecemos, la empresa ha anunciado que «todo el que ha dejado de trabajar ha perdido todo derecho de vinculación con la empresa y debe, por tanto, solicitar el ingreso como si nunca hubiera trabajado en ella». La plantilla de esta empresa es de 250 a 300 fijos y de 750 a 800 obreros en total, contando los que trabajan con carácter temporal.

En cuanto a la Sociedad Española de Construcción Naval, el problema es aquí básicamente salarial. Una hoja que ha distribuido la Alianza Sindical de Euzkadi nos informa perfectamente del fondo de la cuestión. «La dirección, de manera solapada — dice la hoja — se ampara en la Ley de Congelación de Salarios del pasado 27 de noviembre para justificar una supuesta imposibilidad de incrementar nuestras retribuciones. Que ello no deja de ser una argucia de tipo capitalista, apoyada subjetivamente por la inoperancia del jurado de empresa, nos lo demuestran los distintos aumentos retributivos que por diversos conceptos han obtenido otras empresas. En la empresa Euskalduna, de carácter afín a la Naval, se ha conseguido un incremento económico de marzo a diciembre. Es una evidencia absoluta que la congelación salarial también atañe a Euskalduna, pero su dirección ha arbitrado una fórmula para incrementar los ingresos de los trabajadores sin salirse de la ley. Tampoco podemos consentir que nuestras percepciones líquidas sean rebajadas con motivo de los nuevos aumentos de cargas sociales, agravando nuestra ya difícil situación económica. Hacemos responsable a la empresa de lo que depare la situación y pedimos a todos los trabajadores plena unidad».

Entre los empleados de esta empresa se ha distribuido una nota firmada por «unos empleados de la Sociedad Española de Construcción Naval», en la que se afirma que la dirección de la empresa se ha negado hasta ahora a recibirles para discutir el problema de los salarios de los empleados. En esta hoja se invita a todos los empleados a formar un frente común con los obreros, «ya que, como asalariados — dice la hoja — tenemos los mismos problemas y necesidades».

EL 27 DE OCTUBRE EN PARIS

Conmemoración del 59 aniversario del fusilamiento de F. Ferrer Guardia, con La Libre Pensée, C. N. T., S. I. A., C. N. T. francesa y otros organismos. Mitin y Festival en perspectiva, con la colaboración prometida del S. I. de la C. N. T., de A. Lapeyre, el presidente de la Libre Pensée y Léo Campion.

Por ahora...

Seguiremos informando.

B.D.I.C

UN SEGUNDO VIETNAM LLAMADO BIAFRA

LA conjunción de ciertos y diversos egoismos religiosos, politicos, militares y petroliferos de ambas partes en litigio, Nigeria y Biafra, han convertido a éstas regiones en un segundo Vietnam en cuanto a inmolación de vidas humanas, calculadas en más de medio millón, y otras desolaciones.

Durante un tiempo se llegó a creer que los 14 millones de seres que pueblan Biafra impondrian a los nigerianos su voluntad de independencia; pero la ya nombrada conjunción de egoismos en Nigeria han impuesto «su» voluntad por la fuerza del número y de las armas, hasta no sólo cercar sino acorralar a los habitantes de Biafra más acá del mar, de los caudalosos pozos petroliferos, de las ricas y necesarias zonas fuentes agricolas, y del mundo exterior que les prestaba más o menos ayuda diversa, forzándolos los reculantes a recluirse en la árida zona norteña del pais.

En la fecha en que escribo estas lineas, última decena de Julio, esos casi 14 millones de seres humanos cercados en el Norte de Biafra (tras ellos, puentes destruidos, carreteras inservibles, rios y puertos sembrados de mortiferas minas, aeródromos impracticables) con el inmolador resultado de consumición de vidas en la lucha y los terribles estragos que el hambre ocasiona diariamente, pasan por tan lamentable como precaria y desesperada situación.

Situación desolada, habida cuenta que para un millón de seres humanos se calcula son ecesarias cien toneladas diarias de alimentos; para once millones se sigue calculando son necesarias 1.100 toneladas, y la aviación de los sitiados sólo puede transportar para el sustento diario de éstos desdichados 40 toneladas, y ello durante la noche ¡pues la guerra continúa!; continúa la lucha encarnizada por parte de los «vencedores» contra los «vencidos», mientras éstos, militarmente derrotados, procuran hacer de su misma desoladora situación, argumento factible para lograr supervivencia, de conseguir que Estados y gobiernos, occidentales o no, corran a galope tendido a influenciar politica y diplomáticamente para el consabido cese el fuego seguido del «armisticio» que permita vivir en «paz» y «dignamente »a los supervivientes de este inhumano e incongruente conflicto religioso, militar, politico, petrolifero-financiero.

En estas fechas las entrevistas de futura «solución» entre probables «vencidos» y «vencedores» se han convertido en hecho posible, pero indeciso. Lo que sucederá y como sucederá nos lo dirán los mismos hechos y acontecimientos posteriores al mes de Julio.

Lo triste y crudamente real es que mientras en la mayoria de pueblos y villorios sitos en Biafra «ocupados» o «libres», se calcula que un niño sobre tres fallecen de hambre, que decenas y centenas de miles de niños, adolescentes, mujeres y ancianos, deformes, cuerpos esqueléticos, cabellos lacios y descoloridos, ¡sintoma inexorable de la muerte por inanición!, perecerán irremediablemente, para luego ser pasto inevitable de miles de buitres en vigilancia permanente.

Y suponiendo que la «paz» fuera un hecho real en pocos dias, serán necesarios varios meses para regularizar el paso por los rios y puertos, aeródromos y carreteras, puentes y caminos, accesibles para el transporte de mercancias diversas, medicamentos, etc., lo que significa que no existe posibilidad de solución que impida que millones de seres humanos, mayormente ancianos, enfermos, y heridos de guerra, mueran también de hambre en tan dantesca y horrible circunstancia, por obra y gracia de insólitos y repudiables egoismos.

Esta realidad triste y desoladora la conocen los promotores directos de este terrible desastre. Pero el «mea culpa» de todos los responsables directos de tanta inútil inmolación de vidas, no surgirá por parte alguna; quedará impune en razón a la falaz e interesada «razón» que unos y otros aportan y conceden al Estado, a la Religión, al Capital, al mundo del privilegio, explotador, bajo diversas banderas, de la riqueza y de la candidez de los pueblos subdesarrollados.

He aquí concisamente descrito «Un segundo Vietnam llamado Biafra». Incumbe a todos meditar si cabe que los pueblos sigan consintiendo tanta barbarie, tanta injusticia, tanta miseria y desolación y por medio de la acción franca se decidan a dar al traste de una vez para todas con las guerras, con todo privilegio, con miras a una sociedad justa, humanitaria, equitativa y realmente libre.

Alejandro LAMELA

TRIBUNA JUVENIL

COPLAS SIN GUITARRA

Preguntas por qué te canto,
bajo la noche estrellada.
Pues porque ando de canto
y carezco de posada.

***

Gritan Franco, Franco, Franco,
también Franca, Franca, Franca.
Otros se hacen el zanco
pero preparan la tranca.

***

Yo le decia a Cirulo:
sé firme en tu pensamiento.
Perdi el tiempo, era un bulo,
era un... Cirulo, era un cuento.

***

De ideas me hablaste
pues eras un terriblista.
Por tus hechos me enseñaste
que eres casi carlista.

***

Un mañico y una maña
o una maña y un mañico,
con maña que no engaña
engendraron un mañico.

***

Trabajar, comer, dormir,
cobrar, gastar y aburrirse,
eso, maño no es vivir,
eso es, de pie morirse.

***

Si vas a Calatayud
no reguntes por Dolores.
Te darian ataúd
de Falange, hoyo y flores.

***

Si te vas a los madriles
a murmurar de don Paco
cuando veas los «civiles»
que no te metan al saco.

***

Piensa al venir al destierro
que las penas no se acaban.
Hay pan duro como el hierro,
las «Renault» no las regalan.

El Maño de Riglos

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnifica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

ANSELMO LORENZO

Un hombre y su obra

EN fecha del 30 noviembre se cumple el aniversario de la muerte de Anselmo Lorenzo, que en vida fue un hombre ejemplar, austero y cordial, inteligente y bueno, que puso todas las excelentes condiciones que atesoraba a favor de la redención de los trabajadores y en defensa de un alto sentimiento de justicia.

Seria impropio juzgar a Lorenzo como a un militante obrero del tipo clásico. Su condición intrinseca fue la del teórico, la del hombre que estudia constantemente para transmitir a los obreros las experiencias y los conocimientos adquiridos. A tal efecto, recordamos que en cierta ocasión le fue ofrecida la presidencia del Sindicato de Artes Gráficas, contestando a la comisión lo siguiente:

«Comprendo la gran misión que pueden realizar los compañeros en el seno de los Sindicatos, orientándolos en un sentido libertario, pero tengo demasiados años para acometer esta nueva empresa».

Ello demuestra que percibia claramente el valor de la colectividad social, que conocia como pocos de su época la importancia que tendria para el futuro el proletariado organizado, pero que, por condiciones temperamentales, no fue nunca uno de esos militantes que necesitan de la agitación y de la lucha, que bregan y pugnan en el taller, en el grupo o Sindicato, para que sus ideas y concepciones encuentren arraigo inmediato entre la multitud.

Anselmo Lorenzo era todo lo contrario. Puede decirse que gustaba de la vida intima como algo muy preciado. El estudio, la meditación, la confección periódica de sus trabajos, de sus traducciones y conferencias, le tenian plenamente absorbido. Lorenzo trabajaba con un verdadero sentimiento de artifice. Después de su trabajo habitual de corrector, realizaba otra jornada en su casa; ora traduciendo «La gran revolución» de Kropotkin, ora trazando su obra «El proletariado militante», o bien escribiendo los articulos y conferencias que con tanto deleite leian los trabajadores.

Toda la existencia de Lorenzo fue entregada a un trabajo intenso, sin que jamás nada ni nadie pudiera desplazarlo del taller. Varias fueron las empresas periodisticas que le hicieron importantes ofertas sin que lograran desviarlo de su ruta. El propio Francisco Ferrer, de quien fue gran amigo, queria asignarle un sueldo para que cuidara de las publicaciones de la Escuela Moderna, pero Lorenzo prefirió ser un colaborador desinteresado antes que abandonar la profesión que ejercia como ateántico sacerdocio.

Y lo importante es que este sentido recatado de la actuación de Lorenzo nada tenia de acomodamiento ni de indiferencia. El fue siempre una antena sensible donde se encontraban y polarizaban las inquietudes del movimiento social y anarquista de toda España. La actualidad siempre encontraba en su pluma el comentario oportuno, justo y elevado. Los militantes sindicales y libertarios sabian donde tenian un guia y orientador desinteresado y noble. Los sofistas y embadurnadores de falsos conceptos sociales, podian contar con las réplicas convincentes y seguras que salian de sus labios o de su pluma en forma medida y razonada, pero contundente y lógica.

Es que en la firme individualidad de Anselmo Lorenzo, además, del teórico palpitante y vivo, cuyos corazón y cerebro se movian al unisono del de sus compañeros de infortunio, habia un luchador social de cuerpo entero. Toda su personalidad varia y plena estaba concentrada en superar el nivel de vida de la clase trabajadora. Precisamente, su temperamento prudente y concentrado al estudio, se prestaba a toda clase de inhibiciones, pero Lorenzo no dejó jamás de decir lo que debia ser dicho, ni de obrar como aconsejaban las circunstancias. Fueran las que fuesen las dificultades, existieran los peligros represivos que hubiere, cuando era necesario se oia la voz de Lorenzo para decir, a quién fuese, todo cuanto él sentia, todo lo que creia conveniente al interés primordial de los trabajadores, a la defensa de sus entrañablemente estimados ideales.

Solo así, existiendo esta eclosión intima de bondad y de abnegación, de amor al proletariado y de voluntad entregada a su defensa, se comprende que no siendo un agitador, un temperamento que se enfrenta con la multitud, llegara o gozar del prestigio y del cariño que Anselmo Lorenzo tuvo entre la clase trabajadora. Recordamos aún, con gran satisfacción, aquellos articulos suyos que periódicamente aparecian en «Tierra y Libertad»; recordamos como una verdadera fiesta aquellas disertaciones celebradas en el viejo Teatro del Circulo Español, y su conferencia póstuma, que tuvo lugar en el Sindicato de Construcción, de Barcelona, pocos días antes de su muerte, en la que varios compañeros hubieron de subirlo y bajarlo a la tribuna, a fuerza de brazos. En estos articulos y conferencias que simultáneamente eran editados en folletos, iba Anselmo Lorenzo desgranando de manera paciente y ordenada, clara y persuasiva, los conocimientos y las enseñanzas sociales que contribuyeron, en gran parte, a la formación mental y moral de los mejores elementos del movimiento sindical y libertario de nuestros días.

Anselmo Lorenzo fue uno de los fundadores de la Asociación Internacional de Trabajadores de España, precursor y maestro del vasto movimiento anarcosindicalista que ha ofrendado a la causa de la emancipación del proletariado tantos valores humanos y tantos sacrificios colectivos. Lorenzo, encarna, como ninguna otra figura española, ese afán de libertad, de superación y de justicia que anima a los trabajadores conscientes a cumplir el cometido de conquistar su liberación. Toda su larga existencia la dedicó integramente a la defensa de sus ideas, expresando éstas con diafanidad y sencillez, con un lenguaje asequible a la clase trabajadora. Por reunir estas virtudes Lorenzo vive en la mente y en el corazón de millones de militantes obreros, de los cuales hay muchos en plena actividad, que fueron sus compañeros de lucha o sus continuadores inmediatos. De ahí, que bajo muchos aspectos ,es hoy, como lo fue ayer, el guía y el orientador de las nuevas generaciones de luchadores. Nada más instructivo para la juventud obrera, que la vida y la obra de este gran propulsor de las ideas emancipadoras, que nunca dejó de ser el trabajador sencillo y abnegado, que no se apartó un momento de sus compañeros de lucha, ya que eran algo consustancial de su carne y de su espíritu.

Por todos los aspectos enunciados y por razón de su existencia intachable, merece Anselmo Lorenzo nuestro más sentido reconocimiento. Por su vida austera y pulcra; por su obra vasta y meritoria; por su labor divulgadora de principios sociales justos, por su trabajo de absoluta entrega a la defensa de la clase trabajadora; por su bondad, por sus méritos y por su sencillez, vive y perdura en el recuerdo de la clase trabajadora en toda la fuerza de plenitud; es el recuerdo imborrable que dejan las auténticas personalidades que durante su paso por la tierra pueden ofrecer como modelo la ejemplaridad de su vida y de su obra.

IGNOTUS

Novedades en Librería

«Les Barricades 68», ilustraciones murales	9 00
«Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent	9 50
«La Iglesia contra la República española», Joan Comas	20 00
«Citations du Général De Gaulle»	3 00
«Le reveil de la France» (Mai-Juin 68)	8 00
«Une révolution du XX° siècle», (Les journées de Mai 68), Jean Bloch-Michel	6 00
«Les Barricades de Mai», Philipe Labro	10 00
Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux	11 60
«Les Citations de la Révolution de Mai», Recueillies par Alain Ayache	6 00
«Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup..	5 00
L'Imagination au pouvoir», (Illustré)	12 00
«La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil..	8 00
«Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch	18 00
«Ce n'est que le débout», Ph. Labror	18 00
«La Chienlit de papa»	5 40
«Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, Ph. Johnsson, Claude Molitern	12 00

Otras novedades

Disco de Consuelo Ibáñez con canciones de su importante repertorio 9 00

«Albert Camus, ou la révolte et la mesure», disque par M. Joyeux 33 00

«La Estabilidad del Latifundismo», J. Martinez Allier .. 42 00

«Crónica de la Revolución Mexicana», R. Blanco (3 vol.) 45 00

«Historia de la Revolución Mexicana», José Mancidor 18 00

«Jão Ternura», Aníbal M. Machado 10 00

OBRAS DE VICTOR GARCIA

«Japón hoy»	3,00
«América hoy»	10,00
«Fundamentos del anarquismo» (Canoduction)	2,00
«El pensamiento anarquista» ..	3,00
«Escarceos sobre China»	8,70
«La Internacional obrera»	4,50
«El sudeste asiático»	10,00
Crime et Société	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5.50
«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00

Giros y pedidos a Roque **LLOP** 24, rue Ste.-Marthe, **Paris, (X)** C.C.P. 13507 56 **Paris**

AIRE LIBRE

F. L. DE PERPIGNAN

Gran Jira en Argelés-sur-Mer, Le Racu

Comunicamos a todos los compañeros, que esta Federación Local, en colaboración con la Comisión Interdepartamental Aude-Pirineos Orientales, que para el 15 de agosto tiene organizada una Jira en el pintoresco sitio Le Racu, a la cual invitamos a todos los compañeros de Aude-Pirineos Orientales a colaborar con su presencia a ésta concentración y de convivencia libertaria, en una jornada de campo y de mar.

Rogamos a los compañeros que para facilitarnos nuestra labor de organización, se inscriban los más pronto posible; lo cual pueden hacer los domingos por la tarde en el Café Continental dirigiéndose a los compañeros Bueno, Gil, Martinez o Barber.

Los autos saldrán de la Plaza Aragó a las 7 de la mañana.

JIRA INTER-NUCLEAR ORGANIZADA POR PROVENZA Y H. G. L.

Como todos los años, anunciamos la celebración de la Jira de Confraternización, que tendrá lugar, el día 4 de agosto próximo en LES TAVERNES (Gard). Lugar enclavado en el triángulo que forman la carretera nº 106 de Nimes hacía Alès, y la carretera nº 110 de Montpellier, pasando por Sommières hacia Alès. Codo donde se unen los dos ríos Gardon.

Consultar la Guía Michelin nº 80.

ACTULIDAD ESTRICTA

«**CIUDAD CAIDA**», en llama permanente de la Revolución Española. 10 francos.

«**UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE MARX Y BAKUNIN**», la gran polémica reactivada por los acontecimientos del Barrio Latino. 1 franco.

«**PAÑUELO LIBERTARIO**», rojinegro, con efigies queridas, emblema de la Revolución de Julio de 1936. Oriflama de nuestras jiras veraniegas. 10 francos.

Pedir todo ello a esta Administración.

COMUNICADOS

Aviso a los compañeros lectores

Los números de LE COMBAT SYNDICALISTE que seguirán al presente serán confeccionados por adelantado en lo que se refiere al mes de agosto, con lo cual dejamos dicho que los números afectados carecerán de la información de actualidad que acostumbramos a servir cada semana.

F. N. I. F., PARIS

Anuncia asamblea general para el 4 de agosto a las 9 y media de la mañana en el lugar de costumbre.

ADMINISTRATIVAS

Meca, Caen, Calvados. Rda. nota aclarando y giro de 105,50 frs., pagando «C. S.» h. el nº 514 y «Umbral» h el nº 76; giro día 15-7-68 por CCP Soriano.

Francisco Diaz, St-Martin d'Herez (Isère). Rda la tuya. Giro de 12 frs. recibido el 7-11-68 12 frs. Pagado «Umbral» 31-10-68. Dada la aumentación a 15 frs. de la suscripción al año, te faltaron 3 frs.

José Beguer, Montesquieu (31). Recibida la tuya. Tienes pagados «C.S.» y «Umbral» h. el 31-12-68.

Sesé Simonne, Ste-Vallière (Aude). Rda. carta aclaración. Giro 10-1-68, pagando todo el año 67 de «C. S.». A pagar h. el 30-6-68, 16 frs, 1er semestre vencido.

Manuel Sánchez, Agde (34). Rda. carta aclarando. Giro 6-4-68 pagando «C. S.» y «Umbral» h. el 31-12-68.

Gaspar Roudós, Thiais (66). Rda. la tuya anunciando giro pagando «Umbral» 78, cosa normal puesto que tienes pagados nos 76-77. No así «C.S.» nos. 338 al 341, puesto que ya tienes pagados h. el nº 509 con el giro del 1-7-68.

PRO-ESPAÑA

Recibido en la C. de R. Zona Norte:

Argenteuil, 80 francos; Ivry, 62; Solarroja (Vitry), 10; Llobet Courells, 5; Masdeu de Boulou, 15; F. L. de Paris, 70; Rosquillas Paris, 10; F.L. Garges-le-Gonesse, 70; F. L. Combs-la-Ville, 50; F. L. Melun, 180; F. L. Houilles, 157,50. Total: 749,50.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

F. Local Drancy, 10 frs.; Maisons Lafitte, Juan Garcia, 4; *Paris XX*, Vicente Gálvez, 10 *Paris* 18, Francisco Gual, 10; *Fresnes*, Torralba, 5; *St. Sebastián*, Usen Pascual, 10; *St. Florentin*, José Ramio, 10; *La Charité* (Nicose), Peincede, 5; *Rueil-Malmaison*, Castillo, 35; *Paris* 11, Lacambra, 13; *México*, José Géné, 20. Total, 132 frs.

DESDE ROYAN

La Jira del Núcleo de Charentes y Poitu

Como cada año venimos haciéndolo, también éste llevamos a cabo la Jira anual de nuestro Núcleo orgánico: Charentes y Poitou.

Y como en años anteriores, tuvo lugar la concentración no lejos de Royan, en la playa del Clapet — Palmyre —, a unos 16 kilómetros de la citada estación balnearia.

No fuimos muy numerosos, ya que el Núcleo cuenta con pocas FF. LL., pero si los suficientes para dejar constancia de nuestro sentir, recordando la fecha Juliana, de grata memoria para cuantos la vivimos el año 1936. La vieja militancia acude en la medida que le es posible, en car, o en auto. Y a ella siempre se une cierta cantidad de jóvenes.

La Jira de éste año tuvo lugar el 14 de Julio, con asistencia de compañeros y algunas familias de Angoulême, Poitiers, de la Dordogne, Royan y pueblos cercanos de la Charente Maritime. Y como en años anteriores, al aporte de un cestito de sabrosas fresas — y una botella de vino — por parte de los compañeros Floristán — Julián y Nieves —, procuró 50 nuevos francos que irán a engrosar la suscripción de LE COMBAT SINDICALITE en ayuda de nuestros ancianos y enfermos, pues lo cierto es que cuanto por ellos hagamos, resultará siempre insuficiente. Hoy por ellos; mañana quien sabe si por nosotros.

Añadiremos que lo inseguro del tiempo matinal, no arredró a unos, los decididos, pero quizás influyó sobre la no presencia de otros, generalmente asiduos otras veces.

CORRESPONSAL

Julio de 1968.

Recuerdos de un viejo militante

por JOSE NEGRE

...Volvamos al punto de partida...

...Del cual me he apartado con mi larga digresión

Como ya dije antes, la naciente Federación Local Solidaridad Obrera adquirió rápidamente insospechado desarrollo y una vitalidad y dinamismo que sobresaltaron a la burguesía, cuyo disgusto e irritabilidad crecian a la par que se multiplicaban los conflictos que los obreros planteaban, la mayoria de los cuales se resolvían con mejoras para los trabajadores.

Estos éxitos fortalecian y elevaban la moral de los obreros barceloneses, lo que repercutia de una manera notable en el diario, crecimiento del organismo federal con la adhesión de nuevas sociedades, al mismo tiempo que crecian y aumentaban los efectivos societarios con el aumento de nuevos asociados.

Este resurgir de las fuerzas obreras organizadas de Barcelona trascendió al resto de Cataluña, y en poco tiempo se constituyeron numerosas Federaciones en distintas comarcas y localidades, y entre ellas, las más importantes fueron las de Sabadell y Tarrasa, en cuyas ciudades se suscitaron conflictos y luchas de importancia y gravedad inusitadas.

La viva e intensa vida de relación que los continuos movimientos obreros obligaban a sostener entre la Federación Local barcelonesa y las Federaciones Obreras existentes en dichas poblaciones y comarcas catalanas, sugirió la idea de convocar un Congreso Obrero en Barcelona, para constituir la Confederación Regional Solidaridad Obrera, idea que fue aceptada y llevada a la práctica con un total éxito, como contaré adelante.

A la creación de este fuerte ambiente societario entre el proletariado barcelonés y regional de Cataluña contribuyó de una manera muy importante la lucha sostenida por Arte de Imprimir contra el diario «El Progreso» y el partido lerrouxista.

Al ser propuesta la huelga del personal tipográfico de dicho periódico a la asamblea de Arte de Imprimir, en el probable caso de que la empresa se negara a aceptar de nuevo al operario despedido, preguntéa los obreros interesados si se daban cuenta de la importancia y gravedad del acuerdo que se proponia a la aprobación de la asamblea, por tratarse de un periódico demagógico por esencia y potencia, y que, por eso mismo, arrastraba un importante contingente de obreros barceloneses, lo suficiente cándidos para tomar en serio las promesas revolucionarias y obreristas del diario en cuestión, y que, como era de prever, se pondrian resueltamente enfrente de nosotros, y que, por lo tanto, si estaban los presuntos huelguistas firmemente dispuestos a sostener la huelga, en caso de declararse, hasta obtener completa satisfacción, durara lo que durara y a despecho de cuantos obstáculos se presentaran, pues en caso contrario no valia la pena de comenzar una lucha para proporcionar un éxito personal a aquel Don Juan de music-hall, vulgarmente conocido por Emiliano Iglesias, a costa de los huelguistas y de Arte de Imprimir.

La contestación fue completamente satisfactoria.

— Además, no tengas tantos recelos — me dijo uno de los compañeros presuntos huelguistas —, pues ha dicho Iglesias que bastará que la Sociedad haga la reclamación para que sea admitido el compañero Salas, que así se llamaba el compañero despedido.

No tenia yo tanta seguridad, pues no podia disipar mis dudas, ya que me era imposible creer en la buena fe del lugarteniente de Lerroux, y eso que no sabia lo que supimos después. Porque, me decia, si es así, ¿qué necesidad tiene de que se haga reclamación alguna? Con admitir al compañero despedido quedaba el asunto terminado.

Pero, en fin, se tomó el acuerdo de reclamar a la admisión del despedido, y cumplimentado que fue respondió el administrador que daria contestación a su debido tiempo. Y como ésta tardara más de lo natural, la Junta reclamó de nuevo, a lo que se contestó que, no existiendo unanimidad entre todo el personal tipográfico del periódico sobre el particular, la empresa pedia se tratara de nuevo el asunto en asamblea de Arte de Imprimir.

Esta salida, era por demás sospechosa, y para mi con mayor motivo, pero se accedió a que fuera de nuevo discutido, y celebrada la asamblea, ésta se ratificó en el acuerdo anterior, reforzado con la decisión de que, en caso de que la empresa viniera con nuevas dilaciones, se declarara la huelga en los talleres del diario lerrouxista «El Progreso».

No todo el personal tipográfico afecto estuvo conforme con este segundo punto, lo que me hizo sospechar que la empresa habia hecho manejos para dividirlo y evitar que existiera la debida unanimidad.

Los hechos confirmaron que mis recelos y sospechas no eran infundados, pues después de quedar bien demostrada la falta de sinceridad de la empresa del diario lerrouxista. hubo de tomarse la determinación de declarar la huelga en los talleres del mismo, y transcurrido cierto tiempo, el boicot a «El Progreso», el vocinglero periódico que se habia hecho el dueño de la calle con sus groseras procacidades y bravuconerias.

La declaración de huelga, y después el boicot proclamado por Arte de Imprimir, sorprendió a la opinión como si hubiera oido el estallido de una bomba, despertando entusiasmo entre los obreros como hacia tiempo no se habia visto en Barcelona, y ante los pasquines públicos se formaban grandes corros de trabajadores que discutian entre si con ardor y pasión.

En el campo politico causó asombro que los obreros de Arte de Imprimir nos hubiéramos atrevido a enfrentarnos con el partido lerrouxista, en aquellos tiempos en todo su apogeo, sin temor a los célebres «jóvenes bárbaros» y las kábilas lerrouxistas formadas por aquel desaprensivo Villalobos, aquel grotesco pelele ex anarquista que se las daba de superhombre y cuya superhombria consistia en la necedad y en la inconcebible frescura de que estaba poseído.

No disponiendo Arte de Imprimir de recursos para los gastos de propaganda necesarios para la consiguiente campaña huelgística, hizo un llamamiento a todos los obreros organizados pidiéndoles su solidaridad para allegar fondos para cubrir los gastos de la campaña, o sea, la impresión de hojas, pasquines, etiquetas, aquiler de locales para la celebración de mitines, etc., llamamiento que no fue desoído, pues los compañeros se apresuraron a abrir suscripciones en fábricas y talleres cuyo importe entregaban al tesorero de Arte de Imprimir.

El boicot repercutió fuertemente en la administración del periódico lerrouxista, cuya venta sufrió un descenso que alarmó a los directivos del partido, quienes excitaron a los obreros de las llamadas Casas del Pueblo para que acudieran en defensa de «El Progreso» y del partido, pues al darse cuenta de que habian tropezado con elemetos dificiles de vencer y de que les habia fallado su creencia de que no se atreverian a enfrentarse con el partido lerrouxista, hasta el punto de constituir un serio peligro de ruidoso fracaso, se decidieron a un ataque a fondo y a emplear todos sus medios ofensivos y defensivos.

Desde el periódico nos difamaban diariamente, y, además, de los tópicos de cajón: vividores, explotadores de los obreros, etc., nos lanzaron la canallesca acusación de que éramos elementos a sueldo de la Lliga Regionalista, la cual nos proveia de fondos para nuestra campaña contra el partido lerrouxista, idiotez que creyeron fácilmente los babiecas obreros enrolados en aquel partido pilotado y dirigido por una pandilla de pillos redomados y arrivistas sin escrúpulos.

Otra de las tácticas que emplearon fue el formar equipos de obreros lerrouxistas sin otra misión que recorrer los quioscos y adquirir números del diario para que no se notara la baja sufrida en la venta diaria de «El Progreso».

Arte de Imprimir organizó grupos de compañeros que, saliendo del local social a media noche, se dedicaban a pegar en las paredes pequeñas etiquetas que al dia siguiente eran leidas por los viandantes, con el natural enfado de las mesnadas de Lerroux, quienes acabaron por organizar cuadrillas que siguiendo a nuestros compañeros arrancaban cuantas etiquetas éstos pegaban, lo que originó que Arte de Imprimir organizara una especie de contrapartidas de compañeros federados que se prestaron a ello, que siguiendo a su vez a los saboteadores de nuestra propaganda, les obsequiaron con una tanda de persuasivos palos.

Estos entusiastas compañeros, todos ellos en la primera juventud, eran los que se encargaban también de pegar los carteles y los pasquines que se editaban referente a la huelga, y luego de terminada tan pesada labor se iban al taller donde trabajaban, pues nadie cobraba un sólo céntimo por el trabajo que ejecutaba.

La solidaridad con la que nos veiamos asistidos por tantos entusiastas compañeros como venian a ayudarnos, hizo que creciera nuestro entusiasmo y decisión combativa, hasta el punto de que públicamente invitamos a un mitin de controversia al célebre Emiliano Iglesias, el cual aceptó, convocándose el acto en la sala de baile La Bohemia, hoy Gran Price.

Pero el lugarteniente de Lerroux hizo que sus serviles fanáticos reventaran el mitin con sus gritos y sus amenazas contra los obreros tipógrafos, porque, en realidad, no se vio con arrestos para contender con ellos, y al dia siguiente apareció «El Progreso» echando sapos y culebras contra nosotros, y proclamando que el pueblo, ¡dichoso pueblo!, nos habia dado nuestro merecido repudiándonos y haciéndonos callar.

Pero Arte de Imprimir le dio una respuesta adecuada publicando en la prensa cuanto queriamos decir en el mitin y haciendo público el odioso atropello de que una cuadrilla de lerrouxistas habia hecho al compañero Bueso, de cuyas resultas sufrió una grave enfermedad que lo retuvo en cama varios meses.

A los insultos y embustes de la gaceta lerrouxista contestábamos nosotros diariamente desde «La Publicidad» con unos lacónicos comunicados con sólo tres párrafos numerados 1º, 2º y 3º.

Estos tres puntos sacaban de quicio a ios plumíferos al servicio del logrero lerrouxismo, quienes no se avergonzaban de lamentarse en público de que un diario republicano nos prestara sus columnas para que nos defendiéramos de los bajos e innobles ataques de que éramos objeto.

Con todo esto la huelga iba ganando en intensidad y extensión, para mayor desespero de nuestros enemigos.

Aprovechando los ofrecimientos de organismos obreros de la región catalana, se organizaron distintas excursiones de propaganda, con lo que el conflicto de Arte de Imprimir-«El Progreso» adquirió volumen y categoría regional, no siendo sólo los intereses del diario lerrouxista los que estaban en litigio, sino los del propio partido en general, quien al enfrentarse con Arte de Imprimir sufrió el primer tropiezo serio en su triunfal carrera hasta entonces.

Hubo excursión en la que dimos tres mítines en un solo dia: el primero, por la mañana, en Manlleu; el segundo, por la tarde, en Vich, y el tercero, por la noche, en Roda.

Durante la campaña llegó a nuestro conocimiento que Emiliano Iglesias habia llegado en su estúpida presunción a afirmar en la redacción de «El País», de Madrid, que la Federación Local Solidaridad Obrera seria lerrouxista dentro de unos meses, domiciliándose en la Casa del Pueblo, o desapareceria, afirmación a la que he hecho referencia anteriormente. Esto acabó de enardecernos y hacernos comprender que el conflicto obrero ocurrido en los talleres de la «gaceta de los chinos», como ya se llamaba a «El Progreso», habia sido provocado con la aviesa intención de enconarlo, darle extensión y aplastar a la Federación Obrera o enrolarla en el partido lerrouxista.

(Continuará.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

El estatismo como antítesis del progreso

«La historia de la libertad es la historia de las limitaciones del poder gubernamental, no de su incremento. Por tanto, cuando resistimos a la concentración del poder estamos resistiendo a los poderes de la muerte, porque la concentración del poder es lo que siempre precede a la destrucción de las libertades humanas.»

Woodrow WILSON.

ESTE pensamiento del antiguo presidente de EE. UU. parte de la filosofía liberalísima de Jefferson, y del pensamiento pre-libertario de Francisco Pi y Margall: Gobernar lo menos posible, utilizar cada vez menos el Estado hasta el punto de dejarlo innecesario.

Hoy que teorías autoritarias pretenciosas, altisonantes, « infalibles», pretenden ridiculizar las viejas y liberales fórmulas, se puede señalar concretamente que el neo estatismo de referencia contradice la corriente natural de avance de la sociedad humana. La actualidad de las dictaduras derechistas (Franco y Salazar a la vista) y de los totalitarismos marxistas (países comunistas y algunos árabes en la cuenta) nos abona en el criterio reiteradamente manifestado de que la aberración estatal, en la encrucijada del ser o no ser, intenta un renacer imposible, trata de superar el colapso que la mantiene en peligro, total para conseguir (la época revolucionaria que atravesamos no da para más) una prórroga, una moratoria que le permita recuperar alguna fuerza, o que le proporcione el respiro que aplace su desaparición inevitable.

El pensamiento de Jefferson, Pi y W. Wilson, es afortunado e irrevocable. «Anárquico es el pensamiento y hacia la anarquía camina la historia», según frase repetida de Juan Bovio, escritor independiente. El Estado ha usado ya todas sus formas y se encamina, a pasos vertiginosos, hacia la sima del olvido. No acontecerá hoy mismo el feliz suceso; asunto de años. Pero el porvenir de la especie se dirige a la existencia eterna. ¿Cuándo intervendrá la anulación de la sociedad autoritaria? Cuando la fuerza libertaria será potente. No los grupos específicos solamente: la colectividad inconformista considerada. Y ésta ya se considera; ella se manifiesta, poderosa y libertariamente, incluso al margen del anarquismo bien o mal organizado. La impulsión enorme de un mundo nuevo y protestatario ha venido a darnos la razón, a proclamar el derecho a romper moldes, rutinas y conformismos. Con las réplicas estudiantiles y obreras de estos últimos meses, los poderes burgués y comunista se han visto sacudidos y desamparados, no a causa de un estruendo callejero, sino por las razones profundas e inalienables que le han dado motivo.

El crédito estatal evidentemente ha sido roto. Con unos miles de años de xistencia no ha solventado nada y empeorado todo. La presencia autoritaria, la ley la justifica en la represión de casos mínimos: robo y crimen particulares. Pero el crimen y el robo al por mayor, delitos implícitos en toda guerra «santa», de «rechazo», «civilizadora», etc., no hay derecho ni ley humanos que los sancionen. No existe principio moral en la tierra ni en el cielo que sancione favorablemente el recurso brutal, horrible de las guerras, vergüenza de la civilización, condición infrahumana que ridiculiza a los hombres frente al comportamiento natural de las bestias de presa.

El delito mayor de todos es el Estado, y bajo su égida la humanidad no tendría remedio. Los grandes pensadores del siglo XIX vieron claro, y por esa claridad pudieron establecer que, ante la perfección lenta de la especie, el Estado cumplía su papel eliminándose al paso de la superación del hombre. Pero han acudido los bolcheviques, los nazifascistas y demás poderes nefastos que, para salvar al Estado en peligro, han renovado las peores hazañas de éste, al punto de dejar tamañitos a los Torquemada, a los zares, a los Rosas, a los peores tiranos de los pueblos.

Se trata, entonces, de un colapso, de un sobresalto del cual los pueblos van a recobrarse. Y una vez resituados en la vía de los Jefferson, Pi y W. Wilson, el camino de la libertad sin escollos ni espinas se ofrecerá libre a todos para conseguir la meta de igualdad y bienestar que a todos también interesa.

En España se cree que la Muerte se olvidó de alguien

AQUI Y AHORA

Del Elíseo al Pardo

LA pasada crisis francesa de mayo, dada la importancia, potencialidad y preeminente lugar que ocupa en el concierto europeo la nación vecina, no podía por menos que suscitar grandes temores e inquietudes en el sistema político del continente y hasta fuera de él. Inútil es decir que los avatares políticos sociales de cualquier nación tienen y han de tener evidentes repercusiones del mismo orden sobre las demás en la urdidumbre continental, y tanto más si se tiene en cuenta la fuerte interdependencia económica a que aspira la Europa del futuro. Pero supuesta la precaria, instable y difícil situación en que España se halla inmersa en la sinfonía dodecafónica europea, ha sido en España, precisamente, donde los acontecimientos galos han sido seguidos con máximo interés, por no decir en el temblor y temor. Muchos, muchísimos que en su interior se reconocían «ci-devants» propiciatorios para la guillotina, pensaban atemorizados en que un nuevo 14 de julio de 1789 estaba en puerta, creían oír los gritos de «¡A la Bastilla!» (cosa por demás cierta), los chirridos de la carreta camino de la plaza Le Grève y la terrible cancioncilla del «Ça ira, ça ira». Las sombras alucinantes de Robespierre, el Incorruptible; de Saint-Just, «L'Ange de la Terreur» y del detentador de los pasaportes para la eternidad, Fouquier-Tinville, parecían acercarse amenazadoras a través de la Historia con agrio aspecto vindicativo. La prensa española, la radio y la televisión, adoptando la táctica del que silba para espantar el miedo, instrumentaron un ruidoso coro contra la violencia que perduró hasta que el «orden» quedó restablecido y a salvo. Decían que la violencia nunca engendra más que la violencia, que todo lo que se busca por ese medio no puede conducir a ninguna parte si no es al caos y al desastre, que la violencia es el estado ideal de los que pescan en aguas turbias, es decir, de los agitadores profesionales del comunismo y anarquismo internacionales, los destructores del orden, de la paz y de la familia. Y se vio cómo todos aquellos que antes criticaban al general vecino por su intransigencia con Inglaterra en el negocio del Mercado Común, por su idea de una Europa hegemónica fuera de la tutela de EE. UU., por su apertura hacia el Este, por sus coqueteos con la China maoísta, se volvían hacia él en las horas críticas de mayo-junio como hacia un ángel tutelar y salvador, como al único capaz de enderezar la V República, como al único aglutinante de las fuerzas conservadoras del país contra los extremismos exaltados. Entonces el general era el orden, la mano férrea que conduce a él, el jefe carismático, el Mesías esperado. Para ellos Francia era el general y viceversa. o como decía un semanario crítico de allende los Pirineos refiriéndose al dúo general - Francia: «Moi c'est toi.» En aquellos momentos primeros de agitación, cuando el inquilino del Elíseo, con cierto aire despreocupado, visitaba alegremente una nación tras el telón de acero, las mismas voces ibéricas clamaban por un pronto retorno del Jefe e irónicamente le inculpaban de irresponsable. ¿Qué hacía en su gira hacia el Este mientras su pueblo se debatía en la revuelta, exacerbado por una juventud turbulenta que no sabía lo que quería, instigada por las teorías freudiano-marxistas de Marcuse y los discursos anarcoides de Cohn-Bendit? ¿Era más importante pasearse por Rumanía exportando paradigmas políticos que acudir presuroso a resolver los problemas de casa? Y mentalmente hacían el parangón de los dos generales: la eminencia de El Pardo, Franco el español, y el inquilino del Palacio del Elíseo, el general galo. El francés debía tomar ejemplo del español: no es incompatible una mano ordenadora y fuerte con los principios de la democracia, sobre todo en las coyunturas difíciles en las que se juega el destino de la nación. Si en momentos cruciales ha de echarse mano a fórmulas expeditivas que rebasan las normas establecidas por la democracia, tiempo hay de volver a ellas una vez que las cosas han vuelto a su cauce.

Por eso cuando el héroe de la V República resolvió volver grupas hacia París, los epígonos españoles gritaron: ¡Aleluya! Y cuando se retiró a Colombey-les-deux-Eglises a meditar, como al Aventino, entonces respiraron con segura esperanza. Después de las elecciones ¿para qué decir?, los corifeos del tinglado político español coincidieron ¿cómo no? unánimes en una loa inacabable al buen sentido del pueblo francés, en un canto al francés medio — sólo en política el medio equivale a una unidad: y así van las cosas. Como muy bien dijo Ortega Gasset «ser gris es todo lo más que puede hacer el color para dejar de ser color» — que en último extremo tiende su mano liberadora para perpetuar el orden establecido. Y al final deducían una serie de conclusiones aleccionadoras que podían servir de ejemplo a todos los pueblos, con el fin de no caer en la misma trampa en la que a punto estuvo de verse prisionero el pueblo francés. Pasado el peligro el cariz informativo ya tomó nuevo giro. Vino la hora de las ironías, de las teorizaciones bastardas y las graciosas condescendencias. Así, por ejemplo, se podía leer en un articulista: «Pero la idea de Herbert Marcuse, derrotada en las barricadas y las elecciones, se ha abierto paso en las costumbres y las preferencias de la sociedad. El francés medio — de izquierdas o de derechas — adora al Eros marcusiano que le libera moderadamente de la civilización en Benidorm o en Saint Tropez. Con un gobierno de Gaulle robustecido en París, son más seductoras las anarquías atenuadas de la barba, las melenas, las nenas en bikini, las guitarras eléctricas y las canciones protesta desgranadas a media luz.» Y otro apuntaba: «Un revolucionario en la playa puede parecernos un espectáculo insólito, pero no implica ninguna contradicción. En otro tiempo, cuando lo que se ventilaba era el pan de cada día, los descontentos no podían esperar a mañana para resolver sus cuestiones. Hoy, la protesta es más global, los tiros van más altos y se puede esperar hasta pasado mañana para encontrar la horma del zapato de cada cual. Con la barriga llena y una deliciosa perspectiva de bikinis al sol, la revolución tiene un cariz más serio. Si un hombre quiere dinero, es bastante fácil proporcionárselo. Pero cuando quiere algo más que dinero, no se le puede contentar con tres peras al cuarto.» Para este señor todos los franceses deben estar nadando en la abundancia. El dinero ya no es problema, y no sé por qué el gobierno se ha tomado la molestia de subir un 15 por ciento los salarios. La cuestión se reduce a la revolución de la holganza, a buscar tres pies al gato, a fornicar sin bridas y sin estribos, (echando mano a la estupenda metáfora de García Lorca), a tocar la guitarra y a vociferar una rebeldía sin causa, disfrazada con las más extrañas vestimentas que pueden adquirirse en las boutiques de Carnaby Street.

No obstante, quiero hacer significar que entre todo ese clamor unánime, hubo algún que otro corifeo que alzó su voz disonante por razones que en seguida expondré. La tónica común, como queda dicho, era la de evidenciar cierta similitud entre los dos generales. El galo llevaba diez años en el poder, aunque... Franco triplicaba esa cifra. Con respecto al primero así lo declaraban las pancartas de los estudiantes de la Sorbona, alguna de las cuales decía: «Dix ans! Ça suffit. El francés anunció su famosa «participation» y Franco, recientemente en Avilés, dijo que la industria española estaba en manos de todos los españoles, haciendo gala de una audacia que uno no sabe si achacar a chochez senil o a una irresponsabilidad y burla inauditas. El caso fue que los continuadores de la tradición borbónica, por boca de uno de sus más conspicuos representantes, publicó un artículo espectacular titulado: «No al general de Gaulle.» y cuyo antetítulo era: «Retirarse a tiempo.» El trabajo en cuestión comenzaba así, nada más pero nada menos: «Si estamos o no en los comienzos de una nueva revolución francesa, el tiempo lo dirá. Pero lo que ha quedado es la incompatibilidad de un Gobierno personal o autoritario con las estructuras de la sociedad industrial y con la mentalidad democrática de nuestra época en el contexto del mundo libre.» Y añadía: «España mantiene una semejanza de situaciones sociales y políticas con el vecino país.» El firmante era el sempiterno Calvo Serer, presidente del Consejo de Administración del diario «Madrid». La alusión a Franco era de tal manera obvia y directa que el periódico fue suspendido por dos meses, con multa de 250.000 pesetas a su director, y a su autor se le instruye sumario actualmente.

Después del triunfo electoral de De Gaulle, el imprescindible director de « Pueblo » exultaba de contento con las cartas boca arriba, y en un artículo a toda plana comentaba gozoso el fracaso profético del jefe de estado mayor de las huestes de Jaime de Borbón. Emilio Romero ironizaba al decir que De Gaulle no obedeció la pretenciosa y ocurrente invitación que se le hacía desde la calle del General Pardiñas, pero sí escribió para la Historia uno de los discursos más lapidarios que él había leído, con una concisión y brevedad admirables. Ahora nosotros añadimos que el general De Gaulle quizá tenga que dar las gracias más efusivas al director de «Pueblo» por el sahumerio panegírico que le dedica y quién sabe si por la ayuda efectiva desde las columnas de su diario. Después de decir que «la plancha del colega de la tarde ha sido de antología», continúa sus elucubraciones en estos términos: «El general Franco tocó con unas palabras en la Televisión al pueblo español, y volcó el referéndum del año 66 a su favor. En cualquier momento puede hacer en este país otro tanto que el general De Gaulle en Francia, con un resultado todavía más rotundo. El único miedo que tiene España es el de la sucesión. El ejército obedece al ministro del ejército. La Iglesia española hace lo que el papa, que es distribuir una de cal y otra de arena. La Universidad tiene más problemas en los maestros o profesores que en los alumnos o estudiantes. El mundo laboral apetece alguna mayor libertad para tener tanta fuerza como tienen ciertos sectores económicos; los españoles sostienen la idea de que el desarrollo es una buena tarta y apetecen en las postrimerías de este siglo repartirla bien, porque están decididos a que lo social no sea una palabra de mero disfrute retórico. España no es solamente Madrid, Barcelona o Vizcaya.» Como ve el que leyere y entendiere, los españoles no tenemos queja. Hemos de repartirnos una tarta procedente de un desarrollo caquéctico, como a niños ejemplares que somos; si no tenemos libertad es que aún no sabemos hacer un buen uso de ella, si bien se nos promete una buena parte de ella en cuanto nos salga la muela del juicio, y además estamos decididos «a que lo social» sea algo más que una entelequia. Pero resulta que sin esa libertad prometida no sabemos qué hacer «con lo social», a no ser lo que graciosamente nos quieren ir concediendo que, por obra de magia, hasta ahora no es concesión, sino restricción. De momento estamos un poco perplejos: tanto nos ofrecen los monárquicos y tanto nos prometen los del Movimiento... continuo, que no sabemos lo que hacer. El ejemplo de Francia nos ha desalentado e inquietado lo suyo. La esperanza, si no se nutre sistemáticamente de pequeños atisbos durante la marcha, es un peso muerto que agobia en lugar de hacer revivir. Pero es preciso mantener, por encima de todo, lo que somos y hacia lo que tendemos.

JUAN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA NATURA Y LA MODA

DESTACAN en las revistas de actualidad los grabados en donde se refleja la afluencia de veraneantes en playas y lugares de montaña, que a los efectos turísticos son de moda. Se les ha dado realce; con fines comerciales se han ponderado sus méritos, su belleza natural. Y como moscas la gente acude, encantados de poder enviar postales a las amistades, a fin de que se sepa que se encuentran en lugar de renombre turístico.

No cabe duda que una mayoría de los lugares en cuestión tienen su encanto, reflejan esa belleza que depara la natura, y que saben captar aquellos que poseen una sensibilidad evolucionada. Pero la abundante promiscuidad de gentes, casi tocándose unos a otros, el bullicio, hacen que el lugar desmerezca a los ojos del que busca la atrayente fisonomía de la madre naturaleza.

Katherine Mansfield, tan inteligente y de tan precisa acuidad en la observación de los seres y las cosas, escribió uno de sus primeros libros anotando sus observaciones en relación al modo de ser de gentes conviviendo en uno de esos lugares turísticos de moda. Notó acopio de vulgaridad, de costumbres prosaicas, de bajas pasiones mal encubiertas; un predominio, en suma, de la chabacanería más relamida y chillona. Es siempre lo corriente, lo que fácilmente se puede observar en lugares de una densa frecuentación.

Si en verdad se ama el descanso, el sosiego y la plácida ensoñación de un contacto con la natura, amada por su esplendor, por su poesía; si se quiere como el poeta Luis de León deseaba, hacer vida «lejos del mundanal ruido», no es, evidentemente, en los lugares a la moda que cabe disfrutar de una dicha semejante. Se han de buscar sitios desdeñados por la banalidad de quienes mantienen un espíritu rebañego.

Hay playas que diríase alcanzan una pureza virginal. Van y vienen las olas puliendo la arena, acariciándola, dejándola toda lisa y llana hasta el confín de la mirada. Hay lagos reducidos, rodeados de montañas, sombreadas de árboles sus orillas; lugares de calma deliciosa y de un silencio que solo turba el modular de los pájaros en la enramada. Son lugares por los que afortunadamente no ha pasado la moda. Lugares de ensueño para el que verdaderamente ama la naturaleza, y desdeña la algarabía de quienes parece que necesiten juntarse en rebaño para hacer gala de frivolidad.

CUANDO EL DOGMATISMO ENGENDRA LA SUSPICACIA

Cuando Unamuno aducía que no es el ideal el que hace al individuo sino, a la inversa, es el individuo quien crea el ideal, puede decirse que iba, al expresarse así, contra el sentido inamovible de lo que es dogmatismo. La propensión dogmática suele extenderse por todas partes, váyase con una o bien con otra etiqueta. Claro que las tendencias políticas de tipo totalitario, ya sea rojo, pardo, o azul, son las que de un modo más adecuado lo evidencian. Hay por ejemplo, entre los marxistas, un criterio de Partido, gestado por sus elementos más representativos, que tiene estructura de dogma. ¡Y «enemigos» son cuantos dentro del Partido, integrantes del Partido, se atreven a sentar su discrepancia, a apuntar objecciones!

Pero lo que tiene una clara explicación, lo que se justifica en razón de las modalidades de estructura de un sector político-social, como lo es el comunista, pongamos por caso, ya no puede ser aconsejable, evidentemente, si se trata de una organización, que aún y con todo el tener sus principios fundamentales, sus argumentos básicos, por ello mismo tiene ventanas abiertas al aire reconfortador de la discusión, de la crítica saneada y por ende constructiva. Dentro de lo que es esencia, fundamento, razón de ser del ideal, cabe el discutir facetas, modos interpretativos de actividades. Cabe señalar omisiones, pedir clarificación de proceder aún y con todo el saber que es de fondo honesto, exponer iniciativas, expresar inquietudes. Nadie que de antidogmático se precie puede desear poner barreras a las esbozadas inclinaciones.

Cada uno obra, indefectiblemente, dentro de lo que es, de sus limitaciones, de su visión intelectual. Y ello sea cual fuere la posición más o menos representativa que pueda tener en una organización, como por ejemplo la nuestra, la de los cenetistas y libertarios. Injustificable absurdo sería pretender que tal o cual compañero se halle forzado a tener idéntica óptica apreciativa de quien, pese a la buena fe que le pueda caracterizar, no quiere ello decir que sus juicios sean de una plausible ecuanimidad. Y el absurdo podría alcanzar mayor talla de querer impulsar la inclinación a la suspicacia con respecto al compañero discrepante, o inclinado a poner meditados reparos.

Precisa definir de un modo claro la situación mental de cada uno; saber diferenciar quien es quien, ya se trate del enemigo, del que se desvía de forma probada de lo que es sustancia de la Organización, o del que critica, del que enjuicia lo que estima debe de ser mejorado. Combatir a los adversarios, encubiertos o no, es de razón; salir al paso de los que buscan deformar, quitar su valor básico al ideal, es un deber. Ir con suspicacias al respecto del que, por amar las ideas, busca superar una situación que estima deficiente, endeble, ya no es lo mismo.

Hay que poner todo el poder de la inteligencia en alcanzar a saber comprender, saber diferenciar. Quien así no llegue a sentar las cosas demuestra, o que su capacidad es harto menguada, o que por encima de ella se le impone la pasión dogmática. Cosa impropia de un libertario, sean cuales sean las funciones que desempeñe o haya desempeñado.

Aducía Descartes, no sin cierta ironía, que el buen sentido es lo que la naturaleza ha sabido repartir mejor, ya que nadie se considera desprovisto de él. En realidad el individuo que además de inteligente es modesto, comprende que el ombligo del mundo no radica en él... Sabe que puede andar equivocado, pese a sus buenos propósitos. En ese caso ya no es sectario, no cae en el defecto de incubar necias suspicacias hacia quien, noblemente, lealmente, expone un criterio, independientemente de que con él puedan ir acordes mayorías o minorías.

LA REHABILITACION DE GALILEO

Poco a poco, circunspecta, hábil, buscando ponerse a tono con la vida moderna, la Iglesia evoluciona a su manera. Y de las atrocidades cometidas, de los desafueros, busca rectificar lo más ostensible, blanqueando así una negra tradición generadora de descrédito. Por lo visto, se trata ahora de rehabilitar a Galileo. El Papa y algunos cardenales, al parecer, buscan la manera de que las cosas *queden bien*. Así, dicen, «quedaría al fin cerrada la más grave herida de las relaciones entre la religión y la ciencia.»

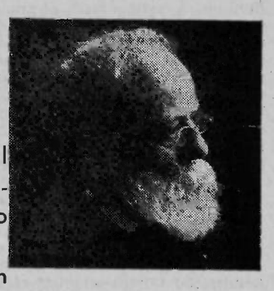
Es sabido que el notable astrónomo italiano profesaba el sistema de Copérnico, consistente en estimar que la Tierra gira en torno del Sol. ¡Ah, pero la Iglesia puso el grito en el cielo, aduciendo que las opiniones de Copérnico y de Galileo constituían una gran herejía! Y el Tribunal de la Inquisición tomó cartas en el asunto. ¡Era algo que no podía tolerarse el pretender enmendar nada menos que las Santas Escrituras!... El «Sumo Creador» había formado la tierra llana, como una alfombra extendida; para iluminarla había colgado en un lado el Sol, en otro la Luna, y las estrellas desparramadas acá y acullá.

Galileo, ya anciano, apesadumbrado por la edad, conducido ante el Tribunal de la Inquisición, para no sufrir los terribles tormentos con los que le amenazaban aquellos cafres, obtusos, ignorantes, pero sumos representantes de la Iglesia Católica, Apostólica y Romana, se le hizo poner de rodillas y abjurar las ideas que científicamente había demostrado daban al traste con las paparruchas bíblicas. Galileo, obligado, adjuró sus ideas, Mas, al ponerse en pie, al levantarse de su humillante posición de hombre arrodillado, lleno de coraje por la injusticia que contra él se había cometido, dio un golpe con la planta del pie en el suelo exclamando: «E pur si muove!» (¡Y sin embargo se mueve!) Frase histórica que ha quedado como rotunda afirmación cimentada en la razón frente al fanatismo.

La Iglesia tiene un largo y tétrico historial que le ha de ser difícil aventarlo y hacer que quede relegado en el olvido. Y a la postre, hoy, como ayer, ¿acaso no está al lado de los que mandan? ¿acaso no va unida con los que tienen el mayor usufructo de los bienes de la tierra?

Con rehabilitar a Galileo, con buscar intrincados sofismas la justificación de lo que en buena lógica no puede justificarse, la Iglesia no deja de patrocinar, al margen de un evidente relajamiento moral, lo absurdo de unas creencias que quedan destruídas fácilmente por los razonamientos científicos.

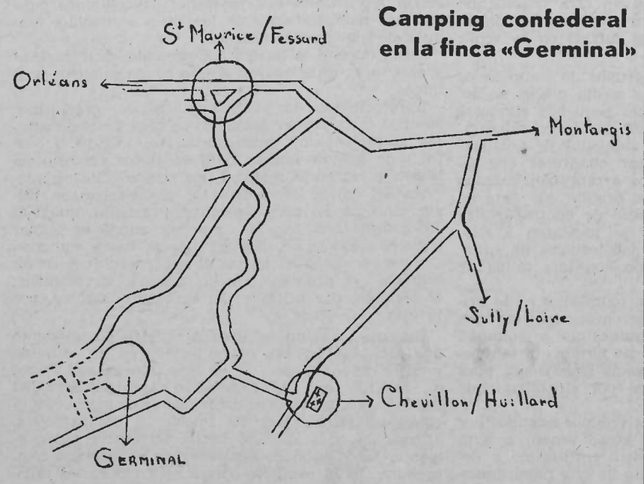
REVISTA UMBRAL



NUMERO EXTRAORDINARIO enteramente dedicado al maéstro Anselmo Lorenzo, teórico del anarquismo, internacionalista de la primera hora e introductor del anarcosindicalismo en la organización obrera española.

Exposición documentada de la obra y el hombre. Relación del movimiento obrero español de 1870 a 1890. Ningún compañero dejará de leer este número de UMBRAL, relator de una de las figuras más relevantes del anarcosindicalismo hispano.

NOTA. La continuación de este relato puede encontrarse en "El Movimiento Obrero Español", de Manuel Buenacasa, y en el folletón "Memorias de un viejo militante", de José Negre, que actualmente publica LE COMBAT SYNDICALISTE.



Camping confederal en la finca «Germinal»

A 13 km. de Montargis y a 7 de Bellegarde (ver croquis). Cuota de estancia 1 franco adultos y 0,50 los niños, con resultado beneficioso para la obra «Germinal» y la propaganda cenetista.

Organización: C. N. T. francesa. Una bella ocasión para fraternizar entre compañeros. El campamento ya funciona y cerrará en 31 de agosto.

AQUI Y AHORA...

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

NUMERO 517
8 AOUT 1968
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

A propos des étudiants

Réponse d'un étudiant aux Jeunesses syndicalistes révolutionnaires (C.N.T.)

Déconcerté, c'est bien le mot. J'ai été déconcerté en lisant votre article paru dans ce journal le 9 mai. Je voudrais en quelques lignes essayer de replacer le problème à sa véritable place et non pas à celle où une « certaine presse » s'est efforcée de le mettre.

Vous nous reprochez le « caractère thèorique » de la plupart de nos mots d'ordre. Mais, quels sont-ils nos mots d'ordre ? Ceux que les journaux à grand tirage (je n'en citerai pas pour ne blesser personne, vous les connaissez aussi bien que moi) s'efforcent de reproduire en première page sur cinq ou six colonnes ? Tout le monde sait que la presse et la télévision surtout, utilisées d'une certaine manière, sont d'excellents moyens de « conditionnement d'esprits ».

Cette presse a reproduit intentionnellement les mots d'ordre qui peuvent paraître à certains, et vous le dites vous-mêmes « ésotériques et ambigus », en faisant ignorer les autres.

On a tout simplement voulu écraser le mouvement au départ et on a voulu séparer les étudiants des travailleurs en essayant de les opposer, de les désolidariser.

Je ne sais pas si vous êtes déjà passé dans un campus universitaire. En tout cas je peux vous affirmer que les placards du genre « liberté sexuelle » sont submergés par d'autres dont le contenu est beaucoup plus « matériel » (pour reprendre votre expression).

Vous nous accusez de sortir de notre « tour d'ivoire intellectuelle », de simplifier notre langage et de nous intégrer progressivement à la lutte de classes générale « lorsque les mouvements prennent de l'ampleur et que nous sommes obligés d'affronter une repression policière véritable. Voyons quelques faits : le mouvement s'est amplifié à partir du 22 mars à Nanterre ; les étudiants parisiens ont dû affronter la repression policière pendant les mois de mai. Je dois vous signaler qu'au mois de novembre dernier, alors que d'après vous nous étions encore dans notre « tour d'ivoire » (puisque le mouvement ne s'était pas encore amplifié), des manifestations ont eu lieu à Orléans, et je ne vous parlerai que d'Orléans car j'y suis étudiant, les mots d'ordre étaient tel que : « Solidarité étudiants-travailleurs », « l'université aux travailleurs », « non au chômage ». Par ailleurs, si vous passez un jour à l'intérieur du campus d'Orléans-La Source, vous pourrez voir des affiches du genre : « Non aux facs des flics et des banquiers » « oui à l'université des travailleurs ».

Voilà nos revendications. Naturellement la télévision a omis de nous les présenter, mais enfin, ne sommes-nous pas dans un pays de liberté d'information ?

Vous dites que les étudiants de Nanterre se heurtent à l'incompréhension des masses ouvrières. Je vous réponds que non. Ce n'est pas vrai : ils se heurtent à celle des dirigeants syndicaux qui font de la collaboration de classes et qui, eux aussi, sont attaqués par les étudiants parce qu'ils dominent d'une façon plus ou moins autoritaire la masse des travailleurs. Je ne pense pas que les étudiants « ne constituent actuellement aucune menace pour la bourgeoisie française et n'apportent aucune gêne ou alors très limitée à l'Université traditionnelle ». Les événements qui se sont déroulés au Quartier Latin sont là pour le prouver. Les étudiants sont passés à l'action directe. « La Commune du 10 mai » n'a pas résisté parce que les étudiants attendaient de la part des ouvriers une aide qui n'est pas venue. Sachez que, lorsque sur les barricades de la rue Gay-Lussac, des rumeurs de soulèvement d'ouvriers à Strasbourg-St-Denis ont circulé, les étudiants ont poussé des soupirs de soulagement. Hélas ! ce n'était que des rumeurs !

Non. Les étudiants qui se battent ne sont pas des bourgeois. Votre conclusion est bien pessimiste. Les luttes ouvrières ne sont affaiblies que pour ceux qui se sont résolus à suivre les « mots d'ordre » des grandes centrales du pays. Les étudiants révolutionnaires ont porté un coup qui n'est pas près d'être oublié.

Nous espérons que les syndicalistes qui se disent révolutionnaires justifieront le nom qu'ils portent. Avant que le « mouvement de lutte syndicale véritable » ne se développe, les étudiants qui se disent révolutionnaires ont choisi. Nous attendons que les « syndicalistes révolutionnaires » rejoignent notre lutte qui, comme la leur s'oppose à la bourgeoisie. Les étudiants de Nanterre y avaient réfléchi.

Vive les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires ! Vive les étudiants révolutionnaires ! Vive la C. N. T. !

ZARA

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Où va le syndicalisme

Un camarade de l'Union Locale de la C. N. T. E. m'a remis une feuille de propagande annonçant un grand meeting d'Alliance Syndicale (A.S.E.) à Toulouse, le 1er Mai. Ce meeting est tenu par des réprésentants des organisations syndicales suivantes : UGT. STV, CNTE (CGTFO et CIOSL).

Je n'ai pas ici l'intention de parler des socialistes et des catholiques ; ceci a déjà été fait dans un article précédent ayant pour titre : « Il faut réagir ». Aujourd'hui je vais essayer de faire connaître aux camarades à qui cela intéresse, la véritable identité de l'Internationale syndicale qui veut bien nous aider à libérer l'Espagne, c'est-à-dire la CIOLS ou CISL.

Le syndicalisme américain, parti d'un bon sentiment comme ceux des autres pays, est devenu rapidement une telle force que des personnages astucieux comprirent le parti à tirer de ces millions de travailleurs syndiqués qui tiennent en main l'activité économique d'un pays essentiellement indtstrialisé.

Une manœuvre bien conduite aboutit à la fusion des petits syndicats et bientôt, il n'existe plus que des molosses syndicaux qu'on appelle des centrales syndicales.

Derrière les syndicalistes de ces centrales se sont introduit des affairistes qui tirent les ficelles du syndicalisme et l'intègrent au capitalisme tout doucement.

Ainsi certains syndicats possèdent des immeubles, des banques, des compagnies d'assurances, des sociétés, etc. Ce syndicalo-capitalisme prit une telle extension que sa puissance dut être prise en considération.

Depuis la fusion de *l'American Federation of Labor* (A. F. L.) et du Congrès des Organisations Industrielles (C. I. O.), la centrale syndicale américaine groupe 143 syndicats et 15 millions de membres (1957).

Victor Riesel, journaliste israélite qui écrit pour une chaine de 200 journaux et parle à plusieurs postes de radio, mène depuis longtemps campagne contre le racket de ce genre de syndicalisme qui s'enrichit sans apporter plus de bénéfices pour les adhérents. Il n'hésite pas à dénoncer les grèves-chantages dans les établissements qui refusaient de « s'entendre » avec les meneurs, la police et les tueurs des syndicats pour réduire les ouvriers récalcitrants, les mœurs de chefs syndicalistes, exigeant un versement d'argent des chômeurs pour obtenir une place, etc.

Un film américain « Sur les quais », projetté à Paris, expose cette vie syndicale (en l'ocurrence des dockers) assez spéciale ; les critiques écrivirent que le scénario s'inspirait directement de faits divers relevés pendant les grèves (mise à mort d'un ouvrier se révoltant contre les maîtres-chanteurs du syndicat).

Le président Eisenhower est l'élu de la Chasse Bank, qui fit solliciter sa candidature pour se débarrasser des démocrates et finança en grande partie son élection car là-bas, quand un chef change il amène avec lui, les quinze ou seize mille fonctionnaires qui vont pendant quatre ans, devenir les maitres absolus de tous les compartiments du pays ; donc les meilleures affaires aux supporters du parti d'abord. Or, qu'est-ce que la Chasse Bank ? Simplement le cerveau de multiples affaires Rockefeller. dont la plus grande compagnie de pétrole américaine, la Standard Oil, aux multiples filiales qui couvrent le monde.

Une telle force syndicale en partie directrice des élections, ne pouvait pas rester à l'écart et le gouvernement préféra l'avoir avec lui que contre lui. Un seul lieu officiel : le synarque Franco. Comprenne qui pourra.

J. CUCALA

En bref

Enseignement militaire pour les enfants en U. R. S. S.

« Krasnaya Zvezda » (« Etoile Rouge ») commente avec grand intérêt, que dans toute l'U. R. S. S. a été entrepris un intense programme d'instruction militaire pour les enfants. Enfin, nous sommes en voie d'obtenir cette paix si désirée, malgré cela nous avons un doute. Sera-t-elle la paix des cimetières ?

Evolution ou dévaluation de Fidel Castro

23 avril 1959 : « Le fascisme, le péronnisme et el communisme ne sont que des formes différentes du totalitarisme. »

21 mai 1959 : « Le communisme est un système qui résoud les problèmes économiques mais qui supprime la liberté, qui est si précieuse pour l'homme, et moi je sais très bien que le peuple cubain l'aime. »

4 février 1960 : Anastase Mikoyan, vice-premier de l'Union Soviétique, arrive à La Havane.

10 février 1960 : Fidel Castro et Mikoyan signent un Traité commercial pour la « vente » de sucre cubain à l'U. R. S. S. et d'autres « choses » qui n'apparaisent pas sur l'accord en question et par la suite...

16 décembre 1960 : Fidel Castro déclare dans un discours à la télévision (j'allais dire télérision) que : nous voyons qu'être anti-communiste signifie être contre-révolutionnaire. »

2 décembre 1961 : Cette fois, Fidel Castro déclare à la télévision : « Je suis marxiste-léniniste et je resterai marxiste-léniniste jusqu'à mon dernier jour. »

Ainsi, Fidel Castro livre Cuba au système qu'il a qualifié auparavant de « totalitaire » ; un système qui, selon lui, « supprime la liberté, qui est si précieuse à l'homme. »

Editions A. I. T.
Le Syndicalisme révolutionnaire
Biographie d'Emile Pouget
En vente : C. N. T. Prix, 1,80
C. C. P. Soriano - 14 10362 - Paris

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTE

Ce nouveau livre édité par l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

Il peut être commandé au siège de la C. N. T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

MA CONCEPTION DU MONDE

QU'EST-CE DONC QUE LA PHILOSOPHIE ?

Lord Russell, qu'est-ce donc que la philosophie ?

Bertrand Russell : Voilà une question bien controversée. Je ne crois pas que deux philosophes puissent vous donner la même réponse. Je pourrais vous dire, pour ma part, que philosopher, c'est spéculer sur des sujets où une connaissance exacte n'est pas encore possible. Et je répondrais là pour moi et pour nul autre.

Voyez-vous une différence entre philosophie et science ?

B. R. : En gros, on peut dire que la science c'est ce que nous connaissons ; et la philosophie ce que nous ne connaissons pas. La définition est simple ; c'est pourquoi on voit à tout moment des questions de philosophie transférées au domaine de la science.

Ainsi, une chose qu'on établit, qu'on découvre, cesse d'être philosophie et devient science ?

B. R. : Oui. Et il y a bien des questions qui portaient l'étiquette *philosophie* et qui na la portent plus.

Qu'est-ce que la bonne philosophie ?

B. R. — En fait, je vois deux usages de la philosophie. Le premier : entretenir la spéculation sur les matières que nous ne pouvons toujours pas assujettir à la connaissance scientifique ; car enfin la connaissance scientifique ne recouvre qu'une très faible partie des sujets qui intéressent l'humanité — ou devraient l'intéresser. Il y a bien des points, et d'un immense intérêt, sur lesquels la science a peu de chose à nous dire, au moins pour le moment ; et je trouverais dommage de confiner les imaginations dans le déjà connu. Imaginer le monde, en reculer les bornes par l'hypothèse, voilà donc un usage possible de la philosophie. Mais il y en a un autre, tout aussi important à mes yeux : c'est de montrer qu'il y a des choses que nous pensions savoir, alors que nous ne les savons pas. D'une part, la philosophie nous tient en haleine, nous propose de penser à ce que nous pourrions savoir ; d'autre part, elle nous rappelle à la modestie, et nous donne à penser que ce que nous prenons pour la connaissance ne l'est pas toujours.

Peut-être pourriez-vous nous citer de ces spéculations qui ont fini par donner des résultats matériels ?

B. R. — Certainement. La philosophie grecque, par exemple, est riche en hypothèses d'abord invérifiables, mais qui se sont révélées précieuses par la suite. Je pense à l'hypothèse atomiste. Démocrite avançait que la matière est faite de petits atomes : après deux mille ans et plus, il nous apparait que cette vue était correcte, bien qu'elle ne fût qu'une suggestion. Prenez encore Aristarque. Cet Aristarque fut le premier à supposer que la Terre tournait autour du Soleil, et non point le Soleil autour de la Terre ; et que la révolution quotidienne des corps célestes n'était qu'une apparence, explicable par le mouvement de la Terre. Pratiquement enfouie, oubliée, cette hypothèse ne devait revoir le jour qu'au temps de Copernic, deux mille ans plus tard. Or il est probable que Copernic n'y eût jamais pensé si Aristarque ne l'avait fait d'abord.

Vous voyez là l'effet d'une sorte d'intuition ?

B. R. — Oh, non ! Les gens qui les premiers formulent de telles hypothèses ne sauraient dire : « Ceci est la vérité. » Ils peuvent seulement dire : « Ceci peut être la vérité. » Avec une belle imagination scientifique, vous êtes à même de penser à toutes sortes de choses qui pourraient être vraies. C'est là l'essence de la science. Vous commencez par penser à une chose, puis, vous tâchez de voir si elle est bien vraie. Généralement, elle ne l'est pas.

Pour Platon, je crois, la théorie des atomes de Démocrite ne tenait pas debout ?

B. R. — Platon ? Il était saisi d'horreur. Il disait qu'on devrait jeter au feu tous les livres de cet homme. C'est que Platon n'aimait pas la science. Il aimait les mathématiques, mais le reste de la science ne trouvait pas grâce à ses yeux.

Mais alors la philosophie se fait en quelque sorte la servante de la science ?

B. R. — Oui, en partie. Mais bien sûr, elle n'est pas qu'une servante de la science, car il y a bien des choses que la science ne saurait traiter. Par exemple, tout ce qui a trait aux valeurs. La science est incapable de vous dire ce qui est bien et ce qui est mal — j'entends comme fin, non pas comme moyen.

N'avez-vous pas constaté, au cours des années, de changements d'attitudes chez les philosophes, et chez leur public ?

B. R. — Cela dépend de l'école philosophique à laquelle vous pensez. Chez Platon comme chez Aristote, l'important, c'était de comprendre le monde (et pour moi, c'est le but que la philosophie devrait se proposer). Et puis voici les Stoïciens, qui mettent l'accent sur la morale — soyez stoïques, montrez de la constance dans l'infortune — et c'est cela qu'on finit par appeler communément « être philosophe ».

Tenez-vous Marx pour un philosophe ?

B. R. — En un sens il l'a été, certainement. Mais il y a philosophe et philosophe. Certains sont les soutiens de l'ordre établi ; d'autres sont là pour le renverser, et Marx, bien entendu, est du nombre. Ni l'une ni l'autre attitude ne me convient : je n'y vois pas la véritable affaire du philosophe. La véritable affaire du philosophe, ce n'est pas de changer le monde, c'est de le comprendre — et cela, c'est le contraire de ce que Marx a dit.

Vous rangez-vous dans une catégorie de philosophes ?

B. R. — Je ne me suis jamais attaché qu'une seule étiquette : atomiste de la logique, mais enfin je ne tiens guère à l'étiquette. C'est plutôt une chose à éviter.

Que veut donc dire : un atomiste de la logique ?

B. R. — Dans mon esprit, cela signifie que pour atteindre à la nature d'une chose qu'on examine, il faut user d'analyse — et que vous pouvez en user jusqu'au moment où vous rencontrez des objets qui se dérobent à l'analyse : des atomes logiques. Je les appelle logiques, ces atomes, parce qu'ils ne sont pas de petites particules de la matière, mais des idées, dirai-je, dont les choses sont faites.

Quele est le plus grand courant philosophique d'aujourd'hui ?

B. R. — Il faut distinguer entre les pays de langue anglaise et le continent européen. Les courants de pensée sont plus divisés qu'autrefois. Beaucoup plus. Dans les pays de langue anglaise, et surtout en Angleterre, est apparue une philosophie nouvelle, née, je crois, du désir d'assigner à la philosophie son domaine particulier. D'après ce que je disais tout à l'heure, il semblerait que la philosophie soit une science encore inaccomplie. Il y a des gens qui ne goûtent pas cette façon de voir. Ils ont le souci de donner à la philosophie sa sphère bien à elle. On en est venu à cette philosophie qu'on peut appeler linguistique, et pour laquelle l'important n'est pas que le philosophe réponde à une question mais qu'il jette toute la clarté possible sur le sens de cette question. En ce qui me concerne, je n'adopte pas cette façon de voir, mais je peux vous donner un exemple. Me rendant un jour à Winchester à bicyclette, je m'égare. Au premier village, j'entre dans une boutique et je dis : « Pouvez-vous m'indiquer le plus court chemin d'ici à Winchester ? » L'homme à qui je me suis adressé fait appel à un autre, qui se trouve dans l'arrière-boutique, et que je ne peux pas voir : « Un monsieur qui demande le plus court chemin d'ici à Winchester. » La voix répond : « Winchester ? — Ouais. — Le plus court chemin ? — Ouais. — Sais pas. » Et j'ai dû continuer sans avoir obtenu de réponse. Eh bien, voilà la philosophie comme on la recommande à Oxford.

Bien concevoir la question, sans se soucier de la réponse ?

B. R. — C'est ça. La réponse c'est l'affaire de quelqu'un d'autre.

Et la philosophie « continentale », voit-elle les problèmes différemment ?

B. R. Elle pose les problèmes, disons, d'une façon moins anémique. Je n'en suis pas partisan. Mais enfin je trouve cela plus sanguin ; c'est plus près des philosophies du temps jadis. Il y a différentes sortes de philosophies qui proviennent de Kierkegaard, de son souci de l'existentialisme. Et puis on trouve de ces philosophies qui ont pour objet de fournir des occasions de polémique à la religion traditionnelle. Il a un certain nombre de choses de cet ordre-là. Mais à mon sens, rien de bien important.

Quelle est l'utilité pratique de votre philosophie à vous, pour un homme qui veut savoir comment se conduire ?

B. R. — Justement, je reçois une grande quantité de lettres de gens fort embarrassés, et qui cherchent quelle conduite tenir. Ces personnes ont cessé de se guider sur les signaux traditionnels qui indiquent la voie de l'action correcte ; et elles ne savent pas quels nouveaux repères adopter. Je vois une utilité à la sorte de philosophie que je professe, et la voici : elle rend les gens capables d'agir résolument, alors même qu'ils ne sont pas absolument certains que leur action est vraiment la bonne. Je pense qu'on ne doit être certain de rien. Si vous êtes certain, vous vous trompez certainement, parce que rien n'est digne de certitude ; et on devrait toujours laisser place à quelque doute au sein de ce qu'on croit ; et on devrait être capable d'agir avec énergie, malgré ce doute. N'est-ce pas, après tout, ce que fait un général quand il prépare une bataille ? Il ne sait pas vraiment ce que l'ennemi va faire, mais s'il est bon général, il devine juste. Mauvais général, il ne devine pas juste. Or, dans la vie pratique, on doit agir d'après des probabilités, et ce que j'attends de la philosophie, c'est qu'elle encourage les gens à agir un bon coup, sans disposer d'une certitude totale.

Oui, mais il y a un autre ennui : c'est quand on ôte aux gens leurs certitudes, sur des points qui sont tout de même pour eux affaire de croyance, de foi. Est-ce que ce n'est pas les troubler ?

B. R. — Sur le moment, oui, bien sûr. Je pense qu'une certaine dose de trouble est essentiellement nécessaire pour l'entrainement mental ; mais une certaine connaissance scientifique peut leur servir de lest, et leur épargner des soubresauts quand ils doutent comme ils sont appelés à le faire.

Comment envisagez-vous l'avenir de la philosophie ?

B. R. — Je ne pense pas qu'elle puisse avoir demain cette importance qu'elle avait chez les Grecs, ou au Moyen Age. Il m'apparait que l'essor de la science ôte inévitablement de l'importance à la philosophie.

Nous avons peut-être trop de philosophes ?

B. R. — Vous savez, je ne crois pas que ce soit à un philosophe d'opiner sur un tel sujet. C'est plutôt aux non-philosophes de donner leur avis.

(A suivre.)

Raisons d'espérer

Le magnifique mouvement de contestation parti de la Faculté de Nanterre, se transformant par l'apport des travailleurs et non des Centrales syndicales au pied d'argile comme l'a écrit F. Moro, en un vaste déferlement revendicatif, s'est soldé par une défaite ouvrière et une déroute électorale des partis de gauche surtout du P.C. cette dernière largement méritée par leur attitude vraiement pitoyable, celle du P. C. mérite un autre nom : trahison.

Comment qualifier autrement leur comportement pendant et après ; mais la palme du mépris revient sans contestation possible aux chefs du P.C.F. se refusant à tout geste de solidarité à ces groupes frappés de dissolution, de ceux frappés d'expulsion pour avoir déployé une activité lors de ce conflit, de sa passivité devant l'interdiction des manifestations ouvrières ou étudiantines sur la voie publique.

Alors que diverses autorités religieuses : catholique, protestante, juive, qu'une délégation d'artistes peintres s'est rendue au ministère de l'Intérieur ont élevé une protestation contre les expulsions, et le numéro du 3 juillet du « Canard Enchaîné » informe que le docteur Fernández, d'origine espagnole mais naturalisé Français à été remis entre les mains de la police franquiste qui l'a mis en résidence surveillée à Barcelone.

Dans l'Ouest, à Lorient, Angers, Saint-Brieuc, Nantes, Brest, ont vu le drapeau noir être dressé au-dessus des masses de manifestants, au grand désappointement des inconditionnels moscovites qu'ont créé des incidents à Saint-Brieuc et à Brest pour qu'il soit enlevé, selon les consignes des Waldeck-Rochet, Frachon et autres Seguy.

A Brest, dans un communiqué paru dans « Le Télégramme », quotidien local, j'ai relevé cette information à la population : « Le drapeau noir était celui de tous les martyrs de Chicago de mai 1886, d'où est partie la célébration du 1er Mai, celui des F. Pelloutier, Pouget fondateurs de la C. G. T., et qu'il est inadmissible de tenter de le déconsidérer auprès des travailleurs. » Aucune réplique n'a été faite.

Les étudiants de France et d'autres pays montrent une volonté d'action admirable qui doit servir d'exemple aux travailleurs. Les libertaires, les syndicalistes d'action directe devraient y réfléchir et œuvrer dans toutes les régions et localités, afin de renforcer nos organisations ; car les évènements d'Italie (1920) d'Allemagne (1933) de Grèce (1967) sont là pour démontrer le grave danger qui nous menace, faute d'avoir pu agir comme il aurait fallu en mai.

Car ce qui a manqué dans ce dit mois, dans le déferlement d'agitation, est une organisation ouvrière suffisamment forte pour guider le monde du travail et lui faire comprendre que les principales revendications étant les mêmes pour tous : manuels et intellectuels, il ne fallait pas tronçonner le mouvement par industrie, localité ou entreprise, ce qui fut un non-sens absolu et je ne parle pas de la solidarité avec les étudiants qui furent lâchement abandonnés malgré les déclarations du 13 mai et de celles mettant en question les structures de la société.

La C. N. T. existe mais très faible, en comparaison des autres Centrales ; de l'avis de libertaires de diverses opinions, il y a nécessité d'avoir en France une Centrale syndicaliste d'action directe ; la C. N. T. remplit cet emploi et il suffirait que tous les camarades fassent preuve d'énergie et de persévérance pour qu'elle se renforce là où elle existe, pour qu'elle soit fondée dans beaucoup d'usines, de chantiers, de bureaux, en attirant vers nous, ces travailleurs nombreux qui sentent plus ou moins confusément qu'ils ont été trompés par les chefs syndicaux.

Montrons aux étudiants, aux jeunes travailleurs ce que nous sommes, ce que nous voulons et cette jeunesse volontaire avide de liberté venue à nous sera le garant de votre force d'où le titre de cet article : raisons d'espérer.

A. L. L.

Repression policière en Argentine

Les camarades de la F. O. R. A. nous communiquent l'information suivante :

Pour le 1er Mai nous avions organisé un meeting public, à la place Once, dans l aville de Buenos Airès.

Pour la tenue de ce meeting en commemoration des martyrs de Chicago, nous avions fait une propagande extensive au moyen d'affiches, tracts et communiqués de presse. Deux jours avant la date fixée, la préfecture de police fit connaître l'interdiction de tous les meetings et manifestations, aussi bien le nôtre que ceux du syndicalisme vertical des jaunes. Malgré l'interdiction, à l'heure indiquée pour la tenue du meeting, des centaines de travailleurs et militants du Mouvement, s'étaient concentrés sur le lieu où il devait se tenir. A un certain moment un des camarades désignés pour prendre la parole, s'adressa aux présents de vive voix, protestant énergiquement contre l'attitude du gouvernement, qui attente à la libre expression de la pensée et se réclamant de la pensée des martyrs de Chicago. La police qui encerclait la place, chargea contre les camarades qui criaient leur hostilité à la dictature et lançaient des vivats à la F. O. R. A., à la liberté, au 1er Mai ; la fin de la bagarre se solda par l'arrestation de douze camarades, parmi lesquels une femme.

Comme preuves illustratives et éloquentes, nous vous envoyons des coupures de journaux, extraites des plus importants quotidients paraissant à Bueno Aires, avec les détails des événements qui eurent une ample répercussion dans tout le pays.

Une ample diffusion fut donnée par la radio et les diverses chaînes de la télévision qui filmèrent toutes les scènes de l'affrontement et furent diffusées dans les bulletins d'information dans la nuit du 1er Mai.

La liste des camarades de la FORA, détenus, est la suivante :

Hector Charelli, de l'Union Chauffeurs et trésorier de la F. O. Locale Bonaerense. José Bellon, de la section gastronomique et membre du Consejo Fédéral de la FORA. Virgilio Lozolla, de l'Unión Chauffeurs. Marcote, Loza y Palmeiro, les trois de la section des Barraqueros, adherée à la FORA. Nardo Salas, Carlos Schoff, des Constructions Navales. Cordero, Luis Gargiulo y P. Rojo, militants du Mouvement. María Jesusa Lera, sympathisante de la FORA.

Tous ces camarades sont en prison actuellement, nous avons entrepris les démarches nécéssaires pour obtenir leur mise en liberté.

La solidarité, si chère à nos principes, doit se manifester pour arracher des griffes de l'Etat, ces vaillants travailleurs. Nous espèrons que vous ferez une grande diffusion de cette information.

Fraternellement,

Le Conseil Fédéral

Area Mundial

ARGELIA Y MARRUECOS EN LIO DE FRONTERAS

LA permanente actualidad del conflicto en Vietnam y los acontecimientos actuales de China relegan a un segundo término una serie de problemas, entre los que destaca el litigio fronterizo existente entre Argelia y Marruecos.

Litigio que determinó en 1963 un conflicto armado entre ambos países a lo largo de la línea del Draa y que, tras la pausa impuesta desde entonces, cobra renovada actualidad.

Las reivindicaciones mutuas, la nula avenencia en el seno de la comisión de estudio creada para su resolución y la presión ejercida por los grupos ultra en los respectivos países, conducen a la tensión fácil y de la que el rey Hassan II de Marruecos pretende extraer de Estados Unidos ayuda decisiva, en aras del equilibrio.

A raíz del decreto de nacionalización minera realizado por el jefe del gobierno argelino, Bumedian, en mayo de 1966, que afecta, por consiguiente a la posesión del yacimiento de hierro de Sara Djebilet, en los confines de Argelia con Marruecos y Mauritania, la situación no ha hecho más que empeorar.

La imprecisión de límites que bajo administración francesa se prescribió es la causa origen del problema.

De ahí que a raíz de la ocupación inicial de Hassi Beida por los marroquíes en octubre de 1963 respondieran los argelinos con una serie de ataques que, comprometiendo a ambos países, originaron, por la gravedad de su evolución, la intervención internacional, y en especial de la Organización de la Unidad Africana.

Tras la conferencia de Bamako se acordó la creación de una comisión de estudio para tratar de conseguir una solución pacífica en tanto se imponía una zona desmilitarizada, al objeto de impedir nuevos choques armados.

Las dificultades de estudio para el trazado de fronteras son, en verdad, grandes, puesto que tradicionalmente los árabes entendieron que siempre se hallaban en propia casa, sea cual fuere el país en que vivieran, menospreciando, por tanto, la concepción occidental personalista de los Estados en aras de una idea patria verdaderamente teocrática.

Si a esta idea unimos la compartimentación de tribus, el carácter nómada y el espacio vital, que consideran propio en sus constantes idas y venidas, fuera de cualquier poder central determinado, ha de comprenderse la masa de dificultades con que se tropieza para un contorno preciso.

Tal solución era general hasta la conquista de Argelia por Francia en 1830, y que lógicamente la llevó a un enfrentamiento con Marruecos, con la derrota de éste en 1840, firmándose en Tánger el tratado de paz que venía a fijar por vez primera una línea fronteriza determinada entre las posesiones francesas y marroquíes. Esta convención de paz se firmó en Lalla-Marnia el 18 de marzo de 1845.

En este célebre tratado, y tal vez de acuerdo con las normas de la época, se reconocía, a través de los artículos 4º y 6º, que las zonas desérticas. al ser inhabitables, no admitían delimitaciones precisas y que los soberanos de ambos países ejercerían sus derechos sobre las respectivas tribus.

Con ello se abría el portillo de la desavenencia, puesto que al descomponerse en la última parte del siglo XIX el imperio cherifiano y levantarse las tribus limítrofes, los franceses realizaron varias expediciones de castigo, asentándose en el territorio.

La intención de los sultanes marroquíes para imponer su autoridad obligaron a los franceses a nuevas negociaciones, que culminaron en un arreglo firmado en 1901.

A partir de este acuerdo, una serie de puestos militares comenzaron a jalonar la línea por una y otra parte, con la consiguiente serie de acuerdos complementarios al de 1901, para aclaraciones locales.

Como la autoridad de los sultanes marroquíes no hizo más que seguir debilitándose, se llegó al establecimiento oficial del protectorado sobre Marruecos por parte de Francia, firmándose para ello los consiguientes acuerdos internacionales con Alemania, España y asentimiento de Inglaterra.

Cuando en 1934 el general Giraud «pacificó» la cuenca del Draa y la región de Tindouf, esta región quedó englobada en el territorio de Argelia detentado por Francia, jalonándolo con una serie de puestos militares conocidos por la línea Trinquet, en homenaje al jefe militar de la demarcación.

La independencia de Marruecos, primero, y la posterior de Argelia suscitaron el dilema de la atribución jurídica de estos territorios. agravada en razón de la riqueza minera de la zona.

Argelia no reconoce a las tribus como entidades jurídicas y recuerda a los nómadas que Argelia es una República democrática. En señal de protesta, la mayor parte de las tribus Rgutbat Igonacem abandonaron el territorio argelino y fueron a asentarse sobre terrenos marroquíes y otros colindantes a Mauritania y Río de Oro, llegando incluso algunos jefes a hacer público acatamiento al sultán Hassan II de Marruecos.

El territorio que se debate es el que engloba el yacimiento minero de Sara Djebilet, situado a unos 130 kilómetros al sudeste de Tindouf, y que pasa por ser uno de los mayores yacimientos ferrosos del mundo, puesto que se valúan sus reservas en mil millones de toneladas métricas, con una riqueza del 58 por 100.

Ahora bien, ¿a quién pertenecerá el territorio?

Según la carta general de la Organización Unida Africana se convino en que los países africanos al acceder a su independencia conservarían los mismos límites que en el pasado.

Por tanto Argelia, basada en ello, pretende conservar Tindouf y la zona, por lo que nacionaliza las minas de Djebilet.

Para Marruecos esto es inadmisible, puesto que la administración de esta zona por parte de Argelia hasta 1962, en que accedió a la independencia, lo era en virtud del mantenimiento de un estatuto puramente francés.

Dado que el proceso histórico se entremezcla con un confusionismo geográfico- administrativo, y no se precisó nunca lo que se entiende por fronteras verdaderas y límites provisionales de las mismas, mucho nos tememos que este asunto derive por largo tiempo en sucesión de momentos de tensión y otros más calmos, pero de evidentes dificultades al tratar de conseguir el arreglo pacífico de la cuestión.

José Miranda Calvo

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop, 132 *páginas con ilustraciones*, 8,00 *francos*.

Descolonización y paternalismo

(Viene de la página 4.)

100.000 millones de dólares en ayuda desde el final de II Guerra Mundial. Esa cifra resume, como una sombrilla, la ayuda a Grecia y Turquía (la famosa doctrina Truman para impedir una crisis económica en el Mediterráneo oriental, recordemos a los lectores del libro), el programa del Plan Marshall y los derivados de la guerra de Corea. Lo que no solemos entender es que, de esa suma, solamente 4.600 millones de dólares se han gastado en ayuda al desarrollo. Esto es, una décima parte del 1 % de nuestro producto nacional bruto durante ese tiempo.»

Así pues, las cosas se presentan de este modo: Después de un aparatoso tinglado internacional presidido por las Naciones Unidas, la sociedad capitalista se aviene con gran espíritu democrático a conceder la libertad política a los pueblos colonizados, les permite su autodeterminación. Y esta medida que, paradójicamente, pudiera parecer una merma en las atribuciones, poder y prestigio de las metrópolis, se convierte en la tapadera tras la cual éstas se eximen de responsabilidades políticas engorrosas dedicándose libre y gratuitamente al saludable negocio de la extorsión, la explotación y la presión económicas por medio de sus poderosos y omnipotentes «gangs» financieros, pero con la enhiesta bandera paternalista de ayuda al subdesarrollo. Entonces envían sus «asesores técnicos» los cuales se encargan, con su modernísimo utillaje, de apropiarse de los yacimientos de materias primas, tanto del suelo como del subsuelo, a base de una financiación que los nativos, naturalmente, no podrían soportar; alquilan a éstos para el trabajo más pesado pagándoles salarios de hambre y el excedente lo confinan a las «reservas» especialmente asignadas, que son las regiones más insalubres, desérticas e improductivas, de acuerdo con las normas racistas y odiosas del «apartheid». Como caso explicativo lo hallamos en Rhodesia. En la región sur los colonos y los agricultores blancos — que se han distribuido las mejores tierras y han lanzado a las «reservas» a los negros — controlan todo el poder económico que, en el caso de Rhodesia del Norte está en manos de dos compañías mineras. Allí están la «Rhodesian Selection Trust» y la «Rhodesian Anglo-American» que explotan el cobre de esa zona, pero su estructura comercial y financiera es más vasta puesto que la segunda pertenece a la «South Africa Anglo-American Corporation». Esta, a su vez, está estrechamente ligada a la «Consolidated Gold Fields» que es la principal accionista de la «Rhodesian Selection Trust».

Y para que nada falte en este concierto de oprobio diremos que la «South African Anglo-American», la «Tanganika Concessions» y la «Rhodesian Selection Trust» poseen, conjuntamente, un medio de expresión propio: el grupo «Argus» que controla todos los periódicos de la noche de Johannesburgo, Pretoria, Durban, El Cabo y Port Elizabeth; y todos los de la noche, excepto uno, en la antigua Niasalandia; otro en Rhodesia Norte y otro en Rhodesia Sur. A este monopolio mundial financiero hay que añadir las compañías «De Beers Consolidated Mines», «Rhokana Corporation», «British South Africa Company», «American Metal Climax Incorporated», «Société Générale de Belgique», «Union Minière du Haut-Katanga», «Chibuluna Mines», etc. Teniendo en cuenta, además, que estos trusts poseen una acción interdependiente y que sus accionistas se ven indistintamente a la cabecera de unos y otros.

El dominio del Tercer Mundo (incluida Iberoamérica) por estos magnates de las finanzas es cosa relativamente fácil. Por lo general los países subdesarrollados dependen casi por entero de un solo producto que puede ser café, cacao, azúcar, estaño, cobre, petróleo, té, etc. Hay países que pueden denominarse «en vías de desarrollo» que poseen esta desgraciada característica: por ejemplo, el 62 % de la exportación total de Iberoamérica se centra en el petróleo, café, azúcar, algodón y cobre, y ciertos países como Brasil, Costa Rica y Colombia dependen de un solo producto, el café, ya que excede del 50 por ciento de las exportaciones nacionales, así como Venezuela depende del petróleo, que representa el 93 % de las exportaciones, aunque sólo proporcione ocupación al 1 % de la población activa. Fácil es ver la inseguridad e incertidumbre que pesa sobre estas naciones cuya economía sigue los avatares impuestos en el mercado por estas «islas» financieras y en las cuales, un descenso en los precios supone la ruina económica de la nación, quiero decir de los asalariados, ante todo. Tras el telón del paternalismo, las potencias económicas se solazan en un juego macabro, y desde su tablado de marionetas tiran de los hilos que han de mover los peones del inframundo, exprimiéndoles como un limón, haciendo escarnio de su hambre, de su depauperación, de su analfabetismo y de su condición de seres desvalidos y desahuciados. La característica peculiar del capitalismo en estas regiones del mundo es la postura paternal, la caritativa, la misma que adoptaban los colonos sudistas USA respecto a los esclavos: de lo que se trata no es de promover y activar la riqueza del país, elevar su índice de producción y de cultura (eso sería ir contra los propios intereses), sino en hacer de limosneros entreteniendo la miseria y la indigencia que es como mantener el status propicio a la explotación sempiterna y, contrariamente, hundiéndolos cada vez más en el caos económico, endeudándolos cada vez más de modo que sigan necesitando apremiantemente la limosna, atizando el fuego de las discordias tribales o étnicas mediante el aporte de armamento a fin de que el campo quede más limpio para sus latrocinios. Pero la moral y el humanismo de los potentados tiene sus razones ocultas, sin embargo. Y así tenemos que se necesita menos de un dólar por cabeza para suprimir malaria y mil dólares para irrigar una hectárea de la que vivirán cinco personas. De un lado menos de un dólar y del otro, doscientos. Pero no obstante se hace el esfuerzo de un dólar, que es el humanitario, según las reglas, lo social, y no se efectuará la inversión de los doscientos dólares porque resulta demasiado caro. De donde se deduce que si no se muere de malaria, será de inanición, pero esto es cosa aparte del humanismo: esto ya es problema económico.

Mientras tanto, el «Consultative Group» de las Naciones Unidas para el desarme en el año 1962, aportaba estos datos: a) Que 120.000 millones de dólares se consagraban, anualmente, a los presupuestos militares del mundo; b) Que 20 millones de personas estaban bajo las armas, y c) Que el 85 % del total de los gastos corría a cargo de siete países: USA, URSS, Inglaterra, Alemania, Francia, Canadá y China. Frente a estas cifras astronómicas destinadas a la masacre y el envilecimiento de la Humanidad comparemos las debidas a la importación y exportación, es decir, del desarrollo económico en ese mismo año: 139.000 millones. A este paso el mundo no producirá bastante para compensar los gastos de guerra. Actualmente la cifra de estos gastos ya alcanza los 175.000 millones, de los 76.000 corresponden solamente a EE. UU. Pero ampliemos la cuestión a términos de terror. El boletín informativo del Firs National Bank of Chicago, en el mes de febrero de 1967, consideraba como un dato benéfico, positivo y normal la guerra del Vietnam de esta manera: «Dentro del sector del gobierno federal, los gastos derivados de la defensa nacional fueron su fuerza mayor... Está claro, por supuesto, que los gastos militares continuarán siendo un importante impulso para la actividad económica...» Y la revista «Fortune», portavoz de los núcleos empresariales más importantes del país, y cuando se aventuraba el presupuesto militar para el año 66 en 60.000 millones de dólares, decía que «con ese estímulo la economía crecería ese año en 60.000 millones, es decir, cuatro veces más que el aumento — aumento respecto a presupuesto del año anterior, se entiende — en el presupuesto de defensa.» Aquí tenemos, pues, la economía a base de cañones. Por mucho que uno piense y medite no alcanza a ver hasta qué extremos de salvajismo, de inhumanidad, de falta de conciencia y de indiferencia absoluta es capaz de llevarnos el egoísmo humano. ¿Es posible que, no un sólo hombre, ni un maniático, ni un paranoico, sino un consejo de hombres instruidos, inteligentes, que llevan en sus manos los destinos de un pueblo puedan expresarse de tal forma sin sonrojo? ¿Es qué es permitido, dentro de un llamado régimen democrático, hablar de la guerra en términos de crecimiento económico, sin que se subleven de raíz los fundamentos de la sociedad? Porque esto es lo grave, precisamente; que el mundo asiste impávido a este caos como si un prestimano prodigioso barriese de su conciencia moral todo vestigio de vida; que por crueles que sean las escenas dantescas que nos ofrezca una sociedad inmersa en la esquizofrenia no lo son tanto ni tan significativas como esta aceptación mansa, incalificable, propia de seres castrados, convencionales, habituados a todos los servilismos, con una conciencia adaptable a los meandros de cualquier inteligencia siniestra y retorcida. Odioso es el crimen, y la injusticia, y la tiranía; pero refrendarlos, sancionarlos, aceptarlos tácitamente como valores normativos de convivencia es tanto como decir que estamos muertos, que hemos sido abatidos por la peor de las muertes, la más ignominiosa, la más vil que pueda acontecer a un ser humano.

Y por último, ahí tenemos a Biafra, la guerra ignorada de Biafra, con más víctimas en su haber que la de Vietnam, con procedimientos mortíferos que desafían las mentes más calenturientas. He aquí otra ayuda filantrópica del Occidente al subdesarrollo que debemos principalmente a la perfidia británica y al oportunismo francés. Mientras el laborista Wilson promete enviar medicamentos a Biafra está suministrando las armas que sus sicarios los federales usarán contra los biafreños. De Gaulle también lo sabe; por eso está con Biafra. Pero uno, que es algo cándido, se pregunta: ¿Qué pensará Wilson de los negros de Rhodesia?

JUAN ESPAÑOL

Impresiones de un excursionista

COMO están enterados los del oficio, la Mutual de la Construcción que nos rige, a los que a pesar nuestro hemos llegado a viejos, de tanto en tanto se nos pagan diez días de vacaciones. Al ser consultado, no elegí lugar. Y al comunicarme que iría a los Altos Alpes poco me agradó. Porque después de las cordilleras rocosas que llevo vistas, me hice la opinión de que nada nuevo vería. Pero al llegar al campamento de Pelvoux, me di cuenta de que en mis apreciaciones estuve equivocado, y me agradaría que no fuera ésta la última vez.

Las que he visto y las que veo, cordilleras son. Pero la naturaleza las distinguió en sus configuraciones topográficas, las cubrió con distintos colores misteriosos y diferentes civilizaciones. En el pico de Pelvoux, a 3.893 metros de altitud, algún increído árbol y raquíticas hierbas, dan señales de vida. Otros picos están pelados y son regularmente en los que se conserva la nieve eterna. Estos picos divididos por profundas hondonadas por las que se deslizan arroyuelos cantores, en su ascenso — las cúspides — hacia las nubes, describen filigranas tan caprichosas que entre ellas la Torre Eiffel no se sabría para qué sirve. Las carreteras que hasta cierta altura escalan estos promontorios, describen tantas vueltas y revueltas que dan la impresión de que están haciendo el ridículo. Del campamento de Pelboux a Briançon en línea derecha hay 14 kilómetros y por carretera muchos más.

En el camino y al llegar al lugar, entre unos 150 concurrentes se improvisó una cortés camaradería. Un trato amable de parte de la administración, comida y alojamiento en condiciones, programa de diversiones con astistas de casa, excursiones en diversas direcciones donde había cosas raras que ver, despertaron en los concurrentes un estado de alegría un tanto infantil que alivia el peso de los años y aleja la idea del próximo juicio final.

En la excursión al pie del pico Pelboux, no comprendí la importancia que éste tenía porque queda a corta distancia del campamento. La carretera se detiene al pie de la imponente roca. Y de allí a lo más alto quedan más de dos mil metros a subir por cuerda alpinista. Por estos lugares se ven lápidas que rezan de los que han sucumbido en la escalada alpinista. En una placa de la iglesia de Pelvoux hay los nombres de los que han sucumbido en la función de guías, sin mención de la suerte de los guiados, por lo que se deduce que las tareas de escalada es prudente dejarlas para los insaciables de glorias.

En uno de estos promontorios deteriorados por el tiempo sube en zigzag un camino de cabras. Se nos explicó que en lo alto hay una mina en la que trabaja un equipo de obreros que se aloja en la hondonada; que en la mina laboran medio día y el otro medio lo emplean para subir y bajar por aquel camino. Dando pocos pasos comprendí que aquellos caminos no son para los cargados de años, como tampoco para los que beban una copa de más. En dicha mina los obreros trabajan seis meses y en los otros quedan bloqueados por la nieve, como así las casas alejadas de las carreteras, donde no puede llegar el cubillón mecánico.

En una excursión a Italia no pude participar por falta de pasaporte. Descuidé este detalle porque por ahí se dice que en Italia se disfruta de un régimen republicano. En la sociedad de Naciones y en el Mercado Común se habla de la libertad de fronteras. Pero en el ejercicio de estas libertades no se tienen en cuenta los derechos de los humanos. Se trata de la libertad para pasar los sacos de patatas, los cerdos y otras mercancías, cuando éstas desbordan los depósitos de los acaparadores de uno y otro lado de la frontera.

Las supersticiones en estos andurriales alcanzaron gran dominio en el pasado y la desintoxicación es notoria en el presente. La cantidad de iglesias y capillas es crecida. Actualmente la mayoría están en ruinas, otras cerradas, muy pocas en función. Los conductores de «cars» en las excursiones dan explicación de las cosas raras de las que aún quedan rastros. Próximo al pueblo, l'Argentière es una profunda hondonada por la que se desliza un arroyuelo. Allí existen vestigios de lo que fue un gran muro construído para contener el avance de una peste. No lejos del citado lugar hay una fuente de agua sulfúrica de muy mal gusto, que en tiempos pasados se vendía a gran precio porque curaba todas las enfermedades. Al lado de la fuente hay una iglesia en ruinas, en la que se alojaban los mercaderes que vendían el milagro.

En el lugar que se encuentra el campamento y lo que he recorrido, se destacan los rastros de tres épocas en la trayectoria de la civilización. La primera la señalan viñedos desaparecidos debido a plagas y con ellos los cultivadores. Las viviendas — de las que quedan ruinas — por su estrechez y rusticidad hacen recordar las cavernas en que vivían los antiguos trogloditas. En la segunda etapa civilizadora se destaca lo que en el norte de España se llamaba la «Casona», con sus pajares y pesebres para hacienda hoy en estos lugares casi desaparecidas, porque en los seis meses inútiles en que hay que atender al ganado la hacen deficitaria. La caza, de la que aún queda, también fue recurso, ya en vías de desaparición. Alguna fábrica hidráulica, los «campings», las estaciones de «sky», son ahora los recursos que trazan la presente etapa en el curso civilizador, y donde se instalan estaciones de esquís se construyen hermosos chalets y lujosos hoteles con precios para gente bien.

La tierra, muy parcelada y trabajada; se ve alguna pequeña máquina. En mayor parte es trabajada a mano. A los que hemos sido labradores, recordar lo que cuesta ganarse la vida en tales condiciones, nos hace sudar con sólo pensarlo.

En las excursiones por pueblos y aldeas ye visto una sola gendarmería y no más un gendarme. Y reflexionando en las características de estas poblaciones pensé que ni el tal gendarme les es necesario. Aquí las gentes viven pegadas a su trabajo y a su honradez, y por tradición caceril a su escopeta. Y el que se aventure a rodar ilegalmente en sus lares tendrá menos suerte que el zorro atrapado en el gallinero.

La gente de éstos y otros muchos lugares de la tierra, sólo saben que existe el gobierno por los impuestos que les cobra y los hijos que les lleva a los cuarteles y a las guerras. Encontró la manera de vivir socialmente al margen de los gobiernos, y ello es una prueba más de cómo todos los humanos podrían vivir libres de tiranías y explotaciones.

Serafín FERNANDEZ

Fluorescencias

1

Cinco minutos sólo
se necesitan,
para elevar la vida
sobre los Ogros.
Cinco minutos sólo.
Mil años en un día
pueden hacerse eternos.
Y una hora de miedo
suficiente sería
para dejarnos yermos.

2

Si bien los imponderables — lo ignoto —, pueden tener importancia suma, lo que tenemos al frente y nos rodea — lo cercano —, lo que nos apuñala en el sentido individual y colectivo, la causa de todos los autoritarismos expoliadores del hombre y la humanidad, la maldad elevada al cubo por camarillas sin conciencia, representan un obstáculo inmenso que nos impiden dedicar el tiempo y el esfuerzo que nos corresponde, a los aspectos más íntimos y profundos sobre lo que el problema del desarrollo del hombre en sociedad supone como motivo de lucha. Y sin embargo, luchamos, nos desvelamos, nos esforzamos y seguimos adelante contra viento y marea. Y es que, en verdad de verdades, ¡no cabe otra alternativa!

3

¡Hay que romper el virgo
de la Tierra ojerosa,
cuando se hace ludibrio
la *virtud* de las monjas!

4

La inmensa mayoría *cree* por terror, por ambición o por maldad. Las *creencias activas* — hoy por hoy —, son minoritarias. ¡Quizás mañana...!

5

Catorce escudos de sueldo — donde fumar vale *cuatro* —, es comer nada. A ese «acuerdo huelguístico», parecen haber llegado los mil y tantos obreros y obreras que diariamente alimentan las insaciables fauces de la Monopolista Compañía de Tabacos de Chile, a costa de aquellos mismos y el «público consumidor». Va bien, pero que ¡muy bien! el «conquistador» impulso del proletariado en el presente mundo *civilizado y progresista*. ¿De qué cosas me hablan?

6

Hay que *creer* en el bien, en la libertad, y en la verdadera felicidad; pero luchando con tenacidad y valor por su conquista. De lo contrario... «creer» es «peer» — como diría un gitano. ¿Verdad? Pues a probarlo, que de sonidos ventosos el Planeta está por reventar. ¡Y pensar que apenas se alimenta!... (los que dentro de él viajan, se comprende, ¿no?).

7

¿Quién tiene la amabilidad de declararse *mi afín*, con todas sus consecuencias?

COSMOS

Actividades editoriales

FOLLETO DE PROPAGANDA

Aparte esfuerzos personales de mucho relieve, pero escasos, la propaganda cerca de la emigración económica confederalmente es nula. Para paliar en algo esta desventaja, LE COMBAT SYNDICALISTE ha publicado un trabajo notable en forma de folletón, durante cinco semanas. Este trabajo se titula «Confederales y emigrados. *Las conversaciones de Wagram*», y al parecer muchos lectores lo han encontrado adaptado a los fines que su autor se proponía. Como quiera que el plomo está en reserva, dicho folletón puede ser religado en folleto, el cual, de mediar demanda suficiente, se podría servir al precio de 1 franco (de 5 ejemplares en adelante 25 % de descuento) para facilitar la difusión del mismo entre los emigrados económicos.

En consecuencia, Comités, FF. LL. y compañeros activos deberían concretar pedido de «*Las conversaciones de Wagram*» para saber a que atenernos. De haber demanda suficiente, editaremos; de existir frialdad, renunciaremos.

Pero nuestra divisa es HACER, SIEMPRE HACER, puesto que pararse es retroceder.

La revista «Umbral»

dedica un extraordinario a Anselmo Lorenzo

Nuestro viejo maestro, uno de los primeros internacionalistas de España, el propagador y definidor del anarquismo más constante y ecuánime, el precursor y orientador de Solidaridad Obrera y de la Confederación Nacional del Trabajo, bien merece este sencillo cuán ilustrador homenaje del elemento libertario del Exilio.

Este número de «Umbral», dicho de vacaciones, corresponde a los meses Julio y Agosto de este año, contine 32 páginas de texto, con un retrato del homenajeado y otras ilustraciones escogidas al efecto.

Suscriptores y paqueteros recibirán «Umbral» como de cosumbre, pero los pedidos extraordinarios deben hacerse con premura a fin de regularizar la tirada.

El precio del ejemplar es de 3 F.

EL 27 DE OCTUBRE EN PARIS

Conmemoración del 59 aniversario del fusilamiento de F. Ferrer Guardia, con La Libre Pensée, C. N. T., S. I. A., C. N. T. francesa y otros organismos. Mitin y Festival en perspectiva, con la colaboración prometida del S. I. de la C. N. T., de A. Lapeyre, el presidente de la Libre Pensée y Léo Campion.

Por ahora...

Seguiremos informando.

NECROLOGICA

MIGUEL SALAS

Hoy escribimos con el corazón oprimido: el compañero Salas ya no existe. Lo encontraron inerte en su cuarto realquilado. Nos sorprendió porque este compañero nunca se ocupó de dolencias.

Con Salas desaparece un cenetista clásico, un anarquista sencillo, pero constante. Era la actividad personificada; era el hombre presente de toda época y de todas las situaciones. Conocía los acontecimientos sindicales y revolucionarios de 1910 a la fecha por haberlos, en edad, alcanzado. Estuvo en lo anterior al Sindicato Unico y en las glorias y realizaciones de éste. Aguantó y cooperó en todas las recaudaciones, en todas las clandestinidades.

Estuvo en el exilio — también francés — de los años veinte, y amainado el peligro se reincorporó a la actividad confederal y libertaria de su barriada, Sans, tan pegada, por todo concepto, a Barcelona. Transcurrió la guerra, y tras los encontronazos de los primeros días y los de la «semana de mayo», laboró acerva y concienzudamente en la fabricación de material de guerra. Decir Salas, en Barcelona era referirse a la Metalurgia, sección de Sans, en la que Salas constó en primera fila.

En el exilio de tras guerra nuestro amigo ha continuado en hormiga laboriosa, en hombre constante, seguro y bien orientado. El maleo ideológico y la idolatría por éste o aquél militante, jamás lo han afectado. Idealista constante, individuo dueño de sí mismo, ha proseguido camino, aunando su esfuerzo al de los compañeros fieles a la trayectoria indiscutiblemente anarcosindicalista. Tenía bondad, comprensión y trato; pero la tibieza y la claudicación le disgustaban. Era solidario sin alharacas, idealista sin presunciones, amigo con amistad sincera, ahora que la amistad se diluye ante un «no» que cuenta más que un «sí» gregario, que una adhesión que más parece entrega.

A Salas el constante lo teníamos en la C. N. T. (no podía ser de otra manera) en S. I. A., en la Regional Catalana, en Solidarios, en cuanta sección o peña facilitaran el desarrollo de nuestra idea, de nuestra sindical, de nuestro elemento efectivo y afectivo.

La impresencia de Salas en el local social de París no pasará desapercibida. No era ruidoso, no era discursivo. Pero su actividad era tan manifiesta, tanto «llenaba», que era notoriamente perceptible.

Su último gesto — reciente — que de él hemos presenciado, es banal y significativo como sigue: equis francos fueron librados para una necesidad del momento, y advertido por su cuenta, pero no solicitado, Salas se consideró desatendido y entregó enérgicamente el doble de la suma por el anterior entregada. Era tan solidario, que no tenía nada suyo.

Es a este hombre, a este estimado compañero que hemos de hallar en falta todos los días de nuestra vida.

Cerramos; cerramos esta escritura maldiciendo la suerte perra que se ceba con nuestros mejores amigos.

JUAN FERRER

UMBRAL

Número extraordinario de vacaciones dedicado a Anselmo Lorenzo. 32 páginas de texto con sus correspondientes grabados.

Precio: 3 francos ejemplar.

Miedo en Palomares

Muerte de ganado y raras enfermedades

MADRID. — «Desde que cayeron las bombas atómicas en Palomares, ocurren cosas raras. El ganado se acuesta sano y amanece muerto. Las personas contraen enfermedades que ningún médico conoce. La gente tiene miedo», ha declarado José Flores, uno de los habitantes de la localidad andaluza de Palomares, que integrando una delegación ha llegado a Madrid.

Los campesinos y pescadores de Palomares y el vecino puerto de Villaricos, han venido a Madrid a examinar la marcha de sus reclamaciones ante la Comisión Militar Norteamericana.

El 17 de enero de 1966. Palomares y Villaricos entraron en la era atómica al chocar sobre ambas localidades andaluzas, a 10.000 metros de altura, un bombardero B-52 y un avión nodriza KC-135. A bordo del B-52 se encontraban cuatro bombas de hidrógeno de 1,5 megatones de potencia, dos de las cuales tuvieron una fisura al estrellarse contra el suelo, originando una diseminación radioactiva.

La delegación de campesinos y pescadores andaluces llegados a Madrid, afirma que además de cuatro personas que desde entonces sufren extrañas lesiones otras dos han enfermado recientemente.

«Hemos sido examinados por médicos norteamericanos y españoles, pero a pesar de haber transcurrido dos años, se siguen negando a darnos certificados de que estamos bien de salud y no hemos sufrido lesiones por las bombas», aseguran los campesinos. Explican que aunque se insiste en que en Palomares ya no hay radioactividad, siguen allí instalados y funcionando varios contadores Geiger.

Doscientos cincuenta y dos campesinos y pescadores de Palomares y Villaricos resultaron perjudicados por el accidente atómico.

Hasta el momento han cobrado algo más de 20 millones de pesetas (285.700 dólares) en concepto de indemnizaciones, de un total de 76 millones (cerca de 1.100.000) que ellos reclaman.

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

B.D.I.C

Voces alentadoras: vida y amor

ES el amor, sin mezcla de pasión un eficacisimo medicinante del ánimo, un elixir de vida, un bálsamo para todas nuestras dolorosas heridas.

¿Cuándo aprenderemos que el amor es el más poderos oprincipio curativo, que el amor sana porque es armonía

No puede haber discordia donde reina el amor. El amor es serenidad, paz y alegria. Es el supremo armonizador, el genuino pacificante. Es el suavisimo bálsamo para todo cuanto estropea la dicha o engendra el descontento.

Es la soberana panacea para la malicia, la venganza y todas las brutales inclinaciones.

Así como la crueldad se desvanece ante la bondad, asi las malas pasiones hallan su antídoto en la dulce y amorosa simpatia.

La madre es el supremo forjador de la vida y el destino. El amor de la madre por sus hijos ha detenido indudablemente más de una vez los estragos de alguna funesta enfermedad.

La convicción de que sus hijos la necesitaban y el profundo amor que les profesaba le dieron vigor sobrado para contender victoriosamente durante largo tiempo con los enemigos de su vida.

Conoci a una madre que parecia poseer el mágico arte de curar con el amor casi todas las dolencias de sus hijos. Si alguno de su familia experimentaba algún disgusto, se lastimaba, sufria pena o dolor o se creia desdichado, inmediatamente recurria a la madre en demanda del bálsamo universal que consuela toda tribulación. Aquella madre poseia el valiosisimo don de atraer al hijo atribulado y transportarlo del pedregoso campo de la discordia a la amena zona de la armonia. Si lo conturbaban la envidia, el odio o la cólera, aplicaba ella el resolvente del amor, el natural antidoto de esas pasiones ponzoñosas.

Sabia que reprender ásperamente a un chiquillo cuando ya está sufriendo más de lo que puede soportar, es lo mismo que si se intentara extinguir un incendio con chorros de petróleo.

Los asilos y en especial los orfanatos dan conmovedor ejemplo de cuán pronto madura y prematuramente envejece el ánimo de un niño sin el estímulo y realce del amor y simpatía de la madre, sin la paternal protección y la influencia del hogar.

Pensemos en los niños nacidos y criados en la contagiosa atmósfera de los barrios bajos de las ciudades populosas donde todo está empapado de sugestiones malsanas y de malignidades de todo linaje.

Consideramos que sus tiernas mentes se llenan hasta rebosar de obscenidades, impurezas, e impudicias de todo calibre. No es extraño que repleto de tan viciosas y criminales sugestiones propenda a identificarse con su ambiente.

¿Qué probabilidad ha de tener el niño de observar noble conducta y vivir honradamente, cuando sus primeros y más impresionables años estuvieron saturados de malignas sugestiones, cuando la envidia, el odio, la venganza, la discordia y el escándalo hirieron sus ojos y atronaron sus oidos?

¡Cuán importante es que el niño sólo vea, oiga y aprenda lo que le predisponga a la belleza y a la verdad, al encanto y reciedumbre del carácter!

Obra nuestra; enteramente nuestra, es: sentir profundo amor por aquellos cuya infancia estuvo empapada de malignos, criminales e impuros pensamientos.

Si queremos llevar a cabo una obra buena; una obra humana; una obra puramente nuestra: alentemos a nuestros hijos y ayudémosles a que hagan cuanto de mejor y óptimo les sea posible, poblemos su ambiente de ejemplos dignos, humanos, bondadosos, capaces de destrozar todo ambiente mezquino.

Estimular e infundir brios en su confianza y generosidad significa mejoramiento, éxito feliz y dicha en sus venideros años, mientras que lo contrario equivale seguramente a desdicha y fracaso.

Vale más fomentar en el niño pensamientos de rectitud, confianza, optimismo, éxito y dicha, que sin ellos legarle una fortuna.

Con su mente sana y vigorosa podrá prosperar y ser dichoso sin verse precisado a invertir de siniestro en armónico el proceso formativo de la primera época de su vida. Mantengamos la mente del niño llena de armonia y verdad, y no habrá sitio vacante para la discordia y el error.

PEREZ GUZMAN

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I y II.
15,00 francos los 3 volúmenes.

LA A.I.T. EN EL CONTINENTE AMERICANO

Interesante trabajo del compañero Serafin Fernández, con un prólogo de Juan Ferrer. 68 páginas, 1,00 F., en esta Admón.

GRAN CANCHO DE BONETE Y SIERRA DE CORDOBA

(Continuación y fin)

Con las buenas vecindades de Chile, S. Luis, Córdoba, S. Juan y Catamarca, la fragante cohesión de La Rioja nos rinde, en homenaje, los valiosos estamentos de Otto, S. Blas, Famatina, Aimogasta, Bustos, Tama, Pataquía, Malanzón y Chapas. A igual, Catuna, Chilecito, Vinchina, Chamical, Unión, Aminga y Utapes. El terreno es de 92.331 km2. Alto Bonete y las sierras Paganzo, Sañogasta, Chepes, Famatina, Ulapos, Pastos Amarillos, Brava, Velasco, Mazán y Talampaya. Llanos de La Rioja, Solar de la Antigua Laguna Brava, al NO. de Jague, Arterias Vinchina, Salado, Inca, Troya, S. Juan y Bermejo. Uvas, naranjas, cereales, olivas, ganados, sal, oro, plata, hierro, carbón, y estaño. Por nexo provincial, La Rioja, con sus buenos atributos. Entre atrayentes lugares, Illisca, Las Tascas, Nonagasta, Milagro, Talamuyuna, Carrizal, Sañagosta, Anjullón y S. Pedro. Asimismo Ambil, Mazán, Vichigasta, Angulos, La Mejicana, Cebollar, Tello, Agucayo, Jague y Campanas.

Teniendo en sus lindes el Paraguay, Brasil, Uruguay, Entre Ríos. Sta Fe, Chaco y Misiones, el relumbrante decorado de Corrientes nos señala, a flor, las positivas ramas de Curuzú, Cuatia, S. Miguel, Bella Vista, G. Paz, Monte Caspos, Ituzango, Lavalle. Maburucayá, Itatí, y Goya, S. Roque. De igual, Empedradro, Sto Tomé, Salados, Alocar, San Cosme, Sauce, La Cruz, Astrada, Concepción, Paso de las Liebres, Palmar y Mercedes. La amplitud es de 88.199 k. c., Isla Apipe. Como estanques, Luna e Iberá. Esteros: Batel, Iberá y Sta Lucia Carsos Miriñas y Paraná, Guayaquiraro, Corrientes, Uruguay, Mocoretá, Aguapey, Betalita, Avalos y Barrancos. Por centro de relación Corrientes, a la orilla del Paraná, con sus buenas distinciones. Entre otras apacibles estancias Carolina, Libertad, S. Madariaga, Cazadores Correntinos, Salari, Buena Vista, 9 de Julio, Cabrad, Playadito, Acuña, Chavarria y Loreto. Azúcar, naranjas, cereales, tabaco, mate, maní, ganados y maderas.

A la vista de Chile, La Rioja, San Luis y Mendoza, la reluciente convención de S. Juan nos expone, a regalo, los significados cantones de Aberastein, Salvador, Tomberias, Calanguil, Media Agua, Colón, S. Agustinn, Marquesado, Albordón, Jáchal, Rosa, Ullún y Rodes. El espacio es de 86.137 km2. A muestras, el Mercedaria y las serranias Villican, Calanguil, Invernada, Ortiga, Sta Rosa Olivares, Brea, Gigante, Colorados, Magna, Tantal y Ollita. En igual la llamada Travesia del Zanjón, al E. de Talacato. Asimismo, los rios Bermejo, Atatia, Patos, S. Juan y Castaño. Olivas, cereales, legumbres, ganados, maderas, oro, hierro, cobre, carbón, azufre y aguas minerales. Por dorado ajuste S. Juan con su Jardin botánico. Entre otros acogedores asientos, Pampa Vieja, Marayes, Los Cosurinas, Pitail, Nueva, Pie de Quiroga, Vallecito, Las Flores y Bermejo. De la misma manera Tabacasto, Pampa de Chaijar, Usna, Carpinteria, Puchazón, Caligosta, Sánchez, Magna y Valdivia.

Hablendo en sus límites Mendoza, La Pampa, Córdoba, S. Juan y La Rioja, el importante grabado de San Luis nos dedica, en galardón, las tesoneras ententes de Sta Rosa, Mercedes, S. Francisco, G. Roca, La Toma, S. Martin y Buena Esperanza. La superficie es de 76.748 k. c. A vivos detalles, las sierras del Gigante, S. Luis, Guayaguas, Pencoso, Los Colorados, Catantal y Quijadas. Por igual, la salina del Bebedero. Así, la Travesia Puntana, al S. de Varela. Del mismo modo, los cursos Desaguaderos, Quinta, Conclara y Chorrillo. Por nexo principal, S. Luis, con sus buenas actividades. Entre otras virtuosas plazas, Quinet, Luján, Varela, Pizarro, Alzagarau y Cantantal, Pampa Grande, Luna, y S. Pablo. Asimismo, Chosmes, Donován, Segovia, Trapiche, Llerena, Balde, Las Isletas, Soven, Arizcana, Fraga, El Morro, Larca, Renca, Borral y Fortuna. Cereales, lino, alfalfa, ganados, sal, maderas, oro, estaño, berilio, uranio y granito.

Con la buena particularidad de ver en sus términos los partes del Uruguay y las provincias de Sta Fe, Corrientes y Buenos Aires, la memorable esfera de Entre Ríos comprende a obsequio, los confraternales ramos de Galeguay, Concordia, Federación, Victoria, Guaileguachú, Concepción del Uruguay, Feliciana, La Paz, Rosario Tala, Colón, Villaguay, Nogoyá y Diamante. El solar es de 76.216 km2. A favor, los altos de Cuchilla Montiel. En igual, las islas Lechiguanas. Asimismo, los ríos Paraná, Uruguay, Gualeguaychú, Nogoyá, Gualeguay, Guayaquiró y Felicianc. Cereales, maní, lino, alfalfa, arroz, ganados, lanas y curtidos. Por centro de relaciones, Paraná, con su puesto de buenas operaciones. Entre otros lindos sitiales, La Querencia, lo de Mayo, La Criolla, Seguí. Rocamora. Elisa y Mirones. Así, Viale Manisilla, Carbó, Alcaraz, Berisso, Perera, Guardamonte, Las Mercedes, Crespo, Abajay, Antelo, Chañar y Urquiza.

Teniendo en derredor el Paraguay y las provincias del Chaco y Yalta, el luminoso bordado de Formosa nos ofrece, en agasajo, las nobles palmas de Clorinda, Espinillo, Herradura, El Chorro, Yema, Pirané y Fontana. La superficie es de 72.066 k. c. A predilectos motivos, las lagunas Pirané, Yema y Parantina. Igualmente, el estero Patiño. De la misma manera, los cursos Paraguay, Porteño, Pilcomayo y Bermejo. Por áureo engarce, Forfosa, con su puerto en el rio Paraguay, de buenos servicios. Entre otras sonrientes villas, Punta Pará, S. Hilario, Juárez, Pozo del Tigre, Campo Martino, Ibarreta, Sombrero Negro, Agramonte, Pilcomayo, Media Luna, Faure, Salazar y Lugones. Asi, Chaves, Tatú Piré, Angostura, Ramos, Dalmacia, Benitez, Pozo de Maza, Chiriguanos, Las Lomitas, Palo Santo, Boedo, S. Isidro, La Blanca, S. Camilo, Bazán y Florencia. Cereales, frutas, algodón, ganados y maderas.

Agradablemente circundada por Chile, Bolivia y Salta, la eficiente demarcación de Jujuy contiene, a prestigio, los amorosos radios de Tilcara, S. Pedro, Abra Pampa, Sta. Catalina, Humahuaca, Rinconada, La Quinca, El Carmen, S. Antonio, Valle Grande, S. Martin y Tumbaya. El espacio es de 53.219 k. c. A notas sobresalientes, las sierras Chañi, Zenta, Sta. Bárbara, Maíz Gordo, Calilegua, Tilcara, Cochinosa, Aguilar y Sta. Catalina. En igual, los estanques Vilama, Guayatayor y Pozuelo. Así, las Salinas Grandes, Olaroz y Cauchari. Igualmente, las arterias Grande o S. Francisco, Cincel y Rosario. Cereales, azúcar, café, tabaco, maderas, ganados, sal, oro, plata, cobre, hierro, plomo, cinc y estaño. Por nexo provincial, S. Salvador de Jujuy, al rio Grande, con sus buenas labores. Entre otros pintorescos lares, Cochinoca, El Moreno, Abra Laite, Coranzuli, Pampichuela, Rosario, Yala, León y Yavi. Asimismo, Chalicán, Pimahuasi, Reyes, Mina Piquitas, Yuto, Matancillas, El Aguila, Maimará y Ledesma.

Con la satisfacción de ver en sus partes extremas el Paraguay, Brasil y Corrientes, el apreciado encaje de Misiones nos muestra, a color, las provechosas comarcas de Obera, El Dorado, S. Javier, Candelaria, S. Ignacio, Alem, Apóstoles, Montecarlo, S. Pedro, Wanda, Rico y Concepción de la Sierra. La extensión es de 29.801 k. c. A signos evocadores, las serranías Misiones, Imán y Victoria. Del mismo modo, los cursos del Paraná, Iguazú, Paraguay, Guaray Guazú, Yabebiri, Marambas, Pepiri Guazú, Chimiray, Alegre, Paraíso, Itaembé y S. Antonio. En la misma suerte, las cataratas del Iguazú. Por centro de relaciones, Posadas, al caudaloso Paraná, con sus buenos alicientes. Entre otras bonitas localidades, Monteagudo, Profundidad, Iticuarart, Piray, Murphy, Irigoyen, Mineral, Pipó, Esperanza, Corpus, Loreto, B. de Concepción, Leis, Corá y Azara. Cereales, legumbres, azúcar, tabaco, alfalfa, mate, arroz, ganados y maderas.

Esmeradamente rodeada por Salta, Catamarca y Santiago del Estero, la suntuosa estampa de Tucumán nos proporciona, a saludo, los singulares clichés de Bella Vista, Tafi del Valle, Concepción, Tafi Viejo, Monteros, Burruyacú, Trancas, Leales, Famaillá y Graneros. El solar es de 22.524 k. c. A méritos y relieves, las sierras Ramada del Campo, Molina, Cajón y Nogalito. Igualmente, las líneas fluviales Sali, Sta. Lucia, Caspinchango, Marapa, Colorado, Famaillá, Sosas y Sta. María. Uvas, arroz, azúcar, naranjas, limones, tabaco, cereales, legumbres, alfalfa, maderas y ganados. Por broche de oro, S. Miguel de Tucumán, con sus buenos atractivos. Entre otros abnegados lugares, Huasa Pampa, Alberdi, Simona, Guardamonte, Sta. Ana, Taco Ralo, La Madrid, S. Rafael, Agua Dulce, Los Sarmientos, Trinidad. Cololao y Ranchillos. Asimismo, Araiz, La Ramada, Vipos, Sta. Rosa, Choromoro, Arcadia, Lules, Muñecas, Aguilares, Yerba Buena, Alderetes, Tapia, Mariño, Amaichá y Gestona.

Después de la simpática provincia de Sta. Cruz, de la punta Dungeness y del famoso entrecho de Magallanes, entre las partes chilenas y el Océano Atlántico, el sureño conjunto de la Tierra del Fuego nos designa, de todo corazón, las alentadas unidades de Thetis, S. Pablo, Rio Grande, S. Sebastián y Miranda. La superficie es de 21.048 k. c. A merced, las islas Año Nuevo, Estados. Observatorio, Picton, Nueva, Lennox y Gable. En igual, la peninsula Mitre. Asimismo, las sierras Lucio López, Noguera e Irigoyen. Igualmente, el largo estanque Fagnano, en las cercanías de los montes Cornú y Olivia. En la misma índole, los ríos Fuca, Grande, Lennan, Chico, Turba y Uribe. Por nexo principal, Ushuaia, al canal de Beagle, con sus fuertes aspectos. Entre otras sencillas, amagles y acicatadas estancias, Heberton, Despedida, Policarpo, Lapatia y Sto. Domingo. Así, La Teresita, Brown y Fagnano. Cereales, legufbres, pesca, ganados, maderas, pieles, lanas, oro, turba y petróleo.

MIGUEL JIMENEZ

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE Carlos Marx y Miguel Bakunin

Edición «UMBRAL»

Precio: 1 Franco.

Servicio de librería

ACTUALIDAD ESTRICTA

«CIUDAD CAIDA», en llama permanente de la Revolución Española. 10 francos.

«UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE MARX Y BAKUNIN», la gran polémica reactivada por los acontecimientos del Barrio Latino. 1 franco.

«PAÑUELO LIBERTARIO», rojinegro, con efigies queridas, emblema de la Revolución de Julio de 1936. Oriflama de nuestras jiras veraniegas. 10 francos.

Pedir todo ello a esta Administración.

OBRAS DE VICTOR GARCIA

«Japón hoy»	3,00
«América hoy»	10,00
«Fundamentos del anarquismo» (Cano duction)	2,00
«El pensamiento anarquista»	3,00
«Escarceos sobre China»	8,70
«La Internacional obrera»	4,50
«El sudeste asiático»	10,00
Crime et Société	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5,50
«Garbuix Poètic», Juan Ferrer.	2,00
«Mis Universidades»	7,50
«Mi vida», Gorki	5,00
«Pasión y poesia», C. Carpio	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00
«La pell de brau», poemas bi- «Quinet», Felipe Alaiz	5,00

ACABAN DE LLEGAR:

«Crónica de la Revolución Mexicana», R. Blanco (3 vol.)	45 00
«Historia de la Revolución Mexicana», José Mancidor	18 00
«Jão Ternura», Anibal M. Machado	10 00
«Œuvres d'Albert Camus», (Pléyade), dos vol. (uno)	52 00
«Perros hambrientos», Ciro Alegria, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesias», encuadernación tela	15,00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, Ed. C. N. T.	6,00
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso C.N.T. de Zaragoza	3,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	9,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	3,10
«Textes de Bakounine : la Liberté francos	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«Ciudad Caida», J. Carmona Blanco	10 00
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	51,00
Des enfants malgré nous, Derogy	7 50
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor Garcia)	2,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56.

Descuentos del 15 % a paqueteros y FF. LL.

Recuerdos de un viejo militante

por JOSE NEGRE

Para que se pueda tener una idea de la pasión, desinterés y alteza moral con que se luchaba, os diré que, habiendo llegado enfermo un compañero tipógrafo después de una excursión de propaganda, metióse en cama sin decir ni comunicar su estado a nadie.

Notando su ausencia los compañeros, al tercer dia de no aparecer por el local social, se decidieron Romero y Galderich a ir a su casa y preguntar por él, enterándose entonces de que estaba en cama. Al interrogarle respecto a la enfermedad que sufria, contestó el enfermo que no lo sabia, y al insistir los visitantes sobre lo que el médico hubiese diagnosticado, supieron que no habia recurrido a los servicios médicos porque no tenia dinero para pagarlos.

Romero y Galderich volvieron al Centro Obrero y comunicaron a los compañeros presentes lo que ocurria; se abrió una suscripción que produjo una recaudación de 18 pesetas, las cuales corrieron a entregar a la familia del compañero en cama, y con ellas se pudo llamar al médico que le atendió en su enfermedad, y una vez recobrada la salud volvió a la palestra con más coraje que antes.

Del dinero recaudado para la campaña contra «El Progreso» al principio y contra el partido lerrouxista después, no se distrajo un solo céntimo para otra cosa que no fuera la impresión de hojas, pago de locales para los mitines, etc., excepto el caso del compañero Bueso, en el que, teniendo en cuenta la gravedad de su enfermedad, se sufragaron los gastos de la misma y la convalecencia, de los fondos de la suscripción iniciada en el semanario «La Internacional», órgano de los compañeros socialistas, no queriendo dejar de remarcar el hecho, que comprueba el ambiente creado en favor de Arte de Imprimir ntre la opinión, de que los doctores Rodriguez Méndez y Gassol, que asistieron al compañero Bueso, se negaron a cobrar sus honorarios, donando el importe de los mismos para engrosar la lista de suscripción para el sostenimiento de la huelga.

Convencidos los capitostes lerrouxistas que Arte de Imprimir era un hueso demasiado duro para poderlo roer, y seguros de que no habria probabilidades de que el asunto se resolviera a su favor, decidieron una maniobra para sacar el conflicto de la única jurisdicción de la Sociedad tipográfica, para que se ventilara por el organismo superior obrero, o sea por la Federación Local Solidaridad Obrera, alegando que existiendo entre los compañeros de la Junta de Arte de Imprimir un estado de odio y de pasión contra «El Progreso» y el partido lerrouxista, no era posible dar al conflicto una solución justa y equitativa.

Esta afirmación no era otra cosa que una nueva falacia, una granujada más de Emiliano Iglesias, pues su finalidad no era otra que movilizar contra Arte de Imprimir a los vergonzantes lerrouxistas emboscados en algunas Sociedades Obreras federadas, para que como delegados pudieran concurrir a las asambleas del organismo obrero federal y procuraran un acuerdo que desautorizara a los obreros tipógrafos, y en caso de no poderlo lograr, provocar una disidencia entre las entidades federales, arrastrando a la Casa del Pueblo a las disidentes, debilitando y desmoralizando de este modo a la Federación Local Solidaridad Obrera, que tanto temor les infundia.

No se puede negar que la maniobra era maquiavélicamente hábil e inteligente, pues, si Arte de Imprimir se negaba, quedaban patentes el odio, la inquina y la parcialidad contra los mal llamados republicanos radicales de que lo habian acusado, pasiones que anteponia a la solución del conflicto, y si accedia, aceptaba la lucha en un terreno ventajosísimo para los truchimanes capitostes del partido lerrouxista; pero, a pesar de todo, tomamos de decisión de poner la tramitación del conflicto en manos de la Federación Local.

Nombróse una Comisión, que, una vez estudiado el asunto, dictaminó en favor de Arte de Imprimir, dictamen que, como era de esperar, impugnó D. Emiliano, quien pidió que el manoseado asunto se tratara en asamblea de la Federación Local, comprometiéndose a acatar la resolución recaida en la misma.

Ante esta promesa, el Comité federal tomó la determinación de convocar una asamblea de delegados para acabar de una vez.

Los lerrouxistas aprovecharon los dias anteriores a la fecha designada para la celebración de la misma para movilizar a todos sus adeptos, convencidos de que habia llegado el momento de hacer el esfuerzo decisivo, y Arte de Imprimir y todos los obreros conscientes hicieron otro tanto, lo que hizo que el ambiente se caldeara hasta el grado máximo.

No todos los militantes estaban seguros de que Arte de Imprimir saliera bien de la lucha entablada, dadas las complicaciones y derivaciones ocurridas durante la misma.

También los habia disgustados de que la Federación Local se hubiera hecho cargo del enojoso asunto, temerosos de que saliera perjudicada, moral o materialmente, por alguna posible disidencia, y reconvenian a Arte de Imprimir por no haber sabido sacrificarse antes de poner en semejante peligro al organismo obrero federal, reconvenciones que a nosotros los tipógrafos nos indignaban más que las argucias y trapacerias empleadas por los lerrouxistas.

Pero en cambio, otros compañeros que hacia algún tiempo que habian dejado de hacer vida activa de militante, acudieron a ponerse a disposición de Arte de Imprimir para luchar a su lado incondicionalmente, como Avelino Artis, obrero tipógrafo, luego brillante comediógrafo, honra de la escena catalana, quien, entrando en secretaria, me dijo:

— No soy anarquista, bien lo sabes; tengo mis ideas particulares sobre la cuestión social, pero antes que ver con pasividad las indignas maniobras lerrouxistas contra Arte de Imprimir y la Federación Local, vengo a tomar parte en la lucha en las condiciones que sean.

Como otro obrero pintor, alto, delgado, cetrino, nariz aguileña, de mirada intensa y viva cuando la excitan el entusiasmo o la indignación, y que yo no conocia, ni vi por el local social hasta aquel dia en la asamblea, cuando le oi apostrofar sarcásticamente a los defensores de «El Progreso», diciéndoles que era una vergüenza el que hubiera obreros capaces de defender a los explotadores y calumniadores de los trabajadores, quizás con la esperanza de ser premiados con «un tall de bacallà». Esta fue su casústica frase. Entonces el bacalao valia muy poco dinero.

Aquel obrero era Antonio Salud, con el cual desde entonces me han unido un fraternal sentimiento de compañerismo y una sincera amistad.

Después de enconado, pasional y largo debate, salieron derrotados en toda la linea los lerrouxistas defensores de la «gaceta de los chinos», pues la asamblea acordó que Arte de Imprimir tenia razón.

Tampoco se dieron por vencidos esta vez los mangoneadores del lerrouxismo, y faltando a su palabra una vez más, como era costumbre en ellos, alegando mil subterfugios para no acatar el acuerdo recaido en esta asamblea, teniendo que celebrarse otra en la que también salieron derrotados ante una concurrencia numerosa de delegados y el local abarrotado de trabajadores siguiendo ansiosos todo el curso del debate.

Al no ser acatado el acuerdo por segunda vez recaido contra el periódico lerrouxista ante todo el proletariado barcelonés, quedó patentizada la insolvencia moral de un partido que se llamaba defensor de los obreros.

Dándose cuenta el partido lerrouxista de la desairada situación en que quedaba y el ridiculo que habia corrido, y atribuyendo el desastre a la inferioridad mental y oratoria de los lerrouxistas enfrente de los defensores de Arte de Imprimir, salieron con la pretensión de celebrar una nueva asamblea en la que Emiliano Iglesias defenderia en persona a «El Progreso», a lo que accedieron los tipógrafos decididos a dejar de cuerpo presente, moralmente hablando, al segundón del partido lerrouxista en el salón de actos de la Federación Local Solidaridad Obrera, la misma entidad que en Madrid se habia vanagloriado estúpidamente de llevarla a la Casa del Pueblo o aplastarla, sin soñar que el aplastado seria él.

Llegado el dia de la asamblea, tercera y última de las que tuvieron lugar, para tratar del conflicto de Arte de Imprimir y «El Progreso», comenzó el acto en el salón atestado hasta los topes de obreros, y el fantasmón de Emiliano Iglesias en el estrado, colocado a un lado de la mesa de discusión, con la impertinente prestancia del que está seguro de llevarse a todos de calle, y enfrente de él, sentados en la primera fila de sillas, la delegación tipográfica.

Memorable sesión la de aquella asamblea; en ella Emiliano Iglesias pasó las más amargas angustias que pueda pasar un hombre cuando se ve perdido. El lugarteniente de Lerroux fracasó tan ridiculamente como habian fracasado sus correligionarios en asambleas anteriores.

Perdió el color, y su rostro estaba humedecido, agobiado. La depresión de su ánimo llegó al extremo de descomponerse de tal modo que sufrió hasta vómitos, arrojando toda la bilis que le habiamos hecho tragar, durante la campaña.

Al retirarse de la asamblea seguido de sus incondicionales, después de una votación adversa a sus pretensiones, el pretendido obrerismo del partido lerrouxista quedó hecho jirones en medio de la sala: ya nunca más pudo presentarse como defensor de los obreros, pues le habia sido arrancada la careta por los compañeros de Arte de Imprimir.

No seria la Federación Local Solidaridad Obrera la que se domiciliaria en la Casa del Pueblo, sino que serian los obreros los que abandonarian el partido lerrouxista para adherirse a las Sociedades federadas en el organismo obrero.

No pasarian muchos meses sin que por otra actuación del organismo obrero barcelonés, le seria arrancada al partido radical la careta de su fingido revolucionarismo, quedando al desnudo ante la opinión entera.

Todo el fanfarrón poderio del partido feudo del «Emperador del Paralelo» (Lerroux) fue deshecho por la actuación de unos obreros que no contaron con otros medios que su decisión inquebrantable en la dignificación de la clase trabajadora y la superioridad moral y ética de sus postulados emancipadores propagados en la tribuna y en la prensa.

FUNDACION DE LA FEDERACION REGIONAL SOLIDARIDAD OBRERA

Con la intensa campaña llevada a cabo con los conflictos sostenidos por la joven Federación Local Solidaridad Obrera, la influencia e importancia de la misma alcanzada entre los obreros y la opinión pública fue tal, que adquirió en fondo y extensión proporciones insospechadas hasta para nosotros mismos, lo que nos indujo a extender su radio de acción, y aprovechamos tan favorable circunstancia para convocar Congreso obrero regional para constituir la Confederación Regional Solidaridad Obrera.

Dicho Congreso tuvo lugar en el salón de actos de la Federación Local, y fue tal el número de delegados que tomaron parte en el mismo, que casi no quedó sitio libre de que disponer para que pudieran presenciar sus sesiones el público, muy numeroso, pues habia despertado una verdadera espectación entre toda la clase obrera.

No quedó defraudado el gran interés despertado por el Congreso celebrado. Los temas a discutir lo fueron ordenada y brillantemente por la nutrida delegación local y los numerosos delegados llegados de todas las comarcas catalanas, destacándose elementos de fuerte personalidad y clarisima inteligencia.

Recuerdo que el dia de la inauguración de las sesiones del Congreso una hora antes de dar comienzo a la asamblea, vi entrar un anciano que andaba como si previamente andara tanteando el terreno, causándome impresión al considerar que a su edad y con las dificultades que habia de vencer para orientarse, todavia le restara entusiasmo y voluntad para interesarse por las luchas proletarias. Levantéme del asiento y fui a ofrecerle mis servicios, pero aunque fueron agradecidos, no fueron aceptados, rehusados con mucha amabilidad, y con paso cauto y reposado escogió sitio entre el destinado al público y se sentó el anciano a quien me refiero.

Intrigado por su presencia, hice preguntas a algunos compañeros por si alguièn le conocia y podia satisfacer mi curiosidad. Pues aquel compañero era José Juan Morató, obrero socialista que habia sido uno de los adheridos a la Gran Internacional, y en aquel entonces redactor del diario madrileño «Heraldo de Madrid», cuyo periódico le habia enviado para que hiciera el reportaje de las sesiones del Congreso que se celebraba.

Deficiencias de la vista, debilitada por la edad, ocasionaban aquel su trabajoso modo de andar.

La presencia del compañero Morató patentizaba que la espectación despertada por la celebración del Congreso convocado por la Federación Local Solidaridad Obrera, habia rebasado los limites de Cataluña y que toda España se interesaba por el mismo.

No era Morató el único internacionalista congregado alli, pues, además del maestro Anselmo Lorenzo, venerable por aquella su gran bondad, preclara inteligencia y humanismo sin límites, habia otros varios venidos de las comarcas catalanas, según se afirmaba entre la concurrencia. Esto nos llenaba de noble orgullo y sincera satisfacción a los elementos jóvenes, reafirmando nuestra fe en los ideales emancipadores y nuestro afán de superación.

Al terminar las sesiones de aquel memorable Congreso quedó constituida la Confederación Regional Solidaridad Obrera, llamada a alcanzar la total hegemonia del proletariado catalán, y la admiración de toda España, como asimismo la del proletariado europeo, con su gran gesta revolucionaria en protesta de la guerra del Riff en el mes de Julio de 1909.

Pronto notóse la influencia de la naciente Confederación, pues en muchas comarcas catalanas se organizaron actos de propaganda que tenian por consecuencia la constitución de nuevas Sociedades obreras, las que una vez constituidas pronto tendian a federarse entre si, creando organismos comarcales.

El despertar del espiritu de clase entre los trabajadores continuaba su marcha ascendente del modo más magnifico. En el Comité Regional se recibian diaria y continuamente numerosas demandas para que se mandaran compañeros delegados para tomar parte en los mitines y asambleas que se organizaban, y las excursiones de propaganda que no cesaban.

Tampoco fueron pocos los conflictos sociales que ocurrieron, resueltos en su mayor parte a favor de los trabajadores, lo que acrecentaba el entusiasmo de éstos y la preocupación de la burguesia y sus defensores, las llamadas autoridades.

Aquella dinámica actividad obrerista obedecia solamente a una acción sentimental, de entusiasmo colectivo de los obreros, pero sin verdadero contenido idealista, sin criterio revolucionario, y para que plasmara en lo posible en un estado consciente y emancipador se fundó el Ateneo Sindicalista, que actuando al margen de las Sociedades obreras, pero domiciliado en el local social de éstas, ofreceria su tribuna a los propagadores del Sindicalismo revolucionario, en vistas a facilitar la creación de nutridas minorias anarquistas-sindicalistas que orientaran consciente y revolucionariamente aquel esplendoroso movimiento.

(Continuará.)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tel. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La revolución positiva

HACE 32 años estos momentos eran quemantes en España. Gracias a la provocación derechista que desató a sus mesnadas en las calles y campos de España con fines de desolación y muerte, la Revolución adelantó su fecha. Contra el sentir de cavernarios, burgueso-liberales y comunistas, la Revolución Social pudo ser efectiva. Episódicamente, por supuesto, dada la característica internacional-fascista del esfuerzo marchista (de March, no confundamos). En completo abandono de parte de las potencias democráticas, y con ayuda condicional, exigente, de parte de la URSS, nuestra suerte en el mismo 36 estuvo echada. Fue el entusiasmo, la fe en nosotros mismos lo que nos impelió a prolongar la contienda. En juegos tan peligrosos y viriles, nunca se sabe el giro que los acontecimientos pueden tomar a pesar de las previsiones. Quien, a la sazón, tenía un papel preponderante a desempeñar fue el proletariado internacional. Pero se redujo a ayudarnos platónicamente, no — salvo una ínfima minoría — directamente.

Sin desconocer las contrariedades de la guerra más las dificultades de orden internacional, el pueblo español en armas supo comportarse en los frentes y en la retaguardia. En aquéllos batiendo el cobre frente al nazifascismo, y en ésta reorganizando el trabajo y la economía bajo el signo libertario. Los amos desaparecieron y su lugar lo ocuparon los sindicatos, transformando en colectiva la propiedad hasta aquí privada. La crónica de las realizaciones positivas no ha sido publicada debidamente, bien estructurada y cumplida. Falta ese libro señero y altamente ilustrador cuya ausencia no reemplazan los relatos parciales, esporádicos, insuficientes, por mucho que sea el valor que contengan. Las aportaciones de participantes en las colectividades de trabajo libres han sido ciertamente preciosas; no obstante, publicadas en sueltos, en participación limitada en los periódicos, han quedado fraccionadas, y, por lo mismo, inconexas. Sabemos bien que autores de renombre han circulado tesis colectivistas basadas en nuestra obra española. Buenas aportaciones que, junto con las relaciones personales de nuestros colectivistas experimentados, podrían ser la base de la Historia de las Realizaciones de la Revolución Española, que, junto con la Historia de la C. N. T. proyectada y, desafortunadamente, sin arranque positivo hasta ahora, dejaría a los hombres de la Confederación Nacional del Trabajo y del anarquismo en situación favorable ante las nuevas generaciones, al punto de influenciarlas para el porvenir político-social que preparan.

Proponemos mucho, lo sabemos; y, sin embargo, se trata de lo más preciso, de lo más necesario. La C. N. T. en la Revolución Española es ya premisa lograda, una realización contundente. Los historiadores modernos echan mano a esa obra, y a libros más modestos de formato, pero que, al ejemplo de las Actas de nuestros Congresos históricos, el libro referente a Salvador Seguí, las Memorias de Pedro Vallina, etc., ofrecen material preciso y precioso para que la intelectualidad neutra y objetiva escriba historia social verdadera por haber bebido en fuentes de información auténtica, tras haber desdeñado la información amañada, falsa de todas piezas, de falangistas y comunistas.

Escribir la Historia de la C.N.T. puede resultar difícil actualmente por dispersión de originales, pero no imposible. Queda papel añejo, y quedan personas presenciales en vida. Trátase solamente de aprovechar la oportunidad última, el recurso definitivo para lograr la obra caudal que necesitamos. Los redactores — nos consta — pondrían en su cometido su saber, su cariño, su entusiasmo, o sea un capital inestimable valorizado por la documentación que saben existe, en casos al alcance de la mano. ¿Dinero? Ese vendrá, automáticamente, cual siempre así ha ocurrido. Queda convicción y vocación por el cumplimiento de la Obra Libertaria. Y en cuanto a la Historia de las Realizaciones de la R. E. con consultar todo lo escrito sobre las mismas y sacar un resumen adecuado de todo ello, el esfuerzo colectivista de nuestros hombres dejaría constancia en la Historia al propio tiempo que abriría camino a las nuevas generaciones libertarias.

Sería trágico que el drama del Exilio transcurriera en vano.

DISCOS

Amapola Roja: Aprecio tu billete, aunque sólo sea por la dedicación — peleona — a mi humilde persona. Otros pasan de largo ante mi como si yo no existiera.

Y bien: no me desplacen los chinos por su tez amarilla, y, a decir verdad, como chinos no me desplacen por nada. Todos hemos nacido al azar de las circunstancias. Yo y tú vimos la luz en tierra de blancos; como podían habérsenos infantado en lugares negros, amarillos, o achocolatados. Cada madre da lo que la Naturaleza pone en su entraña.

Lo que me disgusta no es el comunismo. Ya ves como tampoco aquí aciertas. Es, el totalitarismo, el autoritarismo exacerbado, llevado, en nombre de la Revolución, a la última y peor consecuencia: la de Gengis Khan, lo que me subleva.

Ya sé: el comunismo ruso es absurdo, falaz, despótico, irrevolucionario. Lo habíamos dicho antes que tú y tus maestros, los libertarios. ¿El comunismo cubano? Como no tiene formación «autárquica», está con la URSS y con Mao-China. Falta de personalidad, flota entrambas aguas. Pero Nos nos guardamos de castrismos y guevarismos como del cocodrilo.

Mao Tse Tung, ese es otra cosa. Bueno, que lo sea. O mejor que lo fuese. Mas, sobra la idolatría, el endiosamiento, la abyección popular, esas corrientes humanas tan asquerosas, tan antilibertarias. ¿Qué más quisiéramos los anarquistas que en Rusia, en Cuba, en China, y resto de «repúblicas populares», la libertad, la satisfacción de vivir libre imperara?

Pero si, libertad se ha dicho. Ni la vocean, los comunistas en sus propagandas, siendo en ello, por única vez, sinceros.

¿En China es otra cosa? ¿Le manda caña de azúcar Castro a Mao? ¿Es dulzarrona la dictadura maoísta? Mejor que lo fuera, pero la duda nos embarga al respecto. Y es que conocemos un caso que, por sí solo, ilustra al respecto: El libertarioX fue expulsado del Ex Imperio Celeste por Mao. Le siguió su esposa, china de pura cepa, pero la hija fue impedida de seguir a sus padres. Queda prisionera en el cepo de Mao.

Libertariamente, Amapola, no se comprenden estas conquistas «revolucionarias».

DISCOBOLO

A VUELA PLUMA

El último enemigo de Carlos Marx

«Ni la política ni la droga no son ya remedios suficientes a los insomnios de la consciencia.»—Armand Hoog.

por J. Sevilla

CON ocasión del ciento cincuenta aniversario del nacimiento de Carlos Marx, se ha celebrado estas semanas pasadas en la UNESCO un coloquio entre cuarenta especialistas marxólogos venidos de los cuatro puntos cardinales del globo.

Se espera de ellos una clara visión de la aportación positiva o negativa que Marx ejerce hoy en todas las formas de actividades políticas y sociales, saliendo a flote la evolución industrial que ahoga al obrero como hombre libre, a los intelectuales que se suman a la nueva boga revolucionaria de hoy, y los universitarios, juventud rebelde y esperanzadora de una civilización mejor.

No sé si Raymond Aron y Herbert Marcuse, el francés y el americano, los los marxólogos más eminentes entre los cuarenta, podrán establecer una síntesis de todas las partes que deslizan a esta civilización liberal en un escandaloso marxismo que anula al hombre integrándolo al rodaje de la máquina de partido, primero, y a ser una pieza de la máquina estatal después.

Soy, con Armand Hoog del parecer de que hace ya mucho tiempo que la política y la droga caminan juntas por el mundo. Hasta la política democrática no puede prescindir de la experiencia política, porque lo democrático no deja de ser político; y las decisiones políticas son por esencia dialéctica contradictoria, droga servida con bellas palabras que en términos teóricos no quieren decir nada, y en términos prácticos es falsa.

De este fenómeno — droga y política — se van dando cuenta ya los intelectuales (los españoles no van a la zaga de ver la droga cargada en el carro poltico franquista) y una nueva consciencia se abre libremente a estudiar este aspecto de droga y política que representa el mundo social actual.

Se estudia a los clásicos del socialismo desde Stuart Mill a Saint-Simon, y salen a flote Proudhon y Marx como las dos tendencias teóricas más en boga y consonantes con los tiempos que corremos de revueltas estudiantiles (juventud impetuosa, inquieta y rebelde; hombres de mañana que ven hoy un mundo dislocado por un dirigismo económico y político que nos presenta una civilización mecanizada) de manifestaciones raciales, guerras, poder-violencia a lo español y a lo ruso; el adelanto técnico suprimiendo el pensamiento libre y el hombre reducido a máquina, a pieza de recambio, a cosa.

Es necesario deslindar bien esas dos tendencias, esas dos teorías: la de Proudhon y la de Marx. Y no es calumnia lo que se rechaza. No digamos arrepentido luego, como el fogoso comunista Louis de Villefose después de retirarse del partido: «Creyendo combatir la calumnia he defendido la opresión». No, las dos teorías son completamente opuestas, porque la una, ya experimentada con los resultados nefastos más arriba anunciados, sería especular con la idea sin espigarla, dejando el campo llano de granos podridos que serían a la postre cadenas más onerosas aún de corrupción para el hombre, mientras que la otra, es una esperanza, un sueño que la humanidad anhela y la humana condición lleva en sí.

Entre marxismo y anarquismo, entre Marx y Proudhon, entre el partidario de la dictadura del proletariado y el que se opone a ella por directrices de un teoría y de una práctica original pero hacedora, hallamos bien definida la valorización del hombre como constructor y motor de la economía, y la política y la droga en perfecto maridaje para desposeerlo de todo su esfuerzo, su derecho, su destino y su realidad.

Conciliador o revolucionario, Pedro Proudhon no cesa de influenciar después de algunos decenios en Francia, y más que en Francia, en Europa. Paso a paso durante un siglo, el proudhonismo ha contenido en Francia la autoridad grandiosa que se hacía Carlos Marx en Europa; y entre las dos guerras, la del catorce y la del treinta y nueve, el anarcosindicalismo proudhoniano primaba aún en las organizaciones obreras; y una corriente intelectual muy numerosa en Francia se apega al pensamiento de Proudhon.

En verdad que Proudhon (en su primera amistad con Carlos Marx) suministrara ciertos esquemas al filósofo alemán durante el corto período de 1844-46. Esquemas y teorías que compartía Marx al principio, influenciados los dos de hegelianismo, aunque menos directamente Proudhon que Marx. Pero hoy la conciencia francesa se vuelca sobre la sociología de Proudhon considerando a éste uno de los raros pensadores autodidactas sosteniendo con Rousseau comparaciones con los filósofos clásicos.

El Prometeo intelectual del siglo XIX, como le llamó Sainte-Beuve. el profeta del siglo XX, como le llama Jean Bancal hoy; el padre de la anarquía, como dicen algunos anarquistas, pasa hoy por derecho propio, a ser el teórico más revolucionario del socialismo, abriéndose paso entre los intelectuales de diferentes tendencias, que lo estudian, critican y comentan para ver de entresacar, en esa razón colectiva. en el individuo colectivo y la libertad, como así en la familia de la sociedad, una posible realidad de ser convivencial, mientras que con Carlos Marx con su teoría explicativa y denunciadora, a la vez ciencia e instrumento de acción, ha creado la dictadura del proletariado, tan materialista, burócrata y tiránica como no importa qué otra; ha matado toda libertad de acción y de pensar, y he incluido al hombre en la organización monstruo del Estado.

Ante esta continuación de política y droga que representa el marxismo, Pedro Proudhon se nos presenta eminentemente moderno, renovador y revolucionario.

Sindicalismo, socialización y estatismo

LA verdad es que a uno le viene cada vez más cuesta arriba lo de pergañar disertaciones, especialmente si me encorsetan temas de tipo teórico, lo que obliga a más de la experiencia personal y de los conocimientos adquiridos, a espigar aquí y allá, cosa que nada tiene que ver con las inclinaciones de ciertos sujetos como el que traza estas líneas.

Cuando se está llegando a lo más hondo del saco, cuando lo ido se ha afincado en lo más íntimo y merma el espíritu de lucha, parece que la inclinación se ladea hacia los recuerdos, las rememoraciones, en hacer revivir ambientes pasados, remembranzas de amigos desaparecidos, impresiones recibidas, nechos y sucedidos vividos...

En la entraña de todo hombre hay algo que le hace creer que determinado rasgo personal, que aquel sucedido, que aquella impresión recibida, nadie lo ha visto y sentido como él, unas veces por la intimidad de lo ocurrido y otras por la impresión causada. Entonces, el que siente esta inquietud, tiene la impresión de que ha contraído una deuda y que cae en pecado de ingratitud si no la cuenta.

Eso nos ocurre en relación a personas y cosas pasadas. Así que mejor hablaríamos de Anselmo Lorenzo, de Fermín Salvochea, de Seguí, de Pestaña, de Peiró, o de este Angel Samblancat que se nos fue y que sus familiares han disfrazado de payaso, vistiéndole de católico, apostólico y romano, y embardurnándole el rostro con la denominación de jurisconsulto. Pero ya hablaremos de ello en otra ocasión.

Tipos de sindicalismo

El significado de esta palabra puede considerarse como el movimiento obrero organizado para mejorar las condiciones de vida de los elementos que trabajan y viven de un salario, y también como un medio para transformar la sociedad sobre unos principios más justos y equitativos. Ahora bien; en el marco ideológico y de intereses que representa el sindicalismo existen diversas tendencias que no pueden ser englobadas en el mismo cartabón.

En la actualidad se pueden destacar como las tendencias más influyentes las estatificadas, sistema U.R.S.S. y sus apéndices, en que los sindicatos han sido convertidos en algo amorfo o negativo a los intereses de los trabajadores, puesto que su principal función ha quedado reducida a incrementar la producción en beneficio exclusivo del Estado.

El sindicalismo de las «Trade Unions» inglesas, ligadas a las directivas del Partido Laborista, más o menos socializante, cuyas características esenciales radican en servirse de las multitudes organizadas en sindicatos para utilizarlas en fines políticos y electorales, y en confiar al Estado la socialización, o mejor, la estatificación, de algunas industrias y profesiones.

En otro orden puede citarse la «Federation of Labour» americana, la «Cle-Fao» y un sin fin de sindicatos autónomos, sin conexión alguna, donde imperan una serie de líderes y lidercillos, algunos de ellos millonarios y todos ellos ricos, que cuidan con preferencia la revisión de contratos, por no perder la clientela, pero sin ulteriores preocupaciones de orden moral, ético o social.

Siguen luego los llamados sindicatos católicos, insuflados ahora de ciertas tendencias socializantes inspiradas en las encíclicas papales. No creemos que este tipo de sindicalismo, que responde siempre a las directivas de la Iglesia, vinculada para «in eternum» con los poderosos y con quienes usufructúan el poder terrenal, pueda lograr el asentimiento de las multitudes, ya que en momentos decisivos los trabajadores serán defeccionados por sus propios dirigentes, como ya es tradicional en ellos.

Hay también, en todas las latitudes, miriadas de sindicatos llamados «libres» que responden a directivas de jefes políticos y subordinados a las exigencias y conveniencias de sus directores. Esta característica está muy difundida y ha sido causa de una verdadera lucha entre los propios trabajadores, ya que cada organismo sindical responde más a las características políticas a las que están subordinados que a objetivos puramente sindicales, o sea que confronten ante todo el mejoramiento y la liberación de los productores de su condición de asalariados.

Podríamos citar otros tipos de sindicalismo, pero creemos que en estos simples esquemas hemos mencionado los más importantes que privan en nuestros días, y cuyas consecuencias y resultados están a la vista. Ello puede resumirse en un maremágnum de apetencias y de intereses contrapuestos que ha degradado el movimiento sindical internacional y convertido en inoperante esta formidable arma de lucha en la que fundaron tantas esperanzas quienes le dieron pensamiento, forma y acción.

Nosotros continuamos creyendo vigentes, en su esencia, el ideario, tácticas y finalidades formuladas por sus creadores aplicadas desde luego a las realidades sociales de cada momento. Nos referimos al criterio sustentado en dicho sentido por Bakunin, Sorel, Kropotkin, Malatesta, Anselmo Lorenzo, Rocker, Lagardelle, Berth, Yvetot, Pouget y tantos otros que, con su veriedad de características, todos coincidían en que el sindicalismo fuere un órgano descentralizado que regulara la producción y distribución de la economía, que propiciara al trabajador beneficios inmediatos, superara su condición humana y lo manumitiera de la esclavitud del salario.

Eso es lo que juzgamos primordial y pensamos que si la lucha sindical pierde estas características puede convertirse, como así ocurre con la inmensa mayoría de sindicatos, en un arma contraria a los intereses del trabajador. Ello no quiere decir que en la actualidad puedan usarse los mismos recursos y procedimientos que se empleaban para combatir a un capitalismo incipiente, como el que predominaba a principios de siglo, en comparación con su desarrollo actual, con sus organizaciones internacionales y sus grandes consorcios. Lo importante es tener la visión de saber adaptar el sentido libertario, que caracteriza a nuestro movimiento confederal, a las luchas que el futuro le puedan deparar. O sea, que conservando sus características básicas no pierda la calidad de ser un instrumento de lucha y de liberación del proletariado.

Hablamos así por creer que ciertas pretensiones renovadoras, de ser aceptadas, no harían más que caer en viejos procedimientos, en caminos trillados, que darían resultados de sobra conocidos por lo negativos. De ahí que nos aferramos a la repetición de viejos conceptos por juzgarlos de interés. Por ejemplo, Edmundo Leskine, en su libro *Le socialisme suivant les peuples*, expresa:

«Sólo el sindicato es una organización natural, pues reúne para la acción social a los hombres unidos por la realidad del trabajo... Si los sindicatos saben defenderse contra las infiltraciones corruptoras del socialismo político y contra el egoismo corporativo que transforma a los obreros en pequeños burgueses, si saben coordinar su acción revolucionaria, pueden llegar a destruir a un mismo tiempo la sociedad capitalista y el Estado. Pues que no se trata de sustituir el Estado burgués por el Estado socialista. Todo Estado es malo. Estado significa autoridad, dominación, poder de ciertos hombres sobre las multitudes. El peligro del socialismo político está en confiar la dirección de la acción revolucionaria a jefes que en el momento de la revolución triunfante se situarían de modo natural a la cabeza del nuevo gobierno, en forma que el Estado subsistiría y con él la desigualdad, la explotación y la opresión. En cambio, el sindicalismo revolucionario substituye con la administración de las cosas al Gobierno de los hombres, la economía a la política, la libre asociación de los productores a toda organización impuesta y forzada.»

Por otra parte, Victor Griffuelhes, antiguo secretario de la Confederación General del Trabajo Francesa, en su obra *L'action syndicaliste*, distingue tres frases en el origen histórico del sindicalismo. La primera la sitúa de 1873 a 1886, en la cual los sindicatos estuvieron subordinados al partido socialista y a la elección electoral y política del mismo. La segunda va de 1886 a 1900, y se caracteriza por la reacción de la clase obrera contra la influencia deprimente y negativa que la política ejerce sobre los sindicatos. La tercera abarca de 1900 a las primeras décadas del siglo XX y es una manifestación de la oposición sindical a la política socialista y la expresión de los trabajadores organizados de independizarse de tutores.»

Así, en el Congreso de Amiens celebrado en 1906, fue adoptada casi por unanimidad una resolución presentada por el propio Griffuelhes que durante años fue considerada como la carta fundamental del sindicalismo. Decía así:

«El Congreso confirma el artículo 2º de los Estatutos de la Confederación General del Trabajo que expresa: Dicho organismo agrupa fuera de toda escuela política a todos los obreros conscientes de la lucha a desarrollar hasta lograr la desaparición del asalariado y del patrono como elemento de opresión. El Congreso considera que esta declaración es un reconocimiento de la lucha social, la cual pone en el terreno económico a los obreros en rebeldía contra todas las formas de explotación y de opresión, tanto materiales como morales, puestas en marcha contra la clase obrera por todas las fuerzas coercitivas sometidas a la dirección del capitalismo.

«El Congreso precisa, por los extremos que siguen, esta afirmación teórica. En la obra reivindicativa cotidiana, el sindicalismo persigue la coordinación de los esfuerzos obreros al aumento de su bienestar por la realización de mejoras inmediatas, tales como reducción de las horas de trabajo, aumento de salarios, etc. Pero esta labor es sólo una parte de la obra del sindicalismo, el cual labora por la emancipación integral, empleando la huelga general como medio de acción, y considera que el sindicato, hoy la agrupación de resistencia, debe ser en lo porvenir el organismo destinado a la producción y distribución, base ser en lo pervenir el organismo destinado a la producción, base de la nueva estructura social.

«El Congreso declara que esta doble tarea persistente, para eliminar la condición de asalariados que pesa sobre la clase obrera en general, prescindiendo de sus opiniones o de sus tendencias políticas o filosóficas, todos los obreros tienen el deber de formar parte de la agrupación esencial para la defensa de sus intereses, que es el sindicato».

JOSE VIADIU

(Termina en el próximo número)

AQUI Y AHORA

Descolonización y paternalismo

por Juan Español

LA mayor y más cruenta farsa de todos los tiempos, a través de regímenes de esclavitud y de llamada democracia sin distinción, ha sido la instrumentada con motivo de la descolonización de los pueblos subyugados durante centurias a la prepotencia de las metrópolis. Y tanto mayor y más perversa es esta farsa cuanto parece venir informada por un espíritu de liberación que ha de redimir, política y económicamente, a la ingente masa de millones que componen el inframundo del subdesarrollo, o para decirlo en frase acuñada por Alfred Sauvy, del Tercer Mundo, por similitud a la aparición del Tercer Estado en los prolegómenos de la Revolución Francesa. En ningún momento de la Historia, como el de ahora, se ha visto de modo tan claro y manifiesto el germen de injusticia, de opresión, de guerra y tiranía que lleva implícito en su entraña todo sistema capitalista sea del color que sea y llámese como se llame. Y son, precisamente, las sociedades capitalistas denominadas democracias en su más alto grado, las primeras en conculcar el derecho y la libertad de los pueblos indefensos, llegando incluso al exterminio en masa por distintos medios aparentemente indirectos e innocuos, tales como el hambre, debida a la explotación; la mortalidad infantil, causada por un abandono sanitario inconcebible; la superpoblación incontrolada, que sobrepasa (a pesar de todo y paradójicamente catastrófica) al índice de mortalidad; el más absoluto analfabetismo, que coarta y limita el ser humano a una simple cosa manejable en las garras del arribismo, cuando no actúan abiertamente facilitando armas a ciertos grupos étnicos antagónicos para que ellos mismos se destruyan dejando libre el campo a su ambición de dominio.

En las postrimerías del siglo veinte, en plena era atómica, en la etapa de las grandes democracias y en la agonía de los imperialismos clásicos, más de 2.000 millones de seres humanos pasan hambre, o están decididamente subalimentados y viven en condiciones intolerables de promiscuidad e insalubridad. Veamos lo que dice, en 1962, un informe de las Naciones Unidas : «En Asia y Lejano Oriente la disparidad de los niveles de alimentación es ahora mayor que nunca, y el número de seres humanos que viven en condiciones de hambre y desnutrición es, actualmente, superior a ninguna época en la historia del mundo. El aumento de la productividad agrícola no es suficiente en la proporción actual para proporcionar los excedentes que son esenciales para lograr la industrialización de los países insuficientemente desarrollados y el aumento acelerado de la renta nacional.» Y esta reflexión de J. M. Albertine: «O bien de aquí al final del siglo hemos vencido la miseria y el hambre, o bien los países industriales, capitalistas o socialistas, no serán nada más que islotes de prosperidad que no podrán mantenerse de otra forma que por la potencia atómica.»

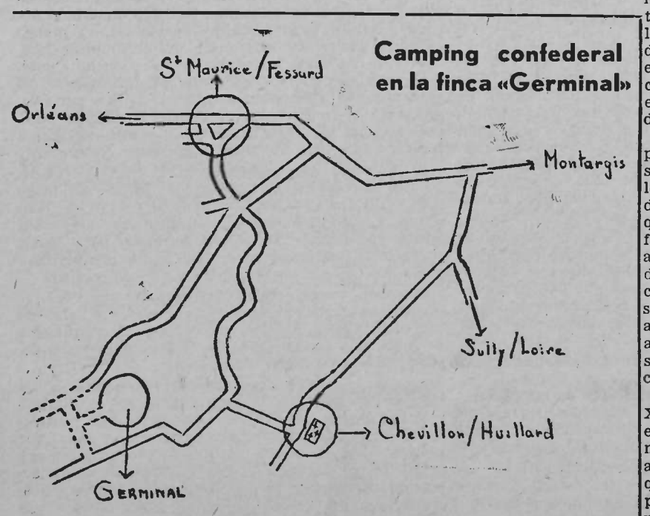
Se admite que el mínimo de calorías por persona no puede ser inferior a 2.700 diarias y que esta cifra puede elevarse hasta las 4.500 en casos de esfuerzo intenso. También ha quedado establecido que en los países más desarrollados la dieta calórica por habitantes es alrededor de las 3.000, aunque normalmente excede de ese número. Pues bien, en la actualidad sólo el 30 % alcanza el mínimo previsto y hay un 25 % que apenas llega a las 900 calorías. En cambio: USA, 3.500; Suiza, 3.600; Francia, 3.000; Italia, 2.900, etc. Por otra parte, el propio Robert Mc Namara, en su discurso de 1967, dijo que cuarenta naciones subdesarrolladas no exceden de una renta «per capita» de 120 dólares (las hay que no llegan a 90) mientras la de un norteamericano es de 3.500. Añadamos que la media de Europa Occidental es de 1.800 y la de Rusia 1.000, advirtiendo que estas cifras no reflejan la realidad, ni mucho menos, pues entre dos rentas personales, una de 1.000 y otra de 100, la media que se deduce es de 550, pero está el hecho evidente que una es diez veces más que la otra, lo que demuestra el enorme desequilibrio económico existente. Desequilibrio que se hace patente con estos datos: El 30 % de la población mundial controla el 76 % de la renta mundial, mientras que Asia, con el 51 % de la población de la Tierra, sólo posee el 13 % de los bienes. De ese 30 % de población USA y Europa Occidental representan solamente el 15 %, pero monopolizan el 54 % de la renta mundial. Además, en el área del 25 % de la población mundial más desarrollada se origina el 90 % de la producción industrial total, el 90 % del acero y se consume el 85 % de la energía producida en el mundo.

El movimiento demográfico en el Tercer Mundo es impresionante: en Iberoamérica, con 240 millones de habitantes, la progresión es del 3 % anual aunque Méjico, 3,6; Venezuela, 3,3; Costa Rica, 3,9, etc. En Africa llega al 2,6, y la India y China el 2,3 %. Pero en Europa Norte y Centro, 0,7, y en el Sur, 0,9. USA, 1,6.

Podríamos escoger un ejemplo cualquiera que ilustraría el enorme desnivel entre una y otra parte del mundo. La república del Camerún, con 4,6 millones de habitantes, posee 90 dólares de renta por persona, 4.000 teléfonos y un consumo personal de 220 Kw-h. En cambio Dinamarca, con 4,8 millones de habitantes y una extensión de 43.000 Kms. cuadrados, tiene una renta personal de 1.900 dólares, 276 teléfonos por cada 1.000 habitantes y la oferta de energía por persona es superior a los 20.000 Kw-h.

He aquí cómo se expresan, respecto a Africa, Guy Bienveniste y William E. Moran: «El sector moderno, de mercado, está orientado hacia las exportaciones y monopolizado por la comunidad europea. Lo esencial del status colonial consiste en que el poder económico, así como la soberanía política, está en manos de extranjeros... Las colonias son, por tanto, parte de una economía y nunca se pensó en desarrollarlas en términos de tales naciones africanas o considerando sus propias posibilidades regionales...» Y Tibor Mende, en su libro «Entre el miedo y la esperanza»: «... las instalaciones económicas extranjeras no han aportado ninguna contribución orgánica al desarrollo económico equilibrado de la sociedad colonizada. Y esto fue así también allí donde los «enclaves» extranjeros eran relativamente importantes — grandes plantaciones o minas — porque no se integraron casi nunca en la estructura económica local. En la mayor parte de los casos, esos «enclaves de economía moderna» permanecieron sometidos a la dirección del Estado metropolitano y sirviendo directamente a sus intereses específicos.» En lo cual abunda, del mismo modo, Charles Bettelheim: «... porque lo que caracteriza al Tercer Mundo no es que los países sean subdesarrollados, sino que son explotados y dominados.» El 1 de agosto de 1963, el director adjunto de la Agencia Internacional para el Desarrollo, la organización más importante de los EE. UU., en una conferencia pronunciada en Oklahoma, decía cosas como éstas: «Oímos decir a menudo que los EE. UU. han gastado alrededor de

(Pasa a la página 2.)



A 13 km. de Montargis y a 7 de Bellegarde (ver croquis). Cuota de estancia 1 franco adultos y 0,50 los niños, con resultado beneficioso para la obra «Germinal» y la propaganda cenetista.

Organización: C. N. T. francesa. Una bella ocasión para fraternizar entre compañeros. El campamento ya funciona y cerrará en 31 de agosto.

« Les frères Elie et Elisée Reclus, ou du protestantisme à l'anarchisme »

Libro escrito por Paul Reclus, con inclusión de originales inéditos de ambos sabios. Ningún compañero, ningún estudioso debe prescindir de este edificante libro.

En la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE al precio de 8,50 frs.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

15 AOUT 1968
NUMERO 518
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Continuons le combat!

Le premier débat à la première assemblée nationale du 17 juillet a permis, si cela était encore nécessaire, de clarifier les positions pour les luttes qui vont bientôt se dérouler. D'un côté, les parlementaires de droite, soutien du régime néo-fasciste gaulliste, prêts à employer tous les moyens pour réprimer tout mouvement revendicatif des masses; de l'autre, les révolutionnaires qui, bien entendu, ne siègent pas à l'Assemblée Nationale mais s'emploient, dans la rue, dans les usines, etc., à coordonner et à développer les mouvements, spontanés ou non, des travailleurs. Ce sont d'ailleurs eux-mêmes des travailleurs ou des étudiants dont le but n'est pas de « diriger » les masses mais d'agir comme un ferment à l'intérieur de ces masses qui doivent elles-mêmes développer leurs initiatives révolutionnaires. Entre les deux, les opportunistes de toujours qui se disent ainsi s'annexer une clientèle petite-bourgeoise qui les conduit à leur perte.

Les conclusions de certains parlementaires de la majorité sur les événements de mai sont assez curieuses et méritent d'être rapportées. Pour Robert Poujade, député U. D. R., le gouvernement « s'est trop peu servi de la radio et de la télévision pour développer, chez les Français, la conscience civique, économique et sociale...». Cette affirmation est assez savoureuse quand on sait que la grève générale a été peu à peu étouffée grâce à des informations fausses ou intentionnellement fragmentaires tendant à faire croire aux travailleurs en grève que le travail reprenait dans leurs entreprises; quand on sait aussi que certains journalistes d'Europe n° 1 ont été discrètement tenus à l'écart des micros, après la première allocution de de Gaulle, parce qu'on jugeait que les informations qu'ils donnaient étaient un peu trop « complètes » et impartiales. Si l'on pense aussi au fait que les travailleurs de l'O. R. T. F. ont mené l'une des grèves les plus dures et les plus longues et que leur mot d'ordre essentiel était « liberté de l'information », on se rend compte à quel point l'Etat oriente l'information parlée et télévisée dans le sens de la défense des intérêts capitalistes et de la déformation de tous les faits qui peuvent le gêner. Il y a pour ce faire, de multiples moyens dont le plus simple est d'accorder une place prépondérante à certaines informations et d'en taire purement et simplement d'autres.

Robert Poujade a parlé aussi d'un « retour aux saines traditions » dans les établissements d'enseignement, c'est-à-dire de l'interdiction de tout débat à caractère politique que proposeraient les étudiants et les lycéens pour ne conserver que le « bourrage de crâne » politique auquel se livrent certains professeurs heureusement peu nombreux. Car il est faux de prétendre qu'un « esprit d'impartialité » règne dans les établissements d'enseignement. Le seul fait que ces établissements aient pour mission de produire les cadres du capitalisme constitue une « politisation » de l'enseignement dans le sens d'une subordination de la culture aux intérêts des classes privilégiées. Ce que ne veulent pas les députés U. D. R. c'est qu'à cette politisation forcée les étudiants répondent par une « auto-politisation » critique débouchant sur la contestation du style d'enseignement qu'ils reçoivent et, au delà sur la remise en cause du système capitaliste lui-même. Mais cette prise de conscience des étudiants progressistes est quelque chose d'irréversible tout comme est irréversible le mouvement révolutionnaire amorcé en mai.

Quant à cet autre député U. D. R., Bouchacourt, il estime qu'il faut « prendre des mesures pour que ne soient plus tolérées, à l'intérieur de certaines entreprises publiques, des grèves politiques comme celles qui ont éclaté i' y a quelques semaines ». Il s'agit, en somme, de supprimer le droit de grève dans ces entreprises, car n'est-il pas évident que n'importe quelle grève, pourra être qualifiée de « politique »? Réclamer une augmentation de salaire c'est réclamer une répartition différente des revenus entre les diverses couches sociales, c'est donc, sur le plan économique, remettre en cause une certaine organisation politique. Le politique et l'économique ne sont que deux aspects, deux façons différentes d'aborder un même ordre social. Le droit de grève existe ou n'existe pas. Si l'on veut le supprimer il n'y a pas à établir de distinction artificielle entre grève « politique » et grève « revendicative ». Quoi qu'il en soit, il est clair que, pour mieux museler les travailleurs, la majorité réactionnaire cherche un biais pour supprimer le droit de grève.

A travers ces positions c'est la ligne de conduite néo-fasciste du gaullisme qui transparait : tantôt on brandit le bâton, on menace du fouet et tantôt on use de la persuasion et du paternalisme, d'une fausse démocratisation baptisée « participation », pour conduire les travailleurs au parfait asservissement, à l'exploitation librement consentie, à un système dans lequel ils n'auront plus ni les possibilités ni la volonté de se libérer.

Nous sommes décidés à empêcher cela par tous les moyens. Le gouvernement réactionnaire cherche à éviter l'épreuve de force, en utilisant les puissants moyens d'intoxication intellectuelle dont il dispose, parce qu'il sait fort bien que, dans l'épreuve de force, c'est la rue qui gagnera. Il ne veut pas, bien entendu, échanger son terrain de prédilection, celui de tripatouillages parlementaires contre le terrain de l'action directe qui l'obligerait à dévoiler son véritable visage.

Mais la lutte continue. Oui, M. Bouchacourt, ces « torchons rouges et noirs », comme vous les appelez, que vous ne voulez plus voir, vous les reverrez avant peu flotter aux quatre coins de Paris et dans la France toute entière.

Le processus révolutionnaire amorcé ne peut plus être stoppé. Tous ensemble, en avant ! Continuons le combat !

Ma conception du monde

(Suite)

En quelques mots, voulez-vous nous dire quelle valeur vous pouvez accorder à la philosophie, dans le monde actuel, et dans les années qui viennent ?

B. R. — Eh bien, je crois beaucoup à son importance dans le monde actuel. D'abord, je l'ai dit, parce qu'elle nous tient en éveil, nous rappelle qu'il y a des questions très sérieuses que la science ne peut aborder, du moins à ce jour, et que l'attitude scientifique et seulement scientifique n'est pas celle qui convient. Ensuite, elle ramène les hommes à plus de modestie intellectuelle; ils ont grâce à elle, conscience que bien des choses, tenues autrefois pour certaines, se sont révélées fausses, et qu'on n'atteint pas a la science par des raccourcis. Les hommes découvrent que pour la difficile entreprise de comprendre le monde — ce qui devrait être le but implicite de tout philosophe — il faut de la longueur de temps, et un esprit sans dogmatisme.

LA RELIGION

Avez-vous, Lord Russell, connu ce qu'on appelle des élans religieux ?

Bertrand Russell : Oui. Etant adolescent, j'étais profondément religieux. La religion m'importait plus que tout — sauf peut-être les mathématiques. Et c'est précisément ce souci de la religion qui m'a conduit (je reconnais que mon cas est assez particulier) à chercher quelles bonnes raisons j'avais de lui accorder ma créance. Je me suis attaché à trois questions, qui me paraissaient être les questions essentielles : Dieu, l'immortalité, le libre arbitre. Je les ai examinés dans l'ordre inverse, en commençant donc par le libre arbitre. Et peu à peu, j'en suis venu à une conclusion, c'est que je n'avais aucune raison de croire en ces trois choses. Je m'attendais au pire des désappointements, mais chose curieuse, ça n'a pas été le cas.

Peut-on savoir comment vous vous êtes convaincu de renoncer à ces trois notions ?

B. R. — En ce qui concerne le libre arbitre, j'ai usé d'un argument qui n'avait pas grande valeur; et je ne crois plus aujourd'hui qu'il demeure concluant. Toujours est-il que je tenais tous les mouvements de la matière pour déterminés par les lois de la dynamique : ainsi, les lèvres d'un homme bougent par une détermination matérielle de cet ordre, et donc je ne voyais pas quel empire il pouvait avoir sur les paroles qu'il allait dire. Argument sans valeur mais qui me semblait alors convaincant. L'immortalité : eh bien, de toute évidence, le rapport du corps et de l'esprit, quel qu'il pût être, me paraissant beaucoup plus intime qu'on ne le croit ordinairement, il n'y avait aucune raison de supposer qu'un esprit subsiste quand un cerveau se décompose. Quant à Dieu... on a produit bien des arguments pour établir son existence; je pensais, et je pense encore, qu'ils sont tous dénués de valeur, et que nul ne les aurait jamais acceptés, n'eût été le besoin d'en tirer conclusion, et d'y croire.

Je n'ai pas bien saisi ce que vous avez voulu dire en parlant des lois de la dynamique qui contredisent à l'existence du libre arbitre.

B. R. — J'y insiste, c'était là une cogitation d'adolescent. Je pensais alors, me rapportant aux lois de la dynamique, que tous les mouvements de la matière, depuis ceux de la nébuleuse primitive, étaient intégralement déterminés, et ceci valait aussi bien pour toute parole. Je pensais donc que de par les lois de la dynamique, la nébuleuse primitive contenait en puissance et très exactement ce que M. X... dirait en n'importe quelle occasion. Il s'ensuivait que M. X... n'exerçait aucun libre arbitre sur ce qu'il avait à dire.

Pouvez-vous dire avec certitude que Dieu n'existe pas ou bien, s'agit-il d'une simple absence de preuves ?

B. R. — Non, bien sûr, je ne pense pas que cette inexistence soit chose certaine. Je pense que la question se pose exactement au même niveau

Une interview avec B. Russell

que pour les dieux olympiens ou norvégiens. Ils peuvent exister aussi, ces dieux de l'Olympe ou du Walhalla; je suis incapable de prouver le contraire; mais aussi je pense que le Dieu des Chrétiens n'a pas plus de vraisemblance que les autres. Je vois en eux une possibilité, c'est tout.

La religion vous semble-t-elle bénéfique ou nuisible dans ses manifestations ?

B. R. — Je crois que la plupart de ses manifestations, au cours de l'histoire, ont été nuisibles. On lui doit certains bienfaits : c'est à cause d'elle que les prêtres égyptiens ont établi le calendrier, qu'ils ont consigné les éclipses avec assez de soin pour en prédire le retour. Mais dans la grande majorité des cas les résultats ont été mauvais. Ils l'ont été, parce qu'on considérait comme très important que les gens croient à des choses dont l'existence n'était pas établie, qui faussaient la pensée de tout le monde, qui faussaient les systèmes d'éducation, et sur lesquelles on fondait une hérésie morale absolue; il est bon de croire certaines choses, et mauvais d'en croire d'autres, indépendamment de la question de savoir si ces choses-là sont vraies ou fausses. Dans l'ensemble, je pense que la religion a fait beaucoup de mal. Elle a sanctifié le conservatisme, l'adhésion aux habitudes du passé; et surtout, elle a sanctifié l'intolérance et la haine. Tout ce qui a pu entrer d'intolérance dans la religion, surtout en Europe, est vraiment horrible.

Vous entendez par là une sorte de censure de l'esprit, qui empêche de penser librement ?

B. R. — C'est cela. Tenez, prenez une école, n'importe où dans le monde, n'importe quelle école de garçons ou de filles, vous verrez qu'on y inculque toujours une croyance. Elle est de telle sorte en pays chrétien, de telle autre sorte en pays communiste. Mais ici et là on enseigne une chose, dont les preuves ne sont pas examinées avec impartialité; et on n'encourage pas du tout les enfants à trouver des arguments pour une opinion différente.

D'où vient donc ce besoin de religion chez l'homme, au cours des siècles ?

B. R. — De la peur avant tout, il me semble. L'homme se sent particulièrement impuissant. Et il y a trois choses qui lui font peur. La première, c'est ce que la Nature peut lui faire : le foudroyer, l'engloutir dans un tremblement de terre. La seconde, c'est ce que les autres hommes peuvent lui faire : le tuer à la guerre, par exemple. La troisième, et là nous côtoyons la religion, c'est ce que ses propres passions, dans leur violence, peuvent le pousser à faire : ce sont des choses qu'il regrettera, il le sait, quand il retrouvera le calme. Voilà pourquoi la plupart des gens vivent dans une grande peur. La religion les aide à s'en tourmenter moins.

Mais ce n'est pas là ce que les fondateurs des religions ont prescrit.

Bertrand Russel. — Non, mais les fondateurs des religions — et je dis bien religions, au pluriel — n'ont pas grand-chose à voir avec ce que leurs disciples prêchent. Vraiment pas grand-chose. Prenons un exemple : Des militaires pensent que la foi chrétienne a beaucoup d'importance dans la lutte contre les puissances de l'Est; ils pensent que si vous n'êtes pas chrétiens, vous n'y mettrez pas autant d'ardeur. Eh bien, j'ai lu le Sermon de la Montagne, et je n'y ai pas trouvé un mot d'encouragement pour la bombe H. Pas le moindre mot.

Mais pensez-vous que la religion fasse encore du mal ? En général, ce que vous critiquez s'est passé il y a longtemps. Mais aujourd'hui ?

B. R. — C'est toujours pareil. Cet exemple de la bombe H, que je viens de vous donner, n'est tout de même pas d'hier — malheureusement — et je pense qu'aujourd'hui la religion, telle qu'on la voit, incarnée dans les églises, décourage tout effort de pensée honnête, et donne de l'importance à des choses qui n'en ont pas. Une chose en elle va de travers, c'est le sens de ce qui est important.

Pouvez-vous nous en donner un exemple ?

B. R. — Certainement. L'Empire romain s'écroulait, mais les pères de l'Eglise ne s'en souciaient guère. Ce qui les tracassait, c'était comment préserver la virginité. Ça, pour eux, c'était très important.

(A suivre.)

AUTOGESTION

(REMARQUES A PROPOS DE L'EXPERIENCE YOUGOSLAVE)

Les expériences d'autogestion menées en Yougoslavie ont eu pour point de départ une réaction à la base contre le dirigisme et le centralisme caractérisant la politique sociale de l'Union Soviétique. Au delà des formules théoriques s'est manifesté, de la part des travailleurs, le désir de participer *effectivement à la gestion des entreprises*. C'était également la renaissance de la notion de « conseil ouvrier » étouffée par le stalinisme, l'idée d'un socialisme *direct*. Ce mouvement vers la gestion directe des moyens de production peut légitimement être rattaché au courant socialiste libertaire qui, étouffé en Union Soviétique (répression contre la Commune de Cronstadt, écrasement du mouvement Makhnoviste en Ukraine), s'était largement exprimé dans les collectivités anarchistes édifiées pendant la guerre d'Espagne par la C. N. T.-F. A. I. Sur un plan général et en dehors des mouvements libertaires qui peuvent exister à l'intérieur même, des démocraties de l'Est, on peut dire que les expériences d'autogestion constituent une réaction directe aux excés du centralisme bureaucratique et policier et une remise en cause du « socialisme d'Etat ».

Il s'agissait en fait en Yougoslavie de confier la *gestion* de l'entreprise aux producteurs eux-mêmes. On voit par là que le socialisme d'Etat, qui n'arrache les moyens de production à la bourgeoisie que pour les remettre entre les mains d'un appareil bureaucratique, ne réalise pas l'objectif fondamental du socialisme : la propriété *collective* des moyens de production. Si l'on a éprouvé le besoin de confier la gestion de l'entreprise aux travailleurs eux-mêmes c'est bien parce que l'entreprise ne leur appartenait en fait pas. Et que penser d'une entreprise qui serait la « propriété » des travailleurs sur le plan théorique sans que ces mêmes travailleurs en soient les gestionnaires ? Séparer gestion pratique et propriété théorique débouche en fait sur une politique antisocialiste. Ces deux termes sont inséparables et définissent en gros le socialisme : les moyens de production appartiennent aux travailleurs eux-mêmes, à la *collectivité*, et ce sont les travailleurs eux-mêmes qui définissent les objectifs de la production et qui mettent en œuvre les moyens d'atteindre ces objectifs. A ce niveau, toute opposition entre « producteurs » et « consommateurs » serait un retour à un mode de pensée capitaliste. En régime socialiste, les intérêts des producteurs et ceux des consommateurs sont, à long terme, les mêmes.

Le schéma de l'organisation de l'autogestion en Yougoslavie, au niveau de l'entreprise, est le suivant :

— les travailleurs de l'entreprise constituent *l'assemblée générale souveraine;*

— par voie d'élection, est issu de cette assemblée le *Conseil ouvrier* qui délibère sur l'ensemble des problèmes qui peuvent se poser à l'entreprise;

— enfin, un *Comité de gestion* est chargé de l'exécution des décisions.

Mais le paradoxe de l'autogestion en Yougoslavie réside dans le fait que cette organisation de bas en haut se heurte à celle qui, sur le plan national de l'organisation étatique, se manifeste au contraire autoritairement de haut en bas. Autrement dit l'autogestion *au niveau des entreprises* et à ce niveau seulement ne peut se développer et porter tous ses fruits si elle se trouve placée dans un système politique qui n'est pas lui-même celui de l'autogestion ou si l'on veut du *fédéralisme libertaire*. Ainsi, malgré certaines garanties contre les menaces de bureaucratisation (réélgibilitée limitée, responsables élus demeurant engagés dans la production, etc..) — garanties qui ne dépassent pas le cadre de l'entreprise elle-même — l'autogestion se heurte à tout un système de coercition constitué par les cadres du parti unique, la police, l'armée, etc... Par ailleurs, sur le plan purement économique, les résultats sont faussés du fait de la persistance d'un secteur privé rural.

L'Etat nomme des « directeurs » aux côtés des organes d'autogestion et, bien entendu, ces directeurs « redressent » les décisions prises par les travailleurs eux-mêmes et qui ne sont pas du goût du parti. L'autogestion est donc purement formelle puisque toute décision prise par l'ensemble des travailleurs d'une entreprise peut être plus ou moins annulée par un représentant du gouvernement qui échappe au contrôle des travailleurs.

Sur le plan de la rémunération, de la distribution, comme sur le plan de la production, l'aliénation demeure. Le travailleur demeure en fait un salarié. Il perçoit un salaire fixe auquel s'ajoute, selon les résultats, une « participation » ou prime. On retrouve ici l'idée de participation chère à de Gaulle ! Or cette notion de participation n'a rien de socialiste, elle caractérise au contraire un néo-capitalisme qui cherche à masquer les antagonismes de classes en *associant* les masses laborieuses au développement du profit. Contre quelques miettes les travailleurs sont appelés à rejeter toute volonté de contestation et de remise en cause des structures capitalistes. Ils sont « intéressés » à la bonne marche de l'entreprise en ce sens qu'une élévation de la productivité ou de l'investissement (autofinancement) est susceptible d'allonger un peu leur salaire. C'est en fait, rénové et présenté sous une forme nouvelle, le vieux système des primes qui accélère la productivité au détriment des travailleurs les moins doués. Une étude approfondie sur cette notion de participation devra être entreprise. D'emblée, on peut dire que l'idée même d'associer capital et travail est une aberration, le capital n'existant que par l'exploitation du travail. La désaliénation du travail ne peut donc se réaliser qu'à travers l'abolition du capital et du profit, la socialisation de la production et la répartition directe et égalitaire des richesses produites. Il est aberrant de vouloir associer des éléments à ce point antagonistes.

En Yougoslavie, comme dans tout Etat communiste autoritaire, l'autogestion se heurte à ce fait incompatible avec elle-même : l'usine appartient à l'Etat, c'est-à-dire à la bureaucratie, au parti unique, à une nouvelle couche de privilégiés et non pas aux travailleurs eux-mêmes. Toute tentative de faire « participer » les travailleurs à la gestion de l'entreprise ne peut être dans ces conditions qu'un processus réformiste, avec les contradictions que cela comporte. L'autogestion suppose au contraire un processus révolutionnaire : l'appropriation collective à la base des moyens de production et la coordination fédéraliste, de bas en haut, de la production et de la distribution. On retrouve ici les deux façons de concevoir le socialisme : socialisation par l'Etat des moyens de production ou socialisation par les travailleurs eux-mêmes. Il est bien évident que, dans le premier cas, la conservation d'un appareil d'Etat centralisé implique la formation d'une nouvelle couche de dirigeants et la persistance d'une forme d'exploitation. Cette exploitation est caractérisée, sur le plan des classes sociales, par le fait qu'une bureaucratie, une police et une armée permanente vivent sur le dos des producteurs. Dans la socialisation par en bas au contraire ce sont les travailleurs eux-mêmes qui organisent leur autodéfense (milices populaires); par ailleurs, les responsables à tous les niveaux n'ent continuent pas moins à être producteurs et sont, de toutes façons, révocables à tout moment. Les travailleurs demeurent leurs propres maitres.

Que conclure de ces quelques remarques ? Essentiellement ceci : tant qu'il y a un pouvoir politique de classe qui n'est pas le pouvoir à la base des travailleurs eux-mêmes, l'autogestion se heurte à ce pouvoir. Le problème est donc autant politique qu'économique. Une dualité de pouvoir qui serait constituée par le pouvoir économique d'une classe de dirigeants au niveau de l'Etat ne saurait exister longtemps. Le pouvoir politique de l'Etat écrase alors à son profit l'autogestion et celle-ci n'apparaît plus que comme une forme évoluée d'exploitation (de la même façon qu' « intéressement » ou « participation » en France). L'autogestion ne peut se développer réellement que si le pouvoir, éclaté, revient aux cellules de base de la nouvelle société (soviets, communes, conseils, etc.). L'autogestion économique implique l'autogestion politique avec création de milices populaires susceptibles d'assurer l'autodéfense des travailleurs.

On voit par là que le mot d'ordre d'autogestion ne peut être un mot d'ordre purement économique (réformiste) mais qu'il sous-entend la destruction du pouvoir d'Etat. En mai 1968, la C. F. D. T. a parfois lancé le mot d'ordre d'autogestion. Que pouvait-il signifier si, parallèlement, le mot d'ordre de révolution sociale à tous les niveaux n'était pas lancé ? Un gouvernement de coalition avec la F.G.D.S. et le P.C., présidé par Mitterand ou Mendès-France aurait-il accepté que ce mot d'ordre d'autogestion, qui impliquait la disparition du pouvoir d'Etat, se généralise ? Un tel gouvernement n'aurait eu qu'une idée en tête : l'étatisation (ou nationalisation) des entreprises. Deux formes d'organisation de la société se seraient heurtées : le socialisme par en haut, par le canal de l'Etat ou le socialisme par en bas, par les travailleurs eux-mêmes. La C.F.D.T. n'a pas eu à choisir, mais qu'aurait-elle choisi ? Il faut qu'elle réponde clairement à cette question. Si elle était prête à soutenir un « gouvernement populaire » démocrate-bourgeois elle devait parallèlement abandoner le mot d'ordre d'autogestion qui n'aurait plus été alors qu'une formule démagogique. Sinon, elle devait accepter le mot d'ordre de révolution sociale, de pouvoir à la base, de destruction du pouvoir d'Etat.

Autogestion n'est pas séparable de révolution sociale.

A bas la repression !

En procédant chaque jour à l'arrestation et à l'inculpation ou la « garde-à-vue » de militants d'extrême-gauche, le pouvoir gaulliste a la prétention de stopper un formidable courant d'idées révolutionnaires en prenant des mesures d'intimidation à l'égard de certaines personnes. Devant l'échéance de septembre, la perspective d'un nouveau et vaste mouvement revendicatif, le gouvernement réactionnaire croit possible de prendre les devants en « neutralisant » ceux qu'il considère comme des « meneurs ». Il s'agit d'abord d'intimider, ensuite de réunir les informations qui devraient permettre, si le mouvement prend un nouveau départ, d'effectuer un vaste « coup de filet » destiné à neutraliser les éléments les plus actifs du mouvement révolutionnaire. C'est pourquoi on utilise au maximum la « garde-à-vue » qui permet n'importe quelle arrestation arbitraire et qui sert à merveille une répression « légale ». On sait que la légalité est toujours celle du pouvoir en place et que la loi ne protège l'individu que tant qu'il consent à ne pas penser ni agir par lui-même mais à suivre aveuglément les voies qui lui sont désignées par les dirigeants.

Quant un gouvernement pratique une répression systématique et légale, il n'y a plus de légalité. Un tel gouvernement prouve qu'il n'est pas lui-même légal puisqu'il est obligé d'utiliser celles de ses lois qui sont au bord de l'illégalité et de l'arbitraire.

Pour les militants des mouvements dissous le seul fait d'exister et de n'avoir pas été physiquement éliminés n'est-il pas, aux yeux du gouvernement, une tentative permanente de « reconstitution de mouvements dissous » ? Car s'il peut matraquer, arrêter, emprisonner les individus, l'Etat ne peut empêcher ceux-ci de penser et toutes ses polices n'interdiront pas le développement d'un courant de pensée révolutionnaire tourné vers l'avenir, vers la contestation globale de l'ordre social et économique existant.

Menacer ne sert à rien. La société capitaliste ne saurait résoudre ainsi ses propres contradictions et ces contradictions, parce qu'elles sont mises en évidence. Or la répression est la mise en évidence de certaines de ces contradictions. Qu'est-ce qu'un régime « démocratique » qui supprime les libertés, qui entend avoir le monopole de l'information, qui réprime par la force la contestation intellectuelle, qui est tout prêt à s'attaquer au droit de grève ? On réprime ici au nom de la démocratie tout comme on réprime à l'Est au nom du socialisme. Quelles conclusions en tirer ? C'est qu'ici la démocratie n'est pas et qu'à l'Est le socialisme n'existe pas. La « démocratie bourgeoise » tout comme le « socialisme d'Etat » demeurent fondés sur le principe d'autorité nécessaire dans l'une comme dans l'autre pour maintenir l'exploitation des masses laborieuses une minorité dirigeante s'appuyant sur un ensemble de forces de répression. La direction des affaires économiques et la force armée se trouvent monopolisées par cette minorité dirigeante qui dispose en outre de tous les moyens d'information soit directement soit par le biais de la censure.

Contre cette conception de l'organisation sociale commencent à se dresser aujourd'hui les principes du socialisme libertaire dans lequel les travailleurs gèrent eux-mêmes la société. C'est un courant d'idées contre lequel ne peut rien la répression policière. Quant à la notion de « participation » on sait ce qu'elle recouvre : il s'agit d'amener les travailleurs à participer à leur propre exploitation.

La construction d'un ordre social nouveau commence par la contestation révolutionnaire de celui existant. Ce processus est maintenant engagé et il ne s'arrêtera pas.

On arrête, on emprisonne, on ment massivement et ce qu'on veut préserver ce n'est pas tant un « ordre » qui n'existe pas qu'un système économique qui permet à quelques uns d'exploiter le travail des autres.

La répression est la dernière forme de défense d'un système économique et social vacillant qui justifie les inégalités, les absurdités économiques, le gaspillage et qui s'abrite derrière une apparence de démocratie qui n'est plus qu'un fantôme et qui d'ailleurs, n'a jamais été qu'une illusion. Dans certains pays, comme en Amérique latine, où les masses sont en perpétuelle révolte contre l'exploitation de l'homme par l'homme, la France commence à apparaître comme un nouveau chancre fasciste en Europe aux côtés de l'Espagne, du Portugal et de la Grèce. On se demande si cela ne va pas faire hésiter de Gaulle à poursuivre ses « tournées de prestige » autour du globe. Il n'est pas agréable d'être reçu à coups de pots de peinture, d'œufs pourris et de tomates trop mûres. Mais le néo-fascisme en France n'est-il pas lui-même un fruit trop mûr qui va bientôt tomber ?

Face à la répression organisons-nous en résistance des travailleurs. Le syndicalisme révolutionnaire, l'action directe, la grève générale insurrectionnelle et gestionnaire demeurent nos atouts principaux. Le syndicalisme réformiste a fait les preuves de son incapacité. Il nous reste à développer la C. N. T., à en faire un outil de combat invincible.

A bas la répression ! Vive le syndicalisme révolutionnaire !

Desde España

Dos libros que vuelven del exilio

por JUAN ANTONIO CABEZAS

EL año 1924 se editaba en Madrid, por la hasta cierto punto romántica editorial de Ruiz Castillo, «Biblioteca Nueva», el primer libro de un joven poeta gaditano, Rafael Alberti. El libro, «Marinero en tierra», del que diría Juan Ramón, «poesía popular, pero sin acarreo fácil; poesía fresca, ágil, graciosa, parpadeante: andalucísima», venía a corroborar lo que Germaine de Stael había dicho en 1800: «El espíritu poético se inspira en un viento que procede del Norte y en otro que viene del Sur». En España el espíritu — lo reconoció Rubén —, viene del Sur, de la dulce y árabe Andalucía.

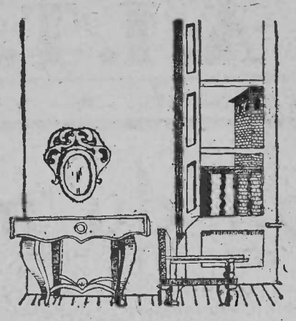
Aquel mismo año, «Marinero en tierra» fue galardonado con el Premio Nacional de Literatura. Los premios literarios eran escasos entonces. De menos dinero, pero con ausencia de política y mayor autenticidad. Por eso valían más. El jurado que lo concedió a Alberti, era de categoría: Ramón Menéndez Pidal, el Duque de Maura, Carlos Arniches, José Moreno Villa, Antonio Machado, y como Secretario Gabriel Miró. Dos poetas y tres prosistas. Pero Machado dijo: «Es el mejor libro presentado al concurso». Y se premió por eso. De todos los miembros de aquel jurado sólo queda el que ya entonces era el de más edad: Don Ramón Menéndez Pidal, que el 13 de marzo de 1969 cumplirá sus primeros cien años.

***

Ahora, a los 44 años de aquella primera edición, Miguel Ruiz Castillo, que regenta «Biblioteca Nueva» como hijo del fundador, reedita el libro de Alberti y a la vez el titulado: «Doña Jimena Díaz de Vivar», de la esposa del poeta, María Teresa León. Los reedita en Madrid, mientras sus autores continúan exiliados (ahora en Roma), con nostalgia de una España para ellos todavía inhabitable. En una previa nota, «Recuerdo y homenaje» del editor, que lleva este nuevo «Marinero» madrileño de Alberti, Miguel Ruiz Castillo, resume el momento de aquella promoción poética de los años veinte: «Lorca, unos años mayor que Alberti, ya era conocido por su «Romancero gitano». Y con Lorca y Alberti ya sonaban. Gerardo Diego, Jorge Guillén, Pedro Salinas, Vicente Aleixandre. Y un poco después fueron apareciendo Luis Cernuda, Emilio Prados, Manuel Altolaguirre, Miguel Hernández, Juan José Domenchina, algunos otros. Y entre las petisas, Concha Méndez, Carmen Conde, Ernestina de Champourcin. Por aquel tiempo y años siguientes frecuentan Madrid tres grandes líricos americanos: Pablo Neruda, Gabriela Mistral, Nicolás Guillén.

Hoy es una curiosa circunstancia que vuelvan a verse en los escaparates de las librerías madrileñas y en la última Feria del Libro bajo las frondas del Retiro, los libros de Alberti y María Teresa León. El «Marinero en tierra» aparece ilustrado con dibujos y acuarelas del propio Alberti, que allá en su exilio de Buenos Aires, al margen de su labor poética y literaria, cultivó su «hoboy» de la pintura y escribió su «Cantata de la línea y el color».

El autor de tanta rimada rebeldía contra los triunfadores de la guerra civil, no podrá volver a España, pero llega como regalo para los españoles — poetas o no —, este «Marinero en tierra», juvenil y gracioso canto a las blancas salinas y anchas



marismas de su tierra gaditana, de cuando: «No habían cumplido años ni la rosa ni el arcángel — Todo anterior al balido y al llanto». Poesía de esa tierra del suroeste peninsular, en que la sal y el sol dan a las costas la especial característica que el poeta lleva como lírico lastre en el alma. Así se inician los poemas de su «Marinero»:

«Entraña de estos cantares;
¡Sangre de mi corazón,
tarumba de ver los mares!»

No menos sorprendente — aunque de más cercano nacimiento — es el libro de María Teresa León, pluma femenina de profunda penetración psicológica, que titula muy acertadamente, «Jimena Díaz de Vivar». Análisis lírico de un personaje — carne y fantasía del Romancero — se enfrenta con esa mujer que es el reverso de la medalla de bronce heroico, del Mío Cid. Ese personaje — entre mito y hombre — que está más en la bibliografía que en la historia de España. Jimena es como el contrapunto del poema, la segunda voz para los juglares, la que da una dimensión más de humanidad al guerrero Rodrigo, al centauro de Vivar — medio hombre medio Babieca —, siempre estatuario sobre la geografía heroica del medievo castellano.

Jimena, «ahí la tenéis, del tronco de los lozanos y hermosos condes de Asturias, rigida bajo el brial de puntos de oro». Así está escrita esta lírica y poemática biografía de una sombra de mujer que el Cid llevó de las verdes Asturias de Oviedo a las secas tierras de Castilla que, mucho más tarde llamarían «la Vieja». «¡Oh, la voz de Jimena!» — escribe la autora. «Esa cadenciosa voz grave tan segura de sí, ¡qué bien obedecida por el Campeador! El libro de María Teresa León — prosa vertebrada de esencialidades históricas e idiomáticas — sigue las peripecias del Romancero, con una sabia glosa de episodios y lenguaje. Es la aureola de ternura del héroe para los descansos de las armas. «Burgos — escribe Huidobro — ya no conocía otros regocijos que los regresos del Cid».

Al final de la obra, cuando el Cid abandona Valencia, dice: «Cabalgaremos juntos hacia Castilla, Jimena. Ni una trompeta rompe el claror de la aurora, ni los gallos lo quiebran...» Uno tiene la sensación de que Jimena y el Cid entran a caballo en el Romancero. Todo el libro sabe y suena al Romance. Letra y música, que también la tiene.

Sindicalismo, socialización y estatismo

(Viene de la página 4.)

bertario, el nuestro, el de la C.N.T., no por tradición ni por demagogia, sino por estimarlo más eficaz, más adecuado a las luchas que el futuro puede deparar al proletariado internacional, desligado de tutelas, de líderes aprovechados y de Estados protectores.

Es el término con que se suele expresar la compra, la apropiación o la organización por parte del Estado, los municipios, las cooperativas o los sindicatos de industria de determinados elementos esenciales para la vida de los pueblos cuya explotación se considera de mayor utilidad en interés exclusivo del público que en manos de la iniciativa privada. En general la expropiación, es decir, su socialización, se refiere a aquellas industrias que más afectan a la sociedad como son transportes, minas, productos del subsuelo, seguros, electricidad, medicina, etc.

Esta es la definición más generalizada que se da al vocablo socialización. Pero creemos que no está demás tratar de dilucidar ciertos matices que se prestan a confusión a la finalidad que deben perseguir los trabajadores en sus luchas por su liberación. A veces el interpretar mal una palabra o según el uso que de ella se hace conduce a resultados negativos a los que se esperan y desean. La palabra socialización es una de las que se prestan a equívoco. A nuestro juicio la función socializadora es la que realizan los productores desde los organismos en que intervienen, llámense talleres, fábricas o granjas, en este caso la socialización es simplemente la puesta en marcha por su propia cuenta y riesgo del mundo del trabajo y de cuanto hayan elaborado.

En este sentido es bien significativa la orientación dada por los trbajadores españoles y en especial por nuestro organismo confederal en las jornadas que sucedieron a la sublevación del nazifascismo internacional, en aquel ya lejano 19 de julio de 1936. Nos referimos a la creación espontánea y total de los consejos de empresa en el orden industrial y de las colectividades agrarias patrocinadas por el campesinado que, con sus virtudes y defectos, fue el ensayo más radical efectuado por los trabajadores en un sentido libertario, puesto que se hizo al margen del Estado, y contra sus directivas, y también el gran incentivo para que el pueblo español sostuviera una tan desigual guerra contra todas las fuerzas coaligadas de la Europa reaccionaria. De ello deducimos un hecho a nuestro juicio importante y es que los trabajadores jamás se vieron tan bien representados como en aquellas horas en que ellos eran verdaderamente árbitros de la dirección y administración de su propio esfuerzo, de la función que realizaban.

Sin embargo, opinamos que las realizaciones sociales acometidas por nuestro organismo confederal en dichas fechas no han sido debidamente estudiadas, ya que no se trata sólo de los resultados y de la eficacia que pudo tener en un momento dado, sino del valor perdurable de tal ensayo y de los fundamentos que pueda tener para estructurar una futura organización social que pretenda otorgar el máximo de libertad y de bienestar al productor y el respeto debido a la personalidad humana. De ahí que la socialización que preconizamos vaya dirigida a minimizar los atributos desorbitados que ejerce el Estado, y cuyas teorías y bases para su cometido podríamos hallarlas en la concepción proudhoniana o pimargalliana de los pactos, o sea la celebración de convenios e intercambios entre pueblos y naciones, formulados desde fuentes productivas o distributivas, llámense sindicatos, cooperativas o comités económicos.

Ya sabemos que estas ideas están en franca oposición a las directivas imperantes donde la industria, el comercio, la política, todo tiende hacia la centralización; pero aquí no se trata de seguir la moda sino de otear la posibilidad de organizar, de estructurar un mundo mejor, más propicio para que el hombre se encuentre representado en su diaria labor, para que mantenga en vilo su afán de crear y de vivir, finalidad esencial que matan en flor las instituciones vigentes, puesto que sólo alientan el predominio de minorías, sean oligárquicas o burocráticas, en desmérito y vejación de los elementos verdaderamente productores.

Creemos que la sociedad actual está inficionada de una publicidad morbosa tendente a que los árboles imposibiliten la visión del bosque. Se habla de que las leyes económicas no entienden de sensiblerías ni de sentimentalismos, pero lo cierto es que nadie pretende poner la economía al servicio del hombre, del conjunto social. Ello lo mismo puede decirse de tirios que de troyanos. De ahí que estemos convencidos que la verdadera socialización, su desarrollo y su realización, no puede cimentarse más que en una trabazón de organizaciones libres cuya meta no sea el lucro sino el interés de la comunidad y al margen de tutelas interesadas.

Como trabajadores juzgamos que es una torpeza confiar esta función a los representantes del Estado, puesto que, por bien intencionados que sean, el juego de los intereses políticos y económicos que representan, siempre les harán inclinarse hacia los que tienen mayor poder, que en todos los regímenes llamados de competencia libre, y a los capataces, técnicos, burócratas, militares y políticos en donde impera el totalitarismo. En los regímenes estatificados los productores no son más que un cero a la izquierda, sin la menor facultad y en cambio están sometidos a todas las arbitrariedades, gubernamentales y de las fuerzas económicamente preponderantes.

De forma que hay que tener en cuenta las características enunciadas para no confundir la diferencia existente en la aplicación de dicho vocablo. En la concepción libertaria, socializar es el cometido que realiza el trabajador en provecho del conjunto social, mientras que el estatismo labora en beneficio de las clases oligárquicas. De ahí que, según nuestro concepto, la organización de la producción, el intercambio y el consumo no debe tener más misión que satisfacer las necesidades sociales a base de una producción y distribución adecuadas, sin la menor intervención de intermediarios, de comerciantes que exploten el consumidor, de patronos que se enriquezcan con el sudor ajeno, ni de burócratas que disfruten de los gajes y prebendas peculiares hoy del capitalismo.

Diferimos de diversas tendencias y no pocos organismos sindicales (por ejemplo, los trabajadores ingleses) que practican la táctica de confiar al Estado dicha misión; para ellos socializar es equivalente a estatizar. En cambio, nuestra concepción obliga a una socialización integral que abarque desde el individuo a toda la sociedad. Socializar la medicina, la producción, la educación, los medios de comunicación, etc., al servicio exclusivo del hombre, más allá de minorías privilegiadas, de castas parasitarias y de cuanto pueda interferir y malograr un alto sentido de equidad y de justicia.

Puede decirse que la matriz del Estado tiene por fundamento el «nacionalismo» en el que se designa a la doctrina que sostiene que toda nación tiene derecho a fundar un Estado independiente; y también a la tendencia o aspiración de un pueblo, que ocupa un determinado territorio, a organizarse en Estado, por sentir como impulso el sentimiento difundido en él de ser una nación con todas sus características. Ya Rousseau, Montesquieu, Voltaire y Turgot afirmaron la siberanía popular y la distinción existente entre monarca y nación. Las ideas de Jefferson, Hamilton y Washington en defensa de los derechos de América del Norte como nación, consagraron con el prestigio de la victoria, los principios de nacionalidad.

El estatismo, sin embargo, es una teoría que parte de la crítica del orden social y que trata que el Estado realice las reformas que juzgue esenciales anteponiendo su primicia a toda iniciativa o pripósito individual o colectivo. Fue Bismarck, junto con los llamados economistas de clase, los que crearon en Alemania tal idea, que también se llamó socialismo de Estado, y tuvo por objeto combatir al socialismo propiamente dicho, poniendo los medios dependientes de la iniciativa privada bajo el dominio del Estado, conceptuando a éste como único responsable para acometer tales empresas.

El incremento desarrollado por el estatismo ha sido desmedido, hasta un punto inconcebible por el propio Hobbes en su «Leviatán». El Estado es la suprema divinidad de nuestros días y apenas hay quien no le rinde acatamiento. Dicho incremento lleva aparejado el desarrollo de la burocracia, una de las enfermedades más graves de nuestra época. Un ligero estudio de sus consecuencias negativas sería inabarcable en este breve esbozo. Así que lo dejaremos por la paz y a partir de aquí seguiremos los pasos de nuestro inolvidable Rodolfo Rocker.

En relación con el socialismo la disputa entre Marx y Bakunin tuvo ya origen precisamente porque éste y sus amigos defendían el punto de vista de que una transformación social de raíz había de suprimir el aparato político del Estado junto con las instituciones de explotación económica, a fin de hacer posible un libre desarrollo de la nueva organización. Marx, por el contrario, teorizaba en utilizar el Estado, bajo la forma de «dictadura del proletariado», como medio para llevar a cabo prácticamente el socialismo y suprimir las contradicciones de clase dentro de la sociedad. Sólo después de desaparecer el antagonismo clasista habría de ser destruido el aparato político del Estado para dar paso a la mera función administrativa. La oposición entre ambas opiniones y la tentativa de Marx y sus partidarios, en el Consejo General, de imponer una forma de organización centralizada a las Federaciones de la Internacional, y con normas fijas a su política, fueron las verdaderas causas que más tarde originaron la escisión y descomposición interna de la gran asociación obrera.

La historia contemporánea ha decidido quién tuvo razón en esa controversia. El experimento del comunismo ruso ha demostrado claramente que por medio de la dictadura se puede llegar al capitalismo de Estado, pero nunca al socialismo. Ello ha puesto en evidencia que una dictadura puede suprimir una clase opresora, pero siempre se verá obligada a acudir a una casta gobernante formada por sus propios partidarios, otorgándoles privilegios y prebendas que jamás estarán al alcance del pueblo. La dictadura como «movimiento de liberación» es impulsado por lógica de las circunstancias a que se convierta en un instrumento de opresión, sustituyendo cualquier forma antigua de esclavitud por otra nueva más despótica.

También la llamada «dictadura del proletariado» no es, en realidad, sino una dictadura sobre el proletariado, incluso si es imaginada tan sólo como provisional, como período de transición. Porque todo gobierno provisional, muestra la tendencia a convertirse en permanente como ya señaló Proudhon, con su profundo conocimiento de los fenómenos sociales. El que este conocimiento tuviera que ser adquirido al precio de tanta sangre, tantas esperanzas frustradas, constituye sin duda, uno de los aspectos más trágicos de la historia.

De ahí nuestra alerta preocupación para caer en sus redes, sirviéndonos de norte la frase de Kropotkin que reza: Creen dominar al Estado y acaban siendo absorbidos por él.

JOSE VIADIU

El hombre actual, como

EL hombre emplea la mayor parte de sus energías en algún tipo de trabajo que, en sí, carece de significado para él. Ya sea que esté muy arriba, o al fondo de la escalera social, él es solamente una unidad muy insignificante del todo, ya sea que se sienta conscientemente insignificante e impotente, o que tenga que ocultar un sentimiento inconsciente de pequeñez e impotencia humana ejerciendo su autoridad sobre los demás, o pretendiendo tener una gran importancia. Cualquiera que sea su posición, él siente una enorme indiferencia hacia su trabajo que le tiene prisionero, y el cual absorbe sus mejores energías, sin proponerle la felicidad. Tiene indiferencia y muchas veces incinscientemente odia su mercancía, sus clientes, sus competidores, sus superiores, y los que están bajo él, y lo que es más importante, se odia a sí mismo. Políticamente es libre y puede votar por los que le han de representar. Esto realmente es una realización muy importante, y de su conservación depende su progreso en lo futuro. Pero no es bastante Cuando a las personas les falta el juicio crítico y la información exacta, ¿cómo pueden tener significación sus actos de selección? Además, no contamos con las facilidades políticas y sociales que den al ciudadano individual la posibilidad de participar efectivamente en las decisiones políticas. Esto se deja como la mayor parte de las decisiones importantes, al especialista, al especialista político, quien da al individuo la ilusión de que es él, el votante, quien formula las decisiones. No desarrollamos inteligencias y responsabilidad política porque no hay verdaderas formas de participación activa, y no se debe solamente pensar antes de actuar, se debe también ser capaz de actuar para poder pensar.

El hombre no se tiene cariño a sí mismo

Todavía nos atenemos a los ideales tradicionales de la cultura occidental. Pero el hombre moderno se convierte rápidamente en un autómata, viviendo sin cariño y sin fe; sin cariño, no solamente para los demás, sino sin cariño para sí mismo, y sin fe en la vida y en sus propios poderes. ¿Quién puede saber mejor que el psiquiatra a dónde conduce esta situación? La enfermedad mental es el resultado de la inhabilidad para relacionarse con los demás, la falta de fe e integridad. Si esta inhabilidad para relacionarse llega al extremo, el resultado es la locura. No hay necesidad de citar estadísticas sobre la extensión de las enfermedades mentales en la cultura moderna. Pero ni aun el gran número de personas normales sirve de consuelo. Muchas de ellas son normales porque están tan bien adaptadas a nuestro modo de vivir, su voz humana ha sido acallada tan temperalmente en sus vidas que ni siquiera luchan, o sufren, o presentan síntomas como pasa en el neurótico. En verdad, debemos abstenernos de definir la higiene mental como la prevención de síntomas. Los síntomas, como tales, no son nuestros enemigos, sino nuestros amigos; donde hay síntomas hay conflicto y el conflicto indica siempre que las fuerzas de la vida, que se esfuerzan por la integridad y la felicidad están luchando aún..

La uniformidad y la libertad son incompatibles

Entonces no es bueno acallar la voz humana tempranamente, no es bueno que el mundo esté lleno de seres «adaptados» a nuestro modo de vivir, de conformistas que no se plantean problemas ni suscitan conflictos... No es bueno que no haya una voz discordante en la unidad del coro...

Mientras todavía nos plegamos a la ilusión de la individualidad, nos encaminamos rápidamente hacia una edad de uniformidad. No solamente las mercancías se fabrican en serie sino también las opiniones, los sentimientos y nuestros gustos. Una sociedad en la que el individuo no se preocupa de donde provienen sus sentimientos y convicciones, seguramente llegará a ser manejada y dirigida por una autoridad centralizada, sin tener en cuenta cual fuere la ideología política empleada. En verdad, la uniformidad y la salud mental son también incompatibles. El hombre no está hecho para ser un autómata, y si lo llega a ser, queda destruída la base de la salud mental. Uno de los conocimientos más significativos de la psicología moderna es el de que la salud mental está arraigada en la capacidad del hombre para usar en forma productiva sus poderes; si se le impide esto, se enferma, ya sea que su enfermedad se manifieste en síntomas o se oculte bajo la helada máscara de una adaptación completa.

Pero entonces la salud mental se encuentra en un callejón sin salida. Por una parte, el mundo moderno, el trabajo, el ritmo de la vida diaria la obstaculiza, por otra parte, el hombre no puede manifestarse como individuo, y finalmente, si se adapta como todos lo hacemos a la uniformidad y no quiere salirse de una rutina ya establecida, esconde una verdadera enfermedad bajo una máscara helada de indiferencia.

Si, obviamente la crítica que he hecho es unilateral. No solamente he

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería. Es una edición «Umbral».

El grito que pretenden ahogar: LIBERTAD

II

SE implica a los libertarios en asuntos tenebrosos. Se les acusa en Madrid de connivencia con el diablo comunista, o inteligencia con el ogro imperialista moscovita. Sobre todo explotando la xenofobia (odio a los extranjeros) alentada también por otros que se vanaglorian de ser internacionalistas... manteniendo a sus países en compartimentos cerrados, celosamente privados de contactos exteriores. Se toma el más extremo cuidado para establecer el cariz de la «influencia extranjera» sobre el ánimo de los individuos a los que se pretende desacreditar.

¡Oh, la influencia extranjera! Como si no fuese normal recibir su impacto, ahora que pocas horas bastan para atravesar el Atlántico y se os propone transcurrir tres meses en la U. R. S. S. por 1.500 francos; y en este tiempo en que el conocimiento de múltiples lenguas es más útil que nunca. ¡Como si la influencia extranjera modernamente no fuera saludable!

¿Por qué ha de ser sospechosa la aportación intelectual, artística, científica, ideológica, estudiantil (la más cribada) no siéndolo tanto la diplomática, espiona, traficante y «barbucista» de variados países? Internacionalismo, ¿no es interpretación natural de diversas culturas, ideas y costumbres? ¿Para qué la rapidez viajera, el intercambio rápido, el poliglotismo y la facilidad telecomunicadora, si la interferencia normal entre pueblos es reprensible y condenada, y el nacionalismo y el separatismo que nos enmurallan han de ser protegidos con «cortinas de hierro»? ¿Para qué las velocidades supersónicas de los ingenios aéreos si han de regir las prohibiciones, las censuras, el fielato contra libros, periódicos, discos, rollos, cartas y demás expansiones nobles que las gentes necesitan mucho más que los himnos marciales y las banderas? ¿Por qué y para qué existen la interpretación simultánea y pronto la traducción electrónica sin necesidad de lenguas auxiliares, si el poder de emisión y reproducción es reservado y la exigencia gubernamental reclama imperiosa el «imprimatur» y su «nihil obstat»?

Bajo la monarquía absoluta era mal visto el monarquico constitucionalista, y como al poder real le era difícil desvirtuar el intento progresista, era de buen tono denunciarlo por su origen inglés. Ciertamente, la monarquía parlamentaria de mucho tiempo existe en Inglaterra. Pero una vez en X proclamada la república y guerreando contra los ingleses, fue un simple juego presentar a la oposición como vendida a la monarquía británica. Antes de 1914 era tradicional en Francia tratar a los socialistas de agentes del kaiser, y por ello muchos nacionalistas apuraron su vida sinceramente persuadidos de que Jaurès estaba a sueldo de Alemania. Por lo menos creían que el tribuno socialista obedecía órdenes de la socialdemocracia boche trabajando ésta conscientemente para el militarismo germano. Ya en 1918 toda oposición izquierdista era considerada afecta a un complot germano-ruso, y una vez Alemania sumergida en el nacionalsocialismo, la «venta» favorecía a una conjura judeo-eslava, en tanto que los hitlerianos «anticristianos» descubrían en el cristianismo el estigma oriental-hebraico..., etc. Véase en nuestros días cuanto «socialismo» chino, árabe y otros retumba contra las ideas «venidas del extranjero».

Es necesario que todo tenga un origen, y no hay pensamiento autóctono singular en el que no se pueda encontrar alguna traza correspondiente a documentación «extranjera» Nosotros mismos no somos otra cosa que biznietos de foráneos acudidos de todos los horizontes, no quedando ninguna razón para que esa mezcla, esa confusión, esa hibridación de los seres, de las ideas, y de las culturas, se interrumpa y se paren un día. Los dirigentes que creen luchar contra la influencia extranjera, ¿se dan cuenta de la ridiculez de su pretensión? Los hay que oponen restricciones a los desplazamientos, restricciones basadas en razones de integridad política como China; financieras como EE. UU., precisamente en un tiempo en que las agencias internacionales de viajes multiplican sus ofrecimientos y desenfrenan sus publicidades elogiando la extraordinaria modernidad de los vehículos; en unos tiempos en que la dichosa eficacia de los contactos entre poblaciones y las ondas comunicativas de los satélites espaciales transmiten palabras e imágenes en amplitud de universo...

J. P. BERTHIER

(Tradujo un confederal.)

EL 27 DE OCTUBRE EN PARIS

Conmemoración del 59 aniversario del fusilamiento de F. Ferrer Guardia, con La Libre Pensée, C. N. T., S. I. A., C. N. T. francesa y otros organismos. Mitin y Festival en perspectiva, con la colaboración prometida del S. I. de la C. N. T., de A. Lapeyre, el presidente de la Libre Pensée y Léo Campion.

Por ahora...

Seguiremos informando.

Actividades editoriales

FOLLETO DE PROPAGANDA

Aparte esfuerzos personales de mucho relieve, pero escasos, la propaganda cerca de la emigración económica confederalmente es nula. Para paliar en algo esta desventaja, LE COMBAT SYNDICALISTE ha publicado un trabajo notable en forma de folletón, durante cinco semanas. Este trabajo se titula «Confederales y emigrados. *Las conversaciones de Wagram*», y al parecer muchos lectores lo han encontrado adaptado a los fines que su autor se proponía. Como quiera que el plomo está en reserva, dicho folletón puede ser religado en folleto, el cual, de mediar demanda suficiente, se podría servir al precio de 1 franco (de 5 ejemplares en adelante 25 % de descuento) para facilitar la difusión del mismo entre los emigrados económicos.

En consecuencia, Comités, FF. LL. y compañeros activos deberían concretar pedido de «*Las conversaciones de Wagram*» para saber a que atenernos. De haber demanda suficiente, editaremos; de existir frialdad, renunciaremos.

Pero nuestra divisa es HACER, SIEMPRE HACER, puesto que pararse es retroceder.

La revista «Umbral»

dedica un extraordinario a Anselmo Lorenzo

Nuestro viejo maestro, uno de los primeros internacionalistas de España, el propagador y definidor del anarquismo más constante y ecuánime, el precursor y orientador de Solidaridad Obrera y de la Confederación Nacional del Trabajo, bien merece este sencillo cuán ilustrador homenaje del elemento libertario del Exilio.

Este número de «Umbral», dicho de vacaciones, corresponde a los meses Julio y Agosto de este año, contiene 32 páginas de texto, con un retrato del homenajeado y otras ilustraciones escogidas al efecto.

Suscriptores y paqueteros recibirán «Umbral» como de cosumbre, pero los pedidos extraordinarios deben hacerse con premura a fin de regularizar la tirada.

El precio del ejemplar es de 3 F.

Servicio de librería

«Poesía española del siglo XX » francos	36 90
«G. Cheïtanov», Gr. Balkanski.	9,20
L'Education Sexuelle, Jean Malingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari	18,50
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Sangre Negra», R. Wright	20,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
La Vérité sur Lourdes	7 50
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,10
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
«De l'Anoia al Sena sense pressa», J. Ferrer	10 00
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
Herbert Read	10 00
«Ideología y tendencias en la Comuna de Paris», H. Kœchlin	15 00
«Utiles después de Muertos», Carlos M. Pellicer	25 00
«Arte y Libertad», S. Vilar	15 00
«Rebelde en el Paraíso Yanqui», Richard Dronnin	20 00
«Correspondencia selecta de Joseph Ishill (Traducción y notas de Vladimir Muñoz) —	6 00
«Cataluña 1937», G. Orwell	16 00

LA SABIDURIA RIENTE
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

«Marxismo y Socialismo Libertario», Daniel Guerin	7 50
«España en el Crisol Político», Henri Rabasseire	16 00
«Dictadura y Revolución», Fabbri	16 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	12 00
«La Falacia del Marxismo», Gaston Leval	7 00
«Les Espagnols en France», Guy Hermet	26 00
«Furgón de cola», Goytisolo	21 00
«Historia de las agitaciones campesinas andaluzas», Juan Diaz del Moral	15 00

COLECCION PLAZA

Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», James Hilton; «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», idem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Calidoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence; «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farisea», André Mauriac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», idem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», idem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

«Kaputt», Curzio Malaparte (cartoné) 14,50

«Defensa de España», José Huerta Félix 18 00

«Le cours d'une vie», Lecoin. 18,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56.

Descuentos del 15 % a paqueteros y FF. LL.

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

B.D.I.C

autómata y mercancía

por ERIC FROMM

omitido mencionar ciertos aspectos positivos de la cultura contemporánea, sino que tampoco he mencionado el hecho de que muchas, si no la mayoria de las culturas antiguas han sido igualmente o más destructoras de la salud mental. Toda sociedad pasada o presente que esté basada en la fuerza, que disculpe la explotación del hombre por el hombre, que recompense la agresión y la destrucción, corrompe al hombre; corrompe tanto al que esgrime el poder como a aquel sobre el que recae. Las relaciones humanas basadas en el poder y la explotación son contrarias a los requerimientos de la naturaleza humanas, crean temor e inseguridad y su resultado son las enfermedades mentales. Las relaciones humanas basadas en el amor y el respeto no son solamente un ideal religioso y filosófico. El estudio de la neurosis prueba, en forma empirica que son la condición necesaria de la sanidad.

¿Son realmente felices los hombres en la sociedad actual?

¿Cuál es pues la tarea de los que se ocupan de higiene mental?

Las tareas que el movimiento de higiene mental persigue actualmente son necesarias y significativas. Pero creo que además de ellas, es necesario hacer una critica minuciosa de nuestra práctica de vida y de nuestra estructura social. Especificamente propongo dos tareas: 1) Investigar. ¿Qué sabemos, por ejemplo, acerca de preguntas tan significativas como éstas?: ¿Son felices las gentes? (Y con esta pregunta quiero decir que si realmente son felices y no si ellas creen o dicen que son felices). ¿Qué valores y qué normas éticas determinan realmente y no en forma ficticia, sus acciones? ¿Qué significación tiene el trabajo para ellos? ¿Cuál es su capacidad para el amor, a diferencia del deseo sexual, o el de tener el «último modelo de compañera»?, ¿o la ilusión de que si una persona que se siente sola e insegura encuentra otra a la que equivocadamente toma por fuerte y segura, serán felices cuando vivan juntos? ¿Cuál es la actitud del hombre moderno hacia la autoridad? (No solamente hacia la autoridad reconocida de dirigentes politicos o religiosos sino hacia la autoridad anónima de la opinión pública, el éxito, el especialista, el mercado). ¿Qué queremos decir con nuestros ambiguos conceptos acerca de seguridad, libertad, interés propio, etc., que volublemente se usan sin aclarar nunca sus diferentes y a menudo contradictorios significados? Apenas si se ha hecho investigación alguna en estos campos; sin embargo, puede hacerse con los instrumentos de investigación y el conocimiento técnico con que contamos si solamente consideramos esas preguntas como de vital importancia; y me agradaria añadir, si comenzamos por criticarnos a nosotros mismos en vez de exhibir nuestro sentido critico y moral al juzgar al «enemigo», quienquiera que sea.

El hombre es un fin en sí mismo y no un autómata prefabricado

¿Y qué se hará con todas las respuestas a esta investigación?

Sobre la base de estas investigaciones, los que se ocupan de higiene mental deberán atreverse a tener imaginación para proponer en nuestra organización politica y social los cambios que pudieran ser la base de salud mental, una práctica de la vida en la que el hombre sea un fin en sí mismo y cese de ser un autómata prefabricado. Desde este punto de vista es obvio que el psiquiatra y el psicólogo deben armonizar su trabajo con el del economista, el sociólogo, el antropólogo y el politico científico y también con el del estudiante de filosofia y ética, para poder presentar las más tentativas sugerencias para la organización de una sociedad encaminada al desenvolvimiento humano y a la producción y armonia; esto es, a la salud mental.

Es que el hombre ha pasado a segundo lugar; él mismo se hace pasar en segundo lugar; primero en su trabajo, sus obligaciones, su ir y venir, su ajetreo y después él mismo, su vida interior como hombre.

La tarea es, en verdad, difícil; pero admitir las normas de la sociedad actual y tratar de curar solamente los sintomas de una situación fundamentalmente insalubre, a la larga derrotarian nuestros mejores esfuerzos. Lo que necesitamos es conocimiento critico de los peligros inherentes a nuestra fe en la lucha por la salud mental y la felicidad inherentes a la naturaleza humana. Solamente una cultura en la que el hombre sea restaurado a su lugar como el único objeto de la sociedad, cuando se enorgullezca de la originalidad en vez de la uniformidad, cuando participe en forma activa y responsable en la vida social y politica, solamente entonces y en una sociedad así podrá haber progreso en el sentido de salud mental.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Hay pocos ejemplares disponibles.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO

ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 franco.

PANUELO LIBERTARIO

Magnifica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, 49, Fg. Jaumes, Bloc A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDICALISTE.

Arte español en Lyon

LA Segunda Exposición pictórica organizada por el Ateneo Cervantes, ha colmado con creces los esfuerzos de sus organizadores.

Tres grandes salas fueron necesarias en la «Maison de l'Europe» para acoger las cien obras expuestas, muchas de ellas de gran tamaño, donde la diversidad de temas y contraste de colores reflejan temperamentos, intimidades, protestas, ideas, pesimismos e ilusiones.

El compañero Domingo Ibars, que hace veinte años sufre en el penal de Burgos el tributo de ser hombre libre, nos presenta 24 obras realistas, evocando un presente de agonia fisica y moral, consignando la fuerza del espiritu que resiste a ser sumergido en el caos de un materialismo deprimente, con la esperanza puesta en una nueva aurora.

Ante la pintura de Ibars, no hemos podido disociar el artista del condenado, cuyo universo es un cuadrilátero de altos muros y rejas de seguridad. ¿Expansión? ¿Goces morales? Los que encuentra con sus compañeros de infortunio y su pincel. ¡En cambio! ¿A cuánto dolor moral e indigencia fisica está sometido el presidario? Alguien dijo que en la puerta del presidio hay un clavo para colgar los testículos al entrar, si no es parábola, es axioma concreto y definido, puesto que dentro de lo malo que es perder la libertad más o menos relativa de la calle y la promoscuinidad y miseria que se padece en el presidio, hay algo peor, el avasallamiento de la dignidad del individuo.

¿Qué otro color y qué otro matiz podia dar Ibars a su pintura? ¡Veinte años!, sin más horizonte que los ángulos del patio. Dia tras dia y año tras otro las mismas cosas, idéntica monotonia y consabidos gestos. Diana, trabajo, rancho. Inviernos glaciales y veranos tórridos. ¡Veinte años! Lo mejor de su vida. Sin beber el agua fresca de los manantiales o sentarse en la terraza de un café. Sin bañarse en las cristalinas aguas de una ribera o en una salubre playa... pasearse por montes y campiñas o por un paseo urbano... sin poder visitar bibliotecas y museos. Veinte años sin poder rozar la piel suave de la mujer amada.

Pero ahi lo tenemos, en autodidacta que con lineas y colores plasma a pinceladas el dolor universal. Se comprende que Domingo, artista sin perspectiva fisica no puede dar paisajes risueños ni panoramas atractivos, de colores claros. Su pintura es de protesta, de combate, con trasluces de esperanza. Su «Crepúsculo» es el advenimiento de la noche negra impuesta al pueblo, siguiendo cinco cuadros que relatan la vida ingrata de los mineros. En «Apocalipsis», «Nazismo», «Fatalismo», «Clamores» y «Esclavo», fustiga a la opulencia soberbia y a la brutalidad organizada, como fuerzas antihumanas y arrolladoras. Los niños sin pan ni escuela están reflejados en «Festin» e «Infancia». El «Labrador» es un himno al trabajo creador, esfuerzo que dignifica al hombre. Muestra «Retratos», entre otros «Quojote», descarnado pero erguido, con mirada serena y penetrante, con fuerza espiritual de la raza; y un «Proudhon», del cual dice un comentarista de arte que «su cara irradia y expresa la esperanza del pueblo».

El activo animador de la sección artistica del Ateneo, amigo José Plaza, se contentó con el reducido espacio libre que quedaba, presentando siete cuadros y media docena de «Guaches», dejando el resto de su cuantiosa producción para otras ocasiones.

Dos detalles se remarcan en la pintura de Plaza, almeriense de aborigen, tierra de sol y luz, que trasplantado a Lyon impresionó el contraste de la diáfana claridad de su tierra y la blancura de sus edificios, con la opaca transparencia y negrura arterial que caracteriza a la ciudad del Ródano. Contraste que Plaza, infatigable cazador de imágenes y perspectivas, trasladó a sus telas, con dominio de lo gris y severidad de la natura. Hoy hemos visto que Plaza retorna a las claras tonalidades, marginando la óptica visual, suplantándola por la luz del espiritu y la conciencia del artista autodidacta.

La perseverancia de Plaza se vé recompensada por la constante superación técnica. Detalle constatado en la obra presentada, muy superior a lo ofrecido en exposición anterior, como se puede ver en «Solidaridad», enunciado de humanismo social en las diversas formas y apreciaciones que intervienen, y riesgos que conlleva el ser solidario. En «Máquinas al trabajo» presenta el avance industrial en modo alguno factor de progreso para la masa asalariada, al contrario: el ritmo rápido, la exacta ejecución de maniobra (métodos irracionales de producción), soldan al obrero a la máquina (una pieza más) terminando como en «Fatiga», la jornada extenuado y embrutecido a causa del automatismo. Y es aquí que surge el «Autodidacta» elevándose sobre su propio esfuerzo para ser *hombre*, no artifice inconsciente.

En sus «paisajes» Plaza como si se evadiera de su lucha interna, lucha que no puede eludir por inquietudes y búsqueda de senderos en la intrincada selva donde una fauna indolente aguanta la ley del fuerte, refugiándose en el silencio generados de románticas inspiraciones, hasta llegar a la quemante realidad de «Palomares».

La serie de «Guaches» que presenta Plaza la podriamos llamar «Escenas de la vida». Asi «Vileza y falsas virtudes», «La hipocresía de la moral imperante», «El orden de los fusiles», «La paz de los cementerios», «El vicio refinado», «El dogma y la razón», «Embrutecimiento colectivo».

Por su parte J. Moreno, con talento y esfuerzo ha logrado la cima; consagración cual demuestra la critica favorable de la prensa especializada, principalmente en el Mediodía francés, donde reside. Moreno, meridional de adopción y refugiado como tantos, a la invitación del Ateneo no reparó en dificultades para estar con nosotros, dando lugar a una anécdota que brevemente vamos a referir.

En la tarea del desembalaje, vista la dimensión de los cuadros, uno de los presentes apuntó: «Este Moreno debe vivir en una plaza de toros, pues de hacerlo como yo en un HLM, para colgar los cuadros los tendria que dividir en seis». Si bien el problema de los cuadros y las viviendas quedaba así imaginado, a la llegada del autor otro agregó: «Me explico por qué son grandes los cuadros; Moreno pinta a medida de sus proporciones», pues el artista es hombre de cerca de dos metros y alrededor de cien kilos de peso.

Pasamos ante «Cigarreras», y «Bordadoras», grupo de mujeres en espacio sin aire y poca luz y cansancio; «La Patria», grandeza y mezquindad. opulencia y miseria, bajas pasiones y altas virtudes, densidades diametralmente opuestas, pozos insondables. «Drama español» en motivo de pesimismo para unos y acicate para los perseverantes, cara a un futuro donde el drama español sea un infausto recuerdo, sin «Grupo de fieras uniformadas», el «Alma de España» ni ganas de ser el «Cazador furtivo» que diariamente arriesga su vida en los vedados señoriales. Pugnando para que «El libro, mi buen amigo», arma del espiritu suplante los fusiles y la cultura sea vehiculo de goces eliminando gustos degradantes, espectáculos y tradiciones, cultos mercantilistas y falsa apariencia de heroismo como en «Despliegue», rostros terrosos de miedo y con fiebre en la mirada, lamentable estado del torero, implorando a fetiches el amparo y la fuerza para sobreponerse. Mas se produce la «Mala tarde» donde el diestro cae verticalmente de su pedestal.

De su atalaya Moreno agudiza: «El aguijón del destierro», hostigando defectos y propugnando por la elevación constante y el aporte de cada cual a lo mismo. Nos presenta también ilustraciones para el «Cancionero gitano» de Garcia Lorca, pudiendo admirarse la *suite* «Reyerta», «Romance a la guardia civil», «La casada infiel», etc.

Para el joven F. Berenguer esta exposición ha sido su primer vuelo. Siente entrañablemente el arte y es consciente de extender alas y ser tenaz en el propósito, manera única de adquirir dominio y materializar la inspiración.

Presenta tres cuadros con marcado matiz de joven inquieto que usa el pincel para exteriorizar sus pensamientos e inquietudes como lo vemos en «Entierro de ilusiones», subrayando las fuerzas ocultas y otras disfrazadas que marchan sobre ruinas en pos de horizontes cerrados cual especifica en «Trágico destino», en prostitución y vicio, o abandono fatalista.

Una vez más el amigo Ricardo Rebola nos hizo pasar un agradable rato admirando el fondo expresivo de sus esculturas. Su aportación cuantitativa ha sido inferior a la pasada exposición, sin poder decir que ha sido superior en calidad. Es que estilo y originalidad, cuenta tenida del material que emplea, dificilmente pueden superarse, y menos cuando se dispone de escaso tiempo. Nuestro amigo forja el hierro, grava el cobre y talla la madera con delicadeza, dando con curbas, perfiles y ángulos. expresión y vida a la materia. Diremos que Rebola abarca todas las escuelas, sin duda por no haber asistido a ninguna. Así le vemos surrealista en «Escultura», conjunto de tronco y raíces que lo mismo podriamos llamar «emergencia» que «arterias regenadoras», y así por la cuenta podriamos ir calificando diversamente, el resto de sus obras. En «Juana», «La joven púdica» y «Carácter femenino», entra en la escultura clásica, en rasgos y estética, denotando los acentuados tonos de estilo innato y potencia imaginativa de Ricardo.

P. FLORES

Millery, 3-6-68.

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.

Precio: 1 F. en esta Administración.

En nombre de la democracia ¡PAZ Y LIBERTAD!

BAJO el signo de la democracia o gobierno cabal con soberania popular en la administración y dirección del destino de los pueblos, el arte del engaño va al unisono de la más sagaz y hábil demagogia «democrática», sempiternamente prometedora no solo de paz y libertad sino a la vez de bienestar de los ciudadanos en general y de los trabajadores en particular.

La democracia, tan en boga y exhibida en nuestros dias henchidos hasta el estado de plétora, de automatización, atómico-nuclear, hase convertido de no muy lejano tiempo a esta parte en estandarte camuflador tras el cual el Estado se atrinchera más y más apoyado en los sacrosantos Derechos del Hombre y los no menos sacros asentados en el credo liberal-democrático emanantes del laberintico sufragio universal, por medio del cual el pueblo elige a aquellos conciudadanos de su agrado o simpatia, a quienes confia el mandato popular de gobernarlos, convirtiéndose acto seguido los gobernados de buena fe e inconscientes, por lo general en instrumentos dóciles y obedientes a las órdenes de los nuevos o antiguos ostentadores del poder y de la autoridad, mediante lo cual se harán obedecer en aras al «orden» por el «bien» de la patria y de la nación.

La palabra «democracia», repito, es de mucho años exhibida en uso y abuso por no importa qué régimen, y por partidos politicos de todo tinte y color de mayor o menor importancia. Ese atrayente término democrático tras el cual los asalariados corren y en él creen como el mayor y más amplio bienhechor defensor de sus derechos ciudadanos, igual es usado en nuestra época técnico-nuclear por regimenes claramente fascistas, tipicamente republicanos, liberales, comunistas, socialmarxistas totalitarios, socialdemócratas, republicanocentristas, monárquicoliberales o absolutistas; más concretamente: lo usan enfáticamente la autocracia, la aristocracia, la plutocracia y, cae de cajón, la democracia, siendo lo cierto que en todos, sin distinción, la autoridad nacional va unida a la tirania gubernamental ejercida por los gobernantes de turno designados por los electores.

En nombre de esa «bienhechora» trilogia paz-libertad-democracia, sufrió la humanidad las horribles y destructoras guerras dichas primera y segunda, consumiendo ésta más de cuatro decenas de millones de seres humanos de todas las edades, estratos sociales, sean femeninos o masculinos; y aquélla rebasando los 16 millones, sin contar en una y otra contienda guerrera a inválidos y mutilados. Bajo la misma trilogia aparecen las guerras dichas locales, sucedidas unas a otras consumiendo centenares de miles de vidas humanas, cual la vietnamita, por no nombrar más, se calcula que ha consumido ya 400.000 seres entre hombres, mujeres, ancianos y niños de no importa qué partido y raza, y sigue la inmolación de vidas, la destrucción.

Terminada la última guerra mundial giraron los ojos humanos ante un triste y desolado mundo de desastre y desesperación, de inseguridad y barbarie. Siendo lo cierto que, a pesar de todas las «victorias», de todas las derrotas enemigas, la situación social de los pueblos del orbe está más constreñida a desenvolverse bajo el rigido cartabón de la ley y del poder autoritario estatal que lo fuera antes de la guerra, y con ello se ha demostrado una vez más el engaño consistente en el fracaso de las esperanzas de los hombres de producir un mejoramiento socialeconómico de la vida por medio de las guerras y de la violencia legalizada.

También las seducciones según las cuales la «victoria» guerrera de una nación sobre otra garantiza al pueblo «vencedor» grandes y beneficiosas posibilidades de vida, se ha demostrado, y con creces, ser monstruosas mentiras, ficticias ilusiones, y si las masas populares arrastran pacientes la insegura y egoista situación existente, es sangrando por mil heridas y sin redención de los trabajadores o clases asalariadas.

Concretando: no es incurrir en grave exageración afirmar que la humanidad va a la ruina fisica y moral con el Estado, va a la ruina por su injusticia económica, por el instinto de despojo y explotación materializados en el sistema capitalista, privado o de Estado, conduciendo al mismo tiempo a la humanidad al encuentro de nueva y exterminadora guerra mundial que enterrará a los pueblos, finalmente, bajo sus propias ruinas si no se reacciona viril y abiertamente contra tanta barbarie, opresión, arbitrariedades e injusticias sin cuento.

Si, será la total ruina de la humanidad si ésta no se ejerce por propio impulso a lograr lo antes posible una integridad ética, libre, que garantice su existencia social, lo que quiere decir desaparición de injusticias, guerras, opresiones, dirigismos, totalitarismos de no importa qué partido o régimen gubernamental.

El Estado, la autoridad y la tiranía son opositores concretos a la libertad, a la paz y a la democracia verdadera.

Alejandro LAMELA

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I y II.

19,00 francos los 3 volúmenes.

LA A. I. T. EN EL CONTINENTE AMERICANO

Interesante trabajo del compañero Serafín Fernández, con un prólogo de Juan Ferrer. 68 páginas, 1,00 F., en esta Admón.

LA REVOLUCION DE JULIO DE 1909

Recuerdos de un viejo militante

por JOSE NEGRE

Asi como el éxito de la Federación Local Solidaridad Obrera sugirió la idea de fundar la Confederación Regional, el obtenido por ésta y la anterior sugirió la idea de extender el radio de acción del proletariado catalán el resto del proletariado español, y en una asamblea se tomó el acuerdo de convocar un Congreso nacional para constituir una Confederación obrera integrada por los organismos obreros de las regiones españolas, Congreso que no pudo celebrarse en la fecha acordada, por los sucesos ocurridos en Barcelona a consecuencia de la trágica invasión del territorio africano del Riff por el ejército alfonsino, empujado por la plutocracia española, ansiosa de rapiña, para desposeer a los rifeños de la libertad y de sus propiedades y riquezas naturales.

La gallardia gloriosa del proletariado catalán mereció la admiración universal y dio a sus organismos sindicales categoria y rango europeo.

Por aquel entonces usufructuaba el poder el partido conservador con Maura en la presidencia del Gobierno y el victimario Lacierva, el jaque y cacique murciano, en el ministerio de la Gobernación.

Con el pretexto de cumplir el célebre tratado de Algeciras, pero con el verdadero propósito de apoderarse de unas ricas minas carboniferas del Riff, ambicionadas por una pandilla capitaneada por el truchimán conde de Romanones, y secundada, con su cuenta y razón, por Alfonso XIII, el mono coronado — como le llamó Laisant —, y el primer agricultor, el primer industrial, y el primer ciudadano, etc., como le llamaban sus rastreros corifeos, y el primer trapisondista, como podemos decir nosotros, se decidió la invasión del territorio rifeño, a lo que se opusieron con las armas en la mano los invadidos, quienes ya en los primeros sucesos de la campaña infligieron una muy seria derrota al ejército alfonsino, destrozando la columna del coronel Cabrera, matando a éste y apoderándose de las armas, municiones, ganado y de todo el avituallamiento de la columna.

Los organismos obreros de Cataluña se opusieron desde el primer momento a la aventura militar alfonsina, comenzando una enérgica campaña de agitación que rápidamente fue secundada por todo el proletariado y recibida con gran simpatia por toda la opinión pública.

En Madrid hubo violentas reacciones de los obreros madrileños con motivo del embarque de la columna del general Pinto, la misma que había de ser aniquilada en el fatidico Barranco del Lobo, hecatombe que originó la revolución del mes de Julio de 1909 del proletariado barcelonés.

En Barcelona el pueblo intentó impedir el embarque de las tropas expedicionarias, y en Zaragoza las mujeres llegaron en su viril protesta al heroismo de tenderse sobre los rieles de la via para impedir la salida de los trenes militares.

Como, dada cuenta de la actuación de las autoridades, los obreros comprendieron que no querian desistir de llevar a cabo la guerra iniciada en tierras africanas, decidieron obrar en consecuencia y jugarse el todo por el todo, convocando una reunión clandestina de delegados en el local social de la Federación Local Solidaridad Obrera, en cuya reunión fue acordado proclamar la huelga general revolucionaria y nombrar un Comité de huelga para llevarla a cabo.

Esa reunión de delegados tuvo lugar en un dia festivo, un domingo, por la noche, y para no llamar la atención policiaca, el Ateneo Sindicalista simuló celebrar una conferencia a cargo del compañero Casasola, profesor de la Escuela Moderna, la que se alargó tanto como se pudo, y terminada que fue, anuncié, como Secretario general del Ateneo, otra para el domingo siguiente, que bien sabia yo que no tendria lugar de celebrarse.

El local estaba atestado de compañeros en espera de los acuerdos que tomara el Comité, y a las dos o las tres de la madrugada se nos comunicó el acuerdo de huelga para aquel mismo dia, o sea, lunes, y los delegados salimos del local dirigiéndonos cada uno a su destino a procurar que el acuerdo fuese cumplimentado.

Antes de abandonar el local me comunicaron que, como Presidente de Arte de Imprimir, había sido nombrado adjunto del Comité de huelga como elemento de enlace.

El paro fue casi unánime durante la mañana del lunes y por la tarde se generalizó totalmente. Las calles estaban inundadas de obreros que discutian con viveza y pasión los acontecimientos, y las autoridades estaban atemorizadas, guardando una actitud de cautela.

Según los rumores que circulaban, el fundador de la Escuela Moderna, Francisco Ferrer, había estado en la Casa del Pueblo instando al partido lerrouxista para que cumpliera con sus deberes revolucionarios solidarizándose con las fuerzas obreras en la acción revolucionaria que habian iniciado. Pero la doblez y demagogia de aquel partido se hizo patente en aquellos momentos decisivos en que la heroica tragedia iba a iniciarse, y los capitostes lerrouxistas se manifestaron tal cual eran al arrojar del local, grosera y cobardemente, al insigne pedagogo y gran revolucionario (6).

No quiero cometer la injusticia de dejar de decir que, a despecho de la traición de sus jefes, no todos los obreros lerrouxistas se mostraron tan cobardes como ellos, pues fueron en gran número los que se unieron a sus hermanos en explotación de la Federación Local, luchando en las barricadas y otros sitios de combate con idéntico coraje y entusiasmo.

Cara costó a los directivos del partido lerrouxista su felonia, agravada después con sus declaraciones ante el tribunal militar, sobre todo con las declaraciones de Ardid y Emiliano Iglesias, que llevaron a Ferrer al piquete de ejecución.

Unos meses antes una asamblea obrera les habia arrancado la careta de su mentido obrerismo, y al ser arrojado ignominiosamente de la Casa del Pueblo (al decir de Ardid) el fundador de la Escuela Moderna, éste les arrancó la careta de su falso revolucionarismo que tanto habian explotado para embaucar a los revolucionarios sinceros que tuvieron la candidez de tomarlos en serio.

El partido lerrouxista fue en esta ocasión herido de muerte; dejó de ser, y para siempre, un partido popular quedando reducido a un conglomerado de trepadores politicos al cual dejó de alimentarle la savia popular.

Iniciada su decadencia, ya no vivió más que de combinaciones y pactos vergonzosos y caciquiles con los demás partidos, y sostenido solamente por el favor gubernamental.

Su jefe fue un agente secreto de Moret, después el partido lo fue de Canalejas quien en pago les entregó el cacicato de Barcelona, creyendo cándidamente que los lerrouxistas eran un dique contra el separatismo de ocasión de la Lliga Regionalista y el sindicalismo revolucionario de los obreros catalanes.

Pero volvamos a nuestro asunto.

Me dirigia en la mañana del lunes hacia la calle Dormitorio de San Francisco para entrevistarme con el Comité de huelga, cuando al llegar a las Ramblas encontré un grupo de compañeros, y uno de ellos, llamado Alsina, y que pertenecia a la Junta de Arte de Imprimir, me dijo que fuese al local social donde me esperaban los compañeros del Comité.

Perdí el viaje, pues cuando llegué ya se habian marchado, y no vi a ningún compañero a quien me pareciera prudente preguntar si sabia donde podria encontrar a los compañeros de dicho Comité.

Volví de nuevo a la calle, y saliendo a las Ramblas, las remonté hasta llegar a la plaza de Cataluña, donde me enteré que había una reunión de compañeros en el Parque de la Ciudadela, en el sitio conocido por la Fuente del Chato. Hacia allí me dirigí por si la dicha reunión obedecia a algún acuerdo del Comité y podia entrevistarme con los compañeros que lo componian.

Al llegar al Arco del Triunfo me crucé con un grupo de obreros, en su mayoria tipógrafos, a quienes pregunté si sabian algo referente a la reunión en cuestión, y me enteré de que ya habia tenido lugar, pues de ella venian, y que el Comité de huelga nada había tenido que ver en ella.

Esta reunión en la cual no estuve presente, como se comprenderá por lo que explico, fue el motivo en que se basó mi detención posterior, fundado en un anónimo recibido por el comisario de policia Carbonell, aquel compinche de Millán Astray, por lo que siempre recelé que el delator iba entre aquel grupo.

Volví sobre mis pasos y recorrí durante todo el día las calles de la ciudad sin lograr orientarme para poder ver a los compañeros del Comité, de los cuales no volví a tener noticias hasta el dia siguiente.

Salí de casa, y al llegar a las Ramblas supe que se había celebrado una reunión de autoridades en la cual se había acordado destituir al gobernador, que lo era Ossorio y Gallardo, y proclamar el estado de guerra, haciéndose cargo del gobierno de la ciudad el Capitán general, y no hay que decir que la primera medida que se tomó fue la clausura de los locales ocupados por los organismos obreros.

Seguí Rambla arriba y cuando por la calle del Hospital me dirigia a las Rondas, unos compañeros que por las trazas iban a cumplir alguna misión especial, pues caminaban rápidamente y excitados, me dijeron que fuese a la cerveceria de la Plaza Sepúlveda, que entonces, o después, se llamaba Restaurant Patria, pues el Comité de huelga estaba reunido en dicho establecimiento y me esperaban.

Tampoco esta vez me acompañó la fortuna, pues no bien llegado a las Rondas oí un gran zafarrancho de tiros y vi una de carreras en todas direcciones que me obligó a cambiar de dirección, marchando hacia la Plaza de la Universidad con intención de tomar la calle de Cortes y por ella dirigirme al ya dicho establecimiento bajando por la calle de Muntaner, de lo que tuve que desistir por estar tomadas todas las bocacalles por la fuerza pública.

Sin saber a punto fijo a donde dirigirme, retrocedí subiendo hacia el Ensanche, y al llegar a la altura de la calle de Consejo de Ciento oí un regular alboroto de gritos y carreras, con el consiguiente cierre de puertas.

Adentréme calle adelante y al llegar al cruce con la de Borrell, vi en medio de la calzada un hombre alto, recio, de una mediana edad, destocado, con las mandibulas apretadas como si tascara un freno, las manos en los bolsillos y andando pausadamente, y detrás de él un guardia civil de caballeria que le seguia, encabritando el caballo, y las riendas tirantes sujetando al animal, y como quien dice, pisando los talones al obrero en cuestión.

— ¡Márchese — gritaba el guardia — que le voy a desgraciar!

Y el obrero sin hacerle caso, seguía con su paso cachazudo.

— Le digo que se retire — volvió a gritar con tono irritado el guardia —, y se lo digo por última vez.

La tragedia se mascaba en el ambiente, y una visión angustiosa, fugaz, como si hubiera visto a caer el sable sobre el obrero y sangrar su cabeza o su cuerpo herido, revolviéndose airado contra su agresor, cruzó por mi mente.

Inconscientemente, sin saber lo que hacía, por lo menos puedo asegurar que el hecho no procedió a la idea de realizarlo, abandoné la acera y me dirigí al grupo. El guardia seguramente supuso en mi un propósito agresivo y maniobró para echarme el caballo encima, pero soslayé en encuentro y llegando donde estaba el obrero, le cogí por el brazó, empujándole hacia la acera.

No sé lo que le dije ni cómo se lo dije, pero se dejó arrastrar, me siguió calle abajo, y a media manzana se paró en seco, se revolvió airado mirando calle arriba y lanzando una sorda imprecación entró en una escalera y trepó hacia arriba.

No he vuelto a ver a aquel hombre, a aquel obrero carretero, como yo supuse, aunque no sé por qué, no sé tampoco si le hubiera reconocido de haberlo vuelto a ver, pero aquel suceso no lo he olvidado jamás.

El guardia nos observó un corto espacio de tiempo, plantado en medio de la calzada, y al ver que seguiamos calle abajo volvió grupas y desapareció.

(Continuará.)

(6) Este paso de Ferrer Guardia lo refiere Negre como rumor. Sin embargo, fue la base condenatoria del maestro, por idéntica declaración efectuada ante el Consejo de Guerra por el lerrouxista Lorenzo Ardid, conserje de la citada Casa del Pueblo. ¿Habia, Ardid, proferido la misma especie cuando la revolución se mascaba en el ambiente? El caso es que la reacción aprovechó toda falsedad y toda coyuntura para lograr la condenación del fundador de la Escuela Moderna. «El hombre pulcramente vestido y usando sombrero de paja» que durante los sucesos iba de una barricada a otra, de un incendio a otro animando a los revolucionarios era Francisco Miranda, pero el tribunal cargó el hecho al «haber» de Ferrer. — J. F.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Congreso Internacional Anarquista

SE acerca la fecha de celebración de esta interesante reunión anarquista mundial que, con un poco de buena voluntad y acierto, puede proporcionar beneficios estimables a la liberación absoluta de los pueblos.

Los temas prefijados tal vez no interesen tanto como la improvisación propia de anarquistas. Sujetarse a unas reglas impide la definición original, por lo que atan los enunciados. No es propio presentarse a un comicio sin puntos de comentario, desde luego. Pero ceñirse a un programa indeterminado, por bien que determinado por organizadores deseosos de «un punto de apoyo», puede conducir a fatiga parlamentaria. Y sabido es que con parlamentos la cuestión social no tiene apaño.

Un congreso anarquista debe prescindir de pragmáticas y de definiciones de antemano. Si cada federación o grupo aboca a la reunión acuerdos en conserva, esa misma «conservación» obstaculizará la obra revolucionaria. «Cómo haremos la revolución» es una pregunta vigente pese a la buena disposición de Pouget y el ex compañero Pataud. Da aún, hoy y siempre, tela que retorcer, y larga. Como fueron las revoluciones ukraniana y española ofrece igualmente plaza para comentario, y conclusiones imprevistas. Cada país, cada pueblo posee sus características, y es de acuerdo con ellas y no según una horma preparada, que cada crisis revolucionaria puede ser superada. Hasta el 20 de julio de 1936 en España se gritó comunismo libertario, y a los obreros y campesinos el 21 les dio por el colectivismo igualitario. Poca diferencia, pero rotura de moldes segura.

Una anarquía puede, sí, preverse, no asegurarse. Nadie puede disponer el mañana aunque trate de asegurárselo de antemano. Es bueno decirle a la gente en impulso «vamos a eso» como principio, y con necesidad absoluta de ir más allá que más acá de «eso», para retener a las multitudes desatadas. Un congreso, cien congresos, pueden prever, sugerir, preparar; nunca determinar — fosilizar — el porvenir con recetas de sabiduría absoluta.

A los pueblos necesitados es verdad que les hemos de decir «aquí estamos». Lo que no podemos prometer es lo que sólo la fiebre creadora del momento es capaz de plasmar en realidades antes impensadas.

Ved a los bolcheviques, tan seguros en sus determinaciones anticipadas: Llegado el 17 de octubre no supieron adelantar un paso, pues la calle les mantenía desbordados. Era la revolución sin cauce, la novedad exaltante que tanto podía tomar giro libertario como autoritario. La buena fe, la autodeterminación de las multitudes sirvieron para hundir el edificio viejo, no para levantar el nuevo. Los «anar» de Golus Truda se dividieron en dos cuerpos colectivos rivales, dando ventaja a los bolcheviques y ocasionando la derrota de las comunas libres de Kronstadt y de Ukrania. De aquí parte el sacrificio de los anarquistas, sistemáticamente eliminados por este mito sangriento llamado trotskismo, mano de hierro poderosa y dura como jamás la habían poseído los zares.

Son las experiencias vividas las que deben estudiar nuestros comicios para obtener ejemplos necesitados en las revoluciones modernas. Es analizando el por qué de las colectividades españolas junto al por qué de la pérdida de las mismas. Es analizando el espíritu de la insurgencia estudiantil en los cuatro puntos cardinales del globo que el comicio de Carrara — ya que en él estamos — llegará a ser interesante y fructífero. Enfrascándose en el enunciado de un largo y frío programa preparado un año antes — año no previsor de recios acontecimientos ocurridos — la deliberación de los congresistas podría degenerar en larga, infructuosa y cansina.

Se envían delegados con sacrificio; se sabe que delegados anarquistas no pueden proceder personalmente ni estrechamente. Su misión no será limitada a una lectura, a un acuerdo roqueño, y su espíritu restará abierto a todas las novedades, a todas las sugerencias impensadas y atrevidas. Se es anarquista a cielo abierto, con una inmensidad de futuro a la vista.

Un congreso de insumisos no puede someterse a reglas. Un congreso de revolucionarios ha de revolucionarlo todo, incluso nuestras costumbres, nuestro vocabulario y nuestros procederes caducos.

TRIBUNA JUVENIL

Si hemos de ser aguiluchos

Debemos elevar el vuelo y no limitarnos a hacerlo a ras de tierra.

⁂

Trabajar por España sin prejuicios españolistas, laborar en el exilio de nuestros padres sin complejidad «extranjerista» por derechos de nacimiento adquiridos.

⁂

Apliquemos la mirada sobre lo que nos rodea, desde lo alto de nuestras libres concepciones.

⁂

El Congreso anarquista de Carrara no será un concilio de vejestorios, sino una reunión de compañeros.

Una delegación de jóvenes libertarios verdaderos (en edad e ideas) debería ser intentada.

⁂

El hecho internacional desborda el tortuguismo nacional y desmiente las actuaciones «cara a la patria».

⁂

Nada explica ni justifica que el acratismo organizado español no sepa atraerse a los jóvenes, siendo tan joven la Idea.

⁂

Mirando desde lo alto divisamos Biafra, con medio millón de biafreses muertos, cuatro millones de refugiados indigentes, y un gobierno laborista inglés contribuyendo a la extensión de esta tragedia apoyando militar y diplomáticamente al gobierno de Lagos, verdugo de los biafreses.

⁂

Vista la lista de adhesiones al C. I. A. de Carrara, encontramos en falta la de los compañeros de Israel. Si no van al Congreso «por falta de recursos» que empleen el «auto stop» para alcanzar la categoría de congresistas y de internacionalistas.

⁂

En Castelgandolfo insisten en la virginidad de María.

Pues lo dudamos. Entre
la castidad y el vientre
fecundado, media
una veleidad de María.

⁂

Las barricadas de mayo están ahora levantadas en las vitrinas de las librerías.

⁂

Estío. Zambullámonos en el agua, y en el piélago de las inquietudes sociales.

⁂

En Dakar han cerrado la Universidad por un año.

Temiendo al progreso, podrían clausurarla por un siglo.

⁂

Si hemos de ser aguiluchos, volemos. El universo es más ancho que eso.

Pepe ROCA GARCIA

Bellezas de nuestro recto caminar

NADA más cierto en este mundo que el principio según el cual la educación de la inteligencia sin la del corazón, acrece simplemente el poder del individuo para el mal, mientras que si ambas van en acorde de paralelismo, acrecen el poder del individuo para el bien, que es el fin de la verdadera educación.

Sin duda alguna hemos de empezar nuestra tarea por el niño, pues las lecciones aprendidas en la infancia son las últimas que se olvidan. Sólo cuando está blanda, modela el alfarero la arcilla; al cabo de poco tiempo, cuando empieza a endurecer, ya no puede modelarla. Así sucede con el niño. Las primeras ideas de bondad y de amor que se inculcan en su mente y se fijan en su corazón, arraigan y crecen según va pasando la tierna criatura de la niñez a la mocedad y de la juventud a la edad viril, que es cuando aquellos principios llegan a ser inconmovibles y ejercen decisiva influencia en su carácter sin que logren cambiarlos ajenas influencias, pues a su corazón se adhieren para siempre y deciden su porvenir.

¡Cuán importante es por lo tanto, que los primeros principios inculcados en el corazón del niño sean ejemplos de dulzura, amabilidad, amor y humanidad, y no ejemplos de odio, envidia, egoismo y malicia! Aquéllos acaban por hacer de nosotros hombres honrados; éstos, en cambio, hacen de nosotros, hombres criminales.

De la educación de los niños de hoy dependen las cualidades de los hombres del mañana.

Hay que enseñarles a los niños que todo hombre de corazón recto debe estar persuadido de que sólo una naturaleza abyecta, cobarde y depravada es capaz de maltratar a una criatura débil e indefensa, prevaliéndose de la fuerza; y que no hay mejor ni más verdadera prueba de valentía y nobleza de carácter, que tratar dulcemente a los irracionales. Es imposible estimar cual merecen los beneficios resultantes de una humana educación.

El niño a quien no se le haya enseñado a ser generoso y humano; que no haya aprendido a escuchar los clamores de los animales suplicándole dulzura y protección, llegará a ser cruel con ellos y en consecuencia también lo será con su familia y con sus semejantes. Por el contrario, el niño a quien se le haya enseñado a escuchar los clamores de las irracionales criaturas; aquel cuyo corazón se haya abierto a los ejemplos de bondad y amor, llegará a ser, bajo esta dulce influencia, hombre de generosos y nobles sentimientos.

Por lo tanto, eduquemos la inteligencia y los sentimientos del niño; pero sobre todo eduquemos su corazón. Enseñémosle a tener piedad de los animales que están a merced suya, que no puedan defenderse por sí mismos ni manifestar su debilidad, sus penas o sufrimientos; y muy luego vendrá por ello el niño en conocimiento de que el primer deber moral del hombre es proteger y amparar a los débiles e indefensos. Y no se detendrá aquí, porque ello lo conducirá a considerar como grandiosidad suprema, los deberes del hombre para con el hombre.

PEREZ GUZMAN

Sindicalismo, socialización y estatismo

por **José Viadiu**

(Ver el número anterior.)

En consecuencia, el Congreso afirma la plena libertad para el obrero sindicado de participar, fuera de la agrupación corporativa, a las formas de lucha que correspondan a su concepción filosófica o política, y se limita a pedirle, en reciprocidad, que no introduzca en el sindicato las opiniones que profesa fuera de él.

Por lo que se refiere a las organizaciones obreras, el Congreso declara que, a fin de que el sindicalismo alcance sus máximos resultados, la acción económica debe ejercerse en forma directa contra el patronato y todas las fuerzas coercitivas, pues las organizaciones confederales, en tanto que sindicatos, no deben preocuparse de los partidos y de las sectas, los cuales fuera o al lado de ellos pueden proseguir con toda libertad la trasformación social.»

No se nos escapa que estas opiniones podríamos ampliarlas y también actualizarlas. Comprendemos que ellas encierran un lenguaje y unos razonamientos propios de la época en que fueron expuestas y que entre los teóricos del sindicalismo de diversas tendencias y entre ellos algunos de los nuestros, como Kropotkin, Malatesta y Rocker, han puesto más al día estas propias concepciones, pero dada la finalidad que perseguimos y la limitación del tiempo, creemos que lo escrito expresa en lo íntimo nuestra actual inquietud, o sea la de convertir a los sindicatos en instrumentos al servicio de la liberación del hombre que, a nuestro juicio, es lo verdaderamente sustantivo.

Con ello no pretendemos que el movimiento confederal siga estrictamente las huellas del pasado, puesto que cada época trae su afán. Precisa reconocer que nuevas modalidades económicas y sociales impondrán procedimientos adecuados a dichas innovaciones. Han quedado muy atrás las agitaciones provocadas por los tres ochos, que representaban 8 horas de trabajo, 8 de descanso y 8 de instrucción, que el socialismo internacional hacía flamear en sus pancartas en las tumultuosas manifestaciones del 1º de Mayo. También es probable que estarán en receso muchas de las características que informaron las luchas sindicales de antes de nuestro exilio, tales como la petición de aumentos de sueldo y la reducción de horas de salario.

¿Puede ello representar que el sindicalismo libertario vaya acotando sus medios de lucha y que se reduzcan sus posibilidades económicas? Nosotros lo concebimos, a más de un instrumento que restablezca un equilibrio más justo a favor de los productores, en un arma de liberación, en una estructura que facilita una sociedad más equitativa. Y en este orden pensamos en las palabras del poeta Maragall que, en traducción más o menos libre, vienen a decir: «Tengo una oda empezada que nunca puedo terminar», y siendo la lucha sindical una empresa para beneficiar al hombre, un medio que trata de dignificarlo, un ansia de que alcance su mayor plenitud, creemos, también, que es una tarea que puede cambiar de matices y de formas, pero que tampoco tiene fin.

Así que opinamos que la concepción anarcosindicalista puede y debe ampliar su base de acción hasta límites insospechados. Ello depende en especial de la visión, del tacto que tengan los que desempeñen tal cometido. De momento es visible que el sindicalismo, atento a las realidades que lo circundan, se verá obligado a internacionalizarse, ya que ello lo determinará la misma estructura capitalista. En tiempos del Mercado Común, de los cerebros electrónicos, de un supercapitalismo que rebasa fronteras y continentes, es indudable que los trabajadores habrán de acomodarse a nuevos tipos de lucha. Es de suponer que determinados obreros españoles, italianos, franceses o belgas, dependientes de un consorcio con sede, por ejemplo, en Estados Unidos, que en determina los problemas productivos y sindicales se hallan vinculados con sus compañeros de explotación de otros países que con los nacionales de otras profesiones o ramos.

Ello puede ser benéfico para el sindicalismo en general, puesto que viene a quebrantar los localismos que tanto han perjudicado y perjudican por doquier al verdadero sentido de la lucha social. Por otra parte, en el orden interno, es muy probable que las luchas sindicales del mañana rebasen el marco estrictamente económico y profesional, para abarcar horizontes más amplios en gran parte ya intuídos en nuestras luchas. Es decir, a más de no dejar de atender que los precios de consumo se armonicen con los del salario para propiciar un nivel de vida normal, desde los sindicatos se puede impulsar la realización de una reforma agraria radical bajo su control. Abogar por la humanización de la educación eliminando todo perjuicio de secta, o sea revalorizando la obra pedagógica iniciada en su tiempo por Francisco Ferrer. Alentar una lucha contra el espíritu de casta, que tan nefasto ha sido para la evolución progresivo del pueblo español... En fin, juzgamos que el porvenir de la C. N. T. estriba en no perder de vista los anhelos y necesidades populares y en ser la primera en propiciar y defender por sí las soluciones pertinentes.

La importancia que tiene en la actualidad el sindicalismo es puesta en evidencia por el interés que tienen todos los Estados, así los totalitarios como los demócratas, en nulificar su acción, en supeditarlo a sus directivas, cosa impuesta ya en las dictaduras blancas o rojas. Este propósito de destruir este elemento de lucha proletaria ha sido logrado ya al menos en un 80 por ciento, unas veces directamente por los propios gobernantes y otras mediante la sumisión y entrega de un liderato amorfo y voraz que vive y explota a los obreros sindicados que dice representar. Un sondeo internacional en dicho sentido no creemos que resultase menos verídico y más deprimente.

Por ejemplo y refiriéndose a los sindicatos en sentido general, Erich Fromm hace poco dijo.

«Desgraciadamente muchos sindicatos se han desarrollado y crecido y en el curso de su evolución han ido transformándose en enormes organizaciones que dejan muy poco lugar a la iniciativa individual del socio. Este paga su cuota y de vez en cuando ejerce el derecho al voto, pero aquí como allá, no es más que el pequeño engranaje de una gran máquina. Sería asunto de la mayor importancia el que los sindicatos se transformaran en órganos apoyados por la activa cooperación de cada uno de sus miembros, con una organización que asegurara la efectiva participación del conjunto sindical en la vida de la entidad, que les hiciera sentirse responsables de su funcionamiento.»

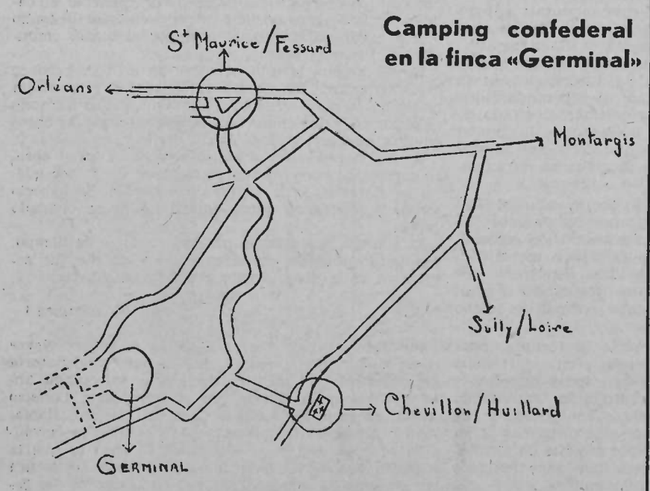
Este es nuestro temor fundamental.

Si el sindicalismo pierde el asentimiento popular, el concurso de todos los trabajadores en sus resoluciones y fines, fatalmente se convierte en un elemento negativo, contrario, como lo estamos viendo, a los intereses de las multitudes laborantes. Por ello creemos que las teorías y prácticas seguidas por la C. N. T., e inspiradas en la concepción anarcosindicalista, continúa siendo de valor indiscutible, puesto que es la ideología que trata que el proletariado sea el árbitro único de sus decisiones, alienta su afán combativo y contiene las bases para organizar las fuentes productivas en un sentido de libertad y de respeto al hombre, que tan hondamente vulnerados han sido por un sindicalismo oportunista y vocinglero que anula todas sus virtudes.

Este es el motivo que nos reafirma en la ruta trazada por el pensamiento, las ideas y tácticas que le infundieron sus fundadores adaptadas a las realidades que nos circundan. Defendamos el tipo de sindicalismo li-

(Pasa a la página 2.)

Camping confederal en la finca «Germinal»



A 13 km. de Montargis y a 7 de Bellegarde (ver croquis). Cuota de estancia 1 franco adultos y 0,50 los niños, con resultado beneficioso para la obra «Germinal» y la propaganda cenetista.

Organización: C. N. T. francesa. Una bella ocasión para fraternizar entre compañeros. El campamento ya funciona y cerrará en 31 de agosto.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL FRAUDE DE LA LIBERTAD DE PRENSA FRANQUISTA

YA es sabido en España, y fuera de España, que lo relativo a la «liberalización del régimen» es un cuento y música celestial. Saben los paniaguados del fascismo franquista que de aflojar demasiado las ligaduras de la tiranía imperante, el pueblo rompería y echaría por la borda las estructuras sociales que detesta. Pero claro, a fuerza de ser considerado el país, como decía Goytisolo, «furgón de cola», de vez en cuando salen con la orquestada pantomina de conceder tales o cuales garantías. El burdo engaño, el cinismo elevado al cubo, se ha demostrado una vez más en lo relativo a la supuesta «libertad de prensa».

Se sobreentiende que la tal «libertad de prensa» tenían que ofrecerla condicionada a base de un tupido enredijo de artículos y apartados legislativos que a la postre resultara una camisa de fuerza, buscando jesuíticamente poner trabas en lugar de quitarlas. ¡Y así se ha visto el resultado! Tenemos que en un año se han efectuado nada menos que tres cientos treinta y nueve procesos por delitos de prensa. El escándalo llega a tal altura que ciento ochenta periodistas, entre los que están incluídos directores de diarios y revistas, han dirigido una protesta al ministro de Información, el famoso Fraga Iribarne, tan conocido por su *liberalismo*, que seguramente debió aprender de Hitler y Mussolini, si no tuvo bastante con las lecciones que pudo recibir de su «Caudillo». Se nos aduce en el documento de referencia que se está en una verdadera situación de «inseguridad jurídica», y que «la prensa española pasa por un periodo grave».

Entre el conjunto de arbitrariedades destaca la cometida con el diario «Madrid», con suspensión de dos meses, multa de 250.000 pesetas, y amenaza de dos meses más de suspensión una vez cumplidos los que de primer momento le han impuesto. ¿Qué barbaridades ha podido cometer el diario «Madrid» para aplicarles tan brutales sanciones? Parece ser que ello ha sido debido a un «Editorial» del periódico que nombrando a de Gaulle ponía como título: «Retirada a tiempo». Ante la imposibilidad de nombrar directamente a Franco, el editorialista, nombrando al jefe del Estado francés, generalizaba sus apreciaciones, al extremo que el más lerdo podía comprender que se refería al general gallego, dueño de los destinos de España. Se dice en el artículo en cuestión: «Los españoles no hemos resuelto la plena participación democrática cuando, según las leyes, se da por terminado el periodo totalitario y autoritario del régimen». Naturalmente, esta y otras verdades, dichas en tono reticente, haciendo circunloquios, rehuyendo el ataque frontal, no son del agrado de los dirigentes del régimen. Y con la estupidez de la rudeza represiva pretenden evitar lo que indefectiblemente ha de llegar: el desplome de un régimen ignominioso.

TAREA PARA IMITARSE: «LA HOJA DEL EMIGRADO»

Todo aquello merecedor de estima, parta de donde sea, merece encomiarse, es conveniente destacarlo para que pueda servir de ejemplo. Son las obras, son los hechos aquello que importa dar a conocer. Las palabras todo el mundo sabe que el viento se las lleva. Proposiciones, proyectos, envarados dictámenes que restan archivados, ¿para qué sirven? Vale más una tarea sencilla, modesta, pero encarnando en la realidad, que grandilocuentes iniciativas sobre el papel, comidas por el polvo en cualquier armario o estantería. ¡No nos cansemos de pedir hechos que ahoguen la hinchazón de las frases ditirámbicas!

Del Núcleo de Provenza puede decirse que huelga hablar entre nosotros. Lo constituyen un buen número de FF. LL. en las que actúan compañeros de experiencia y de conocimientos. Compañeros de los que no se tuercen aunque los años pasen por su epidermis. Veteranos militantes probados a lo largo de prolongada actuación. También cuenta la Provenza con mozos que prometen, ya que incluso en su periodo juvenil muestran temple de militantes. De las actividades del Núcleo habla nuestra prensa. Creo vale la pena mencionar una reciente iniciativa a la que han dado ya principio, y es de esperar que tratarán de darle continuidad. Y merece hablarse de ello porque sería aconsejable lo imitarin compañeros de otros núcleos, ya que lleva como finalidad la obra de carácter proselntista, el sano empeño de la propaganda.

Juntas dos hojas, una de color amarillo, la otra de color rosado, ambas forman un conjunto. Y llevan por título, en bien dibujada cabecera: «La Hoja del Emigrado». Trabajo hecho dactilografiado y pasado a la multicopista, está bien presentado, y aparte la paciencia de hacerlo, económicamente no ha de resultar caro. Veamos: ¿Cómo está redactada, que modalidad tiene «La Hoja del Emigrado»? Tiene un aire variado, concreto, sencillo, apropiado a su finalidad. el que la lean los que denominamos emigrados económicos. Al ser los artículos breves, hace que su lectura no se haga empachosa para el que tiene poca costumbre de leer. Además se percibe por los textos un detalle importante: Quienes escriben no podrán ser duchos en la pluma, pero sí saben expresar con claridad lo que sienten. Y ello es lo esencial. Uno de los artículos lleva por título, «Palabras de mujer». Merecería que lo leyeran muchas de las mujeres que han venido a trabajar a Francia. Y hasta también algunas compañeras de compañeros tal vez le hallarían materia para reflexionar si por él pasaran los ojos. En otro artículo se habla de un modo ceñido a la realidad de lo que es la C.N.T. El hecho que sea un joven, hijo de compañero, el autor del trabajo, puede ser estímulo para otros. ¡Buen palo el que les da uno de los colaboradores de «La Hoja» a esos que ayer eran casi muertos de hambre y hoy solo llevan en la cabeza hacer dinero y comprarse un coche! Se leen igualmente con gusto unos comentarios burlescos sobre cosas de España. A lo dicho la Redacción de «La Hoja del Emigrado» ha rellenado con acierto las páginas de expresiones y conceptos estimuladores. Y, dato importante: Exhorta a que se lean nuestros semanarios «Espoir» y «Le Combat Syndicaliste», indicando las señas de cada uno de ellos.

Si lo que ha tenido el buen acierto de hacer el Núcleo de Provenza lo hicieran los demás, con afán de continuidad, ¿qué duda cabe serían los resultados beneficiosos a los anhelos que nos son consubstanciales? Y no hay que darle vueltas, lo que ellos han hecho pueden hacerlo los demás. Particularmente en las ciudades francesas de mayor importancia, hay centenares de emigrados españoles; aún suponiendo que solamente sea una minoría la que se asimile textos como los que se vienen de comentar, ya representa una ventaja en cuanto a la propaganda. ¿Acaso es mejor no hacer nada?

Una labor como la que se viene comentando puede dar posteriormente entrada a un conocimiento más sólido de lo que pensamos. El que lee unas hojitas breves y fáciles de asimilar, poco a poco puede tomarle afición a leer nuestros periódicos, nuestras revistas, nuestros folletos, nuestros libros. ¡Y es así como se puede ir formando militancia! Criticar y criticar, las manos en el bolsillo y gastar aires de saberlo todo, es fácil. Es cosa que está al alcance de cualquiera. A la C. N. T., al conjunto del Movimiento libertario, le hacen falta, sean jóvenes o no, elementos capaces de laborar, ya sea en un campo de actividades ya en otro. Los cansados, los aburridos, los amargados, los habladores de café, esos poco o nada pueden dar de sí en plan de vigorizar el ideal. Ayer, hoy, y mañana, es a base de elementos animosos, decididos, que las ideas han mantenido, mantienen, y han de mantener su vigor.

HERBERT READ Y LA EDUCATION ESTETICA

Singular acierto tuvieron los animadores argentinos de Editorial Proyección al editar los dos libros de ensayos de Herbert Read. «La redención del robot», y «¡Al diablo con la cultura!» Ambos justifican con solidez de argumentación el punto de mira de su autor acerca del valor que en sí posee el Arte para pulsar la sensibilidad del individuo con fines educativos.

Y posee Read condiciones excepcionales, si tenemos en cuenta que, en materia de Arte es uno de los críticos de mayor solvencia, y por ello, con un prestigio internacional. Además su simpatía por el anarquismo, singularmente al respecto de Kropotkin y sus teorías referentes al apoyo mútuo, las ha patentizado en diversos opúsculos y conferencias.

Aduce Read que «el trabajo de todos debe hacerse como obra de arte». Critica la tecnocracia por el hecho de que tiende a hacer del individuo un simple robot. Y la misión de los intelectuales con horizonte mental liberal ha de ser hacer perceptible el sentido de la Belleza al mayor número a fin de que vaya desarrollándose la adversión respecto a todo aquello que envilece el gusto y cercena el sentido del amor a la libertad, a lo que es justo, a lo que por el camino del bien puede hacer que la existencia sea digna de ser vivida, y el individuo, sienta el placer de cultivarse.

DISCOS

Es agradable recordar a los amigos, que en nuestro sentir indica compañeros.

Se trata ahora de Juanito, un mozalbete — como yo, en la época —, él bien parecido e inteligente. Corazonalmente metíamos nuestra incipiente anarquía en todas partes. Juanito ventajosamente, pues guardaba entero a Malatesta en la memoria. Un tumbo ocasional con una tejedora le cortó la carrera de contramaestre, pues por ello fue despedido.

Pocos años después lo encontré en Manresa, en amigo obsequioso. Y me dijo: «No puedo seguir en las ideas por indigno. Vistes aquello y ahora no rehuyo el café cantante.» Delito. ¿Delito? ¿Es qué el hombre no tiene derecho a manifestar y a cumplir deseos de naturaleza? ¿Quién prescinde de comer, estando sano? No obstante, era hermoso el pudor, la candidez, de aquellos primaverales días. La lástima era que Juanito se nos perdiera, con lo simpático y convincente que era.

No se perdió, sin embargo. Lo supe con goce. Vivía a la sazón en Barcelona y actuaba en Barberos. Era, incluso, perseguido, quizás tanto como lo era yo. Su madre le dijo a mi hermana: «Si vuestro Juanito no supiera donde esconderse, podría hallar un refugio en casa. Otras buenas gentes esconden al mío por cosa parecida.» Al conocer esta referencia, mi alegría fue infinita.

En 1923 nos reencontramos en una conferencia de Barthe, y ¡qué cosa! Aquella noche coincidimos el conferenciante, Roig, B. Pascual, Juanito y yo. Fue una hora cálida, un momento de hermandad excelsa. Estamos en 1968, y no he visto más a ninguno de ellos...

En 1937 Juanito era teniente en la guarnición de Montjuich. Me hizo llegar recado para que le visitara. «Lo haré, iré mañana o pasado», y no acudí nunca. La indecisión (llamada exceso de trabajo) suele provocar esa clase de faltas. En el interregno de entonces a ahora, ¿qué se habrá hecho de Juanito?

Si aún existe — cosa que ardientemente deseo — no dudo de que alienta en su corazón el cariño por aquella pristina anarquía.

DISCOBOLO

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

UNIVERSITÉ DE PARIS BDIC

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

22 AOUT 1968
NUMERO 519
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

L'étape 1968

La révolution ne peut être basée sur l'utopie et le rêve, mais au contraire sur des réalités lesquelles nécessitent la constitution de programmes et de forces suffisamment imprégnées parmi la population pour garantir le succès. En 1936, Durruti, en Espagne, déclarait : « Je n'attends aucune aide d'un gouvernement dans le monde. » Il ne pouvait en être autrement, comment une révolution libertaire pourrait-elle obtenir l'aide d'un Etat quelconque, alors que c'est l'anéantissement de l'Etat que nous recherchons par la révolution ?

La répression, la perte de la liberté, sont plus proches des anarchistes et des syndicalo-anarchistes que l'avènement de l'ordre nouveau auquel ils aspirent; mais à quoi servirait la perte des meilleurs éléments libertaires dans une révolution qui ne serait pas la nôtre, qui n'apporterait aux travailleurs que la continuation de l'esclavage au capitalisme par la création d'un nouvel Etat quel qu'en soit le titre ?

La trahison des syndicats inféodés au pouvoir a permis de saboter la révolution de mai 1968. Il nous faut donc affranchir la classe des travailleurs et leur démontrer à quel point ils ont été bernés par ceux-là même qui se prétendaient leurs défenseurs.

Notre action pré-révolutionnaire consiste, présentement, à lessiver les cerveaux, à donner sa véritable expression au mot humanité; la préparation à l'action révolutionnaire consiste à forger le fer qui nous permettra, demain, quand nous aurons la force, quand nos programmes de société future reposeront sur des bases certaines et seront compris d'un grand nombre de travailleurs, à vaincre, avec certitude, tous les malfaiteurs de la classe prolétarienne.

Notre tâche de propagandistes est immense, il appartient à tous nos camarades d'y participer, notre espoir ne repose que sur l'effort permanent et journalier qui seul peut nous permettre de trouver audience auprès des travailleurs inconscients, voués à l'esclavage et à la soumission. Si nous entendons que la société de demain connaisse enfin la justice et la liberté, nous devons participer, aujourd'hui même, à la plus grande diffusion de la vérité, au mépris du capitalisme, de l'Etat et de ses suppôts pseudo-syndicalistes qui dirigent les forces ouvrières sur les voies de garage.

Il nous faut créer, de plus en plus, des groupes de sympathisants, faire évoluer ceux-ci de groupes sympathisants en groupes de militants. Le militantisme est le nerf de la révolution réelle et complète de demain; l'affranchissement du peuple ne peut venir que par l'affranchissement des travailleurs. Ne pas participer à cette tâche, aujourd'hui même, après la leçon de mai 1968, est renoncer à la révolution libératrice de demain, c'est se rendre complice de tous les malfaiteurs de l'humanité, de tous ceux qui gravitent autour de l'Etat, de tous ceux qui quémandent des miettes du festin du régime capitaliste.

A la brioche des laquais, nous préférons le pain du travail. A l'injustice des grands et des soumis de ce monde, nous opposons, nous, travailleurs anarcho-syndicalistes, notre esprit révolutionnaire pour un monde nouveau dont les bases de justice libéreront les travailleurs de l'esclavage déguisé que nous subissons.

La constitution de groupes multiples et autonomes de syndicalo-anarchistes, sous des étiquettes différentes, dans toutes les villes, pour constituer des bases de contacts entre travailleurs révolutionnaires évolués apparaît nécessaire afin d'organiser une structure d'évolution véritablement révolutionnaire qui pourrait être demain, de première importance, si un gouvernement de dictature décrétait la suppression, l'interdiction, des syndicats non inféodés à l'Etat. La création de ces groupes de préparation à la clandestinité, si le pouvoir dictatorial actuel interdisait le syndicalisme révolutionnaire, ne doit pas nous faire oublier que notre force actuelle réside en la C. N. T. et que nous devons y collaborer loyalement, tant qu'elle sera en mesure d'être officiellement représentée.

Nous devons, par notre participation à l'action révolutionnaire, donner le plus de force possible au mot révolution afin que tous les travailleurs exploités se réveillent de leur soumission et de leur vile servitude pour exiger et participer à l'édification d'une société libre, égalitaire, humaine. Mais nous ne devons pas faciliter la prise du pouvoir à des politiciens qui se disent les défenseurs du peuple et qui seraient les pires exploiteurs des travailleurs.

Travaillons donc principalement à propager nos programmes d'économie nouvelle qui assureront justice et égalité entre tous. Faisons en sorte de ne pas supprimer un maître pour nous en donner un autre, mais faisons en sorte de supprimer tous les maîtres. Combattons pour la révolution et sachons préparer des lendemains heureux pour tous. si le sort du combat nous est favorable. Soyons présents à toute action révolutionnaire, afin que la multitude des travailleurs n'ignorent pas notre présence, mais sachons lutter exclusivement pour une libération totale et non pour une modification de pouvoir à la solde d'un capitalisme de classe ou d'un capitalisme d'Etat.

Ma conception du monde

Une interview avec B. Russell

Et que faisaient-ils pour la cause ?

B. R. — Ils exhortaient les gens. Mais les armées aux frontières, la réforme du système fiscal, ça ne les intéressait pas. Ils ne connaissaient qu'une chose, et autrement importante à leurs yeux qu'un empire. Aujourd'hui, la race humaine s'écroule elle aussi, et je vois d'éminents ecclésiastiques pour qui le problème est d'empêcher l'insémination artificielle; ils trouvent cela beaucoup plus important que d'empêcher la guerre mondiale qui nous exterminera jusqu'au dernier. A mon idée, il y a là comme un manque du sens des proportions.

Vous accorderez tout de même que les religions ont fait parfois beaucoup de bien. Elles ont par exemple apporté l'éducation à des pays où peut-être aucun autre système ne pouvait s'introduire : je pense à la Birmanie, par exemple où les moines bouddhistes ont accompli une tâche formidable en éducant les pauvres gens.

B. R. — C'est possible. Je pense que les bénédictins ont fait beaucoup dans ce domaine. Mais avant de faire du bien, ils ont commencé par faire du mal. D'abord un mal énorme, et ensuite un peu de bien.

Mais les gens qui sentent le besoin d'avoir une foi, une religion, s'ils veulent faire face à la vie ?

B. R. — Je dis que ces gens-là font preuve d'une sorte de lâcheté, et l'on considérerait cette attitude avec mépris si c'était dans une autre sphère. Mais c'est dans la sphère religieuse, et alors on trouve la chose admirable. Je n'admire pas la lâcheté en quelque sphère que ce soit.

Mais pourquoi appelez-vous cela lâcheté ?

B. R. — C'est dire qu'on ne peut pas faire face à la vie sans ceci, ou sans cela. Nous devrions tous être capables de faire face à la vie, et avec les moyens que la vie nous offre. C'est affaire de... courage.

Vous pensez que c'est de la lâcheté, en ce sens que les gens se déchargent de leurs problèmes sur Dieu, ou disons sur un prêtre, ou sur une organisation religieuse ? et qu'ainsi ils n'affrontent pas eux-mêmes ces problèmes ?

B. R. — Oui. Considérez à présent la très périlleuse situation où le monde se trouve. Je reçois constamment des lettres de gens qui me disent : « Dieu y veillera ! » Mais comme Il n'y a jamais veillé dans le passé, je ne sais pas ce qui leur fait croire qu'Il y veillera dans l'avenir.

Vous voulez dire que cette doctrine est tout à fait dépourvue de sagesse ? Vous pensez qu'on doit se tirer d'affaire soi-même et non point s'en remettre à quelqu'un d'autre ?

B. R. — Exactement.

La religion nuit à l'homme, dites-vous, et pourtant l'homme s'est toujours obstiné à en avoir une. Que répondez-vous à cela ?

B. R. — L'homme ? Je ne crois pas. Disons quelques hommes, et ceux-là sont menés par l'habitude. Il y a des pays où les hommes vont sur des échasses, et ils n'aiment pas se déplacer autrement. Avec la religion, c'est pareil. Certains pays s'y sont habitués. Je viens en revanche de passer un an en Chine, et j'ai constaté qu'en général les Chinois, les Chinois moyens, n'ont aucune espèce de religion, et qu'ils ne sont pas moins heureux pour cela — je crois même, compte tenu des circonstances difficiles, qu'ils sont plus heureux que ne seraient des Chrétiens.

Un Chrétien ne manquerait pas de vous dire que s'il pouvait les convertir au christianisme, ils seraient beaucoup plus heureux.

B. R. — Je ne pense pas qu'il puisse donner la moindre preuve à l'appui.

Mais l'homme n'est-il pas en quête de quelque motif de croire, extérieur à lui-même, et apparemment plus grand que lui-même ? et dans lequel il verrait non pas une simple occasion de lâcheté, de bon débarras — mais une cause à laquelle se consacrer ?

B. R. — Fort bien, mais des choses plus grandes que nous, il en existe beaucoup. Il y a d'abord notre famille. Puis notre nation. Puis l'humanité en général. Ces choses-là sont plus grandes que nous et offrent une carrière suffisamment vaste à tous les sentiments authentiques de bonne volonté qu'un homme peut entretenir.

Pensez-vous que la religion organisée continuera toujours d'empoigner ainsi l'humanité ?

B. R. — A mon sens, cela dépend de la solution que les gens sauront ou non apporter à leurs problèmes sociaux. Si l'on voit durer ces grandes guerres, ces grandes oppressions, si le grand nombre continue de mener cette vie misérable, alors il est probable que la religion subsistera. J'ai observé en effet que la foi en la bonté divine est inversement proportionnelle aux témoignages qui en sont donnés. Quand il n'en existe aucun témoignage, les gens y croient; et quand les choses vont mieux, quand ce serait le moment d'y croire, eh bien, ils n'y croient pas. Ceci me donne à penser que si les problèmes sociaux sont résolus, la religion mourra. Inversement, je ne crois pas qu'elle meure si ces problèmes continuent de se poser. Le passé nous en offre maint exemple. Au dix-huitième siècle, quand tout était tranquille, la plupart des gens instruits étaient libres penseurs. Puis vint la Révolution française, et des aristocrates anglais en conclurent que la libre pensée menait droit à la guillotine. Ils l'abandonnèrent donc, ils se firent profondément religieux : et ce fut l'ère victorienne. Même chose pour la Révolution russe. La Révolution russe a terrorisé les gens; ils se sont dit qu'à moins de croire en Dieu leurs biens seraient confisqués; et ils ont cru en Lui. Croyez-moi, ces bouleversements sociaux sont une excellente chose pour la religion.

Quand nous mourrons, vous et moi, croyez-vous que nous nous éteindrons complètement ?

B. R. — Mais oui, pourquoi pas ? Je sais que le corps se désintègre, et je ne vois vraiment aucune raison de supposer que l'esprit continue, quand le corps s'est désintégré.

3. — GUERRE ET PACIFISME

Pensez-vous, Lord Russell, qu'il y ait eu des guerres justes ? Est-il raisonnable d'employer ce mot ?

Bertrand Russell. — Tout à fait raisonnable, à condition, bien sûr, de définir ce qu'on entend par « juste ». On peut penser aux guerres dont la justification légale était établie. Il y a eu bien des guerres où l'un des deux combattants pouvait se prévaloir d'une telle justification. Mais on peut aussi parler des guerres dont on attend du bien plutôt que du mal; et on adopte là un classement différent, tout à fait différent !

Pourriez-vous donner des exemples ?

B. R.—C'est assez facile. Je tiens pour juste toute résistance à un envahisseur. Ainsi les Anglais avaient le droit pour eux quand ils résistaient à l'Armada espagnole. Et les Hongrois, quand ils luttaient pour leur liberté. Dans le premier cas ce fut un succès, dans l'autre, un échec. Mais si vous vous mettez à juger d'après le résultat, votre classement sera tout différent. Vous vous demanderez si un bien peut sortir d'une guerre. Supposez-en une, qui n'ai aucune espèce de justification du point de vue du droit : par exemple, l'occupation de l'Amérique du Nord par les Blancs. Je pourrai dire que dans l'ensemble c'était une bonne chose, malgré l'absence de tout fondement légal.

Et la guerre d'Indépendance ?

B. R. — A mes yeux, elle était entièrement justifiée. Mais je crois bien qu'elle ne l'était pas au point de vue du droit. Il est de fait que si vous vous rendez aux Etats-Unis, vous devez prononcer implicitement la condamnation de George Washington; vous devez affirmer qu'on ne doit user de force ni de violence contre aucun gouvernement légalement établi. Mais bien sûr, ce que je dis là est purement rétrospectif.

Pensez-vous qu'il y ai eu des guerres réussies, j'entends : à long terme ?

B. R. — Oh, oui ! Remontons à l'histoire ancienne. Alexandre et César étaient de grands conquérants. Ils se lancèrent dans des guerres sans justification légale, mais leurs conquêtes eurent d'heureux effets. Celles d'Alexandre propagèrent l'hellénisme à travers le Proche-Orient, répandirent la langue grecque, et préservèrent pour nous l'héritage culturel de la Gréce. Il est très vraisemblable qu'aucun de nous ne saurait aujourd'hui ce que les Grecs ont apporté à la civilisation, si Alexandre n'avait pas été là.

Et César ?

B. R. — César a conquis la Gaule, l'a réunie au monde civilisé; la langue française, que nous admirons tant, a pu naître ensuite — et cela grâce à César.

De quoi dépendent les guerres ? de causes économiques ? de la folie des gouvernants ? de l'enthousiasme ou de l'ardeur des peuples ?

B. R. — On a des exemples de tout cela. Quelquefois c'est une cause, quelquefois c'en est une autre. Quand Frédéric le Grand attaque Marie-Thérèse, il exerce purement et simplement sa prérogative de monarque. Je ne pense pas qu'il y ait aucune autre cause à ce conflit. Au dix-huitième siècle, on pouvait très bien voir des rois partir en guerre sans justification, pour l'honneur et la gloire. Mais depuis le dix-huitième siècle, cela se fait beaucoup moins.

Nous sommes là en pleine « folie des gouvernants ?.

B. R. — Oui. Mais voyons maintenant les causes économiques. Il est certain qu'elles ont joué un grand rôle dans le long, l'interminable conflit anglo-espagnol. De notre côté, les facteurs étaient surtout économiques; du côté espagnol, surtout religieux. Les Anglais se battaient pour du désirable, les Espagnols contre de l'indésirable; mais ce fut une longue affaire, déterminée chez nous par des motifs purement économiques, ou presque. Donc ces choses-là jouent un rôle. L'hystérie des foules aussi. Walpole, qui a fait une si longue carrière de Premier ministre, a fini par être renversé par l'hystérie de la foule par des gens bien décidés à combattre l'Espagnol. Combattre l'Espagnol nous en avions pris l'habitude; nous aimions ça. Walpole n'aimait pas ça.

LETTRE DE MAX NETTLAU A JEAN GRAVE

Wien, IX-2, Lazarethgasse, 32, III-22

14 juin 1923.

Cher camarade,

Je vous confirme la réception de votre lettre et des brochures (merci) et je vous remercie de la grande peine que vous avez prise à me répondre. Il est impossible de nous entendre, sinon par l'oubli complet du passé, car nous verrons toujours les choses elles-mêmes sous un aspect différent; nous avons beau raisonner de la manière la plus équitable et la plus libertaire qu'il nous soit possible, nous raisonnons sur des objets que je vois en vert et que vous voyez en bleu, et nécessairement nos résultats diffèrent.

Je ne voudrais relever qu'une seule partie de votre lettre, celle relative à la Serbie en 1914, puisque ces jours-ci nous sommes de nouveau dans les Balkans en esprit, et que la Serbie se dispose à faire à la Bulgarie à peu près ce qu'elle a fait autrefois à l'Autriche. Je vous félicite du reste de la satisfaction que vous devez avoir dé voir Stambulini (1) dégommé d'une façon assez alerte et qui pourrait bien donner à réfléchir à l'autre bandit Mussolinsky (1). Si la justice de l'histoire s'était dérangée aussi vite qu'en cette occasion pour tous les autres vœux des *Temps Nouveaux*, nous serions dans une meilleure situation que nous ne le sommes. Du reste, il court encore, bête traquée dans son pays où sa vie ne vaut pas cher; mais s'il se sauve en Serbie, il peut encore rentrer triomphalement à la remorque des Serbes et alors on verra sa vengeance.

Pour moi qui ai suivi avec attention les choses en Autriche depuis 1878 (à l'âge de treize ans; auparavant, le détail de la politique ne m'intéressait pas), j'ai donc suivi tout cela pour ainsi dire jour par jour de 1878 à 1914, presque toujours par la lecture d'un ou de plusieurs grands quotidiens, et durant ce temps et plus tard je me suis aussi renseigné sur l'histoire avant 1878. Ainsi, la question tchèque est devant moi dans son ensemble, historiquement et au jour le jour et par mille impressions personnelles. J'avais, en socialiste, un intérêt particulier pour l'histoire intérieure de la Serbie depuis la fin des années soixante, car le parti radical serbe a eu des racines tant en Russie (idées de Tchernychèvsky) que dans le milieu de Bakounine en 1872 et dans le socialisme, la socialdémocratie plutôt, de cette époque. Svetozar Markovitch, son fondateur, et de même Pachitch, ont tous connu Bakounine en 1872; ils en partageaient le nationalisme slave, mais pas le socialisme révolutionnaire. Ce parti, nettement socialiste au début, devint surtout, au contraire, un parti paysan. Comme c'étaient des électeurs, les ouvriers n'avaient rien à dire. C'est le premier parti socialdémocrate arrivant au pouvoir et devenu renégat et ministrable. J'ai suivi le mieux que j'ai pu cette évolution intéressante en 1887 et 1888. Elle montrait déjà alors ce que devient le socialisme parlementaire arrivé au pouvoir. C'était dix ans avant Millerand-Gallifet et même avant John Burns.

J'ai suivi aussi avec sympathie la résistance faite en Bosnie en 1879 lors de l'occupation autrichienne par mandat international du Congrès de Berlin, 1878, et d'accord avec des arrangements préalables pris avec la Russie quelques années auparavant (à l'entrevue de Reichstadt); cette résistance armée courageuse fut faite par les Turcs et les Serbes musulmans en Bosnie; le chef en fut un musulman pèlerin de Mecca, le fameux Hadji Loja (2).

La seule chose que cela a rapporté à Vienne, ce furent des petits pains bruns cunéiformes qu'on a fait depuis ce temps; ils furent très populaires et on les appelait des Bosniaques ou des Hadji Loja. On disait donc : « Donnez-moi un Hadji Loja bien frais, pas rassis », et on le mangeait. Que j'en ai mangé !

(A suivre.)

(1) Nettlau estropie volontairement les noms de Stamboulisky et de Mussolini. Stamboulisky (Alexandre) hostile à la politique de Ferdinand 1er, avait protesté contre l'alliance de la Bulgarie avec les empires centraux. En 1918, il contribua à la déposition de Ferdinand. Il fut renversé en 1923 et assassiné. Quant à Mussolini, il venait de faire en 1922 la marche sur Rome.

(2) Il s'appelait en réalité Hadji Kodja.

EXPULSIONS

Le ministre de l'Intérieur, premier flic de France, a bien voulu nous informer « qu'aucun étranger réfugié politique n'a été renvoyé en son pays d'origine » et ceci par voie de presse et par radio. On ne comprend pas alors que le Docteur Fernandez ait été remis à la police espagnole avec la qualification de « dangereux individu subversif ».

Trente cinq personnes de différentes nationalités sont l'objet à Lyon d'un arrêté d'expulsion. Selon le journal « Le Progrès », dix-huit d'entre elles ont été reconduites à la frontière, c'est-à-dire remises par les services de répression du capital français au service de répression de l'Espagne, de la Tunisie, du Portugal, pour ne parler que des pays les plus « typiques » du « monde libre ».

Sur notre sol notre bourgeoisie fascinante exploite nos frères étrangers dans les pires conditions. Et quand, solidaires de nos luttes parce que exploités comme nous, ils sont à nos côtés pour mener le combat commun, ils sont frappés avec plus de sauvagerie par cette bourgeoisie impérialiste.

Saluons tous les ouvriers et étudiants étrangers, qui pour avoir été à nos côtés contre les exploiteurs sont victimes de la justice de classe raciste et fascinante de la bourgeoisie française.

Auguste FORGUES

Le P. C. et la C. G. T. se sont efforcés en commun avec le gouvernement français d'étouffer le mouvement de protestation des étudiants et des ouvriers. — (Dany Cohn-Bendit à Frankfort.)

Editions A. I. T.
Le Syndicalisme révolutionnaire
Biographie d'Emile Pouget
En vente : C. N. T. Prix, 1,80
C. C. P. Soriano - 14 10362 - Paris

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

LA PEGRE

Dans la composition de l'effectif des manifestants qui composait la poussée révolutionnaire de mai-juin 1968, il y avait des hommes qui n'étaient ni étudiants, ni ouvriers, ni communistes, ni anarchistes, ils n'appartenaient à aucune formation, ils étaient sans étiquette, ou plutôt, ils en possédaient une, incontrôlable, c'étaient des chômeurs, des misé-

Diffusez
« LE COMBAT SYNDICALISTE »

reux, des déclassés, que la société inhumaine avait rejeté de son sein. Un cinquième des « interpellés » par les services de « l'ordre » possédaient des antécédents judiciaires, ce qui permit au service officiel de prétendre que la « pègre » était dans toutes les manifestations révolutionnaires.

Ce que les fonctionnaires de police et ce que le pouvoir ne pouvaient comprendre, c'est qu'il était normal que ces hommes soient dans la rue en qualité de révolutionnaires. C'est que leur place ne pouvait être que parmi les manifestants les plus enragés contre « l'ordre », celui du pouvoir, de l'injustice, du chômage, de la misère.

Ces hommes avaient un compte à régler avec la société de « l'ordre ». Une lueur d'espoir redonnait force à ces sous-alimentés de notre belle civilisation et les pavés qu'ils lançaient, paraissaient légers à leurs muscles affaiblis. Ces hommes retrouvaient dans le combat de la rue la dignité de l'homme que la société oblige à s'abaisser jusqu'au vol, parfois jusqu'au crime.

Cette « pègre », fruit des belles lois qui régissent le peuple, lois favorables à une minorité et défavorables à la majorité, cette « pègre », menait, sans espoir, le plus beau combat, celui du courage de la révolte contre l'injuste société.

Cette « pègre » représentait simplement des hommes qui retrouvaient leur dignité et que les bénéficiaires du capitalisme retrouveront encore sur leur chemin.

Ces hommes savaient, fort bien, que leur liberté ne pouvait exister dans un régime qui ignorait la fraternité, c'est pourquoi ils se révoltaient et luttaient contre les mercenaires dont les bénéficiaires de ce régime d'injustice ont besoin pour préserver non pas l'ordre véritable, mais pour conserver leurs droits d'exploitation, d'esclavage, de vol légalisé, de famine, ainsi que toutes les prébendes dont ils sont bénéficiaires.

René VILLARD

Le drapeau noir

Le drapeau noir apparut pour la première fois à Lyon en 1831, il fut l'emblème de la révolte des terrassiers, licenciés d'un chantier de la Guillotière, il signifiait la misère, la révolte.

La même année, après la fusillade du 21 novembre, les canuts l'arborèrent à la Croix-Rousse; dès lors, il représenta toujours la révolte des opprimés contre les oppresseurs.

On le retrouve pendant la Commune de Paris, il fut porté par Louise Michel à la tête des pilleurs de boulangerie.

Makno, chef des insurgés ukrainiens, en fit l'emblème de l'ordre anarchiste qui s'établit en Russie méridionale, pendant plus de deux ans.

Nous le vîmes encore à Barcelone et dans toute la Catalogne de 1936 à 1939 où les anarchistes et les syndicalo-anarchistes, firent de cette province, le bastion de la résistance contre le fascisme des armées de Franco, de Mussolini, d'Hitler.

Enfin, en 1968, il apparaît dans toutes les grandes villes de France. Les jeunes, les étudiants, les ouvriers, les chômeurs, toutes les victimes de la société, s'allient pour faire connaître au monde que l'idéal, l'ordre anarchiste, existe toujours et ils rejoignent ainsi cette minorité humaine faite d'anarchistes et de syndicalo-anarchistes qui, patiemment, travaillent à la libération de l'homme, à la libération des travailleurs. 1968 est une étape, il y en aura d'autres. Du désespoir à l'espérance, de l'esclavage à la liberté, le drapeau noir rallie tous ceux qui luttent pour l'égalité entre tous les hommes.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

COMMUNIQUES

Les J. S. R. de l'U. L. de Marseille réorganisent la bibliothèque de l'U.L. pour en faire une grande bibliothèque sociale libertaire.

A ce sujet nous recherchons tout particulièrement en un ou plusieurs exemplaires, les ouvrages de base indispensables.

Œuvres de Bakounine, Kropotkine, Proudhon, Grave, Reclus, Besnard et tous les penseurs, écrivains, sociologues, philosophes et publicistes, anarchistes et syndicalistes.

Les camarades et amis qui voudront bien nous céder ou nous vendre ces ouvrages sont priés d'écrire à Pierre Comte, CNT, salle 3 B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

Les camarades de la région peuvent le rencontrer, même adresse le samedi de 18 à 20 h ou sur rendez-vous. Les frais d'envois seront à notre charge.

Tout le monde comprendra le caractère indispensable de ce travail et nous souhaitons très vivement que cet appel ne reste pas vain. D'avance merci.

∴

Un synd. inter des travailleurs vietnamiens de la région Parisienne est en voie de formation. Nous invitons les travailleurs Viet-namiens et asiatiques de prendre contact avec la commission d'organisation à notre siège 39, rue de la Tour d'Auvergne, tous les samedis à partir de 16 h.

Permanence tenue par Ly-Chanh-Thuong.

XVIIe UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1er étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h à 18 heures.

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T. Participez à la

Grande souscription pour la propagande !

Cómo se desarrollaba nuestra Revolución

Un Pleno de Campesinos en Cataluña

PRIMERA SESION

A las once de la mañana, con asistencia extraordinaria de delegados de todas las comarcas, empiezan las tareas de este pleno que, por más de un motivo, iba a tener capital importancia. Asisten al acto delegaciones de las colectividades de Aragón y de los sindicatos campesinos de Levante.

El compañero Porté, secretario general del Comité Regional de Relaciones de Campesinos de Cataluña, abre el acto. Con breves palabras explica el alcance de este pleno y las causas que han determinado el celebrarlo, que no son otras que las de estructurar la organización campesina de acuerdo con las necesidades de cada momento.

Con toda clase de detalles hace relación de la labor realizada por el Comité Regional de Relaciones de Campesinos de Cataluña, encaminada a dar cumplimiento a todo lo acordado en plenos anteriores. Dice que han hecho todo lo posible para encontrar puntos de coincidencia con las demás organizaciones campesinas. Pero nuestros buenos deseos — añade — han fracasado siempre ante el sectarismo e intransigencia de los demás.

Tratando de la penúltima crisis del Consejo de la Generalidad, dice que por parte del Comité se hizo cuanto era posible para lograr que se aceptaran los puntos de vista por ellos sostenidos, pero que se vieron obligados a tener que transigir en aras de la gravedad de las circunstancias, llegándose a la conclusión de constituir el Consejo de Agricultura, anejo a la Consejería del Ramo, compuesto por todas las organizaciones de tipo campesino y con ramificaciones en todos los pueblos por medio de las Juntas Agrarias Municipales.

Pasa a tratar de la cuestión económica y dice que ante la imposibilidad de poder contar con la Consejería de Agricultura, más atenta a los intereses partidistas que a los del campesinado en general, se tuvo que apelar a la solidaridad de los sindicatos industriales de la C. N. T., solidaridad — dice — que ha sido correspondida en la forma que todos conocemos. A continuación refiere en la forma que se hace la distribución entre las colectividades necesitadas y las medidas preventivas y de información que toma el comité en cada caso.

Explica la estructuración interna dada por el Comité de Relaciones, distribuyéndose en diversas secciones técnicas de cada una de las actividades que son competencia de dicho Comité. Esto — dice nos permitirá una mayor movilidad en nuestra actuación y, por tanto, una mayor eficacia en beneficio de todos.

Termina con un canto caluroso a las colectividades que son el nervio de la revolución social que estamos viviendo.

Terminado el informe del compañero Porté se pasa al nombramiento de la mesa de discusión, siendo elegidos: presidente, Hospitalet de Llobregat; secretario de actas, Quirico de la Sierra; secretario de palabras, Mataró.

El presidente saluda al pleno y recomienda el máximo de brevedad en las intervenciones, así como también tolerancia para todos los criterios expuestos por los delegados.

Se pasa al nombramiento de la comisión revisora de credenciales, por lo que son elegidos Tarrasa, Calonge, Granadella y Valls.

Informe de «Campo»:

A ruego de los interesados por la imposibilidad de poder asistir a la sesión de la tarde se pasa a la información de «Campo».

Dirección. — El compañero Borras, por la Redacción, expuso de un modo detenido la labor realizada. Explicó, en primer lugar, las deficiencias del principio debido a obstáculos d etoda índole, particularmente a la imprenta.

A continuación, ateniéndose al número en curso, detalló las secciones que se han inaugurado. Demostró cómo el periódico se ha superado a partir de este número. Invitó a los camaradas de los pueblos a que colaboren en sentido de información, remarcando la ventaja que esto supone.

Al propio tiempo evidencia la necesidad de que los compañeros del campo propaguen el semanario, al objeto de que abarque la mayor difusión.

Terminó sometiéndose al criterio del Pleno en todo lo que concierne a la orientación y a las omisiones que pueda haber.

La presidencia preguntó si estaban todos conformes con el informe del director. Todos respondieron en sentido afirmativo.

Administración. — A continuación el compañero Callol, administrador, tomó la palabra. Añadiendo, en el aspecto de la propaganda, que la página diaria de «Solidaridad Obrera» titulada «La revolución en el campo» ha respondido en todo momento a las necesidades de la organización campesina, y que el camarada «Fontaura», encargado de esta sección, ha estado en constante contacto con el Comité Regional de Campesinos, reflejando en el diario confederal las orientaciones pertinentes.

Saca en consecuencia que la página campesina de «Solidaridad Obrera» y el semanario «¡¡Campo!!» se complementan.

Pasando a dar cuenta del aspecto administrativo señala las dificultades halladas en lo que hace referencia al papel y a la imprenta. De ahí que no fuese posible darle la precisa definición, ya que por parte de los sindicatos no había antes el empeño en difundirlo.

Agregó que para darle mayor difusión se estimó que hacia falta buscar la forma de superarlo. En efecto, se ha hecho así. Dice que es menester hacer una tirada de veinticinco mil ejemplares para que tenga vida asegurada.

Puso de manifiesto que aún faltan no pocas localidades que contesten a la circular enviada tratando del semanario. Si todos hacen lo posible — agregó — para difundir el periódico, éste tendrá vida floreciente e incluso se podrán introducir innovaciones.

El compañero director también se puso a disposición del pleno para todas las enmiendas que puedan hacerse.

Ullastrell. — Expresa la conveniencia de que se distribuya un sello para ayuda del periódico.

Tarrasa. — Puso en evidencia las dificultades que conlleva el aceptar el sello. Agrega que deben de ser los compañeros quienes lo divulguen.

Contestando a una objección en lo que atañe a la distribución, la administración señaló algunas anomalías habidas en Correos y en lo que afecta a la labor propia del sindicato de Artes Gráficas.

La Redacción de «Campo» expuso la necesidad, para los fines de estadística, de que se envíe la nota de campesinos que hay en cada localidad.

Dijo que si vende un 30 por 100 de ejemplares entre los campesinos de la C. N. T. en los pueblos, no hará falta que se pongan anuncios ni hará falta que se acuerde poner un sello en circulación.

Seo de Urgel. — Expone que hay diversas comarcas que publican periódicos, además llegan bastantes publicaciones de fuera, lo cual imposibilita la difusión de «Campo».

Propuso que, para evitar este conglomerado de prensa, se dejen de publicar los semanarios, al objeto de que pueda difundirse «Campo».

La presidencia expuso una serie de consideraciones, evidenciando que lo que precisa no son soluciones económicas, sino que se lea y se difunda la publicación.

Algunas delegaciones hicieron proposiciones encaminadas a buscar su difusión.

Administración de «Campo» abundó en consideraciones análogas a las que hicieron otros camaradas. Manifestó estar de acuerdo con lo dicho por Seo de Urgel.

Se convino, tras algunas consideraciones de la presidencia, que quedaba suficientemente discutido este apartado.

Informes del Comité Regional

Se procede al informe del Comité Regional, haciéndolo por secciones y empezando por la

Sección económica. — Empezó a informar el compañero Arans. Manifestó que, aparte el Secretariado del Comité, que está a cargo del compañero Porté, se creyó oportuno dividir por secciones las labores a realizar.

Dijo que él, en compañía del camarada Boldú, están encargados de la sección económica. Agregó que se ha tropezado con muchas dificultades en el ejercicio de su misión. En lo que atañe a los abonos — dijo — es muy difícil poder encontrar. Hay muy poco en España, y el poco que queda ésta en poder de los Sindicatos Agrícolas.

Señaló la campaña que han hecho los Sindicatos Agrícolas y la Unión de Rabasaires contra la casa Cros, diciendo que tienen acumulado y escondido sulfato de cobre. En esto — dijo — se persigue una maniobra política, al objeto de conseguir una intervención en esta casa. Ellos — agregó — demostrarán muy en breve cómo no es cierta tal suposición.

No se ha podido adquirir — prosiguió — la maquinaria que nos hacía falta para las colectividades. No obstante, se hacen constantemente trámites para que las que están pedidas, particularmente trilladoras, sean enviadas antes de empezar la trilla.

Cuando llegue el momento oportuno ya hablaremos — añadió — de lo que concierne a la orden de incautación y movilización de maquinaria agrícola, acordada por la Consejería de Agricultura.

Señaló los inconvenientes habidos en la exportación de productos. Señaló la orden, dimanada del gobierno de Valencia, el cual pasando por encima de la autonomía regional y la libertad de las organizaciones, quiere controlar todas las transacciones comerciales con el extranjero.

Dijo que debido a la disposición de la Consejería de Abastos, no puede salir de las localidades ninguna clase de artículos que no estén controlados por los delegados comarcales de abonos. De no ser así — prosigue —, se incautan de los géneros. Por este motivo ha quedado imposibilitado el intercambio. Hemos de añadir que cuando se van a buscar estos permisos se tropieza con una serie de obstáculos, ponen tales inconvenientes que casi siempre se termina por negar lo solicitado.

No es de creer que esto perdure. No hemos de dejarnos llevar por los nervios, pues estamos pasando por un período de prueba. No hemos de ir al terreno adonde ellos quieren llevarnos, puesto que su propia obra les va a ahogar, pues otros elementos, que no somos nosotros, están tocando las consecuencias del desacertado proceder que comentamos.

Ahora hemos de procurar que se interesen en todos nuestros problemas los compañeros de la industria, al efecto de que se pueda hacer labor efectiva. Con estas palabras termina su informe el camarada Arans.

A su vez, el compañero Boldú se extiende en algunas consideraciones, ampliando aspectos de lo que ha manifestado el informante anterior.

Hace resaltar que, por parte de los compañeros de las localidades, se envíe nota detallada de la cantidad de sulfato que se ha gastado. Esto es de importancia para lo que concierne a lo ya especificado en relación con lo de la casa Cros.

Con el informe de la sección económica se da por terminada la primera sesión y se acuerda que la segunda continúe a las tres y media de la tarde, actuando la misma mesa de discusión.

SEGUNDA SESION

A la hora anunciada empieza la segunda sesión del pleno bajo la presidencia de la misma mesa de discusión que en la anterior, con la continuación de los informes del Comité Regional, pasando a informar la Secretaría-General, a cargo del compañero Callol. Hace una detallada referencia de todo lo actuado en su departamento. Estudia los diversos asuntos que hay pendientes en la Consejería de Agricultura, señalando las enmiendas presentadas en algunos y los que han sido retrasados por completo. Abunda en argumentos y referencias en apoyo de su actuación.

A continuación pasa a informar la: *Sección de colectividades.* — El compañero Valero informa de su departamento, que empieza remarcando la necesidad de una estrecha unión con los trabajadores colectivistas y los que continúan en el trabajo familiar.

Habla de la relación continua que debe existir entre todas las colectividades y la obligación que éstas tienen de llenar y remitir al Comité Regional las hojas de estadísticas que se les mandó hace tres o cuatro semanas y de las que sólo han contestado un cuatro por ciento de colectividades. Este retraso dificulta la buena marcha de esta Secretaría.

Dice que a pesar del ambiente de simpatía en pro de las colectividades, sólo se han recogido, hasta el presente, dos millones. Agradecemos, en lo que valen, estas aportaciones, pero son insuficientes para atender todas las necesidades de los pueblos, tales como canalizaciones, campos de experimentación, granjas, maquinaria, etc.

Son muchos nuestros proyectos que no podemos realizar por falta de recursos económicos.

Termina haciendo resaltar nuevamente la importancia de la unión de todos los trabajadores del campo afectos a la C. N. T., pues es de la única manera de hacer frente y vencer a todos nuestros enemigos, procurando en todo momento rectificar los errores que la práctica diaria nos va ya demostrando.

Después de varias intervenciones de otros tantos delegados y unas aclaraciones del presidente de mesa, se aprueban los informes del Comité Regional y se pasa al quinto punto del orden del día.

¿Se considera precisa la creación de la Federación Regional de Campesinos a fin de dar personalidad a nuestra organización, en vistas a la estructuración de las Federaciones de Industria?

Puesto a discusión el quinto punto, se entabla un pequeño debate por si se debe o no leer el proyecto presentado por el Comité Regional, resolviéndose que se lea, y acto seguido se pasa a discutirlo por apartados.

Casi la totalidad de las delegaciones intervienen en la discusión de los diferentes apartados que, previas algunas enmiendas, son aprobados. Terminada la discusión por apartados, el proyecto es aprobado por unanimidad.

Se pasa al sexto punto del orden del día:

¿Se cree oportuna la creación de la Federación de Colectividades?

Entrado a la discusión del sexto punto del Orden del día y en vista a lo avanzado de la hora se acuerda dar por terminada la sesión para continuarla a las diez de la noche.

TERCERA SESION

Mesa de discusión: Presidente, Empori; Secretario de Actas, Teyá; Secretario de Palabras, Lérida.

Tal como había sido acordado, a las diez de la noche empieza la tercera sesión, a la que asisten nuevas delegaciones que no habían llegado a tiempo para las anteriores sesiones.

Esta sesión ha sido la de más intensidad de todo el Pleno. La totalidad de las Delegaciones han intervenido en la discusión, haciéndolo todas con alteza de miras.

Tanto las delegaciones que se pronunciaron en contra, como las en pro, lo hicieron con todo lujo de detalles, pero siempre dentro de la máxima corrección, a pesar de que el tema se prestaba al apasionamiento.

Después de que cada delegación manifestó su criterio debidamente argumentado, y en vista que no existía Lettre de Max Nettlau a Jean Grave coincidencia, se acuerda el nombramiento de una Ponencia que, recogiendo los diversos criterios manifestados, redacte un dictamen para que el Pleno se pronuncie de una manera definitiva sobre el punto en discusión.

Pasado al nombramiento de la Ponencia son elegidos las siguientes delegaciones: Valmoll, H. de Llobregat Tivisa, Pla de Cabra, Puigvert de Lérida, Igualada, Teyá y Comité Regional.

A las dos de la madrugada se levanta la sesión para continuarla al día siguiente a las diez de la mañana.

CUARTA SESION

Mesa de discusión: Presidente, Balaguer; Secretario de actas, Amposta; Secretario de palabras, Premiá de Dalt.

Constituída la mesa de discusión y a la hora anunciada se da principio a la cuarta sesión con la discusión del séptimo punto del orden del día.

¿Cuál ha de ser nuestra posición en relación a la Federación de Sindicatos Agrícolas?

La contestación a la pregunta formulada en el orden del día, con respecto a los Sindicatos Agrícolas ha dado lugar a interesantes intervenciones, que han patentizado, una vez más, de la forma gradual en que nuestra organización avanza en la penetración de todo aquello que le afecta en cualquier aspecto de su vida.

La discusión del séptimo punto del orden del día emplea todo el tiempo de la sesión, ya que son pocas las delegaciones que dejan de intervenir en este interesante debate. Hay que reconocer que el tema en discusión se merece el interés que los delegados le han prestado.

El debate se prolonga hasta la una y media de la tarde, en cuya hora se suspende para continuarla a las cuatro de la tarde, para cuya sesión se ratifica la misma Mesa de Discusión.

QUINTA SESION

Con la misma Mesa de Discusión que en la sesión anterior, a las cuatro de la tarde da principio la quinta sesión, continuando el debate del séptimo punto del orden del día, previa lectura de las actas de sesiones anteriores, que son aprobadas.

Reanudado el debate, se desenvuelve en la misma altura que en la sesión anterior. Después que todas las delegaciones han intervenido en la discusión se acuerda ratificar el acuerdo del pleno anterior en el sentido de intervenir en el seno de los Sindicatos Agrícolas en la medida de las fuerzas sindicales de cada pueblo.

Se da lectura al dictamen presentado por la Ponencia nombrada para el punto sexto del orden del día, que es aprobado por unanimidad, cuyo texto reproducimos:

«Esta ponencia entiende que para ir a la federación de colectividades hay que tener en cuenta tres puntos fundamentales: *el ideológico, el moral o igualitario y el económico.*

»En cuanto al punto primero, «ideológico», la C. N. T. tiene el alto honor de haber sido la inspiradora de todas las colectividades y, por tanto, no debe perder ni un ápice de este gran honor revolucionario en la estructuración futura.

»En cuanto a los segundo y tercer punto, «*el moral o igualitario y el económico*», debe inspirarse en una autonomía que fomente en grado sumo la ayuda mutua y la mayor organización, resistencia y potencialidad económica.

»Ateniéndonos a estos puntos de vista, la Ponencia entiende que:

»Debe crearse la Secretaría Regional de Relaciones Económicas de las Colectividades Agrícolas, como se acordó ayer en el artículo tercero del dictámen sobre el punto quinto. Para la organización de los trabajos del secretariado pueden disponerse las secretarías en la misma forma en que vienen funcionando el secretariado del C. R. de R. C.

Secretariado General.

Subsecretaría.

Secretaría de relaciones económicas «sociales».

Secretaría de colectividades. «Secretaría Regional de Relaciones de las Colectividades Agrarias».

»Igualmente debe irse a la creación de la ayuda mutua, respetando en cuanto sea posible las características propias y particulares de cada colectividad, pero inspirándose en una amplia visión constructiva, económico-social comercial y de intercambio *unificado*, así como en el aspecto de créditos y auxilios mutuos sin interés o gravamen alguno a las colectividades necesitadas y de la más rápida creación de sanatorios y centros culturales, completamente gratuitos, para todos los colectivistas y para cuyo desarrollo esta Ponencia entiende que todas las Colectividades deberán someterse a contribuir a la Secretaría Regional de Relaciones de Colectividades Agrarias con el uno por ciento de índice total de su riqueza productiva, cuyo uno por ciento habrá de enviarse a partir de la fecha del acuerdo, de una manera sincera y voluntaria, a la referida Secretaría, hasta que se estructure por ésta la forma estadística de controlar y recaudar esta aportación mutua. *La Ponencia.*»

(Acta sacada del periódico «Campo» del 5 de junio de 1937.)

EL 27 DE OCTUBRE EN PARIS

Conmemoración del 59 aniversario del fusilamiento de F. Ferrer Guardia, con La Libre Pensée, C. N. T., S. I. A., C. N. T. francesa y otros organismos. Mitin y Festival en perspectiva, con la colaboración prometida del S. I. de la C. N. T., de A. Lapeyre, el presidente de la Libre Pensée y Léo Campion.

Por ahora...

Seguiremos informando.

CUENTO DE VACACIONES

Hidalgos y trovadores

Eran sumamente pintorescas las ideas que había en París acerca de nosotros cuando yo estuve allí por primera vez.

— ¿De qué parte de España es usted? — me preguntó un francés un día.

— Soy de la provincia de Pontevedra — le respondí.

El francés intentó, inútilmente, pronunciar Pontevedra.

— ¡Pontevedrá! ¡Pontevedrá! — exclamaba —. ¡País de toreros!...

— No especialmente — le dije yo.

— ¿No hay toreros en Pontevedrá? ¡Es extraordinario! Sin embargo, Pontevedrá pertenece bien a la Andalucía, ¿no?

— No.

— ¡Es extraordinario! ¿Entonces usted no es andaluz?

— No, señor.

— ¡Es extraordinario! Yo creía que todos los españoles eran andaluces.

— Todos los españoles somos quizá un poco andaluces, como ustedes, los franceses, son todos «un poco de Tarascón»; pero los menos andaluces de todos somos lo de la provincia de Pontevedra.

— ¿Y usted vivía siempre en Pontevedrá?

— No. Yo vivía en Madrid.

— ¡Madrideh! ¡Madrideh! ¡Ah! ¡Cómo yo amo los naranjos!...

Si en vez de decirme que amaba los naranjos, aquel hombre me hubiese dicho que amaba las naranjas, su exclamación me habría parecido bastante menos absurda.

— ¿Por qué dice usted que ama los naranjos? — le pregunté.

— Por Madrid. ¿No es Madrid el país de los naranjos?

— No. En Madrid no hay más que naranjas.

— ¡Es extraordinario¡ Yo creía... Pero Madrid es bien el país de los olivos. El país de los naranjos es Toledo, ¿no?

— No, señor.

— ¿Y no hay olivos en Madrid?

— Ni uno.

— Pero entonces, ¿cuál es la vegetación de Madrid?

— El perejil, los berros, alguna lechuga...

— ¡Es extraordinario! Pero en Madrid hay toreros, ¿no?

— Sí.

— ¿Y trovadores?

— También.

— Diga usted: los trovadores deben de ser muy molestos, ¿verdad? ¡No se podrá dormir con tantos trovadores!...

— Según. No hay más que abrir el balcón y echarles un jarro de agua. Se van en seguida.

Una muchacha que asiste al diálogo se cree en el caso de intervenir en favor de los trovadores.

— ¡Pobrecillos! — dice —. A mí me gustaría mucho que me hicieran serenatas. ¿Es usted amigo de muchos trovadores?

— Los que trato con más intimidad son dos, señoritas: Carrere y Villaespesa.

— Serán muy guapos.

— ¡Guapísimos!

— Y se vestirán con ricas y preciosas telas.

— ¡No lo sabe usted bien!

— Llevan siempre la guitarra debajo del brazo, ¿no?

— ¡Constantemente!

— ¡Ah! ¡Cómo ellos deben de ser gentiles! Cuando yo vaya a Madrid, ¿querrá usted decirles que me den una serenata?

— ¡Con mucho gusto!

— Y los hidalgos — interrumpe en este punto el francés — ¿Salen mucho a la calle los hidalgos de Madrid?

— De cuando en cuando.

— Llevarán siempre ese sombrero... ¿Cómo se llama?

— ¿El sombrero calañés?

— Sí.

— Siempre — le respondo.

— ¿Y el calzón corto?

— Eso es. Sombrero calañés y calzón corto.

— ¿Y tienen las barbas muy grandes?

— ¡Muy grandes!

— Pues yo creía que los hidalgos no salían más que en las procesiones.

Una pequeña pausa.

— ¿Y las bailarinas? ¿Hay muchas bailarinas en Madrid?

— Regular.

— Pero las bailarinas de Madrid no serán andaluzas — observa la muchacha.

— No — le contesta el francés —. Las bailarinas andaluzas son todas de Barcelona, ¿no?

— Sí — le digo.

— ¡Es extraordinario! — exclama la muchacha.

— ¡Es extraordinario! — repite el francés.

— ¡Es extraordinario! — pienso yo.

Escribió JULIO CAMBA

Columna del emigrado

PALABRAS DE MUJER

A ruego de una amiga, antigua condiscípula de colegio, tomo la pluma. Si, es cierto que, modestia a parte, era entonces la mejor dotada para desarrollar los temas que nos proponían. Pero considero qua ya no es lo mismo escribir al lado de otros que en ello tienen competencia. Ya es más difícil escribir sin las puerilidades que una dejaba escapar en aquellos venturosos años de la adolescencia.

Pero, en fin, algo ha de poder una decir, si quiera sea poco, y no muy bien expresado. Sea la buena voluntad mi sencilla disculpa.

Me parece que a nosotras, mujeres españolas, nos ha hecho mucho bien el salir de nuestro país: Hemos podido comprobar como en Alemania, en Suiza, en Francia, en Holanda y en diversos países más, el adelanto femenino es notorio. En España a las mujeres se nos ha considerado casi siempre en un sentido de muy acentuada inferioridad al respecto del hombre, y en relación a la vida social en general. Y hemos llegado a crearnos un complejo de inferioridad, que vemos no la hay entre las mujeres de los lugares nombrados.

Se nota como lo mismo en las profesiones manuales que en las de carácter liberal, la mujer desempeña su papel con la misma responsabilidad y competencia que el varón. Lo que influye para que no pocas mujeres puedan tener una independencia moral y económica; cosa un tanto rara en nuestro país. Aunque algo se haya conseguido, ¡vaya diferencia con la mentalidad y costumbres corrientes de la mujer de los demás países europeos, exceptuando Portugal, igual o peor que la española!

Un detalle de mucho interés: la mujer francesa, inglesa, alemana, y de otras partes, se las ve que adquieren libros, revistas, periódicos. Ellas leen. Van y vienen del trabajo, o de otro lugar cualquiera, y en el medio en que viajan: autobús, metro, tren, aprovechan el rato de trayecto para engolfarse en la lectura. Leen mientras esperan en las estaciones, leen en el restaurante, en el bar, y naturalmente, en el hogar.

¿Qué diremos de las españolas que andamos por ahí fuera de nuestro país? Desgraciadamente, una gran parte se han de contar en tanto que analfabetas. Y de aquellas que sabemos leer, ¿somos muchas las que leemos? Una insignificante minoría. ¡Y esto es triste; muy triste!

No sé si estaré muy equivocada en lo poco que he dicho. Tal como el corazón me lo dicta, así lo escribo.

Encarnación M.

LO QUE PASA Y LO QUE NO PASA EN ESPAÑA

Dijo Tamames hace poco en «Cuadernos para el diálogo» que el desarrollo económico del país no puede tener eficacia si se olvida uno de los postulados como es el de libre asociación en todas sus manifestaciones.

¡Bueno, bueno, no confundamos! Todos los trabajadores saben que los componentes de la Guardia civil y de la policía armada están asociados. ¡Claro, pertenecen al Sindicato Nacional de Gandules Profesionales!

⁂

El diario «El Noticiero Universal» se ha atrevido a decir: «Nosotros juzgamos absurdo el no reconocer, todavía, públicamente el fracaso de las asociaciones oficiales...»

Y a mí me parece divertido el papel de *pecadora arrepentida* que quiere ahora adoptar el «Noticiero» ¡Cómo bajan los valores en la bolsa franquista!

⁂

Uno de los colaboradores de «La Vanguardia» muy serio, muy indignado, saca la siguiente conclusión: «Los estudiantes — todos sin excepción — los buenos y los malos, los de Defensa y los de la FUEDE, los chinos y los antichinos, se han visto dimitidos de su más respetable derecho; el derecho a estudiar.»

¡Ca, hombre, es ahora cuando hacen los mejores estudios! ¡Estudian ese mundo de seres que todo lo producen, — los obreros — y que se les quiere privar de que vivan con decencia! Estudian también la mentalidad de esos brutejos que están pagados para dar mamporros a los que exigen libertad y justicia.

¡Nunca han podido hacer mejores estudios que ahora!

⁂

Escribía, hace poco, José María Pemán en el diario «ABC»: «Dios hará que la Monarquía futura presida y preserve una España armoniosa...»

La *armonía* vendrá — todo llega a su hora — cuando el pueblo les de su merecido a todos los ricachones de la catadura de Pemán. ¡De lo que les ocurra no los salvará ni dios!

⁂

Todavía duran los comentarios con referencia al incidente que le ocurrió a Paco el Gallego, alias «El Salvador de España», cuando en la reciente ceremonia religiosa, celebrada en El Escorial, por el alma de los reyes difuntos, al inclinarse a besar el anillo del obispo, cayó Paco de bruces.

Por aquí la gente comenta: «¡Está malo! ¡Va mal! ¡Ahora es cuando la cosa se pone bien!»

J. L.

Barcelona, julio de 1968.

BUEN COCHE Y BUEN VINO

A mí que no me vengan con cuentos. Me dicen los que trabajan conmigo: «Tú, Andorrano, no tienes pelos en la lengua para decir las cosas. ¡No seas tan duro, hombre!»

Qué queréis, ¿qué envuelva las palabras en algodón en rama para que resulten suaves? ¡Quia, hombre! Como dice mi amigote Bartolo, el «Maño»: Al pan, pan, al vino, vino. ¡Y al que le duela, que se rasque y aprenda!

Esos que han venido de España, y que allí tenían que arrear, labrando todo el día con un par de mulas, llegan aquí, trabajan quince o más horas diarias, se compran un coche, se les sube el orgullo al testuz, se hinchan como sapos, y allá que van a España de vacaciones para que la familia y los amigos vean que han prosperado. Vuelven de allí, y dale que le das: a trabajar muchas horas, y si puede ser domingos y todo. ¡Hay que comprar un piso!

Si se les habla de que la situación social de España no es buena y necesita cambiar de arriba a abajo, te responden, más serios que un adoquín: «A mí no me hables de política. Lo que yo quiero es ganar perras».

Cuando me sale uno de ésos, le digo: «Pero, cacho de atún, que política ni qué hostias. No te entra en la cabezota que el día que afloje el trabajo en Francia, como ha pasado ya en Holanda y en otras partes, te darán una patada en el trasero y te dirán: Anda, atontao, a tu tierra a comer cebollas. Entonces tendrás que ir tras los zancos del que fue tu «amo» para que te deje volver a apencar tras de las mulas».

¿Es que los franceses, los alemanes, los ingleses, los suizos, los holandeses, los negros o los amarillos, van a España para poder comer y vestir mejor que en su tierra? ¿Verdad que no?

Pues nosotros, que somos de carne y hueso como los demás, hemos de querer vivir como personas en España, sin tener que ir a trabajar como cavernícolas al extranjero. ¿Tengo razón o no?

Es lo que no me canso de decir. Y el que tenga las orejas tapadas y no le entren estas razones, peor para él.

Torres muy altas han caído. Algunos que ahora se creen potentados, casi ministros, puede llegarles el caso de tener que vender el coche para comprarse unas maletas de cartón. Y gracias que le queden algunas perras para volver a su tierra.

El Andorrano

(Textos de «La Hoja del Emigrado» de Marsella.)

NOVEDADES EN LIBRERIA

«Les Barricades 68», ilustraciones murales	9 00
«Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent	9 50
«La Iglesia contra la República española», Joan Comas	20 00
«Citations du Général De Gaulle»	3 00
«Le reveil de la France» (Mai-Juin 68)	8 00
«Une révolution du XX^e siècle», (Les journées de Mai 68), Jean Bloch-Michel	6 00
«Les Barricades de Mai», Philipe Labro	10 00
Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux	11 60
«Les Citations de la Révolution de Mai», Recueillies par Alain Ayache	6 00
«Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup.	5 00
L'Imagination au pouvoir», (Ilustré)	12 00
«La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil	8 00
«Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch	18 00
«Ce n'est que le débout», Ph. Labror	18 00
«La Chienlit de papa»	5 40
«Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, Ph. Johnsson, Claude Moliterni	12 00

Giros y pedidos a Roque **LLOP**
24, rue Ste.-Marthe, **Paris, (X)**
C.C.P. 13507 56 Paris

ADMINISTRATIVAS

Debido a que no han sido satisfechos todos los boletos enviados ni devueltos los sobrantes, no se ha podido celebrar aún el sorteo anual de «Soli». Se realizará en el curso del mes de septiembre.

Rogamos a los compañeros que durante el periodo de vacaciones les faltara algún número por ausencia o traslado, reclamen los ejemplares que les falten a fin de que les sean enviados.

Hay ejemplares de «C. S.» y de «Umbral» que nos son devueltos, ignorando las causas. De ser por cambio de residencia, esperamos nos den la nueva para los envíos.

Referente a la correspondencia, responderemos a todas aquellas cartas que impliquen una respuesta a su debido tiempo.

B.D.I.C

A LA MUJER, LA LIBERTAD QUE LE CORRESPONDE

LA nueva y constantemente creciente independencia de la mujer entraña por necesidad la reforma de las instituciones sociales, sobre todo de las pedagógicas. Es preciso dar carácter mucho más práctico a la educación femenina. A fin de que sea del todo apta para moverse desembarazadamente en la más amplia esfera de sus modernas actividades, ha de recibir la mujer otra clase de enseñanzas que le abran mucho más dilatados horizontes de la vida que los que tuvo en el pasado, pues las nuevas ocasiones de adelanto que se le deparan a la mujer de hoy día exigen clamorosamente el desenvolvimiento de sus más robustas facultades. La educación ha de alumbrar manantiales de energía que durante siglos estuvieron ocultos en la mente femenina.

El estrecho camino por donde, desde un principio, anduvo la mujer a remolque del hombre, sin libertad de elegir su modalidad de actuación en la vida, se está ensanchando ante sus pasos de tal manera, que reclama, a voz en grito, superior educación y más completo desenvolvimiento de su carácter y aptitudes por medio de conocimientos prácticos de inmediata aplicación a las necesidades de la vida doméstica y social. Reclama el despliegue de sus más vigorosas facultades que la capaciten; que le infundan, el espíritu de organización e iniciativa. La mujer del porvenir, prosperará en confianza y autonomía individual. Desaparecerán las parasitarias, las que para vivir han de buscar algún arrimo en que apoyarse y no saben andar sin tener al hombre por cayado. Siempre ha sido la mujer un niño grande llevado por la mano a lo largo del camino de la vida. Ahora insistirá en colocarse junto al hombre y con él compartir todo cuanto necesario sea.

Muy notable es, que, no obstante las desventajosas condiciones en que durante tiempo actuó, haya demostrado la mujer insospechados dotes de organización con espíritu de iniciativa y clarísimo discernimiento por doquiera ha compartido con el hombre pequeñas o grandes responsabilidades. Hoy está desechado por completo el prejuicio de que para la mujer no hay más caminos abiertos, sin menoscabo de su honra, que el del matrimonio o el del convento, ni más égida para su cabeza que el velo de desposada o el de religión.

En honor de la justicia y de la verdad; y en elogio de la mujer, debe decirse que en todas las modalidades de la vida donde interviene, su influencia ha mejorado y purificado el ambiente moral. No hay oficio ni profesión en que haya entrado la mujer, que no esté mucho mejor de lo que estaba en las exclusivas manos del hombre. Al propio tiempo, de todo progreso realizado por la mujer resultó inmediatamente la mejora de las condiciones de su sexo, haciéndola más buena mujer, esposa y madre. Estamos cansados de oir que «el hogar es la única esfera de acción de la mujer; hay hombres de talento que, si bien son eminencias en su respectiva profesión, desbarran lastimosamente al discurrir sobre el tema del feminismo. Están ofuscados por las preocupaciones y prejuicios tradicionales que no les dejan ver clara la cuestión.

¿Por qué ansia la mujer, tan bien instruida como exquisitamente educada, vivir a su albedrío y desenvolver sus talentos naturales como se les permite a sus hermanos? ¿Por qué tiene geniales aptitudes para el arte, para la música y literatura? ¿Por qué es apta para todo cuanto emprende? ¿Por qué denota tan excelentes disposiciones como el hombre para cursar las carreras universitarias y ejercer las profesiones liberales? ¿Qué la mueve a contribuir, con todas sus potencias y sentidos, a las reformas sociales de que depende el mejoramiento de la humanidad?

A las jóvenes de otro tiempo se les inculcaba, desde que empezaban a razonar, la idea de que su destino era el matrimonio o el convento, y al salir ya del colegio, había de quedarse en casa para ayudar a su madre en los menesteres domésticos en espera de que algún hombre viniese a pedir su mano. Durante el período de su vida comprendido entre la salida del colegio y la celebración de las bodas, se interrumpía su actividad, porque ni por asomo pensaba entonces nadie en la posibilidad de que las muchachas siguiesen una carrera, abrazasen un oficio o desempeñaran un empleo con tanto lucimiento como pudieran sus hermanos. En consecuencia, se deterioraba su carácter por falta de aplicación de las ociosas cualidades, pues ley inexorable es, que todo progreso tenga por fundamento la acción.

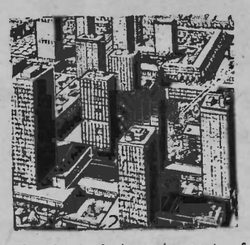
No hay otro motivo que tan poderosamente actualice las potencias del ser humano como la grave responsabilidad del cargo que ejerza. Siempre fue la experiencia el gran educador del hombre. Su fortaleza, iniciativa y éxito estuvieron siempre subordinados a la responsabilidad que sobre él pesaba. La mujer moderna está adquiriendo en gran manera y practicando con gallarda desenvoltura el mismo concepto de la vida que hasta ahora fue privativo del hombre. Su mayor responsabilidad y más amplias actividades la fortalecen rápidamente y la ayudan a conocerse a sí misma.

La evolución social ha estado preparando por múltiples vías a la mujer para el cumplimiento de nuevos deberes. Poco a poco fue empujando la puerta de la ocasión, que hoy está ya para ella casi abierta de par en par. Muchos hombres empujan a su vez por el otro lado con intento de que no llegue a abrirla por completo; pero el hombre no ha sido nunca capaz de cerrar las puertas que abrió la mujer. Cuando la mujer puso el pie en alguna parte, allí se mantuvo sin retroceder ni un sólo paso.

Mucho nos duele cuando en nuestro caminar humano y manumisor, tropezamos con seres que se creen superiores a los otros.

PEREZ GUZMAN

El arte y el trabajo



¿CUANTOS, desde que el mundo es mundo, han comprendido que lo que hay de más bello en la vida es el trabajo? Durante siglos el arte se ha limitado a la mujer, al guerrero, a la estrella. ¿Ha contemplado acaso al obrero? ¿Es que aquellos hombres, intrépidos en sus especialidades ante el fuego, constituyen un espectáculo menos heroico que el de los choques militares? Se sabe lo que fue la fe por aquellas figuras que aparecen arrodilladas. ¿Qué imagen nos queda que nos muestre al hombre que amaba su trabajo, transfigurado, satisfecho en la belleza de su tarea?

Cada día el obrero facilita con sus manos la salud del mundo. Y es a él a quien el arte deberá una vida nueva. Los espectáculos del amor, de la oración, están ya agotados para el artista. ¿Quién ha adorado la belleza dolorosa de los oficios? Tras de tantas imágenes usadas, he ahí el Renacimiento: Los altos hornos abren sus fauces, de las que salen bocanadas de llamas contra unos hombres que no las temen. El crisol lanza al espacio su risa de estrellas, que deslumbran a los pájaros. En un fondo de vapor blanco aparece la hilandera de lino. Desnudado como en húmeda pesadilla de su telar, brumosa imagen aureolada de lividez.

Aquéllos que no quieren hallar en lo social la más elevada de las místicas: la mística de la idea de justicia, y que a ella oponen el respeto a las rentas, mantienen ufanos esta afirmación.

Ello llevaría el mundo a la fealdad.

Hay que invitarles a no aferrarse a no importa qué. ¿Cuál es su arte? Las novelas en las que trescientas páginas son necesarias para revelar que la vizcondesa se distrae con el barón o con el marqués, o con los dos. Las piezas teatrales en que una dama casada halla durante cuatro actos escénicos razones a su gusto para acostarse con unos y otros.

Un mundo del arte sin capacidad para inventar. No precisa mucha meditación ante el arte contemporáneo para notar lo saludable que sería para él la revolución. Su alma agotada busca senilmente los recursos pornográficos. Estimemos el sano impulso pugnando por su destrucción. Lo que es digno de muerte debe morir. ¡Es menester que el mundo nazca de nuevo!

Los poetas de estirpe campesina han besado la tierra; en tanto que los de los pueblos guerreros han pretendido ennoblecer la matanza. Los escritores de nuestra era industrial se circunscriben a las distracciones eróticas.

La condición del trabajo establece una lucha permanente entre la tarea y el descanso. ¿A cuántos una jornada de trabajo más corta facilitará la meditación? ¿Y qué arte podrá nacer de una posibilidad de meditar, entre los productores? El conjunto de quienes viven la realidad suele soportar a los artistas dilapidadores de tinta, que hacen vida entre el gabinete bien provisto de libros y el salón que suelen frecuentar las damas. El albañil muerto en accidente del trabajo, quizás en la propia casa donde ellos escriben, ha representado un drama como ellos no llegarán jamás a escribirlo.

¿Cuál es la magnificencia de la conciencia profesional? Nadie aún nos ha hecho ver su belleza. Quienes viven sus efectos no alcanzan a expresarlos.

Dejando de reproducir el gesticular de los ociosos y de inventar la psicología de los rentistas, el arte puede volver a los tiempos en que significaba la sublimación del trabajo. El drama de la fábrica va paralelo con la «Iliada».

Los hombres que hoy tienen en sus manos la realidad; que sufren el choque de la piedra que cae, o de la máquina que destruye, son poetas de boca cerrada. Una harmonía trágica late en su sufrimiento, que pasa desapercibido.

Su fatiga precede a la luz. Brota, Brota, ya al nacer el alba. Hay también el trastear inicial, cuando la fábrica está en silencio. Luego las acostumbradas manipulaciones del maquinista: revisar y apretar unas tuercas. Es la hora. El partir lento de la biela, funcionando las pulidas guías, facilitada la marcha por las ayuda del aceite de un color rubio. El volante divide sus cables. El conjunto se acelera. Marchan los telares. Y el rumor de la fábrica semeja, en la tierna luz, el murmullo de un insecto de alas oscuras.

¿Quién cantará el Paraíso perdido de una humanidad laboriosa? Mas examinemos la bien concertada tarea de un equipo:

Seis montadores en construcciones de hierro, remachan, allá en lo alto, una gruesa viga. A sus pies el abismo alucinante. Sus doce brazos obedecen a una misma alma: el del oficio. Si alguien se equivoca, cae y arrastra a los demás. Contra el peligro van armados de conciencia. Sus gestos engarzados, se acoplan a una sola acción. Nada hay tan bello como la belleza del buen trabajo. Si cayeran sería sin conocer que su caída en el espacio compondría un canto mudo de tragedia, grande como los cantos de Homero.

Ante la resistencia al vértigo; ante el embrujo del fuego, frente al que sudan los rostros de quienes realizan la tarea, se plasma el existir de los hombres que en sí llevan la pena del mundo. En su espíritu vive la religión milenaria, cuyo «Mesías», que es la Justicia, todavía no ha llegado. Su anhelo es esperarla, su pasión el poderla establecer. Por ella incluso son capaces de amar la muerte. ¿Qué mayor pujanza de inspiración puede recibir el arte?

Pierre HAMP

SERVICIO DE LIBRERIA

«El triunfo del No Ser», Eugen Relgis	3,00	«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
La Bible Comique (illustrée) ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna»	15 00	«L'Ethique», Spinoza	5,00
Femmes et Fillettes, mefiez-vous !	3,00	«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7,50
«Escarceos sobre China», Victor Garcia	7 50	«Obras Completas» de Almafuerte, (cartoné)	18,50
La Contagion Sacrée (Holbach) — L'effondrement de la Bible (Lorulot)	8,70	«U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak	8,00
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	8 50	«Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, Apuntes biográficos de R. Rocker	2,00
	3,00		

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)
CCP 13507 56

AREA MUNDIAL

OJEADA MALICIOSA EN TORNO AL CONGRESO

UNA vez la aplicamos sobre el panorama exiliado español sin que nuestra objetividad fuera apreciada. Incluso inconformistas inveterados, de esos que en el seno confederal jamás detuvieron sus chirridos y ahora..., se sintieron afectados y autorizados para reconvenirnos. Todo el mundo es libre de apreciar hombres y cosas a su guisa, de vestir hoy rojo y mañana blanco, o en color «sanfaina», pero uno debe serlo también para emitir sus pareceres, sin meter agujas — ¡claro! — en las posaderas de Pablo y Pedro.

Preámbulo necesario que no debe obligar a perder más tiempo.

Congreso internacional anarquista, con presencias consideradas a través de nuestro anteojo:

F.A.I., o F. A. de España. No numérica, no cuantitativa como antes, por lo que debiera presentarse más viva y eclosionada que nunca. Quedan seres inteligentes en ella, y otros con voluntad estimable. Apasionados, no tantos. Estudiosos, algunos. Si algo de corsé ella llevara tendría que arrojarlo, y dejar en la silla a quienes por el camino se hayan desanarquizado, aunque les parezca lo contrario. El aliento juvenil moderno es anarquista en esencia, y mérito de esta F. A. sería recogerlo. ¡Prosélitos!, he aquí lo que conviene. Las pragmáticas, al río.

F. A. Italiana. Sus mejores elementos van desapareciendo. Ayer Galleani, Hugo Fedeli, hoy Borghi, y eso dicho a saltos. Pero queda militancia brava — aunque un algo dispar — en Sicilia, Carrara, Roma, Milán, Ancona, etc. Hay esperanza internacional en el movimiento italiano, apto aún para sostener buenas publicaciones en el país y en alguna parte de América.

F. A., nexo de anarquistas franceses. Estimamos este organismo por lo que aglutina y lo mucho más que está llamado a aglutinar. Tiene juventud actuante, si bien Faure debiera estar entrañado en ella. Todo vendrá, y en actuación fuerte, crecida, para un desparrame, ¿no es esto? Que nadie sea imprescindible en esta Federación, como en ninguna otra. Una agrupación «anar» lo es, en todo caso, de hombres libres, en la ocasión asociados para derramar anarquía sobre las multitudes, hoy mejor dispuestas que ayer. Faltan ediciones abundantes de S. Faure, Malato, Proudhon, Bakunin, Pierrot (tiene cosas buenas e inéditas), y otros valores internacionales. La generación actual está sedienta de cosas nuestras. La F. A. no debe dejar que la Enciclopedia Anarquista, edición francesa, pase por un momento difícil.

Agrupaciones de Bélgica, Holanda, Suiza. Precisa que se aúnen con vista al Congreso carrareño, que reúnan todo lo disperso y aporten su obra y su experiencia al conjunto anarquista universal. Está una editorial, «Idée Libre», muy importante en nuestros anales internacionales, y no aparece en el empuje. Se habla de «consultivos», y será mejor la presencia de «determinativos». Todo concurso es precioso en las justas del pensamiento.

Países escandinavos. Hay anarquistas en Suecia, en Noruega y en Finlandia. Hay recias inteligencias mezcladas en el elemento nórdico. Que se demuestren. Ya las hay comprometidas, y las publicaciones — ¡tan bien impresas! — de Noruega y Suecia, deben agitar en alto el deseo de una ópima entente libertaria. De un resultado máximo obtenido en Carrara todos saldríamos beneficiados.

Asia... ¿Qué sabemos de Asia? Algunas referencias. Nosotros, a veces, nos las hemos dado de nuestra insuficiente cosecha, conviniendo que lo que ocurre en Asia lo cuenten los japoneses, los chinos, los coreanos, los indochinos, etc., con el bien entendido de que algunos de estos países acudirán al comicio. Solamente esta circunstancia vale para valorizar el encuentro de Carrara.

¿Y América? Desde luego, allí hay deshinche, pero mantén, que algo queda. Vese en Perú, en Uruguay (por encima de pesimismos), en Chile a pesar de disgregaciones (¿que se palia, querido C. P.?). ¿En Bolivia? Silencio, por ahora. Igual en Colombia. En Panamá algo; ignoramos si en Paraguay, etc., etc. Cuba es la F. L. C. refugiada en Miami visto el terror castrista en la isla. Pero estos compañeros piensan en desarticular a la A. I. T. ¿Dónde, anárquicamente, se encuentran? Y los de la ex F. A. C. A., con su F. O. R. A. «que en principios ha de pronunciarse». ¿Qué aportarán Cuba y Argentina al Congreso de Carrara? ¿Verismos? ¿Exotismos? ¿Reformismos?

Para sacar un anarquismo entero, habrá en Carrara esfuerzo de faquines.

Afortunadamente, aún quedan de éstos.

Lorca y su nueva actualidad

(Viene de la página 4.)

más que a nadie, aunque queden marcadas aquí algunas de las diferencias entre ellos. Una: *Góngora se recluye en su estoicismo altanero o en su ironía y humor un poco negro; Lorca cede, en cambio, a las solicitaciones de Thánatos.* Y común a los dos fue animar la naturaleza, ser profesos de un sensualismo que Federico dijo con voz quemada.

No me mueve hacer una reseña paso a paso. Si asegurar que el interés de *Claves líricas de García Lorca* se refuerza cuando su autor se planta delante de esos «toros» que son la primitividad del granadino y su gusto por darle sitio a la muerte en los poemas y en el drama. Al nivel de la importancia de los mismos, el estudioso afina sus potencias para clarificar en lo posible todo eso de los presagios, los misterios, las salidas a la baranda desde donde el poeta adivinaba lo que está más allá del horizonte. Y ese afinamiento es máximo al permanecer en el mismo terreno invisible de la muerte tal y como la sintiera, intenso y alucinado, el lírico de Poeta en Nueva York; porque es esa muerte la que lo anuda todo desde el *Romancero gitano* al *Diván del Tamarit*.

El análisis de los llamados sonidos negros, básicos del duende lorquiano, realidad tomada del pueblo y, como otras, enriquecida por el poeta, es un ejemplo de crítica literaria: el duende es vasto como una fuerza más que rige desde dentro del universo lorquiano, la llamada oculta que lo informa.

Al hacer el resumen de su rastreo, cuidadoso y equilibrado, Ramos-Gil deja en su punto varias ideas matrices: García Lorca se nos presenta como un caso admirable de poeta enraizado en su tierra.

O bien: Poco a poco describimos que la poesía auténtica de Lorca, incluso la desenfadada, oculta su pequeño aguijón. Y por supuesto: La *tensión del mundo lorquiano busca su cauce e nun vocabulario y un juego de símbolos cerrados, que únicamente se explicarían desde dentro y tomando toda la obra en conjunto.* (Soy poco partidario de citas, pero hay ocasiones en que no deben faltar).

Casi a la vez que este libro me llegó desde París otro del mismo tema: *Lorca*, (2) de Carlos Edmundo de Ory, un poeta gaditano que vive desde hace mucho tiempo en Francia. Igual que el anterior, también ha nacido con los tópicos políticos y de cualquier orden superados. La inquieta personalidad de Ory — inventor del postismo, al comienzo de la postguerra — se aplica a una visión de la poesía lorquiana en la que hay hallazgos sorprendentes; y el caso es que éstos se derivan de haber repensado muy cerca los lugares comunes sobre una obra verdaderamente batida por glosas y ensayos. La intuición no anda sola por estas páginas, sino bien en compañía de la búsqueda hacia lo profundo. Quiero señalar los capítulos que Ory dedica al desmigue de la preferencia lorquiana por el color verde; a la influencia que Salvador Rueda ejerció en su poetización de los animales; a las aproximaciones entre Federico y Robert Desnos; al verdadero sentido del jondo y del duende. Y todo ello de manera apretada, flúida y aguda.

Compaginando estos dos estudios, que responden a una voluntad postconfusionista, claro que se advierten coincidencias y diferencias. Ninguno de los dos trata de entregarse a un juego de invenciones, del que Federico hubiese salido desfigurado; no, lo que hacen, con diverso estilo, es precisar, aclarar, esencializar los que otros comentaristas o simplemente panegiristas — sobre todo éstos — han venido vertiendo durante una treintena de años. Con libros así, serios y vivos, la obra lírica de García Lorca penetra en una fase definitiva, que lejos de desvalorarla la sitúa en mejor lugar que estaba, no obstante el abundoso concierto de glosadores que nunca le faltó.

La nueva actualidad de Lorca, al que se aproximan poetas de reciente ola, tiene que ver antes que nada con lo permanente del poeta granadino. Y esa es siempre la actualidad decisiva.

LUIS JIMENEZ MARTOS
Madrid, 1968.

(2) Classiques du Siècle XX. Editions Universitaires. Paris, 1968.

COMUNICADOS

F. L. DE IVRY

Reunión general para el 8 de septiembre en el lugar y hora de costumbre.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el 7 de septiembre. Motivo: las mazurcas de Chopin.

REDACCION. Para el número próximo: El Mitin de Marsella.

Recuerdos de un viejo militante

por JOSE NEGRE

Continué yo mi camino, y sin idea fija sobre a dónde dirigirme llegué a la calle de Cortes, seguí hasta la Plaza de España y por la hoy Avenida de Francisco Layret llegué a la calle Nueva, y por ella descendí en dirección a las Ramblas. Y al llegar a la altura de la calle de San Ramón oí un nuevo alboroto de gritos, carreras y ruido de puertas cerradas con estrépito.

Entré en dicha calle al propio tiempo que en dirección contraria venía corriendo al trote un vehículo de los destinados al reparto de carnes y completamente vacío, porque había sido asaltado momentos antes, hecho que había dado lugar al alboroto que os cuento.

Aquel día los vecinos, o parte de ellos, tuvieron ocasión de comer carne y a precio muy económico.

Andaba yo por mitad de la longitud de esta calle cuando se abrió la puerta de una escalera y vi aparecer una mujer de rostro entre espantado e indignado, con el cuerpo inclinado hacia adelante en la actitud del que hace un gran esfuerzo para arrastrar algo muy pesado, y ¡zas!, con un gesto violentísimo arrojó un carnero en medio del arroyo, y rápida volvió a la escalera, cerrando la puerta tras ella.

Aquella mujer no debía gustar de comer carne a buen precio, de cuya opinión no debía participar alguno de los espectadores del suceso, porque el tal carnero desapareció como por encanto, pues tan pronto le vi como no le vi, sin que pueda decir quién o quiénes se lo llevaron, ni por dónde.

Seguí calle adelante hasta entrar en la de San Sadurní y a poco oí alguien que me llamaba. Levanté la vista y vi en el balcón de un tercer piso a un compañero llamado Esteve, del Ramo de la Piel, que había pertenecido al Comité federal, que me invitaba a subir, invitación que acepté, pues seguramente dicho compañero desearía saber noticias y yo sentía necesidad de un poco de descanso y sosiego.

Al poco tiempo de empezada nuestra conversación oímos grandes exclamaciones, vivas y aplausos.

Salimos al balcón a inquirir a qué se debía el jolgorio y vimos subir calle arriba, pegados a las casas, con paso azaroso, rápido en incierto, a unos soldados, acompañados por un oficial, más que mandados, y que desaparecieron por el Pasaje de Bernardino, seguramente hacia las Rondas.

Qué cosa más compleja es la psicología del ente llamado pueblo. ¡De ese conjunto de seres llamado por antonomasia pueblo y que en concreto y en detalle nadie ha podido especificar!

En aquella mañana aplaudía al ejército, al instrumento de opresión de sus explotadores, de sus tiranizadores, y al día siguiente, o en aquella misma tarde, vibraría al unísono, compenetrado en cuerpo y alma con los revolucionarios, con los obreros que habían tronar los fusiles tras las barricadas combatiendo con fiebre entusiasta a ese mismo ejército.

Abandonamos el balcón una vez desaparecida la patrulla exploradora y seguimos la interrumpida conversación.

No sé cuanto tiempo llevaríamos hablando, aunque no sería mucho, cuando de nuevo se oyeron voces y gritos que subían desde la calle. Volvimos a subir al balcón, pues nuestra nerviosidad no nos permitía quedarnos sin averiguar lo que ocurría. La calle estaba inundada de gente que gesticulaba y gritaba ante la gran portalada del edificio frontero del balcón donde estábamos.

A poco vimos salir de dicho edificio hombres armados de viejos fusiles Remington, sables mohosos, correajes, cartucheras llenas de municiones y prendas de antiguos uniformes militares.

Aquel edificio era el cuartel de los Veteranos de la Libertad (milicianos) y los obreros que se habían apoderado de las armas eran los que al día siguiente en las barricadas harían resonar ante España y Europa entera la viril protesta del proletariado catalán contra la guerra de conquista empezada en el Riff por el Gobierno alfonsino.

En aquel momento se escribían las primeras palabras de un nuevo capítulo en la historia proletaria, el capítulo heroico, llamado a tener influencia en la esfera internacional a más de la nacional.

Por la tarde las calles se erizaron de barricadas que cerraban todas las encrucijadas e impedían el acceso de las fuerzas gubernamentales que pudieran venir de las Ramblas o desde las Rondas.

Densas columnas de ennegrecido humo remontaban el espacio desde los conventos e iglesias incendiados por el pueblo en plena insurrección. La lucha había empezado.

La barricada levantada enfrente de la Puerta del Hospital, en la calle del mismo nombre y que cerraba la calle de Robador, fue una de las en que más bravamente se batió el cobre, impidiendo el paso a las fuerzas que desde las Ramblas pretendían entrar en aquel barrio, sin que pudieran pasar de la Plaza de la Igualdad, donde las tuvo clavadas el plomo vomitado por los fusiles que defendieron dicha barricada mientras duró la lucha revolucionaria.

Los balazos de la guardia civil levantaban nubecillas de tenue polvillo al chocar los proyectiles contra los adoquines que constituían el parapeto.

Un compañero cometió la imprudencia de levantarse y quedar derecho en la acera del Hospital, cuando, seguramente divisado por los guardias civiles apostados en la Plaza antedicha, iniciaron un vivo tiroteo, ansiosos de hacer blanco para saciar el furor que sentían por las bajas sufridas por los disparos salidos de la barricada heroica, la que no podían ni pudieron dominar.

El instinto aconsejó a aquel compañero aplanarse contra la pared y resguardarse ligeramente con los salientes de los adornos arquitectónicos de la fachada, dejándose resbalar hacia el suelo sin la menor inclinación del cuerpo, hasta que quedó sentado sobre la acera y a cubierto de los disparos enemigos, librando su vida del odio de los sicarios de la burguesía.

En dicha barricada se distiguió otro compañero por un fervor revolucionario extraordinario y una combatividad que no daba descanso al viejo Remington que empuñaba. Era de buena estatura, joven, bien formado, moreno, y había venido pocos meses antes de una comarca catalana, de la que no recuerdo el nombre. Siempre tenía el fusil apuntando; no parecía sino que no tenía otra obsesión que disparar, cargar, apuntar y volver a disparar. Sobre la ennegrecida y sudorosa frente le caían mechones de un negro azabache, que a veces le obstaculizaban la vista y que él apartaba con un enérgico movimiento de cabeza hacia un lado, y su mirada volvía rápidamente al punto de mira de su fusil.

Meses después de los sucesos revolucionarios, ya en libertad los compañeros que no habíamos llegado a ser sentenciados, le vi en el Centro Obrero de la calle de la Merced. Estaba entre un grupo de compañeros actores en los pasados sucesos revolucionarios y que se contaban sus respectivas participaciones en los mismos.

Pero mi obrero escuchaba y callaba; no decía ni dijo palabra durante aquella animada conversación. Casualmente me vio, y al notar que estaba observando a los que hablaban con aquel impremeditado entusiasmo, estando aun tan recientes los sucesos ocurridos, vi brillar en sus ojos como un destello de inteligencia y muda comprensión, y en sus labios una ligera contracción como inicio de una sutil sonrisa escéptica.

¡Extraordinario tipo! — me dije mentalmente —. Es un auténtico revolucionario, con revolucionarismo de oro puro, sin aleación ni mezcla de ninguna clase.

Otro compañero a quien creo de justicia no dejar de mencionar, aunque por motivo idéntico habría de mencionar a muchos más, si bien conozco personalmente su actuación, fue uno de quien se hablaba en los corros de vecinos que en las aceras y puertas de escaleras y tiendas comentaban el curso de la lucha, y del cual decían era el jefe, porque lo veían recorrer las barricadas y hablar con sus defensores. Contaban que era un hombre alto, bien formado, de facciones regulares, sonriente, afable, y amable en sus conversaciones con los vecinos que formaban dichos corros. Decían que este «jefe» iba tocado con un jipi de tamaño regular, detalle por el cual era conocido. Por estas señas y detalles comprendí quien era, y creo que no me equivoque, y aunque yo no me tropecé con él, ni después de los sucesos me habló ni le pregunté nunca nada referente a los mismos, tengo la certidumbre de que era quien yo suponía, pues sabía que en momentos revolucionarios era un punto fuerte, un elemento de gran valía; siento que en otros aspectos de la lucha social no tuviera tan relevantes cualidades.

Este buen revolucionario, ente militante de los de ayer, era Francisco Miranda.

Lo fuerte y vivo de la lucha duró tres o cuatro días, durante los cuales los obreros dominaron totalmente la situación. Aun esta viva en mi la extraña sensación que me causaba oir el grito de «¡quien vive!» en la obscuridad de la noche silenciosa, lanzado por los compañeros que montaban la guardia de la barricada. Este «quien vive» fue la causa de la detención de algunos compañeros por la delación de confidentes que reconocieron la voz, como le ocurrió al compañero Ginés y a la compañera del tipógrafo Romero, que montaron la guardia en la barricada que cerraba la calle de Robador con la de San Pablo, delatadas por un miserable barbero a quien premiaron su delación con una credencial de agente policíaco y cuya felonía ocasionó que los compañeros dichos fueran condenados a la pena de muerte, sentencia que no llegó a ejecutarse gracias a la reacción de la opinión pública contra los poderes constituídos y lograda con la campaña pro presos llevada a cabo por el proletariado entero, nacional e internacional.

Ninguna barricada fue tomada, ni la revolución vencida por las fuerzas gubernamentales. La revolución terminó cuando se terminaron las municiones, y la última palabra la lanzó el último estampido del último cartucho quemado.

La orden de evacuación de las barricadas la dieron las cartucheras vacías; de no haber sido así, nadie puede decir los alcances que hubiera tenido la revolución del mes de julio de 1909.

Se acercaban las horas trágicas de la feroz represión, tan ansiada por la cobarde clase patronal que había visto en peligro sus odiosos privilegios.

Al día siguiente del abandono de las barricadas, bien seguros de que no iban a tropezar con los revolucionarios, dieron suelta a la jauría policíaca, bien resguardada y escondida mientras las barricadas bramaban de coraje revolucionario, y dio comienzo a la represión.

Los bellacos redactores de «La Veu de Catalunya» lanzaron su infame «Delateu!», y un enjambre de encanallados delatores entró en funciones.

Agentes provocadores indujeron a algunos desdichados a que entraran en los conventos abandonados y se apoderaran de lo que encontraban, bien ajenos los idiotas, de la celada que les habían preparado y de que al salir iban a ser alevosamente ametrallados por la guardia civil que acechaba su salida.

El jesuítico espíritu de los montadores del tinglado represivo necesitaban que existieran actos de pillaje para poder acusar de ello a los militantes obreros en su poder, a quienes en su odio salvaje querían aniquilar aplicándoles las más rigurosas penas que permitiera el Código de la llamada justicia militar.

He aquí el motivo oculto del por qué se dio ocasión a este saqueo de algunos conventos cuando ya la ciudad estaba en poder de las autoridades, cosa que no ocurrió durante los días en que los revolucionarios fueron dueños de la situación.

Yo no me hacía ilusiones; sabía que la burguesía nos cobraría a los obreros muy caros los días de terror y espanto que le habíamos hecho pasar. Así es que daba por descontado que, no teniendo medios ni posibilidad de escapar, sería uno de los detenidos, y como única defensa pensé en buscar una coartada.

Me acordé de que un hermano mío trabajaba en un taller de lampistería de la calle de Amalia, a cuyos dueños yo conocía por haber ido alguna vez a buscar a mi hermano.

Fui a visitarles y les expuse mi situación y el propósito que me llevaba a su casa, que no era otro que preguntarles si me autorizaban para decir, en donde fuese preciso y cuando el caso llegara, que durante los días de la revolución había estado en su casa por las mañanas y por las tardes, pasando las horas comentando los sucesos y jugando al dominó o a los naipes.

Contestóme el dueño del taller que sí, y en la forma que convinimos, y entonces le rogué que llamara a su esposa y la pusiera al corriente de mi ruego, y sabedora la buena señora de lo que se trataba, dio igualmente su conformidad.

No se me ocultaba lo que en aquellas circunstancias representaba para aquel bondadoso y honrado matrimonio prestarme la solidaridad que me atreví a pedirles: por eso mi agradecimiento durará mientras viva, pues cumplieron su palabra, ya que llegó el caso de cumplirla.

Después de esto ya no me restaba otra cosa que esperar los acontecimientos.

Fuí detenido, como ya tenía previsto, pero el tiro no me vino por donde yo lo esperaba.

(Continuará)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Convicción ante todo

EL fenómeno del compañero movido que de golpe o lentamente deja de serlo, no es nuevo. Maricastaña ya lo registró en su época.

Se trata de individuos impresionables, entregadizos, que se suman a una corriente sin preocuparse de las fuentes de la misma. Conocen, por lo que oyen decir, el destino de esas aguas, desembocantes, en nuestro caso, en el mar de la anarquía. Nada más que eso.

Huelga decir que estos elementos no tienen a nuestro lado, actuación insincera. Son verídicos en su entusiasmo, en su libración a la causa conjunta. No cuentan generalmente los sacrificios y a su lado se lucha sin resquemores. Son compañeros de casualidad, pero sinceros.

Lo que no son, a la larga, es constantes. Su lucha no es para siempre. Su falta de preparación ideológica no da para una consecuencia de toda la vida. En el fondo son políticos, aunque se hayan pasado diez años en fecundos esfuerzos antipolíticos. Necesitaban un programa conseguible, antes de que los entusiasmos se les enfriaran. Confundieron el comunismo libertario con una promesa vulgar, asequible por lo que dejan las cosas igual que estaban, a pesar de un cambio de nombre; una república por ejemplo; un régimen indefinido o fácil; o un comunismo de Estado que no tiene inconveniente en dejar en pie a la burocracia estatal para que el rodaje del Estado no interrumpa su marcha.

El comunismo libertario es hermoso y no se alcanza con una tanda de mítines «superpoblados» ni con unas algaradas heroicas y ni siquiera con una revolución improvisada. El comunismo libertario se «implanta» primero en uno mismo previo conocimiento, vocación y perfección del mismo. La vida libre que el C. L. sintetiza se gesta de antemano en los individuos para luego contagiarlo (hermoso contagio) al pueblo. No es un problema de arrebato sin fondo, de admiración impremeditada, de estallidos coheteros el comunismo libertario. Es un problema de conciencia, de elevación, de idea hecha carne en el individuo que lo adopta.

Es con semejante bagaje moral, con esa riqueza intelectual y sentimental, lógica y empeñadamente adquirida, que el compañero, más o menos estruendoso, más o menos sosegado, puede emprender el camino de la libertad entera sin vacilaciones ni desfallecimientos.

Asimilarse un extremismo en la juventud no cuesta nada. Uno se adentra e incluso «se la juega», pues se está en edad propicia a toda irreflexión generosa. Mas llega la hora del casamiento, con añadido de hijos, y la economía hogareña llama a consulta a Sancho Panza. Por su parte, el idealista consciente, el que «ha mamado en las ideas», ése, ocurra lo que ocurra, no despega de Don Quijote.

Está asimismo el compañero anarquizado en la forma, no el fondo, que sigue el movimiento con ternezas secretas hacia ésta o aquella formación izquierdista. No reniega, no, de su anarquía; mas, en día de elecciones le cuesta una innegable violencia no soltar voto en favor de tal o cual «político sincero». El rechazo absoluto del Estado no le ha penetrado enteramente, y así todo movimiento o corriente popular que no sea comunista le absorberá una simpatía que limitará la fuerza de su pensamiento anarquista. Es de esta guisa que un compañero se puede creer dentro de la línea ácrata estando, en realidad, inclinado hacia la realidad política.

Lo bueno de nuestra militancia de solera es esa seguridad en ella misma, en sus principios manumisores, en la trayectoria de todo momento, en la finalidad estudiada y aceptada, en la amplitud de concepciones que le permite afrontar toda suerte de situaciones o actualidades desde un neto punto de vista libertario, sin concesiones al enemigo abierto o encubierto, sin la sorpresa banal y cándida del que, por no confesar su atraso ideológico a pesar del carnet negrirrojo que lo avala, recurre a la sobada afirmación de que «las circunstancias actuales no son las mismas que ayer».

Pues sí, amigos; son iguales a las del ayer regido por el Estado, y son parejas a las del hoy presididas igualmente por el Estado. Meter pie en la escalera de éste, conduce al descenso, cuando la idea anarquista eleva al individuo y a la sociedad hacia el infinito, sin mengua de la conquista de hoy ni de la aspiración mediata.

DISCOS

Vista la conducta retardatario-blufista de Partido Comunista que se nos echa en cara, no resistimos en comparar ese P. C. al P. L. (partido lerrouxista). El mismo exceso de lenguaje, la misma carencia de formalidad, idénticas impertinencias, y parejos chanchullos. Cuando un jefe de Gobierno dijo «No a la anarquía», un jefe de P. C. repitió «No a la anarquía», añadiendo, para mayor conserva, conservación o conservadurismo: «Nuestro partido es el del orden, de la legalidad. ¡No a la aventura!» Lerrouxismo exacto.

Nada a decir si el marxismo rusófilo toma ese u otro camino. Allá él con sus pulgas. Pero el hecho es que la proximidad del E. R. (ejército rojo) se desvanece. Se nos había amenazado con los fusiles y los «nouck» del E. R., y si nada de ello echamos en falta, el recuerdo de aquellas impertinencias nos sobra.

Sabido es que un compañero arrojó a una balsa pública de Toulouse a un soldado hispano-moscovita que le amenazó de muerte para cuando las fuerzas de Stalin fueran a tomar café en el establecimiento «des Américains». B. (nuestro amigo) quedó vengado de antemano, pero un servidor no tuvo la misma suerte. En el día tal o cual no llegó el E. R., pero sí Kruschev en avanzada de aquél. Y para que yo y Kruschev no entráramos en liza; para que ambos no produjéramos un casus bellus peleándonos a brazo partido en la plaza de la Concordia, se me invadió el domicilio para evitar mi ferocidad supuesta.

Pero el anónimo corresponsal del E. R. quedaría satisfecho a medias: la avanzadilla de aquél, Kruschev, le dio goce arrollándome, pero no friéndome, por fortuna. Hay que dejar enemigo con cabeza para prometerle, de continuo, un descabezamiento.

Por el momento, me sale del bolsillo ese pomo escalero de Kruschev, ahora mi amigo.

Puesto que está tan «liquidable» como uno mismo.

DISCOBOLO

Lorca y su nueva actualidad

LA bibliografía sobre Federico García Lorca, a partir de 1936, es oceánica. Su muerte en el camino de Víznar motivó una serie de explosiones emotivas muy propias del carácter de toda guerra civil y, por añadidura, la de España no solo fue asunto de españoles. Desde aquellos años, Lorca significó una usual y desgarrada referencia, corrida pronto al exterior, el símbolo trágico de un poeta trágico.

Lo mismo que ha ocurrido otras veces, el fin de una persona puede casar perfectamente con ella en cuanto que nos parece (y no por estética, entiéndase) concordante a su trayectoria. Federico era — me decía en cierta ocasión Luis Rosales — una *persona viva;* pero, por otra parte, los exegetas lorquianos han insistido en esa continua asomada a la muerte que obsesionó al poeta entre miedoso y fascinado. Su vitalidad tuvo un envés terrible, el que, colectiva y lamentablemente, afloró en España en el verano de 1936 e hizo de Lorca una víctima conocida, pasando a ser personaje de su propio drama él que había creado otros con el mismo e inexorable fin de violenta sangre.

Pero esa sangre de Lorca empapó su fama hasta convertirla en mito encarnado de cara a dos situaciones distintas: en España, el sigilo sobre su nombre, la media voz acerca de las reales circunstancias de su muerte, mientras que, en el exterior, el lírico granadino era exaltado a bulto y hasta un extremo al que no llegó nadie, más que todo por haber caído bajo el fuego de los fusiles y también porque la poesía lorquiana equivalió — y equivale aún para muchos — a una imagen folklórica del país desde el que escribió. Dos exageraciones — por defecto y por exceso — alimentaron la llama de un Federico sacado del borde de la objetividad. La una colaboró al nacimiento del tabú; la otra a un andalucismo que cubrió buena parte de la actividad teatral y discográfica de la potsguerra española... y todavía da sus coletazos, aunque ya no haya que temerlos.

Si es lógico que se hable de un poeta, o de un escritor, cuando ha muerto, no lo es que su hora del máximo éxito venga a coincidir con la hora de su máximo desfase. Al Lorca *demodé* respecto a la poesía española a partir de 1939 — de un color o de otro — correspondió el entusiasmo incondicionalísimo de fronteras hacia allá. Aclaremos: el casi silencio sobre Lorca por parte de los poetas españoles tuvo que ver mucho más con el desinterés acerca de su obra que con la presión de unas circunstancias extraordinarias. La espléndida edición de *Obras Completas* no sería suficiente para que ese libro conociese muchos lectores y ediciones.

Un día fue anunciado el estreno — en realidad reestreno — de una obra dramática de Lorca. (Solo en teatros de cámara se le había representado desde 1939). Creo recordar que fue *Bodas de sangre* la que abrió el turno del redescubrimiento lorquiano entre nosotros. Todo resultó normal — fervor y decepciones —, lo mismo que al ser reconocidas *Yerma, La zapatera prodigiosa, Doña Rosita la soltera*... Entusiastas y disidentes juntaron un unánime «sí» ante *La casa de Bernarda Alba*, muestra del gran teatro que Federico hubiera seguido haciendo sin duda alguna. Se acabó así, prácticamente el hablar de oídas; se acabó así, prácticamente del todo, el temor a ponerle reparos a algo de Lorca por suponer que ese criterio negativo supusiera una clasificación política reaccionaria. Se acabó, en fin, la especie de exclusiva mantenida respecto al tratamiento de la obra del genial granadino, cuyos resultados no fueron muy brillantes de puertas para adentro: una discreta biografía, unos cuantos trabajos poco más que emocionales o anecdóticos.

El lector me dispensará que haya hecho un preámbulo no breve hasta llegar al verdadero pretexto de este trabajo. Pero sin antecedentes, ¿quién juzgaría? ¿Quien juzgaría nada menos que un nombre y una obra con mimbres de fábula?

La hora de la verdad se llama en el vocabulario taurino a la de la muerte del toro. Ese clarín penetrante es el que ha sonado en el ruedo de la crítica lorquiana. Los argumentos anecdóticos, engrasados de política, no sirven ya, como no sirven las exaltaciones ni los recelos fanáticos. Volviendo al símil: el pulso ha de estar muy sereno y la vista en el punto exacto donde el ejecutor de la suerte se juega el acierto o el fallo. Sí, también los críticos han de jugarse la vida tantas veces como haga falta.

El nacimiento de una nueva actitud, la puesta a punto de un trato diferente se estampa en el preliminar de «Claves líricas de García Lorca» (1), El presente estudio es, o se propone ser, un ensayo de acercamiento directo a la lírica de este apasionado español; un análisis desde dentro dejando fuera, cuando no sea imprescindible, el pormenor curioso, la búsqueda de fuentes, la comparación traída por los cabellos y el detalle secundario. Hay que figurarse a Carlos Ramos-Gil, profesor de la Universidad de Israel, cortando las cañas superfluas, crecidas durante tantos años, hasta tener un horizonte bien visible. Lorca aparece sin flanqueamientos superficiales, y el crítico va a la obra elegida por objetivo sin otra preocupación que descubrirnos sus zonas principales; y casi todas lo son. Libre del usual apasionamiento, entre en la poesía estudiada provisto de un esquema y de unas direcciones que apuntan a la expresión y a los climas poéticos tan familiares pero también tan confusos en otras plumas contagiadas, al cabo de la poderosa sugestión del poeta de Fuente Vaqueros.

Ramos-Gil sabe guardar la distancia debida, mas no por ello se entrega a un ejercicio estrictamente profesoral, al que algunos seguidores del método estilístico dan un aire notarialesco y, cómo no, a veces aburrido aparte de estéril. El crítico enfila primero las metas y caminos de una poesía apasionante, comenzando por la afirmación de que «en lo que va de siglo es García Lorca el poeta español con más fortuna en el exterior.» Ve en Lorca una transfiguración, una polaridad vida-muerte, una lucha por expresarse. El momento en que Ramón-Gil se encara al asunto del popularismo lorquiano alcanza una tensión del asunto y, en suma queda demostrado que Lorca recreó lo popular captando la *savia oculta; por eso, sin caer en la imitación de las menudencias.* Este estudio es pormenorizado, erudito, de manera que sus conclusiones vienen al lector antes de que el crítico las formule. Pero Lorca fue siempre un poeta cultísimo, intérprete personal de Góngora, al que hubo de deber

(*Pasa a la página* 3)

(1) Col. Estudios literarios, Aguilar, Madrid, 1968.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LIBROS ENTRE EL AIRE Y EL SOL

PARA aquellos que aman la lectura, el salir de vacaciones lleva consigo unir con la ropa de la maleta un fajo de libros. Antes es la cosa de escoger, de seleccionar aquellos que se estiman más adecuados para llevar. Se apartan primero los volúmenes de literatura, unos tomos de versos, algunas novelas de relieve, tal o cual libro de cuentos o narraciones. Pero se estima que al ir de vacaciones, ha de ser lectura imprescindible la de relatos de viaje. Ya la reflexión aconseja algo de lectura grave: ensayos, filosofía, ¿por qué no algo de ciencia? ¿Y qué menos, — dice uno — que agregar algunas monografías de Arte .

Total que escogiendo de acá, retirando de allá, de entre el conjunto de la Biblioteca, llega el percatarse de que se han apartado un montón de volúmenes ,cantidad que no es posible meter en las maletas — máxime si se viaja en familia — pues equivaldría a dejar fuera de ellas la indispensable ropa que se necesita llevar. Entonces, no sin cierto malhumor, hay que ir dejando libros, como si dijéramos: *quitando lastre.* El montón que se había seleccionado queda casi reducido a la mínima expresión. Ya sean de arte, de literatura, de filosofía, de ciencia, hay que ir dejando. Solamente unos pocos libros podrán acompañarnos. ¡Hay que limitarse!

Ya en el lugar escogido para pasar unos días, — ¡pocos, desgraciadamente, los medios materiales no dan para más! — bien sea frente al mar, o en el seno de los montes, a veces acontece que si se es enamorado de la natura, la sensibilidad queda prendida, extasiada ante la belleza que nos depara el lugar: se respira aire puro, el sol nos baña. Se pasan las horas en sosegada contemplación, mirando las nubes, escrutando el horizonte...

Y los libros suelen quedar de lado, ya que hay un libro inmenso, siempre nuevo, siempre joven y original: ¡Es el maravilloso libro de la naturaleza el que nos sugestiona!

LA DOCTORA AMPARO POCH Y SU IDEA DEL ANARQUISMO

Falleció en Tolosa el pasado mes de abril la doctora Amparo Poch Gascón. ¡La enfermedad se la llevó, a ella que tantas enfermedades había curado! Estimábamos su talento profesional y su entereza moral. Y en más de una ocasión habíamos podido admirar su depurada sensibilidad de escritora, que, le teníamos dicho lo que sentíamos no se prodigara más esa faceta de su talento. Pocos como ella lograron escribir páginas, bellas en la forma y ecuánimes en el fondo, acerca del amor libre.

Allá en Levante, en la tierra alicantina, un grupo de compañeros editábamos un semanario de tendencia ácrata. Se titulaba «Proa». A su modesto tamaño le daba realce el aporte de colaboraciones numerosas, entre las más conocidas plumas del anarquismo. El semanario organizó una encuesta en torno a las ideas anarquistas. Ella estaba condensada en tres preguntas. Bastantes fueron los que tuvieron a bien ofrecer su opinión. También nos la hizo llegar la compañera Amparo Poch. Hemos podido conseguir el número de «Proa» en que ella expuso su sentir. Lleva fecha de noviembre del año 1935.

A la pregunta: «¿Cuáles fueron los aspectos más relevantes y los más ostensibles defectos que tuvo el anarquismo a fines del siglo pasado y a principios del actual?» A lo que contestó nuestra amiga:

«Hacia 1871, la juventud inteligente de Rusia se había liberado de la filosofía hegeliana y veía la salvación en el acercamiento al pueblo. Entonces fue cuando Kropotkin, después de las fiestas aristocráticas, después de los banquetes en los palacios de la nobleza rusa, o en el Palacio de Invierno, cambiaba en casa de un amigo su traje de etiqueta; calzaba unas botas de campesino, sustituía su camisa fina por una de algodón, tomaba una pelliza de carnero, y se iba a instruir grupos de obreros en un barrio apartado de San Petersburgo. Este hecho tiene para mí el valor de un símbolo: el anarquismo siente sus preocupaciones morales y establece su expresión más elevada de un ideal de fraternidad humana y de perfeccionamiento individual.»

«Durante una época de su vida, y bajo la influencia nefasta de Nechaieef, Bakunin predicó la revolución sin cuartel. Decía en una proclama dirigida a la juventud rusa: «La revolución todo lo santifica». Y esta «propaganda por los hechos», aplicada por fanáticos carentes de escrúpulos, por los años 1890-1895, levantó contra el anarquismo una alarma, una preocupación, y una defensa general, que todavía perduran. Esto fue el gran defecto que hizo pensar a muchos, que las doctrinas anarquistas eran «la filosofía de la más salvaje destrucción». ¡Y eso, nunca! ¡Nunca!»

Era la segunda pregunta: «El movimiento anarquista en nuestros días ¿ha progresado en relación a lo que era hace treinta años? ¿Qué es lo que del Movimiento anarquista actual se considera más meritorio, y lo que puede ser o es pernicioso para el mismo?» Y aducía la doctora Amparo Poch:

«Hacia los años 1880-1895 se constituyó un «partido anarquista», pero desde el mismo tiempo de su creación comenzó su ininterrumpida decadencia. Sin embargo, la influencia del anarquismo no ha decrecido por eso. Paulatinamente se ha infiltrado entre los obreros; ha penetrado en los sindicatos. Estos, emancipados cada vez más de la tutela marxista, han cedido su orientación al anarquismo. Y han puesto entre sus apreciaciones las más profundas aspiraciones anarquistas.»

«El anarquismo empuña esa estupenda arma económica que es el Sindicato, con uno de cuyos filos se puede demoler la sociedad burguesa, mientras que con el otro puede levantarse la sociedad libre. El anarquismo se ha hecho anarcosindicalismo. Se ha bañado en aguas solidarias, y esto es un gran progreso.»

«Pero... parte por ignorancia muy explicable, parte por resquemor y deseos de venganza por los dolores y las vejaciones acumulados, todavía quedan «fanáticos», a la manera de 1890-1897. ¡Qué lástima! El anarquismo no es insensible al progreso; y a los que quieren encuadrarlo, encerrarlo en jaulas viejas, habría que preguntarles si serían capaces de torturar a un nuevo Miguel Servet.»

La última pregunta decía así: «¿Existen posibilidades para, ya de inmediato, hacer vida anarquista? ¿Cuáles pueden ser esas posibilidades?» A lo que Amparo contestó:

«Con dolor, pero con sinceridad, creo que no. Y mi respuesta será muy breve, por discreción y otras razones que no enumero. Estimo que hace falta un gran cambio moral, aún entre la mayoría de compañeros anarquistas.»

Que son necesarios muchos Kropotkines, instructores y educadores, que enseñen el buen camino a la Revolución.»

De acuerdo o no totalmente con aquello que era su parecer, Amparo Poch se expresaba lealmente, sin concesiones a la galería, sin charanga declamatoria. Por otra parte, no había transcurrido un año que los acontecimientos de julio del 36, el fulgor revolucionario iluminó las tierras de Iberia. Y la doctora Amparo Poch se incorporó a las actividades que las circunstancias propiciaban. Escribió en nuestra prensa, contribuyó a crear la Agrupación Mujeres Libres, y aportó una concienzuda colaboración en las labores de Asistencia Social.

ALBERTO MORAVIA Y EL ARTE COMUNISTA

De Moravia se ha discutido el hecho de que en la mayoría de sus novelas propende al pesimismo, a concebir la humana existencia como desprovista de alicientes. Tiende a evidenciar la carencia, entre los hombres, máxime en la edad contemporánea, de sólidos ideales que sirvan de estímulo. Al margen de sus novelas, la mayoría de las cuales han sido traducidas del italiano a las diferentes lenguas cultas, tiene escritos Moravia diversos ensayos, que ofrecen margen a la meditación.

Recientemente hemos podido leer uno de sus trabajos en donde alude a la idea que tienen formada del arte los comunistas. Explica como es absurdo el pretender que el arte vaya al diapasón de unas condiciones estructurales económico-políticas como son las que ellos preconizan. En relación a la literatura, pobre en los regímenes de tipo comunista, escribe: «Vuestras novelas no pasan de ser perdidas escaramuzas. Y que no se nos venga a decir que no somos capaces de saberlas apreciar. La forma, el fondo del arte pueden ir unidas a una ideología, pero no así su valor. Y este valor, si queda reducido a un simple valor de utilidad política, no existe, desde el momento que, precisamente vuestras novelas no llegan a suscitar la admiración.»

Conviene en que el argumento comunista pretendiendo que en el valor del arte se ha de contar el factor tiempo, en todo caso no será ello de acuerdo con la inspiración política, sino por el contrario, a base de la autonomía del hecho artístico.

Impresiones de un viaje

CLARIANA se fue de viaje a España y desde allí nos ha enviado sus impresiones. Clariana se fue niño de allí y ha regresado al lugar de origen siendo hombre sazonado. El contraste de una y otra época ha sido rudo y la balanza se posa del lado antiguo. Leamos a Clariana:

TRIBUNA JUVENIL

«La modernidad no parece ganar plaza en este lugar de Cataluña, el más avanzado de la península. La costa llamada Maresme no señala adelanto apreciable en los momentos de claro que permite la niebla, hoy pertinaz y espesa. Antes, este levante permanecía blanco-árabe, como es costumbre en el Mediterráneo nuestro. No aprecio el blanco-ceniza.

Los autos ruedan a docenas de miles en «Seats» negro-escarabajo. Los coches extranjeros suenan a rico al lado de estos vehículos de rico que suenan a pobre, a indigencia moral de potentados. Los parias que se esfuerzan por carretera en no serlo, ruedan coche liliput de segunda o tercera mano.

»Badalona, San Adrián, y sobre todo San Martín de Provensals, dan idea de ser pueblos regresivos. Habíamos visto esto con ojos nuevos reflejando calles, casas y personas sonrientes. Ahora, suciedad, abandono y rostros preocupados. Algo de cementerio de hombres vivos, eso que canta la copla judiciaria.

»Los camiones de labor imposibilitan las carreteras como tractores sembradores de humo. No puedes depasarlos y te enmascaran y asfixian a tubo de escape. O pasas uno y te impide y castiga otro, y otro y otro hasta el fin del mundo, o del viaje. Esta suciedad antes no existía, y debo determinar que lleva el sello del yugo y las flechas.

»Acostumbrado a los 120 de los trenes de Francia, y lo que te adelantan en tierras llanas, encuentro a los de aquí emparentados con las orugas. Uniformidad en vejez y en horarios irregulares. Los raíles da miedo mirarlos de puro oscilantes. ¿Cómo se atreven los maquinistas a correr sobre carriles desavenidos? Se atreven para un máximo de un 70 kilómetros-hora y con los ojos cerrados, y el sin pan o el despido en perspectiva. Órdenes son órdenes, de la Dirección y del sindicato.

»Pese a ciertos adecentamientos, Barcelona se apayesa. Su plaza de España es anodina y desaliñada, como de trapería. Los hoteles hechos aprisa y corriendo para la Exposición, ya no lucen su color de ladrillo, lo único que los adornaba. Llevan ahora la cara sucia, y las entradas del Paralelo, la Cruz Cubierta y la Granvía carecen de dignidad por el motivo manifestado. Atrás, Hostrafranchs, como si la carretera se hubiese estrechado, y en la vecindad de Montjuich, mucho artificio en huelga, quizás en brillo total una vez al año. Habría que trepar jardín arriba para dar con algún rincón montañero, salvajista, donde se exprese voluntariosa la naturaleza.

»Colón en su pie leonero ha sido recortado para ampliar el vals automovilista. La plaga de la gasolina y del «gas oil» lo invade y ennegrece todo. Donde quedan adoquines están como alquitranados.

»Hacia el poniente el humo asfixia. Hospitalet arde por el lado de las fábricas y de los estercoleros fumigantes. El aliento incomoda y dan ganas de correr sin que puedas. El atasco — y el hedor — se asemeja a lo de Badalona, y vendedores de caretas antigaz harían su agosto.

«Cuesta arriba es lo de antes, más estrecho y menos condicionado que antes. Martorell se ensancha sin acertar a librarse de ruinas perturbadoras del camino. En varios pueblos, en mal de la época, se ven andamiajes que periclitan expuestos a sol y a serena en prueba de presupuestos tempranamente agotados. Las fuentes de recreo, naturales, como si se fueran extinguiendo como un castigo de la Naturaleza al delito franquista en que nuestro país, quieras que no, ha incurrido. Lo probable es que los agiotistas adquieran esas preciosas humedades para comerciarlas. Manantiales propios — antes — para «fontadas», o égoglas, o cantatas o amores furtivos, ogaño son envasadas a título de curativas, no curando ni la sed del viandante que choca con el aviso canalla de «Propiedad privada. Prohibido entrar.»

»La propia montaña montserratina me ha parecido menos evocadora, más comercializada, nórdica incluso, bajo una bruma de Roubaix. El verde lo parece menos y en perfume estimé el de la mañana, no el ex mieloso de la tarde soleada en que el boj es el primero. El comercio montserratino es intenso y extenso y la calidad del producto discutible. La Virgen siguen vendiéndola y el album montañero te pega las rocas a las narices anulando la perspectiva. El gris de Montserrat pierde el azul, el violeta y el dorado de las situaciones solares. Habría que subir a la cúspide para ver por sí propio, previo arrojo de los cromos anodinos y caros.

»Las aguas de abajo surcan escasas y sucias, siendo el Llobregat quien nos lo indica. Cierto que el Llobregat es el río más aprovechado y torturado y esquilmado y despresgiado de la Península, y creo que Lo Gaiter del Llobregat, Clavé y los llobregatinos de raza no merecían este feo. Más el río que ya ennegrecen en Figols presenta la disculpa de los afluentes — tal el Noya — que se le entregan casi putrefactos.

»Se acude a la playa por carretera libre, pero zigzagueante y bachera. Mejor que la multisurcada autostrada del Prat, sin embargo. El agua salada podría quitarnos los sudores del viaje, si los humores de 50.000 turistas extranjeros no la hubieran desalado. Quizás de madrugada...

«Es cosa
mientras la vulgaridad reposa.»

»No os envío postal. Los colores de la casa Cros aún no os convienen a los peninsulares «extranjerizados».

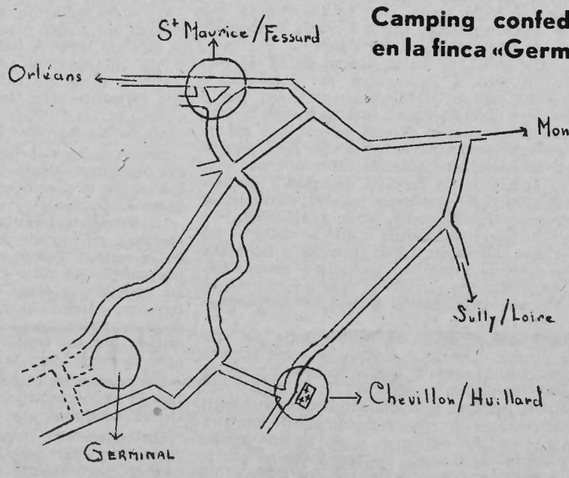
»Con fraternal estima:

CLARIANA.»

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Camping confederal en la finca «Germinal»



A 13 km. de Montargis y a 7 de Bellegarde (ver croquis). Cuota de estancia 1 franco adultos y 0,50 los niños, con resultado beneficioso para la obra «Germinal» y la propaganda cenetista.

Organización: C. N. T. francesa. Una bella ocasión para fraternizar entre compañeros. El campamento ya funciona y cerrará en 31 de agosto.

34/28

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

5 SEPTEMBRE 1968
NUMERO 520
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Grand Meeting International à Marseille

commémoratif de la révolution espagnole

Annibal Ferré, secrétaire de la 19e UR et qui assume la présidence du meeting, remercie les camarades d'être venus si nombreux. Il rapelle le motif de cette manifestation : la commémoration du 32e anniversaire de la Révolution espagnole (1936). Cet anniversaire prend cette année un aspect particulier étant donné l'essor du mouvement étudiant international et les derniers événements de mai en France qui ont pris un caractère libertaire profondément marqué. Les différents orateurs du meeting (Daniel Florac, Alfonso Failla, Gérard Conté, Fédérica Montseny) se chargeront mieux que personne d'établir les points communs ou divergents entre ces deux événements.

Daniel Florac, pour les Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires. S'adresse en ces termes à l'assemblée :

Il y a 32 ans le régime républicain éclatait et était remplacé par le prolétariat organisé qui imprimait à la Révolution espagnole un caractère à la fois original et universel. En effet, les camarades de la C. N. T.-F. A. I. ne se contentaient pas de crier : « Le fascisme ne passera pas », ils ne voulaient pas défendre la « démocratie », mais ils s'affirmaient aussi comme les créateurs d'un ordre nouveau. Pour la première fois dans l'histoire, l'organisation remplaçait l'autorité. Bien que le fascisme, aidé dans cette œuvre par les communistes et les réformistes, ait finalement vaincu la seule voie jamais ouverte vers le vrai socialisme, les anarchistes et syndicalistes espagnols peuvent se dire qu'il y a de glorieuses défaites préférables à d'illusoires victoires. Par son refus de toute compromission la Révolution espagnole est et restera pour les nouvelles générations de tous les pays un exemple vers lequel leurs yeux devront se tourner sans cesse. D'ailleurs elle a trouvé un profond écho lors des derniers événements qui ont secoué la France en mai.

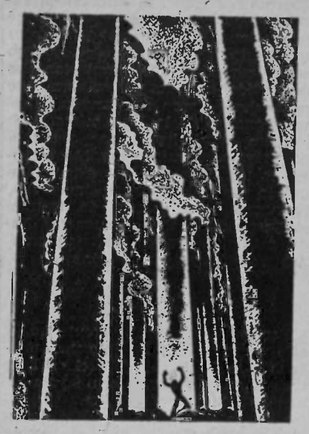
Les ouvriers et les étudiants en lutte contre l'Etat bourgeois ont en effet proné des thèmes depuis toujours défendus par les anarcho-syndicalistes : lutte contre toutes les hiérarchies et de ce fait contre toute autorité ; utilisation de l'action directe, etc...

De ce fait la société bourgeoise française a été ébranlée dans ses bases et les organisations traditionnelles ont eu du mal à reprendre la tête du mouvement. Elles y sont malheureusement arrivées par la calomnie et en sensibilisant la masse sur des thèmes réformistes. Le mouvement n'est cependant pas terminé et ce n'est pas le triomphe électoral de la droite qui changera quelque chose au problème.

Pourquoi la jeunesse a-t-elle été le détonateur du mouvement ? pourquoi ne s'est-elle pas contentée de revendications réformistes ? Tout simplement parce qu'elle n'a pas connu la faim, la rareté, les difficultés économiques. Elle vit dans un monde plus facile et plus agréable mais aussi fait de contraintes. Il s'agit avant tout donc d'une révolte morale, éthique.

Daniel Florac termine son exposé en rappelant le courant de sympathie qui vient de se développer à l'égard de nos idées. Il est nécessaire de le canaliser au profit de l'anarcho-syndicalisme.

C'est ensuite au tour de Alfonso Failla de prendre la parole pour l'Union Syndicale Italienne (USI).



Il commence par lire un message des camarades italiens :

C'est avec un grand émoi que A. Failla parle de la Révolution espagnole. Il s'agit en effet du seul pays où le prolétariat a lutté, les armes à la main, contre le fascisme. En Italie aussi, bien sûr, les révolutionnaires ont essayé de résister à la montée de la peste brune. Mais à cause de la désorganisation, de l'éparpillement des groupes, du manque d'appui populaire, l'avant-garde emprisonnée, il ne restait plus rien. Le réformisme, lui aussi, puissamment aide le fascisme.

C'est ainsi que les Italiens ont dû subir bien avant les autres peuples européens le terrible régime de la dictature. Mais le 19 juillet 1936 le cœur des anarchistes et syndicalistes italiens dont beaucoup étaient en prison, s'est gonflé d'espoir lorsqu'ils ont appris que là-bas, à Barcelone et dans d'autres villes d'Espagne les ouvriers en blouse avaient vaincu le fascisme. Ainsi contrairement aux autres pays les Espagnols avaient trouvé les moyens de lutter contre le fléau. Malheureusement la C.N.T.-F.A.I. allait se retrouver seule dans le combat. Et cela devait amener la terrible guerre que l'on sait.

Cette révolution devait s'achever par une défaite. Mais elle apportait aussi au monde un immense espoir. Espoir repris par le récent mouvement de jeunes. A ce sujet il y a quand même des choses dont il faut se méfier : par exemple les notions de pouvoir ouvrier et pouvoir étudiant. En apparence simple querelle de mots il s'agit dans les faits d'une véritable dictature. D'autre part tout mouvement de ce genre échouera s'il n'y a pas d'organisation. Il faut croire à la spontanéité des masses, mais l'enthousiasme doit ensuite être intégré par l'organisation. Il n'en reste pas moins que les événements de France ont redonné courage à tous les révolutionnaires, de tous les pays. On peut considérer ces deux expériences (française et espagnole) comme deux étapes vers la fin de l'esclavage, vers la réalisation du communisme libertaire.

Gérard Conte prend ensuite la parole pour la C. N. T. F. Il commence par s'excuser auprès du public parce qu'il n'est pas orateur, paraît-il, ensuite auprès des jeunes en qui il ne croyait pas, ce qui explique son attitude sceptique sur la question JSR au dernier congrès confédéral de la C.N.T.

Les orateurs précédents se sont pluts à établir des parallèles entre la Révolution espagnole et les derniers événements de France. Il y a beaucoup de différences cependant. En Espagne tout a été fait grâce à une organisation syndicale révolutionnaire, tandis qu'en France il s'agit d'une explosion imprévisible dont le détonateur furent les étudiants parce qu'ils ne sont pas intégrés et dynamiques. On a ainsi vu des jeunes très souvent maladroits, ne sachant pas où ils allaient. Ils ont par exemple repris les mêmes schémas révolutionnaires qu'au XIXe siècle. Et à cause de leur romantisme révolutionnaire, ils pensaient qu'avec quelques barricades ils réussiraient à battre la force armée d'un Etat moderne tout-puissant. Cependant la classe ouvrière dut se pencher sur les méthodes employées par les étudiants car ces derniers ont aussi tapé dans le mille : ils ont réussi à accrocher l'opinion publique. Malheureusement le mouvement s'est finalement déroulé en vase clos et les réformistes qui couraient depuis le début après le train ont réussi à le rattraper.

Pourquoi la classe ouvrière a-t-elle finalement abandonné le pavé pour le bulletin de vote ? Parce qu'elle ne savait plus où aller. Le même problème s'est posé pour les étudiants.

En fait le capitalisme d'aujourd'hui a changé presque complètement de face. Il semble avoir perdu quelques avantages. Mais c'est pour mieux incorporer les ouvriers dans son système et aussi pour augmenter la production en améliorant l'outil de travail. Ils s'est même approprié des idées révolutionnaires et l'on a déjà vu des grèves employées comme arme commerciale. Il a aussi usé de l'action directe à l'égard des ouvriers en ce sens que celle-ci est un moyen de lutte qui fait perdre l'adversaire soit par l'intérêt, soit par la force. Il a placé partout des agents à son compte (ex-contraimaîtres et même simples ouvriers). Il a intégré la masse dans son système (ainsi ceux qui ont des comptes en Bourse). A la base, même dans les centrales réformistes, on parle beaucoup de la lutte de classe. Mais en haut il s'agit bien de la collaboration.

Cependant nous aussi avons fait et nous faisons encore des erreurs. Trop souvent nous avons prôné un purisme de forme et non de fond. Entre la théorie et la réalité il y a de la différence. Ce qu'il faut c'est sensibiliser les gens sur des problèmes qui les concernent. Malheureusement nous sommes devenus une amicale syndicale de théoriciens. On a dit que la C. N. T. F. était la sœur de la C. N. T. E. Il s'agit plutôt de la petite sœur de la C. N. T. E. Car nous le savons bien : son influence est presque nulle. Pourtant nous avons eu en effet un climat favorable à la propagande (ainsi lorsque Seguy a dit que l'occupation des usines était illégale.

Tout finalement reste à faire car nous n'avons pas d'implantation dans les usines (IIe UR : 4 syndicats seulement qui fonctionnent). Nous devons bien comprendre que la lutte au sein des entreprises n'est pas un problème de puristes. Quant aux idées toutes faites sur les ouvriers nous devons nous en débarrasser (certains sont plus « salauds » que les patrons).

Maintenant l'explosion de mai est terminée. Il y a eu le vote, il y aura la participation. Le capitalisme a fait céder son adversaire par l'intérêt. Le drame c'est que la C. N. T. n'a rien à proposer à ceux qui seraient prêts à rentrer en son sein.

Conte s'adresse ensuite à ceux qui se prétendent libertaires et qui soit ne militent pas, soit militent dans les centrales réformistes. Il suffit de regarder l'attitude de celles-ci lors des derniers événements pour en être complètement dégoûté. La lutte dans la C. N. T. n'est pas spectaculaire. C'est une lutte quotidienne, sans éclat. Mais c'est la seule qui puisse amener un résultat positif.

Conte s'excuse de ne pas s'être montré très enthousiaste. Mais il pense que cela a été plus honnête et plus profitable pour les camarades présents.

COMMUNIQUES

Les J. S. R. de l'U. L. de Marseille réorganisent la bibliothèque de l'U.L. pour en faire une grande bibliothèque sociale libertaire.

A ce sujet nous recherchons tout particulièrement en un ou plusieurs exemplaires, les ouvrages de base indispensables.

Œuvres de Bakounine, Kropotkine, Proudhon, Grave, Reclus, Besnard et tous les penseurs, écrivains, sociologues, philosophes et publicistes, anarchistes et syndicalistes.

Les camarades et amis qui voudront bien nous céder ou nous vendre ces ouvrages sont priés d'écrire à Pierre Comte, CNT, salle 3 B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

Les camarades de la région peuvent le rencontrer, même adresse le samedi de 18 à 20 h ou sur rendez-vous. Les frais d'envois seront à notre charge.

Tout le monde comprendra le caractère indispensable de ce travail et nous souhaitons très vivement que cet appel ne reste pas vain. D'avance merci.

Un synd. inter des travailleurs vietnamiens de la région Parisienne est en voie de formation. Nous invitons les travailleurs Viet-namiens et asiatiques de prendre contact avec la commission d'organisation à notre siège 39, rue de la Tour d'Auvergne, tous les samedis à partir de 16 h.

Permanence tenue par Ly-Chanh-Thuong.

XVIIe UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1er étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

Lettre de Max Nettlau à Jean Grave

(Suite)

Hors cela, l'occupation a coûté beaucoup d'argent, employé à mettre une province turque des plus négligées à peu près au niveau d'un pays de Europe centrale. Après l'annexion en 1908, faite pour empêcher la Turquie, rénovée alors et très nationaliste, de réclamer la restitution de la Bosnie, il y eut une diète en Bosnie, donc une vie parlementaire normale qui valait ce qu'elle vaut partout. Des Serbes (de la Serbie), il n'était pas question — il n'en avait pas été question à Reichstadt, ni au Congrès de Berlin — et l'Autriche-Hongrie contenait alors en Dalmatie, en Croatie et dans le sud de la Hongrie, etc., un nombre de Yougoslaves qui, je pense, n'était pas beaucoup inférieur à ceux de Serbie. Les Bosniaques ne furent donc nullement dénationalisés, ni assujettis aux Allemands ou aux Hongrois ; mais ils avaient toute la Yougoslavie actuelle, hors la Serbie et les territoires enlevés à la Turquie, et plus loin toute l'Autriche et la Hongrie, d'accès libre pour eux, sans entrave, sur un pied d'égalité avec tout le monde. On croyait qu'ils avaient dû ressentir quelque satisfaction d'être débarrassés ainsi, avec assez peu d'efforts de leur part, de la domination turque (les insurrections de 1874, 1875 et 1876 étaient assez fantaisistes), d'être membres d'un grand pays en Europe centrale, et de n'être pas exposés au système serbe. La Serbie était alors (et est peut-être encore) le pays d'Europe où il y avait le plus d'assassinats, d'actes de violence, et une vie politique locale fanatique. En effet, chaque village était plus ou moins sous le fouet de son Stambouliski local, mitigé par la corruption en usage en Russie. Ces Bosniaques n'étaient vraiment pas malheureux et ils le savaient bien : ils réclamaient bien peu de chose. Mais dès qu'il a plu à la Russie de tirer les ficelles à Belgrade, où le fameux Hartwig la représentait, le nationalisme serbe passablement endormi, et qui ne s'était pas montré glorieux en 1885 à Slivnitza contre les Bulgares, ce nationalisme s'est mis en quatre aux ordres de la Russie et a soulevé la question bosniaque. Pour la Serbie, ce ne fut pas une question, mais une convoitise, un objet de conquête — comme la Bulgarie l'est aujourd'hui. (Vous verrez quand parlera Daskalow, le grand ami de Stambouilsky qui, aujourd'hui, de Prague où il est ministre plénipontentiaire de Bulgarie, dirige la contre-révolution.) Pour être bref, je ne vois aucune opression particulièrement grave en Bosnie jusqu'en 1914. Si en Provence quelques félibres rêvaient qu'il serait bon de revoir le temps du bon roi René, des troubadours et de la Provence indépendante, ce malaise momentané de quelques braves gens ne causerait à personne, à Paris, le remords d'avoir privé la Provence ou la Bretagne de son indépendance. On dirait : « Ce sont des temps passés », et voilà tout.

Vraiment, et je puis dire cela en bonne conscience et d'après cinquante ans de connaissance de la vie de ce pays, si j'ai ouvert les yeux à l'âge de huit ans — car je date de 1865 — il n'en a jamais été autrement de toutes les réclamations nationales en Autriche durant ce temps. Tout le monde sait que, depuis 1879, les Allemands ont perdu le pouvoir politique en Autriche parce qu'en majorité ils refusaient d'approuver la politique du gouvernement tendant à occuper la Bosnie. Ils disaient qu'on avait déjà assez de Slaves dans le pays. Pour se créer une majorité parlementaire, depuis cette époque jusqu'en 1914, il fallait toujours que le gouvernement achetât le concours des Tchèques, Slovènes, Polonais, etc., par des concessions sur le terrain national. Soudoyés ainsi, ils collaboraient avec les cléricaux allemands et la noblesse contre le peuple. Par ces trente-cinq ans de trafic parlementaire de chaque jour, les Slaves ont donc reçu non seulement des satisfactions, mais des avantages, aux frais des Allemands qui étaient mal vus comme libéraux et comme radicaux. A côté des concessions formelles, il y a eu les concessions de faveur, par exemple l'avancement plus rapide du fonctionnaire slave, etc. Bref, nulle part au monde, une telle saturation nationale n'a eu lieu comme en Autriche en faveur des Slaves de 1879 à 1914. Croyez-vous que sans cela ils seraient aussi heureux qu'ils le sont depuis 1918 ? Si vous mettez la couronne autrichienne à 1, la tchécoslovaque est à 2.095, la yougoslave à 758, la roumaine à 354, et dans le territoire annexé par l'Italie à 3.237. Or, tout cela était égal jusqu'en 1918 ; la Galicie aussi était égale à tous. Aujourd'hui, faisant partie de la Pologne, son mark (1,25 couronne) est à 0, 78, donc aux deux tiers de l'argent de Vienne. Et la Hongrie, égale aussi jusqu'en 1918, est à 8,65 (et fut à 30 il y a six mois). Si les Allemands d'Autriche s'étaient enrichis aux frais des Slaves, dans ce temps de misère où on ne se relève pas si vite, la monnaie des Tchèques et Yougoslaves se vaudrait pas 2.095 et 758 fois autant que celle de Vienne, puisque pour les Polonais, chargés, comme vous voyez, de toute la misère polonaise-russe, la dépréciation opère bien.

(Le libre-échange que vous aimez tant, où a-t-il été plus diaboliquement assassiné, foulé aux pieds, que par ce démembrement du corps vivant de l'Autriche et même de la Hongrie?)

Après tout cela (dont je n'ai pas la place de parler ici, mais qui a rempli toute ma vie), si on me parle d'oppression nationale en Autriche jusqu'en 1914, je ne puis que rire. Je mets à part la continuelle oppression sournoise des Allemands, haïs dans ce pays par l'empereur s'ils n'étaient pas cléricaux, à cause de la révolution de Vienne en 1848 et de sa défaite en 1866. Celle-ci l'avait forcé à leur accorder le pouvoir de 1867 à 1879, avec intervalle slave-clérical en 1871. Il les avait trahis définitivement en 1879, parce qu'ils ne secondaient pas sa politique en Bosnie. Pour cet empereur, elle était une compensation de neutralité autrichienne dans la guerre russo-turque (1877-1878) ; elle faisait aussi équilibre à la Bulgarie reconstituée qui, les premières années, était entièrement sous l'influence russe. Déjà du temps de Napoléon III, on discutait en di-

plomatie la possibilité d'annexer la Bosnie à l'Autriche si elle cédait Venise ou le nord de l'Italie. (De la Serbie, il n'avait pas été question.)

Toute l'agitation slave en Autriche comme en Bosnie fut importée de Russie. L'Autriche, de son côté, favorisait les Polonais et payait leur déficit et leurs dettes (la France a maintenant ce privilège). La Russie mit alors en jeu Tchèques, Slovaques et Yougoslaves. Ces derniers furent gâtés aussi du côté autrichien comme rempart contre l'Italie et ils ont tenu bon dans la guerre. Les Slovènes et les Croates se sont battus avec acharnement dans les Alpes (les régiments tchèques de même) contre les Italiens.

Vous voyez ainsi un peu de ces tiraillements et intrigues continuels qui avaient leur origine dans la guerre de Crimée où l'Autriche fit une offense mortelle à la Russie par sa neutralité armée. Depuis lors, la main russe mit des entraves à tout ce que l'Autriche faisait seule pour la guerre russo-turque (1877-1878) méditée depuis bien longtemps. La Russie s'était procuré la neutralité autrichienne (Reichstadt) en lui laissant les mains libres en Bosnie. Depuis 1878, année où la Russie, au Congrès de Berlin, dut dégorger son butin turc, l'hostilité russe reprit.

Dans ces conditions précaires, il va de soi qu'aucun peuple ne fut opprimé et brusqué (sauf les Allemands, dont on était sûr qu'ils ne seraient pas traîtres), car c'eût été une folie que de donner à la Russie un prétexte de manifester un mécontentement ostensible. Donc, cette oppression des Slaves en Autriche fut toujours une fable inventée pour les besoins de la cause ; ils se trouvaient mieux alors qu'ils ne se trouvent maintenant et ne se trouveront jamais.

Mais je n'en finis plus et vous direz que ce sont de pures affirmations ; mais, pour les prouver, j'écrirais une brochure, un volume, et alors ce serait une production où vous penseriez que le pangermanisme éclate à chaque ligne. Tandis que n'importe quel Tchèque ou Serbe sera toujours la victime intéressante. Ce sera la vérité impartiale.

La lecture des livres historiques ou des journaux en langue allemande, les voyages, une enquête personnelle vous sont interdits (1).

Il est alors impossible d'avancer d'un pouce pour le reste de notre vie.

J'ajoute encore ce fait très matériel que le traité d'alliance de 1914 (2), article 7, entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie, décidait que chaque occupation temporaire ou permanente de l'un des deux alliés dans les Balkans serait compensée à l'autre partie. L'Italie fit valoir cet article dès le premier jour de la guerre et jusqu'au printemps de 1915. Quand, à Londres, elle fut payée plus cher, elle jeta le masque. Cet article empêchait donc tout avantage durable de l'Autriche en Serbie, car il aurait été immédiatement remboursable à l'Italie. La Serbie ne fut donc jamais sérieusement menacée dans son indépendance et son ensemble territorial. Elle aurait dû déchanter un peu, voilà tout, mais M. Pachitch a encore révélé le 7 juin, dans son discours à la Skouptchina (parlement), qu'en 1914, la Serbie, dans son conflit avec l'Autriche, pouvait se fier à la Russie qui avait promis que, le cas échéant, elle vengerait l'enlèvement (le vol) de la Bosnie. C'est ce qui a fait agir la Serbie et donner une prétendue satisfaction insidieuse à l'Autriche (ultimatum) pour la mettre dans une mauvaise position. Elle savait en réalité que son heure était venue, grâce à la Russie.

Le manifeste des 17... Mais je ne conteste pas votre bonne foi. Je sais que vous avez préféré la guerre à une paix que vous jugiez devoir être humiliante, réactionnaire.

Le manifeste des 17... Mais je ne conteste pas votre bonne foi, n'est-ce pas, basée sur ce fait mécanique, dirai-je, que si tout le monde réuni a pu mettre hors de jeu les pouvoirs centraux et imposer une paix qu'il est encore assez difficile de réaliser réellement (voyez Turquie), le contraire, que les quatre pays centraux auraient pu imposer un esclavage, une ruine, une réaction, etc., à tout le reste du globe (à peu près) est... fantaisiste. La paix en 1916 aurait donc été une paix infiniment plus équilibrée, équitable que celle de 1919, et jamais une paix unilatérale allemande.

Mais vous avez pensé autrement et vous avez donc conseillé de continuer la guerre, croyant que c'était la liberté contre la réaction.

Quelle différence avec l'Autriche et l'Allemagne en 1914 où : 1°, pour l'Autriche on prévoyait une humiliation qui amènerait une destruction complète comme celle de 1918-1919, si on ne recevait pas une satisfaction sérieuse, pas moqueuse, de la Serbie, pour qu'elle laisse désormais tranquilles ses voisins et n'encourage plus les assassinats et attentats dont celui de Sarajevo était loin d'être le premier ; et 2°, pour l'Allemagne le danger russe, l'invasion de la Prusse, était absolument imminent, et où tout le monde savait que l'alliance franco-russe entraînerait infailliment la France ?

Alors, comme vous en 1916, on a préféré se battre à se soumettre. Je n'y vois pas une proie obligatoire des assassins venant de Belgrade. En Allemagne, on ne voulait pas les cosaques dans le pays, tout comme vous ne vouliez pas le « talon du soudard prussien ». Nous sommes tous égaux, n'est-ce pas, et ce que le Prussien est pour vous, le cosaque l'est pour nous.

Donc, vous voyiez que je serais peu logique si je vous en voulais pour le manifeste des 17 : je conteste ses prémisses, mais je comprends ses conclusions.

Mais causons encore un moment de Stamboulisky. Son plus cher ami, Daskalow, ancien ministre plénipotentiare à Prague, qui organise la revanche, déclare (le 13 juin) que les Cobourg ne resteront plus en Bulgarie ; il dit qu'il n'est pas autorisé à répondre à la question de savoir s'il y avait une entente d'union personnelle (le même roi, donc le roi de Serbie, entre la Yougoslavie et la Bulgarie). Le jeu de Stamboulisky était de livrer son pays à la Serbie. Cela rapelle Venizelos, le maître de la Crète, qui réunit la Grète à la Grèce et se fit ensuite maître de la Grèce. Quoi qu'il en soit, Stamboulisky est pleuré par les Yougoslaves qui cherchent un prétexte pour se ruer sur la Bulgarie — tout comme en 1885 quand ils subirent la fameuse défaite de Slivnitza. Déjà, la Grèce a jeté une pomme de discorde entre Turcs et Bulgares, en cédant (à Lausanne, ces dernières semaines) Karragach (près d'Andrinople) aux Turcs, ce qui agace les Bulgares. Vous voyez alors cette chère «Petite Entente» occupée à son ancien jeu de fomenter de nouvelles guerres. Les Turcs ont montré du poil — c'est le tour des Bulgares maintenant — ensuite ce sera le tour des Hongrois.

Daskalow déclare le nouveau gouvernement bulgare germanophile, magyarophile et même turcophile. Il faut alors prévoir que la presse de Paris pleurera son pauvre Stamboulisky et il ne faut pas vous étonner que votre appel n'ait pas été chaleureusement acclamé.

J'étais à Paris en 1895 le jour de la nouvelle de l'attentat contre Stamboulov (1) auquel on coupait presque les mains et qui en est mort. Stamboulov était le ministre qui avait osé tenir tête aux Russes, qui avait mis à la porte le fameux dictateur russe, le général Kaulbars lui-même. Dans mes oreilles résonne encore la joie féroce de Rochefort que Stamboulov fût abattu. Les autres journaux disaient la même chose d'une manière plus hypocrite. Ces mêmes gens pleurent aujourd'hui Stamboulisky, j'en suis sûr.

Vous avez bien dû remarquer dans vos longues années de travail et d'étude que tous les peuples opprimés dont on parle à Paris sont ceux qui font l'affaire de la politique du Quai d'Orsay. La Finlande, du temps de l'amitié russe, trouvait toutes les portes fermées. De certains autres, il n'a pas même été question. Il s'ensuit que l'opinion publique ne sait que ce que le gouvernement veut qu'elle sache. Tous ces Courriers européens n'ont jamais été que préparation des amitiés et alliances pour les guerres futures.

Il en est ainsi partout sans doute. Il ne reste donc qu'à se renseigner d'une manière vraiment indépendante. Moi, j'ai toujours essayé de le faire. Et alors vous pensez que je suis germanophile. Croyez-vous vraiment que je ne sache pas donner raison aux autres si je crois qu'ils ont raison ? La Serbie ou les Tchèques, est-ce un dogme ?

J'ai reçu hier un cahier de trente-deux pages serrées : *Svobodno Obshtchestvo* (Société libre), revue nouvelle anarchiste - communiste, Adresse : Zv. Karanov, rue Beltcheff, 28, Sofia (Bulgarie).

Je lui adresse une de vos brouchures (2) et il vous enverra sans doute la revue. Le premier article est intitulé : « Le Golgotha de l'anarchisme » et s'occupe de Jamboli, etc. La revue porte la date du 15 mai 1923, mais c'est le 28 mai en style nouveau.

Il y avait en Bulgarie deux journaux, *La Pensée Ouvrière* et *L'Anarchiste*, mais je ne sais pas si depuis le printemps ils ont peru.

Il n'y avait encore rien dans le journal de Ramus cette semaine.

Ne discutons plus ; cela ne sert à rien. Mais les quatre millions de *militants* social-démocrates allemands en 1914 sont une erreur de plume pour *électeurs*, c'est autre chose. Quatre millions de social-démocrates réels, c'est un cauchemar — j'en réverais cette nuit — c'est trop...

Je vous salue bien.

M. NETTLAU

(1) Stamboulov (Stéphane) homme d'Etat bulgare. Se signala par une opposition constante à l'immixtion de la Russie dans les questions de politique intérieure de la Bulgarie. C'est sous son influence que la grande Sobriané élut à l'unanimité prince de Bulgarie, le 4 juillet 1887, Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha. Stamboulov fut assassiné en 1895. (Note de l'éditeur).

(2) Après la guerre de 1914, Jean Grave ne publia plus les *Temps Nouveaux*, mais une brochure de temps à autre. (Note de l'éditeur).

(1) Jean Grave ne lisait pas l'allemand. (Note de l'éditeur).

(2) Le cinquième traité de la Triple Alliance a été signé le 5 décembre 1912. (Note de l'éditeur).

EDITORIAL «AIT»

En français :

«Face au racisme et au néo-nazisme» par R. Villard 1,00
«De l'esclavage à la liberté», par R. Villard 5,50
«Syndicalisme révolutionnaire», par R. Villard 1,80
«De la Commune de Paris à la Commune de demain» par Balkanski 1,00

En español :

«Paradigma de una revolución», A. Paz 6,00
«Actas del VII Congreso A.I.T., (1951) 6,00
«Actas del VIII Congreso A.I.T. (1953) 3,00
«Actas del IX Congreso A.I.T., (1956) 3,00
«Actas del XII Congreso A.I.T., (1963) 2,00

Remise de 10 % à partir de 10 F.

En vente à :

«AIT», 4, rue Belfort, 31 - Toulouse.
Roque Llop, 24, rue Ste.-Marthe, 75 - Paris (X).

Continuación española del Mitin de Marsella

(Consultar la página 1a)

INTERVENCION DE FEDERICA MONTSENY

Amigos y compañeros: Si hiciéramos una síntesis entre el discurso del compañero Failla y la exposición fría, implacable, real del compañero Conte, podríamos sacar unas conclusiones positivas. Pero no es este nuestro propósito. Nosotros estamos aquí reunidos para hablar del 19 de julio, para conmemorar la revolución española. Con todo y ello, es imposible sustraernos a las realidades que se viven en el país donde residimos. Igual nos afecta lo que pasa en el mundo occidental que oriental.

Para nosotros la revolución de 1936 será el más entusiasta, el más inolvidable de todos los acontecimientos de nuestra vida. Fue allí donde pusimos todo el vigor, todo el entusiasmo de nuestra juventud, de todo el pueblo trabajador. Y para nosotros aquella revolución permanecerá como recuerdo inmarcesible. Fue un movimiento social que partió de la base. Haciendo tabla rasa de todos los prejuicios, y reorganizando la economía de una foma nueva, federativa, justa. Eso es algo que permanece y permanecerá toda la vida en nosotros y en las generaciones que nos vayan sucediendo.

Creo que la disertación de Conte es algo valioso, por ser una lección ejemplar de la realidad que vivimos.

La C. N. T. creó en España un movimiento que ya habían previsto los anarquistas en 1864 para poder formar la fuerza que defendiera sus propios derechos. Ya en la dictadura de Primo de Rivera, pese a su crueldad para con los revolucionarios, planteábamos los problemas de la lucha obrera, directamente; no queríamos ni aceptábamos intermediarios de ninguna clase.

A pesar de la actitud de la U.G.T. que aceptó los Jurados Mixtos, la C. N. T. con los sindicatos clausurados mantenía la acción directa frente al gobierno y a la patronal. Y cada vez que sucedía una huelga, algún acontecimiento de los que conlleva la lucha, la organización salía más fuerte, más poderosa del combate.

El abandono de los anarquistas y los anarcosindicalistas revolucionarios de la clase trabajadora, es la triste realidad, la catástrofe — así se puede llamar — del proletariado francés en la actualidad.

A pesar de lo que esto trasciende, puede que en España volvamos a tener una C. N. T. más fuerte de lo que muchos piensan. La semilla está tirada. Ella va germinando. Y un día u otro, ha de dar fruto.

El análisis hecho por el compañero Conte es una realidad, fría, dura, pero refleja la situación en que se encuentran los trabajadores franceses. Los hechos de mayo han sido la lección más tremenda que se ha producido en este siglo. No se consigue hacer la revolución si no se tiene preparado de antemano un movimiento revolucionario; si no ha impregnado la conciencia y el espíritu de las masas trabajadoras que son el complemento de todas las revoluciones. Con más de ocho millones de huelguistas, con toda la Francia paralizada, ya veis lo que se ha conseguido. Unas mejoras en el salario que pronto quedarán anuladas por la subida de todo lo necesario para el sostén de la vida.

Y, nosotros, los libertarios españoles, teníamos que permanecer sin actuar con la amplitud que podíamos haberlo hecho. Nos mordíamos los puños de desespero y de impotencia cuando veíamos la ocasión, el momento tan magnífico que se desaprovechaba, sin encauzar todas las energías hacia una verdadera revolución social que todo lo transforma.

No obstante, yo creo que podremos extraer conclusiones positivas que nos puedan servir, aunque sólo sean simplemente de experiencia para el futuro. Interesa saber lo que se ha de hacer, cómo se debe actuar, antes de plantear un movimiento revolucionario.

Nosotros hicimos la revolución porque teníamos una convicción revolucionaria. El espíritu de la revolución gravitaba en la conciencia del pueblo.

No podemos creer en la espontaneidad de los movimientos revolucionarios porque fracasarán si no están preparadas las conciencias de los trabajadores. Sin embargo, el período de mayo puede servir para alentar a los estudiantes y a los trabajadores a que no abandonen la lucha. Ese período no se puede dar por liquidado; sería algo terrible para la causa de la libertad.

Ante las decepciones sufridas, ante la traición de las sindicales reformistas, son muchos los que se dan de baja de la C. G. T. Lo lamentable es que estos trabajadores no ingresan en la C. N. T. Francesa, organización revolucionaria, sino que serán los cristianos los que saldrán favorecidos de esta situación.

Las ventajas que se consiguen por ciertas reformas que van concediendo los organismos estatales, castran las energías, el espíritu de lucha de las masas trabajadoras. Se acostumbran a que les den las cosas hechas, sin su participación directa, y esto los hace acomodaticios y conservadores.

Recuerdo que, al advenimiento de la República del 1931 en España, Enrique Malatesta le escribió una carta a mi padre temiendo que si el nuevo régimen concedía algunas mejoras materiales a los trabajadores, que éstas podrían terminar con el espíritu revolucionario del proletariado español.

Pero desde el primer día demostramos en la vía pública que no podíamos contentarnos con las migajas que buenamente quisieran concedernos los gobernantes. Y fue por ello que pronto la acción de la C. N. T. se sintió amenazada. Pero, a pesar de todo, se aprovechaban todas las circunstancias para que se hiciera sentir la voz del pueblo laborioso.

Vinieron los hechos de Castiblanco, los de Aragón, los de Casas Viejas, los de Asturias y otros, que mantuvieron despierto, atento a todas horas el espíritu de lucha. Y esa gimnasia constante, esa página de sacrificios y de sangre fue lo que hizo posible el triunfo de la revolución que hoy conmemoramos.

Si se pudo atacar a los cuarteles en Madrid, en Barcelona, en Valencia, en Málaga y demás lugares, fue porque el pueblo tuvo iniciativas para coger las armas sin esperar ninguna voz de mando.

¡Que hayan persecuciones, que peguen a los estudiantes, que les sacudan el polvo a los trabajadores, que hayan encarcelados, eso es lo que crea el ambiente de rebeldía propicio para la revolución. Nosotros hemos pasado por todo eso y mucho más. ¡Todavía no hemos presentado factura de los muertos y encarcelados — que fueron muchos por cierto — que tuvimos antes de la guerra!

Estamos viendo un cuadro sinóptico de las luchas que se están viviendo en muchos países, como lo son Italia, Checoeslovaquia, Francia y otros. Pero es en España donde más gravita el espíritu de libertad. Sin que por ello podamos creer que cuando nacen los crios llevan ya la bandera roja y negra enarbolada. No; ni mucho menos. Es la simiente sembrada con tantos sacrificios, regada con tanta sangre, la que comienza a dar sus frutos. ¡Hay mil quinientos estudiantes anarquistas en la Universidad de Madrid! Y esto no tendría ninguna importancia si fuera yo quien lo dijera; puesto que se ha de pensar en que cada cual llevá el agua a su molino. Lo interesante es que lo dice la propia prensa franquista, y también, el periódico «Pueblo» de Madrid.

No hace mucho se me presentó un joven y me dijo que era él uno de los ácratas de la Universidad de Madrid. Me confirmó — y esto puede servir para satisfacción de todos nosotros — que estaban bien organizados; que lo que más les falta es literatura ácrata, libros de Kropotkin, Proudhon, Bakunin y otros escritores anarquistas, para informarse bien de lo que es el anarquismo.

De los autores señalados hemos procurado que les lleguen algunos libros. Y aunque son escasos, ellos, los estudiantes, se consideran anarquistas.

Una editorial de Barcelona se comprometió a editar «La Evolución de la Filosofía en España» de Federico Urales. Pero por orden del gobierno se han incautado de todos los ejemplares y han suspendido la tirada.

Si las editoriales burguesas se comprometen a editar literatura ácrata es por que en ello ven ventajas. Es por que se lee y la gente se preocupa por adquirir los libros que van saliendo.

Lo simpático es que este fenómeno ocurre en muchos países. En París, por ejemplo, se han agotado muchas ediciones de libros anarquistas que antes se consideraban invendibles.

En España la lucha es dura y despiadada por que el régimen es cruel y tiránico. Sin embargo, los muchachos actúan con todas sus consecuencias. Sabiendo lo que puede llegarle no cejan en el combate.

Ya veremos lo que pasa a la reapertura de las Universidades. Es algo alentador que en ciudades de carácter reaccionario, como lo es Santiago de Compostela, planteen los estudiantes problemas de disconformidad con el régimen fascista de Franco y que pidan libertad.

Hay que movilizar todas las energías; crear un clima social que se vaya preparando para el triunfo de la próxima revolución. Lo que ha ocurrido en Mayo en Francia, pasó hace treinta y dos años en España. Cambian los luchadores. Se renuevan los hombres. Pero el objetivo de la sociedad futura anarquista, sigue siendo el mismo.

O la revolución social, u otra guerra que destruya al mundo entero. Y esto creo yo que no lo harán los gobernantes; porque el control de la energía atómica no es como el de las ametralladoras y los cañones que pueden entregársele a un soldado o a un gendarme cualquiera.

Si los anarquistas y los anarcosindicalistas somos activos, si sabemos actuar como debe hacerse, las circunstancias nos están viniendo favorables para que se haga sentir nuestra acción y nuestra propaganda.

Todo el mundo vuelve los ojos hacia nosotros. Con nuestra certera acción irán desapareciendo todos los totalitarismos. Ya sean maoistas o castristas. Y entonces podremos destruir el gobierno de los hombres por la administración de las cosas.

∴

Con certeras palabras del presidente compañero Ferré, y el himno «A las Barricadas» y «Los Hijos del Pueblo» finalizó el grandioso acto; del cual todos los oyentes salieron contentos y satisfechos.

Comentario final

Durante varias semanas se vino publicando en nuestra prensa el mitin de carácter internacional patrocinado por la C. N. T. Francesa. También hubo considerable difusión de programas en lengua gala y española esparcidos por la región provenzal y la ciudad de Marsella. De ahí que a la hora indicada, la gran sala que lleva por nombre Francisco Ferrer, el mártir de la Escuela Moderna, estuviese repleta de público. Eran, en mayoría, compañeros y simpatizantes que se habían desplazado de todas las FF. LL. de la región para oir la voz del anarcosindicalismo internacional. Al mismo tiempo pantentizaban, una vez más, su inquebrantable voluntad en la lucha. Ello sea dicho sin menospreciar la buena cantidad de estudiantes y trabajadores franceses que acudieron al acto.

Cabe señalar un hecho que produjo gran emoción entre la multitud reunida. Los viejos compañeros radicados en el asilo de Hyères llenaron un autocar y también acudieron al acto señalado. Ejemplo de firmeza, de amor a las ideas, el que dieron estos hombres que ya en el ocaso de su vida muchos de ellos, tuvieron fuerza de voluntad para desplazarse y vivir, aunque sólo fuese por unas horas, el ambiente fraterno y libertario que se respira cuando se reunen los trabajadores que integran el anarcosindicalismo y el anarquismo internacional.

Se fueron satisfechos por haber podido sentir la voz poderosa de los oradores anarquistas, la exposición clara de las ideas que a ellos tantos sacrificios, tanta abnegación les ha costado durante toda su vida. Confirmándolo, para estímulo de todos, con su simpática presencia en el acto que reseñamos. — *Corresponsal*

ANTENA

TERROR FRANQUISTA EN EUZKADI

BILBAO. — Sabido es que un encuentro entre resistentes vascos y guardias civiles ocasionó un muerto en cada grupo oponente. Al guardia el Estado trata de vengarlo, y al joven vasco caído la propia autoridad lo cubre de invectivas, al tiempo que impide actos de loa hacia el mismo, provocando protestas en muchos pueblos.

Obedeciendo a esta situación de violencia desde arriba provocada, los espíritus no se aquietan, y una de las personas más empeñadas en mantener la zozobra, Melitón Manzanas, jefe de la policía política especializada en persecuciones, recogió el fruto de sus actividades recibiendo seis balazos en el cuerpo, los suficientes para ir a la fosa.

El autor del atentado no ha sido habido, y aun se asegura que ganó la lejanía. Buen viaje. Pero la autoridad franquista — que no es justicia, sino furia — detiene, importuna y apalea a centenares de ciudadanos éuzkaros, sobre todo en San Sebastián, Irún, Eibar y otros pueblos de la provincia y también en Bilbao. Para dramatizar más la situación, el gobierno ha sobrecargado el Decreto de 1960 sobre terrorismo y bandidismo, atribuyendo esos delitos a la gente del pueblo, cuando es sabido que el terror y el bandidismo vigentes emanan de los centros oficiales, verdaderos nidos de delincuentes falangistas, o «movimientales», que han transformado la ley en trabuco para impunizar sus tremendas fechorías. — Corresponsal.

.....

MATANZA DE OBREROS

ALCOY. — Una fábrica de pertrechos dichos de artificio estalló por imprevisión de la gerencia y de la jefatura sindical alcoyana, ocasionando treinta y tres muertos y muchos heridos graves.

A los difuntos se les dio entierro diocesano, pero el dolor a los familiares no hay dios que se lo quite.

SEIS MARINEROS SALVADOS

MARSELLA. — Seis marineros españoles apellidados Barreiro, Gómez, Hermida, Gómez Gómez, Antón y V. Gómez el 16 de agosto desembarcaron en este puerto para regresar a su país. En la altura de Barcelona les naufragó el buque que les conducía, el «Rosenda», siendo recogidos por el barco griego «Panagiotis» que acertó pasar por el lugar donde los náufragos se defendían del oleaje merced a su barca de emergencia.

Conste, pues, que esta vez la Virgen del Carmen se llamó Panagiotis.

CONSTITUYEN UNA CONSTITUCION

SANTA ISABEL. — El 12 de agosto el gobierno español mandó aprobar en «elecciones» el proyecto de Independencia dirigida elaborado en El Pardo (Madrid). En todo el día la lluvia fue torrencial, acudiendo poca gente a las urnas. Sin embargo, tal Constitución para la Guinea Oriental: Fernando Poo, (isla) y Río Muni (continente), será oficialmente confirmada pese a los deseos integralistas de la mayor parte de guineanos.

CURAS VASCOS ENCARCELADOS

BILBAO. — Por haberse negado a abonar una multa abusiva de 25.000 pesetas por supuesto delito de actividad «ilegal», el cura Javier Cruz Amunizar Zarraonaindia, de Amoroto, fue ingresado en la cárcel de Basauri, donde hace compañía a otros cinco sacerdotes encerrados por el mismo motivo que Zarraonaindía.

ESPERANTISMO EN ESPAÑA

MADRID. — El CXIII Congreso de la Asociación Internacional Esperantista ha tenido lugar en esta capital con participación de 1.700 delegados representando a 37 países. En el comicio se insistió en la neutralidad política de la A. C. I., lo cual explica la acogida que la ha dispensado el caudillísimo Franco. Lo menos que puede decirse es que este Congreso, muy pululado por elementos oficiales, no ha sido popular.

DE LA REPRESION EN VASCONIA

BILBAO. — Se señala que Juan Manuel Idoyaga, corresponsal de la Agencia France-Presse en esta ciudad, está encarcelado desde hace dos meses sin que ninguna inculpación le haya sido notificada. En cambio, estando preso se le ha impuesto una multa de 35.500 pesetas a título de represión gubernativa.

De San Sebastián comunican que entre las muchas personas detenidas en virtud del estado de excepción se hallan los escultores Jorge Oteyza, primer premio de la Cuarta Bienal de Sao Paulo (Brasil), y Eduardo Chillida, premiado en la Bienal de Venecia.

OCUPACION DEL EPISCOPADO

BILBAO. — El 20 de agosto cuarenta curas ocuparon los locales del obispado para inducir al obispo a pronunciarse contra la detención de veinte sacerdotes vascos acusados de delito político.

DISPOSICIONES GUBERNAMENTALES

MADRID. — Visto el handicap que sufren los trabajadores de clase modesta con el bloqueo de salarios mientras los elementos de vida han registrado un aumento de 10 por 100 por mor de la devaluación de la peseta, el gobierno ha dispuesto anticipar el bloqueo salarial a fin de que la paga de 96 pesetas pueda pasar a 102.

A pesar de todo, Franco y los suyos no se sujetarán a esa paga tan «espléndida».

Por otra parte, el propio ministerio mantiene el estado de excepción que aplicó a las tres provincias vascas, pero amenazando con juicios sumarísimos y penas de muerte a toda la ciudadanía española no afecta al régimen; o sea toda, puesto que ciudadanía se sale del marco de la «jerarquía».

SOBRE MORAL

Cuando se trata de moral o de religión, la mayoría de los hombres tiende siempre a evitar la discusión, a atrincherarse en sí, a dejar las doctrinas adversarias en una sombra que impide al espíritu de apreciarlas en su justo valor; es una palabra se prefiere juzgarlas a « parti pris », como si lo que hay de más difícil en el mundo no fuera el juzgar una doctrina que no es la nuestra. No se sabrá persuadirse bastante cuánto es estrecha una cabeza humana, cuánta fatiga tenemos para compenetrarnos todo el pensamiento ajeno y a mirar las cosas desde el punto de vista del que lo miran los demás. En los países de montañas ¿no basta a veces una distancia de algunos pasos para ocultarnos una alta cima que otro mejor colocado descubrirá desde lejos?. — X.

CHECOESLOVAQUIA - U. R. S. S

UN RATO A IMPERIALISMOS

EL día 21 de agosto las fuerzas militares de la U. R. S. S. (Rusia) «apoyadas» por fuerzas mercenarias de Bulgaria, Polonia, Hungría y Alemania del Este (Prusia), invadieron los suelos de Bohemia, Moravia y Eslovaquia que forman el conjunto nacional Checoeslovaco. Es la repetición invasora de Hungría efectuada en 1956 por el ejército de Kruschev, con suplicio y muerte de más de diez mil independistas húngaros, entre ellos el presidente Imre Nagy. La característica del reciente asalto ruso a Checoeslovaquia es que éste atropello no puede justificarse en la situación de violencia que caracterizó a la rebelión anti-rusa de Budapest. La evolución socialista hacia la libertad del individuo, en Praga y extensiones se efectuaba gradual y pacíficamente, en contraste con la violencia guerrera que Moscú ha desencadenado sobre Checoeslovaquia.

La U. R. S. S. finge federación de Repúblicas comunistas, pero de hecho la U. R. S. S. (Rusia, en definitiva) se comporta en entidad dominante al ejemplo de la antigua nación de los zares. El hecho actual ruso es de regreso a la situación colonialista que el desenlace de la guerra 1939-1945 parecía haber descartado.

∴

Durante la conflagración mundial aludida, se comprobó que Estados capitalistas y el Estado bolchevique se necesitaron ante la empresa absorbente y feroz del hitlerismo. El frente occidental europeo — a la postre reducido a la sola resistencia de Inglaterra —, tuvo suerte de la oposición obligada de Stalin a Hitler, mientras Estados Unidos compensaba la pérdida de material ruso con armamento moderno introducido por el canal de Mursmanks. La cooperación comunista-capitalista era altamente saludable y hubo que aceptarla, produciéndose así la victoria que a los rusos les permitió ocupar los países rumano, polaco, búlgaro, húngaro, prusiano, checoeslovaco y bálticos, implantando el comunismo totalitario por ley marcial, en ningún caso por voluntad o revolución social de estos pueblos.

Así se comprende que el régimen colonial-soviético que los países citados sufren, sea malamente aguantado, o soportado por aquello de que a la fuerza ahorcan.

∴

En Checoeslovaquia, Moscú ha dado un cabezazo al parecer irreflexivo, mas decidido por una mayoría del Politburó afecta a la política estalinista. A decir verdad, la política de dominación de Stalin, en Rusia ha hecho escuela, reflejo que és de la escuela imperialista de los zares. Esta se ejerció en todo tiempo sobre los pueblos asiáticos vecinos y también sobre la Europa abocada hacia el Este (véase la carta de Max Nettlau a Jean Grave que publicamos en este mismo número del «C. S.»). El zarismo invasor ocupó la gran extensión siberiana que su continuación roja aún detenta, poseyó a la fuerza el país coreano y la Mongolia, absorbió países bálticos cuales Estonia, Lituania y Letonia (los cuales continúan asimismo absorbidos), avasalló la Polonia, la Crimea, la Armenia, con presión persistente hacia el centro de Europa detenida por el férreo y también reaccionario bismarkismo, más que por el Estado valsista de los Habsburgo.

El zarismo impertinente tuvo su disgusto enorme en Port-Arthur, que en 1905 le arrebataron los japoneses. La guerra con Turquía, país entonces en atraso sultanista, le había sido de resolución fácil, no imaginando que un encontronazo con los neodespiertos nipones debiera serle nefasto. Frente al poderío militar alemán, Nicolás II se aproximó a las potencias militares euro-occidentales, de donde su participación «aliada» en la guerra de 1914, que en la propia Rusia terminaría en revolución motivada por el cansancio de la fuerza y no por la visión de un Carlos Marx que previó el inicio de la revolución social para países industrialmente desarrollados cual era el caso de Alemania e Inglaterra y de ninguna manera Rusia.

∴

En octubre de 1917 Lenin pareció sostener la bandera de la libertad y del internacionalismo, mas defraudó al mundo revolucionario al reproducir sobre el plano de la revolución oriental todos los defectos consubstanciales a la política militar de los Romanoff. La revolución social del pueblo ruso quedó drásticamente preterida con las acciones militaristas de Kronstad y Ukrania, donde el espíritu tradicional guerrero ruso sacrificó salvajemente a dos poblaciones libertarias. Ello pudo llevar la marca de Trotsky, pero no disculpa al jefe Lenin y abre puerta entera al despotismo acechante de Stalin. El «libertad, ¿para qué?» leninista prendió con fuerza en el ánimo de los neogobernantes rusos, al extremo de exterminarse entre ellos mismos (¿qué no harían con los otros?) El espíritu totalitario y militarista del zarismo caído, resurgía en los revolucionarios de partido, o menos: de «clique», que tanto despreciaron el concurso de revolucionarios de la hora primera. Ni siquiera el nihilismo ruso que tantas páginas heroicas escribiera contra la tiranía zarista, ha sido reivindicado por el bolchevismo imperante. Entonces, ¿qué esperar de lenines, stalines, kruschefvs y breznevs? Nada más que ocupaciones, imposiciones, represiones y regresiones.

∴

Por un motivo futil fronterizo, y aún provocado por la diplomacia moscovita, la U. R. S. S. declaró hace treinta años la guerra a un país pequeño, laborioso y pacífico: la Finlandia. Tras unos meses de resistencia, y visto que la línea de sostén iba a ser desbordada, Helsinski se aplanó a la paz del más fuerte. Desde entonces Finlandia vive sometida al miedo que la socialista (?) URSS le inspira.

En 1939 Hitler y Stalin se repartieron tranquilamente Polonia previa derrota de ésta. Regiones o naciones bálticas, del mar Negro y alguna que otra del Asia, agregadas a la corona imperial rusa, tras la pausa de una guerra a otra (1914-1940), el imperialismo soviético se las atribuyó nuevamente.

La propia rivalidad con la China comunista obedece a pleitos territoriales antiguos. China fue ave de caza para los rusos y los chinos comunistas de hoy se declaran «revanchistas».

En 1945 la U. R. S. S. se atribuyó la parte del león en el momento del reparto de tierras. Rumania resultó, comunista y todo, despojada de los mejores campos petrolíferos de Besarabia. (Extrañamente, en ambiente idóneo se nos reprochó esta indicación dañosa para el Estado ruso.

∴

En 1956 Hungría fue brutalmente invadida por la fuerza bruta moscovita y ahora lo ha sido Checoeslovaquia. Es singular que Stalin no se hubiese atrevido a ocupar Yugoslavia, y no por carencia de fuerzas para hacerlo. (¿Temió, acaso, a la resistencia montañesa?) A buen seguro, Norteamérica no se habría opuesto, como no se opuso a la ocupación de Hungría. El stalinismo de Kruschev y de Brezney, en este caso ha superado el del propio Stalin.

¿Aguantará Moscú la empresa invasora de Checoeslovaquia? En la fecha que escribimos esta impresión (26-8) nada puede colegirse. En verdad, los acontecimientos son «volubles», varían y no se prestan para proponer exactitudes. Quizás los rusos rectificarán, o transigirán, o se endurecerán. Sin embargo, lícitas son las siguientes previsiones:

La U. R. S. S. no puede exponerse a un desquiciamiento de la internacional comunista.

La U. R. S. S. no resistirá ser comparada con la Alemania invasora de Hitler.

La U. R. S. S. no puede agenciarse la rivalidad de los Estados más o menos liberales, considerado el peligro chino.

La U. R. S. S., además de los chinos, podría tener enfrente a los japoneses, armados por Norteamérica en caso de conflagración con el mundo capitalista; y a los alemanes del Oeste.

Cuatro consideraciones de peso para que los rusos no sean tan duros como quisieran serlo.

Puesto que en 1956 los chinos no eran tan provocadores como ahora...

JUAN FERRER

chispas

«Hay que partir de cero.»
Como si estuviéramos en el día uno del mes de enero del año inicial, siglo primero.

∴

Hay que partir a Cero y convertir en unidades las dos partes resultantes.

∴

Hay que partir de cero, ¿para cerificar los días que vienen?

∴

Hay que partir de cero, ¿para olvidar la historia edificante?

∴

¿Hay que cerificar al individuo, al pueblo, a la clase trabajadora?

∴

No cerifiquemos. Valoricemos.

∴

Ni cero ni cera.

∴

A los partidos sin historia les conviene el olvido del buen pasado.

∴

Para atribuirse la historia presente y futura.

∴

Para colocar ceros detrás de la unidad-jefe.

∴

«Partir de cero» es «borrón y cuenta nueva».
Lo cual no interesa dando las cuentas saldo favorable.

∴

Nadie puede cerificar (borrar) al comunismo libertario, idea de ayer para hoy y mañana.

∴

Hay que partir de nosotros mismos.

CHISPERO

COLUMNA DEL EMIGRADO

VILLANCICOS DE VERANO

La Petra en los Parises
no es feliz como dices.

En la Estrella se dio novio
apellidado Borovio,

que le sacó los dineros
con los pretextos más hueros.

Además que su «madame»
tiene orgullo de Paname

y la trata — la muy mula —
de extranjera y de gandula.

Suerte és de la muchacha
que responde y no se agacha,

pues de obrar contrariamente
daría risa a la gente

que usa moza de fuera
de muy pésima manera.

La Petra a pesar de todo
lo pasa del mejor modo,

— que lo cuentas, que lo digas, —
del brazo de las amigas

como ellas zalamera
y muy dada a la espera

del galán formal y atento
que la lleve a casamiento,

en español de los duchos
que retenga francos muchos

y que dé hijotes sanos
que mostrar a los hermanos

quedados en nuestra España
con valor y sin legaña

y propósitos honrados
de honradez de pelados

que aguardan Petra airosa
con fortuna y demás cosa

pero que regresa a Rijos
con eso: con siete hijos,

y ello sí: marido probo
sin holganza, vicio y robo

y que si cató a la hermana
la trata como sultana.

Este sueño tan sencillo
y tan rico como el grillo

lo tuvo Petra Rebella
en la plaza de la Estrella,

la mayor de los Parises
que enfría tantas narices.

Así la moza vegeta
pasando franco a peseta

y contando además años,
deseos y desengaños

lejos de la «miña terra»,
ora acierta, ora yerra,

fatigando pues, y para
arruguitas a la cara

como el viejo que en el banco
aguarda que caiga Franco...

Alfonso Muiño Vélez

España ante el espejo

Barbarie militarista

Traducimos del diario «Le Monde»:

MADRID, 13 agosto. — Varias penas resumiendo VEINTE AÑOS Y UN DIA de cárcel le han sido infligidas a Francisco Díaz Moreno, antiguo presidente de la Congregación de Testigos de Jehová de Manresa (Barcelona). Objector de conciencia por convicciones religiosas, Díaz Moreno se halla encarcelado en un establecimiento militar desde mayo de 1960. El militar Héctor Vázquez, capitán general de Canarias, ratificó en 30 de mayo último, la pena de seis años y un día aplicada, tras otras tres condenas del mismo género, al propio Díaz por rechazo del servicio militar. Una vez el condenado habrá cumplido su pena (1) será conducido al Sahara español para endosar el uniforme de soldado.

El 8 de abril el propio general Héctor Vázquez, ratificó asimismo la tercera condena de que fue víctima otro T. de J. llamado Julio Bertrán Prieto, encerrado desde 1963 también por rechazo de la bandera. Actualmente un centenar de Testimonios de Jehová cumplen penas enormes en prisiones militares y también por objeción de conciencia.

En España no existe ninguno disposición en favor de los objetores de conciencia. Una vez terminada la condena, éstos deben cumplir el período militar, y, de persistir en el rechazo, son de nuevo procesados y condenados.

En octubre de 1967, sesenta y cuatro T. de J. se hallaban en prisiones militares a título de objetores de conciencia. Tres de entre ellos ya habían sido condenados cuatro veces, por ejemplo Alberto Contijoch Berenguer, que se halla en prisión desde 1959; diez habían sido sentenciados tres veces, cual es el caso de Juan Rodríguez Segarra, que está entre rejas a partir de 1961; dieciocho lo fueron por dos veces, como Adolfo A. Peñacorada Abad, que está encerrado desde 1963, y veintiuno han sido condenados por ahora una sola vez, quedando otros doce próximos a ser juzgados por vez primera.

El número de objetores «justiciables» no puede sino ir en aumento, vista la existencia de otros cincuenta T. de J. entrados en edad «militar». La mayor parte de los condenados cumplen sus penas en el presidio militar de El Alum (Sahara) y en el fuerte de Santa Catalina de Cádiz, en condiciones extremadamente penosas.

Se cree que en España existen unos diez mil Testigos de Jehová o simpatizantes. Los T. de J. han sido sistemáticamente perseguidos durante años. Una orden del Ministerio del Interior fechada en 27 de mayo 1959 señala que precisa «extirpar» a los T. de J. «por su carácter anarquista». Actualmente parecen disfrutar de alguna tolerancia, atreviéndose a solicitar su inscripción en el registro de asociaciones no católicas en el Ministerio de Justicia, gestión obligatoria en virtud de la, nueva ley sobre la libertad civil en materia religiosa, sin que hasta hoy hayan recibido respuesta. La revista ««¿Qué pasa?» (2) considera al respecto que la inscripción en el registro debe ser desestimada por tratarse de «una secta que conspira contra la existencia del Estado y del Ejército, siendo un factor de subversión y por tanto contrario al orden público, a la paz nacional, etc.»

Como se puede apreciar, España continúa en la cola de los países civilizados, y aún parece que se desprenda de ella por un «más atrás todavía».

(1) En 1988... (N. de la R.)
(2) Cuyo director es el ex jabalí republicano y luego estropajo del franquismo, Pérez Madrigal (N. de la R.)

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»
de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.
Es una edición «AIT».

B.D.I.C

ACTIVIDADES LIBERTARIAS

Gran jira en Les Tavernes (Gard)

EN el típico lugar llamado «Le Vieux Moulin» a orillas del río Gardon, celebróse la anunciada jira, organizada por los Núcleos confederales de Provenza, Hérault, Gard y Lozère. El día fue espléndido, radiante de sol y de alegría, manifestada por los compañeros y familiares que acudieron a disfrutar de una jornada al aire libre y de confraternidad libertaria.

Desde las siete de la mañana no cejaban de llegar autocares, vehículos de todas clases, repletos de compañeros y amigos que deseaban gozar del ambiente libertario que se respira en todos los actos que organiza la C. N. T. de España en el Exilio.

Los autocares de Marsella, debido a la cantidad de kilómetros que les separa del sitio indicado, fueron los últimos en llegar. De ahí que serían las diez de la mañana cuando empezaron a funcionar los potentes altavoces, transmitiendo el saludo fraterno y caluroso de las Comisiones de Relaciones de los Núcleos organizadores, dirigido a todos los asistentes.

Cumplido este primordial requisito, entraron en función las demás actividades previstas para tan magnífica jornada. Varios jóvenes de ambos sexos, rebosantes de humor y risa cascabelera, distribuían los boletos de la rifa que se efectuó por la tarde. Donde, dicho sea de paso, se presentaron todos los que habían sido agraciados con algún premio de los que se sortearon.

Entre tanto, los altavoces llenaban el espacio de música variada y melodiosa. Dando motivo para que se improvisaran toda clase de bailes de las distintas regiones españolas. Al mismo tiempo el río se veía poblado de gente menuda que, como peces saltarines, brincaban y gritaban gozosos y alegres.

Por la tarde, cuando los rigores del sol habían aflojado, se anunció la charla que ya se hacía constar en los programas.

El compañero J. Hiraldo, en tanto que Secretario del Núcleo de Provenza, y en representación, para los efectos, de los Núcleos organizadores de la concentración, manifestó que, como es ya habitual en las jiras y concentraciones que lleva a cabo la C. N. T. y los libertarios exiliados, en la desarrollada este año se había procurado hacer lo propio, esto es: ofrecer la oportunidad de que uno de nuestros compañeros tomara la palabra para evidenciar, en particular al respecto de aquellos que no nos conocen, lo que nuestros principios representan en tanto que movimiento de sentido emancipador y por lo tanto revolucionario. Pidió de los asistentes la debida atención, ya que a todos nos hace falta, de vez en cuando, tomar por vía de reflexión, posición apropiada a las necesidades de orden social que todos vivimos.

Adujo el compañero Hiraldo que este año había sido Fontaura el requerido para desarrollar la conferencia en la concentración. Manifestó que por tratarse de un militante harto conocido, resultaba ocioso hacer de él una presentación. Señaló que el compañero citado no era de los que en la tribuna, por su tono turbulento y declamatorio, parece ser quieran dar la sensación de que hunden al franquismo. No es de los que con hinchada retórica, diríase eliminan al fascismo y a Franco a mucho más de mil kilómetros de distancia... Dijo que el conferenciante era un compañero estudioso, sencillo y reflexivo en apreciaciones, que buscaba las raíces del mal para mejor destruir la fuerza del enemigo.

Seguidamente cedió la palabra al compañero Fontaura, cuya intervención, sintetizada, fue la siguiente:

COMPAÑEROS Y AMIGOS:

No es, por supuesto, en las jiras, donde se acude en plan de solaz, de esparcimiento en el seno de la belleza de la natura, donde se puede manifestar lo que requiere la atención y un cierto recogimiento de pensamiento, más adecuado para una sala dedicada a ello. No obstante, — prosiguió el conferenciante — algo se podrá decir que interese a los que escucháis.

Señaló la importancia de reservar un rato de atención en torno a lo que para todos son problemas acuciantes, ya que no es aconsejable el inhibirse de ellos, siendo como son factor determinante en nuestra vida de relación.

Especificó que, no obstante las características de los unos y los otros, hay una situación convergente entre los refugiados sociales y los emigrados económicos. Unos y otros por un igual nos hemos visto obligados a abandonar la tierra que nos vio nacer. Unos por el motivo de un enfrentamiento con el fascismo, que tantas víctimas ha producido y produce. Otros por la necesidad de poder vivir mejor que en el país de origen. Señaló que no es para ser criticado el hecho de que con acopio de esfuerzo, de trabajo, de sudor, se consiga el mejorar de posición económica, el vivir con las ventajas que facilitan los adelantos de la civilización, el poder poseer automóvil, nevera, cocina eléctrica, televisor y cuanto signifique un positivo progreso. Si los obreros que lo producen todo, que son la fuerza impulsora de todo el engranaje social, no gozan de sus ventajas, ¿quiénes, con más derecho han de poder gozarlas en toda su amplitud? Mas, el vivir de un modo materialmente confortable no ha de ser, ni mucho menos, motivo para caer en un denigrante aburguesamiento, a un envilecimiento que patentice una total indiferencia al respecto de todo aquello que afecta a la dignidad del ser humano. Se ha de tener muy en cuenta — prosiguió Fontaura — que la situación de estabilidad político-económica de un país puede experimentar tales conmociones, que obliguen a los emigrados en ellos aposentados a tener que abandonarlo, pese a las ilusiones que llegaron a sustentar. De ahí que lo que a todos ha de interesarnos ha de ser el poder vivir en nuestro país de origen.

Nos dijo el conferenciante que no somos nosotros, los libertarios, como los religiosos que tienen su santoral y como rutinaria observancia celebran nombres y hechos. Pero importa recordar una y otra vez, lo que fue un ejemplo para el mundo entero. Y es necesaria la evocación, ya que son muchos, particularmente entre los jóvenes, que ignoran lo que puede ser un saludable ejemplo para el futuro, ya no solamente de nuestro país, inclusive del proletariado internacional. A este respecto se extendió en consideraciones relativas a las realizaciones que tomaron cuerpo en nuestro país durante la revolución de 1936.

Hizo alusión a la juventud actual, particularmente la estudiantil, que ha dado prueba de un acentuado sentido de la dignidad. Subrayó la conducta edificante de tantos que hallándose, como los estudiantes, gozando de una situación materialmente desahogada, no han vacilado a enfrentarse con el régimen franquista y fascista de España, firmando manifiestos de protesta, a riesgo de perder una situación económica privilegiada. Ello evidencia el que por encima del prosaico acomodamiento y la renunciación de lo que son causas justicieras, late en las entrañas de muchos humanos el amor fraternal, el amor a la equidad social.

Dirigióse a la juventud. Adujo el conferenciante, que en la mocedad existe un plausible afán de diversión, de esparcimiento, pero que, siendo la juventud levadura para el futuro, ha de ser aconsejable que procure, paralela a la necesidad biológica del recreo, adquirir aquellos conocimientos culturales susceptibles de contribuir a crear un estado de conciencia colectiva, con miras a una futura estructura social que supere moralmente a la que hoy padecemos.

Los acontecimientos sociales en Francia nos demuestran hasta que punto, de haber la orientación social que en ellos ha hecho falta, puede cimentarse, por vía revolucionaria, una estructura de relevante ejemplaridad. Significó hechos, estableció comparaciones, y puso de relieve que existe un cauce abierto hacia posibles transformaciones de renovación social.

Puntualizó que por parte de algunos compañeros de edad un tanto avanzada, se nota, en ocasiones, una acusada depresión moral. Incitó a que venciendo los momentos de debilitamiento de la voluntad, se procure actuar, ya de una forma, bien de otra. La actuación puede ser acicate para vencer el pesimismo. Hasta que la muerte nos siegue la existencia, hemos de ser los idealistas motor impulsor de actividades en favor de las ideas que nos son amadas.

Acerca de lo apuntado expresó diferentes puntos de mira coincidentes en la necesidad de la consecuencia ideológica, que no puede ser estimada de un modo endeble si en verdad se toman las ideas en serio. Y para que sea así no es usando conceptos ampulosos, de hueca retórica, como se ha de lograr adentrar las ideas en la mente. Diferenció el estilo grandilocuente, de frases casi detonantes, cuyos efectos son como el fuego de artificio que pronto se desvanece.

Apuntó que en oposición del método a lo Castelar, preferia la propensión acuciante de Unamuno, inclinado a hacer penetrar las ideas en la mente, incitando a la reflexión.

Y, en resumen, Fontaura dio fin a su conferencia exhortando a que, cuantos, emigrados sociales o económicos deseamos una España liberada de la tirania, procuremos aunar esfuerzos para contribuir a conseguirlo.

***

Después de la sustanciosa conferencia de Fontaura se puso en movimiento el radio-crochet, donde pudo oirse la voz y el estilo meloso de muchos y muchas aficionadas al cante de diversas regiones españolas. No faltaron los rapsodas que conmovieron al numeroso público reunido con recitar poesías revolucionarias.

Para completar la reseña cabe señalar que la F. Local de Carpentrás instaló un servicio de librería abundante y variado. Saliendo la inmensa multitud reunida con la satisfacción de haber pasado una gran jornada al margen de todo lo corrosivo de la sociedad en que vivimos. Prevaleciendo la tolerancia, la alegría, la fraternidad auténtica que practican los libertarios en todos los lugares por donde pasan.

El que firma esta reseña que madrugó mucho para poder captar el ambiente general de la jira, llevóse también la satisfacción de haber contribuído en todo lo posible a darle realce y armonía a la misma.

Corresponsal.

NOTA PROVENZAL

A los compañeros Jové, Garnés, y Galindo.

ESTA Naturaleza que me soporta es montaraz, alegre, generosa. El verde vegetal da sombra tupida evitando el mordisco del Sol. Los pinos se encaraman al monte moteados por cipreses verdinegros. Fuera de cementerio no son capuchinos; ni saludadores de muertos. No hay ofensa.

Sigo el bosque hasta el Pico Mayo donde en la Edad Media se inauguró el faro foguero del Cabo Sicio. Bárbaros modernos, los hitlerianos colocaron un cañón en la antigua plataforma de señales.

Para llegar a esta cúspide hay repecho, que la generación moza trepa en automóvil. La antañona, más frágil, lo hace andando. Y meditando, como el amigo J. P. G., pues ya no somos dicharacheros como antaño ni nos atrae mochilar el hombro.

Para alcanzar esto hay que atravesar túneles de follaje, que aspiran con alma fundida en boj, pino, alcornoque, zarza y menta sucedánea y té sin categoría. Y aún otras hierbas y abrojos que contribuyen a alfombrar el suelo. Para pisar todo eso hay que hacerlo fuerte, dar el pecho, intimar con lo feraz, agreste y desgarrador, y dejarse ver de cien mil animalitos para el viajero invisibles.

Lejos del mercado humano — ese de las cigarras de loza — es la canción solar, cálida, de las cantoras provenzales, las chicharras, conocidas también en mi tierra — y en las vuestras — sonorizando millones de hojas arboleras. Muy alto, un vuelo cortante de golondrinas mal avenidas con la vecindad fiestamayorista del turismo. Para éste, la proximidad indiferente de las gaviotas.

Puesto que abajo es el mar inmenso cuanto más pronunciamos nuestra altura. La brisa permanece en el bosque porque la de Marina se queda honda, para pescadores incipientes de moluscos. La gente hormiguea en las arenas playeras — lo adivinamos — ante unas olas disgustadas de tanto muslo pregonante, de tanta morfología ambicionando más lecho que Naturaleza.

Hay barco en lontananza que «va», y dos que «vienen» costeando, todos fingiendo indiferencia por el paisaje, convertidos en paisaje ellos mismos; o deslizándose sobre mojado con la cautela de quien sabe que discurre sobre un abismo. El cielo, roído por el sol de las 12, esconde el azul en honor al oro — empañado — del mediodía.

Me apresto a regresar, a deshacer camino por la senda inicial en vértice, con punto de referencia de diez piñeros. La niñez que resurge. Se sigue cuesta abajo, siempre al amor de la arboleda. Un grupo de ciprés rompe, con su agudeza, la monotonía boscana, apuntando vida y no desolaciones cementeriles. Los interpretamos de un «sí» y un «no» amables, no importa si aconsejados por el mistral dueño de esta tierra.

Amables, no lo son los vehículos que nos cruzan zigzagueantes, con viajeros asombrados de la presencia de peatones.

En el llano nos vienen al encuentro casitas bibelot, estilo Provenza. Mas en la entraña de ellas ye-ye, wisky y demás frivolidades al parecer irresistibles.

Nosotros nos refugiaremos bajo la parra o la higuera familiares, hasta que un aire fresco que no consta en el programa oficial nos aconseje zambullirnos... en la cama.

J. Coll de Gussem.

Servicio de librería

«Poesía española del siglo XX» (francos)	36 90
«G. Cheïtanov», Gr. Balkanski.	9,20
L'Education Sexuelle, Jean Malingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari	18,50
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Sangre Negra», R. Wright	20,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
La Vérité sur Lourdes	7 50
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,50
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
«De l'Anoia al Sena sense pressa», J. Ferrer	10 00
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Ideología y tendencias en la Comuna de París», H. Kœchlin	15 00
«Utiles después de Muertos», Carlos M. Pellicer	25 00
«Arte y Libertad», S. Vilar	15 00
«Rebelde en el Paraíso Yanqui», Richard Dronnin	20 00
«Correspondencia selecta de Joseph Ishill (Traducción y notas de Vladimir Muñoz) —	6 00
«Cataluña 1937», G. Orwell	16 00
«Marxismo y Socialismo Libertario», Daniel Guerin	7 50
«España en el Crisol Político», Henri Rabasseire	16 00
«Dictadura y Revolución», Fabbri	16 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	12 00
«La Falacia del Marxismo», Gaston Leval	7 00
«Les Espagnols en France», Guy Hermet	26 00
«Furgón de cola», Goytisolo	21 00
«Historia de las agitaciones campesinas andaluzas», Juan Diaz del Moral	15 00
«Kaputt», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«Defensa de España», José Huerta	Félix 18 00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

LA SABIDURIA RIENTE
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

COLECCION PLAZA

Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», James Hilton; «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», idem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Calidoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence; «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farsea», André Maurlac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», idem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», idem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

OBRAS DE VICTOR GARCIA

«Japón hoy»	3,00
«América hoy»	10,00
«Fundamentos del anarquismo» (Cano duction)	2,00
«El pensamiento anarquista»	3,00
«Escarceos sobre China»	8,70
«La Internacional obrera»	4,50
«El sudeste asiático»	10,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56.

Descuentos del 15 % a paqueteros y FF. LL.

COMUNICADOS

S. I. A.

Appel de la S. I. A. de Brest. Continuant son action, après avoir participé à l'activité du Comité Local de la lutte contre la répression le 23 août elle a envoyé une lettre à l'ambassade russe protestant contre les méthodes de son gouvernement contre la Tchécoslovaquie.

Devant les évènements de première importance se succédant, les antifascistes, les libertaires, les syndicalistes ne peuvent rester immobiles et en conséquence, nous invitons ceux de la région brestoise à l'assemblée générale de la S.I.A. de Brest du dimanche 8 septembre, 10 h. précises, Maison du Peuple, bureau 10.

En outre, la S. I. A. de Brest lance un appel aux camarades de l'Ouest, pour prendre contact avec Brest, Lorient, Vannes, Nantes, Angers, en vue du renforcement de notre action. Pour Brest écrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, Brest 29-N.

F. L. DE HOUILLES

Contrariamente a sus costumbres, esta F. L. celebrará su próxima asamblea el domingo día 8 de septiembre en el domicilio de su Secretario, a las tres de la tarde.

CAMBIO DE DIRECCION

En adelante el Pañuelo Libertario hay que pedirlo a José Fortea, Av. Louis Ravas «Las Rebes» Bt. 8, Esc. A. 34-Montpellier.

Tomen nota estricta todos los compañeros.

F. L. DE ALBI

Esta F. L. celebrará asamblea general ordinaria para el día 8 de septiembre en el local de F. O. Hora, 9 de la mañana.

AMIGOS DE S. I. A. - PARIS

Se pone en conocimiento de todos los amigos y simpatizantes que el prooximo domingo 8 de septiembre a las 10,30 de la mañana y en nuestro local, tendrá lugar nuestra primera asamblea general.

F. L. DE IVRY

Reunión general para el 8 de septiembre en el lugar y hora de costumbre.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el 7 de septiembre. Motivo: las mazurcas de Chopin.

REDACCION. Para el número próximo: El Mitin de Marsella.

C. N. T.

Comisión de Relaciones del Nucleo de Alto Garona-Gers

Con su actual agresión a los pueblos de Checoeslovaquia, el llamado comunismo ruso muestra una vez más su carácter retrogrado e inhumano, su espíritu autoritario, su esencia imperialista y opresiva, cosas todas negación del verdadero socialismo.

La dictadura del proletariado ha desembocado, como fatalmente tenía que ocurrir, en el imperio totalitario perpetuado por el Ejército Rojo que ha estrangulado a la Revolución de octubre.

En estas horas de emoción universal, las fuerzas de la libertad deben solidarizarse abiertamente con los pueblos sometidos por la dictadura del Kremlin. No puede haber indiferencia cuando la justicia está agarrotada, ni pasividad cuando los derechos de todo un pueblo son destruidos por un poder absoluto que todo lo corrompe absolutamente.

El comunismo ha de ser libertario, o no es comunismo: Esta verdad anarquista encuentra en la resistencia del pueblo Checoeslovaco su sentido más patético.

Conscientes de interpretar el sentir de la España Libre y de todo el anarquismo militante universal, condenamos este nuevo atentado del fascismo moscovita a la libertad y a la vida, al mismo tiempo que patentizamos nuestra solidaridad fraterna para con todos los pueblos que, al Este como al Oeste, continúan sometidos a regímenes tiránicos.

¡Viva el Comunismo libre! ¡Viva el combate por la personalidad del hombre y la libertad efectiva de los pueblos!

La Comisión de Relaciones.

EL 27 DE OCTUBRE EN PARIS

Conmemoración del 59 aniversario del fusilamiento de F. Ferrer Guardia, con La Libre Pensée, C. N. T., S. I. A., C. N. T. francesa y otros organismos. Mitin y Festival en perspectiva, con la colaboración prometida del S. I. de la C. N. T., de A. Lapeyre, el presidente de la Libre Pensée y Léo Campion.

Por ahora...

Seguiremos informando.

LA REPRESION DE LOS SUCESOS DE LA REVOLUCION DE JULIO

Recuerdos de un viejo militante

por JOSE NEGRE

Una vez que fueron desalojadas las barricadas por los revolucionarios, abandonadas o escondidas las armas por los obreros, la ciudad quedó en posesión de las autoridades y de los pacos, quienes desde los campanarios de las iglesias y otros establecimientos religiosos tenían en tensión los nervios del vecindario con sus continuos disparos, disparos que no tenían otra finalidad que hacer creer a éste que los autores de estos disparos no eran otros que los revolucionarios, y qué fuesen tenidos como enemigos irreconciliables de la tranquilidad pública, y por lo tanto, dispuestos a impedir que se restableciera la normalidad, y que reaccionando contra ellos toda la opinión, dejara las manos libres a los victimarios para llevar a cabo, impunemente, la feroz y salvaje represión que se proponían para vengarse de los miedos y terrores pasados durante los días en que los obreros batieron bravamente el cobre en las barricadas.

No perdonaron medio alguno, por indigno y miserable que fuese, con tal de lograr su propósito, el de acabar de una vez y para siempre con los organismos sindicales y sus afiliados, propósitos que les salieron fallidos una vez más, pues si la ferocidad de los elementos explotadores y reaccionarios alcanzó límites desconocidos, la entereza de los obreros no fue menor, y su aguante y resistencia alcanzó, igualmente límites que jamás pudieron sospechar las autoridades, la clase patronal ni los cábalas plumíferos, envenenadores de la opinión pública desde la prensa diaria, como los autores de aquel infame «Delateu!» lanzado desde las columnas de «La Veu de Catalunya», el bellaco órgano de la Lliga Regionalista.

Las cuadrillas policíacas, ayudadas de otras compuestas de soplones, confidentes y policías honorarios, trabajaban día y noche, con un fervor y entusiasmo dignos de su instinto de perro pachón y de su moralidad baja y rastrera.

El odioso, clerical y reaccionario Comité de Defensa Social, compuesto por los más destacados jesuítas de levita... trabajó a toda presión y máximo rendimiento. Las detenciones de obreros fueron hechas a granel; todo aquel que tenía odios a saciar, venganzas que satisfacer, pudo ver cumplidos sus deseos con sólo hacer una delación.

El terror se adueñó de la Barcelona obrera; nadie clamaba por los detenidos ni condenados; y era comprensible, pues era inusitada la persecución, tales las draconianas medidas tomadas, que era preciso tener un valor nada común para atreverse a levantar la voz y exponerse a ser encarcelado.

El miedo y el odio cegaron de tal manera a los represores, que llegaron a dictar bandos absurdos, a más de dictatoriales, en los que incluso se prohibía asomarse a ventanas y balcones después de las nueve de la mañana, y a más se ordenaba que por la fuerza pública *se disolvieran las personas* que se estacionaran; garrafal lapsus que formaba pendant con aquel otro célebre del juez Marzo, quien pidió al tribunal que *cerrando los ojos a la razón* condenara a las víctimas del horrible complot tramado por él y el célebre capitán Portas contra los mártires del proceso de Montjuich.

Cárceles y cuarteles estaban repletos de detenidos, hasta el punto de que llegó a ser un verdadero problema, y de difícil solución, encontrar sitio donde dar cabida a todos los detenidos.

Esta dificultad frenó las actividades de los perseguidores, hizo que no se hiciera tanto caso a las delaciones de los soplones, y muchos obreros salieron beneficiados, pues a la dificultad de alojamiento debieron el no haber sido encarcelados y procesados.

Un estado de terror, de recelo y desconfianza llenaba el ambiente, planando sobre la ciudad como una nube asfixiante.

Para ver a los presos en la Cárcel Celular (a los detenidos en el Castillo de Montjuich no estaba permitido visitarles), era preciso dar el nombre, apellidos y domicilio, y el que esto hacía al día siguiente sufría un registro en su casa.

Si el preso a quien se quería ver era conocido por sus ideas sindicalistas y libertarias, el visitante quedaba detenido en el acto si no era familiar del encarcelado.

Para remachar más el clavo, tres diarios barceloneses, de ideas liberales, fueron suspendidos en su publicación, y algunos de los que se publicaban, ante la amenaza de suspensión, no se atrevían a decir nada en contra de tan bárbaro estado de cosas.

Claro está que no hay que incluir entre estos últimos a los diarios carlistas y sacristanescos, los disfrazados de independientes, ni al encanallado «La Veu de Catalunya», pues todos se bañaban en agua de rosas con lo que pasaba.

Esta indigna y vergonzosa actitud no fue obstáculo para que, una vez los obreros con su Comité y campaña Pro Presos lograron parar en seco la represión burguesa, derribando al gobierno Maura-Lacierva, y levantar el espíritu público, se adhirieran a la misma, y con el descaro que siempre caracterizó a los directivos lerrouxistas, proclamaran en mítines y otros actos públicos su participación en la gesta revolucionaria obrera del mes de julio, que antes cobardemente habían negado.

Y tiempo adelante, creyéndose reivindicados por su adhesión a dicha campaña y por la suscripción abierta en las columnas de «El Progreso» para contribuir a la establecida por el Comité Pro Presos, pretendiendo adjudicarse el título de coautores en el movimiento pasado, y a más, para colmo de los colmos, dieron en la flor de conmemorar los aniversarios del fusilamiento de Francisco Ferrer, al cual habían traicionado y vendido, con peregrinaciones al cementerio civil y discursos necrológicos en honor del mártir educador de las multitudes proletarias, y en uno de estos farisaicos actos se atrevieron a proclamar en una ocasión que Francisco Ferrer era lerrouxista, atrevimiento que llenó de indignación a los compañeros allí presentes, entre ellos Emilio Salud, quien, no pudiendo reprimirse apostrofó al desahogado orador acusándole de falsear los hechos además de difamar al fundador de la Escuela Moderna, quien no había sido lerrouxista jamás, sino un verdadero revolucionario, un gran educador y reformador.

La acusación del compañero Salud dejó a los capitostes lerrouxistas en la más corrida y ridícula de las posiciones, lo que les hizo saltar de sus casillas, y Calderón Fonte, una especie de «niño litri» de la redacción de «El Progreso», dijo a gritos que el compañero Emilio Salud era un agente de los jesuítas, excitando a sus secuaces a grandes voces de «¡Matadle!», lo que ocasionó una reyerta en la que sonaron varios disparos, de los que resultó herido un caballo de un guardia civil, y a consecuencia de ello fueron detenidos y encarcelados algunos compañeros, entre ellos Carbó, Termes y Miranda.

Continuando el relato de los sucesos motivo de este relato, diré que era tan intensa la depresión moral producida por la represión burguesa que las delaciones de los soplones, las detenciones a granel y las condenas de quince, veinticinco y treinta años y cadenas perpetuas, que los compañeros nos guardábamos de hablar de los sucesos pasados todo cuanto nos era posible, excepto cuando éramos conocidos y no había nadie extraño a nuestro alrededor.

Recuerdo que un día, terminada la jornada de trabajo, salí de la imprenta donde trabajaba en compañía de un compañero llamado Alvarez, que era secretario de Arte de Imprimir en la misma Junta de que yo era presidente, por lo que aprovechábamos las salidas del taller para tratar asuntos relacionados con la Sociedad.

El día era nuboso, desapacible y tristón, y al pasar por las Ramblas, no bien hubimos llegado a la de las Flores, cuando se originó una lluvia torrencial, tan nutrida y compacta, que formaba una verdadera cortina que no dejaba divisar nada a ocho o diez metros de distancia.

No será preciso decir que en sólo unos minutos quedó la vía pública limpia de transeúntes y cubierto el paseo central de una alfombra de hojas desprendidas de los árboles por la violencia de la lluvia.

Mi compañero inició la natural escapada en busca de un refugio donde guarecerse de la catarata de agua que desde las nubes caía sobre nosotros dos, los únicos seres humanos en las Ramblas en aquellos momentos, pero al ver que yo no lo seguía, volvió sobre sus pasos, diciéndome con extrañeza y con un si es no es enfado:

— Pero, ¿es que no te das cuenta de que vamos a quedar hechos una verdadera sopa?

— Ya lo creo — contesté —. No te entretengas y retírate, pues yo voy perfectamente bien por el paseo a despecho del agua que cae. Hace días, compañero Alvarez, que no gozaba de momentos tan tranquilos y sosegados.

Y continué mi camino, pero no solo, pues Alvarez no quiso dejarme, y llevándome la corriente consintió en que continuáramos la conversación.

Mejor que a despecho del agua podía haberle dicho que iba perfectamente bien «a causa de la misma», pues merced a ella podía hablar libremente, sin recelos ni temores, y sin poner sordina a mis palabras. Y nadie que no haya soportado una situación como la nuestra en aquellos días, podrá hacerse cargo, por rica que sea su imaginación, del bienestar que se siente, el goce, el placer, la alegría que llena todo nuestro ser al sentirse libre y seguro de todo temor y de toda angustia, al saberse no espiado, ni vigilado por soplones, confidentes y policías.

(Continuará.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA CIVILIZACION REGRESIVA

DESDE que Pierre Loti aducía que la *civilización*, aportada por los países considerados como heraldos del progreso, a los pueblos subdesarrollados, aquellos pueblos de cultura rudimentaria, consistía en haberles proporcionado el uso del alcohol, han pasado bastantes años. Hoy se puede hacer la constatación de que si la difusión del alcohol produjo estragos, actualmente las ventajas *civilizadoras* han tomado mayor amplitud...

Es posible que la UNESCO pueda mostrar un «dossier» haciendo referencia a campaña cultural llevada a cabo en tierras de Africa. Pero hay una realidad desgraciadamente comprobada por referencias de una y de otra procedencia. Se trata de las luchas internas entre fracciones, atizadas por quienes tras cortina, buscan sacar partido de riquezas naturales, por lo que, para que unos venzan a otros, les facilitan armas modernas, y medios para hacer más efectiva la acción homicida.

Hablan los periódicos de los hechos sangrientos que han acaecido en territorio del Estado nigeriano. En los ataques de unos contra otros, como en toda acción belicosa, mucha pobre gente hay que sin estar con unos ni otros combatientes, sufrieron las terribles consecuencias de bombareos y pillaje. Aterrorizados por los ataques de una fracción de los beligerantes, los habitantes de unas aldeas huyeron aterrorizados, refugiándose en unos bosques. Entonces los *enemigos* tomaron perros y otros animales, les inyectaron un producto químico para inocularles la rabia y los achucharon para que fueran a morder a los infelices refugiados en el bosque, en su mayoría niños, mujeres, y ancianos.

¿De dónde salen los armamentos modernos, los productos químicos de terribles consecuencias mortíferas? ¡Es la civilización en marcha!

¡CUIDADO CON EL MARXISMO!

No le tira a uno el uso de la fraseología de aire detonante, por así decir, las expresiones que suenan a slogan de matiz declamatorio. Pero, en ocasiones si es conveniente la frase lapidaria, como toque de atención.

Juan Most habló en su tiempo de la «epidemia religiosa». Y en verdad que la religión es de efectos calamitosos. Efectos nocivios también los origina en nuestros días lo que podríamos llamar «epidemia marxista». Marxismo acomodado a diversas interpretaciones, pero coincidentes todas en lo mismo: enajenar la libertad del individuo y de la colectividad; hacer pesar sobre otros el cesarismo coactivo, el yugular la pública expresión del pensamiento si él no concuerda con las directrices del Poder constituído. Que sea en Rusia, en China, o en Cuba, las características son idénticas en lo relativo a ahogar los derechos cívicos.

Si manifestamos lo que acaba de exponerse, sin más comentario, simunas observaciones que en puridad, por ser habituales en nuestros medios, en el ambiente libertario, no constituyen novedad. Pero la cosa adquiere otro volumen, una más dilatada consistencia, si se tiende a señalar que asoman influencias marxistas ya incluso en el seno de ambiente que en razón de su formación ideológica, va en contra del marxismo. Si tenemos en cuenta que Fabbri habló de «las influencias burguesas en el anarquismo», de que Rocker aludió también a desviaciones de parecida naturaleza, no ha de causar extrañeza el hecho de que se pueda aludir a las influencias marxistas en en el propio seno del ambiente libertario. Y es en relación a ello que conviene estar ojo avizor, es decir, interesa a los libertarios no dejarse sugestionar por la especie de espejismos, que sea cual fuere su colorido, se presenten con un más o menos hábil disfraz, en su fondo, en lo que es esencialidad de su contenido, es harto sabido que van en oposición con los fundamentales postulados del anarquismo. Porque no hemos de vacilar en repetirlo: Nuestras ideas, a tono con las características de nuestra época, en matices de uno o de otro orden, — lo hemos tratado de demostrar no pocas veces — pueden variar. ¡Ah, pero lo que no ha de amortiguarse, es el repudiar lo que representa el Estado, ya ofrezca unas u otras características! Y ha de ser ello así puesto que, de lo contrario, nuestra ideología llegaría a ser cualquier cosa menos anarquismo.

Como ha demostrado Erich From, en su obra «El miedo a la libertad», existe en la vida social, en unos pereza, una especie de ataraxia atávica; en otros por temor de tomar responsabilidades, la propensión a dejarse dirigir, la rutinaria inhibición. Ello en los regímenes de tono liberal. Pero al tratarse del totalitarismo fascista o comunista, sabemos es ya la coacción, la acentuada imposición lo que prepondera.

Hemos notado como la extremada miseria de algunos países, el atraso de las clases populares, ha sido explotado por el comunismo. Ha habido lucha organizada contra la hegemonía de sus gobernantes, como en el caso de Cuba contra Batista. No puede negarse que por parte de Guevara o Debray, u otros menos conocidos, haya habido un pujante impulso de lucha y un manifiesto heroismo. Encandilados por el efectismo de la lucha en sí y del heroismo evidente, algunos de formación antiautoritaria, han llegado a situar en un plan de ejemlaridad a elementos como los aludidos. Y se les ha escapado lo esencial: el marxismo consubstancial en aquellos cuyo heroismo han celebrado. Marxismo que tiende, como es de comprender, a plasmar por doquier regímenes contrarios a lo que nosotros en tanto que libertarios hemos defendido y defendemos. ¿Acaso en la Rusia comunista no hubo entre los lugartenientes y partidarios de los Lenin, Trotsky o Stalin, hombres decididos, valientes, heroicos, en actuación contra el régimen zarista, para consolidar a la postre el despotismo actual? Son las finalidades, las consecuencias, los resultados, lo que cuenta.

Dilatado es el ambiente confederal y libertario. Afortunadamente muchos son, en mayoría, los compañeros convencidos, probados, reacios a toda desviación. Pero al ser muchos los componentes, no falta el que en su día tuvo una formación marxista. El que en tanto que marxista pensó y actuó. ¡Bienhaya la hora del que, por lo de «rectificar es de sabios», abandonó a los autoritarios para tener simpatía hacia los libertarios! Mas, si el que un día abandonó a sus colegas de ideas, o de Partido, por no haberse asimilado debidamente el criterio ácrata, con el que dice simpatizar, cae en notorios deslices de tipo marxista, entonces cabe muy bien decir aquello de que «la cabra tira al monte»... Cabe decir que se halla *intoxicado* de marxismo. Por tal motivo, los libertarios que hemos tenido, (enemigos de sectarismos) la curiosidad de leer a Marx, a Lenin, Stalin, y a los flamantes Marcuse y Althuser, sin que hayamos hallado su lectura convincente para hacernos desestimar nuestras apreciaciones ácratas de siempre, fortalecidas con la lectura de los clásicios del anarquismo, con el valor de la experiencia y los conocimientos que originan las lecturas de los pensadores contemporáneos de raigambre humanista, tenemos tomada una posición. Noble, lealmente, nos hemos enfrentado y nos enfrentaremos con aquellos que en nuestros medios den la sensación de introducir una *mercancía* que ni la compramos ni la vendemos.

De ahí que, por las razones expuestas, que no van más allá de una breve crónica periodística, uno considera que no es un exabrupto lo de puntualizar con toda la intención que se requiere lo de ¡Cuidado con el marxismo! El marxismo que incluso, dicho sea de paso, parece ser haya prendido también en la sensibilidad de algunos que de jóvenes libertarios han blasonado, tal vez sin conocer bien antes lo que acerca de la libertad han escrito muchos pensadores, enemigos de yugos de viejo o de nuevo estilo.

LA PROVENZA DE JEAN GIONO

Como lindo ramillete de flores silvestres, encanto de color y aroma, así el breve volumen de relatos de Giono, que con el título «Rondur des jours» nos ofrece la selecta colección de «Le Livre de Poche». Son páginas en las que su autor nos presenta diversas facetas de su Provenza. La de las suaves colinas con olor de pinos y de plantas montaraces; la de aldeas y alquerías tostadas de sol; la de labriegos campechanos que viven su vida ni envidiados ni envidiosos; la de los pacientes artesanos que de padres a hijos se ocupan en los antiguos oficios o en las tareas del pequeño comercio rural.

Hemos leído y releído esa gama de matices provenzales que toman aliento en los libros de Mistral, de Daudet, de María Mauron, de Vaudoyer. Hemos asimilado raudales de poesía de sus poetas y prosistas, enamorados de esa tierra en donde se percibe bajo el sol el chirriar de las cigarras, y en donde sopla el viento mistral. Cada autor, cada artista, suele observarla desde un peculiar ángulo de visión. Ahora bien: tal vez nadie como Jean Giono haya acertado a captar con visión más dilatada, con más profundo sentido, lo que la Provenza vale y representa.

NOTA DE VERANO

VACACIONES. Un mes de libertad conseguida. Faltan once meses para redimirse de la cadena del trabajo sometido al capitalismo, burgués o comunista.

Antaño un mes de fiesta pagado era 'impensable alcanzarlo. Ogaño la conquista está presente.

No hace mucho, un antiguo y excelente compañero nos decía: «Tanto luchar por la anarquía de todos, ahora gozo la mía.» A añadir, que el compañero dispone de un retiro de vejez aceptable, que tiene organizado a su manera, aparte inconvenientes inesperados.

Ciertamente, el obrero constante ha conseguido, incluso en sociedad burguesa, librarse del espantajo de la indigencia, tan característica de los viejos tiempos. Entonces el obrero dedicaba toda su vida al taller, a la obra, a la fábrica, y en teniendo la «desgracia» de llegar a anciano, la mendicidad se le ofrecía como único recurso. Ello era el «rosegó» de pan, o el asilo humillante, en breve espera para el cementerio.

El calvario de la clase trabajadora a través de los siglos es espeluznante, y el desprecio de los poderosos hacia la mano de obra humana justifica los excesos de las revoluciones populares.

Hoy, bien se ve, podemos holgar en días de bochorno e incluso darnos un rodeo importante. Vamos a mil kilómetros de distancia del punto de partida, en vehículo, acomodados, cuando en nuestra juventud se viajaba sobre alpargatas en una compresión, o precipitación de tres días. Las cosas han cambiado y buenas ventajas existen. Lo que pasa es que ellas no han caído del cielo. La huelga general, parcial, o como fuera; las revoluciones acontecidas, y las acontecibles, dando a entender al mundo capitalista que la impunidad antañona ha periclitado en los actuales días. El lo ha comprendido (los terremotos convencen) y las concesiones — muelas arrancadas — manan de esta especie de Fuente de los Suspiros.

Ello se reflexiona debajo de un pino verde-sombrío a fuerza de sol que recibe; o se piensa al borde del agua, a poder ser mediterránea cuando se vegeta en el Norte durante once meses al año.

En la libertad del valle espléndido, en la profunda quietud de la noche sin perros o en la hora cálida levemente ensoñada por el zizzigueo de las cigarras, la meditación acude sin prisas ciudadanas, sin traqueos de autobús o de «Metro», sosegadamente, fructuosamente, siendo ella que nos permite medir el alcance justo de las conquistas sociales del día, amasadas con el sudor y el sufrimiento de generaciones obreras antañonas. Es el combate de ayer el que ha permitido la ventaja de hoy, como es la batalla de hoy que procurará el beneficio de mañana. Los padres trabajan hasta el sacrificio en provecho de los hijos, y éstos laborarán lo indecible para preparar cama muelle a su progenie. Es la vida, no la cadena. Es la sucesión histórica de personas y hechos, de sacrificios y grandezas, puesto que las ruindades y las imposibilidades no cuentan en la epopeya por la ascensión humana.

Vacaciones y vejez protegida, contestes. Así y todo, no dormirse al run-run de las chicharras reformistas. La revolución debe estar siempre alerta, puesto que el enemigo ha ganado en inteligencia lo que ha perdido en tozudeces y cerrazones. Toda mejora legislada se cimenta en presencias ininterrumpidas al trabajo; el pequeño bienestar facilitado por la ley se dosifica al tanto por ciento, al tanto cotizas tanto percibes. Entonces, enfermedades, carencias de trabajo y ausencias tan impremeditadas como imprevisibles, operan contra el gaje, dicentemente estatal, de las vacaciones de verano y de la vejez protegida, puesto que las defecciones obligadas merman considerablemente la puntuación legal exigida.

Emplearse a los 40 años ya se revela difícil, y para llegar a los 65 faltan 25 años de cotizaciones... Viejo y solo, (los hijos huyen, la esposa muere o se agrega a la pobreza del marido), la pensión es ridícula, la habitación impagable, la sopa flaca, la ropa incambiable...

El régimen capitalista no soluciona: palía. La solución cabal corresponre 'a los trabajadores hallarla.

TRAGICA ESPAÑA

Los reaccionarios españoles no pueden acostumbrarse a la recuperación moral del pueblo. Lo quieren eternamente sometido, cual lo estuviera en la Edad Media. No aceptan siquiera el principio de evolución del mundo. Están atascados, varados. Su reloj es inmutable y cuando alguien sigue el curso normal de los tiempos, lo fusilan.

En junio de 1909 la Monarquía povocó una guerra de las tantas a cargar a su cuenta. Trataron, aquellos gobernantes, de domeñar y explotar a los rifeños y éstos se sublevaron y derrotaron a las fuerzas españolas. El rey y Maura enviaron a Marruecos SOLAMENTE a hijos del pueblo, dejando a los hijos de papá cómodamente en casa. El pueblo español protestó y en Barcelona y su provincia los trabajadores hicieron armas contra la guerra, la más impopular entre las impopulares. Se combatió en las calles durante seis días, y por falta de municiones los revolucionarios tuvieron que abandonar las barricadas.

La represión fue sangrienta, cual correspondía hacerla a los descendientes de Torquemada y Cabrera. Mucha gente fue enviada a los presidios, y los revolucionarios José Miquel Baró y Antonio Malet fueron fusilados; fusilados igualmente lo resultaron R. Clemente García, joven de 18 años; el guardia de Seguridad Eugenio del Hoyo, por haber hecho armas en favor del pueblo; y el educador F. Ferrer Guardia, fundador de la Escuela Moderna, su único delito.

AREA MUNDIAL

UNA VOZ EN EL DESIERTO

El profesor Andrés Sakharov, miembro de la Academia de Ciencias de Moscú, ha comunicado a la prensa el resultado de sus meditaciones sobre el peligro de una nueva guerra general, más el génesis y las prevenciones referentes a la misma. La conclusión, Sakharov la ha emitido sin ambages: «La guerra termonuclear equivaldría a un suicidio universal.»

Siempre según este físico nuclearista, la guerra termonuclear no debe ser considerada en el camino de la política de los pueblos. Un suicidio es una consecuencia extremadamente impolítica.

En el Vietnam — prosigue el profesor — un pueblo es sacrificado para obstaculizar la ola comunista. Oriente Medio facilita otro ejemplo trágico, y si la responsabilidad de lo que ocurre en el Vietnam recae sobre América, la del Oriente Medio incumbe a los soviéticos. Por un lado — prosigue — los rusos cargamos con la responsabilidad de la pretendida unidad árabe, y de otro excitamos a los extremistas judíos.

Siempre según Sakhorov, la política internacional de soviéticos y americanos debería fundarse sobre cuatro principios generales:

1º Todo pueblo tiene derecho a disponer de sí mismo. Derecho garantizado por un control internacional según los principios de la Declaración de los Derechos del Hombre.

2º Toda forma de revolución o de contrarrevolución implica el uso de la violencia.

3º Los Estados deben ayudarse mútuamente en los dominios económico, cultural, sanitario y otros, para suprimir toda causa de tensión interior y exterior.

4º. La política internacional no consiste en extender la zona de influencia de un Estado creando dificultades a otro Estado. Al contrario, se trata de asegurar la plena aplicación de los Derechos del Hombre suprimiendo los motivos de tensión internacional y las tendencias militaristas y nacionalistas. La sicología de los ciudadanos americano y soviético debe cambiar para asociar su esfuerzo en favor de los pueblos subdesarrollados.

Y así sucesivamente.

Permitasenos a nosotros, mundialistas sin compromisos estatales, apostillar los puntos de arreglo planteados por este sabio de toda sabiduría.

1º. Si todo pueblo tiene derecho a disponer de sí mismo, la Declaración de los Derechos del Hombre es lírica pura. Ningún pueblo civilizado dispone de sí mismo bajo el control absoluto del Estado, creación artificial regida por unos pocos y sufrida por unos muchos. Una dictadura tipica, la franquista, desafía hace treinta años toda noción de justicia sin que Estrasburgo, sede de los D. del H., oponga su Derecho.

2º. Nada mejor para nosotros, revolucionarios internacionalistas, que las tiranías, las dictaduras, las autocracias y todo poder violento o coercitivo, abandonaran el estrado gubernamental voluntaria y suavemente, para evitarnos, o evitarle al pueblo, escenas de violencia indeseadas.

3º. Los Estados obedecen a intereses contrapuestos, lo que induce a eterna querella. La tensión interior desaparece aboliendo las clases sociales y declarando la igualdad de derechos, y las rivalidades exteriores se anulan con la solidaridad internacional de los pueblos libres, con anulación previa y absoluta de fronteras.

4º. La rémora militar-nacionalista la extirpa completamente la concepción anarquista de la sociedad. Los derechos del hombre son inmanentes en el hombre mismo, y este derecho no lo respeta ningún Estado, por avanzado que se le considere. Si la propiedad particular desnivela el derecho entre los individuos, la propiedad nacional entra en conflicto inevitable con los intereses de «tras frontera». Es la sicología actual de todos los países sometidos a la ley del Estado y al prejuicio de patria, lo que hay que cambiar, no solamente la manera de ser de un par de pueblos considerados elegidos.

Andrés Sahkarov sabe mucho en materias de laboratorio. Fuera de éste le falta comprensión para abarcar problemas muy esenciales.

De todas las maneras bueno es que, a su guisa, Sakharov haya dado su campanada pacifista.

DISCOS

La desaparición del compañero Miguel Salas nos deja, a los de siempre, un poco huérfanos, y valga el símil a pesar de los años coleccionados.

Un compañero activo vale por diez, y cuando su luz se apaga algo palidece. Algo — ese algo-mucho que es la propaganda — se halla en falta.

En una localidad girondina conocimos a un rubio que era insustuible para colocar prensa. En una gran ciudad francesa conocemos a un par de incontenibles en la divulgación de lo cenetista entre emigrados económicos. Salas era un constante tan silencioso como efectivo, que no le venía de ahora, que no halló aprendizaje en el exilio, sino que ya le venía de las clandestinidades y de las actividades públicas de España. No era hombre de asamblea, no era fabricante de acuerdos. Era el hombre que procedía siempre, con acuerdos o sin ellos. Era, como otros fueron o siguen siendo, una columna cenetista.

Transitando por el ámbito sindicalista que nos es propio, muchos elementos activos hemos conocido; pero la persistencia de un Salas se nos antoja caso único, y como dicho, su apego a la labor viene de lejos. De Sans, su barriada, consiguió hablarnos de Zoais, de Blanc, de Monteagudo, y otros que marcaron pauta en la calle de Colón, en retrospectiva de cincuenta años. Medio siglo, pues, de actividades ininterrumpidas, no faltando aquí recién venidos que tuvieran cosas vanas a objetar con respecto a Salas.

Tuvo éste, no obstante, suerte de aguante. Metalúrgico él, nos recuerda la presencia de Narciso Sala, enérgico animador de la sección Fumistas en la época heroica de Barcelona. Este Sala estaba en el Sindicato, en la Regional, en la Nacional, en lo racionalista, en lo anarquista, en la propaganda, en todo. Era un incansable, un frenético del hacer, pero el tiempo lo ha esfumado. ¿Cómo? Trágicamente, sin duda, como a tantos otros, ¡La vorágine!

Salas duró más, no lo necesario, sin embargo. Porque si la inmortalidad rigiera, ese laurel correspondería a los hombres de tesón y provecho. Como Miguel Salas.

DISCOBOLO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

13 de Octubre 1909 LIX Aniversario del Fusilamiento de F. Ferrer Guardia

27 de Octubre en París, Palais de la Mutualité:
Conmemoración de la trágica fecha con MITIN por la mañana y ESPECTACULO por la tarde. Invitados: **A.R.D.E., «Liberté», Libre Pensée, F. Anarchiste, C. N. T. española, S. I. A., etc.**

Organización: C. N. T. francesa

¡Siempre los Quijotes pagan con la vida en España!

B.D.I.C

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

12 SEPTEMBRE 1968
NUMERO 521
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

SEPTEMBRE ! Très belle rentrée pour les veaux

Contre les manifestations chauvines

Il y a un milieu où les stupidités se succèdent avec une continuité déconcertante, c'est celui des anciens combattants. Tout leur est prétexte à mascarades : 1916-1966, Verdun avec ses hécatombes, et, en avril de ce cinquantième anniversaire, dans le COMBAT SYNDICALISTE j'avais dénoncé l'ignoble comédie des Poincaré, Clémenceau et autres individus dans ce jeu de massacre qui fit rien qu'à la France, un million et demi de morts chez les hommes en pleine force, avec son cortège de veuves, d'orphelins, d'invalides, de gazés et de ruines immenses.

Si j'y reviens, c'est pour démontrer à ceux qui l'ignorent, surtout aux jeunes, comment le gouvernement français œuvrait sous le prétexte de garder le « bon moral » dans la population, par la chasse aux « défaitistes », par l'établissement de la censure dans les journaux, qui paraissaient avec des « blancs » dans leurs colonnes.

Pour rappeler aussi à ces vieillards qui ont tout oublié de leurs souffrances passées dans les tranchées dans la boue, dans le froid, le ravitaillement pas assuré, en proie à la vermine, et qui, quand ils allaient au repos à quelques kilomètres des lignes, étaient soumis à la vie de casernes avec son cortège de vexations, la prévôté (gendarmerie du front) étant là pour réprimer toute velléité de révolte.

Pour les citations de faits abominables, de tueries imbéciles dans le sens même de la stratégie militaire, des témoignages nombreux ont été publiés et pas seulement venant de pacifistes convaincus, mais aussi par des hommes réactionnaires, tel Maginot qui a donné son nom à la fameuse et imprenable ligne fortifié de l'Est.

Le troisième tome du « Crapouillot », consacré à l'histoire de la guerre 1914-1918, cite la première réunion du comité secret tenue le 16 juin 1916, au cours de laquelle Maginot, qui avait été grièvement blessé au front et était député, attaqua avec vigueur les méthodes du grand état-major général, déclarant que, contrairement aux affirmations mensongères des journaux, les pertes officielles en tués sur le front français étaient à peu près équivalentes à celles des Allemands sur deux fronts (russe compris), alors que l'Allemagne comptait 66 millions d'habitants et la France 38 et il dénonçait le danger des offensives successives aboutissant à des pertes considérables.

Le lendemain, un autre député de droite, Abel Ferry, qui trouva la mort au front, reprit l'attaque et énuméra les pertes qui n'avaient jamais été révélées au public à l'époque : L'Argonne, Bois de la Grurie : 40.000 hommes, le reste de l'Argonne : 40.000 ; Vauquois : 1.200 ; La Wœvre : 12.000, la tranchée de Calonne : 6.000 ; le bois d'Ailly, Bois le Prêtre : 60.000 ; en décembre dernier (1915) l'Hartmannswillerkopf nous a coûté, sans un mètre de tranchée prise : 150.000.

Je pourrais en citer d'autres, mais cela est largement suffisant pour stigmatiser les organisations de ces parades et nous en aurons jusqu'au novembre prochain, qui sera le bouquet avec le pauvre homme de l'Elysée, qui revêtira son uniforme de général de brigade.

Il parlera en termes élogieux des Joffre, Foch et consorts, en ometant, soigneusement, de signaler les massacres de l'infanterie française ; peut-être parlera-t-il du défilé du 11 novembre 1918 de Strasbourg devant Poincaré ayant à ses côtés le jusqu'auboutiste Marcel Cachin, successeur de Jean Jaurès à la rédaction de l' « Humanité ».

Quelques années plus tard, en 1922, le même Cachin faisait éditer des cartes postales représentant Poincaré riant dans les cimetières de Verdun, sous le titre : Poincaré-la-Guerre ; à cette époque le Parti Communiste avait une autre allure que celle actuelle et nombre de ses militants étaient emprisonnés pour action antimilitariste.

Il est remarquable que, dans toutes les mascarades militaires assiste en bonne place le clergé et des rassemblements, comme celui d'Auray, des anciens combattants des cinq départements bretons tel celui du 1er septembre, le plus important de ceux organisés en province et qui a eu sa messe, ce qui est de tradition : le sabre et le goupillon étant alliés.

Pendant ce temps, le Vieux des 7 montagnes, le ci-devant Paul VI, dans ses déclarations aux Sud-Américains qui vivent dans des conditions atroces, les invite à ne pas user de la violence quand ils revendiquent l'amélioration de leur sort, alors que Franco a reçu la plus haute décoration de la Papauté ; que de Gaulle a l'appui du haut clergé malgré ses essais de bombe atomique. Tout cela c'est une sinistre comédie.

A l'œuvre, tous les vrais pacifistes, les syndicalistes révolutionnaires, les libertaires, et sachons coordonner nos efforts pour faire comprendre à la population, aux travailleurs, la nécessité de réagir, de ne plus se résigner, de lutter contre les manifestations guerrières indignes de nos temps.

A. LELANN

Lettre de Max Nettlau à Grave

Mon cher camarade Grave,

Nous sommes bien d'accord maintenant sur les « cadres ». Ce terme (un cadre à remplir) est celui des *syndicalistes purs* qui affirment que le syndicat est l'embryon de la société future, que telle C. G. T. ou C. N. T., etc., c'est déjà la société future, et quand chacun aura rejoint son syndicat, tous seront dans le cadre et la société future existera. Les anarchistes, complètement inutiles, s'ils persistaient, vivraient en marge, comme aujourd'hui les tziganes. C'est la théorie Pouget-Besnard et, en vous lisant, je pensais que vous aviez un peu frôlé ce milieu — chose qui me parut étrange et inexplicable.

Dans ce qui existe en organismes vraiment viables, il en est de grands et de petits. Les grands très pratiques sont sans idées ; les petits, pleins d'idées, manquent le plus souvent de sens pratique.

Mais les grands, tels les coopérateurs de Manchester, qui possèdent l'immense centrale où Kropotkine demanda en combien de jours pourraient-ils entreprendre de nourrir Londres. En réponse, ils demandèrent d'abord si ce serait payé. Kropotkine répondit que oui. Ils prirent alors un crayon et lui répondirent quelques minutes après. Dans tel nombre de jours (très peu). Evidemment leur organisation immense comporte des employés et des salariés qui exécutent les ordres si c'est payé (et si, dans une situation révolutionnaire, leur effort n'est pas saboté). *Cela* fonctionnera donc comme l'eau, les hôpitaux, etc., si, par *d'autres ressources*, c'est payé.

Les *petits* organismes, qui n'ont encore rien produit de bien pratique, ne seront peut-être pas plus éclairés après qu'avant. Ce seraient des rouages inutiles, trop faibles, trop petits, bref comme de très belles montres, mais sans ressorts pour marcher. Tous ceux qui sont élevés en petit dans ces groupes devraient savoir agir en grand ailleurs, dans la vraie vie.

Ce que Kropotkine a dit, Malatesta l'a appliqué à Ancôna en juin 1914, faisant tout pour que le ravitaillement ne soit pas interrompu, que les paysans soient contents, etc. Tout le monde a l'œil là-dessus, mais comme Kropotkine le dit aux coopérateurs, payer sera encore le moyen le meilleur avant de pouvoir être utile d'une autre manière aux paysans qui ne se dérangent pas pour rien. Le pire, ce sont les décrets et expéditions punitives dans les campagnes comme en Russie. Il sera très difficile de produire pour satisfaire les besoins de la population et ne pas les laisser au hasard.

Quelle sera l'étendue du rayonnement de la production ? Un rayonnement trop petit aurait des inconvénients ; un rayonnement trop grand est malaisé à préciser. Si tous produisent trop des mêmes choses, ce serait absurde. Le rationnement sans nécessité absolue, est une chicane. Le travail inutile serait regrettable. Comment faire ?

« *Nous* » n'en savons rien, mais chaque homme de métier a certaines idées dans son industrie. Les consommateurs, ignorant le détail de la production présente, sont les moins préparés pour une décision intelligente. Pour ne pas rendre la société nouvelle odieuse, faut-il encore conserver la liberté du choix. Avant de choisir un article, on veut avoir le choix entre 20, ou si l'on veut de nouveau le même article, on voudrait le trouver partout. C'est le malheur des coopératives. Si l'on se fâche avec un employé, on doit émigrer dans une autre ville pour ne plus aller à la coopérative, car il serait difficile d'obtenir qu'on change les employés chaque fois qu'ils déplaisent à un client de la coopérative. Alors si, dans la société nouvelle, je devais trouver le même article seulement chez le même employé dans le même magasin, ce serait vraiment trop triste.

Mieux vaut donc d'abord produire comme on fait aujourd'hui pour chaque article selon l'expérience. Soyons certains qu'il ne faut pas trop produire avec trop de pertes de choses de vraie valeur et qu'il existe pour chaque métier, pour chaque article une bonne expérience — et que commencer sur cette base c'est encore le mieux. Ne pas simplifier ni compliquer sans nécessité. On peut être certain qu'il y a peu de perte aujourd'hui. L'intérêt personnel et la concurrence l'empêchent. Si ceux qui ne peuvent pas acheter pouvaient obtenir les objets plus facilement, on verrait qu'il y a trop peu de tout.

Inutile d'insister sur les groupements artistiques, littéraires, sportifs ; ils ne manquent pas et sont en surabondance. Ce sont des inutilités qui absorbent complètement les individus. Croyez-vous que ceux qui font les sports actuels voudront se passer des records, prix, pari-mutuel, rivalités, cancans, culte de héros, réclame, fraude ? Ils sont du reste anti-révolutionnaires et empêcheront la société nouvelle de naître. Ils la briseraient, si l'on touchait à une de leurs bêtises.

Pour les routes, l'hygiène, les choses désagréables, je crois que les amateurs généreux sont trop peu nombreux et trop peu réguliers. Tout cela est, en somme, aussi important que, par exemple, le service des chemins de fer, et on ne le laisserait pas à des amateurs. De même pour les hôpitaux, et absolument pour tout. Tout demande un travail compétent qu'il faut savoir faire. Bakounine écrit qu'il s'en remettait parfaitement à l'autorité de son cordonnier en matière de souliers et ne se sentait pas pour cela lésé dans la liberté. Je pense que cela a déjà été étudié, non par nous, mais pour ceux qui travaillent dans chaque branche et qui seuls savent ce qui est nécessaire : des hommes intègres de ces branches sauront parfaitement démêler l'important — et l'accessoire, l'inutile, l'absurde. Ils sauront épurer ainsi chaque branche de production et apporter des améliorations.

Si l'on faisait une enquête sérieuse dans 50 ou 100 branches de production utile, où des hommes de bonne volonté diraient ce qu'on fait d'inutile, ce qu'on peut améliorer, etc., ce serait un manuel précieux. Seulement il demanderait des révisions constantes. Encore faudrait-il s'entendre, si on parle de production locale, nationale, internationale, etc. Si par exemple, on démontrait qu'on imprime à meilleur marché en province, dans des localités arriérées, cela ne plairait guère aux Parisiens, etc. Mais, ceci à part, on pourrait réunir beaucoup de faits. Il faudrait faire cette étude pour chaque pays et pour toutes les branches importantes.

Nous devrons plutôt former directement les mentalités et les volontés libertaires — sans cela le meilleur système pratique serait l'esclavage — comme le sont les plus belles machines en Russie. Vous appelez cela « une transformation totale de l'état des esprits ». Je suis tout à fait d'accord, mais les esprits doivent être nourris de ce qui les fait agir généreusement, courageusement et sans trop d'hésitation — et pour cela il faut l'idée et non le détail que nous ne savons pas nous-mêmes. Il faut comprendre à quel degré, et absolument, l'autorité est incapable et a fait fausse route — tous les socialistes et les syndicalistes — embryon y compris — et que le progrès est seulement dans tout ce qui est, libéral ou libertaire, avec d'innombrables étapes intermédiaires.

Dans chaque science et branche de travail, on répond à celui qui demande à connaître les modalités ou les raisons d'un détail qu'on ne peut pas les lui faire connaître s'il ignore les principes fondamentaux de cette branche. De même pour la société future. Ils n'ont qu'à apprendre, comme ils apprennent tant d'autres choses. Si l'on avait dit cela fermement, au lieu de nous plonger nous-mêmes dans le détail, nous serions mieux aujourd'hui.

Voilà les réflexions que me suggère votre intéressante lettre et je vous salue bien.

Dans peu de jours je voyagerai. En août mon adresse sera de nouveau celle que vous connaissez.

Salut. — *M. Nettlau.*

Ma conception du monde

Une interview avec B. Russell

6. — LE POUVOIR

A votre avis, Lord Russell, qu'est-ce qui pousse un homme à désirer le pouvoir ?

Bertrand Russell : Je croirais volontiers à des impulsions anciennes — d'où est sorti ensuite l'appétit du pouvoir chez certains hommes — à des impulsions causées par les famines tout à coup menaçantes : on voulait être sûr, en cas de disette, que la souffrance tomberait sur d'autres. Pour cela, il fallait être au pouvoir.

Depuis ces temps, différentes sortes de pouvoir se sont développées ?

B. R. — On peut les classer de plusieurs manières. Il y a cette sorte de pouvoir, le plus manifeste, qui est la domination directe sur les corps. Il y a le pouvoir de rétribuer ou de pénaliser, qu'on appelle pouvoir économique. Il y a enfin le pouvoir de la propagande, de la persuasion. Ce sont là, je crois, les trois grandes espèces de pouvoir.

Selon vous, les raisons de désirer le pouvoir peuvent-elles être bonnes autant que mauvaises ?

B. R. — Très certainement. Presque tous ceux qui ont accompli quelque chose d'important ont été poussés à l'action pour l'amour du pouvoir, sous une forme ou sous une autre. Cela vaut pour les saints comme pour les pêcheurs. Cela vaut, je crois, pour tout individu énergique.

Il doit arriver souvent que celui qui veut le bien veuille aussi le pouvoir, par vanité ?

B. R. — C'est certainement vrai. Mais il n'est pas aussi facile de discerner ce qu'on peut y faire. Dans le monde moderne, une décision se prend rapidement. Il faut résigner entre les mains de quelques-uns la faculté de décider, ce qui rend malaisé de se garantir de leur pouvoir. Problème très important, et qui mérite réflexion.

Comment vous y prendriez-vous ?

B. R. — Cela dépend des domaines auxquels vous pensez. La police, par exemple : son pouvoir, on en a eu la preuve dans plus d'un Etat moderne, est une chose vraiment dangereuse. Partout où les communistes ont essayé d'occuper un pays qu'ils n'avaient jamais eu sous leur coupe, leur premier soin a été de s'emparer des services de police. Ils savent ainsi qui il faut fourrer en prison. Et ils connaissent la recette pour fournir des témoignages. Vous voyez que la police peut être une chose très dangereuse, et qu'elle l'a montré. A mon idée, il faudrait deux polices, l'une qui prouve la culpabilité et l'autre qui prouve l'innocence.

Cette solution risquerait peut-être de compliquer les choses — et puis elle coûterait cher aux gouvernements ?

B. R. — Oui, c'est possible. Mais supposez qu'on vous accuse injustement de meurtre. Le contribuable paie pour qu'on prouve que vous êtes coupable. Mais, vous, vous devez faire les frais de votre défense, et ce n'est pas juste. Il vaut mieux que quatre-vingt-dix-neuf coupables en réchappent, si l'on peut sauver un innocent. Mais nous organisons les choses tout à fait à l'opposé : nous préférons la punition de quatre-vingt-dix-neuf innocents au sauvetage d'un seul coupable, parce qu'à notre idée les contribuables doivent financer les preuves de la culpabilité, et le particulier doit payer pour établir son innocence.

Oui, mais une fausse condamnation, c'est tout de même assez rare. Y a-t-il vraiment intérêt à engager de telles dépenses d'Etat pour établir à tout bout de champ qu'une accusation est injuste ?

B. R. — Nous ne savons pas quelle est la fréquence de ces cas, d'où justement la discussion. Ce n'est pas la police qui nous renseignera volontiers. A ce que nous pouvons savoir, l'injustice risque de se produire très souvent. Quant aux dépenses, elles ne seraient pas plus grandes que celles qu'on engage pour prouver une culpabilité.

Nous allons maintenant revenir sur les actes des gouvernements. A votre idée, les gouvernements ne devraient pas disposer d'une telle liberté, d'une telle rapidité de décision, ils devraient consulter les électeurs ? Vous ne croyez pas que leur action perdrait beaucoup en efficacité ?

B. R. — Oui, c'est très possible. Et il y a, dans le monde où nous vivons, des endroits où il est impossible de soumettre les décisions à un référendum ou à une consultation quelconque. La paix, la guerre sont les questions les plus importantes, et sur lesquelles il faut trancher rapidement. Il faudrait un changement considérable des institutions sur toute la planète, et qu'on se mette à délibérer calmement de la guerre et de la paix. Evidemment, ce serait une excellente chose.

Enfin, dans l'ensemble, vous penchériez pour une certaine perte d'efficacité ?

B. R. — Vous voyez, quand on a affaire à des actions mauvaises, moins l'efficacité est grande, et mieux ça vaut. La nature humaine est ainsi faite — du moins jusqu'à présent — que les gens se soucient vivement d'efficacité à propos de toutes sortes d'actions mauvaises. On pourrait dire que si la race humaine a survécu, c'est grâce à l'inefficacité. Mais l'inefficacité diminue aujourd'hui, et la conséquence en est que l'humanité est menacée de disparaître.

Comment l'incurie et l'inefficacité ont-elles pu aider l'homme à survivre ?

B. R. — En amoindrissant leur capacité de s'entre-tuer. Un meurtrier qui sait y faire, qui est inefficace, tue beaucoup de monde. Un meurtrier stupide se fait pincer et s'arrête de tuer. Malheureusement, les meurtriers se font de plus en plus habiles.

Parlons un peu d'une autre forme de pouvoir : le pouvoir économique. A votre avis, Marx a-t-il bien fait d'en souligner à ce point l'importance ?

B. R. — Marx a donné trop d'importance au pouvoir économique par opposition aux autres formes de pouvoir. De plus, en se bornant à observer les affaires dans l'Angleterre des années 1840, il a fait l'erreur de croire que c'est la propriété et non la direction effective qui donne le pouvoir. Ces deux interprétations l'ont conduit à proposer une panacée pour tous les maux dont le monde est affligé. Un faux remède, comme on l'a vu.

Quelle est donc, à votre estimation, l'importance du pouvoir économique ?

B. R. — Il est très important, mais ce n'est qu'une forme de pouvoir. Je ne lui donne pas plus d'importance qu'au pouvoir militaire ou au pouvoir de propagande. Un exemple : Vous vous rappelez la reine Boadicée, qui s'était révoltée contre les Romains parce que Sénèque lui avait prêté une somme énorme à un taux d'intérêt très élevé, et qu'elle était fort en peine de rembourser. C'est arrivé parce que Sénèque détenait le pouvoir économique à ce moment-là. Mais après la défaite de Boadicée, l'empereur a condamné Sénèque lui-même à la peine de mort : le pouvoir n'était plus à l'économique, mais au militaire.

Pensez-vous que le pouvoir économique ait besoin d'un frein ?

B. R. — Toutes les sortes de pouvoir en ont besoin. Il est certain que le pouvoir de laisser mourir de faim des pays n'est pas à encourager. Et je ne crois pas qu'il soit bon de laisser à certains pays du Moyen-Orient la haute main sur les approvisionnements en pétrole.

Et le pouvoir de propagande, quelle importance lui accordez-vous ?

B. R. — Enorme. Et c'est un fait depuis longtemps reconnu. Comme on dit : Le sang des martyrs, c'est la semence de l'Eglise. Traduisez que le sang des martyrs est doué d'un grand pouvoir de propagande. On dit aussi : Grande est la vérité, elle prévaudra. Entendez par là que l'opinion couramment admise aujourd'hui prévaudra. La propagande a une importance extraordinaire, et elle peut prendre toutes sortes de formes. Le christianisme, c'est un fait, s'est établi sans l'aide du pouvoir économique et du pouvoir militaire.

La propagande est-elle toujours mauvaise ?

Ah non ! elle est mauvaise quand elle mêle la mauvaise opinion et la bonne. Mais elle n'est pas mauvaise en soi. Ou alors il faudrait dire que toute l'éducation est mauvaise, puisque l'éducation est une manière de propagande.

COMMUNIQUES

Les J. S. R. de l'U. L. de Marseille réorganisent la bibliothèque de l'U.L. pour en faire une grande bibliothèque sociale libertaire.

A ce sujet nous recherchons tout particulièrement en un ou plusieurs exemplaires, les ouvrages de base indispensables.

Œuvres de Bakounine, Kropotkine, Proudhon, Grave, Reclus, Besnard et tous les penseurs, écrivains, sociologues, philosophes et publicistes, anarchistes et syndicalistes.

Les camarades et amis qui voudront bien nous céder ou nous vendre ces ouvrages sont priés d'écrire à Pierre Comte, CNT, salle 3 B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

Les camarades de la région peuvent le rencontrer, même adresse le samedi de 18 à 20 h ou sur rendez-vous. Les frais d'envois seront à notre charge.

Tout le monde comprendra le caractère indispensable de ce travail et nous souhaitons très vivement que cet appel ne reste pas vain. D'avance merci.

∴

Un synd. inter des travailleurs vietnamiens de la région Parisienne est en voie de formation. Nous invitons les travailleurs Viet-namiens et asiatiques de prendre contact avec la commission d'organisation à notre siège 39, rue de la Tour d'Auvergne, tous les samedis à partir de 16 h.

Permanence tenue par Ly-Chanh-Thuong.

XVIIe UNION REGIONALE

Nous informons les camarades et sympathisants de la C. N. T. de notre région que le matériel de cotisation syndicale est à leur disposition, au siège, Palais du Travail, Bureau n° 2, 1er étage, Place de la Libération, Villeurbanne. Une permanence est tenue tous les samedis de 16 h. à 18 heures.

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

LIX ANNIVERSAIRE DU FUSILLEMENT DE FRANCISCO FERRER GUARDIA

Le 27 octobre prochain, au Palais de la Mutualité de Paris, à 9 h 30 : GRAND MEETING commemoratif, avec orateurs anarchistes, syndicalistes, librepenseurs, rationalistes, etc.

A 14 heures . GALA ARTISTIQUE sous le signe de la solidarité.

Camarades, reservez cette date.

Ferrer Guardia et sa compagne Soledad Villafranca.

ANTENA

VACACIONES ETERNAS

BURDEOS. — Una familia española que residía en Paris sufrió un terrible accidente de automóvil en las cercanias de Belín (Landes) quedando exterminada. El suceso afectó cruelmente a toda la citada familia, compuesta de los padres, Pablo Sánchez Grande, de 42 años; Carmen Martín García, también de 42, y los hijos Roberto, Benjamin y Francisco, de 20, 18 y 13 años respectivamente. Venían de Plasencia con pasaporte extendido en Cáceres.

COGOLLUDAMENTE

GUADALAJARA. — La localidad de Cogolludo (700 habitantes) ha sido escogida por las autoridades para dar la sensación de que en la provincia se aplica el plan concentracionario de tierras y se realizan mejoras municipales para evitar la emigración creciente de los campesinos hacia los núcleos industriales de España y a los paises extranjeros. Los cogolludos sin palmo de tierra nada aportan (¡naturalmente!) a la concentración y los modernismos no les alcanzan y así emigran de todas maneras. Se promete a la población agua, gas y electricidad e instalación de industrias. La única mejora que lleva camino de cumplirse es la de la traida de aguas, mas por ahora sólo se ha conseguido secar las tres fuentes existentes en el pueblo, bajo promesa de una abundancia de agua escrita en los planos que muy ufanos exhiben los munícipes.

LA FAUNA Y LOS FAUNOS

LEON. — Esta provincia, antes rica en especies animales está en trance de perderlas. De esta fauna cabe destacar el urogallo y el oso, existiendo también, como preciados trofeos, el rebeco, el cozco, el jabali y la avutarda. El urogallo o gallo de bosque, pájaro hermoso, arisco, raudo de vuelo, adorno de la selva y pasión del cazador, es una especie de preciado diploma de la cinegética. El urogallo suele encontrarse en toda la zona de Riaño, en los montes asturianos y, también, en la famosa sierra de Ancares y límite de las provincias de León y Lugo.

El urogallo es una de las aves más raras que se conocen. Gusta de las agrestes comarcas e intrincados bosques. Encuentra su alimento en la pinaza, frambuesa y moras salvajes... y con ella se alimentan, hasta el exterminio, los hombres.

CUANDO LA AUTORIDAD SE ENTROMETE

OVIEDO. — Se ha suscitado una fuerte polémica entre el ayuntamiento y los propietarios de las líneas de autobuses que realizan viajes regulares entre diversos pueblos de la provincia y la capital. El ayuntamiento acaba de ratificar un acuerdo por el que se organizan las paradas de estas lineas en el extrarradio de la ciudad. Los propietarios de las lineas, que transportan diariamente unos nueve mil pasajeros hasta la capital, intentan llegar a un acuerdo con el municipio, ya que la medida les perjudica considerablemente y perjudica a los viajeros, que habrán de coger un taxi u otro medio de transporte para trasladarse al centro de la ciudad, con lo que se les obliga a un nuevo desembolso.

Por otra parte, muchas de estas lineas de autobuses transportan un elevado número de obreros que prestan sus servicios en distintas zonas de la provincia, próximas a la capital. Estos se trasladan a sus casas durante las horas de las comidas, pero con la nueva medida no podrán hacerlo, porque el poco tiempo de que disponen lo invertirán en trasladarse andando hasta sus domicilios.

CUANDO LA AUTORIDAD SE ENTROMETE (SEGUNDA PARTE)

TARRAGONA. — Los pueblos de la cuenca del Francolí se oponen al proyecto de construcción del embalse de la Riva, por considerar que ocasionaria daños irreparables para la actual zona de cultivo intensivo de regadío, ya que estiman que desapareceria en pocos años el esfuerzo realizado por generaciones que han conseguido convertir la zona en un vergel en el que predomina el cultivo del avellano, fuente permanente de divisas, según ha sido expuesto en una asamblea de la Cámara Oficial Sindical Agraria, celebrada en la sede de la Organización Sindical de Tarragona.

Los reunidos adoptaron el acuerdo de oponerse a la realización del proyecto, tal como está previsto, si no se acomete al mismo tiempo el del canal de la izquierda del Ebro, que asegure la realización de las finalidades, de abastecimiento y riego programadas y la ampliación de riego de muchas hectáreas más en diferentes zonas de la provincia.

BARCINO-MOGIGATA

BARCELONA. — La autoridad franquista ha aprobado la reaparición de la revista infantil catalana «Patufet», a condición de que se dirija a los niños «sin atentar lo más mínimo la moral conservadora y los principios religiosos».

En los Juegos Florales de San Félix Marina, parque religioso, ha sido nombrada reina de los mismos la gitanilla Rafaela Santiago Fernández, que no sabe leer ni escribir.

VIVIENDAS PROTEGIDAS Y VIANDANTES DESPROTEGIDOS

BARCELONA. — En el próximo pueblo de Cornellá existe el grupo de Viviendas Protegidas de la Almeda marca Caudillo Franco y remojadas a hisopo por el cura de la parroquia. Estas semi-casas están dotadas de galerías de fachada, y siendo los materiales malos las galerías se vienen al suelo con grave peligro para la gente que pasa por la calle. Como no hay reconstrucción ni apuntalamiento previstos, teme el vecindario una catástrofe inevitable, pues por el lugar circula el personal de una importante fábrica vecina.

Y aún es más grave lo que ocurre en Prat de Llobregat con motivo de la extracción abusiva de grava y arena en una ribera del rio próxima a Can Comes. Los trabajos de extracción han ocasionado hasta ahora una hondonada de unas diez hectáreas de extensión por 17 metros de profundidad, lo cual acumula una enormidad de agua en dias de avenida, poniendo en peligro la orilla (endeble) y amenazando con inundar las tierras de cultivo cercanas y el aeródromo de Barcelona. El vecindario afectado se ha puesto en movimiento de alarma, pero por Movimiento el falangista, del cual el gerente del arenal es socio distinguido.

MODERNISMO 1890

MADRID. — Pos disposición genial del ministerio de la Marina, España va a disponer, en 1969, de un buque oceanográfico para estudios marinos y pesqueros.

Durante una cuarentena de años los barceloneses tuvieron ocasión de contemplar en el puerto el «Comisión Oceanográfica», buque dotado con un molino de viento y destinado a las investigaciones indicadas. Dirigia el laboratorio del «C. O.» el famoso profesor oceanográfico y naturalista Odón de Buen.

EL CASO DEL OBISPO

SAN SEBASTIAN. — El obispo, Lorenzo Bereciartua, tras haber condenado los delitos de sangre, defiende la inviolabilidad de los templos, que la autoridad policiaca viola en la rebusca de resistentes vascos. Bereciartua estima que el Concordato sufre violación por parte de las autoridades.

BARCINO-MOJIGATA

BILBAO. — El párroco de Gamiz-Fica (Vizcaya), suspendió la misa festiva de San Antolin para impedir que la bandera franquista penetrara en el templo. Es el tercer año que el citado cura hace lo mismo.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Variaciones sobre el tema español

(Viene de la página 4.)

ánimo de que pusiera coto a tamaños desafueros. Pero monseñor Marcelo González, muy cauto, muy astuto y con mucha mano izquierda, calmó la intemperancia de los exaltados con palabras melifluas y modales seráficos, haciendo gala de una comprensión y tolerancia a tenor de los nuevos tiempos. Dijo que ante hechos como éste no hay motivo para dramatizar ni tampoco es conveniente despacharlos simplemente por la vía del humor o de la sonrisa. Supone una recta intención en las palabras del religioso y añade que «creer que de este modo se sirve mejor a lo que exige la autenticidad, es una equivocación.» A las espantadas monjitas les dirige palabras de aliento y les ruega que no se aflijan demasiado ya que, ciertamente, todo el mundo necesita renovación, y no sólo las religiosas. Mucho han cambiado las cosas desde la terrible noche oscura de principios de la Edad Media, y más recientemente, de los tiempos de Galileo, Bruno, Nicolás de Cusa y otros cuya lista seria interminable. Porque si en esencia la temática apenas ha variado, la cuestión de forma y de expresión, que antes eran suficientes para llevar a un hombre a la hoguera, ha tenido que renovarse antes de perecer. El padre Llimona ha sufrido una reprimenda como era de esperar, pero mucho menos severa de lo que los fanáticos e hipócritas suponían. Aquí se pone bien de manifiesto aquello de «renovarse o morir». Y nadie va a enseñar a la Iglesia los modos y medios de vivir.

La esperada victoria pírrica

Después de varios meses en los que se ha entonado reiterativamente el salmo de la descongelación con fondo de coro de tragedia griega, al fin los altos organismos de la nación han decidido acceder graciosamente a la petición coreográfica. El consejo de ministros celebrado en la bucólica escenografía del Pazo de Meirás, donde el general Pirro distrae sus ocios jugando al golf con su nieto, el cual le dispone las bolas como dicen que se las ponían a Fernando VII, ha llegado a la conclusión de que es preciso poner disco verde a tan angustiosa llamada. Y la trascendente batalla para la que nos habían dispuesto desde noviembre del año pasado, en la que había que derramar sangre, sudor y lágrimas en orden a una victoria no por más costosa menos triunfante, he aquí que se convierte en una victoria irrisoria en la que, como siempre ha sucedido, la fiel infantería es la que más ha perdido. Quiero decir la que ha perdido, porque los altos mandos en esta batalla nunca han tenido bajas; y por el contrario, les ha servido para acrecentar sus ganancias. Hagamos un breve balance del botín. El salario mínimo ascenderá, de 96 pesetas en que estaba desde ya no recuerdo cuándo, a 102 a partir del 1º de enero próximo. Seis sustanciosas pesetas que vendrán a resolver ingentes problemas económicos a Juan Pueblo y a seis meses vista, para que los trabajadores tengan tiempo suficiente de saborear con antelación el fruto conseguido tan duramente. Descongelación de los salarios a partir del 1º de octubre, entendiendo por tal que los convenios pendientes pueden empezar su tramitación definitiva, así como pueden dar principio los que ahora deben plantearse. Ahora bien, los aumentos salariales que se originen no podrán rebasar en ningún caso el límite del 5,9 %. Preguntado a este respecto el ministro de trabajo Romeo Gorría, manifestó que dicha cifra no la habían fijado de un modo caprichoso (seguro que no, y así lo entendemos todos), sino que era el resultado de altos estudios estadísticos que determinaban en un 3,9 % el aumento de la productividad media para el segundo Plan de Desarrollo, y en un 2 % las oscilaciones medias del índice de coste de la vida durante el correspondiente cuatrienio. Si se considera que ese tanto por ciento en el aumento del coste vida para un cuatrienio lo hemos experimentado ya sólo en el término de meses, el pueblo español no le queda más remedio que sonreir (como los conejos, claro) ante tan concienzudos y exactos estudios estadísticos, al final de los cuales Romeo Gorría debe haberse quedado calvo. En consecuencia estamos ante un hecho intolerable. La situación económica del pueblo español es precaria desde todos los puntos de vista, pero no sólo de pan vive el hombre. Se puede vivir incómodo, se puede llenar el estómago pasablemente aunque no de manjares prohibitivos, pero lo que desespera al hombre es el hecho injusto en sí, la desigualdad tiránica, la revelación de que el hombre se convierte en tigre del hombre, la arbitrariedad gratuita, el desprecio a la condición humana. El hombre se hace rebelde más por las injusticias que ve que por el hambre que siente. El estómago se puede llenar y apaciguar; pero el espíritu de rebeldía no se apacigua más que con el espíritu de justicia, esté el estómago lleno o no. Y estamos llegando al límite.

La ley es dura... para quien la soporta

En las Cortes españolas se ha debatido (de alguna forma hay que denominarlo) un célebre proyecto de ley cuya celebridad diré luego en qué consiste. Los procuradores — ahora se llaman así en lugar de diputados, quizá por borrar todo vestigio republicano — han tenido que echar mano de toda su sapiencia jurídica y legal para llevarlo a efecto. La importancia del asunto no era para menos y la solución hallada es digna de Solón. Digamos ya que se trata de la Ley de Incompatibilidades Bancarias. Pero antes es preciso recordar que uno de los puntos programáticos de la Falange Española dice así: «Defenderemos la tendencia a la nacionalización del servicio de Banca y mediante las corporaciones, a la de los grandes servicios públicos». En el 1958 se promulgaron los Principios Fundamentales del Movimiento, pero el punto anterior, así como el que hacía referencia a la separación de la Iglesia del Estado, fueron arrojados al cesto de los papeles. Los banqueros, pobrecitos sacrificados, recordaron en estos dias de debate sus servicios al Régimen durante la guerra y después de ella. Era contradictorio, pues, pedir nada menos que la nacionalización de su negocio. Franco ha comprendido que tenían razón y que en la consecución de la victoria ellos habían tenido que aportar la mayor contribución. Por consiguiente era preciso dejar a un lado la nacionalización. No obstante creyó oportuno dar un paso con vistas a la galería y empujado también por aquel número de «Cuadernos para el diálogo» dedicado exclusivamente al asunto bancario y que levantó cierta polvareda. Las medidas restrictivas de la ley se referían a la limitación de los cargos y de la edad. Como todo el mundo conoce, los consejeros, presidentes y demás oligarquía financiera ostentan cargos en innúmeras entidades bancarias hasta el extremo de que una sola persona es consejero, por ejemplo, en veinte o treinta entidades a la vez; por otra parte, existe un cierto número de otras con el pie ya casi en la tumba y que siguen en activo, percibiendo sus dividendos como si tal cosa. Entonces viene la ley y dice que hay que dejar el momio a los 70 años (podían haberlo extendido a los 100) y que una persona no puede de ostentar más de ocho cargos a la vez. ¿Se concibe la hipótesis de que a ésto se le llame legislar, que en las Cortes se denomine a ésto debate y que se logre sin sonrojo una conclusión semejante después de varios días de incesante croar. Pues a pesar de la inanidad de la ley, los banqueros y sus órganos de opinión, así como la prensa por ellos financiada, pusieron el grito en el cielo. Y así se dio el caso inaudito de que en la revista «Desarrollo» apareciera un editorial titulado: «A los pies de los caballos» en el que se decía cómo los financieros españoles habían sido puestos bajo las patas de los équidos, por el citado decreto, sin que los corazones de los productores se estremeciesen. ¿Cabe desvergüenza mayor? El diario «Ya», uno de los partidarios de la Banca, publicó un artículo de Funes Robert en el que se mostraba a favor de la nacionalización «porque su poder, derivado de la concentración, arranca al Estado una de sus misiones típicas e irrenunciables, como la creación de la oferta monetaria»; pero se vio contestado en el mismo diario con una «N. de la R.» en la que se le recordaba el trasnochado argumento de: «Pero si este poder pasara a manos del Estado, como tantos propugnan, ¿dónde quedaría la libertad política de los ciudadanos?» A lo que un universitario madrileño contestó en el diario «SP»: «Da la sensación de que mi libertad política es mayor porque la Banca, en vez de estar en manos del Estado, está en manos de las cien familias clásicas». Una razón que, no por ser de Perogrullo, deja de entrañar una contundencia inapelable. Nosotros, por nuestra parte, consideramos que la Banca, ni privada ni estatal, no nos resolverá maldita la cosa mientras el Estado y la Banca sigan conceptuándonos como simples y meros cobayas de sus fructuosas rapiñas.

Juan Español

ACTUALIDAD

Incertidumbre en el futuro inmediato

CADA vez que se nos pone frente a nuevas alternativas, y ello ocurre a menudo, relacionadas con ese tira y afloja de situaciones políticas en cuya creación de todas ellas interviene fundamentalmente la ominosa tesis por una yuxtaposición de condominio, irritantemente yugguladora, afectando a los más débiles y peor preparados intelectual, física y técnicamente, tras la afrenta que ello comporta y que nos repercute tan directamente, aun con el alma oprimida por la impotencia frente a la grave inmoralidad gobernante y eliteril, bueno será no obstante sustanciar nuestra crítica y hacer que la protesta eclosione debidamente.

Por lo que vamos viendo, no bastaría la terrible pesadilla a que nos tiene sometidos esa inseguridad de vida, que persistentemente nos persigue bajo la amenaza siempre creciente y en acecho por las armas nucleares cada vez más proliferadas; tenían ahora necesidad, esos empecinados y cuán malévolos termocéfalos que nos dirigen sin saber ellos mismos dirigirse, de jugar con el peligroso ajedrez bactereológico.

En efecto, estábamos en los comienzos de agosto cuando los diarios nos informaban de una proposición lanzada al vuelo por la Gran Bretaña y según la cual se buscaría un acuerdo multinacional que prohibiría el uso de las armas microbiológicas, en poder de una veintena de naciones si nos atenemos a un anuncio hecho público hace algún tiempo.

Norteamérica manifestó estar muy interesada por la propuesta británica. Comprendemos su... interés perfectamente.

Como es notorio observar, no se habla de destruir las armas, todas las armas ya sean atómicas, bioquímicas o convencionales, ni aun en mínimas facetas esperanzadoras, que en estos tiempos de inmenso peligro para la totalidad del género humano sería lo edificante, lo constructor, lo constructor, lo cuerdo y lo más sublime para la sobrevivencia de las especies racionales y vitales, sino que tan solamente expresan la prohibición de su uso, lo que revela una vez más, de parte de las élites dominantes la eterna disposición en continuar la falsa premisa de un egocentrismo sin apremio de afloje, un estado de ánimo guerrerista, termocéfalo, enajenado hasta los linderos mismos de la total locura.

Sin embargo, haciendo honor a la veracidad de las palabras (entiéndase bien, a las palabras, pues en cuanto a los hechos...), un gobernante de renombre mundial, con criterio conservador de las estructuras vigentes, mandatario de una gran nación europea acosada por los hostigamientos internos y externos, merecería figurar como histórica su frase pronunciada inmediatamente después de haberse acordado en la O. N. U. la no proliferación de los armamentos atómicos y que rezaba así: «Nos desarmaremos si los demás lo hacen también, y no sólo de las armas nucleares y de los medios de transportarlas y de lanzarlas, sino también de las otras armas convencionales.»

Excelente declaración, que podía causar envidia al más puro pacifista, y que habiendo sido dicho por un gobernante, considerado reaccionario, es que la manifestación suya revestiría aún más importancia, no importando para el caso que la citada declaración haya sido lanzada para la galería, con visos especulativos, o que la expresión forme parte de un sentimiento sincero, pues todo cabe.

De cualquier modo que ello fuere, de lo que aquí se trata como medio de disipar la preocupación y la angustia en la totalidad del género humano, resultantes de esa política armamentista, no está estableciendo concordatos prohibitorios en el uso de las terribles armas microbiológicas y atómicas, pues el peligro seguiría estando latente, con la existencia visible de estos artefactos y siendo que la ferocidad en el hombre es ingénita, sino que, por el contrario, lo que realmente necesita la humanidad y espera para su supervivencia es la destrucción llana, total y completamente de todos los armamentos. Es misión primordial que debe ir jalonando su pro, con mayor amplitud e impetu en nuestra exposición crítica del problema.

En torno a estos tópicos sería un gran elogio que les haríamos a los representantes acudidos al Congreso Anarquista de Carrara si en aquella parte destinada a enjuiciar la situación política del mundo, con posibles derivaciones de gran guerra, pusieran especial énfasis en el estudio de tan trascendente tema, concediéndole la mayor atención en su análisis y, que de la suma y compendio de lo tratado, sobresaliera, en dimensiones a tono con la importancia que este problema reviste, un llamado expreso a la conciencia libre y pacifista mundial como epilogo de un drama que el anarquismo internacional tiene el deber moral y militancial de denunciar en todas sus partes.

Creemos que una de las formas que en mayor escala podía contribuir en hacernos oír, sería procediendo, previo acuerdo del Congreso, a la organización de grandes concentraciones o mitines en distintas ciudades capitales de Europa y de América.

Lo que aquí señalamos no es inédito; en cierta ocasión, comentando algunos aspectos relacionados con estos mismos problemas, habíamos apuntado, como sedes denunciatorias donde levantar tribuna y exponer las preocupaciones al tiempo que la enérgica protesta por la existencia de los armamentos de muerte total las ciudades de Paris, Londres, Milán, Bruselas, Amsterdam, Estocolmo, Buenos Aires, Montevideo, México (D.F.) y Caracas.

Hoy nos cabe insistir en lo mismo porque como es claro y notorio el peligro agobia y se nos acerca cada vez más y porque hay un Congreso Anarquista en ciernes que brinda la oportunidad de esta insistencia misma.

Romulo CHAVEZ

Perú, octubre 1968.

Area Mundial

Checoeslovaquia sojuzgada

RUSIA mantiene la ocupación de los territorios checoeslovacos. Aparentemente, dicha invasión la sostiene de acuerdo con otras cuatro naciones comprometidas en el Pacto de Varsovia, réplica a la O. T. A. N. que mantienen los paises capitalistas europeos junto con EE. UU. No obstante, se da el caso de que el Pacto varsoviano ejerce sus cláusulas de «defensa» contra uno de los paises adscritos al mismo: Checoeslovaquia.

¿Cómo se explica semejante «yerro» de punteria? Sencillamente. La U.R.S.S. ejerce hegemonia en el Pacto, como Norteamérica la ejerce en la O.T.A.N. Washington no aguantaria que un país «libre» capitalista fuese conquistado por el imperialismo comunista, en tanto Moscú no tolera que un país «suyo» se pase al bando contrario.

Esto es lógica férrea de bloque, y ambos bloques en presencia en esa política feroz coinciden plenamente.

Lo que no es seguro es que el «socialismo» checo evolucionara hacia el capitalismo. Pudo haber intento minoritario, escondido, en este sentido. Pero es evidente que la gran mayoría del país anhela independizarse del yugo moscovita para enfocar por la vía del socialismo libre. En todas partes se habla hoy de democracia, si bien cada cual a esta paloma la cocina a su gusto. La U.R.S.S. y sus países satélites están en la corriente equivoca de la democracia a todo trapo, mas nunca se ocupa, o ocupan, de libertad y de igualdad para los pueblos y los hombres que representan, mientras que en Checoslovaquia, país liberal por excelencia e industrialmente superior a sus vecinos del Este, la libertad y la equidad se sienten, se ambicionan, ahora como antes: con Francisco José, Hitler o Stalin. Checoeslovaquia en 1945 fue «liberada» por los rusos y en 1948 absorbida por los mismos contra el sentir de la población y previa defenestración del hijo del patricio Massarik y del misterioso suicidio de Benes, caso ahora reproducido en la figura del comunista libre Zaruba, fuertemente presionado por la policía soviética para que entregara documentación secreta del Estado checoeslovaco. Checoeslovaquia en 1945 recibió con los brazos abiertos a las tropas rusas que arrojaron del país al ejército nazi; pero en 1968 han debido recibirlas con disgusto y más: con indignación impotente. Moscú, como toda potencia totalitaria y absorbente, gusta del empleo de la fuerza bruta, demostrando no comprender otra clase de razonamiento. El pretexto de ocupación sigue prácticamente inexplicado, mas lo que se explica — por sí mismo — es la brutalidad política de la Gran Rusia, ese ensueño zarista que los bolcheviques han realizado.

Bajo el argumento de la fuerza los gobernantes checoeslovacos han claudicado contra el sentir de sus representados. Temen, aquéllos, una efusión inútil de sangre dada la superioridad guerrera de una U. R. S. S. secundada por las tropas de varias naciones igualmente sometidas involuntariamente al poderio ruso. La situación del noble pueblo checoeslovaco es realmente trágica, y aquí viene como anillo al dedo la reflexión de Max Nettlau (1) a Jean Grave: «...Pero los franceses pensásteis de otra manera y aconsejásteis la continuación de la guerra (la de 1914-18 en 1916), creyendo que se trataba de la libertad contra la reacción.

»...Por Alemania se trataba del peligro ruso, de la invasión inminente de Prusia (...) apoyados los rusos por sus aliados euro-occidentales.»

Todos los Estados aducen peligros fronterizos para obtener razones de guerra que les favorezcan. Francia estaba en derecho histórico de temer la invasión de la «barbarie boche», tanto como los alemanes lo estaban en su prevención contra la «barbarie cosaca». Y he aquí que ésta se ha recién manifestado en el centro de Europa como un resabio de la antigua política imperial kremlinista.

La tragedia mayor reside en la incapacidad moral y evolutiva de Rusia. Si a la caída del zarismo Lenin y consortes consiguieron implantar en el inmenso país el socialismo conducido, dirigido, «paternalista», 51 años después no queda razón para justificar que el socialismo de 1917 deba permanecer patrificado, tanto en la U.R.S.S. como en los países que la siguen. Si socialista hay que ser, respétese el sentido de libertad, de iniciativa, de autonomía, de concepción local de cada país interesado. El socialismo puede ser rígido, elástico, libertario, estatal, antiestatal o mixto, según preferencia popular y no según dicten el jefe o los colegiados. Un socialismo moral-administrativo convendría principalmente a la U. R. S. S. para emanciparla del fárrago autoritario que padece y librarla de la sicosis imperialista que después de medio siglo de revolución todavía arrastra. La uniformidad que la jefatura bolchevique ha impuesto al pueblo ruso y luego a los pueblos que avasalla, produce un colapso reaccionario en el mundo, capaz de atrasar la emancipación formal del proletariado durante muchas décadas. Con una revolución rusa verdadera, del 1917 hasta nuestros días habríase podido obtener un proletariado internacional consciente, solidario y realizador, al revés de lo que ocurre con un proletariado de todos los países en desunión permanente, pesadamente materializado, supinamente politizado, no siendo la fracción communista la que más se libra de esa deprimente situación moral con sus millones de creyentes, de soldados, de gregarios, perfectamente inservibles para la revolución social que Proudhon, Bakunin e incluso Marx (el hombre, no el profeta) sugirieron.

En efecto, y como ejemplo: ¿Cómo puede la U. R. S. S. irrogarse un ascendente socialista en Checoeslovaquia ocupándola militarmente, imponiendo dimisiones, castigos, estructuraciones, abandono de proyectos idóneos, sujetando a comercios desventajosos, privando trato comercial con países «capitalistas» (Moscú compra en Madrid y Madrid en Moscú...) y otros excesos del mismo estilo?

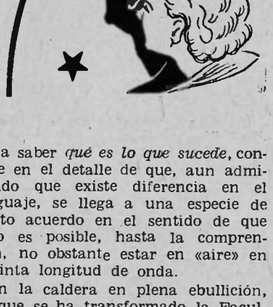
Es deprimente lo que ocurre en el centro de Europa, máxime no previéndose una resurrección popular rusa, siendo tan agotado, resignado y fatalista este pueblo como cuando lo regía la dictadura de los Romanoff. ¿Es qué acaso la acción revolucionaria en aquella tierra eslava no fue obra exclusiva de minorías inquietas en buena parte ilustradas? ¿Es qué no coadyuvó el propio zarismo a la obra de la revolución con sus torpezas, iniquidades, inquisiciones y ostentaciones de una riqueza fastuosa que establecía violento contraste con la profunda miseria de la población campesina?

La elevación del socialismo ruso a la categoría de libre, humanista e igualitario, proporcionaría unidad al proletariado universal por afinidad de ideas, coincidencia de propósitos y de soluciones morales y económicas infinitamente superiores a las que rigen o proponen que rijan todos los Estados actuales de la tierra.

(1) Ver la segunda parte de la carta de Max Nettlau a Grave inserta en el número 520 de este semanario, página francesa.

La juventud frente a la guerra y al fascismo

TRIBUNA JUVENIL



LOS acontecimientos que han tenido lugar en las calles de Paris y, por origen el cierre de las Universidades de la Sorbona y Nanterra, revelan el profundo malestar que se ha apoderado de la juventud francesa. Es preciso establecer estrecha relación entre la agitación general de la juventud: Los mismos problemas están planteados a los medios estudiantiles como a los obreros. La agitación juvenil en España, Alemania, Italia y en casi todo el mundo, responde al profundo malestar social. ¿Qué es lo que ofrece a la juventud que sube, la llamada sociedad de consumo? A los jóvenes obreros que salen de los cursos profesionales en posesión de su flamante C.A.P. (Certificado de aptitud profesional) es el paro forzoso. Para los estudiantes es la entrada a un orden social que rechaza sistemáticamente a los literatos y que anhela hacer científicos, sabios al servicio del capitalismo, o técnicos que con su gestión precipiten al desempleo a miles y miles de hombres.

Con la generosidad que es inherente a la juventud, los estudiantes, influenciados por algunas ideas revolucionarias, realizan una síntesis laboriosa, impregnada de nobles inquietudes, lo mismo en Francia que en España, Italia y Alemania, etc. Todos ellos rechazan el sombrío destino que se les ofrece. Se percatan de que el mundo que se les quiere imponer, no responde, no responde ya a la medida de conocimientos y posibilidades del siglo veinte, y quieren obligar a los adultos a forjar uno nuevo, más en armonía con la evolución humana.

Se habla de confusión. Se afirma que esos jóvenes españoles, franceses, alemanes e italianos, entre otros, no saben con exactitud qué es lo que ellos quieren y lo que no quieren. Se nos dice que las ideologías que abrazan son una mezcla de Marx, de Herbert Marcuse, de Proudhon y Bakunin. Rudi Dutscke, en Alemania, ha llegado a una síntesis, bastante coherente y lógica. En cuanto a Daniel Cohn-Bendit, en Francia, es calificado de anarquista, y, reconocemos que existe mucho de ideas anarquistas y, sobre todo, de fundamentales actitudes anarquistas, en todo lo que dicen y hacen todos esos jóvenes.

Pero, universalmente, la toma de posición, violenta a veces, de jóvenes estudiantes y obreros — y ello lo mismo en Inglaterra que en los U.S.A. que nos hemos abstenido de citar anteriormente — es sobre todo contra las amenazas inmediatas que pesan sobre el mundo de hoy. La historia nos enseña, y ha enseñado a esos jóvenes que han tenido la curiosidad de analizar, examinar, que, cuando se produce un estallido, cuando existen riesgos de una transformación social, el capitalismo, antiguo o moderno, el Estado, cualquiera sea la etiqueta que lo adorne, buscan, por todos los medios, vaciar el abceso, bien sea provocando una guerra, grande o pequeña, o sea mediante golpes de Estado militares o civiles. Fue así que la reacción mundial, estrechamente vinculada, confabulada, solucionó el despertar de la clase obrera, con motivo de la guerra de España. Después de las experiencias fascistas de Italia y Alemania; después de haber hecho todo lo que estaba a su alcance para permitir el triunfo de Franco y la asfixia de la revolución española, desencadenaron la guerra 1939-45, con todos los horrores y el sacrificio de millones de vidas humanas.

Veinte años después del fin de la matanza. Veinte años después del eclipse — momentáneo — del fascismo, he aquí que de nuevo, idéntico estallido social, el mismo desbordamiento, agravado por la explosión demográfica del fin de la guerra, y por los progresos tecnológicos, sugiere, a las mismas fuerzas conservadoras de intereses y privilegios, las mismas soluciones.

El nazismo se perfila de nuevo en Alemania Federal. Es la larga guerra del Vietnam, que desangra a tanta juventud. Es la multiplicación de movimientos de derecha, que en otros países el renacer del fascismo. Es en España el enfrentamiento de la juventud contra la dictadura, que quiere encerrarla en los estrechos límites del movimiento de falange, del ejército y la iglesia. Y los jóvenes reaccionan con gesto de auto-defensa tan justo como justificado. Saben perfectamente que ellos han de morir en las próximas guerras y que serán, a su turno, víctimas del fascismo. Si además hay en ellos ideas bastante precisas de cambios sociales; si ellos han llegado a concebir un orden nuevo, más valedero y justo, más de acuerdo con las necesidades humanas y la justicia, no es extraño que la simple revuelta se transforme en revolucionaria.

En todo caso, nosotros estamos de todo corazón del lado de esos jóvenes que luchan, que se enfrentan a la autridad y que rehusan someterse al orden que se les quiere imponer por la fuerza.

EN EL INTERIOR DE LA UNIVERSIDAD

Atravesar el suelo de la Facultad, un obrero, está bien. Poder intercambiar ideas, discutir con los estudiantes, es mejor aún.

El aspecto más extraordinario y fundamental que nos ha hecho decidir a saber *qué es lo que sucede*, consiste en el detalle de que, aun admitiendo que existe diferencia en el lenguaje, se llega a una especie de tácito acuerdo en el sentido de que todo es posible, hasta la comprensión, no obstante estar en «aire» en distinta longitud de onda.

En la caldera en plena ebullición, en que se ha transformado la Facultad, encontramos los signos inequívocos de una profunda revolución, aun admitiendo que ésta se halle en su fase embrionario e inicial. Hasta con dicha limitación, es riquísima para quienes viven la experiencia o que ensayan de comprenderla, aunque no sea nada más que por la diversidad de opiniones que más o menos clara y elocuentemente son expresadas en la más completa libertad. Este estado de espíritu significa que el movimiento estudiantil actual, que desde el principio se declaró solidario con los trabajadores, sigue fiel a esta solidaridad y realiza esfuerzos para informar debidamente al conjunto de la población, tanto de los problemas estrictamente universitarios como de aquellos de orden general. Reconociendo que los problemas universitarios están estrechamente vinculados a los que afectan al resto de la colectividad.

Movimiento «25 de Abril» de Venezuela.

B.D.I.E.

Fomento de la Cultura Libertaria

24, rue Ste-Marthe, Paris (X) Francia.

Propone a los compañeros, grupos y Federaciones Locales un compromiso de adquisición de *equis* ejemplares del folleto destinado a los emigrados económicos, LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM, cuyo precio preventivamente se fija en 1 franco, con el 30 por 100 de descuento a partir de 5 ejemplares. De ser considerable la tirada, el precio sería disminuido.

Llenen, los compañeros u organismos interesados en la publicación del folleto, el siguiente

BOLETIN DE PEDIDO

(1) .. .., *con residencia en la localidad de* .. .. *calle* .. .. *número* .. .. .. *desea le sean destinados* .. .. *ejemplares del folleto LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM cuando el mismo aparezca.*

(firmado) .. ..

(2) .. .., ... *de*.. .. .. .. 1968.

(1) Nombre del solicitante.
(2) Nombre del pueblo de residencia.

Servicio de librería

Otras novedades

Disco de Consuelo Ibáñez con canciones de su importante repertorio	9 00
«Albert Camus, ou la révolte et la mesure», disque par M. Joyeux	33 00
«La Estabilidad del Latifundismo», J. Martinez Allier	42 00
«Historia de la Revolución Mexicana», José Mancidor	18 00
«Jão Ternura», Anibal M. Machado	10 00
Crime et Société	7 50
L'Amour plural, par Han Ryner	4 00
«L'homme révolté», A. Camus.	5,00
Panorama du Comportement Sexuel, par S. Ford et A. Beach	10 00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría	30,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)	5.50
«Garbulx Poètic», Juan Ferrer.	2,00
Méditations d'un Prisonnier	3 50
«La España del siglo XX», Tuñón de Lara	36 00
«George Fr. Nicolai», Eugen Relgis	6 00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	15,00
«Propos subversifs», Sébastien Faure	6 50
La dernière Esclave, par Thyde Monnier	5 50
«Œuvres d'Albert Camus», dos vol. (uno)	52 00
«Perros hambrientos», Ciro Alegria, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesias», encuadernación tela	15,00
Le Bonheur intime, par le Docteur Naguib Riad	10 00
Kinsey et la Sexualité, par Daniel Guérin	7 50
«La Madre», Gorki, enc. tela.	6,50
«El triunfo del No Ser», Eugen Relgis	3,00
«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, Ed. C. N. T.	6,00
«El profeta del hombre» (Pasión de Almafuerte), H. Adolfo Cordero	4,50
Congreso C.N.T. de Zaragoza	3,00
«Les frères Reclus, o del Protestantisme à l'Anarchisme», Paul Reclus	8,75
Refranero español	9,00
Pourquoi je ne suis pas chrétien, par Bertrand Russell	3,10
«Textes de Bakounine : La Liberté »	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«Ciudad Caida», J. Carmona Blanco	10 00
«Horizonte español» 1966, (dos volúmenes)	51 00
«Des enfants malgré nous» Derogy	7 50
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor Garcia)	2,00
«Las doce capitales», Eugenio Relgis	14,50
«Camaradas Errantes», John Steinbech (cartoné)	7,00
«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère»,' K. Marx y Proudhon	6,50
«Les faux célibataire», Jaime Cuadrat	9,30
«Mis Universidades»	7,50
«Pasión y poesía», C. Carpio	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual).	6,00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56.

Descuentos del 15 % a paqueteros y FF. LL.

Máximas y reflexiones

Conócete a tí mismo y esto te ayudará a conocer a los demás.

La verdad resplandece de su propia luz, y no alumbra los espíritus con las llamas de las hogueras.

Cada secta es la reunión del error, ¿acaso existen sectas de geometria?

Cualquiera que sufre una gran pérdida tiene grandes pesares; si los ahoga, es que lleva en sí la vanidad hasta en los brazos de la muerte.

Rectifiquemos: en lugar de: «La propiedad es el robo», digamos: «La explotación es el robo».

Todo no puede juzgarse definitivamente, pues cada cosa sigue su marcha.

El arte es independiente de la ciencia, de lo útil y de la moral.

Cuando he visto que él dudaba de todo, he concluido en que yo sabia tanto como él y que yo no tenía falta de nadie para ser ignorante.

Suponer derogar a una regla, es a veces extenderla, fecundarla con aplicaciones nuevas.

Es más fácil morir que vivir.

Ningún pacto social tiene valor si no está basado sobre la razón, en una confianza y un respeto mutuo y no sobre la fuerza.

¿Qué valor tienen hoy las palabras de «izquierdas» y «derechas» en un tiempo en que las dictaduras se declaran o pretenden ser progresistas y socialistas?

La ocasión de hacer daño se halla cien veces por día, y la de hacer el bien una vez al año.

Un amigo vale más que cien sacerdotes.

Se es menos desgraciado cuando uno está solo, pero no es por malignidad, es por necesidad.

Es un error juzgar de un todo donde sólo se apercibe la más pequeña parte.

Yo no afirmo nada; me contento en creer que hay muchas más cosas posibles que las que se piensan.

Es muy sencillo hacer comprender a las gentes menos instruidas que las cosas se harán de tal o cual forma en el porvenir, pero no sirve más que para reafirmar su educación autoritaria y para hacerlas creer que se obrará de cierto modo y no de otro.

La paz no es ausencia de lucha, sino suprema expresión de la fuerza moral combativa.

Todo se modifica sin distribuirse y el espíritu humano no acepta más que aquello para lo que está preparado.

La experiencia o la práctica de la vida hace que se retroceda en el camino recorrido por la idea o la teoria.

Se puede avergonzarse por cometer una falta, no enmendarla.

Prefiero el testimonio de mi conciencia a los discursos que los demás tengan sobre mi.

Cuando defendéis ideas justas no os canséis en repetirlas. El error tampoco se cansa él también en repetirse.

Una creencia no es una demostración.

Juzgamos las acciones humanas según el placer o la pena que nos causan.

Las verdades apenas las desciframos, ellas no serán sin duda siempre, más que una eterna encuesta.

El sabio está exento de toda manía legislativa. El sabe que no se impone la felicidad.

La ciencia y el arte son liberaciones.

Una armonía no se obtiene con órdenes o con brutalidades.

Si el juez fuera justo, quizá el criminal no fuera culpable.

El discípulo solamente igualará al maestro si se libera del maestro.

Los hombres sólo tienen el derecho de recibir felicitaciones en el momento de su muerte. Pero una vez muertos los hombres ya no pueden recibir felicitaciones. Es lástima. Se les escapa la única ocasión de merecerlas verdaderamenie.

Modelar una estatua y darle vida, es bello; modelar una inteligencia y darle la verdad es más bello todavia.

¿Acaso hace falta un permiso para crear una inteligencia, una voluntad?

Los hombre que en su fuero interno tienen una voz la escuchan.

Enfrente de los espiritus que combaten hay los espiritus que meditan.

Me inquieto ante las afirmaciones que parecen pronunciadas en un sueño.

En el sueño se habla en nombre de la libertad, en la aplicación se procede como en tirano.

Buscar el mejor modo de cooperación. Bien es verdad que cuanto más estudiamos las soluciones para una sociedad libre, más vemos lo mucho que falta aún por hacer. Además, la organización o la asociación no son un ideal sino simplemente un medio, un instrumento.

Las revoluciones tienen dos vertientes, subida y bajada, traen escalonadas sobre esas vertientes todas las estaciones, desde el hielo hasta las flores. Cada zona de esas vertientes produce los hombres que convienen a su clima, desde los que viven en el sol hasta los que viven en el rayo.

Explicar como lo entienden solamente unos cuantos, es suprimir.

Mientras tanto el tirano respira, la libertad se ahoga.

La lógica no se enternece.

En arte el desacuerdo es eterno.

Sensibilidad y voluntad.

El individuo presenta caracteres en cantidades infinitas que se oponen a toda definición del individuo.

La evasión es un triunfo.

Se es malhechor sin saberlo. Eso depende del aire que se respira.

Yo no sigo ni huyo las opiniones, las examino.

La gloria es el sol de los muertos.

El soldado es más servil que el esclavo.

Un vendedor de sonrisas es un prostituido.

Me siento más libre cuando sé que cuando ignoro.

¿Acaso es tan común la sabiduria que baste contar las voces para oir su voz?

¡No pensar como todo el mundo, eso aún podria comprenderse, pero no obrar como todo el mundo!

Es menester una cierta humildad para ser capaz de decir: Yo no sé.

La tolerancia es más una virtud de cabeza que de corazón.

La peor de las economias es la que tiende a economizar el trabajo de pensar.

La industria ahí donde no trata el obrero como una máquina, pero al contrario le hace obrar con conciencia y reflexión es extremadamente propicia para libertar el espíritu.

Estamos conformes en que el hombre tiene derecho a satisfacer su estómago. ¿Por qué no toleramos sus opiniones?

No se puede ayudar a su tiempo sin depasarlo, ir más allá.

Cuanto más vive un hombre asimilado a su época, tanto más muere con ella.

El hombre no está nunca completamente solo cuando está acompañado de su pensamiento.

La administración cuando no comporta privilegios no corre el riesgo de cristalizarse.

El Estado no solamente no sabria admitir ninguna superioridad, pero ni siquiera admite nada que le pueda escapar. La soberanía es la cualidad del Estado de no estar obligado o determinado más que por su propia voluntad.

Nuestros actos nos siguen, pero nuestras concepciones teóricas nos preceden.

Cuanto más logra un hombre conservar su propia esencia, tanto más se conserva para la posteridad.

Yo no censuro ni apruebo: observo.

La pasión politica vuelve estúpidos los más inteligentes. ¿Qué será de los demás?

Morir, aunque sea por una idea que depasa el individuo, es siempre una cuestión individual e intima.

Juan Buscador

EL 27 DE OCTUBRE EN PARIS

Conmemoración del 59 aniversario del fusilamiento de F. Ferrer Guardia, con La Libre Pensée, C. N. T., S. I. A., C. N. T. francesa y otros organismos. Mitin y Festival en perspectiva, con la colaboración prometida del S. I. de la C. N. T., de A. Lapeyre, el presidente de la Libre Pensée y Léo Campion.

Por ahora...

Seguiremos informando.

COLUMNA DEL EMIGRADO

VIDOTIBIO

(Aire de *Vida Mia*)

Cuando en tu jardín entré
quise coger una flor,
vidatibia...
Cuando en tu jardín entré
tuve la impresión de un drama
pues en lugar de la flor
encontré abrojo y grama,
vidatibia...

Como quieres que en ti crea
y te crea mi amigo,
vidotibio...
Como quieres que en ti crea
pajarito carpintero,
si el árbol que regaste
lo derribas por entero,
vidatibia...

Cuando me hui de Franco
y en Francia puse el petate,
vidatibia...
Cuando me fuí de España
para darme un acicate
me quedé tan aburrido
como un porteño sin mate,
vidatibia...

También creo españolita
como creo que tu crees,
vidatibia...
También creo que tu crees
que la vida se nos pasa;
mejor seria buscarnos
libertad y pan en casa,
vidatibia...

Alfonso Muiño Vélez

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnifica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, Av. Louis Ravas «Las Rebes», Bat. 8 Esca. A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDNCALISTE.

COMUNICADOS

F. LOCAL DE MARSELLA

Con objeto de asistir al gran mitin de afirmación confederal y libertaria que se celebrará el domingo dia 22 de septiembre de 1968 en Avignon (Vaucluse), organizado por la zona B. del Núcleo de Provenza de la C. N. T. de España en el exilio, la F. L. de Marsella organiza un desplazamiento colectivo en modernos autobuses.

Por la mañana se concurrirá al acto y por la tarde, de regreso, se visitará la Camargue.

Precio del billete 7,50 francos ida y vuelta.

Se reciben las consiguientes inscripciones todas las tardes de tres a siete y los domingos por la mañana en el local social, 12, rue Pavillon, segundo piso.

Invitación fraternal a todos los compañeros, familiares, simpatizantes y antifascistas en general.

Salida a las siete de la mañana del cours Saint-Louis-La-Canébière.

CONFERENCIA EN MONTAUBAN

Invitamos a todos los compañeros y simpatizantes de esta F. L. y FF. LL. del departamento y a todos en general a asistir a la conferencia que tendrá lugar el dia 29 de septiembre a las diez de la mañana en la Sala Seller de la Casa del Pueblo de Montauban, en la cual nuestro conocido militante Miguel Celma disertará sobre el interesante tema : «Cómo se formó Camus».

No dudamos que todos los compañeros vendrán a la conferencia, así como todos los amantes de la cultura a escuchar a nuestro compañero, al cual todos conocemos por su actuación y probada capacidad, de activo militante de nuestra querida C.N.T.

F. L. DE HOUILLES

Asamblea el domingo dia 29 de septiembre en el domicilio del Secretario. a las tres de la tarde.

F. L. DE DRANCY

Reunión general el domingo 15 con orden del dia importante. Terminadas las vacaciones reencontrémonos todos. Es necesario.

F. L. DE LYON

El domingo 6 de octubre a las 9,30 de la mañana, tendrá lugar una asamblea general que por su importancia y vitalidad para la F. L. de Lyon requiere la presencia indispensable de todos sus afiliados. Esperamos ser comprendidos.

ARTE Y LETRAS

Sábado 14 de septiembre: Conversación sobre «el acierto de unos congresos y la inutilidad de los cangrejos». Presencia indispensable.

CAMBIO DE DIRECCION

En adelante el Pañuelo Libertario hay que pedirlo a José Fortea, Av. Louis Ravas «Las Rebes» Bt. 8, Esc. A. 34-Montpellier.

Tomen nota estricta todos los compañeros.

PARADEROS

Desde España nos ruega el hijo de Lorenzo Martinez, que quien sepa el paradero de su padre, que trabajó en su oficio de barbero en Paris, haga el favor de comunicárselo a Cándido Iglesias, 102 bis, rue St-Thibault. 28-Dreux.

—Desearíamos saber el paradero del compañero Francisco Valldeneo que perteneció a la F. L. de Dreux; después marchó a Château Abondat. Para un asunto de máximo interés.

Escribir a la C. de RR. Zona Norte, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10).

chispas

Montseñ y no Montseni, Castañ y no Castani, Compañs y no Companis, Alemañ y no Alemani. La n pegada a la y (ny) forman la ñ catalana.

⁂

El Estado de Montana en español se dijo Montaña.

⁂

¿Qué ocurre con las eñes?

⁂

Peigne *sabemos que expresa peine, y en español nos guardamos de pronunciar* peig-ne, *por miedo al ridiculo.*

⁂

Cada idioma merece respeto, en Iberia, en Norteamérica, como en Francia.

⁂

Ignorar no es faltar. La burla — al fin, de uno mismo — consiste en querer recrearse en el absurdo.

⁂

Cada idioma es hermoso por la facilidad de habla que proporciona. El idioma impuesto pierde sabor pronunciado a la fuerza.

⁂

Me gusta el castellano por si mismo, no porque me lo imponga Francisco Franco Bahamonde.

⁂

Al catalán, desautorizado por el Estado franquista, le encuentro más armonía que nunca.

⁂

El castellano, declarado idioma de una tirania, merece ser reivindicado. El catalán, idioma declarado rebelde, con su rebeldia se lo pasa magnificamente.

⁂

González padre es duro al idioma forastero *todo y hallándose, González, en Cataluña. Pero González hijo se adapta al catalán jugando con sus vecinitos.*

⁂

Los idiomas deben ser cordialidad, no frontera.

⁂

Catalunya, Cataluña. ¿A quién se le ocurrirá pronunciar Catalúnia?

⁂

Los catalanes estucadores que en 1908 se acomodaron en Gijón, se adaptaron al castellano. Los Puig, Rivas y Rius que se radicaron hace un siglo en una isla de Galicia, se avinieron al gallego.

¿Cuántos compañeros Gálvez, Usón, Martinez y Pérez han dejado de amar la lengua de Verdaguer en Cataluña?

CHISPERO

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 franco.

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesias en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

ORIGEN DE LA COMISION Y CAMPAÑA PRO-PRESOS

Recuerdos de un viejo militante

por JOSE NEGRE

PERO así como un gran pesar hace olvidar otro menor, y un clavo saca otro clavo, el terror, no diré la indignación, que sacudió nuestro cuerpo al tener noticia del primer fusilamiento ocurrido, nos hizo salir del estado de resistencia semipasiva, y reaccionando virilmente decidimos hacer frente a la persecución de la manera que pudiéramos.

Los odiados fosos de Montjuich habian sido regados una vez más con la sangre generosa de los obreros.

El revolucionario José Miquel Baró, obrero republicano, que se batió con bravura en San Andrés de Palomar, siendo acusado de haber capitaneado la revolución en dicha barriada, fue inmolado a la barbarie burguesa en los fosos del tétrico castillo el día 17 del mes de agosto.

Fue la primera victima entregada a la ferocidad de la bestia reaccionaria por sus servidores y sicarios. Los fusiles que no tuvieron valor para derribarle cuando les hacia frente desde las barricadas, le asesinaron con la cobardía propia de la impunidad una vez el revolucionario quedó indefenso.

A hechos semejantes la camada reaccionaria los calificaba de «justicia militar», justicia militar que formaba digno «pendant» con la otra también llamada «justicia civil», porque eran tal para cual.

La reacción saboreaba con placer salvaje el principio del feroz banquete que le ofrecian sus mercenarios servidores.

Pronto le harian ofrenda de nuevas victimas preparadas ya para el sacrificio.

Los victimarios guardaban en los asquerosos calabozos de sus más asquerosas cárceles, a los obreros destinados a ser pasto de sus apetitos inhumanos, llevándose rápidamente a cabo los trámites necesarios para conducirlos ante el piquete de ejecución.

Las nuevas víctimas fueron Antonio Malet, obrero campesino, y Eugenio del Hoyo, por haberse batido ambos contra la fuerza pública; Ramón Clemente Garcia, joven, casi un niño, por haber paseado una momia por la calle, y el gran pedagogo Francisco Ferrer Guardia, acusado de ser el jefe de la revolución, espectáculo que la burguesia, la plutocracia y toda la jauria explotadora y reaccionaria, inspirada por el célebre Comité de Defensa Social, esperaba con febril ansiedad para saciar sus ansias de incivil venganza.

Pero en el pecado llevaron la penitencia, pues los excesos en la represión sirvieron como revulsivo entre los revolucionarios coaccionados por el acoso de sus perseguidores, y en un arranque de viril decisión determinaron hacerles frente.

Creóse una Comisión Pro-Presos que no será preciso decir que tuvo que actuar en la clandestinidad, reuniéndose en donde podia, en las plazas públicas, en las calles, en las afueras de la ciudad o en el campo, porque era entonces más peligroso formar parte del Comité y recaudar dinero para los presos que salir a la calle disparando tiros.

Esta Comisión fue iniciada por el compañero Antonio Salud, y la compusieron, junto a él, Francisco Tintoré, Franquet, Guasch y un compañero conocido por El Forjador.

Poco después constituyóse otra, y si no recuerdo mal, una tercera, independientes entre sí porque desconocian su mutua existencia, y que luego se agruparon en una sola, la célebre Comisión Pro-Presos, que dio al traste con todo el tinglado represivo armado por la burguesia catalana, levantando unánime clamor de protesta a toda la opinión nacional y extranjera.

Como ya he dicho, estas Comisiones se refundieron en una sola para mejor unificar todos los esfuerzos. quedando integrada por J. Gelabert, F. Tintoré, R. Avila, F. Sabater, A. Cuevas, A. Salud, R. Archs y J. Javierre, representantes, respectivamente, de las Sociedades Obreras de Zapateros «La Armonia», Ramo del Agua y Arte Fabril, Arte de Imprimir, Estampación Tipográfica, Encuadernadores y Similares, Pintores, Metalúrgicos, Carreteros, y J. Miret y Segarra, por los socialistas y republicanos radicales.

Durante el funcionamiento de esta Comisión dejaron de pertenecer a la misma algunos de los indicados. ocupando sus vacantes, ya como delegados, ya como auxiliares, otros compañeros, entre ellos J. Bueso, Comaposada, Viñas, Inglés, V. Sala, Ripoll y J. Fernández.

Y por cierto que con la primera Comisión pasó una cosa por demás chusca.

No pasó desapercibido por los sabuesos policiacos su existencia, pero a pesar de todos sus esfuerzos no pudieron impedir el funcionamiento de la misma. Pero dándose perfecta cuenta del peligro que corria el éxito de la represión, y despechados por ello, decidieron desacreditarla para mejor inutilizarla, recurriendo a un ardid de pura cepa jesuítica, marca Comité de Defensa Social.

Este ardid no fue otro que esparcir el rumor de que el malogrado Francisco Ferrer habia dejado en su testamento una gran cantidad para los presos, a razón de un donativo para cada uno de ellos, y que el encargado de hacer el tal reparto era la Comisión Pro-Presos, pues era la que se habia hecho cargo del dinero.

La maniobra tuvo un éxito sin precedente, pues la general candidez hizo que el bulo fuese creido por un gran número de gente que tenian entre los encarcelados algún familiar, y acudian a la Comisión en busca de las consabidas pesetas que por la deja de Ferrer les correspondian.

No costó pocas fatigas y penas convencer a los reclamantes de que habian sido burlados en su buena fe, y que la Comisión Pro-Presos no era depositaria de más dinero que el recogido por sus delegados y por las listas de suscripción abiertas por los obreros.

El compañero Antonio Salud podria contar alguno de los sabrosos incidentes a que esto dio lugar, pues fue quien tuvo que bregar para dejar las cosas en su verdadero sitio.

Con todo, la maniobra falló en lo más principal, pues los autores de la misma sabian que la Comisión no disponia de dinero para hacer un reparto de tal cuantia, y esperaban que cundiera el disgusto entre los que se consideraran defraudados, disgusto que aprovecharian para lanzar luego la especie de que la Comisión les estafaba quedándose con el dinero, o bien que alguno de sus componentes se habia fugado al extranjero llevándose consigo el importe del legado que el fundador de la Escuela Moderna habia dejado para los obreros perseguidos, y de este modo cundieran la desconfianza y el recelo hacia la Comisión y que nadie le confiara ni cinco céntimos, pero su hábil y aviesa maniobra les falló estrepitosamente.

A todo esto yo me extrañaba de no haber sido detenido y principiaba a cobrar cierta esperanza de tener mayor fortuna que en anteriores represiones, pero pronto la realidad vino a dar al traste con mis incipientes ilusiones.

Un dia, entre diez y once de la mañana, se acercó a mí el dueño de la imprenta en donde trabajaba por aquel entonces, y me dijo:

— En el despacho hay dos señores que quieren hablar con usted.

Ya llegó aquello, pensé para mis adentros, y no me cabia duda alguna al notar el rostro descolorido y las vacilaciones con que habia pronunciado las antariores palabras mi emocionado patrón.

Seguramente pensaba el buen hombre que la visita de aquellos pajarracos de mal agüero nada bueno presagiaban para mi y que él era quien me entregaba a los sicarios de la represión.

Me hice el ánimo y fuí al despacho enfrentándome con los tios aquellos con facha y porte de los más castizos entre su clase, quienes me comunicaron que tenia que acompañarles a la Delegación de Policía de la calle de los Angeles, porque el comisario Carbonell tenia que hablarme.

Mal augurio era la detención, pero todavia era peor caer en manos del ex carcelero y policia Carbonell, pues el compadre de Millán Astray vivia de perseguir ladrones, y una prójima, una manceba suya, de traficar con lo que los ladrones robaban, según se afirmaba por las dependencias del Palacio de Justicia.

Salimos a la calle y maniobraron para colocarse a mis lados, y así, entre aquellos dos distinguidos sayones, bajamos por la calle de Lauria, y remontando la de las Cortes Catalanas, seguimos camino en busca de la Delegación de policia.

A mí no se me cocia el pan hasta no intentar averiguar algo, si podia, sobre el motivo de mi detención, es decir, el motivo yo bien lo sabia, pero lo que me interesaba saber era la información que la policia tuviera sobre el asunto.

Y al cruzar la Plaza de Cataluña, me decidí a probar fortuna, y empleando un tono de contrariedad, como quien está seguro de no haber cometido delito alguno y de que se molesta sin necesidad, continuando el diálogo ya comenzado en el cual procurabamos sonsacarnos mútuamente, les dije:

— Es lamentable para mí que se me moleste y perjudique deteniéndome, porque ya sé lo que pasará. que como tantas otras veces, después de una detención de unos días, semanas o meses, me pondrán en libertad sin decirme siquiera por qué fui detenido y encarcelado.

A lo que respondió uno de ellos, moreno, picado de viruelas, de mirar hipocritón y aire cazurro, al propio tiempo que miraba a su compañero entornando los ojos con malicia de estúpido y dibujándose en sus húmedos labios una sonrisa que estaba pidiendo a gritos un solemne puñetazo:

— Pues lo que es ahora no será como otras veces, puede «estar tranquilo» — me contestó — ¿verdad, tú? — añadió dirigiéndose a su compañero.

¿No habéis sentido nunca un imperioso deseo de dar un salivazo en el rostro de alguien? Pues ese mismo deseo sentí en aquel momento al oír el tonillo de un ironismo groseramente insultante con que pronunció aquel «puede usted estar tranquilo».

Pero ya sabía yo a qué atenerme; mi detención no era hecha a humo de pajas. Esta vez la cosa era más seria.

Ya no volví a cruzar palabra con mis cancerberos, y llegados que fuimos a la Delegación me condujeron en presencia del delegado, de aquel pez de tan larga y picaresca historia llamado Carbonell. Este me hizo sentar en una silla colocada de antemano en sitio adecuado para que me diera de lleno la luz que penetraba por una ventana, mientras que el peje aquel quedaba en la penumbra.

Dime cuenta al instante del detallito, muy propio de las acémilas policiacas que por aquel entonces principiaban a tomar apariencias y poses de sicólogos y cientificos.

En la mano tenía un sobre con el cual jugueteaba y daba golpecitos sobre la mesa, y mientras me interrogaba me miraba fijamente y luego dirigia la vista al sobrecito.

— ¡Bah! Este tipo — me dije — quiere que me fije en lo que tiene en la mano y ver qué efecto me causa.

Y el muy idiota, forrado de fondo presuntuoso, no se habia dado cuenta todavía de que antes de mirar su innoble cara ya habia visto yo lo que tenia en la mano, comprendido para qué lo manoseaba y sospechado que encerraba una acusación contra mí.

Como que, a pesar de las vueltas y revueltas que daba el insidioso interrogatorio no lograba que contestara a su gusto, se molestó el hombre, y con imposición insolente me dijo aquel distinguido truhán:

— A mí con equivocos y habilidades, no. ¡Aquí se ha de decir la verdad y claramente! ¿Ha entendido?

— Si, en seguido te voy a dar gusto — me dije mentalmente. — Ya te contentarás con que te diga lo que me dé la gana decirte.

Es sorprendente la desfachatez con que estos tipos desvergonzados, profesionales de la mentira y de la doblez exigen a otros que digan la verdad y hablen con claridad.

A este policía le pasó en este caso lo que a cierto juez meses después, que estaba empeñado en que yo firmara que el compañero Castellote habia pronunciado frases referentes al empleo de la dinamita en el mitin de la Plaza de las Armas del Parque de la Ciudadela, organizado por la Comisión Pro-Presos, frases que de haber quien las confirmara acarrearian una grav econdena al dicho compañero y que yo negué porque tenía muy presente lo sucedido con nuestro compañero Flores, hundido en un presidio por un puñado de años por algo referente a la dinamita, y el juez, al convencerse delo inútil de sus esfuerzos montó en cólera y me mandó a paseo.

Luego durante el proceso supe lo que contenia el dichoso sobre aquel, que no era otra cosa que el anónimo en que se denunciaba mi presencia en una reunión tenida en la llamada Fuente del Chato, del Parque de la Ciudadela, a la cual no asistí.

(Terminará en el próximo número).

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

Autonomías, libertades, lenguas

EL concepto confederal de las libertades regionales es tan amplio y adecuado, que sin alguna manifestación opaca observada, el asunto no merecería insistencia.

En España — ya que en ella «estamos» — el hecho regional es generalmente aceptado incluso por el reaccionario, no importa si rabiosamente centralista. La clasificación del país en grupos étnicos procede de sí misma, del hecho natural, para decirlo entrañablemente, del «humus de la tierra». Tribalmente, los pueblos ibéricos se desarrollaron de acuerdo con sus limitaciones de lengua y espacio, sin desdeñar trato de vecindad ni intercambio, ley de relación y de vida que en todo tiempo ha justificado, y seguirá justificando, la presencia del hombre en la Tierra. Ayudarse o perecer.

Pi y Margall, con su federalismo concretó las bases morales capaces de afirmar, racionalmente, el hecho ibérico frente al poder absorcionista, impostor, del reaccionarismo centralista. Este, que de las regiones sólo acepta el folklore, el colorido, la superficie, ama sujetar aquéllas en beneficio, no de una nación, sino del clan que a ésta domina. La expresión regional, cada una con su melódica hablada y costumbrista, tiene derecho natural a expresarse como es y no como el imperativo centralista desea. Relación, comunión de culturas, fusión libertaria, generosa, de intereses, eso siempre. Separaciones aberrativas, riñas de aldea, regreso al ancestro, esto ni bajo el conjuro del regionalismo ni del centralismo.

La C. N. T. en sus fundamentos se presenta específicamente federalista, en el sentido de libertad determinativa de las regiones, asociadas entre sí para el logro del nexo común extensivo, o sea ibérico, puesto que Lusitania está comprendida en la Península. Con un buen entendimiento con la vieja Confederación General del Trabajo portuguesa, nuestras Confederaciones deberán fusionarse bajo el denominativo de Confederación Ibérica del Trabajo.

Murmurar centralismo en casa, como alguna vez acontece, es absurdo y negativo; no tiene justificación alguna. Despreciar el catalán porque se es castellano, o el castellano porque se es catalán, no guarda sentido libertario, sino patriótico, nacionalista, reaccionario. Por nada del mundo las pasiones ruines desatadas por los Don Clodoaldo y los Pere Llefre deben afectarnos ni levemente, so pena de reducción moral, de colocarnos al nivel... escarabajista de los patriotas de baja estofa.

El obrero castellano tiene enfrente la tiranía capitalista y retardataria, igual que el trabajador de Cataluña. El enemigo está en el lado de acá y de allá de las fronteras ridículamente establecidas por la política con arrastre de cadenas, tradicionales y físicas. Tanto el centralismo «enragé» como el regionalismo de conveniencia, alientan ideas falsas, concepciones hipócritas, propósitos infames. ¿Precisan ejemplos? Ahí van dos, tan significativos como concluyentes:

1909. Revolución antimilitarista en Cataluña por un problema de antiguerra afectando a toda España. El pueblo está en ebullición en los cuatro puntos cardinales de la misma, pero a la voz embustera del ministro Lacierva asegurando que la revolución del Noroeste peninsular era separatista, las energías populares del resto de España se enfundaron, el trabajo fue reanudado, los embarques para el Africa de la muerte reemprendieron su ritmo un momento interrumpido, los revolucionarios fueron abandonados, vencidos y represaliados, Baró, Hoyos, Malet, García y Ferrer fusilados, y la reacción mauro-centralista pudo celebrar con alborozo la estúpida candidez de un pueblo que, por un señuelo bajunamente patriótico, permitió salvar una situación de vilipendio y de crimen de la monarquía.

1919. Lockout burgués-autoritario en la industria catalana. Medio millón de trabajadores en huelga forzosa, con reacción peligrosa de ésta. Situación tirante, la revolución social cargando el ambiente. La burguesía de la Lliga Regionalista, dinerista y conservadora ante todo, implora del Poder «d'allà dalt», de Madrid, en envío a la provincia de Barcelona de mucha guardia civil, de mucha policía, de mucho militar con generalotes, todos centralistas y con ganas de pegar, de reprimir, de torturar y matar a obreros catalanes y hermanados con compañeros de otras procedencias; y esa burguesía indicada, «catalanista», lo logra. ¡Es la solidaridad de los potentados, es la « internacional» del enemigo que no se detiene en escrúpulos de patria, de línea fronteriza, cuando trata de salvaguardar sus apócrifos intereses! ¿Y hemos de ser nosotros, los explotados, los «idealistas», quienes hemos de dar fe a un regionalismo, a un españolismo de cálculo, a un ideal de patria ficticio, amañado y, como se ha visto, pernicioso?

¿El problema de las lenguas? No hay tal problema. Mi idioma, el tuyo, el de otro, el de más allá: el catalán, el castellano, el vasco, el gallego; los acentos mallorquín, valenciano, canario, aragonés, andaluz, asturiano, etc., suenan a música grata en labios de la amada, del hijo, de nuestros padres; y causan placer y facilitan la inteligencia cuando nos permiten expresar con soltura las ideas o las impresiones que sentimos. Privémonos mútuamente el hablar como nos es dado, y súbitamente nos enfrascaremos en un estado de violencia individual y colectiva. Pongamos buena voluntad en entendernos, en respetar nuestra expresión y nuestros sentimientos, y la amistad entre las personas y los pueblos será efectiva.

Y perdónesenos esta incursión por el terreno de un problema confederalmente superado.

...Si bien reminiscencias del pasado a veces inducen a la insistencia.

AQUI Y AHORA

Variaciones sobre el tema español

Al César lo que es del César

EL camarada Solis Ruíz que, como es sabido, es el «deus ex machina» del sindicalismo español y que es capaz de implantar su sindicalismo en el mismo centro del Vaticano, sin dejar de ser confesionalmente una obediente oveja católica, se ha revelado última y públicamente como un descarado fariseo. Todo el mundo debe conocer la carnavalada que, con el nombre de Congreso Sindical de Tarragona, tuvo lugar en esta ciudad y del que los españoles hemos de esperar grandes y espectaculares resultados en cuanto se haga pública la nueva ley sindical tan laboriosa y triunfalmente elaborada. Pues bien, tan pronto fueron conocidas las conclusiones de dicho Congreso, el Episcopado creyó oportuno sentar también sus propias decisiones; y en efecto, apareció un documento que, con el título de «Algunos principios cristianos referentes al sindicalismo», fue confeccionado en la Conferencia Episcopal Española. Los sindicalistas como Solís Ruiz, Espinosa Poveda y (¡cómo no!) Emilio Romero, saltaron inmediatamente a la palestra para defender sus fueros cesáreos. El último de ellos dijo: «Ya han publicado los obispos su documento. ¿Y qué?». Pero a pesar de su aparente desafío e inverecundia añadía que «había cierto temor por este documento de los obispos», aunque después se contradecía al afirmar que no comprendía el temor de algunos ante este documento, el cual — dada su amplitud y cierta ambigüedad — «dará ocasión para interpretar sus palabras de acuerdo con las intenciones de cada uno. Aquí hacemos primores de interpretación.» Según el director de «Pueblo» el documento era un admirable concierto de órgano que gusta oír y hace meditar. Y como está hecho por mentes bienintencionadas y bonísimas, está en las nubes, y el sindicalismo es una cosa de la tierra. Cuando los periodistas preguntaron ansiosamente a Solís al respecto, contestó: «El sindicalismo ya ha hablado en Tarragona.» En cuanto al secretario Espinosa Poveda, su argumentación fue: «Si los obispos no respondieron a las conclusiones de Tarragona, los sindicatos no tienen ahora por qué hacerlo sobre este documento.» Refiriéndose a éste, hasta el pudibundo «ABC» comentaba: «Quien relea serenamente estas páginas, ¿que encontrará en ellas que no sea el simple recuerdo de una doctrina social mil veces proclamada y expuesta por la Iglesia? Lo más intenso, lo más tajante, son sus citas, muchas ya viejas.»

No dudamos que la mayor parte sea música celestial, pero también estamos seguros que algunas de sus conclusiones son trascendentes e indeclinables para cualquier sindicalismo digno de ese nombre, y ésto es lo que no quieren oír ladinadamente los capitostes del sindicalismo. Una de ellas es que el sistema de designación previsto en Tarragona para los puestos clave del sindicalismo estaba en abierta oposición con la representatividad de todos los grados, una representatividad que abarcaría «a todos los cargos sindicales, desde el presidente o delegado nacional hasta el último enlace». Tal afirmación es contradictoria con la actual dependencia estatal de los sindicatos, de su falta de autonomía, sintetizada con evidencia absoluta por la Secretaría Nacional y el Consejo Nacional. Para los obispos la autonomía, la representatividad, la igualdad entre las asociaciones y la huelga laboral deberían ser los pilares básicos de la Ley Sindical. El Congreso de Tarragona, astutamente, ignoró el tema de la huelga la cual, en la legislación vigente, se considera siempre ilícita, constitutiva de delito y causa de despido. El Episcopado considera que la huelga laboral, no revolucionaria, está plenamente justificada. La tónica de los jefecillos sindicales es que en los asuntos temporales, en las cuestiones políticas, no están obligados a pensar exactamente como los sacerdotes y los obispos. Otros más avanzados, en cambio, arguyen que lo que se necesita es que el sindicalismo ponga en práctica en seguida sus conclusiones, que abra nuevas vías al desarrollo de la vida social de manera que las manifestaciones de los religiosos queden «a la derecha», anacrónicas e inservibles. Es preciso definirse, y pronto. «Hay que proponer soluciones que la derecha pueda aceptar a menos de suicidarse». La cuestión es ésta: la Iglesia debe circunscribirse a los asuntos espirituales según una definición universalmente aceptada. Pero cuando la Iglesia se manifiesta políticamente a favor de un régimen totalitario los mangoneadores de éste ya no se acuerdan de que se está saliendo de sus atribuciones; más si los ataca, entonces acuden a las palabras de Jesús, tan ambiguas, insolventes e incomprometidas como las de ellos mismos. «A Dios lo que es de Dios y al César lo que es del César».

Un cura heterodoxo

En estos tiempos de crisis mundial en los procedimientos y las conciencias, ni los religiosos quedan excluídos de ella. Las cárceles se van constituyendo en familiar cobijo de las sotanas y alzacuellos, llegando en algunos países a extremos insospechados, tal y como sucede ahora en Chile, donde cierto número de religiosos se han atrincherado en una iglesia como los estudiantes en la Sorbona de Francia o en la Ciudad Universitaria de Madrid, intentando manifestar al Papa con ocasión de su viaje a América latina de que la actitud violenta de las masas trabajadoras es el único camino expeditivo que le impone el capitalismo mundial, y por tanto, está sobradamente justificado. Pero nuestro cura es un cura español que, en una entrevista para la sección «La mujer, esa persona» de la revista «Destino», hizo unas declaraciones de verdadero escándalo para las pías y fervorosas mentes católicas. ¿De qué habló el padre capuchino Jordi Llimona que así soliviantó al charco de las ranas? En dicha entrevista se comenta la nula participación de la mujer en la Iglesia, y entonces el padre Llimona dice que tal cosa es debida a una realidad histórica. Cristo se hizo hombre porque en la época en que vino al mundo era una época de patriarcado. Si por el contrario hubiera sido de matriarcado, Cristo habría nacido mujer según la más pura lógica. Al venir a visitarnos aceptó implícitamente la obra de la creación respetando, por consiguiente, las leyes de la evolución y de actividad histórica. Si hubiera nacido en China, por ejemplo, habría consagrado, en lugar del pan y el vino, el té y el arroz. Cristo es, pues, genuinamente histórico. Pero esto, después de todo, no fue lo peor. Lo peor ha sido que refiriéndose a la educación de la mujer, manifestó que ésta, a lo largo de los siglos, ha sido deformada por la educación en los colegios de monjas, y trata a éstas, las monjas, de «mujeres sin cultura, sin humanismo, sin participación en la vida humana, con una fuerte represión sexual y con una educación religiosa meramente sentimental y ritualista que han transmitido a nuestras mujeres.»

Ciertos sectores barceloneses se dirigieron inmediatamente al obispo con

(Pasa a la página 2)

por **Juan Español**

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA ZARABANDA COMUNISTA

CLARO que para quienes desde años hemos ido siguiendo, observando, las características, los procedimientos puestos en uso por los comunistas en uno y en otro país, nada puede alcanzar a sorprendernos. Pero sí ha de causarles sorpresa y desconcierto a los comunistas que ganan el pan con el sudor de su frente y cotizan de buena fe, según prescriben sus dirigentes, la especie de tolvanera levantada por doquier como consecuencia de la brutal intromisión militar de los rusos en Checoeslovaquia. Las pugnas, el cesarismo imperialista y absorbente de unos y otros partidos con denominativo comunista, ha sido secreto a voces, del que todo el mundo ha podido hacerse eco, exceptuados los incondicionales seguidores de *ínfima categoría representativa*, cuidadosos de las consignas decretadas por sus respectivos jefes.

No faltan por ahí, entre los españoles exiliados, aspirantes a jefaturas comunistas, de más o menos realce. Buscan clientela, moviendo bulla en torno a las denominadas «comisiones obreras», aprovechando las divergencias entre el mundíllo clerical, explotando con burda demagogia el atraso mental de unos, las necesidades económicas de otros, etcétera. A los comunistas que van en plan de cazar adeptos, a quienes puedan llegar a ser catequizados, importa demostrarles el *grotesco panorama* que ofrece el comunismo internacional.

Y no es ya casi necesario que seamos nosotros, libertarios de toda la vida, quienes puntualicemos lo que son todos esos *paraísos* comunistas... Unos contra otros se hacen y se dicen las mil perrerías, en tanto el tradicional capitalismo y plutocracia mundiales se regocijan a más y mejor. Desde la China, donde los comunistas adeptos de Mao andan a tiros con aquellos que no se conforman en lo de dejarse *culturizar*, se lanzan denuestos a los de Rusia, llamándoles fascistas y todo lo peor que se pueda decir. Los comunistas *oficiales* franceses, que ya es sabido no congenian con los chinos, y que antes habían endiosado a los rusos, ahora arremeten contra ellos; igual los italianos. Otros comunistas franceses atacan a los aludidos. Los yugoeslavos apoyan a los checos. Los albaneses van en contra de los unos y los otros. Los castristas cubanos despotrican con el peor verbalismo criollo en contra de los rusos. Comunistas japoneses, ingleses y escandinavos se abstienen de pronunciarse, como si no supieran a qué carta quedarse ante la ruidosa y descomunal zarabanda que se ha promovido; por lo que los moscovitas buscan eludir responsabilidades sacando a relucir «la actitud inconsecuente adoptada por los dirigentes de ciertos partidos comunistas».

Si todo lo que ocurre no alcanza a que abran los ojos y comprendan como anda el tinglado aquellos que sean comunistas de buena fe; si ello no es suficiente para que se percaten de que el origen de todo el desbarajuste marxista, estriba en el virus, en la ponzoña autoritaria, estatal, que en sus estructuras existe, es que son duros de entendederas, hasta el extremo de no llegar a comprobar lo que es la pura realidad. Es lo que interesa decir y repetir a quienes hayan prestado oídos crédulos a las averiadas sirenas del comunismo en boga.

ANTIMILITARISMO DE AYER Y DE HOY

No dejan de haber por ahí asociaciones, entidades de carácter pacifista, que en todos los tonos hablan de los males que acarrean las guerras, considerándolas como la peor de las epidemias que puedan llegar a conturbar las relaciones humanas. Incluso se ha podido comprobar que sesudos varones, de ostentosa categoría militar, han formado y forman parte de núcleos pacifistas. No puede la cosa sorprendernos si tenemos en cuenta la existente propensión por parte de muchos a combatir los efectos, dejando indemnes las causas, como si de un árbol se cortaran las ramas dejando desarrollarse las raíces y el tronco.

Las guerras, en todos los tiempos, dentro de los denominados países civilizados, no han sido más que una consecuencia de las conveniencias de uno y de otro Estado, con su afianzamiento militar correspondiente. De ahí que nosotros los anarquistas, al considerarnos pacifistas, hayamos empezado por atacar las raíces del mal, caracterizadas por el Estado y por el Ejército. Era la antimilitarista una de las modalidades de la propaganda ácrata, a fines del pasado siglo y a principios del actual. Se buscaba decirles a los que acudían a los cuarteles en tanto que reclutas lo que significaba el militarismo, exhortándoles a no emplear las armas contra el pueblo productor, y a no dejarse llevar estúpidamente a guerrear, defendiendo los intereses de los ricos. Nuestro Fermín Salvochea escribió un elocuente folleto antimilitarista que llevaba por título: «La contribución de sangre». También en el mismo sentido se había difundido otro folleto titulado «El Catecismo del Soldado».

Las campañas antimilitaristas contribuyeron a que, en plan de prófugos y desertores, algunos jóvenes con simpatías hacia el anarquismo se negaran a ser soldados. Ello implicaba molestias y riesgos, pero se soportaban con voluntad templada cuando dimanaban de una arraigada convicción. Era cosa de quitar la habitual residencia, y hasta cambiar de nombre, como de camisa, si se desarrollaban tareas de militante activo. Caer en manos de la denominada «Justicia Militar» podía acarrear pésimos resultados. Y quizás en virtud de un tal peligro, aquella labor antimilitarista en el seno del ambiente libertario con el tiempo ha ido menguando. Pero, sin el radicalismo de antaño, tiende a extenderse otra forma de campaña adversa al militarismo: la de los «objetores de conciencia», como se denominan en Francia, en Inglaterra, y en algunos otros países.

Se ha buscado que se de un carácter legal a un Estatuto, mediante el cual quienes en virtud de sus convicciones no se adapten a manejar armas mortíferas, sean excluídos de ello, empleándoles el Estado en otros menesteres. Ya es sabido que Luis Lecoin estuvo a pique de dejar la vida, emprendiendo una prolongada huelga del hambre en pro de un Proyecto de Estatuto para los Objetores de Conciencia.

Francamente, uno se siente escéptico de la virtud de un Estatuto de tales condiciones, digan lo que quieran aquellos gobernantes que, en determinadas circunstancias, puedan otorgarlo. Si a un Estado le conviene llevar a cabo una movilización general no es fácil que respete escrúpulos de conciencia. De ahí la importancia de obrar en consecuencia cuando haga falta, sin confiar en estatutos, sin creer que el enemigo ha de otorgarnos mercedes...

Conviene no descuidar la actividad antimilitarista y antiestatal, enseñando, evidenciando a quienes conscientemente o inconscientemente se aprestan a servir a un Poder constituído, lo que éste representa en tanto que Entidad contraria a la libertad y a la justicia social. Hombres son los que forman las fuerzas policíacas represivas, ¿por qué no puede haber quienes, incluso estando bien pagados, reflexionen y renuncien a ejercer la función que se les ha asignado?

En Barcelona, un empleado de comercio, que antes había pertenecido al cuerpo de la Guardia Civil, me decía: «Llegué a sentir vergüenza de que los trabajadores me miraran con desprecio, como a un enemigo, por ser un servidor de los intereses patronales en los conflictos huelguísticos.» En el seno de la C. N. T. ha habido más de un militante que llegó a aborrecer y abandonar la actividad que, en defensa del Estado, un día llegó a ejercer. Escribía Nietzsche que «el Estado muerde con dientes prestados». Carne del pueblo laborioso suelen ser los «dientes» en cuestión. No ha de ser tarea baladí intentar demostrarles a quienes sirven a los tiranos el triste papel que realizan.

STEINLEN DEFENSOR DE LOS OPRIMIDOS

La feliz iniciativa de haber dedicado a la pintura y dibujos de Steinlen una de las pequeñas salas destinadas a exposiciones temporales, que hay en el Museo del Louvre, ha motivado, por parte de la prensa que cultiva las crónicas de arte, el rememorar la personalidad artística del que, inspirado en las novelas de Emilio Zola, halló cauce para poner su talento de artista en favor de los oprimidos, y reflejó la poesía de la vida humilde. La paleta y el lápiz de Steinlen tenían el vigor anarquizante de los poetas y artistas del Montmartre de la «belle époque». Odiaba lo burgués, por ser la personificación del bajo egoísmo, de los instintos gregarios. Las obreras y obreros del París popular y sencillo adquirían bajo los trazos del lápiz de Steinlen un a modo de halo de fuerza y simpatía.

Cuando, hace ya años, tras un deambular sentimental por los altos de Montmartre, visitado el recoleto cementerio, donde tantas celebridades del mundo de las artes y las letras fueron enterrados, topamos al descender la colina, con el minúsculo jardinillo en el fondo del cual una gran piedra rectangular nos recuerda, al tener el nombre de Steinlen en ella grabado, al que amó a los sedientos de justicia, evocamos los dibujos suyos que tantas veces habíamos admirado y que ahora han podido admirar los visitantes del más representativo de los museos de Francia.

CONGRESO INTERNACIONAL ANARQUISTA

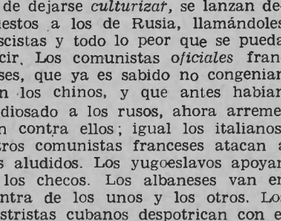
EN espera de información directa podemos adelantar que el Congreso de Carrara ha representado un acontecimiento internacional, tanto por el número de delegados acudido y países representados como por la trascendencia de las discusiones y resoluciones recaídas. Numerosos periodistas de prensa y de radiodifusión de Europa y América acudieron para recoger información del Congreso, habiéndolo hecho unos con loable espíritu de imparcialidad y otros con ganas de sonar el bombo para dar gusto a la administración burguesa que paga. En Radio Luxemburgo se informó muy cabal y objetivamente — especialmente J. Walter, en emisión del martes 3 del mes en curso — y en reseñas (tres) del diario «Le Monde», se dio una apreciación cercana de lo que fue el comicio internacional anarquista.

En cambio «France-Soir» no perdió su «penchant» por la truculencia, mientras que «Le Figaro» manifestó su disgusto del anarquismo tratando de ridiculizarlo... ridiculizándose a sí mismo como diario informativo.

En resumen, el Congreso Internacional Anarquista de Carrara ha hecho buena labor, y si un debate animado y apasionado se desarrolló (como de costumbre en nuestras reuniones) ello no prueba desunión e infecundia, sino que a estos actos los anarquistas acuden sin órdenes recibidas y en la cartera y sí con criterio personal o colectivo libre; ni como si fueran barras de hielo o cachos de corcho, materias ésas exclusivas de los parlamentos y de las asambleas dirigidas.

Contra disonancias y obstáculos aportados ya durante la preparación del Congreso por los «antis» inveterados, aquél ha hecho ruedo en la balsa del conformismo letal arrojando al agua la piedra anarquista. ¡Hacer, siempre, hacer!, éste es el lema. — F.

LA GRAN HIPOCRESIA



PRIMERAS horas de la noche. Después de la jornada cotidiana, la familia se encuentra reunida cenando tranquilamente. Como de costumbre, el receptor de televisión está en marcha. Se suceden las informaciones, insípidas y anodinas. Nada de vital y de interesante; siempre la misma frivolidad la misma información tendenciosa. De vez en cuando, algún figurón intenta convencernos de que vivimos en el mejor de los mundos. De pronto, un locutor aparece en la pequeña pantalla y con voz trémula y con acento que quiere ser político anuncia que va hablar de algo importante. Todos se preguntan de qué se tratará, pero a los pocos minutos de estar hablando, se comprende que, como en otras ocasiones, llamará al sentimiento solidario de los tele-espectadores para que aporten su óbolo a un fin determinado.

En esta ocasión, se trata de ayudar a los refugiados del Biafra, particularmente ancianos, mujeres y niños, amenazados de morir de hambre si no se envían los alimentos necesarios. Las palabras del locutor están entrecortadas de imágenes horrorosas que muestran el calvario de una multitud inocente, víctima de la guerra. ¿Cómo permanecer insensibles a tanto sufrimiento y a tanta miseria? La llamada no será hecha en vano. Como otras veces, la generosidad de la gente suplirá a la incapacidad, a la inconsecuencia y a la maldad de los que provocan estos dramas y aportará, no el remedio total, pero sí un paliativo a los mismos.

Pero, ¿qué decir del procedimiento para obtener que la gente se desprenda de unos francos? Lo menos que se puede decir, si no se le quieren aplicar calificativos más duros, es que se trata de un abuso de confianza y de una presión intolerable sobre la conciencia individual. Cuando por la radio y la televisión, se presenta al público un problema de esta naturaleza, se hace en su realidad cruda y escueta: los refugiados del Laos pasan hambre, luego hay que socorrerlos; la población civil del Biafra perece de inanición, luego hay que ayudarla. La noción de caridad prima por encima de otra consideración. No se tienen en cuenta las causas que han engendrado la situación que se quiere remediar ni se denuncian. Ni tampoco se dice por ejemplo que con una mínima parte de lo que las naciones emplean en pertrechos bélicos, se podrían atender todas las necesidades que se dejan a la iniciativa privada.

Personalmente, he respondido aunque no siempre, a estos llamamientos. Al hacerlo, siempre he tenido la sensación de ser estafado a conciencia. En estas ocasiones, al revolucionario se le plantea el dilema de siempre: hay que socorrer o no al mendigo que os tiende la mano. O por el contrario, hay que negarse a participar en todas las iniciativas de la caridad oficial? La cuestión es delicada para responder en un sentido o en otro de modo tajante.

En el caso del Biafra, si bien las características del conflicto y las causas que lo han motivado eran poco conocidas, cada día se van conociendo detalles que revelan su origen. Rivalidades religiosas entre nigerianos catequizados por el protestantismo y biafreses católicos, odios raciales y tribales exacerbados por la creación de naciones independientes de límites geográficos absurdos, intrigas de las camarillas militares, maniobras de las compañías petrolíferas e intervención de las grandes potencias, apoyando al bando que mejor puede servir sus intereses. El resultado: millones de seres condenados a morir de hambre porque la guerra moderna ha destruido los cimientos de su organización social y ha dado al traste con las bases económicas de la misma. Una economía doméstica y una agricultura rudimentaria, aptas únicamente para la subsistencia de la tribu y que han sido arrasadas por el vendabal bélico.

Esto no se dirá en ninguna televisión gubernamental. Ya se sabe la influencia que los medios audio-visuales ejercen sobre las masas y cómo modelan su pensamiento en un sentido pasivo y conformista. Hace poco, se hizo una colecta para los refugiados del Laos; ahora es para los de Biafra, mañana será para los de otra parte. Las buenas gente ahogarán sus escrúpulos de conciencia y creerán haber cumplido con su deber entregando cinco o diez francos cada vez que se hace un nuevo llamamiento. No obstante, las cosas continuarán como antes, aunque todo el mundo se sentirá satisfecho.

CRISTOBAL DEL CAMPO

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I°y II. 19,80 francos los 3 volúmenes.

DISCOS

Un lector del «C. S.» radicado en Montauban cree que dedicamos demasiado espacio a combatir al comunismo. El — el lector — es revolucionario y entiende que nuestro semanario también lo es; por ésto lo lee. Los comunistas españoles también hicieron la guerra antifranquista — aduce nuestro comunicante — mereciendo del «C. S.» más atenciones que Franco.

A éste, querido montaubanés, le hemos dicho el nombre del puerco de mil maneras y que el cerdo perdone. A los comunistas les tratamos preventiva y acervamente, porque si el puerco nos declaró la guerra, los pasionarios dirigentes nos hicieron perderla.

Soldados bien intencionados los tuvieron que con sacrificio cubrieron las intenciones rusófilas de sus jefes. Estos se desgañitaron, no para salvar a España, sino para ampliar el dominio ruso.

Los «chatos», los cañones y los tanques bolcheviques vinieron a nuestro país con la checa, con la adición de que esta policía estalinista se aplicó contra el amigo al alcance y no contra el enemigo de ultra trinchera. El 19 de julio del 36 fue anarquista y el 1° de abril del 39 bolchevique, por lo que éste había podrido la revolución y la retaguardia con fusilamientos de libertarios y socialistas y con el destroce de colectividades de trabajo libre. Las sombras trágicas de Domingo Ascaso, Berneri, Nin y otros nos advierten, y mientras el franquismo se desmorona, no queremos que el estalinismo se reedifique.

DISCOBOLO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

19 SEPTEMBRE 1968
NUMERO 522
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

3426

EN AVANT

« L'hiver sera rigoureux ». C'est ainsi que les comités d'action travailleurs-étudiants annoncent leur détermination de poursuivre la lutte révolutionnaire entreprise en mai 1968. Cette lutte n'a d'ailleurs jamais cessé mais elle a changé de formes au fur et à mesure que les congés payés dépeuplaient les agglomérations et, en premier lieu, Paris. Si la lutte révolutionnaire peut prendre tant de formes et se traduire, par exemple, par la contestation culturelle au Festival d'Avignon c'est parce que nous sommes les victimes de l'oppression capitaliste dans tous les aspects de notre existence et que partout et à chaque instant il y a une tâche de désintoxication qui s'impose au révolutionnaire.

C'est pourquoi la lutte se concentre notamment autour du formidable appareil de propagande au service du capitalisme qu'est l'O. R. T. F. Le pouvoir réactionnaire se croit à l'abri parce qu'à travers des élections faussées au départ il a voulu montrer un semblant de stabilité. Mais, en réalité, il y a plus de mécontents que d'immobilistes. En ce qui concerne l'information, nombreux sont les téléspectateurs qui déclarent être dégoûtés par la partialité des émissions de la radio et de la télévision. En ce qui concerne les élections, nombreux sont les déçus qui se sont sentis frustrés d'une victoire socialiste qu'ils croyaient certaine, notamment en province. Je reviens de Bretagne, où les paysans sont, d'après ce que l'on m'a dit, profondément deçus. Pour gagner la bataille des élections, les valets de la majorité ont utilisé là-bas des subterfuges qui prouvent à quel point le résultat de ces élections ne signifie rien : en Bretagne, se sentant menacés par la volonté de changement des jeunes, les gaullistes se sont rabattus sur les personnes âgées à la retraite et ont réussi à les convaincre que, si le candidat gaulliste ne passait pas, ils ne toucheraient plus leur maigre pension. C'est par une propagande mensongère de cette sorte que les gaullistes ont reconquis ce qu'ils pensent être le pouvoir.

Mais, en réalité, la faille faite dans ce pouvoir en mai 68 ne peut aller qu'en s'élargissant jusqu'à la chute du régime gaulliste. Cependant, la destruction du pouvoir gaulliste n'est pas une fin en soi car les politiciens véreux, de « gauche » ou d'ailleurs, sont prêts à prendre la relève. Notre but n'est donc pas une crise politique qui se solderait par un simple changement de gouvernement, comme semble le penser de Gaulle. Notre but c'est de promouvoir, à la base, un vaste et profond mouvement de contestation révolutionnaire qui doit aboutir au renversement des structures sociales et économiques capitalistes existantes et à la mise en place, avec la collaboration de tous, de nouvelles structures basées sur l'égalité économique et sociale. Les fruits du progrès technique doivent profiter à tous également parce que tous y concourrent dans une certaine mesure et que tout ce qui est construit apparaît comme une œuvre collective. Tel est le principe fondamental de la révolution anarchiste. La liberté n'est qu'un vain mot si elle ne s'accompagne pas de l'égalité économique et sociale. Et seule l'égalité peut mettre véritablement en valeur le principe moral de la société : l'entraide. Le monde capitaliste dans lequel nous vivons est au contraire celui d'un individualisme forcené qui dresse les individus les uns contre les autres dans la concurrence stérile pour une hiérarchie stérile. Les richesses matérielles sont détruites au nom du profit de quelques uns ; les compétences humaines sont sacrifiées, enterrées, au nom de la hiérarchie. Et c'est cette société de loups que le gaullisme défend « contre l'anarchie ».

En galvaudant le mot d'anarchie et en l'employant constamment dans son sens péjoratif de désordre, de Gaulle et ses sbires avouent en fait leur crainte grandissante d'un courant d'idées libertaires qu'ils ne peuvent endiguer car il n'est pas le fruit d'une propagande que nous ne pouvons matériellement entreprendre mais le résultat d'une réflexion profonde chez un grand nombre de révolutionnaires. Contre ce courant d'idées, toute répression, aussi féroce qu'elle soit, comme on nous la promet, est inopérante. De même qu'on n'arrête pas le progrès technique on n'arrête pas le progrès idéologique. Or le capitalisme s'est révélé depuis longtemps comme un système de gaspillage des ressources humaines et naturelles en même temps que comme un système de profonde inégalité sociale. De son côté, le communisme autoritaire s'est révélé calqué sur le capitalisme : il n'a pas supprimé les inégalités sociales mais il a étouffé toute liberté et toute créativité. Aussi les révolutionnaires se tournent-ils à présent vers le véritable socialisme, le « socialisme avec la liberté » comme ils le nomment, qui n'est autre que le communisme libertaire, l'anarchie.

Un vaste mouvement se développe dans le monde entier. Partout, le joug de l'autoritarisme est secoué par la jeunesse étudiante et ouvrière unie dans un même combat. Le vieux monde s'écroule. Encore un effort, la Révolution approche.

EDITORIAL «AIT»

En français :

«Face au racisme et au néo-nazisme» par R. Villard 1,00
«De l'esclavage à la liberté», par R. Villard 5,50
«Syndicalisme révolutionnaire», par R. Villard 1,80
«De la Commune de Paris à la Commune de demain» par Balkanski 1,00

En espagnol :

«Paradigma de una revolución», A. Paz 6,00
«Actas del VII Congreso A.I.T., (1951) 6,00
«Actas del VIII Congreso A.I.T. (1953) 3,00
«Actas del IX Congreso A.I.T., (1956) 3,00
«Actas del XII Congreso A.I.T., (1963) 2,00

Remise de 10 % à partir de 10 F.

En vente à :

«AIT», 4, rue Belfort, 31 - Toulouse.
Roque Llop, 24, rue Ste.-Marthe, 75 - Paris (X).

Ma conception du monde

8. — LE NATIONALISME

Le nationalisme, Lord Russell, est-ce une bonne ou une mauvaise chose ?

Bertrand Russell : Il faudrait distinguer entre ses aspects culturels et ses aspects politiques. Au point de vue de la culture, le monde moderne est d'une uniformité plutôt désolante. Dans un hôtel de luxe, rien ne vous indique sur quel continent vous vous trouvez. C'est toujours la même chose partout, c'est très ennuyeux, et c'est ce qui fait que les voyages pour riches n'en valent guère la peine. Pour connaître les pays étrangers, il faut voyager comme un pauvre. Et dans cette optique, il y a beaucoup à dire en faveur du nationalisme, car il préserve la diversité, que ce soit dans l'art, dans la littérature, dans le langage, etc. Mais en politique, le nationalisme c'est le mal à l'état pur. Il n'y a pas un seul argument qui puisse le défendre.

Quels sont, à votre idée, les buts principaux d'une organisation étatique ?

B. R. — Les buts principaux, c'est ce qu'un Etat appelle chez lui « défense », et que tous les autres appellent « agression ». Le phénomène est identique, mais il porte l'un ou l'autre nom selon le côté où l'on se trouve. En fait, l'Etat est surtout une organisation montée pour tuer des étrangers. Bien sûr, il a d'autres fonctions : éduquer la jeunesse, par exemple. Mais en éduquant la jeunesse, on lui inculque avec tous les moyens voulus que c'est une grande chose que de tuer des étrangers. Je peux citer, par exemple, ces vers de l'hymne national britannique :

Confonds leurs ruses serviles,
Déjoue leurs complots,
Et fais-les tomber.

Nous avons tous chanté cela avec beaucoup de sentiment au nez de n'importe quel étranger.

C'est comme Rule, Britannia ?

B. R. — C'est la même chose. Mais « Britania » ne règne plus sur les flots. C'est ennuyeux, parce que si l'on chante : *Rule, the United States, the United States rule de waves*, le nombre de pieds n'y est pas. C'est comme ça que nous avons dû renoncer à cette chanson-là.

Quand vous dites que le nationalisme fait du mal, c'est à ce genre de choses que vous pensez ?

B. R. — Je veux dire que le nationalisme prêche et inculque ceci : Notre pays est plein de gloire, et il a toujours eu raison en tout, tandis que les autres pays — eh bien, comme Dickens le fait dire à Mr. Podsnap : « Les nations étrangères, j'ai le regret de le dire, ont leur propre manière d'agir. » A mon avis, c'est assez injuste pour les autres nations. On en voit de drôles d'exemples. Dans un de mes livres, où je traitais du nationalisme, j'ai écrit ceci : « Il y a, bien entendu, une nation qui possède toutes les vertus souveraines que chaque nation s'arroge. Cette nation, c'est celle à laquelle appartient mon lecteur. » Et bien, j'ai reçu une lettre d'un Polonais, qui disait : « Je suis heureux que vous reconnaissiez la supériorité de la Pologne. »

Je vois. Avez-vous d'autre exemples ?

B. R. — Oui. C'était une charmante jeune femme, une Equatorienne, qui se trouvait à un meeting des Nations Unies. Elle adorait la bicyclette, et il lui était arrivé, dans une pente très raide, de perdre le contrôle de son engin. De quoi se tuer. Mon ami Gilbert Murray lui demande : « Vous n'avez pas eu peur, quand votre bicyclette s'est emballée ? » Savez-vous ce qu'elle a répondu ? : « Oh non ! Je me suis dit : Souviens-toi que tu es équatorienne ! »

C'est l'histoire d'un peu tout le monde !

B. R. — Oui, et j'ai fait rire tout le monde, avec cette histoire. Mais j'ajoutais ceci : « Vous savez bien que si j'avais dit le nom de certain pays, personne n'aurait ri. »

Oui... Pourquoi les gens ont-ils besoin de se diviser en nations et en Etats ?

B. R. — Cela fait partie de notre système émotionnel : nous sommes sujets à l'amour et à la haine, et nous pratiquons volontiers l'un et l'autre. Nous aimons nos compatriotes. Nous détestons les étrangers. — Bien entendu, nous n'aimons nos compatriotes qu'au moment où nous pensons aux étrangers. Il suffit d'oublier les étrangers pour que cet amour faiblisse.

Mais alors que faire ? Vous dites qu'une certaine mesure de nationalisme est acceptable et juste. Mais on risque de passer la mesure : comment s'en apercevoir ?

B. R. — Je ne sais pas si c'est possible. Dans ce domaine, tout est incertain. Mais ce que l'on peut dire, et ce que le monde devra dire si l'homme veut survivre, c'est que les armées, les flottes, les forces aériennes ne devront plus être nationales, mais internationales. Alors il n'y aura plus grand mal à regarder un autre peuple de travers : du moment qu'on ne pourra plus l'exterminer...

Parlons d'autre chose. Vous pouvez avoir le sentiment de faire quelque chose pour votre pays, comme escalader le mont Everest, ou bien mettre au point un engin spatial. Ce sentiment peut vous donner beaucoup plus d'ardeur que si vous agissez pour quelque chose de vague, d'universel.

B. R. — Il est certain que les gens préfèrent ce stimulus un peu restreint. Mais il y a mille moyens de le préserver. Les réussites du genre de l'Everest, ce n'est pas seulement à un pays qu'on les doit, c'est presque toujours à des institutions, à des gens très riches qui se sont associés — que sais-je ? et vous pouvez faire des exploits pour leur gloire, tout comme vous le faites pour votre pays.

Enfin, s'il est bon que l'aiguillon de la rivalité excite les concurrents, il faut bien dire que l'idéal, c'est la compétition de pays à pays.

B. R. — D'accord pour la compétition, pour l'émulation, cela ne me gêne pas, pourvu qu'il ne soit pas question de tuer. La rivalité municipale, mais c'est très bien ! Dans une ville, on bâtit une belle mairie, et dans l'autre les gens pensent : « Il nous faut une belle mairie. » C'est pour le mieux. Je crois savoir que Manchester et Liverpool ne s'adorent pas, mais elles ne disposent pas d'armées particulières pour se livrer bataille.

Toute une société est là, elle fonctionne ; comment faire pour la gouverner, surtout au moment du danger, de la crise, de la tension, si l'on ne fait pas sienne cette maxime : « C'est mon pays, qu'il ait raison ou tort » ?

B. R. — Nous parlons de ce qui devrait être. Je l'ai déjà dit, il ne devrait y avoir qu'une seule force armée internationale, et non pas des forces nationales. Si c'était le cas, les situations dangereuses dont vous me parlez ne se présenteraient pas. Il n'y aurait aucune agression, donc il n'y aurait pas besoin de défense nationale.

Mais en ce moment, ces situations existent.

B. R. — Elles existent, oui. C'est pourquoi il faut que les gens se mettent ceci dans la tête : il convient de résister à une agression, mais il est injuste de commettre une agression. Pour moi, je pense qu'en cas d'agression, la résistance va de soi.

Voyez le Moyen-Orient d'après-guerre. Le nationalisme arabe a donné naissance à plusieurs Etats. Il a donné à des foules d'Arabes une véritable confiance en eux-mêmes, et une certaine idée du bien-être. Est-ce bon, est-ce mauvais ?

B. R. — On ne peut pas encore juger. Dans la mesure où cette montée met dans l'esprit des Arabes un sentiment de leur propre dignité, où elle leur permet de penser qu'ils sont capables de grandes choses — alors c'est parfait. Mais dans la mesure où la haine s'en mêle — la haine de ceux qui ne sont pas Arabes, — alors c'est mauvais.

Une fois que les sentiments nationalistes se sont éveillés à une cause justifiée, je me demande comment on peut éviter qu'ils s'embourbent dans des causes malsaines ?

B. R. — En unifiant les gouvernements, tout simplement. Voyez l'Angleterre et l'Ecosse : elles se sont combattues pendant des siècles ! et on admettait universellement, de chaque côté de la frontière, que les gens d'en face ne méritaient que la haine. Un simple accident dynastique a réuni les deux gouvernements, et la haine a cessé.

Vous parlez de leur réunion sous la même couronne ?

B. R. — Oui.

Par mégarde ?

B. R. — Oui.

Vous voyez un lien entre le préjugé racial et le nationalisme ?

B. R. — Cela va ensemble, du moins quand il y a une différence de race entre deux nations voisines. Le préjugé racial peut entrer dans le nationalisme, et l'intensifier. Ce sont deux choses différentes mais qui peuvent fort bien se mêler.

Pensez-vous que le préjugé racial se soit beaucoup accru durant les cinquante dernières années ?

B. R. — Il me semble — mais je n'en suis pas si sûr. Je... je ne sais

(Voir suite en page 2.)

Une interview avec B. Russell

Lettre de Max Nettlau à Grave

37, calle Escornalbou (Guinardo) Barcelona, 5-7-37.

Mon cher camarade,

Merci de m'avoir communiqué vos réflexions. Sommes-nous d'opinions si divergentes ?

La production est aujourd'hui outillée et organisée au mieux, objectivement, techniquement (en laissant à part des coins négligés et en parlant des grandes lignes). Les outils, les travailleurs, les connaissances techniques sont là, et les matières premières sont surabondantes. De tout cela on ne détruira absolument rien, et s'il y avait des différences dans la solidarité et la réciprocité, on paierait plutôt que d'avoir faim, de prendre par expédition punitive, ou de se battre. (Ceci entre villes et paysans, entre régions avancées et arriérées, de pays révolté à pays revolté).

Ceux qui seront éliminés seront les inutilités, capitalistes, gardiens, personnages odieux. Si des techniciens s'en vont, on essaiera de les remplacer comme on pourra.

Sur tout cela il n'y a pas le moindre doute. Mais la question que, malheureusement, vous soulevez vous aussi est celle-ci : Dira-t-on à l'avance : tout appartiendra en dernier lieu au syndicat et sera de « son autorité », ou aux travailleurs de l'usine, ou bien dépendra de réunions locales, conseils, soviets — ce qui est, à mon opinion tout aussi funeste et fatal que si on disait : cela appartiendra à l'Etat, à la Commune. Si on organise des cadres, comme vous dites, bien qu'on les appelle « économiques », ils constitueront toujours une force unique et suprême qui, comme toute force, s'imposera politiquement par la force armée, et se créera des organes de contrainte, de défense et d'attaque. Vous savez que de telles forces s'arrogent le droit absolu sur tout, c'est la méthode social-étatiste, bolcheviste, fasciste, syndicaliste ; ce n'est pas la vôtre, je le sais, mais à ceux qui vous liraient sans vous connaître, elle semblerait être devenue la vôtre ; je sais qu'elle ne l'est pas.

Ce que nous voulons et vous aussi, c'est que le travail, techniquement parfait, continue dans l'esprit de solidarité et de regroupement libre, comme on voudra, amicalement ou fraternellement de bon cœur, en anarchie, sans qu'il y ait de nouveau, sous un prétexte quelconque, des gouvernants et des gouvernés, des hommes de quelque comité et des pauvres diables dans le rang. Quand les catastrophes arriveront, afin que l'on agisse le plus possible dans cet esprit, dans cette direction, il faut faire des mentalités libres, des hommes sociables, et c'est notre grande tâche.

Si vous faites un cadre et levez le doigt ou sifflet, des milliers de moutons entreront dans le cadre et ne demanderont pas mieux que d'être commandés. C'est ce que font les socialistes, les syndicalistes et ce qu'ont imité sur une grande échelle les fascistes et tous ceux qui cherchent aujourd'hui de nouvelles espèces de fascismes — fascisme de salon, fascisme pour syndiqués, fascisme pour libertaires, des fascismes élégants qui ont meilleur aspect que le fascisme cru et assassin. Tout cela c'est de l'ancien système que nous voulons détruire, parce que nous savons que le progrès exige de la liberté et est incompatible avec la stagnation autoritaire qui en élimine et en étouffe les conditions.

Vous ne voudriez pas être dans un cadre, vous n'y avez jamais été. Vous ne voudriez pas non plus être le chef (inévitable) d'un cadre. Alors, qui serait utilement dans un cadre ? Pas les hommes qui n'en ont pas besoin, comme vous ; et les non-développés, les moutons restent moutons, en dehors ou dans le cadre. Il faut les éduquer, si on veut qu'ils se développent ; dans les années passées et présentes, on aurait dû et on devrait s'en occuper. On les organise, on les fanatise, on les harangue, mais ce qu'on fait le moins c'est les éduquer. Pourquoi néglige-t-on cela ? Parce qu'on n'a pas la foi, ou l'espoir d'y parvenir ; cela prendrait trop de temps, etc. Ainsi, nous restons impuissants, avant tout parce que nous préférons beaucoup d'autres choses que faire l'effort pourtant inévitable de créer des mentalités libres, des volontés désintéressées.

Tous ces cadres dont vous parlez, existent déjà en une surabondance déplorable. Quand on ne craindra plus les fusils, et que les gouvernements, à la suite d'incidents quelconques, seront en déroute, les socialistes se mettront dans le cadre gouvernemental et administratif, les communistes dans le cadre des ramifications directoriales, les syndiqués dans un cadre à la Pataud-Pouget (*Comment nous ferons la révolution*, 1909), d'autres syndiqués dans les rayons économiques de l'Etat présent ; d'autres dans les cadres police et armée pour contenir les fascistes ; tout le monde, vraiment, a déjà son cadre, et les anarchistes depuis cinquante ans n'ont pas pu empêcher qu'ainsi les 9/10e ou 99/100e d'un nouveau système soient déjà occupés par les organisés, enregimentés et fanatisés qui nous entourent.

Alors vos groupements pour les besoins différents seront des à côté, des petits phénomènes en marge, comme aujourd'hui les « milieux libres », et ils seront tolérés ou balayés selon la volonté de ceux qui auront le pouvoir. Si vous croyez qu'on serait mieux à côté d'une société socialiste qu'à côté d'une société bourgeoise, ce n'est pas certain du tout, de même que le « totalitarisme » bolcheviste démontre que les anarchistes n'ont de place que dans les prisons et en déportation.

Nous n'avons absolument rien à enseigner quant à la production. Il n'y a pas de machines anarchistes, et, au contraire, moi et vous aussi, je pense, nous sommes des analphabètes devant une machine qu'un enfant sait peut-être manœuvrer proprement. Mais nous avons l'immense enseignement à donner : celui de la coopération libre, de la conscience amicale, de la générosité qui vaut autant pour les uns, mieux pour les autres, que la réciprocité, et qui surpasse de beaucoup la réglementation.

Alors ne nous créons pas de difficultés inutiles, comme vous paraissez le faire. Esprit et volonté, c'est notre domaine. Les mentalités présentes ne feront rien ou se rueront dans un nouvel esclavage. Il faut donc de nouvelles mentalités et de nouvelles volontés ; le reste suivra.

Une masse a des qualités bonnes et mauvaises, et les bonnes prévalent rarement. Comme nous sommes construits, la pensée et la volonté droites sont individuelles ; pour la masse, une bonne ou une mauvaise initiative, intelligente ou stupide, prévaudra. C'est comme la réunion, le conseil (soviet), le parlement, les ministères, un jeu de hasards. Ce qui reste à faire, c'est éduquer le plus grand nombre d'individus qui sauront et voudront agir d'eux-mêmes.

Qu'est-ce qui a manqué à vos bataillons place du Panthéon en mars 1871 ? Ils savaient qu'il fallait marcher sur Versailles, mais ils n'ont pas osé prendre l'initiative et sont allés en parler aux gouvernants... Il en est toujours ainsi, tous savent, mais personne n'ose. Alors il est clair que nous devons élever les volontés et en même temps les prémunir pour qu'elles ne s'avilissent pas, mais se manifestent socialement, généreusement. On fera ce qui est techniquement nécessaire en tous cas ; mais, seules, les volontés généreuses sauront le faire humainement. Ce seront alors les premiers pas vers l'anarchie.

Il y a eu assez d'exemples de la formation rapide d'une solidarité générale, dans les trois courtes périodes de révolte libertaire en Espagne, janvier 1932, janvier et décembre 1933. On a agi selon le bon sens, ne détruisant rien d'utile et surmontant autant que possible avec délicatesse et dévouement toutes les difficultés matérielles. On sait ainsi que tout peut être arrangé équitablement, solidairement et raisonnablement plus vite et plus facilement qu'on ne le croyait même ici. Dans d'autres pays, il n'y a rien eu de tout cela ; par contre, des facteurs absolument fallacieux, communistes et fascistes, attirent toute l'attention : les anarchistes ne disent pas grand'chose et ne comptent pas pour l'opinion publique. Ce sont ces situations qui ont suggéré vos préventions actuelles.

Mais le remède ne serait pas de mettre un nouveau programme à côté de dix autres, mais de travailler à créer cette volonté d'être libres, cette volonté de risquer tout, qui fait qu'à toute heure dix mille anarchistes sont en prison, comme en Espagne, mais on ne s'en aperçoit presque pas. Alors seulement, on se sera pas impuissant en face des pires possibilités.

Votre lettre prend la forme d'un article. Si vous en publiez quelque jour des parties, je vous prie de tenir compte de ce que j'écris ici, et aussi de ce que j'ai dit dans ma dernière lettre qui a dû exprimer les mêmes idées, si elle a abordé le même sujet.

La production est une et inaltérable dans les grandes lignes ; mais elle peut être faite également par des esclaves, des gens intéressés, des indifférents que par des hommes libres comme nous le voulons. Puisque les hommes, par leur passé, ne sont pas libres, il faudra les éduquer pour qu'ils le soient en proportion si grande, que leur volonté puisse imposer des conditions libres et sociales du travail et de la distribution. Cela, c'est notre tâche.

Enfin, je vous salue bien. J'ai reçu une aimable lettre du camarade Sadier.

Salutations. — *M. Nettlau.*

LIX Anniversaire du Fusillement de Francisco Ferrer Guardia

Le 27 octobre prochain, au Palais de la Mutualité de Paris, à 9 h 30 :

GRAND MEETING commemoratif, avec orateurs anarchistes, syndicalistes, librepenseurs, rationalistes, etc.

A 14 heures : GALA ARTISTIQUE sous le signe de la solidarité.

Camarades, reservez cette date.

CONGRES DE CARRARA

Rapport et causerie le dimanche 22 septembre à 9,30 h à la C.N.T. espagnole.

LE PATRONAT N'A PAS DIT OUF! ET POUR CAUSE

AREA MUNDIAL

LA COLA DEL CONGRESO DE CARRARA

En la Prensa burguesa y en la Radio-Televisión se ha tratado de ridiculizar al congreso internacional anarquista de ahora para vengarse, de alguna manera, del pánico que sufrió la sociedad por los desórdenes de mayo del 1968. En efecto, en el comicio de Carrara estuvo Cohn-Bendit con algunos amigos suyos dándose a manifestaciones en él peculiares, banal pretexto del periodismo asalariado para relatar la reunión anarquista sin seriedad, con pretendida caricatura: «El anarquista Cohn-Bendit desanarquiza al congreso anarquista de Carrara», y otras majaderias por el estilo.

Sin sumarse a esta Prensa «chantagista», pero coincidiendo con ella, ciertos libertarios, murmurantes, permanentemente agriados, se han dado el gustazo de criticar (el por qué, no importa) de empequeñecer y negar el comicio anarquista que nos ha sido dado, sin parar mientes de que con su conducta deslabazada pueden dar visos de similitud a la propaganda insidiosa, corrosiva, de nuestros enemigos. No saber dominar los impulsos amorales disminuye la hombria del individuo. ¿Cuándo será comprendido el valor de la cordura?

Otros compañeros, sin otra información que la de los diarios y la Radio, anticipan criterios que, por ser ajenos, son por lo menos infundamentados. Incluso la información «veridica» de algunos periodistas más honestos que otros, merece ser retenida para compararla con la explicación auténtica del Congreso que sin duda publicarán los organizadores del mismo. Toda precipitación en el comentario puede inducir a errores y a confusionismos que no pueden sino producir ingratas consecuencias. Como edad y vocación por el análisis no nos falta, tengamos paciencia y aguardemos la documentación precisa. Entonces habrá motivo, no para la criticoneria, sino para el comentario constructor, para resumir un criterio inclinado a la superación y no al descenso.

Porque, contra el jazz-band o el folklore extraido por el periodismo burgués de nuestro congreso anarquista y a pesar de las irritaciones estudiadas de ciertos elementos, lo exacto es que los compañeros delegados han cumplido labor anarquista. Por encima de la balumba periodistica internacional y de la humareda opuesta por «dilettantis» del libertarismo, las delegaciones titulares se libraron a la tarea de estudio y deliberación, no costándoles ningún esfuerzo sacar una conclusión favorable y unánime en pro de una actuación anarquista coordinada, impulsada por las agrupaciones ácratas de los países comprometidos. A grandes rasgos podemos consignar que la asociación internacional anarquista ha sido conseguida, sin menoscabo de las particularidades morales y temperamentales del anarquismo de cada país y de cada individuo. Esta comprensión, esta eclosión de sentires, y esta conjunción de esfuerzos, es una ventaja enorme conseguida en un ambiente de aislamiento, disgregación y frialdad, que el estallido de un mes de mayo ha contribuído a descongelar, apoyando considerablemente la gestión aproximadora, alentadora, de las capas anarquistas, anteriormente emprendida por la sagaz y laboriosa Comisión Preparatoria del Congreso Internacional Anarquista.

Hoy, a raiz de los acontecimientos estudiantiles mundiales, el campo de actividades se nos ofrece enteramente abierto y favorable. Y tan amplio, que en él caben todos los bien intencionados, los sedientos de anarquía, los vocacionales de la propaganda, los generosos, los impersonales, cuantos cifren su felicidad relativa en la armonía del conjunto anarquista por encima de capillitas y mezquindades. Estamos en un momento en que la juventud se sale del marco de las disciplinas, en que los jóvenes perciben el asco de lo viejo y persiguen finalidades más elevadas que las ofrecidas por los partidos y situaciones regimentales, de régimen y de regimiento. La juventud salta todas las vallas y tras ellas se encuentra con nosotros, seres extraños, incomprendidos, pero que esos jóvenes «descarriados» desean comprender para ver si existe algo de común entre nosotros y ellos. Y nosotros, lamentablemente, no podemos ofrecerle textos de Bakunín. Proudhon, Malatesta, Nicolai, Reclus, Kropotkin, porque no existen ediciones en libreria. No podemos puntualizar las realizaciones comunistas libertarias de la España de 1936 porque aún no hemos pasado esas riquezas sociales a la historia escrita. Hay una labor enorme a hacer, y cumplirla nos irrogará satisfacción y provecho. Existe un criterio anarquista brillantemente formulado y una obra práctica realizada, y ahora que el mundo joven reclama orientación hay que servirle esto, lo ideal y lo positivo. Por este sendero, el acuerdo coordinador, la inteligencia establecida, el nexo de relación y cooperación conseguido en Carrara, es susceptible de conducirnos a un estadio de realizaciones, a un potente resurgir del anarquismo, esa corriente ideológica que burgueses, marxistas y libertarios arrepentidos ya habian «enterrado» a título de pasada de moda, de ilusoria, de infantil, de negativa, y otras capciosidades que ya aplicaron a nuestra idea sus opositores de hace cien años.

Importa, en adelante, que la comisión anarquista internacional no opere en frio, con desgana. Importa que los compañeros voluntariamente disgregados cooperen desde su elemento personal o de grupo, en lugar de recrearse en la práctica entorpecedora. Importa que la Federación sea amplia, libre, de todos los federados, no entrando la organización en la vía estrecha de comités directivos. Arriba, siempre; a ras de suelo, nunca.

Porque el anarquismo es amplia visión, amplia libertad y generosidad sin limites, esos bienes que precisamente la generación actual solicita.

MA CONCEPTION DU MONDE

(Suite de la page 1.)

pas. Rudyard Kipling a fait tout ce qu'il a pu pour stimuler chez les Anglais le sentiment impérialiste. C'est lui qui a parlé des « races petites qui n'ont pas la loi ». Dans tous ses écrits, une idée se fait jour : quiconque n'est blanc — on pourrait presque dire : quiconque n'est pas Britanique — est un être inférieur. Vous voyez, ce n'est pas tout à fait nouveau.

On sait que l'Amérique et l'Europe sont très travaillées par les préjugés raciaux. Pensez-vous que l'Asie et l'Afrique en soient moins affectées ?

B. R. — Moins ? ah non ! Comme le phénomène est nouveau, elles en pâtissent probablement plus en ce moment. Le nationalisme asiatique et africain me paraissent, pour l'heure, plus féroces que celui des Européens. Cet éveil est un très grand danger. Si je mets à part la tension et le risque de guerre entre l'Est et l'Ouest, le nationalisme est le plus grand danger que l'homme ait jamais affronté jusqu'ici.

Quand une nation maltraitée, il y a toujours quelqu'un pour trouver que ces opprimés sont des gens merveilleux. Vous ne trouvez pas cela un peu exagéré ?

B. R. — Certainement. C'est immanquable : dès qu'une nation, ou une classe, ou ce que vous voudrez, se trouve injustement opprimée, les gens honnêtes, humanitaires, se mettent à lui trouver les mérites les plus exquis. Là-dessus, ces vertueuses créatures héritent de la liberté, et aussitôt vous les voyez qui copient, de tout leur cœur et de toutes leurs forces, les vices de leurs oppresseurs.

Est-ce un processus inévitable ?

B. R. — Pas forcément. L'Inde en donne la preuve. Je crois que l'Inde, depuis l'indépendance, a remarquablement évité la conduite ordinaire des peuples fraîchement émancipés.

Les nationalismes semblent aujourd'hui plus virulents que jamais. En voyez-vous les raisons ?

B. R. — L'éducation y est pour quelque chose. L'éducation a été un véritable fléau. Je me dis quelquefois que tout se serait passé beaucoup mieux si les gens ne savaient ni lire ni écrire. Savoir lire et écrire, pour le grand nombre, c'est s'ouvrir aux propagandes — lesquelles sont partout entre les mains de l'Etat. Et ce qui intéresse l'Etat, c'est que vous soyez prêt à tuer quand on vous le dira.

Y a-t-il une solution à ce problème ? j'entends, autre chose qu'une invasion des Martiens.

B. R. — Si les Martiens arrivaient, bien sûr, les nations se tiendraient tranquilles. Nous verrions alors un nationalisme planétaire s'opposer à celui d'autres planètes. Nous nous mettrions à enseigner dans nos écoles que notre planète a toujours été infiniment plus noble que celle de ces misérables Martiens, dont nous ne saurions rien, et à qui nous pourrions alors prêter complaisamment tous les défauts. Vous voyez que ce serait très simple. Mais j'ai bien peur que nous ne puissions pas nous en tirer comme ça. Il faut, je crois, souhaiter que chaque peuple se propose des buts positifs : son bien-être, celui des autres pays. Il faut renoncer aux buts négatifs, aux différends.

ANTENA

Disparan contra una multitud campesina

SEVILLA. — Al decir de las autoridades, los días 6 y 7 de este mes obreros campesinos de La Rinconada celebraron reuniones « ilegales» con fines de asociación antiverticalista. No pudiendo atrapar tales asambleas, la Guardia Civil resolvió detener a cuatro gañanes supuestos organizadores del nuevo sindicato, acusándolos de «manejos subversivos» desarrollados a cinco kilómetros de La Rinconada, esto es, en La Vereda de los Solares. En vista de esta polacada, todo el censo campesino de la localidad se personó ante la casa cuartel de los guardias, gritando libertad para los compañeros presos, no obteniendo sino unas descargas desde los balcones que, al parecer, no tocaron a nadie. La manifestación se disolvió, para rehacerse de nuevo en la plaza del ayuntamiento, esta vez para reclamar del alcalde su intervención en favor de los detenidos. En buen servidor del franquismo, este señor avisó por teléfono a la G. C., y acudida ésta disparó a quemarropa contra la gente, hiriendo gravemente a una persona y a otras no tanto, procediendo además a la detención de una docena de manifestantes.

A estas horas la persecución de obreros y los registros siguen cundiendo. Franco y el señoritismo andaluz están bien servidos en La Rinconada y otros rincones.

DETENCION DE COMPAÑEROS

VALENCIA. — En Novelda la policía ha detenido a siete compañeros acusados de pertenecer a las JJ. LL. y a la F. A. I., y de hacer propaganda anarquista. En el asalto a los domicilios de estos compañeros, la policía se ha incautado de las modestas bibliotecas de los detenidos, y a falta de explosivos y cañones no encontrados en los registros, aquella materia de ilustración va a servir al juez de prueba de convicción para obtener delincuentes. La policía carga la nota contra el compañero Floreal Rodríguez de la Paz, al cual con malos tratos desea hacerle «confesar» participaciones en hechos que ni de lejos le competen.

SIGUE LA MAREJADA EN VIZCAYA

BILBAO. — Según personas consideradas bien enteradas, el gobernador de Vizcaya, por causas actuales ha sido destituido por el Gobierno, tocándoles la misma suerte a los jefes de la Policía y de la Guardia Civil de la provincia.

COSAS GRAVES OCURREN EN MARTUTENA

PARIS. — Según comunican a «Le Monde» desde San Sebastián, en la cárcel de Martutena hay actualmente 52 detenidos, una treintena de los cuales dependen de la justicia militar y los restantes del Tribunal de Orden Público (TOP). Alarmados los detenidos por desaparición sospechosa de sus compañeros Arrizabalaga, Ontaria, Olaskoaga, Garcia, Santol y Michelena, el viernes 6 del corriente declararon la huelga del hambre, pues temen que sus compañeros estén en encierro clandestino y sometidos a tortura.

DESCENSO EN LA INDUSTRIA TURISTICA

MADRID. — Se calcula que los turistas extranjeros este año habrán sido 12 millones en lugar de 18 como en el año pasado. La baja se ha resentido particularmente en cuanto a franceses y a norteamericanos.

FALLECIMIENTO SENTIDO

PARIS (OPE). — El dia 5 del pasado mes de agosto falleció en la capital de la Gironda don Julián Mateo que desde hace muchos años ostentaba la delegación del Gobierno de Euzkadi al que sirvió en todas las ocasiones con el máximo entusiasmo.

Antes de la guerra de invasión fue secretario en la Audiencia de Bilbao. Al constituirse el Gobierno de Euzkadi, se le nombró funcionario de la Consejería de Gobernación. Pero su patriotismo y amor a la democracia le aconsejaron presentarse como voluntario en el Ejército de Euzkadi, donde se batió con entusiasmo. Fue hecho prisionero pero se fugó y pasó a territorio francés.

VASCOS CONDENADOS A DESTIERRO

SAN SEBASTIAN (OPE). — Las autoridades franquistas no han tomado declaración a los desterrados. O por lo menos a muchos de ellos. Como le consta que nada puede sacar de unos detenidos cuyo delito consiste en tener convicciones, no ha querido la policía del general Franco perder el tiempo con interrogatorios. Equivale esto a decir que en los dominios del general Franco se persigue y castiga a los hombres por sus ideas. Delinque quien no piensa como los dirigentes del régimen.

Se cuenta en esta ciudad que la policía está preparando otra lista de cincuenta desterrados, de los cuales treinta están en la cárcel de Martutena y veinte en la Comandancia de la Guardia Civil de Ondarreta.

La policía franquista procede masivamente en todos sus actos, al igual que hacia la Gestapo con los judíos. Por un automóvil incendiado en Zaldibia, la policía detuvo el 20 de agosto a veinte jóvenes y los condujo a la cárcel de San Sebastián. Entre ellos se encontraba un sacerdote llamado Salvador Garmendia. Nos cuesta mucho creer que el cura Garmendia creyera hacer obra positiva incendiando un automóvil. ¿No será que la policía del general Franco no le quiere porque Salvador Garmendia es autor de trabajos euskéricos?

Las detenciones no se concretan al ámbito vasco. En Madrid ha sido detenida la señorita Amparo Pinea, de Ernani, estudiante de Filosofía, y en Burgos ha sido también detenida la señorita María Unzeta, estudiante de San Sebastián.

LA COMISION PERDIO LAS FACULTADES

PARIS (OPE). — En respuesta a una solicitud dirigida por el Gobierno de Euzkadi al Secretario General de las Naciones Unidas el 14 de julio, al objeto de que la Comisión de los Derechos Humanos de las Naciones Unidas se ocupe de la situación creada en el País Vasco por el régimen franquista, esta Comisión ha informado al delegado del Gobierno de Euzkadi en Nueva York que, según la resolución 728 F (XXVIII) del Consejo Económico y Social:

«La Comisión de Derechos Humanos no está facultada para actuar en relación con toda queja que se le dirija respecto de los derechos humanos.»

LOS AGRIOS NOS PONEN AGRIOS Y EL ACEITE NOS DEJA VERDES

BARCELONA. — «La Vanguardia» del 11-9 expone: «Los toques de alarma emitidos por nuestros principales sectores exportadores ante los obstáculos que va erigiéndoles el desarrollo del Mercado Común Europeo, siguen sucediéndose con inquietante regularidad. La lista de perjudicados por el creciente aislamiento español frente a la Comunidad Económica Europea va en aumento. Inaugurada por los agrios, primer renglón de nuestras ventas al exterior, se cierra ahora — pero con «suma y sigue» — con el aceite de oliva. A raíz de recientes acuerdos tomados por la Comunidad, peligra, al parecer, la exportación de este producto, situado en insuperable desventaja con relación a sus competidores de Grecia — país asociado — y de Túnez, que se beneficia del Mercado Común a través de su histórica vinculación a Francia.»

DESONGELACION, PERO EL HIELO PERSISTE

MADRID. — En el Ramo Metalúrgico existe creciente malestar a causa de la fria descongelación de los salarios, cuya disposición impide que los salarios alcancen un aumento superior a 5,90 pesetas diarias. En concreto, el personal obrero reclama salario mínimo de 300 pesetas (en lugar de las 102 de la disposición oficial); jornada de 44 horas semanales; escala móvil de pagas, de acuerdo con el encarecimiento constante de la vida; salario íntegro en caso de enfermedad, y paga igual a trabajo igual.

Observación: La C. N. T. en diversas localidades ya habia conseguido, para los obreros, el sueldo entero en situaciones de enfermedad. Hace de ello 34 años...

CAMPANA MIA, O TUYA

CIUDAD REAL. — En Fuente el Fresno, pueblo que hasta aquí no conocía el robo, los ladrones se han llevado la campana del reloj público. Les toca ahora, a los fuentefresnianos, sujetar el reloj y la torre que lo aguanta.

TRISTE ESPAÑA

MADRID. — En lo que va de año 23.000 obreros españoles han solicitado trabajo a la comisión reclutadora alemana que se desenvuelve en España. Al fin ésta ha recibido órdenes de su país para contratar 7.000 hombres y 3.000 mujeres, todos especialistas en el oficio respectivo.

Esta predisposición emigratoria del trabajador hispano puede deberse a varias causas: deseo de evadirse de la opresión franquista; mala paga española; insoportabilidad del sindicalismo de imposición estatal; falta de trabajo en la «patria»; sentido viajero.

Pero, tratándose de trabajadores especializados, ¿cómo el país, tan abundante en peonaje, puede desprenderse de mano de obra calificada?

ENCARCELAN A LOS AGREDIDOS

ORENSE. — Fermín Datal González y Manuel Rivera Datal, de La Porquera, que el dia 8 del corriente cumplían una labor por cuenta propia, se vieron sorprendidos por un cabo de la Guardia Civil, Luis Novoa Cerveira, quien, con palabrotas y pistola en mano trató de impedirles seguir trabajando en vez de acudir a la misa de domingo. Ante la inminencia del peligro, Datal y Rivera se arrojaron sobre el imprudente cabo, desarmándolo. Luego, ante la súplica de Novoa, le devolvieron la pistola descargada. Finalmente ambos agredidos pasaron a la cárcel de Orense a disposición de la autoridad militar acusados de agresión a la fuerza armada...

En la brega el cabo no perdió el cuerpo. Pero perderá el Cuerpo.

Lo que el viento

(Viene de la página 4.)

rentemente infalible con que expresaba sus paradigmas político-sociales. Si se piensa un momento que hombres ya muy maduros, con una formación intelectual reconocida en el campo de las letras, la jurisprudencia, la filosofía y la política no tuvieron inconveniente en aceptar su jefatura, uno se ve impelido a testificar que estamos ante un fenómeno mítico. Esto no tiene nada de extraño, por otra parte. La Humanidad, hasta la hora presente, no sólo ha rendido fervoroso tributo al mito, sino que ha avanzado a impulsos de él. Pero precisamente por la carga emocional que comporta, por la dedicación irracional que implica, el mito ha sido y será peligroso para la sociedad. El personaje lo mismo puede ser José Antonio que Che Guevara; esto en nada cambia la esencia del problema. Unicamente podemos deducir de ello un factor de utilidad aprovechable u oportunista, pero siempre corremos el riesgo de tener que enfrentarnos con el personaje mitificado más alejado de nuestros deseos. Decididamente José Antonio no estructuró ningún programa: se limitó a tener ideas sueltas, sin coherencia ni filiación conocida en un conjunto orgánico, a pontificar de un modo abstracto todo lo más dentro de una trayectoria de ejemplaridad y ética políticas, y siempre a base de esbozos, lineaciones y bocetos generales, ayudado en todo evento por su fluída oratoria y sus frases detonantes como «nuestro movimiento no es un modo de pensar, sino de sentir», «somos una unidad de destino en lo universal», «tenemos que subvertir el orden social y hacer que España salga de su marasmo», «la dignidad y la libertad del hombre son valores eternos e intangibles», «odiamos a España porque la queremos», pero también «por el Imperio hacia Dios». El deseaba la revolución antes que otros la hiciesen; la suya era una revolución «desde arriba» de modo que pudiera controlar en todo momento las fuerzas que pudieran dar al traste con los de su clase. Por eso clamaba: «Tenemos que saltar de la orilla de un orden económico y social que se derrumba a la orilla fresca y prometedora del orden que se adivina, pero tenemos que saltar, por un esfuerzo de nuestra voluntad y de nuestra clarividencia, antes que nos arrastre el torrente de la invasión de los bárbaros...» Ya sabemos quienes eran estos bárbaros. Como se ve el falangismo discurría por los linderos de la palabrería brillante, del romanticismo y la poesía, pero en el fondo no había más que vaguedad e incoherencia como programa político, y en todo caso, a lo que tendía era a una especie de despotismo ilustrado, y grandes aportaciones fascistas del corporativismo mussoliniano, todo lo cual estaba sazonado con una anacrónica megalomanía imperialista como en los mejores tiempos de la historia española.

El derecho al pataleo

El gobierno franquista, en principio, encontró una difícil papeleta a resolver en sus fuerzas de choque representadas por requetés y falangistas, cuya armonía era problemática de prever. No obstante fue saliendo del paso prometiendo a los primeros calmar sus fueros dinásticos con el señuelo de una lejana monarquía, aunque no estuviera representada directamente por los epígonos de su amadísimo Carlos. En cuanto a los segundos tuvo el gran acierto de poner entre sus manos el divertido «meccano» de los sindicatos como elemento disuasorio de sus ímpetus revolucionarios. Y es preciso reconocer que lo consiguió plenamente. El falangismo, con la entelequia del sindicalismo, se desbravó ensayando remedos innovadores, y en ellos podía gritar cuanto quisiera pues de todos modos era tan sólo una prolongación estatal. Pero políticamente no significaba ni significó nunca nada, porque dejó escapar de entre sus manos la dirección del país. Con el tiempo el sindicalismo se estratificó, como era de esperar, y se convirtió en una rama de la Administración. Los hombres más genuinos del llamado Movimiento se vieron relegados a un minúsculo reducto desde el que trataban de mantener el fuego sagrado de sus postulados airados en su propia prensa. Pero se daba, y se dá, el caso paradójico de que esta prensa falangista que no compartía las directrices conservadoras del gobierno se veía impelida a hacer un periodismo apologético sobre el mismo, en tanto que las fuerzas realmente conservadoras, cuyos fines colmaba abundantemente el gobierno, se permitían hacer la crítica de éste y su política con vistas a la galería. Esta es la prueba concluyente de su fracaso, ya que ellos mismos reconocen que, en efecto, sostienen las tesis falangistas, pero en la mayoría de los casos han de defender las antagónicas, todo lo cual viene a situarlos al margen de la actividad política española.

Lo único que se puede decir en su favor es que si el falangismo ha muerto como doctrina, aún quedan falangistas para contarlo. Pero éstos considerados sin fuerza cohesiva alguna, desperdigados, obligados al papel de francotiradores desairados. Reducidos a su último extremo conspiran a base de un neofalangismo que pueda salvar su situación y atenido a una completa revisión de las premisas joseantonianas tan vacuas y risibles como las del propio fundador de la Falange. Aun así cada uno piensa a su manera y no existe, por lo tanto, unidad revisionista. Si se le pregunta a uno si ése es el punto de vista de la nueva Falange, contesta que es el suyo propio, y que para saber lo primero se impondría la celebración de un congreso del cual habrían de salir las nuevas directrices. Ante aquello de «por el Imperio hacia Dios» dicen que hay que renunciar a ello. ¡Clarividente conclusión! Arguyen que en los años treinta en Europa no existía una verdadera sociedad digna de ese nombre y que se regía por la ley de la selva, siendo los pequeños países dominados por los más fuertes. Si José Antonio enarboló la bandera del Imperio fue con objeto de estimular la depauperada conciencia nacional de entonces. Es característico de que cuando se trata de tesis todavía viables, se afirman en la inmutabilidad de los postulados del fundador; pero cuando reconocen lo descabellado de alguno de ellos, echan mano de las digresiones menos convincentes que puedan darse. Así, por ejemplo: «Lo esencial del pensamiento falangista es solamente aquello que no estuvo dicho en función de lo que ocurría en España en los años treinta, sino de las exigencias de una moral trascendente». Véase el galimatías y la infatuación de la última frase. Para cohonestar su revisionismo aducen que todo está sujeto a revisión, y la prueba se tiene en el mismo fenómeno ocurrido dentro del socialismo. Añaden que están de acuerdo con la mayoría de las tesis socialistas, y no sólo eso, sino que están dispuestos a suscribir incluso varias del comunismo. La coincidencia entre falangismo y socialismo ha de venir condicionada, dicen, por la revisión de tácticas y conceptos en ambos. El socialismo ha empezado por prescindir de su antañona agresividad a los sentimientos patrióticos y religiosos y hasta el comunismo marxista-leninista ha experimentado la negatividad de la socialización estatificante a ultranza y está rectificando con una política de socialización a niveles no de Estado, sino de entidades intermedias como son los sindicatos, municipios, cooperativas, comunas, etc. Y el falangismo, por su parte, debe prescindir de toda irracionalidad, dejando al lado todo eso del Imperio, del totalitarismo, jerarquismo fascista, autarquía, etc. Naturalmente, y a pesar de estas afirmaciones, el socialismo de los falangistas es decididamente especial. A uno que le preguntaban que si ser socialista hoy, en España, está fuera de la ley, contestó que no. «Lo que está fuera de la ley es pertenecer al partido socialista o constituirlo. Pero no pensar y expresarse como tal mientras se respeten las leyes vigentes». Aquí teníamos que venir a parar y ésta es la madre del borrego. Según esta democrática y revolucionaria declaración el mundo avanza socialmente a base de largas y silenciosas meditaciones eremísticas, o como nos proponía Platón, a expen-

COLUMNA DEL EMIGRADO

Esta vez, correspondencia.

⁂

Carmina, Paris: En un mes de estar en Tabuenca me han salido tres novios: El Trompetero, el Cojo Medallas y un viudo de tercer lecho. Regreso precipitada. — *Marga.*

⁂

Robledo, Les Puilles: El pueblo mejora, el cacique no tiene tanta mano. Hay corte de Falange. — *Tu esposa.* (Nota del retrasmisor: Perdónese a la esposa la F mayúscula.)

⁂

Ernesto P., Paris: Aquí han descongelado los salarios. De desear que nosotros y vosotros descongeláramos nuestras energías. — *Roberto*, Valencia.

⁂

Remigio, La Falaise: Hoy he discutido con el cura sobre la píldora anticonceptica, y como argumento mayor me ha sacado eso de que si la Virgen de la Concepción la hubiese usado, no habría Jesucristo. Escribeme lo que opinas sobre esto. — *Remigia*, Ubrera.

⁂

Antón T., Marsella: A mis 65 años, y asilado, me he dado una novia generosa, que Sor Generosa la llaman. Ella frisa en los 62, y antes de irse del mundo ha querido conocer «eso». Yo no concebia una tal aventura, y ella no concebirá tampoco, puesto que a burra vieja píldoras al rabo. — *Yáñez.* En un asilo de España.

⁂

Antonio C., Realville: Sabes que a mi cuentas y no cuentos. Franco no ajusta las suyas y los súbditos se ajustan, los cinturones. Las industrias sin marca extranjera sufren asfixia siendo los trabajadores los asfixiados. Estos no se ven por mor de los entierros. El capital exterior penetra y la mano de obra interior emigra. En Cataluña ya se canta «L'Emigrant» en castellano y la Industria en toda la Península tiene Caballeros de... industria. En Galicia, Extremadura, Andalucía y Murcia, siempre sin fabricaciones, los sinvergüenzas se las ingenian, y en Sevilla la explotación de la Macarena y la Angustias baja en la Bolsa, mientras la mendicidad registra puntuación por lo alto. Y basta por hoy de Economía patria. Con saludos económicos, tu amigo *Saldo.* Sevilla.

⁂

Manué, en Dreux: Hay un hambre atroz en Alcalá de los Panaderos. — *Migué*, en Triana.

⁂

Ricardo, Guernesey: Has tenido razón: Nunca conductas taradas han sido buenas. Abusando de mis ahorros he entrado en nuestro pueblo con mi «8 caballos», atascándolo en la calleja donde tú vivías. De nuestra edad no hay bicho viviente, aparte 7 viejas rosarianas, que en su mirar te parten con los 7 puñales de la Virgen. Dos muchachos que podrían ir para libertarios me han afeado mi regreso (de las ideas) y mi opulencia descarada. Tres forasteros que hicieron de «cruzados» me adelantan en pensares, y ya me siento reaccionario. Decididamente, ese «8 caballos» debería arrastrarme en lugar de conducirme. — *Empeine*, Bollón de Arriba.

⁂

Viejos, Paris: A vuestro lado mis 19 años se han rejuvenecido. Aquí uno nace con un siglo a cuestas. — *XX, Barcelona.*

⁂

Rovellat, Montreuil: Lo poco que he aprendido en Francia aquí lo digo, y entre amigos gusta. Tuve que venir al extranjero para estimar a Cataluña. Otros lo han aprendido aquí y actuan más que los catalanes. Pero llegarán a comprenderse. La mayor verdad es que vuestra C. N. T. supo integrarse a los trabajadores castellanos en vez de despreciarlos. No tratándolos de «charnegos» supisteis convertirlos en compañeros. — *E. G. Z.*, Hospitalet.

⁂

Elena, Aubervilliers: Buenas vacaciones, demasiado buenas. Obsequiada por todo el barrio, y las tenderas me llaman «la francesa». Les digo que trabajo en París y me contestan que las «aubervilio». No hay manera. Pero me lo paso en los cines, los paseos, los toros, las atracciones, los museos, las recepciones, las excursiones, las comilonas y los saraos; y estoy tan fatigada que espero regresar para darme un reposo trabajando. Tuya: *Eloisa*, Madrid.

⁂

Amigo Helios: Estoy decepcionado, jamás hubiese venido. Poca cultura y rastrera. Sin agua, con abundancia de moscas. Inquietud moral, ninguna. El arte inexiste, la literatura se desconoce. No se leen, apenas, diarios, pero sí revistas imbecilistas. No existe otra música que la de disloque. Autos, muchos. Si la cabeza no sirve, las piernas apenas. Dinero y dinero. Trabajar, comer, descomer, holgar y roncar. Es todo, es decir, es nada.

No obstante, trátase de una «aldea» de 50.000 habitantes. —*Pallars.*

⁂

Por la recopilación:

CORRESPONDENCIO

Gran Mitin en Avignon

Patrocinado por la *Libre Pensée* y con la colaboración de la C. N. T. de España en el Exilio, tendrá lugar el domingo, 22 de septiembre, a las 9,30 de la mañana, en la gran sala de actos públicos del Ayuntamiento.

Harán uso de la palabra Daniel Florac, por las Juventudes Sindicalistas Revolucionarias.

Federica Montseny, en nombre de la C. N. T. de España en el Exilio.

Más otro orador que oportunamente se dará su nombre.

Dados los momentos de convulsión social en que vive el mundo entero, así como la personalidad militante de los oradores, esperamos la máxima asistencia de todos los compañeros y antifascistas en general.

Fomento de la Cultura Libertaria

24, rue Ste-Marthe, Paris (X) Francia.

Propone a los compañeros, grupos y Federaciones Locales un compromiso de adquisición de *equis* ejemplares del folleto destinado a los emigrados económicos, LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM, cuyo precio preventivamente se fija en 1 franco, con el 30 por 100 de descuento a partir de 5 ejemplares. De ser considerable la tirada, el precio sería disminuido.

Llenen, los compañeros u organismos interesados en la publicación del folleto, el siguiente

BOLETIN DE PEDIDO

(1) . . . . . , *con residencia en la localidad de* . . . . . *calle* . . . . . *número* . . . . . *desea le sean destinados* . . . . . *ejemplares del folleto LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM cuando el mismo aparezca.*

(firmado) . . . . . .

(2) . . . . . *de* . . . . . 1968.

(1) Nombre del solicitante.
(2) Nombre del pueblo de residencia.

B.D.I.C

se llevó

sas del parto indoloro de la contemplación del Ideal. Todo ha de venir por su propio peso, paso a paso; no existen urgencias... para el que no le urge nada. Las cosas tienden a desarrollarse conforme a su fin, que decia Aristóteles. ¿Pero cómo es ese desarrollo y cuál es su fin?, y nos proponen esta verdad axiomática: Imaginemos una sociedad injusta A que puede transformarse en la sociedad justa A'. Ocurre que el paso de A por A' por via revolucionaria cuesta un tributo X de sangre para realizarla en un tiempo de valor 1. Pero tenemos también que el paso de A a A' por via evolutiva democrática cuesta un tributo O de sangre y se realiza en un tiempo de valor 10. Para nuestra economia moral resulta claro que mientras el factor tiempo de la evolución democrática *no se alargue más de lo debido* (el subrayado es mio), hay que optar siempre, por imperativo ético, por esa via. La teoria no puede ser más nueva y más concluyente y nos ha dejado con la boca abierta. Nos descubre la sabia política de saber esperar. A los falangistas jóvenes de la posguerra les ocurre que lo son porque no podian ser otra cosa, según ellos. A la pregunta de ¿por qué eres falangista? responden que han nacido en un régimen establecido que se les ha hecho y en el cual, el único sitio donde se hablaba de justicia social, de revolución nacional, donde se invitaba al esfuerzo y al sacrificio en defensa de los oprimidos, era en la Falange y nadie más hablaba asi. «Cierto que porque no se permitia hacerlo a otros». Evidente de toda evidencia. Pero eso para ellos, jóvenes aún, no contaba porque desconocian los entresijos de la política. ¿Mas lo siguen desconociendo a estas alturas? Finalmente diremos que José Antonio, con su verbo poético y creador, soltó esta sentencia: «Una de las pocas cosas serias que se puede ser en el mundo, es ser español». Pero los españoles que no somos falangistas decimos que si no SOMOS algo serio, tenemos buenos motivos para ESTAR algo más que serios.

Juan Español

ACTOS EN PARIS

La Alianza Sindical celebrará un MITIN el sábado 5 de octubre a las 21 horas en la Gran Sala de Actos de la C.G.T.-F.O., 198, Av. du Maine (metro Alésia).

Estará representado en la tribuna por oradores de la F. L. de Paris C.N.T., por la U.G.T. y por el S.T.V.

El Comité de Coordinación enviará su representación, cuyo nombre al igual que los que envien las organizaciones que constituyen la Alianza.

CONGRESO ANARQUISTA INTERNACIONAL

Información a cargo de compañeros conocedores del mismo, el domingo 22 de septiembre a las 9 y media de la mañana. En Paris, y en el local de costumbre.

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Domingo 13 de octubre: Inauguración de la temporada de invierno con examen de le temporada anterior, diversiones, y vistas directas y en colores de Tripoli, Barcelona y provincia.

Comentario prematuro a un Congreso

RAZONES de salud nos han impedido de acudir a un Congreso Internacional en cuya celebración hemos contribuido a medida de nuestras escasas fuerzas y de nuestros no más extensos conocimientos de la cuestión.

La prensa burguesa, siempre con todas las reservas que la misma nos merece, nos ha dado, quizá sin desearlo, una primera impresión que esperamos ver ampliada con los informes que nuestra delegación en el Comicio Internacional de Carrara no dejará de facilitarnos. A primera vista, pues, podemos ir sacando algunas conclusiones que, aunque no definitivas, sirven para enseñar a los pesimistas impenitentes, que el anarquismo mundial, contra el deseo de los derrotistas, tiene sin embargo, ciertas ventajas sobre aquellos otros movimientos políticos a los cuales esos mismos detractores intentan equipararlo, sin la menor razón valedera.

Nosotros, únicamente informados hasta estas fechas (6 de septiembre) por las reseñas que del Congreso ha dado el corresponsal del periódico francés «Le Monde», hemos creido ya poder ir sacando algunas consecuencias.

Queda netamente comprobada la superioridad del anarquismo sobre todas las otras tendencias sedicentemente revolucionarias en lo que se refiere al sentido auténticamente España y Rusia iniciaron contactos— «democrático», y a la amplia libertad de expresión de que en todo lugar saben usar los anarquistas, incluso cuando éstos son tildados por sus detractores de hallarse en «contradicción» con el anarquismo.

En ningún lugar, en ninguna época, de ninguna de las maneras, se nos podrá presentar el hecho de que un partido o una organización de tipo sedicentemente revolucionario, tal como los de carácter politico o marxista permita la asistencia en sus congresos a algún representante que se halle fuera de la ortodoxia del mismo. He aquí ya una ventaja del anarquismo sobre los otros movimientos ideológicos. Y esto aun cuando el anarquismo de los participantes en el comicio sea puesto en duda por aquéllos que únicamente obstaculizar saben. Y esto, aun cuando los partidarios de «la puerta abierta a todos» no quieran admitirlo.

Invitar a un Congreso encaminado a la creación de una Internacional Anarquista, sea de Federaciones o no, a todos aquéllos que se sabe perfectamente que únicamente acudirán para colocar palos entre las ruedas, sólo los organizadores del Congreso de Carrara pueden permitirse tal lujo, sin que sus finalidades fundamentales se queden en el propósito. He aquí lo que la prensa burguesa, he aquí lo que algunos anarquistas individualistas u otros, no llegan a comprender por ahora. Lo cual no quiere decir que en un porvenir no muy lejano, se vean precisados a reconocer que, finalmente, Carrara habrá servido por la primera vez, para algo más que lo que han servido las justas oratorias anteriores.

Es ya motivo suficiente de satisfacción ver cómo un congreso anarquista presuntuosamente tildado por burgueses y por «individualistas», de centralista y de autoritario, permite que esas «nuevas» tendencias que dicen innecesaria la prosecución del debate entre Bakunin y Marx, pero que no se olvidan de extender por las fachadas de las fábricas y de los liceos las divisas maoistas, se pueden expresar libremente. ¿Cuándo? ¿En qué lugar o época el anarquismo ha sido invitado a exponer sus ideas ante un congreso marxista, leninista, estalinista o maoista?

«Tres estilos», dice el periodista de «Le Monde», han parecido coexistir en el congreso, expresando tres situaciones, o quizá tres edades del anarquismo». ¿Qué más, pues, se podia esperar de un comicio como el de Carrara? Tenia bien, en el ánimo de los principales organizadores del congreso, como objetivo básico la creación de una Internacional de Federaciones Anarquistas que superase en sus funciones de continuidad revolucionaria a aquellas otras comisiones internacionales que brillaron por su total inactividad. De este lado, la experiencia venidera dirá si quienes creyeron llegada la hora de que el anarquismo dejara de divagar estérilmente tenian o no razón. ¿Que los compañeros ingleses y suizos se retiraron del Congreso al percatarse de que, por primera vez, un cierto número de congresistas no quería limitarse a escuchar pacientemente los inflamados discursos de unos cuantos filósofos del anarquismo teórico que, una vez regresados a sus lares no volverian a acordarse del Congreso, de los discursos pronunciados, hasta la preparación del próximo, después de diez o quince años? No es la primera vez, ni sera sin duda la última, que anarquistas de una u otra tendencia se retiran o se retirarán de un congreso. Signo de libertad es ya el simple hecho de que, una vez expresadas sus ideas, se hayan podido retirar sin que nadie les discuta el derecho de llamarse anarquistas.

De hecho, el congreso habia sido preparado con una finalidad concreta que la prensa burguesa no niega se haya alcanzado. Las criticas anteriores a su celebración ya no pueden tener objeto. De lo que se trata ahora es de ver aplicados los acuerdos aceptados por sus organizadores. Y de esto el porvenir nos dará preciosas indicaciones.

Si, tres, y hasta cuatro tendencias se han podido expresar en Carrara, cosa que nunca se ha visto en ningún otro congreso de carácter revolucionario, incluyendo, claro está, una tendencia que jamás admite las mismas en sus comicios que no son tales, sino la simple exposición de informes, o «rapports», que siempre se aprueban, haya o no minorias (o mayorias) que disientan. ¿Qué más podiamos esperar del Congreso de Carrara? Además, ¿no eran los propósitos de sus organizadores?

En toda reunión de hombres que tienen una personalidad es difícil contentar a todo el mundo. Los habrá que habrán salido descontentos de Carrara, pero ello no nos debe asustar, pues en último recurso, quizá este descontento sirva de acicate para que los mismos tomen las medidas necesarias para que la eficacia y el trabajo continuado y perenne, sean en adelante el «apanage» del movimiento anarquista universal, stirnerianos, malatestianos, bakuninistas u otros. Siendo asi, Carrara no habrá sido «un congreso más».

«— Imaginemos un congreso comunista en el que un orador hubiera dicho: En el fondo, ¿qué queda de Marx y de Lenin? Seguro, los profetas del anarquismo no han sido nunca un tabú para sus discipulos, como los del comunismo» —, dice el corresponsal de «Le Monde». ¿Qué mejor prueba se queria tener de la iconoclastia, de la negación del culto a la personalidad, y de la «contestación» de los anarquistas partidarios de la Internacional de Federaciones? Y, ¿no es ello una garantia del amplio sentido de la libertad que nos anima, a pesar de cuantas herejias se nos pretende acusar vanamente? No, amigos y contrarios, los anarquistas partidarios de la Internacional de Federaciones Anarquistas no admitimos ni admitiremos jamás los tabús. Es por eso que pretendemos sacar el anarquismo intrnacional del marasmo en que lo han sumido sus ausentistas. Y es por eso que ponemos toda nuestra fe en lo que Carrara nos ha legado, que es mucho y que es necesario aprovechar.

No dejaremos de volver sobre el Congreso de Carrara. Sin embargo, ahora que ya tenemos nuestra obra en manos, hemos de hacer saber a todos los ciegos y a todos los sordos, con los que no pensamos perder mucho tiempo, que la Comisión Preparatoria se componia de un grupo de militantes de distintas organizaciones, excelentes compañeros, y entre los cuales no hay ni ha habido jamás «acólitos», frase muy impropia de individuos que se pretenden «lumbreras» del anarquismo militante.

Y nada más. Ahora a esperar el informe para conocer más ampliamente, lo ocurrido en Carrara, y apresarnos a trabajar intensamente por la aplicación de los importantes acuerdos allí recaídos, para que, por una vez, la Internacional no sea papel mojado.

M. OCAÑA

ADMINISTRATIVAS

Casamartina, Evreux (Eure). Recibido cheque 50 frs. Pago «C. S.» y «Umbral». Los 5 frs. restantes pasan a tu cuenta de la revista.

José Olmo, Liège. Recibido giro 57 frs. Pago «C S» julio y agosto 68.

Félix Soria, Córdoba (Argentina). Cheque 29,30 frs. Saldo cuenta Libreria.

Sánchez, Mallemort (13). Giro de Libreria. Pago «C. S.» y «Umbral».

Antonio Vicente, Rive-de-Giers (42). Tomada nota a su tiempo para envios a partir núm. 516.

J. Louzara, Ohio (USA). Rdo. giro 48,78 frs. de parte de Antonio Roldán. No se ha dejado de enviar nunca los 5 ejemplares de «Umbral» que tú destinas.

Ignacio Angulo, St. Mathieu de Crosnes (34). Rdo. giro 45 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-68.

M. Roig. Tagunsevj, 15, Robenhdein (Danemark). Nos ha sido devuelta carta referente a la fac. nº 37 B4E de Libreria. Total 54,20 frs. Trata de ponerte en relación con este Servicio.

González, Casablanca. Rdo. vuestro envio hasta los nos. 510 inclusive «C S» y hasta el nº 79 de «Umbral». Igualmente factura de Libreria y boletos años 67 y 68 del sorteo anual.

En adelante enviaremos de «Umbral» los 20 ejs. indicados a partir del próximo número.

Rogamos que los cheques no se hagan a nombre de las publicaciones sino a los nombres que se indican en «C S» y en «Umbal», para mayor facilidad de los cobros.

CORREO DE REDACCION

—F.F., Orleans. Cumplido encargo. Artículo recibido. Escribiremos.

Corresponsales: No enviar originales en tinta roja. Es dañosa para los linotipistas.

España y Rusia iniciaron contactos hace diez años

Con una inclinación de cabeza en Suiza

MADRID

EL acercamiento entre España y la Unión Soviética, que algunos han predicho culminará en intercambio de relaciones diplomáticas, no es resultado de un repentino deshielo de una anticipación de primavera. Españoles bien informados dicen que ello se ha estado cociendo durante más o menos una decena.

«Hace diez años notamos el primer cambio en Suiza», dijo un diplomático español. «Suiza era un pais en el que encuentros entre diplomáticos comunistas y españoles eran inevitables».

«Durante largo tiempo los diplomáticos rusos nos miraban al pasar como si no existiésemos. E igual hacíamos nosotros para con ellos. Después notamos un cambio ocasional. De vez en vez el representante del Kremlin hacia una inclinación de cabeza y hasta la mirada fria era reemplazada por una pequeña sonrisa. No tardando mucho nos hablábamos al encontrarnos».

De aquel débil comienzo puede salir con el tiempo (quizás largo tiempo) el dia en que un embajador soviético será bienvenido en Madrid, al tiempo que un enviado español ocupará su puesto en Moscú, dijo un alto funcionario español. España y Rusia no han tenido relaciones diplomáticas desde que fueron establecidas por la República española y el Kremlin, rotas por la victoria de Franco hace 29 años.

«No vemos la razón por la que no llegue un intercambio a su debido tiempo», añadió dicho funcionario. «Después de todo, la Unión Soviética y España existen realmente y debemos afrontar las realidades y reconocer tal existencia como un hecho».

«Pero esto no significa que España y su gobierno serán menos anticomunistas ni que podemos esperar que la Unión Soviética sea menos opuesta a nuestro actual régimen nacionalista. Pero en Europa han cambiado muchas cosas, como también en el mundo, en los últimos 25 años. Y tanto el Kremlin como Madrid deben reconocer tales cambios».

Examinando los últimos 10 años dicen diplomáticos españoles, se pueden hallar muchos ejemplos en los que los contactos si no realmente relaciones — entre la Unión Soviética y España se han deshelado y hecho menos rigidos.

«Uno de los primeros cambios llegó con ocasión del deseo ruso de enviar delegados a reuniones internacionales de hombres de ciencia de España», dijo uno de éstos. «En los viejos tiempos tales solicitudes hechas por lo general a través de una tercera parte, hubieran sido rechadas prontamente.

«Pero después cambió nuestra posición, quizás como resultado del reconocimiento por nuestra parte de las responsabilidades internacionales mutuas como miembros de las Naciones Unidas. A mediados de los años 50 se aprobaron una o dos solicitudes en tal sentido. Entre las primeras personas rusas que llegaron, figuraba una mujer cientifica en energia atómica que en realidad se hallaba aquí en conferencia cuando los rusos pusieron en órbita su primer Sputnik. Ahora solicitudes similares son aprobadas como cosa natural».

Con ocasión de una serie de repatriaciones de españoles procedentes de Rusia, hubo otros contactos oficiales hispano-soviéticos, a nivel oficial, en 1956. Tales repatriaciones incluyeron la tripulación de un barco español, el regreso de prisioneros de la famosa «División Azul» española que combatió al lado de Alemania contra Rusia en la II Guerra mundial y la de numeroso sespañoles que fueron llevados a la Unión Soviética, siendo niños, durante la guerra civil española.

Según una fuente española informada, «los funcionarios españoles de intercambio detectaron un deshielo definitivo por parte de sus colegas rusos, incluso aunque los intercambios estuvieran principalmente en manos de la Cruz Roja Internacional: Por vez primera los rusos parecian estarse esforzando por entenderse con nosotros».

El año 1963 fue testigo de grandes cambios en las relaciones hispano-soviéticas. Por vez primera se permitió a equipos de basket-ball de los dos paises jugar a doble ronda en uno y otro. Cuando el equipo español fue a Moscú, España incluso envió corresponsales de prensa que informaron no sólo del match, sino también sobre otras noticias de Rusia. Tanto los jugadores como los corresponsales informaron que el trato que se les dio en Moscú fue excelente.

El último en una larga serie de crecientes contactos fue el informe desde Paris de que el embajador español habia brindado junto a su colega soviético con ocasión del año nuevo, por el restablecimiento de relaciones normales entre los paises enemigos y que habia almorzado en privado con el diplomático soviético en una o dos ocasiones.

F. LOCAL DE MARSELLA →

Con objeto de asistir al gran mitin de afirmación confederal y libertaria que se celebrará el domingo dia 22 de septiembre de 1968 en Avignon (Vaucluse), organizado por la zona B. del Núcleo de Provenza de la C. N. T. de España en el exillo, la F. L. de Marsella organiza un desplazamiento colectivo en modernos autobuses.

Por la mañana se concurrirá al acto y por la tarde, de regreso, se visitará la Camargue.

Precio del billete 7,50 francos ida y vuelta.

Se reciben las consiguientes inscripciones todas las tardes de tres a siete y los domingos por la mañana en el local social, 12, rue Pavillon, segundo piso.

Invitación fraternal a todos los compañeros, familiares, simpatizantes y antifascistas en general.

Salida a las siete de la mañana del cours Saint-Louis-La-Canébière.

F. L. DE HOUILLES

Asamblea el domingo dia 29 de septiembre en el domicilio del Secretario. a las tres de la tarde.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Paris : Guillot, 20 frs.; *Nice* : Yáñez 20; *Montluçon* : Muñoz 6; *Aix-en Provence* : Ferri 10; *Cahors* : B. Torner 5; *Roanne* : Antonio López 10; *Toulouse* : Samitier 20; *Combs-la-Ville* : Casals 50; *Mios (Gironde)* : Pablo Serrarols 10; *Angulema* : Vandellós 36. *Tota:* 187 frs.

COMUNICADOS

F. L. DE ORLEANS

Asamblea para el dia 21 de los corrientes a las 8,30 de la noche en la sala de la rue des Pensées.

CONVOCATORIA

La Sección S. I. A. de Perpignan, impuesta de la crítica situación que atraviesa, hace un llamamiento a todos los afiliados a nuestro organismo solidario para que acudan a la asamblea general que tendrá lugar el dia 29 de septiembre a las 9,30 de la mañana en el sitio de costumbre. —

F. L. DE PERPIGNAN

Comunica a todos los compañeros afiliados a nuestra Federación Local, que nuestras asambleas se celebran normalmente todos los primeros domingos de cada mes y la que corresponde al mes de octubre tendrá lugar el 6 de octubre del mismo mes a las 9,30 de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a sus afiliados para la reunión que se celebrará el dia 29 del corriente a las 9 de la mañana.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 22 del corriente, a las 9,30 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 22, a las 9,30 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

AGRUPACION LIONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a todos sus componentes a la reunión que tendrá lugar a la hora y sitio de costumbre, en Villeurbanne el domingo 22 del corriente mes.

F. L. DE DREUX

Invita a todos los compañeros, el domingo 6 de octubre, a asamblea general ordinaria, en el local acostumbrado, a las 10 de la mañana. Figurando en el orden del dia temas de actualidad y problemas que conciernen a la continuidad orgánica.

F. L. DE LYON

El domingo 6 de octubre a las 9,30 de la mañana, tendrá lugar una asamblea general que por su importancia y vitalidad para la F. L. de Lyon requiere la presencia indispensable de todos sus afiliados. Esperamos ser comprendidos.

CONFERENCIA EN MONTAUBAN

Invitamos a todos los compañeros y simpatizantes de esta F. L. y FF. LL. del departamento y a todos en general a asistir a la conferencia que tendrá lugar el dia 29 de septiembre a las diez de la mañana en la Sala Seller de la Casa del Pueblo de Montauban, en la cual nuestro conocido militante Miguel Celma disertará sobre el interesante tema : «Cómo se formó Camus».

PARADEROS

Se desea saber el paradero de Bartolomé Bayó Barcons, que en el año 5 de julio de 1958 vino con un grupo de liberados de Rusia. Comunicarlo a José Murillo, 1, impasse St-François (18e). Paris.

— Ruego a los compañeros que conozcan a José Prats Ibáñez, natural de Valencia, profesión tipógrafo, cuyas últimas noticias son de Burdeos. Preguntan por él su hermano Arturo Prats Ibáñez y su sobrino Arturo Prats, residente en 35, rue du Pré-Landry. Baudry, 2.017. Suiza.

(Continuación y fin)

Recuerdos de un viejo militante

por JOSE NEGRE

CUANDO el chasqueado policia se convenció de que no saldria con la suya me mandó a los calabozos y me dejó en paz.

Dichos calabozos, como indecorosos e indecentes, no tenian nada que envidiar a sus congéneres de todos los centros policiacos y judiciales, y seria una excelente obra el recluir en los mismos a los titulares y burócratas de los centros oficiales de Sanidad e Higiene durante unos cuantos dias con sus noches respectivas, para que supieran lo que es canela y se dieran cuenta del alcance que tienen en la realidad todas las leyes y decretos y disposiciones que dictan sobre tan importante cuestión.

Allá, entre dos luces, nos sacaron de aquellas covachas, tan faltas de luz como de limpieza, y después del consabido cacheo y pasar lista, nos esposaron de dos en dos y quedamos listos para el viaje.

— Hacia la cárcel se ha dicho — pensé.

Al salir a la calle quedé extrañado de no ver el coche celular en la puerta.

— Vamos, esta vez es a patita y... andando, para mayor distracción.

Pero mi extrañeza fue mayor cuando, en vez de tomar rumbo hacia la Cárcel Modelo, vi que tomábamos dirección contraria, y atravesando las Ramblas nos adentramos por la calle Puertaferrisa con dirección a la Reforma.

Por cierto que en una casa de la antedicha calle prestaba sus servicios de cocinera una prima mía, que casualmente estaba en el balcón al pasar nosotros, y al mirar con apenada curiosidad la caravana de los nuevos galeotes, tuvo la desdicha de reconocerme entre ellos, con lo que, bien impensadamente por cierto, le di la gran noche, pus la pobre muchacha ya me daba por fusilado.

Dada la dirección que llevábamos, supuso que nos conducian al Palacio de Justicia, lo que no me gustaba mucho.

Pero tampoco anduve en lo cierto con esta suposición, pues al llegar a la Reforma, hoy Via Durruti, seguimos hacia abajo en dirección a la plaza Antonio López, actualmente Capitán Biardeau, y creí que nuestro punto de destino era el Gobierno Civil, lo que me gustaba menos que lo que supuse anteriormnte.

Nueva equivocación, preocupándome más de lo que yo hubiera querido; pero al llegar a la altura de la Capitania General nos introdujeron en dicho edificio, ordenándonos que nos colocáramos bajo los pórticos que circundan el patio, mientras uno de los guardias trasponia por una escalera que tenia el punto de arranque en uno de los ángulos de dicho patio.

— ¿A qué demonio nos traen aquí? — me preguntaba yo.

Al cabo de media hora bajó el guardia y me pareció llevaba unos papelotes en la mano; acercóse al grupo, habló con los otros guardias, ¡y a la calle otra vez!

Con dirección a la Puerta de la Paz tomamos paseo de Colón adelante, y llegados que fuimos al pie de la estatua de Colón, atravesamos la encrucijada de vías que allí existe y enfilamos el cuartel de Atarazanas, a cuya puerta hicimos un nuevo parón.

En un lado de la explanada que existia frente a la fachada habia un numeroso corro de militares, al parecer de distintos cuerpos y graduaciones, tomando el fresco en sendas mecedoras y en unas posturas que eran un disloque de castiza haraganeria. ¡Vaya tipos tumbones!

Hacia el dicho grupo se dirigió el dicho guardia de los papelorios y habló con uno de aquellos militares, el cual no parecia muy complacido de lo que el guardia le decia, ni de los papeles que le mostraba, denegando con la cabeza distintas veces, y cansado de la insistencia del guardia acabó por mandarlo enhoramala a no sé qué sitio, aunque es de suponer no tendria nada de grato.

— ¡Pues a dónde los hemos de llevar! — exclamó el apurado guindilla entre sumiso y rebelde.

— ¡Donde usted quiera! ¡Tírelos al mar y déjeme en paz, porque yo no los quiero ni tengo sitio en donde meterlos! — contestó el oficial ya perdiendo los estribos.

¡Vaya tio fino aquel hijo de Marte! No podia negar que pertenecia al pundonoroso, noble, caballeresco y airoso ejército de Alfonso XIII, título que generosamente ellos mismos se otorgan.

Bueno, pues otra vez a la carretera, como si dijéramos, y vuelta a Capitanía General, de donde, después de idas y venidas, salimos de nuevo en la misma dirección que antes.

Ya me estaba pareciendo oir otra vez las groserías del militar aquél que aconsejaba nos echaran al mar, y que de buena lo hubiera echado yo a él a una cuadra, pero al llegar al pie del quiosco de bebidas que hay al final del paseo nos mandaron detener.

Frente al mismo hay una parada de los tranvías que desde el puerto van a Sans, y comprendí que se pretendia subir a la «carrozza de tutti», como dijo Edmundo de Amicis, y si era asi no habia duda de que ibamos en dirección a la Cárcel Modelo, lo que me produjo una gran tranquilidad, pues por fin iba a terminar nuestra inquietante incertidumbre y aquel fatigoso ajetreo.

No me equivoqué esta vez, pues los guardias nos comunicaron que, comprendiendo que debiamos estar cansados, habian decidido tomar el tranvia para llegar cuanto antes a la cárcel y que pudiéramos descansar.

Entonces se promovió una cuestión, que llegó a adquirir cierta violencia al declarar yo que, si bien agradecia las buenas intenciones de nuestros conductores, no podia aceptar la propuesta, porque yo no llevaba encima dinero alguno para poder pagar el pasaje.

Como les parecia una cosa incomprensible que no poseyera ni siquiera una miserable moneda de diez céntimos atribuyeron mis palabras a propósitos mios de fastidiarles, y esa presunción suya les amoscó.

— ¿Pero usted se ha creido que nos vamos a pasar toda la noche de aquí para allá y cenar a las mil y quinientas? — me dijo uno de ellos saliéndose de sus casillas.

— Yo no tengo por qué creerme nada — le contenté con el tono más sosegado que me fue posible —, sino simplemente digo que no dispongo de la moneda precisa para abonar mi billete, y si bien reconozco que usted tiene sus motivos para desear llegar cuanto antes a su casa, yo tengo los míos para considerar que para ser encarcelado siempre es demasiado temprano.

No fue mi contestación la más apropiada para sosegar al sulfurado guardia, y no sé cómo hubiera acabado la cosa de no haber intervenido los presentes y zanjado la cuestión, no sé cómo, pues lo cierto es que llegó el tranvía, subimos en él y alguien se encargó de pagar mi pasaje, pues yo no pagué por los motivos ya expuestos.

Descendiendo a la plaza de España, y cuando yo suponia tomaríamos la dirección de la calle de Entenza, enfilando la misma hacia el establecimiento carcelario, me senti contrariado al ver que nos internaban por el despoblado que existia por aquel entonces por la parte trasera de la plaza de Toros «Las Arenas».

— ¿Por qué nos llevarán por aquí? — me preguntaba, y mi respuesta no era muy satisfactoria, pues estaba visto que aquel dia era el de los continuados contrasentidos.

Caminamos por una especie de carretera llena de baches, y con polvo hasta los tobillos, tanteando y tropezando entre la oscuridad, llegamos frente a la mole carcelaria, la que se destacaba como una sombra confusa, y en la cual lucian los puntos luminosos del alumbrado de las celdas.

Ya ibamos a atravesar el llamado Puente del Mico, hoy desaparecido con motivo de la apertura de la zanja para el ferrocarril que pasa por la calle de Aragón, cuando nos dijo uno de los guardias.

— ¡Adelántense ustedes! — al mismo tiempo que tuve la seguridad de haber oido el cric-crac del funcionamiento del cerrojo, o seguro, de un mosquetón o tercerola.

Senti una fuerte contracción de nervios, y revolviéndome, me paré en seco. Mis compañeros hicieron lo propio, quedando el grupo descompuesto y arremolinado, mirándonos mútuamente con silencio iracundo, refrenado por la angustia y la impotencia.

La idea de la Ley de Fugas fulguró como un relámpago en mi cerebro; después me pareció como si perdiera la facultad de pensar.

Sin duda que todos pensábamos algo, pero seguramente también nadie sabia lo que pensaba.

Pasamos unos momentos indefinidos, como envueltos por un ambiente de tragedia.

De pronto repercutieron en nuestros oidos las voces de una viva conversación cuya sonoridad iba aumentando, cuando sobre el petril del puente cercano destacaron unas sombras que se acercaban hacia nosotros.

Era un grupo de obreros que se retiraban en busca de sus respectivos domicilios, los que al pasar nos miraron con curiosidad, y al reconocer a los guardias que nos conducian reanudaron su camino con paso vivo, sin meterse en mas averiguaciones.

— ¡Ea, vamos de una vez! — dijo a esto el guardia aquél de los papeles. Y continuamos aquella marcha de los infiernos.

La cárcel estaba cerca, tan cerca que parecia que para tocarla sólo bastaba alargar la mano. Pero en aquella noche, qué lejos me parecia. No hacia más que una media hora o tres cuartos que mi deseo era retardar el momento de atravesar la ferrada puerta, que al cerrarse tras mi, me arrebataria la libertad, pero en aquellos instantes mis mayores deseos eran trasponerla cuanto antes.

— ¡Ah, los muy cobardes, los muy canallas! — me decia mentalmente.

De pronto me senti dominado por inusitado cansancio; me costaba trabajo mover los pies, como si los nervios se negaran a obedecer la voluntad. La cabeza me pesaba sobre el pecho, los brazos colgaban verticalmente de mi cuerpo y mis ojos se cerraban a pesar mio. Tan grande era mi deseo de descanso, que al llegar a la celda que me habian destinado, no habia aún cerrado la puerta el celador, que cogí una manta, la extendi en el suelo y me tumbé sobre la misma, quedando dormido como un tronco.

Dias después, recordando los instantes vividos al pie del Puente del Mico, pensé que el propósito del guardia, o de los guardias aquéllos, sólo fue el de darnos un gran susto, pues de haber querido hacer otra cosa más gorda hubiera sido de una estupidez asombrosa el propósito de llevarlo a cabo a dos pasos de la cárcel, donde existe un cuerpo de guardia y donde mora una numerosa población de reclusos, quienes forzosamente percibirian las detonaciones y los gritos lógicos de una refriega, cuando impunemente pudieron haber realizado el hecho al atravesar el despoblado trasero a la plaza de Toros.

Si en ello no me equivoco, hay que reconocer que lograron cumplidamente su propósito, pues el susto que nos dieron fue morrocotudo, por lo menos el que me dieron a mi.

Asi como inconscientemente me pareció oir las estridentes notas de un clarin, seguido d un alboroto ede puertas que se abren y golpean.

Abrí los ojos: la luz matinal alumbraba la celda y rápidamente me puse en pie, pues por experiencia sabia lo que significaba aquella jarana. Recogí apresuradamente la manta al tiempo que la puerta de la celda quedaba abierta de par en par, y tomando la escobilla barrí la habitación, arrojando al exterior la basura dejada por el anterior inquilino, y en seguida saqué la cabeza curiosamente, deseoso de ver a mis vecinos de hotel.

Algunos eran conocidos, la mayoria de ellos los veia por primera vez. Hubo los saludos correspondientes, sonrisas y signos, haciendo infinidad de preguntas que ni se comprendian ni respondian adecuadamente la mayor parte de las mismas.

Pero, en fin, a la hora del paseo se esclarecía todo.

La cárcel estaba atestadisima; no cabia ni uno más. Las galerías estaban colmadas. Los procesados estaban soliviantados y temerosos, pues las condenas mayores se imponian a porrillo, caian como el trigo en el campo cuando se siembra a voleo, y lo que más indignaba era que se condenaba acapricho, sin norma ni causa justificada.

En una visita de cárceles recuerdo que un obrero, al retirarse de la sala, cayó redondo como un taco al sufrir un ataque histérico, seguramente debido a la emoción causada al ver a tanto tio con empaque de amos del mundo, tantos uniformes prendidos de quincalla y tanto aparato.

Al dia siguiente lo pusieron en libertad, sin más pasos y dilaciones... ¡y habia sido condenado a dieciseis años de presidio!

De ello se podrian deducir los fundamentos en que se basaban todas las imbéciles condenas que se imponían.

NOTA DE LA REDACCION. — Asi termina este folleto-relato, pareciendo indicar que el mismo tendria una continuación, cuya publicidad o impublicidad nosotros desconocemos. Precisamente el autor, gran participante en la fundación de la Confederación Nacional del Trabajo, podia añadir notas substanciosas para la elaboración cabal de la Historia de la C. N. T. que la organización confederal del exilio tiene proyectada.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Ferrer Guardia, siempre

VISTO el anuncio de la Jornada conmemorativa que la revista UMBRAL junto con la C. N. T. F. y elementos racionalistas franceses prepara para el 27 de octubre, alguien se nos ha dirigido para indicarnos que tal vez de Ferrer Guardia nos ocupamos «demasiado». O sea una observación tan respetable como cualquier otra, pero que no nos deja, a nosotros, en suspensión de criterio.

No olvidamos que el propio fundador de la Escuela Moderna metió en su testamento una cláusula de alarma contra la idolatría de que se le pudiera hacer objeto con motivo de su sacrificio. Los mártires cristianos con la pérdida de su existencia dieron pábulo a una Iglesia absurda, insana y absorbente. Ferrer quiso morir como uno de tantos, en militante de la libertad anónimo, deseo que parece dar razón a nuestro amigo comunicante. Mas ocurre que la historia es muy compleja y los símbolos aparecen de la maldad de unos y de la estima de otros, y hemos nombrado a los déspotas y a los hombres de condición sencilla.

Ferrer Guardia, no hay duda, como luchador fue uno más, pero Ferrer Guardia tiene una obra: la Escuela Moderna. Maura cometió el crimen jurídico del 13 de octubre de 1909 en aras a la desaparición de la Escuela Moderna más que a la eliminación de un individuo. Maura, jesuíta de levita, ejecutó la orden recibida de la cueva ignaciana, del estado mayor religioso, ese poder que nunca pudo tolerar concurrencias públicas ni privadas, y por esto siglos antes de la fundación de la Escuela Moderna ya había levantado hogueras de la Santa Inquisición para exterminar, a fuego lento, a quienes modernamente exterminó —, y sigue exterminando — a tiro rápido.

Nosotros no idolatramos ni santurreamos la figura del maestro racionalista ejecutado por la reacción en los fosos del Castillo Maldito, pero no podemos esconder, o silenciar, su nombre. No podemos enfrascarnos en un olvido caro a los reaccionarios españoles que asesinaron a un compañero a causa de sus convicciones irreligiosas, racionalistas, convicciones que él trató de pasar a las nuevas generaciones mediante un sistema educativo exento de infundios míticos y saturado de verdades científicas. Siempre ha sido defecto del integralismo, o de la incontinencia católica el creer que, eliminando a la persona, se extingue la obra de la misma. Más acá de la «época maurista», la misma reacción trató de eliminar a la C. N. T. con asesinatos diarios perpetrados a traición en las calles y en las delegaciones policiacas de Barcelona, llegando, en 1936, a declarar una guerra atroz, enormemente fratricida, en nombre de dios y contra el diablo, pero en síntesis, contra el derecho del pueblo a ser libre y feliz.

El nombre de Francisco Ferrer Guardia suena tan mal en los oídos de la plutocracia y de la Iglesia españolas, que es necesario repetirlo para expansionar, por los años de los años, el crédito asesino de las tales. Antes que al maestro nacido en Alella le hicieran morir violentamente, los mismos poderes reaccionarios habían llevado al cadalso a Riego y otros militares constitucionalistas, reavivaron las hogueras del Santo Oficio que habían extinguido — no hay mal que por bien no venga — las huestes de Napoleón, consumaron guerras bárbaras y desastrosas, las carlistas en España y las colonialistas en Cuba y Filipinas; atormentaron y mataron a anarquistas en el propio Castillo de Montjuich, y no cesaron de matar a ciudadanos de espíritu libre, matanza de la que no prescinden aún en nuestros días.

Si no decimos «Ferrer Guardia» diremos «Escuela Moderna», siendo así que el fundador está pegado a su obra, y citando a una y a otro estamos en una página de la Historia de España. Fusilándole a él, la Inquisición permanente de nuestro país trató de abatir la corriente liberal y libertaria del mismo, ese imposible que nunca habrá de conseguir a pesar de estos 30 años calamitosos de dominación franquista favorecida por las circunstancias y no por el querer de los españoles, ésos que en un 90 por 100 no quieren balear al «caudillo», pero que admitirían con agrado que un tifus exantemático se lo llevara.

El martirologio del liberalismo español es inmenso y citar a los mártires uno por uno es imposible, habiéndolos a docenas de miles. De aquí la obligación «periodística» de concretar el mundo de los victimados en unos nombres que resultan ser, a grandes rasgos, Riego, Martí «El Empecinado», Torrijos, Mariana Pineda, Rizal, Ferrer Guardia, Seguí, Durruti, Peiró, Companys, etc., etc., No se trata, pues, de recurrir a la idolatría, de crear santos laicos, sino de recordarles a nuestros sempiternos enemigos que tienen más de asesinos que de celestiales, más de ancestrales que de civilizados.

Dijimos ya una vez y ahora lo repetimos, que si Ferrer Guardia no hubiese sido fusilado, actualmente ya no existiría, habida cuenta de su edad de 118 años... La Iglesia cometió el «error» judicial de ejecutarlo, y a través de los tiempos deberá pagar su crimen sin posibilidad de expiarlo. Ahora que el poder papal trata de variar el catolicismo para adaptarlo a la vida moderna, tendrá que confesar las sangrientas negruras de su pasado, so pena de seguir solidario de las mismas y cerrarse las puertas del porvenir. Con el inconveniente, sin embargo, de que un reconocimiento de su maldad «antigua» la invalidaría para seguir proclamando su «verdad eterna»...

En esta casa, pues, continuaremos citando y elogiando a Francisco Ferrer Guardia y su obra, sin idea de glorificarlo. Como hombre de ideas cumplió una labor y ahí estamos nosotros para ensalzarla... y para seguir exponiendo a la vindicta pública a sus verdugos, que siguen siendo los verdugos de España.

DISCOS

El comunismo español interpreta toda la historia como suya a pesar de sus ausencias de ella. Por ejemplo, el feudalismo religoso que duró hasta el fin de la dictadura de M. Primo de Rivera tuvo por oponentes arrojados y esclarecidos a ciertos republicos, a Nakens, a Ferrer Guardia, a los anarquistas. Todos estos evitaban la Iglesia en sus fastos y duelos familiares, cosa no acostumbrada en los comunistas de hoy día, agentes devotos de la atracción de forasteros (si católicos, no importa) a la capilla sixtina kremliniana.

Las hogueras de Domingo de Guzmán y la réplica fueguista del pueblo español de 1835, 1909, 1932 y 1936 no les importan a los comunistas. Como tampoco les interesa reverdecer las tragedias de Riego, la Pineda, Rizal, Martí, los «anar» torturados y muertos en Montjuich, ni el fusilamiento de Ferrer Guardia ni los sindicalistas hechos asesinar por Dato ni las ejecuciones del fogonero Sánchez Moya, de los artilleros del cuartel del Carmen, de Llácer y Montejo en Barcelona y de los cuatro invasores de Vera de Bidasoa.

Faltos de historia española los pasionarios españoles quisieran escribir en nuestro país un capítulo de la rusa.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

HOMBRES SIN CEREBRO

LA brutal ocupación de Checoeslovaquia por el Ejército ruso, evidentemente, ha ofrecido ocasión de comprobar abundancia de hechos reprobables en orden superlativo. Se ha evidenciado hasta qué grado de abyección puede llegar el hombre cuando se dispone a ahogar la propia dignidad y la conciencia de actos que realiza.

En un barrio de Praga, un pelotón de soldados rusos, mandados por un cabo o sargento, se disponían a fusilar a unos pocos estudiantes que, al parecer, habían sido sorprendidos pegando carteles murales, con textos atacando a los invasores. Pasó ante ellos un hombre de edad avanzada, y con lenguaje sereno trató de hacerle ver al responsable del pelotón lo improcedente de quitar la vida a unos jóvenes que, al fin y al cabo, no habían hecho más que expresar el sentir de todo el pueblo checo, lo que pensaban un puñado de millones de personas. Le incitó a que pensara bien lo que se disponían a hacer. Y el militar respondió:

— ¡Yo no tengo nada que pensar! ¡El comandante es el que piensa por mí! ¡Y si él me mandara que matara a mi padre y a mi madre, pues los mataría!

Como otros hechos similares, lo expuesto, que fue del dominio público, lo relataron diversos periodistas extranjeros de los que en Checoeslovaquia pudieron captar algo de información. Lo refirieron escandalizados del grado de embrutecimiento a que puede llegar el individuo, ausentes sus facultades emotivas, sumido en una voluntaria y monstruosa inconsciencia al respecto de lo que es la piedad, de lo que son los señtimientos humanitarios.

El hombre que llega al triste papel de abdicar del propio conocimiento, de someterse ciegamente a lo que otro pueda pensar y determinar, es o bien digno de lástima, como da lástima el desgraciado, o mueve a repulsión, como si se tratara de vil y repugnante alimaña. Un régimen que crea en los individuos un tal sentido de la disciplina, no puede bajo ningún concepto excusar, hallar paliativios para justificar lo que es denigrante en extremo.

No faltan, ya al margen del caso citado, en todos los países gentes que, en función de «subordinados», se avienen a llevar a cabo tareas innobles, ocupaciones de las que deberían avergonzarse. Diríase que carecen de cerebro para reflexionar. Tampoco parecen tenerlo quienes adscritos a partidos, a organizaciones de diversa naturaleza, esperan que sean los de *arriba*, los que dirigen, quienes les den orientaciones, quienes dictaminen como han de actuar y la manera de enjuiciar las cosas.

EL SENTIMIENTO INTERNACIONALISTA

Se da como archisabido, en lo que a los libertarios hace referencia que en el conjunto de apreciaciones que fundamentan el ideario ácrata, va por así decir, implícita la idea del internacionalismo. Se es internacionalista en teoría, y sobre el particular se puede argumentar con buen acopio de consideraciones. Mas, en la vida de relación, en el contacto entre libertarios, ¿guarda estrecha semejanza la teoría con la realidad? No hay tal cosa. Los hechos, la habitual actuación nos lo demuestra de un modo bien evidente.

Si examinamos la prensa anarquista de uno y de otro país, notaremos que existe una diferencia de tipo psicológico en el orden apreciativo y de orientación general. Basta observar, como la más al alcance de la mano, la más asequible entre nosotros, aquella prensa editada por los compañeros italianos, franceses y españoles. Se dirá que la relación, el contacto entre compañeros de un mismo país, obedece a características temperamentales, afinidad de costumbres, de orientación, de trayectoria histórica. Ello es cierto, indudablemente, no puede negarse; pero no es menos cierto que tal diferencia, supone en el orden general ausencia de compenetración, de comprensión inclusive. Falta la estrecha corriente afinitaria, base de un internacionalismo sustancial. Y si de los compañeros de los tres países citados pasamos a referirnos a la relación de ellos con los elementos de afinidad ideológica que residen en el Japón, en Norteamérica, en Suecia pongamos por caso, el distanciamiento psicológico, — no se hace referencia a la distancia material del uno al otro país — se deja notar con mucha intensidad.

Con miras a crear un clima mental de verdadero internacionalismo, de naturaleza *anacional*, sería menester establecer un contacto, una relación asidua, constante. Ello permitiría una regular confrontación de pareceres, con miras a dar solidez a un sentimiento marcadamente internacionalista, fundamentado en la cohesión de criterios sociológicos y culturales, captados conforme las características diferentes de un lugar y de otro. Se dirá, y ello es cierto, que existe un serio inconveniente en lo que atañe a las relaciones supongamos entre españoles y suecos, y viceversa. Parte la dificultad esencial de la diferencia idiomática, los distintos modos de expresión que separan a unos de otros. Y bien, ello no supone una *dificultad insuperable*, habida cuenta que hay posibilidad para llegar a un mútuo contacto mental, a una perfecta forma de llegar a entendernos unos y otros mediante el uso de una lengua común, un lenguaje internacional.

Diversos han sido los idiomas auxiliares que se han fundado, con miras a eliminar las dificultades que supone para todos los efectos de la relación la existencia de tantos idiomas diferentes. Es de comprender que quienes han propiciado tal o cual de las lenguas internacionales hayan presentado virtudes, sus méritos sobre las demás. En realidad, sin que tengamos necesidad de poner un interés particular por una lengua, eludiendo la importancia que puedan tener las otras, lo cierto es que la más extendida, la que posee una cuantiosa cantidad de publicaciones periódicas, de libros, la que acumula ya, desde que fue fundada por el doctor Zamenhof, una cuantiosa riqueza cultural, es el Esperanto. Hay esperantistas en todo el mundo, y dicho idioma va tomando cada día mayor incremento. Y esto se explica por el hecho de que es fácil aprenderlo. A la diferencia de todas las lenguas vivas, que el aprenderlas supone enfrentarse con profusión de reglas, algunas bastante complicadas, el Esperanto es sencillo y pronto se puede asimilar.

Intensificando el estudio del Esperanto en el ambiente libertario internacional se pueden ir eliminando ciertos resabios de tipo *nacional*. Se pueden conocer las obras de carácter anarquista que se han escrito en uno y en otro país, o las que se puedan escribir. Al traducirlas al Esperanto se las hace asequibles a cuantos compañeros hayan puesto empeño en conocer el mentado idioma. Gracias a una publicación redactada en Esperanto se puede establecer un saludable cambio de impresiones a la escala mundial. Incluso dentro de organizaciones esperantistas, en las que no se conocen nuestras ideas, puede clavarse una cuña en pro de su difusión, dando a conocer textos ácratas redactados en Esperanto. ¿Es qué lo esbozado no merece atención por parte de los libertarios en general?

PIO BAROJA RECORDADO

En la línea que marcó su fundador, José Ortega y Gasset, prosigue «Revista de Occidente» siendo un alto exponente de cultura, abierto a todos los horizontes del pensamiento. Cultura y sentimiento liberal hacen que siempre se lea con especial curiosidad y afecto. Dedican de vez en cuando números extraordinarios a glosar la personalidad intelectual de aquellas figuras que han marcado con la impronta de su inteligencia un recuerdo señero. Hace algún tiempo fue publicado un número extraordinario a la memoria de Mariano de Larra («Fígaro»). Recientemente ha sido recordado Pío Baroja. En cartera tienen el proyecto de celebrar la personalidad de Albert Camus. Es condición expresa de la Dirección de la revista que los llamados a colaborar en esos números extraordinarios, a los que se les dá carácter de concurso, sean menores de treinta años. Así se busca estimular a la juventud. Conocer el pensamiento de las nuevas promociones intelectuales.

Hemos leído en el aludido número de la revista distintas opiniones en torno al autor de «Juventud Egolatría». Opiniones valiosas por lo que revelan de criterio personal, independiente. y fundamentado en un estudio a fondo de lo escrito por Baroja. Es interesante consignar que incluso aquellos que mayores elogios le han prodigado, han puesto también de manifiesto lo que han estimado como facetas discutibles del pensar barojiano. Ello se aparta del criterio adulón de la *incondicionalidad*, que muchos han usado al referirse a los «maestros».

Ahora bien, el criterio más generalizado ha sido el que, pese a las deficiencias de toda naturaleza que se puedan notar en Pío Baroja, pocos, muy pocos, como él lo hizo, sembraron en las novelas ideas iconoclastas, atacando las injusticias sociales, evidenciando su repudio para con las inmoralidades de toda especie. Baroja tuvo debilidades, pero ha dejado buen número de obras, que al paso del tiempo no han perdido valor.

AQUI Y AHORA

Lo que el viento se llevó

Réquiem por el falangismo

LOS falangistas, como Boabdil siglos ha, están llorando la pérdida irreparable de su glorioso reino, arrebatado de sus manos no ante los embates violentos de un ejército en franca y abierta lucha, sino mediante las sutilezas maquiavélicas de un poder que, enarbolando ladinamente sus propias banderas, le ha ido desarmando de un modo lento y progresivo de sus fervores revolucionarios primigenios. Los que pudiéramos llamar falangistas sinceros se lamentan del fracaso al que les ha llevado una política de componendas, muy alejada de los postulados espectaculares de José Antonio; los que ya no lo son tanto o no lo son nada, echan de menos las prebendas y los momios profusamente concedidos a raíz de los clarines de la victoria. Una visión retrospectiva nos muestra, en efecto, a la marea falangista invadiendo hasta los más ocultos rincones del ámbito español. Terminada la guerra, y en plena euforia triunfalista, las huestes joseantonianas se extendieron como una aterradora marabunta extirpando todo vestigio de vida enemiga; ocuparon todos los puestos clave, desde el gobierno central hasta los municipios, desde los gobernadores de provincias hasta los alcaldes de barrio; impusieron un sistema de terror y de temor que nada tenía que envidiar al de los nazis y ante el cual las gentes inclinaban la cerviz con el pánico en el alma, temerosas de que la mirada de frente pudiera conceptuarse como un reto; el gobierno concedió sin medida ni tasa cuantas franquías, puestos, emolumentos y canonjías desearon; los mejores edificios fueron insuficientes para instalar organismos falangistas de toda laya, en tanto la población a la intemperie o hacinada en reductos increíbles; los mutilados de guerra, pero falangistas, tenían su asiento reservado en los transportes públicos, en los espectáculos; para optar a cualquier puesto estatal era ineludible la presentación del carnet o, cuando menos, el asenso de la Falange; el simple obrero era sometido, antes de su admisión, a un inquisitivo buceo de su trayectoria social que alcanzaba hasta sus próximos ascendientes; la represión que no podía hincar el diente en los huidos o exiliados, se ensañaba con los familiares de éstos sin distinción de sexos; los miles de millares de detenidos, ya fuera en las cárceles o concentrados en cualquier reducto eventual, se hallaban indefensos a la entera y libre disposición de las escuadras depuradoras de la Falange, y entre el azul del cielo y el azul de las camisas victoriosas el pueblo español asistía a la representación de la más dantesca de las visiones.

Pasada la etapa sangrienta de la represión, ahitos de venganza y de latrocinio, los falangistas se propusieron como objetivo inmediato el ventilarse los puestos lucrativos que el Gobierno les ofrecía con largueza en premio al triunfo conseguido. Fueron dos décadas de absoluto dominio y primacía falangista que fueron decayendo paulatinamente según se iban acercando al final de ellas. El Estado, considerando suficientemente larga la época para el regodeo de la victoria, hizo su aparición de modo subrepticio apagando los fervores revolucionarios; el capitalismo comenzó a cerrar su tenaza y extender su dominio por encima de ideas, programas e impulsos renovadores; la Administración consideró que el reparto había de hacerse extensivo a otros sectores de la sociedad, por cuyo motivo el favoritismo hacia el falangismo entró en claro declive; en fin, el Estado, como una boa constrictor, hizo presa en él, y a partir de entonces dio principio su lenta y laboriosa digestión de reptil. Cuando el falangismo vino a darse cuenta, nuevas fuerzas intervenían en la dirección del país (nuevas por su participación en el negocio, pero las de siempre en esencia), y hasta los mismos falangistas se reconocían, además de desplazados, arrastrados y envueltos en la evolución política de las clases dirigentes. Y como al principio, los llamados sinceros, una mínima minoría, por supuesto, vieron el derrumbe de sus ideales sin pena ni gloria dentro de un fatalismo impotente; y la inmensa mayoría advirtieron con ira que los tiempos de la sopa boba había terminado. Un sordo «remue-ménage» se extendió por sus filas: se habló de desviacionismo e incluso de traición. Pero los dirigentes jamás aceptaron de cara tal impugnación. Al contrario, continuaron aireando los postulados falangistas, mantuvieron encendida la llama joseantoniana a base de una palabrería demagógica que, evidentemente, era desmentida continuamente por los hechos, y en último término, contaban con el ejército frente a unas milicias que de tales no tenían ya más que el nombre. Y así fue cómo esgrimiendo el argumento de una evolución democrática, el Estado anuló por completo a la facción falangista, la misma que también deseaba una España grande cimentada en el terror, la misma que chupó de las ubres de la nación cuanto pudo y que se aprestaba a seguir haciéndolo de no habérselo impedido la otra facción dominante, el actual pulpo cuyos tentáculos viscosos siente sobre su piel el pueblo español.

La falacia del falangismo

Del falangismo se puede decir que es esto o lo otro después de un somero examen. La frase de «a poco que se profundice» ni siquiera sirve, porque si se profundiza resulta que no se encuentra nada, es decir, nada que entrañe algo válido y viable. Por el contrario, su textura consiste en un concierto abigarrado y contradictorio que difícilmente resistiría la integración en un sistema de gobierno conocido y aun desconocido. Si tuvo en principio sus adeptos éstos no pueden concebirse adscritos y convencidos de una nueva forma de ver la vida, sino deslumbrados por un montón de frases hechas, eufónicas y brillantes, al amparo de una oratoria ciertamente fluída y elegante, vertida con sagaz sentido de la oportunidad. A José Antonio, de no considerarlo un snob, habría que catalogarlo como un genuino y romántico producto del «Sturm und Drang». En efecto, su conducta es la de un romántico, y como éste es impulsivo, desorbitado y contradictorio. Tiene ideas, incluso felices ideas, pero no sabe qué hacer con ellas, no encuentra un sitio adecuado para ellas ni sabe en qué sistema podrían hallar terreno abonado para realizarse. Ignorando dónde ha de encaminar sus pasos, o falto de audacia y valor para alcanzar y proponer el sistema social propio para el encaje y desarrollo de sus elucubraciones políticas, dá la impresión de que quiere meter éstas sin ton ni son dentro de un contexto que no es el apropiado, de donde resultan extraños anacronismos y flagrantes incompatibilidades. Lo mismo tiene ideas francamente vanguardistas que cae en la más trasnochada demagogia cavernícola y oscurantista. Otra explicación que podría ser valedera en orden a la captación de prosélitos es la de su juventud, por extraño que ésto pueda parecer, que aquí vendría aureolada y más que aureolada refrendada, por la visión carismática del jefe; y a esta juventud habría que añadir su decisión, su valor y la seguridad apa-

(Termina en la página 2)

por Juan Español

BOQUETE AFRICANO

Las «provincias» africanas de Salazar

VI

EL mapa político del Africa era cuando terminó la Segunda conflagración mundial, una inmensa colonia dominada, mayormente, por los ingleses y los franceses, con una ínfima parte de países independientes que se podían contar con los dedos de la mano: Abisinia, Egipto, Liberia y Africa del Sur — este país no es que sea independiente sino que los colonialistas, en lugar de mandar desde Londres, se han instalado definitivamente en la colonia.

Ahora el mapa parece un cristal, en forma de revólver apuntando al Polo Sur — hasta en esto el signo de la violencia se manifiesta —, que hubiera sido golpeado con una piedra: rayas irregulares por doquier como resquebrajaduras caprichosas y que no son sino el trazado de fronteras de 53 países o colonias (42 los independientes y 11 los que todavía dependen de Inglaterra, Francia, España y Portugal). Desde 1945 hasta ahora la ONU, sólo por la eclosión masiva de independencias africanas, ha visto elevar el número de sus miembros en casi 40 más.

En la actualidad el país europeo que más extensión colonial posee en Africa es Portugal a pesar de que, oficialmente, Portugal no tiene colonias sino provincias, estratagema de la más duradera de las dictaduras del mundo, la de Oliveira Salazar. Las superficies africanas ocupadas por Portugal, incluídas las islas de Cabo Verde, y sus poblaciones respectivas son:

Angola, 5.154.000 habitantes; Superficie 1.246.700 k. c., 4 habitantes por k. c.
Mozambique, 6. 956.000 h. 783.030 k. c. 9 habitantes al k. c.,
Guinea Portuguesa, 527.000 h. 36.125 k. c., 15 habitantes al k. c.,
Cabo Verde, 232.000 h., 4.033 k. c., 58 habitantes al k. c.,
Totales: 12.569.000 habitantes, con una superficie de 2.069.888 k. c.

Estos guarismos demuestran la composición de lugar de un país que no alcanza a tener una superficie de 100.000 k. c. (91.943 k. c.) y cuya población rebasa por poco, solamente, los nueve millones de habitantes, y que continúa empecinado en imponer el régimen más atrasado de Europa a regiones veinte veces mayores en superficie y con una población superior a la de la metrópolis.

Esta megalomanía salazarista — en parte necesaria puesto que el equilibrio presupuestario de Portugal se logra en base a las riquezas africanas, en particular las de Angola — le está resultando la más cara de las aventuras de las muchas y costosas que Portugal ha tenido a lo largo de su historia. Sus esfuerzos para contener, con éxito dudoso, los movimientos de guerrillas de Angola, Mozambique y la Guinea son, en proporción, mucho mayores a los que lleva a cabo Washington para mantener la guerra en el Viet-Nam. Se estima que la mitad, aproximadamente, de la totalidad del presupuesto lusitano está volcado a la contención de los movimientos de independencia de unas «provincias» que no desean serlo. 5.600 millones de escudos (unos 200 millones de dólares) es la suma anual que Portugal arroja en la lucha para conservar sus joyas africanas. Más de 600 escudos por habitante luso, una verdadera sangría.

El empeño de Portugal en conservar sus colonias estriba en las riquezas que éstas encierran, principalmente Angola, y el pequeño enclave de Cabinda entre los dos Congos, el ex-francés y el ex—belga, donde se ha descubierto petróleo que, para dentro de dos años, se espera de alrededor de 45.000.000 de barriles de crudo anuales. En el macizo central angolense unos enormes yacimientos de hierro financiados por la Krupp tudesca empezarán a proporcionar medio millón de toneladas de mineral de hierro por mes a partir de fines de año. A ello hay que añadir las otras riquezas clásicas de la región como es cobre, ganadería, café, diamantes, azúcar que justifica, igualmente, el empeño de Lisboa en conservar su colonia, como la furia de los independistas en lograr la libertad.

Portugal mantiene un ejército permanente de medio millón de hombres en Angola y una guarnición de 35.000 en Guinea. Las fuerzas de la policía secreta, la P.I.D.E., veteranas en la tortura y el vejamen empleados durante cerca de cuarenta años para sofocar al antifascismo lusitano, también llevan a cabo su cometido regando el pánico permanente entre la ciudadanía negra. El enemigo público de las fuerzas de liberación es el doctor Lopes, jefe supremo del PIDE en la colonia. Es tanto o más odiado que el propio Salazar.

Frente a estos efectivos la resistencia opone un rosario de anagramas no siempre afines. La U.P.A. (Unión del Pueblo Angolano), a cuyo frente se perfila Holden Roberto, es rival del Movimiento Popular de Liberación de Angola o M.P.L.A. y éste, a la vez, es opositor furibundo de la U.N.I.T.A. (Unión Nacional por la Independencia de los Trabajadores de Angola). Luego vino un desmembramiento en el seno del M.P.L.A. cuando los países independientes negros reconocieron un Gobierno Revolucionario de Angola en el Exilio (G.R.A. E.) que Holden Roberto, cuyo verdadero nombre es John Gilmore, presidía, en tanto que representante, esta vez, de otro anagrama, el F.N.L.A. (Frente Nacional de Liberación de Angola).

En la Guinea la situación resulta más difícil para Portugal debido al hecho que la resistencia anda bastante unificada bajo la sigla de P.A.I.G.C. (Partido Africano de la Independencia de la Guinea y Cabo Verde) al frente del cual se halla Amílcar Cabral.

VICTOR GARCIA

27 DE OCTUBRE DE 1968

FECHA EN FLECHA

MITIN Y ESPECTACULO

conmemorativos del LIX aniversario del fusilamiento de Ferrer Guardia, fundador de la Escuela Moderna.

En estos momentos se cuenta ya con oradores de la «Libre Pensée», de A. R. D. E. y de las C. N. T. española y francesa, más con la adhesión y probable presencia del sabio y gran humanista **Jean Rostand**.

Para el Espectáculo se gestiona la obtención de dos números de gran clase, pues se trata de dar una función de mérito extraordinario.

Por la dignificación de España, por la condenación de la persistente Inquisición española, el pueblo acudirá en masa a los dos Actos del Palacio de la Mutualidad.

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

26 SEPTEMBRE 1968
NUMERO 523
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

A la recherche de la société future

Unité et planification

Proudhon, en tout cas, aperçoit que la gestion par les associations ouvrières ne peut être qu'unitaire. Il insiste sur « le besoin de centralisation et d'unité ». Il pose la question : « Est-ce que les compagnies ouvrières pour l'exploitation des grandes industries n'expriment pas l'unité ? » « Ce que nous mettons à la place de la centralisation politique, c'est la centralisation économique. » Toutefois il appréhende une planification autoritaire (et c'est pourquoi il lui préfère, d'instinct, une concurrence d'inspiration solidariste). Mais l'anarchisme s'est fait, depuis, l'avocat d'une planification démocratique et libertaire, élaborée de bas en haut, par la fédération des entreprises autogérées.

Bakounine entrevoit les perspectives de planification à l'échelle mondiale qui s'ouvrent à l'autogestion : « Les associations coopératives ouvrières sont un fait nouveau dans l'histoire ; nous assistons aujourd'hui à leur naissance, et nous pouvons seulement pressentir, mais non déterminer à cette heure l'immense développement que sans aucun doute elles prendront et les nouvelles conditions politiques et sociales qui en surgiront dans l'avenir. Il est possible et même fort probable que, dépassant un jour les limites des communes, des provinces et même des Etats actuels, elles donnent une nouvelle constitution à la société humaine entière, partagée non plus en nations, mais en groupes industriels. » Ainsi elles formeront « une immense fédération économique », avec, au sommet, une assemblée suprême. A la lumière des « données, aussi larges que précises et détaillées, d'une statistique mondiale », elles combineront l'offre avec la demande pour diriger, déterminer et répartir entre les différents pays la production de l'industrie mondiale, de sorte qu'il n'y aura plus ou presque plus de crises commerciales ou industrielles, de stagnation forcée, de désastres, plus de peines ni de capitaux perdus.

Socialisation intégrale ?

La conception proudhonienne de la gestion par les associations ouvrières comportait une équivoque. Il n'était pas toujours précisé si les groupes autogestionnaires demeureraient en compétition avec des entreprises capitalistes, en un mot si, comme on dit aujourd'hui en Algérie, le secteur socialiste coexisterait avec un secteur privé ou si, au contraire, la production dans son ensemble serait socialiste et mise en autogestion.

Bakounine est un collectiviste conséquent. Il aperçoit clairement les dangers d'une coexistence des deux secteurs. Les ouvriers, même associés, ne peuvent former des capitaux capables de lutter contre les grands capitaux bourgeois. Et, d'autre part, le danger existe qu'au sein même des associations ouvrières, ne surgisse, par la contagion de l'environnement capitaliste, « une nouvelle classe d'exploiteurs des travaux du prolétariat ». L'autogestion contient en elle tous les germes de l'émancipation économique des masses ouvrières, mais elle ne pourra développer réellement tous ces germes que lorsque « les capitaux, les établissements d'industrie, les matières premières et les instruments de travail (...) deviendront la propriété collective des associations ouvrières productives, tant industrielles qu'agricoles, librement organisées et fédérées entre elles ». « La transformation sociale ne pourra s'opérer de façon radicale et définitive que par des moyens agissant sur l'ensemble de la société », c'est-à-dire par une révolution sociale transformant la propriété individuelle en propriété collective. Dans une telle organisation sociale, les ouvriers seraient collectivement leurs propres capitalistes, leurs propres patrons. Ne seraient laissées à la propriété individuelle « que les choses qui servent réellement à l'usage personnel ».

Tant que la révolution sociale n'est pas accomplie, Bakounine, tout en admettant que les coopératives de production ont l'avantage d'habituer les ouvriers à s'organiser, à diriger leurs affaires eux-mêmes, qu'elles créent les premiers germes d'une action ouvrière collective, estime que ces îlots au sein de la société capitaliste ne peuvent avoir qu'une efficacité limitée, et il incite les travailleurs à « s'occuper moins de coopération que de grèves. »

Syndicalisme ouvrier

Aussi Bakounine valorise-t-il le rôle des syndicats, « organisation naturelle des masses », « seul moyen de guerre vraiment efficace » que les ouvriers puissent employer contre la bourgeoisie. Pour donner à la classe ouvrière une pleine conscience de ce qu'elle veut, pour faire naître en elle une pensée socialiste qui corresponde à son instinct et aussi pour organiser les forces du prolétariat en dehors du radicalisme bourgeois, il compte beaucoup moins sur les idéologues que sur le mouvement syndical. L'avenir est, selon lui, à la fédération nationale et internationale des corps de métier.

Dans les premiers congrès de l'Internationale, le syndicalisme ouvrier n'était pas mentionné expressément. A partir du congrès de Bâle, de 1869, sous l'influence des anarchistes, il passe au premier plan : les syndicats, après l'abolition du salariat, constitueront l'embryon de l'administration de l'avenir ; le gouvernement sera remplacé par les conseils des corps de métier.

Plus tard, en 1876, James Guillaume, disciple de Bakounine, exposant ses *Idées sur l'organisation sociale*, intègre le syndicalisme ouvrier dans l'autogestion. Il préconise la constitution de fédérations corporatives par branche de travail, s'unissant « non plus pour protéger leur salaire contre la rapacité des patrons, mais (...) pour se garantir mutuellement l'usage des instruments de travail qui sont en possession de chacun des groupes, et qui deviendront, par un contrat réciproque, la propriété collective de la fédération corporative tout entière ». Ces fédérations joueront un rôle planificateur, selon les perspectives ouvertes par Bakounine.

Ainsi se trouve comblée une des lacunes de l'autogestion telle que l'avait esquissée Proudhon. Dans les perspectives qu'il ouvrait, il manquait un terme : le lien qui unirait entre elles les diverses associations de production et les empêcherait de gérer leurs affaires dans un esprit égoïste, avec une mentalité de « clocher », sans se soucier de l'intérêt général, en ignorant les autres entreprises autogestionnaires. Le syndicalisme ouvrier complète l'édifice : il articule l'autogestion. Il apparaît comme l'instrument de la planification et de l'unité de la production.

Daniel GUERIN

Ma conception du monde

Une interview avec B. Russell

10. — FANATISME ET TOLERANCE

Pouvez-vous définir le fanatisme, lord Russell?

Bertrand Russell : Je dirai volontiers qu'un homme est un fanatique, s'il donne à telle ou telle chose une importance écrasante, et trouve tout le reste léger. Les honnêtes gens réprouvent la cruauté envers les chiens. Mais quand on voit dans la cruauté envers les chiens une atrocité qui ne se compare à aucune autre, eh bien c'est du fanatisme.

On a souvent vu, je pense, des groupes entiers saisis de fanatisme?

B. R. — Oui, à presque tous les moments de l'histoire humaine, dans presque toutes les parties du monde. C'est une des maladies mentales qui frappent les sociétés.

Pouvez-vous nous citer les cas que vous tenez pour les plus pernicieux ?

B. R. — Ce n'est pas ce qui manque. Choisissons l'antisémitisme. L'exemple est particulièrement affreux, car sa pire manifestation est aussi la plus récente ; et c'est si affreux qu'on en supporte à peine la pensée. Je le sais bien, ce que je vais dire n'est pas à dire, ou du moins on n'aime pas à l'entendre dire : l'antisémitisme est né avec le christianisme. On ne le connaissait guère auparavant. Du jour où le pouvoir de Rome s'est fait chrétien, il est devenu antisémite.

Pourquoi donc?

B. R. — On disait que les Juifs avaient tué le Christ, et la haine envers les Juifs s'en trouvait justifiée. Sans aucun doute, les vrais motifs ont été économiques. Mais on se justifiait ainsi.

Comment se fait-il que le fanatisme s'empare des gens en masse?

B. R. — Le fanatisme semble procurer l'agréable sentiment d'œuvrer en commun. Un groupe de fanatiques est à l'aise, une espèce de fraternité l'anime : on s'excite pour les mêmes motifs. Dans n'importe quel parti politique, vous trouverez une frange de fanatiques unis dans le même confort ; et quand ce penchant s'étend, quand il se combine avec la haine d'un autre groupe, alors le fanatisme est florissant.

Mais ne peut-il arriver que le fanatisme soit le ressort de bonnes actions?

B. R. — Le ressort d'actions tout court, oui. Mais le ressort de bonnes actions, je n'en vois aucun exemple dans l'histoire. Il n'a poussé qu'à des actions mauvaises, à cause de la haine qu'il suppose presque inévitablement. On hait les gens qui ne partagent pas le fanatisme général.

Relayé par des considérations économiques, le fanatisme ne peut-il disparaître, ou devenir inoffensif? Comme au temps des Croisades?

B. R. — Je ne sais pas. Je ne vois pas quel bien les Croisades ont pu faire. Je vois deux courants chez les Croisés : un courant de fanatisme, et un courant d'affaires. Ce dernier était très puissant, mais il n'aurait pas fait grand'chose sans l'appui du fanatisme. Grossièrement, on peut dire que le fanatisme fournissait les troupes, et les affaires, les généraux.

La sorcellerie a dû jouer un grand rôle...

B. R. — Un rôle terrible ! terrible ! surtout entre 1450 environ et le début des années 1600. Je pense à un ouvrage intitulé *Le Maillet des sorcières*, et dû à la plume d'un éminent ecclésiastique. Cet écrit a suscité une véritable folie de chasse à la sorcière, où le chassé croyait que le chasseur avait raison. Très vraisemblablement, Jeanne d'Arc c'est crue sorcière, et ce cas a été celui d'une foule de gens condamnés pour sorcellerie. La contagion de cruauté a été immense. Un homme comme sir Thomas Browne, que ses écrits font apparaître comme quelqu'un de très humain, de très éclairé, a effectivement pris part à des procès de sorcières, en qualité d'accusateur. Il écrivait que nier la sorcellerie était une forme d'athéisme ; la preuve n'était-elle pas dans la Bible : « Tu ne souffriras point qu'une sorcière vive. » ? Et si vous trouvez mauvais de brûler des sorcières, alors que vous les connaissez pour telles, c'est que vous ne croyez par à la Bible ; et par conséquent vous êtes un athée.

Comment expliquer que des personnes saines d'esprit, du moins en apparence, puissent être ainsi fanatiques?

B. R. — Saines d'esprit : cette notion est tout à fait relative. C'est très rare, des personnes saines. Il existe presque chez tout le monde des petits recoins de folie. Je me souviens d'un jour de pluie torrentielle en Californie, où nous avons recueilli dans notre voiture un piéton tout trempé. Cet homme s'emportait contre les préjugés raciaux, et ma foi j'étais bien d'accord avec lui. A un moment donné, la conversation est tombé sur les Philipines, et là notre passager a déclaré que les Philippins étaient abjects. Vous voyez, il avait son petit recoin de folie.

Qu'est-ce qui rend si importante à vos yeux cette question du fanatisme?

B. R. — C'est qu'il est cause d'une grande partie de nos maux.

Mais l'Eglise catholique, par exemple, a probablement pensé qu'il était plus important de croire à certains dogmes que de rester vivant si l'on n'y croyait pas. N'y a-t-il aucune différence entre cette attitude et notre manière de penser aujourd'hui?

B. R. — Une différence d'étendue, tout simplement. Le monde n'était pas soumis tout entier à l'Eglise catholique, et bien des gens pouvaient se soustraire à son pouvoir. La bombe H peut atteindre tout le monde.

Pouvons-nous voir cela d'un peu plus près?

B. R. — Oui, le sujet en vaut la peine. La tension Est-Ouest, cette menace qui nous terrifie tous, c'est le fanatisme qui nous la vaut, c'est la croyance aveugle au communisme — ou à l'anticommunisme, selon le cas. Des deux côtés, on professe une foi exagérée. Cette façon de croire, je l'ai définie comme fanatique : écraser ce que l'on juge mauvais chez l'interlocuteur, c'est plus important que la survie de la race humaine. C'est ce fanatisme des deux camps qui nous menace tous.

Avez-vous une définition de la tolérance?

B. R. — Elle peut varier, selon l'orientation des esprits. La tolérance au plein sens du terme, consiste à ne punir personne pour ses opinions, tant qu'il n'en résulte pas des actes criminels.

Y a-t-il dans l'histoire des périodes de tolérance que vous pourriez citer?

B. R. — On commence à être vraiment tolérant à la fin de la guerre de Trente Ans. En Angleterre, c'est un peu plus tard, à cause de la guerre civile. Le premier pays à pratiquer vraiment la tolérance, c'est la Hollande. Tous les grands esprits du dix-septième siècle, à un moment donné de leur vie, ont cherché refuge en Hollande, et s'y sont mis à l'abri du coup de torchon. Et les Anglais ne valaient pas mieux que les autres à cette époque. Souvenez-vous de l'enquête du Parlement sur Hobbes : on déclara le pervers pervers et on décréta qu'aucune de ses œuvres ne devait être publiée en Angleterre. Et cette interdiction a duré très longtemps.

A vos yeux, était-on tolérant à Athènes?

B. R. — Plus ou moins. La tolérance était plus grande que dans les Etats modernes avant le dix-huitième siècle. Mais ce n'était pas la tolérance pleine et entière. Chacun sait ce qui est arrivé à Socrate, et il n'a pas été le seul à mourir de la sorte. Anaxagore s'est enfui. Aristote a dû en faire autant après la mort d'Alexandre.

Comment apprécier si l'on se trouve ou non dans une période de tolérance? Vous avez un critère?

B. R. — Il y a les libertés : presse, opinion, propagande. La liberté de lire ce qui vous plaît, de pratiquer la religion de votre choix, ou de n'en pratiquer aucune.

Mais tout cela existe en Occident. Vous avez pourtant dit, il y a un moment, que le fanatisme n'a jamais été si violent...

B. R. — Que ces libertés existent, je ne crois pas que ce soit vrai. Voyez ce qui s'est passé en Amérique, quand on a épuré toutes les bibliothèques publiques : le moindre livre qui donnait des renseignements sur la Russie, on le détruisait. Vous ne pouvez pas appeler ça de la tolérance.

Sans un certain enthousiasme, on n'accomplit rien. Par excès d'enthousiasme, on s'expose au danger de fanatisme. Quelle est la bonne con-

(Suite en page 2.)

Lettre de Max Nettlau à Grave

Wien, 27 juin 1923.

Cher camarade,

Je ne veux que confirmer la réception de votre lettre du 20 juin et dire encore quelques mots dans cette discussion qui est arrivée à sa fin. Vous êtes, je pense, un peu moins absorbé qu'autrefois par le travail et vous aurez encore le temps de me lire.

Ce « droit des peuples de se libérer de l'opression étrangère », cette « émancipation nationale » qu'on ne peut pas nier aux peuples est pourtant, dans la société *actuelle*, un leurre dont l'acceptation pure et simple, comme vous le faites depuis 1914, nous conduit loin du socialisme et de l'anarchie. Il serait par exemple aussi logique que l'ouvrier cherchât à s'émanciper du capitalisme en devenant exploiteur lui-même, et on s'émanciperait de l'autorité en devenant soi-même tyran, etc. Nous avons cru que rien de ce genre ne peut se faire proprement dans la société actuelle. Tout cela n'est qu'un changement de maîtres, un autre arrivant au stade suprême pour opprimer ou exploiter à son tour. Et nous nous sommes désintéressés de ces remèdes fallacieux.

Comme socialistes, nous ne reconnaissons pas un accaparement individuel. Les nouveaux Etats ne sont qu'un tel accaparement de richesse sociale (située par le hasard de la conformation du globe sur *leur* territoire) qu'ils emploient.

Comme anarchistes, nous n'avons aucun intérêt à l'augmentation du nombre des Etats ni à la création de nouveaux Etats. Si un théoricien doux et bienveillant comme vous a peut-être pu se figurer encore en 1918 que les *nouveaux Etats* seraient tendres, inoffensifs, innocents comme de tout petits agneaux, l'expérience qu'on possède à ce sujet en 1923 ne devrait pas rester ignorée aussi de vous. Elle démontre qu'un nouvel Etat possède dès son début les vices de tous les Etats et à un degré intensifié vraiment incroyable et il continue ainsi. C'est comme si on se figurait que de malheureux syphilitiques aient procréé un enfant qui, dès sa naissance, porterait les tares d'une maladie cent fois intensifiée... C'est à cela que ressemble cet Etat tchèque et d'autres, et non à vos petits agneaux. Il ne pouvait en être autrement.

On a donc augmenté le nombre des Etats, les frontières, les possibilités de frictions, le militarisme de chaque Etat, les occasions de guerre, les haines, l'absurdité des entraves au commerce, aux voyages, à la vie intellectuelle aussi (en l'éparpillant en petites langues impossibles), bref on a rétabli le Moyen Age et tiré de leur poussière les cadavres des Etats périmés et depuis longtemps pourris de ces siècles lointains. Et je croyais que les anarchistes sont avec l'avenir et le progrès. Je m'attends à ce que, quand la momie de Toutankhamon sera découverte, on le fasse roi de l'Egypte ; ce serait logique pour des nationalistes, mais cela ne nous intéresse pas. Et en 1918 et 1919, ces galvanisations de morts seraient sympathiques ?... Cela me paraît peu logique.

Voilà pour la théorie. En *pratique*, on sait par l'histoire du XIXe siècle que toutes ces « libérations » nationalistes correspondaient aux buts et aux vues de la grande politique des grands Etats. Les nationalités ne furent que des pions dans leur jeu. Il a plu à la politique française, pour se venger des traités de 1815, de supporter la libération italienne ; il a plu, de même, à la politique anglaise, de supporter les Italiens, pour s'en servir contre la France. (Ce jeu dure encore.) Il a plu à la Russie, à cause de ses vues sur Constantinople et aussi sur l'Adriatique, de supporter les Etats balkaniques. Il lui a plu, pour écraser l'obstacle qu'elle voyait dans l'Autriche-Hongrie, de miner ces deux pays en soutenant les nationalités slaves, et ainsi de suite...

C'est cela qui est à la base du nationalisme à vues politiques (étatiste, annexionniste, etc.). Je le sépare du nationalisme culturel (au moins pour la langue, les traditions), les coutumes, que je reconnais comme expression de l'autonomie individuelle de chaque groupe d'hommes, lié par un lien particulier. Dans l'intrigue, la fraude politique, on se sert de ce nationalisme culturel comme paravent contre le nationalisme politique, et on a le plus grand soin d'empêcher les solutions pacifiques sur la base d'autonomie, de réciprocité (qui se sont cent fois offertes en Autriche) pour ne fomenter que le nationalisme politique au bénéfice d'un grand Etat ennemi.

C'est sur ce point que je vois plus clair que vous pour l'Europe centrale et le Sud-Est de l'Europe. Vous n'avez pas eu les possibilités matérielles d'examiner cela de près, et j'en ai eu au moins quelques opportunités comme je l'ai expliqué dans ma seconde lettre. Vous êtes donc plus facilement que moi, permettez-moi ce mot dupe des plaintes factices que l'on répand dans l'Ouest, quand cela convient à la politique française ou anglaise, car je connais un peu les deux côtés de la médaille. Vous avez dû souvent rencontrer des personnes de très bonne foi qui n'avaient vu l'anarchie qu'à travers leurs journaux bourgeois ou socialistes et en avaient une idée très erronée. Vous êtes dans la même position pour les questions de nationalités qui ont toujours attiré votre sympathie par solidarité avec des victimes, mais que vous n'avez pas examiné de près et dont vous n'avez pas toujours percé le camouflage humanitaire pour aller à leur vrai fond. Ce fut un des masques de la grande politique hideuse des grands Etats. A cause de cela même, on n'a pas pu résoudre les questions nationales à l'amiable, parce que toute tentative fut sabotée par l'ennemi implacable.

Même si vous ne pensiez pas à tout cela, vous auriez pu voir qu'il ne s'est pas toujours agi que d'augmenter la puissance d'un Etat existant ou à créer, mais jamais de vraie libération. Où est donc l'autonomie de la Macédoine? Ce pays se sent aussi annexé et opprimé par la Serbie qu'il l'a jamais senti sous le joug turc. Qu'a-t-on fait du Monténégro, le plus ancien Etat libre balkanique? Il n'existe plus, même de nom. Lisez-vous les détails de ce qui s'est passé ces derniers jours à Agram (Zagreb) où la rupture entre Croates et Serbes est devenue complète, et où la politique de répression absolue de Belgrade a commencé?... Avant la guerre, il n'a jamais été question, pour la Bosnie, d'autonomie (elle l'avait précisément dans l'Auriche-Hongrie, par son administration spéciale et sa diète locale). Il s'agissait de la rendre à la Turquie selon le droit formel, ou de la céder aux politiciens de Serbie, sur leur demande ou exigence, pour agrandir cet Etat ambitieux, source de toutes les guerres en Europe depuis cinquante ans. Et alors vous aussi, de votre point de vue théorique, qui ne devrait cependant pas exclure la justice, l'équité, l'égalité, vous auriez dû reconnaître que Turquie, Autriche-Hongrie et Serbie comme possesseurs de la Bosnie, se valaient, car d'une indépendance de ce pays (Etat séparé) il n'a pas été question dans la politique de cette époque.

Les solutions nationalistes sont donc toujours étatistes et antisociales. Elles créent de nouveaux Etats et accaparent la richesse sociale au bénéfice exclusif de ces Etats ; ou bien elles consistent dans l'agrandissements d'Etats qui ne savent alors qu'opprimer les plus faibles parmi les nouveaux venus (voir Slovaques et Croates opprimés par Tchèques et Serbes, etc.). Ces deux solutions apparentes reviennent, en dernier lieu, au même, les nouveaux Etats n'étant que des satellites des grands Etats anciens. Il en est ainsi de la fameuse «Petite Entente»... Tout ceci n'empêche pas ces nouveaux Etats de mener une vie tapageuse d'intrigues entre eux, comme le font en ce moment la Pologne et la Tchécoslovaquie, qui s'engueulent pas mal...

Tout cela est si sordide et si malpropre que le fait d'y appliquer les sympathies généreuses que nous avons tous pour les opprimés c'est faire de nous-mêmes des dupes inconscientes. Vous n'avez pas la moindre idée de la façon dont j'ai toujours observé et collectionné les moindres traces du régionalisme, du traditionalisme, des dialectes et coutumes populaires, de la décentralisation de tout ce qui conserve et cultive la vie individuelle de ces petites unités locales. J'ai fait cela autrefois, en collectionnant pour toutes les parties de la France, du breton au niçois, étudiant les petites langues, du *kimrique* et de l'irlandais au lithuanien et au letton. Dans ce même esprit, j'ai examiné autrefois les petites langues slaves et leur réveil national. Bref, je connais le côté bon et beau de tout cela (maintenant vous allez m'appeler nationaliste !) Mais je ne suis pas resté dans les nuages de ce régionalisme sympathique, que je n'ignore donc pas le moins du monde, ni dans les nuages de la théorie où vous planez — mais je connais aussi le sordide côté politique de tout cela. Voici un grand tort. Si j'ignorais cela et fermais les yeux pour le voir, je pourrais alors planer dans les nuages comme vous et ne pas voir, d'un cœur léger, tout le mal que l'étatisme et l'avidité matérielle des bourgeoisies nationales ont fait en se servant d'un camouflage libertaire et humanitaire.

Vous planez en haut et je reste sur cette terre malheureuse. Nous sommes donc divisés, et comme votre position est plus commode que la mienne, je n'ai heureusement pas à vous plaindre. Tout est donc pour le mieux. Maintenant, c'est la fin de la fin de cette discussion qui, je pense, est restée amicale.

Mes salutations, *M. Nettlau.*

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T. Participez à la

Grande souscription pour la propagande !

COMMUNIQUES

DEUXIEME UNION REGIONAL

Permanence : les Samedis, de 17 à 19 heures.

Assemblée Générale : Dimanche 20 octobre à 9 heures 30.

Congrès Régional : aura lieu en novembre.

UNION LOCALE DES SYNDICATS DE PUTEAUX

21, rue Roque-de-Filliol, Bourse du Travail de Puteaux

Permanence et assemblées Générales : Chaque premier dimanche du mois, de 10 à 12 heures.

⁂

ASSEMBLEE GENERALE DE LA DEUXIEME UNION REGIONALE

Dimanche, 20 octobre 1968 à 9 h. 30
Ordre du jour :

1. Désignation du Bureau de séance.
2. Lecture du Compte-rendu de l'Assemblée anterieure.
3. Information du Bureau Régional.
4. Situation actuelle de l'Organisation.
5. « Le Combat Syndicaliste ».
6. Taches futures.
7. Préparation du Congrès régional.
8. Questions diverses.

Paris le 15 septembre 1968.

Je participe...
Tu participes...
Il participe...
Nous participons...
Vous participez...

MAIS «ILS» EN PROFITENT !

AREA MUNDIAL

EUROPA CENTRAL. NUEVO MOTIVO DE INQUIETUD

CELOSA de su imperio comunista, la U. R. S. S. vigila «su» socialismo de las naciones europeas que alcanzan frontera con paises capitalistas. De esta suerte la voluntad popular de la Alemania oriental de Hungría y Checoeslovaquia fue disuelta a cañonazos o bajo amenaza de dispararlos cual es el caso del último de los países citados. Los poderosos soviéticos detentan la verdad única, y si como verdad ella no lo es tanto, ahí está la superioridad militar de la U. R. S. S. para probar que a falta de razones buenos son cañones. Los zares, Bismarck, Thiers, Mussolini e Hitler opinaron lo mismo. Igual opina Franco.

El recurso a la fuerza parece inseparable de los regímenes estatales, reaccionarios, democráticos o totalitarios que sean. Cada guerra mayor lleva implícito el sello de la paz definitiva; pero quedando en vigor los vicios de la sociedad de las patrias, y en pie las ambiciones absorbentes, dichas imperialistas, la posguerra pacista se concreta en cada ocasión semillero de discordias, nido de víboras, con agravación del fenómeno por causa de un socialismo militar engendrado por la revolución rusa de 1917, es decir, por la degeneración social de aquel acontecimiento que, pudiendo llegar a la conclusión socialista definitiva se trocó en motivo de guerras interminables y de consecuencias dramáticas imponentes en gracia a la materia nuclear dispuesta para colosales exterminios.

Si ella no ha sido empleada después de las horribles explosiones de Hiroshima y Nagasaki, no ha sido por humanidad, sino por pánico de los mismos poderes poseedores de semejante ingenio destructivo. Pese a lo cual, las presiones diplomáticas de la U. R. S. S. y de EE. UU. norteamericanos se siguen caracterizando por la fuerza nuclear de que ambos países disponen. Incluso la «popular» China acoda sus propagandas y sus amenazas internacionales con la reserva de bombas hidrógenas que posee. Con esos Estados en posición de erizo, en situación de disputa turbia, de diálogo de sordos, la Humanidad se halla sumergida en un hervidero de angustias.

La actualidad checoeslovaca viene a recrudecer las disonancias internacionales peligrosas con la ocupación cosaca que el país checo-magiar sufre. La Santa Rusia contemporánea no puede tolerar desgarros en su blasón (esta vez pintado de rojo) y lo conquistado en 1945-48 quiere guardarlo y más, siendo su ambición extensiva: Alemania occidental insufla propagandas burguesas a su vecina Checoeslovaquia, y esta «intromisión» en el imperio bolchevique merece respuesta militar según autorizan los artículos 53 y 107 de la Carta de la O. N. U. El Pacto de Varsovia sostenido por Moscú puede al efecto movilizar efectivos guerreros con miras a la invasión de la Alemania exterior (la interior está a buen recaudo, según se vio en 1954), cuyo éxito de ocupación podría dar pie a fricciones de frontera con otras naciones de orden capitalista (Francia, Austria, Italia, etc.), facilitando motivo para la ocupación total de Europa so pretexto de Hitler y de los Quisling que fueron o siguen siendo.

Contra la interpretación diplomático-militar rusa se levanta la N.A.T.O. vigorizada por Norteamérica, amenazando en tigre capitalista al oso comunista con una guerra que, en nombre de una democracia cada vez más complicada, también debería ser la última, y sin duda que podría serlo de darse el caso de que la Humanidad resultara exterminada, con cuya gloria final las fieras irracionales — las que sobrevivieran — quedarían dueñas del destino del planeta.

A nuestro entender la guerra no tendrá lugar por aquello tan vulgar de que el miedo guarda la viña. Una docena de bombas termonucleares podrían aplanar la U. R. S. S. y otra docena similar arrasar el territorio norteamericano. Y aún quedaría materia de ésa en disposición de liquidar más humanidad, de no haber sido ésta liquidada de antemano. Porque recordamos la reserva pequinesa, amenazante de suyo, como se ha dicho, pero que queda en acecho, anhelante de que ambos colosos blancos se achicharren, se exterminen, para desatar la invasión amarilla sobre el mundo.

Exacto el argumento ruso de una Alemania occidental conteniendo resabios de nazismo. Verídico el razonamiento «atlantista» de una Alemania del Este contando con elementos nazis entre los «schuppo» invasores de Checoeslovaquia. Pero estas razones con ser importantes, resultan mínimas ante la inminente tercería de los 750 millones de hijos de Oriente.

El miedo guarda la viña, dándose el triste caso de que la Humanidad ha de columpiarse en esa historieta de pánico, inválida como está para provocarse más saludables reacciones.

chispas

El dictador Salazar está enfermo grave, al propio tiempo que la enfermedad del pueblo portugués se aligera.

⁂

Perdida la confianza en la medicina portuguesa, se recurre a la medicina norteamericana. De lo que se infiere que la farmacopea no es nacionalista.

⁂

La Virgen de Fátima no ha sido consultada.
O no se la considera milagrosa o la PIDE la tiene en sospecha.

⁂

Pide lo que quieras pero nunca la PIDE.

⁂

Los salazaristas tendrán que llorar fuerte para superar la risa de tanto portugués alegre.

⁂

Portugal unánime le daría entierro suntuoso al profesor Oliveira Salazar.
Por diversos motivos.

⁂

¿Salazar en salazón?

⁂

Si enterraran a Salazar en Tarrafal, más de mil esqueletos desertarían de sus tumbas.

⁂

Tarrafal como tumba mayor de los antifascistas portugueses.

⁂

No deseamos la muerte a nadie, pero Salazar no fue — o no es — de este criterio.

⁂

Mirando a Salazar comatoso, 29 millones de españoles piensan en Franco.

Francamente, compartimos el mismo sentimiento .

CHISPERO

MA CONCEPTION DU MONDE

(Suite de la page 1.)

duite à tenir? Comment éviter d'être fanatisé?

B. R. — On n'est jamais sûr de rien, mais il y a tout de même un principe qui peut être utile. C'est de n'agir que d'après ce que nous être la vérité. On peut faire un geste malheureux : à ce moment-là, il faut s'arrêter. Appliquons par exemple ce principe à la peine du bûcher. Si la théologie admise à l'époque des persécutions avait été la vérité pure, alors, ç'aurait été une bonne chose que de brûler les hérttiques sur un bûcher. Mais s'il y avait la moindre chance pour que cette théologie ne fût pas absolument vrai, en ce cas, on accomplissait une vilaine action. Il me semble que ce principe peut nous diriger.

Et vous en faites aussi l'application aux partis et aux gouvernements?

B. R. — Oui, bien sûr. Tous ceux qui militent dans un parti pensent que les gens des autres partis sont dans l'erreur. Mais ce n'est pas une raison pour les assassiner.

Quelles limites assignez-vous à la tolérance pour éviter qu'elle conduise à la licence et au chaos?

B. R. — La réponse d'un libéral, je crois, c'est que la tolérance doit être plénière en matière d'opinion : On peut plaider que la loi devrait être différente. Mais ne méritent pas la même tolérance les gens dont les actes demeurent criminels tant que la loi n'est pas changée. Prenons un exemple. Vous pouvez prendre parti pour la peine de mort et demander qu'on l'introduise dans un pays qui ne la connaît pas. Mais ne prenez pas la liberté d'assassiner quelqu'un sous prétexte qu'il le mérite.

N'y a-t-il pas des vagues de fanatisme qui balaient le monde? Ne sommes-nous pas en ce moment sous une de ces vagues? et finira-t-elle par s'étaler?

B. R. — Oui, si la surface est calme, si le monde se stabilise. L'équilibre instable favorise le fanatisme, il faut donc chercher à équilibrer le monde.

Y a-t-il des chances de réduire le fanatisme de par le monde?

B. R. — Oui, il y en a beaucoup, et je crois que c'est une affaire politique. Il faudrait pour cela que nous ne redoutions plus autant une nouvelle guerre mondiale. On verrait bientôt se répandre la tolérance et la modération, à l'Est comme à l'Ouest. Mais tant que la tension subsistera les chances seron bien minces.

ANTENA

En Canarias. La G. C. dispara contra unos manifestantes

LAS PALMAS. — En el pago de la Sardina del Norte los obreros de la Edificación sostienen una huelga para alcanzar las condiciones que rigen en las ciudades. Para informar del conflicto los huelguistas convocaron el pueblo a una reunión libre en la playa Cala, asistiendo unas 150 personas. Personada la Guardia Civil intimó orden de dispersión de los reunidos por tratarse de una concentración ilegal. En este punto un abogado al servicio de los huelguistas indicó al jefe de los guardias que ilegal lo era someter a estos obreros a trato inferior al de las ciudades cumpliendo el trabajo en las mismas condiciones. Estimándose ofendido el comandante de la fuerza ordenó una carga — dijo — para impedir que la manifestación se dirigiera a Galda, donde promover disturbios. Esta decisión absurda ocasionó el natural revuelo, que cortaron los guardias disparando sus fusiles. Resultado: Dos obreros heridos de bala (Jesús Redondo Aguín y Lorenzo Felipe Vega) y 25 detenidos, entre ellos el abogado.

NOTA. — La relación de estos hechos servida por el Gobierno Civil fue burdamente amañada, tanto, que en el servicio de Prensa corrió — según datos — el ron con abundancia, lo que explicaría el torpe contenido de la nota «oficial».

ESTALLO LA ANTORCHA

PARIS (OPE). — El diario «International Herald Tribune» informó el 3 de septiembre en un despacho de la agencia United Press International, que «dos corredores españoles habían resultado heridos al hacer explosión la antorcha olímpica, que está siendo ahora llevada a España». El suceso ocurrió en Barcelona y se produjo cuando la antorcha de uno de los corredores, recalentada por la llama, fue puesta en contacto con la antorcha de otro corredor de relevo. Esta antorcha estaba llena de gas, pero no se ha informado de qué gas se trata. El hecho ocurrió ante una gran multitud congregada en la Granvia Diagonal. Los dos atletas arrojaron las antorchas y se cubrieron la cara con las manos, dando gritos de dolor.

La antorcha olímpica debe ir por tierra hasta el puerto de Palos, desde el que partió Cristóbal Colón para el Nuevo Mundo en su primer viaje, y desde allá será trasladada hasta América en una fragata de la Marina de Guerra española.

APERTURA DE TRIBUNALES

MADRID. — Como cada año en esta época, la jurisprudencia celebró sesión inaugural solemne, esta vez con lleno de botarates y carcamales tonsurados, el peor de ellos el fiscal del Supremo, el cual se ha anemiado la sesera para llegar a la conclusión de que la huelga, recurso obrero reconocido en todos los países civilizados, es ilegal en España debido a la constitución (fascista) que la rige. A tenor de esta declaración, a todas luces gregaria, la jefatura sindical ha recordado a todos los sindicatos dependientes la ilegalidad del paro voluntario obrero, amenazando con la aplicación de sanciones contra los discolos que no se atiendan a la disposición obrericida del Tribunal Supremo y de la secuela fascista del sindicato verticalista.

MANIFESTACIONES EN CATALUNA

BARCELONA. — Con motivo del 254 aniversario del asalto a Barcelona por las tropas franco-españolas de Felipe V, nieto de Luis XIV y primero de los Borbones en España, el 11 de septiembre en las localidades de Barcelona, Tarrasa y Mataró hubo demostraciones agitadas a cargo de centenares de manifestantes, la mitad de ellos de origen castellano pero amantes de todas las libertades. Como era de esperar, la policía corrió al encuentro de las comitivas, dando lugar a desórdenes que justificaran unas cuantas detenciones.

DE LA NIÑEZ A LA ANCIANIDAD

ZARAGOZA. — ¿Por qué algunas mujeres son viejas a los 22 años? Lo explica un periódico en este despacho: «No hay derecho a que una mujer de veintedós años de edad sea considerada vieja por las empresas y no encuentre colocación», según ha manifestado María Teresa Maestre que tiene a su cargo el departamento de trabajo de la mujer en la Delegación Provincial de Sindicatos. «Las empresas — ha dicho — sólo quieren chicas de 14 años, porque así les pagan únicamente 40 pesetas. Pero las despiden en el momento que cumplen los 16, porque entonces el sueldo se eleva a 60 pesetas diarias. De esta forma las mujeres que han cumplido 22 años son consideradas viejas y no encuentra colocación».

EL PORQUE DE UNA HUELGA DEL HAMBRE

BAYONA (OPE). — El periódico «Basque Eclair», bajo el título de «La situación en Guipúzcoa — 60 jóvenes vascos hacen la huelga del hambre», publicó el 12 de septiembre la siguiente información de su «corresponsal especial»:

«Hemos sabido de fuente digna de fe que la situación no ha mejorado nada en Guipúzcoa. El estado de excepción sigue en vigor. Cualquiera puede ser detenido en cualquier parte y trasladado a los locales policíacos.

Un joven vasco, José Antonio Aguirrezabalaga, fue llevado a la prisión en estado muy grave como resultado de las torturas a que ha sido sometido. Lo sacaron nuevamente de la cárcel para someterlo a otro interrogatorio y desde entonces no se ha sabido nada de él.

En San Sebastián existe la más viva emoción por causa de este hecho, pues se ignora que ha sido del joven. Sesenta jóvenes presos vascos se han declarado en huelga de hambre y vienen negándose a comer desde el viernes pasado.»

MEXICO REAFIRMO SU POLITICA INTERNACIONAL

MEJICO (OPE). — «Los jefes de la misiones diplomáticas del Japón, Estados Unidos, Checoeslovaquia, Guatemala, Argentina, Colombia y España (Gobierno de la República en el Exilio) opinaron ayer acerca del informe del Presidente Díaz Ordaz — leemos en la prensa mejicana —. El doctor César Augusto Pantoja, embajador de Colombia, dijo que las realizaciones de Méjico expresadas en el informe, constituyen un ejemplo que deben imitar los pueblos latinoamericanos.

Karel Hanus, de Checoeslovaquia, manifestó que estaba particularmente satisfecho con el informe, en el cual — agregó — se reitera la política internacional de Méjico, en el sentido de respetar la autodeterminación de los pueblos.

Manuel Martínez Feduchy, encargado de negocios de España, dijo textualmente: «El presidente Gustavo Díaz Ordaz, al defender a Checoeslovaquia, reafirmó su política internacional, a la cual se acoge también la República Española en el exilio.»

En efecto, Méjico ha condenado siempre la intervención de Alemania, Italia y Portugal en los asuntos de la República española, al apoyar con el peso de sus armas a los militares sublevados contra el gobierno legítimo, y, por consiguiente, no ha reconocido al régimen impuesto por los vencedores de aquella guerra a los pueblos ibéricos.

CANONIGOS VORACES

MADRID (OPE). — Nos llegan noticias de que las canongías de determinadas catedrales españolas, situadas de lleno en la esfera del turismo, estando últimamente cotizadas por los sacerdotes en la misma proporción al progreso del fenómeno turístico.

Una de las explicaciones que se nos ha ofrecido es la siguiente: una parte muy considerable del dinero conseguido corresponde a los miembros del cabildo, descontando, claro está, lo que se emplea en el sostenimiento ordinario del templo, porque por lo que respecta al sostenimiento «extraordinario», hemos oído repetidamente decir que en no pocos casos es la Dirección General de Bellas Artes la que corre con los gastos...

Francamente, pensábamos que el dinero, fruto de las visitas turísticas, tuviera fines estrictamente benéficos, y así se purificaría un poco de tantas manchas «morales» como se nos dice que tiene...

PLAN DE DESARROLLO, 2a PARTE

MADRID. — Un cacereño ha dicho en la revista «SP» que la provincia de Cáceres, que es la número 50 por orden de renta «per cápita», se opone al trasvase de las aguas del Tajo al Segura por ser perjudicial a dicha provincia, que también quisiera incorporarse al desarrollo nacional. Pero... «los cacereños se están incorporando a este desarrollo de una forma peculiar: emigrando. Se van a Madrid, a Asturias, a Cataluña y están colaborando también de esta forma al desarrollo de Alemania, de Francia y de Suiza. De esta manera, la población cacereña, en muy pocos años ha disminuido en más de 50.000 personas.»

ESPAÑA ANTE EL ESPEJO

MADRID. — Balance de ocho meses de comercio patrio habido con el exterior: Exportaciones: por valor de 69.689 millones de pesetas. Importaciones: por valor de 160.456 millones de pesetas.

Por recato, hace años que no se pronuncia el vocablo «autarquía».

MALESTAR OBRERO EN TARRASA

BARCELONA. — Sobre 700 trabajadores de la vecina ciudad de Tarrasa, han divulgado un escrito dirigido a las autoridades en el que señalan la crisis de trabajo, la vida cara y en alza continua, la cortedad del 5,9 aumentativo en los salarios vigentes, la insuficiencia en guarderías infantiles y lo caras que resultan las existentes, etc. Las autoridades recibieron estas quejas con música de flauta.

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.
Es una edición «Umbral».

A propósito

(Viene de la página 4.)

mo, más que querer fines ulteriores y constructivos, lo que desean es lo que están haciendo y siempre hicieron: armar camorra. Con una profundidad abismal y citando a Felicien Marceau, arguye que el paso del «ancien» al «nouveau régime» consiste y se caracteriza por un sencillo cambio de verbos: ser y estar. Antes se «era» rey, cortesano o militar, es decir el hombre contenía un poder de prestigio; ahora se *tiene*, es decir, algo adventicio o foráneo como es el dinero y todo lo que él proporciona. Por consiguiente, tanto nuestro compatriota como el Sr. Marceau, ven en esta juventud inquieta la nostalgia de los valores, el ansia de retorno al «ser» en contraposición al puro y desangelado «tener». Y después de esto pontifica «urbi et orbi»: «Desde hace siglo y medio Francia puede decir que la aristocracia (en la que él se incluye) ha sido guillotinada, pero no sustituida. Y ha ocurrido lo previsible». Al final nos hace una demostración palmaria de la profundidad de sus escarceos y de la justa y estricta proporción de los términos con que enfoca el problema. Alude a la vuelta a la Universidad de los estudiantes, los cuales eran cacheados por la policía; si ésta encontraba algún arma de la clase que fuese, era confiscada; pero si se trataba de un bocadillo de jamón o una lata de conservas, los dejaban entrar. «Porque era bien claro que con cada conserva o con cada bocadillo, entraba en las insulas de la utopía un poco de contrición burguesa y realista.» De donde se deduce que para el denso y abismático pensador gaditano, no sólo los flamencos no comen, sino también los idealistas. Entonces, el Sr. Pemán tiene el problema resuelto con gastos pagados, porque si los idealistas utópicos no comen por temor a caer en los pecados de la burguesía realista, resulta que se morirán de inanición. Es ésta una conclusión a la que Malthus no llegó cuando ideó su teoría.

Más que ignorancia se necesita una buena dosis de mala intención para desconocer una cosa tan obvia como es la de que el anarquismo ha sido y es el fermento de la lucha social contra el estamento capitalista. Fue el primero en sistematizar y dar consistencia a esa lucha, y no sólo en España, sino en América, desde los Estados Unidos a la Patagonia, sin olvidar a la misma Europa donde la fuerza ácrata integró las rebeldías nacientes en la Primera Internacional. El movimiento revolucionario en la península ibérica, desde sus comienzos, no tuvo oponentes: el anarquismo fue el único que lo instituyó, lo alentó y le deparó vías evolutivas y resolutorias. Si otros movimientos como el marxismo, y después el comunismo, fueron adquiriendo potencialidad en el área nacional fue en la medida en que las fuerzas represivas de los sucesivos gobiernos fueron ensañándose tesoneramente con el anarquismo en particular por considerarlo más peligroso para su seguridad, mientras que el resto, apareciendo bajo forma estatal avanzada, pero estatal al fin, gozaba de más amplia libertad para su difusión, libertad que empleó no solamente para afirmarse más frente al capital, sino también frente a sus antiguos aliados los anarquistas. Los detractores de la anarquía consideran a ésta como una utopía, y a sus mantenedores y valedores como fanáticos de una mística de lo más exaltado. Los que así hablan se olvidan de que los primeros cristianos constituían una furia mística y fanática hasta el martirio en aras de lo que creían su verdad; y siendo una verdadera utopía sus propósitos, a ninguno de sus corifeos se les ocurre pensar y meditar sobre la inutilidad de su sacrificio. Y si un movimiento que se manifestaba tan sólo en el plano de las ideas y pretendiendo alcanzar lejanas metas ultraterrestres pudo sobrevivir a la imposición represiva del poderoso imperio romano, ¿por qué ha de resultar extraño, utópico y místico un movimiento que se asienta sobre la realidad humana, sobre el reconocimiento de la injusticia social, de la tiranía, del expolio y la miseria, con toda la perentoriedad resolutiva que esto implica? Y si la anarquía, como se dice, se atiene a postulados utópicos, y al mismo tiempo se les considera místicos, entonces la mística religiosa está chapoteando en una ciénaga puramente ilusoria y la religión es un mito. Pero para este viaje no necesitábamos alforjas. Cuando José Antonio dijo que su Movimiento no era un modo de pensar, sino de ser, además de una frase vacua expresó la mendacidad más flagrante de cuantas vertió, porque un modo de ser del hombre concebido dentro del Estado es un absurdo. El hombre, por naturaleza intrínseca, repugna toda coacción y violencia contra él ejercidas. Desafío al mundo entero a que se me desmienta esta aseveración. Y si esto es cierto, como lo es, el Estado no puede integrar a una comunidad de hombres sin violentar lo que genuinamente los hombres son. El Estado, como cualquier conjunto político, sólo puede definirse con referencia a su único medio de sustentación: la violencia física y, correlativamente, la coacción moral y de expresión. Esto no es una elucubración subjetiva; es algo objetivamente demostrable. Cualquier sociólogo admite esta conclusión. Max Weber, al que no cabrá tachar de extremista, lo afirma: «Si solamente existieran configuraciones sociales que ignorasen el medio de la violencia, habría desaparecido el concepto de Estado y se habría instaurado lo que, en este sentido específico, llamaríamos anarquía. El Estado recaba para sí el monopolio de la «violencia física legítima», y lo específico de nuestro tiempo es que a todas las demás asociaciones e individuos se les concede el derecho a la violencia sólo en la medida en que el Estado lo permite. El Estado es la única fuente del «derecho» a la violencia». Y el político, vehículo y ejecutor del Estado, vive «de» la política; pero aun cuando viviera «para» la política, esto no sería éticamente más defendible. Por consiguiente, si hablamos de un modo de ser del hombre ninguna tendencia puede configurarlo excepto la anarquía, la cual, contra lo que muchos creen, no trata de esquematizar y sistematizar al hombre, sino sencillamente comprenderlo tal cual es, es decir, una vocación abierta e irreversible dentro de la evolución histórica.

Pero la aparición de la filosofía, de la metafísica y de la lógica han enmarañado y dificultado la trayectoria humana. El hombre, entonces, ya no es comprendido como lo que «es», sino como lo que «debe ser». Así nace la ética y con ella la escala de los valores. El hombre necesita echar mano del juicio de valor para poder discernir lo justo de lo injusto, lo bueno de lo malo en todos los momentos en que ha de elegir y tomar una decisión. Entonces

B.D.I.C

del anarquismo

ces se nos dice: ¿En virtud de qué instancia lo que uno considera justo otro lo entiende injusto? ¿Cómo se resuelve el antagonismo de dos juicios? A partir de este momento la libertad del hombre queda en entredicho y es relegado a la impotencia. Pero por una aviesa intencionalidad, porque el hombre no es nota monocorde, sino un órgano con multitud de registros el conjunto de los cuales constituirán la sinfonía. Los valores por los que ha de regirse en la convivencia vendrán dados por los datos inmediatos de la experiencia impuestos, a su vez, por la misma evolución. El barullo metafísico no proviene de una supuesta incapacidad congénita para que el hombre decida de su propio destino, sino por una tendenciosa imposición que desea hacerle incapaz mediante una jerga imponente que no comprende y que le hunde en la incertidumbre y el marasmo. La filosofía, a lo largo de los siglos, no se ha visto harta de construir esquemas y maquetas en los cuales ha querido meter al hombre a trancas y barrancas con desprecio absoluto de la propia esencia de él. No es el hombre el que ha de constreñirse al esquema; ha de ser éste el que se adapte al hombre, o mejor, será su propia vida la que configurará su trayectoria social. La metafísica nos ha arrojado inermes a la cuenta de la historia, ya que si no somos capaces de converger unánimes ante los valores de la ética quiere decirse que existe una escala de valores absolutos que trascienden nuestra razón y que son exteriores y extraños a ella, erigiéndose en árbitro de nuestras decisiones.

Según esto la historia y la evolución poseen un «sentido», pero un sentido trascendente y, por consiguiente, ineluctable. Y en ella vamos embarcados como pasajeros a merced del capitán. Estamos como en los tiempos antiguos, somos hombres ahistóricos, encerrados en un mundo en el que el tiempo se ha detenido, en el que todo está previsto por los dioses y el destino y en el que el hombre ya nada puede hacer. Somos presas propiciatorias de los especulativos del Peripaton y de los jardines de Academo y cuyo relevo tomó el santo de Aquino. Muchos siglos futuros no pagarán el daño que nos han ocasionado Aristóteles y Platón a los que el insulto mayor que se les puede inferir es llamarles precristianos. Su filosofía es una sarta de disparates y barbaridades que han entorpecido las ciencias de la naturaleza y las del hombre durante siglos. Ni el mundo moderno que ha elevado a la razón a la categoría de divinidad, nos ha salvado. Y por si fuera poco ahora se nos pide que comprendamos la trascendencia, es decir, que apelemos a la irracionalidad, que admitamos lo incomprensible, que demos el salto hacia la paradoja absoluta por un acto de fe, como quería Kierkegaard. Teilhard de Chardin desea uncirnos a su carro de la evolución teleológica, partiendo del punto «alfa» y terminando en el «omega», en pos del sentido trascendente de la historia que nos llevará a Dios. El determinismo científico también se tambalea, pues la dicotomía clásica *causa-efecto* llega un momento en que falla. Un mismo efecto puede no tener siempre la misma causa y los efectos a veces son imprevisibles según el principio de indeterminación de Heinsenberg. Pero ningún determinismo histórico ni científico deben hacernos dimitir de nuestra condición de seres libres vocados a la realización futura que esa libertad condiciona. Desde ahora descalificamos cualquier trascendencia y ni los imponentes descubrimientos de la física cuántica, con ser apreciados, deben impresionarnos. No necesitamos comprender los espacios multidimensionales en los que no vamos a vivir. Nuestra geometría no es la de Riemann, sino la de Euclides, la que nos sirve para andar por casa, la que nos ubica en el espacio terrestre, tan mísero, pero también tan glorioso; el de nuestras luchas y el de nuestra paz; el de nuestra esclavitud, pero el mismo desde el que alcanzaremos nuestra manumisión. Si los valores que creíamos más seguros entran en crisis, tanto en la ciencia física como en la del hombre, demostrando por tanto la invalidez de un determinismo trasnochado y, a la vez, que la evolución avanza según sus propias leyes que, no por tales pueden ser menos mutables, ¿con qué derecho se imputa a la anarquía de utópica siendo como es una interpretación del hombre en su genuina textura, y siendo el hombre un ingrediente de esa evolución? ¿Calificaría alguien de utópico el espacio de diez dimensiones a pesar de que es una realidad extrahumana? Entonces, ¿por qué se admite como cierto y posible un concepto tan abstracto como el antedicho, fuera de toda percepción sensorial e incluso intelectiva, y no se confía ni admite la realidad de la anarquía, que no por futura es menos real y posible? ¿De la anarquía que, precisamente, no se fundamenta en abstracciones, sino que, por el contrario, se atiene a la realidad y experiencia tangibles de esta realidad que es el hombre? Yo diría que la causa radica en un hecho tan sencillo y demostrable como es el que el hombre se ha constituído en tirano del hombre, y que a los detentadores de esa tiranía les es muy difícil dimitir de esa condición de tiranos, por cuanto esa prepotencia les asegura el dominio sobre los demás y con ello el halago de sus retorcidas apetencias.

La humanidad puede desaparecer o no, puede morir por muerte natural o ser destruída por nuestras propias fuerzas, pero una cosa es cierta, y es que está llegando a su madurez adoptando todas las responsabilidades que implica su existencia. El hombre se da cuenta de que no necesita padre ni tutor y se hace cargo de su propio destino y del de los demás. El sentido de la historia y las fuerzas ciegas del hado las ha arrojado a la cuenta como objetos inservibles. No admite sumisión a ninguna fuerza que le trascienda, porque fuera de su percepción nada tiene sentido, ilusorio o real. El hombre, como decía Machado, cuando anda va haciendo su camino, sólo él, y nadie más. El, y sólo él, es el responsable de su ruta, de lo que desea y de la voluntad de conseguirlo. De su éxito o fracaso nadie puede ser responsable más que él. Y este hombre que el futuro serán todos los hombres, es el que anhela la anarquía. Porque si anárquica es la naturaleza, cual dijo Bovio, hacia la anarquía marcha la historia.

Juan Español

DEL HUMANISMO

LA parte que conocemos de la extensa obra de E. Relgis prueba su convicción en que la humanidad logrará modos de vida pacíficos, prósperos y armoniosos, pese a los hombres en pugna por el Poder, principio y fin de toda maldad.

Relgis piensa que del crisol de las luchas sociales, tras el fracaso del Estado opresor, la humanidad se dirigirá hacia nuevos horizontes, para vivir libremente unida en el respeto de la diversidad filosófica.

Sus libros son lecciones. Una muy interesante es la correspondencia con Lotar Radaceanu, bajo el título: «Humanitarismo y Socialismo» (4-10-1922-4-9-1923). Es, además, de una actualidad tan evidente como lo fuera en aquella época.

Además de instructiva, la conversación de los dos corresponsales es un ejemplo que deberían seguir quiénes se dejan deslizar por la pendiente de la polémica. Aunque alejados de los argumentos de Radaceanu, le consideramos merecedor de rerspeto hasta el momento en que, a la fe que le apasionaba defendiendo su idea, pospone un sectarismo que convierte en dogma. Al que a su vez sucede el deseo de gobernar.

Dejando de lado el espíritu crítico de principio, Radaceanu escaló, al socaire del P. C., puestos preponderantes. Al deseo de gobernar sucedió el de mantener el poder logrado, que defendió el de mantener el poder logrado, que defendió con más rigor que las concepciones cientificistas que le animaron, transformando así en reaccionario, un poder que antes presentó como liberador.

Aunque a Radaceanu no le convenza, es valedera la aserción de Relgis confiando a los intelectuales la misión de esclarecer al mundo por encima de concepciones partidistas y patrioteras.

En realidad, observada objetivamente, la misión de los intelectuales libres es ingrata bien a menudo. Tropiezan con la oposición de plumíferos servidores de empresas más o menos dogmáticas y también, muchas veces a la incomprensión de las masas.

Embrutecidas por el trabajo agotador y la demagogia de sindicatos reformistas y partidos políticos, se dejan llevar del conformismo; en gran parte se hacen prisioneras del prejuicio, (alimentado por intereses bajos) que presenta al intelectual como al prototipo del individuo que vive del sudor ajeno. Por si fuera poco, abre también su mella ese concepto, — calado hondo entre los trabajadores manuales —, que les hace creer que los intelectuales son «dilettantes» de la revolución, en cuya permanente rebeldía no hay que fiar. Este prejuicio ha sido además, alimentado por todos los Estados, quienes, en lugar de poner a la disposición de los productores del brazo los medios indispensables para combatir la fatiga muscular en lugares apropiados para ello y para solaz del espíritu, han incrementado el florecimiento de esas «universidades» en las que el «rey Morapio» cumple sus estragos, embotando voluntad y energía.

***

A las premisas científico-marxistas de Lotar, Relgis opone el estudio de la biología, para mejor comprender el fenómeno de la evolución social. Leyéndole pensamos en Kropotkin, a quien Voline aplaude en la Enciclopdia Anarquista, al esbozar el valor innegable de esa ciencia, estudiada también por G. F. Nicolai.

Esa correspondencia es raíz de múltiples reflexiones. Admira la disección que hace el autor de «Cosmometápolis» de los argumentos adversos, profetizando al comunismo estatal un porvenir de fuerza opresora a la que ha venido en parar efectivamente.

Menos pacientes y con menos fé que el autor de «El hombre libre frente a la barbarie totalitaria», exclamamos: «No hay duda que la Humanidad avanza, pero. ¿a qué precio? ¡A base de cuantos sacrificios! Exclamación que me hace pensar en la absurdidad humana. A. France, que en numerosas ocasiones protestó contra las barbaridades cometidas por la fuerza contra la razón, era un escéptico terrible. Refiriéndose a Kropotkin, decía con su socarronería habitual: «Conoce muy bien a los animales, pero muy mal a los hombres».

Claro está que no podemos oponer nuestros deseos, — egoístas en cierto modo —, a los conceptos de Relgis. Pienso que confundimos las más veces el deseo y la realidad y que, en verdad, la gloriola de un triunfo pasajero hace cesar las exigencias y que — sobre todo las masas —, olviden la perennidad de la lucha.

Se engaña Radaceanu cuando (p. 17). afirma que «La lucha del proletariado no es exclusivamente económica y política...» La experiencia nos enseña que el P. C. ha invocado siempre como principal argumento el hecho económico, luego el político, creando en fin una intelectualidad de vía estrecha, de la que no se puede salir sopena de yugulación.

Radaceanu, paseándose por los caminos trillados de «la necesidad de transición», no puede soslayar la confesión del fracaso de la revolución rusa, transigiendo además en su afirmación de que «todos los intelectuales han estado, en todas las épocas, al servicio de los poderosos», lo que no es cierto puesto que desde la antigüedad hasta nuestros días, son los intelectuales insumisos quienes han legado a la humanidad obras maestras y eternas, cosa que han impedido en sus feudos los socilistas autoritarios, resucitando la inquisición intelectual. Llegados a este punto, no podemos evitar de señalar a Radaceanu, quién, cuando en la p. 24 dice que.. «hace falta pues, un renacimiento de la cultura y de la civilización entera para la completa humanización de la humanidad», formula, de forma consciente o no, la condena de sus propios apóstoles comunistas que no aceptan la libre expresión del pensamiento. Ni ahora ni nunca ningún renacimiento puede ser moldeado por un partido, si se quiere ser libre, como la frase lapidaria del anónimo de la Sorbona: «Está prohibido prohibir».

La cultura no puede tener etiqueta ni debe estar sometida al dictado de nadie.

Sí, en régimen capitalista, *cuya forma condenamos desde luego*, el individuo es un engranage de la maquinaria de explotación, en el otro régimen su situación se agrava por la imposibilidad de expresar sus sentimientos si no están dentro el marco preconcebido, defendido a menudo por individuos cuya autoridad moral es nula, guiados solamente por un dogmatismo pancista.

La lectura del libro aguijonea el deseo de aconsejarlo. Hay en él dos corrientes diametralmente opuestas: la del político que quiere la revolución sometida a sus ambiciones y la del humanitarista que no se somete, prefiriendo surcar los caminos del mundo y seguir su lucha contra la barbarie totalitaria de todos los colores.

La perspicacia de Relgis, pgs. 53-54, nos hace pensar que la efervescencia anarquista que se manifiesta por doquier, es el preludio del fin de una sociedad corrompida, a la que el totalitarismo comunista no aportó ninguna solución de recambio. Ni en el aspecto material ni en el intelectual. En este último, ya en los años 20, «Clarté» se convertía en un documento probando la opresión de los intelectuales en manos de los comunistas.

***

Relgis se muestra lapidario resumiendo su pensamiento: «¿Los EE. UU. del Mundo?, le pregunta H. León Follin. «¡No! ¡La unidad del Mundo sobre los Estados!»

Para nosotros, la palabra «intelectual» define al hombre que no somete su pensamiento a ninguna fuerza exterior y que aporta medios de comprensión y de libertad, abriendo nuevos horizontes para una vida social armoniosa.

Si el humanitarismo puede ser hallado, y se halla efectivamente en la ciencia y en la técnica, es un error buscarlo en la política. Y, pág. 59, Relgis expresa su pensar así: «... Lo podemos encontrar (el humanitarismo), en ciencia y técnica, en arte y filosofía... Pero en política, ¡no! Por idealistas que sean sus varias y contradictorias definiciones, la política ha sido y es, en el fondo, la «lucha» de un partido, de una clase social que quiere gobernar, es decir: dominar mediante la intolerancia, astucia, corrupción y fuerza armada, a las otras clases de un pueblo, y por su inevitable tendencia de expansión imperialista, a los otros pueblos y razas, y hasta al mundo entero. La política es «divertimiento», la falsa «actividad» de las capas más o menos privilegiadas de la sociedad, y que quieren mantenerse en los dominios fascinantes del Poder hartándose con la carne y la sangre de las multitudes: carne de trabajo, carne de placeres y, si es menester, carne de cañón. La política no es más que la expresión múltiple y efímera del hambre y la sed de Poder que cubre, con sus adornos dorados, las mezquinas vanidades de tantas existencias vueltas inútiles: parasitarias, tiránicas y cobardes».

La aserción de que las clases no desaparecerán con el sistema comunista, confirma que los pensadores de principio de siglo estaban en lo cierto, afirmándolo el mismo Radaceanu, sin querer, porque sus afirmaciones (p. 67) han sido desmentidas por la realidad en todos los aspectos. Dice así: «Están equivocados los que creen que, en la sociedad futura, el Estado cumplirá, además de sus funciones administrativas, el papel de opresor de nuestros días. Su poder, identificado con la colectividad de los ciudadanos, será dirigido solamente contra las tentativas de restauración del viejo régimen explotador y opresivo. Ya no admitirá vida sin trabajo, y trabajo sin bienestar humano... etc.»

Para llegar a ello se necesita un período de transición. Pero esta transición se convierte en estado crónico. Cuando los sentimientos de avance social se manifiestan con exigencias al Estado, entonces la dictadura «transitoria» del proletariado, castiga y amordaza a los manifestantes con tal de mantener sus privilegios.

Los hechos son contrarios de nuevo a Lotar cuando, p. 68, escribe que: «Existe una profunda diferencia entre la politiquería abyecta de la oligarquía que, desgraciadamente, se confunde demasiado a menudo con la política en sí, y hasta con el movimiento político del proletariado».

La politiquería comunista responde a estas declaraciones. Los comunistas franceses, en occidente, son el último y vivo ejemplo.

Para terminar, dejemos la palabra al propio Relgis, quien en la p. 78, dice: «El apoliticismo de los humanitaristas es una consecuencia de su antiestatismo. Aclarando esta verdad, la proclamamos como una advertencia a los socialistas, no como adversarios, sino como compañeros de ruta hacia los fines suprapolíticos, esencialmente humanos, de los individuos y de los pueblos. No estamos ligados a la letra de un dogma, y por eso podemos oponerle el espíritu de una doctrina que se amplifica con el progreso mismo de la cultura universal, y se renueva por las aspiraciones superiores que surgen, sin embargo, de las realidades comunes de la vida biológica y social.»

Esta correspondencia constituye un documento muy valioso. Sus enseñanzas nos ayudarán a evitar los escollos de la política y a mejor comprender el alma de los hombres que se sirven de la pluma como de una lanza, contra los excesos de los poderosos, cuyo objetivo es oprimir y humillar.

El estudio de la obra del humanitarista nómada necesitará toda la enjundia de quien lo emprenda, y deberá carcar el acento sobre la atención y estima del obrero manual hacia el hombre que le ha hecho comprender la importancia del intelectual libre, dentro del contexto de la lucha humana por la emancipación de los pueblos.

FERNANDO FERRER

N. B.: «Humanitarismo y Socialismo», E. Relgis y L. Radaceanu. — Ediciones Humanidad. (Pedidos a Editorial Humanidad, Montevideo), calle Gaboto, 903.

CONCEPTO SOLIDARIO

HACE años un grupito de compañeros, haciéndose cargo de las necesidades de los compañeros ancianos decidieron, de acuerdo con los responsables de la Organización confederal y de «Solidaridad Obrera», iniciar una suscripción voluntaria a base de sostenedores constantes de la misma, constituyendo a la vez una comisión encargada de repartir los fondos que se iban consiguiendo. Pero, dándose el caso de que la suscripción rebasó el cuadro de la Zona Norte, se pensó en centralizar el servicio solidario deponiéndolo en manos del S. I., que lo amplificó en el área que podríamos llamar nacional. De aquí la creación del Sello Pro-Ancianos que aún rige. Alguien (hay criterios para todos los gustos) dijo, por delegación que les correspondía, estar «contra el Sello y de la solidaridad obligatoria, pues ello nos minimiza».

¡Y tanto, compañero! Estas obligaciones los hay que no las observan con entusiasmo, minimizando el concepto solidario que siempre nos informa.

No obstante sería injusto hacer tabla rasa, puesto que en el «C. S. se observa esa obstinación solidaria que a otros desagrada, y a más decir, desde que el S. I. se hizo cargo del sistema de ayuda a compañeros viejos hasta ahora, lleva repartida la apreciable suma de 5.000.000 de francos antiguos. Con la advertencia de que muchos compañeros ya no contribuyen por haber fallecido o por estar, a su vez, en edad excesiva, y por lo tanto sin los medios que poseían cuando trabajaban.

En el período del 1-8-67 al 30-6-68 se cotizaron unos 9.000 sellos pro compañeros ancianos, quedando encajonada en secretarías una fuerte cantidad de sellos inéditos. Siguen contribuyendo — se ha dicho — unos pocos voluntarios, más el servicio anual de turrones sostenido por la Administración del «C. S.» Pero, ¿y los sellos *durmientes?*

De recobrar el espíritu solidario que antaño nos animaba a todos, nosotros y los beneficiados quedaríamos más satisfechos, más de acuerdo con nuestra conciencia, dejando la estima entre compañeros en el terreno que le corresponde.

«Hoy yo para ti, mañana tú para mí.»

UN ANTIGUO SOSTENEDOR
(que hoy apenas puede sostenerse)

Esperanta fako

DICE el refrán que «nunca es tarde si la dicha es buena», y se dice igualmente que «nunca es tarde para hacer bien». Tardíos, pero seguros, vamos a dar una pequeña reseña del informe de gestión que en el Congreso de Sat-Amikaro, celebrado en Toulouse los días 13 al 16 de abril p. p. (23º Congreso de esta asociación de trabajadores esperantistas de los países de lengua francesa), fue presentado como es habitual en estos congresos. Decimos que daremos pequeña reseña porque aunque todos los informes presentados en dicho Congreso Esperantista tienen suma importancia, sólo nos interesa de manera directa la parte correspondiente al amigo Remo Magnani, encargado de la sección propaganda de esta asociación. Así veamos lo que este compañero dice:

«K-do Remo : (pri propagando). Nosotros hemos obtenido algunos buenos resultados. Sin embargo, no avanzamos mucho. Siempre son los mismos compañeros quienes improvisan el material. Deberíamos añadir algunos otros nombres. Yo he redactado siete artículos para la propaganda, y 130 veces se ha hecho aparecer este material. Los compañeros de Toulouse, dignos de elogio, han activado. Gracias a ellos, nosotros hemos logrado penetrar en el periódico «Espoir» al igual que en LE COMBAT SYNDICALISTE, gracias a nuestra amiga Nereida. Romancer, de Saint Nazaire, ha logrado hacer aparecer todo cuanto se le envió. Janjo L. ha aceptado ocuparse de la ayuda al servicio de la sección de propaganda. Al exterior de París, algunos compañeros trabajan bien en diversas regiones, pero no son amantes de la escritura. El K-do Ocaña (región parisina) propone que se haga la traducción del español (error, del francés) un folleto sobre las actividades de los libertarios españoles, y pide se busque un traductor».

Hasta aquí el informe de nuestro amigo Remo.

Traducimos igualmente una nota aparecida en el nº 237, correspondiente al mes de junio pasado, del boletín «Sat-Amikaro», y que consideramos interesante publicar en LE COMBAT SYNDICALISTE.

«A los camaradas de lengua española:

Informamos a los camaradas españoles de que desde ahora mismo funciona un curso de esperanto por correspondencia, que tiene como medio de enseñanza el librito esperanto-español «Junulkurso». Anotad la dirección de la compañera responsable del mismo: K-ino Nereida Martinez, 3ó, rue du 4 septembre, 91-Igny. Para la cotización de adhesión, ved las condiciones en «Niaj Adresoj» al final de este boletín.

Haced saber a vuestros compañeros de lengua española la creación de este nuevo servicio. Por otro lado LE COMBAT SYNDICALISTE, órgano hispano-francés de la C. N. T. publica artículos favorables al esperanto. Señas: 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (IXe), tél. TRU-78-64. Administration, J. Soriano.

Aprovchandoe la «reprise» después de las vacaciones veraniegas, iniciamos otra campaña de propaganda en pro de la lengua internacional esperanto, por estar firmemente convencidos de que, en tanto que internacionalistas auténticos, los libertarios debemos buscar los medios de entendernos de manera racional y directa con los hombres de cualquier otro país, y por encima de las fronteras artificiales, creadas malvadamente con el exclusivo fin de perpetuar las divisiones entre la especie humana en beneficio de sus explotadores y tiranos.

Así, pues, invitamos a jóvenes y viejos (ya que «nunca es tarde para hacer bien»), a inscribirse en el curso que nuestra amiga Nereida, activísima e inteligente compañera, pone a nuestra disposición desde la vuelta de vacaciones.

Inscribios, compañeros y amigos. El saber no ocupa lugar, y la lengua internacional esperanto os abre las puertas del saber de par en par.

Traducción y comentario,

M. OCAÑA

La costumbre

EL hábito es consecuencia necesaria del pensamiento. De este modo se establecieron siempre todos los hábitos; y por lo tanto, si de pensamientos de siniestra índole ha derivado un hábito pernicioso, podremos extirparlo si nos acostumbramos a pensar opuestamente para contraer un hábito de índole antitética.

La fatalidad no existe en el sentido de que estemos sujetos forzosamente a un destino fijado de antemano por influencias externas. Nosotros mismos determinamos nuestro porvenir, según el linaje de pensamientos que presidan nuestra conducta y caractericen nuestra vida.

El que denodadamente lucha contra un arraigado vicio, y al fin logra extirparlo, sentirá magnánima simpatía por cuantos estén empeñados en análogo combate y podrá auxiliarles en razón a su mayor conocimiento, y más amplio punto de vista. Entonces iremos con cautela en juzgar al semejante, sin llegar nunca a la insensatez o briboneria de condenarlo. En nuestro actual estado de imperfección, las faltas ajenas han de servirnos de estímulo para corregir las nuestras. Tal vez aquel a quien vituperamos está luchando heroicamente con el vicio que reparamos en él y que acabará por vencer.

Tan perjudicial como la condenación ajena es la propia, con sus consiguientes pensamientos y emociones de temor y recelo, que embarazan las iniciativas, debilitan la voluntad y menguan las fuerzas mentales y físicas en mucho mayor grado del que podríamos suponer. A los niños y jóvenes se les recrimina por acciones que no saben si son malas, y que muchas veces no lo son, de lo que resulta el hábito de vituperarse a sí mismos en la edad viril. Desde tiempo inmemorial han empleado los mujigatos este arma siniestra, que en vez de alentar descorazona, y en vez de ennoblecer envilece, pues invalida los sentimientos de esperanza y valor e impide al ser humano el cumplir nobles acciones. Por ello estimamos que de vez en cuando hemos de hacer un examen de conciencia.

La vida no es un juego de niños ni un prolongadísimo día de fiesta si hemos de formar nuestro carácter y vivir de conformidad con los ideales que decimos sentir, y con la estimación de amigos y conocidos, y por el servicio que prestamos a todos cuantos se crucen en nuestro bello y recto camino.

Nuestros hábitos y nuestro carácter al fin y al cabo dependen de lo que verdaderamente necesitamos, apetecemos y anhelamos. Si así lo comprendemos, no hemos de dudar el estar dispuestos a pagar el coste de su aplicación, y de esta manera, todo lo podremos vencer y todo lo podremos lograr.

Mucho mejor y más lógico es creer que determinamos nuestro destino y obrar de conformidad con esta creencia, que lamentarnos de la imaginaria fatalidad.

Pérez Guzmán

Proudhon vuelve

Hace más de un siglo que desapareció Proudhon, pero su socialismo libertario y su federalismo vuelven. La administración Pública debe convertirse en una unión de unidades autónomas, de comunidades, que a su vez formarán grandes federaciones internacionales. Socialismo y federalismo son las corrientes que avanzan en Europa y en el mundo. La Comunidad Económica Europea y la Nueva Europa de los Pueblos tienen un precursor.

Proudhon está triunfando en Francia y en Europa; para sus ideas no hay cortinas ni autocrácias ni Estados, que tanto detestaba. La Revolución Francesa de los estudiantes, de los trabajadores, de los intelectuales, está inspirada — unas veces consciente y otras inconscientemente — por Proudhon. Las circunstancias del mundo actual no son las mismas que hace un siglo. Las ideas de Proudhon precisan también — como todas las demás — de un buen «aggiornamiento», pero en el fondo son ellas las que movilizan a la juventud de hoy, que vive en el siglo XX y que vivirá en el siglo XXI. Los estudiantes y los trabajadores tienen fe en la síntesis proudhoniana de socialismo-federalismo para un mundo mejor, dentro del progreso científico y técnico al servicio de todos los hombres, de todos los pueblos, de la Humanidad entera. Proudhon vuelve.— K.

(Reproducido de «Tierra Vasca», de Buenos Aires.)

COMENTARIO AL CONGRESO DE CARRARA

En una sala de París tuvimos ocasión de oír el relato que unos jóvenes compañeros franceses hicieron con respecto al Congreso Anarquista Internacional últimamente celebrado. Un delegado DIRECTO al mismo dio minuciosa información, que, aunque fragmentada, implicó un resumen acabado de las tareas del Congreso.

Como resultado, el compañero animador de la «causerie» (que así derivó la sesión por la voluntad de los organizadores) fue muy preciso en su disertación, ciñéndose en todo momento a la tarea constructiva del comicio. Los pasajes documentales leídos, inteligentemente escogidos para ilustrar sin cansancio para el auditorio, demostraron una labor provechosa y sentido estricto de información muy al revés de lo divulgado por la prensa banal, tan a propósito, esta información burguesa, para satisfacer las bajas pasiones de los enemigos de la anarquía.

Entrada la sesión en el periodo de preguntas, pudimos comprobar que buena parte de ellas no correspondían al interés del acto ni a la aportación de inteligencia y ecuanimidad de que hicieron gala los jóvenes libertarios franceses, siendo de desear que en adelante toda confrontación entre compañeros galos y españoles deje a éstos — a nosotros — en una situación intervencionista más airosa. —J.F.

ACTOS EN PARIS

La Alianza Sindical celebrará un MITIN el sábado 5 de octubre a las 21 horas en la Gran Sala de Actos de la C.G.T.-F.O., 198, Av. du Maine (metro Alésia).

Estará representado en la tribuna por oradores de la F. L. de Paris C.N.T., por la U.G.T. y por el S.T.V.

El Comité de Coordinación enviará su representación, cuyo nombre al igual que los que envíen las organizaciones que constituyen la Alianza.

★

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Domingo 13 de octubre: Inauguración de la temporada de invierno con examen de le temporada anterior, diversiones, y vistas directas y en colores de Tripoli, Barcelona y provincia.

ADMINISTRATIVAS

—Manuel Suñer, St-Antoine, Marsella. Recibida la tuya, aclarado. Pagado «C. S.» hasta 31-12-67. Queda sólo pendiente lo que va de año.

—González Francisco, Casablanca, Marruecos. Recibida carta y giro. De acuerdo con detalle dado y pago nº 3 indicados de ambas publicaciones. De «Umbral» enviaremos los solicitados.

—Ridao, Vaccavie (USA). Recibida la tuya y cheque indicado. Pago ambas publicaciones hasta 31-12-68.

—Fajardo, Eliot Lake (Canadá). Recibido tu envío para pago «C. S.» y «Umbral» año 68.

—Mortimer-Cohen, New-York. Recibido cheque 25 dólares. Hecho cambio dirección.

—Samitier Tomás, Millan (Avey.). Recibida la tuya. Giro de 12 frs. el 21-3-67. Pago «Umbral» 31-12-67. Hubo error en la reclamación. Adeudas sólo lo que va de año.

—Pedro Cano, Mirepoix (Ariège). La Col. de la Revista de Occidente no se tiene. Si se trata de obras editadas por esa Editorial de Madrid, dá títulos. Tienen y se puede adquirir, lo de Ortega y Gasset. La Ètica de Spinoza sólo en francés.

—Ridao, Vaccaville (USA). Recibidos tus giros saldo cuentas Prensa y Libreria.

—A. Fuentefria, Roubaix. Sigue agotado «Las últimas banderas», hasta que se edite de nuevo.

—Marcos Ambrosio, St-Laurent-sur-Saône (01). Recibidos giros y cartas. Está ahora agotado «El Judío Errante» en español. Puedes disponer de los 15 frs. que enviastes para este fin el 27-6-68.

—M. Rodriguel V., Beausileil (06). Agotados «Antología de Miguel Hernández», «Nuestra Natacha». De ahí que no se hayan enviado.

—Antonio Jiménez, Sydney (Australia). Recibida la tuya y giro. Saldo cuenta Libreria (12-7-68). Las reclamaciones de carácter general de Prensa y de esta Sección se hicieron para la fin del 2º Trimestre del año.

—Félix Rodriguez, Sydney, (Australia). Tu giro de 19 frs. para pago Libreria fue recibido el 10-7-68. Lo que indico para A. Jiménez como aclaración vale para ti.

CONFERENCIA en MONTAUBAN

Invitamos a todos los compañeros y simpatizantes de esta F. L. y FF. LL. del departamento y a todos en general a asistir a la conferencia que tendrá lugar el día 29 de septiembre a las diez de la mañana en la Sala Seller de la Casa del Pueblo de Montauban, en la cual nuestro conocido militante Miguel Celma disertará sobre el interesante tema: «Cómo se formó Camus».

COMUNICADOS Y AVISOS

F. L. DE HOUILLES

Asamblea el domingo día 29 de septiembre en el domicilio del Secretario, a las tres de la tarde.

CONVOCATORIA

La Sección S. I. A. de Perpignan, impuesta de la crítica situación que atraviesa, hace un llamamiento a todos los afiliados a nuestro organismo solidario para que acudan a la asamblea general que tendrá lugar el día 29 de septiembre a las 9,30 de la mañana en el sitio de costumbre. —

F. L. DE PERPIGNAN

Comunica a todos los compañeros afiliados a nuestra Federación Local, que nuestras asambleas se celebran normalmente todos los primeros domingos de cada mes y la que corresponde al mes de octubre tendrá lugar el 6 de octubre del mismo mes a las 9,30 de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a sus afiliados para la reunión que se celebrará el día 29 del corriente a las 9 de la mañana.

F. L. DE DREUX

Invita á todos los compañeros, el domingo 6 de octubre, a asamblea general ordinaria, en el local acostumbrado, a las 10 de la mañana. Figurando en el orden del día temas de actualidad y problemas que conciernen a la continuidad orgánica.

F. L. DE LYON

El domingo 6 de octubre a las 9,30 de la mañana, tendrá lugar una asamblea general que por su importancia y vitalidad para la F. L. de Lyon requiere la presencia indispensable de todos sus afiliados. Esperamos ser comprendidos.

F. L. DE OULLINS

Esta Federación Local convoca reunión de militantes para el primer domingo de octubre, en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE ROANNE

Reunión mensual ordinaria el día 6 de octubre a las diez de la mañana.

F. L. DE TOULOUSE

Celebrará asamblea general el próximo día 5 de octubre, a las 9 de la noche, en nuestro domicilio social. La densidad e importancia de los asuntos a tratar reclaman la máxima y más puntual asistencia de todos los compañeros interesados activamente en la vida orgánica de la C.N.T. en exilio. A todos elos hacemos presente nuestra más fraternal invitación a asistir a esta Asamblea.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Convoca reunión para el sábado día 5 de octubre en el local de costumbre a las 5 en punto de la tarde. Se ruega la puntual asistencia.

F. L. DE ALBI

Celebrará asamblea general el día 6 de octubre, en el local F. O. a las 9 de la mañana.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Montpellier: Miguel Foz (venta de «Garbuix Poètic»), 10 frs.; *Paris:* Berthe et Jacques, 10; *México:* Mariano Francés, 10; *Igny:* Nereida: 10; *Fresnes:* Torralba, 5. *Total:* 45,00 frs.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

AUN CARRARA

COMO un centenar de jóvenes ocuparon el local donde se tenía que celebrar el comicio anarquista. Este tuvo que cambiar de domicilio. Se les propuso ir a ocupar el Vaticano y su respuesta no fue concreta.

El Congreso tuvo lugar en el teatro más amplio de la ciudad del mármol, y a la juventud díscola se le cedió la palabra para que expusiera sus sentires, para que justificara guevarismos y castrismos emitidos horas antes a grito pelado, o para que aclarara su suerte de anarquismo. La respuesta esta vez fue concreta: contra todas las tiranías, la cubana incluída. Las razones aproximan mejor que las exaltaciones.

La irrupción de la juventud en la vida pública no puede disgustar más que a los gobiernos. La revolución a ultranza, el inconformismo sistemático contribuyen a quebrar el muro ciclópeo del Estado, a romper la campana de cristal del conformismo. Cierto, la rutina, el conservadurismo incluso de la clase trabajadora, contribuyen a la eternización del Estado cual lo han demostrado el marxismo socialdemócrata y el bolchevique, además de la rémora reformista obrera, u obrerista, que se acomoda a los sistemas vigentes pudriendo, lo más posible, la perspectiva de las realizaciones integrales.

El irrespeto hacia las instituciones tradicionales está muy en su punto, no puede ser más oportuno frente a los partidos y sindicales acomodaticios. Pero declararse en revolución en interiores revolucionarios dejando la calle gendarmizada, es cosa que la juventud debe pensarlo tres veces. Revolucionar está siempre bien, pero es interesante saber cómo y para qué se revoluciona.

¿La revolución espontánea? Bueno. Nosotros las tenemos realizadas. La de 1909, la de 1936. Revolucionarios más espontáneos que nosotros sería difícil encontrarlos. Tal vez los anconeses de 1912, opuestos a una guerra italo-africana. Con la fortuna de que españoles e italianos, todos libertarios, sabían cómo, en caso de victoria, reorganizar la sociedad. Se fue al sacrificio (puesto que dejamos vidas en los empedrados) en plan realizador, o previsto, no para que en pleno fragor del combate otros, más cucos y autoritariamente organizados, prepararan la coartada para apoderarse del fruto del duro combate. ¿Qué pasó en Rusia? Que la Revolución fue de todos, de los obreros y los soldados. Hubo en el inicio fraternidad de armas, unanimidad para arrojar a Kerenski de la Duma y del palacio de Invierno. ¡Ah!, pero la revolución espontánea, hecha por todos, pasó a manos de lo que hoy se da en llamar el crapulismo stalinista, contra el sentir libertario de Ucrania y de Cronstadt, es decir, contra quienes contuvieron el avance boche y los que enarbolaron la bandera negra de la libertad contra la dictadura de un partido.

Todo lo espontáneo conviene, siempre que detrás de la espontaneidad no colee la pillería política. La unión interesa para derribar poderes, pero importa más velar para que a poder caído no suceda otro de repuesto. Y sigue importando que toda esta juventud ardiente, bulliciosa, se preserve de influencias autoritarias introduciéndose en el libre elemento anarquista, donde hay ancho campo experimental-ideológico, donde la libertad sin límites es manifiesta, donde toda suerte de tiranías, de coerciones, de cortapisas, sufren total eclipse; donde la idolatría recibe el tiro de gracia, donde el individuo aparece afirmativo, en entidad propia, enteramente conseguida.

La explosión juvenil es necesaria en este mundo hipócrita, viciado, galvanizado. Para terminar con los convencionalismos, para romper las ataduras.

Con dignidad y garbo suficientes para no aceptar — o hacer aceptar — otras.

27 DE OCTUBRE DE 1968

MITIN Y ESPECTACULO

conmemorativos del LIX aniversario del fusilamiento de Ferrer Guardia, fundador de la Escuela Moderna.

Se cuenta ya con oradores de la «Libre Pensée», de A.R. D.E., de las C.N.T. española y francesa, del Grupo «Sébastien Faure» y con la adhesión del sabio y gran humanista **Jean Rostand.**

Para el Espectáculo constan ya en cartelera **EL NIÑO DE MURCIA** y el **Trío LOS MUCHACHOS.**

Más atracciones y participantes al Mitin se irán anunciando.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

«CRECED Y MULTIPLICAOS»

HAY motivos para sentirnos complacidos cuantos conocemos el carácter nefasto de la Iglesia, la «araña negra», como la llamaba Blasco Ibáñez, ante la batahola que se ha promovido en su seno: inconformismo, pugnas entre el clero así como entre los seglares fieles a ella. El fundamento de ello ya es conocido: ha sido la última enciclica de Pablo VI, denominada «Humanae vitae», y que hace referencia al problema de la procreación.

En realidad, en lo que afecta a los matrimonios, por más católicos y apostólicos que sean, por más hostias anuales que lleguen a tragar, en el orden de las relaciones sexuales, sin encomendarse a dios, o al diablo, hacen lo que buenamente consideran que les conviene. Naturalmente, a no ser que cada uno de los cónyugues tenga una mentalidad equiparable a la del conejo, o de la coneja... Así es en realidad; mas, para tener la conciencia tranquila, esperaban que el Papa, haciéndose cargo de la gravedad del problema demográfico, hubiera dado como justo, como necesario, el que se llegue a regular la procreación; el uso de eficientes medios, avalados por la ciencia, para poner coto a calamitosos resultados genésicos. No ha sido así. El «Padre de la Iglesia», como le llaman los creyentes, en la enciclica de referencia, usando un lenguaje alambicado, confuso, bien lejos de ir al fondo del problema, ha dejado las cosas como estaban, condenando los medios anticoncepcionales.

El *resbalón* del «Santo Padre» ha desencadenado una avalancha de protestas en el mundo católico. Uno en lenguaje comedido, otros dando rienda suelta a una viva indignación, han significado que el Papa desbarraba de mala manera. Incluso muchos le piden que rectifique. Le inducen a que ponga más atención a lo que representa, por sus efectos perjudiciales en diversos aspectos, el hecho de una procreación sin control.

Es harto sabido que la Iglesia quiere ponerse un tanto a tono con la época que atravesamos. Pero no se puede echar en olvido que de empezar a borrar de los libros «santos» lo que está considerado como la «palabra de Dios», poco a poco, uno tras otro, irían cayendo los dogmas, y quedaría la Iglesia, como aquel famoso gallo de Morón, o sea sin plumas y cacareando. Por ello quizá consideren intocable el precepto que aconseja: «Creced y multiplicaos». Mucho se guardarán también de borrar la aseveración normativa: «A Dios, lo que es de Dios, y al César lo que es del César». Forma de estar bien, de entenderse a maravilla, sin desenmascarar las sangrientas responsabilidades de un Franco cualquiera, o de un Salazar, de parecidas trazas.

LOS TRABAJADORES Y EL SENTIR IDEOLOGICO

Al compañero J. B.
Con acento cordial.

El cambiar impresiones, el discutir apreciaciones, el cotejar criterios, es digno de la mayor estima. Hace que las ideas se aireen, que no entren en una fase de *esclerosis*, embotando la lucidez de análisis que debe prevalecer si en verdad se desea evitar el sectarismo, la terquedad dogmática y el horizonte mental restringido. De ahí la importancia del diálogo, verbal, o a distancia, por conducto de la correspondencia. Hay también aquellos que aprobando o discrepando de opiniones que han leído en la prensa, escriben al autor de ellas para exponerles su criterio, sea en sentido aprobatorio o en contra de lo que ha leído. Es cosa de estimar, puesto que revela una latente preocupación, un plausible empeño en lo concerniente a la ideología que refleja o intenta reflejar aquello que se ha leído. Ahora que, en ocasiones, se tergiversan las apreciaciones al suponer que quien escribe ha querido significar una cosa, cuando, en realidad, lo que dice y piensa es todo lo contrario.

El compañero J. B., en carta detenida y con abundantes pormenores, manifiesta que no es precisamente entre el proletariado que pasa mayor miseria que brota más rebeldía y se forman más idealistas. Pone como ejemplo que, en las pasadas huelgas de mayo y junio en Francia, fueron los más tenaces en plan reivindicativo aquellos obreros empleados en casas donde se percibían los más altos sueldos. Señala que en España los más combatientes han sido aquellos productores que disfrutaban de posición económica más holgada. Puntualiza que muchos que pasaron la frontera pirenaica habían vivido muy bien en España, incluso con independencia de patrono. Expresa que en tierras de exilio hay compañeros que no son explotados, que hacen vida independiente económicamente hablando, sin que hayan dejado de actuar en favor del ideal ácrata que un día asimilaron. Y concluye su misiva plasmando su convicción de que el anarquismo es como un árbol frondoso al que, por tener solidez de tronco y de raíces, cuando el vendaval de la represión se lleva hojas y ramas, retoñan otra vez. De ahí que no haya motivos para ser pesimista.

Es verdad que no se trata de que sea condición primordial el vivir en un ambiente de miseria para que el individuo llegue a asimilar y estimar un ideal como el que se defiende por parte de los libertarios. Precisamente es por estimarlo así que el anarquismo rechaza la concepción clasista del marxismo, considerando que por encima de la situación económica va la dignidad, la conciencia del individuo. De ahí que haya habido tanta cantidad de idealistas, que independientemente del ambiente social en que se han desarrollado, por efecto del razonamiento y de la sensibilidad hayan llegado a serlo. Pero el ser humano psicológicamente es muy complejo. De ahí que no todos los individuos reaccionan igual ante un determinado estado de cosas. Ante una idéntica disyuntiva puede darse el caso del individuo que se siente rebelde y liberado de apego a todo aburguesamiento, en tanto que otro llega a aburguesarse sugestionado por el bienestar y la ausencia de riesgo.

Ateniéndose a los obreros franceses, el conocido sociólogo André Philip dice en la revista «Preuves» de septiembre: «Las encuestas de Andrieux y de Lignon muestran que la mayoría de los obreros son unos *resignados*, o unos *evasionistas*.» Es cierto: resignados en la rutina del «ir tirando», y «evasionistas» en lo de ambicionar las comodidades y las distracciones. Unos y otros se hallan en el caso de que se les haga, en el aspecto idealista, la propaganda adecuada. Hay en los países de la América latina acuciantes necesidades al respecto de los trabajadores; viven una situación de miseria millones de seres. La propaganda comunista, bien financiada por Moscú o Pekín, se deja sentir y abre brecha en el ambiente social de diversos países. Si dicha propaganda fuera de una tónica anarquista, no cabe duda que de un clima de miseria, como el que allí prepondera, al contacto con las ideas libertarias se formarían militantes con solidez de convicciones.

En sociología no se trata de ser pesimista ni optimista; simplemente, examinando el modo de ser de las gentes y el ambiente que les es habitual se pueden hacer las pertinentes deducciones, obrando en consecuencia a tenor de ellas. No podemos pagarnos de unas pocas generalidades de matiz superficial sin ir al fondo de los problemas, la única manera de sacar resultados provechosos.

LA VISION CULTURAL DE RUDOLF ROCKER

Buen acierto han tenido los compañeros que en Italia han tomado la iniciativa de traducir a la lengua del Dante y dar a la edición la magistral obra de Rocker «Nacionalismo y Cultura». Nosotros tuvimos la satisfacción de leerla en la edición castellana que, en dos tomos, se publicó en Barcelona, hace ya años. Satisfacción renovada al releerla en la edición en un grueso volumen a cargo de Ediciones «Solidaridad Obrera», de París, hace algún tiempo.

Que por parte nuestra se ensalce el valor eminentemente cultural y libertario de la obra citada es normal, ya que la escribió uno de los compañeros más inteligentes y documentados que hemos tenido. Adquiere mayor importancia el elogio, la prueba de admiración, cuando parte de elementos de tal relieve intelectual que sus nombres han llegado a ser ampliamente conocidos en todo el mundo. Se trata de Albert Einstein, Thomas Mann, y Bertrand Rusell. Para el primero la obra es «extraordinariamente instructiva y testimonia una rara originalidad de espíritu». Según el gran escritor alemán es «una buena guía para todo el que se ocupe de los problemas de nuestro tiempo y tenga ansias de esclarecimientos». Y Bertrand Rusell la consideró de mérito relevante «a causa de sus profundos y vastos análisis de muchos autores famosos, así como también por su brillante crítica a la idolatría del Estado, a la superstición más difundida y funesta de nuestro tiempo».

El libro revela los valores morales de la civilización y las ansias de libertad que se han patentizado como esfuerzo humano al través de los siglos. Uno de los libros de un valor perdurable.

AQUI Y AHORA

A propósito del anarquismo

por JUAN ESPAÑOL

HACE pocos días un diario de la prensa española, inspirado y subvencionado por el «Opus Dei» además de otras aportaciones crematísticas emanadas de la facción monárquica, se hacía eco de ciertas peculiaridades de la pasada crisis francesa de mayo en relación con el movimiento obrero y estudiantil. Con lastimosas lamentaciones y gran extrañeza ponía de manifiesto el fenómeno de la pervivencia del anarquismo en distintas latitudes del mundo, cosa anacrónica y periclitada, según él. Y citaba a este respecto unos versos de un poema escrito en las fachadas de París que decían así: «Los anarquistas — no son más que un uno por ciento. — Y, sin embargo, existen. — Españoles la mayoría. ¡Quién sabe por qué! — Habrá que pensar que en España no se les comprende. — Los anarquistas han muerto ciento diez veces.» Y seguía haciendo notar que, según Pierre Marat, en este poema se contiene uno de los signos del anarquismo. Son pocos los que le hacen caso, pero a pesar de todo, sigue existiendo e influyendo. En conexión con ésto, el citado Pierre Marat, haciendo gala de una estulticia a toda prueba y acudiendo al latiguillo más gastado de la burguesía capitalista, se complacía en recordar lo que dijo Goebbels, nada menos, en 1933: «Sólo hay una elección: el camino de la anarquía o el del orden y la disciplina nacional». Y claro, como todo el mundo sabe, éste es el dilema anárquico: o el orden establecido o la subversión del orden burgués. Por éso, aclara el diario español, en las últimas elecciones francesas, desde el comunista Waldeck Rochet al Sr. Pompidou, todos condenaban la anarquía... No obstante, continúa, en mayo y junio volvieron a izarse las negras banderas ácratas y en la Sorbona aparecieron inscripciones del estilo de «Viva la anarquía», resultando que el signo de la rebeldía estudiantil «estaba lleno de anarquismo». Naturalmente que para muchos no se trataba más que de un movimiento folklórico, un recuerdo de los viejos tiempos, en particular de Rusia, cuando los anarquistas se dedicaban a asesinar príncipes y políticos... Pero un día aciago del 1936, ¡ah!, el mundo entero oyó hablar terriblemente del anarquismo y las siglas C.N.T.-F.A.I. pusieron su impronta contundente en grandes capítulos de la historia en la zona republicana.

Pierre Marat, con una clarividencia que nos asombra, estima que los anarquistas «no sólo habían lanzado bombas, sino también ideas», y éstas han sido un poso, no siempre percibido del todo, dentro del progresismo, siendo el anarquismo, en definitiva, como una rebelión frente al conformismo. Y Pierre Marat, finalmente, nos llena el alma de alivio y de esperanza al hacerse esta pregunta estremecedora y concluyente: «¿Cómo se puede no ser anarquista, precisamente hoy?». Y anticipa premonitoriamente que los movimientos anarquistas revivirán un día «en forma que no podemos presentir». Para el diario madrileño la reviviscencia ácrata estuvo representada, en la primavera pasada, por los líderes estudiantiles Cohn-Bendit y Rudi Dustcke, dos jóvenes «sin apenas preparación, intuitivos, sin experiencia pero que, momentáneamente, contaron con una gran audiencia popular». Dice que, desgraciadamente, el anarquismo no ha muerto aún y que para algunos hastiados de la sociedad de consumo y de la tecnocracia, puede ser el espejismo para destruir un mundo lleno de lacras; pero que, en definitiva, el anarquismo sólo piensa en destruir.

Pero también tenemos las elucubraciones retrógradas de José María Pemán, el cual ha deseado poner una pica en Flandes sobre el mismo tema.

El Sr. Pemán, obvio es decirlo, es la representación genuina del santón de las letras españolas, espécimen rezagado y retardatario de aquella generación que se llamó del 98, a la que no alcanzó jamás en orden a las ideas, pero de la que estuvo «chupando rueda», para decirlo en argot ciclista, resultando de todo ello un producto híbrido como el mulo, pongamos por caso, y como él estéril. Es un ser polifacético de las letras que cultiva todas o casi todas sus modalidades; pero claro, para brillar en todas, o en la mayor parte, se precisa la talla del genio, y él no pasa de ser ingenioso a duras penas. De ahí que sus obras teatrales, por ejemplo, sean de lo más soporífero y oscurantista que haya parido mente humana, y que si se estrenan y reponen la causa radica en un temeroso respeto a su calidad de santón inamovible cuya autoridad nadie desea discutir, siguiendo la trayectoria bien establecida y probada en España según la cual todo el mundo mete la cabeza bajo el ala y no se quiere saber nada de nada. Gaditano, pero de mala uva (por no decir otra cosa más contundente), está más resentido que Tiberio, aunque por distintas causas que el emperador romano. Su meta hubiera sido la de asistente protagonista a esas serias e infatuadas recepciones que la Academia sueca nos tiene acostumbrados anualmente a presenciar. Pero a pesar de que sus turiferarios (españoles, por supuesto) han hecho amagos para presentar su candidatura, los hados no le son propicios. No obstante, el mundialmente célebre organismo escandinavo, nos tiene acostumbrados a verdaderas sorpresas, y no tendría nada de extraño que nos ofreciera una de ellas. Por si fuera poco ésto, el inefable Sr. Pemán, con motivo de la famosa ley de Incompatibilidades Bancarias discutida en las Cortes, se puso incondicionalmente al lado de los banqueros. Quod erat demostrandum.

Pues bien, para el prócer gaditano, el «anarquismo» (así, entre comillas) sabido es que se presenta como una posición mental europea que tiene sus clásicos — Bakunin, Proudhon, Fuerbach — y que por alguna parte toca con la utopía naturista que siempre ha sido una dimensión excitante de los políticos soñadores y de los soñadores no políticos. De este expurgo no se salva (¡quién lo dijera!) ni Don Quijote, por aquéllo de la dichosa edad de oro en que no había «ni tuyo ni mío». Pero Pemán es inflexible, y al caballero manchego lo adhiere a otros ilustres soñadores como Campanella, Bodino y Tomás Moro, de los cuales no tenemos noticia de que estuvieran incursos en la esquizofrenia. De esta ensoñación no se escapan ni los comunistas, que pronostican para sus última etapa la disolución del Estado y la aparición de una humanidad paradisíaca y feliz. ¿Por qué, entonces, — se pregunta — esa peculiaridad del anarquismo ibérico? Reconoce su raigambre española y para ello cita como paradigma la «semana trágica» de Barcelona, la Mano Negra de Jerez y los «cantones» de la Primera República, tales como el de Cartagena o el de Cádiz de Salvochea. Lo desconcertante para el articulista es la peculiaridad del anarquismo español de intentar la paradoja, y lograrlo en parte, de un «anarquismo autoritario», es decir, algo así como una desorganización organizada. Esta conclusión también a nosotros nos parece desconcertante, tan desconcertante que creemos que Pemán, en lugar de deducirla de una laboriosa reflexión mental, la ha sacado de la manga. No obstante demuestra estar bien informado sobre el tema ya que, de igual manera que aquél que viendo los atributos viriles de un animal dijo que era macho, él nos aclara que buena parte de las abreviaturas activas de nuestro mundo político contemporáneo — C.N.T., F. A. I. y comunismo libertario — «fueron» (pretérito indefinido) de sustancia anarquista. Pero como todo esto, dice, llevaba en sí un cogollo de debilidad (en efecto, argüimos nosotros, la debilidad que postula la «ética» de una sociedad podrida y según la cual, los honrados, los buenos, los idealistas y soñadores son unos imbéciles) por aquéllo del origen semántico — an-arquía —, de ello se lucraban los comunistas, que aparecían como un movimiento con disciplina y sensatez al lado del sueño delirante de una sociedad sin autoridad alguna. Con respecto al lucro del comunismo a expensas del anarquismo es otra de las clarividencias del Sr. Pemán que agradecemos en lo que vale, si bien añade luego que el pen-último capítulo de la rendición de la España roja fue la derrota interior del anarquismo por el comunismo, así como el último fue la derrota de éste por el socialismo liberal de Besteiro y, como remate, el ejército de Franco. Sacando consecuencias de la pasada crisis francesa, viene a decir que el papel de los anarquistas se limita a una función catalítica en la actividad perturbadora. En otras palabras, quiere significar que los anarquistas son los que promueven los disturbios en virtud de su índole específica de «desorden», sin más, y de la que se aprovechan todos los demás que ofrecen algo más consistente y real que sueños. Así, el poder concede a sindicatos, «ultras» del ejército y estudiantes un ochenta por ciento de razón. Pero los comunistas desprecian a los universitarios y éstos, por su parte, se discriminan entre sí: los «rusos» tratan de eliminar a los «chinos» y todos juntos expulsan a los «katangueños». Cada uno logra su tajada: los obreros, concesiones y mejoras; los militares, amnistía. Los estudiantes utópicos, medio anárquicos y medio «hippies», se quedan a la luna de Valencia, entre otras cosas porque no saben lo que quieren y porque, como es típico del anaquis-

(Pasa a la página 2)

Boquete africano

La esclavitud en el año de 1968

EN las Naciones Unidas existen comisiones suficientes como para confundir una máquina de calcular. La mayoría inoperantes. Una de las más pasivas es la encargada de facilitar soluciones para eliminar la esclavitud. 72 países asistieron, inclusive, a una convención sobre el antiesclavismo y la necesidad de abolir el flagelo fue unánime. Ninguna oposición entre los asistentes: «La esclavitud no puede existir en el siglo en que vivimos» fue la opinión unánime. Sin embargo, la esclavitud existe. Si trazáramos una línea zigzagueante que en sus puntos extremos rozara los Trópicos de Capricornio y Cáncer en un ir y venir constante sobre la línea del Ecuador, empezando con nuestra América mártir donde huasipungo y pongage son variantes de una misma calamidad social y en donde, dentro de la intrincada maraña amazónica también hay selvícolas esclavos, posándola sobre las costas africanas a lo largo de todo el Sahara, camino dorado de los esclavistas de todos los tiempos, alcanzando la Península de Arabia en que la esclavitud continúa siendo institución oficial, continuando por el Golfo Pérsico, en las cuencas del Indo y el Ganges, el mosaico apretujado de todo el Sudeste asiático hasta alcanzar la Polinesia — más allá de la cual viene el Pacífico sin islas y engarzamos con América de nuevo para hacer la circunferencia completa — encontraríamos, en base a cifras modestas, a una población privada de libertad y de cuyas vidas son dueños otros seres, rayana en 10.000.000 de seres humanos.

Las formas de esclavaje son varias: sabemos del indio del Altiplano andino, uncido por su padre y unciendo él a su hijo, en el yugo irrompible del pongage y el huasipungo. Una oveja despeñada del rebaño que está guardando y al pobre pastor se le abre un *debe* en su cuenta ya abultada que ni sus hijos, después de su muerte, lograrán saldar; a cambio de un pedazo de terruño hay que blanquearle la casa al amo, proveerle de leña, mantener los caminos, que su chola amamante al recién nacido del patrón a fin de que los pechos de la señora no se deformen; sabemos de los gomeros, semi-esclavos ellos mismos jugándose al indio-criado a los dados sin derecho, por parte de éste, de oponerse; de las minas de sal de Walak, Bilma, Taghaza, en el África Ecuatorial donde la máquina extractiva es el esclavo negro; de los harenes todavía existentes en el Africa musulmana, desde el Atlántico hasta el Mar Rojo y en donde los eunucos negros han sido comprados en las mismas condiciones de hace trescientos años; de toda la Arabia Saudita, involucionada, a pesar de los 50 Cadillacs del destronado Ibn Saud y en donde el calendario parece haberse inmovilizado en el año 1000 de la Héjira (1580 de nuestra época); existe, en todo el Medio Oriente, el sistema de la «adopción» empleado por las familias pudientes para tener una sirvienta gratuita y para toda la vida; doctores, abogados, intelectuales, hombres «progresistas» — los mismos que han condenado la esclavitud en la convención antiesclavista celebrada bajo los auspicios de la ONU — de Egipto, Siria, Líbano, Irak, Jordania adquieren por una miseria las hijas — ser indeseado en los países musulmanes donde la dicha mayor de la familia es tener varones — de los matrimonios miserables, cuando no desaprensivos y no es raro ver criaturas de ocho años sirviendo la mesa, preparando el «nargilé» o cocinando el *pilah* de los hogares de la clase media y rica musulmanas; el fuera-casta indostánico, el peón de las plantaciones de té en Ceilán — versión asiática de huasipungo americano — en cuyas condiciones de servidumbre hasta el último hálito podemos reunir al minero de estaño de la Malasia, el birmano derribador del precioso teak, al cosechador de goma de todos los parajes del Asia sureña, incluída la insular.

Este es el panorama de nuestro mundo actual. Un cinturón de oprobio circundando la Tierra; diez millones de seres privados de la dignidad humana, de disponer de sus vidas y las de sus hijos, y 30 países involucrados en este tráfico de esclavos. La Luna al alcance de la mano, 25.000.000.000 de dólares al año para la guerra en el Viet-Nam, 125.000 libras esterlinas por un cuadro de Picasso en el Sotheby de Londres, y mientras, la mano de obra africana trabaja de sol a sol con derecho a 15 minutos de descanso solamente, las mujeres árabes todavía se ven recluídas en harenes en cantidades que llegan a rebasar las tres o cuatro centenas en ciertos harenes, y las familias miserables, para continuar comiendo, venden a sus hijas.

VICTOR GARCIA

COLUMNA DEL EMIGRADO

Humanos, demasiado humanos

MI amigo el Portugués Errante está encandilado con la enfermedad de su presidente Oliveira. Una enfermedad que considera hermosa por la salud portuguesa que podría emanar de aquélla. Lo he visto tan devoto de la Hematoma Cerebral y de la Parálisis Lateral Izquierda salazaristas que, de disponer de lira mental, lo vería capaz de entonar poesías a ambas calamidades patológicas.

Y no es que mi agorero amigo sea hombre malo, ni político formal siquiera. Lo que pasa es que no vino a Francia «esfaimado», «rolado» por empresarios sinvergüenzas, sino por sentimientos humanitarios afectando en primer lugar a su integridad personal, y en segundo a la del indígena de Angola o de Mozambique. Vino aquí desertando, dándole el esquinazo al dictador luso, y que cualquiera tilde a mi amigo de iluso.

Mi porteño (alguien debía venir de O Porto) no le desea daño o nadie, y al propio enfermo ilustre de ahora le desearía 150 años de vida sin tumores encefálicos ni paralizaciones a la izquierda, tan peligrosas para las personas de corazón... si entre ellas el «doutor» Salazar se encontrara.

¿A qué decir, pues, que el ilustre, con o sin lustre, Salazar, es un caballero todo entero? Si falta la víscera cordial, ¿no queda explicado el terror salazarista con las muertes de Tarrafal, los suplicios marca PIDE y

las guerras coloniales inútilmente mortíferas en esta época de descolonización general y de emancipación (empírica) de los pueblos?

Al portuguesito de Porto le he preguntado por lo que piensan sus compatriotas del próximo deceso del «primeiro» de su tierra, y me ha respondido que sus paisanos en general no piensan: vegetan y santas pascuas. Pero a veces se encrespan de súbito y como un cohete de estruendo vociferan un «Salazar talhar el colo», y regresan al nirvana ensoñando tal vez que el cuello al dictador se lo corten otros, no ellos. Puesto que en portugués se es humano, tanto como en español de ahora. Si Salazar ha producido calamidades durante 35 años y Franco durante 32 sin que sus cúspides corpóreas se hayan — las hayan — separado de la base, hay causa para proclamar que el genocidio de los sátrapas apacigua apasionamientos y humanismos populares, permitiendo, esa insólita, cara y modorrosa costumbre, insuflar larga vida a los tiranos, esos mismos que, saturados de crímenes, apurados todos los gustos sádicos, terminan en la impotencia, en la senectud política que impide más conducta malvada, de esa que no viene de malva, precisamente.

Salazar y Franco es cierto que se parecen en suerte loba y longevidad física. Sin intervenir la Virgen de Fátima ni el Cristo de Lavapies (que los han dejado enjutos y bobo-mejillotes como caídos de milagro), Salazar habría sucumbido orgullosamente en un brindis venenoso y Franco se hubiese hecho acuchillar heroicamente como un Pizarro o un Guzmán cualquiera, antes que servir a la fotografía, a la pintura y a la piedra caliza, esa facha decrépita con la que agrisar la historia moderna de España.

Salazar arriesga morir, y al caudillo se le supone pareja o peor cantidad de pus en el pellejo, dejando entrever dos entierros importantes, atractivos, lujosos, televisables, en fin, dos espectáculos que tanto lusos como celtíberos no estamos acostumbrados a ver, nosotros, tan acostumbrados a presenciar entierros humildes y furtivos a millares, con llanto prohibido y dolor punzante escondido.

¿Verdad, portuguesiño?

ROVELLAT

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

10 OCTOBRE 1968
NUMERO 525
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Le mythe et la réalité

Le mythe, dans le contexte social actuel, c'est quand on raconte aux travailleurs que la bonne solution au problème du sous-emploi et des difficultés de fin de mois, c'est la participation. Admettre, comme le fait F. O. que la participation à la gestion des P.T.T., par exemple, doit passer par l'autonomie budgétaire et la régie coopérative, c'est accepter en fait le principe de la participation, c'est appuyer le mythe et soutenir les mystificateurs. Qu'elle est cette forme de régie coopérative qui, répondant au souci de F. O., offrira à chacun la possibilité de gravir tous les échelons ?

Si nous condamnons la participation c'est précisément parce que nous redoutons les méfaits de la hiérarchie dans le fonctionnement de la production et de la répartition. Nous comprendrions très bien des échelons « techniques » pour permettre une plus sérieuse organisation du travail, un emploi du temps plus rationnel, mais nous sommes trop attachés au principe fondamental de la satisfaction des besoins de toute la population pour penser un seul instant que le rang social puisse permettre un quelconque privilège économique.

Comme l' U. N. E. F., qui n'entend en aucune façon « participer » à l'Université capitaliste, les travailleurs doivent refuser le mythe de la participation à l'économie capitaliste, qui ne ferait que paralyser la marche vers l'émancipation des masses. D'ailleurs les réalités sont là, parfois cruelles et inhumaines. Comment ose-t-on parler de participation pendant qu'on licencie des travailleurs pour avoir eux participé aux grèves du mois de mai et juin, comme c'est le cas pour les journalistes de l'ORTF.?

En attendant de participer aux bénéfices des entreprises, les travailleurs doivent se contenter d'une participation scandaleuse aux charges diverses de la société capitaliste. Par le truchement des impôts directs et indirects, la T. V. A. et autres « gabelles », nous sommes contraints de relever une économie mourante qui avait failli trépasser lors des derniers événements; ayons donc le courage de reconnaître cette duplicité dont nous sommes les victimes... Disons-nous bien qu'il ne peut y avoir de progrès social qu'en dehors des structures périmées et contradictoires d'une société d'exploitation et de profit qui crée le malaise et pourrit la situation

Les syndicats réformistes, qui ne cessent de réclamer de nouveaux échelons et par là-même de nouvelles divisions ouvrières, trahissent la cause du syndicalisme.

Mais les travailleurs ne se laisseront pas berner éternellement; déjà les étudiants ont montré à la classe ouvrière la voie de la contestation. En engageant la lutte contre l'Université de classe, la jeunesse estudiantine a bien compris le danger qu'il y aurait à isoler le mouvement et elle s'est efforcée de consolider les liens qui devaient les unir à la classe ouvrière à commencer par le travail et la discussion à la base.

C'était la meilleure solution et nous sommes persuadés qu'elle ne tardera pas à porter ses fruits si la conscience des travailleurs unie dans la lutte à la logique et la clairvoyance des étudiants, étouffe la voix des mauvais bergers et des opportunistes.

La C. N. T., dans les circonstances actuelles ne peut que faire appel à toute la lucidité et le dynamisme de ses militants pour que triomphent très bientôt les conceptions si souvent exprimées d'une société plus juste, plus libre et plus égalitaire.

Ma conception du monde

Une interview avec B. Russell

12. — L'AVENIR DE L'HUMANITE

Lord Russell, nous avons touché à bien des sujets au cours de ces entretiens. Retirez-vous de tout cela une impression générale sur ce que l'humanité peut espérer et craindre ?

Bertrand Russell : Vous me posez là une question très difficile. J'entrevois des possibilités : les unes sont très sombres, les autres me donnent confiance. Mais je pense qu'il vaut mieux tabler ici sur les plus sombres...

Eh bien, commençons par les plus sombres. A quoi devons-nous nous attendre ?

B. R. — Je pense que le plus grand danger qui nous menace — à supposer, bien entendu, que la race humaine ne se liquide pas elle-même dans une grande guerre — c'est d'être enrégimentés. Par l'effet des découvertes scientifiques, par l'effet des tendances bureaucratiques, le monde risque de se trouver organisé à tel point qu'il ne sera plus drôle du tout de l'habiter.

Vous pensez que le genre administratif va prédominer ?

B. R. — C'est très possible, surtout s'il se combine avec l'efficacité et la science. En effet, le personnage administratif se mêle de beaucoup plus de choses qu'autrefois. Il y a du bon là-dedans, mais il y a surtout du mauvais.

Qu'est-ce qui risque d'être mauvais ?

B R. — Je pense d'abord au poids énorme dont il peut peser sur les opinions et les pensées des gens, dès l'école maternelle. Il peut se faire que les pensées, les espoirs et les craintes d'un homme soient déterminés de l'extérieur par les autorités qui règnent sur l'éducation. Il espérera et craindra exactement dans le sens souhaité ; et son éducation consistera pour l'essentiel à le faire penser dans le sens du gouvernement. Vous savez que ce n'est pas toujours la sagesse...

Vous ne croyez pas qu'il y aura toujours un groupe de gens solides, indépendants comme vous l'êtes, qui saura repousser ce type d'enseignement ?

B. R. — Non, je ne crois pas. Non. Des gens comme moi ont été élevés à l'ancienne mode, dans un mode où le hasard tenait beaucoup de place ; et ce ne sera pas le cas du monde à venir, je crois. Il y avait dans cet univers-là beaucoup plus d'échappatoires, d'exceptions ; on n'y fourrait pas tous les individus dans le même moule.

Vous avez dit que du jour où l'administratif aura la haute main sur tout, les gens n'auront aucune vie personnelle. Pouvez-vous préciser ?

B. R. Prenez un aspect du problème, un aspect extrêmement important : l'eugénique. Supposez qu'un gouvernement soit obsédé par cette possibilité scientifique : obtenir une race d'êtres qu'ils estimeront supérieure à la nôtre. De toute évidence, il faudrait opérer à partir d'une certaine proportion de mâles, disons cinq pour cent, et de femelles, trente pour cent. Pour la réussite de l'expérience, il faudrait stériliser le reste. Ce serait très désagréable, mais je vois très bien la chose.

Vous croyez vraiment que les possibilités scientifiques obséderaient les gens à ce point-là?

B. R. — Oui, si ces gens peuvent y gagner une supériorité militaire. Il est évident qu'on peut, si l'on veut, produire une telle race. On peut, sur les champs de bataille obtenir d'elle une autre conduite que celle des combattants engendrés au petit bonheur. Il ne serait pas difficile de faire entrer dans la tête des gens l'idée suivante : les armes atomiques ont été nécessaires parce que l'adversaire les possédait ; la sélection scientifique des naissances est nécessaire parce que l'ennemi la pratique sûrement lui aussi.

Nous sommes un peu dans « 1984 » ou dans « Le Meilleur des mondes » (1). Mais pensez-vous vraiment que cela puisse s'appliquer au monde non communiste? Je pense par exemple au conformisme nécessaire, etc.

B. R. — Il y a peut-être un peu moins de danger ici que chez les communistes. Mais ce danger menace positivement en Occident !

Vous pensez qu'il existe des opinions conformistes, un vêtement, des habitudes, des pensées conformistes, etc.

B. R. — Voyez un peu les œuvres d'art. En voyageant, j'ai remarqué, surtout en Amérique, et plutôt cent fois qu'une, l'immense respect que l'on porte à l'art, la façon dont on honore les artistes européens, la quantité de dollars qu'on leur donne ; mais je n'ai vu un seul enfant américain jouir de l'élévation d'esprit qui pourrait faire de lui un artiste. C'est la raison pour laquelle les Américains admirent les artistes européens, et non les leurs.

L'art a beaucoup souffert en Russie?

B. R. — Je n'en sais trop rien, n'y étant pas allé voir. Mais enfin il me semble que c'est le cas. La littérature, elle, a terriblement souffert, soit dit malgré « Le Docteur Jivago ». Au temps des tsars, la littérature russe était de première grandeur. Qui pourrait en dire autant aujourd'hui.

Et les ballets?

B. R. — Les ballets sont une survivance de l'époque des tsars. J'en ai vu en 1920, et cela m'a fait le même effet que des fleurs coupées disposées dans un vase. C'était très beau, c'était délectable, mais la sève fraîche du sol russe n'y était pas. Je pense qu'aujourd'hui c'est comme dans un musée.

Vous croyez que tout cela conduit à une sclérose générale, sans aucun apport nouveau?

B. R. — Là est le danger, oui. Une espèce de société byzantine, statique, qui subsiste de génération en génération sans changement, jusqu'à cette stéréotypie complète, intolérable, que l'on finit par balayer, tellement on s'y ennuie.

L'homme souffre de bien des maux. L'un d'eux, il me semble, est de ne pouvoir rien faire à la bonne mesure. S'il entreprend quelque chose, il le pousse à l'extrême. Croyez-vous qu'il puisse jamais apprendre la modération?

B. R. — Je l'espère... C'est tout à fait nécessaire, et c'est somme toute possible. Nous nous sommes livrés ici à des pronostics assez sombres, que je ne veux pas donner pour des vérités d'évangile. J'espère fermement qu'elles ne se réalisent pas.

Eh bien, parlons donc du côté souriant des choses.

B. R. — Il y a d'abord une chose dont il faut se rendre compte : les maux de ce monde, y compris les maux qu'on ne pouvait absolument pas empêcher autrefois, on peut les empêcher aujourd'hui. S'ils continuent leur existence, c'est qu'il y a dans les âmes des passions mauvaises qui les laissent sans volonté devant le grand parti à prendre : celui de faire le bonheur des autres hommes. Les techniques modernes sont d'une grande efficacité, mais ce qui ne va pas, c'est la psychologie des individus, c'est la malignité de leurs passions. Il faut qu'on s'en rende compte. A la fin de fins. Il faut s'apercevoir que le bonheur d'un homme, dans ce monde moderne où tout se tient de si près, n'existe que s'il s'accommode du bonheur de son voisin, même si c'est un voisin détesté... Ces conditions remplies, le monde pourrait être plus heureux, et de loin, qu'il n'a jamais été.

Quelles sont ces choses mauvaises dont il faudrait se débarrasser, si les hommes bridaient aussi leurs passions?

B. R. — D'abord la guerre. Puis la misère. Au temps jadis, la misère était chose inévitable pour la plupart des êtres humains. Elle ne l'est plus aujourd'hui. Si le monde prenait la décision d'abolir la misère, il pourrait le faire en quarante ans. La maladie, on le sait, a reculé, et peut reculer bien plus encore. Rien ne s'oppose à ce que les hommes jouissent purement et simplement de la vie, aussi souvent et aussi longtemps que possible.

Nous voici en train de parler du bien positif. Voyez-vous autre chose de souhaitable, que l'homme puisse créer à l'avenir ?

B. R. — L'éducation y sera pour beaucoup. Il faudra nourrir chaque homme à cette idée que l'humanité forme une seule famille, avec des intérêts communs ; que la coopération a plus d'importance que la compétition ; et qu'aimer son prochain, ce n'est pas seulement un devoir moral, un enseignement tout verbal comme on en reçoit à l'église, mais aussi la plus sage des politiques au regard de son propre bonheur.

L'humanité est redevable à la science pour toutes sortes de bienfaits. L'un d'eux, c'est que très bientôt on pourra réduire la semaine de travail à une dizaine d'heures. Que faire du loisir ainsi procuré ?

B. R. — Si ce monde vient à exister, ce monde que j'imagine à plaisir quand je me sens en bonne disposition, je crois que l'homme fera ce qu'ont fait avant lui les personnes qui avaient de l'aisance et de la culture. Un aristocrate, au dix-huitième siècle, était presque toujours cultivé. Il avait beaucoup de loisirs, et il en savait le bon usage — ce qui ne l'a pas empêché, j'en conviens, de faire souvent des erreurs. Mais enfin ces aristocrates ont trouvé le moyen d'encourager les arts, de bâtir des maisons ravissantes et de tracer des jardins, et bien d'autres choses agréables. A certains moments, j'imagine de bon cœur un monde où ces loisirs-là seraient le lot de tous, parce que tous auraient atteint un niveau de culture suffisant.

Et l'aventure ?

B. R. — Ce souci-là incomberait aux autorités. Sans dépense supplé-

(Suite en page 2.)

(1) Deux récits d'anticipation : George Orwell, « 1984 » ; Aldous Huxley, « Le Meilleur des mondes ». (N.d.T.).

Une légende à détruire

par HEM DAY

Henry Troyat, dans son « Dostoïevsky », analyse avec une généreuse compréhension, l'œuvre de l'écrivain russe. Pour lui, raconter scrupuleusement ses romans, c'est révéler l'homme si intimement lié aux légendes qu'il a magnifiées avec audace et désespoir.

« Les Possédés » sont une anticipation géniale, une prophétie terrible dont le public n'a pas su mesurer toute la portée, lors de la publication de l'ouvrage. Il n'a pas su discerner la promesse atroce d'un autre temps. Il n'a pas compris que cette charge d'atelier deviendrait bientôt un tableau d'une effrayante ressemblance. La tragédie de la révolution russe a donné une conclusion sinistre à ce grand livre qui l'annonçait. » (Troyat, p. 475).

C'est donc dans « Les Possédés » que nous découvrons des analogies assez curieuses, qui firent dire à Grossmann, l'historien des lettres russes, que le personnage Stavroguine était le double de Michel Bakounine. Pour expliquer cette analogie, il faut rappeler l'incident Katkof-Bakounine : le voici, raconté dans « La Vie de Bakounine », d'Hélène Iswelsky, discutable en d'autres points cependant.

M. Bakounine s'en est allé chez lui et va à Petersbourg, où il rencontre d'anciens camarades, entre autres le futur publiciste réactionnaire Katkof. Sur un ton mordant, Bakounine lui reproche certains commérages. Une froide colère l'indigne et traite Katkof de lâche.

Alors Katkof lui lança une injure qui mettait en doute sa virilité. Michel se précipite sur lui, une canne à la main, et Katkof le gifla par trois fois. Les témoins de cette scène réussirent à séparer les deux jeunes gens, mais la violence de la dispute avait jeté tout le monde dans l'épouvante. On s'attendait à une vengeance terrible de la part de Michel. Un duel fut projeté, puis, à la surprise générale remis et enfin ajourné sine die. »

Bakounine esquiva la rencontre ; les amis demeurèrent perplexes et gênés. Son attitude fut jugée incompréhensible dans ce milieu. Cette affaire d'honneur fut commentée aux dépens de Bakounine.

Il devait cependant après, affronter maintes fois la mort, se battre sur les barricades, être enfermé dans les prisons d'Europe et de Russie.

Cette analogie est étrange, vue à travers la scène où Stavroguine se laisse gifler par Chatof, ensuite se refuse à se battre, ce qui rappelle l'incident Katkof-Bakounine, mais n'est pas toujours convaincant.

Disons en passant, que le titre russe « Les Possédés » a été mal traduit ; il aurait mieux valu écrire : « Les Démons ».

Selon l'auteur même, son roman est l'aventure d'un peuple qui méconnaît les principes sociaux et se perd en espérant se sauver.

Je pense qu'il y a une très grande confusion des personnages et que l'on a confondu la figure de Bakounine avec celle de Netchaiev. Ce malentendu persiste de nos jours encore et certains continuent à voir dans le héros principal de ce roman « Les Possédés », la figure de Bakounine. Pour ma part, cette confusion n'est pas valable. En effet, l'apport des carnets de notes de Dostoïevsky, constitue le document le plus probant qui rejette l'hypothèse entretenue, on ne sait trop pourquoi.

Dostoïevsky avait coutume de noter dans de petits carnets ses idées qui, au cours de l'élaboration de ses travaux littéraires, pouvaient l'aider à fixer sa pensée. Pêle-mêle étaient consignées des conservations, des réflexions de tout ordre : moral ou religieux.

Nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper, que Pierre Verkhovenski n'est en réalité que Netchaiev.

Par un malin plaisir de son âme démentielle, Dostoïevsky transformait ses personnages. Sur un révolutionnaire authentique, il n'hésitait pas à développer des comportements très différents de ceux qu'il prenait comme héros. La question doctrinale était traitée tantôt génialement, mais tantôt l'écrivain s'abandonnait à livrer un personnage falot, sans égard pour le réel ou la vérité.

Les jugements de Dostoïevsky en la matière, sont entachés d'une absence de compréhension. Ils exaltent le héros en le plaçant comme un déraciné, de là à lui faire dire les pires aberrations, il n'y avait qu'un pas que l'écrivain n'hésita pas à franchir. Si bien que tout ce qu'il écrit, confirme que l'action de ses conspirateurs constitue un épisode accidentel de l'histoire de Russie.

Ecoutons ce qu'écrit Dostoïevsky à son ami Katkov, au sujet des « Possédés » :

« L'un des principaux événements de mon roman sera le fameux assassinat d'Ivanov, perpétré à Moscou par Netchaiev. Je m'empresse de préciser que je ne connais et n'ai jamais connu que par les journaux, aussi bien Netchaiev et Ivanov, que les circonstances de l'assassinat. Mais même si je les avais connus autrement, je n'aurais pas cherché à copier la réalité ; je n'ai retenu que les faits. Ce que j'imagine peut différer totalement du réel et mon Pierre Verkhovenski peut ne ressembler en rien à Netchaiev. Et pourtant il me semble, tant les faits ont frappé mon esprit, que j'ai imaginé exactement le type d'homme capable de commettre un crime de ce genre. »

Nous voilà donc renseignés parfaitement sur les intentions de Dostoïevsky. Cependant, on peut se rendre compte en lisant « Les Possédés », que l'organisation révolutionnaire qu'il a décrite les « Nôtres », est une réplique de la société de la « Hache ».

Il existe un tract où figure ce symbole « La Hache » et présenté sous forme d'une poésie parodiant un poème d'Ogarev, écrit à la mémoire d'un jeune terroriste instituteur de sa profession, mort en Sibérie, et dédié à Netchaiev.

Le parallèle entre Netchaiev et son héros est donc frappant et il serait stupide de le contester, d'autant plus que dans d'autres notes de l'écrivain, nous lisons qu'il s'est inspiré d'une documentation recueillie dans les comptes-rendus du procès.

Dostoïevsky s'est laissé emporter par son aversion pour les mouvements de révolte. En effet, toute entreprise révolutionnaire le met hors de lui. Ce sont ses souvenirs de son séjour au bagne et un peu sa contribution et ses hallucinations qui le guident. Malgré tout, ses personnages se sont imposés grâce à la puissance créatrice et à son génie artistique.

De toute manière, on ne peut confondre : son héros, c'est Netchaiev et non Bakounine.

Cette mise au point m'a parue indispensable dans l'ensemble des études consacrées à la figure de Bakounine, dans la littérature et dans l'art.

Le procès de Netchaiev, plaidé au mois de juillet 1871, devant le tribunal de St-Petersbourg, remplissait les colonnes des journaux, à l'époque. D'après le carnet dès « Démons », qui comprenait des notes et des variantes de Dostoïevsky, il inspira son œuvre géniale « Les Démons », et l'aida à camper les personnages de son roman, modelés d'après Netchaiev et ses coaccusés.

Mais qui est Bakounine dans tout cela ? Si l'Internationale même est en cause, je n'y vois pas son rôle, si ce n'est, qu'ayant été exalté comme « maitre » de Netchaiev, il devait partager — vrai ou non — les idées communes. D'ici date la confusion.

Mme Aimée Dostoïevsky, fille de l'écrivain, raconte dans ses mémoires que son père a eu entre les mains, les comptes-rendus du procès de Netchaiev. Il est donc fort plausible que Dostoïevsky se soit inspiré des intrigues du jeune nihiliste, pour tracer selon son entendement, le tableau prophétique de la Russie révolutionnaire. La peronnalité puissante et odieuse de Netchaiev lui a servi de trame.

Dans « Les Démons », Dostoïevsky chercha à traduire cette atmosphère troublante, pour laquelle les Russes créent le mot : Netchaievtchina.

On lit dans l'étude de Troyat, à la page 476 :

« Les Possédés », comme tous les romans de Dostoïevsky, valent moins par l'intrigue que par les idées générales qui l'alimentent. Les idées, c'est-à-dire les personnages, car ici comme dans « Les Frères Karamazov », comme dans « L'Idiot », chaque personnage est une idée, n'est qu'une idée. »

Le côté « action » du personnage de Verkhovensky pouvait paraitre similaire aux objectifs et susciter la confusion dans les analogies attribuées à Bakounine par certains, plutôt qu'à Netchaiev.

On retrouve ici et là, dans le développement romancé, les idées du Catéchisme révolutionnaire de Netchaiev, attribué erronément à Bakounine. Elles sont rendues réelles, car l'écrivain les sublime, pour les montrer plus atroces encore, et créer ce monstre artificiel, grâce auquel il se plaît à disperser sa pensée dans d'étranges formulations : La liberté illimitée s'affirme à égalité avec le despotisme illimité.

Dans une lettre datée du 20 octobre 1870, Dostoïevsky écrit :

« L'un des événements principaux de mon récit sera le meurtre, bien connu à Moscou, d'Ivanov par Netchaiev. »

« Les Possédés » est un pamphlet terrible composé à l'aide de documents publiés par la presse, mais Dostoïevsky écrira une chose tendancieuse. Il le reconnait implicitement dans une lettre du 6 avril 1870, mais il veut s'exprimer avec fougue, dénoncer la bêtise et la prétention de cette jeunesse universitaire qui lui soulève le cœur.

Ah, ils glapiront contre moi, les nihilistes et les occidentaux ! Ils me traiteront de rétrograde ! Mais, que le diable les emporte, je dirai toute ma pensée. »

On a dit de Verkhovenski : silhouette inquiétante, véritable Méphistofélès ; c'est le personnage qui enchante, plaît mais déplaît aussi vite, car il paraît trop affecté ce causeur aux paroles trop préparées ce causeur souvent insolent. Tout est calcul chez lui, ses propos ou ses gestes, une forme de méchanceté étudiée — si bien que dans ce groupe nihiliste, il n'est guère aimé, on le craint et on le déteste mais son idée de révolution est terriblement envoûtante.

Troyat écrit :

« Les démagogues de l'insurrection accordent aux foules une dignité surhumaine, l'émancipation conduit aux massacres, institue une religion de la masse en remplacement de Dieu. »

Il y a, au sujet de « Bakounine dans l'œuvre de Dostoïevsky », une discussion qui autoriserait d'éclairer la question : celle de Grossman et Polonsky.

Hélas, ces études sont indisponibles au grand public et il faut se résigner sur bien des points, tout en tirant le plus grand profit des matériaux que nous pouvons atteindre.

Le malentendu peut être cependant réduit, compte tenu des lettres et carnets de notes de Dostoïevsky.

Concluons donc en répétant que le personnage central du roman n'est pas Bakounine, mais bien Netchaiev.

Ceci a son importance pour ceux qui n'ignorent point l'usage qu'il est fait de semblable rapprochement.

Pour nous, anarchistes, nous savons que ce n'est pas la première fois que l'on se plaît à des comparaisons déplacées et qu'à l'ombre de faux héros, on dénature l'idéal. Hélas, le lecteur peu averti prend pour de l'argent comptant, ces diatribes sans consistance.

« Sa vérité paraît plus invraisemblable que la plus invraisemblable des légendes. La raconter scrupuleusement, c'est éveiller déjà la méfiance du lecteur moyen. »

LIX Anniversaire de l'exécution de Francisco Ferrer Guardia

Le 27 octobre prochain, au Palais de la Mutualité de Paris, à 9 h 30 :

GRAND MEETING commémoratif,
avec des orateurs anarchistes, syndicalistes, librepenseurs, rationalistes, républicains, socialistes et autres camarades.

A 14 heures : GALA ARTISTIQUE
sous le signe de la solidarité.

avec NIÑO DE MURCIA, LOS MUCHACHOS et une vedette française.

Camarades, réservez cette date.

COMMUNIQUES

CONFERENCE A PARIS

Le Groupe Louise Michel organise le vendredi 11 octobre à 21 heures précises, Salle de la Mutualité, 24, rue St. Victor, Paris (5), une CONFERENCE PUBLIQUE sous la présidence de Richard Perez du groupe Eugène Varlin, avec Michel Cavallier, du Groupe Albert Camus et Maurice Joyaux, du Groupe Louise Michel.

Sujet : *Après Carrara, l'Internationale Anarchiste.*

REUNION DE TRAVAIL

Bretagne, Vendée et départements limitrophes

Le dimanche 27 octobre se tiendra à Lorient à 10 h., la réunion de travail des membres de la C. N. T., les amis de l'A. I. T. et des délégués de la Solidarité Internationale Antifasciste, les membres et sympathisants des cercles d'études syndicalistes révolutionnaires et de la Libre pensée, se doivent d'être présents.

Un repas entre la séance du matin et de l'après-midi aura lieu. (Prix : 9 F. plus la boisson).

Il importe que toute la région Ouest des camarades révolutionnaires, ouvriers, enseignants, gens de mer, étudiants, ouvriers des champs nous rencontrent. Ils nous écriront afin de leur faire savoir le lieu de rencontre.

La réussite de notre réunion sera l'œuvre des syndicalistes révolutionnaires qui courageusement se dressent pour faire le véritable procès de la responsabilité sociale du patronat, de l'Etat patron, mais aussi des politiciens et des syndicalistes réformistes, en particulier de ceux qui au nom de la révolution militent au sein de F.O., C.G.T., C.F.D.T., etc.

Se renseigner auprès de J. Quendet, 42 D, rue Général Frébault, 56-Lorient.

Au sujet du repas, prévenir si vous dejeunez avec le groupe.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Permanence : les Samedis, de 17 à 19 heures.

Assemblée Générale : Dimanche 20 octobre à 9 heures 30.

Congrès Régional : aura lieu en novembre.

LOIRE ATLANTIQUE

Chaque 3e dimanche du mois réunion des camarades de St-Nazaire et Nantes-Angers à 10 h. «Cordial Café». rue du Château, Nantes.

Pour le Conseil : Garcia, Alexandre, Biget.

∴

ASSEMBLEE GENERALE DE LA DEUXIEME UNION REGIONALE

Dimanche, 20 octobre 1968 à 9 h. 30

Ordre du jour :

1. Désignation du Bureau de séance.
2. Lecture du Compte-rendu de l'Assemblée anterieure.
3. Information du Bureau Régional.
4. Situation actuelle de l'Organisation.
5. « Le Combat Syndicaliste ».
6. Taches futures.
7. Préparation du Congrès régional.
8. Questions diverses.

Paris le 15 septembre 1968.

S. I. A. DE BREST

En concordance avec la manifestation de Paris conmémorant la mort de F. Ferrer, du 27 octobre, l'Assemblée générale de la Section de Brest du dimanche 6 octobre, 10 heures, Maison du Peuple, bureau 10, une causerie sera faite sur ce précurseur. Prière à tous d'être à l'heure, l'ordre du jour étant très important.

TRIBUNA JUVENIL

Pendejo de levita

(Ensayo de melopea)

Si llevara el pelo largo
Coralita,
y bebiera el trago amargo
de una pose de encargo...

Si cogiése un guitarrón
amiguita,
y gritase de un renglón
solfeos sin ilación...

Si me diera en atracción
Rosarita,
con camisa y pantalón
y cobres al cinturón...

Si fuese importanciado
mi amita,
por papel emborronado
y por bobos embobado...

Si presumiese porfia
Porfirita,
no haciendo en noche y dia
más labor que un policía...

Si la coreografia
tanguerita,
me apartara de la vía
que creo me convendria...

De gustarme la bebida
mi Conchita,
y mi sed fuese indebida
y la hombria, perdida...

Si los libros me estorbaran
lectorcita,
y traperos los compraran
y en asnito me dejaran...

Y si en ocasión rosa
Amorita,
afeáramos la cosa
que merece ser hermosa...

Si en la fiebre del cohecho
señorita,
mi cuerpo metido en lecho
se le antoja contrahecho...

Si mi Don Juan se desgrana
doña Anita,
y a usted le viniere en gana
de considerarse «en pana»...

A causa d'ese relato
mujerita,
evito ser mentecato
y pendejo de levita.

TAITA AUCA

BOQUETE AFRICANO

La carcoma del turismo

por **Víctor García**

RESULTA difícil, para un país que tenga que hallar divisas a través de la industria del turismo, que pueda mantenerse erguido frente a la historia imparcial. Nos duele en carne propia observar a nuestra España, jadeante tras los dólares, las libras, los francos, los marcos y ya detrás de los rublos, que cargan en sus carteras los turistas extranjeros atraídos por el sol de la península, la «seguridad» que ofrecen sus arterias urbanas y sus carreteras y el «esmerado» servicio de los *paradores* sabiamente instalados en las cercanías de alguna ruina marcada con tres asteriscos en los «Baedekers» y los «Guide Bleu». A cambio de este ingreso artificial mucho español ha dejado en girones la hidalguía que lo personificara antaño.

Algo parecido se puede observar en el país más oriental del Magreb africano: Túnez, donde la mejor industria, al parecer, es también la del turismo. 15 millones de dinares — 30 millones de dólares — ingresan en el país en forma de divisas gracias a la afluencia de extranjeros, europeos en su mayoría, deseosos de yodizarse y solearse. La otra fuente de ingresos que le sigue en importancia logrados éstos con sudor de campesinos pagados a razón de 100 milésimas de dinar — un franco francés aproximadamente — y dos quilos de sémola para su alimento básico: el cuscús, es la del aceite de oliva del que se logra exportar alrededor de 50.000 toneladas a cambio de suprimirlo del consumo local donde se logra a precios más accesibles el de ajonjolí, soya y cacahuete.

Túnez, un país árabe cuya política, de grado o de fuerza, debe ser solidaria de la causa antijudía, y por ende antibritánica y antiyankee, tiene que esforzarse en garantizar «seguridad» a los visitantes, al igual que España, ya que el turista exige como condición primordial el que se le oculte el hambre, el desempleo, las persecuciones políticas y los odios raciales del país que visita. Este viajero a plazo fijo siente un miedo cerval por todo aquello que pueda arañar su conciencia de «europeo progresista» y por todo conato de violencia callejera que pueda poner en peligro su auto y sus bienes. De ahí que el país árabe que más riguroso y estricto fuera contra los musulmanes que manifestaron, excediéndose en el desmán generalmente como toda poblada fanática, contra los judíos, los ingleses y los norteamericanos, y sus bienes cuando tuvo lugar la Guerra de los Seis Días en Mayo-Junio del año pasado, fuera el gobierno de Burguiba. Aquella guerra, desencadenada a dos mil kilómetros de Túnez, le costó al país que los cartagineses hicieron ingresar en la historia, la pérdida de una buena cantidad de divisas y ello por dos razones, la primera por que ahuyentó al turista de las playas de Gamarth, Hammamed, La Marsa, Jerba, etc., y segundo porque hubo que indemnizar gruesas cantidades a todos los que habían sufrido la furia de la muchedumbre.

Túnez no ha llegado a ofrecer al visitante el espectáculo del Nápoles de la post-guerra, fomentado por el mismo municipio, en el que las madres se sentaban en los umbrales de sus casas a despiojar a sus hijos. Sin embargo, produce impacto en el viajero que llega de otros meridianos la tenacidad conque muchos niños y algunos mayores le acosan en busca de la limosna. Son las avanzadillas de las legiones que pasan hambre, los hijos de los campesinos que roturan la tierra pero no alcanzan para su sustento, los de los que fueron a su vez campesinos y, ahuyentados por el hambre, se fueron a las ciudades, a Túnez, a Sfax, a Bizerta, Susa, pensando poder ocuparse en la artesanía o alguna incipiente industria, sin lograrlo, generalmente.

Estas escenas, debe añadirse, no llegan a ensombrecer la alegre impresión que se desea dar al visitante. La visión de conjunto, para el que se conforma con el decorado de «Bienvenido Mister Marshall», es más bien la de un país jovial y de relativo bienestar. La tierra se ve trabajada y los olivos jalonan lo largo de las carreteras, por lo general bien cuidadas, en todas las direcciones inclusive más al sur de Sfax, cuando ya el Sahara logra sedimentar sus arenas. De hecho el olivo, y el almendro, acompañan al viajero hasta Ben Gardane, hasta la misma frontera con la Libia desértica. Las casas, por humildes que sean, todas relucen con la blancura de la cal reciente.

El propio habitante del país, heredero de la sociabilidad del fenicio que tanto legado dejara en la región, es el menos africano de los habitantes del continente, incluidos los blancos del aparheit de Suráfrica, cuyas entrañas negras hace pensar en un ramal estancado del hombre, incapaz de haber podido superar a la bestia que nos acompañara en nuestros primeros pasos. El tunecino está más cerca de los habitantes del Mediterráneo septentrional — los españoles, los italianos y los griegos en particular, — que de sus vecinos próximos de suelo y religión. Acogedor por naturaleza y de antes que el turismo se descubriera como una fuente abastecedora de divisas, el habitante de este minúsculo país — 164.150 kilómetros cuadrados — se está deslizando imperceptiblemente hacia una fase bastarda de la sociabilidad y la miscibilidad, presionado por decretos y machequeos de parte de los funcionarios, consistentes en hacer de la hospitalidad una adulación y de amabilidad un lacaismo de cerviz inclinada.

El turismo adultera los lugares que más frecuenta. Las características congénitas de los países van batiéndose en retirada a medida que los extranjeros reclaman el confort, las comidas, los sistemas de vida a los que están acostumbrados. Un americano puede hacer la vuelta al mundo, parándose en todas las capitales que desee, sin que por un momento se sienta fuera de su ambiente. La cadena de los Hoteles Hilton presente en no importa qué urbe importante de no importa qué continente, realiza el milagro. ¿Milagro? Erosión irremediable más bien, del aramazón de los conglomerados humanos. El turismo uniformiza.

AREA MUNDIAL

CARA Y CRUZ DE UN CONGRESO

HAY temas internacionales de que ocuparse, pero con frecuencia la obsesión de lo nuestro priva, y con razón que nos sobra. Lo nuestro interesa a nosotros, no a otros.

No importa si celebrado, el Congreso anarquista de Carrara sigue actual en casa, y pensando en él revivimos agrados y desagrados del mismo. Agrados por el resultado obtenido, desagrados por las trabas e inconvenientes opuestos por quienes, reclamándose de la idea, debían facilitar la celebración y el comentario normal del comicio. El periodismo burgués ya ha hecho lo posible para desacreditar, incluso ridiculizar, la reunión libertaria, y toda saña anticongresil de elementos afines sobra, sobre derivar en impertinente.

El Congreso Internacional de los anarquistas ogaño ha sido de federaciones «nacionales» en vez de tener la amplitud por algunos reclamada. Falta saber si la oposición no habría sido semejante, por otras causas fortuitas, si la reunión hubiese sido hábil para FF., grupos e individuos. El regateo, incluso el zapatazo, nunca se sabe cómo puede ser evitado.

Habrá que comprender que para abarcar el universo, cual pretendemos, precisa haber salido de la aldea.

El Congreso de Puteaux, celebrado con toda garantía y amplitud para que nadie dejara de estar representado o comprendido en el mismo, estableció comisión internacional de relaciones en Londres, y a los compañeros londinenses la relación, junto con el Congreso y sus acuerdos, se les murió en las manos. Fue verdaderamente el parto de los montes. Tanta organización, tanto desvelo y coordinación de pareceres, en fin de cuentas para venir a parar a una disolución tan inesperada como intempestiva.

Pasaron años, y varios compañeros iniciaron la reorganización de algo internacional anarquista, deteniéndose en analizar el procedimiento. Considerado el ambiente abigarrado del anarquismo en general, a la comisión organizadora le pareció aceptable empezar la cohesión ácrata por algo tal vez modesto, pero, a poder ser, sólido. Cuando menos en acuerdo, esta solidez puede haberla aportado el Congreso de Carrara, y cuantos en adelante traten de obstaculizar a la comisión de relaciones emanada del Congreso, arriesgan retrotraer el Congreso de Carrara a la misma consecuencia desastrosa del Congreso de Puteaux.

No vamos a ocultar que estas consideraciones arrancan, en cierta parte, de una escena deprimente presenciada en ocasión de un «compte-rendu» dado por parte de la delegación francesa al Congreso Anarquista Internacional último, relación servida al público reunido con una alteza de miras que varios concurrentes no supieron apreciar. La tónica establecida por los compañeros franceses fue de una discreción y una objetividad estimables y los objetores, cualquiera que fuese su opinión, debían producirse de acuerdo con la conducta de los informadores. No se niega el derecho a réplica; pero se dice sin ambajes que el nerviosismo, el denuesto y la interrupción nada tienen que hacer cuando el ambiente establecido es de inteligencia y respeto.

Referente a lo sucedido en Carrara, allí la disonancia fue importante y a todo ver intempestiva, por cuanto tuvo lugar ante cámaras de televisión de varios países y a la vista de corresponsales de la radio y de la prensa que nos son opuestos. El centenar de afectos al 22 de Marzo que acudieron a Carrara no encontraron animosidad alguna de parte de los compañeros congresistas. A lo sumo se les indicó no poder tomar parte en un comicio destinado solamente a reunir federaciones generales y no grupos sueltos e individuos como a tales. ¡No alegrar a la prensa burguesa!

Sin embargo, ésta consiguió refocilarse por la retirada de las delegaciones de Suiza e Inglaterra (?), dos delegaciones que fueron al Congreso especialmente para producir un vacío en el mismo, puesto que su pretexto de exigir Congreso abierto a todo el mundo era nulo sabiéndose, tanto en Inglaterra y en Suiza como en las Batuecas, que el comicio de Carrara tendría lugar a base de federaciones. Por lo tanto, quiénes no estuviesen de acuerdo con la modalidad establecida habrían obrado exactamente no acudiendo a un lugar para violentar la voluntad del sector compañeril reunido.

Diráse que hablamos seguros, y, en verdad, segurísimos estamos a pesar de que oficialmente nadie nos ha informado, deficiencia que dejamos marcada para que en otra ocasión sea corregida. Estamos seguros de que hubo más propósito de perturbar el Congreso que ganas de los congresistas a oponerse a compañeros. Parte del 22 de Marzo gritó guevarismos y castrismos y a un compañero nuestro, de entera confianza, se le susurró estar vendido al dinero americano. Voz queda o no, pero insolvente, compañericida. En cambio Cohn-Bendit (al que nadie molestó, y que gozó de respeto y se le concedió el micro) hubo de corregirles la plana a algunos de sus amigos guevaristas, asegurando que él rechaza toda suerte de dictaduras sin dejar de lado a la de Cuba.

Entre la juventud defensora del Congreso las porras no escasearon... con destino a un grupo de comunistas del país que habían prometido asaltar la sala del Congreso. Las porras estaban prestas, no para ejercer sobre compañeros que resultaron de oposición o jaraneros, sino para el contrario que acechaba fuera, en la calle. ¿El 22 de Marzo? Ese grupo engloba innegablemente a marxistas, pero se vio en la hora del envío de escandalosos al dispensario, que la acción de nuestros jóvenes carrareños no les afectaría para nada. Cuando al tumultoso Cohn Bendit alguien le habló del acecho comunista, su grupo entero dejó de interrumpir, y pese al abandono espectacular de las delegaciones de Inglaterra y Suiza, el 22 de Marzo permaneció un día más en el Congreso y con pleno respeto hacia el mismo.

Y bien. Todo esto consta en un pasado cercano; la comisión de relaciones, una vez puesto en orden el papeleo, se pondrá en funciones dando marcha a una federación que de momento no representará a todos los libertarios, pero que, mediante la comprensión y el interés realizador nuestro y *de los que quedan fuera*, se irán concretando el interés colectivo igual que el interés de cuanto compañero prefiera quedar aislado.

La relación general entre libertarios es cuestión de vocaciones y de intenciones. Y de espíritu de fraternidad cuando éste es realmente sentido.

Referente a todo lo cual, el tiempo dará respuesta concreta y definitiva.
— F.

El niño y el maestro

CUANDO el niño ha tenido la suerte —podemos llamarlo así—, de ingresar en el libre ambiente de una «escuela moderna» —cuya eterna iniciación y martirologio corrieron a cargo de FRANCISCO FERRER GUARDIA—, va a comprender algo. Todavía su confuso intelecto parece perderse en ese nuevo mundo que —como en el descorrer lentísimo de un inmenso velo obscurantista—, va presentándose ante él con visiones incompletas.

Es entonces cuando el verdadero apostolado del educacionalista racional, debe empezar. Se presenta la gran obra.

Con la suave gimnasia mental y física, trátase de armonizar las facultades. Dáse comienzo, pues, a la evolución del carácter, la nueva personalidad y la dulce metamorfosis del niño.

El maestro toma entonces el carácter del filósofo, y se impone el deber de observar al niño. Su penetrante psicología debe seguirle paso a paso, descubriendo las diversas y a veces complejas inclinaciones en las nuevas etapas de la vida del niño. Como en las plantas jóvenes, también en los niños ocurren las torceduras viciosas. El celoso jardinero —maestro racionalista por vocación—, endereza dulcemente los gajos torcidos, y la planta crece, brinda sus sombras y ofrece sus frutos personales. Tal maestro, sembrando la semilla del bien humano —que no será nunca la mixtificada del autoritarismo y la esclavitud—, en el corazón del niño, brinda a la Humanidad frutos sanos y realmente vitaminosos.

Suele ocurrir que el niño, sin haber descubierto su verdadera vocación, manifieste erróneamente ciertas inclinaciones que, llenándolo de entusiasmo al principio, lo desalienten luego, sentidos los primeros fracasos. Esto puede traer irreparables deficiencias en el futuro del niño, si el maestro resulta incapaz de acompañarlo en su proceso evolutivo, y no se esfuerza —con sabios consejos, cuya base mejor será el ejemplo—, para ayudarlo a encontrar nuevas sendas originales, despertando en el corazón de discípulo el anhelo investigador.

En una de sus geniales parábolas, JOSE ENRIQUE RODO, nos presenta a un niño en una playa jugando con un vaso de cristal. Al golpear suavemente los bordes del vaso, el niño obtiene acordes musicales que lo llenan de júbilo. Pero luego —buscando quizás nuevas emociones— pone una cantidad de arena dentro del vaso e intenta nuevamente arrancar los mencionados sonidos musicales, fracasando en su intento. Desilusionado, llora breves momentos; pero instantes después —inspirado—, planta una hermosa flor en el vaso, la contempla, y sonríe henchido de gloria por su nuevo triunfo.

La parábola de Rodó nos enseña a no desesperar ante los fracasos, y nos alienta para la lucha tenaz en la noble persecución de bellos ideales que de na nuestras vidas satisfacciones ciertas al descubrir nuestra verdadera vocación, libre de toda traba dominista —obscurantista—, y de toda esclavitud.

El maestro de HOY —el maestro de HOY procede, ¡no hay que olvidarlo!, (y conste que nos referimos al verdadero maestro : al RACIONALISTA), como todas las grandes cosas de la vida, desde la nacencia a la tumba, del gran parto educacional, inmediatamente anterior y posterior al año de 1909 — debe, además de dar conocimientos, encauzar, informar y aconsejar a los jóvenes en la elección de una actitud vocacionista que esté de acuerdo con sus posibilidades físicas y mentales, con su emotividad, y con sus mejores anhelos de superación y creación intrínseca. En la «Escuela Moderna», la tendencia es dejar al niño que «viva su propia vida tan intensamente como sea posible».

Lo que más debe respetar el maestro — y tratar de descubrir cariñosa y pacientemente —, es el verdadero curso que tomarán las iniciativas e impulsos, reveladores de la legítima vocación del niño. He aquí — a manera de ejemplo —, lo que un buen maestro de pintura acostumbraba hacer, para ayudar a sus alumnos en la interpretación de sus verdaderos sentimientos:

— Muy bien — decía —. Si no puedes dibujar no te esfuerces; pero indícame lo que te gustaría hacer ahora.

— Me gustaría ir a nadar — acaso contestaba el discípulo.

— ¿Te gusta nadar?

— Sí.

— ¿Quiéres ir solo?

— No.

— ¿Te gustaría ir con niños o con hombres? ¿Y cuántos te gustaría que fuesen contigo?

— Unos tres niños.

— Perfectamente. ¿Te gustaría ir al mar o a un lago?

— A un lago.

— ¿Hay árboles alrededor del lago? ¡Describelos!

Las preguntas y respuestas pueden variar según los casos. Pero todas conducirán al mismo fin: el niño hace agradablemente lo que seguramente no haría si se le obligase a ello. Este habilísimo sistema de enseñanza, jamás cansará al niño, despertando en él, por el contrario — placenteramente —, los vivos impulsos de su temperamento.

Empero, los métodos de enseñanza son secundarios. ¡Todos los métodos! Por encima de los métodos — por muy meritorios que ellos sean —, está la capacidad didáctica del maestro, y, especialmente, su verdadera vocación.

Sin embargo, el maestro necesita ayudarse a sí mismo en su tarea genital, recurriendo a un «museo» pedagógico, donde pueda perfeccionar su caudal de conocimientos. A este respecto se podría citar — salvo su origen y finalidad autoritarias —, uno de los más completos Museos Pedagógicos de América: el de Montevideo (Uruguay). Este museo cuenta con catorce secciones, ordenadas así:

Sección de Catálogos y Archivo, compuesta de material general de enseñanza.

Sección Enciclopedia, con colecciones plásticas de Anatomía, Zoología y Botánica (colecciones zoológicas, mineralógicas, paleontológicas, etc.)

Sección de Historia Escolar, con datos gráficos, desde el coloniage hasta nuestros días.

Sección de Trabajos Manuales, donde están expuestos diagramas, construcciones, modelos, tornos, herramientas, etc., etc.

Sección de Geografía, en la forma más completa.

Sección de Higiene Escolar, de Mobiliario, de Productos Nacionales, de Física y Química, Salón de Conferencias, Observatorio Astronómico, Taller y Exposiciones escolares.

(En época de vacaciones acuden a este «museo», educacionistas de todas partes del Uruguay, ya con el objeto de perfeccionar sus estudios, o de asistir a las notables conferencias dictadas por sapientes personalidades de la enseñanza mundial.)

De acuerdo con las ideas del preclaro maestro Vaz Ferreira, en cada capital de departamento o provincia, y en cada pueblo importante, debería levantarse un Parque Escolar, que contendría museos, jardines, lagos, variación de árboles, plaza de deportes, conservatorios musicales, etc. Los niños serían conducidos allí, y, en los días de sol, las clases serían dictadas al aire libre, siendo, en los días de lluvia, en los grandes pabellones construídos a propósito. Se cerrarían las escuelas húmedas y malsanas, y los niños encontrarían nueva vida en los alegres y hermosos Parques Escolares, donde el oxigeno puro contribuiría a la gestación de una ejemplar naturaleza humana.

Estas ideas de Vaz Ferreira — uno de los mejores, si no el mejor educacionista americano (oriundo del Uruguay), lamentablemente incapaz de haber roto, no obstante, con las cadenas del autoritarismo en boga —, son claramente de raiz Ferrer-Guardiana. No podía ser de otra manera, pues, aquél insigne mártir de la enseñanza racionalista tenía luz suficiente para dar y regalar a los magníficamente dotados al través de centurias y aún milenios por venir.

Y por hoy... punto final.

COSME PAULES

ASI HABLO ZARATUSTRA

(Viene de la página 4.)

términos de racional crecimiento económico nacional? El empresario español es un bandolero con patente de corso para hacer de su negocio un trampolín desde el que se asegura la rapiña y el pillaje económico. Y a esta clase de prohombres se dirige el informante para que inviertan sus ganancias a favor de una industria más poderosa y eficaz, y no sólo esto, sino que se les anuncia las restricciones crediticias más draconianas hasta el extremo, dice, que tendrán que autofinanciarse para no verse alimentado solamente a base de la inflación del crédito. Pero aquí viene lo que temíamos los asalariados. En conexión con lo anterior se presenta la descongelación de los salarios. Esta descongelación, dice, tiene mucho que ver con el poder de inversión de las empresas ya que éste dependerá de la importancia que tengan las subidas remunerativas del trabajo que representan «más del 50 por 100 de los costes de la industria y los servicios». Añade la inflación casi continua hizo que en el pasado las empresas no tuvieran inconveniente, a la hora de reajustar los salarios, en subir éstos por encima de sus aumentos de productividad, ya que tenía la certeza de que podrían aumentar los precios y, en último extremo, recurrir al crédito bancario. De donde resulta que, no sólo el trabajador español ha tenido «grandes aumentos de salario» en los últimos años transcurridos, sino que los debe al tejemaneje de los créditos, al «laisser aller» de las empresas y costa de los bajos índices de producción. Entonces, este florecimiento de la economía de que habla el señor Navarro Rubio, viene a ser algo así como la primavera de los cementerios. ¿Tendremos, los trabajadores, que pedir excusas al Gobierno para seguir viviendo? ¿Tendremos que pedir humildemente que nuestros salarios continúen bien preservados en el frío para que las pobrecitas empresas puedan invertir sus escuálidos superávits en orden a obtener, como siempre, sus fantásticos botines, al mismo tiempo que, faltos de recursos, cumplimos con el mandato de reducir el consumo con el mismo objeto? A través de una jerga dialéctico-económica excelente para chinos y en la cual se barajan constantemente a ritmo de vértigo tantas y tantas expresiones como inflación, deflación, balanza de pagos, inversiones y reinversiones, créditos y consumos, el Sr. Navarro Rubio nos sorprende con una nueva proposición que tenemos que agradecer profundamente por no ser impuesta como dogma dentro de la ortodoxia económica española, ya que se trata de una sugerencia. Pero véase en sus mismas palabras: «Para evitar que los aumentos de los salarios repercutan excesivamente sobre los costes de las empresas o presionen demasiado sobre el consumo, se ha sugerido ofrecer a los trabajadores la posibilidad de retener una parte de esos aumentos en forma de ahorro, bien dentro de la propia empresa, bien en otros activos financieros. Desde el punto de vista monetario, una solución de este tipo merecería un juicio favorable, sin que corresponda al Banco de España el análisis de las posibles fórmulas de participación accionaria o de ahorro diferido que, en caso, se consideren oportunas.» ¡Peregrina sugerencia! El Sr. Gobernador probablemente ignora que la mayoría del sector obrero necesita ipso facto un aumento de sueldo para satisfacer sus deudas, contraídas sin discontinuidad a lo largo de estos años de ese «florecimiento económico», que es tanto como decir que lo necesita para comer, ya que en la tienda le niegan los artículos si no presenta algo más tangible y negociable que una buena esperanza para el futuro y que no es posible soñar con los réditos de esos hipotéticos ahorros porque entiende que, si alguna vez fuese realidad, ya no podría disfrutarlos por estar inmerso en un sueño del que no se despierta jamás. ¿Y qué tanto por ciento se nos ofrecería por dejar manejar a su antojo unos cientos de millones? ¿Y cuál sería la ganancia que iba a reportar a nuestros tenedores económicos el mangoneo de nuestros ahorros, es decir, de nuestro sudor, de nuestra piel y de nuestros huesos? De modo que en el caso improbabilísimo de que hubiera un aumento apreciable y global en los sueldos, además de que su necesidad es perentoria por demás, les seguirían restando buenos dividendos a nuestra costa; y en el supuesto, casi seguro, de que no haya aumento o que sea decididamente irrisorio, los trabajadores continuarán en tal estado para sacar las castañas del fuego a los bergantes de la política, a la rapacidad de los negociantes y a las negras entrañas de la especulación de todo tipo.

Esta gentuza que a la hora de hacer pinitos doctrinarios, morales y escatológicos echa pestes contra las barbas apostólicas de Marx por su interpretación económica de la Historia y su materialismo dialéctico ¿no se mueve acaso si no es a impulsos del más grosero y ávido materialismo que no subyace, sino que emerge de su hipocresía religiosa, ética y moral? El judío Marx, como buen judío, escudriñó en las entrañas de la economía en busca de una motivación histórico-social. En las garras de Hegel empezó a abominar de la filosofía abstracta que sustituyó por el materialismo dialéctico que también es una filosofía, aunque con distinta proyección. Por eso, en su disputa con Proudhon, a «La filosofía de la miseria» de éste contestó con «La miseria de la filosofía». Pero, salvando la enorme diferencia que existe entre el Sr. Navarro Rubio y Marx, no me quedo con ninguno. Y digo como Emerson: «Esos hombres están chapoteando en el fango de la dialéctica.»

JUAN ESPAÑOL

« AMIS DE HAN RYNER »

Dimanche 13 octobre, à 14 h. 45, Salle des «Amis», 114 bis, rue de Vaugirard, Réunion des « Amis de Han Ryner », sous la présidence de Marcel Renot, Vice-Président des A.H.R. Causerie de Charles-Auguste Bontemps : « *L'Individualisme dans le social mouvant* ». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

MA CONCEPTION DU MONDE

(Suite de la page 1.

mentaire d'argent ou de temps, elles devraient offrir aux hommes des entreprises aventureuses, dangereuses s'il le faut, comme les jeunes gens en rêvent. Aller aux pôles, escalader des montagnes, ou, si cela se fait un jour, voyager dans l'espace. Toutes ces entreprises pourraient canaliser l'énergie qui se dépense trop souvent en guerres.

Quel est le message que vous aimeriez laisser à l'humanité de demain ?

B. R. — Vous disposez, grâce à vos connaissances, de pouvoirs que l'homme n'a jamais eus. Vous pouvez vous en servir pour le bien, ou pour le mal. Vous vous en servirez pour le bien, si vous prenez conscience du lien de famille qui unit tous les hommes, si vous comprenez que nous pouvons être heureux tous ensemble, ou tous ensemble misérables. Le temps n'est plus, où une minorité fortunée pouvait vivre grâce à la misère de la masse. C'est fini. Les gens ne se soumettront plus. Il vous faudra reconnaître et admettre le bonheur de votre voisin, si vous voulez être heureux vous aussi. Je pense qu'une éducation intelligente épanouira les individus et leur fera voir naturellement, dans le bonheur des autres, la condition de leur propre bonheur. Ce qui se présente à moi quelquefois, dans une vision, c'est une société d'êtres libres, vigoureux et intelligents, dont aucun n'opprime et aucun n'est opprimé. Un monde d'hommes conscients, pour qui cette communauté d'intérêts l'emporte sur les concurrences particulières; dont tous les efforts sont tournés vers l'œuvre magnifique qui peut être le fruit de l'intellect humain et de l'imagination humaine. Un tel monde peut exister, si telle est la volonté des hommes. Et s'il existe, s'il vient à exister, ce sera un monde plus glorieux, plus brillant, plus heureux, plus riche en bonheurs d'imagination et d'émotion qu'aucun des mondes jamais connus à ce jour.

EL FIN DE LOS PUEBLOS ARTIFICIALES

MADRID, (OPE). — Informa la agencia Europa Press: «Santa Engracia, uno de los pueblos levantados por el Instituto Español de Colonización en Las Bárdenas, aún no hace diez años, se encuentra totalmente abandonado, sin habitantes. Sus moradores han emigrado a otras tierras más productivas y con más alto nivel de vida.

La localidad se halla a 30 kilómetros de Tudela y 19 de Fustiñana, cerca de la Muga de Navarra, pero en la provincia de Zaragoza. Han desaparecido las lámparas, se han llevado los herrajes y hasta las tuberías de las 200 casas que aproximadamente fueron construídas y que ofrecen actualmente un aspecto ruinoso, al igual que el Ayuntamiento, las escuelas, la iglesia y la Casa social.»

LA A. I. T. EN EL CONTINENTE AMERICANO

Interesante trabajo del compañero Serafín Fernández, con un prólogo de Juan Ferrer. 68 páginas, 1,00 F., en esta Admón.

JORNADA RACIONALISTA

el 27 de octubre en la Mutualité de París.

Precio de la localidad, 10 francos; Media entrada 5,00. Solicitarlas a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

ANTENA

ABOGADO ENCARCELADO

MADRID. — Eduardo Cierco, abogado, condenado por el TOP a un año de cárcel por propaganda «ilegal», ha ingresado en prisiones para cumplir la condena que le fue impuesta.

Cierco fue acusado de haber escrito varias cartas, reproducidas en la prensa exterior, denunciando las brutalidades de que habían sido víctimas, por obra de la policía, varios de sus defendidos detenidos por delito de opinión.

Habiendo entablado recurso ante el Tribunal Supremo y habiendo éste reafirmado la sentencia del TOP, el abogado Cierco está constreñido a cumplir condena.

MAO, MAO, MAO, Y MAO

PEKIN. — Durante 1967 se imprimieron en China 86.000.000 de colecciones de «Obras Escogidas» de Mao, 350 millones de «Citas del presidente Mao», 47.500.000 ejemplares de «Lecturas selectas de las obras de Mao» y 57.000.000 de volúmenes de poesías de Mao.

¡Mao!

FUEGOS FATUOS

MADRID. — En cada una de las Facultades de Filosofía y Letras y de Ciencias han sido alumbrados dos fuegos sin consecuencias importantes. Se cree que estos incendios figurados han sido provocados para molestar policialmente a ciertos estudiantes inconformistas.

LA DUQUESA ROSA

MADRID. — Ahora resulta que la duquesa de Medinaceli fue absuelta por el TOP del delito de propaganda ilegal que se le substanció por publicación de un libro denunciando los vejámenes y la miseria de los campesinos del sur de España. Un testigo de descargo, José M. González Ruiz, canónigo de Málaga, declaró que la novela de la procesada tiene efectos moralizadores porque denuncia a la oligarquía gobernante y reacciona contra la injusticia. A su vez, el declarante se halla pendiente de juicio por «propaganda ilegal».

LA RISA

BILBAO. — Se cuenta que en Bermeo algún chusco vistió a un mono de guardia civil y le soltó para monerías. La autoridad persiguió al raboso y éste se encaramó a un árbol para saltar de éste a otros hasta conseguir desaparecer, siempre vestido de guardia. Ante la indignación civilesca, la gente tuvo que refugiar la risa detrás de las puertas.

PROHIBEN LAS BOTELLAS

MADRID. — Por haber buena parte del público español adoptado la pésima costumbre de arrojar botellas vacías contra los toreros y los futbolistas, el gobierno ha dispuesto la supresión de bebidas gaseosas o de cualquier refresco en las plazas de toros y campos de balompié. La nota

B.D.I.C.

FUERA CARETAS

EL comunismo dictador y sangriento tiene miedo. Lo tiene de que los aires renovadores y libertarios que flotan por el mundo, lo barran a punta de escoba. Por eso no ha podido soportar que la pequeña Checoslovaquia ensaye sus primeros y tímidos pasos por el camino del liberalismo. Eso puede ser el principio que acelere la descomposición del bloque «monolítico» de la tirania roja en Europa. Puede ser el fin de una Era de terror que en Rusia dura cincuenta años.

La «Patria del proletariado» se ha quitado la careta, demostrando lo que és: un brutal imperialismo, lleno de locas ambiciones, que tiene a su cargo la vida de millones de trabajadores libres; de hombres revolucionarios; de intelectuales honrados que no han querido someter su pluma al servicio de la brutalidad y del barbarismo. Eso ha sido, és y será, el paraiso moscovita tan aplaudido y cacareado por todos los partidos comunistas del mundo al servicio del oro ruso.

Pero la razón se impone, y la verdad aparece por encima de las cámaras de tortura y de las policias politicas al servicio de los dictadores. Los mártires triunfan en su sacrificio y en su dolor. Y aquellos que han cantado loas a la brutalidad y al crimen, se sienten confundidos y derrotados, teniendo que confesar públicamente la impudicia de su conducta como ha sucedido ahora con los partidos comunistas frente a la invasión de Checoslovaquia, por la Rusia imperialista y feudal.

Al desbarajuste mundial del comunismo de estado, se junta la afrentosa invasión de Checoslovaquia. Los rusos maestros en el arte de justificar lo injustificable, no han sido en esta ocasión capaces de justificarse ante sus propios incondicionales. Nadie ha podido aceptar sin protesta la denigrante invasión de los Checos, que han demostrado estar muy por encima de los afrentosos cosacos de la Rusia moscovita.

Todo el mundo aplaude la actitud digna y rebelde de un pueblo entero que se niega a seguir por los caminos del servilismo y la indignidad por miedo al coloso de los pies de plomo. Todo el mundo ha aplaudido y aplaude los deseos de marcar la distancia entre lo digno y lo indigno. Seguir la trayectoria rusa es someterse a la vil esclavitud, viviendo bajo el terror de un régimen policial y cuartelero convertido en permanente espia y espiado. Un régimen maldito; mil veces peor que el peor de los regimenes fascistas, porque se encubre con la careta de «revolucionario».

Los hombres honrados que forman en las filas del «comunismo» de Estado, romperan sus carnets confundidos y asqueados, ante el golpe del imperialismo ruso, que avasalla la libre aspiración de los pueblos que desean independizarse vis a vis de la internacional comunista que patrocina Rusia, que cada vez está más dedidida y contradictoria.

Ellos habrán comprendido, sin lugar a dudas, que la causa que han defendido es la causa del diablo; la causa de los malditos; de los maquiavélicos; de los paredones y de los fusilamientos.

Por fin se habrán dado cuenta que Rusia, fue la escuela de Hitler y Musolini. Fue estudiando los procedimientos de Staline, que los fascistas aprendieron sus tácticas y teorías.

Quien reclama la democracia y la libertad, debe ser lo suficientemente fuerte para concederla a todo el mundo. Nosotros, enemigos irreconciliables de toda censura y de todo autoritarismo, saludamos a todos los pueblos y a todos los hombres que con más o menos decisión defiende los principios de la libertad.

Los «checos» como todos los pueblos y hombres del mundo tienen el derecho a poder determinar su sistema de vida. Nadie por la razón puede negar este derecho inalterable del hombre. Checoslovaquia debe ser libre de poder escoger la senda de su vida sicial y politica; como deben ser libres todos los paises que el terror ruso tiene sometidos a la brutalidad militar y policiaca. Libres deben ser también los mismos rusos de poder cruzar las fronteras de su propia patria y tomar contacto directo con el resto de los hombres del mundo. Libres para poder pensar y expresar cuanto deseen sin que ello les lleve a conocer los infamantes trabajos forzados. ¿Por qué no, señores? Quien proclama la libertad, debe condenar las siberias, los presidios, los paredones y todos los regimenes de terror del mundo, sean quienes sean. Autodeterminación general en todos los aspectos de la vida.

¡Fuera caretas! ¡Vivan los pueblos y los hombres honrados del mundo que luchan por la libertad!

HORIZONTES

DISCOS

— *Adoro al Perro.*
— *Pero...*
— *Ni pero ni pera; Perro.*
— *Perrorizas.*

SECCION ANACIONALISTA

S. A. T.

La Sección Anacionalista de S. A. T. une a los compañeros convencidos de que el nacionalismo es uno de los elementos de bas del tradicional sistema social.

Nosotros no podemos aceptar que a causa de esta falso sentimiento patriótico, poblaciones enteras sean sacrificadas.

Los explotadores de las naciones se aprovechan de sus servidores, usando narcóticos como es el nacionalismo y su corolaria, la violencia.

No todos los hombres se dan cuenta de ello ,pero los que, con razón, usan el Esperanto, estos deben ser conscientes que tomando parte a las acciones nacionales, se da más vida a la explotación y opresión del hombre productor.

Anhelo de la Sección «Anacionalista»

— Inmunizar a los trabajadores Esperantistas contra el microbio nacionalista;

— Demostrar con claridad que ni la concurrencia internacional con sus trusts, ni las fronteras, de ninguna manera conforme a la razón, responden a la cultura, a las razas, a las lenguas, a la religión, sino solamente sirven para proteger intereses privados.

Los anacionalistas anticipan por las ideas, pero no se refugian en el oportunismo; ellos toman parte con sus hermanos, en la lucha de clases.

No es maravilloso que las economias nacionales, encontrándose en inoportuna situación, se las pueda enderezar por mediación de contratos internacionales. Hoy, la expresión más sobresaliente de anacionalismo, la ofrece el capitalismo.

Es posible pensar, pues, que un dia los adherentes a la sección anacionalista tratarán de introducir la doctrina anacionalista como supertendencia S. A. T.

Si Vd. reconoce estos principios y juzga necesario obrar por el anacionalismo, dé su adhesión a:
T. BURNELLE, 46, rue Brixhe, Herstal (Bélgica). Tél. 64.04.51.

— *El Perro acompaña al ciego, sirve a la cinegética...*
— *Y defiende a su dueño.*
— *Y husmea para salvaciones...*
— *Y policialismos.*
— *El Perro es amigo del hombre.*
— *Del hombre con minúscula.*
— *El Perro merece altar en todas las iglesias.*
— *Lo tendrá, lo tendrá.*
— *El Perro...*
— *¿Más perrerias?*
— *Es la bestia más inteligente y elástica del planeta.*
— *Te olvidas del macaco, insustituible para gracias y trapecismos.*
— *Sin el Perro nuestra humanidad estaria deprimida, inválida, incoherente.*
— *El perro...*
— *El Perro.*
— *El perro sirve al ciego porque el Hombre...*
— *El hombre.*
— *Porque el hombre abandona al invidente.*
— *El Perro le ahorra esa asistencia.*
— *El Perro caza por mandato del hombre, pero no admite ser cazado por el lobo; así la caza es ilógica. El perro mordiendo a los inconocidos no es inteligente, sino estúpido.*
— *Pero defiende la casa. Por lo demás, ¿cómo distinguir?*
— *Mirando los retratos que su dueño haya previamente colocado en el zaguán para que don Perro pueda reconocer al visitante.*
— *Es una idea. Mas no contradices la persecución de criminales.*
— *El agente azuza al Perro y éste se paga de órdenes, no de justicias.*
— *Sin embargo, Perro es capaz de amores.*
— *Con las damas cloróticas. Pasionalismo cursi, infrahumano, canino; tan ridículo como los canódromos, las peluquerias, las clinicas, los nosocomios, las décimas, las oraciones que el hombre — no el Hombre — destina a Can.*
— *Te declaras enemigo del único animal que merece andar a dos patas.*
— *Ni enemigo ni amigo: neutro. Aspiro a que me deje en paz, que no me lama, ensucie, tropiece, ladre, muerda, persiga; que me ignore.*
— *Le niegas el pan y la sal.*
— *Pero no el hueso. Tómalo y dáselo, sin decirle que viene de mi parte.*

DISCOBOLO

de brutalidad más marcada se dio en el estadio Bernabeu, donde un envase de vidrio dio en la cabeza de un jugador, hiriéndole de consideración.

PELIGRO PARA
LA EXPORTACION

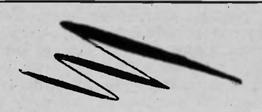
MADRID. — Se h acomprobado estadisticamente que la vocación sacerdotal en España ha decrecido. En tres años se ha observado el déficit de tres mil seminaristas con respecto al año 1965. De seguir asi el arzobispado no podrá enviar curas al extranjero.

CORRUPCION
DE MAYORES

MADRID. — Una agencia española ha difundido la noticia de que en un hotel de Torremolinos se va a celebrar una fiesta en el transcurso de la cual serán elegidas las rodillas masculinas más bellas y hermosas de la costa, entre los caballeros asistentes.

MAS CORRUPCION...
PARA TODAS
LAS EDADES

MADRID. — Según «El Alcázar», «la prostitución y el proxenitismo están a la vista de quien quiera comprobar su existencia, con una importancia considerable, en casi todas nuestras ciudades. Y si hay quien incluso sostiene que, en cierto modo, la situación resulta más desfavorable que antes de la prohibición decretada en 1956. Algo parecido ocurre con los alcohólicos e incluso con los homosexuales.»



ESPAÑA ANTE
EL ESPEJO

MEJICO, (OPE). — El diario «Novedades» publicó el 20 de septiembre un articulo de su corresponsal en Madrid, Carlos de Saravia, que decia asi su primera parte:

«La prensa se ocupa estos dias, como fiel reflejo de la preocupación del gobierno de la masiva fuga de pesetas al extranjero. Es alarmante, desde luego, la cifra de 15.000 millones, cantidad que se calcula en los medios financieros como la que ha huido en estos últimos tiempos.

Después de la devaluación de la peseta y la congelación de los salarios, el contrabando de capitales debe considerarse criminal. El hecho cierto es que España, que padece penuria de dinero, penuria que la participación extranjera no ha logrado suplir integramente, ve cómo se le van las pesetas que tanta falta hacen. Y, naturalmente, el régimen, por medio de su prensa, quiere ahora arremeter contra aquéllos — los dueños del dinero — que tanto le ayudaron a encaramarse al poder y que también, naturalmente, le pasan la factura de ese apoyo de cuando en cuando.

Mientras tanto, el trabajador, el pueblo sigue pagando los desaciertos de los unos y la avaricia de los otros. La salida masiva de capitales españoles hacia otros paises, según esa misma prensa, experimentó un alza sensible en estas últimas semanas, al tiempo que han descendido notablemente algunos depósitos bancarios en moneda extranjera».

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

UMBRAL

Sumario del número 81:

V. G.: **EPISTOLARIO DE FELIPE ALAIZ.**

Juan Gómez: **POLEMICA EN ESPAÑA SOBRE SINDICALISMO REVOLUCIONARIO.**

V. Galindo Cortés: **POLONESA DE LAS BARRICADAS.**

Sonia Leonhard: **TRILOGIA PARA LA HISTORIA DE HOY y ELEGIA PARA EL AMOR DESOCUPADO. (poesías).**

Guillermo Mosquera Alonso: **LA ESPINA DEL DOLOR MAS PROFUNDO (poesía).**

E. de Soto: **CANCION DE AVILA (poesía).**

Luis Capdevila: **LOS EPISODIOS DE SUSANA MARCH Y FERNANDEZ DE LA REGUERA.**

Juan d'Agramunt: **ATISBOS. FANTASIA Y REALIDAD.**

Eugen Relgis: **INDIVIDUO Y FAMILIA (continuación).**

J. F.: **«Los Libros». MIS MEMORIAS, de Pedro Vallina, y ZO D'AXA, MOUSQUETAIRE ET PATRICIEN DE L'AN-ARCHIE, de Hem Day.**

Avenir Rosell: **ROMILDO RISSO, EDUCADOR.**

José de la Cuadra: **LA NOVELA DEL CHOLO ECUATORIANO.**

De Gabriel Miró: **EL PASEO DE LOS CONJURADOS.**

Lázaro Flury: **LA LECCION DE LOS INCAS.**

Fontaura: **HOLDERLIN Y LA REVOLUCION FRANCESA.**

Luis di Filippo: **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**

Juan Coltrera: **LA REBUSQUEDA DEL ORIGEN DEL HOMBRE.**

Noticiario, notas, libros, grabados, anuncios, etc. En flecha: la Carta de Juan Gómez a José Luis Rubio.

Divulgar UMBRAL es impulsar la cultura libertaria.

COLUMNA DEL EMIGRADO

Una obra positiva: alternar con el público

HAY un puñado de compañeros en Francia que aspiran a ser más de diez puñados (pongamos 60, u 80, y mejor 100 compañeros) empeñados en la atracción de españoles a nuestro elemento sindicalista libertario. La idea — concretada en un nombre (que no en un organismo formal): Fomento de la Cultura Libertaria, es expresiva, precisa y beneficiosa para nuestro elemento, cabiendo esperar que la iniciativa no levantará otra tempestad que la de las adhesiones.

Un nexo cultural es conveniente ENTRE LOS COMPAÑEROS QUE SIMPATICEN CON ESTA ACTIVIDAD, pudiendo, los que opinen lo contrario, quedar indemnes de la acción del Fomento, esa reunión de amigos activistas que tratará de difundir la propaganda anarcosindicalista y anarquista con los medios a su alcance y sin hacer el pedigüeño en las FF. LL. y comités que estimen quedar al margen de fomentos y fomentaciones. A cada cual su criterio, con la libertad de mantenerse en el mismo.

Lo que es a nosotros, la reducción del elemento vital sin idea de revitalizarlo con personal nuevo, nos encoragina y aconseja tomar la determinación saludable de dirigirnos a los españoles jóvenes, a esa generación de compatriotas fugitivos de la «patria» por privaciones económicas, para darles a comprender que el hombre es algo más que un instrumento de trabajo, un esclavo del estómago y un juguete para gobernantes. Nosotros, los «manláticos» de la cultura revolucionaria, estimamos que el tesón propagandistico de la C. N. T. de España debe ser renovado en el extranjero y en el interior mismo, so pena de que un pueblo que antaño nos fuera favorable caiga bajo la esfera autoritario-marxista cuando despierte en algo, o que, de lo contrario, permanezca amodorrado, quedando a merced de la égida franquista.

La propaganda oral es magnifica, pero la que nos afecta es reducida por abulia y escasez de oradores. Los jóvenes que nos acompañan en la lucha podrian fortificarse en quehaceres de tribuna, y lo harán posiblemente. Pero mientras tanto, buenas han de ser propagandas escritas y para ello se dispone de dos semanarios y de dos revistas en las cuales la juventud libre podria manifestarse y adquirir una agilidad de pluma, o de pensamiento, que a ella enalteceria y al resto nos empujaria por vernos más asistidos en la obra común a todos. Y digase que escribir para el público es hilvanar articulos, y, mediante práctica, estudios jugosos y vertebrados que adquieran el volumen y la prestancia del folleto. Asi se obtendria nuevo y rico elemento de propaganda y la C. N. T. y las ideas cobrarian un impulso vigoroso cual se demostró en España, donde la propaganda escrita jamás dejó de ser importante y convincente. Jamás sector alguno alcanzó, en los medios del trabajo, el valor pensante y determinante que fue la caracteristica del anarcosindicalismo, tan fuerte y dinámico merced a la existencia de numerosisimos autodidactas que fueron eso por no haber tenido opción a frecuentar las universidades.

Este recuerdo de lo que fue ajuntado a lo que hoy no es, ha decidido a los compañeros iniciales del Fomento a cohesionar su esfuerzo y proponer adhesiones, y todos juntos emprender tarea editora de opúsculos con escritos nuevos, sin olvido de los textos de Malatesta, Faure, Prat, Mella y otros que verdaderamente no envejecen nunca. Por el momento el Fomento se somete a una prueba publicando «EMIGRADOS Y CONFEDERALES. LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM», trabajo escrito sobre la realidad de una relación existida entre un compañero nuestro y unas familias emigradas, en parte salidas de la inopia gracias a ese contacto de uno de los nuestros. Este folleto, redactado en lenguaje sencillo y atrayente, significará un ensayo para empresas ulteriores y seguramente superiores.

En este momento sólo pedimos cooperación y ánimo. A los que creen en la eficacia de la cultura libertaria, a quienes, en tratándose de las ideas, nunca les asusta un nuevo quehacer. Seria buena cosa que fuéramos escuchados.

Lo asegura:

ROVELLAT

NECROLOGICA

PILAR FERRERO

A la edad de 74 años dejó de existir el 4 de agosto de 1968, esta gran amiga, en el pueblo de Pérols, en casa de su hija y yerno.

Si bien siempre le dolia algo, nadie podia imaginar que la buena Pilar nos habia de dejar tan de prisa, ya que el mismo domingo 4 de agosto asistió con gran alegria, en compañia de sus hijos y nietos, a la lira Inter-nuclear en Les Tavernes (Gard). En la misma se sintió indispuesta y antes de que diera fin la magnifica concentración sus hijos la condujeron a casa. Y sin que ningún remedio le fuera eficaz, a las nueve de la noche del mismo dia dejaba para la eternidad este mundo de miserias y dolores.

Oriunda de la Fresneda (comarca de Varderrobres) fue la buena compeñera de Timoteo Bergós, (que dejó de existir hace ya diez años) y la madre del amigo y compañero Nicolás Bergós bien conocido por todos.

El acto del entierro civil, en el cementerio de Montpellier, constituyó una verdadera manifestación de duelo por la enorme asistencia de amigos y compañeros franceses y españoles. Al pie de su última morada un compañero de la F. L. de Montpellier le dedicó unas sentidas palabras, y entre otras cosas dijo: «La desaparecida forma parte de la generación del 36-39 «La atrevida», la que quiso hacer de España una sociedad de la que desapareciera para sus moradores el mañana incierto; una sociedad de progreso, de armonia y, en fin, una sociedad de justos. Pero tan humano atrevimiento fue condenado por el capitalismo internacional. He aquí amigos todos, el origen de nuestro largo exilio, — pronto treinta años —. A través de ellos esta generación ha envejecido y por ley de la vida uno va cayendo tras de otro.

Nacemos pues para vivir y morir, pero la gran pena de estos queridos seres es la de enterrar en tierras de exilio esas ilusiones que nos ayudan a vivir, con la esperanza de poder ver, un dia, que desaparezcan los tiranos y los zánganos de esa querida España que arruinan y que merece mejor suerte. Eres, querida compañera, una más que entierras tus ilusiones y alegrias. Los que aún quedamos aportaremos nuestro óvalo, hasta ver cumplida esa santa ilusión que nos anima. Descansa en paz querida compañera en tu sueño eterno.»

Tus amigos de la F. L. de Montpellier.

A VUELA PLUMA

Apuntes de vacaciones

ES una delicia dedicar la mayor parte del dia en leer y escribir sin más preocupación que esa: leer, escribir y pensar. Y... ¡qué de cosas nos tiene reservada la ignorancia!

Tengo frente a mi lo que pienso, y lo que pienso ahora y está frente a mi, es, la inconsciencia de mi mismo. ¿Que es lo que yo sé? Nada. ¿Qué, lo que puedo conocer y saber?, mucho, casi todo. Dudo, y mi duda estriba, en no poder saber disminuir los males y el dolor que aquejan al hombre, a todos los hombres, y mi inconsciencia, la de no poder ser artista, profundo artista para constuir una belleza sin par y hacerla penetrar a grandes dosis y en cascadas de luz a toda la humanidad.

Leer y pensar, ¿cómo? ¿por qué? Leo algo de Savonarola y pienso en Herbert Marcuse; en la influencia filosófica que ha ejercido su obra y en particular su libro «Eros y Civilización» en los estudiantes revolucionarios Rudi Dutschke y Cohn-Bendit; en el proceder de estos como el de Savonarola empleando las aulas, patios y tribunas de las Universidades para su propaganda, (politica la de Savonarola, libertaria la de Dutschke y Cohn-Bendit), y por pensar en todo, leyendo a Savonarola pienso en Kant, y entre el filósofo de Koenigsberg y el politico de Ferrara, si; (Savonarola fue más que santo y profeta, politico,) veo dos razones diferenciadas. La del primero, razón del momento que se vive, exigencia previa para liberar al hombre de oligarquias, reflejos de una democracia del pueblo para el pueblo. Para contradecir a Maquiavelo y hacerle la guerra a los Médicis, para ser por lo menos, tan demócrata como lo era el alcahuete de los Médicis, Guido Antonio Vespucio, tio de Américo el navegante.

Un ejemplo. Desde la tribuna de su cátedra gritaba Savonarola: «Pueblo en cuanto oigas que la campana toca a parlamento, levántate, empuña la espada y di: ¿Qué pretendéis? ¿Es qué el Consejo del pueblo no tiene poder para todo?

Emmanuel Kant por el contrario, entra en el interior del hombre, en en todo lo que se refiere al modo de pensar del hombre, a su conciencia, a sus ideas, a sus impulsos y a su buena voluntad. Ejerce una doctrina de la razón pura con interés de hombre libre, despojado de toda politica y de todo dogma, mientras que Savonarola se nutre de la politica para hacer su doctrina razonada.

La agresividad verbal de Savonarola contro los Médicis que era el blanco de toda su politica, desencadenó en Florencia una tempestad. Hablar en Italia de aquella forma y en aquella época, era jugarse el pellejo, y Savonarola y Vespucio se movieron en un infierno de pasiones que terminaron el año 1498 en la hoguera con el dominicano, triunfando los Médicis con el apoyo de Alejandro VI, (Rodrigo Borgia), que la excomulgó.

En cambio, Kant, el hombre Kant, facilitó el camino que va más allá del entendimiento , y sin abandonarlo, dejó libertad de movimientos a la razón, provocando la ciencia que el hombre necesita para ocupar debidamente el lugar que la naturaleza le ha asignado.

Michel Collinet en un trabajo titulado «La unidad humana y los nacionalismos», nos ofrece este panorama cantiano.

Cuando Kant se pregunta que significa la «Aufklasung», (las luces), en relación con nuestro destino, no espera que una naturaleza complaciente despliegue toda la gama de sus encantos al paso del filósofo maravillado, sino que responde: — Ten el valor de emplear tu propio entendimiento. Esta es la divisa de las luces.

« El esfuerzo para dominar la Naturaleza, la lucha para superar los obstáculos a medida que van surgiendo, esta es la moral que Kant asigna al hombre libre. La voluntad de emancipación apoyada en la «razón», este será durante 164 años el común denominador de las revoluciones en Europa y América ».

En estos revuelos estoy frente a mis reflexiones; reflexiones que, conscientes o inconscientes, se saltan a la bartola la influencia que ejerciera Savonarola desde su cátedra, no asi la que ejerzan las que en mayo surgieran de las tribunas, patios y aulas de Nanterre, la Sorbona y el Odeon. La influencia de Savonarola, ¿no la ejercieron también Tomás de Aquino, Francisco Javier, Lutero, Loyola y Calvino? Y... ¿qué? Estos médicos del alma, abandonaron el cuerpo y secaron el cerebro, obstinados en dárselos por entero todo a Dios, y se pudrieron los hombres en ese inmenso mar espiritual, en ese mundo cerrado a la oración muerta mientras se abrian horizontes y perspectivas nuevas para que la humanidad pudiera saciar la sed de libertad, de pensar y moverse libremente, de expresarse y vivir respirando de la naturaleza sus bienes.

Todo esto nos facilita Kant. Por eso su ética es de todos los dias y de todos los momentos, y nos conducen a «ser», razonando, no rezando.

J. SEVILLA

Cosas de vacaciones

DURANTE las vacaciones recibi visitas agradables de queridos compañeros acompañados de sus familiares; y otras altamente *desagradables* que mencionaré a continuación. Me llegaron postales de amigos y compañeros del Interior del pais; y algunas de España de amigos emigrados; de «refugiados politicos» no recibi ni una, seguramente por temor al reproche pues, aunque hayan pasado por el consulado franquista pretenden mantenerse como refugiados politicos.

Ahora que ya estamos todos «amontonados», la cooperación será más fructifera por participaciones y aportaciones.

Como ocurre de todo en el mundo, dias pasados recibi la inoportuna visita de un compatriota que cortésmente me preguntó: «¿Es Vd. el Sr. Hernández? No, le contesté; soy Hernández a secas. — Dispénseme Vd. por el tratamiento, pues por estar educado en una familia honorable no puedo tutearlo aunque como Vd. sea yo refugiado. Entré en este país después de perder la guerra por no llegar a ponerse de acuerdo los partidos. Desde luego, yo no fui nunca sindicado hasta la guerra, que me obligaron a sacar un aval para ingresar en un Ministerio, y como aqui hay libertad tampoco estoy sindicado en ninguna parte. Cuando se termine, mejor dicho, cuando arreglen lo de España con Monarquia, como habrá Sindicato Unico tendré que ingresar para que defienda mis intereses de explotado.

Le contesté: Desde luego, yo no soy refugiado como tú, pues en España, desde que empecé a trabajar, procuré ingresar en mi sindicato, no para que me defendiera, sino para defender a mis hermanos de clase. Después que pasamos a este país sigo perteneciendo a la C. N. T. y cuando recuperemos España seguiré luchando contra el Estado sea cual fuese su forma. Desde luego, comprenderás el por qué no soy como tú, pero a pesar de todo te pregunto: ¿Quiéres decirme el objeto de tu visita? —Se trata de que durante las huelgas pasadas, por lo que me interesa ganar dinero trabajé todo el tiempo; y como todos los años marché a pasar las vacaciones en nuestra patria. — Dirás la tuya, pues yo soy internacionalista. — Bueno — observó — dejando eso aparte, cuando regresé el patrón me comunicó que como tenia que dar nueva estructura a la fábrica le sobraba personal y me despidió. Enterado que en Dreux podria encontrar trabajo llegué aquí, pregunté por algún refugiado y me dieron su dirección, y aquí estoy por si «tú» puedes hacer algo por encontrarme trabajo.

— Lamento te hayas desplazado para equivocarte de puerta. En el consulado podian recomendaarte pues por algo los de allí son tus compatriotas. — Entonces Vd. dispense...

MANUEL HERNANDEZ

Apuros en el Kremlin

El cronista Henry Kam escribe en «The New York Times»:

EN fuentes bien informadas se afirma que el Kremlin tiene la intención de aplazar «sine die» la «cumbre» mundial del P. C. que debia tener lugar, al cabo de ocho años de paciente labor politica para preparar una condena del cisma de Pekin, el próximo dia 25 de noviembre en Moscú. La decisión de sacrificar esta «cumbre» ha sido tomada para evitar que en ella se sacaran a relucir las graves divergencias que reinan actualmente en el «bloque» comunista a causa de la invasión de Checoeslovaquia.

Se asegura que para justificar esta decisión, el Kremlin anunciará que varios partidos comunistas occidenles se oponen a que la conferencia se celebre en fecha tan próxima. Este argumento, desde luego, no carece de fundamento. La semana pasada, la dirección del Partido Comunista más importante en el mundo *libre*, el italiano, hizo una declaración en este sentido, y también expresó lo mismo el P. austriaco. Ambos partidos no se habian mostrado nunca con gran entusiasmo ante la proyectada conferencia, pero hasta ahora habian aceptado la idea, ratificándola en la reunión preparatoria que tuvo lugar en Budapest, en el pasado mes de abril. Esta actitud de los partidos comunistas occidentales se debe, naturalmente, a la intervención soviética en Praga, que ya ha sido condenada abiertamente por los comunistas europeos, entre ellos los franceses, cuyo lider Waldeck Rochet incluso habia intentado impedirlo trasladándose a Praga y a Moscú con el fin de intentar un acercamiento.

DESTINADA A CONDENAR
EL CISMA CHINO

Los P. C. occidentales no han exigido que la Conferencia sea aplazada, pero no existe duda de que ventilarian su posición si la conferencia tuviera lugar, con lo cual el Kremlin saldria perjudicado. El aplazamiento «sine die» de la conferencia será un sacrificio politico muy grave, puesto que el Kremlin llevaba trabajando en ella durante ocho años. La conferencia estaba destinada a demostrar la cohesión y armonia entre los movimientos comunistas del mundo entero, agrupados alrededor de Moscú y enfrentándose a Pekin. Yugoslavia denunció siempre la proyectada conferencia, anunciando que no asistiria. Rumania, que desde un buen principio mostró absoluta reserva, es seguro que no asistiria después de los acontecimientos de Praga. Por lo tanto sólo 7 (y entre ellos uno, Checoslovaquia, contra su voluntad) de los 14 partidos comunistas importantes del mundo estarian representados.

Según ciertas informaciones, el ideólogo Suslof, miembro del Politburó y autor del proyecto de la conferencia, se habia opuesto a la invasión de Checoeslovaquia porque preveia que con ello se comprometeria gravemente el éxito de la conferencia.

Se considera posible que la decisión del Kremlin sea comunicada a los miembros de la comisión preparatoria de la conferencia, que están reunidos desde el lunes en Budapest, según un programa que ya estaba fijado antes de la invasión de Checoeslovaquia.

En medios bien informados se declara que la visita que Zoltan Komocsin, miembro del Politburó húngaro realizó a Praga la pasada semana, y la presencia en Moscú de Oldrich Kaderich, jefe de relaciones exteriores del P. C. checoeslovaco, están relacionadas con la decisión de aplazar la conferencia.

(U. H.: En efecto, la cumbre ha sido anulada.)

**GALA DU
« MONDE LIBERTAIRE »**

Dimanche 10 Novembre à 20 h. 45, au Palais de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris (5).

Plaoces : 10 F. à la librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11).

COMUNICADOS Avisos

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Domingo 13 de octubre: Inauguración de la temporada de invierno con examen de le temporada anterior, diversiones, y vistas directas y en colores de Tripoli, Barcelona, Montserrat e Igualada.

F. L. DE AUCH

Convoca a reunión general a sus afiliados para el dia 20 de octubre a las 2 de la tarde, en el local de costumbre.

CONFERENCIA EN
CLERMONT-FERRAND

Continuando las actividades de propaganda de esta F. L., tendrá lugar una conferencia en Clermont-Ferrand el dia 27 de octubre en la Sala nº 2 de la «Casa del Pueblo» de esta villa, a cargo del conocido compañero J. Muñoz Congost, quién disertará sobre el tema: *El anarcosindicalismo en las perspectivas del futuro ibérico a la luz de los acontecimientos actuales.*

Conferencia a la que confiamos acudirán todos los compañeros de esta localidad y localidades limitrofes, como asi simpatizantes y amigos.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general, el dia 13 del mes en curso, a las 9 de la mañana.

ADMINISTRATIVAS

—Foz Miguel, Montpellier. Recibida la tuya. Donativo en lista Pro Ancianos nº 524. Giro de 65 frs. 30-7-68, hasta fin de año prensa indicada.

—Luis León, Tocvis (37). Recibida la tuya. Hecho como indicado. Esperaremos cambio. «C. S.» pagado hasta el 30-6-68.

—Delgado, Vinça (66). Recibido giro 50 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» año 68, 5 frs. sobrantes. Como no los destinadas en el talón, pasan a suscripción Revista.

—Poyuelo, Cierf (Hte-Gne). Recibidos 7,70 frs. pago fact. nº 32 B6E, Libreria.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Cahors: Torner Prat, 5,000; *Roanne:* Antonio López, 10,00 frs.
Total: 15,00 frs.

PARADEROS

—Interesa el de Rafael Parra García, de 33 años, nacido en Tetuán (Marruecos). Pregunta por él su madre Brigida Garcia, 12, rue de Patins, 30-Nimes.

Se ruega a quién conozca su paradero que escriba a las señas indicadas.

—Se solicitan noticias de Margarita Reales Ardiaca, Ramón Reales Llopis, Marta Gost Reales y Sebastián Dominguez Mena de Ubrique (Cádiz), Dirigirse a José Clemares, 3, rue de la Houssaye, 78-Bonnières.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

Lo que el clericalismo no soporta

La gente acostumbrada a interpretar trasnochadas nuestras teorías e informaciones sobre «el pasado», vista la vigencia de la reacción española, que parte de siglos y sigue acaparando la actualidad del país, **observa un prudente silencio que abona nuestra razón de prolongar un combate** tan actualista como la reacción misma. **De los fusilamientos de Rizal y Ferrer Guardia nos separan 70 y 59 años respectivamente, y la política inquisitorial, reaccionaria de España, si ha variado ha sido por empeoramiento de la misma. ¿Quién, ante la persistencia del fascismo en nuestra tierra, osará poner en duda que la tortura aplicada a los anarquistas en Montjuich, a 72 años vista continúa siendo ejercida por la justicia(?) reinaugurada en 1936 y continuada hasta nuestros días?**

Y si en los asuntos de Themis estamos en bárbaro atraso, en enseñanza ocurre lo mismo. A partir del triunfo de las armas nazifascistas, en nuestra tierra no subsiste otra escuela que la confesional, tanto da si oficial, conventual o privada. Con la escuela vaticanista que el pueblo español soporta a la fuerza, no se va a la obtención de una ciudadanía capaz de poner el nivel cultural de la nación a la altura de la Escuela superior que ofrecen muchos países extranjeros, sino que conduce la inteligencia, el magisterio, y la educación del pueblo al ocaso, considerada la evolución escolar y universitaria que tuvo favorable arranque en los tiempos de la República. Hoy ya se vuelve a hablar, no importa si tímidamente, de Joaquín Costa, de Giner de los Ríos, de Ortega y Gasset. Revistas minoritarias se libran al estudio de la pedagogía moderna, como así ciertos profesores emplean parte de su tiempo apuntando soluciones liberales para el problema escolar español. Sin embargo, todas estas buenas voluntades se exponen cohibidas, frenadas, debido al Santo Oficio que presiona y censura, y el Santo Oficio, hoy como ayer, tiene la sede en la Iglesia española.

Admitido que el Estado franquista ya deja hablar, pero no practicar, las enseñanzas de los grandes pedagogos laicos adquieren mayor relieve. Si los próceres del laicismo pueden ser mencionados para simular una libertad, a la vez que mostrar valores españoles que enaltecen a una patria hoy más que nunca necesitada de ellos, en cambio es una verdad de ahora mismo **que el nombre de Francisco Ferrer Guardia, el fundador de la Escuela Moderna, no puede ser pronunciado sin los aditamentos de bandido, incendiario, analfabeto y otras amenidades de cuartel. A Ferrer Guardia la reacción española quiso aniquilarlo de una vez para siempre tanto en presencia como en recuerdo. Tras haber baleado fruicionamente su cuerpo, el Santo Oficio se emplea en infamar la memoria de su víctima para siempre, ¿y habríamos de ser nosotros, los liberales, los progresistas, los racionalistas, los que debiéramos callar la verdad y la obra de un hombre injusticiado hasta la última consecuencia, es decir, física, moral y eternamente?**

La reacción dispuso la muerte del pedagogo Ferrer Guardia no porque éste fuese educador deficiente ni revolucionario salvajista como consta en los folios del proceso que se le incoó mediante falsedades. El fundador de la Escuela Moderna sufrió la pena de muerte que le destinó el rancio, vahoroso y rencoroso catolicismo romano para que con el hombre señero pereciera una institución racionalista que combatía malevolencias e ignorancias a machito de las cuales las castas enemigas del pueblo consiguirán ir tirando sin oposiciones peligrosas por lo fundamentadas. A los obispos, generales y banqueros españoles poco les preocupaba la generosidad, el altruísmo del hombre de Alella. Podía ser el ejemplar humano más noble e instruído de la tierra, y Ferrer Guardia habría caído igualmente porque esas fuerzas negras lo habían determinado. Pero si el crimen siempre es crimen, los criminales obtienen su paga. Perdieron la conciencia, y tratan de cubrir su infrahumanidad con un silencio organizado.

¡No seremos nosotros quienes les secundemos!

chispas

Franco se prosternó ante la Virgen de la Barca.
De la Barca, del Arca, de lo Carca, de la Charca, de la Jarca, de la Parca, de la Rasca; todo de la misma marca.

⁂

«El jefe del Estado y su nieto de pesca en el Mandeo. Cobraron dos magníficos reos...»
¿Pescan en los Mandeos?
¿En la cárcel, no hay reos?

⁂

«Los españoles son muy longevos.»
Menos cuando los fusilan.

⁂

«El soldado español es el que más resiste al hambre.»
Porque está entrenado.

⁂

«Franco, viva muchos años.»
Franco vive con engaños.

⁂

Pues apagón como sea
todo un pueblo le desea.

⁂

Primer pescador de España.
¿Con la ganzúa o la caña?

⁂

No creo a Franco tan lelo:
le ponen reo al anzuelo,
y cuando caza perdices
le llueven en las narices.

⁂

Esta historia es muy antigua
sin tener nada de ambigua,
como las gracias de ese
que se llamó Alfonso trece.

⁂

Eso del jefe mirífico
es un pobre jeroglífico
para caudillo modelo
al que le toman el pelo.

⁂

Al que gente de palacio
— ojo ruín, pelo lacio —
engaña en dueño del día
fingiéndole pleitesía.

⁂

Primero en la pesca, en la caza,
en la nación, en la raza.
Primero, en todo primero,
¿en tahur, y en pistolero?

CHISPERO

LA JORNADA DEL 27 DE OCTUBRE
EN PARIS

A las 14 y 30, en el Palacio de la Mutualidad, selecto Espectáculo de Variedades a beneficio de nuestras obras sociales

Formando parte de la misma, nuestra FIESTA DE VARIEDADES promete recoger el ambiente saludable establecido en el MITIN de por la mañana y cuyo anuncio el amigo lector encontrará en esta misma página.

En efecto, el espectáculo que de acuerdo con el acto oral organizamos dará satisfacción al numeroso público que se espera, el cual, tras haber pasado una tarde en agradable solaz habrá contribuido a la obra de solidaridad obrera que desde siempre nos resulta indispensable.

Pasada la ficha del NIÑO DE MURCIA, hoy nos cumple presentar al trío

LOS MUCHACHOS

ases de la canción movida y matizada, duchos en los estilos españoles y exóticos siempre del agrado de los públicos.

LOS MUCHACHOS acuden a nosotros con mucha simpatía, prometiendo dar lo mejor de su repertorio y de su talento artístico, esperando nosotros — los organizadores — que los compañeros en particular y los amigos en general, sabrán premiar con la simpatía de sus palmas a estos MUCHACHOS cuyo cartel en Variedades es de los más sólidos.

Por ahora, el NIÑO DE MURCIA y LOS MUCHACHOS. Seguidamente, otros números sensacionales.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

ANGUSTIA EN AMBIENTE INFANTIL

NOS dicen los psicólogos que la angustia es un estado de extrema inquietud, de miedo; la sensación de malestar determinado por el peligro en cierne, por algo que se considera no ha de ser posible evitar. En el kiosco de periódicos unas revistas muestran unas fotos hechas en el Vietnam. Unas tiernas criaturas, unas niñas y niños, de cuatro a seis años, corren a campo traviesa en un paisaje desolado; descalzos, casi desnudos, llorosos, los ojos desorbitados, víctimas del miedo, de la angustia que les atenaza ante ese algo terrible que ven venir: los monstruosos bombardeos, bajo los que todo queda destruido, todo queda en escombros.

Lejos del ambiente bélico, en pleno corazón de la ciudad, que hace su vida sosegada, alternando el trabajo con el descanso, está la Casa de Maternidad. En ella hay registradas ochocientas criaturas. No es mucho si tenemos en cuenta que la urbe es grande, ya que se trata de Barcelona. Muchísimas más criaturas debe de haber en asilos y otros establecimientos de los llamados «benéficos». Hemos leído un reportaje en relación a la Casa de Maternidad. Alude a los malos tratos, a la desidia, a los abundantes casos de infección, al régimen de terror que se observa con los pequeñines.

Se podrían escribir páginas y más páginas refiriendo el tormento, la angustia en que viven millones y millones de infelices criaturitas. Unos son hijos de padres desnaturalizados, con proceder salvaje, víctimas de constantes malos tratos. Otros, abandonados por quienes les dieron el ser, se hallan recogidos entre los muros de asilos, de rigidez administrativa, sin conocer cariño de nadie. Luego los desgraciados a quienes espera un horrible fallecimiento, ocasionado por la metralla de los bombardeos que incendian y destruyen las viviendas.

Es el del sufrimiento de la infancia algo de que por sí justifica el que se combata por cruel, por inicua, la presente estructura social. Es materia de las de más vital importancia, ¡y de las más olvidadas!

JUAN GRAVE Y MAX NETTLAU

Las cartas de Max Nettlau a Juan Grave, reproducidas hace unas semanas en la primera página del semanario, nos han permitido el evidenciar una vez más el modo de ser, las características temperamentales e intelectuales de dos figuras bien conocidas en el ambiente anarquista internacional de primeros del siglo, aunque de Nettlau se tiene mayor conocimiento, dado que su labor se prolongó buen número de años más que la de Grave.

Juan Grave fue un caso destacado del autodidacta. Obrero zapatero, sin haber tenido oportunidad para cursar estudios universitarios, puso todo su empeño en saturarse de conocimientos sociológicos, adquiridos a base de leer con la máxima atención aquellas obras de carácter popular, y a precios asequibles a modestas posibilidades. Poseía una gran voluntad de asimilación, unida a una notable capacidad para definir conceptos, propias de esa clara lógica cartesiana, tan ponderada en los mejores escritores franceses. Dentro del ambiente libertario de Francia, cuando en él Reclus, Kropotkin, Malato, entre otros ofrecían lo mejor de su producción a los efectos de la propaganda, a Juan Grave le confiaron la dirección de aquel periódico ácrata que llegó a conseguir viva resonancia por su acción de dilatado proselitismo, y por la valía intelectual de sus colaboradores. Grave escribió varios libros de sociología ácrata, destacando entre ellos «La sociedad moribunda y la anarquía», al que Octavio Mirbeau le puso un prólogo.

Mas, Juan Grave tuvo un desliz de consideración: el haber sido en la guerra del 1914 uno de los firmantes del famoso manifiesto de los dieciséis, en favor de la intervención en la guerra. La cosa, como es de comprender, promovió tremenda algarada. Alguno de los firmantes, como Kropotkin, rectificó, reconoció sinceramente el error cometido. Otros hubo que se eclipsaron de la acción activa dentro del ambiente libertario, como Carlos Malato. Pero no faltó el que ensoberbecido, con talante orgulloso, mantuvo su posición, con aire de querer ser más y pretender dar lecciones incluso a los que mantuvieron una actitud firme en contra de la guerra, como fue el caso de Enrique Malatesta.

El talante de suficiencia y de altivez era algo peculiar en el autor de «La Sociedad futura». De ahí que muchos libertarios le llamaran irónicamente «El Papa de la rue Mouffetard». La popular calle parisina en donde en un zaquizamí polvoriento, junto a la azotea, tenía instalada la redacción de «Les Temps Nouveaux». En las discusiones, a toda costa quería tener razón. Por cansancio agotaba a quienes con él polemizaban. Así lo podimos notar en una polémica con Federico Urales, en las páginas de «La Revista Blanca», y en otra, creo con Solano Palacio, en «Cultura Obrera», de Nueva York. Y, en fin, hemos podido comprobarlo igualmente al través de las aludidas cartas de Max Nettlau.

De carácter completamente distinto al de Grave, Max Nettlau daba la sensación del hombre de estudio, del intelectual de sólida formación, de un modo de ser mesurado, atento, circunspecto, deseoso de saber, de conocer, sin ínfulas de querer aleccionar a los demás. Rocker y Orobón Fernández decían de Nettlau que era «El Heredoto de la Anarquía». En efecto, sus cualidades de historiador eran tan sobresalientes que nadie en el ambiente libertario internacional ha llegado a igualarle. Pero en Max Nettlau había algo más que la capacidad de historiador y de biógrafo, evidenciada por sus libros y artículos de prensa: encarnaba también uno de los pensadores de más aguda percepción con que ha contado el anarquismo.

Si los medios económicos lo permitieran — ¡habría que editar y reeditar tantas cosas! — se podrían seleccionar una serie de trabajos de los que escribió particularmente en «La Revista Blanca», de Barcelona, y en «La Protesta», de Buenos Aires. Se podrían seleccionar artículos para publicar un par de tomos. Permitirían poner de relieve inteligentes, ecuánimes consideraciones en torno a cuantos problemas afectan al anarquismo. Muchos de ellos, problemas de ayer y de hoy.

Certeramente escribió Rudolf Rocker en su libro: «Max Nettlau — El Heredoto de la anarquía»: «Con Nettlau descendió a la tumba el último gran internacionalista, el hijo tardío del humanismo europeo.» Es verdad. Nettlau era hombre de vasta cultura, que con ella podía mostrarles a los elementos cultivados y desconocedores de nuestro ideal, el valor incuestionable de las ideas ácratas; su origen y desenvolvimiento.

TRES AMIGOS DE LA ESTETICA

No hacía mucho tiempo que habíamos leído los dos volúmenes de ensayos de Herbert Read: «La redención del Robot» y «Al diablo con la Cultura», traducidos al castellano y editados por Editorial Proyección, de Buenos Aires, cuando se tuvo noticia de su fallecimiento. Se ha perdido otro más de esos elementos difícilmente reemplazables. Bastante y bueno tenía escrito en defensa de los postulados libertarios. Su acción más sobresaliente lo fue en tanto que crítico de Arte. Su «Historia de la Pintura Moderna» es conocida internacionalmente.

Tenía Read al respecto de la estética el concepto elevado que de ella mantenían también Williams Morris y John Ruskin. Tres ingleses de distinta formación pero coincidentes en lo de atribuir al Arte, a la Belleza, las supremas cualidades para poder dignificar al ser humano. Morris, en su novela «Noticias de ninguna parte», el bello ensayo utópico en donde se nos hace el relato de la vida en una sociedad nueva, redimida de todas las lacras sociales de que adolece esta en que vivimos, hace notar, en el vestir, en la vivienda, en el mobiliario de la gente una hermandad entre la sencillez y el buen gusto. Ello hace que la existencia, según el autor, alcance una nota optimista, alegre, reconfortadora. También Ruskin, en sus obras, aludía al «culto de la Belleza en la futura vida nueva». Read acentuó sus consideraciones alrededor de lo que denominó: «significación moral de la educación estética.»

Los tres pensadores, dentro del ambiente peculiar a cada uno, estimaban que si al ser humano, desde la más tierna edad, se le pone en contacto con lo que irradia belleza, con la hermosura de las cosas, la sensibilidad se educa, se *pule*, se desintegra de morbosidades, perniciosas para la formación del carácter. El individuo que siente el encanto de contemplar las cosas bellas, lo que conlleva armonía, ha de rehuir la brutalidad de las guerras, la grosería de los vicios y de las pasiones desbordadas, la mezquindad de los egoísmos. Ha de repudiar todo lo que en la sociedad es una prosaica encarnación del mal, de la iniquidad, de la explotación. De ahí que Ruskin, Morris y Read, que eran fervientes enamorados de la estética lo fueran también de la justicia y de la libertad.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles.» I^a y II.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

AQUI Y AHORA

ASI HABLO ZARATUSTRA

por Juan Español

UNA duda me asaltó al dar comienzo a este comentario: ¿cómo titularlo? Todas las cosas requieren un principio, y un buen principio a ser posible, a no suponer que las cosas hayan de ser concebidas «sub specie eternitatis». Me pareció adecuado primeramente algo así: «Pontificación ex cathedra», pero en seguida caí en la cuenta de que alguien podía suponer que se trataba de una catilinaria contra el pontífice romano con motivo de su repulsa respecto a las grajeas anticonceptivas, si bien en esta ocasión el pastor de la grey católica compuso su famosa encíclica sin echar mano de su inefable potestad dogmática. Pero no era ése mi deseo por varias razones, la primera de las cuales es que considero gastar tinta y papel sin pena ni gloria cuando tantos asuntos candentes requieren nuestra atención. Así me pareció oportuno dejar tranquilo y sesteando en Castelgandolfo a Juan Bautista Montini el cual, dicho sea de paso, es aquel inquieto arzobispo de Milán, que cuando estaba en candelero la vida de Julián Grimau, tuvo a bien pedir clemencia a su amadísimo hijo Francisco Franco. Sin eficacia alguna, dicho sea de paso también. Entonces, descartada esta elección, me volví del lado de Nietzsche, el gigante solitario y de su no menos gigantesco personaje. La apelación a éste no admite parangón posible con lo que va a seguir ni social ni filosóficamente. Mi personaje carece de toda enjundia al lado del nietzscheano, pero sí puede tener el énfasis de él con mucho menos motivo, por supuesto. Me atengo sencillamente, a un hecho paradigmático y vulgar. Cuando un torero, después de una brillante faena, ejecuta su típico desplante de espaldas al toro y mirando al tendido, todo el mundo comprende que quiere decir: «Ahí queda éso.» Exactamente que un gran personaje después de escribir una gran obra o al final de una castelarina oratoria. Pues bien, en este sentido y sólo en ése he acudido al personaje de Nietzsche. Claro que alguien pudiera argüir, con aviesa intención, que para ello bastaba la sentencia paremiológica bien sabida de «Dijolo Blas, punto redondo.» Pero encuentro lo primero más eufónico y, además, también tiene uno derecho de vez en cuando a subirse a la parra de la pedantería.

Después de este preámbulo ya puedo decir que mi personaje es el gobernador del Banco de España. ¿Quién habría de suponerlo? El gobernador de la más alta entidad financiera española, cancerbero del tesoro nacional y árbitro inapelable en las lides económicas, ha hablado. Y pudiéramos añadir que ha hablado «ex cathedra», motivo por el cual uno pensaba en el primer título de estas líneas. Su exposición, larga, densa, prolija y vacía de sentido social, constituye una panorámica en el espacio y el tiempo de la vida económica española actual con una síntesis de retrospectiva de la misma de un decenio acá. Este mago de las finanzas, pero menos, ha sido en otro tiempo ministro de Hacienda, preciso es recordarlo y airearlo en toda su significación, pues aunque dicen que las comparaciones resultan odiosas no me resisto a hacer notar que aquí, en España, el destino de los prohombres políticos no es el mismo que el de los de Rusia después de haber pasado por su cenit. Allá, en paraíso de los trabajadores, los someten a una purga cuya elasticidad puede variar hasta extremos insospechables cuya mención no viene al caso, y en el mejor de los eventos hasta la relegan a sestear en una datcha del mar Negro. Pero en una democracia como la española no se cometen tamaños desafueros e injusticias; y aquí tenemos el ejemplo que podría multiplicarse indefinidamente: a un ministro de Hacienda, después de cumplida su misión (y todos sabemos cuál es), se le «posterga» a regentar el Banco de España. Claro que esto no entra de lleno en la nueva y flamante ley de Incompatibilidades Financieras, donde hay de todo menos de incompatibilidad, que era lo que se trataba de demostrar.

El ex-ministro acude al socorrido ardid de dar una de cal y otra de arena. Así, cuando llega el caso de ensalzar la industria y la economía, pone de manifiesto la eficacia y la ímproba labor del esfuerzo gubernativo; pero a la hora prima de las deficiencias y los fracasos saca a relucir la menesterosidad de la balanza de pagos, la presión internacional sobre el mecanismo de la exportación e importación, etc. Coincidiendo con la devaluación de la libra esterlina (qué coincidencia la de esta coincidencia!) que precedió a la de la peseta sólo en horas, dice el Sr. Navarro Rubio que vista la posición de nuestra balanza de pagos y apremiados por la fuerte especulación inflacionista de nuestra moneda, se tomó esa medida trascendente encaminada a restablecer la confianza en la unidad monetaria y a activar cierto estancamiento económico bien precisado por los indicadores estadísticos. Con este cambio del valor de la peseta añande que se cerró — o se clausuró — el período iniciado con el plan de estabilización de 1959, durante el cual nuestra economía ha concedido sus años de mayor rendimiento, «según el mundo sabe». Pero lo que igualmente sabe todo el mundo es que este crecimiento es ficticio en su mayor parte, y que si hubo alguno en realidad, fue a base de una serie de oportunismos extraños a las verdaderas e intrínsecas bases que gobiernan todo desarrollo económico cuando no a presiones injustas ejercidas sobre algunos sectores que lo han de hacer realizar. No se puede hablar de florecimiento económico cuando, si en realidad existe, está soportado por salarios de miseria de los que lo crean con su esfuerzo, lo que resulta además de una incompatibilidad evidente y una contradicción en los términos; no se puede hablar de una economía bien dirigida y saneada cuando ésta se asienta de manera singular sobre cimientos estrictamente aleatorios que pueden volverse en contra de la noche a la mañana puesto que dependen de la moda o las veleidades bursátiles internacionales, tal y como el propio ex-ministro confiesa al explicar que el plan de estabilización coincidió con el comienzo de una época de rápido desarrollo turístico dirigido hacia España por el turismo de masas, a lo que hay que añadir el fuerte aumento de precios de otros países competidores que ayudó a compensar las subidas que estaban teniendo lugar en la península Ibérica. Pero admite que en el futuro, aunque continuase el turismo al mismo ritmo actual no es de esperar que los ingresos a él debidos en la balanza de pagos mantengan las tasas verdaderamente excepcionales del pasado, dada la atracción que representan otros países y el acercamiento de nuestros precios a los de nivel internacional. Como creo recordar dije en otro comentario, el turismo en España ha sido y es, más que un factor de saneamiento económico, el motivo preciso de las tendencias inflacionistas y de los oportunismos especulativos que van a llenar los bolsillos de los traficantes sempiternos y empobrecer aún más la precaria situación de los trabajadores. Sin negar que el turismo se haya manifestado con carácter universal, debo insistir que por lo que a España se refiere es preciso adscribirlo preferentemente a la pobreza de nuestra moneda — con la feliz conjunción de las bellezas naturales o no del país, claro está — que permite a las extranjeras un poder adquisitivo desorbitado que son la causa eficiente del alza de precios, con prejuicio clarísimo de la clase indigente, a la que no revierte por ningún lado los beneficios tan cacareados del turismo.

El gobernador del Banco de España, ante el Consejo General de tan alto organismo, hace hincapié en dos condiciones previas: control del gasto y estabilidad de precios. La primera, con respecto al trabajador, es algo inaudito y sarcástico por añadidura; la segunda es como ladrar a la luna: lo tenemos bien comprobado. Dice el Sr. Navarro Rubio que un crecimiento incontrolado del gasto interior acabaría rápidamente con el auge actual de nuestras exportaciones, en tanto siga la tendencia de las empresas a vender preferentemente sus productos en el mercado nacional. Quizá olvida el mago de las finanzas que para competir en el extranjero hace falta en primer lugar, tener que ofrecer algo con garantía de calidad; en segundo, proponerse limitar la ambición de ganancia a más justas proporciones en meritoria ayuda del bien común. El empresario, entre el que hay que situar al informante, se abstiene astutamente de embarcarse en el difícil y poco remunerativo mar del comercio exterior, y prefiere ofrecer sus productos al zoco celtibérico de posibilidades medias. Naturalmente el mercado llega a saturarse, pero cuando el empresario ya ha obtenido pingües beneficios. Con parte de éstos y el aprovechamiento del utillaje empleado se lanza a la explotación de otra industria cualquiera donde vuelve a comenzar el proceso cíclico. Con este sistema de «tente mientras cobro», donde cada cual se impone el objetivo previo de una rápida ganancia como sea y a costa de lo que sea, ¿cómo pretende el ex-ministro de hacienda que haya menos consumo y más inversión, entendiendo ésta en

(Pasa a la pág. 2.)

¡Contra la reacción española, por la enseñanza racionalista!

MITIN el 27 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en la Sala Mayor del Palacio de la Mutualidad de París, contándose hasta ahora con los siguientes oradores: **Cotereau,** *de la Libre Pensée*; **Aristide Lapeyre,** *racionalista*; **Maurice Laisant,** *de la F. A.*; **André Maille,** *del grupo «Sébastien Faure»*; **Fernando Valera,** *de A. R. D. E.*; **Ramón Liarte,** *de la C. N. T. española.*

Compañeros, racionalistas, liberales todos: Dispongámonos a llenar la sala hasta los topes.

B.D.I.C

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

17 OCTOBRE 1968
NUMERO 526
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Libérez nos camarades

La Confédération Nationale du Travail a toujours partagé l'avis de ceux qui n'ont vu dans le vaste mouvement populaire du mois de mai que la manifestation d'un profond mécontentement général.

Pour cette raison, elle considère que cet événement, avec tous ses actes et les idées qui s'y sont développées, reste un ensemble indivisible et indissociable ne pouvant être attribué séparément à aucune organisation idéologique ni aucun parti politique.

Bien qu'il nous ait été agréable de constater que l'idée de l'autogestion n'est pas restée « une formule creuse » pour tous les travailleurs nous ne chercherons pas à nous attribuer le mérite de l'avoir fait germer tous seuls. Disons que cette idée correspondait à un certain climat social.

De toutes les arrestations opérées par la police à la suite du mouvement de mai, seuls vont être jugés par la Cour de la Sûreté de l'Etat, des jeunes se reclamant de notre organisation... Pense-t-on étouffer une idée aussi généreuse en déférant des jeunes devant les juges ?... Etrange conception d'un Etat qui prêche la participation...

En tous cas, les quinze jeunes bordelais n'auront à se défendre d'aucun crime puisqu'ils n'ont fait, en tout et pour tout, que s'incorporer dans l'action comme l'ont fait des milliers d'autres jeunes, avec la fougue qui caractérise la jeunesse de tous les temps.

Libérez donc nos camarades.

La situation économique des familles de certains détenus est actuellement très critique et nous sollicitons pour eux votre aide généreuse.

Envoyer vos dons au C. C. P. 20990-10 Paris, avec mention « Solidarité Bordeaux ».

Le BUREAU CONFEDERAL

A la recherche de la société future

par **Daniel Guérin**

Comment gérer les services publics ?

Le compromis intervenu était loin de dissiper les équivoques, d'autant plus qu'au même congrès de Bâle des délégués socialistes « autoritaires » ne s'étaient pas gênés pour vanter la gestion de l'économie par l'Etat. Par la suite, le problème se révéla particulièrement épineux lorsque fut abordée la gestion des grands services publics tels que les chemins de fer, les postes, etc. A ce moment, la scission avait été consommée dans l'Internationale, au congrès de La Haye de 1872, entre partisans de Bakounine et partisans de Marx. Ce fut donc au sein de l'Internationale, dite improprement « antiautoritaire », qui avait survécu à la scission, que la question des services publics fut mise en discussion. Elle ne manqua pas de susciter de nouveaux désaccords entre les anarchistes et ceux des socialistes plus ou moins étatiques qui, se désolidarisant de Marx, avaient tenu à demeurer avec eux dans l'Internationale.

Ces services publics, du fait même qu'ils sont d'intérêt national, ne sauraient, de toute évidence, être gérés ni par les seules associations ouvrières ni par les seules communes. Proudhon avait déjà tenté de résoudre la difficulté en « équilibrant » la gestion ouvrière par une « initiative publique » trop vaguement explicitée. Qui donc administrerait les services publics ? La fédération des communes, répondaient les libertaires, l'Etat, étaient tentés de répondre les « autoritaires ».

Au congrès de Bruxelles de l'Internationale, en 1874, le socialiste belge César de Paepe tenta un compromis entre les deux thèses en présence. A la commune seraient répartis les services publics locaux, sous la direction de l'administration locale, elle-même nommée par les syndicats ouvriers. Quant aux services publics plus étendus, ils seraient gérés, tantôt par une administration régionale, elle-même nommée par la fédération des communes et fonctionnant sous le contrôle d'une chambre régionale du travail, tantôt, dans le cas des grandes entreprises nationales, par l' « Etat ouvrier », c'est-à-dire l'Etat « basé sur le groupement des libres communes ouvrières ». Mais cette définition ambigu parut suspecte aux anarchistes. De Paepe ne voulut voir dans cette méfiance qu'un malentendu. Peut-être ne s'agissait-il, après tout, que d'une querelle de mots. S'il en était ainsi, il laisserait volontiers le mot de côté, tout en conservant et même en étendant la chose, « sous le couvert plus agréable d'une autre dénomination quelconque ».

Mais la plupart des libertaires crurent apercevoir que le rapport bruxellois aboutissait à la reconstitution de l'Etat : à leurs yeux, la logique des choses devait fatalement conduire l' « Etat ouvrier » à être un « Etat autoritaire ». Et, s'il ne s'agissait vraiment que d'une querelle de mots, ils ne voyaient pas pourquoi ils auraient à baptiser la nouvelle société sans gouvernement du nom même qui avait servi à désigner l'organisation abolie. A un congrès ultérieur, à Berne, en 1876, Malatesta admit que les services publics avaient besoin d'une organisation unique et centralisée ; mais il se refusa à les faire administrer d'en haut par un Etat. Ses contradicteurs lui paraissaient confondre l'Etat avec la société, « corps organique vivant ». L'année suivante, en 1877, au congrès universel socialiste de Gand, César de Paepe admit que le fameux Etat ouvrier ou Etat populaire « pourrait effectivement, pendant un certain temps, n'être qu'un Etat de salariés ». Mais ce ne « devait être qu'une phase transitoire imposée par les circonstances » au-delà de laquelle l'importun quidam ne manquerait pas de dessaisir des instruments de travail pour les remettre aux associations ouvrières. Cette perspective aussi lointaine que problématique n'amadoua pas les anarchistes : ce que l'Etat avait pris, il ne le rendrait jamais.

Fédéralisme

En résumé, la société future libertaire devait être dotée d'une double structure : *économique*, la fédération des associations ouvrières d'autogestion ; *administrative*, la fédération des communes. Restait à couronner, en même temps qu'à articuler, l'édifice par une conception d'envergure, susceptible d'être étendue au monde entier : le fédéralisme.

Au fur et à mesure que mûrit la pensée de Proudhon, l'idée fédéraliste s'y dégage et y prévaut. Un de ses derniers ouvrages porte pour titre : *Du principe fédératif*, et l'on sait déjà qu'à la fin de sa vie il se déclarait plus volontiers fédéraliste qu'anarchiste. Nous ne vivons plus à l'âge des petites cités antiques, qui, d'ailleurs, même en leur temps, s'unirent parfois entre elles par un lien fédératif. Le problème moderne, c'est l'administration de grands pays. « Si l'étendue de l'Etat, observe Proudhon, ne devait jamais dépasser celle d'une cité ou commune, je laisserais chacun en juger à sa guise, et tout serait dit. Mais n'oublions pas qu'il s'agit de vastes agglomérations de territoires, où les villes, bourgs et hameaux se comptent par millions. » Pas question de fragmenter la société en microcosmes. L'unité est indispensable.

Mais les « autoritaires » ont la prétention de régir ces groupes locaux selon les lois de la « conquête », « ce que je déclare, leur objecte Proudhon, en vertu de la loi même d'unité, absolument impossible ». « Tous ces groupes (...) sont des organismes indestructibles (...), qui ne peuvent pas plus se dépouiller de leur indépendance souveraine que le membre de la cité ne peut, par la qualité de citoyen, perdre ses prérogatives d'homme libre (...). Tout ce que l'on obtiendrait(...) serait de créer un antagonisme irréconciliable entre la souveraineté générale et chacune des souverainetés particulières, d'élever autorité contre autorité ; en un mot, tandis que l'on s'imagine développer l'unité, d'organiser la division. »

Dans un tel système d' « absorption unitaire » les cités ou groupes naturels seraient « toujours condamnés à s'effacer au sein de l'agglomération supérieure, qu'on peut appeler artificielle ». La centralisation, qui consiste à « retenir dans l'indivision gouvernementale des groupes que la nature a faits autonomes », « telle est, pour la société moderne, la vraie tyrannie ». C'est un système d'impérialisme, de communisme, d'absolutisme, tonne Proudhon, qui ajoute, dans un de ces amalgames dont il a le secret : « Tous ces mots sont synonymes. »

En revanche l'unité, l'unité véritable, la centralisation, la centralisation véritable, seraient indestructibles si un lien de droit, un contrat de mutualité, un pacte de fédération étaient conclus entre les diverses unités territoriales. « Ce qui fait la centralisation d'une société d'hommes libres (...), c'est le contrat. L'unité sociale (...). Il faut, pour qu'une nation se manifeste dans son unité, que cette unité soit centralisée (...) dans toutes ses fonctions et facultés, il faut que la centralisation s'effectue de bas en haut, de la circonférence au centre, et que toutes les fonctions soient indépendantes et se gouvernent chacune par elle-même. Vous avez une centralisation d'autant plus forte que vous en multipliez davantage les foyers. »

Le système fédératif est l'opposé de la centralisation gouvernementale. L'autorité et la liberté, ces deux principes en lutte perpétuelle, sont condamnés à transiger l'un avec l'autre. « La Fédération résout toutes les difficultés que soulève l'accord de la liberté et de l'autorité. La Révolution française a fondé les prémises d'un ordre nouveau, dont son héritière, la classe ouvrière, possède le secret. Cet ordre nouveau, le voici : réunir tous les peuples en une « confédération des confédérations ». L'expression n'est pas employée au hasard : une confédération universelle serait trop vaste ; il faut fédérer entre eux de grands ensembles. Et Proudhon, qui aime vaticiner, annonce : « Le XXe siècle ouvrira l'ère des fédérations. »

Bakounine ne fait que développer et approfondir les vues fédéralistes de Proudhon. Comme lui il vante la supériorité de l'unité fédérative sur l'unité « autoritaire » : « Lorsqu'il n'y aura plus la maudite puissance de l'Etat pour contraindre les individus, les associations, les communes, les provinces, les régions à vivre ensemble, elles seront beaucoup plus étroitement liées, et constitueront une unité beaucoup plus vivante, plus réelle, plus puissante que celles qu'elles sont forcées de former aujourd'hui, sous la pression pour tous également écrasante de l'Etat. » Les autoritaires « confondent toujours (..) l'unité formelle, dogmatique et gouvernementale, avec l'unité vivante et réelle, qui ne peut résulter que du plus libre développement de toutes les individualités et de toutes les collectivités et de l'alliance fédérative et absolument libre (...) des associations ouvrières dans les communes et, au-delà des communes dans les régions, des régions dans les nations. »

Bakounine insiste sur la nécessité d'un intermédiaire, d'un relais, entre la commune et l'organisme fédératif national : la province ou région, fédération libre de communes autonomes. Mais qu'on ne s'imagine pas que le fédéralisme aboutisse à l'isolement, à l'égoïsme. La solidarité est inséparable de la liberté. « Les communes, tout en restant absolument autonomes, se sentent (...) solidaires entre elles et, sans rien sacrifier de leur liberté, elles s'unissent étroitement. » Dans le monde moderne, les intérêts matériels, intellectuels, moraux ont créé entre toutes les parties d'une même nation, de même qu'entre les différentes nations, une unité puissante et réelle. Et cette unité-là survivra aux Etats.

Mais le fédéralisme est une arme à double tranchant. Le fédéralisme girondin, pendant la Révolution française, fut contre-révolutionnaire. L'école royaliste de Charles Maurras a proné le régionalisme. Dans certains pays, comme les Etats-Unis, le caractère fédéral de la constitution est exploité par ceux qui dénient les droits civiques aux hommes de couleur. Seuls le socialisme, pense Bakounine, peut apporter au fédéralisme un contenu révolutionnaire. C'est pourquoi ses partisans espagnols se montrèrent plutôt tièdes pour le parti fédéraliste bourgeois de Pi y Margall, qui se disait proudhonien, et même pour son aile gauche « cantonaliste », au cours du bref épisode de la république avortée de 1873.

(A suivre.)

Pourquoi je ne suis pas chrétien

par **Bertrand Russell**

Peut-être serait-il bon, dès le début, d'essayer d'établir ce que l'on entend par le mot *chrétien*.. Il est employé de nos jours dans un sens très vague par un grand nombre de gens. Certains entendent par là uniquement quelqu'un qui tente de mener une vie vertueuse. En ce sens, je suppose qu'on trouverait des chrétiens dans toutes les sectes et toutes les croyances ,mais je ne pense pas que ce soit le sens propre de ce mot, ne fût-ce que parce qu'il impliquerait que tous les gens qui ne sont pas chrétiens — tous les bouddhistes, confucianistes, mahométans et autres — ne cherchent pas à mener une vie vertueuse.

Je n'entends pas par chrétien une personne qui cherche à vivre de façon convenable selon les lumières qu'elle possède. Je pense qu'il faut avoir une certaine masse de croyance déterminée avant d'avoir le droit de se dire chrétien. Le mot n'a pas tout à fait de nos jours le sens riche qu'il avait du temps de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin. En ces époques, si l'on s'avouait chrétien, on savait ce que cela voulait dire. On acceptait tout un ensemble de croyances établies avec une grande précision et à chacune des syllabes de ces croyances on ajoutait foi avec toute la force de la conviction.

Qu'est-ce qu'un chrétien ?

De nos jours, il n'en va pas de même. Il nous faut être un peu plus vague dans ce qui définit le chrétien. Je pense cependant qu'il existe deux points tout à fait essentiels pour quiconque se proclame chrétien. Le premier est de nature dogmatique, c'est-à-dire que l'on doit croire en Dieu et en l'immortalité. Si vous ne croyez pas en ces deux principes, je ne pense pas que vous puissiez valablement vous proclamer chrétien. Puis, en outre, comme le nom le sous-entend, vous devez aussi avoir quelque croyance en l'existence du Christ. Les mahométans, par exemple, croient aussi en Dieu et en l'immortalité ; et cependant ils ne se diraient pas chrétiens. Je pense que vous devez avoir comme base première la croyance que le Christ est sinon d'essence divine, du moins le meilleur et le plus sage des hommes. Si vous n'avez pas au moins cette croyance en l'existence du Christ, je ne crois pas que vous ayez quelque droit à vous proclamer chrétien. Bien sûr, il existe un autre sens que vous trouvez dans le *Whitaker's Almanach* et dans des livres de géographie, où l'on déclare que la population du globe se divise en chrétiens, mahométans, bouddhistes, adorateurs de fétiches, et ainsi de suite ; et en ce sens nous sommes tous chrétiens. Les traités de géographie nous amalgament tous, mais ce n'est qu'en un sens purement géographique, dont, je suppose, nous n'avons pas à tenir compte. D'où je conclus que, lorsque je vous entretiens des raisons pour lesquelles je ne suis pas chrétien, je dois vous entretenir de deux ordres de choses : d'abord, pourquoi je ne crois ni en Dieu ni en l'immortalité — ensuite, pourquoi je ne pense pas que le Christ fut le meilleur et le plus sage des hommes, encore que je lui reconnaisse un haut degré de vertu morale.

Sans les efforts fructueux des incroyants du passé, je ne pourrais donner une définition du chrétien aussi élastique. Comme je l'ai déjà dit, autrefois ce mot avait un sens plus riche. Il comprenait par exemple la croyance en l'enfer. La croyance en un feu infernal, éternel, fut un principe essentiel de la foi chrétienne jusqu'à une époque relativement récente. Dans notre pays, comme vous le savez, il cesse d'être un principe essentiel à la suite d'une décision du Conseil Privé, que l'archevêque de Canterbury et l'archevêque d'York ne reconnurent pas ; mais dans ce pays, notre religion est fixée par une loi de Parlement, et c'est pourquoi le Conseil Privé eut la faculté de passer outre à Messeigneurs les Archevêques. Ainsi la croyance en l'enfer ne fut plus nécessaire pour se dire chrétien. Je n'insisterai donc pas sur la notion qu'un chrétien doit croire à l'enfer.

L'existence de Dieu

Pour en venir à l'existence de Dieu, c'est une question vaste et sérieuse, et si je devais tenter de la traiter de manière convenable, il me faudrait vous tenir ici jusqu'à ce que le règne de Dieu arrive. Aussi me pardonnerez-vous si je la traite de façon quelque peu sommaire. Vous savez, naturellement, que l'Eglise catholique érige en dogme que l'existence de Dieu peut être prouvé au moyen de la seule raison. C'est assez curieux, mais ce n'en est pas moins l'un de ses dogmes. Il lui fallut l'introduire parce qu'à un moment donné les libres penseurs adoptèrent l'habitude de déclarer qu'il existait tels et tels arguments que la simple raison pouvait faire valoir contre l'existence de Dieu, mais que naturellement ils considéraient comme matière de foi l'existence de Dieu. Les arguments et les motifs furent exposés tout au long et l'Eglise catholique comprit qu'elle devait y mettre fin. Aussi posa-t-elle en principe que l'existence de Dieu peut être prouvée à l'aide de la seule raison, et elle dut établir ce qu'elle considéra, comme des arguments destinés à la prouver. Il en existe naturellement des quantités, mais je me contenterai d'en prendre quelques-uns.

Argument de la cause première

Peut-être l'argument le plus simple et le plus facile à comprendre est-il celui de la cause première. Il soutient que tout ce que nous voyons en ce monde a une cause et qu'en remontant la chaîne des causes, on arrive fatalement à la cause première. Et c'est à cette cause première qu'on donne le nom de Dieu. Cet argument, à mon avis, ne pèse pas très lourd à notre époque, car, d'abord, la notion de cause n'est pas tout à fait ce qu'elle était autrefois. Les philosophes et les savants ont étudié la notion de cause et elle n'a plus maintenant la force qu'elle avait ; mais, ceci mis à part, vous pouvez constater que l'argument selon lequel il doit y avoir une cause première est de ceux qui n'ont aucune valeur. Je dois dire que lorsque j'étais jeune et que je méditais ces questions très sérieusement en moi-même, j'ai longtemps accepté l'argument de la cause première, jusqu'au jour, à l'âge de dix-huit ans, où je lus l'autobiographie de John Stuart Mill, et y découvris cette phrase : *Mon père m'apprit que cette question : Qui m'a créé ? ne comporte pas de réponse, car immédiatement elle soulève l'autre question : Qui créa Dieu ?* Cette très simple phrase me révéla, et j'y crois encore, le mensonge de l'argument de la cause première. Si tout doit avoir une cause, alors Dieu doit avoir une cause. S'il existe quelque chose qui n'ait pas de cause, ce peut être aussi bien le monde que Dieu, si bien que cet argument ne présente aucune valeur. Il fait exactement penser à l'Indien qui affirme que le monde repose sur un éléphant et l'éléphant sur une tortue ; et quand on lui demande : « Et la tortue ? » l'Indien répond : « Et si nous changions de sujet ? » L'argument ne vaut vraiment pas mieux que cela. Il n'y a pas de raison pour que le monde n'ait pu naître sans cause ; ni, non plus, d'un autre côté, pour qu'il n'ait pas toujours existé. Il n'y a pas de raison de supposer que le monde ait jamais commencé. L'idée selon laquelle les choses doivent avoir un commencement est réellement due à la pauvreté de notre imagination. Aussi n'est-il peut-être pas nécessaire de passer plus de temps sur l'argument de la cause première.

(A suivre.)

MOTION de « L'Union des Anarchistes Bulgares en Exil » sur la Tchécoslovaquie

La délégation de l'Union des Anarchistes Bulgares en exil au Congrès International des Fédérations anarchistes réunies à Carrara, Italie, les 31 août et 1, 2, 3 et 4 septembre 1968, ayant fait l'analyse de la situation actuelle en Tchécoslovaquie, estime qu'il est de son devoir de condamner l'occupation criminelle de la Tchécoslovaquie par les forces du pacte de Varsovie, et en particulier par celles de l'armée bulgare.

Elle considère que le peuple bulgare n'est aucunement mêlé à cette agression décidée par les dirigeants du parti communiste bulgare à la solde du gouvernement moscovite.

Le peuple bulgare a toujours puisé son courage dans les aspirations du peuple Tchécoslovaque à la liberté qui de tous temps a servi d'exemple.

Les anarchistes convaincus d'être les vrais interprètes des pensées et des sentiments profonds du peuple bulgare ne partagent pas la responsabilité de cet acte de violence et d'arbitraire et se désolidarisent des agresseurs qui couvrent de honte le pays.

Carrara, le 3-9-1968.

59EME ANNIVERSAIRE DE L'EXECUTION de Francisco Ferrer Guardia

Commémoration du sacrifice du fondateur de l'Ecole Moderne avec un

Grand Meeting

qui aura lieu le 27 OCTOBRE 1968, à 9 heures et demie, à la Grande Salle du Palais de la Mutualité (Métro : Maubert-Mutualité) où interviendront :

JEAN COTEREAU, de la Libre Pensée
ANDRE MAILLE, du « Groupe Sébastien Faure »
FERNANDO VALERA, de l'A. R. D. E.
ARISTIDE LAPEYRE, de la Fédération Anarchiste
RAMON LIARTE, de la C. N. T. espagnole

Le meeting sera présidé par un représentant de la C. N. T. française et le directeur de la revue « UMBRAL ».

Egalement sont invités à participer le Parti Socialiste Ouvrier Espagnol et la Ligue Française des Droits de l'Homme.

Ce meeting d'affirmation rationaliste a reçu l'adhésion de l'homme de Lettres et savant Jean Rostand.

Contre la réaction traditionaliste espagnole et pour l'enseignement véritablement libre, la Commission Organisatrice espère que tous ceux qui aiment la liberté se joindront à elle pour ce meeting.

L'après-midi, à 14 heures 30 : EXTRAORDINAIRE SPECTACLE DE VARIETES, avec EL NIÑO DE MURCIA, LOS MUCHACHOS, LENY ESCUDERO, etc.

Entrées : 10 francs ; demi-tarif : 5 francs. Location : 24, rue de Sainte-Marthe — Paris (X)-Tél. BOT-22-02.

A propos de la Tchécoslovaquie

Mon opinion ne sera certes pas celle de tout le monde, mais un anarchiste ne peut voir dans « l'affaire tchécoslovaque » qu'un règlement de comptes entre gangsters dont le peuple, comme toujours est la victime.

Combien de fois, depuis la mort de Staline, avons nous entendu dire que les bolcheviks de Moscou devenaient libéraux. Il a fallu l'entrée de traineurs de sabres de l'armée rouge en Tchécoslovaquie pour que nos bons bourgeois redécouvrent la dictature bolchevik. A les croire, Dubcek, Spacek, Cisar, Svoboda et Cie seraient d'ardents défenseurs de la liberté, des petits saints que l'ogre était sur le point d'avaler tout vivants.

N'oublions pas que Svoboda, général de l'armée rouge s'est très bien accomodé des méthodes staliniennes et que les autres maitres du pouvoir en Tchécoslovaquie sont les dirigeants d'un parti communiste qui n'est pas meilleur que les autres.

Cependant, dans tous les pays, il y a encore des hommes qui sont toujours convaincus que « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». En Tchécoslovaquie cette tendance de liberté se développait dans l'opinion publique. Comme en France en mai, il fallait un prétexte aux maitres du pouvoir pour anéantir toutes velleités de liberté et d'égalité. Il fallait faire jouer la corde patriotique. C'est à quoi sont parvenus les chefs bolcheviks de Russie et de Tchécoslovaquie. En Tchécoslovaquie comme en France, le parti communiste a joué son rôle de modérateur pour sauver la structure étatique de la société.

Mais en Tchécoslovaquie, comme en France il y a des hommes et des femmes qui n'ont pas abdiqué, qui ne perdent pas l'espoir d'une société libertaire et égalitaire.

Lorsque nous disons que l'affaire tchécoslovaque est un règlement de comptes entre gangsters nous entendons par là que seuls les gouvernants arrangent entre eux leur petite sauce en faisant fi du peuple.

Comme ce fut le cas en France en mai, le parti communiste tchécoslovaque tout en ayant l'air de protester contre les répressions n'a pas cessé de faire appel au calme, à la discipline et à la résignation.

Ce qui importe pour les chefs bolcheviks de tous les pays, c'est de maintenir l'autorité de l'Etat avec la hiérarchie et les privilèges.

Que Dubcek et Svoboda sortent ou non vainqueurs de cette « crise » n'est pas la solution idoine pour le bien-être et la liberté. C'est la société toute entière qui est en cause tant en Tchécoslovaquie qu'ailleurs et les chefs bolcheviks sentent bien que ni les chars ni les mitrailleuses ne pourront rien contre cet élan.

C'est cet élan libertaire et égalitaire qui préoccupe autant les maitres du Kremlin, que ceux de l'Eglise et de la Maison Blanche. Après un demi-siècle de purges, de prisons et de censures les peuples Russes risquent à leur tour d'être touchés par le vent purificateur.

Il est certain qu'un collier de fer ne se brise pas en un jour. Il est à prévoir que les maitres du pouvoir à l'Est comme à l'Ouest useront de nombreuses astuces pour tromper les travailleurs et ralentir la marche vers leur libération.

Mais tous ces remous sont de bon augure.

Le bien-être et la liberté ne peuvent pas être téléguidés, ils ne peuvent être que la prise de conscience des peuples qui veulent vivre sans dieu ni maitre.

Raymond Beaulaton

COMMUNIQUES

REUNION DE TRAVAIL

Bretagne, Vendée et départements limitrophes

Le dimanche 27 octobre se tiendra à Lorient à 10 h., la réunion de travail des membres de la C. N. T., les amis de l'A. I. T. et des délégués de la Solidarité Internationale Antifasciste, les membres et sympathisants des cercles d'études syndicalistes révolutionnaires et de la Libre pensée, se doivent d'être présents.

Un repas entre la séance du matin et de l'après-midi aura lieu. (Prix : 9 F. plus la boisson).

Il importe que toute la région Ouest des camarades révolutionnaires, ouvriers, enseignants, gens de mer, étudiants, ouvriers des champs nous rencontrent. Ils nous écriront afin de leur faire savoir le lieu de rencontre.

La réussite de notre réunion sera l'œuvre des syndicalistes révolutionnaires qui courageusement se dressent pour faire le véritable procès de la responsabilité sociale du patronat, de l'Etat patron, mais aussi des politiciens et des syndicalistes réformistes, en particulier de ceux qui au nom de la révolution militent au sein de F.O., C.G.T., C.F.D.T., etc.

Se renseigner auprès de J. Quendet, 42 D, rue Général Frébault, 56-Lorient.

Au sujet du repas, prévenir si vous dejeunez avec le groupe.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Permanence : les Samedis, de 17 à 19 heures.

Assemblée Générale : Dimanche 20 octobre à 9 heures 30.

Congrès Régional : aura lieu en novembre.

LOIRE ATLANTIQUE

Chaque 3e dimanche du mois réunion des camarades de St-Nazaire et Nantes-Angers à 10 h. «Cordial Café». rue du Château, Nantes.

Pour le Conseil : Garcia, Alexandre, Biget.

∴

ASSEMBLEE GENERALE DE LA DEUXIEME UNION REGIONALE

Dimanche, 20 octobre 1968 à 9 h. 30
Ordre du jour :

1. Désignation du Bureau de séance.
2. Lecture du Compte-rendu de l'Assemblée anterieure.
3. Information du Bureau Régional.
4. Situation actuelle de l'Organisation.
5. « Le Combat Syndicaliste ».
6. Taches futures.
7. Préparation du Congrès régional.
8. Questions diverses.

Paris le 15 *septembre* 1968.

ANTENA

EL INFIERNO

ROMA. — La monja sor Catalina, de la Orden de San Vicente, pereció quemada mientras apagaba cirios en la capilla del Hospital Ugelino de Neviano, de Parma.

LA GRAN MISERIA

VALENCIA. — Emiliano Rodríguez y su esposa han sido encarcelados por haber vendido tres hijos suyos de 3 años, 18 y 6 meses por un total de 12.700 pesetas.

Vergüenza semejante sólo puede ocurrir en países políticamente embrutecidos y delirantes por la moneda.

ANTIMILAGRO

LIMA. — El seismo registrado el 1 de este mes en esta capital y pueblos de los alrededores ha causado 6 muertes, 4 de ellas ocurridas en la iglesia parroquial de Pisco, en la que un grupo de niños acompañados de sus familiares cumplían el rito de la primera comunión. Los feligreses, presas de pánico, huyeron despavoridos, atropellando de paso a los seres débiles entre los cuales los cuatro niños, retirados del lugar del suceso pisoteados y asfixiados.

SEPARATISMO CANARIO

ARGEL. — Según informa la Junta del Movimiento por la Autodeterminación e Independencia del Archipiélago Canario, el 20 de julio de 1968 fue un día en que fueron coronados por el éxito los esfuerzos realizados por esa organización para unir la lucha con la de los irredentistas africanos. El Comité de Liberación Africana (Comité de los Once) declaró en esta fecha que «las Islas Canarias son parte integrante del Africa, no constituyendo por lo tanto, una parte integrante de España, y que el pueblo de las Islas Canarias tiene derecho a su autodeterminación al igual que todos los demás territorios africanos que se encuentran todavía bajo la dominación colonialista. El 4 y el 5 de septiembre se distribuyeron miles de volantes, siendo detenidos tres militantes al realizar tal labor. El 15 de septiembre celebraron una reunión cerca de la población de Galdar (Gran Canaria), y terminada la misma, los participantes se manifestaron y marcharon hacia el pueblo dando gritos regionalistas. A los manifestantes se unieron varios cientos de campesinos, y todos marcharon hacia el pueblo gritando «Viva la Independencia» «Fuera los Godos», «Viva las Canarias Libres». A la entrada del pueblo, los manifestantes se encontraron con la Guardia Civil. Los campesinos y los obreros no estaban armados, pero la Guardia Civil tiró contra ellos, hiriendo a dos manifestantes. La reacción de nuestros compatriotas fue instantánea: hirieron de gravedad al comandante de la Guardia Civil, a un cabo y a un agente, debiendo los tres ser hospitalizados en el Hospital Militar de Las Palmas.»

ESCUELA ABAJO

MADRID. — La prensa recoge las manifestaciones de un portavoz del Gobierno, según el cual el déficit de las escuelas primarias es de 335.000 puestos. Pero no será tal el punto de vista de «Informaciones» que señala que el número asciende a 2.440.000 puestos en cuanto concierne a niños y niñas de entre seis y doce años.

SIGUEN LAS DETENCIONES Y TORTURAS EN GUIPUZCOA

SAN SEBASTIAN (OPE). — La policía ha reanudado los arrestos en masa y continúa sometiendo a los detenidos a violencias corporales para obtener confesiones. Se cuentan por docenas los nuevos detenidos, procedentes en gran parte del Goyerri, la parte más meridional de la región guipuzcoana.

La liberación del notario Castells y la huelga del hambre declarada por un importante número de detenidos en la cárcel de Martutene (San Sebastián) no han significado cambios en la conducta de la policía. La huelga tuvo por causa principalmente los malos tratos de que fue objeto un preso de Ondarroa llamado Arrizabalaga y por el mal estado físico en que fue devuelto a la prisión.

Se anuncia la separación de su cargo de un alcaide, al que se considera sin duda como insuficientemente duro y denunciador.

El gobernador civil ha prohibido el homenaje que se pretendía tributar al sabio etnólogo don José Miguel de Barandiaran en su pueblo natal, Ataun.

DOS AÑOS DE PRISION PARA LOS HERMANOS IBARROLA

BILBAO (OPE). — El boletín diario de París «L'Information Latine» publicó el primero de octubre el siguiente despacho procedente de Bilbao:

«Dos dirigentes vascos que fueron detenidos en esta ciudad el 4 de abril de 1967 durante una manifestación obrera, han sido condenados a dos años de prisión por un tribunal militar. Se les acusa de haber agredido a las fuerzas del orden. Se trata de los hermanos Agustín y José María Ibarrola. Fueron absueltos otros cuatro procesados.»

DE UN BOLETIN CLANDESTINO

BARCELONA (OPE). — En el número correspondiente a junio-julio que en la clandestinidad publica «Unió Democràtica de Catalunya», se informa ampliamente de la ola de represión contra la Democracia y la Libertad que se registra en la casi totalidad del territorio del Estado.

Se refiere también a las Cortes franquistas. Dice que en la Comisión de Defensa Nacional, «un diputado propuso que teniendo en cuenta que España carece de obligaciones militares defensivas de importancia en el exterior y que la situación económica del país no es brillante, se redujese la duración del servicio militar, limitándolo a un año. Y como llegan al cuartel gran número de analfabetos, en los casos necesarios, el servicio militar tomase la foma de un servicio militar tomase la forma de un servicio social. La reacción de los militares de la Comisión y sus acólitos civiles, fue violenta y unánime en rechazar la proposición. Dijeron que el diputado — que es el rector de la Universidad de Salamanca — era un mentiroso, que la situación económica del país es muy buena.»

SE RECUERDA LA CREACION DEL PACTO IBERICO

PARIS (OPE). — Con motivo de la enfermedad del jefe del Gobierno portugués, «Le Monde» (28 de septiembre), en despacho de la Agence France Presse, dice entre otras cosas que «el general Franco le consideraba como un amigo personal». «Las relaciones políticas y personales entre ambos comenzaron el 18 de julio de 1936 con motivo de la fundación del «Movimiento». En dicha época el señor Oliveira Salazar había concedido al general Franco y a sus tropas toda clase de facilidades para la guerra, no vacilando en hacer de Lisboa una verdadera plataforma del franquismo.

«El 11 de mayo de 1938, en plena guerra civil, el gobierno portugués reconoció al régimen franquista, nombrando un embajador para Salamanca. El 11 de marzo de 1939, se firmó el tratado Franco-Salazar, más conocido por el nombre de «Pacto Ibérico». Debido al mismo el actual gobierno español se ha despreocupado del asesinato del general Delgado y de su secretaria perpetrado por salazaristas en territorio español.

(IN)DEPENDENCIA

MADRID. — Guinea ha enviado una comisión a Madrid presidida por el notable Federico Ngomo para rendir pleitesia al «caudillo» y prometer que la Independencia guineana será una rendida Dependencia al «trono» de España. Cuando el país disponga de su gobierno — ha prometido Ngomo — vendrá a Madrid el presidente Macías para asegurar al dueño de España que Guinea seguirá fiel a la cultura española, a la religión, a la política, a las costumbres coloniales, a la propiedad de los españoles y extranjeros, etc., etc.. Además Ngomo ha «solicitado» que las tropas franquistas no sean retiradas del país y que la burocracia española siga en sus puestos para no producir un vacío en la hora del traspaso de poderes. En fin, que la (in)dependencia será completa.

LOS ESTUDIANTES NO ESTAN CONVENCIDOS

MADRID. — Todavía no se ha inscrito ninguna asociación de estudiantes en la Universidad de Madrid. En los medios del Rectorado de la Universidad se espera que antes de empezar el curso aparezca una disposición del Ministerio de Educación que complete el decreto de Asociaciones de Estudiantes en diversos puntos como, por ejemplo, la especificación de los términos «autoridades académicas», entre otros.

DESPUES DEL ASESINATO, FLOREOS

ORIHUELA. — El que fuera gran poeta, Miguel Hernández, tendrá dedicada una calle en su ciudad natal, Orihuela, y una placa recordará a los viandantes la casa en la que habitó. El abogado señor Bellod Salmerón ha promovido este homenaje, que se llevará a cabo por suscripción popular. «Siendo lo que nos une y borrando lo que circunstancialmente pudo separarnos — dice —, considero que llegó la hora de que nuestro Ayuntamiento rinda homenaje a uno de los brillantes y auténticos oriolanos de todos los tiempos.»

CON EL PINCEL AL JUZGADO

MADRID. — Bajo acusación de injurias al general Franco ha sido procesado el conocido pintor Jaime Quesada Porto, sospechoso de galleguismo. De momento el juez lo ha dejado en libertad provisional bajo fianza.

SENTENCIA CONFIRMADA

MADRID. — Por asociación ilícita (trátase de E. T. A.) el TOP condenó a los vascos Jesús María Garitano Sánchez, Agustín Unzurruzaga Larranaga y José I. Badiola Aranguren a doce meses de prisión y 20.000 pesetas de multa. Recurrida la sentencia ante el Tribunal Supremo, la absurda condena del TOP ha sido ratificada.

PARA MANTENER EL MERCADO EN ALTO

LAS PALMAS DE GRAN CANARIA. — Esta capital ha sido escenario de un desacostumbrado espectáculo: varios camiones cargados de plátanos — no aptos para la exportación pero en condiciones de ser consumidos en la isla — han arrojado más de 40.000 kilos de esta fruta en el basurero del barranco de la Ballena, en las afueras de Las Palmas, cerca de la feria del Atlántico.

El encargado del basurero, Fernando Godoy Candelaria, que lleva trabajando en él desde 1935, ha manifestado que jamás había presenciado un espectáculo como éste. «Ni cuando la guerra — ha dicho —, en que los plátanos se pudrían en el árbol porque no había hombres que los arrancaran, ni mercado en la isla que los consumiera, ni tenían salida para la exportación, se han desperdiciado tantos kilos de plátanos.»

«El tractorista — ha agregado — ha tenido que taparlos bajo tierra para que los mosquitos no invadieran el basurero y fuera un foco de infección. Hombres, mujeres y niños de la ciudad, al conocer este hecho acudían al basurero a recoger la fruta, que estaba en perfectas condiciones de ser consumida. Puedo asegurar que la fruta no estaba podrida. Prueba de ello es que la retirada por las personas que han acudido al basurero ha sido consumida y no se ha producido ninguna intoxicación.»

EL TOP TRABAJA A DESTAJO

MADRID. — Las estudiantas de Filosofía, Mercedes Marza Valdovinos y Rosa Zurro Miguel, han pasado por el banquillo acusadas de reunión clandestina en la que leyeron unos comunicados que dieron lugar a vítores y mueras. El fiscal debe repugnar el género femenino por cuanto h asolicitado para cada una de las muchachas dos años de prisión y 20.000 pesetas de multa.

Por injurias a la Falange, el fiscal ha pedido para Alvaro Campos París la pena de tres meses de arresto mayor con multa de 5.000 pesetas.

Ese TOP es una máquina de sustraer dinero.

LA PODA

MADRID. — Como consecuencia de la «reorganización» de la Falange Española, se extinguirán los siguientes organismos filo-fascistas:

Delegaciones Nacionales de Prensa, Propaganda y Radio; de Auxilio Social; de Cultura y Formación, de Información, de Estudios y Difusión Doctrinal, el Servicio Exterior del Movimiento, la Tesorería General del Movimiento, la Asesoría Jurídica, la Junta Central de Recompensas y Distinciones, la Jefatura Superior de Personal, el Servicio Nacional de Sanidad y la Comisaría Nacional para el S. E. U.

Funcionarán, en la Secretaría General del Movimiento, las siguientes Delegaciones Nacionales: Provincias, Juventudes, Sección Femenina, Asociaciones, Prensa y Educación Popular, Educación Física y Deportes y Promoción Universitaria.

NECROLOGICA

JOSE SALES

Otra vez en este largo exilio tenemos el doloroso deber de escribir estas líneas negras, esta vez para los que conocían, en España y Francia, al compañero Sales, al que no veremos más.

A la edad de 58 años dejó de existir el 16 de septiembre en Vierzon (Cher), tras corta pero implacable enfermedad.

Natural de Sueca (Valencia) venido de muy joven a Barcelona se estableció en la barriada de Gracia; militó en el sindicato fabril y textil; fue individuo con inquietudes sociales, y por el nuevo albor de una sociedad que se anunciaba llena de promesas y realizaciones; le gustaba contar lo que fueron las colectividades, por haber sido entusiasta de las mismas por el humanismo y justicia social que contenían.

Como todos, pasó por los campos de concentración, con los sufrimientos físicos y morales que tales campos representaban.

La conducta intachable de Sales, su carácter afable en el trato con todo el mundo; su tesonero afán en el cotidiano vivir, le hicieron acreedor de la simpatía de cuantas personas le conocieron.

A sus familiares, compañera en Francia, a su madre, hermanas y hermanos residentes en España, les expresamos nuestra más respetuosa y profunda simpatía, acompañándoles en el dolor que los embarga.

En su entierro, civil, fue acompañado por una multitud de amigos españoles y franceses, que tienen constante recuerdo del que fue un hombre de la C. N. T. y un ejemplo para todos.

F. L. de Vierzon

chispas

En Milán la igualdad empieza
Al revés, sin embargo: por el extremo de la muerte.

⁂

Puesto que el municipio milanés ha decidido encargarse — a su costa — de los entierros de todos los milaneses que en adelante fallezcan, igualando los gastos de aquéllos.

⁂

De pies al cementerio, ni pobres ni ricos. Todos iguales.

⁂

Es un principio que — ¡ay! — empieza por el fin.

⁂

¿Por qué no la igualdad en vida, siendo ya la igualdad oficialmente reconocida?

⁂

En el cementerio, en esqueleto todos los hombres somos iguales.
¿Por qué no serlo en carne sobre hueso?

⁂

Dos niños nacen iguales, los vestidos que les ponen los diferencian. Es una ignominia igualizar a esas dos personas en el día siniestro de los ataúdes.

CHISPERO

CASI EN BROMA

La comida de Gregorio Lajusticia

CUANDO Gregorio Mayoral, famoso verdugo de Burgos murió, había estrangulado a más de setenta reos sin que la conciencia le remordiera. Cada vez que había asesinado legalmente a un condenado, pedía perdón a dios como lo había pedido a su víctima. A su modo de ver, cumplió actos de justicia y estaba en paz con los hombres y con los cielos.

Ignoro si fue Mayoral o Lajusticia el Gregorio que emprendió viaje a Canibalia tras haberle dado vuelta, una vez más, al tornillo homicida; pero sea cual fuere el individuo y propongo a Lajusticia — el caso es que el viaje fue efectivo, y un algo precipitado.

En resultado, el juez Sempiterno lo cogió un día para decirle:

— Señor Gregorio, la justicia es infalible y usted, con muchas ejecuciones en su haber, es inocente como un niño. Pero váyase de España.

— ¿Por la salud de la patria?

— Por la salud de usted mismo. Hay informes de que una secta lo ha condenado a la última pena.

— Señor Juez, no temo a los legales. Podría quedarme.

— Tema pues al sepulturero, y viaje.

⁂

Gregorio tomó barco para un rincón ignorado del mundo donde tal vez ejercer pudiera. Para darse a su profesión en Francia, Inglaterra, Alemania, etc., se le exigiría renuncia de su nacionalidad y él era español hasta los tuétanos. Y por encima le desplacía enormemente utilizar la cuchilla, la soga o el hacha, él que era un hacha, un artista, en el rompimiento de gargantas sin sufrimiento visible, puesto que por algo encapuchaba previamente a sus víctimas, «esa materia de trabajo». Iría pues, a Canibalia, como dicho, y tal vez allí enseñaría justicia a una población que no tuvo la suerte de ser civilizada por España, puesto que Colón fue «sólo a por indios».

⁂

Cuando Gregorio fue presentado al Gran Caico por Plumeros 1, 7 y 9, el Gran Caico ordenó a sus cocineros preparar la sal, la fogata y la parrilla.

Contrariado, Gregorio opuso objeciones:

— Ilustrísimo Jefe...

— No: Caudillo de las Victorias.

— Pues eminentísimo Caudillo...

— Eso.

— ... le suplico que me atienda en justicia. El problema es de principios.

— El problema es de cocina.

— Me confunde con una gacela y soy todo lo contrario. Llevo setenta calaveras en el alma.

¡Malo! El Gran Caico se observó el abdomen y solamente tenía marcada una. ¿De dónde procedería aquel ente pálido, y no obstante superior a todo Caico viviente y mal oliente?

— Retirarlo a la jaula siniestra — ordenó el Gran Caico, y diga el *Maître* primero si hay provisiones en la jaula diestra.

Como es lógico pensar, eso de que el encierro siniestro fuese asunto de izquierda desagradó a Gregorio por lo mucho que detestaba a los izquierdistas españoles, y lo muchísimo que le complacía ser siniestro de calamidad frente a los mismos.

En esto iba cavilando cuando «Maître» Primero tenoreó importancialmente:

— Grandísimo Caico, miniguiso para mediodía.

Quería decir que en la jaula de la derecha no quedaba res alguna, consistiendo el miniguiso imperial en unas patas de tortuga resecas quedadas por olvido en el rincón repostero de la tribu.

— ¡Y con el apetito que me marea! — refunfuñó el gran jefe. ¿Y cómo explica mi «Maître» amado esa falta de provisiones?

— Por la huelga de cazadores.

— Pues cazad al jefe de ellos y servírmelo con salsa verde.

— Imposible — se interpuso Gregorio —. No es justo ejecutar a un hombre sin antes pasarlo por juicio.

— ¿Y si lo gana, hay que quedarse en ayunas? — vociferó el Gran Caico.

— No; se hace de manera que el acusado pierda el juicio.

El que evidentemente lo perdía el juicio, era Gregorio, que se presentía ave corralina.

— Ustedes no son gente de pluma — aseguró tajantemente recordando la docta curia española.

— ¡Si que lo somos! — protestaron una docena de caníbales plumados.

— No voy por ahí. Aludo a gente de leyes, hombres que saben condenar tras una docena de considerandos que por magia justiciera se convierten en crímenes positivos merecedores de guillotina en Francia, de horca en Inglaterra, de hacha en Alemania, y de garrote en España.

La reunión derivaba en audiencia pública y el público iba engrosando. Los notables se sentaron alrededor de Gran Caico y unas tribeñas iban repartiendo abundancia de mazorcas de maíz como pasatiempo que en nuestro país se cumple con chufas y cacahuetes. Gregorio no comió de aquéllo para que no le consideraran ave. Entretanto el estrado se llenaba de huesos de mazorcas como patentizando que a falta de «rosbif» buenos son granos. Consiguientemente, el auditorio se ahitaba de comida y de palabra gregoriana, la cual interrumpió Gran Caico exigente de aclaraciones y precisiones, a lo que Gregorio opuso una cuestión previa:

— ¿Por qué no presentar al reo? Presentaron al reo.

Gran Caico. — Roñi: ¿por qué tu huelga?

Roñi. — Por el mal funcionamiento de la Atracción de Forasteros. Nuestras trampas sólo cogen monos en lugar de hombres pálidos.

Pálido se volvió Gregorio, pero tuvo a bien arrear con el cinismo español, que aún queda:

— Ilustrísimo Caudillo, el acusado miente. Dispone mal el trampeo y ofende a los monos, hermanos de ustedes. Yo blanco de toda blancura he llegado hasta su realeza atravesando la selva sin que ningún cepo me pillara. El acusado mejor trampea aquí que en la caza, hambrea a la tribu y denigra a Monosia por cuyas avilanteces recabo para él la pena capital definitiva.

— ¡Bravo! — exclamó toda la asistencia, exceptuado, naturalmente, Roñi.

Roñi pues, olía a guiso, pero Gregorio regateó la inminencia de la cacerola. Ilustró lo importante de la ceremonia de justicia, y luego los justicieros ceremoniosos comerían con la conciencia tranquila.

— Vaya todo a tu deseo — asintió Gran Caico.

— Siendo así propongo la ejecución de la sentencia.

Roñi. — Presento mi protesta.

Gran Caico. — Rechazada. Venga el oficiante.

Se presenta Patu-Patu.

Gregorio. — No, matar a palos no es correcto. Dejen que le aplique la maravilla del garrote.

Gregorio sujetó al reo al tronco de un palmero y le aplicó al cuello el palo que presionaría en la garganta por enrosque de la cuerda sujetadora. El condenable tenía arte y el condenado solo sufrió veinte minutos y seguidamente se dio al expiro.

«Maître» no apreció la carne sacrificada de tan extraña manera, cabiéndole preguntar a Gran Caico:

— ¿Qué hacer con el cadáver?

Harto de maicena a Gran Caico se le ocurriría:

— Que lo coma crudo el hombre pálido, puesto que está en ayunas.

Gregorio polideció de verdad y durante tres días masticó carne de persona. Festín suficiente para comprobar las bondades de todas las profesiones, excepto la de verdugo.

Juan Ferrer

AREA MUNDIAL

La U. R. S. S. pasa malos ratos. La ocupación militar de Checoeslovaquia ha terminado con los lazos que al parecer unían a las repúblicas comunistas pretendidamente populares. El Pacto de Varsovia creado para mantener a raya a las potencias capitalistas, ha terminado por aplicar la medida represiva contra una de las naciones pactistas. Dubcek y los suyos no se acaban los quebraderos de cabeza ante la presión brutal moscovita. Por dos veces los dirigentes checoeslovacos han tenido que personarse en Moscú para ser regañados y presionados. Siendo, la fórmula del débil, la de resistir pasivamente, la de prorrumpir en un «si» obligado para luego entrar en incumplimiento disimulado.

Los capitostes del comunismo reformista checo no terminan de andar con sobresaltos, pero lo que es la dirección del Kremlin, no apura las preocupaciones. No puede mirar a Checoeslovaquia sin observar a las demás naciones, tanto da si comunistas o capitalistas. Dirección Occidente se encuentra con Yugoslavia, y Albania, y en el fin de curso del Danubio con Rumania, tres países que temen ser atacados por los rusos desde Bulgaria, donde abundan las tropas bolcheviques. Belgrado y Tirana, hasta aquí rivales irreconciliables, ante el peligro común han entrado en tratos. Y aun en favor de Albania milita la China, que no se cansa de advertir a los soviéticos que con los albaneses no deben meterse. Checoeslovaquia goza de la simpatía de las naciones comunistas «independientes», y esta situación de malestar y recelo Rusia no puede agravarla, so pena de exponerse a sucesos generales de resultado incierto o menos que ello.

Rusia, en su figura de U. R. S. S., por sus actividades absorbentes, imperialistas, ha hecho renacer la antipatía que el zarismo se atrajo en Oriente y en Centroeuropa, cabiendo prever que en el mismo atolladero en que se metió la plutocracia rusa va a encontrarse el imperialismo rojo debido a su soberbia, tal vez a su incontinencia. El peligro de guerra que cierne a la U. R. S. S. por mor de la mordacidad nacionalista referida, es tan grave como el que atravesó la Alemania del kaiser y de Hitler en sus respectivas situaciones. Cerca de la U. R. S. S. naciones que le «habían sido» afectas, y en su posición extremo oriental la China puesta en jarras con 750.000.000 de habitantes, más la bomba atómica. Asomando en Alemania del Sur, en Turquía y en Finlandia, está la nariz de acero del capitalismo en forma de vigilancia americana. No hay bastante con esto, que el malestar el bolchevismo lo resiente en casa, en ese interior cuyo inconformismo latente hasta ahora fuera de la U. R. S. S. no había trascendido. Subrepticiamente se ha podido saber que en plena plaza Roja de Moscú se repartieron hojas clamando contra la ocupación de un «país hermano», motivando, esta franqueza ciudadana, que la cerrazón dictatorial se aplicara de firme en la represión carcelaria de tal «exceso», esto es, de ese «delito de opinión». Hay ya condenas a tres años de encierro.

Si el bolchevismo tiene una sinceridad en sus manifestaciones, es la de jamás mencionar, ni por remedio, la palabra libertad. No fuera que su enunciado envenenara el espíritu de la gente, esa gente que sin el «prejuicio» libertario se lo pasa silenciosamente. El pueblo en la U. R. S. S. es triste, pasivo, recatado, y no hay para más: los siglos de sujeción al zarismo y el medio siglo crecido de dominación totalitario-comunista, pueden acogotar a veces al pueblo más templado.

La prensa burguesa y reaccionaria internacional se refocila del mal paso pronunciado por los herederos de Stalin. Parecía que éstos iban a reivindicar la política socialista pregonada por el leninismo, y a la postre tales herederos se han revelado stalinistas sin Stalin. A poder ser menos duros, puesto que las industrias siberianas ya están montadas sobre millones de esqueletos de desterrados. Pero con la liberación del pueblo, de los pueblos a la U. R. S. S. sometidos, los señores del Kremlin no aciertan. Cuando más se creía en la «bonhomía» de Kruschev, a éste se le ocurre la sarracina de Budapest, suceso amargo que le apeó del trono rojo. Dado el poder a un grupo, dicho colegial, pudo pensarse en una democratización efectiva, pero el golpe de Checoeslovaquia la ha desmentido.

Nosotros, contrarios naturales del comunismo de Estado, ningún agrado nos produce la satisfacción del mundo capitalista y clerical motivada por las contradicciones y las intemperancias de la dominación soviética. Y tanto es así, que en nuestro pensameinto alienta el deseo de un desarme total del absolutismo comunista para una ascensión de éste a la categoría de libertario, es decir, acomodado a la idea de libertad, de igualdad y de superación de los pueblos, desde cuya premisa poder combatir el poderío militar capitalista interesando, para ello, las aportaciones populares de todos los países.

Las clases productoras merecen ser emancipadas moral y económicamente, pues la redención del trabajador proclamada por la I Internacional no es problema de comer y callar, sino de SER y de subsistir con toda la dignidad del hombre.

COLUMNA DEL EMIGRADO

UN RATO A MINUCIAS

M. H.: Cuando en Alcalá de los Panaderos hay hambre, ¡qué no ocurrirá en los demás pueblos!

Niña del Peñascal: La «conversación» la tendrás en folleto que la imprenta está preparando. Dispensa si la interpretación ha sido un poco «esquinada», no dejando, empero, de ser verídica. Doña Literatura tiene sus exigencias.

R. M. L.: Los refugiados no somos gente triste, como supones. Los habrás encontrado regañones, un algo desconfiados, pero su fondo lo ignoras. No sufren una España con Franco como tú la has sufrido... con resignación a medias, puesto que también «has venido». Lo que ocurre es que éllos lo han perdido todo en la «patria», efectos y afectos, en tanto que tú emigrando has salido ganando, y que tu familia dispense.

Antonio: No somos jaraneros de especie, sino transitorios. No rehuimos el humor aunque nos ahorquen. También la seriedad admite sonrisa, ¿no crees? A los «anar» sí, nos revienta que haya españoles taurófilos, fandangueros y de lotería nacional y patada a la bola tal como interpretan los franceses. Pero admitimos — y necesitamos — la «juerga» sana a pesar de la tragedia peninsular que nos aprieta los hombros.

Antonio: El Niño de Murcia no es el que supones, ya cargadito de años. El actual es extraordinariamente movido, abarcando todos los géneros, el flamenco incluído, con la particularidad de que lo trata todo como cumple a un artista completo. El 27 de octubre a las 3 de la tarde se producirá en el Palais de la Mutualité y allí tú y tus amistades podréis cerciorarnos de lo travieso que es el Niño murciano. Además el programa es más extenso que eso.

Romero: Siendo poeta igual te podrías llamar Tomillo. El caso es aromar la existencia propia y la ajena. Pero cuidado con sacar «prospectos» de perfumería. Cuidado con el «dengue» literario.

P. C. Ll.: Escribir no es cosa fácil. Es una labor que exige norma gramatical y fluidez de pensamiento; o cosas que decir y manera de decirlas. Tienes disposición y no te falta empuje. Estudia, fortifícate, y luego di lo que sientas y pienses, única manera de ser leído.

Maillo: La sardana no se pone ridícula ante la jota, ni ésta frente al flamenco o la muñeira. Cada género popular contiene arte y emoción, convirtiéndose en tesoro inestimable. Los que pierden estima son las personas que anteponen el folklore particular a toda consideración social y humanista, o que patean su baile regional para regocijar al tirano de España.

Sánchez Quintero: Puedes frecuentar no importa qué local de la C.N.T. sin temor alguno. No hay exigencias, sino ganas de tratar con españoles desafectos al régimen franquista. El ser refugiados, a los confederales no nos da la pretensión de ser personas mejores que las otras.

CORRESPONDENCIO

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»
Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 P.

Esperanta fako

Breves respuestas a preguntas comunes:

¿Qué es el esperanto? — El esperanto es un idioma creado para favorecer la comunicación entre todos los hombres, cualquiera que sea su propia lengua y el lugar donde esté.

¿Cómo es? — Contrariamente a lo que muchos creen, no se han tomado con criterio arbitrario palabras de distintos idiomas. Lo que se ha tomado son raíces de vocablos comunes a varios idiomas y que, mediante el empleo de prefijos y sufijos, permiten expresar con claridad y precisión hasta los más sutiles matices del pensamiento.

¿Puede un idioma artificial ser tan eficiente como un idioma natural? — Sí, dudar de ello es dudar del poder de la inteligencia humana. Sería absurdo proclamar la superioridad del caballo sobre la locomotora, porque el primero es una obra de la naturaleza, mientras que la segunda es una creación del hombre.

¿Podrá el esperanto reemplazar algún día a las lenguas nacionales? — No, de ninguna manera y tampoco se ha pensado en eso, que sería quimérico. Lo que se ha buscado es contar con un medio de comunicación que por su estructura sencilla y lógica fuera fácil de aprender.

¿No son más prácticos el inglés, el francés u otra lengua natural? — No, porque ellas están de acuerdo con la idiosincrasia del pueblo que las habla y en su formación han influido factores que en otros pueblos no se dan. Para éstos, el aprendizaje del habla extraña resulta sumamente difícil. La prueba de ello está en que tras varios años de estudio, un francés, por ejemplo, tiene serios tropiezos para utilizar el inglés. El esperanto, en cambio, ha sido concebido eliminando todos o casi todos los escollos que presentan los idiomas nacionales. Dieciseis reglas gramaticales, que no tienen excepciones, constituyen la base o armazón del esperanto.

¿Por qué no está más difundido el esperanto? — En primer lugar, por la miopía colectiva, que impide ver y apreciar las ventajas derivadas del uso del esperanto como idioma auxiliar. En segundo lugar, porque sólo se atiende a las ventajas inmediatas que puede reportar el conocimiento de un idioma corriente, sin tener en cuenta el futuro. La realidad es muy cambiante, según sea el país que ejerza cierta hegemonía económica y cultural. Antes era el francés; ahora es el inglés; mañana puede ser el alemán, el ruso o el chino.

Hay que contar, además, con los prejuicios que llamaremos patrióticos. Ningún país acepta otra lengua que no sea la propia en sus relaciones con otras naciones, salvo que las circunstancias se lo impongan. Más aún, por un medio o por otro intenta imponerla fuera de fronteras.

¿Requiere mucho tiempo aprender el esperanto? — Esto depende de varios factores, tales como la inteligencia, preparación y dedicación de quien lo estudie. Lo que sí puede afirmarse es que resulta mucho más fácil que cualquier otro idioma, precisamente porque siendo artificial se ha procurado prescindir de cuanto significa una innecesaria dificultad.

¿Tiene algo que ver el esperanto con alguna creencia religiosa, tendencia política o sistema filosófico? — Rotundamente, no; el esperanto fue creado únicamente para que sirviera a los hombres como idioma auxiliar. Lo inspira, sin embargo, un ideal superior: el de la comprensión y la armonía entre todas las criaturas humanas, cualquiera que sea su nacionalidad, raza, credo, ideología o posición social.

«El esperanto es una gran invención de favorables perspectivas, la que espero, durante el transcurso del tiempo, dará el fruto necesario para una literatura viviente.» — *Rabindranath Tagore.*

B.D.I.C

¿... De las nuevas tendencias sociales de la Iglesia...?

(Viene de la página 4.)

todos los méritos de hombres sinceros con cuya acción, pretendan hacer acto de candidatura para el futuro, no podrán borrar la sangrienta responsabilidad de su acción criminal, al detener la marcha del progreso social en España con su alzamiento de 1936.

Podrán proclamarse campeones de todas las libertades... sus proclamas no nos harán o olvidar la condena que el infalible — como Papa — Gregorio XVI lanzara al declarar *la libertad de conciencia locura insana y la libertad de prensa error pestilente*.

Ni la actitud vergonzosa de uno de los representantes del clero español en el último concilio pretendiendo amanerar y adoptar las decisiones del mismo sobre la libertad de conciencia a las especialísimas condiciones que se daban en España. Podrá esa Iglesia lanzarse a todas las rebeldías liberadoras, y no las creeremos porque vendrán a nuestras mentes el consejo apostólico de resignación a los males de la Tierra que ha proclamado hábilmente Pablo VI en Colombia, ante la miseria de los autóctonos.

Acá, donde convenga, donde se llevan las de ganar, la doctrina de la Iglesia dice que el hombre puede y debe justificar todas las rebeldías. Allá, en los lugares en que esa rebeldía pueda poner en peligro la posición privilegiada de la Curia Romana y sus tentáculos, hay que prometer el paraíso extraterrestre para los resignados y sometidos. «A César lo que es de César y a Dios lo que es de Dios», cuando César y Dios se resumen en la Iglesia. Rebelión contra el César, en nombre de Dios, cuando ambos no pueden convertirse en una sola persona. Buenos consejos al rebaño, sin condenar ni desautorizar a los que enarbolan la bandera de la revolución cristiana, sin mentaralos que callan y nada dicen, sin anatemizar a los que abusan del poder político y económico, en nombre todo, de una misma Iglesia, de una misma doctrina. Y para la masa sometida, que puede ser ariete de todas las revoluciones, palabras de paz que la mantengan en el estado gregario.

Así, nos vemos en la obligación de recordar a los hombres sinceros que crean encontrar hoy en sus filas una solución a los males de nuestro pueblo, que el hoy siendo consecuencia general del ayer, impuesto por la fuerza, viene a cuento seguir reivindicando aquel carácter de Cruzada que dieron a su rebelión contra el pueblo:

«Quitad la fuerza del sentimiento religioso y no quedará nervio a la guerra actual... Nadie ignora que el móvil religioso arrastró al mayor número de soldados y les dio el máximo valor.» (Cardenal Gomà, 1936).

«Hacemos la guerra (hago la guerra, yo, cardenal con los alemanes, los italianos y los militares) para construir una España nueva.» (El mismo).

Ahí la tenéis, esa España nueva, que el nazismo y el fascismo ayudaron a construir poniendo a su cabeza a la Iglesia, la que bendijo las armas, la que colgó cruces y escapularios en los pechos de los mercenarios marroquíes, la que enviaba sus castrenses a las fuerzas del Tercio Español; (ramasijo de mercenarios, cual los «affreux» de hoy en todos los crímenes), la que bautizó con el nombre de vírgenes tanques y carros de asalto, la que confesaba en serie y a la cadena a las víctimas del terror franquista fusilados a montones y enterrados en las fosas comunes de los cementerios cuando no en terrenos «olvidados».

Verdad es que poco importarán todos estos argumentos a los elementos directores de la taifa catedralicia. Acostumbrados a hacer comulgar a los suyos con ruedas de molino, ¿qué pueden importarles unas razones más o menos? Con esa habilidad que quisiera transformar a todos los hombres en sombríos idiotas quieren ser hoy hombres de la revolución quienes fueron ayer señores y sicarios de la más negra reacción.

De la misma manera que el Santiago matamoros» de las viejas leyendas de la Reconquista pudo convertirse en tan solo tres años (1936-39) y gracias a la participación de los rifeños de Franco, en un Santiago enturbantado, primero... en fantástico «El Mansour», matando milicianos «rojos»... más tarde.

Los hijos predilectos de aquella cruzada... parecen haberse esfumado en la noche de los tiempos... Y la inspiración eclesiástica de los mismos... también.

Pretenden hoy levantar monumentos a la Paz, con la imagen de una cualquiera entre los miles de vírgenes de sus templos... que bien pudiera ser la del Pilar con el uniforme de su grado militar: Capitán General del Ejército español. Pero todo eso no es nada, ni nada significa. Se viven en España momentos cruciales, como en el resto del mundo, y si se anuncian albores de esperanza, hay que seguir aferrados a la carne de nuestro pueblo. Se trata de no perder bocado. Inmundicia política que no sabe no aún guardar dignidad de sus posiciones de ayer que siguen sin cambiar.

La Iglesia debe abandonar toda pretensión de colocarse a la vanguardia de la evolución, más aún, si se trata de revolución.

Podrá rehabilitar a Galileo, siglos después de condenarle. Acusación infamante de su barbarie retrógrada, siguen ahí los nombres de Copérnico, Giordano Bruno, Vassini, Dominis... condenados, quemados... por servir la causa de la verdad de la ciencia contra la «verdad consagrada con la fé».

Y aun cuando en sus concilios, que a nadie engañan, den a la luz estudios y proyectos de ambiciosa gallardía humana, el resabio ancestral, retrógrado, cavernario, cerrado a la evolución, brotará inevitable, cuando surge como obstáculo diminuto en tamaño, una pildora anticonceptional.

En el «Sillabus» documento religioso oficial de 1870 se anatemizaba «a quien diga que la ciencia humana debe proseguirse con tal espiritu de libertad que puedan considerarse sus afirmaciones como verdaderas aun cuando se opongan a la «verada revelada»... a quien diga que el hombre puede y debe por sus propios medios y por progresos constantes llegar al cabo de la posesión de toda verdad y virud...» El espiritu cerrado a la evolución, de ayer, es el mismo de hoy. Y si hasta ayer la Iglesia sirviéndose y sirviendo el clan de los poderosos con el que se sintió siempre identificada fue freno de la evolución cuando no reacción y retroceso, mal la vemos hoy en el papel de adalid de la revuelta por la dignidad humana y por la libertad. Máxime cuando no desconoce nadie los resortes de su inmenso poder político y financiero, señores de la explotación, vividores de la ignominia política y financiera, cuyas riendas siguen en sus manos pecadoras.

Y como se anuncian horas españolas y en ellas, posiciones engañosas... razones y recuerdos como éstos, tenían que venir a cuento para refrescar memorias.

Había que decirlo.

Ya está hecho.

JOSE MUÑOZ CONGOST

CORREO DE REDACCION

—C. Z., Lyon. Carta reexpedida a destino. V. M. ya no reside en Paris.

—Manresa, Albi. Pasado aviso a LL. De acuerdo.

Aun hay presos políticos con más de 18 años de cárcel

DOS RECLUSOS RELATAN LA ANGUSTIOSA EXISTENCIA DE LOS PRISIONEROS (1)

(1) Esta correspondencia, realmente interesante, ha sido publicada en «España Libre» de Nueva York, número 4 correspondiente a julio-agosto de 1968. Está firmada por unos compañeros nuestros cuyas firmas evitamos publicar para no irrogarles perjuicios.

Lo lamentable de éste y otros casos es que por apasionamiento absurdo se prescinda — y no nos referimos a los presos — de nuestras páginas, sabiendo que ellas están abiertas para las causas de justicia. No se nos informa, y así la defensa de los caidos queda más limitada.

Allá los glaciales con su conciencia, que lo que es la nuestra permanece tranquila.

«C. S.»

Señor Director :

Desde la Prisión de Soria nos dirigimos a V. para facilitarles información que creemos de interés, rogándoles hagan lo posible por denunciar ante la opinón pública, ante los Organismos nacionales de su país y en las instancias internacionales la injusticia de que son objeto los presos políticos españoles, infinidad de los cuales se hallan en detención ilegal, acogiéndonos simplemente a las Leyes franquistas.

Abordamos en este informe tres temas principales.

1º—*Nueva estructura de las prisiones para presos políticos*

La Dirección General de Prisiones, debido a la campaña pro-presos desarrollada en el exterior, estos últimos años, a fin de deshacer el triste renombre del Penal de Burgos, ha habilitado tres prisiones especiales, con plantillas de carceleros seleccionados, para recluir a los presos políticos.

Soria, a 1100 m. de altura, 20.000 habitantes, capital de la provincia menos poblada de España, ha sido escogida para «albergar» a los presos de más resonancia o peligrosidad. Jaén y Palencia, son las otras dos que por sus características de alejamiento de los centros urbanos más populosos reunen las cóndiciones de aislamiento exigidas. Así una comisión «técnica» clasifica a los presos y estos son enviados según las peculiaridades de cada caso a una de estas tres prisiones.

En Burgos todavía quedan unos pocos presos, que habían extinguido condena, antes de esta nueva estructuración. En la Prisión provincial de Madrid se halla el grueso de procesados pendientes de ser juzgados. En las prisiones provinciales de Barcelona, Valencia, Sevilla, Málaga, San Sebastián y Bilbao, también hay siempre un número respetable de presos políticos en espera de ser condenados por el Tribunal de Orden Público.

A parte de querer borrar la historia represiva del Penal de Burgos, el objetivo primordial es aislar al preso político poniendo el mayor número de dificultades a sus relaciones con el exterior. Las salas de comunicación separan a los comunicantes con dos rejas de tupida malla, distanciadas en más de 1,50 m.

La correspondencia está sujeta a severo control y es enviada, a la más mínima duda, a la Dirección General de Madrid. El 19 de diciembre (1967) a tres de nuestros compañeros les fue comunicado que las cartas enviadas por ellos 15 días antes habían sido retenidas en la Dirección General de Prisiones y que su texto sería adosado al expediente de los mismos.

Aquí, en este cementerio de vivos, hay actualmente 24 presos políticos: 14 comunistas pro-rusos, 5 pro-chinos, 2 nacionalistas vascos de E.T.A., 1 estudiante y los que suscriben, de tendencia anarcosindicalista.

En Jaén, otros tantos; entre ellos 4 católicos (1 vasco y tres sindicalistas cristianos de Sabadell, Barcelona). En Valencia también hay comunistas de ambas tendencias y nuestro compañero de la C. N. T. Antonio Cañete. Al castillo de Sta. Catalina, Prisión Militar de Cádiz, envían ahora a todos los objetores de conciencia, entre lo que se encuentran 4 testigos de Jehová, conocidos nuestros.

2º — *Arbitrariedades en las extinciones de condenas*

Segcn el Código español los presos podrán reducir la condena en 1/4 parte mediante trabajo y otra cuarta parte disfrutando en la calle de «libertad condicional». Ahora bien, para tener opción a la libertad condicional hay que observar «buena conducta» y si se comete falta hay que estar rehabilitado de ella. La reducción por trabajo sufre la alternativa del tiempo de preventivo no beneficiándose hasta tanto el tribunal no entrega testimonio de condena. Hay casos en que esto no se efectúa hasta dos años o más después de la detención. Tiempo que se pierde de redimir por el trabajo.

En las liquidaciones de condena siempre resultan perjudicados los presos. Sobre el papel, la «Redención de penas por el trabajo» es 1/4 parte, pero en la práctica no llega a 1/8 parte. En cuanto a los beneficios de «Libertad condicional» que, repetimos, está jurídica y debidamente legislada en el Código ahora han dado en llamarlos «Gracia».

Cuando el preso entra en lo que se da en llamar «periodo condicional» (cumplidas 3/3 partes de la pena, con redención o sin ella), tres meses antes su expediente es elevado a la Dirección General de Prisiones, que dictamina, y si procede al Consejo de ministros para su aprobación y firma. Como el tal Consejo se reune cada 15 días, si la fecha de cumplimiento no coincide, siempre se pierden algunos días. Así deberían ser para todos los casos los trámites legales en Justicia. Mas aquí hay un «pero» más grande que una catedral.

1º Antes de ser elevado el expediente, el preso tiene que nombrar un «Fiador» que garantice su persona. En el supuesto de que lo tenga, la policía se libra a una investigación y coacciona a los «fiadores» de tal forma que muchos desisten. De por si el 50 % de los presos comunes no disponen de «fiadores» y tienen que cumplir a pulso. Este — es cierto — no es el caso de los presos políticos. No obstante, no deja de ser injusto, ya que el organismo oficial instituyó unas «Juntas de Libertad Vigilada» para patrocinar a los presos que no tuvieran fiador. Estas Juntas existen retribuidas por el Estado, pero su cometido se ha tergiversado, siendo, por el contrario, estas juntas, el mayor obstáculo para obtener la libertad condicional. Los patrocinadores de los presos políticos son gente convencida y no se dejan intimidar fácilmente, pero sufren un asedio mayor.

2º Lo más bochornoso e injusto en la aplicación de la «condicional» y lo que clama a la conciencia humana es que después de haber reunido todos los requisitos, la Dirección General retiene los expedientes, presentándolos a la firma a su capricho.

En la prisión de mujeres de Alcalá de Henares, Micaela Alonso, presa política, que reúne todas las condiciones exigidas para obtener la libertad condicional, hace más de dos meses que está a la espera de la firma. En Alicante, Manuel Soriano Sanleandro, preso político también, que salió hace unos meses, estuvo más de medio año a la espera de la citada firma. En la Prisión provincial de Madrid, Sabin Urrutia, nacionalista vasco, tuvo que esperar seis meses a que quisieran concedérsela. En Burgos, el joven militante de la C. N. T., Mur, desencadenó una huelga del hambre porque no querían concederle dicho beneficio. Pero el caso más escandaloso es el del militante anarquista Juan Busquets Bergés, detenido desde hace 18 años. Fue puesto en libertad en septiembre del 67, cuando en realidad debía haberlo sido — ampliamente cumplido — en 1964.

Hay que señalar que de una manera sistemática, los jueces, al condenar, tienen en cuenta estos beneficios, que los toman por muy efectivos, cuando en realidad, puestos en el terreno de la práctica, no son más

Con anterioridad al indulto del 1963 sólo podía redimirse por una sola pena. El condenado a varias debía cumplir las otras «a pulso». Con el citado indulto la redención por el trabajo se hacía extensible a todas las condenas y ello con carácter retroactivo. La Dirección General aplicó el indulto a partir de su publicación haciendo caso omiso de la retroactividad. Sin embargo quedaba bien patente, en dicho indulto, que el preso debía beneficiarse desde que empezó o redimir.

Aun aplicados los beneficios con carácter retroactivo, hecha la liquidación de la primera pena, se han dado infinidad de casos con sobra de mucho tiempo. De haber sido aplicado este sobrante a las condenas por extinguir, hubieran visto éstas sensiblemente reducidas, mas la Dirección General entendió que primeramente había que cubrirlas con la libertad condicional, en notorio perjuicio para el preso. Así nos encontramos con que un beneficio (el sobrante de la redención) paga otro beneficio (el de la condicional). Si a esto se añade el criterio emitido por el director general de prisiones, Sr. Jesús González Yerno, según el cual la libertad condicional no se puede aplicar en muchos casos, particularmente en los políticos, por prejuzgar que el beneficiario puede volver a delinquir, se llega a la conclusión de que están mal predispuestos a cumplir lo legislado. Así, el Colegio de Abogados de Barcelona dice: Juridicamente es inadmisible presuponer el futuro delito.

3º — *Un caso inquisitorial.*

Al slogan «En España no hay presos políticos», podríamos decir: «En España todavía hay presos políticos que llevan más de 18 años en prisión ininterrumpida.

Miguel García García, de 60 años de edad, es actualmente el preso político más antiguo de España. Detenido en Barcelona el 21 de octubre de 1949, juzgado por Consejo de Guerra en el Gobierno Militar de la misma ciudad en febrero de 1952, yace enfermo y semiciego a la espera de que las autoridades españolas le permitan ir por su propio pie al cementerio. Ultimamente sufrió un infarto del miocardio, del que se salvó milagrosamente. Transportado a Madrid en estado grave, permaneció en Yeserías (Hospital-prisión) dos meses sin que fuera visitado por ningún especialista del corazón. Dado de alta fue devuelto a Soria, a 1.100 m. de altura, donde una nueva recaída sería fatal.

Cabe preguntarse, ¿quieren su muerte? Miguel García trabajó siempre, desde mayo 1952. De serle aplicados los beneficios de «redención de penas por el trabajo» a que con carácter retroactivo tiene derecho, así como los beneficios de libertad condicional y demás indultos, debería estar en libertad desde hace muchos meses.

El 13 de octubre de 1968 en París

Tal vez la Peña Racionalista sea la única en el mundo que haya conmemorado el fusilamiento del fundador de la Escuela Moderna en su fecha exacta. En general la gente echa azúcar al café del domingo en pleno olvido de nuestra historia; pero los hay que pospusieron la molicie para proseguir la labor *de todos los días*.

Esto pudimos patentizar ayer mezclados a un agradable concurso de jóvenes y demás personas de edad varia. En la Peña Racionalista, desde luego, con una primera parte espontánea en la que hubo chispazos, poesía, canción o casi, recitados y otros excesos. Héroes de este primer encuentro: el rapsoda Roldán y el guitarrista Pradio, buen ejecutor de la obra del brasileño Villalobos.

Siguió el entreacto con preparación de películas y verificación de la Tómbola de la solidaridad obrera, cuyos diez premios recayeron sobre los números que en la próxima semana serán publicados en este semanario.

Cerradas las luces entramos en Barcelona por el milagro de la pantalla, con vistas hermosas de sus avenidas, el puerto, edificios notables, el parque de Montjuich y Montjuich mismo, con exteriores e interiores del castillo maldito, y vista de los calabozos que en 1896 sirvieron para la tortura de una docena de compañeros cinco de los cuales fueron fusilados. Vimos también la capilla de los reos, en la que Ferrer Guardia dictó su testamento al notario y rechazó los «auxilios espirituales» del jesuita que le destinaron. La concurrencia quedó algo afectada, pero las vistas de las fuentes luminosas de dicho parque, de las rocas de Montserrat, y de la Federación Local C.N.T. de Igualada, ahuyentó la tristeza de los ánimos.

De Cataluña pasamos a Trípoli para presenciar como los compañeros Capella y Gracia deambulan por desiertos y ruinas romanas sin duda las más grandiosas que existen en perímetro y valor arqueológico. Y como para quitarnos lo vaporoso africano, los compañeros Capella I, II y III, nos extravían por los verdes y los rios de Yugoslavia en un plan de vistas hermosas, además de refrigerantes.

Al término de la velada se lanzaron vilanos (proyectos) al aire, pareciendo ser el más alcanzable la dotación de un piano merced al cual Beethoven, Chopin y compañía ennoblecerían un ámbito social propenso a ciertos inestéticos ruidos. — F.

El drama de Méjico

SEGUN informó nuestro corresponsal mejicano, el movimiento estudiantil de aquel país está inspirado por unas reivindicaciones justas de las cuales dio constancia en LE COMBAT SYNDICALISTE. No bien publicada la crónica, las bocas de fuego hablaron en la plaza de las Tres Culturas de Méjico D. F., ocasionando una treintena de muertos y un centenar de heridos. Drama lamentable que ha conseguido entristecernos por tener amigos entre los represaliados, y por la simpatía que hasta aquí nos iba mereciendo un régimen que nunca ha reconocido al del general Franco.

¿Qué ocurrió en la ciudad de Méjico? ¿Quién dio suelta a los primeros balazos, la policía o los estudiantes? ¿O acaso los «dorados» (fascistas) provocaron alevosamente el fregado? ¿Tal vez contó el nerviosismo entre algunos manifestantes, o hubo, por el contrario, orden de disparar en la fuerza del gobierno?

Visto lo del mes de mayo en París, nos cupo certificar que, a pesar de la brutalidad de las cargas policiacas y de los bombazos lacrimógenos, las balas no salieron de sus cargadores; los fusiles y las pistolas no escupieron metralla. Ambos contendientes observaron la ley del cañón mudo a pesar de la furia con que se acometían con toda suerte de elementos agresivos o defensivos. Que en Méjico esta ley de lo menos duro no haya sido observada, lo hemos de lamentar todos.

No obstante, ante las víctimas tendidas, el gobierno mejicano sale malparado. Podían ser más contenidos sus defensores; podían resultar más humanos, más merecedores de la tolerancia del mundo avanzado. Cabe suponer que el miedo al estropeo de los Juegos Olímpicos pudo descentrar el aplomo que desde la caída del tirano Huertas el gobierno de allí venía demostrando. Mas el prestigio internacional no puede adquirirse protegiendo un desahogo físico de las naciones contra la vida de tres docenas de ciudadanos propios. La sangre derramada mancha conductas, y la conducta del elemento liberal mejicano la preferimos limpia.

Por la estima que le tenemos.

COMUNICADOS

F. L. DE AUCH

Convoca a reunión general a sus afiliados para el dia 20 de octubre a las 2 de la tarde, en el local de costumbre.

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

Continuando las actividades de propaganda de esta F. L., tendrá lugar una conferencia en Clermont-Ferrand el dia 27 de octubre en la Sala nº 2 de la «Casa del Pueblo» de esta villa, a cargo del conocido compañero J. Muñoz Congost, quién disertará sobre el tema: *El anarcosindicalismo en las perspectivas del futuro ibérico a la luz de los acontecimientos actuales*.

Conferencia a la que confiamos acudirán todos los compañeros de esta localidad y localidades limitrofes, como asi simpatizantes y amigos.

RECAUDACION PRO-PRESOS EN DREUX

A cargo de la F. Local C. N. T.: Menéndez 5 frs.; Vivas 10; Cáceres 15; Hernández 10; Alicia 10; Carrasco 10; Lacruz 10; Landeira 50; Cañizar 10; Rodriguez 5; S. I. A. de Dreux 100. Total: 235 frs.

F. L. DE HOUILLES

Asamblea el domingo día 3 de noviembre, en el mismo lugar de la anterior, domicilio sel secretario. A las tres de la tarde.

CHARLA EN PERPIGNAN

Comunicamos a todos los compañeros de Perpignan F. L. y compañeros de las FF. LL. limitrofes, que el 27 del actual a las 9,30 de la mañana en el local de costumbre el compañero Andrés Capdevila desarrollará el tema, *El problema estudiantil en el área mundial*.

No dudamos que los compañeros asistirán numerosos.

PARADEROS

Paradero de Enrique Ramallo Fernández, natural de Retamar de Llerena (Badajoz). Posible que se encuentre en México.

El interesado, o quien pueda dar detalles del mismo, comunicará con Emilio Trave, 23, place Voltaire app: 609. 33-Cenon (Francia), quien lo pondrá en relación con su hijo Andrés, único superviviente de la familia.

Tesis a presentar en un Congreso Anarquista imaginario

COMPAÑEROS: Por deducción lógica y experiencia, sabemos que en el rol que desempeñan las ideas anarquistas en la lucha emancipadora, el sacrificio, con ser indispensable, no basta. A ello habrá que agregar la integridad, clara posición de las ideas y el acierto en nuestras actividades. Lo uno y lo otro debe ser preocupación permanente y muy particularmente de nuestros congresos regionales e internacionales, en los que, sin la pretensión de imponer acuerdos o criterios, la misión debe consistir en aclarar lo que haya de turbio en la interpretación de las ideas y de equivoco en las actividades de los que en ellas se inspiran.

De un estado de confusión acaso no registrado, en el área del anarquismo internacional hay, por desdicha, abundante documentación. Y en aclarar todo lo aclarable debemos dedicar toda nuestra hombría anarquista. Porque de la integridad, claridad con que se presenten las ideas depende el que se comprenda su sentido justiciero y liberador que las hace comunes a los seres de todos los países y continentes.

LA INTEGRIDAD DE LAS IDEAS

Si hay que hablar de la integridad de las ideas es porque ronda actualmente una preocupación por introducirles mezclas que las hacen incomprensibles para los que las ignoran, e inaceptables para los que las conocen.

Sin la pretensión de llegar a lo perfecto, no pueden considerarse integrados en las ideas anarquistas ni concordantes con su finalidad los militantes y movimientos que fluctúan entre dos partidos, dos Estados o dos bloques imperialistas argumentando que el uno es menos malo que el otro, pues si bien en todos los partidos, sectas o bloques puede haber gentes animadas de buenas intenciones, los directivos de las sectas, comandos sindicales, partidos o bloques y Estados que están en el poder o lo ambicionan, el menos malo lo es porque la resistencia que se le opone a sus ambiciones le impide ser peor. Así las ideas anarquistas se inspiran en lo que hay de mejor en los humanos y todas las doctrinas ascendentes no pueden ser compartidas a medias ni confundirse con corrientes de pensamiento que persiguen finalidades opuestas. En lógica no se puede ser medio católico, medio masón, medio reformista, medio marxista o medio anarquista, y muy particularmente después que la experiencia ha demostrado que los que ascendieron al término medio desembocaron en el término de nada; o lo que es peor: pasándose a los comandos sindicales de obediencia partidista, al marxismo o al fascismo; ejemplo: los tránsfugas de Madrid.

A tono con la experiencia vivida y viviente, no será un desacierto considerar anarquistas a los que no pueden explicarse las ideas por falta de formación, pero que las revelan con su conducta. Pero no así en los que dicen que las han depasado y por tal razón se apartan de las mismas.

LAS IDEAS ANARQUISTAS NO SON DE ACTUALIDAD...

Los que se empeñan en introducir mezclas que enturbian y desvian las ideas exponen razones con las que hacen adeptos entre los que no razonan. Abundan hoy en nuestros medios los escritos en los que se dice que las ideas anarquistas no son de actualidad para afrontar los problemas que el modernismo plantea. Al respecto, el menos versado en cuestiones sociales debe saber que las ideas anarquistas como aspiración de un máximo de libertad y bienestar para todos son y serán de actualidad mientras se prediquen doctrinas que nieguen el derecho a propagar tales aspiraciones y se impongan sistemas de fuerza que impiden que se luche por llegar a su realización.

Los que arguyen que las ideas anarquistas no son de actualidad pecan ellos de viejos. En polémicas que con ellos se han sostenido se les ha dicho y repetido que presenten algo nuevo que amplie o reemplace las ideas en su misión emancipadora; y después de balbucear retorcidas teorías terminaron por retirarse, con lo que demostraron que los que no están de actualidad para afrontar los problemas de cada época a tono con las aspiraciones anarquistas, sos ésos que les niegan actualidad.

QUE LAS IDEAS SON ESTRECHAS...

Entre otras cantidades que revelan en militantes un agudo estado de depresión, es la de que las ideas anarquistas son estrechas para abarcar los problemas del progreso. Esta cantinela tampoco es nueva. Y al respecto se les ha dicho y cabe repetir, que si las ideas anarquistas no tienen más límites que los que les impone nuestra incomprensión, la estrechez no está en las ideas en sí sino en los espíritus y las mentes que no abarcan su amplitud.

La limitada comprensión de las ideas en los que no tuvieron tiempo y ocasión para adquirir una formación mediana, tiene explicación y debe ser tratado con delicadeza. Pero no así a los que arguyendo la estrechez de las ideas quieren injertarles ramas de otros árboles que no corresponden a la savia y a la finalidad anarquista.

La cantinela de la estrechez no sería de por sí lo más grave. Lo grave empieza cuando los estrechos de entendederas quieren limitar la proyección de las ideas y el movimiento a su falta de visión. Y las quieren corregir con enmiendas que las desvíen y las nieguen circulando en nuestros medios escritos que dicen que lo anárquico y lo revolucionario asusta porque no estamos en tiempo de barricadas. Y según ellos esto se puede evitar presentando las ideas más cortas en aspiraciones y más destempladas en sus proyecciones subversivas. Al respecto cabe repetir que si a las ideas anarquistas se las presentan mutiladas en sus aspiraciones y desteñidas en concepción revolucionaria, se las confundiría con las teorías reformistas, con la dialéctica marxista, y a sus propagandistas con toda suerte de desaprensivos que pescan en río revuelto.

Las ideas y los movimientos que en ellas se inspiran tienen una finalidad, pero no tienen fin. Y lo que no ha sido comprendido por los militantes del pasado y del presente lo comprenderán los militantes que se sucedan. Con tal fin el mejor servicio que se les puede hacer a éstos es no enturbiar las ideas con mezclas que no corresponden a su naturaleza, y no mutilar además sus alcances con las estrecheces mentales de los que en la amplitud de la anarquía se sienten incómodos.

EL ANARQUISMO EN EL MOVIMIENTO OBRERO

En la misión del anarquismo en todos los sectores de la población debe preocuparnos el papel que debe desempeñar en el movimiento obrero, mereciendo, de parte de este «Congreso», el máximo de atención por el sector más numeroso, engañado y oprimido, y más aún porque hoy la desorientación de la militancia dicha anarquista en el movimiento obrero en la mayoría de los países adquiere proporciones alarmantes.

No falta actualmente organización obrera. En el área internacional tiene más cotizantes que nunca. Cotizaciones que se emplean para pagar líderes que encadenan a los cotizantes a los sistemas que los explotan y tiranizan. Cuando la guerra civil de España, el sindicalismo mundial decía contar con setenta millones de afiliados, los cuales dejándose dirigir por sus jefes aprovisionaron la zona fascista y descuidaron la zona que luchaba contra el fascismo internacional.

Entre las diversas modalidades del movimiento anarquista, a los individualistas, que por mantener «la pureza de las ideas» no se mezclan con la masa, aun reconociéndoles condiciones anarquistas no se les debe silenciar su equívoca posición. Malatesta, Anselmo Lorenzo y como ellos otros cuya principal preocupación fue el movimiento obrero, murieron tan anarquistas como el más consecuente de los individualistas. En un país con gran cantidad de individualistas desorganizados o grandes centrales obreras sin orientación y visión libertaria, un ambicioso como Lenin, Mussolini o Castro, consiguieron imponer una dictadura sin resistencia que los contuviera.

Los puntales de los sistemas más o menos tiránicos que rigen, nosotros los soportamos. Y de nuestro grado de conciencia subversiva y aspiración libertaria depende de que tales regímenes se mejoren o transformen.

La experiencia que valora las ideas en la orientación del movimiento obrero debe de impedir que nos perdamos en desvíos o lucubraciones y retóricas. En la toma de las fábricas en Italia en 1920 intervinieron tres corrientes que agitaban al movimiento obrero: la socialista, la comunista y la anarquista. La primera tarea de los socialistas y los comunistas fue la de anular a la corriente anarquista en sus militantes por medios arteros y brutales. La segunda fue el limitar la revolución a la toma de las fábricas de una sola región, con lo que impedir se rompieran los moldes del Estado. La tercera felonía consistió en devolver las fábricas a los explotadores con la promesa de que darían a los obreros el tanto por ciento de las ganancias. Y la burguesía italiana, herida, pero no muerta, recompensó este humillante gesto con la implantación del fascismo.

Si la revolución española de 1936 no quedó envuelta en las redes del reformismo o presa de las garras del Estado, fue porque la influencia, o pujanza del anarquismo en el movimiento obrero pudo evitarlo, posibilitando el ensayo colectivista. Aunque masacrado como la Comuna de París, por la metralla internacional, el pueblo español, como la Comuna, trazó en la conciencia de los trabajadores la ruta a seguir en la lucha por su liberación.

Cuando en aspiraciones, métodos orgánicos y de lucha se coincide en la asociación de esfuerzos, no deben encontrarse dificultades. Para el mejor logro de tales fines, la misión de las agrupaciones no debe ser la de trazar planos directivos, sino la de clarificar, inculcar ideas a socios y no socios para que ellos se orienten por su propia iniciativa en sociedad con los que luchan por los mismos fines. La experiencia en la marcha también aconseja el no gastar tiempo y esfuerzo en planear revoluciones artificiales ni tampoco esperar que ellas se produzcan fatalmente. El tiempo y el esfuerzo de las agrupaciones y todos los que se preocupan por la libertad de los pueblos debe gastarse para ensanchar nuestro saber a fin de vislumbrar en la historia social el momento oportuno para una acción revolucionaria con fines libertarios.

Pruebas suficientes han demostrado que las luchas que repercutieron en la emancipación del proletariado fueron la que se orientaron en la finalidad anárquica de la AIT, y el deber de los anarquistas es el de fortificarla donde ella exista y el de organizarla donde no se halle presente.

Nada en la orientación del movimiento anarquista debe ser impuesto por decretos en vez de acuerdos. Pero los militantes que se aprecian de ser consecuentes donde quiera que se encuentren, máxime en un Congreso, no deben amparar a los que cubriéndose con la aureola de las ideas las enturbian agregándoles mezclas que no corresponden a buena naturaleza; a los que fluctuan entre partidos y bloques en busca de lo menos malo...; los que sin dejar de llamarse anarquistas militan en las organizaciones de obediencia partidista o estatal, como así los que quieren negar la actualidad de las ideas; los que les caen estrechas o demasiado largas y pretenden negarlas o desviarlas. Sobre toda contemplación este «Congreso» debe hacer una declaración reivindicando en toda su integridad el valor de las ideas, y poniendo en evidencia a los que con sus manifestaciones, actuaciones y posturas las desacreditan.

Serafin FERNANDEZ

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

Jornada racionalista en el Palais de la Mutualité

TRES NOTAS

PRIMERA. Día 27 de Octubre, París. Mitin y Espectáculo en el Palacio de la Mutualidad. ¿Motivo? En el 13 de este mes hará 59 años que Ferrer Guardia fue fusilado, y hoy más que nunca los crímenes del pre-franquismo no deben ser olvidados. Hay que señalar insistentemente el cerrilismo, la conducta tradicionalmente homicida de la reacción española para que las generaciones actuales alcancen a comprender el verdadero sentido del estallido reaccionario del 18 de julio de 1936.

Para el acto hablado cuéntase con la adhesión, expresada por escrito, del naturalista de fama universal Jean Rostand, militante de todas las causas justas; y con la participación de la Libre Pensée, la Fédération Anarchiste, los Amigos de Sebastián Faure, la Acción Republicana Democrática Española, la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, y la revista UMBRAL, organizadora, junto con la Confédération Nationale du Travail, de ambos actos octubrinos. El Partido Socialista Obrero Español, debidamente invitado, se adhiere igualmente al acto en sentida comunicación enviada a la comisión organizadora. Igual deferencia de ésta última a la Ligue Française des Droits de l'Homme, la cual, a no dudar, se asociará a la conmemoración del sacrificio de un maestro que por los derechos humanos no le importaron fortuna y vida.

Para el acto de la tarde deslizamos un razonamiento: La continuación de unas horas de comunión espiritual entre unos centenares o miles de personas de ideas avanzadas, esta vez con fines solidarios. Hay artistas de mucho valor escénico en el programa, y por poco está en el mismo el cantor de fama universal Yves Montand, amigo nuestro, el cual, impedido por ausencia verídica de concurrir a nuestro espectáculo, estará de corazón — y con hechos — en el mismo. Ferviente simpatizante de la causa española, Yves Montand tendrá, en otra ocasión, sumo gusto de verse mezclado entre nosotros. Sin embargo, nuestro espectáculo del 27 octubrino no carecerá de expresión ni de fuerza artísticas.

SEGUNDA. Historia General de la Confederación Nacional del Trabajo de España.

A la importantísima iniciativa del Pleno (1967) de Marsella se le ha dado marcha en reunión especial habida en el Secretariado Intercontinental cenetista el día 5 de octubre de 1968. Por el lapsus de tiempo que va del acuerdo a este 5 octubrino, puédese colegir que la idea lanzada en Marsella ha sido convenientemente substanciada. En presencia el S. I. y los compañeros previstos por el citado Pleno «marsellés» y luego por la Organización general durante trece meses abiertos a todos, la Redacción de la obra ha quedado formada por la historiadora Renée Lamberet, por los periodistas José Viadiu, Hermoso Plaja y Federica Montseny; por el profesor racionalista Vicente Galindo (Fontaura), el empecinado Germinal Esgleas y el peón de todo estilo Juan Ferrer. Por su parte, el S. I. se emplea en el asunto mediante la colaboración directa de su titular de Cultura y Propaganda, Antonio León, más los adjuntos Miguel Celma y Valerio Mas, constituídos en comisión colaboradora del cuerpo redactivo. Y como la obra tendrá amplia repercusión de trabajo, se cuenta con la buena disposición de capacitados compañeros, entre los cuales cabe citar a Hem Day, de Bruselas.

No obstante, con ser mucho ello no es todo. La Historia en vías de realización abarca una proyección considerable en prolegómenos, ciclos poderosamente vividos, realizaciones (revolucionariamente, Colectividades), invencibilidad en la derrota (exilio), y futuro confederal entrevisto. ¿Nos damos cuenta exacta de la inmensa labor que la concreción de nuestra historia cenetista exigirá de todos nosotros para substanciarla en varios tomos? Nadie holgará en el inmenso y agradable cometido: unos concretando sus recuerdos, otros ofreciéndose al S. I. para traducciones, redactados, etc.

El Pleno de Marsella, por el acuerdo que nos ocupa, quedará favorablemente señalado.

TERCERA. Nuestro colega «Espoir» publicó un escrito de su colaborador y amigo nuestro, Antonio Vidal, en el que propone las bases económicas de un sistema editorial que permita popularizar las obras de los grandes maestros del pensamiento libertario. La idea, por ser en extremo simpática, merece la adhesión formal nuestra, y, si no temiéramos pecar de optimistas, afirmaríamos que también de la adhesión de todos los compañeros.

Posiblemente ése sería el deseo, pues escasos han de ser los cenetistas, los anarquistas que no sientan en el alma que hoy que el ideal libertario ha trascendido, por así decirlo, en las universidades y en las calles del mundo, nosotros, los discípulos de Proudhon, Bakunin, Kropotkin, Prat, Lorenzo, Tarrida y Mella, además de otros maestros que nos son igualmente caros, no podamos facilitar los libros de todos ellos cuando gentes ajenas y sedientas de saber se acercan a nosotros para pedírnoslos. Y tristemente, confundidamente, hemos de decirles: «No los tenemos, dispensad».

De hecho, somos nosotros mismos los que no nos dispensamos, los que íntimamente nos tratamos de estúpidos, de haraganes de la idea por no dar curso a la misma. ¿Qué pan espiritual le ofrecemos a la juventud con nuestras bibliotecas exhaustas, o cargadas de volúmenes de otras materias, indudablemente nobles, pero indirectas, y para el caso proselitista inservibles?

Cierto que la edición de un libro es costosa, pero habría que operar de tal guisa que facilitándonos medios para editar un libro la colocación del mismo aportara dinero para publicar otro, por lo cual precisaría vocación y dinamismo por parte de muchos, ya que no de todos.

La idea de Vidal coincide con la del Fomento de la Cultura Libertaria, fijada en la publicación de folletos, por el momento. ¿Tendrá éxito el F. C. L.?

De tenerlo depende la acometida de empresa mayor, coincidente con la expuesta por Vidal en «Espoir».

27 DE OCTUBRE EN PARIS

Después del Mitin de la mañana

Extraordinario Espectáculo

a las dos y media de la tarde con, y por ahora,

EL NIÑO DE MURCIA, LOS MUCHACHOS

y

LENY ESCUDERO

famoso divo de la canción modulada y al mismo tiempo vigorosa. LENY ESCUDERO es muy apreciado en Francia e igualmente estimado en los escenarios extranjeros, ante cuyos públicos sus creaciones siempre cuajan, sea por su arte, sea por el contenido de las mismas. Los últimos éxitos los ha cosechado en la U. R. S. S., cuyo pueblo entra en emoción ante lo nuevo y se evade de la vida rutinaria por la puerta del arte.

El 27 de octubre venidero LENY estará con nosotros, españoles, franceses, búlgaros y otros, público internacional en suma, por el gusto de sentirse, LENY, entre amigos con inclinaciones semejantes.

Recuerden nuestros favorecedores que las invitaciones pueden ser retiradas en 24, rue Ste-Marthe, París, X, (metro Belleville), todos los días, al precio de 10 frs, con opción a media entrada (5 frs.) para los menores de 15 años.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

ESCLAVOS DE LA MADRE TIERRA

TOMARONLO los periódicos como tema de actualidad durante unos pocos días. ¿Quién se acuerda hoy de aquella terrible conmoción sísmica, de los terremotos que, hace unos meses, destruyeron unos pueblos y aldeas, allá en Sicilia?

La baronesa Berta de Suttner que hace ya unos años publicó un libro pacifista que entonces fue muy comentado: «¡Abajo las armas!», aducía que en esas conmociones, en esas catástrofes horribles; naufragios, incendios, terremotos, el fondo humanitario, el sentimiento solidario que late adormecido en las personas, se pone en evidencia, lo cual demuestra lo injusto del sentir de aquel pensador que se empeñaba en aseverar que el hombre es lobo del hombre.

En unos pocos días, tras la conmoción sísmica que dejó asolados buen número de humildes hogares sicilianos, abundaron los donativos, junto con los de Italia, aquellos procedentes de diversos países. Pero, ya es sabido lo que ocurre en casos de esta naturaleza: los organismos oficiales hacen y deshacen a su albedrío. Y aquí tiene un completo sentido aquello de que «quien parte y reparte se queda con la mayor parte...»

En resumen: los prometidos apoyos solidarios, exceptuadas las cantidades percibidas en las primeras semanas, todo ha quedado en vanos proyectos. Y las necesidades aprietan, y el invierno vuelve. De ahí que las protestas, el malestar cunda entre aquellas pobres gentes. Han realizado ya varias manifestaciones en Palermo, contra las autoridades de la región.

Pero lo mayormente arbitrario es que los moradores de una zona perjudicada por los efectos sísmicos, que no han cesado, pese a que se notan de un modo débil, en comparación a lo que fueron los momentos de la catástrofe, lo arbitrario es que se vean compelidos a vivir en la misma tierra. Expuestos a la zozobra de que llegue de nuevo la tragedia. Son como esclavos dependiendo de una tierra, que han de considerar ingrata.

¡Y así hay tantos y tantos que viven sujetos al terruño! Forzados a vivir en un suelo pobre; vegetando en tierras casi estériles, como si el mundo resultara estrecho, como si no hubiera otros lugares más sanos, más fértiles, más seguros en cuanto a conmociones, a trastornos de la natura.

¿Y SI HABLARAMOS DE LAS ESCUELAS RACIONALISTAS?

Las efemérides, las conmemoraciones, tienen la virtud de recordar hechos y figuras que la acción del tiempo ha ido relegando al olvido. Aparece una fecha marcada con la impronta del recuerdo, y en la imaginación diríase que reviven sensaciones en torno a lo que en su día fue algo vital.

Cuando octubre asoma al calendario, en la prensa libertaria se suele evocar a uno de los que con más tesón defendió la libertad de exponer cada cual sus ideas. Uno de los que en los tiempos actuales se considera como mártir inmolado por los cavernícolas españoles, con cerrilidad para no llegar a comprender que matando al hombre facilitaban extraordinariamente la difusión y realce de sus ideas: es el caso de Francisco Ferrer Guardia.

Ahora más que nunca se alude, se entablan debates, se escriben opúsculos en torno a los problemas de la enseñanza. Se considera que el tema es de aquellos que tienen la máxima impotancia. Y no puede ser por menos ya que en parte considerable se estima que el porvenir del individuo, en lo que atañe a su comportamiento moral en la vida, depende de la educación y enseñanza que haya recibido en sus años de infancia. Se podrían acumular en cantidad grande citas de autores, de ayer y de ahora, patentizando lo dicho. Pero singularmente en el ambiente libertario, y al evocar la figura moral e intelectual de Ferrer Guardia, se entra en el camino de la reflexión alrededor de lo que fue su anhelo más preponderante: la enseñanza racionalista.

Se podría escribir un volumen interesante, dentro de la materia, haciendo mención de las escuelas racionalistas, que iniciadas y respaldadas por los libertarios llegaron a funcionar en España después de que Ferrer fundó la que entonces de denominó Escuela Moderna. Si, revestiría un vivo interés el dar una amplia referencia de cuantos ensayos se hicieron a este respecto. Se puede decir que si bien, y en lo que a España hace referencia, no todos los anarquistas se formaron en las escuelas racionalistas, de ellas han salido posiblemente los más interesados en bregar por el ideal ácrata. Ya se ha dicho muchas veces: la enseñanza racionalista no era para *hacer anarquistas*, o sea para *moldear conciencias*, pero sí el horizonte mental abierto gracias a la enseñanza racionalista, abría un camino estimulador para llegar a comprender y estimar las concepciones libertarias.

¿Dónde ha ido a para todo aquel afán que existía en favor de la enseñanza racionalista? ¿Es qué se estima que en nuestros días ya es innecesario el sacar a colación los libertarios lo que a la enseñanza hace referencia? Creerlo así sería una torpeza mayúscula, ya que, como se ha dicho y está archiprobado, es en nuestros días cuando más calor, más incentivo de discusión alcanzan los matices de todo cuanto guarda relación con la enseñanza. Puede aducirse que por parte de los libertarios españoles el exilio ha truncado aquella sana corriente que en España nos fue posible vivir. Se puede decir que el ambiente del exilio es distinto del que allí era habitual. Es cierto, pero también lo es que a tenor de nuestra vida de exiliados se hubiera podido ver la modalidad pertinente a los efectos de resolver el problema. Evidentemente, resulta más fácil el encogerse de hombros, el desentenderse de un problema, que poner empeño en resolverlo. Y esto es simplemente lo que ha ocurrido y está ocurriendo. Nos inhibimos de algo que es de capital importancia. ¿Y cuáles son las consecuencias de una tal despreocupación? Es esta una pregunta que muy fácilmente puede contestarla todo aquel que sea conocedor de nuestro ambiente de exiliados.

Pero aún y con todo el suponer que en el ambiente de libertarios españoles exiliados puedan existir inconvenientes para la obra adecuada a escuelas racionalistas, ¿acaso en lo concerniente a los compañeros ácratas que se hallan en *su propio país* no podría hacerse algo acerca del particular? La triste realidad es que no se hace nada en un sitio ni en otro. Lo lamentable del caso es precisamente la tremenda despreocupación existente. ¡Ahora que eso sí, todos sabemos quién fue y por qué mataron a Ferrer Guardia! Todos sabemos que, con la colaboración de eminentes elementos dentro de las distintas ramas del saber, quiso facilitar ambiente dentro las prácticas pedagógicas, para contribuir al desenvolvimiento de una juventud con firmeza y cultura de idealistas convencidos.

Juventudes con firmeza y cultura de idealistas convencidos es la que hace falta en el ambiente libertario en general. ¿Quiénes son los responsables de que no la haya? Decir que la culpa la tiene el capitalismo, el Estado, o la religión, sería una equivalencia a lo de salir por peteneras... No se debe esquivar una cuestión por falta de sinceridad en querer confesar la propia torpeza, la propia negligencia, la propia falta de comprensión. Que los políticos, con miras a conservar *su clientela*, se guarden bien de sacar a relucir ciertas deficiencias internas tiene su explicación. Entre nosotros ya no es igual: No debemos eludir las verdades, con todo y que puedan ser amargas. Tanto mejor si la verdad, como ciertos remedios de sabor amargo, es de efectos curativos. Que, en definitiva es lo que a todos puede interesarnos.

ZO D'AXA, UN REBELDE OLVIDADO

En las páginas de la revista «Umbral» se ha tenido el acierto de evocar la figura de un intelectual rebelde, que sin *etiqueta* de anarquista, supo dar lecciones de anarquismo, atacando desde las páginas de su periódico «l'Endehors» todas las instituciones representativas de la sociedad. Su pluma hacía el efecto de una piqueta demoledora.

Por sus contundentes ataques a la Magistratura, al Ejército, a todo lo más «sagrado» y consagrado, Zo d'Axa sufrió persecuciones, procesos, encarcelamientos. Se le consideró por parte de las gentes de «orden» como «un enemigo de la sociedad». Y en verdad así era su comportamiento. Sin *respaldos* de nadie, a sabiendas de lo que podía acontecerle, firme, valiente, pegaba a diestra y siniestra. Lucien Descaves decía que muchos artículos de Zo d'Axa eran como una bomba a la que una cerilla puede hacer estallar. Y agregaba que la prueba estaba hecha, ya que en más de una ocasión al lanzar un artículo como si fuera una bomba, las consecuencias de la *explosión* habían alcanzado al propio autor...

Hay una frase harto estereotipada; la de llamar a cualquiera que ha escrito mucho, o ha escrito bien: «maestro de periodistas». Zo d'Axa lo fue en verdad Maestro de periodistas dignos, rebeldes, justicieros, insobornables.

Fomento de la cultura libertaria

LOS participantes en el «complot» cultural libertario de Six Fours, junto con otros compañeros que se les han agregado, están a punto de inaugurar sus actividades dando a la publicidad el folleto «Emigrados y confederales. Las Conversaciones de Wagram». Por el momento la imprenta ha recibido encargo de poner en prensa dicho opúsculo, el cual será servido «en caliente» una vez la tirada obre en poder nuestro. El precio de estas «Conversaciones» está fijado en 1 franco hasta cuatro ejemplares y a 0,70 a partir de cinco ejemplares. Entidades y compañeros pueden formular sus pedidos, enviando el importe a nombre de Jean Ferrer (no poner *Juan*) C. C. P. 22 864 24, París.

Según sea el éxito o el desencanto de esta tentativa, seguirá la publicación de materiales muy interesantes para la propaganda, interrumpiéndose, en el segundo caso, la racha publicitaria que con la edición de «Las Conversaciones de Wagram» habremos iniciado.

Aspiramos a reunir cien voluntades, cien corresponsales, para la prosecución de nuestra obra, y esperamos, asimismo, contar con la conformidad y la satisfacción del S. I., de las FF. LL, y los compañeros todos, puesto que se tratará de una obra de impulso desinteresado cuya conveniencia en la hora actual salta a la vista.

Para toda relación al efecto, escríbase al Fomento de a Cultura Libertaria, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

A. L., Toulouse: Serviremos 100 ejemplares en las condiciones convenidas.

Cultura y Propaganda, Marsella: Irán 25 ejemplares de las «Conversaciones de Wagram» en condición de depósito.

F. F., Orléans: Enviaremos 10 ejem. sin compromiso. Sentimos la «mala racha» que os aflige. Hay que ser fuertes.

P. A., Burdeos: Recibirás 25 ejemp. de las «Conversaciones» con la misma condición convenida con Marsella.

L. I., París: Sin duda este folleto sirve para España, pero está escrito con miras a los españoles trabajando fuera de la misma. Fija el número de ejemp. que habrá que entregarte.

S. B., Perpiñán: Te serviremos el mismo folleto en número de 15 ejemplares, sin compromiso. Luego verás si habrá que enviarte más.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

HABIA QUE DECIRLO

¿...De las nuevas tendencias sociales de la Iglesia...?

por **J. Muñoz Congost**

EN ninguna prensa como en la española, pueden leerse con tanta profusión y más insistencia, noticias, comentarios y trabajos que pongan en las primeras líneas de la actualidad, a la Iglesia y sus innumerables sucursales de todo pelo. Es la prueba del empeño creciente de las jerarquías «cristeras» de no perder un ápice de las consecuencias sociales y políticas que se anuncian y en las que pretenden inscribirse con opción de «co-autores».

Operando en todos los frentes políticos; «catando de todas las salsas», los representantes de esa inmensa internacional del abuso por la superstición, quisieran hoy, asegurar para mañana, — con la supervivencia, que consideran logro insuficiente —, la supremacía en el «Poder temporal» de que hoy gozan, por la razón de la coacción y la violencia autoritaria.

Buscando esa seguridad en la demagogia que calificaremos de indecente, pretendiéndose campeones de eso que llaman «el juego de la democracia».

Adalides novísimos con bautizo de última hora de todas las reivindicaciones sociales y humanas, parece que hayan cambiado de campo, comprendiendo la sinrazón de las ignominiosas posiciones que históricamente adoptó la Iglesia.

¡Si fuera verdad! Y nos mostramos dudosos, no porque no reconozcamos a esta entidad monopolizadora de la vida social la posibilidad de cambio de orientaciones, ya que sus capacidades de veleta político-social son más que conocidas.

La novela, el drama humano nada ejemplar que representan los veinte siglos de su existencia, nos han acostumbrado a estos chaqueteos, resecciones y a esa desfachatez con que «la verdad de ayer, mentira hoy», es la traducción real de la pretendida infalibilidad de las decisiones conciliares.

Pero no es verdad. La Iglesia no ha cambiado en nada su actitud histórica. Otros trabajos, otros comentarios, muestran a las claras que esas actitudes de hoy son instalaciones en todos los campos para poder decir en todo momento, ocasión, y situación: «Nosotros, también».

De un lado, organizaciones patrocinadas por ellos y Jerarquías de la Iglesia adoptan actitudes de oposición al régimen franquista, y se lanzan a un combate, contra el mismo, que parece violento.

De otro, representantes de la misma Iglesia, organizaciones de ella dependientes, Jerarquías igualmente, son las que monopolizan ese mismo Poder, en el seno del cual no perdieron nunca sus posiciones privilegiadas, desde aquel entonces en que el Cardenal Gomà declaraba en Budapest (Concilio de 1938): «*Puedo deciros que hasta el momento presente, estamos perfectamente de acuerdo con el gobierno nacionalista, que además no da un paso sin consultarme y obedecerme.*»

En ningún momento durante estos 30 años de pobre caricatura de Historia, no perdieron los cavernícolas del Vaticano, influencia, ni fuerza de coacción, ni su autoridad dentro del Poder franquista...

En la fase nazi-fascista, de «democracia orgánica» y de atrabiliario liberalismo de que se alaban hoy, la Iglesia fue elemento determinante.

España y su situación, son hoy la consecuencia de lo que ellos realizaron. Es, lo que ellos quisieron que fuera. Y si hay podredumbre, abuso, corrupción, explotación, retraso, todo ello traído por los hombres en el Poder y entre ellos todos los «cristeros» y «opus-deistas».

¿Como así se nos quiere hacer creer, en una oposición de «ellos a ellos»? Salvando las excepciones que ya se deicon otrora, sobre todo las del pueblo vasco que demostró siempre su profundo arraigo por la libertad, los católicos españoles, y a la cabeza su Iglesia, llevan sobre los hombros el peso abrumador de una responsabilidad que no pueden eludir: la de pertenecer en cuerpo y alma a un conglomerado social que fue el autor del crimen contra un pueblo, cuyas derivaciones y consecuencias quisieran poder condenar hoy como ajenas.

Lejos de nosotros la intención de menospreciar ni ignorar la acción valiente de aquellos que en el seno de sus organizaciones llevan adelante una acción de liberación seguramente sincera en el orden individual.

Lo que denunciamos es la insinceridad de la acción general en tanto que dirigida por el Estado Mayor de nunciaturas y cardenales. Lo que condenamos es esa manipulación de diferentes barajas políticas con el espíritu fullero y sin escrúpulos, del profesional del juego politiquero.

Y sea cual fuere la acción aparente, repetiremos una y mil veces, que

(Pasa a la página 3.)

¡Contra la reacción española, por la enseñanza racionalista!

MITIN el 27 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en la Sala Mayor del Palacio de la Mutualidad de París, contándose con los siguientes oradores: **Cotereau,** *de la Libre Pensée;* **Aristide Lapeyre,** *racionalista;* **Maurice Laisant,** *de la F. A.;* **André Maille,** *del grupo «Sébastien Faure»;* **Fernando Valera,** *de A. R. D. E.;* **Ramón Liarte,** *de la C. N. T. española.*

Compañeros, racionalistas, liberales todos: Dispongámonos a llenar la sala hasta los topes.

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

24 OCTOBRE 1968
NUMERO 527
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La démagogie ne paie pas

Après les sérieuses difficultés dans lesquelles se sont trouvés le P. C. F. et son appendice la C. G. T. en raison des événements de mai et juin, il fallait s'attendre à une relance démagogique de leur part pour redorer leur blason. L'ennui c'est que, comme beaucoup l'ont reconnu, les choses ne sont plus comme avant. Le bon populo n'est plus aussi chaud pour des grèves bidon en faveur du Vietnam « libre » ou du Biafra; pas plus qu'on ne veut marcher dans des débrayages de quelques heures et pour des revendications sans fondements et injustifiées. Mais qu'importe ! Envers et contre tous ils continuent la démagogie et on peut lire dans leur presse :

« Nous constatons que le syndicat C. G. T. Renault, qui se préoccupe activement de la défense des revendications particulières dans les ateliers, des problèmes des jeunes, des femmes et des travailleurs immigrés, des revendications d'ordre général à l'usine, n'est pas pour autant indifférent aux grandes questions qui se sont posées au mouvement ouvrier français. Il est le seul à travailler à l'union de toutes les forces de gauche, sans exclusive, autour d'un programme commun soumis à la nation. »

Pour que chaque lecteur puisse juger en toute impartialité, rappelons que ce même syndicat, si dévoué à l'unité des forces de gauche, s'est trouvé il y a à peine quelques mois, aux côtés du directeur de la succursale de Courbevoie (Renault) pour s'opposer au syndicat C. N. T. qui avait formulé une demande d'annulation des élections des délégués du personnel; élections qui s'étaient déroulées irrégulièrement et de façon arbitraire.

Bien entendu, dans ces cas-là vous connaissez leur argumentation : « A la C. N. T. ce sont des anarchistes et « le mouvement anarchiste sert la bourgeoisie parce qu'il tente de diviser la classe ouvrière et aussi les intellectuels. »

Cette dernière déclaration ne vient pas de la Régie Renault (section C. G. T.), non, mais c'est René Andrieu, rédacteur en chef de l' « Huma », qui l'a faite au « Nouvel Observateur ».

Cet individu est allé jusqu'à affirmer que les anarchistes espagnols à Barcelone, par exemple, à certains moments ont fait le jeu des franquistes.

Nos camarades espagnols ne seront pas surpris d'apprendre une telle ignominie. Ils ont encore conservé le triste souvenir du coup de force des bolcheviks contre le centre téléphonique (la Telefónica) le 2 mai 1937 et l'assassinat de Berneri et Barbieri le 4 du même mois par les hommes au « brassard rouge ».

Drôle de façon d'écrire l'histoire, monsieur Andrieu... Mais saviez-vous au moins que Berneri, que les vôtres ont assassiné, était un professeur de l'Université de Florence ? C'est vrai que dans votre milieu on ne cherche pas à savoir..., on se contente d'obéir et c'est ce qui explique que des gens comme le « Campesino », Lister et autres bons serviteurs staliniens, aient commis tant de cruautés, tant d'assassinats et tant de pillages dans les collectivités espagnoles ou sur le front républicain.

Et déjà, le « parti » savait user de démagogie quand la force lui faisait défaut. « Unité antifasciste, unité ouvrière, unité des peuples », ce sont des termes très usités par les adeptes de la dictature du « prolétariat », mais ils sonnent faux dans les oreilles des travailleurs conscients.

La démagogie ne paie pas; elle peut tout au plus éblouir les demeurés mais la grosse masse ouvrière et les étudiants qui nous ont fait une si belle démonstration de spontanéité et de clairvoyance dans la véritable révolution sociale, tous ceux-là ne vous suivent pas. Soyez persuadés, messieurs les « protecteurs » des travailleurs que toutes vos finasseries, pas plus que vos insultes à l'encontre du gauchisme et de l'anarchisme, ne pourront en aucun cas réhabiliter votre mouvement oppresseur et dictatorial.

Vive l'unité de la classe ouvrière, mais en dehors de toute influence démagogique.

Pourquoi je ne suis pas chrétien

(Suite)

ARGUMENT DE LA LOI NATURELLE

Il existe ensuite un argument très connu tiré de la loi naturelle. Ce fut un argument très en faveur tout au long du XVIIIe siècle, surtout sous l'influence d'Isaac Newton et de sa cosmogonie. On observait les planètes qui tournent autour du soleil selon la loi de la gravitation, l'on pensait que Dieu avait donné l'ordre à ces planètes de se déplacer selon ce mode particulier et que c'était là la raison pour laquelle elles le faisaient. C'était, bien sûr, une explication facile et simple qui épargnait le souci de chercher plus loin une explication à la loi de la gravitation. Aujourd'hui nous expliquons la loi de la gravitation d'une façon quelque peu compliquée, ainsi que nous y a initié Einstein. Je ne me propose pas de vous faire une conférence sur la loi de la gravitation selon l'interprétation d'Einstein, parce que cela aussi nous prendrait du temps; en tout cas, on ne croit plus à cette sorte de loi naturelle qu'on trouvait dans le système newtonien, où, pour une raison que nul ne comprenait, la nature se comportait de façon uniforme. Nous trouvons actuellement que beaucoup de choses que nous considérions comme des lois naturelles sont en réalité des conventions purement humaines. Vous savez que même dans les profondeurs les plus reculées de l'espace stellaire, un yard égale trois pieds. C'est, sans aucun doute, un fait très remarquable, mais on peut difficilement l'appeler une loi naturelle. Et maintes choses considérées comme des lois naturelles sont du même genre. D'autre part, là où vous pouvez accéder à quelque connaissance réelle des atomes, vous découvrez qu'ils sont beaucoup moins soumis à une loi qu'on ne le pensait, et que les lois auxquelles on arrive sont des moyennes statistiques qui ressemblent tout juste à celles que ferait ressortir le hasard. Il existe et nous le savons tous, une loi selon laquelle, quand on lance les dés, le double-six ne sort qu'une fois sur trente-six, et l'on ne considère pas ce fait comme la preuve que la chute des dés obéit à quelque dessein; au contraire, si le double-six sortait chaque fois, c'est alors que nous penserions qu'il s'agit d'une chose faite à dessein ! La plupart des lois naturelles sont de ce genre. Ce sont des moyennes statistiques comme celles que les lois du hasard feraient ressortir; ce qui rend toute cette histoire de lois naturelles beaucoup moins extraordinaire qu'elle ne l'était autrefois. Outre cette constatation, qui représente l'état temporaire de la science, susceptible de changer demain, l'idée même selon laquelle les lois naturelles impliquent un législateur relève d'une confusion entre la loi dite naturelle et la loi humaine.

La loi humaine vous ordonne de vous conduire d'une certaine façon, et vous pouvez vous y conformer ou vous pouvez choisir de ne pas le faire; mais les lois naturelles sont une description de la façon dont les choses se passent effectivement, et du fait qu'elles sont une simple description de leur action réelle, il est inutile de soutenir qu'il doit exister quelqu'un qui leur ordonne de le faire. A supposer en effet qu'il en fût ainsi, nous aurions alors à répondre à cette question : « Pourquoi Dieu a-t-il prescrit précisément ces lois naturelles et non pas d'autres ? » Si vous dites qu'Il le fit simplement selon son bon plaisir, et sans aucune raison, vous admettez alors qu'il existe quelque chose qui n'est pas soumis à la loi, si bien que l'enchaînement de la loi naturelle est rompu. Si vous dites, ainsi que le font bien des théologiens orthodoxes, que dans toutes les lois qu'Il a faites, Dieu avait une raison d'imposer celles-là plutôt que d'autres — la raison étant naturellement de créer le meilleur des mondes, encore qu'à le considérer vous puissiez en douter — s'il y avait une raison aux lois que Dieu a imposées, alors Dieu Lui-même fut soumis à la loi, et donc vous n'obtenez aucun avantage en introduisant Dieu comme intermédiaire. Vous avez en fait une loi extérieure et antérieure aux ordonnances divines, et Dieu ne vient pas au secours de votre propos, puisqu'il n'est pas l'ultime législateur. En bref, dans son ensemble, l'argument de la loi naturelle n'est plus aussi fort qu'il le fut. Je suis un ordre chronologique dans ma revue des arguments. Les arguments utilisés en faveur de l'existence de Dieu changent de caractère avec le temps. Ce furent d'abord des arguments difficiles, intellectuels, comprenant des sophismes déterminés. A mesure que nous approchons de l'époque actuelle, ils deviennent moins respectables sur le plan intellectuel et de plus en plus entachés d'une sorte de flou moral.

L'ARGUMENT DU PLAN

Le degré suivant dans ce développement nous amène à l'argument du plan. Vous connaissez tous cet argument : tout dans le monde est disposé de telle sorte que nous puissions y vivre, et si le monde était si peu que ce soit différent nous ne pourrions parvenir à y vivre. Tel est l'argument du plan. Il prend parfois une forme assez curieuse : par exemple, on soutient que les lapins ont la queue blanche pour qu'on puisse les tirer facilement. Je ne sais pas ce que les lapins penseraient de cette application de l'argument. Il est facile de le parodier. Vous connaissez tous la réflexion de Voltaire : le nez fut visiblement conçu de façon à supporter les lunettes. Ce genre de parodie n'est pas passé aussi loin du but qu'on pouvait le penser au XVIIIe siècle, car depuis l'époque de Darwin nous comprenons beaucoup mieux pourquoi les créatures vivantes s'adaptent au monde qui les environne. Ce n'est pas que cet entourage ait été créé en vue de s'adapter à eux, mais ils ont évolué de façon à s'y adapter, et c'est la base même de l'adaptation. La preuve du plan ne s'applique pas à ce cas.

Quand on en vient à examiner cet argument du plan, il est tout à fait surprenant de voir que les gens puissent croire que ce monde, avec tout ce qu'il renferme, avec ses défectuosités, doit être le meilleur qu'un être omnipotent et omniscient ait pu créer au cours de millions d'années. Je ne puis vraiment croire. Pensez-vous que si l'on vous accordait l'omnipotence et l'omniscience et des millions d'années pour perfectionner le monde, vous ne pourriez créer rien de mieux que le Ku Klux Klan ou le fascisme ? En outre, si vous acceptez les lois ordinaires de la science, vous devez supposer que la vie de l'homme et la vie sur cette planète en général disparaîtront en temps voulu : c'est une étape dans le déclin du système solaire; à une certaine étape du déclin, on arrive à un ensemble de conditions de l'atmosphère et des autres éléments qui conviennent au protoplasme, et la vie paraît pour un court laps de temps dans la vie du système solaire tout entier. On voit par l'exemple de la lune le genre de chose à quoi tend la terre — quelque chose de mort, de froid, de désert.

On me dit que cette opinion est déprimante, et les gens vous diront parfois que s'ils la partageaient ils seraient incapables de continuer à vivre. N'en croyez rien; c'est pure sottise. Personne ne se soucie vraiment de ce qui doit arriver d'ici des millions d'années. Même s'ils croient se faire beaucoup de soucis à ce sujet, ils sont dupes d'eux-mêmes. Ils se font du souci pour une raison beaucoup plus immédiate, ou ce n'est simplement que le fait d'une mauvaise digestion; mais à vrai dire nul n'est sérieusement malheureux à la pensée qu'un événement se produira en ce monde d'ici des millions et des millions d'années. Aussi, bien qu'il soit lugubre de supposer que la vie disparaîtra — du moins je suppose qu'on peut le dire, bien que parfois, quand je considère ce que les gens font de leur vie, j'en vienne à penser que c'est presque une consolation — elle n'est pas telle qu'elle puisse rendre la vie misérable. Elle incite simplement à tourner son attention vers d'autres sujets.

Bertrand ROUSSELL

(A suivre)

A la recherche de la société future

par **Daniel Guérin**

(Suite)

INTERNATIONALISME

Le principe fédéraliste conduit logiquement à l'internationalisme, c'est-à-dire à l'organisation fédérative des nations « dans la grande et fraternelle union internationale humaine ». Ici encore Bakounine démasque l'utopie bourgeoise d'un fédéralisme qui ne procéderait pas d'un socialisme internationaliste et révolutionnaire. Fort en avance sur son temps, il est « européen », comme on dit aujourd'hui; il appelle de ses vœux les Etats-Unis d'Europe, seul moyen de « rendre impossible la guerre civile entre les différents peuples qui composent la famille européenne ». Mais il prend soin de mettre en garde contre toute fédération européenne qui grouperait les Etats « tels qu'ils sont aujourd'hui constitués » :

« Aucun Etat centralisé, bureaucratique et par là même militaire, s'appelât-il même république, ne pourra entrer sérieusement et sincèrement dans une confédération internationale. Par sa constitution, qui sera toujours une négation ouverte ou masquée de la liberté à l'intérieur, il serait nécessairement une déclaration de guerre permanente, une menace contre l'existence des pays voisins. » Toute alliance avec un Etat réactionnaire serait une « trahison contre la Révolution ». Les Etats-Unis d'Europe, d'abord et, plus tard, ceux du monde entier, ne pourront être créés que lorsque, partout, l'ancienne organisation fondée, de haut en bas, sur la violence et sur le principe d'autorité, aura été renversée. Par contre, en cas de triomphe de la révolution sociale dans un pays donné, tout pays étranger qui se serait soulevé au nom des mêmes principes serait reçu dans la fédération révolutionnaire sans égard pour les frontières actuelles des Etats.

L'internationalisme véritable repose sur l'autodétermination et son corollaire le droit de sécession. « Tout individu, développe Bakounine après Proudhon, toute association, toute commune, toute province, toute région, toute nation ont le droit absolu de disposer d'eux-mêmes, de s'associer ou de ne point s'associer, de s'allier avec qui ils voudront et de rompre leurs alliances, sans égard aucun pour les soi-disants droits historiques, ni pour les convenances de leurs voisins. » « Le droit de la libre réunion et de la sécession également libre est le premier, le plus important de tous les droits politiques, celui sans lequel la confédération ne serait jamais qu'une centralisation masquée. »

Mais ce principe, dans l'esprit des anarchistes, n'est point d'inspiration scissionniste ou isolationniste. Ils ont, au contraire, la « conviction que le droit de sécession une fois reconnu, les sécessions de fait deviendront impossibles, parce que les unités nationales, cessant d'être le produit de la violence et du mensonge historique, seront formées librement ». Alors, alors seulement, elles deviendront « vraiment fortes, fécondes et indissolubles ».

Plus tard, Lénine et, à sa suite, les premiers congrès de la Troisième Internationale, emprunteront à Bakounine cette conception dont les bolcheviks feront la base, à la fois de leur politique des nationalités et de leur stratégie anticolonialiste — pour finalement la démentir au profit de la centralisation autoritaire et d'un impérialisme camouflé.

De 1880 à 1914. — L'anarchisme s'isole du mouvement ouvrier

Il nous faut maintenant regarder l'anarchisme en action. Nous entrons ainsi dans le XXe siècle. Sans doute l'idée libertaire n'a-t-elle pas été entièrement absente dans les révolutions du XIX siècle. Mais elle n'y a guère joué de rôle propre. Proudhon, avant même qu'elle n'éclatât, avait pris la Révolution de 1848 à contre-pied. Il lui reprochait d'être une révolution *politique*, un attrape-nigaud bourgeois, ce qu'elle fut d'ailleurs dans une large mesure. Et surtout, de surgir de façon inopportune, par les vieux moyens des barricades et des batailles de rues, alors que, lui, rêvait de faire triompher tout autrement sa panacée : le collectivisme mutuelliste. Quant à la Commune, si elle rompit spontanément avec le « centralisme étatique traditionnel », elle fut le fruit, comme l'observe Henri Lefebvre, d'un « compromis », d'une sorte de « front commun » entre proudhoniens et bakouninistes d'une part, jacobins et blanquistes de l'autre. Elle fut une « négation audacieuse » de l'Etat, mais les anarchistes internationalistes, de l'aveu de Bakounine, n'y formèrent « qu'une très infime minorité ».

Cependant, l'anarchisme avait réussi, grâce à l'impulsion de Bakounine, à se greffer sur un mouvement de masses, de caractère prolétarien, apolitique et internationaliste : la « Première Internationale ». Mais, aux alentours de 1880, il se mit à persifler « la timide Internationale des premiers temps » et prétendit lui substituer, selon les termes employés par Malatesta en 1884, une « Internationale redoutée » qui eût été, tout à la fois, *communiste, anarchiste, antireligieuse, révolutionnaire* et *antiparlementaire* : l'anarchisme s'isola du mouvement ouvrier, et, par voie de conséquence, s'étiola, s'égara dans le sectarisme, dans un activisme minoritaire.

Pourquoi ce repliement ? Une des raisons en fut le rapide développement industriel et la conquête accélérée de droits politiques qui rendirent les travailleurs plus réceptifs au réformisme parlementaire. D'où l'accaparement du mouvement ouvrier international par la social-démocratie, politicienne, électoraliste, réformiste, visant, non à la révolution sociale, mais à la conquête légale de l'Etat bourgeois et à la satisfaction de revendications immédiates.

Demeurés une faible minorité, les anarchistes renoncèrent à l'idée de militer au sein de larges mouvements populaires. Sous couleur de pureté doctrinale — d'une doctrine où l'utopie, combinaison d'anticipation prématurée et d'évocations nostalgiques de l'âge d'or, se donnait maintenant libre cours — Kropotkine, Malatesta et leurs amis tournèrent le dos à la voie ouverte par Bakounine. Ils reprochèrent à la littérature anarchiste, et à Bakounine lui-même, d'avoir été trop « imprégnés de marxisme ». Ils se recroquevillèrent sur eux-mêmes. Ils s'organisèrent en petits groupes clandestins d'action directe, où la police eut beau jeu d'infiltrer ses mouchards.

Ce fut à partir de 1876, après la retraite, bientôt suivie de la mort de Bakounine, que le virus chimérique et aventuriste s'introduisait dans l'anarchisme. Le congrès de Berne lança le slogan de la « propagande par le fait ». Une première leçon de choses en fut administrée par Cafiero et Malatesta. Le 5 avril 1877, sous leur direction, une trentaine de militants armés surgirent dans les montagnes de la province italienne de Bénévent, brûlèrent les archives communales d'un petit village, distribuèrent aux miséreux le contenu de la caisse du percepteur, tentèrent d'appliquer un « communisme libertaire » en miniature, rural et infantile, et, finalement, traqués, transis de froid, se laissèrent capturer sans résistance.

Trois ans plus tard, le 25 décembre 1880, Kropotkine clama dans son journal, le *Révolté* : « La révolte permanente par la parole, par l'écrit, par le poignard, le fusil, la dynamite (...), tout est bon pour nous qui n'est pas de la légalité. » De la « propagande par le fait » aux attentats individuels, il n'y eut plus qu'un pas. Il fut vite franchi.

Si la défection des masses ouvrières avait été une des causes du recours au terrorisme, en contrepartie, la « propagande par le fait » contribua, dans une certaine mesure, à réveiller les travailleurs assoupis. Comme le soutient Robert Louzon dans un article de la *Révolution Prolétarienne* (novembre 1937), elle a été « comme le coup de gong qui relève le prolétariat français de l'état de prostration où l'avaient plongé les massacres de la Commune (...), le prélude à la fondation de la C. G. T. et du mouvement syndical de masses des années 1900-1910 ». Affirmation quelque peu optimiste, que rectifie, ou complète, le témoignage de Fernand Pelloutier, jeune anarchiste passé au syndicalisme révolutionnaire : pour lui, l'emploi de la dynamite a détourné les travailleurs, pourtant combien désabusés du socialisme parlementaire, de faire profession de socialisme libertaire; aucun d'eux n'osa se dire anarchiste, de crainte de paraître opter pour la révolte isolée au préjudice de l'action collective.

La combinaison de la bombe et des utopies kropotkiniennes fournirent aux social-démocrates des armes dont ils ne manquèrent pas d'user contre les anarchistes.

LES ANARCHISTES ET L'ACTIVITE SYNDICALE

Tout comme en 1936, le patronat se montre lent à comprendre les besoins des travailleurs; la révolution larvée de mai 1968 a eu pour résultat de regrouper encore plus étroitement le capitalisme pour faire face au monde du travail. Il a été encouragé dans cette voie par l'Etat, la trahison envers la classe ouvrière du parti communiste et des syndicats inféodés à l'Etat. C'est ainsi, qu'actuellement, la durée du travail hebdomadaire est de 44 heures en Allemagne, 46 heures dans les pays du Marché Commun, et 47 heures en France. Quant à l'amélioration des salaires conclue par les accords de Grenelle, elle n'existe plus devant la montée en flèche du coût de la vie; un exemple pour illustrer cette augmentation du coût de la vie est celui de la presse qui, le 1er octobre 1967 fut augmentée de 38 % et, le 1er juin 1968, de 25 % ; ces deux augmentations réalisées en moins d'un an. Le travailleur, avec ses 10 % d'augmentation de salaire se trouve donc, comme toujours, bafoué et escroqué. Ceci dénote, une fois de plus, qu'il n'y a pas d'accord possible avec un Etat qui autorise et encourage une telle exploitation du monde du travail, et fait réaliser que la solution définitive aux maux de cette classe, réduite à un esclavage déguisé, ne peut être que la révolution.

Les grandes centrales syndicalistes, qui tenaient, pendant un mois, toute l'économie du pays et qui pouvaient libérer totalement les travailleurs, ont joué hypocritement la défense de la classe ouvrière, cependant qu'elles freinaient, sous le même temps, le développement possible de la révolution. Les syndicats inféodés à l'Etat redoutaient que leur « pouvoir central » soit mis en échec par la révolution et par l'élargissement possible du syndicalisme révolutionnaire. Ce qui juistifie le silence de la grande presse sur les activités de la C. N. T. pendant la pseudo-révolution de mai 1968.

Certains travailleurs anarchistes et sympathisants anarchistes, devraient réaliser que leur intérêt, celui de tous les travailleurs, est de s'unir dans un syndicalisme révolutionnaire et non pas jouer les moutons de Panurge en s'inscrivant à des syndicats qui, loin de défendre leurs intérêts généraux, ne font que les diriger sur des voies de garage, se contentant de leur faire obtenir, de temps à autre, de 2 à 5 % d'augmentation annuelle, qui ne correspondent pas à l'augmentation réelle du coût de la vie.

Beaucoup de camarades anarchistes redoutent de s'inscrire dans le syndicalisme révolutionnaire de la C.N.T. parce qu'ils repoussent la plus petite forme de regroupement, de constitution d'une force qui leur paraît une atteinte à leur liberté. En vérité, il n'y a dans le syndicalisme révolutionnaire de la C. N. T. aucune atteinte à la liberté du travailleur, aucune contrainte, aucune pression n'existent, bien au contraire, tout partant de la base, aucune hiérarchie ne peut permettre et autoriser une autorité quelconque sur la liberté du travailleur.

Si les anarchistes entendent œuvrer pour la révolution de demain, ils le prétendent, ils doivent se serrer les coudes, s'unir, se consacrer, se regrouper; leur superbe isolement présent n'est pas constructif et est antirévolutionnaire. Ils doivent sortir de leur tour d'ivoire, constituer une force revendicative et révolutionnaire du travail. La C. N. T. F. sur le plan français, offre toute possibilité d'un regroupement prolétarien pour lutter pour la liberté et, l'Association Internationale des Travailleurs, sur le plan mondial, poursuit inlassablement la même activité.

Sans jouer les prophètes, il est possible de prétendre qu'aucun but révolutionnaire n'ayant été atteint à la suite des accords de Grenelle, l'Etat et le capitalisme se refusant à réaliser la situation du prolétariat, un mouvement de révolte peut, à nouveau, lever la masse de la classe ouvrière, malgré le freinage des centrales inféodées à l'Etat. Si nous entendons, en ce nouveau mouvement, ne pas être berné une nouvelle fois, nous devons, plus que jamais, constituer une force par le syndicalisme révolutionnaire. La possibilité de la réussite ou de l'échec de la décision des travailleurs et sympathisants anarchistes.

Emile Pouget a écrit : « Ainsi le syndicat s'érige comme une école de volonté, son rôle prépondérant résulte du vouloir de ses membres et, s'il est la forme supérieure d'association, c'est parce qu'il est la condensation des forces ouvrières, rendues efficaces par leur action directe, forme sublime de l'activité consciente des volontés de la classe des travailleurs. »

René VILLARD

59EME ANNIVERSAIRE DE L'EXECUTION de Francisco Ferrer Guardia

Commémoration du sacrifice du fondateur de l'Ecole Moderne avec un

Grand Meeting

qui aura lieu le 27 OCTOBRE 1968, à 9 heures et demie, à la Grande Salle du Palais de la Mutualité (Métro : Maubert-Mutualité) où interviendront :

JEAN COTEREAU, de la Libre Pensée
ANDRE MAILLE, du « Groupe Sébastien Faure »
FERNANDO VALERA, de l'A. R. D. E.
ARISTIDE LAPEYRE, de la Fédération Anarchiste
RAMON LIARTE, de la C. N. T. espagnole

Le meeting sera présidé par un représentant de la C. N. T. française et le directeur de la revue « UMBRAL ».

Egalement sont invités à participer le Parti Socialiste Ouvrier Espagnol et la Ligue Française des Droits de l'Homme.

Ce meeting d'affirmation rationaliste a reçu l'adhésion de l'homme de Lettres et savant Jean Rostand.

Contre la réaction traditionaliste espagnole et pour l'enseignement véritablement libre, la Commission Organisatrice espère que tous ceux qui aiment la liberté se joindront à elle pour ce meeting.

L'après-midi, à 14 heures 30 : EXTRAORDINAIRE SPECTACLE DE VARIETES, avec EL NIÑO DE MURCIA, LOS MUCHACHOS, LENY ESCUDERO, etc.

Entrées : 10 francs ; demi-tarif : 5 francs. Location : 24, rue de Sainte-Marthe — Paris (X)-Tél. BOT-22-02.

COMMUNIQUES

REUNION DE TRAVAIL

Bretagne, Vendée et départements limitrophes

Le dimanche 27 octobre se tiendra à Lorient à 10 h., la réunion de travail des membres de la C. N. T., les amis de l'A. I. T. et des délégués de la Solidarité Internationale Antifasciste les membres et sympathisants des cercles d'études syndicalistes révolutionnaires et de la Libre pensée, se doivent d'être présents.

Un repas entre la séance du matin et de l'après-midi aura lieu. (Prix 9 F. plus la boisson).

Il importe que toute la région Ouest des camarades révolutionnaires, ouvriers, enseignants, gens de mer, étudiants, ouvriers des champs nous rencontrent. Ils nous écriront afin de leur faire savoir le lieu de rencontre

La réussite de notre réunion sera l'œuvre des syndicalistes révolutionnaires qui courageusement se dressent pour faire le véritable procès de la responsabilité sociale du patronat, de l'Etat patron, mais aussi des politiciens et des syndicalistes réformistes en particulier de ceux qui au nom de la révolution militent au sein de F.O. C.G.T., C.F.D.T., etc.

Se renseigner auprès de J. Quendet. 42 D, rue Général Frébault, 56-Lorient.

Au sujet du repas, prévenir si vous dejeunez avec le groupe.

∴

S. I. A., BREST

A Brest, le 3 novembre, à 10 h., Maison du Peuple, face aux mascarades guerrières du 11 novembre prochain, où seront glorifiés les Poincaré, Clémenceau, Joffre, et autres personnages responsables de la mort d'un million et demi d'hommes, la S. I. A. de Brest tient à commémorer à sa façon le 11 novembre 1918, en organisant une causerie sur les horreurs de la Guerre 1914-18, basée sur des témoignages.

Aussi demandons-nous à tous les camarades de Brest et du Finistère non seulement à y assister, mais d'en prévenir leur famille et leurs connaissances.

La question de la solidarité envers les persécutés ne sera pas pour autant oubliée.

ANTENA

OTRA HAZAÑA

BILBAO, (OPE). — José Antonio de Etxebarrieta, hermano del nacionalista muerto en Guipúzcoa por un guardia civil, sufre poliomielitis. Está casi inválido y sólo puede andar con dificultad, sirviéndose de las muletas. Recientemente en Bilbao, cuando se dirigía a su casa, se le acercaron cuatro policías de paisano, le quitaron las muletas, le dieron una paliza y le dejaron sin conocimiento en el suelo.

YA VEREMOS, YA VEREMOS,

PARIS, (OPE). — «El gobierno portugués ha anunciado que está preparando una ley a aflojar o poner fin al control que hasta ahora ha ejercido sobre los sindicatos, las organizaciones profesionales y los grupos sociales». decía el diario de París «International Herald Tribune», el 8 de octubre. «Una nota del ministerio de las Corporaciones señala que la nueva ley abolirá la práctica hasta ahora en uso por el gobierno de aprobar los líderes de todas las organizaciones después de haber sido elegidos. Hasta ahora las organizaciones no pueden elegir más que a los miembros que simpatizan con el gobierno. Los observadores dicen que si éste acaba con esta situación sin adoptar otras formas de control, habrá dado su mayor paso hacia la liberalización del régimen.

AHORA MAPAS CLANDESTINOS

BARCELONA. — Juan Ballester Canals y Juan Mateu Ferré se encuentran detenidos a disposición de la autoridad militar, acusados de haber editado un mapa sobre las comarcas de lengua catalana sin el correspondiente pie de imprenta.

Dicho mapa apareció en una primera edición que se distribuyó para su venta con el pie de imprenta y la debida autorización. Una segunda edición en la que el mapa aparecía plastificado, salió sin pie de imprenta por causas que se desconocen, por lo que ha sido considerada publicación de carácter clandestino. La editorial se llama «Aportació Catalana, de la que es director don J. Ballester Canals, con el concurso del señor Mateu.

LO DE «EL ALCAZAR» TRAE COLA

MADRID, (OPE). — La prensa franquista viene ocupándose estos días con algún detenimiento del problema del diario «El Alcázar», suspendido recientemente a petición de la Hermandad de Nuestra Señora Madre Santa María del Alcázar, una sociedad franquista, que, como su nombre indica, nació al conjuro de la guerra civil y pretende ahora tener derecho de propiedad sobre la cabecera del citado periódico.

Un despacho de la agencia Cifra nos informó el 4 de octubre que la Hermandad había reiterado a la plantilla de «El Alcázar» el ofrecimiento de incorporación a la nueva empresa editora, pero el día 6 supimos por la misma agencia que en los locales del diario se había procedido a una votación personal y nominal entre los redactores para decidirse sobre el paso en bloque a la nueva empresa creada por la Hermandad o continuar en la antigua empresa.

Como vemos, ya no basta invocar entre los periodistas la fidelidad al Caudillo para que todo el mundo se someta incontinenti. Flotan en el aire otras ideas, otras aspiraciones y no pocas angustias en relación con el problema, no de la continuidad del régimen, sino de la continuidad de España como pueblo progresista y civilizado.

EL CRIMEN DE OPINAR

MADRID. — Antonio Menchaca Careaga, colaborador de «Cuadernos para el diálogo», ha tenido juicio en el TOP para responder del «delito» de escribir un artículo sobre «Teoría de la oposición». El fiscal le ha solicitado un castigo de seis meses de encierro y 25.000 pesetas de multa.

PROTESTA FEMENINA

Doce mujeres esposas de otros tantos detenidos en una reunión antirrégimen, penetraron en la catedral de Las Palmas, Canarias, negándose a salir en tanto la autoridad no excarcele a sus maridos, los cuales sostienen huelga del hambre desde el día 2 del corriente.

LA VENGANZA

SANTIAGO DE COMPOSTELA. — Seis estudiantes de la Universidad de Santiago de Compostela han recibido una comunicación del rectorado en la que se les informa de la resolución de «no admitir su matrícula como alumnos de enseñanza oficial» y de la prohibición de que penetren en el recinto académico universitario.

Uno de ellos pertenece a Ciencias, dos a Medicina y tres a Filosofía y Letras.

Los sancionados tuvieron una actuación significada en los incidentes universitarios del pasado curso.

EL CASO «MEDINASIDONIA»

«C. S.». — Informes llegados de España nos hicieron decir que la duquesa de Medinasidonia había sido condenada. Luego aclaramos que había sido absuelta. La confusión fue por haber sido, la Doña, realmente absuelta, siendo el fiscal quien ha hecho la apelación ante el Supremo en lugar de la duquesa.

EL OBISPADO INCREDULO

SANTANDER. — Hace años en San Sebastián de Garabandal unas ilusas pretendieron ver la «Virgen» en una voluta de nube que tomó, por un instante, forma semihuamana. Gritando «milagro» las niñas tontas amotinaron parte del vecindario, y entre éste y católicos vecinos levantaron un templo a la Virgen Garabandalera, en el cual no se ha podido oficiar por incredulidad de cuatro obispos sucesivos, el último el de ahora, que ha dictaminado tratarse de un fenómeno natural.

BOZAL

MADRID. — El procurador Juan Marrero Portugués intentó reunirse con otros procuradores en Ceuta para hablar de problemas locales. La reunión fue disuelta por la policía. Marrero publicó una protesta en la prensa y en la sesión de Cortes del 15 de octubre intentó ocuparse del asunto. La palabra le fue cortada.

LOS PROFESORES SE INSURGEN

MADRID. — Los profesores adjuntos a Ciencias Económicas no se avienen con la concesión máxima del Estado: 12.000 pesetas al mes, más una propinilla cuando los alumnos exceaan de cien en clase. Es fama que uno de los reuidos deslizó, con suma de respetos: «A los económicos el déficit nos arrastra siempre».

ASAMBLEISMO LIBRE

MADRID. — En las Facultades de Filosofía y Letras y Derecho el 15 de octubre hubo sendas reuniones con nutridas asistencias, para debatir la situación escolar y liberal de ambas Facultades y concretar la actitud a seguir. Ambas asambleas fueron ordenadas porque los guardianes del orden no se inmiscuyeron en ellas. Uno de los acuerdos fue protestar contra la parcialidad de la prensa.

HUELGA DE MINEROS EN ASTURIAS

MIERES. — Hoy se cumplen doce días de paro de los 1.500 mineros que trabajan en el pozo «Polio» y en la sección «Baltasara» de la empresa Hunosa. El conflicto surgió al imponer la empresa la pérdida de un día de salario a los 400 mineros de «Baltasara» que acudieron al entierro de un compañero muerto durante el trabajo en el pozo «Polio».

HUELGA EN LA «BABCOCK WILCOX»

BILBAO. — Unos 2.000 obreros de «Babcock and Wilcox» de Bilbao no entraron el 15 a trabajar. Permanecieron en actitud pasiva ante las oficinas generales. Unos 300 se dirigieron a sus puestos laborales, pero prestaron su trabajo a ritmo lento; en unos casos voluntariamente y en otros debido a que la factoría se encontraba prácticamente parada.

Los trabajadores se encuentran disgustados por la reconversión de las empresa y por haber sido despedidos 43 alumnos de la escuela de aprendices, alegando falta de trabajo. Los trabajadores estiman que este año se han hecho 400.000 horas extraordinarias. Asimismo, parece que los trabajadores esperaban una paga extraordinaria con motivo de la celebración del 50 aniversario de la fundación de la empresa.

CONFIRMACION DE UN ABUSO

MADRID. — El día primero de mayo de este año José Castro Donaire, de La Rinconada, se dirigió a Sevilla, donde había anunciada una manifestación obrera no autorizada. Ya dentro del perímetro sevillano, Castro fue detenido e inculpado de desórdenes públicos, cuando el inculpado no los cometió ni privados. Vista la «gravedad» del delito el TOP condenó a Castro a cuatro meses y un día de arresto, más 10.000 pesetas de multa. Recurrente ante el Supremo, éste ha rechazado el recurso dejando la sentencia en firme. «Mot de la fin»: Dicha manifestación de 1º de Mayo no tuvo lugar...

EL TOP NO HUELGA

MADRID. — El TOP ha pasado «por el cedazo» a los obreros Adolfo Merino Hormigos y Miguel Montero Ceprián acusados de desórdenes públicos por haber intentado asociar a los operarios de Lámparas Mazda. Para Adolfo el fiscal solicita cuatro meses de arresto y 10.000 pesetas de multa, y para Miguel, menor de edad la absolución previo abono de dos multas de 5.000 pesetas, que quiere decir 10.000 ídem.

HOMBRE MUERTO POR LA POLICIA

MADRID. — Pedro Carbajo Delgado, de 35 años, fue, sospechado por dos guardias de la Poli Armada de haber efectuado un hurto. Según el parte oficial, la pareja disparó al aire al ver que Carbajo se daba a la fuga; que el fugitivo se revolvió contra la autoridad y entonces ésta disparó contra el sujeto, matándolo. Como la víctima no puede replicar, el muerto al hoyo y la justicia al bollo.

CONTRA LA NO VIOLENCIA

MADRID. — Un empleado español en la UNESCO, París, Gonzalo Arias, se ha paseado por la calle de la Princesa con un cartel en el que se leía: «No violento. En nombre del pueblo español pido respetuosamente elecciones libres para nombrar jefe del Estado». Sin respeto alguno Gonzalo Arias fue detenido y encarcelado. Pocas horas después otro hombre, Félix Villameriel, paseó por la calle una pancarta con sólo esta inscripción: «No a la violencia». Violentamente los policías lo condujeron a la delegación, donde le trataron sin miras pacifistas.

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

El imperio del pato salvaje

EL «Jus utendi et abutendi», que juristas de la latinidad reconocían al propietario de predios urbanos y rústicos, lo traduce la incultura, incluso la ilustrada o ilustrada con unos toques de betún, como el derecho al uso y abuso o mal uso. Es este un error craso, del que no pude apear nunca al Presidente Companys, ilergete animoso, pero de no mucho más equipado entendimiento que un rabasaire.

El «Jus abutendi» es el derecho de enajenar un fundo. *Abuti* en latín literalmente significa ausentarse o apearse del uso, desmintiéndolo mediante la transmisión onerosa o gratuita. Naturalmente que, para el Derecho más nuevo, la pobre e individual disposición de un inmueble por parte de su dueño es un abuso. Sobre todo, el comercio con la belleza y la leche de la tierra, vaca de padre desconocido y de cuya fecundidad sólo pueden dar razón los muertos de hambre. La propiedad privada constituye, de consiguiente, en nuestros días, un verdadero abuso.

El Derecho civil romano no autoriza jamás al «dominiumhabens», por ejemplo, a incendiar su morada o a destruir una plantación. Virtualmente estaba involucrada esa facultad en la soberanía que se le otorgaba sobre personas y cosas. Pero, el uso antijurídico, el Derecho no hizo más que encubrirlo, desde luego criminalmente.

Lo propio ocurre durante la feudalidad, en que el señorío cobre la gleba y sobre el ciervo extrema su rigor. Los malos usos señoriales y feudales motivaron la Revolución francesa. Y son causa de la revolución agraria permanente, con incendios de mies y desjarretamientos de ganado, en el campo ibero. Los vejámenes de que se hace víctima al pelantrín, se escrituran con frecuencia en los colonatos. Pero raras veces los registran los Códigos. Sucedía ayer lo que acontece hoy. Esto es, que las costumbres eran peores que las leyes.

En Europa y en América, los papeles dicen una cosa y la tranca de la Policía te hace entender otra. Los desafueros que se cometen en el Nuevo Mundo con el trabajo humano — de la mujer, del varón y del niño — claman a Dios, que los oye como quien oye llover. En el surco no ha desaparecido mas que nominalmente la esclavitud en la mayor parte de la América. La del negro es de su color, en todas partes. Pero la de la tierra es más retinta aún.

Al latifundista mexicano Terrazas, amigo de Porfirio Díaz, le hizo una empacadora de carne de Chicago un pedido de cien mil terneros, «si los tenía». Contestación del opulento hacendado: «Dígame de que color los quieren, si blancos, negros, rubios, berrendos o «chorreados». De cualquiera de los pelajes que le apunto se le pueden servir cien mil lechales luego luego».

¿Quién creerá fuera de aquí, que en el norte del Canadá, hay tres provincias — Manitoba, Sashatchevan y Alberta — de un millón de kilómetros cuadrados de extensión, o sea de la superficie de dos Francias, destinadas únicamente a criaderos de patos salvajes, para que no se aburran las escopetas de los cazadores de Estados Unidos? Pues es el Evangelio, que nadie ha escrito, pero al pue estoy poniendo música yo.

En los lagos naturales, que cubrían casi todas esas regiones, vivían felices como canónigos, desde nuestro primer padre, unos 400 millones de patos de fina pechuga, alimentándose de culebras, de crustáceos, de crisálidas y de larvas de toda índole; de cucos como laboristas y de moscas de agua grandes como gorriones. En el verano, mientras machos y hembras se daban el pico, cebaba su ardor la gusanera. Y el invierno, convertido el cenagal en una helada pista, emigraban sus habitantes a los Estados Unidos, en compañía de los querubes con que dios bendijo su «flirt» estival. En la Unión, las armas de fuego de los ociosos hacían tremendas sarracinas en el pueblo volátil, no abatiendo anualmente menos de 140 millones de piezas.

Pero en los últimos años se observó que la materia prima de esa industria había menguado notablemente, hasta asegurar competentes expertos que en los formidables criaderos del Canadá no quedaban más que unos 27 millones de cabezas en 1935. ¡Conflicto internacional serio!

Se estudiaron detenidamente las causas de esa crisis. Y se llegó a las siguientes conclusiones. Un trienio de pertinaz sequía había dejado sin agua las tres cuartas partes del fangal, que es todo el norte canadiense. Los cuervos se merendaban todos los años nidadas de huevos y de patipollos, que representaban una destrucción de 50 millones de cabezas. Los esturiones y las ardillas hacían estragos parecidos.

La Sociedad de Cazadores yanqui Ducks Unlimited, de acuerdo con el Gobierno de Ottawa, acudieron solícitos a remediar escabeche tan difícilmente enarrable. Se encharcaron de nuevo las áreas desecadas. Millares de jornaleros, con la apreciable ayuda que les dieron los castores, abrieron zanjas, construyeron diques e improvisaron lagos hasta donde no los había anteriormente. Equipos de pescadores especializados proveyeron al arrastre del esturión. Y millares de estudiantes en vacaciones exterminaron dos millones de nidos de cuervos. Dos mil celadores y guardas de estanques fueron nombrados, para vigilar y asegurar en adelante la satisfacción normal de un placer tan exquisito como es el de echar a escopetazos pájaros voladores al suelo.

Las aves tan cariñosamente protegidas, se han vuelto a reproducir en el último quinquenio fabulosamente, casi hasta el infinito. Cuando los primeros fríos barren hacia el Sur a esa nación alada, están tan gordas las piezas, que en el camino se quedan fatigadas la mitad, antes de llegar a los Grandes Lagos estadounidenses, metiéndose a bandadas por las ventanas de las granjas agrícolas, e incluso en los apartamentos de las ciudades, y yéndose derechamente a las cazuelas de las cocinas a bien morir.

¿Qué os parece, hambrientos de la tierra, de pan, de libertad y de justicia, de Europa y del mundo entero, desterrados de esos paraísos por reaccionarios Mackenzie King y otros emperadores de patos, más dignos de la peladilla bajo el alón que los gamos de nueve kilos que ceba la podredumbre del Canadá?

Angel SAMBLANCAT

México, 1947.

Area mundial

HACE unos días un elegante y mordaz cronista concretó la situación checa en una parábola rápida. La policía rusa detuvo a diez protestatarios que en la inmensa Plaza Roja de Moscú protestaban contra la ocupación del país hermano. Encarcelados, los diez ciudadanos soviéticos se vieron inculpar de «interruptores del tránsito público». ¿Y los tanques, los camiones y las formaciones militares de ocupación, no impiden la circulación en carreteras y pueblos checoeslovacos?

Praga, a la cabeza de los países comunistas evolucionados, estimó haber superado el periodo de fuerza para entrar de lleno en un socialismo humanizado, de perspectiva amplia, de concepción libre, ese sano enunciado, cuya sola mención pone de malhumor a los señores del comunismo — desde el Kremlin — dirigido.

Visto el espíritu de libertad que se iba apoderando de la nación checa, el colegio imperator de Moscú advirtió perentoriamente a sus colegas de Praga del riesgo que se atraían enfocando por la vía de la «indisciplina» comunista. El Pacto de Varsovia tanto podía responder a la presión de la NATO como a la independización de los pueblos «varsoviados». Dubcek y compañía no condescendieron, prefiriendo comprobar el riesgo. Este se presentó, a la postre, en forma de fuerza militar irresistible, perfectamente cosaca, mas con la máscara de una acción conjuntiva por presencia — simbólica — de soldados búlgaros, alemanes, polacos y húngaros. Desde entonces el país checo se halla bajo la bota militar rusa abonando el antiguo prejuicio prusiano de los «bárbaros del Este», igual — como cita Max Nettlau — que la Galia ha resentido a través de su historia la inquietud por las invasiones bárbaras procedentes del Centro. ¡Todo un semillero de guerras! Una vez aposentada en Checoeslovaquia, la U. R. S. S. ha «licenciado» las tropas de relleno arriba indicadas, para quedar sola endogalando a un país «amigo pero perdiendo».

Se ha visto seguidamente cómo los jefes de la situación liberal checa fueron arrastrados a Moscú donde ser insultados, befados, apaleados y obligados. El retorno de Dubcek, Cernik y Svoboda a Praga fue en condiciones de prisioneros, de gobernantes peleles, dirigidos y vigilados en su más mínima reticencia, y últimamente obligados a firmar un estatuto «voluntario» de ocupación con responsabilidad en la manutención de las tropas invasoras. De hecho, los dirigentes checos han capitulado, ocurrencia deprimente que el pueblo checo ha constatado con amargura.

MEJICO OLIMPICO

La capital azteca está en plena olimpíada mundial para gozo de empresarios y ociosos. El estudiantado, con cientos de afectos encarcelados y unas docenas en el cementerio, se avinieron a un alto el fuego permitidor de que las olimpíadas se desarrollen tranquilas. ¿Y la tranquilidad universitaria, viene de tranca como el chusco decía? De hecho, la concesión de los estudiantes al gobierno equivale a otra — más pequeña — derrota «checoeslovaca».

No es deseable que la contienda gobierno-universidad continúe como en los días fueguinos. El cartel de reivindicaciones estudiantiles no es excesivo para que la autoridad inmanente le haga caso omiso. Si Méjico es país de libertades y comprensiones, los de arriba no deben esperar a que las olimpíadas se extingan para resucitar airado pleito. El anhelo reivindicativo universitario debe ser atendido desde ahora y los presos inexplicablemente mantenidos en situación de tales deben salir inmediatamente a la calle. Los universitarios postulantes han pagado con creces sus razonadas exigencias y resulta de mal gusto y de pésima política derivar un franco razonar en una política de fuerza, cual si en el bello país mejicano los Hidalgo, los Juárez, los Zapata, los Flores, los Guerrero no hubieran existido. ¿No queda en el ánimo de los herederos de la Revolución de 1910 un aliento vivificador para el humanismo y la causa del gran avance? Pudiendo ser Méjico un ejemplo superador de los comunismos autoritarios de Europa y Asia, ¿va a dejarse arrollar por las reacciones rojas con sedimentos de gengiskanismo?

Méjico es Tierra y Libertad o no es nada. Méjico no debe arredrarse por libertades y avances atrevidos, pues aparte de negar su historia, la intromisión autoritario-castrista le daría qué hacer.

LA GUERRA DE NIGERIA

La región biafresa se separó de Nigeria dicen que por diferencias de religiones. No obstante, Biafra es la región más próspera del Níger debido a sus yacimientos petrolíferos. Lagos opuso sus armas a la segregación biafresa resultando de ello la actual guerra, la más mortífera de las civiles después de la guerra de España. Rusia e Inglaterra apoyan descaradamente a los nigerianos y recientemente lo hacen alemanes y franceses a favor de los biafreños, cabiendo pensar que sin la contribución armamentista de estos Estados la guerra de Nigeria podría extinguirse, o cuando menos reducir en mucho su capacidad mortífera. Los biafreses han experimentado más bajas por inanición que por corte y baleo. Los intereses extranjeros los pagan los nativos con una espantosa contribución de dolor y sangre. El laborismo inglés y el comunismo ruso atizaron el fuego en aquella parte del Africa, ellos saben con qué intenciones de negocio perverso. Los sentimientos de paz que vociferan las naciones poderosas siguen siendo una deleznable mentira.

Las realizaciones revolucionarias en Cardona (1)

«Exportaciones Potásicas Colectivizadas»

Una industria obrera en plena actividad y entusiasmo

SIGUIENDO las normas trazadas por nuestro semanario «Campo» de procurar para el agricultor cuantos datos informativos le reporten utilidad, pensamos hacer un viaje a Cardona para visitar las Explotaciones Potásicas allí existentes, con la mira de dar los detalles de la aplicación de aquellos abonos, y conforme concebimos el proyecto lo hemos llevado a la práctica.

Actualmente «Explotaciones Potásicas Colectivizadas», radicadas a la entrada del pintoresco pueblo de Cardona, lleva todo lo concerniente al fertilizante potásico en unión de las Minas de Suria y de Sallent. Se ha creado el Comisariado de la Potasa en Barcelona, que se encarga de repartir los pedidos a prorrateo entre las tres empresas. Llevan perfectamente organizados sus trabajos de distribución, puesto que los pedidos se cursan por mediación del Comisariado de la Potasa, Fontanella, 7, Barcelona, quien los distribuye entre los tres asociados: Cardona, Sallent y Suria.

Uno de los técnicos de la Fábrica nos facilita los detalles que de él solicitamos, que a continuación ponemos a disposición de nuestros campesinos.

Para el campo, comienza diciéndonos, los abonos han de ser los más completos posible con el fin de restituir a la tierra los elementos que la producción le resta, debiéndola proveer de los tres componentes más importantes para la nutrición vegetal, que son la potasa, el nitrógeno y el ácido fosfórico, en proporciones variables según la riqueza del terreno y la clase de explotación a que se les dedique.

En atención a estas circunstancias, damos a continuación los datos más necesarios para los distintos cultivos más generalizados en nuestra región: patatas, cereales, huertas, rutas, y hortalizas, legumbres, viñas y olivos.

Patatas. — El abonado del terreno dispuesto para la siembra de la patata, debe hacerse con unos 1.000 a 1.500 kilos por hectárea de un abono compuesto según la siguiente fórmula:

	Secano	Regadío
Superfosfato 18/20.	50 kilos	40 kilos
Sulfato amónico ..	30 »	40 »
Cloruro potásico ..	20 »	25 »

Para la patata temprana conviene que los elementos de la fórmula anterior entren en la proporción siguiente:

Superfosfato 18/20	30 kilos
Sulfato amónico	40 »
Cloruro potásico	30 »

El abonado debe hacerse antes de plantar. Con el empleo de estas fórmulas en el abonado del cultivo de la patata, se obtendrá una cosecha de mejor calidad y mayor riqueza alimenticia del producto, preservando al mismo tiempo a la planta de la enfermedad del «mildeu».

Cereales. — Para el abono de los terrenos destinados a cereales recomendamos la siguiente fórmula:

Superfosfato 18/20	50 kilos
Sulfato amónico	30 »
Cloruro potásico	30 »

Este abono, echado antes de la siembra y en cantidad de 500 a 1.000 kilos por hectárea para el trigo y cebada; de 350 a 500 para el centeno; de 400 a 600 para avena, y de 700 a 1.000 kilos para maíz, se obtendrá un resultado inmejorable en calidad y producción y una mayor resistencia del vegetal contra el encamado, las heladas, etc. En estos cultivos es muy conveniente por su eficacia que en primavera se adicionen al terreno unos 200 kilos por hectárea del preparado siguiente: Nitrato de Chile, 70 kilos; Potasa, 30 kilos.

Leguminosas en secano. — La fórmula indicada para este cultivo, es la siguiente, en las variedades más importantes: *Habas:* Superfosfato 18-20, 70 kilos. Cloruro potásico, 30 kilos. De este compuesto, adicionar al terreno de 600 a 900 kilos por hectárea. *Guisantes, Lentejas:* Superfosfato 18/20, 55 kilos, Sulfato amónico, 15 kilos, Cloruro potásico, 30 kilos. De este preparado echar a la tierra de 400 a 600 kilos por hectárea. *Alubias:* Superfosfato 18/20, 50 kilos, Sulfato amónico, 20, Cloruro potásico, 30. Este compuesto para 600 a 700 kilos por hectárea.

Garbanzos: Superfosfato 18/20, 50 kilos. Sulfato amónico, 25 kilos, Cloruro potásico, 25 kilos. Proporción, de 500 a 600 kilos por hectárea.

Algarrobas, Vezas, Almorta, Alcaceña, Alholvas: Superfosfato 18/20, 60 kilos, Sulfato amónico, 10, Cloruro potásico, 30 kilos. De 300 a 500 kilos por hectárea.

La época más indicada para emplear estos fertilizantes en las leguminosas, es unos días antes de la siembra, excepto para los garbanzos, que ha de ser un mes por lo menos de antelación a la siembra de los mismos; el reparto puede hacerse a voleo y el resultado del empleo de estos abonos será compensado con creces al sacrificio económico que de momento le representa al agricultor, porque obtendrá, con seguridad, mejoramiento de calidad y abundante cosecha.

Coles, Repollos, Acelgas: Superfosfato 18/20, 35 kilos, Sulfato amónico, 35 kilos, Cloruro potásico, 30 kilos.

Alcachofas, Cardos: Superfosfato 18/20, 40 kilos, Sulfato amónico, 30 kilos, Cloruro potásico, 30 kilos.

Apio, Perejil: Superfosfato 18/20, 35 kilos, Sulfato amónico, 40 kilos, Cloruro potásico, 25 kilos.

Pimientos, Tomates, Berenjenas: Superfosfato 18/20, 35 kilos, Sulfato amónico, 25 kilos, Nitrato de sosa, 15 kilos, Cloruro potásico, 25 kilos.

La Vid: Para el buen abonado de los viñedos es prácticamente demostrado muy conveniente el empleo de la fórmula siguiente: Superfosfato 18-20, 50 kilos, Sulfato amónico, 25 kilos, Cloruro potásico, 25 kilos. La aplicación sobre el terreno ha de hacerse repartiendo 600 kilos por hectárea entre el número de cepas ocupado por la viña y echar lo correspondiente a cada una enterrándolo en un surco abierto alrededor de cada cepa. La época mejor para distribuir el abono para este cultivo, es durante el mes de febrero de cada año.

Obtendremos con el empleo de esta fórmula, vinos de muy buena calidad, pues a ello ha de contribuir los racimos perfectamente sazonados que se cosecharán en abundancia y muy azucarados, con una floración asegurada.

Olivo: Recomendamos la siguiente fórmula: Superfosfato 18/20, 40 kilos, Sulfato amónico, 20 kilos, Nitrato de sosa, 15 kilos, Cloruro potasa, 25 kilos.

Por hectárea, 450 kilos, que se pueden distribuir, bien dando a cada árbol la cantidad que a prorrateo le corresponda, enterrando el fertilizante en este caso a su alrededor, fuera de la zona de goteo, o bien distribuyéndolo por toda la superficie y enterrándolo por medio de una labor de arado.

La época más indicada para el abonado del terreno destinado al cultivo del olivo, es en el mes de febrero, como ocurre con el cultivo de la vid.

Estos son los preparados más indicados como fertilizantes para los cultivos más explotados en nuestra región catalana, y aconsejamos a nuestros campesinos, que a ellos se atengan en beneficio suyo para el mejor logro de sus respectivas cosechas.

Por la circunstancia de estar cerrada la exportación, esta colectiva, que a todo trance quiere defenderse y trabaja con indescriptible entusiasmo, en estos momentos está construyendo un pantano cuya producción normal será de 1.500 kilowatios-hora. El consumo que hace esta empresa es de ochocientos mil kilowatios mensualmente, esto da una clara idea de la importancia que la misma tiene.

Figuran además en estudio, entre sus proyectos, la construcción de otros pantanos complementarios, cuya realización se llevará a la práctica en breve.

Entre los nuevos proyectos de obras figura la regularización del río Cardoner, que beneficiará en manera provechosa a toda la comarca, por poderse aprovechar su caudal para regadío, alcanzando el beneficio de manera muy directa el pueblo de Cardona, que podrá convertir todo su término municipal en terreno de regadío, elevando el valor del mismo y multiplicando sus beneficios.

Otro nuevo proyecto acariciado por estos entusiastas trabajadores, es sacar los subproductos de la potasa y de la sal, dando como resultado el mejor aprovechamiento de la energía eléctrica y de los productos de sus minas, asegurando así toda competencia.

Ilustramos (2) estos datos con algunas fotografías de la magnífica instalación que Explotaciones Potásicas Colectivizadas tiene instalada en Cardona, y deseamos a estos jóvenes e inteligentes obreros que dirigen muy acertadamente esta explotación, toda suerte de felicidades y éxitos, que bien ganados los tienen por su perseverante y hacertada gestión en beneficio inmediato de la agricultura.

(1) *Trabajo publicado en «Campo», 17 de julio 1937.*

(2) *Las ilustraciones no las reproducimos en el «C. S.». (N.D.L.R.)*

Fluorescencias

1

Me gusta sacar la cara
— campesino —,
por quien ara,
del Ande hasta el Apenino.
Y por quien tumbando pinos,
cimenta techo y almohada.
Por los diablos del infierno
que artifican los ladrillos
— ladrilleros —.
¿Quién se quema las pestañas
con el fuego de la IDEA?
Lo sabemos:
Son los que todo lo CREAN
— y recrean —,
con esfuerzo,
porque la Vida no muera
sobre témpanos de hielo;
porque tenga ese sabor
a fuego de los infiernos,
mientras hayan en la Tierra
«gigantes» con pies de viento.

2

Los dictadores — y los dictadorzuelos —, temen hasta su propia sombra. Incluso una palabra tan insulsa como lo es «familia» — o «familiar» —, (la que puede ser buena o mala, según sea interpretada), les hace el efecto de bombas de cobalto lanzadas en despoblado contra inermes poblaciones. Es que los dictadores — y sus perros falderos —, imaginan, quizás con mucha razón, que una «familia», al reunirse en secreto y con discordia, les pueden echar completamente abajo, de una vez por todas, «el tinglado de su farsa». ¿Estamos?

3

Las dictaduras no respetan a nadie: en ellas medran los seres despreciables a costa de las personas decentes.

4

La vida exige, de quienes la estiman limpia y armoniosa, olvidar los resquemores que el tiempo puede paliar — se entiende entre compañeros de verdad —. ¿Pero, hay compañeros — o compañeras —, de mentirijillas?

5

La sinceridad induce a la afinidad energética, y repele al mismo tiempo la incitación de entendidos perniciosos. ¡Es tanto lo que todos y cada uno tenemos que realizar en contra de las mañas autoritaristas de todos los colores y formas que los acaparadores del poder y la riqueza emplean contra los amantes de la justicia y la libertad...!, que ponerse a pelear entre verdaderos afines, es lo más absurdo que concebirse pueda. Seamos sinceros, para que nuestra fraternidad y cariño sean la añididura.

COSMOS

Rafael Barret:
OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos.

DISCOS

Peius Gener era jocoso y sólo él pudo permitirse la licencia de considerarse vecino de Cristóbal Colón, nacido, según Peius, en la calle de Petritxol de Barcelona.

Cisco Pujols era hombre de enjundia y le estuvo bien considerar Martorell pululado por cuatro mil individuos antitesis del Xic de la Barraqueta.

Juan d'Agramunt era — sigue siendo — cáustico, y tuvo razón en considerar Agua de Lago agua de lodo, pues el barrizal es, allí, más intenso que nunca.

José Ma Puyol, cervantista excelente, acabó por trocar el yelmo de Mambrino por un paraguas abierto bajo el cual disertar en plaza pública humedades al calor estallante del sol de Provenza.

Felipe Alaiz fue capaz de grandes riquezas literarias que le indujeron a expirar en extrema pobreza.

Ese que me imagino, pero que no invento, llegó a maestro en economía pública sin dar en el clavo en la suya privada.

Todos, en sus características particulares, merecedores de sonriente estima.

Lo que disgusta, lo que alarma, es la nube de celebridades ignoradas que se reclaman descendientes de Doña Aldonza Lorenzo, alias Dulcinea del Toboso.

DISCOBOLO

CHISPAS

La señora Esperanza era burguesa, beata y orgullosa. Menospreciaba a los trabajadores, de los cuales vivía.

⁂

Era dadivosa y caritativa: en un mes tres pesetas, diez reales para la Virgen del Cirio y dos para diez pobres.

⁂

La señora Esperanza era altanera, o bajunera, según con quien trataba. La Guardia Civil le era tan simpática como el Angel de la Guarda.

⁂

En su fábrica los chavales ganábamos una peseta por once horas de trabajo.

A los doce años ya hubieron de licenciarme. Nos anarquizábamos.

⁂

El trato y la fatiga aprendieron el terno a los chavales. Por un terno, un despido, en el caso in fraganti. ¡Qué Esperanza!

⁂

Las tejedoras amamantaban sus crios en un corredor de la fábrica. La señora Esperanza impidió que lo siguieran haciendo. Era inmoral airear las tetas en público...

⁂

Las madres permanecían once horas del día encerradas en un tal presidio, y los crios debían aguardar llorando en casa.

⁂

Mi madre encontró unos lentes armados en oro, de esa Esperanza. Se los dio, y la «señora» los tomó desdeñosamente.

Y gracias que no la acusara de habérselos robado.

⁂

Yo alcancé la época en que las fábricas eran presidios, y tuve el goce de ir a la cárcel por haber contribuído a humanizar tales antros.

⁂

Mi mayor compañero de época, Ramón Carreras, que debe apurar su vejez en Blancafort de la Gironda.

⁂

La señora Esperanza era mujer a temer, no a querer. Pero los discos los le abatimos el orgullo. Y sin orgullo, ¿para qué seguir existiendo, la burguesía?

⁂

Murió la señora Esperanza y en el mujerío de la fábrica renació la esperanza.

CHISPERO

TRIBUNA JUVENIL

LA COHESION, COMO IMPERATIVO DEL MOMENTO

JOVEN todo el mundo lo es hasta que deja de serlo. Llegado aquí, el individuo debe arriar bandera juvenil si no quiere que lo grisáceo o la calvicie lo descubran.

Joven puede serlo el compañero moralmente vigoroso, fisicamente dinámico como Domínguez, de Blanes, luego de Evreux. Gente así acredita el «elíxir de juventud», al revés de los tiernos, o nuevos, atacados de desgana en su segunda década de vida.

Nadie de nosotros entra en la reserva por estar, anárquicamente, destinado a la actividad. El retiro no está permitido ni las edades son clasificables en el dominio de la Idea. Nuestra lucha empieza y el esfuerzo no tiene fin.

Hoy la facilidad interpretativa se queja de la falta de jóvenes, y el defecto arranca de la separación de edades en elemento libertario. Es un vicio — adquirido — que se paga. La constitución de las JJ. LL. en España fue un defecto que, como todos los defectos, da mal resultado. «Nosotros al pairo», «Nosotros los jabatos», «Nosotros los de empuje», y así sucesivamente hasta el desequilibrio o la descohesión de fuerzas anarquistas. Jóvenes aparte, mujeres aparte, maduros aparte, y viejos apartables. ¿Sobra de energías, de militantes, de experiencias? Sobras de nada. Porque ahora «faltan jóvenes», y mujeres y maduros no sobran. Todos imprecindibles sin opción a prejuicios de célula de nacencia.

No hay juventud suficiente, posible. Que se hace lo que se puede para ahuyentar a primerizos, seguro. Nuestras reuniones no son hábiles para atraer, sino especiales para ahuyentar. «Yo no me meto con esos». Y huyen con razón o sin ella. De 1915 a 1968 ¿cuántas posibilidades no se han perdido? Cualquiera saca la cuenta.

La juventud no abunda, bueno; pero existe, en casa nuestra. No luciendo espolones, sino en brillo de pocos años. La hay en Provenza, en la Gironda, en el Alto Garona, en el Rosellón, en la región del Sena; hay muchachos desperdigados en lugares sin ninguna conexión con los afines. Cenetistas y libertarios existen en todas las regiones del Exilio y labor buena de éstos sería conectar con este compañerismo naciente y relacionarlo, a la vez, con la juventud verdad del sitio más próximo.

Marsella, Burdeos, Toulouse, Perpiñán y París, para concretarlo en ciudades, juvenilmente podrían aunarse para conocerse, ayudarse y crecerse. Que unos confederales, otros libertarios y otros más eclécticos, no importa si las finalidades convergen. Sin levantar un «sólo para jóvenes», o ser establecidas con vistas a un superior esfuerzo y a una estima obviando lejanías.

Esta realidad entusiasmaría a todos; a cuantos consideramos que al movimiento libertario se entra y permanece sin ficha edaticia.

Silvio Ribeiro

LA LIBERTAD Y EL COMUNISMO DE ESTADO

LA invasión de Checoslovaquia por las tropas rusas ha conmovido por completo a nuestro viejo Continente. Es un caso de un insuistado cinismo d ela politica internacional, y, por tanto, es lógico haya dado tanto que hablar y haya hecho correr tanta tinta. Me parece que a los partidos comunistas del Occidente europeo les habrá causado este suceso sus quebraderos de cabeza y especialmente al de Francia, que tan malparado le dejaron los sucesos de mayo y las últimas elecciones legislativas. Sobre todo los partidos italiano y francés, obedientes al dictado de Moscú, se encuentran manteniéndose a duras penas sobre la cuerda floja establecida por la acción agresiva de los soviets, pues por su propaganda de cara al liberalismo de Occidente se han visto en el compromiso moral de «condenar» el atropello de la pequeña nación checa por el coloso ruso, y al propia tiempo esta condena no puede pasar de un formulismo politico ante el temor de una reprimenda de los orates de Moscú.

Es indignante el atropello de que se ha hecho victima al pueblo checo, precisamente cuando la experiencia por la que se habia adentrado esta pequeña nación habia despertado innegable interés, aunque fuera sólo — y sin prescindir del autoritarismo del comunismo estatal — por su actitud de independentismo frente a la política asfixiante de la meca del comunismo. Mas el país «faro» para los irredentos del mundo ha mostrado una vez más su especial interpretación de la libertad de los pueblos y de la autodeterminación, y el pequeño país no ha tenido más remedio que encajar el golpe y bajar la cabeza dignamente ante el hecho consumado de la nueva política de fuerza a lo Hitler. Y es lo que más me asquea — después del atropello, que no nos sorprende, puesto que considero a la U. R. S. S. un Estado con las mismas necesidades y apetencias que cualquier otro — es que determinadas personas que a ti te sorprenderían se muestran inclinadas a buscar disculpas para la actitud rusa y a querer justificar presentando este acto de puro imperialismo como habil maniobra politica. Y no hablemos de la postura rusa en la delicada cuestión de Oriente Medio.

Fernán Muratore

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA»

Libro muy comentado en su referencia de origen. En segunda edición: 10 francos. Pedidos a «C. S.» y a «Espoir».

FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA

Estando el folleto «Emigrados y confederales. — LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM» a punto de ser impreso, encarecemos a las FF. LL. y a los compañeros en general que formulen rápidamente los pedidos que les parezca formular a fin de que se pueda fijar la cuantia de la tirada. Recordamos que el precio de este opúsculo está fijado a 1 franco. De 5 ejemplares en adelante, 0,70 frs.

Pedidos a: «F. C. L.», 4, rue Belfort, 31-Toulouse.

Miguel Hernández, pastor y poeta

EN la Vega del Segura Miguel Hernández fue pastor de ovejas y de estrellas. Contra viento y marea del clima inculto y rústico en que se desenvolvió su existencia, escribió desde niño versos inspirados en el campo y sus faenas.

Hijo de campesinos, de hortelanos pobres, habia nacido en el barrio alto de Orihuela, en 1910, y desde un principio se sintió hermano del labrador, de los aperos de labranza y del sudor de la tierra:

Yo quiero ser llorado el hortelano
de la tierra que ocupas y estercolas
compañero del alma, tan temprano.

Al atardecer, el ganado desfilaba cansino camino del aprisco. Las esquilas y los cencerros se hacian más melancólicos en el crepúsculo. Embelesado en el paisaje, dentro del alma de Miguel Hernández cantaba un caramillo.

Aislado del mundo, apenas fue al colegio, sus conocimientos no pasaban de la escuela elemental. Un maestro bondadoso que orientó sus primeros pasos liricos fue don Juan Sansamo, poeta de cierta importancia en la literatura regional de Alicante.

Los jesuitas, que se dieron cuenta del talento que poseía el muchacho, quisieron costearle una carrera, pero su padre se opuso: debía seguir pastoreando cabras. El ordeño y el corral eran los horizontes de su destino.

Sin embargo, cuando regresa de su trabajo, después de encerrar a los animales en el redil, Miguel escribe con un lápiz romo, en un papel cualquiera, unos versos rudos, plebeyos, toscos y bestiales, como si los esculpiera en las piedras un artista paleolitico.

Miguel tenia el alma blanda y el rostro duro, tostado y curtido por el sol de las mañanas. Sus mejillas eran rosáceas, como la piel de las naranjas; la barba, cerrada y crecida, descuidada; los labios gruesos, el mentón redondo y los ojos de niño prodigio, ingenuos, soñadores, dulces y serenos alguien los llamó «ojos de arcángel sorprendido».

Su fraternal amigo Ramón Sitjé, estudiante de Derecho, le proporciona bastantes libros. Se aficiona a los clásicos del siglo de oro y adquiere de esta manera una cultura literaria muy apreciable. Lee y estudia de noche, a la luz de la luna, y también de dia, mientras las cabras pacen y brincan por los riscos. No hay mejor salón de lectura que el silencio de la naturaleza bajo la sombra de un árbol. Así fueron naciendo sus poesías.

Cuando su primer libro está terminado — si es que puede concluirse un libro de versos — lo titula «Perito en lunas». El, que había contemplado tantas veces al satélite terrestre, era un especialista consumado sobre el mismo.

Para corregir las pruebas de imprenta va a Murcia, y en casa de Raimundo de los Reyes, director de la colección Sudeste, que se había encargado de la edición, conoce a García Lorca. Miguel se emociona ante la presencia del poeta admirado. Federico lee con interés las galeradas recién salidas de la imprenta, y con su vehemencia y generosidad peculiares le anima y le alaba.

«Perito en lunas» queda impreso el 20 de enero de 1933. Los trescientos ejemplares de la edición se diseminan por toda España. Pero todo el mundo se queda en silencio ante el primer libro de un nuevo poeta. Miguel Hernández se desespera y maldice la hora en que se le ocurrió leer un verso suyo a nadie.

En su casa le reprochan que no gana dinero, que pasa los días perdiendo lastimosamente el tiempo; que se avergüenzan de que haga versos y le niegan la mitad del pan. Pero él siente aumentar su pasión creadora y se dedica a dar recitales de sus poemas por los pueblos anunciándose con un cartelón que ha pintado él mismo.

Una tarde de feria conoce a una mujer «morena de altas torres, alta luz y ojos altos», nacida en la sierra andaluza de Jaén, y se casa con ella.

Qué cara de herido pongo
cuando te veo y te miro
por la ribera del hombro.

Fruto de estos amores nació un hijo que lleva el mismo nombre del poeta. Josefina Manresa, que así se llama la esposa, cose y borda en una máquina, cuida del niño y ama a Miguel. La aguja de la *Singer* es la pluma con que escribe élla sus poemas domésticos.

Mientras tanto el poeta urde en su mente «El silbo vulnerado» y «El rayo que no cesa», poemas atormentados.

En la cuna del hambre
mi niño estaba.
Con sangre de cebolla
se amamantaba.

Cuando el poeta pastor decide ir a Madrid no abandona sus alpargatas de esparto ni su chaqueta de cuero forrada de lana, y con éllas se presenta en casa de los amigos, y va a las reuniones literarias y al teatro.

Don José María de Cossio lo emplea como secretario suyo en la redacción de la enciclopedia «Los toros», que preparaba en aquel entonces para la editorial Espasa-Calpe.

En los momentos que le quedan libres de su trabajo Miguel Hernández frecuenta las tertulias de García Lorca y Neruda, y asiste a reuniones de pintores, músicos, toreros famosos y aristócratas. En todas partes lo reciben con simpatía por su valor como poeta y la nobleza de su corazón.

Lorca y Aleixandre influyeron de un modo decisivo en la obra literaria de Miguel, Neruda y Alberti presionaron politicamente en su ánimo.

Miguel Hernández había sufrido en carne propia las privaciones, injusticias e infortunios de los menesterosos. «Los hijos de la piedra», como los llama en un drama social y humano, y siente hervir en su sangre el ansia de la redención.

Por eso cuando estalla la guerra civil Miguel se alista con entusiasmo para ir a combatir al frente. Quiere luchar por la libertad. Escribe poemas de guerra y le proclaman «poeta del pueblo».

Al concluir la guerra, con veintinueve años, es detenido. Encerrado en la cárcel de Alicante, muere de tuberculosis en 1942. Una muerte más que añadir a la cuenta siniestra de la guerra fratricida. Su agonia fue triste, amarga y lenta.

¡Qué sencilla es la muerte, qué sen-
[cilla,
pero qué injustamente arrebatada!

Sus huesos quedaron fundidos con la tierra que él había labrado en su juventud. En un momento de exaltación dijo:

Quiero escarbar la tierra con los
[dientes,
quiero apartar la tierra parte a parte,
a dentelladas secas y calientes.

Pero un puñado de tierra tapó su boca para siempre.

Eduardo Conde

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

Continuando las actividades de propaganda de esta F. L., tendrá lugar una conferencia en Clermont-Ferrand el día 27 de octubre en la Sala nº 2 de la «Casa del Pueblo» de esta villa, a cargo del conocido compañero J. Muñoz Congost, quién disertará sobre el tema: *El anarcosindicalismo en las perspectivas del futuro ibérico a la luz de los acontecimientos actuales.*

COMUNICADOS

TOMBOLA DE LA SOLIDARIDAD OBRERA 1968

Números premiados en el soteo efectuado el dia 13 de octubre en la velada de la Peña Racionalista:

Primero	1.404
Segundo	5.701
Tercero	4.625
Cuarto	2.040
Quinto	8.624
Sexto	2.647
Séptimo	5.893
Octavo	2.591
Noveno	2.593
Décimo	2.652

Reclamar los premios a esta Administración.

Paris 13-10-68.

F. L. DE MONTPELLIER

Invita a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el día 27 de octubre en su local social. Ni que decir tiene que después de las vendimias y terminadas las vacaciones todos nos reintegraremos a los problemas orgánicos como buenos confederales. El caso no es haber sido, hay que continuar siendo. Retengamos pues la fecha y todos a la reunión del 27 de octubre de 1968.

F. L. DE MARSELLA

Con objeto de analizar diversos aspectos que afectan a la gran familia confederal y libertaria, tanto en el área local, como nuclear e intercontinental, convocamos a todos los afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo día 10 de noviembre 1968, a las nueve y media de la mañana, en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon, segundo piso.

Para que las conclusiones respondan al sentimiento general de nuestra partícula orgánica, reiteramos la invitación a todas las compañeras y compañeros que forman parte de su seno, esperando una asistencia masiva.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar en el café de la Comedia a las 9,30 de la mañana el domingo día 3 de noviembre. Se ruega la asistencia de todos.

SALA ESPOIR - TOULOUSE

69, rue du Taur, 69

El domingo, 3 de noviembre de 1968, a las 3 de la trde, organizado por la Sección de S. I. A., tendrá lugar una espléndoda velada artistica a cargo del Grupo Artistico «Terra Lliure».

Primera parte:

LOS GRANUJAS

zarzuela lirico-cómica, en 1 acto y 4 cuadros, original de Carlos Aniches y José Jackson, con música de Valverde (hijo) y Torregrosa.

Director: Ramón Florista.

Segunda parte:

Selecto progarama de variedades con escogido repertorio de canciones típicas y modernas, y la colaboración del Grupo de Ballets, bajo la dirección de la Profesora Amparito Navarro. Al piano, Profesora Mme Ramiz.

El espectáculo será presentado por la simpática Tina Prat.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 10 de noviembre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia de todos.

F. L. DE HOUILLES

Asamblea el domingo día 3 de noviembre, en el mismo lugar de la anterior, domicilio sel secretario. A las tres de la tarde.

CHARLA EN PERPIGNAN

Comunicamos a todos los compañeros de Perpignan F. L. y compañeros de las FF. LL. limitrofes, que el 27 del actual a las 9,30 de la mañana en el local de costumbre el compañero Andrés Capdevila desarrollará el tema, *El problema estudiantil en el área mundial.*

Le nº 90 des CAHIERS DES AMIS DE HAN RYNER est paru (3, alleé du Château, 93-Pavillons-sous-Bois); Au sommaire : J. H. Rosny : Hommage à Han Ryner. Lettres à Han Ryner. Han Ryner : Lettres à Rosny ainé; Gabriel Belot, Sur Rabindranath Tagore; L'Inde par Paul Verniot: Ma fille, être nouveau (sur un livre de Georgette Ryner); Amour platonique; chefs-d'œuvre du théâtre espagnol, etc.

PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

F. Local de Drancy : 10 frs. *Combs-la-Ville* : Arturo Parera 5; *Roanne* : Ambrosio López 10; *Mazamet* : Jiménez Deur 10; *Aix-en-Provence* : Juan de Orán 10; *Toulouse* : Gladis Samitier 20; *Combs-la-Ville* : Casals. Total 71 frs.

ADMINISTRATIVAS

Durán, Tournefeuille (31). Recibido giros de septiembre y octubre a los indicada.

Enrique Calero, Evreux. Recibido giro de 87,20 francos. Das los números correspondientes a «Espoir» 339-350. De «C. S.» deben de ser números 511-522. Comprueba. Haremos envio como indicas.

Jean Muñoz, Vichy. Giro de 32 frs. Pago «C. S.» 31-12-68. De acuerdo.

P. Alonso, Bordeaux. Rdo giro 99,10 frs. Distribución indicada en talón.

Aparicio Ramón, Alès. Recibido giro saldo cta. Librería. Para los próximos envios, tendremos en cuenta la indicación que nos haces sobre Dto.

Servicio de librería

«Mi vida», Gorki	5,00
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
«La bataille de Toulouse» (relié) José Cabane	13 85
«Poesía española del siglo XX » francos	36 90
«G. Cheïtanov», Gr. Balkanski. lingües catalán-español, de Salvador Espriu	9,20
«Ciudad Caída», J. Carmona Blanco	16,50
«Mis Universidades»	10 00
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	7,50
«Sangre Negra», R. Wright	12,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	20,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	7,00
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	8,50
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	3,00
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	7,50
La Vérité sur Lourdes	16,50
«Mon communisme», S. Faure.	7 50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	8,50
Textes choisis de Bakunin	2,50
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	3,10
Pourquoi je suis Athée	7 50
Paroles d'un Incroyant	9 00
Véridique Histoire de l'Eglise	6 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Surpopulation	8 50
Histoire des Papes	7 50
La Vie comique de Jésus	12 50
«De l'Anoia al Sena sense pressa», J. Ferrer	8 50
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	10 00
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	18,50
«L'anarchisme», Daniel Guérin	15,00
«Ideología y tendencias en la Comuna de París», H. Koechlin	3 10
	15 00

LA SABIDURIA RIENTE
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

«Utiles después de Muertos», Carlos M. Pellicer	25 00
«Arte y Libertad», S. Vilar	15 00
«Rebelde en el Paraíso Yanqui», Richard Dronnin	20 00
«Correspondencia selecta de Joseph Ishill (Traducción y notas de Vladimir Muñoz) —	6 00
«Cataluña 1937», G. Orwell	16 00
«Marxismo y Socialismo Libertario», Daniel Guerin	7 50
«España en el Crisol Político», Henri Rabasseire	16 00
«Dictadura y Revolución», Fabbri	16 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	12 00
«La Falacia del Marxismo», Gaston Leval	7 00
«Les Espagnols en France», Guy Hermet	26 00
«Furgón de cola», Goytisolo	21 00
«Historia de las agitaciones campesinas andaluzas», Juan Díaz del Moral	15 00
«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00
« Textes de Bakounine : La Liberté »	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 1350756.

Descuentos del 15 % a paqueteros y FF. LL.

CONFERENCIA PRONUNCIADA EN 1960 EN PERPIGNAN

PARA LA HISTORIA DE LA C. N. T.

Mi intervención en el Consejo de Economía de la Generalidad de Cataluña en representación de la C. N. T.

por Andrés CAPDEVILA

COMPAÑEROS: Han transcurrido más de 4 lustros desde el dia 19 de julio del año 1936, fecha que el Ejército y las castas reaccionarias españolas apoyadas por la reacción mundial, levantáronse en armas para someternos por la violencia y el crimen a la ominosa y sangrienta dictadura totalitaria. Al rememorar tan histórica y memorable fecha, hemos de hacerlo a través del estudio imparcial y objetivo y de la experiencia adquirida durante los 33 meses de luchas de todas clases que sostuvimos en tierras de Iberia.

A mi juicio los factores más importantes que hemos de estudiar y tener en cuenta para encauzar la futura actuación de la C. N. T. de España, son los siguientes:

1º Dados los compromisos que en el año 1934, adquirieron las derechas españolas acerca del Gobierno fascista italiano primero y del Gobierno nazifascista alemán después, en el verdadero sentido de la palabra nuestra lucha no fue una gerra civil, ya que a las 48 horas de combate la sublevación militar fascista podia considerarse totalmente fracasada. Nuestra contienda con la inmediata intervención militar de la Italia fascista fue el preludio de la Guerra mundial.

2º La C. N. T., no entabló la lucha contra el fascismo nacional y el extranjero por su propia voluntad, toda vez, que la Organización Confederal, todavia no estaba suficientemente preparada para implantar por si sola el Comunismo Libertario. La C. N. T. tal como lo demuestran textos que ya han sido incorporados a la historia de nuestro desgraciado país, fue arrastrada a la lucha por que el triunfo de los militares facciosos representaba inevitablemente el asesinato alevoso y premeditado desde los hombres de pensamiento liberal hasta los anarquistas.

3º Hemos de reconocer que a pesar de haber sido la militancia del conjunto del Movimiento Libertario, el elemento preponderante y decisivo en el combate contra los militares facciosos y sus colaboradores fascistas, otras organizaciones y otros partidos antifascistas también contribuyeron con su esfuerzo y con su sangre a la derrota de la reacción en la mitad más importante del territorio nacional.

4º Habiendo sido la sublevación del Ejército y de las derechas totalitarias, la causa determinante y obligada de la Revolución Social, sin que el hecho revolucionario estuviera de antemano estudiado, preparado y coordinado, forzosamente debido a la diversidad de elementos que intervinieron en la contienda, la organización de la nueva vida política, económica y social que nacia al calor de la Revolución, había de encontrar obstáculos y dificultades insuperables en el curso de su desenvolvimiento. Si bien es verdad que todos los partidos y organizaciones antifascistas coincidiamos en la lucha contra la dictadura totalitaria franquista, en materia económica y social — en el fondo — eramos divergentes, estábamos completamente distanciados.

Los razonamientos expuestos, nos demuestran con clara evidencia que para que una revolución social tenga las máximas probalidades de éxito, el proletariado impulsado por una conciencia revolucionaria, por su propia iniciativa, una vez desaparecidos los organismos coactivos del Estado, ha de proceder inmediatamente a la socialización de los medios de producción industriales, agricolas, de distribución, etc. los cuales deben sincronizarse y formar un todo homogéneo, solidario y federalista.

A tenor de lo expuesto, en la medida de mis conocimientos, experiencia y posibilidades, voy a poner a la consideración de todos con la mayor objetividad las enseñanzas que pude adquirir durante los 33 meses que estuve en la Conserjeria de la Economía de la Generalidad de Cataluña, en representación de la C. N. T.

Después de unos días de lucha contra las fuerzas fascistas sublevadas, vencidos los elementos facciosos en toda la región catalana, la C. N. T., la F. A. I., las Juventudes, dueñas de la calle y de las armas conquistadas valientemente a los militares traidores, encontrarse ante la disyuntiva de organizar la nueva vida política, económica y social de la región catalana por si solas y bajo su propia responsabilidad o de colaborar estrechamente con la democracia burguesa.

Como sea que la intervención militar inmediata de la Italia fascista a favor de los facciosos y la manifiesta hostilidad de las naciones capitalistas a nuestra causa, preocupó intensamente a todos los espíritus observadores y perspicaces del Movimiento Libertario, la idea de colaboración fue abriéndose camino entre los militantes más activos y destacados de dicho movimiento, hasta llegar a la histórica entrevista que tuvo una delegación de la C. N. T. y de la F. A. I. con el presidente Companys, en la residencia de la Generalidad de Cataluña, en la cual quedó convenida la colaboración de ambas organizaciones con todos los partidos y organizaciones antifascistas, que dio origen a la formación inmediata del Comite Central de Milicias antifascistas, el cual por espacio de unos meses relegó a segundo término el Consejo Ejecutivo de la Generalidad de Cataluña.

La decisión de la C. N. T. y de la F. A. I., de colaborar estrechamente con la democracia burguesa, determinó de una manera inexorable y decisiva la trayectoria y actuación de ambas organizaciones a través de los 33 meses de lucha que sostuvimos contra el fascismo criminal.

Constituído por decreto del Consejo Ejecutivo de la Generalidad de Cataluña, el Comité Central de Milicias Antifascistas, las organizaciones sindicales U. G. T. - C. N. T., después de las agitadas y sangrientas jornadas del mes de julio de 1936, que paralizaron las actividades industriales y económicas de la región catalana, vista la necesidad imperiosa de reorganizar y de poner en actividad la economia regional, ambas organizaciones por la radio, dieron a los trabajadores la orden de reanudar el trabajo a la mayor brevedad posible. El autor de las presentes cuartillas, que al radiar la noticia se encontraba reunido con las delegaciones sindicales de la barriada de San Andrés, se ausentó en seguida para ponerse en relación con algunos compañeros de la C. N. T. que trabajábamos en las Hilaturas Fabra y Coats, para reunirnos y ponernos de acuerdo con la dirección de la empresa y con los trabajadores que con antelación habían de poner en marcha el dispositivo mecánico-industrial de la fábrica antes de entrar a trabajar el grueso del personal.

El lunes por la mañana, o sea transcurrida una semana del levantamiento militar fascista, todo el personal entró a trabajar normalmente, y como era en mi costumbre, fui a ocupar mi puesto habitual de trabajo en el departamento del Ramo del Agua. Alrededor de las 11 de la mañana, fui llamado por teléfono para que me personara al despacho de la dirección de la empresa; transcurrieron unos minutos y me encontré frente a los tres directores que integraban el estado mayor de las cuatro fábricas pertenecientes a la Compañía Anónima Hilaturas Fabra y Coats.

El primer director rompió el silencio diciéndome: Capdevila, el motivo de su presencia en este despacho es para decirle que en el curso de la mañana, algunas comisiones de trabajadores pretenecientes a diferentes secciones de la fábrica, se han presentado a esta dirección recabando mejoras de carácter económico y otras demandas que por su espontaneidad, en estas circunstancias nos colocan en una difícil situación, por lo que requerimos su consejo para ver si entre todos encontramos una solución viable y ordenada a las demandas presentadas.

Creo — contesté — que para coordinar y dar solución a las demandas presentadas por los trabajadores de diferentes secciones, en las circunstancias que estamos viviendo, es indispensable la colaboración conjunta de los trabajadores peticionarios, esta dirección y el Sindicato Fabril y Textil. Además a mi juicio creo indispensable la formación de un Comité de Control, que tendrá por misión gestionar con la organización sindical todas las demandas de carácter social que pueden presentar a la consideración de esta dirección. Así es, que informaré a los compañeros de la U. G. T. y de la C. N. T. del resultado de esta entrevista y de la oportunidad de convocar el personal de la empresa a una asamblea general para proceder al nombramiento del Comité de Control.

A las doce del mediodía el personal de la fábrica salimos normalmente para ir a comer. En la calle al comentar con algunos compañeros los acontecimientos de la mañana, me enteré que los obreros pertenecientes a las grandes empresas de Agua, Gas Electricidad, Transportes Urbanos y algunas otras grandes industrias, se vieron inducidos a incautarse de las mismas para poder ponerlas en marcha. También los transportes, pertenecientes a muchas industrias privadas, al encontrarse que numerosos patronos y gerentes de empresas al estar comprometidos con el alzamiento fascista se escondieron o huyeron al extranjero, también se vieron en la necesidad de incauarse de fábricas, talleres, comercios y obras.

He de hacer constar que fuera del ámbito de la región catalana, las empresas pertenecientes a todas las ramas industriales abandonadas por sus propietarios, el gobierno de la República solamente toleró a los trabajadores el control muy atenuado de las mismas. Además el gobierno central jamás reconoció oficialmente el decreto de colectivizaciones promulgado por el Consejo de la Generalidad de Cataluña el dia 24 de octubre del año 1936.

En la región catalana, de momento fueron los sindicatos los organismos que daban estado de legalidad a las incautaciones efectuadas por los trabajadores; pero a partir del momento en que la organización confederal adquirió el compromiso de actuar de común acuerdo con los representantes de la democracia burguesa, surgió del seno de la misma la idea o el pretexto que ante el carácter caótico que tomaban las empresas incautadas, se hacía indispensable la organización de un Consejo de Economía, integrado por todos los partidos y organizaciones sindicales antifascistas, que tendrían por misión legalizar oficialmente las incautaciones y organizar la nueva economía regional. El Estado absorbente y autoritario con ardillesca habilidad, empezaba a recuperar las posiciones perdidas durante las jornadas revolucionarias de julio de 1936.

(Proseguirá)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UN FRENAZO AL SOCIALISMO CRISTIANO

ES harto conocida la obra de catequización que a cuenta de la Iglesia se lleva a efecto, al cuidado de jóvenes sacerdotes, en el ambiente obrero. Es tarea que también deja sentir su influencia entre los emigrados españoles que viven por ahí. Directrices emanando del Vaticano ya de tiempo van en busca de recuperar un tanto la influencia que antes tuvo la Iglesia entre los humildes de fortuna. Tarea de «domesticación», pidiendo a los explotados resignación en su miserable suerte, a cambio de poder gozar, allá en el cielo, una felicidad eterna. ¡Magnífico servicio prestado a los patronos el de predicar la sumisión a los obreros!

Todo cambia, y la Iglesia no puede andar actualmente contando idioteces a los que trabajan. Han tenido que cambiar las tácticas, y todo el repertorio del llamado socialismo cristiano» y los «sindicatos católicos», incluso para hacerse oir de los trabajadores más incautos, han de demostrar un tanto que en verdad tratan de arrancar mejoras materiales de quienes usufructúan la riqueza. La cosa ocurrió ya con la creación del conjunto de los denominados «curas obreros». La Iglesia, al ir por lana resultó trasquilada en este aspecto. Algunos curas tomaron en serio su apostolado y terminaron echando a la basura los hábitos sacerdotales para hacer causa común con los explotados, mandando a paseo los jerarcas del Vaticano. Entonces de Roma se enviaron restricciones, desaconsejando incluso la aventura de alternar curas y obreros en los lugares de trabajo.

Vientos de descontento se notan por todos lugares. La parte más joven del clero no se aviene a representar una función que ya resulta anacrónica. Y de nuevo en el ágora social desean que su voz alcance un tono de renovación. Y de nuevo la Iglesia, por la voz de su más caracterizado representante, el Papa, se ha dirigido a sus subordinados, poniéndoles en guardia ante una acentuada inclinación al respecto de los problemas sociales. De ahí que exprese: «Dar en materia de religión prioridad a la tendencia humanitaria lleva el riesgo de transformar la teología en sociología... y de adaptar la doctrina de la Iglesia a criterios humanos. «Insiste en el hecho de que se ha de procurar que las apreciaciones de tipo humanitario no vayan contra la autenticidad de la ortodoxia teológica».

Pecaria de ingénuo quien creyera que la Iglesia ha de llegar a hacer otra cosa que efectuar un simple «barniz de fachada». ¡En el fondo es siempre la misma! Es lo que importa decirles a esos sacerdotes jóvenes que dicen sentir nobles ideales de progreso. Se les ha de aconsejar que, ante todo, lo esencial es que rompan el trato con la Iglesia.

TODO UN JUVENIL COCTEL DE IDEAS

Es frecuente, al hablar de la juventud, incurrir en una o en otra de dos apreciaciones que nada tienen de ecuánimes : O bien se la ensalza empleando un tono casi reverencial, dando como bueno lo que hace, y lo que no hace, o en el extremo opuesto, se incurre en el proceder del «dómine» avinagrado con propensión a censurar, con pretensión de que conciba la mocedad las cosas del mundo pintiparadas a como las concibe su meollo. Y no puede ser aconsejable la táctica del halago, como tampoco la de querer a toda costa, que quienes se hallan ahora en la primavera de la existencia acepten como buenas las ideas que aún en el caso de no ser trasnochadas, el solo hecho de presentarlas de un modo arisco y como única panacea, hace que para algunos sean repelentes.

Lo ideal en lo concerniente a las relaciones entre la juventud y quienes se hallan un tanto en edad madura, ha de ser, si se fundamentan en un plano de franca camaradería, en un nivel moral de igualdad que vaya de por medio un mútuo deseo de comprensión. Ha de ir por medio la inteligencia y la sencillez.

Deciame hace algún tiempo un compañero que tenía un hijo y una hija estudiando: «Ellos no son como nosotros. Sus lecturas, distintas a las que nosotros hemos tomado como algo atrayente, hacen que nos miren con aire conmiserativo. Alegan que nosotros estamos atascados en un pasado que ya no guarda relación con la vida actual, con los puntos de mira que condicionan las características de la vida contemporánea. Creo que nos superan; y de ahí que no nos consideren como desearíamos; lo hacen en tono burlón, como si nos desenvolviéramos de un modo anacrónico.» Consideré que tenía razón. Estaban justificadas las apreciaciones, el sentir que al respecto de su padre tenían el muchacho y la muchacha universitarios. Distinto el caso de una compañera, viuda con un hijo, también cursando estudios. Aducía: «Sé que la juventud actual que estudia, independientemente de las asignaturas escolares, bastantes son los jóvenes que asimilan ideas, puntos de vista doctrinales diferentes a los que nosotros, los que leíamos, asimilábamos en nuestra juventud. Deseo, en todo lo que me sea posible, estar si no a la altura de sus conocimientos, lo más cerca posible. Ello hace que podamos conversar, cambiar impresiones; lo que, para él y para mí constituye un placer espiritual».

Esbozadas están las características de dos mentalidas bien diferentes: la del que vive, al respecto de sus hijos inteligentes, distanciado por una notoria inferioridad intelectual y la de quien, gracias a la voluntad, al esfuerzo puesto en comprender, capta los rasgos de superioridad mental del hijo; y de tu a tu puede, en cierto alcance, cambiar impresiones. Puédese, en este último caso, discutir, poniendo objecciones, reconociendo las propias deficiencias, o señalando posibles confusiones de apreciación juvenil.

La turbulencia entre la mocedad ha sido cosa de todos los tiempos. Se ha armado bullanga; se han dado golpes a diestra y siniestra. Alaiz me decía, haciendo alusión a las bulliciosas asonadas de su etapa estudiantil: «Íbamos a tumbar tranvías por motivos que nada tenían que ver con los tranvías.» Tal vez otro encauzamiento podría tener buena parte de la insurgencia de la juventud actual; quizás un empleo de mayor eficiencia. Pero mientras subsista el estado de irritada sensibilidad, no es cosa de esperar el *diálogo socrático*. Ello puede llegar más tarde.

Puede decirse que en el ambiente juvenil prepondera una especie de *coctel ideológico*. Se nos ofrece la sensación de que la juventud se halla en un período de formación espiritual que busca cauce, que va en pos de una realidad ideológica que todavía no llega a cuajar. De ahí los titubeos, las contradicciones, la ausencia de una vertebración consiguiente. Podríamos decir a este respecto que en el pasado hubo núcleos universitarios con bien definida trayectoria anarquista. En Francia nos había hablado el doctor Marc Pierrot, que fue miembro de uno de ellos. En Italia, Malatesta integró un sector juvenil de tal naturaleza, como en España nos han dicho que lo formó José Prat. Pero no vamos a caer en lo de lamentar, como el clásico, que «cualquier tiempo pasado fue mejor». Vamos de cara al futuro, y es de importancia observar el presente.

Mezcolanza de ideas es pretender hacer una especie de coctel mezclando los conceptos de Marx, Bakunin, Lenin, Mao, Kropotkin, Stalin y Marcuse. Como agua y fuego son incompatibles, también lo son, evidentemente, libertad y tiranía. Si la juventud universitaria y obrera pretende seguir cauces fundamentalmente progresivos ha de eliminar de entre el conjunto de ideas que brotan a su observación las que son de un anacrónico sentido autoritario. Y a esta labor pueden contribuir aquellos que mentalmente son jóvenes y su anarquismo sabe atalayar el horizonte abierto a la cultura.

BAKUNIN ESTUDIADO Y COMENTADO

Tras un período, a manera de eclipse, que al margen del ambiente libertario no se hablaba de Bakunin, de nuevo su recia personalidad intelectual asoma en las librerías e induce a trabajar a eruditos en cuestiones sociales. Podemos congratularnos de que realizada la tarea de traducción y anotaciones por los profesores: A. Lehning, Leiden y E. J. Brill, el Instituto Internacional de Historia Social, de Amsterdam ha publicado los cuatro primeros volúmenes sacados del material existente en los Archivos Bakunin, que se hallan en el citado Instituto. Es de desear prosigan tan laudable tarea quienes la llevan por delante. Ello ha de permitir conocer los manuscritos inéditos que se conservan del autor de «Dios y el Estado».

En francés, y en edición económica, el editor Pauvert publicó recientemente una selección de textos de Bakunin con el título «La Liberté». En los cuadernos «Documents Anarchistes» se reproducen unas cartas que escribió Bakunin desde Lyon en el 1870. También con motivo de los acontecimientos de mayo, algunas publicaciones, revistas y semanarios, han insertado fragmentos de obras de Bakunin.

El castillo maldito

de «da pérdida» resentida en 1907 con la absolución del maestro, ya entonces arteramente acusado de haber armado el brazo del regicida Morral que durante el desposorio de Alfonso nº 13 con la Princesa Victoria Eugenia de Inglaterra, les arrojó la famosa bomba.

Ferrer Guardia escapó de la celada que le tendieron los reaccionarios en 1907, pero no escaparía en 1909 al sistema delator montado por la Defensa Social y la Lliga de Cambó, organismos retrasados y amorales que, junto con la traición de elementos del Partido Radical, determinarían la ejecución del pedagogo más osado y viril que España ha conocido.

A la vista de las fotos mostradas en la Peña Racionalista se pudo seguir el patio, la celda, la capilla y el foso que presenciaron los últimos momentos de la vida del fundador de la Escuela Racionalista. Hubo fervor, hubo silencio emocionado, y cada cual midió en un pensar, en un instante meditativo, la enormidad de la tragedia española transcurrida en el castillo maldito y en la España también maldita por los facedores de guerras carlistas, marroquíes y franquistas. En nombre de dios y de la patria, al pueblo español las castas dominantes no le dan momento de tranquilidad ni de respiro. «Toda España es Montjuich», dijo Canalejas; frase aún vigente en nuestros «avanzados» días.

EL 13 del mes en curso en la Peña Racionalista parisina vimos un Montjuich evocador de escenas perversas. El patio de la tétrica fortaleza, con un Franco ecuestre enmedio, está rodeado de arcos tras los cuales se esconden las celdas de castigo. Fuera, los fosos protectores de los muros. En los encierros se torturaba y en los fosos se fusilaba. En julio de 1896, en los calabozos 0, 1 y 2 fueron martirizados los anarquistas Nogués, Mas, Molas, Ascheri, Alsina, Callís, Suñé, el carpintero Gana y, algún otro preso. A los cinco primeros los fusilaron en el foso de Santa Eulalia.

Cuatro años antes habían sido sacrificados, en la propia fortaleza, otros cinco anarquistas porque en el Teatro del Liceo había estallado una bomba que los considerados fusilables no habían arrojado. A la venganza la llaman justicia.

Durante la guerra de 1936, en los muros de las tres celdas aún podían verse huellas de escritos murales clamando justicia, unas veces con carbón, otras con la propia sangre del desesperado. Ahora ya está todo limpio, excepto la conciencia militarista.

Trece años más tarde el castillo volvió a rebosar presos populares, de los que en las calles de Barcelona batieron el cobre para impedir la guerra de Marruecos. Cinco de ellos fueron fusilados y nombres y retratos son conocidos del lector por haber sido estampados en estas mismas columnas.

Nombre señero, sin desmerecer a los otros cuatro mártires, el de Francisco Ferrer Guardia, ejecutado en el muro de Santa Eulalia para gloria y satisfacción del clero, de la plutocracia y de la militarada. El Comité de Défensa Social, los sátrapas de la Lliga Regionalista y otros ricachones y ratas de sacristía que permitieron cobardemente que durante cinco días el pueblo quemara iglesias y conventos, una vez las barricadas reducidas a silencio por falta de municiones, se desataron en voces estentóreas de «Delateu!» (Delatad), borrachos de miedo y sedientos de venganza. En las barriadas y en el distrito Quinto de Barcelona, escasas fueron las familias obreras que escaparon al registro de las autoridades, y bastantes las que, tras la impertinencia del registro, vieron amarrar y arrastrar hacia el consejo de guerra al padre o al hijo, «presunto autor de un delito de rebelión armada».

En las Memorias de José Negre publicadas en folletón en este mismo periódico, constan bien relatados los manejos indignos de la gente burguesa y religiosa para introducir el desasosiego en los hogares proletarios. Lo «sagrado del hogar» se reveló una vez más ser un mito, siendo común ver a señorones burgueses, a sacristanes y a doñas Virtudes de lecho ajeno, señalar con el dedo a la policía y a la Guardia Civil ese balcón, esa entrada o aquel individuo, con ganas de amargar y mutilar hogares y existencias.

A Ferrer Guardia nadie lo vio en las calles de la sublevación en los días que duró la misma, pero cien índices inciertos apuntaron a la persona del fundador de la Escuela Moderna para perjudicarlo y hundirlo, para rehacerse

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»
Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

OCTOBRE 1968
27
à 14 heures 30

Palais de la Mutualité
24, rue Saint-Victor - PARIS (5e)
Métro : Maubert-Mutualité

GALA DE LA SOLIDARITE
Organisé par la C. N. T. au profit de ses Œuvres Sociales
AVEC:
EL NIÑO DE MURCIA
JOËL AYMERIC — Trio JOSE MANUEL
FRANCESCA SOLLEVILLE
LOS MUCHACHOS — CARLOS MENDIA
LENY ESCUDERO
Au piano: YVONNE SCHMITD — Régie artistique: SUZY CHEVET
LOCATION: 24, rue de Ste-Marthe - PARIS (X) — PRIX: 10 frs.-Enfants: demi-tarif

Leer un folleto

por Galindo Cortés

Es el barullo de la jira: canciones, bailes regionales, ir de un lado a otro, parloteo entre amigos, risas, juegos, sombra y sol entre el arbolado, belleza del paisaje bajo el azul claro del espacio. Manolo, uno de tantos, ventiseis años, llegado de España. Sonriente, se le ha acercado una muchacha, una compañerita que llevando unos cuantos folletos le ofrece uno. Lo ha comprado, y sin apenas mirarlo, se lo ha puesto al bolsillo. Ya al día siguiente, en la pequeña habitación que ocupa en el hotel, rememora la jornada del domingo. Y recuerda que compró un folleto. No sabe de que trata. Está encima de la mesa. Negligentemente lo toma y empieza a leerlo. Es un lenguaje claro, sencillo. Por primera vez va captando ideas que le parecen muy puestas en razón. Se hace referencia al trabajo y a los que lo explotan, a los gobiernos, en torno a la vida corriente. En la quietud de la noche, página tras otra, lo ha leído todo. Luego ha quedado buen rato reflexionando. Fijándose que en la cubierta hay la dirección de un semanario ha tomado nota de las señas. Curiosidad por conocer lo que diga el periódico.

Saliendo del mitin, que por cierto le ha complacido, al ser la primera vez de oir expresar en público lo que se ha dicho contra el régimen de Franco, Alfonso ha comprado un folleto. Son venticuatro páginas en donde se hace mención de lo que son las leyes, de lo que representa la patria, y de quienes, en nombre de ella, inducen a que los demás se sacrifiquen. En dos o tres ratos de sobremesa, en el restaurante donde come, y que toda la parroquia son franceses, lengua que Alfonso conoce poco, ya que su estancia en Francia no llega al año. Han pasado unos días. En el bar, frecuentado por unos cuantos jóvenes emigrados españoles, en torno a un velador hay tres que toman la cerveza. Y Alfonso le ha dicho a uno de los dos amigos que están sentados con él: «Toma, lee esto que compré el otro día en el mitin. Léelo despacio, ya verás que dice cosas muy interesantes.»

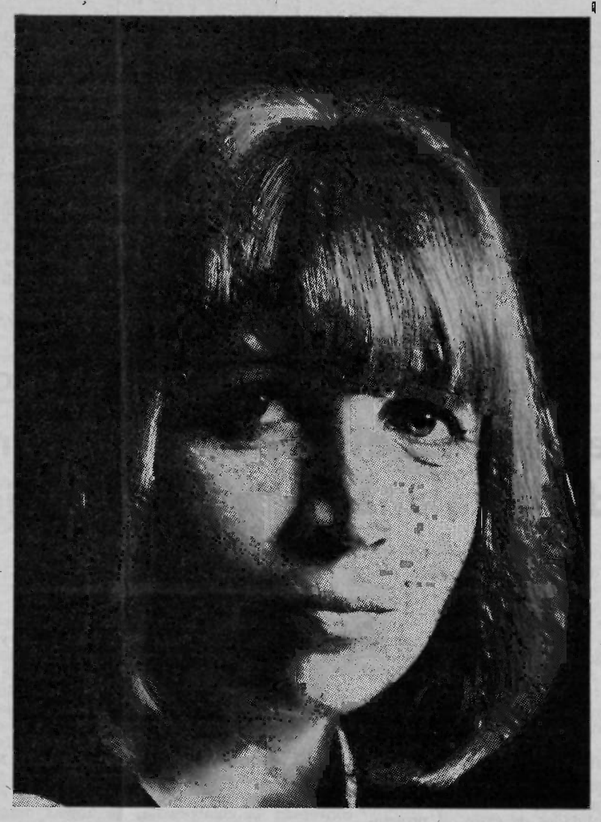
Jamás había leído nada que hiciera referencia al anarquismo. Un día en mi etapa estudiantil, en un pequeño kiosco de periódicos que había junto a la entrada de la estación del ferrocarril, en Badalona, suspendido de un cordel, y en compañía de unas revistas de cine y algunos semanarios, vi un folleto titulado: «A los jóvenes». En la portada un hombre de poblada barba, encima un nombre: Pedro Kropotkin. Pensé: «¿Qué les dirá ese hombre, de nombre tan raro, a los jóvenes?» Y compré el folleto. No era caro, total diez céntimos. Mucho me complació su lectura. En las tapas había una relación de otros folletos. Eran ediciones del Grupo «Tierra y Libertad», cuya sede se hallaba en Barcelona, en casa del compañero Tomás Herreros. Quise conocer otros folletos, algún libro. Los veteranos anarquistas del Grupo solían charlar los domingos por la tarde en la vivienda de Herreros, en la calle de la Cadena. Saludaban con afecto y daban consejos al muchacho que cada semana iba para comprar algún folleto y para escuchar su conversación. Al muchacho que, al poco tiempo llevó con él a otros mozalbetes, que también leyendo a Kropotkin fueron, como el autor de estas líneas, sintiendo simpatía por el anarquismo.

Sí, no nos quepa duda, leer un folleto puede ser base para luego, ya más adelante, tomarles afecto también a otras lecturas, hasta, a la postre, ir comprendiendo la ideología ácrata, hasta llegar a tomar conciencia de militante. Se suele empezar por lo más sencillo; se comienza por lo elemental, que al ir asimilándose va creando en la mente una concreción apreciativa que permite el dilucidar los matices hasta llegar a consolidar el conocimiento y la convicción.

En las columnas de este semanario ha aparecido una proposición, apadrinada por Fomento de la Cultura Libertaria. Se trata de ver la posibilidad de editar el folleto: «Las conversaciones de Wagram», folleto destinado a los emigrados económicos. De juntarse cierto número de compañeros con voluntad dispuesta a la difusión del folleto citado, de considerar que tras uno podrían editarse y difundirse otros, ¿quién duda de que se haría una obra sumamente interesante? ¿Qué mejor tarea que la de dar a conocer nuestras ideas a los que nada han conocido en España de lo que nosotros les digamos? ¡Y son tantos los miles de españoles que hay solamente en Francia!

No faltan los escépticos, los pesimistas, los derrotistas, que aducen no hay nada que hacer entre los emigrados económicos. ¿Desde cuándo la propaganda, el proselitismo, han fracasado? Quizás sea difícil que algunos asimilen nuestras convicciones, pero no se puede generalizar. Ayer, hoy, y siempre, el proselitismo tiene valor positivo. Es cuestión de inteligencia y constancia.

FRANCESCA SOLEVILLE



exquisita cantadora, ha querido tomar parte en nuestra fiesta solidaria del 27 de octubre en la cual interpretará sus mejores éxitos.

Columna del emigrado

Como el suceso de Gáder:
sin matón y con cadáver

Padres los que tenéis hijos
con parecido de guijos
para no decir iguales,
escuchadme estos ripios
tan malos como reales.
Se trata de Peret Silia
de conocida familia
de los altos de Segarra,
la montaña que se exilia
cual ocurre en Calasparra.
Peret era el tercerón
de la Masia El Bollón
con heredero de uña
pues que ello es tradición
en la dulce Cataluña.
Peret cogió su portante
para echar mundo adelante
y en Tous no hizo carrera
y en Copons la resultante
fue de la misma manera.
Peret, ¿sí?, no desespera
y de un salto la frontera
gana por el «Coll de l'ànsia»
y comiendo pan y pera
se lo pasó así en Francia.
Por Marsella se fue a China
por esa suerte cochina
que persigue al emigrao
y gracias a una combina
pudo escapar de Mao.
De Sanghai pasó a Ohio,
de aquí saltó a Río
para terminar sin pena
metido dentro un bohío
de Chile con la chilena,
donde cultivar melena
que le peinaba su nena
entre morena y gatuna;
allí, como al pie del Sena
tampoco hizo fortuna.
En Salta lo pasó sucio
pues apencó como un rucio
de los que son como éso,
y le decían: «Don Mucio
no sabés ganar un peso.»
Pues que sí y aguanta tieso,
sólo mi pan y un mal queso
que los empresarios dejan;
con la piel sobre del hueso
comprendes te despellejan.
Así Peret razonaba
mientras al papel pasaba
enviable a la Segarra:
«En tanto cultiváis haba
yo ando de farra en farra.
La farra es la buena fiesta,
tras la farra es la siesta
y a contar dinero mucho.
Os diréis: *Fortuna ésta*,
parece que os escucho.»
Delgado como un fideo
Peret fue a Montevideo;
trasladado a Cuchipongo
allí se le puso feo:
por poco pierde el mondongo.
El mundo es ancho y diverso
y es malo contarlo en verso
y así Peret prefería
aguantar miseria y cierzo
a befar la lejanía,
pues es justo que el tercero
que de payés se dio obrero
abandonando su sierra
en afanes de dinero...
que se lo trague la tierra.

CELE RODRI YAÑEZ

Barrio de Montserrat-Igua.

¡Contra el atraso español, por la enseñanza racionalista!

MITIN el 27 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en la Sala Mayor del Palacio de la Mutualidad de París, contándose con los siguientes oradores: **Cotereau,** *de la Libre Pensée*; **Aristide Lapeyre,** *racionalista*; **Maître Yves Dechezelles; André Maille,** *del grupo «Sébastien Faure»*; **Fernando Valera,** *de A. R. D. E.*; **Ramón Liarte,** *de la C. N. T. española*, más la adhesión de **J. Rostand** y **J. Cassou.**

Compañeros, racionalistas, liberales todos: Dispongámonos a llenar la sala hasta los topes.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

31 OCTOBRE 1968
NUMERO 528
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Un leurre : l'expansion

Notre pays se prépare, nous dit-on, à une relance de l'économie et les experts officiels ont chiffré cette future expansion et avancé la somme de 574 milliards au titre du produit national pour l'année 1969 contre 515 milliards pour l'année 68.

Le parlement lui-même s'est réuni dans l'après-midi du 22 octobre pour « officialiser » cette relance tant souhaitée.

Oui, souhaitée par toute une bourgeoisie aveugle qui ne voit qu'une chose : le ralentissement de la production française déjà bien menacée par les autres partenaires du Marché Commun. Cet état de faits se traduit, bien entendu, par une diminution accentuée des profits, surtout dans les petites et moyennes entreprises, mais la cécité de ses gens-là les empêche de trouver la véritable solution à la crise qui sévit.

Pour ce genre de capitalistes ce sont les charges dont l'Etat les accable qui sont à l'origine du mal. Certains vont même jusq'à mettre en cause les événements de mai ou les accords de Grenelle et l' « Aurore » du 22-10 n'hésite pas à déclarer que les deux faits qui aggravent la situation, sont :

La suppression totale des douanes européennes le 1er juillet.

Les accords de Grenelle, qui ont surchargé nos prix de revient et les ont rendus encore moins compétitifs.

C'est bien se moquer des travailleurs car pourquoi a-t-on créé les charges douanières si ce n'est pour rendre les produits moins compétitifs et surcharger le prix de revient ? Quant aux accords de Grenelle, la preuve n'est plus à faire qu'il s'agissait d'une trahison flagrante à la classe ouvrière. Les masses laborieuses savent qu'elles ont perdu dans ces dialogues du mois de mai, non seulement des avantages économiques mais aussi moraux.

D'ailleurs, même les barrières douanières n'avaient pas été levées entre le Marché Commun et même s'il n'y avait pas eu d'événement au mois de mai, la paralysie économique serait aussi menaçante et « l'expansion » resterait un leurre.

Il est indéniable qu'en système capitaliste le jeu de la concurrence a son importance jusqu'à un certain point; mais ce point dans tous les pays qui ont connu l'expansion trompeuse de l'après-guerre et qui s'installera bientôt dans ceux qui sont actuellement en voie d'expansion.

Le drame, dans la société capitaliste c'est qu'en créant l'inégalité, donc le déséquilibre dans le pouvoir de consommation de la population, on crée le désordre dans le processus de distribution des richesses du pays. On en vient alors à la navrante constatation d'un grand penseur qui disait : « On donne toujours plus à ceux qui se vautrent dans le superflu qu'à ceux qui manquent de l'indispensable. »

Nous l'avons dit bien souvent et la C. N. T. s'est toujours battue pour rétablir l'égalité économique dans un pays où les progrès techniques nous ont mis devant l'alternative de distribuer la super-abondance selon la devise : « A chacun selon ses moyens », ou bien de s'enliser dans le chômage.

Pour l'instant tout le monde est d'accord pour reconnaître que l'emploi et les moyens de consommation des travailleurs ont diminué à cause de la baisse et la stagnation de l'activité. Saurons-nous nous mettre d'accord pour redonner à l'expansion son véritable sens et un essor réel?... C'est d'un intérêt capital pour toutes les couches laborieuses mais il faudra pour cela passer non plus par la rue de Grenelle mais par l'autogestion et l'égalité économique.

Un martyr du cléricalisme : F. FERRER

Dans le cours de l'histoire la terre natale de l'Inquisition s'est manifestée à diverses reprises au cours d'actions sporadiques qui se dirigeaient contre le fameux ordre des Jésuites toujours assoiffés de sang pour imposer des dogmes fallacieux afin d'assurer la pérennité d'une domination sans cesse renaissante.

Après une période de trois siècles d'événements sanglants perpétrés suivant une interprétation erronée d'évangiles fort discutés qui furent marqués notamment par les supplices de Jean Huss (condamné par Jean XXIII, le premier du nom surnommé Jean le Forban), d'Etienne Dolet, de Giordano Bruno et du Chevalier de la Barre, on allait assister au spectacle d'une Espagne précipitant en plein vingtième siècle cet Etat demeuré clérical comme en plein Moyen-Age.

Chaque fois que des émeutes éclataient outre Pyrénées elles orientaient leur indignation justifiée vers les congrégations religieuses qui portaient à son comble l'exacerbation due à l'exploitation matérielle et morale des populations. Il est superflu de rappeler le détail des crimes sous le couvert d'une religion implacable sur laquelle reposait l'autorité royale. Favorisée par la cour catholique sous l'emprise de l'Escurial, l'Eglise poursuivait l'instauration d'une domination qu'elle prétendait complète.

Elle avait compté sans le progrès universel qui, en éveillant des esprits éclairés par le développement des sciences, allaient s'efforcer de saper sa funeste institution, dernier vestige des persécutions ordonnées par le Tribunal du Saint-Office persistant à renouveler sur les chairs, les os et les nerfs des hérétiques contemporains les horreurs des chambres de torture du Moyen-Age.

Parmi les gands penseurs dévoués à l'éducation populaire soustraite aux dogmes absurdes et périmés devait surgir en 1879 la noble figure de Francisco Ferrer ; ce dernier, après avoir compris la vanité de l'enseignement religieux reçu dans son enfance ne manqua pas de s'ouvrir à la connaissance universelle par l'étude d'abord, par de fréquents rapports avec les hommes de science ensuite.

Au cours de ses pérégrinations en Europe, cet autodidacte entre en contact avec Jean Grave, Anselmo Lorenzo, Charles Malato, Elisée Reclus, Paul Robin et bien d'autres sociologues il acquiert la certitude de ses conceptions qui seront sévèrement condamnées par les hommes de réaction placés à la tête du gouvernement espagnol.

Devenu rapidement populaire sur le plan international, Ferrer fonde en 1901 l'Ecole Moderne (La Escuelà Moderna), qu'il complète un peu plus tard par une maison d'éditions appelée Publications de l'Ecole Moderne, avant de lancer la revue l' « Ecole Rénovée ». Il devient alors président de la Ligue internationale pour l'éducation rationnelle de l'enfance, qu'il fonde en 1907.

C'est l'époque où une atmosphère favorable à l'épanouissement de ses idées lui apporte l'aide des groupes de penseurs avancés qui avaient de leur côté des fonds communs pour poursuivre (pour eux et leur descendance) l'affranchissement de l'esclavage, de l'ignorance et de l'aveuglante influence des superstitions. Mais Ferrer voulait aller plus loin : il envisageait de doter les cercles laïques de manuels scolaires débarrassés de tout dogmatisme et recherchait les moyens d'enseignement empruntés aux méthodes de pédagogie les plus modernes et les plus avancées.

Pour instaurer un tel enseignement dans l'Espagne, où l'éducation se trouvait absolument dans les mains d'un clergé rétrograde, il fallait être animé d'un grand courage ; Ferrer avait en outre l'audace de fonder une école mixte où l'enseignement était prodigué simultanément aux enfants des deux sexes à l'instar de la réalisation instaurée en France par Paul Robin dans son orphelinat de Cempuis ou de celle que Sébastien Faure réalisa un peu plus tard à la *Ruche*, située près de Rambouillet. Ces méthodes d'où l'impatience et la colère étaient bannies, excluant même le titre périmé de *Maître*, faisaient place à la paix, à la joie et à la fraternité. De plus il n'y avait aucun classement des élèves et récompense et châtiment se trouvaient exclus.

Nous n'aborderons pas les événements qui se déroulèrent à Barcelone en 1906 d'abord, en 1909 ensuite ; ces derniers en corrélation avec la politique colonialiste perpétrée au Maroc. Mais il faut souligner l'action persévérante et patiente des persécuteurs toujours prêts à s'opposer au progrès des idées modernes susceptibles de ruiner leur influence et leur suprématie.

Si Ferrer échappe aux poursuites exercées contre lui lors des événements de 1906 en l'absence de toute preuve, il n'est pas de même en 1909, où contre tout sentiment de la plus élémentaire justice régnant chez les peuples civilisés on instaure contre lui un procès instruit dans l'ombre sur le rapport de calomnies cléricales et de faux témoignages.

Bien que ce procès ne contienne pas la moindre preuve de sa participation aux troubles de juillet 1909 on ouvre une instruction rapide permettant de constituer un volumineux rapport qui omettra de relater qu'il est entièrement étranger à ces événements. Sans véritable défense, l'accusation précipite les débats et on condamne à être passé par les armes ce gênant précurseur, sans souci d'une mesure de grâce problématique et encore moins de la réprobation universelle qui résultera de cet assassinat perpétré dans l'ombre.

Le 13 octobre 1909 Ferrer est fusillé debout les yeux bandés dans les fossés de Montjuich. Un tel désir de justice montre clairement que la sainte alliance du sabre et du goupillon n'a pas empêché toutefois la consternation qui régna alors dans le monde entier, ni les imposantes manifestations qui se déroulèrent contre les représentants à l'étranger des bourreaux de l'Espagne.

Il est remarquable de souligner l'appréciation du poète libertaire Charles d'Avray se justifie dans les deux vers de la célèbre chanson *Les Géants* :

L'Eglise a du sang pour blason
Peut-elle encore avoir raison ?

LALIME

Pourquoi je ne suis pas chrétien

(Suite)

L'argument moral en faveur de la divinité

Nous abordons maintenant une étape de plus dans ce que j'appellerai la chute intellectuelle que les théistes ont effectuée dans leurs argumentations, et nous arrivons à ce que l'on nomme les arguments moraux en faveur de l'existence de Dieu. Vous savez tous, naturellement, qu'il y eut autrefois trois arguments intellectuels en faveur de l'existence de Dieu, qui furent tous réfutés par Emmanuel Kant dans la « Critique de la raison pure » ; mais à peine eut-il réfuté ces arguments qu'il en inventa un nouveau, un argument moral auquel il crut dur comme fer. Il ressemblait à bien des gens : dans le domaine de l'intelligence il était sceptique, mais dans le domaine de la morale il croyait implicitement aux maximes qu'il avait absorbées avec le lait de sa mère. Ce qui illustre une particularité sur quoi les psychanalystes mettent tant l'accent : l'influence exercée sur nous par les souvenirs de la prime enfance est extraordinairement plus forte que celle des souvenirs d'une époque plus tardive.

Kant, ai-je dit, inventa un nouvel argument en faveur de l'existence de Dieu, qui sous des formes diverses fut extrêmement répandu au cours du XIXe siècle. Il revêtit des formes de tous genres. L'une d'elles consiste à dire qu'il n'y aurait ni bien ni mal si Dieu n'existait pas. Je ne m'intéresse pas pour le moment à la question de savoir s'il y a une différence entre le bien et le mal ou s'il n'y en a pas : ceci est une autre question. Le point qui m'intéresse, c'est que si vous êtes absolument sûr qu'il y a une différence entre le bien et le mal, vous vous trouvez alors devant la situation suivante : cette différence est-elle due ou non à un décret de Dieu ? Si elle est due à un décret de Dieu, alors pour Dieu lui-même il n'y a pas de différence entre le bien et le mal, et dans ce cas ce n'est plus une déclaration sensée de dire que Dieu est bon. Si vous dites, comme le font les théologiens, que Dieu est bon, il vous faut dire alors que le bien et le mal ont une signification indépendante du décret de Dieu, car les décrets de Dieu sont bons et non pas mauvais indépendamment du fait seul qu'Il les a édictés. Si vous soutenez ce point de vue, vous devrez dire alors que ce n'est pas seulement par l'intervention de Dieu que le bien et le mal parvinrent à l'existence, mais qu'ils sont par essence logiquement antérieurs à Dieu. Vous pouvez, bien sûr, si vous le voulez, dire qu'il existait une divinité supérieure qui donna des ordres au Dieu qui créa ce monde, ou vous pouvez prendre le parti que suivirent les gnostiques — parti que j'ai souvent considéré comme très plausible — à savoir qu'en fait ce monde tel que nous le connaissons fut créé par le démon à un moment où Dieu regardait ailleurs. On peut en discuter longuement, et je ne me mêle pas de réfuter ce point de vue.

L'argument du remède à l'injustice

Il y a aussi une autre sorte d'argument moral très curieux. C'est le suivant : on dit que l'existence de Dieu est nécessaire pour introduire la justice en ce monde. En cette partie de l'univers que nous connaissons règne une grande injustice. Souvent le juste souffre, souvent le méchant prospère, et l'on parvient mal à savoir quel est de ces deux cas le plus troublant ; mais si l'on veut que la justice règne dans l'univers dans son ensemble, il faut supposer une vie future capable de donner un équilibre à l'existence ici-bas. Aussi, dit-on, il faut qu'il y ait un Dieu, un paradis et un enfer de façon qu'à la longue règne la justice. C'est un argument très curieux. Si on le considère d'un point de vue scientifique, on dira : « Après tout, je ne connais que ce monde-ci. Je ne connais rien du reste de l'univers, mais dans la mesure où on peut raisonner sur des probabilités, on dira que ce monde-ci constitue probablement un assez bel exemple, et que si l'injustice y règne, il y a gros à parier pour que l'injustice règne également ailleurs. » Supposons que vous achetiez un cageot d'oranges. Vous l'ouvrez pour découvrir que tout l'étage supérieur est pourri. Vous ne vous diriez pas : « Le dessous doit être bon afin que l'équilibre soit rétabli. » Vous vous diriez : « Il est probable que tout l'envoi est défectueux. » Et c'est vraiment ainsi que raisonnerait un savant en face de l'univers. Il se dirait : « Nous découvrons en ce monde une grande part d'injustice, et c'est une raison de supposer que la justice ne gouverne pas ce monde ; et cela fournit un argument moral contre une divinité et non en sa faveur. » Bien sûr, je sais que ce genre d'arguments intellectuels ne sont pas ceux qui réellement persuadent les gens. Ce qui les persuade de croire en Dieu, ce n'est pas du tout un argument intellectuel. La plupart des gens croient en Dieu parce qu'on leur a appris à le faire dès leur petite enfance, et c'est là le principal motif.

Mais je pense que la raison la plus puissante immédiatement après, c'est le désir de sécurité, une sorte de sentiment qu'il existe un grand frère qui va veiller sur vous. **C'est ce qui** joue un rôle très profond et amène les gens à désirer croire en Dieu.

Le caractère du Christ

Je désire maintenant dire quelques mots sur un sujet que, j'y pense souvent, ne traitent pas suffisamment les rationalistes. C'est la question de savoir si le Christ fut le meilleur et le plus sage des hommes. Généralement on admet que nous devons tous convenir qu'il en est ainsi. Pour ma part, je ne l'admets pas. Je considère qu'il existe plusieurs points sur lesquels je suis d'accord avec le Christ bien plus que ne le sont les chrétiens pratiquants. Je ne pense pas que je pourrais le suivre tout au long, mais je pourrais l'accompagner beaucoup plus loin que ne le font la plupart des chrétiens pratiquants. Vous vous souvenez qu'il a dit : *Ne résistez pas à celui qui vous traite mal, mais au contraire si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui aussi la joue gauche* (1). Ce n'est pas là un précepte ou un principe nouveau. Lao Tzeu et le Bouddha l'ont mis en pratique quelque cinq ou six cents ans avant le Christ, mais ce n'est pas un principe auquel les chrétiens se soumettent vraiment. Je ne doute pas que le Premier Ministre actuel (2), par exemple, ne soit un chrétien tout à fait sincère, mais je ne conseille à personne parmi vous d'aller le frapper sur la joue. Je crois que vous découvririez qu'il n'accorde à ce texte qu'une signification symbolique.

Il est aussi un autre point que j'estime excellent. Vous vous souvenez que le Christ a dit : *Ne jugez point afin que vous ne soyez pas jugé* (3). Ce principe, je ne crois pas que vous le trouveriez en faveur parmi les cours de justice des nations chrétiennes. J'ai connu en mon temps bon nombre de juges qui étaient d'ardents chrétiens, et aucun parmi eux ne pensait que l'action de juger était contraire aux principes chrétiens. Le Christ a dit aussi : *Donne à qui te demande, et n'esquive pas celui qui veut t'emprunter* (4). C'est un très bon principe.

Votre président vous a rappelé que nous ne sommes pas ici pour parler de politique, mais je ne puis m'empêcher d'observer que la lutte lors des dernières élections générales fut centrée sur le fait qu'il est souhaitable de se détourner de celui qui désire vous emprunter si bien qu'on en vient à penser que le parti libéral et le parti conservateur de ce pays se composent de gens qui ne sont pas d'accord avec l'enseignement du Christ, puisqu'ils l'en sont catégoriquement détournés en la circonstance.

Il y a également une autre maxime du Christ qui à mon avis va loin, mais je ne pense pas qu'elle soit très en faveur parmi nombre de nos amis chrétiens. Il dit : *Si tu veux être parfait, va vendre tes biens, donne-les aux pauvres* (5). Voilà une excellente maxime, mais qui n'est guère mise en pratique... Ce sont toutes là, à mon avis, de bonnes maximes — bien qu'il soit difficile de vivre en accord avec elles. Je ne prétends pas moi-même m'y conformer ; mais, après tout, cela n'a pas la même importance que pour un chrétien.

Bertrand RUSSELL

(1) Matthieu, V, 38, 39.
(2) Stanley Baldwin.
(3) Matthieu, VII, 1.
(4) Matthieu, V, 21.
(5) Matthieu, XIX, 21.

Quelques traits de l'activité de Francisco Ferrer

Au début du XXe siècle l'Europe intellectuelle et civilisée semblait endormie à la pensée que l'ère des bûchers et des exécutions sommaires était révolue ; on était loin de se voir transporté subitement en plein Moyen-Age avec ses persécutions mémorables qui étaient caractérisées entre cent autres par le supplice de Jean Hus ordonné par Jean XXIII, le premier du titre.

Pourtant le réveil fut brutal à la nouvelle de l'exécution sans jugement digne de ce nom de Francisco Ferrer, qui révélait que les successeurs d'Ignace de Loyola continuaient à assurer la pérennité d'une domination basée sur la crainte et la terreur.

L'exécution d'une décision de justice unilatérale rappelait cette affaire Dreyfus qui passionna la France quelque dix ans plus tôt, encore que celle-ci en dépit de son horreur était sans rapport avec la tragédie du jugement sommaire de Barcelone ; une condamnation à mort sur une accusation inventée de toutes pièces après une parodie de justice allait assassiner dans une prison secrète isolée du reste du monde ce précurseur dont l'esprit rayonnait dans le monde entier.

Le nom de ce martyr des prêtres est resté un vivant symbole personnifiant l'éclatante affirmation de la Vérité au service de l'émancipation humaine. Laissant de côté les circonstances qui ont entouré le système policier mis au service du cléricalisme espagnol je me bornerai à rappeler l'action rationaliste qui fut l'œuvre de Ferrer.

En constituant en 1901 à Barcelone son Ecole Moderne où il substituait aux textes littéraires toujours arides un manuel reposant sur des bases pratiques il se révélait un précurseur de la méthode moderne renommée dans le monde entier : j'ai nommé l'Assimil. Ses principes pédagogiques s'inspirant de l'idéologie politique et sociale des philosophes du XVIIIe siècle et des révolutionnaires de 1789 le conduisent à l'impartialité absolue de son enseignement reposant sur la justification de la liberté individuelle à la lumière des progrès des sciences physiques et chimiques et de leurs retentissements sociaux.

L'enseignement nouveau connaît un rapide développement, et au Congrès de la Libre Pensée à Rome en 1904 il pouvait s'honorer du fonctionnement de vingt écoles modernes en Catalogne. En 1908 ce nombre dépassera la centaine parmi lesquelles nous ne saurions omettre l'Ecole de la Nouvelle Humanité de Valence fort bien équipée pour l'enseignement des études scientifiques. Cette dernière recevant jeunes filles et jeunes gens dispensait un enseignement qui ne laissait pas de place à l'instruction religieuse et marquait une différenciation entre la morale et la religion, qui sont si souvent opposées. Des établissements analogues se fondent à Amsterdam, à Lausanne et au Brésil faisant redouter des procès préjudiciables aux tenants de l'autorité déténue par nos ignorantins, qui se réservent le monopole d'un enseignement qui impose à l'enfant un cerveau aussi malléable, de se plier à tous les crédos. Mais comme à la nuit succède le jour on assita à un réveil de la foi en la bonté naturelle de l'homme et à l'éclosion rapide des écoles modernes où l'on se bornait à donner aux enfants espagnols un enseignement sain dégagé des dogmes religieux reposant sur de vulgaires fables.

Mais dans l'Espagne d'alors (comme encore dans celle d'aujourd'hui), qui ignorait l'hygiène et consacrait à l'éducation religieuse de nombreuses heures, cela pouvait et devait être dénoncé comme prématuré. Tous les moyens sont bons pour abattre un adversaire résolu et les fausses accusations dont on accablait Ferrer le conduisaient à se défendre vigoureusement des diverses épithètes d'anarchiste et de militant révolutionnaire car il ne songeait qu'à exposer de doux procédés d'une éducation aboutissant à la liberté d'expression et de libre examen.

En 1906 il fonde la *Ligue internationale pour l'éducation de l'enfance* dont il offre la présidence à Anatole France. A l'égal de Paul Robin, qui instaure des méthodes analogues à l'orphelinat de Cempuis, de Sébastien Faure avec sa Ruche de Rambouillet, il envisageait une neutralité absolue de l'école menacée par les forces obscurantistes, qui persistent à propager leurs méthodes désuètes qui endorment les esprits.

Au contraire l'enseignement rationaliste ne nie rien ; il affirme que ce qui est démontré par la science, compris par l'homme, raisonnable et prouvé jusqu'à l'évidence.

Tandis que l'on constate que l'éducateur impose, viole et contraint on observe que le véritable éducateur est celui qui peut le mieux défendre l'enfant contre ses idées, ses volontés à lui, en un mot, qui en appelle le plus aux énergies propres de l'enfant.

« Notre enseignement — dit-il — n'accepte ni les dogmes ni les usages car ce sont là des formes qui emprisonnent la vitalité mentale dans les limites imposées par les exigences des phases transitoires de l'évolution sociale. Nous ne répandons que des solutions qui ont été démontrées par les faits, des théories ratifiées par la raison et des vérités confirmées par des preuves certaines. »

Dans leur poursuite pour maintenir un enseignement frelaté les religieux oubliaient cette réplique cinglante de Jean Marc de Lanessan, qui leur signalait l'oubli de l'Escurial dans ces termes :

« La révolution est sortie de la soumission de nos rois aux pontifes de Rome. »

Comme conclusion de ce rappel trop sommaire de l'activité de Ferrer, je voudrais vous rappeler un fait saillant de l'évolution de la pensée chez cet homme d'un admirable caractère qui eut le courage tranquille de préciser après un entretien de plusieurs heures avec un notaire enregistrant ses ultimes dispositions cette clause qui dénote ses plus fermes soucis :

« Quant à mes restes je déplore qu'il n'existe pas de four crématoire dans cette ville, comme il y en a à Milan, à Paris et dans d'autres villes car j'aurais demandé qu'ils fussent incinérés en faisant des vœux pour que dans un temps non lointain, les cimetières disparaissent pour le bien de l'hygiène et soient remplacés par des crématoires ou par un autre système permettant encore mieux la rapide destruction des cadavres. »

A LA R. A. T. P.

Les réveaulutionnaires de la CGT

Dans la « Tribune du Réseau Ferré », organe du syndicat C. G. T. d'exécution, n° 52, d'octobre 1968, nous pouvons nous régaler par la prose des amuseurs publics qui dirigent la C. G. T.

En page 10, le nommé Pougeaud, membre du bureau, avoue sans aucune honte que la C. G. T. reçoit une subvention de 25 millions A. F., à titre de l'éducation dite syndicale. Ce qui veut dire que d'autres subventions se greffent là-dessus à d'autres titres. La G. G. T. se lamente seulement parce que une partie des sommes vont à la C. F. D. T., à la C. F. T. C. et à F. O., alors que d'après elle toutes les sommes devraient lui revenir. Après ça les « leaders » de la C. G. T. diront qu'ils ne sont pas les valets du pouvoir.

Un autre amuseur c'est le sieur Charprenet, national-communiste borné et secrétaire général du syndicat qui remue la calomnie à longueur de journée. Selon lui, seule la C. G. T. est révolutionnaire car elle énonce dans le préambule de ses statuts que son but essentiel est la *suppression du salariat et du patronat*, et plus loin le sieur Charprenet ne craint pas d'ajouter que seule la C. G. T. a la prétention de mettre les actes en accord avec les paroles. Mais la C. G. T. défend l'éventail hiérarchique des salaires. Ce n'est sûrement pas ainsi qu'elle supprimera le salariat et le patronat ; nous demandons à Charprenet de nous faire un dessin.

Enfin, le même Charprenet, rigolo qui ne se salit pas beaucoup les mains au boulot à l'argument massu du pauvre type qu'il est : « Non, ce ne sont pas révolutionnaires des gens comme Cohn-Bendit, qui va comme un vulgaire P. D. G. passer ses vacances en Sardaigne avec une starlette à la mode. » On ne fait pas mieux dans la connerie. Si Cohn-Bendit n'est pas révolutionnaire parce qu'il se permet de prendre huit jours de vacances en Italie, que dire des « camarades » communistes et cégétistes qui vont passer leur mois de vacances sur la Costa Brava ne craignant pas d'apporter des devises à Franco et pour vivre en bons bourgeois sur le dos des travailleurs espagnols exploités par un régime totalitaire.

Non, Charprenet ; ce n'est pas avec de tels arguments que tu regonfleras ta G. G. T. à jamais discréditée car les travailleurs de la R. A. T. P., qui ne sont pas abrutis par l'obscurantisme religieux de la C. G. T. savent que s'ils doivent au mouvement étudiants-ouvriers de mai les 73 repos et quelques avantages substentielles c'est à la C. G. T. et à son P. D. G. Séguy qu'ils doivent de ne pas avoir eu les 40 heures.

Oui, pour continuer la lutte et conquérir la victoire Front commun syndical contre les imposteurs et les bonzes syndicaux. Front commun ouvriers-étudiants pour la suppression du salariat et du patronat, c'et-à-dire par la suppression de toutes formes de hiérarchie et de profits.

C'est à ce travail que s'emploient les militants de la C. N. T.

R. J. SOURIANT

COMMUNIQUES

S. I. A., BREST

A Brest, le 3 novembre, à 10 h., Maison du Peuple, face aux mascarades guerrières du 11 novembre prochain, où seront glorifiés les Poincaré, Clémenceau, Joffre, et autres personnages responsables de la mort d'un million et demi d'hommes, la S. I. A. de Brest tient à commémorer à sa façon le 11 novembre 1918, en organisant une causerie sur les horreurs de la Guerre 1914-18, basée sur des témoignages.

Aussi demandons-nous à tous les camarades de Brest et du Finistère non seulement à y assister, mais d'en prévenir leur famille et leurs connaissances.

La question de la solidarité envers les persécutés ne sera pas oubliée.

1re UNION REGIONALE
LYON - VILLEURBANNE

Permanence tous les samedis de 16 à 18 heures. Palais du Travail, à Villeurbanne. Mise à jour des cartes syndicales. Librairie. Matériel de propagande.

MARSEILLE. — *La Fédération Anarchiste Française et l'Organisation Révolutionnaire Anarchiste* organisent le mercredi, 30 octobre, à 21 h. précises, à la salle Tahiti, 21, boulevard Dugommier (près Cinéma l'Etoile) un GRAND MEETING libertaire avec Maurice JOYEUX, Maurice LAISANT et Daniel FLORAC.

Entrée libre.

Jeudi, 31 octobre, à 18 heures. Salle du Bar des Danaïdes (square Stalingrad), conférence de Maurice JOYEUX sur « Proudhon et l'actualité ». Entrée libre.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T. Participez à la

Grande souscription pour la propagande !

EDITORIAL «AIT»

En français :

«Face au racisme et au néo-nazisme» par R. Villard 1.00
«De l'esclavage à la liberté», par R. Villard 5,50
«Syndicalisme révolutionnaire», par R. Villard 1,80
«De la Commune de Paris à la Commune de demain» par Balkanski 1,00

En espagnol :

«Paradigma de una revolución», A. Paz 6,00
«Actas del VII Congreso A.I.T., (1951) 6,00
«Actas del VIII Congreso A.I.T. (1953) 3,00
«Actas del IX Congreso A.I.T., (1956) 3,00
«Actas del XII Congreso A.I.T., (1963) 2,00

Remise de 10 % à partir de 10 F.

En vente à :

«AIT», 4, rue Belfort, 31 - Toulouse.
Roque Llop, 24, rue Ste.-Marthe, 75 - Paris (X).

ANTENA

A LA CARCEL POR PACIFISTAS

MADRID. — Ya tenemos que pacifismo es delito en España. Los no violentos González Arias y Félix Villameriel, que manifestaron pacíficamente por la libertad de España, han sido encarcelados y procesados por «desórdenes públicos».

LA HUELGA DE MINEROS

OVIEDO. — Sigue en pie la huelga de obreros de la mina. La misma empezó el 2 de octubre con 2.000 hombres cuando los 200 compañeros del pozo «Polio» fueron represaliados por haber asistido al entierro de un minero muerto en accidente del trabajo. Mediante la solidaridad de los mineros vecinos, la huelga alcanza actualmente a más de 8.000 operarios del subsuelo, contándose entre ellos 3.500 hombres que por solidaridad han suspendido el trabajo en la comarca de Mieres.

CUESTA 20.000 PESETAS ENSEÑAR A UN LORO

BILBAO (OPE). — En Valmaseda, un joven de 18 años, se acercó a un loro, que con sus dotes oratorias anima un establecimiento de la localidad, y gritó «¡Gora Euzkadi Azkatuta!» El pájaro repitió el «¡Gora!» tan bien como es posible ante una sola audición. Los agentes le llevaron a la cárcel de la villa — al muchacho, no al loro — donde permaneció tres días. Después, esposado y con la buena escolta de dos guardias civiles se le condujo a la cárcel de Basauri. Se le comunicó que había de pagar una multa de 20 mil pesetas y se le dejó en libertad. En Valmaseda se sabe quien fue el confidente de la policía.

LA VIRGEN DE LA SEQUIA

MADRID. — Las pérdidas que la sequía ha ocasionado en la provincia de Murcia, ascienden a 1.238 millones de pesetas. Si no llueve, el número de parados, que actualmente es de 3.000 podría ascender a 25.000 en noviembre y llegar a 40.000 dentro de algunos meses.

Por otra parte dice la Prensa: «Persiste la sequía en la zona de Murcia. Los depósitos de Talava contienen tan sólo millón y medio de metros cúbicos. El Alfonso XIII está vacío.

«En Canarias el problema alcanza una situación crítica; las reservas disminuyen en Gran Canaria y las aguas de la bahía de Naos (Arrecife) están contaminadas. Además se señala que el nivel de las aguas subterráneas de Gran Canaria ha bajado 100 metros en el transcurso de estos últimos años. «Sorea» (Sociedad Regional de Abastecimiento, que tiene una participación mayoritaria en la Compañía de Aguas de Barcelona) explotará el sistema de aducción de agua en la zona costeña cercana a la capital de Cataluña.»

SI QUIERE USTED HACERSE RICO HAGASE CAMPESINO

MADRID (OPE). Las estadísticas del Ministerio de Agricultura presentan los estados correspondientes a los salarios medios regionales.

He aquí las cifras correspondientes a mediados del año 1967, en las dos zonas limítrofes la una con Europa continental y la otra con Portugal:

Salario medio diario de 7 categorías de trabajadores del campo (obrero fijo, obrero eventual, conductor de yunta, tractorista, regador y mozo de huerta, pastor y vaquero) en Cataluña, Aragón, Navarra, Logroño y Euzkadi occidental: 203,72 pesetas.

Idem de las mismas categorías de trabajadores del campo en Galicia, León, Extremadura y Andalucía occidental: 130,19 pesetas.

GALAS LITERARIAS
(Lenguaje falangista)

El epiteto difamante de «celtíbero» fue usado con evidente fruición por el filósofo Ortega y Gasset, que quizás también empleó el de «carpetovetónico» para expresar lo mismo si bien conocemos a un contemporáneo que recaba para si el mérito de esta última invención. Ahora bien, ¿qué es un celtíbero o un carpetovetónico? Eso es algo con tal fuerza de carácter que no es necesario ni retratarlo ni encarecerlo. El «celtíbero» o «carpetovetónico» es un ser a quien sus obras y méritos encarecen y retratan cumplidamente. Acaso tengamos el autorretrato en esto que ha escrito el diario «Libertad» de Valladolid: «Asco. Lo que resucite el asqueroso separatismo vasco, cobarde, agresivo, matón, criminal y traidor. La mejor palabra para manifestar el unánime sentimiento que produce en todos los españoles es ésta: Asco. Preferimos un minero asturiano comunista a un cura vasco separatista. Cobardía, criminalidad, traición...»

LOS ESTUDIANTES APOYAN A SUS PROFESORES

PARIS (OPE). — El diario de lengua inglesa de esta capital «International Herald Tribune» informó el 16 de octubre, en un despacho de la agencia UPI fechado en Madrid, que «unos mil estudiantes de la Universidad de Madrid habían celebrado, el primer día de reanudarse las clases, una reunión de protesta en apoyo de las demandas formuladas por sus profesores para obtener salarios más elevados.

Los estudiantes se reunieron frente a la Facultad de Filosofía y Letras y distribuyeron más tarde volantes de la organización universitario ilegal. Piden que se ponga fin al «clasismo» en la Universidad y prestan su apoyo a las reivindicaciones formuladas por los profesores y sus ayudantes para conseguir salarios más altos.

La policía no practicó ninguna detención y todas las clases se abrieron normalmente excepto las de la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas, en la que se han negado a dar clases cierto número de profesores mientras no sean reconocidas sus demandas de salarios mayores y de reformas».

chispas

En España, salarios descongelados. Los asalariados, derretidos.

⁂

Washington ofrece mil millones de dólares por sus derechos de pata en España, y Franco pide más. El patriotismo en subasta.

⁂

Dentro de lo posible, Salazar mejora. Agarrado a lo imposible, Franco no evita su momiaje. La próxima entrevista de ambos: en el Averno.

⁂

Oído en Barcelona entre profesionales de la gandulería:
— Te supongo siempre parado.
— Sí, enchufado en el Movimiento.

⁂

Cuando el público español se atendía a la supresión del aceite de semilla de girasol, se encuentra con la sorpresa de que el precio de este semi-oleaginoso va a ser aumentado.

⁂

Cara a Israel Franco apoya al Islam, y referente a Ceuta y Melilla ve con simpatía a Israel.

⁂

Señor Castiella: España no descoloniza: la descolonizan, y se auto-coloniza ustedes mediante.

⁂

En otra, Gibraltar no está colonizado, sino segregado. Como Ceuta, Melilla y Canarias.

⁂

El asunto Colonias, tanto hiede, que no hay agua de colonia suficiente en el mundo que lo haga respirable.

CHISPERO

Máximas y reflexiones

por Juan BUSCADOR

— La virtud hija del temor es en el fondo, ella misma, una inmoralidad.

— Poca ciencia vuelve pedante, mucha ciencia hace modesto.

— La pureza es una fuerza.

— La credulidad es el mal original de la inteligencia.

— Todo acto de justicia que reviste el carácter de venganza, cesa de ser un acto de justicia.

— La mayor esclavitud es aquella que no permite escapar a sus propios vicios.

— Hay honores que deshonran.

— Vale más una pequeña acción que una grande buena intención.

— No hay más realidades en este mundo que las apariencias.

— Vale más la libertad en los infiernos que la esclavitud en los cielos.

— El mal ¿está en la naturaleza de las cosas o en la manera de ordenarlas?

— El valor del hombre no reside en lo que *tiene* sino en lo que *es*.

— Vivir, es para la humanidad, aprender.

— Las biografías son como las estadísticas, se les hace decir lo que se quiere.

— Pensar sinceramente, aunque sea *contra* todos es aún *para* todos.

— El idealismo guerrero es una enfermedad, centuplica la maldad y la criminalidad.

— Sólo es a falta de pruebas que se busca a imponer.

— Frenos estabilizadores: «No harás esto» y «No tienes el *derecho* de hacer aquello».

— Toda teoría científica es provisional y por consiguiente refutable.

— Los hombres libres son aquellos que se han liberado ellos mismos.

— Unir al individualismo de los espíritus, el comunismo de las manos.

— Los hombres de acción no tienen tiempo que perder en disfrazar con hojas de viña la verdad desnuda.

— Lo que hace el hombre superior, es la constancia con la cual aguanta los descalabros y vuelve a empezar de nuevo sus empresas.

— *La ley:* Exigimos que en lo sucesivo todas las flores tengan la misma altura, el mismo color, el mismo perfume, la misma forma...

— En nuestro siglo de la verdad, se miente descaradamente.

— Jamás se hace una observación sin que haciéndola no se dejen perder un centenar.

— Si no hay libertad no puede haber crítica ni discusión.

— A medida que se descubren las ideas se multiplican.

— En política todos los términos abstractos esconden una traición.

— Cuando aparece el individuo muere el Estado, lo hace inútil.

— La puntualidad no se impone, es natural en el partidario de la exactitud.

— No hagas a otro lo que tú quisieras que él te hiciera: no tenéis quizá los mismos gustos.

— Para que los pueblos se entiendan es menester en primer lugar que entiendan. ¡Que el Esperanto restituya el oído a esos sordos, donde cada uno, desde siglos, está amurallado en su lenguaje!

— Los humanos tienen más miedo de decir una pequeña verdad a un hombre que de batirse con él.

— El mentir es el arte de los esclavos.

— ¿Cómo se explica que habiendo tanta gente que cree en la bondad de Dios, hayan tantas compañías de seguros?

— Puedo exigir que me respeten, no que me amen.

— Es más difícil de instruir una persona que de engañarla.

— Las orgías amorosas son sólo fiestas inocentes comparadas con las orgías del odio.

— Al que ha sufrido le cuesta muy poco ponerse en el lugar del que sufre.

— Hay quien pierde en un momento sus convicciones de muchos años.

— Un programa constructivo debe ser un programa de realizaciones, no un programa de promesas.

— Estaría graciosa una federación de dictadores.

— Parece como si hubiera el temor en sostenerse en la parte más avanzada de sus propias ideas. Eso es retroceder.

— Unir la política a la revolución sólo puede servir a destruir la revolución.

— Se elogia al pueblo pero no se le consulta.

— Una nueva plataforma: «Los anarquistas reformistas»,

— Componemos nuestro ideal basándonos sobre la sociedad actual que queremos, precisamente, modificar.

— ¿Realismo anarquista?

— La historia no es otra cosa que una lucha entre la fatalidad y la voluntad humana.

— Es entre el hombre integral y el hombre «integrado», entre el hombre postrado y el hombre en pie que es menester hoy, escoger.

— El «derecho» levanta barreras, traza límites, prohibe ciertos trámites, veda ciertos actos, castiga las infecciones, etc.: es frontera, es interdicción, es veto.

— La servidumbre es un estado contra natura.

— Es menester tener la voluntad de rechazar las simpatías si se quiere conocer la realidad de las cosas de este mundo.

— Las ideas avanzadas son el contrapeso querido por la naturaleza, al lento pasado que se obstina.

— Ordenando los pensamientos de un hombre inteligente se puede construir una doctrina.

— Para ser útil y poder aconsejar es menester ser irreprochable.

— La inteligencia no aumenta de ninguna manera la capacidad del estómago.

— Buscar a conocer los hombres más bien por sus acciones que por sus palabras.

— Prefiero ser criticado por una idea elevada mejor que por una baja acción.

— La obediencia a la ley que uno mismo se ha prescrito es libertad.

— La venganza es un sentimiento de una potencia extraordinaria sobre todo entre los débiles.

— La sabiduría moral y los cálculos políticos son enemigos irreconciliables.

— Ya no se dice venderse; se dice adaptarse.

— Proclamo mi conciencia, no las convenciones.

— Es menester mucha fuerza para permanecer sensato entre insensatos.

— Si yo otorgara a un solo sistema una preferencia exclusiva, ya no sabría tolerar la libertad de las opiniones.

— El verdugo acecha siempre al precursor.

— No pretendáis saber lo que ignoráis.

— La amistad es el áalsamo de la vida pero no se impone.

— No es la desigualdad lo que es una desgracia real, es la dependencia.

— ¿Sólo sabéis oir aquéllos que os adulan?

— Dime a quién respetas y te diré quién eres.

— Cuando el sacerdote ha hecho entrar la fe en el cerebro, lo cierra.

— La religión es la ley de los pueblos primitivos.

— El saber es esencialmente crítico y debe poder criticarse a sí mismo.

— La ciencia más grande es aquella que mejor conoce sus límites.

— La religión es la ciencia de los pueblos que no tienen ciencia.

— En la mayor parte de los hombres, la calma es letargo, la emoción furor.

— Prefiere el conocimiento de algún poco de verdad a la vanidad de parecer nada ignorar.

— Cuando se basta uno a sí mismo llega a poseer el bien inestimable que es la libertad.

— El valor de una cosa es la cantidad del trabajo necesario para su producción.

— La creencia en nuevos y fatales acontecimientos históricos es el nuevo opio del pueblo.

— Un juicio es siempre provisional.

— Los dioses habitan las nubes y el crepúsculo, la cultura que viva en la claridad del medio día producirá la edad de las luces.

— Las desviaciones, las apostasías o traiciones son declaradas tácticas circunstanciales.

— Los medios que son condenables cuando los emplea el enemigo, se vuelven excelentes cuando sirven la propia causa.

— La política fue al principio el arte de impedir que la gente se mezclara de lo que le importa. Más tarde se le agregó el arte de obligar a la gente a decidir sobre lo que no entiende.

— Cuando el hombre se para entonces declina.

— El mundo está compuesto de ciegos conducidos por locos.

— En la confrontación de las doctrinas de todas las escuelas, aprende tú mismo a encontrar la verdad.

TRIBUNA JUVENIL

MAYO EN LA CONCIENCIA Y EN LOS CORAZONES

LOS acontecimientos de mayo de este año hallaron eco favorable en ambientes estudiantiles de todo el mundo. En España, como lejos de ella.

Atraídos por el relumbrón de la Sorbona señera y rebelde, hemos visto este verano a varios muchachos españoles en romería bohemia por el distrito V parisino, tan diverso del distrito V de Barcelona. En su escapada del dominio franquista estos jóvenes han tratado de revivir las horas álgidas que comprendieron y envidiaron desde una Granvía docente hoy maculada con el nombre del fundador de la Falange. Frecuentaron el bulevar de San Miguel, las tascas *estudiantiles* (donde se come menos que bien), pasaron y repasaron ante los grandes centros docentes, frecuentaron los cines *exóticos*, y visitaron a refugiados del 39 para que les contaran lo de mayo y su impresión sobre la situación de España.

Todo ello bien, muy bien por lo que importan a la comunidad progresista las inquietudes de nuestros muchachos nacidos bajo la égida del franquismo. Pero el baño de mayismo tomado a 1.200 kilómetros de las Ramblas de Barcelona les será propenso para un resultado de contradicciones, y tal vez sin la conseja sagaz de los *antiguos* habrían sido víctimas de un cúmulo de inconcreciones emanadas de tanto *socialismo revolucionario, anarco-marxismo, trotskismo ultrancista, comunismo maoista*, etc., etc., en amontonamiento de tendencias grupales subdivididas dentro de cada grupo mismo.

Es importante, repetimos, que esta juventud estudiosa que acude a París para asomarse a la ventana exterior, para ponerse al corriente (aún no decimos «à la page») del pensamiento y la acción foráneos, beba en fuentes de información antifranquista, se sature de ambiente protestatario y pare mientes en un *revolucionarismo constructivo* más que declamativo. Pues cuidado con esas *novedades* revolucionarias que parecen romperlo todo menos la coraza milenaria del Estado. Cuidado, porque el revolucionarismo al parecer indefinido pero procaz y ruidoso de algunos, va al aborrecimiento del sistema U. R. S. S. para abonar los sistemas actuales chino y cubano. La gritería de *Mao, Mao, Castro, Castro* y *Che Guevara* conduce inevitablemente a la idolatría, al conformismo legalista, puesto que legales son las dictaduras maoísta y castrista. Que ambas encocoran relativamente a la U. R. S. S. y totalmente a las potencias capitalistas, no priva que esa irreflexiva adhesión hunda la tea de la revolución en el estanque cuyas aguas extinguen los grandes propósitos sociales. La revolución francesa, la estadounidense, la mejicana, ninguna de las cuales repudió el anhelo de tierra y libertad de los pueblos comprometidos, terminaron por arriar pabellón igualitario en el mismo instante del triunfo, al darse forma leguleya, impositiva, acabando por reencarnar, con poca diferencia, los sistemas derruídos. La propia URSS de revolucionaria ha pasado a conservadora durante un período *transformador* de cincuenta y un años. ¿Quién se acuerda, en el país de los soviets, de la tendencia eliminadora del Estado en beneficio de un socialismo libre y sin clases?

En nuestra España sería terriblemente erróneo suplantar la tiranía franquista con otra tiranía, marxista y todo que fuese. ¿No ha sufrido bastante, el país, el despotismo de un Estado superorganizado? A título de sovietismo, trotskismo, chinismo o guevarismo, ¿hay derecho a proponer, para la rehabilitación política y económica del país, la implantación de una dictadura nuevo estilo, pero dictadura al fin? ¿Ya no hay que exigir libertad y progreso para España? ¿A quién ha convencido Franco sobre «el goce» de la pérdida del derecho y de la libertad ciudadanos? A nadie, y menos a varios de estos muchachos de Barcelona que han acudido a París ambicionando respirar un ambiente de franca rebeldía contra todo lo estatuído que obliga al pobre ente humano a supeditarse, cada vez más, al Moloch universal llamado Estado.

A la juventud no le asusta el anarquismo, y a nosotros «aún» tampoco.

ROVELLAT

Competiciones deportivas

EN torno a las Olimpiadas desarrolladas en Méjico, y en un clima social — la rebelión estudiantil — bien poco adecuado para dar carta de naturaleza al slogan olímpico: «con la paz todo es posible», se han tejido los más variados comentarios. Es lo de siempre que se hace mención al deporte de taquilla y al profesionalismo competitivo. En tales acontecimientos deportivos ya sabemos que anda por medio la política, y tiende sus redes el más prosaico espíritu comercial. Y entre el orgullo nacionalista y el afán de beneficios económicos, los profesionales del deporte viven sometidos — como los caballos de carrera — al régimen que les imponen quienes de ellos tratan de sacar el mayor partido.

Dependiendo de los deportes de taquilla, alrededor del profesionalismo deportivo, conocemos que viven buen número de gentes explotando ese *filón*, desde los encargados de la propaganda y difusión hasta los elementos enchufados en cargos directivos y en plan de consejeros o «managers». De entre ellos, están los que ensalzan las virtudes del deporte. Son los que sacan a relucir aquello de «mens sana in corpore sano». Presentan un aspecto de la cosa, un lado, el anverso, sin mostrar el reverso: el politiqueo, el comercialismo, el atrofiamiento físico entre los profesionales.

¿Cómo no ser partidarios, los amigos del progreso humano, de lo que el ejercicio muscular puede representar para el desarrollo físico del individuo? Pero importa distinguir: El padre del notable escultor español Barral, era naturista, y tenía de la vida social apreciaciones de matiz libertario. Vivía en un delicioso paraje de la huerta de Elche. Tenía una casita y algo de tierra, con bastantes árboles frutales, particularmente almendros e higueras, cuyos frutos constituían su principal alimento. Era inteligente, escribía en revistas naturistas. Un día, cierto profesor alemán fue a visitarle. Pasó el día y durmió en casa de Barral. Por la mañana el profesor al levantarse, y tras la ablución matinal, abrió una maleta, y sacando de ella unas pesas, empezó a accionar con ellas. Pero Barral le demostró que había otro ejercicio mejor, más saludable y más práctico. Y tomando una azada se puso a cavar la tierra.

Ejercicio físico, ¡muy bien! Deporte si se quiere, pero sin darle a ello un carácter espectacular, sin egoísmo profesionalista y vanidades de exhibición. Deportes, en este caso, los que a pleno aire y sol hacen excursiones a la montaña; los que pedalean, en bicicleta, atravesando por caminos y carreteras bellos paisajes; y hasta, si se quiere, el de la gente moza jugando al balompie en cualquier parte, sin interesarles lo más mínimo el que nadie les mire. Es en este sentido que nos complace el deporte y comprendemos sus virtudes.

V. Galindo Cortés

España ante el espejo

LA «CRUZADA» ASPIRA A UN PUESTO EN EL CONSEJO DE SEGURIDAD

PARIS, (OPE). — En «Le Monde» (18 octubre) aparece una crónica de su corresponsal en las Naciones Unidas, señor Philippe Ben. El título, con letras muy grandes y a tres columnas, dice así: «Paradojas de la O. N. U. El señor Castiella ataca al colonialismo, pero no dice ni una palabra de Checoeslovaquia». He aquí el texto:

«Entre las numerosas paradojas que se observan en la O. N. U., la actitud de España no es de las menores. Desde hace ya algunos años, en este país, se sufre de una dictadura derechista y sin embargo su gobierno gusta de actuar como potencia antinacionalista, amiga de pueblos de Asia y de Africa que luchan por su liberación. Ciertamente que en las Naciones Unidas a nadie le cuesta mucho explicarse tan sorprendente actitud, que resulta, por una parte, del litigio entre España e Inglaterra con motivo de Gibraltar y, en menor escala, a causa de las diferencias entre Rabat y Madrid, relativas a ciertas posesiones que España retiene todavía en el continente africano. La amistad que España ha sabido aunar con ciertos países que van en cabeza del «progresismo» mundial, a saber Argelia y Egipto, se explica por las mismas causas.

»Por todas estas razones, nadie se ha sorprendido al oír al ministro español de Asuntos Exteriores, señor Castiella, atacar una vez más en su discurso en la asamblea general de la O. N. U. al colonialismo y expresar la solidaridad de su país con la lucha de los pueblos africanos; sin, por otra parte, denunciar el colonialismo portugués y prestar su apoyo a los países árabes en su lucha contra Israel, etc. No obstante, han sido batidos todos los records de cinismo — lo que parece no ser empresa fácil en la Naciones Unidas —, cuando el representante del régimen franquista, que se jacte de ser el más anticomunista, se ha abstenido de pronunciarse en lo que se refiere a la invasión de Checoeslovaquia.

»En efecto, España desea ser elegida este año para un puesto en el Consejo de Seguridad — el que ocupa actualmente Canadá —. Europa occidental y los Estados Unidos apoyan la candidatura de Italia. Para tener probabilidades de ser elegida, le son necesarios los votos del bloque comunista soviético. Los diplomáticos de dichos países no ocultaban, después del discurso del ministro español de Asuntos Exteriores, que les había causado mucha satisfacción y que «España había dado una lección de conducta a las naciones occidentales.

»El señor Fernando María Castiella ha concentrado sus ataques en la Gran Bretaña, acusándola de negarse a aplicar la resolución antes votada por las Naciones Unidas, recomendando una negociación anglo-española con objeto de permitir que España tome posesión de Gibraltar, que el representante del gobierno de Madrid ha calificado de «la última colonia de Europa».

»Inmediatamente después de su discurso el ministro español ha marchado a Washington para conversar con el señor Dean Rusk sobre las bases militares norteamericanas en España. Como es ya sabido, las negociaciones se rompieron recientemente.

Se atribuye también la firmeza de la actitud «anticolonialista» del régimen franquista al litigio que se agrava entre Washington y Madrid. No obstante, en los medios de la O. N. U. se piensa que más pronto o más tarde, los dos gobiernos conseguirán ponerse de acuerdo sobre el particular y que las bases norteamericanas podrán ser mantenidas en España.»

EL HIELO (SINDICAL) CRUJE

MADRID, (OPE). — El gobierno, con sus disposiciones sobre aumento de salarios está formando, por decirlo así, un mayor descontento del que ya existía. No sólo es la prensa diaria la que recoge las quejas de los sindicatos, sino también las publicaciones económicas. He aquí lo que escribe un boletín con fecha 6 de octubre:

«El análisis de la semana demuestra tendencia análoga a la precedente. En las reuniones celebradas por los sindicatos provinciales (citamos sólo algunos: «Málaga, Santander y Almería) se ha condenado anérgicamente el nuevo salario mínimo y el tope de 5,90 por 100 para los aumentos en el marco de los convenios colectivos». Pero la protesta más vehemente ha sido de la sección del sindicato del Metal de Sevilla, que ha reproducido el diario «SP» del día 4 y que dice: «La congelación es producto de una desastrosa planificación económica efectuada por un grupo de privilegiados...» «Nosotros repudiamos las conclusiones del congreso de Tarragona»... Nosotros queremos un Sindicato Obrero Democrático en todos sus niveles, así como también el derecho a la huelga...»

»En Valencia, el Consejo Provincial de Sindicatos ha pedido un procedimiento especial contra los delitos sociales: los fraudes sociales, las crisis simuladas, la exportación de capitales, la especulación sobre la tierra. En Madrid, el Consejo Provincial de los Trabajadores ha pedido que los salarios mínimos se fijen de acuerdo con las categorías profesionales. Los de Marconi piden un salario de 300 pesetas para un peón soltero. En Valencia, petición parecida lo fija en 275 pesetas...»

DE TODO, MENOS PRENSA ESPAÑOLA

MADRID, (OPE). — Vicente Gállego, colaborador regular de «ABC», ha visitado la Costa Brava y Mallorca, y en Camp de Mar, que ha estado hasta hace pocos años en solitaria cala, ha encontrado también una rumorosa colmena de veraneantes y bañistas. Hay en todas las costas españolas del Mediterráneo «una extraña erupción de rascacielos». Y mucha agitación en todas partes. La vieja isla de la calma que era Mallorca ya ha dejado de serlo.

En Camp de Mar hay de todo menos prensa española. Cuando Gállego pide prensa balear, madrileña o catalana, le dicen que no la hay. En el puesto de periódicos hay «un gran despliegue de publicaciones en distintos idiomas», pero cuando insiste en pedir la prensa de la península, el vendedor se impacienta y le dice: «Español, nada».

Puede leer, si quiere, periódicos escandinavos, ingleses, alemanes, italianos, franceses, pero no españoles. «En esta España diferente — escribe Gállego, reflexionando amargamente sobre su experiencia — la prensa se tolera, pero no es querida, y mucho menos escuchada. Quizá la raíz del mal habría que ir a buscarla en una declaración que hizo en Barcelona el señor Cerro Corrochano siendo director general de prensa: «Ha variado el concepto — vino a decir — de los periódicos, porque éstos no representan ya a la sociedad, sino al Estado». Diarios y revistas se hallan sometidos a más jurisdicciones que ninguna otra profesión y a la hora de sancionar, el castigo llega implacable y fulminante».

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

Fluorescencias

1

No falta mucho ya
para alcanzar la meta.
¿Será tanta belleza
una cierta verdad?
Que sea como sea:
Nuestra meta será
esta belleza cierta
de lucha cotidiana
que nos abra las puertas
de la Felicidad.
Porque no hay precinto
que consiga sellar,
los anhelos del hombre
dispuesto a conquistar
la libertad.

2

«Si Dios existiera habría que quemarlo» — Schopenhauer lo dijo con otras palabras, pero es lo mismo —. Y lo dijo porque todas las Iglesias se sirven de él — de Dios — para asesinar al Hombre. Frente a un crimen así, las blasfemias son pétalos de rosa. Y sólo los consentidos opinarán lo contrario.

5

Quien pretende tener la verdad en un puño, debiera ser aislado. No lo son tales tipos — y tipas —, pero eso no contradice el anterior aserto. Se puede estar seguro de «nuestra verdad», pero ésta no será nunca verdad si insistimos en imponérsela a otro. ¿Se comprende? Bueno. Quien tiene la verdad en un puño no puede menos que imponérsela a otros. Y ése es el mal, el error, lo cavernario. A un siglo XX cavernario no resta más que borrarlo de la historia — con las excepciones de rigor, claro está.

4

El hombre debe partir del todo: de la unidad a la multiplicidad. Y si ossee una firme verdad, ésta trascenderá, tarde o temprano a otros, para bien de todos y cada uno. Todo ser consciente posee algunas verdades relativas, eficientes y seguras. Mi verdad — contra toda forma de autoritarismo, llámese religioso, político, estatal o militar — me resulta una verdad indesmentible, en el histórico momento que me toca vivir. Y como ésas, algunas otras que considero insoslayables para poder avanzar hacia un futuro promisor. Las verdades — relativas — ajenas, puedo respetarlas si la gana me da, porque si consideron que pretenden negar mi evidencia con malas artes doministas, pues que mal rayo parta a todo eso. Ya que la supuesta verdad dominista, jamás será una verdad atendible por cualquiera que ame de verdad la libertad: el acratismo en suma. ¿Comprendido?

5

Si todos los que leen se esforzasen por comprender lo que se escribe, creo que no existiría ningún problema entre los seres humanos. Los problemas — la guerra, el odio, la envidia y la amaledicencia, etc. — son la obra nefasta de la incomprensión irracional. Los armónicos arpegios de la razón que comprende, dan la nota sinfónica de la alegría de vivir en el seno de una sociedad de iguales. ¿Cuándo será tal sociedad? Veremos.

COSMOS

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 F.

LA LIBERTAD

La libertad no es sólo una palabra
es algo más

es un mar sin orillas
es un batir de alas.

Es el aire que ensancha las llanuras
el viento que va raudo sin encontrar montañas

es la ola marina que viene, va y regresa
de la roca a la playa...

Es el todo en la vida porque es la vida misma
sin rejas ni murallas

sin doctrinas de falsos paraísos
sin fronteras, soldados ni metralla.

Ni banderas que triunfan
de sangre salpicadas...

Sino... sencillamente... puramente...
tal como corre el agua...

Algo que no se explique y que se viva
algo que espere al hombre cuando nazca.

La libertad... no es texto ni promesa
la libertad... es más que una palabra.

E. SOTO

B.D.I.C

Más Antena

MALVERSACION DE FONDOS

MADRID. — Para asuntos de fonda los dirigentes del Sindicato de Transportes de Barcelona, Fernando Ramoneda Sese y Carmen Garcia Martin echaron mano a los fondos sindicales. Condena barcelonesa: 12 años y un dia de reclusión e indemnización de 2.823.700 pesetas a la delegación provincial de sindicatos, de la cual Ramoneda era secretario técnico en la sección Transportes. Este juego vertical está siendo ahora verticalmente examinado por el T. Supremo.

EL TOP SIGUE CONDENANDO

MADRID. — Acusados de alteración del orden público en la mañana del 7 de diciembre de 1966 en la Diagonal de Barcelona, el TOP ha inflingido a Gabriel Márquez y Juan A. Pérez el castigo de tres meses de arresto. Manuel Linares Risque ha salido del mismo juicio con una carga de seis meses por calificación de reincidente en protestas callejeras. Asi, pues, la tesis del fiscal ha sido sobresaliente.

AURELIO M. ESCARRE YA NO EXISTE

BARCELONA. — Gravemente enfermo, el ex abad de Montserrat, Escarré, habia sido conducido de Italia a una clinica de Sarriá, en la cual ha fallecido. Su cadáver ha sido trasladado a la montaña de Montserrat, en la cual ser incinerado. Durante el paso de la comitiva funeraria por las calles hubo manifestaciones de protesta contra la tirania. Fue notable la oposición que Escarré hizo al gobernador que la gente conoció por Acedo Colunga Chunga.

UN CACHO DE PATRIA

MADRID. — Palomeras Bajas es uno de los barrios madrileños más humildes. Situado a unos diez kilómetros del centro de la capital cuenta ahora con un problema de envergadura, cual es la falta de viviendas dignas; se vive en chabolas de menos de veinte metros cuadrados.

Palomeras es un islote a caballo de Madrid y el pueblo de Vallecas. Quince mil personas están a punto de ser expropiadas y pueden quedar en la calle, sin sus casas, de seguir adelante el proyecto de expropiación planteado por el Ministerio de la Vivienda.

El Ayuntamiento no ha dado a esas gentes licencia para construir sus viviendas, pero si les cobra los impuestos.

¿Qué piden los vecinos? Pisos decentes y que no los muevan de allí. «Nuestra vida — dicen —esta aquí. No queremos dinero; todos juntos somos una gran familia».

Las condiciones de habitabilidad son mínimas. Los niños pululan a miles, puesto que al no haber suficientes colegios tienen que jugar en la calle, cerca de los vertederos de basura, entre el polvo y el lodo.

DOS VIRGENES RAPTADAS

LEON. — Dos imágenes gemelas de la Virgen han desaparecido de la ermita de Villasfrias, situada entre los pueblos de Vegas y Villanueva del Condado. De momento se ignora su paradero. Con gran intuición policiaca, la autoridad estima no tratarse de un caso de fuga, sino de rapto.

HUELGUISTAS PRECOCES

BILBAO. — Hartos de sentirse incómodos en la escuela, 800 niños del pueblo de Zaratamo (lugar cercano a Bilbao) hace cinco dias se niegan a frecuentar los locales escolares. Es sin duda esta la primera mini-huelga que se registra en España. Las obras que se realizaban en el grupo escolar fueron suspendidas por falta de fondos.

LA JUSTICIA ES ASUNTO SERIO

BADAJOZ. — En un edicto publicado en el «Boletin de la Provincia de Badajoz» el juzgado comarcal de Puebla de Alcocer hace saber que se tramitan diligencias previas, de carácter criminal e indeterminado, *por hurto de dos sandías y un melón*; hecho ocurrido el dia 7 de septiembre último en una finca del término municipal de Talarrubias. Por ahora el terrible criminal no ha sido descubierto.

INCIDENTES EN LA FACULTAD DE CIENCIAS PO, ECO Y COM

BARCELONA. — En la semana pasada ocurrieron desórdenes en la Facultad de Ciencias Politicas, Económicas y Comerciales por oposición a la disciplina drástica y por la independencia del régimen universitario. Debido a ciertas intemperancias del claustro, el dia 22 se reunieron los alumnos en asamblea libre en relación con la cátedra de Estructura Económica del doctor Verdú. Finalizada la asamblea se repitieron las protestas y los dicterios, con intento de agresión contra el decano Piferré, animoso éste contra las reformas exigidas por los estudiantes. La policia, que se hallaba acumulada en las cercanias, no penetró en el recinto universitario. Sobre el mismo tema se celebró otra asamblea libre en la Facultad de Filosofia y Letras, sin incidente de ninguna clase.

DISCOS

Los peatones ya somos minoria, una minoria desconsiderada. Cualquier aparato corredor puede echársenos encima. Las leyes protectoras no evitan el cementerio.

Los pasos que el Estado nos reserva cada vez son más estrechos, y ya un lado de los coches estacionarios invaden la mitad de nuestro dominio pasero. Las luces verdes proclaman nuestro derecho a cruzar, por medio minuto solamente, y ¡ay del rezagado cogido por el rojo! El rigodón de la muerte queda a su cargo.

En las esquinas los bordes de acera están atravesados por coches de sinvergüenzas y si avanzas por la calzada un automóvil inmóvil en doble fila incita a dejarte pillar por motocarro disparado por el sindicato papilla-peatones.

El disco naranja que guiña ojo, parece indicar ocasión a los chóferes para aplastar andariegos. Pocos, estos esperan (¿qué?) y sólo en multitud se atreven a exigir paso. Entonces es un triunfo, un orgullo cruzar el asfalto en columna de a cincuenta, más el medio centenar del otro lado. Semejante muro humano no hay cien caballos que se atreva a derribarlo.

Como los peatones ya somos minoria, no disponemos de regidor especial ni de colegio de zapateros que nos protejan. Abogados para atropellables, los hay en abundancia, pero los de los atropelladores son mejores, de forma que cada peseta de indemnización se reduce a 32 céntimos, en parte evaporables.

El zapatero vive de los pies que andan mucho y se despreocupa de ellos porque él discurre sobre neumáticos. El edil luce faja a costa nuestra y nos obvia miedoso de que cien coches le pasen por encima.

El pueblerino de auto-ruta está incomunicado de los vecinos de enfrente y relacionan por correo.

Al peatón le queda la esperanza de que el automovilismo se auto... anulará por atasco, o lo anulará el helicóptero.

Entonces será problema ver el sol y escoger paraguas para soportar las aves mecánicas que se vengan al suelo.

DISCOBOLO

AREA MUNDIAL

Carta de Venezuela

17 de julio de 1968.

A la F. Local de Montpellier, al comañero Fortea: Salud y Libertad.

Esta tarde cuando he salido de mi trabajo en la Mina de hierra de XX encontré en correos LE COMBAT SYNDICALISTE, de fecha 10 de junio, y como en él leo el anuncio vuestro de los pañuelos, pues he pensado esta noche haceros un pedido de 10 de éstos y si no va adjunto el giro es porque yo vivo a 50 kilómetros de San Félix-Puerto Ordaz.

Si bien poseo un pequeño automóvil por necesidad, no he querido ir a Puerto Ordaz esta noche porque ayer los taxistas declararon la huelga general en protesta por el estado malo en que están calles y carreteras por donde esas pobres gentes se han de ganar su pan. Dias antes, que vino el Presidente de esta República, una Comisión de esos trabajadores del volante, fueron a enterarle de la necesidad de que reparen esas calles. Y el Ministro de Obras Públicas fue quien los recibió, dici éndoles: «¡Arréglense como puedan o repárenlas entre todos, con dinero vuestro...!» ¡Vaya ministro proletario!

Esa contestación ministerial solo hizo excitar los ánimos. Asi, pues, el estudiantado se solidarizó con los chóferes, y la policia Adeco y «Democrática», animales completos, provocaron la violencia al extremo de aporrear a los chicos que se manifestaron pacificamente en las calles. Y de los palos pasaron los policias a disparar sus revólveres y mosquetones, ocasionando, según la radio, un muerto y 11 heridos, todos estudiantes. Aquí se enardecieron los ánimos comenzando la quema de camiones y demás automóviles cuyos conductores no querian secundar el paro.

∴

Nuestra Local está compuesta por 14 miembros, la misma cantidad que tiene la de Caracas, que el S. I. tiene reconocida. Un Nucleo que al saber que no compartimos la labor de comprometidos no nos ha reconocido como F. L. hasta el mes de mayo. Y esto porque tuve que ir a verme con Lara. Ignoramos si han comunicado oficialmente al S. I. la constitución de nuestra Local.

∴

Más sobre los sucesos de San Félix: En este momento desde Radio Radio Caracas los partidos de oposición dan un comunicado en el que confirman la muerte criminal de un joven estudiante; que la Plaza Bolivar está guarnecida por fuertes contingentes de policias, y que todo el pueblo de San Félix está en la calle gritando y maldiciendo al Prefecto, al Gobierno Civil y a Leoni. Total, un pueblo inerme y sin coraje que, de tenerlo, deberia en una sola avalancha barrer los esbirros de una vez por todas. Pero estos pueblos no están educados ni organizados como los de Barcelona, Madrid, Valencia, Málaga, etc., que hace 32 años escribieron una página de gloria como ningún otro pueblo es capaz de escribirla.

∴

Otras noticias: El pueblo se manifiesta en las calles pidiendo a gritos la destitución del Gobernador, del Prefecto, de la Policia y su Comandante, a raiz de lo cual mañana llegará una Comisión de parlamentarios a investigar los sucesos.

¡Lástima del tiempo que está perdiendo esta gente! El trabajo *favorable* que saque esa Comisión para este pueblo, será análogo al de aquella otra Comisión de parlamentarios de cuando el 10-1-33 en Andalucia vimos arder la choza del anarquista «Seisdedos»: ¡Casas Viejas!

Claro está que esos parlamentarios, como son en mayoria de la oposición van a dar guerra al gobierno Leoni, el cual, o sea su partido A. D., no volverá a ganar otra vez las elecciones fijadas para el mes de diciembre de 1968.

En fin, compañeros: Aunque esta es la primera carta que se cruza entre nosotros, ha servido para informaros de varios temas que no dudo os debe interesar saberlas.

Bueno, sin más por el momento me despido de vosotros en nombre propio y de los demás compañeros que creo a ninguno le haya sucedido nada en San Félix, pues ellos viven a 6 kilómetros más lejos, o sea en Puerto Ordaz.

Un Andaluz Confederal.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

Hay pocos ejemplares disponibles.

CORREO DE REDACCION

Tras una suspensión obligada, las crónicas de nuestro corresponsal en el Interior, J. E., volverán a reaparecer dentro de poco.

— Por motivos de enfermedad es posible que en la compaginación de este número concurran ciertas alteraciones. Los compañeros se harán cargo y los de Oullins pueden dispensarnos.

— F. L. de St-Laurent de la Salanque. Como la suma aparece borrosa hemos creido oportuno no señalar cifra para evitar errores.

— Si un compañero o compañera se ofreciera para traducir inglés al castellano se lo agradeceriamos.

— A. C., Albi. Para que el «paradero» pueda ser publicado falta en la dirección del receptor el nombre del pueblo y el número del departmento.

NOTA AL GENERAL CARDENAS

EXTRANJERO, LA PALABRA SINIESTRA

YO, señor, soy extranjero: en la letra de la ley, lo soy. Por más señas español y refugiado. Maestro y escritor de papeles públicos. Pues bien, el dia que México me tendió la mano no encontré en la frontera el letrero que dijera «Prohibido pensar». No lo habia. Trabajo por México desde entonces, desde el primer momento de la libertad recobrada. Fue en 1942. He sentido que México era mi patria moral, y mis hijos son de ella — de la física y de la moral —. Pero ahora, con las manifestaciones estudiantiles, me siento rechazado. Ahora sí, extranjero. Tenemos la culpa, al parecer, de los muertos de Tlatlelolco.

Sin embargo, nadie nos prohibió pensar, ni sentir, ni querer. O sea, pensar que la revolución estaba inconclusa, quizá no abortada, aunque inconclusa, sentir que en el puesto político se corrompía, en muchas personas el querer más justicia social. Pues México nos aceptó como seres humanos, con libertad para devolvernos la libertad; la libertad humillada por lo entera. Usted lo sabe mejor que no importa quién. Entonces ¿qué pasa en México, que se nos acusa por todas partes? Nadie, repito la palabra absoluta, ha dado una prueba de nuestra implicación en la sangre de Tlatelolco; nadie podrá darla nunca. ¿Por qué se nos acusa? Oirse llamar extranjero es siniestro.

Fuimos aceptados como seres humanos, no como esclavos, y por eso vinimos. Sólo por eso. Como intelectuales perseguidos. México ya sabia de nosotros. De nuestra derrota en el quijotesco empeño de convertir una democracia política en una democracia social, pues la democracia que excluye la justicia económica es pura retórica. Une mentira o una farsa. ¿Que en cuanto maestros preferimos Marcuse a Perico de los Palotes, vecino de Peralvillo? Claro. Uno es ciencia, amarga ciencia, el otro no — seguramente —. ¿Que somos por ello culpables? Hace falta probarlo. No basta decirlo, para crear en torno del extranjero, del tipo que somos, una atmósfera de utilidad, que nos hiere. Nos amputa la dignidad humana. Por tanto, ¿sigue siendo México el que nos tendió — generosamente — la mano?

Esta es nuestra pregunta, señor general. Nuestro insomnio. No tenemos respuesta para ella. Primero, porque habiendo entrado en la corriente viva de la problemática de México, por los jóvenes estudiantes, por el aula, por las letras, no nos sentimos extranjeros. Hay una patria física y otra moral. Segundo, porque los distintos puntos de esa problemática son — hoy — la trama de la angustia del hombre en el mundo. No podemos separar lo humano de lo mexicano. ¿Podrá usted hacerlo? Tercero, porque siendo inseparables, México constituye nuestra esperanza de un mundo mejor. Ni el Pentágono, con Westmoreland en Brasil, ni el oso ruso.

Sobre todo, porque las ideas son universales. El espiritu humano es universal. No hay, en parte alguna, ideas nacionales, de metrópoli, provincia o aldea. Asi, la Independencia de México resultó de una idea universal, lo mismo que la Reforma y la Revolución. Espiritu encarnado en hechos, simplemente. Ideas extranjeras, cuando más, por el origen geográfico, pero universales por el espiritu. Luego, ¿de qué somos extranjeros, en suma, las gentes que recibieron de México la patria moral, la patria definitiva? Lo somos del ruralismo más troglodita de que se haya noticia. Ruralismo gregario (y miedo).

Es muy fácil inventar el chivo expiatorio. Fácil, pueril. Un mecanismo de defensa. Pero da la maldita casualidad de que esta vez, fresca la sangre de Tlatelolco, no queremos resignarnos puesto que deformaria la imagen genuina de México. La realidad de que somos hoy, en su propio ser. Degradarnos con la siniestra palabra extranjero, al cabo de veintitantos años de trabajos por él, degradada aquella imagen. Literalmente. La ensucia. Por último, si la cátedra fuera tarea politica, hemos hecho politica. El delito se llama despertar la conciencia de los jóvenes estudiantes hacia la justicia social.

F. CARMONA NENCLARES

México.

KROPOTKIN

(Leido en «Tierra Vasca» de Buenos Aires).

Figura cumbre del socialismo libertario, precursor de la reducción de la jornada laboral, de la mecanización del trabajo, de la dignificación del trabajador, asi como de su integración en la comunidad; de los koljoses soviéticos y de los kibutzin israelitas (1). Kropotkin también vuelve para estar presente en el Congreso anarquista de Carrara.

La obra de Kropotkin es la de la soidaridad humana y la de la libertad. «La Conquista del Pan» y «Agricultura, Fábrica y Taller», son libros que se seguirán leyendo siempre.

La vida de Kropotkin es subyugante, cinematográfica y por supuesto la de un revolucionario modelo, en toda Europa y en su propia patria rusa. Kropotkin era un cientifico y un revolucionario por antonomasia, que murió combatiendo la dictadura; era un campeón de la ayuda mutua, de la solidaridad y el humanismo. — K.

(1) El autor se olvida de las colectividades de España.

NECROLOGICA

TOMAS ALBIOL

Después de cinco años de sufrimientos a causa de una grave y penosa enfermedad, falleció el dia 22 de septiembre a las cuatro de la madrugada, en el Hospital Joffre de Perpignan, el anciano y consecuente compañero Tomás Albiol, perteneciente a la F. L. de St-Laurent de la Salanque (Pyr. Or.), nacido en Godall (Tarragona).

Desde su juventud actuó en la C.N.T. Militante de temperamento modesto, hablaba poco; pero dotado de una voluntad inquebrantable y de un espiritu solidario a toda prueba, nunca se quedaba atrás, siempre era de los primeros cuando se trataba de defender la C.N.T. y, por consiguiente, la causa de los trabajadores.

Perseguido por la Dictadura de Primo de Rivera, tuvo que exilarse a Francia, y a pesar de su condición de exiliado luchó al lado de los compañeros franceses. A los siete años de permanecer en este país, al caer el Directorio Militar, se reintegró de nuevo a la tierra de Iberia para ocupar su puesto de combate en las filas de la Organización Confederal.

En febrero de 1939, como tantos centenares de miles de compañeros y de compatriotas, fue arrastrado por la riada desbordante de nuestro penoso y triste éxodo; pasó una vez más a tierras de Francia, buscando siempre contacto con los compañeros, sin abandonar nunca las filas de la C.N.T. Incluso dos meses antes de su fallecimiento que intuia con clara evidencia, con lágrimas en los ojos pero con espiritu estoico, entregó al compañero Fernando Aragón perteneciente a su F. L. una cantidad de francos para la Historia de la C. N. T.

El entierro, civil, tuvo lugar el dia 3 de septiembre a las dos y media de la tarde, en el Cementerio del Haut Vernet de Perpignan. Fue acompañado a su última morada por los compañeros de Torreilles, de St-Laurent de la Salanque, de Canet-Village, de Perpignan y algunos otros amigos del finado. El compañero Capdevila pronunció una corta alocución trazando la vida consecuente, desinteresada y solidaria del compañero que hemos perdido para siempre, luego se despidió el duelo.

Reciban los familiares, compañeros y amigos que asistieron al entierro nuestro sentido reconocimiento en nombre del conjunto de la C.N.T. de España en el Exilio.

F. L. de St-Laurent de la Salanque

TOMBOLA DE LA SOLIDARIDAD OBRERA 1968

Números premiados en el soteo efectuado el dia 13 de octubre en la velada de la Peña Racionalista:

Primero	1.404
Segundo	5.701
Tercero	4.625
Cuarto	2.040
Quinto	8.624
Sexto	2.647
Séptimo	5.893
Octavo	2.591
Noveno	2.593
Décimo	2.652

Reclamar los premios a esta Administración.

Paris 13-10-68.

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Con objeto de analizar diversos aspectos que afectan a la gran familia confederal y libertaria, tanto en el área local, como nuclear e intercontinental, convocamos a todos los afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo dia 10 de noviembre 1968, a las nueve y media de la mañana, en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon, segundo piso.

Para que las conclusiones respondan al sentimiento general de nuestra particula orgánica, reiteramos la invitación a todas las compañeras y compañeros que forman parte de su seno, esperando una asistencia masiva.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar en el café de la Comedia a las 9,30 de la mañana el domingo dia 3 de noviembre. Se ruega la asistencia de todos.

SALA ESPOIR - TOULOUSE

69, rue du Taur, 69

El domingo, 3 de noviembre de 1968, a las 3 de la trde, organizado por la Sección de S. I. A., tendrá lugar una espléndoda velada artistica a cargo del Grupo Artistico «Terra Lliure».

Primera parte:

LOS GRANUJAS

zarzuela lirico-cómica, en 1 acto y 4 cuadros, original de Carlos Aniches y José Jackson, con música de Valverde (hijo) y Torregrosa.

Director: Ramón Florista.

Segunda parte:

Selecto progarama de variedades con escogido repertorio de canciones tipicas y modernas, y la colaboración del Grupo de Ballets, bajo la dirección de la Profesora Amparito Navarro. Al piano, Profesora Mme Ramiz.

El espectáculo será presentado por la simpática Tina Prat.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 10 de noviembre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia de todos.

F. L. DE HOUILLES

Asamblea el domingo dia 3 de noviembre, en el mismo lugar de la anterior, domicilio sel secretario. A las tres de la tarde.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el dia 10 de noviembre a las 9 de la mañana, en el local de costumbre.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Entrevista importante el sábado 2 de noviembre. Presencia indispensable.

«EL ROSELLÓN, O LOS NIETOS DE PERE PINYA»

Breves comentarios de historia sobre la vida fisica y moral del pueblo rosellonés:

De su origen; de la ocupación alemana y otras; de la rebelión de los Miquelets; el arte Románico; letras y contrastes politicos, etc. 60 páginas de texto, 12 fotografias (Portada de Felip Vila).

En venta en esta Administración a 4,80 frs.

FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA

Estando el folleto «Emigrados y confederales. — LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM» a punto de ser impreso, encarecemos a las FF. LL. y a los compañeros en general que formulen rápidamente los pedidos que les parezca formular a fin de que se pueda fijar la cuantia de la tirada. Recordamos que el precio de este opúsculo está fijado a 1 franco. De 5 ejemplares en adelante, 0,70 frs.

Pedidos a: «Espoir», 4, rue Belfort, 31-Toulouse y a «C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

PARA LA HISTORIA DE LA C. N. T.

Mi intervención en el Consejo de Economía de la Generalidad de Cataluña en representación de la C. N. T.

por **Andrés CAPDEVILA**

A tal efecto, con el asentimiento de la C. N. T. y de la F. A. I. en el Diario Oficial de la Generalidad de Cataluña se insertó el decreto siguiente:

«La subversión porque atraviesa Cataluña a consecuencia de la revuelta producida en toda España, aconseja que con toda urgencia se proceda a la constitución del Consejo de Economia de Cataluña con objeto de estructurar y normalizar convenientemente la economia catalana y dar solución a los graves problemas que lógicamente se han planteado. Este Consejo es preciso que esté integrado por los delegados de los partidos politicos y organizaciones obreras que han luchado conjuntamente contra el movimiento fascista y que conjuntamente también han de contribuir al renacimiento de la economia regional, con la colaboración entusiasta de todo el pueblo trabajador de la región catalana. Por lo tanto, a propuesta del consejero de Economia y Servicios Públicos, y de acuerdo con el Consejo Ejecutivo, decreto:

1º Se crea el Consejo de Economia, cuya competencia se extenderá a toda Cataluña y constituirá el organismo ordenador de la vida económica de la región catalana.

2º El Consejo de Economia acordará, previos los asesoramientos que considere necesarios, las normas adecuadas para el establecimiento de la normalidad económica en el territorio catalán.

3º El Consejo se compondrá de la siguiente manera:

Será el consejero de Economia, el cual podrá delegar su representación en la persona que considere más conveniente.

Serán vocales de este Consejo, M. Barrera, V. Bernades, Soler y Bru, por la Esquerra de Cataluña. Peypoc por A. Catalana Republicana. P. Fabregas, C. Rofes, por C. N. T. G. Birlán y Santillán por la F. A. I., Fronjosá, J. Grijalvo y Puig y Pidemunt por la U. G. T. Pou, por los Rabasaires. A. Nin por el P. de Unificación Marxista. E. Ruiz Ponseti por el P. S. U. C.

Barcelona, 11 de agosto de 1936. Firmado, José Tarradellas.»

Volviendo de nuevo a las Hilaturas Fabra y Coats, las dos centrales sindicales U. G. T. - C. N. T., puestas de común acuerdo convocamos a los trabajadores de la empresa a una asamblea general, en el cine de más capacidad de la barriada. Informamos al personal de los motivos de su convocación y seguidamente fueron propuestos y aceptados por la asamblea para integrar el Comité de Control cuatro compañeros de C. N. T. y dos de la U. G. T.

Es necesario aclarar que tanto los comités de control como los consejos de empresa de las empresas colectivizadas, eran elegidos por los trabajadores reunidos en asamblea general, proporcionalmente al número de afiliados a cada central sindical.

En efecto, al dia siguiente las dos centrales sindicales, de acuerdo con el Comité de Control y la dirección de la empresa, pusimos manos a la obra y en unos pocos dias dimos solución satisfactoria a las peticiones presentadas por el personal perteneciente a diferentes secciones de la fábrica. He de hacer constar que, siendo los ingleses los principales accionistas de la compañía, por su propia iniciativa establecieron para los trabajadores de la empresa algunas pequeñas ventajas de carácter económico-social, ventajas que no tenían el resto de los trabajadores pertenecientes al Sindicato Unico Fabril y Textil, por lo que los trabajadores de las hilaturas no eran partidarios de la colectivización de la empresa, máxime cuando el Consejo de Economía de la Generalidad aconsejaba que se respetaran los intereses extranjeros, y a tal efecto los del C. de Control, estábamos dispuestos a actuar con ponderación y espiritu de transigencia para no llegar a la colectivización. mientras la gerencia de la compañía hiciera lo propio, pero debido a la actitud turbia y desconsiderada de la casa Coats de Inglaterra, las relaciones entre el Comité de Control y los apoderados de la compañía, tomaron un rumbo opuesto al que el personal de las fábricas de la compañía hubiéramos deseado. Efectivamente, como quiera que a consecuencia de la rebelión militar el territorio nacional quedó dividido en dos zonas de influencia. la republicana y la fascista, de momento las ventas quedaron reducidas a poco más de la mitad. Hasta fines del mes de agosto estuvimos trabajando normalmente todo el personal, sin embargo, a principios de septiembre la dirección de la compañía llamó al Comité de Control para comunicarnos que la dirección de la casa Coats de Inglaterra, visto el exceso de producción que había almacenado, había decidido reducir el trabajo a tres dias por semana y como compensación cobraríamos semanalmente cuatro jornadas integras.

Reunido el Comité de Control con los sindicatos fabril y textil de ambas organizaciones sindicales, después de haber estudiado y deliberado sobre la proposición que nos había hecho la dirección de Inglaterra, considerando que en las circunstancias excepcionales que estábamos atravesando, de ninguna manera podíamos aceptar la proposición de la casa de Coats y que lo menos que podíamos exigir era que los trabajadores al servicio de la compañía tuviéramos el salario semanal garantizado. Además si había llegado el momento de hacer algún sacrificio de carácter económico no éramos los trabajadores los que debíamos hacerlo, sino que correspondía a los accionistas de la compañía, ingleses y españoles, que durante muchos años se habían repartido crecidos dividendos a expensas de los trabajadores al servicio de la empresa.

No obstante, con la finalidad de llegar a un arreglo amistoso con la dirección de la compañía y por ende evitar la colectivización, propusimos las condiciones siguientes:

1º Los trabajadores al servicio de la empresa trabajaríamos toda la semana y la producción sobrante quedaría almacenada en espera de mejores tiempos.

2º Como sea que la compañía tenía fábricas y mercados en Méjico, Turquía y en algunos otros países, podíamos expedir la producción sobrante en las naciones que se nos indicaran.

3º El Comité de Control de acuerdo con el Sindicato Fabril y Textil, nos comprometíamos a gestionar acerca de los organismos oficiales los pasaportes destinados a los apoderados de la compañía, para que se entevistaran con los representantes de las fábricas Coats de Inglaterra, en Marsella para que pusieran a la consideración de los mismos las condiciones de los apartados 1º 2º.

En efecto, en Marsella se celebró la entrevista entre ambas delegaciones. Al regresar a Barcelona los apoderados de la casa Fabra, inmediatamente nos reunimos con los mismos y el resultado fue completamente negativo. Los apoderados representantes de la Casa Coats de Inglaterra se ratificaron en la proposición de trabajar tres dias por semana y cobrar cuatro. Ante la actitud incomprensiva y desconsiderada de los representantes de la dirección de Inglaterra, el Comité de Control, de acuerdo con el Sindicato Fabril y Textil, reunimos a los trabajadores de las cuatro fábricas que poseía la compañía en la región catalana, en las fechas convenidas para informarles de las gestiones realizadas y a la par, para que discutieran y aprobaran las directrices a seguir vis a vis de la gravedad de haber informado el Comité de Control en magnas asambleas al personal de las fábricas de la barriada de San Andrés, de la Segrera, de Badalona y de Torelló, por aclamación decidieron la colectivización de la empresa.

Cuando ya estaba en la Conserjeria de Economia de la Generalidad, en representación de la C. N. T., tuve que trasladarme a la fábrica de la barriada de San Andrés, para entrevistarme con el director de la compañía para gestionar un aumento de tarifas de los géneros que habian presentado a la consideración de la Conserjeria de Economia de la Generalidad. Al finalizar la entrevista, en calidad de amigo le dije: Muchas veces he pensado que en buena lógica es dificil desentrañar la actitud de la casa Coats de Inglaterra que ha dado origen a la colectivización de las cuatro fábricas que la compañía tiene establecidas en la región catalana, a pesar de los esfuerzos que hizo el Comité de Control para evitar la colectivización de las mismas.

Capdevila, me dijo — confio que guardará el secreto — la casa Coats de Inglaterra no reprocha en absoluto ninguna de las sugerencias y actividades desarrolladas por el Comité de Control para llegar a un arreglo que hubiera evitado la colectivización de las fábricas establecidas en la región catalana; sin embargo, la actitud de la casa Coats obedece a un acuerdo tomado por las grandes compañías industriales que tienen intereses en España para hacer fracasar las colectivizaciones.

Esta revelación me dio la clave para comprender la actitud intransigente de la dirección de la compañía belga que explotaba las minas de potasa de Suria y Sallent, de la empresa Berkel y otras empresas de capital extranjero que rechazaban sistemáticamente todas las proposiciones de arreglo propuestos por el personal de las mismas o por la Conserjeria de Economia de la Geneneralidad. Además con la finalidad de privarnos de divisas y para completar el boicot de las grandes compañías contra la economia colectivizada, cuando nuestras mercancias de exportación llegaban a los puertos extranjeros eran embargadas por orden de los tribunales de comercio, los cuales pretextaban que los géneros habian sido robados a sus antiguos propietarios. Y para completar el boicot, los países de régimen capitalista llamados democráticos embargaban toda clase de armas destinadas el ejército republicano.

(Continuará)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

¡UN SINDICALISMO MODELO!

QUE en España, como en todas partes, entre los elementos apegados al Estado, ha habido quienes han tenido la frescura, el cinismo, el desparpajo de soltar los mayores dislates, no tiene nada de particular el sacarlo a relucir, ya que es cosa sabida. La diferencia — y ello es lo importante — es que antes del franquismo a quien se manifestaba en la forma aludida, públicamente, ya por escrito, o verbalmente, se le podía gritar: ¡Cara dura! ¡Cemento! ¡Embustero! Ahora se piensa esto y mucho más del que tiene la bien pagada misión de decir, con el mayor aplomo, que es de color blanco lo que ha sido siempre negro. ¡Pero no se puede decir públicamente!

Hace pocos días, manifestó en Sevilla el Secretario general de lo que sus capitostes llaman «sindicatos», un tal Espinosa Poveda, que habían sido considerados los tales sindicatos como «modelo en su género» por la Oficina Internacional del Trabajo, de Ginebra. Además, según el elemento en cuestión, los laboristas ingleses y los sindicatos norteamericanos habían quedado encantados de la organización laboral de España. Incluso — siempre según las declaraciones del mismo fulano — los mandamases soviéticos han aconsejado a sus colegas de los países comunistas el que visiten España, para poder captar las modalidades *ejemplares* del sindicalismo verticalista español. ¡Todo un modelo de perfección!...

Y lo formidable es que, con la misma fecha nos llega la noticia de que las huelgas «ilegales» — que ya es sabido lo son todas — vuelven a extenderse entre los mineros de Asturias. Que por parte de los obreros metalúrgicos se hacen circular hojas impresas clandestinas, incitando a los movimientos de protesta, en demanda de aumentos de salarios, para subvenir al cada día más elevado coste de las subsistencias. Por otra parte, en un Congreso Internacional de abogados que ha tenido lugar en Barcelona, han sido difundidas unas conclusiones, en franca oposición al régimen, entre ellas, el pedir la libertad sindical; el derecho de huelga; y el derecho de poder constituir verdaderos sindicatos obreros, en lugar del indecente gazpacho burocrático actual.

¿Comentarios? ¡Los de siempre! Particularmente lamentar no poder decir públicamente, sin perruna intervención policíaca, a los mamandungos del régimen: ¡Embusteros! ¡Caras duras!

«DEL ENEMIGO EL CONSEJO»

Deriva el título de esta breve crónica de una obra de teatro original de uno de los autores de mayor realce del llamado Siglo de Oro de las Letras hispanas. Es expresión gráfica del hecho paradógico que a veces el adversario, al atacar, pone, como suele decirse, el «dedo en la llaga» acerca de algo que está en la naturaleza, en la conducta de aquellos a quienes ataca. Algo que es merecedor de censura, que nos afecta en lo más vivo, y que merece ser tenido en cuenta. Citaré un hecho bien elocuente:

Era en la Cárcel Provincial, de Alicante, entre los numerosos presos sociales. Los había, a consecuencia de la tremenda *redada* hecha por los fascistas en el puerto de aquella ciudad, de todas las tendencias políticas y sindicales. En las horas de patio, unos leían, otros charlaban formando grupos más o menos afines, otros pasaban el tiempo ocupados en rudimentarias labores: aseo, compostura de ropa, elaboración de suelas de alpargata a base de cáñamo o esparto, confección de juguetes, sortijas, etc. Mas, buen número de presos, frente a un muro alto y recio, jugaban a la pelota, a saque, o a lo que fuera. o cierto es que allí se jugaba dinero. Cada partida ocasionaba las consiguientes pérdidas y ganancias. Uno de los jefes de servicio de la cárcel, un tal Rubio, era un tipo altivo, orgulloso, pagado de sí mismo, y como casi todos ellos, odiando a los «rojos». Un día el elemento en cuestión mandó para el juego, y dirigiéndose a los que jugaban les dijo: «¿No les da vergüenza estar jugándose el dinero que sus familiares les envían a costa de no pocos sacrificios?» En efecto, en las comunicaciones carcelarias, madres, esposas, hijas, hermanas, solían decirle al preso, tras las rejas del locutorio: «Te dejo un poco de dinero, para que en el Economato te compres algo de pan, algo de fruta. Para que no pases necesidad — sabían que la alimentación de la cárcel era deficiente — y no te pongas enfermo. Poca cosa, ya sabes que no se puede. Algo que te sirva de pequeña ayuda.» Y aquella ayuda modesta, que para los familiares representaba el sacrificio de quitárselo de sus más apremiantes necesidades, se derrochaba, se perdía estúpidamente en el juego de pelota. El citado Rubio era un enemigo de los presos. Pero tenía razón al censurar el vicio de unos hombres que se guardaban bien de que sus familiares supieran el mal uso que hacían de lo que era producto de ahorros en un ambiente de cotidiana pobreza, de cruda necesidad.

Tenemos los libertarios enemigos numerosos. Los hay en diversos sectores; incluso están, en plan de adversarios, ciertos tránsfugas, que un día alternaron en nuestros medios. Unos y otros se ingenian para hallar recursos con los cuales poder atacarnos. Naturalmente, uno de los más corrientes consiste en el de la difamación, el poner en juego la mayor perfidia, alterando, desfigurando hechos e ideas. Por descontado, no nos faltan recursos para responder, para puntualizar debidamente a fin de que cada cual quede en el lugar que le corresponda. Pero nadie asume en la vida el *non plus ultra* de la perfección. Tengamos en cuenta que, pese a tener el adversario, más, muchísimos más puntos vulnerables que nosotros, más motivos merecedores de censura, si nota en nuestro comportamiento, en nuestras apreciaciones, algún punto débil, alguna *fisura*, por pequeño que ello sea, no nos quepa duda que la sacará a relucir con enfoque desorbitado, con óptica de aumento. Es ello algo que hemos de tener en cuenta, manteniendo perspicacia, voluntad, y talento para enmendar deficiencias, antes, o después, de que el enemigo nos las llegue a señalar.

UNA DEBILIDAD SENIL DE LEON FELIPE

Nos complacía, de León Felipe, fallecido recientemente, su temperamento inquieto, andariego, sus ráfagas de rebeldía. Como poeta estaba bien distante de un Antonio Machado. En el autor de «Campos de Castilla» priva la visión grave y certera del paisaje, de los matices que la vida adentra en la sensibilidad. Gran poeta Machado, engarzado en la entraña de lo popular sin entrar en lo populachero, sin dejarse llevar tampoco por «los afeites de la actual cosmética» considerada como poesía moderna. No tenía León Felipe, como Juan Ramón Jiménez, la riqueza de matices, la musicalidad en el verso. Le faltaba también ese fondo humano que brota de la tierra madre: risa y tragedia, peculiares en Miguel Hernández. No era como ellos de rasgos perdurables en la poesía. Pero en las antologías del verso hispano-americano, indudablemente, León Felipe tiene y ha de tener lugar de realce para algunas de sus poesías.

Según críticos notorios en materia literaria, León Felipe poseía una inestabilidad de estilo, oscilando de la característica peculiar a los místicos castellanos hasta llegar al concepto moderno de marcado tono superrealista. Posiblemente una tal evolución se notaba plasmada en poemas como «Pie para el Niño de Vallecas, de Velázquez»: «*Para cada hombre — guarda — un rayo nuevo de luz el sol — y un camino virgen — Dios.*» Hasta los versos del poema modernista «Drop a star»: «*¿Dónde está la estrella de los nacimientos? — La tierra, encabritada, se ha parado en el viento.*» Eran dos modalidades que, a gusto de cada uno, no le convencían. Pero de entre los libros, entre la frondosa cantidad de versos de León Felipe, se podían hallar verdaderas *perlas*, como en aquella bella poesía en que dice lo de «*ser en la vida romero — romero solo que cruza siempre por caminos nuevos*»...

Se había dicho de León Felipe que había, en estos últimos tiempos, flirteado con los comunistas, o que los comunistas habían flirteado con él. En uno y otro caso, ello no hubiera sido lo más grave. Al fin y al cabo Paul Eluard había militado con los comunistas franceses, y ningún poeta de nuestros tiempos ha dejado escritos versos mejores que los de Eluard ensalzando la libertad. Lo más triste de León Felipe es la carta que le envió al escritor Camilo José Cela, misiva que aparece reproducida en las últimas páginas del volumen conteniendo las «Obras Completas» de León Felipe. ¿Qué contiene la carta en cuestión? Se trata de un humillante y vergonzoso «mea culpa» de León Felipe, abjurando, renunciando, y dándo como equivocada toda su obra de poeta rebelde y adversario de convencionalismos sociales. Al leerla me entristeció profundamente. Vi en ella el efecto de una tremenda debilidad senil. Para mí, León Felipe *murió* ya al caer en una falta de tal consideración.

De lo que en España han dicho, con motivo de su fallecimiento, poco se puede sacar de medular, ya que carece de la objetividad, si puede decirse así, que nosotros hemos tenido al respecto de su vida y de su obra.

FERRER GUARDIA Y SU OBRA COMO SIMBOLO

EN LOS ACTOS DEL 27 DE OCTUBRE

El mitin conmemorativo del LIX aniversario de la muerte de Ferrer Guardia

ANTE un público equiparable a un cielo de nubes rotas (hemos dicho con claros no muy claros) el compañero SORIANO, de la C.N.T. francesa, abrió el acto y explicó el significado evocador, histórico e impulsor del mismo. Presentó cumplidamente a los oradores presentes, equipo de tribuna compuesto por ANDRE MAILLE, del Grupo «Sébastien Faure»; FERNANDO VALERA, de la agruapción republicana A. R. D. E.; YVES DEZECHELLES, abogado; RAMON LIARTE, de la C. N. T. española; ARISTIDE LAPEYRE, de la Federación Anarquista francesa, y JEAN COTEREAU, de la Libre Pensée. El propio Soriano expresó las adhesiones de Louis Lecoin y del naturalista Jean Rostand, y en segundo presidente de mesa el director de UMBRAL dio lectura a las adhesiones de Julio Just, que lamenta no estar con nosotros, si bien de corazón lo está; a la de Sol Ferrer, hija menor de las tras que tuvo el fundador de la Escuela Moderna, cuyo texto a continuación puede leerse:

«Comprenderán Vds. que nada puede serme más grato que un acto en recuerdo de Ferrer cuyas ideas, actuaciones y previsiones, confirma cada día con mayor fuerza cuanto ocurre en el mundo tanto en el interior de cada nación como en lo internacional.

»Desgraciadamente el estado de mi salud es tal que solo hoy puedo contestar a la suya gratísima, rogando me perdonen no haber podido asistir al acto y reiterándoles con la seguridad de mis mejores sentimientos, mi fé en el triunfo de la libertad y de la justicia.

»Suya afectísima,

SOL FERRER.»

Por su parte los compañeros del P. S. O. E. concretaron en carta:

»Os felicitamos a lós que habéis tomado la iniciativa y a todos los que os ayudan a hacerla realidad y consideranos entrañados a éste como a todos vuestros nobles propósitos.

»Por el Comité: *El Secretario.*»

Y para finalizar el capítulo de adhesiones después de dar a conocer la del Núcleo de Normandía de la C.N.T. española, el propio redactor de UMBRAL leyó la bella epístola que el gran hispanista Jean Cassou dirigió a los españoles acudidos a este emocionante acto:

JEAN CASSOU: «A los españoles que, en el exilio, luchan con una irreductible y valerosa obstinación para la liberación del pueblo español dirijo, con ocasión de la conmemoración del fusilamiento de Francisco Ferrer, mi fraternal saludo. Ferrer queda una de las más altas y puras figuras de la causa de la revolución española y de la revolución universal. Fue *maestro*, en los más profundos sentidos de la palabra. Su función fue de enseñar. Y en este momento, en tantos países, y sobre todo en nuestro Barrio Latino, aquí, en París, toda una juventud, impaciente de vida auténtica, está preguntando qué es eso de enseñar, quién tiene que enseñar, y qué es lo que hay que enseñar. Pués a esas preguntas Ferrer había dado sus respuestas. Sabia lo que hay que enseñar y sabía lo que hay que aprender. Sabia qué género de amistad y de intercambio tiene que establecerse entre el que enseña y el que aprende. Sabia que los dos tienen antes que todo, que ser hombres, y que la materia de la enseñanza y del aprendizaje es el ser hombre, es la humanidad y es el humanismo. Y que la primera condición de aquel humanismo es la libertad. Una libertad total, sin restricción ninguna, sin compromiso ninguno. Por eso lo mataron. ¿Quién lo mató? La España Negra, la pespetua España Negra. Y sigue aquella España Negra matando a los hombres libres, a los maestros y a los estudiantes, a los trabajadores, y esclavizando al pueblo español. Siguen reinando allí el oscurantismo y la policía. Pero nosotros no olvidamos a Francisco Ferrer, luchamos por él como él lucho por nosotros. Y otra vez lanzamos el grito de los estudiantes de aquí: « Continuons le combat ! »

ANDRE MAILLE

Este simpático viejo se ocupa, documentadamente, de la eliminación criminal del fundador de la Escuela Moderna aviesamente tramada por la degenerada familia Borbón, en su punto 13 y la España negra que lo sostenía y manejaba. Siendo el drama que la reacción tradicional española aplasta desde hace siglos al pueblo en su físico y en sus spiraciones redentoras. El problema represivo de la época fernandina es el mismo de hoy, pese a la marcha evolutiva de los tiempos, y los espíritus libres, imperecibles allí como en todas partes, se ven obligados, incesantemente, a bregar contra la impostura de los católicos y la dictadura feroz de los militares. Europa, como adormecida por los colapsos sufridos y las nuevas preocupaciones conflictivas, no parece darse cuenta del peligro que alienta manteniendo vivo el foco fascista de España. Antiguamente se pasó por el suplicio de Juan Huss, Servet y Bruno, mientras la España negra quemaba personas vivas a miles. Y aún hoy el espíritu de Torquemada persiste, las justicias de Estado siguen unilaterales, bastando mencionar el error judicial premeditado a costa de Dreyfus, y el crimen conscientemente ejecutado por la justicia castrense española en la persona de Ferrer Guardia porque éste en 1901 opuso su Escuela racionalista a la burda y oscurantista preparación escolar religiosa.

En la época Ferrer fue un precursor de la pedagogía moderna, libre, basada, como la experiencia Robin, en principios de libertad y dignidad individuales e independencia de aula que, si en Francia podían ser tolerados, en España acarreaban peligro de muerte. Acodado por los hombres más despiertos y sabios del mundo, el fundador pudo reunir una biblioteca escolar difícil de superar incluso en nuestros días. La instalación de la Escuela Moderna fue la del libre examen, un examen de la conciencia popular para la libre expresión consiguiente. La escuela de Ferrer siguió camino paralelo a la de Sebastián Faure, y como Faure, Ferrer estigmatizó la impersonalidad y la idolatría, según dictó testamentariamente en los últimos instantes de su existencia.

FERNANDO VALERA

El fusilamiento de Francisco Ferrer dejó al político derechista Cambó, en duda entre el error y la injusticia. Evocando este proceso Melquiades Alvarez calificó dicha ejecución de crimen, a lo que le objetó el ministro de la guerra que el Ejército no asesina; en el peor caso, se equivoca.

En buen abogado, Alvarez replicó al ministro con sable: «En materia de ciencias, cuando uno se aleja de la verdad yerra; en materia de dogma al error se le llama herejía; en materia de moral, es vicio o pecado; en materia de Derecho, el error es calificado de crimen.»

Y el crimen siempre es crimen, a menos de aceptar lo que San Agustín arguyó a Alejandro el Grande: «Si mando en una embarcación insignificante me califican de pirata, y tú porque dispones de una flota potente te llaman emperador.»

Relata el estallido de la revolución de julio de 1909, cuya responsabilidad recae, según Ossorio y Gallardo, sobre el Estado, pues en Barcelona nadie prepara una revolución permanentemente preparada. La campaña militar del Rif fue el motivo de unas barricadas y de unas llamas conventuales..., de una revolución esencialmente humanista. La guerra de Marruecos interesaba a unos potentados y no al pueblo; por lo tanto correspondía a aquéllos y no a éste, sostenerla por su cuenta y riesgo.

La pérdida de Cuba y Filipinas (desastre colonial se le llamó a esto) no evitó que la nobleza se condecorara escandalosamente. Si la guerra esa gente la hubiese ganado, habría carecido de pecho para sostener la imponencia medallística que se habría auto-ofrecido. Luego estos vencidos sintieron necesidad de una «guerra de rehabilitación», siendo esta vez el desastre del barranco del Lobo del monte Gurugú, con la secuela de un paro general en toda España, una revolución en Cataluña, y unos fusilados en el castillo militar de Barcelona, entre ellos Ferrer, no por haber tomado éste las armas, sino por sostener un método de enseñanza que disgustba a las autoridades religiosas. Remate de la guerra del 1909 lo fue el desastre myor de 1921 con Annual, Monte Arruit y Nador en calvario de militares de quintas, más que de oficio. La secuela todos la conocemos: Dictadura del general Primo de Rivera, la caída de la Monarquía en 1931, y la sublevación criminal del 18 de julio del 1936, justificadora de 30 años de horrendos sacrificios, pérdida de libertades y de esclavitud continua, con silencios y humillaciones para el pueblo vencido.

Tal es el significado histórico que resalta del fusilamiento de Francisco Ferrer Guardia.

Cúmplenos dar las gracias más expresivas a A. LAPEYRE, Leny ESCUDERO, Francesca SOLLEVILLE e Yves MONTAND, por su aportación desinteresada.

La reseña del espectáculo la daremos en el próximo número

IMPRESION DE LA JORNADA

SI dijéramos que el Mitin de la mañana y el Espectáculo de la tarde concentraron infinidad de gentes, engañaríamos a los lectores. Ya suponíamos que los compañeros foráneos no acudirían en buen número como en nuestras jornadas habituales de primavera. Lejanía y gravámenes económicos impiden mucho. Sin embargo, los hubo. Mas la verdad es que confiabámos en una renovación parcial del público, sea a base de franceses o bien de emigrados económicos. El fenómeno de atracción esperado no se produjo, y nadie confederalmente honesto puede felicitarse del bajón de público experimentado.

Cuarenta o cincuenta compañeros trabajaron con ardor para que el 27 octubrino nos apuntara un éxito, y no lo hicieron por goce personal supuesto, sino para beneficiar la obra común a todos, libertarios, confederales, librepensadores, republicanos, y progresistas de simpático estilo. Hubo desvelos, propaganda, invitaciones, gestiones, mucha hora pasada en blanco para, en fin, desembocar en este resultado que apuntamos: Dos actos enormes, excelentes, importantísimos, uno de evocación histórica y con ventana cara al porvenir, y otro de mérito artístico, lleno de vigor escénico y de pureza de tablado, como otro no hemos tenido en nuestros 29 años de exilio. Los concurrentes somos unánimes en ello.

Los compañeros franceses, de la C. N. T. y de la F. A., se han comportado dignamente. Otros, no franceses, se han conducido en frío, cuando no en ausencia consciente. Y, sin embargo, mañana y tarde referidos han resultado máximos en calidad y cordialidad, garantía cierta que evita todo conato de amargura. Cerrada la oratoria, caída la cortina de la fiesta, no tememos por el capítulo cuentas, puesto que la concurrencia, orgullosamente consciente, colmó con voluntario esfuerzo la obligación de taquilla, contribuyó a los gastos de sala, apoyó la causa de unos presos, y aún le sobró entusiasmo para honrar con sus adquisiciones nuestra exposición librera.

Alguien dijo en el Mitin que la sala nos venía ancha, y estrecho el mundo por grandiosidad de ideas, y fue verdad. Todos los asistentes salimos de la Mutualité satisfechos, con el pecho henchido. No con el alma reseca inherente a todo partidario de la ausencia gozosa. — F.

ARISTIDE LAPEYRE

Relata el calvario y la muerte de Ferrer Guardia consumada el 13 de octubre de 1909. El — el disertante — era entonces niño de 10 años y las conversaciones sobre Ferrer, más la foto popular de éste le interesaban tanto como le sorprendían. Era cosa nueva, un acontecimiento que se atravesaba a la vulgaridad de los días pueblerinos. Unas frases que vio escritas dice que fueron su primera lección de lengua española y que han retenido su atención toda la vida: «Hijos míos, apuntad bien. Vosotros no tenéis la culpa. ¡Viva la Escuela Moderna!» Luego la muerte y la popularidad de un hombre, cruel e innecesariamente abatido.

¿Por qué, con lo que gusta vivir, una persona se deja matar por una escuela? Es una pregunta preocupante para todo niño curioso que sólo los años son capaces de aclarar, pese a las explicaciones previas de los mayores.

Aquello vino de una guerra que dio motivo a una revolución antimilitarista. Gesta popular malograda por la potencia del enemigo, que se reproduciría, corregida y aumentada, por resistencia al fascismo en julio de 1936, revolución igualmente vencida, esta vez por la reacción internacional. Así se explica que la guerra de liberación, o social, no haya aún terminado, ni en España ni más allá de ella.

Ya Ferrer tuvo que refugiarse en Francia con motivo de sus actividades revolucionarias. Estuvo con los republicanos y sólo pudo cosechar experiencias, fracasos y amarguras, dando por ello un giro libertario a sus actividades. Convencido del poder de la cultura libre, imaginó la Escuela Moderna, estudiando el procedimiento educacional de Paul Robin. Para posibilitar el asentamiento de su obra, una Mlle Meunier le facilitó testamentariamente los medios, elevados por cierto, que dedicaría Ferrer a la ejecución de su proyecto. Es exacto que la revolución se hace con los brazos y exponiendo el pecho, pero más con el corazón y la inteligencia. El revolucionario debe saber lo que exije. Además en España existían muchos millones de analfabetos, epidemia ignorantista que retumbaba trágicamente sobre el mundo de los trabajadores. En librepensador Ferrer había entrevisto así el panorama moral de España, dedicando toda su fuerza vocacional — que era mucha — a la enseñanza racionalista que enseñara a pensar a la vez que a leer y escribir. Revolución trascendente en la cual hay que insistir más que nunca. Ferrer inauguró su primer establecimiento docente en 1901 en la calle de Bailén de Barcelona, recogiendo de momento 30 alumnos que meses más tarde llegarían a 120. Con ayuda de elementos capacitados procedióse al estudio de las predisposiciones de los niños, pedagogía experimental que quedó a mayor altura que la educación laica, siempre, ésta, por encima de la dogmática, o religiosa.

La Escuela Moderna se fue extendiendo a Cataluña y resto de España, con ejemplaridades en Lorca, Mazarrón, La Unión, Reus, Badalona, Valencia, etc. La falta de libros docentes adecuados indujo al fundador a crear una Editorial en la que participarían sabios de varios países como Reclus, Maeterlink, Odón de Buen, Grave, hasta un número infinito, probando la insigne falsedad de la campaña de descrédito desencadenada por los religiosos contra Ferrer y su escuela, a la que acusaban de sembradora de ignorancias y pirotecnias. Hasta la muerte del fundador, el número de centros de enseñanza racionalista alcanzaron la cifra de 68 en toda España, con la adición de que tales centros de cultura funcionaban también de noche para alfabetizar a trabajadores.

Novedad extremada lo fue en España la introducción de los métodos de higiene en las aulas, tarea de salud pública que siempre la escuela escolástica y la oficial habían descuidado. Introdujo igualmente Ferrer la relación semanal de maestros, familiares y alumnos menores y mayores, para conseguir obra de conjunto, es decir, de educación integral en la que todos eran participantes. Concurrió también la fiesta escolar anual iniciada con éxito en Barcelona, y en las escuelas de pueblo era corriente celebrar clase en la naturaleza en días que la benignidad del tiempo lo permitía. ¿Qué Ferrer alentaba pasiones revolucionarias? Bueno, pero con el mismo derecho que sus adversrios las alentaban reaccionarias, pues es imposible que un hombre de espíritu abierto y justiciero se avenga a las injusticias sociales. Ya se le persiguió en 1906, y en 1909 los herederos del Santo Oficio lo fusilaron. Treinta años después los mismos cavernícolas fusilaron a todo un pueblo. Pero el aliento racionalista persiste, que no en vano Anatole France dijo que la Escuela Moderna no era una escuela cualquiera.

YVES DECHEZELLES

Este Francisco Ferrer Guardia es una figura admirable. Por esfuerzo propio se convirtió en pedagogo moderno y hombre señero. Nada en él de supérfluo o supersticioso, todo emanado de un criterio científico. La Iglesia y el Ejército se le declararon enemigos, no por bombas ferreristas, sino por libros. Ambas instituciones condenaron a Ferrer y la posteridad les condena a ellos. Establecido un paralelo entre Jaurès y Ferrer el uno resulta inmolado por el fanatismo y el otro por decisión fría del Estado. En 1906 salvó al fundador la protesta universal pero en 1909 ésta no tuvo eficacia porque el enemigo homicida había apresurado la hora del crimen. La revolución de Barcelona también fue admirable por ir contra la guerra. Este éxito popular debía pagarlo el pedagogo, al cual se acusó por decires, por denuncias irresponsables. Se trató de fusilar en él a la Escuela Moderna y las instituciones no hay quien las fusile. Ferrer y su obra siguen en el corazón del pueblo.

Crimen judicial lo fue también el sufrido por Sacco y Vanzetti, con igual protesta mundial estrellada contra la sordera del Estado. Siguen por ese camino la brujería de Moscú con la opresión de Praga. El Estado prepotente siempre contra las manifestaciones del espíritu. Siempre el salto hacia atrás, pero el sentido libertario de los pueblos permanece vigilante, por lo que no hay razón para alarmarse. La opresión es fuerte en España, y sin embargo estudiantes y obreros mantienen en jaque al sistema. En el movimiento de renovación que se opera en el mundo está el aliento de la idea de Ferrer.

Cita el caso de Burdeos, con 15 muchachos detenidos por la protesta general de mayo-junio. Respondiendo a provocaciones cometieron algún exceso sin causar ni una sola víctima. Pero están detenidos y prontos a ser juzgados, por lo que el orador interesa el apoyo de todos. Piénsese que estos 15 jóvenes son los únicos detenidos existentes por los acontecimientos de la última primavera.

RAMON LIARTE

59 años suponen una fecha lejana y no obstante la sentimos presente. A un hombre lo ejecutaron a causa de su esfuerzo creador, no por crimen alguno. Cuando aquél se afinca al pensamiento de los hombres la autoridad lo considera un peligro. Ya Sócrates fue obligado al suicidio por semejante delito de opinión y a Jesús lo crucificaron por proponer ideas nuevas. Desde entonces el número de sacrificados es infinito. Ferrer Guardia fue idealista generoso que con su escuela abría un nuevo universo, mas la reacción no tolera luminosidades inmensas; y sin embargo hay que insistir en ellas más que nunca. El faro insólito alumbrado en la Sorbona le lleva 67 años de atraso al de Barcelona denominado Escuela racionalista. Fue una gran revolución aquélla, contradictoria de tradiciones oscurantistas. Fue un propósito de enseñanza estelar, pues recabava libertad en oposición al dogma, libertad esencial para el hombre que piensa o siente necesidad de hacerlo. Tanto hoy como ayer el racionalismo, la ciencia, la razón y el derecho, son imprescindibles, y nosotros nos acogemos a este predicado por sentimiento y espíritu de progreso.

Ferrer creó la escuela alegre y útil para la infancia y para los trabajadores, enseñando a todos el verdadero camino de la vida. Fue un osado, pero también Colón fue tratado de loco por Salamanca y de embaucador por los tripulantes que lo acompañaban rumbo a lo desconocido. Cervantes, genio universal, fue menospreciado por la ignorancia ennoblecida y el propio Victor Hugo hubo de desterrarse por no ser encarcelado. Costa afirmó que lo que cuenta no es el vacío político sino el trabajo, añadiendo su célebre afirmación de «Escuela y Despensa», instrucción y derecho a la vida, ideal caro a Ferrer y a nosotros. El león de Graus encareció el papel del Municipio libre, nervio de la revolución nacional. Siéndose anarquista no hay más remedio que ser economistas y racionalistas a la manera de Costa y Ferrer.

El mal de España es el caciquismo, victimario de maestros y trabajadores. Hay que persistir en la brega secular hasta que Numancia venza por fin a Toledo. Ferrer Guardia tuvo la gran victoria de haber atraído a su noble causa la sabiduría más importante del universo.

El orador interpreta que amor es sabiduría y el dolor razón. Con la razón en alto se va al cadalso, tanto Ferrer como sus antecesores en pareja desgracia. Ellos han ido al sacrificio con grandeza de alma, correspondiendo la criminalidad a sus verdugos. La desolación nacional se concreta en lo tristemente famoso de «Santiago y cierra España», con muros y sin luz; pero el sol de la Libertad amanecerá en cielo totalmente despejado. En el éxodo de 1939 el 75 por 100 de catedráticos se exiliaron, llevándose un bagaje de sabiduría que jamás ha recuperado la España franquista.

Dios, se nos arguye. ¿Qué es Dios? Lincoln dio la respuesta: «Cuatro letras: el Bien». Vase pues a la superación de la sociedad por el nexo fraternal e igualitario. La lucha entre el espíritu y la espada terminará con la caída definitiva de ésta, no importando el dolor y las ruinas que haya acumulado. Muerto Ferrer se levantó de súbito la C. N. T. y bien se vio el problema de porvenir que trajo consigo.Otra faro: Anselmo Lorenzo, nueva fuerza anti-tradicionalista. Libertad en el aula, en el trabajo y en la vida pública, unión de los hombres por la autonomía de los individuos y pueblos. Elaboremos para el español otro destino; que el trabajador y el maestro quedan en primer plano del mérito social. En síntesis, sociedad racionalista adaptada a la modernidad de los tiempos.

JEAN COTEREAU

Después de lo mucho y bueno dicho es tarea difícil cumplir con mi honrosa tarea. En la Unión Mundial del Librepensamiento toda justa causa interesa. Nuestro Congreso de Bruselas se recogió ante el símbolo de Ferrer y de la E. M. Ferrer Guardia es fortuna moral que corresponde a todo el librepensamiento universal, pues el espíritu internacionalista del maestro es incontestable. El pertenece a todas las vanguardias progresistas del orbe entero.

La Libre Pensée está contra la reacción, da pecho a lo inconocido sin temor a las extremas consecuencias. Imaginémonos un hombre condenado a morir; duerme, se despierta, y se encuentra ante el espectro de la muerte. Ferrer no durmió; testó, y rechazó cortesmente al jesuita que trataba de convertirle a su credo. La L.P. se enorgullece de haber contenido hombre tan sencillo como extraordinario. Es forzoso aunarlo en recuerdo al Chevalier de la Barre, a Servet, a Galileo y a Jaurès. Su amor al progreso y a la dignidad humana le indujo a rechazar todo vestigio de idolatría, particularmente la que pudiera afectar a su persona. Se muere por una labor de emancipación, y la cera que la usen los cultores. La guerra de Marruecos, tan impopular como permanente, es la base del régimen fascista de Franco. En tal guerrerismo el «caudillo» fundamentó su escuela de dominio y crimen.

Según Nietzsche, vivir peligrosamente es, en sí, una revolución, alusión que parece hecha para Ferrer. Este cayó vencido, mas por encima de las ruinas del capitalismo flotará un día la idea de nuestros precursores. Lerroux, político sucio, intentó conducir un pueblo a la bancarrota moral sin conseguirlo por conciencia ya racionalista de los ciudadanos.

Insiste en las novedades introducidas por la E. M. en la pedagogía moderna. La higiene, el contacto con la naturaleza viva, la hermandad infantil, la trabazón entre padres, educandos y maestros; la ilustración de los trabajadores en las clases nocturnas, el desarrollo particular de cada inteligencia...

Deshagámonos del Capitalismo y el Clero que tanto impiden. Arremetamos contra el Cofre y el Sagrario. Ciñámonos al sentido de nuestra lucha, cobremos el temple de hombres como Ferrer y consideremos como él que la fuerza es necesaria, pero la escuela aún más. Hora es ya de abrir el horizonte para la consecución de una existencia igualitaria y libre.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C
3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

7 NOVEMBRE 1968
NUMERO 529
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Quand le bourgeois Jacques Duclos fait de l'anti-anarchisme

La démagogie du Parti Communiste bat son plein. Il faut bien qu'il trouve le moyen de remonter la pente et faire avaler la pilule de la trahison de mai.

Au nom de l'unité de la classe ouvrière, le Parti communiste et son appendice la C. G. T. traînent dans la boue les « gauchistes » et surtout les anarchistes.

Un livre de 92 pages vient d'être publié sous le titre « Anarchistes d'hier et d'aujourd'hui » sous la signature du sénateur pontifiant Jacques Duclos.

Ce livre est à la fois un ramassis d'absurdités et de basses calomnies toutes gratuites qui dénotent l'honnêteté de l'auteur. Le contraire aurait été surprenant lorsqu'on connaît le personnage.

D'entrée, Duclos s'en prend à Proudhon, qui selon lui, en disant « la propriété c'est le vol » a justifié l'existence du système capitaliste. Duclos prend les lecteurs communistes pour des imbéciles. Pour propager une idée, pour défendre une thèse, il est indispensable de la connaître. Jacques Duclos se garde bien d'inviter ses lecteurs à lire l'œuvre de Proudhon et particulièrement « Qu'est-ce que la propriété ». Seule la méditation est de nature à assurer à l'homme une conviction claire.

L'œuvre de Proudhon, comme les œuvres de tous les théoriciens du siècle dernier, ne peut être parfaite. C'est normal chez tous ceux qui explorent un domaine neuf. Il est donc difficile de parler de l'œuvre de Proudhon en une seule phrase, et la mauvaise foi de Duclos éclate dès les premières lignes de son livre :

« Des anarchistes d'aujourd'hui » : Duclos reprend volontairement les arguments de la propagande bourgeoise. Pour lui, l'anarchie c'est le P. S. U., Sauvageot et Geismar. Ni le P. S. U., ni Sauvageot, ni Geismar ne se sont, jusqu'à ce jour, réclamés de l'anarchisme. Jacques Duclos le sait bien, sa confusion volontaire a pour but de dérouter les travailleurs et sa hargne est le fait qu'il ne peut admettre que les éléments révolutionnaires du peuple s'unissent dans la liberté en dehors de l'appareil dictatorial et du contrôle des « chefs » du P. C.

Dans son rappel, qui se veut historique, de la Première Internationale, Duclos bave littéralement sur Bakounine, dont les théories se confirment aujourd'hui par la faillite du marxisme. Il oublie volontairement de parler du rapport du Hollandais Arthur Lehning, qui montre que Marx a utilisé, pour obtenir du Congrès d'Amsterdam l'expulsion de Bakounine, une accusation dans une affaire d'édition qui entachait l'honneur de celui-ci et que Marx savait inexacte.

La perle de la calomnie apparaît lorsque Duclos accuse les anarchistes d'être « manipulés par la police ». Duclos est orfèvre en la matière, si le P. C. et la C. G. T. ont leurs cellules et leurs syndicats de flics et de gardiens de prison, la C. N. T. et l'A. O. A. n'ont jamais accepté ce genre d'individus dans leurs rangs. Et ce sont bien les hommes de main du P. C. qui secondèrent les policiers lors des événements de mai. Jamais nous n'avons vu la police intervenir contre un défilé procession des cocos, même quand celui-ci n'était pas autorisé par la préfecture. Il y avait connivence entre le Parti communiste et le Parti gaulliste. Sur ordre de Moscou le P. C. préféra garder de Gaulle plutôt que de voir le triomphe d'une révolution qui ne serait pas inféodée au P. C.

La place nous manque, mais il est inutile d'analyser plus longuement la prose de ce bourgeois ventru. Notons simplement qu'il évite soigneusement de s'étendre sur l'assassinat de la Révolution Espagnole par les agents du Komintern et il n'apporte que des arguties mensongères sur l'œuvre économique et sociale de l'anarchie en Espagne.

Si vous avez du temps à perdre vous pouvez lire ce livre, mais vous perdrez votre temps.

Son seul mérite, c'est qu'il apporte la preuve que l'anarchisme et l'anarchosyndicalisme sont des forces qui s'imposent. Contrairement au marxisme, l'anarchie ne vieillit pas. L'anarchie n'est pas une finalité, c'est la marche continuelle vers toujours plus de bonheur et toujours plus de liberté par la contestation permanente.

Si les communistes considèrent comme une victoire de conserver Jacques Duclos le cul bien au chaud dans son fauteuil de sénateur, pour les anarchistes la lutte continue.

Raymond BEAULATON

SALLE DE LA MUTUALITÉ

Fernando Valera en l'hommage à Ferrer Guardia

Mes amis confédéraux, républicains et libertaires.

Le 13 octobre 1909, à 9 h. du matin, Francisco Ferrer Guardia fut fusillé, en exécution de la sentence dictée par un tribunal militaire. Une erreur ? dirait Cambó ; une injustice?

En évocant le procès Ferrer devant les Cortès, don Melquiades Alvarez, à l'époque fougueux tribun républicain, allait dire que l'exécution de Ferrer avait été un crime.

— L'armée ne commet pas de crimes — interrompit le ministre de la Guerre —. Dans le pire des cas, elle commet des erreurs.

— « Monsieur le ministre — répliqua l'orateur républicain — en matière de sciences, lorsqu'on s'éloigne de la vérité on commet une erreur ; en matière de dogme, l'erreur s'appelle hérésie ; en matière de morale, vice de péché ; en matière de Droit, l'erreur s'appelle crime. »

Un crime reste toujours un crime, à moins que nous acceptions la théorie du pirate grec, qui selon St. Augustin (Cité de Dieu, liv. IV, chap. V) disait à l'empereur Alexandre le Grand : *Quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor, quia tu magna classe, imperator,* «moi, parce que je commande un petit navire, on m'appelle bandit ; toi, comme tu disposes d'une puissante flotte, on t'appelle empereur. »

Vers la fin de juillet 1909 éclatait à Barcelone une grève générale de protestation contre la guerre du Maroc. La grève pacifique devint le 26, révolutionnaire.

A qui la responsabilité ? M. Ossorio y Gallardo, qui était à ce moment-là le *gobernador civil*, c'est-à-dire le préfet, écrit lui-même : « Après un examen sévèrement logique des responsabilités historiques, on est forcé d'attribuer la première culpabilité à l'Etat. » Ou encore : « A Barcelone, on ne prépare pas la révolution, pour la simple raison qu'elle est toujours préparée. » « Elle apparaît dans la rue chaque jour ; s'il n'y a pas d'ambiance favorable à son développement, elle recule ; s'il y en a, elle éclate. La révolution trouva l'air dont elle avait besoin, dans la protestation contre la campagne militaire du Riff, et elle en profita pour respirer à pleins poumons. »

Un journaliste libéral, Juan de Aragon, pseudonyme de Leopoldo Romeo, avait prophétisé : (Correspondencia de España, 13 de julio 1909).

« Maura dijo un dia que el proyecto de asociaciones era la guerra civil. Yo le digo que el « ir a Marruecos » es la revolución, y al decirlo, sirvo a la patria y al rey mucho mejor que haciendo creer al rey y a la patria que ir a Marruecos, conviene a la nación y a la Monarquía. »

En effet, la révolte de 1909 fut la juste et prévisible protestation du peuple contre la guerre du Maroc. Une guerre coloniale que la Monarchie espagnole avait inventée pour trouver une raison d'être à une armée qui venait d'être vaincue honteusement à Cuba et aux Philipines.

J'ai entendu raconter dans le cercle de ma famille, lorsque j'étais enfant, quelques années après les désastres de Cavite et de Santiago de Cuba, qu'un jour il y eut une grande réception au Palais Royal de Madrid. Mon grand-père était l'un des spectateurs, qui, depuis la place d'Orient, contemplait l'entrée des personnalités invitées par la reine Marie Christine, parmi lesquelles, de nombreux généraux, leurs poitrines couvertes de croix et de décorations, depuis le col jusqu'à la taille. Et mon grand père, qui était, à ce qu'il paraît, un grand naïf, de commenter : « Et cela après avoir perdu la guerre. Où placeraient-ils donc ces messieurs, leurs décorations, s'ils l'avaient gagnée ! »

Et bien, s'ils avaient gagné la guerre, ils n'en porteraient pas. Ce sont les armées vaincues qui ont besoin de l'apparat extérieur pour dissimuler leur défaite. Aux soldats vainqueurs il suffit l'honneur de la victoire et la reconnaissance de la patrie.

Ces militaires vaincus, avaient besoin donc, d'une guerre pour sauver l'honneur — l'honneur militaire, qui n'est pas toujours ce que nous, les citoyens pacifiques, croyons être l'honneur — une guerre pour revendiquer leur métier, pour faire leurs carrières professionnelles avec tous les avantages, promotions, traitements, privilèges, etc., qu'une guerre coloniale comporte. Et bien, la Monarchie espagnole — d'accord d'ailleurs avec la République française — leur fit le cadeau de la petite guerre du Maroc.

Le peuple ne voulait pas de guerre. Et puis, cette guerre, qui depuis le commencement, n'était pas populaire devint bientôt désastreuse. Le Barranco del Lobo fut le premier épisode lamentable qui, après beaucoup d'autres, conduirait à la catastrophe d'Annual, de Monte Arruit et de Xauen, dont les conséquences ébranlèrent les fondations d'une Monarchie millénaire, et produirait, successivement, par l'enchaînement dialectique de l'histoire, l'instauration de la République de 1931, la rébellion de l'armée africaine de Franco en 1936, la guerre civile, la révolution sociale, la perte de la liberté nationale et les 30 années d'esclavage, de silence, d'humiliation de l'Espagne vaincue.

Voilà de quelle manière le sacrifice de Ferrer Guardia, que nous évoquons aujourd'hui, est tragiquement actuel. Le long exil que nous traînons depuis trente ans, était déjà en germe, en préfiguration, dans le procès Ferrer. L'arbre sinistre, dont la sève est faite de sang, le tronc et les branches d'acier, et la rosée de larmes, cet arbre sinistre de la tyrannie franquiste, avait ses racines profondes dans les événements de la *Semana trágica* de juillet 1909.

Le peuple, avec son instinct pénétrant de l'histoire, voyait dans la guerre du Maroc, l'initiation d'une nouvelle ère de despotisme. C'est cela qui explique la révolte populaire de juillet. Mais la révolution fut vaincue. Et après la défaite du peuple, ce fut la calomnie, la délation, la répression implacable, les tortures dans les cachots du Château de Montjuich, les peines de mort, et l'immolation de Francisco Ferrer.

Oui, amis républicains et libertaires, l'évocation du sacrifice de Ferrer Guardia est une éphéméride tragiquement actuelle, aujourd'hui comme en 1909. Notre guerre et révolution est aussi tragiquement actuelle : non, la guerre n'est pas finie ; la guerre ne peut être finie tant que la croix du Monument aux morts — el Monumento a los caidos — se dressera comme un défi, sur une fondation de squelettes — d'un million de squelettes — qui demandent réparation, et tant qu'un peuple vaincu, malheureux, paraîtra résigné à sa défaite et à sa servitude, hier un peuple de héros, maintenant un troupeau de moutons ; tant que les citoyens les plus dignes, les rebelles, ceux qui conservent le sens de la dignité humaine, pourriront dans les prisons, mordront leur impuissance dans le silence, et traîneront leur désespoir en exil. Non, la guerre n'est pas finie, la guerre finira le jour où les Espagnols deviendront à nouveau des citoyens libres, et l'Espagne, une nation souveraine pour tracer son propre destin historique.

« Les crimes contre l'humanité ne se prescrivent jamais », disait en 1936, l'illustre président Lázaro Cárdenas. Le sacrifice de Francisco Ferrer ne sera jamais oublié ; l'immolation du peuple espagnol, trahi par toutes les puissances de la terre et du ciel — de même celle qui s'abrite sous la coupole de Washington, que sous le dôme de Saint Pierre, à Rome, ou dans les tours du Kremlin à Moscou — ne sera jamais oublié non plus.

Vous faites bien, amis de la CNT, en évoquant, de temps en temps, le calvaire de Montjuich — calvaire, golgota, signifie en latin et en hébreu respectivement, colline des crânes, monte de las calaveras — ; vous faites bien en rappelant à notre mémoire les victimes innombrables de l'inquisition politique, encore régnante en Espagne, et parmi ces victimes, la plus exemplaire, la plus symbolique, la plus paradigmatique, parce qu'elle était une victime innocente, est Francisco Ferrer Guardia, maître rationaliste, penseur libertaire, assassiné le 13 octobre 1909 par l'armée de la Monarchie espagnole catholique ; la même armée qui, 27 ans plus tard, assassina aussi le peuple espagnol tout entier. Il faut le répéter mille fois, Francisco Ferrer Guardia fut assassiné parce qu'il était un penseur libertaire et un maître rationaliste.

Conformisme - Snobisme - Actualité

Tout concourt à l'abêtissement de l'esprit humain : une presse enchaînée au fait divers, une radio sans liberté, un cinéma primaire fabriquent inlassablement et en série la mentalité standard.

La revue, le livre ont un public de moins en moins étendu parce que le lecteur est de plus en plus incapable de réfléchir et se contente de formules illustrées destinées à frapper les yeux au lieu de l'esprit. Seuls vivent matériellement les journaux à images, les hebdomadaires d'échos, les romans pour midinettes, tout ce qui en un mot entretient et favorise l'anémie chronique des cerveaux.

La reine de l'information est l'actualité fantôme vide auquelle paie tribut le monde de la plume sous toutes les formes. Il ne s'agit plus de savoir si telle chose est bonne à dire, mais si elle est d'actualité. L'actualité c'est du conformisme intégral, de même que la mode, ce goût généralisé de tous ceux qui n'en ont point.

Le monde humain aime à tourner en rond comme jadis l'esclave à la meule, et les individus se suivent perpétuellement sans jamais se toucher, à la façon des chevaux de bois.

Les honneurs les plus marquées de la servitude des individus et de cet instinct d'autorité, de se grouper numériquement, de se rassembler sous le nom de club, de cercle, l'habitude est devenue si impérieuse qu'à propos de tout, donc de rien, un groupe d'hommes élit un président, un secrétaire, un trésorier chargés d'administrer n'importe quoi : formation de ballon, ou jeu de boulomanes, ou majorettes ; ainsi se trouvent constitués abusivement d'innombrables corps sociaux, en miniature univers réduits où des douzaines de naïfs gravitent autour de quelques faux chefs ; mais ces faux chefs, à leur tour, n'ont que des objectifs ridiculement mesquins, tels que la satisfaction d'intérêts matériels ou encore l'obstentation de distinctions honorifiques, destinées à la récompense des mieux apprivoisés.

L'autorité encaisse sans bourse délier les fruits de la notion de l'honneur, idole de bois, dont le visage change avec les temps et les latitudes, et comme l'indique le nom même de la décoration la plus estimée de l'opinion publique française, le nombre de ceux qui cherchent à obtenir ces faveurs est légion. Si l'on veut mesurer le degré d'asservissement auquel est parvenu un pays, il suffit de considérer les noms des citoyens qui ont passé bénévolement autour de leur cou les cordons ou les cravates d'un ordre honorifique ; on est alors frappé de voir que la plupart des hommes qui occupent une situation en vue dans le monde des arts, des sciences, de la politique ou des lettres, ont sollicité cette marque d'avilissement. Quelle que soit la réputation dont soit affublée la personnalité on peut tenir pour certain que le porteur d'une distinction honorifique est un esprit vain.

PRADIER L.

COMMUNIQUES

Les J. S. R. de l'U. L. de Marseille réorganisent la bibliothèque de l'U.L. pour en faire une grande bibliothèque sociale libertaire.

A ce sujet nous recherchons tout particulièrement en un ou plusieurs exemplaires, les ouvrages de base indispensables.

Œuvres de Bakounine, Kropotkine, Proudhon, Grave, Reclus, Besnard et tous les penseurs, écrivains, sociologues, philosophes et publicistes, anarchistes et syndicalistes.

Les camarades et amis qui voudront bien nous céder ou nous vendre ces ouvrages sont priés d'écrire à Pierre Comte, CNT, salle 3 B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

Les camarades de la région peuvent le rencontrer, même adresse le samedi de 18 à 20 h ou sur rendez-vous. Les frais d'envois seront à notre charge.

Tout le monde comprendra le caractère indispensable de ce travail et nous souhaitons très vivement que cet appel ne reste pas vain. D'avance merci.

∴

Un synd. inter des travailleurs vietnamiens de la région Parisienne est en voie de formation. Nous invitons les travailleurs Viet-namiens et asiatiques de prendre contact avec la commission d'organisation à notre siège 39, rue de la Tour d'Auvergne, tous les samedis à partir de 16 h.

Permanence tenue par Ly-Chanh-Thuong.

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

C. N. T. F. DE NIMES
Appel aux jeunes

Etes-vous syndiqués? Pour l'adhésion à la C. N. T. française, s'adresser au local C. N. T. de 10 à 12 h. tous les dimanches, 16, rue des Orangers.

DE PUTEAUX
UNION LOCALE DES SYNDICATS
21, rue Roque-de-Filliol, Bourse du Travail de Puteaux

Permanence et assemblées Générales : Chaque premier dimanche du mois, de 10 à 12 heures.

XVIIe UNION REGIONALE
LYON - VILLEURBANNE

Permanence tous les samedis de 16 à 18 heures. Palais du Travail, à Villeurbanne. Mise à jour des cartes syndicales. Librairie. Matériel de propagande.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T. Participez à la

Grande souscription pour la propagande !

« Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot. »

Elisée Reclus. — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.

Editions A. I. T.
Le Syndicalisme révolutionnaire
Biographie d'Emile Pouget
En vente : C. N. T. Prix, 1,80
C. C. P. Soriano - 14 10362 - Paris

CHEZ LES CHEMINOTS

Pour la sauvegarde de la liberté individuelle
LIBRE DISPOSITION DES R.K.

A Avignon, sur le Sud-Ouest des débrayages ont eu lieu. Un peu partout le mécontentement grandit, la colère gronde. La grande majorité des cheminots, surtout ceux des basses échelles se rendent compte aujourd'hui qu'en mai la C. G. T. et le beau Séguy les ont vendu pour un bulletin de vote. Dans de nombreux dépôts et dans de nombreuses gares les chefs réactionnaires avec la complicité de leurs valets les délégués des comités mixtes ont établi de nouveaux roulements pour mettre en application la semaine de 44 h. 30, mais avec la fourberie qui leur est coutumière, patrons et délégués ont fait en sorte que le système des repos soit plus mauvais qu'avant.

Il n'y a qu'une solution qui doit être adoptée par tous, c'est que les repos supplémentaires (R. K.) soient à la disposition des travailleurs exactement comme les congés. Ceux qui travaillent la nuit, les dimanches et les fêtes doivent avoir le libre choix de leur repos compensateurs, qui se traduisent par les R. K.

Toutes propositions de les inclure d'autorité dans les roulements est une atteinte à la liberté individuelle. C'est pourquoi les cheminots C.N.T. contesteront tous les graphiques incluant autoritairement les R. K. dans les roulements même si ceux-ci ont reçu la bénédiction des délégués C. G. T.

R. J. SOURIANT

ESPAGNE

Vous vous rendez en Espagne ? Lorsque vous serez là-bas rappelez-vous que l'Espagne ce n'est pas seulement les plages de la Costa Brava, les courses de taureaux, les castagnettes, etc.

Cela, c'est une façade, une illusion entretenue par l'Etat espagnol pour dissimuler le reste. Et le reste, c'est la vérité.

La vérité, c'est :

— l'interdiction de dire tout haut ce que l'on pense, sous peine d'aller moisir dans les prisons franquistes ; et elles ne sont pas agréables, croyez-le (mais on ne vous les fera pas visiter) ;
— l'absence des plus élémentaires libertés démocratiques (droit de grève, liberté d'information, etc.) ;
— la répression féroce dès qu'une tentative est faite pour la conquête de ces droits et libertés ; toute tentative de s'organiser sur le plan politique, syndical ou même culturel est qualifié d' « association illégale » et réprimée par la force. Faire grève en Espagne signifie se préparer à aller moisir en prison ;
— l'obscurantisme entretenu pour conserver les travailleurs dans un état d'apathie dont ils sortent malgré tout ;
— le règne de la force policière armée, des dénonciations, de la corruption.
— le marasme économique dû en particulier au fait que les grands propriétaires, les financiers et les capitalistes se refusent à investir et préfèrent gaspiller.

Voilà la vérité, voilà l'Espagne vraie, réelle. Vous devez le savoir et vous en souvenir : voilà le bilan de 30 ans de franquisme.

Les associations ouvrières sont frappées d'interdit en Espagne. Mais c'est le gouvernement franquiste qui est lui-même une « association de malfaiteurs ». Son origine, que l'on a un peu trop tendance à oublier le temps passant, n'est pas fondée sur la détermination démocratique du peuple espagnol mais repose sur un véritable coup d'Etat mené avec le concours des Hitler, Mussolini, etc. Ceux-là ont été défaits par la résistance des travailleurs, mais le régime franquiste, qui a su à temps tirer son épingle du jeu, continue à opprimer les travailleurs espagnols en employant la force armée comme il l'a fait pour détruire la République espagnole. L'Espagne est un abcès fasciste en Europe et personne ne semble s'en apercevoir.

Pourtant, l'existence de ce régime fasciste est une menace permanente pour tous les peuples d'Europe et du monde entier. On a vu ce qui s'est passé en Grèce, on a vu qu'en France même, pour lutter contre une vague de revendications populaires, le gouvernement n'hésitait pas à faire appel à l'extrême-droite militariste et totalitariste. La démocratie en France suppose donc que l'on vide l'abcès que constitue en Espagne le gouvernement franquiste.

Malgré la répression, malgré le mouchardage, les exécutions, les tortures, etc... les travailleurs espagnols n'ont pas cessé et continuent de se dresser courageusement contre le régime franquiste. Leur lutte est obscure et sans gloire, c'est une lutte de tous les jours pour plus de dignité et plus de liberté.

Chaque jour, des militants syndicalistes sont arrêtés, emprisonnés, torturés, condamnés. Chaque jour, les travailleurs redressent la tête, chaque jour la lutte s'organise, se généralise. Les étudiants révolutionnaires espagnols et les travailleurs coordonnent leurs efforts pour abattre le fascisme, pour conquérir la liberté, le droit de vivre.

La véritable image de l'Espagne, c'est une image de répression mais aussi une image de lutte et d'espoir. Ne croyez pas que vous n'êtes pas concernés. Vous l'êtes parce que l'exploitation de l'homme par l'homme est organisée sur le plan international, parce que des gouvernements qui se disent « démocratiques » acceptent de se lier avec la junte fasciste qui écrase l'Espagne.

Soutenez, par tous les moyens, la lutte des travailleurs et des étudiants révolutionnaires espagnols !

C. N. T.

CAISSE DE SOLIDARITÉ

Souscription « Solidarité Bordeaux »

Première liste

Bagés	30 00
Nicolas	10 00
J. Ordonez	50 00
Segura	10 00
Valdenebro	10 00
Total	110 00

Les souscriptions sont à adresser à la Confédération Nationale du Travail — 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e), CCP Paris 20.990-10. Indiquer « Solidarité Bordeaux » sur le talon du mandat.

Du « Gouvernement des Gens » à l'Administration des Choses...

Qu'entend-t'on par « gouvernement des gens » ?

Un pouvoir, un Etat imposé à une communauté ethnique, ou élu par les membres de cette communauté, pour exercer l'autorité sur des sujets divisés par des intérêts multiples et contradictoires.

On peut dire aussi que le « gouvernement des gens » est une superstructure politique chargée de maintenir les hommes dans un cadre de « *Droit Inégal* », ce qui permet aux plus forts d'exploiter « juridiquement et socialement » les plus faibles. On peut dire encore, que l'économie politique est une science se proposant de fournir à l'Etat les moyens les plus efficaces pour maintenir les hommes dans l'inégalité des conditions, cette inégalité étant la condition de la survie de l'Etat, de tous les Etats, qu'ils soient rouges, verts ou bruns.

Donc, quand des philosophes ou des politiciens proposent aux foules la recherche de la liberté sociale par des structures politiques, c'est-à-dire en utilisant un « Etat-idéal », *pas comme les autres*, chacun de ces charlatans sait fort bien — ou c'est un imbécile — que nul Etat ne saurait enfanter la liberté individuelle et sociale.

Quand certains étudiants contestent le Pouvoir, le « système », tout en préconisant un autre Pouvoir d'Etat, ils devraient savoir que, jusqu'à ce jour, aucun Etat, quel qu'il soit, n'a accordé l'Autonomie réelle à l'Université, ni l'Autogestion réelle aux travailleurs des entreprises.

Il est dans la nature de l'Etat, dans son essence et dans sa volonté de survie, de ne pouvoir réaliser l'égalité économique et sociale.

Toute action politique est donc une marche dans les Ténèbres...

Comment nos jeunes camarades, aidés par les enseignants, ont-ils pu croire que l'action politique, *qui est et ne peut être autre chose* qu'une quête plus ou moins ambitieuse et autoritaire vers un système d'Etat, de Pouvoir civique plus ou moins concentré, pourrait consentir à dépouiller le « gouvernement des gens » du privilège vital d'intervention — directe ou sous-jacente — dans la formation des esprits et l'orientation des caractères, alors que privé de cet attribut, cet Etat, quel qu'il soit, rouge, blanc ou vert, ne saurait plus assurer ni sa fonction, ni sa survie ?

L'Autogestion des entreprises, croyez-vous qu'un Etat puisse la couver sans en faire un rouage de son pouvoir ?

Regardez la carte du monde... Partout, même en Yougoslavie, vous ne trouverez nulle part une expérience valable de l'Autogestion réelle, libre !

Des écrivains, à la suite d'Engels et dans le sillage de Proudhon, ont pu rêver d'un Etat à ce point sublime qui *se forcerait à dépérir* pour la joie et la liberté de ses sujets : autant en emporte le vent !

Toute solution politique ayant échouée, il s'agit donc de passer du « gouvernement des gens » à l'Administration des Choses, c'est-à-dire à une organisation sociale fédérant les deux grands services de la vie, les seuls utiles et nécessaires : production et distribution.

Il ne s'agit plus de faire appel aux passions partisanes, naïves et vaines, mais de réaliser l'égalité économique et sociale sur les ruines du profit et de l'Etat. Toute transition est un piège politique, comme toute « Valeur-Argent » est ferment de corruption : il faut vivre la liberté pour apprendre à l'organiser...

Service Social de Solidarité, d'entraide et de défense de l'A.O.A.

Une situation tragique est toujours possible, et si nous ne nous préparons pas à la surmonter nous en serons les victimes. Le Service social de l'A. O. A. est ouvert à tous les camarades de la C. N. T., de S. I. A. et à tous les sympathisants anarchistes et syndicalistes révolutionnaires de tous les courants. Il ne fait pas double emploi avec la S. I. A. sur le plan de solidarité ou avec la C. N. T. sur le terrain de la défense sociale. Son but est à la fois complémentaire et différent.

Pour tous renseignements écrire avec timbre pour la réponse à Y. M. Biget, rue des Garennes, 44-Vertou.

Tous les fonds pour le Service social de solidarité, d'entraide et de défense de l'A.O.A. sont reçus par René Alexandre, 13, cité des Capucins (49) Angers. CCP 291 458 Nantes.

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

Contribución a un 59 aniversario

(Viene de la página 4.)

sador y maestro anarquista. Ni siquiera don Miguel de Unamuno, don Francisco Giner de los Ríos y don Manuel Azaña se libran en este caso del reproche de pilatismo, de esa actitud de inhibición de quienes creen que basta abstenerse, lavarse las manos, para no quedar manchado con la sangre del inocente, cada vez que se perpetra un crimen político.

Y no digamos la abyecta conducta del insigne Azorín, la maestría de cuya prosa no basta para lavarle a mis ojos de la vileza que representa el haber convertido su pluma en incensario de los rufianes: el verdugo de Francisco Ferrer, Juan de la Cierva, y el último pirata del Mediterráneo, Juan March, capitán de contrabandistas en su juventud, multimillonario luego y financiador al cabo del «glorioso» movimiento.

Dos hombres salvaron, en medio de aquel páramo espiritual, el honor de la inteligencia española: el excelso poeta catalán Joan Maragall y el gran escritor y filósofo Gabriel Alomar. Alomar comprendió y combatió desde el primer día el crimen inquisitorial: «Los que se proclaman continuadores del cristianismo son los hombres inexorables de la ley de la sangre; los que motejan de impiedad y de maldad nuestras propias ideologías son los que alzan el grito contra nuestras iniciativas de paz y perdón. Una vez más el nombre de Cristo, en labios de esa gente, es un sarcasmo y un sacrilegio.»

Y Maragall, que además de un poeta soberano era un creyente fervoroso, intentó en vano conmover el corazón de los fariseos e impedir que se perpetrara contra Ferrer y contra los otros republicanos y anarquistas condenados a muerte, el crimen religioso: «Aneu a demanar perdó per ells a la justicia humana, que serà demanar-ne per vosaltres mateixos a la divina, devant de la qual sou potser mès culpables que ells.»

«¿Cómo podéis estar tranquilos en vuestra casa y en vuestros quehaceres, sabiendo que un día, al buen sol del amanecer, allá arriba, en Montjuich, sacarán del Castillo a un hombre, atadas las manos, y le pondrán delante el cielo, el mundo y el mar, y el puerto que se afana, y la ciudad que se despereza indiferente, y poco a poco, muy poco a poco, le llevarán a un rincón del foso, y allí, cuando suene la hora, aquel hombre, aquella obra magna de Dios, en cuerpo y alma, vivo, en uso de todas sus potencias y sentidos, con ese mismo afán de vivir que vosotros tenéis, se arrodillará cara a la pared, y le meterán cuatro balas en la cabeza, y se estremecerá, y caerá muerto como un conejo... El, que era un hombre, como vosotros, *potser mès que vosaltres*, tal vez más que vosotros.»

Pero Maragall, el poeta, hablaba en cristiano, con la voz de la compasión, con el lenguaje del espíritu que vivifica, y la clerigalla sólo sabía de la letra que mata. «Ese escritor catóiico que cada vez que habla cae en pecado de herejía», comentaba la prensa clerical de Barcelona, como si la compasión, es decir, el don divino de sentir como propio el dolor ajeno, no fuera la esencia misma del mensaje evangélico.

»Hasta el seráfico don Angel Ossorio y Gallardo escribió por entonces a Maragall una lamentable carta que mejor no hubiera escrito: «No nos ablandemos. Deplore que no se haya matado en el primer instante a algunos, para evitar lo posterior. Pero hoy... perezcan cuantos sean necesarios en justicia. Temo el anatema de Vd. Dirá que tengo un criterio medieval. Pero entre el honor de Barcelona y la vida de unos cuantos amigos de Sol y Ortega, prefiero es sacrificio de éstos.»

En libros últimamente publicados *en España*, tales como las Memorias del abogado republicano don Amadeo Hurtado, o el notable que Josep Benet ha consagrado a «Maragall i la setmana tràgica», hallará el curioso elementos suficientes para comprobar la inocencia de F. F. G., así como para compreneder las profundas y permanentes causas de la rebelión y las crueldades de 1909, prefiguración de las todavía más horrendas que habíamos de vivir en 1936-39. Y el hecho de que se hayan agotado rápidamente numerosas ediciones de este libro, en catalán y en castellano, en España donde tan poco se lee todavía, es la prueba de que allí, en España, sí que sangra aún la llaga abierta por aquel terrible proceso de la Inquisición española.

Si, el cadáver de Francisco Ferrer está ahí, siempre insepulto, acusando siempre a sus verdugos, que son los eternos verdugos de nuestro pueblo; y a los Poncio Pilatos que siguen lavándose las manos cobardemente, so pretexto de que aquello pasó en 1909 y que ya no nos importa. Los que así manifiestan su indiferencia, además de cautos, cínicos o egoístas, demuestran no estar enterados de lo que de veras pasa, y vive, perdura en la conciencia vigilante del pueblo español, *en España*.

Y no quiero terminar sin confirmar vuestra fe y mi esperanza en la fecundidad inmarcesible de todos los sacrificios de quienes supieron vivir, luchar y morir por la libertad. Sin Juan Huss, quemado vivo en las hogueras inquisitoriales hace tantos siglos, y sin la estela de rebeldía que él dejó en el alma de su pueblo, no sería posible hoy el renacimiento liberal de Checoslovaquia, cuya conciencia nacional ha sobrevivido, soterrada, como todos los metales nobles, a la larga dominación de los emperadores austriacos y a la era tenebrosa del terror stalíniano. Sin Francisco Ferrer, y sin los miles de mártires que después de él han sucumbido, altaneros y firmes, ante las aras ensangrentadas de la tiranía, no habría esperanza de resurrección del alma española.

Mas, como el Justicia de Aragón, Juan de Lanuza, cuando le llevaban al cadalso, todos los mártires pueden escupir a sus verdugos los versos que en boca del aragonés puso el poeta romántico:

El cadalso es infame solamente —
para el que ante la ley se encuentra reo, —
pero cuando, venganza de tiranos, —
el mundo le contempla, es monumento — de gloria, es un altar honroso y santo.

Y dirigiéndose al juez de Felipe II:

¿Piensas que, al morir yo, todos los buenos — mueren también?... Al punto conducidme; — y tú sal, y presencia como muero. — Y ve a decirle a tu feroz monarca — para que tiemble en su dosel soberbio, — que en mí no se concluyen los valientes — ni va a extinguirse, al cercenar mi cuello, — la estirpe generosa de esforzados — que ansien dar la libertad al pueblo.

... Si el fuego del honor que ardió en Padilla — tornó a inflamarse en mi ardoroso seno, — también mi pura sangre derramada — se verá renovada en otros pechos — que acaso lograrán la insigne empresa — de hacer a España libre.

Y si mis restos, — mis restos gloriosos, tal vez pueden — germinar una raza de alto esfuerzo — que humille al ominoso despotismo, — un día llegará, ya lo preveo, — que venzan la razón y la justicia — y en que de la maldad triunfen los buenos, — y, rotas las cadenas del oprobio, — goce de libertad el orbe entero. — ¡Y la gloriosa España, la primera, — dará el grito que salve al universo!

... Entonces, patria mía, — recuerda que por ti, gozoso, he muerto.

FERNANDO VALERA

(Parte española del discurso pronunciado por Fernando Valera en el mitin ferrerista del 27 de octubre de este año en París).

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 franco.

ANTENA

LA LEY DE EXCEPCION EN AUGE

MADRID. — El consejo de ministros del 26 de octubre prolongó en tres meses más el estado de urgencia aplicado al país vasco. A la salida Fraga Iribarne declaró que la resistencia vasca es de poca monta por comprender solamente pequeño número de «terroristas».

En Madrid, en Bilbao y en Belchite es harto sabido que el mayor número de terroristas de España están a las órdenes de Fraga Iribarne.

EL MOVIMIENTO SE PARALIZA

MADRID. — El general Muñoz Grandes, 2º del Movi., se halla aquejado de grave enfermedad en el Hospital Militar de esta capital. El sufriente está inmóvil en la cama.

HA MUERTO CLAUDI AMETLLA

BARCELONA, (OPE). — Se tenían noticias de que se hallaba gravemente enfermo el conocido escritor y político catalán Claudi Ametlla Coll. El fatal desenlace no por temido ha causado menos sentimiento en amplias zonas de la vida catalana.

Nacido en Sarralt (Tarragona) en 1883 ingresó en la redacción de «El Poble Català» en 1908, permaneciendo allí ocho años. En su larga carrera periodística colaboró en varias publicaciones y dirigió algunas de ellas. Catalanista y federal, su vida política fue prueba de convicción. Gobernador civil de Gerona en 1931, y en 1932, de Barcelona. Se expatrió con motivo de la conquista de Cataluña por las fuerzas de la Internacional Fascista. Fue uno de los más asiduos colaboradores de la revista «Quaderns» de Perpignan. También presidió el Consejo de los partidos democráticos de Cataluña.

«RECULL» RECOGIDO

BARCELONA. — «El semanario «Recull», que se edita en catalán, ha sido condenado por la Dirección General de Prensa al pago de una multa de cinco mil pesetas por haber publicado el 27 de abril pasado, un artículo del escritor Jaime Rocabert titulado «Nosotros y la Iglesia».

LA MALA COSTUMBRE

BARCELONA. — Como de costumbre siguen practicándose detenciones. De cuatro recientemente detenidos, tres han sido puestos en libertad. Al restante se le exige una fianza de 25.000 pesetas. Se trata de Stuart James Taylor, de 17 años y a quien, al parecer, se le confunde con un espía. No sabe catalán ni español. Pero casualmente se encontraba donde los polizontes iban a hacer de las suyas.

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos.

MOVIMIENTO UNIVERSITARIO

MADRID. — Los alumnos del segundo curso de comunes de Filosofía y Letras están en huelga por problemas académicos planteados, que se refieren fundamentalmente a la división del curso en dos subgrupos, con lo que no se muestran de acuerdo. En varias Facultades han aparecido carteles murales protestatarios, uno de ellos de más de diez metros de largo. Los textos son antirrégimen y contra la guerra del Vietnam y la ocupación de Checoeslovaquia. En Economía y Ciencias se desarrolló una reunión de comisiones para tratar asuntos de libertad estudiantil. En toda la Universidad han circulado panfletos de carácter subversivo.

REPRESALIA

MADRID. — Por iniciativa del rector de la Universidad Central, Botella Lluciá, han sido despojados del derecho de estudiantes el delegado de la Facultad de Derecho, Román Oria, y el subdelegado del mismo centro, José María Mohedano. El asunto promete dar juego.

DIEZ Y DIECISEIS AÑOS DE PRISION POR UNAS BURBUJAS ANTIFRANQUISTAS

MADRID. — De los juicios celebrados hoy en el Tribunal de Orden Público destaca uno sobre actividades terroristas.

En dicho juicio los procesados eran cuatro pero sólo han comparecido tres. El cuarto, juzgado en rebeldía desapareció de España.

Relata el fiscal que Francisco Javier Zulaica, Roberto Latina Gastearena, José-Luis Echegaray Gastearena y Pedro Aguizu Loizarreta, son activistas de la E. T. A. (Euzkadi Ta Azkatasuna).

Asegura el representante de la ley que los citados, con la idea de realizar un acto de fuerza política, el 19 de diciembre de 1967, pretendieron entrar en la delegación sindical de Elgoibar (Guipúzcoa), provistos de tres pistolas. Los procesados — dice — huyeron a los gritos dados por un ordenanza, y poco después eran detenidos todos, excepto Pedro. Este, para ir a Elgoibar, se apoderó del coche VI-20071, le cambió las placas de la matrícula y lo abandonó cerca de Murguía.

Imputa el fiscal a los procesados un delito de asociación ilícita y otro de tenencia ilícita de armas y pide por el primer delito tres años de prisión, y por el segundo, siete.

A Pedro le acusa, además, de un delito de hurto y otro de sustitución de placas de matrícula, por lo que pide que se le impongan otros seis años de privación de libertad y 15.000 pesetas de multa.

Para ser fiscal se necesita tupé torquemadesco.

LA HUELGA MINERA

OVIEDO. — Continúa la huelga minera motivada por la represalia contra 200 obreros del pozo Polio que asistieron al entierro de un compañero muerto en accidente de trabajo. El paro es unánime en la cuenca del Caudal, comprendiendo los fondos de Polio, Baltasara, Nicolasa, Llamas y San Luis. En el pozo San Mamés, donde un turno trabajaba, la labor ha sido suspendida a causa de un accidente mortal sufrido en plena labor por uno de los que infringieron el acuerdo de huelga. En la cuenca del Nalón solamente se registra alguna actividad en los pozos Samuno, Venturo y Mosquitera.

Por su parte, la empresa Hunosa, del Caudal, amenaza con paralizar la explotación indefinidamente si los mineros no se reintegran al trabajo vencidos y humillados.

¿IMPOSTOR O IMPEDIDO?

BILBAO. — En relación con el supuesto descubrimiento de un producto que curaba el cáncer, descubrimiento que anunció a la prensa hace aproximidamente un mes por un médico residente en Bilbao, la junta de gobierno del Colegio Oficial de Médicos de Vizcaya, ha entregado a los medios informativos la siguiente nota:

«La junta de Gobierno de este Colegio Médico, ante la actuación irresponsable de uno de sus colegiados, dando a conocer a la prensa hipotéticos descubrimientos, que han producido en España y en el extranjero gran inquietud entre aquellas familias en las que algunos de sus miembros padece neoplaxias malignas, se siente obligada a poner en conocimiento del público que, las manifestaciones aludidas carecen totalmente de garantía y rigor científico, sin que, por otra parte, hayan sido objeto de experimentación clínica alguna.»

Congreso Internacional

Dictamen que presentó la F. A. Ibérica referente a :

« Los libertarios, el movimiento obrero y las organizaciones obreras nacionales e internacionales »

Consideramos que los anarquistas no podemos contemplar con indiferencia cuanto se relaciona con los trabajadores y con el pueblo ni tampoco lo que se refiere al movimiento obrero organizado o no de cada país.

Indudablemente, nuestro objetivo primordial, en cuanto a Organización, ha de ser formar, crear y desarrollar un fuerte, potente, sólido y dinámico movimiento anarquista en todas partes. Y hemos de reconocer, francamente, que, en este sentido, en todo el mundo nos queda mucho por hacer

No es necesario que demos un vistazo a la situación en que se encuentra el movimiento anarquista propiamente dicho en cada país ni que entremos en pormenores al respecto.

En el mismo Congreso Internacional, cada Federación Anarquista, directamente representada por su delegación respectiva, al informar, podrá hacerlo con mejor conocimiento de causa y precisiones.

No podemos cerrar los ojos a la realidad y hemos de reconocer que el movimiento anarquista es débil como fuerza efectiva determinante, aun en aquellos sitios en que cuenta con mayor número de adherentes y simpatizantes y en que sus militantes se muestran más activos y tienen penetración e influencia en medios populares de mayor o menor importancia en cuanto a su volumen y área de acción. Y aunque los anarquistas militantes fuéramos centenares en cada país, considerada la densidad demográfica de las naciones del mundo, que cuentan cada una con millones y millones de habitantes, nuestra fuerza, aun así, sería poca, máxime si se tiene en cuenta el inmenso papel que el anarquismo, como corriente social nueva, revolucionaria, transformadora e impulsora, está llamada a llevar a cabo.

De ahí la necesidad de establecer contacto constante con el pueblo y relación fraternal con aquellas fuerzas u organizaciones, no políticas ni autoritarias, que sean más afines a nosotros, que se hallen más abiertas a nuestras ideas y con las cuales, manteniendo en momentos dados y con objetivos claros y concretos convergentes.

Este concurso y solidaridad en la acción, no podemos hallarlo en los sindicatos reformistas ni en sus centrales y Federaciones Internacionales y sería vano esperarlo de ellas. Como sería iluso creer que puedan cambiar de manera de ser y proceder dada su estructuración, su aparato funcional interior, los fines mismos que persiguen y los inspiran, la línea de conducta que siguen y su encadenamiento y adaptación al propio régimen o sistema imperante en cada país. Esto sin hablar ya de los múltiples resortes del encuadramiento y tutela de que disponen sus líderes consagrados, sus cuadros dirigentes y activistas.

La crítica a fondo del sindicalismo reformista, ya sea del patrocinado por la C. I. O. L. S., por la C. I. S. C., por la F. S. M., por los Sindicatos y Federaciones a esas Internacionales adheridas, por las Federaciones Internacionales de Industria llamadas autónomas, etc., aferradas todas al corporativismo y movidas sólo por intereses materiales y mercantilistas, convirtiéndose la mayoría de ellas en cómplices, instrumento y soporte de la sociedad capitalista-estatal y de los regímenes totalitarios, pensamos que no sería propio que la hiciéramos extensamente en este dictamen.

Por la razón apuntada, y por otras muchas que podríamos presentar en apoyo, no somos partidarios de que los anarquistas acepten cargos en los Sindicatos reformistas y militen en ellos, sin que por esto pensemos que se haya de excluir al compañero anarquista que pertenezca a los mismos como simple afiliado y no lo considere incompatible por propio imperativo de conciencia individual.

Pero pensamos que si la finalidad de los anarquistas es la de la transformación radical de la sociedad burguesa y autoritaria y la de la instauración de una nueva sin Estado y sin clases, no podemos cortarnos en absoluto de los trabajadores, ni del movimiento obrero, ni de los medios populares en que nuestras ideas y propaganda son más susceptibles de ser comprendidas y de encontrar eco.

En todas partes hemos de intentar movilizar, dinamizar, revolucionar, anarquizar al movimiento obrero, a los trabajadores, a los mismos intelectuales, a la juventud, al pueblo. Pero nuestro esfuerzo ha de dedicarse preferentemente allí donde pueda ser más propicio y fecundo.

Como no podemos esperar que todo el mundo venga a engrosar en masa nuestras Federaciones Anarquistas, lo que, sin duda, dada la impreparación ideológica y la carencia de asimilación consciente de nuestros principios y esencias doctrinales anarquistas, una gran parte de los ingresados haría correr el peligro de desfigurar las propias características y fisionomía de la organización específicamente anarquista, bueno será que apoyemos al movimiento obrero organizado que se nos presente más afín y qua hacia él orientemos aquellos trabajadores que, haciéndoseles montaña el aceptar de lleno todo lo fundamental de las ideas anarquistas y de los métodos de lucha y organización libertaria netamente definidos, manifiestan sana rebeldía, inquietudes de cambio del régimen presente, aspiraciones a un mundo mejor y protestan, por vía directa, contra la explotación y la opresión.

Pensamos que existe una Internacional Obrera, la A. I. T., organización sindicalista revolucionaria, fiel continuadora de la Primera Internacional, que ya en el Congreso de Saint-Imier declaró solemnemente que la destrucción del poder político era el primer deber del proletariado, que se propone también realizar la revolución social, y cuyos objetivos y finalidades coinciden con las del anarquismo militante en muchos aspectos esenciales.

Y entendemos que sería bueno y útil establecer y mantener entre la Federación Internacional Anarquista y la Asociación Internacional de Trabajadores, por reducidos que sean actualmente los efectivos numéricos

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

El dogma político

por F. TARRIDA DEL MARMOL

LEMA: La teoría revolucionaria que puede considerarse más conforme con la Naturaleza, la Ciencia y la Justicia, es la que prescinde de todo dogma político, económico y religioso.

TRATAREMOS de demostrar que para establecer una doctrina societaria que no pugne con la Naturaleza, la Ciencia o la Justicia, cuando no con las tres a la vez, es indispensable de deshacerse de todo dogma, sea político, religioso u económico.

Empecemos por la política, que es el arte de gobernar a los pueblos.

Desde los tiempos antiguos hasta nuestros días, los artistas de la política, que han logrado imponerse a sus semejantes, han adoptado una de las tres formas generales que abarcan toda clase de gobierno: la despótica, la oligárguica, o la democrática.

El despotismo es la organización en la que un individuo gobierna a su antojo y siguiendo los impulsos de su capricho, resultando dicha organización la negación más rotunda y franca de la libertad. La oligarquía, es el gobierno de unos pocos, sea por «derecho propio», sea por derechos adquiridos» mediante elección; pero estos pocos asumen la representación de muchos, les imponen las leyes que les obligan a obrar de tal o cual manera y aún en los casos más favorables se convierten forzosamente de representantes en opresores; la oligarquía es, pues, igualmente negación de la libertad. En cuanto a la democracia, que supone gobierno de la mayoría, es una verdadera utopía puesto que el arte de gobernar es tan engorroso como deletéreo y si la mayoría del pueblo tuviera que cuidarse de atender a arte tan complicado, tendría que desatender los demás trabajos, resultando de ello que, en las democracias, las mayorías tienen que hacerse representar por unos cuantos artistas de oficio gubernamental que elaboran leyes y crean y sostienen policías para hacerlas observar, convirtiéndose, en consecuencia, en sistema contrario a la libertad.

A la idea de Justicia va anexa la idea de Libertad. Todos los dogmas políticos son contrarios a la idea de Justicia.

También es contraria la política a la Ciencia, puesto que ésta nos enseña que las tendencias de los individuos son variables en razón de su organismo, y la política, lejos de atender a esta variedad infinita, sólo atendible con la no imposición, procura, por el contrario, unificar y regular los actos, hollando completamente las iniciativas y las actividades privadas.

Por último, la autoridad política es contraria a la Naturaleza, que exige que todas las entidades orgánicas minerales y organizadas se muevan con perfecta autonomía para realizar las combinaciones que les corresponden en razón de su constitución íntima. Además, la naturaleza humana es contraria a las imposiciones, por más que el egoísmo humano trate, a veces, abusar de ellas. Pero aquellos mismos que más han proclamado el principio de autoridad para poderlo ejercer, han sido los primeros en darnos la razón en cuanto han visto en el caso de sufrir sus consecuencias. Hablen sino el ejemplo de Alcibiades en la República ateniense y el de Coriolano en la antigua Roma: Amigos del pueblo mientras éste les ha mimado y obedecido, han vuelto las armas contra su país en cuanto se han visto caídos y obligados a aceptar la autoridad de otros por verse reducidos al papel de simples ciudadanos. Habla también toda esa epopeya de luchas sostenidas por el feudalismo con las monarquías, esos poderosos señores, tan celosos de su absoluta autoridad que les proporcionaba diezmos, primicias y hasta el derecho asqueroso de pernada, revolvíanse airados contra el poder real, que quería, a su vez, hacerles sentir el yugo del principio autoritario. Y sin ir más lejos, en los tiempos modernos, la constante indisciplina de todos los partidos en todos los países, demuestra que todos los artistas de gobierno tienen tanto afán de gobernar como pocas ganas de ser gobernados. Ellos son los primeros en demostrar que todo dogma político pugna con la naturaleza.

AREA MUNDIAL

RUMBO A LA LUNA

Tres astronautas norteamericanos han realizado un periplo de once días fuera del mundo terrestre tanteando recursos para desembarcar, en día imprevisto, en la Luna. Recientemente un piloto, también astronauta, ruso, ha divagado por los espacios prelunares en demanda de posibilidades de posarse, antes que los americanos, en la propia Luna. ¿Cuál de los dos países alcanzará suelo lunar el primero? Se ignora, puesto que los dispositivos preparados al efecto son mantenidos en secreto.

Lo exacto, por ahora, el que Franco en este asunto se quedará en la «luna de Valencia», pese a la protección que le dispensan las 27 vírgenes celestiales.

⁂

Por si no existiesen contradicciones diplomáticas suficientes en la Tierra, vamos a inaugurar otras que llamaremos espaciales. ¿Qué título de propiedad se irrogará la potencia que ponga pies en la Luna la primera? Y además ¿se instalará la misma en el satélite terráqueo en calidad militar o civil?

Aducir derechos de propiedad en el Universo sería aún más aberrativo que irrogárselos en la Tierra. No es que éstos sean aceptados e indiscutibles — se ha visto —, pero es asunto a dirimir entre los que habitamos el interior de la cáscara de nuez que es nuestro planeta. Mas atreverse a extender la vanidad y la intemperancia humanos fuera de nuestra área terráquea, entraña una irresponsabilidad orgullosa que algún mundo exterior habitado podría replicar con argumentos traumáticos parejos a los que tanta costumbre hay en emplear en el pobre mundo terroso que ya nos viene estrecho. De donde sacar la conclusión de que la mísera personilla que es el hombre no sabe sino interpretar la vida a través del prisma de la violencia y de la muerte.

Existiendo problemas gordos a solucionar en la Tierra, nos vamos a complicar los cielos. Estando clavados en lo positivo nuestro, pretendemos complicar la situación ultraterrestre, cuando lo normal sería conseguir perfecta entente entre nosotros y llevar, una vez esto conseguido, el beneficio de nuestra organización social perfecta junto con los adelantos científicos de que dispongamos, a las esferas hasta aquí ignoradas, para extender *urbi et orbi* la verdadera armonía universal bellamente entrevista por Camilo Flammarion en su bella producción futurista «Urania».

VIAJAR O QUEDAR EN CASA

Hay un jefe de Estado europeo al cual los sillones palaciegos no se le pegan al trasero. Inquieto por los asuntos exteriores de su Estado, frecuentemente toma el avión para la parte del mundo que sea. A nadie se le ocurrirá pensar que ese jefe estatal pueda ser el llamado Francisco Franco, antítesis de la movilidad política y confrontativa.

¿Por qué el caudillo por la sin gracia de Dios nunca se atreve a traspasar las fronteras de su dominio? ¿Por qué jamás toma avión para sus traslados peninsulares, gozando como goza, de la protección divina?

En primer lugar, Franco sabe bien ser persona ingrata en el país que sea, y si en el interior español se atreve a rodar de derecha a izquierda y a troche y a moche, es por la garantía de una población librada al pánico y sometida a vigilancia estrecha por sus cuatro costados. Pero fuera de los lindes españoles la vigilancia no corre a cargo del caudillísimo y las 27 vírgines celestes, de puro olímpicas no evitarían un temido trancazo. En otra, la política franquista — que en España se afirma a palo seco — no tiene agrado en las cancillerías de las demás naciones y si la misma se acepta es porque en España no hay otra. En total, un hecho de fuerza y una política pútrida que en casa sólo la Guardia Civil puede justificar, pero que fuera de ella no hay cristo ni Franco que consigna darla a comprender ni con zalemas ni concesiones... a medias.

A Franco se le tiene por cuco u hombre avisado. Y será por esta razón que no sale de casa. Sabe que en Europa, Asia, América y Africa es persona ingrata, y no sale a desafiar la aventura; no ignora que los viajes preparados a lo de Gaulle exigen coraje y dialéctica, y conoce por experiencia de Sanjurjo y Mola que un avión puede fácilmente caer en barrena sin que las preces a Dios y a las 27 vírgenes purísimas eviten la catástrofe.

Franco — y con él España — se asfixian en el tufo de hogar cerrado y de la política más cerrada todavía.

¿Cuándo el pueblo decidirá abrir la ventana?

El GALA del 27 de Octubre

EN PARIS

EL público no resultó ser el de los grandes días, pero sí una selección de lo bueno hacia lo mejor. Espíritu de fraternidad queda, y la solidaridad se sigue confundiendo con el arte ingenioso, y es salud que tal confusión continue.

Inauguró la tanda el trío Joël Aymeric tras un accidente dejado atrás y que les valió el coche, pero con resultado de salud intacta. Tuvieron la formalidad de acudir y ajustaron inmejorablemente sus canciones, discretas y bien armonizadas. Por el tono de las mismas creemos que llegarán a buen puerto artístico.

El Trío José Manuel, simplemente famoso. Dos mujeres y un hombre atacando género español en sus diversas facetas, con brío, justeza y gran dignidad de trabajo. Por ahí el folklore español no empalaga: estimula.

Carlos Mendia nos saludó con su aire vasco ritual, continuándose con canciones de mérito — alguna con baño romántico — que le mantienen en juventud y forma espléndida, tanto en timbre de voz como en modulaciones y giros cancionistas. Carlos es el rey (perdona Carlos, por el *monarquismo)* de la simpatía acumulada en nuestros festivales.

Francesca Solleville está en el cenit de la canción y sus dotes de expresión y justeza de canto, justifican ese derecho a la ascensión y a la estima conseguida de la dificultad y tiranía públicas. Solleville es un compendio de sinceridad, de sobriedad, de exactitud, de lealtad y de firmeza ejecutante, y así se mantendrá — y superará — por potencia creadora y virtud *dicente* de sus canciones.

Leny Escudero causó sensación con su arte severo, su acento formal, su dicción penetrante, siempre tan acordado con sus acompañantes, de los cuales resuena el *rumor* que levanta Leny con sus cataratas melódicas, en todo caso ascendentes, nunca declinantes para un desfogue o una transigencia ripiosa. El canto «total» de Leny es vertebrado, emocional, masculino, y al extinguirlo, la gente, seducida, lo sigue, lo desea, para un estrechón, un disco, una prolongación, fugaz, de la buena hora transcurrida.

Los Muchachos (tres) son de lo más dinámico y seguro que nos hemos, en variedades, echado en cara. No descansan ni dejan la atención pública en reposo. Su género americanea y que acudan criollos en intento de probar lo contrario. Guitarras y tamboriles lo manejan con extrema soltura y arte les sale de los bolsillos y del instinto. Su desaparición de la escena es lo que defrauda.

Pero levantan un ¡ah! de satisfacción cuando regresan a la misma con el Niño de Murcia, especie de bólido humano, de méteme en toda gracia, de enciclopedia en cantos floridos, y desborde seguro del escenario hacia el público, al cual ni en un segundo deja desligado del espectáculo que guitarrea — también — mañosamente. Lo alto de la sala le comprendió bien y el patio secundó el derroche folklórico, impotente para mantener su lógica seriedad «plateada», o de platea. O se es alegre, o uno se duerme; pero no: ni el Niño murciano ni sus Muchachos cómplices son capaces de permitir la siesta a ningún concurrente. El cierre que estos cuatro chavales (más o menos) dieron al festival, fue candente como para no dejarnos percibir el aire fresco que reinaba en las vecindades de la boca del Metro.

Yvonne Solal muy graciosa en la conducción del espectáculo, e Yvonne Schmitd siempre segura en los acompañamientos, por distintos y enrevesados que sean los estilos y partituras que los artistas le imponen a su piano. — F.

¿EL CANTO DEL CISNE?

MADRID. — Para celebrar el 35 aniversario de la fundación de la Falange, en el Teatro de la Comedia los falangistas representaron otra idem. Pero al entrar en la sala Pérez Solís, ministro del Movimiento, doscientos jóvenes (flechas) se pusieron en movimiento y lo abuchearon, repitiendo a la salida la suerte. Luego manifestaron por las calles acompañados (más que vigilados) por la fuerza pública, dando berridos heroicos y librándose a excesos victoriales, siempre vigilados (protegidos) por la fuerza que les destinó la Dirección General de Seguridd para, en fin de cuentas, aumentar el volumen de una manifestación de 200 gritones.

GANSERA OLIMPICA

MADRID. — El deportismo español ha salido inédito de los Juegos Olímpicos de Méjico. En consecuencia, la ingeniosidad oficial deportiva se ha inventado un Quijote de Plata con el cual dar la lata triunfal de puertas adentro, es decir, quijoteando con platería dudosa a deportistas españoles actuales y a otros que en 1920 fueron celebridades.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I y II.

13,00 francos los 3 volúmenes.

B.D.I.C

Anarquista de Carrara

de ésta última, estrecha y fraternal relación. Igualmente ésta debería existir entre las secciones nacionales, regionales y locales respectivas existentes en cada país.

La declaración de principios de la A. I. T., las de sus secciones, que se proclaman anarcosindicalistas en cada país, como es el caso de la C.N.T. española, de la C.N.T. francesa, de la C.N.T. búlgara, de la U.S.I., de la F.O.R.U., por ejemplo, no son incompatibles con las de las Federaciones Anarquistas ni con las que han adoptado los propios Congresos Anarquistas celebrados y la que podría adoptar el propio próximo Congreso Internacional Anarquista.

Sugerimos, pues, que los anarquistas en cada país, región o localidad establezcan y mantengan relación fraternal y asidua con las Secciones, Federaciones Locales, Sindicatos y Grupos de Amigos de la A.I.T., donde los haya.

Que se concierten, de vez en cuando, para actividades comunes, jornadas de acción, actos de protesta y de propaganda.

Que se sostenga relación entre las Comisiones de Relaciones de la A. I. T. en cada país y entre la Comisión Internacional de Relaciones Anarquistas y el Secretariado de la A. I. T.

Hacemos hincapié, sin extendernos en consideraciones, en el ejemplo de España y de la Revolución española, donde la C. N. T. y la F. A. I., en estrecha cooperación, llegaron a tener tanta fuerza y prestigio, tanta influencia directa entre los trabajadores y el pueblo, siendo lo más dinámico y audaz de aquella formidable explosión de energías renovadoras encaminadas a transformar la arcaica sociedad española, a abrirle cauces hacia el comunismo libertario, con experimentaciones directas, con realizaciones efectivas, como las de las colectividades y con gigantesca voluntad, mientras se libraba descomunal combate para vencer y aplastar al fascismo, de construir una soceidad libre y justa.

Hay en el mundo, en cada país, aun en aquéllos donde los sindicatos reformistas tienen sus ramificaciones extendidas, millares de trabajadores que no forman parte de ningún sindicato. Los hay que, afiliados a los sindicatos reformistas están descontentos y asqueados de ellos y de sus procedimientos. Hay unas masas neutras indecisas y fluctuantes, desorientadas.

Por otra parte, los partidos políticos siguen tratando de encuadrar ciudadanos, masas obreras, campesinas y juveniles.

Consideramos que todo lo que podamos hacer para restar fuerzas a los partidos políticos, que aspiran todos a ejercer el poder y a sostener el Estado, y a los sindicatos reformistas, que les hacen el juego, aunque alardeen de independencia, es una obra positiva si conseguimos atraer esos ciudadanos y trabajadores hacia nuestras ideas anarquistas, hacia el anarcosindicalismo, hacia la Federación Anarquista y Sección de la A. I. T. en cada país.

Hay que crear fuerza revolucionaria y anarquista.

Sin intensa sensibilización y saturación libertaria de las masas obreras industriales y campesinas, de los propios intelectuales y técnicos, de los hombres y de las mujeres, de la juventud; sin la creación de conciencia libertaria, la revolución social y anarquista no podría ir muy lejos en parte alguna. La revolución conservaría reminiscencias burguesas y autoritarias; éstas volverían a resurgir, la harían retroceder y la asfixiarían.

Por lo mismo que para nosotros, anarquistas, la revolución no puede ser un golpe de Estado ni hacerse por técnicos de golpe de Estado con vicios de origen autoritario y degenerando fatalmente en dictadura, hemos de favorecer los organismos afines, federalistas y antiautoritarios.

Como por otro lado, ninguna revolución, hasta ahora, se ha hecho bajo el impulso de motivaciones exclusivamente ideológicas y éticas, el radio de acción de los anarquistas debe propender el máximo con el apoyo popular, despertando en el mismo pueblo sus impulsiones directas y y concertándose con las fuerzas afines más profunda y sinceramente revolucionarias y que aspiren a transformar los regímenes actuales de opresión y explotación humana.

Establecer alianza y contacto fraternal con la A. I. T., aunque sea simplemente para casos concretos y de acción común concertada que se presenten y en la lucha permanente contra el Estado y sus instituciones, contra el capitalismo, el fascismo, el totalitarismo, contra todas las fuerzas de represión y reaccionarias, no creemos que en nada pueda perjudicar a la Federación Internacional Anarquista ni al anarquismo en general. Por esta misma razón abogamos para que haya inteligencia cordial y efectiva con ella.

En ninguna parte se puede pasar de la revolución política a la revolución social sin el concurso directo de los trabajadores, del pueblo. Esto no debemos olvidarlo jamás.

Sin perder nunca contacto con ellos, los anarquistas, que, en todo tiempo, por mucho que aumentemos nuestros efectivos, seremos indudablemente una minoría, hemos de tratar de constituir una potente y dinámica organización anarquista en todas partes, cuya fuerza e irradiación sea cada vez más determinante y eficaz. Nuestro movimiento anarquista organizado debe llegar a ser el más pujante entre las fuerzas que realmente luchan para impulsar el mundo hacia adelante, hacia la integral liberación de los hombres y de los pueblos y la edificación de una sociedad libre, justa, armoniosa, fraternal y solidaria en el mundo entero.

Eso será tanto más posible si los anarquistas trabajamos para engrandecer y fortalecer nuestra propia organización y si no nos desinteresamos del movimiento obrero y de los trabajadores que luchan por métodos de acción directa, por sus reivindicaciones y emancipación y que aspiran, también, a derrocar los actuales regímenes de opresión y de injusticia y a instaurar una sociedad nueva, justa y libre.

LA REPRESION

MADRID. — La modista de Bilbao, Guillermina Cando Calvo, 21 años, ha sido encarcelada por haber asistido al festival internacional comunista habido en julio-agosto de este año en Sofía (Bulgaria).

Por su parte, el TOP sigue haciendo de las suyas. Al joven Pedro Serrano Chacón le impuso la pena de cuatro meses de arresto «por haber intentado integrarse a una manifestación» y formar parte de un sindicato ilegal. Serrano lleva medio año encarcelado...

Por «desórdenes públicos» han sido juzgados Aniceto Bartoren Sodupe y José Bilbao Imaz por haber entonado canciones vascas no franquistas en la cafetería «Country» de Santurce.

Por «propaganda ilegal» han sido condenados a un año de prisión y 10.000 pesetas de multa Guillermo López Vera y José E. P. Labad Sicilia, que habían difundido escritos «pecaminosos» en Salamanca.

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA»

Libro muy comentado en su referencia de origen. En segunda edición: 10 francos. Pedidos a «C. S.» y a «Espoir».

SE CHALANEA

España pide mil millones de dólares a los Estados Unidos y amenaza con aliarse con la URSS si no se los dan.

Bajo el título de «Los rehenes de los mil millones de dólares» *L'Express* de París en su número 192 del 25 de agosto publicó un artículo en el que dijo:

«Los españoles los llaman «los rehenes de la fortuna». Estos rehenes, son las bases americanas por las cuales Washington y Madrid discuten con acritud. Los *acuerdos ejecutivos* firmados por ambos gobiernos en 1953 expiraron el 26 de septiembre de 1968. Se refieren a cuatro bases que los Estados Unidos pueden utilizar en territorio español: tres terrenos de aviación y un puerto — el arsenal de la Rota — al sudeste de Cádiz, principal punto de atraque de los submarinos Polaris que operan en el Mediterráneo.

Antes de la renovación de los acuerdos, Franco ha subido bruscamente el precio. La ayuda americana en el orden militar, que era de 10 millones de dólares anuales, el Caudillo la ha encontrado baja y ha dicho: Han de ser 200 millones de dólares (mil millones de dólares para cinco años). Además, ha añadido, lo que hasta ahora no eran más que acuerdos, ha de convertirse en un verdadero tratado de defensa, y los EE. UU. han de apoyar diplomáticamente a España en el conflicto que nos opone a Inglaterra para la recuperación de Gibraltar. Asimismo, en cuanto a condiciones económicas, España ha de quedar al margen de las restricciones que han sido impuestas a la mayor parte de las inversiones privadas americanas en el extranjero con objeto de restablecer el equilibrio de la balanza americana de pagos. Todo ello ha hecho exclamar a un diplomático extranjero que tiene su puesto oficial en Madrid: «Ante el dinero, España ha arrinconado su clásica postura de hidalgo orgulloso que miraba por encima del hombro a los demás. Ahora pide humildemente, rebajándose, que le consideren como a un país pobre, que lo clasifiquen entre los subdesarrollados, y no se avergüenza de pedir limosna como aquel mendigo que alarga la mano y suplica unas perrillas «porque no se lo puede ganar».

En apoyo de sus demandas, España hace valer que la retirada de Francia de la Nato, la presencia de buques de guerra soviéticos en el Mediterráneo, y las inclinaciones socialistas de Argelia, han revalorizado el interés estratégico de las bases americanas en territorio de soberanía (?) española, servidas por 25.000 militares y civiles americanos en servicio de ocupación de España.

Washington sostiene por su parte la tesis inversa. Los bombarderos gigantes ya no despegan más de los aeródromos americanos enclavados en territorio cedido por España, desde los accidentes que se produjeron en Palomares y en Thuló, y su papel está de todas maneras minimizado por el desarrollo que han adquirido los *missiles*. Por otra parte también, la política del gobierno del general Franco al lado de los países árabes ha impedido la utilización de bases durante el conflicto del Oriente medio.

Sobre este debate que está en su punto culminante, pesa una advertencia que como quien no dice nada ha lanzado el teniente general Camilo Menéndez Tolosa, ministro español del Ejército: «Nosotros no estamos ligados a ninguno de los dos bandos».

En la última renovación de los acuerdos con EE. UU. ya había sido utilizado este mismo *chantage* dando a entender que el general Franco podía y deseaba establecer una alianza con la URSS de los Soviets pidiéndoles dinero prestado que darían de muy buena gana en forma de petróleo y de otras mercancías, pero el de ahora viene en un mal momento porque cuando la URSS con sus compañeros búlgaros, húngaros, polacos y alemanes del Este invade Checoslovaquia, el general Franco y su gobierno quedan en una postura muy ridícula amenazando con ponerse al lado de ellos si los Estados Unidos no sueltan esos mil millones de dólares que Franco les pide por 5 años, en vez de los 50 que hasta ahora le daban.

TRIBUNA JUVENIL

ANTIMODORRA

SEAME permitido subir a la tribuna de los jóvenes, hoy mismo que éstos no se apresurán en escalar sus peldaños. Ante un público individual o displicente, voy a decir mi cosa por si ella interesara. Soy hombre que mucho ha corrido y trae muchas cosas en el sayo aunque tenga éste agujeros.

Lo primero es *hacer*, en el mundo de las ideas. Sin hacer, nada de lo heredado aguanta. «Camarón que se duerme la corriente se lo lleva». Una verdad no se sostiene por ella misma; alguien ha de sostenerla, retenerla, para que no la arrebate la ventolera del olvido.

La abulia del exilio no apaña, y la preocupación de ser joven eterno, menos. Mucho se ha hecho, lo sé, pero a marchas forzadas y dislocadamente. Sin un cupo limitado de compañeros dinámicos aquí o allá, la ardencia confederal-libertaria se apagaría. Indefectiblemente.

Con cincuenta maestros racionalistas entrados con nosotros en Francia, no hemos sido capaces de levantar una sola Escuela Moderna. En nuestros centros de recogimiento idealista no aparece ni un conato de biblioteca. No obstante, locales para secretarías no faltan.

Ni salas para reuniones en las que el altavoz corresponde a la garganta humana, no a la electrónica. Por incultivo de ideas nuestros discursos, nuestras discusiones descienden, descienden, hasta rozar el suelo. Cuando alguna vez una conferencia de persona sagaz y documentada resuena en nuestros ámbitos sociales, parece que una música extraña nos regala los oídos. ¡Y esa era la «música» común que se percibía en los centros obreros de España!

Los jóvenes de París tenían biblioteca hermosa que incomprensiblemente se les fue de las manos. Incomprensiblemente tal vez no, puesto que no leían. Lo provaban los trastes que reposaban en madera y polvo sobre los sufridos cristales estanteros escondiendo TODAS las obras de los clásicos del anaquismo, sin falta de la obra caudal de E. Reclus: «El Hombre y la Tierra».

Sin movimiento las aguas se estancan y corrompen. Si las aguas cobran curso, si la conducta del hombre se activa, la vida reprende interés y la obra recobra el vigor perdido. Hay un ensayo de ateneo racionalista en París (la Peña) que aparece descuidado, no por la juventud precisamente, sino por la gente madura, la que, precisamente, conoce la virtud del dinamismo libertario por haberlo, en su época, vivido. Esas veladas, esas reuniones por ahora familiares pueden aportar mucho y bueno en esta época de frialdad, de desinterés y de pobres pasiones como afligen a personas y relaciones. El valor desmesurado que se da a lo episódico, a la persona «destacada» o «jefe de grupo»; la primacía que se concede a la taza de café por encima del libro y el folleto; la baja que se causa al periódico porque no es dirigido «por uno de mi cuerda», son vicios del exilio conducentes a la nada, a la liquidación de los valores físicos y morales. En cambio, la vuelta al activismo, a la amistad, al compañerismo entre seres afectados por las mismas opiniones finalistas, puédese conseguir con el trato frecuente, con la tarea realizadora, hacedera en hogar común, el centro libertario, experiencia ya realizada en el Cours Dillon de Toulouse, en cuya sede confederal no faltaban cada domingo 200 compañeros para conferencias, diversiones e iniciativas; experiencias en curso en París con demostraciones de arte, polémicas, solidarias, y de modo de ser agudo. Mucha cosa ha habido, incluso excursiones, no siendo los jóvenes de toda autenticidad los menos notorios en esas actividades.

Ello ha sido así y hay que continuarlo; para el desarrollo del espíritu fraternal y de las ideas en el sentido pujante y desarrollador de las mismas. Pues en nuestro elemento hay sitio para jóvenes, medios y viejos, cada cual según su prisma o estilo.

Puesto que en casa estilo queda, ventaja de la que carecen quienes, de tanto murmurar, lo han perdido.

Alancio CONSTANCIO

SERVICIO LIBRERIA

«El judío errante», Eugenio Sue	15 00
«La religión natural», Meslier	10 00
«Veinte siglos de ignorancia», F. de la Vega	10 00
«Nada», Carmen Laforet	18 00
«Situación sobre España», A. Márquez	7 00
«Misión secreta Vaticano», J. N. Rosales	25 00
Aritmética Dalmau Carles	10 00
«El hombre furia», Victor Hugo	10 00
«General, márchese Vd.», Madariaga	15 00
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles» Vicente Sebastián	6 00
«Verdad y mentira sobre Franco», J. Venegas	10 00
«Los que vivamos», A Rand	15 00
«Manual del pintor decorador»,	25 00
«Nuestra Señora de París», Victor Hugo	10 00
«La religión al alcance de todos», Ibarreta	6 00
«La leyenda de los siglos», Victor Hugo	10 00
«La resaca», Goytisolo —	7 00
Idem (en tela)	29 00
«El Portugal de Salazar»	15 00
«Ibis», Vargas Vila	5 00
«Lirio rojo», Vargal Vila	5 00
«Lirio negro», Vargas Vila	5 00
«Informe sobre la causa económica de la crisis social española»	1 50
«España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil	10 00
«La guerra civil española», H. Thomas	27 00
«El laberinto español», Gerald Brenan	24 00
«Corriente alterna», Octavio Paz	12 00

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe. 75-Paris (10e), CCP, Paris 13507 56.

COLUMNA DEL EMIGRADO

F. Fernández Ramírez nos escribe

Para decirnos (previo arreglo — nuestro — de forma):

«Señores de la Ceneté: Muy buenos días. Yo soy uno de los muchos que por ahí se andan fuera de la España en que se sufre más que se come. No tenía trabajo y acudí a Francia, donde me lo paso en las «golfas» de una casa vieja luego de trabajar de peón automovilero en espera de pagas quincenales que me permitan saldar gastos de cocina (que me hago), de alquiler, de tabaco y cafeterías y cumplir galanterías de baile con españolas y otros gastitos de compañía. Ya ven ustedes que mi existencia en la segunda patria es nada complicada no poseyendo, como ustedes y otros parecidos a ustedes, preocupaciones políticas.

»A los venidos de allá la política nos sobra porque los que en el país se meten en ella van a parar a la cárcel. Opinan por nuestra cuenta jerarcas y sacerdotes y en cierto modo uno queda relevado de obligaciones, que creo se llaman morales. Y cuando uno las da en pensar a solas (hacerlo en público es peligroso) es que el estómago da tirones por no cumplir uno con su deber de llenarlo a tiempo. Es en esto que uno se apura, y, en rechazo de quebraderos de cabeza que terminan mal, coge el portante y se va al extranjero. Les aseguro que este deseo secretamente existe en más de un millón de jóvenes españoles de los dos sexos, al ver que el pueblo no da para la vida de uno y los padres no pueden procurarnos soluciones. La vida del pobre en España es más pobre que antes de la guerra, según mis padres decían.

»Y bueno, ya les he dicho mi situación de hombre tranquilo que comprende algo lo de nuestro país y lo fuye por simple gorronería. Así lo digo y no les extrañe, pues esta conducta allí — y en nosotros aquí — es extensa. Abandonamos a los que luchan por comodismo que avergüenza, lo voy comprendiendo. Y en nuestro egoísmo de palurdos solamente cumplimos deseos y vicios, y aquí se cierra la puerta. A veces nos apercibimos de ustedes y les miramos de reojo. «¿Querrán embarcarnos?», maliciamos. «A mi no me embarca ni el capitán Araña.» Tal somos de vivos, desconfiados.

»Papel se nos da mucho, todo comunista. En nombre de la patria somos convocados, interesados, y al llegar a la sala se nos espeta un rosario político. En general no entendemos gran cosa de lo que dicen, pero alguno de nosotros se queda en ello y la mayor parte ahuecamos el ala. También el cura llamado de la Pompa nos atrae con jerinzongas de las suyas. Varios aprovechan roperos y comedias gratis, pero por lo corriente nos independizamos al tener trabajo y «chambre», pues de curas encontramos incluso en la sopa en nuestros villorrios de España.

»De ustedes tuvimos unas hojas de fiesta y mitin que nos entregaron unos jóvenes precipitados. La mayor parte de tales papeles cayeron al suelo por displicencia. Yo, curioso de mí, recogí uno y vi cosa nueva. Ducho en el camino de El Globo, me hallé torpe para acudir al Metro Maubert-Mutualité, y por allí di con ustedes, que me hablaron en un lenguaje incomprensible. Se ocuparon de un tal Ferrer Guardia y se vé que al hombre lo mataron en España como se sigue, aún, matando a muchos más de los cuales no se habla, pues incluso las familias de los difuntos esconden por temor su desgracia. Sería un hombre ilustre ese Ferrer, que ustedes se sigan ocupando de él de esa manera. Yo no dudo de las palabras de ustedes pero no les acompaño en tan lejano entierro. Tal vez un día comprenda mejor y tenga que arrepentirme de estas palabras. Pero entre tanto me cumple decir en buen castellano que la función de variedades me satisfizo enormemente; por lo español dado en ella y lo francés que ya empieza a entrarme. Varias veces he concurrido a espectáculos de «Mairie» comunista sin nunca dar con el placer que experimenté en la tarde que estuve con ustedes. Allí más te zarandean por cosas de partido que te sumergen en distracciones, y ustedes ni se preocuparon de mi persona.

Repito que no les entiendo y apenas barrunto lo que su política desea. Pero con programa como el del 27 de octubre me tendréis nuevamente entre los concurrentes anónimos.

Muy afectísimamente:

F. F. R.»

Apreciado paisano: Nuestro programa es de pan, dignidad y libertad para todos. Si te acercas a nosotros irás comprendiendo, y si no, come, bebe, baila, y deja que otros preparen para España un sistema de igualdad y libertad que tu no mereces.— LE COMBAT SYNDICALISTE.

COMUNICADOS

AVISOS

GALA DU « MONDE LIBERTAIRE »

Le 10 novembre a 20 h. précises au Palais de la Mutualité, Métro Maubert-Mutualité.

Avec LEO FERRE dans son nouveau tour de chant, PIA COLOMBO, et d'autres artistes. Alocution d'Aristide Lapeyre.

F. L. DE MARSELLA

Con objeto de analizar diversos aspectos que afectan a la gran familia confederal y libertaria, tanto en el área local, como nuclear e intercontinental, convocamos a todos los afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo día 10 de noviembre 1968, a las nueve y media de la mañana, en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon, segundo piso.

Para que las conclusiones respondan al sentimiento general de nuestra particula orgánica, reiteramos la invitación a todas las compañeras y compañeros que forman parte de su seno, esperando una asistencia masiva.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 10 de noviembre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia de todos.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el día 10 de noviembre a las 9 de la mañana, en el local de costumbre.

FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA

Estando el folleto «Emigrados y confederales. — LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM» a punto de ser impreso, encarecemos a las FF. LL. y a los compañeros en general que formulen rápidamente los pedidos que les parezca formular a fin de que se pueda fijar la cuantía de la tirada. Recordamos que el precio de este opúsculo está fijado a 1 franco. De 5 ejemplares en adelante, 0,70 frs.

Pedidos a: «Espoir», 4, rue Belfort, 31-Toulouse y a «C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

F. L. DE ROANNE

Celebrará asamblea general en el lugar de costumbre a las 9 y media de la mañana el domingo 10 de noviembre.

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnífica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a José Fortea, Av. Louis Ravas «Las Rebes», Bat. 8 Esca. A, 34-Montpellier, o al COMBAT SYNDNCALISTE.

PARA LA HISTORIA DE LA C. N. T.

Mi intervención en el Consejo de Economía de la Generalidad de Cataluña en representación de la C. N. T.

por **Andrés CAPDEVILA**

A mediados de septiembre del año 1936, fuí llamado por el compañero M. R. Vázquez a la sazón secretario del Comité Regional de la C. N. T., para que me personara en la casa C. N. T.-F. A. I., instalada en la Vía Layetana. Una vez estuve en presencia del mencionado compañero me dijo: Que por acuerdo del Comité Regional, me requería para que fuera a ocupar un cargo político en la Consejería de Economía de la Generalidad, en representación de la C. N. T. El Comité Regional por razones que me expuso consideraba necesaria mi presencia en el organismo de referencia.

Contesté a su proposición diciéndole: Que consideraba que mi colaboración en el Consejo de Empresa de las Hilaturas Fabra y Coats era de suma importancia dado que los trabajadores de la Empresa en todas las ocasiones me demostraban que me tenían gran confianza, estima y consideración y que además los militantes más activos de la U. G. T., afiliados al P. S. U. C., no reparaban en utilizar procedimientos inmorales y jesuíticos para aumentar en número de afiliados a su conservadora y nefasta organización. Después de lo expuesto, rogué al compañero Marianet, que el Comité Regional reconsiderara la proposición, y que si una vez más consideraba que debía ir a la Consejería, que telefoneara que me atendría a las decisiones que tomara la Organización. Efectivamente, al día siguiente por la tarde, un compañero me trajo a la fábrica un comunicado del Comité Regional, para que me personara en la Consejería de Economía, instalada provisionalmente en la calle de Fontanella, es espera de trasladarse a un gran edificio de la Diagonal que estaba en reparación. Por este motivo cesé mi gestión en el Consejo de Empresa de las Hilaturas Fabra y Coats.

Me presenté a la Consejería de Economía, esperé por espacio de una hora y cuando me tocó el turno fuí recibido por el titular del mencionado organismo P. Fábregas. Le entregué el comunicado que traía del Comité Regional y le expuse el objeto de mi visita. Fábregas leyó el comunicado y alargándome la mano me dijo que tenía gan satisfacción en saludarme y conocerme como compañero. Después me dijo que pasara en el plazo de dos días, que pensaría el cargo que podría ocupar en la Consejería con relación a mis aptitudes y posibilidades.

En la fecha convenida, por la mañana, el Consejero de Economía P. Fábregas, me entregó a mano una credencial a mi nombre con el nombramiento de Presidente Delegado del Consejo de Economía de la Generalidad de Cataluña; seguidamente me dijo, que a las 7 de la tarde se reuniría el Consejo y que me presentaría a los Vocales Ponentes que constituían el mismo.

Es natural que el ánimo de un trabajador que de pequeño solamente había frecuentado la escuela primaria, pasara unas horas de inquietud y de nerviosismo terribles, yo, que no había tenido nunca el menor contacto ni relación con partido político alguno, que mi formación ideológica había sido adquirida en las más puras fuentes del anarcosindicalismo, que incluso, cuando se celebraban elecciones, al amanecer el día partía de excursión a la montaña para no ver la farsa, los sobornos y las coacciones de que se valen los partidos políticos para engañar al pueblo y triunfar. ¿Qué papel representaría en el Consejo de Economía de Cataluña? ¿Cómo me desenvolvería en la Presidencia de un organismo destinado a organizar la nueva economía regional? ¿No haría el más espantoso de los ridículos? Con una tremenda lucha con mi propia conciencia fuí a consultar a un compañero que por sus vastos conocimientos, experiencia y acrisolada moral lo tenía en gran estima y consideración. Le expuse el caso, le participé mis inquietudes y mis escrúpulos y después de haberme explicado me dijo: Es muy difícil aconsejarte en estas circunstancias tan graves y decisivas para todos. Tengo la convicción que el Movimiento Libertario, ha dado un mal paso al participar en los organismos oficiales, pero ante el hecho consumado, si el Comité Regional cree que tu presencia es necesaria en el Consejo de Economía, acepta.

Recobrado en parte mi equilibrio nervioso, a las 7 de la tarde, entraba en el salón de sesiones del Consejo de Economía, acompañado del Consejero P. Fábregas, el cual hizo la presentación protocolaria. Seguidamente pasé a ocupar la Presidencia, saludé con emoción vehemente a los Vocales Ponentes que constituían el Consejo, y a continuación hice constar que encontrarían en mí un compañero dispuesto a trabajar con voluntad, lealtad y honradez y a la par que haría todo cuanto estaría a mi alcance para la causa manumisora del pueblo, del progreso y de la libertad. Recuerdo que asistían a la sesión los compañeros Cosme Rofes, Eusebio Carbó, Pedro Herrera y García Birlán en representación de la C.N.T. y de la F.A.I.

Leída y apobada el Acta anterior, presenté para su discusión y aprobación algunos agrupamientos industriales presentados por los Vocales Ponentes de la Construcción y de la Alimentación, los cuales fueron aprobados sin discusión. El resto de la sesión, se empleó en discutir algunas cuestiones relacionadas con el problema agrario de la región catalana. Sin embargo, el Ponente de la Agricultura tenía solamente atribuciones de información, ya que la legislación agrícola dependía de la Consejería de Agricultura.

A las 9 y media de la noche, al levantar la sesión me sentí favorablemente impresionado y dando rienda suelta a mi buena fe, creí que los partidos políticos y la U. G. T., que estaban representados en el Consejo de Economía, aleccionados por el alzamiento militar fascista y por la intervención decisiva del pueblo en las jornadas sangrientas de julio del 1936, estaban dispuestos a colaborar leal y honradamente a la organización de la nueva vida económica y social que surgía al calor de la Revolución.

Celebramos algunas reuniones del Consejo sin que se discutiera ningún proyecto de decreto de importancia y sin que se alterara la buena convivencia entre los representantes de los partidos y organizaciones sindicales que constituímos el Consejo de Economía. Sin embargo, se esperaba con impaciencia la presentación y discusión en el Consejo del Decreto de Colectivizaciones, que una Ponencia estaba ultimando para pasarlo a la Presidencia y por ende a la discusión y aprobación del Consejo de Economía.

En efecto, el día 22 de octubre del año 1936, a las 7 de la tarde, después de leída y aprobada el Acta anterior y de despachar los asuntos de trámite, presenté a la consideración y discusión del Consejo de Economía, el histórico Decreto de Colectivizaciones que tanto apasionó a la opinión pública nacional y la extranjera.

La discusión del preámbulo y de las disposiciones del Decreto fue empeñadísima, los representantes de los partidos políticos y de la U. G. T., lucharon desesperadamente para reducir el número de empresas colectivizadas a la mínima expresión. Los representantes de la C. N. T. y de la F. A. I., defendieron con energía que las disposiciones que establecerían la colectivización de las empresas fueran lo más radicales posible.

He aquí como quedaron redactados y aprobados después de tesonera y enconada lucha entre los representantes de los partidos políticos y de la U. G. T. de una parte, y de otra los representantes de la C. N. T. y de la F. A. I., los artículos 1º y 2º del Decreto de Colectivizaciones.

Artículo 1º — De acuerdo con las normas que quedan establecidas en el presente Decreto, las empresas industriales y comerciales de Cataluña se clasifican en *a)* EMPRESAS COLECTIVIZADAS, en las cuales la responsabilidad de la dirección recae en los propios obreros que las integran representados por un Consejo de Empresa; y *b)* LAS EMPRESAS PRIVADAS, en las cuales la dirección va a cargo del propietario o gerente, con la colaboración y fiscalización del Comité de Control.

Artículo 2º — Serán obligatoriamente colectivizadas las empresas industriales y comerciales que el día 30 de junio de 1936, ocupaban más de cien asalariados, y asimismo aquellas que, ocupando una cifra inferior de obreros podrán ser colectivizadas si sus patronos han sido declarados facciosos o hayan abandonado la empresa. No obstante las empresas de más de 150 obreros y menos de cien podrán ser también colectivizadas, siempre que así lo acuerden las tres cuartas partes de los obreros.

A las tres de la madrugada, después de acaloradas discusiones y de mutuas concesiones quedó definitivamente aprobado el tan discutido Decreto de Colectivizaciones, el cual fue pasado enseguida al Consejero de Economía, para que el mismo día por la tarde, lo presentara a la aprobación del Consejo Ejecutivo de la Generalidad. Hay que precisar que cuando después de muchas gestiones entre los partidos políticos y organizaciones obreras antifascistas quedó constituido el Consejo de Economía, se convino formalmente que el Consejo Ejecutivo de la Generalidad, estaba obligado a aprobar sin enmienda alguna, los proyectos de decreto que serían discutidos y aprobados por el Consejo de Economía.

Como colofón de la histórica sesión, todos los sectores políticos y sindicales que integrábamos el Consejo de Economía, nos comprometimos solemnemente a respetar y a ser fieles al espíritu y a la letra del Decreto de Colectivizaciones, el cual fue aprobado por el Gobierno de Cataluña y oficialmente insertado en el Boletín Oficial de la Generalidad el día 24 de octubre del año 1936.

Desués de la publicación del Decreto del 24 de octubre, hasta últimos de diciembre de 1936, las tareas del Consejo de Economía desenvolviánse normalmente, ninguna representación política ni sindical ponía obstáculos a la aprobación de colectividades ni de agrupamientos industriales, solicitados por los trabajadores de todas las ramas industriales de acuerdo con las disposiciones del Decreto de Colectivizaciones. Sin embargo, a partir de principios del año 1937, reorganizados en parte los cuadros de los partidos políticos del desastre que sufrieron en las jornadas revolucionarias de julio de 1936, gracias a nuestra tolerancia, espíritu de colaboración y respeto a la libertad, el representante de Acción Catalana Republicana, secundado por la representación de la «Esquerra Republicana» obedeciendo a los acuerdos y a las consignas de ambos partidos de sacar a flote el Estado burgués, empezaron a desarrollar una obstrucción sistemática y cerrada a la aprobación de colectividades y agrupamientos industriales. Además todas las peticiones de colectivización acompañadas de la correspondiente documentación que a tal fin presentaban los obreros de las empresas en las secretarías de los Vocales Ponentes representantes de los partidos políticos, incluso de la U. G. T., no eran examinadas y por ende sistemáticamente y deliberadamente saboteadas.

(Continuará.)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX[e] - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X[e])
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ECO DEL 27 DE OCTUBRE

Ya adelantamos en nuestra impresión que los grandes esfuerzos de la comisión organizadora de la jornada ferrerista no fueron debidamente correspondidos por muchos compañeros. Para el mitin se obtuvieron 500 oyentes entusiastas y para la fiesta de la tarde unos 800 espectadores. Buenos concursos para una sala más modesta; concurrencias insuficientes para un teatro mayor como el mutualista.

En la hora del balance aparecen ya tres resultados: uno de equilibrio incierto para cubrir una enormidad de gastos, y dos de superávit moral cual otro semejante en París jamás hayamos obtenido. En nuestros medios, naturalmente. Los seis discursos de por la mañana fueron otras tantas piezas de convicción oratoria y el espectáculo de la tarde resultó único en brillantez en los anales de nuestras fiestas parisinas. Ambas concurrencias salieron satisfechísimas de la Mutualidad el día 27 de octubre del año que estoicamente vamos apurando... para proseguir el estoicismo durante los años que vengan, que sean muchos.

Se verá, por lo dicho, que la C. N. T. francesa y la revista UMBRAL, las entidades organizadoras de la jornada, tienen motivos para mostrarse satisfechas. Pese a la deficiencia numérica reseñada, la calidad ha sido con creces conseguida. Todo concurrente salió del Palacio feliz de haberlo frecuentado. Además — dato interesante — con menos gente la librería fue más favorecida que en anteriores ocasiones. Sólo en discos de las tres « vedettes » coincidentes en el espectáculo (Francesca Soleville, Leny Escudero y Niño de Murcia) se alcanzó una suma respetable.

Pero, comprobada la buena disposición de un cierto número de franceses, españoles y compañeros de otras procedencias, lo que nos choca es la impresencia deliberada de españoles que se reclaman de la Confederación para arriba. ¿Por qué, tratándose de actos de afirmación antireaccionaria — especialmente el de la mañana — se quedaron en casa o prefirieron la abulia del café a la utilidad de la protesta? ¿Qué motivos apreciables puede aducir el compañero yomenfutista que no resulten extorsiones de conducta o pasionalismos negativos?

Siguiendo la corriente de los dimes y diretes actuales, el tema Ferrer Guardia releva de los días de Mari Castaña. ¿Se han detenido a pensar, esos repetidores, en la oportunidad o inoportunidad de semejante criterio? Seguros estamos de que no, puesto que el régimen que ahora mismo, en 1968, aplana la voluntad de la ciudadanía española, no es solamente el mismo que fusiló en 1909 a Baró, Malet, Hoyos, García y Ferrer Guardia, sino el que ya había ejecutado, en el siglo XIX, a Riego, a El Empecinado, a Torrijos, a Mariana Pineda, al sindicalista Barceló, a José Rizal, a los anarquistas de Barcelona, a los compañeros de Jerez de la Frontera, para no nombrar sino las injusticias más conocidas cometidas por la reacción española a través de 150 años, esa misma reacción que con Fernando VII reinstauró la Inquisición que José Bonaparte había anulado, y que una vez constitucionalmente rechazada, Cánovas del Castillo, Maura, Dato y Francisco Franco la resucitaron impúdicamente sea en Jerez, en Barcelona o en España toda entera, no dejando argumento leal a las víctimas escapadas hacia el extranjero para justificar su ausencia de la protesta general contra el Santo Oficio aún imperante en España, pese a que la modernidad de los frívolos asegure que lo de ayer ante el hoy carece de importancia. Si tal creyeran españoles antifranquistas, ¿cómo justificarían, pues, su presencia en el exilio?

El embate contra la reacción española es siempre necesario, y una presencia en los actos que contra aquélla se celebren para mantener candente la protesta y además contagiarla, es fácil efectuarla. Quedar en casa o pasar al café, es más fácil aún, cierto, pero cuando la conciencia está desconectada por equis motivo. Contrariamente, lo más saludable, noble y constante es acudir — cuando verdaderas necesidades no lo impidan — al terreno de lo efectivo para que nada de lo nuestro arriesgue el fracaso.

So pena de no interesar que el enemigo ingrese una satisfacción más en su libro de cuentas.

MONUMENTO A GARCIA LORCA EN EL CORAZON DE SAO PAULO

UNA iniciativa humana y justa. Los que se impusieron esa noble misión deben considerarse satisfechos por los resultados conseguidos. No cabe la menor duda de que el éxito y la gran repercusión alcanzada, han sido lo suficiente para que las esperanzas acariciadas al principio se consideren totalmente coronadas por el éxito conseguido.

Dos semanas han sido consagradas al inolvidable Federico García Lorca, desaparecido en plena juventud bajo el alud fascista, que desde su inicio niega cualquier destello de luz y de cultura libre, de la que Lorca era un valiente y digno defensor. São Paulo, en lo más hondo, en su propio corazón, ha sentido el calor humano que este homenaje merecía.

En la Biblioteca Municipal, en cuya sede ya en otras ocasiones se habían realizado actos y palestras en memoria del poeta; en esta gran Biblioteca se han expuesto sus obras acompañadas de algunos de los pasajes de su vida y han vibrado innúmeros trabajos de intelectuales brasileños, resultando la más pura y viva expresión de los sentimientos que los anima hacia el poeta perdido. También, como no podía faltar, muchos de nuestros compatriotas han ilustrado y enriquecido este homenaje con justas aportaciones en poesía, dedicadas a la memoria del gran poeta.

Con la mayor naturalidad, sin alardes de fantasía, con aquella sencillez y parquedad que en estos actos se necesitan, todos los trabajos estaban expuestos de manera que pudiesen ser leídos y apreciados en su integridad. El desfile por el mencionado centro de cultura ha sido vivo y de gran consideración, el cual no podremos olvidar los que hemos tenido la magna oportunidad de premiarlo.

Un buen grupo de intelectuales brasileños se puso en vanguardia. Desde los primeros momentos, con su presencia ensalzaron este homenaje. Desde los inicios de estos actos, con la presencia de tales valores — que desde aquí les mandamos nuestro íntimo reconocimiento — los actos realizados en memoria del poeta español se han revestido de una unánime repudio a todo gobierno de fuerza o de carácter totalitario. En una palabra, una comunión de pensamiento santifascistas ha sido el nexo común.

Con sueltos en la prensa diaria se ha venido informando a la opinión pública el alcance del homenaje al gran poeta sacrificado. Flavio Carvahlo, escultor y pintor, es quien proyectó el monumento dedicado a Federico García Lorca. Obra única hasta el momento. El primer monumento erigido a él en el mundo. En el corazón de São Paulo, hoy se halla presente como un verdadero testimonio de acusación a los que con sangre de Caín dieron de hacer fuego, dejando al poeta con rosas de sangre en la frente y con el corazón rasgado por el plomo homicida.

Flavio de Carvalho da una concepción surrealista y abstracta a la obra. Yendo por este camino hay que dar con el verdadero espíritu del autor. El monumento está pintado en tres colores: negro, blanco y rojo: La altura del mismo es de tres metros; su estructura está compuesta de varias barras de hierro rectas y curvas ascendentes, que al teminar embellecen la cúspide con una flor representando el cerebro del poeta. En una placa — también de hierro — triangular, se lee: «Hay que abrirse del todo frente a la noche negra para que nos llene del rocío inmortal.» Abajo viene el título de la obra, extraído de «Los álamos de plata». Y a continuación el nombre del autor: Federico García Lorca.

Un humano y digno gesto de los intelectuales brasileños, en el que han demostrado valerosamente los sentimientos antifascistas que les animan, colaborando de consuno en amor a la libertad con los antifascistas españoles. Con este gesto han puesto en claro manifiesto el repudio al régimen de Franco.

São Paulo, Brasil.

La iniciativa de este homenaje partió de los medios del Centro Democrático Español en San Pablo. De las numerosas adhesiones de apoyo a esta iniciativa apuntamos las siguientes: Sartre, Dalí, Picasso, L. Buñuel y Victoria Kent.

En el Teatro Municipal tuvo lugar el cierre de estos homenajes con la colaboración y participación de numerosos actores del teatro y la televisión brasileños. El teatro, desde los primeros momentos vióse concurridísimo por nutrido y ávido público. Muchos concurrentes, ya conocedores de las obras del gran poeta, anhelosos de su apoyo llegaron mucho antes de la hora al local. Otros, estudiantes, actores, literatos, y en fin, el pueblo en general, atraídos por este ambiente fomentado durante estos últimos días en favor del poeta mártir y contra la tiranía que se lo llevó de entre los vivos, también acudieron para culminar llenando el teatro hasta el extremo de que muchos concurrentes tuvieron que sentarse en el suelo.

La presentación fue buena. La única cosa a lamentar es que la traducción de las poesías del español al brasileño frene el valor y la vida que el poeta supo imprimir en ellas. No obstante, la interpretación por parte de los artistas fue buena. Hubo un verdadero sentimiento hacia la figura y la obra de García Lorca, demostrada en todos los instantes, ya que el «¡Viva García Lorca!» no se pudo reprimir en los pechos y salió como un verdadero anatema contra las dictaduras de todas las especies, cerrándose este entusiasmo libertario con un «¡Viva el pueblo español libre!»

Después de varias poesías dedicadas en memoria de García Lorca en ese homenaje a los treinta y tres años de su desaparición, hubo también la dedicación de algunas canciones salpicadas de destellos de rebeldía.

El poeta chileno, Pablo Neruda, abrió el acto, y en cortas y breves palabras resaltó la figura de Federico como poeta y como rebelde, igual que otros poetas españoles, algunos de los cuales, como León Felipe, ya se fueron. Prosiguió relatando la «generación de la República Española»: García Lorca, Rafael Alberti, Luis Cernuda, M. Hernández, V. Alexandre, P. Salinas, Celaya. «Todos estos poetas son de sentimiento republicano», no dejando de mencionar, en honor también, a Antonio Machado.

Ahora, en estos tiempos en que tanto se viene hablando de paz, de amor al prójimo, de diálogo entre ateos y religiosos; cuando las guerras, pequeñas, pero que un día pueden prender y convertirse en gran catástrofe; cuando las protestas y levantamientos de los estudiantes se realizan unánimes por los cuatro costados del mundo; cuando, en un teatro, el Municipal de la ciudad de São Paulo, se han congregado todas las razas, porque por las venas de esta gran parcela del inmenso Brasil corre sangre de todas las razas del mundo. Aquí, desde estos palcos, desde este escenario, juntos, unidos en un mismo pensamiento en la libertad, que representó y encareció el mártir García Lorca y, al mismo tiempo, con una repulsa común contra todos los tiranos que esclavizan y oprimen, latieron centenares de pechos al unísono. Este ha sido el más grande y hermoso emblema que en este acto todos llevábamos inscrito en el corazón

El billete de ingreso y, como homenaje al poeta, ya lo advertía: «Federico García Lorca vivo».

«PICA-PAU»

UMBRAL

Sumario del número 82:

José Sevilla : **¿QUE ES EL RACIONALISMO ?**

Evtuchenko : **BALADA DE LOS LINGOTES.**

Alberto Fernandes Leys : **GUTENBERG, EN UNO DE LOS CINCO MOMENTOS DEL HOMBRE.**

De Carlos Fernández Shaw : **LAS GAVIOTAS** (poesía).

X. X. : **HOMENAJE A GARCIA LORCA EN SAO PAULO.**

Valentín Rodríguez : **MUERTE Y RESURRECCION DE GARCIA LORCA** (poema).

P. Bosch Gimpera : **PARALELISMOS EJEMPLARES EN LA EVOLUCION HISTORICA. ROMA Y LOS IBEROS.**

Luis di Filippo : **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**

Paulo Torres : **PROPIEDAD, FLAGRANTE, BALADA DEL PAN** (poesías).

Jorge Medauar: **PAZ SOBRE LA GLEBA.**

Guilherme d'Almeida : **ERA UNA VEZ, ESTA VIDA** (poesías).

Vladimir Muñoz : **CONTRIBUCION A LA BIBLIOGRAFIA LIBERTARIA EN AMERICA LATINA DESDE 1915 hasta 1930.**

Eugen Relgis : **EL SOLITARIO Y SU COMPAÑERA. INDIVIDUO Y FAMILIA.**

Avenir Rosell : **ROMILDO RISSO, EDUCADOR.**

Juan Ferrer : **EL COMUNISMO, NUEVA VERSION DEL LERROUXISMO.**

De Enrique Federico Amiel : **REFLEXIONES.**

Fernández Moreno : **SETENTA BALCONES, (poesía).**

Noticiario, Libros, ilustraciones como de costumbre. Precio del ejemplar: 1,50 frs.

Contribución a un 59 aniversario

por **Fernando Valera**

EL asesinato de Francisco Ferrer Guardia fue la iniciación de un proceso histórico que había de llevar por el encadenamiento lógico de los acontecimientos, por la fuerza misma de las cosas, al desastre de Annual en 1921, a la dictadura de Primo de Rivera en 1923, a la instauración de la República en 1931, a la rebelión militar de 1936 con su complemento inevitable de guerra civil y revolución social, para culminar en fin en la prolongada era de tiranía que desde 1939 padece España.

Pero, además de eso, la inmolación de F. F. G., por el solo delito de ser un pensador libertario y un maestro racionalista, representó a mi juicio una resurrección inesperada del tribunal de la Santa Inquisición, abolido por la revolución liberal y cuya última víctima había sido otro maestro de escuela, el maestro Ripoll de Ruzafa, mártir del protestantismo, hombre virtuoso y santo a quien la Inquisición ejecutó en 1828 — echando sus restos mortales al mar, para que no se infectaran de herejía las tierras de la huerta — por el terrible delito de leer y difundir la lectura de los Evangelios.

Y lo que parece increíble es que casi nadie, entre los cultos y eminentes contemporáneos, se percatase de que aquel proceso, además de su carácter político, social y revolucionario, fue un proceso inquisitorial y un crimen del ancestral clericalismo español, un crimen religioso. Es cosa documentalmente probada que ni Francisco Ferrer, ni sus discípulos anarquistas, desencadenaron la terrible subversión que había de costar muchas docenas de muertes, centenares de heridos, millares de presos y encartados, algunos de los cuales padecieron tortura y fueron juszgados, condenados a muerte y fusilados en los fosos del castillo de Montjuich.

Ya he dicho que el gobernador Ossorio y Gallardo reconocía como primer responsable al propio Estado, y luego a la injusticia social que mantiene permanente, bajo la ceniza de la paz aparente, el rescoldo de la rebeldía. A la hora de concretar las responsabilidades, de individualizarlas, la reacción apuntaba principalmente a don Alejandro Lerroux, que por cierto estaba entonces viajando por América, y a sus republicanos radicales, que a la sazón se llamaban a sí mismos «los jóvenes bárbaros».

Con razón Josep Benet, en un libro publicado hace algunos años en Barcelona, subrrayaba que la campaña difamatoria «omitía deliberadamente la conducta de una gran mayoría de los rebeldes, evitando asesinatos, robos e incendios — salvo la quema de conventos — en las extensas zonas de la ciudad dominadas por los revolucionarios.»

La reacción, y singularmente la reacción carlista y clerical, una vez dominada la revuelta, quería saciar su sed de venganza: «La fiera está en el cubil, exclamaba Juan de la Cierva. Hay que hostigarla para que salte y acabemos con ella.»

Y a cuenta de la revolución, provocada como a veces suele acaecer, por agentes secretos de la autoridad (1) ,secundados por la plebe encanallada que sólo los necios y los demagogos — y a todos los demagogos son necios — identifican con el pueblo revolucionario, vino la terrible, fría, implacable represalia de la que el poeta Maragall llamó con justo calificativo «la turba conservadora», y a la vanguardia de ella la turba clerical.

Hubo que buscar víctimas propiciatorias para aplacar la sed de sangre de la turba conservadora, frailuna y militar, horrorizada aún por el espectáculo de lo acaecido durante la «Semana trágica». ¿Qué víctima más grata a los dioses de la venganza que la figura señera del maestro racionalista y libertario? ¿Quién mejor que él, discrepante del Estado, por anarquista, y de la Iglesia, por librepensador, para concentrar sobre su cabeza la ferocidad de ese *odium theologicum* de que sólo son capaces, cuando se asocian para el crimen, la Iglesia, el Estado, el Trono y el Altar?

Aunque Francisco Ferrer no hubiera tomado parte activa en los acontecimientos revolucionarios, se le procesó como el *motor inmóvil*, como el entendimiento agente, pues que eran sus prédicas y sus enseñanzas, su pensamiento y su doctrina —, decían — la verdadera causa inicial de donde había brotado la agitación revolucionaria.

Y el Tribunal militar, el Consejo de guerra le condenó a muerte, no por lo que había hecho, sino por lo que había pensado. Por eso digo que el proceso de Ferrer, más que político y social, fue un proceso inquisitorial, un proceso teológico, como el que en 1415 llevó a la hoguera al herético revolucionario Juan Huss, mártir. precursor y guía del pueblo checoslovaco.

Y porque la víctima era un hereje de todas las ortodoxias a la sazón vigentes, los Poncio Pilatos de aquella España envilecida — todos los Poncios, los políticos, los obispos, los intelectuales — se lavaron las manos a cuenta de que según ellos Ferrer no era sino un mediocre pen-

(Sigue en la página 2.)

(1) La revolución de julio de 1909, (como la del 19 de julio de 1936) no pudo ser más espontánea. La empezaron las mujeres en el puerto al tratar de impedir los embarques de soldados hacia Melilla, y las secundaron los hombres levantando barricadas en las calles. (N.D.L.R.).

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA MALA RAZA

LA ignominiosa obsesión racista, tan preponderante en Norteamérica, ha sido denunciada y combatida, como es sabido, frecuentemente, mereciendo la repulsa de todos aquellos que tienen dignidad y un alto respeto a la especie humana. Se les ha afeado a quienes, siendo hijos de un país que pretende ir a la cabeza de la civilización, sus sentimientos de un bajo nivel moral, al poner empeño en el hecho de la discriminación racial.

Los procedimientos más humillantes han sido usados en la vida civil al respecto de los negros. En los estudios, en el trabajo, en la convivencia cívica los negros norteamericanos han tenido que pasar por el despreciativo concepto de hacer figura de seres inferiores; seres integrando una mala raza. Pero en la vida del país se han presentado circunstancias excepcionales: etapas de cariz belicista. Y haciendo falta *carne de cañón*, es de comprender que a los negros se les haya inducido a desempeñar el «alto honor de defender la Patria». Unas veces batiéndose en el campo de batalla; y en período de paz, vistiendo el uniforme militar, en los cuarteles, han habido buen número de negros. Aduciase que ya en ese plan los efectos de la porfía racista no se dejaban sentir.

Hace unos pocos días, un negro, militar profesional con el grado de comandante, entregó unas declaraciones a la prensa, acusando al Ejército norteamericano de ser una organización racista. Adujo que desde hace muchos años se viene diciendo al pueblo americano que los militares se hallan a la cabeza de la lucha contra los vestigios de la segregación, cosa que es una flagrante mentira. El comandante Merrit señaló que sus camaradas negros, ante la arbitrariedad de que incluso en el Ejército se vean imposibilitados de alcanzar las ventajas otorgadas a los blancos, se hace necesario que empiecen a obrar como hombres. Cabría decir que la mejor forma de obrar *como hombres*, sería negarse a vestir el uniforme militar, dado lo que el militarismo representa, tanto para los negros como para los blancos.

Racismo y fascismo son sinónimos; lo prueba el hecho de que el sector más reaccionario del pueblo norteamericano lo constituye la organización de los «ku klux klan», cuyo odio a los elementos de raza negra les ha inducido a realizar los crímenes más bestiales. Es una cuestión de constancia en la protesta, de virilidad en el empeño, el que, debidamente organizados, llevando una coordinada actuación, hagan sentir a la opinión pública la conveniencia de ser tratados como seres humanos, con iguales prerrogativas que puedan desear blancos, cobrizos, o amarillos.

¿LITERATURA DE SIGNO LIBERTARIO?

Una vez más, y en publicación de ideas afines a las nuestras, leímos recientemente unas consideraciones lamentando la ausencia de obras literarias en el ambiente libertario. Otras veces hemos podido leer en textos de compañeros anarquistas parecidos puntos de mira: faltan novelistas, faltan poetas, faltan dramaturgos de filiación anarquista.

Descontados, sin citar elementos ácratas de uno y de otro país, compañeros de ahora que cultivan la literatura, en cualquiera de los géneros citados, se puede bien decir que no han faltado en el pasado los libertarios practicando la literatura, y que en obras literarias han expresado su sentir anarquista. No se trata de que hayan dado a conocer obras geniales de las cuales se haya hablado por doquier, pero no cabe duda de que cosecharon estima en el ambiente en que las dieron a conocer. A este respecto acuden ahora a la memoria algunos nombres de elementos anarquistas, o simpatizando con el anarquismo, que en aquellos países cultivaron la literatura.

En Francia, Luisa Michel escribió varias novelas abordando temas sociales con un lenguaje sencillo, anhelando ser comprendida de las masas populares. Juan Grave y Carlos Malato, que escribieron algunos libros de sociología ácrata, buscaron expresar por medio de la ficción literaria sus conclusiones doctrinales. E. Armand en el lenguaje poético, y Han Ryner en la novela, plasmaron ideas ácratas en el papel. Octavio Mirbeau y Bernard Lazare gozaron de prestigio en el mundo de las letras, y algunas de sus obras, de impulso demoledor, conquistaron singular estima tanto en el ambiente libertario como entre el gran público. En Inglaterra William Godwin, tan conocido por su obra «Investigación acerca de la Justicia Política», escribió novelas en las cuales expuso algunas de las ideas expresadas en su obra fundamental. De William Morris es célebre su novela utópica «Noticias de ninguna parte». De Percy B. Shelley quedan poemas de un fondo puramente anarquista. De Alemania se pueden recordar los nombres de Gustavo Landauer que además de sus trabajos de orden sociológico libertario escribió diversas novelas, que no han sido traducidas del alemán, como la mayor parte de lo que escribió el citado pensador. Tarea literaria emprendió igualmente John Henry Mackay, cuya novela más conocida, traducida al francés y al español, es «Los Anarquistas». De Italia acuden ahora a la imaginación los nombres de Pietro Gori y Virgilia d'Andrea, habiendo destacado uno y otro en la poesía particularmente. De la América latina se pueden citar a diversos compañeros, siendo los más conocidos: Pierre Quiroule, que escribió diversas novelas de las llamadas de «anticipación» a la manera de Wells. Florencio Sánchez dejó escritas varias obras teatrales que no dejan de estar en cartel en teatros de América. También González Pacheco escribió diversas obras de tipo social; destacando en la poesía y en la novela Alberto Ghiraldo. De España se podrían citar a diversos escritores que tuvieron su período de impulso anarquista, como Azorín y Julio Camba. Ya de los que tomaron con seriedad las ideas, y que con miras a su difusión emplearon la literatura pueden citarse a Federico Urales y a Felipe Alaiz. Elías García tuvo fibra de poeta, de buen poeta. Román Cortés dio bastante nombre a su novela «María». Mauro Bajatierra y Sánchez Rosa cultivaron el relato sencillo, novelistas para jóvenes y niños en particular.

No ha faltado en el ambiente libertario internacional literatura escrita por elementos ácratas. Ahora bien: así como no se anda de acuerdo con la apreciación de querer singularizar y dar un valor superlativo a la denominada «literatura proletaria», tampoco creemos que haga falta una literatura *especial* de apelativo anarquista. Los grandes escritores que han expresado en sus obras lo que hay de vital en el ser humano no pertenecen a ningún *encasillado*. Hablan al corazón, a la sensibilidad, a la inteligencia del actor, sea uno u otro su modo de pensar y su puesto en la sociedad. Son autores geniales que han dejado como un mensaje a la humanidad Así Cervantes, con su «Quijote». Autores que siempre se leen y releen: Esquilo, Shakespeare, Dostoiewski, Dickens, Ibsen, Zola, entre algunos pocos más. Literatura sin *estampilla*, que sirve para todos, para los anarquistas y para los que no lo son.

Deberían de tenerlo muy en cuenta los que nos hablan de una falta de «literatura anarquista». Posiblemente no se expresarían así de procurar conocer a bastantes de los que en ambiente anarquista han escrito literatura, y de haber leído unas cuantas obras de las que, por ser profundamente humanas, son inmortales.

PANAIT ISTRATI EN RUSIA

Parece ser que van a ser recopiladas y editadas en francés, y en varios tomos, las «Obras Completas» del escritor rumano Panait Istrati. Kesel dirige la edición y a ella le pondrá una extensa introducción. Hemos leído la relación de títulos de las obras incluidas. Pero vemos que los editores no han querido agregar a los tomos de «Obras Completas» la obra en tres tomos denominada «Rusia al desnudo», que escribió Istrati con motivo de su viaje a Rusia. Posiblemente ello obedezca al deseo, con fines comerciales, de no querer irritar otra vez a los comunistas, como ocurrió cuando el autor dio a luz las obras citadas.

Como Gorki y Jack London, Panait Istrati fue un vagabundo. Pero mientras el primero anduvo por las estepas rusas y el otro por los puertos de América, el autor de «Nerrantsula» recorrió las tierras balcánicas, las islas griegas, captando magistralmente en la retina las imágenes del paisaje, lo pintoresco de las costumbres, y el modo de ser de las gentes. Rebelde de temperamento, amando la justicia; sus relatos alcanzan a unir la belleza descriptiva con las ansias de emancipación social. Conseguida una aureola de escritor, creyó, en los albores de la revolución bolchevique, que la redención humana había brotado esplendentemente en Rusia. Los bolcheviques le invitaron a visitar el país. La visita oficial fue todo gloria y festejos. Pasó el tiempo, Istrati quiso vagar solo, por su cuenta, por la tierra rusa. Entonces, dolorido, conoció la realidad: la tiranía estatal, la miseria, la explotación, el engaño. Y en pos de la verdad y la sinceridad, presentó al desnudo la Rusia comunista.

DISCOS

Aparte Moisés López, Elías García, Cortiella y Usón, en el movimiento libertario español no hemos tenido poetas visibles. Sin embargo, corazón y pensamiento mediante todos «de poeta y de loco hemos tenido un poca».

Jaime Aragó era alpargatero y sus alpargatas nuevecitas se abrían como rosas. Sin embargo, sus buñuelos salían dorados y olorosas del caldero como poemas gastronómicos.

El compañero Juan Alvarez, hijo de capitán de la guardia civil (lo que ya es prosa) era un poema atractivo para las muchachas, sin dedicarlas siquiera una sola gansada lírica.

Nuestro Gaspar Llansana, de maneras bruscas, componía poemas arquitectónicos con su diestra paleta.

Conozco a dos o tres compañeros que «hicieron» la verídica y difícil poesía de rechazar la herencia que les correspondía. ¡Oro puro!

Zurita Cervelló fue todo él un poema trágico.

José Gateu significó una oda a la lealtad por ingenuidades osadas.

Luz Arnal vivió corto e intenso en ráfaga anarquista. Se fundió prendida entre una aurora y un ocaso brillantes.

Unos versos candorosos fueron interpretados de calendario por una pretendida mía, y habían salido de mi caletre. A partir de entonces solo rimo maliciosidades.

No rimar jamás anarquía con espía, contaduría, ni el bollo de una tía.

Antonio Puig era poeta por músicas e ideas, pero sus 100 sardanas permanecen secretas.

La hija de José Miranda era bonita y alada; pero casada y con hijos el barro se le puso en las alas.

Angel Samblancat fue el poeta de la energía. Sólo en cadáver su adinerada familia consiguió domarlo.

Hay poetas de hecho en casa, a los que la vulgaridad no hace caso.

DISCOBOLO

SALA DE FIESTAS DE THIAIS

Para el domingo día 17 de noviembre, a las 3 de la tarde, S.I.A. regional organiza un espectáculo a cargo de la «Ghilde des Amis du Théâtre», la cual representará FAUSSE MONNAIE, de Hervilliers et Cleray, y FEU LA MERE DE MADAME, de G. Feydeau. Seguidamente, importante programa de VARIEDADES. Se cuenta ya con la participación de JEHAN JONAS.

Autobús 283 en Porte de Choisy.

Le Directeur de la publication : YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C
3427

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

14 NOVEMBRE 1968
NUMERO 530
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Libérez nos camarades

Deux demandes de mise en liberté provisoire demandées par les avocats de nos jeunes camarades bordelais, inculpés pour faits relatifs aux événements de mai, viennent d'être refusées par les magistrats chargés de cette affaire.

La Confédération Nationale du Travail avait espéré, compte tenu des libérations précédentes octroyées à autres personnes détenues pour des faits analogues, que nos jeunes bénéficieraient de la même règle d'équité. Nous pensons qu'il ne doit exister qu'une seule forme de justice dans un pays républicain et nous nous élevons avec indignation contre cette mesure discriminatoire qui ne frappe que des adhérants de notre organisation.

Nous avons déjà dit en d'autres occasions que le vaste mouvement populaire du mois de Mai, avec tous les actes qui s'y sont déroulés et les idées généreuses qui y ont germé, reste un ensemble indivisible, indissociable ne pouvant être attribué séparément à aucun parti politique ni aucune organisation idéologique.

Et puis, n'a-t-on pas reconnu dans les hautes sphères du gouvernement que des transformations sociales étaient indispensables ?... Les jeunes l'ont pensé aussi; mais la fougue de la jeunesse ne permet pas qu'on en reste à des pensées. Ce sont les actes qui ont toujours singularisé les générations montantes. Maintenir nos jeunes en prison c'est renier toutes les déclarations faites dans les hautes sphères pour calmer les esprits et relancer l'économie du pays. Nous ne cesserons donc de protester et de manifester notre indignation tant que nos quatorze camarades ne seront pas en liberté.

LE BUREAU CONFEDERAL

Anniversaire de l'exécution de Francisco Ferrer Guardia

NOTRE MEETING A PARIS

Nous avions annoncé un meeting rationaliste, nous aurions pu ajouter et d'unité. Oui tous les orateurs semblaient s'être unis à la lumière des pensées et de l'idéologie de Francisco Ferrer.

Le président justifia le regroupement d'orateurs venus des différents mouvements de conception rationaliste en rappelant que déjà, au mois de mai, les étudiants avaient lancé le mot d'ordre d'unité. De plus le grand Ferrer, en mettant sur pied l'Ecole Moderne, n'avait devancé pas les jeunes de Mai et leur théorie sur la contestation permanente ? Quoi qu'on puisse en penser un meeting sur F. Ferrer se justifiait, il était d'une actualité brûlante ; mais il appartenait aux orateurs de développer le sujet et après une brève intervention du directeur de la revue « Umbral », la parole est donnée au camarade Maille qui parle au nom des « Amis de Sébastien Faure » :

59e anniversaire de la mort du grand libre penseur que fut Francisco Ferrer, victime à la fois du crime perpétré par le gouvernement d'Alphonse XIII (ce triste résidu dégénéré de la tribu des Bourbons) et par le cléricalisme le plus sinistre et le plus malfaisant régnant toujours outre Pyrénées.

Les « Amis de Sébastien Faure s'associent à cette manifestation.

Constatant que le cléricalisme tant honni écrase toujours l'Espagne si bougrement et si durement éprouvée, cette commémoration reste toujours d'actualité contre la tyrannie régnant encore un peu partout engendrée par le militarisme et le totalitarisme russe ou marxiste.

Nous conservons le privilège de nous proclamer résolument adversaires de l'imposture et de la dictature avouées ou larvées, quelle que soit la couverture dont on les enveloppe.

Au début du XXe siècle l'Europe intellectuelle et civilisée semblait endormie, pensant que l'ère des bûchers et des exécutions sommaires était révolue. On était loin de se voir subitement transporté en plein Moyen-Age avec ses persécutions mémorables caractérisées, entre 100 autres de ses victimes, par le supplice de Jean Hus ordonné par le premier Jean XXIII.

Réveil brutal à la nouvelle de l'exécution, sans jugement digne de ce nom révélant que successeurs de Loyola et de Torquemada ne désarment jamais afin de perpétuer leur domination basée sur la crainte et la terreur. Exécution d'une décision de justice unilatérale rappelant l'Affaire Dreyfus, qui passiona la France 10 ans plus tôt, encore que celle-ci, en dépit de son horreur était sans rapport avec la tragédie du jugement sommaire de Barcelone. Condamnation à mort — sur accusation inventée de toutes pièces, une parodie de justice, allait assassiner, dans une prison secrète, isolée du reste du monde, ce précurseur dont l'esprit rayonnait dans le monde entier.

Ce martyr des prêtres est demeuré un vivant symbole, personnifiant l'éclatante affirmation de la vérité au service de l'émancipation humaine. Laissant de côté les redoutables circonstances qui ont entouré le système policier, mis au service du cléricalisme espagnol, je me bornerai à rappeler l'action rationaliste que fut l'œuvre de Francisco Ferrer.

En constituant, en 1901, à Barcelone son état major, où il substituait aux textes littéraires, toujours arides, un manuel reposant sur des bases pratiques, il se révélait ainsi un précurseur de la méthode Assimil, qui connait présentement une renommée dans le monde entier.

Ses principes pédagogiques, inspirés de l'idéologie politique et sociale des philosophes du XVIIIe siècle et des révolutionnaires de 1789, le conduisent à l'impartialité absolue de son enseignement, reposant la justification de la liberté individuelle, à la lumière des progrès chimiques et physiques et de leurs retentissements sociaux.

L'enseignement nouveau connaît un développement rapide et au congrès international de la Libre Pensée de Rome en 1904, Francisco Ferrer pouvait s'honorer du fonctionnement de 20 Ecoles modernes en Catalogne. en 1908 ce nombre dépassera la centaine parmi lesquelles nous ne saurions omettre l' « Ecole de la Nouvelle humanité », de Valence, fort bien équipée pour l'enseignement des études scientifiques.

Cette dernière, recevant jeunes filles et jeunes garçons, dispensait un enseignement qui ne laissait aucune place à l'instruction religieuse, marquant ainsi une différenciation entre Morale et Religion, qui demeurent si souvent incompatibles.

Des établissements analogues se fondent à Amsterdam, à Lausanne et au Brésil faisant redouter des succès préjudiciables aux tenants de l'autorité détenue par nos ignorantins qui se réservent le monopole d'un enseignement qui impose à l'enfant, au cerveau si malléable, de se plier à tous les credos.

Tout comme à la nuit succède le jour, on assista à un réveil de la foi en l'homme, en sa bonté naturelle et à l'éclosion rapide des Ecoles modernes où l'on se bornait à donner aux enfants espagnols un enseignement sain, dégagé des dogmes religieux qui reposent sur de vulgaires fables. Mais dans l'Espagne d'alors (comme encore dans celle d'aujourd'hui), qui ignorait l'hygiène et consacrait à l'éducation religieuse de nombreuses heures, cela pouvait et devait être dénoncé comme prématuré aux yeux obscurantistes ; tous les moyens sont bons pour abattre un adversaire résolu et les fausses accusations dont on accablait Francisco Ferrer conduisaient ce dernier à se défendre vigoureusement des diverses épithètes d'anarchiste et de militant révolutionnaire, car il ne songeait qu'à exposer de doux procédés d'une éducation aboutissant à la liberté d'expression et de libre examen.

En 1906 il fonde la *Ligue internationale pour l'éducation de l'enfance*, dont il offre la présidence à Anatole France.

A l'égal de Paul Robin, qui instaure des méthodes analogues dans son orphelinat de Campus et de Sébastien Faure dans sa Ruche de Rambouillet, il envisageait une neutralité absolue à l'école menacée par les forces rétrogrades persistant à propoger des méthodes désuètes endormant les esprits.

Au contraire, l'enseignement rationaliste ne nie rien. Il affirme que ce qu'est démontré par la science, compris par l'homme raisonnable et prouvé jusqu'à l'évidence.

Tandis que l'on constate que le faux éducateur impose, viole et contraint, on observe que le véritable éducateur est celui qui peut le mieux défendre l'enfant contre ses idées, ses volontés à lui, en un mot, qu'on appelle le plus aux énergies propres de l'enfant.

« Notre enseignement n'accepte ni les dogmes ni les usages, car ce sont là des formes qui emprisonnent la vitalité mentale dans les limites imposées par les exigences de phrases transitoires de l'évolution sociale. Nous ne répondons que des solutions qui ont été démontrées par les faits, des théories ratifiées par la raison et des vérités confirmées par des preuves certaines. »

Dans leur acharnement à maintenir un enseignement frelaté les religieux oublient cette réplique cinglante administrée par Jean Marc de Lanessan, qui constatait la carence de l'Escurial en ces termes :

« La Révolution est sortie de la soumission de nos rois aux pontifes de Rome. »

Pour compléter ce rappel sommaire de l'activité de Francisco Ferrer, je voudrais vous rappeler un fait remarquable de l'évolution de la pensée chez cet homme d'un admirable caractère, qui eut le courage tranquille de préciser, après un entretien de plusieurs heures avec un notaire enregistrant ses ultimes dispositions, cette clause qui dénote ses plus fermes soucis :

« Quant à mes restes, je déplore qu'il n'existe pas de four crématoire dans cette ville comme il y en a à Milan, à Paris et dans d'autres villes, car j'aurais demandé qu'ils fussent incinérés en faisant des vœux pour que, dans un temps non lointain, les cimetières disparaissent pour le bien de l'hygiène et soient remplacés par des fours crématoires ou par un autre système permettant encore miex la destruction des cadavres. »

Pour conclure ce bref exposé nous garderons présent à notre esprit ce crime clérical, doublé d'un crime social, qui nous stimulera pour l'action nécessitée par la perpétuation du régime d'exception qui poursuit ses exploits en Espagne.

Avant de quitter cette tribune où bien d'autres arguments ont été ou seront développés pour illustrer l'homme qui fut la victime d'un crime innomable et que rien ne pourra effacer.

Nous en appelons aux masses toujours trompées de ne jamais oublier le déni de justice exercé par les serviles larbins de la saint alliance du sabre et du goupillon, pour formuler un vœu solennel exprimant qu'elles gardent l'espoir de se débarrasser de cette caste qui déshonore l'humanité.

Avec Romain Rolland nous ne cesserons pas de proclamer *In tyrannos*, contre tous les tyrans.

Marxistes d'hier et d'aujourd'hui

Ce que Jacques Duclos ne dira pas à ses ouailles

L'une des plus grandes vertus de tous temps est la pratique inconsidérée de la calomnie pour mener à bien leur impitoyable lutte contre l'anarchisme. « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose ! », est le principe fondamental dont se servent les marxistes de toute tendance depuis le temps de la Première Internationale. C'était déjà le principe de base de Karl Marx et ses disciples et acolytes continuent à se servir de ce principe tout en sachant que la calomnie est « un geste déshonorant qui ne salit pas Bakounine mais qui avilit, au contraire, son auteur. »

Dernièrement le gros ex-pâtissier, comme le nomma le grand manitou du P. C. espagnol, aujourd'hui en rupture de ban avec celui-ci, Jésus Hernandez, Jacques Duclos a publié une brochure sous le titre de « Anarchistes d'hier et d'aujourd'hui ; comment le gauchisme fait le jeu de la réaction ». Nous n'avons pas lu, et nous ne lirons pas cet opuscule, car nous ressentons un très grand dégoût lorsque nos ennemis insultent inutilement. Cependant, il est arrivé un moment où les anarchistes sont en devoir de dire leurs quatre vérités à ces messieurs de la nouvelle religion marxiste. Ils ont trop longtemps trompé et mystifié la classe ouvrière pour que les anarchistes continuent à garder le silence sur le véritable visage des communistes du monde. Il faut arracher le masque dont les communistes couvrent leur hideuse face de façon à ce que les honnêtes gens sachent à qui elles ont à faire vraiment.

Nous nous proposons donc, de publier ici quelques détails très intéressants sur l'action marxiste d'hier et d'aujourd'hui qui, nous l'espérons, serviront efficacement à rétablir la vérité sur le révolutionnarisme des marxistes de tous les temps, communistes y compris. Ce ne sera pas en déversant de tonnes d'injures sur les militants marxistes que nous contribuerons au rétablissement de la vérité, et ce ne sera pas avec des accusations de notre récolte que nous essaierons de découvrir la fausseté des accusations dont les communistes se servent lorsqu'il s'agit de discréditer leurs « frères ennemis ». Nous allons nous servir des arguments que l'histoire, elle-même, nous a appris. Ainsi donc, voyons de quoi il s'agit.

Pour développer notre travail de démystification nous allons partir de quelques points :

1° Marx et Bakounine dans la Première Internationale.

2° Le marxisme et l'anarchisme dans la Révolution russe.

3° Marxisme et anarchisme en Espagne.

4° Le communisme cubain et les anarchistes.

5° Avenir du marxisme et de l'anarchisme.

Ainsi posé, le problème de la révolution sociale selon les marxistes et les anarchistes, nous procurera une lumière nouvelle qui servira sans aucun doute à l'éclaircissement d'une vérité que les marxistes n'ont jamais été très disposés à admettre.

Dictature du prolétariat et socialisme d'Etat.

La dictature du prolétariat est une conception marxiste. Selon Lénine « seul celui qui étend la reconnaissance de la lutte de classes à celle de la dictature du prolétariat est marxiste. » Lénine avait raison : la dictature du prolétariat n'est autre chose, d'après Marx, que la conquête de l'Etat par le prolétariat qui, organisé en classe dominante, atteint la suppression de toutes les classes de par le socialisme d'Etat.

Dans la « Critique du programme de Gotha » Marx écrivait en 1875 :

« Entre la société capitaliste et la société communiste se situe la période de transformation révolutionnaire de la première à la seconde. A cette période correspond une autre de transition politique, durant laquelle l'Etat ne peut pas être autre chose que la dictature du prolétariat. »

Dans le « Manifeste communiste » de 1847, Marx disait déjà :

« Le premier pas dans la voie de la révolution ouvrière est l'élévation du prolétariat au poste de classe dominante. »

« Le prolétariat profitera de sa domination politique pour arracher peu à peu à la bourgeoisie tout le capital pour centraliser tous les instruments de production dans les mains du prolétariat organisé comme classe dominante. »

Lénine, dans « L'Etat et la révolution » réaffirme la thèse marxiste :

« Le prolétariat a besoin de l'Etat seulement pendant un certain temps. La suppression de l'Etat comme idée finaliste n'est pas ce qui nous sépare des anarchistes. Ce que nous affirmons, c'est que pour arriver à cette finalité est indispensable d'utiliser temporellement les instruments, les moyens et les procédés du pouvoir politique contre les exploiteurs, de la manière qu'il est indispensable pour supprimer les classes, d'établir temporellement la dictature de la classe opprimée. »

L'Etat disparaîtra au fur et à mesure que disparaîtront les capitalistes, quand il n'existera plus de classes et qu'il n'y aura plus besoin, par conséquent, d'opprimer « aucune classe ». Mais l'Etat ne sera pas mort totalement tant que survivront le « droit bourgeois », qui consacre de fait l'inégalité. Pour que l'Etat meure complètement il est nécessaire l'établissement du communisme intégral. L'Etat prolétaire est conçu comme une forme politique transitoire destinée à détruire les classes. Une expropriation graduelle et l'idée d'un capitalisme d'Etat se trouvent à la base de cette conception. Le programme économique de Lénine à la veille de la Révolution d'Octobre se termine par cette phrase : « Le socialisme n'est pas autre chose que le monopole socialiste de l'Etat. »

(Traduction et commentaires par M. Ocaña)

(A suivre)

En Bretagne-Vendée

Réunion de travail du 27-7-1968 à Lorient des camarades bretons et vendéens, angevins, de la C.N.T.F.

Dans leur déclaration terminant leur réunion de travail les camarades présents affirment ne pouvoir accepter le découpage régionaliste du système gaulliste ; les camarades de Breiz-Izel, ou de Breiz-Uhel, formeront toujours une région C. N. T. F. comprenant : le Finistère, les Côtes-du-Nord, le Morbihan, la Loire Atlantique, avec en plus et pour des raisons économiques, sociales, humaines, fédéralistes nous avons convenu depuis de longues années d'ajouter la marche historico-géographique de la Vendée, les aboutissantes syndicalistes et libertaires de l'Anjou (Mayenne, Maine et Loire), il nous appartiendra au congrès national de la C.N.T.F. de présenter à ce sujet un rapport afin de modifier les U. R. des régions citées ci-dessus.

La réunion de travail invite en particulier les gens de mer des ports bretons, vendéens, à former des groupes d'inscrits maritimes, syndicalistes révolutionnaires pour la défense de leurs droits dans le cadre des embarquements sur les unités de la marine de commerce, sur les lieux de pêches et face à l'exploitation des intermédiaires entre le pêcheur et le consommateur ; les ouvriers, les employés, les enseignants, les étudiants qui depuis mai-juin 1968 furent les meneurs de la base révolutionnaire contre le système capitaliste, contre toutes les politiques, tous les syndicalismes réformistes, se doivent de prendre langue avec nous pour un combat commun ; nous déclarons que tous les salariés qui le désirent peuvent venir chez nous ; nous ne demanderons à personne de nous dire quel syndicat réformiste il a quitté ; pour être des nôtres il lui suffira avec nous de se battre contre les fascismes de droite, de gauche, de savoir s'il faut avec nous se battre jusqu'à la limite de ses forces, de sa vie pour la liberté.

Fidèles à nos principes antifascistes nous condamnons l'action des étudiants « occidentaux », autant le 26-7-68 à Paris que depuis des mois en France.

Nous invitons les camarades de la C.N.T.E. à rencontrer dans l'Ouest les camarades de la C.N.T.F. pour former ensemble avec tous les antifascistes, de fortes sections SIA dans l'Ouest, de préparer la création d'un Service social de la C.N.T.F. capable d'assurer à chaque membre de la C.N.T.-A.I.T. là où il se trouve le gîte, le couvert, l'aide financière, face à la perfidie de ses adversaires, qui sont aussi les nôtres.

La réunion de travail désigne comme lieu de rencontre des bretons, vendéens, angevins de la C.N.T.F. la ville de Lorient ; demande à J. Quendet, 32, D., rue Général Frebault, (56) Lorient, de s'occuper des rencontres futures et de la propagande.

Le Conseil C.N.T.F. (Bretagne-Vendée)

Sus aux croyances désuètes

On ne saurait imaginer rien de commun entre les pensées élevées que peuvent découvrir les cerveaux humains épris du Beau et du Vrai et les absurdités que persistent à enseigner les religions au vingtième siècle.

D'abord posons-nous la question : qu'est-ce que croire ?

A notre humble avis c'est surtout renoncer à son raisonnement personnel pour accepter aveuglément le gouvernement d'un être invisible que l'on n'a jamais pu définir même sommairement. On rend ensuite ce personnage problématique responsable de l'inégalité économique ainsi que des misères et des guerres qu'ensanglantent l'humanité.

Le bon croyant se conduit (ou fait mine de le faire) comme le prescrivent les livres sacrés et leurs commentateurs sans essayer de rechercher qui a rédigé ces textes et sur quelle base ils reposent.

Au contraire, le libre examen effectué en toute objectivité va à l'encontre de manière formelle des méthodes enseignées par des textes, des commandements, des dogmes et des prescriptions qui sont loin de correspondre aux besoins de la nature humaine.

Dans un livre du professeur Etiemble, qui possède une connaissance approfondie des pays d'Extrême-Orient et qui a pour titre « Connaissez-vous la Chine ? », nous lisons ce passage suggestif.

« En ai-je entendu de braves gens qui s'indignaient d'apprendre que les Chinois sont désormais contraints de participer à des parlottes de quartier où des militants leur commentent les directives du pouvoir. Quelle intolérable contrainte n'est-ce pas? Mais les curés qui m'ont farci la cervelle, gâché vingt ans de ma vie, m'ont-ils demandé ma permission pour me confisquer l'esprit et me souiller le corps, chaque jeudi de mon enfance, afin de me faire avaler que trois font un, que les pigeons font aux vierges des enfants et que les gens qui s'aiment vont brûler en enfer si un abbé ne fourre pas entre les draps son nez. Cela dans une République prétendument laïque. »

Indépendamment de la part de dialectique que l'on pourrait peut-être reprocher au début de la citation (ce qui nous nous garderons de faire) nous enregistrons avec satisfaction une profonde pensée sur l'intolérable contrainte exercée par l'Eglise un peu partout surtout dans la période actuelle d'œcuménisme, voire même de dialogue entre croyants et athées.

Nous nous bornerons à remarquer que la santé morale paraît plutôt altérée chez nos révérends pères contemporains et il est indispensable d'envisager un traitement radical et salutaire pour combattre le virus de la bigoterie qui sévit en notre siècle de lumière.

Nous formulons l'espoir qu'un jour des savants médecins spécialisés soigneront cette maladie mentale comme on a réussi dans le passé à juguler la tuberculose et la syphilis et comme on parviendra à combattre le cancer.

LALIME

Pourquoi je ne suis pas chrétien

Défauts dans l'enseignement du Christ

Après avoir reconnu l'excellence de ces maximes, j'en viens à certains textes où ne se manifestent ni l'extraordinaire bonté que les Evangiles accordent au Christ (la question de l'historicité du personnage étant réservée). Il est en effet très douteux que le Christ ait jamais existé, et s'il a vécu nous ne savons rien de sa vie. Je parle donc du Christ tel qu'il apparaît dans les Evangiles et je prends les Evangiles tels qu'ils se présentent. Là nous découvrons des choses qui ne paraissent pas d'une grande sagesse. Le Christ pensait entre autres que le deuxième avènement s'effectuerait parmi des nuages de gloire et avant que ne meurent les vivants de l'époque. Il existe de nombreux textes pour l'attester. Il dit, par exemple : *Vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'Homme sera revenu (1).* Puis il dit : *Plusieurs de ceux qui sont ici ne connaîtront point la mort qu'ils n'aient vu le Fils de l'Homme revenir dans la majesté de Son règne* (2). Et il y a bien des passages où il est tout à fait évident qu'il a cru que le deuxième avènement aurait lieu alors que la plupart de ceux qui l'écoutaient seraient encore en vie. C'était la croyance de ses premiers disciples, et ce fut la base d'une grande partie de son enseignement moral. Quand il a dit : *Ne vous inquiétez pas pour le lendemain* (3) et autres paroles du même genre, ce fut en grande partie parce qu'il pensait que le deuxième avènement aurait très vite lieu, et que les affaires terrestres de ce fait perdaient leur intérêt. J'ai bel et bien rencontré moi-même des chrétiens persistant à croire que le deuxième avènement était imminent. J'ai connu notamment un curé qui effrayait ses ouailles en leur racontant que le deuxième avènement était vraiment pour demain. Mais ce curé eut l'inconséquence de planter des arbres dans son jardin sous le regard de ses paroissiens qui désormais furent rassurés. Les premiers chrétiens, qui prenaient ce genre d'oracles à la lettre, s'abstenaient évidemment de telles initiatives, car le Christ les avait persuadés que le deuxième avènement était imminent.

Le problème moral

Il y a, à mon avis, un très sérieux défaut dans la morale du Christ. C'est qu'il croyait à l'enfer. Je ne pense pas que l'être profondément humain qu'on voit en lui ait pu admettre la possibilité d'un châtiment éternel. Or le Christ, tel que le décrivent les Evangiles, croyait certainement au châtiment éternel, et l'on y découvre à plusieurs reprises les témoignages d'une fureur vengeresse dirigée contre ceux qui n'acceptent pas son enseignement — attitude qui ne saurait surprendre chez un prédicateur mais qui pourrait nuire à la réputation d'un être à qui l'on prête une perfection extraordinaire. Si vous comparez Jésus à Socrate, par exemple, vous constaterez que le philosophe était doux et poli envers les gens qui refusaient de l'écouter. Il est, à mon avis, beaucoup plus digne d'un sage d'adopter cette ligne de conduite que de se laisser emporter par l'indignation. Qu'on se souvienne des paroles de Socrate au moment de mourir et de celles qu'il adressait couramment à ceux qui étaient en désaccord avec lui.

Dans les Evangiles, vous entendrez le Christ s'exprimer de la sorte : *Serpents, race de vipères, comment pourrez-vous échapper au châtiment de l'enfer ?* (4). Cela s'adressait à des gens qui n'appréciaient pas ses paroles. L'on trouve malheureusement beaucoup d'imprécations du même style, en ce qui concerne l'enfer, dans les textes sacrés. Il y a notamment celui qui s'applique au péché contre le Saint Esprit : *Quiconque parle contre le Saint Esprit, n'aura de pardon ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir* (5). Ce texte a provoqué un nombre indicible de tourments dans le monde, car toutes sortes de gens ont cru avoir commis le péché contre le Saint Esprit et qu'il ne leur serait pardonné ni dans ce monde ni dans le monde à venir. Je ne crois pas qu'un être possédant une once de bonté naturelle aurait pu introduire des craintes et des terreurs de ce genre dans le monde.

Le Christ dit encore : *Le Fils de l'Homme enverra ses anges qui enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui font le mal et les jetteront dans la fournaise ardente où il y aura des pleurs et des grincements de dents* (6). Et il s'obstine à parler de pleurs et de grincements de dents, verset après verset. Il devient évident pour le lecteur que le Christ considère sans déplaisir ces pleurs et ces grincements de dents. Sinon, ces mots ne reviendraient pas aussi souvent. Bien sûr vous vous souvenez tous de l'épisode des brebis et des chèvres. Lors du second avènement, Jésus sépare les brebis des chèvres et il dit aux chèvres : *Retirez-vous de moi, maudites, et gagnez le feu éternel* (7). Il dit ailleurs : *Si ta main est pour toi une occasion de péché, coupe-la ; il vaut mieux pour toi entrer manchot dans la vie que d'avoir les deux mains et d'aller dans la Géhenne, dans le feu inextinguible, là où le ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas (8).*

Bertrand RUSSELL

(1) Matthieu, X, 23.
(2) Matthieu, XVI, 28.
(3) Matthieu, VI, 34.
(4) Matthieu, XXIII, 33.
(5) Matthieu, XII, 32.
(6) Matthieu, XIII, 41, 42.
(7) Matthieu, XXV, 41.
(8) Marc, IX, 43.

CAISSE DE SOLIDARITE

Souscription « Solidarité Bordeaux »

Les souscriptions sont à adresser à la Confédération Nationale du Travail — 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e), CCP Paris 20.990-10. Indiquer « Solidarité Bordeaux » sur le talon du mandat.

Deuxième liste

Première liste	110 00
F. L. Argenteuil	70 00
Personnel Textile	50 00
Durand	10 00
Total	240 00

COMMUNIQUES

C. N. T. F. DE NIMES

Appel aux jeunes

Etes-vous syndiqués? Pour l'adhésion à la C. N. T. française, s'adresser au local C. N. T. de 10 à 12 h. tous les dimanches, 16, rue des Orangers.

UNION LOCALE DES SYNDICATS DE PUTEAUX

21, rue Roque-de-Filliol, Bourse du Travail de Puteaux

Permanence et assemblées Générales : Chaque premier dimanche du mois, de 10 à 12 heures.

XVIIe UNION REGIONALE LYON - VILLEURBANNE

Permanence tous les samedis de 16 à 18 heures. Palais du Travail, à Villeurbanne. Mise à jour des cartes syndicales. Librairie. Matériel de propagande.

« Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot. »

Elisée Reclus. — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.)

Area mundial

ESTADOS UNIDOS DE AMERICA

EL mundo político está alterado con motivo de las elecciones presidenciales de este país. El partido demócrata, «liberal», ha sido depuesto en favor del partido republicano, calificado de «derechista». Los elementos concurrentes eran tres, concretados en las figuras de Humphrey (d.), Nixon (r.) y Wallace (racista). El racista, distrayendo votos demócratas en el Sur, determinó el triunfo de Nixon, pese al voto masivo de los negros en favor de Humpfrey.

El interés internacional de estas elecciones se comprende por el reflejo de la política norteamericana en todos los asuntos político - económico - militares del mundo. Según sea el distingo partidista del presidente, será la conducta de la América norteña sobre los demás países. Así se cree. Presentemente la U.R.S.S. y otros diversos países exponen sus recelos ante el resultado de estas elecciones, en tanto otros (en cabeza de los cuales el Vietnam del Sur) expresan satisfacción por la derrota del democratismo norteamericano, el cual — como es sabido — imaginaba dar solución a la guerra del Vietnam.

He aquí la polvareda levantada por unas elecciones de rutina consumadas en un país señero del capitalismo, polvo al aire exagerado tenida cuenta de la solidaridad patriota de los partidos norteamericanos en caso de defensa del prestigio nacional. Ante un interés perdible, demócratas, republicanos y reaccionarios efectúan instantáneamente una especie de unión sagrada que hace imposible considerar la política nacional de los EE. UU. regible por un solo partido. De no creerse así, su política internacional reinaugurable dentro de poco demostrará, una vez más, que las tres fracciones partidistas norteamericanas forman un solo bloque cuando el interés general del capitalismo americano sea exteriormente puesto en juego.

Cierto que el problema interior de los negros es de solución difícil. Ni el democratismo protector ni el republicanismo contemporizador ni el wallacismo esclavista, ni los propios 20 millones de negros, son capaces de aportar una solución exacta al problema. Y es que los regímenes capitalistas, siempre basados en el poderío de unos y sobre la obediencia de los más, se encuentran incapacitados para resolver problemas así de agudos, que no serían ni siquiera problemas en un sistema comunista libertario, en el que la igualdad política, económica y de razas sería característica. Ni los propios comunistas, que presumen de campeones del antirracismo son capaces, en los países que dominan, de considerar a un tártaro, un amarillo, un musulmán, un negro o un cobrizo, en igualdad de condiciones a un eslavo en Rusia, o blanco en otras naciones bolchevizadas. Servirse de las razas «inferiores» en los puntos del globo en que éstas predominan en número, no en gobierno, es muy estratégico. Pero dejarlas a su libre albedrío en la hora del triunfo, esto en Moscú no cuaja. Véase si no el disgusto del Kremlin por el poderío comunista del veeino amarillo...

ESTADOS UNIDOS DE MEJICO

Las Olimpiadas mundiales han terminado. De no haber sido escogido Méjico como escenario de las tales, la sarracina de la plaza de las Tres Culturas no habría tenido efecto. El nerviosismo de las autoridades ante la obstrucción posible de los Juegos Olímpicos a cargo de los estudiantes huelguistas, explica, aunque mal, la horrible matanza mencionada.

Actualmente el gobierno parece preocupado por deshacer, en lo posible, el mal efecto causado por el bárbaro sacrificio de manifestantes, y a tal efecto ha ordenado, de momento, la excarcelación de setenta universitarios detenidos durante (y anteriormente) los sucesos de Tlatelolco.

Por su parte el estudiantado prosigue la huelga reivindicativa empezada hace la friolera de tres meses, y cuyo contenido de bases conocen los lectores de LE COMBAT SYNDICALISTE. Bien dispuestos, los huelguistas, a sostener sus derechos hasta el logro de los mismos, entre los cuales la disolución del cuerpo militar que consumó la agresión de Tlatelolco no es la menor exigida.

La circunstancia de ser el lugar de la plaza de las Tres Culturas el mismo en que el caudillo Cuauhétmoc perdió hace cuatro siglos su última batalla contra los invasores españoles, aumenta el tinte de amargura que aqueja a los estudiantes mejicanos. ¿Hay, en nuestros días, invasión de la barbarie contra la cultura, y en el sitio preciso de la « Tres Culturas »?

Heridos en lo más íntimo, preocupados por la pérdida de una treintena de existencias queridas que no se recobrarán jamás, los estudiantes mejicanos no manifiestan más en la calle para no ofrecer cuerpos indefensos a los gatillos prontos a disparar, mecánicamente, si así los jefes lo ordenan. Sin embargo, su resistencia civil no afloja ni ante el escoje de claudicar o perder la matrícula del nuevo período universitario. Consultados los inscritos en la Universidad de Puebla, éstos han respondido con unanimidad mitigada al 3 por 100, por el mantenimiento de la huelga. Los estudiantes pueblanos alcanzan una cifra superior a 12.000.

Para resolver este largo y doloroso conflicto, al gobierno no le queda otro recurso que disolver el cuerpo genízaro, excarcelar a todos los estudiantes detenidos, excusarse ante la opinión, y conceder los beneficios solicitados por el alumnado universitario, todo lo cual no es excesivo, considerado el exceso «legal» de unas víctimas inocentes habidas en Tlatelolco por culpa de una fiebre deportista que determinó la atribución de una medalla de «oro negro» al gobierno mejicano y una cruz de dolor para el pueblo igualmente mejicano.

Gotas de miel y ajenjo

Como sucedió en los últimos meses en Francia, las juveniles rebeldías de los estudiantes, aquí, en el Uruguay, prestigian el estilo revolucionario de la acción directa idealista: ocupan la universidad y los liceos, y hacen frente a policías y soldados movilizados por el gobierno. Los dirigentes universitarios son solidarios con los alumnos, y gran número de ellos participan activamente en la lucha social.

⁂

Aquí — como en Francia — las barricadas han rodeado la universidad, y la resistencia a las disposiciones tiránicas del gobierno no han cesado hasta hoy. Lamentablemente, el sindicalismo actual del Uruguay, mediatizado por la política y envenenado por el mal llamado «comunismo», no ha estado solidariamente unido al estudiantado.

⁂

La última devaluación operada en la moneda uruguaya por el gobierno, acaba de ser calificada por la Parlamento en forma lapidaria y pasada la documentación a la justicia criminal. El Parlamento denuncia textualmente que «esta devaluación inoportuna, apresurada, inconveniente y dañosa para la economía nacional, fue el resultado de un proceso dirigido y presionado por la especulación ya que el monto de esta devaluación fue conocido por los especuladores días antes de la resolución de los gobernantes.» No obstante, los que dictaron la devaluación no están presos sino que siguen gobernando.

⁂

No es de extrañar tanta violencia de abajo, como los «noticiarios» han propalado por ahí, respecto del Uruguay. Las autoridades calcularon en 38 millones de pesos los deterioros de vidrieras y los robos ejecutados por gentes ajenas al estudiantado. Si los de arriba, miserablemente dan el peor de los ejemplos, ¿por qué los de abajo no habrían de aprender? No existe mejor maestro que la práctica del facinerismo en boga, practicado en las alturas del poder y la riqueza acaparada. Y las consecuencias directas de tan bellísima enseñanza a la vista las tenemos. Cállense la boca, pues, los memos de la noticia rentada.

J. TATO LORENZO

ANTENA

OCUPACION DE UN SEMINARIO

BILBAO. — Cuarenta y cinco sacerdotes han ocupado el Seminario de Derio encerrándose en el mismo como protesta a la conducta del obispo de la diócesis, favorable a la política de represión del gobierno. El obispo ha conminado a los protestatarios a que depongan su actitud, so pena de retirarles las licencias.

¿CREMATORIO EN EL CEMENTERIO?

SEVILLA. — El Ayuntamiento estudia la posibilidad de dotar al cementerio de San Fernando de un horno crematorio para incinerar cadáveres. El capitular sevillano ha referido las ventajas de un tal procedimiento, no sólo desde el punto de vista sanitario, sino por lo que representa en economía de espacio en una necrópolis tan espesa de cadáveres como la citada.

ESTUDIANTINA

MADRID. — El acto de homenaje studiantil al poeta español León Felipe, que había sido prohibido el 31 de octubre, se celebró sin autorización el día 4 de noviembre en el vestíbulo de la Facultad de Filosofía y Letras. Durante hora y media varios oradores se refirieron al homenajeado y leyeron quince poemas suyos. Terminaron la sesión entonando una canción inconformista.

— La policía ha invadido la Facultad de Derecho para retirar unas pancartas alusivas a la libertad y a los derechos del hombre. Un poco más tarde otra escuadra de gente armada penetró en el mismo recinto para deshacer una reunión de estudiantes no autorizada. Hubo pitadas, abucheos e insultos.

— En otras Facultades las clases se han desarrollado flojamente porque la mayor parte de alumnos celebraban reuniones sin permiso.

— En Sevilla los estudiantes celebraron asamblea acordando dirigirse a la autoridad judicial para que los expedientes incoados contra varios compañeros sean sobreseídos. En León los alumnos de Veterinaria no asisten a clase inconformes con una disposición que les es adversa. Por el mismo motivo huelgan los de Veterinaria de Zaragoza y de Córdoba.

LA HUELGA DE MINEROS

OVIEDO. — Siguen en huelga los 10.000 mineros por solidaridad a los 200 compañeros de la mina «Polio» despedidos por haber asistido al entierro de un picador muerto en accidente del trabajo. Como se sabe, de la cuenca explotada por la Hunosa el conflicto se halla extendido a la de Mieres. La Hunosa amenaza con nuevos despidos pero no se atreve a aplicarlos para no agravar la situación, ya de por sí difícil por la intransigencia patronal y por la entereza de los huelguistas.

MANIFESTANTES DETENIDOS

BARCELONA. — Con motivo de la manifestación federalista del 11 de noviembre permanecen en la cárcel Antonio León García, Enrique Pedrosa Campderich y Nuria Custodio Fitó. El juez les ha señalado una cantidad para dejarlos en libertad provisional. Un cuarto «delincuente» por el mismo motivo, el joven inglés Stuard James Taylor, se halla igualmente procesado, pero logró fugarse y alcanzar su país.

A otro procesado por desobediencia al régimen, Francisco R. Leiva Visites, el juez le ha notificado derecho a libertad provisional previa deposición de una suma de 25.000 pesetas.

OTRO CONFLICTO FABRIL

BARCELONA. — Dicen de Sabadell que en Palau de Plegamans la casa Blansol está paralizada por haber, la empresa, despedido a los 90 operarios de la casa. El burgués había licenciado injustamente a una obrera y los demás asalariados redujeron su labor a la mínima expresión en señal de protesta. El sindicato vertical ha intervenido dando razón a la empresa y recomendando la vuelta al trabajo aceptando las represalias patronales. Si esto es justicia vertical, que venga Juan López y lo vea.

DETENCION DE «ACTIVISTAS» VASCOS

SAN SEBASTIAN (OPE). — Toda la prensa franquista ha publicado en forma destacada la noticia de la detención de un «grupo de activistas» vascos, a quienes se acusa de haber incendiado la casa del alcalde de Lazcano y de ser los autores de un robo de cuarenta kilos de dinamita, de seiscientos metros de mecha «instantánea» y de seiscientos ochenta fulminantes.

Todos los detenidos han quedado a disposición de la autoridad militar

DETIENEN A «INDIVIDUOS»

BARCELONA (OPE). — «Con el atestado instruido por la policía, han pasado a disposición de la autoridad competente nueve individuos que han sido detenidos por haber celebrado una reunión clandestina en Sabadell», decía un despacho de la agencia Cifra publicado el 24 de octubre por la prensa franquista. «En los calabozos de la jefatura y pendientes del atestado que se les instruye, quedan dos individuos que fueron detenidos en la Plaza de Sarriá el martes pasado por proferir gritos e insultos a la fuerza pública y por agresión a un agente de la autoridad».

EL 97 POR CIENTO DE LOS TRABAJADORES CONTRA LOS SINDICATOS VERTICALES

GINEBRA (OPE). — «La Tribune de Genève», en su sección «Noticias del mundo del trabajo» se ha escrito bajo el título de «Los trabajadores españoles no están contentos de sus estructuras sindicales:

«La Alianza Sindical Obrera que es una central nacional y democrática — que funciona en España — acaba de dar a conocer los resultados de una encuesta sobre la opinión de los trabajadores sobre las estructuras sindicales. El 97 por ciento se han pronunciado contra ellas. La encuesta se ha efectuado entre 274.000 trabajadores de unas cuatro cientas empresas industriales y otras repartidas en el conjunto del país.»

LA PROTESTA

PONTEVEDRA. — El Gobernador Civil impuso multas de 5.000 pesetas a 24 jóvenes que intentaron alterar el orden durante una conferencia dada en Vigo por el general Iniesta, Gobernador Militar de Madrid, sobre el tema «El Pueblo y el Ejército». En plena conferencia abandonaron el local unos cuarenta jóvenes que en su mayoría eran estudiantes. La policía les pidió los documentos de identidad a la salida y unos veinte de ellos fueron conducidos inmediatamente a una comisaría de policía. Las multas que siguieron fueron la consecuencia obligada de semejante medida.

RECURSO CONTRA UN AUTO DE PROCESAMIENTO

MADRID (OPE). — La Prensa publicó el 27 de octubre un despacho de la agencia Cifra que decía textualmente lo siguiente:

«Félix Villamediel Antolín se paseó el pasado domingo por la calle de la Princesa, de Madrid, llevando en sus espaldas un cartel con inscripciones de tipo político.

Contra el auto de procesamiento dictado por el Magistrado Juez de Orden Público, que estimó que tal conducta estaba incursa en delito contra las Leyes Fundamentales del Estado, ha presentado recurso el abogado don Mariano Robles y Romero-Robledo» (1).

(1) Don Félix Villamediel, profesor ayudante de Ciencias Políticas, se echó a la calle, convertido en «hombre sandwich» por dos letreros que decían «No a la violencia», el mismo día que Gonzalo Arias puso por primera vez en práctica este procedimiento contra el régimen franquista, llevando delante y detrás de su persona sendos letreros que pedían respetuosamente la celebración de elecciones libres para designar un nuevo jefe del Estado. Los dos fueron detenidos a los pocos minutos de haberse puesto en marcha.

CRISIS EN EL «RAM DE LA TROCA»

BARCELONA. — La crisis en el ramo textil de Barcelona y sus comarcas va cobrando importancia. De los 8.950 obreros recientemente despedidos por falta de trabajo 6.720 pertenecen a la citada industria.

JUICIO POR ACTIVIDADES SUBVERSIVAS EN LISBOA

LONDRES (OPE). — «Se ha dado comienzo en Lisboa a un juicio político que es el primer reconocimiento oficial de las actividades realizadas por un grupo para inducir a los miembros de las fuerzas armadas portuguesas a que deserten de las filas del ejército con armas y bagajes — decía «The Times» el 24 de octubre en un despacho de su corresponsal en Lisboa —. Los procesados son siete jóvenes a quienes se acusa de actividades subversivas contra el Estado. Pertenecen a una organización clandestina que se conoce por el nombre de Frente de Acción Popular.

Según la declaración fiscal, cierto número de soldados han desertado de las fuerzas armadas, han huido del país y han puesto sus armas y equipo militar a disposición del Frente de Acción Popular. Entre los procesados, cuya edad oscila entre los 21 y 30 años, hay tres estudiantes. Hay también entre ellos un periodista, Fernando Rodríguez Dos Santos, de 27 años de edad a quien se acusa de haber sido el encargado de conseguir armas y municiones del Ejército».

LAS FAMILIAS DE LOS PRESOS NO HAN PODIDO VER TODAVIA A ESTOS

BAYONA (OPE). — La revista «Herria» informaba en su edición del 17 de octubre que las familias de los presos recluidos en la cárcel de Martutene (San Sebastián) no han podido ver a éstos. «Herria» se pregunta si la causa de tan prolongada incomunicación será la de que algunos de los detenidos exhiben todavía en sus cuerpos las huellas de las torturas recibidas.

Los presos a que se refiere «Herria» llevan ya más de dos meses en la cárcel. En su gran mayoría han sido detenidos sin motivo director ninguno, después de haber sido seleccionados caprichosamente por la policía. No mayor responsabilidad tienen los desterrados, los que han sido confinados a lugares donde no es posible encontrar trabajo alguno, por ser de los más pobres de España.

COICLUSIONES DE UN CONGRESO

BARCELONA (OPE). — Con motivo de celebrarse el vigésimo aniversario de la Declaración de los Derechos del Hombre por las Naciones Unidas, el VI Congreso de la Asociación Internacional de Jóvenes Abogados, reunido en Barcelona del 8 al 11 de octubre de 1966, adoptó mayoritariamente estas conclusiones:

— Que todos los países firmen y ratifiquen los convenios sobre los derechos humanos de la ONU y ajusten su legislación positiva a las normas en tales convenios establecidas.

— Que se cree un Tribunal Internacional de Derechos del Hombre para juzgar sus posibles violaciones y dotar de eficacia coactiva a sus decisiones.

— Que se supriman las injustas discriminaciones que sufren en la actualidad los presos políticos de ciertos países.

— Igualmente se pronunció la asamblea en favor de la supresión de las jurisdicciones y tribunales especiales, como medida imprescindible, para garantizar los derechos humanos.

— La participación de los administrados en las tareas administrativas debe llegar a ser una realidad.

— La Asamblea subrayó la necesidad de que sean ratificadas las normas sobre Organización sindical formuladas por la OIT y relativas a la libertad sindical, a la representatividad sindical mediante elección democrática y al derecho de huelga.

— Que en todos los países esté sujeta al imperio del derecho la declaración del estado de excepción.

Alborada de Mayo

ALBORADA de la revolución del espíritu sonando vibrante durante el mes predestinado de mayo, como un amanecer insistente de una nueva era que empieza; la del hombre consciente de su destino; la de la juventud abriendo un ciclo superior de superación. Por un acto de rechazo, de negación. Negación ante los viejos valores que se oxidan, las viejas estructuras que la anquilosan, los viejos sistemas que la amordazan. Negándose a seguir por sus angostos callejones. Y defiende las anchas avenidas del espíritu en las anchas avenidas urbanas, levantando en ellas, como un símbolo y un gesto rotundo, barricadas. Acto de rebeldía y de afirmación. La rebelión se ve acompañada de la revolución, ambas guiadas por el espíritu que es su padre.

La dinamita cerebral estalla allí donde por lógica formal y natural debió hacerlo: en las universidades. Y hace años la parsimonia escolástica, la ñoñez y el embuste de una cultura empomada, acicalada, buscando siempre el disimular las arrugas de su moral.

Y de esta manera la juventud estudiantil abre el ciclo de la revolución espiritual, de un carácter mundial y mundialista. Más allá de las estructuras económicas, políticas y de la enseñanza, que nada han resuelto en definitiva, el espíritu concreto, racionalista y consciente se presenta reclamando el derecho a superarlas, a mejorarlas; y trastoca y cambia los juicios y las formas de pensar tenidas hasta hoy como inamovibles. Y el federalismo en su forma más amplia, armoniosa y profunda tiene su asiento en las cátedras, asiento tomado con amplia irreverencia.

El humano adquiere este título cuando en su historia, más lejos del animalismo, los absurdos directores metidos a dictadores querían encerrarlo en el maquinalismo, ofreciéndole un corsé de hierro pintado de democracia y de libertad.

En los umbrales acres del templo de la tecnolatría que la tecnocracia construye, la juventud se ha parado en seco proclamando su derecho a la rebelión libertadora, a la revolución del espíritu. Y se encamina cantando y luchando, luchando y cantando, hacia el templo ouesto : el de la conciencia. Cuyo techo es el firmamento sin límites, infinito como el recinto íntimo donde se desenvuelve.

No alcanzará ahora su propósito definitivo; ni siquiera en gran parte. Ello importa menos. Lo que importa más es el camino escogido, camino verdadero de la verdadera revolución. Lo ha iniciado, y nada ni nadie impedirá su avance: los tanques son impotentes ante las fortalezas del espíritu. Quien se abrirá camino, cada vez más camino, por páramos pedregosos y por bosques milenarios.

Con la alborada del mayo famoso, la juventud quiere y busca adquirir consciencia del papel que en el escenario del mundo debe jugar. Como si en los ámbitos del globo se hallara el anhelo de penetrar en los mejores motivos que justifican el ciclo cronológico primaveral de cada persona a su paso por la vida, hermanándolos con los de la superación del ser humano y de sus sociedades para que éstas dejen de ser *sociedades*, en los cuatro puntos cardinales la juventud estudiantil se pone en pie por la misma causa. La causa del espíritu, racionalista y consciente.

Esperanza escribe su nombre con letras muy grandes por el lado donde el sol asoma...

Fabián MORO

TOMBOLA DE LA SOLIDARIDAD OBRERA 1968

Números premiados en el soteo efectuado el día 13 de octubre en la velada de la Peña Racionalista:

Primero	1.404
Segundo	5.701
Tercero	4.625
Cuarto	2.040
Quinto	8.624
Sexto	2.647
Séptimo	5.893
Octavo	2.591
Noveno	2.593
Décimo	2.652

Reclamar los premios a esta Administración.

París 13-10-68.

Intelectuales sí, intelectuales no

(Viene de la página 4.)

El intelectual es el bípedo implume que más pone de manifiesto las teorías darwinianas de «adaptación al medio», y como consecuencia de ello, su tropismo es tan espectacular como el del camaleón. Por un impulso que, más que deliberado y consciente, parece instintivo, adopta la tonalidad circundante, se pierde y desdibuja en el paisaje social donde ni la linterna de Diógenes es capaz de encontrarle. Si antes deambulaba por parajes de rojo color y él era rojo, ahora que camina por cañaverales de un pardo térreo sería peligroso mantener el color primitivo, y así adopta esa tonalidad gris que elimina toda posibilidad de identificación y significación. Cree el intelectual que, como escribir es su oficio o profesión y del que vive, está exento de toda responsabilidad. Si se considera liberal o extremista dentro de un régimen que le permite expresarse según sus propias convicciones o preferencias, toda va bien: ejercicio y beneficio son simultáneos y concomitantes. Si, por el contrario, se ve de pronto inmerso en un régimen que coarta todo medio expresivo que no conduzca a su glorificación, entonces clama que él tiene que vivir, es decir, que ha de comer como cada cual, y que la pluma es su arma de trabajo. En un caso tal, si no emigra a otras latitudes más favorables, se somete al yugo del nuevo amo; si no enciende el turífero al nuevo régimen (como sucede con tanta frecuencia), se encierra en un mutismo revolucionario degradante que vale toda una deposición de las armas. En momentos tan cruciales ¿qué nos ofrece, pues, el intelectual? ¿Quizá una sabia disertación sobre la influencia de las pecas de la reina Nefertiti en la evolución de la estética decorativa durante el mandato de Amenofis IV? ¿O posiblemente un profundo estudio conducente a descubrir la probabilidad de sospechosas trazas uranistas en la amistad de Pílades y Orestes?

El obrero que defiende sus derechos y pugna contra la injusticia con manos y dientes, no solamente lucha por vivir, sino por sobrevivir, que es lo más elemental a que se ve constreñido el ser humano por la codicia de los demás. Para esa lucha ha de distraer fuerzas, voluntad y tiempo que necesita en orden a seguir subsistiendo; ha de enfrentarse con el terrible dilema de una familia que sólo le pide el derecho a alimentarse o la renuncia a su ideal y que ha de renunciar incluso a la familia; que ha de arrostrar el destierro, la cárcel y hasta la muerte y que en el mejor de los casos ha de hacer frente al despido fulminante y arbitrario con todas las consecuencias de él derivadas. Este obrero es un hombre que también tiene un oficio del cual ha de vivir. No obstante tiene suficientes arrestos para poner en candelero en todo momento ese precario asidero que le une al mundo de los vivos pero que le solidariza por completo a la grey de los verdaderos hombres y le afirma en su convicción y su conciencia. Por si esto fuera poco, el oficio que ha aprendido no lo adquirió por ciencia infusa, sino que le ha costado años de penuria moral, física y económica, frente a una sociedad hostil que no le da tregua ni descanso. Y todavía saca fuerzas de su indigencia para costear la prensa y la literatura del movimiento obrero, una prensa y una literatura que vive exclusivamente del espontáneo y generoso esfuerzo de sus hombres, con su colaboración desinteresada al margen de toda retribución económica y corriendo el riesgo constante de la censura y represión de los poderes constituidos.

El intelectual de oficio, en cambio, subordina toda dignidad, todo espíritu de lucha a la seguridad y continuidad de su posición económica e incluso a su posición en el cenáculo de las letras. Porque si su medio de vida es el escribir ¿cómo va a renunciar a hacerlo sin correr el riesgo de morirse de hambre? Pero se da el caso frecuentísimo de que médicos, ingenieros, arquitectos, abogados y toda clase de las llamadas profesiones nobles o liberales, tienen su «hobby» en literatura, dándose el caso frecuente de que descuellan más por esta última que por su específica profesión. Esta segunda actividad les proporciona, por supuesto, unos ingresos nada despreciables que vienen a incrementar los ya crecidos de la primera. A esto es preciso añadir las ganancias de todo tipo obtenidas al amparo de su influencia como escritor y como médico, por ejemplo, en las esferas políticas y financieras. ¿Qué paralelismo existe entre este ejemplo y el de un simple asalariado cuyos ingresos apenas llegan a hacerle subsistir? ¿Qué paralelismo puede haber entre un hombre que pugna por salir de su condición de esclavo y desheredado, con otro que goza a nivel del burgués, cuando no al de millonario? El único punto de coincidencia entre ambos es el sincero esfuerzo común por un mundo mejor, cada cual desde su propia palestra. Al intelectual no se le piden sacrificios homéricos; tan sólo la renuncia a alguna de tantas comodidades como le proporciona su profesión más los gajes adyacentes a ella; se le pide que comprenda que su actividad es más una vocación que un oficio, y que si una vocación se toma como medio de vivir no puede ser traicionada con la excusa de que no le pagan bien. Un profesor o un maestro, con verdadera vocación de pedagogos, no les está permitido ser negligentes en su tarea por razones de insuficiencia crematística sin hacer dejación de la gran responsabilidad que gravita en la formación de futuras generaciones. La solución debe estar al margen de toda función educativa. Y lo está. Han de luchar por dignificar su profesión, por que se les asegure una vida decorosa e independiente, libre de todo agobio que pueda interferir en la moral y trascendente misión a la que se deben. En una palabra, han de integrarse como cada quisque en la general promoción de los que se esfuerzan por conquistar la dignidad y la justicia humanas. Todo lo demás son subterfugios, rodeos, evasiones y papel mojado que no conducen más que a un callejón sin salida o a un círculo vicioso.

Antes que cualquier otra condición accesoria es preciso hacer prevalecer, ante todo, nuestra condición de hombres, con toda la carga explosiva que tal denominación comporta. Sin esta afirmación y reconocimiento previos no existe base alguna para ulteriores logros, y entonces todo está permitido.

JUAN ESPAÑOL

A cuantos se interesen por la Enciclopedia Anarquista

LE COMBAT SYNDICALISTE, en vista de la confusión producida por una carta-circular llegada de un lugar de América, publica complacido los dos comunicados de «Tierra y Libertad» que el lector va a leer inmediatamente:

«Tiera y Libertad» de Méjico, con el fin de dar satisfacción a la lógica curiosidad de los suscriptores y de quienes se interesan por la edición española de la Enciclopedia Anarquista y a todos los compañeros en general, se cree con el deber de puntualizar el proceso y situación actual de los trabajos concernientes a dicho empeño.

1. — La corresponsalía para todo cuanto respecta a la edición en castellano de la Enciclopedia Anarquista, en territorio europeo, está a cargo del compañero Fernando Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, 45-Orléans (Francia), quien está autorizado para la recepción y tramitación de suscripciones.

2. — Todo cuanto concierne a la reedición de la Enciclopedia Anarquista en francés, por compromiso contraído por el compañero Vicente Sierra, de Caracas, (Venezuela), en su última carta dirigida a nuestro grupo, deberá ser cursado a Caracas, a la dirección de Vicente Sierra. Apartado 9527. Catia, Caracas (103) (Venezuela), ya que a partir de este momento las tareas quedan así delimitadas : la reedición de la versión francesa estará a cargo de Vicente Sierra, y la versión al castellano correrá íntegramente a cargo del «Grupo Tierra y Libertad» de México.

3. — La edición en castellano, como ya señalamos en información anterior, está en avanzada etapa de preparación, que consiste, principalmente en:

a) Traducción de todos los vocablos de la versión francesa, publicada por Sebastián Faure y sus colaboradores; b) actualización de buen número de dichos vocablos que, después de cuatro décadas, reclaman, como es natural, una puesta al día en su contenido, y c) la inclusión de algunos vocablos nuevos que la marcha de la técnica, la ciencia y la propia dinámica revolucionaria imponen.

4. — En lo que concierne a la impresión propiamente dicha, el «Grupo Tierra y Libertad», de México, ha llegado a un acuerdo, bajo todo punto de vista ventajoso para los ideales que nos son queridos, con la importante editora Cajica, de Puebla, México, a fin de llevar a cabo, en condición honesta, la impresión en castellano de la obra. Al respecto cabe añadir que si bien la Editorial Cajica está especializada en obras de Derecho, la misma, debido a la simpatía que el señor Cajica siente hacia nuestras ideas, cuenta con un elenco de títulos que dicen lo suficiente en favor del paso dado por el «Grupo Tierra y Libertad», ya que a lo largo de estos últimos años el nombre de Cajica ha pasado a ser familiar entre los libertarios que dedican parte de su tiempo a la lectura de la literatura anarquista. Es así que el sello de esta editorial ampara nuevas ediciones de Rudolf Rocker, Kropotkin, Santillán, Nicolai, etc..., y tiene programado, entre otras cosas, la edición de las obras completas de M. Bakunin.

5. — El procedimiento que se empleará para la difusión de la Enciclopedia Anarquista en su edición en castellano será el de ofrecer periódicamente al mercado libre y a los suscriptores un tomo de alrededor 700 páginas. Estos tomos irán apareciendo inmediatamente después que estén listas las traducciones y los nuevos vocablos. Cada uno de estos tomos irá profusamente ilustrado y llevará algunas láminas a todo color dibujadas expresamente para esta edición. La encuadernación será en pasta y algunos ejemplares en piel, destinados éstos últimos a los compañeros que quieran poseer una verdadera edición de lujo. El formato será el mismo que se había programado desde el principio (22 x 28 centímetros). Aún no podemos decir el precio con exactitud, pues en el cálculo inciden muchos factores todavía no concretados, pero resultará sensiblemente inferior al previsto al iniciarse el proyecto.

Esta es, a grandes rasgos, la situación actual de los trabajos llevados a cabo en aras de la realización de esta hermosa obra. Periódicamente iremos informando a todos, y esperamos que dentro de breve tiempo podremos ofrecer a la venta el primer tomo de esta obra que ocupa todos nuestros desvelos.

Por «Tierra y Libertad», Domingo Rojas, Marcos Alcón, Víctor García, B. Cano Ruiz.

Tierra y Libertad

COMUNICADO URGENTE

Habiendo asumido el compañero Vicente Sierra la responsabilidad exclusiva para continuar editando la Enciclopedia Anarquista en francés, le continuamos dejando, en calidad de préstamo, el ejemplar que le envió el compañero Domingo Rojas para que pueda cumplir su compromiso. Ante esto, nosotros, el «Grupo Tierra y Libertad», precisamos de manera inmediata un ejemplar para facilidad de traducción al castellano. Tan pronto como la traducción esté hecha saldrá el primer tomo en castellano.

Ofertas y precio al «Grupo Tierra y Libertad» o a Domingo Rojas. Apartado M-10596, México, D. F. EE. UU. Mexicanos.

Compañero, ayúdanos en la tarea de conseguirlo.

El «Grupo de Tierra y Libertad».

B.D.I.C

NECROLOGICAS

ROSARIO DULCET MARTI

Eran las 11 de la mañana del dia 27 de octubre de 1968 cuando se apagaron los ojos para la eternidad a causa de un estúpido accidente de la circulación, de la que en vida fue una incansable defensora de la libertad, nuestra compañera Rosario Dulcet. Regresaba de la asamblea que se acababa de celebrar y cuando no le faltaban más que unos cincuenta metros de la casa en la que habitaba, un joven ciclista la hizo caer por tierra y una hora más tarde exhahalaba el último suspiro en el hospital de Carcasonne a la edad de 87 años. Nació en 2 de febrero de 1881 en Villanueva y Geltrú (Barcelona).

Los hombres de la C. N. T. y del anarquismo de España, y los que nos encontramos esparcidos por el mundo lejos de la tierra que nos vio nacer, sabemos lo que fue nuestra inolvidable Rosario, desde la edad de 14 años que escribió el primer artículo, hasta el fin de sus dias. No ha podido ver efectuadas sus ansias de ver un dia el pueblo español libre del cáncer fascista que hace 32 años le está amargando la vida.

Han hecho acto de presencia al entierro las Locales de Perpiñán, Narbona, Quillán, Castelnaudary, el Secretariado Intercontinental, pueblos limitrofes y librepensadores franceses.

El Comité local de Carcasonne considera que habrá quien podrá escribir su biografia con más detalles que nosotros.

Nos asociamos al duelo que aflige a sus familiares y compartimos el dolor que en estos momentos aflige a todos los compañeros por tan irreparable pérdida.

JUAN LLERDA

De nuevo otra baja entre los compañeros exiliados de nuestra comarca de Valderrobres: Juan Llerda, de Cretas, que dejó de existir el 21 de agosto pasado, en el Hospital St-André, de Bordeaux. En el mes de julio habia cumplido los sesenta años.

Antes del 36 ya pertenecia a la C.N.T. Fue de los que acudieron a Horta y Gandesa, para unirse luego a la Columna procedente de Tarragona. No disponiendo de arma, hizo de camillero en la toma de Calaceite, continuando en el frente de Aragón, hasta que tuvieron que pasar a Francia al perderse por completo la región aragonesa. Vuelto a Barcelona, lo enviaron al frente del Ebro, en cuya batalla resultó herido en un brazo por bala explosiva y evacuado al Hospital de Villafranca del Panadés. Cuando allí le visitó el compañero Manuel Gómez, le dijo: «Como las piernas las tengo buenas, a mi no me cojerán prisionero», evacuando así por sus propios medios. Una vez en Francia, se fue curando como buenamente pudo, lo mismo que tantos otros en su mismo caso, faltos de medios apropiados.

Formó parte de diferentes Compañias de Trabajo. Cuando la ocupación total por los alemanes, éstos le requisaron para trabajar en la base submarina de Bordeaux, donde perdio un dedo de la mano izquierda. A la primera ocasión ingresó en el «maquis», tomando luego parte en el cerco de la Punta de Grave e interviniendo allí en el último asalto contra los alemanes que resistian, haciendo prisioneros a todos los ocupantes de un «blokaus» y recuperando mucho material y armamento que él decia serviria para liberar a España... ya que siempre pensaba en «arreglar cuentas a todos los fascistas españoles».

Aunque algo alejado de la organización, nos consta que nunca hizo dejación de ideas. No era de los que mendigaban, practicando siempre que pudo la solidaridad, ya que puede decirse no tenia nada suyo. El entierro, civil como él lo deseaba, tuvo lugar el 23 de agosto. Todos los trámites fueron hechos por la familia Gómez — de Pau —, que para él, soltero, era la suya. Habia rogado a quien en el Hospital le escribia, no les avisara hasta una vez muerto, para evitarles viajes y un posible accidente, añadiendo no se comunicara a los parientes de España hasta después de enterrado.

Sirvan estas lineas como recuerdo al compañero que nos dejó para siempre, asi como para conocimiento de cuantos le conocian y estimaban, especialmente de Cretas y resto de la comarca de Valderrobres.

Por la Comarcal de Valderrobres en el Exilio, el secretario de relaciones: J. F.

FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA

El folleto « Las conversaciones de Wagram» no ha sido impreso aún por haberse dado primacia al Calendario SIA 1969. Descongestionada de trabajo la imprenta, se hará la tirada de dicho folleto.

Si el éxito nos acompaña seguirá otro muy bueno y de actualidad de Max Nettleau: «Anarquismo y marxismo». Luego publicariamos otros inéditos debidos a plumas de excelentes compañeros, y siempre de interés para la propaganda.

Como no hubo pedidos, el folletón de José Negre no será editado.

Háganse pedidos de « Las conversaciones de Wagram» a esta Administración y a la de «Espoir». Los pedidos directos al F.C.L. a nombre de *Jean* Ferrer, CCP, 22 864 24, Paris.

—P. M., La Rochelle: Irán los 15 ejemplares.

—C. P., Charleval: Id. 15 ejem.

—Llorens, Tournant-en-Brie: Recibidos 10,00 frs. Irán 13 ejem.

—C.S., Brienne-le-Chateau. Irán 10 ejemplares.

—M. F., Montpellier: En nuestro poder tus 28,00 frs. para el folleto.

—M. D., Tournefeuille: Recibidos 20,00 frs. Tendrás los ejemplares corespondientes.

—A. C., Yerres: Llop nos entregó tus 5,00 frs.

NOVEDADES EN LIBRERIA

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesias en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

«Les Barricades 68», ilustraciones murales	9 00
«Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent	9 50
«La Iglesia contra la República española», Joan Comas	20 00
«Le reveil de la France» (Mai-Juin 68)	8 00
«Une révolution du XX^e siècle», (Les journées de Mai 68), Jean Bloch-Michel	6 00
«Les Barricades de Mai», Philipe Labro	10 00
Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux	11 60
«Les Citations de la Révolution de Mai», Recueillies par Alain Ayache	6 00
«Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup	5 00
L'Imagination au pouvoir», (Illustré)	12 00
«La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil	8 00
«Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch	18 00
«Ce n'est que le débout», Ph. Labror	18 00
«La Chienlit de papa»	5 40
«Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, Ph. Johnsson, Claude Moliterni	12 00

JOSEP M. LLORENS
LA IGLESIA CONTRA LA REPUBLICA ESPAÑOLA
En venta en esta Administración: 20 00 frs.

Giros y pedidos a Roque **LLOP**
24, rue Ste.-Marthe, **Paris, (X)**
C.C.P. 13507 56 Paris

Declaración de la Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio

COMITE NACIONAL. BURDEOS

ESTAS lineas van dirigidas a todos los que se interesan por nuestros problemas, a todos los que de cerca o de lejos comparten nuestras inquietudes, a todos los que sienten esperanzas coincidentes y que siguen confiando en el porvenir que han de aportar a nuestro pueblo de libertades perdidas, la justicia y el bienestar pisoteados por el régimen franquista. Con ellas queremos precisar una vez más lo que es y representa la Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio y dejar clara constancia de lo que siempre fue nuestra razón de ser: la defensa de los intereses de *todos los mutilados e inválidos de nuestra guerra* y de las aspiraciones antifascistas que siempre guiaron sus pasos.

En nuestra Liga de Mutilados, contrariamente a ciertas opiniones que de vez en cuando se expresan desfigurando la verdad, no existen discriminaciones ni diferencias. Todos los afiliados son iguales en derechos y deberes y los hombres que la representan, las actividades que se desarrollan, los acuerdos que se aplican, son la consecuencia directa de las decisiones libremente adoptadas por el conjunto. Los mutilados e inválidos forman un todo en el seno de su organización exilada, que es la continuidad natural de lo que el conjunto de heridos crearon en el curso de la contienda contra el fascismo. Sin distinción de credo político o sindical, se agruparon fraternalmente y prosiguen estrechamente unidos sus actividades, guiándoles como único objetivo el de conseguir aportar a aquéllos de sus compañeros más desvalidos una ayuda que les permita atender a sus más perentorias necesidades.

El control de sus actividades está al alcance de cualquier afiliado y de todos los comités departamentales, ya que el Comité nacional estuvo y estará siempre a la disposición de quienes soliciten precisiones, explicaciones o aclaraciones, presto a ofrecerlas sin recato y con la mayor amplitud. Diriamos más: esta actitud clara y consecuente, estamos igualmente dispuestos a adoptarla con todos los organismos afines que puedan sentir inquietud en lo que a la gestión de la Liga se refiere, ya que todo lo que se hace en el seno de nuestra organización puede ser en cualquier momento del conocimiento general.

¿Cuáles son nuestros objetivos? Conseguir que se ayude moral y económicamente a los mutilados e inválidos más necesitados, serles útiles en toda la medida de lo posible, aportándoles el máximo apoyo. La Liga de Mutilados hace a este respecto todo cuanto está a su alcance, ateniéndose a una norma constante e inamovible: *la de ayudar sin distinción a quienes más lo precisan, sin más consideración que la de una necesidad evidente.*

Pensamos en los grandes mutilados ciegos y amputados dobles, en los que residen en permanencia en hospitales y hospicios, en aquéllos que atraviesan situaciones difíciles, sin que jamás entren en linea discriminaciones de tipo politico o sindical que nunca tuvieron cabida en nuestros medios. La fuerza de la Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio radica precisamente en su unidad, que los años transcurridos no consiguieron romper.

Lo que es y representa la Liga, lo que persigue y desearia poder obtener, no siempre parece haber sido comprendido. Por razones que a veces se nos escapan, la solidaridad que se destina a los mutilados e inválidos decrece constantemente y casi se está diluyendo en la nada. Salvando una ayuda constante y meritoria que agradecemos sinceramente y algunos otros donativos de menor importancia que recibimos regularmente, y que honran a quienes aportan estos gestos solidarios, las atenciones que se nos destinan van tomando las caracteristicas del olvido total y definitivo. Los compatriotas y las organizaciones del exilio, el gobierno republicano español, las centrales sindicales obreras internacionales, los grupos y personalidades afines, responden con el silencio a nuestros frecuentes llamamientos, y si contestan lo hacen para excusarse de sus carencias con pretextos y razones que por lo general nada justifican. Es mucha la tristeza que nos causa constatarlo y que expresamos públicamente para que se tenga conocimiento del vacio casi total que nos rodea.

No sabemos si estas lineas tendrán la virtud de despertar en favor de nuestra causa adormecidos sentimientos solidarios. Ojalá que fuese asi, pues por poco que cada uno nos ayudara a tenor de sus posibilidades, conseguiriamos abrir perspectivas mucho más favorables a los mutilados e inválidos necesitados, a quienes podrian concederse ayudas y atenciones más sustanciales. En cualquiera de los casos, y sean cuales fueren los resultados obtenidos, nos quedará la satisfacción de haber cumplido con un deber insoslayable: el de situar en el lugar que le corresonde a la Liga de Mutilados y el de haber insistido, una vez más, en lo que concierne a su situación y a los objetivos que se ha trazado.

El Comité Nacional

Burdeos, octubre 1968.

TRIBUNA JUVENIL

Reemprendamos la propaganda

REVISANDO nuestro pasado observamos nuestra primera época del exilio actuante y propagandistica, en la cual destacaron jóvenes inteligentes y abnegados como Amador Franco, Raúl Carballeira y Paco Martínez, entré otros, siempre idealistas prácticos y jamás capitanes Araña. Prueba de ello es que, además de dejar obra plausible y eficaz como «Ruta» y la editorial más o menos guiada por el gran amigo de los jóvenes que fue Felipe Alaiz, expusieron sus preciosas vidas — que perdieron — en la resistencia interior al franquismo.

Ahora estamos lejos de aquellas jornadas enormes entusiastas y dramáticas, pues la pérdida de elementos sanos y capacitados, junto con la degeneración del exilio por dilatación o años sobreros, nos ha dejado sin representación seria en el movimiento español libertario. Que existan algunos grupitos cerrados no justifica una juventud libertaria homogénea, capaz y trabajadora para alcanzar adhesiones conscientes, no supinas. Los grupos juveniles de cripta, copia lamentable de la criptomania en elemento confederal, no irán más allá de unos años, tiempo suficiente para evaporar energias sometidas a enorme desgaste, sin que tras la evaporación temida se aprecie solución de continuidad por culpa del nirvana que presentamente experimenta el capitulo de Propaganda Anarquista. La «Ruta» vibrante e idealista de los años 40-50 no existe ya ni en sueños, y ni una hoja ni un solo folleto apto para la atracción de juventud a nuestros medios no se ve ni tiene trazas de que se vea. Aparte una discutible juventud dada exclusivamente al asunto ruidoso, ¿no existen grupos juveniles en Provenza, Gironda, Isla de Francia, Garona y otros lugares, todos ellos independientes y capaces de aunar sus esfuerzos para recrear vida juvenil libertaria y asi satisfacer cumplidamente las necesidades propagandisticas? ¿O es que se considera que la Idea ha de apañarse sola, en la suposición de que los neo-idealistas se producirán por generación espontánea?

Se critica a los añosos por haber nacido «antes de tiempo», y no obstante viene de ellos, aún, el ejemplo de constancia y activismo. Si los hay entre ellos entregados a la «dolce farniente», a la abulia tipicamente española, otros aparecen inquietos, bulliciosos y realizadores, corriendo a su cargo el mantenimiento de actividades como actos hablados, festivales, periódicos. revistas y contactos necesarios en órdenes variados. En estos dias «calmosos», apáticos, sobresale de nuevo una voz queriendo ser perforante, favorable a la creación de un haz de voluntades compañeriles para la publicación y divulgación de folletos, tratándose, como se puede adivinar, del flamante Fomento de la Cultura Libertaria, el cual no parece excesivamente correspondido a causa de la calma señalada, pero que se hará escuchar y asistir en el momento que su propósito se afirme en el terreno de los hechos. Generalmente los compañeros observan y estudian antes de abocarse a una labor anunciada; más cuando comprenden que se trata de una empresa responsable, entonces acuden sin reservas en apoyo de la misma. Póngase en práctica el proyecto F.C.L. y seguro que el compañerismo comprensivo y abnegado cooperará decidido al arranque de esa labor provechosa para la Idea, contra la conducta negativa de los compañeros perdidos en los vericuetos de la criptomania.

Pero, afortunadamente, hay algo más que lo del F. C. L. y de los loables propósitos historiógrafos de la C.N.T. El grupo «Golem», compuesto — como es sabido — por jóvenes de primera juventud, por muchachas y muchachos instruidos, realizadores e independientes, tienen el propósito de editar «L'Anarchie» de Malatesta para someter la tesis malatestiana a discusión en los cenáculos y peñas estudiantiles a fin de que la idea siempre nueva de un futuro enteramente libre, se infiltre en ambiente que parece privativo de las diversas escuelas marxistas-autoritarias, más ruidosas que convincentes. El esfuerzo para editar este opúsculo malatestino ha de ser reducido si muchos compañeros concurren en ayuda de nuestra golémica muchachada, esfuerzo bienhechor que podria motivar la aparición de nuevos folletos en idioma francés, habida cuenta de que en español podrá hacerlo — previa conformidad de los compañeros conscientes — el bien intencionado F.C.L.

De momento dos proyectos: «Las conversaciones de Wagram» y «L'Anarchie». Poco, pero mejor esto que nada. — COLL.

ADMINISTRATIVAS

Villas Manuel. Villefranche de Rg. (Aveyron). Rda. la tuya. Giro 30 frs. el 29-7-68, pagando «C. S.» por todo el año 68. La reclamación para el primer semestre fue enviada el 30-6-68.

Moreno Francois Gardanne (13). Rdo. tu giro 16 frs. Pago segundo semestre 1968.

T. Coleu. Juillau (66). Rda. la tuya Con los giros enviados de 13, 28 y 44 frs. te llega el pago de «C.S.» hasta el 30-6-68.

Miguel López, Pierrefitte-Nestalas (H. Pys). Rdo. tu giro pago «C. S.» y «Umbral» h. 30-6-68. Hacemos como indicas en talón sobre envío.

Andrés Vidal. Bessan. Recibida la tuya. Comprobación hecha, de acuerdo.

COMUNICADOS

F. L. DE HOUILLES

Esta F. L. celebrará asamblea el domingo dia 1º de diciembre en el mismo lugar que las dos anteriores, y a las tres de la tarde.

Se ruega puntual y amplia asistencia.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a sus adherentes y simpatizantes, a la reunión que tendrá lugar el domingo 17 del actual a las nueve de la mañana, en el sitio de costumbre en Villeurbanne.

F. L. DE ROANNE

Conferencia organizada por la F. Local para el domingo 17 de noviembre a las 4 de la tarde en el local de la calle Jean Moulin, en la cual el culto periodista militante de la C.N.T., Fontaura, tratará el interesante tema de gran actualidad:

«La rebelión estudiantil y la clase obrera de hoy».

Esperamos la presencia de todos los compañeros y antifascistas en general.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a sus afiliados a la reunión que se celebrará el dia 24 de noviembre a las 9 de la mañana exactas. Se ruega a todos los compañeros la máxima puntualidad por ser de mucha importancia los asuntos a tratar.

CHARLA EN PERPIGNAN

Invitamos a todos los compañeros y simpatizantes pertenecientes a esta F. L. y Federaciones locales limitrofes, a asistir a la Charla que tendrá lugar el 17 del actual en el local de costumbre, a las 9,30 de la mañana, en la cual el compañero Gil disertará el siguiente tema: «Porque queremos ser anarquistas».

F. L. DE IVRY

Comunica a todos sus afiliados que el primer domingo del mes de diciembre esta F. L. tendrá su asamblea general. Dados los asuntos a tratar, se ruega la asistencia de todos los afiliados. Si algún compañero no puede asistir a la misma esperamos lo comunique.

F. L. DE MONTAUBAN

El joven universitario y compañero Progreso Marin dará una conferencia el domingo 17 de noviembre, con la colaboración de los compañeros Tony Alvarez, Violeta Marcos y Floreal Marin. El tema escogido es el siguiente: «L'autogestion».

Acudid numerosos, compañeros y simpatizantes, a escuchar el pensamiento de la juventud, futuro de la sociedad moderna y libertaria.

El acto se celebrará en la Sala Seller de la Casa del Pueblo de Montauban, y dará comienzo a las diez horas exactas.

PARADEROS

Se desea conocer el paradero de Francisco y Diego Rodriguez Villaret, hijos de Juan y de Rosa, evacuados de la colonia «Vasconia» que la C. N. T. tenia en Pedralbes. Al iniciarse los bombardeos sobre Barcelona tenian, entonces, dos y cuatro años de edad.

Rogamos a quienes conozcan su paradero o puedan dar algún informe lo comuniquen a Espiez Ramón, rue Camille Godard. 33-Macau, para transmitirlo a sus padres, hondamente preocupados, que habitan en Asturias.

—Paradero de José Albert Marcel, de Barcelona. Comunicarlo a Vicente López, Route de Seuillac, 19-Pompadour.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta será destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Mios : Pablo Serrarols (donativo del 22-7-68). 10,00.

Mios: Pablo Serrarols (donativo 18-10-68) 20,00.

La Charité (Nièvre) : Peincede 5,00.

Dreux : Jesús Casares 10,00. Cándido Iglesias, 5,00. Compañero Hernández. No se ha dejado nunca de enviar ambas publicaciones a Cándido Iglesias. Que diga los números que le faltan.)

París : Gual 10,00. Criach, 5,00. Serrate Ramón, *Pantin* : 12,00; Prada, *Paris* : 10,00 *Roanne* : Antonio López. Total 92,00.

VENTA DE TURRONES
PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,60.
Jijona (pastilla), 7,50.
Alicante (idem), 6,50.
Mazapán, 5,00.
Mazapán, 5,00.
Yema, 5,00.
Toledo, 3,00.

NOTA: En razón de la T. V. A. hemos tenido que aumentarlos lo justo, para que quede un poco de beneficio. De dejarlos como el año anterior, no valia la pena cargar con dicho trabajo. De todas formas, pese al pequeño aumento vendemos los mismos más baratos que en otras partes.

¡ATENCION AL FESTIVAL S. I. A. DE THIAIS!

En lugar de ser el dia 15 de noviembre como se anuncia en cuarta página es el domingo 17 del propio mes.

UMBRAL

Sumario del número 82:

José Sevilla: **¿QUE ES EL RACIONALISMO?**
Evtuchenko: **BALADA DE LOS LINGOTES.**
Alberto Fernandes Leys: **GUTENBERG, EN UNO DE LOS CINCO MOMENTOS DEL HOMBRE.**
De Carlos Fernández Shaw: **LAS GAVIOTAS** (poesia).
X. X.: **HOMENAJE A GARCIA LORCA EN SAO PAULO.**
Valentín Rodríguez: **MUERTE Y RESURRECCION DE GARCIA LORCA** (poema).
P. Bosch Gimpera: **PARALELISMOS EJEMPLARES EN LA EVOLUCION HISTORICA. ROMA Y LOS IBEROS.**
Luis di Filippo: **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**
Paulo Torres: **PROPIEDAD, FLAGRANTE, BALADA DEL PAN** (poesías).
Jorge Medauar: **PAZ SOBRE LA GLEBA.**
Guilherme d'Almeida: **ERA UNA VEZ, ESTA VIDA** (poesías).
Vladimir Muñoz: **CONTRIBUCION A LA BIBLIOGRAFIA LIBERTARIA EN AMERICA LATINA DESDE 1915 hasta 1930.**
Eugen Relgis: **EL SOLITARIO Y SU COMPAÑERA. INDIVIDUO Y FAMILIA.**
Avenir Rosell: **ROMILDO RISSO, EDUCADOR.**
Juan Ferrer: **EL COMUNISMO, NUEVA VERSION DEL LERROUXISMO.**
De Enrique Federico Amiel: **REFLEXIONES.**
Fernández Moreno: **SETENTA BALCONES,** (poesia).
Noticiario, Libros, ilustraciones como de costumbre.
Precio del ejemplar: 1,50 frs.

PARA LA HISTORIA DE LA C. N. T.

Mi intervención en el Consejo de Economía de la Generalidad de Cataluña en representación de la C. N. T.

por **Andrés CAPDEVILA**

Prosiguiendo la ofensiva contra las empresas colectivas y agrupamientos industriales llevados a cabo por los trabajadores, a partir de los desgraciados sucesos de de mayo de 1937 provocados por el fatidico Comorera y sus huestes al servicio de la tiranía de Stalin para hundir a la C. N. T., sintiéndose respaldados por el gran número de fuerzas de policia motorizada que el gobierno central trasladó a Barcelona con el pretexto de restablecer el orden, no solamente los representantes de los partidos politicos en el Consejo de Economía paralizaron las actividades normales y la acción constructiva del mismo, sino que iniciaron en todos los aspectos de la vida económica y social de la región catalana, el retorno a las condiciones politicas, económicas y sociales de antes del 19 de julio de 1936.

Haciendo honor a la verdad y prescindiendo en este momento de analizar a fondo la oportunidad o no de la colaboración de la C. N. T. y de la F. A. I. en los organismos oficiales, mientras la Consejeria de Economia estuvo representada por un consejero de la C. N. T. se respetaron las disposiciones del decreto de Colectivizaciones y se garantizó la personalidad de todas las representaciones que formaban parte del Consejo. Los representantes de la C. N. T. y de la F. A. I. siempre estábamos dispuestos a discutir todas las iniciativas, sugerencias y proyectos que tendieran a mejorar el decreto del 24 de octubre y sus disposiciones complementarias. Nuestro más vehemente deseo era valorizar moral y materialmente la gestión de las empresas colectivizadas.

Planteada la crisis en el Gobierno de la Generalidad en agosto de 1937, la C. N. T. y la F. A. I. dejaron de estar representadas en el gobierno entrante, por lo que pasó a ocupar la Consejeria de Economia el secretario del P. S. U. C., Juan Comorera, el cual obedeciendo a las consignas de su partido, empezó a desarrollar una politica sectaria contraria a la personalidad de las empresas colectivizadas y por consiguiente de los productores en general.

En efecto, la parte dispositiva del decreto de Colectivizaciones que se refiere al nombramiento de consejos de empresa establece las normas siguientes:

1º. — Los consejos regidores de las empresas colectivizadas serán nombrados por los trabajadores de las mismas reunidos en asamblea general.

2º. — El director de las empresas será nombrado por los trabajadores de las mismas y aceptados por el Consejo de economia de Cataluña.

3º. — El interventor (nexo entre la empresa y el gobierno) será propuesto por los trabajadores de la empresa y aceptado por el consejero de economia.

A pesar de la concreción de estas disposiciones emanadas del decreto de colectivizaciones, el P. S. U. C., que por todos los medios queria aumentar sus efectivos para disputarle a la Esquerra Republicana la presidencia de la Generalidad y la supremacia de la vida politica catalana, aprovechando que en Barcelona y en el resto de Cataluña numerosos expatronos, técnicos y capataces que por manejos fascistas no habian sido admitidos por los trabajadores de las empresas colectivizadas, el consejero de economia, Juan Comorera, de una manera ejecutiva, al estilo ruso y ciscándose con las atribuciones al Consejo de economia conferidas por decreto del Consejo ejecutivo de la Generalidad, pretextando irregularidades administrativas en las empresas colectivizadas, a menudo insertaba órdenes en el boletin oficial de la Generalidad, nombrando por cuenta propia interventores de dudosos antecedentes politicos con tal que ingresaran en el P. S. U. C. Esta politica dictatorial, contraria a los intereses de los trabajadores y de la moral de la causa antifascista provocaba la protesta y el malestar entre los obreros de las empresas colectivizadas.

Siguiendo las consignas y la linea de conducta trazada para acabar con la intervención de los trabajadores en la dirección y administración de la nueva economia colectivizada, cuando se dejó sentir la necesidad de ir a la creación de nuevas empresas que se consideraban necesarias para la transformación de subproductos industriales, el consejero de economia, de acuerdo con el consejero de finanzas presentó al Consejo de economía para su discusión y aprobación, un proyecto de decreto de estructuración de nuevas empresas, ignorando por completo la existencia del decreto de colectivizaciones sobre la instalación de nuevas industrias. Según las disposiciones del proyecto de decreto de referencia, las nuevas empresas serian dirigidas y administradas por un consejo técnico administrativo, constituido por dos delegados nombrados por el consejero de economia, dos por el consejero de finanzas y uno por la Caja de crédito industrial y comercial. Los obreros de las nuevas empresas estaban facultados para nombrar una caricatura de comité de control, sin ninguna atribución técnico-administrativa. Ante tan grosero atrevimiento los representantes de la C. N. T. impugnamos con vehemente decisión la totalidad del proyecto de decreto presentado, y lo hicimos retirar por improcedente y contrario a las disposiciones del decreto de colectivizaciones en vigor. Las nuevas empresas que se instalaron con el apoyo financiero de la Caja de crédito industrial y comercial, habian de ser encuadradas dentro del marco del decreto de colectivizaciones y por ende dirigidas y administradas por los propios trabajadores de las mismas.

Las ambiciones politicas y las ansias de dominio politico del P. S. U. C., iban aumentando por momentos; todo el afán de los dirigentes de dicho partido, sometido incondicionalmente a la férula del Partido comunista ruso, era relegar a los trabajadores de las empresas colectivizadas a la categoria de autómatas sometidos a la burocracia del Estado totalitario.

También por disposición del consejero de economia, lider del P. S. U. C., poniéndose por montera el Consejo de economia, insertó por cuenta propia, en el boletin oficial de la Generalidad, un decreto creando el Consejo técnico de empresas, organismo al que se le conferian amplias atribuciones para examinar si los directores y los inventores propuestos por los trabajadores de las empresas colectivizadas tenian conocimientos y capacidad suficiente para dirigirlas y administrarlas. La finalidad que perseguia Comorera era poner cada dia más dificultades y obstáculos a los obreros pertenecientes a la C. N. T. A tal efecto, los directores y los interventores que se presentaban ante el consejo técnico para pasar el examen, si pertenecian a la U. G. T., apéndice del P. S. U. C., eran aprobados sin dificultad; en cambio, a los que pertenecian a la C. N. T. se los sometia deliberadamente a un examen tan riguroso que casi ninguno podia salir airoso de la prueba.

Estallaron conflictos y huelgas de gravedad en las minas de potasa de Suria y Sallent y en espectáculos públicos, de Barcelona; estas empresas eran codiciadas por el P. S. U. C. con fines politicos, financieros y de propaganda, por lo que se refiere a las minas de potasa, que querian controlar las divisas que aportaban las exportaciones con miras partidistas, y referente a los espectáculos públicos de Barcelona, de una manera o de otra querian controlarlos con fines de propaganda; sin embargo, al estar representada la U. G. T. en los consejos de empresa de ambas explotaciones en exigua minoria, a causa de que un 80 por 100 del personal pertenecía a la C. N. T., legalmente no tenian salida alguna para lograr sus ambiciones, el consejero de economia, mediante una orden insertada en el diario oficial de la Generalidad, intentó suprimir los consejos de empresa nombrados en asamblea general por los trabajadores, por interventores nombrados oficialmente por Comorera con la complicidad del gobierno de la Generalidad. Debido a la protesta de los trabajadores, el P. S. U. C. no logró en su totalidad su propósito; pero en honor a la verdad, la C. N. T. cada dia perdia nuevas posiciones frente a las ambiciones y marrullerias politicas. Podria exponer largo y tendido sobre la actuación hipócrita, desleal y nefasta de todos los partidos politicos contra las realizaciones sociales llevadas por el espiritu revolucionario y constructivo de la A. I. T., pero la peroración resultaria demasiado extensa y de consiguiente rebasaria los limites de una conferencia. Sin embargo, como elemento de juicio y de ilustración para futuras actuaciones, he de extenderme un poco más para exponeros algunos casos que como antecedente los considero de suma importancia.

A últimos de agosto de 1938 el representante del consejero de finanzas en el consejo de economia presentó para su discusión un proyecto de decreto en el que se establecian las disposiciones juridicas para devolver las fincas urbanas a sus antiguos propietarios. Lo representantes de la C. N. T. y de la F. A. I. impugnamos la totalidad del proyecto de decreto y lo hicimos retirar por ser contrario al espiritu de las jornadas revolucionarias de julio de 1936, y a las necesidades de las organizaciones y de los municipios que se incautaron de edificios pertenecientes a individuos o instituciones que desde los primeros momentos del alzamiento fascista se pusieron al lado de los facciosos.

(Continuará)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

¿Renovarse o perecer?

ESTE grito perentorio se repite constantemente y las colectividades se renuevan o perecen al margen de la amenaza. En 1916 esa voz de alarma la dio acentuadamente «Acción Libertaria» y los acontecimientos sociales rodaron de la manera que lo iban haciendo.

A decir verdad, en elemento confederal - libertario se ha obrado más por impulso espontáneo que por deducción y disciplina. La Revolución la hemos invocado incesantemente, pero cada revolución ha venido sola, las de 1909 y 1936 por ejemplo, las más espontáneas de las revoluciones registradas en el mundo. La de 1917 fue ciertamente preparada, compulsada y decretada, pero en la hora de la verdad se tradujo en huelga general accidentada y ruidosa, y las únicas barricadas — las de Barcelona y Sabadell — fueron levantadas como «barout d'honneur», para ejecutar un compromiso, a sabiendas de que el movimiento estaba destinado a fracaso seguro. Tal vez por esta razón, o esta comprensión del fenómeno, la propia monarquía no se ensañó con los revolucionarios vencidos cual lo hiciera ocho años antes. Los piquetes fusiladores de Montjuich, esta vez no funcionaron.

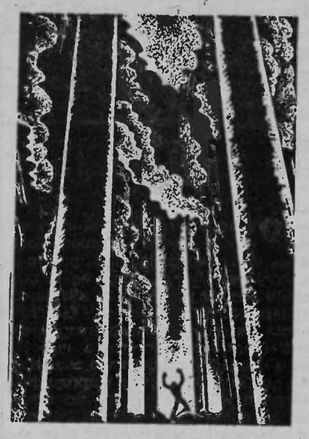
Ahora, en plena descomposición del Exilio por años llovidos e inactualidades, no faltan quienes, no acertando a bajar del asno de las profecías, quieren dar a entender que al Exilio no lo vencen las décadas de apartamiento del país de origen, sino la superioridad actual de los sectores político - sociales de España. ¿Genial, la idea? Tonta, por lo menos. En el Exilio han fracasado las sienes, los rostros, que del color castaño han pasado al tinte blanco y de la jovialidad a la decrepitud, respectivamente; es decir, que la Naturaleza nos ha marcado, sin que, en cambio, el Tiempo haya arruinado nuestros ideales como ha arruinado los de nuestros vencedores, aviejados éstos como nosotros, pero vencidos ellos en sus ideas absolutas, fascistas, de 1935 y pocos años sucesivos.

¿Qué es, pues, lo que España ha dado de hondo y atrevido en los tiempos de sujeción al franquismo? Una izquierda intelectual acurrucada tras el dogma cristiano; un periodismo gris y temblón; un cine nacional que no acierta a expresarse si no acude al extranjero; un sindicalismo horizontal que no se relevará de su lecho burocrático con señuelos verticalistas ni con inyecciones de «cenetismo» aportado por una docena de hombres con la dignidad averiada; más otro sindicalismo fugado del original franquista que admite coloquio con el régimen aspirando a ser reconocido y a participar en el estudio y confección de disposiciones y leyes sociales; sindicalismo cuya hegemonía se disputan, por otra parte, católicos y comunistas con vistas a una popularidad en exclusiva que pueda valerles un predominio ostensible en la sociedad que resulte del desastre franquista que se avecina.

Queda, no obstante, la incógnita de los estudiantes, rebeldes de primera línea, y la del mundo del trabajo que mantiene en jaque al gobierno franquista sosteniendo huelgas reivindicativas cuando las juzga necesarias, a pesar de todas las prohibiciones y represalias. Queda en pie la pureza de ambos elementos, que desearíamos no degenerara lo más mínimo por culpa de una impreparación revolucionaria e ideológica motivada por un régimen de feroz dictadura. Quisiéramos que el interior español, libre de vicios y acomodaciones y de tendencias por el «mal menor», emergiese del túnel franquista libre de lacras y contaminaciones, de sedimentos absolutistas fáciles de cuajar en el catolicismo «socializante» y de segura adopción en un comunismo que, como en los países que avasalla, interpreta la fuerza sindicalista como reata de tiro del Estado.

No hay que permitir que la gripe franquista prolongue sus nefastos efectos más allá de su existencia. La fraseología pirotécnica del nacionalsindicalismo y la neo degeneración sindical de las «comisiones obreras» no deben tomar carta de naturaleza ni siquiera visos de formalidad, si el progreso verdadero de España ha de impulsarnos con vigor recuperante de unos treinta y pico de años perdidos. El panorama ideológico de las izquierdas y del sindicalismo de anteguerra no era desabrido entonces ni lo es ahora, antes al contrario: el atraso, el colapso provocado por el fascismo español reactualiza las posiciones de vanguardia que nos son propias y que, a más decir, no han sido superadas ni en la U.R.S.S. ni en cuantos Estados salieron en bien de la guerra mundial última, y de los demás no nos ocupemos.

Aplicarse a la defensa de los tímidos estamentos oposicionistas «interiores» es confesar un estado de impotencia, es no confiar en la fuerza del porvenir, es adaptarse al mal menor estimulado por unas gentes sin aliento idealista. Alentar el sindicalismo religioso o comunista a título de mejor eso que nada, es signo de entrega o de resignación funeraria. España no deberá su renacer a las fuerzas deprimidas, grises o capciosas que alimentan u originan monárquicos, católicos, falangistas arrepentidos y personajillos del 36 extremadamente usados. España deberá el renacimiento que merece y espera a las ideas intransigentes y nuevas, y en la hora de ahora nadie ha demostrado que las nuestras (en suma general) sean viejas.



Pretende la sinrazón

«La Unesco va a estudiar el problema de la juventud...»
(De la Prensa)

por **J. MUÑOZ CONGOST**

CUAL ras de marea imprevisto, por su potencialidad y por su orientación, la juventud de todos los países y de todas las razas se ha lanzado sobre las recortadas costas de lo habitual, de lo acostumbrado, de lo inerte, dando con su violencia la confirmación viril de su repudio social que el «todo político social» pretendía ignorar, como el avestruz ignora al cazador al esconder su cabeza.

Rehusando todas las obligaciones, todas las trabas, todas las traiciones, todos los lazos sociales consagrados por la costumbre, todas las convenciones hipócritas de los civismos de texto, el clamor protestatario de las generaciones jóvenes lanzó en todas las latitudes su condena inapelable al amargo y gris presente.

Negándose a confundir su causa, la del porvenir, con la de los comerciantes de todo provecho que rigen el conjunto social de todos los países, rompieron, (al lanzarse a las calles y tomar posición tras las barricadas de las ciudades del orbe) su solidaridad con un pasado que pretende eternizarse.

Forjadores convencidos, de la transición irrecusable, negarse de manera indiscutible su complicidad con todas las teorías sociales, con todas las políticas que con aura de progreso disfrazan los soportes de la tradición.

Declarando desgraciada e irracional, la sociedad que quisiera prepararles para su absorción paulatina abren las puertas del porvenir a un alborear de esperanzas. Y esta Revolución, profunda, del hombre, que buscándose a sí mismo busca la expansión de su libre personalidad, inquieta a todos los manipuladores de la ruleta política internacional, a los especuladores de todas las miserias, apóstoles de todos los limosneos, cantores de todas las caridades, que ven amenazados los cimientos de la tradicional construcción donde la convivencia es obediencia y la administración, autoridad.

La protesta humana pesa quizá demasiado, en todos los horizontes, para su gusto. La amenaza, puede hoy debilitar, hundir mañana, las instituciones económicas, mal entibadas con todos los «neos» de las teorías del capitalismo privado o con la aparatosa trabazón del «de Estado».

Conscientes todos los «Colegios» de la farándula que se bautiza política internacional, de que no son ya suficientes los lemas patrioteros de falso heroísmo, y más falsos orgullos de casta, país o creencia, la gloria del triste ayer, han de buscar las desviación plegándose para no romperse, ante el furor del mañana en marcha.

No vale ya el lanzar a los hombres en la consunción estéril de luchas innobles, al servicio de clases opuestas, de finanzas en criminal concurrencia. La sinrazón hedionda y sucia de las verdaderas razones, sale a la superficie, cubriendo y emborronando, con tintes de sangre seca, los brillantes colores de las banderas nacionales.

Las nuevas generaciones, han dicho claro, muy claro, que no tienen por qué pagar las consecuencias del sórdido encuentro de intereses.

Y frente a la acomodaticia pasividad de una clase media que se aferra con tenacidad a la permanencia de las instituciones del abuso legal, la juventud niega la inviolabilidad de éstas, la eternidad de los principios de estabilidad que rigen hoy el mundo.

Denunciando las injusticias hechas ley: el abuso consagrado, el crimen contra el hombre hecho norma de supervivencia, apartan sus esfuerzos del conjunto social, para que ninguna colaboración pueda crearse entre ella y quienes en el juego de aceptadas servidumbres mantienen el absurdo sistema, tinglado de anormalidades. La vibración humanitaria de quienes se lanzan así a la existencia activa por un mañana diferente borra del diccionario civismos, falsos respetos, propiedad, patria, y otras zarandajas, cuyo significado de hipocresía, amaneramiento, sumisiones envidias, y ambiciones vulgares, dejan al desnudo.

⁂

He aquí los hechos, sus raíces, su verdad... frente a la mentira consuetudinaria de todo lo oficial.

Y... cual si nada de esto fuese así. Fingiendo desconocer esas raíces.

Cual si no se tratase de una desautorización absoluta y rotunda a todos los principios existentes y a sus soportes oficiales, y quienes son objeto de repudio de un mañana en marcha, los condenados por su nulidad en la acción, se envuelven en la vanagloria de sus togas senatoriales y en los foros internacionales, intentan el gran proceso a la verdad.

Con su acostumbrada marrullería, buscan la publicidad que embauca.

Y la UNESCO, engendro estatista de todas las autoridades con tutela vertical sobre la cultura, va a estudiar «el problema de la juventud».

Los repudiados quieren estudiar a los limpios, a quienes les anatemizan, para buscar la razón «incomprensible» de ese renacer de la pureza.

La injusticia abre el expediente de la protesta justiciera.

Los liberticidas pretenden resolver los problemas que plantea la presencia indiscutible del sentir libertario.

Todo eso significa la pretensión de la UNESCO.

Eso... y más.

Quienes allí, delegados por el abuso de la autoridad compartimentada en fronteras se van a reunir con ese falaz pretexto, son el pasado.

Supervivencia de la coacción, de la brutalidad, del totalitarismo más o menos disfrazado de todas las autoridades, que intenta con insensatez, que desconoce los derechos humanos, juzgar con su sinrazón del repudio, salivazo violento lanzado a la faz de todos los *pancismos*.

La UNESCO, una entre las gregarias creaciones de la mastodóntica e inútil ONU, hogar de todas las contradicciones, templo del servilismo a las absurdas barbaridades, oficiales de cada día, no hará nada contra las violencias de la guerra, ni contra la lucha enconada de rivalidades, encendiendo hogueras de genocidio por doquier.

No irá a buscar las razones del hambre mortífera.

Ni de la supervivencia de los feudalismos ancestrales.

Ni aún a resolver los agudos problemas del analfabetismo.

Todas esas lacras vergonzosas, esas pústulas que pudren la posible convivencia entre los humanos, son realizaciones de los «creadores» de dichos organismos.

Esos crímenes son obra propia.

Y mal puede constituirse el crimen en tribunal de su propio delito.

En el vasto escenario de marionetas que son todos los estamentos «unescos», no hay más que decorado sin fondo, publicidad de productos averiados, dañinos.

Y la UNESCO, debate sin motivo, guiñol con pretensiones culturalistas, ridícula asamblea de figuras y delegaciones consagradas, es una de esas realidades que la juventud puso al margen del porvenir, a través de su justa protesta.

La UNESCO, hablando de cultura, con los herederos de Millán Astray, el bruto de «Muera la inteligencia», con los legatarios del pelotón que fusiló a García Lorca y los hijos de los carceleros de Miguel Hernández, en sus escaños, es un escarnio. ¿Inclinarse con cariño sobre los problemas de la juventud? ¿La UNESCO? ¿Los colegas de los tanquistas que tiraron contra la juventud húngara, contra los estudiantes de Praga? ¿Los correligionarios de aquellos jueces que condenaron al exilio a los intelectuales moscovitas protestatarios? ¿Los delegados de quienes dieron orden a los granaderos mexicanos de tirar contra los estudiantes? ¿Preocuparse de la juventud, los representantes de la Autoridad americana autora de crímenes raciales, y masacres bajo las bombas en el Vietnam? ¿Estudiar las raíces del problema, los mandatarios salazaristas, quizá los mismos que pensaron y crearon Tarrafal?

Pobres figurantes de todo matiz, mísero gallinero con cacareo de viejas credenciales... ¿Qué saben de la juventud? ¿Qué podrán hacer?

Si de dignidad se tratara en esos anfiteatros, diríamos que algo podrían hacer. Hacerse por mejor dicho. Un honorable «hara Kiri» de la vana asamblea, sería la mejor prueba de su comprensión del problema.

Porque la juventud, en su inquietud, solo pide eso: vía libre, ruta limpia de todo lastre del ayer.

Pero no podemos esperar tal decisión de la UNESCO. ¿Condenarse? No. Es mejor seguir viviendo, en esa semblanza de vida, que solo refleja aquiescencia: en su chochez miserable, a las órdenes que vienen de arriba, de todos los victimarios.

AQUI Y AHORA

Los intelectuales sí, los intelectuales no

por **Juan Español**

En términos de vodevil, algo análogo a lo que dicen que ocurría con el escabroso tema de La Parrala: unos murmuraban que sí, otros susurraban que no. Pero agua debía de traer el río cuando se oía su sordo rumor. Lo importante, sin embargo, en este tema como en cualquier otro, es la claridad, la concreción y la decisión de elegir uno de los términos de la disyuntiva, huyendo de toda ambigüedad y de todo intento de emboscarse en ella. Lo que sí necesita es que cada cual se defina en su propia trayectoria con objeto de que todos sepamos a qué atenernos a la hora de las apelaciones, de las responsabilidades, o en una palabra, a la hora de la verdad. Nada más desesperante y perturbador que la actitud de esa extraña fauna social de los que parece que sí o parece que no en tanto que, nadando entre dos aguas, se adhieren al orden establecido, de él viven, y si no le envuelven en sus panegíricos, tampoco le toman como blanco de sus ataques, según la estricta teoría del pancista que, como se sabe, es la genuina versión antropológica del cerdo.

La intelectualidad, entendida como grupo de intelectuales, nació ya clasista, del mismo modo que Minerva fue parida armada de punta en blanco. Esta conciencia de clase, casi de inmediato, derivó en conciencia de casta, que es lo peor que pudo suceder. El ser humano es fácilmente accesible al halago del poder y la gloria para que no se sienta inclinado a establecer rangos y categorías que le diferencien jerárquicamente de los demás. Si en principio la aristocracia de la sangre y el dinero adoptó la intelectualidad como un adimento u ornato a su ya privilegiada condición, pronto el intelectual fue emancipándose progresivamente de todo sostén foráneo para vivir de sus propias rentas constituyendo una clase más, sin que por eso renunciara al apoyo eventual o permanente que depara el poder del dinero, adquirido por medios más o menos lícitos, echando mano de los contubernios políticos, financieros o, en el más simple de los casos, por los cauces hereditarios.

El intelectual puro es casi una utopía en la sociedad actual en la que ha de vivir del producto de su cerebro. Intrínsecamente, el hecho de ser intelectual, ya le depara una situación de privilegio y preponderancia. Es un ser superior, y como tal actúa y siente. Asume de inmediato un papel rector que, si es legítimo en esencia, deriva por los derroteros del arribismo, del mangoneo y la traición en cuanto su posición al lado de los poderosos empieza a ser rentable. Su vida transcurre dentro o alrededor de las altas esferas de la sociedad, salvo raras excepciones, a las que condiciona sus derechos inalienables de creación. Mantiene una perpetua «entente cordiale» con sus editores, los cuales han de dirigir y planificar su producción con vistas a satisfacer, de igual modo, las consignas de la ley establecida por las clases dirigentes. Y si al comienzo de su carrera viene pertrechado de esas pobres armas que son la honradez, la fidelidad a los principios, la conciencia de su condición trascendente, pronto sus escrúpulos se desvanecen al contacto de una realidad que reputa cruel, pero insoslayable; la honradez se convierte en la de las rameras; la fidelidad a los principios corre igual suerte que la de una casada insatisfecha y la conciencia de su misión viene a dar en la de miserable lacayo. En tal coyuntura la misión del intelectual se bastardea, se integra en los principios económicos capitalistas y adhiere un conservadtrismo que le asegura una continuidad indefinida en el usufructo de sus privilegios.

Tradicionalmente viene considerándose a los intelectuales encuadrados en dos grupos. El primero de ellos está compuesto por aquellos que, con una carrera universitaria, dedican inmediatamente la adquisición de sus conocimientos a una tarea que pudiéramos denominar como empírica y de evidente eficacia práctica, y son los ingenieros, los arquitectos, los médicos, los abogados, etc. En el segundo se hallan enmarcados estrictamente en la literatura, y son los literatos en su genuina acepción, situándose en la misma línea los novelistas, los poetas, los filósofos, los ensayistas, pensadores, etc. Si a los primeros les compete una tarea eminentemente práctica, no por eso quedan excluídos de la responsabilidad de una misión rectora, vindicativa e innovadora en el orden social. Pero sabemos por experiencia que tal cosa sería como pedir peras al olmo. A la hora de las vacas gordas se alinean inmediatamente del lado del fuerte de turno, asumen una actitud de dirigentes o, en el mejor de los casos, se mimetizan en el ambiente que les rodea. En el supuesto de que las cosas tomen cariz adverso y soplen auras revolucionarias, entonces aducen que son apolíticos en el sentido de «no querer saber nada en el orden social», porque su tarea se limita a construir puentes, factorías, carreteras, edificios o aliviar el dolor de la humanidad como médicos, cirujanos e investigadores clínicos. En puridad, estas gentes son los intelectuales de menor cuantía, y en el peor de los casos, nos basta y nos sobra que se dediquen a su tarea especifica con ahínco y honradez si por lo menos en lo demás nos aseguran una posición neutra en cualquiera de las coyunturas sociales que pudiesen sobrevenir. Esto sería un mal menor. En cuanto a los segundos, la cuestión es muy otra. La trascendencia de su cometido se advierte axiomáticamente en cuanto va dirigida a lo que de superior existe en el hombre: la inteligencia. Y en ello va implícito un estilo de vida, una manera de percibir y de entender, una sistemática dirigida a la comprensión del mundo y la naturaleza, un modo de sentir centrado en el propio conocimiento individual y, en definitiva, una interpretación vital en sus múltiples facetas de belleza, armonía, convivencia, justicia, solidaridad y estricta adecuación de medios y fines. Su eficacia está en el verbo y su poder radica en el hecho indiscutible de que son capaces de crear estados de opinión tan amplios como el mismo mundo y de promover las mayores convulsiones sociales que en él pueden darse. Este casi omnímodo poder, por consecuencia lógica, les acarrea la mayor de las responsabilidades que en un ser humano pueden incidir, les compromete por modo inevitable con los eventos de la hora en que viven e incluso con los que han de suceder siguiendo la ley histórica de la humanidad. Y esta responsabilidad histórica que converge en los intelectuales es lo que caracteriza la peripecia dramática de su vida y obra en conexión con la sociedad en que se desenvuelven. En general nunca han estado a la altura de la relevancia de su misión. Con una inconsciencia aterradora han hecho de ésta un mero oficio, un simple «modus vivendi» tanto más aceptable cuanto más remunerativo se presenta. Sus creaciones, cuando no tienden a perpetuar el marasmo social, se refocilan en la pura banalidad, en esteticismos decadentes, en sistemas filosóficos dignos de la escuela de Bizancio, en exotéricas expresiones poéticas que harían las delicias en los misterios eleusinos: todo mera explosión en salvas, simples juegos florales, caballerescas justas medievales, estéril verborrea dialéctica entre lo trascendente y lo inmanente, entre el principio y el fin, entre el maniqueísmo del bien y el mal, el principio creador y el destructor, entre el Yin y el Yan. Mientras tanto, en las selvas proletarias del mundo resuena el clamor pánico de la desesperanza y la muerte, faltas de asidero tangible a lo que asirse para sobrevivir, inmersas en un caos ininteligible en el que la incertidumbre económica e ideológica pone su trágico contrapunto a una vida de artificio y trivialidad a la que nunca tendrán acceso.

Las masas menesterosas, a pesar de que un gregarismo detestable las lleve en muchas ocasiones a hacerles el juego, nunca han tenido fe en los intelectuales. La razón aparece obvia: han sufrido demasiados descalabros por su causa y a causa de sus traiciones, cuando no desastrosas inhibiciones. Suponen que su inteligencia — y suponen bien — está únicamente al servicio de sus propios logros, y que el que se encarama a un puesto rentable se olvida casi inmediatamente de los inferiores en la escala. Entienden que la vida está montada según un módulo competitivo según el cual triunfa aquel que ha puesto en juego mejores armas — en el sentido de eficacia para sus fines — que sus adversarios. Triunfo y éxito son los términos en que se polariza el ansia de vivir por encima y a costa de quien sea. De modo que si el pueblo es suspicaz con respecto a los intelectuales, está sobradamente justificado. A veces considera que Dios ha cometido un error imperdonable al no incluir entre sus mandamientos el de «No confiarás en los intelectuales», pues ya entonces los escribas y fariseos se encargaban de dar gato por liebre al pueblo judaico. De donde se deduce que la cuestión es casi tan antigua como el mundo, y que si no existe ese nuevo mandamiento divino, puede que se halle por lo menos en el código de Hammurabi.

Hasta los tiempos presentes la eficacia de los intelectuales se ha hecho patente a largo plazo, casi pudiéramos decir en términos seculares. Una revolución era el producto de una larga incubación, más bien larvada que explicita, con más carácter formativo que ofensivo y con una marcada tendencia antirreligiosa o simplemente anticlerical. El fenómeno típico de la influencia moderna intelectual comienza con la revolución francesa, en la cual y a partir de ella los intelectuales acentúan su poder subversivo, directo y eficaz. El libro era un instrumento poderoso, pero un vehículo lento y no siempre al alcance de las posibilidades económicas de los desheredados. Con la aparición de la prensa diaria como cuarto poder los intelectuales dispusieron del medio adecuado a su misión de tales debido, sobre todo, a la amplitud y profusión de los órganos informativos. Pero esto constituía, a su vez, un mayor compromiso, una mayor responsabilidad para ellos. La cuestión ya no consistía en escribir un libro señero, o dos o tres panfletos, sino en mantener viva y expectante la opinión pública al filo de los días, indicando directrices, dictando normas y poniendo al descubierto las sucias maniobras de los poderes constituídos, pero también teniendo que luchar a cara descubierta, habiendo de exponer diariamente ante la mirada de todos una ejecutoria limpida y una postura firme mantenida contra viento y marea en el centro del maëlstrom de los avatares de la lucha. Naturalmente esto no era una garantía en la fidelidad de los principios ni en el cumplimiento de las promesas. Se era fiel y consecuente en tanto se conseguía lo ambicionado; pero una vez conseguido el pueblo se veía defraudado, burlado y escarnecido. Los medios habían cambiado mas los hombres seguían cayendo en las mismas acechanzas, cometiendo las mismas traiciones y alimentando fraudulentamente las mismas esperanzas en sus seguidores.

(Pasa a la página dos)

A manera de réplica

En «Le Monde» del 6 de septiembre leí un escrito sobre la dictadura castrista hecho por un grupo de estudiantes que hicieron sus vacaciones en Cuba, a lo que no di mayor importancia porque, por la manera de apreciar la obra del castrismo, era fácil darse cuenta de que tales estudiantes están bajo la influencia de alguna secta dictatorial, o bien no sabrepasaron los muros del dogmatismo marxista. Pero en una de las publicaciones del movimiento, «Cenit» nº 183, uno de sus colaboradores dice algo que coincide con la opinión de dichos estudiantes, y ello requiere una aclaración, porque para probar que la dictadura castrista se esfuerza por dejar de ser dictadura, se requieren datos que no se aportan y ello pone en tela de juicio a un sector — el nuestro — que se enfrenta con todas las dictaduras.

Hablan los estudiantes del apoteósico recibimiento que se les hizo, de la amabilidad con que se los trató, de los bien servidos restaurantes, cómodos hoteles, hermosas playas y piscinas. Hinchan este capítulo con un entusiasmo como si ello fuera algo nuevo. Lo más grave es la pretensión de darnos una imagen de la dictadura castrista con las galas del refinamiento y con lo bien que han sido tratados. Pero en el relato hay un dato que oscurece la luz de todas las antorchas con que se les alumbró el paso por Cuba.

Dicen que contemplaron con admiración la dureza de los cubanos para resistir, bajo un sol abrasador, varias horas de cola para revituallarse. Ahí cabe preguntar: ¿para qué sirven en Cuba los bien servidos restaurantes y los lujosos hoteles? Relatan también con elogio las horas voluntarias que hacen los trabajadores cubanos después del horario regular, con lo que demuestran la más supina ignorancia o su torpe hipocresía. Henri Ford cedió sin resistencia la jornada de 8 horas y mejoró los salarios porque sabía que un organismo fatigado, desnutrido, descontento, aunque se fatigue en el trabajo da escaso rendimiento; que en tales condiciones los achaques son inevitables como también una muerte prematura.

Lo de voluntarios bajo un régimen policíaco es la mentira más repugnante para los que en algo conocen los problemas del trabajo y tienen un mínimo de dignidad. Los que lucharon y dieron sus vidas por limitar las horas de trabajo (con lo que se puso un coto a las condiciones esclavistas) quedarían en ridículo si el nivel moral de los humanos descendiera al plano en que se debaten las dictaduras, los dictadores y los que los elogian.

Los que en algo conocen la historia de las dictaduras, la cantinela de que una dictadura deje de serlo por su voluntad no puede engañarlos. Si la dictadura de Tito u otras son menos crueles que la dictadura de Stalin es porque un clima adverso les obliga a un paso más lento para no caerse.

Entusiasmó a los estudiantes la lucha contra el analfabetismo. El saber es desde luego una herramienta con la que se pueden cultivar hermosas flores y manjares, pero también plantas venenosas. Los conquistadores lucharon contra el analfabetismo en las colonias para que los colonizados aprendieran a rezar en español. Y si los estudiantes no aprenden más que a elogiar las dictaduras quedarán al nivel de los que estudian para aprender a rezar.

Serafín FERNANDEZ

CHISPAS

27 octubrino, en la Mutualidad.

⁂

— Enfermo y todo, ¿has acudido?
— Más enfermos que yo, los que se han quedado en casa.

⁂

Mitin, con la tribuna entera. Público, con desgarros en butacas.

⁂

Mitin, con procedencias multiformes y conclusiones libertarias unánimes.

⁂

Quince presos a defender, y la soñolencia no se dejó ver.

⁂

Se ha ido, y deber cumplido.

⁂

El programa de la tarde llegó al cenit. Relució tres estrellas. Pero gracias que la comisión no quede estrellada.

⁂

Sin el Niño de Murcia, aquella ciudad debió quedar muy triste.

⁂

Escudero, como otro que conocemos, es lo contrario de lo que apellido indica.

Tan «anar» el que canta como el ferroviario que perdió el tren hace 20 años.

⁂

— ¿Tú, por aquí?
— ¿Dónde, pues? Aquí o el entierro para ambos.

⁂

Fue tan satisfactoria la impresión del público, que sólo pudo aminorarla el pesar de que otros no hubiesen participado del mismo beneficio.

⁂

Amigo foráneo: La frecuencia de nuestros actos nos deja convertidos en vecinos.

⁂

Los comiteristas regionales trabajan como condenados.

Y aun habrá quienes traten de rebajarles el sueldo... creditativo, que tanto merecen.

CHISPERO

Salle des Fêtes de Thiais
PLACE DE LA MAIRIE
Dimanche 15 novembre à 15 heures
Grande Matinée artistique organisée, au profit de ses œuvres sociales, par S. I. A.
1ère partie : La Guilde de Thiais interprétera la comédie en un acte « Fausse Monnaie », de G. D'Hervilliez et un succès de Georges Feydeau, « Feu la Mère de Madame »
2ème partie : Grand Spectacle de Variétés avec
JEHAN JONAS, CARLOS MENDIA, LOS MUCHACHOS, et
Claude NOUGARO
Au piano : Jacques Tupovert.
Prix des places : 7 frs. — Enfants : 5 frs.
En venant de Paris, Métro Porte de Choisy. Autobus 283

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C
3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

21 NOVEMBRE 1968
NUMERO 531
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Négociation ou contestation?

Le fait le plus remarquable de l'année 68 aura été, sans aucun doute, l'opposition qui se manifeste sans arrêt entre les « défenseurs » des travailleurs (politiciens et autres) et ceux que ces derniers ont appelé les fils de bourgeois. Ce fait se distingue surtout par le paradoxe des positions. Les fils de bourgeois, autrement dit les étudiants qui ont dépavé les rues de Paris et d'ailleurs, s'obstinent à penser que la transformation de la société ne peut se réaliser que par la contestation et leur forme d'action la plus fréquente c'est la grève. Par contre, certains dirigeants syndicaux ou militants de partis de gauche ne cessent de se démener pour « tempérer » l'esprit combatif des travailleurs. Nous avons pu lire dans « L'Express » du 11-17 novembre que les syndicats eurent grand peine à convaincre les agents de conduite du réseau méditerranéen S. N. C. F. de ne pas se mettre en grève pour la Toussaint, ce qui aurait gêné les usagers; ou encore : « Le dimanche 17 octobre, les autobus parisiens du dépôt de Puteaux sont sortis avec trente minutes de retard. Les chauffeurs voulaient se mettre en grève. Là encore, les syndicats ont dû persuader d'explorer auparavant les possibilités de négociation. »

La C. N. T. qui, par ses principes, s'est toujours définie contre la collaboration des classes, considère qu'il s'agit d'une dérobade devant les responsabilités. Ainsi nous manifestons toute sympathie envers une jeunesse assez intelligente et assez courageuse pour rompre avec la tradition égoïste et caduque de leurs ailleuls.

Ces jeunes qui criaient un jour « Seguy trahison » en se dirigeant vers le stade Charléty, étaient peut-être des fils de bourgeois, mais les déclarations qu'ils ont ensuite faites devant les micros étaient toutes en leur honneur puisqu'ils ont proclamé entre autres leur désir d'abolir les classes et le profit ainsi que leur volonté de lutte pour l'instauration d'une société sans exploiteurs ni exploités.

En toute impartialité reconnaissons que ces jeunes au moins n'ont trompé personne; ils nous avaient bien dit que ce n'était qu'un début, qu'ils voulaient continuer le combat, côte-à-côte avec la classe ouvrière et ils persistent sur cette voie. Certains ont prétendu que les vacances effaceraient tout ferment révolutionnaire, mais nous les retrouvons au mois de novembre en pleine contestation. L'enseignement qu'on leur propose ne correspond pas du tout aux exigences de la société idéale qu'ils veulent construire et c'est pour cette raison qu'ils se mettent en grève dans leurs lycées et leurs facultés.

L'un de ces C. A. L. qui font tant de bruit en ce moment, nous a envoyé un texte qui nous supposons a dû être diffusé en forme de tract. En voici le contenu :

VIVE LA JONCTION DES ETUDIANTS ET LYCEENS AVEC LES TRAVAILLEURS !

... Nous avons occupé les lycées, les facultés; vous avez occupé les usines et on voudrait laisser croire que nous ne nous battons pas pour un même idéal. Bien sûr, il n'y a que 8 pour 100 de fils d'ouvriers dans l'enseignement secondaire et 1 pour 100 dans les universités, mais notre objectif n'est pas seulement de faire augmenter ce pourcentage. Si nous obtenions que tous les fils d'ouvriers puissent être des étudiants dans le cadre de la société actuelle, certains pourraient probablement accéder à des postes de directeur ou chef d'entreprise mais là n'est pas le but recherché. Nous voulons la suppression de la hiérarchie dans le monde du travail comme nous voulons l'abolition des privilèges dans le domaine de la consommation.

De nombreux étudiants se retrouvent sans emploi à la sortie des universités mais nous ne voulons pas nous battre pour une politique de l'emploi des diplômés. Imaginez ce que cela donnerait... Les diplômés de sociologie ou de psychologie deviennent les sélectionneurs, les psycho-techniciens, les orienteurs qui vont aménager vos conditions de travail et vont penser pour vous. Les diplômés de mathématiques deviennent des technologues ou des créateurs de machines infernales, toujours plus productrices mais toujours plus odieuses pour les travailleurs manuels.

Les fils d'ouvriers doivent devenir des étudiants mais rester dans leur classe, **rester des fils du peuple.** Ils doivent refuser d'être des érudits coupés de toute réalité sociale.

Nous voulons travailler dans nos universités pour servir toute la population et nous refusons d'être utilisés au seul profit de la classe capitaliste.

Nous luttons pour supprimer la ségrégation entre le travail d'exécution et le travail de réflexion ou d'organisation.

Bref, nous entendons construire une société sans classes et notre lutte doit être la même que celle des travailleurs. La jonction entre étudiants et travailleurs est donc une nécessité sur la base du syndicalisme de contestation.

La C. N. T., qui reste fidèle aux formules d'action directe du syndicalisme d'avant - guerre pourrait servir de base à cette jonction. Il faut donc intensifier nos contacts en vue de cette jonction.

D'accord, jeunes étudiants et lycéens, nous nous rangeons du côté de la contestation et nous nous tenons à votre disposition pour la diffusion de vos idées si généreuses.

SUR LA GUERRE 1914 - 1918

Extraits de la causerie faite à Brest le 3 novembre :

50 ans ont passé depuis l'armistice du 11 novembre 1918 célébré chaque année par les forces rétrogrades, et cette année la parade sera exceptionnelle. Nous verrons le chef de l'Etat et autres discoureurs pérorer devant les troupes rassemblées, sur les vertus de Poincaré, Clémenceau, sans oublier les Joffre, Foch, en falsifiant outrageusement la vérité sur cette époque tragique des peuples, surtout européens.

Pendant combien de temps allons-nous assister à ces mascarades indignes de la civilisation ; alors que, fréquemment, des forces militaires allemandes et françaises manœuvrent ensemble, tel l'exercice naval qui se déroule actuellement dans la région brestoise.

Nous, les pacifistes, sommes obligés de constater la carence des organisations de gauche face à ces démonstrations cocardières, et qui ont même tendance à y participer. Nous verrons aussi, un certain nombre parmi les rescapés, qui ont tout oublié, se mêler aux officiels, se croyant être héros, alors qu'ils n'ont été que des jouets entre les mains des hommes d'Etat français, des généraux, du haut patronat.

Pourtant les récits sur leur vie atroce dans les tranchées ne manquent pas, tel « Le Feu », de Barbusse, celui de la bataille de Verdun paru dans « Le Télégramme de Brest » en mai 1966 ; celui de la bataille du « Chemin des Dames », paru dans ce même quotidien en mai 1967.

Que dire de nos généraux si généreux de la vie des soldats ! Et puisqu'un général français, Percin, dans son livre « Le massacre de notre infanterie », a démontré les abominables tactiques du grand état-major général, nous allons, nous aussi, citer quelques faits sanglants dont de Gaulle et consorts omettront de parler.

Faisant fi des enseignements des guerres russo-japonaise, balkaniques ; des livres publiés par des tacticiens militaires allemands, cités par Jean Jaurès lui-même, nos généraux partisans de l'offensive à outrance, préparèrent la guerre qui s'annonçait.

Voici Morhange, août 1914. La 2e armée commandée par Castelnau prend l'offensive et avance, sans se soucier des renseignements fournis par des habitants de cette région qui avaient construit de solides fortifications sur réquisition des chefs allemands. Les Castelnau, Foch, lancent leurs hommes en pantalons rouges sur les lignes allemandes. C'est un massacre qui se transforme en déroute, jusqu'aux environs de Nancy.

Voici Triton-Longwy, août 1914 : Les 3e et 4e armées sont lancées follement contre les lignes retranchées allemandes. Nouveau massacre et nouveau recul.

Voici Charleroi, août 1914 : L'état-major général français ayant massé le gros de ses troupes face à l'Est, est obligé d'en envoyer une partie, la 5e armée vers le Nord, à marches forcées ; 120 kilomètres à pied, avec tout l'équipement. Leur général Lamezac ne lance pas l'offensive et préfère organiser la défensive. Les troupes allemandes attaquent et écrasent les Français avec leur artillerie lourde, les Français n'ont que des pièces légères à leur opposer.

Ce général, se voyant contourner sur sa droite, ordonne la retraite pour éviter l'encerclement, retraite qui conduira les Français et les Anglais jusqu'au sud de la Marne. Joffre, pour le punir d'avoir eu raison sur le plan tactique contre les idées du grand quartier général, lui enlève son commandement, comme il le fera pour Gallieni pour les mêmes motifs.

Voici Verdun, où le fort de Douaumont avait comme garnison des territoriaux : Le C. E. du 1er juin 1916, le journal breton déjà cité, du 22 février 1966, de mai 1966 sont formels. Ce fort, clé de la défense de Verdun, était dans un abandon extrême et fut pris par un détachement allemand, quasi l'arme à la bretelle ; quand il fallut le reprendre, les soldats français laissèrent par milliers leurs corps sur le terrain.

Voici le Chemin des Dames : Et là, il faut citer « Le Crapouillot » tome III de la Guerre 1914-1918, le journal breton de mai 1967. L'offensive est lancée avec l'approbation du sinistre Poincaré, par un million de soldats, alors que l'état-major allemand était au courant de la préparation. Le général Mangin, le député de droite Ybarnegaray, lieutenant à l'époque le déclarent carrément. Rien n'y fait et par un temps abominable, les 16 et 17 avril 1917, nos troupes sont envoyées au massacre et c'est l'échec. Pour Nivelle et compagnie cela ne suffit pas. Ils font remettre ça, les 5, 6 et 10 mai et les pertes sont augmentées de plusieurs centaines de milliers d'hommes.

Les survivants dans de nombreux régiments se mutinent pour refuser non pas de monter en ligne, mais de continuer les attaques, en voyant les cadavres de leurs compagnons d'armes, c'est la répression sauvage, au hasard, on fusille pour l'exemple et Poincaré dans la peur que le peuple français se révolte devant cette tuerie, refuse toute grâce, même à des soldats cités à l'ordre du jour, même celles sollicitées par Painlevé, alors ministre de la Guerre. Le même tome du « Crapouillot », le journal brestois du 15 mai 1967, le montrent sans pitié pour les mutins ; en revanche, pour les responsables étoilés de cette boucherie, Poincaré est tout miel. Nivelle est envoyé en Afrique du Nord, commandant en chef des troupes d'Outre-Méditerranée.

A l'arrière, les revanchards de tous poils, les Maurice Barrès, les Paul Déroulède, s'en donnaient à cœur joie. L'état de siège s'étendait sur tout le territoire la censure régnante empêchant de publier toute information susceptible de faire comprendre à la population les horreurs de l'avant.

Le mensonge officiel organisait avec ses puissants moyens d'intimidation, l'empoisonnement moral du peuple. Ainsi, on osa publier une photo prise au cours des grandes manœuvres présentant Poincaré ayant à ses côtés Joffre et derrière eux la faune des officiers du grand état-major, comme étant prise sur le front, assitant à la bataille.

Les Conseils de guerre condamnaient sans cesse et envoyaient au poteau d'exécution, aux bagnes, aux centrales, des milliers de gens, des innocents, comme ce mineur du Pas-de-Calais mort à Cayenne, sa femme, morte à Rennes, ses deux fils, bagnards, tous reconnus innocents en 1935.

Louis Lecoin, dans son livre « De prison en prison », a relaté comment étaient traqués les hommes voulant rétablir la paix et il était étrange de voir Marcel Cachin succédant à Jean Jaurès, assassiné pour son action pacifiste, faire chorus avec les bellicistes.

Les munitionnaires de tous genres s'enrichissaient sans aucune pudeur, et sur ordre supérieur, le centre métallurgique de Briey occupé dès août 1914, par les Allemands et se trouvant dans la zone de guerre, qui travaillait à plein rendement, qui fournissait l'acier nécessaire à la poursuite de la guerre, ne fut jamais bombardé.

Les origines de cette catastrophe mondiale dépassée en horreurs par celle de 1939-1945, sont la volonté d'expansion des grandes puissances : Russie, France, Angleterre, Allemagne ; mais les plus grosses responsabilités incombent à la Russie tzariste et à la France.

La Russie déclarait être la protectrice de tous les pays slaves, prenait fait et cause pour les Slaves balkaniques, avait des visées sur les détroits du Bosphore et des Dardanelles. La France nationaliste revendiquait le retour de l'Alsace et la Lorraine à la France, perdues à la suite de la guerre de 1870-1871 lancée par Napoléon III et la comtesse de Montijo, sa femme, voulant garder leur trône menacé par l'opposition grandissante du peuple et des esprits éclairés.

A part la Ligue des Patriotes de Paul Déroulède, le général Boulanger, l'opinion française était pour la paix ; la C. G. T., les anarchistes, les socialistes luttaient, manifestaient contre le militarisme, arrivaient à faire diminuer progressivement le temps du service militaire.

La preuve est l'édition de la brochure « Nouveau manuel du soldat », par la Fédération des Bourses du Travail, celle-ci base de la constitution de la C. G. T. Elle est de 1902, attaquant la notion de patrie, le militarisme, citant des pensées pacifistes de maints écrivains, invitant les soldats à ne pas oublier qu'ils sont fils de travailleur et à refuser d'agir contre les ouvriers en grève. Les anarchistes éditaient en mai 1913 une brochure contre le retour à la loi des trois ans.

Mais les accords franco-russes allaient créer une atmosphère cocardière ; la grande presse, largement arrosée par le tzarisme trompait sciemment la population, aussi que le démontra la publication des archives secrètes russes après la Révolution de 1917.

Avec la venue de Poincaré à la présidence du Conseil en 1912, cette campagne prit un caractère inquiétant. Cet homme d'esprit étroit, avocat-conseil de grandes sociétés, se mit d'accord avec Isvolsky, ambassadeur à Paris, pour l'encerclement des empires d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie.

L'opinion de l'ambassadeur belge à Paris, le baron Guillaume est formelle. Le 16 janvier 1914 il écrit à son gouvernement : « J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que ce sont messieurs Poincaré, Millerand, Delcassé et leurs amis qui ont inventé et poursuivi la campagne nationaliste, cocardière et chauvine dont nous avons constaté la renaissance en France. »

Notre ambassadeur à Saint-Petersbourg, Georges Louis tenu dans l'ignorance absolue des tractations du gouvernement russe dans les Balkans est remplacé par Paledogue, d'origine balkanique, et ami d'école de Poincaré, sur intervention de Sazonov, président du Conseil.

Judet, homme politique, informa Georges Louis de la conversation qu'il eut avec Poincaré alors président du Conseil : « Et Isvolsky toujours à Paris ? Vous m'aviez dit cependant en juin 1912, que si monsieur Louis partait, monsieur Isvolsky partirait aussi ». Poincaré répondit d'un air de défi : « J'ai dit cela, mais les choses ont changé. Il n'est plus question de départ d'Isvolsky. *Tout va bien avec lui* ». Et Poincaré a ajouté : « La Russie a un avenir immense. Sa force est en plein développement. *Dans deux ans la guerre aura lieu, tout mon effort va tenter de la préparer.* »

Jean Jaurès s'élevait avec rigueur contre cette politique belliciste et dans l' « Humanité » du 31 juillet 1914, il lançait un appel à la conscience humaine. Le soir, il était assassiné par Vilain, fanatisé par les Déroulède, Barrès et compagnie.

Poussant le grotesque à son comble, dans son message à la nation du 2 août 1914, Poincaré déclarait : « *La mobilisation n'est pas la guerre* ».

Ce fut la guerre, mais le tzarisme s'écroulait en février 1917, victime de ses crimes. Remplacé par Kerensky, qui voulait la continuer, celui-ci est chassé en octobre 1917 par le soulèvement populaire mené par les socialistes révolutionnaires, les anarchistes, les bolcheviks.

En 1919, G. Clémenceau envoie des troupes combattre le peuple russe, fait bombarder Odessa par la flotte française sans préavis, soutient les généraux tzaristes Denikine, Wrangel, et une bonne partie des équipages français se révolte contra l'action éhontée du gouvernement français. C'est la mutinerie des marins de la mer Noire qui seront nombreux à être condamnés à de dures peines.

Nous sommes maintenant en 1968. Que devons-nous faire ? Nous croiser les bras face aux impérialismes rivaux où l'un écrase de sa puissance les peuples de l'Amérique latine, massacre les habitants de Saint-Domingue, soutient de ses dollars le sinistre Franco, met à fer et à sang le Vietnam ; l'autre, reprenant les visées tzaristes occupe les pays baltes, la Pologne, la Hongrie dont il écrase le soulèvement de Budapest en 1956, envahit la Tchécoslovaquie, appuie les régimes dictatoriaux arabes.

Que dire de de Gaulle, dont l'impudeur frise l'inconscience, qui flirte avec Franco, ami et protégé de Mussolini et d'Hitler, qui fait manœuvrer ensemble les navires espagnols et français, qui à certains moments de l'année, revêt son uniforme de général de brigade pour saluer les morts du Vercors, des Glières où périrent tant d'antifranquistes espagnols, alors que les franquistes étaient aux côtés des troupes allemandes pour combattre les Russes.

La S. I. A. organisation internationale de solidarité, veut, comme les Jean Rostand, Morvan Levesque, Louis Lecoin, etc., qu'une paix véritable soit établie. Elle appelle tous les amis de la paix à s'unir face au militarisme, face au clergé, qui participera aux mascarades guerrières du 11 novembre 1968, pendant que Paul VI invite les ouvriers, les étudiants de Mexico à ne pas employer la violence pour l'obtention de leurs droits.

A. LE LANN

Pourquoi je ne suis pas chrétien

Suite

Il revient sans cesse à l'enfer. Je dois dire que je considère toute cette doctrine, selon laquelle le feu de l'enfer est la punition du péché, comme une doctrine de cruauté. C'est une doctrine qui a introduit la cruauté dans le monde et justifié des siècles de torture. Le Christ des Evangiles, tel que les apôtres le dépeignent, doit être considéré comme partiellement responsable de cet état de choses.

Parmi d'autres éléments de moindre importance, il y a le cas des porcs de Gadarène. Ce n'était pas vraiment très gentil pour ces animaux d'introduire en eux les démons et de les faire se précipiter du haut d'une colline dans la mer. Jésus n'était-il pas tout puissant et n'eût-il pu simplement éloigner les démons ? Mais il a préféré les loger dans les porcs. Il y a aussi la curieuse histoire du figuier qui n'a jamais laissé de m'étonner. Vous vous souvenez de ce qui est arrivé au figuier : *Il eut faim. Il aperçut de loin un figuier couvert de feuilles et il s'avança pour voir s'il y trouverait quelque fruit. Il s'approcha donc de l'arbre mais n'y trouva que des feuilles car ce n'était pas encore la saison des figues. Alors il dit au figuier : « Que jamais personne ne mange de ton fruit... » et Pierre... dit à Jésus : « Maître, regardez ! Le figuier que vous avez maudit a séché.* » (9).

C'est une histoire très curieuse, car ce n'était pas la bonne époque de l'année pour les figues, et il n'était vraiment pas possible d'en blâmer l'arbre. Je ne pense pas qu'en matière de sagesse ou de vertu le Christ s'élève aussi haut que d'autres personnages historiques. Je pense qu'à cet égard je placerais le Bouddha ou Socrate au-dessus de lui.

Le facteur émotionnel

Comme je l'ai déjà dit, je ne crois pas que ce qui incite les gens à accepter une religion ait quelque chose à voir avec le raisonnement. Ils acceptent une religion pour des motifs émotionnels. On nous dit souvent que c'est très mal d'attaquer la religion, car la religion rend les hommes vertueux. Pour ma part, je n'en suis guère convaincu. Vous connaissez, bien sûr, la parodie que Samuel Butler a faite de cet argument dans son livre *Retour à Erewhon*. Vous vous souvenez qu'on y trouve un certain Higgs arrivant dans une contrée perdue. Il y passe quelque temps, puis s'échappe en ballon. Vingt ans plus tard, retournant dans cette région, il a la surprise d'y découvrir une nouvelle religion dans laquelle il est adoré sous le nom de *Fils du Soleil*. L'on raconte en effet qu'il est monté aux cieux. Comme l'on s'apprête à célébrer la Fête de l'Ascension, il entend les professeurs Hanky et Panky, hauts dignitaires de la religion du Fils du Soleil, se déclarer l'un à l'autre qu'ils n'ont jamais vu le dénommé Higgs, et qu'ils espèrent ne jamais le voir. Plein d'indignation, il s'approche d'eux et leur dit : « Je vais faire éclater au grand jour toute cette mystification et dire au peuple d'Erewhon que moi, Higgs, je ne suis qu'un homme comme les autres et que j'ai quitté votre pays en ballon. » On lui répond : « Ne le faites pas, car tous les principes moraux de ce pays sont liés à ce mythe, et s'ils viennent à savoir que vous n'êtes pas monté au ciel, ils deviendront tous méchants. » Il se laissa persuader et s'en alla sans bruit.

En vertu de cette conception, nous serions tous méchants si nous n'observions pas les préceptes de la religion chrétienne. Il me semble que bien des chrétiens se sont signalés par leur extrême méchanceté. Fait curieux, plus la religion a été ardente à une époque donnée et plus profonde la croyance dogmatique, plus grande fut la cruauté et pire l'état du monde. Dans les siècles où la foi est très vive et alors que les hommes acceptent la religion chrétienne dans son intégrité, c'est l'Inquisition et ses tortures. Je pense aux millions de femmes brûlées comme sorcières et à toutes les horreurs dont la religion fut le prétexte.

Il suffit de considérer l'histoire du monde pour s'apercevoir que le progrès, dans tous les domaines (humanisation de la guerre, adoucissement de l'esclavage, comportement à l'égard des gens de couleur), s'est constamment heurté à l'opposition des Eglises, quelles qu'elles fussent. J'affirme, en pesant mes termes, que la religion chrétienne, telle qu'elle est établie dans ses églises, fut et demeure le principal ennemi du progrès moral dans le monde.

Comment les églises ont retardé le progrès

Vous estimez peut-être que je vais trop loin quand je dis qu'il en est encore ainsi. Je ne le pense pas. Prenons un fait. Il n'est pas agréable de s'y référer, mais l'attitude des hommes de religion nous y contraint. Supposons que, dans ce monde où nous vivons aujourd'hui, une jeune fille sans expérience se soit mariée par erreur avec un syphilitique. Dans ce cas, l'Eglise proclame : « Le mariage est un sacrement indissoluble. Il vous faut demeurer ensemble pour la vie. » Et cette femme ne peut entreprendre aucune démarche afin d'empêcher que naissent d'elle des enfants syphilitiques. Tel est le point de vue de l'Eglise catholique. Personne ne saurait soutenir, à moins d'avoir le cœur absolument fermé à la souffrance d'autrui, qu'il soit convenable et juste qu'un tel état de choses puisse se perpétuer.

Ce n'est là qu'un exemple des domaines où l'Eglise, par le contrôle qu'elle exerce sur ce qu'il lui plaît d'appeler la moralité, impose gratuitement des souffrances inutiles à un grand nombre d'humains. Et bien sûr, nous le savons, elle se manifeste comme un adversaire de tout progrès quand il s'agit de diminuer la souffrance dans le monde. Elle a choisi d'étiqueter sous le nom de moralité une série de règles de conduite qui brillent par leur étroitesse et qui n'ont rien à voir avec le bonheur de l'homme ; et quand on dit qu'il faudrait faire ceci ou cela en vue du bonheur de l'humanité, elle répond que ça n'a absolument rien à voir avec le sujet : « L'objet de la morale n'est pas de rendre les gens heureux. »

Bertrand RUSSELL

(A suivre.)

Droit syndical et système fasciste

Le gouvernement gaulliste se prononcera le 20 novembre sur le nouveau projet concernant le « droit syndical ».

La C. G. T. et F. O. ont dernièrement exprimé leur satisfaction « en ce qui concerne les prérogatives des grandes centrales et à la notion d'organisations représentatives ». Ce qui veut dire en clair que les centrales « représentatives » auront l'appui du pouvoir pour barrer la route à toutes formes de syndicalisme qui n'aurait pas la bénédiction du trio Séguy, Bergeron, Decamp.

C'est un fait, qu'au lendemain de la guerre, les ministres socialistes et communistes de de Gaulle créèrent la notion d'organisations représentatives dans l'unique but de combattre le syndicalisme révolutionnaire et la C. N. T. S'appuyant sur cette notion, bon nombre d'administrations et d'entreprises en ont profité pour interdire toute forme d'expression dans l'entreprise par les militants de la C. N. T. sous prétexte que celle-ci se refusait à légaliser l'esclavage et le salariat par la signature de conventions dites collectives, mais qui ont toujours permis aux patrons d'exploiter légalement les travailleurs avec l'approbation des organisations syndicales dites représentatives.

Nous savons parfaitement que la C. G. T. voudrait bien pouvoir établir un système calqué sur le bolchevisme et le fascisme et qui rendrait le syndicat obligatoire — à condition évidemment qu'elle en ait le monopole — et elle envisagerait d'un bon œil que les cotisations soient retenues directement sur la paye.

Déjà, on envisage que les receveurs des organisations représentatives encaissent les cotisations sur le lieu de la paye et que les dites organisations tiennent des réunions dans les entreprises.

Les militants de la C. N. T. ne laisseront pas s'établir un tel système fasciste ; ils seront là, partout, pour contester ces privilèges en créant et en favorisant la lutte contre ces méthodes. Ils n'hésiteront pas à crier à la provocation lorsqu'un receveur d'une organisation représentative viendra réclamer des cotisations à la paye. En créant des désordres au moment de ces faits dans les entreprises, ils imposeront la liberté.

R. J. SOURIANT

P. S. — Aux dernières nouvelles la C. G. T. trouve que le pouvoir et le patronat ne sont pas encore décidés à octroyer les privilèges qu'elle demande pour monopoliser le syndicalisme sous une forme totalitaire. Les travailleurs ne doivent pas entrer dans le jeu des P. D. G. de la rue Lafayette. Le seul droit syndical, c'est la liberté syndicale totale.

Editions A. I. T.
Le Syndicalisme révolutionnaire
Biographie d'Emile Pouget
En vente : C. N. T. Prix, 1,80
C. C. P. Soriano - 14 10362 - Paris

« ACTION DIRECTE »

Le numéro 1 d' « Action Directe », mensuel édité par la 2e U. R. de la C.N.T.F., vient de paraître.

La mise en train de ce journal, rédigé par des militants pour qui il s'agit avant tout d'agir, a demandé d'importants sacrifices.

Par tous les moyens, aidez « Action Directe » :

— en vous abonnant : les 12 numéros 10 F. Abonnement de soutien : 15 F. et plus. Mandat ou chèque au nom de Roger Veinante à adresser à C.N.T. (Action Directe), 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e).

— en faisant connaître le journal : nous avons besoin de diffuseurs.

— en nous adressant des comptes-rendus sur les luttes ouvrières et, particulièrement, sur l'action des anarcho-syndicalistes de la C.N.T. sur les lieux de travail.

(9) Marc, XI, 14-21.

COMMUNIQUES

C. N. T. F. DE NIMES
Appel aux jeunes

Etes-vous syndiqués? Pour l'adhésion à la C. N. T. française, s'adresser au local C. N. T. de 10 à 12 h. tous les dimanches, 16, rue des Orangers.

UNION LOCALE DES SYNDICATS DE PUTEAUX

21, rue Roque-de-Filliol, Bourse du Travail de Puteaux

Permanence et assemblées Générales : Chaque premier dimanche du mois, de 10 à 12 heures.

XVIIe UNION REGIONALE LYON - VILLEURBANNE

Permanence tous les samedis de 16 à 18 heures. Palais du Travail, à Villeurbanne. Mise à jour des cartes syndicales. Librairie. Matériel de propagande.

« Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot. »

Elisée Reclus. — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Mercenarios españoles

ALGUNAS veces he dicho yo, con una punta de orgullo, que era raro encontrar en la historia de los conflictos y guerras entre las naciones europeas, mercenarios españoles; es decir, soldados que por estipendio sirven a un gobierno que no es el suyo. Como he dicho, apoyándome en datos verificables, que no va con la naturaleza moral del español, hacer el espionaje. España en cambio, en sus largas guerras de los siglos XV y XVII, ha tenido siempre a su servicio soldados mercenarios, la mayor parte alemanes, suizos, sobre todo de los cantones germánicos de Suiza, italianos e irlandeses.

Pero el español se ha alistado, no *enrolado*, que es nefando galicismo, bajo las banderas de otros países por motivos ideales, generalmente religiosos. Hay voluntarios españoles en las guerras de religión de Francia para exterminar a los hugonotes, como antes, en el siglo XII los hay para luchar contra la secta religiosa de los albigenses o cátaros, inflamados por la palabra elocuente, ardorosa de Domingo de Guzmán, fundador de la orden de predicadores, y de Vicente Ferrer, el del compromiso de Caspe y el concilio de Constanza, uno y otro, cada uno en su tierra, les separaba algo más de un siglo, inspirados por el criterio del Papa Inocencio III, el de la IV cruzada y el de la guerra sin cuartel a Juan sin Tierra. Hay voluntarios españoles en la lucha contra Inglaterra en los Estados Unidos, aunque no se haya hablado mucho de ellos, como se ha hablado de los franceses, a la cabeza Lafayette. Los hay en otros muchos conflictos de carácter político o religioso, por simpatía o afinidad ideológica. En los tiempos modernos se les ve luchar al lado de los hombres de la gran Revolución francesa, con ardor y entusiasmo que causan la admiración de amigos y enemigos. El de mayor relieve es el famoso padre Manchena, hombre de enciclopédico saber que pasma al propio Menéndez Pelayo que escribió sobre él una densa biografía que aparece en su Historia de los heterodoxos españoles. Hay que citar también entre esos voluntarios españoles, nunca mercenarios, al aristócrata andaluz don Andrés María de Guzmán, que muere en la guillotina al lado de Dantón. Hay voluntarios españoles también en la guerra del setenta entre Francia y Alemania, a las órdenes del gran republicano don José María Orense, marqués de Albaida, como hay voluntarios italianos, tampoco mercenarios, en el ejército de los Vosgos, bajo el mando de Garibaldi, el gran soldado de la libertad. Los hay igualmente, y en gran número, en la guerra del 14, mandados la mayor parte por Mangin, el general de que se disponía por Joffre y luego por Foch, en todos los trances difíciles, desesperados, donde había que hacer con los pechos una barrera. Y, en fin, — esto es de ayer, conocido, aunque no tanto como debiera — hay muchos miles de ellos, todos republicanos, que se baten con heroísmo, conquistando galones y medallas, en la guerra de liberación de Francia y Europa que la siguió. Más de veinte mil republicanos españoles mueren en esos combates, en Francia, Italia, Alemania y Africa, y más de doce mil en los campos de exterminio alemanes.

Pero esa grande, y en general gloriosa tradición española, de españoles que se baten fuera de España, bajo banderas que no son las suyas pero en las que ven unos principios políticos, religiosos, sociales, han sido reemplazados en nuestros tiempos por la presencia de soldados mercenarios españoles en varias de las guerras que se han producido y que se están desarrollando. Los ha habido, y en buen número, en Indochina, bajo el mando francés, distinguiéndose tanto que la prensa franquista, cuando atacaba todos los días a Francia, cosa que aquí parece se ha olvidado, decía que en Indochina no se batían como hombres de pelo en pecho más que los alemanes y españoles que había en la legión francesa; los franceses, decía, no sirven para nada.

Ahora hay también voluntarios españoles, con carácter mercenario, a las órdenes de un comandante llamado Velasco, en la guerra del Congo. Es un producto del medio moral franquista. Como es un producto de su medio social el inquietante desarrollo de la emigración llamada económica que se va a donde sea, aunque esté lejos y no conozca la lengua, pura y simplemente para poder comer. Lo que constituye un verdadero referéndum, aunque no haya escrutadores, contra el régimen.

Julio JUST

«EL ROSELLON, O LOS NIETOS DE PERE PINYA»

Breves comentarios de historia sobre la vida física y moral del pueblo rosellonés:

De su origen; de la ocupación alemana y otras; de la rebelión de los Miquelets; el arte Románico; letras y contrastes políticos, etc. 60 páginas de texto. 12 fotografías (Portada de Felip Vila).

En venta en esta Administración a 4,80 frs.

EXTREMAUNCION

YO me horrorizo, cada vez que oigo a esos descreídos clamar: ¡Aleluya!, la gran bellaca, la abarraganada de maldades, la repleta de hiocresías y preñada de sátrapas, se arrepiente, y llena de humilde contrición busca la paz en su obscura conciencia proponiéndose una sagrada unión con sus casquivanas compañeras, igualmente expertas en el desplume ajeno. ¡Hasta donde llegaremos Dios mío!

¿Si serán todas las religiones lo mismo? Y pensar que la cuca más cucada, se empeñaba en demostrar a todo bicho viviente, que sólo ella, la Católica Apostólica y Romana era la verdadera, como debe ser seguro, según vienen cacareándonoslo ha siglos los fanáticos berroquenos de la curia, por medio de toda suerte de gentilezas y procedimientos; desde el manso y dulce cántico con acompañamiento de órgano y coro de serafines, al cálido y fogoso cúmulo de sarmientos, con receta del Santo Oficio de la Inquisición, que dios se guarde.

Total, que tanto esfuerzo realizado, tantas almas llevadas al Cielo en forma de humos, tantas conciencias purificadas al torniquete y al potro, tantas guerras de cruzada y degollinas piosas en defensa de la única, la verdadera Religión; para venir ahora a aceptar como compañeros de trabuco y cuadrilla, a esos puercos de infieles, los cismáticos, luteranoides y calvinoclastas, los budoncillos, los bramones, los mojamoncitos, los tetistas, los totemísticos, los falopoides, los crupiones, los vulváticos, los heliópodos, los ombilicaloides, los paganos (estos en vía de emancipación), los flamígenos, los acuateques, los macacundios, los esoterapios, los tragaciriófilos y demás fárrago de camarruperos, chalanes y putos enchilados, todos enemigos de nuestra verdadera religión, y cuya enumeración además de impía resultaría prolija.

Seamos comprensivos, gritan los mantecosos, formemos bloque, pongamos en común nuestra experiencia en la macana, nuestro caudal de camándulas; lancemos a la palestra nuestros más fogosos ejemplares sentimentales y sementales con el fin de afianzar tantico sea, la tambaleante fe y con ella nuestros templos, nuestros privilegios, nuestras plenipotentísimas panzas, pues de lo contrario, de verdad podemos prever, que ni estan los tiempos para roscas, ni lejos el día en que será más difícil topar con tonto, que pasar un doblón por el ojo de una aguja.

¡Dios mío que poca fe, eso si que es alarmante!

Divide y vencerás, teorema jesuítico cuya antítesis no es segura, pues que, únete con los buenos y serás uno de ellos, puede también interpretarse en su contrario, de que, si todo lo pútrido se hace bloque, no habrá bastante incienso en el mundo para mitigar una tal hedor. ¿Y entre tanto mugre va a mezclarse la Unica, la Sola, la Verdadera religión del único, solo y verdadero dios? ¡Qué promiscuidad!

Cuantos años de florecimiento de supremacía, de dominio, de uso y abuso de autoridad, de crímenes y escándalos, habrán sido necesarios de soportar a esta pobre Tierra, para poder sacudirse un poco la lacra, la tiña, la peste de las carroñosas religiones; hoy todas bajo un común denominador de nuestra Santa Iglesiá; aunadora de mandrias y emulsionadora de camarrupas...

Loemos a dios, pues si las tales se reunen, es para poder cerrarse de codos y ensayar de momificarse juntas.

¡Ea mandragos!, mostradnos de una vez la verdadera hilaza de que son tejidos vuestros hábitos; que ya sean negros, blancos, acalabazados o de camuflage en persona, suponemos que todos son de la misma trama de majaderías y embustes.

Ya empiezan pues con la nueva especie, de que lo importante es la esencia de la teoría y que la realidad histórica de los hechos, de los milagros o de la existencia misma de tal o cual fundador de camelos, no tiene gran importancia. Salvemos las ideas aunque se hundan los mitos, guardemos la teoría que nos hace vivir y engordar, y váyase el propio dios a la porra, que lo que aquí cuenta es el sostenerse en liza.

¿Qué los tiempos no están para hacer comuniar a los paletos con ruedas de molino? Pues adaptémonos, torzámonos hasta hacer creer que todo fue broma, blasfememos de nuestro maestro y aceptemos que si el tal fue una invención, en cambio la idea, ¡que bella! ¿Y por qué señores míos si la tal es potable tendría la Humanidad la tarea de alimentar a tanto zángano, cuando la tal puede expresarse en algunas líneas de texto, mil veces repetido desde que el mundo es mundo? ¿Por qué las naciones y con ellas los contribuyentes, debemos subvencionar tanto parásito? Para que nos digan que todos somos hermanos, pero que los hay que deben trabajar, para los que se pasan el tiempo rogando por sus fatigadas almas...

¡Y si cada mamífero rogase por su piel y sudase para ganarse el pan!

Padre me ordena deciros: Primero, que trabajéis bien, y luego que vayamos a comer.

Pero como ya dije que la cosecha de necios es cada día más mezquina; la grande cuca, empieza ahora con su singular período de publicidad, de «modernización», y sacando a bailar los millones de sus repletas arcas; periódicos, radios y televisiones, se lanzan en la empresa de restregar por los ojos y vibrarnos las orejas a todo bicho viviente, que los ministros del señor, son todo cuanto hay de más «demócratas» (no sin hipos de conciencia de los cerriles que no comprenden la maniobra) y lanzan a la palestra una nueva hornada de curitas trabajadores y de monjazas laboriosas; los unos, dejan las faldas sotaneras por el «mono» de obrero o la guitarra del cupletero; las otras, los primorosos bordados y pastelitos parroquiales, para servir en los bares, hacer de guarda barrera o buscarse la pulga en escena. Para más detalles ver el nº 992 de «Paris-Match», del 13 de abril de 1968 (publicidad gratuita).

¡Hay que ver, como son simpáticos esta gente de iglesia! Siempre a la cabeza del progreso. Y pensar que hay salvajes comecuras, que no pueden tragarlos (valga la paradoja), o violaoblatas, que no las pueden oler. (Bien es verdad, que hay de ellas a que no se atreviera husmear, ni el mismo diablo en persona).

Lo bien cierto es, que, en esta ocasión los sayonazos debieran rogar para que se produzca el único milagro, por el cual solo, la Iglesia cambiaría todos los hechos y rehechos, de cuantos santos, santitos y demás gente de mal vivir, pudieron inventar. El milagrote de sobrevivir. Pero ése, ni el mismo dios lo pudo conseguir jamás.

Los milagros, caros lectores, como todo lo de este pícaro mundo, deben tener su parte de análisis, incluso en su inconmensurable absurdidad, pues lo que les salva en su falacia, es, que una vez realizados, nadie los sigue ni profundiza.

Representémonos, como un ejemplo entre miles, al disminuido San Denis, con su testa entre las manos, o si queréis al célebre Lázaro resucitado; el uno sin saber qué hacer con su cabeza de chorlito (a saber dónde la tiró) y el otro, muriéndose algún tiempo después, de tal cual insignificante enfermedad, y pidiéndole en sus postreros momentos al excelso vanidoso, ¿para qué puñetas lo resucitó, si como a los malos prestidigitadores había de notársele la trampa?

Todas las religiones tienen sus milagreros, y aún diré que los milagros se parecen tanto entre sí, como un milagro a otro milagro, a tal punto que podríamos decir que son los mismos; luego aténgase al mismo fin que las que a su pesar desaparecieron, y cuando se han visto pelar tantas barbas, lógico es el poner las propias a remojo, lo que hace bien a despecho el patrón de nuestra Santa madre la Iglesia.

Los paganos Zeus y toda su recua de familiares inmortales, ha luengos siglos que pasaron a ser la risa de quienes en su tiempo no hubieran osado levantar una rodilla ante estas divinidades; así mismo tantas y tantas otras religiones que hoy se tienen por grotescas. ¿Por qué no, la Católica, Apostólica y Romana? Permitidme un suspiro de nostalgia, pues desde aquí debemos llorar su fatal destino. Sería tan bonito, que fuese verdad todo cuanto pretenden... Qué satisfacción para los blasfemadores, y con vehemencia me uniría yo a ellos.

¡Qué aún hay Sol en las bardas, que no la veremos desaparecer, ni nos ni nuestros hijos, nietos o tataranietos! Que importa; lo cierto es, que, desde la cuna el hombre se dirige al sepulcro y los dioses al olvido.

Y creedme, que no es mucho tiempo, aunque se cuente por siglos, el necesario para tomar desquite, y vengar un poco a las generaciones que tanto sufrieron y temblaron ante estos fariseos, representantes de un dios a quien hicieron actuar para su particular conveniencia no solamente en tirano, sino en criminal, cruel y sanguinario, dicho sea con el beneplácito de la Sacrosanta Inquisición.

Pero como todo tiene fin, como todo, digo: aquellos abusos fueron perdiendo fuerza y autoridad, el poderoso lo fue menos, y el temor a la Iglesia, el miedo a su ferocidad, se fue transformando en respeto, en indiferencia... El período transitorio de la sonrisita pasó; el de la carcajada se vislumbra.

Qué placer y qué época feliz la nuestra, en donde ya se puede asegurar, de que tendremos siglos por delante (no serán jamás bastantes) para poder reir ante los hocicos de una Iglesia, hoy lamentando su desvahido poder, a fuer de histéricos sobresaltos, guitarras y fandangueras, inútiles panaceas contra el Destino.

La Iglesia comienza ya expirar; esto, que no lo vio el apocalíptico Juanillo, hoy hasta el último monago lo ve.

Mario ZARAGOZA

DESDE MADRID

EN España se vive como en Jauja. Y para que los obreros del mundo se formen una idea cabal de lo que es el sindicalismo vertical español, les damos un botón de muestra.

No haremos historia de esta clase de sindicalismo. Todos sabemos que fue impartido, pero lo que no saben los obreros del mundo es que los discípulos españoles han aventajado con creces a sus maestros Hitler y Mussolini. A rateros no hay cristo que los gane. Tienen salero y maestría para ello, como nadie versado en estas lides.

El desarrollo del sindicalismo vertical español tiene un crecimiento arrollador; tanto crece, que se desborda de su cauce, pero con la completa ausencia del obrero auténtico. Los obreros sólo trabajan y pagan la cuota obligatoria de 0,30 diaria, que habiendo como dice el señor Abellán, consejero nacional de sindicatos, 13 millones de cotizantes obreros, recaudan mensualmente 117 millones de pesetas, que no es moco de pavo, aparte la cotización patronal, que es doble, y la de los pequeños industriales artesanos, y que todas las cuotas juntas forman una bola esférica como si fuese un queso o el planeta Tierra. El caso es que ratitas y ratones tienen campo abierto para ir comiendo holgadamente. Pues según rumores recientes, paro ya del dominio público, un ratón mayor, llamado Solís Ruiz, se ha comido las patas, 150 millones de pesetas que han pasado de su buche a la frontera, para ponerlas a buen recaudo, como Dios manda y el pobrecito se merece, ya que trabaja y se desvive gritando: «¡Arriba España!»

Se acaba de formar el Consejo Económico Sindical del Norte de España, en San Sebastián, 14 de septiembre de 1968. A su constitución asistieron más de seis mil dirigentes sociales. El gobernador de Burgos, presidente del Comité Ejecutivo, lo que va demostrando la clase de sindicalismo que reina en España.

«A medio día de hoy se está celebrando en el frontón de Atocha de la capital donostiarra un importante acto de afirmación sindicalista, que preside el ministro secretario general del Movimiento y delegado nacional de Sindicatos José Solís Ruiz, acompañado por su colega de Agricultura, Adolfo Díaz Ambrona, así como por el vicesecretario general de Movimiento, Alejandro Rodríguez de Valcárcel; el secretario general de la Organización Sindical y consejero del Reino, Arturo Espinosa Poneda; el delegado nacional de Provincias, José Luis Taboada; el vicesecretario nacional de Ordenación Económica, Manuel Fuentes Irurozqui y otras personalidades, entre las que figuraban los mosqueteros del Apocalipsis — gobernadores civiles y jefes provinciales del Movimiento de las seis provincias que se integran en el Consejo.»

Sin ningún comentario más para demostrar qué clase de obreros — en paro forzoso — forman el sindicalismo fantasma español, terminaremos diciendo que ya puede ser grande el queso, que para tanta rata y ratón no tienen ni para comenzar.

Tomás de Benifato

DISCOS

Se ha dicho: La compañera Rosario Dulcet ya no existe. A sus 87 años tuvo que morir atropellada, tan robusta era su salud física; casi tanto como su salud libertaria.

Con Rosario no murió «una viejas, así, despectivamente dicho. Pereció una mujer. Así como Antonia Maymon, la maestra, la escritora, se esfumó quemada en amores tardíos Rosario ha ingresado a la muerte en plena forma de compañera militante. A sus 87 años aún asistía a las reuniones confederales, cosa que no aciertan a hacer compañeros con muchos menos años a cuestas, pero más decrépitos que ella.

Rosario Dulcet abarca la época más laboriosa de nuestro sindicalismo. Mitigada apenas la fuerte labor anarquista de Teresa Claramunt, le cupo el relevo de la lucha a un grupo femenino librado, esta vez, al esfuerzo anarcosindicalista, siendo en este punto imprescindible rememorar a las bravas María Prat, Rosario Dulcet, Dolores Iglesias, Lola Ferrer, una María Vilanova que conocimos, una Palmira Rubio que conocerlamos después, la Libertad Ródenas, la Balbina Pi, y no acaba aquí el jardín de bellas almas femeninas que elevaron el corazón de nuestros hombres, y de nuestro pueblo semi-anarquizado en los sindicatos.

Rosario Dulcet, vilanovesa, catalana racial por añadidura, sabía actuar en el sindicato y utilizar emocionalmente la palabra. Siendo más organizadora que oradora, no les temía a los 75 minutos de tribuna, ni el público descorazonaba de ella. Los hombres se satisfacían del coraje de Rosario y las mujeres — preferiblemente de fábrica — la oían complacidas por lo acertado y exacto de sus exposiciones. Su palabra, sencilla y conocedora, explicaba los avatares del trabajo, los abusos de los encargados, las injusticias de los burgueses. En husos, madejas, telares y urdidores, Rosario sabía un rato, como se dice, lo que explica que su lenguaje resultara directo y entrara de inmediato en el entendimiento y en el corazón de sus auditoras. Ello explico suficientemente que Rosario y resto confederal de oradoras atrajesen a La Constancia de 1913, el Unico del 1918 y al Textil del 1931, a miles de trabajadoras, ayudadas claro es, por esa idiosincrasia revolucionaria que distingue a la obrera barcelonesa, condición afirmada en 1900 y reafirmada en 1919 y en 1936.

Orgullosos podemos estar, los compañeros de época, de haber sido ayudados — a veces sostenidos — por esta élite de compañeras. Con frecuencia se nos ocurre mentar la brillante existencia de Luisa Michel, y cuando en vuelo de regreso miramos nuestro lar, damos con la Teresa Claramunt de ayer y la Federica Montseny de hoy. Pero la historia de hasta aquí está hecha y en ella pululan, brillantemente, otra suerte de heroínas, más sencillas, menos brillantes, pero de una firmeza positiva, de la cual la Rosario Dulcet que recientemente hemos perdido, es un brillante exponente.

DISCOBOLO

La diáspora de los científicos

(Viene de la página 4.)

Ante tal afán recuperador, ciertos reporteros han preguntado: ¿Es que los profesores de la Universidad no valen? ¿Es que nuestras Universidades enseñan menos que las del resto de Europa? Preguntas de angelical candor, como se ve. A las que el rector de la Universidad de Madrid, Sánchez Agesta, replica imperturbable: «La Universidad española realiza un papel relevante en Europa. Creo que es importante contar con aquellos que ya acreditaron su valía en el extranjero, sobre todo porque tienen una madurez probada para enseñar a otros». Naturalmente, la valía estaba implícita en su cerebro, pero esa madurez probada de que habla el rector, tuvieron que adquirirla allí donde se les dio facilidades para ello, lo cual es una vergüenza para su patria original. Después añade con el mismo desparpajo: «Una Universidad no puede existir sin investigación. El profesor debe ser investigador, y el investigador debe enseñar». Ni el mismísimo Perogrullo podría enmendarlo.

La tarea emprendida por el ministro, con la ayuda de sus adláteres, o mucho nos equivocamos o es de un optimismo panglosiano. Dudar de que los llamados acudan a la cita es situar el problema en sus justos términos. Y es de suponer que no deseen cambiar las orejas por el rabo. Lo contrario sería de imbéciles, y no lo son; o de cándidos, y éso ya es más compatible, cuando no característico, con la condición de científico.

JUAN ESPAÑOL

TRIBUNA JUVENIL

LA GALA DE «LE MONDE LIBERTAIRE»

El relator, con su compañera, se lo pasó de pie toda la noche por imposibilidad de hallar hueco con asiento. La sala estaba materialmente atestada, y decorada con profusión de banderas negras como evocando las jornadas de mayo y las esperanzas de un anarquismo renovado. Mucho entusiasmo, más con atmósfera irrespirable por incendios de tabaco. El Ateneo libertario que conocimos en nuestra niñez en un lugar de Cataluña, era más puro que esto.

El espectáculo, escaso en números pero de buena calidad. *Juliette* apareció «negro Zorro», empleando voz agradable para canciones de pasatiempo. *Jacques Brice* es un muchacho artísticamente bien dotado; buen tono de voz, justeza de expresión y repertorio social. *Romain Bouteille* y su «partennaire», buenos cuentistas aptos para juegos de palabras; un poco prolijos, tal vez. *Pepe Nuñez* sigue siendo el mejor caballero solitario para solos de trompeta. *Les Tags Brothers* forman un trío burlesco al estilo americano, excelente en sus rimas de música de disco. Habría que verlos en el festival español del mes de abril próximo. *Pía Colombo*, segura como siempre: voz afirmativa, poco favor al burgués... y palmas fogosas del público. *Léo Ferré* guarda el temple de creador-ejecutante que le es propio, aunque esta vez el verbo haya superado a la música, con serle esta fiel, pues no en vano es el más músico de los grandes cantores de la época. Su repertorio moderno exhala aliento de mayo, no siendo de extrañar, por esta causa, que al público le entre arrebato. El compañero A. Lapeyre dio breve y acertada alocución, como corresponde a un orador de clase. En un balcón leímos en pancarta visible: «Cuando Franco caiga, ninguna otra dictadura para España. El pueblo tendrá necesidad de libertad y pan y no de nuevos dueños».

En suma, una jornada libertaria muy conseguida. — M. F.

Mot de la fin. Celebramos el nuevo éxito de los compañeros franceses, al cual, como siempre, hemos colaborado los compañeros españoles. Pero ante el vacío que en general hicieron a nuestro mitin y festival del 27 de octubre de este año, estamos en la tristeza de pensar que ellos son franceses, demasiado franceses.—J. F.

FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA

El folleto « Las conversaciones de Wagram» no ha sido impreso aún por haberse dado primacía al Calendario SIA 1969. Descongestionada de trabajo la imprenta, se hará la tirada de dicho folleto.

Si el éxito nos acompaña seguirá otro muy bueno y de actualidad de Max Nettlau: «Anarquismo y marxismo». Luego publicaríamos otros inéditos debidos a plumas de excelentes compañeros, y siempre de interés para la propaganda.

Como no hubo pedidos, el folletón de José Negre no será editado.

Háganse pedidos de « Las conversaciones de Wagram» a esta Administración y a la de «Espoir». Los pedidos directos al F.C.L. a nombre de *Jean* Ferrer, CCP, 22 864 24, Paris.

—J. G. Marcilhac-sur-Céle. Cuando aparezca te será remitido el folleto.

—A. G., Auch. Irán los 10 ejemplares solicitados.

—G. G., San Félix (Venezuela). En nuestro poder los 5 $. Una vez editadas «Las conversaciones de Wagram» recibirás los ejemp. correspondientes.

Area mundial

HAIFA, 26-10-1968. — La cuarta guerra árabe - israeli parece asomarse merced a la presión ejercida por agentes extranjeros obedecientes a países que presumen de pacifistas. Cuando los israelitas estaban reducidos a su anterior territorio los líderes árabes, azuzados principalmente por los rusos, establecieron pretextos y causas para justificar actitudes belicosas. Naturalmente, tanto los jefes árabes como los comunistas emboscados expusieron a la plebe a una muerte probable y a una derrota segura, quedando ellos en lugares de seguridad y reserva para nuevas intenciones homicidas. A partir del primer intento de invasión árabe de Israel, y pese a los sonados fracasos guerreristas de los Estados árabes, no pasa un solo día sin acometidas pistoleras y explosiones terroristas tanto en el interior israelí como en las zonas provisionalmente invadidas a raíz del conflicto del año pasado.

Se preguntarán, los desconocedores del problema, cómo es que los judíos ocupan tierras que no les pertenecen. Sin tomar partido patriótico, pero viviendo estrictamente la vida del pueblo judío, nos será permitido señalar que hasta el 5 de junio de 1967 la población de Israel estuvo en constante sobresalto por las continuas provocaciones de quienes se consideran gratuitamente nuestros enemigos. Las constantes agresiones a los kibutz fronterizos, los sabotajes a las plantaciones y a los conductos de agua, y luego el bloqueo del golfo de Akaba, la prohibición de utilizar el canal de Suez y el sistema militar de asfixia establecido por Egipto, Jordania y Siria contra nuestro estrecho país, hizo temer un asalto final con escenas de terror nazi a las que las hordas militares triunfantes pudieran haberse entregado. Ante esa atroz perspectiva de exterminio es natural que todo ciudadano israelí se pusiera a la defensiva, no para efectos imperialistas como malévolamente expresan los comunistas, sino para afirmar su derecho a la vida, ya excesivamente negado por Himler y Hitler y ahora por un Nasser pertrechado, abundantemente, por los imperialistas de Moscú.

Frente al cinturón de hierro árabe establecido en el primer semestre de 1967, el pueblo israelí tomó sus disposiciones, y en el momento crítico en que los contrarios se disponían a atacar desde sus puntos próximos de la faja de Gaza, del Sinaí y de la Cisjordania, el ejército judío les tomó la delantera acometiéndoles en sus puntos más vitales, tales como campos de aviación, acumulaciones de tankes rusos, nudos de carreteras, etcétera, provocando una sorpresa y un pánico tales entre las fuerzas enemigas que éstas se dieron por rendidas al cabo de dos días de lucha.

Si el mundo quisiera escuchar sabría que Israel no desea otra cosa que vivir en paz con sus vecinos e incluso contribuir a su desarrollo estimulando la modernización de sus trabajos para la obtención de sustanciales producciones, elevando con ello su nivel de vida. La paz que impiden los dictadores árabes estimulados por esa U. R. S. S, que ha renegado de su pacifismo y de su socialismo, sería beneficiosa tanto para Israel como para los países que lo circundan. Si ese ideal tan realizable se concretara pronto en hechos, todos juntos podríamos confirmar lo dicho por un pensador ruso independiente: «Si cada hombre hiciera todo lo posible para embellecer su «platija» (pedazo de tierra) ¡cuán bello sería nuestro planeta!»

Los guerrilleros árabes penetran frecuentemente en nuestro territorio y en el que perdieron, tratando de continuar una guerra a escondidas ya que de frente no es posible. Su táctica es sembrar la muerte ciega, el pánico, la inseguridad de todos, puesto que las minas camufladas y las bombas de sistema retardado cuando estallan matan o hieren a las personas circunstantes, pudiéndose tratar de judíos, árabes, e incluso europeos y americanos venidos en plan de turistas; también de mujeres y niños, víctimas inocentes de los proyectos terroristas fraguados en la sombra. No hay pues lucha franca, llevada en condiciones de humanidad, en lo que en esta clase de forcejeos es posible observar la condición humana entre litigantes.

Los imperialistas verdad se hallan cobijados en el Kremlin y en la Casa Blanca, y ellos, en la defensa de sus intereses bastardos juegan con las vidas de los hombres afectos a las tierras sometidas a tragedia continua. Para esconder su falacia... imperialista acusan al pueblo judío de imperialismo, cuando ni nacional ni internacionalmente no tiene fuerza para imperar donde sea. Rusia impera en Checoeslovaquia y en todas las repúblicas dichas populares, y trata de hacerlo en otras partes del mundo como en Cuba, por ejemplo. Estados Unidos se disputan con la U. R. S. S. en el Vietnam, pero quienes caen víctimas de la metralla son los vietnamitas y algunos americanos de tercera.

En Polonia, país que vio morir a centenares de miles de judíos por mano de los SS alemanes, ahora en comunista se levanta otra ola de odio contra las personas de raza judía para reproducir, sin duda, los progroms de la época de la dominación zarista. El antisemitismo de Stalin y Novotny hizo supliciar a los comunistas judíos Slansky y Fischl y a miles más de comunistas de la misma raza. En general, el antisemitismo ruso es ingrato. Lenin y Trotsky, fundadores de la U. R. S. S., eran judíos; Stalin obtuvo los secretos nucleares de comunistas judíos americanos como los Rosemberg, ejecutados por los americanos. También Karl Marx, Bela Kun, Tibor Szamuely, Bertold Brecht y Rosa Luxemburg fueron judíos.

Actualmente para presionar militarmente en favor de... la U.R.S.S., so pretexto de los árabes, el Kremlin sitúa escuadras de guerra en el Mediterráneo, intentando degenerar un conflicto local en guerra de amplias proporciones.

Para que luego el comunismo ruso se ocupe del imperialismo de los otros.

Ch. Hochhausen Armony

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Columna del Emigrado

Meditaciones

Nací y me crió la abuela
a pan negro y poca escuela.

Pastorcito en la montaña
como los hay en España.

Leche, cebada y queso
y gracias de haber eso.

En el pueblo, falangistas
presumiendo sus conquistas.

Yo ni padres ni abuela
ni zapatos con su suela.

Yo debajo las estrellas;
las ovejas, también ellas.

Yo en la broza, como seta,
sin hogar y sin peseta.

Yo en el monte, olvidado
hasta el quererme soldado.

Yo fusil, no lo agarro,
soldados los hay de barro.

Mi patria es el firmamento,
por consiguiente me ausento.

Y aquí me estoy ausentado
en Francia refugiado.

Donde rebaño no llevo
ni ahorita ni luego.

Donde en rebaño no ingreso
por hombría, si, por eso.

Y me quedo entre obreros
que se llaman compañeros.

Sigo las muchachas bellas
con ojos igual que estrellas.

Soy chaval de buena nota,
español, no patriota.

Soy chaval emancipado
de un mundo apesadumbrado.

Soy el pastor de ogaño,
no aquel de un duro al año...

RAMON REQUESON

Como naufraga un hombre

Al leer estos días en prensa parisina la celebración del cincuentenario de la fundación del Club du Faubourg, uno recuerda con nostalgia la etapa más floreciente del Club, cuando animados por su fundador, Léo Poldes, hombre inteligente, dinámico, y de espíritu iconoclasta, tenían lugar en su recinto ruidosos debates que apasionaban al público y se comentaban en las tertulias de los bulevares. Militares, eclesiásticos, anarquistas, profesores, obreros; todas las tendencias, todas las corrientes de opinión han hallado tribuna en el Club du Faubourg.

Defendiendo el sentir libertario, atacando a los «royalistas», o a tibios republicanetes, la voz de los anarquistas se oía con frecuencia en el Club. En él habían perorado Sebastián Faure, Han Ryner, Armand, Bastien, Colomer, antes que creara el Club de l'Insurgé. En ocasiones los discursos y las polémicas tenían una tónica de elevada serenidad. Otras veces el apasionamiento caldeaba a unos y otros, y los debates tomaban fin entre barullo y golpes a troche y moche. Hoy el Club del Faubourg apenas si debe ser una sombra de lo que fue. Léo Poldes, cargado de años, de honores y condecoraciones, dejó de ser el rebelde y romántico de ayer. Es como si hubiera muerto.

V. 'Galindo Cortés

NUEVO FOLLETO

«TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO»

Original del compañero Fabián Moro.

Lo sirve esta administración al precio de 1 franco.

B.D.I.C

La sección de S. I. A. de Toulouse y «Terra Lliure» presentan la zarzuela «Los granujas»

El festival de S. I. A. en Toulouse el domingo 3 de noviembre fue un éxito. El teatro del «Espoir» no estaba completamente lleno, pero ofrecía — como suele decirse — un aspecto brillante.

La primera parte del programa estaba consagrada a la zarzuela, y el solo hecho de proponerse la representación en escena de una obra lírica con cuatro decorados, coros, dúos, etc., representa un esfuerzo titánico si se tiene en cuenta que nuestros artistas son trabajadores, que su colaboración artística es totalmente desinteresada, y que los numerosos ensayos imponen el sacrificio de muchas horas de la noche reservadas al reposo.

La zarzuela presentada «Los granujas», de Arniches y Jackson Veyan con la música de Valverde y Torregrosa, se inspira en un pequeño argumento de melodrama, en moda hace 50 años. La música es ligera, con adornos folklóricos, pero agradable, festiva.

La defendieron brillantemente Tina Prat (que hace un Cañamón insuperable), Dalia Pascual, Dolores Fernández, María García, Aurora Fernández, Eusebia Moreno, Mercedes Jou y por el género masculino, Ramón Florista (a quien se debe la dirección artística de la obra), José Martín, Rafael Pascual, Alonso Ruiz, Juan Foz, Jesús García, F. Fernández y el coro de composición mixta.

La pianista señora Ramiz, veterana del arte lírico, interpretó la partitura y despachó la dirección lírica con su maestría de todos conocida. El público aplaudió a todos con entusiasmo.

En segunda parte se puso en evidencia que hay aforismos inexactos. Por ejemplo, aquél según el cual «nunca segundas partes fueron buenas». Porque la de esa representación de S. I. A. con la colaboración de «Terra Lliure» fue tan buena como la primera.

Presentados por Tina Prat y José Martí, desfilaron por la escena cuadros de bailes folklóricos, cantantes, variedades, todo de alta calidad. Oímos el baritono José Jordana, a la cantante Josefina Martín, a José Martí (quien estrenó una deliciosa canción catalana de Isidoro Comas), a Tina Prat en su repertorio de canciones francesas y españolas y a un simpático «cantaor» de flamenco que entusiasmó el auditorio.

Los ballets de «Terra Lliure» presentaron a Aurora (malagueña y jota), Dominique (una lagarterana preciosa), Magny (cada vez más perfecta de gusto y estilo) (Farruca y el Relicario), Blanca Navarro (unas bulerías con mucho salero). Y las parejas Maguy-Gerard (fandanguillos), Aurora-Floreal (unas soleares que parecían del Sacro Monte), y en fin, Inés y Michel, en su vocación romántica de la Romería del Carmen. Como cuadro final, el conjunto de ballets interpretó «Sevillanas», que el público aplaudió con placer.

Anteriormente se nos había anunciado que la directora de los ballets la gran artista Amparito Navarro no pudo asistir a la representación porque había sido hospitalizada aquel mismo día por la mañana. Aprovechamos la ocasión para desear a la simpática directora un pronto restablecimiento.

Y a ver cuando S. I. A. y «Terra Lliure» nos vuelven a ofrecer un agradable espectáculo como éste.

D. P.

Ha aparecido el Calendario de

S.I.d.

Conteniendo doce hojas mensuales con días, semanas y meses bien detallados. En el aspecto ornamental y artístico presenta un magnífico aspecto con una docena de reproducciones pictóricas de artistas renombrados, la mayor parte de ellos peretenecientes a la escuela Impresionista.

Como de costumbre, el Calendario S.I.A. para el año próximo alcanza un alto prestigio de modernidad y buen gusto, siendo prudente solicitarlo cuanto antes, previsto como está el pronto agotamiento de esta edición única.

Su precio, 4 francos. Pedidos a «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe).

ANTENA

DECLARACION DE POBREZA

GINEBRA. — España se da de baja de la Organización Europea de Investigación Nuclear antes de que la echen por falta de pago. Esta decisión ha sido notificada al director general de la Organización por el delegado permanente franquista Enrique Pérez Hernández, el cual ha declarado (por escrito) que «el gobierno español tiene especial interés en notificar a los Estados miembros de la OEIN que las razones de su apartamiento de la misma son exclusivamente de orden económico y financiero». No causará baja el «caudillo» de jefe del Estado por falta... de cobro, puesto que tiene la llave del Tesoro.

SIGUE LA AGITACION ESTUDIANTIL

MADRID. — En Barcelona los estudiantes de la Facultad de Letras han celebrado una reunión ilegal para rechazar la obligación de presentar los papeles de identidad personal cada vez que entran en el recinto universitario. En Bilbao unos mil estudiantes se han reunido en la Facultad de Ciencias Económicas para oír a dos sacerdotes protestatarios de Derio, opuestos al silencio de los obispos españoles referente a la represión contra los ciudadanos vascos.

DUCLOS CHOCHEA

NIZA. — El líder comunista Jacques Duclos ha versado aquí sobre «Los anarquistas de ayer y de hoy» para amontonar gansadas. De los «anar» de ayer poco se preocupa Duclos por considerarlos caducos. Sus flechas envenenadas han tomado la dirección del «anarquismo nuevo» que él hace representar por Cohn Bendit, Sauvegeot y Geismar, no ocurriéndole otra argumento que el de considerar que dentro diez años estos tres personajes constarán en las filas conservadoras.

Comunistas y capitalistas han convergido en el combate de exterminio del «anarquismo viejo» a base de calumnias y asesinatos, y cuando sale una promoción juvenil revolucionaria fuera de los cauces del P. C., los Duclos se irritan por miedo a quedar conservadores por pérdida del exclusivismo «revolucionario». Mentalmente, Duclos está en sus últimas.

COMO EN ESPAÑA

ATENAS. — El tribunal militar de Salónica, tras una parodia de juicio, ha emitido veredicto condenatorio contra unos participantes en el grupo Defensa Democrática. Stylianos Nestor ha sido condenado a 20 años de presidio; Paylos Zannas a 10; Jorge Sipitanos a 7 y seis meses; Sotirios Dedes, Argyrios Maltidis y Nicolás Pirzas a 5 años y medio. La excusa condenatoria se refiere a «manejos subversivos». Cualquier cosa menos justicia. Igual ocurre en España.

DOS INGLESES PROCESADOS

MADRID. — John Bernard Shaw, de 31 años, natural de Harrow, Middlessex, que se encuentra en libertad vigilada en Algeciras, espera a que le juzgue un tribunal militar por haber agredido a un guardia civil en el mes de agosto pasado. Shaw, que había ido a pasar sus vacaciones en varios países de Europa y Africa, se vio envuelto en un incidente con un guardia cuando iba a tomar un «ferry-boat» para pasar a Gibraltar. En aquel tiempo las autoridades españolas hacían esperar mucho a los turistas que se dirigían al Peñón».

También va a ser juzgado Bernard Culatto, de 23 años, hijo del gerente británico de la Texaco Oil Company en Las Palmas. Se le acusa de distribuir «propaganda ilegal» en las Islas Canarias. La policía ha declarado que se le ocuparon en su automóvil volantes pidiendo la independencia de las Islas Canarias. El manifiesta que la propaganda la puso alguien en su automóvil».

LLEGO EL TIO DE AMERICA

MADRID. — En avión militar llegó a Torrejón de Ardoz el secretario yanqui de las Fuerzas Aéreas, míster Harold Brown. Los medios oficiales españoles se esfuerzan en indicar que viene porque sí, más lo cierto es que el tío del dólar ha visitado el Ministerio del Aire español.

ENCARECIMIENTO DEL HUMO

MADRID. — El precio del tabaco ha aumentado en un 10 por 100 en todas las labores, exceptuada la ínfima (mata pobres). El aviso oficial ha sorprendido a todo el mundo por haber coincidido con el encarecimiento inmediato del producto. De momento el público ha reaccionado retrayéndose en su buena mitad; pero el vicio es fuerte y los consumidores se irán adaptando a este y a otros sablazos gubernamentales.

NUEVA REFERENCIA AL SEMINARIO DE DERIO

BILBAO. — Los cien curas voluntariamente recluídos en el edificio clerical de Derio persisten en su conducta irreductible. Una comisión de tres de ellos fue a Roma a interesar al Vaticano por su causa, ignorándose el resultado de la entrevista. Por su parte el curato conformista envió también cerca del papa a dos de los suyos, portadores de una carta solicitando la intervención papal para resolver el conflicto sin rozar la dignidad del obispo Gurpide, obediente a las órdenes del gobierno. Dándose el caso de que ese obispo de Bilbao está enfermo, la clerigalla propala la versión de que la dolencia que sufre «monseñor» se debe a los disgustos que el curato desobediente le ocasiona.

NUEVO FRACASO DE LA VIRGEN DEL CARMEN

MURCIA. — A pesar de las preces dedicadas a la Virgen del Carmen (a) Pipina, Murcia y Alicante constatan que la lluvia permanece sistemáticamente ausente de la vega baja del Segura. Los daños de la sequía en esta zona se cifran en más de 1.400 millones de pesetas, temiéndose ahora que unas próximas heladas exterminen el arbolado frutal, cuya situación es crítica por falta de humedad del suelo.

EL MISERABLE OFICIO DE JUEZ

GIJON. — Acusados de habérseles encontrado propaganda ilegal fueron detenidos y procesados un vecino de Sama de Langreo, otro de Longresana y dos más de Gijón. Después de tres días de encierro, uno de los procesados ha sido mantenido en prisión y los restantes puestos en libertad.

AHORA NARANJAS Y LIMONES SOCIALISTAS

MADRID. — Se habrá leído que a una muchacha de Bilbao que estuvo en reuniones juveniles comunistas en Rumania, la autoridad franquista la metió en la cárcel. Pues ahora todo un ministro franquista del Comercio ha dicho en Valencia, entre otras cosas: «El mercado europeo no se agota con la C. E. A. y la Zona Europea de Libre Cambio. Es de esperar que los países mediterráneos encuentren cada vez mercados más ávidos de sus productos en la Europa socialista. Cualquiera que sea el sistema político que exista en un país hay un momento en el que el consumidor plantea sus exigencias. Prueba evidente de esta tendencia es que entre 1962-63 y 1966-67 las importaciones de dicha zona han crecido en un 125 por 100, hasta el punto de alcanzar, en la última de las fechas citadas, 375.000 toneladas».

¿CONFLICTO RESUELTO?

OVIEDO. — Según nota oficiosa, desde el día 12 de este mes se trabaja normalmente en el pozo minero «Polio», afectado durante un mes por un conflicto de dignidad. Como la nota habla de que «toda la plantilla se ha incorporado al trabajo», es de suponer que la empresa Hunosa no ha mantenido su actitud de represalias contra los mineros que abandonaron el trabajo para asistir al entierro de un compañero muerto en accidente del trabajo. Por contra, la mina Carrio, de la misma empresa, está transitoriamente parada debido a un nuevo accidente del trabajo que costó la vida al minero Tomás Varola Alvarez.

EN PLENA DESVERGUENZA

GERONA. — Los señores del Club Náutico de Guíxols (en mayor parte de Barcelona) solicitan tomar en propiedad 70 metros lineales de playa englobada en el puerto, enojosa pretensión que favorecería a unos ricos desocupados y dejaría sin mar próximo a los guixolenses. Con este motivo la población se dispone a lo que sea para evitar que, entre turistas y aristócratas, el mar se le escape de las manos.

HABRA QUE VOLVER A LAS CAVERNAS

LERIDA. — En la Seu d'Urgell la población crece y las casas tradicionales se avejan. Existe un flamante «polígono» con alquileres mínimos de 2.500 pesetas mensuales, o para ricos de dinero. Algunas familias desespe-

LOS ESTUDIANTES SE DEFIENDEN

BARCELONA. — El día 12 se registraron diversos incidentes en las Facultades de Filosofía y Letras, situadas en el viejo edificio de la Universidad, y en la de Ciencias Económicas radicada en la ciudad universitaria de Pedralbes. En ambos centros penetró la fuerza pública a requerimiento de los decanos respectivos.

En Filosofía y Letras se celebró una asamblea no autorizada, en el aula número 4, dedicándose especialmente a protestar por haberse exigido a los alumnos, para entrar en el centro, la presentación del correspondiente carnet. Un grupo de unos 300 estudiantes salió del recinto para volver a entrar en el mismo, haciendo caso omiso del requerimiento para que identificasen su personalidad. A empujones penetraron en el vestíbulo para pasar luego al patio central y cerrar las puertas de acceso al mismo, utilizando también bancos para obstruir el paso. La fuerza pública intervino para establecer el desorden.

En la Facultad de Ciencias Económicas, al término de las clases de la mañana, se repitieron una vez más las protestas contra los rebeldes del centro. A continuación un grupo de estudiantes se trasladó a la Escuela Técnica Superior de Arquitectura, donde se sumaron algunos cientos de estudiantes de la misma y también de las Facultades de Farmacia y de Derecho. Al acercarse la policía fue recibida a pedradas por parte de algunos estudiantes, los cuales se refugiaron en las aulas de Arquitectura, de las que más tarde fueron expulsados.

UN DESTROCE DE ESPAÑA PARA LLEGAR A ESO

VITORIA. — (Escribe R. S.) — Pequeña y encantadora ciudad — 120.000 habitantes —. Están abiertas 16 salas de baile, proporcionalmente más que en Bilbao y San Sebastián, las ciudades vecinas, y se dice que no serán los últimos refugios para la generación que llamaremos «ye-ye», a fin de abreviar.

Es uno de esos fenómenos nuevos y sorprendentes que no acabamos de explicarnos. A estos chicos les interesa poquísimo el teatro, prácticamente nada, y cada vez menos el cine. ¿Por qué? Y no puede decirse que el precio de las localidades en esos espectáculos sea una barrera insalvable. En las «boites» y en las salas de baile gastan tanto o más que en el cine. Por otra parte, en Vitoria se pagan buenos sueldos. Tan verdad es esto, que es curioso comprobar cómo las excelentes salas de cine y teatro que hay en Vitoria, edificadas y decoradas pensando en una clientela burguesa, se ven muchas veces ocupadas, en sus localidades preferentes, por gentes que acaban de dejar el torno o los libros de contabilidad. Desde luego alegra el ánimo observar esta manifestación del bienestar, aunque a uno le gustaría que no hubiese tantas camisas a la vista y tantos cacahuetes en el patio de butacas.»

Para adquirir ese resultado hubo que asesinar al doctor Isaac Puente...

COMUNICADOS

F. L. DE HOUILLES

Esta F. L. celebrará asamblea el domingo día 1º de diciembre en el mismo lugar que las dos anteriores, y a las tres de la tarde.

Se ruega puntual y amplia asistencia.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a sus afiliados a la reunión que se celebrará el día 24 de noviembre a las 9 de la mañana exactas. Se ruega a todos los compañeros la máxima puntualidad por ser de mucha importancia los asuntos a tratar.

F. L. DE IVRY

Comunica a todos sus afiliados que el primer domingo del mes de diciembre esta F. L. tendrá su asamblea general. Dados los asuntos a tratar, se ruega la asistencia de todos los afiliados. Si algún compañero no puede asistir a la misma esperamos lo comunique.

VENTA DE TURRONES PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,60.
Jijona (pastilla), 7,50.
Alicante (idem), 6,50.
Mazapán, 5,00.
Mazapán, 5,00.
Yema, 5,00.
Toledo, 3,00.

NOTA: En razón de la T. V. A. hemos tenido que aumentarlos lo justo, para que quede un poco de beneficio. De dejarlos como el año anterior, no valía la pena cargar con dicho trabajo. De todas formas, pese al pequeño aumento vendemos los mismos más baratos que en otras partes.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general ue tendrá lugar el domingo 1 de diciembre a las 9,30 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia del orden del día se ruega puntual asistencia de todos.

FEDERACION LOCAL DE OULLINS

Reunión para el domingo 1 de diciembre a las 9,30 en el lugar de costumbre.

Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

COMISION PRO VENTA PAÑUELOS ROJINEGROS

Mediante la presente queremos expresar nuestro agradecimiento al compañero Germinal García Pérez, de Venezuela, quien nos pidió 10 pañuelos de Ascaso-Durruti, para lo cual nos ha enviado 22 dólares antes de que éstos hayan sido por él vendidos, quedando cancelada esa cuenta.

Como es el primer pedido que se nos hace de un país de América, donde tantos compañeros hay residiendo, quisiéramos que otros hicieran lo mismo que Germinal García, ya que tenemos gran cantidad de pañuelos que necesitamos vender lo antes posible para cubrir gastos de fabricación y el resto para Pro-España.

F. L. DE COMS-LA-VILLE

Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el día 24 de noviembre en el lugar y hora de costumbre.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Entrevista imprescindible el próximo sábado 23. Los que no puedan acudir deberán comunicarlo.

ADMINISTRATIVAS

Debido a circunstancias especiales agradeceríamos a todos los suscriptores que no hayan pagado aún el primer semestre del año, lo hagan lo antes posible. Los que puedan hacerlo hasta final de año, mejor. Piensen los atrasados en ponerse al corriente considerando que nosotros tenemos que hacer frente a todos los compromisos, que no son pocos, con todos los aumentos habidos.

Esperamos la debida correspondencia.

—José Olmo, Liège (Bélgica). Recibido giro 45,43 frs. Pago «C. S.» septiembre y octubre 68.

—A. Isart, Neyreuil. Recibido giro 87 frs. pagando números indicados.

—Planas, Marseille. Recibido giro pago «C. S.» 526, «Umbral» 80, y saldo cuenta Librería.

—Maniar, Souppes s-Lang. Recibido giro 70 frs. pago «C. S.» y «Umbral» 30-6-68.

—Daniel Puyo, Graveson (B. du Rh.) Recibida carta, y giro el 4-9-68, 58 frs. «C. S.» y «Umbral» año 68.

—E. Roca, Montreal (Canadá). Nos ha sido devuelta carta a tu antigua dirección. Rogamos informes.

NOTA. — Enviado nº 528 de «C S.» a los corresponsales que lo han solicitado. La anomalía es de correos, ya que todas las semanas se hace la expedición el mismo día. En París llegó dos semanas después...

El folletón de A. Capdevila será reemprendido en el próximo número.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO

ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

NECROLOGICA

EMILIANO FERNANDEZ

La Federación Local de Brignoles, a la cual pertenecía, tiene el sentimiento de comunicar a todos los compañeros y amigos que le conocían, la muerte prematura de este abnegado militante de la C.N.T. de España en el exilio.

Con todo y siendo relativamente joven, hacía ya más de dos años que se encontraba enfermo. Pero aunque su salud era delicada, su ánimo y fuerza moral no sufrían merma alguna. Siempre estaba dispuesto a sacrificarse por el bien de los demás. Ya que las ideas libertarias habían calado bien hondo desde que empezó a militar en el sindicato de Mineros de Puertollano, lugar de su nacimiento, y donde radicó hasta el año 1935. Fue durante este duro período para la militancia confederal y anarquista, significado con el nombre de Bienio negro, cuando debió salir de su tierra para trasladarse a Cardona (Barcelona) donde siguió militando, compartiendo todos los sinsabores que conllevaba la lucha, con los compañeros de la localidad. Allí continuó trabajando en las minas hasta el 19 de julio, que se incorporó a los combatientes de la libertad.

En el exilio sufrió como tantos otros las vicisitudes impuestas por la ocupación de Francia por las fuerzas del nazismo alemán. Pese a su calidad de extranjero, de no conocer la lengua francesa y otros inconvenientes de la época, se mantuvo en su puesto de luchador incansable, de hombre convencido de las ideas que tan profundamente sentía, compartiendo su pan cuando lo tenía, con el primero que se le arrimaba. Era su mejor cualidad el ser solidario, este don que tanto enaltece a la raza humana, al individuo que lo practica, le acompañaba a Emiliano en todos sus actos.

De ahí que fuera estimado por todas cuantas personas tuvieron la suerte de tratarlo. Y este buen compañero se nos ha ido para siempre cuando aún podía haber dado mucho fruto, cuando aún podía servir de estímulo con su diario ejemplo a otros que continúan en la brega por la consecución de nuestros ideales, ya que sólo contaba con sesenta y tres años de edad.

La simpatía de que gozaba pudo observarse el día del entierro, 3 de octubre del año en curso. Donde gran multitud de españoles y franceses acudió a rendirle el último afecto al compañero fallecido.

Con arreglo a la voluntad del finado, el entierro se hizo civilmente, al margen de curas y toda clase de clericalla, responsables directos del drama que sufre el pueblo español y demás lugares donde se impone la injusticia y la crueldad entre los hombres.

A su compañera Asunción, hijos y demás familiares, radicados en Camps-la-Source (Var), lugar donde descansa nuestro malogrado compañero, a toda su familia del exilio y de España le manifestamos nuestra más profunda condolencia, así como el afecto de nuestra mayor estima.

Federación Local de Brignoles

« Les frères Elie et Elisée Reclus, ou du protestantisme à l'anarchisme »

Libro escrito por Paul Reclus, con inclusión de originales inéditos de ambos sabios. Ningún compañero, ningún estudioso debe prescindir de este edificante libro.

En la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE al precio de 8,50 frs.

El sindicalismo y la dictadura del proletariado

COMO simpatizante del ideal anarquista estimo lógico manifestar mi opinión.

La desaparición del Estado está incluida en la concepción anarquista. No abandonando nada de la doctrina de libertad, es factible denunciar reciamente los atropellos del Estado, ese enemigo mortal de la libertad positiva.

Si resulta que la emancipación integral de la clase trabajadora tiene por condición precisa la extinción del Estado, me atrevo a afirmar que, una vez más, la prueba de nuestros razonamientos ha sido hecha con la ocupuación militar de Checoeslovaquia por el Estado ruso.

Esto basta para explicar, por una parte, el por qué los anarquistas repugnan la institución estatal y estiman necesario estar en los sindicatos para enfocarlos por la vía libre; y seguidamente, porque todo sindicalista bien intencionado y con luces de pensamiento es libertario en potencia. ¿Sería lógico que los sindicalistas que se interpretan revoucionarios se negaran a combatir al Estado aduciendo que esta lucha no está inscrita en el programa de reivindicaciones rutinarias? De prevalecer esta consideración sería indicio de una limitación visual, de una cortedad de alcances que inhabilitaría para la lucha contra el capital a quienes se pretendieran sindicalistas «neutros», de hecho tolerantes de la fuerza estatista.

Cuando el sindicalismo se pronuncia contra el Estado toma posición contra éste, aunque se adjetive proletario, puesto que adolece de las mismas características que el Estado capitalista. De lo cual se desprende, para el caso, que el gobierno de Moscú etiquetado proletario, está incurso en la corriente imperialista y represiva repugnada por el sindicalismo verdaderamente libre.

Amigo de la revolución rusa, todo sindicalista de avance lo era en los principios de aquélla. La admiración era profunda hacia los revolucionarios que habían barrido el sistema capitalista. Pero desde hace tiempo no nos estimamos obligados a confundir la verdadera revolución rusa con el Partido Comunista (b), ese usurpador que suprimió un poder para erigir el suyo; que se valió del sindicalismo para reinar y luego sujetó al sindicalismo a los pies del gobierno. Con Estado imperativo el obrero ruso depende de otro patrono y de un salario, dos recursos capitalistas que en la URSS no han sido suprimidos.

Así descuella que la principal misión del proletariado consciente consiste en emplearse a fondo por la supresión del salariado, del patronato y de la organización que los sostiene porque los necesita.

Que la revolución bolchevique (no la de 1917 en su acepción popular) haya abolido el sistema burgués, es mentira, puesto que lo utiliza en otra forma pero con resultados idénticos. Hoy en la URSS sólo rige un patrono: el Estado, y ¡ay del obrero que lo desobedezca! No le queda más recurso que el de morir ignorado y aherrojado en la fría e inmensa Siberia.

MIGUEL FOZ

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta será destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

Servicio de librería

«Mi vida», Gorki	5,00
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
«La bataille de Toulouse» (relié) José Cabane	13 85
«Poesía española del siglo XX » francos	36 90
«G. Cheïtanov», Gr. Balkanski. lingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Ciudad Caída», J. Carmona Blanco	10 00
«Mis Universidades»	7,50
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Sangre Negra», R. Wright	20,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	3,00
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
La Vérité sur Lourdes	7 50
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,10
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
«De l'Anoia al Sena sense pressa», J. Ferrer	10 00
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Ideología y tendencias en la Comuna de París», H. Kœchlin	15 00

LA SABIDURIA RIENTE
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

«Utiles después de Muertos», Carlos M. Pellicer	25 00
«Arte y Libertad», S. Vilar	15 00
«Rebelde en el Paraíso Yanqui», Richard Dronnin	20 00
«Correspondencia selecta de Joseph Ishill (Traducción y notas de Vladimir Muñoz) —	6 00
«Cataluña 1937», G. Orwell	16 00
«Marxismo y Socialismo Libertario», Daniel Guerin	7 50
«España en el Crisol Político», Henri Rabasseire	16 00
«Dictadura y Revolución», Fabbri	16 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	12 00
«La Falacia del Marxismo», Gaston Leval	7 00
«Les Espagnols en France», Guy Hermet	26 00
«Furgón de cola», Goytisolo	21 00
«Historia de las agitaciones campesinas andaluzas», Juan Díaz del Moral	15 00
«Kaputt», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«Defensa de España», José Félix Huerta	18 00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00
« Textes de Bakounine : La Liberté »	3 10
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56.

Descuentos del 15 % a paqueteros y FF. LL.

S.I.A. en Thiais

Día blanco, de una pureza gélida. Calles al vidrio-patín y copos encaneciendo incluso al ye-yeísmo. Consejo del tiempo a permanecer en casa, sagacidad que desobedecemos. Contra viento y hielo pondremos pie en la Sala de Fiestas «thiaisina». Donde está S.I.A., allí estamos nosotros.

La Guilda teatral de Thiais abrió el espectáculo con «Fausse monnaie», pieza ingeniosa en la que se distinguieron por su trazo natural Mangín, Dubois, Menez (Y), Réa y Menez (J.). Luego la propia Guilda reincidió con la ya popular comedia «Feu la mère de madame», sainete de gracia subida, basada, como es peculiar en el género, en un error capaz de los más graciosos malentendidos. En esta ocasión se lucieron B. Mangin, R. Dubois, M. E. Coulon y J. Menez. En total, un elenco de aficionados que por su justeza de trabajo puede presentarse en coliseos de mayor envergadura.

Seguidamente dos espontáneos nos demostraron haber entrado favorablemente en el género «beatnick» por la puerta grande. No les faltaron aplausos. Claude Nougaro desbordó la sala con sus canciones de alto ritmo e intenciones precisas, siempre «aureoladas» por un acompañamiento musical «in crescendo» al cual Nougaro vence, no obstante, imponiendo su voz al ritmo fogoso de la batería. En aplausos Nougaro saldría rico de la Sala de Fiestas.

El compositor Jehan Jonas trepidó sus canciones inconformistas poniendo al respetable más ardoroso que la calefacción, que no estaba floja por cierto. Allí no existía el invierno y alguién notificó que la nieve de los alrededores se derretía. «Los Muchachos» anunciados no dieron muchachada por estar, uno del trío, purgando una gripe en cama. Por nobleza vino uno a disculpar al grupo, poniéndose, a su vez, a guitarrear, junto con Pepe Haro, guitarrista primoroso, para acompañamientos del estilista andaluz, cantor Manolo del Río, y del bailador del mismo género, Pedro Marty, buenos representantes del cante y de la vibración andaluces. La sesión la finalizó nuestro amigo Carlos Mendia con su forma popular y aguda de interpretar las canciones francesas y españolas, arte que nuestro público le aplaude incansable.

A la caída del telón los «publicanos» salimos a la calle retadores de nieves, fríos, y otras calamidades afectando sentido humano, que no humanista.

Y hasta la primavera, signo de renacimiento. — F.

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»

de Abel Paz

Vivo relato de los primeros días de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

A París llegó el «Talgo»

USUARIOS de la estación de Austerlitz, el día 12 de noviembre tuvimos la banal sorpresa de encontrarnos ante unos fajos de banderas francesas enlazadas con otras tantas franquistas en señal — lo barruntamos — de fiesta. ¿Fiesta de qué, por y para qué? Un tren parado, diferente de la trenería gala, estaba allí para curiosidad del público sin prisas, que también lo hay en las estaciones, lugares de paso. Se trataba del español «Talgo», una de las escasas glorietas (que no glorias) franquistas, el primer convoy ferroviario hispano venido directamente al extranjero por acomodación al tipo normal de vía europea. Indirectamente, varios compañeros nuestros habían sido amablemente advertidos de un tal acontecimiento.

Es ya archisabido que el único ancho de vía europeo desproporcionado corresponde a España desde los años 1850 inaugurales de los caminos de hierro. Previendo invasiones rodadas, el genio militar de la época de Isabel II cortó el camino rápido de relación con Francia y, por ende, de Europa. Que los trenes de un nuevo Napoleón I se detuvieran por estrechez de ejes en Cerbère, La Tour, Canfranc y Hendaye. Un error genial de los tantos como han dejado a la engreída España en considerable retraso con respecto a los países menos encogidos y retraídos.

Poco inspirados por la Providencia de su adoración han sido, en todo tiempo, los políticos y los militos de nuestra repuñetera patria. Ni viendo volar «montgolfiers» ya dirigidos, llegaron a barruntar que tanto el bien como el mal podían proceder del espacio, donde las aves se ríen de los rieles, esa forma de comunicación tan a ras de suelo. En efecto, desde 1910, fecha triunfal del aeroplano, los rieles excesivamente anchos dejan en ridículo a los estrategas españoles de 1852, fielmente creídos y continuados por ingenios militares de 1910 hasta nuestros días. Porque la venida del «Talgo» en trazo directo de Madrid a París no supone rectificación de medida, sino adaptación del rodaje al riel europeo, debiendo, los convoyes no modernizados — particularmente los franceses, que no tienen razón aparente de penetrar en España — atascarse en Cerbère, La Tour de Carol, Canfranc y Hendaya para mantener un estado de aislamiento que la aviación moderna ridiculiza en proporciones humillantes.

Pero ya, un tren español se ha presentado en París sin rectificación de vías mediante una invención estrictamente española, **subrayado correspondiente a la propaganda franquista, sorprendida, ella misma, de que en España, tan atrasada en todo lo que no sean supersticiones y milagrerías, haya alguien capaz de inventar algo. Y no es que esté mal, el invento de ejes de reacomodo; pero estaría mejor acomodar el sistema ferroviario español al ancho europeo para llegar directamente, sin previo juego de ruedas, de Madrid a París, a Bruselas, a Berlín o donde fuere del continente, sin necesidad de naricearse los ministros de Comunicación y Transporte ni de confusionar emblemas nacionales porque «Talgo» ha llegado por sus «piernas» a París, siendo así que los trenes de Bélgica y de Italia por ejemplo, hace más de un siglo que lo hacen sin necesidad de charangas, discursos y banderías. Quiérase que no, la recepción del 12 de noviembre de 1968 en la estación parisina de Austerlitz, ha reconocido un atraso ferroviario español de 116 años.**

Y ahora que parece que Madrid ha llegado a comprender la imperiosa necesidad de entrar por camino llano en Europa, dando, a la vez, vía libre para un directo París-Lisboa, ¿qué regla de tres impide que el ancho de vía español sea acordado al ancho europeo? La impotencia económica, la miseria. Levantar y reconstruir todas las vías ferroviarias de España supone la inversión de un capital que no se tiene, o que, de tenerlo, se necesita para el Clero, el Cuartel, la Burocracia y la Teocracia. El dinero español se va en inciensos, pólvoras, cabarets y lujos, no en realizaciones progresistas. En la época de la balística espacial y de los buques de 250.000 toneladas en España se vuela con alas americanas y en brazos de la Providencia; se llega a la estación a las 8 de la mañana que pueden resultar las de la noche; el camionismo circula «a todo escape», ennegreciendo carreteras y pueblos y sembrando la asfixia a su paso; los puertos son como balsas dejando — aparte Vigo — los paquebots fuera de abrigo..., insuficiencias de progreso que no ocultan un lunch, unos discursos y unas banderas en una estación de Austerlitz, de Hendaya, de Atocha, o de Aguasturbias.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

HEROES MALDITOS

EL cincuentenario de la primera guerra europea: 1914-1918, como ya es de comprender, ha motivado profusión de comentarios en la prensa mundial, recordando los orígenes y las características de aquella terrible conflagración que se consideraba entonces, cuando cesaron las hostilidades, iba a ser la última...

Aprovechando la oportunidad del aniversario, se han editado obras de carácter histórico, monografías enjuiciando algún que otro matiz relacionado con aquellos acontecimientos. También se han reeditado obras de carácter literario, que por referirse a los acontecimientos bélicos, y por demostrar sus autores singular talento descriptivo y evocador, alcanzaron renombre.

Tampoco podía faltar, al recordar la guerra del catorce, la evocación sentimental, el mencionar a los que «murieron por la patria»; el evocar a los «héroes de la guerra». Y al hacer mención de los «héroes», uno recuerda al que puso en escena Santiago Rusiñol. Un héroe con cruces, medallas y «espada de honor»; un «héroe» puesto como ejemplo, como admiración de chicos y grandes, cuyas *proezas* habían consistido, allá en los campos de Cuba, en incendiar miseros poblados y humildes chozas, masacrando a machetazos sus moradores, forzando a mujeres jóvenes para extrangularlas después. Y así el «héroe» iba conquistando tierra para la «madre patria» ¡Y de ahí que le hicieran *héroe*!

Que sea en una o en otra época, las «heroicidades» bélicas se fundamentan en lo mismo: matar, destrozar, incendiar, hacer todo el mal posible, que deja de ser *mal*, que se convierte en obra «gloriosa» cuando es el «enemigo» el que experimenta las consecuencias... Por su objetividad al referirse a la guerra, fue considerada obra maestra el libro «Las cruces de madera», del escritor francés Roland Dorgelés. De entre los escritores alemanes, alcanzó popularidad José María Remarque con su obra «Sin novedad en el frente». Sin llegar a la violencia expresiva de Barbusse en su libro «El Fuego», las obras citadas ofrecen una idea clara de lo inicuo de la guerra, y del deleznable papel de los «héroes».

Héroes, en el verdadero sentido de la palabra, lo fueron, lo han sido, lo son, aquellos que arrostrando todas las consecuencias, se han negado a colaborar en la brutalidad fratricida de la guerra. Los que por dignidad han dicho «¡No!» a la guerra, negándose a defender «la patria de los ricos». Claro, al desobedecer, al no seguir, como rebaño de borregos, la misma ruta que la mayoría, han sido perseguidos, encarcelados, fusilados. Se les ha maldecido como a elementos generadores del mal. Y el mal, lo lamentable, está en que todavía no llegue a ser una mayoría apabullante la de los héroes, inconformistas, refractarios, verdaderos adversarios de la guerra, al negarse por todos los medios a contribuir a lo que no es otra cosa que el crimen organizado.

RELEER A LOS CLASICOS

No participamos los libertarios del criterio peculiar en aquellos que en todo y por todo buscan estar identificados con directrices tomadas de lo que expusieron sus guías espirituales. Así quienes cada dos por tres citan a Marx y Engels. O los que, en el orden religioso, se atienen a lo que el «Koran» les aconseja. Pero es aconsejable que conozcamos a los que podemos denominar «nuestros clásicos», aquellos pensadores que en sociología anarquista han especificado conceptos de capital importancia para robustecer nuestras convicciones.

Leer, o releer, a los pensadores libertarios no supone el prescindir del análisis, del libre examen, de la comprobación, pero ello facilita un conocimiento de las ideas, un robustecimiento de los principios doctrinales, de las ideas que nos aseguran la propia convicción y nos ofrecen argumentos para llevar a cabo cada uno de nosotros la tarea proselitista, enriqueciéndonos de argumentos sólidos, convincentes, ceñidos a la lógica, base de la convicción. Aunados sus argumentos a nuestra experiencia, a los conocimientos que podamos captar en obras de pensadores al margen de nuestro ideal, todo ello puede constituir una asequible y valiosa riqueza intelectual.

La sociología anarquista posee en tanto que pensadores, en tanto que elementos que a ella han contribuido con detenido aporte de ideas, un denso conjunto de reconocidos valores. De ellos citaré unos cuantos, de los que no es difícil conseguir escritos, para poder leerlos unos, para otros releerlos. Así: Godwin, Bakunin, Proudhon, Kropotkin, Reclus, Landauer, Nettlau, Malatesta, Ricardo Mella, Anselmo Lorenzo, Han Ryner, Armand, Fabbri, Prat, Faure. Hay entre los citados manifiesta diferencia intelectual, diferencia de interpretaciones, pero es lo cierto que cada uno de los citados ha dejado labor de notoria influencia. Otros autores de formación anarquista podrían agregarse a los citados. También cabría el nombrar a escritores, sociólogos, filósofos, que sin tener formación anarquista propiamente dicha, tuvieron no pocas apreciaciones coincidentes con las teorías anarquistas.

Leyendo la conocida obra de William Godwin, «Investigación acerca de la Justicia Política» se aprecia la serena, sencilla, y bien vertebrada argumentación del autor al atacar instituciones consideradas como insuperables y de un valor social inamovible. Ello tiene capital importancia si tenemos en cuenta que la obra citada fue escrita a fines del siglo XVIII, en la Inglaterra profundamente apegada a las tradiciones

De Bakunin se han dicho no pocas insensateces; se le ha tomado como el genio de la destrucción. Importa conocer su amplitud de visión en todo lo relativo a los problemas sociales. Su certero análisis de los hechos históricos, como nos lo muestra en su obra «La Revolución Social en Francia».

El inquieto espíritu intelectual de Kropotkin se evidencia por las numerosas obras que dejó escritas, abarcando lá historia, la ética, la ciencia, la crítica literaria, la sociología.

Reclus supo unir en sus observaciones de la natura la reflexión científica con la sensibilidad del poeta. Su interpretación de la geografía es de un fondo de humanitaria fraternidad, y en ello fundamenta su concepción del anarquismo.

Poco es lo que conocemos de Landauer, mas en ello alienta, como en el sentir de Proudhon, un anhelo de las realizaciones prácticas. Considera Landauer que la vida socialista de tipo ácrata es algo que se ha de hacer vivir de inmediato en todo lo posible yendo a la par la emancipación económica con la depuración moral.

Ciertamente, Rocker y Orobón Fernández tuvieron acierto a denominar el «Herodoto de la Anarquía» a Max Nettlau. Pero además del historiador erudito meticuloso, con horizonte mental abierto al infinito de la cultura, los escritos de Nettlau denotan una viva preocupación por todos los problemas sociales, que, por serlo, atañen al anarquismo.

Se ha hablado de la concepción «voluntarista» del anarquismo mantenida por Malatesta. En efecto, para él lo fundamental estriba en la voluntad, en la energía interior. De ahí parte la fuerza de convicción del idealista ácrata. Malatesta es el hombre que mantiene sus convicciones pisando firme el suelo de la realidad.

De Ricardo Mella no podemos olvidar su elegancia de estilo y la profundidad filosófica de sus apreciaciones. Sincero, leal consigo mismo.

De Anselmo Lorenzo admiramos su capacidad de trabajo; su empeño infatigable y su esfuerzo en hacer asequible su pensamiento. La cultura libertaria en lengua castellana le debe mucho a Anselmo Lorenzo, como traductor e introductor del sentir ácrata de notables escritores de diversos países.

Fabbri y José Prat fueron lectores fervientes, captaron cultura de primera mano, que a su vez difundieron en sus libros y artículos.

Tengámoslo grabado en la mente: Hay que leer y releer a nuestros clásicos.

NIETZSCHE REEDITADO

Hemos leído se va a hacer en Francia una excelente reedición de una de las obras más notables del autor de «Así hablaba Zaratustra». Se trata del libro: «Humano, demasiado humano». Su autor lo dedicó a los «espíritus libres». En efecto, hay en sus páginas pensamientos originales, fundamentalmente irreverentes aludiendo a diversas facetas de la cultura. Nietzsche ha sido muy discutido; escribió mucho, sufrió la influenca de aguda enfermedad. Algunos de sus conceptos merecen rebatirse; en otros aspectos alcanza valor meritorio. Es un autor que no debe leerse a la ligera.

AQUI Y AHORA

La diáspora de los científicos

ES bien conocido el hecho de que toda actividad y manifestación del espíritu en sus múltiples modalidades necesita rodearse de un ambiente propicio que favorezca la canalización y concentración del genio creador en marcha. Es cierto que ha habido y puede haber casos aislados en los que la adversidad y la coacción ambiental puedan constituir un incentivo más que un elemento de desánimo. Pero tal cosa era frecuente en tiempos pasados donde el contorno habitual a los sabios presentaba la misma característica en todas partes. El científico o el literato no podía escapar a su «campus» porque tampoco en ningún otro hallaba lo que pretendía. Había de resignarse a actuar en las condiciones más hostiles e inadecuadas, y esta condición insoslayable le proveyó de la aptitud inapreciable, después de todo, de endurecerse en una lucha de por vida, en la que una voluntad insólita y casi extrahumana le llevaba a la consecución de duras y lejanas metas. Por otra parte su esfuerzo se alzaba en solitario, sin conexión eficaz con el que efectuaba, en cualquier parte lejana del mundo, otro colega embalado en la misma búsqueda. Quiere decirse, por supuesto, que la labor de equipo no había nacido aún. Pero si un ambiente adecuado favorece el florecimiento de las artes y de las ciencias en su faceta meramente intelectual o especulativa, no es menos importante el hecho de que, en lo que a la investigación de la ciencia se refiere, es imprescindible poner a su disposición los medios materiales y las técnicas necesarias capaces de estimular a los hombres y conducirlos al umbral de los descubrimientos y los hallazgos espectaculares a los que tan acostumbrados estamos en lo que va de siglo. Es decir, además de un aura de libertad e independencia, el hombre creador necesita de los medios económicos suficientes para pertrecharse de las herramientas imprescindibles que exigen las técnicas de la investigación moderna. Nos hallamos en un estadio evolutivo de la ciencia tal, que ni el más gigantesco esfuerzo solitario podría dar cuenta de la complejidad inmensa de su conjunto exploratívo, llevado a cabo por sucesivos equipos de investigación que trabajan, pudiéramos decir, en cadena.

Pues bien, este medio vital que debe rodear a todo espíritu creador como el protoplasma rodea al núcleo celular y que se asemeja extraordinariamente a la actividad enzimática en los procesos de la química orgánica, no existe en España. En justicia, y con toda objetividad, nunca ha existido. Unas veces por el caciquismo y la cicatería política y otras por la indigencia económica derivada de esa política, de desastre y de caos. En condiciones tan adversas el espíritu inquisitivo y de creación no puede por menos de mellarse, abotargarse, vegetando en medio de una mediocridad que no conduce a ninguna parte, si no es al marasmo total. El mundo es algo que, una vez en marcha, evoluciona de modo incontenible; y nosotros mismos, que formamos parte primordial de esa evolución, que incluso seremos capaces de destruirla, nunca jamás seremos capaces de detenerla ni controlarla porque consiste, precisamente, en la actividad de lo que de superior caracteriza y potencia al hombre. Y negarla sería tanto como negarnos a nosotros mismos. Ni siquiera son válidos los argumentos que tratan de fundamentarse en la ética y en un sentido humanista para negar tal evolución progresiva, para encerrarse dentro de un ámbito sin accesos al exterior, para tratar de detenerla en un estadio que podríamos considerar como estable y perfecto aun en

por JUAN ESPAÑOL

medio de nuestras intrínsecas limitaciones. Naturalmente me refiero a la evolución en sentido positivo y esto nada tiene que ver con el hecho de que no podamos conducir la marcha de la historia por derroteros humanos perfectamente asequibles. Pero el hecho de que tales derroteros sean humanos nada tiene de incompatible con el de que sean nuevos, que adquieran nuevas formas. Precisamente es antihumano todo postulado del que se pretenda inferir que lo nuevo, por el hecho de serlo y chocar violentamente con nuestras concepciones actuales, tiene que ser forzosamente repelido. En el fondo de la cuestión sólo una cosa subyace inalienable y permanente; tiremos por donde tiremos todo ha de suceder y transcurrir dentro del cauce de la dignidad, la libertad y la justicia humanas. Todo lo demás nos será concedido por añadidura. Por eso no nos vale aquella «vuelta a la naturaleza» que preconizaba Rousseau, basada en una errónea concepción humanista; ni mucho menos la sentencia pascaliana de «Il faut s'abêtir» porque consideraba que la bestia estaba más cerca de Dios; ni tampoco el famoso exabrupto de Unamuno «¡Que inventen ellos!», pretendiendo vivir para la contemplación de nuestro propio ombligo. No podemos renunciar a nuestra condición de «homo sapiens» sin destruirnos. Si creyentes, la inteligencia es un don de Dios; si ateos, es la culminación de un lento y largo proceso biológico. Pero en ambos casos, condenados o glorificados, habremos de ser lo que ella sea irrenunciable e irrevocablemente.

Pero volviendo al principio de esta pequeña digresión, diremos que el problema de los científicos se agudizó y agravó con la venida de la era franquista. Y comenzó la diáspora, la dispersión, el éxodo. Y no solamente los científicos, sino también los intelectuales y hasta el sufrido trabajador manual, cuyas manos encallecidas fueron a venderse en los mercados de Francia, Alemania, Suiza y otras naciones europeas en busca, no de descubrimientos estelares, claro es, sino tan sólo empujados por la mala costumbre que tenemos de llenar el estómago de algo sustancioso y sólido. Treinta años de régimen franquista, con todas las brillantes conquistas de que alardean en sus portavoces, no ha mejorado en un ápice la cuestión. Los científicos, abandonados a su propia suerte, únicamente pueden demostrar su capacidad en menesteres de aficionados, carentes por completo de laboratorios, de la instrumentación precisa que necesitan sus investigaciones. Y como no pueden desarrollar su potencia creadora, aquellos que no poseen un espíritu emprendedor y aventurero capaz de catapultarles al extranjero, se limitan a vegetar en puestos inverosímiles a su formación intelectual esperando una oportunidad que no llegará jamás o llegará demasiado tarde. Los otros, los audaces, han buscado salida a su profesión y a su vida en los centros científicos más allá de nuestras fronteras, sobre todo en Norteamérica,donde alguno ya ha cosechado los laureles del premio Nobel. Y no hablamos evclusivamente de la ciencia de alta escuela; se trata también, por supuesto, de las conquistas técnicas a escala industrial derivadas de las investigaciones superiores llevadas a cabo en las universidades más famosas del mundo. ¿Pero cómo puede haber técnica y ciencias aplicadas mientras no exista la ciencia pura de la investigación? ¿Y cómo ha de desarrollarse ésta sin científicos de valía, y cómo han de proliferar éstos sin los medios adecuados a su trabajo y con una remuneración, además, capaz de extinguir la voluntad más berroqueña? España, en este aspecto como en otros, sólo puede ofrecer una panorámica de braceros, o en el mejor de los casos, un conjunto de mozos de laboratorio, buenos y eficientes para traer y llevar como excelentes recaderos y al final hacer una buena limpieza de taller. España, a la hora actual, no significa nada, absolutamente nada en el ámbito científico mundial. Sobre ella se cierne un silencio de necrópolis que nada ni nadie osa interrumpir. Ni en biología ni geología se ha hecho nada; jamás se ha intentado ni una sola expedición científica, ni hay barcos oceanográficos (y si los hay ¿qué hacen?) en un país que casi es una isla; se carece por completo de observatorios astronómicos; no se producen ni se investigan ninguna clase de materiales atómicos, tanto para uso pacífico como bélico, aunque este último sea repelente; las experiencias que se realizan con la famosa pila atómica de la ciudad Universitaria se reducen a un puro juego infantil; los radiotelescopios brillan por su ausencia y la exploración del universo es cosa que parece no concernirnos, la misteriosa y lejana pulsación de las galaxias no halla receptores en nuestro país ni los fotones que viajan por el espacio cósmico salvando distancias de miles de años-luz impresionan ninguna placa fotográfica emplazada en nuestro territorio; en una palabra, la ciencia, en sus múltiples manifestaciones, no debe nada, absolutamente nada a la contribución española. Y mientras subsista este enfoque caótico en la enseñanza superior, mientras en las universidades se considere meritorio el aprobado de ingentes mazacotes memorísticos no tendremos cerebros fuera de serie, y en lugar de científicos dignos de tal nombre nuestro suelo será un semillero de amanuenses.

Pero en cambio poseemos una floreciente industria de electrodomésticos que depara una ficticia visión del famoso nivel de vida; las lavadoras, los frigoríficos, los detergentes, los televisores y demás minucias encauzadas, más que a procurar comodidades efectivas, a integrar el poderoso instrumento propagandístico de la falacia de un régimen, son los únicos exponentes de nuestros avances científicos. La industria del automóvil, fomentada con el mismo objeto, produce ya hasta ocho o diez modelos distintos... pero con patente extranjera; la exigua industria existente se debe a la financiación exterior, la cual, al cabo de poco tiempo, se hace dueña y señora de todas las acciones, dejando en la cuneta a los que sólo fueron hombres de paja en la representación española. Pero si se exaltan los grandes valores que configuran la España actual: los directores y actores de una cinematografía venal y folklorística; los más conspicuos representantes de los diversos deportes que infectan la península; las actrices del género frívolo; los conjuntos músico-cantantes de melenudos y estrafalarios que ya llegan a constituir una epidemia y cuyos ingresos fabulosos hacen pensar que la escala de los valores artísticos ha sufrido una seria inversión. Todo este mundo superficial, marginal, de la frivolidad y el divismo, están exaltados constantemente por una propaganda exhaustiva que ya dice, por sí misma, en qué instables y extrañas estructuras está cimentada y vertebrada la España franquista. En tanto, sí existen algunos hombres con cerebro capaz de dignificar y dar lustre a la nación, su tarea laboriosa discurre en una misteriosa oscuridad y anonimato, inmersos en una situación de penuria e indigencia. Y revelador es el caso del científico español, cuyo nombre no recuerdo ahora mismo, muerto hace seis o siete años, el fallecimiento del cual sólo mereció unas breves líneas perdidas en el más apartado rincón de los diarios periodísticos, y que era una eminencia en la investigación de los rayos cósmicos. Este hombre totalmente desconocido para los españoles, había sido invitado a acudir a la Academia de Ciencias de Moscú, a la Royal Society de Londres y a la Universidad de Princeton de U.S.A. a las que no acudió, dijo él, por ser ya demasiado viejo, pero que nosotros creemos fue debido a la vergüenza de representar a una nación que le desconocía por completo, como científico y como hombre y sumido casi en la miseria. Después de su muerte (pero demasiado tarde) se pretendió airear su valía y entonar una lacrimosa palinodia. Pero como dicen en mi tierra: después del burro muerto, la cebada al rabo.

Y ahora, nada menos que nuestro ministro de Educación y Ciencia (antes se denominaba de Instrucción Pública, después de Educación a secas, más tarde se le añadió Ciencia, lo cual revela una gran innovación y progreso) se propone recuperar «cerebros» españoles que laboran en el extranjero. Para ello ya han confeccionado una larga lista de dichos «cerebros», pero sin precisar nombres aún «por el temor de producir, en muchos casos, un natural reparo por parte de los interesados que no hubieran decidido totalmente su oposición».

(Termina en la página 2)

CHISPAS

Notas de sociedad: La viuda Kennedy se ha casado con un tal Onassis. El hijo de la hija de Franco se apellida eso en lugar de Martínez. Pablo VI permanece soltero. Al marido de la beata Sósima le cuesta cara la cupletista que entretiene a escondidas de su fea esposa...

⁂

«Sangüesa, pueblo feliz.»
Los sangüesinos, no tanto.

⁂

«¡Viva España!»
Y los españoles, ¿no tienen derecho a la vida?

⁂

«El premio Planeta podría llegar a 3 millones de pesetas.»
Para alcanzarlo habrá que subir al «Apolo VIII» de los americanos.

⁂

«Los Polos de Desarrollo no han podido transformar sustancialmente el panorama industrial gallego.»
Si se sirven de la Polo Carmen, aún lo conseguirán menos.

⁂

«La Economía en cifras.»
La Economía en hechos.

⁂

Josué de Castro en «Arriba»: «Estoy completamente de acuerdo con Paulo VI.»
Estamos en completo desacuerdo con Josué de Castro.

⁂

«Cursos para aprender de mineros en Asturias.»
Es de cajón que Juan López y acólitos no se inscribirán a los mismos.

⁂

«Ventas de calzado al extranjero.»
Y a los españoles descalzos que les parta un rayo.

⁂

«La carestía de precios.»
No: Lo caro de los productos.

⁂

«La Virgen del Rosario, alcaldesa mayor de Fuerteventura.»
Un dislate muy fuerte, Ventura.

⁂

«Homenaje a Federico Romero.»
Que le den romero, a Federico.

⁂

«El turismo americano es estable.»
Y el no turista español, al establo.

CHISPERO

Plumas de ayer y de hoy

Sindicalismo multimillonario

ENTRE los sindicatos obreros del coto de Tío Sam, hay entablada una pugna feroz, para ver cual de ellos hace más rico a su secretario. A los líderes sindicales aztecas, casi todos con automóvil y dueños de inquilinatos, plantas industriales y negociaciones de cuantía, debe de hacérseles la boca leche al leer lo que prospera el oficio a la otra orilla del Bravo. «Favorsito». No se me enojen. A mí me pasa lo mismo.

Cuando murió Samuel Gómpers, máximo enchufista y primer capitán de fragata de la American Federation of Labour, no dejó tantos millones como Henry Ford, pero sí muchos más que los pelamangos que presumen de capitalistas en España, en Francia y que cualquier recaudador de cagajones confundiría en Nueva York.

A Green, el sucesor de Gómpers, no se le considera menos aprovechado. Cualquier banquero tolondroniense, en vistas de pegar el petardo gordo, querría tener las disponibilidades de cualquiera de los miembros del trust familiar Green. Porque la debilidad de los cotizadores norteamericanos por sus dirigentes, parte de emoción las piedras. Y cobija, no solamente a la persona del *meneur*, adelantándose a sus exigencias más mínimas, sino que toma bajo su patrocinio también a todos los dedos del propio feliz mortal. ¡A ver cuándo a nosotros nos cae un tío segundo de esas grandiosas entrañas!

Y así el Eisenhower o capitán general de la Federación de Mineros, John Lewis, cobra la miseria de 25 mil dólares de emolumentos al año. Por lo que se le redondea esa amarillez de huevo frito, asignándole triple cantidad para gastos de representación. En las oficinas federales matrices, ha dado el sensible Lewis lucrativos empleos a su mujer, a su suegro, a sus cuñados y cuñadas, a dos hermanos y a sus respectivas cónyugues y a no sé cuántos individuos más del formidable clan. La tribu Lewis beneficia el más productivo de cuantos veneros explotan los trabajadores del bajo fondo estadounidense.

Dan Tobin, secretario de la Unión de Camioneros, percibe 30.000 modestísimos dólares de repugnante salario y tres o cuatro veces más dinero para viático de sus continuos *raids* de rajá indio en permanente función de convidado de piedra a cuatro o cinco banquetes diarios. César, o Cesarillo Petrillo, jefe del gremio de músicos de Yanquilandia, goza de una congrua anual de 48.000 dólares. ¿Qué menos puede ofrecérsele a un barbián, con alias de gracioso de zarzuela tan desquijarante? ¡Para algo sopla la murga!

Y con la misma esplendidez se retribuyen los servicios de David Dubinsky en el Ramo de Vestir femenino, y los de Sidney Hilman en el de Confección masculina, así como los demás altos militantes del C. I. O. (1) en el resto de sectores laboriosos por ellos supervisados. Especialmente se mima a Philip Murray, que como director de C. I. O. y cabeza de la metalurgia bolchevizante, acumula dos momios, que lo convierten en una especie de zar de Rusia.

A nadie extrañará esa Repartidora, si se tiene en cuenta que las Sociedades de Resistencia de Estados Unidos poseen más de mil millones de capital. A los maquinistas y fogoneros del carril se les supone dueños de 30 millones; a los empleados de trenes, de 41 millones; a los cinematografistas, de 60 millones; a los operadores de la industria del automóvil, de más de 100 millones.

Esos y otros gremios proletarios fruyen la propiedad de gran número de rascacielos, teatros, hospitales, colegios, fincas veraniegas, estaciones de radiofrecuencia modulada, periódicos, películas, etc. El órgano oficial del C. I. O., «News», tira 400.000 ejemplares. Y la cotización de los trece millones de sindicados de dicha central, se calcula que asciende al año a 30 milones de dólares.

Si esa no es la Jauja del Secetario sindical, que venga Dios, y que no lo vea, porque se le taparía un ojo.

Angel SAMBLANCAT (1947)

(1) Hoy fusionado con la American Federation of Labour. (N.D.L.R.)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

28 NOVEMBRE 1968
NUMERO 532
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Les anarchistes et l'activité syndicale

Tout comme en 1936, le patronat se montre lent à comprendre les besoins des travailleurs; la révolution larvée de mai 1968 a eu pour résultat de regrouper encore plus étroitement le capitalisme pour faire face au monde du travail. Il a été encouragé dans cette voie par l'Etat, la trahison, envers la classe ouvrière, du Parti communiste et des syndicats inféodés à l'Etat. C'est ainsi, qu'actuellement, la durée du travail hebdomadaire est de 44 heures en Allemagne; 46 heures dans les pays du Marché commun, et de 47 heures en France. Quant à l'amélioration des salaires conclue par les accords de Grenelle, elle n'existe plus devant la montée en flèche du coût de la vie; un exemple, pour illustrer cette augmentation du coût de la vie, est celui de la presse qui, le 1er octobre 1967 fut augmentée de 38 % et, le 1er juin 1968, de 25 %; ces augmentations réalisées en moins d'un an. Le travailleur avec ses 10 % d'augmentation de salaire se trouve donc, comme toujours, bafoué et escroqué. Ceci dénote, une fois de plus, qu'il n'y a pas d'accord possible avec un Etat qui autorise et encourage une telle exploitation du monde du travail, et fait réaliser que la solution définitive aux maux de cette classe, réduite à un esclavage déguisé, ne peut être que la révolution.

Les grandes centrales syndicalistes qui tenaient, pendant un mois, toute l'économie du pays et qui pouvaient libérer totalement les travailleurs ont joué hypocritement la défense de la classe ouvrière, cependant qu'elles freinaient, sous le même temps, le développement possible de la révolution. Les syndicats inféodés à l'Etat redoutaient que leur « pouvoir central » soit mis en échec par la révolution et par l'élargissement possible du syndicalisme révolutionnaire. Ce qui justifie le silence de la grande presse sur les activités de la C.N.T. pendant la pseudo-révolution de mai 1968.

Certains travailleurs anarchistes et sympathisants anarchistes devraient réaliser que leur intérêt, celui de tous les travailleurs, est de s'unir dans un syndicalisme révolutionnaire et non jouer les moutons de Panurge en s'inscrivant à des syndicats qui, loin de défendre leurs intérêts généraux, ne font que les diriger sur des voies de garage, se contentant de leur faire obtenir, de temps à autre, de 2 à 5 % d'augmentation de salaire annuel qui ne correspondent pas à l'augmentation réelle de coût de la vie.

Beaucoup de camarades anarchistes redoutent de s'inscrire dans le syndicalisme révolutionnaire de la Confédération Nationale du Travail parce qu'ils repoussent la plus petite forme de regroupement, de constitution d'une force qui leur paraît une atteinte à leur liberté. En vérité, il n'y a dans le syndicalisme révolutionnaire de la C.N.T. aucune atteinte à la liberté du travailleur, aucune pression, aucune contrainte n'existent, bien au contraire, tout partant de la base, aucune hiérarchie ne peut permettre et autoriser une autorité quelconque sur la liberté du travailleur.

Si les travailleurs anarchistes entendent œuvrer pour la révolution de demain, ils le prétendent, ils doivent se serrer les coudes, s'unir, se contacter, se regrouper; leur superbe isolement présent n'est pas constructif et est anti-révolutionnaire. Ils doivent sortir de leur tour d'ivoire, constituer une force revendicative et révolutionnaire du travail. La C.N.T., sur le plan français offre toute possibilité d'un regroupement prolétarien pour lutter pour la liberté et, l'Association Internationale des Travailleurs sur le plan mondial, poursuit inlassablement la même activité.

Sans jouer les prophètes, il est possible de prétendre qu'aucun but révolutionnaire n'ayant été atteint à la suite des accords de Grenelle, l'Etat et le capitalisme se refusant à réaliser la situation du prolétariat, un mouvement de révolte peut, a nouveau, lever la masse de la classe ouvrière, malgré le freinage des centrales inféodées à l'Etat. Si nous entendons, en ce nouveau mouvement, ne pas être berné une nouvelle fois, nous devons plus que jamais, constituer une force par le syndicalisme révolutionnaire. La possibilité de la réussite ou de l'échec de la révolution possible de demain, dépendra, en grande partie de la décision des travailleurs et sympathisants anarchistes.

Emile Pouget a écrit : « Ainsi le syndicat s'érige comme une école de volonté, son rôle prépondérant résulte du vouloir de ses membres et, s'il est la forme supérieure d'association, c'est parce qu'il est la condensation des forces ouvrières, rendues efficaces par leur action directe, forme sublime de l'activité consciente des volontés de la classe des travailleurs. »

René VILLARD

CHRONIQUE DES LIVRES

« Le gauchisme » de Cohn-Bendit

C'est l'action directe collective qui construit l'histoire. En ce sens, la valeur historique de certains individus particulièrement doués n'existe qu'en tant qu'elle reflète et précise les thèmes d'action à partir desquels les masses entrent en lutte. C'est dans cette optique que se place d'emblée Daniel Cohn-Bendit en présentant au lecteur « Le gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme ». (1).

En régime capitaliste, la littérature est un objet de consommation comme un autre c'est-à-dire sur lequel les capitalistes spéculent pour réaliser des profits. La presse bourgeoise ayant fait de Cohn-Bendit le symbole du mouvement révolutionnaire de Mai entend maintenant en tirer profit : qu'il écrive et tout ce qu'il écrira se vendra bien.

Dany relève le défi. Puisqu'on l'a placé temporairement dans la position d'auteur à succès il en profitera pour faire éditer non pas ce que lui, Cohn-Bendit, aurait découvert mais un ensemble d'idées-forces qui sont en fait une œuvre collective, fruits de la réflexion, depuis plusieurs années, des « groupuscules » qui n'ont évidemment pas, en temps normal, la possibilité matérielle d'exposer leurs conceptions à un large public. Cohn-Bendit se fera plus ou moins leur porte-parole puisque, lui, il est sûr d'être lu.

La genèse du mouvement de Mai, retracée par l'auteur, montre comment l'action d'une minorité d'étudiants, en pratiquant dans les faits la radicalisation des antagonismes de classe, dans le seul cadre au départ du milieu universitaire, amènera le pouvoir à « perdre les pédales » et, en désespoir de cause, devant une contestation qu'il ne parvient pas à « intégrer » parce qu'elle est radicale, à dévoiler sa veritable nature : un simple appareil de répression entre les mains des capitalistes. Les C.R.S. matraqueurs, c'est le pouvoir dépouillé de ses voiles d'hypocrisie, c'est la mise à nu de la nature authentique de l'Etat dont la fonction n'est pas celle d'un arbitre « au dessus » des conflits de classes mais une fonction répressive : maintenir la pyramide hiérarchisée des classes sociales, les inégalités économiques et sociales.

La contestation, en même temps que la grève, s'étend rapidement. Le pouvoir lui-même est contesté, dans ses propres structures, par les « ouvriers d'Etat ». Dès lors, le pouvoir est réduit à sa plus simple expression : l'appareil de répression armée : flics, C.R.S., gardes-mobiles, armée de métier... Ce n'est pas avec ces gens-là qu'on peut faire tourner l'économie et les rouagés administratifs. Il fallait prendre conscience, selon l'expression de Cohn-Bendit, de ce « non-pouvoir et des possibilités qu'il entrouvrait ». C'était, pendant la dernière semaine de Mai, le moment privilégié où « tout était possible ». D'une part, le non-pouvoir, le néant; d'autre part de nouvelles formes d'organisation à la base d'auto-organisation : comités de grèves dans les entreprises et les établissements, comités d'action travailleurs-étudiants dans les quartiers. Pourquoi ce pouvoir parallèle, qui tenait l'essentiel, les instruments de l'économie, n'a-t-il pas purement et simplement pris la place du pouvoir d'Etat ? Plusieurs éléments peuvent l'expliquer : la crainte de la répression armée, la non-préparation de beaucoup devant la situation où, soudain, tout était possible.

Mais c'est essentiellement la fonction jouée par les bureaucraties syndicales et les partis politiques qui va empêcher la révolution. Dès l'instant où la C.G.T. « reprend en mains » le mouvement de grève générale déclenché à la base par des jeunes travailleurs révolutionnaires, elle s'efforce de ramener la grève dans les voies classiques et d'en faire disparaître tout caractère « insurrectionnel et gestionnaire » et, par là même de sauver le pouvoir capitaliste. Menacés tous deux par un mouvement de masse autogestionnaire, le pouvoir d'Etat, la C.G.T. et le P.C. se retrouvent du même côté de la barricade. « Pompidou sauvant le Parti communiste et la C.G.T.; Séguy soutenant le pouvoir avant qu'il ne se noie, telle est l'image d'Epinal que nous retiendrons de ce week-end à Grenelle. » Le moyen de ce sauvetage mutuel : des élections « pour montrer que les problèmes politiques ne se règlent pas sur les lieux de travail mais dans les hautes sphères du parlement... » Il s'agit de briser tout mouvement des travailleurs eux-mêmes pour les travailleurs eux-mêmes.

Car la bureaucratie stalinienne est de même nature que l'Etat capitaliste. Dans sa lutte pour se substituer à ce dernier elle n'utilise les travailleurs qu'en tant que masse de manœuvre et combat toute initiative venant des travailleurs eux-mêmes. Cette seule constatation permet de voir que le régime que prépare les bureaucraties ouvrières ne peut être le socialisme mais une nouvelle forme d'exploitation où la bureaucratie du parti unique se substituerait à l' « élite » actuelle. L'analyse de la Révolution russe présentée par Cohn-Bendit montre que, dans tout processus révolutionnaire, les appareils politiques sont, au départ, totalement dépassés par les masses qu'ils ne font que suivre pour ne pas « perdre la face ». Trostky l'a amplement signalé. Dans un second temps, l'appareil bureaucratique « récupère » le mouvement révolutionnaire et se place à sa tête pour le conduire là où veulent aller les dirigeants politiques : vers l'instauration de leur propre dictature.

Ce n'est donc pas d'un « parti révolutionnaire » qui prendrait en charge l'organisation de leurs propres luttes dont les travailleurs ont besoin. Il faut au contraire promouvoir toute forme d'auto-organisation qui, développant l'initiative à la base, rend possible l'instauration du socialisme par les travailleurs eux-mêmes. « Le type d'organisation que nous préconisons ne peut être ni à l'avant-garde, ni à l'arrière-garde des luttes, mais en son sein. Il ne peut être question pour nous de construire l'organisation avec un grand O, mais de faciliter la création d'une multitude de foyers insurrectionnels... » C'est dans la tradition de Cronstadt, dans la tradition de la « Maknovitchna », que se place Cohn-Bendit. On peut seulement regretter qu'en rappelant ces tentatives d'auto-organisation et d'auto-gestion il n'ait pas évoqué, plus près de nous, les expériences collectives des anarcho-syndicalistes de la révolution espagnole.

SEVY

(1) Aux Editions du Seuil. Collection « Combats ».

L'anarchisme dans la pratique révolutionnaire

Les social-démocrates vitupèrent les anarchistes

Pendant de longues années, le mouvement ouvrier socialiste fut divisé en deux tronçons irréconciliables : tandis que l'anarchisme glissait, à la fois, dans le terrorisme et l'attente du millénium, le mouvement politique, se réclamant plus ou moins frauduleusement du marxisme, s'enlisait dans le « crétinisme parlementaire ». Comme le rappellera, plus tard, l'anarchiste, devenu syndicaliste, Pierre Monatte, « l'esprit révolutionnaire, en France, se mourait (...) d'année en année. Le révolutionnaire Guesde (...) n'était plus que verbal ou, pis encore, électoral et parlementaire; le révolutionnarisme de Jaurès allait, lui, beaucoup plus loin : il était tout simplement, et d'ailleurs, très franchement, ministériel et gouvernemental ». En France, le divorce entre anarchistes et socialistes fut consommé lorsque, au congrès du Havre en 1880, le parti ouvrier naissant se lança dans l'action électorale.

En 1889, les social-démocrates de divers pays décidèrent, à Paris, de ressusciter, après une longue éclipse la pratique des congrès socialistes internationaux, ouvrant ainsi la voie à la Deuxième Internationale. Quelques anarchistes crurent devoir participer à cette réunion. Leur présence y donna lieu à de violents incidents. Les social-démocrates, ayant la force du nombre, étouffèrent toute contradiction de la part de leurs adversaires. Au congrès de Bruxelles, de 1891, les libertaires furen expulsés au milieu des huées. Cependant une partie importante des délégués ouvriers, anglais, hollandais, italiens. tout réformistes qu'ils étaient, se retirèrent en manière de protestation. Au congrès suivant, qui se tint à Zurich en 1893, les social-démocrates prétendirent n'admettre, à l'avenir, outre les organisations syndicales, que ceux des partis et groupements socialistes qui reconnaîtraient la nécessité de l' « action politique », c'est-à-dire de la conquête du pouvoir bourgeois par le bulletin de vote.

Au congrès de Londres, en 1896, quelques anarchistes français et italiens tournèrent cette condition éliminatoire en se faisant déléguer par des syndicats. Ce n'était d'ailleurs pas qu'une ruse de guerre : les anarchistes venaient, comme on le verra plus loin, de retrouver le chemin du réel; ils étaient entrés dans le mouvement syndical. Mais quand l'un d'eux, Paul Delesalle, essaya de monter à la tribune, il fut jeté violemment au bas de l'escalier et blessé. Jaurès accusa les anarchistes d'avoir transformé les syndicats en groupements révolutionnaires et anarchistes, de les désorganiser comme ils étaient venus désorganiser le congrès, « au grand profit de la réaction bourgeoise. »

Les chefs social-démocrates allemands, électoralistes invétérés, Wilhelm Liebknecht et August Bebel, se montrèrent, comme ils l'avaient déjà été dans la Première Internationale, les plus acharnés contre les anarchistes. Secondés par Mme Aveling, fille de Karl Marx, qui traita de « fous » les libertaires, ils menèrent l'assemblée à leur guise et lui firent adopter une résolution excluant des congrès futurs les « anti-parlementaires » à quelque titre qu'ils se présentent.

Plus tard, dans *L'Etat et la Révolution*, Lénine, leur tendant un bouquet où les épines se mêleront aux fleurs, rendra justice aux anarchistes contre les social-démocrates. Il reprochera à ces derniers d'avoir « abandonné aux anarchistes le monopole de la critique du parlementarisme » et d'avoir « qualifié d'anarchiste » cette critique. Rien d'étonnant si le prolétariat des pays parlementaires, dégoûté de tels socialistes, à réservé de plus en plus ses sympathies à l'anarchisme. Les social-démocrates ont taxé d'anarchiste toute tentative de briser les reins à l'Etat bourgeois. Les anarchistes ont indiqué « avec justesse le caractère opportuniste des idées sur l'Etat professé par la plupart des partis socialistes ».

Marx, toujours selon Lénine, s'accorde avec Proudhon en ce que tous deux sont pour la « démolition de la machine présente de l'Etat ». « Cette analogie entre le marxisme et l'anarchisme, celui de Proudhon, celui de Bakounine, les opportunistes ne veulent pas la voir. » Les social-démocrates ont engagé la discussion avec les anarchistes de façon « non marxiste ». Leur critique de l'anarchisme se réduit à cette pure banalité bourgeoise : « Nous admettons l'Etat, les anarchistes non ! » Aussi les anarchistes sont-ils en bonne posture pour riposter à cette social-démocratie qu'elle manque à son devoir, qui est de faire l'éducation révolutionnaire des ouvriers. Et Lénine de fustiger une brochure antianarchiste du social-démocrate russe Plekhanov « très injuste envers les anarchistes », « sophistique », « pleine de raisonnements grossiers tendant à insinuer que rien ne distingue un anarchiste d'un bandit ».

Daniel GUERIN

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

Marxistes d'hier et d'aujourd'hui

Ce que Jacques Duclos ne dira pas à ses ouailles

Selon Lénine, la distinction entre marxistes et anarchistes consiste en ceci :

1°. — Quoique les marxistes proposent la complète destruction de l'Etat, ils ne la croient pas réalisable jusqu'après la destruction des classes par la révolution socialiste et comme le résultat du triomphe du socialisme qui aboutira avec la destruction de l'Etat : les anarchistes veulent la suppression complète de l'Etat du jour au lendemain sans comprendre quelles sont les conditions qui permettent les possibilités de le faire.

2°. — Les marxistes proclament la nécessité que le prolétariat s'empare du pouvoir politique, qu'il détruisse complètement la vieille machine de l'Etat et qu'il la remplace par un nouvel appareil comprenant l'organisation des ouvriers armés sous le type de la « commune ». Les anarchistes, en réclamant la destruction de la machine de l'Etat ne savent pas « comment » et « avec quoi » le prolétariat la remplacera-t-il, et ils condamnent même tout usage du pouvoir politique de la part du prolétariat révolutionnaire et ils rejettent la dictature révolutionnaire du prolétariat.

3°. — Les marxistes veulent préparer le prolétariat pour la révolution en utilisant l'Etat moderne; les anarchistes rejettent cette méthode.

Lénine défigurait les choses. Les marxistes « ne se proposent pas la destruction de l'Etat », mais ils prévoient la disparition naturelle de l'Etat comme conséquence de la destruction des classes au moyen de la « dictature du prolétariat », c'est-à-dire, du socialisme d'Etat, tandis que les anarchistes veulent la destruction des classes au moyen de la révolution sociale, qui supprime avec les classes l'Etat lui-même.

Par ailleurs, les marxistes ne se proposent pas la conquête armée de la Commune par le prolétariat, mais ils proposent la conquête de l'Etat par le parti dont ils supposent qu'il représente le prolétariat. Les anarchistes admettent l'usage d'un pouvoir direct de la part du prolétariat, mais ils entendent que l'organe de ce pouvoir doit être constitué par l'ensemble des systèmes de gestion de type communiste; organisations corporatives, institutions communales, régionales et nationales, librement constituées et en marge et contre toute ingérence ou monopole politique de parti, en s'efforçant de réduire au minimum la centralisation administrative... Lénine, en sa soif de polémique, simplifiait arbitrairement l'expression différentielle existant entre les marxistes et nous.

La formule léniniste : « Les marxistes veulent préparer le prolétariat à la révolution en utilisant l'appareil de l'Etat moderne », est à la base du jacobinisme léniniste, comme il est aussi à la base du parlementarisme et à celle du ministérialisme social-réformiste.

Dans les Congrès socialistes internationaux de Londres (1896) et Paris (1900) il fut établi que « pouvaient adhérer à l'Internationale Socialiste les seuls partis et organisations ouvrières qui reconnaitraient le principe de la « conquête socialiste des pouvoirs publiques par la fraction du prolétariat organisée en parti de classe. » La scission se produisit sur ce point capital, mais dans le fait comprobable et effectif, l'exclusion des anarchistes du sein de l'Internationale n'était autre chose que le triomphe du ministérialisme, de l'opportunisme, du crétinisme parlementaire.

Les syndicalistes antiparlementaires et quelques fractions communistes qui protestent du marxisme, rejettent la conquête des pouvoirs publics comme une action socialiste pre-révolutionnaire, ou révolutionnaire.

Celui qui jetterait un regard rétrospectif sur l'histoire du socialisme dès l'exclusion des anarchistes, pourrait constater clairement la décadence et la dégénération graduelles du marxisme comme philosophie politique au travers des interprétations et de la pratique social-démocratiques.

Le léninisme constitue, sans aucun doute, un retour à l'esprit révolutionnaire du marxisme, mais il constitue également un retour aux sophismes et aux abstractions de la métaphysique marxiste.

Jusque là nous n'avons fait autre chose que traduire un article qui, sous la signature de Camilo Berneri, fut publié dans le journal des anarchistes italiens combattant en Espagne pendant notre guerre révolutionnaire de 1936-39, journal qui paraissait sous le titre de « Guerra di classe ». Ce travail était daté du 5 novembre 1936. Ajoutons que notre camarade Camilo Berneri fut criminellement assassiné par les sbirés du stalinisme pendant le complot contre-révolutionnaire de mai 1937. Ce que Jacques Duclos ne dit pas à ses ouailles.

Nous avons donné cet article pour mieux faire comprendre à tous ceux qui ne connaissent pas suffisamment les différences idéologiques qui séparent les marxistes des anarchistes, aient un juste aperçu des véritables sources de l'opposition marxiste contre l'anarchisme. Il y a d'autres raisons moins orthodoxes que nous analyserons lorsque nous étudierons l'attitude de Karl Marx dans la Première Internationale. Chose, d'ailleurs, qui ne saurait pas tarder.

En principe, ce sont les points de vue idéologiques qui ont servi de prétexte aux communistes au pouvoir pour massacrer impitoyablement les anarchistes aussi bien en Russie qu'en Espagne, à Cuba ou ailleurs. De la simple opposition idéologique au massacre de l'antagoniste révolutionnaire il n'y a eu qu'un pas. Pas que les marxistes de toute espèce ont vite fait de franchir. Cette terrible opposition du marxisme contre l'anarchisme a bien d'autres origines que les simplement idéologiques. L'origine de la dure opposition entre marxistes et anarchistes est en la haine qui, déjà, Marx éprouvait envers son rival dans la Première Internationale, Michel Bakounine. Que sait-on à ce sujet ? Voyons un peu.

« *Trois doctrines, trois ennemis*

Je suis un partisan convaincu de l'égalité économique et sociale, parce que je sais qu'en dehors de cette égalité, la liberté, la justice, la dignité humaine, la moralité et le bien-être des individus aussi bien que la prospérité des nations, ne seront jamais rien qu'autant de mensonges. Je pense que l'égalité doit s'établir dans le monde par l'organisation spontanée du travail et de la propriété collective des associations productrices libéralement organisées et fédérées dans les communes, mais non par l'action suprême et tutélaire de l'Etat. » — *Michel Bakounine.*

On ne peut nommer Marx et Bakounine sans leur associer la troisième grande figure qui, avec eux, domine les mouvements révolutionnaires du XIXe siècle : celle de Giuseppe Mazzini. Comme eux, Mazzini est un chef-né; comme eux, il s'impose aussi bien par son génie que par son intégrité; comme eux, il est d'une énergie infatigable et d'une continuité d'action qui ne se relâche jamais. Plus âgé que Marx et Bakounine, il a connu les souffrances de la prison lorsque les deux autres étaient encore des adolescents. En 1849 il a été un des triumvirs et le véritable chef de l'éphémère République Romaine. Depuis, il vit, lui aussi dans l'exil, conspirant sans cesse pour la liberté et l'unité de son Italie, revendications qui sont réalisées enfin sans lui et même contre lui. Le sort des trois révolutionnaires s'enchevêtre et se ressemble jusqu'à leur fin.

M. OCAÑA

(A suivre).

Remarque : En début du précédent travail on devait lire : « L'une des plus grandes vertus des marxistes »... Ce mot ayant été sauté, nous tenons à le rappeler.

Pourquoi je ne suis pas chrétien

par **Bertrand Russell**

LA CRAINTE, BASE DE LA RELIGION

La religion est fondée d'abord et surtout sur la crainte. C'est en partie l'effroi devant l'inconnu, en en partie le désir de sentir qu'une sorte de frère ainé se tiendra à vos côtés quand vous aurez des soucis ou des conflits. La crainte est au départ de cette affaire — crainte de ce qui est mystérieux, crainte de l'échec, crainte de la mort. La crainte engendre la cruauté. Aussi n'est-il pas étonnant de voir la cruauté et la religion aller de pair. La crainte est à la base de l'une et de l'autre. En ce monde, nous commençons à comprendre les choses, à les maîtriser un peu à l'aide de la science — qui s'est frayée peu à peu un chemin malgré l'opposition de la religion chrétienne, des Eglises en général, et de toutes les superstitions. La science peut nous aider à surmonter cette lâche crainte au sein de laquelle l'humanité a vécu pendant tant de générations. La science peut nous enseigner, et je pense que notre propre cœur peut nous enseigner aussi à ne plus rechercher autour de nous des appuis imaginaires, à ne plus nous forger des alliés dans le ciel, mais plutôt à concentrer nos efforts ici-bas afin de faire de ce monde un lieu où l'on puisse vivre convenablement, contrairement à ce qu'ont fait les Eglises au cours des siècles.

Ce que nous devons faire

Nous voulons demeurer debout par nos propres moyens et regarder franchement le monde, ses hauts faits, ses bassesses, ses beautés et ses laideurs; voir le monde tel qu'il est, sans avoir peur. Conquérir le monde par l'intelligence et non pas être soumis comme des esclaves par suite de la terreur qu'il fait naître. Toute la conception de Dieu est une conception tirée du vieux despotisme oriental. C'est une conception absolument indigne d'hommes libres. Quand je vois des gens qui se courbent à l'église en confessant qu'ils sont de misérables pécheurs, et tout ce qui s'ensuit, je juge cela méprisable, indigne du respect qu'on se doit à soi-même. Nous devons au contraire nous redresser et regarder le monde bien en face. Nous devons faire du mieux que nous pouvons en ce monde, et s'il n'est pas aussi bon après nous que nous l'avons désiré, il sera malgré tout encore meilleur que ce qu'en ont fait les autres dans le passé. Un monde à notre mesure exige du savoir, de la bonté et du courage; il n'exige pas une intense nostalgie du passé, ni que la libre intelligence subisse les entraves imposées par les formules qu'inventèrent autrefois des ignorants. Il exige une perspective d'avenir dégagée de toute crainte et une vue claire des choses. Il exige l'espoir en l'avenir et qu'on ne se retourne pas sans cesse vers un passé mort, qui, nous en sommes sûrs, sera de beaucoup surpassé par l'avenir que notre intelligence est capable de créer.

FIN

COMMUNIQUES

C. N. T. F. DE NIMES

Appel aux jeunes

Etes-vous syndiqués? Pour l'adhésion à la C. N. T. française, s'adresser au local C. N. T. de 10 à 12 h. tous les dimanches, 16, rue des Orangers.

UNION LOCALE DES SYNDICATS DE PUTEAUX

21, rue Roque-de-Filliol, Bourse du Travail de Puteaux

Permanence et assemblées Générales : Chaque premier dimanche du mois, de 10 à 12 heures.

XVIIe UNION REGIONALE LYON - VILLEURBANNE

Permanence tous les samedis de 16 à 18 heures. Palais du Travail, à Villeurbanne. Mise à jour des cartes syndicales. Librairie. Matériel de propagande.

17e UNION DE LA C. N. T. Rhône-Alpes

REUNION DE PROPAGANDE

Samedi 7 décembre, à 21 heures, Salle de Réunion du Bar du Rhône, 23, Quai Victor Augagneur, Lyon (3e).

Prendront la parole :

Hélios LOPEZ, des jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires. C.N.T.F. de Lyon.

Jean MARTINEZ, de la C.N.T.E. de Lyon.

René VILLARD, de la C. N. T. F. de Lyon.

Le présent communiqué tient lieu d'invitation. Sont invités, tous les sympathisants du syndicalisme révolutionnaire.

« Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot. »

Elisée Reclus. — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

A VUELA PLUMA

De escritor surrealista a escritor realista socialista

LEO en *Lettres Françaises* un artículo de Louis Aragon, lleno de emoción y tristeza ante el drama checoslovaco. Y a la manera de confesión, de salida de socorro en pro de su acendrado amor a todo lo justo y humano que como rescoldo vivo aún le abrasa su conciencia interior, termina su artículo diciendo:

«Esto es simplemente el aviso de un hombre por el que el drama de checos y eslovacos, vuelve a poner en causa por completo su propio destino.»

∴

Muy lejos estaba Aragon, el escritor surrealista autor de la novela *Le paysan de Paris* (El campesino de París) en 1926, de reunirse con el realismo socialista-marxista en 1934, que ha llegado con el tiempo a limitar el alcance de su voz en Francia.

¿El destino de Aragon? — se preguntan los biográfos y críticos del gran escritor —. Sencillamente fue trazado por él mismo en 1934, al ingresar en el Partido comunista francés, y se abrazó fervientemente al ideal marxista sin titubeos, a sabiendas de lo que era la dictadura marxista-lenilista llamada con eufemismo dictadura del proletariado.

Hoy, la voz de la conciencia le salpica su alma intelectual, y lo llama a expresar su desacuerdo, su protesta ante el hecho bárbaramente consumado y mantenido persistentemente por la bota militar soviética, contra un pueblo que sólo quiere respirar con alguna libertad y gobernarse a su manera, a su modo de entender el socialismo dentro del sistema comunista. Y el temor de Aragon, (y esto es lo más grave), de que la pasión de la verdad que desde que se tomaron esa libertad de respirar un poco de libertad, encarna hoy los escritores e intelectuales checos, como Ivan Vyskocil, — el favorito de las juventudes checas —, Vladimir Holan, Edouard Goldstucker; Joseph Skvorecky; Jiri Mucha y otros muchos, como así también del propio Milan Kundera autor de *La Plesanterie*, (cuyo prefacio es de Aragon), no les lleve la imposición de la fuerza bruta, a ser nuevas víctimas siberianas, expatriadas y perseguidas, o fusiladas en purgas recetadas a lo doctor Stalin tan pródigas en la farmacópea político-social soviética.

Después de haber sufrido Luis Aragon la dramática contradicción de sus pasiones, (defendidas con ciertos y brillantes medios acrobáticos), entre el escritor surrealista, aristócrata de la escritura y el Aragon del realismo socialista sometido al mandato del partido, ahondando en el sentir del escritor, yo le preguntaría: ¿Cuántos son los que van que no querían ir? ¿Cuántos son los que se quedan que querrían marcharse? En uno u otro caso, ¿en cuál de los dos catalogar a Aragon? Sencillamente en ninguno de los dos. Fue porque quiso ir, y se quedó porque ha querido quedarse.

Director del periódico *Lettres Françaises* desde febrero 1953, Aragon se ha visto obligado a reducir su independencia como escritor a imperativos del partido. El escándalo más grande hecho en la persona del gran escritor y el periódico por él dirigido con el propósito de hacerlo un portavoz del Partido comunista, fue en marzo 1953. Aun no hacía un mes de haber cogido Aragon la dirección de «Lettres Françaises».

Fue en ocasion de la muerte de Stalin que Aragon publica en primera página de su periódico un gran retrato del dictador. Aparecía éste, joven, mofletudo, con ojos sencillos y sonrisa bobalicona, y esto sólo bastó para sembrar el descontento, para que ardiera Troya. Los comunistas se indignan, protestan, se alborotan, y el secretario del partido francés, lanza una nota de indignación y desaprobación contra el director de «Lettres Françaises».

Aragon se ve obligado a publicar un comunicado, — primera sumisión — que comienza así: «El secretario del Partido comunista francés desaprueba categóricamente la publicidad en «Lettres Françaises» del retrato del gran Stalin dibujado por el camarada Picasso.» Unos días después, escribe este otro: «Yo no he tenido la reacción que debió ser la del público, he aquí el hecho. Pues yo vi un Stalin joven, con el carácter nacional georgiano muy bien marcado, dibujado por Picasso. No digo esto por excusarme, sino por explicarme.»

He aquí el primer tropiezo del escritor acostumbrado a escribir y obrar libremente, al ahora escritor del patido comunista. Al surrealista libre que escribía tanto bueno, al realista socialista de partido que tiene que seguir la línea trazada por éste, no permitiéndole tan solo escribir a su guisa, ni tampoco a su antojo o iniciativa.

¿Qué pasó después de este percance? ¿No se dio cuenta Aragon en aquella ocasión que uno de los rasgos de los comunistas común a personalidades excepcionales como Lenin, Trotzsky y sobre todo Stalin, era su incapacidad absoluta de discutir lealmente las opiniones contrarias a las suyas? Esto pasó desapercibido por el gran escritor, y por ello, no pasó nada. Aragon se concililó con el partido por que quería quedarse, y éste, (el partido), lo mima y se miman mutuamente. Pero... ¿y Picasso, autor del célebre dibujo de Stalin? Picasso queriendo marcharse, se quedó también. ¡Qué de cambalacheos, entre las lumbreras de la pluma y del arte!

Pero el caso Aragon reviste hoy circunstancias históricas dramáticas por la plaza que le otorgan al autor de *Los bajos suburbios*, el panorama nacional e internacional como novelista, catalogado — siendo de los grandes —, como inferior a Breton, a Bernanos, a Camus y a Malraux.

El gesto suyo de hoy al decir con sinceridad y nobleza: «como si yo no hubiera aprendido nada de esto que he visto y sufrido, que las obras del espíritu son los granos del porvenir, negado por los tanques y los cañones», puede ser el nuevo giro que ha experimentado su dormida conciencia, después de un largo sueño de mentiras que han pretendido hablar en nombre de una esperanza.

Con modesta y sencilla honradez, aconsejaría yo a Aragon, volviera a ser fauno en los bosques de la literatura, que dice más y mejor que ser servil en los templos comunistas.

J. SEVILLA

TRIBUNA JUVENIL

HEREJES

¿Adónde vas...?
¡Oye! ¡Oye...!
¡Eh!, hombre,
¡te hablo!
¿No me oyes?
¡Escucha!, ¡por favor!
¡Necio, más que necio!
¿Por qué huyes...?
¡Escucha! ¡Escucha...!
¡Al fin!:

Hoy, como ayer,
se levantan piras
donde queman
a los herejes...
Ahí están
avivando el fuego
los modernos inquisidores:
el juez, el ministro,
el líder, el gendarme...

Ya las primeras cadenas
de herejes
en las hogueras
expían sus culpas,
su herejía...
— ¡Negros infieles!
¡Judas, más que Judas!
— gritan las multitudes.
Los increpan, los lapidan;
dudaron, dudaron
que el Estado fuese la panacea —.
¡Malditos! ¡incrédulos!

Ahí se dirigen
nuevas hileras,
con cadenas, con grilletes,
pidiendo clemencia, unos;
otros levantan sus cabezas,
con hereje hombría.
Repican sus voces:
¡La Tierra se mueve!
¡El Estado es un crimen!
Las llamas ya dominan
sus gargantas, sus músculos;
pero sus cenizas — su semilla —,
en rescoldos vivos,
se diseminan por el Orbe.

— ¡Oh, herejes!, ¡oh, malditos!
Mas yo sé, hereje al fin,
pero me callo,
o me desmiento
— como otrora Galileo —,
que ¡la Tierra se mueve!
que ¡el Estado es un crimen!

Pero... ¡shhh!, ¡shhhh!,
pues hoy,
como ayer,
está de moda
levantar piras
para los herejes.

Ismael VIADIU

ANTENA

JUICIO POR DELITO DE OPINION

BARCELONA. — Manuel Fernández-Montesinos García, abogado con domicilio en Madrid y en Francfort, se afilió en 1963 a la Alianza Obrera CNT-UGT-Solidaridad de Trabajadores Vascos. Según el T. O. P., «en cumplimiento de consignas recibidas del extranjero, el señor Fernández Montesinos desplegó actividades orgánicas y de captación de adeptos consiguiendo que se le unieran Jesús González Quesada, Mariano Nuero Díaz.

»El 7 de julio de 1965 se desplazaron don Manuel y los otros tres procesados, en el coche del primero a Amsterdam, con objeto de asistir a la Conferencia Internacional de Organizaciones Sindicales Libres y recabar el apoyo para la Alianza Sindical Obrera de España.»

El Tribunal de Orden Público entendió que los cuatro habían cometido un delito de asociación ilícita y condenaron a Manuel a seis meses de arresto y a los otros a 4 meses. La sentencia fue recurrida pero el Supremo la dio por buena.

PIDEN LA DIMISION DEL RECTOR

BILBAO. — En una asamblea de estudiantes se ha reclamado la dimisión del rector y rechazado también la actuación de tres profesores de la Facultad de Ciencias Económicas, miembros del Opus Dei.

MOVIMIENTO ESTUDIANTIL

Según «Le Monde», en Barcelona la fuerza pública ha tenido que recurrir a gases lacrimógenos.

Añade que en Valladolid han sido detenidos cinco estudiantes por una causa que se desconoce ya que la situación en la Universidad es considerada normal.

— En Madrid se han celebrado varias reuniones en las Facultades de Ciencias Económicas, Derecho y Arquitectura. En esta última Facultad, los estudiantes han reclamado se cree un Comité de Cogestión en el que se agrupen profesores y estudiantes. También reclaman la participación de los universitarios en la elección de sus profesores.

LA LEGALIDAD DE LOS PARTIDOS

PAMPLONA (OPE). — «Nuestro Tiempo», la revista que comenzó siéndolo de la Universidad de Navarra para trocarse en órgano del Opus Dei, en su número de septiembre, muy interesante por cierto, da cabida preferencial a un trabajo de José Zafra dedicado a la legalidad de los partidos políticos, la lógica del partidismo, unidad y disparidad, progreso y estética de la vida política, gama del partidismo, igualdad de oportunidades, etc. La tesis del largo artículo es la necesidad de la existencia y reconocimiento legal de los partidos para una vida política normal.

Claro que, toda esa sabia disquisición va dedicada a... Alemania.

CONTRA EL ESTADO DE EXCEPCION EN GUIPUZCOA

PAMPLONA (OPE). — La prensa ha dado cuenta de esta noticia. He aquí el texto difundido por «Pyresa»:

«Por primera vez los estudiantes de la Universidad de Navarra han celebrado una asamblea no autorizada. Previamente se habían distribuido las convocatorias a ciclostil informando que la huelga que, según decía, había comenzado el lunes en todos los centros universitarios de Guipúzcoa y continuaba todavía como protesta contra el estado de excepción en esta provincia, se anunciaba más información y se concluía invitando a dicha reunión como expresión de solidaridad de los universitarios de Pamplona con los de San Sebastián.

«Los bedeles han cerrado las puertas de las aulas, donde pretendían celebrar la asamblea y ésta se ha desarrollado fuera de dicho recinto. Las clases se han dado con normalidad en todos los cursos y no se ha producido ningún incidente».

LA REPRESION EN EUZKADI

BILBAO (OPE). — Por el TOP han sido juzgados don Aniceto de Barturen y don José de Bilbao, que en Santurce después de haber bebido más de la cuenta, habían dado, según el fiscal, gritos de carácter separatista. Había pedido tres meses de cárcel. El defensor alegando que en la instrucción constaba que los encartados no eran bebedores habituales, ha pedido se les condene al pago de multa. Y el Tribunal así lo ha aceptado, fijando la cantidad en 5.000 pesetas.

SAN SEBASTIAN (OPE). — El Tribunal Supremo ha examinado el recurso contra las condenas dictadas por el Tribunal de Orden Público contra los nacionalistas: José Joaquín de de Abechuco Zulueta, José María de Zubiaga Ortiz de Anda y Juan José de Ansoategui, acusados de propaganda ilícita en Urquicia y en Elgoibar. A cada uno de ellos se le había condenado a 4 meses de arresto y 10 mil pesetas de multa, por asociación ilícita y a un año de prisión y otras 10.000 pesetas por propaganda ilegal.

RECUPERACION DE CEREBROS EMIGRADOS

MADRID. — La operación se lleva en serio. Los ministerios de Educación y Asuntos Exteriores cooperan en este rescate de cerebros. Por ello, nuestro Ministerio del Exterior ha comenzado a investigar en qué trabajan nuestros emigrados y la posibilidad de que vuelvan a España a enseñar o a investigar. El profesor Sánchez Agesta, recién estrenado rector de la Universidad autónoma madrileña, estima que nadie es indispensable, pero considera importante recuperar a los españoles que ya acreditaron su valía en el extranjero.

El secretario técnico de la nueva Universidad no quiere dar nombres cuando el periodista le pide los que más interesan. «Pero los estudiantes hablan de Grande Cobian, de Linz, de Cabrera, de Grisolia»... Un detalle: el profesor Ochoa, con quien se han hecho gestiones, ha manifestado su imposibilidad de trasladarse a España». — (OPE).

A GURPIDE MUERTO, CIRARDA PUESTO

BILBAR. — Por fallecimiento del obispo Gurpide (protector que fue de las fuerzas represivas), ha sido nombrado administrador de la diócesis de Bilbao el actual obispo de Santander, José María Cirarda.

Por su parte, los curas encerrados voluntariamente en el seminario de Derio persisten en su actitud insumisa.

CONTRA EL DERECHO A PENSAR

SANTANDER. — Prosiguiendo la racha de detenciones empezada la semana anterior, han sido detenidas varias otras personas de filiación antifranquista. A todas ellas — una veintena — la autoridad las acusa de pertenecer a asociaciones ilegales.

TAMBIEN EN VALENCIA

VALENCIA. — Veintiún trabajadores han sido detenidos y procesados bajo acusación de conspirar contra el régimen. Esta polacada ha corrido a cargo de la llamada Brigada Social. De momento la autoridad ignora si la instrucción del proceso corresponde al TOP o al tribunal castrense.

A PASO DE TORTUGA

SEVILLA. — Conductores y cobradores de los servicios de autobús Sevilla - Dos Hermanas y Sevilla - Bellavista, llevan sus vehículos a marcha lenta para conseguir de la Empresa el aumento de salario hace tiempo reclamado. El mismo sería de 1.500 pesetas semanales para los primeros y 1.300 para los segundos. El horario de trabajo es de 10 horas diarias.

CONTRA LA PRORROGA DEL ESTADO DE EXCEPCION

MADRID. — Quince abogados de San Sebastián han presentado recurso contencioso-administrativo ante el Supremo contra el acuerdo del Consejo de Ministros de 25 de octubre, que prorrogó el estado de excepción decretado el tres de agosto y que afectaba a la provincia de Guipúzcoa.

El recurso está fundado, según los recurrentes, en que la Ley de Orden Público dice que el estado de excepción sólo podrá decretarse para poner fin a la alteración del orden público y cuando las medidas ordinarias encaminadas a restablecer no sean suficientes.

Y piden al Supremo que deje en suspenso el acuerdo de la prórroga.

CONLLEVANCIA RUSO-FRANQUISTA

MADRID. — El doctor Martínez Bordiu, yerno de Franco, Franco, Franco, ha verificado la extracción de un pulmón al enfermo Baltasar Guindel Sánchez. Martínez Bordiu fue ayudado por el doctor soviético Nicolai Trapeznikov, habiendo ambos servidose de instrumental quirúrgico ultramoderno de marca soviética.

Que la ciencia no reconozca fronteras, enhorabuena. Pero que Franco transija con el comunismo después de haber causado la desgracia de los españoles a título de anticomunismo, es de una avilantez capaz de sonrojar a la momia del Padre Claret.

NO ERA ACCIONISTA

LA CORUÑA. — A las tres de esta tarde un individuo armado de una pistola entró en la sucursal del Banco Central e intimidó al personal que se encontraba todavía en el establecimiento, momentos antes de cerrar la sucursal, y les obligó a tirarse al suelo. Cogió una bolsa y se escapó a continuación con cerca de un millón y medio de pesetas. Uno de los empleados trató de llamar por teléfono a la central del Banco, sita en la calle Real, pero fue intimidado por el atracador y colgó inmediatamente el auricular. Al escaparse el individuo del Banco un empleado salió tras él, pero se cayó por las escaleras y no pudo alcanzarle. También salió detrás un botones, pero el atracador se perdió entre las obras de demolición del inmueble que se realizan en el polígono de Santa Lucía, y hasta el momento ha sido imposible localizarle.

HORROR, PAVOR Y TERROR

PAMPLONA. — La policía de esta ciudad se atribuye un triunfo con la detención de una terrible mujer vasca llamada María Aranzazu Arruti Odriozola. Le cuelga la jefatura de E.T.A. en Navarra, la confección de planos y planes diabólicos, de mantener relación con otras personas, de ser peligrosa al extremo de conquistar — para sus fines, informa el atestado — al bilbaino Gregorio Vicente López Iraguegui, al cual convirtió... en su marido.

Realmente espantoso.

SUCESO EN PORT-BOU

GERONA. — Se atribuye al súbdito checoslovaco Fiala Bchuslav un atentado a la bomba de mano cometido contra una pareja de la G. C. que le había detenido. No obstante, las circunstancias del drama por el momento son oscuras. Lo cierto es que Fiala está gravemente herido de bala en el hospital de esta ciudad, y el guardia F. López Jubero, metralla en el vientre, yace igualmente grave.

Area Mundial

EL «MAS ERES TU» O «HAGO LO QUE TU»

NO hay lugar a dudas de que en impositivas y sofisticadoras las potencias mayores se equivalen. Esta verdad la acreditó la Alemania del kaiser, la Inglaterra de Jorge V y la Rusia de los zares, y hoy se reafirma con la política igualmente absorbente y camaleónica de los EE.UU. de América y de la U.R.S.S.

Actualmente la nación americana detenta, con más o menos deseo de los países interesados, el derecho de estancia en diversos puntos del globo, pudiéndose citar para ilustrarnos, gran parte de la América ex española (con absorciones abusivas en California, Tejas y Puerto Rico); con bases militares en Alemania, Turquía, España, Japón, Filipinas, Corea, Indochina, etc.

La U.R.S.S., cuya respuesta al yanqui ha sido «Nuestras tropas están en Checoslovaquia al mismo título que las americanas en Japón y Alemania», ocupa o influye de grado o por la fuerza, Polonia, Hungría, Bulgaria, Checoslovaquia, Rumanía, Alemania Oriental, Armenia, Lituania, Estonia, Letonia, Georgia, y extiende sus ramificaciones, principalmente en Argelia y Egipto, además de cuanto país se tercia, mediante los P. C. de cada uno de ellos.

Con respecto a la infiltración soviética en Egipto, es curioso conocer la información que Gerardo Marín acaba de hacer pública:

«EL VERDADERO MOTIVO DEL CONFLICTO DE ORIENTE MEDIO ES INTERNACIONAL. — Ciertamente, ya no están solos Tel Aviv y El Cairo en disponer de la llave de la paz de Oriente Medio. La dirección del conflicto, en su fase actual escapa de las manos de los protagonistas, puesto que sus exactas dimensiones son internacionales. Si la Unión Soviética y los Estados Unidos se pusieran de acuerdo para gestionar la conciliación, mejor, para imponer la negociación a sus respectivos protegidos, un principio de solución sería sin duda hallado.

«Los americanos no podrán acentuar las presiones que ejercen (sobre Israel y Jordania, entre otros) hasta que la administración Nixon entre en funciones. En cuanto a los rusos, éstos no tienen ningún interés — antes lo contrario — en bajar la tensión que en esta parte del mundo existe. Para ellos es un abceso de fijación y una garantía especulativa, constituyendo un contrapeso del Vietnam, con referencia a las grandes rivalidades Este-Oeste. A partir de este punto preciso, los rusos pueden reemprender y agravar la guerra fría.

«La importancia creciente de la implantación militar soviética en Egipto, da la medida de estas amenazas. Los puertos de Alejandría y Port-Said están, periódicamente, llenos de barcos de guerra con pabellón ruso. Unas bases submarinas van siendo construidas y nuevas rampas lanzacohetes están dispuestas, y enormes depósitos de municiones van llenando sus vientres. Y el número de consejeros enviados por Moscú para instruir — oficialmente — al nuevo ejército egipcio, aumenta sin cesar, acercándose al número de tres mil, sin contar los oficiales y técnicos de la marina que ahora llegan.

«Un observador neutro, y además especialista, me ha hecho las siguientes inquietantes reflexiones:

»Hay que mirar la realidad cara a cara. También los americanos empezaron en el Vietnam con expertos. Ahora están allí en número de medio millón... ¿Quién puede asegurar que los rusos no harán lo propio en Egipto? Ya en estos momentos el armamento impresionante que libran a El Cairo parece difícil sea reservado solamente a los árabes con vistas a un conflicto local. Ello toma el sesgo de acumulación para reservas, de arsenal, en previsión de enfrentamientos menos limitados. ¿No resulta extraño, por ejemplo, que los rusos doten a los egipcios con «Mig 23» último grito, cuando estos árabes no son del todo capaces de desenvolverse con los «Mig 19»?

»Más allá de las miras soviéticas sobre Egipto, se dibuja el antiguo sueño imperialista de Pedro el Grande: la presencia de Rusia en el Mediterráneo, precisamente en esta parte del globo que es el Próximo Oriente.

»La libre disposición de los puertos de la R.A.U., lugares de revitullamiento y eventualmente de reparación, permite a los rusos de mantener en aguas mediterráneas una potente flota de guerra (hoy unos cincuenta navíos, mañana, ¿equilibrio de potencia con la Sexta Flota norteamericana?) sin necesidad de franquear los Dardanelos. El control de El Cairo les asegura un sustancial avance en la carrera hacia el petróleo, una plataforma inmejorable en la encrucijada Africa-Asia, una importante parada para la penetración hacia el Maghreb, las repúblicas negras, y el conjunto del mundo mediterráneo.

»Los oficiales egipcios no se equivocan sobre el precio a satisfacer por la ayuda de Moscú. Saben que los soviéticos nada hacen gratuitamente. En su fuero interno están inquietos, pero son impotentes para remediar la situación. Cogido por la garganta por una deuda considerable: más de diez años de hipoteca, su país se halla atado de pies y manos, a merced de la potencia «protectora» y acreedora. Esta convicción de dependencia, cada vez más cargosa, explica las recientes aperturas de la R.A.U. hacia el Occidente: El Cairo ha reanudado las relaciones con Londres, estrechado su amistad con París, y patentizado cierta ductilidad con respecto a Washington. Empero, estos esfuerzos diplomáticos nada pueden contra las presiones, cada vez más acentuadas, de la bota rusa.

»Los acontecimientos de Checoslovaquia han destruído brutalmente las ilusiones que podían existir al respecto. Durante la crisis y después de ella, los periódicos cairotas han reproducido fielmente, deplorablemente, los despachos de la agencia Tass, y reflejado en sus informaciones y comentarios, sólo el punto de vista ortodoxo de Moscú. Igualmente en los demás sucesos internacionales buscaremos en vano, en las columnas de los diarios cairotas, una crítica de la política exterior soviética.

»Este abozalamiento, o más exacto, esta auto-censura de la prensa, refleja claramente los progresos de la influencia soviética en Egipto.»

Palabra final nuestra: La revolución rusa, abortada, ha dejado la situación imperialista del viejo mundo en el mismo lugar que estaba antes del mes marzo de 1917.

CALDERON SE AFILIA A LA C. N. T.

Leído en el «Nuevo Diario» de Madrid (3-11-68):

«*No se sabe quién lo colocó.*

»*Un banderín de la C.N.T. en el Teatro Calderón.*

»MADRID, 2. (De nuestra Redacción). — En un balcón de uno de los pisos superiores del edificio del teatro Calderón se advirtió ayer que ondeaba un banderín con los colores de la C.N.T. Avisado el Servicio de Policía del 091 fue retirado dicho banderín, sin que haya trascendido nada sobre la edintificación del autor o autores del hecho ilegal.»

COLUMNA DEL EMIGRADO

Raymundo escribe a Rayaldea

«Querida Raya: Cierta salud te deseo como la mía es buena a Dios gracias. Sabrás que en estos Parises me lo paso cariacontecido por la distancia que nos impide el cortejo. Con Perecito en la «chambre» (a dos cuesta menos) remetamos las horas muertas (las vivas, de trabajo, nos matan a todos) deletreando gabacho y desafinando cuerdas de guitarra. El cine lo catamos algún domingo en cine de barriada, que son dos francos y medio en lugar de diez en los bulevares del centro. Total, peleas, suspiros y bostezos, por todo lo cual pagamos lo menos posible.

»Alguna noche pasamos al cuarto de al lado, donde habita el señor Timo, reducción cariñosa de Timoteo. Timo posee Televiso, un cachivache que en Francia no hay español que resista. Si en España todo son procesiones, medalleos y franquicias, en Franchutia abundan los banquetes, las inauguraciones, los desfiles y las mesas redondas con interrogaciones y discursos inacabables. No entendiendo más francés que el imperativo de los encargados, imagina, querida, lo mal que lo paso televisando en el destierro.

»Sobre lo que me dices de que ponga tino en mis andares, has de saber, querida Raya, que no me paso de la raya. No juego a los caballos ni siquiera al tute, no despilfarro: no frecuento la «rua des Lombards», la más barata en amores averiados, ni me meto en restaurantes caros ni económicos, en los que no escapas a patata freída. Me saco la pitanza. paseo mucho en las fiestas, me doy algún rodeo por El Globo para encontrar mundo de mi habla, fumo tabaco rubio (por moreno, mi rostro basta) y no cojo impreso que no me entreguen gratis. Los viejos del 39 me llaman emigrado económico, y aquí hay que ver si yo entiendo economía.

»Todo esto viene a tono con tu querer de que apile recurso para el día casamentero, y por hacerlo rehuyo convites (que exigen tornas), rechazo el cotizar y las suscripciones, me hago el tacaño odioso, y suerte de Perecito, que tanto como yo se agarra al dinero por sacarse sus cuentas. Y así aparecemos de cosidos por las mangas (en buenos mangantes) afectando presencia en el cabaret católico de la Pompe, donde, con un algo de finura, das el esquinazo al tío del cobro. De la cantina me llevo sobras de la mesa, y así las cenas las paso bien aparte momentos de coragre. Sin embargo, la pila no crece lo debido por aseguranzas sociales, bicabornatos, alquileres, propinas (las menos posible), algún disco para la gramola de Pepillo, que lo es tanto de pillo, que nos lo pide a los circunstantes que escuchamos su cacharro. Además, y hace medio año que debía decírtelo, a don Timo le presté en tres veces 300 francos nuevos por casorios de dos de sus niñas y un niño, y como las mujeres tales han parido, los gastos se acumulan en sus familias y los 300 del ala no regresan a mi cartera. Pero el viejo Timo es hombre de palabra, pues hace seis meses que la aguanta entera: «Raymundo, lo debido es debido, y lo debido será reintegrado». Así es que ya lo sabes y no me salgas con réplicas, que bastante fastidio pongo yo en la espera.

»Rayita, la «loteria» francesa debía atraparla en año y medio, y ya hace dos que franceseo y lejos estamos de nuestro soñado paraíso. De los 350.000 pesetejos previstos puedo estar, en la hora de ahora, en los 27.000, y debiendo contar con casa, huerto, ajuar, heladora y una «Seat» de segunda mano, ya puedes comprar el calendario de 1980, único capaz de señalar la fecha de nuestra boda. Puede que entonces nos hallemos algo duros, pero más duros se ponen, los francos, para ser hincados.

»No te pongas triste, Raya, no pases de la idem. Ruégale a la Virgen de la Espera y no le pongas cirio comprado, sino pedido prestado a la Virgen de al lado.

»Como el tiempo pasa, me sale ya alguna cana, blancura que no temo, pues por cada hilo de ceniza saliente el aire me arrebata cincuenta pelos, o sea canicie contra calvicie. Para acostumbrarte a tal liso, observa detenidamente el melón del señor farmacéutico, ése que vendía potingues capilares que a él no le sirvieron.

»En fin, querida mía, me fraguo el despido, y hasta otra carta. Ya ves que cara a ti aguanto la hombría, que lo que es aquí suerte tengo de que los inútiles como yo orillamos la mayoría.

»Te requiebra:

RAYMUNDO».

Paris de Francia, noviembre del sesenta y 8.

Enciclopedia Anarquista

(EDICION CASTELLANA)

De acuerdo con las notas aparecidas en LE COMBAT SYNDICALISTE de París, del día 1 de noviembre de 1968, nº 530 y en «Espoir», de Toulouse, del 17 noviembre 1968, nº 357, se ruega a todas las personas que se interesen por la edición castellana de la Enciclopedia, dirijan su correspondencia a F. Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, 45-Orléans.

Para el envío de fondos, en el número próximo se dará a conocer el número de la cuenta corriente postal, oportunamente establecido.

Téngase en cuenta que para mejor coordinar el trabajo, esta corresponsalía se encarga exclusivamente de lo que concierne a la edición castellana.

Al objeto de que la obra emprendida, que ve ya bastante adelantados los trabajos de edición del primer tomo, pueda llevarse rápidamente a su conclusión de forma completa, serán aceptadas con toda simpatía las proposiciones de eventuales traductores.

Fernando Ferrer

Correspondencia: F. Soler, Perpignan. Cada fasciculo de la edición francesa fue estipulado en 5 frs. El envío debe hacerse a Vicente Sierra, apartado 9527, Catia, Caracas, (Venezuela). Toma nota de que yo me ocupo exclusivamente de la edición castellana.

J. L. BORGES SE EXPLICA

(Viene de la página 4.)

de centrarse en los mismos términos de integridad, lucha y valor. Pues si la literatura se reduce a un «divertimento» que no halla eco en nuestro diapasón; si se ocupa de cuestiones que no conciernen a nuestro diario afán; si está desvinculada de nuestras preocupaciones inmediatas y si se manifiesta como algo independiente «per se» que no puede vertebrarse y articularse en el cuerpo social en el que nos debatimos en lucha constante por la superación y la redención; si la literatura sólo es eso, digo, no nos sirve, no la necesitamos. Hasta ahora el mundo ha avanzado a base de acción y hombres de ideas, es decir, hombres que de la idea pasan inmediatamente a la acción, sin recrearse en las floriturras del virtuosismo intelectual y sin hacer concesiones a la galería. Y seguirá avanzando a pesar y en contra de ellos si preciso fuera, tal y como en realidad está sucediendo en muchos eventos a lo largo de la historia.

Jorge Luis Borges ha puesto el dedo en la llaga viva de un problema que nos concierne dolorosamente, pero no ha hecho más que eso, indicarlo. De cómo resolverlo no ha apuntado nada. El vive en el país del dólar, magníficamente acomodado en Harvard, gozando de una libertad que otros quisieran para sí, del mismo modo que nuestro compatriota Salvador de Madariaga, a quien también le va muy bien el idioma de Shakespeare, ve transcurrir apaciblemente sus últimos años en la vetusta y tradicional universidad de Oxford.

Yo diría a Borges que a sus alumnos de Harvard les dijera esto: En España hay valores, sobre todo en la novelística última hora, pero que no pueden realizarse; que en España no cabe expresarse públicamente como en aquellas latitudes suele hacerse; que los intelectuales han de emigrar al extranjero o acomodarse al «status» franquista; que los intelectuales españoles, como los del resto del mundo, nunca se han caracterizado por sus virtudes heroicas y que, salvo raras excepciones, no se hallan en la lista de ningún martirologio: que los intelectuales entre los que él se cuenta, jamás supieron merecer la confianza del pueblo porque son especialmente propensos a traicionarle, debido quizá a su inveterada condición de estómagos agradecidos; que diga finalmente que él, Borges, estuvo en España no sabemos con qué misión, pero podemos afirmar que no fue para revolucionar a sus colegas españoles, y que si hizo unas declaraciones a «ABC», lo debe a la galantería de éste, pero cuando quiso ser más duro, hubo que hacérlo en una revista argentina.

JUAN ESPAÑOL

Rafael Barret:
OBRAS COMPLETAS
Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos.

CENIT
ecología
ciencia-literatura

B.D.I.C

Salvajismo «jurídico» en Canarias

Copiamos de la Prensa española, sin añadiduras ni comentarios de nuestra parte:

CONSEJO DE GUERRA EN LAS PALMAS

Las Palmas de Gran Canaria, 19.— El sábado se celebró en el regimiento de Artilleria de esta plaza el Consejo de Guerra ordinario seguido contra los paisanos Servideo González Cámara, Luis Hernández Rosa y José-Julio González Brito, para quienes el fiscal pedia treinta años de reclusión por el delito de insultos a fuerza armada y cinco años de prisión por el de tenencia ilicita de armas.

Según el relato de hechos del ministerio fiscal, el pasado 25 de marzo los tres procesados eran conducidos a bordo del buque «Las Palmas de Gran Canaria» bajo custodia de una pareja de la Guardia Civil y con destino a la prisión de Córdoba, desde la que habían sido trasladados a Tenerife para intervenir en un juicio oral celebrado en la Audiencia Provincial. Cuando el buque se hallaba fondeado en Las Palmas, uno de los procesados — Hernández Rosa — logró quitarse las esposas y quitárselas a sus compañeros gracias a una llave de grilletes que llevaba oculta en la boca. Una vez libre de éstas, los tres encausados se avalanzaron contra la pareja de la Benemérita. El procesado González Brito sujetó a uno de los guardias, mientras que González Cámara le golpeó con las esposas en la cara. El guardia civil, señor Cabrera Flores, resultó con contusiones y conmoción cerebral.

Agrega el fiscal que los procesados desarmaron después a los dos guardias y les conminaron con las pistolas a que no les impidieran la huida. También amenazaron al oficial de máquinas con el que se cruzaron en el trayecto seguido para abandonar el barco.

Una vez en tierra se dirigieron a un furgón de la compañia Iberia, obligando a su conductor a que los condujera fuera de la zona portuaria. Más tarde tomaron un taxi, a continuación tropezaron con un guardia municipal — al que encañonaron para que no les detuviera —, y, por último, subieron al coche de un comerciante hindú, quien por la fuerza hubo de trasladarles a una céntrica calle muy transitada, en la que desaparecieron mezclándose con los peatones. El dia 29 del mismo mes fueron detenidos por una pareja de la Guardia Civil sin oponer resistencia.

Estos hechos, según el fiscal militar, constituyen un delito consumado de evasión de presos con violencia e intimidación en las personas; otro delito, también consumado, de insultos a fuerza armada, ya que los guardias civiles que les custodiaban vestian de uniforme y prestaban servicios propios de su cargo; otro delito, de lesiones graves, también en grado de consumación; un delito de atentado a agentes se la autoridad en la persona del «guardia municipal»; tres delitos consumados de coacciones en las personas del jefe de máquinas del barco, del taxista y del súbdito hindú, y, por último, un delito, de tenencia ilicita de armas.

Para los tres encartados el fiscal solicitó las penas citadas al comienzo de la información, dado que los demás delitos no son objeto de pena por castigarse solamente los de mayor penalidad, según dispone el Código de Justicia Militar. Además, los tres detenidos deberán abonar al Hospital Militar la cantidad de 1.937 pesetas, importe de los gastos hospitalarios del guardia civil lesionado.

En el acto del juicio oral fueron oidos los tres procesados, que se ratificaron en las declaraciones que ya habían prestado en la causa. También prestaron declaraciones los testigos propuestos por la acusación.

El defensor, comandante Arnaiz, mostró su conformidad con los hechos relatados por el fiscal, pero discrepó en cuanto a la calificación de los mismos. Pidió la pena de 10 años y un dia para cada uno de los detenidos por el delito de insultos a fuerza armada y dos años por el de tenencia ilicita de armas.

Terminados los informes de la acusación y del defensor, el presidente del tribunal invitó a los procesados a que manifestaran lo que creyeran conveniente, tras lo cual el tribunal se retiró a deliberar, emitiendo el siguiente veredicto: condena de cada uno de los tres procesados a un total de VEINTIDOS AÑOS, OCHO MESES Y TRES DIAS.

chispas

SIA, organismo de ayuda, ha fracasado en su prueba de otoño. Habrá que ayudar a SIA.

⁂

La vida es un camino de contratiempos, lo sabemos.

Por ello salimos sonrientes de los fracasos.

⁂

La vida sin tropiezos sólo existe para los bobos.

⁂

De cada fracaso salimos más erguidos y dignos que los «fracasadores».

⁂

Son, *por lo que hacen*. No son, *por lo que deshacen*.

⁂

El tiempo nos heló los ingresos con cierzo y nieve.

Por nivea, nuestra conducta solidaria.

⁂

El 27 de octubre honramos la memoria del fundador de la Escuela Moderna y propugnamos por el bien de unos jóvenes caídos.

Y la conciencia quedó tranquila.

⁂

No hay vacio donde el calor humano registra un «lleno».

⁂

La vaciedad cala mejor en los pechos macizos en apariencia.

⁂

El entusiasmo de corazón, preferible al de coñac.

⁂

El hombre fuerte no fracasa nunca.

⁂

Ideas en la mente, no en el bolsillo.

⁂

Acostumbrado a la refacción de calles, puedo andar por pedregales sin caerme.

⁂

Cuantos estuvieron en la Mutualidad, experimentaron un agradable sentimiento mutuo.

⁂

En mi la satisfacción aún dura. Cualquiera me quita la sinfonía.

Habrá que repetirlo: ¡SIA!

CHISPERO

C.N.T. A.I.T.

Federación Local de Huilles

A todas las FF. LL. y afiliados del Núcleo Zona Norte.

Estimados compañeros:

Como lo hemos hecho todos nosotros, ésta F. L. ha seguido, y sigue, con gran atención la evolución resultante de los acontecimientos desencadenados por la juventud estudiantil y obrera en los distintos paises del mundo. De estos acontecimientos se desprende la insoslayable necesidad para nuestro movimiento emancipador de una propaganda intensiva de las ideas libertarias.

La juventud rebelde de los tiempos que atravesamos busca denodadamente una salida revolucionaria del marasmo en que, tanto el capitalismo retrógrado como el marxismo contrarrevolucionario, engendradores de toda clase de dictaduras han sumido a las sociedades políticas contemporáneas. Y, en su busca de nuevas orientaciones, la juventud inicia una profunda investigación de las teorias anarquistas un tanto desconocidas hoy a causa de una cierta negligencia de los propios medios anarquistas constituídos.

La juventud busca en los teóricos del anarquismo la solución, o la via hacia una solución auténtica de los problemas que ante si tiene planteados. Ya no creen los jóvenes en el Estado, llámese como se llame. Ya no creen los jóvenes en los falsos profetas del depasado marxismo. Por ello buscan en nuestros teóricos la llave que les permita abrir de par en par las puertas de un porvenir mejor. Y, en todas las ocasiones en que los jóvenes se detienen a escuchar nuestra palabra, que ellos encuentran sincera y aleccionadora, estos muchachos, mil veces mejor preparados que lo estuvimos nosotros para recibir la semilla del anarquismo revolucionario, nos reprochan nuestra carencia de medios de capacitación en que los hemos dejado desarrollarse. Se nos piden urgentemente libros y folletos en los que el ideal anarquista sean expuestos de manera clara y convincente. Se nos solicita con toda urgencia libros útiles para facilitarles los argumentos necesarios que les permitan oponerse eficazmente al diluvio de propagandas marxistas, de las cuales ya no quiere saber nada la juventud. Y, nos encontramos ante la posibilidad de poder facilitar a estos muchachos dinámicos y rebeldes las armas intelectuales necesarias para ganar el combate que por la total emancipación han emprendido.

¿Es qué, por azar, el anarquismo no está en condiciones de dar a la juventud lo que ella le demanda? Ni mucho menos. Nuestras ideas han sido ampliamente expuestas por la pléyade de nuestros teóricos. Lo que ha ocurrido es que, las represiones, de una parte, los exilios y persecuciones, de otra, y los muchos años que el movimiento anarquista ha dejado pasar sin reeditar los libros en que el anarquismo habia sido tan ampliamente debatido, han hecho que estos libros sean raros en el mercado mundial. Hay infinidad de titulos que han completamente desaparecido de la venta pública. Muchos están en manos de viejos militantes que los conservan como un tesoro, pero que los guardan demasiado celosamente, privando así a las nuevas generaciones del placer de su lectura.

La F. L. de Houilles ha estudiado detenidamente este problema, y ha llegado a la conclusión de que se hace urgentemente necesario ir a la edición de esos libros que la juventud nos reclama con insistencia.

Partiendo, pues, del principio que el compañero Antonio Vidal, de Hyères, dejó sentado en su articulo de «Espoir» nº 351 de fecha 6 de octubre pasado la F. L. de Houilles se dirige a todas las FF. LL. del Núcleo Zona Norte, y a los militantes de la C.N.T. del exilio en general, proponiendo que la argumentación expuesta por el referido compañero, sea adoptada como principio de base para un acuerdo a adoptar en el próximo comicio que el Movimiento Confederal y Libertario habrá de celebrar próximamente.

Sin embargo, y en tanto este Comicio no tenga lugar, la F. L. hace saber que ella se compromete a contribuir económicamente, de acuerdo a sus posibilidades, en toda edición de libros de nuestros teóricos que pudiera realizarse con anterioridad a la adopción de un acuerdo orgánico general.

Para ello, esta F. L. creará un grupo de «compromisarios» que se impondrán una cotización razonable encaminada a sufragar los gastos de toda edición que se haga. Por la misma ocasión, la F. L. de Houilles propone a todas las FF. LL. de la Zona Norte que ellas comprendan la necesidad de imponernos esta tarea de acuerdo con la Secretaria de Cultura y Propaganda de la C. de RR. del Núcleo y también del S. I.

De otra parte, esta F. L. propone igualmente que toda edición de libros de carácter anarquista, sea puesta a disposición de los establecimientos de venta y difusión de libros, enviándoles la necesaria propaganda en forma de prospectos y listas de libros que se les pueden ofrecer, en las mismas condiciones de venta que lo hacen las casas editoras extrañas a nuestro movimiento, y ello con vistas a dar una gran amplitud a la difusión de nuestra literatura.

Concretando, pues, nuestra opinión al respecto, esta F. L. de Houilles, propone a todas las FF. LL. y militantes de la Zona Norte, y, por extensión, de la C. N. T. de España en el exilio, la creación del sistema necesario para la edición y difusión de libros de carácter anarquista, o anarcosindicalista, y ello con la máxima urgencia.

No permitiéndonos la premura de tiempo esperar a la celebración de un Pleno o Congreso Intercontinental, habida cuenta de la exigencia con que los jóvenes nos demandan estos medios de estudio y propaganda libertarias, sería, pues, de toda necesidad que las FF. LL. y militantes tomaran desde ya las disposiciones necesarias para la puesta en práctica del sistema de edición necesario, ya sea por medio de las revistas «Cenit» o «Umbral», hasta tanto un comicio determine otro medio más a propósito.

Insistimos en la necesidad de hacer una profusa difusión de los libros que pudieran ser editados, sirviéndonos de todos los medios de que se sirven las editoras ajenas a nuestros medios, facilitándoles las listas de libros, las condiciones de venta y los descuentos que se podrían conceder a los vendedores.

Es, por último, de toda comprensión que, encontrándonos en Francia, ante una juventud en su inmensa mayoria educada en este país, y que se sirve, como medio de expresión de la lengua de Voltaire y de Victor Hugo, las ediciones deberían ser hechas en francés.

Terminando, la F. L. de Houilles, solicita de todas las FF. LL. y militantes se tomen el interés que una obra de tan suma importancia requiere, obra que, lógicamente, deberá ser emplazada bajo la responsabilidad de las secretarias de Cultura y Propaganda de la C. N. T. de España en el exilio.

Hemos recogido una idea lanzada con justa visión por el compañero Antonio Vidal, de Hyères, la cual consideramos de urgente necesidad, y a la puesta en práctica de la misma, encaminaremos en adelante nuestra acción. ¡Querer es poder!, decia el compañero Vidal, y esta F. L., de acuerdo con el axioma, así lo reafirma. ¡Querámoslo, pues, compañeros. y manos a la obra!

Esperando que todos nos daremos por aludidos y tomaremos el interés que la cosa requiere, os saluda fraternalmente,

Por la F. L. de Houilles, *el Secretariado.*

ADHESION DE VALENCIA AL MITIN DEL 27 DE OCTUBRE EN LA MUTUALITE

Recibido (tardiamente, por causas fáciles de comprender) el siguiente comunicado de Valencia:

«Presidente Mitin pro Ferrer Guardia de París: Estimado compañero: Un grupo de antiguos alumnos de la Escuela Moderna de Valencia nos adherimos fervientemente al emotivo acto que en estos momentos estáis celebrando. Valencia, octubre 1968.» *(Siguen las firmas de seis compañeros.)*

15 DE DICIEMBRE EN PARIS

Para contribuir a la Suscripción Extraordinaria de S. I. A., la «Peña Racionalista y «Golem» han organizado una TURRONADA (fiesta del turrón) para el 15 de diciembre por la tarde. Amenizarán la velada un acordeonista, un rapsoda, un cantaor, un chispero, Charlot (en mudo), dibujos, y tal vez un gran guitarrista español. Acto de solidaridad muy indicado para los compañeros y sus familiares. Movilicémonos para que la Turronada sea un éxito.

FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA

Háganse pedidos de « Las conversaciones de Wagram» a esta Administración y a la de «Espoir». Los pedidos directos al F.C.L. a nombre de *Jean* Ferrer, CCP, 22 864 24, París.

—F. G., París. Podrás coger el folleto en el Servicio de Liberia. De París sólo anotamos a los que piensan contribuir a la edición con encargos de más de un ejemplar.

ADMINISTRATIVAS

Debido a circunstancias especiales agradeceríamos a todos los suscriptores que no hayan pagado aún el primer semestre del año, lo hagan lo antes posible. Los que puedan hacerlo hasta final de año, mejor. Piensen los atrasados en ponerse al corriente considerando que nosotros tenemos que hacer frente a todos los compromisos, que no son pocos, con todos los aumentos habidos.

Manuel Salas, Carpentras. Rdo. giro de 100,00 frs. Pago «C.S.» y «Umbral», años 67 y 68. Sobran del giro 10,00 frs.

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos inaugura su ciclo de conferencias el domingo día 1º de diciembre, a las 10 de la mañana, con la del compañero Miguel Celma, quien disertará sobre el tema «Análisis de la revolución», en 42, rue Lalande, Bolsa Vieja del Trabajo.

Esperamos que compañeros y demás simpatizantes con los actos culturales estarán presentes en la misma.

⁂

La F. L. de Burdeos convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 8 de diciembre a las 9,30 de la mañana, 42, rue Lalande, Bolsa Vieja del Trabajo.

TOMBOLA DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

De los números premiados hasta ahora han sido reclamados los de: Carcassonne, 4º premio; Thuir (P.O.), 7º; Narbonne 8º; Bize (Aude) 9º.

Esperamos que los premios restantes nos sean reclamados por los compañeros agraciados.

F. L. DE ROANNE

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo 1º de diciembre a las 9,30 de la mañana. Contamos con la asistencia de todos los compañeros para la buena marcha de la F. L.

F. L. DE TOULOUSE

Esta F. L. convoca a sus adherentes a la asamblea general, el sábado 30 de noviembre, a las 9 de la noche en su domicilio social.

En dicha reunión se dará a conocer documentación orgánica y otros problemas que los compañeros en general deben dar solución.

Por la importancia de los asuntos a tratar en bien de la C. N. T. y de nuestro núcleo, es interesante que los compañeros hagan lo posible por asistir.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el día 8 de diciembre a las 9 de la mañana en el local de costumbre.

FEDERACION LOCAL DE OULLINS

Reunión para el domingo 1 de diciembre a las 9,30 en el lugar de costumbre.

F. L. DE HOUILLES

Esta F. L. celebrará asamblea el domingo día 1º de diciembre en el mismo lugar que las dos anteriores, y a las tres de la tarde.

F. L. DE IVRY

Comunica a todos sus afiliados que el primer domingo del mes de diciembre esta F. L. tendrá su asamblea general.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general ue tendrá lugar el domingo 1 de diciembre a las 9,30 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

VENTA DE TURRONES PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,60.
Jijona (pastilla), 7,50.
Alicante (idem), 6,50.
Mazapán, 5,00.
Mazapán, 5,00.
Yema, 5,00.
Toledo, 3,00.

«C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X)

F. L. DE DRANCY

Celebrará reunión general el domingo 8 de diciembre para despachar asuntos interiores y dar lectura a circulares. Que ningún compañero falte.

F. L. DE DREUX

El primer domingo de diciembre celebra asamblea general ordinaria, en el local acostumbrado a las 10 de la mañana, esperando puntualidad y máxima asistencia.

S. I. A. DEPARTAMENTAL MONTAUBAN

Invita a sus adherentes y amigos a asistir a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 8 de diciembre en el Café de la Comedia de esta villa. Con el ruego de vernos asistidos del mayor número de compañeros.

PARADERO

—Se ruegan noticias del compañero Antonio Carrera Atienza, natural de Igriés (Huesca). Según las últimas noticias se encontraba en el Centro Medical, 5, rue Hoche 30-Nimes.

Si algún compañero puede dar noticias de él lo hará al C. R., S. I. A. de Paris, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

POR LA VIA DEL HUMANISMO

Paris 11-11-1968.

Señor Cándido Iglesias, Dreux.

Estimado compatriota: Quien le escribe es el que le envió la dirección de Lorenzo Martínez, cuya dirección la pedia su hijo de España.

De ser tal padre y tal hijo le agradeceria me lo comunique por mediación de LE COMBAT SYNDICALISTE, diciendo que han conseguido ponerse en contacto encontrando el padre al hijo y el hijo al padre.

Le saluda afectuosamente

Un refugiado.

Al anónimo comunicante Refugiado

Días después de publicar LE COMBAT SYNDICALISTE la nota pidiendo el paradero de Lorenzo Martínez solicitada por su hijo residente en España, recibí su atenta carta dándome los detalles precisos. Por su demostrado interés traté de patentizarle mi gratitud, no pudiendo hacerlo porque en vuestra carta no figuraba dirección alguna. No obstante, vuestra carta y la nota publicada en el «C. S.» lo mandé al interesado, quien me comunicó haber escrito a su padre.

Recibida su segunda carta fechada el 11-11 de los corrientes, en la que me pide le informe por mediación de «C. S.» si se han puesto en contacto padre e hijo, mi respuesta es que el hijo espera respuesta de su padre.

Respetando vuestro anonimato le contesto por conducto del semanario.

Le saluda afectuosamente: *Cándido Iglesias* (refugiado).

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta será destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

PARA LA HISTORIA DE LA C. N. T.

Mi intervención en el Consejo de Economía de la Generalidad de Cataluña en representación de la C. N. T.

por **Andrés CAPDEVILA**

Sobre el problema de la propiedad urbana hubo las siguientes incidencias. Unos días después de haber sido puesto en vigor el Decreto de Colectivizaciones en octubre de 1936, fue nombrada una Ponencia para que estudiara y redactara un proyecto de Decreto de Municipalización de la Vivienda. Después de varias reuniones y de mútuas concesiones entre las representaciones políticas y sindicales que formaban la Ponencia, dicho proyecto de Decreto quedó ultimado y entregado al Consejero de Finanzas para que lo presentara a la aprobación del Consejo Ejecutivo de la Generalidad, sin embargo, a pesar de la reiterada insistencia de la Ponencia par que el proyecto de Decreto saliera a la luz pública en el Diario Oficial de la Generalidad, toda insistencia fue inútil, el Consejero de Finanzas, deliberadamente o no, lo dejó olvidado en alguno de los cajones de su despacho. Así, que todas las incautaciones efectuadas por las organizaciones antifascistas y las municipalizaciones llevadas a cabo por los municipios, estaban en el aire ya que una vez hubiera estado estabilizado el Estado y su puntal la fuerza armada, los tribunales de justicia hubieran declarado ilegales las incautaciones y municipalizaciones efectuadas durante los meses de julio y agosto del 1936.

Continuando la ofensiva política contra el espiritu colectivista de la Organización Confederal, al constatar el Consejero de Economía Comorera la tendencia de los trabajadores cenetistas a organizar cooperativas de consumo de carácter general, publicó una Orden en el Diario Oficial de la Generalidad, prohibiendo la organización de nuevas cooperativas, pretextando que los cooperativistas podian ingresar en las que ya estaban establecidas.

Referente al problema agrario en la región catalana, a pesar de los reiterados esfuerzos que hizo el Comité Regional de Campesinos para llegar a un acuerdo con la U. G. T. y la Unión de Rebassaires para que fueran reconocidas legalmente las colectividades campesinas organizadas a raiz de la incautación de grandes propiedades, todas cuantas gestiones se hicieron, se estrellaron ante el espiritu pequeño propietario de ambas organizaciones.

Finalmente a mediados del mes de octubre del año 1938, el representante de Acción Catalana Republicana presentó al Consejo de Economía tres proyectos de Decreto para su discusión y aprobación, cuyas disposiciones derogaban pura y simplemente el Decreto de Colectivizaciones y sus disposiciones complementarias. El representante de Acción Catalana, para justificar la presentación de los mencionados proyectos de Decreto dijo: «que era a todas luces manifiesta la hostilidad de las naciones democráticas a la causa de la República. Esta actitud obedece al hecho que hemos ido demasiado lejos en la legislación económica-social en la región catalana. Por lo que visto, el cariz desfavorable que van tomando las operaciones militares para la causa republicana y la dramática realidad de la situación que estamos atravesando, nos aconseja hacer marcha atrás, derogando el Decreto de Colectivizaciones, salvando del mismo cuanto esté a nuestro alcance sin levantar temores ni suspicacias a las naciones capitalistas, las cuales es de esperar que al constatar que rectificamos la legislación social en vigor nos prestarán **su ayuda** para evitar el triunfo del franquismo».

La representación de la Esquerra Republicana dijo: «Que estaba completamente de acuerdo con la exposición hecha por el representante de Acción Catalana, y de consiguiente con los proyectos de Decreto presentado por dicho partido.»

Los representantes del P.S.U.C., y de la U.G.T., hicieron constar algunas reservas a los proyectos de Decreto presentados con miras a la galeria; pero en el fondo manifestaron estar de acuerdo con el espiritu de la exposición hecha por el representante de Acción Catalana y de la necesidad de discutir los mencionados proyectos de Decreto.

La finalidad que perseguían todos los partidos políticos y la U. G. T., era devolver las fábricas, los talleres, las fincas urbanas y las tierras incautadas a los grandes propietarios, a sus antiguos poseedores y por ende poner los despojos que quedaran de la Revolución de julio, bajo la dirección y administración de la burocracia al servicio del Estado.

La representación de la C. N. T., de común acuerdo con la representación de la F. A. I., se expresó en los términos siguientes:

«A partir de la última crisis del Gobierno Catalán que la C.N.T. y la F.A.I. dejaron de participar en el Consejo Ejecutivo de la Generalidad, al pasar a ocupar la Consejeria de Economía el Secretario General del P.S.U.C., los ataques contra el Decreto de Colectivizaciones se suceden sistemáticos y deliberados. Además 45 agrupamientos industriales presentados por los trabajadores de diferentes industrias y que han sido aprobados por todas las representaciones que integran el Consejo de Economía, a pesar de los requisitos exigidos para su aprobación, están durmiendo en el despacho del Consejero de Economía, sin que les de el curso normal tal como lo exige la legislación que todavia tenemos en vigor, lo que redunda en perjuicio de la economía y en desprestigio de todos ante el personal de las empresas colectivizadas.

»Es del dominio de la opinión imparcial que las empresas colectivizadas a pesar de las dificultades propias de la guerra, de la falta de materias primas y del sabotaje que son objeto por parte de los intereses politicos y de los capitalistas nacionales y extranjeros, enemigos mortales de la emancipación política y económica del proletariado, casi todas han mejorado sus instalaciones, han instalado bibliotecas, publican revistas y con sus esfuerzos y espiritu de solidaridad conntribuyen a mejorar las condiciones materiales, morales y culturales del pueblo productor. Incuso es tanto el odio contra las empresas colectivizadas, que los organismos oficiales del Gobierno de la República, como la Subsecretaría de Armamento, han emprendido un ataque a fondo contra las mismas. En efecto, los funcionarios pertenecientes a la Subsecretaría de Armamento que visitan los talleres de metalurgia para ultimar contratos de material de güerra, si se trata de empresas de carácter privado tiene para el patronó o gerente de las mismas toda clase de deferencias y de consideraciones y de consiguiente el contrato se establece en condiciones normales y ventajosas para las mismas; por contra, cuando se encuentran ante un consejo de empresa de un taller de metalurgia colectivizado, con el mayor descaro y cinismo insultan a los representantes de los trabajadores diciéndoles que no quieren saber nada con sujetos que por la coacción y la violencia detentan intereses que legalmente pertenecen a sus antiguos propietarios. Además el personal afecto a la Subsecretaría de Armamento, con órdenes de requisición, a menudo se traslada a desmontar talleres de metalurgia colectivizados, cuya maquinaria es trasladada a los talleres controlados por el Estado, para ser instalada en los mismos, en evidente perjuicio de los trabajadores, de la guerra y de la economia nacional. Cuando en octubre del año 1936 aprobamos el Decreto de Colectivizaciones a base de mutua transigencia, todos los partidos y organizaciones representados en el Consejo de Economía, nos comprometimos solemnemente a ser fieles al espiritu y a la letra del mismo; en aquellos momentos todos reconocimos que las ventajas sociales de la colectivización obtenidas por los trabajadores no fueron una dádiva ni de los partidos politicos ni del Estado, si no que fueron conquistadas en la calle luchando violentamente contra el fascismo criminal y su principal colaborador el capital, y ahora resulta que pretextando la hostilidad de las democracias capitalistas contra los progresos sociales realizados por los trabajadores españoles, se quiere hacer tabla rasa con todo menospreciando las luchas, los sacrificios y la sangre vertida por el proletariado ibérico. Los Gobiernos de las naciones democráticas que son los gendarmes de los monopolios capitalistas, no importa cuales sean las decisiones que tomemos no nos prestarán ayuda alguna para que el territorio nacional no caiga en poder de la reacción fascista y de los invasores totalitarios italo-alemanes. Por las razones expuestas las representaciones de la C. N. T. y de la F. A. I., protestamos enérgicamente e impugnamos la totalidad de los proyectos de Decreto presentados por la representación de Acción Catalana Republicana, y si las demás representaciones insisten en su discusión, en este momento nos retiramos del Consejo. Salvada nuestra responsabilidad, en actos públicos informaremos a la opinión pública de la traición que se intenta hacer victimas a los trabajadores.»

Ante nuestra actitud decidida la Presidencia del Consejo de Economía, propuso que los proyectos de Decreto fueran provisionalmente retirados y que se nombrara una Ponencia para su estudio.

Constituida la Ponencia, fueron retirados los tres proyectos de Decreto y continuó la sesión.

Al dia siguiente por la mañana, los compañeros que en representación de la C.N.T. y de la F.A.I., formábamos parte del Consejo de Economía de la Generalidad, nos reunimos en la Casa C.N.T.-F.A.I. con el Comité Regional, después de haber estudiado y deliberado largamente la situación, convenimos hacer una oposición cerrada e intransigente a todo intento de derogación del Decreto de Colectivizaciones.

Por espacio de seis semanas la ponencia tuvo periódicamente reuniones en el despacho de la Presidencia, y a pesar de los reiterados esfuerzos del Presidente buscando puntos de contacto para encauzar la discusión sobre los proyectos del Decreto de referencia, todo era inútil, los representantes de la C.N.T. y de la F.A.I. no dábamos el brazo a torcer.

La última reunión que celebró la Ponencia, fue en el momento culminante de la ofensiva de las tropas facciosas contra el frente catalán. Sin embargo, el representante de Acción Catalana Republicana, con el asentimiento de las demás representaciones políticas y de la U. G. T., insistió con energia diciendo que ya era hora que la Ponencia hiciera trabajo positivo.

La representación de la C. N. T. intervino diciendo: «Es lamentable que el interés de partido y por ende el afán de destruir las colectivizaciones industriales que tantos esfuerzos, sacrificios y sangre han costado a los trabajadores, llegue a ofuscar de tal manera vuestro cerebro que ni siquiera queréis daros cuenta del difícil y trágico momento que estamos viviendo. El ejército faccioso que cuenta con divisiones regulares italianas pertrechadas de abundante material de guerra, avanzan rápidamente por tierras catalanas, y es probable que en el corto plazo de unos días los mercenarios franquistas entren triunfalmente en esta ciudad, entren en la Barcelona de las grandes gestas revolucionarias. Es que no os queréis dar cuenta de la responsabilidad que contraeríamos ante el pueblo y ante la historia si a la vispera de perder la guerra derogásemos el Decreto de Colectivizaciones. Entonces si que el general traidor y sus cómplices fascistas podrían decir a los trabajadores de las empresas colectivizadas: «No somos nosotros los fascistas los que restituímos las industrias a sus antiguo y legítimos propietarios, son los vuestros, los rojos, los que antes de partir han decretado la disolución de las empresas colectivizadas. Nosotros no hacemos otra cosa que poner en vigor las disposiciones decretadas.»

Debido a la actitud consecuente y enérgica de las representaciones de la C.N.T. y de la F.A.I., en el Consejo de Economía de la Generalidad de Cataluña, pudimos evitar, ante la conciencia del proletariado mundial, la vergüenza para la región catalana, la derogación voluntaria del Decreto de Colectivizaciones, unos dias antes de entrar en Barcelona las tropas franquistas.

Resumiendo: Después de la experiencia de 30 meses de colaboración con partidos políticos y organizaciones sindicales reformistas en el Consejo de Economía de la Generalidad de Cataluña, he llegado a la conclusión de que nuestra ética ideológica y nuestra finalidad noblemente sentida de emancipar al pueblo de toda clase de tutelas y de explotaciones, son incompatibles con los organismos políticos que son la base y el sostén del Estado, los cuales son focos de hipocresia, de mentira y de corrupción capaces de corromper los idealistas más sanos y a las conciencias más puras.

Nuestro puesto de lucha está en los sindicatos, en las fábricas, en los talleres, en las obras, en los ateneos, en las universidades, entre los campesinos, propagando a conciencia el ideal, procurando la unidad de los trabajadores, eliminando de nuestros medios los personalismos, las envidias, el autoritarismo y las pequeñas miserias que tanto nos dividen y que tanto perjudican la causa de la emancipación del proletariado. Tengamos presente, que fracasadas las estructuras políticas, económicas y sociales de las sociedades capitalistas, fracasadas las dictaduras blancas o rojas, es inevitable que en el futuro, se presentarán momentos cruciales que si el proletariado sabe encauzarlos por los senderos de la acción directa podrá llegar hasta el fin, podrá llegar a la implantación del Comunismo Libertario.

Por desgracia, si en un momento crucial, por presiones interesadas cayéramos de nuevo bajo los tentáculos de los partidos políticos, participando en los organismos del Estado, nos conduciría fatalmente, una vez más, a la estrangulación de la Revolución primero y a la pérdida total de la misma después.

FIN

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

Movilización de voluntades

POR abundancia de lenguaje se suele decir que esto o aquello es inmortal, imperecible. También los cenetistas hemos caído en este género de optimismo, tal vez indebidamente. Todo fenómeno viviente exige movilidad y sangre nueva; de lo contrario se anquilosa y a la larga perece.

No hay bastante con considerar que nuestra idea es imperecible por estar afincada en la ascensión de los tiempos, o sea adscrita en la cadencia del futuro. Se necesita presencia en la historia del hombre, voluntad y dinamismo consciente en el momento que transcurre, para que la sociedad libre que proponemos no sea postergada por las fuerzas reaccionarias que, por dinamismos, nos disputan ventajosamente. Tener razón no basta, pues si con ella uno se queda en casa, la sinrazón se adueña fácilmente de la calle, ¡ese «chantier» de la historia!

La virtud del cenetismo ha consistido siempre en una voluntad de ser y de realizar que nos valió una sindical de un millón de trabajadores por mejoras arrancadas a la burguesía, y una resis-

¡Que el peso no recaiga siempre sobre los mismos!

tencia «confederal» al fascismo mundial que en España adoptó la voz «franquismo». Nuestro organismo ha sido señero en la obra de redención del trabajador y en el combate contra las fuerzas coaligadas del Antiprogreso. Nuestra C.N.T. tiene personalidad histórica bien ganada, pero en la historia de ayer, en espera de que la de mañana (de un mañana inminente) sea urdida con tenacidad y sacrificio por nosotros, los que en el exterior y en España quedamos.

Las fuerzas reaccionarias mencionadas hacen su labor a fin de que la C.N.T. sea ignorada por el pueblo de ahora, razón de más para que nosotros hagamos lo posible y lo imposible para resituar nuestra central en primer plano. Todo lo anticenetista que actualmente se produce y agita va cara al concierto de conformismos conservadores, retroactivos, que elementos distanciados, pero convergentes, preparan para la España posfranquista. El sindicato obrero oficial es codiciado por «neutros», cristianos, marxistas y aventureros, augurándose disputas feroces y pactos hediondos para escalar la sinecura sindicalista dejada en herencia por el franquismo claudicante. Y si alguna unanimidad procedimental ha de observarse (se observa ya) entre las partidas obreristas indicadas, la misma se referirá al anticenetismo militante de las mismas.

Tal es el panorama y tal el peligro de hundimiento que nos amenaza si una reacción positiva no se manifiesta a partir de ahora mismo, sin una movilización objetiva — no simbólica — de voluntades. Disponemos de prensa propia, de recursos e iniciativas, pero en general el compañerismo no brega lo debido. Todo recae sobre los de siempre, y si 200 secretarios de Cultura y Propaganda tenemos, sólo una ínfima minoría de ellos se acreditan en el cargo. Se habla de ediciones de folletos, de libros, con destino a la generación nueva, pero lo efectivo, las publicaciones, las tenemos descuidadas. No es que no se compren, pero no las hacemos comprar a los ajenos. Hay en casa un peligro de vejez que no eliminarán los gritos ni las actitudes destempladas, sino el despliegue de fuerzas conscientes, naturales, de las cuales aún disponemos.

Todavía es tiempo, compañeros.

AQUI Y AHORA

J. L. BORGES SE EXPLICA

por **Juan Español**

JORGE Luis Borges es un argentino por naturaleza y universal por adopción. Esto es lo que se deduce de su filosofía, de su poesía y de su novelística cuya repercusión internacional es bien conocida. Es, además, un «soi-disant» premio Nobel que espera la coronación sueca como premio a su contribución a la cultura y al pensamiento humanos. Su capacidad intelectual le sitúa entre los hombres que no admiten limitación de géneros literarios y obstáculos a las inquietudes del espíritu, descollando brillantemente en cuantas tareas pone su afán. Ahora, muy próximo a alcanzar la serena altiplanicie de los setenta años, parece querer abarcar con mirada de águila las turbulencias de un mundo que pronto se dispondrá a abandonar y en el cual ha tomado parte activa y relevante. La pasión y la furia de su juventud han quedado atrás. Todavía es un hombre fáustico, porque esta categoría no dimite si no es con la muerte, aunque superior a ella, pues adquiere la inmortalidad a través de la ininterrumpida secuencia de las generaciones. Pero el hombre pánico, el hombre dionisíaco que alienta, sobre todo en los ímpetus jóvenes, halla su tumba y epitafio en las grises cenizas de la vejez en la que el metabolismo basal biológico pierde disponibilidad y eficacia a la par que el espiritual. Y entonces aparece el hombre olímpico, el hombre clásico, en cuyas cimas campea la serenidad y magnificencia de Zeus dominando un Olimpo en el que todo se ordena y jerarquiza según cánones inamovibles de estética y creación. Pero, a pesar de la edad, ¿ha llegado Borges a esta etapa crucial? El bulle, azacanea, pincha, zahiere; no se adhiere al conformismo todavía, se permite incluso intemperancias, exabruptos que levantan ampollas en la piel más curtida. ¿Acaso predica sin dar trigo? ¿Es su vida el ejemplo vivo de sus exposiciones teóricas? Puede que sí y puede que no. En todo caso es deseable no ser demasiado exigentes con él y agradecerle que ponga algunos puntos sobre las íes sin dar mucha importancia al lugar donde se halle y a la posición que actuamente adopte. No importa ahora que Borges haya desertado de su país natal en el que tan gran labor cabía esperar de él, pero donde quizá se hallaba más «incómodo»; no importa que haya buscado la «tranquilidad» tecnocrática de U. S. A., regentando apaciblemente una cátedra de literatura en la universidad de Harvard; no importa ahora que haya manifestado que el idioma español le viene estrecho y corto, como la cama de Procusto, y que no puede expresarse si no es en inglés; no importa que considere a Lorca un poeta «bonito» que incluso le place, pero que no dice nada. Lo importante no es tanto lo que diga Borges, sino la realidad del hecho que menciona. Puestos en vena de exigencias y aclaraciones habría mucho que dilucidar y plantear al literato argentino a cuya ejecutoria le falta la mística y el fuego revolucionario del compatriota Belgrano, aquél que juró ante el monte Aventino liberar del yugo de la esclavitud a su pueblo.

Todo empezó cuando no hace mucho tiempo el diario «ABC» publicó una breve autobiografía de Jorge Luis Borges, «muy jactanciosa», al decir de otros diarios españoles. Pero lo dicho en ella, con ser y todo una recusación de la literatura española, no levantó tanta polvareda como el hecho de que «ABC» se hiciera eco complaciente y adulador de un hombre que, tres meses antes, y en la revista bonaerense «Confirmado», hiciera unas declaraciones que son una agresión a la cultura española en bloque, según un articulista hispano. El paladín espontáneo de la causa española fué, como siempre, el diario «Pueblo», instigado por una carta a su director de un patriótico lector del mismo. «ABC» respondió al ataque diciendo que, por muy duras que fuesen las apreciaciones del argentino, se debatía una cuestión de trascendencia innegable en la que no había que despreciar el criterio de los demás, máxime cuando «los demás» eran, precisamente, de habla hispana e hijos de la madre patria, a diferencia de «Pueblo», el cual se complacía en publicar (esto es cierto) algo tan interesante y educativo como las memorias repulsivas de «El Campesino», que además de ser repelentes en sí mismas, lo eran aún más por el tono exculpatorio y llorón que «el tigre de Albacete» pretendía darles. A lo que contestó «Pueblo» que no se podía equiparar el testimonio informativo — usual en todos los periódicos del mundo — a la exaltación de quien calumnia y ridiculiza a España. En fin, que el diario «Pueblo», que se denomina a sí mismo como el de la revolución, pero que se alinea con el «establishment», y el «ABC», que se reconoce monárquico, pero que se apunta a la revolución, se enzarzaron en una polémica semejante a las muchas a que nos tienen acostumbrados.

Para Borges la intelectualidad española de los últimos decenios no ha dicho ni creado nada, y toda su labor intelectiva, carente de dimensión humana y universal, se ha reducido a «festejar el coche de Ortega»; la novelística no hace más que resobar los temas desprendidos de la «estilográfica de Ramón Gómez de la Serne» y el teatro sigue por los rumbos señalados por «el brazo que no plagia de Valle-Inclán». Siguiendo la misma línea considera el literato argentino que la literatura española está en decadencia casi desde el siglo XVII; que en español la poesía no es posible; que el idioma español es un idioma torpe y que sólo cabe la expresión en el idioma inglés.

En este breve comentario no se trata de rebatir las opiniones, muy cuestionables por cierto, del señor Borges. Algunas de ellas diríamos que son francamente insostenibles, tanto las positivas como las negativas, pues en la actualidad Borges sólo salva de la catástrofe española a Cansinos Asens, aunque no sabemos por qué, sin que esto quiera decir que intentamos restar méritos a éste último. Lo que realmente nos interesa en las apreciaciones de Borges es el criterio centrado sobre la literatura española desde hace tres décadas, y no sólo sobre la literatura en sí, sino en los términos y ambiente en que ha tenido que desarrollarse. Es evidente que la era franquista de freno y mordaza no es la más apropiada para un florecimiento intelectual, ni siquiera económico. Esto equivaldría a pedir peras al olmo, cosa que debiera ser obvia para la clarividencia de un hombre como Borges. Los intelectuales españoles han vivido y siguen viviendo bajo un techo que apenas llega a su estatura, maniatados por una censura implacable, teniendo ante sus narices un horizonte más restringido que el del topo y viendo su papel de intelectuales más despreciado que nunca antes lo había sido en el mercado social. Si a esto se agrega el hecho cierto de que ni están todos los que son ni son todos los que están ¿qué de extraño hay en que la literatura española esté en decadencia? Ya hemos dicho en otra ocasión que el intelectual vive de su oficio, que debiera ser ante todo una vocación, defendida con uñas y dientes. Si topa con las paredes del estanque en que nada en busca de la amplitud de los océanos, entonces sufre una involución y el resultado es que se muerde la cola, el estanque se convierte en ciénaga y el intelectual se metamorfosea en batracio de cuyo croar monocorde tenemos, desgraciadamente, amplias referencias. El señor Borges no aclara, de otra parte, dónde radica estrictamente la decadencia. ¿Cree que existe una falta de valores intrinsecamente intelectuales? ¿O considera que dichos valores, si los hay, carecen de una voluntad y de un firme propósito individuales para ser defendidos en la marcha evolutiva hacia su realización plena? Mi modesta opinión es que hay penuria de valores, especialmente en algunas de las ramas del pensamiento, pero no una carencia total de ellos. Sin embargo entiendo que es de fundamental importancia que el que crea que tiene que decir algo, que lo diga de todos modos, mejor o peor, pero que se oiga su voz a lo largo y a lo ancho del mundo. Si no crea cátedra de estilo, si no pontifica en estética, si no es un modelo de expresión literaria, si puede en cambio sugerir, excitar las imaginaciones, inducir a la emulación, decir su verdad, expresar lo que piensa, pero decirlo y expresarlo sin cortapisas exteriores, con entera y rotuda libertad. Pues una literatura del regodeo, de exhibición y de juegos florales no es una literatura y no nos interesa tampoco. Su cometido es trascendente y está ineluctablemente adscrito a la peripecia y vicisitud del sér humano en todas sus dimensiones. No es un juego simplemente para recreo en los ratos de ocio, aunque lleve implícita la sensación de placer; es, antes que nada, nuestra proyección externa, lo que somos, lo que deseamos, lo que imaginamos: Pero entonces, si es un producto o una elaboración de nuestro yo, si en ausencia es nosotros mismos, quiere decirse que la integridad y la autenticidad del literato es la integridad y la autenticidad del hombre, y que si a través de la vida mantenemos una trayectoria de honradez, dignidad y fidelidad a unos principios como condición inmanente a la valoración genuina de hombre y que estamos dispuestos a sacrificar hasta la vida por alimentar y sostener todo eso que nos configura como entes de razón y libertad, se entiende que el literato o el pensador, como exteriorización de lo que somos, han de seguir un camino cuyo paralelismo es indiscutible y cuya defensa ha

(Pasa a la página 2)

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

EL PROGRESO

SI por un medio cualquiera nos enteráramos de que dentro de unos miles de años la humanidad, en despecho de la inteligencia del hombre, de sus éxitos técnicos y de su conquista de las fuerzas de la Naturaleza, continuará moviéndose siempre, sin salida posible, en la absurdidez y lo horrible de la sociedad actual basada en la autoridad, la explotación del hombre por el hombre, la injusticia, el provecho para unos y la miseria para otros, la iniquidad, la guerra, y, sobre todo y como resultancia, el aplastamiento del individuo como entidad creadora, diríamos sin vacilar: «No; en el fondo el verdadero progreso no existe en la vida actual de los hombres», ya que, naturalmente, la inteligencia y el progreso «técnicos», en sí mismos — si no desembocan en una verdadera sociedad, es decir, un vasto conjunto de asociaciones de hombres sanos, libres creadores, en lugar de una sociedad de abusones y de esclavos degenerados e infelices — no significan en ninguna manera un verdadero progreso general y definitivo de la humanidad.

Por otra parte, si supiéramos que la evolución de la humanidad llegaría finalmente a una sociedad semejante, por ejemplo, a la de las hormigas o de las abejas (sociedad regida a base de tabiques establecidos entre los individuos de función fija, e incluso innata; sociedad cuya armonía puramente mecánica tendrá por base el sacrificio total del individuo en provecho del mecanismo social debido al que el propio individuo degenerará en un tornillo cualquiera (en lugar de una sociedad en la que todo participante pueda desenvolver y aplicar libremente e infinitamente sus facultades creadoras), diríamos otra vez: ¡No! Así no habrá verdadero progreso en la sociedad humana».

Sólo cuando sabremos que la larga y penosa evolución de la humanidad tendrá por consecuencia la obtención de un régimen social en el que la solidaridad y la armonía, llenas de vida, de movimiento real, de creación palpitante, se harán, no por el recurso de un reajuste, de tornillo mecánico, sino por el libre ejercicio, la libre combinación de la actividad creadora de todo sér humano; sociedad que será, consiguientemente, una libre asociación de individuos creadores; sociedad en la que toda persona totalmente emancipada podrá desenvolver y aplicar, sin trabas ni límites de ninguna especie, todas sus condiciones o saber en arte, ciencia, oficios, técnicas, materias sociales, etc., de suerte que la armonía colectiva, la vida y la evolución ulterior de esta nueva sociedad, fundamentadas en la libertad integral, la igualdad social y la fraternidad entre los hombres serán aseguradas, no por un mecanismo sin alma, sino precisamente por esta creación libre y plenamente extendida de sus miembros a los cuales, por el contrario, esta sociedad asegurará plena libertad y favorecerá la libre iniciativa de cada individuo, siendo en esta ocasión que sin vacilar, diremos: «¡Sí! Esto será el verdadero progreso humano, general y definitivo». Y claro, siendo tal la perspectiva del porvenir humano, sí, esta evolución será francamente progresiva, ya que el punto esencial de la noción nuestra del progreso es sin duda alguna la libre actividad creadora de todos los hombres en el seno de una sociedad favoreciendo esa actividad basada en ella y en constante evolución por ella.

VOLIN

No nos equiparemos a eso

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

MISTERIOS DEL VATICANO

ASI, de momento, el título diríase adecuado para una de aquellas antiguas novelas que se difundían por entregas, y a las que se daba un denominativo «detonante»,llamativo, en pos de captar, de inmediato, la atención de lector. En realidad, si que parece ser ocurren cosas misteriosas en el Vaticano. Y, al parecer, tanto o más serias que las que reveló el autor de la conocida novela «Las llaves de San Pedro». ¿Qué a nosotros no nos interesa lo que ocurra o deje de ocurrir en el seno de la iglesia? Sí, nos interesa a cuantos sabemos el mal que ha hecho y hace el catolicismo vaticanista a todo lo que sea efectiva liberación social; a todo lo que represente verdadero progreso moral de los pueblos.

Un monje dominicano, profesor en la Universidad de Nimega, también principal consejero teológico del episcopado holandés, en una interviú concedida a periódico de Holanda «De Tijd», se ha permitido atacar sin remilgos a los capitostes ensotanados del Vaticano. Ha dicho: «Creo que el Papa Pablo VI es prisionero de cinco o seis cardenales. Por la información unilateral que recibe, ha llegado a la convicción de que es preciso desarrollar una política intransigente. Todo el mundo sabe quienes son esos cardenales... Son los que actualmente se hallan en plan de destruir la Iglesia.» Por lo visto al tal profesor Nimega se le acusa de herejía. Pero el hombre estima estar bien respaldado, ya que aduce en la aludida interviú: «En realidad ese proceso no se intenta contra mi perna solamente sino contra todos los católicos de Holanda.» No teme que Roma le haga objeto de una prohibición de hablar pues ello, aduce, «conduciría a una rebelión por parte de la Universidad de Nimega. No, Roma no se atreverá a tomar tales riesgos en los Países Bajos.»

Por otra parte, según un comunicado de Nueva York, del que se hace eco el diario parisino «Le Monde», desde primeros de enero hasta mediados de septiembre, son cuatro cientos sesenta y tres sacerdotes católicos los que en el país han abandonado las órdenes religiosas.

Más que nunca la Iglesia se desenvuelve a base de engaño, de hipocresía, de connivencia con los poderosos. Pese a que se busca usar, a los efectos de los humildes de fortuna, un denominado «socialismo cristiano», en realidad se va en pos de una campaña de *domesticación:* «Bienaventurados los *mansos*, que de ellos será el reino de los cielos.» Pero es buen síntoma el hecho de que entre los propios católicos broten ráfagas de rebeldía. Y que, por dignidad, lleguen, a la postre, a renunciar en ser cómplices de lo que es farsa, engaño, cinismo.

EL PROBLEMA DEL RELEVO EN AMBIENTE LIBERTARIO

Todo merece tenerse en cuenta cuando se tiene abierto cauce a la actividad responsable, constante, en el ideal. Labor de vital importancia lo es, indefectiblemente aquella que afecta al proselitismo, a la propagación de las ideas. Pero no debe descuidarse aquella otra que conlleva el análisis, la crítica interna de la obra realizada, o de la que se piense llevar a efecto. Examinar si algo de lo que se es, o de lo que se hace, merece enmienda. Una cosa no excluye la otra; ambas se complementan, o pueden complementarse. Por lo tanto son necesarias.

Hablar de un problema de relevo no ha de significar precisamente el hecho de que se proceda a lo de «quítate tú para que me ponga yo». No cabe una interpretación de esta naturaleza si se tiene en cuenta que la mayor parte de la militancia libertaria, ya desarrolle una actividad o ponga empeño en otra, no adopta lo que podríamos llamar *vacaciones definittivas*, o bien *descanso definitivo*, en sentido de voluntaria inhibición.

No puede haber «descanso definitivo»

Se actúa mientras el cuerpo resiste, en tanto la salud se mantiene, más o menos estable. El militante, que lo es hasta la médula de los huesos, no se retira a la inacción de una apagada indiferencia, a una blandengue inactividad contemplativa. Por el contrario: lucha, actúa, labora, hasta que el imperativo de las circunstancias biológicas, afectando al curso de la vida o por accidente imprevisto, asuma un «fin» a lo que haya venido siendo desenvolvimiento de una existencia. Y es en virtud de tales circunstancias, para cuando hayan surgido, o cuando se puedan presentar, que precisa tener en cuenta la necesidad de apelar al relevo. Tener previstos tales factores al objeto de que en algo pueda atenuarse la sensación del hueco, del vacío en las filas.

No hace mucho que ojeando los primeros números de «Le Libertaire», el periódico editado por compañeros de Bélgica, tuvimos la satisfacción de comprobar por este hecho, que en la propagación de las ideas el hueco que un día dejara Ernestán lo ocupan esos compañeros, que imagino son jóvenes y que, al serlo, tienen por delante la ventaja del tiempo. Muerto Ernestan, cuando se hablaba de actividad ácrata en Bélgica, puede decirse que solamente acudía un nombre: el de Hem Day, cuyas actividades, de ayer y de hoy, son harto conocidas. Pero al darse el caso de que apenas si se conocía hubieran otros compañeros en Bélgica que dieran señales de vida, nada tiene de extraño que se pensara: «¿No quedará ya nada en Bélgica cuando el compañero H. D. haya desaparecido?» Ahora, gracias a la actividad de los compañeros animadores de «Le Libertaire», ya no hay lugar a la interrogación de tono pesimista. Con más o menos condiciones intelectuales, se precibe que el relevo está allí asegurado. Es el relevo que nos hubiera complacido comprobar estaba asegurado en Suiza, antes del fallecimiento del compañero Bertoni, cuya meritoria publicación periodística en dos lenguas: «Le Reveil» — «Il Risveglio», no ha tenido la asegurada continuidad que merecía. ¿Dónde están los compañeros suizos que hayan recogido y asimilado la *herencia idealista* de Bertoni, elemento incansable para la propaganda verbal y escrita? ¿Dónde están los que podían asegurar el relevo del citado compañero desaparecido?

Es de estimar que allá en la urbe tentacular de Nueva York quede todavía alguno de los compañeros rusos que de vez en cuando editaban algún número de la revista anarquista «Golos Truda», que en su día levantó llamas de insurgencia libertaria en el inmenso país hoy bolchevizado. ¡Qué bien si se hallara dispuesto el relevo respecto a los que andarán — si viven — cargados de años! Sería lo ideal poder asegurar influencia de propaganda anarquista en lengua rusa. Vemos como también los «telones de acero» se oxidan, se gastan, se desconyuntan... Y es menester, sería una gran cosa, que a los aires de descontento que soplan en el interior se uniera desde el exterior un incentivo a la rebelión.

Preparar militantes, hacer lo necesario para que nuevos elementos se incorporen a nuestro ambiente, es tarea que supone una máxima importancia. Es una labor que no se puede dejar en el aire, o bien enfocarla con la vacuidad de cuatro frases hechas, sin que de ellas trasciende nada medular. Ténganlo bien en cuenta aquellos que se embriagan fácilmente de retórica verbal o escrita, *efersvecencia* de palabras, que a la manera de la espuma, monta, se expande, con la misma facilidad que luego se reduce, sin dejar en sí sustancia apreciable. Se ha de buscar; hemos de buscar entre todos, los medios más adecuados de captación consolidando esta labor con la preparación mental del militante. Es así como se ha de poder emprender seria y eficazmente un trabajo encaminado a buscar resolver convenientemente el acuciante problema del relevo en el ambiente libertario, tanto si se trata de un lugar como si se hace referencia a otro, habida cuenta de que ello, en lo que al mundo ácrata hace referencia, es de interés general.

CUANDO LEO FERRE CANTA A LOS ANARQUISTAS

No todo tenía que ser truculencia al poner en solfa, con sus tremebundos «exploits», la ya legendaria «Bande a Bonnot», olvidando, o queriendo olvidar, que también hubo en Francia, un muy conocido geógrafo, «sabio justo y rebelde», que propagó el anarquismo. Frente a lo truculento y folletinesco, también tenía que oírse la voz de la poesía, ensalzando a los anarquistas, máxime en un país donde es un lugar común el decir que «tout finit par des chansons».

Y Léo Ferré, uno de los que saben hacer vibrar con sus canciones las fibras más emotivas del sentimiento, el «poète chansonnier» que ya en una de sus canciones había lanzado como amistosa bienvenida a un numeroso público de sentimientos hetereogéneos la divisa anarquista «ni dieu ni maître», ha cantado otra vez a «les anarchistes», que, «apenas si hay uno entre cien, pero existen».

Hacia falta que con aire de «balade champêtre», con tono abierto a la cordialidad, como cuadra a los amigos de la natura, a los partidarios de la libertad y del amor fraterno, se dijera que hay quienes con el corazón abierto a la Esperanza, están siempre en pie, alegres, animosos. Y que ellos son «Les Anarchistes». Léo Ferré lo ha sabido decir con gentileza. Como antes que él lo dijo y lo repitió muchas veces en bellas canciones, un «trovador» del anarquismo que se llamó Charles d'Avray.

CALENDARIO PARA 1969

S.I.A.

Los años se suceden invariablemente, y por si lo olvidáramos ahí acude, puntualmente, el Calendario de S. I. A. para recordárnoslo. Lograda mente, airosamente.

El «sombrerazo» de S.I.A. al año próximo es elegante y cumplido cual nuestro organismo solidario acostumbra. La «reverencia» se despliega en 13 hojas equivalentes a 26 páginas. La portada la ocupa un Picasso 1905 con su conocida «Repartidora de pan». Tema simple con una imagen humilde y concreta. Antes lo popular fluía irreprimible del pincel de Pablo. Tal «El asniero» (1902) y mejor «La comida frugal», todo un tratado de «sociología del desespero». En esa mesa parece estar convidado «Juan Gris», el libertario malogrado por la tisis cuando la ciencia nada conocía de sueros y estreptomicinas. Bueno es recordar un Picasso más profundo y sincero en su arte que el Pablo de ahora.

Pissarro (padre), como escapado del grupo impresionista se nos aparece con un vigoroso autorretrato mostrándose pintor «con toda la barba» (1888), acompañado (digamos) de la testa hirsuta y tormentosa de su amigo Cézanne,salida igualmente de pissarrosa paleta (1874). Pero la «Hija del artista» (1872), la suya, da emoción y gozo presenciarla en belleza inocente. Hay quienes tienen maneras de eternizar la dulzura de la sangre. Suerte de ellos.

Matisse consta en la reverencia pre-anual de S. I. A. con las «Bañistas con la tortuga», impresión — libre — de una escena de playa (1908), y en colocación decembrina de «Las plumas blancas» (1919), presumidas por una señorita que nos contagia su seriedad prematura, motivada, sin duda, por la particularidad de un sombrero que deja a la portadora en segundo plano. A veces la hermosura propia palidece por las galas de un artificio extraordinario.

Corot irrumpe con su efigie salida de su propia mano en 1833, reflejando juventud de carácter, un hombre afirmativo, capaz de empresa de arte a costa de la oposición del mundo, si se tercia. Es obligado, ante la imagen de este recio artista, pensar en la «suite» : Manet, Degas, Van Goog, Gauguin, Monet, cualquiera de los cuales podía ocupar un espacio de honor en este Calendario de S. I. A. 1969, toda vez que el Impresionismo asoma en él con cierta insistencia. ¿Por qué esos aguafuertes de Goya, sólo bien encajados en una presentación únicamente goyesca? Afortunadamente Vlaminck acude con la flor de mayo que es una de sus hijas, rostro puro resaltado por dos cascadas de pelo azabache, más pintado con el corazón que con la diestra del padre.

¿El resto calendariano? Los días de un mes en cada una de las 12 hojas fuera portada; ascensión y descenso del sol durante el año; una riada de valiosas efemérides; pensamientos de L. Fabbri, R. Rocker, R. Barret, J. Martí, González Prada, R. Mella, La Boëtie, P. Kropotkin, P. J. Proudhon, E. Malatesta y E. Renan, el todo plasmado sobre papel «couché, con un tacto especial que prestigia sumamente a la «Imprimerie des Gondoles» que ha contribuido con esta nota de arte práctico que adornará, durante un año, el tabique más distinguido de nuestro hogar, no importa si español o francés, puesto que hay edición para cada idioma al modesto precio de 4,00 francos ejemplar.— F.

DISCOS

Colombarium. El nombre es alado, no sugestivo. Es la casa donde queman a las personas muertas. Empero, mejor incinerarlas así. Los antecesores de Franco las quemaban vivas.

La sala que nos contiene semeja un templo: bóvedas, altar, ventanas coloridas, bancos, y silencios. Luego órgano, y otro silencio. También elogio fúnebre, y otra vez órgano. El daño es que éste gime cadaverismos; no entona glorias de existencia.

Entretanto, cuecen al infortunado.

Quizás un día nos cocerán a nosotros.

No siendo ya, no importarán tostadas ni ebulliciones. Si quieren, nuestro adobe para la tierra; si no, que nos mastiquen quienes en vida ya hincaron diente en nuestra conducta.

* * *

Cansados del innobe escándalo de sus entierros, los católicos sevillanos también se avienen a la tostada. Era hora, y así ocurriera en toda España. Los cuerpos corruptos infectan y devoran espacio, tras haber sido devorados — y dejados en «chassis» — por la gusanera. Hay que disputarle a la Parca el espacio vital que necesitan los españoles; y hay que suprimir los funerales suntuosos, escándalo nacional que hace sobrados siglos perdura. Entre diez o veinte o treinta millones de hombres fenecidos, antes solía registrarse el caso de uno incorrupto. Ahora, con podredumbre franquista, la incorruptibilidad es imposible.

Llega, pues, la hora de quemar en España. No vivos, porque el mundo está alerta. Pero sí cadáveres.

Por higiene, por simplicidad, por modernismo, por nostalgia del Santo Oficio.

Por algo de todo eso. DISCOBOLO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

5 DECEMBRE 1968
NUMERO 533
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Ouvriers et étudiants se préparent à participer

Pour donner quelques exemples de participation citons les licenciements chez Citroën (200 ouvriers); à l'Assistance publique (1.979 ouvriers); les expulsions de délégués syndicaux (Dufour, Montreuil, etc.); ce qui se traduit par un renforcement de l'effectif « chômeur ». Les travailleurs réagissent parfois à cette forme de participation en se lançant dans la grève et nous avons l'exemple de l'imprimerie SEVE à Bagnolet, où les ouvriers sont restés en conflit ouvert plus d'un mois avec le patron. Ce dernier préfère payer des « gorilles » pour le protéger plutôt que d'améliorer les conditions de travail et le pouvoir d'achat de ses employés. Voilà ce qu'est la participation ouvrière.

Nous avons dénoncé depuis toujours ce qu'on veut appeler participation et qui n'est en fait que la fidèle copie de l'Association Capital - Travail si chère au gouvernement de Vichy. Nous n'avons pas oublié qu'avant de réaliser son programme, Pétain avait éliminé tous les meilleurs militants syndicalistes et qu'une répression féroce avait frappé les opposants au régime.

Si nous voulons nous référer à d'autres pays, nous retrouvons aux U. S. A., par exemple, dès le début du siècle, les méthodes à la Ford, transformaient les travailleurs en véritables robots sans que l'on en vienne pour autant à un semblant même d'égalité économique. Pourtant les cadences inhumaines qui y sont encore pratiquées, reçoivent l'assentiment des délégués syndicaux qui siègent aux conseils d'administration. Cette forme de « cogestion » qui se traduit en fait par un abandon de la lutte de classe, reste l'exemple typique de duplicité dont sont victimes les travailleurs. Les actions jetées comme un os par le capitalisme, ne changent rien à la situation économique des « participants » ouvriers; par contre elles stimulent la productivité, augmentent les profits des classes dominantes et entretiennent le chômage.

Si le gouvernement français veut vraiment nous engager dans la participation il devrait, au préalable, résorber le chômage dans son ensemble. La libération de l'individu comme ils disent de façon si hypocrite ne peut en aucun cas s'obtenir si un tiers de la population active reste à se croiser les bras. De plus les modalités d'application ramènent le travailleur à un état d'aliénation similaire à celui des robots américains ou des stakanovistes russes.

Et si l'Etat veut étendre sa participation au milieu estudiantin c'est qu'il pense mieux intégrer les jeunes dans leurs propres établissements et leur faire oublier tous les problèmes de fond qui touchent la société dans son ensemble. On veut créer l'esprit corporatiste au sein même du lycée ou de l'université; et si demain il n'y a pas de débouchés dans le monde du travail et de la production, eh, bien, tant pis.

Mais ni les travailleurs, ni les étudiants ne veulent se laisser leurrer et ils l'ont déjà dit bien des fois. Que le gouvernement agisse par la ruse ou qu'il déclenche, comme l'ont fait d'autres, une odieuse répression, rien n'y fera. Les travailleurs et les étudiants savent maintenant comment réaliser la véritable participation : « En s'attaquant directement aux bases mêmes du capitalisme; en détruisant dans les esprits tout sentiment de cupidité ou de lucre; en combattant sans cesse la hiérarchie sous toutes ses formes et les privilèges dans tous les secteurs. » Bref, en préconisant l'autogestion et en développant l'idée d'un monde meilleur dans lequel chacun consommera selon ses besoins parce que nous aurons tous participé à l'effort collectif chacun dans la mesure de nos moyens.

C'est là le véritable rôle du syndicalisme

C'est ça la véritable participation.

Il faut nous y préparer tous ensemble.

Marxistes d'hier et d'aujourd'hui

Ce que Jacques Duclos ne dira pas à ses ouailles

III

«Ils mourront à peu près en même temps, loin de leurs patries, déçus et presque seuls, sans avoir vu la victoire dont ils rêvent leur vie durant. Leurs ombres, cependant, planeront encore sur le siècle futur.

» Mazzini, Marx et Bakounine représentent, en effet, trois types d'homme, de même qu'ils incarnent trois doctrines. La révolution possède en Mazzini le démocrate, son prêtre; en Marx, le socialiste, son savant; en Bakounine, l'anarchiste, son soldat. Pour Mazzini la révolution est une religion, pour Marx une science, pour Bakounine une mystique. Selon la philosophie de Mazzini, Dieu et l'Etat se complètent, puisque Dieu s'identifie avec l'idéal, l'Etat avec la réalité; la révolution est, selon ce concept, le moyen de créer la république démocratique, c'est-à-dire la seule forme de l'Etat qui correspond à l'idéal et dans laquelle, par conséquent, Dieu se manifeste. Marx, par contre, considère la révolution comme une nécessité pour libérer les forces économiques que la société capitaliste a déjà développées dans son propre sein. Bakounine, enfin, voit dans la révolution une explosion de forces humaines pour conquérir la liberté.

» Mazzini et Marx sont des ennemis déclarés depuis toujours. Les relations de Mazzini et Bakounine sont, sinon cordiales, du moins empreintes d'un profond respect réciproque. Il est vrai qu'elles sont quelque peu troublées par l'activité de Bakounine en Italie que Marx a suivi avec une approbation narquoise. Mais maintenant Mazzini attaque la Commune, ainsi que l'Internationale dans laquelle il voit l'instigatrice de la Révolution parisienne. Alors Bakounine lui répond.

» Ce n'est pas seulement un débat théorique. Comme Bakounine l'a prévu, la fin héroïque de la Commune enraye pour un certain temps le mouvement ouvrier en France, mais le renforce dans les autres pays. Cet essort n'est peut-être nulle part plus grand qu'en Italie. Un peu partout dans la péninsule se forment des organisations prolétariennes qui, tout en adoptant le programme des bakounistes, adhèrent à l'Internationale. Or, si Mazzini ne s'occupe pas uniquement de l'Italie, son intérêt principal revient à sa patrie. Maintenant il voit une nouvelle force révolutionnaire surgir à l'horizon, se dressant contre toutes ses idées et le menaçant jusque dans les rangs de son propre parti. Nombre de républicains italiens reconnaissent que son programme est périmé; la jeunesse surtout qui, pendant quarante ans est allée à la mort et dans les prisons le nom de Mazzini aux lèvres, l'abandonne. Garibaldi lui-même, son grand rival, déclare : « L'Internationale est le soleil de l'avenir ! »

» Mazzini considère la propriété individuelle comme la base de l'Etat voulu de Dieu. Aussi s'en prend-il avant tout au matérialisme de l'Internationale, ce matérialisme qui est à ses yeux la racine de tout le mal.

» Ce n'est pas de gaîté de cœur, écrit Bakounine, qu'on peut se décider à attaquer un homme comme Mazzini, un homme qu'on est forcé de révérer et d'aimer même en le combattant, car il est une chose que personne n'oserait mettre en doute, c'est le haut désintéressement, l'immense sincérité et la non moins immense passion pour le bien de cet homme, dont la pureté incomparable brille de tout son éclat au milieu de la corruption du siècle. »

Nous sommes, donc, bien loin des calomnieuses appréciations que, par la suite, versera Marx sur le compte de Bakounine.

« Puis il défend le matérialisme : « nous appelons « matériel » tout ce qui est produit dans le monde réel, dans l'homme aussi bien qu'en dehors de l'homme, et nous appliquons le nom « d'idéal » exclusivement aux produits de l'action cérébrale de l'homme; mais comme notre cerveau est une organisation tout à fait matérielle et que, par conséquent, tous les fonctionnements en sont matériels, il en résulte que ce que nous appelons la matière où le monde matériel embrasse infailliblement l'idéal. »

Et Bakounine fait observer à Mazzini que les Versaillais étaient des soi-disants idéalistes, des défenseurs de la réligion de l'Etat et de la propriété, tandis que les communards, matérialistes et athées, se sacrifiaient pour un idéal. Mazzini, conclut-il, en se joignant aux ennemis des revendications légitimes et de l'organisation internationale des ouvriers, « a définitivement rompu avec la Révolution et a pris place dans l'Internationale de la réaction».

« Marx est enchanté de cette « réponse d'un internationaliste », à laquelle Mazzini d'ailleurs ne réplique pas. Marx croit d'abord que l'auteur de la brochure est Cafiéro et il est très étonné en apprenant que c'est Bakounine.

» Les succès de l'Internationale en Italie causent pourtant une satisfaction fort mélangée au Conseil Général. Engels avait espéré trouver un délégué italien dans la personne de Cafiéro, jeune homme de famille riche, destiné à devenir diplomate, qui à Londres se convertit au socialisme. Mais précisément les lettres d'Engels avec leurs invectives contre Bakounine ont éveillé chez Cafiéro la curiosité de connaître l'objet de ces fulminantes attaques. Il a rencontré Bakounine et, comme tant d'autres, il a subi tout de suite son ascendant. Désormais il est un des bakounistes des plus dévoués et des plus capables, et les marxistes ne trouvent pas même un représentant de quelque envergure en Italie.

» Marx craint de plus en plus que la direction de l'Internationale ne lui échappe. Quantité de fédérations sont déjà gagnées à l'anarchisme et leur nombre s'accroît toujours. Il est décidé à en finir. L'influence de Bakounine sur la classe ouvrière lui semble plus dangereuse que la scission et même la ruine de l'Internationale. Contre le gré des anarchistes, le Conseil Général ne croit pas utile de convoquer un Congrès de l'Internationale en 1871. En revanche, il réunit une conférence à laquelle les jurassiens ne sont pas représentés. Des vingt trois délégués qui y participent, pas moins de treize sont mandatés par le Conseil Général. Aussi la conférence se contente-t-elle de voter les lignes générales d'une résolution à laquelle le Conseil Général donne plus tard sa forme définitive. Cette résolution est dirigée surtout contre les jurassiens. Elle déclare que la lutte du prolétariat pour son émancipation est une lutte politique qui doit viser à la prise du pouvoir. Elle donne en outre au Conseil Général un droit de contrôle sur toutes les organisations et sur toute la presse de l'Internationale, ce qui restreint beaucoup l'autonomie des fédérations.

» Cependant, la Conférence de Londres n'est un succès pour Marx qu'en apparence. Il n'a pas seulement les anarchistes contre lui, dans ses propres rangs aussi la révolte gronde autour de lui. Il a réussi, tant bien que mal, à faire élire Engels qui vient de se retirer de ses affaires, comme membre du Conseil Général; mais Engels, qui a été jusqu'alors industriel à Manchester, est considéré par beaucoup d'ouvriers comme un représentant de la classe ennemie, et dès son entrée dans le Conseil Général s'y installe la discorde. »

Nous sommes donc en présence des véritables raisons de l'opposition du marxisme historique à l'anarchisme. Nous verrons dans les pages qui vont suivre, quelles furent les conséquences de cette opposition marxiste face à l'anarchisme. Nous verrons également que la haine de Karl Marx envers son rival Bakounine, est à l'origine d'une lutte que les marxistes ont converti en lutte à mort.

C'est bien à partir de ces moments historiques que le marxisme, non encore arrivé à ce pouvoir politique qu'il réclamait pour atteindre à l'émancipation de la classe ouvrière, se convertit en une force contre-révolutionnaire et « d'ordre ». Mais, laissons parler l'histoire.

M. OCAÑA

(A suivre)

HISTOIRE DE VALISES

La France, on le sait, est habitée par des veaux. Mais il y a veaux et veaux, comme il y a chats et chats. Et s'il y a des veaux grévistes et révolutionnaires, voire enragés, il y a aussi des veaux sensés, qui sont en même temps des veaux nantis.

Les premiers, le général-président nous l'a encore répété hier soir, sont, de toute évidence, les seuls responsables du marasme actuel.

Ne nous ont-ils pas privé de tout, pendant cette fameuse grève générale de mai-juin ?

N'ont-ils pas, de surcroit, mis le régime à deux doigts de sa perte ?

Ce dont, entre parenthèse, le président-général devrait leur savoir gré, puisqu'il a sû sauter sur l'occasion de nous sauver une nouvelle fois.

Et de nous sauver de quoi, bonnes gens, de quoi ? Tout bonnement de Satan, en l'occurence du péril rouge et noir, de la Révolution Française et d'Octobre réunis, du partage des terres entre les culs-terreux sous-développés qui la travaillent, et de l'épreuve du cocotier réservée aux plus de cinquante ans !

Les seconds, les veaux sensés et recensés, nantis et respectables, outrés et furieux d'avoir eut peur ce sont tout de même eux qui forment la partie saine et valable de la nation.

Ce sont tout de même eux qui, depuis des décades, depuis des lustres, depuis des siècles même, peut-on dire, ont construit et façonné l'hexagone florissant et généreux que les peuples du monde entier admiraient béatement jusqu'à... hier !

Car, aujourd'hui, gageons qu'ils doivent s'interroger, ces peuples du monde entier, et se demander si, vraiment, la France est toujours la France !

La faute à qui, sinon à certains veaux, appartenant à la catégorie des sensés et nantis, lesquels ne sont pas forcément des modèles de civisme.

Mais sont surtout malins, car, pour être nanti, il faut être malin, n'est-il pas vrai ?

Donc, c'est un fait patent, ces petits malins ont rempli de gros billets de grosses valises, ont franchi les frontières aux volants de leurs voitures, et échangé leurs gros billets bien de chez nous avec d'autres gros billets imprimés par d'autres presses que celles de notre grand et fier pays.

D'où conjoncture catastrophique pour le franc français tricolore, pour le régime Cocorico et, par conséquent pour le grand chef vénéré (1).

Pensez donc, bonnes gens, la France éternelle hier encore gorgée d'or et aujourd'hui réduite à la mendicité envers d'autres pays, par la faute d'une horde de spéculateurs transporteurs de valises et appartenant dans leur grande majorité aux veaux-bourgeois, petits et grands, jusqu'ici plutôt admirateurs et souteneurs de tous ces admirables princes qui nous gouvernent.

Mais l'on aurait tort, cela va sans dire, de s'inquiéter, maintenant que le Cacique à parlé.

Il a parlé, oui, et fort sagement, fort courageusement, fort judicieusement, et cela, cette parole magique dispensée dans les étranges lucarnes, cela dis-je a suffit à dissiper tout malentendu et toute crainte dans le pays.

Car des mesures vont être prises, selon l'habituelle formule, et ces mesures, selon encore l'habituelle habitude, si l'on ose dire, vont frapper durement les véritables responsables de cette grande et financière peur qui a secoué le pays.

C'est-à-dire les salariés, les retraités, les petits commerçants, tous ces minables que l'on a vu, ces jours derniers, se ballader en direction de la Suisse et de l'Allemagne, suant et peinant sous le poids énorme de valises bourrées de billets Gaulois.

Et, pour ceux qui feront mine de regimber, pour ceux qui n'ont pas encore compris que voter c'est approuver et que plébisciter c'est s'agenouiller, la trique, qu'on leur promet.

Pour les autres, les veaux-moutons, on peut d'ores et déjà les prévenir qu'ils n'auront même pas la carotte qu'on leur faisait voir il n'y a pas si longtemps, mais seulement les fanes.

Avec toujours la perspective de contribuer au relèvement du système avec un courage civique inusable et une abnégation patriotique dignes des plus grands éloges. C. Q. F. D.

BLANQUET

(1) Les multiples inconvénients du système monétaire actuel, tant du point de vue national que du point de vue international, ont été maintes fois dénoncés par les faiseurs de plans et autres économistes distingués. Mais peine perdue, dénigré par tout le monde, il est tout de même conservé, car c'est celui qui permet le mieux de thésauriser. Et l'on sait que c'est la thésaurisation, associée à la spéculation, qui permet l'accumulation des richesses bancaires par une minorité de rapaces, et la toute puissance de cette minorité vis à vis des masses travailleuses et productrices des richesses véritablement utiles à tous.

Toujours sur la guerre 1914 - 18

Lors de ma causerie sur la guerre de 1914-1918, quand je faisais allusion au battage belliciste tant dans la presse écrite que dans celle parlée et que je constatais la carence des organisations de gauche, syndicales comprises, vis-à-vis de ce tapage indécent, avec même tendance à y participer, je ne me trompais pas.

En ce qui concerne la presse régionale, me référant à des articles et récits publiés dans « Le Télégramme de Brest », j'envoyais à son rédacteur en chef au nom de la S.I.A., un communiqué, en termes modérés, le 4 novembre, en faveur de la cessation des célébrations de faits guerriers.

Le 15, toujours au nom de la S.I.A. je lui envoyai, ainsi qu'à son collègue de l' « Ouest-France », un autre communiqué dans lequel, considérant qu'en moins d'un siècle, trois guerres terribles ont opposé Français et Allemands, que depuis la dernière, des villes comme Brest, se sont liées avec d'autres pays ex-ennemis (Brest est jumelée avec Kiel, port de guerre allemand, avec Tarente, port de guerre italien) la S.I.A. déclare souhaitable la cessation de ces anniversaires de combat, afin de cicatriser les blessures réciproques et instaurer une vraie paix entre tous les peuples.

Aucun de ces communiqués n'a paru; mais en revanche, les autres, les bellicistes, ont été largement publiés et mis en évidence.

Quant aux organisations de gauche, dans « Le Télégramme de Brest », du lundi, 11 novembre, parut un communiqué de l'A.R.A.C., groupement d'obédience communiste, invitant ses adhérents à se rassembler à la Maison du Peuple pour se rendre en cortège à la cérémonie officielle à 11 heures.

Oh mânes de Raymond Lefèvre, fondateur de cette association dans le but de contrebalancer dans le milieu « anciens combattants » la propagande réactionnaire des Poincaré, Clémenceau etc.!, vous avez dû frémir de cette nouvelle déchéance et quand on sait que le responsable à Brest de cette organisation est secrétaire d'un syndicat de la C. G. T., nous ne sommes pas étonnés de la facilité d'un de Gaulle à se maintenir au pouvoir. En mai - juin, ça chantait l'Internationale et conspirait de Gaulle; 5 mois après côte à côte avec les éléments réactionnaires. Voilà bien, la duplicité communiste.

A. LE LANN

LES ANARCHISTES

(Poésie et musique de Léo Ferré)

Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent
La plupart Espagnols, allez savoir pourquoi
Faut croire qu'en Espagne on ne les comprend pas
Les Anarchistes.

Ils ont tout ramassé
Des beignes et des pavés
Ils ont gueulé si fort
Qu'ils peuv'nt gueuler encor
Ils ont le cœur devant
Et leurs rêves au mitant
Et puis l'âme tout' rongée
Par des foutues idées.

Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent
La plupart fils de rien ou bien fils de si peu
Qu'on ne les voit jamais que lorsqu'on a peur d'eux
Les Anarchistes.

Ils sont morts cent dix fois
Pour que dalle et pourquoi
Avec l'amour au poing
Sur la table ou sur rien
Avec l'air entêté
Qui fait le sang versé
Ils ont frappé si fort
Qu'ils peuv'nt frapper encor.

Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent
Et s'il faut commencer par les coups d'pieds au cul
Il faut pas oublier qu'y a toujours dans la rue
Un Anarchiste.

Ils ont un drapeau noir
En berne sur l'Espoir
Et la mélancolie
Pour traîner dans la vie
Des couteaux pour trancher
Le pain de l'amitié
Et des armes rouillées
Pour ne pas oublier.

Qu'y en a pas un sur cent et qu'pourtant ils existent
Et qu'ils se tiennent bien bras dessus, bras dessous
Joyeux, et c'est pour ça qu'ils sont toujours debout
Les Anarchistes.

EDITORIAL «AIT»

En français :

«Face au racisme et au néo-nazisme» par R. Villard . . . 1.00
«De l'esclavage à la liberté», par R. Villard 5,50
«Syndicalisme révolutionnaire», par R. Villard 1,80
«De la Commune de Paris à la Commune de demain» par Balkanski 1,00

En espagnol :

«Paradigma de una revolución», A. Paz 6,00
«Actas del VII Congreso A.I.T., (1951) 6,00
«Actas del VIII Congreso A.I.T. (1953) 3,00
«Actas del IX Congreso A.I.T., (1956) 3,00
«Actas del XII Congreso A.I.T., (1963) 2,00

Remise de 10 % à partir de 10 F.

En vente à :

«AIT», 4, rue Belfort, 31 - Toulouse.
Roque Llop, 24, rue Ste.-Marthe, 75 - Paris (X).

Pourquoi je suis anarchiste

Daniel Cohn-Bendit nous avait déclaré (n° 18 du « Magazine Littéraire ») qu'il était devenu anarchiste sous l'influence de son frère. Or si la révolution de mai a été marquée par l'idéologie anarchiste, si les drapeaux noirs sont apparus partout en France pour la première fois, si l'on s'est mis à lire les écrivains anarchistes, c'est précisément parce que le mouvement a eu un moment à sa tête ce jeune garçon de vingt-deux ans. Finalement, ce renouveau des idées anarchistes, nous le devons notamment à Gaby Cohn-Bendit, trente-deux ans, professeur d'allemand au Lycée de Saint-Nazaire, qui porte une des plus somptueuses barbes rousses que l'on puisse trouver en France. Il nous a paru important de demander à ce jeune père de l'anarchisme français actuel par quel itinéraire intellectuel on devient anarchiste aujourd'hui.

— Jusqu'aux journées de mai, on pensait qu'il ne restait plus en France que quelques vieux anarchistes pour entretenir le culte de Ravachol, de Kropotkine et de la bande à Bonnot. Puis brusquement, on s'est rendu compte qu'on pouvait avoir dix-neuf ans et être anarchiste. Comment expliquez-vous ça?

— Il arrive souvent qu'on soit anarchiste de père en fils. Ce n'est pas mon cas, mais c'est celui de certains de mes camarades. La guerre d'Espagne avait suscité toute une génération d'anarchistes. Les enfants de ces militants sont aujourd'hui de jeunes gens élevés dans ce climat, dans cette tradition et dans ces idées.

Ceux qui ne sont pas dans ce cas arrivent à l'anarchisme à travers une évolution idéologique plus moderne. Ils sont d'abord marxistes et ils adhèrent au Parti communiste. C'est là qu'ils font leur première éducation révolutionnaire. Ils lisent Marx, Engels, Lénine, Staline, naguère Mao Tsé Toung et ils commencent à étudier l'histoire de la révolution russe. C'est par ce biais qu'ils rompent avec le stalinisme. Ils découvrent que les choses ne sont pas si simples qu'on veut bien le décrire dans les manuels du parti. Ils ne se contentent pas de la condamnation sommaire de Trotsky et ils veulent pousser plus loin. Ils commencent à lire l'œuvre de Trotsky et à partir de là ils entament une critique du stalinisme. Dans mon cas par exemple, j'ai analysé, avec d'autres, la société soviétique selon une méthode marxiste. On se rend compte alors que la société soviétique est une société de classes, que son appareil de production n'a résolu aucun des problèmes que se pose le socialisme. De là, on remet en cause l'attitude révolutionnaire du Parti communiste français et on essaie de trouver les raisons pour lesquelles la direction du Parti a trahi.

Les événement, bien sûr, favorisent souvent cette critique. On ne dira jamais assez combien le XX° Congrès du Parti communiste soviétique et la Révolution hongroise de 1956 ont contribué à la constitution de groupuscules dont on a découvert la force depuis quelques semaines. Ces événements permettent de constater dans les faits que les communistes ont trahi.

Après cette critique du stalinisme, on pousse plus loin. On remonte à Lénine et à Trotsky, à Marx aussi, et on découvre que si le socialisme a pu dégénérer en Union Soviétique, cela tient à ce que le principe d'autoritarisme était maintenu chez les théoriciens du socialisme.

Gaby CONH-BENDIT

(A suivre.)

(Du « Magazine Littéraire »)

LE CALENDRIER POUR 1969 DE

ON PEUT SE LE PROCURER DANS TOUS NOS POINTS DE VENTE; OU AU COMITE NATIONAL, 85, RUE DE LA CONCORDE, 31-TOULOUSE, AU PRIX DE 4 FRANCS L'EXEMPLAIRE.

LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à: Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

COMMUNIQUES

C. N. T. F. DE NIMES

Appel aux jeunes

Etes-vous syndiqués? Pour l'adhésion à la C. N. T. française, s'adresser au local C. N. T. de 10 à 12 h. tous les dimanches, 16, rue des Orangers.

UNION LOCALE DES SYNDICATS DE PUTEAUX

21, rue Roque-de-Filliol, Bourse du Travail de Puteaux

Permanence et assemblées Générales : Chaque premier dimanche du mois, de 10 à 12 heures.

17e UNION DE LA C. N. T. Rhône-Alpes

REUNION DE PROPAGANDE

Samedi 7 décembre, à 21 heures Salle de Réunion du Bar du Rhône, 23, Quai Victor Augagneur, Lyon (3e).

Prendront la parole :

Hélios LOPEZ, des jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires. C.N.T.F. de Lyon.

Jean MARTINEZ, de la C.N.T.E de Lyon.

René VILLARD, de la C. N. T. F de Lyon.

Le présent communiqué tient lieu d'invitation. Sont invités, tous les sympathisants du syndicalisme révolutionnaire.

2e UNION REGIONALE-C.N.T.-A.I.T.

Convocation

Les camarades adhérents à l'Union des Syndicats C. N. T. de la Région Parisienne sont invités à assister à la suite du Congrès Régional qui aura lieu à son siège, le dimanche 8 décembre à 9 heures.

« Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot. »

Elisée Reclus. — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.

Area mundial

COMO FUE EL X CONGRESO DE LA FEDERACION ANARQUISTA DE MEXICO

I. — Aprobados los informes que rinden los compañeros Felipe Quintas Guzmán, secretario de relaciones; Rodolfo Aguirre Robles, tesorero; y Efrén Castrejón, de la comisión de Prensa, de la F. A. M.

II. — Que un extracto del informe rendido por el compañero Quintas Guzmán sea publicado en «Regeneración».

III. — Que en «Regeneración», en cada número, se publique uno de los artículos de nuestro extinto compañero Ricardo Flores Magón, cuyos conceptos, vertidos hace cincuenta o más años, aún tienen vigencia.

IV. — Se recomienda que los compañeros que estén en posibilidad, adquieran la Enciclopedia Anarquista, que probablemente sea editada en castellano en el transcurso del presente año.

V. — Los delegados a este Congreso, a su retorno, deben explicar con toda claridad la existencia de tres clases de exilados cubanos: batistianos, anticastristas y anarquistas, para que no haya confusión.

VI. — El secretariado de la F.A.M., debe asesorar debida y oportunamente a los estudiantes universitarios de Tampico, Tamps., y de Nogales, Son., para el fortalecimiento de los grupos libertarios existentes o en formación; éstos deben estar entre sí en relación continua.

VII. — El secretariado de la F. A. M., seguirá pendiente y dará opiniones para que el proyecto que existe de un congreso intercontinental del Movimiento anarquista se lleve a feliz término.

VIII. — Por unanimidad de los congresistas fueron elegidos los compañeros Florencio Torres Muñoz, Domingo Rojas y Napoleón Molina Enríquez delegados de la F. A. M., al Congreso Internacional de Federaciones Anarquistas que próximamente tendrá verificativo en la ciudad de Carrara, Italia.

IX. — Los militantes de la F.A.M. deben influir dentro de los sindicatos a fin de que éstos actúen de acuerdo con la corriente anarcosindicalista.

X. — Que la ponencia que la Federación Anarquista de México presentará ante el Congreso internacional de Carrara, Italia, sea publicada en las columnas de «Regeneración».

X. — Que la F. A. M., a través de sus delegados presentes al susodicho Congreso internacional, ponencias relacionadas con la organización sindical; con los resultados de la revolución social en México, para desvirtuar el concepto equivocado que en Europa se tiene del Movimiento social en este país.

XII. — Asidua propaganda para contrarrestar los crímenes de lesa humanidad que capitalismo, imperialismo y dictaduras, con toda desfachatez cometen con los pueblos débiles.

XIII. — Continuación de nuestra combatividad para desenmascarar las sucias y falaces maniobras de los políticos farsantes de toda laya, quienes aliados con el clero católico, apostólico, romano y Estado, cometen en detrimento de los trabajadores.

XIV. — Formación de nuevos valores y elementos que coadyuven positivamente a la transformación de la sociedad humana.

XV. — Que se eche mano de los recursos que se tengan al alcance para que el pueblo se oriente y se despoje del tradicionalismo dogmático que pregonan los corifeos del obscurantismo.

XVI. — Reimpresión de folletos antirreligiosos para distribuirse entre la gente del pueblo.

XVII. — Que para abordar el sexto tema de la convocatoria motivo de este congreso, el secretario de la F. A. M., en el transcurso del presente año citará a una asamblea plenaria nacional.

XVIII. — Que en el cuadro indicador de «Regeneración» se haga un agregado que diga: «Y se sostiene con la aportación económica espontánea de los trabajadores».

XIX. — El movimiento cubano en el exilio, la Federación Anarquista conjunta reprobando la tiranía del régimen que encabeza el déspota Fidel Castro Ruiz; e invitarán a la Federación Libertaria Argentina a que se una a esta declaración. La redacción de dicho documento queda a cargo de los compañeros cubanos.

XX. — La Federación Anarquista Mexicana, debe llamarse en lo sucesivo Federación Anarquista de México.

XXI. — Dadas las circunstancias específicas por las que atraviesa el Movimiento libertario en el país, continuarán en sus cargos los mismos compañeros secretarios y Comisión de Prensa que actualmente desempeñan.

México, D. F., a 27 de julio de 1968.

La conducción de los debates estuvo a cargo del presidente, Rodolfo Aguirre Robles; primer secretario, Florencio Torres Muñoz; segundos secretarios, Martín Adelmo, Manríquez Villanueva.

Significado

El congreso de la F.A.M. significó para el movimiento un preludio social histórico en el que constataron valores y objetivos orgánicos hasta hoy hechos realidad. Esta breve reseña de ese acto nos dará idea de los trabajos realizados en favor de nuestra causa, ya que no es posible encuadrar a la vez que pormenorizar en estas líneas, lo que pudiéramos llamar el resumen de la labor de tres años, del noveno congreso al décimo.

Las delegaciones fueron las siguientes: Gregorio Arjona Castillo, José Beas y Virginia Luna del grupo «Emancipación» de Tepic, Nay. Agustín G. Salazar por el grupo «Cultural Regeneración» de Tuxpan, Nay., Gregorio Sánchez Macías y Martín Adelmo Manríquez Villanueva, del grupo «Ricardo Flores Magón» de Nogales, Son., Esteban Méndez Guerra de C. Madero, Tamps., Rafael Martínez Lorerdo y Roberto Martínez, del Centro de Juventudes Libertarias de Tampico, Tamps., Pedro Tapia del grupo «Adelante» de Monterrey, N. L., Evaristo Contreras López, del grupo «Sacco y Vanzetti» de San Luis Potosí, S. L. P., Florencio Torres Muñoz de los maestros de Aguascalientes, Agus., Julia Carrillo y Luz Mesa Cienfuegos del D. F., así como Domingo Rojas, Manuel Téllez, Jaime Carbó y Marcos Alcón del grupo «Tierra y Libertad» del D. F., y Ramón Pérez del movimiento cubano en el exilio con sede en Miami EE. UU. Posteriormente se hizo presente el compañero Manuel Sánchez Sosa por Veracruz (de los trabajadores de la TAMSA). Unos delegados tardaron en llegar, entre ellos: Crescencio Flores de Aután, Nay., Marciano García de Rosa Morada, Nay., y el compañero profesor J. Bravo de Loreto, Zac., que llegó, pero que no localizó a tiempo el lugar de la reunión. Todos manifiestan su conformidad a las resoluciones tomadas.

★ chispas ★

Posición del gobierno franquista ante la devaluación del franco: «La peseta se porta bien. Para defenderla aumentaremos los precios interiores.» (Textual).

⁂

La devaluación de la peseta rige en los hogares humildes. Permanentemente.

⁂

Otra defensa de la peseta: Las multas aplicadas a los obreros y escritores insumisos.

⁂

Más devaluación de la peseta: El dinero del erario que dilapidan las 25.000 familias «victoriales» y haraganas agarradas como lapas al presupuesto.

⁂

«No es caso de que la peseta descienda» (el ministro de Finanzas.)
La pobre está abajo del todo.

⁂

Una suerte final para la peseta: El no existir fábricas paratómicas en España. De lo contrario, la explosión pesetera sería definitiva.

⁂

«Un aumento salarial a los barrenderos comprometería la estabilidad de la peseta.» (Ger.Arca).
Que los despidan a todos y la peseta quedará «limpia».

⁂

Por «limpia» y «saneada» el arca del Jerarca.
Ni tiempo — el arca — para contener sucio (o limpio) papel monetario.

⁂

«La Peseta en el mercado monetario mundial.»
¡Cierre la ventana! Ese estruendo risotero molesta.

CHISPERO

DERNIERE MINUTE :

Conférence syndicaliste révolutionnaire, le 7 et 8 décembre, à la Bourse du Travail, 67, rue Turbigo (3e) et à la Maison Verte, salle 27, rue Marcadet (18e) sur les faits de mai-juin 1968.

ANTENA

DESBANCAMIENTO

BILBAO, (OPE). — La prensa informa de que la camioneta que conducía a los empleados de la casa Matacal S. A. de Echevarri y los empleados del Banco Hispano Americano, encargados de la paga del personal, fue atacada por los ocupantes de una furgoneta que les había cerrado el paso. De este vehículo bajaron tres jóvenes, dos con pistolas y uno con metralleta que encañonaron a los ocupantes del primer vehículo obligándoles a tumbarse boca abajo y se llevaron el dinero. La furgoneta que se utilizó ha resultado ser robada. Se destaca el hecho de que los atracadores cometieron el hecho sin ocultar su semblante. El importe de lo robado es de 2.200.000 pesetas.

TAMBIEN ESTAMOS NOSOTROS

GINEBRA. — El Alto Comisario de las Naciones Unidas en favor de los Refugiados, ha confeccionado para el año próximo un presupuesto que supera todos los anteriores. Asciende a 5.600.000 dólares. La mayor parte de los refugiados proceden de países de Africa; pero hay también algunos checoslovacos que han huido de su país invadido por rusos.

ESPAÑA ANTE EL ESPEJO

MADRID, (OPE). — En la revista conómica «El Europeo», se hacen las siguientes afirmaciones:

«Durante este año se ha aprobado el despido con indemnización de veinticinco mil obreros españoles».

En enero - septiembre de 1965 se extinguieron por expedientes de crisis 15.904, y en los recientes nueve primeros meses, 20.804. El aumento respecto a los años anteriores — prosigue el artículo — es significativo.

En otra parte del artículo se dice que en Andalucía hay 18.000 «parados oficiales»; en Galicia, unos 11.600, «y en Cataluña empieza a destacarse el fantasma del paro como consecuencias de las últimas medidas económicas adoptadas por el Gobierno», habiéndose producido «unas cincuenta quiebras, cien suspensiones de pagos y setenta y seis crisis».

En cuanto a la emigración campesina a los sectores secundario y terciario, dice don José Luis Herrero que estaba prevista para el cuadrienio 1964-19667 la de 340.000 personas, pero estas previsiones se han visto aumentadas en la realidad hasta 720.847. «lo que indudablemente ha condicionado el fracaso de las previsiones que sobre el empleo se habían hecho para 1967».

PRESOS Y DESTERRADOS

PARIS. — En una relación de la O.P.E. aparecen los nombres de 91 vascos detenidos en la cárcel de San Sebastián, con la advertencia de que la lista (referencia, mes de agosto) es incompleta. El número de resistentes al franquismo desterrados a pueblos solitarios y de subsistencia difícil enclavados en las provincias de Teruel, Soria, Sevilla, Málaga, Valladolid, Zamora, Albacete, Almería, Avila, Badajoz, Cádiz, Córdoba, Granada y Huelva, era de 27.

EL TIMO JUDICIAL

MADRID. — El timo multero está al orden del día en los palacios de Justicia. Recientemente al escritor Antonio Menchaca le han impuesto una multa de 50.000 pesetas por haber publicado una «Teoría de la oposición» en *Cuadernos para el diálogo*. A Antonio Marzal la autoridad le ha secuestrado el libro «La revolución de mayo» y Sergio Vilar ha sufrido la misma suerte con su libro «Hechos y dichos», ambos editados por la revista indicada. También hay secuestro para la obra «Pardiso», de José Lezama Lima.

LABOR DE LAS CORTES

MADRID. — Un proyecto de ley para entrar a los obreros del campo en la Seguridad Social propiamente dicha, ha sido rechazado por las Cortes a indicación del gobierno. La argumentación de éste ha sido clara: «Mejorar la Seguridad Social de los trabajadores agrícolas repercutiría en el gasto público», y claro, el dinero de España hay que guardarlo para cebar y regodear a los «triunfales» que por eso triunfaron: para comerse el tesoro español tras haber sembrado el país de muertos.

CHAMORRERIA

SEVILLA. — Para que no se diga que no hacen nada, las autoridades han tenido la humorada de prender públicamente en el pecho del capitán general Chamorro Martínez, una gran cruz de cualquier cosa y una medalla de oro por no importa qué. Ingresadas las condecoraciones en el cofre condecoracional de Chamorro, un familiar suyo ha declarado a la portera que de «chismes de esos el general posee más de siete kilos».

EL TIMO DEL DESARROLLO

MADRID. — La publicación «España semanal» tiene el valor de exponer al público que «España ocupa el duodécimo lugar entre los países más desarrollados del mundo.» Según la relación que da, los grandes de la industria planetaria son: Estados Unidos de América, U. R. S. S., Japón, Alemania Oc., Inglaterra, Francia, Italia, Canadá, Alemania Or., China, Polonia... y España. En olvido delictuoso: Bélgica, Holanda, Checoslovaquia, Hungría, Venezuela, países económicamente más holgados

ESCANDALO DE LOS PANTANOS

ZARAGOZA. — Los pantanos del Ebro aragonés siguen ocupando lugar preferente en la crónica de los escándalos patrios. Sabido es que el de Mequinenza, «viejo» de seis años, tuvo que ser «apedazado» a causa de las peligrosas grietas que se observaron en el mismo una vez puesto en servicio. Y pasa el tiempo sin que responsabilidades a los malos constructores les sean exigidas. Esta presa de Mequinenza, incluso reforzada permanece insegura, y así el Servicio Hidrográfico no se atreve a ponerla a todo rendimiento por temor a una catástrofe. Parecido caso ocurre con la presa de Canelles, la cual se deja, adrede, a medio llenar, con grave perjuicio industrial por la fuerza motriz que esta medida, como la anterior, obliga a perder. Por esta situación de inseguridad, los pueblos de Fayón, Mequinenza y otros más o menos inmediatos a ambas presas, permanecen en alarma constante.

NO ADIVINAMOS UNA

MADRID. — La instalación de almacenes frigoríficos para pescado fue saludada con un ruidoso ¡hosanna! en nuestra sonrosada — ¡jamás sonrojada! — patria. Pues ahora resulta que el «stock» de pescado congelado desborda y pierde calidad por no poder ser vendido.

DIRECTOR EXPEDIENTADO

MADRID. — A Andrés Garrigó, director de la «Gaceta Universitaria», le ha sido aplicado su noveno expediente administrativo por publicación de un artículo que al director general de Prensa le ha parecido pecaminoso.

GRAVEDAD Y PESADILLA

CADIZ. — Según expresión del alcalde de esta localidad, marqués de Villapesadilla, la situación financiera de la municipalidad es grave. Para que la resuelva, le han sido concedidos amplios poderes. El marqués ha dado las gracias, pero a pesar de los buenos deseos de Villapesadilla, la pesadilla no se ausenta de la villa.

EL OTRO GENERO DE CLIENTES

MADRID. — Otro atraco de importancia ha sido perpetrado por dos individuos enmascarados en la Central del Ahorro Popular de la calle Marqués de Corbera. Lo sustraído — impunemente — por los atracadores, se eleva a 260.000 pesetas.

MAL FIN DE HUELGA

OVIEDO. — Pocos días después de haberse reintegrado al trabajo los mineros de la Hunosa, ocurrió un hundimiento en la planta tercera del pozo «María Luisa», sito en Ciaño, cuenca de Langreo, en el que han pedido la vida los trabajadores Ramón Díaz Expósito, Luis Heviá y Aquilino Alonso. Por esta causa han dejado de acudir al trabajo los mineros de las siguientes explotaciones de «Hunosa»: pozo y mina «María Luisa», pozos «San Luis», «Samuño», «Sotón», «San Nicolás», «Pollo», «Barredo», «Santiago» y «San José», mina «Vanguardia» — en la que sólo acudió al trabajo el 30 por ciento del interior —, «Mariana» y «Agrupación Batán».

Igualmente, y en prueba de solidaridad, no han entrado al trabajo los mineros de las minas «Tres Amigos» y «Nespral y Compañía», no pertenecientes a «Hunosa».

El número total de hombres que han faltado al trabajo se calcula en 8.290, sólo del interior.

HUELGA EN CIENCIAS POLITICAS, ECONOMICAS Y COMERCIALES

MADRID. — En la Facultad de Ciencias Políticas, Económicas y Comerciales comenzó ayer un paro académico activo. Las votaciones para ver si se realizaba el paro dieron principio el pasado sábado y prosiguieron en el día de ayer. Se aducen como motivos del paro: A) la presencia de la fuerza pública en toda la Ciudad Universitaria, delante de cada Facultad; B) la penetración de las fuerzas de la Policía Armada en esta Facultad el pasado viernes para impedir el desarrollo de una reunión de toda la Universidad para celebrar un «Acto anti-imperialista» dirigido contra la política exterior U.S.A.; y C) el procesamiento del delegado de la Facultad durante el año pasado, Jaime Pastor Verdú y, asimismo, los procesamientos de Pedro Giral Pascualena, delegado de la Facultad de Filosofía y Letras, y Mancel Desviat Muñoz, delegado de curso de la Facultad de Medicina, también en el curso pasado. A éstos se les acusa de participar en una reunión «ilegal» el 16 de mayo último y de un intento de marcha hasta el Rectorado de esta Universidad y de diversos incidentes con la fuerza pública. Todos serán juzgados por el Tribunal de Orden Público en fecha próxima.

La huelga es unánime.

LA SITUACION EN BILBAO

BILBAO. — Los cuatro estudiantes de la Facultad de Ciencias Económicas de Bilbao detenidos por la policía por «actividades subversivas», son: Jorge Carreras Serra, Ramón-Ignacio Aguirre Arrucha, José-Hilario Miguel Tarragona y Gabriel Muñoz Fernández han sido puestos a disposición de la autoridad judicial competente, que ha decretado su ingreso en la prisión provincial.

Excepto Aguirre Urruchua, los restantes tenían antecedentes por diversas participaciones en actos subversivos. Por ejemplo, a Carreras la policía le encontró, en un registro, una maleta llena de libros que no ensalzan a Franco y que ni siquiera se ocupan del mismo.

MAS CONDENAS POLITICAS

MADRID. — El TOP sigue condenando en favor del partido político franquista. Recientemente ha impuesto medio año de cárcel y 10.000 pesetas de multa al estudiante Luis Reyero Pantigoso por haber presidido una asamblea no autorizada en la Facultad de Medicina.

El ciudadano barcelonés Francisco Bander Llorente, ha salido del TOP para la cárcel con unos años de encierro por palabras ofensivas pronunciadas en público contra el jefe del Estado.

LAS LLAMAS DEL INFIERNO

LEON. — La Iglesia de Cornombre quedó destruida por el fuego, como consecuencia de un incendio anoche.

Al parecer, el fuego se inició en las primeras horas del día por una cerilla con la que habían sido encendidos unos cirios detrás del altar mayor, y que se cree no se apagó al ser arrojada al suelo. El fuego no se apreció, en principio, porque estaba latente, pero por la noche se avivó y las llamas adquirieron gran violencia, hasta el punto de que destruyeron por completo el templo.

HUNOSA, ODIOSA

OVIEDO. — La empresa minera Hunosa, resonsable por negligencias de muchos accidentes mortales en la minería, ha publicado una amenaza consistente en no satisfacer a las viudas de los mineros muertos en acto de servicio la indemnización de 250 mil pesetas a que las cuitadas tienen derecho, de persistir el estado de insumisión que demuestra el personal ocupado en las minas.

INCIDENTES ESTUDIANTILES

BARCELONA. — La Facultad de Medicina ha sido clausurada por orden del decano, Sáchez-Lucas. Arguye los tumultos del día 26 de noviembre en clase, originados por la imposición franquista en la Universidad.

A pesar de la orden de cierre, grupos importantes quisieron entrar en el recinto facultativo, cosa que lograron después de vencer la resistencia de quienes se oponían a dejarles libre el paso.

El día 27 por la mañana tuvo efecto una reunión no autorizada en la Facultad de Derecho. Un nutrido grupo de estudiantes se dirigieron al decanato pidiendo la renuncia del doctor Fenech a la cátedra. El decano, doctor Albadalejo, conversó con los estudiantes. Según noticias, se calmaron los ánimos cuando el doctor Fenech abandonó la Facultad.

ENERGIA ESTUDIANTIL

MADRID. — Una multitud de estudiantes de la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas han ocupado el edificio forzando una puerta. Luego se han posesionado del despacho del decano. Seguidamente han emprendido discusiones en el anfiteatro, tratando la cuestión universitaria, la huelga de mineros astures, la situación política del país, etc. En la entrada de la Facultad han colocado un aviso que dice: «Ocupación permanente de la Facultad. Solamente los estudiantes están en derecho de abrirla o cerrarla» (alusión a la clausura dispuesta por el decano). En una pancarta de gran extensión puesta en la fachada, los ocupantes advierten: «La policía, fuera de la Universidad».

NOTICIAS COMPRIMIDAS

SANTANDER. — La policía ha efectuado cuarenta detenciones de obreros, motivando la protesta del obispo Cirarda porque entre los detenidos hay algunos católicos. El gobernador le ha replicado con mala fortuna.

MADRID. — La Facultad de Ciencias Económicas ocupada por los estudiantes, ha sido violentamente desalojada por la policía de a pie y a caballo. La valiente resistencia de los atacados fue replicada por los genízaros de Franco con más de 200 detenciones. Hay muchos contusos por ambas partes.

Posteriormente ha habido otro choque entre ambos antagonistas.

Tres Facultades han sido clausuradas hasta la fiesta de Reyes y en los locales de la antigua Universidad (calle San Bernardo) se registró un incendio de regulares proporciones.

LISBOA. — Sobre 3.000 estudiantes han manifestado públicamente en favor de los profesores desterrados por la autoridad gubernativa.

«EL ROSELLON, O LOS NIETOS DE PERE PINYA»

Breves comentarios de historia sobre la vida física y moral del pueblo rosellonés:

De su origen; de la ocupación alemana y otras; de la rebelión de los Miquelets; el arte Románico; letras y contrastes políticos, etc. 60 páginas de texto. 12 fotografías (Portada de Felip Vila).

En venta en esta Administración a 4,80 frs.

El fondo de la cuestión

(Viene de la página 4.)

libres, olvidándose de su condición... se han casado con esclavos. Dichas mujeres pasarán a ser esclavas de los amos de sus esposos». En 1667 se codificó que el bautismo no conferia la libertad, después siguió Maryland, Nueva York, y así todos los estados.

No estamos, pues, ante un problema racista; antes bien es un problema de sucia y vil mercadería humana. Los negreros de toda laya y condición que hacían cargar sus barcos en las costas africanas cos la nefanda mercancía hacinada en lúgubres y pestilentes bodegas, aquellos negreros, digo, nada sabían de racismo; pero sí sabían que eran hombres los que transportaban, hombres destinados a la carga y el esfuerzo, hombres-herramienta, pero hombres al fin. No les importaba su color ni raza, pues que para ellos eran un flete estrictamente negociable y como tal era considerado. La lenta y larga travesía hasta las costas americanas constituía un serio handicap para los negreros que veían mermar sus ingresos a causa de los fallecimientos continuos de los esclavos. Un hombre muerto era una venta perdida. ¿Pero cómo evitar las enfermedades infecciosas en un cargamento tal, subalimentado y mantenido en la pestilencia? Sin embargo se imponía hacer algo, pero este algo no podía ser otro que el fraude al comprador, de igual modo que los gitanos son capaces de hacer andar a un burro agonizante durante el acto de la venta por no se sabe qué ocultos medios. Y así, para que los destinatarios del «ganado» ignorasen que sus reses estaban corroídas por la disentería y la colitis, les obturaban el ano con estopa, tarea ésta que estaba encomendada a los médicos de a bordo, una digna ocupación para los que se habían juramentado ante Esculapio.

A un esclavista, tanto si es racista como si no lo es, no le puede salvar ni Yahvé, ni Alá, ni siquiera Moloch. Antes que la «gloriosa» civilización llamada occidental echara sobre su ejecutoria esta mancha infamante, ya había esclavos en Grecia, y en Roma, y en Egipto, y en Sumeria, entre las huestes de Abrahan y las de Noé y hasta en el mismísimo paraíso terrenal. Pero si la mentalidad actual es aún peor que la de los explotadores de aquellos lejanos milenios ¿de qué nos han servido treinta siglos de historia a los felices detentadores de la civilización occidental? La guerra y la dialéctica están planteadas sobre estos dos términos: explotadores y explotados. Lo demás sólo son detalles subsidiarios de esta única dicotomía, y el que pretenda hallar una solución fijándose en ellos, no hará más que andarse por las ramas. No admitimos posturas caritativas sentimentaloides ante los «pobres negros». Para nosotros no debe haber más que esclavos y esclavizadores. Exigimos justicia y libertad para los primeros y la erradicación de los segundos de por sobre la faz de la tierra. Nosotros no tenemos por qué ser anti esto y anti lo otro por definición; no basamos nuestra postura en las deficiencias y crueldades del adversario; nuestra definición viene dada por los datos inmanentes de la conciencia, de la razón y del sentido humano; nuestra postura se conforma a un modo de entender la vida en la que la libertad y la justicia alcanzan su total dimensión. Y si en este modo de entender y proyectar la vida no cabe el proyecto de nuestros adversarios, los explotadores, pues peor para ellos.

JUAN ESPAÑOL

A todos los colaboradores de la Enciclopedia Anarquista

Hemos puesto en Correos el fascículo nº 14, correspondiente a la Enciclopedia Anarquista en francés, de Sebastián Faure, a fin de facilitar la labor primordial de los traductores al castellano y cumplir con los suscriptores al idioma francés.

En respuesta a nuestra carta-informe de fecha 14 de octubre, contestaron de distintos países, y sobre todo de América latina, pidiéndonos que se edite la Enciclopedia Anarquista en castellano, a base de fascículos. Visto el número bastante apreciable de adhesiones a tal sistema, consideramos ya un hecho que se efectuará también por fascículos. No obstante, tenemos que señalar que el material para poder proceder únicamente lo tiene el Grupo Tierra y Libertad, de México, cuyos compañeros han determinado hacerlo en la Editorial Cajica. Sólo nos cabe esperar recibir el material impreso para poder proceder inmediatamente a la elaboración de los cuadernos.

Rogamos a todos los compañeros tomen en cuenta que no se trata de rivalidad de ninguna especie; se trata de la máxima difusión de los ideales anarquistas, y esperamos que cada uno de nosotros reflexionemos y veamos lo que mejor convenga, sin tener en cuenta el esfuerzo de unos y otros; que tratemos de llevar a cabo el cometido que Sebastián Faure bien claramente señaló, es decir, la difusión del pensamiento anárquico.

Por nuestra parte, de acuerdo con esa finalidad, pensamos sacar el máximo posible de fascículos en castellano, a fin de que una gran parte sea distribuida gratuitamente entre universidades, liceos, sindicatos, bibliotecas, centros culturales, etc.; es decir, que esté al alcance de mayor número de colaboradores y una mayor distribución de carácter propagandístico y proselitista.

En cuanto a la edición francesa, hay la posibilidad, que ya nos apunta un compañero, de agregar un apéndice con vocablos actualizados y la inclusión de otros nuevos. Por nuestra parte, estamos dispuestos a colaborar con todo el Movimiento anarquista francés, a fin de que proceda a acometer tan necesaria tarea, que beneficiaría extraordinariamente al anarquismo.

Los compañeros que quieran recibir por tomos la Enciclopedia Anarquista (edición en castellano) pueden dirigirse a Domingo Rojas, apartado postal M-10.596, México 1.D.F.-EE. UU. Mexicanos, y en Europa, pueden hacerlo al compañero Fernando Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, 45-Orléans, Francia.

A todos aquéllos que quieran contribuir a la edición por fascículos, tanto en francés como castellano, pueden dirigirse a Vicente Sierra Ruiz, apartado 9527 (Catia), Caracas-Venezuela-103.

Por la Editorial Tierra y Libertad de Venezuela, Vicente Sierra Ruiz.

ADMINISTRATIVAS

— Marcos Ambrosio, St-Laurent s-Saône. Falta ahora el libro que tienes solicitado. «El Judío Errante» podemos servirlo en francés. Valga nota para los obras de Vargas Vila. Solo se dispone de «Los Parias» y «Flor de Fango».

Solidaridad al alcance de todos

ES ya tradicional que nuestro organismo solidario, S. I. A. presente su Calendario cada año. Nuestra imprenta, que en verdad consigue obras de gusto y que en el caso calendario no pueden competirle los PTT con su almanaque pero que adquirimos «para no quedar mal», concurre al éxito anual de S.I.A. incitando a la adquisición del Calendario de idem por la bella presentación de que hacemos referencia. El año 1967 la edición resultó corta por la gran aceptación que el Calendario tuvo, si bien — se nos informa — hubo los morosos que en pequeña plaga mermaron beneficios al capítulo solidaridad que tanto prestigia a nuestro movimiento. «Dommage».

Compra, compañero, el Calendario S.I.A. y colócalo en el luyar de

PARA REGALO DE AÑO NUEVO. No lo dudes: un Calendario S. I. A.

tu estima. Y una vez lo hayas hecho saca de tus bolsillos un paquete de turrones al gusto español, y algunos panecillos, que te habrá servido, directamente o por correo, el infatigable compañero Llop de la solidaridad obrera. Sabes que esta golosina se expende para favorecer a nuestros compañeros ancianos, y cosas similares se compran en la tienda no como un sacrificio, sino como un gusto familiar, con la garantía que lo de casa no beneficia a tenderos, sino a compañeros. ¿Que el turrón es caro? El y todo lo és en todas partes. No obstante, el nuestro resulta barato puesto que nuestra contribución (frecuentemente limitada) rinde en cada temporada más de 1.500 f.n. para la suscripción pro-compañeros ancianos e inválidos que mantiene abierta la organización. Recuérdese al efecto la célebre pintura de Sorolla en la que expone a unas mujeres que ante una terrible galerna que pone en peligro las vidas de sus deudos pescadores, exclaman: «Y luego dirán que el pescado es caro.»

Amigos y compañeros: En esta ocasión, Calendario y golosinas como signo de solidaridad.

M. H., Dreux.

NECROLOGICAS

JOSE SALES

Otra vez en este largo exilio tenemos el doloroso deber de escribir estas líneas para todos aquéllos que lo conocieron en España y en Francia, y que no veremos más.

A la edad de 58 años dejó de existir el 16 de septiembre, en Vierzon (Cher), tras penosa, corta, pero implacable enfermedad, el que en vida fue compañero Sales.

Natural de Sueca (Valencia), venido de muy joven a Barcelona, en la barriada de Gracia, militó en el sindicato fabril y textil, lleno de inquietudes sociales y el nuevo alborear de una sociedad que se anunciaba llena de promesas y realizaciones; le gustaba contar lo que fueron las colectividades, era un gran entusiasta de éstas por su humanismo y justicia social.

Como todos, pasó por los tristes campos de concentración, con todos los sufrimientos físicos y morales que éstos representaban.

Su conducta intachable, su carácter afable en el trato con todo el mundo, su tesonero afán en el cotidiano vivir, le hicieron acreedor a la simpatía de todos los que le conocieron.

A sus familiares, compañera en Francia, a su madre, hermanas y hermano, residentes en España, les expresamos nuestra más respetuosa y profunda simpatía, acompañándoles en el dolor que les embarga.

El entierro, civil, fue acompañado por una multitud de amigos españoles y franceses que tienen constante recuerdo del que fue un hombre de la C.N.T. y un ejemplo para todos.

MIGUEL SESE

Falleció este compañero el día 29 de octubre de 1968 a la edad de 73 años en la Plaine St-Denis, donde residía con su compañera y al lado de sus familiares. Era nativo de Quesada (Jaén).

Perteneció, ya de joven, al sindicato de Ferroviarios de la región catalana, donde llegó muy joven. Desempeñó cargos de responsabilidad, antes y después de la gran gesta del 36, tanto en el campo confederal y particularmente en la Federación Local de Gerona, donde militó mayormente, a través de la sección de Ferroviarios.

Era un entusiasta de las ideas ácratas. Pacifista de temperamento y esperantista convencido, fue más hombre de pluma que de acción.

Supo mantenerse firme en el exilio, no desviando nunca de la línea confederal. Esperaba que días mejores se le presentarían al desgraciado pueblo español, víctima de las circunstancias políticas de los llamados grandes.

Amigo Sesé, no habrás podido ver estos días tan deseados para el pueblo que amabas tanto.

Buen número de compañeros, entre ellos ferroviarios y de amigos suyos franceses y españoles le acompañaron a su última morada, saludándole por última vez

A su buena esposa, hija y yerno, les dirigimos nuestras sinceras condolencias y compartimos plenamente su dolor.

El del ténder.

B.D.I.C

La lección de Praga

LA eclosión revolucionaria del pueblo ruso en 1917 fue yugulada por los bolcheviques. Las ansias de libertad y de justicia social de los trabajadores y de los campesinos rusos fueron ahogadas en sangre. Lenin y sus acólitos sentaron las premisas de lo que más tarde culminó en el stalinismo. Es en Cronstadt y en Ucrania donde hay que buscar el origen y la naturaleza de la reacción y del despotismo que ha desembocado en la reciente ocupación de Checoeslovaquia.

El imperio ruso surgido del Pacto de Yalta hace pocos años que se está desmoronando. La Alemania del Este fue el primer país que trató de desgajarse. Los trabajadores alemanes fueron masacrados. Más tarde el levantamiento de Budapest, que conmovió al mundo entero. En Hungría, los rusos instalaron a Kadar y a su equipo, asesinando a Imre Naggi y a millares de trabajadores y patriotas húngaros. Es de remarcar que por el momento, no han podido hallar en Praga un equipo de recambio al estilo del de Budapest; quizá porque Dubcek y el general Svoboda se han allanado a las exigencias de los rusos.

Son muchos los comentarios y juicios surgidos en torno de la ocupación de Checoslovaquia. Al parecer, la medida ha sido impuesta por los generales rusos porque ante un posible conflicto con la China, a corto o a largo plazo quieren asegurar las fronteras occidentales.

El meollo del problema checo hay que buscarlo de 1968, cuando la destitución de Novotny y la aparición del Nuevo Curso. En realidad, en enero de 1968 el Partido comunista ya completamente desbordado por la juventud y por los intelectuales y por el pueblo trabajador en general. Dubcek trató de contener con pura fraseología el anhelo de libertad que cada día se manifestaba más pujante. Es posible que el general-presidente y el secretario del comité central hayan sido los inspiradores de la ocupación de Checoslovaquia. Hay antecedentes para creerlo. El general Svoboda en 1948 facilitó el poder a los comunistas, siendo él el jefe del ejército.

Aun suponiendo que los rusos no hayan obrado de concierto con Dubcek y con Svoboda, la historia los juzgará como capituladores, es decir, que haciendo un parangón histórico pueden pasar a ser o son ya el Pétain y el Laval checoslovacos. Desde luego la flojeza observada por los dos capitostes es evidente y es irrebatible puesto que al existir un ejército nacional éste tenía la obligación de defender el suelo checoslovaco desde el primer instante de la invasión y el pueblo entero se hubiera levantado como un solo hombre.

Como ejemplo clásico hay que rememorar el caso español. La guerra española de 1936-1939 fue saboteada por los rusos. Se perdió la guerra de España porque a los rusos les interesaba concertar el pacto Germano-soviético. Si en Hungría asesinaron a Imre Naggi, en España asesinaron a Andrés Nin y a Camilo Berneri y sin recordar los múltiples asesinatos cometidos en los frentes y en la retaguardia.

El mayor peligro para el totalitarismo ruso no es el imperialismo norteamericano. Las reuniones de Moscú y de Bratislava no fueron nada más que una «mise en scène» para engañar al pueblo y para tratar de salvar el andamiaje ruso. Afortunadamente la juventud checoslovaca ha reaccionado valerosamente en contra de los rusos y de los capituladores. En Praga el marxismo se presenta ante el mundo, en plena quiebra. El stalinismo ahogó en Europa, y en el mundo entero, todos los movimientos revolucionarios que tenían por base un anhelo de libertad y de justicia social. En realidad los rusos temen más al espíritu libertario que se manifiesta por doquier y máxime cuando se acerca a sus fronteras. El anhelo de libertad del pueblo checoslovaco podía contagiarse al resto de la Europa del Este que está ya harta de los rusos, y podía tener repercusiones en la propia Rusia y prueba de ello el proceso del hijo de Litvinof y del poeta nacional que protestaron contra la invasión checoslovaca. Contra el espíritu de libertad han procedido siempre los rusos, sea en tiempos de los zares o de los comisarios del Kremlin.

⁂

En Praga se enfrentan, de una manera categórica, las dos tendencias que matizan la hora actual. La libertad y el autoritarismo o sea el despotismo encarnado por el Estado. Praga es el eco o receptáculo más palpitante de la gran eclosión mundial en aras de una sociedad justa y libre sin discriminaciones de color y sin privilegios sociales. Los jóvenes estudiantes y trabajadores que en Praga, Bratislava y en otras poblaciones han anatematizado la presencia rusa y que increparon a los diplomáticos rusos están poseídos de los mismos anhelos de libertad que los estudiantes brasileños y que todos los estudiantes de la América latina y del mundo entero.

En las jornadas parisienses de mayo del Barrio Latino, el Partido comunista francés jugó la carta rusa y por eso ahora aprueba los acuerdos de Moscú y de Bratislava rubricados por el Pétain y por el Laval checoslovacos.

En Mayo de 1966 el marxismo sufre un terrible quebranto. Pero en Praga es la puntilla y no es posible que recuperen a las nuevas generaciones que son las que han de decidir el mañana.

El anarquismo tiene ante sí un mundo preñado de posibilidades y de esperanzas. Por doquier se entonan loas a la libertad. Y los máximos exponentes de la libertad somos los anarquistas. ¡Y eso que hay quienes aseguran que el anarquismo es algo anacrónico!

Lo que hace falta en la hora presente es que se coordinen todos los anhelos y todas las inquietudes y para ello es indispensable que cuaje el acuerdo tomado en el Congreso de Carrara de crear una Internacional Anarquista, pero precisa la sooperación de todos los anarquistas.

JAIME BALIUS

Salud mental y dignidad del individuo

EL cómo pueden contribuir las ciencias sociales a las resoluciones de los problemas de higiene mental depende de los conceptos que tengamos de ésta.

Según el primero, la higiene mental es el ajuste de las normas y costumbres de una sociedad: la enfermedad mental es el desajuste. Desde este punto de vista relativo, se supone que cualquier cultura es normal, no solamente en el sentido estadístico, de la mayoría, sino también en el sentido normativo de ser conveniente y deseable.

El segundo concepto de higiene mental está basado en la suposición de que la naturaleza del hombre, a pesar de todas las diferencias, es la misma en todas las culturas, las razas y los periodos de la historia: que lo rigen las mismas leyes, no sólo física sino también psicológicamente; y que ciertos valores y miras para su desarrollo, provienen de su naturaleza...

La función de toda cultura es hacer más humano al hombre

Toda cultura debe ser juzgada por este criterio: no es buena por el mero hecho de existir y de ser fuerte, sino solamente si llena la función de hacer más humano al hombre. Huelga decir que no hay necesidad de una contradicción absoluta entre el ajuste del individuo y la sociedad, y la lucha por alcanzar estas metas humanas; es una contradicción relativa que varía con la aproximación de cualquier cultura a los fines del hombre. Desde este punto de vista, la salud mental no es lo mismo que la adaptación a la sociedad; pero se puede definir objetivamente como el estado mental que está de acuerdo con la naturaleza del hombre y los fines y valores derivados de ella. Así como una sociedad en la que la mayoría del pueblo sufriese de tuberculosis, sólo por esta razón no podrá ser una sociedad sana, una cultura en la que la mayoría del pueblo no siga los fines de la humanidad, no es una cultura buena ni lleva a la salud mental. La suposición de que el carácter del hombre es modelado por la organización de la sociedad, por su tipo de producción y de distribución, pos su estructura social y política, y por los ideales y valores que resultan de su práctica de la vida, está apoyada por abundante evidencia. De estas premisas se llega a la conclusión de que la salud mental es un problema social, económico, político y ético, y por lo tanto, es un problema que sólo puede ser abarcado adecuadamente con la cooperación de todas las ramas de las ciencias sociales.

Quiero demostrar más concretamente por qué creo que, especialmente en el momento actual, las metas de la higiene mental requieren una valorización completa y crítica de nuestra cultura y de su armazón social y por lo tanto, esta cooperación de todas las ciencias sociales.

El hombre tiende a convertirse en un autómata

Las consideraciones que siguen apoyan la tesis de que la sociedad occidental cantemporánea, no obstante su progreso material, intelectual y político, conduce cada día menos a la salud mental y, en cambio tiende a minar en el individuo, la seguridad interna, la felicidad, la razón y la capacidad de cariño, tiende a convertirlo en un autómata, que paga su fracaso humano con una creciente enfermedad mental y con desesperación, ocultan bajo un frenético impulso hacia el trabajo y hacia el supuesto placer. Propongo que quienes se interesen en la higiene mental averigüen si esta suposición se comprueba por los hechos, y si así fuere, que investiguen cuales son las causas del efecto destructivo que la sociedad moderna tiene sobre la salud mental, y cuales son los cambios sociales necesarios para llevar una vida cuerda y mentalmente sana.

Hay un acuerdo casi unánime de que los sistemas dictatoriales que han surgido en los últimos años son destructivos para la salud mental. En efecto, ¿quién puede dudar sinceramente de que una vida llena de temor, de subordinación intelectual, de desconfianza mutua, tenga que ser destructora de la salud mental? Pero aunque esto parece ser evidente a la mayoría de las personas, estas mismas personas comparten aún el cándido optimismo de creer que máquinas mejores, horas de trabajo más cortas, una nueva comodidad material y libertad política sean factores suficientes para asegurar la salud mental.

El hombre se ha convertido en una mercancía

El hombre se ha convertido en una mercancía. No solamente está ocupado vendiendo mercancías y servicios, sino que su interés principal consiste en venderse a sí mismo. Su propósito es llegar a ser un éxito; no como ser humano, no desarrollando su razón, su cariño, o sus capacidades artísticas, sino desarrollando la clase de personalidad que está en demanda en el mercado de la personalidad. Debe tener sentimientos o ideas que no sean contrarios a los de nadie y tiene que desarrollar una «personalidad agradable», cuyas opiniones estén siempre al día, que no tenga ni convicciones ni dudas. Su sentido de amor propio y valer dependen de la demanda que haya por él, de su éxito; por lo tanto está siempre intranquilo, obsesionado por sentimientos de inferioridad, y depende de la aprobación de los demás o de los cambios en las modas de personalidad. Apenas se puede evitar esta orientación en una cultura donde la producción de las cosas se ha convertido en la meta principal del esfuerzo humano, una finalidad en sí, y no un medio para alcanzar una vida humana mejor. Por el hecho de ser su principal preocupación la de vender objetos, y obtener una ganancia, el hombre mismo se ha convertido en un objeto.

El hombre quiere tener tiempo de ocio, pero cuando lo tiene lo teme

Si, la gente escucha la radio, va al cine, ve la televisión... Sin embargo, sólo un observador superficial encontrará que estas actividades son verdaderas expresiones de placer. En su gran mayoría son un compulsivo y frenético intento de escapar de un vacío interno; son síntomas de la incapacidad de estar consigo mismo — o aun con otra persona — sin tener la protección de tales artificios de escape. El hombre quiere tener tiempo de ocio pero cuando lo tiene lo teme y trata de matarlo. Existe una curiosa contradicción en su carácter: su trabajo es compulsivo, puesto que se siente obligado a probar su valer humano por medio del éxito; pero como compensación por su obsesión por el trabajo, ha desarrollado un deseo vehemente de pereza. Estamos obsesionados con el deseo del poder que se logra con oprimir un botón de control; estamos obsesionados con el deseo de lograr grandes resultados sin poner esfuerzo, por medio de hacer virar una llave, o con mover una palanca.

Erich FROMM

COLUMNA DEL EMIGRADO

Habla una emigrante

EL otro día, un español que trabaja en la propiedad donde también trabajamos mi marido y yo, me trajo la «Hoja del Emigrado, y su lectura me hizo pensar en mi tío. Era hermano mayor de mi madre y al que yo sólo conocí hará tres años, cuando por primera vez vine a Francia a hacer la temporada de la recolecta de fruta.

Mi tío Paco vino a Francia como tantos otros al final de la guerra de España. Toda la familia de mi padre, cuando hablaba de él, era para decir que estaba medio chiflado. Mi madre nunca decía nada, pero tenía una manera de mencionarlo que me hizo siempre pensar que era su hermano predilecto.

Cuando, por primera vez vine a Francia, me recomendó mucho que escribiera a su hermano dándole nuestra dirección para que pudiera venir a verme. Y así lo hizo.

A pesar de que él vivía en Tours no vaciló en coger el tren y venirse cerca de Salon para conocerme. Total, que se pasó una semana en casa. Y hablé de mi tío, porque un día explicándole lo mal que se gana uno la vida en España, me dijo que ésa era la derrota mayor del régimen actual; que gobernando desde hacía treinta años, lo único que había hecho era hundir al país obligando a los hombres a salir a alquilar sus brazos en el extranjero y a las mozas a hacer de criadas en casas ajenas.

Yo, que de política no entiendo nada, que desconozco lo que fue la guerra entre rojos y nacionales, empiezo a creer que mi tío, que tuvo la desgracia de morir el año pasado sin querer volver a su tierra, a pesar de las ganas que tenía de ello, era mucho más sensato de lo que decían. Porque, ¡vamos!, a pesar de que una salga de su país, siguiendo a su marido con el sólo propósito de recoger unos ahorros, no por eso deja de observar cosas.

Dicen que no hay como viajar para instruirse, y es verdad. Así siempre se nos ha dicho en España, es lo mejor del mundo; que si hay muy buen clima, más horas de sol; que los manjares tienen más sabor; que como España ni hablar. Todo es verdad. Pero también es verdad que se vive mucho mejor en Francia, y según me han dicho, en cualquier otra nación de Europa. Y la prueba está hecha, puesto que en los demás países la gente no tiene que salirse al extranjero para hacerse con un poco de dinero.

Mientras que somos los españoles los que tenemos que emigrar y trabajar como negros, para luego volver al pueblo a pasar un invierno decente. Todo esto se lo conté al que nos trajo este periódico, porque al leerlo encontré en él alguna de las cosas que decía mi tío y que tiene mucha razón.

Y este compatriota no paró hasta que me convenció para que hiciera unas líneas explicándolo. Ahí van: Aunque mi marido dice, burlándose, que ahora ya tiene el problema resuelto; que con una mujer que escribe en los periódicos ya no tendrá necesidad de trabajar más.

Pero la verdad es que una siente a veces la necesidad de decir lo que piensa. Como no siempre posible y menos en mi país.

⁂

Emigrado económico, compatriota: Acosado como te ves por la miseria a huir de tu tierra, abandonando a los seres más estimados, padres, esposa, hermanos e hijos buscando su sostén vital y el tuyo propio en países extranjeros, donde eres considerado inferior a sus nativos, tu deber, como buen investigador de la verdad, es buscar la causa que ocasiona los males y desastres político - económicos que se abaten sobre España desde hace ya treinta años.

Rózate a nosotros, exilados sociales, compañero. Háblanos a nosotros, amigo, a los hombres de la Confederación Nacional del Trabajo. La Organización que continúa manteniendo todo su prestigio popular, la que ha sabido defender siempre íntegramente los intereses de la clase trabajadora.

No rehuyas el contacto. Ellos te explicarán con detalles las causas de los efectos que tú sufres y te enseñarán el camino de las soluciones que pueden conducirnos a todos al bienestar de paz y libertad.

No demores la cita. Te esperamos.

(De la «Hoja del Emigrado», de Provenza)

COMUNICADOS

F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 8 de diciembre a las 9,30 de la mañana, 42, rue Lalande, Bolsa Vieja del Trabajo.

TOMBOLA DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

De los números premiados hasta ahora han sido reclamados los de: Carcassonne, 4º premio; Thuir (P.O.), 7º; Narbonne 8º; Bize (Aude) 9º.

Esperamos que los premios restantes nos sean reclamados por los compañeros agraciados.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el día 8 de diciembre a las 9 de la mañana en el local de costumbre.

VENTA DE TURRONES PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,60.
Jijona (pastilla), 7,50.
Alicante (idem), 6,50.
Mazapán, 5,00.
Yema, 5,00.
Toledo, 3,00.

«C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X)

F. L. DE DRANCY

Celebrará reunión general el domingo 8 de diciembre para despachar asuntos interiores y dar lectura a circulares.

S. I. A. DEPARTAMENTAL MONTAUBAN

Invita a sus adherentes y amigos a asistir a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 8 de diciembre en el Café de la Comedia

FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA

Háganse pedidos de « Las conversaciones de Wagram» a esta Administración y a la de «Espoir». Los pedidos directos al F.C.L. a nombre de *Jean* Ferrer, CCP, 22 864 24, París.

—R., Castelsarrasin. Recibirás los 50 ejemplares de «Las conversaciones de Wagram». Los 100 f. n. recibidos. Reconocidos por tu ofrecimiento. Con compañeros como tu y otros se realizarían cosas.

F. L. REGIONAL CATALANA, PARIS

Reunión el día 7, por la tarde.

FALLECIO MANUEL SIRVENT

El entierro de este compañero tendrá lugar el 4 de diciembre en Orsay, Residencia nº 1. Tomar el Metro Linea de Sceaux.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Torralba, *Fresnes*, 5; Jaime Casellas, *Paris*, 10; Pons, *Melun*, 40.
Total: 55 F.

MACIZO CENTRAL
Tómbola pro España

Números premiados: 1º 837; 2º 763; 3º 1.158; 4º 312.

Los agraciados pueden dirigirse a la secretaría de C. y Propaganda, a Juan Naranjo, 65, avenue Fernand-Forest, 63-Montferrand. Como de costumbre, damos un plazo de tres meses para retirar dichos premios.

15 DE DICIEMBRE EN PARIS

Para contribuir a la Suscripción Extraordinaria de S. I. A., la «Peña Racionalista y «Golem» han organizado una TURRONADA (fiesta del turrón) para el 15 de diciembre por la tarde. Amenizarán la velada un acordeonista, Baudier; un rapsoda, un recital de piano, y el gran guitarrista español MANUEL CARRION.

Acto de solidaridad muy indicado para los compañeros y sus familiares. Movilicémonos para que la Turronada sea un éxito.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el día 8 de Diciembre a las 9 de la mañana.

CONFERENCIA EN MONTAUBAN

El 15 de diciembre, el compañero Miguel Celma dará una conferencia titulada «Segunda conferencia sobre Camus».

El acto comenzará a las 10 de la mañana y se celebrará en la sala Seller de la Casa del Pueblo.

CHARLA EN PERPIÑAN

Comunicamos a todos los compañeros y simpatizantes de Perpiñán y localidades limítrofes que el día 15 de diciembre tendrá lugar la continuación de la Charla iniciada por el compañero Gil el día 17 de noviembre, la cual, dado lo interesante del tema y las numerosas intervenciones no pudo ser terminada. El tema es: «Porqué queremos ser anarquistas».

A las 9,30 de la mañana y en el mismo local.

REGIONAL CATALANA
Agrupación lionesa

Convoca a sus componentes y simpatizantes a la reunión que tendrá lugar el domingo 15 de diciembre en el sitio y hora de costumbre en Villeurbanne.

« CAHIERS DES AMIS DE HAN RYNER »

Le nº 91 est paru, 2 F. (3, Allée du Château, 93-Pavillons s-Bois) au sommaire :

Jean Paulhan, par Louis Simon; Georgette Ryner : « Prêtons serment ! »; Georges Pioch : Le Crime d'Obéir; André Roubaud : La Sagesse qui rit, de Han Ryner; «Un Art de vivre »; Han Ryner : Sagesse; la philosophie contemporaine en France, de D. Parodi; Don Quichotte à Paris; l'Etoile de Joseph; Vladimir Muñoz : Bibliographie de H. R.; etc.

LES AMIS DE HAN RYNER

Reunión le dimanche 8 décembre à 14 h. 45, Salle des «Amis», 114 bis, rue de Vaugirard (métro St-Placide) sous la présidence de Marcel Renot, Vice-Président des A. H. R. Causerie de Georgette Ryner : «J'ai redécouvert les « Pacifiques ». Une discussion amicale suivra.

AKADEMIA RAYMOND DUNCAN
31, rue de Seine, Paris VI

Honore ses amis disparus, mercredi soir 18 décembre à 20 heures 45, conmemoration du Xº anniversaire de la mort de Phileas Lebesgue par Louis Simon avec le concours de Fanny Robiane, Romaine Saint-Omer, Jean Berton, Emile Couderc, Jean Lecrercq.

PARADERO

—Miguel Carim, desea ponerse en relación con Amado Castellvi, de Flix. Escribir a: Miguel Carim, 14, rue du Champ Rouge. 78-Carrières sur Seine.

LA FALAZ DEMOCRATIZACION DEL FRANQUISMO

SEGUN declaración del titular de Información y Turismo del «reino» franquista, en ampliación de la referencia oficial del Consejo de ministros celebrado a finales de agosto pasado, se aprobó, a propuesta del ministro de Gobernación, un decreto-ley (¡otro más!), «sobre represión del bandidaje y terrorismo», motivado, siempre según el mencionado «titular», «por los últimos acontecimientos».

El decreto, pues, que se restableció con urgencia y vigor a tenor de acontecimientos, no es otro que el del 21 de septiembre de 1960, suspendido por imperativos del momento al promulgarse la Ley de orden público. El restablecido decreto tiene, pues, por finalidad «reprimir eficazmente» las actuaciones subversivas o reveladoras de «peligrosidad y que produzcan o puedan producir resultados de grave trascendencia», manteniendo «la atribución de competencia a la jurisdicción castrense y el trámite de los procedimientos en juicio sumarísimo». El segundo artículo del mismo establece:

«Serán considerados reos de delito de rebelión militar, de acuerdo con el nº 5 del artículo 286 del Código de Justicia Militar y penados conforme a lo dispuesto en ese Código». cuyo enumerado 5º del artículo p86, dice: «Podrán ser considerados reos de delito de rebelión militar aquéllos que se definan en las leyes previendo se les impongan unas penas que van de prisión menor a muerte».

En toda una enrevesada retorta de enumerados punitivos, se incluyen como «reos», además, los que difundan noticias «falsas», difamen o pierdan el respeto al «jefe del Estado», los que «conspiren», los que tomen parte en reuniones, conferencias, manifestaciones, plantes, huelgas «ilegales»; los que atenten contra la «seguridad» pública, «perturben» la tranquilidad, el orden, los servicios públicas, secuestren alguna persona. los que formen parte de grupos de «gente armada», y entre decenas de «delitos» más, ¡no faltaba más!, los de asociaciones «ilegales», prensa y «organizaciones clandestinas».

A propósito de «libertad de asociación», los lectores o lectoras recordarán o se darán por orientados quienes no estuvieran informados referente a que el rector de la universidad de Madrid, señor José Botella y Llusiá, dijo en el campamento de La Granja, a los estudiantes universitarios allí reunidos: «¡Tendréis libertad de asociación!»; pues bien, preguntado al efecto Carlos Iniesta Cano, general de división, políticamente tenido por una figura «muy importante», con cargos en Gobernación Militar, de Madrid, con procuradoría en Cortes y un «asiento» en el Consejo Nacional, por los responsables de la revista universitaria «Avanzada», acerca de la libertad de asociación para los estudiantes, el dicho general Iniesta contestó textualmente:

«Sin duda alguna, considero que esos rumores son totalmente absurdos. O mejor dicho, a mi juicio sería absurdo establecer esa libertad de asociación en total desacuerdo con el espíritu de nuestro Movimiento, establecido de modo claro y contundente en nuestra Ley Orgánica.

»Esos rumores o manifestaciones — prosiguió el mencionado general — son pura demagogia y, en consecuencia, ni pueden admitirse ni deben ser tomados en consideración, pues, en el mejor de los casos, no pueden ser calificados de serios.»

A modo de recordatorio u orientación igualmente a los lectores, diré que la «Ley Orgánica» a que se refiere el general C. I. Cano, en vigor después de haber «sido refrendada por el pueblo español» el 14 de diciembre de 1966, en uno de sus puntos dice así:

«El jefe del Estado es el representante supremo de la nación, encarnando la soberanía nacional, ejerciendo el poder supremo político y administrativo. La persona del jefe del Estado es inviolable. Todos los españoles le deben respeto y veneración», o que no cambia en nada a lo ya existente al respecto, pues ya en los estatutos de la fenecida Falange constaba en uno de sus primeros apartados: «El caudillo sólo debe dar cuenta y rendir explicaciones a Dios y a la Historia.»

Salta a la vista que el franquismo sigue «liberalizándose», «democratizándose» a la inversa, a la manera bolchevique, tendiendo más y más a yugular al máximo posible todo sentido y síntoma de libertad y democracia, imponiendo por todos los medios opresivos y represivos a su alcance al sufrido pueblo español la libertad del «Ordeno y Mando», la «Democracia orgánica» del supremo Poder asentado en la *suprema* persona del caudillo Francisco Franco, por la «Gracia de Dios» y la ruina de España

Más podríamos aducir con pruebas fehacientes aseverando con afirmaciones la falacia, la falsedad de tanto «democratización» en la que nunca hemos creído ni creemos los hombres de la C. N. T. y del Movimiento libertario.

Pero... ¿qué pensarán y cómo ingerirán mentalmente estas maquiavélicas artes liberaldemocráticas los tránsfugas que colaboran con los sindicatos verticales, con el «Movimiento», con el franquismo y por ende con el Estado por «la liberación y democratización» del pueblo hispano? ¿Qué dirán y cómo absorberán la «píldora» democráticaliberatriz los que afirmándose los más firmes antifascistas - antifranquistas, por camaleónicas «tácticas» políticas han abandonado la lucha «violenta e ilegal» por la colaboración con los sindicatos oficiales y oficializados? ¿Qué pensarán los timoratos que dicen que el franquismo se liberaliza y que «ahora» en España se «puede hablar claro» y que los que se han replegado en sí mismos remedando al avestruz por conveniencias representativo - acomodaticias? ¿Qué pensarán para sus adentros ventrísticos aquéllos que en el interior de España y en el exterior de ésta afirman haber «evolucionado» el régimen franquista, cuando en realidad éste, con Franco o sin él, no cejará en sus arbitrariedades, en sus crímenes «legales», en sus injusticias «legales», para con el pueblo en general y de todos aquéllos que no dobleguen la rodilla ante el «jefe supremo» con docilidad corderil y obediencia de recua?

Contra la dictadura franquista y contra todas las dictaduras, rojas, pardas o blancas, no declinaremos ni abandonaremos la lucha los hombres que no hemos perdido la dignidad, y que lo que decíamos sentir y defender ayer, social e ideológicamente, lo seguimos patentizando hoy con firmeza por medio de los hechos y del ejemplo.

ALEJANDRO LAMELA

Servicio de librería

LA SABIDURIA RIENTE
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

«Mi vida», Gorki	5,00
«Pasión y Justicia», Iris T. Pavon	3,50
«La bataille de Toulouse» (relié) José Cabane	13 85
«Poesía española del siglo XX » francos	36 90
«G. Cheïtanov», Gr. Balkanski.	9,20
« Textes de Bakounine : La Liberté »	3 10
«Ciudad Caída», J. Carmona Blanco	10 00
«Mis Universidades»	7,50
«El tesoro de la Sierra Madre», B. Traven	12,00
«Sangre Negra», R. Wright	26,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	3,00
«Cuentos de la Alhambra», (cartoné), W. Triving	7,50
«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartoné)	16,50
La Vérité sur Lourdes	7 50
«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,10
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
Surpopulation	7 50
Histoire des Papes	12 50
La Vie comique de Jésus	8 50
«De l'Anoia al Sena sense pressa», J. Ferrer	10 00
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)	18,50
«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó	15,00
«L'anarchisme», Daniel Guérin	3 10
«Ideología y tendencias en la Comuna de París», H. Kœchlin	15 00
«Utiles después de Muertos», Carlos M. Pellicer	25 00
«Arte y Libertad», S. Vilar	15 00
«Rebelde en el Paraíso Yanqui», Richard Dronnin	20 00
«Correspondencia selecta de Joseph Ishill (Traducción y notas de Vladimir Muñoz) —	6 00
«Cataluña 1937», G. Orwell	16 00
«Marxismo y Socialismo Libertario», Daniel Guerin	7 50
«España en el Crisol Político», Henri Rabasseire	16 00
«Dictadura y Revolución», Fabbri	16 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	12 00
«La Falacia del Marxismo», Gaston Leval	7 00
«Les Espagnols en France», Guy Hermet	26 00
«Furgón de cola», Goytisolo	21 00
«Historia de las agitaciones campesinas andaluzas», Juan Díaz del Moral	15 00
«Kaput», Curzio Malaparte (cartoné)	14,50
«Defensa de España», José Huerta	18 00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13507 56.

Descuentos del 15 % a paqueteros y FF. LL.

Hace 80 años, nació el Esperanto

EN el 80a aniversario del Esperanto, «Esperanto-actualité» ha recibido un abundante correo, emanando de personalidades que han querido manifestarle su simpatía en esta ocasión.

He aquí, entresacadas de tal correo, las palabras del gran biólogo Jean Rostand (del cual dos obras, «Ce que je crois» y «L'Evolution», han sido traducidas al Esperanto) y de Maurice Frechet de la «Academie des Sciences» francesa:

«No existe hoy una sola actividad científica donde la investigación no sea la obra colectiva de hombres de diferentes orígenes, y de diferentes lenguas. Así pues, más que nunca debe hoy comprenderse que el uso de una lengua común tendría por efecto de avanzar el progreso científico, facilitando el intercambio de informaciones, la discusión de los resultados obtenidos, la confrontación de las hipótesis y de las opiniones».

«Cuando la verdad surge por todo, importa que ella encuentre, para manifestarse, un lenguaje comprendido por todos. La adopción de un tal lenguaje se halla además en el sentido de la evolución histórica de nuestra especie que, a pesar de los graves desacuerdos y de los conflictos que la minan, no deja de avanzar unificándose siempre más».

«Todo hombre de razón está de aquí en adelante convencido que la supervivencia del «Homo Sapiens» exige el renunciamiento a los viejos separatismos, que podrían conducirle al «autogenocidio por la catástrofe atómica».

»Puesto que en un mañana próximo todos seremos «ciudadanos del mundo», nosotros debemos desde ahora acostumbrarnos al empleo de una lengua planetaria». — *Jean Rostand.*

«La necesidad de un lenguaje universal ha sido sentido en todos los tiempos. Durante mucho tiempo el latín ha cubierto tal necesidad, pero solamente entre las personas cultivadas. Por fin, hace 80 años, la solución nos fue dada por el Dr. Zamenhof, con la «Lengua Internacional», de la cual publicó el primer libro de estudio bajo el seudónimo de «Dr. Esperanto». En el día de hoy, la mayor parte de las obras maestras de la literatura mundial han sido traducidas al Esperanto, una literatura original, rica, va desarrollándose, y emisiones radiofónicas regulares hacen oir la voz de la comunidad mundial esperantista.

»Esta lengua, que permite a todos los pueblos de comprenderse, es un potente instrumento de paz y de concordia entre los hombres». .. *Maurice Frechet.*

Para todos informes sobre el Esperanto, escribir a: Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91 Igny; o a «Sat-Amikaro, 67 av. Gambetta, París (20).

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La hora de la reflexión

COLOCAMOS esta cuartilla en el rodillo maquinista para expresar difícilmente una preocupación por nosotros y otros compartida. En el movimiento libertario sucede lo que no tiene que suceder. Lo alienta una Idea, y todo individuo u organismo que se precie de la misma viene obligado a disminuír su tono personal o grupista en beneficio absoluto de la... Idea.

Diferencias de apreciación siempre las ha habido, y debe seguir habiéndolas, no en lo fundamental: en lo relativo. Cuando millares de cerebros funcionan cada uno por su cuenta, la igualdad de pensamiento en lo absoluto es imposible. Y cuando esa pretendida fusión (o « fundición ») de pensares existe, se levanta potente el coro de «La canción del olvido», «La marcha de Cádiz», «Mi líder amado», «Mi jefe infalible» o «Camisa neira», o «Hitler uber alles» o «Cara al sol» o «Fidel, Che y Cía.», etc., etc., etc., queriendo indicar, con estas citaciones que, encuadrado, regimentado, el indviduo deja de ser tal, deja de pensar por ahorrarle esa molestia el jefe, el caudillo, el jerarca, el líder, el presidente, el comandante del sector político o social que sea.

Todo eso, tan desagradable, puede pasar en elemento religioso, regimental o político gregario, no en terreno empapado de anarquismo, donde sin fortaleza individual no hay aguante ni justificación organizacional posible. Ni en la Confederación ni en las asociaciones libertarias la dejación del atributo personal (no personalista), la desgana de pensar por cuenta propia, la agregación a un agrupamiento de personas soldadas, la pérdida de la voluntad intrínseca, el regreso a la masa, son condiciones posibles. O se está en casa, o se deja de estar. O se es libertario de sentimiento, de convicción y de temperamento, o se és lo contrario.

Queremos creer que en la C. N. T. actual, particularmente la que vivimos, una pérdida de temple al extremo de lo expuesto no existe en proporciones preocupantes. Sin embargo, a causa de la guerra y de los trotes leve-confederales de durante la misma, un desentrañamiento ideológico se puede aún observar en compañeros que, pegando tiros o desempeñando cargos políticos y militares, no tuvieron tiempo de fortificar, de afinar su moral anarquista, pudiendo arrancar de ahí ese malestar, ese desentono existente entre «unos» y «otros», entre «recobrados» y «recobrables». Fenómeno humano, inevitable, no lo discutimos. Pero fenómeno insano, perturbador, que merece rectificación inmediata. La escisión confederal de 1945 no tuvo otro motivo que el persistir en el error ministerialista, tanto como pegarle un balazo a la experiencia e impedirle a la Confederación su futuro libertario. Que unos compañeros pierdan cualidad ácrata al negarse a rectificar con el conjunto nuestra conducta confederal de guerra, no debe ser causa del hundimiento total de la C. N. T. por pérdida de la moralidad ideológica y del sentido finalista que aconsejó en 1910 levantar esa sindical revolucionaria. ¿Que los tiempos han evolucionado? ¿Es que ya se entiende regresión por evolución? ¿Desde cuándo retroceder al siglo XIX, es encaminarse al XXI, desde cuándo darse por vencido es un triunfo, desde cuando una casa sólida es peor que quedarse al raso y por ello hay que demolerla?

Cuando ideas palidecen aparecen los enconos, germinan y crecen lozanas las ponzoñas del odio. Odio propiamente, no lo registramos en nuestros medios; pero sí enfriamientos, abandonos, boicots, todo negativo, todo conducente a la nada. Este periódico y «Umbral», por ejemplo, habrían perecido a no ser unos miles de compañeros que van «a Roma por todo». Son los consecuentes, los no perecibles, el crédito eterno de la C. N. T. y de la Idea.

¿A dónde se piensa ir con semejante política de abandono, de desafectos, de transigencias con lo exterior, de oposicionismos irreductibles en el interior? Al desastre, no lo creemos. Pero el camino es peligroso. Bajando, algunos se han encontrado en la sentina verticalísca; otros, manipulando solamente la caja de los truenos, se encuentran muy cerquita del marxismo, y otros más, enzarzados en la problemática nimia, envueltos en la deteriorada capa del recelo, no aciertan a ver el abismo de negación que los atrae.

¿Se es confederal y libertario por encima de todo?

Se está en la hora de que lo demostremos TODOS.

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

DISCORDIA

por RICARDO FLORES MAGON

IMAGINAOS la tierra sin montañas, el mar sin olas, el cielo sin estrellas, la flor sin colores. Imaginaos a todas las aves vistiendo el mismo plumaje, a todos los insectos ostentando la misma forma y color. Imaginaos las llanadas sin un repliegue, sin un accidente; arena y guijarros aquí, guijarros y arenas allá, arenas y guijarros por todas partes; ni un árbol, ni un yerbajo; nada que trunque la monotonía del paisaje, nada que interrumpa la uniformidad del cuadro; ni un arroyo que murmure, ni un pájaro que cante, ni una brisa que recuerde que hay movimiento, que hay acción. Imaginaos, por último, a la humanidad, sin pasiones, teniendo todos los mismos gustos, pensando todos del mismo modo, y decid si no sería preferible morir de una vez a sufrir la prolongada agonía, que no otra cosa sería el vivir en tales condiciones.

El orden, la uniformidad, la simetría parecen bien más cosas de la muerte. La vida es desorden, es lucha, es crítica, es desacuerdo, es hervidero de pasiones. De ese caos sale la belleza; de esa confusión sale la ciencia; de la crítica, del choque, del desorden, del hervidero de pasiones surjen radiantes como ascuas, pero grandes como soles, la verdad y la libertad. La Discordia, he ahí el gran agente creador que obra en la naturaleza. Las acciones en la materia inorgánica y en la orgánica, generadoras de movimiento, de color, de luz, de belleza, ¿qué son si no obra de la discordia? Rompiendo la monotonía de las substancias simples, la Discordia acerca unas a las otras, las mezcla, las combina, las desmenuza y las lleva de un lugar a otro: el hierro que duerme en las entrañas de la tierra es el mismo que arde al atravesar la atmósfera terrestre en la forma de aerolito, el que enrojece los labios de una mujer y el que brilla en la hoja de un puñal; el carbono que se presenta negro en los tizones apagados és el mismo que se ostenta verde y bello en las hojas de las plantas, límpido como una gota de rocío en el diamante, tibio y acariciador en el aliento de la mujer amada. Todo lo transforma la Discordia: disuelve y crea, destruye y esculpe.

En las sociedades humanas la Discordia desempeña el principal papel. Innovadora, rompe viejos moldes y crea nuevos; destruye tradiciones queridas, pero perniciosas al progreso, y prende en el alma popular nuevas lumbres, nuevas ansias después de destruir los rescoldos en que desentumecen su frío senil los ideales viejos. Esteta, detiene en su trillado camino el Arte y lo hace tomar nuevos derroteros, donde hay fuentes no aprovechadas aún por el rebaño literaloide, nuevos colores, nuevas armonías, giros de dicción inesperados que no existen en ninguna paleta, que no han vibrado en ninguna cuerda, que no han brotado como chorros de luz de ninguna pluma. Revolucionaria siempre, la Discordia hace que el disgusto fermente en los pechos proletarios hasta alcanzar el máximo de tensión, la desesperación hace que las manos busquen la piedra, la bomba, el puñal, el revólver, el rifle, y se lancen los hombres contra la injusticia, dispuesto cada uno a ser un héroe.

Mientras el pobre se conforme con ser pobre; mientras el oprimido se conforme con ser esclavo, no hay libertad, no hay progreso. Pero cuando la discordia tienta el corazón de los humildes; cuando viene y les dice que mientras ellos sufren sus señores gozan, y que todos tenemos derecho a gozar y vivir, arden entonces las pasiones y destruyen y crean al mismo tiempo; talan y cultivan, derriban y edifican. ¡Bendita sea la discordia!

29 de octubre de 1910.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

MORIR DE HAMBRE

CON la extensión de la denominada «sociedad de consumición» va implícito un acentuado embotamiento de la sensibilidad. El espeso aburguesamiento, la muelle inclinación a la «dolce vita», hacen que entre las masas de obreros y no obreros, descontadas escasas individualidades, las referencias de prensa y las imágenes de televisión referentes a las grandes calamidades humanas, no vayan más allá de una impresión superficial, que pronto se olvida. Así ahora con las noticias al respecto de la enorme cantidad de personas que literalmente mueren de hambre en el Biafra.

Según informes de la Cruz Roja y de otras entidades, durante el pasado mes de octubre, fueron dos cientas mil personas las que murieron de hambre en aquellas tierras. Y es tan deficiente, tan precaria la alimentación que obtienen la gran mayoría de aquella población que la anemia, el más intenso pauperismo, hacen vaticinar a los expertos que probablemente serán cerca de un millón aquellos que perecerán antes de fin de año.

Ha de ser horrible el padecimiento de aquel que se ve atenazado por el hambre, el que no tiene nada para llevarse al estómago, para aplacar los dolores intestinales. Nos han contado, elementos que vivieron en los campos de concentración alemanes, casos de un intenso dramatismo. Sabemos de hechos individuales en donde, acuciado por el hambre, el hombre, perdido ya el uso de la razón, ha llegado al nivel de embrutecimiento de la bestia. ¿Qué ocurrirá entre esos millares y millares de infelices que mueren diariamente en el matadero nigeriano, unos víctimas de la brutalidad fratricida de la guerra, y otros consumidos por el hambre?

Mientras la destrucción de una y de otra naturaleza hace estragos, se origina la paradoja de que diversos países de aquellos que pasan por ser heraldos de la civilización, atizan la hoguera destructora, facilitando armas y toda suerte de pertrechos bélicos, ya a los unos, bien a los otros de los bandos en pugna. Y luego están aquellos que lamentan los efectos, pero soslayan las causas fundamentales del hambre y de la guerra.

ANHELOS DE LIBERACION INMEDIATA

Landauer, uno de los pensadores de fibra anarquista menos conocidos, aducía que la liberación de tipo libertario, ya en el orden moral, bien en el económico, no es para atenderla del eterno futuro; siempre en perspectiva de un más allá. Consideraba que debía hacerse lo pertinente para adentrarla en la realidad del presente inmediato. Creía, y en exponerlo dedicó artículos y libros, que ello dependía de la voluntad, de la firme resolución, y del espíritu de una efectiva ayuda mútua.

En tal dirección, buscando vencer la propensión al egoismo exacerbado, que no pocas veces se adueña incluso del individuo que se precia de idealista, emancipado de prejuicios, se han hecho ensayos, se hacen en una o en otra parte; unos pasan desapercibidos, otros han llegado a alcanzar un cierto eco en el ambiente general de los afines. Se ha hablado de los fracasos de ensayos emanando del campo libertario. Pero como bien decía Armand: «¿Acaso en el mundo capitalista no han habido y hay fracasos todos los días?» En efecto, empresas comerciales, iniciativas de tipo industrial, pese al hecho de hallarse rodeadas de garantías, han fracasado y fracasan. ¿Cómo escandalizarnos de que fracasen proyectos de tipo libertario que, por serlo, han de tropezar con más dificultades que los proyectos emanando del ambiente burgués?

Valga lo que valiere, una iniciativa más está en danza. Unos, al parecer jóvenes compañeros, cuyo núcleo de relación debe estar en Casablanca, puesto que han dado nombre y señas como sigue: Joaquín Fernández, 2, due Dumont d'Urville, Casablanca, (Maroc), pretenden organizar en Francia, «una colectividad agraria basada únicamente en las ideas anarquistas». Estiman que el proyecto ha de tener como finalidad la de realizar proselitismo, demostrando en la práctica llevar a cabo las teorías anarquistas. Con ello buscarían luego la base para poner en práctica otras colectividades de la misma naturaleza, ya en un lugar bien en otro. Su llamamiento tiende a explorar la voluntad realizadora, el concepto emprendedor que pueda haber entre los afines en ideas. La colectividad que propician consideran que podría estar integrada por una cincuentena de jóvenes de ambos sexos, y su organización interior, puntualizan, basada en las teorías libertarias. Explican que la ayuda material les ha de ser muy necesaria, y que cuentan con el espíritu de comprensión de aquellos compañeros que sienten el ideal anarquista. Expresan también que estimarán las adhesiones de simpatía, de apoyo moral, así como los consejos de los compañeros menos jóvenes que aquellos que han lanzado la iniciativa.

Por supuesto, sería interesante que el proyecto de referencia llegase a cuajar, y el buen deseo que anima a los jóvenes que lo han expuesto no se viera defraudado. Cuentan ya de por sí con algunas ventajas: la etapa juvenil es la de sentido más romántico y con menos propensión al egoismo de mezquina contextura que en algunos ensayos de esta naturaleza, desarrollados por elementos veteranos, se ha dejado sentir. Al ser jóvenes reunen la fortaleza física y el dinamismo emprendedor, presto para el sacrificio. También, todo hay que decirlo, se da el caso entre los elementos jóvenes, si las ideas no están bien solidificadas en la conciencia, que el ideal es como una especie de sarampión, que viene y pronto desaparece.

La experiencia de la militancia con veteranía suele no pocas veces inclinarse al escepticismo, ¡se han visto caer tantos castillos hechos en el aire! ¡se han compobado tantas defecciones! Se sabe también que algunos que se consideran, o se les considera, de cierto modo moralmente relevante, en el fondo ofrecen características distintas, que hacen bueno el adagio de «las apariencias engañan». Pero el escepticismo sistemático es de tono corrosivo. ¡No sirve para aquellos que llevan a modo de alas para elevarse sobre las miserias mundanas en plan de constructores!

A la juventud hay que darle aliento. Incluso, si la juventud tiene voluntad creadora unida a lucidez de conocimientos, ella también puede dar alientos y exhortarlés a que desarrollen una u otra actividad a esos veteranos, inactivos, desanimados, blandengues, que antes de morir ya parecen muertos.

LA VITALIDAD DE MENENDEZ PIDAL

Ya faltándole poco, muy poco, para llegar a centenario, ha fallecido a sus noventa y nueve años Ramón Menéndez Pidal. Verdadero caso excepcional de longevidad el suyo. Mas, a la vitalidad física hay que agregar también su vitalidad intelectual. Infatigable investigador en lo concerniente a su especialidad, la filología, la mayoría de sus trabajos, por su índole y características, no eran accesibles al gran público. Obra, la suya, de remover archivos, de compulsar vetustos documentos. Nadie como él acertó a estudiar con minuciosidad de detalles el origen del idioma castellano. Su capacidad de erudición le llevó a examinar los romances populares, las cantigas, los poemas mediovales, ofreciendo versiones limpias de errores de las obras más representativas escritas en los siglos pasados como en el caso del «Poema del Mío Cid».

En distintas ocasiones dio muestra de acentuado espíritu liberal, poniendo su firma, que ya no era solamente la del insigne polígrafo, sino que era también la del Director de la Academia Española, filólogo además de un prestigio internacional, su firma, la primera, en documentos de serena protesta contra alguna de las tantas arbitrariedades cometidas por el fascismo hispano. Franco y sus secuaces, que no han tenido escrúpulo en maltratar a la intelectualidad de tendencia liberal, no se atrevieron a ensañarse atacando a Menéndez Pidal. Temieron, por supuesto, que se acrecentara la mala fama de que son objeto por parte del mundo liberal si cometían la tropelía de atacar a uno de los hombres que más se han esforzado para dar prestigio a la cultura española.

Pero Menéndez Pidal ha tomado a veces posiciones con las que no pocos de un reconocido criterio liberal han estado disconformes. Está el caso de sus invectivas contra el Padre Casas, que, como es sabido, levantó su voz de protesta contra la explotación de que se hacía objeto a los indios, cuando el descubrimiento de América. Pidal, en esto, se puso de lado de quienes han querido justificar las arbitrariedades cometidas por los aventureros con sed de conquista y de fortuna. Y aquí cabe aquello de «Somos amigos de Platón, pero más amigos aún de la verdad». Sepamos ver lo que son virtudes, sin dejar de ver los defectos.

AQUI Y AHORA

El fondo de la cuestión

por Juan Español

CUANDO en la cuestión racial se adopta una actitud antirracista, se corre el grave peligro de asir el rábano por las hojas. Es conveniente y necesario puntualizar el hecho de que, ante cualquier problema, tendemos con harta frecuencia a tomar en seguida una posición «anti» o «pro» sin meditar seriamente si en realidad vamos a enfrentarnos con un problema fundamental o con una derivación subsidiaria del mismo, cosa muy distinta como ya se echa de ver. En la solución de todo problema se impone el ataque de frente y a su raíz, ya que si confundimos los términos y tomamos como problema lo que sólo constituye su consecuencia o resultado, nos exponemos a romper lanzas inútilmente contra un muro granítico, con evidente y estéril gasto de fuerzas y un retraso. que puede ser trascendente, en su gestión resolutoria. Así, en el caso que nos ocupa, confesarse antirracista es tanto como admitir que existe especificamente, un problema racial, y que los negros (o del color que se quiera), en cuanto tales, necesitan ser protegidos y amparados como entes desvalidos e inferiores dentro de un odioso espíritu de caridad y misericordia en unos, con espíritu de justicia en los demás, pero subsistiendo en ambos casos el grave desenfoque del planteamiento. Se ve claro que la actitud antirracista presupone, implícitamente, la existencia de unos seres de excepción, una masa de personas a la que, «a priori», se acepta y discrimina como «negra», adjetivo este último que adquiere aquí una terrible relevancia, pues no se trata ya de simples personas genéricas (con hambre o sed, desgraciadas o felices, explotadas o libres), sino de «personas negras», es decir, personas enajenadas del mundo de los humanos. A poco que se medite aparece de inmediato esta extraña coincidencia: el racista, para quien el negro es un ser inferior o casi animal, lo explota, lo degrada, lo apalea, y hasta lo asesina; y el antirracista, partiendo de una base similar aunque más atenuada, es decir, considerando al negro no como persona, sino como persona «negra», se ve impelido a defenderlo de igual modo que obraría con un inválido o un niño, arrancándolo de las garras del racista. ¿Qué significa todo esto? Significa, ni más ni menos, que el antirracista es un ser de vista corta y a ras de tierra que enfoca la cuestión de un modo simplista; un ser bueno en el sentido cristiano y que como éste pretende desterrar la miseria del mundo a base de una blandengue y caritativa limosna, o en otros términos, pretende perpetuar la miseria, así como el antirracista pretende que se haga justicia, no a los blancos (eso es cosa privativa de ellos) sino a los negros, a los pobrecitos e indefensos negros, los cuales constituyen algo especial y aparte del resto de la humanidad.

El fondo de la cuestión, pues, no consiste en el hecho particular de que los blancos esclavicen a los negros y los sometan a un tráfico inhumano. No, nada de éso. La terrible verdad, la verdad primaria y fundamental del caso es que, sencillamente, los hombres esclavizan a los hombres, los hombres explotan a los hombres y los hombres trafican con los hombres. Ahí radica y ahí está el problema real y nudo: la explotación humana, casi tan vieja como el mundo.

En consecuencia no existe un problema racial como tal problema, sino una especial derivación del anterior cuya solución vendrá por sí sola en cuanto el primero haya desaparecido. El racista aparece en la historia como un caso especial, patológico diríamos mejor, dentro de la odiosa fauna de los explotadores y traficantes de carne humana. El espécimen clásico de ella pretende justificar su posición mediante los sofismas pseudocientificos de extrañas teorías económicas y con el auxilio casuístico de una supuesta incapacidad humana para alcanzar la igualdad y libertad tctales. Su lema parece ser «El mundo es ansi», como diría el personaje barojiano. Pero el racista va mucho más lejos. No sólo acepta las premisas anteriores, sino que además agrega otras radicadas en la inferioridad biológica de una parte de sus semejantes, sobre todo en una inferioridad mental. Esto es pura falacia. Pero demos por admitida una tal inferioridad. En este caso ¿podría explicarnos racionalmente un furibundo racista en virtud de qué tortuosas razones un ser humano desvalido merece nuestra repulsa y la negación abrupta a los derechos inherentes a su condición humana? ¿Podría explicarnos, (cosa más difícil todavía), la flagrante contradicción de que a este ser, al que de antemano le niega toda ayuda desafiando cuantos preceptos humanos y divinos existen, lo utilice para su comodidad y lucro, lo hunda en la abyección, lo apalee y lo asesine, relegándolo a un nivel inferior al de la bestia? Nadie ni nada, a no ser la febrilidad de una conciencia aberrante y enferma, podría suscribir tales atrocidades. Por consiguiente no cabe otra opción que considerar al racista como una mente morbosa, esquizofrénica, precisamente inferior a la de aquellos que trata de descalificar. Pero salvado este escollo no debemos perder de vista el meollo de la cuestión, el único digno de nuestra atención y nuestro esfuerzo y que comporta todas las dificultades subsiguientes en las que nos debatimos: la explotación del hombre por el hombre.

Una prueba evidente de que, en efecto, aun en medio de los furores racistas la simple esclavitud humana en general subyacía en el fondo, es que la esclavitud se extendia a todos sin distinción de colores ni razas, y el racismo tan sólo era una modalidad específica dentro del contexto panorámico. Negros y blancos eran subastados en común tal y como se puede leer en un anuncio del «Boston News Letter» del 3 de mayo de 1714: «Se venden varias sirvientas irlandesas, la mayoría por cinco años, y un sirviente irlandés, que es, además, un buen barbero y peluquero; igualmente cuatro o cinco atractivos niños negros.» Pero la esclavitud entre los blancos tenía más serios inconvenientes que con los negros. La mentalidad de los primeros, más cultivada por la educación y próxima a la de sus amos, era un obstáculo digno de tenerse en cuenta, pues además de ser más insumisos resultaba difícil hallarlos entre los demás blancos en caso de deserción. Algunos especialistas sobre el tema aducen que su condición de cristianos presentaba, asimismo, reparos de orden moral. Nos resistimos a creer que en conciencias semejantes hubiera lugar para escrúpulos de tal jaez. Lo cierto es que, en Norteamérica, la esclavitud blanca no era rentable ni manejable en comparación de la negra, y a ésta dedicó todo el esfuerzo. De donde resulta que en principio no había problema racial, pues la esclavitud alcanzaba a todos. Lo que en realidad hubo fue problema de acomodación y rentabilidad, virtudes éstas que recaían en la domesticidad y fortaleza de los negros importados. Frecuentemente era la Biblia a la que se acudia para justificarla, se entiende la esclavitud negra. Y así: «De los herejes que os rodean obtendreis vuestros siervos y siervas». (Levítico, XXV, 44). Cuando se pensó que los negros podían ser conversos cristianos, se presentó un nuevo problema. ¿Cómo justificar entonces la esclavitud? Los primeros negros llegados a Virginia fueron considerados como contratados para toda la vida, en cuyo caso sus hijos nacían libres y educados en la fe cristiana. ¿Cómo dejar escapar esta flamante mano de obra futura? Se acudió al argumento religioso que fue el que, en definitiva, dio paso al primer argumento racista. El primero se basaba en que los negros eran herejes cuyas almas podían ser salvadas, ergo el segundo dedujo que todos los negros estaban condenados a la esclavitud. Un pretexto apoyado de nuevo por la Biblia, según la cual los negros eran hijos de Ham o Canaán, sobre quienes el patriarca Noé había fulminado su anatema: «Maldito sea Canaán; sirvientes de sirvientes serán para siempre sus hijos» (Génesis, IX, 25). Los obispos y los pastores refrendaron inmediatamente esta posición y tuvieron parte activa y causal en el establecimiento legal de la esclavitud. Es todo un poema nazareno ver cómo se expresa el obispo de Berkeley: «Los negros son criaturas de otra especie, y no tienen derecho a ser incluídos o admitidos en los sacramentos». Por este camino florecido de escarnio e injusticia, el estado de Virginia estableció oficialmente, en 1661, que los esclavos negros «eran sirvientes a perpetuidad». En 1663 dictó una ley por la que todos los negros del estado debían considerarse como esclavos, y otra por la que se prohibían los matrimonios entre miembros de distintas razas. Una cítusula de dicha ley decía esto: «Diversas mujeres inglesas

(Pasa a la página 2.)

LA PEÑA RACIONALISTA DE PARIS

Ofrece un acontecimiento musical a cargo del virtuoso de la guitarra, compositor y musicógrafo español, MANUEL CARRION, el cual ha accedido venir a nuestra casa para obsequiarnos con un magistral concierto en el que ejecutará:

Elegía a Antonio Machado, M. Carrión.
Suite, de Visée.
Suite, de Vincenzo Galilei (padre del célebre Galilei),
y otras obras de J. S. Bach, Sor, Tárrega, Albéniz, Falla, Granados, Turina, Villalobos, J. Rodrigo.

El 15 de diciembre a las 3 y media de la tarde en 24, rue Ste-Marthe, (Metro Belleville). Entrada libre.

ACORDEMONOS DE

S.I.A.

TRIBUNA JUVENIL

Amor y libertad

HAY una zarzuela española titulada «Bohemios» en la que su autor, el inspirado músico Amadeo Vives, glosa en buena música esa conjunción maravillosa, única en las intenciones vitales del hombre, de amor y libertad. Pero en la trama de la comedia a que aludimos aparece otra pequeña «deidad» en forma de arte, y si bien el enunciado de «Bohemios» no la menciona, ésta se manifiesta naturalmente e inevitablemente en toda acción de los personajes.

Amor es un sentimiento de naturaleza que, por dulzura de la vida, obtiene la continuidad de la especie. El Arte es un sentimiento creador y al propio tiempo enaltecedor del hombre. La Libertad... sin ésta no hay amor verdadero, no hay arte en la cohibición o en la anulación de los derechos y manifestaciones espontáneas del individuo. Amor, Libertad y Arte forman una hermosa trilogía.

He aquí, pues, el único motivo caudal que puede en esta vida fea y mísera que la sociedad nos obliga a vivir, inducirnos a mezclarnos en la lucha por la dignificación del hombre en base a un mundo mejor en la que la cara trilogía servirá de meta. No de meta definitiva, sino de principio, puesto que tras el más allá queda más allá siempre, es decir, que la brega por la superación es justificada y necesaria como el desarrollo del infinito. No buscamos cielo en lo insondable, tras el vacío de las nubes, sino felicidad en la tierra, sobre el suelo, vista la falacia de los reinos celestiales.

Ahora mismo que el combate por la subsistencia es duro e impone obligaciones crudamente materiales, escapan, no obstante, de nuestra siquis notas de gusto, chispas de fragua, puesto que cada uno se fragua pensamientos y habilidades que nada tienen que ver con el sudor de los pies y las cadenas de w. c. Al terno que nos suele provocar una injusticia, le sucede, lograda la calma, el placer de un paisaje, de una expresión humana, de un susurro de naturaleza, etc., traducible, todo ello, por emoción de la sangre, en pinturas o esculturas, en piezas escénicas, en músicas de inspiración para el pentágrama.

Nuestros muchachos del «Golem» — que acaban de abrir los ojos en la ventana del mundo — han entrevisto ya estas facetas — nobles — de la vida; esta oposición perenne de lo bello a lo injusto y feo. En el escaso tiempo de actuación que llevan, ya han patentizado su vocación irreprimible por el pincel (una exposición de cuadros), por la música (unas cortas horas de guitarra) y su afición a la escena, con emisión de versos y diálogos imitadores, en super, de escenas de la vida humana.

En el aspecto musical, el 15 de diciembre pensamos llegar a lo alto merced al concurso que nos va a prestar el gran guitarrista español Manuel CARRION, el cual, además de ejecutante privilegiado, es compositor y musicógrafo, o sea un alto valor de la pentagramática española que rueda como nosotros por la pendiente del destierro.

Todos, jóvenes y no tanto, debemos felicitarnos por la ocurrencia de tan magno acontecimiento. — JUANAZO.

DISCOS

Compañero Rampellut, de lo nuestro como eres, sin que aciertes una. Los dimes y diretes te tienen absorbido, desplazado. Los rostros que te atraen — no primorosos, sin embargo — te marginan de la lógica. El chisme te arroba mejor que las ideas, lo que es síntoma grave. En cualquier lugar de elección el individuo opina o desopina, según, del resto de sus afines, y cuando disiente de ellos no los riñe ni abandona. La finalidad común cuenta.

El adherido a partido político o religioso puede estar conforme o disconforme con ciertas prédicas y actuaciones, pero no se desolidariza del partido, ni boicotea sus publicaciones y sus actos, beneficiando, de rechazo, las publicaciones y actos ajenos.

Toda familia se regaña algún día, transitoriamente. Hacerlo definitivamente, atraería la catástrofe.

Cuando la verdad absoluta se llamó Pestaña fracasaron los pestañistas. Cuando la verdad presunta se dijo Juan López se ridiculizaron los lopecistas efectivos. Cuando eso, lo otro, lo de más allá y de acullá privaron por encima de la Idea, no fue fracaso de ésta sino fuga de ocasionales hasta perder el aliento. A tantos peldañistas para abajo, amigo Rampellut, échales un galgo.

Nadie de nosotros merece altar por fealdad física manifiesta. Queda el valor moral, y que no se pierda.

Ningún pretendido anarquista puede prosternarse, crearse ídolos; ni entonar loas a la Belleza en el W.C.; ni ver lisura y sonroso en mejillas marchitas y avinagradas; ni pensar con cerebro ajeno ni observar con con ojos prestados, ¡qué caramba!

Amigo Rampellut, recóbrate y abandona el seudónimo. El vinagre nada adereza en la reposteria del buen gusto.

DISCOBOLO

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

GFP3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

12 DECEMBRE 1968
NUMERO 534
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La faillite capitaliste

Bien que les journaux nous aient parlé de dévaluation, d'austérité ou de difficultés financières, nous savons pertinemment qu'il s'agit d'une faillite flagrante du système capitaliste et les mesures qui sont prises ou vont se prendre ne feront que sursoir à son effondrement. Et nous nous expliquons...

Nous avons subi pendant ces derniers temps un assaut publicitaire sur l'expansion qui nous a convaincu de la nécessité de celle-ci pour la survie du capitalisme. Disons que c'est la carte qu'on a voulu jouer contre l'autogestion. Mais si l'autogestion n'exige que l'effort coordonné des travailleurs, par contre l'expansion de l'économie capitaliste ne peut se faire sans de gros investissements de capitaux et une forte spéculation dans le domaine commercial. Il fallait donc que nos exploiteurs sachent convertir leurs « francs » en machines modernes, leurs usines en ruches et qu'ils réduisent au maximum le contingent des chômeurs pour alléger les charges sociales et augmenter le taux de consommation. D'ailleurs, les partisans de l'intéressement auraient dû commencer par là. M. Ortoli avait bien déclaré à l'assemblée Nationale que : « La hausse de rémunérations va assurer un développement de la consommation qui est lui aussi un facteur essentiel de reprise », mais dans les réalités, les travailleurs ont pu constater que le pouvoir de consommation ne fait que se dégrader de jour en jour. Les chômeurs, ce n'est un secret pour personne, augmentent sans cesse en nombre et, pour que la faillite du système soit plus évidente en France les capitaux s'envolent à l'étranger au rythme de centaines de millions tous les jours.

Les choses ont pris une telle tournure que certains journaux ultra-réactionnaires n'ont pas hésité à parler de désastre financier. Pourtant ce ne sont pas les financiers qui vont payer les frais de ce désastre. Déjà, toute une série de mesures vont grever le budget des foyers ouvriers: les transports, le gaz, l'électricité, etc., par les hausses abusives qu'ils vont subir seront un obstacle au pouvoir de consommation. Le patronat français aura beau exiger l'abrogation de projets sur l'intéressement des travailleurs et l'allègement de la fiscalité, ils n'en resteront pas moins menacés par la faillite du système. Leur seule chance réside dans la division actuelle de la classe ouvrière et la désertion des centrales syndicales de dialogue. Une chance de courte durée certainement si l'on tient compte du mécontentement qui s'accumule dans les milieux les plus déshérités de la société.

Bien sûr, la psychose de peur que l'on entretient volontairement en parlant de la dépréciation du franc peut jouer dans certains esprits mais la majorité du peuple n'est pas dupe. Nous savons que le principe de la dévaluation est appliqué en permanence, même quand on nous dit qu'il n'y aura pas de dévaluation. De toutes façons, même si le franc n'était pas en faillite permanente, même si, comme le mark actuellement, notre monnaie écrasait celle des autres pays, en quoi cela changerait-il le marasme de la société capitaliste ?

Basée sur le profit et la spéculation, elle étouffe dans ses contradictions et nous donne des spectacles aussi effarents que celui de voir les gouvernants parler simultanément de l'expansion et de l'austérité.

Les travailleurs n'ont pas à choisir entre la dévaluation ou l'austérité; et même nous ne devons pas nous soucier outre mesure de l'émigration des capitaux à l'étranger. La France à d'autres richesses à utiliser pour le bien-être de son peuple. La seule chose que nous devons exiger c'est que les capitalistes s'en aillent eux aussi à l'étranger ou au diable avec leur capital. Nous saurons réaliser sans eux une société idéale dans un pays florissant et prospère parce qu'il sera enfin débarrassé de toute sa faune parasitaire.

Un pacifiste intégral: ROBERT TOURLY

Ce pacifiste intégral animait entre les deux guerres le journal « La Patrie Humaine ». Toute une époque de luttes et d'action héroïque.

Que de souvenirs me reviennent, où le bon et le moins bon se rejoignent.

C'était au 13 de la rue Grange Batelière, à Paris, dans un modeste local prêté par Henry Fabre, des « Hommes du Jour », à Victor Méric que ce dernier lança « Patrie Humaine », qui allait remuer quantité d'idées, éveiller des milliers d'hommes à la lutte contre la guerre, contre toutes les guerres.

Dans le n° 84 du vendredi 29 septembre 1933, Victor Méric, dont l'état de santé reste précaire, est excusé dans « La Patrie Humaine » de ne pouvoir donner son papier et de ne pouvoir tenir promesse de prêter son concours aux réunions prochaines, étant contraint au repos absolu.

C'était, hélas, la fin de ce vieux lutteur défenseur de toutes les bonnes causes humaines.

Le n° 66, du 13 octobre 1933, la « Patrie Humaine » annonçait la mort de V. Méric. Dans un article intitulé « L'homme qui s'en va », Robert Tourly nous dit quel guide, quel patron il fut dans cette communauté du 13, rue Grange Batelière.

Ce que Tourly a écrit à propos de Méric, nous pourrions le reprendre dans les détails pour le lui adresser.

Ils étaient liés par une amitié et un enthousiasme communs. L'un et l'autre furent de farouches polémistes, pamphlétaires, théoriciens, historiens. De plus, Tourly était un fameux reporter.

Qu'on se rappelle ses papiers qui nous content son périple à travers « *la Russie nouvelle* », ses impressions de Moscou au Caucase, récits impressionnants, pleins d'observations judicieuses.

Tourly avait publié dans le n° 7 du 26 mars au 2 avril 1932, un article : « Le programme de Hitler », suivi dans le n° 11 du 23 au 30 avril 1932 : « Hitler et la France ». Les dates de la publication de ces deux articles sont à retenir.

Victor Méric mort, il fallait que son œuvre vive. Son successeur était tout trouvé. Tourly reprenait la cognée pour y mettre un fameux coup : d'octobre 1933 à la veille de la déclaration de guerre, en septembre 1939, il ne se lasse d'écrire dans la « Patrie Humaine », son papier hebdomadaire.

Mais le fascisme monte à l'horizon. Il a déjà triomphé en Italie; il submerge bientôt l'Allemagne et tous deux donneront le ton à la répression qui ne cesse de grandir.

Les forces de la paix et de la liberté sont terriblement ébranlées. Un flot de réfugiés vient chercher un asile, peu sûr, dans nos pays à la réputation généreuse et hospitalière. Que de luttes pour imposer le droit d'asile dans ces démocraties servilement à plat ventre devant les dictateurs de l'heure.

Dans un autre article « A propos du sacrifice de Van der Lubbe », l'incendiaire du Reichstadt, Tourly prête au phénomène fasciste toute l'attention qu'il requiert, car l'insolence des fascistes de l'an 1933 était déjà monstrueuse et la complaisance des pouvoirs publics ne l'était pas moins.

Le 5 janvier 1934 (n° 97), la rédaction-administration de « La Patrie Humaine » émigre au 16, rue Saint-Marc. Dans ces nouveaux locaux se poursuit l'œuvre de V. Méric.

A cette adresse, où je me rendais à chaque passage à Paris, je retrouvais Tourly à la tâche, aidé par une équipe de camarades fidèles. Que de souvenirs à rappeler ! Mais l'ami Monclin a su mieux que moi, les évoquer pour les camarades et amis.

Le 9 février 1934, dans le n° 102, Tourly lance un appel pathétique à l'union de toutes les forces prolétariennes et pacifistes : « Contre la barbarie. Pour la paix ». La montée du fascisme grandit. Il serait utile de citer dans tous ces articles dénonçant la préparation « du mauvais coup » opéré avec la complicité de la grande presse et des féodalités économiques. Hélas, que de points communs avec le renouveau des néo fascisme et néo-nazisme actuels !

Pendant des semaines et des semaines, son leader article dénonce le danger du fascisme et de la guerre, liés aux régimes. Il réclame d'une plume vigilante, l'union des pacifistes, pour vivre et survivre et éviter « le suicide de l'humanité dans la plus horrible des agonies ». « Il faut, écrit-il, remonter le rocher de l'Espérance humaine sur la montagne où luit le soleil de la paix ».

Hélas, et pourquoi taire ce qui a été : les pacifistes, et des meilleurs, se désunirent; trop de vent, de bruit et de division dans les congrès, où Tourly s'efforce vainement de réaliser l'entente.

Le vrai danger, Robert Tourly le dénonce le 22 mars 1933. La course aux armements a pris un nouvel élan et se généralise.

Vingt ans après la première guerre mondiale, le réveil des passions est au paroxysme; le patriotisme dissimule les spéculations infâmes. Tout est déchaîné et déjà oubliés les 12 millions de morts, les 20 millions de mutilés.

Ce n'est pas possible, s'écrie Tourly. Il n'y a pas que des fous et des criminels, des aventuriers et des forbans dans ce pays. Il y a encore des consciences ! Mais vite, qu'elles se manifestent, qu'elles se rassemblent, qu'elles s'unissent en un sursaut désespéré, pour étrangler le monstre, ou sauver au moins l'honneur de l'humanité. »

En mai 1935, on parle de bolchevisme et pacifisme; la déclaration de Staline approuve sans réserve la politique de la défense nationale faite par la France.

Robert Tourly réagit, non sans rappeler les arguments spécieux des théoriciens du stalinisme, de la politique circonstancielle d'un Etat, fut-il socialiste, selon les prétentions de ses dirigeants.

Contre le Front Populaire, ses espérances et ses désespérances et l'Union sacrée, c'est contre tous ces slogans qu'il faut mener les durs combats.

HEM DAY

(A suivre.)

Vers un même combat

La situation économique et sociale s'est dégradée à un tel point ces derniers temps, qu'elle a ranimé chez les travailleurs l'esprit de lutte au niveau de l'entreprise. Ainsi, en guise de participation, l'Etat et le patronat ont recréé un climat favorable à la lutte de classes par les mesures impopulaires qu'ils ont appliquées.,

Pas plus chez Renault que dans des entreprises de moindre importance le climat n'est pas à l'appaisement, bien au contraire; et on pourrait croire qu'il s'agit là d'une forme d'intimidation ou de provocation de la part de ceux qui n'ont pas encore digéré les événements de Mai. Quoi qu'il en soit, le paternalisme offert par les gaullistes aux travailleurs sous forme d'intéressement était bien plus nocif que la suppression des primes de fin d'année.

La C.N.T., qui a toujours manifesté son hostilité à toute sorte de primes, considérant que celles-ci sont une forme supplémentaire et déguisée d'exploitation de l'homme par l'homme, serait mal placée pour défendre les travailleurs sur ce terrain-là. Nous ne pouvons pas non plus nous solidariser avec ceux qui, d'après la C.G.T. « ont conscience de défendre, non seulement leurs intérêts mais celui de l'économie du pays et par là la solidité de sa monnaie... »

Nous voilà donc écartés du fameux front syndical commun proposé par la C.G.T.; combien de travailleurs vont se trouver dans notre cas?

Ils sont plus nombreux qu'on ne pourrait le croire... Tous ceux qui ne cessent de réclamer que les primes soient intégrées dans leur salaire sont implicitement avec nous. De même ceux qui pensent qu'il importe moins pour le pays de consolider la monnaie que de garantir la sécurité des ressources de toute la population.

La prime est une récompense empoisonnée offerte à la classe ouvrière, la solidité d'une monnaie ne fait qu'accentuer son exploitation.

C'est sur ces bases que devrait se faire le front syndical commun, mais allez faire entendre raison à des gens qui ne rêvent que « nationalisations et dictatures du prolétariat.... »

Nous sommes fermement convaincus que le triomphe des revendications ouvrières est intimement lié à l'unité de tous les travailleurs et c'est un point sur lequel nous serons d'accord avec les nombreuses formations syndicales et politiques qui prônent le front uni du prolétariat, mais qu'on ne cherche pas à entraîner les travailleurs dans les sentiers battus de la politique ou de la collaboration de classes car, dans ce cas, tous ceux qui ont conscience de l'imposture que représentent de telles positions, sauront se dresser en bloc pour y faire échec.

Toute la classe ouvrière doit se préparer moralement et socialement pour un même combat contre la faillite gaulliste et la paralysie de l'économie du pays.

Sur le plan moral en se dégageant de toute influence politique qui veut faire croire qu'une minorité agissante, une élite doit seule veiller aux destinées du pays; faisant usage, le cas échéant, de toute son autorité. Une morale qui s'appuie sur l'inégalité des droits nous entraîne automatiquement vers une société de classes et s'oppose à notre but souverain : « la liberté universelle ».

Sur le plan social, chaque travailleur doit se préparer à la gestion directe; elle reste le moyen le plus sûr de recréer un climat d'abondance et de sécurité des ressources. Les techniques modernes ne doivent plus rester de l'hébreu pour les travailleurs. Chacun dans sa profession et en dehors de toute dictature, nous pouvons tous nous tourner vers un même combat, celui de notre émancipation.

Le syndicalisme révolutionnaire s'est toujours distingué des autres mouvements par son souci constant d'abolition des privilèges et nous nous devons d'y rester fidèles.

Marseillaise et Te-Deum

La « Marseillaise » fut, voici bientôt deux siècles, un chant révolutionnaire un tantinet guerrier.

Depuis longtemps ce n'est plus qu'un accompagnement rituel aux discours de distributions de prix, aux inaugurations de monuments aux morts et autres représentations plus ou moins officielles.

Je sais, il y a eu deux guerres et, nonobstant, de très nombreuses occasions de nous faire entendre l'œuvre de Rouget de l'Isle, mais trop, c'est trop, et beaucoup de gens, aujourd'hui, considèrent que les sillons ont été abondamment abreuvés de sang plus ou moins « qu'impur », et que cela suffit.

D'autres, de plus en plus nombreux, découvrent aujourd'hui l'« Internationale », chant d'amour et de fraternité que les prolétaires du monde entier n'auraient jamais dû oublier. Bref, la farouche et sanguinaire « Marseillaise » ne sert plus, maintenant, que d'alibi à nos gouvernants réactionnaires, lesquels se gargarisent volontiers de ces mots retentissants qui furent sublimes, et qui ne sont plus que grotesques à force d'être galvaudés.

Cependant, elle n'était pas au bout de ses peines, car il vient de lui en arriver une bien bonne.

Figurez-vous, les amis, que nous sommes en 1968, au mois de Novembre, pour être précis, et que cela fait exactement cinquante ans que les combattants de la guerre 14-18, la première des dernières, cessèrent de s'entretuer.

Soulagement universel qu'il convient de commémorer, certes, mais en ce domaine comme en d'autres, la mesure est la première des vertus. Le défilé carnavalesque en manqua totalement, ne serait-ce que parce que des C. R. S. y défilèrent déguisés en Poilus. Mais passons, et revenons à notre « Marseillaise ».

Entre autres réjouissances officielles il y eut naturellement des messes un peu partout, ce qui est normal, attendu que, sans les curés et Dieu le Père, le Fils et le Saint Esprit, les nonnes et les sacristains du monde entier, le 11 novembre 1918 n'auraient sans doute jamais eu lieu. Bougre d'andouille, me souffle alors celui qui lit par-dessus mon épaule, sans les honorables personnes que tu viens de citer, le 4 août non plus, n'aurait pas eu lieu. Vois-tu la différence ?

Eh, oui, la différence je la vois, en effet ! Des millions de morts en moins !

Mais revenons, de nouveau, à la « Marseillaise ». A Paris, en la cathédrale de Notre-Dame il y a eu un Te-Deum, cela est paraît-il normal, un grandiose Te-Deum, comme il se doit en l'ocurrence, surtout lorsque le chef de notre République laïque et indivisible se trouve au premier rang des assistants.

Mais après, que croyez-vous qu'il arriva ? Tout simplement ceci : que les grandes orgues attaquèrent une vibrante « Marseillaise », que tout le monde, les curés de haute et basse appartenance, les punaises de sacristie, les ministres et autres officiels, les culottes de peau, le reste des présents et jusqu'aux enfants de chœur entonnèrent martialement.

Est-il besoin d'ajouter un commentaire quelconque à pareille farce? Non, sans doute, dans nos milieux il y a longtemps que le chant des Marseillais a perdu toute signification. Mais, tout de même, dans une église, après un Te-Deum !

BLANQUET

Affamons les affameurs

L'histoire du système capitaliste est un éternel recommencement. Ce qui vient de se passer et que les intellectuels du porte-monnaie appellent « crise monétaire » n'est en fait que la crise du système capitaliste, crise qui est permanente et démontre les contradictions et l'ineptie du système.

Ce n'est pas seulement de Gaulle et le gaullisme qui sont acculés à la faillite, mais c'est bien le système capitaliste tout entier et aussi le système monétaire tel qu'il est admis par les sociétés actuelles tant à l'Ouest qu'à l'Est qui est mis en cause.

Ebranlé par la révolte de Mai en France, par tous les mouvements révolutionnaires qui se dessinent dans le monde, le capitalisme a mis en branle ses meilleurs souteneurs : les gouvernements et les Etats.

Wall Street n'a pas hésité un seul instant a soutenir les financiers français malgré le froid apparent entre le pouvoir gaulliste et le gouvernement de Washington sur le plan politique.

Il était certain que le fait qu'il y ait ou non dévaluation les Etats se serviraient du prétexte d'une « crise monétaire » pour reprendre le peu qu'ils avaient lâché à la suite des événements de Mai.

On va même plus loin, et de Gaulle a laissé entendre qu'il n'hésiterait pas à porter atteinte aux libertés publiques. Car, pour les hommes du pouvoir et du capital, la liberté est le premier danger au maintien de leurs privilèges.

Une chose en tout cas est certaine, le système capitaliste d'autorité et de profit est sorti sérieusement ébranlé des révoltes de Mai et il ne peut prolonger sa survie que s'il parvient à mettre les travailleurs au pas et à leur faire avaler la pilule.

C'est donc aux travailleurs de ne pas se laisser faire.

***

Le principe économique de la société actuelle, que ce soit à New York, à Paris ou à Moscou, a pour unique base le profit. La production est subordonnée à l'appât du gain de ceux qui règnent sur les banques et les Etats.

La suppression du système monétaire dans sa forme actuelle est donc absolument indispensable. C'est le profit conséquence de l'autorité qui créait les hiérarchies, cause de tant de conflits entre les individus. Il est le facteur certain de la misère des uns et de la richesse des autres.

Il est donc nécessaire que le moyen d'échange qui doit remplacer la monnaie actuelle soit établi pour écarter toute idée de thésaurisation ou de capitalisation.

Une monnaie fondante, constituée sur l'égalité sociale et économique, peut seule permettre dans la liberté la plus complète de mettre fin à toute velleité de spéculation.

Mais l'établissement d'un tel système ne peut venir que des travailleurs eux-mêmes. Et c'est pourquoi les hommes assoiffés de pouvoir mettent tout en œuvre pour « briser tout mouvement des travailleurs eux-mêmes pour les travailleurs eux-mêmes », comme l'expliquait notre camarade Sevy dans un numéro précédent de ce journal.

Face à l'unité des affameurs, les travailleurs doivent resserrer leurs forces et se tenir prêt pour un prochain coup de butoir.

Raymond Beaulaton

LE CALENDRIER POUR 1969 DE

4 FRANCS L'EXEMPLAIRE.

COMMUNIQUES

C. N. T. F. DE NIMES
Appel aux jeunes

Etes-vous syndiqués? Pour l'adhésion à la C. N. T. française, s'adresser au local C. N. T. de 10 à 12 h. tous les dimanches, 16, rue des Orangers.

A. O. A.

Le Congrès de l'A.O.A. s'est tenu à Lyon les 12 et 13 octobre dernier. La présence de nombreux camarades a permis l'étude de projets autorisant un travail fécond pour l'avenir.

PENSEE ET ACTION

Notre camarade Hem-Day vient de faire paraître le numéro 35-36 de « Pensée et Action ». Ce numéro retrace la vie de Zo d'Axa, mousquetaire, praticien de l'anarchie.

Lisez cet exemplaire de « Pensée et Action », il est du même tonneau que les numéros précédents; vous le trouverez en vente à Bruxelles, à l'adresse suivante : Hem-Day, Boîte postale 4. Bruxelles 29. C. C. P. 7547-56. Egalement, vous le trouverez à Paris, chez Bernard Salmon, 110, rue Lepic, Paris (18e). Enfin, à Lyon, le service librairie de la 17e Union de la C. N. T. pourra le procurer sur demande.

JEUNESSE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Un groupe de jeunes camarades de Lyon et de sa banlieue prépare la formation d'un groupe de Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire de la 17e Union de la C. N. T. Prière aux jeunes intéressés par la création de ce groupe, de contacter le camarade Helios Lopez, le samedi, de 16 à 18 heures, local de la C.N.T. Palais du Travail, place de la Libération, Villeurbanne.

CAISSE DE SOLIDARITE

Souscription « Solidarité Bordeaux »

Les souscriptions sont à adresser à la Confédération Nationale du Travail — 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e), CCP Paris 20.990-10. Indiquer « Solidarité Bordeaux » sur le talon du mandat.

Troisième liste

Ganne, Paris, 30; Conejos, Nantes, 10; Rodriguez, Romorantin, 10; SIA Montereau, 100; Journet, Liège, 10; González, Mont-de-Marsan, 10; Albert, Mont-de-Marsan, 10; Balageur, Mont-de-Marsan, 10; Colomer, Paris, 20; Groupe 79 de l'UAS, 100; Coronel, Montauban, 20; U.L. de Bordeaux, 50; Anonyme, Orly, 10 F.

Première liste	110,00
Deuxième liste	130,00
Troisième liste	390,00
Total souscriptions	630,00

Pourquoi je suis anarchiste

(Suite)

— Cela n'explique pas comment on peut être anarchiste aujourd'hui.

— La question que je me pose, moi, est de savoir comment on peut ne pas être anarchiste, précisément aujourd'hui. Tout ce qui vient de se passer, ce mouvement qui a bouleversé la France et dont on dit qu'il s'apprête à déborder dans d'autres pays est la confirmation de tous les grands thèmes de l'anarchisme.

La spontanéité des masses. Il faut être aveugle pour ne pas l'avoir vue. Pendant les journées de Mai, n'importe qui pouvait prendre un drapeau rouge ou un drapeau noir sur le boulevard Saint-Michel, et se retrouver suivi de quelques dizaines, puis de centaines, puis de milliers de jeunes.

Le rôle des minorités. Il a été exemplaire dans ce mouvement. Il ne s'agit pas, selon la tradition jacobine ou léniniste, d'une minorité organisée comme une armée et destinée à prendre le pouvoir. A cette tradition, on oppose celle de l'anarchisme : une minorité qui suscite l'événement et qui laisse aux masses le soin de le prolonger. Il ne s'agit pas d'imposer son autorité à la société mais de lui donner l'occasion de bouger.

La grève générale illimitée. Depuis des dizaines d'années, on nous répétait que c'était une utopie, et brusquement, malgré l'encadrement syndical, c'est devenu une réalité. Contre les syndicats.

L'autogestion. Aujourd'hui, tout le monde en parle comme de quelque chose de normal. Là encore on me disait que c'était une utopie.

Les élections. Il a été prouvé qu'elles sont simplement une manière de maintenir l'ordre.

— Dans une démocratie, il faut bien qu'il y ait des élections. Il faut bien désigner des représentants pour prendre des décisions nationales.

— C'est faux. Personne ne peut parler au nom d'un autre, si ce n'est pour exprimer immédiatement une décision qui a été prise ensemble. Pour que la représentativité soit réelle, il faut qu'elle soit limitée à une décision et immédiatement révocable. Je ne vois pas pourquoi, même dans un régime socialiste, l'épicier de Strasbourg ou le paysan du Gers décideraient d'un changement de structure dans les chantiers navals de Saint-Nazaire. C'est à ceux qui travaillent dans les chantiers navals de dire ce qu'ils veulent et comment ils entendent vivre.

— Mais il faut tout de même bien qu'il y ait une coordination à l'échelle nationale?

Bien sûr. Chaque unité de production peut désigner un conseil à partir duquel on peut créer des assemblées de villes, de régions et de pays, mais ces représentants doivent travailler sous le contrôle permanent de leur base. Ce sont les représentés qui doivent prendre les décisions et si le représentant n'est pas d'accord, il est remplacé.

— Dans quels livres, chez quels auteurs avez-vous trouvé ces idées?

— Au début, je n'avais pas lu grand chose des doctrinaires anarchistes, mais je défendais ces idées et les gens me traitaient d'anarchiste. Alors j'ai accepté ce qualificatif et j'ai commencé à lire les théoriciens. On commence, bien sûr, par lire « La révolution inconnue », de Voline. Un peu de Bakounine, un peu de Kropotkine. On retrouve difficilement leurs œuvres aujourd'hui. Il y a quelques recueils de textes anarchistes qui ont été récemment publiés, comme celui de Daniel Guérin, « Ni dieu ni maître » (Ed. de Delphes). On y apprend des choses, bien sûr. On découvre par exemple que certains textes de Bakounine sont lumineux pour comprendre la révolution russe. Bien plus que ceux de Marx. Mais finalement, les idées que l'on pique chez les uns et les autres ne sont pas d'une très grande utilité. Nous tirons véritablement notre enseignement de l'expérience des autres et de celle que nous vivons.

— Est-ce que vous vous référez explicitement au marxisme?

— Là, c'est assez curieux, cela dépend de l'âge des anarchistes. La vieille génération anarchiste condamne en bloc tous les idéologues du communisme. Ils mélangent tout. Pour eux, Marx est à rejeter autant que Staline. De même que pour les marxistes, les anarchistes sont tous des petits bourgeois, de même pour les vieux « anars » les marxistes sont tous des staliniens.

Les jeunes anarchistes, eux, acceptent la critique marxiste de la production. Mais ils rejettent aussi beaucoup de Marx. Nous rejetons d'abord le rôle qui est accordé à l'Etat dans la période transitoire entre le capitalisme et le socialisme car c'est par cette justification théorique qu'on est arrivé au stalinisme. Nous laissons de côté aussi tout ce qui apparaît comme évidemment faux dans le marxisme, par exemple l'analyse de crises économiques cycliques. Les événements que nous venons de vivre l'ont prouvé : une situation révolutionnaire ne naît pas nécessairement d'un déséquilibre économique. Le capitalisme a d'ailleurs trouvé des procédés pour répondre à ces crises qui le menaçaient. Pour ma part, je nie aussi le rôle que prête le marxisme à la classe ouvrière considérée comme seule classe révolutionnaire. Quand la masse des ouvriers sera réduite à 15 % de la population active, on voit mal ce qu'elle pourra faire toute seule.

— La tradition anarchiste cultive aussi l'antireligion. Est-ce que les jeunes reprennent cette condamnation?

— Dans notre tradition, il n'y a pas que l'antireligion, il y a l'antiarmée aussi. Pour les vieux « anars », la véritable lutte contre le capitalisme passe d'abord par la destruction de la religion. Mais finalement, cela devient chez eux une absurdité. Quant à nous, nous essayons de voir clair. Il est évident que la domination bourgeoise s'exerce aussi bien par la force que par l'idéologie, et la bourgeoisie fait feu de tout bois et se sert de la religion comme instrument de domination. Ce n'est pas le pouvoir temporel de l'Eglise qui est grave, mais le pouvoir spirituel de toutes les Eglises, qu'elles soient chrétiennes ou technocratiques. La bourgeoisie inculque des idées aux jeunes, à la société, puis elle en fait ce qu'elle en veut. Convaincre les gens de lutter contre son chef est mal et plus efficace que d'utiliser la police pour défendre le chef.

Gaby CONH-BENDIT

(A suivre)

(Du « Magazine Littéraire»)

ANTENA

630 SACERDOTES RECHAZAN EL SALARIADO

BAYONA (OPE). — «Basque Eclair» (28 nov.) publica bajo el citado titulo el siguientes despacho de Madrid: «630 sacerdotes españoles han firmado una carta que dirigen a sus obispos respectivos, manifestándoles su deseo de renunciar a los molumentos que, de acuerdo con el Concordato, perciben del Estado... Con este gesto, quieren evitar los inconvenientes que, según ellos, representa para el ejercicio de su ministerio un salario del Estado. Porque:

«No aparecen ante los fieles como completamente desinteresados e independientes.» «Pasan ante los ojos del pueblo como funcionarios» y «numerosos fieles les reprochan el ganarse la vida sin hacer nada».

FIN A LA OCUPACION

BAYONA (OPE). — En una conferencia de prensa se ha dado cuenta a los corresponsales de los diarios de la terminación del incidente producido por la ocupación del Seminario de Derio (Vizcaya) por 60 sacerdotes de la diocesis de Bilbao.

Los sacerdotes declaran que han puesto fin a ella por haber obtenido varios resultados sustanciales de los perseguidos.

VIVIENDAS DESPROTEGIDAS

SEVILLA. — En los refugios municipales de esta ciudad que necesita 28.000 viviendas, se albergan 17.000 personas, procedentes de desahucios en su mayor parte.

DIVORCIO NO, PERO...

MADRID. — Según don Ignacio Careaga, abogado de la Rota, en Madrid se incoan quinientas causas anuales de separación por evitar trámites y papeleos. «La verdad es — añadió — que estamos viviendo ahora una situación más divorcista que en tiempos de la república y precisamente con un divorcio deshonesto».

LA ACTUACION DEL SANTO OFICIO

MADRID. — Los libros recién aparecidos «Francia, revolución 68» y «Sólo es un principio» comentando los acontecimientos de mayo-junio en Francia, han sido confiscados. De ellos van a responder ante el tribunal las editoriales «Dina, S. A.» y «Aymá, S. A.», de Barcelona.

EL TEXTIL SE AGITA

SEVILLA. — Diecisiete trabajadores, la mayor parte pertenecientes a la plantilla de la empresa «Hilaturas y Tejidos Andaluces, S. A.» (H.Y.T.-A.S.A.). fueron detenidos alrededor de la madrugada del sábado, según se ha informado en circuos allegados a la policia de esta ciudad. Siete fueron puestos en libertad y los otros diez han ingresado en la prisión provincial.

Los productores del turno de la noche, como antes hicieron los de la tarde, se negaron a ser registrados a la salida de la factoria, incumpliendo las exigencias que desde 1937 tiene dadas en este sentido la dirección.

Al salir de la factoria algunos grupos de productores comenzaron a proferir gritos subversivos, lo que dio lugar a la intervención de la fuerza pública. Los obreros apedrearon a la Policia Armada.

Sobre el despido del operario Zapatero, el director de la factoria asegura que se llevó a cabo con motivo de un incidente surgido entre el productor y un compañero que se negó a firmar un escrito que el despedido le habia presentado y que motivó discusiones entre ambos.

LO QUE EL VERTICAL TOLERA

SEVILLA. — Tres mineros de Aznalcollar, Antonio Sánchez, Miguel Cano y José Vázquez, denunciaron la peligrosidad de la mina «Realce 6 Sur» por haber oido crepitamientos sospechosos en ella. Inmediatamente la Compañia les dejó en situación de despido por abandono del trabajo. No obstante, el resto del personal del fondo no se reintegró a sus ocupaciones, muy sagaz y oportunamente, pues por la noche del mismo dia ocurrió el derrumbamiento de toda una galeria. Otros dos compañeros de trabajo se han asociado al gesto de los tres despedidos abandonando voluntariamente a la Compañia.

CONTRA LOS ESTUDIANTES ANARQUISTAS

MADRID. — En su avilantez la autoridad ha llegado a acusar a un grupo de estudiantes libertarios de haber incendiado buzones de Correos y la Universidad de San Bernardo. La acusación es infundada, pero se basa, el propósito autoritario, en la «necesidad social de cortar de raiz el rebrote del anarquismo que tanto perturbó la marcha ascendente de la patria». ¿No podrian ser, los incendiarios de buzones, asalariados del ministerio del Interior para distanciar la opinión pública de un elemento subversivo que empieza a hacerles sombra a los comunistas?

HEROES A TRES REALES Y MEDIO

CIUDAD REAL. — En Moral de Calatrava existe aún un repatriado de la guerra de Filipinas llamado Luis Ruiz de la Torre, con 95 años a cuestas. Perteneció al batallón de Arapiles y estuvo a las órdenes del general Polavieja, durando su campaña siete años, siempre en lucha constante.

Pues bien: a pesar de su heroismo forzado y de los encomios que el regimentalismo le prodiga, el héroe de la Torre se lo pasa — también forzadamente — con una pensión menos heroica de 250 pesetas mensuales. Cuando esté a punto de expirar, seguramente que la pensión le será aumentada.

JUSTICIA SOCIAL Y GLORIAS PATRIAS

GRANADA. — El TOP ha condenado a cinco sindicalistas «ilegales» a sendas penas de 4 años, dos meses y un dia de prisión y a un año de encierro a cuatro, a la cuenta — respectivamente — de Vicente Faus Abad, Pedro Hernández Gimeno, Angel Matias, José Peix Garcia y Daniel Cando Cando. A Vicente se le castigó más que a sus compañeros por haber tomado parte en la guerra de España al lado de los republicanos.

MARCHA LENTA

SEVILLA. — Un grupo de 600 obreros de la factoria San Jacinto, de la empresa Hispano Aviación, de Sevilla, han reanudado hoy la salida a marcha lenta para manifestar el malestar e inquietud existente entre todo el personal de dicha empresa. El problema se centra en el expediente presentado por Hispano Aviación, que afecta a 131 obreros, y a la actualización de salarios.

MUCHO RUIDO Y POCAS NUECES

MADRID. — El supuesto descubrimiento de dos focos anarquistas en esta capital no pasa de ser burda estratagema de policia inepta ávida de presentar listas de servicios relevantes. A grandes titulares encabezando cuatro columnas, los diarios de toda España han insertado nota de referencia a un campanudo descubrimiento de una red estudiantil terrorista-anarquista en la que danzan ácratas, guevarismos, banderas soviéticas y comisiones obreras, todo mezclado como una novela tremebunda de Ponson Du Terrail. En la lista de delitos que la poli atribuye a unos muchachos y muchachas figuran 47 destroces, 156 insultos, otras tantas vociferaciones, 27 arengas, 9 atentados a la fuerza pública, 3 acumulaciones de explosivos y dagas cabriteras, 27 palos, 5.002 hojs subversivas, un kilo de carbón y dos de yeso para inscripciones pecaminosas, 13 proyectos de desorden y 53 incendios, entre ellos el de una silla y el de un retrato del «caudillo». Todo ese cúmulo de desafueros «anarquistas» los hacen recaer sobre los jóvenes Leopoldo R. Rodrigo, Juan C. Tejeiro Conde, Angel Ayala Egea, Javier A. Sebastián Palomares, Fernando Sánchez Pintado, María Rosario Tuñón Farpón, Alfonso González-Palacios Romero, José L. Ibánez Sierra, Bernardo Terrell Lamela y Dario Puertas Fernández. Como es natural, en este atestado-novela nadie cree, ni el propio director General de Seguridad, siendo caso policiaco el de justificar la comienda.

BONDAD DE PRELADO

SANTANDER. — De los 40 obreros detenidos hace dos semanas, 9 han sido puestos en libertad merced a las gestiones del obispo. Naturalmente, estos excarcelados pertenecen a la H.O.A.C. A los 31 restantes, que los parta un rayo.

NOTAS SIN SOLFA

BARCELONA. — Fuerzas de la policia protegieron la sede provincial del «Movimiento» por rumores de asalto circulados.

«Les escoles tècniques superiors i l'estructura professional», libro de Oriol Bohigues, prohibido, ha sido, al fin, autorizado.

Con motivo del descubrimiento de un depósito de propagandas antifranquistas en el barrio Maragall, han sido detenidos y encarcelados nueve obreros, entre ellos dos mujeres.

PERFILES

Fomentar la cultura libertaria

por J. HIRALDO

EL comercio, la politica, el Estado, la religión, el mundo entero se moviliza en plan de propaganda. Cada cual a su manera y procurándolo hacer lo más ameno posible, trata de acaparar la opinión pública para su medro personal, de partido, de gobierno o de secta.

De ahí que la misión fundamental de todo idealista sea la exteriorización de su ideal. Hacer que llegue a los demás sus convicciones por los medios persuasivos de la propaganda. Para ello no debe regatear esfuerzos ni sacrificios. Propagando, divulgando las ideas que se sienten y se aman, es la mejor forma de que puedan tomar auge, suficiente volumen para hacerse sentir en la conciencia y en el corazón de las multitudes ignaras y explotadas. Ya que lo que no se propaga, lo que no es difundido hacia todas las direcciones, difícilmente puede ser conocido ni apreciado en su justo valor.

Sabedores de esto los anarquistas, han procurado siempre poner en juego todos los medios que han tenido a su alcance para entregarse sin reservas de ninguna clase a la propagación de las ideas libertarias. Tanto en lo oral como en lo escrito le han dado prioridad a esta tarea tan necesaria para el buen desarrollo del ideal que propugnamos. Viéndose coronada por el éxito gracias al calor, a la atención que le han prestado la gran mayoria de compañeros integrantes del Movimiento libertario.

Así se pudo llegar a crear los grandes núcleos de militantes, la Organización que tanta influencia tuvo entre la clase trabajadora española, extendiéndose hacia la de otros paises. Tan grande fue su irradiación, su fuerza de raciocinio que hasta la opinión pública llegó a impregnarse en algunas ocasiones del sentido justiciero y progresista que sustenta el ideario anarquista, contribuyendo con su actitud, consciente o inconsciente, pero real, potente y liberadora, a coaccionar al enemigo para que fuese cediendo terreno, arrancándole ventajas económicas y morales que aliviaban la situación precaria de los trabajadores.

Y este clima social tan hermoso, esta corriente de simpatía tan inmensa para la causa de la libertad, no vino sola, de por sí misma. Fueron los hombres, los luchadores abnegados quienes lo forjaron a base de persistencia, de tenacidad en la brega diaria por la consecución de una sociedad más justa.

Al mismo tiempo que se difundian las ideas libertarias, procurando que penetraran en los rincones más apartados del país, se hacia lo posible por contrarrestar la influencia nefasta, inquisitorial de la Iglesia, principal enemigo de todo vestigio de libertad y de cultura. Sostenedora acérrima del oscurantismo, de todas las supercherias.

Para arrancar a la infancia de la educación jesuitica, fueron creadas las escuelas racionalistas, sostenidas por los propios trabajadores organizados en los sindicatos. Las dificultades con que se contaban eran innumerables. La oposición del Estado, de la Iglesia poderosa, del capitalismo voraz, obstaculizaban en todo cuanto podian el desarrollo de tan humanitaria obra. Pero el entusiasmo, el coraje que ponian los luchadores era tan fuerte, que cada dia eran mayores los efectivos con que se contaban. Cada día se veía aumentar el número de publicaciones libertarias. Los periódicos, los folletos, las revistas, los libros, todo cuanto se consideraba de utilidad para fomentar la propaganda se expansionaba a todo lo largo y lo ancho del país. Igual ocurria con la propaganda oral. Los compañeros que tenian algunas facultades de expresión para ocupar la tribuna, hacian sentir la voz confederal y anarquista en todos los lugares donde se encontraban.

Faltos de medios de locomoción, se trasladaban a pie de un pueblo a otro para llevar el germen de la rebeldia a la conciencia de los oprimidos. Así fue fomentando un espiritu de lucha, unos cuadros juveniles con tanta pujanza que pudieron derrotar en muchas provincias españolas el golpe clérigo-militar-fascista perpetrado contra la libertad el 19 de julio de 1936.

El triunfo del fascismo en España terminó con todo lo bueno que había sido creado a través de grandes esfuerzos de los productores. El régimen franquista no permite ninguna acción, ninguna labor que pueda contribuir a la orientación de las nuevas generaciones. Pero en el exilio hay margen para poder continuar tan loable labor propagandística. Se goza de cierta libertad. Los medios económicos de los que trabajan son bastante superiores, en regla general, a los que tenían los proletarios de nuestro país en la época que hemos mencionado.

No obstante, se nota el descenso en nuestras filas. Las bajas causadas en nuestro movimiento por la acción inflexible de los años transcurridos, no son repuestas. No se ganan nuevos adeptos para que continuen el combate que desde tanto tiempo se viene sosteniendo. Ello ocurre — se nos dirá — porque estamos fuera del país donde nacimos y nuestra acción es limitada a nuestra condición de extranjeros. Cosa evidente, sabida de todos. Pero también es cierto que nuestra situación restringida sirve muchas veces para justificar la inactividad, el estado de abulia, de indiferencia en que van cayendo algunos compañeros.

Todos los obstáculos pueden ser superados cuando la voluntad de los luchadores se lo proponga. Otros periodos más difíciles los han vencido la militancia libertaria.

El ganar la juventud trabajadora para la causa que defendemos, el poder formar nuevos cuadros que garanticen la continuidad en la lucha, es misión nuestra, misión de todos los libertarios. Comprensible es de que esta juventud que tanto necesitamos en nuestro movimiento no nos la van a traer los cosmonautas de la luna ni de ningún otro planeta.

El labrador que no siembra no puede esperar recolección alguna. Y nosotros hemos de contar con nuestro propio esfuerzo, a medida de lo que somos, conforme con nuestras fuerzas, obrar en consecuencia.

Cada vez que se reune la Organización en algún comicio, trata, proyecta la forma de ampliar la propaganda. En ese momento todos los reunidos se manifiestan de acuerdo, son coincidentes en la discusión. Luego, cuando cada cual vuelve a su lugar de residencia, cuando se han de llevar a la práctica lo que han sido acuerdos mayoritarios, ya es otro cantar muy diferente.

Se ha discutido en nuestros Plenos y Congresos sobre la creación de un periódico de cara a la emigración. Más la tirada de un folleto todas cuantas veces fuese posible el hacerlo. Se ha puesto de manifiesto en muchas ocasiones el sentir general de los compañeros en buscar la forma de poder agrandar nuestros efectivos. Pero de todo cuanto se ha dicho y escrito ¿qué se ha hecho? Bien poca cosa.

Desde hace algún tiempo un compañero en las páginas de «Combat» viene insistiendo en que hay que fomentar la propaganda libertaria. Para comenzar ofrece ya la tirada de un buen folleto, interesante para la juventud emigrada de España. Para esa juventud tan necesitada de orientación, de calor fraterno, de ejemplos nuestros.

Si el primer folleto llega a cubrir los gastos, se pueden seguir editando otros no menos intresantes que el anunciado. De la acogida, del interés que se ponga en la divulgación de nuestra literatura, depende el éxito que pueda obtenerse. Y son los compañeros los que han de preocuparse porque la idea iniciada no fracase. Si cada uno de los afiliados a nuestra Organización se preocupa por la adquisición de un ejemplar, aunque sea para regalarlo a quien considere que puede leerlo, la parte material está asegurada y el efecto moral será acrecentado.

La exteriorización de nuestra propaganda no es obra de un comité ni de un grupo más o menos numeroso de compañeros. Es trabajo de todos y cada uno de los que sientan las ideas de emancipación social.

Para ganar el tiempo perdido, hay que empezar por hacer algo. Ya que cuanto más se avance en la propagación de las ideas anarquistas, mayor será el número de simpatizantes con que contaremos y más cerca estaremos de la meta fijada.

Area mundial

MARTIN LUTHER KING

AUN dentro de los periodos de agitación que sufren los pueblos que viven en crisis agudas, hay momentos en los que la ebullición llega a grados muy cercanos al hecho explosivo que destroza estrepitosamente los estamentos constituidos y acaba con el statu quo que representa el pivote sobre el que descansa el equilibrio de la sociedad que sufre esa ebullición. Esos momentos han sido el comienzo de las grandes revoluciones. Y el asesinato de Martin Luther King, el lider negro que servia de freno — por su recia personalidad y por su prestigio de hombre integro y poseido de nobles ideales — a los vehementes deseos de violencia de casi la mayoria de sus hermanos de raza, alentados a esa actitud por otros lideres no tan prestigiados pero muy activos y entregados a las maniobras del comunismo internacional, ha podido ser ese momento para los EE. UU. Claro que una revolución negra tiene muy pocas probabilidades de triunfar en Norteamérica, pero sí puede poner al país aquel en un estado de caos que debilite enormemente el statu quo a que hemos aludido. Los hechos han demostrado que la violencia negra es capaz de sumir ese país tan poderoso en un desconcierto muy cercano a la verdadera revolución. Es muy probable que el complot urdido para el asesinato de Martin Luther King haya tenido ese objetivo, con más miras al debilitamiento general de EE. UU. que a conseguir reivindicaciones para los negros. Lo que es muy probable es que la mayoria de la población negra comprenda los ocultos móbiles de ese crimen y no se preste airadamente a ese juego de bajos intereses internacionales.

Martin Luther King era un hombre poseído de un noble ideal al que ofrendó su vida, cuando dijo: «Es la calidad y no la longevidad lo que debe importar al ser humano cuando piensa en su vida. Morir durante la lucha por una causa justa, que busca salvar el alma de una nación sólo servira para impulsar esta causa».

No era un hombre de odios, puesto que no propiciaba, como Malcolm X, la supremacia de los negros, sino que luchaba por la igualdad de todas las razas y la emancipación de la suya, sometida por milenios a esclavitudes inhumanas, y aspiraba, como Gandhi, a una era de verdadera fraternidad.

En sus discursos, Martin Luther King no predicaba la violencia, sino la justicia. Según sus biógrafos, su discurso más bello fue el que pronunció el 28 de enero de 1963.

Ese dia, King, que un año después recibió el Premio Nobel de la Paz, habló ante miles de manifestantes, en Washington, para relatarles su «sueño» e invitarlos a compartirlo con él.

El discurso, titulado «Yo tuve un sueño», es considerado en los Estados Unidos como una página de antología.

He aquí los pasajes más emotivos:

«No estaremos satisfechos mientras el negro sea victima de los indescriptibles horrores de la brutalidad policiaca.

»No estaremos satisfechos mientras que nuestros cuerpos, agotados por las fatigas de un viaje, no puedan encontrar reposo en los moteles de las carreteras ni en los hoteles de nuestras ciudades

»No estaremos satisfechos mientras que nuestros niños sean despojados de su identidad por la advertencia: «Reservado para blancos».

»No, no estamos satisfechos y no lo estaremos en tanto que la justicia no corra como el agua clara y la virtud como un río majestuoso.

»Continúen trabajando con la certeza de que la redención recompensa a los que, sufriendo, saben defender su honor.

»No dejemos que nos embargue la desesperación.

»Tengo un sueño. Un sueño profundamente enraizado en el sueño norteamericano. Sueño que un día, sobre las rojizas colinas de Georgia, los hijos de los antiguos esclavos y los hijos de los antiguos amos se sentarán todos juntos a la mesa de la fraternidad.

»Sueño que el mismo Estado de Mississippi, ahogado hoy por la injusticia, ahogado por el calor de la opresión, se convertirá en un oasis de libertad y justicia.

»Sueño que un dia, mis cuatro pequeños hijos vivirán en una nación donde no serán juzgados más por el color de su piel, sino por sus méritos.

»Esa es nuestra esperanza. Es con esa convicción que vuelvo al sur, es ella la que nos permitirá arrancar a este océano de desesperación, una gota de esperanza.»

De todas maneras, los efectos de ese asesinato están preñados de siniestros presagios, pues las violencias que está originando y que ha de originar sólo servirán como siembra de odios y no como emancipación racial.

B. CANO RUIZ

«CIUDAD CAIDA»
de J. Carmona Blanco

Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los dias de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de sicologia. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y caracteristicas coincidentes o encontradas.

Es un libro que se lee de un tirón por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.

10 francos en nuestra librería.
Es una edición «Umbral».

DESDE MADRID

Los viejos al muladar

¿PARA qué sirve un viejo, después de bien exprimido como si fuera un limón? Para nada, amigo mio, como no sea para estorbo y merma del presupuesto nacional. Por lo tanto, hay que acabar con los viejos, sea como sea, aunque se tenga que recurrir a la estricnina si la inanición y el hambre no los matan. Esta es la síntesis de la fastuosa e insipida perorata que nos dio el ministro del Trabajo por televisión sobre la gran mejora que iban a alcanzar los viejos al aumentarles la renta gracias a su esfuerzo y buen corazón.

Ahora sí; ahora ya no habrá penas para los viejos españoles. El régimen franquista se ha propuesto acabar con todas las injusticias sociales, y una, muy grave, es la situación precaria del viejo, que, al final de sus días, se encuentra navegando en un mar de miseria, cosa que no es justa y que hay que poner remedio de inmediato; es una injusticia que no tiene espera, tratándose como se trata de seres humanos, de nuestros semejantes y hermanos en Cristo.

De hoy en adelante, me consta a mí, que soy ministro del Trabajo — aunque yo no haya trabajado nunca — que el viejo español recuperará todo lo perdido viviendo en pleno maná. Se acabarán para él penas y sufrimientos. Vivirá poco más o menos como en Jauja, después de una perra vida llena de sinsabores, penas y sufrimientos. Esos pobres que tanto han producido en medio de la suma miseria, que su vida ha sido un calvario y un profundo valle de lágrimas, bien merecida tienen la recompensa que les preparó para el 1º del mes de octubre del presente año de 1968, aumentándoles la renta mensual de una vez; para eso hemos aumentado de antemano a las empresas y a todo productor, un tanto por ciento retributivos de seguros sociales, lo mismo que la cuota sindical. Por lo que ahora, el viejo que cobraba 123 pesetas mensuales, con el aumento de renta, cobrará, nada más ni nada menos, 185 pesetas, para que en su caducidad, en su triste vejez, después de una vida pasada con tanta fatiga y tribulación, a su final pueda conservarse y vivir holgadamente, ya que un kilo de ternera vale 170 pesetas, los boquerones 60, y un kilo de manzanas un poco decentes 30. Y no hablemos de la vivienda con 2.000 pesetas de alquiler, aparte agua, luz y cocina para guisar y vestido, si no quiere usar la hoja de parra y habitar en el hotel de la Luna, si no tiene ningún familiar que le eche una mano, sin pan, ni luz ni abrigo, ya que, según el ministro del Trabajo, señor García, con 185 pesetas mensuales, un viejo puede vivir bien, ya que poco más o menos es la cantidad que le cuesta a él la manutención de su perro.

Y no vayan ustedes a creer que para ahí la cosa, no. Es tan grande mi sensibilidad, es tan grande mi corazón, que a la menor pena vibra mi cuerpo entero y no puedo resistir echarme de cabeza a hacer justicia.

Pues bien, desde hoy en adelante, obra magnánima, producida por el humanitarismo que fluye por todos nuestros poros, no podemos por menos hacernos eco de las penas y sinsabores de nuestros semejantes. Por lo tanto, el obrero que tuviere la fatal desgracia de quedar inútil para el trabajo será recompensado con una renta módica mensual que le dé para pacer hierba en el campo yermo de un marqués, de 250 pesetas, y cuando cumpla los 65, otras 250 pesetas, que harán una suma redonda de 500 pesetas; y con cuya cantidad, a mi entender como ministro del Trabajo, le basta y sobra a un viejo para vivir bien, si no quiere comprarse una cuerda y ahorcarse, lo que seria más justo y lógico, ya que un viejo más o menos poco importa al mundo; y nosotros, los chupones, que sabemos amasar fortunas monstruosas con el sudor y el hambre de esos pobres viejos, tendríamos el bote más lleno para ir chupando.

¿Qué trabajo hacé un viejo? Nada. Tumbado a la bartola cara al sol sin gastar energias, puede vivir bien como el camaleón: del aire.

El obrero trabaja toda su vida como una bestia, para que vivan bien toda clase de vagos que pueblan y forman el común social, para que cuando llegue a la vejez lo tiren como un trapo viejo a la basura.

Que no digan los malintencionados y los anarco-sindicalistas que tienen la mala costumbre de meter la nariz en todos los guisos, que el régimen franquista no es una democracia justa y humana.

«Los que por una u otra razón se han encaramado hasta esa cima, comen, beben y gozan sin haber trabajado, ofrecen el espectáculo de su holgazaneria y de sus goces a los explotados que, al pie de la escalera, sudan, penan y producen para aquéllos, sin recibir, en cambio, más que lo justo para na morirse de hambre, sin esperanza de salir de su situación más que por casualidad. ¡Y asombra que los individuos tengan tendencia a la holganza! Lo que a nosotros nos asombra es que haya gente tan bestia que trabaje». Y grave, y más mordaz añade: «La tierra no se deja engañar; da lino y algodón, madera y cáñamo, pero sólo si ha obtenido integro su equivalente en trabajo y abonos. Ni se puede hacer crecer la vaca y el carnero; producen leche, lana, pieles, cuerno, etc., en preparación a su alimento. Sólo el hombre es más tonto que la tierra y más inocente que el carnero y la vaca; da su fuerza muscular y nerviosa por mucho menos de lo que vale».

Así andamos los parias y esclavos modernos, cabeza abajo y dejándonos explotar miserablemente como mansos corderos, teniendo como tenemos toda la fuerza en nuestras manos, ya que con lo que da la naturaleza y nuestro trabajo somos los productores de todo; lo mismo de lo bueno que de lo malo. Por eso es divertido y chusco, que nosotros mismos fabriquemos las cadenas de nuestra misma esclavitud, y nos quedemos tan contentos y ufanos.

Ignaros y papanatas que somos.

PERO-GRILLO

Madrid, noviembre 1968.

CHISPAS

Menéndez Pidal murió a los 99 años. Para nosotros podía vivir cien más.

Pero nos satisface que las fiestas «centenarias» menendecistas que preparaban los franquistas hayan sido malogradas.

∴

Pío Baroja se entretuvo con Alaiz y y anduvo en tratos con Durruti y Ascaso.

Más no le hagamos caso, porque en el dominio de Franco se ocupó mal de nosotros porque carlistas le perdonaron la vida.

∴

¿Y Azorín? A primeros del siglo anarquizó su pluma para darse notoriedad y pasarse al enemigo. Sin ser malo de necesidad, glosó a Maura, a Lacierva, y le sonrió a Franco.

Cierto que los estercoleros también dan setas, a veces venenosas.

∴

Benavente fue otro desecho. Le picaba la mejilla derecha y no se frotaba la izquierda, y alguien tenía el mal gusto de ayudarlo.

Companys le salvó la vida en el hotel Colón, y se rió de Companys cuando los fachas lo fusilaron.

∴

Emilio Carrère insinuó anarquismos en sus crónicas bohemiantes. No estuvo conforme con nada, hasta que la reacción le ofreció sopa al caldo de gallina para ingresarlo en el gallinero.

Y allí estuvo cacareando cobardías contra el pueblo que, leyéndolo, lo había salvado del anonimismo de tasca.

∴

Valle Inclán, a eso de 1910 se declaró carlista por no poder estar de acuerdo ni consigo mismo.

Pero el «rey» Jaime III no perdió el sueño con la adhesión de un inconstante, ni la ocasión de seguir musleando por los cabarets de esos mundos.

∴

Melquiades Alvarez temió no presidir jamás una república y se declaró «reformista». Y tanto se reformó que quedó antiguallado, más monárquico que Alfonso 13, cuando éste ya no creía en la Monarquía.

Tanto bajó Melquiades, que cayó en enemigo del pueblo que en su buen tiempo había defendido.

∴

Salvatella fue federal por serlo la tierra ampurdanesa, donde el centralismo no lo comprenden ni los alcaldes de real orden.

Salvatella murió sin causas de enfermedad conocidas.

Murió de vergüenza, que ya fue tenerla.

∴

Otros hubo que se suicidaron para que en 1936 el pueblo no los suicidara.

∴

¡Y ese monstruo de Martínez Anido, que murió de un ataque de maldad aguda!

CHISPERO

TRIBUNA JUVENIL

La constancia, cosa difícil

EN la evolución de los hombres es viejo el caso de más dejaciones que afirmaciones, de depresiones morales, de aburguesamiento (?), que de afincamiento en la condición idealista *pese a todo*.

Yo, algo más de cuarentón, que he vivido el movimiento juvenil de París, observando el panorama actual de los «jóvenes» de mi edad, veo muy pocos en las secretarias y en los bancos de «Ste-Marthe», y aun parte de los presentes librados más a la politica menuda, de grupo, que a las ideas anarquistas, a las cuales, puestos en el trance de explicar, se verian en un serio compromiso por desapego formal de las lecturas. Virginia d'Andrea, Pedro Esteve, Prat, Berkman, Masgomeri, Gilimón, ¿quiénes son ésos?

Ocuparse de revolución por sistema, sin ir al fondo moral de la misma, implica un fuego de bengala que a todo joven agrada. Años cortos, años encendidos. Seguidamente el hogar propio preocupa, obsesiona, con mujer salerosa en el mismo. De primer momento piso, muebles y escoba automática; luego hijos, «locaciones», conservadurismo. Y prosa, cuando la poesia del amor palidece con el uso.

Véase a aquellas muchachas que acudian presurosas y «entusiastas» a nuestras reuniones y salidas al campo y a la escena. Véaselas ahora, y pregúntese cualquiera en ideas dónde están. En ninguna parte; están, sí, en el montón, en la línea vulgar, en el gris de la multitud anónima, espesa, resignada, burdamente materializada. Acudieron a lo libertario para sacar marido, y una vez obtenido se han avulgarado de nuevo, y gracias que a él no lo hayan arrastrado por la misma pendiente.

De unos «machos» (¿por qué no?) se podrian contar cosas similares. Mucha declamación, mucho peinado, mucha suficiencia, mucho Kafka, Klosky y Machka. Y mucho cuento, por cuanto no se les ve, hace años, en parte alguna, y es que la lucha no es un distingo, una reverberación, sino una fe y una constancia; generalmente un sacrificio que el idealista verdad no tiene en cuenta, pero que al vacio de sentimientos libertarios le cuenta demasiado. Lo baladí, lo superficial, en nuestra casa se esfuma con el individuo. Sólo queda lo real, lo positivo, lo constante, lo sincero.

Jóvenes que lo sois, apegaos a la lectura, imponeos de lo que son ideas libres, sentimientos libres, satisfacciones verídicas, y malfiad de los declamadores, de los vanidosos, de ésos que lo «saben todo» porque no sienten nada, ésos que se colocan delante para producir tropiezos, inconveniencias y atrasos; ésos que creyéndonos rebaño se erigen en pastores.

Juventud sin biblioteca es vejez enterrada de antemano; hombre sin convicciones, para el grito, el voto y el establo. Cada uno puede formarse de acuerdo con su sinceridad, sus apetencias morales y su capacidad intrinseca. Hay que conseguir el grupo idealista, fraternal y convicto, hay que impedir que nuestra casa libertaria se reconvierta en agencia matrimonial para entes espiritualmente deshidratados. Hay que precaverse de la vulgaridad endomingada como nos precavemos de las moscas, de la sarna, de la gripe...

PANCHO MILLA

CIENCIA sociología ciencia-ficción

B.D.I.C

Ha aparecido el Calendario de

S.I.A.

Conteniendo doce hojas mensuales con dias, semanas y meses bien detallados. En el aspecto ornamental y artistico presenta un magnifico plan con una docena de reproducciones pictóricas de artistas renombrados, la mayor parte de ellos peretenecientes a la escuela Impresionista.

Como de costumbre, el Calendario S.I.A. para el año próximo alcanza un alto prestigio de modernidad y buen gusto, siendo prudente solicitarlo cuanto antes, previsto como está el pronto agotamiento de esta edición única.

Su precio, 4 francos. Pedidos a «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe).

EL OBRERO

CUANDO el obrero dice: «Yo soy un productor, y ha llegado el tiempo de que el obrero ocupe su lugar, que corresponde sea el primero», el obrero dice la verdad.

Cuando el obrero, considerando que el mundo anda descompuesto, pide que tan sólo tengan derecho a la existencia aquellos que estén unidos para repararlo, el obrero dice la verdad.

Todo el mundo está bastante de acuerdo en torno a que no hay más que el trabajo (o sea la producción), que pueda salvar la sociedad; lo malo es que la cuestión no se reduce a esto, o que no sea de carácter tan simple; y es que hay otro aspecto, que es el siguiente: ¿Se llegará a considerar que el obrero y su hermano el campesino tan sólo ellos son productores?

La cuestión que se suscita es esta: ¿Dónde empieza la producción? ¿En dónde termina? ¿De qué productores, y de qué productos se juzgará que se puede prescindir?

Incontestablemente, el obrero es un productor, también el campesino, pero ¿el médico?, ¿el abogado?, ¿el profesor?, ¿el juez?

Digamos que sí, si queréis. Pero entonces: ¿el escritor?, ¿el pintor?, ¿el músico?, ¿el escultor?

Pero, ¿y el comediante?, ¿el que canta en el café-concierto?, ¿el caballista de circo?, ¿el payaso?, ¿el acróbata?

¿Vamos a decir que las producciones *no materiales* son inútiles, y que *solamente* son inútiles las producciones materiales: el pan, el carbón, el hierro?

¿Diremos que producir es únicamente nutrir el estómago, vestir el cuerpo, mantener en vida el fisico de las personas? Ciertamente es esto de momento, pero: ¿es únicamente esto?

¿Diremos que las cosas de las cuales puede uno materialmente abstenerse habrá que prescindir y que únicamente contarán aquellas de las que materialmente no se puede pasar?

¿Nos encontraremos en presencia de un simple derrocamiento de la jerarquia de valores; asistiremos al advenimiento de un anti-capitalismo, en todo simétrico al capitalismo vencido?

He aquí que el obrero, sin duda, llegará a ser el poseedor: ¿lo serán también aquellos que igualmente son obreros sin que de ello lleven el nombre?

Todo es *labor*, si se quiere: ¿se van a clasificar las labores?

¿Dirá el obrero tejedor al obrero novelista: «Mi máquina para tejer, felizmente, impedirá tu máquina de hacer palabras»? ¿El obrero campesino, segando su prado, al obrero pintor: «¡Mi hoz se rie de tu pincel!»?

¿Se buscará aún el disociar? ¿De nuevo se querrá distinguir, separar, oponer? ¿Se va a continuar confundiendo lo útil, con lo más necesario, lo corporalmente, lo materialmente, lo visiblemente útil? O bien si, en lo profundo del ser humano, buscando el conocer *todas* sus necesidades, ¿en fin se discernirán de toda especie y se las respetará por el sólo hecho de que existan?

¿Es qué no se comprenderá, al fin, que el hombre tiene hambre y sed, en efecto, pero hambre y sed de muchas cosas, y que aquellos que darán satisfacción a no importa la cual de esas necesidades de hambre y sed son útiles, y por lo tanto producen, por lo cual son obreros puesto que participan a la grande obra de satisfacer, a la gran obra de servir?

Creo que haría falta darse cuenta que el ritmo profundo de la vida es el mismo en el sentido de variedad de los hombres; que las necesidades fisicas, las necesidades del corazón, las necesidades espirituales, son legitimas tanto unas como las otras.

Creo que haría falta darse cuenta (y quizás se podria con un poco de buena voluntad), que el arte, (como se le llama, no es solamente un postre, un plato de lujo, una actividad de excepción, y por ello sospechosa, más bien, al contrario, la verdadera alimentación, la verdadera actividad, aún siendo oculta, en lo hondo, siendo como la sal, siendo como el sabor que se busca inconscientemente incluso en el trabajo más cotidiano, más ordinario.

Entiendo que precisará darse cuenta de que «el artista», a fin de cuentas, es simplemente el hombre que se manifiesta en y por su trabajo, porque en él pone su amor, por que en él se incorpora por entero.

Y entonces, si verdaderamente hiciera falta establecer una nueva jerarquia de las producciones, la del arte (en el sentido indicado), aquella en la que hubiera amor, estaria en primera linea, y sin molestar a ninguna otra puesto que por doquier podria existir el amor.

Y todo el mundo podria ser artista al propio tiempo que obrero, por que todo el mundo, en ocasión de su obra y de su producción, produciria también placer, alegria, felicidad, y son ellas las cosas a las que tal vez el hombre conceda prioridad, pues gusta de que el pan sea bueno, prefiere los vestidos que son bellos. Para él no cuenta solamente la materia; se atiene también a la *cualidad* de la materia.

Es en torno a la *cualidad* que una reconciliación, si es que se hace, podrá hacerse.

C. F. RAMUZ

(Trad. V.G.)

La rebelión de los estudiantes en España

Noticiario del 2 de diciembre

MADRID. — En la Facultad de Ciencias Politicas y Económicas aparecieron varios carteles que criticaban la presencia de la fuerza en el recinto universitario, la entrada de la policia en la Facultad el viernes pasado, las detenciones y otras múltiples situaciones. En otro cartel se hablaba de 5 estudiantes que han sido expedientados últimamente: Jorge Fabra, Arturo Camarero, Juan Irigoyen, Luis Pereis Mencheta y Joaquin Arango.

MOCION VOTADA

En esa misma Facultad, a las 10,15 se reunió la Cámara de representantes y a las 11,30 una asamblea de Centro, en el aula 5, donde se informó de los hechos acaecidos durante el jueves y viernes últimos. Además se votó la siguiente moción, para su cumplimiento:

1) «Continuar ejercitando las libertades minimas de asociación, reunión, expresión, huelga y manifestación que hemos logrado en la Universidad.

2) Levantamiento de todas las sanciones que pesan sobre estudiantes y profesores.

3) Retirada de la policia de toda la Ciudad Universitaria.

4) Derecho a seguir ejercitando la critica de la labor de las cátedras, la situación de los planes de estudios y el enfoque de las asignaturas.

5) Rechazo de todo tipo de cierre de la Universidad o de la Facultad.»

Esta moción fue aprobada por mayoria, con sólo dos o tres votos en contra. El aula 5 estaba repleta de estudiantes.

En esta Facultad, y a nivel de cursos y grupos, se han celebrado votaciones, a raiz de las cuales algunos grupos se han reintegrado a la normalidad de asistir a clases. El resto de la Facultad mantiene su postura de paro académico activo e indefinido.

ASAMBLEA DE CURSO

En la Facultad de Derecho se han celebrado asambleas de curso, estando covocada una de centro para mañana a las 12 en el «hall». Todos los que han celebrado asamblea de curso — segundo, tercero y cuarto — han votado el paro académico activo, por los mismos motivos: 1) Detenciones y expedientes de alumnos — entre los que se cuentan el delegado y subdelegado de Facultad durante el curso pasado —; 2) Presencia de la policia en el recinto universitario; 3) Ausencia de medidas de diálogo, etc. Explicando estos motivos, aparece un cartel-mural en la entrada de la Facultad que critica «las medidas dialogantes y reformistas del Ministerio».

En la Facultad de Filosofia y Letras, tal como habia acordado la asamblea de Facultad del último viernes, se celebraron asambleas de cursos y grupos — de comunes y de las especialidades — para ratificar el acuerdo tomado de paro académico activo. El resultado es que de 10 grupos que componen primero y segundo de comunes han votado 8, de los cuales, 7 a favor del paro, y 1 — segundo comunes «D» — en contra.

HUELGA EN CIENCIAS

En la Facultad de Ciencias han votado la huelga estudiantil: segundo, tercero, cuarto y quinto de la rama de Fisicas; también lo hicieron segundo, tercero y cuarto de la rama de Matemáticas y de la de Químicas. Más tarde los alumnos de tercero de Biologias se sumaron al paro.

En este centro hay gran profusión de carteles, predominando en Fisicas alrededor de la Delegación de Alumnos, en los que se convocaba a una asamblea de Facultad, a las once de la mañana. El resto de los carteles recogian información de otras Facultades y Escuelas, y criticaban la postura de los decanos y del rector.

CINCO DIAS MAS DE PARO ACADEMICO EN LA ESCUELA DE APAREJADORES DE MADRID

MADRID. — Más de 2.000 de los tres mil alumnos de la Escuela de Aparejadores de Madrid, reunidos esta tarde durante dos horas en asamblea autorizada, han ratificado su decisión de no entrar en clase, en señal de protesta por no estar todavia oficialmente reconocido el título de arquitecto técnico. Hoy debia haber terminado la inactividad académica acordada en otra asamblea el pasado dia 27. El paro acordado hoy durará cinco dias más.

También se encuentran sin asistir a clase los estudiantes de las escuelas de aparejadores de Barcelona, Burgos, La Laguna y Sevilla.

HUELGA MASIVA EN FILOSOFIA Y LETRAS

OVIEDO. — Los alumnos de la Facultad de Filosofia y Letras de esta Universidad no han asistido a clase. El sábado pasado habian celebrado asamblea «ilicita» para tratar licitamente del asunto. Es la primera huelga absoluta que se produce en lo que va de curso.

«SENTADA» EN CAMPO LIBRE

BILBAO. — En la Facultad de Ciencias Económicas del Estado se celebró una asamblea y después los estudiantes protagonizaron una «sentada» en el «campus» universitario, sin que se produjesen incidentes o violencias.

EN BARCELONA

Ayer por la mañana un grupo de estudiantes que se habia reunido en la Facultad de Ciencias Económicas, se trasladó a la Escuela Técnica Superior de Arquitectura en la que desde hace dias se registra inasistencia a clases y donde tuvo efecto una reunión. En los alrededores de aquella Escuela se produjeron algunas manifestaciones, aunque los estudiantes se dispersaron con la consignade «A Medicina», colocándose incluso letreros con este indicativo.

Algunos de estos grupos, al pasar frente a la antigua Universidad Industrial, entraron en aquel recinto y allí se formó un grupo más numeroso que se dirigió hacia la cercana Facultad de Medicina, donde no se celebraron clases. Entretanto en dicha Facultad se habia anunciado una asamblea en el anfiteatro número dos, pero ante la nutrida concurrencia de estudiantes se acordó celebrarla en el Paraninfo. A dicha asamblea habian sido invitados a participar los profesores y, al parecer, hicieron acto de presencia algunos adjuntos, pero sin intervenir. Una delegación de alumnos comunicó a la asamblea que dos catedráticos estaban dispuestos a reunirse con los alumnos de su curso, pero no en asamblea de Facultad.

Terminada la asamblea un grupo numeroso de estudiantes pertenecientes a distintas Facultades y Escuelas se manifestó frente a la de Medicina. Intervino la policia y los estudiantes se dirigieron por la calle de Rosellón hacia Muntaner y Aribau. En unas obras que se están realizando en la via pública, separaron unas vallas de protección y sembraron de ladrillos la calle, entorpeciendo la circulación de vehiculos que tuvo que ser desviada. Algunos coches sufrieron desperfectos. La policia intervino de nuevo y los grupos de estudiantes se desplazaron hacia la calle de Enrique Granados. No hay noticias de que se practicasen detenciones.

NOTICIAS COMPRIMIDAS

VALENCIA. — Centenares de estudiantes han ocupado a Facultad de Ciencias Politicas y Económicas, mientras que en la Facultad de Filosofia y Letras se celebraba una nutrida reunión para protestar contra la detención de cuarenta obreros detenidos por no atemperar con el sindicalismo franquista.

BARCELONA. — A consecuencia de los últimos sucesos estudiantiles siete alumnos universitarios han sido procesados y encarcelados en espera de que los juzgue el juzgable Tribunal del Orden Publico.

Mutación: Para reemplazar al rector García Valdecasas ha sido nombrado el catedrático Albadalejo, en un intento de calmar la agitación univertitaria.

COMUNICADOS

TOMBOLA DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

De los números premiados hasta ahora han sido reclamados los de: Carcassonne, 4º premio; Thuir (P.O.), 7º; Narbonne 8º; Bize (Aude) 9º.

Esperamos que los premios restantes nos sean reclamados por los compañeros agraciados.

VENTA DE TURRONES PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,60.
Jijona (pastilla), 7,50.
Alicante (idem), 6,50.
Mazapán, 5,00.
Yema, 5,00.
Toledo, 3,00.

«C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X)

FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA

Háganse pedidos de « Las conversaciones de Wagram» a esta Administración y a la de «Espoir». Los pedidos directos al F.C.L. a nombre de *Jean* Ferrer, CCP, 22 864 24, Paris. El folleto ha entrado en máquina.

MACIZO CENTRAL

Tómbola pro España

Números premiados: 1º 837; 2º 763; 3º 1.158; 4º 312.

Los agraciados pueden dirigirse a la secretaria de C. y Propaganda, a Juan Naranjo, 65, avenue Fernand-Forest, 63-Montferrand. Como de costumbre, damos un plazo de tres meses para retirar dichos premios.

15 DE DICIEMBRE EN PARIS

Para contribuir a la Suscripción Extraordinaria de S. I. A., la «Peña Racionalista y «Golem» han organizado una TURRONADA (fiesta del turrón) para el 15 de diciembre por la tarde. Amenizarán la velada un acordeonista, Baudier; un rapsoda, un recital de piano, y el gran guitarrista español MANUEL CARRION.

Acto de solidaridad muy indicado para los compañeros y sus familiares. Movilicémonos para que la Turronada sea un éxito.

CONFERENCIA EN MONTAUBAN

El 15 de diciembre, el compañero Miguel Celma dará una conferencia titulada «Segunda conferencia sobre Camus».

El acto comenzará a las 10 de la mañana y se celebrará en la sala Seller de la Casa del Pueblo.

CHARLA EN PERPIÑAN

Comunicamos a todos los compañeros y simpatizantes de Perpiñán y localidades limitrofes que el dia 15 de diciembre tendrá lugar la continuación de la Charla iniciada por el compañero Gil el dia 17 de noviembre, la cual, dado lo interesante del tema y las numerosas intervenciones no pudo ser terminada. El tema es: «Porqué queremos ser anarquistas».

A las 9,30 de la mañana y en el mismo local.

REGIONAL CATALANA

Agrupación lionesa

Convoca a sus componentes y simpatizantes a la reunión que tendrá lugar el domingo 15 de diciembre en el sitio y hora de costumbre en Villeurbanne.

LE FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES

Au café Saint-Sévérin (Salle du sous-sol) 3, place Saint-Michel, à Paris. (Métro Saint-Michel)

Vendredi, 13 décembre à 20 h. 30. Réunion du foyer (annonce de confirmation ou d'annulation d'une conférence de Dominique de Roux sur Louis-Ferdinand Céline présentée le 15 décembre).

Dimanche, 22 décembre à 14 h. 30. Conférence « La liberté et le mal », aspects existencialistes de l'individualisme anarchiste, par Jean Pierre Schweitzer, chargé de Cours à l'université de Londres, Chairman des «Amis de Jules Bonnot», de Londres.

F. L. DE DRANCY

Continuación de la Asamblea del dia 8, el domingo 21 del corriente. Imprescindible la presencia de todos, particularmente la del antiguo lector de actas y el bordelés.

PAÑUELO LIBERTARIO

Magnifica reproducción del pañuelo Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

Su precio 10 F., con 30 % del precio total pro-España. Pedidos a Rebes», Bat. 8 Esca. A, 34-Mont-José Fortea, Av. Louis Ravas «Las pellier, o al COMBAT SYNDNCALISTE.

ACTIVIDAD NECESARIA

La F. Local de Carcassonne (Aude) se dirige a toda la militancia anarco-sindicalista del exilio. Habiendo aparecido en nuestro portavoz «Espoir» un articulo de nuestro compañero Vidal en el nº 6 de octubre del 68 próximo pasado; y viendo con interés la importancia capital de dicho articulo, esta F. Local, en asamblea celebrada el dia 24 de noviembre, apreció una sugerencia, que se refiere a dicho articulo, discutida en la asamblea manifestándose la totalidad de compañeros asistentes a dicha asamblea de acuerdo con lo expresado por Vidal, habiendo que empezar a hacer la suscripción. Al mismo tiempo se acordó por unanimidad hacerlo público en una nota a la prensa para conocimiento del resto de las FF. LL. y de toda la militancia en general. Pues compañeros, no hay que ser perezosos y manos a la obra, que es de suma importancia.

Por la F. Local de Carcassonne, *El secretario.*

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

3,50 F. en esta Administración

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

(Edición castellana)

Los trabajos de la edición de la obra en castellano, enriquecida y modernizada, ha sido reanudado en condiciones que permitirán recuperar el tiempo perdido.

En breve daremos detalles a todos los eventuales suscriptores y a quienes, llevados por el deseo de ver en sus bibliotecas una obra de interés primordial, habian ya enviado fondos.

Tomen nota los interesados que la correspondencia debe ser dirigida a F. Ferrer, 10, rue Fauconnerie, 45-Orléahs, y los giros a la misma dieción C.C.P. nº 1 351 48 La Source.

Fernando Ferrer

F. L. DE ROANNE

Ciclo de conferencias

Prosiguiendo el ciclo de conferencias organizado por esta F. L., el domingo 22 de diciembre, a las 4 de la tarde, en el local de la calle Jean Moulin, el conocido compañero A. Lamela ocupará la tribuna desarrollando el tema «La juventud ante el contexto social».

C. N. T., BREST

Se ruega la presencia de todos los compañeros afiliados y ex afiliados a la C.N.T. de España y simpatizantes en la reunión del próximo domingo 15 de diciembre, a las 10 de la mañana. Maison du Peuple, 1er piso, 10.

Al orden del día asuntos muy importantes.

PARADERO

—Paradero de Enrique Abad, de Monzón (Huesca). Lo solicita su familia. Comunicarlo a Juan Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), quien transmitirá.

«POEMES DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesias en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop. 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

FIESTAS DE FIN DE AÑO

Contra las bagatelas de la «Tele», el libro.

Servicio de librería

Para obsequiar: un libro

« Les frères Elie et Elisée Reclus, ou du protestantisme à l'anarchisme »

Libro escrito por Paul Reclus, con inclusión de originales inéditos de ambos sabios. Ningún compañero, ningún estudioso debe prescindir de este edificante libro.

En la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE al precio de 5,00 frs.

«El judío errante», Eugenio Sue	15 00
«La religión natural», Meslier	10 00
«Veinte siglos de ignorancia», F. de la Vega	10 00
«Nada», Carmen Laforet	18 00
«Situación sobre España», A. Márquez	7 00
«Misión secreta Vaticano», J. N. Rosales	25 00
Aritmética Dalmau Carles	10 00
«El hombre furia», Victor Hugo	10 00
«General, márchese Vd.», Madariaga	15 00
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles» Vicente Sebastián	6 00
«Verdad y mentira sobre Franco», J. Venegas	10 00
«Los que vivamos», A Rand	15 00
«Manual del pintor decorador»,	25 00
«Nuestra Señora de Paris», Victor Hugo	10 00
«La religión al alcance de «Les Barricades 68», ilustraciones murales	9 00
«Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent	9 50
«La Iglesia contra la República española», Joan Comas	20 00
«Le reveil de la France» (Mai-Juin 68)	8 00
«Une révolution du XX^e siècle», (Les journées de Mai 68), Jean Bloch-Michel	6 00
«Les Barricades de Mai», Philipe Labro	10 00
Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux	11 60
«Les Citations de la Révolution de Mai», Recueillies par Alain Ayache	6 00
«Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup.	5 00
L'Imagination au pouvoir», (Ilustré)	12 00
«La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil.	8 00
«Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch	18 00
«Ce n'est que le débout», Ph. Labror	18 00
«La Chienlit de papa»	5 40
«Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, Ph. Johnsson, Claude Molitern	12 00
La Bible Comique (illustrée) ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna»	3,00
Femmes et Fillettes, mefiez-vous !	7 50
«Escarceos sobre China», Victor Garcia	8,70
La Contagion Sacrée (Holbach) — L'effondrement de la Bible (Lorulot)	8 50
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3,00
«L'Anarchisme», Daniel Guérin	3,00
«L'Ethique», Spinoza	5,00
«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7,50
«Obras Completas» de Almafuerte, (cartoné)	18,50
«U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak	8,00
«Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, Apuntes biográficos de R. Rocker	2,00

JOSEP M. LLORENS

LA IGLESIA CONTRA LA REPUBLICA ESPAÑOLA

En venta en esta Administración: 20 00 frs.

todos», Ibarreta 6 00
«La leyenda de los siglos», Victor Hugo 10 00
«La resaca», Goytisolo — 7 00
Idem (en tela) 29 00
«El Portugal de Salazar» 15 00
«Ibis», Vargas Vila 5 00
«Lirio rojo», Vargal Vila .. 5 00
«Lirio negro», Vargas Vila 5 00
«Informe sobre la causa económica de la crisis social española» 1 50
«España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil 10 00
«La guerra civil española», H. Thomas 27 00
«El laberinto español», Gerald Brenan 24 00
«Corriente alterna», Octavio Paz 12 00
«El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée 15 00
«El Opus Dei en España», Daniel Artigues 21 00
«El año I de la revolución rusa», Victor Serge 21 00
«Hitler», Alan Bullock (2 vol. tela 69 00
«Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy 12 00
«La revolución», Landauer 7 50
«De las Cortes de Cádiz al plan de desarrollo» (1808-1966), I. Fernández de Castro 36 00
«Oligarquía, caciquismo, colectivismo agrario y otros escritos», Joaquín Costa 7 50

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS

Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos.

«Mon communisme», S. Faure.	8,50
«Mon opinion sur Dieu», idem.	2,50
Textes choisis de Bakunin	3,00
L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme	7 50
Pourquoi je suis Athée	9 00
Paroles d'un Incroyant	6 50
Véridique Histoire de l'Eglise	8 50
L'Eglise et la Guerre	8 50
«Ideología y tendencias en la Comuna de Paris», H. Kœchlin	15 00

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA»

Libro muy comentado en su referencia de origen. En segunda edición: 10 francos. Pedidos a «C. S.» y a «Espoir».

«Utiles después de Muertos», Carlos M. Pellicer	25 00
«Arte y Libertad», S. Vilar	15 00
«Rebelde en el Paraíso Yanqui», Richard Dronnin	20 00
«Correspondencia selecta de Joseph Ishill (Traducción y notas de Vladimir Muñoz) —	6 00
«Cataluña 1937», G. Orwell	16 00
«Marxismo y Socialismo Libertario», Daniel Guerin	7 50
«España en el Crisol Politico», Henri Rabasseire	16 00
«Dictadura y Revolución», Fabbri	16 00
«La Redención del Robot», Herbert Read	12 00
«La Falacia del Marxismo», Gaston Leval	7 00
«Les Espagnols en France», Guy Hermet	26 00
«Furgón de cola», Goytisolo	21 00
«Historia de las agitaciones campesinas andaluzas», Juan Diaz del Moral	15 00
«España invertebrada», Ortega y Gasset (colección Revista de Occidente)	9 00
«Le cours d'une vie», Lecoin.	18,00

Giros y pedidos a Roque LLOP 24, rue Ste.-Marthe, Paris, (X) C.C.P. 13507 56 Paris

tierra y libertad

periódico anarquista

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», «Tipos españoles» I y II.

19,00 francos los 3 volúmenes.

NECROLOGICAS

GERMINAL DE SOUSA

Este compañero murió en la mañana del 3 de noviembre en Lisboa, victima de una trombosis. El entierro tuvo lugar al dia siguiente, asistiendo al mismo muchos compañeros, que guardan grato recuerdo de la familia Sousa. Efectivamente, el padre de Germinal fue un gran compañero, habiendo ostentado el cargo de secretario de la C. G. T. de tipo anarcosindicalista, y la dirección del diario confederal «A Batalha».

Germinal se extinguió a los 59 años y residia en la citada Lisboa tras haber cumplido años de exilio en Africa procedente de la derrota de España, en cuyo país fue secretario de la F.A.I. durante toda la guerra. Su compañera, Modesta Flores, nunca tuvo permiso de residencia al lado de su marido por culpa de la P.I.D.E., policia salazarista. Si ésta le toleró derecho, con el hijo de ambos, a asistir al entierro de su marido, fue tras laboriosas gestiones hechas por un abogado.

El oficio de Germinal era el de tipógrafo y actualmente trabajaba de corrector de pruebas en un diario lisboeta.

Germinal de Sousa habia sufrido muchas persecuciones a causa de sus actividades libertarias y del prestigio anarquista de su padre. A su regreso a Portugal la policia no le perdonó su combate antifranquista de España, manteniéndolo en encierro durante bastante tiempo y siguiéndole durante los años que pudo permanecer... en libertad vigilada.

Germinal era oriundo de Bonfim (Oporto). Lamentamos su muerte.

ANDRE PROUDHOMMEAU

Tras una engorrosa enfermedad que le tuvo postrado e inutilizado para la propaganda durante años, falleció el 10 de noviembre este compañero, antiguo colaborador de «Solidaridad Obrera» y del suplemento del mismo semanario. Era André de una capacidad poco común en nuestros medios, con dominio literario y de las especialidades sociológica e historiógrafa. Dirigió en Nimes «Terre Libre» y fue asiduo colaborador de la «Revue Anarchiste». Estuvo en España durante la guerra, sobre la cual publicó infinidad de artículos en nuestra defensa. El estudio «La Catalogne Libertaire» es de factura prudhomiana, habiendo publicado, anteriormente, trabajos sobre «La Commune de Berlin» y la revolución espartaquista de Alemania (1919).

Durante la guerra se refugió en Suiza, donde trabajó de conjunto con el historiador Alexandre Croix, y terminada la contienda asumió el secretariado internacional de la Federación Anarquista francesa.

Es un dolor que elementos de tanta valia como este compañero, desaparezcan cuando aún estarian en condiciones de rendir provecho al ideal libertario, que Proudhommeau también habia propagado con el seudónimo de «André Prunier».

Una representación de este semanario estuvo presente en el Colombarium de Paris para patentizar su estima hacia el compañero desaparecido.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio 1 franco.

«PARADIGMA DE UNA REVOLUCION»

de Abel Paz

Vivo relato de los primeros dias de la Revolución de Julio de 1936 en Barcelona. Relación ordenada y objetiva de lo que fueron aquellas fechas luminosas de la resistencia libertaria al fascismo, base del ensayo libertario según el sistema de colectividades de trabajo.

Se sirve al precio de 6 frs.

Es una edición «AIT».

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

lo S.I.A. el

NOS acordamos todos: Solidaridad Internacional Antifascista, organismo nacido al calor de una lucha gigante cuyo recuerdo no está lejano por haberla sostenido nosotros y por estar viviente en nosotros.

Ante la contundencia de los acontecimientos, pudimos en la época adquirir fervientes adhesiones y sustanciales ayudas de personas y entidades del extranjero. España era una fragua probadora de la calidad y la resistencia del antifascismo mundial, y el mundo verdaderamente liberal y liberador supo probar su estima y su fervor por la España popular que tanto daba de sí en su intento heroico de barrer el paso a la ola de despotismo arrollador procedente de Berlín, Roma y Tokio. Entonces el elemento afín de todas partes supo comprender el exacto valor de S. I. A., valor que pudo resumirse en los propósitos siguientes:

1º Insuflar a todas las naciones el aliento antidictatorial del pueblo español en lucha.

2º. Llevar afecto y calor a los hijos del pueblo que se batían en todas las trincheras, en todos los frentes.

3º. Socorrer a las familias con deudos perdidos; a las desahuciadas por bombardeos fascistas; a las multitudes fugitivas de los países ocupados por el enemigo.

4º Propagar la causa de España en todo el universo, alentar la retaguardia republicana española, demostrar que la solidaridad no es tal cuando hace solamente obra de partido como la caridad de los curas...

Por este enunciado se ve que la obra de S. I. A. no era limitada, no era una ridícula «Gota de Leche», un mísero «dinero del pobre», una añagaza socorrista pagada con dinero del erario público. S.I.A. tuvo propósito amplio, sujetándose sus resultados a ello. S.I.A. fue ante todo generosa y combativa, estimuladora en el interior español y organizadora en los países exteriores. En la época S.I.A. fue una entidad señera, única en su género.

Con la derrota de la España digna y progresista, a S.I.A. debían prohijarla y desarrollarla nuestros afines exteriores. No lo hicieron. Tuvimos que ser nuevamente los españoles — ya integrados a un infortunio ¿definitivo? — quienes, como pudimos, reanimamos la llama solidaria y de combate del antifascismo militante, consciente, verdaderamente libre. ¡Nosotros, que estábamos, como vulgarmente se dice, tirados como una colilla! Pues nosotros hicimos esto para atender, en lo posible, a la población — ingente — de los campos concentracionarios para hombres, y la de los refugios, fríos, hambreadores, y a menudo canallas, para mujeres. Y, a la sazón, encontramos comprensión y correspondencia, obteniéndose solidaridad moral y material para cubrir, mínimamente, necesidades perentorias. Apoyo estimable que pudo prolongarse hasta 1950, más o menos.

Después S.I.A. quedó reducida a la aportación siempre abnegada de compañeros, individual o grupalmente. Varios secretarios tuvieron actuación señalada, difícil, desentrañándose sin cesar para el bien ajeno, valiendo citar aquí a los inolvidables doctor Pujol, a Batet, y al todavía entre nosotros. Vivé. Hay todavía más destacados, escapándonos de la pluma el recientemente desaparecido compañero Sanjuán. Hay voluntades férreas en casa siempre empeñadas en atizar la llama de la Idea, del sentimiento proselitista, de la vocación por la Solidaridad, frente a la abulia, la resignación suicida de los que se han dejado aplastar por la losa de 30 años de exilio que nos cayera encima. ¡Vejez infecunda, funeraria de unos, permanencia total, animada y generosa de otros a los que la fatalidad de la vida no arredra!

Repetimos: S. I. A. está totalmente en nuestras manos laboriosas, cuando laboriosos somos. S.I.A. tiene motivos de persistencia, puesto que ella no murió con el triunfo que merecíamos y que nos arrebataron Hitleres, Mussolinis y Francos con la aquiescencia de blancos y rojos, de demócratas y comunistas, de tirios y troyanos. Desde S.I.A., desde el fondo de nuestra conciencia, se presencian escenas de dolor mudo, de miseria digna, pero miseria. Contra lo que se propala sobre vidas de trabajador aseguradas, ahí están los casos de muchísimos compañeros que, como Felipe Alaiz, mueren en habitación gris y fría, entre trapos y cachivaches, «sin blanca» en ningún bolsillo, fiados en el azar visitero de unos amigos, a veces devotos de la amistad, ésa que ya escasea. Y hemos citado a Felipe, dejando en un recodo de nuestra memoria nombres y rostros de otros compañeros igualmente desaparecidos. ¡Pero! Más de un compañero ferviente en luchas y estimas hemos visto morir en rictus de sonrisa por la presencia repetida de amigos que llevaban — ¡que llevan! — marcado en el corazón la esencia humanista que distinguió a S.I.A. y distingue a lo que queda de S.I.A.

Con todo lo cual decimos, a los compañeros válidos y de sentimiento probado: ¡No ignoremos a S.I.A., no dejemos enfriar a S.I.A.! Quedan presos en España y otros nuevos entrarán en mazmorra; hay un cupo importante de compañeros que todo lo han dado a la Organización de nuestra estima, y que por edad excesiva y cortedad de medios arriesgan perecer en frío como Felipe. Y lo decimos, esto, en grito, en campanazo de alarma. Hace poco S.I.A. intentó un beneficio en localidad cercana a París y faltó calor, más por hielo de los compañeros que por la inclemencia — verdadera — del tiempo. ¿El cierzo, la nieve? Bueno. Pero pudo llegar quien se lo propuso. Peor se anda en el Polo Norte y hay osados que lo frecuentan. Más peligroso es el hielo de los corazones que el de le temperatura.

S.I.A. existe «aún» y hay motivos para que así sea. Lo que no tiene motivo es el abandono de la obra solidaria, cuando bondad y corazón existen.

DISCOS

— ¿Por qué no te ocupas de José Sanjuan?

Esta imprecación me llega del que nunca está conforme con nada y jamás yerra porque el inconformismo le roba el tiempo dedicable a la obra perfecta.

⁂

Mis queridos enemigos — a los que sintetizo, para mi Menda, en el personaje de mi creación, Donrabo —, me desaprueban y nunca aprueban que es un gusto. Y porque a Donrabo no le interesó el marino Sanjuan, antes de expirar recalado en el puerto de S. I. A., es por lo que Donrabo me emplaza a que dedique una elegía al amigo que ya no existe, cosa que, de haberse hecho con mayor premura, a mi seguro enemigo inservidor al que no beso la mano, le habiese dejado indiferente a la manera de Franco cuando la comisión de tal comarca le pide la erección de un pantano.

Pues bien, mi querido Sanjuan, voy a hablar contigo aunque sea en maniaco del diálogo figurado. Te encontré por vez primera en el muelle de Chartrons cuando, en compañía del repajolero — y compañero — Gallego Melenas, paseabas tu nostalgia cantábrica por la ribera de aquel Garona que en Chartrons parte en punta de embudo para ir cogiendo anchura que en el Verdon llega a ser marina. Días grises de Burdeos, cierto, pero amables por estrechones y deseos fraternales.

Santander se veía ser tu punto fijo, no en grillete tobillero: en puerto de reposo tras haber calado tus ropas en el salobre del inmenso Pacífico y del gran Atlántico. En descanso forzado, en muelle de amarre sin opción a salida, fueron para ti, para mí, y otros, los días parecidos a noches, con noches medio transcurridas en tinieblas conspirativas. Yo, mediterráneo estático, tú, cántabro sin pruritos comarcales; con aire de montañés el mío, y tú montañés... en olas de 12 metros, a veces; ambos con dificultades de mutua entente por distancias étnicas, mas con aproximación por un esperanto más universal que el otro, el nuestro llamado anarquía; ¿no es ése?

Conrabo no se va a ninguna parte, ni siquiera al exilio, parece. Sin rabo, con rabillo de ojo, se presenta uno en todas partes donde entenderse fielmente con compañeros descubiertos, a veces sin palabras. Tú, palabrero no eras, y tus pocas voces tañían y teñían; quedaban. Y es así: no hay que hablar en balde. Como en la operación de alta mar, marino Sanjuan, en el trato eras seco, pero objetivo.

En hombre de tierra adentro yo quise una vez preguntarte:

— En marinero, sabrás nadar mucho.

— Como los peces, que se meten y nunca más salen.

Así de imaginero preciso. Así de exacto en la oficina confederal de Marsella, otro barco varado; así de presidente exacto en mesa de discusiones desbordadas; así de huyente cuando despertares marítimos se efectuaban con sones irregulares de carteras caídas. ¡Diablo de gallego! Al cántabro no lo complicaría.

Te conocí en Burdeos y te perdí en Burdeos.

Extraño que pueda contar tantos cosas; dejar a tantos buenos compañeros atrás.

Pero los Donrabo, Sanjuan, no llegarán a tiempo a mi entierro.

DISCOBOLO

UMBRAL

Sumario del número 83:

Herbert Read : **EL ARTE Y LA LIBERTAD.**

E. Armand : **REFLEXIONES SOBRE DIVERSAS FORMAS DE POLEMICA.**

G. Mosquera Alonso : **NOTAS A LA POESIA DE JUAN RAMON JIMENEZ.**

Arcadio Averchenko : **LOS LADRONES** (cuento ruso).

De Gabriela Mistral : **DUERME APEGADO A MI** (poesía).

De R. del Valle Inclán : **ROSA DEL CAMINANTE** (soneto).

P. Bosch Gimpera : **PARALELISMOS EJEMPLARES. EN LA EVOLUCION HISTORICA, ROMA Y LOS IBEROS.**

Julio Just: **AL PASAR ANTE LA U.N.E.S.C.O.**

Luis di Filippo : **ANTOLOGIA HUMORISTA DEL REFRANERO.**

Avenir Rosell : **ROMILDO RISSO, EDUCADOR.**

J. F. : **COMENTARIO AL CALENDARIO S.I.A.**

Luis Dorlet : **ACTUALIDAD DE PROUDHON.**

Vladimir Muñoz: **MAX NETTLAU Y LA TAQUIGRAFIA.**

José Muñoz Cota: **CANTO A LA VIDA (poema).**

Emma Goldmann : **INTERPRETACION DEL TEATRO DE IBSEN.**

Eugen Relgis : **INDIVIDUO Y FAMILIA** (continuación).

Campio Carpio : **FUEGO PARA QUEMAR TU SANGRE.**

Noticiario, notas, comentarios, libros, ilustraciones, etc.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL DERECHO A LA LIBERTAD

EN distintas publicaciones se ha hecho alusión al centenario de la revolución española de mil ochocientos sesenta y ocho. Imprecisión en unos, blandenguería en otros, falta de conocimiento en los de acá, cuquería y maquiavelismo en los de acullá, total que pasó el tiempo; las promesas se devanecieron, y todo el armatoste republicano, levantado sobre bases endebles, se vino abajo. Pero, como en toda conmoción social surgida con impulso liberal, hubo aquellos que batallaban de buena fe, los que creían en el progreso de los pueblos, a base de combatir en todos los terrenos a las arraigadas fuerzas reaccionarias. Hubo también acción propagandística un tanto matizada de la retórica familiar en la época, pero no es menos cierto que se expusieron razones contundentes reflejando unas conclusiones de lógica aplastante para aquellos tiempos y para los nuestros.

Se hallaba en Madrid, en las jornadas revolucionarias del 1º68, iniciadas a fines de septiembre , el conocido escritor Juan Valera, quien en carta de carácter familiar decía: «Estoy admirado del orden que sabe guardar el pueblo, dueño de Madrid y de toda España. No se ha robado nada... Anoche anduve por esas calles hasta la una. Estaba Madrid iluminado, tranquilo y alegre. Presumo que si los generales y los políticos de levita no lo echan a perder, por celos, rencillas y ambiciones, lo que es por el pueblo esto seguirá admirablemente.» Desgraciadamente, como suele ocurrir siempre, fueron aquellos a quienes aludía Valera quienes todo lo echaron a perder...

Queriendo justificar la represión contra el derecho a la libertad, entonces, como ahora, los reaccionarios aducían que el pueblo comete desafueros si posee libertad. Sagasta andaba en lo cierto al afirmar: «Semejante al vapor, la libertad no ofrece peligros sino cuando se la comprime, obligándola a estallar con destructora violencia.» Y Ruiz Zorrilla, también en la etapa de convulsión del 1868, escribía: «La suprema razón que alegan los defensores de la tiranía en defensa del despotismo, por ellos practicado, ha sido siempre la invocación de la ignorancia del pueblo, cuya ilustración les debe tan poco... La Revolución ha demostrado que la libertad no es una concesión del poder, sino un derecho del pueblo.»

Cien años después, la casta reaccionaria pretende escudar la tiranía que sufre España aludiendo a la incapacidad del pueblo. Como lo eran hace un siglo, son válidos ahora los argumentos en favor de la libertad.

RECREO Y PROPAGANDA

Nunca es por demás repetir lo de que el militante libertario ha de procurar, en el orden de ideas y actividades, atalayar los diversos puntos del horizonte social y psicológico. Claro que a cada uno le da por aquello con lo que se siente más identificado; pero aunque una determinada actividad no nos atraiga en el sentido personal, no puede sernos totalmente indiferente si ella favorece al conjunto del movimiento libertario, se lleve a cabo la tarea por parte de unos, o la impulsen otros, lo fundamental es que se haga.

Abundan las localidades — se habla de Francia — donde entre veteranos, y otros que no lo son tanto, se acoplan un conjunto de compañeros y compañeras en su respectiva F. L. En la mayor parte de las localidades hay igualmente no pocos españoles en tanto que emigrados económicos. Sea cual fuere la mentalidad de la mayoría — y de ello se ha hablado frecuentemente en tono escéptico — lo cierto es que como todo el mundo, independientemente de su trabajo cotidiano, del sueldo que perciban, o del que deseen precibir, lo cierto es que les place distraerse, divertirse, por lo menos los domingos y días festivos dedicarlos al recreo, a la evasión de la rutina cotidiana.

Quien desde bastantes años atrás conoce el ambiente de la emigración española sabe muy bien, que sin haber tanta cantidad de emigrados económicos como los hay ahora, por parte del ambiente libertario existía una acentuada propensión a ofrecer representaciones de teatro y variedades. Podría citar alguna en donde incluso había dos grupos, y era cada quince días que se daba alguna representación por parte del uno o bien del otro. Huelga decir que se procuraba fueran de carácter social las obras que se representaban, sin que ello, naturalmente, andara en menoscabo del arte. Se distraía al público y al propio tiempo se llevaba a cabo una laudable tarea de propaganda, a base de periódicos, ya que aparte lo indicado, se alcanzaban a recoger algo de fondos para los efectos de la solidaridad.

A lo dicho pueden algunos decir: «Si, claro; lo sabemos. ¡Esto no es una novedad!» No es cosa nueva, pero sí brinda a la reflexión el hecho de que ahora haya en Francia más compañeros españoles que hace cuarenta años; más emigrados económicos que entonces, ¡y menos actividad en lo relativo a grupos de carácter recreativo! Es una realidad que debería de tomarse en consideración y ver la manera de remediar una omisión que tiene su valor, como puedan tenerlo otros problemas.

Incluso, suponiendo que la gran mayoría de la militancia libertaria de origen español haya entrado en veterania de edad; todavía queda juventud, hay familiares de los «viejos», que se hallan en periodo juvenil. Incluso, buena parte de muchachas y chicos pertenecientes a lo que es ambiente de emigrados económicos, les complaceria ser invitados a formar parte de un grupo teatral «amateur», o bien para un conjunto dedicado a variedades. Sabido es que no todo el mundo tiene carácter, condiciones para formar y orientar conjuntos de una tal naturaleza, pero ¿qué duda cabe que hay compañeros con aptitudes adecuadas para ello? A más no hace falta que en una Federación local sean numerosos los compañeros organizadores y capaces para desenvolverse en tareas como la esbozada. Hemos visto no pocas veces que uno o dos compañeros, con voluntad, con dinamismo — incluso peinando canas, que una cosa no es óbice para la otra — han desempeñado a maravilla funciones de la naturaleza aludida.

Asevera un viejo adagio que «cada día trae su afán». Equivale a decir que son distintas las facetas que se le ofrecen al militante a lo largo del tiempo. Facetas, matices, modalidades de actuación distintas, variadas, todas merecedoras de atención. Conviene hablar de todo un poco. Y acertar a conjugar el verbo hacer, más que en el tiempo pasado y en el futuro, dándole vida y realidad en el presente.

LITERATURA, ARTE Y GUERRA EN PERSPECTIVA DE RELGIS

Cuando todavía quedaban los rescoldos de la guerra del 1914; cuando en el ambiente del mundo había dejado honda huella el dolor, la devastación, y los valores morales se encontraban a la deriva, se empezó a comprender el significado de ciertas conductas individuales que en la avalancha fratricida se esforzaron en ir contra la corriente. Nuestro amigo Eugen Relgis nos dice que fue entonces cuando dio a luz su ensayo «La Literatura, el Arte, y la Guerra». Hermanado con aquellas individualidades que tuvieron firmeza de ánimo para situarse por encima de las pasiones innobles, quiso él también señalar caminos de paz, analizando con serenidad las influencias, en el sentido literario y artístico, susceptibles de frenar o de impulsar las guerras.

Nuevos factores brotaron en la vida social de los pueblos. Derivados de idéntica causa: las cesaristas apetencias de dominio, y fundamentadas en la ignorancia de las multitudes, brotaron las corrientes nacionalistas, fascistas, y comunistas. ¡Y de nuevo la guerra ensangrentó los pueblos! Y lo dicho por los Romain Rolland, Zweig, Einstein, Nicolai, Relgis, y tantos otros llegó a ser de palpitante actualidad. La exhortación a la cultura de raigambre humanista, liberada de los gérmenes del mal, ha sido la causa de raigambre ética defendida con empeño, con noble obstinación por el autor de «Mirón el Sordo».

Hace ya ocho años el opúsculo citado fue reeditado en el Uruguay. Al releerlo uno decía: «La razón, la verdad, la lógica de las cosas, cuando van en pos de la exaltación de la conciencia individual en pos de las ideas humanitarias, no envejecen.» Es, en síntesis, el mismo pensamiento que ha brotado de la mente estos días al recibir el opúsculo citado, traducido esta vez al italiano y pulcramente editado los componentes del «Libero acordo», de Torino. La traducción ha sido hecha por Gaspare Mancuso, este buen compañero tan encariñado con la obra de Relgis.

Vamos hacia un ignoto futuro. No sabemos lo que ocurrirá el día de mañana. Ocurra lo que sea, lo esencial es mantener la esperanza en la superación humana; y como Relgis y tantos otros, luchar por ella como podamos.

COLUMNA DEL EMIGRADO

EL TRABAJADOR HISPANO COMO MATERIA EXPORTABLE

(Carta recibida de un pueblo de la provincia de Huelva, puesta en forma redactiva por el «C. S.». — «Acabo de llegar con un paquete de billetes del Banco de Francia. Modesto, no exuberante, pero lo suficiente para darme un invierno de holganza si lo deseo. Pero no lo desearé porque obligaciones familiares mandan. Contada mi aventura en la tasca, mis coterráneos oyentes han entrado en envidia de darse un rodeo por los exteriores de los cuales procedo.

«¿Cómo se hace? — me han preguntado. Pues sencillo: Pasas la frontera — si puedes — por cuenta y riesgo, y allá con los gendarmes te las entiendas. Regularmente, si insistes, te envían a centros de producción en los cuales sudar camisas con sueldo de escala... caída, pues los *ouvriers* del país no se acomodan a ese género de penas. Y allí te las encontrarás junto con argelinos y portugueses, cuya entente no siempre es fácil en la convivencia de cantina, barraca y labores. Estas pueden ser de campo, de mina, de horno, de *poudreries*, de terrerías y cementerías y excavaciones. De cada cien emigrados nuestros uno queda para el osario, accidentado que ha sido. Yo he penado en gran usina en labor de cien piezas al cuarto de hora y por poco regreso con una sola mano. Ello fue óbice para que tomara el asfaltado que conduce al ferrocarril, andando y con maleta, y el fajo...

»Estando ya aquí he informado a mis compañeros de jarro: Sólo nosotros vamos al extranjero por falta de trabajo en el país. Te comprometes para hacer un canal y antes de terminarlo ya te dan la licencia. Licenciado y no en letras: en miseria, miras en torno y la soledad es inmensa, y para hacer de la capa un sayo con pie dirigido a Madrid o a Barcelona, ¿cómo no fijar rumbo más europeo donde más de medio millón de compatriotas hallan trabajo fácil y siempre más remunerado que en cualquier población importante de España? Además trotando mundo se aprende, cayéndose en la cuenta de que naciones oprimidas como la nuestra y la portuguesa, civilizadamente ruedan de furgón de cola, decimos, que están en atraso, que poco exportan y más importan, quedando inaplicables en eso actual del mercado común europeo. ¿Qué productos españoles vemos en las ferias de muestras de París, Lyon y Marsella? Naranjas, latas de sardinas, cabezas de toro en mimbre y capazos de esparto mirables de reojo. Obreros españoles para peonajes y semi-especialismos los hay en Francia a docenas de miles, y franceses que acudan a España para lo mismo no hay ni uno solo; vienen para comercios, ingenierías y turismos. ¿Por qué los españoles desheredados no nos preguntamos eso? En cambio, cuando nos da por cruzar la frontera, legal o ilegalmente, pronto nos percatamos que a la exportación de latas, cestos, naranjas y regaliz, nuestro gobierno añade la nuestra, la de los compatriotas necesitados, cuya semi-venta al exterior le rinde divisas que, sin nuestra condición de negociables, no obtendría.

»Estoy de nuevo en mis lares, pero con la convicción de haber, en Francia, aprendido algo. Con saludos amigos: *Leo Giráldez.*»

La tragedia de nuestros mutilados

Sr. Director de LE COMBAT SYNDICALISTE, 24, rue Sainte-Marthe, París (X).

Estimado amigo:

Se me ha llenado el alma de angustia al leer las quejas de la «Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio», en LE COMBAT SYNDICALISTE del 14 de noviembre de 1968. Pido hospitalidad a las generosas columnas de «C. S.» para manifestar públicamente mis sentimientos particulares acerca de este asunto.

Estoy sencillamente horrorizado ante la indiferencia general de la emigración republicana española frente a la tragedia de los mutilados de la guerra de España en el exilio, que todavía son más de mil y que, al hacerse viejos, se sienten cada vez más desvalidos y desamparados.

El primer indiferente fui yo, por supuesto. La justicia «bien entendida» debe empezar por uno mismo, a diferencia de la caridad que ha de hacerse a los otros. Estuve mucho tiempo sin ocuparme para nada de nuestros mutilados, pero es porque creía que estarían atendidos de algún modo. Nunca me pasó por la cabeza (¡tonto de mí!) que los altos dirigentes del Gobierno republicano en el exilio y de los diversos partidos, sindicatos, grupos y sub-grupos de nuestra emigración, teniendo conocimiento del suplicio de nuestros mutilados — heridos, ciegos, cojos, mancos, inválidos, locos y desesperados — estaban materialmente tirados en la cuneta, como perros sarnosos o como sierpes venenosas, enrojecí de vergüenza y traté de esforzarme por enmendar mi yerro.

He formado en Londres, con la ayuda de unos pocos amigos, un grupo anglo-español titulado: «Amigos de los mutilados de la guerra de España en el exilio», que recoge dinero entre sus asociados y simpatizantes, para enviárselo a la «Liga de Mutilados» de Burdeos y a otras organizaciones benéficas o «solidarias» del mismo tipo.

El resultado de nuestro esfuerzo ha sido hasta ahora desolador. Solamente los ingleses de diversas ideologías (especialmente los «humanistas») vienen respondiendo regularmente a nuestros llamamientos. Los españoles, en general, permanecen impávidos, con muy contadas excepciones, entre las que figuran unos cuantos republicanos y el pequeño grupo anarquista de Londres. Algunos españoles emigrados (cuyo nombre quisiera olvidar) se han opuesto abiertamente a nuestro esfuerzo solidario, por considerarlo inoportuno, o ineficaz, o incluso *contrarrevolucionario*. Para estos individuos, lo revolucionario consiste, por lo visto, en dejar que nuestros mutilados se mueran de asco en su cuneta. Parece que las tribus salvajes del centro de Africa atienden a sus heridos, y aun a los del bando contrario, en los intervalos de sus batallas. Muchos emigrados españoles no han alcanzado todavía ese grado de sensibilidad.

Los mutilados del campo franquista perciben una pensión «alimenticia» (¡!) de 23 pesetas diarias. Es una miseria, desde luego. Pero los mutilados de la República no perciben ninguna pensión. ¿No es esto una verdadera vergüenza para los republicanos españoles de todos los matices?

Es inútil apelar, para la solución de este problema, al Gobierno republicano español en el exilio. Este Gobierno no tiene dinero oficial y se ha convertido de hecho en un puro símbolo de aquella España que gozó los beneficios de la libertad democrática durante unos años, y que no sabemos si logrará resucitar antes de que todos los desterrados fallezcamos. Todos los países del mundo actual, incluyendo los que se llaman «democráticos», están en contra de la República española por considerarla contraria a sus intereses particulares. Entre los propios republicanos españoles reina una terrible dispersión: ni siquiera estamos de acuerdo en la necesidad de ayudar a nuestros mutilados.

Tampoco cabe apelar a los «administradores particulares» — y desde luego, no «fiscalizados» — del tesoro español exiliado, porque está visto que esos «financieros de contrabando» conservan ese tesoro (si es que no lo han malbaratado ya) para beneficio exclusivo de sus familiares y amigos.

Más inútil es todavía pedirle a la Rusia Soviética — quiero decir a los administradores del «Presidio del Kremlin» — que dediquen una pequeña parte del tesoro español depositado en Moscú por el Dr. Negrín a remediar las miserias de nuestros mutilados. Al recibir ese tesoro (que no se ha extinguido aún, desde luego, pues los negociantes del Kremlin siguen manejándolo como un señuelo) Stalin dijo, y cumplió su palabra como un «caballero capitalista», que los españoles no volveríamos a ver aquel oro, «como no veríamos nuestras orejas». Muy ingenioso, pero al que «se le ha visto la oreja» es al Kremlin. ¿Queda por ahí todavía algún ingenuo que espere ser «liberado» por los banqueros de Moscú? Nuestros mutilados no pueden esperar nada del Estado ruso, ni de ningún otro Estado comunista o capitalista. Todos ellos desprecian a nuestros mutilados como si fueran una casta inferior. Todos ellos gastan raudales de dinero para organizar guerras coloniales y lucrativas, pero no para curar a las víctimas de sus aventuras. He leído en un periódico archiburgués, con el natural estupor, que un grupo de «Amigos de los mutilados de Vietnam del Sur», establecido en Saigón por unos cándidos monjes, no ha logrado la más mínima ayuda económica por parte de los Estados Unidos. Así está el mundo oficial de repelente, por los cuatro costados.

La única esperanza de nuestros mutilados reside en el corazón de los emigrados españoles que no hayan perdido por completo en el exilio su sensibilidad de otros tiempos. Si cada uno de los emigrados republicanos españoles sacrificase el valor de una caña de cerveza cada mes, para ayudar a nuestros mutilados, éstos podrían percibir, durante el resto de su vida, una pensión superior a la de los mutilados franquistas. Si no somos capaces de sacrificar una caña de cerveza cada mes con ese fin, ¿en qué nos distinguiremos de los del *otro bando?* ¿Por qué tenemos la ridícula pretensión de ser superiores a ellos? Obras son amores y no «malas razones».

Si alguno de mis lectores se siente tocado en su conciencia por las reflexiones que acabo de exponer, puede enviar sus donativos a cualquiera de las siguientes señas:

M. Alexandre, Tesorero de la «Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio», 64, rue Borie, 33-Bordeaux, France.

O bien a: Mr. Digno Fernández, Tesorero del grupo anglo-español «Friends of the Spanish War Disabled», 5 Bathurst Street, London, W.2, Angleterre.

Cabe también que el lector conmovido se dirija a cualquier mutilado español, conocido suyo o de sus amigos, y lo ayude directamente con sus manos, sin acudir a ningún intermediario. Lo que no me parece lícito en este caso es quedarse sin hacer nada con fútiles pretextos, porque esto sería añadir la hipocresía a la mezquindad.

Queda cordialmente suyo y de la causa de nuestros mutilados,

José Antonio BALBONTIN

LA PEÑA RACIONALISTA DE PARIS

Ofrece un acontecimiento musical a cargo del virtuoso de la guitarra, compositor y musicógrafo español, MANUEL CARRION, el cual ha accedido venir a nuestra casa para obsequiarnos con un magistral concierto en el que ejecutará:

Elegía a Antonio Machado, M. Carrión.
Suite, de Visée.
Suite, de Vincenzo Galilei (padre del célebre Galilei),
y otras obras de J. S. Bach, Sor, Tárrega, Albéniz, Falla, Granados, Turina, Villalobos, J. Rodrigo.

El 15 de diciembre a las 3 y media de la tarde en 24, rue Ste-Marthe, (Metro Belleville). Entrada libre.

— C R O N I C A —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 F.

JOSE NEGRE
Propulsor máximo de la C.N.T.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

19 DECEMBRE 1968
NUMERO 535
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Les défaitistes

Les gens que l'on désigne ordinairement par le vocable de « défaitistes » appartiennent à une espèce dangereuse. Dangereusement dangereuse, surtout pour la patrie, la nation, les institutions établies, la morale, la justice, la civilisation et, d'une manière générale, pour tout ce que l'on désigne ordinairement par « les grands mots ».

Et pour nous, Français d'origine ou d'adoption, si sensibles à tout ce qui peut ternir l'éclat des plumes de notre coq gaulois national, ou fausser l'une des notes de son cocorico, c'est un véritable supplice que de constater l'existence de véritables cohortes de défaitistes.

Mais l'on dit souvent qu'un exemple vaut mieux qu'une longue explication. En voilà plusieurs. Je ne remonterais pas bien loin, dans l'histoire, mais seulement à la guerre de 14-18. Les deux plus célèbres furent Caillaux et Malvy. Deux politiciens, deux de ceux qui, sans peut-être se rendre bien compte de ce qu'ils faisaient, avaient contribué à la déflagration générale. Mais, voyant l'ampleur des hécatombes, ils eurent sans doute un début de remord, et vers le milieu de l'année 1916, je crois, essayèrent de contacter nos ennemis héréditaires dans l'intention d'aboutir à une paix de compromis. D'où indignation et fureur de nos patriotes professionnels, lesquels, aidés par la presse aux ordres du capital et du pouvoir réunis, n'eurent de cesse de les combattre, les discréditer et, finalement, les faire condamner comme traitres à la patrie.

Seuls, les P. C. D. F. n'étaient pas de cet avis. Mais pouvaient-ils le faire entendre, cet avis ?

En revanche, l'Arrière, les stratèges du Café du Commerce, les « affectés spéciaux », les munitionnaires, les chanteurs et chanteuses de *Marseillaise* et de *Madelon*, les fondeurs d'articles revanchards et les piqueurs de petits drapeaux respirèrent.

Pensez donc, bonnes gens, s'ils avaient réussi dans leur tentative, ces abominables gredins, combien de milliers de monuments aux morts aurions-nous en moins ?

Tout de même après des années de massacres, il fallait bien s'arrêter faute, des deux côtés, de chair à canon encore disponible. Les peuples se lassent de tout, même de voir le sang couler. L'Allemagne, à genoux, fut à peu près désarmée et contrainte de s'atteler à penser ses blessures. Et nous, quoique triomphants et plus que jamais cocardiers, de même, à penser les nôtres.

C'est alors que l'on vit fleurir une autre catégorie de défaitistes. Des gens, peu sensibles à la gloire des armes, des gens qui estimaient avec juste raison que la plupart des combattants étaient partis en clamant que cette guerre serait la dernière, des gens qui percevaient clairement que l'avenir, tel que nous le préparaient les bombeurs de torses, n'était rien moins que sombre, ces gens, dis-je, eurent la folle prétention de désarmer nos vaillantes cohortes victorieuses, et de revenir à de plus saines occupations.

Ils disaient, ces pauvres d'esprit, ces demeurés, que nos ennemis étant à genoux, leurs armées défaites et à peu près inexistantes, nous devions, à notre tour, désarmer et nous efforcer de faire désarmer tous les pays qui avaient participé, de près ou de loin, à la tuerie générale.

Nous devions arrêter la course aux armements, et nous consacrer de toutes nos forces à la reconstruction. Cela paraissait logique, non, mais nos politiciens (certains véreux), mais nos fabricants d'obus en train de s'enrichir, mais nos littérateurs et journalistes entreteneurs de moral ne l'entendirent pas ainsi, et dénoncèrent en chœur le redoutable péril qui venait de naître dans les steppes de la Russie. A un ennemi héréditaire succéda un autre ennemi héréditaire, que nous nous devions de combattre, toujours pour sauver le fric, la civilisation et l'humanité.

Résultat, un peuple terriblement affamé et renaissant à l'espoir, contraint de se reforger une armée et de se jeter de nouveau dans une terrible bagarre suscitée par l'incommensurable connerie des dirigeants des pays vainqueurs, incapables de digérer leur victoire.

Tout le monde connaît ce qui arriva, vingt et un ans après. Et tout le monde, du moins je le pense, voit clairement ce qu'il en est résulté.

Personnellement, je me sens un tantinet coupable, ayant voté pour élite la fameuse chambre Bleu-Horizon. A ma décharge, ce fut la seule fois où l'on me vit glisser un bulletin politique dans une urne.

Mais la race abhorrée des défaitistes n'est pas éteinte. Il n'y a pas très longtemps, en ce joli mois de mai dernier, on put les compter par milliers, et même par millions.

Cela a commencé par quelques étudiants, conscients de la nocivité de la société actuelle, conscients aussi que l'on les utilisait pour maintenir et organiser cette forme de domination des nantis que l'on désigne sous le nom de société de consommation, lesquels, à Nanterre, décidèrent de contester l'enseignement qu'on leur donnait.

S'ensuivit une révolte générale de la gent estudiantine, suivie d'une grève générale des travailleurs comme l'on n'en avait jamais vue.

A tel point que le pouvoir en fut ébranlé et que la panique commença à gagner les gens dits « sensés », c'est-à-dire les possédants, les politiciens et les honorables P.D.G. de toutes catégories.

Mais le dit pouvoir, particulièrement vexé en son for intérieur, réussit, à force de ruse, de promesses et de menaces, à écarter le danger et à reprendre en main, une main de fer dans un gant de velours, peut-on dire, les destinées du pays. Ces destinées, toutefois, n'apparaissent pas très brillantes, actuellement, suite à la dernière vague de défaitistes, qui a failli submerger le pays. Laquelle ne date que de quelques dix jours à peine. Totalement imprévisible. du moins par l'ensemble des naïfs travailleurs encore ébahis d'avoir failli susciter la révolution. Pour nous en tenir à l'exposition des faits, figurez-vous qu'une bande de salopards spéculateurs, ayant ouï-dire que notre franc gaulois partait à la dérive, n'eurent plus qu'un désir : échanger les francs susdits, qu'ils possédaient en quantité industrielle (si l'on peut dire) contre des marks teutons, lesquels ne cessaient d'augmenter de valeur. Et de franchir les frontières, de Suisse, d'Allemagne, de Belgique les poches pleines, les valises gonflées de billets, l'angoisse aux tripes de ne pas arriver à temps pour le troc espéré.

Par je ne sais quelle maléfique application du système des vases communiquants, l'on vit le vase contenant nos précieux lingots d'or. Je veux dire la Banque de Gaulle se vider à proportion que s'envolaient les jolis billets revêtus de la signature des directeurs de ladite Banque. Et la panique de déferler de nouveau sur notre pauvre population, au point que l'on fut à deux doigts de la faillite.

Mais le pouvoir, toujours lui, réussit encore à éviter la catastrophe, en prenant d'énergiques mesures. Lesquelles ?, dites-nous : Fermer les frontières, arrêter et faire pendre les instigateurs du mouvement, confisquer les biens des contrebandiers en devises et les distribuer aux économiquement faibles ? Croire à cela, c'est tout simplement rêver. Nous sommes en pays policé et civilisé, que diable ! et chacun est libre de s'enrichir et de disposer de son argent comme il l'entend. Oui, mais l'or évanoui, la presque faillite, la confiance entamée.

Ne vous inquiétez donc pas, bonnes gens, nous sommes gouvernés, que diable !, et les sages princes qui le détiennent, ce pouvoir, ont pris la seule mesure véritablement efficace, en pareil cas, celle qui seule permet le redressement des finances publiques (et de quelques-unes privées) celle qui permettra, il faut l'espérer, de remplir à nouveau les coffres de la banque : tout simplement la prolifération des impôts de toutes natures.

BLANQUET

Un pacifiste intégral : Robert Tourly

(Suite)

Alors qu'il était question de sanctions dans la guerre italo-éthiopienne, R. Tourly déclare, dans son article du 4 octobre 1935 du n° 180 :

« Non ! Les vraies sanctions qui protègeront la paix et assureront sa pérennité, elles sont dans la lutte constante et permanente des peuples contre leurs exploiteurs, dans l'éveil de leur conscience et de leur force. Elles sont dans la réalisation de l'unité syndicale, hier de l'union de tous les travailleurs demain. Elles sont dans la poursuite patiente, fervente, d'un idéal de justice et de vérité, sans l'avènement duquel il ne peut y avoir ni paix durable, ni libération des hommes. »

Dès décembre 1935, Tourly signale à l'attention des lecteurs de la « Patrie Humaine », l'ouvrage de mon ami B. de Ligt : « *Vaincre sans violence* ». En quelques articles judicieux, il nous révèle sa position, à savoir : Révolution ne signifie point violence. Il ne fait pas l'apologie de la non-violence. Cependant, il ne prêche point la résignation chrétienne, l'inertie, la passivité. Mais il exalte l'action révolutionnaire non-violente, ce qui est tout autre chose. Il précise les moyens d'action directe, qu'il ne confond pas avec la violence traditionnelle.

Les déclarations d'Einstein à l'époque suscitent un très bel article de notre ami, dans son journal : « *Pour le pacifisme indivisible — A Romain Rolland* ». De notre côté, nous précisions également notre position, dans « *Adieu à Einstein* ». Voici ce qu'écrit Tourly :

« *Cheminaux de la Paix*, « intouchables », bientôt sans doute à notre tour — ô Rolland — sous les huées fanatiques, par les chemins douloureux nous défendons le droit sacré des hommes à la vie et porterons jusqu'au bout le poids de notre damnation. » (N° 198).

Mais en 1936, on attend du neuf (N° 220), car la guerre menace plus que jamais. On espère en vain qu'une voix s'élève pour proposer des initiatives hardies et concrètes de désarmement. « Faut-il encore l'espérer ? écrit Tourly. Et pourtant, là seulement est le salut ».

Lors de la tragédie de l'Espagne, Robert Tourly prend la défense du peuple espagnol et immédiatement, des pacifistes chrétiens, tolstoïens non-violents, voire des objecteurs de conscience s'en prennent à ce rallient à la cause du peuple au nom d'un immobilisme coupable.

Tourly réclame de ses contradicteurs et opposants, de la tolérance sur les prises de positions, dont les objectifs restent, selon lui, identiques : la libération de l'homme. Pour lui, il n'y a pas de neutralité dans le crime. Il faut, au contraire, créer « une solidarité effective de tous les pacifistes, à l'égard du peuple espagnol. »

Sa défaite sera la défaite de la liberté, de la justice.

Mais les événements se précipitent dans une ronde infernale !

La mort de Salengro succède à celle de bons camarades espagnols, connus lors de leur exil.

« Se défier des morts — écrit Tourly le 22 janvier 1937, car le drame espagnol a évolué tragiquement en guerre civile. Si l'on admet la défaite du fascisme, se produira la même évolution qu'en Russie vers un étatisme centralisé, militarisé aussi, où la liberté individuelle n'aura plus droit de cité. Est-ce cela même que des révolutionnaires espagnols avaient rêve ? Beaucoup d'entre eux, hélas ! et parmi les meilleurs, ne sont plus là pour répondre. »

Dans le n° 262, du 2 juillet 1937, je publiais l'article : « Courant politique dans l'anarchie ». Je le signale en passant, car « la révolution espagnole » marque un tournant.

Le Congrès du R. I. G. M., un espoir, se préparait depuis des mois, dont mon ami Barthélémy de Ligt était l'âme organisatrice.

R. Tourly, dans son article, témoignait du même élan et de la même foi : « qui remuaient tous les cœurs, illuminait tous les esprits. » (N° 266, du 6 août 1937).

Peu après, les positions trop officielles du R. I. G. M. devaient lui dicter quelques réserves en matière de pacifisme.

En janvier 1938, les événements se succèdent en Espagne dans une lutte sans fin et sans espoir. Tourly précise l'esprit du pacifisme intégral dans le n° 285 :

« Intégral, c'est-à-dire qu'il place avant tout le respect de la vie et de la personnalité humaines, qu'il ne doit faire aucune concession à la guerre et à l'esprit de guerre, qu'il doit lutter contre les causes psychologiques, économiques, sociales et politiques de la guerre et travailler à créer un nouvel ordre de choses, fondé sur la justice.

» Qu'il y ait des nuances dans l'action que les uns soient non-violents absolus, ou révolutionnaires, peu importe, si la charte du pacifisme n'est pas constamment remise en question, selon les événements. Elle risque de l'être si l'on ampute le pacifisme du mot *intégral*. »

Tourly démontre à la lumière des expériences, ce que d'autres pacifistes avaient vécu sur place.

« Il n'y a plus de guerre civile comme on l'entendait jusqu'ici, c'est-à-dire une sorte de combat de rues, sans grands moyens, avec barricades et fusils à pierre, conduite surtout par l'exaltation révolutionnaire, non militarisée... »

Mais ce romantisme est dépassé et la guerre civile, c'est la guerre tout court, et nous pacifistes, intégraux, nous devons la dénoncer.

Situation délicate. Nous ne pouvions condamner en bloc ceux qui luttaient en vain, pour sauver ce qui restait encore à sauver.

La guerre est tenace dans ses préparations et tous les moyens sont bons pour l'amener à pied d'œuvre. C'est pourquoi il nous faut rester lucides.

Chaque semaine l'éditorialiste analyse les faits et conclut sur les problèmes cruciaux pour la paix.

« Nous nous refusons à nous battre avec des capitalistes de notre pays, contre des prolétariens d'autres patries. »

« Nous ne marchons pas dans ce nouveau bourrage de crânes... »

S'il reste un peu d'espoir de faire reculer la bête, il faut le saisir. Mais il faut pour cela, dénoncer le mensonge de la défense passive, dénoncer la folie sur le monde, et le mensonge qui recouvre toute cette marchandise, la mobilisation pour la Tchécoslovaquie après le traité franco - soviétique, la course au maquignonnage diplomatique et toutes leurs conséquences.

Heures sombres sans doute, mais R. Tourly révèle les moyens qu'ont les démocrates pour « mettre à la raison les dictatures récalcitrantes, puisqu'elles possèdent (les démocraties) toutes les richesses du monde, qu'elles peuvent arrêter quand elles le voudront, les usines de guerre, en refusant de livrer les matières premières nécessaires pour les alimenter... »

Il faut choisir la notion d'humanité et de justice.

Dans le n° 333, « Les lauriers de la défaite », restera un article qui servira longtemps encore à méditation :

« Nous considérons que Munich a été une première victoire remportée par la raison et la vérité sur la violence et le mensonge. »

Ce n'est pas là un paradoxe. R. Tourly estime que pour « la première fois dans l'histoire des guerres, des masses d'hommes armés ont refusé de se battre. »

On peut épiloguer à perte de vue sur ce thème, cependant que restait vraie sa remarque : « on ne fait pas en même temps la guerre et la révolution. » Et de citer Simone Weil et Barthélémy de Ligt, les exemples de 1792, les paroles de Robespierre : « On n'apporte pas la vérité à la pointe des baïonnettes. »

Pour Tourly, accepter la guerre, accepter de la faire, c'est la mort de la liberté et de la servitude. »

Oui, Tourly a raison. « Il n'y a que la vie qui compte, le respect de la vie et de l'individu. »

Hélas, les yeux, au lieu de s'ouvrir, comme l'espérait Tourly, se sont bien vite refermés. Les amateurs d'héroïsme resurgirent et avec la peau des autres, en appelèrent aux combats et aux massacres. Tout fut à nouveau remis en cause, et la paix marcha à reculons.

Le 25 août 1939 paraît le dernier article de Tourly, je le pense : « Après la trahison stalinienne », papier dont l'analyse vengeresse contre les bonnes à tout faire de la presse et des partis politiques. L'abus de confiance est caractéristique, c'est le dernier coup porté au front de la paix. Malgré tout, Tourly espère encore la sauver.

Mais, ce fut la guerre. Ceux qui l'ont vécue savent à quoi s'en tenir au sujet des élucubrations des fauteurs de guerre.

Nous allions pendant des années, vivre séparés, jusqu'au jour où, mandatés par un pacifiste argenté, nous nous rencontrâmes, pour essayer de faire revivre « La Patrie Humaine ».

Malheureusement, cette nouvelle tentative fut vouée à l'échec, aucun accord idéologique ne se réalisa.

Aujourd'hui, Robert Tourly disparaît, figure originale et courageuse du mouvement pacifiste intégral, et avec lui, toute une époque mêlée d'actions percutantes.

Je veux joindre à ces souvenirs, les noms tels que : Victor Méric, Sébastien Faure, Gustave Dupin, Manuel Devaldès, Gérard de Lacaze-Duthiers, Ernest Armand, André Lorulot, et j'en oublie...

Hélas, si l'homme est mortel, le fascisme, qui n'est que la réaction, persiste. Heureusement, l'esprit de révolte est toujours vivant. Dautres ont repris le combat, s'inspirant de la passion de tous les grands amis et frères en pensée.

Robert Tourly en fut un...

HEM DAY

Pourquoi je suis anarchiste

(Suite)

— Une autre caractéristique un peu folklorique chez les anarchistes, c'est de vivre selon ses idées, même dans la société actuelle. Les jeunes sont-ils aussi rigides que leurs aînés?

— C'est vrai que la minorité anarchiste se veut exemplaire de la société future. Les « anars » n'acceptent pas de compromis au niveau individuel. Les individualistes, par exemple, refusent de se regrouper. Pour eux, il faut d'abord changer les individus, mais tout cela a un peu vieilli, à vrai dire. Je suis marié, j'ai des enfants, comme un bourgeois et cela n'est pas très conforme aux théories sexuelles et sociales de l'anarchisme. Mais parfois nous vivons vraiment comme dans la société que nous souhaitons. Ainsi, par exemple, au mouvement du 22 mars, toutes les voitures et tous les vélos que possédaient les membres ont été mis en collectivité au moment où cela a été nécessaire et chacun s'en servait lorsqu'il en avait besoin.

— Est-ce cela la société anarchiste?

— La critique anarchiste, c'est d'abord la remise en cause du pouvoir. D'abord le pouvoir d'une minorité sur la majorité, mais aussi le pouvoir de la majorité sur la minorité. C'est aussi la contestation de la hiérarchie. Le pouvoir du patron, du proviseur, des parents.

— Vous contestez le rôle du chef de l'histoire.

— Ce ne sont pas les chefs qui font l'histoire, ils sont chefs parce qu'ils expriment à un moment précis ce que souhaite le groupe, autrement ils dominent. C'est la vérité de l'instant qui crée les dirigeants de l'instant. Ainsi depuis dix ans, je défends les mêmes idées que mon frère. Il a suffi d'un concours de circonstances favorables et il a pu exprimer ce que voulait le groupe.

— Vous niez le rôle de l'individu?

— Non, mais je le donne à beaucoup d'individus. Les bourgeois, eux, sont prêts à accepter des chefs parce que ça les rassure. Nous, nous pensons qu'il faut faire confiance aux gens et qu'ils peuvent décider de leur propre destin.

— Mais enfin, l'histoire vous donne tort. Tous les siècles qui nous précèdent ont été faits du renforcement progressif de l'Etat. Si nous devions aller vers l'anarchisme, c'eût été l'évolution inverse.

— L'anarchisme n'a jamais dit que l'Etat ne se renforcerait pas. Il a dit qu'il lutterait contre ce phénomène. D'ailleurs, personne dans une société développée ne peut contrôler vraiment l'appareil de l'Etat. On essaie mais on le fait mal. Il faut enfermer les gens dans une certaine rationalité de plus en plus contraignante pour leur faire accepter le pouvoir, mais la pression contre ce pouvoir est de plus en plus grande et finalement la participation est demandée par l'Etat lui-même.

Nous ne mettons pas en cause la coordination entre les diverses activités de la société. Cette coordination est nécessaire, mais la centralisation du pouvoir est inacceptable. Par la coordination on informe, par la centralisation on domine.

Pendant longtemps, les gens n'ont pas revendiqué cette liberté. Mais aujourd'hui, ils font un travail parcellaire, on décide sans eux, ils ne comprennent pas. Ils veulent comprendre.

— Pensez-vous que l'on vivra dans une société anarchiste, vous et moi?

— Quand nous y vivrons, je n'en sais rien. Si je ne dois pas le vivre, c'est dommage mais tant pis. Cela ne changera rien à ce que je pense. Je passerai ma vie à contester et à revendiquer. Je ne sais même pas si un jour une société libre se créera. Il est possible que cela ne se produise jamais, mais ce que je sais c'est qu'il est possible de la créer. Ni les bêtises que l'on raconte sur la nature humaine, selon lesquelles l'homme aurait besoin d'être commandé, ni les prétendues difficultés techniques, ne s'y opposent. Avant les journées de mai on nous considérait comme des cinglés, puis tout le pays s'est mis à parler presque comme nous.

— Y compris le général de Gaulle?

— On ne participe pas à n'importe quoi avec n'importe qui.

— Mais y a-t-il des précédents dans l'histoire auxquels vous pouvez vous référer ?

— Il y a la Commune de Paris, la révolution russe à ses débuts, l'anarchisme ukrainien, l'Espagne de 1936.

— En somme, que des défaites.

— C'est vrai. Il faut une conjonction d'événements qui jusqu'à présent ne s'est pas produite. Avant que les circonstances aient permis de guillotiner Louis XVI, la république pouvait paraître impossible. Les circonstances n'ont pas favorisé les tentatives qui ont été faites. Mais peut-être aussi le socialisme libertaire est-il la liberté la plus difficile à gagner.

Gaby CONH-BENDIT

Fin

(Du « Magazine Littéraire »)

Le prix de la duplicité

Depuis un certain temps le mot « trahison » apparaît sur beaucoup de cœurs. Pourtant !

Pourtant déjà en 1937 l'attitude de la C. G. T. était combattue. C'est pourtant le but recherché (la légalisation en « Fête du Travail, de la journée du 1er Mai) (1) par le Bureau Confédéral, qui complètement intégré dans l'appareil gouvernemental, s'emploie au maintien de la paix sociale à tout prix pour ne pas effrayer le capital par une démonstration à caractère révolutionnaire ».

Et cette déclaration faite sous le « Front Populaire » prend aujourd'hui un caractère de prédication, alors qu'en fait, les partis politiques quels qu'ils soient n'ont jamais, au grand jamais, eu d'autres soucis que de démontrer à la masse électoralisante, qu'ils sont indispensables, les uns pour assurer la gestion « loyale » d'un Etat centralisateur, dont les rouages permettent toutes les cabrioles, et tous les excès, que ce soit dans le domaine économique ou dans le « milieu » politique.

Les autres, et comme par hasard, pratiquement toujours ceux qui sont censés représenter la majorité des travailleurs, invariablement divisés par la faute de tous ceux qui sont intéressés par leur division mais ne jurant que par l'unité, qu'ils s'empressent bien vite d'oublier lorsqu'il s'agit d'élections ; les autres, donc, pour défendre les intérêts des éternels exploités.

Premières similitudes entre eux, ils sont tous unanimes sur un point : votez gauche ou votez droite, mais votez, sinon vous faites le jeu de l'adversaire.

Des efforts désespérés sont entrepris de part et d'autre pour obliger tout un chacun à entériner l'abominable tartufferie, appelée élection au suffrage universel, en vue de laquelle les assauts de promesses plus insensées les unes que les autres, formulées sans pudeur et sans modestie, dans le seul but, avoué d'ailleurs, de voir le maximum de « bons électeurs » entériner ces flots démagogiques.

Et qu'en reste-t-il de ces promesses? Une fois terminée la journée « sacrée » où les plus mirobolants pronostics succèdent aux plus fantastiques surenchères, une lassitude apathique, résultant du fait qu'aux espoirs les plus invraisemblables, le sentiment d'avoir « encore une fois » tout fait pour le mieux, les gens n'ont rien compris.

Les gens n'ont rien compris, pourtant chaque périodique a affirmé que son parti sortirait grand vainqueur de ces jouets démocratiques et, chaque fois, ses adversaires ont frisé la catastrophe, mais il y a eu des circonstances particulières qui ont fait que... ou bien quelques éléments irresponsables qui de par leurs actions ont effarouché les sympathisants.

C'est hélas vrai, les gens n'ont pas compris. Ils ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre que lors du 2e tour, les frères ennemis de la veille se réconcilient brusquement pour faire barrage ; les uns à droite (on serait curieux de déceler un soupçon d'idéologie dans leurs programmes. Quel subtil distinguo le bourgeois moyen peut-il faire entre les différentes et combien fantaisistes « étiquettes » des défenseurs officiels du capitalisme?), les autres à gauche, reparlent brusquement d'un front unitaire pour faire eux aussi barrage. Et hop, les seuls et fervents défenseurs des travailleurs ordonnent à leurs ouailles de reporter leurs suffrages sur leurs adversaires de la veille.

Et ce qui fait que, suivant le secteur, tel candidat se trouve être un adversaire ou un ami : ce n'est peut-être pas logique, mais sûrement efficace... pour les politiciens. Du fait du « jeu » du désistement, le prolo du quartier bien discipliné peut en être arrivé à voter pour... son patron, qui ne manquera pas de le défendre contre lui-même. Pour sûr !

Mais il faut croire que dans ce gigantesque bureau de placement pour mauvais comédiens, moins on est sérieux, plus on a des chances de succès.

Et l'on aimerait qu'il soit possible que les « représentants » de la classe ouvrière, élus de cette façon, aient un tant soit peu de conscience et d'amour-propre.

Et compte tenu de l'importance que le gouvernement prête à la Chambre des Députés et au Sénat, les citoyens doivent être persuadés d'être participants efficaces de la gérance de la société.

Pour ce qui est du syndicalisme, si les apparences sont moins trompeuses, la réalité est tout autre.

Les quatre grandes centrales ont ce point commun entre elles qui est d'être subventionnées par l'Etat qu'elles prétendent combattre.

Or, il s'avère impensable que l'Etat paye des verges pour en être fouetté. Par contre il a pour principe d'être généreux avec ses larbins.

Si les élections syndicales ne revêtent pas le caractère loufoque des élections politiques, il n'en ressort pas moins un sentiment autoritaire : Ne rayez pas. Et peu importe le choix du travailleur, l'ordre de la liste étant établi à l'avance, ce seront ceux-là vos délégués et pas d'autres.

De ce fait, le travailleur a une fois de plus la main forcée. Il sera représenté par une étiquette et non par des individus, et cette étiquette quel en est son contenu ?

Car, patronnés soit par un parti politique, soit par une organisation occulte, quand ce n'est pas par les deux à la fois, les syndicats perdent toute signification.

Si bien que créés en principe pour centraliser les revendications d'ensemble de la classe laborieuse afin de constituer une force de contestation face à l'exploitation patronale, les syndicats réformistes ne sont en fait que les organes servant à transmettre des directives politiques et à les faire concrétiser par le plus grand nombre possible d'exécutants. Dans ces conditions le syndicalisme est dévié et constitue plus un danger pour les travailleurs qu'un moyen de défense.

Pourquoi s'étonner, lorsque l'on veut bien admettre tout cela, de voir les grandes centrales réformistes faire la fine bouche sur l'action estudiantine, hésiter sur l'éventualité du soutien de l'action ouvrière, puis, brusquement, après un week-end de réflexion et de mises au point, s'immiscer dans le mouvement ébauché pour finalement le coiffer de leur autorité, et au nom de l'unité, faire en sorte qu'il ne s'écarte pas du cadre purement revendicatif?

(Suite page 2)

COMMUNIQUES

C. N. T. F. DE NIMES
Appel aux jeunes

Etes-vous syndiqués? Pour l'adhésion à la C. N. T. française, s'adresser au local C. N. T. de 10 à 12 h tous les dimanches, 16, rue des Orangers.

A. O. A.

PENSEE ET ACTION

Notre camarade Hem-Day vient de faire paraître le numéro 35-36 de « Pensée et Action ». Ce numéro retrace la vie de Zo d'Axa, mousquetaire, praticien de l'anarchie.

Lisez cet exemplaire de « Pensée et Action », il est du même tonneau que les numéros précédents ; vous le trouverez en vente à Bruxelles, à l'adresse suivante : Hem-Day, Boîte postale 4. Bruxelles 29. C. C. P. 7547-56. Egalement, vous le trouverez à Paris, chez Bernard Salmon, 110, rue Lepic, Paris (18e). Enfin, à Lyon, le service librairie de la 17e Union de la C. N. T. pourra le procurer sur demande.

JEUNESSE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Un groupe de jeunes camarades de Lyon et de sa banlieue prépare la formation d'un groupe de Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire de la 17e Union de la C. N. T. Prière aux jeunes intéressés par la création de ce groupe, de contacter le camarade Helios López, le samedi, de 16 à 18 heures, local de la C.N.T. Palais du Travail, place de la Libération. Villeurbanne.

Pour notre PROPAGANDE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :

Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.

René VILLARD
Face au racisme et au néo-nazisme.
La brochure : 1 F.

Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Delenda est democratia !

(Viene de la página 4.)

sindicalismo (el de él, naturalmente), que es una nueva fuerza social cuya presencia activa no puede desconocerse en los asuntos básicos del proceso político. Por eso, ciertos liberales y demócratas históricos, sin anteojeras en cuanto a esta realidad a escala social, reconocen que la fuerza de los acontecimientos exige la construcción de una nueva democracia, de una democracia social. Añade que con la reforma política del Movimiento que se acaba de proponer y con la reforma sindical que está en puertas, van a ofrecer una posibilidad de libertad política dentro de una unidad de principios y objetivos, un moderno semblante de democracia social que anime a los españoles a la convivencia en la paz y a cerrar el paso al vacío o al enfrentamiento violento. Continúa diciendo que la libertad ha de ser un mecanismo de precisión y no una mera bandera para irresponsables. Y por si alguno estuviese equivocado, agrega: «Aquí no hay borrón y cuenta nueva. Venimos del 18 de julio y no toleramos ningún fraude de fechas. Y estos orígenes nos obligan a varias cosas: a mantener la lealtad a Franco mientras viva y a la obra de Franco más allá de su existencia; a evolucionar, actualizando; y no actualizar, demoliendo...»

De todo esto se desprende una cosa cierta, y es que si ellos dicen que España es una democracia, a lo mejor lo es. Sólo que existe un «pequeño» inconveniente: que todo sigue igual que antes. Pero según ellos, ser demócratas únicamente consiste en anunciarlo. Los hechos, en cambio, son muy otros. Pongamos un ejemplo. Hace unos meses, el ministro de Educación se explayó a su gusto prometiendo a los estudiantes libertad, representatividad, asociacionismo, participación y no sé cuántas cosas más, entre ellas crítica libre y contraste de pareceres. Pues bien, recientemente, el profesor Castañeda, haciendo uso de todas esas ventajas tan cacareadas, se dispuso inocentemente a enfrentarse con sus alumnos dándoles rienda suelta a tantas críticas como quisieran hacer. Y así fue, en efecto. Hasta la prensa se hizo eco del célebre «juicio crítico», alabando la corrección y la ecuanimidad con que se había llevado a efecto. Pero cual no sería la sorpresa cuando, poco después, el Rectorado de la Universidad de Madrid prohibía tajantemente la repetición de semejantes críticas en las aulas. Ni en ninguna otra parte, por supuesto. Sería conveniente preguntarle a Solís si una tal libertad ordenada no entra dentro de los límites de la nueva democracia social. Pero habría de ser inútil, pues su democracia es, a no dudar, de vía estrecha.

La democracia, si la hubo alguna vez, murió en 1939. Antes de esa fecha el trabajador podía asociarse libremente, luchaba por sus derechos, caía defendiéndolos, pero caer significaba que previamente estaba de pie. Después de esa fecha fue amordazado, materialmente silenciado, encuadrado en un sindicato del que se siente, con razón, enajenado por completo y al que ha de pagar la cuota mensual religiosamente, deducida de la nómina de su salario antes que éste llegue a sus manos, privado de sus derechos sin apelación, sin opción a la lucha porque está maniatado, por que se arrastra en la miseria y el envilecimiento moral, y si no cae es porque está yacente desde hace tres décadas bajo la bota de la democracia franquista. Y ahora que nos hablan de una nueva democracia es cuando más nos duele y nos amarga la farsa odiosa que esto representa, porque la sentimos como un ultraje a nuestra libertad en ruinas, como una sangrienta burla de todo aquello que nos es más caro, aquello por lo que unos lucharon, otros cayeron, otros fueron torturados y todos aherrojados, humillados y reducidos a la más abyecta de las impotencias. Para nosotros la democracia ha muerto hace mucho tiempo, y esta falsa aparición, más que un resurgir, nos parece su epitafio. Nosotros, como Escipión pudo anunciar a Roma después de Zama y ante Cartago en ruinas, también podemos gritar: *Delenda est democratia!*

Juan Español

COLUMNA DEL EMIGRADO

AYER encontré un trabajador catalán emigrado. Raro, porque estos del Este peninsular no se dejan arrebatiñar fácilmente. Su individualismo parece acentuarse aún con la impedimenta del franquismo. Curioseado, lo abordo súbitamente:

— ¿Catalán?

— A mucha honra.

— ¿Del Rosellón?

— Catalán de Cataluña.

— Bueno, hombre, no vamos a reñir por eso. Yo también lo soy y ya no sé de dónde. He recorrido tanto que ya ignoro de donde procedo y dónde me encuentro. Pero tú debes confiarme cómo, siendo catalán de orgullo, te dejaste agregar en una columna oficial de emigrados.

— De «charnegos».

— ¿Quiere decir, la palabreja?

— Productores dóciles, no catalanes.

— ¿Se ofenden ellos, con ese dicterio?

— Seguro.

— Pues no se debiera insistir en la ofensa. Los obreros nos debemos respeto y ayuda. Somos una misma clase.

— Pero ellos traicionan; son inferiores a nosotros.

— Por debajo también los tenemos en Cataluña. Más de diez veces perseguí esquiroles catalanes ayudado por compañeros castellanos. A favor de Franco también hubo catalanes durante la guerra. El bien y el mal es privativo de todos los países. ¿Por qué te fuistes del nuestro? ¿Estabas mal colocado?

— No, pero sin salir en rebaño me hubiesen denegado pasaporte para el extranjero. Estoy en trances de quintas y me aceptaron para una contrata de tres meses, y antes de cumplirla abandoné la remolacha y al jefe grupero. Ahora ando solo y con la esperanza de que en la metalurgia donde estoy me arreglarán los papeles.

— Ahí te habrás encontrado con otros españoles.

— De éstos, portugueses y moros los hay en todas partes. Catalanes, veo pocos. Por eso me he acercado donde los hay en grupo. Mas me veo desplazado entre vosotros por estar viejos y hablar un lenguaje político que no es de ahora.

— Es el de anteguerra. Pero cree que también entonces en catalán se hablaban distintos lenguajes políticos, cada sector el suyo.

— ¿Cuál era el de usted?

— El libertario, un esperanto para obreros. Tu habrías resultado compañero y los «charnegos» que dices también. Todos iguales y unidos ante la burguesía y los gobiernos represivos. Comunistas libertarios, en Jaén como en Gerona.

— Comunistas revolucionarios, como un chinista me dijo.

— Comunistas igualitarios como es gozo sentirse en Cataluña, la Cataluña libre de curas, burgueses, políticos y rojototalitarios, como los ácratas la queremos.

— ¡Ah!...

EL NOI DE LA PANSA

LA A.I.T. EN EL CONTINENTE AMERICANO

Interesante trabajo del compañero Serafín Fernández, con un prólogo de Juan Ferrer. 68 páginas, 1,00 F., en esta Admón.

Le prix de la duplicité

(Suite de la page 1.)

Partis de la révolte d'une minorité consciente des étudiants, propagés par une minorité révolutionnaire ouvrière, les événements de Mai se devaient d'évoluer à toute allure sous peine de déboucher sur l'éternelle reprise en main que les dirigeants syndicalistes et politiques ne manqueraient pas de tenter.

Imprévoyants malgré leurs « sociologues » et débordés malgré leurs « appareils », les partis politiques et leurs centrales syndicales hésitèrent, n'osant se prononcer, ou critiquèrent l'explosion. Puis, brusquement, ce fut l'expérience de leurs organisations rigides, tout en prétendant laisser toute liberté à l'ensemble des grévistes syndiqués ou non, sur l'orientation qu'ils donneraient à leurs actions.

Chacun sait ce qu'il advint.

Contraignant les travailleurs à un immobilisme débilitant, malgré quelques manifestations publiques ordonnées par certains autres, et ce durant la période « explosive » pendant laquelle les réformistes purent craindre d'être débordés.

En détruisant l'enthousiasme et l'esprit de révolte qui compensaient à ses débuts l'absence de coordination et d'organisation, et en interdisant le contact entre travailleurs et étudiants (Renault à Billancourt), le mouvement s'étiola pour devenir purement « bifstecard ». Et l'on parla « Elections ».

Ce que voyant, l'Etat et le Patronat qui avaient envisagé le pire, s'appuyant sur les forces réactionnaires, n'eurent plus qu'à donner le petit coup de pouce. La Révolution de mai 1968 avait vécu, avec ses illusions.

Ces événements nous ont appris que, mise à part une certaine quantité d'étudiants et une minorité ouvrière, le prolétariat n'était pas encore révolutionnaire. La facilité avec laquelle la démagogie politique influa sur les individus en est la preuve flagrante. Il vaut peut-être mieux, en cet état de fait, que l'aboutissement fut un échec, ce qui nous évita à coup sûr une « dictature du prolétariat » dont bien des grévistes eurent à subir quelques échantillons dans certaines entreprises.

Comme le dit si bien un syndicaliste révolutionnaire lyonnais dans « Espoir », une révolution se prépare, sinon ce serait un désastre. Or, les travailleurs n'étaient pas suffisamment préparés. Tout le travail reste à faire. Persuader tout un chacun de se passer de Mentor, lui faire admettre que la notion du profit n'est qu'une déformation égoïste et néfaste génératrice de désordres. Voilà notre tâche.

L'action estudiantine qui révéilla la conscience de certains et leur fit entrevoir des horizons nouveaux pour eux, mérite toute notre sympathie.

Ce fut un grand pas vers la Liberté, et ce malgré l'élection massive pour les tenants du régime actuel.

Messieurs les politiciens de « gauche », vous avez été bien mal récompensés de votre trahison.

(1) Finalement légalisé par le Maréchal Pétain, prestigieux disciple d'Hitler, en 1941, sous le signe de la « révolution nationale ».

ANTENA

« REALCE, 6, SUR »

Nuestros lectores recordarán la nota que dimos en nuestro número próximo pasado referente al hundimiento de una galería de la mina «Andaluza de Piritas, S. A.» enclavada en el término municipal de Aznalcollar, a 35 kms. de Sevilla, peligro que oportunamente habían denunciado los mineros Antonio Sánchez, Miguel Cano y José Vázquez, por cuyo «delito» la Compañía los había despedido. Pues bien: La mina se ha hundido ahora totalmente, según explica la nota que a continuación reproducimos:

«SE HUNDIO LA MINA «ANDALUZA DE PIRITAS» DE AZNALCOLLAR (SEVILLA) — EL ACCIDENTE SE PRODUJO EN LA ZONA DONDE HACE SEMANAS LOS OBREROS SE NEGARON A TRABAJAR.

»SEVILLA. — Un espectacular hundimiento se produjo a las 10 de esta mañana en la mina «Andaluza de Piritas, S. A.», de Aznalcollar, localidad situada a 35 kilómetros de Sevilla. El hundimiento, que se inició en la zona oeste de la mina, ha afectado a casi todas las galerías, habiendo quedado cegados los pisos 1 al 10 inclusive. No se han registrado desgracias personales.

En el momento de desplomarse los pisos, 35 obreros del turno de la mañana que trabajaban en los pozos 11 y 12, se encontraban en la llamada zona de enganche, un lugar a cubierto de peligros y a donde los mineros se retiran cuando es la hora de tomar algún alimento o para dirigirse al ascensor y salir a la superficie. Precisamente a las 10 de la mañana los hombres de este primer turno estaban tomando el bocadillo. Entonces oyeron el estruendo. Sabiéndose a salvo no se movieron y durante cinco horas han estado esperando el momento de ser izados al aire libre. Mientras, se arreglaba la jaula que a causa de la onda del hundimiento había quedado estropeada. A las tres de la tarde, por fin, salieron ilesos. Solamente algunos tienen ciertas afecciones en los ojos producidas por el polvo.

»El suelo aparecía agrietado, con hendiduras semejantes a las que se producen cuando se registran temblores de tierra. En algunos lugares la tierra ha cedido metro y medio y algunas de las construcciones afectas a la mina, y en las que los técnicos tenían sus oficinas de trabajo, han quedado divididas en dos partes.

Esta zona oeste en la que se ha iniciado lo que podía haber sido una verdadera catástrofe es la que hace un par de meses dio lugar a ciertos incidentes entre mineros y empresa. Los mineros se negaban a trabajar en esta zona por temor a posibles hundimientos y se mantuvieron en su actitud a pesar del dictamen que en su día emitió la Jefatura de Minas de la provincia en el sentido de que no existía el peligro que los productores preveían. En consecuencia, «Andaluza de Piritas S. A.» expulsó a tres obreros.

»Posteriormente se produjo un hundimiento parcial y la empresa decidió que se abandonaran los trabajos en esa zona hasta tanto se realizaban los trabajos de relleno necesarios para conseguir seguridad. Actualmente está en trámite la demanda de readmisión presentada por los despedidos.

La plantilla total de «Andaluza de Piritas» es de 215 hombres.»

EL T. O. P., FABRICA DE CONDENAS

MADRID. — Evelio Sánchez Garrido pasó por el T.O.P. acusado de redactar y distribuir una hoja dirigida «A los trabajadores metalúrgicos de Madrid», *atrevimiento* que el Tribunal consideró castigable con tres meses de prisión firme. El abogado de Evelio recurrió ante el Supremo.

También Francisco Sánchez Cortazar ha recurrido contra la sentencia «topista» que le inflingió cuatro años, dos meses y un día de presidio y multa de 25.000 pesetas por haberle sido hallados en su domicilio tres ejemplares de una hoja en la que se hablaba de libertad sindical, derecho de huelga y libertad de reunión y de imprenta. Esta bárbara condena los jueces del T.O.P. la justifican en que Sánchez Cortazar tiene antecedentes penales... por delito de opinión.

Siempre ante el T.O.P. comparecieron los badaloneses Manuel García Domínguez y Antonio García Corona, acusados de reunión no pacífica, atentados, lesiones y faltas, según suceso dicentemente ocurrido el 30 de abril 1968 en Badalona. En resumen, agua de borrajas que el fiscal valoriza en cuatro meses de prisión para Manuel García, y en siete, más 5.000 pesetas de multa, para Antonio García.

CONSEJO DE GUERRA POR UN LINFUNDIO

GIJON. — Un consejo de guerra ordinario tuvo lugar en el cuartel de Simancas contra los obreros Pedro Sanjurjo, Silverio Bernardo, Regino Cuéllar, Mariano Fernández, Acracio Fernández, José Sánchez y un muchacho de 17 años de edad; todos ellos acusados de agresión a la fuerza armada el día 30 de abril de este año. Excepto Sanjurjo, todos los procesados fueron absueltos. Sanjurjo tendrá que cumplir diez meses de arresto mayor para justificar la metedura de pata castrense.

LIBERTAD DE PRENSA...

SEVILLA. — El director del «Correo de Andalucía» ha sido nuevamente expedientado por haber reseñado una entrevista con el catedrático Agustín García Calvo, cuyo contenido la autoridad considera delictivo.

MALA LECHE

MADRID. — Según lo dictaminado en Holanda por el grupo internacional lechero, España ocupa el último lugar de Europa en el consumo de leche.

Pero en otro aspecto, la leche española se sitúa la primera en el campeonato europeo de la leche de manantial.

BARULLO

MADRID. — En la Escuela de Arte Dramático hubo recital de canciones a cargo de Paco Ibáñez y Xavier Ribalta ante un público compuesto por mil y pico de estudiantes. Se cantaron composiciones del poeta Miguel Hernández que fueron muy celebradas, más con alguna protesta de varios, lo que ocasionó tumulto. A la salida del espectáculo centenares de espectadores entonaron cantos inconformistas, llegando a interrumpir el tránsito en la plaza de Isabel II, originando la intervención de la policía para dejar la circulación restablecida.

EL PROBLEMA ESTUDIANTIL

MADRID. — Como era de prever, ante la actitud integérrima de la población estudiantil, celosa de sus derechos ciudadanos, el gobierno ha determinado cerrar la Universidad hasta después de Navidades, con prolongación posible hasta el 6 de enero próximo. La torpeza gubernamental no encuentra otra salida al conflicto que, con su ideario del siglo XIV, ha provocado en la Universidad del siglo XX.

— En el vestíbulo de Físicas se celebró una «sentada», terminando la misma con vítores y mueras de carácter inconformista. Hubo también canciones que la autoridad consideró «procaces».

— En Filosofía los alumnos de varias Facultades no pudieron reunirse por hallar los pasillos que conducen a la sala interceptados por fuerzas de la Policía Armada.

— En Ciencias el estudiantado libre celebra con frecuencia actos culturales, ante los cuales no acierta a pronunciarse la bárbara Poli Armada allí presente. Hay incluso recitales gratuitos y carteles pronunciándose contra la «colonización de la cultura».

— En la Facultad de Filosofía y Letras hubo asamblea libre para tratar: 1º: Informe de la situación universitaria. 2º: Situación obrera. 3º: Balance de la situación política del país. 4º: Cuestiones relativas a la huelga en desarrollo.

— En Veterinaria se rumorean expulsiones de alumnos que se han distinguido en el desarrollo de la huelga, habiendo tomado sus compañeros las pertinentes medidas.

REUNIONES EN INGENIERIA

MADRID. — Más de 300 ingenieros de Caminos han sesionado varias veces para puntualizar anacronismos pedagógicos inherentes a la carrera. Aprovechando esta ocasión, una representación de alumnos de la Escuela Técnica de Ingenieros de Caminos presentó a la asamblea la comunicación siguiente:

«Existe en la Escuela un modelo absurdamente jerárquico y autoritario que estructura las relaciones entre profesores y alumnos; una radical separación entre formación teórica y práctica que convierte a los alumnos en enciclopedias de conocimientos, cuya formación práctica sólo se adquiere por integración en el sistema productivo; una falta de altura intelectual y actualidad de muchas materias; un absurdo sistema de exámenes que permite achacar a la supuesta ignorancia del alumnado lo que no es más que ineptitud del sistema de enseñanza; falta de coordinación entre las diferentes cátedras; falta de espíritu de investigación y científico en el desarrollo de los seminarios y actividades afines, etcétera.

»Todo esto nos lleva al convencimiento — explicaron los alumnos — de que la razón de ser de la Escuela es estar al servicio de una sociedad fundada en el beneficio personal económico con desprecio absoluto de una auténtica formación humana y técnica de los alumnos. La consecuencia es un sentimiento de frustración que va aumentando al compás del tiempo de permanencia en nuestro Centro hasta llegar a esa alienación en la que la cultura queda reducida a la mera contemplación esteticista del mundo y la naturaleza.»

AL SINDICALISTA CAMACHO LE HAN TRASLADADO AL PENAL

PARIS, (OPE). — De «Le Monde» en despacho de su corresponsal particular en Madrid: «Don Marcelino Camacho ha sido llevado al penal de Soria. Dicho sindicalista ha enviado una carta a la Oficina Internacional del Trabajo, de Ginebra, para exponerle su situación que estima «anormal». Después de 25 meses de detención preventiva, se le envía a un penal sin que haya sido objeto de una sentencia firme. «La pena de un año de cárcel, que le impuso el Tribunal de Orden Público, hace siete meses, no ha sido confirmada todavía por el Tribunal Supremo.

«El señor Camacho señala el perjuicio que se le irroga con tal traslado, teniendo en cuenta que sus abogados se hallan en Madrid. Pide que la comisión de de la Oficina Internacional del Trabajo, que ha de visitar a España, se entreviste con él.»

TRES VASCOS CONDENADOS POR EL TRIBUNAL DE ORDEN PUBLICO

PARIS, (OPE). — «Le Populaire» (5 noviembre) dedica dos columnas de su sección «Los países encadenados» a informar sobre la represión franquista. Entre las noticias figura la siguiente: «Tres vascos han sido condenados en Madrid a tres meses de cárcel, acusados de «manifestación no pacífica». Los inculpados habían tomado parte en la manifestación del 14 de abril en Mondragón con motivo de «Aberri-Eguna» (Día de la patria vasca).

POLITICA DE LA MISERIA

MADRID. — Confesiones de García Sáez, director general del Instituto Español de Emigración: «Nuestro país produce emigrantes, y esto, guste o no, hay que aceptarlo. Por tanto debemos acompañar a los emigrantes y no abandonarlos a su suerte, velando por sus intereses, sus contratos de trabajo, sus jornales, sus vacaciones, etc. No hay que olvidar que hay 800.000 españoles en Francia, 181.000 en Alemania, 76.000 en Bélgica, 86.000 en Suiza, además de unos tres millones en Hispanoamérica.

»Todavía existe en España presión emigratoria. No podemos satisfacer todas las demandas de presuntos emigantes. Además, hay que tener en cuenta la emigración encubierta como «turismo» — españoles que pasan al extranjero como turistas y allí se dedican a trabajar — que alcanza unos porcentajes muy elevados.

NOTICIAS COMPRIMIDAS

BILBAO. — Existe el propósito de que la Universidad bilbaína lleve el nombre de Miguel de Unamuno.

MADRID. — Hay temores de que sean expedientados dos alumnos de Derecho y siete de Arquitecura.

— Manuel Cabello Luque fue encarcelado por comunista. Verificado el juicio, resultó no ser comunista. Absuelto.

MAS EXCESOS DEL T.O.P.

ADRID. — Los estudiantes F. Gil Jaén y Jaime Lozas participaron el 14 de marzo en una protesta general universitaria. Delatados por tres agentes provocadores, fueron detenido, y ahora en juicio el fiscal reclame para cada uno penas de 3 años y 3 meses de encierro y 15.000 pesetas de multa.

— Por haber repartido hojas clandestinas, el fiscal solicitó para los obreros Joaquín Comendador Ortiz y Miguel Martínez García, 6 años y un día y una multa de 10.000 pesetas.

— Por manifestación no autorizada María García Falles Jarico, Juan García Sáez Urturi y Estefanía López Gorria, corren peligro de pasar tres meses a la sombra carcelaria.

UNA ACUSACION DESORBITADA

SAN SEBASTIAN (OPE). — He aquí los datos concretos del Consejo de Guerra anunciado hoy, jueves 12 de diciembre:

Los procesados son cinco: José Beguiristain, Dionisio Santoyo, Francisco Badiola, Juan Sarasola y José Ignacio Zufiria. Para los tres primeros ha pedido el fiscal la pena de muerte y un buen número de años de presidio como suplemento; para Sarasola, treinta años, y para Zufiria, doce Sumados los años solicitados por el fiscal dan en total la cifra de ciento cincuenta. Siglo y medio.

La acusación básica es el incendio de la casa del alcalde de Lazcano, incendio que no produjo víctima alguna, puesto que se sabía que la casa estaba vacía cuando se produjo el suceso.

Los defensores civiles de los procesados son los abogados de San Sebastián Miguel Castell Arteche y Juan María Bandrás.

Las declaraciones han sido arrancadas a los procesados con aplicación brutal del tormento. Uno de los procesados estuvo encerrado durante 45 días en una celda pequiñísima, sin poder moverse.

Los cinco pertenecen a EGI, agrupación juvenil del Partido Nacionalista Vasco.

Hay que señalar que los hechos que han motivado el proceso se produjeron en medio del estado de excitación causado por la intervención brutal de la policía y las fuerzas de represión en general, al allanar, favorecidos por el «estado de excepción» decretado por el Gobierno de Madrid, los domicilios de toda suerte de «sospechosos» en los primeros días de agosto, por lo cual se pueden considerar provocados directamente por tal actitud de los agentes de la autoridad, como puede comprobarse cinsultando las informaciones de la época. Toda suposición relativa a un previo concierto o deliberación puede calificarse de falsa y pura fabricación.

PROTESTA DE TRES PROFESORES

LONDRES (OPE). — «La policía de Madrid pretende haber destruído una organización terrorista — decía «The Times» el 5 de diciembre en un despacho de su corresponsal en Madrid. Ha detenido a diez jóvenes — ocho de los cuales son estudiantes —, a los que se supone habe estado en contacto con los anarquistas y se acusa de ser los autores de unos incendios provocados en Madrid y de haber agredido a las fuerzas de seguridad. La policía añade haber encontrado explosivos y propaganda subversiva, así como las pruebas de diez planes de acciones terroristas proyectadas por el grupo.

Entretanto, en Barcelona tres profesores de la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas de la Universidad local han protestado ante el Rector por el cierre de dicha Facultad, manifestando que no es cierto que los estudiantes hayan cometido actos de violencia.»

TRIBUNA JUVENIL

Juventud inútil

CUANDO algún pariente me susurra que «con estas ideas serás un desgraciado», tras haber meditado el asunto antes, ahora me da una suerte de malicia que debe traducirse en salida de mal talante. La vulgaridad siempre expresa lo mismo. Esa cantilena ya debían entonarla los bisabuelos de los abuelos de mi parienta consejera.

Considero por un momento que yo sea como los demás jóvenes, esos que poco piensan y mucho abultan por calles, establecimientos y espectáculos. Con la cabezota vacía y los sentimientos inéditos, me veo echado al ruedo cual uno de tantos, diciendo groserías a las muchachas, conociendo más las estanterías licoreras que las de biblioteca, jugándome dinero en carreras potrencas o perrunas, vistiendo traje lunático, peinando pelo largo o corto según crónicas frívolas manden, leyendo novelones macabros o sicalípticos, revistas estúpidas y publicaciones dadas a los deportes únicamente, donde enterarse de tal campeón, de tal equipo, de tal partido, de tal promotor, de tal mecenas, y siempre igual de un día a otro, de un mes a otro, ¡de un año a otro año! ¡Que miseria, que inanidad, que fastidio! ¿Yo de esos, tía Mariela? No lo pienses, no lo desees, porque tu sobrino no merece tal castigo; tu sobrino es más despierto, tiene otras — y muy nobles — aspiraciones, no de rumiante que le propones, o rucio dispuesto a soportar todas las cargas sociales, encenagarse en vicios, anularse en el hediondo estanque de la rutina.

Con el régimen de conducta que la familia impone se va al aprendizaje a sufrir vejaciones, a soldado para lo que sea, de hombre para abajo; al prostíbulo, en espera de dama complaciente por mandato de la ley casamentera; a la explotación voluntariamente aceptada, sin ostentaciones sindicales para que otros, más osados y formales, carguen con las represalias de burgueses y autoridades. Es bueno, tía Mariela, que otros saquen las castañas del fuego para nosotros comerlas y dejar en la estacada a perseguidos y licenciados. ¡Buena está la ley de la familia!

Lo que familiarmente cuenta, es el ingenio del pariente en sacar dinero, poseer de éste en buenas o asombrosas cantidades, y a eso se le llamará ser hombre. Ser hombre especulando sobre la candidez, la necesidad o la generosidad de los demás. Con dinero se conquista la admiración de los próximos, no importa si reventando la tranquilidad y la subsistencia de los ajenos.

Decididamente, tía Mariela, tu sobrino no es de la raza que admiras. Yo no tengo dinero pudiendo tenerlo ladronizando mi conducta, cosa que no hago por ideas libres, ideas que no dan ni una perra y que, en cambio, pueden hacerme perder muchas por despido, encarcelación, solidaridades, y otras cosas que no comprendes. Yo tengo ideas que producen trastornos que no busco, que pueden otros buscarme, cuyas consecuencias no apetezco, pero que no rehuyo, porque en ellas se afirma el hombre generoso, no el hombre monetizado y, por ende, deshumanizado. Y si tu no me comprendes, tía, algunos habrá que me comprendan... igual que yo he comprendido a anteriores compañeros.

PANCHO MILLA

Area mundial

LA PROTESTA UNIVERSITARIA EN PORTUGAL

También en este infortunado país ha llegado la ola de progreso hasta la última consecuencia desatada en todos los países civilizados del mundo. Portugal, sometido hace más de cuarenta años al despotismo reaccionario, con la «puesta en conserva» del dictador Salazar ha entrado en esperanza de que sus libertades cívicas puedan ser efectivamente recuperadas, deseo que universitariamente no podía hacerse esperar dada la promesa del nuevo jefe del gobierno, profesor Marcelo Gaetano, que se complació en decir, prontamente, que «ordenaría la urgente realización de un riguroso estudio para la reorganización del sistema educativo», propósito que degeneró en promesa incumplida, motivando que el alumnado universitario se coloque en plan de protesta para conseguir que el sistema reivindicativo que tienen planteado no quede arrinconado, por menosprecio de la secuela salazarista.

En estas condiciones, los estudiantes no podían faltar a la cita revolucionaria de sus iguales de otras naciones, iniciándose la propaganda consuetudinaria para eclosionar la voluntad de miles de compañeros, todos ávidos de sacar la Universidad portuguesa del impase reaccionario en que se halla estancada, y con peligro de mayor retroceso. Aparte diversos actos bien significativos, como una manifestación, el asalto nocturno a tres institutos de enseñanza media, la realización de dos festivales de la canción de protesta con «slogans» revolucionarios contra el régimen, la ocupación de las instalaciones universitarias para celebrar un pic-nic» de protesta, etc., la Asociación de Estudiantes del Instituto venía publicando desde hace cerca de dos meses manifiestos y octavillas, que eran profusamente distribuídos entre los diversos centros de enseñanza. Entre estas publicaciones figura «Binomio 35», boletín de dicha asociación, en el cual se hace abiertamente la apología de la contestación, se protesta contra el «matrimonio-institución» y se declara que el estudio de la reforma de la enseñanza superior insinuada por el gobierno es una tentativa más para engañarles. Recientemente se repartió un prospecto en el que se anunciaba la huelga con ocupación de instalaciones.

Esta huelga estaba prevista para el día 9, pero el ministerio se les adelantó clausurando el instituto, anticipándose diez días a las vacaciones de Pascua, y suspendió asimismo en el ejercicio de sus funciones a los dirigentes de la respectiva asociación de estudiantes.

Naturalmente que esta actitud renovadora del estudiantado, la caterva oficial la interpreta con escándalo «subversiva» y «guevarista», no ocultando su malasaña al pedir del gobierno «castigos ejemplares» y «cortes de raíz para dejar la Universidad portuguesa libre de contagios marxistas y de ferocidades revolucionarias».

Por su parte el estudiantado pone oídos sordos a ese concierto de sapos venenosos, mostrándose decidido a proseguir la obra empezada que tanto ha de influir en el futuro político y social de la nación portuguesa.

ANIVERSARIO DE LA DECLARACION DE LOS DERECHOS DEL HOMBRE

El 10 de diciembre de este año se cumplió el XX aniversario de la Declaración de los Derechos del Hombre por las Naciones Unidas. Seguro que esta Declaración tuvo por tela de fondo el exterminio de seres humanos durante la época nazi, así como la Declaración de los Derechos del Hombre y del Ciudadano de la Revolución Francesa tuvo por motivo esencial la presencia de la esclavitud humana entonces considerada legal por los poderes constituídos de casi todas las naciones.

Con respecto a la eficacia de la Declaración de 1948, el profesor René Cassin, Premio Nobel de la Paz y artífice en buena parte de la Declaración de los derechos humanos, ha escrito que «si uno compara las realidades presentes con el ideal, ve qué lejos está de alcanzarse. Ningún país, ni siquiera el más adelantado, puede jactarse de satisfacer todas las exigencias de la Declaración.

»Queda mucho trecho por recorrer para llegar a la unánime convicción — en teoría y, sobre todo, en la práctica — de la igualdad de dignidad y derechos entre todos los hombres (art. 1); del derecho de toda persona a la vida, libertad y seguridad (art. 3); de la proscripción de la esclavitud y la servidumbre (art. 4); de las fortunas, penas y tratos crueles, inhumanos o degradantes (art. 5); del derecho a la personalidad jurídica (art. 6); de la igualdad ante la ley (art. 7); del derecho de toda persona a recurso legal efectivo contra los actos que violen sus derechos fundamentales reconocidos jurídicamente (art. 8).

»Cabe preguntarse hasta qué punto son respetados o son reales para todos los hombres los siguientes derechos, citados por la Declaración: derecho a una justicia independiente (art. 10), derecho de intimidad en la vida privada (art. 12), derecho a la formación de una familia (art. 16), derecho a la libertad de reunión y asociación pacíficas (art. 20); derecho a la participación en el gobierno, directamente o por medio de representantes libremente elegidos (art. 21); derecho a la seguridad social (art. 22); derecho al trabajo, remuneración digna y formación libre de sindicatos (art. 23); derecho al descanso (art 24); derecho a un nivel de vida adecuado que garantice la salud, el bienestar, la alimentación, los servicios sociales... (art. 25); derecho a la educación (art. 26); derecho a tomar parte en la vida cultural de la comunidad (art. 27), etc.»

Efectivamente, para establecer el verdadero derecho humano precisan condiciones igualitarias, morales y materiales, que la sociedad actual dista mucho de poder acreditar. Quiérase o no, en este mundo de rutinas e injusticias el hombre no estará en plena posesión de sus derechos sin previa abolición de la propiedad y del Estado.

B.D.I.C

UMBRAL

Sumario del número 83:

Herbert Read : **EL ARTE Y LA LIBERTAD.**

E. Armand : **REFLEXIONES SOBRE DIVERSAS FORMAS DE POLEMICA.**

G. Mosquera Alonso : **NOTAS A LA POESIA DE JUAN RAMON JIMENEZ.**

Arcadio Averchenko : **LOS LADRONES** (cuento ruso).

De Gabriela Mistral : **DUERME APEGADO A MI** (poesía).

De R. del Valle Inclán : **ROSA DEL CAMINANTE** (soneto).

P. Bosch Gimpera : **PARALELISMOS EJEMPLARES. EN LA EVOLUCION HISTORICA. ROMA Y LOS IBEROS.**

Julio Just: **AL PASAR ANTE LA U.N.E.S.C.O.**

Luis di Filippo : **ANTOLOGIA HUMORISTA DEL REFRANERO.**

Avenir Rosell : **ROMILDO RISSO, EDUCADOR.**

J. F. : **COMENTARIO AL CALENDARIO S.I.A.**

Luis Dorlet : **ACTUALIDAD DE PROUDHON.**

Vladimir Muñoz: **MAX NETTLAU Y LA TAQUIGRAFIA.**

José Muñoz Cota: **CANTO A LA VIDA (poema).**

Emma Goldmann : **INTERPRETACION DEL TEATRO DE IBSEN.**

Eugen Relgis : **INDIVIDUO Y FAMILIA** (continuación).

Campio Carpio : **FUEGO PARA QUEMAR TU SANGRE.**

Noticiario, notas, comentarios, libros, ilustraciones, etc.

chispas

¿Por qué rojo y negro?
Con rojo tendrían suficiente.
Y sin rojo, igualmente.

⁂

Para llegar a la miseria de que Fulana de Tal fue ministrada, no valía la pena de fingir actitudes filosóficas.

⁂

Si para denigrar al movimiento libertario español hay que camuflarse en máscara de dos colores, es cierta la fábula del lobo con piel de oveja.

⁂

En España no hubo actitud folklórica. Lo supieron Cottin, Berneri, Falaschi, Battistini, y tantos otros más apartados del trapo rojo y del marxismo que ese rojinegrismo bulevardero.

⁂

«Nous sommes pour les uns contre les autres.»
Más filosofía pordiosera.

⁂

¿Y ese latón feo, y ese «internazionali» mordiente con dientes escasos? ¿No harían mejor ocupándose de su propia casa, cuyas sillas necesitan remedo y cuyos armarios se ofrecen caóticos y polvorientos? ¿Qué anarquía de paraguas roto nos ofrecen esos artesanos del destroce sistemático?

⁂

Saber callar cuando no se sabe proceder.

⁂

Saber proceder cuando se sabe callar.

⁂

Dejen la revolución española tranquila, que ya se preocupan comunistas, franquistas y burguesistas de desacreditarla lo que pueden.

⁂

¿Carrara? Las autoridades de diversos países se encargan de neutralizarla en lo posible.
No hacía falta la «descarrarización» efectuada por unos próximos parientes nuestros.

⁂

Carrara es algo; la crítica intempestiva, peor que nada.

⁂

Que lo rojinegro recupere sus colores, el latón sea bueno, e Hilario hile más delgado, para que su anarquía no resulte ser la que en Moscú, en Madrid y en París pintan.

CHISPERO

La guerra social

YA no tienen razón de ser las revoluciones netamente políticas.

Matarse por encumbrar a un hombre al Poder es sencillamente estúpido. En nuestra época el personalismo o el partidismo político sólo puede ganar adeptos entre los ignorantes o entre los cazadores de posiciones o de prebendas.

El sistema burgués ya no satisface a los hombres inteligentes y de buena fe. El sistema burgués sólo satisface a los políticos, a los que quieren vivir a expensas del pueblo trabajador; pero a la luz de la filosofía moderna es un anacronismo cuya existencia sólo es justificada por la ignorancia de las masas y la mala fe de las llamadas clases directoras de la sociedad.

El sistema burgués es un cadáver. Murió desde el momento en que, al hacerse la declaración de los «Derechos del Hombre», todo se garantizó, menos la igualdad social de los seres humanos que componen las naciones, y un cadáver no tiene derecho a inficcionar el ambiente: hay que enterrarlo. El deber de los verdaderos revolucionarios es cavar una fosa y arrojar en ella toda institución burguesa.

La igualdad social, que es el sueño generoso de todos los hombres emancipados, se conseguirá conquistando el derecho de vivir, y ese derecho consiste en la facultad que todo ser humano tiene de aprovechar los progresos alcanzados por la ciencia y por la industria en la producción de todo lo que hace agradable la existencia y es útil al desarrollo integral de la raza humana.

El derecho de vivir es lo que queremos conquistar los revolucionarios; ya no queremos orgullosos señores de la tierra y mustios esclavos de la gleba; ya no queremos señores feudales, verdaderos amos de horca y cuchillo. ¿Quiéren vivir en la tierra los señores terratenientes? Que la trabajen al igual de los que hasta aquí han sido sus esclavos, los oprimidos peones.

Una revolución que no garantice al pueblo el derecho de vivir, es una revuelta de políticos a quienes debemos dar la espalda los desheredados. Necesitamos los pobres una revolución social y no una revolución política, esto es, necesitamos una revolución que ponga en las manos de todos, hombres y mujeres, la tierra que hasta hoy ha sido el patrimonio exclusivo de unos cuantos mimados de la fortuna.

Pero, hay que entenderlo bien, la solución del problema debe quedar a cargo del proletariado. Si encomendamos la solución de él a las clases directoras de la sociedad o a los partidos políticos, nos dirán que la aplacemos hasta que el pueblo esté orientado, que se constituya un «Gobierno Proletario» que «decrete» la felicidad de los hombres de éste país, y una vez más en la historia de nuestras esperanzas defraudadas habremos hecho el papel nada envidiable de carne de cañón.

No; la sangre está corriendo ya a torrentes, y bien pronto esos torrentes serán ríos donde se habrán vaciado las vidas de muchos hombres buenos, y es necesario que ese derroche de energía, de vida y de generosos impulsos sirvan para algo más que el entronizamiento de otros magnates. Es necesario que el sacrificio de los buenos tenga como resultado la igualdad social de los que sobrevivan, y un paso hacia esa igualdad es el aprovechamiento de los productos de la tierra por todos los que trabajen, y no por los amos. Si los amos quieren gozar de los productos de la tierra, que empuñen también la azada; que entren al surco con los trabajadores; que rieguen también, con su sudor, la tierra, hasta hoy empapada solamente por las lágrimas, el sudor y la sangre de la plebe.

La igualdad ante la ley es una farsa; queremos la igualdad social. Queremos oportunidad para todos, no para acumular millones, sino para hacer una vida perfectamente humana, sin inquietudes, sin sobresaltos por el porvenir.

Para el logro de esos beneficios no sólo se opone el Capital, se opone también el Gobierno, y se opondrá cualquier otro gobernante que elijan en nombre de las masas, cualquiera que sea el nombre del candidato y por bueno que sea su programa. Por eso los revolucionarios estamos resueltos a no variar el curso de la lucha. El mal no es un hombre, sino el sistema político y económico que nos domina. Si el mal fuera un hombre, bastaría con matar al Presidente para que la situación del pueblo mejorase; pero no es así. Puede desaparecer la odiosa personalidad de los que mandan, pero el pueblo seguirá siendo esclavo: esclavo de los hombres de dinero, esclavo de la autoridad, esclavo de la ignorancia y de la miseria. Puede desaparecer el sanguinario tirano; pero el nuevo, quien quiera que sea, tendrá listo el ejército para asesinar a los trabajadores cuando estos se declaren en huelga; tendrá listas las cárceles para castigar a las víctimas del medio que han delinquido por culpa del sistema social que nos ahoga; tendrá listos los jueces con sus odiosos libracos, tan blandos para los ricos, tan duros y crueles para los pobres. Puede morir el tirano; pero el sistema de opresión y de explotación quedará vivo, y el pueblo seguirá siendo desgraciado.

Como ya lo he dicho otras veces, el Gobierno no es sino el gendarme del Capital, el torvo polizonte que cuida las cajas fuertes de las aves de rapiña de la banca, del comercio y de la industria. Para el Capital tiene sumisiones y respetos; para el pueblo tiene el presidio, el cuartel y el patíbulo.

No esperemos, pues, nada bueno del gobierno que llegue a implantarse después de la Revolución. Si queremos libertarnos, obremos por nuestra cuenta tomando posesión de la tierra para trabajarla en común, y armémonos todos para que si alguna tiranía quiere arrebatarnos nuestra dicha, estemos prontos a defenderla.

Ricardo Flores Magón

Méjico 11 de febrero de 1911.

COMUNICADOS

VENTA DE TURRONES
PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,60.
Jijona (pastilla), 7,50.
Alicante (idem), 6,50.
Mazapán, 5,00.
Yema, 5,00.
Toledo, 3,00.

«C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X)

F. L. DE DRANCY

Continuación de la Asamblea del día 8, el domingo 21 del corriente. Imprescindible la presencia de todos, particularmente la del antiguo lector de actas y el bordelés.

F. L. DE ROANNE
Ciclo de conferencias

Prosiguiendo el ciclo de conferencias organizado por esta F. L., el domingo 22 de diciembre, a las 4 de la tarde, en el local de la calle Jean Moulin, el conocido compañero A. Lamela ocupará la tribuna desarrollando el tema «La juventud ante el contexto social».

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

El día 12 de enero de 1969, el compañero Ramón Liarte dará una conferencia en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, sala nº 2, sobre el tema «El anarquismo ante el despertar del mundo».

Dado lo interesante del tema esperamos la asistencia de todos los compañeros y simpatizantes. El acto empezará a las 10 de la mañana.

FF. LOCALES de ST-HENRI Y MARSEILLE

Estas FF. LL. organizan para el domingo 12 de enero de 1969 una conferencia a cargo del compañero Miguel Celma, quien disertará sobre «Revuelta en las ideas revolucionarias». El acto tendrá lugar en la antigua Bolsa del Trabajo, 12, rue de l'Académie, Marseille (1er).

Quedan invitados todos los simpatizantes y compañeros.

F. L. DE AUCH (GERS)

Convoca a sus afiliados para el día 29 de diciembre a las 2 de la tarde y en el lugar de costumbre, a una reunión general para tratar de asuntos de máximo interés para nuestra organización, y por lo cual se ruega la mayor asistencia de los compañeros.

F. L. DE DREUX

Invita a sus afiliados y simpatizantes a la asamblea que tendrá lugar el 1º domingo de enero de 1969, en la hora y lugar acostumbrados, para hacer un balance de actividades y tratar de encontrar soluciones dentro de las posibilidades orgánicas, para lo cual es indispensable la asistencia de todos los compañeros que sientan inquietudes y con espíritu solidario.

F. L. DE HOUILLES

Celebrará su próxima asamblea el domingo día 5 de enero en el lugar y a la hora de costumbre. Se ruega amplia asistencia.

F. L. DE IVRY

Celebrará asamblea general el primer domingo del mes de Enero a la hora y sitio de costumbre. Se ruega la asistencia de todos los afiliados.

S. I. A. DE MONTPELLIER

A todos los adherentes, familiares y amigos de S. I. A., invitamos al Loto que tendrá lugar a beneficio de S. I. A., el día 22 de diciembre a las tres de la tarde en el local social: 21, rue Vallart, detrás de la Cámara de Comercio.

Esperamos ver el local concurrido por lo que ésto representa en beneficio de S. I. A.

EN PARIS

FIESTA AGRADABLE

Cuantos compañeros y compañeras asistieron el domingo 15 del corriente a la fiesta S. I. A. de la Peña Racionalista y el grupo Golem, guardarán grato recuerdo de las horas satisfactoriamente pasadas en ambiente de verdadero compañerismo. La sala estuvo muy animada, confirmándose ello en el comportamiento fácil del compañero Galán, conductor del espectáculo.

Este tuvo arranque con un parlamento objetivo de un joven del Golem, dejándonos a todos bien enterados de los propósitos culturales y de avance que animan a los compañeros y compañeras del juvenil grupo.

Le siguió en el estrado el acreditado folklorista Pepe, que por esta vez no salió por bulerías, sino por contadurías, de cuentos, no de cuentas. El público no le regateó palmas.

A la demanda del público, el compañero Roldán pisó las tablas para recrearnos con una sarta de chistes de buena ley, dichos con el garbo que nadie le discute. En su tarea de información nos relató el estribillo del discurso de Fidel Castro, el jefe que prometió que ningún cubano iría dormir sin cenar. «Fidel, yo no he cenado», le enteró un roto. Fidel: «Pues no vayas a dormir». Y así sucesivamente...

El niño Baudier ejecutó con arte y brío tres composiciones acordeonistas consiguiendo la adhesión calurosa del respetable, más... una barra de turrones.

El compañero Moro recitó, con seguridad y justeza, un clásico de la poesía española, y a continuación se inició un desborde de chisperos que, a decir verdad, causaron buena impresión a la sala.

Tras una pausa para pasar de lo cómico a lo serio, apareció en escena el maestro Manuel Carrión, cuyo recital era muy esperado. Dígalo sino el silencio, esa comunión espiritual de artista a público establecida a los primeras pulsaciones. Bajo esta emoción común a todos, Carrión fue desgranando notas y más notas, que cual gotas de elixir enervante se iban posando en la siquis de cada oyente. En verdad, la guitarra, modesta como parece, tiene fuerza, se agiganta, se adueña de las voluntades a las cuales se dirige. Nosotros sabíamos esto, y nos plació — tanto como al guitarrista — comprobar la existencia de un silencio religioso rubricado por la emoción impresa en los rostros. Sensibilidad queda.

Lo emanado de la guitarra de Carrión fue una animada «Zarabanda» de Visée, un bello «Poema nostálgico» de Minaya, la deliciosa «Danse des oursons» de I. Savio, un agradable «Preludio» de Villalobos, y, del propio ejecutante, el emotivo poema «Torres de Granada», un acentuado «Nocturno en mi menor», y la apasionada y apasionante «Elegía a Antonio Machado».

La amistad quedó establecida. Carrión tiene en nosotros amigos desinteresados, con pasión por el arte y la libertad equiparable a la suya.

La velada dejó buen sabor a todos, y la próxima no dejará de ser tan grata como esta del 15 de diciembre, dedicable, en la ocasión, a compañeros presos en España.

En mot de la fin: El compañero A. Vázquez, agraciado en sorteo con un vaso artístico en cristal, puro Sèvres, cedió tal joyel en beneficio de S. I. A.

Amigos y compañeros: ¡Hasta pronto! — F.

El drama de la sequía

MURCIA. España, 4 diciembre.

Usted puede bailar flamenco en el torcido lecho del río Segura, sin mojarse los pies.

Solamente quedan charcos a lo largo de la zanja marrón, tristes señales de la peor sequía que ha alcanzado a este antiguo jardín de España en el siglo XX.

Río arriba los 8 depósitos de irrigación del Segura, que recogen el agua pluvial, de las lluvias poco frecuentes, están casi vacíos bajo estos eternos cielos sin nubes.

Desde mayo pasado, cada polvoriento metro cuadrado —cuadrados de 40 pulgadas cada uno— de esta tierra, en sus áreas normalmente dedicadas al cultivo de frutas, ha recibido menos de dos galones de lluvia, y desde junio ha recibido menos de un galón.

Solamente 30,6 millones de metros cúbicos de agua se encuentran en los 8 depósitos del Segura, aproximadamente 3.8 por ciento de capacidad.

En Madrid, la capital española en la alta meseta al noroeste, la época de las lluvias ha comenzado y en años normales la humedad que hace crecer las cosechas hubiese descendido a Murcia, Jaén y Albacete. Muchas zonas informan pérdidas de 60 y 75 por ciento de sus cosechas y hasta las viñas y los árboles se están muriendo.

Encadenado a sus áridas rocas mientras que el agua de sus ríos fluye hacia el mar, este país debe irrigar o pagar por la importación de alimentos.

Desde los tiempos de los romanos y los moros, el río Segura le ha estado dando vida a 4 provincias españolas. Pero actualmente, el Segura y el pequeño Taibilla, que está casi tan seco, deben proporcionar agua para tomar y para las necesidades de alrededor de 2.6 millones de personas. Después de esto las sedientas cosechas pueden tomar un trago.

El inmenso depósito Alfonso XIII, capaz de retener 36.4 millones de metros cúbicos de agua, está seco. El Talave, con una capacidad de 44.3 millones de metros cúbicos, tiene solamente 141,080 metros cúbicos.

El Fuensanta con una capacidad de 235 millones de metros cúbicos, tiene 3.8 millones. El mayor de los 8, el Cenajo, tiene una capacidad de 437 millones de metros cúbicos y un contenido de 22.7 millones.

Los frenéticos campesinos han alquilado todos los camiones tanques de la zona. Ellos transportan agua a precios excesivos, desde muchas millas de distancia. Colocan bombas en los pozos de aguas residuales cavando a ver si hay más.

En Orihuela, en la provincia de Alicante, solamente, el daño a las cosechas se calcula en 23.2 millones de dólares y la pérdida en salarios de los recolectores es de aproximadamente 3 millones de dólares. En la zona de Orihuela hay 7 000 recolectores sin trabajo y se calcula que el total de desempleados debida a la sequía en el área del Segura es de 16 500.

Esta es parte de la tierra más productiva de toda España. El sureste de la costa Mediterránea desde Valencia —famosa por sus naranjas— hasta Almería, es zona responsable de la alimentación del país. Bajo las condiciones de riego adecuadas esta zona es capaz de producir 3 cosechas por año.

Teniendo todo esto anulado por la naturaleza, los campesinos más alejados de la zona del Segura se han comenzado a quejar que los abusos en la irrigación río arriba han causado sus problemas.

No importa que antiguas leyes protejan sus derechos en la cuenca más baja del río. La mayoría de ellos no pueden recordar cuándo el Segura les falló tanto como este año.

KEN DAVIS

Algo se vislumbra en la vida social de los pueblos

Empecemos por ver hasta que punto a llevado la Unión Soviética su plan social más avanzado.

La Dictadura del proletariado ha sido fracaso rotundo, el buró político, o mejor dicho el grupo que regenta ordena y manda, se ha convertido en los grandes monopolistas y capitalistas de la Nación, después de tirar sus redes por todo el mundo, hoy vemos como la China roja contraversa con ella en cuestiones ideológicas al comprobar que la dictadura del proletariado se desintegra.

Todas estas naciones de diferentes ideologías, casi han llegado al límite de sus ambiciones sociales, todas tienen convulsiones internas que les demuestran la disconformidad que existe; Francia, según su presidente promete a los trabajadores la participación de los bienes comunes, el capitalista francés reacciona enérgicamente negándose, a tal propuesta hecha por el gobierno.

En la España de hoy vemos el caciquismo más intenso que jamás se haya conocido; hay curia hasta en la sopa, millones de promesas incumplidas, los salarios congelados, y un pueblo sin voz ni voto.

La masa proletaria mundial, aunque padezca la dictadura más dura, demuestra con sus convulsiones que no está conforme con el régimen que actualmente padece. ¿Es que se ha demostrado en alguna nación del mundo un estado social en el que el pueblo viva feliz y a gusto? ¡No!

Mientras los Estados sean impuestos, no podrá haber bienestar.

La política en el mundo tiene que llegar el momento que dejará la novedad diaria, quedará caduca, y entonces el pueblo elejirá su forma de vida, sin presión de nadie, cada cual tiene derecho a vivir como le plazca, no predominado por nadie, cada cual producirá según sus facultades, en comunidad o como lo crea conveniente el pan que ha de satisfacer las necesidades de los suyos y las de él.

El pueblo está plenamente convencido por la historia social padada y presente que sus aspiraciones nunca son satisfechas y por lo tanto será, en todos los regímenes que se impongan la nota discordante.

Lo más racional sería establecer una sociedad en la que los hombres con el trabajo de sus brazos y de su inteligencia, y ayudado por las máquinas ya inventadas y por inventar creasen ellos mismos todas las riquezas imaginables.

No serían las ciencias y las artes las que se quedasen retrasadas si la producción se dirigiese por tal vía, guiada por la observación, el análisis y la experiencia respondería a todas las exigencias posibles.

Reducirían el tiempo que se necesitase para producir de todo, hasta donde se quisiera, a fin de dejar a cada uno, hombre o mujer, todo el tiempo libre que pudiera desear. Estaría en sus manos garantizar la felicidad, porque ésta depende tanto o tal vez más del individuo mismo que del medio en que vive.

España. B. T.

«EL ROSELLON, O LOS NIETOS DE PERE PINYA»

Breves comentarios de historia sobre la vida física y moral del pueblo rosellonés:

De su crigen; de la ocupación alemana y otras; de la rebelión de los Miquelets; el arte Románico; letras y contrastes políticos, etc. 60 páginas de texto. 12 fotografías (Portada de Felip Vila).

En venta en esta Administración a 4,80 frs.

Servicio de librería

Libros y discos para regalo

(Cubierta piel, papel biblia)

Obras Completas García Lorca	80 00
Obras Completas Blasco Ibáñez, 3 vols. (uno)	70 00
Episodios Nacionales, Galdós, 3 vols. (uno)	70 00
Obras Completas ,Miguel de Cervantes	70 00
Obras Completas, Carlos Riba (en catalán)	65 00
Obras Completas Joan Arbós (en catalán)	65 00
Teatro Casona, 2 vols. (uno)	65 00
Obras escogidas, Ciro Alegría	60 00
Obras Completas, A. Camus 2 vols. (uno)	65 00
Beethoven (biografía) por L. Capdevila (presentación lujo)	30 00
Obras Completas, Rafael Barrett, 3 vols.	22 50
Teatro Completo, de González Pacheco, 2 vols.	15 00

Discos

«A las barricadas e Hijos del pueblo»	12 00
«Mauthausen» (editado por la F.E.D.I.P.)	10 00
«L'enfant d'Hiroshima et l'autre», Rosalie Dubois	11 00
«Granada, Exodus, Rosó-Rosó», Ernest Curtis	10 00
«Le Chanteur de México, Granada, Catari y Mavie», Yon de Murguía	10 00
«Conférence Sébastien Faure»	8 00
«Naissance et mort des dieux»	10 00

LES GRANDES CHANSONS DE LEO FERRE (un disco, con «Judas», «L'amour», «T'en as», «Vitrines», «La fortune», «La zizique», «Mon Lébasto», «Java par tout», «La grande vie», «Mon p'tit voyou», «Comme dans la haute», «Notre Dame de la Mouise». Precio: 27 frs. en la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

POEMES

Obras en catalán

«La companyia invisible», Ambrosi Carrión	10 00
«Poemes», Coloma Lleal	6 00
«Poemes de llum i tenebra», Roc Llop	8,00
«Garbuix poètic», Joan Ferrer	2 00
«Historia general del socialismo y de las luchas sociales», Max Beer	15 00
«La Catira» (Historias de Venezuela), Camilo José Cela	18 00
«La Colmena» (Caminos inciertos), Camilo José Cela	25 00
«Mitos sobre el origen del fuego», sir James G. Frazer	6 50
«El mundo es ancho y ajeno» Ciro Alegría	30 00
«Breve Historia de la Revolución Mejicana (dos vols), J. Silva	15 00
«Antología de la Poesía Española», H. Pardellans	5 00
«Antología de la prosa narrativa», H. Pardellans	5 00
«Pensamiento de Concepción Arenal», Clara Campoamor	8 00
«La luna se ha puesto», Jhon Steinberg	4 50

COLECCION PLAZA

Volúmenes a: 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», James Hilton; «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», ídem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Calidoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence; «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farisea», André Mauriac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», ídem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», ídem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

LOTES ESPECIALES

1. — «Salvador Seguí. Su vida, su obra», varios autores. «Crónica de un revolucionario, con trazos de la vida de Fermín Salvochea», Pedro Vallina. «Don Quijote de Alcalá», J. M. Puyol. El todo, 6 F.

2. — «Obras completas» de Rafael Barret (3 tomos), 20 F.

3. — «Teatro» de Rodolfo González Pacheco (2 tomos). «La Revolución desconocida», Volin. El todo, 25 F.

4. — «Conversaciones libertarias» (Ferrer), «Diálogo imaginario entre Marx y Bakunin» (M. Cranston), «Pablo, o el discurso del Hombre Libre» (F. Moro). «Perón, en la ruta de las dictaduras» y «Recuerdos de la vida pampera» (S. Fernández), «Páginas de Multatuli», el todo, 6 F.

«La Liberté» (textes choisis),	3 10
«Los Motivos de Proteo», José Enrique Rodó	15 00
«Segunda Antología poética», Juan Ramón Jiménez	4 50
«El último puritano», Jorge Santayana, 2 vol.	30 00
«Sangre negra», Richard Wright	20 00
Teatro de Jean Anouilh, (Piezas Rosas, El Baile de los ladrones, La Cita en Senlis, y Leocadia)	9 50
«El hombre y la vida», Jean Rostand	3 50
«Ideología, regiones y clases sociales en la España contemporánea», Carlos M. Rama	6 50
«Sacco y Vanzetti» (teatro), Mino Roli y Luciano Vincenzoni	3 00
«1984», Georges Orwell Col. Destino, en tela	18 50
«Cantos de la Nueva Resistencia española (1936-1961), Sergio Diberovici y Michelle L. Straniero	9 00
«Origen del Universo», (H. Bondi, W.B. Bonnor. R.A. Lytteton y G. J. Whitrow)	3 50
«Pourquoi je ne suis pas chrétien». Russell	3 10
«El pensamiento político de Castelao», (bilingüe : español - gallego), Alberto Mínguez	15 00
Boris Godunov. Mozart y Salieri. La ondina ».	

Volúmenes a 8 francos

Quevedo : « Vida del Buscón, Sueños y discursos ».
Quiroga, Horacio : « Cuentos escogidos ».
Racine : « Británico. Berenice. Bayaceto ».
Ramón y Cajal, Santiago : «Charlas de café».
«Refranero español».
Reyes, A. : « Verdad y mentira ».
Riber, Lorenzo : « Marco Valerio Marcial ».
Rivas, Natalio : « Anecdotario histórico ».
Rusiñol, Santiago : « El pueblo gris ».
Rojas, A. de : « El viaje entretenido ».
Rojas, F. de : « La Celestina ». « Romancero del Cid ».
Rostand : « Cyrano de Bergerac. La princesa lejana. Chantecler ».
Rubén Darío : « Azul. Cuentos y poemas en prosa ».
— « Los raros. Cabezas ». (Pequeñas biografías).

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10), CCP Paris 13507 56

España en el Mercado Común.

FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA

Háganse pedidos de « Las conversaciones de Wagram» a esta Administración y a la de «Espoir». Los pedidos directos al F.C.L. a nombre de *Jean* Ferrer, CCP, 22 864 24, Paris. El folleto ha entrado en máquina.

—J. S., Niza: Recibidos los 20 frs. Irán los folltos.

ADVERTENCIAS: «Emigrados y confederales. Las Conversaciones de Wagram», folleto, será enviado a partir del 1º de enero próximo. Los compañeros que hasta entonces no hayan efectuado pedido al F. C. L., *Jean* Ferrer, (etc.), tendrán que pedirlo a COMBAT SYNDICALISTE o a «Espoir» sujetándose a las condiciones de envío acostumbradas en ambas administraciones.

CORREO DE REDACCION

—V.G., Venissieux. Envío texto M. N.

—F. R. «El Tiempo» de Guyau ha sido ya publicado en «U». Aprovecharemos la otra traducción.

Al compañero que se interesa por su hijo: La noticia fue publicada en «La Vanguardia» de Barcelona, sin más precisión que la que dimos.

—A. P. L., Burdeos. La Peña Racionalista no es una entidad, sino un empeño fraternalista y para ideas.

—S.I.A., Consejo Nacional, Toulouse. El comentario al C. apareció tanto en el «C. S.» como en «Umbral».

—M. O., Bezons. Como de rigor, el material fue entregado a la redacción francesa.

CALENDARIO DE

S.I.A.

Conteniendo doce hojas mensuales con días, semanas y meses bien detallados. En el aspecto ornamental y artístico presenta un magnífico plan con una docena de reproducciones pictóricas de artistas renombrados, la mayor parte de ellos peretenecientes a la escuela Impresionista.

Como de costumbre, el Calendario S.I.A. para el año próximo alcanza un alto prestigio de modernidad y buen gusto, siendo prudente solicitarlo cuanto antes, previsto como está el pronto agotamiento de esta edición única.

Su precio, 4 francos. Pedidos a «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe).

SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA

A todas las secciones, amigos y simpatizantes de S. I. A.

Todavía tenemos un número elevado de Portecartes dispuestos para su envío inmediato a todos cuantos lo soliciten, seguros de que aquellos que se interesen por su adquisición, quedarán complacidos por su utilidad práctica, su acabado perfecto y la modicidad de su precio.

S.I.A., compañeros, precisa nuestro concurso solidario. Ayudar a S.I.A. es ayudarse a sí mismo, y es ayudarnos todos.

Por el Consejo Nacional de S.I.A.,
Victor Francisco

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Ser o desaparecer

LOS compañeros que con buena fe (los «malfeados» no interesan) sostienen ya no con el vigor de hace años, que la Confederación debe modernizar sus ideas y sus tácticas para ponerlas a tono con la evolución de los tiempos, deben confesar, siquiera sea para sus adentros, que ante la realidad actual de la acción directa y de la veracidad de un revolucionarismo sin límites, han sufrido un serio revolcón en sus neoconvicciones. Mientras ellos se encastillaban en una solución reformista del problema social a la manera política, la juventud mundial incubaba su estallido de irreverencias, su inconformismo absoluto con la dirección burgueso - gubernamental de la sociedad (comprendida la derivación capitalista del marxismo) dejando con su iconoclasta conducta, reivindicadas las teorías ácratas, irreverentes y vigorosamente renovadoras del bakuninismo, de la A. I. T., del anarquismo universalista del cual los militantes libertarios podemos reclamarnos.

Mirando — cual es obligado — nuestro interior casero, nos sorprende que esa variedad de posiciones parciales abarcando transigencias efectivas y tenacidades personalistas, no verifique, en examen de conciencia, su estado de precariedad ideológica visto el ánimo de resurrección de la tendencia humana sin dios ni amo, visto el grito viril de la juventud de «ahora mismo», no la vieja, esa que se autoprivilegia con carnet (¿elixir?) de juventud eterna.

Con una Confederación transigente, con una anarquía pasada por agua, con un sindicalismo adiposo por incrustaciones previstas en los organismos gubernamentales, los cenetistas, los libertarios no podemos regresar a España para no ser el hazmerreír de estudiantes y trabajadores emancipados de prejuicios totalitarios y conformistas cual nosotros lo estamos... o estábamos. Acudir a España para reanimar una C. N. T. muelle, sosa, adaptable y maleable, no vale la pena pensarlo por corresponder ese propósito de la reforma a los políticos, a los católicos, a los comunistas, nunca a los libertarios que tienen una concepción más íntegra, justiciera, igualitaria, antiguerrista, anticapitalista y antibolchevique de la sociedad, posición que nos honra y pone en contacto directo con la juventud de todos los países, despertada al interés máximamente renovador de la conducta humana.

Da espanto pensar a qué terreno nos hubiera conducido la concesión a las «nuevas tácticas» tan ardientemente defendidas por compañeros en nuestras reuniones. De haber, la mayoría confederal, condescendido a las prédicas reformistas de algunos ¿dónde, moralmente, se encontraría la C.N.T. actualmente? De haberse producido otra suerte de mayoría en el famoso Congreso de Montpellier, ¿se habría marchado, el enviado Royano, tan cariacontecido? Tan alarmantes y obligadas como son estas preguntas, y como si los objetores de referencia no se las hubiesen formulado; con la agravante de que sí se las han formulado, no les han dado clara respuesta pública.

No, no se puede de ninguna manera pensar en una C. N. T. sin temple ni cabeza. Nadie de nosotros puede imaginarse una sindical que fue seria y en ocasiones determinativa por esa seriedad misma, que en adelante vaya a presentarse al mercado español de las ideas sin orientación fija, sin orientación en concreto, en plan de hoja al viento o de veleta señalando norte ajeno. Para sostenes del Estado, para colaboraciones con el Estado, España no tiene necesidad de una C. N. T. maquillada, por existir en aquélla innúmeras fracciones sociales y políticas dispuestas a jugar papel burgués o social - estatista con mejor aplicación y sagacidad que los novatos, queremos decir, los libertarios en situación «nueva».

Creemos se nos entiende, estimamos que se nos comprende, puesto que nuestra posición es clara, no conteniendo ni pizca de enigma. Queremos una Confederación de nadie, pero de todos los trabajadores; una Confederación más ideológica que estrepitosa, con más convicciones que fuegos de bengala; una Confederación de hombres libres capaz de asentar las bases sociales de nuestra humanidad ibérica mediante ese practicismo idealista que tanto, en el país como fuera del mismo, la ha prestigiado.

Abandonar este camino, igual a abandonarlo todo, y el hombre confederal de raigambre no es capaz de semejante desafuero.

Temas del dolor de España

Queja

Hay una tierra callada
Debajo del alboroto
Por la que corren las aguas
Del llanto remoto.

Hay una puerta cerrada
Detrás de los días rotos
Donde se encierran los ayes
Y se arrugan los mozos.

Hay unos ríos que suenan
A castañuelas y hay otros
Que no suenan. Que no cantan
Y huyen al mar como locos...

Hay mujeres como cirios
En mantos de paño gordo
Que, silenciosas y amargas
Queman rastrojos.

Hay el silencio del hambre
Que va cerrando los ojos
El jergón junto a las bestias
y el sueño ronco.

Hay la España seca y grave
De tronos y calabozos
De tumbas abandonadas...
Y lirios que crecen solos...

E. DE SOTO

DISCOS

En nuestro discurrir por la existencia tropezamos, los sensibles, con sombras oportunas. Recuerdos ténues, a pique de evaporación definitiva, casi para todos los vivientes. El casi, sin embargo, lo justificamos el que escribe y poquísimos más.

Un nombre: Calos Sagués, herrero de dinastía, hijo de la fragua sabiendo fraguar bellas conversaciones de historia vivida o presenciada. Era un libro abierto sobre la guerra carlista de 1872-76 con reseña de todos los horrores suscitados por la misma, taxativamente, por el carlismo. Llevarle herramientas a aguzar, para nosotros era, en invierno, una delicia, por llamas y vericidades aprendibles. Por Carlos conocemos el Centro de Amigos de la calle de Manresa, inicio de camino hacia la ciudad de tal nombre. Allí se encontraban los primeros anarquistas del siglo XIX con Pedro Font y Poch con toda la barba, y los «anar» siguientes, con las familias altamente trepidantes y estimables de los Tapioles, Samsó, Gabarró, Marbá, más los Ars y Molas fusilados tras torturas insufribles en dos procesos infames terminados en los fosos del tétrico castillo de Montjuich, que ni la revolución nuestra supo demoler piedra a piedra con tanto que lo merecía. Allí se forjó la generación libertaria del 1880 con los también represaliados en 1896: Carbonell, Torrents, Trillas, Lloret, Riba y una docena más.

Sagués forjó, incansablemente, herramientas campesinas y ciudadanas (las nuestras) al tiempo que peinaba — como nosotros — ilusiones máximamente redentoras. Pero él, estático; nosotros «movimientados», y gozosos de las informaciones del herrero sobre compañeros que nos antecedieron a una distancia de 25 años. Cuando el que describe esa «sombra» naciera, los Molas, Más, Nogués, Alsina, Ascheri, Callís, Gana, Suñé y Oller, veían ya sus carnes pinchadas, vapuleadas, quemadas y mutiladas por la inquisición de Cánovas del Castillo servida por esbirros católicos del jaez de Portas y Marzo, infamia imperdonable justamente replicada por el inefable Angel Angiolillo.

Cuando el herrero perdió un hijo en la guerra de 1936, su martillo mal golpeó y su palabra balbuceaba ya emociones. Detrás del hijo perdió también la guerra, y la bestia falangista no se dignó matar al viejo porque el infeliz se moriría por sí mismo.

Hoy recordamos a este añorado Carlos, «el herrero de Odena», seguros de que pocos llevaremos vela en el entierro. DISCOBOLO

Involución reformista en la época del supersónico

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

ESCRITORES ENTRE EL SERVILISMO Y LA CANDIDEZ

COMO en los países donde existen libertades cívicas, y por lo tanto cada uno puede decir lo que le plazca, dentro de lo correcto, criticando las instituciones de índole jurídica en la vida nacional; también en países fascistas, como España, se quiere dar la sensación de que se organizan comicios para en ellos abordar los problemas que a la vida nacional hacen referencia. Siempre hay quienes se prestan al grotesco papel de comparsas en tales menesteres. Unos llevados de un servilismo bajuno, otros determinados por el denigrante afán de beneficios que de ello puedan sacar.

Tuvo lugar hace poco tiempo en San Sebastián el pomposamente denominado Primer Congreso Nacional de Escritores. Que el resultado fue un fiasco tuvieron que reconocerlo los propios organizadores, al apuntar entre las conclusiones del comicio, las siguientes y harto significativas palabras: «Lamentar que por las razones que sea, no hayan acudido al Congreso escritores cuyos nombres están en el ánimo de todos». Razones de peso lo son, evidentemente, el hecho de que al aceptar los organizadores la anuencia y patronazco oficial, de hecho el Congreso ya no podía tener independencia para enjuiciar con libertad de criterio la situación actual del escritor en España. De ahí que aquellos que mantienen, pese a todo, un acusado sentido de la dignidad no quisieran saber nada, rehusaran hacer acto de presencia en el comicio en cuestión. Acudieron Camilo José Cela, cuya posición moral camaleónica es harto conocida, Angel María de Lera, y algunos más.

Se sabe lo que cabe esperar de quienes obran en función de servidores, los que denominaba Quevedo en su tiempo: «plumas pagadas». Son los que cobran para entonar loas al régimen, para ensordecer al prójimo repitiendo que todo va a las mil maravillas. Pero ya al margen de ellos, tenemos los que son cándidos, o representan el papel de cándidos. A esta última categoría pertenecen, sin duda aquellos que presentaron y aprobaron conclusiones como las siguientes: «Solicitar de los Poderes Públicos la urgente solución de la seguridad social del escritor», «Proclamar la noble libertad de expresión de todas las manifestaciones artísticas, elevando un ruego al Gobierno para que sean abolidas todas las formas de censura.» Olvidaron rogar, muy humildemente, al excelentísimo señor don Francisco Franco que se digne largarse de España, sin que se le vea más el pelo, la calva...

No es con súplicas y ruegos que los tiranos abandonan el Poder. De ahí el que escritores detestando el servilismo y la candidez, no acudieran al Congreso de referencia.

VIEJOS PAPELES

Entre nosotros, los libertarios, una gran mayoría, en virtud, claro está, de las circunstancias, hemos hecho vida errabunda, viviendo temporadas casi a salto de mata, como suele decirse. El que se ve constreñido a llevar una existencia de tal naturaleza, incluso siendo amigo de los libros, partidario también de guardar, de archivar nuestras publicaciones, le es difícil conseguirlo. Afortunadamente, hay y han habido compañeros; ya de vida menos andariega, bien por ser más meticulosos y ordenados, han logrado archivar buena cantidad de papel relacionado con nuestras ideas: libros, folletos, revistas, periódicos, circulares, etc. Es, sin duda alguna, material precioso en todos los sentidos.

Fue gracias a la enorme cantidad de publicaciones libertarias que tenía archivadas; a las que guardaba y las que podía consultar en archivos y hemerotecas, públicas y privadas, que el más caracterizado historiador del anarquismo, sabido es que me refiero a Max Nettlau, pudo escribir con minuciosidad de detalles, libros y artículos en torno a las características del movimiento libertario en el mundo, y a través de las distintas épocas de su historia. Cuidadoso en lo relativo a recoger publicaciones nuestras, lo fue también Ugo Fedeli. Lo es y lo guarda todo con el mayor cuidado nuestro amigo y compañero Plaja, en Méjico. Y entre los compañeros físicamente jóvenes, y que por serlo, tienen por delante bastantes años de prometedora actividad idealista, hay que señalar a Vladimir Muñoz, en Montevideo. Otros hay que, en más o menos cantidad, guardan material impreso relacionado con las ideas que nos son preciadas. Y como verdadera fuente de estudios ya es sabido que existe el Instituto Internacional de Historia Social, radicado en Amsterdam. Y de menos importancia, por ser más reciente, el Centro Internacional de Investigaciones sobre el Anarquismo, con sede en Lausana.

Es curioso y aleccionador al propio tiempo examinar, pongamos por caso, un fajo de periódicos libertarios de treinta o cuarenta años atrás. Así, hace unos días, pude ojear unos cuantos ejemplares de «Tiempos Nuevos», «Acción Social Obrera», «Despertar», «El Luchador», y «Tierra y Libertad». Tarea instructiva la relativa al examen de tales periódicos porque de ellos se desprenden las preocupaciones del momento, lo que eran móviles de agitación social en la etapa de la dictadura de Primo de Rivera. Los trapicheos y debilidades de la República «abrileña». La represión contra quienes, sin ser adivinos, veíamos avanzar la brutal acometida del fascismo actual. Es aleccionador por el motivo de poder hoy comprobarse como desgraciadamente tuvimos razón.

Leyendo las citadas publicaciones de la época aludida se comprueba el temple de nuestra militancia, haciendo frente a la represión, constante el sacrificio por mantener inquebrantables los cuadros, el armazón de nuestras organizaciones, pese a las continuas acometidas reaccionarias, llenando las cárceles, acentuando las persecuciones, buscando, en suma, desconyuntar y anular el influjo libertario del seno de las masas.

Nuestra prensa de ayer nos recuerda los nombres de compañeros que pusieron su entusiasmo, su fe, su inteligencia en la actuación. Algunos pudieron caer en error, pero su noble actuación posterior, y hasta su desenlace, les reivindicó. Es el caso de Juan Peiró. Otros tuvieron la debilidad de buscar aureola; no alcanzaron a calibrar el valor moral de nuestra militancia. Dieron un *traspiés*, adoptaron una posición de matiz político, y ello les perdió. A la postre, casi olvidados fallecieron mascando el remordimiento. Puede citarse a Angel Pestaña. Aquellos periódicos ofrecen nombres de militantes que actuaban ayer, y actúan hoy. Ayer y hoy actuando en la *línea recta*, sin concesiones al reformismo, sin dejarse dominar por el aburguesamiento. También asoman en las páginas de aquellos viejos papeles nombres de elementos que ayer predicaban rectitud, honradez, consecuencia ideológica; elementos que diríase estaban en el *fiel de la balanza*; prodigaban lecciones de conducta moral... Hasta que pudieron llenarse la cartera de billetes. Hoy, si pudieran, borrarían con su propia sangre lo que escribieron en periódicos de ayer.

Si, resulta instructivo y aleccionador leer, o releer, de vez en cuando, nuestros viejos papeles.

EL HUMANISMO IDEALISTA DE PROUDHOMMEAUX

Otros compañeros le conocieron mejor que yo; no obstante el haberle tratado poco en la relación personal, Proudhommeaux le ofrecía a uno la sensación de que era, como dicen los franceses, un elemento «hors-serie». No, no abundan aquellos que poseen sólida cultura, sencillez, y bienestar económico para poder, a su albedrío, apartarse de una ideología que no es *rentable*, para decirlo en términos de jerga comercial.

Por sus condiciones de poliglota, dominaba particularmente, además de su lengua materna, el francés, las lenguas inglesa, española, y alemana. Había traducido obras de los mejores escritores de uno y otro de los países aludidos. Conocía de un modo detenido, a fondo, el movimiento anarquista internacional. De ahí que en el seno de la disuelta Comisión Internacional de Relaciones Anarquistas desarrollara labor muy meritoria.

Al margen de sus trabajos literarios, insertados en diversas publicaciones, particularmente de Francia y Suiza; trabajos de crítica cimentada en un sólido conocimiento de los humanistas de siglos pasados, así como de los valores intelectuales de nuestro tiempo, había dedicado meditados trabajos analizando algunos matices de nuestras ideas. Había analizado las características de nuestra acción en España. Uno de sus opúsculos lleva por título «Espagne Libertaire».

Era la suya una crítica libertaria inteligente, producto de la cultura y la reflexión; bien diferente de lo que notamos en algunos, duchos en el arte de escribir mucho para no decir nada, empleando conceptos altisonantes, huecos como un buñuelo. Se ha perdido a un compañero de los difícilmente reemplazables.

Aquí y ahora

Delenda est democratia!

por **Juan Español**

CUALQUIERA que haya seguido siquiera sea someramente, los avatares de la política del franquismo durante los últimos años, se habrá percatado de los inauditos esfuerzos llevados a cabo con el fin de ofrecer, allende nuestras fronteras sobre todo, una ficticia faz democrática capaz de encubrir la verdadera índole de un régimen antisocial, antipopular, dictatorial y policíaco. El intento de implantar una democracia dentro de un tal régimen, si no fuera utópico y ultrajante, habría que tomarlo como risible. Utópico lo es por dos razones obvias: primero y fundamentalmente por su incompatibilidad intrínseca, y esto ya sería más que suficiente; y segundo porque un propósito semejante no se asienta más que en la hipocresía y con el ánimo de dar gato por liebre. Queda descartado, desde ya, cualquier intento explicativo que pretenda hacernos admitir que al franquismo le guía un sincero deseo de realizar lo irrealizable, siguiendo una línea de la más pura y cándida fantasía. No, nada de eso. El franquismo, y toda tendencia similar, sabe muy bien que su tarea está condenada al fracaso, que es absolutamente inviable, y que persistir en ella vale tanto como traicionar los destinos del pueblo a él sometidos. No creemos que su buena voluntad llegue hasta el extremo de querer descubrirnos el Mediterráneo, pero sí lo aceptamos de su perfidia y desfachatez, que son inverosímiles. Pero los españoles conscientes y los extranjeros con sentido común sabemos muy bien que el trabajo que se han impuesto no ha de ser más fructífero y eficaz que el de Sísifo o el de las Danaides: la piedra no llegará jamás a la cima y el tonel siempre estará vacío. Mientras tanto, el pueblo, espectador sufriente y paciente, contemplará desde el «gallinero» el desenlace de esta absurda tragicomedia.

Tenemos, pues, que esta extraña democracia que desean servirnos gratuitamente, sin que los españoles de verdad tomemos en ella arte ni parte, empezó a gestarse en las Cortes recientemente con motivo de la discusión del estatuto orgánico del Movimiento. (Preciso será recordar aquí que José Antonio no quiso llamar «partido» a su Falange, sino Movimiento. Por esta razón, quizá, sus seguidores, o sus desviacionistas, evolucionan activamente arrimando el ascua a su sardina, sin duda por aquello de que el movimiento se demuestra andando, aunque sea con los pies por alto.) Los «puros» del falangismo, los triunfalistas de hace treinta años, se rasgaron las vestiduras en pro del mantenimiento a ultranza de los principios joseantonianos. Con gritos histéricos de vestales pudibundas, se manifestaron como briosos paladines del santo Grial falangista y como caballerescos mantenedores del fuego sagrado encendido por primera vez en las entrañas de una república putrefacta que permitió germinar libremente la marabunta microbiana que hoy señorea el cuerpo social español, para nuestra desventura y nuestra deshonra. De otra parte, los innovadores, los reformistas, todos aquellos clarividentes que se percatan de la inadecuación de los postulados de la Falange a la evolución trepidante del mundo actual en orden a mantener su dominio y hegemonía, han abogado por una solución intermedia, espigando aquí y allá en sus vetustos principios, remozándolos e insertándolos en nuevas perspectivas que consideran más viables. Naturalmente todo ello revestido con un hierático acto de fe en la inmarcesibilidad básica, inconmovible, de los principales pilares del ideario falangista y que, como tales, deben asistir de modo inalienable a toda estructuración político-social que se pretenda erigir en órgano rector de los destinos de España. Pero todos sabemos que esa fidelidad a los principios es pura mendacidad y pura falacia. La institucionalidad del régimen deriva abiertamente por derroteros de simple supervivencia. La cuestión no radica en la creación de una nueva modalidad política y, con ella, la puesta en marcha progresiva de una nación; de lo que se trata es de mantenerse sobre este Pegaso español que ya resulta evidentemente incómodo, renuente y que amenaza con lanzar por las orejas a su jinete que le ha hecho sentir dolorosamente las espuelas en sus ijares durante casi treinta años de continuo bregar. No hay nuevas formas, sean éstas cualesquiera; no existe apertura alguna a la democracia; es mentira que haya una remoción y adaptación sinceras de los principios falangistas; no hay ningún intento honrado y digno de arbitrar una salida airosa al callejón sin salida en que se halla inmerso el pueblo español. Lo único que hay, lo único que existe es una búsqueda afanosa de asideros con los que subsistir; un «modus vivendi et operandi» con el que continuar la dominación del ruedo ibérico; la sustitución de las antiguas por nuevas riendas con las que hacer tascar el freno a este flaco Rocinante que jugó y perdió, y que al perder, parece encontrar cerrados todos los caminos conducentes a su recuperación y al libre ejercicio de su soberanía.

Entre los juegos de manos efectuados para dorar la píldora de la democracia, merece citarse la proposición de un procurador en Cortes, la cual consistía en eliminar del vocabulario falangista las palabras de «jefe» y «subjefe», para ser sustituídas por las de «presidente» y «secretario», más a tono con la terminología democrática, y además a tono con los adoptados por el texto del proyecto. Pero a pesar de la carga autoritaria y jerárquica que comportan tales palabras en evidente contradicción con la apertura a la izquierda que desean hacernos creer, la proposición no tuvo éxito. La argumentación de la parte contraria esgrimió esta frase inconcebible: «No debemos tener miedo». De modo que estos risibles campeones de la democracia, que han voceado a los cuatro vientos que el régimen español no tiene que envidiar a ninguno por muy libre que se denomine, que han sometido al pueblo a un clamoroso y esperanzador preludio hacia la libertad, que han orquestado la más ruidosa propaganda alrededor del estatuto orgánico del Movimiento del que había de salir la manumisión política y económica de España, dicen «que no debemos tener miedo». ¿Miedo a qué? ¿A qué es a lo que no deben tener miedo? Esa afirmación implica, desde luego, que lo tienen. Miedo y temor a renunciar a una fraseología de oropel en la que las palabras lo dicen todo; miedo a abandonar posiciones y actitudes de opereta que sólo poseen la fuerza luminosa y esotérica de los ritos; miedo a la cruda realidad que consiste en no tener con qué sustituirlas por algo más eficaz y operante; miedo cerval a defraudar las esperanzas del país, a abrir un foso insalvable entre las necesidades y las promesas, a traicionar a una juventud que se les va de las manos, a levantar un tinglado democrático alimentado de viejos tópicos y de recuerdos ya fosilizados; miedo a la estructuración de un aparato legal que sólo es un fantasma inaprensible condenado al fracaso; miedo a estar tan divorciados de la profunda realidad española como nosotros lo estamos de nuestros antípodas. Tampoco prosperó otra enmienda orientada en el sentido de que la Secretaría general debería estar controlada por el Consejo nacional, de modo que la línea de mando estuviera en cierto modo sometida a las decisiones de los órganos representativos, debiendo marcar el Consejo las orientaciones. Los contrarios arguyeron que tal cosa no podía lograrse mediante una discriminación de facultades. «Nada se va a lograr disminuyendo el órgano jerárquico. Su fuerza y autoridad han de ganársela los órganos de orientación trabajando, y haciéndolo de cara al país, con el testimonio y presencia de los medios informativos». O sea que, como se desprende de lo dicho, franquismo y falangismo han de seguir, en todo caso, líneas paralelas, pero sin supremacía de ninguno de los dos, reservándose sus propias decisiones y ganándose a pulso el puesto en el tablado político.

¿Y qué diremos de las famosas asociaciones políticas y del no menos famoso contraste de pareceres? Por más que los españoles nos preguntemos qué clase de asociaciones son las que han de permitirse y cuáles los pareceres que han de contrastarse para poder denominar con visos de verosimilitud a tal lío una democracia, jamás lo sabremos. Sabemos, sí, que hay hombres en el Movimiento, los franquistas, los monárquicos y los tecnocapitalistas. Todas esas capillitas y poderes concebimos que pueden asociarse, aunarse, comprenderse e incluso discrepar de vez en cuando. Pero los españoles, claro es, pensamos que nada de eso es nuevo y que muy poco tiene que ver con nosotros. ¿O es que, a lo mejor, resulta que «eso» es la democracia? Desgraciadamente debe serlo, porque si no, a ver: que nos digan en qué clase de asociaciones vamos a estar incluídos los trabajadores españoles, aparte los sindicatos fabricados por Solís; que nos digan que, supuestas dichas asociaciones, si no contrastamos como se debiera, lo que va a pasar; que nos digan quién nos representa y nos defiende, pues nos hallamos como pobres huerfanitos de folletón, y además nosotros no hemos elegido a nadie, y en caso de que haya habido elección, resulta que es de la de los condenados: escoja Vd. la muerte que desee, ya que le concedemos esa gracia, aparte de que se ejercita el derecho a elegir, todo lo cual es muy democrático. A nosotros se nos invita a ser libres, a opinar, a discutir, a democratizar; pero, eso sí, con orden y dentro de la más estricta legalidad. Ya lo dijo el camarada Solís al cerrar con broche de oro el debate del cual ha nacido la democracia que jamás pasados siglos vieron ni los futuros verán: «Vamos a abrir las puertas, pero ninguna que permita la entrada de la violencia y el caos». Ya lo habíamos dicho: todo ha de hacerse con orden y en familia. Solís dice que nunca se ha pensado en establecer un partido único, regimentando las ideas y configurando un aparato de poder inabordable e infalible. Pero se equivocan los que, entendiendo mal el pluralismo o asociaciones, creen que se va a volver al viejo sistema de partidos políticos. Eso es cosa gastada y periclitada, como se puede ver echando una ojeada por el exterior. La salvación está en el

(Pasa a la página 2)

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

Tabloide del Trópico

CUANDO aporté con mi macundal a esta intemperie, entré en la Redacción de un voceras matutino, o sea, órgano del matute político en el Estado de Guasacaca. El Estadúnculo no sé; pero el matutero era esas dos cosas: una facecia y una cacofonía en ovillo. Ni su padre lo leía. Y hacía bien. Así no perdía el estilo. Y no se quedaba a dos velas o en seco. O bien bogando y haciendo la rana a cuatro.

Por siete pesos devaluados había de remar ocho horas y desbrozar de barbarismos las cinco secciones más pedregosas de aquel calendario. De espulgar el resto se encargaría el redactor jefe. Pero el jefe de Redacción tenía siempre la guiña. Y se desmurriaba tertuliando con los reporteros, bebiendo coca-colas y fumando «Philip Morris». Con fresquera de oso polar, me endosaba a mí sus galeras y me alargaba diariamente la jornada tres horas. El matulano, digo, el matutino, tenía cueva propia y regulares aparejos.

Cuando inauguré mi lidia, hiciéronme varias advertencias saludables. «No se quite usted el saco, que le nacerán alas. Tenga cuidado con la estilográfica, que no se la vuelen. Guárdese en el cajón con llave el foco eléctrico, al marcharse, porque sino, mañana tendrá *black-out* (apagón). Ya ve que las escupideras las hemos de asegurar encadenándolas. Una noche se robaron las máquinas de escribir y dieron más trabajo a nuestros pies. Otro día fundiéronse las butacas. Y peligran las baldosas, porque hay quien se le pega el territorio a los zapatos.»

Los redactores eran buenos Juanes. Agremiábanse en un Sindicato, que presidía un general. Cobraban el viernes, y algunos el sábado ya se habían bebido la semanada. La jumera les duraba hasta el lunes. En esos tres días no se tenían en pie ni las paredes del edificio. El martes casi todo bicho viviente iba con el sable desnudo y arreando con él más que la guardia de Napoleón. En la Caja no fiaban. Y el que no tomaba en la cantina, llevaba en el chaleco cuatro candados, Yele. En la imprenta, sita en la planta baja, no reinaba mucho más orden público. Los intertipistas vendían a los redactores vajilla, calzado, ropa interior, cortes de traje, etc. El que no otorgaba crédito se quedaba sin parroquia. Al portero le chorreaba la chaqueta tequila. En los retretes siempre había veinte clientes manguareando o lavando el azulejo.

Todo el parque de la caverna malvainaba del director. «Entró de barrendero y mira como se empina. Comiendo pedos de político, desafías los más altos aires con el garbo de un trimotor. Para los hijos de gachupín es la vida. Los gachupines hueros (rubios) huelen a cadáver. Los prietos o pardos tiran fragancias de establo o de cabra.»

Nadie, en aquel analfabetorio, sabía gramática. Ni los cardenales del cónclave. El piloto de la nave me pasaba su cuaderno de bitácora, para que le insuflase sentido común. El redactor jefe, como estaba siempre con morriña, me confundía las partes de la oración. Los editorialistas se sacaban virutas de la cabeza de ocote (pino), para perfilar los artículos de fondo. En sueltos y crónicas, me escribían *transladar, balandronada, victorear, jerigonza, calosfrío, escacóes, huezo, trambucar, escetra.*» Ya le he dicho veinte veces — gruñía yo — que alrededor va con una erre detrás de la ele.» «¿Me va usted a enseñar a mí que soy profesor de la Preparatoria?» «Le enseño a usted y al rector de la Universidad, si hace sus garrapatos tan mal como usted. Será usted profesor de engullición y gracias. Como los otros, que chupan de las fuentes a que van por informes, igual que usted. Y son más circunspectos que usía. Coma y calle.» «¿Por qué no clava usted un *affiche* en el muro, con las principales reglas ortográficas?» «Cómprense una gramática y estudien. Así hemos hecho los que somos un poco menos animales que ustedes.»

Angel SAMBLANCAT

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

26 DECEMBRE 1968
NUMERO 536
0,60 F. LE NUMERO
40e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Les orphelins du mois de mai... !

Mystifications des reliques

On n'en finirait pas de révéler les « reliques » portées par Jésus.

La tunique est vénérée, l'une à Trèves, l'autre à Argenteuil ; elles sont toutes deux différentes, évidemment.

La sainte lance existe en trois exemplaires : Paris, Nuremberg et Rome se disputent l'authentique.

On porta à la vénération des foules, la sainte larme, versée par le Christ sur Lazare. Elle fut recueillie par un sage et les bénédictins en devinrent propriétaires et la conservèrent dans un globe de cristal.

A Bruges, on adore le saint sang. Au cours d'une procession annuelle, on promène la châsse le jour saint, et le sang se met à revivre !

Des deux prépuces sanctifiés, le plus célèbre au diocèse de Poitiers, eut les honneurs d'une homélie du cardinal Pié.

A cette énumération fort incomplète, ajoutons le saint nombril de l'enfant Jésus.

Les reliques ne manquent donc pas pour capter et entretenir la crédulité des foules.

Il n'y a pas que Turin qui revendique de posséder le seul, l'unique, l'authentique suaire du Christ. Il y a six ou sept linges, chacun déclaré sur l'honneur être le vrai linceul.

Le saint suaire de Cadouin en Dordogne, a été jadis l'objet d'un culte sacré. Mais il fallait éviter la concurrence, tout comme dans les apparitions de la Vierge, dont la multiplicité disperse encore les fidèles entre Lourdes, Fatima, N.-D. de la Salette, Marseille.

Cadouin ne fut qu'une supercherie. Il fallut, malgré tout, récuser le chiffon frelaté, pour les besoins de l'Eglise.

Cependant, des foules vinrent se prosterner sans hésitation, puisque prêtres, évêques et papes avaient accordé leur appui, par une approbation et une consécration.

Depuis le XIIe siècle, sa renommée ne fit que grandir et le culte se propagea, sous la protection des rois et des grands, qui tiraient intérêt à cette mystification.

Le linceul de Cadouin, qui avait servi à ensevelir le corps du Christ avait, paraît-il, à son actif plus de deux mille miracles tous proclamés authentiques, par des capucins.

Si nous en croyons les journaux bien-pensants, tel « La Croix », le suaire fut transféré « au plus mauvais moment des guerres anglaises pour le soustraire aux profanations redoutées. »

Sous le règne de Charles VI, ce roi tombé en démence, on transporta le suaire à Paris, avec « l'espérance d'obtenir par son rayonnement la guérison du roi ». Mais le miracle ne se produisit pas !

Le suaire fut ramené à Cadouin et une nouvelle ère de « prospérité » s'instaura, malgré mille avatars, les guerres religieuses, la révolution.

Toujours d'après « La Croix » du 21-10-1936, après 1867, les Mgr. s'en mêlèrent : Vabert, évêque de Périgueux, Fulbert Peut, archevêque de Besançon, Ceretti, nonne apostolique, S. Em. le cardinal Verdier, archevêque de Paris.

Pour en finir, le suaire de Cadouin fut reconnu faux !

Or, suite à une enquête, on dut se rendre à l'évidence. Le R. P. jésuite Francey constatait que le suaire n'était qu'un manteau arabe du début de XIIe siècle, orné d'inscriptions et dessins, invocations à Allah, dieu Mahomet.

Ainsi, pendant des siècles, Allah avait fait des miracles au nom du Christ, de l'Eglise catholique ; double imposture ! Coup terrible ! Nier l'évidence était impossible. Alors, la supercherie établie, le haut clergé dut s'en mêler, prendre une décision devant la bonne foi des croyants. Surprise. Mgr Louis, évêque de Périgueux en fut bien marri.

En 1935, le R. P. Francey publia « Un pseudo linceul du Christ (1), et il fallut prendre de nouvelles dispositions, décommander les pèlerinages, à l'ahurissement des fidèles et des commerçants !

HEM DAY

(1) Desclée de Brouwer.

GUINARD, quatre ans de prison.
LUEZA, même peine.
GARRIGUE, trois ans de prison.
DUBOURDIEU, même peine.
GHERAIA, deux ans de prison.
JARRY, même peine.
LAGARDE, même peine.
DUPONT, même peine.
LANGLOIS, même peine.
ROUMIEU, quetre ans de prison, avec sursis.
ALONSO, même peine.
OUCHENE, même peine.
GRENIER, trois ans de prison, avec sursis.
Mlle G. CLAUDE, deux ans de prison avec sursis.

CHEZ LES CHEMINOTS

Du droit syndical et de ses conséquences

Nous entendons beaucoup parler, surtout depuis la comédie de Grenelle, du « droit syndical » évoqué par les centrales « représentatrices » et en particulier par la C. G. T.

En l'ocurrence le droit en question c'est ce qui est permis ou interdit par la loi. Ce « droit syndical » invoqué par Séguy, Descamps et Bergeron et que les députés, de droite à gauche, ont adopté comme un seul homme n'est ni logique, ni honnête.

Ni logique, ni honnête, car les travailleurs n'ont pas la possibilité, selon ce « droit syndical », de s'exprimer autrement que par les organisations représentatives fidèles au système étatique.

La place nous manque pour vous conter en détail à la suite de quelle sordide et monstrueuse coalition d'intérêts cette affaire de « droit syndical » a été montée. Nous nous en tiendrons donc à la S.N.C.F.

Dès 1947, les bolchevistes de la C. G. T. se ruèrent littérallement à l'attaque contre les militants de la Fédération des travailleurs du rail C. N. T., avec le blanc-seing de l'autorité supérieure, Robert, fut scié à la base et se trouve aujourd'hui à la tête d'une retraite de misère, Fauchois fut victime d'une ignoble machination le réduisant à vivre très chichement, d'autres encore, nous ne pouvons tous les citer ici, ont payé très cher leur volonté de défendre les idées anarcho-syndicalistes.

La C. G. T., alliée à la direction et aux cadres ne pouvait pas admettre que des cheminots fassent une propagande à outrance contre les hiérarchies pour démontrer que la suppression du salariat et du patronat ne peut passer que par l'égalité économique et sociale.

Depuis vingt ans, direction et C. G. T. ont mené d'un commun accord leur offensive de prise en main des chemins de fer. La plus grande partie des militants de la C. N. T. ont été éliminés, les uns révoqués, les autres réduits à des emplois de « manœuvres » légers.

Pendant ce temps, on plaçait les petits copains de la C. G. T. aux places influentes et on leur octroyait des droits mirobolants.

Tous ceux qui en 1947 attaquaient nos militants nous les retrouvons aujourd'hui aux places d'inspecteurs, de chefs de bureau, de contremaîtres.

Les camarades de St-Lazare en particulier, savent comment sont institués les tableaux d'avancement dans le but de mettre aux postes clés, c'est-à-dire aux postes qui confèrent une certaine autorité sur les communs des cheminots, aux petits copains de la C. G. T. On a vu aussi dans une certaine grande gare de triage de l'Ouest comment un conseiller municipal communiste jouissait de privilèges par la grâce de son chef direct.

Les cégétistes diront : puisqu'il y a des grades autant que ce soit nous qui en profitions. Ouais !, mais que dire de ces chefs, qui se disent progressistes, communistes et cégétistes et qui n'hésitent pas à coller des demandes d'explications, à enfoncer le pauvre gars qui a bien du mal à gagner sa vie et souvent à faire révoquer et réduire à la misère.

En clair, on appelle ça des salauds.

Non contents d'avoir ces droits mirobolants que leur confère la société hiérarchisée, nos cocos de la C. G. T., sauveurs de la société de profit en mai, ajoutent aujourd'hui des droits divins à leurs bonzes syndicaux qui pourront compléter l'œuvre de répression de leurs camarades-chefs.

Ce qu'il faut retenir de tout cela c'est que nous sommes en plein fascisme. Comme sous n'importe quel régime fasciste la haute maistrance mobilise et accorde des droits mirobolants à tous ses mouchards-délégués pour appliquer « sa » justice à sens unique.

Mais les menaces et les coups n'ont jamais pu réduire au silence une contestation de plus en plus logique du système des hiérarchies et de leurs prérogatives exorbitantes.

Au nom d'un prétendu « droit syndical », communistes et cégétistes se chargeront de faire respecter la loi, réinventant de nouveaux dieux que personne n'a le droit de contredire. En acceptant un « droit syndical » octroyé par le pouvoir, cela prouve qu'on accepte ses lois et la répression qui s'y rattache.

Les loups ne se mangent pas entre eux.

Les cégétistes et leurs maîtres du P. C. n'ont qu'insultes et menaces contre les anarchistes et les anarcho-syndicalistes dont ils n'hésitent pourtant pas à solliciter l'aide lorsqu'une grève tourne mal.

Quand les communistes, avec Thorez, Marcel Paul, Croizat, etc., étaient ministres de de Gaulle, ils faisaient peser sur le monde ouvrier une terreur dictatoriale, ce sont eux qui supprimèrent la semaine de 40 heures, ce sont eux qui instituèrent les primes à la production. Aujourd'hui ils sont prêts à recommencer. Ils font de la délation une institution de l'Etat, avec boites aux lettres de dénonciations comme derrière le rideau de fer.

Par son double jeu, la C. G. T. a ruiné les possibilités d'émancipation du prolétariat.

Mais toutes les insultes, toutes les menaces ne peuvent nous faire dévier. La C. N. T. continuera à dire ce qu'il faut dire, comme il faut le dire. Les salles pleines de beni-oui-oui ne nous conviennent pas. Avec les copains décidés à nous aider contre la veulerie, la lâcheté, la bêtise, nous continuerons la lutte.

R. J. SOURIANT

MARXISTES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Ce que Jacques Duclos ne dira pas à ses ouailles

V

Le Conseil Général convoque enfin un congrès qui doit se tenir en septembre 1872 à La Haye. Le choix de cette ville provoque tout de suite de vives protestations de la part des anarchistes qui réclament que le congrès ait lieu en Suisse. La Hollande, dont la situation géographique est beaucoup moins centrale, est en effet difficilement accessible pour les délégués des pays latins. Bakounine surtout n'a aucune possibilité de se rendre à La Haye, car il ne peut traverser ni l'Allemagne ni la France. Comme le Conseil Général ne cède pas, les italiens décident de ne pas participer au congrès, ce qui affaiblit considérablement les forces anarchistes.

Les délégués réunis, on s'occupe pendant plusieurs jours de la vérification des mandats. Il en résulte une assez grande majorité de marxistes. Est-ce vraiment la majorité de l'Internationale? Nul ne saurait l'affirmer, car la force des différentes fédérations est très inégale et nombre de délégués représentent des « fédérations fantômes » qui n'existent que sur le papier. Particulièrement compliquée est la situation des Allemands qui, en égard à la législation allemande, ne représentent pas le parti ouvrier allemand mais des fédérations de l'Internationale, fondées dans le seul but d'envoyer des délégués à La Haye. Cependant, la proposition des anarchistes de voter non pas selon le nombre des délégués, mais selon la force des fédérations, est rejetée.

C'est dans ces conditions que le congrès décide l'extension du pouvoir du Conseil Général qui obtient le droit de contrôler et, s'il le croit nécessaire, de suspendre les fédérations, les sections et jusqu'aux comités locaux de l'Internationale. Ce vote acquis, le Conseil général produit un coup de théâtre : il demande de transférer son siège de Londres à New-York. Certes, Marx croit que ce transfert ne sera que provisoire ; mais, coincé entre les anarchistes d'une part, et les tendances hétérogènes des réformistes anglais et des blanquistes français d'autre part, il craint que la direction du Conseil Général ne lui échappe et il préfère le voir fixé en Amérique, pourvu qu'il reste dans les mains de ses partisans et par conséquent sous son influence. Le transfert est voté par une petite majorité après un débat tumultueux. Mais les blanquistes, Vaillant en tête, quittent alors le congrès et en même temps l'Internationale.

Le débat politique proprement dit n'a plus beaucoup d'importance après ces événements. Des soixante-cinq délégués un tiers est parti. Parmi les quarante-trois qui restent, le Conseil Général trouve pourtant encore une majorité pour sa résolution qui, conformément à celle de la conférence de Londres, proclame la nécessité de la lutte politique et rejette le programme anarchiste.

Dès le premier jour du congrès, une commission s'occupe, en outre des accusations portées contre la personne de Bakounine et l'activité de l'Alliance. Les bakounistes ne sont représentés dans cette commission que par un seul membre, la police française, par contre, par deux mouchards. Néanmoins, on n'arrive à aucune conclusion. C'est alors que Marx lui-même apporte aux commissaires très confidentiellement une pièce à conviction capitale. Il a, en effet, réussi à se procurer la lettre de Netchaieff à l'étudiant Lioubavine, qui a été l'intermédiaire entre l'éditeur russe Poliakoff et Bakounine dans l'affaire de la traduction du « Capital ». C'est la lettre dans laquelle Netchaieff menace Lioubavine et Poliakoff, au cas où ils continueraient à demander que Bakounine poursuive son travail. Marx ne communique pas à la commission que Lioubavine lui-même lui a écrit être convaincu que Bakounine ignore la teneur de cette lettre. Marx ne tient pas non plus compte de la promesse de Bakounine de rendre l'argent que l'éditeur lui avait avancé. Pour lui, il s'agit de vol et de chantage, et c'est dans ce sens que la commission décide.

Sur sa proposition, le congrès, avant de se séparer, exclut donc Bakounine et Guilaume pour leur participation à l'Alliance. Mais le jugement sur Bakounine porte au surplus les attendus infamants « que le citoyen Bakounine s'est servi de manœuvres frauduleuses tendant à s'approprier toute ou partie de la fortune d'autrui, ce qui constitue le fait d'escroquerie ; qu'en outre, pour ne pas devoir remplir ses engagements, lui ou ses agents ont eu recours à l'intimidation ». Vingt-sept délégués votent pour, sept contre, huit s'abstiennent.

C'est la fin de la Première Internationale devant laquelle, pendant la Commune, le monde capitaliste tremblait. Les anarchistes ont déjà déclaré avant le vote qu'ils ne s'en tiendront pas aux résolutions de La Haye. Immédiatement après, ils se réunissent en congrès à Saint-Imier, dans le Jura. Comme ils s'appuient sur de nombreuses fédérations, les plus beaux espoirs leur semblent permis.

« Prétendre, écrit Bakounine dans un commentaire au congrès de La Haye, qu'un groupe d'individus, même les plus intelligents et les mieux intentionnés, seront capables de devenir la pensée, l'âme, la volonté dirigeante et unificatrice du mouvement révolutionnaire et de l'organisation économique du prolétariat de tous les pays, c'est une telle hérésie contre le sens commun et contre l'expérience historique, qu'on se demande avec étonnement comme un homme aussi intelligent que Marx a pu le concevoir. » Et plus loin : « Nous n'admettons pas, même comme transition révolutionnaire, ni les conventions nationales, ni les assemblées constituantes, ni les gouvernements provisoires, ni les dictatures soi-disant révolutionnaires ; parce que nous sommes convaincus que la révolution n'est sincère, honnête et réelle que dans les masses, et que, lorsqu'elle se trouve (...) entre les mains de quelques individus gouvernants, elle devient inévitablement et immédiatement la réaction. »

Bakounine espère encore que l'unité de l'Internationale pourra être sauvegardée. Comme elle ne peut pas être réalisée sur le terrain politique, il demande qu'elle soit au moins maintenue par la solidarité économique. Car la véritable unité de l'Internationale se trouve, d'après lui, « dans les aspirations communes et dans le mouvement spontané des masses populaires de tous les pays et non dans un gouvernement quelconque, ni dans une théorie politique uniforme, imposée par un congrès général. »

Cependant, le premier soin du nouveau Conseil général est de suspendre la Fédération jurasienne. Mais bientôt il est déchiré lui-même par toutes sortes de dissentiments. Sorge, qui le dirige, n'est d'ailleurs pas l'homme qu'il faut pour donner un souffle nouveau à cette organisation affaiblie. Surnommé le « Caporal », il est si peu aimé que Marx n'a pas osé le faire élire à La Haye et qu'il n'est entré dans le Conseil général que par cooptation. Il s'efforce bien d'exécuter les ordres que Marx lui fait parvenir ; deux ans plus tard pourtant, il n'aura qu'à signer l'acte de décès de ce qu'il reste de la branche marxiste de l'Internationale des travailleurs.

La branche bakouniste a une existence plus longue. Mais vers 1878 elle s'éteint également. Scindée en deux, l'Internationale ne peut vivre. En livrant une lutte à mort aux anarchistes, Marx l'a tuée.

Nous entrons maintenant dans la phase finale de la Première Internationale, qui doit conduire le prolétariat mondial au cycle des divisions qui provoqueront la ruine totale des principes révolutionnaires, pour laisser le pas libre à tous les réformismes et à toutes les trahisons.

Les sièges de député que le marxisme a pu procurer à tous les aventuriers de la politique, se sont convertis en autant de freins contre-révolutionnaires. Loin d'avoir atteint la totale émancipation dont Marx et ses disciples se présentaient comme les seuls défenseurs, la classe ouvrière, après cent ans de luttes héroïques, se trouve aujourd'hui dans les mêmes conditions qu'elle se trouvait au temps de la Première Internationale. A qui la faute ?

M. OCAÑA

(A suivre)

LE CALENDRIER POUR 1969 DE

sia

4 FRANCS L'EXEMPLAIRE.

Sat - Amikaro

Les travailleurs espérantistes de S. A. T. (Sennacieca Asocio Tutmonda — Association mondiale se réclamant des doctrines ouvrières et a-nationaliste — ont tenu leur 41e Congrès annuel d'espéranto à Utrecht (Pays-Bas), du 3 au 9 août 1968.

Les 382 délégués, venus de 19 pays, ont voté la résolution finale suivante qui :

— Approuve à l'unanimité tous les rapports d'activité du bureau de l'Association.
— Remercie tous les membres de l'Association à travers le monde, en particulier les responsables de la jeunesse ouvrière espérantiste ainsi que les rédacteurs de la « Juna Penao » et « Nia Voceto » (1).
— Se réjouit du travail déjà effectué quant à l'édition toute prochaine du Plena Ilustrita Vortaro P. I. V. (l'équivalent du Larousse illustré) et demande de concentrer toutes les énergies pour la réalisation finale de cette grande œuvre.
— Met en relief la nécessité d'une participation plus importante de la jeunesse dans les différentes instances de l'Association.
— Suit avec une vive sympathie les aspirations des étudiants révolutionnaires, à l'échelle mondiale, pour se libérer des formes de pensée périmée et des concepts rétrogrades, y compris les barrières et les emblèmes nationaux.
— Constate avec regret que le nationalisme demeure encore profondément ancré dans la pensée des hommes, même chez les peuples qui se considèrent comme les plus civilisés et sans distinction autant chez les bourgeois que chez les travailleurs, chez les citadins que dans les campagnes.
— Pense que cette persistance du nationalisme complique et perpétue les conflits et les guerres actuels.
— Exprime son entière solidarité à tous les hommes d'avant-garde qui luttent pour l'abolition de *toutes* les guerres et de *tous* les militarismes.
— Condamne *toutes* les violences de notre époque.
— Conséquemment, insiste sur la nécessité indispensable d'une éducation basée sur une manière de penser, de sentir, de voir, a-nationale, en particulier dans la classe ouvrière, dont les a-nationalistes de S.A.T. reconnaissent le rôle prépondérant dans la société future, société qu'ils souhaitent voir se réaliser hors du cadre des nations.
— Souligne, une fois de plus, la nécessité d'employer dans ces buts un moyen de compréhension pour tous les hommes.
— Dans cet esprit, il appelle chaque membre de l'Association à faire connaitre partout et en toute occasion le rôle et la valeur de la langue universelle espéranto et de montrer qu'elle est actuellement la seule possibilité sérieuse pour une véritable intercompréhension humaine à l'échelle du globe.

Vous pouvez recevoir une première leçon gratuite et tous les renseignements sur l'espéranto en écrivant à S. A. T., 67, avenue Gambetta, Paris 20e, qui vous indiquera ses cours oraux et par correspondance.

(1) Organes des jeunes espérantistes de S. A. T.

COMMUNIQUES

C. N. T. F. DE NIMES
Appel aux jeunes

Etes-vous syndiqués? Pour l'adhésion à la C. N. T. française, s'adresser au local C. N. T. de 10 à 12 h. tous les dimanches, 16, rue des Orangers.

JEUNESSE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Un groupe de jeunes camarades de Lyon et de sa banlieue prépare la formation d'un groupe de Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire de la 17e Union de la C. N. T. Prière aux jeunes intéressés par la création de ce groupe, de contacter le camarade Helios López, le samedi, de 16 à 18 heures, local de la C.N.T. Palais du Travail, place de la Libération, Villeurbanne.

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTE

Cet intéressant livre édité par l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

Il peut être commandé au siège de la C. N. T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

La révolution et les paysans

Les révolutions qui, presque toujours, ont lieu dans les capitales, ne sont que lentement comprises et avalisées dans les campagnes. Ainsi de la Révolution de 1789, de la Commune, de la Révolution d'Octobre. Pour ce qui concerne cette dernière, l'immensité de la Russie et la faiblesse de ses moyens de communications en furent les causes principales. Si l'on ajoute à cela l'effarante ignorance de la paysannerie, ce qui vaut aussi, actuellement, pour les pays d'Amérique du Sud, on comprend tout de suite la tâche écrasante qui attendait les compagnons de Lénine et de Trotsky.

Les récents événements de Mai en France, ce que l'on appelle la Révolution des étudiants, ne font que confirmer cette thèse. A un degré moindre, tout de même, la presse et la radio surtout, ayant largement informé la population. Unilatéralement ou tendancieusement, on doit le dire, mais le pays entier avait connaissance de ce qui se passait à Paris et dans les grandes villes universitaires. Puis vint la grève générale, la vraie, et là, alors tout le monde se trouva concerné par ce vaste mouvement dont l'origine, qu'on le veuille ou non, se situe à Nanterre.

Malgré cela, pourtant, la grosse majorité des Français n'en a pas compris la véritable signification.

Cela est particulièrement sensible dans les campagnes, et il n'est pour s'en convaincre, que d'en parler avec la population, si l'on a le loisir de séjourner hors de Paris. Les occasions ne manquent pas, tant la perturbation actuelle consécutive à la montée de tous les prix (et surtout des services et des impôts) est ressentie par tous comme la conséquence inévitable de l'action étudiante et ouvrière du printemps dernier.

Vraie en partie, cette opinion est soigneusement entretenue dans tout le pays par le parlement, ce qui est, pour lui, chose facile, puisqu'il dispose seul, à de rares exceptions près, des moyens d'informations actuels.

De ce fait, chacun sait que rien ne serait advenu sans l'intervention d'éléments provocateurs venus de l'extérieur. Lesquels éléments provocateurs et organisés, paraît-il, seraient à la solde de je ne sais quelle puissance étrangère dont le but avoué est tout simplement la révolution mondiale.

Et la révolution mondiale, pour les gens de campagnes, qu'est-ce d'autre que la guerre civile aboutissant au triomphe des « partageux ». Et encore je ne sais quelle horrifique menace d'égalitarisme dont personne ne veut en France. Dans le reste du monde non plus, d'ailleurs, car, si presque partout l'on brandit bien haut l'étandard de la liberté, qui se soucie de celui de l'égalité?

Il faut bien se rendre compte, en effet, que le deuxième terme de la devise de la République française n'a jamais réussi à galvaniser les foules.

Les héritiers de Babeuf sont rares, et il serait vain de les rechercher ailleurs que dans les milieux anarchistes et anarcho-syndicalistes.

Voici d'ailleurs le genre de raisonnement que l'on entend immanquablement, si l'on veut aborder le sujet : « On naît beau ou laid, petit ou grand, faible ou fort, intelligent ou idiot, riche ou pauvre. Peut-on dès lors prétendre que tous les individus pourraient naître égaux en richesse, égaux en pouvoir d'achat, selon la formule actuelle ? » Et l'interlocuteur, même sincèrement délivré de toute superstition religieuse ou politique, ne manque pas d'ajouter : « D'ailleurs, s'il en était ainsi, personne ne voudrait plus travailler, ce serait l'ère des loisirs forcés et dont l'abomination de la désolation ! » (1)

Et si l'on pousse la consultation plus loin, on a droit alors aux sempiternelles déclarations des économistes dits « distingués », lesquels ne tarissent pas d'éloges sur la nécessité de l'émulation créée par le profit, sur les bienfaits de l'esprit d'entreprise, de la capacité de travail et du génie inventif, toutes choses méritant, comme chacun le sait, respect, honneur et profit.

Pourtant, chacun sait également que le génie inventif est rarement récompensé, que la capacité de travail est tout d'abord conditionné par l'état physique de l'individu, accompagné par une volonté dépendant de son état moral et physique, toutes choses inhérentes aux hasards de la naissance. Ce dont il n'y a pas lieu de trop se glorifier, d'autant que la capacité de travail d'un simple prolétaire ne lui apporte le plus souvent, qu'un mince supplément de profit, et encore, car ce mince supplément étant presque toujours illusoire. Quant à l'esprit d'entreprise, louable naturellement dans son essence, il aboutit inévitablement, en régime capitaliste à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Nous voici arrivés à la fameuse émulation créée par le sacrosaint profit, et là, véritablement, il est bien difficile de nier qu'elle ne réussit qu'à la création d'une faune pois-

(Suite page 2)

La sociedad de consumo

(Viene de la página 4.)

les extirpa todo asomo de rebeldía y espíritu revolucionario, puede ser cierta a nivel de la máxima indigencia; pero tenemos sobrados ejemplos de que en muchos de ellos, con un nivel de vida que puede catalogarse de decoroso ,ese espíritu y esa rebeldía están fuertemente condicionados por las ventajas adquiridas que les aseguran una estabilidad económica capaz de inhibir en ellos todo impulso para la acción y el riesgo de la lucha en común. No es legítimo ni lógico, ni siquiera eficaz, pretender que el trabajador, como elemento de lucha, renuncie a consumir lo que el capitalista le ofrece, que se integre en esa llamada sociedad de consumo, que paladee lo que, elaborado previamente por él le ha sido usurpado, ahora se le ofrece como una concesión con honores de droga estupefaciente. Lo que realmente importa es que se dé cuenta del engaño, de que sea consciente de la trampa que se le prepara, de que mantenga viva la llama de la rebeldía revolucionaria, de que se mantenga indomable ante los halagos de un ficticio bienestar cuyo precio será la hipoteca de su libertad y del ejercicio auténtico de su verdadera dimensión humana. Porque en la lucha entablada entre explotados y explotadores es necesario recordar e insistir que el problema fundamental no es la conquista del pan de cada día, sino la conquista de la libertad y de la igualdad para todos, resuelto el cual todos los demás lo estarán automáticamente por añadidura. La conquista del pan es una cuestión secundaria que alcanza rango de principal en la medida en que el logro de nuestros ideales no es tarea de horas, sino de años o siglos, y las revoluciones nunca se han hecho con los muertos, aunque sí con los hambrientos. Pero hay muchos que confunden los términos y toman los medios por los fines. Llenar el estómago es una condición previa para la vida y para la acción; pero hay quien, una vez lleno y con ciertas comodidades, cree haber alcanzado la meta de sus aspiraciones, con lo cual éstas no pasan de ser semejantes a las del cerdo, si se diera el caso de que el cerdo tuviera aspiraciones.

En España, el problema que nos ocupa adquiere facetas de evidente peculiaridad, no distintas tampoco de las de otros pueblos cuya similitud es evidente. A nivel europeo el pueblo español siempre ha sido uno de los más atrasados y misérrimos. Actualmente lo es y en la misma magnitud que hace varios siglos, lo cual representa un índice revelador de la carencia total de progreso y desarrollo desde cualquier punto de vista que se le mire. Las inanes ventajas que ahora empieza a gozar, fueron patrimonio hace más de cincuenta años de la mayoría del resto de los países de Europa. El pueblo español, por tanto, es un pueblo ávido de todo: del buen comer, del buen vestir, de la comodidad hogareña y fuera del hogar, de la diversión, del dinero, etc. Está ávido de todo lo que hasta aquí ha carecido. Si en las postrimerías del siglo XX — ¡que ya es decir! — se puede permitir el lujo (el que puede) de hacer pinitos de suficiencia económica, es cosa que cabría disculpar. En cierto modo es algo parecido a lo que le ocurre al «parvenu» o nuevo rico. No puede recriminarse, en justicia, al que nunca ha poseído nada, cuando tiene una pequeña oportunidad de regodearse con lo que tanto soñó y sueña, y lo hace; como antiguamente era inevitable el botín en las guerras, o el pillaje y la venganza en las revoluciones. El pueblo español actual, es decir, el formado por las generaciones de la postguerra civil, es un pueblo sometido al imperio de la coacción y la indigencia. En ellas ha nacido y se ha desarrollado y carece, por tanto, de seguros y concretos puntos de referencia para evaluar lo que realmente posee, que es lo menos, y lo que de verdad le falta, que es lo más. Está despojado de lo que debería constituir una profunda y consciente conciencia revolucionaria que sólo es patrimonio de una minoría que, además del elemento joven, está integrada por incluadicables viejos militantes que mantienen activo el fermento revolucionario. Existe, sí, rebeldía, que es el principio de toda conmoción social, pero inconexa, dispersa, incoherente. A esta fuerza indómita le es preciso un contenido unificador, el aglutinante rector de una capacidad doctrinal que la sepa canalizar por derroteros de convicción y eficacia actuante. Pero contra esto tiende, precisamente, toda la fuerza ejecutiva e psicológica del capitalismo y la reacción. Y lo que la pura imposición no alcanza, pretende conseguirlo con añagazas diversivas de varia clase y condición, cauta y certeramente dirigidas a una masa en agraz, todavía maleable al impacto del turbio manoseo de sus deformadores.

A estos pueblos en estado larvario, sobre todo, es a los que preferentemente se dirige la panacea de la sociedad de consumo, aunque no desdeña tampoco los más desarrollados. Argumentan que el fenómeno de la mistificación es irreversible, y ante lo irreversible no hay sino que agachar la cerviz. El estado actual de la sociedad, dicen, es el producto de lo que tan infatuadamente se ha venido llamando progreso humano, a lomos de los avances de la ciencia y la industrialización. ¿Hemos de renegar ahora de todo ello? ¿Hemos de volver a las cavernas? Por muy romo que se considere el espíritu, la inteligencia o simplemente el sentido común del prójimo, es difícil que pueda tragarse una dialéctica sofística de tan burda urdidumbre como ésta. Es claro como el agua clara que nadie va a renegar del progreso ni de la industrialización en él contenido, ni existe necesidad imperativa alguna capaz de retrotraernos a la edad de la clava, la caza y el pastoreo, al lado de nuestro antecesor Tubalcaín. Precisamente entendemos que el progreso, que es innegable e irreversible, debe estar al servicio del hombre, que es su creador, y no al revés. Es una sucia mendacidad argüir que, al igual que Frankestein, hemos de ser devorados por los monstruos del progreso salidos de nuestras propias manos; lo es, por lo menos, en tanto no se nos demuestre que no es cierto que un gran sector del mundo pretende esgrimir ese progreso como arma de esclavitud y sometimiento del resto y que, hasta ahora, el progreso no ha servido para incrementar el hambre de unos y llenar las arcas de los otros; lo es, en tanto no se nos permita hacer un ensayo previo del cual estarán excluídos los arribistas, los explotadores, los traficantes y los chupópteros de sangre humana. Pero es obvio que no han de demostrarnos nada ni permitirán, sin réplica adecuada, que hagamos nuestros ensayos. Como ha dicho muy bien Edgar Morin, «a la sociedad de los campos de concentración ha sucedido la sociedad de los campos de consumo». Quiere decirse que seremos, como en los primeros, un número, sin voz ni voto, sin voluntad sin libertad y sin decisión; un enorme boca consumidora más colosal que la de Gargantúa; una especie de Minotauro bien cebado y recluído en su oscuro y retorcido laberinto; una bella bestia regalada y sumisa. Pero ¿qué pasa con el progreso de nuestra pobrecita alma racional y trascendente? ¿Morirá sola, virgen, estática e inmóvil en su almario? Es algo que invita a meditar.

Juan Español

La révolution et les paysans

(Suite de la page 1.)

sonnière dans laquelle dominent les requins et les maqueraux, dont la principale occupation consiste à se faire les dents sur le menu fretin des prolétaires et autres producteurs plus ou moins conscients et organisés.

C'est cette mirifique organisation sociale, pompeusement baptisée du nom de « société de consommation » que les étudiants, précisément contestent.

C'est cette contestation que les jeunes ouvriers, sous l'influence des étudiants, avaient commencé à approuver.

C'est ce commencement d'approbation que les centrales syndicales ont étouffé dans l'œuf, parce que dangereux pour leur existence même, et pour celle des partis politiques.

C'est enfin tout cela, cet ensemble de révolution-réaction et d'espoir-déception que la grande majorité des Français, tant dans les villes que dans les campagnes, n'arrivent pas à réaliser, encore moins à comprendre.

Lorsque j'aurais ajouté qu'au fond, ils ne se donnent pas tellement de mal pour y arriver, j'en aurais terminé avec mon propos.

Tant il est vrai que si la volonté de s'instruire et de connaître est l'apanage de quelques-uns, la futilité, le plaisir et le je m'enfichisme sont le lot du plus grand nombre des citoyens de l'hexagone. Mais sont-ils vraiment des citoyens?

BLANQUET

(1) *L'idée même qu'il puisse exister un autre ordre social que celui de la société actuelle ne les affleure pas. Leur expliquer qu'il existe d'autres façons d'organiser la production, les transports et la répartition des produits, est peine perdue. Les sourires ironiques et les hochements de tête ne manquent pas dans l'auditoire. C'est alors que l'on entend à peu près ceci de la part de ceux qui, au cours de leur existence, ont parfois réfléchi à la condition humaine : « Et les autres, qui voulaient tout changer, qu'ont-ils fait de plus »*

Les autres, vous l'avez deviné, ce sont les bolcheviks.

ANTENA

NUEVE TESTIGOS DECLARARON HABER VISTO LAS SEÑALES DE LA TORTURA EN LOS CUERPOS DE LOS PROCESADOS

LONDRES, (OPE). — El diario «The Times» publicó el 14 de diciembre una información de su corresponsal en Madrid, según la cual le había visto en San Sebastián, en relaciólación con el Consejo de Guerra celebrado el 13 de diciembre en esta ciudad, «el primer juicio llevado a cabo desde que se proclamó el estado de emergencia en agosto en la provincia vasca de Guipúzcoa, cuya capital es San Sebastián. En el juicio se dijo que los acusados confesaron muchos de los cargos que se les hacían después de ser sometidos durante varios días a torturas y malos tratos.

Toda una serie de testigos declararon que los procesados habían confesado estando sometidos a tortura. El fiscal militar no presentó ningún testigo y basó su exposición en las confesiones que se extrajeron a los cinco procesados, según declaración de todos ellos, en once días de palizas y torturas recibidas en una comisaría de San Sebastián. Los acusados negaron más tarde las «confesiones» que habían hecho.

Nueve testigos tuvieron la audacia de declarar que habían visitado a los procesados y habían visto señales de violencia en sus cuerpos y rostros.

CONFLICTO EN LA EMPRESA «GUINEA HERMANOS»

BILBAO (OPE). — Una hoja de la Alianza Sindical de Euzkadi da cuenta de un conflicto que se ha producido en la empresa «Guinea Hermanos», al decidir los obreros que en ella trabajan reducir el ritmo de producción mientras no se inicien discusiones sobre cierto número de reivindicaciones por ellos planteadas. La empresa ha respondido suspendiendo de empleo y sueldo por varios días a los obreros. «Este arbitrario e inhumano proceder — dice la nota de Alianza Sindical de Euzkadi — constituye un caso más entre otros muchos semejantes que las empresas observan todos los días. Ante estas situaciones, nuestra reacción no debe limitarse a posturas emocionales frente a un sindicato inepto, un gobierno dictatorial y un capitalismo al que sirven aquéllos.

La reacción ante la injusticia tiene que ir subiendo de tono hasta que logremos el trato digno y humano a que como trabajadores tenemos derecho.»

REPRESION CONTINUA

BILBAO. — Prosiguiendo su conducta intemperante, la autoridad ha procedido a la detención de once nacionalistas vascos y doce trabajadores afiliados a la U. G. T.

OTRA FACULTAD CERRADA

BARCELONA. — La Facultad de Ciencias ha sido cerrada en represalia de haberse celebrado en ella reunión libre de los estudiantes. Por ser el último centro docente que funcionaba, los estudiantes bromean diciendo que la autoridad ha perdido las «facultades».

De Madrid aseguran que el número de estudiantes afectados por la huelga es de 40.000.

MAS VASCOS DETENIDOS

SAN SEBASTIAN. — La policía ha arrestado a seis nacionalistas vascos en los pueblos de Oñate y Mondragón. Se les imputa alegremente haber ocultado explosivos, de poseer una imprenta, de estar en relación con ETA, y de preparar el robo de un puente con sus arcos inclusive.

EL GOBERNADOR REPUGNA LOS DERECHOS DEL HOMBRE

BARCELONA. — Nota publicada en la prensa de esta ciudad el 11-12-1968:

«La junta directiva de la Asociación de Amigos de las Naciones Unidas en España, lamenta infinitamente y se cree en el deber de comunicarlo a todos sus asociados y amigos la suspensión del acto, por la autoridad gubernativa, que con motivo del XX Aniversario de la Declaración Universal de Derechos Humanos, había organizado en el Salón de Actos del Iltre. Colegio de Médicos de nuestra ciudad con la intervención de los señores, Lidia Falcón, abogado y escritora; Antonio Figueruelo, periodista; Enrique Ferrán, abogado, y José Bagoñá, cooperativista.

Dicho día, que se conmemora mundialmente, y que esta entidad se consideraba moralmente obligada a ello por mandato de la Federación Mundial de Asociaciones Pro Naciones Unidas, no tenía otra finalidad que marcar un hito en el futuro de nuestro país en aras de la mejor convivencia dentro de los campos de la libertad, respeto mutuo y justicia.»

CRISIS

CORNELLA. — La empresa «Rocwell-Cerdans», dedicada a la fabricación de maquinaria textil, ha presentado por cuarta vez un expediente de crisis ante la Delegación Provincial de Trabajo, en el que solicita el cierre de la fábrica y el despido de los ciento veinte productores que componen su plantilla.

La olla de unas cien familias va a quedar vacía.

POR DELITO DE OPINION

MADRID. — La Comisión Nacional de la Hermandad Obrera de Acción Católica (H. O. A. C.) comunica que, por auto de 20 de noviembre último confirmado posteriormente, el Juzgado de Orden Público ha decretado el procesamiento del director del boletín de la H. O. A. C., publicación periódica de la citda Comisión Nacional, don Angel Ruiz Camps.

A LA HUELGA LA LLAMAN VACACIONES

MADRID. — Salvo en la Facultad de Ciencias, secciones de Física y Exactas, donde las vacaciones serán dadas oficialmente el próximo día 20, en el resto de las Facultades de la Universidad de Madrid, las vacaciones navideñas son ya un hecho.

Según informan en las secretarías de los respectivos centros, Farmacia, Filosofía, Medicina y Ciencias Políticas y Económicas están ya de vacaciones.

Como es sabido, estas «vacaciones» afectan a 40.000 huelguistas.

ADHESION A UNOS PRESOS

MADRID. — Muchos grupos de jóvenes manifestaron ayer entre las 7,30 y las 10 de la noche en distintos puntos de la capital.

En la carretera de Aragón, a la salida del metro de Vallecas, los grupos portaban pancartas alusivas a la situación de 50 presos de Carabanchel. En la calle de Toledo un pequeño grupo lanzó panfletos de matiz subversivo y cortó el tráfico durante breves momentos.

En otros puntos de la capital — calles de San Bernardo, Fuencarral, Francisco Silvela y María de Molina, así como en la glorieta del Pintor Sorolla — se produjeron diversos conatos de manifestación y en algunos de ellos serepartió propaganda subversiva.

EL PARO MINERO DE ASTURIAS

OVIEDO. — El paro minero en Asturias ha aumentado hoy, estando principalmente radicado el conflicto en la cuenca del Nalon, zona de Langreo. Hoy han comenzado a registrarse faltas al trabajo en la cuenca de Aller, que no se había sumado todavía a ninguna explotación de esa zona al conflicto. En las explotaciones de Hunosa no se ha acudido al trabajo. En explotaciones privadas se ha registrado paro ne la mina de La Encarnada, donde faltaron 165 mineros; en Nespral, y compañía, donde faltaron 123; en mina Tres Amigos, que se sumó hoy al paro, donde faltaron 250, y en minas de Langreo y Siero, en donde ha habido paro total, faltando al trabajo 956 trabajadores.

Hasta el momento, tanto las empresas privadas como Hunosa no han anunciado ninguna medida oficial respecto a esta situación anómala, que ha sido provocada de principio por las peticiones de los silicóticos en primer grado simple, respecto a su actual situación de derechos.

NO ESTAN SATISFECHOS

OVIEDO. — Los pescadores jubilados de Cudillero no están satisfechos con la pensión que disfrutan, ya que tampoco perciben las pagas extraordinarias de Navidad y del 18 de julio. El más veterano de todos cuenta 78 años y cobra 300 pesetas mensuales, otros perciben mil. Los patronos de barco alcanzan 4.000 pesetas mensuales.

Los citados pescadores han solicitado hace tiempo del Instituto Social de la Marina un aumento de sus pensiones, pero hasta ahora no han recibido contestación.

LA FAMOSA LIBERTAD DE PRENSA

SAN SEBASTIAN. — El director general de Prensa ha resuelto imponer a Juan María Pena Ibáñez, en su calidad de director de «El Diario Vasco» una sanción de 5.000 pesetas como responsable de una infracción leve de la Ley de Prensa e Imprenta.

La infracción en concreto es del artículo segundo de la vigente Ley en lo que se refiere al debido respeto a las personas e instituciones en la crítica de la acción política y administrativa, y apareció en el número correspondiente al 26 de abril de 1968.

ACCIONISTAS ILEGALES

BARCELONA. — En cuestión de un minuto los atracadores se llevaron cerca de dos millones de pesetas de una entidad bancaria, sita en la avenida de José Antonio, 780, cruce con la avenida de Carlos I, frente a la plaza de toros Monumental.

El atraco se cometió a poco de abrirse al público el banco, ayer, sobre las nueve y cuarto de la mañana. Había en las oficinas dos o tres clientes. De pronto, irrumpieron en la sucursal tres individuos jóvenes, con los rostros tapados con pañuelos, que intimidaron a los empleados y clientes con pistolas. Mientras uno vigilaba los movimientos del personal, los otros dos saltaron sobre los mostradores y se dirigieron a la ventanilla de caja, obligando al cajero a entregar el dinero que tenía dispuesto para iniciar las operaciones del día. Los fajos de billetes fueron puestos dentro de un saco y los tres atracadores salieron tan rápidamente como habían entrado. Un automóvil los estaba esperando frente al banco, con el motor en marcha y un cuarto individuo al volante.

FALLECIO CASADO

MADRID. — El general Segismundo Casado, uno de los defensores de Madrid contra las huestes de Franco, acaba de fallecer en esta villa. Había reentrado en España en 1958. Su entierro tendrá lugar en Segovia.

LA PROTESTA DE UNOS DETENIDOS

MADRID. — Cincuenta detenidos pos «delito sindicalista» han sostenido durante siete días la huelga del hambre para protestar de su encierro, haber sido sometidos a régimen celular, y por alimentación insuficiente. Entretanto, madres y esposas habían ocupado una iglesia céntrica para sostener la acción de sus deudos.

TRIBUNA JUVENIL

MONOLOGO DE LAS PALOMAS

Paseaba por jardín
de plantas cortas, enanas,
cuando me envolvió un sin fin
de palomas ciudadanas,
de palomas de costumbre
amigas de las farolas
que por la noche dan lumbre
a la multitud en olas,
o multitud de la noche
al baño de luz urbana,
multitud de acera y coche,
de Ville y Samaritana.
Salía yo del jardín
del llavero con su llave
cuando vosotras, en fin,
dormitábais en la nave
con fachada de hornacinas
albergando hombres dignos
a los cuales en vecinas
ilustráis con vuestros signos...
no cotizados en Banca,
signos que borran la hiedra
y dan cabellera blanca
a caballeros de piedra.
Palomitas ciudadanas,
de plaza y de catedral,
así revoloteadas
me disteis un espiral
bien ajenas — yo supongo —
a si debo o si no debo
el sombrero que me pongo
y los zapatos que llevo.
Palomas de «grande ville»,
palomera aclimatada:
¿Estáis en régimen libre
o en libertad vigilada?
¿Os da gozo el grano en trigo
que os arroja la vagancia,
u os «importan un higo»
los hombres y su infancia?
No interpreto agradable
ser pájaro por comida,
ser ave de losa y cable
para arrear con la vida.
Pero en cambio os regis solas
sin problemas ciudadanos
cual no ocurre en esas olas
de bípedos amontonados.
Ocupáis vuestro dominio
ignorando el bien y el mal,
ignoráis el exterminio
que propone un concejal.
Ignoráis hasta al sujeto
que envolveis en espiral,
ignoráis incluso el reto
de nuestro mundo animal.
Y así tal vez sois felices
o gozáis tranquilidad,
ajenas a los deslices
del hombre, por su maldad.

J. PUIG D'AGUILERA

NUEVO FOLLETO

«Emigrados y confederales. LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM», opúsculo en el que se afronta la generación de 1936 con la actual, salida de la vulgaridad franquista. Este folleto sigue las trazas de la «Columna del Emigrado» de este semanario y de la «Hoja del Emigrado» que publican los compañeros de Provenza. LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM es un recurso de propaganda muy adecuado para penetrar en el ambiente español de ahora, donde nuestros principios y medios de lucha son completamente desconocidos.

O nos interesamos para atraer nuevo elemento a nuestro campo, o éste se reducirá a páramo. Nadie de nosotros nació confederal y libertario y fueron las lecturas las que nos indujeron a serlo.

Precio del folleto, 1 franco. Descuento pidiendo de 5 ejemplares para arriba.

DISCOS

En cada fuero interno hay un remanso para solaz y refugio. Cada individuo puede abstraerse de las contrariedades externas quedando, íntimamente, en lo suyo propio.

Hay embates que se resisten perfectamente, sin lesión ni agravio, por encuentro natural sostenido con el adversario. Las disputas de familia son las que no tienen explicación ni motivo. Ni motivo, si se trata de familiares indudables.

Hoy somos más que anteayer, pero muchos menos que ayer. El enemigo, exige esfuerzo superior de nuestra parte para acusar el golpe, si alguna vez se lo asestamos. Divididos, cizañados, irreconciliables, reduciríamos nuestro empuje y en algunos sus esperanzas.

Si eso acomodara se estaría bien en Minimancia, esa antesala del nirvana. Queden en la cama los cadáveres anticipados. Quienes vibren y sienten, al tajo, donde se perciben, aun, los odores del nadismo diverso, pero cómplice de si mismo.

Luchar de cara es peligroso y al propio tiempo sano. Con regateos, defecciones e impedimentos circundantes, toda empresa, noble, franca, arriesga lamentable fracaso.

La pugna personalista desbarata el interés por las ideas, éstas, que no son un mito, por ser la libertad quien les da cuerpo. ¿Quién se juega la libertad de todos por un prurito, por una concepción de fondo autoritario? El que quiera, no el que firma. Y otros que no firman, pero que están firmes.

El NO, sume, cierto, en amarguras, que el corazón seco no digiere y si traduce en odios. El hombre sensible sufre los agravios, pero feliz de él si halla cobijo en el silencio y recurso en lecturas, músicas y paisajes, suavidades que las almas de palo detestan. El pecho abierto a la luz de la belleza introduce moral en la sangre, enriquece la sisquis, revitaliza nuestro ente, asegurándolo en la cima — no importa si modesta — que nos destaca de la masa.

Porque lo esencial del hombre es ser él mismo, no estar amasado, liderado, jefaturizado, despersonalizado. Por fortuna, no lo estamos.

DISCOBOLO

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.

Precio: 1 F. en esta Administración.

Area Mundial

PREVISIONES

LA desaparición de Germinal de Sousa nos ha sumido en reflexiones. El movimiento libertario portugués acusa un déficit de militantes libertarios, coyuntura que no alienta la esperanza para una Iberia orientada cual antaño lo estaba. Las grandes plumas liberalizadoras allí ya no existen, y los focos anarcosindicalistas de Lisboa, Oporto y Coimbra no dan mucha señal de vida. La sombra de lo que fue el movimiento libertario portugués planó sobre el entierro del hijo de Manuel de Sousa (uno de nuestros clásicos lusos) al sernos dicho que concurrieron al entierro «muchos compañeros amigos de la familia Sousa». Compañeros sin duda existen en el balcón portugués del Atlántico, y en el Brasil, y en las colonias penitenciarias (¡aún!) de Oliveira Salazar; pero ello es poco dada la amplitud que debe alcanzar nuestro renacer confederal y libertario cuando el salazarismo y el franquismo ya no rijan los destinos del extremo-occidente europeo.

Fijémonos en el detalle de una Europa burgueso-comunista dispuesta a asfixiar todo intento de resurrección ácrata en la península ibérica. Un posible renacer del anarcosindicalismo en Portugal y España merece atención expresa en las cancillerías, desde Lisboa a Moscú, en razón al fuego redentor que en varias ocasiones ardiera en nuestros lugares, con riesgo de contagiar a los focos populares del resto de países europeos. Sin ser ególatras ni presumidos, podemos afirmar que la revolución española de 1909 tuvo influencia en la mejicana de 1910, en la portuguesa de 1912, y en la italiana (semana antimilitarista de Ancona), también en el 12. En 1915 la Confederación General del Trabajo portuguesa, secretariada por Manuel de Sousa y valorizada por elementos de valía como Neno Vasce y Aurelio de Quintanilha, aparte otros, llegó a conmocionar al país y a sacudir el fondo societario francés, en la ocasión pasado del pelloutierismo al jouauxismo, es decir, del anarcosindicalismo al sindicalismo de colaboración de clases.

Es indudable que el capitalismo y el comunismo observan más allá de sus narices, cosa que en casa ciertas veces no ocurre. Como si estuviésemos afectados de miopía. En la propia España actuó un organismo llamado Federación Anarquista Ibérica, con escasa o nula relación con el otro organismo peninsular — el portugués — con el cual se llegó a enlazar por la circunstancia de persecución que llevó a Germinal de Sousa a militar en los medios específicos de Cataluña. Error de soledad, de reducción al elemento estricto, que en lo sucesivo no debe repetirse por depender, nuestra causa y nuestra supervivencia, de la solidaridad y del espíritu de combatividad, de todos los compañeros y organismos afines.

Actualmente las informaciones internacionales solamente se ocupan de comunistas y algo de los socialistas en cuanto a la nación portuguesa, en olvido calculado del sector anarcosindicalista por lo que importuna el recuerdo o la presencia de esta fuerza. Referente a España, todo son comunistas, cristianos, comisionistas obreros, estudiantes protetatarios y «falangistas de izquierda», saliendo a relucir en la prensa venial, o burgueso-comunista de todo el mundo, la presencia de anarquistas quemadores de buzones de correos y demás estupideces interesadas, hechas circular por el franquismo. Se ve, entonces, que la dirección propagandista del poderoso mundo enemigo, en lo vital político o sindicalista apoya el porvenir del marxismo y de la Iglesia en Portugal y España, dejando el aspecto «anar» de un península tipicamente irreverente e igualitaria, en situación inexistente, o que existe solamente para propagar la «pagaille», el desorden, el caos.

Si en nuestros medios españoles existiese mayor tacto y más comprensión del interés internacional de nuestras concepciones, se haría lo posible para reducir diferencias y enfocar la energía y la disposición que quedan, hacia la cohesión de nuestros cuadros interiores para luego, o inmediatamente, entablar relación con los movimientos libertarios exteriores, no por meros pruritos epistolares, sino para cohesionar la propganda anarcointernacionalista, para solidificar actitudes solidarias tímidamente iniciadas, para conocernos más y mejor los compañeros de todos los países, para saber exacto lo que ocurre en América, Asia, Africa y Oceanía.

...Y para que notas ópimas y prometedoras como el Congreso de Carrara no sean estúpidamente rechazadas en lugar de afinadas, si es que merecen afino; para que actos de vocación proselitista no resulten boicoteados por si la faz de ése, el andar de aquél, o la fealdad del otro. Por encima de las pugnas aldeanas urge la unidad anarquista, local y extranacionalmente; precisa sacudir la modorra para llegarnos a conocer portugueses, españoles, italianos, griegos, franceses, israelitas, africanos, americanos, asiáticos, oceánicos, para ser más eficaces en nuestros pueblos respectivos y en situación libertaria del mundo.

El Esperanto facilita el estudio de las lenguas vivas

NUESTRA manera de ver y nuestros conceptos de occidentales nos han acostumbrado a creer que sólo los Chinos, los Japoneses y demás pueblos de Extremo Oriente tenían dificultades reales para aprender nuestras lenguas de Occidente. No hay tal certitud.

El Boletín de Septiembre de S.A.T. Amikaro publica bajo la pluma de un profesor de francés del Liceo de Kecskemet (Hungría), un estudio documentado sobre las dificultades que tienen ciertos pueblos de Europa para asimilar las lenguas occidentales. Este estudio pone igualmente de relieve que la vulgarización de tales lenguas plantea complejos problemas pedagógicos ya que, hasta hace poco, estos estudios lingüísticos estaban completamentados por el estudio previo del latín, o más o menos basados sobre el mismo, como lengua de cultura y de introducción.

El estudio del latín no ha pues progresado paralelamente al de las lenguas vivas, y los pedagogos constatan tal laguna. Hasta ahora los cuatro años de latín constituían una base sólida para el estudio del francés o del inglés, pero actualmente el estudio directo de las lenguas vivas está edificado sobre arena. Por tal motivo el autor recomienda vivamente, después de haberlo experimentado personalmente, que una lengua de introducción más fácil que el latín preceda o ayuda al estudio de las lenguas vivas, y demuestra la utilidad — ya reconocida precedentemente en Inglaterra y en Dinamarca — del Esperanto, que constituye una ayuda muy eficaz para el estudio de las diversas lenguas nacionales.

Para informes sobre el Esperanto, dirigirse a: SAT-Amikaro, 67, av. Gambetta, París (20e), tel. 797-87.05.

Para los cursos por correspondencia (en español), escribir a Nereida Martínez, 36, rue du 4 septembre, 91 - IGNY.

chispas

Monedas.

⁂

En Francfort, el franco quedó flojo.

⁂

La peseta baja, la miseria sube.

⁂

Del rublo no se habla para no rublarizas (ruborizar) a los comunistas.

⁂

La libra (esterlina) convertida en onza (12 gramos).

⁂

El dracma, perdida la c, drama.

⁂

La lira suena... en el arca de los «ricaccio».

⁂

El peso ya no pesa.

⁂

El sol (peruano) no llega ni a luna.

⁂

La corona (dinamarquesa) para los difuntos.

⁂

Sin arroz ni yen, recquiescat in pace, amén.

⁂

El dólar, moneda «sana», corrompiéndolo todo.

⁂

El florín no florece en los hogares pobres.

⁂

El escudo (portugués), abollado.

⁂

Bolívar, monetizado, está amargado.

⁂

El Hombre es la sombra del Dinero y si éste no aguanta,
la suerte del humano espanta.
Pero es más espantoso todavía
confundir Dinero y Anarquía.

CHISPERO

CALENDARIO DE S.I.A.

Conteniendo doce hojas mensuales con días, semanas y meses bien detallados. En el aspecto ornamental y artístico presenta un magnífico plan con una docena de reproducciones pictóricas de artistas renombrados, la mayor parte de ellos peretenecientes a la escuela Impresionista.

Como de costumbre, el Calendario S.I.A. para el año próximo alcanza un alto prestigio de modernidad y buen gusto, siendo prudente solicitarlo cuanto antes, previsto como está el pronto agotamiento de esta edición única.

Su precio, 4 francos. Pedidos a «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe).

SUSCRIPCION EXTRAORDINARIA PRO S. I. A.

Region parisina, 1a lista:

Montaner	20 00
Villanueva	10 00
Bagés	14 00
Valdenebro	10 00
David L.	20 00
Peralta	10 00
S.I.A. Combs-la-Ville	65 00
Sanagustín	20 00
Paco	10 00
Gual	10 00
Capelles	50 00
Gutiérrez	15 00
Robert	200 00
Venta cartas postales	10 00
Montoliu	20 00
Genique	10 00
Ferrer	5 00
Llop R.	20 00
Fiesta del 15 de diciembre	200 00
Suma y sigue	719 00

COLUMNA DEL EMIGRADO

Mañana dominguera en un pueblo provenzal

EL azar ha reunido a cinco españoles: un viejo, repatriado de Argelia; un emigrado económico, residente en Francia desde hace más de cuarenta años; otros dos emigrados económicos, llegados hace poco a tierras galas, y un refugiado político. Cada uno de ellos es oriundo de una región distinta de España. Algunos de los reunidos apenas se conocían.

Les ha reunido la afinidad del idioma y el deseo de evocar los recuerdos de la tierra natal. Con esa exageración propia del español se ensalzan las virtudes y cualidades del país natal y se critican también sus defectos. Los más pródigos en sus alabanzas son los emigrados recientes, particularmente el de más edad.

El viejo repatriado de Argelia se une también al coro de alabanzas. Es de un pueblo de la provincia de Almería. Salió de su tierra hace más de sesenta años y no ha vuelto a poner los pies en ella. Se entabla el siguiente diálogo:

Viejo. — Mi pueblo ha cambiado mucho. Desde luego, si fuera allá, no lo conocería. Me han dicho que ahora hay una vega magnífica y que se cosechan muchas frutas y hortalizas.

Emigrado 1º. — Si, hombre. Hace usted bien en querer ir a España. Allí se vive ahora estupendamente. Hay de todo en abundancia. Los «cines» y «bares» están siempre llenos. La gente se divierte de lo lindo. No es como aquí, que no sabe uno en qué divertirse. De la bebida, ni hablar. No hay vino como el español ni mejor coñac que el de España. Aquello sí es cosa buena.

Refugiado político. — ¡Hombre! Si también se vive en España ¿por qué vinistes a Francia? No he vuelto a España desde que crucé la frontera en 1939; pero referencias que tengo, no creo que en nuestro país se viva tan bien como dices. La prueba la tenemos con la cantidad de gente que viene a Francia a trabajar la tierra. En un país que se vive bien, nadie emigra. ¿Cuántos franceses has visto en España arreando de pico y pala o cavando la tierra?

Emigrado 1º. — Si se vive bien, pero llevando el dinero de aquí.

Emigrado 1º. — Soy de un pueblo de la provincia de Murcia. Al terminar la guerra, mi padre, que había luchado en el ejército de la República, fue detenido y encerrado. Pasó muchos años rodando por cárceles y presidios. Mi madre se quedó sola con tres criaturas. Yo tenía diez años y era el mayor. Pasamos mucha hambre y miseria. Mi padre murió a los pocos meses de ser puesto en libertad, y mi madre algunos años más tarde, agotada por el trabajo y los sufrimientos. He hecho el servicio militar en el ejército de Franco. Cuando me casé y tuve el primer hijo, vi que mi vida en España sería una vida de privaciones y resolví emigrar. Aquí trabajo todo el año y me encuentro bien. Tengo dos hijos, un niño y una niña. Los dos van a la escuela. Yo a fuerza de voluntad he aprendido un poco a leer y escribir; pero quiero que mis hijos sean más instruidos que yo y procuraré que aprendan un buen oficio.

Viejo residente. — La vida en España siempre ha sido dura para los trabajadores. En mi juventud trabajé en una fundición en Barcelona, pero un buen día cogí a toda mi familia y nos vinimos a Francia. Estaba ya cansado de ser despedido a cada dos por tres y de ir de un lado para otro buscando trabajo. Pensé que aquí viviría más tranquilo y me ganaría mejor la vida.

Emigrado 1º. — A mí Francia, sólo me interesa por unos meses. Yo vengo aquí el verano para trabajar las horas que pueda, cuanto más mejor y, llevarme todo el dinero que gane a España. Me he comprado una casa y ahora estoy ahorrando para adquirir un pedazo de tierra.

Refugiado Pol. — Tú mismo contradices lo que has dicho antes. Si has conseguido mejorar tu situación es emigrando a Francia.

Viejo. — En mi juventud, la vida del trabajador era muy mísera. Mis padres tenían algunos pedazos de tierra y mal o bien iban adelante. Luego, vinieron años de sequía y, como es natural, de malas cosechas. Al fin, cansados de trabajar una tierra ingrata, lo abandonaron todo y emigraron. Yo tenía diez y siete años cuando desembarcamos en Orán. Ninguno de la familia ha vuelto más a España. Mis padres están enterrados en Argelia. Mis hijos y mis nietos son franceses; pero yo siempre me he considerado español.

Viejo resid. — Uno acaba por aclimatarse al país donde vive. Al llegar aquí se piensa en regresar pronto al país natal; pero los años pasan sin darse uno cuenta. Los hijos crecen, se casan y, más tarde nacen los nietos. Poco a poco se hace uno a la idea de no moverse más y esto es lo que a mí me ha ocurrido.

Emigrado 2º. — Yo no vuelvo a España como no sea arrastrado. No puedo olvidar la injusticia cometida con mi padre y lo que le ha costado a mi madre poder criarnos. También me acuerdo de la explotación y de los malos tratos sufridos en el trabajo. En Francia he conocido algunos paisanos refugiados del treinta y nueve, amigos y compañeros de mi padre. A mí me extrañaba que permanecieran tantos años sin regresar a España; pero hablando con ellos me he dado cuenta de que tienen mucha razón en no querer someterse al régimen que impera en nuestro país.

Refugiado.— Todos, aunque en distintas épocas y en diferentes circunstancias, somos víctimas de los gobernantes que hemos tenido en España. En 1936, los obreros creíamos que había llegado el momento de acabar con todos los males que agobiaban a los trabajadores españoles. Fuimos vencidos porque el capitalismo internacional se coaligó contra nosotsos y porque los obreros de los demás países no nos ayudaron basante para hacer frente a todos los enemigos que nos atacaban. El triunfo del franquismo ha representado la ruina y el atraso para el pueblo español. En España es necesario hacer una gran transformación, pero la burguesía española es incapaz de realizarla. Es una tarea que incumbe a todos los españoles de pensamiento liberal y, especialmente, a los trabajadores. Para ello, es preciso que todos unamos nuestros esfuerzos para conseguir que en España resplandezca la justicia y reine la libertad, y para acabar también con el espectáculo bochornoso de ver a millares de españoles tomar el camino de la frontera para ganarse el pan que no encuentran en su país natal.

(De la *Hoja del Emigrado*, de Provenza).

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

Las nebulosas de la vida

Alberto Carsí en compañía de Pablo Casals, presenciando un festival SIA dado por «Terra Lliure» en Perpignan.

UNA inquietud punzante y continua sintieron los hombres observadores de la Naturaleza al ver en el firmamento la cantidad de cuerpos luminosos, dividida, además, en varias categorías: estrellas fijas y constelaciones, estrellas móviles (planetas de nuestro sistema, cometas y estrellas errantes) y, sobre todo, esas nubecillas de luz llamadas nebulosas.

Mucho investigaron con el fin de explicarse el significado y constitución de estos cuerpos a través de los siglos, pero hasta Herschel (1738-1822) no se empezó a conocer exactamente de qué se trataba. Sin embargo, en tan corto espacio de tiempo mucho se ha progresado en este sentido, y que la actualidad, con motivo del loco furor de la energía atómica, hace recordar los postulados de William Herschel, los cuales impusieron la idea de evolución en el Universo, idea tan sencilla como grandiosa, y cada vez más de acuerdo con la realidad.

Aún con aparatos ópticos de escasa potencia podemos observar que las nebulosas presentan puntos brillantes, pero rodeados de nebulosidades más o menos extensas. Esta particularidad demuestra todos los grados de la condensación de la materia que las forma, desde la más difundida hasta la estrella perfectamente formada, es decir, la evolución inversa de lo que se ha popularizado con el nombre de desintegración.

La idea que se presenta entonces ante nuestro espíritu, es que las nebulosas nos muestran a los astros en vía de formación.

Las estrellas, pues, no son más que materia nebulosa que se ha condensado, dando así nacimiento a los soles y a los cuerpos planetarios que forman sus cortejos, familias o sistemas.

Ahora bien; para comprobar esta teoría no se puede referir el observador a una sola nebulosa, pues para asistir a las transformaciones que tengan por resultado la formación de una estrella, o sea un sol como el nuestro, partiendo de una nube nebular, harían falta observaciones durante períodos, en comparación de los cuales la vida, y aun la ciencia humana, no representan más que un instante; es por el estudio de una serie de astros en los que la transformación existe en sus diversos grados. Herschel aconseja imitar al naturalista que, recorriendo una selva, observa árboles que, aun siendo de la misma especie, son de edades diversas, de cuya forma ve a golpe de vista y en conjunto, el ciclo que realiza la planta a través de las diversas épocas de su existencia. Debemos añadir que la concepción de este sabio astrónomo, es que las nebulosas no resolubles están constituídas de materias cósmicas y no de estrellas, aunque digamos que cuyo alejamiento nos impide verlas separadas.

Otro sabio observador, Huggins (1864) se ocupa de esta interesante cuestión de la siguiente manera:

«Ciertas nebulosas son resolubles, es decir, que mediante un gran aumento se nota que ellas están compuestas únicamente de puntos brillantes. En cambio otras no pueden nunca resolverse cualquiera que sea la potencia del instrumento empleado, porque están constituidas exclusivamente por aglomeraciones de gases luminosos, cual lo prueba el estudio de sus espectros, es decir, la clasificación de la luz que emiten. El enigma de las nebulosas está, pues, resuelto. La misma luz nos ha transmitido la respuesta: éstas no son aglomeraciones de estrellas, sino gases luminosos.»

Hemos dicho que los astros siguen, en su formación, el proceso inverso de la desintegración, lo cual implica su dispersión, el proceso contrario, o sea el de la desintegración, porque no se concibe que aquellas energías dispersas que se acumularon para constituir un astro pierdan su potencia con la condensación, pues al contrario, deben conservarla y aún acrecentarla, para volver, algún día, a volar en el espacio en forma de gas luminoso, volver a condensarse luego, y así sucesivamente.

He aquí una síntesis de la vida planetaria, que en el fondo no es otra que la vida vegetal y animal: acumulación y dispersión: integración y desintegración, lo cual no es vida y muerte, sino dos aspectos de la existencia.

Y terminamos diciendo que vale la pena ocuparse de estas cuestiones porque son el fundamento de todas las filosofías lógicas, de todas las culturas liberales, de todos los cerebros eclécticos amantes de la verdad allí donde se halle y llegue por el camino que sea mientras sea de verdad.

Alberto CARSI

Ideas extraviadas

Versos de Miguel Rodríguez:

«Trabajas la madre tierra,
para ganar las «monchetas»;
otros ganan sus pesetas,
alimentando la guerra.
Hay quien muere con mil hambres
con el sudor de la frente...
Cumple con el Hombre y vente,
si el Hombre te da calambres...
Yo encuentro que el pueblo amado
es un pueblo aborrecible,
que hace todo los posible,
por matar al que lo ha amado...
No creo en revoluciones
que se muevan desde afuera...
mas conozco la manera
de recrear corazones.
Es esta revolución
la que el hombre poco quiere
que cualquier cosa prefiere,
mas no cambiar de intención.
Si a la Tierra le echas trigo,
ella dará sus espigas;
mas si eres del Hombre amigo,
espera del Hombre ortigas...»

ANAXAGORAS

Si para Heráclito el movimiento es la causa y origen de todo, para Anaxágoras — ¡otro gran griego! —, el movimiento no es más que un efecto, una combinación nueva de elementos que ya existían de antemano. Lo que nos parece una verdadera complementación entre dos sabios: El movimiento es todo y para que éste exista precisa de la señalada combinación, ya que de la nada no sale el todo.

Heráclito afirma que la existencia se reduce a nacer y morir sin cesar. Anaxógoras lo dice de otra manera: «nada nace ni muere»; «no existe sino la reunión y la separación de elementos».

Este es un principio mecánico que conduce a la explicación de las cosas por un mecanismo exterior ajeno a ellas y no a la potencia de un dinamismo interior. No dice que tal «mecanismo» sea algo parecido a un adorable Dios — ni mucho menos —; lo que afirma es que el «exterior» atomiza a la «potencia» interior a fin de realizarse en ascenso: consideramos que la explotación del hombre por el hombre (pongamos por caso), se parece mucho a un «mecanismo» exterior de la naturaleza atomizante captada por Anaxágoras. ¿O no?

Para Anaxágoras toda sustancia es doblemente divisible hasta el infinito:

1º En partes de naturaleza diferente (nada tiene que ver la «explotación» con el ser expoliado.)

2º En partes de naturaleza similar. Ejemplo. Un ácrata (no explotado), que voluntariamente se solidariza, se entrega y muere por la causa de los explotados; (¿habéis conocido alguno?)

En cierto modo Anaxágoras es un atomista precursor de Demócrito.

Para él, el universo es infinito e inmóvil, ya que, por principio, se encierra en sí mismo, sin que ninguna otra cosa lo circunde. ¿Cuál es entonces el principio que ha agitado este universo informe hasta darle el orden y la belleza que reina en él? (No nos vengamos ahora con el «carajo a la vela» de los «famosos» dioses sectarios habidos y por haber, pues Anaxágoras no creía, ni podía cree en ellos.

No puede ser el azar, pues éste es impenetrable al espíritu humano — y todo lo del hombre es obra del mismo —.

No es el destino: vacía palabra inventada por los poetas — y en especial por los «no tanto».

Debe ser algo análogo al principio que mueve los cuerpos animados: la «inteligencia» Pero... (Háblemele usted de la «inteligencia» a los bolches, a los curas de todas las «escuelas», a los pachás... y le dirán: ¿La inteligencia? Maldita sea.

No obstante todo lo que sucede, el hombre — generalizado —, debe poseer una inteligencia admirable, pues sigue moviendo y «ordenando» un mundo donde no existe sino el caos: (el caos de una organización societaria que ni las mismas bestias aceptarían como buena; ¿es que las bestias son más inteligentes que los hombres?

Sin embargo, «nuestro» gran Anaxágoras plantea — hasta el día mismo de la gran luz humana — la prueba del «orden universal», para demostrar la existencia de un motor latente en la sangre de los hombres que lucha y se esfuerza por llevar a la práctica un verdadero «orden mundial».

He aquí un resumen de las ideas de este genio:

1º La idea de la infinidad que existe en todas las cosas y que hace que cada partícula de materia pueda considerarse separadamente como un universo (confirmda por Pascal y Leibnitz.)

2º La necesidad de una inteligencia para introducir orden en un mundo en donde reina el caos (como decir: la necesidad del comunismo libertario, para ofrendar felicidad «económica» a todos los productores de la Tierra.)

3º La característica simple de esta inteligencia universal (aquí no valen «razas» ni tampoco «ocho cuarto»; ¿comprendido), es impersonal y de ella participan todos los cerebros: (los líderes, los liderillos y malas hierbas por el estilo.

El «dios» de Anaxágoras no es, sino el inteligente motor del mundo racional que actúa por encadenamientos de efectos mecánicos, pero sin un fin moral determinado.

Es una idea motriz, y no una voluntad moral preconcevida. (Como hoy podría aseverarse. ¿Quién es el estúpido que puede aplicarse el «parche antes de la herida»? ¿Quién puede, razonablemente hablando, ejemplarizar «morales» en el seno de una sociedad completamente inmoral? Ogros y hienas tenemos a la vista, mis amigos...).

La explicación mecánica de los fenómenos y de las cosas, comenzada por Anaxágoras, fue perfeccionada por la escuela atomística, cuyo principal exponente fue Demócrito.

Otro día nos complaceremos en exponerlo a nuestro rudimentario modo, y en comentarlo brevemente. Porque Demócrito ha de tratarse así, so pena de dedicarle 25 tomos de letras pequeñitas. ¿Verdad?

COSME PAULES

Santiago (Chile), septiembre 1968.

COMUNICADOS

VENTA DE TURRONES PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,60.
Jijona (pastilla), 7,50.
Alicante (idem), 6,50.
Mazapán, 5,00.
Yema, 5,00.
Toledo, 3,00.

«C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X)

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

El día 12 de enero de 1969, el compañero Ramón Liarte dará una conferencia en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, sala nº 2, sobre el tema «El anarquismo ante el despertar del mundo».

Dado lo interesante del tema esperamos la asistencia de todos los compañeros y simpatizantes. El acto empezará a las 10 de la mañana.

FF. LOCALES de ST-HENRI Y MARSEILLE

Estas FF. LL. organizan para el domingo 12 de enero de 1969 una conferencia a cargo del compañero Miguel Celma, quien disertará sobre «Revuelta en las ideas revolucionarias». El acto tendrá lugar en la antigua Bolsa del Trabajo, 12, rue de l'Académie, Marseille (1er).

F. L. DE AUCH (GERS)

Convoca a sus afiliados para el día 2º de diciembre a las 2 de la tarde, en el lugar de costumbre, a una reunión general para tratar de asuntos de máximo interés para nuestra organización, y por lo cual se ruega la mayor asistencia de los compañeros.

F. L. DE DREUX

Invita a sus afiliados y simpatizantes a la asamblea que tendrá lugar el 1º domingo de enero de 1969, en la hora y lugar acostumbrados, para hacer un balance de actividades y tratar de encontrar soluciones dentro de las posibilidades orgánicas, para lo cual es indispensable la asistencia de todos los compañeros que sientan inquietudes y con espíritu solidario.

F. L. DE HOUILLES

Celebrará su próxima asamblea el domingo día 5 de enero en el lugar y a la hora de costumbre. Se ruega amplia asistencia.

F. L. DE IVRY

Celebrará asamblea general el primer domingo del mes de Enero a la hora y sitio de costumbre. Se ruega la asistencia de todos los afiliados.

ARTES Y LETRAS

Entrevista el 28 de diciembre. Referencia : La pintura de Miró.

F. L. DE PARIS

Asamblea para el domingo 5 de enero de 1969 a las 9,30. Orden del Día: 1º Sugestiones para el Pleno Regional. 2º Nombramiento del complemento de la Comisión. 3º Asuntos varios importantes.

CONFERENCIA EN PERPIGNAN

El día 16 de enero, a 20 horas, en la Salle Arago, a cargo del compañero Aristide Lapeyre, quien disertará sobre «Ce que nous contestions, ce que nous contestons». Acto organizado por la F. A. Invitación extensiva a todos.

LIGA DE MUTILADOS E INVALIDOS DE LA GUERRA DE ESPAÑA

Para que todos nuestros amigos sepan a que atenerse con respecto a envíos, damos la dirección concreta para efectuar los mismos. C.C.P. 474-33. Bordeaux. «Ligue des Mutilés et Invalides de la Guerre d'Espagne en Exil». A. Trapero, 64, rue Borie - 33-Bordeaux.

C. N. T., PYR. OR.-AUDE

Anuncia conferencia a cargo del compañero Alejandro Lamela, el cual discurrirá, el 26 de enero a las 9,30 de la mañana y en el local del Centro Español, calle Jeanne d'Arc, sobre: «El anarquismo en el presente y en el futuro».

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Por la presente se convoca a todos los afiliados de esta F. L. a la reunión general que se celebrará el domingo 5 de enero 1969, hora y lugar de costumbre.

F. L. DE TOURS

[illegible] general el 12 de enero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.. Orden del Día importante.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Se convoca a todos los afiliados a la reunión que tendrá lugar el sábado día 4 a las 5 de la tarde en punto y en el lugar de costumbre.

FE DE ERRATAS

En el artículo de José Antonio Balbontín sobre «La tragedia de nuestros mutilados», publicado en LE COMBAT SYNDICALISTE del 12 de diciembre de 1968, deben intercalarse en el párrafo tercero, entre las líneas 15 y 16, las siguientes palabras: «hubieran decidido colgárselo a la espalda. Cuando descubrí què nuestros mutilados...»

PARADERO

Reclamación requerida : Quien o quienes conozcan el paradero de Enrique Obach (no Abad) de Monzón (Huesca), harán el favor de comunicarlo a Juan Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, quien transmitirá.

ADMINISTRATIVAS

José Querol, Béziers (34). Rdo. giro 16 frs. 22-7-68, pagando «C. S.» hasta 30-6-68. De acuerdo con tu carta. Ahora sólo te falta el 2º semestre 68.

Angel Vidal, Vinça (P. O.). Rda. la tuya con poemas que paso a la dirección. A tener en cuenta: El director de la revista «Umbral» es el compañero Juan Ferrer. Ténganlo presente los que envíen para la Redacción.

Servicio de Librería

«Los que vivamos», A. Rand..	15 00	tor Garcia	8 70
«Manual del pintor decorador»	25 00	«L'effondrement de la Bible», Lorulot	8 50
«Les Barricades 68», ilustraciones murales	9 00	«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau	3 00
«Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent	9 50	«L'Ethique», Spinoza	5 00
«La Iglesia contra la República española», Joan Comas	22 00	«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7 50
«Le reveil de la France» (Mai-Juin 68)	8 00	«Obras Completas», Almafuerte, (cartoné)	18 50
«Une révolution du XXe siècle», «Les journées de Mai 68», Jean Bloch Michel	6 00	«U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak	8 00
«Les Barricades de Mai», Philipe Labro	10 00	«La resaca», Goytisolo (tela) ..	29 00
«Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux	11 60	«El Portugal de Salazar»	18 00
«Les Citations de la Révolution de Mai», recueillies par Alain Ayache	6 00	«Informe sobre la causa económica de la crisis social española	1 50
«Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup.	5 00	«España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil	10 00
«L'Imagination au pouvoir», (Ilustré)	12 00	«El laberinto español», Gerald Brenan	24 00
«La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil	8 00	«Corriente alterna», O. Paz ..	12 00
«Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch	18 00	«El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée	15 00
«Ce n'est que le début», Ph. Labror	18 00	«El año I de la revolución rusa», Victor Serge	21 00
«La Chienlit de papa»	5 40	«Hitler», Alan Bullock (2 volúmenes tela)	69 00
«Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, Ph. Johnsson, Claude Molitern	12 00	«Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy	12 00
«Escarceos sobre China», Vic-		«La revolución», Landauer ..	7 50

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13 507 56.

TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

(Espíritu y materia)

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta será destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

(LES CINQ FACES DE BELLONE)

Par André MAILLE

INTRODUCTION

D'après la mythologie romaine datant de quinze siècles avant notre ère, Janus régna à Rome où il apaisa les mœurs sauvages de ses contemporains; pour léguer à la postérité un tel exemple, le peuple romain lui consacra un temple en même temps qu'il en faisait un dieu de la Paix. Ce temple, élevé à Rome, représentait le Dieu avec une tête à deux faces, l'une regardant le passé, l'autre tournée vers l'avenir; cette disposition évitait au dieu la peine de tourner la tête. Le temple ouvert pendant la guerre où le dieu assistait au départ des centuries était fermé pendant la paix. On ne le vit fermé que sous le règne hypothétique de Numa (Se siècle avant J. C.) et après la première guerre punique (241 avant J.-C).

Si Janus demeure une invraisemblable hypothèse Bellone est une déesse qui a présentement trop de zélateurs. Nous allons tenter d'en dévoiler les plus ardents soutiens dans les temps modernes.

La structure de l'économie capitaliste qui s'est développée ces cinquante dernières années, constitue un système de production qui, bénéficiant des progrès scientifiques du 19e siècle, a conduit à la recherche de marchés extérieurs. Des débouchés nouveaux offerts par les prospections de missionnaires religieux suivies d'expéditions militaires ont consacré l'ère du colonialisme.

Mais, cet esprit de conquête a provoqué un déséquilibre dans la répartition des territoires annexés aussi bien que dans celle de leur richesse propre. Ce déséquilibre allait engendrer une longue suite de compétitions causant les conflits armés qui se sont progressivement étendus à toutes les nations du monde. Ces compétitions constituent les *causes permanentes* de l'antagonisme surgissant entre gouvernements toujours enclins aux solutions de force pour satisfaire l'esprit de domination des puissances financières qui les subjuguent.

Les minorités ethniques, les inconséquences volontaires de traités mal établis, la mauvaise répartition des richesses du globe ont fait surgir les nombreuses *causes occasionnelles* qui ont aggravé les premières.

Dans les pages qui suivent, nous examinos les divers principes qui se retrouvent dans l'éclosion des guerres modernes qui sont devenues l'état normal des relations entre les gouvernements et que les peuples acceptent si passivement.

Du fatalisme qui consacre les erreurs entretenues à dessein par les pourvoyeurs de charnières au militarisme qui organise ces derniers, en passant par les complicités religieuses soutenant l'idée belliciste, par les considérations économiques consacrant les compétitions internationales pour aboutir au problème crucial de rapport des populations et des subsistances qui constitue le problème démographique, cette étude retrace les travaux qui ont développé l'idée paicfiste.

Il nous faut garder en mémoire que le bruit des bottes militaires est de nature à paralyser la pensée des diplomates et que les militaires ne parlent que l'épée à la main.

C'est parce qu'ils se sentent sûrs de pouvoir compter sur la veulerie de leurs administrés que les gouvernements se permettent de déclencher les guerres. A la lueur des faits exposés ci-après, nous formulons l'espoir que l'ère de la passivité est révolue.

FATALISME

« *La Paix est une utopie, dira-t-on. Bien plus utopique est la croyance en la guerre éternelle et à sa nécessité.* ». — G. de Lacaze-Duthiers.

Les politiciens et les diplomates s'entendent à merveille pour proclamer que la guerre n'est pas fatale; mais de connivence avec les traîneurs de sabre et les manieurs de goupillon, ils usent de tous les moyens pour la rendre inévitable. Les arguments utilisés pour faire admettre leur funeste action n'ont pas grand peine à triompher des résistances populares; le peuple à dessein mal informé est toujours prêt à avaler les couleuvres qu'on lui présente.

Les vieux slogans, trop usés pour demeurer acceptables, devraient être repoussés sans effort si l'esprit de réflexion se maintenait à un niveau moyen. *La guerre a toujours existé, elle existera toujours*, répètent à satiété les bellicistes et leurs suiveurs trop paresseux intellectuellement; cette formule est pourtant contraire à l'opinion manifestée par des écrivains contemporains.

Dans un album illustré, édité au profit des victimes de la guerre russo-japonaise, en 1905, Anatole France écrivait :

« Que notre espèce soit destinée à s'entredétruire jusqu'à sa fin, ou proche ou lointaine, que la guerre dure autant que l'humanité, rien ne le prouve, et la considération du passé donne à croire, au contraire, que la guerre n'est pas une des conditions essentielles de la vie sociale.

» Bien que les premières époques de la race humaine se perdent pour nous dans une obscurité impénétrable, il est certain que les hommes ne furent pas toujours belliqueux. Ils ne l'étaient pas durant ces longs âges de la vie pastorale dont le souvenir subsiste seulement dans un petit nombre de mots communs à toutes les langues indo-européennes et qui révèlent des mœurs innocentes. Et nous avons des raisons de croire que ces siècles tranquilles de pâtres ont été d'une bien plus longue durée que les époques agricoles, individuelles et commerciales qui, venues ensuite par un progrès nécessaire déterminèrent entre les tribus et les peuples un état de guerre à peu près constant. »

Cette opinion se trouve confirmée par Kropotkine, Elisée Reclus, B. de Ligt et G. Bouthoul pour ne parler que de ceux qui ont contredit formellement l'affirmation de la pérennité de la guerre. Les savants eux-mêmes son d'accord pour reconaître que les armes meurtrières ne remontent guère au-delà de mille ans. L'anthropologie nous parle d'outils préhistoriques et non d'armes; elle constate, en outre, que les squelettes humains, fossiles découverts un peu partout, ne portent pas la marque de l'effet d'armes.

C'est par des manifestations de solidarité que s'établissent les rapports des premiers hommes; la nécessité d'une commune défense contre les éléments naturels et contre les animaux concourait à l'entraide plutôt quà la lutte fratricide. Les besoins de nourriture ont conduit l'homme à attaquer certaines espèces animales, mais rien ne démontre l'utilité des guerres que les hommes ont poursuivies depuis que l'un d'eux s'arrogea la propriété d'un espace de terrain; cette funeste initiative eut pour effet d'altérer la solidarité qui, seule, pouvait apporter le maximum de bien-être à notre espèce.

Parmi les tares consacrant, peu à peu, l'esprit belliqueux qui résulta de cette idée de propriété figurent *l'Envie, la Colère, l'Orgueil, l'Avarice.* C'est la compétition entre ces vices humains qui engendra les guerres de plus en plus meurtrières que relate l'histoire de l'humanité.

Pourquoi qualifier d'utopie ce qu'on est incapable de comprendre; l'utopie c'est de croire au règne éternel de la violence, c,est la faciliter et s'en rendre complice. L'homme civilisé des temps barbares était bien supérieur à l'homme barbare des temps civilisés, lit-on quelque part. Malgré toutes les raisons qu'on aurait de les haïr, il est plus avantageux de persister à aimer les hommes.

Qu'est-ce que la guerre? Un métier barbare où tout l'art consiste à être le plus fort en un point donné.

L'homo homini lupus est une calomnie pour les loups; les espèces ne se livrent que rarement des combats mortels. Peut-être est-ce dû à leur intelligence inférieure? N'est-ce pas dans les deux mille ans de prédication chrétienne que s'est développé cet égoïsme générateur de haines de plus en plus tenaces?

La fatalité est donc un mythe dont les esprits rationalistes doivent se libérer au même titre que les mythes religieux ou patriotiques. Proclamer que la guerre est fatale, c'est nier la réalité des sentiments pacifistes des peuples que le progrès scientifique a rapprochés; les luttes de clan à clan, de ville à ville, de province à province ont cessé; les luttes nationales disparaîtront un jour.

Nous avons cessé d'être des cannibales, nous cesserons bien un jour d'être des meurtriers. Si l'on croyait fermement à la fatalité de la Paix, la guerre cesserait de figurer dans les rapports humains.

Dans une étude publiée en 1937, *Marché de dupes*, Victor Marguerite n'hésitait pas à affirmer :

« La guerre n'est fatale que lorsqu'on la juge fatale et ce serait désespérer de l'intelligence humaine si nous admettions qu'entre deux idéologies, également meurtrières, un rayon de bon sens ne puisse luire et le vol de la colombe nous apporter son vert rameau d'espérance. » *(A suivre)*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La época de los autómatas

LA humanidad teme su inmersión total en la charca automatista. Cuando burguesistas y comunistas convergen en la posición conservadora-anuladora de la voluntad del hombre, los comentaristas de ambos bandos obvian darse cuenta de que los «excesos estudiantiles» en todos los países obedecen al gusto por una humanidad libre, imposible de conseguir con la evolución mecánica impulsada por los sistemas capitalistas tradicionales y las organizaciones comunistas devenidas arcaicas con sólo medio siglo de funcionamiento.

Los EE. UU. emprendedores y la U. R. S. S. siguiéndoles los pasos por la misma vía de la desmembración de la voluntad del hombre, originan el estado de alarma de la juventud mundial, no resignada a los aplanamientos que exigen los Estados para conseguir esa desmedulación de la especie. En el fondo, la idea absolutista de Hitler destinada a comprimir la humanidad en el puño de hierro del Estado radica hoy, perceptiblemente, en la conducta totalitaria del mastodonte yanqui y del poderoso oso bolchevique. El trabajador, el empleado, el técnico, el profesor, el artista, arriesgan degenerar en entes bien cebados, correctamente alineados, soldados civiles de una sociedad dirigida, homologada incluso en el goce de la vida privada de sus componentes. El propósito del Führer fue el de ceder sueldos substanciales, maneras de existir populares de acuerdo con los adelantos del progreso, con vacaciones dirigidas, con lugares de asueto escogidos por el gobierno, con turismo canalizado, con nevera anualmente cambiable, automóvil de primera mano y mujer de segunda mano en el caso, ella, sensible a las oscilaciones «amorosas» de Banca y Bolsa.

Hace años el cine dio una película de ciencia-ficción titulada « Cosmópolis », dando como curiosidad lo que ahora es peligro inminente. La gente, bestializada, estaba sometida a gestos «laborales» precisos, negativos para la dignidad humana, que más acá Charlot señalaría con cómica pero laudable precisión en su inmortal producción «Tiempos Modernos».

Ya en este mundo « blanco » sobrado de pitanza, de «pienso» para civilizados, se puede hablar en tono «protector», caritativo, de las naciones castigadas por el hambre, no de hoy, sino endémico. Indostán, Biafra, las selvas sudamericanas..., cuando, para redimirse, estos pueblos no necesitan pollería de producción científica (ponemos por caso) sino ausencia de civilizadores y del sentido de autoridad introducido por aquéllos en diversas épocas de la historia humana, no humanista. Un grito de «Tierra y Libertad» ha resonado alguna vez en aquellos pagos, y esa es la verdad que nos cumple y habrá de cumplir a los pueblos irredentos, hambreados, pero celosos — y por ello afortunados — de su libertad en la naturaleza, de la acentuación de su idiosincrasia, de su acervo tribal si se quiere, pero lejos de la civilización blanca, absurdamente materializada, abyecta a rajatabla, sumida al capricho tecnócrata, con reacciones indecisas, con sindicatos obreros adictos al Poder, con adhesión fatalista a las guerras, con libreta bancaria para control oficial de sus disponibilidades, con hogar intransitable por cachivaches con ojos rojo y verde, sin bosque al desgaire, ese bien, ese estímulo de los salvajes; con hijos de incubadora y urbanos en las calles para reglamentar los pasos y fijar la dimensión de los zapatos.

En la protesta universal de los jóvenes no median apetencias de dinero, y ésa es la fortuna. El reconocimiento de la sociedad independiente, desatada de las redes que la envuelven y que en adelante la impedirán más todavía de no mediar una reacción alterada, suficiente de los pueblos, es la riqueza más entrañable de los días que vivimos. Causa placer presenciar el desprendimiento, la generosidad de esas docenas de miles de estudiantes españoles en brega constante con los defensores de la dictadura, ellos, hijos de familias acomodadas, que no dudan en poner su situación personal en juego con tal de elevar, por esfuerzo de todos los días, el nivel moral del pueblo español, hasta la procura de condiciones de vivencia y convivencia libertaria y universalista para el mismo.

Si ello ocasiona rotura de cristales, es pura bagatela. Estos serán repuestos. Siendo, los importante, que las personas alcancen el grado de seguridad, dignidad y altruismo inherente a todo pueblo difícil para las esclavitudes.

En todas partes queda mucho quehacer

Estoy de acuerdo con las palabras de Eliseo Reclus cuando dice que la anarquía es la más alta expresión del orden social. Y aún yo añadiría que la acción solidaria es la más ejemplar en el orden humanitario.

A menudo salen compañeros diciendo que en Francia no tenemos qué hacer, estando el trabajo a realizar en España; excusa — opinamos — de malos pagadores. Porque el trabajo de organización y ayuda se presenta en todas partes. Se nos estrecha el corazón viendo, a veces, en nuestra Prensa llamadas de apoyo que no son escuchadas por los afectados de especial sordera. Se nos encarece acudir en ayuda de compañeros viejos, enfermos, o en situaciones difíciles, y las aportaciones son, diremos relativas. Visto el semi-abandono de la propaganda, se propone un Fomento de la Cultura Libertaria, y el concurso que se le presta no es «arrollador», por ahora. Ahí está también la queja de la Liga de Mutilados de la guerra de España, debatiéndose en vano contra la miseria de las víctimas de aquella contienda. Con las organizaciones políticas del exilio no se puede contar, ni con los organismos internacionales que antes ayudaban y ahora no lo hacen. Nosotros tenemos muchas obligaciones, cierto, pero mucho más de lo que se hace podríamos cumplirlo. La obra puede valorizarnos tanto en Francia como nos valorizó en España.

Yo sugiero, por si el propósito cuajara, que en cada localidad se forme un grupo de acción solidaria (1), pues, por experiencia puedo decir que cerca de nosotros hay españoles dispuestos a contribuir tanto o más que los compañeros. Sólo falta saberlos descubrir. En lo que a mí toca, ofrezco el valor de un día de pensión de retirado del trabajo, tratando, por encima, de dar con nuevos aportes solidarios. Si todos los compañeros radicados en diferentes lugares hicieran lo propio, la solidaridad y la cooperación propagandística cobrarían alto vuelo.

Si este llamamiento es escuchado, no será el firmante el que menos se prodigaría en tal trabajo.

Miguel FOZ

(1) Piénsese en la existencia de S. I. A. (N.D.L.R.)

Siempre queda un «qué hacer».

Crónicas de la emigración y del exilio

por **Cristóbal del Campo**

A finales extiende entre las colinas su cuerpo el pino, el roble y la encina. Encajonados en estrechos valles o trepando por las laderas, los viñedos ofrecen sus tonos verdes en verano y en otoño, se visten de vivos colores que van del ocre al rojo encendido. Cerezos, ciruelos y albaricoques alternan con la vid, brindando también en cada estación del año la variada policromía de su vegetación. Un viejo camino rural serpentea por la hondonada y en suave pendiente, conduce a la propiedad. No tiene el trazado ordenado y rectilíneo de las modernas carreteras. Adaptado a la topografía del terreno, sigue las ondulaciones del mismo. A ambos lados se levantan árboles centenarios. Para el que penetra en él por primera vez, cada recodo ofrece una nueva perspectiva y cuando se ha caminado un buen trecho, aparece de repente la silueta de un viejo castillo, uno de esos viejos castillos que tanto abundan por tierras de Provenza. En lo alto de su entrada principal se lee una fecha: 1624. Probablemente el año de su construcción.

El castillo y las tierras han cambiado varias veces de propietarios. En la agricultura existe también la tendencia especulativa. Se compran propiedades para invertir capitales por gente que tiene demasiado dinero, que no entiende nada de las cosas de la tierra, pero que tiene bastantes medios para convertirse en terrateniente. El actual propietario ha realizado grandes reformas. Alrededor del castillo ha construido un campo de tennis y una piscina; ha instalado proyectores y altavoces en el parque del mismo. En fin, todo lo que la gente rica puede procurarse para pasar la vida agradablemente. En las tierras se han trazado nuevos caminos, se han roturado terrenos incultos y se han plantado infinidad de árboles frutales.

No lejos del castillo se levantan las otras dependencias: casas para los trabajadores, cobertizos y cuadras, aunque los animales de labor hace tiempo que han desaparecido, reemplazados por tractores. La explotación es dirigida por un contramaestre francés. Luciano, un español emigrado, habita con su mujer y una niña de corta edad en la finca; Amar, un albañil argelino, ocupado en las reparaciones de los edificios, vive solo en una casa apartada. Los demás acudimos todos los días al trabajo desde el pueblo próximo, distante cinco kilómetros. Hay dos italianos, Bartolomeo y Giovanni; Venancio, otro español emigrado y el que estas líneas escribe, refugiado en Francia desde 1939.

Pasan los días y se suceden las labores siguiendo el ritmo del tiempo. Recolección de fruta, vendimia y recogida del maíz. Más tarde llegan los trabajos del invierno: labranza, poda y otras faenas. Poco a poco se ha establecido entre nosotros una camaradería. En la tarea diaria surgen las discusiones que, a veces, suben de tono cuando unos y otros no estamos de acuerdo. Hay que tener en cuenta que todos somos latinos, es decir, apasionados. Se habla de todo: de lo que pasó durante la guerra de España, de lo que fue la lucha por la independencia de Argelia, de lo que fueron las batallas del desierto durante la última guerra mundial, de la guerra del Vietnam y del antagonismo entre rusos y americanos. Luciano y Venancio, que son aficionados al deporte comentan cada lunes los resultados del campeonato de fútbol de... España.

Bartolomeo formó parte de las tropas italianas que lucharon en los desiertos de Libia y Tripolitania. Fue hecho prisionero por los ingleses y conoció los campos de internamiento de Egipto y Palestina. Es un carácter amargado. De su experiencia de soldado, le ha quedado un odio profundo a todo lo que representa la palabra patria. A poco que se le pinche, empieza a despotricar contra Mussolini, sus ministros y generales. Otra de sus ideas fijas es su enemiga contra los italianos del Sur. El, que es del Piamonte, considera que de Nápoles hasta Sicilia no hay más que rateros y gandules. Afirma que no valía la pena que Garibaldi peleara tanto para hacer la unidad italiana y que con el Pimonte, la Lombardía y la Liguria, ya había bastante para formar Italia. Cuando habla así, las emprende contra Giovanni, soltándole mil perrerías. Giovanni, que es cuñado suyo, es de la provincia de Benevento. Es de un carácter apacible y nunca se altera. Buen muchacho, simpatiza mucho conmigo. Me habla de lo que es la vida en su pueblo natal y de la miseria del *Mezzogiorno*. Si cultivas la tierra, dice, no puedes vivir; si crías animales, tampoco. Al final, no queda otra salvación que la de emigrar. Los jóvenes se marchan a Alemania o a Bélgica, a Venezuela, al Canadá, a no importa qué país. Incluso marchan los hijos de los propietarios.

Las mejores discusiones las tengo con los dos compatriotas, Luciano y Venancio, particularmente con éste último. Las discusiones siempre giran alrededor de lo mismo: lo que pasó durante la guerra de España, lo que pasa ahora en nuestro país, cómo vive y cómo piensa la gente allí. Venancio está intoxicado por la propaganda del régimen. Parece estar satisfecho con su situación actual y piensa que el falangismo tiene vida para rato. Los dos chocamos pronto porque nuestros modos de pensar son completamente opuestos. Tanto él como Luciano se extrañan de que, después de tantos años de vivir en Francia, no haya ido una sola vez a España. Desde luego, mis argumentos de orden moral no los comprenden ni conciben que por un sentimiento de dignidad los refugiados permanezcamos en el exilio. La mujer de Luciano dice que ella tenía dos tíos refugiados en Francia que piensan como yo y que no han vuelto más a España. Uno de ellos, mutilado, murió hace algunos años; el otro se casó con una francesa y vive en un pueblo del Ariège.

Amar tiene 27 años. Su padre le casó cuando tenía 17 años con una muchacha de 16. Su mujer y tres hijos residen en Argelia. Viven gracias al dinero que Amar les envía. No sabe leer ni escribir, lo que es una verdadera lástima, pues tiene una inteligencia muy despejada. Se interesa mucho por los problemas del Tercer Mundo y por todo lo que afecta a los países africanos. Tiene un transistor y en las horas de descanso se pasea con él. Escucha las emisiones de la B. B. C., de la radio suiza y de los países árabes. Como todos los árabes, está en contra de Israel. El problema de Palestina constituye uno de nuestros principales motivos de discusión. Yo, en favor de los judíos; él en contra. Remontándome a la historia antigua, intento hacerle comprender que si los árabes ocupan la Palestina desde hace varios siglos, mucho antes había sido la cuna del pueblo judío. Pretensión inútil. No hay manera de que se apee del burro.

He aquí expuesta someramente la vida de unos hombres nacidos bajo cielos distintos que el azar ha reunido. Cada uno llevamos clavada en nuestras almas la nostalgia de la tierra natal, de la que nos arrojaron los avatares de la existencia. Para unos fue la necesidad de ganarse la vida lo que les empujó por los caminos del mundo; para mí, como para miles de compatriotas, fue el final desastroso de nuestra guerra. En el trabajo y en el trato diario se han ido tejiendo entre nosotros los lazos de la amistad y del compañerismo. No todos pensamos igual ni vemos las cosas a través del mismo prisma. Pero por encima de todo, hay un sentimiento que nos une: el de ser trabajadores, el de ser explotados. ¿Qué importa que seamos españoles, italianos o árabes, si todos compartimos la misma suerte?

ESPAÑA ANTE EL ESPEJO

SON CONDENADOS A 48 AÑOS DE PRISION 3 DE LOS 5 PROCESADOS

SAN SEBASTIAN (OPE). — El Consejo de Guerra celebrado en esta ciudad contra los procesados José Beguiristain, Dionisio Santoyo, Francisco Badiola, Juan Sarasola y José Ignacio Zufiría, acusados de haber incendiado la casa del alcalde — por designación del Gobierno — de Lazcano y de proyectar otras acciones terroristas, ha sentenciado a 48 años y un día a los tres primeros citados y a 12 años y un día el cuarto: Zufiría fue absuelto.

El fiscal mantuvo la acusación y los abogados defensores señores Castell y Bandrés, pidieron la absolución de sus defendidos, resultando favorables a los acusados las pruebas testificales. Las peticiones del fiscal habían sido: para Baguiristain, Santoyo y Badiola, pena de muerte por el incendio, más 20 años de prisión por transporte y tenencia de explosivos y otros 18 años más por robo de dinamita, y para Sarasola y Zufiría penas más suaves. Las sentencias han sido publicadas por la prensa local.

Presidió el Tribunal el teniente coronel Axcona y el juicio duró desde las nueve y media de la mañana hasta las tres de la tarde, prosiguiendose a las cuatro y media para darle fin a las siete de la noche. Hay que señalar como hecho interesante el que los procesados se retractaron de las declaraciones que habían hecho a la Policía, manifestando que les habían sido arrancadas por coacción física.

Actuaron de testigos en el Consejo de Guerra el Padre Prior del convento de Lazcano y el secretario del Abad, así como el Alcalde de Lazcano y algunos familiares de éste, actuando de observador el abogado de París Pierre Edouard Weil. Hubo también corresponsales extranjeros de prensa. Las demás personas que quisieron asistir al juicio tropezaron con muchas dificultades. Muchos sacerdotes fracasaron en su deseo de entrar en la sala. Los abogados del Colegio de San Sebastián que quisieron asistir al Consejo tuvieron que vestir la toga.

Hubo carreras y sobresaltos en el puente que da acceso al Cuartel de Loyola, donde se celebró el Consejo de Guerra. Al querer algunos grupos de personas forzar la entrada a la sala, los guardias sacaron sus armas.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA BUENA GENTE

LA cosa ni tiene aire de novedad, ni alcanza volumen trascendental. Simplemente, un caso, entre tantos, que evidencia una cierta predisposición mental.

A la salida de un festival de ambiente español, una muchacha, de aire sonriente y decidido, llevando un manojo de periódicos bajo el brazo, se acercó a una pareja que denotaban ser matrimonio, de poco más de treinta años cada uno:

— ¿Me compran ustedes un periódico?

— ¡Oh, no! ¡Nosotros no somos políticos, y no leemos estos papeles! — dice ella, con gesto evasivo.

— ¡Caramba, señora, tampoco yo soy política! ¡Y tengan en cuenta que quienes editan estos periódicos van contra la política! — respondió la chica.

— Mire usted, joven, — adujo el marido, con talante afable — nosotros somos un matrimonio del campo de Almería, que como tantos otros, hemos venido a Francia para hacer dinero. Ella trabaja, yo también, vivimos en una barraca, por la que pagamos poco alquiler, y vamos recogiendo algunos cuartos para volver allí, establecernos, comprando alguna tienda, o algo de terreno, para no depender de nadie. De modo es que todo eso de las ideas sociales, de los gobiernos, de la política y demás, francamente, no nos interesa. Nosotros somos buena gente que no se mete en nada. ¿Comprende?

Iba a responder la joven, pero un mozo de unos veinte años, que también llevaba periódicos para vender, se adelantó:

— Disculpe que intervenga en la conversación, pero deseo aclararle amistosamente algo bastante confuso que usted ha expresado. Le hablaré pocas palabras y fáciles de comprender: Ustedes ganaban muy poco en España. No obstante, para obtener ese poco, hubo que luchar, ¡hubo que *meterse* en la acción contra los patronos y contra el gobierno! Lo que ustedes ganan en Francia, para obtenerlo, ha costado luchas, ha habido que *meterse* contrà el enemigo. ¿Ha pensado alguna vez cómo viviríamos ahora si los productores de siglos atrás hubieran sido todos buena gente *sin meterse en nada*? Si en España se vive mal y a cuantos españoles viven ahora por el extranjero nos obligan a volver a España, se vivirá mejor si *nadie se mete en nada*?

— ¡Hombre, claro, algo habrá que hacer!

— ¡Bien, parece que ya va comprendiendo! Tome, le regalamos un par de periódicos, léanlos y así irán comprendiendo más.

El hombre, — por aquello del amor propio — pagó los periódicos y con su esposa se marcharon. Posiblemente, si leen y reflexionan, alcancen a comprender lo que aseguraba Dostoiewsky, aduciendo que todos somos responsables, por acción, o por omisión, de lo que ocurre en el mundo.

POR UN FRENTE ESPERANTISTA LIBERTARIO

Al Esperanto se le podría aplicar lo que Esopo decía de la lengua: o sea que puede servir para expresar todo lo más bueno que se pueda citar, como también, lo peor de lo peor. Es un magnífico medio de expresión, en las relaciones humanas, susceptible de evitar los antagonismos que a veces pueden derivarse de las diferencias idiomáticas. Pero ocurre en la citada lengua internacional, o anacional, que todo depende de quienes la usen. Ser esperantista, en sí no es gran cosa, ya que puede serlo un salchichero de Boston y también un cervecero de Hamburgo, buscando el entenderse el uno y el otro, sin más finalidad que la de tipo comercial, atentos uno y otro a la máxima de que «el negocio es el negocio».

Tengo, al trazar estas líneas, tres revistas al alcance de la vista: Una lleva por título: «Revuo Esperanto»; es al parecer órgano de una Universala Esperanto Asocio. La tal organización ha celebrado recientemente su Congreso en Madrid, con la «Alta Protektanto del Generalo» Francisco y otras hierbas. Y en un salón del Palacio de los Sindicatos. En la presidencia un gran tapiz, representando ese pajarraco que es símbolo del fascismo español. ¡Algo edificante! Menos mal que, ante este hecho vergonzoso, bastantes se han dado de baja del tal organismo, cuyos miembros parece ser que se adjetivan de «neutrales». ¿Qué especie de *neutralismo* es el de acogerse reverencialmente a la protección de los capitostes del fascismo español? Otra revista se titula: «El Popola Cinio». Se publica en la China comunista del venerado mandamás Mao Tse-Toung. En la portada de dicha revista, vemos una niña, una chinita de seis o siete años, teniendo entre sus manos el famoso libro rojo. Diríase que está a punto de entonar un lastimero: «¡Mao, Mao, Marramao, Mao!» La tercera de las aludidas revistas lleva por título: «Espero Katolika», naturalmente, con un contenido alusivo al «Buen Dios» y a sus no menos *buenos* servidores. Organo esta última de la Internacia Katolika Unigo Esperantista. De modo es que tenemos, por lo expresado, tres fracciones de esperantistas: Unos «neutralistas» que hacen buenas migas con los fascistas; otros rabiosos comunistas, dispuestos, con su «revolución cultural» a echar medio mundo patas arriba; y en tercer lugar los católicos, que deben también ser apostólicos y romanos. ¡Vaya familia!

Existe la S. A. T. (Sennacieca Asocio Tutmonda), inspirada en un espíritu liberal, apolítica, tomando incluso como lema: «La unión de los trabajadores logrará la paz del mundo». Mas, en su conjunto, puede decirse que ni es carne ni pescado. Sin negarle sus cualidades, sus méritos, desde un ángulo apreciativo libertario, no responde a lo que puede hacerse en plan de propaganda ácrata, en sus diversas características. Han habido y hay en su seno elementos libertarios, pero hasta ahora ha faltado estrecha cohesión con miras a una labor de amplitud y de eficacia.

Y es lo que merece tenerse en consideración: Si existen diversas tendencias esperantistas que desarrollan su propaganda, y se desenvuelven de un modo continuado, constante, ¿acaso los libertarios de unos y otros países, que desarrollan labor en Esperanto no podrían hallar puntos de convergencia y cohesión para desarrollar labor idealista en la lengua citada? Hay en el mundo esperantistas que instintivamente son anarquistas. Son refractarios a todo lo que representan convenciones sociales, cimentadas en las normas jurídicas que patrocina el Estado. Ignoran nuestras ideas, por el motivo de que no se les ha presentado ocasión de conocerlas. Viven en diversos países. Gracias al Esperanto, no ha de ser difícil tomar contacto con ellos.

Si católicos, comunistas, fascistas, tienen un frente de lucha esperantista, también puede existir otro frente impulsado por los afines con las ideas libertarias. Todo estriba en que unos cuantos, de unos y otros países, tomen contacto para trazar un plan de trabajo, que puede implicar la propaganda, con medios apropiados al respecto de la juventud, promesa del futuro. Labor de apoyo mútuo, que es la base fraternal del anarquismo, como bien nos lo demostró Kropotkin. Obra cultural entre los miembros de la organización. Propaganda doctrinal en sindicatos, entidades culturales, donde sea que se puedan emitir opiniones que sabemos se ajustan a la realidad de la vida y llevan en sí los perdurables sentimientos humanos de libertad y de justicia social.

Aprender el Esperanto no es empresa difícil, máxime cuando se cuenta con quien reune para enseñarlo las condiciones de capacidad, de voluntad, y de impulso idealista, cualidades que se unen en quien, más de una vez, en esta y otras publicaciones, ha dado su nombre para los efectos de la enseñanza.

EL MUNDO MARAVILLOSO DE MIRO

El arte, más que cuestión de captarlo por medio de definiciones, es cosa de *sentirlo;* de notar que hace vibrar nuestra sensibilidad. Así ocurre con los cuadros de Joan Miró, del que se ha hablado estos días con motivo de cumplir su setenta y cinco aniversario.

En el hombre hay siempre, en lo hondo del ser, una parcela que es receptáculo de esa optimista ingenuidad de los años de la niñez. Cuando tras los quebraderos de cabeza que origina la vida corriente, nos tomamos unos momentos de *evasión*, si observamos esos cuadros de pintura no figurativa que ofrece Miró, por sus vivos colores, por esa especie de enrevesadas amibas, mosquitos, arañas, pájaros, ganchos y masas de color, sin que, en concreto sea nada de lo que parece ser, diríase que entramos en un mundo de maravilla, de sana ingenuidad infantil.

Difícil de definir ese arte de Miró que nos incita a la sonrisa que despiertan las cosas graciosas. Vemos en ello una juvenil jovialidad que no hallamos en los cuadros de su amigo Picasso.

Compañeros, esto persiste. Jurídica espera vuestro óbolo.

AQUI Y AHORA

LA SOCIEDAD DE CONSUMO

por **Juan Español**

RENOVARSE o morir es algo que el capitalismo no ha echado en saco roto desde que el mundo, quemando etapas a «sprint» acelerado, ha emprendido una marcha incontenible hacia metas de redención que se vislumbran cada vez más próximas. Pero el ansia de renovación presupone siempre una base estructural firme, capaz de sustentar e integrar cualquier proceso evolutivo de adaptación sin desmoronarse; antes bien adquiriendo nuevo impulso merced a la remoción de la savia vitalizadora. Este no es el caso del capitalismo cuya fundamentación es radicalmente espúrea y atentatoria a los más elementales derechos de humanidad y convivencia, por lo que todo intento de superación está condenado al fracaso y sólo cabe admitirlo como un burdo parche cuya transitoriedad no es necesario recalcar. Hablar de renovación, en este caso, vale tanto como hablar de los últimos espasmos agónicos: son los últimos coletazos de un estamento económico que se resiste a emprender el supremo tránsito y que nació para nuestra desgracia y desventura.

La sociedad de consumo es uno de sus últimos señuelos, y lo peor es que va dirigido certeramente a ese núcleo egocentrista y sensual que dormita agazapado en la textura de todo animal humano, máxime cuando éste está ávido de unos goces que le han sido desde siempre sistemáticamente negados de modo cruel y arbitrario. La aspiración a la felicidad y al bienestar es una constante innegable en el ser humano aun partiendo de no importa qué nivel social y económico. El hombre rehuye el dolor y la indigencia desde sus más recónditos entresijos, y cualquier tendencia que se proponga eliminarlos, siquiera sea parcialmente y haciendo abstacción de la intencionalidad de los fines, hallará eco gratificable en él. Primeramente necesita subvenir a las necesidades biológicas elementales, lo cual es inatacable; en seguida busca un nivel superior en la satisfacción de apetencias que le aseguran bienestar y comodidad físicos, lo que constituye un derecho inalienable; después busca incluso el goce de lo superfluo (lo superfluo de hoy puede ser la necesidad de mañana) que, aunque alguien lo considere cuestionable, siempre será legítimo desde el punto de vista de la igualdad y la libertad totales. Pero en este proceso de superación en la escala física, el ente de razón que como tal caracteriza a este animal superior que es el hombre, parece venir en el furgón de cola. El problema parece plantearse así: si la vida es una aventura y el hombre es su protagonista, busquemos y gocemos el lado agradable de ella venga de donde viniere, y como el aventurero, actuemos sin reflexionar. Ya lo decía Napoleón, uno de los más grandes de la Historia: «D'abord je m'engage, puis j'y pense». No es preciso caer en la estupidez simplista de decir que el hombre no vive de reflexiones y razonamientos cuando el estómago está vacío; la verdad es que cuando el estómago está lleno el cerebro ya tiene base para comenzar su trabajo, y entonces se puede comer, trabajar y pensar al mismo tiempo. Pero acontece que esta entidad superior que nos aleja de la bestia casi siempre está de vacaciones por expresa e incalificable decisión nuestra, exiliándola al oscuro mundo del inconsciente, del cual le permitimos salir de vez en cuando sólo en los casos en que estamos seguros de que no hay moros en la costa, es decir, cuando las cosas pueden sernos servidas en bandeja, graciosa y gratuitamente, sin comprometer para nada nuestra repugnante comodidad. Pues si somos aventureros, ¿dónde está el riesgo de nuestra aventura? ¿O es que nuestra audacia se reduce a no reflexionar, a esconder la cabeza en la arena, como el avestruz, y aceptar alegremente las migajas que se condesciende a lanzarnos de un festín del que deliberadamente se nos ha excluido?

El capitalismo sabe muy bien que en la mayoría de los casos cabe asimilar al hombre la teoría de que, un pájaro en la jaula y un cerdo en su cubil, bien alimentados, alcanzan la suprema felicidad; que el hombre, si no por condición congénita por un resquemor de siglos, es un egoísta que atiende a sus necesidades individuales considerándolas, no como un problema general de la sociedad, sino como un caso aislado e insolidario que debe resolver él solo por cuantos medios estén a su alcance; que vive y se desenvuelve dentro de una sociedad competitiva en la que prima el éxito, el triunfo y el logro de una posición relevante a costa de lo que sea utilizando la ley de la selva; que el hombre desconfía del hombre y que, en consecuencia, cada uno quiere salir del paso echando mano de las mismas armas que sus explotadores emplean. Todo esto lo sabe, lo considera el punto débil y a él dirige suse ataques. La teoría de que la miseria envilece a los pueblos y

(Pasa a la página 2.)

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)